

De Jésus de Nazareth à Adam et Ève
Regard de la foi sur l'histoire

Volume 1

Introduction

p. 3

1) La révélation de la Trinité

- 1. Le Créateur aime p. 6
- 2. Le Père, le Fils et l'Esprit p. 12
- 3. Un Dieu pluriel dans les temps anciens p. 17
- 4. Jésus de Nazareth : Qui me voit, voit le Père p. 27
- 5. Le commencement dans l'Évangile de Jean p. 59
- 6. L'Esprit qui vient du Père et du Fils p. 64

2) L'Incarnation

- 7. L'intervention de Dieu dans l'histoire p. 71
- 8. L'amour de Dieu pour nous p. 77
- 9. Dieu se fait homme p. 86
- 10. Jésus, le fils de Marie p. 98
- 11. Marie et Joseph confrontés au mystère p. 141
- 12. La famille de Jésus à Nazareth p. 153
- 13. Les généalogies des Évangiles p. 162
- 14. Jésus franchit la mort p. 198

3) L'historicité de la Parole de Dieu

- 15. L'Ancien testament : un livre controversé p. 224
- 16. L'ancienneté du récit de la Genèse p. 254

4) L'interprétation de la Parole de Dieu

- 17. L'interprétation des récits dans les Écritures p. 307
- 18. Symboles et réalité historique dans la Genèse p. 317

Volume 2

- 19. Réfléchir à la création : une urgence pour le futur Benoît XVI p. 353
- 20. Foi et raison ensemble pour comprendre p. 359
- 21. Le vrai se cherche en communion p. 379
- 22. La liberté de penser et le dogme p. 418
- 23. Foi catholique et récit des origines p. 431
- 24. L'approche historique des faits de la Genèse p. 443
- 25. Une parabole pour tenter d'expliquer le commencement p. 497
- 26. Quelle théologie des origines historiques ? p. 510
- 27. La Création dans le temps p. 542
- 28. *Laudato si'*, l'aube d'une théologie de la création p. 588
- 29. Le double récit de la genèse d'un être nouveau p. 598
- 30. La genèse biblique selon don Guido Bortoluzzi p. 613

5) La création du monde physique

- 31. L'ordre des six jours de la création est-il historique ? p. 627

Volume 3

- 32. L'apparition de la vie sur la terre p. 658
- 33. Le naturel et le surnaturel de la création p. 680
- 34. La Genèse et la théorie de l'évolution p. 704

35. Création et miracles par la contingence p. 726

6) La création de l'humanité

36. Quelques questions fondamentales sur la création de l'homme p. 732
37. Un corps humain issu de l'évolution p. 745
38. L'homme préhistorique a-t-il existé ? p. 816
39. L'hypothèse du monogénisme parmi d'autres hominidés p. 846
40. Adam et Ève parmi les pré-humains p. 876

Volume 4

41. Le saut de l'animal à l'humain p. 962
42. Le souffle qui crée l'homme p. 996
43. L'image et la ressemblance p. 1008
44. Le corps, l'esprit et l'âme p. 1019

7) L'achèvement dans un jardin

45. Un jardin dans l'Eden p. 1049
46. La joie d'une communion achève la création divine de l'humain p. 1081
47. L'amour conjugal signe et moyen de Dieu p. 1124
48. L'harmonie de l'homme et de la femme dans l'Eden p. 1169
49. La limite qui fait vivre l'autre comme soi-même p. 1172

8) Le choix originel

50. L'homme a-t-il été créé bon ? p. 1179
51. Le péché originel : quelle réalité concrète ? p. 1186
52. Le pardon si peu connu du jardin d'Eden p. 1204
53. Une vie humaine préservée mais blessée p. 1234
54. Un monde dans les douleurs de l'enfantement p. 1250

9) Le mal dans le monde

55. D'où ça vient le mal ? p. 1258
56. Le mal physique dans la création p. 1272

Volume 5

57. Pourquoi Dieu n'empêche-t-il pas le mal ? p. 1296
58. Le mal peut-il être vaincu éternellement ? p. 1301
59. Le péché contre l'Esprit p. 1313

10) Les débuts de l'humanité

60. La descendance d'Adam et Ève et les pré-humains p. 1351
61. Adam et Ève : Où et quand ? p. 1377
62. Les généalogies bibliques p. 1429

11) L'histoire sainte depuis Adam et Ève

63. Notre généalogie historique jusqu'à Adam et Ève p. 1435
64. Adam a-t-il vécu 930 ans ? p. 1445
65. Sur les traces du déluge p. 1476
66. Le Dieu de Sem, le père des fils d'Héber p. 1506
67. L'histoire Sainte d'Abraham p. 1518
68. Comprendre Joseph et Moïse dans l'histoire de l'Égypte p. 1577

12) Divers

69. Saint Thomas d'Aquin et la théologie de l'humour p. 1595
70. Henry David Thoreau : une sensibilité à découvrir p. 1596

Introduction

La foi catholique provient du témoignage de faits historiques concernant Jésus de Nazareth tels que le rapportent des textes nommés « *Évangiles* » et intégrés dans la Bible que l'Église reconnaît comme Parole de Dieu.

Celle-ci comprend des récits historiques qui relatent l'action de Dieu parmi les hommes depuis la Création du monde en passant par Adam et Ève, Noé sauvé d'un déluge, Abraham à qui fut promis une descendance, Moïse qui fait sortir cette descendance d'Égypte où elle était opprimée pour l'installer en Canaan, où se sont succédé des Juges, des rois et des prophètes, parmi lesquels le roi David dans la descendance duquel était attendu un Messie.

Jésus lui-même se réfère à cette histoire dans laquelle Dieu, qu'il présente et prie comme son Père, ne cesse d'agir parmi les hommes.

Au soir de sa résurrection, il vient à la rencontre de deux hommes qui se dirigeaient vers le village d'Emmaüs et « *Et, partant de Moïse et de tous les Prophètes, il leur interpréta, dans toute l'Écriture, ce qui le concernait* » (Lc 24, 27)

Pour celui qui croit en Lui, Jésus de Nazareth est la clé d'interprétation de toute l'histoire.

À la lumière du Christ, c'est toute l'histoire sainte que nous raconte la Bible qui apparaît sous un jour nouveau comme un témoignage d'une interaction ininterrompue entre Dieu et l'humanité par laquelle un amour se développe parmi les hommes jusqu'à unir le Créateur et l'humanité en Jésus de Nazareth.

Dans un langage humain et évolutif, dont chaque génération ultérieure doit renouveler la compréhension, c'est l'histoire authentique d'humains marchant avec leur Dieu qui est transmise par le texte biblique que cet ouvrage essaie de revisiter dans la continuité de la foi qui, depuis deux mille ans, reste soigneusement transmise dans l'Église réunie autour de Pierre et de ses successeurs.

Qui sommes-nous ? D'où venons-nous ? Où allons-nous ?

Que penser aujourd'hui d'un Abraham qui sort d'Ur, la capitale des Sumériens, ces inventeurs mésopotamiens de l'écriture ?

Que penser aujourd'hui de ce récit de la Genèse qui nous raconte une histoire d'un couple dans cette région du Tigre et de l'Euphrate dont l'Église n'a cessé de proclamer que nous sommes tous les descendants ?

Ces questions ne sont pas réservées à « *ceux qui savent* ». À chacun de réfléchir et de vérifier tout ce qui peut en être connu car c'est de nous-même dont il s'agit et de l'espérance qui nourrit notre présent et notre avenir.

Découvrir Jésus de Nazareth, c'est comme ouvrir un grand livre qui révèle ce que nous sommes et vient éclairer la réalité de notre vie.

Il ne s'agit pas ici de tenter une synthèse générale des travaux des spécialistes, ni de faire de l'exégèse théologique approfondie de chaque détail, mais seulement de réfléchir à ce qui peut être observé aujourd'hui dans l'histoire concrète des débuts de l'humanité, après les découvertes de la biologie et de l'astrophysique depuis Darwin et les découvertes récentes de l'archéologie.

L'augmentation croissante des connaissances scientifiques et historiques du passé et, notamment, des contextes culturels des auteurs des récits primitifs de la Genèse nous oblige à revoir nos interprétations anciennes basées sur des connaissances aujourd'hui contredites. Mais, pour celui qui croit que le

Christ reste pleinement présent dans son corps qu'est l'Église conduite depuis deux mille ans par les successeurs de l'apôtre Pierre, cette réactualisation, dont le besoin est permanent à toute époque, ne cesse jamais de chercher son authenticité dans une fidélité à l'enseignement de cette Église, dans une continuité avec la foi de ceux qui nous ont précédés, convaincus que les découvertes de la science ne peuvent jamais atteindre l'essentiel de cette foi.

À cet égard, l'Église nous met en garde contre le fondamentalisme qui s'accroche à des interprétations contredites par la science et la raison. Le risque est de faire tomber ceux qui s'y accrochent soit dans une crédulité déraisonnable, soit (on en est moins conscient) dans une incrédulité historico-critique qui ne perçoit plus dans les récits fondateurs que des symboles désincarnés, détachés de l'action concrète de Dieu dans l'histoire dont la révélation est cependant essentielle pour la foi.

Ce second risque se réalise lorsque l'exégèse, dans sa recherche du sens d'un texte sacré, se limite à en retenir une lecture au pied de la lettre pour en déduire un contenu exclusivement symbolique en oubliant qu'une expression symbolique, poétique ou imagée, peut être un mode de présentation de l'histoire concrète surtout lorsqu'elle est très peu connue ou qu'elle n'est que intuitivement perçue et pensée.

L'exégète soucieux d'une compréhension objective des textes selon ce que leur auteur a réellement voulu exprimer selon ses caractéristiques personnelles et culturelles dans son contexte historique, ne peut qu'écarter avec la même détermination toute forme de fondamentalisme ou de concordisme car le premier, le fondamentalisme, attribue faussement à un texte un sens historique apparent au pied de la lettre (et souvent dans une version en langue moderne) qui ne tient compte ni des nuances du texte original, ni de toutes les caractéristiques des modes d'expression, des singularités et du contexte de son auteur, alors que le second, le concordisme, attribue tout aussi faussement à un texte des constatations scientifiques contemporaines que son auteur ne pouvait connaître à son époque.

Mais, l'exégète qui pratique une science dont le savoir a pour objet le sens des textes sacrés n'est pas à l'abri d'un autre risque résultant précisément de l'objet même de sa science en ce qu'elle se concentre sur le sens des textes. Le symbolisme par lequel un texte sacré s'exprime peut, en effet, susciter un défaut contraire au fondamentalisme et au concordisme justement dénoncés lorsque le sens symbolique de ce texte lui est attribué en excluant toute intégration dans une réalité historique que l'auteur aurait voulu présenter, soit comme témoignage direct ou indirect de faits retenus pour leur valeur significative ou, simplement, comme expression de ce que des faits historiques concrets ont été ou ont pu être selon cet auteur.

À cet égard, l'exégète est parfois moins à l'aise que le philosophe. Tous deux débordent des seuls faits physiques ou observables des sciences profanes, mais le philosophe, qui fait de la métaphysique, y intègre nécessairement et constamment tous les savoirs des sciences dans ses analyses du réel avec l'obligation constante d'éviter tout risque de confusion entre la métaphysique et le physique. Dans sa recherche philosophique, il est incité à respecter prudemment les règles propres et autonomes de toute science et à ne pas y empiéter par ses pensées métaphysiques parce que le discours métaphysique du philosophe doit sans cesse s'harmoniser avec la réalité physique s'il veut considérer dans son intégralité la réalité qu'il médite, y compris dans ses dimensions physiques et historiques.

L'exégète, qui sonde le sens des textes, est, à cet égard, plus libre par rapport à la réalité physique ou historique. Il peut parfois se concentrer pleinement sur des significations théologiques ou spirituelles sans aucune nécessité d'un lien concret avec une réalité physique ou historique particulière. Les risques du fondamentalisme et du concordisme cumulés avec les incertitudes historiques peuvent alors inciter l'exégète à s'écarter des dangers de toute confrontation à l'histoire réelle, mais il court alors le danger inverse d'être déconnecté de la réalité concrète, matérielle, corporelle, physique, historique, voire, plus grave encore, de se laisser prendre dans un certain mépris de la réalité matérielle et corporelle que tant de gnoses ont repris, de diverses manières, au cours de l'histoire de l'Église.

Le mystère de la création, comme celui de l'Incarnation, ne peut être abordé sans toute l'attention due au corps et à la réalité historique.

Dans ces conditions, le livre biblique de la Genèse, qui rassemble de multiples récits qui fondent la foi de l'Église depuis ses origines, doit être considéré avec une même attention à tous les dangers d'une compréhension trop fermée mais avec aussi une ouverture qui ne peut exclure a priori la réalité historique telle que ses auteurs très anciens ont pu la penser.

Il n'est pas question ici de contester ce que la science peut dire des évolutions survenues depuis des milliards d'année, ni de défendre une quelconque opposition entre la science et la foi. La lecture du récit biblique d'Adam et Ève doit respecter, pour être sérieuse et crédible, la vérité des règles d'interprétation qu'indique l'enseignement officiel de l'Église. Dans toute recherche exégétique catholique, l'Écriture Sainte ne se lit qu'en Église, selon la Tradition de la foi catholique et en communion avec le magistère du Pape, en tenant compte du contexte et des caractéristiques personnelles des auteurs des textes primitifs qui peuvent cependant être beaucoup plus anciens que les textes hébreux actuels.

Mais, il n'est pas question non plus de penser ou de croire a priori que le récit biblique serait étranger à la réalité historique, ce qui ne peut se déduire de ses finalités spirituelles.

L'Incarnation du Christ nous invite, au contraire, à être attentif à toute la réalité de l'humain et l'Église ne cesse d'encourager la recherche comme l'indiquait déjà le Pape Pie XII dans son encyclique ***Divino afflante Spiritu*** du 30 septembre 1943 sur les études bibliques : « *l'exégète catholique, poussé par un amour de sa science, actif et courageux, sincèrement dévoué à notre Mère la sainte Église, ne doit, en aucune façon, se défendre d'aborder, et à plusieurs reprises, les questions difficiles qui n'ont pas été résolues jusqu'ici, non seulement pour repousser les objections des adversaires, mais encore pour tenter de leur trouver une solide explication, en accord parfait avec la doctrine de l'Église, spécialement avec celle de l'inerrance biblique, et capable en même temps de satisfaire pleinement aux conclusions certaines des sciences profanes.*

Les efforts de ces vaillants ouvriers dans la vigne du Seigneur méritent d'être jugés non seulement avec équité et justice, mais encore avec une parfaite charité ; que tous les autres fils de l'Église s'en souviennent. Ceux-ci doivent se garder de ce zèle tout autre que prudent, qui estime devoir attaquer ou tenir en suspicion tout ce qui est nouveau. Qu'ils aient avant tout présent, que, dans les règles et les lois portées par l'Église, il s'agit de la foi et des mœurs, tandis que dans l'immense matière contenue dans les Livres Saints, livres de la Loi ou livres historiques, sapientiaux et prophétiques, il y a bien peu de textes dont le sens ait été défini par l'autorité de l'Église, et il n'y en a pas davantage sur lesquels règne le consentement unanime des Pères. Il reste donc beaucoup de points, et d'aucuns très importants, dans la discussion et l'explication desquels la pénétration et le talent des exégètes catholiques peuvent et doivent avoir libre cours, afin que chacun contribue pour sa part et d'après ses moyens à l'utilité commune, au progrès croissant de la doctrine sacrée, à la défense et à l'honneur de l'Église » (n° 42).

C'est un encouragement qui s'adresse à chaque fidèle et qui trace les principes que chacun doit s'efforcer de suivre.

Mes recherches ont pu se développer grâce à de nombreux échanges sur Internet dans le forum ***La Cité Catholique*** où, de juillet 2009 à mars 2023, j'ai partagé de nombreuses réflexions sous le pseudo de ***Xavi*** (<http://www.cite-catholique.org/>). Ce sont ces réflexions, nourries par les nombreux dialogues en cause, qui sont regroupées et fusionnées ici après une relecture qui m'a permis d'éclaircir, de corriger ou de nuancer de multiples détails compte tenu de l'état actuel de ma compréhension qui s'est affinée et a évolué tout au long de ces années.

Il en résulte un livre détaillé où subsistent de multiples traces répétitives de la compilation des textes qui le constitue. Il complète le livre de synthèse disponible par ailleurs sous le titre « *Créés à son image* » au cœur de recherches qui restent en cours.

1) La révélation de la Trinité

1. Le Créateur aime

La Trinité est certainement une des révélations les plus spécifiques de la foi chrétienne. Le Chrétien ne croit pas à un Dieu solitaire qui serait la preuve que la vie solitaire, sans amour, existerait de toute éternité. Non, la vérité c'est que la vie est amour, que Dieu lui-même est vie et amour.

Méditer la Sainte Trinité donne sans cesse l'occasion de redécouvrir ce trésor qu'est la communion divine. Quelle merveille extraordinaire de découvrir que, même en Dieu, la vie est partage et amour.

Elle est au cœur de la théologie.

Sans une communion d'amour de plusieurs personnes dans l'éternité, la vie véritable ne serait pas amour, serait possible sans amour.

Les humains peuvent certes imaginer, voire inventer, un dieu qui vivrait tout seul car, loin de Dieu, chacun de nous est seul et peut penser son dieu dans une telle solitude.

Mais, l'Évangile nous révèle une tout autre réalité que le mot Trinité essaie de nous exprimer.

Il y a beaucoup de textes de la Bible qui évoquent les trois personnes divines en communion entre elles, formant ainsi un seul Dieu unique et indivisible.

Mais, une des plus belles proclamations de la Trinité est celle que l'apôtre St Jean nous donne au début de son Évangile par une nouvelle catéchèse de la création. Quel souffle !

D'un coup, c'est aux origines du monde et de l'humanité, qu'il renvoie le Christ venu dans le monde présent bien concret de son époque. Il reprend et explique le début du récit magnifique de la Genèse, si difficile à décrypter, pour faire éclater devant nous la réalité de ce Jésus de Nazareth.

Au commencement, il était déjà là ! Jésus l'a dit lui-même : « *avant même qu'Abraham fut, je suis déjà là* » (Jn 8, 58).

Et bien avant même. St Jean nous le montre. Par Jésus, tout a été fait, dès le commencement. Plus encore, il est lui-même la vie, la lumière qui sépare des ténèbres, la parole même de Dieu.

La Genèse disait déjà que le premier jour de la création, Dieu (qui est pluriel dans le mot de la Genèse !) dit que la lumière soit et St Jean vient nous montrer que Jésus est la lumière.

La lumière du premier jour c'est déjà une première Incarnation du Christ. La lumière initiale du monde, c'est déjà le Christ. Quand Dieu parle pour créer la lumière, cette parole c'est déjà le Christ. Avant même de commencer la création, quand la terre était encore informe, vide, dans les ténèbres de l'abîme, l'Esprit Saint planait sur les eaux fécondes de la vie de Dieu et cette vie c'était déjà le Christ, engendré par le Père de toute éternité.

Quand Jésus descend dans les eaux du Jourdain et que l'Esprit vient planer comme une colombe, Dieu parle et c'est la création qui recommence.

Et St Jean nous l'atteste. Dès le commencement, Jésus est auprès de Dieu. Il est au commencement de toutes choses. Il est la Parole, le Verbe, le Logos, la Lumière.

St Jean reconnaît en Jésus ce que le roi Salomon avait pu discerner bien avant lui. Ce roi a demandé et obtenu un cœur sage et intelligent et c'est à ce vieux Roi de l'Ancien Testament que l'Église a donné la parole en premier pour éclairer le mystère de la Sainte Trinité lors de chaque célébration le dimanche qui suit celui de la Pentecôte.

J'aime beaucoup la première lecture du dimanche de la Sainte Trinité, tirée du livre des proverbes (Prov. 8, 22-31), parce qu'elle nous introduit, par des paroles du roi Salomon, à découvrir l'harmonie profonde qui existe entre la création que nous relate le début de la Genèse, sa compréhension divinement inspirée au roi Salomon et la magnifique catéchèse qu'en donne St Jean au début de son Évangile.

Dans l'Ancien Testament, les paroles du roi Salomon sont déjà inouïes de clarté, mais leur compréhension ne pouvait encore guère dépasser les réalités terrestres sans la lumière du Christ.

Le roi Salomon nous parle de sagesse et nous pensons à un mélange d'intelligence, de connaissances, de prudence et de modération. « *Donne-moi un cœur sage que je puisse discerner le bien et le mal* ».

Mais, Salomon va bien au-delà de la description d'une qualité ou d'une vertu. Il présente la Sagesse comme une personne. Il décrit une personne !

Une personne qui parle et qui dit d'elle-même qu'elle est une personne faite « *pour Dieu* » « *au commencement* », « *avant les œuvres les plus anciennes* », « *avant les siècles* », « *alors que Dieu n'avait fait ni la terre, ni les champs, ni l'argile primitive du monde* », « *fondée dès le commencement, avant l'apparition de la terre. Quand les abîmes n'existaient pas encore, qu'il n'y avait pas encore les sources jaillissantes, je fus enfantée* ». Une personne « *engendrée, non pas créée* », nous résume le Credo.

Une personne qui dit encore d'elle-même : « *lorsqu'il affermissait les cieux, j'étais là* », « *lorsqu'il établissait les fondements de la terre, j'étais à ses côtés comme un maître d'œuvre* ».

Oui, cette personne est le maître d'œuvre de toute la création.

Cela rappelle, bien sûr, le début de la Genèse que nous avons entendu à la veillée pascale. Elle nous dit qu'au commencement, il n'y avait rien. « *La terre était informe et vide, les ténèbres étaient au-dessus de l'abîme et le souffle de Dieu planait au-dessus des eaux* », puis Dieu dit « *Que la lumière soit* » et « *Dieu sépara la lumière des ténèbres* », puis Dieu dit « *Qu'il y ait une étendue au milieu des eaux* » et il appela l'étendue « *cieux* », puis Dieu dit « *que paraisse la terre* ».

Cette personne nommée Sagesse par Salomon était là.

Et c'est St Jean qui vient nous désigner cette personne : c'est Jésus de Nazareth.

Il est ainsi révélé comme Fils de Dieu de toute éternité. Parce qu'il est avant toutes choses, avant toute création.

Mais il est aussi premier né de toute créature, comme nous le dit St Paul (Col. 1,15). Car la lumière du premier jour, c'est Lui. Il s'est ainsi incarné dès le début du monde. Et, pour sauver ceux qu'il a Lui-même créés pour Lui, Il s'est aussi incarné en se faisant homme parmi les hommes par une nouvelle création, comme l'a si justement considéré notre Saint Père Benoît XVI dans le troisième volume de son livre sur Jésus de Nazareth.

Ce Jésus, Dieu éternel qui nous parle si familièrement de son Père et de l'Esprit Saint, s'est fait créature et la création devient ainsi elle-même révélation de la Trinité.

Tous, croyants ou non, peuvent en effet retrouver l'image de la Trinité dans les humains, à partir de divers points de vue.

La communion trinitaire qui faisait vivre Adam et Ève avec Dieu, dans l'Eden, a été rompue.

Il en est résulté un binôme réduit à deux personnes en vis-à-vis.

À eux deux seulement, Adam et Ève, privés de la communion avec le tiers Créateur, se sont trouvés nus, sans protection.

Avant le péché, ils étaient nus mais sans en éprouver aucune « *honte* », aucune gêne, car ils ne se sentaient en rien menacés. Ils ne ressentaient aucun besoin d'un vêtement protecteur, ni contre les éléments physiques que peuvent être le froid ou le vent, ni contre des éléments psychologiques comme des risques de regards impurs ou de convoitise possessive.

Par contre, après qu'ils aient décidé d'agir de manière séparée par rapport à Dieu, Adam et Ève se sont retrouvés face à face et semblent alors avoir pris conscience immédiatement de la situation d'opposition à Dieu dans laquelle ils se sont trouvés. Par leur acte personnel contraire à la volonté autre de leur Créateur, ils ont découvert leur volonté propre.

On peut ainsi observer que la disparition de la communion trinitaire a mis face à face les volontés individuelles d'Adam et Ève. Puisqu'ils avaient écarté la volonté de Dieu par leur volonté propre, ils pouvaient désormais faire de même entre eux. Adam pouvait agir autrement qu'Ève et réciproquement.

Chacun d'eux, désormais dominé par sa volonté propre, a ressenti un besoin de protection par rapport à la volonté de l'autre. Même entre les deux premiers époux créés à l'image de Dieu, qui vivaient peu avant dans un éblouissement amoureux (os de mes os, chair de ma chair...), chacun est devenu une volonté « *autre* » pour son conjoint.

Ils se sont rappelé l'avertissement de Dieu : si tu manges (si tu mets en toi-même) le fruit interdit de l'arbre de la connaissance, tu mourras. Sans la communion d'amour « *trinitaire* » dont Dieu vit de toute éternité, la vie meurt parce que l'amour devient un face à face de volontés individuelles qui s'opposent.

Ils se sont alors rendu compte qu'ils étaient nus. Et ils ont eu peur. Nous connaissons la suite du récit : ils se sont fabriqué une ceinture.

Dans le texte original, le mot hébreu « *chagowr* », traduit par le mot français ceinture, ne désigne pas principalement une ceinture de type vestimentaire destinée à resserrer un vêtement autour de la taille, mais un équipement de combat.

C'est en ce sens que, dans le deuxième livre des Rois (2 R 3,21), il est indiqué qu'il faut normalement être en âge de « *chagowr* » pour participer à la guerre.

Le mot semble indiquer qu'Adam et Ève, en l'absence d'une relation trinitaire avec Dieu, étaient désormais dans une relation de méfiance l'un par rapport à l'autre. Un état mortel.

Parce que leur vie trinitaire à l'image de Dieu était détruite.

Il y a de multiples mots pour parler du Dieu unique et pour chacune des trois personnes divines de la Trinité de Dieu.

Il s'agit ici du cœur de la foi chrétienne. Il est impossible de comprendre la foi catholique ou d'y réfléchir en rejetant la divinité éternelle du Christ.

Le Fils a eu un commencement dans la création dès le premier jour, mais il vit de toute éternité.

Aucun chrétien ne nie l'éternité de Dieu. Le Christ est Dieu de toute éternité.

Il n'a pas reçu la nature divine de son Père lors de son Incarnation. Il a cette nature de toute éternité.

Nier la divinité du Christ ou l'éternité de la Trinité, c'est croire, bien à tort, que la vie éternelle est une réalité possible sans amour, ce qui est faux. La vie est amour et communion de toute éternité entre les trois personnes divines.

Dieu lui-même ne vit pas sans amour et la vie qu'il nous offre est une vie d'amour.

Non, il n'y a pas une personne divine vivant toute seule dans l'éternité et qui, un jour, aurait décidé de créer des autres que lui-même. Il y a de toute éternité une pluralité de personnes divines comme l'indique déjà le premier verset de la Genèse en nommant Dieu au pluriel. Il y a déjà l'Esprit Saint qui « plane » sur des « eaux » fécondes, image du Père qui engendre le Fils de toute éternité.

Ce Fils éternel est aussi devenu le premier né de toute créature lorsque le premier jour il a été simultanément la parole du Père et la lumière, le logos, de toute la création. C'est par Lui, le Fils éternel, que tout a été créé. Avec le Père et l'Esprit, le Fils s'est créé lumière du monde, puis il s'est incarné en devenant homme parmi les hommes.

Jérémie-Daniel écrit : « *Je ne suis pas TDJ...Juste un étudiant de la bible sans dénomination. Je crois que quiconque dit "hors de moi point de salut" est une secte fermée ce que sont les TDJ et bien d'autres.*

Les textes ... doivent être étudiés dans leur ensemble. Je suis donc Chrétien mais il est vrai, pas Catholique. Je crois que chacune des dénominations contient des vérités (et les catholiques aussi) et des erreurs.

Dieu ne nous demande pas de suivre des hommes ou des systèmes humains (ce que font Catholiques , TDJ , protestants etc). Mais de se plonger dans sa parole comme seul "baromètre" de vérité. »

Jérémie-Daniel rejoint ici le point de vue laïque du libre-examen et de la suprématie de la conscience individuelle défendue par les francs-maçons.

Pour celui qui ne croit pas que le Christ lui-même assure l'infailibilité de la foi dans l'Église qu'il a fondée lui-même, la conscience individuelle devient, en effet, inévitablement, le dernier recours possible.

Le Christ nous ouvre un autre chemin : « *J'ai prié pour que ta foi ne défaille pas et sur ce roc je bâtirai mon Église* » (Mt 16, 18 et Lc 22, 32). Telle est la promesse de Jésus à Pierre.

Sans cette promesse de l'infailibilité de l'Église pour l'essentiel de la foi, nous serions chacun voué à notre seule conscience personnelle. La foi de l'Église peut alors être ressentie comme une opinion parmi beaucoup d'autres entre lesquelles chaque conscience individuelle ne peut choisir que dans la solitude au milieu des mille feux qui l'entourent. Et entre les mille opinions différentes que l'on trouve, notamment, dans les innombrables communautés protestantes, comment savoir où est la vérité ?

Vous espérez la trouver dans votre conscience personnelle ? Mais comment pouvez-vous la croire plus fiable ou plus certaine que celle de votre voisin qui a une opinion différente ?

L'adage protestant « **sola Scriptura** », qui exprime la conviction que chacun peut trouver tout seul la vérité uniquement dans la Bible, peut devenir une voie sans issue dans laquelle le lecteur qui admet le manque de compétence, de connaissances et de certitudes de sa seule conscience personnelle, risque

de constater qu'il ne peut plus rien savoir de manière certaine et de tomber dans un relativisme désespérant.

Mais, il risque aussi de devenir pour lui-même son propre pape infaillible (ou faillible) en considérant que ce qu'il croit dans sa conscience personnelle est « *la* » vérité. Ce qui applique l'adage que Jérémie-Daniel veut cependant rejeter : « *hors de moi pas de salut* ».

Heureusement que le Christ nous ouvre un chemin certain vers la lumière dans son corps qu'est l'Église conduite par le successeur de Pierre.

Sans cette lumière dans une communion de foi, il me semble compréhensible que la Trinité soit elle-même incompréhensible.

Donner une valeur suprême à la conscience individuelle revient à écarter cette conviction essentielle que la lumière, la vérité et la vie ne sont présentes que dans une communion de personnes.

C'est vrai pour Dieu Lui-même qui est une communion de personnes de toute éternité.

C'est vrai pour la foi du catholique qui se met à l'écoute de la Parole de Dieu dans la lumière des paroles de l'Église exprimées par les successeurs de Pierre. La vérité de la Bible n'apparaît pleinement que dans la tradition de l'Église, mais, par contre, elle risque sans cesse de se noyer dans les méandres de chaque conscience isolée.

Dans l'Église, nous partageons déjà la vie de communion de Dieu Lui-même.

Sans la Trinité, la réalité de l'Église est incompréhensible et je peux comprendre que, pour ceux qui la rejettent, il ne reste, à chacun, que sa propre conscience comme unique recours.

Un recours très très limité... pour celui qui veut bien être objectif avec son infinie petitesse. Un minuscule cerveau que la physique quantique la plus extrême ne pourrait guère mesurer dans l'infini de l'univers et de toutes les réalités autres qui lui échappent.

Et pourtant, la connaissance directe individuelle, sans communion, c'était déjà le rêve illusoire d'Adam et Ève suggéré par le Serpent devant l'arbre central du jardin d'Eden.

Jérémie-Daniel écrit : « *La trinité n'est pas soutenue par la bible je n'y peux rien ce n'est pas moi qui l'ai inventé.* »

Le mot « *Trinité* » n'est certes pas dans la Bible. Le mot « *Incarnation* » non plus. Le mot « *transsubstantiation* » non plus. Le mot « *nucléaire* » non plus. Le mot « *paléontologie* » non plus. Le mot « *e-mail* » non plus...

Le langage humain ne cesse de s'enrichir de mots nouveaux toujours plus précis.

À l'époque du Nouveau Testament, le nombre et la précision des mots utilisés étaient nettement moindres qu'à notre époque. La formation intellectuelle moyenne des personnes était aussi nettement moindre.

Les mots ont évolué et se sont multipliés, mais la réalité n'a pas changé et aucun mot nouveau n'a jamais créé la réalité qu'il nomme et qui n'était exprimée auparavant que par des expressions plus complexes ou moins précises.

Le mot « *Trinité* » a été « *inventé* » à un moment de l'histoire du langage théologique, mais ce nouveau mot n'a pas inventé la réalité qu'il désigne.

Vous pensez que la Trinité n'est pas « soutenue » par la Bible ?

Ici, c'est seulement l'opinion de votre conscience individuelle. L'Église croit clairement, au contraire, que la « Trinité » est un mot qui exprime de manière juste et vraie la vérité de Dieu que la Bible révèle dans son ensemble autant que dans de nombreux versets précis.

Jérémie-Daniel écrit : « *Mes idées sont celles des premiers chrétiens qui n'évoquaient pas la trinité.* »

Comment pouvez-vous savoir ce qu'étaient les idées de l'époque ? Vous n'y étiez pas.

Les premiers chrétiens n'utilisaient pas le mot « trinité » qui n'est apparu que plus tard, mais ils croyaient déjà autant que les chrétiens d'aujourd'hui à la divinité du Père, du Fils et de l'Esprit Saint au nom desquels les nouveaux croyants étaient baptisés dès l'origine de l'Église.

Après sa résurrection, Jésus, apparaissant aux apôtres, les a invités à baptiser tous les futurs disciples « au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit » (Mt 28,19), sans faire aucune distinction entre les trois personnes divines.

Il nous a ainsi présenté la vérité de Dieu, même s'il n'a pas utilisé le mot « Trinité » que l'Église a proposé ultérieurement pour exprimer le mystère de communion du Dieu unique.

Jérémie-Daniel écrit : « *Vous êtes incapables d'appuyer vos croyances sur des textes bibliques. Ne croyez-vous pas que c'est, pour un Chrétien, un comble ? Ma base de discussion c'est la bible et un Chrétien qui refuse de discuter autour de cette parole n'est pas Chrétien.*

Les juifs de Bérée passaient leur temps à débattre autour des textes ! Ce que les "Chrétiens" d'aujourd'hui ne font plus ou...refusent de faire. C'est regrettable.

Je vous ai demandé les textes bibliques sur lesquels reposent vos convictions concernant la trinité. Vous ne m'en citez aucun...je regrette votre grande pauvreté biblique.

Tout ce que je dis dans ce sujet (Jésus fils de Dieu subordonné au Père ayant ACQUIS la nature divine etc.) je peux l'appuyer sur de nombreux textes. Personnellement je n'ai rien inventé. »

Vous ne citez cependant aucun texte qui vous permette d'affirmer que Jésus aurait « acquis » la nature divine.

Mais, vous avez cependant raison d'affirmer que la base c'est la Bible. Elle seule est la Parole de Dieu. Le concile Vatican II l'a rappelé sans ambiguïté.

Mais, la vérité de la Bible n'est pas nécessairement la vérité de ce que chaque lecteur en comprend. Il y a de multiples interprétations et compréhensions disponibles et, sans l'Église, la base réelle de celui qui ne se base « que » sur la Bible est, en vérité, sa propre interprétation ou compréhension de la Bible.

Comment un individu peut-il se convaincre que sa propre lecture, contestée par de multiples autres, serait davantage fiable ou certaine que celles des autres ?

L'Église n'est évidemment pas « incapable » de citer des textes bibliques et il y en a, au contraire, de nombreux. Plusieurs ont été cités.

Vous avez déjà rejeté le premier verset de la Genèse. J'ai déjà cité le texte sur le baptême. Il y a aussi le début de l'évangile de St Jean.

Mais, celui qui me paraît le plus explicite est celui dans lequel Jésus lui-même s'exprime avec une particulière clarté sur sa communion éternelle et indivisible avec son Père.

Lorsque l'apôtre Philippe demande à Jésus de voir Dieu qu'il nomme « *le Père* », la réponse est particulièrement claire. Jésus lui fait observer que sa question n'a pas de sens : « *Comment dis-tu : montre-nous le Père ?* » et la suite de sa réponse est lumineuse : « *Celui qui m'a vu, a vu le Père ! ... Ne crois-tu pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi ?* » (Jn 14, 9-10).

Cette réponse manifeste que le Christ et son Père vivent dans une communion éternelle.

En effet, la question de Philippe aurait eu tout son sens si Jésus n'est pas Dieu ou s'il était, d'un quelconque point de vue, à distinguer par rapport à Dieu.

Jérémie-Daniel écrit : « *J'avais déjà eu une discussion avec vous ou votre récit fantaisiste de la création (à défaut d'être éclairé) m'avait plutôt fait sourire bien que l'essai intellectuel fût remarquable.* »

Votre critique n'est pas très précise.

Je reste toujours intéressé par toute réflexion sur la question simple de la survenance sur la terre d'êtres corporels capables de partager éternellement la vie de Dieu.

Il ne s'agit pas de faire des essais intellectuels dont les éventuelles qualités ne protègent pas de l'erreur, ni de la fantaisie, mais de méditer notre création à l'image de Dieu.

Mais, bien sûr, ici encore, l'image que reflète l'humanité créée sera très différente selon que l'on perçoit ou non la vérité de la Trinité de Dieu à laquelle tout homme peut certes refuser de croire.

2. Le Père, le Fils et l'Esprit

Que peut-on dire de « *basique* » à un athée ou à un musulman ? À un enfant ?

À l'athée qui ne perçoit pas la présence de Dieu, nous pouvons dire, comme base de compréhension de ce qu'est la Trinité, que la vie est « *plus* » que la vie biologique naturelle précaire des plantes, des animaux ou des humains qui anime pendant un temps des êtres qui se succèdent depuis la création. Notre vie a une réalité spirituelle qui subsiste au-delà des limites naturelles du corps et des limites de ce que notre cerveau peut raisonner. Cette vie est une vie d'amour qui fait vivre Dieu lui-même de toute éternité. Les chrétiens témoignent aux athées que la vie est un amour qui unit et que c'est la révélation la plus juste de ce Dieu qu'ils ne perçoivent pas aujourd'hui.

Aux musulmans, aux témoins de Jehovah et aux autres religieux qui ne comprennent pas la Trinité, nous pouvons d'abord rappeler que Dieu est infiniment plus grand que tout ce que nous pouvons en dire. Il est « *plus que* » un seul individu. Dieu est toujours plus que ce que notre pensée humaine peut définir.

Dieu est amour et il est donc « *plus* » que « *un* » individu car, pour aimer, il faut être plusieurs. C'est pourquoi, Dieu, qui est vivant de toute éternité, est donc « *plusieurs* » de toute éternité. En Dieu, de toute éternité, il y a une communion de personnes (le Père, le Fils et l'Esprit Saint).

La vie de Dieu est une vie d'amour. Même en Dieu, il n'y a pas de vie sans amour et cette vie, que nous avons reçue de Dieu, est une vie d'amour, une vie qui, de toute éternité, est une communion d'amour. Elle ne peut exister et être créée que dans une communion d'amour. Sans amour il n'y a pas de vie. Dieu lui-même ne vit pas d'une autre « *vie* ». Si Dieu vivait « *tout seul* » de toute éternité, la vie serait autre chose que de l'amour, mais, heureusement, ce n'est pas le cas.

Et, c'est essentiel pour comprendre que Dieu n'est pas arbitraire lorsque ses commandements nous invitent à aimer et que l'absence d'amour équivaut à la mort. Nous sommes invités à vivre de la vie de Dieu qui est une vie d'amour, de communion dans l'amour. Si Dieu était seul de toute éternité, la vie

ne serait pas de l'amour et la vie qu'il nous proposerait ne serait pas non plus de l'amour. Si Dieu, solitaire, pouvait vivre sans amour, nous aussi nous pourrions ou devrions pouvoir, comme Lui, vivre sans amour, mais, heureusement, la bonne nouvelle de l'Évangile est tout autre. Le don de soi et l'amour sont, pour le monde comme pour chacun de nous, ce qui conduit à la vie et sauve de la mort.

Ainsi, la révélation de Dieu comme communion éternelle d'amour du Père, du Fils et l'Esprit Saint est aussi une révélation de ce qu'est la vie.

Donc, comprendre la Trinité c'est reconnaître que Dieu est amour et que, même en Dieu, il n'y a pas de vie sans amour. Là où il n'y a pas d'amour, c'est la mort. Dieu est « un » parce qu'il n'y a aucune division dans l'amour que le Père, le Fils et l'Esprit Saint vivent en communion de toute éternité.

La Trinité ce n'est donc pas trois aspects d'une divinité solitaire. Le Père n'est pas non plus une source solitaire qui aurait pu être et vivre, seul, « avant » le Fils ou « avant » l'Esprit Saint.

Le Père, le Fils et l'Esprit Saint sont un seul Dieu par qui tout a été fait. Le Père, qui est le Créateur n'a rien fait sans le Christ et l'Esprit Saint.

Jésus est bien tout simplement un homme, mais il est aussi Dieu venu parmi nous, le Fils éternel fait homme.

Dieu est un et infiniment grand, bien plus grand qu'un individu seul. Il est amour et Sa vie qu'il nous donne en partage est amour. C'est un amour d'une communion de personnes de toute éternité. En Dieu, de toute éternité, la vie est amour. Il nous invite à la partager.

Baraq écrit : « *Il m'arrive régulièrement de parler religion avec des musulmans ou des incroyants, et d'aborder le sujet de la Sainte Trinité.*

J'utilise alors l'analogie des trois personnes du singulier, et ça fonctionne assez bien, du moins c'est ce qu'il me semble :... ces trois personnes ne sont qu'un seul Dieu, qu'un seul Singulier divin, d'une manière analogue au fait que je puisse dire "je" pour me désigner moi-même, que l'on s'adresse à moi en me disant "tu", ou que l'on parle de moi en disant "il". »

Comme l'écrit Fée Violine, une telle explication me semble aussi une manière de présenter une même personne sous trois modalités différentes.

Mais, ce n'est pas la foi de l'Église. Il y a bien un seul Dieu, unique, et trois personnes. Le mot « *Singulier* » me semble se référer à un sujet unique, une personne individuelle. Or, dans la Sainte Trinité, le Père n'est pas le Fils et chacun d'eux n'est pas l'Esprit Saint. Ils sont un seul Dieu, mais ce Dieu ne peut être réduit à un seul individu.

Dans votre exemple, il me semble que le « *je* », le « *tu* » et le « *il* » concernent un même individu. Donc, cela ne permet guère de comprendre la Sainte Trinité.

L'Évangile nous révèle que Dieu est amour et il n'y a pas d'amour sans un « *autre* » à aimer. Si Dieu était dans l'éternité une personne seule, vivant seule, la vie divine éternelle serait solitude. Pire encore, il faudrait considérer que cette solitude éternelle serait la perfection puisque Dieu est parfait. Mais, si la solitude était la perfection, Dieu n'aurait jamais rien créé et Dieu ne serait pas amour, la vie éternelle ne serait pas amour.

Mais, Dieu est amour.

Astya écrit : « *Donc votre idée c'est que Dieu, étant Trinité, ne peut pas être seul ?*

De mémoire (donc, désolée, je n'ai pas la source exacte) St Augustin explique la Trinité (de mémoire, je ne cite pas : ce ne sont pas les termes exacts) donc de mémoire St Augustin explique la Trinité comme trois aspects d'une seule personne (une seule substance).

Sous cet angle, c'est cohérent de dire que Dieu (unique et trinité) était seul.

St Augustin fait la comparaison avec une personne humaine : corps, âme, esprit : trois aspects une seule personne. »

Non, Astya, la Trinité c'est bien une communion d'amour de trois personnes, ce n'est pas trois aspects d'une même personne. La vie de Dieu est une vie d'amour.

Si vous affirmez que St Augustin aurait écrit un texte qui vous fait croire le contraire en évoquant le reflet que peuvent présenter le corps, l'âme et l'esprit, il faudrait le citer avec une référence précise.

Dieu n'a jamais été seul. Il n'a pas créé l'homme pour combler un manque, pour combler une prétendue solitude.

La création est, au contraire un acte d'amour parfaitement gratuit.

Notre cerveau ne peut le comprendre clairement dans ses limites, mais c'est notre foi : Dieu est un et plusieurs en parfaite harmonie d'amour de toute éternité. L'amour d'un Père pour un Fils unis par l'Esprit.

La question touche à la définition même de Dieu et nous ne sommes que des humains.

Le mot "*personne*" renvoie à un concept humain sondé par de nombreux philosophes.

Ceci n'empêche pas de partager sa perception.

Une personne, il me semble qu'il s'agit d'un être capable d'une relation ou en relation, avec ce que cela implique de conscience, de volonté, de vie, de communion, avec une personne autre.

La Trinité est au cœur de notre foi.

Même Dieu ne vit pas seul, mais en communion.

C'est une vérité profonde et essentielle.

L'unité des trois personnes divines vient de leur parfaite communion, mais, avec notre petite intelligence humaine, notre compréhension est assez limitée et les mots bien insuffisants.

Le début de l'épître aux Hébreux peut nous éclairer : en venant parmi nous, pour vivre de notre humanité, Jésus, vrai Dieu, s'est volontairement placé dans la situation d'un homme, à la seule exception du péché. Il s'est remis dans la situation du premier homme, avant le péché.

Comment exprimer, sauf par les mots « *plus grand* », mais c'est bien faible, la différence entre la vie divine et cette vie dans un corps sur terre ?

Jésus me semble avoir voulu dire à ses amis : si vous m'aimez, vous devriez être content pour moi, de mon retour dans l'infiniment plus grand que ma vie dans mon corps d'homme.

Vous avez raison d'observer que le mot trinité ne se trouve pas dans la Bible. Ce n'est qu'une manière de parler de Dieu qui a été retenue par l'Église. Et, certes, aucun mot humain n'est parfait, ni suffisant pour parler avec exactitude de Dieu. Il faut le comprendre en communion avec la Tradition de l'Église.

Dieu est unique. Dieu est un. Pour un musulman comme pour un chrétien.

Il n'y a pas trois dieux.

Comme le dit le Coran, il est évident que Dieu n'a pas de compagne dont il aurait eu un fils.

Il est tout aussi certain que, dans l'éternité et avant toute création, Dieu n'a pas créé un autre dieu égal à Lui-même. Il n'y a jamais eu un Dieu solitaire qui, dans un temps à imaginer, aurait donné la vie à un fils en tout semblable à Lui qui n'aurait pas existé auparavant.

Le Coran dit avec justesse que Dieu est très grand.

Il est beaucoup plus grand, infiniment plus grand que ce que des hommes peuvent en penser.

Il nous faut veiller à ne pas réduire Dieu à une image d'homme. Dieu est un, mais il n'est pas un individu à l'image d'un humain.

Dieu est plus qu'un individu. Dieu se révèle dans toute la Bible comme étant amour. Il vit de toute éternité d'une vie qui est une vie d'amour, d'harmonie, de communion.

C'est pourquoi, il est erroné et trop humain de penser que Dieu ressemblerait à un individu solitaire. Il ne pourrait aimer s'il est seul. Sa vie ne serait pas une vie d'amour s'il est seul.

L'amour est une communion de personnes.

La foi chrétienne croit que Dieu ne peut pas être réduit à la vision humaine d'un être solitaire qui ne vivrait pas en lui-même de l'amour. Dieu est infiniment plus grand. Il est amour. Il faut affirmer avec la même force qu'il est Un, mais aussi qu'il est amour.

Avec nos pauvres mots humains, c'est en parlant de plusieurs personnes en communion que nous approchons de manière plus juste qui Il est.

À défaut, nous risquons de réduire l'infiniment grand à une image humaine d'un individu solitaire.

Pour comprendre la Trinité que proclament les Chrétiens, vous pouvez vous rappeler l'histoire d'Abraham au chêne de Mambré. Abraham, qui venait du pays des Sumériens où l'on adorait de nombreuses divinités et surtout trois divinités principales, vit venir à lui trois personnes. L'Écriture dit qu'il en vit trois mais qu'il en adora une. C'est une manifestation de la Trinité.

Dieu n'a jamais été seul puisqu'il est Trinité. Mais il est vivant. C'est la vie entre les trois personnes de la Trinité vivant en communion d'amour l'une pour l'autre. Des philosophes ont cherché vainement à comprendre un tel mouvement perpétuel.

Vous avez raison de penser que Dieu ne manque de rien.

Il est tout à fait vain d'imaginer un dieu pensant : tiens, quelque chose me manque, je vais le créer pour mon plaisir. Une telle perspective est totalement étrangère à l'amour et fondamentalement égoïste. Rien de tel dans le Père que nous révèlent le Fils et l'Esprit Saint, rien de tel dans la révélation de Dieu que nous donnent les Écritures, les Évangiles, la foi de l'Église.

Le Fils engendré de toute éternité est lui-même un débordement d'amour du Père et offre en retour au Père un débordement surabondant. Parce qu'il est avec lui de toute éternité comme Fils, sans début ni fin, celui en qui la vie du Père déborde, tout en restant lié à lui par l'Esprit Saint, se donne lui-même en retour en donnant au Père de faire exister par le Fils d'autres fils créés.

Ce n'est pas un manque, mais l'amour dont Dieu vit lui-même qui fait surgir en lui le désir surabondant de la création. Créer signifie faire « *ex-ister* », littéralement faire « *être en dehors de* ». Là où il n'y a rien en dehors de Dieu, la création fait exister un être distinct.

Il nous est impossible, à nous humains, d'imaginer un début ou une fin du temps, de l'espace, ou de la matière.

L'expression *ex nihilo* souvent utilisée ne veut évidemment pas dire « *extrait de rien* » puisqu'une créature, créée *ex nihilo*, vient de Dieu. Mais, elle veut dire que Dieu commence son œuvre à partir de rien. Au début il n'y a rien en dehors de lui.

N' imaginez pas que son projet se limitait à nous faire vivre quelques années sur une terre aride.

Toutes choses sont créées par le Fils. Par lui, il fait exister un monde spirituel, par lui il réalise un projet immense : faire surgir des semblables, des personnes, dans et avec une réalité corporelle.

Toute la création, depuis des milliards d'années et à travers évolutions et mutations, n'avait qu'un but. Un but d'amour. Faire advenir d'heureux participants à sa joie. Il nous voulait issus et bénéficiaires d'une matière, d'un univers immense dont nous devons être les gérants, dans lequel nous devons être pleinement libres et connectés à tous les détails de la création pour notre plus grand bien.

Nous devons être les maîtres de la création en communion d'amour avec Dieu. Nous avons cru pouvoir nous emparer de la source sans dommage, mais nous nous retrouvons aveugles et nus, avec tous les programmes déconnectés, les logiciels hors de fonctionnement.

Adam et Ève ont été créés à l'image de Dieu. Créés par Dieu pour partager éternellement sa vie d'amour. Vous connaissez le choix différent qu'ils ont fait et qui a blessé leur vie reçue de Dieu.

Dieu respecte notre liberté car sans liberté il n'y a pas d'amour possible.

Par la résurrection du Christ, l'humanité a franchi en lui la barrière de la mort produite par le péché originel.

Cela ne signifie pas que, immédiatement, nous soyons rétablis dans la perfection du jardin d'Eden.

Nous sommes délivrés du péché originel et rétablis dans la communion avec Dieu, mais, parce que Dieu est patient et miséricordieux, il permet aujourd'hui encore à tout humain de se convertir et ne précipite pas les cieux nouveaux et la terre nouvelle qui nous sont promis.

Si le monde était, dès à présent, immédiatement transformé et délivré de toute souffrance, ce qui ne peut se produire que dans la communion d'amour en Dieu, aucun pécheur ne pourrait y vivre.

Dieu attend avec patience.

J'ai entendu un prix Nobel à la radio qui relevait qu'il y avait dans notre cerveau des milliards de neurones et plus de connexions possibles que dans le plus puissant des ordinateurs. Quelle maîtrise en avons-nous aujourd'hui ?

Le Christ nous montre cependant un chemin de retour dans ce projet immense du Créateur.

La matière n'est pas créée « *à partir de rien* » mais à partir de Dieu. Dieu n'est pas « *immatériel* » dans le sens qu'il « *manquerait* » de matière.

C'est comme si vous me demandiez pourquoi Einstein manquait d'une raquette de tennis (de la matière) parce qu'il était intellectuel (de l'immatériel). Je vous répondrais qu'une raquette de tennis ne lui manquait pas et qu'il avait la possibilité d'en acheter à tout moment. Ce n'est pas parce qu'il était intellectuel qu'il ne pouvait pas jouer au tennis.

Le fait que Dieu est immatériel n'exclut pas que du matériel puisse jaillir de lui.

Ti'Hamo nous en donne une image supplémentaire qui me semble assez juste. La création est un peu comme une sculpture. Par rapport à la matière, Dieu est comme un bloc de pierre préexistant de toute éternité dont il a détaché quelque chose pour le sculpter.

Dieu avait en lui-même la possibilité de créer la matière de toute éternité. L'immatériel, le spirituel, précède la matière et aujourd'hui encore la matière reste soumise à l'immatériel qui la précède.

Le problème c'est que beaucoup cherchent sans cesse à isoler le matériel du spirituel ou de l'immatériel : « *Dieu est immatériel et notre univers est matériel* ». « *Dieu dans le ciel* ». Aux hommes, la terre. L'Incarnation du Christ nous révèle que les deux demeurent ensemble.

Après avoir opposé immatériel et matériel, certains se lancent dans une autre opposition : il y a soit perfection immuable, soit imperfection et changement.

Ici encore, la foi chrétienne vient solidement révéler que cette base n'est pas exacte. Dieu (qui vit dans l'éternité et l'infini) se fait homme (dans le temps et dans l'espace).

Il me semble que la perfection, ce n'est pas l'immobilisme absolu. L'immobilisme absolu, n'est-ce pas davantage la mort que la vie ? La véritable perfection divine est, au contraire, une vie sans cesse renouvelée sans fatigue, ni manque, et l'immutabilité divine ne doit pas être confondue avec l'absence de tout mouvement.

Le changement ne se mesure pas uniquement dans une alternative entre amélioration (du fait d'un manque) et détérioration (qui cause un manque à réparer). À moins de s'ennuyer ... à mourir, la vraie perfection comme tout simplement la vie éternelle me semble devoir faire jaillir du nouveau, du désir et un cheminement dans la joie, mais sans la souffrance d'un manque.

Comme chacun de nous, ma raison ne sait guère l'imaginer dans le temps et l'espace bien limités où elle se trouve.

Dans son encyclique ***Spe Salvi***, le Pape Benoît XVI parle d'une « *immersion toujours nouvelle* ».

De ce point de vue, il me semble juste de penser que Dieu crée éternellement.

L'univers n'a pas nécessairement une fin. Au contraire, la foi annonce une terre nouvelle et une résurrection des corps. La dissolution de toutes choses blessées par le péché n'est pas un retour à un néant qui n'existait pas davantage au départ. Au départ de notre univers matériel, il y avait Dieu. Il continuera sa création éternelle.

Hélas, je suis incapable de définir l'éternité à partir de mon point de vue trop limité dans le temps et dans l'espace...

Je n'ai aussi que ma foi pour dire que je crois qu'il y a un lien entre le matériel et l'immatériel, malgré qu'il y ait une différence, et que je crois que le matériel a une source non matérielle en Dieu. Là, ma conviction est liée à une personne : le Christ. Cela ne me semble pas déraisonnable et le reste vient de la confiance qu'inspire le Christ. À part conseiller la lecture des Évangiles en souhaitant à chacun de partager la même affection et la même confiance pour ce Jésus de Nazareth, je ne vois plus ce que je pourrais encore ajouter ici.

3. Un Dieu pluriel dans les temps anciens

Devant notre logement du sud de la Corse où nous étions en vacances, le petit jardin avait trois arbres devant notre table qui m'ont fait penser au jardin d'Eden, à la Trinité et à la première écriture du récit de la Genèse dans un sumérien primitif fait quasi uniquement d'images.

Un tronc avec des bras levés : n'est-ce pas une image qui peut évoquer tant Dieu prié par l'homme qu'un arbre ? Notre représentation de la Trinité de Dieu est souvent très humaine sous la forme de trois personnes, mais, dans une écriture primitive imagée, la Trinité de Dieu n'a pas nécessairement été représentée uniquement sous la forme de trois individus humains comme les trois personnages du chêne de Mambré dans lesquels Abraham a pu adorer un seul Dieu devant trois personnes.

Dieu le Père est souvent représenté comme un vieux Monsieur avec une grosse barbe, mais comment les ancêtres sumériens d'Abraham issu d'Ur, la capitale de Sumer, ont-ils représenté Dieu dans la toute première écriture de la création ?

En voyant les trois arbres de mon jardin de vacances, j'ai pensé aux arbres du jardin d'Eden et, particulièrement, à l'arbre de la vie et à l'arbre de la connaissance du bien et du mal : ces deux arbres insaisissables dans leur distinction, qui paraissent un au centre du jardin alors qu'ils sont deux. Ces arbres dessinés dans le premier texte primitif sumérien (un tronc avec des bras levés) ne représentaient-ils pas Dieu lui-même dans une dualité complétée par le dessin d'un être qui parle (une bouche avec un souffle).

Voyez cette photo de mes trois arbres (par une petite fioretti, un petit clin d'œil complémentaire, il se fait que notre logement loué portait le numéro 3) :



à droite, vous avez un arbre vigoureux rempli de feuilles bien vertes qui m'a fait penser à l'arbre de vie, au Père Créateur ; au centre, attaché à un bois, vous avez un arbre frêle qui m'a fait penser à Dieu qui se fait homme, au Fils crucifié attaché au bois de la croix, à celui qui vient nous parler avec fragilité et délicatesse ; à gauche, vous avez un arbre moins feuillu, moins vert, moins touffu que celui de droite, qui m'a fait penser à l'arbre de la connaissance du bien et du mal, de la vraie connaissance qui est spirituelle. Aujourd'hui, il n'y a pas de fruit sur cet arbre. Les fruits de cet arbre, ceux qui sont issus de cet arbre, qui ont tiré leur existence et leur vie même de cet arbre, ce sont les hommes qui, hélas, s'en sont séparés.

Dans le jardin d'Eden, la Parole, c'est le Fils qui parle, celui qui se fait homme, qui se fait chair. Mais, déjà dans le jardin d'Eden, le récit parle de Dieu au pluriel. Dieu n'est pas que celui qui parle. Où est le Père ? Où est l'Esprit ? L'arbre de la vie ne représente-t-il pas Dieu le Père Créateur source de toute vie ? L'arbre de la connaissance du bien et du mal ne représente-t-il pas déjà avec vérité l'Esprit qui donne la vraie connaissance ? Les fruits de cet arbre ne représentent-ils pas les humains issus de Dieu lui-même ? N'est-ce pas sur l'arbre que le fruit reçoit son existence, sa vie et sa subsistance ? Séparé de l'arbre, le fruit n'est-il pas privé de ce qui le fait vivre et voué à la mort ?

Il faudrait approfondir les images de l'écriture sumérienne la plus ancienne. Elles pourraient grandement nous aider à mieux comprendre le merveilleux récit de notre création et de la révélation de Dieu un et multiple dès les origines, bien avant la manifestation plus complète de la Trinité par le Christ.

Invité écrit : « *les trois hommes qu'Abraham reçoit au chêne de Mambré sont Dieu et les deux anges qu'il a mandatés pour détruire Sodome et Gomorrhe. Aucune remise en cause n'est possible sans se situer en porte-à-faux avec le récit qui est limpide.* »

Affirmer (sans « *aucune remise en cause* ») qu'il s'agit de Dieu et deux anges est une interprétation qui, déjà, suppose implicitement qu'il s'agirait d'un récit construit à l'époque de l'exil. Dans le sens d'un auteur qui aurait vécu à cette époque et aurait inventé ce récit, je comprends que cela paraisse la seule interprétation vraisemblable.

Impossible d'imaginer ni trois dieux (ce serait contraire à la foi au Dieu unique), ni trois anges (Abraham n'aurait pas pu les adorer), ni même (à supposer une inspiration pré-chrétienne) une Trinité matérialisée en trois individus distincts ce qui serait aussi contraire au Dieu un qu'à la Trinité professée par la foi chrétienne.

Invité écrit : « *Que des lecteurs chrétiens y voient en sus une préfiguration de la Trinité, je l'entends mais je rejette fermement cette vision puisque deux anges ne feront jamais Dieu.* »

En effet, mais ce n'était pas deux anges, mais trois hommes. Au-delà, c'est de l'interprétation.

Personnellement, je préfère m'en tenir au récit « *limpide* » qui nous présente bien trois « *hommes* », et c'est bien parce qu'il s'agit de trois hommes que j'y vois une préfiguration de la Trinité.

Dans le monde polythéiste de son époque, Abraham rencontre trois hommes et il y perçoit une apparition de Dieu, du Dieu Un, pour lui. Il comprend que Dieu ne peut être réduit à un individu humain. L'unité de Dieu est infiniment au-delà de toute image anthropocentrique. Même s'il est créé à l'image de Dieu, un individu humain seul ne peut jamais être tout seul une image complète du Dieu Unique.

Abraham me semble avoir eu la révélation que Dieu n'est pas « *un Monsieur tout seul avec une grande barbe dans les nuages* » et qu'il peut se révéler dans une pluralité. Ce n'est, bien sûr, pas encore tout ce que nous comprenons (sic) de la Trinité, mais très certainement un début de compréhension du fait que l'unité de Dieu est aussi pluralité. Dieu est davantage que ce que notre cerveau, qui sépare de manière absolue le « *un* » et le « *multiple* », peut percevoir dans ses limites. Il est plus qu'un « *individu* » divin.

Invité écrit : « *la vérité est que ce récit est une construction littéraire tardive car la foi au Dieu unique (Yahweh Dieu) date de l'époque des prophètes.* »

Bien sûr que tout texte biblique est une construction littéraire et qu'il y a diverses traces de pensées « *tardives* » qui rapprochent les récits anciens des convictions de l'écrivain qui écrit plus tard.

Mais, je ne crois pas que l'essentiel des récits des textes du Pentateuque soit une « *construction littéraire tardive* » qui daterait « *de l'époque des prophètes* », ni davantage que « *la foi au Dieu unique (Yahweh Dieu)* » daterait de cette époque plus récente.

Je me doute que vous penserez ici que, de votre point de vue, c'est nier ce qui vous semble une évidence.

Je crois, au contraire, qu'il s'agit d'une opinion qui n'est pas conforme à la vérité historique et qui s'est répandue comme une mode, à la suite de découvertes pertinentes mais incomplètes, et qui, aujourd'hui, ne parvient pas à intégrer les nouvelles découvertes qui contredisent cette opinion d'une manière qui me semble décisive.

Ces nouvelles découvertes (spécialement les découvertes faites sur le site antique d'Ebla et l'extraordinaire développement des systèmes alphabétiques dans la région qui s'étend du Sinaï au Liban actuel) me semblent prouver aujourd'hui que les élites qui vivaient dans les villes du pays de Canaan, durant les siècles qui précèdent l'exil à Babylone et les prophètes, disposaient de l'écriture comme moyen de conservation et de transmission du savoir dans une mesure incompatible avec une transmission exclusivement orale de ses principales traditions.

L'idée d'une espèce de Moyen-âge sans écriture, entre l'Égypte et l'Assyrie, dans laquelle les ancêtres du peuple juif auraient vécu en Canaan en nomades illettrés (sans élite urbaine pratiquant et transmettant l'écriture) me semble contraire à la réalité actuellement connue.

L'affirmation qu'un récit des origines aurait été inventé durant le premier millénaire avant Jésus-Christ suppose de considérer qu'il n'y avait pas de tradition religieuse élaborée en Canaan à laquelle chacun aurait d'abord été tenu d'être fidèle, ce qui me semble exclure la possibilité d'une « invention » tardive.

Je pense que, dès qu'il y a eu une société urbaine avec un usage de l'écriture, les élites religieuses ont certainement mis et conservé et transmis par écrit ce qu'il y a de plus sacré, et donc les récits religieux. Des centaines de milliers de tablettes retrouvées dans le pays de Sumer et datant du début du deuxième millénaire, voire du troisième millénaire avant Jésus-Christ, prouvent l'existence d'un récit religieux du même niveau que les récits bibliques dès cette époque.

Sans développer davantage ici cette question, je me limite à vous indiquer que je continue à croire que l'enseignement de l'Église qui attribue le Pentateuque à Moïse n'a rien perdu de sa valeur.

À l'exception de modifications et compléments secondaires (comme, par exemple, le récit de la mort de Moïse lui-même) lors des nombreuses traductions et copies, l'essentiel des récits de la Genèse existaient à l'époque de Moïse. De nombreux indices permettent de penser qu'il y avait déjà à cette époque des sources écrites qui permettaient de considérer que les racines du récit de la Genèse remontent même à la région sumérienne d'Abraham.

Invité écrit : « *la connaissance de Dieu dans le récit d'Abraham et des chapitres précédents est beaucoup plus aboutie que celle du livre de l'Exode par exemple où il n'est pas question de la foi en un Dieu unique mais de Yahweh, le Dieu d'Israël, qui coexiste avec les divinités des autres peuples (bien que leur étant supérieur).* »

Il me semble que votre approche met ici de la clarté d'un théologien d'aujourd'hui sur un langage d'une autre époque. Dans le contexte des religions de l'époque, il est bien compréhensible que le monothéisme qui nous est familier paraisse une « *monolâtrie* ». Mais, tout l'Ancien Testament, lorsqu'il parle des idoles ou des dieux des autres peuples doit, nécessairement, leur donner une certaine consistance verbale pour pouvoir en parler. Pour dire qu'une idole est « *fausse* », il faut bien parler d'une idole, alors même qu'en réalité elle n'existe pas.

Comment les gens de l'époque pouvaient comprendre la distinction entre les dieux de leurs rivaux et leur Dieu ? Je laisse aux historiens le soin d'y répondre.

Mais, de là à penser que des Hébreux ne pouvaient avoir déjà la conscience d'un Dieu unique et indivisible, cela me paraît une affirmation trop rapide et, à tout le moins, non démontrée.

Affirmer que « *la connaissance de Dieu dans le récit d'Abraham et des chapitres précédents est beaucoup plus aboutie que celle du livre de l'Exode* » me semble trop rapide. L'objet des récits est différent et je n'ai pas du tout l'impression d'une différence aussi nette.

Vous aurez compris que je suis dès lors un raisonnement inverse du vôtre. La nécessaire reconnaissance de l'ancienneté de la tradition écrite des peuples de Canaan me semble impliquer que le Dieu unique des récits du Pentateuque était connu depuis bien avant le temps des prophètes.

Ici encore, ce serait trop long de le détailler, mais, oui, je suis convaincu que, quel que soit le polythéisme des masses, il y a toujours eu dans l'humanité, depuis la création des premiers humains capable de partager la vie de Dieu, des personnes ayant compris que Dieu est indivisible.

Les précisions plus tardives du monothéisme puis plus tard de la réalité trinitaire n'ont jamais empêché Dieu de révéler son unicité et même son irréductible réalité à davantage qu'un « individu ».

La foi au Dieu unique n'a pas été créée par les prophètes ou à leur époque, mais elle s'est développée finement et progressivement à travers diverses expériences relues d'abord par la tradition juive puis ensuite par la tradition chrétienne.

Je ne vous en donnerai qu'un exemple pour montrer comment une vérité peut émerger à travers le temps. Abraham vivait à Ur puis s'est déplacé dans la cité-sœur d'Harane qui, comme Ur, a développé principalement le culte de la déesse de la lune, Nanna.

La lune, c'est la lumière qui brille dans l'obscurité, un symbole qui a été repris par le prophète Isaïe et qui reste actuel aujourd'hui encore à Noël. Dans son milieu polythéiste, Abraham pouvait parfaitement (comme St Paul l'a compris pour une statue d'un dieu inconnu à Athènes) percevoir que la lune n'était qu'un lampadaire pour la terre mais qu'elle pouvait exprimer quelque chose de vrai de la divinité.

Déjà à son époque, Abraham pouvait percevoir la dimension symbolique de la lune sans lui attribuer une réalité divine. Il pouvait déjà percevoir la fausseté des diverses représentations du divin et son indivisibilité. Cela ne signifie pas qu'Abraham était capable de précisions théologiques monothéistes sur la pluralité dans le monde divin.

Il savait l'essentiel, comme tout « hébreu » : Dieu est un et amour. Indivisiblement. Il était un vrai « fils de Heber » dont la paternité remonte à Sem (« le père des fils d'Heber »), celui qui n'est connu que par un seul trait : sa compassion pour un humilié.

Dès les origines, des humains ont cru au Dieu un, Créateur de tout, du Ciel et de la terre. Hénok, Sem, Noé, Abraham... À l'époque où les Israélites (fils de Jacob) n'existaient pas encore, Abraham était déjà un Hébreu.

Tout ce qui précède demanderait beaucoup de développements, mais retenons ici les deux points sur lesquels nous divergeons et qui vont expliquer les détails des autres divergences.

De mon point de vue, tant la foi au Dieu unique que le récit biblique de la Genèse sont plus anciens que les prophètes et les peuples du premier millénaire avant Jésus-Christ.

Il me semble que c'est votre a priori contraire qui vous fait lire le récit d'Abraham au chêne de Mambré.

Lorsque vous écrivez que « *Abraham se prosterne, puis s'adresse à l'un des trois hommes seulement. D'où l'usage de la deuxième forme du singulier* » c'est votre interprétation qui vous guide. Pour moi, s'il s'adresse à la deuxième forme du singulier, c'est parce qu'il refuse, au contraire, de diviser son regard sur le divin. Ils sont trois, mais Abraham en adore un seul et lui dit « tu ».

Rien dans le récit ne permet d'affirmer qu'il s'adresse à un seul des trois hommes. Vous observerez d'ailleurs qu'Abraham parle simultanément au singulier (« *Seigneur, ne passe point loin de ton serviteur* ») et au pluriel (« *reposez-vous, etc.* »). Et ce n'est pas un seul qui répond mais la pluralité (« *Ils répondirent* ») sans division.

Plus loin, dans le récit, c'est « *l'un d'entre eux* » qui parle pour annoncer la descendance. Mais, rien ne précise lequel. Ensuite, c'est le Seigneur Dieu qui parle, mais rien non plus ne permet d'attribuer distinctement cette parole à un seul des trois.

Et quand les trois hommes repartent, rien ne les distingue dans le récit lui-même.

C'est quant tout est fini et qu'Abraham est rentré chez lui que le récit raconte que « *les deux anges* » arrivèrent à Sodome. Vous faites un lien avec deux des trois hommes du chêne de Mambré.

Le texte hébreu ne me semble pas permettre d'être aussi affirmatif. Littéralement, il me semble qu'on peut comprendre en hébreu : « *et arrivèrent deux des anges à Sodome* ». Le texte lui-même confirme par la petite particule « *et* » (que beaucoup de traductions omettent) la « *pleine continuité* » que vous évoquez (ce que confirme aussi le fait que tant les trois hommes par lesquels Dieu apparaît dans le chapitre 18 que les deux anges du chapitre 19 se dirigent vers Sodome).

Mais, en ce qui concerne les deux anges, le texte hébreu ne contient pas l'article défini « *les* » qui vous fait penser comme une évidence que ces deux anges sont deux des trois hommes du récit précédent. Le mot « *ange* » (en hébreu : « *mal-awk* ») n'est jamais utilisé dans le récit du chêne de Mambré. Le texte de la Vulgate en latin n'utilise d'ailleurs pas l'article défini (« *les* ») présent dans beaucoup de traductions. Les anges ou deux (parmi de nombreux autres) ? L'ambiguïté ne me semble pas pouvoir être écartée avec l'évidence que vous retenez.

Permettez-moi de reprendre ici vos mots : « *comme si c'était quelque peu confus* ».

N'est-ce pas le propre de tous les textes bibliques de ne pas se laisser enfermer dans nos raisonnements car Dieu est toujours au-delà ?

Ceci étant, nos raisonnements ne peuvent épuiser les interprétations possibles de ce récit très mystérieux qui évoque la divinité. J'espère seulement que vous pourrez un peu comprendre pourquoi je pense qu'il est légitime d'y percevoir une révélation de la Trinité, même s'il est évident que ce concept ne pouvait avoir ni pour le rédacteur du récit, ni pour Abraham lui-même, toutes les précisions et nuances théologiques que nous pouvons lui attribuer aujourd'hui et encore, bien en deçà de la réalité de ce que le dogme de la Trinité est réellement au-delà de notre compréhension limitée.

Invité écrit : « *En revanche, je ne conteste aucunement que des interprétations soient possibles sur le thème de l'adoration ou de l'hospitalité même s'il me semble inutile de s'appesantir sur cet aspect du récit.*

Plus globalement, je ne me reconnais pas dans cette tendance chrétienne qui, au prétexte que l'Ancien Testament ne se comprend qu'à la lumière du Christ et de sa résurrection, veut associer la figure du Christ ou les fondements de notre foi au moindre verset : ainsi l'arbre de vie qui préfigurerait Jésus, le protévangile dans la malédiction du serpent, la Trinité au chêne de Mambré. Pour moi, nous sommes au mieux dans des extrapolations, au pire dans une interprétation contradictoire avec le sens du texte. »

C'est vrai que, personnellement, je partage cette tendance chrétienne qui considère que « *l'Ancien Testament ne se comprend qu'à la lumière du Christ et de sa résurrection* » et veut y « *associer la figure du Christ ou les fondements de notre foi* », même « *au moindre verset* ».

Ces derniers mots ne doivent évidemment pas s'entendre de manière caricaturale dans le sens de n'importe quelle interprétation de n'importe quoi.

Lorsque le croyant considère que la Bible est la parole de Dieu, il n'oublie nullement l'origine pleinement humaine de chaque verset et de chaque récit, ni toute l'influence de la personnalité de chaque auteur humain, de son langage et du contexte dans lequel il vivait. Mais, il croit que le Dieu

qui s'est incarné en Jésus de Nazareth l'a aussi fait dans cet ensemble d'écrits rassemblés et reconnus par l'Église qui est aujourd'hui le corps du Christ. Désolé, pour la brièveté sans nuances de ce résumé.

Le Christ, par qui tout a été fait, est en effet celui qui éclaire le sens et la portée des récits de l'Ancien Testament.

Le contexte sumérien, déjà évoqué dans le message précédent, est aussi utile pour mieux éclairer le récit de la révélation de la Trinité à Abraham près du chêne de Mambré.

En effet, Abraham, qui provenait d'Ur, la capitale du pays de Sumer, connaissait les religions de son pays dans lequel chaque cité indépendante développait son propre culte avec des divinités principales et secondaires mais avec surtout une triade de trois dieux issus d'une même matrice, ce qui donne un contexte particulier à la rencontre de trois personnes divines dans lesquelles Abraham a pu reconnaître la Trinité d'un Dieu unique.

À cet égard, le polythéisme des Sumériens ne doit pas être trop rapidement caricaturé. L'indépendance des cités sumériennes et de leurs prêtres a suscité de multiples variantes religieuses, mais, dans le pays de Sumer, il y avait cependant trois cités dominantes sur le plan religieux : Uruk, Eridu, et Nippur. La divinité honorée principalement dans chacune de ces trois cités a pu susciter chez beaucoup une perception de trois dieux partageant les rivalités et les différences des trois cités, mais rien ne permet d'affirmer a priori que tous les Sumériens, dont Abraham et ses pères, partageaient cette perception polythéiste. Certains ont pu considérer que la divinité que chaque cité indépendante adorait, n'était pas nécessairement un dieu autre que celui de la cité voisine et qu'en réalité, c'est une même divinité qui était invoquée sous des noms différents attribués à un même Dieu adoré de manières différentes et sous des traits différents.

Les Sumériens évoquaient déjà une matrice divine unique (« *l'absu* ») pour chaque divinité adorée dans chaque cité. Ils ont perçu cette matrice unique de manière impersonnelle comme étant des eaux primordiales, mais ils l'ont aussi perçue comme une mère primordiale au point de considérer la divinité des trois principales cités religieuses comme trois enfants de cette mère.

Au-delà des développements polythéistes, on peut y percevoir une certaine conscience de l'unicité de Dieu.

La Genèse évoque aussi des eaux primordiales qui précèdent toute création et, comme dans la Genèse, les Sumériens considéraient les eaux primordiales (« *l'absu* ») comme la matrice de toute vie et de toute création, une sorte de désignation de « *la* » réalité incréée qui « *est* » fondamentalement.

Dans l'*absu*, les Sumériens avaient déjà une possibilité de reconnaître un Dieu unique. Ils ont d'ailleurs personnalisé l'*absu* sous le nom de Nammu ou Ninhursag, la déesse mère, la matrice des dieux. Avec diverses variantes explicatives, cette déesse mère, qui paraît se confondre avec l'*absu* impersonnel, est à « *l'origine* » des trois divinités principales considérées comme les Créateurs du monde: **An** adoré à Uruk, **Enki** adoré à Eridu et **Enlil** adoré à Nippur.

Les eaux primordiales connues des Sumériens, l'*absu* qui englobe une triade de trois êtres divins, n'est-ce pas déjà une image encore floue de la « *réalité* » de Dieu, une représentation ou une préfiguration, non encore clairement conscientisée, du Dieu unique comprenant une pluralité de personnes ?

An était le plus important des dieux sumériens. Il personnifiait le ciel et les constellations. Il était le dieu par excellence, le dieu suprême, le dieu souverain qui dirigeait tout l'univers : dieux, esprits ou démons. Il présidait l'assemblée des dieux et des êtres devenus immortels. Toutes les divinités l'honoraient comme leur chef, comme leur père. Comment ne pas penser au Père dans la Trinité ?

Enki est enfanté par An (le Père) et Nammu (les eaux primordiales). C'est à Enki que Nammu, matrice de toute vie, confie la création de l'homme. Son nom est composé, en sumérien, de « *en* » (Seigneur) et « *ki* » (la terre). Il est le maître de la sagesse, le lien entre la terre, le monde d'en bas, et les cieux. Comment ne pas penser au Logos, au Fils éternel incarné ?

Enlil est constitué, en sumérien, des termes « *en* » (Seigneur) et « *lil* » (air, vent, souffle) ce qui évoque déjà l'Esprit Saint. Il fait le lien entre le ciel et la surface de la terre. Il a été considéré comme la divinité du vent. Celui par qui vient l'onction qui fait les rois, celui qui donne la suprématie aux rois. Comment ne pas y percevoir déjà les prémisses d'une révélation de l'Esprit Saint dans la Trinité ?

Abraham n'ignorait rien de cette triade divine lorsqu'il reçut trois messagers près du chêne de Mambré. Certes, on ne peut imaginer que le père des croyants ait pu voir trois dieux distincts en An, Enki et Enlil. Les considérait-il, pour autant et seulement, comme de faux dieux sans autre nuance ?

Il pouvait y avoir du vrai dans la pluralité divine sumérienne. De même que St Paul n'hésita pas à se référer à une statue d'un dieu inconnu pour attirer les Athéniens vers le vrai Dieu ou que le Concile Vatican II a reconnu que toute religion peut contenir une part de vérité, Abraham a pu reconnaître une part de vérité dans les trois principaux personnages divins de la religion sumérienne.

Avant l'Incarnation du Christ, et même déjà avant Abraham, Dieu qui est Trinité n'a jamais manqué de se révéler aux hommes autant que possible à travers leurs connaissances même erronées.

À travers la religion des Sumériens, Dieu n'a-t-il pas fait apparaître une préfiguration discrète de Sa Trinité, pleinement révélée plus tard dans le Christ, qui a pu aider Abraham à reconnaître le Dieu unique dans les trois personnes qui le visitaient près du chêne de Mambré ?

Abraham a pu percevoir qu'au-delà de l'apparence des trois noms et des particularités de la divinité adorée dans chacune des trois cités principales de la religion sumérienne, il n'y avait qu'un même Dieu unique adoré sous trois formes, trois représentations d'un même Dieu. Il a pu y percevoir le Dieu unique adoré de trois points de vue différents comme on peut percevoir un individu sous divers aspects.

Mais, c'est ici que le récit du chêne de Mambré se révèle bouleversant, car ce n'est pas un individu mais trois personnes qui viennent à la rencontre d'Abraham. Il en voit trois, mais il en adore qu'une. En trois personnes distinctes, Abraham perçoit que Dieu est un sans aucune division, mais aussi qu'Il est plus qu'une seule personne, qu'un seul individu.

La foi d'Abraham ne se laisse enfermer ni dans un polythéisme ne percevant la divinité que dans une multitude d'individus divins, ni dans la vision trop étroite d'un monothéisme trop humain réduisant Dieu à un seul individu, mais accède à une transcendance qui lui fait percevoir qu'au-delà du point de vue humain incapable de concilier le un et le multiple, Dieu est un et trine. Il voit trois personnes venir à sa rencontre et il y reconnaît un seul Dieu.

Près du chêne de Mambré, Abraham accueille ses trois visiteurs divins avec les mêmes honneurs, mais, c'est un seul, le Dieu unique, qu'il adore en eux.

L'Écriture et la foi de l'Église y reconnaissent un acte de foi fondamental du père de tous les croyants : malgré les multiples divinités sumériennes, Abraham accueille trois personnes divines, mais il n'adore qu'un seul Dieu.

Abraham écarte ainsi toutes les allégations légendaires des divers mythes sumériens opposant des dieux entre eux dans des rivalités complexes et des alliances précaires. Il comprend ce qui sera, plus tard, détaillé de manière abondante : Dieu est un. Il a compris qu'il est profondément insensé d'imaginer des conflits, des divisions ou des contradictions en Dieu, des divinités opposées entre elles d'une quelconque manière, ou des divinités séparées dans le temps par des générations successives.

Face aux dieux multiples imaginés par les hommes, Abraham sait que Dieu est un et qu'il faut l'adorer Lui seul. Ce sera le cœur de la foi du peuple de ses descendants. Tu n'adoreras qu'un seul Dieu.

Mais, Abraham comprend aussi que cette unicité de Dieu ne correspond pas à la perception humaine d'un individu isolé dans le temps et l'espace, que Dieu qui est unique est aussi davantage qu'une individualité.

Cette pluralité divine est présente dans le premier verset du récit de la création de la Genèse, mais aussi lorsque Dieu crée l'homme en s'exprimant au pluriel : « *Faisons l'homme à notre image* ». Dans l'Eden, c'est dans l'éblouissement d'un amour conjugal de deux personnes que nos premiers parents créés à l'image de Dieu se découvrent l'un l'autre.

Abraham n'a-t-il pas compris que Dieu est amour ? La vie de Dieu est une vie d'amour. Il n'y a pas de vie sans amour. Dieu ne peut donc pas être réduit à un seul individu, à une personne isolée. Il est davantage, car il n'y a pas d'amour possible sans pluralité. L'amour unit des personnes. Pluralité et unité sont inséparables en Dieu.

Abraham semble déjà comprendre que la vie divine est une communion d'amour dans une unité parfaite et que le Dieu unique ne peut être compris dans une perception humaine qui le réduit à un individu mais qu'il est davantage, qu'il est une unité d'amour qui implique en Lui une pluralité.

Si Dieu était solitude, si la vie divine pouvait être vécue par un être seul, alors la vie serait une réalité sans amour. On pourrait certes y ajouter de l'amour, mais l'amour ne serait pas essentiel ni à la vie de Dieu, ni à la vie des hommes créés à son image, puisque, sans la création, Dieu vivrait seul de toute éternité. En accueillant un seul Dieu en présence de ses trois visiteurs, Abraham comprend que la vie de Dieu est davantage qu'une solitude, qu'elle est une vie d'une pluralité de personnes en parfaite unité, en communion parfaitement harmonieuse, dans un lien d'amour éternel.

André écrit : « *puisque'il est écrit : « Tu ne te feras point d'image taillée, ni de représentation quelconque des choses qui sont en haut dans les cieux, qui sont en bas sur la terre, et qui sont dans les eaux plus bas que la terre. Tu ne te prosterner point devant elles... » Exode 20:4-6*
Est-ce que cela veut dire qu'il est interdit d'adorer une image du christ ou d'un saint et logiquement de ne pas en avoir chez soi ? »

Sheldon écrit : « *en lisant, il est clair que l'idolâtrie est interdite ET même les statues en général.* »

Marie-valon écrit : « *Que doit-on vraiment comprendre de cela ?*
Dans les cieux (S'agit-il des oiseaux ?) En bas sur la terre (S'agit-il des hommes?) Dans les eaux plus bas que la terre (Les poissons ?) Est-il interdit de dessiner ou sculpter tout ce qui humain et animal ? »

Il faut observer que, dans le commandement cité par chacune de ces trois réflexions, les mots « *des choses* » sont une rajoute qui ne se trouve pas dans le texte hébreu qui ne comprend que le mot « *asher* » qu'on peut traduire simplement par « *qui* ».

Yves écrit : « *Exode XX, 4 : "Tu ne te feras pas d'image taillée, ni aucune figure de ce qui est en haut dans le ciel, ou de ce qui est en bas sur la terre, ou de ce qui est dans les eaux au-dessous de la terre."*

Il faut observer que, dans le texte hébreu de cette citation par Yves, il n'y a pas la particule « *ce* », ni la conjonction « *ou* ». Littéralement, il faut traduire « *qui est* » ou « *qui sont* », mais non « *ce qui est* ».

Toutes ces traductions citées présentent une précision matérielle faisant de ce texte une addition de choses dont la représentation serait interdite. Trois espèces de choses différentes ne pourraient être

représentées par une image sculptée : 1. Les choses qui sont en haut dans le ciel, 2. les choses qui sont en bas sur la terre et 3. les choses qui sont dans les eaux au-dessous de la terre.

Cela incite alors à interpréter le commandement comme un interdit de représenter des choses matérielles. Mais, cette interprétation est sans issue et il est aisé de voir d'emblée des contradictions dans les chérubins du temple ou le serpent d'airain.

Nous pensons à toutes les choses de la création que nous pouvons représenter, mais avec une certaine perplexité devant les eaux « *au-dessous de la terre* ».

Mon attention est attirée, à cet égard, par la traduction originale du texte biblique proposée par André qui me semble ouvrir un chemin de compréhension de ce qu'enseigne l'Église.

Dario écrit : « *dans les Dix Commandements une phrase me bouleverse : Tu ne te feras pas d'idole, ni d'image de celui qui est dans le ciel en haut, sur la terre en bas.* »

On peut observer d'emblée la différence avec les autres traductions proposées.

En effet cette traduction renverse la perspective et nous suggère que ce qu'il est interdit de représenter par une image c'est Dieu lui-même, « *celui qui est* », considéré de trois points de vue ou dans trois situations.

Selon Saint Jean-Paul II, « *La Loi de l'Ancien Testament interdit explicitement de représenter Dieu invisible et inexprimable à l'aide d'une image taillée ou fondue* » (Dt 27, 15), car Dieu transcende toute représentation matérielle : « *Je suis celui qui est* » (Ex 3, 14) » (Lettre aux artistes du 4 avril 1999).

Selon le Catéchisme, le commandement « *Tu ne te feras aucune image sculptée* » est une « *interdiction de toute représentation de Dieu par la main de l'homme* » (C.E.C., n° 2129)

En fait, les trois précisions du commandement : « *qui est en haut dans le ciel* », « *qui est en bas sur la terre* » et « *qui est dans les eaux au-dessous de la terre* », semblent reprendre, par des mots identiques dans le texte hébreu, les indications du deuxième et du troisième jour de la création, avant la création du soleil, de la lune et des étoiles comme luminaires de la planète terre, le quatrième jour.

Selon le récit de la Genèse, au commencement, « *le souffle de Dieu planait au-dessus des eaux* » puis Dieu créa les cieux en les séparant en eaux « *du dessus* » et en eaux « *du dessous* » (le deuxième jour), puis Dieu rassembla les eaux du dessous qu'il appela « *mer* » ce qui fit apparaître le « *sec* » qu'il appela « *terre* » (le troisième jour). Nous nous trouvons là dans les prémisses de la création des cieux et de la terre. C'est seulement le quatrième jour que furent créés le soleil, la lune et les étoiles pour éclairer la planète nommée aussi « *terre* » (NB, le mot hébreu « *erets* » a plusieurs sens et signifie aussi le pays, la région) et marquer le temps.

À cet égard, au début de la Genèse, la lumière et les eaux, la terre, la mer et les vivants biologiques précèdent la création du soleil, de la lune et des étoiles dans un ensemble où se trouve la planète terre.

Dans le début de la Genèse, c'est Dieu (et uniquement Dieu) qui est présent (qui « *plane* ») « *sur* » ou « *au-delà* » des « *eaux* » primordiales de sa création. Les eaux du dessous dont la terre a été tirée lorsque ces eaux ont été rassemblées ne sont pas des eaux « *en-dessous de la terre* », mais des eaux « *en-dessous des cieux* ».

Ces eaux du dessous sont les eaux dont la terre est tirée et qui, comme la terre elle-même, sont en-dessous « *du ciel* » et non en-dessous « *de la terre* ».

Dieu seul est présent dans les eaux « *du dessus* » les cieux et la terre. Les cieux eux-mêmes sont créés en-dessous de ces « *eaux* » du dessus. Mais, il est aussi présent aux cieux « *au-dessus* » de la terre

(« *en haut* »), sur la terre « *en dessous du ciel* » et sur les eaux « *en dessous du ciel* » dont la terre fut tirée.

Littéralement, le commandement en cause interdit toute image de « *qui dans les cieux en haut et qui dans la terre en dessous [des cieux] et qui dans les eaux de la terre en-dessous [des cieux]* ». Qui est partout, si ce n'est Dieu Lui-même ?

L'interdit des images semble ainsi se référer à Dieu en tant que Créateur des cieux et de la terre dans les eaux primordiales.

Et là, dans l'éternité de Dieu, Dieu seul est présent. Lorsqu'il n'y a encore « *rien* », que des « *ténèbres* », du « *vide* » et « *le souffle de Dieu plane au-dessus des eaux* ». Dans ces « *eaux* » qui précèdent les sept jours de la création, une lecture chrétienne peut percevoir une évocation de la vie éternelle, du Père qui engendre le Fils de toute éternité en présence de l'Esprit.

Cette question sera développée dans le sujet intitulé « *31. L'ordre des six jours de la création est-il historique ?* » (cf. infra).

À cet égard, la traduction proposée par Dario est éclairante car elle paraît davantage orientée vers Dieu que vers les choses matérielles que des images peuvent représenter.

Conformément à l'enseignement de l'Église, il permet de penser que l'interdit ne porte pas sur les choses matérielles que des images peuvent représenter, mais sur toute représentation de Dieu lui-même.

C'est la représentation de Dieu qui est interdite et non celles de choses créées, la représentation de Dieu présent de trois points de vue dans les cieux (« *Notre Père qui est aux Cieux* »), sur la terre et dans les eaux dont la terre est tirée.

Les trois précisions données par le commandement nous parlent ainsi de Dieu et nous pouvons y percevoir sa réalité trinitaire comme lors de la rencontre d'Abraham avec trois personnes au chêne de Mambré.

Dieu s'y révèle « *autre* » que toute représentation que nous pourrions faire.

Mais, comme le précise Saint Jean-Paul II dans sa lettre précitée « *Toutefois, le Fils de Dieu en personne s'est rendu visible dans le mystère de l'Incarnation* ».

4. Jésus de Nazareth : Qui me voit, voit le Père

Invité écrit : « *Il ne me semble malheureusement pas que l'Évangile de Saint-Luc et les Actes des Apôtres enseignent que le Fils de Dieu soit Dieu le Fils, contrairement à Saint-Jean et certaines lettres de Paul. J'ai lu cet Évangile pendant des années sans rien remettre en question mais très récemment, à ma grande tristesse, c'est la position à laquelle je suis parvenu.* »

Il me semble pourtant que vous avez raison. St Luc est encore loin d'affirmer clairement la divinité de cet homme qu'avait été Jésus de Nazareth, comme le feront St Paul et St Jean.

Comme tous les textes de la Bible, ils sont écrits par des hommes, selon leurs pensées humaines dans le contexte qui était le leur, ce qui n'empêche pas de les croire inspirés et d'y comprendre, par une relecture de l'Église, un sens et une révélation bien au-delà de ce que l'auteur humain de chaque écrit biblique pouvait considérer.

Est-ce « *malheureusement* » ou une « *grande tristesse* » qu'il en est ainsi ? Pourquoi penser cela ? Il me semble que c'est, au contraire, heureusement qu'en tout, nous pouvons croire que Dieu vient

rejoindre l'humain tel qu'il est, quelle que soient son époque, son contexte et les faiblesses, voire les égarements des connaissances.

La circonstance que bien des aspects de la révélation ne se sont précisés et éclaircis qu'au rythme des possibilités humaines des générations qui se sont succédées, me semble cohérent avec ce qui a toujours été depuis la Création.

Dieu ne s'impose pas d'emblée en pleine lumière ni par l'intermédiaire d'humains qui auraient tout bien compris. Il nous accompagne sur notre route.

Nous avançons tous dans un certain brouillard ou, comme le dit St Paul, en ne voyant qu'à travers un voile.

Mais, je n'irais pas jusqu'à attribuer à St Luc ou à St Pierre une « *distinction nette* » que nous ne pouvons imaginer que parce qu'aujourd'hui, l'Église a pu développer de multiples précisions en 2.000 ans.

Invité écrit : « *Je considère que deux christologies contradictoires cohabitent dans les Évangiles, de même qu'elles le font dans les épîtres dites pauliniennes : Jésus est présenté tour à tour comme le messie de Dieu, dépourvu de toute essence divine, et inversement, comme pleinement Dieu, de toute éternité dans le sein de Dieu le Père. Ce sont finalement deux compréhensions de Dieu opposées qui coexistent, l'une trinitaire, l'autre unitaire.* »

Comme pour les récits de la Genèse, il me semble qu'il est tout à fait normal de retrouver dans les écrits du Nouveau Testament les imprécisions qui peuvent paraître contradictoires des pensées théologiques diverses dans le contexte de l'époque.

Il paraît assez évident que ni la divinité du Christ, ni la réalité de la Trinité, n'étaient compris par les apôtres avec les précisions théologiques développées ultérieurement. Ce qui était vrai pour Abraham par rapport à la Trinité était tout aussi vrai à cette autre époque mais de manière bien sûr différente selon chaque contexte historique.

Mais, ici encore, il me semble que votre résumé attribue à des personnes de l'époque du Christ des pensées tranchées qu'elles ne pouvaient avoir car elles ne résultent que de développements théologiques ultérieurs.

Dans la conscience théologique du premier siècle, ce n'est pas clairement soit « *dépourvu de toute essence divine* », soit « *pleinement Dieu* » ce qui sous-entend une clarté et des nuances qui ne se seront précisées que plus tard et progressivement par un cheminement dont les Évangiles synoptiques d'abord, celui de St Jean, les lettres de St Paul, puis les enseignements de l'Église sur la Trinité sont autant d'étapes parmi beaucoup d'autres inconnues.

Aujourd'hui encore la compréhension unitaire et la compréhension trinitaire de Dieu coexistent avec des difficultés pour notre cerveau.

Invité écrit : « *Les Actes nous enseignent en effet que Dieu a ressuscité Jésus, Dieu l'a élevé, Dieu l'a fait asseoir à sa droite, Dieu lui a remis le règne sur toutes choses en l'établissant Seigneur, Dieu lui a remis l'Esprit-Saint qu'il envoie ensuite aux apôtres. Étienne lui-même contemple Dieu et Jésus siégeant à sa droite. Nous avons Dieu, nous avons l'homme Jésus.* »

Oui, vous pouvez le voir comme cela.

Il a fallu un fameux cheminement depuis la question posée par Jésus : « *Pour vous, qui suis-je ?* ».

Rien ne vous oblige à attribuer aux apôtres, aux premiers évangélistes ou aux premiers chrétiens, une foi déjà intellectuellement claire en la divinité éternelle de Jésus et en la Trinité avant l'époque de St Paul et l'évangile de St Jean.

La résurrection du Christ et le don de l'Esprit Saint le jour de la Pentecôte ne sont pas des événements magiques qui auraient soudainement fait surgir une compréhension théologique parfaite d'un seul coup, un peu comme certains imaginent la création physique d'Adam d'un seul coup.

Les apôtres étaient des humains avec les pensées et les conceptions théologiques de leur époque. Jésus de Nazareth, tous les miracles de sa vie, sa résurrection et le don de l'Esprit Saint ont bouleversé les apôtres avec des éclairs de lumière (comme le cri de Pierre : « *Tu es le fils du Dieu vivant* »), mais, hier comme aujourd'hui, l'Esprit Saint ne détruit pas la compréhension intellectuelle des humains mais se révèle à travers elle et avec elle. À son rythme humain.

Invité écrit : « *Ainsi, le terme Seigneur, s'il peut traduire un caractère divin, est employé chez Saint-Luc dans une dimension purement royale* »

Pourquoi toujours ces mots radicaux comme, ici, « *purement* » ? Il me semble que la réalité est plus nuancée comme le montre précisément l'emploi du terme « *Seigneur* » en ce qu'il peut « *traduire un caractère divin* ». Une dimension royale, certes, mais aussi l'expression floue d'une ambiguïté qui signifie l'intuition d'un « *plus* » encore impossible à préciser.

Le tableau que dresse St Luc, et que vous résumez, est déjà impressionnant :

Invité écrit : « *Selon ma compréhension de la théologie de Saint-Luc, Jésus est le Christ (le Sauveur annoncé) et le Seigneur (le Roi qui règne sur Israël et l'univers)...*

Dieu a établi Jésus Seigneur et lui a donné de régner, l'élevant au dessus de tout ce qui peut exister. Tout lui est soumis par la volonté de Dieu, son Père. Ainsi s'accomplit pleinement la prophétie de Daniel concernant le Fils de l'homme (appellation que Jésus reprend volontiers à son compte), cet homme qui reçoit de Dieu le règne et la gloire.

Ceci étant dit, le Fils de Dieu ne devient pas Seigneur par la résurrection, il l'est déjà dès sa naissance. Ainsi l'annonce de l'ange aux bergers qui peuvent annoncer la bonne nouvelle de la naissance du Christ, du Seigneur. Pas encore entré dans sa gloire certes, mais Seigneur dans une condition de serviteur (il n'est pas venu pour être servi mais servir nous dit-il).

Le Fils de Dieu qui a tout reçu du Père (Dieu) peut donc pardonner les péchés, chasser les démons qui lui sont soumis (et le reconnaissent comme Fils de Dieu), enseigner avec autorité, contrôler les éléments naturels, etc. »

C'est déjà énorme !

Faut-il, pour autant ajouter une négation, à un moment où St Luc peut encore être rempli de questions et de perplexité ?

Invité écrit : « *Non comme Dieu mais comme son Fils.* »

Ici, il me semble que vous allez plus loin que le texte et que la réalité connue. N'est-il pas plus juste et plus probable que, dans la réalité historique, le mystère et la perplexité étaient tels qu'il serait artificiel de prétendre que St Luc ou d'autres auraient réfléchi longuement dans leur chambre pour conclure intellectuellement « *Non comme Dieu* ».

Cela peut être confortable à penser, mais n'est-il pas, au moins, aussi vraisemblable et même probable que les apôtres étaient trop profondément bouleversés par les faits vécus pour pouvoir éclaircir une aussi « *incroyable* » réalité que celle qui sera révélée plus clairement par St Paul et St Jean ?

Pourquoi penser qu'il faut un cheminement pendant des siècles pour des mystères de la foi comme la Trinité, l'Immaculée Conception, l'Assomption et même la création de l'humanité, mais qu'un tel cheminement n'aurait pas été nécessaire pour St Luc en ce qui concerne la divinité du Christ ?

C'était loin d'être évident !

Invité écrit : *« La puissance et l'autorité ont été remises par le Père à son Fils. En conséquence, il a le pouvoir de réaliser des miracles sans devoir invoquer la puissance divine.*

Parce que Dieu donne au Fils l'Esprit sans commune mesure, Jésus peut réaliser des œuvres. C'est donc le Père qui rend le Fils participant à sa divinité et non le Fils qui agit en sa propre qualité comme s'il était Dieu par essence. C'est en tout cas la conclusion que je retire de l'Évangile selon Saint-Luc et des Actes. »

On peut certes penser, qu'en ce qui concerne les miracles, *« Jésus dispose de l'autorité et de la puissance pour les faire par lui-même. »*. Mais, il me semble qu'en réalité, il n'a pas voulu choisir sa propre puissance divine et *« agir par lui-même »*, mais a, au contraire, choisi de tout vivre comme un homme, y compris la mort. Jésus n'est pas Dieu déguisé en homme. Il est vraiment un homme, avec toutes les limites d'un homme comme nous, en tout semblable sauf le péché.

Jésus lui-même rappelle que, s'il fait des miracles, ce n'est jamais par sa propre autorité mais parce que le Père l'exauce toujours. Il ne me semble pas juste d'écrire que le Fils *« agit en sa propre qualité »*.

Jésus n'est pas un homme différent de nous avec de supers pouvoirs divins qui expliqueraient certains de ses actes indépendamment de son humanité. Certes, en tant que Dieu de toute éternité, tout était possible au Christ, mais le Christ a fait un autre choix, celui de se faire pleinement homme et de tout vivre comme tout homme. C'est toujours en priant le Père, par le Père et avec le Père, qu'il a agi en tous temps et pour chacune de ses actions.

Jésus nous a montré ainsi tout ce qu'un humain en communion avec le Père peut réaliser. Il nous révèle que si nous avons la foi comme un grain de sénevé, nous pourrions déplacer des montagnes et donc faire des miracles comme il en a fait. Il nous montre ce qu'était le premier Adam et ce qu'il pouvait réaliser sans le péché, sans sa séparation de l'amour de Dieu.

Invité écrit : *« Dieu révèle à Pierre que Jésus est Christ et Fils de Dieu. La profession de foi de Pierre, validée par Jésus ne consiste pas à affirmer "tu es Dieu le Fils", nuance...*

Le chapitre 5 de l'Évangile de Saint-Jean déclare : "il disait que Dieu était son propre Père, et il se faisait ainsi l'égal de Dieu". L'égal ne signifie pas nécessairement qu'il l'était. »

Certes, mais la foi catholique ne prétend pas que la vérité se trouve dans les textes *« seuls »*. Ils s'éclairent les uns par les autres. Ils se complètent les uns par les autres et par tout ce que l'Esprit inspire à l'Église.

L'Évangile de St Luc et le livre complémentaire des Actes des Apôtres du même auteur n'y échappent pas. Ils ne démontrent pas la divinité du Christ à eux seuls.

Si c'est cela la question, il me semble qu'elle se limite à une réflexion sur l'état personnel de la foi d'un auteur humain d'un texte biblique. Elle est celle d'un homme pécheur avec ses limites et ses faiblesses. Mais, c'est à travers et par elle que Dieu s'exprime.

Cependant, une fois encore, ici comme pour les livres de l'Ancien Testament, il y a toujours une relecture chrétienne par et dans l'Église.

Invité écrit : *« La figure du Fils de Dieu a une dimension divine ainsi que je le souligne ci-dessus dans la mesure où le Père rend le Fils participant à sa divinité et que le Fils partage le mystère de la connaissance de Dieu. »*

Peut-être bien que St Luc ne pensait pas clairement davantage au moment où il écrit son évangile ou les Actes des Apôtres, mais ce germe de foi ne s'est pas arrêté là.

Bien au contraire, l'Évangile de St Luc comme les Actes des Apôtres nous rendent un témoignage authentique de la découverte progressive de la réalité inouïe de l'Incarnation. Dieu s'est fait homme. Vrai Dieu et vrai homme. Pleinement et indivisiblement.

Comme au moment de la création d'Adam et Ève, par son Incarnation, Dieu a uni l'incrée et le créé, l'éternel immortel et le mortel, et, se faisant homme Lui-même, il nous montre l'infinie dignité de ce que nous sommes puisque s'il est capable de partager notre vie d'humain et a pu dépasser la limite physique de la mort, c'est aussi une révélation que nous pouvons partager sa vie éternelle et franchir également la mort.

Et c'est ici le point essentiel pour notre foi.

Invité écrit : *« je persiste sur le fait qu'à travers ma compréhension du récit de l'évangéliste, à ce stade de ma réflexion, Fils de Dieu et Seigneur ne signifient pas Dieu le Fils ou, dit plus simplement, être Dieu. Jésus est "divinisé" par le Père et non en vertu d'une nature divine inhérente à sa personne. Nous retrouvons bien le Père, le Fils et le Saint-Esprit mais non dans la même conception trinitaire professée par l'Église (et développée essentiellement à partir de Saint-Jean). Ici, et toujours selon ma compréhension : Le Père (Dieu), le Fils de Dieu (Jésus, "divinisé" par Dieu, son Père), l'Esprit-Saint (Esprit de Dieu, qui procède de Dieu et que Dieu peut partager, Jésus en tant que Fils de Dieu l'ayant reçu en plénitude). »*

Vous exprimez ici une conclusion pour votre pensée actuelle.

Mais, vous savez certainement que la foi catholique c'est d'abord la conviction que le Christ incarné est ressuscité et est toujours vivant avec un corps bien concret rassemblé par Pierre et ses successeurs de sorte qu'un catholique peut comprendre qu'il n'est pas suffisant de s'arrêter à ses propres pensées et que la révélation ne se comprend pas et ne s'interprète pas *« seul »* (c'était déjà la tentation dans le jardin d'Eden), mais que tout texte biblique ne se comprend bien qu'en communion avec l'Église, corps du Christ, en laquelle Dieu se révèle.

Dans cette communion, le Christ se révèle pleinement comme étant le Fils éternel de Dieu, vrai Dieu et vrai homme. Dieu n'a pas divinisé un homme de Nazareth. C'est Lui-même qui s'est fait homme. Il est bien Dieu le Fils, Emmanuel, Dieu avec nous.

Invité écrit : *« la foi a été définie par des hommes à partir de leur interprétation des Écritures. Si les auteurs ont pu être inspirés par l'Esprit-Saint, la définition de la foi tient pour moi d'un processus de réflexion. Il n'est en ce sens guère étonnant qu'il ait fallu attendre le quatrième siècle pour voir émerger le credo, à l'issue de plusieurs centaines d'années de controverses. La foi s'est enrichie, a été mûrie, elle n'a pas été proclamée de la même manière dès les origines...*

Nous avons déjà des Églises avec leurs difficultés comme nous le voyons dans le Nouveau Testament. Si la résurrection du Christ est le socle commun, la théologie, la doctrine du salut, la compréhension de Dieu ou de Jésus a été l'objet de multiples débats dès les premiers siècles.

Il me paraît difficile de contester également le fait que les pères de l'Église étaient eux-mêmes influencés par l'environnement culturel dans lequel ils étaient enracinés et de leur époque. Leur interprétation est liée à leur manière de penser. Il en résulte une diversité en matière de théologie et de christologie, nous ne sommes aucunement dans une vision unifiée...

La foi proclamée par l'Église catholique est largement héritée des travaux de plusieurs de ces pères. »

Tout cela est exact.

L'Évangile n'est pas une réalité abstraite plaquée artificiellement dans l'histoire. C'est une bonne nouvelle qui se vit et se découvre en Église avec des progrès au cœur d'obscurités.

Invité écrit : « *Les auteurs sacrés, inspirés par l'Esprit-Saint, ont couché leurs récits sur papier, l'Église par ses Pères les ont interprétés. Vous voyez l'action de l'Esprit-Saint dans ce processus d'interprétation, j'y vois un travail de réflexion.* »

Vous comprenez bien la différence essentielle et le point décisif où il vous appartient de croire ou non.

Si vous n'êtes pas convaincu que c'est bien l'Esprit Saint, personne hélas ne pourra vous aider utilement.

Mais, comme vous l'écrit Kérygme, vous risquez de « *baguenauder à l'envie* », de vous noyer dans les innombrables interprétations individuelles possibles. N'en doutez pas, l'imagination de l'intelligence humaine et de ses capacités critiques est sans bornes.

Sans le corps du Christ qu'est Son Église et la foi que nous pouvons avoir dans l'authenticité de son enseignement, il est clair que nous serions perdus dans un océan de pensées diverses et contradictoires des innombrables individus que nous sommes.

Vrai homme, le Christ n'était pas Dieu déguisé en homme en tout différent de nous sauf l'apparence corporelle.

Il est le vrai fils de l'homme, l'homme véritable tel qu'il a été créé. Nous ne sommes pas les enfants d'Adam tel qu'il a été créé, mais les descendants d'Adam blessés par son péché originel. Le seul véritable fils d'Adam tel que Dieu l'a créé, le fils de l'homme, le premier fils semblable de ce premier homme créé par Dieu, c'est le Christ, en tout semblable à nous sauf le péché.

Ce n'est pas parce qu'il est Dieu que le Christ a fait des miracles. Il n'a pas fait semblant d'être un homme alors qu'en réalité, sa nature divine lui aurait donné des pouvoirs extraordinaires qu'un homme n'aurait pas reçus lors de sa création.

La vérité est beaucoup plus simple. L'homme a été créé pour ordonner la création, maîtriser les lois naturelles et la mort physique qui renouvelle toute chose dans la création.

Le Christ, en tout semblable à nous sauf le péché, nous a dit et montré tout ce qu'un homme, un vrai, un fils d'Adam, peut faire en ce monde : déplacer les montagnes, changer l'eau en vin, guérir toute maladie, ressusciter les morts, multiplier les pains, marcher sur l'eau, arrêter le vent et la tempête, faire voir et entendre, et surtout vaincre la mort, les limites du temps et de l'espace.

Pourquoi avons-nous tant de difficulté à notre époque à croire que Dieu a créé un homme par une longue filiation biologique alors que le Christ lui-même s'est incarné dans une filiation biologique. Lui vrai Dieu est devenu vrai homme en naissant d'une femme qui n'était pas Dieu, dans un peuple de créatures terrestres. Pourquoi tant de réticence à admettre que, de même que Marie qui n'était pas Dieu a engendré physiquement Dieu en son sein, un ancêtre biologique non humain, de nature animale produite par l'évolution et des mutations, a pu faire naître physiquement, au sein d'un groupe d'êtres non humains, un être façonné par Dieu à son image et à sa ressemblance, un humain.

Bien plus que la Genèse, c'est le Christ qu'il faut regarder pour comprendre ce qu'est vraiment un homme, ce qu'est notre divine vocation, la réalité concrète de la création.

Trebla écrit : « *Selon vous, « Adam et Ève avaient la maîtrise de toutes choses sur la terre comme le Fils de l'homme dans l'Évangile* ».

"La maîtrise de toutes choses sur la terre" est une proposition universelle affirmative qui constate que la totalité de "CHOSES TERRESTRES" étaient sous la maîtrise d'Adam et Ève.

En logique, l'adjectif "universel" concerne la totalité des entités d'une classe déterminée. Dans notre discussion, il s'agit de la totalité des entités de la classe "CHOSES TERRESTRES".

Donc selon vous, Adam et Ève pouvaient faire « cesser la tempête. »

En fait, selon vous, ils avaient la même maîtrise « comme le Fils de l'homme dans l'Évangile ».

Cela impliquerait le suivant :

1) Ils pouvaient changer de l'eau en vin.

2) Ils pouvaient marcher sur l'eau.

3) Ils pouvaient maudire le figuier pour qu'il dessèche.

... et ainsi de suite ...

Question : Dieu a-t-il vraiment donné aux hommes les pouvoirs ci-dessus en disant : " Soyez féconds, multipliez, remplissez la terre et soumettez-la, et dominez sur les poissons de là mer, sur les oiseaux du ciel et sur tout animal qui se meut sur la terre " (Genèse 1, 28) ? »

Oui.

Aldebaran écrit : « Jésus était pleinement homme ET pleinement Dieu. A ce titre Il opérait les miracles qu'Il voulait. Je doute fort qu'Adam ou Ève auraient pu multiplier des pains, commander aux éléments ou même marcher sur l'eau. Ils étaient simplement exempts de péchés. Il y a ici confusion certaine. »

Disons plus exactement qu'il y a ici un désaccord entre nous. Ce point me semble essentiel et montre combien la création est importante pour notre foi.

Oui, « Adam ou Ève auraient pu multiplier des pains, commander aux éléments ou même marcher sur l'eau ». Jésus lui-même indiquait à ses disciples que d'autres que Lui étaient capables de faire des miracles plus grands que les siens, capables de déplacer des montagnes, s'ils avaient la foi « comme un grain de sénevé ». Jésus n'était en rien différent du premier Adam, sauf le péché.

Non, ce n'est pas parce que « Jésus était pleinement homme ET pleinement Dieu » qu'il opérait des miracles « à ce titre », mais uniquement parce qu'il était « pleinement homme ». C'est très important, pour notre compréhension de l'Incarnation, d'admettre que le Christ s'est vraiment dépouillé de sa puissance divine. Il n'était pas mi-homme, mi-dieu, utilisant, dans un corps d'homme, la puissance de sa nature divine d'une manière non humaine. Il a, au contraire, montré et manifesté ce qu'est vraiment l'homme créé à l'image de Dieu. Sans péché et en communion avec le Père, tout lui était possible en ce monde matériel dans sa vie d'homme. Il nous a révélé ce qu'est vraiment un homme et quelle puissance Dieu lui a conférée.

Ces observations me semblent montrer à quel point il est important de méditer à ce qu'est réellement la création car c'est bien notre foi dans le Christ incarné qui est profondément impliquée.

Cmoi écrit : « D'une part Jésus était pleinement homme et pleinement Dieu, nous ne sommes pas pleinement homme et pleinement animal, mais que homme : la comparaison n'est pas possible. »

Vous pouvez, de manière exacte, considérer que, même si notre corps est tiré en tout de la nature terrestre comme celui des animaux, nous ne « sommes » pas des animaux et « nous ne sommes pas pleinement homme et pleinement animal, mais que homme ».

Mais, la comparaison que j'ai présentée n'est pas celle-là. En reprenant vos termes, nous pouvons dire en comparant que Jésus était « pleinement homme et pleinement Dieu », alors que nous sommes seulement « pleinement homme » car « nous ne sommes pas » Dieu.

Vous avez bien compris que ce que nous sommes et qui nous sommes est une question ontologique, métaphysique.

Pour un scientifique athée, nous sommes des animaux parmi les autres.

La science ne peut rien dire et ne prétend rien dire de notre réalité d'âme immortelle. Il n'y a aucun manque de respect à cet égard. Bien au contraire, le croyant ne peut que rejoindre l'athée pour constater que le domaine de la science se limite aux réalités observables par notre cerveau.

Cmoi écrit : *« pour être Dieu Jésus n'en est pas moins aussi pleinement homme, tandis que Adam n'est plus pleinement de la même nature que ses géniteurs, et Jésus (l'Eglise aussi) reconnaît Marie pour sa mère et même comme la mère de Dieu, tandis que dans une situation que vous voulez équivalente vous le refusez à Adam : bref, votre comparaison ne me semble pas pertinente. »*

Il me semble que c'est encore et toujours la même confusion entre la personne et son corps considéré séparément.

Jésus est vraiment le fils de Marie car sa personne humaine lui est transmise par Marie. La personne d'Adam vient directement de Dieu et tous les éléments de la nature avec et par lesquels Dieu l'a créé ne sont pas les géniteurs de sa personne.

Aldebaran écrit : *« comme la Tradition l'enseigne et les Pères de l'Eglise, Marie a une place à part. Et la notion de l'Immaculée Conception, même si elle a été proclamée selon ce vocabulaire en 1854 seulement, est en réalité une connaissance très ancienne et évoquée par de nombreux Pères de l'Eglise... : Marie exempt de péché originel et nouvelle Ève est encore ce que nous avons de plus concret pour comprendre l'état primordial avant la Chute. Nous n'avons à ma connaissance rien d'autre. »*

Rien d'autre ? Vous oubliez son Fils ! Nous sommes bien d'accord sur tout ce que vous dites de Marie, sauf, tout de même, que c'est non elle-même mais son fils qui est *« ce que nous avons de plus concret pour comprendre l'état primordial avant la Chute »*.

Aldebaran évoque cependant la mention dans l'Écriture d'un *« environnement où le lion couchait avec l'agneau pour reprendre le passage bien connu »*. En effet, mais ce n'est pas à cause d'un changement de la nature ou des lois naturelles, mais parce que l'humain, en communion avec Dieu, vivait en harmonie avec toute la création sur laquelle tout pouvoir lui avait été donné.

« Là je ne vous suis plus, cela devient incohérent. Dans le monde de Sumer il y a 4000 ans où vous prêtez l'existence d'Adam et Ève comme bien avant se produisaient prédateurs et tremblements de terre? Les mœurs étaient même dures. »

Nous sommes bien d'accord sur la situation concrète dans le pays de Sumer il y a 4000 ans. Cela ne permet en rien d'en déduire quoi que ce soit sur ce que pouvait faire ces *« homo sapiens »* radicalement nouveaux (même si leur corps provenait biologiquement de l'évolution naturelle de la nature créée).

Vous serez d'accord avec moi pour penser que Jésus, s'il avait vécu à ce moment et à cet endroit, aurait pu faire vivre en paix un lion et un agneau rencontrés sur sa route. Il en était de même pour Adam et Ève avant et sans le péché originel.

Aldebaran écrit : *« Vous parlez de chute uniquement spirituelle, comme si le corps et la matérialité actuelle étaient si parfaites que cela! Mais l'Écriture elle-même nous dit le contraire : mort du corps, enfantement dans la douleur, travail à la sueur de son front. Si ce ne sont pas des chutes incluant le corps que vous faut-il ? Jésus nous répète à l'envi qu'Il n'est pas de ce monde. »*

La chute est spirituelle, mais les effets s'étendent bien sûr à la réalité corporelle et matérielle. Pour prendre un exemple, vous aviez une machine contrôlée par un logiciel et vous enlevez le logiciel. Il est évident que la machine va dysfonctionner non à cause de ses défauts propres, ni parce qu'elle a subi un

changement quelconque, mais simplement et directement parce qu'elle n'est plus dirigée par le logiciel adéquat.

Il en est de même du corps et du monde matériel créés pour être développés en harmonie avec la vie divine. L'homme qui devait en être le logiciel principal pour y assurer l'ordre et la vie éternelle a coupé le fil d'alimentation qui le reliait à la source de la vie. Il subit aujourd'hui les désordres et la mort naturelle comme un effet de cette rupture.

Aldebaran écrit : *« notre monde n'est pas le seul monde, le monde invisible, angélique, l'Enfer, le Purgatoire, le Paradis sont-ils de notre monde ? Nous savons que la Création est bien plus vaste que notre monde visible. Penser que notre monde est le seul et le reste de l'ordre du mythe est FAUX selon l'Église... même si c'est peu vulgarisé parce que cela détruit les dogmes matérialistes et que les physiciens ne veulent plus étaler leur incompréhension et querelles au grand jour, mais ce que nous voyons, mieux mesurons N'EST PAS LA REALITE, mais des interactions... Et nous avons des expériences qui montrent des phénomènes non temporels. »*

Nous sommes bien d'accord. Je ne comprends pas pourquoi vous y voyez un désaccord et une erreur.

Oui, la réalité matérielle n'est qu'une partie d'une réalité infiniment plus vaste. Ce n'est que la réalité que notre être naturel peut apercevoir. Dans le jardin d'Eden, Adam et Ève vivaient dans la réalité « spirituelle », l'Eden, de Dieu. Et, simultanément, dans la réalité terrestre bien concrète.

Pensez-vous que les homos sapiens qui vivaient il y a cent mille ans étaient des âmes immortelles, et les homos erectus, et les australopithèques, et les primates qui vivaient il y a dix millions d'années, et leurs ancêtres qui vivaient il y a des centaines de millions d'années, et leurs ancêtres aquatiques, voire végétaux... ? Bref, pensez-vous que tous nos ancêtres biologiques depuis le Big Bang il y a 14 milliards d'années sont des descendants d'Adam et Ève avec une âme immortelle ? Pensez-vous que tous les descendants dans l'évolution naturelle de tous ces ancêtres biologiques sont des descendants d'Adam et Ève avec une âme immortelle ? »

Aldebaran écrit : *« J'ai l'humilité de dire que je n'en sais rien, car ne dispose d'aucun élément pour appuyer un raisonnement ou recevoir une connaissance. Ce ne serait que pure spéculation. »*

Permettez-moi de vous écrire que là... vous ne paraissez pas oser affronter la réalité. On n'est pas dans de la pure spéculation, mais, au contraire, dans la réalité historique concrète.

Si vous ne voulez pas regarder et méditer la réalité historique, il vous sera difficile d'avancer sans partir dans l'abstraction.

Nous devons tous être humbles, mais cela ne nous dispense pas d'affronter la réalité historique. Comment convaincre un athée, enseigner un enfant, convaincre les indécis ou avancer dans l'intelligence de la foi si nous n'abordons pas de face les difficultés, avec toute l'Église, en communion avec le Saint-Père ?

Aldebaran écrit : *« Je vous retourne le commentaire : jamais l'Église n'a enseigné cela, et aucun élément de la science ne l'étaye! Et franchement, avec mon background scientifique j'ai du mal à m'imaginer ce que cela veut dire. Le Mal est présent ou il ne l'est pas, la femme enfante dans la douleur ou pas, l'homme trouve la nourriture en abondance en tendant la main ou doit s'écarter de la charrue pour cultiver le grain etc. Ce n'est pas logique mais une sorte de construction pour faire tout "coller". »*

Jamais l'Église n'a enseigné cela ? Il me semble, au contraire, que la communion spirituelle d'Adam et Ève avec Dieu avant la chute est une constante. Le Catéchisme rappelle que, même si le langage est imagé, le péché originel ne se produit pas « avant » le commencement de l'histoire : c'est « un fait qui a lieu au commencement de l'histoire de l'homme » (C.E.C. 390).

On en revient ici à l'Évangile et à la révélation de ce qu'est un homme sans péché.

Lorsque vous écrivez que « *Le Mal est présent ou il ne l'est pas* », vous ne regardez qu'une partie de la réalité avec un jugement moral. J'en reviens à mon exemple d'une machine dont le logiciel a été débranché. La machine est-elle mauvaise si elle manifeste des désordres parce que le logiciel nécessaire à son bon fonctionnement est débranché ?

L'homme sans péché pouvait, par un pouvoir spirituel que nous ne pouvons comprendre qu'en regardant le Christ, empêcher tout mal et vaincre tout mal.

Aldebaran écrit : « *Pour ce qui concerne Jésus, alors clairement votre affirmation est fausse selon la science. Sinon Jésus serait un clone de Marie. Et Marie comme femme ne possédait que des chromosomes X (femme = XX), et donc le chromosome Y de Jésus ne vient pas d'elle à l'évidence. C'est la partie "conçu du Saint Esprit". Une moitié de génome vient de Marie ("est né de la Vierge Marie"). Quelle a été la nature de l'intervention divine dans la conception de Jésus là encore j'ai l'humilité de dire que je n'en sais vraiment rien et ne prétend pas comprendre les mystères divins.* »

C'est bien la foi de l'Église que d'affirmer que Jésus reçoit « toute » son humanité de Marie. Je vous renvoie au sujet particulier qui développe cette question, intitulé « 10. Jésus, fils de Marie » (cf. infra)

Que le Christ soit resté vrai Dieu est incontestable. Ceci est ici hors de toute discussion et nous sommes évidemment d'accord sur ce qu'en dit le Catéchisme.

Mais, pour accomplir ses miracles, Jésus n'a pas fait usage de pouvoirs divins dont nous serions privés en tant qu'hommes. En tout, il agissait pleinement en vrai homme, sans cesser d'être vrai Dieu. Jésus n'était ni un surhomme, ni un dieu déguisé en homme que nous devrions regarder comme différent de nous. Il nous était en tout semblable sauf le péché.

Pour Jésus, comme pour tout autre homme saint, aucun miracle ne se réalise en dehors de la communion avec Dieu. Tout miracle comme toute action bonne ne se réalise qu'en communion avec Dieu et par son intervention.

Ce qui vous fait difficulté, c'est d'admettre que l'homme en communion avec Dieu peut tout sans le péché. Dieu nous a créés vraiment capables de partager Sa vie. Il me semble que vous avez difficile à admettre la perfection de la création d'Adam et Ève. Mais, invités à vivre en communion d'amour, ils ont aussi reçu la liberté sans laquelle il n'y a pas d'amour possible.

Ce n'est que le péché originel qui nous fait subir les misères du monde.

Jésus est vrai Dieu et vrai homme.

Mais, attention, Jésus n'est pas, pour autant, simplement déguisé en homme. Il a vraiment vécu une vie d'homme. Pleinement. Jusqu'à la mort.

Ses miracles n'étaient pas la manifestation d'un pouvoir divin non humain. Seulement la manifestation de ce que l'homme créé sans péché peut réaliser en communion avec le Père.

La réalité divine du Christ demeurait pleine et entière durant toute sa vie terrestre. Vous pouvez donc constater que "*Tout dans l'humanité du Christ doit donc être attribué à sa personne divine*", y compris les miracles.

Rien de ce qu'il a fait, et notamment ses miracles, ne peut être détaché de sa divinité. Mais, rien non plus ne peut être détaché de son humanité. Sans le péché originel, tout homme en communion avec son Père pourrait faire les mêmes miracles que Jésus.

Si vous pensez que Jésus a fait usage, pour ses miracles, d'un pouvoir divin dont l'homme créé aurait été dépourvu, il me semble que l'humanité du Christ n'est pas reconnue correctement.

Mais, un miracle n'est bien sûr pas un pouvoir magique mais toujours un acte qui ne se produit que dans la communion d'amour et de volonté avec le Père. Ne pas constater de miracle connu dans la vie terrestre de la Sainte Vierge ne permet pas d'en déduire qu'elle n'aurait pu en obtenir comme elle l'a montré à Cana.

Aldebaran écrit (je souligne) : « Vous n'avez pas dit initialement "en obtenir" mais "faire" de manière identique à Jésus et donc de notre propre volonté »

Cette dernière phrase montre le point de notre désaccord. Je ne fais pas distinction ici entre « obtenir » ou « faire ». L'homme sans péché peut réaliser l'un et l'autre « de manière identique à Jésus ».

Vous en déduisez « et donc de notre propre volonté », mais c'est précisément ce qui est inexact. Ni Jésus, ni personne qui réalise un miracle authentique, ne le fait de « sa propre volonté ». Pour Jésus, pour la Vierge Marie, comme pour le premier Adam ou n'importe qui, aucun miracle authentique ne se fait jamais par sa propre volonté.

Même Jésus n'a jamais fait aucun miracle sans demander et vouloir accomplir la volonté de son Père.

Obtenir ou faire des miracles « de manière identique à Jésus » ce n'est donc jamais faire sa propre volonté mais c'est toujours demander et accomplir la volonté du Père, « **comme Jésus** ». Y compris pour le premier Adam sans le péché dans sa réalité historique comme ce fut le cas pour Jésus qui n'a jamais exercé une puissance exclusivement divine que son humanité ne lui aurait pas suffi à exercer.

Il n'en restait pas moins et toujours vrai Dieu et vrai homme.

Vous écrivez : « ce qui est dérangeant, déjà sur le plan de la simple vérité, c'est que vous n'avez rien pour étayer vos dires, qui ne sont qu'une supposition personnelle et sans fondement autre que votre conviction. J'apprécierais juste, toujours par ce souci de vérité, que vous le reconnaissiez comme tel. »

Non. Il me semble qu'il n'y a pas de place ici pour une « théorie personnelle », sans risquer de tomber dans une des vieilles hérésies des premiers siècles, en portant atteinte soit à la pleine divinité du Christ, soit à sa pleine humanité.

On peut rappeler de diverses manières que le Christ est vrai Dieu et vrai homme, Dieu tout entier ou intégral autant que homme tout entier ou intégral. Pleinement Dieu autant que pleinement homme. Nous ne pouvons diviser le Christ. Dans sa vie terrestre comme dans tous ses actes, il est sans cesse vrai Dieu autant que vrai homme.

Vous écrivez : « 1) visiblement vous avez un problème avec le C.E.C., que je cite de nouveau : « Tout dans l'humanité du Christ doit donc être attribué à sa personne divine comme à son sujet propre (cf. déjà Cc. Ephèse : DS 255), non seulement les miracles ... »

Clairement les miracles sont attribués à la divinité de Jésus.

2) Dieu est Un et Trine. Jésus ne fait qu'Un avec son Père, c'est la base. A ce titre Leur volonté est Une, le miracle Leur œuvre.

Esaïe 9:5 « Car un enfant nous est né, un Fils nous a été donné, et l'empire reposera sur son épaule : On appellera son nom le Miracle, le Conseiller, le Dieu Puissant, le Père d'éternité, le Prince de paix ».

Jean 14:7-9. L'apôtre Philippe demande : « Montre-nous le Père, et cela nous suffit. » Réponse de Jésus « JE SUIS depuis si longtemps avec vous et tu ne m'as pas connu, Philippe! » »

Tout ce que vous rappelez ici est exact, sauf que je n'ai donc aucun problème avec le C.E.C. et que vos propos me semblent incomplets par rapport à l'humanité du Christ, vrai Dieu et vrai homme dans tous ses actes.

Où donc est la difficulté ?

Une seule citation me semble suffire pour expliquer la capacité de l'homme sans péché de pouvoir dominer toute la création en communion avec Dieu.

C'est le Christ lui-même qui nous le dit : « Amen, je vous le dis : si vous avez de la foi gros comme une graine de moutarde, vous direz à cette montagne : “Transporte-toi d'ici jusqu'à là-bas”, et elle se transportera ; rien ne vous sera impossible » (Mt 17, 20).

Aucun miracle du Christ, ni d'ailleurs aucun autre fait de sa vie terrestre, ne contredit son humanité.

Attribuer les miracles à la divinité de Jésus sans les attribuer aussi pleinement à son humanité divise le Christ.

Relisez bien la citation du Catéchisme que vous indiquez vous-même « *Tout **dans l'humanité** du Christ doit donc être attribué à sa personne divine **comme** à son sujet propre* ». Il n'y a aucune opposition ou division entre sa nature divine et sa nature humaine dans la réalisation des miracles des Évangiles.

Il n'a rien fait, durant sa vie terrestre, qui aurait manifesté un pouvoir non humain. En tout, il a toujours été, indivisiblement, pleinement Dieu et pleinement homme.

Penser le contraire nie la pleine humanité du Christ dans l'accomplissement de ses miracles. Non, le Christ n'était pas un dieu déguisé en homme qui n'aurait pas vraiment vécu pleinement la même humanité que la nôtre, à la seule exception du péché.

Non, à aucun moment, lors des miracles, le Christ n'a exercé un pouvoir « *exclusivement* » divin et posé un acte comme vrai Dieu, mais pas comme vrai homme. Non, il n'a pas fait des miracles qu'un vrai homme ne pourrait faire parce qu'il aurait exercé à ce moment des pouvoirs divins et non humains, parce qu'il aurait agi en tant que Dieu et non en tant qu'homme.

Pensez-vous qu'il ne pouvait faire ses miracles que parce qu'il était Dieu et qu'il ne pouvait les obtenir de son Père en tant qu'homme ?

Vous voyez bien vous-même ce qu'une telle pensée qui divise le Christ a de profondément contraire à la foi de l'Église.

Vous avez vraiment un problème avec la réelle humanité du Christ, avec le fait qu'il s'est vraiment dépouillé de tout ce qui aurait pu l'empêcher d'être un homme en tout semblable à nous sauf le péché.

Attention de ne pas vous laisser tenter par la déviation d'**Appolinaire de Laodicée** (310-390) qui pensait qu'en Jésus, Dieu habitait un corps d'homme mais qu'il n'avait pas d'âme humaine, ni de volonté humaine propre.

Le dernier Concile rappelle que le Christ est « *homme parfait* » (GS 41 § 1er) et qu'il « *manifeste pleinement l'homme à lui-même et lui découvre la sublimité de sa vocation* » (GS 22 § 1er), qu'il a « *pensé avec une intelligence d'homme* » et « *agi avec une volonté d'homme* » (GS22 § 2). **Ad Gentes** précise qu'il a « *assumé la nature humaine dans toute sa réalité* » (3)

Votre affirmation que, pour divers miracles, « Jésus ne "fait pas de demande" au Père mais décide bien directement du miracle selon le texte » me paraît contraire aux Évangiles même s'ils ne répètent pas toujours les mêmes précisions déjà dites ailleurs.

D'ailleurs, dans le cas précis de la résurrection de Lazare que vous citez, l'évangile raconte que « On enleva donc la pierre. Alors Jésus leva les yeux au ciel et dit : « Père, je te rends grâce **parce que tu m'as exaucé**. Je le savais bien, moi, que **tu m'exauces toujours** ; mais je le dis à cause de la foule qui m'entoure, afin qu'ils croient que c'est toi qui m'as envoyé. » (Jn 11, 41-42).

Jésus ajoute, à propos de sa parole : « Car ce n'est **pas de ma propre initiative** que j'ai parlé : le Père lui-même, qui m'a envoyé, m'a donné son commandement sur ce que je dois dire et déclarer ». Cela vaut évidemment pour tous ses miracles.

Sur la croix, le Christ rappelle que lui-même prie le Père lorsqu'il veut une intervention extraordinaire : « Crois-tu que je ne puisse pas faire appel à mon Père ? Il mettrait aussitôt à ma disposition plus de douze légions d'anges » (Mt 26, 53).

Jésus n'a jamais eu une autre attitude que celle qu'il a exprimée dans le jardin des oliviers : « Père, si tu le veux, éloigne de moi cette coupe ; cependant, que soit faite **non pas ma volonté, mais la tienne** » (Lc 22, 42). À ce moment comme partout et en tout temps, il restait évidemment pleinement Dieu, mais il était aussi pleinement homme mettant sa volonté humaine en harmonie constante avec la volonté divine.

Quant à la capacité de faire des miracles de tout homme qui fait la volonté de Dieu, Jésus déclare lui-même : « Amen, amen, je vous le dis : celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais. Il en fera **même de plus grandes** » (Jn 14, 12).

Lorsque Jésus nous dit « Si vous demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous, demandez **tout** ce que vous voulez, et cela se réalisera pour vous » (Jn 15, 7).

Seul le péché originel nous empêche de voir la réalité de cette vérité.

Le péché originel s'est produit parce que Adam et Ève n'ont pas eu « foi » dans la parole de Dieu, n'ont pas fait confiance à sa parole. La communion que le péché originel a brisée est une communion d'amour dans la fidélité.

La foi, qui est confiance autant que fidélité, exprime l'amour de Dieu. Les mots sont multiples, mais il s'agit toujours de vivre ou non en communion avec Dieu dans une attitude d'amour et de confiance.

Certes, les miracles ne font guère l'objet d'ouvrages théologiques par rapport à Adam. Vous n'en trouverez pas davantage qui prétendraient que Jésus aurait accompli des miracles qu'un homme, en parfaite communion avec son Créateur, n'aurait pas pu accomplir avec une humanité parfaite, telle que Dieu l'a créée sans le péché originel.

Aucun théologien catholique, ni aucun père de l'Église, ne prétend, à ma connaissance, que Jésus aurait accompli un miracle qu'un autre homme quelconque n'aurait pu accomplir lui-même en communion avec Dieu.

Selon le Catéchisme, « les disciples de Jésus font des miracles, car tout ce qu'ils demandent en son nom, celui-ci le leur accorde » (C.E.C. 434)

Pour l'homme en communion avec son Créateur, tout est possible parce que tout est possible à Dieu.

Mais, aucun miracle authentique ne peut se faire « **que par la vertu divine** ».

Que ce soit à la prière de Jésus ou à la prière de n'importe quelle créature, c'est toujours Dieu qui accorde ou réalise tout miracle authentique. Lors de chaque miracle, Jésus a agi en homme parfait. Tout simplement. Sans cesser d'être vrai Dieu.

Nous savons l'un comme l'autre que Jésus et le Père ne font qu'un et que tout miracle fait briller Dieu qui en est l'auteur.

La question du comment de l'Incarnation, pour laquelle l'Évangile ne précise rien, ne doit pas nous écarter du fait que Jésus est vrai Dieu et vrai homme, pleinement. Il est considéré comme un nouvel Adam, ce qui nous donne une indication. La création sur terre d'un premier homme doté d'une âme immortelle a aussi impliqué une intervention ponctuelle de l'Esprit Saint dans la création qui peut nous aider à comprendre l'Incarnation (la venue dans la chair) d'un nouvel Adam plus tard dans l'histoire.

En ce qui concerne la Trinité, Jésus n'a jamais cessé d'être vrai Dieu, mais il ne s'est pas déguisé en homme. Il est aussi devenu vraiment un vrai homme, avec les mêmes limites, sans cesser d'être pleinement Dieu. Jésus n'a jamais manifesté une connaissance extraordinaire sur le plan scientifique et rien n'indique que son apprentissage des réalités terrestres durant son enfance et son adolescence aurait été exceptionnel. Il a, au contraire, indiqué, pour le fait particulier de la fin du monde et des événements qui la précèdent, qu'il n'en connaissait ni le jour, ni l'heure, connus seulement du Père. Il ne semble avoir commencé sa vie publique que vers 30 ans et ses amis et voisins ont été les premiers surpris par les miracles de ce fils du charpentier qui ne s'était pas fait remarquer par des connaissances étonnantes ou des progrès prématurés.

Ici encore, la méditation d'Adam et Ève peut nous aider à comprendre. Actuellement, nous ne voyons et ne percevons guère la réalité que par nos sens et notre raison, mais la réalité spirituelle et divine est bien plus riche que ce que nous en connaissons. Parce qu'il était sans péché et en communion avec son Père, Jésus pouvait, comme Adam avant le péché originel, percevoir des réalités et des possibilités d'action qui nous échappent. Au début de l'humanité, Adam et Ève avaient un dialogue avec Dieu et l'accès à une réalité que nous ne pouvons plus que deviner de manière imprécise, que la Genèse nous présente comme un jardin d'Eden, par des mots que nous pouvons comprendre mais qui sont voués à utiliser des réalités terrestres qui n'en sont que des images.

Il y a ici et parmi nous bien plus que ce que nous pouvons percevoir. Comme vrai homme, sauf le péché qui nous marque depuis nos premiers parents, Jésus a pu garder un accès à cette réalité. Cela lui a donné une connaissance particulière qui lui permettait de voir autre chose que les seules réalités scientifiques qu'il ne pouvait observer, dans le temps et dans l'espace, que comme chacun de nous et selon ses moyens humains de l'époque.

Ce n'est pas par une connaissance innée des sciences terrestres que Jésus pouvait agir avec une puissance extraordinaire mais par une connaissance spirituelle et une communion avec son Père que le premier homme avait aussi reçues à l'origine et à laquelle l'homme peut à nouveau espérer accéder comme le Christ, à sa suite.

Bien sûr que le Fils partage avec le Père toute connaissance dans leur communion divine. Mais, dans notre réalité terrestre, par notre savoir intellectuel déterminé par notre petit cerveau, nous n'avons pas accès à la réalité spirituelle dans laquelle se réalise aussi la fin des temps.

Nous sommes incapables de comprendre un passage de l'espace et du temps que nous connaissons dans notre réalité à une réalité plus vaste qui la transcende.

En tant que vrai Dieu, le Fils connaît avec le Père, mais en tant qu'homme parmi les hommes, la connaissance cérébrale d'homme qu'il partage avec nous n'a pas accès à cette réalité autre. Elle est inexprimable en des termes terrestres, car il ne s'agit pas seulement d'une date et d'une référence dans notre échelle du temps.

Il est impossible pour notre connaissance séparée de Dieu et réduite à la réalité terrestre de saisir le temps de la fin du monde.

Comme le dit St Augustin, le Fils ne sait pas en ce sens qu'il ne communique pas cette connaissance aux hommes. C'est parce que les hommes sont incapables de la connaître dans les limites de leur savoir terrestre. Ils ne peuvent le savoir au sens de cette seule connaissance humaine.

Avec sa seule intelligence d'homme, le Fils de l'homme ne sait pas le jour et l'heure qui transcendent le temps et l'histoire. Il ne les connaît que dans la communion spirituelle avec son Père, mais non par un « *savoir* » séparé.

Jésus ne le savait pas plus qu'il ne savait compter ou écrire avant que son cerveau n'ait été suffisamment formé et éduqué pour l'apprendre.

Vrai homme, il n'a pas été différent de nous dans l'apprentissage terrestre des savoirs terrestres. Ce qu'il a pu percevoir comme vrai Dieu, dès son plus jeune âge, est un mystère pour nous.

Mystike écrit : « *Divinité sous forme humaine, fils de Dieu, n'était-ce pas Dieu lui-même ?* »

Bonne question !

Trois hypothèses : une divinité sous forme humaine, un fils de Dieu, ou Dieu.

Vous connaissez la réponse de la foi : Jésus est vraiment un homme, mais il est aussi vraiment Dieu.

Dieu qui est la vie, ne vit lui-même que dans une communion d'amour de toute éternité de trois personnes parfaitement unies : le Père, le Fils et l'Esprit Saint.

Le Fils est celui par qui tout a été créé par le Père.

Par une immense histoire du monde de plusieurs milliards d'années, il a voulu créer de nouvelles personnes, distinctes de Lui, avec lesquelles un partage de vie et d'amour serait possible.

Pour que ce partage soit possible, il a voulu créer un être « *compatible* » avec Sa vie et Son amour. Une créature à son image qui lui ressemble.

Qui lui ressemble tellement que Dieu lui-même puisse l'habiter et être pleinement un humain comme les autres alors même qu'il est Dieu.

Qu'il puisse vraiment être un humain tel que nous, nous étonne, mais rappelons-nous que c'est lui-même qui nous a créés et qu'il a créé des personnes, comme vous et moi, avec une âme capable de survivre à la mort physique de son corps et de vivre éternellement avec Lui, de partager sa propre vie.

Il s'est créé un corps pour Lui, un corps pour le Fils éternel de Dieu, et c'est un corps semblable à ce divin corps qu'il nous a donné, à nous, à chacun des humains que nous sommes.

Jésus n'est pas une divinité sous une forme humaine apparente non réellement humaine. Ce n'est pas un dieu déguisé en homme. Son humanité n'est pas qu'une apparence. Il est vraiment un homme en tout semblable à nous, sauf le péché qui blesse tant nos capacités et notre vie.

Jésus n'est pas un fils de dieu, une créature venant de Dieu sur la terre. Il est le Fils de Dieu. De toute éternité. Il est vraiment Dieu. Son humanité n'écarte en rien sa divinité. Au contraire, il nous révèle ce qu'est vraiment un homme créé. Il est le vrai fils de l'homme tel qu'il était créé sans le péché.

Il n'est pas un dieu parmi d'autres. Il est Dieu, l'unique. Il nous révèle l'immense dignité et vocation de l'humain qu'il a créé en donnant à chacun de nous une vie humaine, corps, esprit et âme, en tout semblable à celle voulue pour son propre Fils.

Trinité écrit : *« Le livre de l'Apocalypse peut parler de celui qui fut mort et qui est ressuscité. On ne pourrait pas dire cela de Dieu. La chose serait insensée et ne voudrait rien dire. On n'a pas idée d'un Dieu immortel qui pourrait mourir. Absurde !*

En fait, le livre de l'Apocalypse veut parler de l'homme de Nazareth qui a été tué. C'est l'homme à qui Dieu a donné le pouvoir de vaincre la mort. Dieu a tellement mis toutes ses complaisances dans un homme que celui-ci ne cesse pas de devenir toujours tel un autre "Lui-même" pour Dieu; que Jésus est alors inséparable ou indistinguable dans sa personne de la personnalité même de Dieu. »

Si les « sottises suppositions » sont à écarter parce qu'elles mettent en cause la pleine humanité du Christ, il me semble, par contre, que c'est la pleine divinité du Christ qui n'est pas suffisamment présente dans vos propositions.

Il me semble qu'il n'est pas adéquat de dire que *« On n'a pas idée d'un Dieu immortel qui pourrait mourir. Absurde ! »*. Dans un sens, la mort ne peut certes concerner qu'une créature et là votre formule est exacte. Par contre, par l'Incarnation, Dieu s'est fait créature et c'est bien Lui, Dieu, qui, s'étant fait homme, a traversé la mort.

Il me semble qu'il n'est pas davantage adéquat de dire du Christ que *« C'est l'homme à qui Dieu a donné le pouvoir de vaincre la mort. Dieu a tellement mis toutes ses complaisances dans un homme que celui-ci ne cesse pas de devenir toujours tel un autre "Lui-même" pour Dieu; que Jésus est alors inséparable ou indistinguable dans sa personne de la personnalité même de Dieu. »*. En effet, *« l'homme à qui Dieu a donné le pouvoir de vaincre la mort »* c'est, certes, le Christ, mais c'est aussi tout simplement l'homme créé avant le péché originel. Préservée du péché originel par son Immaculée Conception, la Sainte Vierge Marie a pu traverser la mort par son Assomption. Adam et Ève ne devaient pas mourir et auraient pu, eux aussi, sans le péché, vaincre la mort.

Lorsque vous écrivez que *« Dieu a tellement mis toutes ses complaisances dans un homme que celui-ci ne cesse pas de devenir toujours tel un autre "Lui-même" pour Dieu »*, cela peut certes représenter le projet de Dieu pour l'homme créé à l'origine et voulu à son image et à sa ressemblance. En cela, le Christ assume et réalise pleinement ce projet, mais la formule ne me semble pas présenter la pleine divinité du Christ. Le Christ est davantage qu'un homme *« dans lequel »* Dieu met des complaisances ou en *« devenir »* d'être un *« autre « Lui-même » »*, car il est Dieu, vrai Dieu et vrai homme. C'est bien Dieu Lui-même qui se fait homme, et le Christ n'est pas réductible à un homme en devenir d'être un *« autre »* pour Dieu.

Que les mots sont difficiles...

Cinci écrit : *« Parler de la "mort de Dieu" ne veut rien dire. Il n'est qu'un homme qui peut mourir comme un homme meurt.*

Comment voulez-vous que le Verbe éternel soit mort pendant que le Père serait vivant ? Pensez-vous que Dieu se sépare en morceaux ? Vous pensez peut-être que c'est toute la Trinité Sainte qui descendit au tombeau ? La personnalité de Jésus est unique mais en lui se trouve comme l'union de deux natures sans confusion. Dieu reste Dieu. Sans confusion ... Humainement parlant, Jésus est mort. La nature humaine est morte chez lui à cause du supplice, son corps humain est détruit. Et c'est comme homme aussi qu'il va ressusciter avec son corps. C'est bien l'homme-Jésus qui ressuscite ! Mais Jésus n'a pas cessé un seul instant d'être "informé" par Dieu en quelque sorte, pas même quand il était dans les "régions inférieures". L'union de Jésus avec le Père ne cesse pas même durant les fameux trois jours. »

Nous sommes bien d'accord sur tout cela.

Vous écrivez ensuite : « *J'ignore d'où vous tenez que le premier Adam aurait dû avoir ce pouvoir de "vaincre la mort" et ici ça veut dire être capable de se sortir de l'emprise du diable, de la captivité du péché. Le premier Adam est tombé sous l'emprise du mal. Le premier Adam est incapable d'en sortir. Il nécessite le Seigneur pour ça. Je parle de Jésus, notre rédempteur. La Vierge Marie obtient la grâce qui est la sienne de par le fait de Jésus uniquement.* »

Il me semble juste d'écrire « *que "vaincre la mort" ici ça veut dire être capable de se sortir de l'emprise du diable, de la captivité du péché* ». Cette capacité, Adam et Ève l'avaient reçue, sinon ils n'auraient pu faire un choix libre et éclairé. Si Adam avait choisi de vivre en harmonie avec son Créateur, il aurait bien sûr pu vaincre la mort.

C'est seulement après être « *tombé sous l'emprise du mal* » que Adam est devenu « *incapable d'en sortir* ».

Avant le péché, Adam a été créé aussi parfait que possible ce qui impliquait la liberté nécessaire pour qu'il puisse réellement aimer et ainsi partager la vie de son Créateur, et donc aussi pour qu'il puisse choisir réellement et librement la vie en harmonie avec Dieu.

Il me semble qu'il n'y a ici aucune confusion. S'il fallait penser que c'est à cause d'une faiblesse ou d'une incapacité à résister à Satan qu'Adam et Ève auraient été séduits, leur responsabilité et leur faute ne seraient plus réelles ce qui mènerait à une impasse.

Vous écrivez : « *De la façon dont vous vous exprimez, c'est à croire qu'il n'y aurait point de différence entre le vieil Adam et ses fils et puis Jésus de Nazareth. Comme si tout le monde devrait être issu exactement de la même branche ...* »

Il y a une, mais une seule, différence essentielle entre le vieil Adam (et ses fils) et Jésus de Nazareth, c'est le péché. Mais, rien que le péché.

Et, oui, nous sommes tous, y compris Jésus de Nazareth, issu de la même branche : Adam et Ève.

Vous écrivez, en vous inspirant me semble-t-il, des travaux très pertinents de Claude Tresmontant, mais, hélas, en les dépassant au-delà de ce qui me semble pouvoir être dit correctement : « *Jésus est un homme comme nous mais uni d'une manière particulièrement étroite avec Dieu, tellement étroite à ne pas pouvoir distinguer la part de l'humain et la part du divin dans ce qu'il exprime. Le "Je" de Jésus s'identifie parfaitement à la pensée et à la volonté du Verbe de Dieu. Dieu agit bel et bien à travers Jésus d'une manière unique. Ce que Jésus fait n'est pas ce que le Père Adam aurait pu faire.* »

L'union de Dieu et de l'homme est intégrale et parfaite et donc il me semble inadéquat de présenter une mesure, même positive, de cette union en la disant « *particulièrement étroite* » ce qui semble moins que « *intégrale* ».

Il faut éviter de laisser s'insérer une faille dans la divinité autant que dans l'humanité du Christ. N'est-ce pas là que se trouve l'explication de vos griefs et du fait que je peux pas vous suivre dans votre pensée que le premier Adam n'aurait pas reçu tout ce que le nouvel Adam a pu montrer et vivre dans son humanité, y compris la même possibilité d'accomplir des miracles similaires, en communion avec le Père ?

Mais, hélas, c'est précisément de cette communion dont Adam et Ève se sont écartés par leur libre choix.

Jésus est le fils de l'homme, tout simplement parce qu'il est le seul fils de la descendance d'Adam à être sans péché (à l'exception de la Vierge Marie), exactement comme l'était son plus vieil ancêtre humain lors de sa création avant qu'il ne blesse sa nature créée par le péché. L'humain a été créé sans péché, en communion avec son Créateur, et le seul vrai fils de l'humain qui est comme celui que Dieu

a créé, en tout semblable à nous sans le péché, c'est Jésus. Il nous montre la vraie réalité de l'homme créé.

Gerardh écrit : « *Il est Fils unique en tant que Fils de Dieu et pas en tant que Fils de l'homme.* »

C'est exact, si vous ne considérez que la réalité terrestre dans laquelle nous sommes tous des fils et filles de l'homme créé par Dieu.

Cependant, Jésus est le fils unique de Dieu, mais il est aussi le fils unique de l'homme « *tel que Dieu l'a créé* ».

Adam et Ève ont été créés à l'image de Dieu, dans un état de perfection. C'était très bon !

La vie de ces deux êtres nouveaux a été blessée par le péché originel et ils n'ont pu transmettre à leurs descendants qu'une vie blessée, amoindrie.

Dans la descendance d'Adam et Ève, il n'y a qu'un seul fils qui a hérité de la vie de l'homme telle qu'elle était lors de sa création dans le jardin d'Eden. Jésus est le fils unique d'Adam et Ève tels qu'ils ont été créés. Jésus seul est un fils parfaitement homme.

Adam et Ève ont certes eu d'autres fils : Caïn, Abel, Seth, ...etc. Mais, aucun d'eux n'a été conçu sans la blessure originelle et aucun d'eux n'a hérité de l'humanité parfaite à l'image de Dieu telle qu'elle a été créée.

Olivier C écrit : « *Les Pères de l'Église, en bon hellénistes de formation, ayant perdu une bonne partie du sens de la symbolique judéo-chrétienne, pensaient comme vous en employant l'expression "fils de l'homme" dans le sens d'une perfection humaine du Christ... Mais en exégèse il est communément admis que l'expression "Fils de l'homme" dans le N.T. relève au contraire d'une transcendance divine...*

Dans l'A.T. celle-ci est tournée dans un sens beaucoup plus terre à terre de filiation généalogique lié à Dieu, Matthieu et les autres Évangiles synoptiques l'emploient dans des sens plus restreints, comme celui qui fait la volonté de Dieu (Mt 4, 4.7) »

Pourquoi « *au contraire* » ? Pourquoi une telle critique des Pères de l'Église ? Pourquoi les mettre en opposition avec les approches symboliques de l'exégèse moderne ? Celle-ci doit rester attentive à ne pas être trop orientée vers la symbolique au détriment de la réalité concrète que les symboles nous révèlent.

Les Pères de l'Église avaient raison de lier l'expression « *fils de l'homme* » à la perfection humaine du Christ et l'exégèse peut montrer sans contradiction que l'homme créé à l'image de Dieu partageait pleinement la transcendance divine. Il était un vrai fils de Dieu, avec une vraie filiation généalogique qui le liait à Dieu, son vrai père. Il vivait en communion avec la volonté de Dieu.

Nous aussi, nous sommes des fils de Dieu autant que des fils de l'homme créé à l'image de Dieu.

Mais, nous ne sommes que des créatures. Le Christ, fils éternel de Dieu, est « *engendré, non pas créé* ». Il « *est* » le Fils de Dieu de toute éternité parce qu'il est une personne de la Trinité divine qui est une communion d'amour vivante que nous sommes invités à partager. Nous sommes des fils de Dieu créés. Il est « *le* » fils de l'homme, parce qu'il est le seul héritier de l'homme créé sans péché.

Notre père terrestre n'a pu nous transmettre qu'une vie blessée dont la blessure nous cache aujourd'hui notre vraie nature créée, notre vraie filiation. Le Père nous a donné sa propre vie en nous créant à son image, tout comme il la donne de toute éternité à son Fils par l'Esprit Saint.

Le Christ vient restaurer notre vraie nature d'enfants de Dieu, créés pour vivre en communion avec Lui.

Aujourd'hui, le Christ nous invite à reconnaître notre filiation généalogique divine, notre vrai Père, notre vraie vocation à faire la volonté de Dieu dans un lien d'amour avec Lui.

Découvrir qui est Jésus de Nazareth, c'est comme ouvrir un grand livre qui révèle ce que nous sommes et vient éclairer la réalité de notre vie, mais aussi de toute l'histoire sainte qui l'a précédée depuis Adam et Ève, et même depuis le commencement lorsque Dieu créa les cieux et la terre.

L'éclairage que nous en donne le Christ nous met la Trinité de Dieu en pleine lumière. Dieu est amour et il n'y a pas d'amour d'un être seul qui ne pourrait que s'aimer lui-même. Dès la Genèse, par l'Évangile nous pouvons découvrir que, depuis le commencement, Dieu se révèle Trinité. La perfection ce n'est pas une solitude divine éternelle en laquelle, pour demeurer dans cette solitude parfaite, Dieu n'aurait jamais rien créé.

Quatre récits, que l'on nomme Évangiles en ayant gardé le mot grec de l'époque qui signifiait « *bonne nouvelle* », nous racontent l'existence de Jésus en Palestine, son enseignement, ses prières à Dieu son Père, des miracles manifestant un pouvoir sur la nature, sa mise à mort tragique suivie cependant d'une résurrection ayant laissé son tombeau vide et après laquelle il s'est montré à plusieurs reprises de manière très concrète à ses amis au point de manger avec eux jusqu'au jour il les quitta en leur disant que cela leur était nécessaire pour qu'il puisse leur envoyer l'Esprit Saint qui les enseignerait sur tout.

Il avait établi une petite équipe de douze amis dont l'un d'eux, Pierre, fut chargé par Jésus d'en être le chef et de conduire tous ceux qui allaient s'assembler pour le suivre. Jésus les a assurés de sa prière pour que la foi de Pierre ne défaille pas, et leur a promis d'être toujours présent au milieu d'eux, de leur envoyer l'Esprit Saint qui allait Lui-même leur rappeler son enseignement.

De diverses manières, Jésus de Nazareth proclama que la mort physique n'a pas le dernier mot et qu'il y a un au-delà de cette mort physique. Il le manifesta en ressuscitant lui-même après avoir été mis à mort sur une croix.

Après sa résurrection, le corps de Jésus n'était plus semblable au nôtre, mais il était transformé. Les apparitions du Christ ressuscité n'ont pas montré pleinement le corps glorieux mais ont seulement manifesté sa réalité dans notre réalité. Ce sont des apparitions dans la réalité terrestre. Il n'a pu montrer aux hommes qu'une réalité adaptée à ce qu'ils étaient capables de voir tout en indiquant de diverses manières que la réalité réelle était bien davantage que ce qui était montré.

Après son ascension dans le Ciel, le monde spirituel de Dieu, au-delà des réalités physiques que nous pouvons connaître de manière terrestre, il demeure aujourd'hui au sein de son Église qui est désormais le corps du Christ, rassemblée autour de Pierre et de ses successeurs, assistée par l'Esprit Saint.

Jésus s'est montré comme un Fils qui prie son Père et envoie l'Esprit pour insuffler la vie, une vie d'amour et de vérité.

Dans des dialogues avec ses amis, Jésus déclara « *celui qui me voit voit Celui qui m'a envoyé* » (Jn 12, 45) mais, « *Philippe lui dit : « Seigneur, montre-nous le Père ; cela nous suffit. ».* Jésus lui répond : « *Il y a si longtemps que je suis avec vous, et tu ne me connais pas, Philippe ! Celui qui m'a vu a vu le Père. Comment peux-tu dire : “Montre-nous le Père” ? Tu ne crois donc pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi ! Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même ; le Père qui demeure en moi fait ses propres œuvres. Croyez-moi : je suis dans le Père, et le Père est en moi* » (Jn 14, 8-11).

Par Jésus, nous voyons Dieu, le Père, Créateur des cieux et de la terre ainsi que de tout ce qui y existe.

Par l'Esprit, nous aimons Dieu et accédons à toute connaissance.

Jésus de Nazareth nous montre et nous révèle ainsi que Dieu est une communion d'amour du Père Créateur et source de toute vie, du Fils engendré par lequel nous pouvons voir le Père en action et entendre sa parole, et de l'Esprit Saint qui insuffle l'amour et toute connaissance.

Le Père donne la vie au Fils par l'Esprit. Le Fils parle et crée selon la volonté du Père. Il est le corps du Père et de l'Esprit. Le Père et le Fils envoient l'Esprit qui transmet la vie, l'amour et la connaissance du Père et du Fils. Dieu est ainsi parfaitement un dans l'harmonie et l'amour de trois Personnes.

Et l'homme est créé à l'image et à la ressemblance de Dieu.

Pour créer l'homme, le Père envoie le Fils et l'Esprit.

Le Fils crée le corps et l'Esprit Saint insuffle l'esprit, par la volonté du Père. Trois personnes distinctes qui sont un seul et unique Dieu.

L'humain est ainsi une personne image du Dieu Trinité en laquelle le Père engendre de toute éternité le Fils par qui Il parle, Il crée et Il se montre. Et l'Esprit procède du Père et du Fils pour insuffler la vie, la connaissance et l'amour.

En l'homme, nous en retrouvons une image en miroir, une image inversée. Ici, le corps et l'esprit insufflé forment l'âme, une personne d'une nature corporelle et spirituelle. L'homme ne se réduit pas au corps et à l'esprit séparés qui le constituent, mais en est le produit. Il procède de l'union du corps et de l'esprit qui le constituent.

En l'homme, l'âme est une volonté créatrice source de vie comme le Père, mais elle procède d'un corps créé par le Fils et d'un esprit insufflé par l'Esprit Saint.

Ainsi se réalise une boucle complète où la Trinité indissociable du Père, du Fils et de l'Esprit, se reflète en l'homme de manière si parfaite que la Trinité de Dieu a pu s'incarner pleinement en homme.

Le corps créé par le Fils, engendré éternel du Père, et l'esprit insufflé par l'Esprit qui procède de toute éternité du Père et du Fils, créent, par la volonté conjointe du Père, du Fils et de l'Esprit, une âme humaine à l'image du Père qu'elle est invitée à rejoindre dans une communion d'amour par le Fils et l'Esprit Saint.

Lorsque, dans les Évangiles, Jésus de Nazareth nous parle de son Père ou de l'Esprit Saint, il n'évoque pas seulement sa réalité terrestre, mais il est surtout celui qui nous montre et qui nous révèle Dieu lui-même, aux êtres de chair que nous sommes.

Dans le jardin des Oliviers, lorsqu'il murmure « *Que ta volonté soit faite* », Jésus montre que le Père est la volonté créatrice, la source de toute vie. Le Fils de Dieu a une volonté consciente, comme le Père et l'Esprit, mais cette volonté est indivisiblement et indissociablement ajustée à celle du Père. La volonté du Fils de Dieu comme la volonté de l'Esprit ne fait qu'un avec la volonté du Père. Mais, la puissance créatrice de Dieu et la source de la vie de Dieu sont celles du Père, c'est le mode d'être ou les attributs du Père.

Le Fils, c'est la réalisation de la volonté créatrice du Père. C'est la volonté de Dieu à l'œuvre et qui se montre. C'est par Lui (le Fils), avec Lui et en Lui que le Père agit et se montre. C'est par Lui seul (le Fils) que Dieu se montre et agit. Tout a été créé par le Fils. C'est par Lui que toute parole sort de la bouche de Dieu. « *Celui qui me voit, voit le Père.* »

Mais, ici encore, sans aucune division. L'action du Fils est tout autant pleinement l'action du Père et de l'Esprit Saint. Mais, l'action, la réalisation de la création et la visibilité de Dieu sont celles du Fils, c'est le mode d'être ou les attributs du Fils.

L'Esprit Saint, c'est « *le chemin, la vérité (la connaissance) et la vie* ». C'est celui qui fait circuler la vie, la connaissance et la volonté en Dieu. C'est par Lui que la vie, la connaissance et la volonté passent, cheminent entre les trois Personnes de la Trinité et dans la création.

L'Esprit Saint est envoyé par le Père pour répandre la volonté créatrice et la vie qui proviennent du Père. Et Il est aussi envoyé par le Fils pour réaliser la volonté créatrice du Père et répandre Sa vie.

Le Fils continue à être pleinement Celui qui montre et, tout comme il peut dire « *celui qui me voit, voit le Père* » alors qu'il n'est pas le Père, il peut dire aussi de Lui-même « *Je suis le chemin, la vérité et la vie* » car l'Esprit Saint n'est visible que par Lui, avec Lui et en Lui, alors même qu'en Dieu, c'est l'Esprit Saint qui est chemin, connaissance et souffle de vie.

Mais ici encore, sans aucune division. Le Père et l'Esprit Saint sont pleinement rendus présents par le Fils, avec le Fils et dans le Fils. Le Fils et l'Esprit Saint sont pleinement présents avec le Père et dans le Père. Le Père et le Fils sont pleinement ensemble dans l'envoi de l'Esprit Saint.

Selon le Compendium du Catéchisme, « *Inséparables dans leur unique nature, les Personnes divines sont aussi inséparables dans leur action. La Trinité a une seule et même opération. Mais dans l'unique action divine, chaque Personne est présente selon le mode qui lui est propre dans la Trinité.* » (Q. 49)

En tout, les trois Personnes de la Trinité opèrent par un unique amour et manifestent que ensemble Dieu est amour. Mais, le mode de présence dans l'action de Dieu est distinct selon les Personnes de la Trinité.

Pour un homme, qui est une seule personne, il n'y a pas de distinction possible sur la terre lorsqu'il agit volontairement. Dans son action, c'est une seule et même personne qui veut, qui a des motifs pour vouloir et qui réalise ce qu'il veut. Volonté, motivation et action sont inséparables dans un acte humain volontaire. En Dieu, nous avons à cet égard trois personnes distinctes qui agissent ensemble et chacune a une volonté créatrice qui lui permet de vouloir une action, une capacité opératrice qui lui permet de réaliser sa volonté, et une connaissance qui lui permet de penser le pourquoi elle veut agir et le fait.

Mais, en Dieu, il s'agit de trois modes d'être dans toute action divine qui distinguent les personnes de la Trinité l'une de l'autre sans les diviser, mais dans une parfaite unité qui est une communion d'amour.

Comme le relève le compendium du Catéchisme, il s'agit seulement d'une différence de présence selon un mode propre à chacune des trois personnes de la Trinité : « *chaque Personne est présente selon le mode qui lui est propre* » (Q. 49).

Le Père est la volonté créatrice et la source de toute vie. Le Fils et l'Esprit Saint le sont aussi, mais, par un amour éternel, leur volonté ne cesse jamais de vouloir s'ajuster à celle du Père. De toute éternité, le Fils dit au Père : « *non pas comme moi, je veux, mais comme toi, tu veux* » (Mt., 26, 39). Et l'Esprit le dit aussi.

Par exemple, dans le jardin des Oliviers, Jésus a pu ressentir une attirance pour que les souffrances qu'il pressentait n'arrivent pas, mais, dans son amour, il voulait faire la volonté de son Père.

« *le Fils ne peut rien faire de lui-même, il fait seulement ce qu'il voit faire par le Père ; ce que fait celui-ci, le Fils le fait pareillement. Car le Père aime le Fils et lui montre tout ce qu'il fait* » (Jn 5, 19)

« je suis descendu du ciel pour faire non pas ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé » (Jn 6, 36)

« Ma nourriture, c'est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre » (Jn 4, 34)

Le Père est « l'origine de toute la vie trinitaire » (Compendium, Q. 47)

Le Fils est Celui qui s'incarne. L'Esprit est celui qui est envoyé. Mais, « L'Esprit est invisible » (id., Q. 137) car c'est le Fils qui est visible comme envoyé.

« Par Lui, avec Lui et en Lui, à Toi, Dieu, le Père tout-puissant, tout honneur et toute gloire pour les siècles des siècles ».

Dans l'action de Dieu et de toute éternité, le mode d'être du Père, qui vit d'amour et est en tout amour, c'est d'être la « volonté créatrice », la « source de vie ». En cela, le Père engendre le Fils par Sa Volonté et en lui donnant la Vie. En cela, le Père est la source de vie de l'Esprit Saint. Mais, « par le Père, avec le Père et dans le Père », le Fils et l'Esprit sont pleinement présents dans cette volonté créatrice et cette source de vie, dans l'éternité comme en tout temps, par la participation de leur volonté distincte et leur action propre, au nom du Père, pour faire Sa Volonté.

Jésus nous en assure : « Croyez-moi : je suis dans le Père, et le Père est en moi » (Jn 14, 11).

Dans l'action de Dieu et de toute éternité, le mode d'être du Fils, qui vit d'amour et est en tout amour, c'est de « faire », de « réaliser », de « rendre visible » la volonté du Père, d'« agir de manière concrète » selon la volonté du Père. Mais, tout cela, le Père et l'Esprit Saint le font certes aussi eux-mêmes, dans l'éternité comme en tout temps, mais toujours par le Fils (« par Lui, avec Lui et en Lui »).

Dans l'action de Dieu et de toute éternité, le mode d'être de l'Esprit Saint, qui vit d'amour et est en tout amour, c'est d'amener, d'« insuffler » (non de manière concrète éventuellement matérielle comme le Fils, mais spirituellement), la conscience, la vérité, la connaissance, l'amour et encore de transmettre la vie ou de mettre en mouvement, de susciter la volonté créatrice par le Père et sa réalisation par le Fils. C'est l'Esprit qui communique la volonté du Père au Fils et suscite le désir du Fils de l'accomplir. Mais, tout cela, est tout autant et pleinement dans le Père et le Fils. Le Père envoie l'Esprit pour qu'il communique sa volonté au Fils et le Fils envoie l'Esprit pour qu'il communique la volonté du Père et donne au Fils toute la connaissance pour faire cette volonté.

« Envoyé par le Père et le Fils incarné, l'Esprit Saint conduit l'Église à la connaissance de « la Vérité tout entière » (Jn 16,13). » (Compendium, Q. 47) « Il procède aussi du Fils (Filioque), par le don éternel que le Père fait de lui au Fils. » (id.)

« L'Esprit « est envoyé [...] dans nos cœurs » (Ga 4,6) pour que nous recevions la vie nouvelle des enfants de Dieu. » (id., Q. 136). C'est Lui qui « fait vivre dans le Christ de la Vie même de la Sainte Trinité » (id., Q. 145). C'est Lui qui « envoie témoigner de la Vérité du Christ » (id.).

Les trois personnes de la Trinité forment un seul Dieu indivisible, mais en qui le Père est la volonté créatrice source de vie, en qui le Fils se fait voir et agit, et en qui l'Esprit Saint insuffle tout ce qui est nécessaire à la volonté et à l'action (vie, amour, vérité, connaissance).

Le mode d'être de chaque personne divine dans l'action divine est distinct, mais chacune d'elles a une même volonté créatrice, une même puissance pour la réaliser, une même pleine conscience de toute connaissance de la vérité, et tout s'ajuste entre elles dans un même amour.

Ainsi, l'action divine est une et indivisible comme Dieu Lui-même.

Ainsi en est-il, par exemple, lors de la résurrection du Christ, *« Les trois Personnes agissent ensemble selon le mode qui leur est propre. Le Père manifeste sa puissance, le Fils « reprend » la vie qu'il a librement offerte (Jn 10,17), réunissant son âme et son corps que l'Esprit Saint vivifie et glorifie. »* (Compendium, Q. 130).

À Dieu le Père appartiennent *« le règne, la puissance et la gloire »*. Mais, c'est par le Fils et en Lui que nous pouvons voir *« le règne, la puissance et la gloire de Dieu »*, non seulement dans le Christ Lui-même mais dans toutes les œuvres qu'il fait au nom du Père et qui ne sont visibles, comme œuvres du Père, que par le Fils, avec Lui et en Lui. Et, nous ne pouvons le voir et le comprendre que par la connaissance qui nous en est donnée par l'Esprit Saint que le Père et le Fils nous envoient.

Dans le jardin d'Eden, la réalité spirituelle et terrestre de Dieu, nous pouvons en voir une image en observant qu'il n'y a que deux arbres pour montrer Dieu au centre du jardin. Il n'y en a pas trois comme les trois personnages qui apparaissent à Abraham au chêne de Mambré ou dans l'icône de la Trinité de Roublev.

Il y a l'arbre de vie (image de Dieu le Père, source de toute vie) et l'arbre de la connaissance (image de l'Esprit Saint). Faudrait-il se demander : où est le Fils ? Mais non, car précisément, les arbres, qui sont une œuvre de Dieu qui se voit, sont l'image du Fils puisque le Père et l'Esprit ne sont visibles que par le Fils qui les montre. Les deux arbres ensemble représentent le Fils.

« Le Christ Jésus, ayant la condition de Dieu, ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu. Mais il s'est anéanti, prenant la condition de serviteur, devenant semblable aux hommes. Reconnu homme à son aspect, il s'est abaissé, devenant obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix. » (Phil. 2, 5-8)

Très beau texte que celui-là !

Invité écrit : *« le texte met en lumière que, par l'Incarnation, Jésus se fait vrai homme, semblable à nous, à l'exception du péché. Cependant, je ne comprends pas pourquoi Saint-Paul n'utilise pas le mot Père ou Dieu le Père (pour plus de clarté), sauf à considérer que Jésus renonce à sa divinité par l'Incarnation. Et auquel cas, je ne comprendrais plus la foi de l'Église qui affirme son humanité et sa divinité. »*

Si le texte avait parlé du Père, vous auriez dit que le Fils n'était qu'un envoyé et cela aurait augmenté votre difficulté à accepter que c'est bien Dieu, le Dieu Unique, qui se fait homme.

Et Dieu ne peut pas renoncer à être Lui-même. Il ne peut cesser d'être qui Il est. Ce serait absurde. On ne peut renoncer à être qui on est. Cela n'a pas de sens. Le Christ est vrai Dieu et vrai homme.

L'usage du mot *« Père »* aurait peut-être été moins clair en présentant une singularité et une différence qui auraient rendu moins claire la parfaite condition divine du Fils, en tout de même nature et de même substance que le Père et l'Esprit Saint. Le Christ est pleinement et parfaitement Dieu. Il me semble que c'est cela que ce texte met en évidence par rapport à son Incarnation en homme en tout semblable à nous sauf le péché, en utilisant le mot *« Dieu »* plutôt que le mot *« Père »*.

Cette formulation ne suggère donc en rien l'existence de deux dieux distincts.

Vous n'y voyez pas une allusion à la Trinité, mais elle est pourtant plus que manifeste. Comment le Christ fait homme pourrait-il prier comme un homme sans s'adresser à un autre que lui-même ? Il va prier son *« Père »* et va nous inviter à faire de même.

Si Jésus, de condition divine, vrai Dieu, peut prier Dieu dans son état de vrai homme, c'est nécessairement qu'il y a de la pluralité en Dieu, une relation *« personnelle »* avec un autre. Dieu est ainsi révélé comme vivant de toute éternité une relation d'amour en Lui-même. Il n'y a qu'un seul

Dieu et Il est unique, mais ce n'est pas un Dieu dont la vie serait solitaire et qui vivrait sans amour à défaut d'un autre à aimer.

C'est la révélation magnifique et bienheureuse de l'Évangile. Non, le Dieu unique n'est pas solitude comme si la vie éternelle divine était solitude de toute éternité. Dieu est amour. Il vit Lui-même d'amour de toute éternité dans une communion qui unit le Père, le Fils et l'Esprit Saint.

Si la vie divine était solitude, Dieu n'aurait jamais rien créé. Il serait nécessairement resté dans la solitude divine qui aurait été la perfection. Sans un autre à aimer dans sa perfection éternelle, Dieu ne connaîtrait pas l'amour. Vous voyez bien que c'est absurde. Dieu est amour. Sa vie est amour. De toute éternité.

Invité écrit : *« Je ne suis pas certain que la « condition de Dieu » est anéantie puisque l'Église professe que Jésus est vrai Dieu et vrai homme. Par l'Incarnation, il ne renonce pas à sa divinité mais à sa gloire. »*

Bien sûr que *« l'Église professe que Jésus est vrai Dieu et vrai homme. Par l'Incarnation, il ne renonce pas à sa divinité mais à sa gloire »*.

Mais, Dieu fait homme ne s'est pas déguisé en homme. Il est devenu vraiment un vrai homme et, en tant qu'homme, il est resté pleinement Dieu, mais il s'est dépouillé de tout attribut divin pour vivre comme nous, dans la condition d'un homme. L'Écriture utilise le mot *« anéanti »* mais il est évident qu'il n'a cessé en rien d'être Dieu. Cela n'aurait pas de sens. Il est et demeure vrai Dieu de toute éternité.

Le mot *« anéanti »* peut paraître étrange car le Christ ne cesse pas être Dieu, mais quel mot moins extrême pourrait expliquer le passage de l'incrédé éternel et infini dans un état de créature précaire et finie ? La créature est créée distincte de Dieu et elle n'est pas Dieu. Il y a à cet égard quelque chose d'extrême dans l'Incarnation de Dieu qui se fait homme, une créature semblable à d'autres. C'est d'ailleurs tellement extrême qu'il va s'abaisser *« jusqu'à la mort »*. Dans sa vie de créature, la *« condition de Dieu »* est anéantie.

C'est important pour ne pas se méprendre sur la vie terrestre du Christ. Tout ce qu'il fait et tout ce qu'il vit durant sa vie d'homme, c'est pleinement en tant qu'homme et avec les seuls moyens d'un homme comme nous. Ce n'est pas parce qu'il est Dieu, par exemple, qu'il fait des miracles, c'est parce qu'il est un homme pleinement en communion avec son Père, sans péché.

Dans le texte cité, il me semble qu'il est important de relever d'abord une affirmation de base : *« ayant la condition de Dieu »*, il s'est *« anéanti »*, *« abaissé »*, *« devenant semblable aux hommes »*.

Il y a bien clairement ici un *« avant »* et un *« après »*. Avant, la *« condition de Dieu »* et après, celle d'une créature.

Invité écrit : *« C'est à mon sens la raison pour laquelle Saint-Paul décrit sa "condition de serviteur". On peut établir un parallèle avec les Évangiles où le Christ déclare que "le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir, et donner sa vie en rançon pour la multitude". »*

Oui, bien sûr. Il est venu vivre la condition d'homme jusqu'à la mort et même jusqu'à descendre dans les enfers pour sauver l'homme de la mort et lui ouvrir un chemin vers la vie éternelle.

Invité écrit : *« Vous écrivez que « Tout ce qu'il fait et tout ce qu'il vit durant sa vie d'homme, c'est pleinement en tant qu'homme et avec les seuls moyens d'un homme comme nous. Ce n'est pas parce qu'il est Dieu, par exemple, qu'il fait des miracles, c'est parce qu'il est un homme pleinement en communion avec son Père, sans péché. » Je suis assez d'accord mais où se situe la divinité du Christ en ce cas ? »*

Votre question est profonde. Vous touchez là au cœur de l'Incarnation et de sa puissance. Peut-être faut-il penser, pour trouver une image, au trou noir des astronomes ou au vide dont parlent les psychanalystes, mais cela resterait très insuffisant.

Vous donnez vous-même la meilleure des références lorsque Saint Paul nous dit qu'il s'est anéanti. On y revient. Il me semble qu'on peut dire que c'est par l'absence volontaire de sa « condition » divine dont le Christ s'est dépouillé, que Dieu peut se faire vraiment homme et sauver l'homme de la mort.

Mais, sa divinité est et reste là. À tout moment. N'en doutez pas. Désolé si cela vous paraît contradictoire ou incompréhensible, mais Dieu a cette volonté et ce pouvoir inouï de se dépouiller de sa propre condition divine pour se faire créature sans jamais cesser d'être pleinement Dieu.

Je ne vois pas comment le dire autrement. Peut-on d'ailleurs vraiment comprendre avec notre cerveau que l'Incréé se fasse créature et pourtant c'est comme cela que Dieu nous aime et vient nous sauver. Il me semble que c'est seulement en méditant le fait que Dieu est amour et donc que la vie même est amour que nous pouvons comprendre notre création, notre invitation à une vie éternelle d'amour, le péché originel qui nous plonge dans la mort et l'Incarnation de Dieu lui-même pour nous en sauver par sa mort et sa résurrection.

Invité écrit : « *J'ai médité ces versets un peu plus en profondeur et je pense que Saint-Paul s'attache à affirmer ici que Jésus est à la fois vrai Dieu et vrai homme, conformément à la foi de l'Église. [...] simplement que Jésus renonce à sa gloire divine pour revêtir une condition d'homme, en particulier de serviteur qui s'humilie au point d'accepter de se soumettre au scandale de la Croix. Ainsi, Dieu ne s'incarne pas pour être servi mais pour servir.* »

Oui, c'est bien ainsi que nous pouvons comprendre ces versets.

Invité écrit : « *Cependant, le dépouillement des attributs divins n'est à mon sens pas l'objet du propos de son auteur qui affirme simplement que Jésus renonce à sa gloire divine* »

Je ne comprends pas la distinction que vous essayez de considérer. Se dépouiller des attributs divins ou renoncer à sa gloire divine, cela me semble deux points de vue ou deux expressions pour une même réalité.

Invité écrit : « *Je ne vous cache cependant pas que cela me paraît difficilement compatible avec la raison humaine. En tout cas avec la mienne. À partir du moment où Dieu se dépouille de ses attributs divins, et se retrouve donc privé de ce qui constitue l'essence de Sa personne, je ne conçois pas comment Il peut continuer d'exister en tant que Dieu.* »

Les attributs d'une personne ce n'est pas la personne elle-même, ce n'est pas son essence. Dieu ne cesse à aucun moment d'être Dieu parce qu'Il s'incarne.

Invité écrit : « *J'ignore si l'Église, dans la définition de sa foi, est rentrée dans ce niveau de détail ? Et si oui, ce qu'elle dit ?* »

On n'est pas du tout ici dans un niveau de détail, mais dans les fondements essentiels de la Foi que l'Église confesse avec constance sans aucun doute. Relisez simplement le Credo et, si vous voulez d'autres détails, le Catéchisme vous les donnera en abondance.

Mais, tout n'est-il pas bien présent dans le texte précité de Saint Paul ?

Invité écrit : « *Il serait plus simple de considérer que Dieu le Fils, par l'Incarnation, s'est dépouillé de sa divinité pour n'être plus qu'un homme et que, par la Résurrection, il a retrouvé sa divinité auprès*

de Dieu le Père, tout en conservant sa pleine humanité. Mais ce n'est pas la foi de l'Église, et moi-même, je ne suis pas franchement convaincu de ce que j'écris. »

Cela ne me paraît pas du tout plus simple car comment Dieu pourrait-il cesser d'être Dieu ? Il me semble que ce serait même tout à fait incompréhensible. Dieu est. De toute éternité.

La suite de votre réflexion permet heureusement d'avancer davantage.

Invité écrit : *« Je reste cependant interloqué par le vocabulaire employé : Être "l'égal de Dieu" ne signifie pas être soi-même Dieu. La femme est l'égal de l'homme mais elle n'est pas homme. »*

Vous savez que les mots ont leurs limites et leurs nuances qui imposent toujours de l'interprétation. Chaque texte de l'Écriture Sainte doit s'interpréter à la lumière de tous les autres et dans la communion de l'Église qui est le corps du Christ. Il n'y a pas d'interprétation authentique sans la Tradition de la Foi.

Ici, l'égalité ne peut se comprendre uniquement par référence à l'égalité de l'homme et de la femme, même si celle-ci en donne un reflet. Le Père n'est pas le Fils comme la femme n'est pas l'homme. En cela, une comparaison est possible. Il y a plusieurs personnes et non une seule et même.

Le Père, le Fils et l'Esprit Saint sont un seul et même Dieu, de même nature, de même substance. Dans une communion d'amour parfaite et éternelle. La femme a une nature humaine égale à celle de l'homme, mais, par contre, l'un et l'autre sont des créatures individuelles pour qui la vie d'amour de Dieu n'est encore qu'une possibilité à réaliser ou non.

Le mot grec « isos » (« ἴσος ») qui est utilisé signifie aussi pareil, semblable, même.

Dans le contexte, il s'agit d'observer ici que Jésus n'a pas considéré que son humanité devait s'attribuer quoi que ce soit de sa condition divine. En tant qu'homme, Jésus s'est soumis au Père et a cherché en tout la volonté de son Père comme n'importe quel humain est invité à le faire. Il a tout fait et vécu comme un homme sans vouloir user d'aucun privilège du fait que *« Lui et Dieu, c'est pareil »*. *« Le Père et moi nous sommes un »* a-t-il dit à ses amis (Jn 10, 30).

Invité écrit *« Exactement dans la même continuité, l'auteur indique que "Dieu l'a haut élevé et lui a donné un nom au-dessus de tout nom". Dieu agit, Jésus reçoit. »*

Bien sûr ! Parce que, dans son humanité, Jésus vit une vie en tout semblable à la nôtre, sauf le péché. Invité écrit : *« Toute la question est à mon sens de comprendre ce que Saint-Paul signifie exactement par "en forme de Dieu" ou "de condition de Dieu" dans la mesure où il établit une distinction avec Dieu. »*

Oui, il y a une distinction que Saint Paul explique. En tant qu'homme, Dieu se dépouille de sa condition de Dieu, de ses attributs divins, de sa toute-puissance divine. Il y a bien là une « distinction » entre Dieu (son être, sa nature, sa substance, sa forme qui expriment avec des mots humains l'éternité immuable de Dieu que l'Incarnation ne modifie et ne supprime en rien) et ce que Dieu devient en s'incarnant.

Mais, vous conviendrez aisément que le cerveau humain ne peut prétendre « comprendre » ce que cela signifie « exactement ». Ce serait réduire Dieu aux capacités limitées de notre cerveau, ce qui serait absurde.

Invité écrit : *« De quel Dieu s'agit-il ? Est-ce le sens du propos de Paul que de répondre Dieu le Fils ? »*

Il n'y a qu'un seul Dieu. Il est un. Il n'y a pas plusieurs dieux. Cela n'a donc pas de sens de demander : de quel Dieu s'agit-il ?

Mais, c'est bien le Fils de Dieu qui s'incarne et se dépouille. C'est dans son humanité qu'il vit sa communion avec son Père en présence de l'Esprit Saint. Le mystère est infini pour l'humain qui est invité à l'accueillir dans sa propre vie.

Invité écrit : « *Par ailleurs, son propos s'achève avec "et que toute langue confesse que Jésus Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père". Dans la Bible Crampon, la traduction diverge significativement : "et que toute langue confesse, à la gloire de Dieu le Père, que Jésus-Christ est Seigneur".* »

Je ne vois pas du tout en quoi ces deux traductions divergeraient. Elles me semblent pareillement correctes et semblables avec un simple déplacement du complément d'objet direct.

Invité écrit : « *J'ignore donc ce que Saint-Paul veut signifier par "à la gloire de". Est-ce rendre gloire à Dieu le Père que de déclarer Jésus comme Seigneur (ma compréhension de la traduction Crampon) ou Jésus est-il le reflet de la gloire de Dieu le Père (ma compréhension des autres traductions) ?* »

Les deux perceptions me semblent correctes et sans contradiction.

Invité écrit : « *De manière plus générale, je comprends de ces versets que Jésus, Dieu lui-même, possédait naturellement la gloire à laquelle il a renoncé par l'Incarnation en s'humiliant jusqu'à la mort. Mais Dieu le Père l'a ressuscité et l'a élevé, lui donnant ainsi une gloire inégalée, puisque désormais le nom de Jésus est connu de toute la création et tout être vivant peut proclamer que Jésus est Seigneur. Partagez-vous cette compréhension ?* »

Oui.

Invité écrit : « *J'établis une distinction puisque la gloire de Dieu est à mon sens une réalité qui diffère des attributs que sont par exemple l'omniscience et l'omnipotence. À la lumière de cette épître de Saint-Paul, diriez-vous que Jésus s'est seulement dépouillé de sa magnificence divine (= sa gloire), comme je le lis, ou également de tout ce qui est le propre de Dieu (comme les deux attributs cités ci-dessus) ?* »

Vous soufflez le chaud et le froid pour proposer maintenant une approche qui me semble hétérodoxe parce que vous y ramenez votre mise en doute de la divinité ou de l'humanité du Christ que vous ne semblez pas parvenir à considérer ensemble.

Il me semble que ce sont des distinctions sans pertinence. Le Christ est Dieu mais il s'est dépouillé de tout ce qui est nécessaire pour être un vrai homme, en tout semblable à nous sauf le péché, comme l'indique le texte biblique que vous avez vous-même cité.

Il est vain de chercher davantage de distinctions qui risquent d'affaiblir la perception de sa divinité ou de son humanité. Il est manifeste qu'il s'est dépouillé de sa gloire autant que de son omniscience et de son omnipotence.

Le Christ n'avait pas l'omniscience dans son humanité. Ainsi, pour la fin des temps, Jésus a déclaré à ses disciples « *Quant à ce jour et à cette heure-là, nul ne les connaît, pas même les anges dans le ciel, pas même le Fils, mais seulement le Père.* » (Mc 13,32) et le Catéchisme de l'Église nous confirme que « *Cette âme humaine que le Fils de Dieu a assumée est douée d'une vraie connaissance humaine. En tant que telle celle-ci ne pouvait pas être de soi illimitée : elle était exercée dans les conditions historiques de son existence dans l'espace et le temps. C'est pourquoi le Fils de Dieu a pu vouloir en se faisant homme "croître en sagesse, en taille et en grâce" (Lc 2, 52) et de même avoir à s'enquérir sur ce que dans la condition humaine on doit apprendre de manière expérimentale (cf. Mc 6, 38 ; Mc*

8, 27 ; Jn 11, 34 ; etc.). Cela correspondait à la réalité de son abaissement volontaire dans " la condition d'esclave " (Ph 2,7). » (C.E.C. n° 472)

Invité écrit : « À partir du moment où Dieu fait homme serait dépourvu de tout ce qui est le propre de Dieu, je ne conçois pas comment il lui serait possible de continuer d'exister en tant que Dieu. Que lui resterait-il de divin ? Tout comme un homme qui renoncerait à sa conscience et à sa raison cesserait d'exister comme homme. Plus rien ne le distinguerait dès lors du règne animal. Quel homme serait-il ? »

Comment pouvez-vous affirmer cela ? Pensez-vous que les vieillards séniles ont cessé d'être des hommes ? Bien sûr que non !

Qu'est-ce qui distingue l'homme ? Mais, voilà qui nous ramène à Adam et Ève. Nous sommes des êtres produits par l'union d'un souffle divin dans un corps qui fait de nous des âmes spirituelles capables de partager la vie éternelle de Dieu et, inversement, permettant à Dieu d'assumer pleinement notre condition d'homme.

Il est certain que le Christ n'est en rien dépourvu de ce qui est le propre de Dieu. Il est Dieu. Je ne peux que vous le répéter, une fois de plus. Peut-être faut-il méditer davantage ce qui est le propre de l'homme et permet à Dieu lui-même de se faire homme ?

Invité écrit : « La conscience de soi et l'usage de la raison est le propre de l'homme, comme l'omnipotence et l'omniscience le sont à Dieu. »

On peut observer précisément que l'homme dépouillé de ses capacités cérébrales ne cesse en rien d'être pleinement un homme et que l'absence de l'omnipotence et de l'omniscience dans le chef de l'homme n'empêche en rien le Christ d'être pleinement Dieu.

Invité écrit : « Comment Dieu le Fils a-t-il pu rester Dieu à travers la figure humaine de Jésus qui ne possédait ni l'omnipotence, ni l'omniscience, deux attributs divins par excellence ?

Ceci pose une question sous-jacente cruciale : qu'est-ce être Dieu s'il est possible de l'être sans posséder ces deux attributs centraux qui participent de la nature même de Dieu ?

Bien qu'étant vrai homme et vrai Dieu, et donc nécessairement doté de l'ensemble des attributs de l'un et de l'autre, Jésus n'exprime à mon sens pas pleinement sa divinité dans les Évangiles synoptiques.

Il ne connaît par exemple pas qui pourra siéger à ses côtés, ni même le jour où il viendra dans sa gloire. Il montre par ailleurs qu'il n'est pas décisionnaire. Or, étant Dieu lui-même et donc omniscient, il devrait nécessairement disposer de l'information. Ce qui, à travers son parler vrai, n'est pas le cas. Comment sa nature divine peut-elle s'effacer à ce point dans ces deux exemples pour ne plus exprimer que sa nature humaine ? Ces deux exemples ne sont-ils pas au contraire la démonstration d'un degré de subordination par rapport à Quelqu'un qui lui est supérieur ? Saint-Paul évoque son anéantissement volontaire mais dépouillé de ses attributs, Dieu peut à mon sens difficilement rester Lui-même.

Autrement dit, comment Jésus de Nazareth pouvait-il être Dieu sans « posséder » l'omnipotence et l'omniscience de Dieu qui participent en effet de la nature même de Dieu ? »

Par choix volontaire.

Il me semble qu'une image simple peut déjà aider à le comprendre. Si vous choisissez de vous mettre dans une chambre et de fermer la porte, vous ne cessez en rien d'être vous-même. En se faisant homme, le Christ est venu habiter dans une chambre qu'est le monde créé exactement comme nous y habitons. Il n'y a rien perdu de sa divinité, mais tant qu'il était dans cette chambre, il ne percevait tout qu'avec les mêmes limites des murs de cette chambre que chacun de nous. Sans cesser d'être Dieu, d'être le Fils éternel.

Mais, il nous a révélé que cette « chambre » n'a pas l'étanchéité que nous pensons et qu'il y a entre cette chambre et Son Père, des liens qui dépassent ce que notre cerveau peut comprendre.

Comme tout humain, Jésus ne « possédait » pas l'omniscience et l'omnipotence, mais en communion avec le Père, tout lui était possible, comme c'était possible pour l'humain créé sans le péché originel. Invité écrit : « *Par l'Ascension relatée par Saint-Marc et Saint-Luc, Jésus est monté au Ciel et s'est assis à la droite de Dieu*". Il s'agit d'une référence à un psaume que Jésus cite lui-même et qu'il s'applique : Dieu dit à son messie de s'asseoir à sa droite. Dieu serait-il donc également le Christ ? Nous sommes objectivement forcé de reconnaître que dans l'épisode de l'Ascension, les deux Évangélistes assurent que Jésus s'est assis à la droite de Dieu, établissant ainsi une distinction nette entre le Christ homme et Dieu. Ils ne suggèrent en aucun cas que Dieu (le Fils) s'assoit à côté de Dieu (le Père). C'est un Jésus totalement humain que Dieu fait asseoir à sa droite après l'avoir ressuscité. Comment contournez-vous cette difficulté ? »

En revenant à l'image de la chambre, il me semble que la distinction nette n'existe pas réellement.

La notion de « droite » me semble manifestement une image qui ne peut être enfermée dans une réalité terrestre géométrique ou spatiale.

Le Christ Jésus est Dieu, mais il est aussi totalement humain. Pour nous sauver et nous ouvrir la vie éternelle, n'est-il pas essentiel, pour nous, de voir que c'est en tant qu'être totalement humain qu'il est dans la gloire de Dieu, même si cette gloire est aussi la sienne de toute éternité ?

Il me semble qu'ici c'est moins une difficulté à contourner qu'un chemin qui, pour un humain, est indispensable pour entrer dans la vie éternelle d'amour de Dieu.

Invité écrit : « *Et dans la théologie du salut, doit-on croire que Dieu se sacrifie Lui-même pour nous réconcilier avec Lui ? Ne fallait-il pas au contraire que ce soit un homme dépourvu de tout caractère divin qui dut subir le supplice de la Croix ? Jésus-Christ, simplement homme, était parfait pour remplir ce rôle puisqu'il était dépourvu de tout péché de par sa conception virginale. Pourquoi eut-il fallu qu'il soit en plus Dieu ?* »

Vous creusez profond, profond !

Mais, vous savez qu'ici vous êtes dans une hypothèse théorique puisque le Christ est Dieu.

Il est vain de chercher le pourquoi du pourquoi des actions de Dieu que nous risquons de ne chercher que dans des réalités humaines limitées qui nous font oublier que Dieu est au-delà.

Vous vous demandez pourquoi il n'était pas possible de sauver l'humanité en suscitant uniquement, par une immaculée conception, un être humain délivré du péché originel ?

Peut-être parce qu'avec la liberté et la possibilité de choisir le mal, un être humain libre n'ayant pas encore choisi, n'est pas dans la réalité de Dieu qui est éternellement le Bien dans une harmonie d'amour.

N'oubliez pas qu'il s'agit d'introduire l'humain créé dans la vie divine incréée.

Seul Dieu peut le faire. Nous pouvons seulement l'accepter.

Invité écrit : « *Vous l'aurez compris, à la lecture des Évangiles synoptiques, il est pour moi plus naturel de voir en Jésus un homme né d'une conception miraculeuse par la volonté et la puissance de Dieu et à qui Dieu partage sa puissance et délègue sa souveraineté. En faisant abstraction de Saint-Jean, n'adoptez-vous pas une lecture similaire ?* »

Plus « naturel », en effet. Mais, insuffisant.

L'homme ne pouvait être sauvé que par Dieu fait homme.

Invité écrit : « Vous avez écrit que chaque texte de l'Écriture Sainte doit s'interpréter à la lumière de tous les autres et dans la communion de l'Église qui est le corps du Christ.

Pour définir la foi dans son ensemble, assurément. Mais pour une analyse exégétique, les versets doivent être interprétés à mon sens uniquement dans le cadre de l'épître seule. Car, qu'il s'agisse des épîtres ou des Évangiles, tous ne présentent pas une compréhension unifiée de Jésus. »

Je ne puis que vous contredire. Il faut certes tenir compte des caractéristiques personnelles de chaque auteur, mais il est erroné de vouloir faire de l'exégèse séparée de chaque écrit biblique et, a fortiori, en négligeant la communion de l'Église. Une exégèse catholique n'est pas un libre-examen.

Si vous voulez avancer dans l'intelligence de la foi catholique, il n'y a pas d'autre voie que celle de chercher toujours à comprendre en communion avec la foi de l'Église, telle qu'elle est exprimée par la Tradition authentique assurée par Pierre et ses successeurs au fil des siècles.

Invité écrit : « Vous dites que Jésus refoulait sa nature divine, est-ce exact ? »

Non, bien sûr ! Jésus ne refoule rien du tout. Il s'est dépouillé de sa condition de Dieu en s'incarnant, comme le dit Saint Paul. Le dépouillement se fait par le fait même de l'Incarnation et, vrai homme autant que vrai Dieu, le Christ n'avait pas besoin de refouler quoi que ce soit de sa divinité.

Invité écrit : « Ainsi vous diriez que Jésus, en tant que Dieu, était parfaitement capable de réaliser les miracles de son propre fait mais que, dans la mesure où il refoule sa divinité, c'est Dieu le Père qui les réalise à travers sa personne. Ai-je bien compris ? Refouler sa divinité me paraît beaucoup plus convaincant que l'hypothèse du renoncement. Ainsi, Dieu conserve ses attributs, à l'exception de la gloire compte tenu de l'Incarnation, mais n'exprime que sa seule humanité. »

Vous essayez, de diverses manières, de séparer la divinité et l'humanité du Christ. En fait, vous semblez rester dans la difficulté d'accepter la réalité même de l'Incarnation par laquelle Dieu s'est fait homme, un vrai homme tel que nous, sans autre puissance, ni attribut dans son humanité que ceux d'un homme. Mais, sans cesser d'être qui Il est : le Fils de Dieu.

Vrai Dieu autant que vrai homme, Jésus réalise tout en communion avec son Père. Il n'agit pas de son propre fait.

Ce serait un non-sens. Précisément, l'amour c'est de tout vivre en communion. Certes, le Fils de Dieu est capable d'agir de son propre fait, en ce sens que toute personne distincte est libre d'agir de son propre fait, mais en Dieu le non-amour n'existe pas. Le Christ demeure éternellement dans l'amour.

Dans le jardin des Oliviers, au cœur de sa passion, le Christ a exprimé cette double réalité : « Père, éloigne de moi cette coupe mais que ta volonté soit faite et non la mienne ». Il n'y a probablement que l'amour qui permette de comprendre cette réalité où le « moi » rejoint de « nous » pour faire un.

C'est en vain que vous essayez de diviser le Christ en alléguant à tort que Jésus aurait refoulé quoi que ce soit de sa divinité. Il a toujours été et est resté vrai Dieu, mais, en s'incarnant et en devenant une créature, Il s'est dépouillé de sa condition de Dieu pour assumer pleinement notre humanité. « Il resta ce qu'il était. Il assumait ce qu'il n'était pas » (C.E.C. 469).

Je ne peux que vous inviter à lire (ou relire) ce qu'en dit le Catéchisme avec un maximum de nuances (n°s 456 à 483).

Invité écrit : « Pourquoi n'accepteriez-vous pas l'explication que j'avance puisque, sauf erreur de ma part, elle est conforme à la foi de l'Église en Jésus vrai homme et vrai Dieu, et a le mérite d'être en

harmonie avec la raison humaine ? Et selon moi fidèle au texte biblique qui ne me semble pas indiquer que par l'Incarnation, Jésus renonce à ses attributs divins. Seule la gloire est affectée. »

Il me semble, au contraire, que, pour demeurer en conformité avec la foi de l'Église, nous ne pouvons que nous en tenir à ce que considère le texte précité de St Paul.

Invité écrit : « Je continue de m'interroger sur le vocabulaire employé par Saint-Paul qui, pour évoquer la divinité de Jésus pré-Incarnation déclare, pour paraphraser, que Jésus existait en forme de Dieu mais qu'il ne tirait aucun orgueil d'être l'égal de Dieu. Dans le développement de sa pensée, l'auteur ne raisonne pas selon moi avec la Sainte-Trinité en arrière-pensée. Elle lui est ici étrangère. Le vocabulaire employé est trop spécifique pour décrire la divinité de Jésus, le mot Fils n'apparaît pas, l'Esprit-Saint n'est pas non plus mentionné. Je ne dis pas que la Sainte-Trinité doit être écartée ici mais qu'elle n'habite pas la pensée de l'auteur. Il m'est nécessaire de réfléchir encore sur ces versets et de les restituer dans le cadre de l'épître entière pour voir si "en forme de Dieu" est dans la pensée de Paul "Dieu le Fils" selon la compréhension de l'Église. »

Vous voyez bien vous-même ici que vous êtes décalé par rapport à la foi de l'Église.

Comme pour l'Ancien Testament, vous ne semblez pas vouloir admettre que la Parole de Dieu garde toute sa cohérence et son authenticité indépendamment des caractéristiques de chaque auteur humain. Dire que Moïse ou Saint-Paul ne raisonnent pas avec toutes les précisions intellectuelles des siècles ultérieurs à leur temps, ne permet en rien d'en déduire une discordance de leurs écrits respectifs avec la vérité de l'Évangile et de la Trinité divine.

Il serait vain de vouloir réduire la Parole de Dieu à la pensée humaine de chaque auteur sacré. Cette pensée humaine est nécessaire pour comprendre ce que l'auteur humain a exprimé mais ne limite pas l'inspiration divine qui, toujours, fait vivre la Parole de Dieu bien au-delà des limites humaines de nos pensées.

Contrairement à ce que vous considérez, il est bien certain que la Sainte Trinité habite la pensée de St Paul lorsqu'il écrit chacune de ses lettres du Nouveau Testament.

Invité écrit : « J'ajouterais tout de même que "Kurios" ne s'applique pas nécessairement à la divinité, ainsi son usage en Mt 10,25 / 18-25 / 24,45, etc. Et dans les Actes des Apôtres, "Kurios" est employé selon moi pour démontrer la royauté de Jésus en tant que messie, en aucun cas une quelconque divinité.

De plus, nous sommes face à des choix de traduction dans la mesure où Ancien et Nouveau Testaments ne sont pas écrits dans la même langue originelle. Donc traduire l'hébreu YHWH par Kyrios en grec relève du seul choix de l'auteur. Je pense que l'inverse doit également s'appliquer : des figures humaines de l'AT doivent être désignées par Kyrios dans la traduction grecque. »

Ces observations me semblent exactes, mais ce n'est évidemment pas sur ce seul mot Kyrios que se fonde la foi de l'Église.

Invité écrit : « Pour terminer, j'ai une question en rapport avec votre affirmation que la Création n'aurait pas pu exister en dehors d'un Dieu trinitaire car c'est l'amour des différentes personnes entre elles qui conduit à la volonté de créer. Comment expliquez-vous que l'univers ait un commencement en sachant que l'amour en Dieu est éternel ? J'avoue que c'est une question difficile, même pour quiconque tendrait à considérer Dieu comme une personne unique. »

Excellente question !

Si la solitude était la perfection éternelle en Dieu, la création d'un « autre », et, plus encore, d'un « autre » libre et capable de s'écarter de Dieu, du Bien, ne pourrait être qu'une imperfection. Impossible qu'une solitude qui serait la perfection décide de créer un autre qui serait une imperfection.

La Trinité, que les Évangiles nous révèlent et que l'Église proclame, présente une réalité bien différente dans laquelle, au contraire, il y a en Dieu même un amour éternel entre plusieurs personnes.

Cela relève de l'essence même de Dieu.

En effet, une vie éternelle d'amour suppose nécessairement un autre à aimer. Il n'y a pas d'amour sans un autre à aimer, sans une relation entre des personnes distinctes et donc autres.

Contrairement aux dieux multiples en conflit des polythéismes antiques, il est impensable que Dieu soit en conflit en Lui-même. Sem ou Abraham l'avaient déjà bien compris. Des personnes multiples en conflit se détruiraient jusqu'à la domination du plus fort. Seule une vie d'amour peut être éternelle sans se détruire et seule une vie d'amour peut créer.

Vient alors votre question : la création d'un autre que Dieu est-elle possible ? La question se pose pour la création d'un univers qui n'est pas Dieu, qui est « *autre* » que Dieu, mais elle se pose aussi pour la création d'un être personnel vivant « *autre* » que Dieu.

Il me semble que nous ne pouvons pas le comprendre si nous considérons Dieu comme un être solitaire en qui il n'y a aucun « *autre* ».

Mais, le Christ nous a révélé que Dieu est Trinité et est Amour. Il y a, dans l'éternité de Dieu et dans sa vie même, de la relation à un autre entre le Père et le Fils, et avec l'Esprit Saint.

L'autre, dans une relation où chacun est et reste pleinement Lui-même dans sa singularité, est une réalité en Dieu Lui-même.

Voilà pourquoi, une création d'un autre matériel (l'Univers) ou personnel (l'humain) est possible sans contradiction avec la perfection éternelle de Dieu.

Parce que l'amour d'un autre est la vie même en Dieu, une création parfaitement bonne d'un autre est possible sans confusion avec le Créateur.

À cet égard, tout panthéisme qui confond à tort le Créateur et sa créature n'est qu'une manière de nier la possibilité pour Dieu de pouvoir créer un autre (matériel ou personnel) que Lui-même.

Et, créer un autre suppose un passage de l'inexistence à l'existence et donc un commencement.

Et, bien sûr, comme œuvre de Dieu qui est parfait, tout est amour et perfection dans ce commencement qui est possible parce que la relation à un autre que soi est de l'essence parfaite de Dieu, Père, Fils et Esprit Saint.

Dieu, qui est infiniment libre, n'est pas enfermé dans l'éternité. Parce qu'il y a de l'altérité (de « *l'autre* ») en Dieu, Dieu peut créer infiniment et librement un commencement pour un autre que Lui-même. Un autre matériel (l'univers) aussi bien qu'un autre personnel (l'humain).

Et, cela va de soi, il peut le faire sans dysharmonie, sans imperfection. Sa création est tellement parfaite que Dieu lui-même peut se faire créature, peut se faire homme en tout semblable à nous sauf, évidemment, le manque d'amour et les désordres que la liberté permet à l'humain créé.

Comprenons bien que si Dieu ne pouvait créer un commencement d'un autre que Lui, il serait enfermé en Lui-même, ce qui serait un défaut et serait donc absurde.

Mais, à cet égard, il me semble impossible pour notre cerveau d'avoir des réponses lorsque nous essayons de mélanger l'éternité et le temps que mesure notre cerveau.

La réalité de Dieu est au-delà de ce que notre cerveau peut saisir.

L'écoulement du temps n'a aucun sens dans l'éternité de Dieu. Il s'agit seulement d'une mesure relative qui correspond à notre cerveau terrestre. Il est vain de d'essayer de mesurer l'action de Dieu avec une telle approche humaine et de considérer que Dieu agirait « *tardivement* ».

5. Le commencement dans l'Évangile de Jean

Les formules théologiques sont souvent délicates lorsqu'elles tentent d'exclure ou de dissocier ce qui concerne le Christ vrai Dieu et vrai homme.

Lorsque Fée Violine écrit que le Verbe est « *uniquement* » Dieu par comparaison avec Jésus « *Dieu et homme* », le résumé ne me paraît pas heureux.

Le Verbe se fait chair et cela me semble déjà suffire pour éviter d'écrire qu'il serait « *uniquement* » Dieu.

Le Verbe, la parole, le logos, la lumière : chacun de ces mots indique le Christ qui se fait chair.

Mais, puisque le Verbe « *se fait* » chair, on peut comprendre qu'il est présent « *avant* » de se faire chair.

À cet égard, il me semble évident que ce que Fée Violine a voulu exprimer, c'est qu'avant l'Incarnation du Christ lors de l'annonciation, le Verbe est déjà présent, ce qui est bien sûr exact.

Ce qu'elle semble avoir aussi voulu exprimer par le mot « *uniquement* », c'est que le Verbe est en Dieu éternellement, avant même la création du monde.

Dans chacun des mots Logos, Parole, Verbe ou Lumière, le Christ semble cependant déjà être Lui-même créature et St Paul nous précise même qu'Il est le premier né de toute créature, alors qu'il est vrai Dieu de toute éternité.

Tant St Jean que St Paul nous renvoient au début de la Genèse : le premier jour, Dieu crée la lumière par Sa parole. C'est déjà une première Incarnation du Christ dans la création. Le Christ est déjà la Parole du Père qui dit « *que la lumière soit* » et St Jean nous montre que le Christ est déjà aussi la lumière du premier jour qui va éclairer toutes choses dans les cieux et sur la terre.

De ce point de vue, le Verbe paraît à la fois la Parole même du Père qui crée toutes choses et la « *logique* », le « *Logos* » de toute la création, son principe essentiel, son « *logiciel* » fondamental. Le Verbe est ainsi à la fois présent éternellement dans le Père qui parle et la lumière créée du premier jour.

Il me semble que cette lumière qui éclaire toute la création des cieux et de la terre, c'est aussi le Logos ou le Verbe, c'est la lumière que le monde ne reçoit pas, c'est le Christ.

Mais, la Parole de Dieu qui crée dès le premier jour, c'est aussi déjà le Christ qui s'exprime par la volonté du Père et qui fait toutes choses.

C'est par le Fils éternel que tout a été fait.

Le Père et le Fils, unis par l'Esprit Saint, sont indissociables dans l'éternité.

Il me semble, dès lors, aussi impossible de dissocier le Verbe éternel du Verbe créé que de tenter de dissocier le Christ vrai Dieu du Christ vrai homme.

Ne sommes-nous pas toujours entraînés à tort, dans nos raisonnements, vers de vaines dissociations du Christ essayant vainement de distinguer sa divinité et son humanité ?

Nous comprenons bien qu'il s'est fait homme lorsque Marie est devenue enceinte.

Mais, nous avons beaucoup plus difficile à comprendre que c'est par Lui que tout a été fait depuis le premier jour de la création.

Et beaucoup plus difficile encore à comprendre qu'il est présent de toute éternité.

Le Christ ne surgit pas dans le monde comme un étranger lors de son Incarnation à Nazareth. Il est déjà dans le monde dès le premier jour de la création. Plus encore, Il est déjà avec le Père et l'Esprit de toute éternité.

Cela me semble essentiel pour comprendre ce que fut la création de l'humanité à l'image de Dieu autant que notre salut par le Christ.

Sophie écrit : « *Jésus est-il prophète ? Fils ? Incarnation de Dieu sur la terre ? Est-il tout à la fois ?* »

Merci de reposer cette belle question au cœur de notre foi, même si vous savez que Jésus est tout à la fois, car cette question nous tourne vers une joie profonde et une bonne nouvelle pour tous.

Avec la plupart des croyants, y compris les musulmans, nous connaissons Jésus comme un prophète, un humain comme nous qui parle au nom de Dieu.

Mais, ce qu'Il nous a révélé est infiniment plus grand. Dire qu'il est Fils exprime que le Dieu unique est davantage qu'un individu. Il est une communion d'amour de personnes : le Père, le Fils et l'Esprit Saint.

C'est la plus belle révélation qui puisse s'imaginer. Dieu lui-même vit d'amour de toute éternité. Il n'y a pas de vie véritable sans amour. La vie de Dieu même est amour. Un amour que reflète l'amour d'une mère comme celui d'un père pour son enfant, que reflète l'amour conjugal. Même en Dieu, il n'y a pas de vie sans amour.

Non, Dieu n'a jamais vécu tout seul dans le Ciel. Il est communion d'amour de toute éternité.

Et, il ne s'est pas arrêté là ! Il a voulu créer des êtres nouveaux à son image, capables de partager éternellement sa vie d'amour. Tellement à son image, que le Fils de Dieu a pu se faire homme par son Incarnation, pour vivre une vie semblable à celle de chacun de nous qui nous offre une vie semblable à la sienne. Une vie divine capable de créer.

Aussi, c'est dans une création inachevée que Dieu a créé l'humain pour qu'il puisse y créer librement, à son tour, du nouveau, comme Dieu. Par et avec amour.

Dire que la création n'est pas encore achevée ne signifie pas que Dieu continue à créer de manière perpétuelle. Le développement de la création a été confié à l'homme. C'est, me semble-t-il, ce qu'indique Gn 1, 28 : « *Soyez féconds, multipliez, emplissez la terre et soumettez-la ; dominez sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et tous les animaux qui rampent sur la terre* ».

Bien sûr, l'homme aurait dû le faire en communion avec son Créateur.

La terre et tous les êtres vivants lui auraient été soumis. Il n'aurait pas été soumis à la souffrance car il aurait pu vaincre toute douleur. Il n'aurait pas été soumis à la mort.

La mort existait avant le péché originel comme nous l'indique le récit de la Genèse car Dieu en parle à Adam pour l'avertir. Il ne lui dit pas que la mort va apparaître s'il s'empare du fruit de l'arbre de la connaissance, mais il lui dit que l'homme va mourir de la mort s'il s'en empare. Gn 2, 17 : « *de mort, tu mourras* » (traduction littérale).

La création des plantes et des animaux, la réalité des fruits comme nourriture à manger, supposent nécessairement le renouvellement biologique. Ce n'est pas vraiment la mort. Sans le péché originel, les lois de la nature, y compris la mort naturelle, existaient, mais l'homme en était le maître. Il n'était pas soumis à la mort. Par ses multiples miracles, Jésus nous a montré, en ressuscitant des morts, en guérissant des malades et par toutes sortes de miracles ce qu'aurait pu être la vie d'un homme sans le péché.

Vous vous rendez compte : nous avons un corps, un esprit, une âme semblables à ceux que Dieu lui-même a jugés bons pour Lui-même, pour Son Fils unique éternel ! Nous avons reçu une vie semblable à la sienne !

Quelle vocation !

Mais, attention de ne pas mettre en doute l'humanité du Christ !

Le corps humain de Jésus lui a été mystérieusement mais entièrement donné par la Sainte Vierge. Il n'a pas été fait pour moitié par une matière créée pour l'occasion. Il n'y a pas eu d'insémination extraterrestre, ni de création matérielle extraterrestre qui aurait fait de Jésus un mi-dieu, mi-homme. Non, il est pleinement vrai Dieu et vrai homme.

Jamais, l'enseignement du Magistère n'a accepté de considérer que le corps humain de Notre Seigneur aurait été partiellement extraterrestre ou formé (pour sa partie masculine paternelle) d'une création matérielle non naturelle.

Si le chromosome Y de Jésus ne provenait pas mystérieusement de la Sainte Vierge, Jésus serait à moitié un extraterrestre et il ne serait pas dans la lignée royale de David par laquelle le chromosome Y a été transmis normalement de père en fils

Cette question très délicate est approfondie dans le sujet intitulé « *10. Jésus, fils de Marie* » (cf. infra).

L'Incarnation aurait-elle eu lieu sans le péché originel ? La question est évidemment sans réponse claire car il ne serait pas venu dans un monde marqué par le péché. Nous savons cependant que c'est par le Christ que tout a été fait. Il aurait certainement été pleinement présent sans le péché originel. Il aurait construit avec nous le monde que le péché a laissé dans les douleurs d'un enfantement encore inachevé.

Enyo écrit : « *Mais Dieu agit quand même dans la Création, non ?* »

Bien sûr !

Enyo écrit : « *l'Homme, contrairement à la Création qui l'entourait, n'était pas atteint par la souffrance et la mort, car Dieu l'en préservait par sa grâce (on pourrait dire "miraculeusement").* »

Les mots « *grâce* » et « *miraculeusement* » me semblent inappropriés parce qu'ils me semblent se référer à l'action de Dieu dans le monde marqué par le péché originel.

Dans le jardin d'Eden, le monde corporel et spirituel était en harmonie avec Dieu et sa grâce était l'ordinaire de la vie avec Lui. Il n'y avait pas besoin de « *miracles* » qui constituent des ouvertures dans ce monde que nous ne contrôlons plus à cause du péché. Dans la communion avec Dieu, tout nous était donné pour que nous développions ce monde en harmonie avec Dieu.

Enyo écrit : « *Mais puisque l'Homme s'est séparé de Dieu, puisqu'il l'a refusé, il s'est séparé par la même occasion de cette grâce qui le protégeait de la souffrance et de la mort. Mais alors pourquoi toute personne qui ne refuse pas Dieu et qui est unie à Lui (comme Jésus, par exemple), n'est pas préservée de la souffrance, du mal et de la mort ?* »

Mais, elle l'est déjà dans le Christ ! C'est bien cela le salut que la mort et la résurrection du Christ offre à tous les hommes.

Mais, notre cœur est encore fort loin d'être celui d'une « *personne qui ne refuse pas Dieu* ». Hélas, nous constatons tous les jours que le péché est encore présent dans nos vies et que le salut est encore en route pour se réaliser pleinement.

Rappelons-nous l'Évangile, avec modestie : si nous avions la foi comme la plus petite des graines, nous dirions à une montagne de se déplacer et elle le ferait.

Ne sous-estimons pas la profondeur de la blessure du péché en nous-mêmes. Il reste un chemin à parcourir par la foi pour atteindre la plénitude du retour dans l'harmonie.

Enyo écrit : « *Dans le cas où il n'y aurait pas eu de péché originel, il n'y aurait pas eu de mort. Mais comme cette évolution vers le Royaume de Dieu se fait dans le temps, les Hommes, qui n'auraient pas été soumis au pouvoir de la mort, se seraient "accumulés" sur la Terre, au fil des années, et il n'y aurait plus eu de place ! Il aurait donc fallu "faire le ménage" (je ne trouve pas d'autres expressions pour l'instant). Ma troisième question, que je reformule ici est donc : comment se serait fait ce "ménage" ? Avec le péché originel, il se fait "grâce" à la mort.* »

Ce sont de belles questions, mais elles sont enfermées dans le temps et dans l'espace. Ce sont des questions de notre tout petit cerveau terrestre.

Pourtant, nous savons déjà, par ce petit cerveau, qu'il est impossible de mettre une limite au temps ou à l'espace que nous essayons de mesurer. Si nous mettons un début : nous percevons un avant. Si nous mettons une fin, qui y a-t-il après ?

Nous savons qu'en Dieu, il n'y a pas de limites ni de temps, ni d'espace. La notion d'accumulation dans le temps et dans l'espace n'a donc pas d'objet.

Méfions-nous de nos perceptions présentes. Imaginerions-nous la musique de Mozart, si nous avions toujours été sourds ?

Enyo écrit : « *En fait, où il est-il écrit dans la Bible que la Création n'est pas encore achevée ? (comme l'a dit Benoît XVI : "la Création n'est pas encore achevée..."). La Genèse semble nous dire qu'au contraire, la Création est achevée : Dieu "se repose" une fois qu'il a fini.* »

Vous avez raison d'observer un achèvement que le récit biblique indique lui-même et aussi que ce qui est achevé n'est pas statique. Il reste, en effet, un développement confié aux créatures elles-mêmes et, particulièrement, à l'humain chargé de dominer tous les autres êtres de la création.

Rien ne permet, pour autant, de penser que Dieu cesse d'intervenir. Bien au contraire, puisqu'il s'est fait homme et nous fait bénéficier sans cesse de ses bienfaits. Il nous invite en toutes choses à agir en communion avec Lui.

Dans l'épître aux Romains, St Paul nous dit que « *la création tout entière crie sa souffrance, elle passe par les douleurs d'un enfantement qui dure encore* » (Rm 8, 22).

L'image est très juste : l'enfant est conçu et en ce sens la création est achevée, mais l'enfant est encore en gestation et l'achèvement n'est accompli pleinement qu'à la naissance.

La phase de gestation confiée à l'homme aurait dû le conduire à une naissance dans l'harmonie avec Dieu, mais...

Il faut toujours rappeler que ce sont des mesures de notre cerveau bien terrestre. La perception spirituelle est tout autre.

Enyo écrit : « *dans la Genèse, il est dit que dans la Création, "tout est très bon". Mais tout le monde conviendra que les tremblements de terres, les cyclones, les tsunamis, les malformations, les mutations génétiques... tout cela semble inscrit dans les lois de la Nature, depuis le début (avant l'apparition de l'Homme). Cela est-il aussi la conséquence du péché originel ? Ou alors était-ce prévu ? (Dans ce cas, "tout n'aurait pas été bon")* »

Il me semble que ce qu'il y a de mieux pour comprendre, c'est encore et toujours de regarder le Christ.

La tempête est-elle un mal lorsqu'elle peut être arrêtée immédiatement ?

Le handicap est-il un mal si la guérison immédiate est possible ?

La présence d'un virus ou d'une bactérie est-elle un mal, si l'harmonie peut immédiatement être rétablie ?

Où est le problème de la mort physique qui renouvelle toutes choses si on peut l'empêcher ou la dépasser autant que nécessaire ?

Posez-vous la question pour chaque souffrance.

Ce ne sont pas les lois de la nature qui causent les catastrophes ou les malformations, c'est seulement parce qu'elles fonctionnent de manière incomplète. Si l'on retire l'arrivée de l'électricité dans un appareil de gestion d'un ensemble, faut-il s'étonner de ses perturbations ?

Les lois de la nature ont été créées en harmonie avec la vie spirituelle, avec Dieu. Le péché originel a privé la nature elle-même de toute l'organisation et de la vie que l'homme devait y mettre.

Les lois de la nature sont actuellement amputées du rôle majeur que l'homme devait y tenir.

Comment imaginer l'harmonie du monde créé, si les lois de la nature incluaient la puissance spirituelle que l'homme aurait dû y apporter en communion avec Dieu ?

Nous n'avons qu'une seule voie : regarder le Christ. Nous rappeler que si nous avons la foi comme la plus petite des graines, nous pourrions déplacer des montagnes.

La main de Dieu ne cesse d'être tendue vers nous, mais nous sommes si peu capables de la saisir.

La lumière, c'est ce qui nous permet de voir ce qui est, voir avec le cœur ce qui est dans les cieux, voir avec l'intelligence ce qui est à comprendre, voir avec les yeux ce qui est matériel.

Le Christ est notre lumière. Au premier jour de la création, c'est Lui qui vient d'abord. Fils éternel de Dieu, il devient aussi le premier-né de toute créature. Au commencement, il se crée lui-même lumière.

Il se fait grand luminaire dans les cieux pour éclairer en plein jour la réalité spirituelle des cieux. Le soleil qui nous éclaire sur cette terre nous est donné comme un signe créé pour nous aider à accueillir la vraie lumière.

Il se fait aussi petit luminaire au milieu de la nuit où le péché peut maintenir la création toute entière. Il se fait homme au milieu des ténèbres. Dans la nuit de ce monde, il reste ce petit luminaire qui éclaire au milieu de la nuit, par son corps qu'est l'Église et dans l'Eucharistie.

Lors de la présentation de Jésus nouveau-né au temple, que nous célébrons le 2 février, Syméon le proclama « *Lumière pour éclairer les nations* » (Lc 2,32). Jésus est la lumière qui luit dans les ténèbres (Jn 1,5), la véritable lumière qui éclaire tout homme (Jn 1,9), le soleil levant qui nous visite d'en haut pour éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort pour diriger leurs pas dans le chemin de la paix (Lc 1,78-79).

Et cette lumière s'est faite chair et a habité parmi nous (Jn 1,14).

Au commencement, la lumière était la vie et cette vie était dans la Parole, par laquelle toutes choses ont été faites. Cette Parole était avec Dieu et cette Parole était Dieu (Jn 1,1-4). Il en était ainsi de toute éternité.

Dieu est lumière (1 Jn 1,5).

Par Sa parole, qui est vie et lumière de toute éternité, Dieu a fait advenir une lumière pour la création toute entière, avant même de créer les cieux et la terre.

Au commencement, dans la sainte trinité éternelle du Père, du Fils et de l'Esprit, l'Esprit Saint planait sur les eaux, matrice de toute vie, image du Père qui engendre et du Fils engendré de toute éternité, et Dieu dit le premier jour : Que la lumière soit, et la lumière fut (Gn 1,2-3).

Et cette lumière est ainsi devenue le premier-né de toute la création (Col 1,15).

La lumière du premier jour, c'est déjà une première Incarnation du Christ, c'est déjà le Christ à l'œuvre pour créer le monde.

C'est par et avec cette véritable lumière que toute autre lumière a été créée. C'est à image de cette véritable lumière que Dieu a créé le soleil pour éclairer la terre. Et ce soleil est devenu un symbole de la vraie lumière.

Le 2 février, avec Syméon et toute l'Église, nous reconnaissons le Christ comme la vraie lumière pour éclairer tout homme et nous le proclamons à la face du monde. Cette lumière nous révèle le chemin, la vérité et la vie. Le Christ.

Tout comme Saint Paul trouvant l'occasion d'annoncer le Christ en découvrant un autel païen voué à un dieu inconnu (Ac 17,23), le Pape Gélase trouva, dans une vieille fête païenne qui célébrait jadis l'allongement des journées et de la clarté du jour, une bonne occasion de lui substituer une fête chrétienne de la présentation de Jésus au Temple et de sa manifestation comme lumière des nations par le prophète Syméon.

Comme signe de cette fête, le Pape Gélase distribua dans les rues de Rome des crêpes, dont la couleur et la forme évoquent le soleil qui nous éclaire, symbole du Christ qui nous éclaire. Et les chandelles qu'on allume dans l'obscurité devinrent aussi un signe pour manifester le Christ qui luit dans les ténèbres.

6. L'Esprit qui vient du Père et du Fils

Selon les musulmans, le paraclet annoncé par Jésus pour révéler la vérité serait Mahomet qui est un homme qui a vécu et est mort six siècles plus tard. Rien n'explique un délai de six cents ans.

Aucun homme, pas davantage Mahomet qu'aucun autre, ne peut être Celui qui conduit vers la vérité.

Aujourd'hui encore, ce n'est pas par notre seul cerveau que nous pouvons espérer connaître et comprendre la vérité. La connaissance promise par Jésus est spirituelle, divine.

Il y a certainement de bonnes choses dans les paroles de Mahomet, mais vous ne pouvez le mettre au même niveau que le Livre de la Parole de Dieu dont il parle lui-même. Mahomet est un interprète, un commentateur de la Parole, faillible comme tout homme.

Seule la Parole de Dieu elle-même est infaillible. Cette Parole s'est faite chair, elle est venue parmi nous : c'est Jésus dont même les Musulmans reconnaissent qu'il est le Messie attendu et qu'il est davantage que tout autre humain, né miraculeusement de la Vierge Marie.

Les musulmans affirment que Dieu n'aurait jamais été un homme. Qui êtes-vous pour prétendre pouvoir ainsi limiter la grandeur de Dieu ? Comment pouvez-vous prétendre que Dieu, l'infiniment grand, l'infiniment puissant, puisse être incapable de quelque chose ? Ne trouvez-vous pas vous-même sacrilège, de votre point de vue musulman, de prétendre que Dieu serait incapable de faire quelque chose, de faire ce choix incroyable de devenir un homme ?

N'oubliez pas que l'humain a été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu ! Puisque nous sommes créés semblables à Dieu, Dieu peut certainement se faire semblable à nous.

Comme Dieu a choisi de se faire homme, Marie a été la mère de Jésus, Dieu fait homme. En ce sens, elle est devenue la mère de Dieu et le reste à jamais. Il est évident que Marie n'est pas une déesse qui aurait enfanté Dieu dans l'éternité.

Comment Dieu qui est unique a-t-il pu devenir un homme ?

Mais tout simplement parce que Dieu est si infiniment plus grand que nous, qu'il ne peut pas être réduit à un individu isolé, à l'image d'un individu humain. Dieu est plus qu'un simple individu. Plus grand ! En réduisant Dieu à un individu, le Musulman, comme le Juif ou le Témoin de Jéhovah, oublie que Dieu est plus grand, est davantage comme l'a découvert le patriarche Abraham, près du chêne de Mambré, lorsqu'il a vu arriver trois individus divins mais n'a adoré en eux qu'un seul Dieu.

Certes, nul ne peut voir Dieu dans tout son immensité, mais qui peut prétendre que Dieu n'est pas capable, pas assez grand, pour se montrer, pour se révéler comme Il le veut ?

Ce que le Christ et l'Esprit Saint nous ont révélé pleinement, c'est que la vie, reçue du Créateur, est amour. Il n'y a pas de vraie vie sans amour. La vie de Dieu, en Dieu, est amour. C'est cette vie d'amour qui nous est donnée. Dieu lui-même est l'amour et la vie. Et l'amour c'est plus qu'un individu, c'est nécessairement une communion de plusieurs.

C'est pourquoi la foi chrétienne proclame avec force la trinité du Dieu Unique. Il est Père, Fils et Esprit Saint vivant en communion de toute éternité d'une vie d'amour et c'est cette vie qu'il nous offre de partager éternellement en Dieu.

Vous avez raison de dire qu'il faut lire la Parole de Dieu avec le cœur, mais le cœur doit être éclairé par celui que Jésus a promis pour révéler la vérité toute entière : l'Esprit Saint.

Lui seul est le Paraclet promis.

C'est l'Esprit Saint qui conduit tout homme vers la vérité et non un homme, quel qu'il soit.

C'est en esprit que la vérité peut être accueillie et même Jésus ne pouvait y conduire pleinement par sa seule humanité terrestre. Il fallait et il faut toujours que l'homme laisse agir l'Esprit Saint.

L'Église a reçu l'Esprit Saint promis dès la Pentecôte, dix jours après l'ascension de Jésus, moins de deux mois après sa mort et sa résurrection.

Mahomet, hélas, n'a pas compris la divinité du Christ et de l'Esprit Saint, n'a pas compris que le Dieu unique est plus grand qu'un individu, que le Dieu unique est lui-même amour, que sa vie est amour de toute éternité, et qu'il est donc davantage qu'un individu seul car l'amour implique, pour être, une communion de plusieurs.

Voyez que cette foi de l'Église dure depuis deux mille ans !

Mais, il faut, en effet, être attentif aux limites des mots. En fait, n'oublions jamais que Dieu est autre que ce que nos pauvres mots peuvent en dire.

Donc, pour le mot « engendrer », vous avez raison de constater qu'il est inapplicable à la Trinité dans le sens où vous le comprenez comme étant équivalent seulement à « donner naissance à un enfant mâle par un père ».

Dans le sens catholique retenu par le Credo, « engendrer » reprend certes le sens du lien d'un Père à un Fils, mais aussi le sens – sans équivalent dans notre réalité terrestre – de « *incrée* ».

C'est pourquoi, le Credo dit du Christ qu'il est « *engendré, non pas créé* ».

Pour bien comprendre un point de vue différent du sien (cela vaut pour tous), il est nécessaire de comprendre d'abord le sens des mots pour l'autre. Il ne faut pas renoncer ni à vos interprétations, ni à vos compréhensions, mais seulement faire sans cesse des efforts pour mieux comprendre le sens des mots pour vous et pour ceux qui pensent autrement.

Pour la foi chrétienne, il est bien certain que jamais, absolument jamais, Dieu n'a existé sans le Fils. Il n'y a jamais eu le Père sans le Fils. De même qu'il n'y a jamais eu de Père et de Fils sans l'Esprit Saint. Ils sont présents ensemble de manière indivisible de toute éternité. C'est en cela qu'il n'y a qu'un seul Dieu et que Dieu est unique.

Il n'y a pas un dieu des chrétiens et un dieu des musulmans. Il n'y a qu'un seul Dieu et des hommes qui le cherchent et lui donnent des noms différents. Des hommes qui comprennent de manière différente « *qui* » est Dieu.

Les musulmans savent que Dieu est infiniment grand. Les chrétiens comprennent que Dieu est beaucoup plus grand qu'un individu tout seul.

Pour comprendre un peu mieux ce que pensent les chrétiens quand ils utilisent le mot « *engendré* » ou qu'ils parlent de la Trinité, vous pouvez penser à l'image d'une source.

Dieu est comme une source. Une et indivisible, mais dans une source il y a un rocher et de l'eau qui coule. Le Christ est « *engendré* » de toute éternité par le Père comme l'eau (le Fils de Dieu) est « *engendrée* » par le rocher (le Père) et par la présence d'une pente (l'Esprit Saint) qui permet l'écoulement. C'est du rocher (le Père) que sort l'eau (le Fils) par l'effet d'une pente (l'Esprit Saint) qui fait s'écouler l'eau du rocher.

La source est une, mais elle est indivisiblement rocher, eau et écoulement.

Bien sûr, Dieu est bien davantage encore car, ce qui est essentiel dans la révélation de l'Évangile c'est que Dieu est amour, qu'il vit d'amour de toute éternité. La vie de Dieu est amour. C'est pour cela que Dieu, qui est infiniment grand et bon, ne peut pas être réduit à un individu « *seul* » car, dans ce cas, Dieu ne pourrait pas aimer. En effet, il faut un autre qu'un individu seul pour aimer.

Or, Dieu aime. Dieu est amour. Et notre vie y trouve sa source.

En Dieu, l'amour est de toute éternité. Même si ce ne sont que des mots humains limités, c'est parce qu'il est amour qu'il s'est révélé « *Père, Fils et Esprit Saint* », une « *pluralité* » nécessaire pour comprendre qu'il est amour.

Mais, vous avez bien raison de rappeler et de comprendre qu'il y a un seul Dieu et que Dieu est unique. N'oubliez pas qu'il est grand, beaucoup plus grand qu'un individu.

Perlum Pimpum écrit : « *Dieu n'est aucunement nécessité à nous créer, ou à nous sauver du borbier du péché : c'est librement qu'il nous a créés et nous sauve, et ceci est de foi. C'est tout aussi librement qu'il se refuse à ceux qui se détournent de lui. C'est enfin tout aussi librement que Dieu châtie les rebelles morts en état d'impénitence finale ; ceci encore est une vérité de foi.*

Nier que Dieu veuille châtier les fils de perdition, c'est affirmer que la volonté divine est nécessitée à ne pas vouloir châtier. C'est affirmer qu'à raison même de l'Amour qu'est Dieu, Dieu ne pourrait librement vouloir punir, étant nécessitée à ne pas vouloir punir. Bref, c'est nier la Liberté de Dieu sur ses créatures. Et ceci est une hérésie. »

Rappeler des vérités ne permet jamais d'oublier le langage utilisé pour le faire, ni les limites de ce langage.

Ce qui demeure, c'est que l'amour est premier parce que Dieu est amour.

On y oppose parfois les mentions bibliques d'un Dieu « *vengeur* » qui rejoignent tout ce que la Bible puis la Tradition ont exprimé en des termes judiciaires (juge, justice, châtement, etc.) soit en ce qui concerne les fins dernières (enfer, purgatoire), soit par rapport aux épreuves subies sur la terre.

Les mots en cause me semblent particulièrement chargés de possibles malentendus et contresens.

Un jugement, un refus (un rejet) ou un châtement (une punition) sont autant de mots humains qui se réfèrent à des significations cérébrales humaines inévitablement imprécises lorsqu'elles nous parlent de Dieu et que chacun ressent selon l'expérience et la compréhension de ce que sont les réalités humaines qu'elles évoquent. Mais, le sens de ces mots ne peut jamais cesser de se comprendre selon l'amour libre de Dieu qui est éternel.

Vous avez raison de tenir fermement l'enseignement de l'Église et la Tradition des Pères sur laquelle elle se fonde, mais, attention de ne pas en déduire trop vite des appréciations négatives de ceux qui s'expriment avec des points de vue différents sur les mots en cause.

Tout ne se comprend pas uniquement du point de vue judiciaire du droit pénal humain.

Un jugement, ce n'est pas seulement un concept qui se réfère à une condamnation à une mesure répressive pénible à subir par quelqu'un qui l'a mérité par une faute.

Un jugement, c'est aussi, plus simplement, un constat, une révélation de ce qui est, de ce qui est vrai.

Un jugement de Dieu ne résulte pas nécessairement d'une volonté distincte par laquelle Dieu pourrait librement décider blanc ou noir. Dieu est amour et tout ce qu'il fait ne peut être que conforme à Lui-même. Dieu ne peut pas faire le mal car Il est le bien. Ce n'est pas un manque de liberté ou de capacité. C'est simplement Sa réalité.

De même, un rejet ou un refus, ce n'est pas seulement ou nécessairement une haine volontaire du mauvais, mais ce peut être aussi, plus simplement, la réaction à une incompatibilité entre deux réalités opposées, un effet d'un constat d'incompatibilité (un jugement). La vie d'amour de Dieu est

incompatible avec le mal car Dieu est le bien, Dieu est amour. Il ne peut que refuser ou rejeter ce qui est incompatible avec cet amour éternel. Ce n'est pas un manque de liberté ou de capacité. C'est simplement Sa réalité.

De même encore, une punition, ce n'est pas seulement ou nécessairement un mal infligé qui pourrait ne pas être pour venger un acte mauvais, mais c'est aussi parfois, plus simplement, soit une mesure qui permet un plus grand bien, soit un effet causé par le mal qui est puni et inhérent à ce mal.

Dès le péché originel, nous pouvons retrouver dans le récit biblique toutes ces nuances fondamentales.

La vie de Dieu qu'il nous a partagée par le souffle Créateur, comme un Père, est amour et cet amour ne se vit que dans une connaissance partagée, une communion. Celui qui prétend se saisir et manger la connaissance pour la mettre en lui-même, pour en être seul maître par son libre-examen individuel, meurt. Ce n'est pas une sanction répressive pour nous priver de la connaissance ou pour nous empêcher de faire un choix libre. C'est un avertissement d'une réalité : sans la communion d'amour à laquelle Dieu nous invite, c'est la mort.

Perlum Pimpum écrit : *« À ce sujet, les mots sont tout sauf imprécis. Je ne peux ici que m'opposer à vous. Car s'il est vrai que nous ne pouvons pas comprendre Dieu, trop suréminent à nos intelligences, nous pouvons l'appréhender (saisir adéquatement par la raison ceux des aspects de son Mystère que nous pouvons connaître par la raison naturelle ou par la raison surélevée par la foi) ».*

Je n'ai pas l'impression d'une opposition entre nous à cet égard car la précision nuancée que vous apportez me semble juste sauf que vous reportez l'imprécision dans le mot « *appréhender* ».

Mais, attention de ne pas absolutiser un point de vue humain, ni d'ignorer l'imprécision inhérente au langage humain.

Perlum Pimpum écrit : *« la preuve que Dieu nous aime est qu'il nous créé pour que nous aimions Dieu Mais il n'en va pas de l'amour de Dieu pour Dieu comme de l'amour de Dieu pour l'homme. Le premier est un amour nécessaire, un acte de volonté naturelle. Le second est un amour libre, un acte divin de volonté libre. La volonté divine absolument simple veut naturellement Dieu et librement tout le reste. Dieu n'est aucunement nécessité à nous créer ; et donc pas davantage à nous sauver. Si la Miséricorde de Dieu nous est toujours offerte ici-bas, si aujourd'hui est le temps de la Miséricorde, viendra un Jour qui sera le temps du Jugement.*

Dieu s'aimant souverainement, tout refus de l'aimer comme notre fin dernière absolue, tout acte libre par lequel nous nous détournons de Lui pour nous préférer nous-mêmes, est du fait même affirmation que Dieu n'est pas si aimable qu'on ne puisse lui préférer autre chose, ce qui est une offense à l'Amour de Dieu pour Dieu. Et parce que Dieu s'aime souverainement, ceux qui seront trouvés à leur mort en état d'impénitence finale, Dieu les damnera. Ce non en négation de son Amour, mais à raison même de son Amour, qui est Amour de Dieu pour Dieu.

Car une fois encore, puisque manifestement cette vérité a du mal à passer : toute haine (tout rejet) se fonde sur l'amour. »

Vous dites ici des réalités profondes mais avec une lecture judiciaire par rapport à laquelle j'ai voulu attirer votre attention sur des nuances importantes.

Perlum Pimpum écrit : *« toute la théologie démontre que cet Amour qu'est Dieu est un Amour de Dieu pour Dieu, souverainement aimé par Dieu s'aimant souverainement parce qu'il est souverainement aimable. L'amour de Dieu pour nous n'est qu'en corrélat de l'amour de Dieu pour Dieu. Dieu s'aimant souverainement veut souverainement être aimé. »*

Il me semble qu'ici votre résumé peut mettre mal à l'aise.

Parce qu'une nuance essentielle me semble y manquer.

L'amour de Dieu pour Dieu ne se comprend et ne se révèle que dans la contemplation de l'amour en Dieu du Père, du Fils et de l'Esprit Saint.

C'est parce qu'il y a une communion éternelle d'amour entre des personnes distinctes en un seul Dieu qu'il y a réellement en Dieu même de l'amour pour un autre que soi. Du Père pour le Fils par l'Esprit et réciproquement.

S'aimer seulement soi-même sans aimer un autre que soi-même, ce n'est pas de l'amour. À cet égard, l'expression de « *Dieu qui aime Dieu* » me semble suggérer maladroitement que Dieu pourrait être considéré à tort comme un individu humain solitaire qui s'aimerait « *Lui-même* » dans une solitude éternelle avant la création, ce qui ne serait pas de l'amour.

Dieu est amour parce que de toute éternité il y a en Dieu une vie d'amour entre des personnes distinctes autres mais unies infiniment dans une communion et une harmonie parfaites. C'est dans cette communion éternelle d'amour que Dieu invite chacun des humains qu'il a créés.

Si, avant de créer, Dieu avait été une solitude, il faudrait en déduire que cette solitude éternelle serait la perfection, et Dieu n'aurait jamais créé un autre que Lui-même en contradiction avec la perfection de sa supposée solitude. Mais, ce n'est pas la réalité révélée par l'Évangile. Dieu est, de toute éternité, une communion d'amour du Père, du Fils et de l'Esprit Saint. Ils s'aiment l'un l'autre de toute éternité et c'est parce qu'il y a de l'« *autre* » en Dieu de toute éternité, que cette perfection divine peut librement créer un autre que Dieu, peut nous créer, peut partager cet amour éternel avec une infinité d'autres sans renier la perfection éternelle de Dieu.

Mais, l'amour ne se force pas et c'est à nous de l'accueillir, de le choisir librement.

Perlum Pimpum écrit : « *Sur l'imprécision des mots.*

La distinction entre appréhender et comprendre est toute entière dans le fait que pour comprendre Dieu il faudrait le voir, ce qui est réservé à la vision béatifique, et encore qu'en le voyant, on puisse le dire avec un verbe qui l'exprime pleinement, ce qui n'appartient qu'à Dieu »

Voilà qui me paraît juste et je ne veux rien dire de plus en utilisant le mot « *imprécis* ».

Vous relevez avec pertinence que notre intelligence créée nous permet de connaître Dieu dans une certaine mesure et toute la valeur de nos mots pour l'exprimer avec justesse au point que Dieu lui-même utilise nos mots humains pour nous donner Sa Parole.

Merci pour cette très belle citation : « *Lorsque la raison, éclairée par la foi, cherche avec soin, piété et modération, elle arrive par le don de Dieu à une certaine intelligence très fructueuse des mystères, soit grâce à l'analogie avec les choses qu'elle connaît naturellement, soit grâce aux liens qui relient les mystères entre eux et avec la fin dernière de l'homme ; jamais toutefois elle n'est rendue capable de les pénétrer de la même manière que les vérités qui constituent son objet propre. Car les mystères divins, par leur nature même, dépassent tellement l'intelligence créée que, même transmis par la Révélation et reçus par la foi, ils demeurent encore recouverts du voile de la foi, et comme enveloppés dans une certaine obscurité, aussi longtemps que, dans cette vie mortelle, nous cheminons loin du Seigneur, car c'est dans la foi que nous marchons et non dans la vision.* » (Concile Œcuménique de Vatican I, Constitution Dei Filius, chapitre 4).

Perlum Pimpum écrit : « *Je dis que Dieu est Amour, que cet amour ...est un amour absolu et nécessaire, tandis que son amour pour nous est libre. Sa perfection absolue ... est libre à l'égard du créé.*

Ce qui s'oppose à ce qui est aimé est détesté dans la mesure même où il s'y oppose, et rejeté en conséquence

Et pour finir, oui, l'amour ne se force pas... C'est librement que nous avons à y répondre, dans un acte de volonté-libre, acte de charité théologique.

L'amour divin est une perfection absolue.

Dire que les Trois personnes s'aiment, c'est dire qu'elles sont chacune Dieu. Il n'y a pas trois amours, mais un seul, au fondement des trois personnes, par lequel et en lequel elles s'aiment, parce qu'elles le sont. »

Voilà qui me semble, autant que possible, aussi « précis » que juste.

Je ne peux, hélas, en dire autant de quelques autres de vos réflexions que je reprends ci-après.

Perlum Pimpum écrit : *« La question des trois hypostases est hors-sujet, puisque l'Amour de Dieu pour Dieu est leur perfection commune, le fondement absolu des trois corrélatifs incommunicablement opposés qu'ils sont distinctement chacun »*

Qu'il y ait une personne ou trois personnes divines ne change strictement rien à la perfection souverainement aimable et aimée et aimante qu'elles sont chacune : ça ne change rien à l'Amour ! Ce précisément parce que les relations distinctives des personnes n'ajoutent aucune perfection à leur fondement commun. Dieu le Père n'est pas autre chose que Dieu le Fils ou que Dieu le Saint-Esprit : les Trois sont Un seul Dieu absolument simple.

Que Dieu soit solitude hypostatique ou communion d'hypostases, sa perfection absolue est inchangée. Pour qu'existe l'Amour il suffit qu'une chose soit suffisamment aimable pour être aimée »

Je ne peux que contester ces affirmations. Je crois que la Trinité est inhérente à l'amour de Dieu, à la vie d'amour de Dieu qu'il nous offre en partage, à Sa perfection à tous égards.

Dire que cette réalité révélée ne « change strictement rien » heurte ma foi. Elle me paraît, au contraire, la « clé de voûte » de l'amour de Dieu à notre égard, de notre création et de notre vocation éternelle.

Les subtilités pointues des théologiens ont toute leur importance, mais toute la difficulté est de les faire atterrir dans un langage compréhensible pour le grand nombre.

Vous utilisez de nombreux mots et expressions trop obscurs et *imprécis* qui renvoient à des controverses de spécialistes peu accessibles à ceux qui ne maîtrisent pas le sens donné aux mots et expressions utilisés.

À la lecture des « relatifs incommunicablement opposés », d'une « relation substantielle incommunicable », la « subsistence », la « spiration active », la « relation incommunicable a-perfective », la « raison propre a-perfective de relation », la « relation incommunicablement opposée (aux relations corrélatives) » et « en conséquence de quoi chaque relatif n'est incommunicable qu'opposé aux deux autres », l'obscurité est trop profonde pour être sûr du sens précis que vous donnez aux mots.

Mais, lorsque vous concluez que « Bref, en un mot comme en cent, l'Amour divin n'est pas une relation mais une perfection absolue commune aux trois personnes », impossible de vous suivre pour déduire avec vous que la perfection absolue commune aux trois personnes impliquerait que l'Amour divin « n'est pas une relation ».

Car, selon le sens commun, la communion d'amour au sein de la Trinité est bien une relation d'amour.

Perlum Pimpum écrit : « Bref, selon le sens commun :

(1) La communion d'amour des trois personnes divines signifie qu'elles sont chacune l'amour, le même amour, lequel est au fondement des relations qu'elles sont et par lesquelles elles se distinguent.

(2) Les relations d'amour que sont les personnes sont des relations fondées sur l'amour, perfection absolue commune aux Trois. »

Voilà un excellent résumé que je peux partager sans réserve ! Merci pour vos efforts et votre persévérance à avancer malgré et à travers les difficultés.

Ad@m écrit « *Comment êtes-vous sûrs que votre religion est la vraie et pas le judaïsme ou l'islam par exemple ?* »

Vous posez une très bonne question !

L'Évangile ne propose pas des preuves abstraites, mais la rencontre d'une personne.

Suivre le Christ, c'est un peu comme se marier. C'est une affaire d'amour et de conviction du cœur, et pas seulement de preuves pour le cerveau ou la raison même s'ils participent pleinement à tout vrai engagement humain.

Dans l'Évangile, tout est amour, c'est pourquoi Dieu lui-même se présente à nous comme vivant d'amour de toute éternité. Il est lui-même une communion d'amour de personnes, d'un Père, d'un Fils et d'un Esprit Saint.

Une communion d'amour qui s'ouvre au-delà d'elle-même pour nous inviter à la partager.

Dieu se révèle Père Créateur et Tout-Puissant, ce que le Judaïsme et l'Islam ont compris, mais Dieu se révèle aussi dans l'Évangile un Fils éternel qui se fait semblable à nous pour que nous puissions être semblables à lui et qui a franchi la mort par sa résurrection pour que nous puissions vivre éternellement en Dieu, et Dieu se révèle encore Esprit Saint pour que le souffle d'amour qui vit dans la communion de Dieu de toute éternité puisse vivre en nous et nous unir à lui.

En lisant les Évangiles, votre cœur peut s'ouvrir à une rencontre d'amour qu'aucune autre religion ne propose et découvrir des preuves irréfutables pour le cœur que le cerveau ne peut comprendre seul.

2) L'Incarnation

7. L'intervention de Dieu dans l'histoire

Invité écrit : « *À titre personnel, je ne crois pas que Dieu se soit un jour donné un peuple ni-même établi une quelconque alliance avec des hommes. Pour moi, l'Ancien Testament est une œuvre de réflexion et non le fruit d'une quelconque révélation divine.* »

Vous avez pleinement raison de dire qu'il s'agit d'une œuvre humaine de réflexion, mais il est dommage que vous ne perceviez pas qu'il s'agit en même temps aussi d'une œuvre divine.

Comme le Christ, l'Écriture sainte est 100 % humaine et 100% divine. C'est notre foi de croire que Dieu, qui a tout créé, peut s'unir pleinement au créé. Nous le proclamons encore dans chaque Eucharistie où ce qui est 100 % du pain devient 100 %, réellement et concrètement, le corps du Christ.

Vous ne croyez pas davantage qu'il y a un peuple de Dieu, ni que Dieu puisse faire alliance avec des hommes.

Et pourtant, Dieu ne cesse de tendre la main et de révéler sa présence auprès d'humains qui le reconnaissent et l'aiment. Il a suscité un peuple hébreu pour se révéler parmi les humains. Puis, il s'est fait Lui-même homme parmi les hommes et s'est fait un corps qu'est l'Église.

De tous temps, il offre à l'humanité une alliance d'amour révélée à Abraham et au peuple d'Israël puis par le Christ qui a étendu cette alliance de manière universelle.

Invité écrit : « *Mais Dieu n'intervient pas dans l'histoire pour punir les hommes, les rédacteurs bibliques pour qui l'exil a été un choc ont cherché à en expliquer et justifier les raisons et ont donc procédé une relecture de leur histoire.* »

Ici encore, vous avez raison de constater que les scribes après l'exil ont « *procédé une relecture de leur histoire* », mais vous persistez dans une approche simplifiée où vous ne percevez pas qu'un travail à une époque est toujours, en même temps, un mélange avec ce qui vient du passé.

Au fil des traductions et des copies d'un mélange de traditions orales et écrites, chaque génération retravaille les récits qui proviennent des générations précédentes.

Vous vous effrayez du mot « *punir* » parce que vous vivez au XXI^{ème} siècle. Probablement avez-vous la même difficulté avec la « *crainte* », la « *colère* » ou le « *jugement* » de Dieu.

À chaque époque, Dieu parle à travers la réflexion d'un humain qui écrit dans le contexte et selon le langage de son époque.

Pour se révéler, Dieu vient parler le langage des humains de chaque époque, se manifester dans les pensées qui sont les leurs dans leur contexte historique.

Oui, Dieu « *intervient pour punir* ». Mais, ne vous enfermez pas dans votre compréhension actuelle des mots, c'est toujours pour aider l'humanité là où elle en est.

Toujours avec amour et pour sauver l'homme, en respectant infiniment sa liberté sans laquelle il ne pourrait partager éternellement la vie d'amour de Dieu.

Invité écrit : « *De même, Dieu n'a-t-il jamais libéré un peuple d'une supposée servitude pendant quatre siècles pour le conduire vers une terre qu'il lui donne en héritage* »

Mais si ! Vous exprimez simplement ici encore votre opinion contraire à la foi de l'Église.

Dieu a toujours marché avec les humains qu'il a créés. Il a toujours été présent et actif.

Invité écrit : « *L'imagination des rédacteurs bibliques, dans leur relecture de l'histoire, a été tellement débordante, qu'ils en ont écrit même une nouvelle. Qui remonte même jusqu'à l'origine de la Création... où on croyait alors que l'homme avait été présent dès le commencement.* »

Nous y voici !

On en revient toujours à la création, pierre d'angle de la compréhension de l'Ancien Testament (et aussi du Nouveau, bien sûr).

Si vous ne croyez pas à une création de l'humanité dans l'histoire réelle, vous ne pouvez, en effet, que penser l'histoire du monde comme celle d'une longue évolution progressive sans Dieu et l'histoire biblique avant l'exil ne vous paraît qu'une invention inspirée, au cours de cette évolution, par le contexte de l'exil à Babylone.

Les opinions des chrétiens sont diverses quant à la création de l'humanité. Pour beaucoup c'est un mystère complet, pour d'autres c'est un événement sans lien biologique avec le passé (Adam et Ève créés instantanément adultes sans père ni mère biologiques), pour d'autres encore (c'est ma conviction) c'est un événement similaire à celui de l'Incarnation du Christ dans une continuité biologique (un être nouveau, corporel et spirituel est conçu par une action de l'Esprit Saint avec un corps qui provient de l'évolution biologique).

Façonnés par un souffle spirituel de l'Esprit Saint avec un corps (produit par l'évolution), nous sommes des êtres absolument nouveaux et autres dans le monde physique. Avec une nature unique mais double car corporelle et spirituelle.

Mais, parce que chaque humain est spirituel en ce qu'il procède directement d'un souffle Créateur spécifique de Dieu, le corps physique de notre nature qui fait exister chacun de nous peut prendre d'autres formes de sorte que notre existence ne dépend pas de la mort physique du corps qui est le nôtre en ce monde physique où tout se renouvelle sans cesse. La mort de notre corps physique n'empêche pas notre âme (notre être, le moi) de subsister et de retrouver son propre corps, à nul autre pareil, dans une forme ou une réalité autre.

Sans la création, l'humain ne peut vous paraître qu'un animal parmi les autres que ne distinguent que des caractéristiques de son cerveau.

L'Évangile vous invite à découvrir, par le Christ, que les humains descendants d'un premier couple (Adam et Ève) sont « autres » avec une capacité de subsister éternellement et de partager la vie d'amour de Dieu.

Dès leur création, Dieu n'a cessé de marcher avec leur descendance pour se révéler aux humains de toutes sortes de manières et ce fut une vraie histoire concrète dont l'essentiel, que nous relate d'Ancien Testament, a été transmis de génération en génération sans interruption.

Noé, Abraham et Moïse ont existé dans l'histoire concrète.

Mais, le récit que nous en connaissons a été écrit au cours de cette histoire et transmis par une tradition extrêmement complexe, même si elle a finalement abouti à une version qui s'est fixée en hébreu et qui continue à porter les marques profondes de l'époque de l'exil lors de laquelle son texte a cessé de changer.

La critique historique et exégétique a apporté des nuances très riches pour notre compréhension, mais ne doit pas nous faire glisser dans cette tendance très moderne de croire que la foi religieuse et ses racines s'inventent à un moment quelconque de l'histoire.

Cette vision perçoit l'Ancien Testament comme d'autres imaginent Adam et Ève, sans aucun lien avec le passé historique. Imaginer qu'Abraham ou Moïse sont des inventions de l'époque de l'exil me semble contraire à la réalité historique.

De même, imaginer que le monothéisme est une invention du premier millénaire repose sur un a priori non fondé que l'être humain, dès sa création, n'aurait pas été capable de percevoir un être unique d'amour à l'origine de sa propre vie.

Certes, les mots, le langage et la culture n'étaient pas les mêmes, mais, depuis Adam et Ève, il y a toujours eu des amis de Dieu qui ne croyaient pas à la réalité des prétendues divinités multiples des récits populaires et religieux, mais seulement à un être indéfinissable, au-delà des raisonnements et des constructions intellectuelles humaines, créant et agissant par amour.

Terminons cependant par une réflexion où nous pouvons nous rejoindre.

Invité écrit « *Première chose à garder à l'esprit : Jésus était Juif et n'était pas venu créer une nouvelle religion mais établir le judaïsme dans sa vérité, c-a-d. une religion d'amour tournée vers Dieu et les hommes. Et non l'expression d'un rigorisme, d'une rigidité basée sur les apparences et sur des préceptes humains qui ne laissent finalement guère de place à l'amour.*

Le nom de "Chrétien" était un sobriquet qui a été donné par les Juifs qui ont refusé de faire pénitence et rejeté la messianité de Jésus. Mais les disciples du Christ étaient autant Juifs que ceux qui le refusaient. »

Voilà qui est bien dit !

Mais, hélas, pour le surplus, vos réflexions se succèdent avec toujours la même approche fondamentaliste de l'Ancien Testament dans laquelle vous vous enfermez à donner aux mots le sens moderne de votre perception au XXIème siècle sans considérer le contexte et la pensée des auteurs des textes bibliques en cause.

Vous ne semblez pas vouloir admettre que Dieu puisse s'exprimer par des humains concrets avec leurs pensées et leur culture, y compris durant l'Antiquité.

Pourtant, vous observez de manière juste l'évolution des pensées humaines et des contextes, mais vous enfermez Dieu et son action dans la compréhension que nous pouvons avoir au XXIème siècle. Comme vous critiquez la pensée différente des anciens, vous ne parvenez pas à concevoir que Dieu parle à chaque époque le langage de cette époque.

C'est le même Dieu qui parle dans l'Ancien Testament et dans le Nouveau Testament, mais la même vérité est dite de manière adaptée à chaque époque par les hommes de chaque époque par lesquels Dieu nous parle. Les prophètes et les écrivains de l'Ancien Testament parlaient le langage de leur époque et selon l'état de leur cheminement intellectuel. Et Dieu a parlé par eux.

Vous vous étonnez des similitudes étonnantes entre le Dieu de la Bible et celui des religions païennes de la même époque. Mais, pourquoi cet étonnement ? À chaque époque, tous les humains partageaient largement un même langage et une même pensée. Dieu vient rejoindre chaque humain dans sa culture à toute époque.

Un des récits les plus typiques, pour le comprendre, est celui du sacrifice d'Isaac demandé à Abraham. Lorsque Dieu demande à Abraham de sacrifier son fils unique, il s'abaisse et se met au niveau de la pensée religieuse d'Abraham, très imprégnée de la culture religieuse de son temps. Il parle le langage d'Abraham pour l'amener à un dépassement, une révélation vers un sens symbolique lorsqu'il lui montre un animal qui va se substituer à son fils humain. C'est un pas de géant que Dieu lui fait faire vers des actes symboliques nécessaires pour rendre réelles des réalités spirituelles.

La révélation va amener les humains à se détacher de la conception païenne qui pense que les dieux sont à l'origine de tout événement. L'humain a été créé libre dans un monde qui a ses propres règles autonomes.

Cela ne signifie pas que Dieu y soit étranger. Déjà, Il ne l'est pas parce qu'il en est le Créateur et qu'il a Lui-même voulu et créé l'humain libre avec tous les désordres possibles à cause de cette liberté.

Mais, Dieu continue à être présent en ce monde sans anéantir notre liberté.

Certes, nous ne savons pas comment Dieu continue à agir et à répondre concrètement à nos prières dans ce monde physique.

Mais, ce qui est manifeste c'est que tous les athées sont là pour en témoigner : l'humain se sent dans un monde autonome. En niant toute intervention de Dieu, l'athée atteste que la liberté nécessaire est présente. Dans son action, Dieu ne laisse aux yeux des athées que des événements explicables ou inexplicables selon l'état des connaissances, mais aucune trace contraignante. Aucun athée (et donc aucun humain) ne se sent contraint de reconnaître l'existence de Dieu ou la réalité d'interventions directes de Dieu.

Pour que la liberté soit anéantie, il faudrait que l'athée soit empêché d'être athée ou qu'il soit impossible d'être incroyant. Ce n'est pas le cas.

Mais, pour celui qui croit, l'amour de Dieu est capable d'agir mystérieusement en ce monde sans atteindre la liberté intérieure des humains qui reste entière. La liberté, ce n'est pas de pouvoir faire

tourner le soleil en sens contraire, ni d'empêcher les actions de Dieu, c'est seulement de pouvoir se gérer soi-même, gérer son être intérieur, lui permettre d'aimer ou non.

Invité écrit : *« citez-moi un épisode extra-biblique de l'histoire de l'humanité où Dieu est intervenu pour châtier les hommes. Je n'en vois strictement aucun dans la mesure où Dieu est totalement étranger aux guerres ou aux catastrophes. Le Christ lui-même le dit lorsque ses disciples font allusion sur l'origine de la cécité d'un homme, demandant qui avait péché pour qu'il ait à souffrir de cette infirmité. Il infirme leur fausse croyance, de même le fait-il en excluant une quelconque responsabilité de Dieu sur la chute de la tour de Siloé. »*

Le mot « châtier » ou « punir » vous semble insupportable. Mais, parfois, lorsque Dieu « punit », cela signifie seulement qu'il laisse faire ce que l'humain choisit directement ou les désordres causés par la liberté de l'humain.

C'est une manière de parler qui n'est plus guère comprise à notre époque.

Mais, la punition n'est parfois rien d'autre que la conséquence d'un acte dans la réalité autonome du monde qui permet à l'humain d'aimer.

Puisque Dieu est le Créateur et l'origine de toutes choses, de toute règle de fonctionnement du monde, vous pouvez toujours dire qu'un effet négatif d'un acte (une souffrance quelconque) est une « punition » de l'Auteur du système.

C'est le cas pour le péché originel qui cause la mort comme pour l'enfer qui sépare de Dieu. Punition ou effet de la liberté ? Jugement ou constat ? Ce sont deux points de vue possibles sur une même réalité.

Dieu est-il l'auteur de telle ou telle tragédie ? Comme Créateur de tout et comme être tout puissant, vous pouvez tout lui imputer, mais si vous découvrez son amour, vous pouvez aussi découvrir que seule la liberté nécessaire à la vie de l'humain et son amour infini peuvent expliquer qu'il laisse du mal dans le monde.

Bien sûr que Dieu pourrait supprimer tout mal, mais nous serions morts spirituellement. Ce n'est que par amour et pour nous permettre de vivre, que Dieu laisse temporairement du mal dans le monde, mais un jour viendra où l'amour écartera tout mal pour tous ceux qui veulent en vivre.

Le cas de l'aveugle-né que vous citez ne dit pas que le péché est étranger à sa cécité, et moins encore que Dieu soit incapable de le guérir, il nous invite seulement à rejeter le lien simpliste entre un acte ou une faute particulière et telle souffrance concrète. Le mal vient du péché originel, de la rupture entre l'humain et Dieu, et il peut parfois provenir directement d'un acte particulier, mais les liens de causalité sont souvent infiniment plus complexes.

Invité écrit : *« La notion de péché trouve son existence dans le principe de l'alliance que les rédacteurs bibliques ont défini pour qualifier les relations entre Israël et son Dieu national. Yahweh fait connaître sa volonté, Israël est béni s'il l'exécute, maudit s'il la transgresse. Bénédiction qui ne sont pas spirituelles mais les aspirations très humaines d'un peuple visiblement en souffrance au moment où le texte est rédigé : la paix, la sécurité, des moissons abondantes, la fertilité des femmes, l'absence de maladies, etc. Très loin du Dieu d'amour universel, la foi de ce peuple envers son Dieu présente des similitudes évidentes avec les croyances païennes où les dieux étaient à l'origine de chaque événement heureux ou malheureux, suivant l'attitude du peuple.*

Avec les prophètes qui ont mûri leur réflexion. Mais la Bible est constamment tiraillée entre Yahweh comme Dieu national ou universel. Ce qui souligne que la foi au Dieu universel est le résultat d'un cheminement intellectuel et non d'une révélation concrète.

Dieu est le même, c'est la compréhension qui change. On glisse de Yahweh, le Dieu d'Israël impulsif et intransigeant, au Dieu universel d'amour. »

Les écrivains de l'Ancien Testament n'avaient pas tort de voir la main de Dieu dans tout événement car Dieu ne cesse jamais d'être la cause première de tout événement et de permettre tout ce qui existe, mais les connaissances scientifiques dans l'antiquité étaient souvent insuffisantes pour discerner de manière plus subtile l'action du mal introduit par le péché originel dans le monde par rapport à un événement particulier.

L'homme moderne a aujourd'hui de nombreuses connaissances sur les causes physiques des événements qui se produisent. Il n'y voit plus la main de Dieu, mais il a cessé aussi de d'y percevoir les traces d'un choix fondamental fait par l'humain de s'écarter de l'amour de Dieu.

Pourquoi opposer Dieu national ou universel ? L'humain perçoit toujours principalement ce qui est en relation directe et proche avec lui avant l'universel : son conjoint, ses enfants, sa famille, ses amis, son pays...

L'individu comme le peuple qui choisit de vivre avec Dieu trouve, très certainement, dans cette alliance, la source majeure de toute bénédiction.

L'alliance, ce lien d'amour, à laquelle Dieu n'a jamais cessé d'inviter les humains (y compris à l'époque de l'Ancien Testament) est toujours la source particulière de la bénédiction.

Pourquoi opposer « *cheminement intellectuel* » et « *révélation* » ? C'est une distinction contraire à la foi chrétienne. Le cerveau intellectuel de l'homme est rejoint par la révélation dans l'état où il est. La révélation ce n'est pas une vérité plaquée qui s'imposerait sans choix libre possible. Ce n'est pas une vérité dictée dans un langage universel indépendant des époques et des réalités humaines concrètes, c'est une vérité qui rejoint l'homme dans sa situation historique concrète différente selon les cultures et les époques.

Dieu accompagne l'humain dans son cheminement intellectuel et s'y révèle. C'est avec son cerveau et sa raison tout autant qu'avec sa sensibilité, sa psychologie, ou sa culture que l'humain découvre et entre en alliance avec Dieu. Dieu respecte infiniment ce que l'humain est et vit concrètement à chaque époque, ainsi que son évolution.

Ni pour la création, ni pour aucune de ses actions, Dieu n'agit de manière arbitraire et étrangère. C'est dans le cours de l'histoire et selon l'état de l'évolution de la nature comme de l'évolution de l'humanité que Dieu agit avec amour. La vérité de sa Parole ne change pas, mais Dieu adapte son action et son amour à ce que l'humain est et pense à chaque époque.

Votre position est d'autant plus étonnante que vous le percevez très bien à certains moments.

Vous savez que Dieu ne change pas et que « *c'est la compréhension qui change* ».

« *On glisse de Yahvé le Dieu impulsif et intransigeant au Dieu d'amour.* » On peut souvent le constater dans des récits anciens, mais une lecture plus attentive de l'Ancien Testament montre vite, à celui qui veut bien le voir, que Dieu est amour dans l'Ancien Testament comme dans le Nouveau. C'est l'humain qui le voit souvent « *impulsif* » et « *intransigeant* ».

Et ce n'était pas nécessairement faux. Car la vérité est, par essence, « *intransigente* » ce qui ne contredit pas la miséricorde infinie de l'amour de Dieu. Et, la rupture entre le mal et Dieu est radicale de sorte que le rejet du mal par Dieu peut être regardé comme « *impulsif* » ce qui ne correspond en rien à de l'impulsivité arbitraire humaine.

Invité écrit : « *Le péché est un abus de liberté et surtout l'expression d'un manque d'amour envers Dieu et/ou son prochain. Il est une réalité dans toute vie humaine, la violence et l'état dégradé du monde en sont le reflet accablant. Je pense que personne ne pourrait le contester.* »

Vous ne voyez le péché que comme un « abus » de la liberté, ce qui sous-entend que cette liberté ne serait pas totale. Il y aurait une limite fixée par Dieu. L'humain serait privé d'une partie de la liberté. Tous les arbres sauf un, et voici que l'arbre interdit se trouve ressenti comme un manque, une privation causée par Dieu qui devient ainsi suspect et la méfiance que cela provoque tue la confiance et l'amour.

Non, le péché n'est pas un abus de la liberté. C'est une possibilité pour la liberté. Le péché originel est un choix libre. Mais c'est un choix contraire à la vie et qui fait entrer la mort, car la vie qui vient de Dieu est amour.

L'Ancien Testament peut parler davantage de punition, de jugement, d'enfer, mais la réalité c'est que la vie est amour, que l'amour ne peut qu'être choisi librement et que le refus de l'amour que Dieu nous propose, c'est la souffrance et la mort.

Mais, vous avez donc raison de dire que le péché est un manque d'amour.

Et ce manque d'amour depuis le péché originel dans le jardin d'Eden rend indispensable que le Seigneur nous en délivre. C'est bien d'un rédempteur dont nous avons besoin pour restaurer le manque d'amour qui tue notre vie.

Mais, l'homme d'aujourd'hui doit le redécouvrir avec son langage et dans sa culture en retrouvant le sens profond pour lui de ce que les écrivains sacrés de la Bible ont exprimé dans leur contexte et avec leur langage.

À cet égard, nous pouvons nous retrouver d'accord avec la conclusion de votre message.

En effet, Invité écrit : « Si nous étions tous au Paradis, cela signifierait que nous ne serions pas libres et que Dieu s'imposerait à l'homme. Or, pour moi, le sens de la vie humaine est de cheminer pendant sa vie terrestre vers Dieu pour se préparer au jour de la rencontre. Chercher Dieu et apprendre à l'aimer dès à présent, en communion avec les autres hommes. Voilà ce qu'est à mon sens le fondement de la vie humaine. »

Voilà qui est bien dit.

8. L'amour de Dieu pour nous

Ombiase écrit : « Aime-t-Il davantage celui qui est en état de péché, celui qui ne l'est pas ou plus ? Peut-on conclure de Jn 8, 29 (« Celui qui m'a envoyé est avec moi ; il ne m'a pas laissé seul, parce que je fais toujours ce qui lui est agréable. ») qu'il arrive à Dieu de laisser seul celui qui ne fait pas systématiquement ce qui Lui est agréable ? Et ainsi de faire des différences, selon qu'on exécute plus ou moins sa volonté ? »

La parole du Christ, que vous citez, me semble exprimer un fait : en dehors de la communion d'amour avec Dieu, l'humain est seul.

Celui qui fait la volonté du Père est avec Lui et n'est pas seul. Nous pouvons observer que, dans cette parole rapportée par St Jean, il n'y a pas de différence en ce qui concerne la mesure des choses agréables ou des souffrances.

Il me semble que nous pouvons, au contraire, être sûrs que Dieu n'agit pas selon la mesure de nos fautes ou de nos mérites.

Il vient sauver des pécheurs et nous pouvons, chacun, quels que nous sommes et tels que nous sommes, être certains de son amour infini et maximal pour chacun.

Les bénédictions de Dieu pour notre vie terrestre ne sont pas moindres ou augmentées parce que nous sommes plus ou moins pécheurs, même si nos comportements peuvent nous causer des souffrances et fermer des possibilités de bénédictions pour nous.

Dieu connaît le cœur et la vie de chacun, de même que tout ce qui est nécessaire à chacun et à chaque instant pour avancer le mieux possible et pour notre bonheur. Mais, le point de vue de Dieu n'est pas le nôtre. Que savons-nous de notre bien à l'échelle de l'éternité, nous qui mesurons tout selon les aléas de quelques dizaines d'années ?

La seule chose qui nous est indispensable, c'est la confiance, l'espérance et l'amour de notre Dieu qui ne nous abandonne jamais même lorsque nous nous sentons le plus complètement abandonnés et que nous ne trouvons plus les mots pour prier ou comprendre.

Si le Christ, Fils de Dieu sans péché, parfaitement fidèle au Père, a été lui-même confronté à une épreuve la plus terrible qui soit et au sentiment d'être abandonné comme il l'a exprimé sur sa croix en disant « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* », comment pourrions-nous prétendre que les grâces ou les épreuves nous seraient attribuées selon la mesure de nos fautes ou de nos mérites ?

Non, l'amour de Dieu pour chacun de nous est illimité et inconditionnel. Déjà dans les psaumes, on observe que de grands pécheurs bénéficient parfois d'une vie terrestre qui paraît préservée de tout malheur et remplie de comforts, de plaisirs et de douceurs, alors que des justes, comme Job, connaissent des épreuves terribles.

Celui « *qui ne fait pas systématiquement ce qui Lui est agréable* » est et reste aimé infiniment et à chaque instant. Heureusement, car nous sommes tous plus ou moins dans cette catégorie. Non, Dieu ne fait pas de différences dans son amour et son action bienfaisante pour chacun de nous « *selon qu'on exécute plus ou moins Sa volonté* », mais, car il y a un grand « *Mais* » !, toujours il nous prévient des dégradations ou souffrances qui peuvent résulter de certains choix, de certains comportements, de certains actes. Il nous prévient des désordres, de la souffrance et de la mort qui résultent du péché et nous invite sans cesse à la conversion.

Et celui qui garde ou reprend confiance en Lui ne sera pas déçu. Il verra la bénédiction de Dieu intervenir avec puissance dans sa vie concrète. Même dans les épreuves, il peut découvrir que « *Toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu* » (Rm 8, 28), même si, au plus profond d'une souffrance, il pense comme le Christ : « *pourquoi m'as-tu abandonné ?* », le soutien de Dieu reste présent et actif.

Même lorsque parfois nous restons sans voix et sans réponse devant l'ampleur de la souffrance et du mal.

Dans le plus concret de notre vie, nous pouvons continuer sans cesse à attendre de Dieu un amour infini de père.

Lors de chaque messe, après le Notre Père, nous pouvons prier avec confiance, dans l'attente de l'avènement du Christ qui mettra fin à toutes souffrances : « *Rassure-nous devant les épreuves en cette vie où nous espérons le bonheur que tu promets* ».

Ombiace écrit « *Je m'attendais bien à ce type de réponse recentrante. J'avais déjà fait état, dans un autre fil, de ma difficulté à considérer Dieu comme "insensible" à nos efforts pour Lui être agréable, comme Jésus y parvient, dans le verset précédemment cité. Est-ce qu'on ne peut pas imiter Jésus dans cette tentative d'être agréable à Dieu ?* »

Mais, bien sûr, que oui ! C'est une joie profonde d'être en harmonie et en communion avec celui ou celle qu'on aime, en cherchant à faire ce qui lui est agréable.

Il me semble juste de dire que nous pouvons procurer de la joie en Dieu.

Cela ne me semble pas contredire la complète plénitude éternelle de Dieu qu'il ne faut pas confondre avec un immobilisme absolu. La création en est la preuve. Lorsque plus rien ne bouge, c'est ce que nous appelons la mort.

Mais Dieu est vivant de toute éternité et Il crée. Il est capable de désirer et de susciter du neuf, du changement, sans manquer de rien.

Même si nous sommes incapables d'en saisir la réalité, la plénitude éternelle de Dieu comme notre vie éternelle future sont des réalités qui sont et seront riches de vie. Nous créerons encore du neuf mais dans une communion d'amour et sans souffrances, par des actions, des événements et des partages qui n'auront pas leur source dans des manques à combler mais dans des désirs surabondants sans cesse réalisables dans la joie.

Personnellement, j'ai l'impression de dire une évidence. La création elle-même me semble montrer que l'éternité de Dieu n'est pas de l'immobilisme.

Je ne connais pas d'opinion contraire, mais seulement des mots divers qui sont toujours insuffisamment adéquats lorsqu'il est question d'éternité et donc de réalités qui transcendent le temps et l'espace par lesquels notre cerveau naturel saisit le réel.

Méfions-nous de notre imagination et de nos compréhensions terrestres lorsque nous parlons des cieux spirituels ou de l'éternité. Les mots *immobilisme* ou *mouvement* y perdent de leur pertinence si nous les comprenons dans le cadre terrestre du temps et de l'espace.

Je ne sais pas si le mot "*immobilisme*" est utilisé dans un enseignement de l'Église, mais il est certain qu'il a aussi ses limites. Saint Grégoire de Nysse parle de « *mouvement immobile* » (« *stabili motu* ») ! Je l'utilise parce que ce mot me paraît relativement adéquat pour s'exprimer ici et à notre époque, mais sans lui attribuer aucun sens qui irait au-delà de la Création que la Bible et l'Église n'ont cessé d'attribuer à Dieu tout en enseignant clairement sa plénitude absolue, ni au-delà de ce que l'Église enseigne de la vie éternelle.

L'enseignement de l'Église le plus récent pour évoquer ce sujet me semble être l'encyclique ***Spe Salvi*** de Pape Benoît XVI (n°s 10-12), mais il montre surtout l'insuffisance des mots pour parler de l'éternité.

Pour évoquer les désirs et le mouvement dans l'éternité, il y parle d'une « *immersion toujours nouvelle* ».

Dúbida écrit : « *Mon prof de philo, à ce sujet (on étudiait le désir), citait cette phrase (qu'il attribue à Henri de Suze mais rien de certain) "Ceux qui Te boivent ont encore soif" et disait que, je cite, "la béatitude céleste n'interrompt pas le désir; l'âme à la fois possède Celui qu'elle désire et continue de le désirer, c'est une satiété sans dégoût, une soif sans souffrance (cf Catherine de Sienne)".* »

Par son livre, « ***Un temps pour changer*** », le pape François nous invite au dialogue.

« *Ce que j'entends en ce moment est semblable à ce qu'Isaïe (1, 18) entend Dieu dire à travers lui. « Viens, parlons de tout cela. » »* (p. 18)

« *Laissons les paroles de Dieu à Isaïe nous parler : « **Viens, parlons-en** » »* (p. 20)

Voici quelques extraits qui ont particulièrement retenu mon attention. Beaucoup d'autres pourront y être ajoutés.

J'ai beaucoup apprécié ce que le Pape François a écrit à ce sujet et que je reproduis ci-dessous en soulignant ce qui me semble l'essentiel : *« Certains ... interprète[nt] à tort la création de Dieu comme statique, alors qu'il s'agit d'un processus dynamique. Le monde est en continuelle création. Paul dans l'épître aux Romains (8, 22) dit que la Création gémit dès sa naissance. Sans cesse, Dieu veut faire advenir le monde avec nous, ses collaborateurs. Il nous a invités à le rejoindre dès le tout début, en temps de paix comme en temps de crise – à tout moment. Ce n'est pas un cadeau tout emballé qu'on nous aurait remis en disant « Tiens, prends le monde. »*

Dans le récit de la Genèse, Dieu ordonne à Adam et Ève d'être féconds. L'humanité à la mission de changer, de construire, de maîtriser la Création, dans le sens positif de créer à partir d'elle et avec elle. Ainsi ce qui est à venir ne dépend pas d'un mécanisme invisible, d'une destinée dans laquelle l'humanité demeure passive, spectatrice. Non : nous sommes acteurs, nous sommes – si je puis m'exprimer ainsi – des co-Créateurs. Quand le Seigneur nous a dit d'aller de l'avant et de nous multiplier, de maîtriser la terre, il voulait dire : soyez les Créateurs de votre avenir... » (p. 15-16)

« nous pouvons créer quelque chose de nouveau » (p. 16)

« Aujourd'hui plus que jamais, ce qui est révélé, c'est l'erreur de faire de l'individualisme le principe d'organisation de la société » (p. 19)

« L'essence de Dieu est la miséricorde, qui ne consiste pas seulement à voir et à être ému, mais à répondre par l'action. » (p. 35)

« nous sommes confiants que Dieu nous ouvrira des portes dont nous ignorions l'existence » (p. 37)

« Ce que j'ai vu, c'est la tristesse d'une humanité riche en savoir-faire mais à qui fait défaut la sécurité intérieure de se connaître comme créatures de l'amour de Dieu, une connaissance qui s'exprime dans notre respect simultané de Dieu, des autres et de la Création. Pour parler de la Création, il te faut de la poésie et de la beauté. Avec la beauté, vient l'harmonie » (p. 55-56)

« Le péché est un rejet des limites que l'amour exige » (p. 57)

« L'hyperinflation de l'individu va de pair avec la faiblesse de l'État. » (p. 74)

« Sans le « nous » d'un peuple, d'une famille, des institutions, d'une société qui transcende le « je » des intérêts individuels, l'existence se désagrège en un rien de temps et devient violente » (p. 75)

« Là où est l'Esprit, il y a toujours un mouvement versus in unum, « vers l'unité », mais jamais vers l'uniformité. » (p. 100)

« La violence verbale croissante ... dans laquelle on trouve la sécurité en discréditant les autres par des récits qui nous font sentir justes et nous donnent des arguments pour faire taire les autres. » (p. 115-116)

« Au lieu de nous laisser piéger dans le labyrinthe de l'accusation et de la contre-accusation... nous devons pratiquer l'art du dialogue... nous avons besoin ... d'incorporer d'autres points de vue que le nôtre qui contiennent des éléments de vérité... en évitant tout réductionnisme simplificateur » (p. 117-118) ... *« jusqu'à ce qu'on parvienne, sinon à un consensus, du moins à une harmonie qui conserve les fines nuances de ses différences »* (p. 123)

« L'Évangile doit être lu et interprété à la lumière de l'histoire du salut et de la Tradition. D'autres outils peuvent aider à accroître notre compréhension en mettant en évidence, en identifiant et en valorisant des richesses jusqu'alors inexplorées de cette source d'eau vive. » (p. 130)

« Parfois marcher ensemble signifie endurer les désaccords, les laissant... pour les transcender plus tard. » (p. 138)

« Que signifie être un « peuple » ? C'est une catégorie de pensée, un concept mythique, non pas au sens d'une fantaisie ou d'une fable, mais comme une histoire particulière... Le concept mythique de peuple s'inspire de nombreuses sources : historiques, linguistiques, culturelles (en particulier dans la musique et la danse), mais surtout une sagesse et une mémoire collectives. Un peuple est maintenu par cette mémoire, qui est précieuse dans l'histoire, les coutumes, les rites (religieux ou non) et autres liens qui transcendent ce qui est purement transactionnel et rationnel. » (p. 145-146)

« En temps de paix et de prospérité, il y a toujours le risque que le peuple se dissolve en une simple masse, sans qu'aucun principe unificateur ne le lie. Lorsque cela se produit, le centre vit au détriment des périphéries, les gens se divisent en tribus concurrentes... le peuple ne considère plus... son héritage à entretenir, les puissants s'en emparent et en extraient tout ce qu'ils peuvent... Un peuple ainsi affaibli et divisé devient facilement la proie à de multiples formes de colonisation. » (p. 146-147)

« Qu'on ne dise pas, dans les années à venir, qu'en réponse à la crise du coronavirus, nous n'avons pas su agir pour restaurer la dignité de nos peuples, retrouver notre mémoire et nous rappeler nos racines. » (p. 149)

« Le terme « peuple » ... exploité à des fins politiques sectaires... peut avoir des connotations de totalitarisme... dans la rhétorique d'exclusion du populisme. » (p. 149)

« Un peuple [est] une réalité vivante qui est le fruit d'un principe d'intégration partagé... capable... d'harmoniser la différence tout en préservant le distinctif. » (p. 152)

« les différentes sortes de populisme... déforment le sens du mot « peuple » en le rattachant à des idéologies qui se concentrent sur des ennemis supposés, internes ou externes. » (p. 161)

« La dignité de nos peuples exige des couloirs sûrs pour les migrants et les réfugiés afin qu'ils puissent se déplacer sans crainte des zones mortelles vers des zones plus sûres. Il est inacceptable de décourager l'immigration en laissant des centaines de migrants mourir lors de traversées maritimes périlleuses ou de périple dans le désert. » (p. 170)

« Nous devons accueillir, promouvoir, protéger et intégrer ceux qui viennent à la recherche d'une vie meilleure pour eux-mêmes et leurs familles. Bien entendu, les gouvernements doivent évaluer avec prudence les capacités d'accueil et d'intégration. » (p. 171)

« La vie humaine n'est jamais un fardeau. Elle exige que nous lui fassions de la place ... qu'il s'agisse d'un enfant à naître dans le ventre de sa mère ou d'un migrant à notre frontière... Avec l'avortement comme avec la fermeture des frontières, nous refusons » (p. 172)

« Les populismes... reflètent la douleur de la perte des racines et de l'appartenance à une communauté... dénigrent « l'autre » afin de défendre une identité nationale ou de groupe » (p. 175)

« La tâche de l'Église n'est pas d'organiser chaque action du peuple... C'est tout le contraire de ce que pensent les élites de toutes sortes : « Tout pour le peuple, mais rien avec le peuple », qu'elles supposent être sans visages et ignorant. Ce n'est pas vrai. Le peuple sait ce qu'il veut et ce dont il a besoin. » (p. 182)

« Jésus remet en question la mentalité qui, dans le pire des cas, conduit à l'utilisation de termes racistes, qui dénigre ceux qui n'appartiennent pas à un groupe particulier, qui dépeint les migrants comme une menace et construit des murs pour dominer et exclure. » (p. 184)

Pour ouvrir ici le dialogue auquel le Pape nous invite, il me semble utile d'aborder l'un des désaccords les plus difficiles qu'il observe lorsqu'il dénonce le « *populisme* ». Comment aller à la rencontre de ceux qui sont qualifiés de « *populistes* » ? Comment comprendre les murs, les frontières, la menace de l'immigration que le Pape dénonce ?

Il n'oublie pas de nous rappeler la nécessaire évaluation des capacités d'accueil qui incombent aux gouvernements.

Rien ne justifie jamais la haine ou le dénigrement de « *l'autre* », mais il n'y a pas de maison sans murs, ni de gouvernement sans frontières territoriales pour son action et son autorité.

Même le Vatican n'ouvre pas ses bâtiments en libre accès aux nombreux migrants sans logement à Rome. Nous avons tous une demeure, comme propriétaire, locataire ou occupant, avec ses limites à respecter. La responsabilité de la gestion d'un pays ou d'une famille implique aussi de veiller à préserver l'intimité et la sécurité dans des limites.

Le devoir de charité à l'égard des migrants exclut la haine ou le dénigrement, mais pose la difficile question de la limite de la propriété privée et de sa gestion. Elle est toujours relative et soumise à l'intérêt supérieur du bien général, mais, c'est bien difficile d'en préciser la portée concrète.

La propriété privée ne concerne-t-elle que les individus ou faut-il aussi l'appliquer aux territoires des états ? L'accueil du voyageur et du réfugié est un incontestable devoir. Mais, qu'en est-il du migrant qui décide, depuis un pays lointain, de venir s'installer dans le pays d'un autre sans son accord ?

Suffit-il de désirer un bien d'autrui qui est ou paraît meilleur que le sien ?

Déterminer la capacité d'accueil, n'est-ce pas aussi, nécessairement, mettre des murs, des frontières, des limites ? Il est légitime de le rappeler sans s'enfermer dans les mots.

Lorsque le Pape François nous parle de charité, sachons l'écouter et l'entendre, sans le caricaturer en oubliant trop vite toutes les nuances de l'enseignement de l'Église.

Ademimo écrit : « *Ce fatras de maximes sur l'amour me semble extrêmement confus et facile à formuler. Concrètement, que préconise-t-il ? A qui s'adresse-t-il ? Que dit-il aux Arméniens menacés dans leur existence même, par exemple ? Pratiquez le dialogue bienveillant, tout en restant conscients de vos limites ? En gros, ça se limite à une disposition mentale ? Et ensuite ?*

Vous pouvez considérer les extraits précités comme un « *fatras de maximes* » mais il serait erroné d'en déduire que le Pape se limiterait à nous convier à une « *disposition mentale* ».

Il est évident que les quelques extraits partagés en vrac n'ont pas d'autre portée que d'attirer l'attention sur quelques passages clés que le Pape développe concrètement et sous divers angles. Pour en comprendre correctement le sens et la portée ou entrer dans le dialogue qu'il propose, il n'y a guère d'autre solution que de lire le livre lui-même.

Le Pape François s'adresse à tous et de manière concrète, mais l'objet de sa méditation n'est pas de prendre position sur des problèmes précis comme celui des Arméniens et du Haut-Karabakh.

Il invite au dialogue sur des questions complexes de notre temps comme celles posées par l'immigration, par exemple.

« *Et ensuite ?* ».

Peut-être que certains y trouveront un surplus de forces positives pour répondre à notre vocation de continuer harmonieusement la création en communion d'amour avec notre Créateur.

Derrière ce qui attire l'attention des médias, le Pape François fait avancer des réflexions majeures sur notre création et notre vocation. Mais toujours discrètement.

L'encyclique ***Laudato si'*** en a déjà donné un exemple lorsque le Pape y a développé un très essentiel « *Évangile de la création* » discrètement glissé dans des propos d'actualité.

Ici encore, sur ce thème, il consolide avec force son enseignement sur la création de l'humanité en rejetant fermement toute conception fixiste de la création et du salut que certains imaginent parfois dans un immobilisme à contempler éternellement qui, en fait, serait mortellement ennuyeux.

Déjà dans l'encyclique ***Spe Salvi***, le pape Benoît XVI avait attiré l'attention sur l'ennui extrême et absolu que certains ressentent par rapport la vie éternelle. Il me semble qu'un tel sentiment peut être ressenti lorsque la vie éternelle est considérée comme faite uniquement de contemplation béate de réalités parfaites absolument immuables. S'il n'y avait strictement rien à faire, ni à développer dans la vie éternelle à cause d'une « *perfection* », ce serait l'immobilité absolue, l'ennui absolu et, en réalité, cela ressemblerait à la mort.

La vraie « *perfection* » de Dieu qu'il nous partage c'est de créer, de pouvoir faire du neuf et de pouvoir développer ce qui existe. Même dans l'éternité et même si nous ne pouvons l'imaginer concrètement, notre vocation ce n'est pas l'immobilisme, mais une vie de co-Créateurs avec Dieu.

C'est un fondement essentiel pour stimuler et encourager l'action concrète des chrétiens aujourd'hui.

Ademimo a écrit : « *Quel rapport avec l'éternité qui doit succéder à notre mort ? Est-ce à dire que l'éternité n'existe pas ? Et qu'au fond, le pape ne croit pas au Royaume de Dieu dans l'au-delà ?* »

Ces propos sont incroyables. Ils vont beaucoup plus loin que ce que j'imaginai. La vie éternelle au Royaume de Dieu serait d'un ennui mortel ? Ai-je bien lu ? Il a réellement écrit cela ? N'est-ce pas mettre au rebut 2000 ans de théologie ?

Je n'ai plus aucun complexe à avoir perdu la foi dans l'Eglise catholique, en lisant de tels propos venant d'un pape. Que reste-t-il du christianisme avec un magistère pareil ? »

Franchement, Ademimo, où lisez-vous vos allégations « *incroyables* » d'une éternité qui « *n'existe pas* », d'un pape qui « *ne croit pas au Royaume de Dieu dans l'au-delà* », d'une vie éternelle « *d'un ennui mortel* », d'une mise « *au rebut* » de 2000 ans de théologie ?

De telles allégations sont dénuées de tout fondement.

C'est bien parce que, comme chacun des disciples du Christ depuis 2.000 ans, le Pape Benoît XVI croit à la vie éternelle comme à une vie d'amour dans laquelle nous vivrons réellement, que nous sommes créés pour agir et non pour un immobilisme quelconque d'un ennui mortel. Cela commence aujourd'hui et ici, concrètement.

Ademimo a écrit : « *Quant à croire que l'éternité du Royaume de Dieu qui se passerait uniquement à adorer Dieu au milieu des louanges, serait d'un ennui mortel, je suis désolé de vous dire que cette idée est complètement contraire à ce que l'Église a toujours enseigné...*

On nage dans l'hérésie la plus totale. On n'a plus qu'à jeter au panier saint Thomas d'Aquin, sainte Thérèse d'Avila, sainte Thérèse de Lisieux, Charles de Foucauld, saint Jean de la Croix, et tant d'autres. »

Où trouvez-vous le mot « **uniquement** » (que je souligne en gras et italiques) dans l'enseignement de l'Église, où trouvez-vous l'affirmation que la vie éternelle ne consisterait que, exclusivement et dans l'immobilisme, à « *adorer Dieu au milieu de louanges* » ?

Certes, vous avez raison de refuser de « *projeter les conditions de notre vie terrestre (avec notre besoin permanent de distraction) sur la vie éternelle, ce qui est totalement absurde* ». C'est exact, mais cela n'implique en rien de limiter ou de figer la vie éternelle.

De même, vous aussi raison de penser que, dans le Ciel, « *Les élus, revêtus de leur corps de Gloire, débarrassés de la condition du péché qui les rendait esclaves, peuvent enfin se livrer à une sainte liturgie éternelle, qui est le but ultime de tous ceux qui cherchent Dieu, qu'ils peuvent enfin contempler librement et pleinement* ». Oui, c'est vrai, mais, ici encore, cela n'implique en rien de limiter ou de figer la vie éternelle.

Vous vous demandez « *Les anges s'ennuient-ils ?* », mais leurs multiples interventions dont attestent les Écritures montrent qu'ils sont bien actifs et non figés.

Vous savez bien toute la richesse de l'adoration et de la contemplation et vous évoquez avec justesse l'exemple des grands contemplatifs qui « *s'abîment dans des heures d'adoration* », « *les moines dans leurs cellules* » et « *les fidèles lors des saluts au très saint Sacrement* ». La joie de la communion avec Dieu est infinie et est au cœur de la vie éternelle. Serait-ce pour autant figé ?

Notre espérance est bien plus riche et les Papes ne cessent de nous le rappeler avec tout ce que cela implique pour la vie concrète qui n'est pas faite exclusivement de contemplation mais aussi d'action, d'amour en actes.

Honorat écrit : « *Il semble que vous fassiez une interprétation toute personnelle de ce qu'aurait pu écrire le pape Benoît XVI dans la Lettre encyclique que vous mentionnez. Aussi, il serait intéressant que vous citiez l'extrait en question où le pape aurait écrit une telle chose. Le pape, dans cette encyclique, prend l'exemple de ceux qui s'imaginent que la vie éternelle serait une continuité temporelle de la vie terrestre* »

Il n'est pas toujours facile de se faire comprendre dans des sujets difficiles.

Mes développements sur un prétendu immobilisme figé dans l'éternité ne sont, en effet, pas ceux du Pape Benoît XVI, mais une réflexion à partir de l'ennui évoqué dans ***Spe Salvi***. Le Pape n'a rien dit d'autre sur ce point particulier. Il a uniquement attiré l'attention sur l'ennui que pouvait susciter une certaine conception de la vie éternelle.

Je n'en propose pas une interprétation mais seulement un développement à partir de sa réflexion sur l'ennui que certains ressentent par rapport à l'éternité.

Écrire que le Pape Benoît XVI « *attire l'attention* » sur un sujet ne signifie pas qu'il a lui-même développé ce sujet.

Ce que j'ai voulu dire et que j'écris désormais en d'autres mots c'est que, dans l'encyclique ***Spe Salvi***, le pape Benoît XVI a attiré l'attention sur l'ennui extrême et absolu que certains ressentent par rapport à la vie éternelle. Il me semble qu'un tel sentiment peut être ressenti lorsque la vie éternelle est considérée comme faite uniquement de contemplation béate de réalités parfaites absolument immuables. S'il n'y avait strictement rien à faire, ni à développer dans la vie éternelle à cause d'une « *perfection* », ce serait l'immobilité absolue, l'ennui absolu et, en réalité, cela ressemblerait à la mort.

Les références sur la béatitude éternelle cités Ademimo sont tout-à-fait pertinents et il faut bien sûr, comprendre mes réflexions sans leur donner une interprétation contraire « *incroyable* ».

Rassurez-vous, Ademimo ! Lorsque vous demandez « *Contempler Dieu procure-t-il l'ennui ?* », vous savez que la réponse est bien certaine. L'ennui est une souffrance. Il n'y aura aucune souffrance dans l'éternité du Ciel et la contemplation éternelle de Dieu ne peut donc en susciter.

Mais, soyez-en tout aussi sûr, aimer et contempler éternellement, ce n'est pas un immobilisme figé.

Le Catéchisme nous enseigne de diverses manières que :

« *Ce mystère de communion bienheureuse avec Dieu et avec tous ceux qui sont dans le Christ dépasse toute compréhension et toute représentation. L'Écriture nous en parle en images : vie, lumière, paix, festin de noces, vin du royaume, maison du Père, Jérusalem céleste, paradis* » (1027)

« *Dans la gloire du ciel, les bienheureux continuent d'accomplir avec joie la volonté de Dieu par rapport aux autres hommes et à la création toute entière.* » (1029)

« *les justes régneront pour toujours avec le Christ, glorifiés en corps et en âme, et l'univers lui-même sera renouvelé* » (1042)

« *L'univers visible est donc destiné, lui aussi, à être transformé, " afin que le monde lui-même, restauré dans son premier état, soit, sans plus aucun obstacle, au service des justes " »* (1047)

La perspective du Ciel et de l'éternité ne doit pas nous faire croire qu'un immobilisme final est le but de cette vie d'une manière qui nous écarterait de l'importance de notre vie présente et de la co-crédation qui nous est confiée et que le Pape François nous rappelle.

Revenons donc à son nouveau livre sans nous égarer dans des contradictions qui n'en sont pas réellement. Oui, dans l'éternité, la contemulation de Dieu comblera nos cœurs. Nous sommes bien d'accord ici.

Ademimo a écrit : « *En quoi consiste cette co-crédation dynamique en lien avec le sujet du moment, à savoir les migrations de masse ? Si je résume ce que je crois comprendre, le "Grand Remplacement" serait une sorte de "recreation/cocrédation" à laquelle nous serions conviés à participer ? En somme, il s'agirait de consentir à notre disparition pour que soit "recreate" et "cocrédée" l'humanité nouvelle ?*

Que signifie, concrètement, dans le monde actuel, une recreation qui ne serait pas figée, mais appelée à changer ? Quelle en est l'application ? En rapport avec les sujets de société évoqués par le pape dans les pages 170-180 ? »

La co-crédation ne concerne pas seulement l'un ou l'autre sujet particulier, comme celui que vous évoquez, mais toute action des humains. Nous sommes créés libres dans un monde que nous pouvons transformer et dans lequel nous pouvons faire du neuf.

En ce qui concerne le « *Grand Remplacement* » ou « *les migrations de masse* », c'est, en effet, un sujet du moment pour lequel notre liberté d'humain trouve à s'exercer, mais rien, dans le livre du Pape François, ne me semble suggérer « *de consentir à notre disparition* ». Le principe fondamental de la foi est beaucoup plus simple et autre : tu aimeras ton prochain comme toi-même. Nous sommes, dès l'origine, invités dans une communion où, comme dans la Trinité divine, le « *je* » vit avec « *l'autre* » et non à une fusion où le « *je* » serait anéanti, absorbé par une divinité ou un autre quelconque.

Dieu n'a pas créé l'humain pour la mort, pour qu'il disparaisse au profit d'un autre ou dans une fusion quelconque. Ce qui nous est promis, au-delà de la mort physique, c'est la vie éternelle. Le « *je* » de chaque humain créé n'est pas destiné à la mort, à la dissolution ou à l'immobilisme, mais à une communion de vie.

Donc, le Pape ne propose pas ce que vous imaginez. Il vous laisse libre d'y réfléchir et d'y répondre selon votre choix, mais il vous propose des pistes à considérer dans votre réflexion et vos engagements. Si je devais résumer sa pensée, je dirais : « *N'oubliez jamais l'amour !* ».

Cela vaut, bien certainement, pour chacun des migrants, quel qu'il soit. Cela doit être rappelé sans cesse et la situation de beaucoup d'entre eux dans les pays les plus développés est insupportable.

Mais, ne croyez pas pouvoir en déduire tout de suite une condamnation de telle ou telle politique dans tel ou tel pays. Des choix libres mais difficiles restent à faire. Les solutions ne sont pas prédéterminées.

9. Dieu se fait homme

Neuf mois avant Noël (le temps d'une gestation entre une conception et une naissance), la fête de l'Annonciation n'ouvre pas seulement les cœurs à se souvenir du message annoncé à la Sainte Vierge Marie et de son acceptation de la parole qui lui était annoncée, mais célèbre aussi et surtout le contenu réel et historique de cette parole.

L'essentiel n'est pas le message, ni le messager, ni le destinataire ou l'accueil du message, mais son objet, le fait qui a été annoncé et réalisé.

L'infini, l'éternel, l'au-delà du temps et de l'espace, la source de notre vie s'est unie, et même fusionnée, avec sa créature précaire, de sorte que Dieu, notre Créateur, s'est fait créature, a pris chair de la Vierge Marie et s'est fait homme.

St Jean a proclamé que c'est la Lumière qui ainsi venue dans le monde, le Logos, l'explication de tout.

Si Dieu éternel et infini peut vivre dans notre chair, cela nous montre que notre chair peut vivre de la vie éternelle de Dieu. Cela montre qui nous sommes et notre espérance.

Comme le Pape Benoît XVI l'a si bien indiqué, l'Incarnation dans le corps de la Sainte Vierge Marie fut une création absolument nouvelle.

C'est une clé pour comprendre tout le mystère de la création en général, mais aussi de la création de l'humanité.

En contemplant le mystère du Christ éternel qui s'est incarné dans notre chair, à un moment de l'histoire concrète de notre temps, par une action de l'Esprit Saint, nous pouvons comprendre que sa venue a été préparée depuis les origines, au moment de l'immaculée conception de la Sainte Vierge Marie qui lui a transmis toute son humanité terrestre, toute sa chair humaine, bien sûr, mais, bien avant aussi et surtout, au moment extraordinaire de la création de l'humanité lorsqu'après avoir façonné un corps avec la poussière de la nature physique, Dieu y a insufflé sa propre vie qui a fait de nous ses enfants parmi toutes les créatures. Des âmes immortelles.

Bien sûr que le Christ est une Personne divine, engendrée non pas créée, consubstantielle au Père.

Mais, Dieu s'est fait « *créature* ».

Léon écrit : « *il me semble que vous dépassez le Credo en affirmant que le Christ s'est fait "créature", que l'Incarnation est une "création" nouvelle. Jésus est une Personne divine et non une personne humaine, au sens créé...* »

Non seulement ce n'est pas un dépassement du Credo, mais c'est, au contraire, l'une de ses affirmations : Dieu s'est fait homme. Et un homme, c'est bien une créature.

Et cette Incarnation du Fils de Dieu éternel, c'est donc bien une création (l'Écriture nous parle d'un « *nouvel* » Adam), comme l'écrit le Pape Benoît XVI lui-même.

Il n'est donc pas question de dépasser le Credo, mais au contraire de le rappeler : le Fils éternel est réellement devenu une personne humaine. Vrai Dieu et vrai homme. Une vraie création dans l'histoire.

Essentiel pour notre foi. L'infini, l'éternel, vient réellement parmi nous. Il se fait semblable à nous (sauf le péché) et nous pouvons alors tout espérer !

Invité écrit : « *Le dogme de l'Incarnation est certainement pour moi l'obstacle majeur à l'affirmation de la divinité de Jésus* »

En effet ; c'est bien l'obstacle majeur ou, ce qui revient au même, la clé essentielle pour la découverte de ce mystère central de la foi.

C'est bien un réel obstacle qui ne peut être franchi que par une profonde conversion de notre regard.

Cet obstacle rejoint deux autres fondements de notre foi : la création d'âmes immortelles capables de partager éternellement la vie de Dieu et la résurrection du Christ.

Nous ne pouvons approcher ces mystères que dans une profonde harmonie entre eux. Création, Incarnation et résurrection : trois faits qui s'éclairent mutuellement.

Invité écrit : « *Comment Dieu le Fils a-t-il techniquement pu devenir chair par l'action de l'Esprit-Saint en Marie ?* »

La question technique est pertinente mais elle contient ainsi ses propres limites. La réponse attendue ne peut dépasser les connaissances techniques et cérébrales.

Cette question technique me semble en fait vouloir comprendre comment Dieu peut agir dans ce monde, ce qui pose d'abord la question de la création.

Tant la foi que la raison peuvent partager cette conviction que tout ce qui existe en ce monde, les choses visibles autant que invisibles, vient d'un au-delà de ce monde, d'une volonté personnelle de quelqu'un que nous nommons « Dieu ».

Il est d'abord et avant tout, pour nous les humains, le Créateur du Ciel et de la Terre. Comment celui qui a créé toutes choses et les règles qui régissent toutes choses pourrait-il, techniquement, cesser d'avoir toute possibilité d'action en ce monde ? Et, plus précisément, comment ne pas lui reconnaître des possibilités dépassant infiniment toute règle que nous pourrions découvrir. Il est Dieu. Il a tout pouvoir sur la matière.

Techniquement, on peut a priori tout imaginer pour l'Incarnation. Dieu a pu ajouter à sa création une créature supplémentaire habitée par Lui. Mais, cela me paraît profondément contraire à la foi. Le Christ n'est pas Dieu déguisé en homme, implanté dans le sein de la Vierge comme si celle-ci avait été une mère porteuse d'un bébé qui ne venait pas d'elle. C'est faux. Il est vraiment, biologiquement, un fils de Marie qui est vraiment la Mère de Dieu.

Le Christ n'est pas davantage demi-dieu (par l'Esprit Saint) et demi-homme (par Marie), comme si Dieu avait mélangé une semence créée spécialement (pour remplacer celle du père biologique) avec ce qui vient normalement d'une mère. Il ne serait pas en tout semblable à nous et, biologiquement, il ne serait pas un fils de David.

Nous savons que l'ADN d'une femme ne peut en aucun cas contenir le chromosome Y de la masculinité, mais, pour que Jésus soit fils de David, sans être le fils biologique direct d'un fils de David (le chromosome Y de la masculinité ne se transmet que de mâle en mâle), il me semble que nous pouvons penser que, miraculeusement et par une explication technique qui nous échappe, le chromosome Y de David a été transmis « autrement » par Marie, par une action miraculeuse lors de sa propre conception par son père Joachim.

En effet, pour que Jésus soit fils de David par Marie, il a fallu que Marie reçoive en elle le chromosome Y hérité de son père Joachim, fils de David, pour le transmettre. Il est vain de chercher à comprendre davantage le détail technique d'un miracle.

Nous savons que la conception de Marie, future mère du Christ, fut miraculeuse et extraordinaire. Ce fut une immaculée conception miraculeuse sur le plan spirituel qui l'a préservée du péché originel. Ce fut aussi une conception miraculeuse sur le plan corporel la rendant capable de transmettre, en dehors de son propre ADN féminin, le chromosome de David.

Mais, votre question est plus pointue : comment Dieu infini et immortel peut-il se faire fini et mortel ? Invité écrit : « *Dieu le Fils a-t-il cessé d'exister dans son essence spirituelle (Dieu est esprit) pour se matérialiser en Jésus à compter de sa naissance et jusqu'à aujourd'hui ?* »

Non, bien sûr. En Jésus, c'est un seul et même être qui est pleinement Dieu et pleinement homme. Il est impossible de séparer la divinité et l'humanité du Christ, de même qu'il est impossible de séparer le corporel et le spirituel de notre unique nature humaine.

Cela ne signifie pas que, dans la réalité biologique, notre corps ne puisse pas mourir et le corps de Jésus est vraiment mort comme celui de n'importe quel humain. Le Christ aurait pu choisir de franchir directement la mort comme Marie le fera par son Assomption, mais il a choisi de se laisser mourir comme tout homme.

Cela nous indique que si notre corps est essentiel à notre nature, à la création et à la réalité de notre âme dont la nature est indivisiblement corporelle et spirituelle, il est vrai aussi qu'une fois créés, nous ne dépendons plus de la biologie précaire de notre corps. Ce corps essentiel peut être changé, renouvelé. Il peut ressusciter après sa mort physique.

Sur ce point, c'est la résurrection du Christ qui éclaire son Incarnation.

La résurrection du Christ nous témoigne d'un passage du physique précaire à une autre réalité dans un état où l'être ressuscité peut continuer à se manifester à son gré dans l'univers physique précaire, comme les apparitions de Jésus entre sa résurrection et l'Ascension.

Le corps mort du Christ a été transformé et a disparu de l'univers visible, laissant son tombeau vide, sans plus aucune présence de ce corps mort mais sorti des linges dans lesquels il avait été mis.

Le linceul de Turin (le Saint Suaire) exprime à cet égard la foi de l'Église. À l'instant de la résurrection, un rayonnement physique a pu marquer dans le linge l'image du corps mort passant de l'univers visible à une réalité invisible d'où le Christ ressuscité apparaîtra encore à plusieurs reprises dans le monde visible. Le tombeau vide indique que la résurrection n'est pas seulement un événement spirituel mais aussi un événement physique concret dans l'histoire.

Cela nous renvoie à notre propre création. Comment un être immortel, comme l'est chacun de nous, a-t-il pu advenir dans l'histoire du monde qui n'est qu'une réalité faite d'êtres précaires qui se succèdent dans le temps par d'innombrables combinaisons d'éléments minusculeux que la physique quantique met en évidence ?

La résurrection du Christ nous témoigne d'un passage du physique précaire à une autre réalité dans un état où l'être ressuscité peut continuer à se manifester à son gré dans l'univers physique précaire.

Cela nous montre que le physique précaire que nous pouvons observer scientifiquement n'est pas le tout du réel. Il y a un au-delà du physique observable et ce qui est au-delà peut agir en ce monde physique. Il y a une interaction et une interpénétration possibles.

Notre monde est un monde créé par « *quelqu'un* » qui est au-delà de ce que notre seul cerveau peut explorer, au-delà de toute connaissance scientifique. Le Créateur a certes créé notre monde avec des règles propres autonomes, mais il n'a rien perdu de sa puissance créatrice. Ce qui lui a permis de créer ce monde continue de lui permettre d'y agir.

L'Incarnation de Dieu, par laquelle Dieu devient une créature, n'est possible que parce que Dieu a créé cette créature avec tout ce qui était nécessaire pour son Incarnation. Selon l'expression « *à Son image et à Sa ressemblance* ».

L'Incarnation nous révèle ce que nous sommes : des êtres ayant reçu une vie issue de Dieu Lui-même, voulus semblables à Dieu Lui-même. Nous sommes, par création, créés capables d'être de véritables enfants du Créateur ayant reçu tout ce qui est nécessaire pour vivre de la vie même de Dieu ce qui nous rend capables de partager éternellement cette vie.

Nous sommes des enfants de Dieu qui est notre Père, mais il y a cependant une nuance qui nous fait être davantage de possibles enfants adoptifs que des enfants biologiques. Nous ne choisissons pas notre père biologique, mais il me semble, par contre, que la paternité divine ne peut être que choisie.

Car la vie divine ne se transmet pas sans une double caractéristique essentielle en Dieu Lui-même : la liberté et l'amour. Pour pouvoir partager la vie Dieu et être réellement ses enfants, encore faut-il le vouloir librement, vouloir librement vivre dans une communion éternelle d'amour.

Même si cela paraît un mystère physique, l'Incarnation nous indique que Dieu tout puissant, éternel et infini peut, sans aucune perte, vivre pleinement en la forme d'une créature, parce que cette créature a elle-même été créée capable de partager pleinement la vie de Dieu.

C'est ici que l'Incarnation est indissolublement liée à la création de l'humanité.

Adam et Ève sont des personnes aussi réelles et concrètes dans l'histoire du monde que Jésus de Nazareth.

La différence, c'est que Dieu vit de toute éternité alors qu'Adam et Ève sont des créatures qui n'existaient pas avant d'être créées dans le temps.

Créées avec une nature unique corporelle et spirituelle, devenus vivants par un souffle spirituel dans la réalité matérielle façonnée par Dieu.

Il est normal que notre seul cerveau, avec ses limites terrestres, ne puisse comprendre ce qui est au-delà de ce qu'il peut percevoir, mais il peut en comprendre assez pour en accepter le mystère.

Dieu a créé un être capable de partager éternellement sa vie d'amour. Il l'a créé dans un monde physique créé pour lui, pour qu'il puisse y vivre et le développer librement en harmonie d'amour avec Dieu.

Nous savons ce que nos premiers parents en ont fait, mais, avec la même nature que le péché a enfermée dans la mort, Dieu lui-même vient nous ouvrir un chemin nouveau par lequel tout est à nouveau possible.

Le Pape Benoît XVI nous a proposé trois petits livres sur Jésus de Nazareth pour nous aider à plonger dans ce mystère.

J'imaginai son troisième livre aussi grand que les deux premiers livres de notre pape bien aimé, et voici un livre plus petit, plus court.

Je pensais y trouver de multiples développements sur des questions fondamentales difficiles et les développements les plus longs y sont réservés ... à la réalité historique du récit des mages et de leur étoile.

J'attendais Saint Pierre et c'est Saint Joseph, un vent fort et c'est une brise légère.

Pour les questions les plus délicates, c'est l'humilité devant le mystère qui domine. Tantôt, il écrit : « *je n'ai pas trouvé jusqu'à maintenant une explication pleinement convaincante* » (p. 152), et ailleurs : « *Pour le dire aussi simplement, c'est aussi ma conviction* » (p. 167).

Souvent, il renvoie au mystère.

Mais, au cœur de son livre, il laisse poindre, comme dans les tomes précédents, une humble souffrance devant l'incrédulité historique qui se développe, y compris chez beaucoup de théologiens ;

Ce qu'il écrit discrètement, dans sa défense de l'historicité très secondaire du récit des mages, semble exprimer une observation inquiète plus générale. Il constate « *qu'au cours des cinquante dernières années, dans l'évaluation de l'historicité, un changement d'opinion s'est vérifié, qui ne se fonde pas sur de nouvelles connaissances historiques, mais sur une attitude différente face à l'Écriture sacrée et au message chrétien dans son ensemble* » (p. 167-168).

« *On concède à Dieu d'opérer sur les idées et les pensées, dans la sphère spirituelle – mais non dans la sphère matérielle. Cela dérange. Là n'est pas sa place. Mais, il s'agit justement de cela : c'est à dire que Dieu est Dieu, et qu'il n'évolue pas seulement dans le monde des idées... La question en jeu est : la matière lui appartient-elle ?* » (p. 83-84).

Mais, sa réponse est forte. Elle fonde la solidité des fondements historiques de notre foi, soutenue constamment dans ses trois tomes sur Jésus de Nazareth : « *Si Dieu n'a pas aussi pouvoir sur la matière, alors il n'est pas Dieu. Mais, il possède ce pouvoir* » (p. 84)

Confirmant le théologien Karl Barth, il rappelle que « *dans l'histoire de Jésus il y a deux moments dans lesquels l'action de Dieu intervient directement dans le monde matériel : la naissance par la Vierge et la résurrection du tombeau* ». Même si « *Ces deux faits représentent un scandale pour l'esprit moderne* », ce sont « *des pierres de touche pour la foi* » (p. 83-84).

Il nous encourage à poursuivre nos efforts d'interprétation de l'Écriture Sainte en nous rappelant quelques orientations fondamentales à suivre.

« *D'abord, il faut se demander ce qu'ont voulu dire, à leur époque les auteurs de ces textes – c'est la composante historique de l'exégèse. Mais il ne faut pas laisser le texte dans le passé... La seconde question doit être « Ce qui est dit est-il vrai ? Cela me regarde-t-il ? Et si cela me regarde, de quelle façon ? ».* Devant un texte biblique, dont l'ultime et le plus profond auteur, selon notre foi, est Dieu lui-même... le sérieux de la recherche historique n'est en rien diminué, mais augmenté » (p. 7-8).

Il ne faut pas oublier que « *toute interprétation reste en deçà de la grandeur du texte biblique* » (p. 8) et que, lorsque l'Écriture nous relate une histoire réelle qui a eu lieu, il s'agit d'une histoire « *interprétée et comprise selon la Parole de Dieu. Cela signifie qu'il n'y avait pas une intention de raconter de façon complète, mais de noter ce qui, à la lumière de la Parole et pour la communauté naissante de la foi, apparaissait important* » (p. 32). Bref, « *une histoire interprétée... écrite et condensée* » (id).

La foi chrétienne ne méprise pas l'histoire et la science. Beaucoup affirment souvent que la Parole de Dieu nous dit le « *pourquoi* » en laissant à la science la question du « *comment* ».

Le pape observe que Marie n'a pas posé à l'ange de l'annonciation la question du « quoi », mais celle du « comment ». *« Comment cela sera-t-il, puisque je ne connais pas d'homme ? »* (p. 55).

« l'universel et le concret se touche mutuellement... Le Logos éternel s'est fait homme, et le contexte de lieu et de temps en fait partie. La foi est liée à cette réalité concrète, même si ensuite, en vertu de la résurrection, l'espace temporel et géographique est dépassé » (p. 94).

« Le Fils de Dieu vient dans l'humilité. Les deux choses vont ensemble : la profonde continuité dans l'histoire de l'action de Dieu et la nouveauté de la graine de moutarde cachée » (p. 39). C'est un *« nouveau commencement qui, paradoxalement, avec la continuité de l'action historique de Dieu, caractérise l'origine de Jésus »* (p. 20).

« Il est le nouvel Adam qui encore une fois vient « de Dieu » – d'une façon plus radicale que le premier, il n'existe pas seulement grâce à un souffle de Dieu, mais il est vraiment son « Fils » ... en Jésus l'humanité commence de nouveau » (p. 21).

« C'est l'obéissance de Marie qui ouvre la porte à Dieu. La parole de Dieu, son Esprit, crée en elle l'Enfant. Il le crée à travers la porte de son obéissance. Jésus est le nouvel Adam, un nouveau commencement ab integro... De cette façon a lieu une nouvelle création » (p. 83) ... *« un commencement tout nouveau, par lequel Dieu lui-même intervient, donnant une naissance qui ne provient plus d'un « engendrement » humain »* (p. 166).

Ainsi, comme pour Adam et Ève, le pape nous indique qu'il s'agit d'une création. C'est une parole forte, cachée dans la discrétion de ce petit livre. L'Incarnation est une création.

Sauf erreur de ma part, il s'agit là d'un usage nouveau du mot « création ». J'ai toujours pensé que le mot création signifiait faire exister à partir de rien et le Christ est « engendré, non pas créé », comme le dit le Credo. En ce sens, l'Incarnation de Dieu qui vit de toute éternité n'est pas une création.

Mais, le pape porte un regard neuf : avant l'Incarnation, Dieu n'était pas « dans » le monde. Le monde et ses êtres étaient créés sans confusion avec leur Créateur. Il n'était en « rien » dans le monde. Il était au milieu de nous, avec nous, mais Il nous a créés libres et autonomes.

Avec l'Incarnation, Dieu a fait exister en ce monde du neuf : il y est entré Lui-même. Il a assumé notre nature humaine, créée auparavant, par une action tout à fait nouvelle à partir de rien. Rien dans la nature ne pouvait engendrer le Christ. En ce sens, le mot création devient adapté pour exprimer la nouveauté radicale, absolue, par rapport à toute réalité antérieure.

Cette création nouvelle qui fait surgir Dieu lui-même dans sa création, sans modification biologique mais en assumant une nature terrestre en tout semblable à la nôtre, peut apporter un éclairage sur la première création.

Ce qui me paraît fort intéressant, c'est de constater qu'en utilisant le mot création pour l'Incarnation du Christ, le pape nous montre qu'une création dans le monde matériel n'implique pas nécessairement une nouveauté biologique, terrestre. Elle intervient *« avec la continuité de l'action historique de Dieu »* (p. 20).

Certes, le Fils de Dieu n'est pas créé puisqu'il est Dieu éternel et dans la Trinité de toute éternité. Il est « engendré, non pas créé ».

Le mot création s'applique à une réalisation absolument nouvelle à partir du néant.

C'est en cela que se manifeste l'audace de la parole de Benoît XVI. Bien sûr, le corps de Jésus vient de Marie. Au sens biologique, terrestre, la réalité matérielle du corps de Jésus n'est pas nouvelle.

Toute son humanité lui vient par Marie. Mais, l'Incarnation de Dieu, du Fils de Dieu éternel qui vient se faire homme, est absolument nouvelle.

Rien, absolument rien dans la nature ne pouvait faire advenir une telle Incarnation. Dieu a fait du radicalement nouveau. Une création. Le mot est fort, audacieux, exact, et tellement éclairant, à notre époque, pour mieux comprendre ce qu'a été la création de l'homme et de la femme à l'image de Dieu à un autre moment de l'histoire.

Jésus est vraiment, très concrètement, un homme « *nouveau* ». C'est bien, comme l'écrit Cinci une « *recréation* » ou, comme l'écrit Libremax, un « *renouvellement* » de la création de l'homme à l'image de Dieu.

Dans une catéchèse du 9 janvier 2013, le Pape Benoît XVI a précisé que Jésus est « *l'Adam définitif, image parfaite de Dieu. Avec l'Incarnation du Fils de Dieu une nouvelle création s'est manifestée, qui complète la question de savoir qui est l'homme. C'est effectivement en Jésus que s'accomplit parfaitement le projet divin sur l'être humain, car il est selon Dieu l'homme définitif* ». C'est l'homme parfait, tel qu'il a été créé, sans le péché. Le vrai fils de l'homme créé, le vrai fils d'Adam tel qu'il était avant sa chute.

Cinci relève de manière pertinente que : « *Le surgissement de Jésus serait autant un phénomène nouveau que le serait le premier homme* » et « *L'homme-Jésus a bien part à la création et en le sens où il fait corps avec elle* ».

Nous pouvons ajouter que, de même, « *L'homme-Adam a bien part à la création et en le sens où il fait corps avec elle* ». Comme Jésus, Adam et Ève ont bien eu une lignée biologique naturelle. Mais leur création qui les a fait exister dans l'éternité de Dieu fut absolument nouvelle.

Jésus, nouvel Adam, est vrai homme et vrai Dieu dans un « *profond entrelacement entre l'une et l'autre dimension* » (p. 181). Adam, avant Lui, a été vrai hominidé et vraie créature nouvelle à l'image de Dieu, dans un autre entrelacement profond entre une nature biologique et un souffle spirituel nouveau.

Le Christ, le nouvel Adam, a été créé dans le monde matériel sans aucune différence nouvelle de son être terrestre en tout semblable au nôtre. La création nouvelle lors de l'Incarnation du Christ dans l'histoire bien réelle, a fait exister le vrai Dieu en vrai homme, en tout semblable aux hommes qui vivaient déjà sur terre à cette époque. La première création n'a-t-elle pas fait exister un vrai homme, un être nouveau capable de partager éternellement la vie de Dieu, en tout semblable aux hominidés qui vivaient déjà sur terre à cette autre époque ?

Dans l'état actuel de nos connaissances, nous pouvons considérer de ce point de vue que, par le souffle Créateur de l'Esprit, le premier Adam a été créé, dans la nature préexistante, capable de vivre éternellement en communion avec Dieu, vrai hominidé, parmi d'autres hominidés, mais aussi vrai être nouveau, créé à l'image de Dieu, et que le nouvel Adam, le Christ, Fils éternel de Dieu, a été créé, dans la nature préexistante, vrai homme, parmi d'autres semblables, et y a été intégré pleinement par le souffle de l'Esprit qui, lors de cette nouvelle création, n'a plus seulement insufflé une vie éternelle créant un être nouveau à son image, mais est venu y faire habiter Dieu Lui-même.

Le but de tout cela n'est pas de se plonger dans de vaines curiosités historiques ou théologiques, mais de faire redécouvrir à l'homme d'aujourd'hui sa vocation à vivre dans la communion de Dieu.

N'oublions pas l'essentiel : « *L'homme est un être relationnel. Si la première, la relation fondamentale de l'homme – la relation avec Dieu – est perturbée, alors il n'y a plus rien qui puisse être vraiment en ordre. Dans le message et l'action de Jésus il s'agit de cette priorité : il veut tout d'abord solliciter l'attention au cœur de son mal et le lui montrer : si tu n'es pas guéri en cela, alors, malgré toutes les bonnes choses que tu pourras trouver, tu ne seras pas guéri* » (p. 68-69).

« Dieu est amour. Mais, l'amour peut aussi être haï, quand il exige que l'on sorte de soi-même pour aller au-delà de soi. L'amour n'est pas une sensation romantique de bien-être. La rédemption n'est pas wellness, un bain d'auto-complaisance, mais une libération de l'être compressé dans son propre moi » (p. 122).

Et, peut-être Saint Joseph nous ouvre-t-il particulièrement une juste compréhension de notre vocation à ce que nous sommes appelés à être : *« une personne profondément attentive au divin, dotée d'une particulière sensibilité pour Dieu et pour ses voies »* (p. 65).

Dans le livre du Pape, le mot « création » n'est pas réservé à une action de Dieu qui fait exister quelque chose à partir de « rien » mais est appliqué à une action qui fait exister quelque chose de nouveau à partir de deux êtres qui existent déjà : Celui qui se fait homme ne vient pas de « rien » mais est Dieu de toute éternité, et toute l'humanité du Christ lui vient par Marie, qui n'est pas « rien » mais qui vit déjà depuis plusieurs années au moment de l'Incarnation.

Dans le langage courant, il y a longtemps que le mot « création » a déjà reçu un sens plus large. Par exemple, on parle de « création » artistique ou littéraire.

Mais, en ce qui concerne la foi, en ouvrant le sens du mot « création », le Pape ouvre aussi notre compréhension de la création de l'humanité.

Cette ouverture est d'autant plus importante que la création lors de l'Incarnation n'est pas évoquée de manière ponctuelle mais dans une « continuité historique » qui oriente la pensée sur la cohérence globale de l'action du Créateur, ce qui rejoint la sensibilité de l'homme moderne qui perçoit l'apparition de l'humanité dans le cours de l'histoire par l'effet d'une évolution.

Dans cette perspective, si l'Incarnation du nouvel Adam, le Christ « engendré non pas créé », dans le sein d'une jeune fille de Palestine, est une création, alors que le Christ est déjà vivant de toute éternité, que cette création lui fait assumer une forme terrestre déjà existante, et que son corps créé est issu de Marie déjà vivante, alors ne faut-il pas penser que la création d'Adam et Ève, dans le temps et dans l'espace, a pu, a fortiori, créer des êtres nouveaux avec une forme terrestre déjà existante ?

Cinci écrit : *« Le but de l'Incarnation, n'est pas d'aboutir à la "création de Dieu" (!) Il s'agit bien d'amener à l'existence un être neuf comme si celui n'aurait effectivement jamais pu exister auparavant. On parle d'inédit. Ainsi, entre Dieu et l'homme, c'est bien l'homme qui est amené à l'existence par une activité de Dieu; je pense que vous le comprendrez. Et c'est aussi pourquoi dans le credo l'on dit bien que Jésus a été conçu du Saint Esprit. L'homme-Jésus ...*

C'est la raison pourquoi il faut écrire

Marie = humain

Jésus = humain

Jésus est une vraie créature, j'espère que vous êtes d'accord avec ça. Quand on parle d'un vrai homme, on parle réellement d'une créature.

Je ne crois pas que vous pourriez nous dire que la "création du premier Adam" et la "conception de Jésus" serait deux opérations semblables, exactement de même nature. »

Bien évidemment.

La similitude ne concerne pas la divinité du Christ. Nous sommes des enfants de Dieu, des créatures ex nihilo. Le Christ est l'Incarnation de Dieu lui-même.

La similitude ne concerne que le « mode d'action ». En effet, c'est par une action du Saint Esprit dans la réalité naturelle que tant le premier Adam que le nouvel Adam sont créés. Vous avez raison d'écrire que, comme le premier Adam, « Jésus est une vraie créature », en tant qu'homme, même s'il est aussi vrai Dieu de toute éternité, Fils de Dieu engendré non pas créé.

Comme vous le dites aussi très bien « *Le but de l'Incarnation, n'est pas d'aboutir à la "création de Dieu" (!) Il s'agit bien d'amener à l'existence **un être neuf*** » et « *Le mystère de l'Incarnation c'est réellement, réellement, réellement du nouveau. Totale nouveauté !* ». On est bien d'accord.

La lumière de l'Évangile peut alors éclairer notre compréhension de la création de l'humanité : de même que, parmi les humains, l'Esprit Saint « *créé [en Marie] l'Enfant* (vrai Dieu et vrai homme) », comme nous le dit le Pape, en lui donnant un corps d'homme dans la continuité historique, de même le souffle de l'Esprit a pu, parmi des hominidés, « *créer* » des êtres nouveaux à l'image de Dieu avec un corps d'hominidé issu de l'évolution, dans la même continuité historique.

Cinci écrit : « *c'est certain que la question des origines de l'humanité demeure une chose bien mystérieuse ...*

Je suis désolé. La lumière de l'Évangile ne me sert de rien quant à pouvoir entrer dans une compréhension réelle de ce qu'aurait dû être la création de l'humanité. Et, d'ailleurs, je buterais sur votre dernier passage, restant moi-même aussi interdit que si vous me demandiez de traduire un texte inca ou une poésie en hiéroglyphe égyptien d'il y a quatre mille ans.

Si une femme préexistante peut prêter son caractère humain à Jésus et l'attribut divin restant à Dieu chez Jésus lui-même, alors la bête devrait léguer de son côté son caractère de bête (en rétrospective; pour vous suivre) et tandis que Dieu devrait faire surgir tout à la fois un caractère d'humanité pour la toute première fois (intelligence discursive, etc.) et en sus d'une familiarité d'avec le grand Dieu. Je n'ai pas l'explication en quoi il aurait fallu que le Créateur ne se décidât à un moment donné de nous changer une bête en un être tout neuf doué d'une certaine intelligence relationnelle, par-dessus le marché pour s'en faire un interlocuteur privilégié. »

Merci d'exprimer ainsi avec vos mots, ce que vous avez compris. Bien que vous ayez exprimé un désaccord avec mes réflexions en les trouvant aussi incompréhensibles qu'un texte inca ou des hiéroglyphes, vous m'avez bien compris.

Il me semble en effet exact de dire que c'est pour se faire un interlocuteur privilégié, en familiarité avec Dieu, que le Créateur a façonné les humains à son image.

Mais, vous écrivez très bien Cinci ! Vos expressions imagées n'ont rien d'excessives. Elles sont bien adaptées à ce que vous voulez exprimer.

Il me semble très juste de constater une impression que quelque chose continue à nous échapper. Cela est vrai pour chacun de nous, et pas seulement pour vous.

Si nos réflexions ne vous laissent pas une telle impression, ne serions-nous pas dans une caricature réduisant la vérité à notre capacité de compréhension humaine ?

La réalité « *spirituelle* » (encore un mot plein d'imprécision pour évoquer ce qui nous échappe...) est au-delà de nos mots et de nos explications.

Mais, par contre, je suis très convaincu (parce que Dieu s'est fait homme) qu'il est trompeur de faire glisser la foi de la réalité bien concrète que nous révèle l'Évangile vers l'abstraction, ou de renoncer à savoir comment notre histoire à commencé.

Se contenter de dire que c'est un mystère ne nous délivrera pas des questions légitimes de nos enfants et de tous les hommes en recherche.

Ne pas annoncer la création de l'humanité dans la réalité bien concrète de l'histoire, celle que la science peut étudier, me semble affaiblir notre foi et l'annonce de l'Évangile.

Plus j'approfondis la théologie de la création, plus je suis convaincu que les athées ont raison sur un point : ce n'est pas parce qu'à travers une longue histoire de milliards d'années, notre cerveau humain a été développé pour atteindre des capacités nettement supérieures à celles de tous les autres vivants de la terre, ni parce que nous avons des capacités d'abstraction et d'intelligence très grandes, ni même parce que nous sommes sensibles à l'art ou parce que nous avons un sens religieux, que nous avons une âme immortelle, que notre vie a une vocation au-delà de notre réalité terrestre qui prendra fin lors de notre mort physique, que nous sommes capables de partager la vie éternelle de Dieu.

L'âme immortelle est une création de Dieu, un don gratuit fait à un moment de l'histoire et qui s'est réalisé dans un couple d'hominidés, nommés Adam et Ève dans la Genèse, puis qui a été transmis à leurs descendants.

Dans l'immédiat, je ne peux bien sûr que vous inviter à regarder la crèche de Noël où Dieu se rend visible car il n'y a pas de meilleure lumière pour éclairer chacune des questions qui nous occupent.

Comment ne pas rapprocher ces deux événements centraux pour la théologie, la connaissance (le mot semble bien audacieux !) de Dieu, que sont la création de l'humanité, image à la ressemblance de Dieu, et l'Incarnation du Christ, présence de Dieu lui-même dans l'humanité ?

La création des premiers humains n'est pas, pour nous chrétiens, sujet d'anthropologie ou de spéculations historiques. À ce moment décisif de l'histoire, Dieu a créé une créature à son image. Il nous a révélé qui Il est. Et cette révélation n'est devenue complète que par sa propre Incarnation. Le Christ nous révèle ce qu'est vraiment un humain fait à l'image de Dieu en même temps qu'Il nous révèle qui est vraiment Dieu dont l'homme est l'image dans le monde créé.

Nous ne savons pas comment Dieu a façonné un homo sapiens à travers une histoire extrêmement longue et ancienne, mais rien dans la nature ne Lui imposait nécessairement de créer sur terre un être à son image, capable de partager sa vie et son amour avec une âme immortelle.

De même qu'il y avait déjà des humains avant que Dieu lui-même ne vienne être un vrai homme, il y avait déjà des hominidés (ou des pré-humains, car il reste difficile de qualifier avec exactitude ces ancêtres biologiques qu'il n'est pas exact de confondre avec l'ensemble des « bêtes ») avant que Dieu ne vienne créer un couple d'êtres radicalement nouveaux à son image, avec une âme immortelle capable de partager sa vie et son amour.

Lors de l'annonciation, Dieu s'est créé une âme d'enfant. Quelle lumière sur la perfection de notre création digne de Dieu. Nous sommes si parfaitement ses enfants, avec une vie tellement semblable à la Sienne, qu'il peut Lui-même partager notre vie. Il vient se faire lui-même créature nouvelle parmi nous pour nous montrer toute la merveille de notre propre création. Toute la discrétion de sa propre venue éclaire la discrétion de notre propre création en ce monde. Mais aussi, son immense beauté au-delà des choses visibles.

La discrétion de l'annonciation devient elle-même surplus de lumière.

Jeanbaptiste écrit : « *En tant qu'il possède une nature divine a-t-il une conscience "claire" (c'est-à-dire exprimable par des mots) dès sa naissance ?*

.... la "conscience rationnelle" (au sens d'exprimable par des mots, celle qui nous vient à l'esprit par notre langue maternelle)

... Il y a peut-être une conscience "immédiate" qui n'a pas besoin du développement du langage pour être "profonde". Dire que Jésus bébé ne pouvait ni dire ni se dire Fils de Dieu, ne signifie pas qu'il n'en avait pas une conscience immédiate et absolue "intuitivement" dirions-nous selon nos mots humains. »

Cette réflexion de Jeanbaptiste me semble mettre le doigt sur la difficulté de la compréhension de ce qu'est la « conscience ».

La conscience « *intuitive* » du cœur existe chez les bébés comme chez les vieillards ou les malades mentaux.

La conscience, le cœur, ou l'esprit est ce qui dans l'humain lui permet d'être en communion avec Dieu.

Elle est le lien entre le terrestre, tout ce que le cerveau terrestre nous permet de vivre tant intellectuellement qu'affectivement, et le « *spirituel* » dans lequel Dieu peut être rencontré.

La conscience rationnelle, intellectuelle, et affective n'est qu'un écho terrestre dans notre cerveau de notre conscience spirituelle. Ces deux aspects de la conscience ne peuvent se confondre, ni se réduire l'un à l'autre.

Lorsqu'Aldous parle de la conscience, il me semble qu'il évoque souvent la réalité humaine de cette conscience sans ignorer la présence simultanée de sa conscience divine spirituelle, alors que Raistlin lui répond souvent en évoquant cette conscience divine spirituelle sans ignorer la présence progressive simultanée de sa conscience terrestre. Il n'y a pas réellement de différence entre eux sauf dans le sens différent qu'ils donnent chacun à ce même mot « *conscience* ».

Le Christ, dans le sein de Marie ou comme petit enfant, n'a jamais cessé d'être « *conscient* » de la présence de son Père, ni de sa vie éternelle avec Lui. Mais, de quelle « *conscience* » parlons-nous avec nos mots ?

En devenant homme, son cerveau biologique ne lui a permis d'accéder à son Père « *par* » des mots humains dans sa pensée (son cerveau utilisant des mots) que progressivement. Il a appris à « *penser* » (réfléchir à l'intérieur de soi-même avec des mots) comme tout humain. Penser Dieu « *avec des mots* » n'était pas différent pour Jésus que pour tout autre être humain.

Rien ne permet même a priori de penser que Jésus avait une intelligence terrestre supérieure à la moyenne. Il n'a pas nécessairement été le premier de sa classe en calcul ou en lecture.

Malgré qu'il est Dieu, Jésus n'était pas nécessairement apte à apprendre plus vite qu'un autre enfant.

Il était un homme normal. Pas un détail des Évangiles ne suggère le contraire dans les réalités terrestres. Certes, lorsqu'il parle de son Père, l'absence de péché et l'enseignement de Marie en font déjà à 12 ans, un jeune homme particulièrement avisé dans la connaissance de Dieu. Mais, jusqu'à environ 30 ans, ses paroles et ses actes ne semblent avoir été que ordinaires.

La conscience biologique, celle qui s'exprime dans notre tête avec des mots et des phrases de notre langage que nous pouvons exprimer à l'extérieur par la parole, ne peut nous donner qu'un écho de notre conscience spirituelle qui nous rend capables de participer à une vie toute autre, à la vie spirituelle de Dieu. Elle fait de nous, par notre nature indissociablement terrestre et spirituelle, des homo ***capax Dei***.

Cette conscience porte la marque indélébile qui subsiste du passage de l'humain dans le jardin d'Eden, qu'Adam et Ève ont transmis à tous leurs descendants, à toute l'humanité. C'est ce qui caractérise et distingue les humains de toutes les autres créatures.

Le Christ, vrai Dieu, est aussi devenu un vrai homme. Comme chacun de nous, sa conscience terrestre n'était d'abord que celle de tout humain, même si sa conscience « *spirituelle* » (les mots sont de notre intelligence et sont absolument incapables d'exprimer avec justesse la réalité tout autre dont il s'agit) était et n'a jamais cessé d'être celle de Dieu.

La conscience terrestre, biologique, aussi brillante soit-elle, ne pénètre pas dans la réalité de Dieu par elle-même. L'intelligence et les capacités d'abstraction les plus grandes ne donnent pas accès à la vie

de Dieu. Elles ne peuvent suffire à faire d'une créature un humain capable de partager éternellement la vie de Dieu.

Jésus a revécu ce qu'Adam et Ève ont vécu en premier.

Le cerveau terrestre de Jésus, sa parole faite de mots, toute sa réalité terrestre, avaient encore besoin, malgré sa nature divine, d'être « *mis* », « *plongés* » dans l'Eden, la « *réalité spirituelle* ». Aucun mot n'est correct ou suffisant pour l'exprimer.

La nature humaine du Christ n'était pas dans l'Eden (la « *réalité spirituelle* », le « *paradis* », les « *cieux* ») du seul fait de sa nature divine. Adam et Ève, créés à l'image de Dieu, n'étaient pas dans l'Eden du seul fait de leur nature capable de partager la vie de Dieu. Ils ont été mis dans l'Eden (Gn 2, 8). Le Christ, devenu homme, a vécu ce même chemin.

De même que, lors de la création d'Adam et Ève, l'humain a été « *mis* » dans l'Eden de Dieu, dans un jardin terrestre « *planté dans* » l'Eden de Dieu, l'humanité de Jésus, y compris sa conscience terrestre, a été baptisée, plongée dans l'Eden dans laquelle sa nature divine n'a jamais cessé d'être.

La nature humaine du Christ a aussi dû être mise dans l'Eden. N'est-ce pas ce qui s'est réalisé lors de son baptême dans les eaux du Jourdain ? Lorsque le Christ a été baptisé (après l'avoir voulu lui-même !), c'est à ce moment seulement que les *cieux* s'ouvrirent et que l'Esprit descendit sur Jésus. C'est à ce moment qu'une parole, faite de mots terrestres, s'est fait entendre du Père.

Par son baptême, Jésus, vrai Dieu et vrai homme, a fait entrer son humanité, son intelligence, sa parole en mots humains, dans l'Eden de Dieu, dans lequel il vit de toute éternité, et il fait ainsi rentrer l'humanité dans le jardin d'Eden dont elle est chassée depuis le péché originel.

Immédiatement après son baptême, la conscience humaine de Jésus a été plongée dans la communion spirituelle de Dieu, mais elle a aussi été confrontée au tentateur et à la tentation, comme l'ont été Adam et Ève.

La tentation du Christ dans le désert nous permet de comprendre un peu mieux ce qu'a été la tentation d'Adam et Ève, le fruit attirant et interdit qui en est l'image.

Mais, là où l'humanité a échoué, le Christ a franchi l'épreuve.

Par son baptême, sa conscience humaine a été plongée dans la réalité spirituelle, a été mise en harmonie avec sa conscience divine. Par son baptême, sa conscience biologique a été plongée et élevée à hauteur de sa conscience divine.

Les mots nous dépassent et s'avèrent radicalement insuffisants. Mais, les faits nous éclairent. À partir de son baptême, les paroles que le cerveau et la bouche du Christ vont exprimer autant que les actes qu'il va accomplir seront désormais dans une harmonie divine inimaginable pour nous. Celle qui était offerte à Adam et Ève et que le Christ vient restaurer.

Pour le Christ, comme pour tout humain, son intelligence terrestre et même sa conscience terrestre, au plus profond de ses capacités terrestres, étaient encore, avant son baptême, incapables de partager et d'être unis à la vie Dieu, à sa propre vie divine de Fils de Dieu.

Il aurait certes pu agir en tout de manière miraculeuse, comme le lui permettait sa nature divine, mais il a voulu agir par sa nature humaine.

Il fallait encore un baptême.

Avant son baptême, Jésus, semblable à nous en tout sauf le péché, a appris, dans sa compréhension humaine terrestre, de Marie, de Joseph, d'Elisabeth, de Zacharie, de Jean le Baptiste, qui Il était. Il a appris à savoir, par son intelligence terrestre, qu'Il était le Fils de Dieu.

Mais, il fallait encore un baptême. Il fallait encore que l'Esprit Saint pénètre l'humanité du Christ. Il fallait encore que l'humanité du Christ pénètre dans le sanctuaire divin.

Il fallait encore que le fils de l'homme, dans sa réalité terrestre humaine, soit reconnu par le Père, accueilli dans l'Eden, que sa conscience terrestre d'homme entre dans la réalité de Dieu.

Jésus est le premier homme à être rentré dans l'Eden depuis la chute. Il n'y est pas entré par la puissance de sa nature divine, mais par un chemin d'homme.

Il était vraiment un homme. Ce n'est pas parce que sa conscience divine était déjà présente de toute éternité que son intelligence et sa conscience d'homme étaient par nature dans la communion divine.

C'est une réalité très profonde pour mieux comprendre notre propre humanité. Dieu a vraiment créé quelque chose en dehors de Lui, ex nihilo. L'humain créé à son image est invité à entrer dans sa communion éternelle d'amour. Mais, il y a bien un acte à accomplir, un événement distinct.

Le Christ lui-même nous le montre. Sa conscience d'humain, même éclairée magnifiquement comme elle a dû l'être par Marie et quelques autres, devait encore entrer dans une autre réalité, entrer dans le Royaume des cieux, le Royaume de Dieu.

Que c'est difficile de s'exprimer avec justesse...

Mais, nous pouvons reprendre l'excellente question de Jeanbaptiste sur Jésus : « *En tant qu'il possède une nature divine a-t-il une conscience "claire" (c'est-à-dire exprimable par des mots) dès sa naissance ? A-t-il, dès sa naissance, une "conscience rationnelle" claire (au sens d'exprimable par des mots, celle qui nous vient à l'esprit par notre langue maternelle) ? Jésus bébé pouvait-il dire et se dire (avec des mots) Fils de Dieu ?* »

Il me semble que nous pouvons tous être d'accord pour dire que la réponse est non.

Avait-il une conscience « *immédiate* » qui n'a pas besoin du développement du langage pour être « *profonde* », une conscience immédiate et absolue « *intuitivement* » dirions-nous selon nos mots humains ? Une conscience « *spirituelle* », du cœur, de l'esprit ?

Il me semble que nous pouvons tous être d'accord pour dire que la réponse est oui.

10. Jésus, le fils de Marie

Aur15 écrit : « *Je me pose la question sur le terme de fils de Dieu.*

Ayant fait un peu de biologie à l'école on sait que tous les hommes ont un tas de chromosomes hérités pour moitié du père et de la mère. Est-ce que ça veut dire que Jésus a la moitié des chromosomes de Marie et l'autre moitié de Dieu ? Ou alors Jésus est né de façon magique avec des chromosomes sortis ex nihilo ? »

L'athée écrit : « *Jésus n'est pas né de façon magique, mais divine.*

...C'est un homme divin. Donc avec des chromosomes divins comme le reste de sa physionomie. »

Pierresuzanne écrit : « *Effectivement, pour parler un langage moderne, Jésus est né ex nihilo avec des chromosomes sortis de rien, qui ont pris corps en Marie. On peut dire que Marie est la première mère porteuse de l'histoire de l'humanité...*

De "pur Dieu", il s'est fait homme, il s'est revêtu de chair... disons avec un langage scientifique dépourvu de pudeur et de raffinement, qu'il s'est fait paquet de chromosomes dans un ovocyte »

Faudrait-il penser que, dans sa chair, Jésus serait mi-homme par son patrimoine hérité de Marie et mi-Dieu ou mi-extraterrestre par un patrimoine créé ex nihilo ?

Ce serait incompatible avec la foi de l'Église. Il est un vrai homme et pas seulement un vrai Dieu. Il est pleinement fils de l'homme, en tout semblable à nous.

Dieu n'a pas créé une matière nouvelle pour s'incarner. Il est venu s'incarner dans la matière existante.

Dieu n'a pas non plus créé un chromosome nouveau ou un patrimoine génétique extérieur à la nature. Il a pris chair de la Vierge Marie et toute son humanité lui est venue par Marie.

Marie : Mère porteuse ou mère par insémination artificielle ?

Ni l'une, ni l'autre. Toute l'humanité du Christ nous vient par Marie.

Non, Marie n'est pas la première mère porteuse de l'histoire de l'humanité qui aurait été porteuse d'un bébé extraterrestre que l'Esprit Saint aurait implanté en elle. Marie n'est pas non plus une mère par fécondation artificielle de l'un de ses ovocytes par un chromosome extérieur à elle et miraculeusement implanté en elle.

Une telle Incarnation aurait créé un être hybride, mi-homme et mi dieu, à moitié terrestre et à moitié extraterrestre. Un demi-homme, voire un Dieu déguisé en homme.

Comment un tel être différent de nous aurait-il pu nous sauver tels que nous sommes ? Nous sommes sauvés parce que le Christ, fils éternel de Dieu, est vraiment et pleinement devenu un humain tel que nous, en tout semblable sauf le péché.

L'Esprit Saint n'a pas ajouté une matière corporelle supplémentaire non humaine pour faire du Christ un mi-homme, mi-Dieu.

Le Christ n'a pas été placé dans le corps de Marie par une création corporelle d'un fœtus tiré du néant, entièrement nouvelle. Il n'y a pas eu création instantanée d'un nouvel homme, provenant d'une pure création extérieure, sans origine biologique terrestre dans l'histoire du monde créé.

Comme pour Adam et Ève, certains peuvent imaginer tant la création que l'Incarnation comme des actes miraculeux par lesquels en un instant Dieu a façonné un être corporel terrestre à partir de rien, sans aucun lien terrestre avec la créature préexistante.

Même la poussière du sol, la glaise, serait presque de trop. En un instant, sans père, ni mère, Adam aurait été formé en son état adulte. Difficile d'imaginer sa création à l'état embryonnaire ou fœtal, sans au moins une mère porteuse pré-humaine ou animale.

La création d'Adam et l'Incarnation du Christ ne doivent pas être imaginés sans être éclairés l'un par l'autre.

Jésus est vraiment un fils d'Adam, un descendant biologique d'Adam et Ève. Marie n'a pas reçu soudainement en elle un enfant dont le corps aurait été créé instantanément en dehors d'elle, ou sans elle. Marie n'a pas été une mère porteuse en qui Dieu aurait placé une nouvelle création terrestre tirée du néant. Un embryon sans histoire biologique, sans passé terrestre.

L'Esprit Saint ne paraît pas davantage avoir réalisé la conception du Christ dans le sein de Marie par une insémination artificielle, comme s'il avait créé instantanément un spermatozoïde divin, venu de rien dans la réalité biologique et qui se serait uni à un ovule de Marie.

Nous aurions ainsi un être mi-humain, mi-divin. Les 46 paires de chromosomes du corps de Jésus auraient été constituées pour moitié par Marie et pour l'autre moitié par un spermatozoïde extraterrestre créé spécialement, sans histoire biologique, comme si la moitié de l'humanité du Christ ne venait pas d'Adam mais d'une création biologique particulière.

Tel n'est pas l'enseignement de l'Église. Toute l'humanité du Christ lui vient par Marie. Jésus n'est pas un demi-homme dont la moitié biologique masculine viendrait directement de Dieu. Il n'est pas un demi-homme qui ne serait homme que pour la moitié de ses cellules provenant de sa mère.

En présence de ce grand mystère, la foi de l'Église nous invite à remonter le temps. L'Incarnation se manifeste d'abord, bien avant la naissance du Christ, lors de la conception de Marie.

C'est à ce moment que se produit un premier fait extraordinaire dans l'histoire humaine. L'immaculée conception. Pour la première fois, depuis le péché originel d'Adam et Ève, un enfant est conçu sans la marque du péché originel alors même que ses parents n'en étaient pas totalement exempts.

Anne et Zacharie, les saints parents de la Vierge Marie, étaient très certainement des amis de Dieu, d'une grande sainteté, mais ils ont dû encore, comme chacun de nous, être délivrés du péché originel hérité de leurs parents.

Comment ont-ils pu concevoir un enfant, une petite fille, d'une pureté parfaite lui permettant de devenir la mère de Dieu ?

Dès sa conception, cette enfant est pleine de grâces, ouverte à toutes les grâces que Dieu offre à l'humanité. Alors que le péché originel et nos propres péchés nous ferment à tant de grâces, voilà une enfant qui, dès sa conception, est remplie de toutes celles que Dieu nous offre. Remplie. Aucune ne lui est inaccessible, aucune ne lui manque. Elle est vraiment pleine de grâces.

Dès le premier instant de sa conception, comme Ève à sa création, l'Esprit Saint est en communion avec elle. Une communion parfaitement présente.

Pour la première fois dans l'histoire, depuis le péché originel, un être humain se trouve pleinement en communion avec son Créateur, corps et âme.

Parce que cette union est parfaite, dès le premier instant, Marie peut accueillir en elle, dans son humanité, Dieu lui-même.

Dès le premier instant, elle est ainsi capable de porter en elle toute l'humanité corporelle du Christ. La réalité corporelle et spirituelle de Marie est déjà sans péché dès sa conception. Il n'y aura pas d'autre ajout corporel. Pas de matière supplémentaire pour façonner le corps humain du Christ. Toute l'humanité corporelle du Christ vient par Marie, sa mère, vraie mère de Dieu.

Lors de la visite de l'ange, le jour de l'annonciation, aucune matière corporelle supplémentaire ne sera créée pour l'Incarnation du Christ. L'enfant divin va commencer son développement fœtal en Marie. « *Le fruit de tes entrailles est béni* », dit l'Ange à Marie.

En Marie se trouve, par une contingence unique, un fruit unique qui vient de toute la lignée biologique humaine qui la précède, mais aussi de l'Esprit Saint.

Adam a été façonné au fil d'une longue lignée biologique transformant la poussière du sol en un être biologique autonome. À un moment, le souffle spirituel de Dieu a achevé sa création comme humain,

fait de corps et d'esprit. À un moment aussi, l'Esprit Saint, Dieu lui-même, est venu habiter dans le corps et l'âme de Marie.

Le premier Adam a été fait de poussière et d'un souffle spirituel venant de Dieu. Le nouvel Adam a été fait de poussière et d'un souffle nouveau de l'Esprit Saint lui-même. Ce souffle a écarté toute trace du péché originel en Marie, dès sa conception.

Est-ce le jour de l'annonciation ou au moment même de sa conception que Marie reçoit en elle le corps qui deviendra celui du Christ ? A-t-elle été conçue immaculée sans porter déjà les prémisses du futur corps du Christ dans son propre corps, dès son premier instant ? A-t-elle porté en elle un fruit qui a commencé à se développer lors de sa puberté, lors de l'annonciation, mais qui était déjà en elle, avec elle, dès sa conception ?

C'est une question dont la réponse n'est pas aussi évidente qu'on pourrait le penser. Peut-on penser que, lors de sa conception, par un acte d'amour de ses parents Anne et Zacharie, le corps et l'âme de Marie ont reçu des prémisses corporelles et spirituelles par une action divine ? Par un mystère dont nous ignorons l'explication, toute la féminité et toute la masculinité de l'humanité ont été transmis à une cellule (ou une autre forme plus complexe) exceptionnelle mais pleinement humaine, nourrie et portée par Marie jusqu'à l'annonciation, jusqu'à l'heure où l'enfant a commencé à grandir en elle.

Le bon Seb écrit : *« La réponse est tout au contraire tout à fait évidente ! Et la réponse de l'Église n'a rien à voir avec ce que vous développez, à savoir que Jésus serait déjà formé avant l'annonciation et n'aurait commencé sa croissance qu'à l'annonciation. »*

Que l'Incarnation, corps et âme, se soit opérée au moment de l'annonciation, et plus précisément après le consentement de Marie, cela est de foi :

Anastase II, lettre « in prolixitate epistolæ » à l'évêque Laurentius de Lignido (Dz 357), a écrit : *« Nous confessons donc que notre Seigneur Jésus Christ, le Fils unique de Dieu, est né du Père selon la divinité sans commencement avant tous les siècles, mais qu'en ces derniers temps le même est devenu chair de la sainte Vierge Marie et homme complet moyennant une âme rationnelle et la réception d'un corps, consubstantiel au Père selon la divinité et consubstantiel à nous selon l'humanité. Car des deux natures complètes l'unité a été faite de façon ineffable. C'est pourquoi l'unique Christ, nous le confessons à la fois Fils de Dieu et Fils d'homme, unique engendré du Père et premier-né d'entre les morts ; car nous savons qu'il est le Créateur de toutes choses, et qu'après le consentement de la Vierge sainte, lorsqu'elle dit à l'ange : " Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon ta parole " il a daigné se construire d'elle, de façon ineffable, un temple, et qu'il se l'est uni à lui-même ; ce corps il ne l'a pas amené coéternel de sa substance depuis le ciel, mais, de la pâte de notre substance, c'est-à-dire de la Vierge. En le prenant et en l'unissant à soi, Dieu, le Verbe, n'a pas été changé en chair et il n'est pas apparu non plus comme un être imaginaire, mais il a conservé son essence de façon immuable et sans changement, et il s'est uni à soi les prémices de notre nature. Car le commencement, Dieu Verbe, a daigné dans sa grande bonté unir à soi ces prémices de notre nature, lui qui s'est montré, non pas mélangé, mais un seul et même dans les deux natures selon qu'il est écrit : " Détruisez ce temple, et en trois jours je le relèverai " Le Christ en effet est détruit selon sa substance qu'il a prise, et il relève son propre temple détruit, et cela selon la substance divine selon laquelle il est aussi le Créateur de toutes choses. »*

Et histoire d'en rajouter une couche :

La constitution dogmatique sur l'Église Lumen Gentium, n. 56, a écrit : « Mais il plut au Père des miséricordes que l'Incarnation fût précédée par une acceptation de la part de cette Mère prédestinée, en sorte que, une femme ayant contribué à l'œuvre de mort, de même une femme contribuât aussi à la vie. Ce qui est vrai à un titre exceptionnel de la Mère de Jésus qui donna au monde la vie destinée à tout renouveler, et fut pourvue par Dieu de dons à la mesure d'une si grande tâche. Rien d'étonnant, par conséquent, à ce que l'usage se soit établi chez les saints Pères, d'appeler la Mère de Dieu la

Toute Sainte, indemne de toute tache de péché, ayant été comme pétrie par l'Esprit Saint, et formée comme une nouvelle créature [175]. Enrichie dès le premier instant de sa conception d'une sainteté éclatante absolument unique, la Vierge de Nazareth est saluée par l'ange de l'Annonciation, qui parle au nom de Dieu, comme « pleine de grâce » (cf. Lc 1, 28). Messenger céleste auquel elle fait cette réponse : « Voici la servante du Seigneur, qu'il en soit de moi selon ta parole » (Lc 1, 38). Ainsi Marie, fille d'Adam, donnant à la Parole de Dieu son consentement, devint Mère de Jésus et, épousant à plein cœur, sans que nul péché ne la retienne, la volonté divine de salut, se livra elle-même intégralement, comme la servante du Seigneur, à la personne et à l'œuvre de son Fils, pour servir, dans sa dépendance et avec lui, par la grâce du Dieu tout-puissant, au mystère de la Rédemption. C'est donc à juste titre que les saints Pères considèrent Marie non pas simplement comme un instrument passif aux mains de Dieu, mais comme apportant au salut des hommes la coopération de sa libre foi et de son obéissance. En effet, comme dit saint Irénée, « par son obéissance elle est devenue, pour elle-même et pour tout le genre humain, cause du salut [176] ». Aussi avec lui, un bon nombre d'anciens Pères disent volontiers dans leurs prédications : « Le nœud dû à la désobéissance d'Ève s'est dénoué par l'obéissance de Marie ; ce qu'Ève la vierge avait noué par son incrédulité, la Vierge Marie l'a dénoué par sa foi [177] » ; comparant Marie avec Ève, ils appellent Marie « la Mère des vivants [178] » et déclarent souvent : « Par Ève la mort, par Marie la vie [179]. »

Un grand merci à bon Seb pour ses deux textes tout à fait pertinents et incontestables.

Rien ne se serait produit sans le consentement et la coopération pleine et entière de la Sainte Vierge.

Il n'est pas question ici de spéculer sur un sujet que plusieurs estiment spécieux.

C'est de manière très constructive que bon Seb met immédiatement les limites indispensables à respecter.

St Thomas écrit que : « *Le Fils de Dieu est né en prenant sa chair de la Vierge, et non en l'apportant avec lui du ciel* » (Somme théol. t. IV, 3ème partie : Q. 5 art. 2, rép. 3).

St Thomas, qui reprend ainsi une citation plus ancienne, n'hésite pas à plonger profondément dans les détails les plus concrets et précis possibles à son époque.

Aldebaran écrit : « *Vouloir lire les anciens avec notre mentalité et nos connaissances et non celles d'antan est presque toujours source d'erreur par contresens.* »

Bien sûr, en ce qui concerne ce que l'auteur ancien a voulu dire.

Mais, ce que St Thomas a affirmé de manière générale peut rester valable pour les détails qu'il ne connaissait pas et que nous découvrons aujourd'hui « *avec notre mentalité et nos connaissances* ».

Si quelqu'un veut prétendre qu'il y aurait eu un ajout corporel lors de l'Incarnation dans le sein de la Sainte Vierge, pourrait-il donner ses références et ses motifs ?

Pour chacun de nous, notre corps provient de deux sources différentes : notre père et notre mère. Nous sommes créés par la réunion d'éléments corporels qui préexistaient séparément chez chacun de nos deux parents.

Pour le Christ, il n'en est pas ainsi : toute son humanité corporelle est un fruit des entrailles de sa mère, la Sainte Vierge. Sans semence virile d'un autre humain. Toute l'humanité corporelle du Christ est tirée de sa mère par l'action de l'Esprit Saint. Tous les éléments corporels à partir desquels le corps du Christ a été formé sont déjà présents en Marie lorsque l'Esprit Saint vient la féconder, y compris, même si cela reste un mystère, la masculinité de son Fils.

Nous ignorons comment le Christ a pleinement assumé notre humanité lors de la fécondation de la Sainte Vierge par l'Esprit Saint, mais nous savons que Marie y a coopéré par son acceptation sans condition.

Mais, l'immaculée conception nous affirme une action divine extraordinaire dès la conception de Marie. La conception virginale du Christ nous affirme que le corps de Marie avait en elle tout ce qui allait devenir le corps du Christ par la fécondation de l'Esprit Saint.

Le sujet est très difficile. Il doit être nuancé, précisé, interprété, rectifié. Nul ne peut parler de Dieu par une parole humaine parfaitement exacte. Marie est une femme. Jésus est un homme. Il n'y a pas eu d'ajout corporel pour que, dès sa première cellule pleinement humaine et divine dans le sein de Marie, le Christ assume l'humanité. Marie n'a pas seulement apporté à l'humanité du Christ ce que toute femme apporte à son enfant (la partie féminine qui constitue la moitié de chacune de nos cellules), mais aussi la masculinité terrestre du Christ (la partie masculine qui constitue chacune de nos cellules qui vient de la semence virile de notre père). Ici, se trouve une difficulté qui heurte.

Nous devons y réfléchir dans les limites de la foi de l'Église, de l'enseignement authentique du Magistère, sans lesquelles notre raison peut envisager n'importe quoi. C'est bien sûr aussi et surtout un point d'appui.

Si nous restons fermement attachés à la foi de l'Église en acceptant d'avance comme vrai ce qu'elle nous enseigne, alors nous pouvons aborder sans peur les sujets les plus difficiles en comptant les uns sur les autres pour approfondir la réalité concrète, historique, de notre foi, avec la même détermination que St Thomas d'Aquin, mais en continuant son œuvre par rapport à toutes les connaissances modernes dont il ne disposait pas encore.

Merci à bon Seb de rappeler clairement que tout ajout corporel au moment de l'Incarnation serait une erreur.

C'est l'essentiel : Marie n'est ni une mère porteuse d'un embryon extraterrestre implanté en elle, ni une mère par une insémination spirituelle d'un spermatozoïde extraterrestre implanté en elle.

Toute l'humanité du Christ est tirée de la Sainte Vierge.

La Sainte Vierge est pleine de grâces dès sa conception. La Trinité est pleinement présente dès sa conception. Puis-je être plus précis sur ce point ? Difficile d'ajouter quelque chose. Notre raison peut sonder tout ce qui est à sa portée, mais elle se heurte à son incapacité à exprimer clairement ce qui rejoint la réalité même de Dieu.

Difficile. Mais, cela ne doit pas nous faire fuir la réflexion sur toute la réalité concrète de l'Incarnation, ni nous dissuader d'aborder les pics les plus délicats.

Seul un attachement ferme et commun à l'enseignement du Magistère dont le Seigneur nous assure l'authenticité peut nous aider à avancer ensemble. Il peut aussi nous éviter d'avoir peur. Aucun dérapage n'est à craindre dans la communion de l'Église et la soumission à son enseignement.

Pneumatis écrit : « rien que le titre très provocateur [de mère porteuse ou par insémination artificielle] me met profondément mal à l'aise : je trouve qu'il est à l'opposé de rendre compte de toute la beauté du mystère de l'Incarnation, en y associant des pratiques modernes dont nous savons qu'elles sont des dérives de la procréation naturelle. En plus d'être glissant, je trouve ça "salissant". »

Je suis vraiment désolé que cela vous paraisse trop provocateur et même salissant.

Je fais bien sûr référence aux pratiques modernes pour aborder un sujet que St Thomas d'Aquin a approfondi autant que possible, car nous devons évangéliser ici et maintenant, en tenant compte de ce que St Thomas ne connaissait pas à son époque.

Mais, je comprends le mal à l'aise que vous exprimez très justement.

Evidemment qu'il y a une différence profonde (et même plus) de nature et de morale.

Mais, pour le reste, je ne peux qu'exprimer mon total désaccord avec ce que vous écrivez. Le Christ vient sauver des pécheurs. L'Évangélisation consiste bien à présenter à des hommes pécheurs la sainteté du Christ dans toutes ses dimensions, à comparer la vie sainte à laquelle il nous invite aux pratiques mauvaises des hommes pécheurs que nous sommes, à comparer la sainte famille à nos pauvres familles. Cela ne justifie certainement pas ce qui est mal.

St Thomas n'hésitait pas à affronter les questions les plus délicates. Vous êtes bien audacieux de prétendre pouvoir affirmer ce que serait sa pensée face aux questions actuelles.

Si l'Évangile nous parle de la question très intime de la conception virginale du Christ, de l'absence de relation sexuelle entre Marie et son époux, de la perplexité de St Joseph, ce n'est pas pour que nous ayons peur aujourd'hui d'y réfléchir pour pouvoir en parler avec les hommes de notre temps, sans une fausse pudeur qui semble effrayée dès qu'il est question de sexualité, alors que celle-ci est bonne et sainte, que l'union de l'homme et de la femme dans le mariage est une image de l'union du Christ et de l'Église. Elle est au cœur de notre création à l'image de Dieu.

Les désordres de plus en plus graves de notre temps doivent certainement être comparés plus que jamais à la vision saine de la sexualité et du corps qui fait partie du trésor de l'Évangile et de la foi de l'Église. Cette vision comprend un regard droit et saint sur la conception du Christ dans le sein de sa mère. L'intelligence de la foi doit aussi oser la considérer dans toute sa réalité incarnée, bien concrète et historique.

Cinci écrit : *« les expressions employées sont blasphématoires en elles-mêmes, grossières et injurieuses »*

Mais comment et pourquoi des mots ou des expressions pourraient être « *en soi* » blasphématoires ?

Le fait qu'ils posent une question par rapport à une pratique réprouvée par l'Église ne me paraît pas pouvoir expliquer une telle perception qui vient du fond du cœur. Personne ne s'offusque d'entendre dire que le Christ a été crucifié comme un brigand ou un criminel.

Les détails physiques intimes des Évangiles eux-mêmes ne permettent pas davantage d'expliquer la réaction négative.

Ce qui est blasphématoire, grossier ou injurieux, est-ce des expressions « *en soi* » ou leur imputation à la Sainte Vierge ?

Personne ne conteste que Marie n'est ni une mère porteuse, ni une mère par insémination artificielle. Oh Horreur ! Oh blasphème qu'une telle pensée !

Mais, est-ce bien la conviction de tous ceux qui sont choqués ?

Les mots sont rejetés, mais n'y a-t-il pas un grand nombre de chrétiens qui, en réalité, considèrent bien Marie comme une mère porteuse ou une mère par insémination artificielle dans laquelle l'Esprit Saint aurait agi comme un gynécologue extraterrestre ?

Derrière un respect pour le mystère peut se cacher une réelle erreur théologique.

Interrogez les chrétiens autour de vous ! Vous constaterez, peut-être avec étonnement, que beaucoup de chrétiens pensent (sans trop y avoir réfléchi) que la Sainte Vierge Marie fut une mère porteuse, c'est-à-dire, exactement comme dans les pratiques médicales modernes qui utilisent ce terme, une mère qui reçoit en elle un enfant qui n'est en rien issu de son propre corps, qui n'a en rien son patrimoine génétique, mais qui est implanté par une personne extérieure.

Ils pensent que, lors de l'Incarnation, Dieu se serait créé ex nihilo un corps d'humain (avec un patrimoine génétique créé distinctement et ne provenant pas de la généalogie descendante d'Adam et Ève). L'Esprit Saint aurait implanté le corps du Fils de Dieu dans le sein de Marie et ce corps serait une création matérielle absolument nouvelle venant des cieux.

Jésus ne serait pas le fils biologique de Marie. Jésus n'aurait pas reçu son patrimoine génétique du corps de Marie. Physiquement, il ne serait ni le fils de Marie, ni le descendant de David, ni un descendant biologique d'Adam et Ève.

Marie aurait bien été dans ce cas, une mère porteuse du Fils de Dieu, mais le Christ n'aurait pas été vraiment un homme comme nous, descendant physique du premier couple créé à l'image de Dieu, Adam et Ève.

N'est-ce pas là le vrai blasphème et non dans l'expression de mère porteuse qui le décrit ?

D'autres chrétiens, tout aussi nombreux peut-être, pensent que la Sainte Vierge Marie a bien transmis son patrimoine génétique à Jésus, mais que l'Esprit Saint aurait apporté matériellement en elle le patrimoine génétique paternel. Il aurait suppléé matériellement à la semence paternelle. La masculinité de Jésus lui viendrait directement de l'Esprit Saint.

Comment ne pas rejeter une telle pensée qui ferait du Christ un être hybride mi Dieu-mi homme ?

N'est-ce pas ici encore le vrai blasphème et non dans l'expression de mère par insémination artificielle qui le décrit ?

Les éléments de la masculinité de Jésus ne proviennent pas d'une insémination artificielle dans le corps de Marie.

Par un mystère qui nous échappe, un miracle unique, Marie pleine de grâces a reçu lors de son immaculée conception, par ses propres parents, tout ce qui était corporellement nécessaire pour qu'une fécondation par l'Esprit Saint fasse vivre en elle le Fils de Dieu avec son entière coopération.

Toute l'humanité du Christ lui est donnée par Marie.

Jusque dans les réalités les plus concrètes de sa maternité divine, elle est une maman pleine de grâces, comme nous ne cessons de le redire dans chaque Ave, à la suite de l'ange de l'Annonciation.

Certains qui rejettent vivement la comparaison de la Sainte Vierge avec une mère porteuse ou une mère par insémination artificielle ne se révèlent-ils pas, en réalité, comme étant convaincus qu'elle ne serait qu'une mère porteuse d'un Christ implanté corporellement en elle par l'Esprit Saint ou qu'une mère par insémination extérieure d'une semence corporelle divine extraterrestre qui aurait remplacé matériellement la semence masculine normalement nécessaire ?

N'est-ce pas deux graves erreurs théologiques qui portent atteinte à l'humanité du Christ, vrai Dieu et vrai homme, à la véritable maternité humaine de Marie, à la révélation que toute l'humanité du Christ lui vient par Marie ?

N'est-ce pas ces deux erreurs répandues et non les expressions en soi qui sont blasphématoires ?

Dans le monde actuel, il y a réellement des mères porteuses et beaucoup de mères par insémination artificielle. C'est un fait. Dans le monde, il y a des personnes charitables et des brigands, des bénévoles et des mercenaires, des purs et des menteurs...

Les Écritures nous parlent de multiples personnes aux comportements réprouvés. Et les Écritures les comparent au Christ lui-même !

Déjà que le Christ est déclaré semblable à nous sauf le péché. Tous les pécheurs du monde sont ainsi comparés au Christ.

Ne se compare-t-il par Lui-même au mauvais mercenaire qui abandonne ses brebis pour se révéler comme le Bon Berger ?

Pourquoi refuser de comparer la situation de deux mères différentes pour montrer la différence de la maternité divine de la Sainte Vierge ? Pourquoi refuser de comparer la sainte mère de Dieu à n'importe quelle autre mère qui a vécu une maternité comme elle pour mieux montrer la merveille de la réalité de la maternité de la mère de Dieu et mieux écarter les erreurs de compréhension qui peuvent exister ?

Est-ce que la comparaison se situe à un niveau trop intime et trop sexuel ?

Mais, n'est-ce pas les Évangiles eux-mêmes qui nous plongent avec beaucoup de détails dans la réalité sexuelle la plus intime de la conception du Christ ?

Et ces détails ont-ils pu être donnés aux évangélistes St Matthieu et St Luc par quelqu'un d'autre que la Sainte Vierge Marie elle-même ?

N'ont-ils pas été donnés et relatés par les auteurs inspirés à cause de leur importance pour notre foi ?

Qui de nous aurait osé, à supposer que nous aurions été à la place de St Matthieu ou de St Luc, s'engager dans des détails physiques sexuels aussi intimes, voire a priori scandaleux, que ceux que leurs Évangiles nous rapportent avec une insistance choquante ?

Nous aurions plus volontiers limité notre récit sur ce point en nous limitant à de vagues évocations. Nous préférons facilement le silence de St Marc ou l'approche discrète et théologique sur le Verbe fait chair de St Jean.

Rien n'imposait nécessairement une virginité physique et une conception par l'Esprit Saint dans les textes prophétiques où la jeune fille qui allait être enceinte pouvait être une jeune femme sans précision quant à sa situation matrimoniale et où la portée physique précise des mots restait très ouverte.

Les expressions de mère porteuse et de mère par insémination artificielle sont neutres.

Elles ne sont utilisées que pour expliquer concrètement que le Christ est vraiment et pleinement vrai Dieu et vrai homme. Pas un Dieu déguisé en homme, ni un mi-Dieu et mi-homme.

Les mots de « *mère porteuse* » et de « *mère par insémination artificielle* » mettent en lumière l'immense difficulté pour beaucoup d'admettre que le Christ, Fils éternel de Dieu, est devenu un vrai homme. Un vrai. En tout semblable à nous, en tout semblable au premier Adam... sauf le péché. Il est vraiment devenu un fils biologique d'Adam comme nous le sommes. Et c'est parce qu'il est vraiment devenu un homme comme nous qu'il peut nous sauver.

Contrairement à ce qu'a écrit le bon Seb, notre raison peut oser affronter les mystères de la foi aussi loin qu'elle le peut. Bien sûr que les mystères de Dieu dépassent infiniment les pauvres possibilités de notre raison humaine, notre intelligence de la foi, mais il n'est jamais juste d'interdire à notre raison de se déployer dans toute la mesure où Dieu nous permet de le faire, ni de craindre ses découvertes, pour autant que chacun reste dans la communion de l'Église et la fidélité à son Magistère. La science et la foi ne sont pas des ennemies, ni des adversaires.

Oui, nous sommes invités à gravir les pics les plus élevés, solidement attachés à la foi de l'Église. Oui, j'aimerais bien sûr forcer l'accès à toute la profondeur de tous les mystères magnifiques de Dieu si je le pouvais. Pourquoi craindre une telle recherche ? N'est-ce pas l'espérance de chaque croyant ?

Théophane écrit : *« Peut-être voulez-vous dire que la Sainte Vierge avait déjà conçu le Christ dans son âme avant qu'Il ne s'incarne dans son sein. Qu'en pensez-vous ? »*

Avant l'annonciation, il me semble que la Sainte Vierge ne pouvait imaginer un tel privilège, une telle vocation.

Philémon Siclone écrit : *« l'action de Dieu dépasse le champ du monde visible. Or votre compréhension intellectuelle n'a accès qu'au champ visible. Seule la Foi vous permet d'embrasser le domaine surnaturel, lequel par définition, ne peut ni se sentir ni se laisser explorer rationnellement. Le monde visible peut en donner l'idée par métaphore, mais il n'en offre aucun accès. Nul ne peut voir Dieu. Seule la grâce, selon le bon plaisir de Dieu, peut nous procurer l'effet de sa visite. Aucun phénomène physique ne pourra jamais expliquer l'action mystérieuse de Dieu, laquelle n'est nullement soumise aux lois de la physique. Ce sont plutôt les lois de la physique qui sont le résultat de la Création divine. Même si vous parveniez à lever tous les secrets de la physique, vous butteriez à la fin contre le mystère de la Création, qui se place forcément au-delà. Quant à l'intervention surnaturelle de Dieu, elle s'insère, nécessairement tel un corps étranger, au milieu des lois de la physique. Par nature, cette sorte d'évènement est inexplicable, indicible, ineffable. La voie scientiste conduit donc forcément hors de la religion catholique, puisqu'elle nie le mystère en lui-même. Or le but de la religion est de relier l'homme au mystère. Si le mystère est atteignable par la science, il n'est plus besoin de la religion. Mais en même temps, on bascule dans une religion de l'Homme, et donc dans le totalitarisme et le sectarisme. Attention à ça. »*

Merci Philémon Siclone pour ces excellentes réflexions tout à fait justes. Je suis tout à fait d'accord.

Et pourtant, le reste de votre réflexion ne me paraît pas convaincante.

Philémon Siclone écrit : *« Encore une fois, je crois que vous devriez abandonner cette obsession, dans laquelle vous êtes engagé, de vouloir mélanger science et religion, et de vouloir donner une explication rationnelle au mystère divin. Voilà longtemps que je vous le dis. Peut-être un jour comprendrez-vous que ces cogitations, en plus d'être d'un intérêt complètement inexistant autant sur le plan de la Foi que de la science, ne peuvent vous mener que dans une impasse. Le discours que vous tenez par ailleurs sur la définition, selon vous, de l'humanité s'inscrit dans cette même démarche, que je trouve franchement dangereuse, pour ne pas dire flippante. »*

La définition de l'humanité est effectivement en cause ici, et c'est bien l'un des intérêts que j'attache à cette réflexion. Toute l'humanité du Christ est tirée de la Sainte Vierge. C'est parce que son humanité est en tout semblable à la nôtre, sauf le péché, qu'il nous sauve par son Incarnation, sa mort et sa résurrection.

Je considère, par un point de vue différent de celui que vous présentez, que la science et la religion sont bien ensemble dans la réalité concrète. S'il est exact que la science ne peut atteindre les réalités de Dieu, Dieu, par contre, agit dans la même réalité que celle que la science étudie. À cet égard, l'Incarnation par laquelle Dieu vient dans notre réalité concrète, celle que la science et la raison examinent, nous invite, au contraire, à utiliser notre intelligence et notre raison sans limite terrestre y

compris pour ce qui concerne l'intelligence de la foi. Il faut seulement ne pas oublier que la raison ne nous donne jamais qu'une vision terrestre bien loin de la pleine vision et que la vérité est bien plus vaste que celle que notre raison peut saisir très partiellement.

Padre écrit : *« si vous voulez aller plus loin, c'est que vous ne croyez pas au caractère "divin" de cette grossesse, mais cherchez à trouver une explication humaine à base de spermatozoïdes etc »*

Je retrouve ici la réflexion de Philémon Siclone, la volonté de ne pas mélanger science et foi.

Le caractère divin de la grossesse de la Sainte Vierge est bien certain. La part divine de l'explication nous échappe.

Mais, c'est un événement historique, bien concret. Il a aussi une réalité humaine que notre intelligence et notre foi peuvent réfléchir et méditer.

Pneumatis écrit : *« Et puis comme cela a été très justement dit, vous flirtez avec quelque chose de grave. Ça me fait un peu penser à cette histoire, dans le protévangile de Jacques, de la servante de Joseph et Marie, Salomé, qui voit sa main brûlée d'avoir voulu vérifier qu'une vierge avait pu enfanter.*

Il peut être bon de préciser les choses, mais la prudence et la délicatesse avec laquelle on doit mener l'investigation doit être à la hauteur de la sacralité de ce qu'on approche, et en restant vraiment humble devant le mystère, tout en éveillant l'intelligence... D'autant que pureté et simplicité vont souvent de paire. »

Tout à fait d'accord !

Même si c'est la base du reproche qui suit...

Pneumatis écrit : *« ici on ne peut nier une maladresse et une imprudence ou pire, une légèreté, qui sont blessantes, pour tous ceux qui reconnaissent Marie comme leur mère et qui n'ont pas envie qu'on vienne mettre ses grosses pattes dans ce mystère de pureté. »*

Blessantes... c'est manifeste dans certaines réactions. J'en suis désolé.

Le reste me semble très injuste, mais je respecte bien sûr les opinions et les critiques mêmes très violentes.

Pneumatis écrit : *« Pour ce qui est du titre, il me semble que vous auriez déjà obtenu des réactions beaucoup moins virulentes, ou créé beaucoup moins de malaise (comme pour moi), si vous n'aviez pas posé une question à choix multiples dans laquelle aucun des choix n'est acceptable. »*

Dès le tout début de mon premier message, j'indique cependant clairement *« Ni l'une, ni l'autre »*. Il n'y avait clairement pas à choisir, mais seulement une réflexion sur deux hypothèses qui sont clairement à rejeter. La vérité est clairement ailleurs et la question me semble rester très pertinente car beaucoup semblent considérer que le Christ a revêtu *« l'apparence »* d'un homme, qu'il n'est pas *« vraiment »* un fils d'Adam, un humain comme nous, que l'Esprit Saint l'a créé corporellement dans le sein de la Vierge en substituant au spermatozoïde humain d'un père terrestre un ajout corporel venant du ciel, comme si Marie était une mère porteuse ou par insémination, ce qui est faux.

Le Christ n'est pas seulement vrai Dieu. Il est vrai homme. En tout semblable à chacun de nous, sauf le péché. La compréhension de notre propre création, de notre propre identité, de notre propre vocation, et surtout de notre salut, demande de bien comprendre ce qu'est vraiment un homme, tel que voulu et créé à l'origine sans le péché originel, et le salut qu'il obtient par le Christ.

Pneumatis écrit : *« je comprends où vous voulez en venir, au niveau de l'interrogation sur les modalités du mystère de l'Incarnation au plan de la génétique : que verrait un généticien avec son microscope au moment même de l'Incarnation si il était possible de contempler ce mystère ? Simplement, je crois que même posé comme ça, votre interrogation n'est susceptible d'interpeler qu'un passionné de génétique, conditionné à penser dans ce domaine. Comme si moi, informaticien, je me demandais quel algorithme Dieu a-t-il bien pu employer pour créer le monde. Ça peut, en cherchant bien, pour vous ou pour une petite poignée de personnes, stimuler l'intelligence de ce mystère, mais pour la très grande majorité des croyants, cela ressemblera plus à de la masturbation intellectuelle. »*

Non, mon questionnement n'est pas celui d'un généticien au microscope au moment même de l'Incarnation. Il se situe à un niveau plus élémentaire, celui de la question de l'absence de semence virile dans l'Incarnation du Christ dans le sein d'une femme. Vrai humain, mais aussi vrai homme masculin.

Ne pas aborder cette question, en tenant compte des réalités et des connaissances de chaque époque, risque d'affaiblir la compréhension soit de l'humanité du Christ, soit de sa divinité.

Epsilon écrit : *« Il est donc clair que la promesse faite à Marie et qui allait s'accomplir en elle ... fait l'objet d'une création étrangère à l'ordre ordinaire de la nature. »*

Ici, voilà précisément une réplique qui confirme l'intérêt du sujet. Ce que vous croyez clair me semble au contraire différent de l'enseignement de l'Église précité.

Pour rappel, *« ce corps il ne l'a pas amené coéternel de sa substance depuis le ciel, mais, de la pâte de notre substance, c'est-à-dire de la Vierge. »* (Anastase II) et *« cette Mère prédestinée ... fut pourvue par Dieu de dons à la mesure d'une si grande tâche... Mère de Dieu la Toute Sainte, indemne de toute tache de péché, ayant été comme pétrie par l'Esprit Saint, et formée comme une nouvelle créature... Enrichie dès le premier instant de sa conception d'une sainteté éclatante absolument unique »* (Lumen Gentium du Concile Vatican II). Nous croyons que *« dans ce mystère certaines choses sont au-dessus de la nature, tandis que d'autres lui sont entièrement conformes. Ainsi nous croyons que le corps de Jésus-Christ a été formé du sang très pur de la Vierge sa mère »* (Catéchisme du concile de Trente).

En clair et en bref, comme le rappelait le bon Seb, *« Jésus tient toute son humanité de Marie »*.

Toute.

Non, il n'y a pas eu de *« création »* étrangère à l'ordre ordinaire de la nature, mais seulement une *« intervention »*, une action de l'Esprit Saint dans une créature humaine, la Sainte Vierge, pourvue dès sa conception *« de dons à la mesure d'une si grande tâche », « comme pétrie par l'Esprit Saint »*. C'est ce qui permet d'affirmer que la Sainte Vierge n'est pas une mère porteuse d'une création corporelle placée en elle par l'Esprit Saint, ni une mère par une insémination artificielle d'une création corporelle nouvelle qui se serait unie au fruit de ses entrailles.

Sur le plan corporel il est erroné de la considérer comme une mère porteuse ou une mère par insémination artificielle. Elle n'est ni l'une, ni l'autre.

Ces références me semblent cependant les plus justes possibles pour indiquer, le mieux possible, la réalité historique de l'Incarnation par rapport à ce qu'elle n'est pas. Je regrette qu'elles suscitent tant d'incompréhension, ce qui me semble imputable soit à une perception inexacte de la foi de l'Église, mais plus probablement encore à une sensibilité particulière, voire une perception altérée par rapport à la féminité et à la sexualité.

Le bon Seb écrit : *« Certes Jésus tire toute son humanité de Marie, mais à partir du moment où l'annonciation et le "fiat" de Marie précède l'Incarnation il faut tenir que la "matière" de Marie qui a servi à former le Christ n'était pas le Christ avant et qu'elle l'est devenue après. »*

Il me semble que cette observation juste et précise permet d'aborder ce qui fait difficulté parce que cela situe bien ce qui est en question.

Oui, il faut tenir ensemble que Marie est dotée dès sa conception de dons exceptionnels pour l'Incarnation du Christ mais aussi que l'Incarnation ne précède pas son acceptation, sa parfaite coopération.

Marie était une femme avec toutes ses caractéristiques, sauf le péché.

Le protestantisme s'est bloqué sur une position qui ne considère la réalité de l'Incarnation qu'à partir de l'annonciation, alors que la foi catholique a discerné que cette annonciation a été précédée par une action puissante de Dieu dans la vie de la Sainte Vierge dès sa conception, son immaculée conception.

De l'immaculée conception jusqu'à l'Assomption, l'Église reconnaît l'action puissante de Dieu dans la vie de la Sainte Vierge, préservée du péché originel sans lequel, au bout de son existence terrestre, elle ne pouvait que franchir victorieusement la mort par son Assomption.

Serait-il sacrilège ou blasphématoire de méditer la merveilleuse aventure d'une vie humaine dans le sein de chaque maman et de penser que, même sans l'intervention d'un homme masculin, Marie a vécu pleinement la réalité d'une maternité humaine ?

Avant d'aller plus loin, il est nécessaire d'explicitier avec précision la partie la plus difficile de cette réflexion qui considère que par un mystère dont nous ignorons l'explication, toute la féminité et toute la masculinité de l'humanité ont été transmis à une cellule pleinement humaine et pleinement divine par le souffle de l'Esprit Saint, nourrie et portée par Marie jusqu'à l'annonciation, jusqu'à l'heure où l'enfant a commencé à grandir en elle.

La toute première cellule pleinement humaine et divine du Christ n'est présente qu'après l'annonciation et le fiat de Marie. Il n'y a une première cellule d'un corps d'un être humain qu'au moment de sa conception, après qu'un ovocyte ait été issu des entrailles d'un ovaire maternel et qu'il ait été fécondé. Cela s'est produit après l'annonciation. Avant sa fécondation, un ovocyte n'est pas un être humain.

Les prémisses corporelles de cette première cellule du Christ me semblent avoir été nourries et portées par Marie jusqu'à l'annonciation.

Parce que cette cellule, mais plus exactement les deux chaînes de gènes qui forment les 23 paires constitutives du corps d'un humain, n'a pas été fécondée par un ajout corporel provenant d'un père humain ou d'une création corporelle. Il me semble qu'il peut être considéré qu'avant la fécondation par l'Esprit Saint acceptée par la Sainte Vierge, les deux chaînes de gènes sont déjà présentes d'une manière miraculeuse et physiquement inexplicable puisqu'elles ne sont pas ajoutées. Tout est déjà préparé dans le sein de la Sainte Vierge. Il ne manque que la fécondation qui unit ces deux chaînes et par laquelle le Christ assume notre humanité. Est-ce que je me trompe ?

Les connaissances scientifiques modernes ont observé une réalité féminine terrestre qui n'est guère considérée, mais qui mérite pourtant notre attention, sans viol, ni grosses pattes, ni blasphème ou hérésie. Pourquoi détourner notre regard de la beauté de la physiologie féminine créée par Dieu et de ce qu'elle peut apporter à notre compréhension du mystère sacré de l'Incarnation de Notre Seigneur ?

Cela demande un petit rappel biologique.

Chaque être humain possède dans chacune de ces cellules un double code génétique contenu dans 23 paires de chromosomes. Dans chaque paire, la moitié provient génétiquement de chacun des père (la part masculine) et mère (la part féminine). C'est ce que j'ai nommé la féminité et la masculinité. Il

n'est évidemment pas question de transsexuel, mais seulement des deux chaînes de provenance féminine (par la mère) et masculine (par le père) normalement présentes.

Alors que, chez l'homme masculin, la production des spermatozoïdes est un phénomène continu, chez une femme, les ovaires contiennent, très tôt dans le développement d'un embryon féminin humain, tous les ovocytes dont la femme en cause pourra disposer tout au long de sa vie reproductive. Ce nombre d'ovocytes (capital folliculaire) est complet dès le 5^{ème} mois de sa vie intra-utérine, aux environs de la 20^{ème} semaine de la grossesse. Ensuite il ne fera que décroître, rapidement jusqu'à la naissance, plus lentement ensuite. Leur nombre devient quasiment nul à la ménopause. Normalement, à partir de la puberté et jusqu'à la ménopause d'une femme, chaque mois environ, un ovocyte sortira de sa réserve ovarienne et pourra, le cas échéant, être fécondé.

Normalement, un être humain est issu de l'union d'un ovocyte de sa mère et d'un spermatozoïde de son père, mais le spermatozoïde du père a été produit par le corps de ce père peu de temps avant la fécondation alors qu'au contraire, l'ovocyte de sa mère a été constitué avant même la naissance de cette mère, moins de 20 semaines après la conception de cette future mère dans le sein de sa propre mère.

Bien avant notre conception, l'ovocyte d'où nous provenons existait dans le corps de notre mère avant même sa propre naissance. Il contenait déjà la combinaison génétique toute particulière des 23 gènes maternels de chacune de nos cellules. À de rares exceptions, chacun des milliers d'ovocytes qui se trouvent dans un fœtus féminin sont tout à fait singuliers.

Le mien, le vôtre, était différent de celui de tous les autres (sauf exception). Chaque ovocyte est une combinaison originale des 23 gènes maternels. Un de ces petits ovocytes maternels, c'était le mien, c'était le vôtre, lorsqu'il existait déjà dans l'ovaire maternel, avant même la naissance de notre maman. Mais, bien sûr, avant notre conception, ce n'était ni moi, ni vous. Nous n'existions pas encore, mais une partie (très exactement la moitié de mon code génétique) de mon futur corps était déjà dans celui de ma maman lorsqu'elle n'était elle-même encore qu'un fœtus.

À partir de la puberté, environ chaque mois, un seul (rarement plusieurs) ovocyte va quitter un ovaire et va se déplacer vers l'utérus où, s'il a été fécondé, il pourra se développer.

L'ovocyte ne contient que la moitié des chromosomes (soit 23) qui détiennent toutes les informations génétiques que la femme va transmettre à sa descendance. C'est la part féminine de nos paires de chromosomes. Le capital chromosomique ou génétique de l'embryon ne sera constitué qu'après ajout des 23 chromosomes normalement apportés par un spermatozoïde.

Aussi, il me semble qu'il y a une constatation fort belle que nous pouvons faire à la lumière des connaissances physiologiques actuelles. Ne pouvons-nous nous mettre d'accord pour admettre que Marie portait déjà en elle l'ovocyte contenant tout le patrimoine génétique maternel du corps du Christ dès le début de son existence ? Est-ce pénétrer le mystère de manière inacceptable que de se poser une telle question ? Devons-nous fermer notre raison à ce qui peut être réfléchi par elle ?

Mais, une deuxième question est plus délicate. S'il n'y a pas eu d'ajout corporel, de création de matière dans le mystère de l'Incarnation parce que *« ce corps il ne l'a pas amené coéternel de sa substance depuis le ciel, mais, de la pâte de notre substance, c'est-à-dire de la Vierge »* (Anastase II), peut-on penser que, par un mystère inexplicable pour la biologie, le patrimoine génétique normalement transmis par un père humain a été présent dans le corps de la Sainte Vierge parmi les dons exceptionnels reçus à sa conception ?

Est-il possible de méditer tout ce mystère sacré avec toute la délicatesse qu'il faut chercher et dans un souci de s'appuyer fermement et sans écart sur l'enseignement authentique du Magistère ?

Ce qui reste certain, c'est que la fécondation et l'Incarnation ont suivi l'annonce de l'Ange et le Fiat de la Sainte Vierge. Avant, ce qui a pu exister à côté ou avec l'ovocyte sacré du futur corps du Christ, c'est une combinaison de gènes par laquelle toute fécondation d'un nouvel être humain se réalise, lorsque 23 gènes généralement apportés par un père forment un nouvel être avec les 23 gènes correspondant de l'ovocyte de la mère.

Il est certes difficile de sonder un mystère aussi profond, si fortement relié à notre perception de la sexualité, de la féminité, de la maternité.

Mais, à ceux qui acceptent de s'y plonger comme aux autres, je ne peux qu'exprimer ma conviction de l'urgence qu'il y a de présenter, dans notre monde contemporain, une parole concrète sur ce qu'est un homme, sur sa création dans le temps et dans l'histoire, et sur tout ce que le Christ, vrai Dieu, mais aussi vrai homme, vrai fils d'Adam, nous enseigne, par son Incarnation, par sa vie, ses paroles, sa mort et sa résurrection, de notre réalité et de notre sainte vocation, dans toute sa réalité concrète et historique, même si nous savons que la vérité et la réalité sont bien au-delà de tout ce que nous pouvons penser ou imaginer.

Vrai Dieu de toute éternité, le Christ s'est vraiment fait homme. Un vrai de vrai. Semblable à nous en tout, sauf le péché, pour nous sauver tels que nous sommes.

Mais, pour pouvoir méditer un tel sujet concernant la Mère de Dieu dans l'histoire, il faut d'abord éclaircir le degré d'historicité des faits en cause.

Etes-vous d'accord de considérer que le miracle de la conception virginale du Christ est un fait historique, une vérité « *scientifique* », même si la réalité biologique de ce qui s'est produit nous échappe largement ? Etes-vous d'accord d'affirmer que, dans la réalité concrète des faits (ceux que la science ou l'historien auraient pu constater s'ils avaient été présents à tout moment), la conception physique de Jésus s'est produite sans aucune relation sexuelle de sa mère avec un homme, qu'il s'agit d'un fait biologique et pas seulement d'un récit symbolique ?

Est-ce qu'au contraire, vous pensez que « *dans l'ordre de la nature* » (les faits historiques, observables d'un point de vue scientifique) il ne s'est pas produit une conception virginale, au sens scientifique du terme ou que l'Incarnation serait une réalité survenue en dehors de « *l'ordre de la nature* » ?

Cracboum rappelle, de manière très juste, que, dès lors qu'on est décidé à rester fermement dans la conformité avec la foi de l'Église telle que l'annonce le Magistère, « *Le Mystère n'a rien à craindre des recherches parce que c'est un mystère* ».

En effet, la raison et l'intelligence de la foi peuvent sonder tous les mystères parce que précisément les mystères de la foi n'ont rien à craindre de la raison ou de la science. Au contraire, à la limite des possibilités de la raison et de la connaissance humaine, le mystère apparaît dans toute sa splendeur.

Il n'y a aucune limite à la réflexion théologique, à la raison, à la science. Notre foi affirme un fait biologique fondateur : l'Incarnation de Dieu dans le sein d'une jeune fille vierge.

Personne n'est obligé d'approfondir intellectuellement ce miracle qui dépasse tous les autres.

Cela vaut d'ailleurs pour tous les trésors de la foi. L'Esprit Saint et la liturgie les mettent à la portée de tous les baptisés. Il n'y a pas d'obligation de chercher à comprendre de manière intelligible ce qui peut l'être, du moment qu'on soit en union dans la foi.

Mais, c'est une erreur de considérer que, dans l'Église, un quelconque sujet soit écarté de l'intelligence de la foi. A fortiori, celui de la conception virginale du Christ, fait historique certain et fondamental.

Il faut seulement veiller à rester en parfaite communion avec l'enseignement du Magistère et respecter les diverses opinions possibles sur les points difficiles.

La raison ne pourra jamais accéder au-delà de ses limites. Le mystère n'a rien à craindre de la raison. La foi n'a rien à craindre de la science.

Réfléchir à l'Incarnation de Dieu fait homme, c'est réfléchir à Dieu, certes, mais aussi à ce qu'est un homme pour essayer de comprendre la réalité du Christ vrai Dieu et vrai homme.

Le Magistère admet que le corps de l'homme peut provenir de l'évolution même si elle admet aussi que ceux qui croient à une création instantanée ont eux aussi une conviction conforme à la foi. Il y a actuellement deux convictions possibles conformes à la foi (avec de multiples variantes), même si, certes, elles sont en contradiction et qu'elles ne peuvent être vraies toutes les deux.

Croire que le corps de l'homme vient de l'évolution, c'est admettre que les premiers humains, nommés Adam et Ève, ont eu des ancêtres et des cousins biologiques non humains (pré-humains) et qu'à un moment de l'histoire et à un endroit sur la terre, l'Esprit Saint a insufflé un souffle de vie qui a créé une âme immortelle à un moment où un être corporel a été capable de le recevoir.

C'est admettre aussi qu'avant la chute, cet être a reçu des pouvoirs lui permettant de vaincre la mort et de dominer la création qui n'ont été perdus que par le péché originel.

C'est admettre que le Christ, nouvel Adam, semblable à nous en tout sauf le péché, nous a montré ce qu'est vraiment un homme, par ses miracles et par sa résurrection. Il nous révèle ce qu'est la vraie vie humaine telle que Dieu l'a créée.

Le Christ, vrai Dieu, nous dit ce qu'est vraiment un homme à nous qui n'avons que la perception trompeuse d'hommes pécheurs. Il est le vrai fils d'Adam tel qu'il a été créé sans le péché.

Beaucoup pensent que c'est parce qu'il est Dieu que Jésus a fait des miracles et est ressuscité, comme s'il était davantage un Dieu déguisé un homme qu'un vrai homme tel que nous.

La réalité est tout autre. C'est parce qu'il est un vrai homme, le vrai fils de l'homme, le vrai fils d'Adam, tel que l'homme a été créé, en tout semblable à nous mais sans le péché, qu'il a dominé la création par ses miracles, qu'il a vaincu la mort.

Bien sûr qu'il pouvait et aurait pu tout faire parce qu'il est Dieu, avec sa puissance divine, mais, pour nous sauver, il a pris la condition humaine et a agi en tout en homme, tel que nous, tel que nous devrions être sans le péché que nous avons hérité depuis Adam et Ève.

Cela nous amène à méditer le mystère de l'Incarnation du même point de vue.

Bien sûr qu'il aurait pu s'incarner dans le sein de la Vierge Marie par une création nouvelle en se façonnant un corps semblable à celui d'un homme mais ne provenant pas biologiquement d'Adam et Ève.

Mais, dans ce cas, il n'aurait pas été vraiment un homme, car un homme est un descendant d'Adam et Ève et, depuis la création d'Adam et Ève, seuls leurs descendants sont des hommes. Il aurait été incarné dans une créature autre.

Dieu a voulu être lui-même un humain, un vrai, un descendant d'Adam et Ève comme chacun de nous, pour sauver l'humanité, la nôtre, pas pour la remplacer par une alternative.

Il est très important, pour ne pas considérer le Christ comme un Dieu déguisé en homme, d'écarter fermement toute confusion entre l'Incarnation et la création.

La référence à une intervention « *supernaturelle* », lors de l'Incarnation, ne lève guère l'ambiguïté. Le mot peut viser de manière exacte l'action de l'Esprit Saint, mais il peut aussi faire croire à une Incarnation corporelle en dehors de la nature ou surajoutée matériellement à la nature, ce qui n'est pas le cas.

Le Christ est vivant de toute éternité comme Fils de Dieu. Il était présent dès la fondation du monde et par lui tout a été fait. Il était bien sûr présent lors de la conception de la Sainte Vierge Marie, mais il n'était pas encore incarné.

Il doit être bien clair que l'Incarnation ne se réalise concrètement dans l'histoire qu'après que Marie y ait consenti lors de la visite de l'Ange au moment de l'annonciation. C'est à ce moment que Dieu se fait homme, corps et âme. Pas avant.

Mais, comme pour Adam et Ève (et pour tout autre humain), le corps du Christ n'est pas une création instantanée, il provient d'une généalogie terrestre. Toute l'humanité du Christ lui parvient par Marie et, plus loin dans le passé, de ses parents et ancêtres.

Il est contraire à la foi de l'Église de croire que Dieu aurait créé une matière nouvelle remplaçant la semence masculine normalement nécessaire pour faire vivre un homme.

Si tel avait été le cas, nous aurions un être mi-dieu, mi-homme, le Christ ne serait pas semblable à nous en tout sauf le péché.

En s'incarnant, le Christ vivant de toute éternité n'a pas créé un être nouveau, il a revêtu notre humanité telle qu'elle est vraiment.

C'est parce que Marie n'a pas reçu en elle une semence *supernaturelle* créée spécialement pour la circonstance, qu'elle n'est ni une mère porteuse (une femme dans laquelle est implanté un fœtus étranger à son propre corps), ni une mère par insémination artificielle (une femme dans laquelle est implanté artificiellement une semence masculine).

L'image et la comparaison peuvent être choquantes, mais elles sont très exactes et adéquates pour expliquer que l'Incarnation n'est pas une création nouvelle qui se serait produite par une matière venant de l'extérieur du corps de Marie.

Ce qui se produit en elle, sur le plan biologique, c'est une action de l'Esprit Saint dans son corps. Cette action n'ajoute pas une réalité matérielle nouvelle. Elle agit dans les entrailles de Marie. Jésus-Christ est le fruit de ses entrailles.

Pour Adam, il n'y a pas eu davantage de création d'une réalité matérielle nouvelle. Dieu a façonné la glaise existante qu'il a créée au commencement du monde, durant des milliards d'années, pour aboutir à la création du premier homme.

C'est cette même lignée qui s'est prolongée mystérieusement jusqu'à l'Incarnation du Christ.

Par des contingences uniques, le corps du Christ, par qui le monde entier a été fait, a été façonné depuis le commencement du monde, en passant par Adam et Ève et l'immaculée conception de celle qui allait devenir sa mère.

Soyons ici bien clairs : de même que nous n'existons pas avant notre conception, alors même que notre corps a été façonné progressivement depuis les origines du monde jusqu'à l'union déterminante finale des gamètes provenant de chacun de nos père et mère, le Christ n'était pas incarné en homme avant la fécondation réalisée par l'Esprit Saint et cette fécondation ne s'est produite qu'après l'annonciation et l'acceptation coopérante de Marie.

Avant notre conception, notre âme n'existait pas. Avant l'annonciation, le Christ, vivant de toute éternité, n'avait pas encore, dans le temps et dans l'espace de l'histoire, le corps et l'âme d'un homme.

L'Incarnation va se produire par un miracle unique dans l'histoire : une femme va donner naissance à un homme masculin sans apport biologique extérieur.

Nous avons ici une particularité unique : tout ce qui va constituer le corps du Christ vient tout entier de la seule Vierge Marie. Les éléments corporels qui vont former le corps du Christ sont déjà en Marie, mais il faut rappeler ici que le corps et l'âme d'une personne humaine sont constitués ensemble et de manière indivisible lors de la conception, et cela vaut pour le Christ comme vrai homme.

Comme pour chacun de nous, avant la fécondation, il n'y a ni conception, ni existence d'une âme humaine.

L'âme est la forme du corps. L'un ne va pas sans l'autre et le corps humain, une fois conçu par la fécondation, se développe et vient au monde.

Bien sûr, Dieu n'est pas limité dans le temps. Mais, par contre, l'Incarnation, qui est le fait de venir dans la chair, est un fait dans le temps et l'espace. Ce n'est pas seulement par rapport au ciel qu'il y a l'Incarnation, c'est précisément un fait qui relie le ciel et l'histoire, qui se produit dans l'histoire. À un moment de notre temps, pour notre temps.

Avant la conception d'un humain, Dieu peut certes en prévoir son existence et les futurs éléments constitutifs de son corps peuvent déjà exister, mais l'âme humaine n'existe pas avant la conception de son corps, la réunion en un seul corps de ses éléments constitutifs préexistants. Le corps humain vivant n'existe pas comme corps « *humain* » sans son âme, même si, certes, la mort peut séparer le corps et l'âme d'un être après sa conception.

Avant l'annonciation, ce qui est dans le corps de Marie n'est pas encore devenu le corps humain du Christ, mais, cependant, ce n'est pas rien et ce n'est pas étranger à l'Incarnation à venir.

Lorsque Marie est conçue par ses saints parents et qu'elle est d'emblée immaculée dès sa conception et délivrée du péché originel, par l'action de l'Esprit Saint, en vue de l'Incarnation du Christ, son âme reçoit déjà une grâce extraordinaire en vue de cette Incarnation du Christ.

La science nous apprend qu'elle reçoit aussi, dès sa conception, dans son corps, un ensemble d'ovocytes parmi lesquels nous savons que se trouve déjà celui qui, le jour de l'annonciation, pourra être fécondé par l'action de l'Esprit Saint, de manière extraordinaire sans semence masculine extérieure.

Dès lors qu'il n'y aura aucun ajout matériel extérieur lors de l'annonciation, il faut constater que, dans son corps, elle dispose déjà mystérieusement de tous les éléments corporels nécessaires à l'ovocyte qui sera fécondé par l'Esprit Saint, y compris les éléments de la masculinité du Christ.

Marie était pleinement une femme. Jésus pleinement un homme masculin.

Sur le plan de la généalogie biologique, il n'y a aucun doute. Toute l'humanité corporelle du Christ, y compris sa masculinité corporelle, vient par Marie et, par son intermédiaire, des père et mère de Marie et de leurs ancêtres.

Comment Marie a-t-elle pu porter en elle les éléments corporels nécessaires à la fécondation de l'un de ces ovocytes féminins par tout le complément nécessaire pour en faire un être masculin ? Voilà un grand mystère qui n'est pas près de s'éclaircir.

Nous avons ici deux faits extraordinaires : d'une part, la conception d'un enfant par une femme sans l'introduction en elle d'une semence masculine et, d'autre part, la transmission par une femme du chromosome Y de la masculinité.

Nous ignorons totalement ce qui s'est passé pour la Sainte Vierge. Les généticiens pourront peut-être suggérer des possibilités particulières encore inconnues, mais la science ne donne actuellement que peu de possibilités de compréhension.

Elle a certes déjà observé, dans la nature, des phénomènes exceptionnels de présence d'un chromosome Y récessif chez une femme et de parthénogenèse, mais, actuellement, l'Incarnation reste un mystère quant à l'explication de ce qui s'est réellement passé en fait dans le corps de la Sainte Vierge.

Ce qui est important, c'est de constater que le mystère de l'immaculée conception, que l'Église a eu la grâce de pouvoir proclamer de manière infaillible, nous révèle que l'âme de Marie a été préparée à l'Incarnation du Christ, et qu'il peut aussi être constaté que son corps l'a été tout autant.

C'est corps et âme que Marie a été divinement préparée à devenir la mère de Dieu.

L'Incarnation est bien ancrée dans l'histoire.

La fécondation se produit à un moment où un ovocyte est arrivé à maturité physiquement. Le noyau de cet ovocyte qui comprend 23 paires de chromosomes va en délaissier la moitié pour s'unir à la moitié de 23 autres paires pour former les 23 paires de chromosomes du nouvel être.

C'est vrai pour chaque corps humain depuis Adam et Ève .

Chacun de tous ces corps humains infiniment variés peut recevoir un souffle de vie lui donnant une existence à l'image de Dieu avec une forme toujours distincte de toute autre, une âme personnelle. Il a fallu façonner depuis la nuit des temps de très nombreux corps successifs pour qu'un jour, une forme, une âme humaine soit assumée par la personne même du Fils de Dieu.

L'âme humaine, la personne humaine du Fils de Dieu ne dénature en rien la personne divine du Fils de Dieu. Cela est possible parce que, précisément, les humains ont eux-mêmes été créés à l'image et à la ressemblance de Dieu.

L'Incarnation de Dieu qui se fait homme, c'est d'abord une magnifique attestation de l'extraordinaire dignité et valeur de l'homme. Il reçoit une nature capable d'être assumée par Dieu lui-même.

À chaque corps humain correspond l'âme qui en est la forme. Il n'en a pas été autrement pour le Fils de Dieu.

Son âme humaine n'est pas davantage indépendante ou distincte de son corps humain. Pour que cette âme humaine du Christ soit aussi pleinement la personne divine elle-même, il a fallu façonner son corps humain de manière spécifique.

C'est ici que nous plongeons dans le mystère de la Sainte Vierge, parce que le corps du Christ va en être tiré tout entier, lors de son Incarnation réalisée après son acceptation par la Sainte Vierge.

D'où vient le Y ? S'agit-il d'une matière nouvelle ? Non. Il est transmis par Marie.

Le corps du Christ a-t-il été privé de l'héritage masculin d'Adam (principalement le fameux chromosome Y qui détermine la masculinité) qui ne se transmet que par les hommes masculins ? Non, bien sûr.

Si Jésus n'avait pas ce chromosome Y qui caractérise et détermine la masculinité, il ne serait pas un homme masculin. Or, il faut tenir ensemble et avec la même certitude qu'il était un homme masculin, qu'il en avait toutes les caractéristiques essentielles, et qu'il a néanmoins été engendré dans le sein de sa mère sans semence biologique venant d'une union de sa mère avec un homme masculin.

Marie a pu, de manière mystérieuse, donner à son Fils divin un chromosome Y, transmettre cet héritage masculin, et donc le recevoir elle-même d'une autre provenance terrestre. A-t-elle pu le recevoir dès sa conception de son propre père, Joachim ? Comment ? Nous l'ignorons. Deux choses sont certaines : cet héritage biologique ne vient pas d'une union sexuelle avec Joseph et n'est pas une création ou un ajout surnaturel. L'humanité du Christ vient entièrement par la descendance d'Adam et Ève, par l'intermédiaire de Marie.

Nous sommes ici sur un point extrêmement délicat de la foi. Il peut être très tentant de croire que la semence d'un père biologique a été remplacée par une semence non naturelle provenant de l'Esprit Saint, ou par une semence que l'Esprit Saint aurait fait surgir de la création par une action singulière inconnue.

Mais, prétendre que la masculinité de Jésus ne viendrait pas biologiquement de la descendance d'Adam toucherait directement son humanité, sa condition de fils d'Adam, de fils de l'homme.

Aucune interprétation qui retiendrait qu'une part quelconque du corps matériel du Christ, dans le temps et dans l'espace, serait d'origine surnaturelle et non d'une origine biologique donnée par Marie, n'est acceptable pour la foi. L'action de l'Esprit Saint a agi dans la création sans la dénaturer.

Il faut, au contraire, considérer comme certain que, déjà par une mystérieuse action de l'Esprit Saint, Marie a été pourvue, dès sa conception, de tout ce qui lui était nécessaire pour devenir moralement (en étant préservée du péché originel) et physiquement la mère de Dieu après qu'elle l'ait accepté et qu'elle ait donné son entière coopération lors de l'annonciation.

À ce moment, avec son entière coopération, le Christ s'est incarné dans la chair et a assumé un corps et une âme de nature humaine, sans dénaturer en rien ni sa nature divine éternelle, ni la nature humaine qu'il a pleinement assumée dans le temps et dans l'espace.

Pour le Christ fait homme, comme pour chaque humain, il ne faut pas oublier que nous sommes faits de corps et d'esprit. Pas moins ou plus de l'un que de l'autre. Il n'y a pas que le spirituel qui compte, sinon le Seigneur se serait limité à créer des anges.

Il ne faut jamais perdre de vue que le corps du Christ, essentiel à son humanité, n'est pas une création nouvelle, mais qu'il provient directement et intégralement de Marie et de ses ascendants directs.

Mais, alors que, selon la définition de la Genèse, l'humain est créé par l'union d'un souffle spirituel dans un corps humain à nul autre pareil provenant de l'histoire biologique, il faut observer que, dans le mystère de l'Incarnation, par le souffle spirituel de l'Esprit Saint, c'est le Fils de Dieu lui-même qui est venu vivre dans un corps humain, avec une âme humaine. Cette âme est celle du Fils de Dieu. La personne de Jésus est ainsi vrai Dieu et vrai homme.

Il a fallu qu'un souffle spirituel spécifique, distinct, celui qui introduit le Fils de Dieu dans l'humanité, caractérise le souffle Créateur initial de l'humanité qui se transmet dans la descendance humaine par la conjonction de gamètes venant d'une femme et d'un homme à laquelle, dès la conception d'un corps humain, correspond ou est « *donné* » une forme spirituelle à nulle autre pareille qui en est l'âme humaine.

Pour que se produise l'Incarnation du Fils de Dieu, il a fallu que son corps humain se constitue de manière telle que l'âme humaine qui en est la forme soit la personne même du Fils de Dieu.

En recevant toute l'humanité par Marie, l'Incarnation s'est faite par une conception à nulle autre pareille réunissant en Marie tout ce qui est nécessaire à un corps humain d'une manière particulière permettant au Fils de Dieu de s'y incarner par une fécondation qui a réuni des éléments présents en elle, non par une conjonction de deux gamètes provenant de l'union d'un homme et d'une femme qui n'auraient créé ensemble qu'un nouvel homme avec le souffle spirituel transmis depuis Adam et Ève, mais par une union biologique particulière qui a permis que le Fils de Dieu lui-même soit spirituellement incarné par l'Esprit Saint lors d'une fécondation toute particulière réalisant l'Incarnation du Fils de Dieu.

Ce qui me semble important, c'est de rejeter la pensée facile que l'Esprit Saint a insufflé un corps ou une partie de corps d'origine divine en Marie, de telle sorte que le Christ serait mi-dieu, mi-homme, ou qu'il aurait reçu des pouvoirs miraculeux non humains.

Le Christ s'est fait vraiment homme. Il a vécu et souffert comme un homme. Il a souvent renoncé à se soustraire à la souffrance humaine. Il a rejeté au désert la tentation d'utiliser une puissance divine non humaine. Il a vraiment vécu la condition humaine. Tous les gestes extraordinaires qu'il a accomplis, il ne les a pas faits en utilisant un pouvoir divin, étranger à la condition des hommes, comme s'il avait à l'occasion vécu dans l'humanité d'une manière divine et non humaine.

Non, pour chacun de ses miracles, Jésus est resté un homme tel que nous, en tout semblable sauf le péché. Il n'a jamais utilisé sur terre, durant sa vie d'homme, un pouvoir divin de manière non humaine. En tout, Jésus est un homme, un vrai. Sur terre, il a agi en homme, comme chacun de nous. Mais, à la différence essentielle qu'il vivait sans péché. Il nous a révélé ce qu'est l'homme sans le péché, l'homme tel qu'il a été créé, l'homme tel qu'il était avant sa chute, l'homme tel qu'il peut être s'il se laisse sauver par le Christ.

Il a voulu assumer toute l'humanité mais d'une manière nouvelle permettant l'Incarnation du Fils de Dieu dans une vie humaine pour la sauver au bénéfice de chacun de nous.

Sans la Sainte Vierge Marie, sans son acceptation divinement préparée par l'Esprit Saint dès le premier instant de sa conception, il n'y a pas d'autre chemin par lequel Dieu nous a montré la merveille de notre propre création, de notre vocation divine, de l'éternité de notre vie. C'est par elle que Dieu lui-même est venu nous rejoindre dans notre humanité, que le Christ est venu parmi nous, vrai Dieu et vrai homme.

Comment comprendre toute la richesse du don de Dieu lorsqu'il nous a créés, nous humains, avec une nature capable d'être, dans le sein de Marie, celle de Dieu lui-même ? Dieu nous a donné toutes les qualités nécessaires non seulement pour que nous puissions partager sa vie mais pour que lui-même puisse partager la nôtre.

Voyons-nous combien l'image est parfaite pour que le Créateur, qui a créé l'humain à son image, puisse lui-même s'incarner en elle ?

Tellement parfaite que, même après avoir été blessée par la faute des humains, elle peut encore être parfaitement restaurée.

Et sur le chemin qui sauve notre vie, avant l'annonciation et l'acceptation de la sainte Vierge, il y a eu cette action divine inouïe par laquelle, dans la famille d'Anne et Joachim, une petite fille a été conçue en étant préservée de tout ce qui aurait pu l'éloigner de sa communion avec Dieu, préservée de tout péché. Dans tout son être, corps, esprit et âme, elle a été préparée au plus exceptionnel destin qu'une femme ait jamais connu.

Elle est comblée de grâces dès son premier instant.

Plus je médite ce sujet bien délicat, plus il me semble que nous pouvons y découvrir de quoi éclairer notre intelligence de la foi en ce qui concerne la création de l'humanité.

Dieu s'est fait homme, à un moment et à un endroit précis de l'histoire, sans être tiré du néant, mais en héritant d'un patrimoine génétique corporel transmis par une longue lignée biologique et qui lui a été transmis par sa mère biologique, Marie.

De même, Adam a été fait homme, à un moment et à un endroit précis de l'histoire, sans être tiré du néant, mais en héritant d'un patrimoine génétique corporel transmis par une longue lignée biologique et qui lui a été transmis par sa mère biologique.

Marie, la mère biologique de Jésus n'était pas animée par une âme divine, elle n'était pas une déesse, elle n'avait pas une nature divine, mais était seulement une créature parmi d'autres.

Bien que n'étant pas elle-même de nature divine, la mère biologique du Christ a cependant donné naissance à un fils divin à qui elle a transmis toute la réalité biologique de l'humanité et ce fils divin unique, vrai descendant biologique de la création antérieure, mais aussi vraie Incarnation nouvelle de Dieu, est venu dans le monde par un souffle spirituel de Dieu, un souffle de l'Esprit Saint, qui a fait surgir dans la création, Dieu lui-même, Jésus, vrai Dieu de toute éternité, qui est ainsi devenu vrai homme, avec une vie nourrie par un amour éternel en communion avec le Père et l'Esprit Saint, transmissible par la grâce et par la foi à toute sa descendance spirituelle.

De même, la mère biologique d'Adam n'était pas animée par une âme humaine, elle n'avait pas une nature humaine à l'image de Dieu, dotée d'une âme immortelle capable de communion spirituelle avec Dieu, mais elle était seulement une créature parmi d'autres.

Bien que n'étant pas elle-même de nature humaine, la mère biologique d'Adam a cependant donné naissance au premier humain à qui elle a transmis toute la réalité biologique de l'humanité et ce fils humain unique, vrai descendant biologique de la création antérieure, mais aussi vraie création nouvelle à l'image de Dieu, a été créé dans le monde par un souffle spirituel de Dieu, un souffle de l'Esprit Saint, qui a fait surgir dans la création une âme immortelle humaine à son image, avec une vie capable d'un amour éternel en communion avec le Père, le Fils et l'Esprit Saint, transmissible à toute sa descendance biologique.

À un moment et à un endroit précis, dans le cours de l'histoire du monde, l'Esprit Saint a insufflé dans de la matière provenant du corps biologique de Marie une présence radicalement nouvelle, celle de Dieu lui-même.

À un autre moment et à un autre endroit précis, dans le cours de l'histoire du monde, l'Esprit Saint a insufflé dans de la matière provenant du corps biologique de ses géniteurs terrestres une présence radicalement nouvelle, celle d'une âme humaine immortelle, appelée à vivre en communion avec Dieu lui-même.

Pourquoi tant de théologiens et de croyants d'aujourd'hui comprennent-ils et acceptent-ils le miracle de l'Incarnation spirituelle de Dieu lui-même dans une réalité biologique terrestre préexistante, mais ne peuvent-ils ni comprendre, ni accepter, cet autre miracle comparable qu'a été la création spirituelle de l'homme dans cette même réalité biologique terrestre préexistante survenue quelques milliers d'années plus tôt ?

L'Ange dit à Marie : « *L'Esprit Saint viendra sur toi, et la puissance du Très-Haut te prendra sous son ombre ; c'est pourquoi celui qui va naître sera saint, et il sera appelé Fils de Dieu* » (Lc 1, 35).

Dans le corps de Marie, cette ombre, que la science des hommes ne peut connaître par elle-même, a marqué un corps humain de manière indélébile et y a fait vivre, dans notre réalité humaine, Dieu lui-même, Jésus, vrai Dieu et vrai homme.

Quelle lumière sur notre propre création ! Celle d'êtres créés à l'image de Dieu.

Une ombre, c'est une image d'une réalité projetée, créée par la lumière qui la projette, qui disparaît instantanément si la lumière est éteinte, qui n'est rien sans cette lumière.

C'est une impression immatérielle projetée sur une matière par une réalité qui est dans une lumière.

L'ombre, nul ne peut la saisir. Elle n'est rien sans la lumière. Elle n'est rien sans la réalité projetée. Elle n'est rien non plus sans la matière sur laquelle elle est projetée.

L'ombre, c'est un mélange de matière et de lumière, une forme immatérielle dans la matière.

Elle donne une image parfaite de la réalité projetée selon la lumière donnée.

C'est bien ce que nous sommes, une image créée, mélange de poussière matérielle et d'esprit, créée parfaitement dans la lumière de Dieu, mais capable de se retirer de cette lumière et d'en mourir.

Le Père, n'est-il pas la source éternelle de la lumière ? Le Fils, n'est-il pas une réalité engendrée de toute éternité par le Père ? L'Esprit Saint, n'est-il pas une lumière qui provient de toute éternité du Père comme du Fils et qui éclaire le Père et le Fils ? Est-il trop audacieux d'essayer de comprendre la création des premiers humains par l'effet d'une lumière spirituelle de l'Esprit jaillissant du Père vers le Fils et qui a projeté une ombre du Fils dans le monde créé, d'une manière qui y a créé le premier couple humain à son image, avec la même perfection qu'une ombre qui reproduit une image parfaitement fidèle de la forme de la réalité projetée par une lumière, selon l'orientation donnée à cette lumière par sa source ?

N'est-ce pas un peu ainsi que nous sommes créés à son image ? Comment pourrions-nous vivre sans sa lumière ?

L'Incarnation de Dieu dans la réalité créée a reproduit dans un nouvel Adam, la réalité de la création du premier Adam, mais n'a pas seulement créé une image distincte, nouvelle, comme lors de la création du premier couple humain, mais est venu y faire vivre Dieu lui-même.

Ici, la puissance du Très-Haut, n'est-elle aussi la lumière de l'Esprit Saint directement projetée sur une créature ? Elle vient sur Marie, sur sa réalité terrestre. Le Fils n'est plus projeté sur une autre réalité que lui-même, sur un humain qui n'en serait que l'ombre ou l'image. Il est lui-même projeté dans la création par la puissance du Très-Haut, en pleine lumière.

L'Esprit Saint ne projette plus ici une ombre du Fils.

Lorsque le Fils se rapproche de la création, il fait disparaître l'ombre que la lumière derrière lui projetait en dessous de lui. Au contact, sous l'ombre qui disparaît, Dieu vient prendre la nature humaine, le Fils de Dieu vient s'incarner. Lorsqu'il entre dans la création, l'Esprit qui est lumière vient directement au contact de la réalité dans laquelle le Christ s'incarne. Il vient directement sur la Sainte Vierge Marie dans laquelle le Fils de Dieu s'incarne. *« L'Esprit Saint viendra sur toi ».* *« La puissance du Très-Haut te prendra sous son ombre »* *« C'est pourquoi celui qui va naître sera saint, et il sera appelé Fils de Dieu ».*

Cette réflexion sur l'ombre et la lumière m'est venue, pendant des moments d'insomnie en fin de nuit, en pensant à la parole de l'ange à Marie, à l'occasion de la fête de l'immaculée conception. Comme toute explication imagée, elle a certainement ses limites et doit être nuancée, voire corrigée.

La sainte fête de l'immaculée conception permet de méditer ce profond mystère au cœur de notre histoire, ce moment exceptionnel où Dieu a vaincu et effacé le péché originel dans une enfant conçue par l'union conjugale très sainte d'Anne et Joachim.

Dieu a permis, pour sa propre Incarnation, qu'un couple humain conçoive une petite fille pleine de grâces, préservée du mal et porteuse dès sa conception d'un petit ovocyte qui, plus tard, donnera toute l'humanité au Fils de Dieu.

Dès sa conception, Marie a reçu tout ce qui lui était nécessaire physiquement et moralement pour être la Mère de Dieu, pour que l'Esprit Saint puisse, quelques années plus tard, incarner en elle, avec son entière coopération, Dieu lui-même. C'est une grâce immense, infinie !

Quelle lumière pour comprendre notre propre création ! Dieu a longuement façonné sa création jusqu'à la conception de la Sainte Vierge Marie pour s'y incarner lui-même à un moment et à un endroit bien concret de notre histoire. Il nous montre ainsi comment il a pu aussi nous créer à son image dans l'histoire après nous avoir longuement façonnés pendant des milliards d'années.

N'ayons pas peur de la réalité concrète de notre foi !

Kisito écrit : *« En utilisant la comparaison aux mères porteuses et à l'insémination artificielle, c'est pour mieux approfondir le mystère de l'Incarnation, et le rôle de Marie dans l'humanité du Christ. Ce genre de réflexion, augmente toujours la soif de la connaissance de la vérité, la soif du Ciel. »*

On est au cœur de notre foi. Là où la lumière du Christ me semble la plus incisive pour éclairer notre propre création par son Incarnation dans notre humanité. À cet instant, il révèle ce que nous sommes en même temps que notre vocation. Puisque Dieu peut se faire homme, c'est la preuve que nous sommes vraiment créés à l'image de Dieu, capables de partager sa vie éternelle. Puisque Dieu fait homme a franchi la mort, c'est toute l'humanité qui peut la franchir en Lui.

Mike.adoo écrit : *« On demande aux puisatiers de creuser afin de trouver de l'eau claire, pure , potable et désaltérante ... Il est arrivé que , creusant davantage , certains ont trouvé un liquide trouble, brun, visqueux et malodorant, impropre à la consommation , voire toxique ... On peut comprendre que ces derniers soient critiqués »*

Peut-être faut-il un passage par une station d'épuration à la mesure de l'épuration qu'il a fallu pour purifier la Sainte Vierge du péché originel dès sa conception ?

Peut-être faut-il corriger la vue qui voit trouble ou foncé ?

Par quel mystère, une même odeur de connaissance peut-elle être pour les uns une odeur de mort et pour d'autres une odeur de vie, comme le relevait Saint Paul (2 Co. 2, 16) ?

Ce qui est sûr, c'est que l'eau claire divine n'est jamais claire dans nos paroles et nos méditations qui sont toujours à épurer. Heureusement que le Christ vient même toucher le lépreux !

Isabelle écrit : *« Trois ans de questions, quatre pages d'échanges pour en arriver là. L'Esprit vous aura bien inspiré, malgré quelques contorsions trop humaines. »*

Trop humaines ?

Cela veut dire quoi ?

Faut-il, comme Luther, vouloir rejeter la raison aux égouts ?

Comment nos efforts d'intelligence de la foi, nos contorsions, pourraient-ils être trop humains ? C'est humain ! Tout simplement humain ! Nous avons tous l'Esprit qui habite nos cœurs, mais il n'empêche pas nos contorsions inévitables lorsque notre cerveau cherche à sonder ce qui lui échappe. Ces contorsions et leurs impasses nous rappellent nos limites. Elles nous éclairent même ainsi en nous donnant soif de l'Esprit qui peut seul nous aider à aller plus loin, au-delà.

Ne faut-il pas être attentif à la forte tentation pour de nombreux chrétiens de notre époque de ne pas vouloir admettre, dans toute sa réalité concrète, la pleine humanité du Christ, de Dieu fait homme ?

Le mystère transcende nos limites, mais il ne limite jamais notre raison humaine qui peut et doit sonder le mystère autant qu'elle le peut. Si elle est vraiment raisonnable, elle sait toujours que la raison n'est qu'un instrument du cerveau et que les réalités invisibles des cieux sont infiniment plus vastes et autres que tout ce que nous pouvons penser.

Cela ne justifie jamais de rejeter la raison et la réflexion. C'est tout l'humain, y compris son pauvre cerveau, que le Christ vient sauver.

L'Incarnation, la venue de Dieu dans le concret de nos vies, est au cœur de notre foi.

Et, même si elle heurte certains, la réalité concrète de la conception virginale du Christ est la porte d'entrée de l'Incarnation de Dieu lui-même. Parfaitement sainte. Et parfaitement humaine.

Personne n'est obligé de réfléchir intellectuellement le trésor de la foi. La foi est pure grâce et peut se vivre pleinement même par les plus petits ou ceux qui sont privés de toute intelligence cérébrale.

Mais, fuir l'intelligence des mystères à cause de tout ce qui nous échappe et du peu d'étendue de notre compréhension, c'est prendre le risque de ne pas entendre le questionnement d'un grand nombre de personnes de notre époque qui cherchent à croire et qui sont freinés dans leur ouverture par des obstacles de leurs pensées que des explications peuvent dissiper.

Beaucoup renoncent à croire aux faits relatés par les Évangiles par manque de défense intelligente par les croyants.

Alors, n'ayons pas peur : nous annonçons un Dieu incarné par une conception sans relation sexuelle dans le corps d'une jeune fille vierge. Ce n'est pas de la poésie, ni une parabole, mais une action très concrète par l'Esprit Saint.

Soyons conscients que pour les incroyants et tous ceux qui ne connaissant pas l'Évangile, c'est un fait très difficilement crédible dont nous devons pouvoir expliquer et méditer la réalité concrète avec la raison, même s'il faut simultanément montrer les limites de ce que notre raison peut percevoir d'un si grand mystère.

Corrigeons sans cesse nos contorsions et nos réflexions, mais n'arrêtons pas de réfléchir la réalité incarnée de Dieu fait homme.

Nous sommes bien d'accord pour considérer « *la raison comme nécessaire dans la foi* » et retenir que « *la prudence doit s'exercer aussi afin que le raisonnement reste droit et ne prenne pas des pistes erronées* ».

Il me semble qu'il n'y a aucune raison théologique ou autre de s'écarter des explications simples lorsque rien ne le justifie.

Le patrimoine génétique du corps terrestre du Christ provient entièrement et exclusivement d'Anne et Joachim, les parents de la Sainte Vierge.

Donc, y compris le chromosome Y.

Comment un ovocyte d'une femme, la Sainte Vierge, a-t-il pu être fécondé par l'Esprit Saint de manière à contenir un chromosome Y d'un homme sans intervention humaine d'un homme masculin ?

À ma connaissance, nous n'avons aujourd'hui aucune réponse nous permettant de comprendre le miracle inouï qui s'est produit.

Cette fécondation par l'Esprit Saint est un fait historique solidement attesté par les Évangiles et la Sainte Vierge elle-même, comme le rapporte St Luc. Notre foi nous en donne la conviction et nous savons que la raison ne peut guère avancer davantage mais seulement admettre que notre monde n'est pas étanche à l'action externe de Dieu.

Il est bien un « *fil*s » de l'homme. Son humanité lui est transmise entièrement par la Sainte Vierge.

Il est aussi « *le* » fils de l'homme, le fils unique de l'homme et pas seulement le Fils unique de Dieu.

En effet, depuis le péché originel, nous sommes tous marqués par ce péché et seul le Christ est vraiment héritier de l'homme créé, tel qu'il était sans péché au moment de sa création. Par la Sainte Vierge immaculée, le Christ est vraiment le fils qui a reçu une vie semblable à celle d'Adam et Ève au moment de leur création, avant le péché originel.

Un père, comme une mère, transmet sa vie à son fils. Jésus a reçu sa vie humaine terrestre d'Adam, par la lignée de Marie, telle que cette vie était avant et sans le péché originel. Il est le fils de l'homme créé.

Après le péché originel, Adam et Ève n'ont pu transmettre qu'une vie blessée, soumise à la mort.

Jésus est le fils de l'homme sans péché.

Nous sommes les fils et les filles de l'homme pécheur.

Mais, Kisito rappelle de manière pertinente que, dans notre état de péché et de soumission à la mort, nous ne vivons pas en enfant de Dieu, de la vie reçue de Dieu, et nous devons devenir ce que nous sommes par création. Le premier fils ayant vécu la vie humaine de l'homme créé sans péché, c'est le Christ. Sans Lui, nous n'avons encore hérité que de la vie de l'homme blessé par le péché originel. Le Christ nous ouvre un chemin pour retrouver la vie sans péché qu'Adam et Ève avaient reçue en étant enfanté en ce monde par Dieu lui-même.

Et ce chemin passe par le pardon, la mort et la résurrection du Christ.

Mike.adoo écrit : « *on ne peut avancer n'importe quoi : En aucun cas, une mère ne peut transmettre un patrimoine génétique complet à son fils* »

Et pourtant, cher Mike.adoo, c'est bien la foi de l'Église et ce que je crois.

Mais, à un moment, il faut constater son impuissance à aller plus loin.

Le résumé de la réflexion proposée ici est le suivant. Excusez d'avance la difficulté de l'explication. Que ceux qui ne supportent pas d'aller au fond des réalités physiques connues de l'Évangile par la raison (avec toutes ses limites) en évitent la lecture qui leur paraîtra irritante, voir insupportable.

1. Marie n'est pas une mère porteuse qui reçoit en elle un enfant qui n'a pas son patrimoine génétique. Jésus n'est pas un extraterrestre : il est un descendant biologique d'Adam. Vrai Dieu, il devient vrai homme. Il est pleinement fils d'Adam dans sa nature humaine.

2. Marie n'est pas non plus une mère par insémination artificielle dont l'enfant a son patrimoine génétique et celui d'une semence mâle mise en elle par un moyen non sexuel. Notre ADN est composé par une chaîne dont chaque élément d'un gamète maternel est uni à l'élément correspondant d'un gamète paternel. Ici, dans le cas de Jésus, il n'y a pas de gamète d'un partenaire sexuel masculin de la mère (La Sainte Vierge l'affirme dans l'Évangile : « *je ne connais point d'homme* »), mais il ne me semble pas justifié d'en déduire qu'au moment de l'annonciation, Dieu aurait créé un gamète masculin ex nihilo, un surplus non naturel de matière corporelle.

Il est important pour notre salut que le Christ partage pleinement notre nature humaine et ne soit pas mi-homme, mi-Dieu. C'est parce qu'il est vraiment et pleinement humain qu'il sauve les humains. Il est pleinement vrai Dieu et pleinement vrai homme. Il est en tout semblable à nous sauf le péché pour nous sauver. Il est un vrai fils d'Adam. C'est un point qui peut être difficile : Jésus n'est pas à moitié humain par sa mère pour le gamète maternel de son ADN et extranaturel ou extraterrestre pour l'autre partie. Il n'est pas pour moitié fils d'Adam par Marie et pour moitié fils extranaturel avec, notamment, un chromosome Y sans provenance humaine.

Lors de son Incarnation, Dieu n'a pas créé un ajout matériel à sa création, une semence génétique comprenant les multiples éléments génétiques correspondant à tous ceux de la chaîne génétique de l'ovocyte de la mère. Il me semble qu'il n'y a pas eu de gamète créée ex nihilo que Dieu aurait créée spécialement au moment de l'annonciation par un ajout matériel à sa création.

Ce point est très difficile pour beaucoup, voire inacceptable, comme s'il réfléchissait exagérément la réalité concrète.

Mais, il me semble que, selon la foi de l'Église, Jésus tire toute son humanité de Marie, et donc y compris son chromosome Y.

3. C'est ici que l'immaculée conception attire notre attention sur un événement important avant l'annonciation. Au moment de l'annonciation, un enfant est conçu dans le sein de la Sainte Vierge par l'action de l'Esprit Saint avec sa pleine coopération. Un ovocyte de Marie, arrivé à maturité, est fécondé sans qu'un gamète d'un homme masculin y soit ajouté, de manière naturelle, ni par un ajout extranaturel créé ex nihilo.

Si ce n'est pas un ajout, c'est que tout vient bien par Marie, y compris le chromosome Y.

S'il n'y a pas de gamète « *paternel* » ajouté corporellement en étant créé ex nihilo, il me semble qu'avant l'annonciation et la fécondation qui se produit à ce moment par l'action de l'Esprit Saint, avec la pleine coopération de Marie, le corps de Marie contenait déjà depuis sa propre conception un ovocyte porteur du chromosome Y.

Nous sommes ici en plein mystère, mais pas dans une réalité nécessairement incompatible avec la science.

Je peux relever brièvement ici que, dans la nature animale, il a déjà été constaté des autoreproductions par parthénogenèse et qu'il existe des femmes avec un chromosome Y inactivé, voire surnuméraire, du fait d'un gène SRY non fonctionnel.

Rien ne permet de dire que c'est comme cela que cela s'est produit dans le sein de la Vierge Marie, mais cela suffit pour soutenir que la foi en l'Incarnation de Dieu en vrai homme dans le sein de Marie n'est pas déraisonnable, même si cela reste un mystère sans réponse certaine.

Si nous voulons dépasser la descente de Saint-Nicolas par la cheminée ou le traîneau du Père Noël, nous devons être crédibles et sérieux lorsque nous évoquons des faits extraordinaires qui paraissent des « *coulevres* » à beaucoup de nos contemporains.

Indiquer qu'il n'y pas de matière nouvelle qui aurait été créée au moment de l'Incarnation élimine tout problème sur ce point.

Mais, il reste bien sûr une action spirituelle de Dieu dans la réalité corporelle et cette action spirituelle ne reste pas dans le spirituel mais a un effet matériel dans la réalité physique concrète : une jeune vierge devient enceinte.

Tous les miracles sont des signes d'interventions spirituelles dans la réalité matérielle : du plus petit jusqu'au plus grand (la résurrection du Christ).

Des couleuvres ?

Aux incroyants, je voudrais d'abord dire de regarder les preuves qui subsistent encore aujourd'hui : par exemple, le miracle de Lanciano ou les miracles retenus pour les dernières canonisations ou à Lourdes.

Ils diront qu'une absence d'explication aujourd'hui n'est pas nécessairement preuve. Ils n'ont pas tout à fait tort car une action spirituelle est toujours au-delà de la simple constatation matérielle qui peut-être prouvée scientifiquement. Une preuve reste au niveau terrestre et ne peut pas « voir » une intervention spirituelle.

Mais, regardez-vous dans un miroir : voyez votre visage et la taille de votre cerveau contenu dans un demi cylindre de quelques cm³. Dites-moi : croyez-vous sérieusement que ce petit amas de cellules cérébrales puisse être capable de connaître « tout » le réel ? N'est-il pas évident, même pour tout athée sincère, que les connaissances de ce petit cerveau sont limitées à ce que sa nature extrêmement et manifestement petite lui permet de raisonner, de ressentir et de connaître par ses moyens minuscules.

Il y a un réel que notre cerveau peut percevoir selon ses moyens. Qui peut sérieusement soutenir que ce petit cerveau puisse sérieusement nier toute autre réalité au-delà de celle qu'il peut connaître ? Peut-il prétendre connaître « tout » ce qui existe ?

Il y a un réel que notre cerveau terrestre ne peut connaître et notre cerveau n'est pas « capable » de nier ou d'affirmer la non existence de ce qu'il ne peut connaître. L'athée comme le croyant sont à égalité : leur cerveau terrestre ne peut « rien » savoir de ce qui est au-delà de ses capacités de connaissance.

Mais, notre cerveau d'athée ou de croyant doit admettre que rien ne permet d'exclure non seulement qu'un réel peut exister au-delà de ce qu'il peut connaître, mais aussi que de ce réel qu'il ne peut connaître, il est possible qu'une action se produise dans notre réel concret que nous connaissons.

Ce n'est pas parce que nous ne connaissons pas une réalité que rien ne peut venir de cette réalité inconnue dans notre réalité connue.

Toute la révélation de l'Écriture amène la foi de l'Église plus loin encore. Cette réalité que nous ne connaissons pas, nous l'appelons « les cieux ». Ce qui nous est révélé, c'est que, dans cette réalité, il y a un être, une trinité d'êtres, qui agit dans notre réalité, celle que notre cerveau peut connaître au moins progressivement et partiellement selon ses capacités et son développement. Et le sommet de cette révélation, c'est le Christ.

Il reste à avoir le goût de le connaître, de l'aimer, de le croire. La lecture des Évangiles peut convaincre de la crédibilité et de la vérité de Celui dont ils relatent quelques paroles et quelques récits.

Y compris une intervention exceptionnelle dans le corps de cette jeune fille de Palestine nommée Marie, à la mesure de l'être exceptionnel que son fils s'est révélé être par les faits et les paroles dont nous témoignent les Évangiles.

L'Incarnation est évidemment un mystère qui dépasse les possibilités de compréhension de notre cerveau, mais nos connaissances scientifiques actuelles complétées par notre foi nous laissent aujourd'hui des pistes raisonnables de compréhension qui respectent la double nature du Christ, vrai Dieu et vrai homme.

Ce qui est certain, c'est que l'Incarnation de Dieu n'a pu se produire que par un miracle qui a créé dans la nature un être nouveau, un être vrai Dieu de toute éternité et vrai homme dans le temps et l'espace.

Ce qui est tout aussi certain, c'est que l'ovocyte de Marie dans lequel Dieu s'est incarné n'a pas été fécondé par un partenaire sexuel masculin quelconque, mais par un miracle de l'Esprit Saint.

Mais, il ne faut pas en déduire que l'Esprit Saint a créé ex nihilo un chromosome ou un patrimoine génétique paternel. Il n'y a pas eu un ajout matériel extranaturel par l'Esprit Saint.

Toute l'humanité du Christ lui est venue par Marie. Toute.

Lors de son immaculée conception par ses père et mère, Anne et Joachim, Marie a pu recevoir en elle, de manière extraordinaire, miraculeuse et mystérieuse, tous les éléments corporels nécessaires à la future fécondation par l'Esprit Saint. Les éléments masculins physiquement nécessaires à l'Incarnation de l'homme masculin Jésus ont ainsi pu être transmis à Marie par son père.

Il est aussi possible que, lors de la fécondation par l'Esprit Saint, des éléments dans le corps de Marie aient été transformés sans création de matière nouvelle, comme cela s'est produit lors de la transformation de l'eau en vin à Cana.

Une transformation d'éléments corporels existant dans la nature humaine de Marie : Oui.

Une création d'éléments corporels nouveaux extérieurs à la nature humaine de Marie : Non.

Peut-être y a-t-il d'autres explications à retenir, mais il me semble exclu de considérer le Christ comme un mi-Dieu et mi-homme, ou comme un humain partiellement extraterrestre.

Toute notre compréhension de l'Évangile et de notre salut en serait profondément altérée.

L'Immaculée Conception, ce n'est pas seulement le moment de la conception de la Sainte Vierge Marie par l'amour partagé de ses parents avec une participation divine la préservant dès ce premier instant de la blessure du péché originel pour la préparer à être la mère de Dieu. Dans le corps encore infiniment petit, à peine fécondé, de l'immaculée conception de Marie, c'est déjà toute l'humanité corporelle du Christ qui est présente puisque son corps et son humanité lui ont été entièrement transmis par la Sainte Vierge Marie sans aucun ajout corporel d'un autre humain.

L'humanité de Marie contient déjà en germe, dès le premier instant de sa conception immaculée, toute la réalité corporelle du Christ qui sera fécondée lors de l'annonciation.

Quel mystère joyeux et bouleversant !

Le début du plus grand événement de l'histoire humaine par lequel Dieu vient se faire homme pour nous donner un avenir avec Lui au-delà de tout ce qui peut arrêter notre vie.

Mais, non, Marie n'est pas une mère porteuse. Il faut le rappeler ! Le Christ n'est pas un extraterrestre, tombé dans le corps d'une mère, comme si son corps n'avait aucune généalogie humaine. Apollinaire de Laodicée pensait que Dieu s'était « *habillé* » en humain, ce qui lui a fait douter de l'âme humaine du Christ. Il faut redire avec force que Dieu s'est vraiment fait homme, semblable à nous, sauf le

péché. Son corps, comme toute son humanité, lui vient par Marie. Aucune matière extraterrestre ou non humaine n'a été mise en elle.

Et, pour nous sauver tels que nous sommes, il est tout aussi essentiel d'affirmer que Marie n'est pas davantage une mère par une insémination artificielle d'une semence extraterrestre qui aurait remplacé matériellement la semence paternelle normalement nécessaire à une conception. Le Christ n'est pas mi-Dieu, mi-homme. Il est aussi pleinement homme que pleinement Dieu.

N'ayons pas peur des questions concrètes que les croyants doivent entendre, même si elles sont dérangementes et laissent subsister beaucoup de mystère.

Dieu s'est fait homme par une création unique par laquelle il a pris notre chair humaine tout entière (corps, esprit et âme), telle qu'elle est. C'est parce qu'il s'est vraiment fait homme, en tout semblable à chacun de nous (sauf le péché), qu'il peut nous sauver de la mort et de la séparation de Dieu qui nous fait souffrir depuis le péché originel.

Derrière le refus des questions concrètes peut se cacher une difficulté réelle de reconnaître l'humanité pleine et entière de Dieu qui s'est fait homme, du Verbe éternel qui s'est fait chair.

Il peut sembler tellement plus juste de regarder Jésus-Christ comme un « *autre* » que nous parce qu'il est Dieu, ce qui est vrai, mais avec un regard qui ne parvient plus à le voir comme un « *semblable* » tel que nous, ce qui est pourtant essentiel pour le salut des êtres humains que nous sommes.

Le comment est plein de mystère, mais pourquoi mettre en doute ce qui est si essentiel à la foi de l'Église ? Le Christ s'est fait homme et toute son humanité lui est venue par Marie.

À la question de savoir si le Christ aurait été une création matérielle en dehors du sein de Marie que l'Esprit Saint serait venu y déposer ? Trinité répond que : « *La fécondation de la Vierge Marie ne peut à mon sens être expliquée, comme bien d'autres mystères pour nous pauvres humains ! Il y a eu un moment où elle s'est effectuée, et ce moment et la façon Dieu seul le sait !* ».

Non ! Le mystère bien réel de l'Incarnation ne peut être utilisé comme un prétexte pour cacher un doute sur l'humanité du Christ. Il est bien le fils naturel et génétique de la Vierge Marie. Il n'y a en cela ni mystère, ni doute !

À la question de savoir si le Christ aurait été conçu par une semence paternelle extraterrestre inséminée dans le sein de Marie par l'Esprit Saint ? Trinité répond de la même manière.

Et, non ! Ici encore, le mystère bien réel de l'Incarnation ne peut être utilisé comme un prétexte pour cacher un doute partiel sur l'humanité du Christ. Il est bien pleinement humain. Sa nature terrestre n'est pas à moitié extra-terrestre. Il n'y a en cela ni mystère, ni doute !

Dire « *on ne sait pas* » pour considérer, en fait, qu'il serait possible que Marie ait été une mère porteuse ou une mère par insémination artificielle est désolant. Si vous pensez que c'est possible « *parce que on ne sait pas* », alors il faudrait expliquer ce qui ferait penser qu'une telle possibilité serait compatible avec la foi chrétienne qui proclame le Christ, vrai Dieu et vrai homme.

Comment une femme a-t-elle pu enfanter ainsi un homme masculin sans père terrestre ? Ici, mais ici seulement et non par rapport à la double question qui précède, nous pouvons penser que « *La fécondation de la Vierge Marie ne peut à mon sens être expliquée, comme bien d'autres mystères pour nous pauvres humains ! Il y a eu un moment où elle s'est effectuée, et ce moment et la façon Dieu seul le sait !* ».

Trinité écrit : « *En fait, j'ai du mal à vous suivre ! Je cautionne complètement la position de l'Eglise comme quoi " le Christ s'est fait homme et toute son humanité lui est venue de Marie". Pour moi, les*

histoires de "mère porteuse" ou "mère par insémination artificielle" sont des connotations de fécondations purement terrestres ! D'où ma déduction "On ne connaît pas le processus de fécondation et ...évolutif " ! Je pense néanmoins (mais ceci m'est personnel) que le processus évolutif dans le sein de la Vierge Marie, a dû être le même que pour tous les autres êtres humains. »

Vous avez difficile à me suivre, mais j'ai tout aussi difficile à comprendre votre hésitation à rejeter avec moi les deux hypothèses discutées ici. Est-ce que vous pensez qu'il est possible que Dieu ait mis en Marie une matière divine extérieure ? J'espère que non.

Vous écrivez que « *les histoires de "mère porteuse" ou "mère par insémination artificielle" sont des connotations de fécondations purement terrestres* ». Oui, bien sûr ! C'est cela l'Incarnation, Dieu qui se fait « *terrestre* ».

Pourquoi fuir les questions concrètes impliquées ?

Vous parlez, pour l'Incarnation, d'un « *processus évolutif* » mais en quoi est-ce pertinent ici ? L'Incarnation me semble, comme toute fécondation ou conception, un acte instantané qui n'est pas divisible dans le temps.

Carhaix écrit : « *Que est le but de ces questionnements scientifiques ? Quel est l'intérêt ?* »

Il me semble avoir essayé d'expliquer autant que possible les questions en cause qui ne sont pas des questions scientifiques.

Il s'agit uniquement ici d'exclure toute matière extraterrestre qui contredirait la pleine humanité du Christ. Rien de plus. Il n'y a pas d'intérêt à développer ici la moindre tentative d'expliquer concrètement, ni a fortiori de manière scientifique, ce qui s'est passé lors de l'Incarnation dans le sein de la Sainte Vierge Marie. On n'en sait rien et toute tentative ne serait que pure spéculation.

Comme vous le dites bien, un questionnement scientifique sur le processus physique est ici sans aucun intérêt. Il en va d'ailleurs de même pour tous les miracles pour lesquels il est tout aussi vain de chercher des explications physiques.

Aldebaran écrit : « *Marie ne peut pas transmettre ce qu'elle n'a pas, comme toutes les femmes, soit un chromosome Y.* »

Oui, elle ne peut transmettre que ce qu'elle a reçu, depuis son immaculée conception.

Aldebaran écrit : « *Ensuite c'est plus qu'un chromosome qu'elle aurait du "mystérieusement" transmettre, c'est un patrimoine génétique entier pour faire un être différent d'elle.* »

Oui, en effet !

Aldebaran écrit : « *Que cela soit l'œuvre du Saint Esprit me paraît plus conforme à la croyance de l'Église* »

Bien sûr !

Aldebaran écrit : « *sans heurter les lois de la génétique* ».

Là, nous sommes en plein mystère, mais la virginité de la Sainte Vierge avec une Incarnation sans l'intervention d'un père physique est une conviction de notre foi attestée par les Évangiles.

Jean Cuivre écrit : « *pour certains ça semble indiquer que Marie est à l'origine du corps, et Dieu de l'âme de Jésus. Donc une vision manichéenne (cette hérésie doit avoir un nom).* »

Evidemment ça n'est pas le cas »

Cela me semble bien exact.

Vous avez bien raison de rejeter fermement toute vision dualiste.

Une telle division de l'âme et du corps écarte la réalité de tout homme qui est conçu, indivisiblement, corps, esprit et âme. Il n'y a pas d'homme sans corps ou sans esprit ou sans âme. Sur ce point nous sommes bien d'accord.

Mais, encore faut-il bien s'entendre sur ce qu'est l'âme, car c'est le point le plus difficile à comprendre. L'âme, c'est la personne humaine. Elle est capable de subsister au-delà de la mort physique.

Nous (notre âme, notre personne) ne sommes pas une addition d'un corps et d'un esprit ($1 + 1$), ou, autrement dit, un corps augmenté d'un esprit, comme s'il s'agissait de deux éléments divisibles et distincts. C'est un dualisme qu'il faut en effet rejeter.

Notre âme humaine est le produit indivisible d'une union d'un corps façonné par Dieu et d'un souffle spirituel venant de Dieu ($1 + 1 = 3$). L'âme humaine est créée par cette union d'une réalité corporelle (de la nature créée) et d'une réalité spirituelle (d'un souffle de l'Esprit Saint) mais c'est une réalité nouvelle qui, une fois créée dans une double réalité corporelle et spirituelle, subsiste même si le corps est ensuite détruit par la mort physique et même si le souffle de l'Esprit Saint est rejeté par un choix libre de l'âme créée. Le corps peut être détruit mais pourra ressusciter avec une nature autre et le souffle en lui de l'Esprit Saint peut être rejeté. Mais, l'âme, une fois créée, ne dépend plus de la mort physique.

Jeancuivre écrit : « Marie et Dieu sont également impliqués, comme un père et une mère, l'âme ne vient pas de la mère ou du père particulièrement, mais de l'union des deux. »

C'est bien exact que Marie et Dieu sont impliqués comme un père et une mère et que l'âme humaine du Christ vient de l'union des deux.

Mais, je le souligne en italiques en vous citant, il me semble qu'il peut y avoir un malentendu ou une ambiguïté lorsque vous écrivez « *également* » ou « *pas particulièrement* ».

Vous êtes certainement bien d'accord que le Christ est vrai Dieu de toute éternité, ce qui est « *particulier* » par rapport à tout autre homme et, à cet égard, l'implication de la Sainte Vierge Marie n'est en rien « *égale* » à celle de Dieu.

En fait, c'est l'expression « *comme un père et une mère* » qui présente ici une difficulté si vous lui donnez un sens biologique en pensant que Marie et Dieu sont « *également* » impliqués de la même manière sur le plan biologique.

La foi de l'Église c'est que « *toute* » l'humanité vient par Marie (ce qui implique que Dieu n'a pas créé biologiquement une matière nouvelle pour s'incarner) et que Jésus est physiquement un fils de David, héritier de David dans la lignée masculine ce qui implique, puisque Jésus a été conçu dans le sein de la Vierge Marie sans père biologique, que ses caractéristiques masculines lui ont été mystérieusement transmises par Marie et donc par son propre père biologique (Joachim) descendant mâle de David en ligne directe puisqu'il n'y a pas d'autre ascendance masculine du Christ conçu miraculeusement dans le sein de la Vierge Marie. Elle lui a transmis biologiquement tout ce qui lui était nécessaire pour être un vrai homme masculin, descendant direct de David.

C'est un point essentiel pour la foi. Le Christ, vrai Dieu est aussi vrai homme, semblable à nous en tout sauf le péché, pour pouvoir nous sauver tels que nous sommes. Vrai homme, cela exclut de penser qu'il soit une création biologique extraterrestre implantée physiquement dans le sein de la Vierge.

Pour comprendre notre propre création, il me semble essentiel de comprendre que Jésus de Nazareth a pu réellement et pleinement s'incarner dans la descendance humaine d'Adam et de David. Dieu n'a pas remplacé la semence biologique paternelle provenant d'Adam et du roi David par une semence biologique extraterrestre. Il a mystérieusement transmis toute l'humanité du Christ par Marie.

Dans un cas (la création du premier Adam) comme dans l'autre (l'Incarnation du nouvel Adam), Dieu a façonné un corps dans la réalité biologique, mais c'est une action de l'Esprit Saint qui a créé le premier Adam, puis plus tard dans l'histoire, le nouvel Adam.

Depuis Adam et Ève, chaque âme est créée dès sa conception par une union corporelle des gamètes de chacun de ses père et mère qui transmet simultanément et indivisiblement la marque spirituelle du souffle Créateur de Dieu. Dieu coopère ainsi de manière indivisible avec les parents biologiques à la création de chaque âme humaine.

À cet égard, en tant que Créateur de tout l'univers physique, Dieu est le père biologique de toute créature, mais, en tant que Créateur d'Adam et Ève créés à son image, Dieu est aussi le père spirituel des êtres humains.

Lors de l'Incarnation, il y a eu une création nouvelle, comme l'a observé le pape Benoît XVI. Comme pour le premier Adam, il y a eu dans la nature un souffle spirituel Créateur. Mais, pour l'âme du nouvel Adam, le Christ, Fils de Dieu de toute éternité, c'est Dieu lui-même qui se fait homme alors que pour le premier Adam, l'âme fut créée ex nihilo.

Jeancuivre écrit : « *Jésus est aussi physiquement/corporellement le fils de Dieu, je suppose qu'on est d'accord* »

Sommes-nous d'accord ?

Tout dépend de votre compréhension par rapport à mes réflexions qui précèdent.

Si vous êtes d'accord que, physiquement, le corps du Christ lui vient entièrement et mystérieusement, par le corps de la Sainte Vierge Marie alors même qu'elle est une femme et que son divin fils est un homme masculin, alors nous sommes d'accord.

Si vous pensez, par contre, que, physiquement, le Christ n'est pas un descendant de la lignée royale masculine du roi David ou, pour parler un langage biologique moderne, que son chromosome Y ne vient pas du roi David mais serait une création physique ex nihilo extraterrestre au moment de l'Incarnation, alors nous pensons différemment.

La Parole de Dieu suffit-elle pour créer des humains autant que pour l'Incarnation de Dieu lui-même ou Dieu a-t-il créé la nature de manière incomplète de sorte qu'il aurait dû ajouter un surplus de matière créée ex nihilo pour la création des espèces végétales, pour la création des espèces animales, pour la création du corps de l'humain à Son image, puis finalement pour sa propre Incarnation.

Le monde aurait-il été créé irrémédiablement incapable d'être uni à Dieu et fécondé par Dieu pour y créer du neuf ?

La création d'âmes immortelles dans l'histoire comme l'Incarnation du Christ, vrai Dieu et vrai homme, sont des actions spirituelles dans le monde créé qui font surgir du nouveau « *par* », « *dans* » et « *avec* » ce monde créé par Dieu.

Notre corps biologique comme celui du Christ a été façonné par le Créateur depuis les origines, mais une action spirituelle dans le cours de l'histoire a fait advenir des âmes immortelles avec une nature corporelle et spirituelle puis le Christ incarné lui-même.

Dans un cas comme dans l'autre, pour la création des espèces vivantes (végétales puis animales), pour la création du premier Adam comme pour l'Incarnation du nouvel Adam, le corps a une histoire biologique qui les précède dans la nature où Dieu a créé ex nihilo tout le nécessaire.

Tian écrit : « *Le Christ était "physiquement" un homme, c'est certain, mais il n'a sans doute jamais été malade, ne craignait pas d'avoir faim, ni que quiconque lui fasse du mal (du moins jusqu'à la croix) Il maîtrisait les éléments (terre, mer...)... Donc, en ce sens, il n'avait pas, de fait, une condition humaine.* »

Vos réflexions sont un peu provocantes, mais elles permettent d'éclaircir des réalités importantes.

Bien que vrai Dieu de toute éternité, le Christ n'était pas seulement homme « *physiquement* ». Il était pleinement homme.

Tout homme est créé avec de la poussière du sol et un souffle de vie spirituel qui produisent ensemble une âme.

Et comme tout homme, le Christ, venu dans la chair par l'Esprit Saint, a aussi reçu une âme humaine en même temps qu'un corps et un esprit humains.

Le Christ avait un esprit d'homme qui, comme nous et malgré sa nature divine, a aussi eu besoin d'un baptême lors duquel son esprit humain a reçu le Saint Esprit dans son humanité. Jésus a revécu, à ce moment, le baptême du premier Adam lorsque Dieu l'a mis dans l'Eden, le « *paradis* » spirituel de Dieu, et lui a ouvert la communion divine.

Après son baptême dans le Jourdain, le Christ (le nouvel Adam) s'est retrouvé dans une situation en tout semblable à celle du premier Adam placé dans l'Eden, avec la même capacité de maîtriser toute la création physique en communion avec son Père Créateur, comme tous ses miracles et sa résurrection en témoignent.

Exactement comme le premier Adam.

Le Christ, comme le premier Adam, avait une humanité parfaite comme au premier jour de la création de l'humain à l'image de Dieu. Il pouvait tout en communion avec son Père par l'Esprit Saint, comme chacun de nous en serions capables si nous n'étions pas affaiblis par le péché originel.

Il pouvait donc certainement vaincre toute maladie, toute souffrance, toute mort, comme il pouvait maîtriser tout événement naturel, mais il a vécu tous les événements naturels du monde présent et ses douleurs. Les désordres du monde présent ne résultent que du péché originel qui a affaibli la vie créée qui nous a été transmise de génération en génération depuis Adam et Ève et qui empêche l'humain de développer et de maîtriser la création de manière harmonieuse en communion avec Dieu.

Au désert, Jésus a bien ressenti la faim comme n'importe quel homme dans les mêmes circonstances. Il a ressenti la fatigue après de longues journées. Comme tout humain, il a certainement connu les rhumes et d'autres maladies diverses. Sur la croix, il a réellement souffert. Il est réellement mort.

Comme l'écrit très bien Libremax, les pouvoirs sur la création physique que ses miracles ont manifestés ne sont qu'une « *capacité de dépasser tout cela* ». En communion spirituelle avec son Créateur, rien n'est impossible à l'homme créé.

Jésus pouvait tout, non à cause de sa divinité dont il s'est dépouillé de tous les attributs lorsqu'il s'est fait homme, mais parce qu'il était vraiment un homme, tel que Dieu l'a créé.

Nous ne sommes que les fils et filles de générations dont la vie transmise est blessée par le péché originel de nos lointains ancêtres. Jésus est le premier fils de l'homme, le vrai fils de l'homme tel qu'il a été créé à l'image de Dieu, sans le péché. Il est « *le* » fils de l'homme.

Bassmeg écrit : « *Je ne dispose pas d'informations sur le génome divin.* »

Il me semble que cela n'a aucun sens car le génome c'est du terrestre créé et non du divin incréé. Aucune recherche scientifique n'a accès à la réalité spirituelle de Dieu lui-même. La science ne peut étudier que le corps humain et les traces que l'action de Dieu y a laissées, sans pouvoir accéder à la connaissance d'une origine divine.

Tout corps humain, celui du Christ comme le nôtre, fait partie de la nature créée que la science peut observer et elle ne peut observer que ce qui est créé et non de l'incréé.

Bassmeg écrit : « *L'expertise du suaire donne lieu à des débats (ma position, c'est que les résultats sont valides) et je trouve cela sain. Si demain on fait des expertises sur les Reliques Christiques, on est d'accord, cela donnera aussi lieu à des débats. Passons à l'ADN. On teste ces Reliques. Imaginons maintenant que certaines, même si la datation est bonne, ne correspondent pas du tout à un génome humain mais sont identifiées comme d'origine animale. Celles-là, on les exclura aussi. On aura encore avancé un peu dans la connaissance. Puis avec les reliques dont la date est bonne et dont on sait que ce ne sont pas des os d'animaux, on affinera les tests ADN.*

Plusieurs solutions :

A) une, plusieurs ou toutes montrent un génome complètement inconnu sur Terre. Ce serait une grande avancée aussi bien pour le catholicisme que pour la science.

B) Une, plusieurs ou toutes montrent un génome à moitié issu d'une femme et pour l'autre moitié, inconnu. Cela encore serait une grande avancée.

C) Une, plusieurs ou toutes montrent un génome humain issu d'un homme et d'une femme. Certains pourraient y voir une déception, moi pas. Comme dans les deux cas, précédents, la recherche ne ferait que commencer, en vérité.

On vérifierait si les génomes correspondent tous entre eux (et donc si les Reliques proviennent toutes de la même personne). Imaginons que cela soit le cas. On ne serait pas encore arrivé au bout de l'investigation. Les différentes populations du globe possèdent chacune des marqueurs génétiques permettant d'identifier l'origine des échantillons, je crois. Ainsi que la couleur des yeux et beaucoup d'autres choses. On saurait alors si le Père de Jésus est plus proche ou plus éloigné de telle ou telle peuplade. Cela serait fascinant, je trouve. »

Ces trois hypothèses de Bassmeg reprennent ici le difficile débat sur l'humanité du Christ.

La réponse de l'Église n'est pas douteuse et ne pourrait en aucun cas varier avec des résultats d'analyse ADN qui pourraient certes écarter certaines reliques, mais laisserait à chacun ses dénégations, ses doutes ou ses convictions pour les autres reliques.

Les trois solutions proposées n'en sont pas et oublient celle que la foi chrétienne retient.

Toute l'humanité du Christ vient par Marie. La Sainte Vierge n'a pas été enceinte d'un « *génome complètement inconnu sur Terre* », ni d'un « *génome à moitié issu d'une femme et pour l'autre moitié, inconnu* ». De telles hypothèses nient l'humanité réelle du Christ, vrai Dieu mais aussi vrai homme, en tout semblable à nous, sauf le péché.

La troisième hypothèse envisagée n'est pas davantage acceptable si elle prétend contredire la conception virginale du Christ qui exclut de considérer que la Sainte Vierge ait porté en son sein un génome humain qui n'aurait été issu d'elle que pour moitié et qui, pour l'autre, serait « *issu d'un*

homme », mais il faut, par contre, supposer que le microscope ne pourrait que constater un génome normal avec sa double paire normalement d'origine paternelle pour moitié. Sauf qu'ici, cette moitié n'est pas issue directement d'un homme mais vient aussi par la Vierge Marie qui a transmis au Christ toute son humanité.

Rien ne semble permettre de penser que, pour l'origine de cette moitié « *paternelle* », l'analyse ADN pourrait donner une quelconque indication à cet égard.

Comme Marie s'adressant à l'ange Gabriel, vous pensez peut-être, mais « *comment* » serait-ce alors possible ?

Pour Dieu, tout est possible, y compris, même si le « *comment* » nous est incompréhensible, de transmettre par Marie, une femme, tout ce qui était nécessaire pour que Jésus soit un homme (masculin) et un fils de David.

Dans un langage scientifique moderne, nous pouvons dire avec certitude que le chromosome Y de la masculinité du Christ est celui du roi David puisque ce chromosome se transmet toujours et exclusivement de père en fils. Par exception et par un miracle unique dans l'histoire, la Sainte Vierge a cependant assuré elle-même cette transmission même si nous ignorons comment.

Sauf que la conception de la Sainte Vierge fut exceptionnelle en vue du Christ et qu'elle fut une « *immaculée conception* » préservant la Sainte Vierge du péché originel.

Son père Joachim, lui-même fils de David, a dû, lors de cette immaculée conception miraculeuse de sa fille, lui transmettre tout ce qui lui était nécessaire pour pouvoir plus tard devenir la mère du Christ vrai Dieu et vrai homme, vrai fils de David.

S'il était démontré, par une analyse d'ADN d'une relique, que l'humain en cause ne serait pas du sang de David, il serait seulement certain que ce n'est pas l'ADN du Christ.

Parfois, il suffit de regarder d'un autre point de vue ou dans un autre angle ou un autre aspect pour découvrir une nuance différente ou une autre compréhension possible.

Aldebaran écrit : « *Et de toute façon, de foi, n'est ce pas ce que nous déclarons à chaque messe : "CONÇU du Saint-Esprit, né de la Vierge Marie, engendré et non pas créé..."*. »

La conception ou la fécondation s'est, bien sûr, produite par l'action de l'Esprit Saint. Le Christ, vrai Dieu de toute éternité, s'est fait homme à ce moment, mais la Sainte Vierge Marie y a été préparée physiquement autant que spirituellement dès son immaculée conception.

L'expression « *engendré, non pas créé* » indique que le Fils est de même nature que le Père, aussi éternel que le Père et l'Esprit. Le Fils de Dieu n'est pas créé, mais, comme l'a finement observé le pape Benoît XVI, son Incarnation est une vraie création en ce qu'il devient homme.

Aldebaran écrit : « *Sans apport d'un gamète mâle d'un humain (ce que nous croyons évidemment de foi), il faut **NÉCESSAIREMENT** une intervention surnaturelle pour **APPORTER** un autre génome et faire un être différent, mâle qui plus est.* »

Oui.

Comme vous le dites bien, c'est notre foi.

Aldebaran écrit : « *Après il reste un point indéniable : la Vierge Marie comme tout humain avait un patrimoine bien à elle, et pas de chromosome Y...*

Sinon si on en restait au patrimoine génétique de Marie seulement, on ne pourrait obtenir au mieux qu'un clone, une copie. C'est imparable. »

Pourquoi excluez-vous ici l'intervention surnaturelle ?

Pourquoi, de manière exceptionnelle, n'aurait-elle pu hériter en elle ce qui était nécessaire pour pouvoir transmettre la lignée masculine de David par une fécondation miraculeuse de l'Esprit Saint ?

Pourquoi refuser ici le miracle mystérieux mais nécessaire, en invoquant les lois naturelles de la génétique ordinaire ?

Aldebaran écrit : *« Pourquoi est-ce un problème selon vous ? »*

D'abord parce que, vrai Dieu de toute éternité, Jésus est vrai homme, à 100 %, en tout semblable à nous sauf le péché, ce qu'il ne serait pas s'il était pour moitié (le gamète masculin) extraterrestre. Un nouvel Adam semblable, n'est-ce pas nécessaire pour nous sauver tels que nous sommes ?

Aussi parce que, selon les Écritures, Jésus est vraiment le fils de David, ce qui, selon la loi juive autant que selon nos connaissances génétiques actuelles, suppose une lignée masculine depuis David. Il me semble que cette lignée explique la généalogie de l'évangile de Saint Mathieu, même si c'est controversé.

St Matthieu explique de manière très détaillée que Jésus est *« fils de David »* tout en expliquant de manière tout aussi détaillée que Joseph n'en est pas le père biologique.

Il me semble que l'explication vient de ce que le père de Marie (Joachim) est lui-même un descendant direct du roi David. Vous trouverez tous les détails de cette question particulière dans le sujet intitulé *« 13. Les généalogies des Évangiles »* (cf. infra).

Aldebaran écrit : *« Avoir en elle un double génome ferait de Marie une non-humaine, ce qui est certainement contraire à ce que dit l'Église !*

Faire de Marie une extra-terrestre ... n'est pas une réponse orthodoxe, tout simplement. »

C'est tout-à-fait exact et même évident. Nous sommes bien d'accord sur cela.

Aldebaran écrit : *« Et pour finir, si l'Esprit Saint intervient pour remplacer complètement le gamète mâle et produire une méiose, Jésus est un être tout à fait homme dans son corps (son âme étant la deuxième personne de la Trinité). Jésus-Christ peut donc être tout à fait homme et tout à fait Dieu. Pourquoi chercher le compliqué ? »*

Bien que vrai Dieu, Jésus est aussi 100 % homme avec une âme humaine.

Il n'est pas seulement humain *« dans son corps »*. C'est une ancienne question débattue au cours des premiers siècles, mais clairement tranchée.

Il est vrai homme *« corps, esprit et âme »*.

Non, l'Esprit Saint n'a pas remplacé matériellement le gamète mâle.

Arthur écrit : *« La seule différence entre Marie et Joseph est que 50% du génome de Jésus vient de Marie (et 50% du Saint Esprit). Les natures divine et humaine de Jésus sont distinctes non ? Donc Marie a donné à Jésus une partie humaine et pas divine non ? »*

Chercher la divinité du Christ dans la biologie est une piste sans issue et considérer que Jésus serait mi-Dieu pour 50 % (par le Saint Esprit) et mi-homme pour 50 % (par Marie) n'exprime pas la foi de l'Église.

Le Christ est pleinement à 100 % Dieu et pleinement à 100 % homme.

Toute l'humanité (et pas seulement 50 %) lui a été transmise par Marie. C'est un mystère sur le plan biologique, mais n'oublions pas que le Christ est en tout semblable à nous sauf le péché, ce qui écarte l'idée qu'il serait mi-dieu, mi-homme. Dans ce cas, il aurait été différent de nous.

Physiquement, Jésus fut bien à 100 % un fils de David, un fils d'Adam.

L'Incarnation de Jésus, le nouvel Adam, me semble à comprendre (car il est en tout semblable à nous sauf le péché) en harmonie avec ce que fut la création du premier Adam par un souffle de l'Esprit Saint dans de la poussière du sol façonnée par le Créateur.

Avec du corporel de la nature physique, Dieu a créé, par une action spirituelle, un être absolument nouveau avec une nature unique corporelle et spirituelle. De manière comparable, avec du corporel issu à 100 % de Marie, Dieu s'est incarné Lui-même, et ce fut, selon les mots du Pape Benoît XVI, une « *création* » d'un être absolument nouveau dans l'histoire, vrai Dieu à 100 % et vrai homme à 100 %, indivisiblement.

Jésus, Dieu parmi nous, homme comme nous.

Ce qui est sûr c'est que 100 % du génome vient **par** Marie. Jésus n'est pas un demi-dieu dont 50 % du physique viendrait directement de l'extérieur de la nature car, dans ce cas, il ne serait plus semblable à nous et il ne serait pas physiquement un fils de David.

Jésus n'est, bien sûr, pas un clone masculin de Marie, mais sa masculinité comme le reste de son corps lui a bien été transmis par Marie, même si c'est un mystère incompréhensible pour nos connaissances biologiques.

L'immaculée conception fut une conception extraordinaire par Anne et Joachim lors de laquelle Marie a reçu tout ce qui lui était nécessaire pour pouvoir enfanter le Christ le jour venu, par l'action de l'Esprit Saint lorsqu'il l'a pris sous son ombre.

Aldebaran écrit : « *100 % du génome vient par Marie mais non **de** Marie, voilà la différence. Marie ne peut par exemple transmettre de chromosome Y puisque femme elle est XX.* »

Vous conviendrez certainement que rien n'est impossible à Dieu. Il est certain que la Sainte Vierge est une femme dont l'ADN ne comprend pas de chromosome Y et que, comme vous l'écrivez, son corps était bien de type XX. C'est un fait certain, mais rien ne vous permet d'en déduire et d'affirmer que Dieu n'ait pas été capable de permettre autrement une transmission du chromosome Y de David par Marie.

Comment ? Nous n'en savons rien. Mais, il est certain que Dieu a tout pouvoir sur la matière. Il me semble qu'il n'est pas pertinent de limiter l'action de Dieu en essayant de distinguer « *par* » ou « *de* » Marie. Jésus est bien un fils de David, cela me semble incontestable, même si nous ne savons pas comment.

Jeancuvire écrit : « *Marie n'a pas de chromosome Y, les femmes n'ont pas de chromosome Y. Marie était donc incapable d'engendrer un homme qui a une 23ème paire de chromosome XY (Jésus qui est pleinement homme, c'est un homme biologique). Il y a bien eu intervention/don/fécondation physique entre le Dieu du ciel, le Créateur, et la femme vierge Marie. D'une certaine manière c'est une nouvelle création, un ajout d'information génétique.* »

Vous nous revenez avec une affirmation assumée, mais êtes-vous conscient des conséquences de votre affirmation ?

D'abord, vous éliminez la possibilité d'un miracle dans la nature. Pensez-vous que Dieu ne soit pas capable de permettre, par exception, à un corps féminin de transmettre un chromosome masculin provenant de ses propres parents ? Y a-t-il pour vous une impossibilité pour Dieu Lui-même, que, de manière miraculeuse, Joachim (le père de la Sainte Vierge) lui ait transmis un chromosome Y par l'intermédiaire de sa fille ? Croyez-vous que, lors de l'immaculée conception de la Sainte Vierge Marie, Dieu n'aurait pas été capable de la pourvoir de toutes les grâces nécessaires à Son Incarnation, y compris dans l'ordre physique ?

Il me semble que vous ne pouvez pas limiter la toute-puissance de Dieu en affirmant qu'Il n'en serait pas capable. Vous savez que Dieu peut le faire, mais vous pensez qu'il ne l'a pas fait.

Certes, Dieu peut aussi créer un chromosome Y ex nihilo, comme vous le pensez. Sans aucun doute. Mais, les deux possibilités doivent être admises.

Ensuite, en imaginant que Jésus serait le produit d'une fusion entre un gamète de la Sainte Vierge et un gamète créé physiquement ex nihilo implanté en elle par l'Esprit Saint, vous considérez que son corps aurait, pour moitié, une origine corporelle extra-terrestre. Il me semble que cela affecte l'humanité du Christ qui, selon votre affirmation, serait mi-homme (par Marie) et mi-Dieu (par un gamète extra-terrestre), ce qui me semble contraire à la foi. Le Christ n'est pas un mélange corporel entre du divin et du terrestre. Il est vrai Dieu à 100 % et vrai homme à 100 %.

En outre, votre affirmation équivaut à nier que Jésus serait corporellement « *fil de David* » car cette filiation ne se transmet que dans la lignée masculine. De votre point de vue, Jésus ne serait pas physiquement un « *fil de David* ». Ici encore, cela me paraît contraire à la foi car cela impliquerait de considérer que Jésus ne serait que partiellement de la descendance d'Abraham et de David par sa mère et qu'il ne serait pas de la lignée royale masculine de David. Cela me semble une erreur.

De manière plus profonde, votre affirmation semble, en réalité, refuser la capacité de Dieu de s'unir à sa création en se faisant homme dans sa création telle qu'Il l'a lui-même réalisée pour l'humain. Je crois, au contraire, que Dieu a été capable de se faire homme avec un corps d'homme entièrement tiré de sa création et sans devoir y ajouter quoi que ce soit.

Mais, plus profondément encore, il me semble qu'en refusant à Dieu la possibilité de s'incarner Lui-même dans un corps pleinement terrestre vous exprimez aussi implicitement votre conviction qu'Adam et Ève n'ont pas davantage pu être créés dans la nature avec un corps pleinement terrestre provenant de l'évolution biologique.

Il me semble que vous imaginez la création de l'humain en la séparant complètement de la nature préexistante, comme si Dieu n'avait pas créé parfaitement le monde physique pour pouvoir y créer spirituellement l'humain avec un corps issu de la nature physique façonnée par Dieu. Ce qu'Il a réalisé pour créer le premier Adam, Il a pu le refaire pour s'y incarner Lui-même en nouvel Adam.

Lors de la création du monde physique, Dieu n'a pas été distrait et Il n'a rien oublié ni pour la création de l'humain, ni pour la création nouvelle de l'Incarnation. Tout ce qui était physiquement nécessaire tant pour l'humain que pour sa propre Incarnation a été parfaitement préparé et organisé par Dieu Lui-même. Pourquoi pensez-vous qu'Il « *devait* » ajouter quelque chose de matériel pour créer l'humain ou pour s'incarner Lui-même ? Croyez-vous qu'il a créé une nature incomplète et imparfaite dans laquelle il n'aurait pu achever son œuvre, et surtout l'humain qui en est le but, sans devoir créer un surplus matériel ?

Il me semble que votre point de vue exprime une profonde dévalorisation de la réalité corporelle qui nie toute union de la nature corporelle, du créé, avec le divin Créateur. Cela me semble profondément

contraire à ce que nous révèle l'Incarnation. Dieu peut s'unir à ce monde, aux êtres de chair que nous sommes. Il nous a créés avec une nature unique corporelle et spirituelle, une nature dans laquelle Dieu nous a fait exister par son souffle spirituel Créateur.

L'Évangile, c'est la pleine révélation d'une union divine du créé avec l'incrée, du précaire avec l'éternel. Ce n'est pas un constat d'impossibilité d'une telle union. Pensez-vous que la toute-puissance de Dieu n'en est pas capable et qu'il a dû nécessairement y ajouter quelques rustines qui supposeraient des omissions ou des manquements ?

Mais, vous savez que Dieu qui est parfait et tout puissant n'a rien omis, ni oublié, en créant ce monde physique.

La fête de l'Immaculée Conception permet de partager la joie toute particulière et si discrète de cet événement qui a bouleversé l'humanité et toute la création.

En ce jour, nous sommes tout particulièrement en communion avec la Vierge Marie, notre mère des Cieux qui ne cesse d'intercéder pour nous auprès de son divin fils.

Pourquoi ce jour est-il si discret ? Pourquoi n'est-il pas un jour férié comme Noël, l'Ascension, la Pentecôte ou l'Assomption qui, à l'autre extrémité de la vie terrestre de la Sainte Vierge, fête son entrée au Ciel, corps et âme ?

Comme pour l'Assomption, pas un mot écrit dans l'Évangile. Rien. Pas même une petite mention des parents de la petite Marie. Seule la tradition nous a transmis leurs noms : Anne et Joachim.

Pas un mot de la généalogie de Marie. Les Évangiles de Saint Matthieu et de Saint Luc nous donnent deux généalogies de Joseph. Seule la première cite Marie, mais seulement, sans mentionner son origine, en sa double qualité de mère de Jésus et d'épouse de Joseph dont l'évangéliste va immédiatement raconter avec beaucoup de détails qu'il n'est pas le père du fils de Marie.

Ce sera à peu près tout. À part lors d'un voyage à Jérusalem lorsque Jésus est encore enfant, les Évangiles ne diront plus rien de Joseph. Rien. On ne sait pas même s'il était mort ou vivant au moment de la vie publique de Jésus. On le suppose mort, mais qui sait ? Et les parents de Marie, Anne et Joachim, que sont-ils devenus ?

L'extrême discrétion des Évangiles renvoie toute la lumière sur le Christ.

Mais, rien ne se fera sans Marie, sans sa coopération. Le 25 mars, nous célébrons chaque année cette autre fête qui la concerne : celle de l'Annonciation, lorsque l'enfant Jésus fut fécondé en son sein. Racontée par les Évangiles, elle nous est beaucoup mieux connue, même si sa célébration est tout aussi discrète que celle de l'Immaculée Conception.

Toute cette discrétion est comme l'expression d'un trésor caché réservé pour ceux qui l'aiment.

Il ne s'impose pas, il se propose le 8 décembre.

On retient de l'Immaculée Conception qu'en vue du Christ, Marie a été préservée du péché originel dès le premier instant de sa conception pour pouvoir être la mère de Dieu.

Le miracle fut immense. Pas seulement du point de vue spirituel, en ce qu'il a recréé, pour la première fois depuis Adam et Ève, un être humain capable d'une pleine et parfaite communion avec Dieu, mais aussi du point de vue corporel parce que Marie a tout reçu, « *pleine de grâces* », dès sa conception, y compris du point de vue biologique, pour qu'elle puisse un jour transmettre à Dieu lui-même toute son humanité, sans intervention d'un père humain lors de la fécondation qui se produira le jour de l'Annonciation.

Cette Incarnation du Christ, par laquelle Dieu s'est fait homme, a commencé dans l'humble discrétion de l'Immaculée Conception. Plus rien de terrestre ne devra être ajouté. L'action de l'Esprit Saint suffira pour qu'une toute petite cellule en Marie, façonnée lors de sa conception, soit fécondée afin de permettre la naissance du divin Sauveur de l'humanité.

C'est une grande joie qui ne cesse de réjouir les cœurs ouverts.

Que Marie ait contribué à la rédemption par son acceptation à devenir la mère de Dieu est une réalité que l'Écriture raconte et explique en relevant qu'elle fut « *comblée de grâces* » (Lc 1, 28) au point d'être préservée du péché originel en vue de pouvoir elle-même accueillir et élever le Christ à l'abri du péché par une immaculée conception sans antécédent depuis la création d'Adam et Ève.

Le salut n'est pas une œuvre que Dieu réalise sans l'humanité. Bien au contraire, l'humain a été créé libre pour qu'il puisse pleinement participer au salut et à la vie éternelle qui nous est offerte par le Christ. La Sainte Vierge Marie a usé de cette liberté et des grâces reçues en abondance pour contribuer pleinement à la rédemption par son divin fils.

Aldebaran écrit : « *Vous écriviez que l'immaculée conception fut une conception extraordinaire... Qu'entendez-vous par extraordinaire ?* »

Vous serez d'accord pour constater avec moi que son immaculée conception est extraordinaire en ce sens qu'elle seule a été préservée du péché originel.

Rien ne permet d'affirmer que cette conception, qui était extraordinaire par rapport au péché originel, n'était pas aussi extraordinaire dans toute la mesure nécessaire pour permettre l'Incarnation de Dieu. Rien ne permet d'exclure les réalités corporelles à cet égard.

Sur le plan génétique, le corps de la Sainte Vierge provient, comme pour chaque humain, de ses père et mère naturels, Anne et Joachim, ce qui n'exclut pas les interventions divines extraordinaires à cet égard car après la création d'Adam et Ève, Dieu n'a jamais cessé de façonner le corps de sa future Incarnation au fil des générations qui se sont succédées entre les premiers humains et Jésus de Nazareth.

Aldebaran écrit : « *Le fait que Marie soit Immaculée Conception concerne probablement plus l'esprit, de corps elle était comme vous et moi plus que probablement.* »

Vous écrivez « *probablement* ». Il me semble, parce que l'homme a une nature corporelle et spirituelle, que c'est certainement que Dieu a préparé son Incarnation tant corporellement que spirituellement lors de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge Marie.

Aldebaran écrit : « *Donc non Marie n'a pas reçu de sa naissance de quoi donner les chromosomes manquants, ça c'est de la théorie.*

On ne sait pas, point. En l'absence d'information, on retient ce qui est le plus évident à priori : Marie ne pouvait avoir de chromosome Y, ni le matériel génétique pour donner un être différent d'elle.

Jésus est de la lignée de David par Marie, puisque né de Marie, et probablement (on ne sait pas dans quelle mesure entre 0 et 50% logiquement 50) du matériel génétique de Marie. »

D'accord avec vous pour dire « *On ne sait pas* », mais pourquoi alors vous lancer vous-même dans une « *théorie* » qui soutient que « *Marie ne pouvait avoir de chromosome Y, ni le matériel génétique pour donner un être différent d'elle.* » et pourquoi exclure que Marie ait reçu à sa naissance « *les chromosomes manquants* » ?

Pourquoi limiter l'action de Dieu à nos connaissances génétiques ?

Pourquoi nier que Jésus soit bien, réellement, « fils » de David sur le plan biologique ce qui implique que son chromosome Y provienne bien de David ? Il me semble que c'est plutôt la pensée qu'il s'agirait d'une filiation adoptive par une provenance physique extraterrestre qui constitue une théorie à rejeter.

Aldebaran écrit : « *Les Évangiles de Matthieu et Luc sont silencieux sur cette question mais Saint Paul affirme nettement que Jésus le Christ est, « issu de la lignée de David selon la chair (sarx) » (Rm 1,3). Cela correspond également aux prophéties de Nathan à David, rappelées par Pierre et Paul : « C'est quelqu'un issu de ton sang que je mettrai sur ton trône » (2 Sa 7,12sq ; 1 Ch 17,11-14 ; Ps 132,11 ; Ac 2,30 ; Ac 13,23).*

Selon Saint Jean, Les Actes des Apôtres ou Saint Paul, le Christ vient « de la semence (sperma) de David » (Jn 7,42, Ac 13,23, 2 Tm 2,8, Hb 7,14).

Il est « le rejeton de la race de David » selon l'Apocalypse (Ap 5,5 ou 22,16).

La Tradition penche du même côté depuis les origines. Marie a toujours été vue comme le « rameau de la souche de Jessé, père de David », qui donne la fleur messianique (Is 11,1-10). »

C'est tout-à-fait exact.

Vous vous demandez « *si tout le demi-matériel génétique manquant venait de l'Esprit-Saint ex nihilo, cela serait-il un problème ? Je crois comprendre qu'il est important pour vous que Jésus soit fils de David par la chair ».*

Oui, car sinon, si le Christ était partiellement une création physique par l'Esprit Saint, il ne serait plus semblable à nous sauf le péché. Il serait, physiquement, un demi-dieu, à moitié extraterrestre.

C'est un enjeu qui me semble essentiel pour la foi. C'est l'homme tel que nous sommes que le Christ vient sauver. C'est parce que Dieu se fait un homme tel que nous, corporellement autant que spirituellement, qu'il nous révèle la vie éternelle qu'il nous offre.

En quoi pourrions-nous être sauvés par quelqu'un qui serait à moitié extraterrestre et donc différent de nous ?

Le Christ, qui se fait pleinement homme dans la lignée d'Adam et Ève, nous montre par sa propre vie, ses miracles et sa résurrection tout ce que l'humain aurait pu vivre sans le péché, ce qu'est réellement un humain : quelqu'un qui peut dire à Dieu qu'Il est son père.

Vous vous demandez si considérer le Christ comme un descendant génétique de David « *équivaldrait à voir David en personne comme le père génétique de Jésus homme ? Cela devient bizarre non, presque blasphématoire, ne trouvez-vous pas ?* »

C'est un ressenti que beaucoup expriment, mais pourquoi ? David en personne est en effet l'ancêtre génétique de Jésus. Il ne peut évidemment en être le père direct. En quoi serait-ce bizarre, ou, pire, blasphématoire ?

Beaucoup ont l'impression qu'il serait indigne de Dieu de se faire homme, de se faire fils génétique de David. C'est vrai que c'est inouï, voire « *bizarre* », mais ce n'est pas blasphématoire. C'est cela l'amour infini de Dieu pour sa créature humaine façonnée au point que le divin Créateur puisse se faire Lui-même créature.

Il me semble que c'est un mystère essentiel à méditer pour comprendre qui nous sommes réellement, en tant que créés à l'image et à la ressemblance de Dieu, et notre vocation à partager éternellement la vie d'amour de Dieu.

En mettant en doute l'affirmation de St Paul que vous citez, vous semblez exprimer votre difficulté à croire que Dieu puisse exprimer sa Parole par des humains pécheurs s'exprimant selon la culture de

leur époque et ses limites. C'est une difficulté similaire à accepter une union de l'incrédible éternel infini et du créé précaire qui empêche de considérer que Dieu a été capable de s'incarner dans une créature de ce monde et qui incite beaucoup de personnes à préférer imaginer l'Incarnation comme une création extraterrestre plutôt que d'admettre que la puissance de l'Esprit Saint a permis de diviniser du créé.

La Parole de Dieu qu'est l'Écriture est 100 % humaine et, simultanément, 100 % divine. De même, Jésus fécondé par l'Esprit Saint dans le sein de la Sainte Vierge Marie est 100 % humain et, simultanément, 100 % Dieu, comme il l'est de toute éternité sans avoir jamais cessé de l'être.

Invité écrit : *« l'auteur attribue à Jésus une filiation physique avec la maison de David. Jésus est descendant de David par la chair, et donc le messie. »*

C'est bien exact.

Invité écrit : *« Il n'a de toute évidence pas conscience de la conception virginale de Jésus »*

Je ne vois pas ici le moindre élément permettant de penser que St Paul n'avait pas connaissance de la conception virginale de Jésus.

Il est plus que probable qu'à cette époque, St Paul n'y pensait cependant pas de manière biologique comme nous le faisons aujourd'hui.

Il me semble qu'aux débuts de l'Église jusqu'à très récemment, la compréhension de cette conception virginale était simple. Marie avait transmis à Jésus toute son humanité. Ils ignoraient tout des chromosomes X ou Y et, en l'absence de père biologique direct par relation sexuelle, ils pouvaient penser simplement et sans erreur que Marie avait transmis elle-même au Christ, par une exception miraculeuse, les éléments de sa lignée masculine comme le reste de sa nature humaine.

Invité écrit : *« il associe l'état de Jésus en tant que Fils de Dieu à l'acte de la Résurrection. Parce que Dieu le ressuscite, Jésus est établi Fils de Dieu. Il le devient. »*

Ici encore, vous exprimez à nouveau votre profonde difficulté à admettre l'Incarnation de Dieu mais vous savez bien que Jésus ne devient pas Dieu, car Il est Dieu de toute éternité, autant que lors de son Incarnation ou de sa résurrection. C'est la foi de l'Église, de chaque baptisé.

C'est la pierre d'angle de la foi chrétienne.

À cet égard, votre interprétation déforme le sens que l'expression *« Jésus est établi Fils de Dieu »* a pour l'Église. Le Credo le précise de manière symbolique lorsqu'il dit que *« Jésus s'est assis à la droite de Dieu »*. Ne cherchez évidemment pas une droite dans l'espace de ce monde !

Comme pour tout homme, l'au-delà divin n'est pas clairement et pleinement partagé lorsque nous sommes dans les limites de notre corps précaire. C'est au-delà de la mort physique, en la franchissant par sa résurrection, que Jésus a introduit l'humanité dans toute la *« puissance »* de Dieu, dans toute la *« plénitude »* de Dieu. Ce n'est que pendant un temps, qu'il s'est abaissé volontairement.

Pendant le temps de sa vie terrestre, Jésus a vécu en tout sa relation à son Père avec les limites de tout humain. Mais, il a montré aussi toute la puissance dans la création que pouvait avoir un homme en communion avec le Père, sans le péché.

En ce monde, avec les limites d'un corps et, notamment, d'un cerveau humain, un chemin reste à parcourir en toute liberté pour rejoindre le Père. C'est sur ce chemin qu'Adam et Ève se sont égarés en entraînant toute leur descendance.

Dans ces conditions, le fait que Jésus est *« établi dans sa puissance de Fils de Dieu »* par sa résurrection ne signifie pas qu'il serait devenu Dieu par cette résurrection. Il est Dieu de toute éternité et il s'est fait homme sans jamais cesser de l'être, mais c'est seulement après sa résurrection que le

Christ, vrai Dieu et vrai homme, a été pleinement établi avec toute son humanité dans sa puissance éternelle de Fils de Dieu.

11. Marie et Joseph confrontés au mystère

Y.lebars écrit : « *Joseph pense que Marie a été adultère. Il aurait donc dû, d'après la loi de Moïse (qui vient de Dieu), la faire tuer. ...*

Joseph vivait sous la loi de Moïse et il pensait que Marie avait commis un adultère. »

Rien dans le récit de l'Évangile ne me semble faire croire que Joseph aurait eu de telles pensées.

Leonhard écrit : « *personne n'accusa Marie d'adultère. »*

Gaudens écrit : « *Le fait que Joseph "ne voulut pas dénoncer Marie publiquement" ne signifie pas qu'il la croyait adultère. La connaissant, connaissant sa famille, je ne vois pas comment il aurait conçu une telle certitude. En fait quelque chose lui échappait et pour cause et il s'interrogeait sur le chemin à prendre. »*

Cela me semble la réalité.

La pureté et l'innocence de Marie étaient manifestes et bien connues de Joseph.

Aucun indice dans le récit de l'évangile ne permet d'en douter et de penser que Joseph aurait suspecté sa sainte fiancée d'adultère. Joseph s'est trouvé simplement devant un mystère incompréhensible.

Il savait qu'il n'était pas le père physique de cet enfant dont Marie était enceinte.

Il n'avait pas nos connaissances scientifiques pointues qui, par un scientisme moderne qui n'existait pas à l'époque, lui aurait donné la conviction que l'adultère était la seule explication possible. Comme tout croyant, Joseph savait que bien des faits sont mystérieux et que les miracles existent.

Jamais Joseph n'a pensé que sa sainte fiancée aurait commis un adultère.

Mais, cela ne réglait pas son problème car l'enfant en cause n'était pas le sien.

Coco lapin écrit : « *Moïse a ordonné de lapider les personnes prises en flagrant délit d'adultère (voir Jean 8, 5). ... Joseph ne le fait pas parce qu'il n'y a pas flagrant délit, même si ça peut lui paraître évident puisqu'il n'a pas couché avec elle. ... D'où l'idée de la répudier en secret, de crainte de la diffamer (Mt 1, 19) ou de prendre une femme adultère sous son toit comme si de rien n'était et de paraître injuste aux yeux du Seigneur. »*

Ce qui lui paraît évident, c'est plutôt la sainteté et la fiabilité de Marie et il me semble exclu d'attribuer à Saint Joseph l'idée de la considérer comme une femme adultère.

Coco lapin écrit : « *Jésus enseigne le pardon, mais dans un pareil cas, le pardon n'est pas une option légale. Jésus peut se permettre de ne pas respecter la loi de Moïse. Pas Joseph.*

Mais je comprends les pharisiens : croire que Jésus, qui enseigne le pardon, est vraiment leur Dieu, alors que Dieu leur avait enseigné l'impitoyabilité (voir pour exemple : Nombres 15, 32-36), n'a rien d'évident, de prime abord. »

Je ne peux pas suivre Coco Lapin dans de telles affirmations. Nulle part la Bible n'évoque la lapidation des femmes adultères de manière absolue en termes de « *devoir* » et/ou de « *droit* ».

Dieu n'a jamais enseigné l'impitoyabilité. Il est amour de tout son être. Son amour et son pardon sont inépuisables, mais ils ne sont jamais en rien tromperie ou mensonge. Au contraire, pour nous préserver

du mal, Dieu ne cesse de nous enseigner inlassablement la vérité de ce qu'est la vie et du mal qui cause la mort. Depuis le jardin d'Eden.

À cet égard, il me semble que percevoir l'action de Jésus sous l'angle d'un non-respect de la loi de Moïse n'est pas approprié. Non, Jésus ne s'est jamais permis de ne pas respecter la loi de Moïse, mais il nous a fait comprendre son vrai sens.

Il est exact d'écrire que « *le pardon n'est pas une option légale* », mais c'est en ce sens que le pardon est au-delà de la loi, ce qui ne signifie pas qu'il est contraire à la loi. Il nous invite à laisser la loi à sa place limitée et à ne pas lui attribuer une place absolue excédant ses limites.

Vous avez très bien compris ce que Jésus nous enseigne de la Loi lorsque vous écrivez : « *il a beau être Dieu, il se plaît à justifier son enseignement pour le rendre compatible avec la Loi de Moïse, qu'il vient non pas abolir, mais accomplir (voyez le sabbat). Notez qu'il n'abolit pas davantage la Loi de lapidation des femmes adultères, pas plus que Joseph d'ailleurs* »

Jésus nous enseigne la juste compréhension de la loi de Moïse qui n'a pas la rigidité qu'une lecture superficielle peut imaginer.

Coco lapin écrit : « *La question ne se pose pas pour Jésus car il est Dieu, donc il peut faire ce qu'il veut tant que c'est par sa volonté divine qu'il agit. En tant que Dieu, il peut faire le mal pour en tirer un plus grand bien, sans qu'il y ait péché, et il n'est pas non plus limité par ses propres commandements.* »

Votre vision de Dieu qui peut faire « *ce qu'il veut* » me semble lui attribuer une attitude arbitraire.

Non, Dieu ne « *peut* » se contredire Lui-même. C'est un non-sens. Il est amour de toute éternité et sa vie est amour. Écrire qu'il « *peut faire le mal* » me semble vain et fondé sur une définition inadéquate du mal. Le mal c'est ce qui éloigne de Dieu et il serait vain d'en chercher une définition dans une loi.

« *Si nous manquons de foi, lui reste fidèle à sa parole, car il ne peut se rejeter lui-même.* » (2 Tim. 2, 13).

Libremax écrit : « *Ce passage de l'évangile nous montre en fait Joseph dans un dilemme, dont l'ange va le délivrer. Il sait que sa femme est enceinte. Il doit la répudier. Pour qu'elle ne risque pas la mort, il entrevoit de la "répudier en secret", plan qui n'a guère de chance de réussir. C'est là que l'ange vient lui révéler ce qu'il doit faire, et qui vient de Dieu.* »

On peut penser cela, mais que signifiait « *répudier en secret* » ?

L'ange a-t-il modifié ce projet ou l'a-t-il simplement confirmé ?

Pour que cela reste « *secret* », il fallait que Joseph fasse tout comme s'il était le père physique de l'enfant dont la date exacte de conception n'était pas publique. Il fallait qu'il prenne Marie chez lui comme épouse, comme le lui confirmera un ange. C'est ce qui s'est passé et tous pensaient que Jésus était simplement et naturellement le fils de cet époux de Marie.

Mais, en quoi, avec un tel secret, aurait-elle été ainsi « *répudiée* » ?

Peut-être pouvons-nous penser que c'est uniquement comme épouse physique que Joseph a décidé dans le secret de « *répudier* » Marie, uniquement en ce sens qu'il ne s'approcherait plus physiquement d'elle comme un époux, mais en resterait physiquement éloigné par respect pour cet enfant mystérieux car le sein de Marie avait mystérieusement été fécondé par un autre que lui.

C'est cet Autre, l'Esprit Saint, qui lui sera révélé par l'Ange. Marie, bien que mariée aux yeux de tous, restera vierge.

Le mot grec « *apoluo* », traduit par « *répudier* » est, en fait, composé du mot « *apo* » qui a principalement le sens de séparer, mettre une distance, et du mot « *luo* » qui a principalement le sens de détacher, de rendre libre par rapport à un lien.

Dans le secret, ce mot ne pouvait guère concerner que la vie intime entre Joseph et Marie. Toute autre forme de répudiation aurait, nécessairement, été publique et donc diffamante pour Marie.

Cedricspandrell écrit : « *Joseph est considéré juste après le Passage de Jésus sur terre pas avant sa naissance. L'action du Saint Esprit ne s'est pas limité à la conception de Jésus lorsque qu'il s'est répandu sur Marie mais Dieu peut tout et a placé Marie sous sa protection et peut-être a adouci les sentiments de Joseph même un peu avant que l'ange du Seigneur ne vienne le rassurer en songe.* »

C'est une belle réflexion. L'Esprit Saint a en effet inspiré Joseph.

Mais, il était bien sûr un « *juste* » pour avoir été choisi comme époux de la future mère du Christ, et il me semble que rien ne permet d'affirmer qu'il ne l'est devenu qu'après sa naissance.

En fait, sa réaction fut juste déjà même « *avant que l'ange du Seigneur ne vienne le rassurer en songe* ».

En choisissant de la « *répudier en secret* », Joseph a choisi de renoncer à la vie conjugale physique avec Marie, a ainsi assuré sa virginité perpétuelle et l'a libérée de tout ce qui pouvait freiner sa totale consécration à Dieu.

Gerardh écrit : « *Joseph, homme juste, simple de cœur et obéissant, discerne sans difficulté la révélation du Seigneur, et y obéit. De ce fait, il dépasse l'observation stricte de la Loi de Moïse* »

Libremax écrit : « *L'ange dit à Joseph : "ne crains pas de prendre chez toi Marie, ton épouse". C'est donc, a priori, qu'il avait dans l'idée de ne pas le faire.* »

Il me semble que c'est plutôt l'inverse. Joseph ne peut "*craindre*" qu'une perspective qu'il envisage.

Libremax écrit : « *Ou bien que le fait de la garder chez lui le mettait dans l'embarras.* »

Oui, en effet.

Prendre sa jeune épouse chez lui et en vivre séparé en secret pouvait susciter de la crainte dans le cœur de Joseph.

Mais, pas par rapport à la loi, puisque, à l'extérieur, nul ne pouvait savoir que Joseph n'était pas le père physique de Jésus et parce que, à l'intérieur de lui-même, compte tenu d'un possible miracle et de la pureté manifeste de sa fiancée, Joseph ne suspectait pas Marie d'avoir commis une quelconque faute.

Il faut considérer le contexte dans lequel Joseph a réfléchi à la situation extraordinaire à laquelle il a été confronté.

N'est-il pas vraisemblable que Joseph a été informé du fait que Marie était enceinte par Marie elle-même ou par sa cousine Élisabeth chez qui elle s'est rendue immédiatement après l'annonciation ?

Avec l'annonce de la grossesse de Marie, Joseph a dû être informé en même temps de la visite de l'ange faite à Marie, des paroles échangées qui annonçaient une action de l'Esprit Saint et de la confirmation de l'origine surnaturelle de l'enfant par Élisabeth.

Altior écrit : « *C'est comme ça que les choses se passent d'habitude. Mais ça n'a aucune relevance.* »

Aucune relevance ?

La relevance me semble pourtant manifeste. Si Marie ou Élisabeth ont informé Joseph, elles l'ont aussi informé de toutes les circonstances et, par conséquence, le premier choix pour Joseph c'était de croire ou de douter de ce qui lui était raconté.

Coco lapin écrit : « *Que Marie n'ait pas informé Joseph de tous les détails de l'événement inouï qui lui arrivait paraît invraisemblable. À moins que le Seigneur ait imposé le silence à Marie, et que ce malentendu soit une suite de non-dits. Et c'est ce que nous apprend la Sainte Mère de Dieu dans l'Évangile tel qu'il a été révélé à Maria Valtorta qui écrit « Il voyait l'amour et l'estime qu'il avait pour moi tomber morts devant l'évidence du fait. Et pardonner, pardonner, pardonner à Joseph son soupçon, sa révolte de juste indigné. Je t'ai accusée en mon cœur. Je t'ai accusée sans justice puisque je ne t'avais pas demandé de me dire la vérité. » »*

Cet extrait confirme votre opinion contraire à la mienne, mais n'oubliez pas que les écrits de Maria Valtorta sont considérés par l'Église comme de la poésie et que c'est son regard personnel qu'elle exprime avec certes toute la foi chrétienne qui est la sienne, mais ce n'est pas l'Évangile.

Coco lapin écrit : « *L'Église s'abstient simplement de se prononcer sur le caractère surnaturel ou non de l'œuvre de Maria Valtorta, comme pour la plupart des révélations privées. Cela n'empêche en rien de se faire sa propre opinion. Et vu que Maria Valtorta prétend écrire des passages sous la dictée de Notre Seigneur, soit elle est de Dieu, soit du démon, mais il est absolument inenvisageable de penser qu'il s'agit là de simple poésie.* »

Parler de poésie ou de littérature n'exclut rien. Mais, comme pour tout acte humain, il me semble trop réducteur de penser que lorsqu'un voyant s'exprime en attribuant des paroles au Seigneur, il serait soit de Dieu, soit du démon, soit vrai, soit mensonger. Non, un voyant peut parfois être simplement de bonne foi et se tromper en attribuant au Seigneur un miroir de ses propres pensées.

Je vous rappelle que, selon l'avis émis en 1992 sur les écrits de Maria Valtorta, par la Conférence épiscopale italienne, « *les "visions" et "dictées" qu'ils relatent ne peuvent pas être considérées comme d'origine surnaturelle, mais doivent être considérées simplement comme les formes littéraires dont s'est servi l'auteur pour raconter, à sa manière, la vie de Jésus.* ».

Nous qui n'avons rien vu de nos yeux, nous croyons au récit de Marie et d'Élisabeth. Alors, pourquoi voudriez-vous penser qu'un saint homme comme Joseph qui connaissait l'extraordinaire sainteté de sa fiancée n'y aurait pas cru ?

Rien ne permet de penser que Joseph ne croyait pas à la possibilité de miracles. Ses connaissances ne pouvaient en rien l'empêcher de croire à la possibilité d'une conception miraculeuse annoncée par l'ange Gabriel à Marie, même s'il n'avait pas connaissance d'une telle naissance miraculeuse antérieure.

Altior écrit : « *moi aussi je crois fortement dans la possibilité des miracles. À plus forte raison du fait que j'ai été sujet à deux miracles. Et pourtant, si ma femme m'avait dit avant que je la connaisse dans le sens biblique du terme qu'elle est enceinte et, de plus, m'avait raconté une histoire de théogamie, permettez-moi de vous dire que j'aurais quelques petits doutes...* »

Vous conviendrez que la sainteté de Marie et de Joseph était à un autre niveau et que l'apparition et les paroles de l'ange Gabriel ainsi que la prophétie d'Élisabeth sont incomparables.

Marie a eu des questions en elle, mais elle a cru. Joseph aussi a cru et un ange est venu soutenir sa foi.

En outre, il ne faut pas oublier que Marie, par son immaculée conception, était préservée du péché originel et que sa pureté autant que sa sainteté devaient être bien connues de Joseph. Elles ont dû préserver Joseph de toute suspicion indigne.

Rien n'indique que Joseph en ait douté.

Paxetbonum écrit : « *Je pense que tout naturellement Joseph suspectait Marie d'avoir commis l'adultère sinon il n'aurait pas envisagé de la répudier en secret. Il n'y a pas de naissance miraculeuse avant celle du Christ, il ne peut l'envisager. Mais ayant une grande affection pour Marie il cherche à la protéger d'une répudiation publique.* »

Pourquoi, dans un tel contexte surnaturel et extraordinaire, voulez-vous « *tout naturellement* » penser que Joseph aurait suspecté Marie « *d'avoir commis l'adultère* » ?

Je ne peux pas suivre une telle pensée.

Altior écrit : « *Pure spéculation : vous vous basez sur quoi ?* »

Pure spéculation ?

Pouvez-vous imaginer une seule seconde que Marie n'a pas informé Joseph de tous les détails de l'événement inouï qui lui arrivait ? Non, bien sûr.

Quant au fait que « *rien* » n'indique que Joseph ait douté, ce n'est pas une spéculation mais seulement un constat que, dans le texte, il n'y a aucune mention certaine d'un doute.

Ce doute ne résulte que d'une interprétation du texte qui me semble, elle, incertaine. On sait seulement que Joseph pensait la répudier en secret et qu'il était dans la crainte lorsqu'un ange lui est apparu. La répudiation secrète envisagée par Joseph va elle-même à l'encontre d'un doute sur la pureté de Marie.

N'oubliez pas qu'une répudiation est normalement publique par elle-même. Si Marie se retrouvait seule et accouchait sans Joseph avec elle, comment cela aurait-il pu être secret ?

Une répudiation ne pouvait être secrète que si elle concernait la vie intime dans le mariage et que les apparences extérieures restaient celles d'un mariage. Et donc, que Joseph prenait sa femme chez lui. Ce que l'ange lui a indiqué, à cet égard, n'est que la confirmation de ce qu'exigeait le secret envisagé par Joseph.

Mais, comme un époux séparé d'une femme répudiée, « *il ne s'unit pas à elle* » (Mt 1, 25). Il s'est ainsi séparé dans le secret.

Et, d'ailleurs, le secret a été bien gardé puisque les gens croyaient que Jésus était le fils de Joseph (Lc 3, 24).

Altior écrit : « *alors pourquoi l'ange apparaîtrait-il ultérieurement à Joseph pour lui révéler la même chose, de plus le fait qu'il est temps qu'il épouse sa fiancée ?* »

Le texte le dit lui-même : c'est parce que Joseph « *craint* » et est troublé, malgré toute la confiance qu'il garde en Marie.

Marie fécondée par l'Esprit Saint, c'est pour lui une consécration définitive de sa fiancée à Dieu qui exclut toute intimité conjugale physique. Il semble plus que normal qu'un homme normalement constitué se soit trouvé dans l'inquiétude quant à savoir comment il allait pouvoir assumer une telle situation au quotidien.

L'apparition de l'ange vient confirmer le caractère surnaturel des événements et l'encourager à ne pas hésiter, ce qu'exigeait la situation concrète.

Lors du retour de ses trois mois chez Élisabeth, la grossesse de Marie allait bientôt devenir visible et publique. Pour assurer le secret et éviter toute diffamation, il était urgent que le mariage devienne public et que Joseph accueille sa fiancée chez lui conformément à l'usage.

Altior écrit : « *Je suis d'accord avec vous autant sur la pureté que sur la sainteté. Car la pureté, ça se discute en couple et sa sainteté était connue de Joseph puisque, selon la Tradition, ils se sont trouvés au Temple. Quant à l'immaculée conception, sa "sainteté surnaturelle" pour ainsi dire, il ne pouvait pas la connaître, car c'est une révélation ultérieure.* »

Cette sainteté qui préservait Marie du péché originel n'était pas abstraite. C'est bien chaque jour, dans sa vie quotidienne concrète comme dans ses pensées, que cette sainteté a dû se manifester.

Seul le dogme précis de l'immaculée conception est une révélation ultérieure, mais la réalité concrète fut vécue par Marie dès sa conception et Joseph en a été le témoin au jour le jour. La sainteté surnaturelle de Marie n'était pas de la théorie pour Joseph, mais une lumière qui l'a éclairé à chaque instant même s'il ne pouvait guère comprendre ce qui se passait.

Altior écrit : « *Sans doute Joseph était en tourmente, d'où son sommeil agité. D'un côté, il savait bien que la Sainte Vierge est une fiancée hors-pair, d'un autre elle était enceinte après s'être absentée trois mois. Même si j'admets que Marie lui aurait parlé de la conception miraculeuse et qu'il voulait de tout son cœur la croire, il se posait la question comment cela fut possible. La Sainte Vierge s'était posée la même question. Jusqu'à nos jours, l'Incarnation est un mystère difficile à croire pour la plupart et impossible à être compris pour nous tous.* »

Oui, c'est vrai.

Mais, comme pour Marie lors de l'annonciation, il ne faut pas déduire un manque de foi ou un doute du seul fait de la persistance de questions sans réponse ou de l'incompréhension que tant Marie que Joseph ont ressentie.

Bien au contraire, et c'est une vérité qui reste valable pour chacun de nous aujourd'hui, la foi ne se base pas sur une absence de questions ou sur une compréhension intellectuelle parfaite, mais sur la confiance et l'amour qui permettent de dépasser les limites de ce que le cerveau peut saisir.

La foi c'est un pas qui va au-delà des limites de notre compréhension intellectuelle.

Altior écrit : « *Alors, selon ce que je pense, pendant cette nuit, avant quoi la nouvelle de la grossesse tomba comme une foudre, Joseph était en cours d'envisager un plan selon lequel il aurait abandonné sa fiancée en assumant ultérieurement la paternité. La Sainte Bible parle d'abandon, pas de répudiation. Comme ça, c'était lui le méchant devant tout le monde. Il aurait pris la faute sur ses épaules, il aurait accepté qu'il soit vu comme le méchant qui séduit et abandonne une jeune fille.* »

N'est-ce pas ici qu'il faut parler de « *pure spéculation* » ? Rien ni dans le texte, ni dans la tradition, ne vient suggérer que Joseph aurait eu un plan « *selon lequel il aurait abandonné sa fiancée en assumant ultérieurement la paternité* » et « *aurait accepté qu'il soit vu comme le méchant qui séduit et abandonne une jeune fille* ».

Rien dans le texte biblique ne parle d'abandon. Il n'est pas exact d'écrire que « *La Sainte Bible parle d'abandon, pas de répudiation* ». Comme je l'ai observé, le mot grec utilisé évoque de manière imprécise une mise à distance et la libération par rapport à un lien. Mais, la notion d'abandon ne me semble pas présente dans le mot grec « *apoluo* ».

Sauf à me répéter, je ne peux que vous renvoyer à mes réflexions précédentes en ce qui concerne le sens et la portée du mot grec traduit généralement par « *répudier* ».

Coco lapin écrit : « *Marie était déjà une vierge totalement consacrée à Dieu. Son mariage avec Joseph ne visait qu'à assurer sa subsistance, les époux devaient garder la chasteté parfaite. D'où le "comment cela sera-t-il, puisque je ne connais point d'homme ?" (sous-entendu "et je n'en connaîtrai jamais") et non un "cela se fera-t-il avec Joseph que je vais épouser ?" »*

Oui, je pense aussi que c'était ainsi.

Et, il me semble même probable que Marie et Joseph n'avaient pas l'intention de mener une vie commune.

À cet égard, la naissance annoncée rompait l'équilibre de leurs projets. Soit Joseph assumait normalement le rôle public d'époux et de père et ne maintenait la virginité de Marie que dans le secret de leur vie privée, soit Marie se trouvait diffamée si Joseph vivait séparément d'elle au moment de la naissance de l'enfant et n'assumait pas le rôle paternel.

Répudier dans le secret n'avait pas d'autre objet que de maintenir la séparation physique voulue par Marie en tant que vierge totalement consacrée et de la libérer de tous les devoirs physiques du mariage, tout en assumant tous les engagements publics d'un époux.

Coco lapin écrit : « *Répudier en secret, c'est comme se marier en secret.* »

Cela ne me semble pas exact. Un mariage peut parfaitement être célébré dans un grand secret. Cela ne concerne que deux adultes qui peuvent se marier dans un endroit bien éloigné de leur lieu de vie et peuvent ensuite aménager leur vie de manière très discrète tant qu'il n'y a pas d'enfant.

Par contre, vivre séparé d'une jeune mère est un fait inévitablement public pour tout l'environnement de cette mère et de son enfant, non seulement au moment de la grossesse et de la naissance, mais tout au long de l'éducation de l'enfant.

Joseph l'a bien compris et en a eu peur. Vivre avec Marie et éduquer avec elle l'enfant Jésus était une situation publique nécessaire pour éviter toute diffamation, malgré sa virginité consacrée que ni Marie, ni Joseph n'ont voulu remettre en cause. Il a fallu une intervention d'un ange pour apaiser Joseph et confirmer son choix en lui disant : « *Ne crains pas de prendre Marie chez toi* ».

Coco lapin écrit : « *Joseph pouvait la répudier sans nécessairement la diffamer, c'est-à-dire l'accuser publiquement. Il lui suffisait d'écrire une lettre de séparation, et il n'était pas obligatoire de spécifier la cause. Le fait que Marie se retrouve plus tard avec un enfant ne serait pas de la responsabilité de Joseph, il n'y aurait aucune diffamation : ce sont les faits qui accuseraient Marie d'eux-mêmes.* »

Comme vous l'écrivez vous-même, les faits « *accuseraient Marie d'eux-mêmes* » et Marie serait donc bien diffamée ce que Joseph voulait éviter. Seule la réputation de Joseph aurait été préservée, mais le but de Joseph était clairement d'éviter la diffamation de Marie. À aucun moment, Joseph ne se préoccupe de sa propre réputation.

Donc, il ne me semble pas vrai d'affirmer que « *Joseph pouvait la répudier sans nécessairement la diffamer* » car la répudier (dans les apparences publiques et dans le sens d'une séparation visible) impliquait nécessairement une diffamation de la Sainte Vierge qui serait apparue comme une fille-mère avec un enfant non reconnu par son fiancé.

Saint Joseph n'a jamais voulu, ni envisagé cela.

Coco lapin écrit : « *Je pense que vous faites fausse route. Si l'ange dit à Joseph "ne crains pas... car ce qui est conçu en elle est de l'Esprit Saint", c'est que Joseph ne le savait pas.* »

Dans la traduction officielle en français, ce n'est pas le mot « *car* » qui indique un lien de causalité mais le mot « *puisque* » qui indique seulement une explication.

On ne peut donc en déduire que Joseph ne savait pas.

Coco lapin écrit : « *Et ensuite il est écrit "Joseph fit ce que l'ange du Seigneur lui avait commandé" et non "Joseph, rassuré, fit ce qu'il avait prévu : prendre chez lui son épouse".* »

Oui, c'est bien exact.

Joseph en a seulement eu l'idée, mais il ne s'est pas fié à ses propres pensées. C'est seulement parce que l'ange lui a prescrit de le faire, et non parce qu'il l'avait prévu, qu'il a cessé de craindre et a pris son épouse chez lui.

Coco lapin écrit : « *cela ne me convainc pas parce qu'au sens où vous entendez cette répudiation secrète, ce n'est tout simplement plus une répudiation au sens où je l'entends...*

Le texte de l'évangile dit que Joseph avait résolu de la répudier secrètement, point. Il n'y a pas de "Joseph avait résolu de la prendre chez lui, tout en la répudiant secrètement". »

Oui, Joseph n'avait encore rien résolu et ce n'était qu'une idée qui le plongeait dans la crainte.

Altior écrit : « *Voyons un peu ce que disent les Saints et les Pères de l'Église sur ce sujet. Permettez à Coco Lapin, Leonhard, Paxetbonum, tout comme à votre humble serviteur de souscrire aux opinions des saints et docteurs de notre Église.* »

Oui, en effet. C'est toujours un excellent réflexe de se pencher sur les enseignements des Pères de l'Église.

Selon St Augustin, « *Joseph voyant la grossesse de Marie, est profondément troublé ... Ces pensées l'agitent tour à tour... Dois-je faire connaître son crime ou me taire? Si je dévoile sa faute, je proteste contre l'adultère, mais je m'expose au reproche de cruauté, car je sais que d'après la loi de Moïse elle doit être lapidée. Si je garde le silence, je me rends complice du mal, et je fais alliance avec les adultères. Puisque donc c'est un mal de se taire et un plus grand mal encore de pactiser avec l'adultère, je me séparerai d'elle.* » (Sermon sur la Nativité) et, ailleurs, « *voyez le juste Joseph : malgré l'énormité du crime dont il soupçonnait son épouse, sa bonté lui inspire les ménagements les plus grands. Il était tourmenté par un soupçon d'adultère qui approchait de la certitude* » (Serm. 6 sur les paroles du Seigneur)

Selon St Ambroise, « *Saint Matthieu nous a enseigné admirablement ce que doit faire un homme juste qui a découvert la honte ou le déshonneur de son épouse, s'il veut à la fois ne pas tremper ses mains dans son sang, et ne pas se souiller au contact d'une adultère. Aussi a-t-il soin de nous dire : «Comme il était juste». Joseph en effet conserve dans toutes les circonstances la grâce et le caractère d'un juste, et son témoignage n'en est que plus certain; car la langue du juste tient le langage de la justice* » (Sur S. Luc, liv. 2, chap. 1).

Selon St Jean Chrysostome, « *Joseph étant donc juste, c'est-à-dire plein de douceur et de bonté, voulut la renvoyer en secret, elle qui d'après la loi devait être non seulement traduite ignominieusement, mais condamnée au dernier supplice. Mais Joseph, dont la vie était supérieure à la loi, sauva Marie de ce double danger.* » (Homélie 4 sur S. Matthieu).

Altior écrit : « *Néanmoins, il paraît que nous trouvons une opinion contraire chez Origène. Donc, il se peut que cet écrivain de l'Église pense que Joseph n'aurait eu aucun soupçon* ».

Je ne connaissais pas les opinions précitées de St Augustin, St Ambroise ou St Jean Chrysostome. Je suis heureux de découvrir le point de vue d'Origène dont je partage la sensibilité et l'opinion sur ce point.

En fait, auparavant, je n'avais jamais réfléchi particulièrement à ce sujet et je n'avais pas connaissance d'une autre possibilité de comprendre l'expression « *répudier secrètement* ». C'est une compréhension toute personnelle qui n'est venue et que j'ai voulu partager ici. Elle vaut ce qu'elle vaut.

Personnellement, je ne peux imaginer Joseph accusant Marie d'un fait incompatible avec son évidente sainteté. Par contre, dans la situation troublante et incompréhensible dans laquelle il se trouvait avec sa fiancée enceinte d'un enfant dont il n'était pas le père, je pensais, comme Coco Lapin ou vous-même, qu'il avait simplement envisagé une répudiation dans le sens d'une cessation du mariage convenu.

Sur des détails historiques comme celui dont nous discutons ici, et cela vaut par exemple sur la compréhension historique des détails de la création, l'opinion des Pères de l'Église ou de certains d'entre eux laisse la porte ouverte à d'autres interprétations.

L'immaculée conception a été méditée et nuancée pendant des siècles. La virginité perpétuelle de Marie a fait l'objet de discussions récurrentes qui se poursuivent dans les milieux protestants.

La foi de l'Église étant aujourd'hui solidement établie sur ces faits historiques, j'aime retrouver dans le texte biblique une compréhension en cohérence avec l'ensemble de la foi de l'Église sur ces points.

Donc, je pense que non, Joseph n'a pas suspecté Marie d'adultère. Oui, devant le mystère, Joseph, comme Marie, ont gardé confiance en Dieu et sont restés déterminés à respecter la virginité perpétuelle de Marie. Pour éviter toute diffamation, Joseph a rejeté toute séparation publique qui aurait jeté l'opprobre sur sa bien-aimée qu'il savait être entre les mains de Dieu. Joseph hésitait cependant à prendre sa fiancée chez lui car c'était en contradiction avec la virginité consacrée de Marie qu'il voulait respecter, et que cela faisait croire qu'il était le père de l'enfant et qu'il n'avait pas respecté cette virginité de Marie.

Il me semble donc avoir voulu se séparer d'elle physiquement et seulement en secret, mais il hésitait et demeurait dans la crainte jusqu'à ce qu'un ange vienne le conforter et l'encourager en lui donnant lui-même l'ordre d'agir ainsi au nom de Dieu.

Altior écrit : « *il me semble que votre interprétation est psychologisante, vous aimeriez que les choses se soient passées dans un sens (comment dire ? glamour ?) et vous devenez persuadé qu'elles se sont passées ainsi. Une sorte de wishful thinking. Je vois un rapport entre des idées anti-traditionnelles de type "Dieu ne punit pas" et des idées comme celle-ci "Joseph n'a pas eu de soupçons".* »

Cette sensibilité traditionaliste que vous exprimez me semble vous donner l'impression que la foi catholique est assiégée ou menacée de l'être, dans chaque détail, par les non traditionalistes, sous l'influence du scientisme moderne dont l'interprétation psychologisante n'est qu'une facette.

Mais, les sensibilités et les singularités sont nombreuses et variées. Ne préjugez pas trop vite de celles des autres.

Surtout dans un sujet comme celui-ci où des opinions contraires sont également légitimes, dès lors que chacun adhère pleinement à l'immaculée conception de Marie, à la conception virginale du Christ, à la virginité perpétuelle de Marie et à la sainteté de Joseph.

Il me semble que les deux sensibilités défendues ici sont également respectables et défendables, dans le plein respect de la foi catholique. Aussi, il me semble dommage d'y chercher une différence entre traditionalistes et non traditionalistes.

Mais, peut-être considérez-vous le traditionalisme au-delà des dogmes et de la liturgie, en pensant que même les interprétations doctrinales du passé historique doivent demeurer inchangées ?

Là, il y a peut-être pour certains traditionalistes (pas pour tous) un attachement plus fort aux explications données jadis dans un état de connaissances scientifiques différentes (y compris en sciences psychologiques comme en sciences historiques ou archéologiques).

Pour ma part, en ce qui concerne tous les détails bibliques historiques (et ce dont nous discutons ici en est un parmi des milliers d'autres), je suis en effet attentif à intégrer dans ma compréhension les éclairages nouveaux que toutes les sciences peuvent nous apporter sur le contexte et les détails des faits surnaturels que notre foi proclame.

La foi de l'Église n'a rien à craindre de ces apports et ne peut que s'en enrichir. Les interprétations psychologisantes, et je pense particulièrement ici, par exemple, aux études remarquables de Marie Balmory, comme les nouvelles connaissances biologiques depuis Darwin concernant la création d'Adam et Ève, sont utiles pour une compréhension sans cesse meilleure des vérités intangibles de la Tradition.

L'attachement aux vérités de la Tradition peut protéger les traditionalistes de dérives, mais ne ferme pas la porte à des éclairages nouveaux.

Ceci étant, lorsque vous écrivez « *vous aimeriez que les choses se soient passées dans un sens (comment dire ? glorieux ?) et vous devenez persuadé qu'elles se sont passées ainsi. Une sorte de wishful thinking.* », je peux le comprendre, mais n'est-ce pas un peu vrai pour vous comme pour chacun, sauf qu'ici vous distinguez une catégorie ayant un point de vue (un sens) « *glorieux* ».

Sans vouloir rien céder sur la justice (la vérité) de Dieu, ce mot me plaît assez bien, tant je suis convaincu de l'immense amour et de l'immense tendresse de Dieu pour chacun de nous.

On sait très peu de choses de Saint Joseph et même rien du tout après que Jésus ait été à Jérusalem à 12 ans. Il y a de grands saints qui ont d'abord été de grands pécheurs. Et donc, la sainteté certaine de Joseph ne suffit pas pour exclure de possibles soupçons à une époque de sa vie.

C'est la sainteté unique et la pureté de Marie, le récit de l'annonciation, la conviction immédiate d'Élisabeth, la vocation exceptionnelle de Saint Joseph, le choix de la virginité perpétuelle par Joseph et Marie, qui me font penser aujourd'hui, malgré les arguments très pertinents présentés par divers intervenants, que Joseph n'a pas soupçonné Marie d'une quelconque infidélité.

Non, jamais.

Mais, la foi de l'Église n'empêche pas de penser autrement.

Sur la question principale développée dans ce sujet, deux opinions légitimes ont été présentées. Défendre l'une n'implique pas de nier ce qui peut expliquer l'autre.

Coco lapin écrit : « *je trouve votre hypothèse abusive étant donné qu'il n'y a rien dans le texte biblique qui permette de l'interpréter dans ce sens.* »

Rien ? Je suis désolé que vous ne voyez que « *rien* » dans toutes les explications bibliques que j'ai développées dans ce fil sur la base du texte biblique. Je ne pourrais que les répéter mais il me semble plus simple de vous renvoyer aux réflexions précédentes.

Coco lapin écrit : « Si Joseph était dans ce que vous supposez être son état d'esprit, il répondrait : "c'est justement parce que ce qui est en elle est l'œuvre du Saint-Esprit que je ne me sens pas digne de la prendre sous mon toit." ou bien : "J'ai peur que les autres croient que c'est moi le père de l'enfant, et que j'ai violé la virginité consacrée de mon épouse." »

Le seul fait que le texte biblique ne mentionne pas tous les détails de ce que Joseph a pu méditer ne permet pas d'exclure quoi que ce soit. Vous pouvez constater que votre soupçon d'adultère n'est pas davantage indiqué dans le texte biblique.

Nous partons chacun des faits limités que le récit nous rapporte dans un langage toujours à interpréter pour essayer de comprendre ce qui a été ou a pu être dans le non-dit.

Coco lapin écrit : « Je remarque par ailleurs que ce que vous entendez par "répudiation en secret" consiste en un concubinage (a priori illicite) : habiter sous le même toit sans être mariés. »

Vous m'attribuez ici une interprétation qui n'est que la vôtre.

La renonciation secrète à l'intimité physique du mariage n'implique en rien une cessation de ce mariage. Personne n'imagine un concubinage camouflé par une répudiation secrète.

La renonciation à toute union physique entre Joseph et Marie est la foi de l'Église. À chacun d'en percevoir ou non la trace dans la méditation de Joseph lorsqu'il a appris que son épouse était enceinte.

Coco lapin écrit : « Dans ce cas, il n'y a aucune différence entre cette renonciation à l'intimité physique du mariage et ce qui était prévu initialement du fait de la virginité consacrée de Marie. C'est bien ce que je disais, votre répudiation n'en est pas une. »

La différence, c'était l'enfant et la cohabitation de Marie et Joseph qui, publiquement, paraissaient contredire la virginité consacrée de Marie.

En cas de virginité consacrée, les fiancés seraient normalement restés séparés sans cohabitation. Ici, la grossesse inattendue bouleversait les prévisions de Joseph et Marie. Sans cohabitation publique et paternité assumée par Joseph, la réputation de Marie aurait été diffamée. D'où la question difficile à résoudre pour Joseph : comment concilier la préservation de la réputation de Marie avec la situation nouvelle ?

Joseph a voulu s'y adapter de manière secrète, mais craignait de prendre Marie chez lui d'une manière qui contredisait publiquement sa virginité consacrée. C'est l'Ange qui l'a rassuré : « Ne crains pas puisque l'enfant vient de l'Esprit Saint ! »

Coco lapin écrit : « En général, le Seigneur donne un ordre à exécuter, il ne donne pas un droit ni ne propose un choix. Il n'y a pas de "peut-être" ni de "vous pouvez". Ce n'est pas "ce pécheur est passible de la peine de mort" mais "ce pécheur sera puni de mort, vous le lapiderez". Certes, c'est au futur, et il n'y a pas d'emploi de l'impératif, mais ça reste clairement un ordre. »

Vous donnez aux mots un sens absolu, automatique et cela explique votre position.

Il convient d'interpréter et de comprendre l'Écriture à la lumière de l'enseignement du Christ et des enseignements de l'Église sans chercher vainement à mettre des contradictions là où il n'y en a pas. Il n'y a qu'un seul Dieu, le même dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament.

Mais, il se fait tout à tous et dans tous les contextes historiques successifs.

Coco lapin écrit : « Bien sûr, le Seigneur sait aussi faire preuve de patience et de pardon. Mais dans certains cas, le châtement est exemplaire et immédiat (voir par exemple Nombres 15, 32-36). Cela s'appelle de l'impitoyabilité. Quand on ordonne une sentence de mort dès le premier crime, on se montre impitoyable.

Maintenant veuillez s'il vous plaît me citer un passage de l'ancien testament où Dieu apprend aux hommes à pardonner à leur prochain. Parce que je pense que c'est tout nouveau quand Jésus dit « Vous avez appris qu'il a été dit "œil pour œil", mais moi je vous dis...»

Bref, Jésus a beau dire qu'il n'est pas venu abolir la Loi mais l'accomplir, force est de constater que beaucoup de choses ont été abolies (ex : circoncision, interdictions alimentaires, sentences de mort, etc.) »

Dieu est amour et il me semble vain, de votre part, de prétendre le juger impitoyable dans telles ou telles circonstances et de prétendre le contraire de ce que le Christ enseigne.

Dès le jardin d'Eden, Dieu montre à l'homme son pardon sans cesse renouvelé et c'est une invitation pour les humains, créés à son image et à sa ressemblance, à faire de même.

Cependant, dans le langage de l'Ancien Testament, le pardon des péchés est un acte divin (comme Jésus le rappelle lors de la guérison du paralytique) et je ne connais en effet pas de texte de l'Ancien Testament utilisant ce mot pour la miséricorde que les humains exercent entre eux.

Coco lapin écrit : « Ne pas appliquer la loi quand elle doit s'appliquer, c'est ne pas respecter la loi. »

Bien sûr ! Mais, le Christ nous montre ce qu'est une juste application.

Faut-il suivre ou non l'application miséricordieuse et l'interprétation qu'en donne le Christ ? A-t-il violé la Loi ou lui a-t-il donné sa juste portée ? Faut-il comprendre les commandements en leur attribuant une portée « absolue » ?

Je suis désolé que Coco Lapin parvienne à réduire les faits qu'il cite de manière absolue jusqu'à accuser Dieu lui-même d'être « impitoyable » et « sans miséricorde » en omettant complètement le contexte et ses circonstances.

C'est un jugement lapidaire qu'il croit à tort pouvoir déduire de ses constatations partielles.

Non, Coco Lapin, l'amour de Dieu est infiniment plus grand que les raisonnements que vous développez, mais si vous n'avez pas confiance en Son amour, la compréhension me semble, hélas, impossible.

Quoi qu'il en soit, en ce qui concerne la lapidation pour cause d'adultère par rapport aux pensées de Joseph confronté à un enfantement dans le corps de sa fiancée dont il savait ne pas être l'auteur, la question d'une application rigoureuse de la loi suppose que Joseph ait cru à l'intervention d'un autre homme.

C'est ce qui fait l'objet de la discussion avec Coco Lapin qui attribue une telle pensée à Joseph alors que je suis plutôt de l'avis inverse. Je n'irais pas pour autant jusqu'à dire que je suis « persuadé » comme l'a écrit Coco Lapin. Non, je reconnais volontiers que les deux opinions ont des motifs solides et sont défendables de sorte que je n'exprime ici qu'une sensibilité, une opinion incertaine.

Parler ici de conviction me semble excessif pour exprimer l'avis que je peux avoir aujourd'hui dans le cadre de ce sujet et qui pourrait changer si d'autres éléments ou réflexions faisaient pencher la balance dans le sens considéré par Coco Lapin. Tout, dans les questions religieuses ou les possibilités d'interprétation, n'a pas la même importance et n'est pas l'objet de certitudes.

Ombiase pose une question sur les sources de la virginité consacrée de Marie. Ce n'est aussi qu'une question ouverte pour ce qui concerne les intentions ou décisions de Marie et Joseph qui ont pu intervenir avant l'Incarnation. Il convient, dès lors, ici encore, d'éviter sur ce point de parler de certitude ou de conviction. Sachons entretenir de l'écoute mutuelle pour nous enrichir des nuances ou des points de vue différents sur de telles questions ouvertes dans l'enseignement de l'Église.

Même s'il y a probablement d'autres arguments auxquels je ne pense pas, je déduis personnellement la virginité consacrée de Marie de ses paroles en réponse à l'Ange qui lui annonce sa maternité. En effet, elle lui répond par une question : « *Comment cela va-t-il se faire puisque je ne connais pas d'homme ?* » (Lc. 1, 34).

Il me semble que, normalement, une jeune fille fiancée ne répondrait pas ainsi à une telle annonce et penserait spontanément à un fruit naturel de son propre mariage prévu. Elle ne dirait pas « *je ne connais pas d'homme* » si elle est fiancée parce que le mariage rend normalement prévisibles l'union physique des fiancés et un enfantement. Aussi, je pense pouvoir en déduire qu'en répondant « *je ne connais pas d'homme* » et en déduisant de ce fait une impossibilité physique d'enfanter, malgré ses fiançailles avec Joseph, Marie indique implicitement que sa virginité lui paraissait définitive et qu'elle n'envisageait pas de « *connaître* » (dans le sens d'une union physique) un homme, malgré ses fiançailles.

Je ne connais pas d'argument permettant de penser autrement.

Par contre, rien ne permet d'affirmer que cette virginité consacrée de Marie ait été publique et que Joseph et Marie aurait été tenu par un engagement de la respecter. Dès lors qu'ils étaient mariés et vivaient ensemble, la grossesse de Marie n'impliquait par elle-même aucune diffamation publique par rapport à la virginité consacrée de Marie qui a pu rester secrète en tous temps.

J'en déduis, par contre, que Marie, bien que fiancée, n'envisageait pas de cohabiter physiquement avec Joseph et de se mettre en ménage avec lui.

En ce qui concerne l'état virginal de Marie après l'Incarnation, c'est la foi constante de l'Église.

J'en vois une trace dans l'aménagement secret voulu par Joseph.

12. La famille de Jésus à Nazareth

Pour ceux qui étaient les plus proches de Jésus et qui le connaissaient le mieux, il devait être extrêmement difficile de prendre conscience de sa divinité alors qu'ils l'avaient vu grandir de manière ordinaire en partageant ses occupations et ses jeux.

Il nous est probablement moins difficile d'accepter la divinité de Jésus sans avoir été confronté de près à son humanité banale.

Même pour Marie, qui était pleine de grâces et de confiance, son fils restait un mystère dépassant ce qu'un humain pouvait clairement comprendre avec son cerveau limité.

Marie a accepté l'Incarnation en elle puis a accompagné son fils avec amour et confiance, mais sans autre révélation ou éclairage miraculeux pour sa compréhension terrestre après l'Annonciation.

Pour Joseph et les proches cousins de la fratrie, on peut aisément imaginer les doutes et la perplexité qui ont pu les habiter. Les doutes de Joseph nous sont d'ailleurs détaillés dans l'Évangile.

C'est dans la famille un peu plus éloignée d'Elisabeth et de son fils Jean (le baptiste), qui ne vivaient pas à Nazareth, que les Évangiles nous montrent des révélations extraordinaires de la divinité du Christ au sein de sa famille.

Mais que de questions dans la famille de Nazareth !

Marie et Joseph ont fait confiance, mais en présence de Jésus, il fallait accepter ou non qu'il était Dieu parmi les hommes.

Il semble que ce fut une occasion de chute pour les cousins de sa fratrie, du moins avant sa résurrection. L'Évangile de St Jean nous indique, en effet, que ses frères ne croyaient pas en lui (Jn 7, 5) et l'Évangile de St Marc nous indique qu'ils ont même pensé qu'il était fou (Mc 3,21).

La famille de Jésus nous est connue par quelques références bibliques dispersées et quelques sources diverses.

« Généalogie de Jésus Christ, fils de David, fils d'Abraham... Matthan engendra Jacob, Jacob engendra Joseph, l'époux de Marie, de laquelle naquit Jésus que l'on appelle Christ. » (Mt 1, 1-17)

« Jésus ... était, à ce qu'on croyait, fils de Joseph, fils d'Héli, fils de Matthat » (Lc 3, 23-38)

« un prêtre du nom de Zacharie, de la classe d'Abia, ... avait pour femme une fille d'Aaron, dont le nom était Elisabeth...

Ils n'avaient pas d'enfant, parce que Elisabeth était stérile et que tous deux étaient avancés en âge. » (Lc 1, 5-7)

« L'ange lui dit : ... tu enfanteras un fils ...Dieu lui donnera le trône de David, son père. Il règnera sur la maison de Jacob éternellement, et son règne n'aura point de fin.

Marie dit à l'ange : Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme ?

L'ange lui répondit : ... Voici, Elisabeth, ta parente, a conçu, elle aussi, un fils en sa vieillesse, et celle qui était appelée stérile est dans son sixième mois. » (Lc 1, 30-36)

« Celui-là n'est-il pas le fils du charpentier ? N'a-t-il pas pour mère, la nommée Marie, et pour frères Jacques, Joseph, Simon et Jude ? » (Mt 13, 55)

« Or, près de la croix de Jésus, se tenaient sa mère et la sœur de sa mère, Marie, femme de Clopas, et Marie de Magdala. » (Jn 19, 25)

« Il y avait là de nombreuses femmes qui regardaient, celles-là même qui avaient suivi Jésus depuis la Galilée et le servaient, Marie de Magdala, Marie, mère de Jacques et Joseph, et la mère des fils de Zébédée. » (Mt 27, 56)

« Il y avait aussi des femmes qui regardaient à distance, entre autres Marie de Magdala, Marie, mère de Jacques le petit et de Joset, et Salomé. » (Mc 15, 40)

Eusèbe de Césarée écrit : *« Tous, d'une seule pensée, décidèrent que Siméon, fils de Clopas, qui est mentionné dans le livre de l'Évangile, était digne du siège de cette Église : il était, dit-on, cousin du Sauveur. Hégésippe raconte en effet que Clopas était le frère de Joseph » (Hist. eccl. 3, 11)*

Selon Wikipedia, *« Dans la tradition chrétienne, Clopas, frère ou demi-frère de Joseph, épouse Marie Jacobé. Avec elle, il a deux fils: Jacques le Mineur et Joset. C'est Marie Jacobé qui est présente près de la croix de Jésus dans les Évangiles attribués à Marc et à Matthieu. Dans l'évangile attribué à Jean, elle est appelée « Marie femme de Clopas » (Jn 19:25), il est précisé qu'elle est la sœur de la mère de Jésus, mais les noms de ses fils ne sont pas mentionnés. Clopas est aussi le père de Siméon de Clopas qui succède à Jacques le Juste après la destruction du Temple (70) à la tête de l'église de Jérusalem, « car il était cousin germain de Jésus ».*

La proximité de ces prénoms avec trois des quatre frères de Jésus: « Jacques, Joseph (ou Joset), Jude (ou Judas) et Simon » a conduit saint Jérôme à proposer au IV^e siècle de faire de Clopas et de sa

femme les parents de Jacques, frère de Jésus selon les Évangiles synoptiques ou Jacques « le frère du Seigneur » (cf. Paul de Tarse et Hégésippe) ou « Jacques le frère de Jésus que l'on appelle Christ » selon Flavius Josèphe. »

La référence au talmud qui assimile la Maman de Jésus à une certaine Myriam, fille de Héli semble peu solide :

<http://translate.google.be/translate?hl...6bih%3D643>

Qu'en disent les Évangiles ?

Jacob engendre Joseph (Mt 1, 16) et ce Joseph est le fils de Héli et le petit-fils de Matthat (Lc 3, 23-24). Par ailleurs, Elisabeth est la fille d'Aaron et l'épouse de Zacharie (Lc 1, 5). Lorsque Marie est une jeune fille fiancée, Elisabeth est déjà trop âgée pour avoir des enfants (Lc 1, 7)

Jacques, Joses (ou Joseph), Simon et Jude sont les frères du Seigneur (Mt 13, 55 ; Mc 6, 3 ; cf. aussi : Ga 1, 19). Plusieurs textes les mentionnent sans les nommer (Mt, 12, 46-47 ; Mc 3, 31-32 ; Lc 8, 19-20 ; Jn 7, 5 ; Ac 1, 14).

St Jean nous rapporte que « *près de la croix de Jésus se tenaient sa mère et la sœur de sa mère, Marie, femme de Cléophas, et Marie Madeleine* » (Jn 19, 25). Les enfants de cette Marie, qui est la tante de Jésus, sont dès lors ses cousins germains.

Or, précisément, les trois autres Évangiles nous disent qu'il s'agit de « *Marie, mère de Jacques et de Joseph* » (Mt 26, 56), aussi appelée « *Marie, mère de Jacques le Petit et de José* » (Mc 15, 40), ou « *Marie, mère de José* » (Mc 15, 47) ou « *Marie, mère de Jacques* » (Mc 16, 1 et Lc 24, 10). Ces Jacques et Joseph (ou José) sont donc des cousins germains de Jésus puisqu'ils sont les enfants de la sœur de la maman de Jésus (Jn 19, 25).

Lorsque Marie, mère de Jésus, vient à sa rencontre avec ses « frères », ceux-ci sont, notamment, avec la même variante orthographique, « *Jacques et Joseph* » (Mt 13, 55) et Jésus est dit « *frère de Jacques, de José* » (Mc 6, 3). Aucun indice dans les Évangiles ne permet de penser qu'il ne s'agirait pas des cousins précités. Le même Jacques est ensuite présenté de la même manière comme « *frère du Seigneur* » dans l'épître aux Galates (Ga 1,19).

La femme nommée Marie, qui est avec Marie de Magdala au pied de la croix, est la sœur de Marie, la maman de Jésus, et la femme de Clopas (Jn 19, 25)

Je ne connais aucun argument permettant de mettre en doute que Jacques et Joses (ou Joseph) fils de cette « autre » Marie ne seraient pas ceux qui sont appelés ailleurs « *frères du Seigneur* ».

Certes, les Évangiles ne précisent pas qui est la mère de Simon et Jude. Il est possible que les Évangiles ne citent que les deux « frères » qui étaient proches du Seigneur et des disciples et, notamment, Jacques qui est devenu chef de l'église à Jérusalem.

Il y a ici un sens plus large donné aux mots « *frères et sœurs* » dans le contexte de l'époque.

Ce à quoi nous réfléchissons ici, c'est au sens exact du mot « *frères* » et « *sœurs* » qu'il ne faut pas comprendre erronément au sens restreint de leur signification actuelle en langue française.

En fait, comme le magistère de l'Église l'a toujours considéré, il ne s'agit pas ici d'autres enfants de Marie, la maman de Jésus. Les précisions déjà citées des Évangiles me semblent permettre d'écarter cette hypothèse.

Il semble qu'on pouvait qualifier de « *frères et sœurs* » des enfants de la même famille patriarcale élevés ensemble.

On pouvait donc qualifier de frères et sœurs de Jésus des proches parents élevés avec lui qui étaient en fait des cousins germains (ayant un même couple de grands-parents que Jésus), voire même doublement germains (ayant les quatre mêmes grands-parents que Jésus).

L'évangile de St Jean nous confirme que c'était bien la situation dans la famille de Jésus. St Jean nous précise, en effet, que l'autre Marie (mère de Jacques et de Joses ou Joseph, voire aussi de Simon et Jude) qui était au pied de la croix, est la sœur de Marie, la Maman de Jésus, ce qui indique que les enfants de cette autre Marie appelés « *frères* » étaient, en réalité, des cousins germains de Jésus (Jn 19, 25).

C'est ainsi au pied de la croix qu'on peut trouver tous les apaisements souhaités sur la « *fratrie* » de Jésus.

Les Évangiles n'indiquent pas la présence d'autres enfants lorsque Marie et Joseph cherchent Jésus, âgé de 12 ans, à Jérusalem. Par contre, le fait qu'ils ne se soient rendus compte de son absence qu'après une journée indique indirectement que Jésus se trouvait de manière habituelle avec d'autres enfants très proches et sous la responsabilité de leurs parents dans des conditions tellement évidentes que Joseph et Marie n'ont même pas vérifié où se trouvait Jésus lorsqu'ils sont repartis de Jérusalem vers Nazareth.

Une telle confiance ne paraît s'expliquer que dans un cercle familial étroit habitué à vivre ensemble, parce que Jésus, fils unique de Marie et Joseph, se trouvait habituellement avec ses proches cousins (nommé frères et sœurs) enfants de l'autre Marie (que la tradition appelle Marie-Jacobé) et de son mari Clopas, tante et oncle de Jésus.

Rien ne justifie, ni ne suggère d'autres hypothèses.

Pourquoi encore tant de troubles à cause des « *frères du Seigneur* » ?

Dans le cadre de la foi de l'Église qui proclame la virginité perpétuelle de la Sainte Vierge, un doute ne semble persister qu'à cause d'une tradition orthodoxe, non reprise par la foi catholique, qui semble trouver son origine dans un évangile apocryphe dit « *protévangile de Jacques* », écrit à la fin du deuxième siècle (soit un siècle après la disparition de tous les témoins directs), qui présente les frères de Jésus comme des demi-frères que Joseph aurait eu d'un premier mariage.

Rien de tout cela dans les Évangiles qui indiquent par plusieurs indications que ces « *frères* » de Jésus sont, en fait, des cousins germains.

À cet égard, il peut être observé que la loi de Moïse imposait un mariage des filles avec un proche parent lorsqu'il n'y a pas de fils héritier (cf. Livre des Nombres, chapitre 36) ce qui peut éclairer les liens de parenté en cause.

Il me semble que plusieurs hypothèses sont, dès lors, possibles, mais que la plus convaincante est actuellement la suivante.

Jacob a eu une fille (qui a épousé Héli) et un fils Joachim (qui a épousé Anne)

La fille de Jacob et Héli ont eu deux fils : Joseph (qui a été fiancé à Marie) et Clopas (qui a épousé Marie-Jacobé)

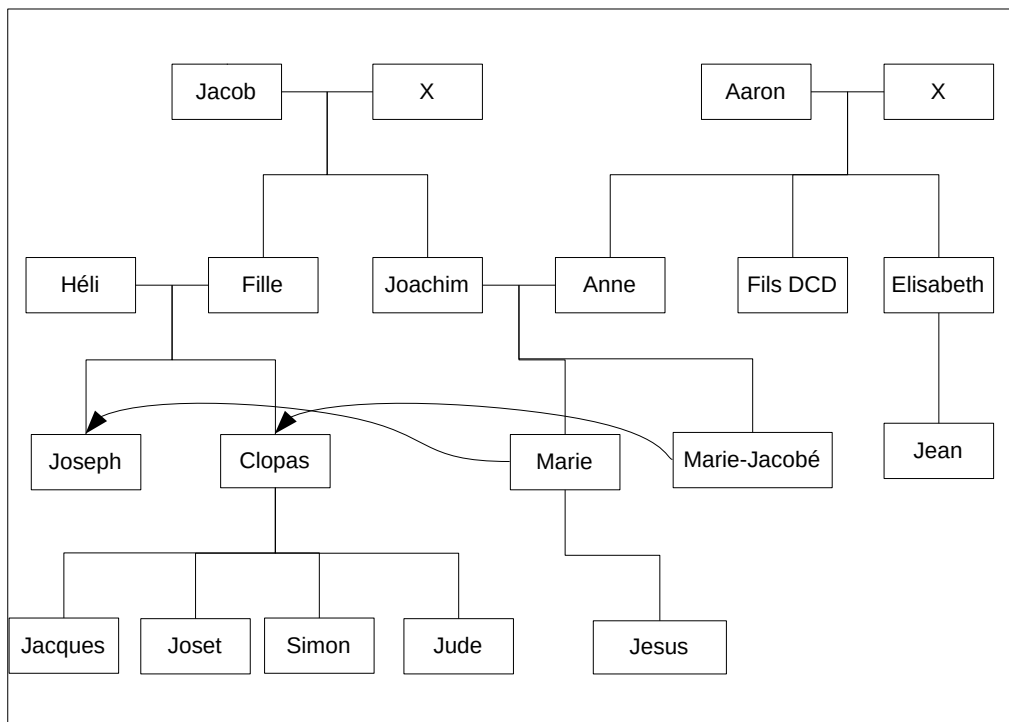
Marie-Jacobé et Clopas ont eu quatre fils : Jacques, Joset, Simon et Jude

Aaron a eu un fils décédé sans descendance et deux filles : Anne (qui a épousé Joachim) et Elisabeth (qui a épousé Zacharie)

Anne et Joachim ont eu deux filles : Marie (fiancée à Joseph) et Marie-Jacobé (épouse de Clopas)

Dans ces conditions, notre Seigneur Jésus-Christ, fils de Marie, a pu être doublement cousin germain avec Jacques, Joset, Simon et Jude. Ils semblent avoir les mêmes grands-parents puisque leurs pères et mère sont frères et sœurs.

Tableau



Sur la base des indications connues et des traditions qui existent depuis les débuts de l'Église, il est possible de dresser une peinture ou un tableau poétique de la famille de Jésus, même si l'incertitude est totale sur les détails qu'il faut imaginer pour faire apparaître les éléments principaux à présenter.

À Nazareth, Joseph, fils d'Héli, ne vivait pas loin de son vieux grand-père Jacob, le père de sa maman qui l'emmenait souvent lui rendre visite. Jacob, patriarche de la famille, était l'heureux père d'un fils unique, Joachim, frère de la maman de Joseph et de ses sœurs. Joachim, son seul héritier selon la loi, avait épousé Anne, une fille d'Aaron, un autre notable réputé de la région.

Les deux familles d'Anne et Joachim étaient illustres.

Aaron, le père d'Anne, était de la descendance lévitique du prêtre Aaron, le frère de Moïse.

Jacob, le père de Joachim, était de la descendance masculine du roi David. Il portait le nom du patriarche Jacob, père d'Israël, petit-fils d'Abraham, père de tous les croyants.

Dans les familles, on gardait soigneusement la mémoire des ancêtres successifs. Surtout pour un homme fils de David ! Quelle fierté !

Certes, après plusieurs dizaines de générations, la plupart des Israélites descendaient naturellement de David. Déjà que David a eu 19 enfants de plusieurs femmes. Que dire des innombrables enfants de son fils Salomon qui avait un très grand nombre d'épouses et de concubines. Alors vous imaginez, la multiplication de ses fils et filles dans les générations suivantes. Ils étaient des dizaines, voire des centaines de milliers de descendants directs après plus de trente générations.

Mais, ce qui restait rare, c'étaient les héritiers directs du roi David dans la seule lignée légale et royale, exclusivement masculine, conformément à la loi de Moïse.

Jacob en était un. Et il avait marié une de ses filles à un certain Héli, lui aussi héritier direct de David, ce qui avait donné à Jacob deux petit-fils issus de cette union : Joseph et Clopas.

Dans la famille d'Héli, la descendance légale était parfaitement connue. De génération en génération, on se transmettait la longue liste, renforçant chacun dans son souhait de prolonger la lignée, de sauvegarder la maison de ses pères.

Héli, fils de Matthat, né environ 900 ans après David, en était le descendant direct dans une lignée masculine de 40 générations successives dont il était très fier et dont les noms étaient soigneusement conservés. Un écart moyen d'environ 22 ans par génération en garantit le caractère très complet.

Hélas, tant l'illustre lignée sacerdotale d'Aaron, le père d'Anne, que l'illustre lignée royale de son époux Joachim, fils de Jacob, paraissaient en voie d'extinction.

Le vieil Aaron n'avait que des filles. Sa fille Anne avait certes épousé le fils de Jacob, Joachim, un gendre idéal de la lignée royale de David, mais il n'était pas de la lignée d'Aaron. Le fils unique d'Aaron était tragiquement mort jeune et sans descendance peu après. Conformément à la loi de Moïse, Elisabeth, la sœur d'Anne, avait alors épousé Zacharie, un prêtre de leur parenté de la même lignée d'Aaron, de la branche d'Abias, dans l'espoir de susciter une descendance dans cette lignée sacerdotale, mais le couple était resté stérile et ils étaient devenus trop vieux pour enfanter. L'espoir du père d'Anne et Elisabeth d'avoir une descendance dans sa lignée sacerdotale s'éteignait. D'un côté, Anne était entrée dans la maison de David par son mariage. De l'autre, pas d'enfant.

De son côté, Jacob, le père de Joachim, s'était certes réjoui à la naissance de son fils et croyait sa descendance assurée, mais hélas, le couple d'Anne et Joachim n'avait pas de fils. Et, selon la loi de Moïse, Joseph et Clopas, les petits fils que lui avaient donnés sa fille mariée à Héli, n'étaient pas héritiers de Jacob dont ils ne descendaient que par leur mère et non par une lignée masculine, comme la loi l'exigeait.

Anne et Joachim avaient cependant une fille pleine de grâces nommée Marie. Ils n'étaient pas stériles et l'espoir d'un héritier demeurait.

Après la naissance de Marie, Anne et Joachim espèrent de tout cœur donner un héritier mâle au vieux Jacob, mais, hélas, à la naissance de leur second enfant, c'est encore une petite-fille. Pour consoler le vieux Jacob, Anne et Joachim vont appeler leur seconde fille par le nom de son grand-père sous une forme féminisée : elle s'appellera Marie-Jacobé.

Les deux petites grandissaient et, hélas, plus les années passaient, plus il devenait manifeste qu'il n'y aurait pas d'autre enfant, pas de fils héritier.

Que faire désormais ? Comment tenir compte du désir de descendance du vieux Jacob ?

Les deux maisons, la maison sacerdotale du père d'Anne et la maison royale du père de Joachim étaient confrontées à la même extinction. Les deux grands-pères de Marie étaient confrontés à la même souffrance, l'un dans la lignée sacerdotale et l'autre dans la lignée royale.

Les familles étaient cependant religieuses, confiantes en Dieu et fidèles à la loi de Moïse. Non, la maison et l'héritage d'Aaron ne pouvaient se dissoudre en dehors de sa famille. Non, la maison et l'héritage de la maison de Jacob ne pouvaient s'éteindre hors de sa parenté.

La réponse était dans la loi de Moïse.

Selon la loi de Moïse, toute fille héritière doit épouser quelqu'un de sa famille pour que la succession familiale soit juste.

Comme on l'avait fait vainement dans la famille d'Anne, pour le vieil Aaron, en mariant sa sœur Elisabeth à Zacharie restés hélas stériles, il ne restait qu'à suivre la même loi de Moïse dans la famille de Joachim pour assurer une descendance à son vieux père Jacob.

Anne (fille d'Aaron) et Joachim (fils de Jacob) ont deux filles : Marie et Marie-Jacobé.

La sœur de Joachim a épousé Héli, le fils de Matthat. Il est aussi d'une lignée royale de David et ils ont deux fils : Joseph et Clopas.

Les qualités de cœur de Joseph et de Marie concordaient si bien que l'affaire fut vite conclue lorsqu'il apparut évident que Anne et Joachim, avançant en âge, n'auraient pas de fils.

Un mariage de cousins germains, ce n'était pas trop bien vu. Certes, ce n'était pas interdit, mais c'était un peu limite. L'interdit de l'inceste interdisait les unions dans la proche parenté et jusqu'aux oncles et tantes.

Mais, c'était la loi : Mahla, Tirza, Hogla, Milka et Noa, les cinq filles seules héritières de Tseloféhad étaient jadis devenues les épouses des fils de leurs oncles, comme Yahvé l'avait ordonné. Joseph et Marie, petit fils et petite-fille de Jacob, ne peuvent s'y soustraire sans manquer à la loi, sans manquer à l'affection pour leur grand-père.

Marie fut fiancée à Joseph.

Jacob pouvait s'endormir en paix, sa maison et son héritage resteraient dans sa descendance. Joseph, son petit-fils, et Marie, sa petite-fille, seront ses héritiers puis leurs propres enfants ou, à défaut, les enfants du frère de Joseph. Si un homme meurt, s'il n'a pas de fils sa fille hérite, s'il n'a pas de fille, ses frères, s'il n'a pas de frère, les frères de son père...

Le mariage de Joseph et Marie a réglé la succession de Jacob. Elle restera dans la lignée royale de David.

Il restait à espérer un fils.

Mais Joseph et Marie élevés ensemble dans le même village, y vivaient quasi comme frère et sœur. Pour eux, la loi divine qui interdit l'inceste ne s'applique pas seulement à la lettre. Leur mariage est un saint devoir pour honorer leur grand-père, mais Joseph a un frère Clopas et Marie une sœur Marie-Jacobé. Rien n'impose à Joseph et Marie d'avoir une descendance dont leur proche parenté les détourne.

Marie sera l'épouse, mais elle restera toujours vierge.

C'est l'inattendu !

Marie et Joseph ont à cœur de demeurer dans la virginité consacrée !

Les familles ne sont pas sans ressources. Marie a une petite sœur. Joseph un petit frère. L'arrangement se dessine vite.

La petite sœur de Marie, Marie-Jacobé, est donnée en mariage à Clopas, le frère de Joseph.

Marie-Jacobé et Clopas auront quatre fils : Jacques, Joset, Simon et Jude. Mais, personne ne le sait encore.

Pour l'heure, dans la maison de Jacob, dans les familles d'Anne et Joachim, c'était une lignée sacerdotale et une lignée royale qui s'éteignaient.

Qui donc aurait pu y voir un signe prophétique de la venue d'un nouveau prêtre, d'un nouveau roi ?

Pour l'heure, c'était plutôt un ciel sombre.

Et pourtant, voici qu'un jour, Marie voit arriver un homme qui frappe à la porte, étrange et mystérieux. D'où vient-il ? Qui est-il ?

Gabriel. Mon nom est Gabriel et Dieu m'envoie chez toi.

Et le message est inouï ! Tu deviendras enceinte et tu enfanteras un fils ! Il règnera sur la maison de Jacob.

Quoi ? Jacob ? Un héritier dans cette maison, dans un foyer consacré à la virginité et voué à la stérilité ?

Marie ne comprend pas et interroge l'envoyé de Dieu : comment est-ce possible ?

Certes, annoncer un futur fils à une jeune fille fiancée n'a rien d'extraordinaire. La plupart des jeunes fiancées auront un jour un fils. Mais, Marie est une vierge consacrée. Elle ne connaît pas d'homme. Par devoir et par amour pour leur grand-père, Joseph et Marie ont accepté une union, mais vierge.

L'ange insiste. C'est par toi que l'héritage va être assuré à jamais. C'est ton fils qui va reprendre le trône de David. Ce roi qui sera enfanté règnera à jamais sur la maison de Jacob.

Marie pense à sa famille, à ses deux grands-pères qu'elle aime autant l'un que l'autre. Pourquoi une consolation pour le papa de son papa et pas de consolation pour le papa de sa maman ? Qu'adviendra-t-il de la maison du vieux Jacob ? Qu'adviendra-t-il de la maison du vieil Aaron ?

Tout se trouble.

Pour te montrer la bénédiction d'aujourd'hui sur la maison de Jacob, je te montre que la bénédiction est déjà sur la maison d'Aaron. Ta parente, Elisabeth, celle qui était stérile et déjà trop âgée, est elle-même enceinte d'un fils, d'un héritier dans la maison d'Aaron, malgré sa vieillesse.

Elisabeth, sa tante, une fille d'Aaron, c'est la femme du vieux Zacharie, un sacrificateur du temple de la classe d'Abia. Pour Aaron, le vieux Zacharie avait été le dernier espoir d'un héritier dans sa descendance. Mais, maintenant, il était trop tard. Du moins, c'est ce qu'on croyait...

Deux héritiers ! Quelle bénédiction inouïe dans la maison de Jacob !

Tout-à-coup, Marie comprend. Elle comprend que la promesse est plus grande encore qu'une succession dans la maison de Jacob à laquelle elle appartient par son père. La lignée sacerdotale refléurit dans la famille de sa mère, la lignée royale refléurit dans la famille de son père.

Il règnera sur la maison de Jacob, dit l'ange.

Mais, ce n'est plus seulement dans la maison de ce bon-papa Jacob qui a engendré Joseph et Marie, mais c'est la figure du patriarche Jacob qui apparaît, c'est la maison d'Israël elle-même qui reçoit un nouveau Roi.

Pour Marie, tout est clair. L'enfant sera roi dans la descendance de son grand-père Jacob et l'enfant sera prêtre dans la descendance de son autre grand-père Aaron.

Cette arrivée divine d'un petit-fils Jésus fut une immense joie pour Jacob.

Peu après, les deux autres petits-enfants de Jacob, Clopas et Marie-Jacobé, également mariés pour assurer sa succession selon la loi de Moïse, ont, à leur tour donné naissance à quatre fils : Jacques, Joset, Simon et Jude, cousins de Jésus.

Les voilà élevés ensemble à Nazareth, comme des frères et sœurs, ayant les mêmes grands-parents. Anne et Joachim, d'un côté, Héli et son épouse, de l'autre.

Jacob a pu fermer les yeux dans la paix

À la mort de Jacob, son fils Joachim a recueilli la généalogie familiale que Jacob lui a transmise. Il n'en est pas peu fier.

Anne et Joachim n'ignorent rien du caractère extraordinaire de la conception de Jésus. Leur petite-fille Marie est exceptionnelle de sainteté et de pureté. Sa droiture et sa bonté crèvent l'écran. Ils connaissent sa virginité consacrée, la mystérieuse annonce d'un messenger angélique.

Anne et Joachim savaient. Ils savaient que la généalogie légale de Jésus le mentionnait comme fils de Joseph, fils d'Héli. C'est bien ce que les gens croyaient. Ils savaient aussi qu'en réalité, Jésus ne provenait pas naturellement de Joseph mais seulement de Marie, leur fille.

La naissance du Messie bouleverse les pensées usuelles. Le nouveau roi ne vient pas par la lignée masculine qui transmet la dignité royale, mais par une femme sans l'action d'un homme.

Mais, Anne et Joachim, tout comme Marie et Joseph, savaient que Jésus n'avait pas d'autre ascendance masculine que cela provenant, par Marie, de Jacob et Joachim.

Comment écrire la vraie généalogie de Jésus sans heurter ceux qui ne considèrent que la descendance masculine, selon la loi ?

Il lui faut éviter de mentionner que Joseph n'est pas un fils héritier de Jacob, mais le fils de sa fille. Il lui faut éviter de mentionner que Joseph n'est pas le père du fils de son épouse.

Joachim ouvre son cœur et relit autrement sa généalogie. Il sait que la généalogie humaine n'a d'intérêt que dans le plan de Dieu. Il sait que l'enfant vient de l'Esprit Saint et que, pour la maison de Jacob, la seule transmission royale légale s'est faite par une femme.

La généalogie n'est pas pour lui un sujet de vanité masculine. Sa petite-fille Marie est bénie entre toutes les femmes. Il n'y a pas que des hommes, il y a aussi des femmes. Nécessairement. Il n'y a pas que des purs, mais aussi de pauvres pécheurs.

Pour pouvoir établir une vraie généalogie de Jésus, tenant compte de sa conception virginale et de sa condition divine, Joachim choisit de dessiner une généalogie plus vraie, plus riche de sens, qu'une simple liste. Une généalogie montrant la mission divine de son divin petit-fils tout en respectant la vérité historique, sans heurter la sensibilité familiale de l'époque.

Pas une généalogie à lire, mais une généalogie à méditer.

Joachim va se faire discret et présenter Jésus dans une descendance exclusivement masculine, selon l'usage, mais en évoquant sa lignée généalogique sans exhaustivité. Non pas de père en fils, mais seulement par la mention d'un lien naturel de descendance.

Il va donner une généalogie exacte de Jésus, mais elle sera discrète. On croyait que Jésus était le fils de Joseph. Ils étaient rares ceux qui connaissaient la vérité.

Il indique dans sa généalogie que Joram engendre Ozias alors qu'en réalité, Ozias est son arrière-arrière-petit-fils. Il indique que Jéconias engendre Salathiel qui, en réalité, est son petit-fils. Il omet de dire que Joram est le père d'Achazia, qui est le père de Joas, qui est lui-même le père d'Amatsia dont Ozias est le fils. Il omet de dire que Salathiel est le fils d'Assir, dont Jéconias est le père.

Ce caractère incomplet, qui ne mentionne qu'un lien de descendance, mais pas uniquement des liens directs de père en fils, permet de mentionner Joseph comme engendré par Jacob, son grand-père, sans révéler que Joseph est son petit-fils, sans mentionner que cette descendance s'est faite par sa mère et non par la lignée légale masculine.

Joachim évite ainsi de heurter de front ceux qui ne considèrent que la descendance légale masculine. Pour celui qui ignore la vérité, il pourra simplement constater la succession des noms masculins de Jacob, Joseph et Jésus. Certes, il observera une mise en avant accentuée de la maman de Jésus, mais de manière discrète du fait de la mention de plusieurs autres femmes.

En reliant Jésus à Jacob, un ascendant commun à Joseph et à Marie, Joachim établit Jésus dans la famille de Joseph. Il se fait lui-même discret. Joachim s'efface pour ne pas faire de l'ombre à son beau-fils déjà tellement troublé par cette naissance divine si inimaginable.

Pour introduire Marie dans la généalogie de Jésus, malgré l'usage de ne considérer que la descendance par les hommes, Joachim va glisser dans sa généalogie, quelques femmes que lui révèlent les saintes écritures. Et il les mentionne soigneusement. C'est de Thamar que Juda engendre Pharès. C'est de Rahab, la prostituée, que Salmon engendre Booz. C'est par Ruth, l'étrangère, que ce même Booz engendre Jobed et c'est par la femme d'un autre qu'il a tué que David, adultère et meurtrier, engendre Salomon.

Toutes ces femmes introduisent Marie. Elles permettent de mentionner que Jésus est né de Marie et de ne mentionner la paternité légale de Joseph que sous la forme de l'époux de Marie, montrant ainsi, mais de manière discrète, la vérité de la généalogie de ce divin enfant.

Pour se libérer du carcan trop strict des règles généalogiques usuelles et ouvrir sa généalogie à la divinité de son petit-fils, il articule son origine en trois tableaux incomplets de 14 noms qui se succèdent. Il observe quatorze ancêtres successifs pour aller du chemin de la foi ouvert par Abraham, le père des croyants, à David, le roi bien aimé. Quatorze, c'est deux fois la perfection de sept, chiffre de Dieu.

Alors, Joachim dessine une suite de 2 x 2 x 7 générations parmi la généalogie de Jésus, pour montrer la chute d'Israël si fortement manifestée par l'exil à Babylone. Quatorze noms d'Abraham à David sur le chemin de la foi d'Abraham. Tout l'édifice de ces quatorze générations descendant de la foi d'Abraham se fracasse au moment du crime de David et ouvre un chemin inverse menant jusqu'au fond de Babylone en quatorze autres générations, avant de se relever à nouveau jusqu'au nouveau Roi par un troisième chemin de quatorze générations.

Le péché n'est jamais plus grand que la grâce et le pardon.

13. Les généalogies des Évangiles

Alexandre écrit : « *Les généalogies de Matthieu et Luc ne doivent pas être lues comme une vérité historique mais théologique :*

Celle de Luc a pour objectif de démontrer la filiation de Jésus avec Dieu, qui vient clôturer sa longue énumération de noms. La généalogie est située symboliquement après le récit du baptême où Jésus est investi de sa mission et révélé à Israël en tant que Fils. Il vient confirmer sa filiation divine, et en est

suivi d'une troisième avec le récit des tentations par le diable ("si tu es Fils de Dieu"...). Pleinement confirmé, Jésus peut commencer son ministère public.

Celle de Matthieu sert un autre objectif théologique qui est indiqué dès le premier verset : *"Généalogie de Jésus, Christ, fils de David, fils d'Abraham"*. Il s'attache à montrer que Jésus est le messie attendu (double affirmation par "Christ" et "Fils de David"). De plus, il est lié à la figure d'Abraham qui occupe un rôle central dans la foi juive comme père d'Israël et premier bénéficiaire de l'Alliance avec Dieu. Le découpage de la généalogie en trois époques de quatorze noms est éminemment symbolique et indique que les temps sont accomplis. L'ouverture par cette généalogie très soucieuse de rendre compte de la messianité de Jésus va traverser tout son Évangile. »

Il est aussi facile que trompeur d'opposer la vérité historique à la vérité théologique. Aucune contradiction n'est possible entre elles. Il est évident que tous les textes de la Bible ont pour finalité la vérité théologique, notre édification et notre salut. Tous ces textes, TOUS, utilisent un langage symbolique lorsqu'ils utilisent des mots humains, terrestres, pour nous parler du divin, du spirituel.

La réalité historique relatée dans un écrit est toujours utilisée selon les finalités de l'auteur. C'est vrai à toutes époques, y compris pour les historiens ou les médias contemporains.

Vous pouvez tout mettre en doute, si, comme vous l'avez écrit ailleurs, vous ne reconnaissez pas à l'Église l'autorité pour vous indiquer les faits qu'il y a lieu de tenir pour historiques.

Il est assez téméraire, de votre part, de prétendre savoir les intentions et objectifs des auteurs des Évangiles de manière exclusive, en écrivant : « *Luc a pour objectif...* » et « *Matthieu sert un autre objectif...* » pour en déduire que les généalogies « *ne doivent pas être lues comme une vérité historique mais théologique* ».

Que vous allez vite...

Dire que la généalogie de Luc vient confirmer la filiation divine de Jésus est un peu court, car, d'une part, cette généalogie remonte par Joseph qui n'est pas le père naturel de Jésus et, d'autre part, aboutit à Adam, qui est le père de tous les hommes, ce qui n'est pas original et ne met pas en évidence « *sa* » filiation divine de manière spécifique. Par Adam, Jésus est fils de Dieu comme tous les humains. Ce n'est pas par la généalogie que Luc le révèle comme Fils de Dieu dans sa communion avec le Père et l'Esprit Saint, mais par la révélation lors du baptême qui précède cette généalogie, lorsque l'Esprit descend sur Jésus comme une colombe et que la voix du Père se fait entendre pour révéler son Fils.

Dire que Matthieu s'attache à montrer que Jésus est le messie attendu est tout à fait exact, mais c'est précisément par sa généalogie historique que Matthieu le démontre, même s'il le fait certes en présentant sa généalogie de manière largement symbolique (3 x 2 x 7 générations) y compris en sautant des générations ou par des imprécisions.

Si l'évangile de Matthieu avait commencé par l'affirmation d'une descendance davidique sans fondement historique sérieux, c'est l'historicité et la crédibilité de tout le reste du récit évangélique qui en aurait été affectée. Nier l'historicité dans le contexte juif de l'époque me semble dénué de tout fondement et contraire aux finalités que vous reconnaissez vous-même puisque Matthieu ne pouvait qu'éviter autant que possible une usurpation historique de sa messianité qui l'aurait discrédité inutilement auprès de ses lecteurs juifs.

En Israël, la qualité de fils de David ne pouvait être usurpée à des fins exclusivement symboliques comme vous l'affirmez en niant l'historicité.

Cette historicité est si importante que Matthieu détaille ensuite de manière très précise le « *comment* » de la conception extraordinaire du Christ et toutes les questions qui ont traversé Marie et Joseph de manière très concrète.

Je ne peux que constater que vous déformez beaucoup ce que vous lisez.

Vous vous êtes plaint ailleurs des « *dogmes extra-bibliques que les Catholiques ont inventé au fil des siècles* » ce qui montre votre difficulté principale à accepter la réalité de l'Église, corps vivant du Christ qui demeure à travers les siècles dans la communion avec le successeur de Pierre pour transmettre la foi dans toute sa réalité qui ne se limite pas aux abstractions, ni à la spiritualité, mais rejoint l'homme dans l'histoire, comme le Christ lui-même l'a fait en s'incarnant.

Personne ne conteste tout le symbolisme des Écritures, mais en déduire une atteinte à l'historicité n'est pas fondé.

Écoutez plutôt ce que dit le Pape Benoît XVI : « *Le message néotestamentaire n'est pas seulement une idée ; ce qui est arrivé dans l'histoire réelle du monde est justement déterminant pour lui : la foi biblique ne raconte pas des légendes comme symboles de vérités qui vont au-delà de l'histoire, mais elle se fonde sur une histoire qui s'est déroulée sur le sol de cette terre... il faut dire que, si l'historicité des paroles et des événements essentiels pouvait être démontrée comme impossible de façon vraiment scientifique, la foi aurait perdu son fondement... Il est donc important pour nous de vérifier si les convictions de fond de la foi sont historiquement possibles et crédibles, même confrontées au sérieux des connaissances exégétiques actuelles.* »
(Benoît XVI, Jésus de Nazareth, t. II, p. 127-129)

Blaise écrit : « *Dans l'ordre naturel, le Christ n'avait pas de généalogie par Joseph, son père adoptif.* »

Exact, mais il y avait une continuité biologique par Marie.

Blaise écrit : « *La création de l'humanité du Christ n'était pas une création de sa divinité inséparable de son humanité.* »

Ce n'était évidemment pas une création de sa divinité éternelle, mais bien une création de son humanité semblable à la création de l'humanité du premier Adam.

Diviacus écrit : « *Historiquement, la généalogie de Jésus doit évidemment être considérée comme symbolique. Ce type de généalogie a été utilisé par de nombreux peuples dans l'antiquité, et il ne faut pas prendre ces généalogies à la lettre. Un exemple intéressant de généalogie "prise à la lettre", se retrouve dans le comptage du temps utilisée dans l'empire byzantin au Moyen Âge, qui comptait les années à partir de la date de création du monde, "calculée" comme ayant eu lieu en 5508 av. J.-C.* »

Votre affirmation me semble fort rapide.

Bien sûr, tous les textes de l'Écriture ont des significations symboliques et il est évident qu'il ne faut jamais les prendre à la lettre sans tenir compte des nuances souvent ignorées de l'hébreu ou du grec, ainsi que des modes d'expression des auteurs selon leurs usages de l'époque et leur culture.

Mais, de là à déduire que « *Historiquement, la généalogie de Jésus doit évidemment être considérée comme symbolique* », cela me semble non seulement pas évident mais même non fondé.

Ce n'est pas parce qu'il y avait de nombreuses généalogies dans l'antiquité qu'elles étaient nécessairement fausses en totalité. Souvent des scribes ont dû compléter des trous ou corriger des erreurs par des données qui ont pu être symboliques, mais rien ne justifie d'en déduire nécessairement que rien ne soit historique.

Il ne faut pas oublier que chez les Juifs de l'époque de Jésus (comme encore aujourd'hui dans toutes les familles de la noblesse), ceux qui pouvaient se prévaloir d'être de la lignée royale de David, par une suite ininterrompue de générations exclusivement masculines, en étaient très fiers et étaient reconnus comme des « *filis de David* ».

Les généalogies familiales étaient très probablement conservées précieusement dans les familles concernées et les impostures difficiles car ceux qui avaient une lignée établie ne devaient guère tolérer des prétentions injustifiées. Nul ne pouvait s'attribuer à lui-même une généalogie royale qui n'aurait pas été confirmée et soutenue dans les autres branches de la lignée masculine de la famille de David.

Il me semble inimaginable, dans la culture de l'époque, qu'un disciple juif ou grec contemporain de Jésus aurait eu l'audace d'inventer une généalogie de Jésus inexistante sans disposer de documents précieusement transmis et recopiés de génération en génération dans chaque branche familiale de la descendance masculine de David.

Diviacus écrit : « *C'est une opinion (au même titre que celle que j'ai émise en disant que la généalogie de Jésus devait être considérée comme symbolique). Mais c'est une opinion invérifiable. Nous n'avons aucun document antérieur à Jésus nous rapportant des éléments de cette généalogie.*

C'est en effet une opinion, mais elle n'est pas invérifiable.

Certes, il n'y a pas de preuve matérielle observable et irréfutable de la réalité historique de toutes les personnes de la liste généalogique présentée, mais il y a des arguments pour en soutenir la valeur historique et il y a les textes bibliques antérieurs à Jésus pour certains détails.

Il est invraisemblable qu'un évangéliste ait attribué à Jésus une lignée royale davidique précise de dizaines de générations sans fondement sérieux.

Lorsque St Luc, l'évangéliste, nous donne une généalogie précise de Jésus, n'est-ce pas parce qu'il a pu en recueillir des traces conservées dans le milieu familial de Jésus ?

Bien qu'il habitait à Nazareth, c'est à Bethléem, la ville de son ancêtre David, que Joseph a dû se rendre avec son épouse Marie enceinte de Jésus. Pour un recensement administratif bien concret, il fallait une réalité généalogique bien concrète rattachant Joseph à une ville autre que celle de sa résidence.

Qui peut imaginer Joseph se lancer dans un long voyage avec sa femme enceinte, proche d'accoucher, pour se rendre à Bethléem, « *parce qu'il était de la maison et de la lignée de David* » (Lc 2, 4), si cette ascendance n'était pas sérieusement établie par la courte liste très précise de 40 ancêtres successifs le reliant à David et rapportée par St Luc dans son évangile (Lc 4, 23-31) ?

Jésus était historiquement un « *filis de David* ». On dirait aujourd'hui un « *prince de David* ». Il n'était pas un simple charpentier, ni un juif d'une famille ordinaire.

Même s'il a vécu discrètement pendant une trentaine d'années, il était un prince et, lorsqu'il a commencé à rassembler des foules, cette dignité royale était bien connue et fut un élément essentiel pour faire espérer qu'il redeviendrait le roi des Juifs et chasserait les Romains qui occupaient le pays.

Aujourd'hui encore, il subsiste des généalogies précises de la descendance masculine de David.

Diviacus écrit : « *Je n'ai pas l'intention de polémiquer sur ce sujet, qui ne peut que conduire à mélanger des arguments historiques et des arguments "de foi".* »

Il est dommage de considérer une simple contradiction comme une « *polémique* ». Cela ne peut guère aider à progresser.

Notre foi est ancrée dans l'Histoire, parce que nous croyons en une Incarnation concrète de Dieu dans l'Histoire. Vouloir éviter tout « *mélange* » entre les faits historiques et la foi est un choix qui oriente certes tout autrement l'intelligence de la foi chrétienne.

Je préfère poursuivre la compréhension historique de la foi, sans crainte d'aborder ensemble les arguments historiques et théologiques (« *de foi* »).

Pour le reste, vous considérez que c'est parce qu'on a appliqué à Jésus l'expression de « *fil de David* » qu'on lui a cherché des généalogies.

Cette affirmation ignore la naissance de Jésus à Bethléem parce que son père était « *de la maison et de la lignée de David* ». Si vous ne croyez pas ce témoignage des Écritures, il sera bien sûr difficile de vous convaincre du reste.

Si l'expression « *fil de David* » avait été injustifiée (sans base généalogique sérieuse), il me semble que cela lui aurait certainement été reproché, au moins lors de son procès.

En outre, l'expression « *roi des Juifs* » que Pilate a retenue et la vaine tentative des grands prêtres de la faire modifier (Jn 19, 19-22) confirment aussi l'authenticité de l'origine davidique de Jésus car il semble manifeste que les grands prêtres auraient certainement invoqué l'argument d'une absence de généalogie royale ou d'une fausse généalogie si tel avait été le cas.

Jésus avait vraiment la qualité humaine et légale pour prétendre au titre de « *Roi des Juifs* ».

Pour le surplus, il ne suffit pas d'observer les significations symboliques de divers nombres ou leurs imprécisions, ni de relever les usages de l'époque, pour supprimer les réalités concrètes en cause qui ne doivent pas nécessairement être relatées avec une précision mathématique pour avoir une valeur historique. Lorsque l'Évangile nous relate qu'il y avait quatre mille hommes lors d'une multiplication des pains, il n'y avait pas de boulier compteur à l'entrée, et l'information peut être aussi exacte que celle qui, à notre époque, indique dix mille personnes à une manifestation.

Diviacus écrit : « *Nous ne sommes pas sur le même plan. Je ne cherche pas une compréhension de l'histoire de la foi, je m'interroge sur cette généalogie de Jésus en temps qu'historien. Un historien, qui doit toujours être très prudent, commence à croire un fait comme probable lorsqu'il est attesté par des sources indépendantes contemporaines de ce fait.* »

Un historien doit toujours se baser sur toutes les sources disponibles et juger de la crédibilité de chacune d'elles. Il ne se limite pas nécessairement aux seules sources indépendantes contemporaines d'un fait.

Il y a presque toujours une certaine implication et un intérêt du témoin d'un fait qui a fait le choix de le relater. L'indépendance est toujours relative.

Même pour des faits qui ne peuvent pas être considérés a priori comme probables sur la seule base des témoignages ou des traces recueillis, l'historien peut se faire une conviction du fait de la crédibilité particulière qu'il attache à un témoin.

Dans l'appréciation de l'historicité d'un fait, l'historien ne se limite pas à séparer les faits selon qu'ils sont « *probables* » ou « *non probables* ». Il y a beaucoup plus de nuances entre le certainement vrai et le certainement faux.

Un fait peut être :
certainement vrai (le plus haut degré de certitude),
ou seulement probable,

ou seulement vraisemblable ou crédible,
ou seulement possible,
ou douteux,
ou improbable,
ou invraisemblable ou peu crédible,
ou dénué de tout crédit,
ou certainement faux (le plus haut degré de certitude contraire).

Un historien doit nécessairement se situer par rapport à toutes ces nuances lorsqu'il examine des témoignages matériels, écrits ou oraux concernant des faits.

Vous serez certainement d'accord pour constater avec moi que tous les faits historiques et leurs explications sont toujours inévitablement des reconstructions avec des preuves d'une valeur relative.

La preuve de certains faits historiques est parfois tellement bien établie que leur contestation ne peut plus être maintenue sérieusement, mais ce n'est pas le cas pour la plupart de nos connaissances concernant les détails historiques des faits très anciens pour lesquels nous n'avons souvent qu'une ou deux traces écrites.

Cela n'empêche pas de leur accorder une certaine valeur probante. C'est le cas pour les listes des pharaons qui ne se basent que sur très peu de preuves, ce qui ne les empêche pas d'être retenues par les historiens, même si c'est avec des réserves et des incertitudes.

Les écrits de la Bible sont des preuves comme les autres écrits de leur époque, même s'il ne s'agit évidemment pas de preuves absolues. L'historien peut et doit critiquer ces preuves comme les autres, mais elles n'ont pas moins de valeur qu'une liste des pharaons retrouvée sur une pierre.

Je suppose, Diviacus, que nous serons d'accord pour le constater.

Diviacus écrit : « *Dans le cas de l'histoire de Jésus, nous ne possédons pas ces sources.* »

Il y a tout de même les quatre témoignages différents des Évangiles, les actes des apôtres et les lettres du Nouveau Testament, ainsi que des traces dans quelques autres écrits de l'époque. C'est davantage que pour la plupart des faits et des personnages connus de l'Antiquité et repris sans guère de réserves dans les livres d'histoire.

Mais, en ce qui concerne les fondements historiques de la foi chrétienne, il n'y a effectivement pas de preuve scientifiquement déterminante excluant toute contestation raisonnable, pas plus que pour les faits comparables de la plupart des autres événements historiques de la même époque.

L'absence de preuve vérifiable certaine d'un fait ne signifie cependant pas que ce fait ne s'est pas produit.

En ce qui concerne la vérité historique concrète des faits de l'histoire (et cela vaut aussi pour l'histoire biblique), notre conviction (la mienne comme la vôtre) prend en compte l'ensemble de nos pensées et de nos connaissances, y compris notre foi.

Ma foi se mélange aux quelques éléments de preuve disponibles pour me convaincre ou non de la réalité d'un fait biblique ou, le cas échéant, de sa probabilité.

Les sciences historiques ne peuvent nous proposer généralement que des probabilités plus ou moins grandes.

Nos convictions peuvent avoir une base plus large et se baser sur notre connaissance historique et scientifique qui n'arrête pas de progresser, mais aussi sur notre appréciation personnelle de la confiance que nous attribuons aux témoins du passé.

C'est avec confiance que je reçois le témoignage des textes de la Bible reconnus par l'Église comme Parole de Dieu inspirée aux divers auteurs humains qui les ont écrits avec leur sensibilité et leur culture.

J'ai aussi confiance aux études scientifiques et à leurs acquis.

Je ne peux avoir une quelconque conviction concernant les faits historiques des Écritures si je constate une contradiction de l'Écriture ou des dogmes de l'Église, ni si je constate une contradiction avec les acquis de la science non raisonnablement contestables.

Mais, je n'écarte pas la vérité d'un fait extraordinaire uniquement parce que la science ne peut pas l'expliquer ou le prouver.

Diviacus écrit : « *Une généalogie, surtout celle d'un homme illustre, est considérée comme fiable quand des éléments de cette généalogie sont connus avant "l'émergence" de cet homme illustre. Tout ce qui est écrit après cette émergence, sans source antérieure, peut être considéré comme fabriqué pour la circonstance.* »

C'est un a priori qui ne me semble pas justifié. Il n'y a pas de raison objective de penser « *a priori* » que ce qui est écrit « *après* » est « *fabriqué pour la circonstance* ». Ce qui est écrit « *après* » peut avoir été rédigé sur la base de sources sérieuses qui ne sont plus connues.

La fiabilité d'un témoignage repose toujours sur l'appréciation de la confiance que lui reconnaît l'historien. Un témoin unique proche de l'auteur d'un fait peut être « *fiable* » même s'il est l'époux ou l'ami de l'auteur du fait qu'il rapporte, et, selon les circonstances, son seul témoignage peut même suffire à rendre « *probable* », voire « *certain* » le fait qu'il présente.

Ce qui est écrit à un moment est toujours justifié par un intérêt de l'écrire à ce moment. Ce n'est pas pour cela que c'est nécessairement inventé.

Diviacus écrit : « *Concernant cette généalogie de St Luc : considérez-vous qu'elle est fiable jusqu'à David, jusqu'à Abraham, ou jusqu'à Adam ?* »

St Luc nous la présente lui-même avec des réserves en nous indiquant que c'est la généalogie de Jésus « *à ce qu'on croyait* ». Impossible d'être plus certain que l'évangéliste lui-même.

St Luc ne rapporte ici que l'existence d'une généalogie familiale mais ne donne aucun avis sur l'historicité de son contenu.

Diviacus écrit : « *Je suis d'accord avec cela* »

Joseph était reconnu comme un descendant direct de la lignée masculine de David. Les gens croyaient qu'il était le père biologique de Jésus, et le fils de Héli, et le petit-fils de Matthas. Dans la famille, voire chez les autorités de l'époque, il existait une généalogie personnelle remontant jusqu'à la généalogie biblique de David.

Diviacus écrit : « *Je ne connais pas les preuves de ces affirmations.* »

Est-ce « *fiable* » ? Il me semble que, dans le contexte culturel et religieux de l'époque et des siècles précédents, on peut en déduire une vraisemblance.

Ce qui est certain, c'est que rien ne contredit la généalogie produite par Luc. La liste est ininterrompue et le nombre de générations entre David et Joseph est normal. Après quelques générations, à partir de Zorobabel (566-510 ACN) les généalogies des Évangiles ne font que reprendre la généalogie biblique.

Est-elle fiable jusqu'à Adam ?

Héraclius écrit : « *Le Christ est ancré dans une réalité historique, mais nous n'avons pas à croire que les généalogies à forte valeur symbolique ancrée dans l'ancien Testament doivent être prises littéralement. Surtout lorsqu'elles prétendent remonter à Adam, en effet...* »

En effet.

Entre les fortes convictions historiques que peuvent susciter les faits relatés par le Nouveau Testament et ce que nous pouvons penser des événements lointains de nos origines, on n'est pas au même degré de convictions.

Il subsiste beaucoup d'incertitudes.

Les traces historiques en dehors des textes bibliques sont quasi inexistantes au-delà de David et Salomon.

En dehors de la Bible, rien ne prouve que les faits relatés par la Bible auxquels se réfèrent les généalogies de St Matthieu et St Luc soient réels. Mais, rien ne prouve non plus qu'ils soient faux ou légendaires.

Une conviction de ce qu'a été ou de ce qu'a pu être la réalité historique ne peut guère provenir que de la foi dans la valeur des textes bibliques, interprétés avec toute la prudence des règles scientifiques d'interprétation et selon la foi de l'Église, sans se laisser entraîner dans des interprétations littérales généralement basées sur nos traductions modernes qui peuvent être erronées lorsqu'elles ne respectent pas les limites de nos connaissances du sens souvent incertain et nuancé des écrits originaux.

Je peux vous résumer ma pensée comme suit, en harmonie avec ma foi et avec les connaissances scientifiques que je peux avoir. Cette pensée personnelle va au-delà des convictions essentielles et nul n'est obligé d'avoir une conviction sur les détails historiques en cause.

Ma conviction, c'est qu'Adam et Ève ont réellement existé et que tous les humains qui vivent sur la terre en sont les descendants biologiques directs et ont hérité de leur vie blessée par un péché originel.

C'est la foi catholique. Au-delà commencent les pensées personnelles et leurs incertitudes qu'il faut veiller à n'exprimer qu'avec des réserves et jusqu'à preuve contraire ou jugement différent de l'Église.

Je n'ai pas de raison particulière de rejeter la possible historicité des généalogies des Évangiles et de l'Ancien Testament que je pense a priori fiables, mais avec toutes les réserves normales qu'il convient de retenir pour toutes les généalogies. Les dates et les durées peuvent être arrondies ou symboliques en l'absence de précision connue. Des noms peuvent être omis.

Jésus est « *fils de David* », mais il y a des dizaines de générations entre eux.

L'histoire relatée par les Écritures est vraie, mais cette vérité est souvent plus proche d'une peinture, d'un dessin ou d'une poésie (dont il est vain de chercher la vérité dans des détails qui peuvent être exprimés de manière symbolique ou caricaturale) que d'une photographie.

Je pense qu'Adam et Ève ont été créés spirituellement dans la région du Mont Ararat il y a moins de dix mille ans, à un moment où il y avait sur la terre près de cent millions d'homo sapiens répartis sur tous les continents.

Je pense qu'Adam et Ève étaient deux homos sapiens façonnés spirituellement par Dieu qui en a fait ainsi les premières âmes immortelles capables de partager sa vie, avec un corps d'homo sapiens issu de géniteurs terrestres à la suite d'une longue évolution et des millions de générations successives depuis le Big Bang.

Il me semble qu'Adam et Ève avaient une parfaite conscience de leur propre création spirituelle par Dieu et se sont considérés comme des fils et filles de Dieu transmettant leur humanité immortelle à l'image de Dieu à toute leur descendance.

Il me semble probable que leurs descendants (qui en quelques milliers d'années ont progressivement constitué toute l'humanité sur la terre) ont veillé, selon les moyens techniques de l'époque, à conserver la mémoire de leur histoire extraordinaire parmi les homos sapiens de leur temps. Peut-être trouvera-t-on un jour une grotte, comme à Lascaux, avec des dessins et des inscriptions relatant les faits et les généalogies de la Genèse.

La précision des généalogies de la Genèse me paraît personnellement trop grande pour avoir été inventée et inspirée comme telle, à des fins uniquement symboliques, lors de la rédaction du texte biblique à une époque nettement postérieure.

Je pense qu'il y a eu une transmission des faits de l'histoire de l'humanité par des moyens qui nous restent inconnus et que l'inspiration divine des auteurs de la Genèse et des autres écritures a permis d'en conserver l'essentiel sous des formes concrètes ou symboliques.

Diviacus écrit : « *Un des principaux problèmes liés aux écrits du nouveau testament est qu'ils ne sont pas contemporains des faits...*

Si on parle de la généalogie de Jésus, ces écrits ne sont absolument pas contemporains des faits, et ne peuvent pas être considérées comme indépendants les uns des autres. »

Il me semble non contesté que tous les écrits du Nouveau Testament ont été rédigés par des auteurs contemporains qui ont vécu à la même époque que Jésus. Les textes ont aussi été écrits de manière indépendante comme le confirment de multiples différences de détails.

Diviacus écrit : « *je ne connais pas de texte écrit antérieurement à "l'émergence" de Jésus le reliant à l'un quelconque des ses ascendants nommés par St Luc (mais il y en a peut-être ?)...*

Le sujet de la généalogie de Jésus ne concerne pas seulement la réalité historique de ses "ascendants". Elle concerne le lien entre ces personnes et Jésus.

...l'historien mettra en doute des généalogies dont on n'a pas les sources, d'autant plus si ces généalogies peuvent être estimées avoir été écrites dans l'intérêt du personnage concerné. ».

À ma connaissance, il n'y a actuellement aucune autre trace historique des deux généalogies de Jésus dans les Évangiles.

Une généalogie c'est une liste de générations directes.

St Matthieu comme St Luc sont uniquement des témoins directs de l'existence matérielle d'une telle liste, mais non de son exactitude.

Il est bien sûr normal qu'un historien présente les éléments objectifs d'incertitude que vous rappelez.

Mais, attention de ne pas glisser, sans s'en rendre compte, de l'approche objective et limitée de l'historien à la conviction de la réalité historique que chacun de nous peut avoir.

Vous avez-vous-même indiqué votre volonté de ne pas mélanger l'histoire (l'examen objectif des preuves des faits allégués) et la foi.

Mais, vous admettez que lorsque vous écrivez qu'une généalogie est « *évidemment symbolique* », ce n'est pas de l'histoire objective, mais une opinion qui prend en compte votre foi.

L'historien ne peut pas affirmer que les généalogies de Jésus dans les Évangiles sont symboliques.

Il peut seulement constater deux témoignages distincts et isolés de toute autre trace historique qui indiquent deux généalogies différentes de Jésus.

Diviacus écrit : « *L'histoire doit être écrite sans tenir compte de notre foi (quelle qu'elle soit) : un fait ne dépend pas de la foi. On peut par exemple écrire l'histoire du christianisme sans être chrétien.* »

Certainement, mais l'historien y glisse nécessairement son appréciation de la crédibilité des faits comme vous n'avez pu éviter de le faire en qualifiant les généalogies des Évangiles de « *évidemment* » (alors qu'il n'y a aucune constatation objective évidente permettant de nier la fiabilité, ni même la vraisemblance de ces généalogies) « *symboliques* » (alors que le seul fait que certaines généalogies ont été construites dans l'intérêt de certaines personnes ne permet en rien de contester que d'autres généalogies sont parfaitement sérieuses et fondées).

L'historien peut seulement dire qu'elles sont « *peut-être* » symboliques et apprécier leur fiabilité.

Diviacus écrit : « *Vous écrivez qu'en ce qui concerne la vérité historique concrète des faits de l'histoire (et cela vaut aussi pour l'histoire biblique), « notre conviction (la mienne comme la vôtre) prend en compte l'ensemble de nos pensées et de nos connaissances, y compris notre foi ».*
Je ne suis pas d'accord avec cette affirmation qui est quasiment la seule qui nous oppose vraiment. »

Y a-t-il vraiment un désaccord ?

Il y a bien eu une réalité historique à l'époque et à l'endroit de chaque fait allégué par un témoin.

Jésus a nécessairement eu une ascendance, un arbre généalogique. Marie et Joseph ont eu chacun des parents, des grands-parents, des arrière ...

Et vous avez nécessairement une opinion personnelle sur ce qu'en dit St Luc ou St Matthieu.

Dans l'échelle d'appréciation proposée par mon message précédent, vous vous êtes situé à l'extrémité négative en déclarant ces généalogies « *évidemment symboliques* ».

L'historien objectif me semble devoir, au moins, les admettre comme « *possibles* ».

Un croyant peut les estimer fiables, probables, voire convaincantes, selon la foi et les connaissances de chacun, de même que votre foi et vos connaissances vous font penser qu'elles sont « *symboliques* ».

Je vous ai présenté quelques arguments. Il me semble que l'objectivité vous demande au moins d'admettre que ce n'est pas « *évident* ».

Diviacus écrit : « *Les historiens considèrent que la Bible est écrite bien après les faits et ne constitue pas un témoignage historique toujours fiable...*

le texte biblique est écrit en grande partie bien après les événements qu'il relate, et ce dans un but principalement théologique...

la Bible est un texte parmi d'autres...

Albert de Pury résume cela en disant que « *les récits des origines sont par définition mythiques [...], qu'ils aient ou non un fondement historique* »...

Le livre de la Bible dans lequel l'histoire d'Abraham est racontée a vraisemblablement été rédigé entre les VIIe et Ve siècles av. J.-C., combinant des récits de provenances diverses réunies par plusieurs rédacteurs...

La question de l'existence d'un personnage réel ... reste cependant sans réponse. »

Voilà des observations objectives sur lesquelles nous sommes d'accord.

Diviacus écrit : « *La Bible propose une lecture théologique de l'histoire, aussi est-il probable que l'auteur sacerdotal des récits d'Abraham ait donné une origine mésopotamienne au patriarche* ».

On peut déduire de la finalité théologique (certaine) une construction orientée, mais il me semble qu'aucune approche objective d'historien ne peut en déduire directement sans nuance que l'auteur du récit aurait nécessairement « donné » (dans le sens d'inventer) à Abraham une origine non réelle.

Il me semble ici que c'est de nouveau le croyant (avec ses convictions et ses doutes) et plus l'historien qui s'exprime. C'est un mélange de la foi et de la science que je ne vous reproche pas, mais qui doit être reconnu pour que la science et la rigueur du travail d'un historien ne sorte pas de ses limites pour soutenir le point de vue d'un croyant contre celui d'un autre.

La finalité théologique peut être atteinte par la présentation d'une parabole ou d'une légende, mais aussi par un récit historique. La déduction a priori d'une absence d'historicité n'est pas justifiée d'un point de vue uniquement historique. Même pas pour en déduire une vraisemblance.

Ce qui est exact, c'est que, comme nous aujourd'hui, l'auteur religieux d'un récit comprend et résume les faits qu'il observe avec son point de vue de croyant et que ce point de vue influence ce qu'il voit et ce qu'il comprend.

Le but théologique n'exclut pas la réalité historique d'un fait relaté par un témoin.

Diviacus écrit : « *Les archéologues constatent également que la géographie de la Palestine à l'époque supposée d'Abraham ne correspond pas au récit biblique.* »

Il me semble qu'une telle affirmation n'est pas objective du point de vue neutre d'un historien.

L'affirmation que « *les archéologues constatent* » est insuffisante pour démontrer une contradiction, et l'époque « *supposée* » est elle-même tout à fait incertaine dans le texte biblique lui-même (Abraham vit 175 « ans » (mot hébreu « *shaneh* » au sens précis incertain) et vous indiquez à juste titre qu'on hésite entre 2000 et 1300 AEC, puisqu'il n'y a, en effet, que 14 générations indiquées entre Abraham et David qui vivait vers l'an 1000.

Le texte biblique donne si peu de détails qu'il est quasi impossible de dessiner une géographie précise quelconque, ni a fortiori d'en permettre une contradiction certaine.

L'archéologie ne peut pas contredire un texte biblique qui ne contient rien de précis, sauf une provenance d'un lieu nommé « *Ur en Chaldée* » et quelques autres noms dont l'identification reste très incertaine.

Il est, en outre, possible (et même probable) que l'auteur situe les lieux en cause par rapport aux endroits connus à l'époque où il écrit (de nombreux siècles plus tard).

Il y a beaucoup d'incertitudes sur les dates et les détails du texte biblique lorsqu'il présente ou paraît présenter des faits historiques.

Les découvertes archéologiques vont probablement continuer à affiner les hypothèses qui restent possibles et en écarter d'autres qui sont contredites par des preuves objectives suffisantes.

Mais, il est assez clair, à ce stade, qu'au-delà des hypothèses, c'est la foi de chacun qui prend le relais pour admettre ou non un fait comme historique, avec des réserves plus ou moins grandes.

Diviacus écrit : « *les migrations en Mésopotamie sont désormais assez bien connues et aucune ne correspond au trajet du récit biblique* »

Bien connues ? Il me semble ici encore que c'est trop affirmatif. Les mouvements pouvaient être plus variés que ce qui en est connu aujourd'hui. Il ne me semble donc pas justifié d'en déduire un doute des faits bibliques.

Indépendamment des faits relatés par le texte biblique, il est certain que de multiples migrations ont eu lieu dans la région durant le deuxième millénaire avant notre ère.

Le récit ne donne quasi aucun détail précis et rien ne permet de raccrocher le déplacement d'Abraham à une autre migration connue.

Il n'y a aucun élément objectif qui puisse rejeter la possibilité d'un déplacement tel que décrit, très vaguement, par le texte biblique.

Ce qui est vrai, c'est que, d'un point de vue objectif, il y avait à la même époque bien d'autres déplacements similaires et beaucoup de patriarches, et que c'est la foi du rédacteur qui met l'un d'eux en évidence.

Diviacus écrit : « *la ville de Beersheva ou le nom d'Ur-Casdim n'existaient par exemple pas au XIXe siècle av. J.-C.* »

Pourquoi admettre qu'Abraham a pu vivre vers 1.300 avant notre ère, pour discuter ensuite un détail par rapport à une contradiction dans une époque située 500 à 600 ans plus tôt.

Après avoir admis une incertitude de la période, il ne paraît pas justifié de placer une contradiction basée uniquement sur l'extrémité de cette période.

Il me semble qu'une approche objective doit tenir compte, en outre, du fait que des villes ont souvent été construites et reconstruites à plusieurs reprises, parfois à des endroits proches distincts avec reprise du même nom.

Diviacus écrit : « *L'historicité d'Abraham est peu vraisemblable. La conclusion des études scientifiques est la non-historicité d'Abraham, personnage biblique, donc, et non pas personnage historique.* »

Conclusion « scientifique » ? Mais, il ne s'agit ici que d'indices insuffisants pour être affirmatifs.

L'historien ne me semble pas pouvoir proposer une « conclusion » sans respecter les limites de ce qu'il peut objectivement constater, sinon ce n'est plus de la science, mais une croyance parmi d'autres.

Du point de vue objectif, en dehors du texte biblique, rien ne prouve ni ne contredit l'existence d'un patriarche Abraham, ni a fortiori le récit qui en est fait.

Au départ, on a le récit d'une famille qui se déplace en Égypte. Ensuite, un grand vide de plusieurs siècles car des centaines de milliers de personnes (Les Hyksôs ?) émigrent de l'Égypte et semblent le faire (selon le récit biblique) avec une identité religieuse fondée sur une origine généalogique. Ce sont des Israélites qui semblent s'identifier comme ceux qui croient au Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob (Israël) et qui en sont les descendants.

Reconstruction identitaire ? Certainement.

À partir d'un fondement historique conservé, selon les moyens de l'époque ?

Quand on observe le culte des ancêtres en Égypte, les pyramides... etc, c'est possible. Rien ne le prouve, mais rien ne le contredit. L'historien doit rester neutre. Il ne sait pas.

Chacun peut, selon ses pensées ou sa foi, estimer le fait probable ou invraisemblable, mais ce n'est plus dans les limites objectives de l'historien.

Pour le surplus de vos observations historiques concernant l'Ancien Testament, je suis d'accord pour constater avec vous que le royaume de David et Salomon ainsi que la ville de Jérusalem pouvaient être de taille modeste. C'est une lecture théologique de l'histoire qui les met en avant, ce qui peut faire croire à tort à des dimensions dépassant celles de la réalité historique.

Un « *grand* » exploit dans la Bible peut avoir été objectivement très « *petit* » dans la réalité historique.

Diviacus écrit : « *Tous les peuples anciens qui utilisaient l'écriture ont écrit des récits des origines qui sont considérés par tous les historiens comme mythiques, même si certains éléments ont sans doute quelques fondements historiques.* »

En effet. Mais, attention au mot « *mythique* » lorsqu'il aboutit à ignorer les « *fondements historiques* » ou même à les nier.

Mythique renvoie à la finalité théologique et à l'explication que le texte veut révéler.

Le terme mythique renvoie aussi à l'imprécision des connaissances historiques et à l'approche poétique ou caricaturale parfois nécessaire pour combler les « *vides* » de la connaissance « *scientifique* ».

D'un point de vue religieux, l'inspiration, l'esprit de prophétie, permet d'aller plus loin que ce que les traces historiques permettent de reconstituer.

Trouver des exemples de légendes plus ou moins inspirée de faits historiques n'est guère difficile.

Mais, ici encore, malgré « *la propension des hommes illustres à s'inventer une lignée royale* » et le fait que de nombreux peuples anciens « *se sont donné des ascendances mythiques* », il me semble que l'historien s'arrête et ne peut exclure que des généalogies sérieuses aient été réalisées et transmises parce que l'intérêt des humains pour préserver la mémoire des générations précédentes a pu exister à toute époque.

Diviacus écrit : « *Ces récits étaient écrits par les hommes de ces époques, dont la connaissance était très limitée.* »

Mais cette limite nous est objectivement inconnue. Ils n'ont pu écrire que ce qui leur a été transmis, ce qu'ils ont constaté eux-mêmes ou ce qu'ils ont inventé pour combler les trous de leurs connaissances, mais notre capacité de distinguer ces possibilités est faible.

Qu'en résulte-t-il pour les généalogies de Jésus ?

Diviacus écrit : « *Pour pouvoir faire entrer une mystique du nombre dans ce cadre précis, il a fallu, naturellement, forcer l'histoire. L'auteur n'y a pas manqué, en comprimant et en stylisant à sa guise. Il supprime certains noms ; il en transforme d'autres* »

C'est exact. C'est une construction théologique. Mais, la généalogie de St Matthieu se présente bien comme telle.

Le but ici n'est pas de présenter nécessairement une liste complète. Chaque évangéliste à ses finalités : St Luc paraît plus rigoureux que St Matthieu.

Dans les Écritures, la réalité historique est toujours présentée pour révéler une réalité théologique.

Mais, il ne s'en déduit pas que la réalité historique est nécessairement faussée. Comme tout témoin, les faits sont sélectionnés (un témoin ne dit jamais « *tout* », ce qui serait d'ailleurs impossible) et présentés d'une manière subjective (un témoin utilise toujours ses mots, ses expressions, sa culture) selon une finalité personnelle (ici théologique).

Mais, c'est vrai pour tous les témoignages historiques. Ce n'est jamais un motif suffisant pour écarter l'historicité d'un fait ou sa vraisemblance, ni pour l'apprécier négativement.

Diviacus écrit : « *le rédacteur a simplement retranché ce qui le gênait pour établir l'équilibre régulier de la construction symbolique par laquelle il prétendait « prouver » qu'en Jésus s'étaient accomplies les promesses divines faites à son ancêtre Abraham, et s'était achevée la destinée providentielle de la race de David. La réalité terre à terre de l'histoire ne lui importait en rien.* »

Rien ne me semble permettre d'affirmer, de manière objective et historique, que le rédacteur prétendait « *prouver* » un fait (rien n'indique, en effet, qu'il écrit dans le cadre d'une contestation d'un fait à défendre) alors qu'il est seulement certain qu'il voulait le « *montrer* » (tout indique une finalité théologique).

Rien ne permet de déduire de la construction d'une réalité historique (ce qui est toujours le cas de tout témoignage historique) que « *la réalité terre à terre de l'histoire* » ne lui importait « *en rien* ».

Ici, il me semble qu'on glisse du travail objectif de l'historien (et des frustrations de ses inévitables limites) à une appréciation non scientifique où la foi et les doutes personnels déterminent l'opinion.

Beaucoup ont essayé d'expliquer diverses étrangetés observées dans les généalogies des Évangiles, en invoquant diverses raisons.

Je n'y observe pas d'arguments contre celle qui me semble la plus convaincante (Joseph et Marie étaient des cousins germains, St Luc nous donne la généalogie légale et naturelle de Joseph et de son grand-père paternel alors que St Matthieu nous donne la généalogie légale de Jacob, grand-père maternel de Joseph et grand-père paternel de Marie) (cf. supra).

Diviacus écrit : « *cette origine n'est-elle pas encore une invention des Évangélistes qui ne reculent devant rien pour imposer leur vision hagiographique de Jésus ?* »

Qui ne reculent devant rien ? Il me semble qu'ici encore, c'est un a priori sans fondement objectif qui relève de la « *foi* » (qui peut être de l'incrédulité ou du doute), mais non d'un travail objectif d'historien.

Personnellement, je pense que leur vision hagiographique très manifeste devait plutôt les préserver des inventions gratuites lorsqu'ils cherchaient à transmettre le récit du personnage historique extraordinaire que fut Jésus.

Il me semble impossible que la vie de Jésus ait été trop insuffisante pour que les évangélistes aient dû inventer des faits inexistantes pour en enrichir la réalité. Mais, c'est le chrétien qui parle ici.

Et, il est tout aussi certain que, dans le tableau extraordinaire des faits de la vie de Jésus, les évangélistes ont dû sélectionner et résumer en considération de ce qui serait utile pour la connaissance du Christ par les croyants.

Diviacus écrit : « *Signalons d'abord que l'ascendance davidienne de Jésus n'est pas réclamée par lui-même ni par ses disciples... Jésus ne se présente pas comme un « fils de David »* »

St Matthieu, qui nous donne une généalogie, était un des douze apôtres. St Paul, qui était contemporain rappelle cette généalogie qui remonte à David (Rm 1, 3 ; 2 Tm 2, 8). St Jean, un autre de ces douze apôtres, le rappelle dans son Apocalypse (Ap. 5, 5 et 22, 16).

Il y avait bien sûr des gens qui doutaient dans la foule, mais on ne peut rien en déduire sur le plan historique objectif, sauf un motif supplémentaire pour présenter les généalogies de Jésus dans les Évangiles et un motif supplémentaire de crédibilité des Évangiles qui n'évitent pas les contradictions et les doutes, mais les abordent franchement, ce qui concorde avec les exigences d'une rigueur historique.

Sauf erreur, Jésus ne se présente jamais lui-même, ni comme fils de Dieu, ni comme fils de David, ni comme fils de Joseph ou Marie, ni comme prophète, ni d'aucune manière, sauf comme « *fils de l'homme* ». Il se laisse découvrir.

Il est clair que Jésus n'avait aucune ambition de relever le royaume humain de David occupé par les Romains, comme certains l'espéraient. La référence à David n'intéressait guère que les Juifs. En se déclarant « *fils de l'homme* » (fils de l'adam), c'est à toute l'humanité qu'il se rattache.

Jamais, il n'a cependant contesté son identité de fils de David qui lui a été souvent attribuée dans les Évangiles.

Diviacus écrit : « *Son attitude fut tellement détachée à l'endroit de son origine humaine qu'elle a pu faire douter qu'il fût vraiment fils de David. (cf. Mt 22:41-46 et parallèle) Il pouvait l'être ; mais certainement il n'y prétendait pas. Les chrétiens ont cru l'honorer en étalant ses privilèges royaux ; mais lui n'en faisait aucun cas. Il n'attachait nulle importance à ces questions de race, d'extraction, d'étiquette et de rang qui passionnent et divisent les hommes. Son royaume n'était pas de ce monde (Jn 18:36)* ».

Le passage de Mt 22, 41-46 que vous citez ne contient pas une telle contestation, mais fait seulement observer que « *le* » fils de David est aussi son Seigneur, ce qui introduit le lecteur à découvrir que le Christ est « *plus grand* » que le roi David.

Diviacus écrit : « *Il me semble très peu probable qu'une généalogie comprenant plusieurs dizaines de générations soit fiable. Même aujourd'hui, avec tous les moyens modernes qui permettent de consulter tous les textes existant, il est très difficile de remonter à plus de 15 ou 20 générations.* »

Cela ne me semble guère exact. Certes, les seuls actes disponibles ne permettent guère de remonter de plus de 15 à 20 générations pour les populations ordinaires, mais, avec un peu de recherches, un très grand nombre de personnes peuvent rejoindre après 15 ou 20 générations une lignée d'un personnage important de l'histoire pour lequel il subsiste assez de traces historiques pour continuer à remonter dans le temps.

N'oubliez pas qu'en remontant de 20 générations, vous pouvez avoir plus d'un million d'ancêtres directs avec une probabilité élevée que l'un (ou plusieurs d'entre eux) soit assez riche ou noble pour avoir laissé des traces écrites importantes permettant de reconstituer sa généalogie de manière fiable pour remonter à des généalogies royales qui sont souvent historiquement solides sur beaucoup plus que dix générations.

Diviacus écrit : « *Conclusion. Le problème des généalogies, pour si intéressant qu'il soit, ne saurait passionner l'Église comme il le fit à certains moments. Il ressortit moins à la foi qu'à la théologie. Le sage conseil a fini par prévaloir auprès des fidèles : « de ne point s'attacher à des généalogies sans fin, qui provoquent des disputes, au lieu de contribuer au développement de l'œuvre de Dieu, qui s'accomplit par la foi » (1Ti 1:4, cf. Tit 3:9).* »

C'est une bonne conclusion et c'est aussi une bonne base pour tout dialogue sur de tels sujets.

Cette conclusion nous invite à demeurer dans la prudence et le respect de la diversité des opinions lorsque nous méditons les détails d'un passé révolu dont nous ne pouvons plus connaître que quelques traces floues qui ne nous sont laissées que pour nourrir notre vie aujourd'hui.

Il n'y a pas d'éléments objectifs pour contester la généalogie de Jésus, mais il faut reconnaître qu'il y a aussi des éléments objectifs qui permettent de douter de son historicité.

Parler d'opinion (majoritaire ou non) des historiens me semble se référer uniquement à la pensée subjective ou à la foi personnelle des historiens, car l'homme de science me semble devoir admettre qu'il n'a pas de preuve scientifique pour être affirmatif sur la seule base scientifique.

Du point de vue objectif et scientifique, la réalité historique des généalogies de Jésus est possible.

Au-delà de la limite des connaissances objectives, l'appréciation de la réalité historique devient personnelle et engage les convictions subjectives de l'historien comme de tout observateur ordinaire.

Vous pouvez donc écrire raisonnablement et défendre l'opinion que ces généalogies sont vraisemblablement symboliques.

Je pense pouvoir raisonnablement admettre leur historicité, mais avec toutes les nuances que vous avez bien mises en évidence. Des noms sont omis. Des données et des chiffres symboliques y sont intégrés.

L'ensemble de ce que relatent les Écritures me convainc que l'Incarnation est un miracle qui s'écrit concrètement et historiquement depuis la création de l'humanité lorsque Dieu a créé à son image un couple d'un homme et d'une femme avec Sa propre vie, pour nous permettre de partager éternellement Sa vie.

Il me semble que cet évènement historique fut d'une importance telle que sa mémoire et la mémoire de la descendance des premiers humains a dû être précieusement conservée.

Mais, nous sommes bien d'accord : c'est le croyant qui s'exprime et qui le fait au-delà de ce que l'historien peut attester.

Que penser alors des deux généalogies différentes que nous présentent les Évangiles de St Matthieu et de St Luc ?

Beaucoup considèrent que la généalogie de Luc est celle de Marie et que la généalogie de Matthieu est celle de Joseph, mais il me semble que c'est plutôt l'inverse qui est vrai et j'aimerais entendre les arguments contraires pour que chacun puisse en juger.

St Luc, « *après avoir recueilli avec précision des informations concernant tout ce qui s'est passé depuis le début* » (Lc 1, 3) et avoir raconté la conception virginale de Jésus, nous raconte ce que les gens pensaient au début du ministère de Jésus, avant d'avoir entendu l'évangile : Jésus était « *était, à ce que l'on pensait, fils de Joseph, fils d'Éli, fils de Matthate* » (Lc 3, 23-24) et il s'ensuit une liste généalogique qui remonte jusqu'à Adam. Il me semble que l'expression « *à ce qu'on croyait* » indique bien que c'est la généalogie de Joseph, son père apparent qui est présentée. Cette liste ne reprend que des noms et chacun n'est présenté que comme le fils de celui qui le suit dans cette liste. Aucune

femme n'est mentionnée. St Luc ne dit pas que c'est la généalogie de Jésus, dont il vient d'expliquer, au contraire, que Joseph n'en est pas réellement le père, mais seulement « *ce que l'on pensait* », l'origine apparente de Jésus pour les gens qui n'avaient pas encore entendu, ni a fortiori reçu, l'évangile.

Cette généalogie de St Luc est la généalogie légale de Joseph qu'il nous présente explicitement comme « *fils d'Héli* ». Je ne vois rien qui permette de considérer que cet Héli ne serait pas le père de Joseph mais celui de Marie, d'autant plus qu'elle n'est pas du tout citée dans la généalogie de Luc, pas même de manière incidente.

Il me semble donc que l'opinion qui pense que Luc nous présenterait une généalogie de Marie manque de base.

Par contre, Matthieu est beaucoup moins précis sur le lien de filiation de Joseph (Mt 1, 16). Il n'est pas présenté comme le « *fils* » de l'ascendant le plus proche de la généalogie de St Matthieu, mais seulement comme ayant été « *engendré* » par un dénommé « *Jacob* ». Il pourrait donc s'agir d'un grand-père (voire arrière grand-père) dans la lignée maternelle et d'un possible rattachement discret (puisqu'il était « *croyait-on* » fils de Joseph) à la généalogie de Marie.

Contrairement à la généalogie de Luc, Matthieu se rattache explicitement à Marie et ne présente pas Joseph comme le père de Jésus, ni comme le fils de Héli, mais comme « *Joseph, l'époux de Marie, de laquelle naquit Jésus que l'on appelle Christ* ». Il pourrait donc s'agir de la généalogie de Marie.

Pourquoi St Matthieu nous présenterait-il d'ailleurs la lignée du grand-père maternel de Joseph si ce n'est parce qu'elle ouvre une autre ascendance du Christ que l'ascendance légale paternelle présentée par St Luc, permettant de lui conférer la même ascendance royale par Marie, par qui provient toute l'humanité du Christ ?

St Matthieu commence son évangile par ce qu'il appelle en grec une « *Biblos* » (un mot grec généralement traduit par « *généalogie* ») de Jésus-Christ (Mt 1, 1). Ce mot est exactement celui qui est utilisé pour la descendance d'Adam dans la version grecque du livre de la Genèse des Septante, la plus ancienne actuellement disponible (Gn 5,1). C'est le même mot « *Biblos* » qui est utilisé pour les origines du ciel et de la terre en Gn 2, 4.

Contrairement à St Luc, c'est clairement l'origine de Jésus-Christ qui est présentée par St Matthieu et, au bout de cette liste, Jésus n'y est pas présenté comme un descendant de Joseph, mais comme un descendant de Marie, dans une formule particulière où après quarante engendremens qui vont d'Abraham à Joseph, il est dit pour terminer que « *Jacob engendra Joseph, l'époux de Marie, de laquelle fut engendré Jésus, que l'on appelle Christ* » (Mt 1, 16).

Même si les mots du texte sont légèrement différents pour les 40 ancêtres de Abraham à Jacob, c'est bien la même racine grecque « *gennao* » qui est utilisée pour tous ces ancêtres de la généalogie de St Matthieu et pour Marie. La dernière génération de la liste, la plus importante puisque c'est celle qui aboutit au Christ, c'est l'engendrement de Jésus par Marie. C'est bien la génération « *par Marie* » que nous présente St Matthieu.

Carolus écrit : « *Le mot " engendrer " veut dire "être le père de" dans l'Evangile selon S. Matthieu. »*

Il me semble que rien ne vous permet d'affirmer que « *Le mot " engendrer " veut dire " être le père de " dans l'Evangile selon S. Matthieu* ». L'imprécision du mot engendrer ne permet pas d'écarter le fait que, selon l'évangile de St Luc, le père de Joseph, c'est Héli, fils de Matthat (Lc 3, 23-24) et non Jacob, fils de Matthan (Mt 1 15).

Par rapport à l'attribution possible de la généalogie de St Matthieu à la Vierge Marie, il me semble utile d'observer que, dans le texte original en grec, le verbe « *γεννώ* » (engendrer) utilisé pour chaque

ancêtre cité qui successivement « engendra » (ἐγέννησεν) son descendant, est repris pour Marie en ce qu'il est dit que d'elle « naquit » (γεννήθη) Jésus (Mt 1, 16) alors que, par contre, la généalogie de St Matthieu, ne dit pas que Joseph engendra Jésus.

Le mot grec « (γενεά) » traduit par « générations » (Mt 1, 17) a la même racine ce qui confirme qu'il s'agit plutôt des engendrements que des personnes.

On peut regretter que les traductions françaises ne fassent guère apparaître ces nuances.

Contrairement à ce que Carolus affirme, le sens commun autant que la version française officielle de l'évangile confirme bien que le mot « engendrer » ne se limite pas à la filiation entre père et fils. La mère comme le père « engendre » la génération suivante.

Contrairement à St Luc qui ne présente qu'une liste de « fils de », St Matthieu nous présente une liste d'ancêtres qui « engendrent », ce qui peut tenir compte tant des générations par les femmes que par les hommes. La génération exclusivement masculine de St Luc ne peut pas être attribuée à Marie. Mais, contrairement à l'expression « fils de » qui est exclusivement masculine, le mot « engendrer », utilisé par St Matthieu, peut établir une possible filiation tant par le père que par la mère, ce qui peut correspondre à une généalogie de Jésus par Marie dont il est dit à la fin de la liste de St Matthieu, qu'elle « engendre » le Christ.

Outre Marie elle-même qui, au bout de la liste de St Matthieu, « engendre » Jésus, cette liste nomme aussi plusieurs autres ancêtres féminins : Tamar (1, 3), Rahab (1, 5), Ruth (id.), et la femme d'Ourias (1, 6).

En outre, il est certain que tant l'expression « fils de » que le mot « engendrer » peuvent correspondre, dans la réalité historique à plusieurs générations successives en ligne directe. Jésus est « fils de David » dont beaucoup de générations le séparent et il a été constaté que des générations sont omises dans la liste de St Matthieu. Ainsi, lorsqu'il écrit que Joram engendra Ozias (Mt 1, 8), le livre des Chroniques nous indique qu'en réalité, il y a, entre eux, trois générations supplémentaires (Ocozias, Joas et Amazias) et qu'Ozias, en réalité, n'est pas le fils mais l'arrière-arrière-petit-fils de Joram.

En résumé, chez St Matthieu, c'est la généalogie de Jésus, elle s'achève par son engendrement par Marie, elle ne se limite pas aux hommes masculins, et elle omet des générations.

Dès lors que Joseph est, après un examen attentif par St Luc, « fils d'Éli, fils de Matthat » (Lc 3, 23-24), il ne peut pas être, dans la liste de St Matthieu, le « fils » de Jacob qui n'est pas dans la liste des ancêtres masculins successifs de St Luc. Or, pourtant, selon la liste de St Matthieu, ce Jacob a « engendré » Joseph.

Dans les conditions résumées ci-dessus, on peut considérer qu'entre Jacob et Joseph, il n'y a nécessairement pas que des hommes masculins. La liste de St Luc indique que, dans la généalogie de St Matthieu, ce Jacob n'est pas le père de Joseph, ni un ancêtre masculin en ligne directe, et qu'il ne peut donc être que son grand-père maternel (le père de la mère de Joseph) ou un autre ancêtre plus lointain dans une de ses lignées généalogiques autres qu'exclusivement masculine, par exemple un de ses trois autres arrière-grands-pères (le père de sa grand-mère paternelle, ou le père de son grand-père maternel, ou le père de sa grand-mère maternelle).

En quoi cette généalogie de Joseph, passant au moins par une femme entre Jacob et Joseph, peut-elle être pertinente pour les origines de Jésus, fils de Marie, dont St Matthieu explique longuement que Joseph n'est pas le père humain ?

Si l'évangéliste avait voulu rattacher légalement Jésus à Joseph, il aurait suffi de prendre la liste masculine légale de St Luc.

Mais, dès lors, qu'il s'agit de décrire les vraies origines de Jésus, né sans père humain, sa généalogie ne peut remonter que par Marie et c'est bien ce que confirme l'aboutissement de la liste de St Matthieu à Marie « *de laquelle fut engendré Jésus* ».

On est ainsi en présence d'une généalogie de Jésus par Marie, puisque Jésus n'a pas de père humain et que la généalogie légale de son père adoptif est différente selon St Luc.

Alors pourquoi citer Joseph dans cette liste ? Pourquoi ne pas citer Joachim, celui qui engendre Marie ? Pourquoi ne pas faire expressément le lien généalogique avec Marie ? Quelle que soit l'opinion sur le lien de cette généalogie avec Marie, pourquoi tant de mystère, tant d'imprécision ?

Ne serait-ce pas parce le lecteur est ainsi contraint à intégrer le mystère lui-même dans les origines de Jésus-Christ ? Tout ce qu'on peut dire de l'humanité du Christ ne peut être limité à sa lignée généalogique terrestre. La généalogie du Christ, vrai Dieu et vrai homme, n'est pas faite que de chair. Tout ne vient pas de ses seules origines humaines. Au début de l'évangile, le manque de clarté invite ainsi à aller au-delà de ce qui est clair pour l'homme : c'est seulement par la foi que l'on découvre le Christ.

Un premier indice, c'est peut-être le petit mot grec « *ek* » utilisé sept fois dans le premier chapitre de l'évangile de St Matthieu, d'une part, pour toutes les cinq femmes citées : de (*ek*) Thamar est engendré Phares, de (*ek*) Rahab est engendré Boaz, de (*ek*) Ruth est engendré Obed, de (*ek*) la femme d'Ourias est engendré Salomon, et de (*ek*) Marie est engendré Jésus, puis d'autre part, pour l'Esprit Saint : c'est de (*ek*) l'Esprit que Marie devient enceinte (Mt 1, 18) et c'est de (*ek*) l'Esprit Saint que vient la conception du Christ (Mt 1, 20). Le petit mot « *ek* » relie ainsi l'humain et le divin dans les origines du Christ.

Par ailleurs, St Matthieu procède à une présentation spéciale de la généalogie qui y intègre trois (le chiffre de la Trinité divine) fois deux (le chiffre de l'humanité faite homme et femme, terrestre et spirituelle) fois sept (le chiffre de la perfection, de l'action divine) générations. Un mélange de divin et d'humain. 3 x 14 générations.

C'est dans ce mélange d'humain et de divin que la vraie nature autant que la vraie origine du Christ est présentée. N'est-elle pas ainsi cachée pour ne se laisser découvrir que par la grâce et la foi ?

Pourquoi citer Joseph, qui n'est pas celui qui engendre Jésus mais seulement l'époux de Marie qui engendre Jésus, si ce n'est pour présenter tant l'apparence humaine de la paternité de Joseph « *que l'on pensait* » être le père de Jésus que le mystère qui cache une autre réalité accessible seulement par la foi ? L'apparence et le mystère. Le terrestre et le divin.

Et, d'un autre point de vue, quel serait l'intérêt de citer une généalogie de Joseph, autre que sa généalogie légale donnée par St Luc, si ce n'est pas simultanément une génération par Marie qui nous fait entrer dans un mystère, celui de l'Incarnation ?

Mystère, car tout n'est pas clair. La citation de Joseph, le père légal et adoptif de Jésus, laisse un vide dans la suite des engendremens de la généalogie de St Matthieu. En effet, cette généalogie ne dit pas que Jésus est engendré par Joseph et le texte ne dit pas non plus que Marie est engendrée par un des ancêtres cités. Il n'est pas dit que Jacob engendre Marie.

En réalité, aucun ancêtre de Marie n'est identifié dans la Bible. Les parents de Marie, ne sont connus que par la tradition qui les nomme Joachim et Anne, tels qu'ils sont nommés dans un évangile apocryphe, mais l'Église les reconnaît cependant officiellement comme saints et ils sont fêtés le 26 juillet.

La conception de Marie, son immaculée conception, est aussi mystérieuse et rejoint, par son mystère, le mystère de l'origine de son divin fils. Pourquoi ce silence sur les origines de Marie ? Seul St Luc

précise qu'elle est « parente » (ce qui est imprécis) d'Elisabeth qui est elle-même de la famille d'Aaron.

Comme s'il y avait à la fois continuité et rupture dans la généalogie.

Tout cela permet de penser que la généalogie de St Matthieu est celle de Jésus-Christ par Marie, puisque Joseph n'est pas son père, et qu'il n'y a aucune contradiction avec la généalogie de Joseph qui est donnée par St Luc.

Dans St Luc, Jésus est le fils de Joseph, lui-même fils d'Héli, fils de Matthat (grand-père paternel de Joseph) dans une lignée exclusivement masculine qui remonte jusqu'au roi David et même jusqu'à Adam.

Comme nous savons que Joseph, dont St Luc nous donne la généalogie masculine, n'est pas le père biologique de Jésus, les Évangiles nous présentent aussi une autre généalogie.

Cette autre généalogie n'a-t-elle pas pour objet vraisemblable de nous attester, que du côté de la mère de Jésus, le plus proche ascendant masculin direct de Jésus est aussi de la lignée royale de David ?

Cela me semble la meilleure interprétation de la généalogie de St Matthieu totalement différente de celle de St Luc.

Dans St Matthieu, Joseph est « engendré » par Jacob (qui n'est ni son père Héli, ni son grand-père paternel Matthat, et qui peut donc être son grand-père maternel), lui-même engendré par Matthan dans une autre lignée exclusivement masculine qui remonte jusqu'au Roi David et même jusqu'à Abraham.

Dans le contexte de l'évangile de St Matthieu qui explique de manière détaillée que Joseph n'est pas le père biologique de Jésus, il paraît probable que la lignée royale de Jacob est préférée à la lignée de Héli, présentée par St Luc, parce qu'elle permet d'attester aussi de la lignée royale masculine de Jésus par sa mère. En effet, comme St Matthieu détaille avec insistance que Marie a enfanté Jésus sans père humain, l'ascendant masculin direct de Jésus est le père de Marie et, si celui-ci était un fils de Jacob, Jésus a aussi eu ainsi par sa mère une ascendance masculine directe lui conférant la dignité royale de David.

En fait, tant Joseph que Marie étaient issus de la lignée masculine directe du roi David.

Et en conséquence, Jésus était historiquement « fils de David » tant légalement, par son père Joseph, que biologiquement par sa mère Marie.

Mac écrit : « Zacharie et/ou Elisabeth avaient aussi des liens familiaux avec Saint David.

« 67 Et Zacharie, son père, fut rempli de l'Esprit-Saint, et il prophétisa, en disant : 68 " Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, parce qu'il a visité et racheté son peuple. 69 et qu'il a suscité pour nous une corne de salut, dans la maison de David, son serviteur, 70 ainsi qu'il l'a promis par la bouche de ses saints prophètes, dès les temps anciens »

Sinon en Saint Luc : « 5 Aux jours d'Hérode, roi de Judée, il y avait un prêtre nommé Zacharie, de la classe d'Abia; et sa femme, qui était des filles d'Aaron, se nommait Elisabeth. » »

La proximité familiale de Zacharie et Elisabeth avec Jésus de la maison et de la lignée de David est bien connue, mais n'est-il pas difficile de retenir un lien plus direct de Zacharie à la maison de David sur la seule base de la prophétie de Zacharie que vous rappelez ? En effet, il me semble que ce Zacharie ne peut, en même temps, être de la lignée sacerdotale d'Abias et de la lignée de David, dans deux généalogies exclusivement masculines et distinctes.

Dans le contexte de l'évangile de St Matthieu qui explique longuement et de manière détaillée que Joseph, fils de David, n'est pas le père biologique de Jésus mais aussi tout l'embarras causé par cette

situation singulière (Mt 1, 18-25), la généalogie de Jésus par son père légal Joseph (présentée par St Luc) ne pouvait suffire puisque Joseph n'est pas le père biologique de Jésus.

Mais, comme Marie a enfanté Jésus sans père humain, l'ascendant masculin le plus immédiat de Jésus est le père de Marie et, légalement autant que biologiquement, il pouvait être considéré, selon les règles généalogiques légales en Israël, que, sans père humain direct, Jésus était, pour sa lignée masculine, le descendant de la lignée du père de Marie.

À cet égard, il me semble que ce que la généalogie de St Matthieu nous présente c'est que Jésus a aussi eu par sa mère une ascendance masculine directe lui conférant la dignité royale de David et qu'ainsi, Jésus était historiquement « *fil de David* » tant légalement, par son père Joseph, que biologiquement, par sa mère Marie, parce que tant la mère de Jésus que Joseph, son époux légal, avaient un ascendant commun : Jacob qui semble ainsi avoir eu, d'une part, une fille dont le nom n'est pas connu et qui a épousé Héli (ce sont les parents de Joseph) et, d'autre part, un fils Joachim qui a épousé Anne (ce sont les parents de Marie).

Mais, il restait à présenter au lecteur la réalité biologique de l'ascendance royale de Jésus par Marie elle-même, en respectant la paternité légale de Joseph par toute la discrétion nécessaire et conformément à l'attitude de Joseph qui voulait agir dans le secret. Cela pourrait expliquer l'imprécision de la fin de la généalogie de St Matthieu qui ne fait pas explicitement le lien avec Marie et ne cite pas Joachim (le réel premier ascendant masculin direct de Jésus par sa mère).

Jacob, père de Joachim et grand-père de Marie, n'est cité que comme aïeul de Joseph, l'époux de Marie.

Comme nous savons que le père de Joseph, c'est Héli, cela m'amène à penser que Jacob est, en réalité, le père de la maman de Joseph, mais aussi de Joachim, le père de Marie.

Bassmeg écrit : « *comment Jesus peut-il être fils de David selon la chair s'il n a pas de père ? Je ne comprends pas cette idée.* »

Vous posez bien la question qui peut expliquer la généalogie présentée par St Matthieu.

La généalogie de St Matthieu est une généalogie légale, donc exclusivement masculine. C'est celle de Jésus, fils de David, « *selon la chair* » (cf. Rm 1, 3), mais en tenant compte du fait, longuement expliqué par St Matthieu, que Jésus n'a pas de père humain et qu'il doit donc être rattaché légalement à son plus proche ancêtre masculin qui est le père de Marie, que la Tradition nomme Joachim.

Ainsi, dans tous les cas, dans la lignée de Joseph (selon St Luc) comme dans celle de Marie (selon St Matthieu), Jésus est bien fils et prince de David.

Carhaix écrit : « *La généalogie de Saint Mathieu, qui met en évidence celle du rachat des péchés de la maison royale de Juda (alors que celle de Saint Luc met en évidence le sacerdoce, et la lignée prophétique), elle mène bien à Joseph, qui est le père légal du Christ. La parenté légale n'est pas rien, elle est fondamentale pour rattacher le Nouveau à l'Ancien Testament. Donc, il s'agit bien de la généalogie de Joseph, qui détermine la parenté à la fois légale, et royale (même si la généalogie qui mène à Marie a aussi son importance, mais pour d'autres raisons).* »

Personne ne conteste que la généalogie de Saint Matthieu « *mène bien à Joseph* », mais avec la précision qui la suit selon laquelle Joseph n'est pas le père de Jésus. Cette généalogie n'est pas présentée comme celle de Joseph, ni comme une généalogie légale, mais comme l'histoire ou les origines (« *Biblos* ») de Jésus-Christ.

Personne ne conteste non plus que « *La parenté légale n'est pas rien, elle est fondamentale* », mais, outre la généalogie légale exclusivement masculine, l'Incarnation réelle du Christ, conçu sans père

humain, dans l'histoire réelle, n'est pas moins importante, ni moins fondamentale. Nous avons chacun d'autres généalogies par les branches féminines de chaque génération. La vraie généalogie humaine de Jésus ne peut remonter que par Marie, puisque Joseph n'est pas le père réel. Ce qui est possible et sans contradiction avec la généalogie de St Luc si Joseph et Marie ont un ancêtre commun qui peut avoir engendré et Joseph et Marie.

Pour le surplus, je ne vois pas en quoi la généalogie de St Luc « *met en évidence le sacerdoce et la lignée prophétique* » comme vous l'affirmez. Elle établit la lignée royale légale de Jésus, mais en étant limitée à une liste d'ascendants successifs exclusivement masculins qui mène à Adam, fils de Dieu. Sans aucune autre référence. C'est une généalogie légale aussi simplifiée que possible. Elle détermine la parenté légale et royale de Jésus-Christ, comme fils de Joseph « *selon ce qu'on pensait* », mais cette généalogie de St Luc n'est pas la généalogie réelle, naturelle, biologique, de Jésus.

Comment pouvez-vous affirmer que dans l'évangile de St Luc c'est « *la généalogie du Seigneur par Marie* » ?

Rien, ni dans le texte lui-même, ni dans le contexte, ne justifie cet a priori.

St Luc nous dit clairement et sans ambiguïté que c'est la généalogie de Joseph. Pourquoi soutenir le contraire par un raisonnement qui est contraire à ce que dit cette généalogie qui est une succession de « *fils de* ». Joseph est « *fils d'Éli, fils de Matthate* » ? Marie n'est tout de même pas « *fils d'Éli* » !

Carhaix écrit : « *Après vérification, c'est dans l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe de Césarée : Melchi et Mathan ont été successivement mariés à la même femme. Leurs fils respectifs, Héli et Jacob étaient donc demi frères. Ensuite, Héli est mort sans avoir de fils. Selon la Loi, Jacob a épousé sa veuve pour donner une descendance légale à Héli. Joseph est donc fils d'Héli selon la Loi, et fils naturel de Jacob. Quant à Marie, selon les Apocryphes, sa mère Anne était la sœur de Jacob, fille de Mathan. Son père, Joachim, descendait du frère de Melchi.*

Il n'y a donc pas de lien direct jusqu'à Marie dans la généalogie, car il faudrait passer par Anne, au lieu de Jacob. Mais malgré cela, vous avez raison de dire qu'il y a une lignée royale et légale qui fait du Christ le Messie annoncé par la Loi, et le fils de l'Homme, chez Matthieu, et une lignée divine mettant en avant l'Incarnation, puisque passant par les liens naturels et maternels (Marie si on remplace Jacob par Anne), faisant du Christ le fils de Dieu. »

Les évangiles apocryphes contiennent beaucoup de détails légendaires qui invitent à la plus grande prudence, même lorsque ces éléments sont repris par de grands théologiens de l'histoire. Mais, ils sont utiles pour comprendre le contexte et ils fournissent des pistes de réflexion.

Dès les premiers siècles, les anciens ont accordé beaucoup d'attention aux différences entre les généalogies des Évangiles de St Matthieu et de St Luc. Mais, contrairement à certaines thèses modernes, les anciens ne mettaient pas en doute la véracité historique et l'exactitude de chacune de ces deux généalogies.

L'hypothèse la plus ancienne est celle que vous rapportez et qui a été reprise par Eusèbe de Césarée (263-339) qui l'attribue à Julius l'Africain (160-240). Cette thèse, reprise, notamment, par St Jean Damascène (676-749) (Lib. 4 de Fide orthodoxa, cap. 15 de Domini genealogia et sanctæ Dei Genetricis), considère que Joseph est le fils (naturel, biologique, selon la chair) de Jacob (selon St Matthieu) mais aussi le fils (légal) de Héli (selon St Luc). La veuve de Héli (nommée parfois Estha) aurait successivement épousé Héli puis son frère Jacob selon la loi bien connue dite du lévirat (Dt 25, 5-6) qui voulait qu'un homme (ici : Jacob) épouse la veuve sans enfant de son frère (ici : Héli) pour lui donner une descendance, ce qui a été évoqué dans les Évangiles lors d'une question posée à Jésus qui lui a présenté la situation d'une femme successivement veuve de plusieurs frères (Mt 22, 24 et sv).

Voici ce qu'écrit Eusèbe de Césarée (Histoire ecclésiastique, Livre I, Chap. VII La soi-disant divergence dans les Évangiles au sujet de la généalogie du Christ) :

« Les évangélistes Matthieu et Luc nous ont transmis différemment la généalogie du Christ : beaucoup pensent qu'ils se contredisent et chacun des fidèles, dans l'ignorance de la vérité, s'est efforcé de découvrir l'explication de ces passages.

Reproduisons donc pour eux le récit venu jusqu'à nous dans une lettre adressée à Aristide, sur l'accord de la généalogie dans les Évangiles, par Africain...

Celui-ci réfute d'abord les opinions des autres comme forcées ou erronées; puis il rapporte en ces termes le récit qu'il a recueilli lui-même : « En Israël, les noms des générations étaient comptés selon la nature ou selon la loi : selon la nature par la succession des filiations charnelles; selon la loi, lorsqu'un homme avait des enfants sous le nom de son frère mort sans progéniture... »...

Ainsi ni l'un ni l'autre des Évangiles ne commet d'erreur, en comptant d'après la nature ou d'après la loi. Les générations issues de Salomon et celles issues de Nathan sont mélangées les unes aux autres, par suite des résurrections feintes d'hommes sans enfant, de secondes noces, d'attributions de descendants, de sorte que les mêmes personnages sont justement regardés comme descendant, mais de manières différentes, tantôt de leurs pères putatifs, tantôt de leurs pères réels. Ainsi, les deux récits sont absolument vrais et l'on arrive à Joseph d'une façon compliquée mais exacte.

...

Et, à la fin de la même lettre, Africain ajoute ceci : " Matthan, descendant de Salomon, engendra Jacob. Matthan étant mort, Melchi, descendant de Nathan, engendra de la même femme Héli. Héli et Jacob étaient donc frères utérins. Héli étant mort sans enfant, Jacob lui suscita un descendant et engendra Joseph, son fils selon la nature, le fils d'Héli selon la Loi. Ainsi Joseph était le fils de l'un et de l'autre. " »

<http://fdier02140.free.fr/HE.pdf>

Selon Dom Gueranger OSB (1805-1875), il convient de retenir une autre thèse : « Si Joseph, fils de Jacob selon saint Matthieu, reparaît en saint Luc comme fils d'Héli, c'est qu'épousant Marie, la fille unique de cet Héli, ou Héliachim, qui n'est autre que saint Joachim, il était devenu légalement son fils et son héritier.

Telle est l'interprétation généralement admise de nos jours pour expliquer les deux généalogies du Christ, fils de David ».

[http://www.abbaye-saint-benoit.ch/guera ... 04/042.htm](http://www.abbaye-saint-benoit.ch/guera...04/042.htm)

Il est exact que « Héli » peut être considéré comme une abréviation de Eliakim et que Eliakim (qui signifie Elohim élève) est un synonyme de Joachim (qui signifie Yahvé élève).

Mais, la réflexion reste ouverte.

Cette alternative, selon laquelle Héli c'est Joachim, le père de Marie, ne paraît fondée que sur une base juridique fort faible. Autant la loi du lévirat est bien connue dans l'Écriture, autant on peut, par contre, se demander d'où sort cette autre loi qui permettrait de considérer légalement Joseph comme le fils de Héli, parce qu'il en aurait épousé la fille. C'est très incertain. Pourquoi d'ailleurs St Luc aurait-il caché une si simple explication, omis de préciser que Héli était le père de Marie ?

Ces thèses contradictoires de Julius l'Africain ou de dom Gueranger peuvent résulter d'un raisonnement davantage que de sources historiques fiables car il est exact que si Joseph est à la fois, au premier degré, fils de Jacob et fils de Héli, cela paraît les deux seules explications possibles : soit Joseph serait le fils légal de Héli par la loi du lévirat et serait le fils biologique de Jacob ayant exercé son lévirat, soit Joseph serait cumulativement le fils légal et biologique de Jacob mais aussi le fils légal de Héli pour avoir épousé sa fille unique Marie.

Ces explications ont plusieurs défauts.

Elles ne tiennent pas compte du fait que St Matthieu ne dit pas que Joseph est le « fils » de Jacob (son descendant en ligne masculine) mais seulement que Joseph est « engendré » par Jacob (son descendant en ligne masculine ou féminine).

Elles ne tiennent pas compte non plus du fait que l'expression « *fil de* » (comme Jésus, fils de David que 28 générations séparent) ou l'expression « *engendrer* » (comme Joram qui engendre Ozias, son arrière-petit-fils) ne s'appliquent pas qu'au fils au premier degré mais peut s'appliquer à un descendant direct plus éloigné.

Ces réalités ouvrent d'autres explications possibles dont celle qui me paraît la plus convaincante : en l'absence de précision, Joseph est a priori le fils biologique et légal de son père Héli (selon la généalogie de St Luc), et, dans ce cas, Joseph, qui est engendré par un père et une mère, ne peut être « *engendré par Jacob* » (selon la généalogie de St Matthieu) que parce que la mère de Joseph, épouse d'Héli, est une fille de Jacob. Et la généalogie de Joseph engendré par Jacob, ne peut être la généalogie de Jésus, fils de Marie dont Joseph n'est pas le père que parce que cette généalogie est aussi la généalogie de Marie, fille de Joachim, lui-même fils de Jacob. Ce n'est, bien sûr, qu'une thèse, une piste de réflexion dont les arguments détaillés ont été exposés dans ce sujet.

Les hypothèses contradictoires de Julius l'Africain et de dom Gueranger ne tiennent aucun compte de l'omission manifeste d'une génération dans le compte de la généalogie construite par St Matthieu sur 3 x 14 générations, et privent Jésus-Christ de toute la richesse de la généalogie de St Matthieu qui ne serait que celle, naturelle ou légale, de Joseph dont on sait qu'il n'est pas le père de Jésus.

Pourquoi commencer l'Évangile et insister par une construction (3 x 14 générations avec des omissions volontaires), des détails sur plusieurs ancêtres féminins, et des péchés graves comme ceux de David ou Jékonias que le Christ vient racheter, en annonçant clairement, une histoire, une généalogie, une origine « *de Jésus-Christ* », si c'est pour affirmer ensuite directement qu'en réalité cette généalogie ne serait que celle de Joseph qui n'est pas le père de Jésus ?

Cela me semble invraisemblable.

Mais, le principal argument contre la thèse d'Eusèbe est plus profond. Si la généalogie de St Luc est la généalogie légale de Joseph (ce que je pense aussi, conformément à l'avis d'Eusèbe de Césarée et de St Jean Damascène), quel intérêt St Matthieu aurait-il pu avoir à présenter, de manière construite et riches de détails, une généalogie naturelle de Joseph comme étant la généalogie de Jésus-Christ alors même qu'il développe longuement que Jésus n'est pas le fils « *naturel* » de Joseph.

Eusèbe de Césarée a bien mis en évidence qu'il y a deux genres de généalogies : la généalogie légale et publique, exclusivement masculine, qui est celle donnée par St Luc, et la généalogie naturelle. Cette distinction ancienne reste valable pour affirmer que la généalogie de St Matthieu est une généalogie naturelle, selon la chair, comme le pensait Eusèbe.

Joseph n'étant pas le père naturel de Jésus, seule leur filiation légale pouvait avoir un intérêt. Par contre, la seule filiation légale par Joseph ne pouvait que susciter un réel intérêt pour la vraie filiation naturelle, selon la chair, de Jésus, fils de Marie.

Le principal argument contre la thèse contraire à celle d'Eusèbe de Césarée, présentée par Don Gueranger est, outre l'incertitude juridique de la règle qui lui permettrait de considérer Jésus comme le fils de son beau-père, le fait que la filiation légale est déterminée par la loi. De ce point de vue juridique, Jésus ne semble pas pouvoir être simultanément « *légalement* » le fils de Jacob et le fils de Héli. A priori, on peut cumuler une filiation légale et une filiation naturelle, mais non avoir une alternative dans la détermination légale de la filiation. En outre, surtout, pour quelles raisons la foule, les gens dont parle St Luc, auraient-ils attribué à Jésus et à Joseph une filiation légale par Marie sans rien connaître de la conception du Christ sans père humain ?

Toute l'humanité de Jésus, y compris donc sa masculinité, lui vient par Marie qui l'a conçu sans l'intervention d'un père humain. Mystérieusement certes, mais c'est la foi constante de l'Église et ce n'est pas le sujet ici.

Par contre, cette extraordinaire conception virginale du Christ, longuement racontée par St Matthieu d'une manière qui insiste sur son caractère secret, est une raison pour laquelle il est possible de penser que la généalogie masculine de Jésus lui permet légalement autant que dans la chair, d'être réellement un fils de David, en remontant en ligne masculine directe à partir du père de la Vierge Marie (son premier ascendant masculin), comme l'exigeait la loi juive, jusqu'à David. La généalogie de St Matthieu me semble pouvoir être comprise en ce sens.

Le total de 28 générations de Jésus à David, dans une durée totale d'environ mille ans, est banale et correspond encore aujourd'hui au nombre de générations qu'on peut compter normalement sur une telle durée.

Fée Violine écrit : *« je ne crois pas du tout à l'hypothèse d'une généalogie de Marie. Dans une société patriarcale, une généalogie par la mère me semble inconcevable.*

Jésus est descendant de David selon la chair, car Joseph est descendant de David. "Selon la chair" ne signifie pas "biologiquement" (ce qui est une notion moderne, extrêmement récente), mais simplement "à la manière humaine". Socialement, Jésus est fils de Joseph, donc fils de David, et à mon avis il n'y a pas à chercher plus loin. Du moins, moi je ne cherche pas plus loin.

Les différences entre les deux généalogies, c'est parce qu'elles sont des reconstitutions théologiques, pédagogiques, pas des généalogies scientifiques comme celles que nous faisons de nos jours. »

Alors là ! Je ne peux pas suivre une telle affirmation.

Les généalogies juives de l'époque étaient rigoureuses et il me semble que seul un a priori injustifié peut mettre en doute la rigueur des deux généalogies des Évangiles.

Selon la chair signifie bien a priori « *biologique* ».

Appartenir à la Maison de David, être reconnu comme Prince de David, c'était important.

Il était clair pour tous que, par Joseph, Jésus était fils de David, mais Joseph n'était pas son père biologique.

Pour beaucoup, la question de la conception virginale de Jésus aurait pu être évoquée plus discrètement, mais ce n'est pas le choix de St Matthieu qui a décidé de décrire avec beaucoup de détails cette conception virginale et les difficultés qu'elle a présentée pour Joseph, mais aussi, dès lors, pour la généalogie de Jésus.

Il me semble que cela peut expliquer pourquoi St Matthieu a voulu donner une autre généalogie de Jésus que la généalogie de Joseph donnée par St Luc.

Mais, comme vous le rappelez bien, une généalogie par la mère était inconcevable et devait être une lignée exclusivement masculine. Par contre, comme St Matthieu a expliqué longuement que Jésus n'avait pas de père humain, il restait possible, dans son cas particulier, de présenter une généalogie exclusivement masculine à partir du père de la Vierge Marie et en la rattachant au plus proche ancêtre masculin commun de Joseph et Marie.

Ce n'est, bien sûr, qu'une hypothèse, mais elle semble solide.

Lorsque vous écrivez : *« je ne crois pas du tout à l'hypothèse d'une généalogie de Marie. Dans une société patriarcale, une généalogie par la mère me semble inconcevable »*, cela me semble exprimer exactement ce que devaient ressentir les Juifs auxquels s'adressait Matthieu et explique pourquoi sa généalogie est restée exclusivement faite d'engendrement masculins.

Mais, par contre, vous semblez mettre en question la réalité historique et physique du lien généalogique entre Jésus et David, attesté non seulement par les Évangiles mais par plusieurs autres

textes des écritures autant que par la Tradition constante de l'Église, en considérant qu'il s'agit « simplement » d'un lien « à la manière humaine », que « *Socialement, Jésus est fils de Joseph, donc fils de David, et à mon avis il n'y a pas à chercher plus loin* » et que les généalogies des Évangiles seraient « *des reconstitutions théologiques, pédagogiques, pas des généalogies scientifiques comme celles que nous faisons de nos jours* ».

Compte tenu de l'importance de la qualité de fils de David, de prince de David, il me semble invraisemblable que les évangélistes n'aient pas connu clairement qui étaient les parents et grands-parents de Jésus et qu'ils auraient confondu Joseph, fils de Jacob, et Joseph, fils d'Héli.

Il ne me semble pas davantage possible de penser qu'on pouvait s'attribuer une ascendance royale par reconstitution. Une telle ascendance ne pouvait résulter que d'un fondement solide.

Rien ne me semble permettre de douter de l'historicité des Évangiles à cet égard.

Il me semble qu'on ne peut mettre en doute ni la réalité physique de la conception virginale du Christ, ni sa qualité physique de fils de David, « *selon la chair* » (Rm 1, 3).

Cela correspond, notamment, aux prophéties de Samuel : « *C'est quelqu'un issu de toi que je mettrai sur ton trône* » (Ps. 131, 11 ; 2 Sa 7, 12 ; Ac 13, 23). D'autres écritures confirment que le Christ est « *descendant de David* » (Jn 7, 42 ; 2 Tm 2, 8 ; Hb 7, 14). Selon l'Apocalypse, le Christ est « *le rejeton de David* » (Ap 5, 5 et 22, 16).

Il me semble que c'est la foi constante de l'Église.

C'est tellement important que c'est par là que commence le premier évangile : « ***généalogie de Jésus-Christ*** ». Oui, Jésus a réellement une généalogie humaine, c'est-à-dire, un patrimoine génétique venant d'ancêtres humains et une ascendance masculine de père en fils. En langage moderne, cela signifie que Jésus a un patrimoine génétique comme tout fils d'Adam. Bien qu'il soit le Fils de Dieu de toute éternité, son corps n'a pas été créé ex nihilo et placé dans le corps de Marie. Non, Marie n'est pas une mère porteuse d'une divinité incarnée placée en elle. Jésus a une généalogie humaine.

Et l'Évangile nous précise que c'est une généalogie d'un fils de David, dont il est un descendant en ligne directe masculine. En langage moderne, on pourrait dire que le chromosome Y de la masculinité du Christ, qui se transmet de père en fils, est celui du Roi David. Cette précision évite une autre erreur qui ferait penser que Jésus ne serait qu'à moitié humain par sa mère et que la semence masculine du père aurait une origine matérielle divine sans origine génétique. Non, Jésus n'est pas mi-homme, mi-Dieu. Marie n'est pas une mère par insémination artificielle d'une semence masculine qui serait venue directement du Ciel. Cette semence est celle qui vient du Roi David.

À cet égard, cette conception virginale physique de Jésus pouvait susciter des objections importantes. Comment Dieu peut-il devenir un vrai homme, en naissant d'une femme sans père humain ? Et, comment hériter de la semence masculine de David (aujourd'hui, on parlerait du chromosome Y de David qui ne se transmet que de père en fils) sans être le fils physique de Joseph ?

C'est à ces objections que la généalogie de St Matthieu permet de répondre parfaitement.

Jésus était réellement du sang de David, de sa descendance masculine.

Dès lors qu'il n'avait pas de père humain, c'est par Marie que toute son humanité, y compris sa masculinité, lui a été transmise par les engendremens qu'indique St Matthieu.

Mais, à cet égard, le compte de 3 x 14 générations dans la généalogie de St Matthieu (Mt 1, 17) ne permet pas de lever l'imprécision du mot « *engendrer* », si nous considérons qu'une génération c'est un fait par lequel une personne en engendre une autre et que, dès lors, cela peut s'appliquer à une

descendance directe de père en fils mais aussi à une descendance indirecte incluant diverses descendances directes successives.

À cet égard, les comptes de St Matthieu me semblent confirmer d'emblée qu'il faut, au moins, y ajouter une génération et un nom.

En effet, on peut observer, d'une part, que la liste complète d'Abraham à Jésus ne contient pas 42 noms (3 x 14), mais seulement 41 noms, et, d'autre part, que cette liste ne contient pas 42 générations, mais seulement 41 générations.

Je reproduis ci-dessous les trois listes de « 3 x 14 générations » de la généalogie de St Matthieu :

1. Abraham engendra Isaac,
2. Isaac engendra Jacob,
3. Jacob engendra Juda et ses frères,
4. Juda, de son union avec Thamar, engendra Pharès et Zara,
5. Pharès engendra Esrom,
6. Esrom engendra Aram,
7. Aram engendra Aminadab,
8. Aminadab engendra Naassone,
9. Naassone engendra Salmone,
10. Salmone, de son union avec Rahab, engendra Booz
11. Booz, de son union avec Ruth, engendra Jobed,
12. Jobed engendra Jessé,
13. Jessé engendra le roi David.

- (14) 1. David, de son union avec la femme d'Ourias, engendra Salomon,
- (15) 2. Salomon engendra Roboam
- (16) 3. Roboam engendra Abia,
- (17) 4. Abia engendra Asa,
- (18) 5. Asa engendra Josaphat,
- (19) 6. Josaphat engendra Joram
- (20) 7. Joram engendra Ozias,
- (21) 8. Ozias engendra Joatham,
- (22) 9. Joatham engendra Acaz,
- (23) 10. Acaz engendra Ézékias,
- (24) 11. Ézékias engendra Manassé,
- (25) 12. Manassé engendra Amone,
- (26) 13. Amone engendra Josias,
- (27) 14. Josias engendra Jékonias et ses frères à l'époque de l'exil à Babylone.

- (28) 1. Jékonias engendra Salathiel,
- (29) 2. Salathiel engendra Zorobabel,
- (30) 3. Zorobabel engendra Abioud,
- (31) 4. Abioud engendra Éliakim,
- (32) 5. Éliakim engendra Azor,
- (33) 6. Azor engendra Sadok,
- (34) 7. Sadok engendra Akim,
- (35) 8. Akim engendra Élioud,
- (36) 9. Élioud engendra Éléazar,
- (37) 10. Éléazar engendra Mattane,
- (38) 11. Mattane engendra Jacob,
- (39) 12. Jacob engendra Joseph, l'époux de Marie (40), de laquelle fut engendré Jésus, que l'on appelle Christ (41).

Ainsi, d'Abraham jusqu'à David, nous pouvons calculer qu'il y a seulement 13 générations (de la première lorsque Abraham engendre Isaac jusqu'à la treizième lorsque Jessé engendre David) (Mt 1, 2-6).

Par contre, si nous considérons la liste des personnes engendrées en 13 générations, nous avons 14 personnes. C'est en ce sens que l'évangile de St Matthieu peut compter 14 « générations ».

Mais, vous observerez que de David jusqu'à Jékonias au temps de la déportation (Mt 1, 6-11), le calcul est différent car, cette fois, il y a 14 générations et 15 noms successifs, mais David est nommé une deuxième fois, ce qui n'ajoute à la liste que 14 personnes supplémentaires.

Enfin, la troisième liste de Jékonias à Joseph ne mentionne que 12 générations (Mt 1, 12-16) auxquelles s'ajoute l'engendrement de Jésus. Cette liste comprend certes 14 noms, mais c'est parce que Jékonias est nommé une deuxième fois de sorte que seuls 13 noms sont ajoutés.

Si l'on calcule les personnes de chaque génération, avec ce critère (une génération = une personne), la seconde liste de David à Jékonias compte alors 15 générations.

Le critère n'est donc pas satisfaisant et une génération c'est plutôt un engendrement entre deux personnes.

Globalement, les trois listes de 14 générations ne comportent d'ailleurs pas 3 x 14 noms, soit 42 noms. David et Jékonias y sont comptés deux fois.

Carolus écrit : « *Quant à Jékonias, il s'agit plutôt de deux personnes bien distinctes : l'un c'est le père, l'autre c'est le fils. Donc, il ne s'agit pas d'un cas où la même personne (Jékonias) est comptée deux fois.* »

Non, Carolus, rien ne vous permet de faire une telle affirmation gratuite qui manque de tout fondement.

Il faut réfléchir aux textes tels qu'ils sont.

Avec le critère (une personne = une génération), il manque une personne.

Il faut observer que Jékonias (père de Salathiel), qui est le premier nommé de la troisième liste de la généalogie de St Matthieu n'est pas le fils, mais le petit-fils de Josias. Le père de Jékonias est Joakim, fils de Josias (1 Ch 3, 15-16 et 2 Ch 36, 8).

Mais, il est utile d'observer, à cet égard, que la généalogie de St Matthieu saute des générations. Ainsi, lorsqu'il écrit que Joram engendra Ozias (Mt 1, 8), le livre des Chroniques nous indique qu'en réalité, il y a, entre eux, trois générations supplémentaires (Ocozias, Joas et Amazias). Ozias est, en réalité, fils d'Amazias (1 Ch 3, 12 et 2 Ch 26, 1), petit-fils de Joas (1 Ch 3, 12 et 2 Ch 24, 27), arrière-petit-fils d'Ocozias (1 Ch 3, 11 et 2 Ch 22, 11), et seulement arrière-arrière-petit-fils de Joram (1 Ch 3, 11 et 2 Ch 22, 1).

Le nombre de 14 générations est donc une construction qui choisit et sélectionne 14 générations et des ancêtres successifs parmi un nombre plus grand.

Carhaix écrit : « *Concernant le découpage en 42, ou 3 x 14 générations, il y a bel et bien un hiatus au moment de la déportation. Avant d'arriver ici, l'évangéliste avait déjà retranché trois générations entre Joram et Osias, passant de la 20e à la 21e génération : Ochosias, Joas et Amasias ont été retranchés, à cause de la malédiction sur trois générations consécutives au règne calamiteux de Joram. Cet exemple montre que Matthieu ne s'embarrasse pas d'exactitude historique, et qu'il vise*

surtout à établir une lignée légitime, ou légale. Par décret divin, trois générations sont retranchées, et donc, légalement, n'ont plus leur place dans la généalogie du Christ. »

Il me semble que votre exemple ne démontre pas du tout votre affirmation que « *Matthieu ne s'embarrasse pas d'exactitude historique* ». Au contraire, sa généalogie est construite mais très précise et rigoureuse historiquement. Un récit historique est toujours composé de faits sélectionnés dans une masse illimitée d'autres faits omis. Et ici, le mot « engendrer » comme l'expression « fils de » peut sauter des générations sans altérer l'exactitude historique. Le fait que trois générations sont omises ne diminue en rien l'exactitude historique du verset qui affirme que « *Joram engendre Josias* ».

Carolus écrit : « *Dans votre liste de 41 générations, vous ne comptez Jékonias qu'une seule fois. Donc, il nous manque une génération.* »

1 Ch 3, 15-17 :

Fils de Josias : [...] Joakim

Fils de Joakim : Jéchonias

Fils de Jéchonias : [...] Salathiel

Donc, il faut insérer une génération dans votre liste de 41 :

27. Josias engendra Jékonias

28. Jékonias (Joakim) engendra Jéchonias

29. Jékonias engendra Salathiel,

Quant à Jékonias, il s'agit de deux personnes bien distinctes : l'un c'est le père, l'autre c'est le fils, n'est-ce pas ? »

Rien ne me semble expliquer pourquoi St Matthieu aurait attribué à Joakim le nom de son fils Jékonias, ni pourquoi la généalogie d'ancêtres qui tous « engendrent » serait interrompue pour le père de Jékonias dont il ne serait pas dit qu'il « engendre » son fils.

Il est certes exact que Jékonias est parfois nommé Joiakin. Mais, rien ne permet pour autant de confondre ce Joa**ikin** avec son père Joia**kim**.

Je ne comprends pas en quoi votre raisonnement vous permettrait d'attribuer le nom de Jékonias à son père du seul fait exact que la déportation a effectivement eu lieu du temps de Jékonias.

Au contraire, le père de Jékonias était déjà mort au moment de l'exil et ce n'est que le fils Jékonias qui peut être situé à l'époque de l'exil.

Carolus écrit : « *Considérons le passage suivant que vous avez cité : " La déportation ne s'est produite que du temps de Jékonias, le petit-fils de Josias (2 R 24, 14-15). "* »

2 R 24, 15 Il transporta Joachin à Babylone ...

Qui est ce Joachin ?

2 R 24, 6 Joakim se coucha avec ses pères, et Joachin son fils, régna à sa place.

Joachin est le fils de Joakim. Joachin est donc Jékonias, le petit-fils de Josias.

" *La déportation ne s'est produite que du temps de Jékonias [Joachin], le petit-fils de Josias (2 R 24, 14-15). "* »

À cet égard, la généalogie de St Matthieu précise que c'est « à l'époque de l'exil à Babylone » (Mt 1, 11) que Josias engendre Jékonias, or Josias a donné naissance à ses enfants et est mort avant cet exil, et, même son fils Joakim qui régna onze ans à Jérusalem après la mort de son père Josias, n'a pas connu cet exil (2 R 23, 36). La déportation ne s'est produite que du temps de Jékonias, le petit-fils de Josias (2 R 24, 14-15).

Dans ce contexte, de même que trois générations sont omises entre Joram et Ozias, il est vraisemblable que St Matthieu saute une génération entre Josias et Jékonias dès lors qu'il précise expressément que Josias engendra Jékonias « à l'époque de l'exil à Babylone » ce qui ne concerne pas son époque puisque Josias est mort plus de onze ans auparavant.

Donc, il me semble a priori préférable de penser que le Jékonias de la généalogie de St Matthieu est une seule et même personne citée deux fois à l'intersection des deuxième et troisième listes de 14 générations de cette généalogie, comme David est une seule et même personne également citée deux fois à l'intersection des première et deuxième listes de 14 générations de cette même généalogie, même s'il demeure certes de l'incertitude.

Carolus écrit : « 1 Ch 3, 15 : Fils de Josias: le premier-né Johanan; le deuxième, **Joakim** [Jéchonias]; le troisième, Sédécias; le quatrième, Sellum.

Jéchonias (**Joakim**) avait donc trois frères.

1 Ch 3, 16 : Fils de Joakim: Jéchonias, son fils; Sédécias, son fils.

Jéchonias, le fils de Joakim, n'a qu'un seul frère, qui s'appelle Sédécias...

S. Matthieu fait donc référence au père et non pas au fils lorsqu'il parle de " Jéchonias et ses frères ". »

Votre seule explication pour continuer à affirmer que Jékonias, engendré par Josias, serait, en réalité, son père Joakim, c'est la mention de ses frères. Il est exact que le livre des Chroniques indique que Joakim a trois frères alors que son fils Jékonias n'a qu'un frère.

Cela me semble léger car la notion de frères (comme les « frères de Jésus » dans l'évangile) est trop imprécise pour en déduire que Jékonias indiqué par St Matthieu dans le premier chapitre de son évangile serait Joachim dans le verset 11 et son fils dans le verset 12.

Je comprends l'argument, mais je pense que vous ne pouvez pas appliquer avec certitude, dans un texte d'évangile, les nombres des frères de Joakim et de son fils Jékonias, mentionnés dans le livre des Chroniques, parce que le mot grec « frères » peut s'étendre à des parents proches (comme pour les « frères » de Jésus).

Nulle part dans la Bible ou ailleurs, le fils de Josias, nommé Joakim, n'est appelé Jékonias.

Pour quel motif, St Matthieu aurait-il choisi de donner ainsi au père (Joakim) le nom de son fils (Jékonias), sans l'indiquer en aucune manière et créant ainsi une confusion aisément évitable ?

Pour quel motif, cet évangéliste aurait-il aussi omis d'indiquer que ce « Jékonias » père (nommé en réalité Joachim) a engendré un Jékonias fils, alors que le lien de génération est indiqué pour tous les autres ? Le Jékonias fils serait le seul ancêtre de la généalogie de St Matthieu dont il ne serait pas dit qu'il a été engendré.

Non, cette hypothèse ne tient pas et vous permet seulement de rejeter cette généalogie « de Jésus-Christ » (Mt 1, 1) qui introduit l'évangile de St Matthieu, en considérant que ce serait celle de Joseph et non la généalogie réelle de Jésus né sans père humain, alors même que l'évangile de St Luc affirme clairement le contraire.

Il me semble que le nombre des générations (3 x 14) indiqué par le premier évangile reste un point important car il est clair que l'évangéliste n'a pas commis d'erreur et que, s'il y a une omission, c'est qu'elle a du sens.

Je persiste à constater que vous ne pouvez pas calculer les trois listes de 14 générations avec le même critère sans constater une génération absente qui me semble être celle du père de Marie qui pourrait avoir été omis parce que les généalogies juives sont exclusivement masculines.

Mais, vous avez bien fait d'attirer mon attention sur Jékonias car la réflexion sur ce point permet d'avancer de manière importante.

Pour rappel, dans la première liste depuis Abraham jusqu'à David, il y a bien 14 générations, y compris celle de David qui engendre Salomon.

Dans la seconde liste depuis David jusqu'à la déportation, il y a une omission claire de trois générations bien connues. N'est-ce pas une leçon d'interprétation qui nous invite à être attentifs à la possibilité d'autres omissions dans la même généalogie, voire plus précisément à trois autres omissions ?

La seconde liste ne mentionne que 13 générations de Salomon qui engendre Roboam à Josias qui engendre Jékonias, alors qu'il y en a bien une quatorzième omise dès lors que Josias n'est pas le père mais le grand-père de Jékonias. Pourquoi omettre Joakim en contradiction avec le nombre expressément indiqué ? N'est-ce pas pour annoncer une autre omission similaire à la fin de la liste suivante de « 14 » générations ?

La troisième liste, en effet, ne comprend aussi que 13 générations, et encore la dernière dont naquit le Christ n'est qu'en lien indirect, par Marie, épouse de Joseph, avec celles qui précèdent. L'idée subsiste ici qu'en terminant par l'enfantement de Jésus par Marie avec un mot grec semblable (même racine « *gen* ») à celui utilisé pour tous les engendrement qui précèdent, l'évangéliste a discrètement omis le lien entre Jacob et Marie : Joachim, fils de Jacob et père de Marie, qui peut assurer la descendance masculine directe légale de David à Jésus-Christ né sans père humain.

Ainsi, outre la génération omise par la fin de la seconde liste de 14 générations, celle de Joakim, fils de Josias, qui engendre Jékonias, et en écho aux trois premières omissions de cette seconde liste, la fin de la troisième liste a pu omettre deux autres générations, celle de Jacob qui engendre Joachim, le père de Marie, et celle de Joachim qui engendre Marie.

N'est-ce pas ce que peut suggérer l'omission inexplicée de la seconde liste ?

Les anomalies mathématiques du compte de 3 x 14 générations, que nous présente le premier évangile et l'omission d'une génération à la fin de la seconde liste, nous orientent vers une recherche de la génération manquante à la fin de la troisième liste qui aboutit à Jacob qui engendre Joseph qui n'est pas celui qui engendre le Christ mais seulement l'époux de Marie dont naît le Christ. Mais, pour correspondre aux trois générations omises de la seconde liste, il y a, outre Joakim omis à la fin de la seconde liste, un autre Joachim qui va être omis à la fin de la troisième liste. Est-ce par hasard que le nom omis de la seconde liste c'est « **Joakim** » ? Le nom qui va être omis dans la troisième liste, ne serait-il pas aussi « **Joachim** » ?

La construction de la généalogie du premier évangile en 3 x 14 générations, alors qu'on sait qu'il y en a davantage, n'a-t-elle pas pour finalité d'attirer notre attention sur les omissions et ces deux Joachim ne seraient-ils pas essentiels pour la proclamation de l'évangile ?

Le premier Joachim engendre Jékonias, et l'autre Marie, l'immaculée conception, pleine de grâces

Le premier Joakim est un maudit « *traîné et jeté loin des portes de Jérusalem* » (Jér. 22, 19) qui déclare « *je n'écouterai pas* » (Jér. 22, 21). Il va enfanter Jékonias, le plus maudit des descendants de David dont il est dit « *je te jetterai, toi et ta mère qui t'a enfanté, sur une autre terre où vous n'êtes pas nés ; et là, vous mourrez* » (Jér 22, 26) et « *Ainsi parle le Seigneur : Au sujet de cet homme, inscrivez : « Sans postérité ; individu qui n'a pas réussi dans sa vie » car aucun de ses descendants ne réussira à siéger sur le trône de David et à dominer encore en Juda.* » (Jér 22, 30).

Le second Joachim est un béni. Il enfante la plus bénie de toutes les femmes.

Jékonias, enfanté par Joakim, n'est-il pas l'exact contraire de la Vierge Marie, enfantée par un autre Joachim, la malédiction contraire à la bénédiction de la conception immaculée de celle qui est pleine de grâces ?

Si, comme vous Carolus, beaucoup de commentateurs s'accrochent à considérer la généalogie de St Matthieu comme la généalogie légale de Joseph et du Christ (et non sa généalogie réelle par Marie), malgré le texte contraire de Luc qui présente clairement cette généalogie légale de Joseph et malgré tous les autres arguments en sens contraire qui ont été présentés ici, n'est-ce pas, en réalité, à cause de ce Jékonias, parce que le prophète Jérémie l'a maudit et que beaucoup en déduisent qu'il ne peut pas être réellement l'ancêtre du Christ Jésus ?

La malédiction de Jérémie privant à jamais les descendants de Jékonias du trône de David est probablement ce qui explique la volonté de voir plutôt dans la généalogie du premier évangile une généalogie légale de Joseph, qui n'est pas le père réel de Jésus, plutôt qu'une généalogie de Jésus par Marie. De là, il ne resterait plus que la possibilité de rattacher la généalogie de St Luc à Marie, mais les réflexions qui précèdent ont relevé tout ce qui contredit cette approche.

L'interprétation de la malédiction de Jékonias est cependant bien délicate et touche le cœur de l'Évangile. Ce qui reste certain, c'est que le premier évangile fait du Christ un descendant direct de ce Jékonias, contrairement à la prophétie de Jérémie. Mais, n'est-il pas celui qui rachète toute malédiction ?

La première liste de 14 générations dans la généalogie de St Matthieu s'arrête déjà sur un premier péché grave d'adultère et de meurtre dont pourtant est engendré le Christ : le roi David engendre Salomon « *de la femme d'Urie* » (Mt 1, 6).

La seconde liste de 14 générations s'arrête sur un autre grand pécheur : Jékonias.

Au lieu de fuir devant cette plongée des racines du Christ dans le péché et la malédiction, au lieu de refuser d'accepter la vérité de cette généalogie par laquelle commence l'évangile, ne faut-il pas convertir notre propre regard ?

Le Christ ne vient-il pas porter et racheter « *tous* » les péchés du monde et de l'histoire ?

Son sacrifice serait-il inefficace pour certains péchés ? Ne peut-il délivrer l'humanité de « *toute* » malédiction ?

Croyons-nous que le Christ n'ait pas racheté par sa croix la malédiction de Jékonias ?

Bien au contraire, l'évangile de Matthieu nous introduit d'emblée dans la bonne nouvelle du Christ : là où le péché a abondé, sa grâce a surabondé.

La prophétie contre Jékonias s'est réalisée dans l'histoire en ce sens que ses descendants ont en effet été privés du trône de David et n'ont jamais régné sur le royaume terrestre d'Israël, mais la Bonne Nouvelle, c'est que **toute** malédiction cesse dans et par le Christ.

En reconnaissant que le Christ, Fils de David, qui siégera à jamais sur le trône de David, est un descendant du maudit Jékonias, c'est déjà la bonne nouvelle de l'Évangile que Matthieu proclame.

Plus la réflexion avance, plus il me paraît manifeste que la généalogie de Jésus-Christ du premier évangile est bien la généalogie légale autant que naturelle du Christ par Marie.

Nous sommes d'accord pour considérer que la vraie généalogie de Jésus-Christ c'est celle qui lui vient par Marie, sa mère, puisqu'il n'a pas de père humain. La généalogie par Joseph n'est qu'une généalogie légale mais non biologique.

Le raisonnement de Carolus l'amène à rejeter la réalité de la généalogie du Christ qui nous est donnée au début du Nouveau Testament et des Évangiles, avec beaucoup de détails, en affirmant que ce n'est

pas sa vraie généalogie naturelle mais seulement la généalogie légale de son père adoptif. Pourquoi cette généalogie aurait reçu tant d'importance, en tête des Évangiles, si ce n'était pas la vraie ?

Carolus préfère attribuer au Christ la généalogie sommaire, limitée à une liste de noms, que St Luc nous rapporte en nous indiquant expressément que c'était « *ce que l'on pensait* » (Lc 3, 23), une généalogie que les gens croyaient sans la foi, sans avoir reçu, voire même entendu l'évangile, et sans rien connaître de la conception virginale du Christ, en pensant que Jésus était le fils de Joseph, fils d'Héli. Sans le moindre fondement dans le texte de l'évangile de St Luc, vous attribuez ainsi au Christ la généalogie apparente que la foule lui attribuait.

Les omissions et imprécisions de St Matthieu ont pour effet particulier de permettre à chacun de faire son choix.

Les raisonnements de Carolus me semblent chercher toujours qu'à essayer de justifier son refus de reconnaître que la généalogie de St Matthieu est bien la vraie généalogie de Jésus-Christ, fils de Marie, et qu'il est bien venu racheter tous les péchés de l'histoire de ses ancêtres, y compris la malédiction de Jékonias.

Selon Carolus, dans la généalogie de Matthieu, Jékonias nommerait deux personnes différentes dans les versets 11 et 12. Le Jékonias du verset 11 serait celui qui est nommé Joakim dans le livre des Chroniques et le Jékonias du verset 12 serait le fils de celui du verset 11.

Mais, le propre d'une généalogie c'est de donner des noms en lien de filiation les uns avec les autres. Une généalogie normale peut-elle inclure, au milieu de la liste, un ancêtre n'est pas reconnu comme le fils, la fille ou, du moins, un descendant direct, des ancêtres plus anciens ?

Or ici, dans l'hypothèse de Carolus, si Jékonias du verset 11 est une personne différente du Jékonias du verset 12, il faudrait constater que la généalogie du Christ présenterait là une interruption dans la liste des générations puisque le texte ne dit pas que le Jékonias du verset 11 engendre le Jékonias du verset 12, ni que celui-ci serait le fils ou le descendant de celui du verset 11.

Une telle coupure dans la succession des générations serait étrange alors que tous les autres liens de filiation de la généalogie de St Matthieu sont clairement et explicitement indiqués. Ici encore, il n'y a pas de réponse de Carolus à cette observation.

Et, quoi qu'il en soit, on retrouverait un manque. J'ai observé que, bien que St Matthieu construise sa généalogie sur 42 générations (3 x 14) alors qu'il y en a, en fait, davantage dans la réalité qui était connue des Juifs, il ne cite pas 42 générations dans sa liste, mais seulement 41. Il manque une génération.

Carolus pense qu'une génération, ce n'est pas un acte d'engendrement d'une personne par une autre, mais qu'une génération c'est une personne. À tort, me semble-t-il, mais, même dans cette perspective, il manque une personne car St Matthieu ne cite que 41 personnes. Il en manque une.

Carolus pense alors que l'une de ces personnes, Jékonias, serait, en réalité, deux personnes différentes : le père dans le verset 11 et le fils dans le verset 12. À tort, me semble-t-il, mais, même dans cette perspective, il manque alors un lien de filiation car il n'est pas dit que le Jékonias du verset 12 est engendré par celui du verset 11.

Dans tous les cas, le manque concerne **Joakim**, fils de Josias. C'est le nom du père de la Vierge Marie.

Comment expliquer la 14ème génération manquante et la 42ème personne manquante, si ce n'est par la discrète omission de Joachim, le père de Marie, que permet une imprécision du lien de Jacob avec Joseph qu'il a « *engendré* » ?

Quel indice avons-nous ? Mais, simplement une déduction : Joseph a un père (Héli) et une mère (inconnue), donc deux grands-pères. Comme nous connaissons le grand-père paternel de Joseph (Matthan, père de Héli) ainsi que tous les ancêtres masculins successifs de Héli, Jacob, qui est aussi un ancêtre masculin de Joseph qu'il a engendré, ne peut être qu'un ancêtre du côté de sa mère (inconnue), et donc vraisemblablement le père de la mère de Joseph (son grand-père maternel).

Peut-on imaginer une généalogie mélangeant les pères et mères ? La réponse légale juive est : non. Les généalogies légales étaient uniquement dans la lignée masculine.

Donc, il est a priori exclu d'attribuer une généalogie légale de Jésus par sa mère ou une grand-mère.

Mais, St Matthieu nous explique longuement que le cas de Jésus est particulier car il n'a pas de père humain ce qui peut expliquer que sa généalogie légale exclusivement masculine ne commence qu'avec le père de Marie (Joachim), fils de Jacob, qui, par ailleurs, est aussi le grand-père maternel de Joseph.

La généalogie de St Matthieu paraît, à cet égard, une généalogie naturelle de Joseph pour laquelle, bien évidemment, on peut prendre en compte tant les lignées maternelles que les lignées paternelles, mais ce n'est pas nécessairement la généalogie légale exclusivement masculine de Joseph. Par contre, St Luc présente cette généalogie légale de Joseph sans ambiguïté.

En aucun cas, ni dans une généalogie légale exclusivement masculine à l'époque, ni dans une généalogie naturelle, une fille ne peut être considérée comme descendante du père de son mari, ce qui exclut que Marie soit considérée, dans une généalogie, comme « engendrée » par le père de Joseph.

Mais, l'ambiguïté du décompte de 3 x 14 générations demeure bien réelle.

En fait, il me semble donc que la personne et la génération manquantes, c'est Joachim qui engendre Marie.

L'omission du premier Joachim dans le verset 11 me semble introduire l'omission d'un autre Joachim, fils de Jacob et mère de Marie. Un manque et un trou, dans la généalogie terrestre du Christ, ouvre la perspective d'une interférence divine qu'un engendrement terrestre ne peut exprimer.

N'est-ce pas parce que Dieu lui-même agit, dès l'immaculée conception de Marie par ses parents Joachim et Anne, que la généalogie de St Matthieu fait silence sur Joachim car son action d'engendrer n'est pas seule en cause. Dieu est présent et agit avec Joachim et en lui pour l'Immaculée Conception déjà en vue de l'Incarnation du Christ ?

La liste s'interrompt pour laisser place à l'action de l'Esprit Saint, pour montrer que l'origine de Jésus transcende sa généalogie terrestre.

La vraie généalogie du Christ, que présente St Matthieu, n'est pas accessible sans la foi. La foi en la conception virginale du Christ, né sans père humain, la foi dans le fait que toute son humanité, y compris sa masculinité, lui vient par Marie et en fait un descendant de la lignée masculine de son père Joachim, mais aussi la foi en l'incomplétude de sa généalogie terrestre qui ne peut exprimer pleinement qu'il est vrai Dieu et vrai homme, ainsi que la foi en son sacrifice qui rachète toute faute et toute malédiction, y compris la faute de David et la malédiction de Jékonias.

Carolus écrit : « *Mea culpa. Je me suis trompé. S. Matthieu n'a pas donné le nom de son fils (Jékonias) au père.*

Clément d'Alexandrie (un Père de l'Eglise) nous dit ceci : « Ce roi Josias, négligeant les avertissements du prophète Jérémie, marcha à la rencontre de Néchao roi d'Égypte qui attaquait l'Assyrie, et fut tué par lui auprès de l'Euphrate. Son successeur est son fils Jéchonias, dit aussi

Joachas ... » (Clément d'Alexandrie, Les Stromates I, Paris, Editions du Cerf, « Sources Chrétiennes », 1951, 180 p.)

D'après Clément d'Alexandrie, Josias avait un " fils Jékonias, dit aussi Joachas ".

Le Jékonias du verset 11 n'est donc pas le père de celui du verset 12. Il s'agit plutôt d'un oncle. »

Alors là, vous en arrivez, avec une référence solide à un Père de l'Église du deuxième siècle (Clément d'Alexandrie, Les Stromates, Livre I, Chap. XXI.D), à penser qu'il faut écarter complètement le lien de génération entre le Jékonias du verset 11 et le Jékonias du verset 12 en considérant que le Jékonias du verset 12 ne serait pas le fils de celui du verset 11 !

Si le Jékonias-Joachaz ne serait que l'oncle, observez que, dans ce cas, le père de Jékonias, nommé Joakim comme le père de la Vierge Marie, serait totalement omis, de même que la mention du lien de filiation entre Josias et son petit-fils Jékonias du verset 12.

Mais, en plus, le parallèle avec l'omission de l'autre Joachim (le grand-père du Christ et père de la Vierge Marie) remplacé par l'engendrement de Joseph serait encore plus étonnant à observer.

Au lieu de nommer Joachim dans le verset 11 comme descendant de Josias, St Matthieu nommerait un descendant (Jékonias-Joachaz, dans une autre lignée descendante de Josias) qui n'est qu'un frère de ce premier Joachim omis, et, au lieu de nommer Joachim dans le verset 16 comme descendant de Jacob, St Matthieu aurait nommé une descendant (Joseph, dans une autre lignée descendante de Jacob) qui n'est que le fils de la sœur du second Joachim omis.

Comme à la fin de la seconde liste, le dernier cité (Jékonias-Joachaz) ne serait pas le père de celui qui est engendré ensuite (Jékonias du verset 12), de même, à la fin de la troisième liste, le dernier cité (Joseph) n'est pas le père de celui qui est engendré ensuite : le Christ.

Un indice de plus que nous avons bien ici la vraie généalogie de Jésus-Christ par Marie.

Il me semble cependant impossible de parler ici d'évidence.

A priori, Jékonias cité par les versets 11 et 12 est une seule et même personne, petit-fils de Josias qui l'a engendré. C'est un fait qui reste exact.

Mais, vos références à Clément d'Alexandrie (un Père de l'Église du second siècle) et à un livre apocryphe (le troisième livre d'Esdras) permettent de penser à un double sens caché que les lecteurs juifs du premier évangile pouvaient connaître.

C'est ce sens caché que vous mettez en avant en considérant que Jékonias est aussi un nom donné à Joachaz, le fils aîné de Josias, frère de Joachim le père de Jékonias cité au verset 12.

On peut d'autant plus penser, comme vous, à ce sens caché que le verset 11 nous dit que Josias engendre « *Jékonias et ses frères* », ce qui correspond exactement à ses quatre fils (Yohanan-Joachaz, Jojakim, Sedecias et Shalloum) et à un usage de les citer à la suite de l'aîné nommé en premier. Cela concorde mieux aussi au fait qu'on ne connaît qu'un seul frère au petit-fils de Josias cité dans le verset 12 (Sedecias).

Donc, je vous remercie d'avoir attiré mon attention sur cette hypothèse, ce double sens.

Y a-t-il, dès lors, une génération de plus, celle de Jojakim qui engendre le second Jékonias, comme vous le relevez ?

Bien sûr !

Mais, St Matthieu ne s'est évidemment pas trompé dans ses calculs. Dans la réalité, il y a bien 42 générations. Comme vous l'indiquez, il faut ajouter « *Joakim qui engendre (le second) Jékonias* ». Exactement ! Il y a donc bien une génération qui manque dans la liste écrite par St Matthieu, une génération que St Matthieu a volontairement choisi de ne pas mentionner : celle de Joakim.

Pourquoi une telle omission ? Pourquoi remplacer dans la liste ce Joakim par « *Jéchonias-Joachaz et ses frères* » ?

C'est ici que se présente l'hypothèse que cette omission à la fin de la seconde série de 14 générations indiquée par St Matthieu peut suggérer une omission semblable à la fin de la troisième série de 14 générations. La génération bien connue de Josias qui engendre Joakim n'est-elle pas cachée à la fin de la seconde série pour annoncer une autre génération cachée à la fin de la troisième série, celle de Jacob qui engendre un autre Joakim (on écrit Joachim), le père de Marie et grand-père de Jésus ?

Avez-vous une autre explication de l'étonnante omission de Joakim, fils de Josias et père du second Jékonias ?

Mais, votre compte suscite une autre réflexion en présentant dans les 42 générations celle de « *Josias qui engendre Jékonias-Joachaz [et ses frères : Joakim, etc]* ». En effet, observez que, normalement, dans une liste généalogique d'une personne (ici : Jésus-Christ), il n'est pas d'usage de nommer les personnes collatérales autres que les ancêtres directs. Or, Jékonias-Joachaz, fils aîné de Josias, n'est pas un ancêtre direct de Jésus, mais seulement un parent collatéral qui n'a pas eu d'enfant.

C'est ici que se présente l'hypothèse complémentaire que la mention d'un parent collatéral (Jékonias-Joachaz), qui n'est pas un ancêtre direct de Jésus, à la fin de la seconde série de 14 générations indiquée par St Matthieu, pourrait suggérer une mention semblable de Joseph, qui n'est pas un ancêtre direct de Jésus, à la fin de la troisième liste indiquée par St Matthieu.

De même que Jéchonias-Joachaz, fils de Josias, est cité alors qu'il n'est pas un ancêtre de Jésus, de même Joseph, fils de l'ancêtre Jacob, est cité alors qu'il n'est pas un ancêtre de Jésus. Dans un cas, comme dans l'autre, la généalogie directe ne se continue-t-elle pas dans une autre filiation de l'ancêtre cité, par un « **Joakim** » non cité ?

À cet égard, dans le compte des générations directes du Christ, il ne me semble pas exact de compter des parents collatéraux. Dans la généalogie réelle de Jésus-Christ dont Joseph n'est pas le père humain, le bon compte de 42 générations ne peut compter que des ancêtres directs. Dans la troisième série de générations, vous ne pouvez compter 14 personnes ou 14 générations d'ancêtres directs de Jésus en passant par Joseph qui n'est pas un ancêtre direct, mais seulement l'époux de Marie qui engendre Jésus.

C'est ici que le problème demeure. Si vous passez par Joseph, ce n'est plus la généalogie réelle de Jésus-Christ.

En outre, enfin, dans votre compte, vous avez certes une liste successive de 42 personnes, y compris Joseph, mais vous n'avez pas 42 engendremens successifs. Une « *génération* », selon le dictionnaire, c'est une « *action d'engendrer* ». C'est le fait qu'un ascendant engendre un descendant.

Dans la généalogie de St Matthieu le mot « *génération* » renvoie aux actes d'engendrer. Or, le verbe « *engendrer* » est utilisé seulement 40 fois dans cette généalogie, et non pas 42 fois. En outre, il est utilisé une fois pour Joseph qui n'est pas le père de Jésus, comme St Matthieu l'explique longuement. Donc, St Matthieu ne cite que 39 générations applicables à la généalogie réelle du Christ, de « *Abraham qui engendre Isaac* » à « *Marie qui engendre Jésus* ». Il en manque trois.

Or, il a précisément écarté trois générations bien connues entre Joram et Ozias.

C'est ici que se présente l'hypothèse que les trois autres générations non citées pourraient être une omission voulue pour attirer l'attention sur trois autres générations concernant les deux Joachim. Ne faut-il pas ajouter le premier Joachim, fils de Josias, qui engendre Jékonias, mais aussi les deux générations qui concernent le second des deux Joachim, ces ancêtres cachés à la fin des deuxième et troisième séries de 14 générations, le père de Marie ? Ne faut-il pas ajouter la génération de « *Jacob qui engendre Joachim* » et la génération de « *Joachim qui engendre Marie* », pour que la liste de 42 générations soit complète et continue d'Abraham à Jésus ?

14. Jésus franchit la mort

Vincichristi écrit : « *dans le credo, on lit que Jésus est descendu aux enfers, or dans les Évangiles ce n'est pas explicitement dit* »

L'Évangile de Saint Matthieu y fait explicitement allusion lorsqu'il raconte ce qui s'est passé pour les défunts lors de la mort puis de la résurrection du Christ : « *Jésus, poussant de nouveau un grand cri, rendit l'esprit. Et voici que le rideau du Sanctuaire se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas ; la terre trembla et les rochers se fendirent. Les tombeaux s'ouvrirent ; les corps de nombreux saints qui étaient morts ressuscitèrent, et, sortant des tombeaux après la résurrection de Jésus, ils entrèrent dans la Ville sainte, et se montrèrent à un grand nombre de gens.* » (Mt 27, 50-53).

On peut observer que c'est au moment même de la mort de Jésus que les tombeaux s'ouvrirent, même si les morts n'en sont sortis qu'après sa résurrection.

Que signifient les mots « *les tombeaux s'ouvrirent* » ?

Nulle part, il n'est fait allusion à un fait physique généralisé à Jérusalem. Toutes les pierres qui recouvraient les milliers de morts dans les cimetières de la région ne se sont pas déplacées au moment de la mort de Jésus.

Bien au contraire, après sa mort sur la croix, le corps de Jésus va lui-même être mis dans un tombeau qui sera fermé par une pierre jusqu'au matin de Pâques. Aucun mort des temps passés ne va ressusciter avant le matin de Pâques, comme le récite le précède.

Mais, les tombeaux s'ouvrent comme un effet direct de la mort de Jésus et non de sa résurrection. N'est-ce pas parce que, par la mort humaine du Christ, Dieu Lui-même entre dans la mort humaine ? À partir de cet instant, tous les hommes déjà morts sont avec Dieu parce que Dieu fait homme vient les rejoindre dans leur état. Ils étaient enfermés dans les « *enfers* » (le shéol ou l'hadès), sans possibilité d'en sortir par l'effet du péché originel qui a séparé l'humanité de Dieu.

Dès lors que Dieu Lui-même, qui est la vie et la source de toute vie, entre dans la mort, les tombeaux s'ouvrent. Cela me semble montrer que le mot tombeau ne vise pas ici un monument matériel, ni même un lieu physique, mais la situation d'enfermement de chacun des morts depuis Adam et Ève dont les tombeaux en pierre ne sont qu'une manifestation visible.

Il ne s'agit pas ici d'une ouverture matérielle des tombeaux comme celle du matin de la résurrection, lorsque la pierre matérielle fut dégagée à l'entrée du sépulcre du Christ, mais d'une ouverture qui se produit au moment de la mort du Christ lorsqu'au contraire, son corps mort est enfermé dans un tombeau matériel.

Avant d'être rejoints par le Christ au moment de sa propre mort, chaque mort des temps passés était enfermé dans la mort.

Mais, si Dieu Lui-même y entre, la mort cesse d'être une prison et chacun des morts a cessé, au moment même, d'être enfermé dans sa mort.

Il me semble que c'est en ce sens que « *les* » tombeaux, c'est-à-dire « *tous* » les tombeaux des humains morts depuis Adam et Ève se sont ouverts.

Tous ont pu entendre la proclamation de l'Évangile par le Christ « *descendu aux enfers* », même ceux qui « *jadis avaient refusé d'obéir* » (1 Pi 3, 20).

L'Évangile nous enseigne ainsi que, même dans la mort humaine, la conscience et la volonté ne disparaissent pas. Bien que mort physiquement, le Christ enseigne et proclame l'Évangile dans la mort. Et ceux qui sont morts sont capables de l'entendre et de l'aimer ou non.

Voilà un enseignement majeur sur ce qu'est la mort humaine sans la résurrection. Ce n'est pas le néant, mais l'être subsiste avec de la conscience, du désir et de la volonté.

La résurrection du Christ va y ajouter un surplus inouï. À ce moment, mais à ce moment seulement et pas auparavant du seul fait que les tombeaux furent ouverts, de nombreux saints « *sortirent* » de leurs tombeaux ouverts par la mort du Christ. Ils ressuscitèrent et se montrèrent à beaucoup de gens.

Exactement comme le Christ ressuscité. Ils apparaissent, ils se montrent. Pas tout le temps, ni partout. On peut noter que ce sont « *de nombreux saints* » qui sortent, et donc pas tous. Il semble que, même si tous pouvaient le faire, les apparitions de ces ressuscités sont restées occasionnelles.

Parce que, bien que Dieu éternel, il était un homme semblable à nous, la résurrection du Christ a ouvert un chemin de résurrection pour tous les humains ayant vécu depuis Adam et Ève, d'abord en leur permettant d'accueillir l'Évangile qui délivre de la mort et ouvre la communion éternelle d'amour de Dieu à ceux qui le souhaitent, et ensuite en ouvrant, dans la nature créée, un passage vers cette vie éternelle.

Le Saint Suaire en reste une image très expressive car elle témoigne de la réalité physique que fut la résurrection lors de laquelle le corps physique mort de Jésus de Nazareth a subi une transformation sans précédent dans l'histoire. La résurrection du Christ ne fut pas une simple abstraction ou un simple fait spirituel, mais un bouleversement pour l'unique nature spirituelle et corporelle de l'humain. Le corps lui-même est sorti du tombeau. C'est corps, esprit et âme, sans corruption ni division de sa nature humaine corporelle et spirituelle, que Jésus est ressuscité d'entre les morts, d'une manière qui a ouvert un chemin pour tout humain.

Gerardh écrit : « *L'authenticité du Saint Suaire est controversée, comme vous le savez. Mais en tout état de cause, on voit mal comment il aurait pu attester de la résurrection du Christ.* »

La question de l'authenticité controversée du Saint Suaire est hors sujet ici.

Cette relique est utile, par contre, pour montrer la foi de l'Église dans la résurrection corporelle du Christ. Aucun corps mort ne laisserait normalement une image comme celle marquée dans le linceul de Turin, mais l'événement physique extraordinaire que fut la transformation du corps du Christ au moment de sa résurrection a pu (peut-être) « *irradier* » le linge qui l'entourait et y graver son image.

Gerardh écrit : « *Quel est l'intérêt pour la foi du linceul de Turin ?*

Jean-Mic écrit : « *Le même que celui de toute relique du Christ (qu'elle soit vraie ou fausse, d'ailleurs) : nous amener à méditer sur la Passion du Seigneur* »

Je ne vois pas le rapport qu'il y aurait entre les unes et l'autre. N'y a t'il pas des moyens de méditation plus adéquats ? Je rappelle que je n'ai pas évoqué la question de la véracité de ce linceul. »

Il me semble pourtant qu'il est utile de commencer par cette question de la véracité historique pour pouvoir expliquer l'intérêt pour la foi, le rapport avec la mort et la résurrection du Christ, et en quoi le Saint Suaire est un moyen de méditation adéquat.

1. La question de la véracité historique

On se demande souvent si le Saint Suaire est authentique ou « *faux* », en ne considérant que deux hypothèses : soit il s'agit du linceul qui a réellement enveloppé le corps mort du Christ, soit il s'agit d'une œuvre d'un faussaire qui ne mériterait aucun respect. Mais, il y a d'autres hypothèses.

En réalité, il est aussi possible qu'il s'agisse d'un miracle postérieur datant du Moyen-Âge. Ceux qui l'auraient découvert l'auraient identifié au linceul disparu du Christ. Mais, dans l'hypothèse d'un tel miracle, pourquoi le linceul ayant réellement enveloppé le Christ n'aurait-il pas été plutôt préservé et conservé, au besoin miraculeusement ? Pourquoi Dieu aurait-il laissé se perdre et se dégrader le linceul authentique avant d'en refaire miraculeusement un autre ?

Il est aussi possible qu'il s'agisse d'une œuvre d'art d'un artiste exceptionnellement doué pour reproduire dans un matériau le corps du Christ dans son linceul, comme le ferait une peinture ou une sculpture. Dans ce cas, rien ne permet d'affirmer ou de présumer que l'auteur d'une œuvre aussi remarquable serait un faussaire. Il a pu simplement vouloir réaliser une œuvre exprimant l'instant de la résurrection dans un linceul semblable à celui qui a enveloppé le corps mort du Christ. Dans un tel cas, il est possible que d'autres, plus tard, aient oublié cette origine artistique et l'aient considéré, de bonne ou de mauvaise foi, par erreur ou tromperie, comme le linceul ayant enveloppé réellement le corps du Christ.

Retenons qu'il y a, au moins, cinq hypothèses concernant l'origine historique du Saint Suaire :

1. C'est le linceul qui a enveloppé le corps mort du Christ
2. C'est un miracle postérieur survenu à une date indéterminée
3. C'est une œuvre artistique dont l'origine a été oubliée et qui a été considérée de bonne foi comme le linceul qui a enveloppé le corps mort du Christ
4. C'est une œuvre artistique dont l'origine était connue et qui a été considérée de mauvaise foi comme le linceul qui a enveloppé le corps mort du Christ par un faussaire qui n'est pas l'auteur de cette œuvre artistique
5. C'est une œuvre d'un faussaire qui a lui-même fait croire faussement que son œuvre humaine était le linceul qui a enveloppé le corps mort du Christ.

Mais, dans tous les cas et même dans le cas de la cinquième hypothèse la plus fausse, le linceul de Turin nous témoigne d'une réalité historique authentique pour tous les chrétiens.

2. La question de l'intérêt pour la foi

Quelle que soit la réalité historique, le linceul de Turin a tout simplement la valeur d'un signe, d'un témoignage extraordinaire de ce que fut la résurrection corporelle du Christ décrite par les Évangiles.

Il concorde, en effet, parfaitement avec le récit biblique en ce qui concerne la matérialité de ce qu'il montre et il concorde tout aussi parfaitement avec le récit biblique quant à la valeur que ce récit donne au linceul historique qui a enveloppé le corps mort du Christ.

Nous nous rappelons St Jean : il entra dans le tombeau, il vit le linge qui avait enveloppé le corps de Jésus et il crut. L'Évangile nous raconte ainsi que ce linge fut un signe décisif pour la foi de Saint Jean. Jean vit et crut.

Une méditation sur le linge qui a enveloppé le corps mort du Christ, par une vénération de l'objet réel ou d'une représentation artistique, peut donc être adéquate pour nous rapprocher de la mort et de la résurrection du Christ.

3. La question du témoignage de la résurrection du Christ

Peu importe qu'il s'agisse du vrai linceul du Christ ou d'une œuvre artistique extraordinaire humaine ou miraculeuse du Moyen-Âge, le linceul de Turin exprime de manière parfaitement correcte notre foi en la résurrection corporelle du Christ survenue à un moment où son corps mort était enveloppé d'un linceul : en un instant le corps mort de Jésus de Nazareth, déposé depuis plus d'une journée dans un tombeau, a été transformé et a quitté le linceul qui l'enveloppait, laissant le tombeau vide ainsi que ce linceul à l'endroit même où il avait été mis.

Depuis des siècles, le linceul de Turin a soutenu l'annonce de la résurrection et réchauffé le cœur et la foi d'un grand nombre.

Le linceul de Turin exprime notre foi, notre conviction que, par sa résurrection, le corps de Jésus a traversé physiquement le linceul qui l'enveloppait ce qui peut susciter une méditation profonde sur le mystère de sa mort et de sa résurrection.

Nous n'avons aujourd'hui aucun autre moyen matériel, aucune autre représentation visible de l'instant de la résurrection.

La méditation à ce sujet n'est certes pas fermée. S'agit-il (de manière réelle ou suggérée par un artiste du Moyen-Âge) d'un miracle qui aurait marqué physiquement le linceul pendant le temps où il a enveloppé le corps mort de Jésus, d'un témoignage de sa mort ? Ou, s'agit-il d'un miracle qui aurait marqué physiquement le linceul à l'instant de sa résurrection ? On peut méditer les deux hypothèses mais, en fait, elles se rejoignent. Celui qui médite le Saint Suaire comme une image de la mort médite aussitôt que ce linceul n'a pas retenu le corps mort qu'il montre. Celui qui médite le Saint Suaire comme une image de la résurrection, peut se souvenir que la résurrection du Christ n'est pas une réalité abstraite seulement métaphysique mais aussi une réalité physique : son corps a soudainement été transformé et Jésus a quitté le tombeau avec son corps ressuscité.

Ce passage physique, par un phénomène physique unique dans l'histoire, a pu photographier ou irradier le corps du Christ dans le linge qui l'enveloppait à l'instant de sa résurrection. Peut-être. Si le linceul devait être un jour daté d'une autre époque, il s'agirait toujours alors soit d'un miracle, soit d'une œuvre d'art particulièrement extraordinaire exprimant de manière juste la foi de tous les croyants dans la réalité physique de la résurrection du Christ.

Chacun peut en penser ce qu'il veut, mais, linceul authentique du Christ ou œuvre d'art extraordinaire, le linceul de Turin a ému beaucoup de croyants depuis des siècles et restera en toute hypothèse un trésor précieux parce qu'il exprime la foi de l'Église de manière profondément touchante.

Le corps de Jésus était mort. Aucune intervention humaine, ni animale, ne l'a fait sortir de son linceul, ni de son tombeau. Le matin de Pâques, une résurrection a transformé son corps mort et a donné au Christ ressuscité une vie corporelle nouvelle qu'il a manifestée par quelques apparitions mais dont la réalité mystérieuse nous échappe.

Elle reste un sujet de méditation qui comble de joie.

Gerardh écrit : « *Lorsque le Christ mourut, ou plutôt rendit l'esprit, il se passa des phénomènes extraordinaires. Notamment le voile du temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas, ce qui abolit la séparation entre le lieu saint et le saint des saints (voir Hébreux 10 : 19-22 pour la signification de ce symbole). Aussi, certains tombeaux s'ouvrirent* »

Pourquoi écrivez-vous « *certains* », alors que l'Évangile ne contient aucune restriction ? Ce furent « *les* » tombeaux qui s'ouvrirent. Tous.

Gerardh écrit : « *Dans ma version (Darby), je lis : « et beaucoup de corps des saints endormis ressuscitèrent* ».

Pourquoi citez-vous cette autre partie du même verset ? Vous citez la résurrection des saints dont la suite du texte précise explicitement qu'elle survient après la résurrection de Jésus (verset 53), alors que

la question ici concerne l'ouverture des tombeaux avant cette résurrection, au moment de la mort de Jésus (verset 52).

Jamais personne, à ma connaissance, n'a prétendu que cette résurrection de saints défunts se serait produite avant celle du Christ.

À cet égard, il est certain que ce ne sont pas tous les défunts qui ressuscitèrent mais seulement le corps de quelques saints.

Le terme « *endormis* » de votre version protestante est ambigu. Personne ne conteste que le terme grec « *koimao* » vise bien ici les morts même si le même mot peut aussi concerner des endormis. Comment Jésus aurait-il pu proclamer l'Évangile à des endormis ?

La foi de l'Église est constante sur ce point : le Christ a bien prêché l'Évangile aux défunts des temps antérieurs à sa propre mort sur la croix.

Gerardh écrit : « *Je pense que le phénomène relaté n'a eu qu'une portée locale, limitée à la « sainte ville » (verset 53), alors que les saints de l'AT sont décédés aussi ailleurs. »*

D'accord avec vous pour considérer que la résurrection de certains saints fut probablement un phénomène local, même si rien n'exclut que d'autres saints aient pu ressusciter et apparaître ailleurs.

Gerardh écrit : « *pour permettre la résurrection, non pas de tout un chacun, mais des saints (voire certains saints) de l'AT. »*

Pourquoi cette restriction qui, ici encore, n'est pas dans l'Écriture ? Certes, comme le rappelle le Catéchisme, « *Jésus n'est pas descendu aux enfers pour y délivrer les damnés* » (C.E.C. 633), ceux qui le rejettent, mais l'Évangile a bien été proclamé à tous les humains se trouvant dans les liens de la mort, même si, hélas, tous ne l'ont pas accepté. Tous ont reçu la possibilité de la résurrection et tous ont reçu la possibilité d'être sauvés par le Christ, ce qui, hélas, ne signifie pas que tous l'ont accepté.

Gerardh écrit : « *A mon avis cette résurrection a été provisoire, afin de marquer l'évènement, autrement cela aurait été indiqué. De même la résurrection de Lazare a été pour la terre, car on ne voit nulle part qu'il eut été ressuscité pour l'éternité. »*

Il me semble que rien ne permet de confondre la résurrection de Lazare avant la mort de Jésus avec la résurrection qu'il a rendue possible par sa propre résurrection.

Nous sommes bien sûr d'accord pour constater que la résurrection de Lazare l'a restauré dans sa vie terrestre, au terme de laquelle il s'est retrouvé devant la mort physique.

Gerardh écrit : « *La nuance que vous introduisez me semble subtile, et au total peu documentée. Dans les deux cas il s'agit de miracles insignes. S'agissant de Lazare, Jésus a dit : « cette maladie n'est pas à la mort, mais pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle », puis « moi, je suis la résurrection et la vie : celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, vivra » et encore « Jésus pleura ». Oui, le salut éternel, la résurrection et la gloire ont été rendues possibles, et effectives, pour tous ceux qui auront cru en Lui*

Nous n'avons en effet aucune précision dans un sens ou dans l'autre, si ce n'est que la résurrection des croyants n'est citée qu'en 1 Thessaloniens 4 :13-18, comme étant future. S'agit-il seulement d'apparitions ? là non plus, la Parole ne le précise pas. »

Vous trouvez cela une nuance « *subtile* » ? Vous êtes étonnant ! Comment pouvez-vous confondre les résurrections de la fille de Jaïre ou de Lazare durant la vie terrestre du Christ avec le salut réalisé par sa propre résurrection ?

Pourquoi doutez-vous qu'il s'agisse seulement d'apparitions ? C'est le texte même de l'Évangile qui le dit. Nulle part, personne n'a jamais raconté qu'un mort des temps passés serait revenu dans sa maison et dans sa famille pour y reprendre sa vie terrestre arrêtée depuis longtemps pour mourir une deuxième fois. J'ignore d'où vous sortez une telle supposition.

La résurrection de la fille de Jaïre ou de Lazare a prolongé une vie terrestre interrompue depuis quelques heures ou quelques jours. La résurrection du Christ fut tout autre, de même que les résurrections qu'elle a permises.

Il n'y a aucun indice quelconque qui permette de penser que les saints qui sortirent des tombeaux à la suite du Christ auraient repris leur vie terrestre comme Lazare. Il est seulement écrit, dans l'Évangile, qu'ils apparurent à un grand nombre de personnes, exactement comme le Christ l'a fait lui-même après sa propre résurrection. Il s'agit d'apparitions et non d'une restauration dans une vie terrestre naturelle comme Lazare.

Gerardh écrit : « *Le shéol ou hadès correspondent à une expression très vague, définissant le lieu invisible où les âmes des hommes vont après la mort (distinct de la géhenne, le lieu des tourments infernaux).* »

C'est en effet une expression très vague que rien ne justifie cependant de confondre avec un « lieu » terrestre, ni davantage avec un lieu « invisible » dans l'espace de ce monde.

Gerardh écrit : « *Si ce lieu n'est ni terrestre (ce que je conçois), ni invisible, qu'en est-il ? Quelles sont vos sources et vos références ?* »

Le plus simple est de vous proposer de relire les numéros 631 à 637 du Catéchisme de l'Église Catholique

Les ondes d'un Wifi se trouvent en un lieu physique mais sont invisibles. Lorsque nous parlons du Ciel ou de toute autre réalité spirituelle, le mot « lieu » a lui-même une réalité spirituelle qu'il est vain de chercher à un endroit dans l'espace du monde créé ou par rapport à ce monde créé.

Vous savez bien, par exemple, que Dieu est partout. Même si vous alliez au plus profond de la terre ou aux extrémités de l'Univers créé, Il serait toujours là pleinement partout en même temps. Les âmes des défunts ne sont pas et n'ont jamais été dans un « lieu » physique particulier dans l'espace de ce monde.

Les « profondeurs de la terre » ne sont pas davantage un lieu physique à chercher à quelques centaines ou milliers de kilomètres en creusant dans le sol de notre planète. Ne cherchez pas davantage où se trouverait dans l'espace la « droite de Dieu » où le Christ a été établi après son ascension.

Les Écritures utilisent inévitablement les images de notre langage. La réalité spirituelle ne peut être enfermée dans les limites physiques que notre cerveau peut saisir.

Gerardh écrit : « *Je ne pense pas qu'ils correspondent à une situation d'enfermement ou à une prison.* »

Ici encore, pourquoi voulez-vous écarter ce que nous disent les Écritures ?

La première épître de Saint Pierre nous l'indique clairement et le Catéchisme de l'Église le rappelle : « *Jésus a connu la mort comme tous les hommes et les a rejoins par son âme au séjour des morts. Mais il y est descendu en Sauveur, proclamant la bonne nouvelle aux esprits qui y étaient détenus (cf. 1 P 3, 18-19)* » (C.E.C. 632).

Gerardh écrit : « *Cela est différent en tout cas de 1 Pierre 3 :19-20 où sont concernés les anges qui ont fauté, et qui ont été dépouillés de leur corps (voir Genèse 6 :1-6).* »

Désolé, Gerardh, mais cette interprétation me paraît dénuée de tout fondement et tente vainement de faire prévaloir une opinion protestante qui nie la communion des saints et la survie consciente après la mort, ce qui est contraire à la foi de l'Église

Gerardh écrit : « *Désolé d'avoir exprimé mon point de vue. Je ne vois pas pourquoi il nierait la communion des saints ou la survie consciente après la mort. Je persiste donc et signe, et cela n'a rien à voir avec une opinion protestante.* »

Si vous ne croyez pas que les défunts des temps passés ont pu entendre l'Évangile entre la mort et la résurrection du Christ, comme l'affirment les Écritures et le Credo formulé par des Conciles dès les premiers siècles, il me semble qu'il y a un sérieux problème de cohérence par rapport à la foi de l'Église.

La descente aux enfers du Christ par sa mort humaine a délivré de l'enfermement dans la mort tous les saints, y compris Abraham, Isaac et Jacob (qui, bien que morts, étaient des vivants, nous l'a rappelé le Christ).

Sans la mort humaine du Christ, personne ne pouvait ressusciter. Plongé lui-même dans la mort, le Christ y a ouvert un chemin de retour à la vie par sa résurrection. Il n'y avait pas de résurrection possible sans d'abord une descente aux enfers.

Il est évident que ce sont les esprits humains des défunts qui sont ici en cause et non les anges qui ont fauté.

Gerardh écrit : « *Dire que le Christ est descendu aux enfers, correspond à mon sens au passage stipulant : « Or, qu'il soit monté, qu'est-ce, sinon qu'il est aussi descendu dans les parties inférieures de la terre ? » (Ephésiens 4 :9), c'est-à-dire qu'il a été enseveli (dans un tombeau neuf comme nous le savons).* »

Il me semble que les mots « *monté* » ou « *descendu* » ne doivent pas être réduits à des repères géographiques ou physiques.

Lorsque Jésus monte au Ciel, il est vain de le chercher quelque part plus haut que les nuages.

Il me semble que les parties « *inférieures* » de la terre, ce sont les enfers, l'Hadès, le Shéol ; ce n'est pas un endroit physique mais ce qui subsiste de l'humain terrestre.

Pneumatis écrit : « *si Jésus ressuscité est le modèle conçu par Dieu de l'Homme parfaitement accompli, proclamant comme Jonas le repentir à toutes les nations, je me demande pourquoi il mange encore du poisson à ce moment là. J'ai un peu peur de comprendre : n'est-il pas le sens définitivement établi, accompli après la résurrection ? L'homme ressuscité doit-il toujours se renouveler, en permanence, dans sa réponse à Dieu ? Pour le dire autrement : y a pas un moment où le boulot s'arrête ?*

Cela dit, j'avoue que c'est un problème assez peu prioritaire : occupons-nous d'abord de faire ce qu'il faut pour que Dieu nous ressuscite, et nous verrons après. »

Peu prioritaire ?

Cette réflexion profonde me semble, au contraire, aboutir de manière fort intéressante, au questionnement le plus fondamental. La vie divine, la vie éternelle, est-ce la possession de tout, la réponse à tout, l'achèvement de tout ? La vie éternelle, le paradis, est-ce la béatitude totale où plus rien ne manque, où il n'y a plus aucun désir car tout est comblé ? Un moment où le boulot s'arrête ?

Les psychologues ont largement dégagé les dangers du tout, lorsqu'il n'y a plus aucune place pour de l'autre, une autre personne, une autre chose, une autre action. Est-ce vraiment notre espérance ?

Est-ce que notre Dieu Trinité où aucun des trois ne se suffit pas à lui-même mais où la vie est perpétuelle communion, où la vie s'est manifestée créatrice, ne nous révèle pas une autre réalité, un meilleur avenir ?

Peut-on imaginer un état où la plénitude est tellement totale qu'il n'y a plus rien à faire, à espérer ? Plus aucun mouvement, plus aucun besoin, ni manque quelconque. Plus aucun désir, car tout est déjà obtenu.

Tout mouvement est suscité par une envie de passer d'un état à un autre pour un meilleur qui doit être atteint et qui ne l'est donc pas encore. La béatitude totale et absolue n'est-elle pas cause d'une immobilité totale de l'être ? Equivalente à la mort, voire d'un ennui absolu ?

Dans son encyclique ***Spe Salvi***, le Pape Benoît XVI a abordé ce difficile problème qui ne concerne pas que la vie éternelle, mais déjà notre vie présente (n°s 10 à 12) : « *Peut-être aujourd'hui de nombreuses personnes refusent-elles la foi simplement parce que la vie éternelle ne leur semble pas quelque chose de désirable... Continuer à vivre éternellement – sans fin – apparaît plus comme une condamnation que comme un don... vivre toujours, sans fin – en définitive, cela peut être seulement ennuyeux et en fin de compte insupportable...*

Il y a clairement une contradiction dans notre attitude, qui renvoie à une contradiction intérieure de notre existence elle-même. ...Nous désirons en quelque sorte la vie elle-même, la vraie vie, qui n'est même pas touchée par la mort...

L'expression « vie éternelle » cherche à donner un nom à cette réalité connue inconnue. Il s'agit nécessairement d'une expression insuffisante, qui crée la confusion. En effet, « éternel » suscite en nous l'idée de l'interminable, et cela nous fait peur; « vie » nous fait penser à la vie que nous connaissons, que nous aimons et que nous ne voulons pas perdre et qui est cependant, en même temps, plus faite de fatigue que de satisfaction, de sorte que, tandis que d'un côté nous la désirons, de l'autre nous ne la voulons pas....

Nous pouvons seulement chercher à penser que ce moment est la vie au sens plénier, une immersion toujours nouvelle dans l'immensité de l'être, tandis que nous sommes simplement comblés de joie »

La création elle-même n'est-elle pas le signe que Dieu n'est pas béatitude immobile ?

C'est la foi qui sauve. Le salut, n'est-ce pas le passage avec le Christ de la mort à la résurrection ? La mort vaincue.

Dès la Genèse, n'y a-t-il pas une profonde ambiguïté sur la mort ? Les espèces créées se renouvellent par la mort de génération en génération. A-t-il pu en être autrement pour Adam et Ève qui ont été créés à l'image de Dieu et ont reçu leur humanité dans un corps animal naturellement mortel ?

Théo d'Or écrit : « *pourquoi Adam et Ève n'ont-ils pas péri aussitôt après avoir cédé à la tentation ?* »

Mais, tout simplement, parce que la nature a ses lois propres : on naît, on vieillit et on meurt selon les diverses circonstances qui affectent le corps de chacun. Adam et Ève sont morts naturellement.

S'ils avaient vécu en communion avec Dieu, ils auraient pu contrôler la mort physique comme toute la création, comme Jésus, en tout semblable à nous sauf le péché, nous l'a montré en ressuscitant des morts, en guérissant toutes sortes de maladie, en multipliant des pains, en ressuscitant de la mort.

L'Assomption de Marie, qui permet à celle qui a été délivrée du péché par son immaculée conception, de franchir la mort après la résurrection de Jésus, le Nouvel Adam, son fils semblable à tout homme sauf le péché, peut nous aider à comprendre ce que le (ou les) auteur(s) de la Genèse ont voulu nous dire de l'essentiel de l'homme, des fondements de sa vie.

Jésus partage en tout notre humanité qui lui vient par Marie, mais, lors de sa conception, une intervention divine a cependant permis d'engendrer dans l'humanité le Fils de Dieu, une création nouvelle.

Jésus puis Marie ont connu la mort sans être vaincu par elle.

Lors de sa création, Adam fut aussi une créature nouvelle par une intervention divine lors de sa conception. Un homo sapiens a été créé humain à l'image de Dieu. Il n'y a pas ici de conflit avec la science ou avec Darwin. Ni l'un, ni l'autre ne nous éclairent sur ce qui fait la seule spécificité de l'humain : sa ressemblance avec Dieu (Gn 1, 26-27 et Gn 2, 7), cette marque spirituelle qui lui permet de transcender la réalité corporelle ou matérielle, la poussière du sol, dont il est formé, pour avoir personnellement accès à la vie de Dieu.

À un moment de l'histoire, il s'est produit un événement qui a fait exister un humain, vivant parmi les autres êtres naturels, capable d'une vie éternelle en communion avec Dieu, au-delà de la mort physique. Le péché en a brisé l'accès et a soumis les nouveaux humains à la mort physique.

L'intervention créatrice qui a fait d'un hominidé d'une espèce préexistante, un humain tel que la Genèse le définit comme une image de Dieu, n'a pas été plus spectaculaire ou scientifiquement observable que la conception du Christ. Extrêmement discrète. Mais, avec une mutation génétique ou une autre caractéristique dominante telle que cette vie nouvelle fut transmissible à toute descendance physique de cette création nouvelle.

La profonde différence, n'est-ce pas qu'ils ont reçu la vie divine éternelle, la capacité de franchir la mort physique sans que leur être, leur âme, soit détruit. Cette capacité a été blessée par la faute originelle. Dans le texte hébreu de l'avertissement de Dieu de la Genèse (Gn 2, 17), il n'est pas dit à Adam qu'il « *mourra physiquement* » s'il s'empare du fruit interdit, comme si la mort physique n'existait pas encore, mais le texte semble dire de manière plus nuancée « *de mourir, tu mourras* », comme si la mort ne pouvait plus être vaincue par lui.

Dans la nature, la mort n'est pas une vraie mort qui détruit définitivement, mais un passage, car les cellules du corps mort se transforment et la vie se transmet ailleurs. Nos propres cellules corporelles meurent et se renouvellent sans cesse. Par la chute et sans le Christ, c'est notre personne qui est menacée de mort.

L'Assomption de Marie, comme la résurrection du Christ, nous montre que le premier Adam a pu connaître ce qu'était la mort physique, indépendamment du péché, comme tous les autres êtres animés qui existaient avant lui sur la terre. Sans le péché, cette mort physique ne provoquait pas sa mort personnelle mais pouvait être dépassée et vaincue par une vie de l'humain en communion avec son Créateur plutôt que par une existence conduite par ses propres connaissances.

C'est ce même chemin que le Christ, le nouvel Adam, a rouvert, pour Marie d'abord, pour nous ensuite.

La Sainte Vierge est-elle ressuscitée comme le Christ ?

L'un comme l'autre ont franchi la mort avec leur corps, mais, préservée du péché, Marie, comme son divin Fils, s'est trouvée dans la situation d'Adam et Ève avant qu'ils ne brisent leur communion avec Dieu. Comme Adam et Ève, lors de la création de ces premières âmes immortelles façonnées par un mélange de poussière du sol constituant leur corps matériel et d'un souffle spirituel leur permettant de partager la vie même de Dieu.

L'humain créé à l'image de Dieu n'est pas soumis à la mort. La mort ne l'atteint qu'à cause de la rupture de sa communion avec son Créateur. Dure conséquence du péché originel !

Jésus, vrai Dieu et vrai homme, avait un corps mortel, comme Adam, mais il était préservé de tout péché depuis sa conception dans le sein de Marie. Jésus n'a jamais vécu dans le péché. Il n'était donc pas soumis à la mort.

Cependant, pour nous sauver de la mort qui nous atteint à cause du péché, il s'est fait péché, il a porté notre péché, et, lui qui n'a jamais péché, il a choisi et accepté de mourir de la même mort que celle que connaît tout pécheur. Il est mort comme un homme pécheur, lui qui n'a jamais péché.

Il a assumé l'expérience de la mort qui est la nôtre. Le Christ est vraiment mort, mais il est ressuscité d'entre les morts, ouvrant un passage pour tous les hommes.

Jésus avait, comme le premier Adam, la puissance spirituelle de dominer les réalités physiques naturelles, de ne pas subir la mort.

En Jésus-Christ, le monde spirituel et le monde matériel étaient en harmonie, sans le péché qui perturbe ce lien entre les réalités spirituelles et les réalités matérielles.

Le Christ aurait pu ne pas mourir. Il aurait pu franchir la mort physique sans être affecté par elle. C'est ce que Marie nous montre par son Assomption.

Jésus sans péché est mort comme un pécheur pour ouvrir pour tout pécheur un chemin de résurrection. Il est mort comme Adam et Ève après le péché. Mais, ensuite, il est ressuscité d'entre les morts.

Marie sans péché a franchi la mort physique comme Adam et Ève auraient pu le faire sans le péché. Elle n'a pas subi la mort. Elle n'est donc pas ressuscitée comme le Christ, car la résurrection ramène à la vie ceux qui sont morts. Marie a franchi la mort physique en passant corps et âme dans une réalité autre qui prolonge celle que nous connaissons de manière limitée.

Jésus est mort puis est ressuscité. Marie n'a pas subi la mort, mais l'a franchie corps et âme.

Le Catéchisme (C.E.C., n° 966) nous enseigne que c'est une « *participation singulière à la résurrection de son Fils et une anticipation de la résurrection des autres chrétiens* ». Il ajoute que dans sa « *dormition* » (le moment de la fin de sa vie physique dans le monde présent), Marie « *n'a pas quitté le monde* », mais a « *rejoint la source de la Vie* ».

L'Assomption l'a fait passer corps et âme de l'état terrestre que nous connaissons dans un état et dans une présence autres où les réalités sont en harmonie en Dieu. C'est ce que nous appelons le Ciel ou les cieux, mais ce n'est pas un endroit éloigné, c'est une présence parmi nous. Le Royaume des cieux est proche de nous, parmi nous. C'est l'Évangile.

Nous pouvons y voir à quel point les mystères de la foi sont reliés entre eux et à quel point nous pouvons méditer les merveilles de la création et de l'Évangile dans la même réalité concrète et historique.

L'Immaculée conception et l'Assomption sont au cœur de notre foi catholique.

Et, dès lors qu'ils évoquent le péché originel et le passage de la mort, il est normal de penser à Adam et Ève. Ce n'est pas un éternel recommencement, mais des mystères qui se rejoignent.

Mais, il ne s'agit pas cependant de mettre Marie sur un pied d'égalité avec son Fils. Tout est donné à Marie à cause du Christ, pour le Christ et par le Christ.

Marie n'est pas Dieu, n'est pas une déesse. Elle est une femme pleinement humaine, comme tous les autres humains.

Le Christ nous révèle en Marie que son salut n'est pas réservé à un humain qui est aussi vrai Dieu, mais qu'il est donné pleinement à l'humanité, et à Marie, sa mère terrestre, en premier.

Elle est la première à être sauvée du péché originel par son immaculée conception. La première à recouvrer l'accès à l'immortalité par son Assomption.

Pourquoi voudriez-vous que l'Église mette un bémol à sa joie, à la joie de fêter ce premier passage d'une personne humaine à travers la mort, après la résurrection du Christ ?

Le Christ a pu s'incarner dans une mère sanctifiée pleinement pour lui et l'Assomption n'est pas à la limite de notre foi, mais une conséquence cohérente et réjouissante de notre conviction que nous avons été créés immortels et que seul le péché originel nous voue à la mort.

La conviction de l'Assomption, du passage de Marie, corps et âme, dans le « Ciel », n'est qu'une conséquence de sa totale délivrance du péché originel par le Christ.

C'est une immense espérance pour tous les croyants.

Epsilon écrit : *« il est indéniable que ce qui touche à la « Dormition/Assomption » de Marie est très ancien en Orient ... et le dogme s'appuie nécessairement sur cette piété populaire ... un « dogme » pour être efficace doit nécessairement avoir une assise populaire ancrée depuis longtemps ... il ne fait que prendre « acte » tout en faisant « taire » les vents contraires.*

Vous dites : « Elle est la première à être sauvée du péché originel par son immaculée conception » ... ici aussi les termes (qui ont d'ailleurs faits moult débats) sont importants ... elle n'a pas été « sauvée » mais « préservée » (par un privilège spécifique de Dieu).

Vous dites : « La première à recouvrer l'accès à l'immortalité par son Assomption. » ... c'est pas, pour le moins que je puisse comprendre et non deviner, clair !!! »

Je suis tout à fait d'accord avec vos deux premières observations qui ajoutent des précisions exactes.

Je pensais (à tort) être clair avec les mots « *recouvrer l'accès à l'immortalité* », mais il est certainement possible de l'être davantage.

En bref,

1. Le renouvellement et la transformation des choses sont dans la nature. Bien avant l'apparition des humains, les feuilles tombent et sont remplacées par d'autres. Les animaux vivent un temps puis cessent de vivre et se décomposent.
2. Les humains ont été créés dans cette nature avec une immortalité qui devaient leur permettre de gouverner la nature, de la développer, d'en maîtriser toutes les réalités matérielles en communion spirituelle avec Dieu. Y compris la « mort » physique.
3. Le péché originel a brisé la communion avec Dieu et tout le contrôle du monde que l'homme créé pouvait assumer grâce à cette communion.
4. Sans le péché, l'humain n'était pas soumis à la mort mais pouvait la franchir d'une manière que nous ne pouvons plus guère comprendre.
5. Sans le péché, le Christ ne devait pas mourir. C'est volontairement qu'il a choisi d'accepter de mourir, de se laisser tuer pour vaincre la mort par laquelle nous devons tous passer à cause du péché originel.
6. Parce que Marie a été préservée du péché originel, elle s'est retrouvée dans la condition d'Adam et Ève avant la chute et c'est pourquoi il me semble exact de dire qu'elle a « *recouvré* » ou « *retrouvé* » l'accès à l'immortalité qu'Adam et Ève ont reçu.

N'oublions pas qu'avant la chute, la mort était « *possible* » comme l'indique l'avertissement de Dieu (« *Si vous mangez du fruit de l'arbre de vie, vous mourrez* »). Le corps animal d'Adam et Ève était

naturellement mortel, mais par la création spirituelle de Dieu ils ont reçu un accès à l'immortalité, une âme immortelle.

Ti'hamo écrit « *qu'Adam soit immortel et incorruptible avant le péché originel ne pose pas de problème vis-à-vis du développement de son corps, puisqu'effectivement la mort cellulaire nécessaire au fonctionnement de l'organisme n'est pas LA mort, donc peut exister aussi dans un corps qui ne serait pas soumis, lui, à la mort ni à la corruption* ».

Certains envisagent cependant l'hypothèse d'une cellule humaine physiquement immortelle tirée directement de la matière, sans père, ni mère, qui aurait atteint à un moment un état de conscience suffisant pour permettre le péché originel.

Les objections sont évidemment lourdes. Imaginer une croissance d'une cellule jusqu'à un âge adulte, sans père, ni mère, est évidemment une hypothèse en dehors de la science, mais elle se heurte plus encore à l'absence de toute base dans l'Écriture autant que dans les textes des Pères de l'Église ou du Magistère.

Compte tenu de la complexité de toute cellule humaine, l'hypothèse n'est pas plus facile à admettre que la création immédiate d'un humain adulte à partir de rien.

L'hypothèse de parents pré-humains a l'avantage de présenter une réalité sans contradiction avec la science et d'accentuer le caractère prépondérant de la création spirituelle de l'âme humaine.

Il ne me semble vraiment pas juste de suspecter cette hypothèse d'être davantage fondamentaliste que l'idée que les premiers humains auraient été tirés directement du sol dans un état cellulaire physiquement immortel qui se serait développé comme tel jusqu'au péché originel.

Dire que l'hypothèse de parents pré-humains n'a pas davantage de base dans l'Écriture me semble contestable. C'est bien à l'exemple d'Adam avant la chute qu'il est dit que tout homme quittera son père et sa mère. C'est son fils Caïn qui redoute d'être tué par d'autres lorsqu'il fuit et qui va ailleurs trouver une compagne dont il aura une descendance. C'est à d'autres créatures de Dieu, non humaines, que certaines femmes de la descendance d'Adam et Ève vont s'unir et d'où va naître aussi une descendance particulière qui indique scientifiquement une compatibilité qui caractérise une même espèce.

Même si les interprétations sont discutables, cela peut correspondre à la présence d'une espèce pré-humaine à l'époque des premiers humains.

Cmoi écrit : « *le couple humain en question serait devenu immortel, avant le péché. Combien de temps ? A-t-il eu des enfants ? ... Or s'il a eu des enfants, ou s'il n'y a pas eu qu'un seul couple (je rassemble les sous-hypothèses), comment envisager que le péché aurait été commis par tous les hommes ou que commis par un seul couple il aurait atteint tous les autres ?* »

Il faut être bien clair. Il n'y avait qu'un seul couple d'âmes immortelles, d'humains créés à l'image de Dieu et nommés Adam et Ève. Un seul. Tous les autres vivants de la terre n'avaient pas leur nature unique corporelle et spirituelle absolument nouvelle.

Non, il n'y a pas d'enfant avant le péché originel.

Nous représenter le temps avant ce péché nous situe dans un point de vue exclusivement corporel qui n'est pas approprié pour la réalité spirituelle simultanément en cause. Mais, votre question n'en est pas moins pertinente.

Le récit nous place dans une situation où rien ne permet de mettre clairement de la durée. C'est une succession de faits dans lesquels on voit l'amour humain d'Adam et Ève, leur harmonie dans la création, le choix fondamental de leur conscience, et l'aboutissement de ce choix.

Cmoi écrit : *« qui dit succession dit durée, vous recommencez à dire à la fois une chose et son contraire. Le fait que nous puissions avoir du mal parfois à tout situer n'y change rien, et une certaine chronologie est bien indiquée »*

Je ne dis pas une chose et son contraire et je suis d'accord pour constater une certaine chronologie, une durée.

J'ai seulement voulu indiquer que je ne peux mettre « *clairement* » de la durée de manière précise.

Dans le jardin d'Eden, nous sommes en même temps dans le réel terrestre où tout se mesure dans le temps et l'espace, mais aussi dans la réalité spirituelle qui transcende le temps et l'espace. Nous sommes ici limités par les limites de notre langage terrestre.

Dans le temps, il me semble difficile d'imaginer une durée entre l'accès à la pleine conscience d'Adam et Ève et la fin de leur séjour dans l'Eden. Notre meilleure référence nous est donnée par le baptême du Christ (sa plongée dans l'Eden) et sa tentation au désert (le remake inversé du péché originel). Ce sont des événements directement liés dans le temps.

Malgré leur nature terrestre mortelle, Adam et Ève ne devaient pas mourir. Créés dès leur premier instant par un souffle spirituel divin, par, dans et avec un corps terrestre, leur âme ne pouvait plus être détruite du seul fait de la mort naturelle. C'est en ce sens qu'ils étaient d'emblée créés immortels.

Epsilon écrit : *« ce n'est pas « l'immortalité » (que vous supposez) du genre humain qui permet de « gouverner la nature » ... c'est l'inverse c'est parce que nous sommes mortels « de nature » que nous procréons justement pour « gouverner la nature ». »*

Je n'ai pas été assez exact.

Ce n'est, bien sûr, pas l'immortalité elle-même qui devait leur permettre de gouverner la nature, mais leur communion avec Dieu.

Les humains ont été créés dans cette nature avec une immortalité « *dans des conditions matérielles et spirituelles* » qui devaient leur permettre de gouverner la nature.

Epsilon écrit : *« Vous dites : « Sans le péché, l'humain n'était pas soumis à la mort » ... si l'Homme est « par nature » mortel le « péché » n'a pas changé sa nature ... la seule chose que l'on peut dire c'est que Adam, maintenu dans le Paradis, avait la possibilité de maintenir son corps en vie (donc de prolonger son existence sans tfois la qualifier au niveau corporel d'immortelle) Nous rejoignons ce qu'il est convenu d'appeler un « don préternaturel d'immortalité » ... à savoir que c'est l'âme (qui elle est immortelle) qui possédait une force surnaturelle de préserver le corps de toute corruption (comme la nature l'exige) aussi longtemps qu'elle restait soumise à Dieu ... c'était un « don gratuit » de Dieu et non une exigence de la nature. »*

Je suis d'accord. C'est bien ainsi que je le comprends aussi.

Epsilon écrit : *« Vous dites : « ... pour vaincre la mort par laquelle nous devons tous passer à cause du péché originel » ... pour ensuite faire la différence entre la « mort spirituelle » (qui est la résultante du péché) et la « mort corporelle » qui elle est tout ce qu'il y a de plus « naturel » qu'il soit »*

C'est ici que le mystère de l'Assomption me semble apporter un éclairage particulier. La mort corporelle naturelle n'est pas une fatalité.

Comme vous l'avez écrit avec beaucoup de justesse « *l'âme (qui elle est immortelle) ... possédait une force surnaturelle de préserver le corps de toute corruption (comme la nature l'exige) aussi longtemps qu'elle restait soumise à Dieu* ».

Mais, cela ne signifie pas que la nature serait restée inchangée dans ses limites actuelles.

Le monde est et reste dans les douleurs d'un enfantement.

La transformation va se poursuivre au-delà de toute imagination. La résurrection du Christ, l'Assomption de Marie, la communion des saints, la résurrection qui nous est promise sont autant d'indications d'un monde nouveau.

Comment les humains auraient-ils pu y parvenir sans le péché ? Cela reste un mystère. Mais, le passage de Marie, corps et âme, me paraît renforcer notre foi sur la possibilité d'un tel passage pour un humain qui est délivré du péché originel.

Que pouvons-nous comprendre de la puissance et des effets possibles de la vie spirituelle avec Dieu dans les lois de la nature elles-mêmes ?

Epsilon écrit : « Vous dites : « *Parce que Marie a été préservée du péché originel, elle s'est retrouvée dans la condition d'Adam et Ève avant la chute* » ... ce n'est pas complètement faux mais c'est un faux problème ... car le « problème » n'est pas Marie mais bien le Christ ... c'est le Christ (et non Marie) qui est identifié à Adam ... les deux étant « fabriqués/conçus » par Dieu et dont l'état « originel » est/(devait être) sans faute ... c'est pour cela que Marie devait être déclarée « immaculée » pour justement offrir à Jésus une « matrice » exempte du péché. »

Difficile de s'exprimer avec exactitude. Les mots « *fabriqués/conçus* » sont, bien sûr inadaptés au Christ, Fils de Dieu de toute éternité.

Mais, vous voulez préciser avec exactitude que son état « *originel* » comme celui de Marie devait être sans faute et il est très exact de dire que Marie devait être déclarée « *immaculée* » pour justement offrir à Jésus une « *matrice* » exempte du péché.

Je ne vois pas où il y a un problème, et moins encore un faux problème.

Je fais seulement la constatation (secondaire par rapport à l'essentiel que vous rappelez de manière pertinente) que Marie, en étant préservée du péché originel, est la première personne humaine, depuis Adam et Ève, à avoir vécu, à nouveau, sans le péché originel, comme le premier couple humain avant la chute.

Dans leur état immortel, en communion avec Dieu, Adam et Ève auraient aussi pu passer la barrière naturelle de la mort physique pour accéder, corps et âme, à une réalité qui nous échappe encore.

L'Assomption de Marie en est un témoignage.

Bien sûr, le corps en gloire de Marie, comme celui du Christ ressuscité, est d'une nature qui nous échappe et qui est différente de notre corps matériel.

Mais, ni la résurrection du Christ, ni l'Assomption de Marie ne sont étrangères à leur corps matériel.

De même que le corps du Christ n'a pas subsisté dans un tombeau après sa résurrection, le corps matériel de la Vierge n'a pas subsisté dans un tombeau après son Assomption.

Leur corps a été transformé et est passé dans une réalité qui nous échappe.

Cela nous apprend que notre réalité matérielle ou corporelle n'est pas étrangère au salut, même s'il nous est quasi impossible de le comprendre.

Epsilon écrit : « *disons ce n'est pas simple, le contraire aurait été étonnant, mais il est important que nous utilisions les mots à bon escient ... c'est ce que je m'efforce à faire sans tfois y arriver complètement.* »

C'est très juste. Je partage ce même souci d'efforts toujours incomplets.

Que d'inexactitudes dans nos écrits ! La vérité est tellement plus vaste et autre que ce que nous pouvons en dire ou en penser !

Mais, pour autant que nous nous attachions fermement à la foi de l'Église, à l'enseignement du Magistère, nous pouvons sans cesse découvrir davantage toute la richesse de notre foi catholique jusque dans ses aspects les plus concrets.

La foi de l'Église est solide.

Heureusement que, par nos critiques et nos échanges, nous pouvons un peu nous corriger les uns les autres et nous inciter mutuellement à aller plus loin dans l'intelligence de la foi, de ce qui est vrai.

Il paraît seulement utile de rappeler ici que, comme tous les écrits bibliques, le texte de la Genèse est court, très très court.

Même lorsqu'ils relatent des faits historiques, les textes bibliques sont beaucoup trop brefs pour pouvoir nous permettre de reconstituer les faits relatés de manière précise avec certitude.

Il me semble donc exclu de pouvoir déduire des quelques faits relatés dans une seule phrase de la Genèse que la création a eu lieu « *directement* », que ces faits ne se sont pas réalisés dans une durée ou qu'aucun autre fait ne s'est produit.

Un témoin ne dit jamais « *tout* ». Il ne précise pas toujours la durée de ce qu'il décrit, ni la manière dont les faits se sont produits.

À partir des faits écrits, on peut en découvrir d'autres.

Il en va de même des convictions (des dogmes) de l'Église : la Bible et la révélation sont achevées et complètes, mais l'Esprit Saint permet sans cesse à l'Église de découvrir davantage les réalités de la foi.

Ce n'est pas parce que l'Assomption n'est pas relatée expressément dans la Bible qu'elle n'a pas eu lieu.

Pour l'Assomption, comme pour la Création ou l'Incarnation, l'Église peut, au cours de l'histoire, préciser et compléter son enseignement et ses dogmes en discernant de manière plus précise la foi de l'Église inchangée depuis son origine.

Ni la Bible, ni l'Église, ne disent « *tout* ». Il nous reste beaucoup à découvrir dans ce qui n'est pas dit.

Il est manifeste qu'il n'y a aucune commune mesure entre la résurrection du Christ qui, en lui, fait franchir la barrière de la mort à toute l'humanité, et le cas particulier de sa sainte maman, que toutes

les générations successives continuent à méditer en la considérant bienheureuse et pleine de grâces, que nous n'avons pas fini de sonder.

Marie, c'est un océan de grâces qui n'a pas fini de nous étonner et dont l'Église ne cesse de découvrir l'étendue pour tous les âges.

Au delà des trésors explicites présentés par les Évangiles et les Écritures, il y a des trésors cachés que l'Esprit Saint révèle dans le corps du Christ qu'est l'Église à ceux qui ont le cœur ouvert pour les accueillir.

Il a fallu attendre l'année 1854 pour que l'Église définisse et proclame solennellement le dogme de l'Immaculée conception, par une déclaration du Pape Pie IX, puis, près d'un siècle plus tard, l'année 1950 pour qu'elle définisse et proclame solennellement le dogme de l'Assomption, par une déclaration du Pape Pie XII.

Il ne s'agit ni d'inventions, ni de soudaines découvertes théologiques, ni de nouvelles révélations qui viendraient ajouter quoi que ce soit au trésor de la foi des Saintes Écritures transmis depuis deux mille ans par la Tradition du corps du Christ qu'est l'Église rassemblée autour de Pierre et de ses successeurs. Il s'agit d'une confirmation de convictions de l'Église qui ont été constantes depuis deux mille ans, mais dont la vérité a pu être mise davantage en lumière pour mieux dissiper des troubles qui subsistaient dans l'Église.

La proclamation récente du dogme de l'Assomption permet d'espérer que bientôt la création d'Adam et Ève pourra à son tour être davantage définie et proclamée par l'Église pour dissiper les troubles qui se sont répandus dans le monde et dans l'Église depuis Darwin au point qu'un grand nombre aujourd'hui rejette la création d'Adam et Ève de l'histoire réelle.

Adam et Ève seraient mythiques, hors du temps et de l'espace du monde présent, leur existence se situerait avant le Big Bang, en dehors de l'histoire. Adam et Ève ne seraient pas physiquement nos ancêtres dans une lignée biologique ininterrompue. Adam et Ève ne seraient pas aussi historiques que Marie ou Jésus de Nazareth.

L'Assomption de la Sainte Vierge Marie bouleverse ces doutes d'ordre historique. Aucun incroyant, aucun moderniste, aucun scientifique, ne peut la regarder en face sans détourner les yeux et en nier la réalité.

La résurrection corporelle de Jésus leur est déjà insupportable, mais, au moins, il est leur possible de se raccrocher à sa divinité (reconnue ou rejetée) pour affronter l'impensable. Mais, Marie, la toute simple jeune fille de Nazareth, une créature humaine comme nous, née d'un père et d'une mère comme nous, comment pourrait-elle vraiment, concrètement, historiquement, avoir échappé à la mort et à la dégradation physique de son corps terrestre ?

Parce que c'est cela l'Assomption : on ne sait pas si elle s'est produite le 15 janvier de l'an 40 ou le 12 mai de l'an 58 ou à une autre date, mais c'est un fait historique qui s'est produit à un moment et à un endroit précis au cours du premier siècle de notre ère. Marie, au moment où la mort physique atteignait son corps, est passée avec son corps dans la réalité du Ciel.

Physiquement, il n'y a eu nulle part un cadavre de Marie soumis à la dégradation physique. Nulle part, un tombeau avec son corps.

C'est un fait historique aussi concret que la résurrection du Christ. Après l'Assomption de Marie, comme après la résurrection de Jésus, le corps physique de l'un comme de l'autre a été transformé et n'est pas demeuré dans l'état physique corruptible qui était le sien dans la nature.

Si Marie a échappé à la dégradation physique de la mort, c'est parce qu'elle a été préservée, par son immaculée conception, du péché originel qui est et demeure la seule cause de notre soumission à la mort.

Le corps d'Adam et Ève, le corps de Marie et le corps de Jésus étaient tous naturellement mortels, mais, sans le péché originel, aucun d'eux ne devait mourir.

Sans le péché, Marie a pu accéder immédiatement dans la réalité du Ciel avec son corps, comme Adam et Ève auraient pu le faire sans le péché originel, comme Jésus aurait aussi pu le faire s'il n'avait pas choisi librement de passer par la mort comme nous et pour nous.

L'Assomption de Marie, qui a vécu à un endroit (en Palestine) et à un moment (il y a environ deux mille ans) dans le temps historique, nous montre que c'est bien, dans le même temps historique et le même monde physique que le nôtre, que le corps de l'homme n'est pas fait pour la mort mais que, sans le péché originel, une Assomption permet à un humain de traverser la mort physique vers une autre réalité corporelle.

À cause du péché originel dont Marie a été préservée, nous sommes soumis à la mort et c'est pour nous ouvrir un chemin de salut, malgré cette mort qui nous afflige, que Jésus s'est livré lui-même volontairement à la mort pour pouvoir ouvrir à tout homme soumis à la mort un chemin nouveau : celui d'une résurrection au-delà et malgré la mort physique.

Mais, l'Assomption de Marie nous montre que le corps naturellement mortel de l'homme ne devait pas mourir et n'est soumis à un passage obligé par la mort « *que* » à cause du péché originel.

Sans le péché originel, dont Marie a été préservée par son Immaculée Conception, tout homme aurait pu vivre une Assomption de son propre corps, comme la Sainte Vierge Marie.

L'Assomption de Marie montre une réalité que ni Darwin, ni aucun moyen scientifique, ne permet de découvrir : dans l'histoire concrète du monde physique, il peut exister une créature qui n'est pas soumise à la mort parce que sa réalité n'est pas que terrestre.

L'Assomption de Marie nous montre qu'il n'est pas nécessaire de sortir du temps et de l'espace du monde présent pour imaginer ce que furent Adam et Ève qui avaient, comme Marie et chacun de nous, un corps issu biologiquement de longs processus évolutifs, mais qui étaient aussi, comme Marie, dans un état de sainteté qui leur permettait de dominer la mort naturelle.

Le dogme de l'Assomption proclame solennellement que, sans le péché originel dont Marie a été délivrée en vue du Christ et par le Christ, une personne humaine (Marie) a pu franchir la mort physique corps et âme.

Le dogme de l'Assomption nous confirme ainsi que, même dans le monde présent, c'est le péché originel, survenu au commencement de l'histoire et qui a blessé la vie créée qui nous a été transmise, qui nous soumet aujourd'hui à la mort.

Le dogme de l'Assomption de la Vierge Marie est un couronnement de l'œuvre de son divin Fils, qui nous montre, dans toute sa lumière, que, sans le péché, l'homme ne doit pas mourir et donc que le Christ, sans péché, ne devait pas mourir mais qu'Il a donné sa vie gratuitement, volontairement, parce que naturellement, comme le premier Adam avant le péché ou Marie sans péché, il ne devait pas mourir mais aurait pu franchir la mort physique par une Assomption.

Le Christ, le nouvel Adam, a montré à maintes reprises qu'en harmonie avec Son Père et sans le péché, tout lui était soumis y compris la mort biologique, comme celle de la fille de Jaïre ou de Lazare. Tout était soumis au vrai fils de l'homme, tel que Son Père l'avait voulu pour le premier Adam.

Le Christ, en se soumettant volontairement à la mort et à une mort semblable à celle de tout homme marqué par le péché originel, a détruit la puissance de la mort par sa résurrection.

L'Assomption de Marie, délivrée du péché originel par le Christ, nous montre l'absolue liberté avec laquelle le Christ a accepté de subir la mort pour nous autant que la vérité de ce qu'était l'humain créé à l'image de Dieu, ce qu'étaient Adam et Ève : sans le choix libre du péché originel, ils n'étaient pas soumis à la mort physique. Adam et Ève auraient pu vivre une Assomption semblable à celle de la Vierge Marie.

L'Assomption a fait passer le corps de Marie dans une autre réalité ce qui exclut la persistance de son corps dans un état de cadavre dégradable.

Vous ne pouvez pas davantage retrouver le corps terrestre de Marie dans notre monde physique que celui de Jésus.

Ceux qui suivent de près la réflexion sur la réalité historique d'Adam et Ève, peuvent, mieux que ceux qui en doutent, percevoir combien l'Assomption de Marie est un fait en harmonie et en cohérence avec l'existence historique d'Adam et Ève.

Sans le péché originel, Adam et Ève ne devaient pas mourir et aucun cadavre de leur corps n'aurait jamais existé parce qu'ils auraient pu, en harmonie avec Dieu, vaincre la mort aussi bien temporairement (comme Lazare) que par une Assomption dans une réalité autre (comme Marie).

Sans le péché originel, Marie ne devait pas mourir et son corps transformé par son Assomption, comme le corps de Jésus transformé par sa résurrection, n'était plus mortel ou dans l'état d'un cadavre physiquement dégradable qu'on aurait pu retrouver.

L'Assomption, ce n'est pas seulement le dernier dogme défini par l'Église, c'est aussi la fine pointe de la révélation chrétienne.

Si l'Église a acquis la conviction que la Sainte Vierge n'a pas pu connaître physiquement la corruption de la mort physique et qu'elle l'a nécessairement franchie, c'est parce que nous savons que seul le péché a empêché nos premiers parents, créés à l'image de Dieu pour pouvoir partager éternellement sa vie d'amour, de pouvoir franchir sans mal la réalité naturelle de la mort physique.

Seul le péché nous sépare de Dieu, seul le péché nous soumet au monde physique où tout est précaire et soumis à la mort.

Sans le péché, l'humain dominerait le monde et aurait tout pouvoir sur la création comme le Christ nous l'a enseigné et montré, lui qui était en tout semblable à nous, mais sans péché : *« Amen, je vous le dis : si vous avez la foi et si vous ne doutez pas, vous ne ferez pas seulement ce que j'ai fait au figuier ; vous pourrez même dire à cette montagne : "Enlève-toi de là, et va te jeter dans la mer", et cela se produira. »* (Mt 21, 21)

Préservée du péché par son immaculée conception pour le Christ de manière à pouvoir l'enfanter dans une parfaite sainteté, l'Église en a déduit la certitude que la Sainte Mère de Dieu ne pouvait subir la corruption de la mort, car celui qui est sans péché ne peut être vaincu par la mort.

Ce n'est pas seulement une vérité spirituelle, c'est aussi une vérité dans la réalité physique.

Lorsque certains se demandent *« Pourquoi ramener à la matière ce qui a été élevé ? »* n'est-ce pas une question qui sous-entend, par le mot *« ramener »* autant que par le mot *« élevé »* que la matière ne serait qu'une réalité inférieure à *« élever »* ?

Depuis l'antiquité, de nombreuses gnoses ont considéré que la matière serait une déchéance et que notre corps serait le produit d'une chute négative dans la matière.

La révélation chrétienne annonce une réalité toute autre : notre corps est créé par Dieu et c'est bon ! Nous sommes des êtres corporels et spirituels. C'est cela l'extraordinaire de notre identité : nous sommes corps autant qu'esprit. Notre corps n'est pas un accessoire. C'est essentiel. Nous sommes notre corps, notre âme et notre esprit de manière indivisible, même si la mort physique peut nous atteindre depuis le péché originel.

L'extraordinaire de notre création, c'est que Dieu a créé des êtres spirituels, capables de partager éternellement sa vie, dans la réalité matérielle de la nature physique créée.

Avec la matière de la création et en y insufflant sa propre vie, Dieu a fait de nous des créatures capables de partager sa vie avec notre corps et notre esprit. C'est cela qui est unique : nous sommes des êtres faits de corps ET d'esprit.

Il me semble que le mot « *élever* », dans le contexte de l'Assomption de la Sainte Vierge Marie, ne doit pas être entendu ni dans le sens d'un inférieur qui devient davantage (qui monte en valeur), ni, bien sûr, dans le sens physique d'un décollage vers les étoiles. Il n'y a aucune dévalorisation du corps de la Sainte Vierge dans son Assomption. On ne sait rien de ce qui s'est concrètement passé, mais par la foi, il y a cette conviction que, sans le péché, le corps humain a pour vocation de franchir la réalité naturelle de la mort physique et d'avoir un corps transformé pour vivre éternellement avec Dieu. Ce corps garde toute sa valeur et nous attendons la résurrection des corps. Pour retrouver chacun le nôtre, pas celui d'un autre.

Tant pour la résurrection de Jésus que pour l'Assomption de la Sainte Vierge Marie, la foi de l'Église proclame qu'il y a un fait physique, un passage du corps physique lui-même dans une réalité transcendée, qui a une vraie trace physique : le corps disparaît, le tombeau se retrouve physiquement vide et aucun tombeau n'a conservé le corps de la Sainte Vierge. C'est certes un grand mystère, mais c'est un fait que tout athée ou tout scientifique aurait pu constater : dans notre monde, dans notre réalité physique concrète, ni le corps de Jésus, ni celui de la Sainte Vierge, n'ont connu la corruption, ni subsisté visiblement de manière permanente, mais, depuis environ deux mille ans déjà, leurs corps n'ont plus été visibles que par des apparitions temporaires.

Voyageur écrit : « *Pourquoi ramener à la matière ce qui a été élevé ? L'absence de corps ne peut faire une réalité physique.* »

À cet égard, contrairement à ce que vous proposez, il ne me semble pas exact d'écrire que « *L'absence de corps ne peut faire une réalité physique* ».

Bien au contraire, tant pour la résurrection, que pour l'ascension ou l'Assomption, cette absence de corps en est une conséquence et est, pour nos yeux et en ce monde présent, une réalité physique. La réalité d'une absence qui peut être physiquement constatée.

Dans une société qui a tellement difficile à comprendre que Dieu est notre Père Créateur et que la mort physique ne peut tuer que notre corps, l'Immaculée conception fêtée le 8 décembre et l'Assomption de la Sainte Vierge Marie que nous célébrons le 15 août sont deux réalités que l'Église a reçu la grâce de pouvoir discerner.

C'est une joie de contempler ces deux vérités qui éclairent notre foi.

L'Immaculée conception a préservé la Vierge Marie du péché pour qu'elle puisse enfanter Dieu lui-même dans notre humanité. En venant partager notre propre vie humaine, Dieu lui-même vient en montrer toute la valeur.

L'Assomption, qui a permis à la Saint Vierge de passer avec son corps au-delà de la mort naturelle et de continuer à vivre corps et âme dans le Ciel de Dieu, nous montre ce qu'était la vocation des humains lors de leur création. Sans le péché, l'humain avait certes une nature mortelle, mais il n'était pas destiné à mourir mais à franchir la mort naturelle.

En célébrant l'Assomption de la seule femme préservée du péché, nous contemplons ce qu'est notre véritable humanité créée par Dieu, sans le péché.

Celle d'enfants de Dieu invités à partager éternellement la communion d'amour de notre Créateur. Sans la blessure du péché, Marie a franchi la mort. Son Assomption que nous célébrons aujourd'hui manifeste que, sans le péché, la mort n'a aucun pouvoir.

La vie divine, comme la vie éternelle qui nous est promise, ne pouvons-nous l'espérer comme un perpétuel renouvellement, où les désirs ne seront pas absents par une possession de tout qui rendrait toute vie inutile et sans intérêt, mais où nous aurons sans cesse la possibilité de les satisfaire, une communion créatrice sans fin, où l'amour et l'espérance nous ouvrira des horizons toujours plus beaux ?

Pour nous sur terre, c'est difficile à imaginer sans fatigue, sans souffrance, sans une aspiration à ce que le boulot s'arrête... Mais, pour Dieu ?

N'est-ce pas plutôt comme le pressentait la petite Thérèse ? : elle voulait passer son ciel à faire du bien. Ou, comme le Pape Benoît XVI, « *une immersion toujours nouvelle* » ?

Etrigan écrit : « *Pour ma part, je ne crois pas que la question de l'après soit essentielle puisque sa plénitude nous a été garantie. C'est le maintenant qui est essentiel : se perdre dans les réflexions de la Béatitude post-mortem me paraît être une façon de ne pas penser à ce que l'on doit faire tout de suite.* »

Vous avez raison : méditer la Genèse ou nos fins éternelles ne peut en rien être une façon de ne pas penser à ce que l'on doit faire tout de suite. L'après, l'avant ou l'ailleurs n'ont de réel intérêt que pour nourrir notre vie aujourd'hui. C'est toujours le maintenant qui est essentiel.

Si la vie future (ou nos origines) est utile à méditer, c'est parce que la pensée que nous en avons peut nous aider ici et aujourd'hui. Percevoir la vie éternelle comme une possession de tout, peut nous tromper en nous donnant déjà ici et maintenant une conviction plus ou moins consciente que ce qui compte c'est le but, le résultat, alors que c'est le chemin, la confiance, l'espérance et l'amour en mouvement qui sont l'essentiel de la vie, même si le but à toute son importance pour orienter notre route.

La résurrection qui franchit la mort, c'est cela notre vie. Elle n'est pas faite d'absence de désir et de réalités à franchir, mais de cheminement à travers ce qui se présente sur notre route.

Un cheminement toujours dans le présent. Une réflexion pertinente ne peut pas être une façon de ne pas penser à ce que l'on doit faire tout de suite.

L'ascension est un évènement qui met certains chrétiens mal à l'aise. Le mot lui-même peut déjà paraître trop physique parce qu'il fait penser à une montée vers la stratosphère, vers les étoiles, la lune ou le soleil.

Comme le récit biblique nous raconte que Jésus s'est élevé, cela confirme la difficulté.

Certains diront que tout cela est symbolique, ce qui est certainement vrai, mais cela n'aide guère à comprendre ce que fut la réalité concrète.

Que penser de l'historicité du récit biblique de la dernière apparition du Christ ressuscité achevée par une ascension ?

Ce qui est sûr, c'est que, chaque fois que le Christ est apparu ressuscité, l'apparition fut une manifestation dans la réalité physique qui n'a duré qu'un temps limité à la fin duquel Jésus s'est soustrait à la vue terrestre de ceux auxquels il était apparu.

Ce fut donc chaque fois un évènement historique concret et réel d'une durée limitée, même si c'était aussi bien davantage en ce qu'il manifestait aussi une réalité ressuscitée.

Les faits historiques furent bien réels, mais ils ne nous parviennent qu'à travers les écrits d'hommes qui ont dû sélectionner les faits et paroles qui leur paraissaient les plus pertinents lorsqu'ils les ont rédigés, par rapport aux buts qu'ils avaient en vue dans le contexte de leur époque et aux auditeurs auxquels ils s'adressaient.

Il est certain que les Évangiles n'ont pas été écrits comme un reportage journalistique. Les évangélistes ont pu avoir en vue de consolider la foi des premiers chrétiens par un récit à méditer ou à intégrer dans une liturgie. Ce que l'évangéliste choisit de raconter et la manière dont il le raconte est déterminé par son intérêt pour la foi des auditeurs et par ce qui peut être révélé de Dieu et de tout ce qui peut contribuer à notre marche avec Lui.

Ce qui nous est rapporté par les Écritures ce sont toujours des faits choisis et présentés selon l'objectif poursuivi par chaque évangéliste. Et, quels qu'aient été les intentions de chaque évangéliste, l'Esprit Saint leur a inspiré la parole de Dieu qui allait éclairer les multiples générations qui allaient se succéder dans l'histoire.

Mais, la question demeure : est-ce que l'ascension du Christ s'est vraiment produite ? La réponse est oui.

Qu'est-ce qui s'est exactement et concrètement produit dans la réalité historique au moment et à l'endroit des faits du récit ? La réponse reste assez ouverte car, de même que pour tout évènement de l'histoire, chacun ne peut se faire qu'une représentation incomplète, très partielle, d'un évènement passé dont il se reconstitue une image compréhensible à partir des très rares éléments précis dont il dispose.

Et le récit de l'ascension est déjà lui-même extrêmement raccourci. En quelques secondes de lecture, il nous présente un évènement qui fut en réalité mille fois plus long et circonstancié.

En outre, cette réalité nous parvient aujourd'hui dans une langue ancienne dont nous n'avons plus la maîtrise et selon des modalités culturelles qui ne sont plus guère connues de manière précise.

Tout cela justifie la plus grande prudence avant d'affirmer que telle ou telle représentation des faits relatés par un récit serait « la » réalité concrète historique.

Mais, tout cela ne justifie en rien de nier la réalité historique d'un récit qui a nécessairement existé.

La méthode historico-critique doit s'exercer pleinement par rapport à la manière dont le récit nous est relaté, mais elle ne peut jamais servir de prétexte facile pour nier toute réalité historique d'un récit.

Que penser, dès lors, de l'ascension du Christ ?

Les témoins des apparitions pouvaient penser qu'elles allaient se reproduire indéfiniment. Pourquoi pas des apparitions successives jusqu'à la fin des temps plutôt que pendant une période limitée de seulement 40 jours ?

Jésus l'a lui-même indiqué aux siens : c'était une nécessité pour que vienne l'Esprit Saint (Jn 16, 7).

Depuis lors, c'est dans les cieux spirituels, et donc par l'Esprit Saint, que nous sommes invités à communier avec Dieu.

Cela peut expliquer que Jésus ait manifesté de manière spécifique sa dernière apparition par une élévation et une nuée.

En s'élevant vers les cieux physiques, Jésus a tourné nos regards vers les cieux véritables que les cieux physiques évoquent et expriment par leur immensité infinie.

En effet, depuis la création du firmament, au deuxième jour de la Genèse, les cieux de l'univers physique reflètent les cieux spirituels du Royaume de Dieu, de l'Eden auquel tout homme est invité.

Le royaume des cieux tout proche dont le Christ proclamait la bonne nouvelle sur les routes de Palestine ou les cieux de notre prière adressée à "*Notre Père qui aux cieux*", ce n'est bien sûr pas un lieu physique séparé dans les étoiles, quelque part derrière les galaxies, que Jésus aurait dû rejoindre lors de son ascension.

En choisissant de s'élever symboliquement vers les cieux physiques, c'est vers les cieux spirituels que le Christ tourne notre regard.

Jésus ressuscité a ainsi choisi, lors de sa dernière apparition, une manifestation corporelle visible d'une portée symbolique particulière.

Comment s'est-il élevé ? Rien ne le précise. Il est tout à fait possible qu'il se soit simplement éloigné en montant une colline sans se livrer à un phénomène extraordinaire de lévitation.

Le récit nous rapporte qu'une nuée l'a caché aux yeux des apôtres. Il est tout à fait possible qu'il s'agissait concrètement d'une simple brume matinale aux effets de plus en plus dissimulant, au fur et à mesure de l'éloignement de Jésus montant dans une colline.

Il est possible que l'évangéliste ait choisi de parler de la nuée à cause de la force symbolique qu'elle avait eue dans l'histoire lors de la fuite d'Égypte, pour exprimer la présence de Dieu.

On peut penser que le ciel est un « *état* » ou un « *lieu spirituel* ».

Personnellement, je préfère parler d'une « *réalité* » ou d'un « *monde* » spirituel, mais chaque mot a ses limites lorsqu'il s'agit de parler, en fait, du Royaume des cieux ou du Royaume de Dieu, selon les expressions que le Christ utilisait lui-même il y a deux mille ans.

Ce que nous pouvons comprendre de la résurrection du Christ, c'est que notre corps mortel peut non seulement nous permettre d'exister dans ce monde qui passe mais que Dieu peut en faire surgir un corps autre capable de partager éternellement la vie spirituelle de Dieu.

Jésus, par sa résurrection, et Marie, par son Assomption, nous précèdent sur ce chemin. Leur corps a franchi la mort et, de naturel qu'il était, il est devenu autre, ouvrant ainsi un passage auquel nous sommes tous appelés.

Le « *comment* » ne peut être défini avec des mots terrestres radicalement insuffisants. Les apparitions du Christ ressuscité nous en ont laissé quelques signes.

Notre corps ressuscité sera autre que notre corps terrestre. Ce sera toujours mon corps, parfaitement spécifique à mon âme, à ma personne, mais sa nature sera autre. Ce ne sera pas le corps d'un autre, mais le mien.

Ses caractéristiques seront différentes. Ne cherchons pas uniquement dans ce que nous connaissons aujourd'hui la vérité sur ce qui nous échappe encore.

L'ascension du Christ ressuscité nous permet d'en apercevoir et d'en méditer un peu de sa lumière.

PaxetBonum écrit : « *Je peux suivre votre raisonnement mais votre idée de montée matinale dans la brume en montant une colline me fait l'effet d'une boutade.*

Franchement si tel avait été le cas les apôtres n'auraient eu de cesse de le suivre.

Clairement Jésus est enlevé au ciel comme Elie le fût dans un tourbillon.

Si l'on remet en cause cet événement, quel événement de la vie de Jésus ne pourrait l'être ? (ses miracles ? sa tentation au désert ? sa crucifixion ? sa résurrection ?) »

Vous avez raison de veiller à l'historicité des récits des Écritures qui nous racontent la vie de Jésus, mais l'évènement historique de l'ascension n'est bien sûr pas mis en doute lorsqu'on en réfléchit la réalité concrète dans les récits que nous en font les Actes des Apôtres et les Évangiles. Au contraire, c'est seulement en considérant la réalité concrète des apparitions que nous pouvons réfléchir une telle question. Pour ceux qui refusent de croire à la réalité concrète des apparitions, la question concrète de l'ascension ne se pose pas.

La situation de Jésus après sa résurrection n'était pas semblable à celle du prophète Elie qui a été enlevé sans passer par la mort. Bien sûr, Jésus est clairement enlevé au ciel, mais la réalité concrète de l'évènement qui s'est produit en présence de témoins à un moment et à un endroit bien précis reste cependant fort imprécise dans le texte des Actes qui nous le raconte.

Il faut donc rester prudent dans les détails non précisés.

L'hypothèse de Jésus disparaissant des regards de ses disciples dans une brume matinale en montant une colline est celle qui a été proposée par le film « *Risen* » ("*La résurrection du Christ*") du réalisateur américain Kevin Reynolds (avec l'acteur Joseph Fiennes), sorti en 2016, qui raconte l'histoire de deux militaires romains chargés de résoudre le mystère entourant ce qui est arrivé à un Hébreu nommé Yeshua après sa crucifixion pour mettre fin aux rumeurs assurant qu'un Messie est revenu d'entre les morts.

Vous pouvez retrouver le passage sur l'ascension sur Youtube :
<https://www.youtube.com/watch?v=DPgA9L-a2VU>

Mais, Jésus a aussi pu donner un signe de son ascension par une élévation physique.

Difficile d'en dire davantage...

Sauf pour dire que j'ai assez bien apprécié ce film romancé et sa représentation de l'ascension.

Jour décisif que ce jour de l'Ascension.

Nous pensons spontanément d'abord à la souffrance de la séparation. À partir de ce jour, les disciples ont cessé de le voir, d'être en contact physique avec Lui comme ils l'avaient été.

N'est-ce pas comme la mort qui nous prive aussi de la présence physique de ceux qu'on aime ? Alors, pourquoi fêter l'Ascension ?

Il est monté aux cieux. Par le signe physique que le Seigneur a montré ce jour là avec son corps ressuscité, le Christ nous a surtout ouvert l'esprit à une autre réalité et une autre manière de vivre avec lui.

Il nous a fait quitter le mode de rencontre physique pour une rencontre autre.

Le premier message qui accompagne son Ascension nous y invite d'emblée. Ne restez pas dans une attitude physique, à regarder le ciel physique où Jésus avait disparu à leurs regards physiques.

Soudainement, les apôtres sont invités à une autre relation, celle du cœur, celle de l'esprit. N'est-ce pas par l'esprit que l'essentiel se passe ?

L'Ascension nous contraint à une conversion radicale. Il n'y a plus d'autre chemin possible pour être toujours avec le Ressuscité que celui du cœur.

Il y a une résurrection des corps et, pendant quarante jours, Jésus, après avoir franchi la mort, en a montré de nombreuses preuves à ses amis. Il est revenu se montrer par le corps et avec le corps aux êtres de chair qui l'avaient connu avant sa mort. Il a montré que la résurrection permet de franchir la mort physique. Elle n'est pas seulement spirituelle.

Mais, il a prévenu ses amis. « *Il vaut mieux pour vous que je m'en aille* » (Jn 16, 7). Jésus parlait là de son départ physique car il nous a aussi promis qu'il reste avec nous jusqu'à la fin des temps (Mt 28, 20).

N'est-ce pas parce que l'essentiel est autre ? Parce que, même si le corps y participe pleinement, la vie avec le Christ se vit, en réalité, par le cœur, par l'esprit.

Notre corps n'est pas le chemin essentiel dans notre vie avec le Christ ressuscité. L'Ascension nous invite à vivre notre relation avec le ressuscité par le cœur, par l'esprit, même si c'est certes de tout notre être, et donc avec notre corps et par notre corps.

Cet esprit, reçu lorsque le souffle de Dieu a fait advenir des humains dans l'histoire et transmis ensuite à tous leurs descendants, est notre marque singulière, cette réalité spirituelle qui nous permet de vivre avec Dieu, en communion avec Lui.

L'Ascension n'est pas un départ, ni une perte, comme nous le pensons d'un point de vue charnel, physique, mais un signe de la vérité de notre relation avec Dieu. Créés dans un corps et avec un corps, nous sommes cependant des âmes spirituelles dont le vrai mode de relation à l'autre, à Dieu, est spirituel.

Redécouvrons et méditons cette réalité. L'Ascension est un événement profond qui reste sans cesse à méditer.

Ne pensons pas trop vite à la Pentecôte. Ce n'est pas pour rien que le Christ nous a laissé un délai.

Pour recevoir l'Esprit Saint, ne faut-il pas d'abord découvrir ou redécouvrir notre propre réalité spirituelle qui nous permet de l'accueillir ?

Les réflexions du pape Benoît XVI sur la résurrection du Christ, dans le second tome de son ouvrage sur Jésus de Nazareth, me frappent par l'éclairage qu'elles apportent à la réflexion sur la création de l'homme.

L'audace et le courage du Pape sont extraordinaires. Non seulement, lui, chef de l'Église, commence son livre en se mettant sur le même pied qu'un théologien ... protestant en relevant une « *profonde unité* » (p. 7), mais il explique la résurrection du Christ en osant s'écarter d'une opinion de la « *plupart des exégètes* » (p. 303) pour défendre jusque dans les détails l'historicité concrète de la résurrection du Christ, sans éviter de répondre aux objections avec toutes les nuances nécessaires, d'une manière raisonnée accessible même aux non croyants.

De même que les témoignages sur la résurrection, le récit de la création de l'homme par la Genèse « se présente à nous sous une forme particulièrement complexe, au point de susciter bien des questions » (p. 276).

« Bien sûr, il ne peut y avoir aucune opposition avec ce qui constitue un donné scientifique clair » (p. 281).

Mais, « il existe une autre dimension par rapport à celles que nous connaissons jusqu'à présent. Cela peut-il être en opposition avec la science ? Est-ce que vraiment il ne peut exister que ce qui a existé depuis toujours ? Est-ce que quelque chose d'inattendu, d'inimaginable, quelque chose de nouveau ne peut pas exister ? Si Dieu existe, ne peut-il pas, lui, créer aussi une dimension nouvelle de la réalité humaine ? de la réalité en général ? La création n'est-elle pas, au fond, en attente de cette ultime et plus haute « mutation », de ce saut décisif de qualité ? N'attend-t-elle pas l'unification du fini avec l'infini, l'unification entre l'homme et Dieu, le dépassement de la mort ? » (p. 281).

Comment ne pas penser que cette unification était voulue par Dieu, dès la création ?

Comment ne pas penser à ce surgissement inattendu, unimaginable, qu'a été la création d'un être à l'image de Dieu, d'une âme immortelle dans ce monde matériel : l'homme ?

« Dans l'histoire tout entière de ce qui vit, les débuts des nouveautés sont petits, presque invisibles – ils peuvent être ignorés » (p. 281).

De même que la résurrection du Christ, la création d'une âme immortelle dans une nature évoluant depuis des milliards d'années a pu ne se manifester que par des débuts concrets petits, presque invisibles, dans un corps façonné au fil des siècles antérieurs.

« Dans la Résurrection de Jésus, une nouvelle possibilité d'être homme a été atteinte, une possibilité qui intéresse tous les hommes et ouvre un avenir, un avenir d'un genre nouveau pour les hommes. » (p. 278), « une résurrection vers une condition définitive et différente, en plein milieu du vieux monde qui continue d'exister – cela n'était pas prévu et donc, de prime abord, ce n'était même pas compréhensible » (p. 279).

Nouveau et incompréhensible pour nous. Mais, n'est-ce pas une possibilité en réalité « retrouvée » ? Une possibilité donnée lors de la création de l'homme, mais perdue lors du péché originel. L'être humain n'a-t-il pas été créé « en plein milieu du vieux monde qui continue d'exister » ?

La résurrection est un fait qu'il nous faut essayer de comprendre. « Maintenant le « fait » était là, et à partir de ce fait, il fallait lire l'Écriture d'une manière nouvelle » (p. 279).

Ne faut-il pas aussi, pour la création de l'homme, relire sans cesse l'Écriture d'une manière nouvelle, dans la lumière de l'Évangile, dans celle de l'Incarnation et de la résurrection du Christ, sans opposition avec le « donné scientifique clair » ?

De même que pour la création de l'homme, « il nous faut aussi affronter la question concernant la résurrection en tant qu'événement historique » (p. 309). La résurrection « ouvre l'histoire au-delà d'elle-même et crée le définitif. En ce sens, il est vrai que la Résurrection n'est pas un événement historique du même genre que la naissance ou la crucifixion de Jésus. C'est quelque chose de nouveau. Un genre nouveau d'événement.

Il faut pourtant en même temps, prendre acte du fait que celle-ci n'est pas simplement hors de l'histoire et au-dessus d'elle. En tant qu'éruption hors de l'histoire en la dépassant, la Résurrection commence toutefois dans l'histoire elle-même et elle lui appartient jusqu'à un certain point. » (p. 309-310).

N'en est-il pas de même pour la création de l'homme, pour le péché originel ? N'y a-t-il pas un événement dans le temps et dans l'espace de notre monde concret, mais en même temps une communion originelle avec Dieu qui transcende l'histoire ?

La résurrection du Christ apporte un éclairage lumineux du fait que, comme la création de l'homme, la réalité de l'évènement n'est pas que terrestre, ni que spirituelle, mais qu'elle est à la fois dans la réalité spirituelle de Dieu qui transcende l'histoire et dans l'histoire.

En effet, *« les rencontres avec le Ressuscité sont quelque chose de différent d'évènements intérieurs ou d'expériences mystiques – ce sont des rencontres réelles avec le Vivant qui, d'une manière nouvelle, possède un corps et demeure corporel. Luc le souligne avec beaucoup de force : Jésus n'est pas, comme les disciples le craignaient au premier abord, un « fantôme », un « esprit », mais il a chair et os (cf. 24,36-43) »* (p. 303).

« Il est totalement corporel. Et cependant il n'est pas lié aux lois de la corporéité, aux lois de l'espace et du temps. En cette étonnante dialectique entre identité et altérité, entre corporéité réelle et liberté vis-à-vis des liens du corps se manifeste l'essence singulière, mystérieuse de la nouvelle existence du Ressuscité. Les deux choses sont vraies : il est le même – un homme en chair et en os – et il est aussi le Nouveau, celui qui est entré dans un type d'existence différent. » (p. 301).

N'y a-t-il pas ici une description qui pourrait s'appliquer aussi à l'homme créé avant le péché originel ?

« Pour comprendre les mystérieuses apparitions du Ressuscité, les théophanies de l'Ancien Testament peuvent, à mon avis, nous offrir une aide » (p. 301). *« Dans le langage mythologique, se manifestent en même temps, d'une part la proximité du Seigneur qui apparaît comme un homme et, d'autre part, son altérité grâce à laquelle il est en dehors des lois de la vie matérielle »* (p. 302).

Ce langage mythologique, qui est utilisé par le début de la Genèse pour nous relater par des images l'essentiel de la réalité historique de la création des premiers humains, ne nous présente-t-il pas l'homme créé lui-même dans une telle réalité dialectique ? Présent en ce monde corporel et matériel et, en même temps, en proximité avec Dieu, dominant les lois de la vie matérielle et non soumis à ces lois, à commencer par celle de la mort qui ne cesse de renouveler sans cesse la nature matérielle.

Par sa résurrection, *« Jésus n'est pas revenu dans l'existence empirique, soumise à la loi de la mort, mais il vit d'une manière nouvelle dans la communion avec Dieu, soustrait pour toujours à la mort. »* (p. 302). *« Ne pas subir la corruption » - cela est précisément la définition de la résurrection »* (p. 291).

N'était-ce pas aussi, avant le péché originel, une définition de l'homme créé ? Ne voyons-nous pas ici une description de l'état d'Adam et Ève avant la chute ?

Nous pouvons *« considérer la Résurrection comme quasiment une sorte de saut qualitatif radical par lequel s'ouvre une nouvelle dimension de la vie, de l'être homme.*

Bien plus, la matière elle-même est transformée en un nouveau genre de réalité. Désormais, avec son propre corps lui-même, l'homme Jésus appartient aussi et totalement à la sphère du divin et de l'éternel » (p. 308).

« dans la résurrection, un saut ontologique a été réalisé. Ce saut concerne l'être en tant que tel et ainsi a été inaugurée une dimension qui nous intéresse tous et qui a créé pour nous tous un nouveau milieu de vie, de l'être avec Dieu » (p. 309).

« Etant donné que nous-mêmes n'avons aucune expérience de ce genre renouvelé et transformé de matérialité et de vie, nous ne devons pas être étonnés du fait que cela dépasse complètement ce que nous pouvons imaginer. » (p. 309).

Ce milieu de vie, cet être avec Dieu, cela ne nous rappelle-t-il pas l'Eden, la communion d'Adam et Ève avec leur Créateur ?

Cette dimension nouvelle de « *l'être homme* », n'est-ce pas celle-là même que Dieu a donnée à l'humanité lorsqu'il a créé, en ce monde matériel, un être radicalement nouveau à son image doté d'une âme immortelle, ayant vocation à vivre éternellement avec lui ? La résurrection du Christ, n'est-ce pas vraiment le salut de l'homme créé ?

La résurrection, c'est tout à fait nouveau pour l'homme pécheur. Car, ici, il y a bien plus qu'au moment de la création de l'homme. Adam a reçu sa qualité ontologique immédiatement par la création même de Dieu. Par la résurrection du Christ, il y a bien plus encore. L'homme qui était perdu reçoit une qualité ontologique qui n'est plus seulement donnée, comme lors de la création, mais qui est offerte à l'homme perdu dans des conditions lui permettant de recevoir lui-même librement, par le moyen de la grâce et de la foi, ce que Dieu lui avait donné par son propre acte Créateur mais que l'homme a perdu.

L'insaisissabilité de la résurrection du Christ, qui survient dans l'histoire mais qui la transcende d'une manière unique et incomparable à aucun autre événement connu, peut ainsi nous aider à comprendre l'insaisissabilité de la création de l'humanité, du surgissement dans le monde matériel d'une créature immortelle.

Le Christ, en ressuscitant, n'a-t-il pas refait en sens inverse le chemin suivi par Adam et Ève ? Ils ont quitté la vie éternelle qui leur était donnée pour se mettre sous l'emprise de la mort. Le Christ est ressorti de la mort par sa résurrection.

Le Christ est venu dans le monde dans la condition de l'homme frappé par le péché originel, il s'est fait péché, lui qui est sans péché, en se faisant homme en tout semblable à nous sauf le péché.

Dans un premier temps, de l'Annonciation au matin de Pâques, il a porté, dans sa chair humaine, tout le péché des hommes. Il a vécu et il est mort dans la condition qui est celle de tout homme depuis le péché originel, en portant ainsi le péché de tout homme, lui qui n'a jamais péché, en qui le péché est inconcevable puisqu'il est Dieu lui-même.

Dans un second temps, à partir du matin de Pâques et par sa résurrection, il a pleinement rétabli l'homme tel qu'il était lors de sa création, en pleine communion avec son Créateur, totalement libéré de la mort.

Le Christ, durant sa vie terrestre, nous a montré tout ce qu'un homme peut vivre en communion avec son Créateur. Si vous aviez la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne : déplace-toi de là et elle le ferait...

Comme notre foi est petite ! Ce n'est pas l'homme créé qui est incapable de miracles extraordinaires pour dominer la création, c'est l'homme pécheur, qui ne suit pas et ne parvient pas à suivre son Dieu, vivant dans une condition terrestre profondément blessée.

Mais, dans la condition qui lui était donnée lors de sa création, la réalité terrestre et spirituelle de l'homme n'était-elle pas plus magnifique que notre condition actuelle dans laquelle le Christ s'est incarné et a vécu parmi nous ? N'était-elle pas plutôt comparable à celle que le Christ ressuscité nous a révélée ?

3) *L'historicité de la Parole de Dieu*

15. L'Ancien testament, un livre controversé

De manière générale, il est souvent possible de défendre raisonnablement des opinions différentes sur les convictions enseignées par l'Église, mais il est toujours nécessaire de veiller à éviter de croire trop vite qu'une opinion contraire à celle de l'Église est contredite scientifiquement ou objectivement de manière certaine.

Il est fréquent de tomber dans ce piège. Souvent certains ont de bons arguments pour penser l'opinion qu'ils défendent, mais ils croient trop vite qu'ils sont suffisants pour prouver qu'une opinion contraire est écartée avec certitude.

Invité écrit : « *Le don de la Loi intervient dans le cadre de l'histoire d'Israël. Il se situe après la sortie d'Égypte et avant la conquête de Canaan qu'il a pour but de préparer. L'accent est en effet mis à maintes reprises sur la nécessité de suivre les commandements pour se maintenir dans le pays et profiter de la bénédiction divine (qui se traduit ici par la sécurité, la paix, un climat favorable et de bonnes récoltes). Inversement, le non-respect de la Loi entraîne la malédiction avec la menace de l'exil. Nous sommes évidemment en présence d'une rédaction post-exilique ... Je pense que chacun sera d'accord.* »

Mais non ! Il me semble, au contraire, « évident » que de nombreuses autres situations, autres que l'exil, peuvent correspondre à ce que vous décrivez. Tant avant qu'après l'exil à Babylone.

Il est très facile de relire un texte par rapport à un contexte particulier et d'y trouver des liens multiples, mais c'est insuffisant pour en déduire que c'est dans un tel contexte que le récit en cause a été écrit.

Invité écrit : « *un roi pieux et Israël se porte soudainement mieux. Un roi idolâtre, Israël plonge subitement dans la détresse et le chaos. La réalité historique ne peut être aussi simpliste.* »

Et pourtant, c'est une réalité que vous pouvez constater à toutes les époques et dans tous les milieux, pas seulement sur un plan religieux. Partout où un chef fait prévaloir le bien et une attitude d'amour, c'est tout le groupe qu'il dirige qui peut en être imprégné. Inversement, quand le chef agit de manière égoïste dans son propre intérêt, ce sont souvent les intérêts individuels et conflictuels qui remontent à l'avant.

Invité écrit : « *Les 10 Paroles portent l'empreinte d'une époque où la foi juive est menacée. L'extrême insistance sur la foi au Dieu d'Israël dans les premiers commandements et à des dizaines de reprises dans les livres historiques témoigne de cette menace réelle. La rédaction s'inscrit donc nécessairement à une période où Israël était sur le déclin, peut-être l'exil était-il même déjà réalisé.* »

Une fois encore, vous partez trop vite dans une généralisation. C'est à de multiples reprises que la foi juive a été menacée et rien ne permet d'en déduire une indication de la date de rédaction des dix commandements.

Le récit du veau d'or suffit à montrer la menace évidente pour la foi juive à l'époque des 10 paroles. Cette menace n'a-t-elle pas été confirmée largement lorsque beaucoup d'Israélites ont adopté les pratiques païennes immédiatement après être entrés en Canaan.

Invité écrit : « *Ce qui est certain, c'est que l'archéologie dont le développement avait pour objectif de soutenir le texte biblique est devenue malgré elle l'outil de contestation par excellence, face à la réalité du terrain. La magistrale sortie d'Égypte, la prise de Jéricho, les conquêtes militaires de David pour former un grand royaume qui rayonne, etc., on sait aujourd'hui avec certitude que cela ne correspond en rien à la réalité historique.* »

C'est, une fois encore, une affirmation trop rapide.

Il me semble, au contraire, que les découvertes les plus récentes de l'archéologie renforcent la crédibilité des récits bibliques.

Certes, comme pour tous les événements des mêmes époques, non racontés par la Bible, nous n'avons que très peu d'indices et beaucoup d'incertitudes. Quasi rien n'est prouvé. Juste quelques traces...

Il est certain que les détails qui nous sont parvenus par des textes traduits et copiés à de multiples reprises autant que les approches parfois très poétiques et symboliques, nous arrivent avec un flou important qui demande de prendre de la distance par rapport à une lecture trop littérale de nos traductions modernes qui souvent effacent les nuances et les imprécisions des textes anciens.

Il ne faut pas confondre la « *magistrale sortie d'Égypte* » que nous nous représentons, parfois de manière « *hollywoodienne* », avec la réalité qui a pu être décrite avec poésie et lyrisme. Mais, le mode d'expression n'exclut en rien un réel fondement historique de l'essentiel du récit même s'il nous parvient avec le filtre d'une construction théologique et patriotique.

Il ne faut pas davantage confondre la « *grandeur* » du Royaume de David, telle qu'elle peut être exaltée par une fibre patriotique, avec la réalité historique objective qui ne nous parvient qu'à travers un point de vue particulier. Ce n'est pas pour autant que le récit est « *inventé* » ou « *faux* ». Ce sont souvent nos interprétations qui le sont.

C'est pareil pour la prise de Jéricho. Prétendre démontrer une contradiction parce que, selon les preuves actuelles, le fait biblique ne s'est pas produit à tel moment et à tel endroit nommé Jéricho est beaucoup trop rapide. Les historiens admettent une destruction de Jéricho vers 1350 avant Jésus-Christ. Ils ne contredisent que ceux qui affirment que la sortie d'Égypte est moins ancienne, mais non ceux qui pensent qu'elle s'est produite environ 480 ans avant la construction du temple en 967 avant Jésus-Christ.

L'élaboration complexe et progressive des textes bibliques qui nous sont parvenus, et dont vous êtes bien conscient, nous demande sans cesse de ne pas confondre nos interprétations avec la réalité historique qui nous est racontée. Mais, cela ne justifie en rien d'en déduire une absence de réalité historique.

Invité écrit : « *j'ai cette impression que, finalement, seuls les livres prophétiques (et quelques psaumes) peuvent sembler inspirés. Le sont-ils réellement, rien n'est moins sûr ...*

Comme expliqué précédemment, je ne vois pas dans l'Ancien Testament une révélation divine mais une œuvre de réflexion d'une communauté d'hommes qui partage ses préoccupations très terrestres dans la relation à son Dieu, Dieu qu'il a forgé à son image. Et c'est toute ma foi qui en pâtit car tout ce qui touche à Jésus provient de ces textes. »

C'est votre point de vue personnel et libre.

Vous savez que la conviction de l'Église est tout autre.

En conséquence, vous arrivez inévitablement à une conclusion personnelle de votre recherche individuelle et souvent elle vous semble convaincante malgré l'enseignement contraire de l'Église.

Pour un catholique, vous savez que la manière de réfléchir est différente car elle est ancrée dans la conviction que la foi nous est révélée par le Christ au sein de son corps qu'est l'Église.

Sans ce corps concret, rassemblé par Pierre et ses successeurs, et auquel nous sommes unis par la foi et les sacrements, vous pourriez aisément trouver mille preuves scientifiques pour vous permettre de douter. Dieu ne cessera d'assurer Lui-même votre liberté de douter et même de rejeter.

Des catholiques pourront seulement vous exprimer pourquoi, même sur les questions historiques, ils peuvent croire à l'essentiel des faits racontés par l'Ancien Testament, conformément à la Tradition et à l'enseignement sans cesse actualisé de l'Église, et à l'absence de toute réelle preuve contraire.

L'archéologie nous amène des preuves partielles et la discussion rationnelle des limites de ces preuves est ouverte à tous, croyants ou non.

Je ne peux que vous dire que, depuis de nombreuses années, j'examine avec attention et intérêt toutes les preuves les plus récentes mais, de mon point de vue, elles ne font que conforter ma conviction de la réalité historique de l'essentiel des récits de l'Ancien Testament : Adam et Ève, le déluge, Abraham, le séjour en Égypte, la sortie d'Égypte sous la conduite de Moïse et sa rédaction du Pentateuque, etc.

Mais, il est certain que cette réalité historique ne nous parvient que par des filtres humains qui ne permettent jamais de confondre la Parole de Dieu qui a été inspirée à des humains dans des contextes particuliers avec les interprétations que nous pouvons en faire et qui, elles, peuvent s'égarer si elles ne veillent pas sans cesse à rechercher le vrai dans la communion de l'Église qui nous confirme, de manière authentique et parfaitement fiable, que l'Ancien Testament est Parole de Dieu, mais que, bien évidemment, il ne se lit et se comprend qu'à la lumière du Christ ressuscité et dans l'Église.

Elle nous enseigne que, de même que le Christ est vrai Dieu et vrai homme, indivisiblement, la Parole de Dieu est tout aussi simultanément et indivisiblement une parole humaine, écrite par des humains avec leurs caractéristiques et même leurs faiblesses.

C'est encore et toujours le Christ qui éclaire cette vérité essentielle. Malgré toutes les caractéristiques de notre humanité qui peut nous paraître si faible et pleine de défaillances, c'est bien par elle, avec elle et en elle que Dieu vient nous rejoindre. C'est vrai pour l'Incarnation du Christ. C'est vrai pour l'Eucharistie. C'est vrai pour l'Église. C'est vrai pour le Nouveau Testament. C'est vrai pour l'Ancien Testament.

Les hommes évoluent tout au long de l'histoire dans leur compréhension de Dieu, mais Dieu reste le même, dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament.

Fondamentalement, c'est toujours la même réalité qui demeure depuis le Jardin d'Eden, et le même choix pour chaque humain : Vouloir ou non vivre en communion d'amour avec le Créateur. Pour le reste, la raison peut trouver mille motifs pour aller à gauche ou à droite.

Invité écrit : *« j'affirme avec force que la foi au Dieu unique et universel est le fruit d'un cheminement intellectuel de plusieurs siècles et non une déclaration de foi liée à la révélation. La compréhension de Dieu s'est en effet progressivement affinée, la Bible ne présente en aucun cas une image unifiée de Dieu. »*

Si vous parlez de notre foi aujourd'hui, ou de la foi de chaque croyant à n'importe quelle époque de l'histoire, ce que vous dites est exact.

Bien sûr que vous trouverez dans la Bible, et même en dehors d'elle et dans l'histoire de l'Église, de multiples indices d'un mûrissement progressif de la foi et de la théologie.

Votre difficulté vient du fait que vous pensez aux patriarches de l'Ancien Testament avec des connaissances théologiques plus tardives et en essayant de les appliquer à leur époque pour en déduire que cela ne colle pas (évidemment puisqu'ils n'avaient pas le point de vue de mûrissements encore à venir mais c'est un raisonnement qui ne fait que déduire une conclusion de sa prémisse).

Mais, surtout, vous en déduisez ensuite qu'ils ne pouvaient pas croire au Dieu unique et universel.

Ce n'est tout de même pas très compliqué et ne demande pas une formation intellectuelle complexe. Ce n'est que par un a priori, ou une supposition, non fondé qu'il est supposé qu'un humain tel que nous aurait été incapable il y a trois mille ans de penser que le soleil ou la lune n'étaient que des objets lumineux dans le ciel, que toutes les divinités adorées et leurs histoires n'étaient que des légendes et que tout a été créé par un Dieu unique et indivisible.

Ce n'est pas parce qu'ils ne pensaient pas avec des précisions théologiques qui n'ont été développées que plus tard, que les patriarches comme Abraham ou Moïse ne pouvaient pas, déjà à leur époque, comprendre et croire que Dieu est amour et indivisible.

Pourquoi voulez-vous croire que nécessairement ils devaient imaginer plein de dieux en conflit et qu'un humain conscient ne pouvait imaginer une origine unique à tout le visible et une harmonie originelle ?

Nous avons aujourd'hui beaucoup de preuves de l'état d'avancement intellectuel des réflexions que les humains pouvaient déjà méditer et discuter comme nous bien avant l'époque d'Abraham. Il faut éviter les regards caricaturaux trompeurs qui, en fait, les considèrent comme des sauvages ce qui ne peut que fausser notre compréhension du passé historique réel.

Non, l'idée antique d'un chaos primitif ne s'imposait pas à tous comme l'origine ultime. Certains ont découvert, avec le langage et la culture de leur époque, l'unicité et l'indivisibilité d'un Créateur et ont pu refuser les caricatures dominantes des pensées religieuses de leur époque.

Les traces historiques de la pensée du plus grand nombre ne prouvent pas l'absence d'exceptions.

Depuis Adam et Ève, Dieu a toujours accompagné l'humanité qu'il a créée et l'Esprit Saint n'a jamais cessé d'éclairer et d'inspirer ceux qui s'ouvraient à lui, même lorsque leur langage et leur culture étaient encore peu développés intellectuellement.

Il n'y a pas de contradiction entre, d'une part, la progressivité des découvertes, des pensées et de la foi des humains, et, d'autre part, l'authenticité de la révélation divine, du seul fait que la révélation s'est elle-même adaptée sans cesse aux humains de chaque époque.

Invité écrit : *« pour prouver la messianité de Jésus, les évangélistes s'appuient sur l'Écriture seule. La Tradition peut être complémentaire mais en aucun cas mise sur un même pied d'égalité, à mon sens »*

Ce sont, une fois encore, des affirmations trop rapides qui oublient une réalité essentielle. Tout langage et toute lecture n'existent que dans une Tradition qui porte le sens donné aux mots du langage.

Et si vous observez que le sens des mots n'est jamais tout à fait le même pour celui qui parle et pour celui qui écoute, vous ne pourrez qu'admettre qu'il y a toujours de l'interprétation dans la réception d'un texte.

Depuis le Jardin d'Eden, la question du Serpent se réitère sans cesse : *« Dieu a-t-il réellement dit ? »*. Toute parole, tout verset biblique, est toujours à interpréter.

L'Écriture Sainte et la Tradition qui en assure la compréhension authentique sont, à cet égard, une réalité indivisible pour l'Église et protègent ensemble le trésor de la foi des innombrables interprétations contradictoires que l'intelligence humaine peut développer sur la base d'un même texte.

Invité écrit : *« Soutenir, à tort, que Moïse écrit le pentateuque et l'apôtre Jean le quatrième Évangile. Aucun exégète ni bibliste sérieux ne soutiendrait pareille hypothèse aujourd'hui tant l'évidence saute aux yeux. »*

Voilà une affirmation gratuite et qui est elle-même contraire à l'évidence.

S'il est exact que les versions canonisées du Pentateuque et du quatrième évangile qui nous sont parvenues portent diverses traces de leur transmission et d'une élaboration complexe, cela ne contredit en rien le fait que Moïse et St Jean en soient respectivement les principaux auteurs originaires. Relisez les livres du Pape Benoît XVI (qui est un brillant théologien et exégète) et son regard sur l'histoire. Vous y trouverez une preuve suffisante pour rejeter votre généralisation.

Invité écrit : *« Tout converge vers un Jean, prêtre à Jérusalem. Apparemment, Benoît XVI lui-même accrédirait cette possibilité qui est beaucoup plus convaincante que celle du pêcheur galiléen. Vous choisissez donc d'ignorer les arguments qui s'opposent à la tradition que vous défendez quand le pape Benoît XVI lui-même, dans sa sagesse d'esprit et sa lucidité, n'a rien souhaité objecter devant leur pertinence. »*

Ces allégations gratuites concernant notre pape émérite me semblent de la pure Fake news !

Par ailleurs, le fait que St Jean, qui écrit après les trois autres évangélistes, ait sélectionné certains faits et pas d'autres, dans une perspective nettement plus théologique écrite après de nombreuses années de mûrissement de sa propre pensée, même s'il n'était au départ qu'un modeste pêcheur, ne permet en rien d'en déduire des contestations quant à l'identité de l'auteur du quatrième évangile.

Le pape émérite Benoît XVI tient un langage tout autre : *« Le message néotestamentaire n'est pas seulement une idée ; ce qui est arrivé dans l'histoire réelle du monde est justement déterminant pour lui : la foi biblique ne raconte pas des légendes comme symboles de vérités qui vont au-delà de l'histoire, mais elle se fonde sur une histoire qui s'est déroulée sur le sol de cette terre...*

...il faut dire que, si l'historicité des paroles et des événements essentiels pouvait être démontrée comme impossible de façon vraiment scientifique, la foi aurait perdu son fondement... Il est donc important pour nous de vérifier si les convictions de fond de la foi sont historiquement possibles et crédibles, même confrontées au sérieux des connaissances exégétiques actuelles. »

(Benoît XVI, Jésus de Nazareth, t. II, p. 127-129).

À ce stade, il y a bien sûr des points de vue qui sont divergents mais ils me semblent s'expliquer surtout par le fait que vous adoptez une position de libre examen individuel alors que ma réflexion se fonde sur l'enseignement officiel de l'Église, quelles que soient les opinions diverses au sein de l'Église. C'est un choix du cœur et de la foi.

Mais, cela n'empêche en rien d'examiner tout ce qui est soumis à la raison pour éviter de s'égarer. La science et les preuves s'imposent à tous, mais elles ne peuvent aller au-delà de leurs limites où seule la foi peut avancer.

Nos différences sont souvent dans de subtiles nuances.

Voyez notre échange concernant le Pape Benoît XVI. Entre la fake news et la réalité, le trajet est si court.

Merci d'avoir donné votre référence. Dans la version française, il s'agit d'un extrait des pages 252-253 du premier des trois livres sur Jésus de Nazareth dont vous omettez cependant la suite qui écarte votre allégation que St Jean ne serait pas l'auteur du quatrième évangile. Le Pape n'en doute pas.

Ce qui est vrai, c'est que sa rédaction a pu être plus complexe qu'un simple récit qui aurait été écrit directement par St Jean en grec. C'est vrai pour la plupart des textes bibliques.

Mais, l'essentiel se fonde sur le témoignage et le récit de St Jean, comme l'essentiel du Pentateuque se fonde sur un écrit de Moïse.

Pour l'évangile de St Jean, il est fort possible qu'il y ait eu à l'origine un texte initial en araméen voire même d'abord une tradition orale, avec diverses influences notamment lors d'une première transcription par un disciple ou lors de sa première traduction.

Je suis tout à fait d'accord avec ce qu'en écrit le Pape Benoît XVI à la suite de votre extrait : « *Je peux adhérer avec conviction à la conclusion que Peter Stuhlmacher a tirée des éléments que je viens d'exposer. Il estime que « le contenu de l'Évangile remonte au disciple que Jésus aimait (particulièrement). Le prêtre s'est considéré comme son relais et son porte-parole. Dans une perspective similaire, Eugen Ruckstuhl et Peter Dschullnig disent : « L'auteur de l'Évangile selon Jean est en quelque sorte le légataire du disciple bien-aimé. »*

Constatant cela, nous avons déjà fait un pas décisif dans la question de la véracité historique du quatrième Évangile. Derrière lui, il y a finalement un témoin oculaire, et la rédaction concrète a été faite dans le cercle vivant de ses disciples, et de façon déterminante par un disciple qui lui était proche. » (p. 253)

En fait, il me semble que, souvent, vous passez trop vite de preuves ou d'observations exactes, mais limitées, à des affirmations généralisées alors que ce vous dites vous permet seulement d'en déduire une opinion sans être suffisant pour contredire le contraire.

Invité écrit : « *La sortie d'Égypte, le veau d'or et la conquête de Canaan sont à mon sens des constructions littéraires et non des réalités historiques...*

je ne suis pas même convaincu de l'existence historique des patriarches...

La foi au Dieu unique est donc selon moi non le résultat d'une quelconque révélation mais d'un cheminement intellectuel...

Si Dieu a pu créer l'homme à son image, je crois davantage que c'est l'homme qui a créé Dieu à son image, en fonction de son époque et de sa culture. »

Je souligne ici les passages où notre désaccord est assez clair.

Mais, observez déjà que, déjà dans ces passages les plus divergents, vous passez de constats sur lesquels nous sommes en réalité d'accord à des conclusions qui ne s'en déduisent pas.

D'accord pour constater que les récits bibliques sont des « *constructions littéraires* » et une « *relecture de l'histoire d'Israël à posteriori par les rédacteurs bibliques* », mais pas d'accord pour en déduire et ajouter « *non des réalités historiques* ». Construction ou relecture ne signifient pas « *pure invention* ».

D'accord pour constater que le Pentateuque « *dans sa forme finale* » date du temps de l'exil, mais pas d'accord pour en déduire et ajouter que « *La menace de l'exil... est déjà réalisée au moment où les auteurs bibliques rédigent le récit* ». L'évolution d'un récit dans le temps ne signifie pas « *pure invention* » à l'origine.

Invité écrit : « *La menace de l'exil en cas de transgression de l'alliance, qui apparaît à plusieurs reprises dans le pentateuque et en particulier dans le livre du Deutéronome, n'a pas un caractère prophétique mais est déjà réalisée au moment où les auteurs bibliques rédigent le récit. Vous ne m'enlèverez pas cette certitude.*

Il s'agit d'une mise en scène destinée à justifier le choc de l'exil »

Il me semble qu'aucune de vos citations ne se réfère ou ne se limite à un exil précis à un endroit particulier et mon objection demeure : toutes vos citations étaient applicables dès les débuts en Canaan et ne prouvent en rien une écriture lors de l'exil à Babylone.

Aucune ne permet d'y trouver une « *menace de l'exil* » qui ne serait pas suffisamment expliquée par la menace permanente des divers ennemis d'Israël à l'époque de Moïse ou des premiers siècles des Israélites en Canaan.

Je ne connais aucun verset qui me permette de comprendre en quoi vous parvenez à en déduire une « certitude » que le texte aurait été écrit après l'exil à Babylone et qu'il s'agirait d'une « mise en scène destinée à justifier le choc de l'exil ».

D'accord pour constater que la foi au Dieu unique des Hébreux autant que notre foi au Dieu unique est toujours « *le résultat d'un cheminement intellectuel* », mais pas d'accord pour en déduire et ajouter « *non le résultat d'une quelconque révélation* ». Le cheminement progressif de la pensée humaine n'exclut pas une révélation progressive par Dieu.

D'accord pour constater que l'homme se fait une image de Dieu « *en fonction de son époque et de sa culture* », de « *constructions littéraires* » et d'un « *cheminement intellectuel* », mais pas d'accord pour en déduire et ajouter qu'il y a une incertitude sur le fait que Dieu a créé l'homme à son image.

Invité écrit : « *Le polythéisme, la monolâtrie avec YHWH comme Dieu d'Israël, puis le Dieu d'amour universel... Aujourd'hui encore, nous sommes forcés de constater que le Dieu des chrétiens, des juifs, des musulmans ou encore des bouddhistes n'est pas le même.* »

En fait, il me semble que vous avez ici un regard qui ressemble à la monolâtrie que vivaient la plupart des gens il y a trois ou quatre mille ans. Il n'y a, bien sûr, qu'un seul Dieu, unique et trinitaire mais indivisible. Le même pour tous. Vous admettez que ce n'est pas parce que la théologie des humains varie selon leurs religions et les époques que cela change la réalité de Dieu, qui est la même pour tous et en tous temps.

Je suis d'accord pour constater comme vous que « *l'Ancien Testament dans sa forme actuelle est un assemblage de récits épars et de réflexions rédigées par différentes communautés avec des conceptions de Dieu distinctes, d'où il résulte une compréhension de Dieu non unifiée. Le Dieu de la première partie de la Genèse est bien le Créateur du ciel et de la terre des prophètes, tandis qu'une monolâtrie apparaît en parallèle dans l'Exode, plusieurs psaumes, etc.* » ou pour observer que, durant l'exil à Babylone, les Hébreux « *ont eu le temps de se familiariser avec la littérature mésopotamienne et de s'en inspirer dans l'élaboration d'un certain nombre de leurs récits* », mais cela me semble insuffisant pour en déduire un doute sur « *l'existence historique des patriarches* » ou pour affirmer que la foi au Dieu unique ne serait « *que* » le résultat d'un « *cheminement intellectuel* » et « *non le résultat d'une quelconque révélation* ».

Donc, je suis souvent d'accord avec vos constatations, mais je m'arrête lorsque vous faites des généralisations qui ne me paraissent pas justifiées ou lorsque vous choisissez d'écarter ce que l'Église enseigne.

Invité écrit : « *Dieu n'a pas proclamé qu'Il est l'Unique comme on peut le retrouver en Dt 6,4. Ces paroles, mises dans la bouche de Dieu, sont l'aboutissement d'une réflexion humaine. Réflexion qui ne s'achève qu'à la naissance de l'Église où Pierre et les autres apôtres ont fini par prendre conscience de l'universalité du salut. Yahweh n'est pas seulement le Dieu d'Israël.* »

Nous sommes, bien sûr, d'accord pour constater l'achèvement qui se réalise avec le Christ. Mais, pourquoi voulez-vous exclure la capacité d'un ancien de l'époque de Noé, Abraham ou Moïse de nier toute réalité aux idoles multiples de leur époque et aux légendes qui les accompagnaient ? D'une certaine manière, il y a eu de tout temps des individus et des communautés qui n'accordaient aucun crédit aux idoles multiples de leur époque, à la divinisation du soleil, de la lune ou de statues.

Il me semble qu'en ce qui concerne le Dieu Unique, vous accordez au mot « *Unique* » une compréhension trop moderne, influencée par les progrès de la révélation du Christ et de la théologie chrétienne.

Je suis personnellement convaincu que, dès les débuts de l'humanité, les humains étaient capables de nier la réalité des idoles dominantes, de croire en une origine unique du monde et de l'humanité, et de croire en une survie au-delà de la mort physique.

Seul un a priori non prouvé permet d'affirmer le contraire.

Lorsque certains allèguent que l'âme immortelle est une invention tardive des grecs, ils confondent la création du « *concept* » qui date de cette époque récente avec la réalité beaucoup plus ancienne de la conviction, certes fort confuse mais réelle, qu'il y a une forme de vie au-delà de la mort physique. Il suffit de regarder les sépultures égyptiennes et tout l'accompagnement des défunts dans l'au-delà par divers objets pour constater que les survivants pensaient à un au-delà.

Vous avez tout à fait raison d'observer la progression du cheminement intellectuel de la théologie qui a commencé dès Adam et Ève et ne s'arrête jamais, autant que la complexité de l'élaboration progressive des textes bibliques qui, en ce qui concerne beaucoup des textes en hébreu ou en grec retenus par l'Église, ont pu être finalisés à l'époque de l'exil voire même plus tard, après une longue élaboration qui a pu surgir de traditions orales et écrites multiples.

À cet égard, les relectures et adaptations possibles de copistes, de traducteurs et de commentateurs font partie de l'écriture humaine des textes bibliques et de la Tradition qui les transmet.

Invité écrit : « *Le Dieu unique et trinitaire est celui des Chrétiens. Ou en tout cas celui qui s'est progressivement imposé au point de devenir un dogme face aux nombreux courants chrétiens primitifs qualifiés d'hérésies. Jésus croyait-il en ce Dieu, se considérait-il lui-même Dieu, personne ne peut objectivement l'affirmer.* »

Vous touchez là un point difficile car Jésus, Dieu éternel, s'est fait vraiment homme. Parce qu'il était vraiment homme, il lui est arrivé de déclarer qu'il ignorait certains faits connus de son Père seul.

Avec son cerveau humain, Jésus était limité comme nous. Volontairement. La conscience humaine que Jésus avait de lui-même a pu progresser au rythme normal d'un développement humain.

Invité écrit : « *Le Jésus qui s'exprime chez Luc est uniquement humain, celui de Jean est divin. De même, Juifs et musulmans croient en un autre Dieu. Les Hindouistes encore en un autre. Chacun est convaincu de détenir la vérité sur qui est Dieu. Pour moi, cette connaissance est inaccessible ici-bas.* »

Attention de ne pas confondre la variété de points de vue avec la réalité que c'est le même Dieu pour tous. Il n'y en a pas d'autre. C'est impossible pour un humain à connaître Dieu par lui-même. C'est ce qui fonde la foi chrétienne. Elle ne prétend pas « *détenir* » la vérité sur qui est Dieu, elle proclame seulement que Dieu lui-même est venu se révéler d'abord par des croyants et des prophètes, puis pleinement en Jésus-Christ. En Jésus-Christ, ce qui est inaccessible se fait homme, en tout semblable à nous.

Le chrétien catholique croit que le Christ, qui est le chemin, la vérité et la vie, subsiste aujourd'hui pleinement dans son corps qu'est l'Église, fragile et gouvernée par le Pape et les évêques en communion avec lui, plongée dans l'humanité dont elle partage toutes les faiblesses mais aussi vrai corps du Christ que vrai corps d'hommes pécheurs. Un catholique ne détient pas, ne possède pas la vérité, mais il croit que le Christ est la vérité et qu'Il subsiste pleinement dans l'Église, qui est son corps.

Invité écrit : « *Luc ne croyait pas en la divinité de Jésus, Jean qui compose son Évangile plus tardivement la soutient. Écrire plus tard est-ce nécessairement détenir la vérité ? Par quel moyen pouvez-vous l'attester ?* »

Vous êtes beaucoup trop enfermé dans un point de vue actuel qui vous empêche de percevoir les choses avec l'imprécision de l'époque.

Affirmer que « *Luc ne croyait pas en la divinité de Jésus* » me semble une caricature trompeuse par rapport à l'imprécision de la pensée théologique de cette époque.

St Luc ne pensait pas clairement en blanc ou noir, divin ou pas divin. Le mystère de Jésus restait profond. La divinité de Jésus n'est pas encore explicitée comme dans St Jean, mais elle est présente dans tout l'Évangile même si ce n'est pas encore aussi explicite que dans les écrits de St Jean ou St Paul.

Le fait d'écrire plus tard n'est, en effet, pas une preuve de vérité, mais témoigne de l'évolution de la réflexion théologique et de la foi de l'Église.

Ce qui est dit avant n'est pas faux ou contradictoire mais seulement moins précis.

En ce qui concerne de prétendues contradictions entre St Luc et St Paul, il me semble que vous considérez à tort comme des contradictions des différences qui n'expriment que la progressivité de la prise de conscience des premiers chrétiens sur laquelle vous avez vous-même insisté.

Les images que les hommes se font de Dieu sont toujours faussées et il faut tenir compte des pensées humaines de chaque époque, mais, ces images primitives n'enlèvent rien à la valeur des récits de la Genèse. Ceux-ci nous aident, au contraire, à percevoir l'essentiel de la révélation qui se manifestait déjà durant l'Antiquité.

Cependant, il ne faut pas lire et comprendre ces récits de manière isolée et caricaturale, mais les écouter avec la foi de l'Église et comprendre que Dieu se manifeste toujours en s'adaptant à la culture et aux images mentales des humains de chaque époque.

Invité écrit : « *C'est le point de rupture que nous avons car, selon moi, vous raisonnez à travers le prisme de l'Église et exprimez donc une foi qui a été pensée par des hommes, à des époques révolues.* »

Oui, mais ce prisme de l'Église n'est pas fermé comme vous pouvez le constater car la pensée religieuse chrétienne, fidèle à la foi de ceux qui nous ont précédés, continue à progresser dans sa conscience du réel avec tous les hommes de bonne volonté, attentifs aux nouveaux acquis de la science.

Pour un catholique, ce qui compte c'est le texte retenu par l'Église et reconnu comme Parole de Dieu par elle. Mais, bien sûr, il faut d'abord y croire.

Vous avez aussi raison d'observer que de nombreux spécialistes et commentateurs, pourtant catholiques, vont dans votre sens, mais vous témoignez vous-même de l'effet destructeur que cela cause à la foi, telle qu'elle est enseignée par l'Église. Je me réfère bien sûr à l'enseignement officiel du Pape, des Conciles, des Pères de l'Église.

Comme vous, j'utilise aussi ma raison et tous les acquis de la science, même si je n'élabore mes propres pensées qu'avec la conviction de la vérité de la Tradition authentique de l'Église ce qui les oriente de manière déterminante.

Invité écrit : « *m'intéressant un peu à la question des découvertes archéologiques, je n'ai rien remarqué de probant par rapport aux récits bibliques que vous mentionnez. Franchement, une découverte qui accrédirait l'existence historique d'Adam et Ève, du déluge, d'Abraham, de la sortie d'Égypte, du royaume de David, etc. ne manquerait pas de faire les gros titres de la presse, au moins spécialisée et d'une récupération ou d'un commentaire de l'Église. Or, je n'ai rien remarqué.* »

Moi non plus et je ne l'ai jamais allégué.

Invité écrit : « *Je suis donc preneur de toutes découvertes dont j'ignorerais l'existence. Mais par pitié, n'évoquez pas encore les tablettes d'Ebla, elles sont muettes.* »

Sur les récits bibliques, elles sont en effet quasi muettes (sauf quelques rapprochements très secondaires). Mais, elles nous en disent beaucoup sur la pratique de l'écriture et le contexte littéraire de l'époque.

Invité écrit : « *je ne crois pas que l'homme ait un jour vécu sur terre dans la présence immédiate de Dieu car incompatible avec la liberté de l'homme (Dieu ne s'impose pas aux hommes) et avec la foi (car c'est bien elle qui provoque la mise en marche de l'homme vers Dieu).* »

C'est une belle réflexion qui me paraît juste, mais il y a une nuance et des précisions essentielles que la foi de l'Église me semble ajouter et que votre résumé ne fait pas apparaître.

Je crois qu'Adam et Ève ont un jour eu (et non pas « ont vécu ») sur terre la possibilité de vivre « dans la présence immédiate de Dieu », mais ils n'étaient encore que dans un jardin (un endroit clos limité) de l'Eden de Dieu et, en effet, avec la liberté reçue, il leur restait à faire un choix « avec la foi » pour réaliser « la mise en marche de l'homme vers Dieu ».

Mais, la confiance et l'amour à l'égard de Dieu n'ont pas dirigé leur choix en ce sens.

Invité écrit : « *Il serait intéressant que vous puissiez me partager quelles sont les découvertes archéologiques qui confortent la réalité du rayonnement du Royaume de David car, à ma connaissance, la seule preuve de l'existence de la maison de David est la stèle de Dan qui relate au contraire sa défaite militaire.* »

Aucune. Vous le savez bien. Mais, vous savez aussi que, pour des milliards d'événements divers qui se sont réellement produits à cette époque, il ne subsiste aucune preuve, ce qui ne signifie pas qu'il ne s'est rien passé. La certitude c'est qu'il y a eu des événements et qu'il n'y en a pas de preuve, mais cette absence de preuve ne vous permet pas d'affirmer qu'il ne s'est rien passé.

Invité écrit : « *Je vous rejoins sur les constructions théologiques et le patriotisme exacerbé de ces récits qui peuvent tout de même contenir des réalités historiques, bien que pas aussi éclatantes que les récits bibliques ne le suggèrent. En revanche, dans quelle mesure leur historicité pourrait-elle être associée à une quelconque révélation divine et dans quelle proportion, cela échappe totalement à notre connaissance.* »

C'est exact, sauf pour le mot « totalement » où vous supprimez excessivement la difficulté.

Je dirais que cela échappe à une connaissance suffisante pour nous représenter avec exactitude la réalité historique.

Et, c'est très bien ainsi, car l'essentiel est le cœur de cette réalité par rapport à ce qui nous est révélé de Dieu.

Je retiens cependant que vous admettez ici une certaine historicité ce qui permet de rapprocher un peu nos points de vue.

Comment peut-on croire en cette historicité malgré toutes les observations historico-critiques souvent pertinentes qui ont été faites et auxquelles vous vous référez ?

Les seules preuves qui existent forment seulement un ensemble d'indices précis et concordants mais ils permettent d'en déduire non seulement que l'essentiel des récits en cause est possible dans le contexte historique montré par les découvertes archéologiques, mais aussi qu'il est le plus vraisemblable.

Le raisonnement basé sur les preuves archéologiques tient en quelques lignes :

1. Les récits écrits du Pentateuque correspondent parfaitement au niveau littéraire de nombreux écrits plus anciens qu'Abraham retrouvés tant à Ebla qu'à de multiples endroits de la Mésopotamie et particulièrement à Ur. Contrairement à ce que vous redites dans votre message, je n'ai jamais indiqué qu'on ait actuellement retrouvé dans les tablettes retrouvées à Ebla ou ailleurs des preuves concernant les faits bibliques. Ce n'est pas le cas. La seule preuve qu'on y trouve, mais elle est essentielle, c'est que l'écriture pratiquée à cette époque était d'un niveau qui permettait d'écrire les récits bibliques dès cette époque. Cela ne suffit pas, bien sûr, pour affirmer qu'ils ont été écrit à cette époque. C'est uniquement une preuve nouvelle et déterminante d'une possibilité d'élaborer un récit du genre de celui du début de la Genèse.

2. Dans le pays de Canaan, l'écriture se pratiquait sur des papyrus, durant les derniers siècles du deuxième millénaire avant Jésus-Christ puis durant le premier millénaire, et les découvertes récentes prouvent, principalement par le développement des premiers alphabets, qu'à la fin du deuxième millénaire, les élites dans les villes de Canaan étaient capables d'écrire des textes diplomatiques, littéraires et religieux. Ils avaient la possibilité d'écrire des documents du genre des livres du Pentateuque. Ici encore : possibilité, mais pas davantage de ce seul point de vue. Ce n'est pas parce qu'on peut le faire qu'on l'a réellement fait. C'est une preuve mais seulement d'une possibilité.

3. L'absence de toute trace écrite de cette époque n'a aucune signification du fait de la disparition normale et naturelle des documents en papyrus biodégradable. Seules quelques traces d'écriture sur des pierres ou poteries ont été retrouvées. Ce n'est pas parce qu'il ne subsiste aucun manuscrit du Nouveau Testament du premier siècle qu'on peut douter du fait que des manuscrits ont existé même si on ne sait pas exactement les détails exacts de leur contenu qui ne nous est parvenu que par des copies postérieures. Ce qui est certain, en l'état actuel des connaissances historiques, c'est que l'écriture n'a jamais cessé d'être pratiquée par des élites dans les villes de Canaan.

4. Ici, j'avance maintenant avec une conviction que rien ne contredit mais qui me semble se déduire des nombreux écrits religieux retrouvés sur des tablettes sumériennes. Elles forment un indice convaincant que, dans les villes de Canaan, les élites ont écrit des textes religieux, au moins dès que l'écriture alphabétique s'est répandue.

5. Tout texte est la mémoire d'un savoir que, dans chaque génération, certains veulent conserver au maximum même si d'autres sont davantage soucieux de les adapter, mais que tous doivent respecter d'une manière ou d'un autre en ce qu'ils forment une référence commune avec un caractère sacré dès lors que le récit a un contenu religieux et patriotique.

6. Il est certain que, dans le pays de Canaan, des textes sacrés ont été écrits et transmis sur du papyrus qui ont été perdus, au moins dès l'invention de l'écriture alphabétique.

7. J'arrive au bout du raisonnement et je conclus : il était impossible, à l'époque de l'exil, d'inventer « ex nihilo » des récits sans être dans le prolongement des écrits existants.

Maintenant, il reste bien certain que du fait de l'évolution des langues et de la diversité des villes, tout texte existant durant la deuxième moitié du deuxième millénaire avant Jésus-Christ a dû subir, au cours des siècles suivants, les effets de la poursuite d'une tradition orale (qui a pu ne transmettre que des parties de certains textes avec diverses déformations), des copies, des traductions, etc.

Soyons sûr d'une chose : Dieu nous a créés avec une raison qui est un outil parfait pour notre maîtrise du réel terrestre. Mais, la raison elle-même nous indique ses limites et un au-delà de son savoir. La foi n'est jamais contraire à la raison, mais elle peut aller plus loin que les limites de la raison.

Mais, là où vous avez évidemment raison c'est lorsque vous constatez que, souvent, des écrits prophétiques se basent sur des faits contemporains. C'est le cas, de manière manifeste, pour le livre de l'Apocalypse.

Invité écrit : « *lorsque Esdras et Isaïe évoquent la figure de Cyrus comme libérateur à venir, nous ne sommes pas dans une vision prophétique de l'avenir mais en présence d'un événement déjà accompli.* »

Bien sûr ! Mais, l'événement réel peut aussi signifier une prophétie et cela ne permet pas de prétendre qu'il n'y a pas d'autres formes de visions prophétiques, ni aucun récit fondé sur des faits historiques passés au moment où certains textes sont écrits.

Invité écrit : « *quand l'archéologie ne retrouve pas la moindre trace d'un déluge planétaire, de l'immense tour de Babel, de la présence du peuple hébreu en Égypte, d'une quelconque sortie d'Égypte, etc. et que cette archéologie conclut formellement que la sortie d'Égypte est une invention, que les murailles de Jéricho étaient déjà effondrées à l'époque du récit biblique, que la maison de David était anecdotique, que nous n'avons aucune trace de l'existence du roi Salomon (le comble pour un roi supposé avoir rayonné dans le monde par sa sagesse), alors il n'est plus raisonnable de croire aujourd'hui à ces compositions littéraires. Je n'exclus pas pour autant qu'il puisse exister ça et là un fond historique mais il serait inaccessible et, dans tous les cas, très éloigné des récits bibliques qui, au fil des non découvertes, ressemblent à mon sens de plus en plus à une mythologie, version proche-orientale.* »

L'enseignement de l'Église n'oblige pas à croire à un déluge « *planétaire* ». Il me semble que le récit ne se réfère qu'à une inondation de la terre de l'adamah, du pays des humains créés à l'image de Dieu. Cette question est développée dans un sujet intitulé « 65. *Sur les traces du déluge* » (cf. infra).

Vous évoquez une « *immense tour de Babel* », mais le mot « *immense* » n'est pas dans le récit biblique et n'est qu'une manifestation de votre interprétation.

Ici, bien au contraire de ce que vous considérez, la référence historique est aujourd'hui certaine. Cette tour décrit l'une des multiples ziggourats des cités mésopotamiennes. Oui, il y en a eu, notamment, à Babylone (anciennement nommée Babel). Oui, il y a eu des abandons et des destructions répétées au fil des siècles. De multiples niveaux successifs de construction sont aujourd'hui sondés par les archéologues.

Mais, « *le* » déluge comme « *la* » tour de Babel du récit biblique n'excluent pas, pour un récit du passé historique autant que pour des écrits prophétiques concernant le futur, que l'auteur se soit référé à un événement historique contemporain ou d'un passé récent, parmi d'autres similaires.

Il raconte un déluge, mais il y en a eu bien d'autres dans la vaste plaine du pays de Sumer. Il raconte la construction d'une ziggourat, mais il y en a eu bien d'autres.

Vous contestez, en outre, « *la présence du peuple hébreu en Égypte et « une quelconque sortie d'Égypte* » en affirmant que l'archéologie « *conclut formellement que la sortie d'Égypte est une invention* ».

L'invention c'est ce que vous imaginez ici par une interprétation particulière. La réalité d'une immigration massive en Égypte de peuples venus d'Orient est un fait historique. On les nomme les Hyksôs et les historiens confirment qu'il y a eu une ou plusieurs sorties d'Hyksôs de l'Égypte vers la Palestine.

La réalité historique est bien établie. Il faut seulement tenir compte du fait qu'elle est racontée, dans le récit biblique, d'un point de vue particulier et selon des finalités patriotiques autant que théologiques, avec des modes d'expression de l'époque.

Vous persistez à affirmer « *que les murailles de Jéricho étaient déjà effondrées à l'époque du récit biblique* », mais vous ne répondez rien sur ce point à ce que je vous ai écrit. Les historiens admettent que le temple de Salomon peut être daté d'environ 967 avant Jésus-Christ. À cette époque, la connaissance de l'histoire des pharaons permettait déjà une évaluation approximative correcte de la sortie d'Égypte située, selon le texte biblique, environ 480 ans auparavant, soit vers 1447 avant Jésus-Christ. À cette date, Jéricho était une ville non encore détruite.

Invité écrit : « *Vous n'avez visiblement pas lu l'article de Wikipedia sur Jéricho dont vous faites mention : "La majorité des archéologues s'accordent sur le fait que le récit de la bataille de Jéricho ne correspond pas à la réalité historique car le site n'était ni fortifié ni occupé à l'époque supposée des faits, au xiii^e siècle av. J.-C."* »

Vous donnez vous-même la référence à une époque « *supposée* » au 13^{ème} siècle avant Jésus-Christ sans tenir aucun compte du fait que la construction du temple de Salomon peut actuellement être située vers 967 avant Jésus-Christ et que, selon le texte biblique, l'exode intervient 480 ans avant cette construction ce qui le situe au 15^{ème} siècle avant Jésus-Christ.

Il vous suffira de consulter Wikipedia pour constater que la destruction de Jéricho est généralement datée aux environs de 1.350 avant Jésus-Christ, soit après l'exode tel qu'il est daté par le texte biblique. Votre prétendu consensus sur une destruction prétendue de Jéricho avant l'exode ne concerne que ceux qui imaginent un exode plus tardif.

Il est évidemment fort possible que l'interprétation ait fortement embelli la réalité historique concrète. Vous avez raison de ne pas admettre davantage qu'un « *fond* » historique. L'enseignement de l'Église n'impose pas de croire à la réalité des reconstructions détaillées qu'il est possible de s'en faire.

Mais, voyez-vous le piège des mots ? Ce que vous observez est à la fois exact et trompeur.

La dimension « *mythologique* » (dans le sens d'une explication des réalités) est présente et elle est, en effet, « *proche-orientale* ». C'est d'abord, une profonde confirmation de l'enracinement historique des récits.

Pour le reste, il y a une vraie place pour le travail archéologique scientifique mais il faut éviter le piège qui consiste à vouloir déduire de divers indices concernant des détails une négation ou une absence du fond historique que vous admettez.

Entre nos deux points de vue, il y a une vaste étendue inexplorée où nous pouvons chercher ensemble ce que fut la réalité historique dont le récit biblique est un témoin parmi d'autres.

Invité écrit : « *À mon sens, le pentateuque est une composition du temps de l'exil, tout comme le sont les figures d'Abraham et de Moïse. Je n'exclus toujours pas que certains événements aient pu se produire et que, peut-être les deux protagonistes ont-ils existé, mais en aucun cas selon les récits bibliques. Et dans quelle mesure et à quel degré Dieu se serait immiscé dans l'histoire humaine, échappe également totalement à notre connaissance.* »

Le mot « *composition* » est ambigu et il me semble que vous ne répondez rien à l'impossibilité historique que je vous ai présentée. Vous démarrez immédiatement au point 7 du raisonnement que je vous ai proposé sans expliquer en rien en quoi vous pourriez rejeter l'une des 6 prémisses. Il me semble que vous êtes, dès lors, dans la pure croyance, sauf qu'elle est ici une négation et de l'incroyance.

Invité écrit : « *Il n'est pas possible d'accéder à Dieu par l'Ancien Testament selon moi.* »

Sans la révélation du Christ, la manifestation de Dieu, dans l'Ancien Testament, était certes incomplète, mais cela n'a jamais empêché des humains d'avoir une attitude « *juste* » par rapport à Dieu, ni de pouvoir marcher avec lui durant leur vie terrestre.

L'Ancien Testament contribue à la révélation de Dieu, mais son fruit ne se révèle en plénitude qu'en Jésus-Christ.

Et les trésors des prémisses de l'Ancien Testament sont loin d'être épuisés.

Et que dire des richesses du livre de la Genèse méditées depuis des millénaires ?

Jamais il n'a été prétendu que les faits les plus anciens de la Bible seraient prouvés scientifiquement. La science permet seulement d'affirmer qu'ils sont possibles et non contredits même si elle écarte certaines interprétations qui oublient les significations poétiques ou symboliques. La foi en l'authenticité de la Tradition porte la conviction des croyants.

Mais, pourquoi nier les évidences ?

Vous pouvez douter de la localisation de « *Babel* », mais non de la certitude que des ziggourats étaient construites à divers endroits de la Mésopotamie durant le troisième millénaire avant Jésus-Christ. Les preuves archéologiques sont certaines.

Al Qurnah se trouve bien, selon les dernières informations connues, à un endroit qui, aujourd'hui encore est à la seule confluence du Tigre et de l'Euphrate. Un canal relie encore aujourd'hui le Karkheh qui descend des Monts Zagros et de Suse au Nord dont on peut penser qu'il fut jadis relié naturellement aux deux autres fleuves. Des découvertes récentes ont montré que, dans l'Antiquité, ces trois fleuves étaient rejoints par le Wadi al Batin venant des Montagnes d'Arabie au Sud avant la période de sécheresse qui a commencé il y a environ 4.200 ans, pour former ensemble de Chatt-el-Arab.

Invité écrit : « *Al Qurnah ne peut géographiquement être le lieu d'où provient un fleuve qui se divise ensuite en quatre bras pour donner naissance à l'Euphrate, au Tigre, au Pishone et au Guihone. Ces deux derniers fleuves n'ont pas d'existence attestée, vous faites des spéculations. Quels scientifiques, géographes ou spécialistes reconnus soutiennent la probabilité que Al Qurnah soit le lieu du jardin d'Eden ?* »

Vous allez trop vite.

Je vous rappelle que la seule référence à un lieu historique donne une indication sur l'auteur, voire l'époque, du récit mais ne suffit pas pour en déduire avec certitude qu'Al Qurnah et l'éden sumérien soient le lieu terrestre du jardin d'Eden.

N'oublions pas que les eaux coulent en sens inverse dans le récit biblique ce qui doit suffire à être prudent par rapport à toute interprétation littérale d'un événement qui est principalement spirituel et raconté de manière imagée.

La jonction du Tigre, de l'Euphrate et du Karkheh est toujours actuelle à Al Qurnah.

En ce qui concerne le Wadi al Batin, je me réfère aux travaux de Farouk El-Baz :

https://en.wikipedia.org/wiki/Farouk_El-Baz

Invité écrit : « *L'existence attestée de ziggourats n'accrédite pas pour autant le sens du récit de la tour de Babel. Croyez-vous réellement que Dieu a dispersé l'humanité contre son gré parce qu'elle érigeait une tour du côté de Babylone ? Nous savons par le témoignage du Christ et par notre expérience que Dieu n'intervient pas dans l'histoire pour châtier les hommes ou s'opposer à leur volonté. Quelle est la foi de l'Église sur le récit de la tour de Babel ?* »

Tout dépend du sens que vous donnez aux mots.

La Bible utilise beaucoup des références judiciaires avec des fautes et des punitions. Dieu s'adresse à des hommes et par des hommes avec des concepts qui peuvent exprimer au mieux la vérité pour ceux qui l'écoutent.

L'utilisation, par des écrivains bibliques inspirés, de faits historiques (comme les ziggourats) ou de lieux historiques (comme Babel), ne signifie pas que ce sont ces faits, ces lieux ou ces moments qui soient l'essentiel. Ils sont vrais, mais présentés (parfois de manière poétique ou symbolique) pour une parole qui nous est adressée. C'est comme une peinture impressionniste ou d'art abstrait : n'y cherchons pas la précision en pixels des photos de nos smartphones.

Il n'y a pas d'interprétation officielle figée du récit de la Tour de Babel. L'Église admet toute interprétation qui est en harmonie avec l'ensemble de la révélation chrétienne.

Je partage avec vous la difficulté de comprendre pourquoi l'auteur ancien du récit écrit que Dieu disperse et empêche les gens de se comprendre. Mais, méfiez-vous de votre propre interprétation surtout si vous trouvez qu'elle est incompréhensible ou inacceptable.

Est-ce que Dieu intervient dans l'histoire « *pour châtier les hommes ou s'opposer à leur volonté* » ?

C'est une question extrêmement profonde. Le mot « *châtier* » ou « *punir* » est une interprétation qui peut nous faire penser à de l'arbitraire. Il n'en est rien. Dieu est. Le récit peut faire croire que Dieu décide une conséquence (une punition), mais souvent cette conséquence n'est que l'effet réel d'un acte, une vérité. Dieu punit ou Dieu juge, c'est parfois seulement une présentation d'un simple fait : l'humain choisit un acte qui lui fait du mal à lui-même. La vérité parfaite qui est en Dieu comme l'amour parfait qui est en Dieu, qui est la vie même de Dieu, ont des effets dans nos propres choix.

Lorsque le récit raconte que Dieu chasse l'humain hors de l'Eden ou qu'il envoie en enfer lors du jugement dernier, cela peut aussi être raconté comme un acte libre de l'humain lui-même qui se coupe de l'Eden de Dieu en se séparant de Lui.

Dans le récit de la Tour de Babel, rien n'exclut que la parole de Dieu soit un constat d'un fait causé et réalisé par les humains eux-mêmes. Dans ce cas, Dieu « *fait* » (sens littéral du texte) en « *laissant faire* » (sens figuré possible du même texte).

Pour les détails du récit de la tour de Babel, je vous renvoie au sujet intitulé « 66. *Le Dieu de Sem, le père des fils d'Héber* » (cf. infra).

Dieu respecte infiniment notre liberté, mais souvent il nous avertit d'un fait, d'une réalité éternelle.

Dieu ne s'oppose pas à notre liberté, mais il ne faut pas en déduire, par un raisonnement trompeur, qu'il serait inactif. Il agit mystérieusement dans l'histoire.

Invité écrit : « *Comment concilier la foi chrétienne avec l'Ancien Testament lorsqu'on est intimement convaincu (à tort ou à raison) que ce dernier n'est pas le témoignage d'une révélation de Dieu mais la réflexion d'hommes à la lumière de leur culture et de la situation politico-religieuse de leur époque ?* »

C'est-à-dire d'ôter à l'Ancien Testament tout crédit historique ou de le considérer sous un angle minimaliste ? C'est la pierre d'achoppement depuis le commencement de mon cheminement vers la foi, plusieurs années donc.

Car les Évangiles sont en quelque sorte la réécriture de l'Ancien Testament dans une version spirituelle et la figure de Jésus est entièrement héritée de / inspiré par ces ouvrages. Tout comme son enseignement et même plusieurs de ses miracles. »

Vous nous revenez, une fois de plus, avec votre difficulté à accepter que l'Ancien Testament est la Parole de Dieu tout autant que le Nouveau Testament qui le prolonge et l'éclaire.

Il y a un moment où ce n'est plus une question de preuve mais de confiance en la Tradition de la foi qui nous est transmise par l'Église aujourd'hui dans le prolongement d'une foi qui remonte aux patriarches.

Hélas, sauf à imaginer qu'avant l'Incarnation du Christ, les humains n'étaient que des errants livrés à leur propres pensées, il est certain que, dès la création des premiers humains, l'Esprit a agi avec puissance dans le monde et inspiré des pensées justes adaptées au contexte culturel et au langage de l'époque.

Mais, la parole de Dieu est aussi et toujours pleinement une parole d'humain. Vous avez donc parfaitement raison de considérer que, sauf exception, chaque écrit biblique (du Nouveau comme de l'Ancien Testament) est « *la réflexion d'hommes à la lumière de leur culture et de la situation politico-religieuse de leur époque* ». Mais c'est toujours, en même temps, une parole de Dieu inspirée par l'Esprit Saint.

Pourquoi vous bloquer sur le « *crédit historique* » ? Tout écrit antique est un témoignage historique. Il faut certes décoder les liens exacts complexes que les mots utilisés ont avec la réalité historique concrète.

L'Ancien Testament est une œuvre de l'Esprit Saint inspirée à des hommes à travers leur « *réflexion d'hommes à la lumière de leur culture et de la situation politico-religieuse de leur époque* ».

Invité écrit : « *Considérez-vous la sortie d'Égypte et la conquête du pays de Canaan comme des événements historiques quand l'archéologie les infirme ?* »

L'archéologie n'infirme en rien l'essentiel du récit biblique.

Vous trouverez une lecture possible (même si elle reste pleine d'incertitudes et d'imprécision) des événements en cause dans le sujet intitulé « 68. *Comprendre Joseph et Moïse dans l'histoire de l'Égypte* » (cf. infra).

Oui, la sortie d'Égypte et la conquête du pays de Canaan sont des événements historiques. Mais, cela ne signifie pas que les écrivains bibliques n'aient pas raconté les faits selon leur « *réflexion d'hommes à la lumière de leur culture et de la situation politico-religieuse de leur époque* ».

Il faut se méfier de plaquer trop vite dans l'histoire nos reconstructions basées sur des lectures littérales qui ne considèrent pas suffisamment les imprécisions de sens et les symboles utilisés dans l'antiquité.

Invité écrit : « *Croyez-vous que David et Salomon ont bâti un Royaume monumental quand l'archéologie affirme qu'il était anecdotique (et qu'il n'existe à ce titre aucune preuve de l'existence de Salomon) ?* »

Vos mots sont trop imprécis entre « *monumental* » et « *anecdotique* », mais l'existence de Salomon et la construction du premier temple vers 967 avant Jésus-Christ ne sont guère contestés par les

historiens. Ici encore, il faut éviter des reconstructions imaginaires que le texte n'impose pas même s'il exalte des faits importants pour la mémoire collective, selon les modalités culturelles de l'époque.

Et, dans le pays de Canaan, sur la route commerciale entre l'Égypte et l'Assyrie où l'écriture a connu des développements majeurs, les Israélites ont eu leur religion et des écrits religieux ce que rien ne permet sérieusement de mettre en doute dans la réalité historique.

Je ne peux que vous répéter que, malgré le nombre d'opinions différentes, il est contraire à la réalité historique connue d'imaginer que les Israélites n'aient pas eu de tradition écrite bien avant la finalisation des textes qui a pu se faire lors de l'exil à Babylone en 587 avant Jésus-Christ.

Invité écrit : « *Comment croire quand des pans entiers et essentiels de la foi juive sont ainsi remis en cause ? Et quand des pages entières sont incompatibles avec nos valeurs et notre raison ?* »

La foi juive n'est pas remise en cause par les Évangiles et c'est le Christ lui-même qui nous a indiqué que pas un iota de la loi juive ne peut être écarté. Mais, il y a une progression dans la révélation qui ne s'est accomplie pleinement que par le Christ.

Aussi, il est clair que des pages entières sont, en effet, devenues incompatibles parce qu'elles étaient adaptées à une époque qui préparait la venue du Christ et que tant leur compréhension que leur application se trouvent dépassées dans la situation complètement nouvelle créée par l'Incarnation, la mort et la résurrection du Christ.

Certains pensent que l'Écriture ne nous dit rien du passé historique. À travers les influences et les motivations bien humaines des auteurs des textes bibliques, nous croyons que l'Esprit Saint les inspire et leur a permis, bien au-delà de la conscience précise que ces auteurs humains avaient du contenu de leurs propres écrits, de nous donner un enseignement qui nous révèle l'essentiel du passé historique nécessaire à notre foi aujourd'hui.

Les sources concrètes, et souvent la signification exacte, des nombreux détails qui nous sont rapportés restent largement inconnues.

Mais, malgré les limites de leurs connaissances scientifiques de l'époque et leurs références mythologiques, ils ont pu discerner et relater l'essentiel de ce qui s'est vraiment passé dans l'histoire. Ils l'ont exprimé en des termes inévitablement imagés pour pouvoir y intégrer la réalité spirituelle des événements et particulièrement pour tout ce qui concerne les événements spirituels vécus au début de l'humanité, notamment la relation des premiers humains avec Dieu et le péché originel qui a rompu leur communion avec leur Créateur.

Epsilon écrit : « *A partir de là nous pouvons aborder l'exégèse ... entre autre qu'une vérité historique pour entrer au rang de "vérité" doit être corroborée par des écrits de différentes sources ... ainsi vous ne pouvez, a priori, dire que c'est une "vérité historique" s'il n'y a que la Bible qui en parle (et/ou qui en fait état).* »

Il y a ici une ambiguïté sur le mot « *histoire* ». Est historique ce qui s'est réellement produit dans le temps et l'espace de manière concrète, et non seulement ce qui a été prouvé par les méthodes scientifiques d'un historien.

L'historien « *athée* » ou « *neutre* » ne déclare historiquement établi que ce qu'il a pu constater, selon ses critères, ce qui est établi par des sources multiples et suffisantes, de son point de vue scientifique.

Que la science ne se limite pas à ce que la Bible affirme est normal.

Mais, dans la vie ordinaire, chacun de nous peut croire vrai (croire qu'un fait s'est produit dans le temps et à un endroit géographique) ce qu'un seul témoin lui rapporte. Tout dépend de la crédibilité du

témoin par rapport à ce qu'il raconte. Il n'y a là aucune distinction entre foi et science. La radio dit qu'il y a eu un accident à tel endroit aujourd'hui. J'y crois.

Le croyant croit le témoin qui s'exprime.

Le croyant chrétien ne croit pas seulement à l'historicité d'un fait parce que la Bible le relate, mais parce que l'enseignement authentique de l'Église lui confirme qu'il s'agit d'un fait historique et qu'il partage cette conviction.

Cette conviction se rattache à la reconnaissance de la Bible comme Parole de Dieu à travers les écrits humains qui la composent autant qu'à la reconnaissance de l'action de l'Esprit Saint dans l'Église et le Magistère.

On n'est pas près d'épuiser les recherches pour savoir qui a influencé qui. Le fait de retrouver des récits semblables à ceux des textes bibliques dans des textes plus anciens de Mésopotamie ou d'ailleurs n'exclut en rien la possibilité, et même la probabilité, que ces textes Mésopotamiens aient eux-mêmes été inspirés par d'autres textes plus anciens encore qui ont pu être de futurs textes bibliques primitifs plus anciens mais disparus.

La foi de l'Église n'est pas une foi abstraite de la réalité historique mais une foi parfaitement ancrée dans la réalité humaine du passé comme du présent. L'histoire concrète et le corps de l'homme y ont toute leur place. Le christianisme n'est pas une religion purement spirituelle.

Les découvertes des historiens et des scientifiques font peur à beaucoup de croyants qui croient dès lors préférable de se réfugier dans une foi « *spirituelle* » à l'abri de toute contradiction historique ou scientifique. Certains se mettent à douter de toute réalité historique. Tout au plus reste-t-il une existence d'un personnage nommé Yeshoua crucifié par les Romains et que ses amis ont prétendu être toujours vivant. Le reste ne serait que reconstruction à des fins de prosélytisme ou de consolidation de la communauté des adeptes. Toute conviction historique serait du fondamentalisme, du scientisme, du concordisme...

Qui a écrit l'Ancien Testament ? Qui a écrit le Nouveau Testament ?

La réponse est certes beaucoup plus précise historiquement pour le Nouveau, mais les questions principales sont les mêmes. Chacun sait que les auteurs sont multiples et que les textes bibliques n'ont pas été dictés par l'Esprit Saint.

Mais, il est tout aussi certain que le canon précis retenu par l'Église, la composition de l'ensemble des textes reconnus comme Parole de Dieu, n'a pas davantage été dicté par le Ciel. Vous ne trouverez pas dans la Bible elle-même des critères précis qui permettraient d'affirmer que tel livre fait ou non partie de la Parole de Dieu, vous ne trouverez pas davantage de critères précis qui permettraient d'affirmer que tel ou verset, faisant l'objet de variantes dans diverses versions, fait partie du texte authentique et pas tel autre. C'est la Tradition de l'Église qui a discerné le texte authentique.

C'est une des grandes difficultés avec nos frères protestants qui ont plus difficile que nous à admettre que la Bible ne nous a pas été donnée directement, mais qu'elle nous parvient par l'Église inspirée par l'Esprit Saint.

Chacun peut constater toute l'inspiration humaine des écrits bibliques, leurs origines composites.

Rien ne permet d'affirmer qu'aucun texte biblique ait été nécessairement composé d'un seul coup par un seul auteur.

C'est possible pour certains livres bibliques, c'est très peu vraisemblable pour d'autres.

Quelle en est l'importance ? Personnellement, je n'en vois aucune. Que l'Esprit Saint ait inspiré St Paul pour écrire tel ou tel épître de sorte qu'il l'ait écrite directement de sa main, et que les copistes ultérieurs l'ait recopié très exactement pendant plusieurs siècles sans omettre, ni changer, le moindre trait ou non, ne modifie pas l'autorité du texte reconnu par l'Église comme Parole de Dieu, ni l'action de l'Esprit Saint qui permet de dire que Dieu en est l'auteur.

Que la Genèse ait été écrite entièrement par Moïse, comme certains le pensent, ou qu'elle ait été constituée d'un ensemble d'écrits inspirés de textes mésopotamiens et d'autres sources, provenant de langages différents et retraduits à un moment en hébreu carré, me semble ne rien changer au seul fait qui compte. D'une manière ou d'une autre, nous croyons que l'Esprit Saint a agi à travers les hommes, qu'ils soient mésopotamiens, égyptiens ou hébreux, à travers les copistes et leurs erreurs, à travers toutes les caractéristiques concrètes des influences diverses et des faiblesses humaines de la transmission tantôt orale, tantôt écrite, des divers éléments qui ont fini par constituer le texte reconnu par l'Église.

Il n'est ni plus ni moins miraculeux et divin de donner à l'Église un livre biblique inspiré à un seul auteur humain, à un seul moment, que de lui donner un livre composé, modifié et corrigé à de multiples reprises par de multiples auteurs humains différents, voire même truffé d'erreurs involontaires de copistes ou de modifications volontaires de prosélytes zélés à des fins d'éclaircissements ou autres. Ce qui compte, c'est que l'Esprit Saint a fait concourir toutes choses pour nous donner la Parole de Dieu telle qu'elle a été définitivement reconnue par les Conciles et le Magistère.

Ce qui fonde notre foi, ce n'est pas le chemin, largement inconnu, que l'Esprit Saint a suivi pour inspirer les textes de l'Écriture, c'est son action reconnue par l'Église.

À un moment de l'histoire, un concile de l'Église a reconnu, dans des textes précis dont elle disposait vers la fin du 4ème siècle, la Parole de Dieu donnant toute la révélation à l'Église. Elle a écarté certains livres, certains versets, elle en a retenu d'autres. La foi dans l'authenticité des textes bibliques ne vient pas d'une analyse historico-critique, mais de la foi de l'Église et de l'infailibilité de son Magistère par l'action de l'Esprit Saint, fondée sur les promesses du Christ lui-même.

Nous croyons que Dieu est l'auteur des textes qui nous sont parvenus, mais non qu'il nous les aurait donnés par un miracle pur préservé des influences et pensées humaines. Pas plus que l'Incarnation du Christ Lui-même, la Bible n'est une « création » à partir de rien. Elle résulte de l'action de l'Esprit Saint dans la création et à travers l'action des hommes. Mais, même à travers les multiples faiblesses et erreurs des hommes qui ont participé à la composition du texte final dont nous disposons, l'Esprit Saint a agi pour nous donner ce trésor sacré qu'est la Bible et nous assurer de sa valeur sûre.

Cela vaut, notamment, pour la Genèse. Nous pouvons y trouver l'essentiel de l'histoire réelle de l'humanité, malgré les multiples particularités qui ont abouti au texte dont nous disposons.

Cela vaut aussi pour les Évangiles. Nous pouvons y trouver l'essentiel des événements réels et historiques de l'Incarnation du Christ parmi nous, malgré les multiples particularités et faiblesses humaines que nous pouvons découvrir sur le chemin qui a abouti au texte dont nous disposons.

Epsilon écrit : « a) ce sont les Sumériens qui ont inventé l'écriture, il serait donc étonnant qu'il existe des "écrits" avant eux !!!

b) "qui ont pu être des textes bibliques plus anciens mais disparus" ... c'est pas sérieux ... encore une fois nous avons la barrière des langues tant parlées et surtout écrites. »

Il me semble difficile d'oublier que l'affirmation selon laquelle ce sont les Sumériens qui ont inventé l'écriture ne repose que sur l'état actuel des découvertes archéologiques et doit être nuancé.

L'invention de l'écriture a dû être progressive. Dès que des êtres ont été capables d'abstraction, ils ont dû commencer à utiliser et à développer diverses formes de langages et de signes pour communiquer entre eux, évoquer des choses absentes ou laisser des messages entre des personnes non présentes ensemble.

Il me semble impossible d'affirmer que d'autres formes d'écritures, plus ou moins élaborées, n'ont pas existé dans les autres populations humaines de l'époque, que chez les Sumériens.

Le seul fait qu'il n'en reste pas de traces archéologiques actuellement connues ne permet pas d'en déduire une absence d'autres formes d'écritures à la même époque que celle de l'écriture découverte chez les Sumériens.

Il me semble que rien ne permet non plus d'affirmer que les barrières étaient infranchissables entre les peuplades ayant des écritures et des langages différents. Il me semble que la capacité d'abstraction permettait à divers humains de l'époque de découvrir le sens des sons et des signes utilisés par d'autres. Du moins dans une certaine mesure.

Avant d'être repris dans la Genèse, des récits ont pu exister de manière orale, mais aussi avec des formes d'écritures qui n'ont pas laissé de traces connues à ce jour.

Il me semble donc que l'invention de l'écriture par les Sumériens et les influences réciproques des populations de l'époque doivent être fortement nuancées et que la réalité est probablement complexe. Il me semble que, scientifiquement, il ne peut être affirmé que seuls les Sumériens ont découvert une forme d'écriture.

Dès que la capacité d'abstraction a existé dans une mesure suffisante pour élaborer un langage minimal, on peut imaginer que des transmissions orales ont commencé et que diverses formes d'écriture ont commencé à se développer dont certaines ont laissé des traces et dont les plus performantes ont dominé.

La qualité de l'écriture développée par les Sumériens a donc pu avoir une influence dominante sur les autres, mais le reste est très incertain et les Sumériens ont pu reprendre des récits et même des écrits venant d'autres.

Notre connaissance des influences réciproques de cette époque reste très faible.

Cela demande de se rappeler d'abord que l'écriture est une inscription volontaire dans de la matière d'une image de la pensée de l'écrivain.

La toute première écriture humaine, chez les Sumériens, environ 3500 ans avant Jésus-Christ, c'était un acte par lequel, avec un morceau de roseau taillé, un peu de poussière était retiré d'une tablette d'argile pour y graver des images de choses ou de nombres.

À cet égard, il me semble que nous pouvons d'abord observer que, dans la Bible, le premier qui « écrit », c'est Dieu Lui-même.

Le premier acte d'écriture dans la Bible, c'est, en effet, la création de l'homme. Comme un écrivain sumérien dessinant une image dans de l'argile, Dieu a façonné, pendant des milliards d'année, la matière qui constitue notre corps. Il y a insufflé un souffle spirituel comme la pensée d'un écrivain insufflée dans un support matériel par une écriture. Le produit de la fusion entre de la matière (par exemple, du papier et de l'encre) et une pensée (par exemple, celle de l'écrivain) crée une réalité nouvelle indivisible (par exemple, une lettre ou un livre). Cela nous montre ce qu'est un humain produit indivisiblement par de la matière et un souffle spirituel de sorte qu'il a une nature unique corporelle et spirituelle. L'âme spirituelle que nous sommes vient d'une telle fusion de matière et d'esprit.

Et, la révélation de la Genèse va plus loin car, par son acte Créateur, Dieu fait de l'humain un être qui lui « ressemble » et à qui il donne donc le pouvoir d'écrire à son tour comme son Créateur, le pouvoir d'exprimer une pensée dans de la matière.

À cet égard, l'invention de l'écriture fut une manifestation de la singularité de l'humain. Lui seul, parmi toutes les créatures, est capable d'une pensée libre en lui-même qu'il peut représenter dans la matière.

La Bible nous révèle que cette capacité de l'humain créé est telle que l'écriture humaine va pouvoir, avec l'inspiration de l'Esprit-Saint, écrire la Parole de Dieu, et, aussi, que Dieu Lui-même va pouvoir se faire homme par un acte semblable, une Incarnation telle que la Parole de Dieu elle-même s'est fait chair, avec un corps matériel tel que le nôtre.

Mais, de même que Dieu a mis des milliards d'années pour façonner dans la nature matérielle un corps apte à être celui d'un humain qui lui ressemble, l'humain, à son tour, va avoir besoin de temps pour développer sa propre capacité humaine d'écrire. Il a fallu du temps pour que Dieu puisse donner Sa parole par une écriture humaine et pour que Dieu puisse s'incarner lui-même, incarner sa propre parole.

Comme chaque individu humain, l'humanité elle-même a dû apprendre à écrire.

L'humain a façonné progressivement cette aptitude singulière de telle sorte que ce n'est qu'à une époque concrète de l'histoire, qu'elle est devenue apte à donner à l'humanité, avec l'inspiration et l'assistance de l'Esprit-Saint, la Parole de Dieu sous la forme de la Bible, ensemble de textes 100% humains, mais aussi 100 % d'inspiration divine. La Bible n'est pas tombée du Ciel, mais fut précédée d'un long mûrissement de la capacité humaine d'écrire.

À cet égard, la Bible ne nous parle pas directement des progrès de l'écriture au cours de l'histoire, mais nous savons que cette évolution historique de l'écriture humaine a commencé par de la gravure d'images dans de l'argile, puis que ces images gravées ont été remplacées par des signes représentant des sons (ce fut l'époque de l'écriture cunéiforme sumérienne). Plus tard, sont apparus les premières écritures alphabétiques faites de lettres consonnes suivies ensuite d'alphabets complets grec puis latin.

De même que la Bible a été précédée d'une maturation historique nécessaire de l'écriture humaine, il a aussi fallu du temps pour que la Parole de Dieu puisse se faire chair et habiter corporellement parmi nous, dans l'humanité créée.

Le Christ, Parole de Dieu faite chair, ne s'est pas incarné au temps de Noé, ni au temps d'Abraham, ni au temps de Moïse ou au temps de Salomon ou de Josias. C'est seulement il y a environ deux mille ans qu'il s'est incarné dans le sein de la Vierge Marie.

Il peut être constaté que, même si les cinq premiers livres de la Bible sont attribués à Moïse, le texte actuel de la Parole de Dieu qu'est l'écriture de la Bible n'a pas été achevé avant l'époque de l'Incarnation du Christ. Il ne faut pas s'étonner du fait que ni l'Ancien testament, ni même la loi de Moïse n'ont acquis leur forme finale avant le temps de l'Incarnation du Christ.

La Torah (littéralement : l'enseignement) de Moïse (les cinq premiers livres de la Bible) ce n'est pas le texte matériel de ses écrits aujourd'hui disparus, c'est l'enseignement dont ses écrits matériels étaient un aide-mémoire encore imparfait. L'Esprit-Saint n'a pas veillé à leur conservation matérielle. L'enseignement de Moïse ne contient d'ailleurs pas de prescrit ayant permis de veiller à cette conservation.

L'histoire de l'écriture en était encore à ses balbutiements.

Avant Moïse, on ne trouve aucune trace d'une activité humaine d'écriture dans le récit biblique. On peut y percevoir un point de vue défavorable à l'égard de la vie sédentaire dans les villes (fondées par Caïn, le meurtrier) basée sur l'agriculture (le sacrifice d'un animal d'élevage d'Abel est préféré à l'offrande d'un produit de l'agriculture) et où l'écriture, y compris religieuse, a permis de développer des discours idolâtres et polythéistes.

Il est possible que l'interdit des images (« *Tu ne feras aucune idole, aucune image de ce qui est là-haut dans les cieux, ou en bas sur la terre, ou dans les eaux par-dessous la terre* » selon Ex. 20, 4) ait été, pour les Hébreux, un obstacle à la pratique de l'écriture qui, pendant longtemps, ne fut faite que d'images, d'abord réalistes puis symboliques par des signes cunéiformes qui représentaient toutes choses par les sons du langage oral qui les nommaient et que ces signes écrits signifiaient.

En Égypte, les premiers alphabets composés uniquement de consonnes (qui n'étaient plus des êtres ou des choses représentées par des images ou des signes phonétiques) sont apparus dans les populations cananéennes vers 1800 avant Jésus-Christ. Ces premiers alphabets ont utilisé des images des hiéroglyphes égyptiens, mais on a vu apparaître aussi des signes abstraits qui ont pu permettre de dépasser l'interdit des images. Certains pensent que Moïse a pu être lui-même l'inventeur d'un alphabet de consonnes, composé de signes complètement abstraits, qui serait à l'origine de l'alphabet hébreu.

Après Moïse, son enseignement a été copié, traduit, interprété et expliqué à de multiples reprises, par de multiples personnes et de multiples manières, pendant plusieurs siècles sans qu'aucune autorité ne fixe un texte. Durant la seconde moitié du deuxième millénaire avant Jésus-Christ, à l'époque biblique des Juges (environ de 1400 à 1000 avant Jésus-Christ), les lévites gardiens de la loi étaient dispersés dans de multiples villes du pays de Canaan où, du fait des nombreux échanges commerciaux sur les routes internationales tant maritimes que terrestres très fréquentées dans cette région en bordure de la Mer Méditerranée, la pratique de l'écriture alphabétique s'est beaucoup développée de sorte que les écrits de l'enseignement de Moïse ont pu y être copiés et traduits dans de multiples langues et écritures.

S'il ne reste quasi aucune trace de cette pratique qui utilisait du papyrus d'origine végétale, il y a eu cependant, au moins, une exception notoire dans la ville d'Ougarit (à environ 200 km au nord des territoires des tribus d'Israël après l'exode) où l'écriture a continué à se faire sur des tablettes d'argile après être devenue alphabétique, ce qui a permis de retrouver des milliers de documents attestant de la réalité de la pratique de l'écriture dans toute la région et certainement, notamment, dans des villes comme Megiddo (dans le territoire attribué à la tribu de Manassé), ou à Tyr et Sidon (dans le territoire attribué à la tribu d'Aser).

Dans les documents retrouvés à Ougarit et écrits avant sa destruction en 1185 avant Jésus-Christ, on a constaté la pratique de huit langues et de cinq systèmes d'écritures. Mais, la Bible ne nous dit rien du travail d'écriture des scribes d'Israël à cette époque.

Après le début de la royauté en Israël, les écrits de l'enseignement de Moïse n'ont plus guère été connus que de quelques spécialistes pendant des siècles jusqu'à leur redécouverte par le roi Josias en 620 avant Jésus-Christ. Il faudra encore des siècles pour fixer le texte hébreu avec une langue et une écriture permettant une lecture universelle fidèle des enseignements de Moïse et des prophètes.

L'alphabet fait de consonnes, utilisé par les Cananéens (nommés phéniciens par les Grecs), a connu en Grèce une évolution majeure par l'introduction des voyelles. Cette qualité nouvelle de l'alphabet grec autant que la grammaire grecque ont permis de nouveaux développements de la pensée et de l'écriture.

Vers 270 avant Jésus-Christ, des Grecs ont réalisé une traduction en grec des écritures juives sacrées dont le canon précis restait encore incertain. Ce fut la version dite des Septante.

Lors de la conception du Christ, la Parole faite chair, l'écriture humaine a atteint un niveau de maturité suffisant pour que tant l'Ancien Testament (tel que finalisé progressivement au cours des derniers siècles avant Jésus-Christ) que le Nouveau Testament (écrit durant le premier siècle après Jésus-Christ) soient reconnus comme Parole de Dieu.

La Bible ne nous raconte pas l'histoire humaine de l'écriture, mais elle nous en révèle toute sa valeur (comme image de la création de l'homme et comme moyen d'expression de la Parole de Dieu Lui-même) autant que sa fragilité (du fait des risques d'idolâtrie des mots dont la compréhension ne peut être enfermée dans celle du lecteur qui peut en faire une caricature fausse et trompeuse du réel).

Moïse n'hésite pas à briser les tables écrites par Dieu Lui-même lorsqu'il constate le cœur idolâtre de ceux à qui elles étaient destinées. Le récit biblique n'accorde aucun intérêt au sort qui fut réservé aux débris de ces tables divines.

Moïse n'a pris quasiment aucune mesure pour la conservation et la copie de ses propres écrits. On ignore la langue et le mode d'écriture qui ont été utilisés. Son enseignement (la Torah) n'a pu nous parvenir qu'au travers d'innombrables copies, traductions et explications apportant de multiples points de vue et variantes dont le concours a abouti au texte actuel.

Les tables de la loi, placées dans l'arche de l'alliance, ont elles-mêmes disparu. Aucun miracle n'a veillé à leur conservation. Il n'y a pas de lecture fondamentaliste possible des mots même écrits par Moïse.

Jésus n'a rien écrit et le Nouveau Testament a été écrit dans une langue différente de celle que parlait le Christ, imposant ainsi au lecteur une distance par rapport aux mots que Jésus a exprimés en araméen.

La Bible semble ainsi nous enseigner une réalité essentielle : l'écriture est toujours une communication entre un écrivain et son lecteur dont la compréhension authentique ne peut jamais être assurée pleinement par un individu seul. Aussi, l'Église prêche inlassablement que la Parole de Dieu que nous lisons dans la Bible est inséparable de la Tradition de l'Église qui en éclaire la compréhension d'une manière qui peut inclure des points de vue différents et qui n'est authentique que dans la communion de l'Église qui est le corps du Christ, la Parole faite chair.

Vous observez que Finkelstein considère « *au vu des résultats de l'archéologie, que le récit de la Bible antérieur aux Omrides (vers 930 av. J.-C.) n'est pas attesté historiquement.* ».

Cette affirmation doit être considérée dans ses limites car il est évident que l'immense majorité des faits précis antérieurs à 930 ACN n'a pas laissé de traces historiques directes.

Si des centaines de milliers de tablettes d'argile ont pu être retrouvées et témoignent largement de divers faits survenus en Mésopotamie, on ne trouve dans les régions dominées par l'Égypte (dont Canaan) que quelques très rares traces écrites, car, sauf sur des monuments, dans des sépultures ou sur quelques objets, l'écriture sur papyrus végétal dégradable n'a, hélas, guère laissé de traces.

L'absence de traces ne signifie évidemment pas que rien ne s'y est passé, ni que le récit biblique n'aurait pas fait l'objet de textes écrits primitifs à l'époque des patriarches, ni qu'il ne témoigne pas de faits réels.

L'absence de traces n'apporte aucune preuve contraire.

Et, en ce qui concerne en particulier l'historicité du récit biblique, ce qui est important c'est toujours de veiller à éviter des interprétations contredites par les constats objectifs des historiens et d'être attentifs à ce que ces constats peuvent nous dire de la réalité historique des faits bibliques.

Que sait-on de l'écriture dans le Royaume de Juda avant le VIII^{ème} siècle avant Jésus-Christ ?

Lakish (ou Lakis) était une des plus grandes villes de ce royaume, souvent détruite et reconstruite, située à environ 40 km au sud-ouest de Jérusalem.

C'est là qu'on retrouve en 2018 une inscription alphabétique datant du XV^{ème} siècle avant Jésus-Christ : <https://www.geo.fr/histoire/un-artefact-decouvert-en-israel-serait-un-chainon-manquant-de-lhistoire-de-lalphabet-204495>

Plusieurs autres découvertes de traces d'écriture ont été faites récemment dans l'ancien royaume de Juda : <https://fr.timesofisrael.com/une-inscription-vieille-de-3-100-ans-pourrait-etre-le-nom-dun-juge-biblique/>

C'est donc à tort que Finkelstein écrit que : « *Il n'y a aucune trace d'écriture dans le royaume de Judah antérieure au VIII^e siècle* ». Ce n'est pas vrai.

Mais, en outre, même s'il n'y a que peu de preuves directes, les preuves indirectes sont importantes et suffisantes pour prouver une pratique bien plus ancienne de l'écriture dans les villes de Juda.

Personne ne prétend certes que la population générale était alphabétisée entre 1400 et 800 avant Jésus-Christ. Mais, il semble bien établi que, dans la région de Canaan, l'écriture était largement pratiquée dans les échanges politiques et commerciaux ainsi que pour les besoins administratifs.

À Ebla (avant Abraham) et à Ougarit (durant la deuxième moitié du deuxième millénaire avant Jésus-Christ, l'époque entre Moïse et Salomon), la pratique de l'écriture sur argile a permis de retrouver de très nombreuses preuves de l'importante pratique de l'écriture à cette époque.

La proximité de ces lieux situés sur les routes entre l'Égypte et l'Assyrie (dont celle passant par Beer-Sheba et Hébron dans le Royaume de Juda) permettent d'en déduire raisonnablement que toutes les autres grandes villes sur ces routes pratiquaient aussi l'écriture, même si elles le faisaient sur des papyrus restés sans traces.

Vous terminez votre intervention en citant l'excellent article d'André Lemaire qui, précisément, le confirme : <https://www.cairn.info/revue-diogene-2007-2-page-52.html>

Vous pouvez y lire qu'il est bien convaincu de la réalité d'une pratique de l'écriture bien avant le VIII^{ème} siècle avant Jésus-Christ, et, notamment, que « *l'alphabet était connu à Lakish à la fin du Bronze Moyen, vers 1600 av. n.è.* » (La diffusion des écritures alphabétiques, n° 10) et que « *Au XIV^e s., les lettres d'El-Amarna montrent que les maires ou roitelets du Levant disposaient chacun d'au moins un scribe capable de lire et d'écrire en akkadien (Moran 1987). Selon K. van den Toorn (2000, p. 99), « entre Ougarit et Gaza, 50 centres environ formaient un réseau assez dense, chaque cité avec sa propre administration locale ».* » (id., n° 13).

Il reste à découvrir comment la Torah (l'enseignement) de Moïse a été transmise durant près d'un millénaire après l'exode et ce qu'était l'usage de l'écriture et sa place dans cette transmission de la Torah de Moïse et des autres livres bibliques.

Aujourd'hui, nous accordons une place prépondérante à l'écrit, surtout depuis que des écritures anciennes ont été reconnues comme Parole de Dieu, mais, dans l'antiquité, cette place n'était pas la même.

L'écriture est passée d'une fonction d'aide-mémoire (utile pour les besoins de la comptabilité commerciale, de l'administration des cités, et de la transmission des savoirs tant techniques que religieux) à une fonction de communication de la pensée (utile pour la transmission des valeurs et de la foi, pour l'expression de la Parole de Dieu).

Sur ce point, l'invention progressive de notre écriture alphabétique a accompagné l'écriture de la Parole de Dieu elle-même.

Diviacus écrit : « *Dans votre message vous mélangez les régions et les dates en laissant entendre que tout ce qui est valable pour la région de Canaan est applicable au royaume de Juda.* »

J'ai indiqué avec précision les périodes que je vise.

Et je confirme que ce qui est valable pour Canaan (qui comprend le territoire de la région de Juda) est, en effet, valable pour Juda qui fait partie du pays de Canaan.

Comment pourrions-nous imaginer que, dans des dizaines de villes proches de seulement quelques dizaines de km les unes des autres, des populations sédentaires n'aient pas partagé le même intérêt pour l'usage de l'écriture alphabétique très pratique et assez simple à apprendre puisque réduite à moins de 30 signes ?

Tous les spécialistes me semblent admettre ce fait, à commencer par André Lemaire qui constate cette réalité dans une cinquantaine de villes de cette région.

Certes, il est vraisemblable que, dans chaque ville, seule une élite ou certaines professions pratiquaient l'écriture et qu'un grand nombre d'habitants restaient analphabètes.

Il est aussi probable que la pratique de l'écriture était davantage développée dans les villes portuaires de la côte méditerranéenne que dans les villes de l'intérieur. À cet égard, il est exact que « *tout* » ce qui est valable pour les unes ne l'est pas nécessairement pour les autres.

Le bon Seb écrit : « *vous imagination ne saurait être un fondement suffisant pour remettre en cause les données de l'archéologie. Avec des "on peut imaginer" et des "il semble" on peut effectivement imaginer tout et n'importe quoi et réécrire l'histoire comme vous le faites, mais ce ne sera jamais que le fruit de l'imagination.* »

Ce n'est pas sérieux. Cela me semble une réplique fondée sur une perception trop simplifiée des données scientifiques. Il n'y a pas lieu de remettre pas en cause les données de l'archéologie, mais de tenir compte de leurs limites.

Diviacus nous annonce une XI^{ème} tentative de démontrer que les cinq livres du Pentateuque (de la Genèse au Deutéronome) auraient été inventés durant le premier millénaire avant Jésus-Christ, voire à l'époque de l'exil à Babylone, contrairement à l'enseignement de l'Église qui les attribue à Moïse.

Il nie (logiquement) tant l'existence même de Moïse que la réalité historique de l'Exode en s'appuyant sur l'affirmation que la pratique de l'écriture dans le royaume d'Israël ne serait apparue qu'à partir du Xe siècle avant Jésus-Christ.

Petit rappel à cet égard : les territoires des douze tribus d'Israël s'étendaient en Canaan à de grandes villes, dont, notamment, plusieurs villes portuaires au bord de la Mer Méditerranée où l'écriture a connu des développements majeurs durant la seconde moitié du deuxième millénaire avant Jésus-Christ.

Diviacus écrit : « *Tout d'abord, je rectifie la phrase que j'ai attribué par erreur à I. Finkelstein, en voulant reprendre certains termes de l'affirmation erronée de P. Vauclair. I. Finkelstein écrit que l'alphabétisation du royaume de Juda a eu lieu au VIII^e siècle. Quand il écrit cela, entendons-nous sur la signification de cette phrase : cela veut dire que I. Finkelstein considère que le niveau d'alphabétisation du royaume de Juda était largement insuffisant pour penser que les Hébreux auraient pu écrire la Bible avant le VIII^e siècle. Cette opinion est largement partagée.* »

Parler de « *niveau d'alphabétisation* » ne contredit en rien la pratique de l'alphabet par quelques scribes, même au sein d'une population générale analphabète pour la plupart.

Cela suffit pour constater que des scribes Hébreux ont pu écrire et copier des textes bien avant le VIII^{ème} siècle et même durant la seconde moitié du deuxième millénaire.

Diviacus écrit : « *mais les analyses philologiques sont beaucoup plus convaincantes pour montrer que la Bible n'a pas pu être écrite avant, certains passages importants étant d'ailleurs encore plus récents* »

L'argument des analyses philologiques repose uniquement sur l'idée, que tous les spécialistes écartent, que le texte de la Torah aurait été figé dans son état actuel pendant un millénaire.

Vous ne manquez pas de rappeler votre conviction justifiée que le texte hébreu du Pentateuque de Moïse que nous connaissons date clairement de la seconde moitié de premier millénaire avant Jésus-Christ.

Il faut, sur ce point, être attentif à l'histoire de la composition du texte en hébreu carré qui n'a pas été inventé à partir de rien au cours de ce premier millénaire, mais procède d'une ancienne et complexe tradition tant orale que écrite.

Les analyses philologiques que vous invoquez permettent seulement de dater le texte hébreu actuel.

L'auteur ou les auteurs de ce texte actuel ont eux-mêmes dû traduire et interpréter leurs sources plus anciennes et probablement leurs variantes multiples. Ils l'ont fait, nécessairement, avec leurs caractéristiques philologiques, ce qui ne permet guère d'en déduire des preuves de l'ancienneté de leurs sources.

Diviacus écrit : « *Vous confondez le royaume de Juda et le territoire qui deviendra celui du royaume. On ne peut pas parler du royaume de Juda au XVe siècle. Soit on utilise la terminologie de la Bible et le royaume de Juda naît à la fin du royaume unifié, soit on utilise la terminologie qui résulte des découvertes archéologiques rendant l'existence d'un royaume unifié très improbable, et le royaume de Juda commence au moment de l'accession de David, dans les 2 cas autour du début du Xe siècle.* »

En réalité, il n'y a, à cet égard, aucune distinction certaine entre le texte biblique et les découvertes archéologiques.

Car, même du temps de David et Salomon, la notion de même de « *royaume unifié* » me semble très incertaine. Attention de ne pas interpréter les mots « *roi* » ou « *royaume* » avec nos conceptions modernes. À cet égard, le texte biblique est trop imprécis pour pouvoir constater de manière concrète un royaume unifié qui serait contredit par les historiens. Il faut, au contraire, nuancer notre compréhension en tenant compte de ce que les historiens constatent.

En l'état actuel des connaissances, tout le pays de Canaan (y compris le territoire du « *royaume* » de Juda) me semble plutôt composé, entre 1500 et 800 avant Jésus-Christ, de cités largement indépendantes avec une population sédentaire, entourées de multiples villages, avec de multiples tribus nomades ou semi-nomades.

Diviacus écrit : « *vous mélangez allègrement toutes les entités de Canaan, voire extérieures, pour « démontrer » que l'écriture existait avant le VIII^e siècle. Je le redis, l'existence de l'écriture dans certaines parties du Proche-Orient, parfaitement connue, ne conduit pas à penser que le royaume de Juda était alphabétisé avant le VIII^e siècle (au sens donné précédemment).* »

Je ne vois aucune contradiction entre nous à cet égard.

En effet, vous semblez admettre (cf. ci-dessus) que, dans les villes situées dans le territoire du royaume de Juda, certains pratiquaient l'écriture bien avant le VIII^{ème} siècle et même durant la seconde moitié du deuxième millénaire avant Jésus-Christ. Personne ne prétend que la population générale était alphabétisée.

Cela suffit pour l'écriture et la transmission des textes du Pentateuque. Non, bien sûr, dans leur version postérieure actuelle en hébreu carré, mais dans les langues et selon les traditions évolutives de chaque époque.

Il me semble que, pour le point précis en cause, la référence aux exégètes n'est pas pertinente. Cela concerne les historiens.

Pour la région de Canaan, je me réfère à cet égard à la définition neutre qu'en donne Wikipédia en dehors de toute référence biblique : « *Canaan /kanaā/ (phénicien : KN^cN (Kana 'n) ; hébreu : כנען Kānā 'an ; arabe : كنعان Kan 'ān) désigne une région et une civilisation du Proche-Orient ancien située le long de la rive orientale de la mer Méditerranée. Cette région correspond plus ou moins aujourd'hui aux territoires réunissant l'État d'Israël, la Palestine, l'ouest de la Jordanie, le Liban et l'ouest de la Syrie. On appelle Cananéens les habitants de ce territoire à l'Âge du bronze, parfois appelé pour cette région « période cananéenne », plus spécifiquement au II^e millénaire av. J.-C. ».*

Nous sommes ici dans une question strictement historique et objective : quel était l'état de la pratique de l'écriture, entre 1500 et 800 avant Jésus-Christ, dans les villes de la région qui forme actuellement les territoires d'Israël et de la Palestine ?

Ce n'est qu'ensuite, après s'être accordés sur la réalité historique en cause, qu'il nous sera possible de débattre des possibilités d'écrire et de transmettre des écrits religieux dans ce contexte.

Invité écrit : « *Inspirés par l'Esprit-Saint me direz-vous mais sans réussir à me convaincre. Le don de la terre qui est le fil conducteur du pentateuque est dépourvu de toute spiritualité, les attentes sont résolument terrestres ».*

De telles phrases me semblent non fondées et contraires à la réalité. La foi me permet de croire le contraire.

Invité écrit, et je souligne en gras les portes qu'il veut fermer, que « aucun verset du pentateuque ne permet de soutenir l'idée d'une immortalité de l'âme, qui n'était pas la préoccupation des rédacteurs, accaparés entièrement par l'attachement à leur terre et à leurs conditions de vie. La finalité de la vie n'était pas la communion éternelle avec Dieu dans un au-delà mais une vie terrestre longue et dans des conditions favorables. »

« *Aucun* » verset ?

« *le Seigneur Dieu déclara : « Voilà que l'homme est devenu comme l'un de nous par la connaissance du bien et du mal ! Maintenant, ne permettons pas qu'il avance la main, qu'il cueille aussi le fruit de l'arbre de vie, qu'il en **mange et vive éternellement** ! » Alors le Seigneur Dieu le renvoya du jardin d'Éden, pour qu'il travaille la terre d'où il avait été tiré. Il expulsa l'homme, et il posta, à l'orient du jardin d'Éden, les Kéroubim, armés d'un glaive fulgurant, pour garder **l'accès de l'arbre de vie.** » (Gn 3, 22-24).*

Vous pouvez constater que non seulement le récit évoque l'idée que l'humain « *mange et vive éternellement* » mais aussi l'idée que « *l'accès à l'arbre de vie* » demeure avec, seulement, un obstacle placé par Dieu Lui-même et qu'il peut donc retirer à son gré.

Mais, vous écrivez avec justesse que « *La définition de la foi est donc à mon sens le fruit d'un cheminement intellectuel* ». Cela s'applique, bien sûr, à ce qui concerne l'au-delà de la mort.

Dans l'antiquité, vous observez (en citant James Tabor) que « *Tous les morts s'en vont dans le Sheol, et ils y reposent ensemble, bons ou mauvais, riches ou pauvres, libres ou esclaves...une existence qui est à peine existence, dans laquelle une "ombre" ou "nuance" de l'ancien soi survit* ».

Ces nuances disparaissent, hélas, lorsque vous écrivez que « *Les anciens Hébreux n'imaginaient nullement l'idée d'une âme immortelle, vivant une pleine vie après la mort, pas plus qu'une résurrection ou ressuscitation quelconque.* », mais, est-ce vraiment différent pour nous ? Nous aussi, avec notre cerveau naturel et nos connaissances, nous avons les plus grandes difficultés à « *imaginer* » « *une pleine vie* » après la mort. Notre foi nous fait dépasser cette difficulté mais ne la supprime pas pour notre intelligence terrestre. Nous pouvons imaginer la résurrection ou ressuscitation de Lazare parce qu'elle reste accessible à nos repères, mais, pour ce qui est de la vie éternelle, nos pensées sont bien insuffisantes pour pouvoir nous représenter intellectuellement l'immortalité.

Mais, dans la « *religiosité innée* » et les « *croyances éparses* » que vous admettez « *de tout temps* », la question de l'au-delà se pose cependant inévitablement à tout homme confronté à la mort de ses proches et à la crainte de sa propre mort, même si, comme vous le relevez, ce n'est pas « *sa première préoccupation* » lorsqu'il doit assurer ses besoins primaires.

Conclusion : **oui**, la question de l'immortalité est, comme toutes les autres considérations de la foi, dans un état encore très peu développé dans l'Antiquité, mais, **non**, elle n'a jamais été « *absente* », totalement, dans l'Antiquité. Sur ce point, vous me semblez trop affirmatif.

Il est bien certain que, comme vous l'écrivez, nous faisons aujourd'hui une « *relecture chrétienne* » des récits bibliques, mais c'est sur ce point précis, dont le récit du chêne de Mambré est un bon exemple, que nous semblons mettre le curseur à un endroit différent.

Je suis d'accord pour considérer avec vous les limites de ce qu'Abraham et le rédacteur du récit pouvaient penser eux-mêmes dans leur contexte. D'accord aussi pour constater qu'il est légitime d'en faire une relecture chrétienne. Et toujours d'accord pour observer avec vous que cette relecture de la foi est « *le fruit d'un cheminement intellectuel d'hommes, à commencer par les Pères de l'Église qui ont interprété ces récits* ».

Si nous méditons la question concrète de la création de l'humanité, c'est bien certainement par une « *relecture chrétienne* » et un « *cheminement intellectuel* » qui continue, par rapport aux connaissances actuelles, le travail des Pères de l'Église « *qui ont interprété ces récits* » sur la base plus réduite des connaissances scientifiques et théologiques de leur époque.

Ce travail de relecture et d'interprétation ne s'arrête jamais et, pour un catholique, se poursuit sans cesse en communion avec l'enseignement du Magistère et en veillant à sa nécessaire cohérence avec tout cet enseignement officiel que nous nommons la Tradition.

Faut-il pour autant considérer que cette relecture « *s'affranchit des mots et du sens du récit pour en faire un nouveau* » ? Par rapport à ce que pensait l'auteur primitif du récit, c'est exact que la lecture chrétienne s'en affranchit. Est-ce, pour autant, un « *nouveau* » récit ? Le mot manque peut-être de nuances car il risque d'enfermer le récit dans « *un* » sens, une pensée unique qui serait celle de son auteur humain antique.

La relecture chrétienne a certes renouvelé la compréhension des textes de l'Ancien Testament et leur a donné une portée bien au-delà de ce que leurs auteurs primitifs pouvaient imaginer.

Mais, et c'est peut-être ici une divergence essentielle, vous semblez écarter l'inspiration par l'Esprit Saint (« *Inspirés par l'Esprit-Saint me direz-vous mais sans réussir à me convaincre.* ») et donc la

portée du sens réel d'un texte au-delà de ce que son auteur humain a exprimé de son point de vue humain marqué par toutes ses caractéristiques personnelles et culturelles de son époque.

Dans l'exemple des trois personnages du chêne de Mambré (évoqués de manière trinitaire dans la célèbre icône de Roublev), vous résumez votre pensée en écrivant que « *Les trois hommes du récit sont donc le Seigneur (le Dieu d'Israël) et les deux anges qui l'accompagnent et qu'il a mandaté pour détruire Sodome et Gomorrhe. Conserver la fidélité du texte exclut de facto toute idée d'une préfiguration de la Trinité. Deux anges ne feront jamais un Dieu.* »

Vous me semblez défendre ici une « *fidélité* » qui me semble, en réalité, une fidélité à la seule pensée humaine supposée de l'auteur du texte ce qui est de nature à vous priver de ce que l'inspiration du texte peut apporter bien au-delà.

En fait, il me semble que le texte biblique lui-même se limite à présenter trois hommes. Il n'y a dans le récit littéral ni Dieu, ni anges, mais un fait singulier qui bouleverse : Abraham adore. Votre résumé est déjà lui-même une interprétation et une supposition que vous estimez pouvoir fonder sur ce qu'il vous semble qu'un homme de l'antiquité pouvait se représenter. C'est une approche légitime mais seulement dans la perspective humaine que vous retenez.

La relecture chrétienne permet d'y percevoir une préfiguration de la Trinité.

Cela nous ramène au sujet ici en cause qui, en effet, est aussi une relecture chrétienne d'une question ouverte et actuelle dans l'Église.

Les connaissances scientifiques actuelles sont au-delà de ce que pensaient l'auteur du récit biblique et les commentateurs des siècles passés qui n'avaient pas ces connaissances, mais ces connaissances scientifiques actuelles ne sont certainement pas au-delà de la connaissance de Dieu Lui-même au moment où il a inspiré nos textes sacrés.

Toute relecture conforme à la foi de l'Église est toujours fondée sur cette conviction de la parfaite cohérence de la vérité inspirée non seulement avec les connaissances du passé mais avec toute vérité qui serait découverte dans l'histoire par les sciences ou la théologie.

Mais, nous sommes ici bien au-delà du sujet spécifique des pré-humains.

Ce concept ne vous pose probablement aucun problème par rapport ni à la science, ni à la pensée des rédacteurs de la Genèse.

Dans le cadre d'une évolution progressive des vivants terrestres, le pré-humain est défini de manière conventionnelle par rapport à un état de ressemblance avec ce que nous sommes et les anciens ne pouvaient pas penser de cette manière sans nos connaissances scientifiques actuelles.

La relecture chrétienne ne s'impose que pour celui qui considère l'humain sur la base spécifique d'une âme immortelle qui, vous en conviendrez, ne peut être acquise progressivement, même si le concept lui-même n'a été défini que progressivement. On ne peut être à moitié ou aux trois-quarts immortel, en mélangeant ainsi du temps à l'éternité, ce qui n'a pas de sens.

Vous êtes bien clair en considérant qu'il n'y avait pas d'humain à l'époque des dinosaures. Je suppose, par contre, que vous admettez que notre corps avait des ancêtres biologiques à cette époque.

Alors, revenant au sujet, et selon toutes vos réflexions, que dites-vous de l'émergence des humains tels que nous ? Si vous n'acceptez pas que nous sommes des âmes immortelles et que cela nous singularise de toute autre créature terrestre, nous ne pourrions que constater un désaccord.

Si vous acceptez une singularité de l'humain par rapport à la vie éternelle de Dieu, alors la question d'un commencement (et pas seulement de l'origine) dans l'histoire et de pré-humains à ce moment me semble inévitable.

Invité écrit : « *Force est de constater que nous ne parviendrons pas à un consensus. Je vais répondre sur les trois principaux points.*

1. Je ne me reconnais pas dans cette tendance chrétienne qui, au prétexte que l'Ancien Testament ne se comprend qu'à la lumière du Christ et de sa résurrection, veut associer la figure du Christ ou les fondements de notre foi au moindre verset : ainsi l'arbre de vie qui préfigurerait Jésus, le protévangile dans la malédiction du serpent, la Trinité au chêne de Mambré...

2. Concernant le récit d'Adam et Ève, il n'enseigne absolument pas l'immortalité de l'âme humaine...

3. L'apparition de l'humanité est relativement récente au regard de la formation de l'univers et à l'évolution de notre planète.

Concernant ma position : je pense que l'homme est le fruit d'une évolution entièrement naturelle et dépourvue de toute intervention divine. Dieu est la cause première de la naissance de l'univers, par Lui la création se substitue au néant. Mais l'expansion continue de l'univers, la formation de notre planète, l'apparition de la vie et son évolution, la naissance et l'évolution de l'humanité obéissent entièrement aux lois de la physique, issues du génial Penseur.

Pour moi, l'homme est le fruit d'un long processus de l'évolution...

Un développement que je considère entièrement soumis aux lois qui régissent le monde et non conséquence d'une quelconque intervention divine directe dans l'histoire.

Par le développement de son intelligence, l'homme a fini au fil du temps par prendre conscience de lui-même (ce qui le distingue du règne animal) et dans le cadre de sa réflexion sur ses origines et sur sa destinée qui découle nécessairement de cette prise de conscience du soi, a fini par conceptualiser très récemment à l'échelle de l'histoire humaine le principe d'une âme immortelle. Cette profession de foi est donc l'aboutissement d'un long cheminement intellectuel. Est-elle une réalité pour autant, toute la question est là. Je n'ai pas de réponse... »

Cette longue intervention très profonde dépasse le sujet sur les pré-humains.

Mais, j'en ai souligné quelques aspects essentiels.

Ils me semblent confirmer que la question essentielle qui est en cause est bien une question de foi et que c'est bien la question de l'âme immortelle qui est première. Sans la conviction de cette immortalité, je pense que votre point de vue est bien compréhensible.

16. L'ancienneté du récit de la Genèse

Considérant qu'il ne subsiste aucune trace quelconque des livres bibliques avant l'exil de Babylone de 586 à 538 avant Jésus-Christ, et qu'il s'agit d'écrits en hébreu carré du milieu du premier millénaire avant Jésus-Christ comportant des observations adaptées aux épreuves vécues par le peuple hébreu à cette époque ainsi que de nombreuses similitudes avec des mythes mésopotamiens de cette région, beaucoup en ont déduit que la rédaction de la Genèse et des autres livres du Pentateuque devrait être datée de cette même époque et ne pourrait donc être attribuée à un patriarche du second millénaire avant Jésus-Christ.

Beaucoup en ont déduit que la Genèse se trouvait ainsi sans base historique réelle.

Cette approche fut très en vogue lors des premières découvertes des innombrables tablettes en argile retrouvées en Mésopotamie. On aurait pu y voir une formidable confirmation de l'ancienneté du texte de la Genèse si semblable aux textes du début du second millénaire avant Jésus-Christ qui ont été retrouvés, mais ce fut souvent tout le contraire. Puisqu'il ressemble tant aux textes anciens, ... c'est qu'il aurait été inspiré par ces vieux textes et inventé de manière réadaptée à la foi juive. Il faudrait croire que les Hébreux se seraient approprié une origine dans le pays de leurs ennemis...

En réalité, les découvertes plus approfondies du XXème siècle ont complètement contredit cette approche à laquelle tant d'historiens et d'exégètes semblent encore s'accrocher. À tort.

Il est temps qu'un débat approfondi puisse juger des arguments des uns et des autres.

1. Quid de l'absence de traces écrites anciennes ?

Il y a très peu de traces des écrits du pays de Canaan avant l'exil à Babylone pour un motif simple. À proximité immédiate de l'Égypte, l'écriture y a été pratiquée sur du papyrus qui, hélas, du fait de son origine végétale, se dégrade rapidement par l'effet de la chaleur autant que de l'humidité. Seuls des documents protégés de manière spécifique comme, par exemple, les fameux manuscrits de Qumran retrouvés dans des jarres étanches conservées dans des grottes, ont pu être conservés. Le feu des incendies ou les pluies en cas de dégradation des immeubles faisaient rapidement disparaître tout papyrus.

Au contraire, en Mésopotamie, le feu favorisait la conservation des écrits sur des tablettes d'argile (une cuisson fait durcir l'argile) qui étaient aussi davantage résistant à l'humidité dès qu'elles étaient durcies. Cela a permis de retrouver des centaines de milliers de tablettes.

Le fait qu'on n'ait retrouvé que de très rares documents en Égypte ou en Palestine, où l'écriture se faisait plutôt sur papyrus, ne permet donc pas d'en déduire que l'écriture n'y était pas pratiquée.

2. Quid de l'écriture du Pentateuque en hébreu carré ?

De même que nous lisons aujourd'hui nos bibles en français et en d'autres langues contemporaines, il est certain qu'à l'époque de l'exil à Babylone, la langue avait évolué par rapport à celle qui était pratiquée 500 ou mille ans auparavant.

Les écrits en hébreu ancien ou en tout autre langage parlé durant le second millénaire avant Jésus-Christ ont dû être traduits. Inévitablement, les traducteurs ont dû adapter les textes plus anciens dans des termes compréhensibles à leur époque ultérieure, en interprétant de manière variable les textes anciens.

En outre, il est inévitable qu'au cours de nombreux siècles, des variantes, des erreurs et des ajouts soient intervenus au fil des copies et des traductions.

Le fait que, dans sa version la plus ancienne, le texte de la Genèse qui nous est parvenu est en hébreu carré de l'époque de l'exil à Babylone ne permet donc pas d'en déduire qu'il ne provenait pas d'un texte plus ancien modifié au fil des copies, des traductions et des interprétations.

3. Quid des observations adaptées aux épreuves vécues par le peuple hébreu ?

Dès lors qu'un texte est écrit dans un contexte religieux ou philosophique, il est normal d'y trouver l'écho de situations vécues au cours des époques ultérieures. Aujourd'hui encore, il est normal de percevoir toute la pertinence de tableaux bibliques par rapport à des situations vécues aujourd'hui.

Il est possible aussi que des traducteurs ait ajouté certains détails ou en aient interprété d'autres en considération de questions contemporaines ou pour d'autres motifs.

Ainsi, on peut considérer comme évident que le dernier chapitre du Pentateuque de Moïse qui relate sa mort n'a pu être écrit qu'après son décès et donc par quelqu'un d'autre. Cela ne modifie pas l'essentiel du texte et n'écarte en rien l'attribution principale du Pentateuque à Moïse, ni son écriture durant le second millénaire avant notre ère.

4. Quid des traditions antérieures à l'exil à Babylone ?

L'hypothèse d'une écriture primitive de la Genèse au milieu du premier millénaire avant Jésus-Christ implique de croire que les Hébreux n'aurait pas eu une fixation écrite d'un récit de la création et de leur propre histoire au cours des siècles antérieurs.

Il faudrait penser soit qu'il n'y avait pas de scribes chez les Hébreux dans le pays de Canaan, soit que ces scribes se désintéressaient des origines du monde et de l'histoire de leur peuple, soit que la conservation ou la transmission de leurs écrits aient été négligés.

Aucune de ces trois situations ne paraît vraisemblable. Tous les peuples de l'antiquité comme les peuples actuels étaient attentifs à ce qui constituait leur identité propre par rapport aux autres peuples.

Imaginer que le peuple hébreu qui vivait en Canaan n'aurait pas eu constamment des scribes est invraisemblable dans la région en cause.

En effet, Canaan était à proximité immédiate de l'Égypte et de la Phénicie, sur la route commerciale entre l'Égypte et la Mésopotamie, et occupait une position centrale dans le Croissant fertile où l'écriture s'est répandue durant les troisième et deuxième millénaires avant notre ère.

Si les Sumériens du sud de la Mésopotamie sont les inventeurs de l'écriture (qui y était imagée puis principalement syllabique avec une utilisation de centaines de signes exprimant divers sons), c'est la région phénicienne et cananéenne qui a vu émerger, aux alentours du début du premier millénaire avant Jésus-Christ, ce progrès majeur de l'écriture que fut l'apparition et le développement de l'écriture alphabétique avec une utilisation réduite à une vingtaine de signes.

Au cours des siècles qui ont séparé le temps de Moïse de l'exil à Babylone, de grandes villes n'ont cessé d'être occupées dans le pays de Canaan : Megiddo (à 90 km au nord de Jérusalem, citée 12 x dans la Bible ; cf. Jos. 12, 21 ou 1 R 9, 15), Guèzer (à 30 km à l'ouest de Jérusalem, citée 14 x dans la Bible ; cf. Jos. 16, 10), Yarmouth (à 25 km au sud-ouest de Jérusalem, citée 7 x dans la Bible ; cf. Jos 10, 5), Hébron (à 30 km au sud de Jérusalem), etc.

Toutes ces villes en relation commerciale avec les ports majeurs de Tyr ou Byblos situés à environ seulement 200 ou 300 km, avec l'Égypte et la Mésopotamie, avaient leur prêtres et leurs scribes qui assuraient la transmission du savoir religieux et historique.

Les développements de l'écriture dans la région et les relations avec les régions voisines excluent que la population ayant vécu dans les villes de Canaan dans la période entre 1500 et 500 ans avant Jésus-Christ aient ignoré l'écriture ou aient été privées d'une succession ininterrompue de scribes capables et attentifs à assurer la conservation écrite des récits essentiels pour la religion ou la mémoire historique.

L'importance identitaire et religieuse de tels écrits ne permet pas d'admettre qu'ils aient pu, à une époque, être perdus au point de pouvoir être réinventés.

Affirmer que des scribes exilés à Babylone aient pu inventer un récit de la création et des origines du peuple hébreu à partir de mythes babyloniens trouvés à Babylone durant le premier millénaire est, à cet égard, dénué de vraisemblance.

Bien au contraire, la pratique certaine et continue de l'écriture dans le pays de Canaan, durant la période de 1500 à 500 avant Jésus-Christ, permet de considérer que les traditions concernant les origines du peuple hébreu ont été transmises tant par oral que par écrit durant cette période.

Certes, cette transmission a certainement subi diverses atteintes au fil des copies, des traductions et des interprétations, mais sans pouvoir modifier l'essentiel du récit.

L'enseignement de l'Église, qui a toujours attribué le Pentateuque à Moïse, reste donc solidement fondé.

5. Quid de l'œuvre réalisée par Moïse lui-même ?

Moïse a pu écrire ou faire écrire lui-même les quatre livres de l'Exode, du Lévitique, des Nombres et du Deutéronome qui concernent des faits et des lois de son époque.

En ce qui concerne le livre de la Genèse, il faut, à nouveau, se demander si lui-même ou des ancêtres ayant vécu en Égypte ont pu inventer les récits de ce livre pour consolider une identité du peuple.

L'hypothèse est invraisemblable car le peuple hébreu avait une religion en Égypte comme tous les autres peuples et, compte tenu de la place prise par l'écriture pour conserver et transmettre les savoirs, y compris et surtout le savoir le plus important qu'est le savoir religieux, cette religion a dû avoir des bases écrites qui devaient comprendre un récit fondateur de l'origine du monde et de ce peuple particulier, même si, écrits, conservés et transmis sur du papyrus très dégradable, il n'en reste pas de traces matérielles.

Mais, les variantes devaient certes être diverses et sujet à controverses. Il est, dès lors, vraisemblable que Moïse a dû composer la Genèse avec de multiples traditions orales et écrites qu'il a rassemblées en un seul livre en sélectionnant ce qui lui a paru le plus authentique.

6. Quid de l'importance de l'ancienneté historique du récit ?

Il faut faire attention ici à l'interprétation des rabbins dans laquelle la foi chrétienne ne peut parfois que difficilement se retrouver.

Les Hébreux auraient-ils inventé les fondements de la Genèse ? Faut-il se limiter à interpréter les textes selon ce qui pouvait être pensé par des Juifs du premier millénaire dans un contexte de mythes babyloniens préexistants ? Ne serait-ce pas une erreur de négliger les interprétations pertinentes qui peuvent se dégager dans un contexte plus ancien ?

L'Incarnation, la Trinité, l'essence de l'humain, la création, n'ont-ils pas des racines plus profondes ? Faudrait-il penser que Dieu ne s'est pas manifesté comme un et pluriel dès la création des humains ? Faudrait-il croire qu'Abraham n'aurait été qu'un polythéiste idolâtre ?

Ne faut-il pas considérer plutôt que, dès la création de l'humanité, la vie spirituelle spécifique et immortelle des descendants d'Adam et Ève a donné à leur intelligence toutes les capacités nécessaires pour entrer en communion avec Dieu, par le cerveau autant que par le cœur ?

Ne faut-il pas faire l'effort de comprendre le sens concret que les textes de la Genèse peuvent avoir dans le contexte sumérien du troisième millénaire avant notre ère en harmonie avec la foi catholique ?

Pourquoi s'enfermer dans une approche exclusivement judaïque sans être attentif à tout ce que Abraham pouvait déjà percevoir, dans le milieu sumérien dont il était issu, de Dieu qui est un et pluriel parce qu'il est amour ?

Les humains ont toujours eu tendance à projeter leurs propres réalités sur le divin, mais il n'y a aucune raison de penser que Noé le juste ou Abraham, le père des croyants, n'aient pas perçu et compris, dès leur époque, que Dieu est amour et que les légendes et les dérives du polythéisme ne devaient pas enfermer Dieu dans de fausses images de dieux multiples en rivalité et en conflits, ni dans celle d'un individu isolé ?

Comment comprendre le récit imagé de la création sans se référer aux débuts de l'écriture sumérienne faite d'images ?

Comment comprendre le récit de Caïn et Abel sans tenir compte du contexte semi-nomade mélangeant agriculture et élevage ?

Comment comprendre, sans le contexte sumérien, la terre d'argile rouge d'où étaient extraites les tablettes de la première écriture qui singularisait les Sumériens, les fleuves du jardin d'Eden, le déluge, la tour de Babel à l'époque où tous, malgré leur diversité de langues, utilisaient la même langue écrite sumérienne ?

Comment comprendre les âges des patriarches sans se référer aux doubles années d'une durée d'environ six mois entre les équinoxes, qui étaient en vigueur à Ur, en Chaldée, pays d'Abraham, et qui permettent de comprendre qu'il ait enfanté à « 100 » ans (lire : 50) et soit mort à « 175 » ans (lire : 87,5) ?

Le cœur de l'interprétation doit rester dans la ligne de l'enseignement lumineux du Pape Pie XII qui, dans son encyclique *Divino afflante Spiritu* du 30 septembre 1943 sur les études bibliques, indique que : « *il importe d'expliquer le texte primitif qui, écrit par l'auteur sacré lui-même, a plus d'autorité et plus de poids qu'aucune version, même la meilleure, ancienne ou moderne* » (n° 20).

La question principale que pose aujourd'hui la datation de la Genèse, et particulièrement du début de la Genèse, est de déterminer si c'est un récit inventé par des Hébreux sous domination et influence de la mythologie babylonienne durant le premier millénaire avant Jésus-Christ, comme beaucoup le prétendent, ou si c'est un récit composé par Moïse dans le contexte d'un exode d'Égypte après une longue domination, sur la base de traditions et d'un (ou de plusieurs) récit(s) écrits à une époque antérieure que Moïse aurait rassemblés.

En d'autres termes, et, plus particulièrement, même si les réponses peuvent et doivent intégrer diverses nuances : le texte primitif des premiers chapitres de la Genèse est-il un texte sumérien antérieur à Abraham, un texte en égyptien, en hébreu ancien ou dans une autre langue, ou est-il un texte en hébreu rédigé au milieu du premier millénaire ?

Car, en se limitant à l'idée que le texte primitif de la Genèse daterait du milieu du premier millénaire avant Jésus-Christ comme beaucoup le pensent, l'interprète d'aujourd'hui essaie de le comprendre dans ce contexte historique relativement récent d'une manière qui peut être erronée si, en réalité, le texte primitif a été rédigé à une autre époque et dans un autre contexte.

Sur ce point particulier, la discussion n'est pas uniquement théologique mais elle est aussi philologique, archéologique et historique.

Déterminer l'époque de l'écriture primitive du récit de la Genèse ou les époques des divers récits qu'il contient est une question scientifique qui reste ouverte.

Il faut analyser les indices limités qui sont disponibles avec prudence en tenant compte des réinterprétations du texte qui s'immiscent dans toute tradition lorsqu'elle implique des traductions et a fortiori si elle s'étend sur des milliers d'années au cours desquelles les langues, les écritures utilisées et les sensibilités théologiques ont changé et au cours desquelles les traditions tant orales que écrites se sont dispersées géographiquement dans des milieux variés où la transmission a eu son histoire propre tout en restant sous des influences variables avec des traditions voisines et autres.

Il ne suffit pas, par exemple, d'observer que les deux récits de la création au début de la Genèse sont l'un « *éloïste* » et l'autre « *yahviste* » pour en déduire nécessairement des datations distinctes ou un ordre chronologique.

Une telle différence peut résulter uniquement du fait que lors de la jonction de ces deux textes, dans une langue aujourd'hui indéterminée, ceux-ci provenaient de traditions différentes et que, dans l'une

de ces traditions, l'un des textes a pu être traduit plus récemment dans un contexte plus récent que celui d'une autre tradition, ce qui ne permet en rien d'en déduire l'ancienneté réelle de leurs textes primitifs qui peut être identique voire inverse à celles des traductions transmises.

En bref, la Genèse : un récit primitif hébreu ou sumérien ?

Le récit de la Genèse est-il principalement un récit hébreu inspiré par la mythologie mésopotamienne ou est-il principalement un récit mésopotamien qui est devenu un récit hébreu ?

La réponse devra être probablement aussi nuancée que la question, car la différence peut être tenue entre les deux approches qui peuvent se rejoindre. Les similitudes du récit de la Genèse avec des mythes babyloniens sont tellement manifestes qu'il y a un large accord pour constater que les racines mésopotamiennes du récit biblique de la Genèse sont démontrées.

Mais, ceux qui pensent que le texte aurait été principalement élaboré durant le premier millénaire avant notre ère par les Hébreux en exil vont, nécessairement, écarter tout fondement historique concret et l'interpréter dans une perspective quasi exclusivement symbolique et selon la culture et les préoccupations des Juifs du premier millénaire.

Ceux qui pensent, au contraire, que le texte a été principalement élaboré par Moïse, durant le second millénaire avant notre ère et dans un contexte éloigné de Babylone, doivent considérer, par contre, que les racines mésopotamiennes du récit peuvent résulter de l'histoire antérieure du peuple hébreu conduit par Moïse que le récit raconte lui-même lorsqu'il rapporte que le peuple hébreu s'est développé en Égypte à partir d'une famille provenant de la Mésopotamie, celle de Jacob, petit-fils d'un émigré mésopotamien issu d'Ur, en Chaldée, capitale du pays de Sumer.

Dans ce contexte, les racines mésopotamiennes de la Genèse trouvent leur explication normale dans le fait qu'Abraham, Isaac et Jacob étaient d'origine sumérienne.

Aussi est-il pertinent de s'intéresser au contexte sumérien d'Abraham, celui que les Hébreux ont toujours considéré comme le Père des croyants et le fondateur de leur peuple.

Ce contexte sumérien d'Abraham est plus ancien que la plupart des mythes babyloniens et si un écrit d'Abraham avait pu être conservé, il n'y aurait aucune raison de l'imaginer inspiré des mythes babyloniens polythéistes mais il faudrait seulement constater son écriture primitive dans un même contexte.

Certes, on ne peut affirmer que le sumérien était la langue usuelle d'Abraham, issu d'Ur en Chaldée qui est la capitale du pays de Sumer, mais, même après la chute de la dernière dynastie d'Ur en 2004 avant Jésus-Christ, le Sumérien est resté la langue religieuse dominante (un peu comme le latin, après la chute de l'Empire Romain) jusque durant le premier millénaire avant Jésus-Christ.

Dans ce contexte, le récit de la création à l'époque d'Abraham a dû, dans sa forme écrite, être transmis en sumérien et être retraduit au fil de l'évolution de cette langue.

Il y avait de nombreuses particularités religieuses variées dans les cités indépendantes du pays de Sumer. Les quelques récits de la création et des origines qui ont été retrouvés indiquent qu'il existait déjà divers récits écrits à l'époque d'Abraham.

Objectivement, le récit contenu actuellement dans la Genèse devait vraisemblablement exister du temps d'Abraham parmi plusieurs autres récits.

Suliko écrit : « *Etre Sumérien, c'est parler cette langue. Or, il est très peu probable que ce fut le cas d'Abraham, étant donné que c'était déjà une langue morte à son époque.* ».

Mais, de quelle époque parlez-vous ? La langue sumérienne a été parlée jusqu'à la chute de la dernière dynastie d'Ur en 2004 avant Jésus-Christ.

Mais, même si vous pensez qu'Abraham n'a vécu que quelques siècles plus tard, la langue sumérienne restait, à cette époque, la langue des textes religieux dans la région d'Ur. Abraham, qui était un riche notable, devait la connaître. Pourquoi en douter ?

Quand on connaît les extraordinaires développements de l'écriture dans le pays de Sumer où on a retrouvé des centaines de milliers de tablettes qui restent, pour la plupart, à déchiffrer, il est invraisemblable qu'Abraham n'ait pas eu connaissance d'un récit écrit de la création.

Vous écrivez « vous faites comme si c'était des récits païens (sumériens ou akkadiens) qui auraient influencé la Genèse, alors que cette dernière est la Parole divine et que de toute façon, d'un point de vue catholique, les divers mythes païens sont tout au plus des déformations de la seule vraie religion. Autrement dit, ce n'est certainement pas le corpus de mythes mésopotamiens qui a influencé la vision biblique de la Création, mais l'inverse : la vérité transmise aux hommes depuis Adam a été préservée intacte par une minorité d'hommes »

Vous avez raison et je partage tout à fait votre opinion. Les quelques rares textes sumériens qui ont été retrouvés me semblent aussi des déformations légendaires, comparables aux évangiles apocryphes. À toute époque, les récits authentiques ont inspiré d'autres récits dans lesquels le récit original se retrouve modifié, déformé et romancé de diverses manières.

Les textes sumériens retrouvés sont, par contre, des indices de l'authenticité et de l'ancienneté du récit de la Genèse ainsi que de son écriture dans un texte primitif sumérien. Depuis Adam et Ève, tous les ancêtres d'Abraham sont situés dans le pays de Sumer. Il est donc normal de considérer que le récit authentique de la création était connu et écrit à cette époque dans la langue sumérienne en usage.

Certes, il est possible a priori que des récits bibliques se soient inspirés de mythes païens, de la même manière que St Paul s'est inspiré d'une statue à un dieu inconnu pour leur parler du Christ, mais rien ici ne paraît indiquer qu'il en serait ainsi. Ce n'est qu'une hypothèse.

Prisca écrit : « Si un homme écrit la Genèse donc la Genèse est inventée ? »

La question de Prisca est certes une provocation, mais elle met cependant le doigt sur un point important de la foi catholique.

La réponse directe ne fait aucun doute. Oui, tous les textes de la Bible ont été écrits par des humains. Aucun n'a été dicté directement du Ciel.

Le récit de la création a-t-il, pour autant, été « inventé », par un scribe ou un théologien ancien qui, divinement inspiré, l'aurait imaginé pour donner une explication mythique aux origines du monde et de l'humanité ? L'intuition de cet auteur humain aurait ensuite été reconnue comme vraie et juste par les autorités religieuses juives de l'antiquité, puis par l'Église. Certains limitent cette vérité à un niveau symbolique.

L'enseignement de l'Église a cependant toujours affirmé que, même si le récit s'exprime de manière imagée et symbolique, et qu'il ne s'exprime pas dans un langage de type scientifique ou journalistique, c'est bien de la réalité historique dont il nous parle et il le fait dans toute la mesure où Dieu veut nous la révéler pour notre bien, pour notre vie, pour notre communion avec Lui.

Mais, il reste à déterminer si le récit a été rédigé sous l'effet de l'intuition d'un auteur humain (qui peut être Moïse, auquel la Tradition attribue la rédaction du Pentateuque qui comprend le livre de la Genèse), ou s'il a été transmis, dès les origines, de générations en générations, par voie orale puis écrite.

Epsilon écrit que « *Bérose : prêtre babylonien de Bel ... composa en grec une histoire de Babylonie « *Babylōniaká* » au temps d'Antiochos I (280-262) vers 278.*

Et c'est à partir de ce texte que Genèse « s'inspirera » notamment pour le Déluge ... d'où en gros la date de 270 comme terminus a quo. »

Il me semble que penser que la Genèse s'est inspirée d'un texte de Bérose est une hypothèse que rien ne démontre. Le contraire peut tout autant être envisagé. Il ne me semble, dès lors, pas justifié d'en déduire que la Genèse aurait été rédigée entre 270 et 278 ACN, et ne serait pas plus ancienne.

Ce qui peut seulement être constaté, c'est que rien ne prouve à quel moment le texte hébreu de la Genèse, traduit dans la version grecque des Septante vers 270 ACN, a été composé dans son état définitif qui nous est parvenu, sous réserve de modifications secondaires, compte tenu des multiples copies et traductions qui ont pu et dû se succéder d'autant plus nombreuses que le texte serait ancien.

Faut-il considérer, pour autant, que l'essentiel du texte a été rédigé ou, du moins, composé, comme l'indique la Tradition, par Moïse lui-même plus de mille ans avant notre ère ou peut-on retenir une date postérieure, notamment lors de l'exil à Babylone entre 586 et 538 ACN ?

La rédaction de la Torah, qui est un ensemble de cinq livres formant le Pentateuque et qui comprend le livre de la Genèse, est attribuée à Moïse par la Tradition, y compris dans le Nouveau Testament et dans des paroles de Jésus lui-même.

Le livre de la Genèse était-il une révélation nouvelle à Moïse, comme celle de l'Apocalypse de Saint Jean, ou une première élaboration écrite de traditions exclusivement orales, ou une composition de textes écrits antérieurs, ou un mélange de traditions orales et d'écrits réalisés par Moïse ou un auteur ultérieur ?

Plusieurs récits sumériens de la création et du déluge indiquent que de tels récits existaient déjà à l'époque d'Abraham sans que rien ne permette d'affirmer quelles ont été les influences réciproques de ces divers récits.

Ils ont pu se nourrir des mêmes réalités historiques avec diverses déformations légendaires.

Beaucoup de rapprochements ont été faits avec des mythes mésopotamiens sans qu'il puisse cependant en être tiré de conclusions en l'absence de datation suffisamment certaine car rien n'exclut que des faits évoqués dans la Genèse aient été développés ailleurs de manière légendaire et aient eux-mêmes influencé certains mythes mésopotamiens.

Ce qui doit être constaté, c'est le fait que la Genèse relate les origines de Jacob, le père d'Israël et qu'elle le présente comme un Sumérien, petit-fils d'Abram (devenu Abraham) issu d'Ur, en Chaldée, dans le pays de Sumer en Basse-Mésopotamie, à environ 240 km au sud est de Babylone, durant la première moitié du deuxième millénaire avant notre ère.

À cette époque, le peuple juif n'existe pas encore puisqu'il s'agit des descendants d'Abraham, Isaac et Jacob, et que ce peuple ne s'est constitué comme tel qu'ultérieurement, à la suite de l'installation de la famille de Jacob en Égypte.

Abraham, « *l'hébreu* » (Gn 14,13), n'est en réalité qu'un nomade sumérien que rien ne distingue des autres Sumériens, sauf cette expression qui semble signifier « *qui vient d'au-delà, de l'autre côté* » et que le peuple juif en Égypte va reprendre pour sa propre identité, comme étant un peuple différent de celui des égyptiens, un peuple qui vient d'ailleurs.

Lorsqu'Abraham est qualifié de « *hébreu* », qui vient d'ailleurs, il est dans le pays de Canaan, loin de sa ville d'origine d'Ur, et loin aussi de la ville de Harane où il s'était d'abord installé.

Ur, c'est une des plus importantes cités antiques de l'époque, située dans le sud est de la Mésopotamie (la Basse Mésopotamie) qui est le pays de Sumer où l'écriture est apparue vers 3300 ACN.

Les faits de l'histoire antérieure à Abraham, que nous relatent la Genèse, ont-ils fait l'objet d'écrits antérieurs à Abraham qui auraient pu être retrouvés lors de l'exil des Juifs à Babylone entre 586 et 538 ACN, voire emportés par Abraham puis par ses descendants exilés en Égypte jusqu'à parvenir à Moïse ?

Que sait-on de la pratique de l'écriture au temps d'Abraham ?

L'écriture des Sumériens se faisait sur des tablettes d'argile et cette pratique s'est rapidement étendue, comme le montre, notamment, l'extraordinaire découverte, en 1975, de plus de 14.000 tablettes et fragments de tablettes d'argile dans une salle d'archives de l'ancienne cité d'**Ebla** (à environ 55 kms au sud ouest d'Alep en Syrie), datées d'environ 2400 à 2250 ACN, soit plusieurs siècles avant qu'Abraham ne vienne s'installer à Harane (Harane), à environ 250 km d'Ebla et à mille km au Nord Ouest de sa ville natale d'Ur dans le pays de Sumer,

Ce que révèlent ces archives, c'est que, plusieurs siècles avant Abraham, on écrivait déjà beaucoup et on conservait ces écrits.

Dans la salle d'archives précitée, il a pu être constaté que les tablettes étaient disposées par groupe de quinze sur trois rangées d'étagères de bois (80 cm de profondeur et 50 cm de hauteur environ) alignées le long des murs nord et est. Les plus grandes étant posées sur le sol. Elles étaient classées de façon thématique, et sont restées disposées ainsi malgré l'incendie qui a ravagé les lieux lors de sa destruction et la disparition des étagères. Sur le mur Est se trouvaient les tablettes enregistrant les livraisons de tissus. Dans l'angle, les tablettes relatives à des livraisons de métaux précieux et de cuivre. Le long du mur Nord, l'étagère supérieure portait les listes lexicales sumériennes et des textes de chancellerie (décrets royaux, donations, traités). Les autres étagères portaient des documents relatifs à l'agriculture et à l'élevage, ainsi que des listes bilingues en langue éblaïte et en langue sumérienne.

La plupart des tablettes sont rédigées en sumérien, qui était alors la langue la plus prestigieuse culturellement à l'époque, mais plusieurs tablettes sont rédigées dans une langue locale inconnue auparavant, qui a finalement été qualifiée d'« éblaïte ».

L'hébreu biblique ultérieur comme l'arabe paraissent provenir de la même racine que cette langue.

Par exemple, il a été constaté, dans les tablettes d'Ebla, qu'en langue éblaïte, un humain se dit « *adamu* » ce qui montre l'ancienneté du terme de la Genèse.

Une de ces tablettes mentionne, exactement dans le même ordre, les cinq mêmes villes qui, selon la Genèse, auraient été impliquées dans une guerre du temps d'Abram : Sodome, Gomorrhe, Adma, Tseboïm et Tsoar (Gn 14, 2).

Plusieurs tablettes évoquent la création que l'une d'elles mentionne comme suit dans une prière où l'on retrouve des expressions proches de celles du début de la Genèse :

« *Seigneur du ciel et de la terre:*

La terre n'était pas, vous l'avez créée,

La lumière du jour n'était pas, vous l'avez créée,

La lumière du matin vous n'aviez pas encore fait exister. ».

On est près de mille ans avant Moïse !

Il s'agit d'une preuve solide de l'existence de textes écrits de la création dès avant l'exil d'Abraham, bien avant la composition de la Genèse. L'usage d'écrits pour relater les faits importants, qu'ils soient

administratifs, légaux, commerciaux, religieux ou familiaux, peut être considérée comme bien établi du temps d'Abraham.

Compte tenu des développements de l'écriture en Égypte, il est probable que des écrits ont aussi consigné, dans le peuple hébreu exilé en Égypte durant le deuxième millénaire avant notre ère, les faits dont ils voulaient garder mémoire et qui pouvaient consolider leur identité spécifique en terre étrangère.

Mais, Abraham, Isaac et Jacob ont-ils disposé d'écrits transportés lors de leur exil en Canaan puis en Égypte ?

En quittant Ur, sa patrie sumérienne, la famille d'Abraham a-t-elle emmené des tablettes (ou des copies sur papyrus) relatant par écrit et en sumérien l'histoire de ses origines, soit une version ancienne (qui a pu être corrigée et modifiée par la suite, au fil des copies et des traductions) de tout ou partie des onze premiers chapitres du livre actuel de la Genèse ?

Dans ce cas, il s'agirait de textes écrits en sumérien qui auraient été traduits ultérieurement en hébreu.

Une telle version ancienne a pu être retrouvée dans les archives de Babylone (au nord ouest d'Ur) lors de l'exil des Juifs entre 586 et 538 ACN, ce qui a pu, le cas échéant, permettre aux scribes juifs de revoir et de recomposer les onze premiers chapitres de la Genèse.

Par rapport à l'hypothèse que Moïse se serait fondé sur des récits plus récents élaborés seulement en Égypte, un critère distinctif peut être considéré à cet égard, c'est le fait que les écrits sumériens étaient consignés dans des tablettes d'argile ne permettant que des textes relativement courts « *d'une page* » alors que les Égyptiens utilisaient, pour leurs écrits, des rouleaux de papyrus.

Le professeur Donald Wiseman (1918-2010), archéologue qui a enseigné l'assyriologie à l'université de Londres, a repris une hypothèse de son père Percy Wiseman qui suggère que de nombreux passages utilisés par Moïse ou d'autres auteurs pour composer le livre de la Genèse sont issus de récits et de généalogies enregistrées dans un script cunéiforme mésopotamien sur des tablettes d'argile cuite, transmises par Abraham.

Percy Wiseman a constaté que les tablettes narratives anciennes se terminaient habituellement par une note finale, un « *colophon* », qui, placée à la fin du texte sur une tablette, un rouleau ou un manuscrit, pouvait contenir une indication sur son auteur, sur le copiste ou sur sa date, et que ces colophons avaient souvent un format très spécifique composé de trois parties :

- 1) "ceci a été l'histoire / le livre / la généalogie / le compte-rendu / de ...",
- 2) le nom de la personne qui a écrit ou possédé la tablette, et
- 3) une date (par exemple "dans l'année du grand tremblement de terre" ou "la 3ème année du roi", etc.

Ces colophons permettaient aussi de relier des tablettes, dont le support limitait le contenu, à d'autres tablettes par une répétition du colophon final d'une tablette au début de la tablette suivante.

Wiseman a découvert que des milliers de tablettes babyloniennes d'argile que l'on a découvertes finissaient, chacune, avec l'expression « *tolédoth* » ou « *towledah* » (un mot subsistant en hébreu) et un sceau de signature.

Or, dans la Genèse, Wiseman a observé que l'on peut retrouver de tels colophons présentant les caractéristiques des colophons des tablettes sumériennes.

Une composition du début de la Genèse par la réunion de textes qui ont le format et les caractéristiques de tablettes sumériennes et non de documents égyptiens sur papyrus peut fournir un indice sérieux d'une rédaction antérieure au séjour en Égypte.

Sur la base de ses observations, Wiseman a envisagé l'hypothèse que le début du texte écrit de la Genèse a pu faire l'objet, avant ce séjour en Égypte, d'un ensemble de tablettes sumériennes distinctes mais reliées entre elles par des colophons qui reprennent chacun le mot hébreu « *towledah* ».

Ce mot est souvent traduit en français par « *postérité* » et oriente le lecteur vers la généalogie descendante qui le suit, mais Wiseman a observé que le mot hébreu peut aussi indiquer les « *origines* », l'histoire passée, la généalogie ascendante.

C'est même le sens certain de son premier usage dans la Genèse lorsqu'il est relaté : « *Telle fut l'histoire [« towledah »] du ciel et de la terre lorsqu'ils furent créés* » (Gn 2, 4).

Le double sens du mot « *towledah* » permet ainsi de l'utiliser tant pour clôturer une histoire passée (les origines, ce qui précède) à la fin d'une tablette, que pour ouvrir une histoire qui va suivre (la postérité, ce qui suit) sur une autre tablette, rattachée ainsi à la précédente.

Lors de la réunion ultérieure de diverses tablettes en un seul livre, la répétition, devenue sans objet, des colophons a pu être effacée.

Selon l'hypothèse Wiseman, la Genèse pourrait être une réunion de plusieurs documents matériellement distincts, antérieurs à sa subdivision en chapitres et versets qui date du Moyen-Age, avec d'abord, pour l'histoire antérieure à Abraham, des tablettes en argile d'origine sumérienne avec chacune un contenu limité aux capacités variables d'une tablette, puis, ensuite, pour les récits avec un contenu pouvant être plus long à partir d'Abraham, des documents en papyrus qui ont pu être utilisés après le premier séjour d'Abraham en Égypte et a fortiori lorsque ses descendants y ont émigré.

Dans ces conditions, la Genèse a pu être composée par la réunion, par Moïse ou d'autres scribes, de plusieurs documents plus anciens, de tailles variables, qui pourraient être :

Une première tablette en argile non attribuée, peut-être parce qu'elle a pour objet l'œuvre de Dieu lui-même (Gn 1, 1 à Gn 2, 4a), qui s'achève par le colophon : « *Tel fut le « towledah » du ciel et de la terre, quand ils furent créés* » (Gn 2, 4a), qui raconte l'œuvre accomplie de la création de Dieu soit, actuellement, 35 versets.

Une deuxième tablette en argile attribuée à Adam (Gn 2, 4 à Gn 5, 1a) qui commence par une répétition du colophon de la première tablette : « *Tel fut le « towledah » du ciel et de la terre, quand ils furent créés* » (Gn 2, 4a) pour présenter un autre récit de la création qui est tourné vers sa suite humaine (la postérité de la création), et qui s'achève par le colophon : « *Voici le « towledah » d'Adam* » (Gn 5, 1a), par lequel cette tablette est présentée comme le récit par Adam (ou en son nom) de son histoire vécue, soit, actuellement 73 versets.

Une troisième tablette en argile attribuée à Noé (Gn 5, 1 à Gn 6, 9a) qui commence par une répétition du colophon de la deuxième tablette : « *Voici le « towledah » d'Adam* » (Gn 5, 1a), où le mot « *towledah* » est tourné vers le futur (la postérité d'Adam), et qui s'achève par le colophon : « *Voici le « towledah » de Noé* » (Gn 6, 9a), par lequel cette tablette est présentée comme le récit par Noé (ou en son nom) de ses origines, soit, actuellement, 41 versets.

Une quatrième tablette en argile attribuée aux fils de Noé (Gn 6,9 à Gn 10,1) qui commence par une répétition du colophon de la troisième tablette : « *Voici le « towledah » de Noé* » (Gn 6, 9a), où le mot « *towledah* » est tourné vers le futur (la postérité de Noé), et qui s'achève par le colophon : « *Voici le « towledah » des fils de Noé, Sem, Cham et Japhet auxquels des fils naquirent après le déluge* » (Gn 10, 1), par lequel cette tablette est présentée comme le récit par les fils de Noé (ou en leur nom) de leur histoire vécue, soit, actuellement, 89 versets.

Une cinquième tablette en argile attribuée aux familles des fils de Noé (Gn 10, 1 à Gn 10, 32a) qui commence par une répétition du colophon de la quatrième tablette : « *Voici le « towledah » des fils de*

Noé, Sem, Cham et Japhet auxquels des fils naquirent après le déluge » (Gn 10, 1), où le mot « towledah » est tourné vers le futur (la postérité des fils de Noé), et qui s'achève par le colophon : « Voici le « towledah » des familles des fils de Noé, selon leurs nations » (Gn 10, 32a), par lequel cette tablette est présentée comme le récit par la famille des fils de Noé de leurs origines, selon leurs nations, soit, actuellement, 32 versets.

Une sixième tablette en argile attribuée à Sem (Gn 10, 32 à Gn 11, 10a) qui commence par une répétition du colophon de la cinquième tablette : « Voici le « towledah » des familles des fils de Noé » (Gn 10, 1), où le mot « towledah » est tourné vers l'explication de leur dispersion parmi les nations dans le futur (la postérité des fils de Noé), et qui s'achève par le colophon : « Voici le « towledah » de Sem » (Gn 11, 27a), par lequel cette tablette est présentée comme le récit par Sem (ou en son nom) de ses origines, soit, actuellement, 12 versets.

Une septième tablette en argile attribuée à Tèrah, père d'Abraham (Gn 11, 10 à Gn 11, 27a) qui commence par une répétition du colophon de la quatrième tablette : « Voici le « towledah » de Sem » (Gn 11, 10a), où le mot « towledah » est tourné vers le futur (la postérité de Sem), et qui s'achève par le colophon : « Voici le « towledah » de Tèrah » (Gn 11, 27a), par lequel cette tablette est présentée comme le récit par Térach (ou en son nom) de ses origines, soit, actuellement, 18 versets.

Vient ensuite un premier document, beaucoup plus long que le contenu de l'unique page d'une tablette normale, qui a pu être rédigé sur papyrus, attribué à Isaac, fils d'Abraham (Gn 11, 27 à Gn 25, 19a) qui commence par une répétition du colophon de la sixième tablette : « Voici le « towledah » de Tèrah » (Gn 11, 27a), où le mot « towledah » est tourné vers le futur (la postérité de Tèrah), et qui s'achève par le colophon : « Voici le « towledah » d'Isaac, fils d'Abraham » (Gn 25, 19a), par lequel cette tablette est présentée comme le récit par Isaac (ou en son nom) de son histoire vécue, soit, actuellement, 384 versets.

Puis, un deuxième papyrus attribué à Jacob (Gn 25, 19 à Gn 37, 2a) qui commence par le colophon du document précédent : « Voici le « towledah » d'Isaac, fils d'Abraham » (Gn 25, 19a), où le mot « towledah » est tourné vers le futur (la postérité d'Isaac), et qui s'achève par le colophon : « Voici le « towledah » de Jacob » (Gn 37, 2a), par lequel cette tablette est présentée comme le récit par Jacob de son histoire vécue, soit, actuellement, 408 versets.

Et, enfin, un troisième papyrus non attribué (Gn 37, 2 à Gn 50, 26) qui commence par une répétition du colophon du document précédent : « Voici le « towledah » de Jacob » (Gn 37, 2a), où le mot « towledah » est tourné vers le futur (la postérité de Jacob), mais qui ne contient pas de colophon final.

Cette hypothèse envisage ainsi que, compte tenu de l'écriture inventée à Sumer dès environ 3300 ACN et de son développement attesté par les découvertes archéologiques, Adam lui-même (ou quelqu'un en son nom) a pu laisser un témoignage de son histoire extraordinaire dans le jardin d'Eden qui aurait été rapidement reproduit dans un écrit.

Dès que les ancêtres d'Abraham se sont installés dans le pays de Sumer, après le déluge, d'autres tablettes ont pu recueillir l'histoire de ses ancêtres.

À réfléchir !

Ce qui paraît assez manifeste aujourd'hui, c'est que la version hébraïque traduite par les Septante vers 270 ACN est elle-même une traduction de versions écrites antérieures dont les plus anciennes ont probablement été rédigées en sumérien.

À cet égard, la datation de la Genèse ne peut se limiter à une recherche dans le style et les caractéristiques du texte hébreu des derniers siècles avant Jésus-Christ qui manifeste la date d'une traduction mais laisse inconnue la date de l'original primitif antérieur, voire des originaux antérieurs. Qui sait si l'original n'a pas été successivement traduit du sumérien en éblaïte, puis de l'éblaïte en

égyptien, puis de l'égyptien en hébreu, puis que sa traduction en hébreu a été revue au fil de l'évolution de cette langue, voire lors de la redécouverte de versions anciennes, notamment lors de l'exil à Babylone ?

Zarus écrit : « *L'ancienneté des Sumériens par rapport aux Hébreux ? la dominance des premiers sur les seconds ? ... Il y a un certain parti pris à vouloir croire que les Hébreux auraient toujours été dans le droit chemin, que les similitudes ne marchent que dans un sens et que les autres peuples auraient altéré des mythes monothéistes à la base sans raisons...* ».

Les Sumériens sont évidemment plus anciens que les Hébreux qui ont formé un peuple issu d'Abraham, Isaac et Jacob bien après qu'Abraham ait quitté le pays des Sumériens.

Cela ne signifie pas que le récit de la Genèse concernant la période avant Abraham, tel qu'il a été retenu par les Hébreux, soit postérieur aux textes sumériens.

Abraham, qui provient de la capitale du pays de Sumer (Ur, en Chaldée), était un Sumérien et, sauf à imaginer une pure invention ultérieure, il paraît raisonnable de considérer que, dans le milieu littéraire très développé du pays de Sumer à l'époque, Abraham a dû apprendre une histoire des débuts de l'humanité telle qu'elle lui a été relatée et que ce récit est à l'origine du texte hébreu ultérieur.

Rien ne permet de dater ce récit primitif sumérien de l'époque d'Abraham par rapport aux autres récits qui pouvaient circuler à l'époque.

Les origines de l'écriture peuvent remonter à la seconde moitié du troisième millénaire avant Jésus-Christ (de - 2500 à - 2000 ACN) durant laquelle la langue et l'écriture sumériennes étaient dominantes, mais personne n'a prétendu qu'il n'y en avait pas d'autres à cette époque.

Invité écrit : « *Vous qui affirmiez que l'écriture était née en Mésopotamie pour soutenir vos hypothèses théologiques et accréditer l'historicité d'Adam et Eve, je vous invite à lire cette importante révélation de l'archéologue François Desset qui a déchiffré une écriture iranienne vieille de 4 400 ans. Sa conclusion est sans appel : "Grâce à ces travaux, je peux désormais affirmer que l'écriture n'est pas d'abord apparue en Mésopotamie seule mais que deux écritures sont apparues en même temps dans deux régions différentes."* »

Ce qui est nouveau, c'est le déchiffrement qu'a réussi le chercheur François Desset concernant une langue et une écriture élamites. La région élamite en cause est directement voisine du pays de Sumer et il faut observer que la jonction du Tigre et de l'Euphrate (qui situe l'eden sumérien) est aussi proche du pays d'Elam (à 150 km au nord est) que des villes d'Ur et Babylone/Babel (à 125 km à l'ouest et 330 km au nord ouest). Entre Suse (Elam) et Ur (Sumer), il n'y a que 250 km.

Nos catégories historiques modernes distinguent la Mésopotamie de l'Elam, mais, dans la réalité géographique concrète, nous sommes dans une même zone au sein de laquelle les mouvements ont été nombreux.

Lorsque je pense (le mot « *affirmer* » me semble excessif pour de telles questions historiques qui restent pleine d'incertitudes) que l'écriture est née en « *Mésopotamie* » (comme c'est l'opinion dominante), je pense plutôt à une antériorité par rapport à l'Égypte et aux discussions qui existent par rapport aux débuts de l'écriture durant le quatrième millénaire avant Jésus-Christ, mais il est impossible de distinguer aujourd'hui l'origine des variantes d'écriture qui ont émergé en Elam et dans Sumer qui sont dans la même région. Il serait peut-être plus exact de parler, de manière moins précise, de la région du Tigre et de l'Euphrate (que la Bible nomme la « *Chaldée* », « *le pays des deux fleuves* »).

Personnellement, je suis d'accord de considérer que les écritures élamites et sumériennes ont pu apparaître à la même époque comme le pense le chercheur Desset. Il semble actuellement impossible

de situer chronologiquement de manière plus précise les origines des écritures proto-élamites et proto-sumériennes. Quels ont été les développements et les variantes de l'écriture durant la période entre 3.500 et 2.500 avant Jésus-Christ ? On n'en sait quasi rien, si ce n'est l'évolution d'une écriture pictographique faite d'images vers une écriture qui a représenté des sons.

Et, dès lors qu'on est ainsi passé d'images concrètes (de signification universelle) à des symboles représentant des sons (qui variaient selon les langues orales multiples), il me semble quasi certain que des variantes ont dû commencer à exister et donc des écritures diverses (y compris l'écriture élamite).

Si nous sommes davantage attentifs à Ur dans le pays des Sumériens, c'est parce que c'est là que la Bible situe l'origine d'Abraham. Le Pape François s'y est rendu en mars 2021. Le but même de cette visite indiqué par le Vatican (« *la plaine d'Ur liée à la mémoire d'Abraham* ») ne peut que réjouir tous ceux qui aiment méditer les fondements historiques de la foi chrétienne.

Du fait de tout ce que l'Ancien Testament nous rapporte de l'histoire des croyants avant le Christ qui ont pu marcher avec Dieu, dès les origines, toujours accompagnés par leur Créateur de manière adaptée à leur culture, à leurs connaissances et à leurs capacités de compréhension, comment ne pas percevoir l'importance d'un tel voyage du Pape François dans le pays de Sumer, le pays d'origine d'Abraham, le père des croyants ?

Ur en Chaldée, le pays des deux fleuves, d'où est sorti Abraham. La seule présence du Pape, en ce lieu spécialement retenu, conforte l'attention que tous les chrétiens font bien de continuer à porter à cet ancêtre dans la foi et au saint livre de la Genèse qui nous en raconte l'histoire.

Mais c'est aussi une mise en lumière du fait que l'Église se réjouit d'aller au-delà de ses propres limites et de découvrir sans cesse mieux sa propre histoire authentique en accueillant tous les éclairages qui lui parviennent des autres religieux, notamment les Juifs et les Musulmans, mais aussi des nombreux chercheurs, archéologues et historiens, religieux ou athées, qui nous permettent aujourd'hui de découvrir toujours mieux la réalité historique des temps anciens dont l'Ancien Testament nous donne un témoignage.

L'origine sumérienne du récit de la Genèse, fondée sur cette origine d'Abraham, ne permet cependant pas d'en déduire nécessairement que des textes écrits complets aient été rédigés durant le troisième millénaire avant notre ère. Ce qui peut être admis, c'est l'existence d'une tradition orale dès cette date avec de possibles aides-mémoire.

Même si les textes les plus anciens dont nous disposons en hébreu et en grec sont relativement récents, datés de quelques siècles avant le Christ, ils ne sont évidemment pas sortis de rien ou d'une dictée du Ciel.

C'est une longue tradition orale et écrite qui a abouti aux textes que nous écoutons aujourd'hui.

Mais, dès les origines, après avoir rompu la communion avec leur Créateur et avoir dû quitter le jardin fait pour eux dans l'Eden de Dieu, Adam et Ève ont transmis à leurs fils et filles l'extraordinaire récit de ce qu'ils ont vécu après que Dieu les ait créés par une action de l'Esprit Saint dans la nature, comme il l'a fait, plus tard, pour son propre Fils éternel par qui tout a été fait.

Cette transmission ne fut pas exclusivement orale.

Durant la fin du quatrième millénaire ou le début de troisième millénaire avant le Christ, le récit primitif a d'abord été écrit avec les premières écritures qui étaient principalement composées de dessins, d'images.

Tant le récit de la création que le récit du jardin d'Eden doivent être écoutés en nous rappelant qu'à cette époque, les communications se faisaient avec beaucoup de gestes et beaucoup moins de sons

qu'aujourd'hui. Les premiers écrits n'étaient pas faits principalement de signes exprimant des sons du langage qui nommaient des choses ou des événements, mais étaient composés d'images (des idéogrammes ou des pictogrammes).

Dans les communications directes, lorsque les sons d'une même langue manquaient pour désigner des choses ou des événements, ce sont des gestes qui tentaient de les désigner, un peu comme le langage des signes des sourds-muets.

Les premières écritures ont essayé de traduire ces gestes dans des images.

Peut-être retrouverons-nous un jour une tablette d'argile cuite qui nous donnera un texte primitif des récits de la création de la Genèse.

À cet égard, la pensée antique ne doit pas être réduite à une vaine recherche chez l'ancien d'une pensée intérieure faite de phrases composées de mots articulés entre eux.

Si l'on prend le premier récit au commencement de l'histoire, celui-ci a pu être écrit d'abord d'une manière similaire au fameux cylindre de la Tentation exposé au British Museum et daté de la fin du troisième millénaire avant Jésus-Christ (vers 2150 ACN) :



Comme dans le récit biblique, il y a, de gauche à droite, un serpent qui est proche d'une femme, puis deux humains de part et d'autre d'un arbre qui tendent la main vers cet arbre qui présente un fruit près de chacun d'eux.

Beaucoup d'interprétations sont possibles et ce seul dessin ne permet pas de comprendre nécessairement l'interprétation appropriée, ni de constater une correspondance avec les détails du récit biblique par rapport auquel il y a diverses différences, mais il permet de penser que l'histoire de la tentation d'Eve par un serpent faisait déjà l'objet de représentation par les Babyloniens avec de possibles adaptations légendaires.

Ce n'est que durant le troisième millénaire avant le Christ que, progressivement, l'écriture est devenue davantage, puis uniquement, une retranscription des sons du langage.

Mais, en écoutant les récits des débuts du monde et de l'humanité, n'oublions pas que les premiers écrits étaient d'abord composés d'images des choses elles-mêmes ou de choses représentant symboliquement d'autres choses, des idées ou des événements plus difficiles à dessiner eux-mêmes.

Ces récits primitifs de la fin du quatrième ou du début du troisième millénaire ont dû ensuite, du fait de l'évolution de l'écriture et de la langue, être traduits dans une écriture qui, progressivement, a remplacé les idéogrammes (les images des idées) et les pictogrammes (les images des choses) des

premiers textes (vraisemblablement sumériens puisqu'ils paraissent les inventeurs de l'écriture) par des signes représentant les sons du langage.

Faisons attention aujourd'hui de ne pas transformer notre compréhension de ces traductions antiques en oubliant la gestuelle et les images des récits antérieurs qu'ils ont traduits.

Ce serait aussi injustifié que si, aujourd'hui, on interprétait « *matériellement* » les signes du langage des sourds-muets.

Dans ce langage actuel des signes, le mot « *humain* » (équivalent de l'adam de la Genèse) est représenté par une évocation de la parole : un mouvement de pincement de l'index et du pouce venant de la bouche. Mais, ce même geste qui définit l'humain (par son sens symbolique) peut aussi définir l'action de parler (par sa représentation matérielle).

Le mot « *argile* » est représenté par un pouce qui semble retirer de la matière. Ce même geste qui définit l'argile (par son sens symbolique) peut aussi définir l'action du potier (par sa représentation matérielle).

Le mot « *souffler* » est représenté par un mouvement de la main s'ouvrant en venant de la bouche. Ce même geste qui définit l'action de souffler (par sa représentation matérielle) peut aussi définir l'action de l'Esprit (par son sens symbolique).

Un geste sinueux peut être utilisé pour son sens symbolique de raisonnement tortueux et trompeur ou pour sa représentation matérielle d'un serpent.

Lorsque la représentation par images a été traduite, durant le troisième millénaire avant le Christ, dans une écriture sumérienne cunéiforme qui représentait des sons du langage, il a fallu respecter le récit primitif en conservant le symbolisme des images autant que possible, malgré le risque d'interprétations « *littérales* » erronées, mais les mots décrivant les images ont pu parfois être compris littéralement et matériellement au lieu d'être compris dans le sens symbolique des images primitives.

La Genèse nous révèle la réalité historique dans un langage ancien qui utilise des images. Ne l'oublions pas !

Le récit n'en perd pas sa valeur historique. Au contraire, ces images concordent avec la réalité historique de l'écriture, d'abord faite d'images à son origine, et constitue un indice de l'ancienneté possible des récits de la création.

Invité écrit : « *Quasiment tous les auteurs qui ont participé à l'écriture de "La Bible. Une encyclopédie contemporaine" (53 co-auteurs) affirment que l'essentiel de la Bible a été écrit autour de la période de l'exil.*

Pour Thomas Römer, par exemple, "Abraham constitue à l'origine très probablement une figure autochtone... Les quelques textes qui présentent la famille d'Abraham comme originaire de la Mésopotamie sont, de l'avis quasi unanime des exégètes, des réinterprétations tardives." »

L'allégation que le récit écrit des origines (la Genèse) n'existait pas du tout avant l'exil à Babylone au VI^{ème} siècle n'a aucun fondement sérieux et est contraire aux connaissances historiques de la pratique de l'écriture dans le pays des Hébreux avant l'exil à Babylone.

Rien ne permet de penser que les Juifs se seraient inventé un ancêtre Abraham mésopotamien provenant du pays de leurs ennemis.

Pour quelle raison, alors que le peuple hébreu vivait en Canaan depuis plusieurs siècles avant l'exil, dans une région et à une époque où l'écriture a connu de très importants développements, n'y aurait-il pas eu, déjà à cette époque, de récit écrit de leur histoire ?

La foi de l'Église reste solidement ancrée sur la conviction beaucoup plus crédible que Moïse est l'auteur principal de la Genèse et qu'il s'est inspiré des écrits et des traditions orales dont il disposait à son époque, à la fin du deuxième millénaire avant Jésus-Christ.

Ainsi, dans un texte intitulé « *Inspiration et Vérité de l'Écriture Sainte* » du 22 février 2014, la Commission Biblique Pontificale rappelle que « dans des circonstances particulièrement riches de sens, Moïse reçoit de Dieu la charge de « mettre par écrit », par exemple le document fondateur de l'alliance (Ex 24,4), ou le texte lié à son renouvellement (Ex 34,27) ; ailleurs il semble exécuter cette prescription divine en mettant par écrit d'autres éléments importants (Ex 17,14 ; Nb 33,2 ; Dt 31,22), jusqu'à la rédaction de l'ensemble de la Torah (cf. Dt 27,3.8 ; 31,9)...

C'est à partir de ces éléments que s'est développée logiquement l'idée traditionnelle que Moïse soit l'auteur du Pentateuque, c'est à dire que non seulement les livres du Pentateuque parlent de lui, mais soient également considérés comme ses compositions.

Il revient à Moïse de fixer par écrit la révélation divine, pour qu'il puisse la transmettre et la préserver comme Parole de Dieu pour les hommes de tous les temps. »

Dans une lettre de la Commission Biblique Pontificale approuvée par le Pape Pie XII, le 16 janvier 1948, il est rappelé que « En ce qui concerne la composition du Pentateuque, dans le décret susmentionné du 27 juin 1906 la Commission Biblique reconnaissait déjà que l'on pouvait affirmer que Moïse, « pour composer son ouvrage, s'est servi de documents écrits ou de traditions orales » et admettre aussi des modifications et additions postérieures à Moïse (Ench. Bibl. 176-177). »

Dans cet avis confirmé de 1906, la position de l'Église est claire :

« *Dubium 1 : Les arguments accumulés par les critiques pour attaquer l'authenticité mosaïque des livres saints désignés sous le nom de Pentateuque sont-ils d'un tel poids que - en dépit des très nombreux témoignages, pris dans leur ensemble, des deux Testaments, de la persuasion constante du peuple juif et de la tradition ininterrompue de l'Église, et malgré les preuves internes tirées du texte même - on ait le droit d'affirmer que ces livres n'ont pas Moïse pour auteur, mais ont été composés d'éléments pour la plus grande partie postérieurs au temps de Moïse ? Réponse : Non. »*

Cette position de l'Église reste solide et fondée.

À cet égard, la disparition naturelle des écrits, rédigés à cette époque sur du papyrus biologiquement dégradable, ne permet pas, malgré les doutes de certains historiens, d'exclure la réalité d'écrits historiographiques au début du premier millénaire avant Jésus-Christ, dans les royaumes de Juda et d'Israël, du seul fait de l'absence de traces archéologiques, ni leur transmission.

Invité écrit : « Vous confondez :

1- La période des premiers écrits de la Bible (VIII^e siècle av. J.-C.),

2- La période d'écriture de l'essentiel de la Bible (autour de la période de l'exil – du VII^e siècle au VI^e siècle),

3- La période à partir de laquelle Abraham est présenté comme originaire de la Mésopotamie. »

Je ne vais pas répéter nos désaccords déjà exprimés, mais je ne confonds pas vos trois périodes invoquées.

Rien ne prouve historiquement que le VIII^e siècle soit la période des premiers écrits de la Bible. Libre à vous d'y croire. Personnellement, je considère que l'enseignement contraire de l'Église reste bien fondé. Non seulement, c'est de foi, mais c'est le plus raisonnable sur le plan scientifique.

En ce qui concerne votre deuxième période, je peux admettre avec vous qu'il y a une "période d'écriture de l'essentiel de la Bible autour de la période de l'exil – du VII^e siècle au VI^e siècle". Il n'y a pas de désaccord entre nous sur ce point.

Il me semble que personne ne doute ici du fait que la « *forme actuelle* » ou la « *version finale* » des textes de la Genèse datent de l'exil. Au fil des transmissions et des traductions, la présentation des faits et des récits a pu subir diverses adaptations.

Par contre, je ne connais pas de " *période à partir de laquelle Abraham est présenté comme originaire de la Mésopotamie*", ce qui ne se base que sur votre refus de le considérer comme un personnage historique, ce qui est contraire à l'enseignement de l'Église qui n'a jamais cessé d'honorer le père des croyants, ni accepté de séparer la foi de la réalité historique comme vous le faites.

Invité écrit : « *Vous établissez un lien indissociable entre la Bible et l'écriture sumérienne. Pour vous, les origines de la Bible découlent de cette région du monde* »

Oui.

Il me semble que plus aucun spécialiste ne conteste l'origine mésopotamienne des récits du début de la Genèse.

La seule discussion qui subsiste concerne la datation que beaucoup de spécialistes situent durant le premier millénaire avant notre ère, en rejetant toute datation plus ancienne.

Mais, la Tradition reprise par les Pères de l'Église et l'enseignement officiel du Magistère, qui attribuent à Moïse la rédaction du Pentateuque et donc, notamment, le livre de la Genèse, peuvent aujourd'hui s'appuyer sur de solides arguments historiques compte tenu des développements prouvés de l'écriture dans la région du pays de Canaan.

Le dernier avis du Vatican sur les sources utilisées par Moïse admet expressément qu'à son époque il a déjà pu utiliser des sources écrites.

Invité écrit : « *Pour vous, les origines de la Bible découlent de cette région du monde en lui attribuant une datation beaucoup plus ancienne que celle unanimement admise aujourd'hui par tous les spécialistes.* »

De quels spécialistes parlez-vous ? De quelle prétendue « *unanimité* » ?

Parler d'une unanimité contre l'enseignement de l'Église me paraît injustifié.

Il y a ici une possible confusion. Personne ne conteste que la version actuelle en hébreu a été finalisée à l'époque de l'exil, au milieu du premier millénaire avant Jésus-Christ, voire plus tard.

Mais, cela n'exclut ni des écrits antérieurs dans des langues plus archaïques, ni des sources orales remontant à des dates bien plus anciennes.

À cet égard, la discussion concerne, en fait, la réalité historique des patriarches antérieurs à l'immigration en Égypte dont principalement Abraham.

Oui, comme l'Église l'a toujours considéré, Abraham n'est pas un personnage légendaire mais un homme historique.

Vous me direz que beaucoup de spécialistes en doutent. La preuve historique de son existence peut certes être discutée, mais la foi de l'Église n'en reste pas moins ferme. Et solidement fondée sur les réalités historiques connues aujourd'hui et, notamment, celles du pays de Sumer.

Domage qu'on s'y intéresse si peu et avec méfiance, alors que le récit de la Genèse nous situe clairement l'origine d'Abraham dans ce pays dont il provient, sortant de sa capitale « *Ur, en Chaldée* ».

Diviacus écrit : « *Comme le dit Thomas Römer, "Les quelques textes qui présentent la famille d'Abraham comme originaire de la Mésopotamie sont, de l'avis quasi unanime des exégètes, des réinterprétations tardives (probablement à l'époque assyrienne). Il est possible d'affirmer que les traditions abrahamiques ont été transmises autour du sanctuaire de Manré à proximité d'Hébron. Abraham constitue à l'origine très probablement une figure autochtone."* On peut tout imaginer, mais le fait est que la quasi unanimité des exégètes ne croit pas à une origine d'Abraham en Mésopotamie. »

Désolé, Diviacus, de vous en faire le reproche une fois de plus, mais vos affirmations sont gratuites et manquent de fondement. Il est trop facile de parler de prétendue « *quasi-unanimité* », sans citations précises et concrètes, pour nier l'enseignement constant de l'Église qui rejoint, pour Abraham, les convictions des juifs et des musulmans.

Libre à vous (et vous trouverez certainement de multiples opinions dans votre sens) de refuser de croire à la réalité historique d'Abraham issu d'Ur, dans le sud est actuel de l'Irak.

Vous parlez de figure « *autochtone* », ce qui est vide de tout contenu à défaut de préciser le territoire dans lequel vous situez Abraham.

Plutôt que de vous limiter à des généralités non fondées, venez plutôt avec des réponses et des citations précises par rapport aux réflexions qui précèdent.

Il est certain que toute tradition comprend toujours une part de réinterprétation des textes primitifs, mais, sans base historique prouvée, il me semble qu'il faut surtout craindre des simplifications excessives qui transforment cette part de réinterprétation dans les récits bibliques en prétendues inventions.

Tous les détails du récit biblique et les réalités historiques connues concordent pour permettre de considérer que Tèrah et Abraham sont sortis d'Ur. Vous n'apportez sur ce point aucune contradiction précise.

À cet égard, nous discutons ici de la réalité historique de la première moitié du deuxième millénaire avant Jésus-Christ dans laquelle le récit biblique situe Abraham.

Si, pour cette période et dans la région d'Ur, vous avez la moindre information concrète précise qui vous semble faire difficulté par rapport au récit biblique, n'hésitez pas à la partager.

Mais, il est vain de vous limiter à des généralités répétées pour exprimer votre incrédulité quant à Abraham considéré ici comme le père des croyants qui a ouvert la route de la foi pour une foule innombrable.

Que ce saint patriarche continue à être vénéré et aimé par tous les amis de Dieu !

Diviacus écrit : « *Je ne fais que reprendre, ici, le propos de Thomas Römer.* »

Votre insistance à vous référer à l'exégète protestant Thomas Römer sans aborder aucun argument précis place ce dialogue dans une voie sans issue.

Venez plutôt avec des arguments concrets.

Pour ma part, je ne peux que constater, dans les écrits de Römer, d'innombrables suppositions et probabilités qui, objectivement, ne permettent en rien de prouver l'inexactitude historique du Pentateuque ou sa supposée création tardive.

Pour moi, la foi et l'enseignement constant de l'Église priment sur les théories intellectuelles incertaines mais répandues qui circulent à chaque époque.

Römer essaie de rassembler tout ce qui peut rattacher le Pentateuque à des périodes plus tardives du milieu du premier millénaire avant Jésus-Christ. Mais, au-delà de probabilités ou de vraisemblances, aucun historien ni exégète ne peut prouver, de manière certaine, que le Pentateuque ait été inventé durant le premier millénaire avant Jésus-Christ. Des opinions, certes, des « *il semble que* » ou « *on peut penser que* », mais pas de preuves certaines.

On ne peut que constater ici le protestantisme profond de Römer qui, plutôt que de fonder sa foi sur l'enseignement de l'Église gardée dans l'unité par le successeur de Pierre et de rester objectif devant les limites de nos connaissances historiques, préfère faire confiance à des constructions intellectuelles dont il gomme trop les nuances qui devraient l'inciter à plus de réserves.

Ses qualités intellectuelles et ses fonctions, de même que de nombreuses observations pertinentes, n'en font pas un maître absolu à suivre aveuglément. Son livre « *L'invention de Dieu* » montre à quel point il gomme l'action concrète et réelle de Dieu dans l'histoire dont la Parole de Dieu témoigne.

Diviacus écrit : « *Ce qui doit faire réfléchir est le fait de cette quasi-unanimité.* »

Une fois encore, quelle unanimité ? Vous indiquez vous-mêmes que l'opinion que vous défendez ne concerne qu'une probabilité, pas une preuve. Il y a seulement une quasi unanimité pour constater des indices qui peuvent et doivent être discutés un par un sans être noyés dans un ensemble réducteur qui évite de se confronter aux faits.

Diviacus écrit : « *L'article dont je vous ai donné le lien contient des dizaines de faits précis, renvoyant chacun à plusieurs références qui donnent des arguments.* »

Aucun de ces faits n'est une preuve ni séparément, ni considéré dans un faisceau de présomptions.

Si vous souhaitez débattre de l'un ou l'autre avec précision, la porte vous est ouverte.

Diviacus écrit : « *Le seul point sur lequel nous sommes d'accord est le fait que l'on ne peut rien prouver pour ces périodes anciennes, ni prouver le contraire. D'où l'importance des faisceaux d'indices et des opinions majoritaires.* »

C'est ici toute la différence entre un point de vue protestant ou libre-exaministe et un point de vue catholique qui fait prévaloir l'enseignement de l'Église sur de simples indices et sur des opinions mêmes majoritaires chez quelques spécialistes.

Diviacus écrit : « *Oui, c'est quasiment le seul argument que vous avez, et cet argument est inacceptable en histoire. L'autre est « ce n'est pas impossible », argument le plus faible qu'il soit.* »

L'argument est déterminant d'un point de vue catholique.

L'Église est le corps du Christ conduit par l'Esprit Saint.

Depuis le jardin d'Eden, la tendance de l'humain de chercher la vérité en lui-même plutôt que dans la communion de l'amour est source de bien des errements.

L'argument de la foi de l'Église est parfaitement acceptable en histoire. Du point de vue de l'historien, la Bible est une source ancienne dont le texte est fixé depuis plus de 2200 ans dans un terreau où ses sources sont multiples. Par rapport à des faits bibliques non prouvés mais non contredits, l'historien doit admettre que « *ce n'est pas impossible* » et doit s'arrêter aux limites de tout ce qui peut être prouvé. Au-delà, l'historien travaille sur des hypothèses et des probabilités.

Rien ne justifie d'interrompre ou de mépriser le travail qui consiste à continuer de confronter le récit biblique à tout ce que l'archéologie et les connaissances historiques peuvent apporter.

La question ici concerne un patriarche vivant durant la première moitié du deuxième millénaire avant Jésus-Christ.

Peu importe ce que vous pensez d'Abraham, vous serez d'accord d'admettre qu'il y avait à cet époque des humains, des mouvements migratoires depuis la Chaldée jusqu'en Canaan, des migrations d'Hyksôs et d'apirous en Égypte, des pratiques religieuses et culturelles diverses, etc.

Si vous pensez trouver la moindre contradiction entre les constatations des historiens et le récit biblique, merci de l'indiquer avec précision pour que nous puissions y réfléchir mais, avant de croire à une contradiction réelle, n'oubliez pas de vérifier d'abord que ce n'est pas l'interprétation qui doit être corrigée car souvent les opinions critiques se limitent à une lecture fondamentaliste des textes sans se préoccuper du sens réel des mots et des expressions utilisées par les auteurs primitifs des textes bibliques qui ne nous sont parvenus qu'après des siècles de traductions et de réinterprétations.

Diviacus écrit : « *D'un côté, la Bible donne un récit plein d'événements merveilleux, atemporels, avec beaucoup d'anachronismes, de contradictions, avec une vision de la fondation d'Israël pleine de grandeur. Aucun de ces événements n'est corroboré par l'archéologie.* »

Limitons-nous ici à Abraham.

Il est exact qu'aucun événement quelconque du récit de la Genèse concernant Abraham n'a laissé une trace archéologique précise. Mais, aucun événement de la vie d'aucun autre des milliers d'araméens nomades ayant vécu dans la même région à la même époque n'a laissé de traces particulières. Or, ils ont bien existé.

En ce qui concerne Abraham, je ne vois pas, dans le récit de la Genèse, qui est certes merveilleux (ce qui peut arriver), quels seraient les événements « *atemporels* », ou avec des « *anachronismes* » ou des « *contradictions* » que vous visez.

Je ne peux que vous inviter, une fois encore, à être concret et précis sans vous réfugier dans des généralités auxquelles il n'est guère possible répondre.

Diviacus écrit : « *Au contraire, l'archéologie donne une histoire de la création d'Israël à partir de nomades qui se sont sédentarisés pour la dernière fois autour du XIIe siècle, qui du temps de David et Salomon étaient encore peu nombreux, et qui atteignent le stade de royaumes organisés et bureaucratisés au Xe siècle pour le royaume du Nord, et au VIIIe siècle pour le royaume de Judah.* »

OK, même si vos mots recouvrent des réalités à nuancer, c'est un résumé qui peut être admis.

Il me semble conforme à une compréhension non fondamentaliste de ce qu'en dit le récit biblique dans son langage spécifique.

Diviacus écrit : « *Abraham est considéré comme une figure mythique, l'Exode n'a vraisemblablement pas eu lieu, et les histoires de David et Salomon ne trouvent aucune résonance dans l'archéologie.* »

Voilà une succession d'affirmations qui égarent par des mots remplis d'ambiguïté.

Abraham comme Adam et Ève sont des figures qui peuvent être qualifiées de « *mythiques* » si vous entendez par là qu'ils personnalisent des faits fondamentaux pour notre foi, mais ce sont bien des personnes réelles de l'histoire qui ont vécu des événements fondamentaux pour notre foi.

L'Exode a eu lieu, mais pas nécessairement de la manière dont nous pouvons le représenter par une lecture trop fondamentaliste du texte biblique.

L'absence de résonance de l'archéologie concernant David et Salomon me semble normale par rapport au peu de traces de ce qui subsiste des autres rois de la région de Canaan à la même époque. Quasi rien à part quelques lettres diplomatiques qui ont été retrouvées.

Diviacus écrit : « *Si la Bible est si différente de ce que révèle l'archéologie, c'est en raison de son écriture tardive* »

La Bible n'est en rien « *différente* » de ce que révèle l'archéologie lorsque, comme vous l'avez relevé vous-même, il n'y a pas de traces, ni pour les faits bibliques, ni pour les autres similaires au même endroit qui ont certainement existé.

Diviacus écrit : « *c'est en raison de son écriture tardive, à partir du VIII^e siècle, pas avant le VI^e siècle pour le Pentateuque, et encore plus tardivement pour l'histoire de Joseph. Son but n'est pas d'écrire l'Histoire, mais de glorifier Dieu de de montrer qu'il faut suivre sa voie pour « réussir ».* »

En quoi Dieu serait-il glorifié s'il n'y avait aucune action concrète dans l'histoire que nous puissions connaître ?

Pensez-vous qu'il n'aurait rien fait pendant des milliers d'années qui aurait mérité d'être gardé en mémoire par écrit au point qu'il aurait fallu inventer des événements non réels ?

Quelle gloire Dieu aurait-il dans des faits inventés par défaut ?

La gloire de Dieu, c'est la réalité concrète de l'histoire sainte.

Diviacus écrit : « *Alors évidemment, votre vision et celle des historiens actuels sont beaucoup trop éloignées. On ne peut pas traiter détail par détail car ce sont ces deux visions qui sont complètement incompatibles et des centaines de livres ont déjà été écrits sur le sujet.* »

Non, je ne vois aucun éloignement lorsque l'on parle réellement d'histoire et non d'opinions sur de simples probabilités contestées.

Et, pour avancer vers la vérité historique, il n'y a rien de mieux que d'être précis, « *détail par détail* ».

Les visions sont parfaitement compatibles. La seule différence, c'est la foi de l'Église, mais elle ne change rien à la rigueur objective de chacun dans l'examen des éléments historiques disponibles.

Mais, là où l'historien, croyant ou non, doit s'arrêter devant une incertitude d'un point de vue scientifique, le croyant peut aller plus loin.

Perlum Pimpum écrit : « *s'il est vrai qu'un faisceau d'indices concordants est plus que la simple somme de ces indices (le faisceau permettant d'établir l'évidence extrinsèque de ce à quoi les indices qu'il réunit concourent à établir), n'en demeure pas moins vrai que ce faisceau tirera toute sa valeur des indices qu'il relie. Si ces indices sont tous et chacun contestables, leur réunion en faisceau ne démontrera strictement rien...* »

Cela me semble expliquer tout l'intérêt d'un examen des détails dans une preuve prétendue par un faisceau d'indices concordants et a fortiori ici lorsque personne ne prétend pouvoir aboutir à une preuve de l'historicité ou de la non historicité qui est en discussion. On peut aboutir à une preuve raisonnable et convaincante sur la base d'un faisceau d'indices concordants, mais Diviacus admet lui-même que, même rassemblés, tous les indices relevés par ceux qui doutent de l'existence d'Abraham ne permettent pas une telle conclusion d'un point de vue objectif.

Cependant, ici, il me semble que nous pouvons aller plus loin qu'une simple incertitude persistante.

Je ne vous demande pas de faire une synthèse des détails qui expliquent votre doute sans être concluants.

La foi de l'Église me semble plus solide que cela, même d'un point de vue historique objectif ou scientifique.

Je reconnais avec vous que les traces matérielles archéologiques ne permettent pas de prouver ni les événements concernant Abraham que la Bible relate, ni même l'existence d'Abraham elle-même. Tout ne repose que sur la foi accordée au texte biblique en cause.

Mais, je pense qu'aucun des détails invoqués par les spécialistes qui doutent, considérés séparément ou ensemble avec d'autres, ne justifient de rejeter l'historicité d'Abraham.

En fait, ils partent d'un a priori assez simple à comprendre. Aucune trace matérielle ne permet de remonter de plus de quelques siècles dans l'histoire du texte biblique qui a toutes les caractéristiques d'un texte de la deuxième moitié du premier millénaire avant Jésus-Christ.

Et comme il collerait bien avec les textes de cette époque, rien ne justifierait de croire à une ancienneté plus grande.

Je pense plutôt que, sur bien des points, le texte de la Genèse, qui concerne Abraham dont nous parlons ici, ne colle pas à des textes de cette époque récente et que le contexte général exclut de l'attribuer à des auteurs de cette époque récente, pour les motifs déjà indiqués.

Diviacus écrit : « *se limiter à Abraham nécessite en fait d'examiner des centaines, voire des milliers de sujets.*

L. Grabbe, dans son livre « Ancient Israël », a essayé de lister ce que l'on sait sur l'histoire ancienne d'Israël. Il donne environ 1000 (mille) références d'articles ou de livres, toutes ces références venant en appui de son texte. Il faudrait lire, analyser, comparer toutes ces références, qui en amèneraient évidemment au moins encore quelques centaines. La tâche est insurmontable. Lui-même avait écrit ce livre en avant-projet d'une Histoire d'Israël, projet qu'il a apparemment renoncé à mener à bien. »

À notre époque, la masse d'informations dans tous les domaines est aussi immense que complexe.

Jamais le champ des dialogues possibles n'a été si grand, et toute prétention à une maîtrise du réel semble effectivement d'une difficulté insurmontable.

Pourtant, nous sommes chacun invités à faire des choix chaque jour et à avancer dans nos réflexions et convictions avec les éléments à notre portée.

Nous sommes invités dans un lien d'amour avec notre Créateur qui permet d'avancer avec confiance malgré la complexité, voire l'obscurité, de l'océan d'informations dans lequel nous nageons.

Les convictions de la foi permettent de ne pas être trop perdus devant la masse insurmontable qui se trouve devant nous, mais d'avancer avec confiance.

La connaissance de la masse insurmontable des informations sur la réalité concrète de l'histoire du passé n'est pas un préalable nécessaire pour faire confiance à Dieu et à l'enseignement de l'Église, ni pour discuter de chacun des multiples détails concrets de chaque sujet en tenant compte de tous leurs liens complexes avec tout le reste du réel.

Diviacus écrit : « *La technique de discussion consistant à demander d'examiner tous les détails un par un est, et vous le savez, complètement inapplicable car il y en a des centaines, voire des milliers. C'est l'accumulation des preuves ou invraisemblances qui permet de constituer un faisceau d'indices permettant d'arriver à un consensus sur la vraisemblance ou l'invraisemblance. Le fait de vouloir découper la Bible en morceaux permet de masquer cet ensemble d'indices innombrables.* »

En effet, mais, vous conviendrez que cela ne dispense pas de présenter les principaux indices considérés pour pouvoir en déduire un faisceau probant. C'est le minimum avant d'affirmer des « *preuves ou invraisemblances* » et de les prétendre « *innombrables* ».

Diviacus écrit : « *L'archéologie, certes interprétable dans une certaine mesure, présente « la vraie vie »* ».

Attention de ne pas oublier que l'archéologie n'est qu'un outil avec lequel nous n'avons que des données très partielles. La compréhension par l'historien de la « *vraie vie* », qui a existé dans un passé révolu, est toujours une reconstruction inévitablement influencée en partie par l'historien et son contexte. Je suppose que vous en conviendrez aussi.

Diviacus écrit : « *De plus, la Bible essentiellement écrite après le VIII^e siècle, est un ensemble de textes non contemporains des événements (au moins jusqu'au début du Xe siècle) : elle doit donc être considérée comme une source secondaire pour cette période ancienne, et toute source primaire étant prépondérante par rapport à une source secondaire, les conclusions de l'archéologie sont prépondérantes par rapport aux textes de la Bible.*

Cet exemple montre bien que l'on ne peut pas saucissonner la Bible. La vraisemblance historique d'Abraham est fortement rendue invraisemblance par cette écriture tardive de la Bible et par tous les anachronismes et invraisemblances qu'elle contient. »

Il est exact que nous n'avons que des copies assez récentes des textes bibliques qui sont des sources secondaires mais les conclusions de l'archéologie ne sont prépondérantes que lorsqu'elles sont probantes.

À cet égard, vous savez que rien ne « *prouve* », de manière certaine, que l'écriture du livre de la Genèse qui nous occupe ici serait exclusivement tardive sans source écrite antérieure, ce qui me semble invraisemblable compte tenu des niveaux de l'écriture à cette époque dans la région de Canaan en cause.

Un texte religieux fondateur ne s'invente pas « *comme ça* », soudainement, sans fondement antérieur.

Sur ce point, vous persistez à considérer le Royaume de Juda comme un îlot d'analphabètes mais sans réponse à l'absence de crédibilité historique d'une telle considération, alors même que vous avez convenu que les élites devaient effectivement maîtriser l'écriture, y compris dans les principales villes du royaume de Juda.

Imaginer que cela ne concernerait pas les élites religieuses, ni la littérature essentielle à l'identité d'un groupe, me paraît dénué de fondement.

Sans remonter à Ebla ou à Ur au troisième millénaire avant Jésus-Christ, les traces de la littérature à Ugarit, qui ne peut être considérée comme un îlot isolé à son époque, alors que c'était un centre de nombreux passages commerciaux tant maritimes que terrestres, suffisent à prouver le niveau de la pratique de l'écriture atteint en Canaan durant la seconde moitié du deuxième millénaire.

Les lettres diplomatiques d'Amarna échangées, vers 1350 avant Jésus-Christ, avec de multiples rois différents de la région (par exemple, Abdi-Hiba, roi de Jérusalem, ou Addudani, dirigeant de Gezer à 30 km de Jérusalem, ou Biridija, roi de la grande ville de Megiddo dans le territoire de la tribu de Manassé, ou Zurata, roi d'Acre/Acco ville portuaire dans le territoire de la tribu d'Asher, ou encore Abdi Tirsi, roi de Hazor, ville du territoire de la tribu de Nephtali, etc.) prouvent la pratique de l'écriture dans de multiples endroits du pays de Canaan à cette époque déjà, même s'il est certain qu'une grande partie de la population restait analphabète.

Diviacus écrit : « *Limitons-nous ici à Abraham. Voyons quelques arguments et comment la recherche des indices permettant d'infirmer ou confirmer ces arguments revient à écrire des milliers de pages, donc impossible. En dehors de références à Jacob ou Israël, les références aux patriarches ne sont qu'une tardivement attestées dans la tradition.* »

Attesté, cela signifie prouvé par écrit. En dehors de la Bible elle-même dont nous n'avons que des copies très récentes, il n'y a quasi rien.

L'extrême pauvreté des traces archéologiques des écrits religieux anciens en Canaan ne permet pas de connaître la « *tradition* » dont vous faites état ici.

Le fait qu'une attention plus grande ait été accordée à Jacob, fondateur d'Israël, n'exclut pas les autres patriarches.

Diviacus écrit : « *2- L'histoire des patriarches reflète une histoire beaucoup plus tardive, avec de nombreux détails anachroniques.* »

Affirmation contestée non démontrée. Donnez au moins un ou deux exemples de détails que vous considérez comme « *anachroniques* » et, de préférence, pour Abraham dont nous nous occupons ici.

Diviacus écrit : « *3- L'archéologie contredit l'existence de certains sites à l'époque supposée des Patriarches* »

Idem, quels sites ? Et pour quelle époque supposée ? Donnez au moins un ou deux exemples de sites de l'époque d'Abraham que vous pensez être contredits par l'archéologie.

En outre, il faut considérer que la Tradition peut parfois, par traduction ou interprétation, nommer un site par le nom qu'il porte à l'époque du traducteur.

Diviacus écrit : « *4- Aucune période, entre le début du IIe millénaire et la fin de ce millénaire ne peut être assignée à l'histoire d'Abraham.* »

Bien sûr que si ! Le texte biblique situe clairement Abraham dans la première moitié de ce millénaire. Ce point 4 n'est ni un argument, ni un indice.

Diviacus écrit : « *5- La période qui embrasse la date suggérée par la Bible ne s'est pas révélée compatible avec le récit biblique.* »

C'est une affirmation qui n'est pas fondée. Bien au contraire, la compatibilité est parfaite. Donnez au moins un ou deux exemples de détails que vous considérez comme « *incompatibles* » dans le récit de la Genèse concernant Abraham.

Diviacus écrit : « *6- Le meilleur parallèle avec Genèse 23 correspond à la période néo-babylonienne.* »

Ce chapitre concerne l'acquisition d'une sépulture par Abraham pour sa femme Sarah. Je ne vois aucun détail de ce récit qui soit décalé par rapport au deuxième millénaire durant lequel Abraham a vécu, ni qui soit spécifique à la période néo-babylonienne. Sans détail plus précis, l'affirmation paraît gratuite.

Les arguments que vous présentez pour ce sixième argument me semblent, en réalité, concerner le septième de vos arguments.

Diviacus écrit : « 7- *L'écriture de la Bible, à partir du VIII^e siècle, rend très improbable la mémoire détaillée d'événements qui se sont passés plusieurs centaines d'années auparavant.* »

Ce n'est pas un argument puisque c'est contesté et que rien ne démontre que l'écriture de la Bible aurait débuté au VIII^e siècle. Vous avez-vous-même admis que la pratique de l'écriture par les élites de Canaan est plus ancienne et c'est un fait qui, lui, paraît, au contraire, bien démontré.

Vous représentez, à cet égard, trois arguments auxquels j'ai déjà répondu sans réponse de votre part.

Diviacus écrit : « *Pour argumenter chacun de ces exemples, il faut avoir recours à d'autres arguments.*

Prenons l'argument 6 : l'écriture de la Bible a commencé au VIII^e siècle, celle des Patriarches sans doute plus tardive.

Quels arguments peut-on apporter :

6.1- *L'état de connaissance de l'écriture avant le VIII^e siècle en Judée est incompatible avec l'écriture d'un récit tel que la Bible.*

6.2- *De nombreux détails montrent que l'état du pays décrit par la Bible correspond à la période de son écriture, pas avant le VIII^e siècle.*

6.3- *L'état de Juda et d'Israël sous David et Salomon correspond à des sociétés nouvellement sédentarisées, peu bureaucratisés. Les chiffres de personnes en arme recensées sous David et Salomon sont incompatibles avec ce que révèle l'archéologie (rapport de 1 à 10).* »

1. Rien ne permet d'affirmer que « *L'état de connaissance de l'écriture avant le VIII^e siècle en Judée est incompatible avec l'écriture d'un récit tel que la Bible.* ». Les textes littéraires d'Ebla, de Mari, d'Ur, d'Ougarit, etc. prouvent le contraire. Pensez au Code d'Hammourabi et à la littérature mésopotamienne. C'est d'un niveau littéraire semblable aux écrits bibliques du Pentateuque. La Judée était en relation avec ces régions et la pratique de l'écriture y est attestée dès 1350 avant Jésus-Christ par les lettres d'El Amarna échangées entre divers rois de Canaan et les Égyptiens (cf. infra).

2. Vous reprenez la technique de mentionner « *de nombreux détails* » mais sans en donner aucun.

3. Je suis d'accord pour constater avec vous que « *L'état de Juda et d'Israël sous David et Salomon correspond à des sociétés... peu bureaucratisés* », mais il me semble trop imprécis d'affirmer qu'elles seraient « *nouvellement* » sédentarisées. Depuis l'exode, il y a toujours eu des dizaines de villes dans le pays de Canaan avec une présence de diverses populations nomades. Il me semble qu'il n'y a aucun argument à en tirer ou alors vous devriez préciser les indices qu'ici encore vous vous abstenez de préciser.

À cet égard, vous écrivez « *Je n'aborderai pas ici votre remarque sur David et Salomon, si ce n'est pour dire qu'il n'y a effectivement pas de texte supportant leur histoire et que l'archéologie révèle une histoire incompatible avec ce qui est écrit dans la Bible.* » Mais, là encore, vous affirmez un fait contesté et vous ne donnez aucun détail précis et concret de cette prétendue « *incompatibilité* ».

4. Vous considérez enfin que « *Les chiffres de personnes en arme recensées sous David et Salomon sont incompatibles avec ce que révèle l'archéologie (rapport de 1 à 10)* » et, ici, vous entrez dans un problème distinct mais assez général si vous pensez aux âges des patriarches ou aux dénombrements dans le Pentateuque.

La signification des nombres dans les textes bibliques est chargée de symbolisme et demeure pleine d'incertitudes, mais cela ne me semble pas concerner particulièrement Abraham sauf en ce qui concerne les âges qui ne paraissent compréhensibles que sur la base des années comptées à la manière sumérienne entre les équinoxes qui étaient fêtées à Ur tant au début du printemps qu'au début de l'automne. C'est un indice concret qui confirme l'ancienneté du récit à cet égard. Cela est détaillé dans le sujet intitulé « 64. Adam a-t-il vécu 930 ans ? » (cf. infra).

Diviacus écrit : « 8- *L'archéologie prouve de façon indubitable qu'aucun mouvement subit et massif de population ne s'est produit à cette époque.* »

Personne ne parle d'un mouvement « massif » de population à l'époque d'Abraham. Mais, il est, par contre, certain qu'il y avait de nombreuses migrations d'Ur, vers Harane et vers Canaan au début du deuxième millénaire.

Cet argument paraît vide de contenu réel.

Diviacus écrit : « 9- *Les histoires bibliques des deux frères Jacob et Ésaü proposent une version claire de ce que donnaient les perceptions du VIIe siècle une fois revêtues de costumes antiques.* »

On peut le penser, mais vous ne démontrez en rien que ces histoires auraient été « spécifiques » ou « particulières » au VIIème siècle.

Elles ont pu tout aussi bien se produire à n'importe quel moment du deuxième millénaire.

Il faudrait, au moins, indiquer quel détail serait, selon vous, spécifique à une époque plus récente et n'aurait pu se produire durant la première moitié du deuxième millénaire avant Jésus-Christ.

Ici encore, il faut être attentif non seulement au texte littéral mais au sens différent que les mots des détails ont reçu au fil du temps et de l'évolution des langues, des interprétations et des traductions.

Diviacus écrit : « 10- *La tradition abrahamique est née autour du sanctuaire d'Hébron.* »

En effet, mais c'est ce que le récit biblique raconte lui-même et cela me semble plutôt contredire l'idée de textes inventés ailleurs et plus tard.

Diviacus écrit : « *Pour chacun des 9 autres points, une liste d'arguments pourrait être énoncée. Pour argumenter le point 6.1 :*

6.1.1- *Examiner l'ensemble des inscriptions de l'époque et discuter de leurs auteurs présumés*

6.1.2- *Discuter de la différence entre écrire quelques lettres ou quelques mots et écrire des centaines de pages*

6.1.3- *Examiner l'ensemble des sceaux de l'époque*

6.1.4- *Examiner l'état de développement de la région*

Chacun de ces points est également à subdiviser, etc.

Evidemment, si on faisait cette analyse, on retrouverait des arguments déjà cités, car tout est imbriqué. »

C'est bien exact, mais nous pouvons, à notre niveau, nous référer au travail des historiens, archéologues et exégètes qui ont rassemblé des informations et mettent à notre disposition de solides synthèses.

En venant humblement discuter des éléments concrets auxquels se réfèrent nos convictions ou nos opinions, nous ne pouvons qu'enrichir nos réflexions respectives et contribuer à l'annonce de l'Évangile de manière adaptée aux questions de beaucoup.

Si vous pensez qu'Adam et Ève, Abraham et Moïse sont des légendes, comment voulez-vous annoncer Dieu fait homme il y a deux mille ans, sa résurrection d'entre les morts, la vie éternelle, si vous ne pouvez pas témoigner de l'action divine qui nous a créés et qui a aidé les humains de chaque époque à le découvrir de mieux en mieux jusqu'à nous offrir la vie même du Christ en partage ?

Abraham fut, comme nous, un vivant qui est né, a vécu, puis est mort, mais il a marché avec Dieu par qui il s'est laissé conduire et qui a fait des merveilles dans sa vie.

Diviacus écrit : « *Votre raison personnelle de croire à l'existence d'Abraham est inattaquable sur le plan de la foi. En revanche, elle est inacceptable sur un plan historique et confirme de façon très explicite l'inanité d'une discussion historique sur ce point telle que je l'ai exprimée à maintes reprises* ».

La foi n'est pas une « preuve » scientifique. En ce sens, vous pouvez en effet la trouver « inacceptable » sur le plan scientifique.

Par contre, affirmer « *l'inanité d'une discussion historique* » sur ce qui concerne Abraham me semble injustifié.

Nous discutons ici de « *La réalité historique d'Abraham à Ur en Chaldée* ».

Nous avons un fait : la Bible raconte la vie d'un patriarche (Abraham) vivant durant la première moitié du deuxième millénaire avant Jésus-Christ. Le fait, c'est ce récit dans ce contexte.

Votre opinion sur la réalité historique de l'existence d'Abraham n'est pas en cause ici et la discussion de votre opinion à ce sujet me semble concerner l'apologétique et la défense de la foi, mais non l'objet historique en question ici.

Si vous n'êtes pas à l'aise avec Abraham, vous pouvez à cet égard penser à n'importe quel autre individu ayant vécu durant les premiers siècles du deuxième millénaire avant Jésus-Christ, dans le sud-est de la Mésopotamie antique.

Imaginez un individu rejetant les représentations polythéistes pour leur préférer un culte religieux basé sur des pierres sans sculpture ni inscription (les bétyles), convaincu que les humains sont créés par le divin, que le divin est harmonie et amour, que le divin est présent dans la vie des humains, que les astres sont aussi des créatures. Imaginez un individu formé à l'écriture comme le roi Hammourabi.

Ce que j'espère, ce sont des contributions qui enrichissent notre connaissance du contexte dans lequel a pu vivre un migrant de ce type à cette époque. À cet égard, j'espère que vous apporterez vos réflexions en réponse aux réflexions qui précèdent.

Par ailleurs, votre discussion sur l'ancienneté de l'écriture de la Bible est aussi très intéressante.

Là encore, la foi est certes déterminante pour les convictions de chacun, mais il est possible de discuter objectivement des réalités historiques en cause, de la place de l'écriture, et notamment de l'écriture religieuse, à cette époque et dans cette région.

Diviacus écrit : « *Les sujets que nous traitons font souvent partie d'une branche de l'histoire extrêmement singulière, dans laquelle les règles admises et appliquées dans quasiment toutes les autres branches de l'histoire ancienne, ne le sont pas dans cette branche, ou en tout cas pas avec la même rigueur...La communauté scientifique, malgré ses règles appliquées de façon théoriquement rigoureuses, n'y arrive pas.* »

Oui, ce constat me semble hélas assez exact.

Diviacus écrit : « *Il n'y a aucune chance que nous y arrivions* »

Non, je ne partage pas ce découragement.

Bien au contraire, ici comme en tout dans la vie, la rigueur dans la recherche de la vérité est toujours à vouloir de toutes nos forces et on peut toujours y revenir si on s'en est écarté.

Diviacus écrit : « *En fonction de ce que j'ai écrit précédemment, je ne reprendrai cette discussion (mais ultérieurement) qu'à 3 conditions :*

1- *Aucun argument de foi ne doit être énoncé. Les professionnels y arrivent, nous pouvons y arriver. J'ai déjà expliqué plusieurs fois la raison de cette règle de la « profession ».*

2- *Tout argument ou contre-argument doit pouvoir être appuyé par l'opinion écrite d'au moins un « professionnel ».*

3- *Eviter des expressions « provocatrices ». Nous en avons tous utilisé, moi compris »*

Je ne pense pas avoir utilisé une expression provocatrice et je suis parfaitement d'accord pour considérer qu'elles doivent être évitées.

Je me limite à vous demander « *quelques indices* » là où vous en alléguez des « *centaines* » et je relativise la valeur d'une majorité qui, dans tous les domaines, peut parfois se tromper.

Je suis aussi d'accord avec votre première condition. Ce n'est pas ici le lieu pour un « *argument* » de foi. Nous faisons ici de l'histoire objective. Mais, il est évident que nous ne pouvons pas gommer notre foi et que, pour ma part, c'est ma foi qui motive mon intérêt pour le sujet, qui oriente mes recherches avec un a priori et qui porte mes convictions au-delà des arguments historiques échangés. Cette foi n'est pas présente comme un argument scientifique qui s'impose et ne modifie en rien la stricte rigueur scientifique nécessaire auquel le croyant est soumis comme l'athée ou l'agnostique.

Tout travail scientifique (y compris historique ou archéologique) est une analyse objective des informations objectives disponibles. Ses conclusions se limitent à ce qu'elle peut analyser ce qui n'empêche pas tout scientifique de pouvoir émettre des hypothèses, d'évaluer leur vraisemblance et d'y croire plus ou moins.

En ce qui concerne votre deuxième condition, celle-ci me semble excessive et exprime une dépendance non scientifique à l'égard des « *professionnels* ». Une opinion, même d'un spécialiste, n'est qu'une opinion et non une démonstration. Attention à la censure des paroles dominantes.

Un argument n'est pas une parole d'autorité. Il se propose, se défend, et, le cas échéant, s'impose par l'exactitude de son raisonnement et des faits sur lesquels il se base.

Votre deuxième condition ne me semble justifiée que si elle ne concerne pas les opinions et raisonnements, mais les faits qui (pour autant qu'ils soient mis en doute) doivent toujours être sourcés de manière fiable.

Un raisonnement peut être vrai tout en étant original et nouveau, même si aucun spécialiste ne s'est exprimé à ce sujet.

Et c'est particulièrement vrai dans l'examen des textes bibliques. Le spécialiste qui les étudie sans a priori est devant un océan complexe. Le croyant qui les étudie avec un a priori va concentrer ses efforts dans la recherche d'une compréhension compatible tant avec la foi de l'Église qu'avec les acquis scientifiques.

C'est ce que vous faites vous-même pour une branche d'un micro-domaine de l'archéologie. En se concentrant, quelles qu'en soient les motifs personnels, sur des questions très précises, comme nous le faisons ici, nous avançons dans des chemins où, parfois, aucun spécialiste ne s'est encore aventuré ou

sans connaître un tel spécialiste. Accepteriez-vous la deuxième condition pour tout ce que vous écrivez dans la branche d'un micro-domaine qui vous intéresse ? N'en demandez pas plus ici !

La peur d'être accusé de concordisme, de fondamentalisme ou d'obscurantisme retient beaucoup de réflexions des spécialistes qui s'éloignent souvent de la rigueur quand il s'agit des récits bibliques, comme vous l'avez observé vous-même.

Mais, ceci étant dit, je ne vois aucun inconvénient à ce que vous répondiez aux détails de mes précédentes réflexions en suivant les trois conditions que vous indiquez.

Diviacus écrit : *« la façon dont nous nous exprimons conduit assez souvent à de mauvaises interprétations et à des discussions inutiles »*

Oui, mais c'est simplement humain et inévitable, car c'est une caractéristique inhérente à tout langage et, comme vous l'indiquez vous-même en réponse, une suite adéquate à cet égard c'est d' *« essayer d'être plus précis »* et donc de détailler davantage sa pensée avec d'autres mots autant que nécessaire jusqu'à ce qu'une compréhension mutuelle correcte se réalise.

Cela vaut aussi pour toute recherche scientifique (y compris historique ou archéologique) avec un impératif : ne pas fuir ou éviter les questions posées.

Vous savez que je vous en fais hélas le reproche, y compris par la présente discussion sur des conditions qui, hélas, vous fait éviter des réponses attendues.

Diviacus écrit : *« K. Kitchen ... n'invoque donc jamais sa foi comme argument (même pas comme argument complémentaire) et il n'y fait non plus jamais référence. C'est la règle que les historiens essaient d'appliquer, et réussissent très souvent à appliquer. C'est donc possible. C'est sa foi qui est le moteur de son livre. Mais il réussit à la gommer, parce qu'il sait que toute référence à sa foi n'apporte rien au débat. »*

Dans votre réponse sur cette première règle, vous dites d'une part que vous êtes d'accord pour l'appliquer. Vous dites aussi que « nous ne pouvons pas gommer notre foi ». Je pense qu'il est possible, comme l'a fait K.Kitchen, de ne pas la mentionner dans un débat historique. »

Je suis pourtant d'accord. C'est un premier bon exemple de la difficulté d'interprétation dans un dialogue car il y a ici deux sens différents donnés au mot « gommer ».

On peut gommer la foi dans le sens que vous indiquez, celui de « ne pas mentionner ». C'est en ce sens, que je vous ai écrit que *« cette foi n'est pas présente comme un argument scientifique »*

Mais, avez-vous fait l'effort de chercher à comprendre le sens dans lequel j'avais moi-même utilisé le mot « gommer » ? Ce que je visais c'était ma pensée intérieure, la réalité spirituelle de la foi qui, elle, ne peut pas être gommée.

Cet effort d'essayer de comprendre l'autre selon ce que lui a voulu exprimer dans son contexte et de son point de vue demande de l'amour, de la confiance, mais c'est aussi une exigence sur le plan des échanges scientifiques. Sinon tout peut être déformé et incompris par de la méfiance que vous exprimez trop ici par des « conditions ».

Il nous faut chacun re-méditer sans cesse le dialogue du début du chapitre trois de la Genèse où la première parole de Dieu se trouve déformée dramatiquement par le Tentateur.

Diviacus écrit : *« Vous introduisez dans la majorité de vos messages de cette discussion des phrases comme : « Pour moi, la foi et l'enseignement constant de l'Église priment sur les théories intellectuelles incertaines mais répandues qui circulent à chaque époque. » « L'Église est le corps du Christ conduit par l'Esprit Saint. »*

Il me paraît évident que dans le domaine de la foi votre première phrase n'est pas contestable. Je ne comprends pas l'intérêt de cette phrase dans une discussion historique. Pourriez-vous écrire : « Pour moi, la foi et l'enseignement constant de l'Église priment sur les arguments historiques » ? »

Tout dépend du sens, ambigu, que vous donnez au mot « *priment* », mais aussi à chacune des deux références que cette phrase met en compétition.

Je dois autant me méfier de ce que « *je* » pense être « *la foi et l'enseignement constant de l'Église* », que de ce que je pense d'un argument historique.

Pour moi, la vérité est une et il n'y a pas de compétition, ni de contradiction entre la foi et la raison.

Si un argument historique me convainc rationnellement mais me paraît, intellectuellement, en contradiction avec ce que je pense être la foi et l'enseignement constant de l'Église, j'examinerai d'abord si ce n'est pas mon interprétation qui doit être revue, mais, en aucun cas, je ne veux me mettre en dehors de la foi selon l'enseignement constant de l'Église.

En ce qui concerne la phrase « *L'Église est le corps du Christ conduit par l'Esprit Saint.* », vous écrivez « *je n'imagine aucun argument validant sa présence dans notre discussion. Nos messages sont longs, à écrire, et à lire. Qu'apporte-t-elle au débat ?* ».

Uniquement de vous préciser l'autre phrase qui précède. C'est parce que l'Église est le corps du Christ que sa foi et son enseignement constant sont la référence qui prime.

Diviacus écrit : « *votre phrase « Pour moi, la foi et l'enseignement constant de l'Église priment sur les théories intellectuelles incertaines mais répandues qui circulent à chaque époque » me gêne. Je pense que vous devriez écrire « Ma foi » et non pas « La foi ». La foi est multiforme et personnelle, et vous le savez. »*

C'est précisément parce que, d'un point de vue individuel, « *la foi est multiforme et personnelle* » que souvent je préfère me référer à « *la* » foi de l'Église pour éviter de me l'approprier dans le sens de ma compréhension subjective.

En écrivant « *la* » foi plutôt que « *ma* » foi, je vous permets de me contredire et, le cas échéant, de m'interpeller sur mon interprétation de « *la foi* ».

Je préfère n'utiliser les mots « *ma foi* » que lorsqu'il s'agit de témoigner de ce que je pense moi-même.

C'est particulièrement utile dans ce sujet car cela a permis un accord en ce qui concerne l'existence historique d'Abraham. C'est « *la foi* » de l'Église selon son enseignement officiel constant fondé d'ailleurs sur des paroles du Christ lui-même.

Sans aucune contradiction avec la raison et les acquis archéologiques puisque nous sommes aussi d'accord pour constater que, du point de vue scientifique historique, l'existence d'Abraham n'est pas contredite. Scientifiquement elle est « *possible* ».

Diviacus écrit : « *Je ne sais pas ce que vous entendez par « l'Enseignement de l'Église ». Ce que je peux dire c'est qu'il n'y a pas consensus sur l'histoire de l'ancien Israël chez les hommes de foi (voir par exemple P. Gibert). Y aurait-il quasi-consensus, je ne vois pas en quoi le quasi-consensus chez les hommes de foi primerait sur le quasi-consensus des historiens. »*

L'enseignement de l'Église, c'est l'enseignement « *officiel* » du Magistère, celui exprimé officiellement par le Pape aujourd'hui dans une continuité ininterrompue depuis l'apôtre Pierre. Le document majeur de référence, c'est actuellement le Catéchisme.

La question ici me semble hors sujet puisque vous admettez que l'existence historique d'Abraham fait partie de cet enseignement.

Par rapport à cet enseignement, les « *quasi consensus* » ne sont déjà pas des certitudes scientifiques comme l'indique le mot « *quasi* ». En outre, les « *hommes de foi* » ou les « *historiens* » ne sont pas davantage un groupe défini dont la vérité pourrait sortir avec certitude par sondage ou par referendum. Diviacus écrit : « *Pourquoi avoir employé l'expression « théories intellectuelles incertaines » ?* »

Simplement parce que c'est la réalité comme vous en convenez vous-même avec les mots « *quasi-consensus* » et beaucoup d'autres.

Diviacus écrit : « *Cela peut laisser supposer qu'en face de théories incertaines, l'enseignement de l'histoire de l'ancien Israël par l'Église, lui, serait certain.* »

Oui, en effet. C'est une certitude de foi pour l'essentiel.

Diviacus écrit : « *Si c'est le cas, c'est un argument de foi. Si ce n'est pas le cas, l'emploi de « incertaines » est ambigu et inutile. C'est ce que j'ai qualifié d'expression « provocatrice »* »

Ce n'était en rien un argument, mais un constat sur lequel vous êtes d'ailleurs d'accord. Ce n'est ni ambigu, ni inutile.

Ce n'est donc en rien une provocation dans mon chef.

Je n'ai rien voulu exprimer de péjoratif dans cette expression. Et vous êtes bien d'accord sur ce point non seulement pour l'existence d'Abraham, mais même pour tous les événements relatés par le récit biblique. Aucun n'est contredit par la science. Tout au plus, des historiens les prétendent « *invraisemblables* » à l'époque en cause ou en rejettent certains détails.

Diviacus écrit : « *Vous m'avez reproché de ne pas discuter de détails et de ne parler que de généralités. J'en suis bien conscient puisque je n'ai fait qu'énumérer une toute petite partie des indices à examiner, et que la tâche est insurmontable.* »

Non, la plupart des indices que vous avez indiqués étaient à leur tour des généralités imprécises.

Donner quelques indices précis comme exemples d'une généralité n'est jamais une tâche insurmontable. C'est, au contraire, un critère scientifique et objectif de vérification minimale.

Sur plusieurs points, je reste dans l'attente de détails précis avec l'impression que vous restez dans l'évitement avec des conditions préalables par lesquelles vous semblez éviter le dialogue objectif, ce qui n'est pas une attitude scientifique.

Diviacus écrit : « *Abraham ne pouvait pas avoir de chameaux à cette époque car ils n'étaient pas domestiqués.* »

Voilà un détail précis, mais, ici encore, pourquoi être aussi affirmatif alors que le fait semble très incertain et les opinions diverses ? Tout dépend aussi de l'époque réelle d'Abraham.

Je n'ai pas connaissance d'un doute sur la domestication des chameaux vers 1.300 avant notre ère.

Quoi qu'il en soit, il paraît qu'ils n'étaient pas encore utilisés à cette époque. Supposons que cela soit démontré (je n'ai pas d'information suffisantes à ce sujet, mais je peux en envisager l'hypothèse car cela me paraît sans effet concluant sur la véracité du récit), il faudrait observer, en effet, que rien ne permet d'affirmer que le mot hébreu « *gamal* », traduit par chameaux, avait ce sens précis à l'époque

en cause. Au contraire, il semble plutôt que ce mot a pu viser, dans le langage de l'époque, les bêtes de somme, des animaux porteurs sans précision, et que le sens de « *chameaux* » ne vient que de traductions ultérieures et de l'évolution du langage, ce qui demandera peut-être de revoir la traduction en français. Cela ne contredit en rien le récit lui-même, mais demande seulement, le cas échéant, une réinterprétation et une modification des traductions. La science précisera ce qu'étaient réellement les animaux porteurs dans les caravanes des nomades de l'époque.

Diviacus écrit : « *Vous envisagez la piste [que] la traduction en chameaux résulte peut-être d'une réécriture ultérieure. (Je n'ai vu cette hypothèse nulle part. Est-elle de vous ou reprenez-vous une idée déjà exprimée ? – juste par curiosité).* »

Sur ce détail particulier, je ne pourrais pas vous répondre avec certitude.

Mon habitude de fréquenter souvent le texte hébreu et les multiples sens différents d'un même mot, autant que mes lectures et réflexions sur l'écriture et son évolution nourrissent mes recherches depuis longtemps et il est parfois très difficile de retrouver les sources dans mes notes anciennes.

Il est possible que mon explication concernant l'argument des chameaux soit personnelle. Vous m'apprenez l'opinion d'Albright que je ne connaissais pas mais qui rejoint ce que je pense.

Diviacus écrit : « *Vous envisagez la piste d'une mauvaise traduction ou interprétation, un moyen de résoudre la difficulté en imaginant une mauvaise traduction* »

Non, je n'ai pas exprimé cela, car rien ne me semble permettre d'affirmer que la traduction par le mot « *chameau* » du mot hébreu du texte massorétique serait une « *mauvaise* » traduction ou interprétation.

Une traduction est bonne lorsqu'elle fait comprendre le sens du texte original à celui qui le lit dans une autre langue.

Beaucoup de lectures fondamentalistes oublient d'en tenir compte.

Si, par exemple, au deuxième siècle avant Jésus-Christ, les bêtes de somme connues étaient des chameaux et que l'on ignorait ce qu'étaient les bêtes de somme mille ans plus tôt, le mot « *chameau* » pouvait être correct dans un récit à traduire datant de mille ans.

Le vocabulaire s'est affiné au fil du temps et la traduction a dû tenir compte du sens moins précis des écrits plus anciens, a fortiori pour des textes écrits avec des consonnes sans les voyelles.

Il me semble que cela risque quasiment de dévaloriser tout argumentaire qui serait basé uniquement sur des discussions d'un mot commun ou d'un nom propre.

La traduction peut nous tromper lorsque nous attribuons à un mot un sens trop précis. Le cas des chameaux en est un bon exemple. Le but du traducteur pouvait être de se faire comprendre en utilisant les images et les faits connus de son époque.

Tout l'intérêt de mes recherches actuelles dans le contexte d'Ur au début du deuxième millénaire c'est, notamment, de retrouver le sens concret que les réalités pouvaient avoir dans le contexte de l'époque à partir des mots du texte hébreu actuel. Essayer de retrouver ce qu'ont pu être des récits primitifs en tenant compte du contexte réel que l'archéologie permet de découvrir de mieux en mieux.

Diviacus écrit : « *Albright, Xavi et Gordon auraient-ils été chercher leurs explications s'ils n'avaient pas été conservateurs voulant protéger le texte de la Bible sans utiliser l'argument final de l'opposition à l'enseignement permanent de l'Église ? Je ne le pense pas.* »

C'est bien vrai. Sans le moteur de la foi dans l'enseignement de l'Église, qui s'intéresserait à retrouver les récits primitifs et leur sens réel ?

Lorsque vous me dites que, selon les historiens, il n'y avait pas de chameaux, je me plonge dans le texte hébreu et dans le sens que le mot pouvait avoir. Je découvre son imprécision et, en cherchant à comprendre, je pense au travail difficile des traducteurs interprètes.

Voyez, par exemple, les Hébreux en Égypte. Si vous donnez à ce mot son sens postérieur, vous ne pouvez comprendre comment Abraham pouvait être un hébreu avant l'existence d'Israël, et vous ne pouvez comprendre l'usage évolutif du même mot (qui vient de l'akkadien « *apirou* ») Hyksôs, apirous, shosous et hébreux, les liens sont subtils entre ces mots liés entre eux de diverses manières et avec des précisions variables.

On part du simple nomade (l'apirou ou l'hébreu primitif), on le confond ou on le distingue avec le nomade égyptien (le shosou), on le confond ou on le distingue avec les migrants venus d'Asie en Égypte (Hyksôs).

Diviacus écrit : « *C'est une illustration, pas une démonstration, de l'impossibilité de consensus sur un sujet touchant à la Bible.* »

Mais, non ! Je suis désolé de ne pas parvenir à vous convaincre du contraire. Votre réflexion sur les chameaux montre que nous pouvons parfaitement avancer ensemble lorsque nous réfléchissons à un détail précis.

Pourquoi, sur la question des chameaux, ne pourrions-nous arriver à des consensus ?

Il me semble que ce sont souvent les sceptiques qui ont peur de tels consensus qui risquent à leurs yeux d'augmenter la crédibilité de la Bible.

Vous connaissez mon opinion sur le mot hébreu « *shaneh* » utilisé dans le Pentateuque que nous traduisons par « *années* ». C'est le sens que nous donnons à cette mesure du temps qui crée des problèmes insolubles. Sur ce point, mon raisonnement est similaire à celui concernant les chameaux.

À cet égard, il est essentiel de comprendre ce qu'a pu être la mesure du temps considérée au temps des patriarches.

Là où ne pensons spontanément, qu'à une succession d'individus et d'années de 365 ans, d'autres approches ont pu être suivies et peuvent donner un indice probant de l'ancienneté des récits primitifs du début de la Bible. (Cf. infra, le sujet intitulé « *64. Adam a-t-il vécu 930 ans ?* »)

Si vous lisez que Sarah est âgée de 90 ans (Gn 18, 17) lorsqu'Abraham se rend en Égypte (Gn 20, 1-4), comment comprendre qu'Abimélec était amoureux d'elle au point qu'Abraham l'ai fait passer pour sa sœur parce qu'il avait peur d'être tué ?

En années sumériennes (d'une durée d'environ 182 jours entre les équinoxes), cela fait 45 années de 365 jours.

Si vous lisez dans le livre des nombres que les soldats avaient 20 ans au moins, comment comprendre cette dispense des jeunes gens de 18 et 19 ans ? En années sumériennes d'environ 182 jours, ils étaient soldats à partir de 10 années de 365 jours, probablement dès leur puberté (Nb. 1, 20).

Diviacus écrit : « *Prenons un des types d'indices, qui n'est qu'une des nombreuses subdivisions du point 6.2 « De nombreux détails montrent que l'état du pays décrit par la Bible correspond à la période de son écriture, pas avant le VIII^e siècle ». Cette subdivision concerne les lieux cités dans le parcours de l'Exode. Sur une partie géographique de ce parcours, parmi les dizaines de textes*

d'historiens disponibles, il y en a un qui n'aborde qu'une partie de ce parcours, et qui fait 60 pages. La conclusion de cet historien est que beaucoup de lieux n'étaient pas habités avant le VIII^e siècle. »

Merci pour cet exemple pertinent. Voilà un détail précis.

Vous commencez par une généralité en affirmant que « *de nombreux détails* » montrent que l'état du pays décrit par la Bible « *correspond à l'état de son écriture* ».

Ça c'est toujours vrai et demande déjà de la prudence car, comme nous n'avons que des copies récentes, ce qui est « *écrit* » peut être l'écriture d'un traducteur qui traduit avec le sens des mots à son époque qui peut être très différent du sens des mots d'un texte primitif beaucoup plus ancien dans un langage différent qui a évolué entretemps.

Mais, vous ajoutez que cet état du pays décrit par la Bible ne correspond « *pas avant le VIII^e siècle* » ce qui demande de préciser les « *nombreux détails* » auxquels vous vous référez. Ce que vous allez faire pour un détail pertinent en affirmant que « *beaucoup de lieux n'étaient pas habités avant le VIII^e siècle* ».

Vous ne donnez pas d'exemple, mais cela ne me semble pas nécessaire sur ce point car l'identification des lieux est souvent très incertaine. Le même nom pouvait être utilisé pour des lieux distincts. Des « *villes* » (parfois de taille extrêmement réduite) pouvaient être détruites et déplacées, ou être désignées par le nom d'une population. Souvent, dans les textes anciens, on a difficile à savoir si le nom est celui d'un individu, d'un lieu ou d'une population. Cela peut être les trois à la fois.

On sait qu'en sumérien, les mots, souvent monosyllabiques, pouvaient signifier des réalités diverses selon le contexte.

Donc, constater que telle ville, telle que dénommée dans un récit de faits situés à un moment du deuxième millénaire, n'existait pas à cette époque à tel endroit précis où elle existait au VII^e siècle n'est jamais une preuve suffisante d'une inexactitude du récit biblique, car elle a pu exister à un autre endroit avec le même nom à une autre époque.

Dans l'antiquité, on retrouvait souvent des noms identiques à de multiples reprises.

Dans un texte hébreu qui n'était composé que de consonnes, la différence ne se trouvait parfois que dans des voyelles non écrites.

En outre, le nom attribué par un traducteur pouvait être une traduction d'un nom original différent ou une interprétation.

Diviacus écrit : « *Je ne vais pas entrer dans de longs développements car je pense avoir bien compris ce que vous voulez dire, et qui confirme que la première règle ne peut pas être appliquée entre nous.* »

Désolé, mais je ne pense pas que vous m'ayez compris. C'est à tort que vous affirmez que votre première règle (ne pas mélanger les arguments de foi avec les arguments scientifiquement vérifiables) ne peut être appliquée entre nous.

Vous réduisez à tort cette règle aux conclusions auxquelles vous espérez aboutir parce que je suis convaincu qu'à la fin, la foi de l'Église sera confirmée, mais, parfois, par une réinterprétation de certains faits.

Vous considérez de telles réinterprétations comme une échappatoire à votre première règle, alors qu'elles montrent seulement l'honnêteté de l'Église pour qui il n'y a pas de contradiction entre la foi et la raison, seulement des mystères et des réalités inexplicables.

Diviacus écrit : « *Nous n'avons pas la même conception de l'histoire, c'est tout.* »

C'est une affirmation qui me semble erronée.

Contrairement à ce que vous pensez, nous avons la même conception de la rigueur historique. Nos différences sont de foi par rapport à tout ce qui est incertain scientifiquement lorsque la foi a des convictions. C'est votre foi (en l'espèce, plutôt du doute) qui vous fait prévaloir les « *vraisemblances* », parfois nombreuses et concordantes sur un fait particulier ou une généralité au point de ne pas accepter qu'un croyant puisse en avoir une conviction différente.

Le danger pour vous, c'est que votre affirmation mal fondée va vous inciter à croire trop vite les opinions majoritaires qui ne sont que des *vraisemblances* au lieu de les confronter en profondeur aux éléments objectifs présentés par d'autres.

Toute vraie science doit avoir le courage d'affronter les avis mêmes très minoritaires dès lors qu'ils ne sont pas dénués de tout crédit, ni démontrés faux.

Et, pour quelqu'un qui se déclare catholique et qui constate une contradiction avec les convictions de l'Église, votre position me semble difficile à comprendre. Votre refus de vous confronter de manière détaillée paraît plutôt révéler des *a priori* subjectifs exprimant un manque de pratique scientifique approfondie.

La vraie attitude scientifique c'est d'aller au fond des choses.

Diviacus écrit : « *Je ne vais donc pas passer du temps à faire la liste des indices hautement invraisemblables des textes de la Bible concernant la période antérieure à la fin du règne de Salomon. Non pas pour fuir les questions, mais parce que je sais que vous opposerez in fine à propos de chacun des indices que les historiens estiment hautement invraisemblables (et à défaut d'autres arguments) l'incompatibilité à l'enseignement constant de l'Église* ».

Personne ne vous demande de lister tous les indices possibles. Je vous ai seulement demandé de m'en présenter quelques uns (de votre choix) pour les généralités contestées que vous avez défendues.

C'est une supposition gratuite d'imaginer que j'y opposerais nécessairement une incompatibilité. Bien au contraire, sur bien des détails je suis convaincu que la science peut éclairer la foi de l'Église et lui permettre d'écarter des interprétations erronées.

Certes, cela ne touchera jamais l'essentiel.

Mais, vous pouvez, à notre époque, observer comment les progrès scientifiques ont permis, par exemple, de revoir profondément la compréhension de la création du monde et des premiers humains.

Parfois, la science peut aider à mieux distinguer le symbolique du concret, ou à préciser les réalités concrètes.

Mais, lorsque la science ne peut aller au-delà des « *vraisemblances* » ou « *invraisemblances* », il est normal que chacun garde ses convictions.

La science doit être la première, y compris en histoire et en archéologie, à être consciente de ses propres limites. Elle ne connaît pas tout du réel.

Diviacus écrit : « *il y a 2 sortes de preuves, les évidences intrinsèques et extrinsèques. Dans le cas qui nous intéresse, l'histoire de l'Ancien Israël, cette règle n'est malheureusement pas applicable* »

C'est, une fois encore, une affirmation gratuite dénuée de base scientifique.

Les évidences intrinsèques comme extrinsèques sont des preuves. Elles s'imposent à tous, croyants ou non. Elle est applicable à l'histoire de l'Ancien Israël comme à n'importe quel autre sujet.

Cela me semble une fausse raison.

Un raisonnement est vrai ou faux. Il ne s'agit jamais de le « croire »

Les faits sont prouvés ou non. Le cas échéant, lorsqu'un fait est prouvé, l'Église corrige ce qui a pu être inexact dans les interprétations convenues sans les connaissances appropriées.

Vous ne trouverez aucun cas de fait scientifiquement prouvé contraire à la foi proclamée de l'Église.

Dans la communion de l'Église, la foi et la raison sont en paix et en harmonie. Il n'y a pas deux vérités, ni deux manières de faire de la science.

Mais, il y a des regards et des convictions différentes dans l'au-delà des connaissances scientifiques.

Diviacus écrit : *« Comme je l'ai déjà dit, aucun historien ne fait référence à sa foi, dans quel camp que ce soit. Vous ne partagez pas cet usage, puisque vous faites référence à votre foi, voire à la mienne. C'est peut-être pour vous un « détail », mais c'est fondamental pour les historiens et pour moi-même. »*

Contrairement à ce que vous écrivez, je partage cet usage et ce n'est pas un détail. C'est en effet fondamental pour qui fait de l'histoire, en amateur aussi bien qu'en professionnel.

Je ne peux que regretter de vous voir m'attribuer des propos que je ne reconnais pas comme miens ce qui confirme que je ne suis pas parvenu à vous faire comprendre ma position sur ce point.

Par contre, il n'y a pas lieu d'exclure les expressions de la foi, ni les réflexions qui cherchent à expliciter la foi par rapport aux acquis de la raison ou de la science.

Cela n'empêche, ni ne dispense nullement, de s'en tenir aux arguments scientifiques sur chaque point précis en débat lorsque le dialogue est développé sur un plan historique objectif.

Diviacus écrit : *« Depuis que nous échangeons, nous avons appris à nous connaître et ce que vous écrivez est conforme à ce que je pense de votre conception de l'histoire, qui n'est pas celle des historiens, et donc pas la mienne. »*

Dans leur travail scientifique, les historiens font prévaloir les vraisemblances et les probabilités les plus grandes sur la base des faits connus disponibles et de leur analyse objective.

Pour chaque croyant, historien ou non, les convictions peuvent être différentes pour les faits qui demeurent scientifiquement incertains. Sur ce point comme pour la suite de votre réflexion, je ne peux que confirmer ce que j'ai déjà écrit à cet égard.

Perlum Pimpum écrit : *« Xavi est donc légitime à demander si Diviacus a la foi »*

Je n'ai pas exprimé une telle demande. Je ne me sens pas du tout légitime à juger de la foi de Diviacus qui me paraît sincère et qu'il serait injustifié de mettre en doute du fait de ses positions qui, hélas, sont très répandues dans l'Église.

Malgré nos désaccords, je ressens du respect et de l'affection pour Diviacus. Des catholiques peuvent ressentir très profondément des doutes intellectuels. À cet égard, la franchise ne dispense jamais de la

charité qui est d'autant plus nécessaire lorsqu'il y a des contradictions à assumer. Il convient toujours d'éviter autant que possible de juger de la vie spirituelle intérieure d'une personne.

Perlum Pimpum écrit : « *Diviacus a raison d'affirmer que la science historique ne peut exciper de la foi sans se dénaturer ; Diviacus est légitime à dire que le motif de foi ne doit pas incider dans une démarche scientifique.* »

Oui, en effet.

Perlum Pimpum écrit : « *le caractère improbant du faisceau d'indices plus plausibles qu'hautelement vraisemblables, doit encore être atteinte par la seule discussion relative aux indices et à leur mise en faisceau.* »

Diviacus pourra s'accorder avec nous pour considérer que le caractère probant ou improbant d'un faisceau d'indices, y compris l'appréciation, le cas échéant, du fait qu'ils seraient ou non « *plus plausibles qu'hautelement vraisemblables* », « *doit encore être atteinte par la seule discussion relative aux indices et à leur mise en faisceau* » pour leur évaluation scientifique.

Perlum Pimpum écrit : « *Dans l'hypothèse ou Diviacus arriverait à démontrer que son faisceau d'indices est suffisamment démonstratif de la non-existence historique d'Abraham, la seule conclusion que l'homme de foi tirera de cette démonstration sera que l'existence d'Abraham n'est pas une vérité de foi.* »

Cette hypothèse me semble dénuée de pertinence et d'intérêt dès lors que ni Diviacus, ni personne ne conteste que la non existence historique d'Abraham est une hypothèse qui ne peut pas être scientifiquement démontrée.

Supposer une possible démonstration impossible n'a pas de sens.

Elle me semble même à éviter à cause du doute qu'elle insinue.

Il suffit de penser à tous les faits historiques de la vie de Jésus, qui pourraient ainsi être mis en hypothèses, pour s'en convaincre car poser en hypothèse historique le contraire d'un enseignement de la foi revient subtilement à déplacer la charge de la preuve.

C'est un peu la première suggestion du tentateur dans la Genèse : « *Dieu a-t-il vraiment dit que... ?* ».

Abraham a existé historiquement. C'est l'enseignement du Christ et la foi de l'Église, comme l'admet d'ailleurs Diviacus.

Si quelqu'un prétend le contraire, qu'il vienne présenter ses arguments. Chacun aura pu constater que Diviacus a préféré l'évitement pour les motifs qu'il expose mais qui me paraissent des faux-fuyants.

Perlum Pimpum écrit : « *Certes, mais vous passez à côté de ce que j'écrivais, savoir que si l'existence d'Abraham est de foi, l'historien ne peut prouver l'inexistence historique d'Abraham ; tandis que si l'historien démontre cette non-existence, c'est bien que l'existence d'Abraham n'est pas de foi. On a pu ainsi longtemps penser qu'était de foi que le soleil tournait autour de la terre, jusqu'à ce que l'inverse fut scientifiquement démontré... Bref, lorsque la foi et la raison paraissent s'opposer, c'est soit qu'on prend pour vérité de raison ce qui n'en est pas une, soit qu'on prend pour vérité de foi ce qui n'en est pas une.* »

Je ne pense pas que le mouvement du soleil aie jamais été une vérité de foi enseignée comme telle par le Magistère officiel de l'Église.

De même, la représentation de la manière dont le monde matériel a été créé ou de la manière dont Adam et Ève ont été créés physiquement n'a pas davantage été précisée comme vérité de foi.

Par contre, l'existence historique d'Abraham est enseignée par le Magistère avec constance à la suite du Christ lui-même. Les historiens ne pourraient jamais détruire éventuellement que des détails secondaires qui, comme le mouvement du soleil, ne sont pas des vérités de foi et dans lesquels la part du symbolique et du réel historique est difficile à distinguer avec précision.

Et, à cet égard, les historiens peuvent aider les croyants par leur travail scientifique.

Perlum Pimpum écrit : « *L'argumentaire de Diviacus exige donc d'être passé au crible de la critique : a-t-il démontré ce qu'il prétend avoir démontré ; débat qui ne peut porter que sur la valeur de son argumentaire d'historien, en mettant de côté les arguments de foi.* »

Il me semble que vous êtes ici trop sévère à l'égard de Diviacus qui ne prétend pas avoir démontré quoi que ce soit.

Mais, vous avez raison de rappeler que, sur le plan historique le débat « *ne peut porter que sur la valeur de son argumentaire d'historien, en mettant de côté les arguments de foi* ».

Hélas, il en exige davantage par des préalables qui lui permettent d'éviter un débat sur ses éventuels arguments qui n'ont pas dépassé des généralités qui ne peuvent être contredites sans examen des faits précis sur lesquels leur valeur doit s'apprécier.

Perlum Pimpum écrit : « *Accessoirement, arrivé à un âge où la mort peut facilement frapper, il serait opportun de consacrer le reste de ses heures au jeune, à la veille, à la prière, plutôt qu'à l'étude ; amical conseil qu'on serait bien avisé de suivre à tout âge.* »

Permettez-moi d'exprimer mon désaccord.

À tout âge, chacun est invité à répondre à la vocation qui est la sienne dans ses conditions personnelles. Rien ne justifie à cet égard de faire des généralisations conseillant aux anciens de passer plus de temps dans la contemplation spirituelle que dans l'étude et l'enseignement.

Notre époque est sévèrement atteinte par un scientisme ambiant qui attaque systématiquement tous les fondements historiques de la foi au nom d'une prétendue science dont les limites sont cependant manifestes.

À cet égard, il me semble que l'Église et le monde ont besoin, de manière pressante, de gardiens de la mémoire, des successeurs de Moïse à qui Dieu a donné cette vocation : « *écris... pour en faire mémoire* » (Ex. 17, 14).

Il y a aujourd'hui un profond mouvement négationniste non seulement pour nier la réalité des patriarches bibliques et des actions de Dieu dans l'antiquité, mais aussi tous les événements du Nouveau Testament, de l'historicité de la conception virginale du Christ, à celle des miracles du Christ et de sa résurrection.

Il est urgent que tous les intellectuels qui le peuvent contribuent, autant qu'ils le peuvent et quel que soit leur âge, à consacrer beaucoup de temps à défendre la mémoire de l'Église, la réalité concrète des actions de Dieu dans l'histoire dont témoigne l'Écriture Sainte et qui ne sont pas des inventions imaginées pour combler une prétendue inaction historique de Dieu implicitement mais faussement suggérée.

Diviacus écrit : « *Cette discussion me "prend le chou" et je pense que vous avez la même sensation.* »

Non, pas du tout. Les difficultés me semblent normales compte tenu de la difficulté et de la sensibilité du sujet. Mais, j'ai beaucoup apprécié vos apports et ceux d'autres dont Perlum Pimpum sur le sujet en cause qui me semble d'un grand intérêt.

Diviacus écrit : *« il est parfaitement possible d'avoir une discussion sereine sur un sujet hautement polémique. »*

Oui, en effet. Pour le surplus, vous êtes le bienvenu dans cette réflexion quand vous le voulez, au rythme que vous voulez et aux conditions que vous voulez.

Je vous ai exprimé mes approches personnelles par rapport aux conditions qui vous tiennent à cœur, mais vous comprendrez qu'il ne vous appartient pas d'imposer vos conditions à d'autres que vous-même.

Chacun est libre d'intervenir comme il le souhaite et de la manière qu'il souhaite.

Rien ne vous oblige à venir répondre, ni a fortiori à bref délai, à l'une des diverses questions ouvertes ici. Le cas échéant, je me réjouirai de lire vos contributions lorsque vous les jugerez opportunes selon votre libre appréciation.

Et chacun restera libre des suites à y donner.

Invité écrit : *« selon vous, en quittant son pays, Abraham a emporté dans ses valises la tradition d'Adam et Ève, de la Tour de Babel, etc. »*

Oui.

Pour autant que vous admettiez l'historicité d'Abraham, les découvertes actuelles (je pense surtout aux extraordinaires développements de l'écriture sumérienne prouvés par les découvertes dans la cité antique d'Ebla et datés du troisième millénaire avant Jésus-Christ bien avant Abraham et aux recherches de Samuel Kramer qui prouvent l'étendue de la pratique de l'écriture dans le pays de Sumer d'où provient Abraham), rien ne vous permet de douter qu'Abraham devait déjà disposer d'une tradition religieuse avec des bases tant orales qu'écrites dans la ville d'un haut niveau culturel qu'était Ur en Chaldée.

Invité écrit : *« Tous vos développements reposent entièrement sur cette hypothèse d'une datation très ancienne de la Bible et du rôle que vous prêtez à Abraham. »*

Non, pas « entièrement » et, moins encore « exclusivement ».

Rien ne permet de préciser ce qu'Abraham a emporté « dans ses valises ».

Rien ne permet d'affirmer, notamment, qu'il aurait emporté des tablettes sumériennes avec un contenu religieux. On n'en sait rien. Le « rôle » d'Abraham dans la transmission des traditions est inconnu.

Il ne s'agit ici, en outre, que des premiers récits de la Genèse et non de « la Bible ».

Invité écrit : *« C'est votre fer de lance et l'essentiel de vos contributions. Or, ni l'Église ni ses Pères ne le reprennent à leur compte, ce qui fait que vous développez une théologie parallèle »*

Il est normal que ni l'enseignement de l'Église, ni celui des Pères, n'abordent les questions nouvelles posées par des découvertes historiques et scientifiques récentes qui leur étaient inconnues.

Il n'est pas question ici d'une théologie parallèle, mais seulement de recherches pour approfondir la foi par rapport aux informations nouvelles actuellement disponibles.

La stricte fidélité à l'enseignement de l'Église est de règle dans toute recherche pour tout catholique qui a compris que la foi authentique est toujours en harmonie avec celle enseignée dans l'Église du Christ.

Les spécialistes que vous invoquez n'ont pas toujours cette conviction.

Invité écrit : « *vous développez une théologie ... qui, selon moi, n'est pas le sens du texte biblique* »

Dommage que vous persistiez à dire « *le* » sens comme si la parole de Dieu pouvait être enfermée dans une interprétation particulière.

Mais, dommage surtout que vous n'indiquiez en rien, de manière précise, en quoi telle ou telle réflexion vous semble non fondée par rapport à un enseignement de l'Église.

Les accusations générales sont trop faciles et ne permettent pas d'approfondir un point de vue différent du sien.

Contrairement à ce que vous semblez considérer, l'écriture sainte est, au contraire, source de beaucoup de sens à méditer dans la foi de l'Église. Cette parole est vivante et prend sens non seulement dans diverses directions dans l'enseignement général de l'Église mais aussi dans le vécu de chaque lecteur, avec des couleurs différentes selon les questions en cause, les contextes et les sensibilités dans lesquels elle est reçue et méditée.

Invité écrit : « *vous développez une théologie ... qui, selon moi, ... surtout n'apporte rien. Où mènent vos développements et avec quelle finalité ?* »

Il me semble qu'il serait dommage de penser que la méditation de textes de l'écriture pour en rechercher les significations dans leur contexte historique primitif serait sans valeur.

Quelle finalité ?

Le début de la Genèse nous raconte notre création. Qui sommes-nous ? Quelle est notre vocation ? Que signifient la mort et l'immortalité de notre âme ? Quelle est la présence et l'action de Dieu dans l'histoire, celle des temps anciens comme la nôtre ? Comment se révèle le Dieu un et multiple ? Pourquoi son Incarnation concrète dans l'histoire ?

Or, que pouvons-nous comprendre si nous négligeons le contexte primitif des récits largement symboliques en cause ?

À une époque où la foi d'un si grand nombre est perturbée par la critique historique de certains, il est plus que nécessaire de réfléchir et de renforcer notre connaissance et notre intelligence des fondements historiques de notre foi. Cela motive mes développements et mes recherches.

La compréhension du contexte sumérien d'Abraham est, à cet égard, un outil précieux.

En remontant à cette époque pour situer les origines du livre de la Genèse (plus exactement de sa première partie jusqu'à Abraham), il s'agit surtout, aujourd'hui, de consolider notre foi en la création, dans l'histoire concrète, d'êtres nouveaux, des humains capables de partager éternellement la vie de Dieu avec une conscience libre leur permettant d'aimer.

Dès cette création, Dieu s'est manifesté tel qu'Il est : un et pluriel. Si la théologie de la Trinité n'était pas encore pensée avec la précision de nos langages actuels, il ne faut pas croire trop vite que, dès Adam et Ève et pendant des millénaires, les humains auraient été voués à l'idolâtrie polythéiste et

n'auraient découvert le monothéisme que progressivement en passant d'abord par une monolâtrie (un dieu pour chaque peuple en rivalité avec ceux des autres).

Tout au long de l'histoire, Dieu s'est révélé tel qu'il est : Créateur du Ciel et de la Terre, Unique mais aussi pluriel parce qu'il est amour. Non, Abraham n'était pas polythéiste. Il ne fallait pas les développements théologiques du Christianisme pour considérer que Dieu n'était pas divisible en divinités multiples, pour comprendre que le mal ne peut en rien provenir de Dieu mais seulement d'un choix de l'humain (le péché originel), que l'humain peut vivre en communion avec Dieu, et que l'essentiel de la foi est amour et compassion.

Tout cela se trouve déjà dans la première partie de la Genèse et nourrissait déjà la foi d'Abraham.

Imaginer, comme le font beaucoup de commentateurs récents, que ces récits fondateurs auraient été inventés durant le premier millénaire avant Jésus-Christ, à l'époque de l'exil à Babylone ou peu avant, est contraire, aujourd'hui, aux découvertes archéologiques les plus récentes qui confirment plutôt l'enseignement de l'Église qui attribue ce récit à Moïse en considérant qu'il a pu se référer, à son époque durant le deuxième millénaire avant Jésus-Christ, à des sources écrites autant qu'orales.

Abraham pouvait déjà connaître, au moins oralement, le récit des débuts de la Genèse (la création, Adam et Ève, le jardin d'Eden, le péché originel et le déluge), mais l'usage qu'il pouvait faire de l'écriture et de la tradition écrite à son époque reste inconnu, même s'il provenait de la région où l'écriture a été inventée (sans devoir distinguer ici Elam et Sumer).

Le récit biblique ne contient, en effet, aucune allusion d'une pratique quelconque de l'écriture par Abraham. Il n'y a aucune trace d'une pratique de l'écriture pendant l'époque racontée par le livre de la Genèse. Cette pratique ne commence, dans le récit biblique, qu'avec Moïse.

A priori, on peut penser que, si le récit du début de la Genèse avait déjà fait l'objet d'un écrit complet à l'époque d'Abraham, un exemplaire en aurait été soigneusement emporté par Abraham lorsqu'il a quitté Ur et sa lecture autant que sa conservation auraient été mentionnées.

Le mystère reste grand et concerne toute la place de l'écriture dans la tradition religieuse avant Moïse et même durant la période jusqu'à l'exil à Babylone. Il reste beaucoup à découvrir sans céder à la tentation trompeuse d'imaginer qu'il ait été possible d'inventer un récit sans racines antérieures à un moment de l'histoire, comme certains le pensent trop vite pour le récit de la Genèse.

Il me semble qu'il ne faut pas oublier qu'Abraham était un Mésopotamien, il provenait d'Ur, en Chaldée, dans le pays des Sumériens qui formait la partie sud de la Mésopotamie. Il est donc normal que les onze premiers chapitres de la Genèse qui racontent l'histoire antérieure à Abraham proviennent d'une tradition mésopotamienne.

Il y a eu beaucoup de déluges dans cette région de très faible altitude encaissée entre des montagnes de tous côtés. Le récit biblique précise seulement que le déluge biblique fut le dernier. Rien ne permet d'affirmer que le récit du déluge de la légende mésopotamienne n'ait pas été lui-même influencé par le récit connu d'Abraham lorsqu'il a quitté la Mésopotamie au début du deuxième millénaire avant Jésus-Christ. Il est aussi possible qu'il s'agisse de déluges différents.

Le récit de la tour de Babel se passe également en Mésopotamie.

C'est aussi très vraisemblablement aux quatre fleuves du sud de la Mésopotamie que se réfère le récit du jardin d'Eden.

Il y a aussi des indices d'une division des premiers chapitres de la Genèse à la manière sumérienne.

Donc, oui le texte biblique du début de la Genèse a clairement une origine mésopotamienne et, plus précisément, sumérienne.

Et c'est un indice d'authenticité, car on imagine mal les Hébreux exilés en Mésopotamie bien plus tard, à une époque où les Babyloniens les opprimaient loin de leur terre, s'inventer une origine dans la terre de leurs ennemis ou aller copier, pour leur propre récit fondateur, les légendes d'un pays étranger.

Les Hébreux savaient qu'ils étaient les descendants d'un Mésopotamien, Abraham, issu de la capitale du pays de Sumériens, les inventeurs de l'écriture.

À l'époque d'Abraham, le récit religieux de la création devait être écrit en sumérien ou en akkadien, les langues dominantes de l'époque.

Les modes théologiques et les allégations de textes « *réputés* » tardifs passent, mais l'enseignement de l'Église demeure, même si beaucoup n'y croient pas.

Oui, la Genèse a été principalement rédigée par Moïse sur la base des traditions orales et écrites dont il disposait.

Il est cependant tout aussi vrai que la langue du peuple hébreu a évolué et que le texte actuel est une traduction-reconstruction probablement fixée à l'époque de l'exil ou du moins avant la traduction des Septante de 270 avant Jésus-Christ.

C'est aussi la foi de l'Église de considérer qu'Abraham et Moïse sont des personnages historiques, même si le récit de leur histoire doit être considéré avec toutes les précautions des méthodes historiques et scientifiques compte tenu de l'histoire du texte à travers diverses langues et cultures changeantes.

L'enseignement officiel de l'Église, encore rappelé par le Pape Pie XII en 1948 et toujours bien présenté sur le site officiel du Vatican, exclut que la Genèse ait été composée et inventée quelques siècles avant Jésus-Christ.

Situé entre les importants pôles culturels de la Phénicie au nord et de l'Égypte au sud, le pays des Hébreux n'a cessé de disposer des moyens d'assurer de solides traditions non seulement orales mais aussi écrites. Celles-ci plongent leurs racines anciennes dans le sud de la Mésopotamie, le pays d'Ur en Chaldée.

Rien d'étonnant à cela.

Ce n'est pas parce qu'on a découvert une version plus ancienne d'un texte mésopotamien que son récit lui-même est nécessairement plus ancien que celui d'un écrit plus récent présenté dans une langue plus récente. Un texte écrit en hébreu du 6^{ème} siècle avant Jésus-Christ peut relater, dans une traduction-reconstruction de cette époque, un récit transmis par tradition orale et écrite depuis plus longtemps que celui relaté par un texte mésopotamien plus ancien de mille ans.

La version retrouvée d'un texte ne prouve en rien la date du récit qu'il rapporte, mais indique seulement qu'il est au moins de la date du texte retrouvé. Un texte du 6^{ème} siècle peut relater un récit datant de 1.500 ans auparavant et transmis depuis lors.

Rien ne permet de donner une autorité ou une ancienneté plus grande aux légendes mésopotamiennes du seul fait qu'on en a retrouvé beaucoup de versions anciennes ce qui s'explique suffisamment par la meilleure conservation des tablettes d'argile sumériennes ou akkadiennes recopiées en très grand nombre dans les écoles par rapport aux documents en papyrus utilisés par Moïse puis les Hébreux qui ont totalement disparus du fait qu'il s'agit d'un matériau biologique dégradable (au contraire de l'argile) d'ordre végétal.

À cet égard, il me semble trompeur de relever que le "texte" babylonien est antérieur à celui de la Genèse, ce qui est exact, mais uniquement en ce sens que la rédaction en hébreu est plus récente, mais non en ce sens que le récit présenté en hébreu beaucoup plus récent ne proviendrait pas d'une origine plus lointaine.

Le récit transmis de génération en génération depuis Abraham, lui-même Mésopotamien, peut être plus ancien que les légendes mésopotamiennes, même si les preuves historiques dans un sens ou dans l'autre restent à trouver.

Abraham ayant vécu en Mésopotamie, il est normal de retrouver des liens et des similitudes entre des textes babyloniens et des textes bibliques issus du même terreau. Mais, ce n'est quand même pas un copier/coller. Les différences sont notables.

Trinité écrit : « *Pour éviter toute controverse, il serait intéressant d'arriver à trouver lequel de ces deux textes est le plus ancien !* »

Sur ce point, il me semble qu'il faut répéter qu'il n'y a aucun doute. Les textes babyloniens retrouvés sont plus anciens puisque tous les manuscrits des Hébreux avant l'exil à Babylone, écrits sur papyrus, ont disparu alors que les légendes babyloniennes écrites sur des tablettes en argile ont été retrouvées.

Mais, ce n'est pas parce que le texte retrouvé d'un évangile apocryphe serait plus ancien que le plus ancien manuscrit d'un évangile de la Bible qu'il serait plus authentique ou qu'il permettrait de nier l'authenticité des Évangiles canoniques.

Personne ne peut contester que la langue de la plus ancienne version en hébreu de la Genèse est beaucoup plus récente que la langue des légendes mésopotamiennes écrites sur des tablettes en argile retrouvées.

Ce qui compte c'est l'ancienneté et l'authenticité du récit lui-même (pas du texte écrit qui le raconte).

Ici, la science ne peut rien dire sauf si, ce serait magnifique (rêvons un peu) on retrouvait, dans l'un des nombreux sites mésopotamiens, un récit du début de la Genèse écrit sur une tablette d'argile. Rien ne permet de l'exclure.

Les mêmes faits réels survenus il y a plus de quatre mille ans en Mésopotamie ont pu faire l'objet, comme la vie du Christ, de récits historiques sérieux et de légendes. Ce n'est pas parce qu'on retrouve une légende qu'elle permet de contester l'authenticité d'autres récits transmis par une tradition.

Alexandre écrit : « *J'ai par ailleurs l'impression que vous faites totalement abstraction de l'influence incontestable qu'ont eu les écrits sumériens dans l'élaboration du récit de la Genèse.* »

Ce grief est étrange puisque je considère que les premiers chapitres de la Genèse sont des écrits sumériens dont la compréhension gagne beaucoup à être réfléchie dans le contexte culturel et religieux sumérien.

Alexandre écrit : « *Pourquoi ne considérez-vous pas qu'il s'agit ici d'une adaptation de mythes sumériens dans lesquels divinité et humanité se mêlent, voire se mélangent ? Comme par exemple le personnage de Gilgamesh qui est un croisement : dieu aux deux tiers et homme au un tiers.* »

Mais pourquoi donc faudrait-il préférer une origine mythique sumérienne plutôt que le récit de la Genèse qui est cohérent en lui-même, cohérent avec les Évangiles et la parole du Christ qui le confirment, cohérent avec l'ensemble de la doctrine de la foi de l'Église, et cohérent avec nos connaissances scientifiques ?

Quel sérieux voulez-vous accorder avec un mythe qui prétend diviser la divinité ?

À toute époque, il y a eu des mythes et des légendes. J'ai déjà relevé que les Évangiles eux-mêmes n'ont pas évité des déformations légendaires.

Alexandre écrit : « *Je ne fais que reprendre le contenu des Écritures. Vous ne pouvez pas faire une sélection subjective pour défendre vos thèses : d'un côté remettre en question les généalogies avec leurs chiffres, de l'autre accepter les yeux fermés l'existence de fils de Dieu qui s'accouplent avec les filles des hommes. La même mesure s'impose dans l'étude de l'ensemble du récit des origines.* »

Votre reproche ne me semble pas justifié.

Rien ne doit être accepté « *les yeux fermés* ». Bien au contraire, il faut vérifier tout avec la même rigueur exégétique et scientifique.

Il faut, bien sûr, éviter toute sélection subjective.

Je ne remets pas en question les généalogies bibliques, mais j'essaie de les comprendre dans le contexte sumérien en cause et en utilisant la raison, tout en restant strictement dans la foi de l'Église. Ici encore, si vous avez une autre explication à proposer, quelle serait-elle ? Vous croyez que l'individu Adam a vécu biologiquement 930 ans durant le quatrième millénaire avant Jésus-Christ ? Non, évidemment. Pourquoi imagineriez-vous d'emblée que toute la généalogie précise que le texte biblique détaille serait pure invention symbolique et symbolique de quoi ?

Il faut lire les récits dans les textes primitifs et les interpréter, autant que possible en essayant de comprendre la signification que l'auteur du texte primitif donnait aux mots, aux expressions et aux symboles qu'il utilisait. Tous les outils de la philologie et de l'histoire doivent être utilisés pour ne pas nous tromper dans des interprétations fondamentalistes qui comprennent des textes du passé avec une compréhension actuel du sens littéral (et souvent du sens littéral de traductions) de mots et d'expressions qui n'avaient pas nécessairement le même sens lorsque le texte biblique primitif a été écrit.

Il est utile de rappeler ici que le 16 janvier 1948, le pape Pie XII a estimé, en confirmant un avis de 1909 de la Commission Biblique Pontificale, qu'on ne pouvait enseigner que les trois premiers chapitres de la Genèse « *ne contiennent pas des narrations de choses véritablement arrivées, c'est-à-dire qui correspondent à la réalité objective et à la vérité historique, mais sont soit des fables empruntées aux mythes et aux cosmogonies des peuples anciens et adaptées par l'auteur sacré à la doctrine monothéiste après expurgation de toute erreur polythéiste, soit des allégories ou des symboles dépourvus du fondement de la réalité objective et qui ont été proposés sous l'apparence de l'histoire pour inculquer des vérités religieuses et philosophiques, soit enfin des légendes pour une part historiques et pour une part inventées qui ont été composées librement en vue de l'instruction et de l'édification des âmes* ».

Dans son encyclique ***Humani Generis*** du 12 mai 1950, le Pape Pie XII a précisé que les fidèles « *ne peuvent pas adopter une théorie dont les tenants affirment ou bien qu'après Adam il y a eu sur la terre de véritables hommes qui ne descendaient pas de lui comme du premier père commun par génération naturelle, ou bien qu'Adam désigne tout l'ensemble des innombrables premiers pères. En effet on ne voit absolument pas comment pareille affirmation peut s'accorder avec ce que les sources de la vérité révélée et les Actes du magistère de l'Église enseignent sur le péché originel* ».

Les théologiens se concentrent souvent sur l'enseignement spirituel que l'on peut tirer du récit du péché originel en ce qu'il est un récit de sagesse qui s'exprime de manière symbolique en évoquant ce péché originel en tant qu'origine actuelle de notre état présent.

La question historique n'y est pas réellement abordée et souvent ces théologiens interprètent le récit de la Genèse avec la conviction exprimée qu'il s'agirait d'un récit pensé et rédigé pendant l'exil à Babylone au sixième siècle avant Jésus-Christ de sorte qu'ils cherchent l'intention de l'auteur du récit comme s'il avait été « *inventé* » à cette époque.

La rédaction de la Torah est attribuée à Moïse par la Tradition, y compris dans le Nouveau Testament et dans des paroles de Jésus lui-même, mais deux questions demeurent car la « *Torah* » c'est d'abord, littéralement, « *l'enseignement* » qui fait autorité, « *la loi* », et c'est en ce sens que ce mot s'applique à l'ensemble de cinq livres qui forme le Pentateuque attribué à Moïse. Il ne s'agit pas seulement de règles comme notre mot « *loi* » le suggère a priori.

La Genèse, qui est un récit et non un texte légal, est-elle comprise dans « *la loi* » rédigée par Moïse et qui lui est attribuée, y compris par Jésus, ou n'est-elle qu'un texte rattaché, à une époque ignorée, dans ce qui constitue actuellement le Pentateuque ?

Il ne subsiste aucun manuscrit certain de la Genèse, antérieur à la traduction des Septante vers 270 avant Jésus-Christ, qui nous permettrait de situer dans le temps le regroupement de la Genèse et des textes légaux rédigés par Moïse, dans l'ensemble intitulé Torah ou Pentateuque.

Qu'en dit l'Église ?

Dans une lettre du 16 janvier 1948 que le site internet du Vatican continue à diffuser actuellement, Sa Sainteté le pape Pie XII a confirmé formellement un avis de la Commission biblique pontificale du 27 juin 1906 sur l'authenticité mosaïque du Pentateuque (approuvé en son temps par le Pape Pie X) qui contredit l'opinion fréquente d'une invention du récit de la Genèse durant l'exil.

Voici deux questions et réponses de cet avis :

« *Dubium 1 : **Les arguments** accumulés par les critiques pour attaquer l'authenticité mosaïque des livres saints désignés sous le nom de Pentateuque **sont-ils d'un tel poids que** - en dépit des très nombreux témoignages, pris dans leur ensemble, des deux Testaments, de la persuasion constante du peuple juif et de la tradition ininterrompue de l'Église, et malgré les preuves internes tirées du texte même - **on ait le droit d'affirmer que ces livres n'ont pas Moïse pour auteur, mais ont été composés d'éléments pour la plus grande partie postérieurs au temps de Moïse ?***

Réponse : Non.

...

*Dubium 3: **Peut-on admettre**, sans porter atteinte à l'authenticité mosaïque du Pentateuque, **que Moïse, pour composer son ouvrage, s'est servi de sources, documents écrits ou traditions orales**, auxquels, suivant le but particulier qu'il se proposait et sous l'inspiration divine, il a fait quelques emprunts, prenant tantôt les mots eux-mêmes, et tantôt le sens, résumant ou amplifiant, et les insérant dans son ouvrage ?*

Réponse : Oui. »

Qu'en dit l'archéologie ?

Le développement de l'écriture et de la civilisation sumérienne rend invraisemblable que la famille Abraham n'aurait pas déjà été en possession d'un récit écrit des origines lorsqu'elle a quitté Ur.

Il n'est pas justifié de nier l'origine sumérienne du récit, ni d'interpréter les intentions de son auteur primitif sumérien en se référant aux intentions qui pouvaient être celles de scribes juifs en exil plus de mille ans plus tard dans un contexte tout autre. Ils ne sont pas les auteurs des textes primitifs de la Genèse, même s'ils ont pu en être des traducteurs dans le cours de l'évolution de la langue hébraïque.

Vous pensez qu'une opinion qui admet l'historicité des récits de la Genèse (certes à la manière, dans le style et dans les limites des connaissances des auteurs primitifs de ces récits), ne serait pas en phase

avec les connaissances actuelles. En fait, il faut d'abord dater de manière probante ces récits sans a priori pour comprendre ce que ces auteurs primitifs ont voulu exprimer.

L'affirmation, contraire à la foi de l'Église, que le récit des origines (les premiers chapitres de la Genèse) aurait été inventé au sixième siècle avant Jésus-Christ lors de l'exil à Babylone sous l'influence des mythes babyloniens n'a aucun autre fondement que la langue hébraïque dans lequel ce récit nous est parvenu et qui semble pouvoir être datée de cette époque. En réalité, cela prouve seulement que le récit qui nous est connu a été rédigé ou traduit dans cette langue qui n'était plus celle utilisée quelques siècles plus tôt, ni a fortiori la langue utilisée du temps de Moïse, ou celle utilisée par Abraham et ses ancêtres.

Aujourd'hui, la découverte des écrits abondants de la cité antique d'Ebla (datés d'environ 2300 ACN) et des écrits sumériens (des centaines de milliers de tablettes) contredit de manière déterminante ceux qui pensent qu'Abraham ou Moïse ne disposaient pas déjà d'un récit écrit des origines.

Certes, l'abandon des tablettes en argile au profit du papyrus a, hélas, eu pour effet de vouer les écrits à des dégradations complètes rapides de sorte que rien n'a pu en être retrouvé.

L'augmentation croissante des connaissances scientifiques et historiques du passé et des contextes culturels des auteurs des récits primitifs nous oblige à revoir nos interprétations anciennes basées sur des connaissances aujourd'hui contredites.

À défaut, l'Église nous met en garde contre le fondamentalisme qui s'accroche à de telles interprétations contredites par la science et la raison ce qui a pour effet de faire tomber ceux qui s'y accrochent soit dans une crédulité déraisonnable, soit (on en est moins conscient) dans une incrédulité critico-historique qui ne perçoit plus dans les récits fondateurs que des symboles désincarnés, détachés de l'action concrète de Dieu dans l'histoire dont la révélation est cependant essentielle pour la foi.

En réalité, même s'ils n'en ont pas conscience, ceux qui nient toute historicité de la Genèse adoptent une position fondamentaliste (celle-là même qu'ils sont souvent prompts à reprocher à ceux qui ont une opinion contraire) qui interprète le texte dans un sens littéral indépendamment de son contexte et des acquis des sciences autant que de l'exégèse historico-critique. En effet, ils lisent souvent dans les textes la même caricature et l'interprètent de la même manière que les autres fondamentalistes mais pour en déduire simplement avec évidence une absence de toute historicité en fermant les yeux sur la réalité historique telle qu'elle est aujourd'hui connue de l'époque de l'exil en Égypte, de l'époque du temps d'Abraham, et même des temps plus anciens dans le pays de Sumer d'où Abraham est issu.

Ces penseurs qui nient toute historicité évitent généralement les questions historiques concrètes. Y a-t-il toujours eu des âmes immortelles créées à l'image de Dieu dans l'histoire concrète ? Comment ont-elles commencé à être présentes ? Vous n'entendrez plus que « mystère », « on ne sait pas », souvent sur un ton condescendant regardant l'autre comme un ignorant naïf à qui il faudrait que « ceux qui savent » ouvrent les yeux. En réalité, cette attitude montre souvent un réel refus de confronter avec attention le récit biblique à la réalité historique et scientifique connue, ce qui mène la foi dans l'abstraction, bien loin de l'Incarnation concrète du Christ dans l'histoire.

Comment réconcilier la foi avec la réalité historique, les sciences et la raison ? C'est ce qu'il ne faut cesser de chercher pour que notre foi catholique garde toute sa crédibilité et sa cohérence sans retomber dans des gnosés du passé méprisant le corps et la matière.

Alexandre écrit : « *Je ne vois strictement aucun lien entre la famille d'Abraham et l'élaboration de la Genèse qui est rédigée des centaines d'années plus tard. La Genèse ne résulte pas d'un héritage issu de la famille d'Abraham qui aurait été transmis pendant des générations pour parvenir jusqu'à Moïse. C'est encore une interprétation très personnelle de votre part, que ni l'Église ni l'exégèse ne reprennent à leur compte...* »

Vous êtes tellement attaché à vouloir défendre l'historicité de la Genèse que vous en oubliez qu'il s'agit pour l'essentiel de la réflexion d'une communauté en quête de ses origines et qu'elle élabore à partir de récits sumériens. »

Comment ne voyez-vous pas que vous partez dans votre explication d'un a priori non prouvé (la Genèse serait rédigée des centaines d'années plus tard après Abraham et ne résulterait pas d'un héritage issu de la famille d'Abraham) ?

Comment pouvez-vous nier que c'est cet a priori injustifié qui est expressément contraire aux déclarations de l'Église que je vous ai citées et que vous dites simplement dépassées ?

Vous ne pouvez d'ailleurs produire aucune autre déclaration du Magistère de l'Église pour appuyer votre a priori.

Comment pouvez-vous me reprocher une interprétation personnelle que l'Église ne reprendrait pas à son compte alors que je vous ai présenté des déclarations précises de deux papes Pie X et Pie XII dont vous vous limitez à dire qu'elles seraient dépassées ?

Non, désolé Alexandre, c'est vous qui ne présentez que des interprétations personnelles d'exégètes.

Vous restez sans aucune réponse à mes indications archéologiques. Je vous conseille d'aller sur internet à la découverte de l'extraordinaire site antique de **Ebla** pour mieux comprendre le niveau littéraire qui devait déjà exister du temps d'Abraham.

Alexandre écrit : *« D'ailleurs, si nous avons des preuves incontestables de la réalité de l'écriture sumérienne et de ses récits, nous n'avons en revanche aucune preuve de l'existence historique d'Abraham. Si vous en disposez de votre côté, je suis preneur. »*

Puis-je d'abord vous rappeler que, selon le Catéchisme de l'Église, *« Les patriarches et les prophètes et d'autres personnages de l'Ancien Testament ont été et seront toujours vénérés comme saints »* (C.E.C. n° 61). Ce ne sont pas des légendes. Les Évangiles eux-mêmes rendent témoignage à l'existence d'Abraham.

Mais, pour le reste, il est exact que, comme pour tous les autres individus de son époque, nous n'en avons pas de trace matérielle. Nous n'avons que le témoignage de l'Écriture Sainte et la foi de l'Église.

Alexandre écrit : *« Lisez l'Épopée de Gilgamesh, vous serez surpris par les nombreuses similitudes qui existent par exemple avec le récit de Joseph qui clôture pourtant la Genèse. »*

En quoi est-ce étonnant ou déterminant dans notre réflexion ?

Il est fort possible que Joseph, d'origine sumérienne, connaissait la légende de Gilgamesh comme il est fort possible (voire probable) que la mère de Moïse connaissait la légende du roi Akkad sauvé des eaux dans un panier.

En ce qui concerne Joseph, c'est ce que suggère le professeur Wénin dans un article intitulé *« Gilgamesh et Adam »* disponible sur internet : https://dial.uclouvain.be/pr/boreal/obj...DF_01/view

J'en extrais ceci où il propose une hypothèse : *« Thomas Mann fait allusion à cette force salutaire du mythe, justement à partir de l'épopée de Gilgamesh. Plongé dans une situation délicate avec la femme de son maître, Joseph comprend subitement ce qu'il vit en lien avec un épisode de la légende mésopotamienne qui lui revient en mémoire. »*

Comme il [Joseph] lui disait [à la femme], d'un ton bref, pour repousser une robe de cérémonie qu'elle lui voulait lui donner : «Mon manteau et ma chemise me suffisent», il reconnut la scène qui se jouait. Sans s'en douter, il avait répondu comme Gilgamesh à Ishtar, lorsqu'elle l'obsédait à cause de sa beauté... Pareille réminiscence est aussi rassurante qu'effrayante. «Nous y revoilà», se dit l'homme, et en présence de l'événement, à l'abri du mythe, il en ressent le caractère fondamental, et plus que réel, authentique – et il se sent tranquilisé.

Ainsi, le Joseph de Mann perçoit le récit mythique comme une sorte de pièce universelle sans cesse rejouée chez les humains, dans laquelle il se découvre acteur tout en vivant sa propre histoire, alors qu'il l'ignorait jusque là. Une fois reconnu, ce fait lui permet de se situer dans ce qu'il vit et de le comprendre. Cette compréhension est de nature à le rassurer, mais elle l'effraie aussi, car il sait comment finit l'histoire pour qui n'y prend garde. C'est ainsi que le mythe lui donne de quoi interpréter son existence, tout en l'avertissant des dangers qui le guettent. » (p. 19).

Dans ce même article, vous lirez les nuances de ce brillant théologien récent quant à la datation du texte de la Genèse : « Sa rédaction **finale** remonte selon toute vraisemblance au Ve siècle avant l'ère commune, mais il est indubitable que cette rédaction constitue le **point final d'une longue histoire** dont les contours précis sont très discutés aujourd'hui...

il est plus que vraisemblable que **celle-ci n'est pas une pure création de cette époque**. Écrit ou oral, **un matériau narratif existait sans doute auparavant**, bien que rares sont actuellement les exégètes qui osent assigner à ce matériau préexistant une date un tant soit peu précise » (p. 7-8).

Pour le reste, vous aimerez l'approche du professeur Wénin qui est plutôt convaincu, comme vous, par l'antériorité de l'épopée de Gilgamesh par rapport au récit du début de la Genèse, ce qui reste à démontrer par rapport aux connaissances archéologiques actuelles.

Pour le surplus, il est certain que les leçons spirituelles sont les plus importantes. Oui, la Genèse est un livre de sagesse. C'est aussi un livre avec des indications historiques manifestes que vous rejetez a priori. À tort.

Il n'est pas question de « tout » historiciser sans tenir compte du sens réel des textes primitifs. Mais, pas davantage, de nier « toute » historicité.

Vous avez raison d'insister sur l'importance de tenir compte de tous les acquis actuels de la science et de l'exégèse. Mais, contrairement à ce que vous pensez, cela n'implique pas davantage de nier « toute » historicité.

C'est bien, comme vous le relevez, une question d'« **équilibre** » et vous admettez un « **fond historique** ». Il me semble qu'il vous reste à le découvrir plus important que vous ne l'imaginez.

Si vous voulez considérer l'évolution la plus actuelle de la pensée de l'Église, je ne peux que vous renvoyer à « **l'évangile de la création** » dans l'encyclique **Laudato si'** du Pape François qui fait l'objet d'un sujet intitulé « 28. **Laudato si'**, l'aube d'une théologie de la création » (cf. infra).

Même si ce n'est à ce stade de mes recherches qu'une hypothèse, j'attribue plutôt une possible antériorité du récit (d'abord oral) de la Genèse par rapport aux autres récits sumériens dont les documents les plus récents datent du deuxième millénaire (je n'ai pas connaissance d'une datation certaine plus ancienne).

La contradiction ne concerne que votre conviction que le récit de la Genèse n'existait ni du temps d'Abraham, ni du temps de Moïse, ce qui est contraire à l'enseignement de l'Église et ne résulte d'aucune preuve scientifique.

Mon souci constant est de rester strictement conforme au texte biblique, à son interprétation par l'Église catholique dans son enseignement officiel (sans me sentir lié par les autres interprétations

théologiques), aux règles d'interprétation retenues par l'Église, à l'ensemble de l'enseignement officiel de l'Église autant qu'aux acquis de la science, de l'exégèse et de l'histoire.

J'ai bien compris votre point de vue qui rejoint une opinion répandue (mais non fondée) qui attribue le récit du début de la Genèse à une construction théologique tardive au temps de l'exil sous l'influence des traditions sumériennes. Il y a certes eu à cette époque des traductions réactualisées qui ont pu modifier des détails, mais il ne peut en être déduit une invention, ni une absence de tradition d'un récit plus ancien.

Ce point de vue manque de fondement dans l'histoire concrète par rapport au niveau littéraire des époques antérieures.

L'historicité qu'il faut attribuer à la Genèse n'est pas celle d'une lecture littérale au premier degré. C'est une parole sur nos origines et sur l'histoire de l'humanité.

En exclure d'office toute historicité, comme vous le faites, ne s'explique que par votre conviction qu'elle a été rédigée seulement au sixième siècle (voire plus récemment) ce qui ne résulte que d'un raccourci trompeur.

Pouvez-vous imaginer que durant des siècles, le peuple hébreu ait pu exister distinctement avec une identité religieuse propre sans un récit explicatif de ses origines ? Pouvez-vous imaginer que des scribes en exil auraient été le construire et l'inventer en s'inspirant des mythes babyloniens étrangers ?

J'ai vu ailleurs que votre conviction sur l'origine récente de la Genèse vous amène à mettre aussi en doute le monothéisme de Moïse en écrivant que « *Moïse ... n'a pas conscience que Dieu est unique. Il le conçoit comme une divinité parmi d'autres* ».

En écrivant cela, vous le séparez complètement de la foi d'Abraham, Isaac et Jacob. Cela me semble intenable.

Alexandre répond : « *Une lecture attentive de la Bible démontre justement que la compréhension de Dieu s'améliore au fil des livres :*

1/ Dans le livre de l'Exode, Dieu est perçu comme ... une divinité parmi d'autres, bien qu'Il leur soit supérieur en puissance. Deux versets illustratifs parmi la multitude :

"Qui est comme toi parmi les dieux, Seigneur ? Qui est comme toi, magnifique en sainteté, terrible en ses exploits, auteur de prodiges ?" (Cantique de Moïse, Ex 15,11)

"Je reconnais maintenant que le Seigneur est plus grand que tous les dieux, comme il l'a bien montré au temps de leur oppression." (Ex 18,11)

2/ A partir du livre du Deutéronome, Israël comprend que les divinités des nations sont des créations humaines et que Dieu est unique : "Là-bas, vous servirez des dieux, ouvrages de mains humaines, en bois et en pierre, qui ne voient pas, n'entendent pas, ne mangent pas, ne sentent pas." (Dt 4,28)

3/ A partir du premier livre de Samuel, pour la première fois, Dieu est mentionné comme "Seigneur de l'univers" (1S1,03). La compréhension de Dieu devient donc complète au temps de David, comme le démontre la Bible : Dieu est unique et universel.

Étant donné que la compréhension de Dieu s'améliore progressivement au fil de la Bible, il devient évident que les récits des origines sont de rédaction tardive

Je compte quand même sur vous pour me démontrer le contraire malgré ce qu'en dit la Bible. »

Je dois bien constater ici la profondeur de notre désaccord.

Vous interprétez au pied de la lettre, par une mauvaise lecture littérale, des expressions littéraires dans lesquelles les faux dieux sont cités « *comme* » des réalités.

Il me semble incontestable (mais, je vois que le contestez) que la foi d'Abraham en un Dieu unique et universel est bien établie par le récit biblique et, notamment au chêne de Mambré.

Mais, comme vous niez son existence historique, je comprends que cela n'a pas de sens pour vous.

Alexandre écrit : « - A l'utilisation répandue du nom de Dieu YHWH dès le chapitre 2 (pourtant révélé pour la première fois à Moïse), vous m'opposez que l'idée de Dieu existait déjà avant Abraham. L'idée divine oui, le nom YHWH non.

- Vous reléguez la théologie juive de pureté / impureté des animaux (développée tardivement dans le livre du Lévitique) présente au récit du déluge, à une simple notion de comestible / non comestible.

- Au sacrifice des premier-nés du troupeau d'Abel (théologie développée après la sortie d'Égypte en écho au dernier fléau), vous m'opposez l'idée des sacrifices païens à leurs divinités. L'idée de sacrifices oui, la notion de premier-né non. »

Le tetragramme est hébraïque. Il est évident que le récit primitif sumérien utilisait des mots sumériens et, dès lors, il n'y a aucun argument à tirer du fait que, plus de mille ans plus tard, lors de sa rédaction en langue hébraïque, ce sont les expressions hébraïques qui ont été utilisées.

Pour le surplus, en ce qui concerne le pur et l'impur ou les sacrifices, vos affirmations sont de simples opinions. Je n'ai pas davantage que des hypothèses à proposer.

Alexandre écrit : « quelle preuve scientifique avez-vous pour démontrer que le récit des origines existait déjà avant Abraham ? Détenez-vous ledit manuscrit ? »

Je vous ai déjà répondu. La preuve est indirecte et résulte du niveau culturel et littéraire dans le pays de Sumer qu'indique notamment et indirectement le site d'Ebla. Vous n'en dites rien. Elle résulte aussi, me semble-t-il, de l'évidence d'un récit des origines dans l'éducation religieuse reçue par Abraham et que celui-ci a donnée à Isaac.

La transmission de la foi d'Abraham n'a pas pu se faire sans le récit des origines qui l'accompagnait. Tout cela ne me semble guère contestable, sauf... pour celui qui ne croit pas à l'historicité d'Abraham lui-même et pense que tout est inventé durant l'exil du sixième siècle.

Je ne peux que répéter, même si beaucoup de théologiens vous rejoignent, que c'est contraire à la foi de l'Église et invraisemblable. Inventer un récit des origines durant l'exil supposerait soit qu'il n'y avait pas un tel récit dans la religion des Hébreux ce qui me paraît impensable, soit que les scribes auraient pu l'écarter pour en inventer un autre, ce qui me paraît tout aussi impensable.

La seule possibilité réaliste ce sont seulement des variations de détails lors des traductions et copies, voire des reconstructions, qui ont pu subir des influences extérieures limitées.

Alexandre écrit : « Introduction à la Genèse, page 55 de la Bible Traduction Officielle Liturgique :

"Une communauté en quête de ses origines

Entrer dans les préoccupations de la communauté qui a produit ce texte est sans conteste la meilleure manière de l'aborder. Un groupe éprouvé ou menacé, qui a perdu ses repères, ressentira un besoin plus urgent de redéfinir sa propre identité et de se situer par rapport à son environnement. Cette tâche s'imposait à la communauté juive dans son effort de restructuration au sortir de l'épreuve de l'Exil. Aussi la Genèse remonte-t-elle jusqu'aux origines du monde et de l'humanité."

Page 57 : "Un dialogue à plusieurs voix... Une trame narrative émane de cercles sacerdotaux aux alentours de l'Exil. »

Il me semble qu'il n'y a pas lieu d'attribuer à un tel document de l'épiscopat français une portée qu'il n'a pas et qui ne prétend pas trancher des questions complexes, ni contredire les documents officiels du Vatican que je vous ai cités.

Dans votre lecture de l'introduction de la Bible liturgique, votre interprétation va au-delà de ce qui y est écrit.

Un texte « *émergé* » ou « *produit* » à l'époque de l'exil (on pourrait dire, à notre époque « *publié* ») ne signifie pas nécessairement qu'il a été « *inventé* » à cette époque, ce qui me semble historiquement contraire aux réalités connues de cette même époque.

Quoi qu'il en soit, vous donnez à ces commentaires une portée excessive. Les motivations du peuple en exil peuvent expliquer une attention renouvelée à un récit ancien ou influencer une nouvelle traduction, voire des variations. Mais, dans le passé, il y a eu bien d'autres temps d'épreuves et de menaces.

La trame narrative de cercles sacerdotaux peut être tout simplement la reconstitution en langue hébraïque contemporaine de traditions orales et écrites d'un récit antérieur.

Quoi qu'il en soit, rien, absolument rien ne prouve une « *invention* » ou l'absence de récit antérieur qui serait invraisemblable et contraire à l'enseignement de l'Église.

Invité écrit : « *la première évocation connue d'Abraham n'apparaît qu'au temps de l'Exil à Babylone. Pas de risque de sur-interprétation en le soulignant puisque la suite va dans le même sens : "sans qu'il soit possible de suivre à la trace la tradition d'Abraham avant l'Exil".*

Même ses origines ne sont pas connues autrement que par des textes bien postérieurs : "Des textes réputés tardifs le font venir de Mésopotamie, pays d'où reviendront les rapatriés."

Une figure qui n'est pas connue avant le VIème siècle avant J. C. ne peut avoir transmis une quelconque tradition autour d'Adam et Ève. »

Désolé de constater que vous pensez pouvoir déduire de ce que « *aujourd'hui* » on a pas de trace observable d'un événement historique pour en déduire une prétendue « *preuve* » négative d'un fait non matériel datant de 2600 ans !!!

Rien n'est plus difficile que de prouver qu'un fait ne s'est pas produit.

Que savez-vous de la « *connaissance* » des Juifs qui vivaient avant l'exil à Babylone puisque, précisément, vous n'en avez aucune trace ? Il n'y a strictement rien qui permette d'affirmer qu'Abraham n'était pas une figure connue avant le VIème siècle avant Jésus-Christ. Pour cela, il faudrait disposer de textes plus anciens du peuple hébreu sur son histoire, mais il n'y en a pas. De rien, vous ne pouvez rien déduire.

Comment voulez-vous avoir des preuves de connaissances religieuses ou historiques plus anciennes sans texte plus ancien ? Nous n'avons guère que des textes mésopotamiens pour le motif bien évident qu'ils étaient gravés sur des tablettes d'argile qui ont résisté au temps, alors que, hélas, pour les autres qui utilisaient du papyrus dégradable, il ne reste quasi rien. Ce n'est pas pour cela qu'on peut en déduire que rien n'a existé.

Il ne subsiste comme preuves que des constatations indirectes. La preuve de la place de l'écrit et des textes anciens dans toute la région qui va de l'Égypte à la Mésopotamie est bien établie de nombreux siècles avant l'exil à Babylone et le contexte historique ne permet pas d'imaginer ni que le peuple hébreu avant l'exil n'avait pas de religion, ni que cette religion ne faisait pas l'objet d'écrits, ni que de tels écrits auraient été sans valeur, ni qu'un récit historique fondateur aurait pu être inventé au VIème siècle avant Jésus-Christ sans tradition ni écrite, ni orale.

Il est tout aussi invraisemblable d'imaginer que les Juifs se seraient inventé une origine d'Abraham dans le pays même de leurs ennemis, dans le royaume d'Ur qui comprenait Babylone. Tout aussi invraisemblable qu'ils se seraient imaginé le jardin d'Eden, à la jonction du Tigre et de l'Euphrate, dans la région babylonienne.

Mais, vous trouverez certainement des prêtres et même des évêques pour nier la réalité enseignée avec constance par l'Église. Hélas !

Cela ne remplace pas la nécessité d'une réflexion rigoureuse historiquement et conforme à la conviction de l'Église telle qu'elle est enseignée par le Magistère du successeur de Pierre.

Votre hypothèse n'est pas absurde, mais elle demeure invraisemblable.

L'Église, dans son enseignement officiel comme dans la tradition des Pères, n'a jamais douté de l'existence d'Abraham, ni de sa foi en un Dieu unique Créateur.

Elle a, par contre, clairement écarté votre affirmation que le début de la Genèse aurait été puisé dans la littérature sumérienne à l'époque de l'exil à Babylone.

Il est normal qu'il y ait des similitudes entre les récits qu'Abraham (qui habitait dans le pays de Sumer) pouvait connaître et des légendes sumériennes de la même époque. Rien ne vous permet d'affirmer que c'est le récit biblique qui se serait inspiré de ces légendes et non l'inverse, ni que des faits historiques n'aient pu inspirer autant des récits qui en rapportent une image correcte de l'essentiel que des légendes.

Vos doutes et les théories qui ont contesté l'ancienneté de la Genèse me semblent avoir leur source principale dans une méconnaissance de l'importance prise par l'écriture dès la fin du deuxième millénaire avant Jésus-Christ dans tout le croissant fertile de la Mésopotamie à Égypte, dont les découvertes faites à Ebla (sur la route qu'Abraham a pu utiliser pour se rendre d'Harane vers le pays de Canaan) apportent une des plus solides confirmations dès 2300 ans avant Jésus-Christ.

Vous pouvez lire à ce sujet ce que Wikipedia en écrit concernant « *Les tablettes d'Ebla* » :
https://fr.wikipedia.org/wiki/Tablettes_d%27Ebla

Invité écrit : « *Je sais que vous êtes partisan d'une datation extrêmement ancienne de la Genèse. Rappelons que l'Église catholique ne l'a pas repris à son compte.* »

Je vous ai rappelé que l'Église soutient avec constance que la Genèse est l'œuvre de Moïse et qu'il a pu se fonder sur des sources antérieures orales mais aussi écrites.

La question des sources écrites plus anciennes est ouverte. Ici encore, il faut laisser au Magistère le temps du discernement qui lui est nécessaire. Sa prudence est tout à fait normale.

Actuellement, la question est objective, historique et scientifique. Mais, la réflexion catholique n'oublie pas que Dieu s'est manifesté à tous les hommes de toutes les époques.

Invité écrit : « *La Genèse, écrite des siècles après le poème sumérien, puise donc bien son inspiration de ce récit.* »

Vous ne faites ici que répéter vos affirmations gratuites. Le fait que le plus ancien texte « *retrouvé* » d'un poème sumérien est antérieure au plus ancien texte « *retrouvé* » de la Genèse ne prouve en rien la date de leur écriture initiale.

Il fait que le texte plus récent porte les marques de son écriture à une époque plus récente n'est pas davantage pertinent car tout texte transmis est inévitablement traduit et adapté à chaque époque.

Invité écrit : « *Vous avez beau citer Pie XII, les faits sont pourtant là. Voyez le lien évident entre le récit du jardin d'Eden et le contenu du poème Enki et Ninhursag. De même, la naissance d'Eve à partir de la côte d'Adam est-elle une adaptation du même poème avec la déesse Ninti, ainsi que l'ont souligné Vincent Scheil, puis Samuel Noah Kramer.* »

Certes, le « *lien* » est évident, mais le contenu très différent et, en réalité, vous ne faites ici que confirmer que le récit biblique a son origine dans le pays d'Abraham et porte la marque de son origine sumérienne et d'une ancienneté similaire aux textes sumériens écrits environ deux mille ans avant Jésus-Christ.

Au lieu de déduire des découvertes récentes de l'archéologie que le récit biblique porte de nombreux indices de son ancienneté sumérienne, vous prétendez qu'il faudrait déduire de ces preuves récentes que, bien au contraire, le récit aurait été inventé plus de mille ans plus tard sans répondre à aucune des objections historiques présentées.

La théorie d'une invention est non seulement contraire à l'enseignement de l'Église, mais aussi historiquement contredite par ce qu'on sait aujourd'hui des pratiques de l'écriture durant les deux millénaires précédant Jésus-Christ et de l'attention portée durant cette période à la transmission des récits sacrés.

Mais, je me réjouis de l'accord que vous exprimez sur une constatation essentielle :

Invité écrit : « Xavi écrit : « L'Église, dans son enseignement officiel comme dans la tradition des Pères, n'a jamais douté de l'existence d'Abraham, ni de sa foi en un Dieu unique Créateur. »
Tout à fait d'accord. »

Merci à Invité pour ses efforts, mais il subsiste des convictions différentes sur deux points :

1. L'ancienneté historique du récit de la Genèse. Invité ne croit pas que Moïse ait pu écrire un tel récit au cours du deuxième millénaire avant Jésus-Christ (ce que l'Église enseigne), ni que les premiers chapitres de ce récit faisaient déjà l'objet d'écrits à l'époque où Abraham vivait à Ur, dans le pays de Sumer, au sud de la Mésopotamie (ce que l'Église admet en considérant que Moïse a pu utiliser des sources écrites plus anciennes).
2. La réalité historique relatée par le récit de la Genèse. Invité ne croit pas que le récit de la Genèse nous présente des réalités historiques selon les modes d'expression, notamment imagés et symboliques, de ses auteurs primitifs (ce que l'Église enseigne).

4) L'interprétation générale de la Genèse

17. L'interprétation des récits bibliques

Raistlin écrit : « *Je me suis plongé ce WE dans les tous premiers chapitres de la Genèse (création de l'univers et de l'homme) et il m'a bien fallu reconnaître qu'en les lisant littéralement, et en les prenant au pied de la lettre, on arrivait à des contre-vérités scientifiques flagrantes.* »

C'est quoi « *littéralement* » ou « *au pied de la lettre* » ? Est-ce les mots du texte hébreu ou ceux de la langue française ? Est-ce, pour chacun de ces mots et pour les expressions, le sens le plus courant ou d'autres sens sont-ils considérés ?

Quelles sont les contre-vérités scientifiques flagrantes qui seraient repérées ?

L'exemple suivant est proposé :

Raistlin : « *vous aurez du mal, notamment une fois arrivé au troisième jour où il est dit que les végétaux sont créés... avant le soleil qui n'arrive qu'au quatrième jour. Bien sûr, ceci est biologiquement impossible...* »

Voilà une lecture littérale qui paraît présenter une contre-vérité scientifique évidente.

Et pourtant...

Il faut d'abord vérifier, dans l'hébreu, le sens exact du mot « végétaux ». Ce mot s'applique-t-il exclusivement aux produits de notre terre ?

Raistlin : *« J'aurais été d'accord avec vous si la Genèse avait parlé de terrain fertile. Sauf qu'elle parle explicitement de verdure (or qui dit verdure dit chlorophylle donc soleil) et d'arbres fruitiers ».*

Le raisonnement n'est-il pas incertain ?

Il faut observer que, dans la Genèse comme pour la science, le soleil n'est que le grand luminaire de notre terre (et de quelques autres planètes de son système).

La science actuelle considère qu'à côté du système solaire, il existe d'autres systèmes similaires dans l'univers qui peuvent être plus anciens. Rien n'exclut de pouvoir y trouver des végétaux ou d'autres espèces vivantes. Dans l'univers, il n'y a pas d'impossibilité biologique à ce que des espèces vivantes similaires aux végétaux de notre terre soient apparus avant notre soleil, ailleurs que dans notre système solaire et que sur notre terre.

Rien n'impose de lire le quatrième jour de la création comme étant celui de la création de toutes les planètes et étoiles visibles depuis notre terre et non comme celui de la création de notre terre et de la situation de notre système solaire par rapport à notre terre.

Alors qu'il est indiqué que, ce même quatrième jour, Dieu fit les étoiles et les plaça dans l'étendue du ciel, nous savons certes aujourd'hui que ce que nous appelons des étoiles peuvent être, en réalité, des galaxies plus grandes que notre système solaire dont la lumière nous parvient souvent longtemps après leur disparition.

Il n'en reste pas moins que, lors de la formation de notre système solaire et de la terre dans ce système, chaque chose de l'univers a pris sa place par rapport à cette terre qui est au centre de l'attention de la Genèse par rapport à la création de l'humain. Dans toute différenciation, lorsqu'une nouvelle chose distincte est faite, les autres sont situées par rapport à cette nouveauté. Lorsque l'enfant naît, la femme dont il provient est faite mère, l'homme dont il provient est fait père, etc. Cela ne nie pas l'existence de la femme et de l'homme avant l'existence de l'enfant, avant qu'ils ne soient faits mère et père.

Il y a toujours, par rapport à la création, un réflexe qui vient du fait que le mot création évoque une nouveauté à partir de rien, émanant directement de Dieu lui-même.

Ne faut-il pas lever cette ambiguïté ? L'acte Créateur vient directement de Dieu mais peut se produire dans une créature antérieure.

Adam ne vient pas davantage de nulle part que les étoiles. La création d'Adam et Ève se produit lorsqu'ils sont faits humains à l'image de Dieu par un acte Créateur dans un corps terrestre façonné par une longue évolution et de multiples mutations.

Il ne semble pas possible de considérer autrement les étoiles dans le quatrième jour de la Genèse. Durant ce jour, d'une durée immense non encore définie par les 24 heures d'une rotation devant le soleil, lorsque notre terre surgit avec d'autres planètes dans le système solaire au milieu d'autres galaxies, est-il inexact, pour la Genèse qui nous parle de la terre sur laquelle l'humain va être créé, de considérer que Dieu fait toutes choses pour que cette terre ait un grand luminaire (le soleil), un petit luminaire (la lune) et des étoiles (les galaxies et autres éléments lumineux de l'univers).

Il n'y a pas nécessairement dans le récit de ce quatrième jour l'affirmation d'un ordre chronologique selon lequel il y aurait d'abord la terre, ensuite le soleil et la lune, puis enfin les étoiles, ce qui est évidemment contraire à la réalité.

Il y a seulement l'affirmation que, pour notre terre, Dieu a fait le soleil, la lune et les étoiles. Il y a seulement, dans le récit, une addition : Dieu fait ceci et cela et cela. Pour la terre que nous habitons. De même qu'à un nouvel enfant, il donne un père, une mère, des oncles, des tantes, des concitoyens... qui existent avant lui, de même, à la terre, il donne un soleil, une lune, des étoiles... qui ont pu exister avant elle.

Bien avant que la science ne le découvre mais en parfaite concordance avec les connaissances actuelles, la Genèse ne met pas notre terre en premier dans la construction du monde, elle n'apparaît qu'à une modeste quatrième étape. Elle n'a pas le monopole, ni même la primauté, dans l'apparition de la lumière, des eaux, du solide, et des productions végétales vivantes. La science a déjà démontré que d'autres galaxies, d'autres systèmes lumineux, précèdent dans l'univers notre système solaire avec notre terre. La science n'exclut pas que des productions vivantes puissent exister ailleurs dans l'univers.

Une telle interprétation reste certes bien aléatoire et incertaine, mais ne suffit-elle pas pour être, au moins, réservé avant d'affirmer qu'il y a certainement une contradiction avec la science ?

Une lecture littérale incitera peut-être à objecter que la terre, dans nos traductions françaises, est déjà mentionnée avant le quatrième jour.

Attention ici encore. La Genèse nous traduit elle-même (Gn 1, 10) ce qu'elle nomme terre : c'est le sec, le solide séparé des eaux, ce qui ne vise pas seulement notre terre, mais toute planète, voire toute la réalité physique.

En fait, le texte hébreu passe sans distinction, de la terre, comme mot visant tout solide sec dans l'univers, à la terre de l'humanité, comme il le fait aussi pour l'humain, sans que les traductions françaises ne le relèvent guère, en usant du même mot « *adam* » tant pour le genre, l'humain mâle et femelle, que pour nommer ensuite le premier humain masculin.

Soyons prudents avec nos interprétations spontanées de nos traductions françaises. La lumière du premier jour n'est pas nécessairement celle du soleil du quatrième jour, le ciel et les eaux du deuxième jour ne sont pas nécessairement à confondre sans distinction ou nuance avec l'espace que nous apercevons physiquement au-dessus de nos têtes et l'eau que nous connaissons.

N'oublions pas que la Genèse ne nous parle pas que de la réalité terrestre, mais aussi d'une réalité spirituelle, d'un monde de Dieu dont l'humain est écarté par le péché originel.

Suroît écrit : « *La lecture littérale prend la lettre pour un fait, comme décrivant ce qui s'est passé réellement et objectivement, pour ce qui s'est effectivement passé. La lecture symbolique ne prend pas le récit pour un fait effectivement réalisé tel quel dans le réel, c'est-à-dire à l'opposé de la lecture littérale.* »

Il me semble que votre distinction entre lecture littérale et symbolique ne prend pas en compte la différence principale à considérer. Cette différence ne consiste pas seulement à constater que l'un peut prétendre qu'il s'agit d'un fait « *qui s'est passé réellement et objectivement* » alors qu'un autre pense qu'il ne s'agit pas d'un fait « *qui s'est passé réellement et objectivement* ». Là, vous avez raison, mais, l'un et l'autre peuvent « *prendre la lettre pour un fait* » et exactement le même fait s'ils lisent, l'un comme l'autre, le texte du point de vue du lecteur d'aujourd'hui qui lit ce texte dans sa traduction actuelle.

Prenez, par exemple, le récit sumérien de l'**Angim dimma** (verset 143). Le texte original sumérien parle d'un « *serpent* » : le fondamentaliste comme le moderniste peuvent comprendre la même chose : il s'agit d'un serpent réel pour l'un et symbolique pour l'autre.

Suroît écrit : « *Ils ne comprennent pas la même chose du tout, précisément parce que l'un le prend pour un serpent réel, et l'autre pour un serpent symbolique, c'est-à-dire précisément non réel (ce qui fait une sacrée différence).* »

En effet, c'est exact, mais malgré cette différence et son importance, les deux comprennent qu'on parle d'un serpent. C'est la même lecture littérale et seule l'interprétation diffère.

À cet égard, la littérature sumérienne avait l'heureuse habitude d'être souvent bilingue avec des textes présentés en sumérien et en même temps en akkadien et cela permet, par exemple, d'observer que, dans le récit mésopotamien bilingue de l'**Angim dimma** (verset 143), le texte en sumérien parle d'un « *serpent* » alors qu'en akkadien, il est indiqué qu'il s'agit de quelqu'un « *comme un serpent* ».

Ainsi, la traduction en akkadien permet de bien comprendre que, dans le contexte historique des anciens écrits sumériens, l'image du serpent décrivait un être, mais que c'est une image à traduire correctement. Le nom de l'animal est directement attribué en sumérien à celui qui lui ressemble mais sa lecture littérale à une autre époque doit, en fait, comprendre qu'il s'agit simplement d'un mode d'expression. Le récit ne parle pas d'un serpent animal mais de quelqu'un qui présente les caractéristiques d'un serpent.

Suroît écrit : « *Dans la lecture symbolique est compris implicitement le "comme" dont vous parlez plus bas, qui peut contenir une expression poétique, mais qui ne renvoie à rien de factuel.* »

C'est là qu'il me semble qu'une autre différence importante pour notre sujet (que je souligne) peut s'estomper.

Lorsque le mot est utilisé pour comparer (« *comme* ») pourquoi en déduire ou prétendre qu'il « *ne renvoie à rien de factuel* » ? Dans la littérature sumérienne, c'est bien une vraie personne historique qui pouvait ainsi être nommée par un nom d'animal parce qu'elle se comportait « *comme* » cet animal. Bien sûr, la comparaison peut aussi être non historique. Une personne légendaire ou dans une parabole peut aussi être présentée de cette manière. Les deux sont possibles.

Il y a ainsi deux lectures littérales. L'une, erronée, croit que le récit parle d'un animal qui rampe par terre de manière réelle ou symbolique. L'autre comprend correctement que le récit parle d'une personne comparée ou qui ressemble à un serpent et que ce récit peut parler ainsi d'une réalité concrète historique autant que d'une réalité poétique.

La vraie nécessité, pour éviter les erreurs d'une lecture fondamentaliste erronée, est de comprendre le texte dans le contexte historique de son auteur primitif et en tenant compte des modes d'expression de cet auteur.

C'est certes ce que vous pensez faire.

Mais, en réalité, prétendre a priori que le style imagé, poétique ou mythique d'un texte ou que ses finalités supposées se limitent à la compréhension littérale d'un lecteur d'une époque ultérieure et en déduire une exclusion de toute historicité, ne tient pas compte de la capacité des anciens à faire aussi de l'histoire à leur manière et réduit à tort le champ de la compréhension possible.

Je ne vois, par exemple, aucune raison sérieuse pour nier l'intérêt qu'un Sumérien de l'époque d'Abraham pouvait avoir pour l'histoire du monde, de son pays et de sa famille, ni pour nier sa capacité d'en élaborer un récit écrit ou son souci d'en assurer la transmission fidèle aux générations suivantes.

Allez voir l'état des découvertes dans la ville antique d'Ebla pour comprendre à quel point il est nécessaire d'essayer de comprendre le sens et la portée des récits anciens dans leur contexte.

Dire qu'un récit est symbolique ne peut servir valablement de prétexte pour ne pas chercher à comprendre la réalité historique que les anciens ont pu être soucieux de transmettre depuis plusieurs millénaires.

À nous de faire un effort sérieux de compréhension et d'interprétation en restant solidement attachés à la foi de l'Église.

Suroît écrit : « *je suis sceptique sur la capacité de certains textes à nous fournir des indices pour ces recherches.* »

Domage de ne pas accepter l'intelligence des anciens, capables de réfléchir comme nous à l'essentiel de ce qu'a pu être le passé historique. A fortiori, sous l'inspiration divine.

Eric de Carcassonne écrit : « *En fait... il s'agit d'un texte composite issu de plusieurs traditions... je préfère considérer que ce texte est humain, issu d'une tradition orale et composé par divers groupes d'hébreux* »

Cela me semble tout à fait exact.

Et ici, c'est uniquement la foi qui peut prendre le relais.

Avec l'Église, je crois que la Genèse, produit d'une écriture et de probables compilations par des hommes, est aussi, par une inspiration de l'Esprit Saint, parole de Dieu.

Elle peut nous donner une révélation vraie sur Dieu, sur l'homme, sur la création, et même sur la réalité historique, bien au-delà de ce dont les auteurs humains pouvaient avoir conscience.

Eric de Carcassonne écrit : « *Je ne crois pas que Dieu (qu'on le considère Créateur de ce monde ou pas) ait du temps à consacrer à ce genre de détail
Ce sont ceux qui ensuite ont voulu en faire un document divin qui ont créé un problème qui n'existait pas alors.
....si l'on prétend qu'il s'agit de la vérité les défauts de l'histoire la rendent ridicule* »

Le point de vue chrétien est, bien sûr différent.

Oui, Dieu s'occupe des détails de notre vie.

Sa Parole parle de la vérité de l'histoire, mais elle le fait de manière vraie et complète sans se limiter à ne considérer que la réalité perceptible par notre cerveau ou notre sensibilité terrestre.

La difficulté, pour le récit de la Genèse, c'est de nous parler de ce que nous sommes, de quoi nous sommes formés, d'où nous venons, ce qui mélange du divin avec de la réalité terrestre.

Mais, si nous voulons être vrais, nous ne pouvons tout réduire à de la réalité scientifiquement observable, pas même aux réalités psychologiques.

Faits à l'image de Dieu, notre réalité comprend une vie spirituelle que la science ne peut observer et qui définit l'humain.

Lorsque la Genèse nous présente le début de l'humanité, elle ne peut se limiter à nous parler de la réalité terrestre, charnelle. Si elle se limitait à nous relater des faits concrets, elle ne parlerait pas en vrai de l'humain.

Pour nous lecteurs, notre raison nous ramène sans cesse à du concret terrestre. Attention de ne pas perdre de vue la réalité spirituelle qui nous est relatée en même temps.

Mais, attention aussi de ne pas renvoyer trop vite les récits de la Genèse dans l'allégorie, le spirituel, le symbolique, en oubliant qu'ils nous parlent aussi du concret.

Le spirituel échappe à l'observation concrète de nos sens, mais il a des effets dans notre réalité concrète. Nous ne voyons pas le vent, mais nous pouvons voir des effets de ce vent dans la réalité concrète.

Il serait erroné de penser que le concret échappe à l'esprit, que leurs réalités sont étanches.

À cet égard, il est parfois ambigu d'affirmer qu'il y a la science d'un côté, la foi de l'autre.

La foi chrétienne accepte que Dieu, sa réalité spirituelle, peut venir dans notre monde concret, y agir puissamment. L'Incarnation du Christ en est le sommet.

Mais, toujours, notre raison échoue à saisir complètement ce qui est divin, à l'enfermer dans son approche terrestre.

Revenons à la Genèse. Il me semble qu'elle nous parle bien de la réalité concrète de l'origine de l'humain et qu'il est utile de s'y intéresser avec attention, mais ce qu'elle nous dit doit être bien entendu : nous sommes faits de poussière du sol mais aussi d'un souffle de vie qui nous fait à l'image et à la ressemblance de Dieu.

Elle évoque une double dimension de l'humain. Il ne vit pas seulement de pain de cette terre, mais aussi de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Mieux comprendre cette double dimension peut nous préparer à mieux pouvoir accueillir Jésus vrai Dieu et vrai homme.

Pour le croyant, la difficulté est grande. En quoi le récit est-il concret, terrestre, matériel, corporel ? En quoi est-il spirituel ?

Les créatures, l'humain mâle et femelle ... nous voici dans du fort concret.

Dieu qui parle, un serpent qui parle, un fruit de la connaissance ... Quelle réalité concrète ?

Nulle part, il n'est affirmé que, dans la Genèse, lorsque Dieu parle, c'est avec des ondes physiques semblables à celles produites par nos cordes vocales, perceptibles dans la réalité concrète de l'homme, par les sens dont il dispose par la poussière du sol qui le constitue, et non de paroles entendues dans la réalité spirituelle qui constitue aussi un humain.

Quand Dieu parle à Adam et Ève, est-ce un son audible par leurs oreilles ou seulement par leur esprit ?

Etienne Iorant écrit : *Il est difficile de se représenter Adam et Ève et leur mode de relation au Père. Ils jouissaient déjà d'une très grande liberté et comme disait un théologien : "Dieu efface toujours ses traces derrière Lui", "Il a créé et Il se retire de sa création"...*

C'est à la fois un peu vrai, mais pas tout à fait...

Il nous reste de solides traces à explorer, à commencer par le Christ lui-même...

Nous qui sommes faits de corps et d'esprit, nous avons tellement difficile à percevoir la réalité de l'esprit.

Nous ne voyons qu'à travers un voile...

Mais, il me semble que nous ne devons pas renoncer à chercher toujours le concret et le spirituel en même temps sans isoler l'un de l'autre, tant dans nos réflexions sur la Genèse que dans celles sur le Christ.

La nouvelle sortie des chansons des Beatles remasterisées pour mieux retrouver les sonorités originales authentiques m'inspire l'idée que les récits de nos origines dans la Genèse devraient aussi être remasterisées après avoir pris beaucoup de poussières et perdu des qualités d'audition dans l'état des techniques modernes.

Les connaissances modernes mises au service d'un ouvrage ancien pour en faire ressortir les accents authentiques et retrouver le plaisir et les satisfactions ressenties par les anciens dans une version rendue encore plus belle par les savoirs actuels, n'est-ce pas aussi un rêve pour le lecteur de la Genèse à notre époque ?

Il faut oser s'y plonger avec le même respect de l'ouvrage original que celui que manifestent ceux qui ont remasterisé les chansons des Beatles quarante ans plus tard, et avec la même détermination à en faire ressortir les accents avec la meilleure qualité moderne possible.

Pour la Bible aussi, nous avons actuellement des outils d'étude dont n'auraient jamais pu rêver les meilleurs théologiens des temps passés. Les moteurs de recherche informatiques dans les versions informatisées des textes originaux en hébreu et les traductions informatisées les plus diverses ouvrent un océan de possibilités. Les forums sur internet constituent aussi un lieu mondial d'échanges permettant de s'enrichir des découvertes mutuelles dans une mesure incomparable avec les possibilités infiniment plus limitées que permettaient la consultation des livres dans les bibliothèques et les rencontres freinées par les difficultés des voyages.

Ouvrir la Genèse en langue française avec un regard limité à la première perception qu'elle suscite et la refermer aussitôt en la considérant comme un vieux texte légendaire essayant uniquement de dire symboliquement par des récits imaginaires quelques réalités sur Dieu et sur l'homme sur la terre tellement mieux exprimées depuis lors par tant d'autres écrits, n'est-ce pas renoncer fort vite à y chercher de manière moderne ce qu'elle peut avoir à nous dire de spécifique, à nous révéler de manière vraie ?

Pour notre foi et notre vie d'aujourd'hui, pour notre compréhension du Christ mort et ressuscité toujours présent, pour nos repères essentiels, le récit de nos origines me semble rester fondamental et interpeller l'homme contemporain dans sa totalité spirituelle, mais aussi terrestre, y compris dans les démarches actuelles de l'histoire et de la science, car rien n'est en dehors du chemin de vie sur lequel nous sommes invités.

La critique de certains essais antérieurs ne doit pas en décourager d'autres.

Invité écrit : « *Je suis peut-être puriste, mais je n'aime pas votre comparaison avec une chanson des beatles désolé, et je ne suis pas d'accord, La Parole est ce qu'elle est ,et on ne la change pas .* »

Bien sûr qu'on ne change pas la Parole !

C'est précisément cette fidélité au respect de l'original qui m'a inspiré une comparaison avec une attitude constatée dans l'actualité du monde profane.

L'Eglise n'a jamais empêché de chercher des images utiles dans la culture de chaque époque.

St Paul n'a pas hésité à se référer à une idole de son temps pour tourner le cœur de ses interlocuteurs vers le Christ et encourager une saine réflexion (Actes 17, 23). Pourquoi, dès lors, ne pas se référer à l'actualité concernant les Beatles, même si évidemment la Bible n'est pas une de leurs chansons?

Raistlin : « *ce qui est essentiel de retenir dans la Genèse, c'est : ...La création de l'être humain (surtout à un niveau spirituel d'ailleurs)* »

Voilà qui est bien exact.

Si nous voulons tout ramener à une description limitée à du terrestre, là où la science doit s'arrêter, comment pourrions-nous comprendre un récit qui nous présente l'humain à l'image de Dieu et en relation avec Dieu, ce qui s'étend bien au-delà du champ de connaissance de la science ?

La Bible et la science parlent de la même réalité, mais la science s'arrête au terrestre alors que la Bible considère aussi l'action de Dieu, le monde spirituel.

Y a-t-il donc vraiment des contre-vérités scientifiques insurmontables ?

L'affirmation est répandue, mais, en présence d'une contradiction flagrante entre la vérité scientifique et un texte biblique, il peut y avoir un sous-entendu contestable : celui d'un sens littéral unique. Les sens symboliques et les expressions imagées ouvrent déjà de multiples compréhensions, mais le sens littéral n'est pas davantage univoque ou pur de toute interprétation.

Par rapport à une impression de contradiction scientifique, il ne faut pas oublier de réagir aussi en examinant les possibilités d'une correction de la lecture littérale retenue avant d'en déduire une conclusion de contradiction.

L'esprit de prophétie qui a souvent permis à des auteurs inspirés des textes bibliques de parler du futur en des termes voilés dont la réalisation concrète s'est révélée ultérieurement, comme les prophéties réalisées par le Christ, a pu aussi permettre aux auteurs de la Genèse de percevoir prophétiquement, certes de manière voilée, des faits réels du passé.

Il reste des voies ouvertes pour chercher encore, dans la mesure du possible, à concilier notre raison et notre foi, tout en sachant les limites de notre raison par rapport aux réalités qu'elle ne peut saisir et en étant aussi prudent pour la compréhension des prophéties du passé que pour celles de l'avenir.

Pour les premiers chapitres de la Genèse, même en cas de lecture littérale, cela demande de rester très attentif à notre propre lecture pour éviter de constater une contradiction objective avec la science là où c'est notre propre interprétation qui serait en défaut par rapport au sens littéral réel du texte.

Invité écrit : « *Toutes les théories que vous développez sont nécessairement fausses puisque vous faites totalement abstraction de la manière de pensée de son auteur qui n'est ni celle du temps de Jésus ni la nôtre.* »

Il me semble que ma réflexion cherche, au contraire, à comprendre ce récit ancien dans son contexte d'origine qui, à mon avis, est bien le contexte sumérien d'Ur, en Chaldée, à l'époque d'Abraham, ce que beaucoup refusent de considérer à tort en niant l'ancienneté de ce récit en préférant imaginer une invention durant le premier millénaire.

Beaucoup négligent ainsi de considérer le développement considérable du langage déjà atteint à la fin du troisième millénaire avant Jésus-Christ (avec les formidables découvertes qui le prouvent) et la finesse des réflexions qu'il permettait déjà par rapport à Dieu ou à une vie au-delà des réalités terrestres.

Mais, votre réflexion me semble surtout ambiguë en ce qu'elle semble opposer le fait inévitable que nous réfléchissons avec notre manière de penser et le fait que le sens que l'auteur d'un récit a exprimé selon sa propre manière de penser n'exclut pas d'y retrouver des traces de réalités qui n'ont été comprises que plus tard.

Il est évident que l'auteur du récit biblique de la création ne connaissait ni les dinosaures, ni toutes nos découvertes scientifiques, ni les dogmes de l'Église concernant l'âme immortelle, la Trinité ou le péché originel.

Mais, et c'est ici que nous semblons diverger, cela n'empêchait pas une parole écrite, que nous croyons inspirée, de révéler des éléments essentiels pour notre foi concernant notre nature et notre vocation.

S'il fallait écarter tout ce qui dépasse la manière de penser des auteurs bibliques dans leur contexte historique, notre foi serait aussi pauvre que fossilisée dans une compréhension antique dépassée par les développements ultérieurs du langage et des connaissances.

Invité écrit : *« Vous ôtez donc à ce récit la signification que l'auteur a voulu lui donner pour le conduire vers un nouveau mode de pensée. Ça ne tient pas et il en résulte des hypothèses qui se heurtent non seulement au sens du récit lui-même mais aux sciences. »*

Il ne s'agit pas d'ôter quoi que ce soit de la signification originale d'un récit, mais l'Évangile et l'actualisation constante de la foi nous invite en effet sans cesse à en enrichir la compréhension avec nos nouveaux modes de pensée à chaque époque.

Cela ne peut pas heurter « *le* » sens d'un récit qu'il faut toujours respecter, mais cela peut heurter « *un* » sens au nom duquel on peut être tenté de limiter a priori tant ce que l'auteur primitif a voulu dire que ce que son texte peut exprimer au-delà de ce qu'il voulait expressément et consciemment exprimer.

Le respect des acquis actuels de la science autant que des enseignements de l'Église sont, très certainement des bases dont on ne peut s'écarter. Votre reproche, à cet égard, n'est pas justifié de manière précise, mais soyez le bienvenu sur chaque détail de la réflexion dont je confirme volontiers qu'elle doit, en effet, respecter une triple cohérence : avec le sens du texte pour l'auteur primitif, avec l'enseignement officiel de l'Église et avec les acquis des sciences.

Je ne pense pas m'en être écarté, mais je suis ouvert à toute correction qui serait justifiée.

Il n'en reste pas moins toujours une profonde difficulté à aborder un texte où nos repères d'interprétation suscitent davantage de doutes que de convictions et sont beaucoup plus complexes que les textes du nouveau testament, ce qui doit nous inciter à un surplus de prudence et de réserve mais non nous décourager à chercher à comprendre toujours un peu mieux le sens et la portée de ce texte fondateur qu'est la Genèse qui peut encore nous aider aujourd'hui sur le chemin de la foi.

La Bible porte ce titre tellement grand de Parole de Dieu. Chacun des textes qui la composent a été considéré avec attention par l'Église qui en a écarté bien d'autres avant de fixer le canon des Écritures inspirées par l'Esprit Saint pour nous révéler tout l'essentiel nécessaire à notre foi et à notre vie. C'est la base de notre foi. Nous pouvons croire fermement en la vérité et l'authenticité de l'Écriture Sainte de la Genèse à l'Apocalypse.

Au-delà des critères humains, notre conviction me semble tirée de la parole du Christ lui-même qui a promis à ses apôtres que l'Esprit Saint leur rappellerait lui-même ses paroles (Jn 14, 26).

C'est aussi la parole du Christ nous assurant de sa prière pour que la foi de Pierre ne défaille pas et de sa présence dans l'Église qui est son corps qui nous donne la conviction qu'à travers les auteurs humains des textes de La Bible autant qu'à travers le travail humain du concile qui a fixé le canon des Écritures parmi de multiples textes et variantes qui ont circulé, l'Esprit Saint a assuré l'authenticité des textes retenus et rassemblés par l'Église, comme Parole de Dieu, dans le canon qui nous est transmis.

À travers des hommes qui écrivaient pour des motifs personnels et dans des circonstances particulières, avec leur langage et les modes d'expression de leur culture, l'Esprit Saint agissait par eux sans qu'ils en aient même toujours conscience et il leur faisait écrire des vérités bien plus vastes et bien au-delà de ce qu'ils pensaient écrire.

C'est un immense mystère dont le Christ est le sommet. Malgré le fait que les auteurs bibliques étaient des hommes pécheurs, pleins de défauts eux-mêmes et pas du tout infaillibles dans leurs propres pensées, malgré le fait qu'ils utilisaient un langage humain très incapable d'exprimer par lui-même la vérité de Dieu, nous croyons que Dieu a pu se révéler dans ces paroles d'hommes pour nous communiquer une parole sainte, parfaitement vraie. Un vrai trésor auquel tous les chrétiens sont attachés. Chaque livre de la Bible est, en effet, un miracle par rapport aux faiblesses des auteurs humains qui ont rédigé chacun d'eux.

Certes, la Bible est attaquée de toutes parts. Des athées s'empressent d'essayer de démontrer des erreurs par des interprétations littérales de textes considérés isolément des autres et sous un angle restreint en oubliant que la vérité n'est pas dans un mot ou une phrase considérés isolément mais que tout se comprend dans l'ensemble de toutes les Ecritures Saintes et dans la lumière du Christ.

Parfois, hélas, elle est au cœur de conflits entre des chrétiens qui demandent une grande attention pour que la vérité de la Bible ne soit pas utilisée comme une arme à l'appui d'opinions personnelles. De grandes divisions ont surgi parmi les chrétiens au motif que « *l'autre* » ne respectait pas la Bible. Et d'autant plus durement que chacun peut penser que puisque la Bible est la parole de Dieu, c'est « *l'autre* » qui ne respecte pas la Parole de Dieu ou qui la nie, c'est « *l'autre* » qui est un hérétique.

Que de guerres et de conflits ont été menés contre l'Église elle-même sous la bannière de la Bible ! Au sein du protestantisme qui s'est développé sur cette base en reprochant à l'Église d'avoir ajouté et retranché diverses affirmations bibliques, d'innombrables divisions se sont poursuivies pour les mêmes motifs : de nombreuses controverses dans la compréhension de la Bible ont abouti à traiter l'autre d'hérétique et à la constitution de nouvelles églises rivales.

L'imprécision des mots et des langages humains est telle que l'homme seul peut se perdre dans les multiples interprétations de la Bible.

Notre force catholique est de n'avoir jamais oublié que la Bible est la parole de Dieu et non celle des hommes qui l'ont écrite ou qui la lisent. Ce qui est vrai c'est la Bible elle-même et non notre propre compréhension, nos propres interprétations. Le sens véritable de la Parole de Dieu a l'immense étendue infinie de Dieu lui-même. Sans la lumière de l'Esprit Saint et la présence du Christ dans son corps qu'est l'Église, les multiples interprétations humaines de la Bible auraient vite fait de diviser le corps du Christ en de multiples sectes rivales privant le monde de tout accès à la vérité et le plongeant dans un relativisme total.

Heureusement, l'homme n'est pas le maître de la Bible et la Parole de Dieu ne se comprend pas seule mais en communion avec et dans l'Église organisée par le Christ lui-même sur la foi de Pierre dans un collège des apôtres qui se renouvelle jusqu'à la fin des temps. C'est en communion avec la Tradition, les pères de l'Église et le successeur de Pierre, que nous pouvons tenir fermement le cap d'une ouverture au sens vrai de l'Écriture sans risquer de confondre une interprétation particulière, même partagée par un grand nombre, avec le sens véritable et authentique de l'Écriture.

La communion dans l'Église autour du Pape est un socle solide dont l'infailibilité nous a été promise par le Christ lui-même. Contrairement à ce que pensent parfois certains protestants, elle nous donne une liberté beaucoup plus grande car elle nous aide à ne pas confondre des interprétations, mêmes anciennes, avec le sens véritable de l'Écriture et à oser aborder toute difficulté de compréhension avec une sérénité qui vient de la conviction que notre propre interprétation n'est jamais qu'une lecture limitée, que toute autre interprétation n'est pas nécessairement hérétique et que l'Église continuera à nous garder fidèles dans l'essentiel.

Confrontée sans cesse à des découvertes nouvelles de la science et de l'exégèse, l'Église renouvelle sans cesse notre compréhension dans la fidélité à la foi des siècles passés autant que dans une redécouverte enrichie de perspectives nouvelles adaptées aux questions de notre temps.

L'intelligence de notre foi et la raison que le Créateur nous a données nous permettent de continuer à témoigner aujourd'hui encore de la parfaite vérité de la Bible. Elle nous révèle qu'il y a bien plus que ce que notre raison peut voir et comprendre, elle nous porte au-delà des limites de notre intelligence humaine.

Méfions-nous de nos interprétations personnelles, mais soyons sûrs de sa solidité et sans crainte face aux assauts.

Un protestant anglais du XIXème siècle, James Strong, a constitué un dictionnaire des mots hébreux de la Bible et de leurs traductions usuelles.

Pour mieux comprendre un mot de l'Ancien Testament, ce dictionnaire permet d'en connaître le mot hébreu du texte original ainsi que tous les autres textes utilisant ce même mot, puis de découvrir comment ce mot est traduit dans ses divers contextes.

Cela permet, notamment, d'enrichir, de nuancer, voire de corriger, le sens de nos compréhensions basées sur des lectures littérales d'une traduction actuelle qui peuvent nous tromper.

Pour ceux que cela intéresse, c'est une mine d'informations et une source de multiples méditations. Il est disponible sur le web :

[http://www.enseignemoi.com/bible/strong ... ebreu.html](http://www.enseignemoi.com/bible/strong...ebreu.html)

18. Symboles et réalité historique dans la Genèse

À force de se concentrer sur la signification présente ou symbolique des faits relatés par les Ecritures ou la Tradition, on risque parfois de s'envoler dans l'abstrait et d'oublier que l'Incarnation du Christ nous rappelle sans cesse la réalité historique du Christ dans l'histoire bien concrète, celle de la création des premiers humains, celle de la présence et de la résurrection corporelle du Christ il y a deux mille ans, et celle de la fin des temps, autant que celle de l'Église et de notre propre vie personnelle.

J'ai été voir le film « 2012 » avec trois de mes enfants.

Cela m'a permis d'avoir avec eux une utile conversation sur les réalités spirituelles, d'autant plus que les lectures du dimanche 15 novembre reprenaient le thème de la fin des temps.

Le film 2012 est sans réel intérêt. Je pensais assister à un film d'un genre proche de celui d'une bande dessinée ou du film « *Le jour d'après* » avec des effets spéciaux améliorés et spectaculaires sur grand écran. De ce point de vue, la déception est grande. Le film est à ce point non réaliste que les grandes scènes catastrophiques ne parviennent pas à convaincre un minimum pour pouvoir participer un peu à l'histoire racontée. Mes enfants étaient cependant d'un autre avis. L'histoire leur a certes paru parfois farfelue, mais néanmoins impressionnante et captivante.

Le film a un côté interpellant en ce qu'il semble s'inspirer non seulement d'un calendrier maya ésotérique mais aussi d'un point de vue fondamentaliste extrême du déluge de la Bible. On y retrouve des arches modernes, la terre envahie par les eaux jusqu'aux cimes de l'himalaya, avec des hélicoptères portant par des cordes suspendues une girafe, un éléphant, ou un autre animal...

Le lendemain dimanche, j'ai assisté à deux messes différentes, avec un de mes enfants le matin, avec mon épouse et d'autres l'après-midi.

J'ai été frappé de la différence des deux homélies, toutes deux de qualité et se référant à l'actualité cinématographique.

Le premier a comparé le film avec l'enseignement du Christ sur la fin des temps dont nul ne connaît ni le jour ni l'heure, sauf le Père, puis a développé cet enseignement.

Le second, après une introduction sur le même film 2012 qui a mis mes enfants en haleine, a poursuivi immédiatement son commentaire de l'Évangile en affirmant que l'objet du film n'a « rien à voir » avec l'enseignement des Écritures qui évoquent une fin des temps.

En réalité, a-t-il expliqué, devant mes enfants désintéressés par cette soudaine coupure, le livre des Maccabées comme l'Apocalypse ont utilisé un mode d'expression codé par lequel, en réalité, pour éviter des persécutions, on parlait du présent de manière cachée sous la forme d'un futur.

Cela me paraît exact, mais il ne me paraît pas exact d'en déduire pour autant une portée limitée au présent particulier de l'époque et à son seul sens symbolique pour notre propre vie présente.

C'est une caractéristique qui se retrouve souvent dans la théologie moderne. Sur la base d'analyses exactes et pertinentes, on constate souvent une exclusion injustifiée de toute autre portée ou de toute autre réalité, tout aussi concrète et historique, des mêmes textes.

Bassmeg écrit : « *Une chose est sûre, nous n'avons pas de preuves de l'historicité du récit de la création d'Adam et d'Ève* ».

Si vous voulez dire pas de preuves matérielles directes, c'est évident.

Mais, ce n'est pas la question ici. Nous n'avons pas davantage de preuve matérielle directe de la plupart des individus précis vivant il y a plus de cinq mille ans.

La question est de savoir si le livre de la Genèse peut être historique et, le cas échéant, si le trésor de la foi catholique considéré dans son ensemble, à la lumière du Christ, des Évangiles et de l'enseignement de l'Église, y trouve un fondement historique utile.

Il s'agit ici, dès lors, de réfléchir à ce qu'est le livre de la Genèse par rapport à l'histoire concrète. Il y a un auteur qui a rassemblé en un seul livre des traditions orales et/ou écrites et il y a des auteurs du récit de ces traditions orales et/ou écrites.

Est-ce que son et ses auteurs expriment une intention d'écrire une réalité historique concrète, ou du moins ce qu'ils croient être la réalité historique en l'état de leurs connaissances ?

Est-ce que, au contraire, son et ses auteurs expriment seulement une intention d'écrire une parabole, un mythe ou une légende pour lesquels les références historiques du récit ne donnent pas de réalité concrète et historique aux faits eux-mêmes ?

Certes, en toute hypothèse, la finalité du récit est, notamment, la révélation de Dieu ainsi que de sa présence active, et diverses finalités théologiques, philosophiques, identitaires ou autres sont à considérer, mais aucune de ces finalités ne permet de se prononcer sur l'historicité ou non du récit.

Il est aussi évident, en outre, que même les paraboles peuvent inclure des références historiques (tels les repères historiques concrets dans la Genèse) et qu'inversement, les récits historiques peuvent inclure des modes d'expression symboliques.

Il ne faut pas non plus confondre historique avec exhaustif ou précis. Pas plus qu'une parabole, un récit historique ne prétend être complet (c'est d'ailleurs impossible). Le récit historique ne prétend pas davantage être parfaitement précis, ni plus précis qu'une parabole. L'historien ne connaît qu'une partie

de la réalité qu'il relate et, comme tout autre écrivain, il sélectionne les faits qu'il connaît selon ce qui lui paraît intéressant ou utile, selon ses propres finalités.

L'objectivité de l'historien n'est pas dans l'absence de sélection selon des finalités particulières mais dans le fait de prendre en compte tous les faits connus qui sont pertinents par rapport à ce qu'il étudie.

La précision de l'historien n'est pas dans la précision des faits qu'il rapporte et qu'il ne connaît jamais que de manière partielle, mais dans son respect de l'imprécision de son propre savoir. L'historien comme le romancier doit, pour être objectif, recourir à des symboles ou des approximations lorsque les connaissances ou les preuves du réel sont insuffisantes pour être davantage précis.

À cet égard, il n'est pas justifié d'opposer a priori symbolique et historique. Déjà, de manière générale, tous les mots du langage sont symboliques. Mais, en outre, dans les modes d'expression, rien n'empêche l'historien d'utiliser des expressions symboliques lorsque celles-ci signifient correctement dans une culture les faits que l'historien veut rapporter.

Enfin, la démarche historique n'est pas réservée aux seuls écrits spécifiquement historiques. Et, dans le contexte biblique, il faut admettre, à cet égard, que, même lorsqu'il veut relater une réalité historique, un auteur peut être contraint de recourir à un récit imagé s'il veut relater un événement spirituel dans la réalité historique.

Dans un écrit théologique comme dans un roman ou dans n'importe quel autre écrit, il est toujours possible d'y insérer des éléments historiques alors même qu'ils ne sont pris en compte que de manière limitée selon les finalités de l'écrit en cause.

Quels sont les indices qui peuvent distinguer un récit historique (qui a pour objet de raconter des faits qui se sont réellement passés) d'un récit symbolique ou d'une parabole (qui a pour objet de raconter des faits inventés qui ne se sont pas réellement passés pour représenter une réalité qui peut être présente à de multiples reprises à des endroits différents et/ou à des moments différents) ?

La parabole se manifeste souvent par une absence de position dans le temps et/ou dans l'espace. On ne sait ni quand, ni où se situent les événements du récit.

Le récit historique, au contraire, va normalement produire divers éléments concrets situant les événements dans le temps et dans l'espace. Le propre de l'histoire, c'est de présenter des faits qui se sont produits à un moment situable dans le passé et à un endroit géographiquement situable aujourd'hui encore.

Plus les éléments concrets situant le moment et le lieu d'un événement passé sont nombreux ou précis, plus on accentue le positionnement historique des faits.

Mais, ces critères ne sont certes pas absolus. On peut écrire un roman totalement inventé dans un contexte historique extrêmement précis et même exact. Inversement, on peut relater ou vouloir relater une réalité historique supposée par raisonnement ou conviction sans aucune preuve historique concrète.

Que dire de la Genèse ?

Il est tout à fait possible a priori de la considérer comme un roman inventé avec une finalité théologique ou philosophique, dans lequel l'auteur aurait repris quelques éléments du contexte historique qui lui étaient connus, mais aussi des symboles et des convictions religieuses.

À cet égard, la lecture qu'on peut faire de la Genèse dans la lumière des Évangiles et de la foi chrétienne peut être très convaincante indépendamment de tout intérêt historique, mais, si nous

voulons éviter d'y lire seulement nos propres pensées, il est toujours nécessaire de chercher à comprendre aussi objectivement que possible ce que l'auteur a pu vouloir dire.

Ce qui doit être reconnu objectivement, c'est que l'auteur de récit complet de la Genèse (celui qui en a fait un texte) autant que les auteurs de chacun des récits qui composent la Genèse, qui en est une compilation, ont écrit d'une manière qui n'exclut pas une possible historicité mais qui, au contraire, donne plusieurs indices concrets d'historicité.

Le récit est relaté dans une trame chronologique dans laquelle tous les faits sont situables.

Cette trame est même très précise avec une succession de durées très précises et combinées parfois avec des équations mathématiques comme dans la liste généalogique d'Adam à Noé dans laquelle chaque patriarche vit une durée précise et engendre un successeur après lequel il lui survit pendant une autre durée précise qui fait ensuite l'objet d'une addition avec la première durée précitée dont la somme confirme les deux durées précises en cause.

Le récit est aussi relaté avec de multiples précisions quant aux divers endroits où les faits racontés se produisent. Les fleuves et la plaine du pays de Sumer, les villes de Babylone (Babel) et Ur, la ville de Harane, le pays de Canaan, l'Égypte, etc.

Tous ces éléments de temps et de lieu ne prouvent pas l'historicité, mais leur cohérence et leur précision sont compatibles avec un récit d'une réalité historique.

Il est donc utile de chercher si cette historicité est possible dans l'ensemble du contexte et des caractéristiques du récit de la Genèse.

Cela demande une démarche objective, scientifique et impartiale pour vérifier si l'historicité, d'abord envisagée comme hypothèse, est possible, tout en sachant qu'au bout de l'enquête, même s'il est démontré que l'historicité est possible, cette possibilité sera nécessairement relative à une ou plusieurs interprétations, car c'est toujours seulement une ou plusieurs interprétations qui peuvent être historiquement possibles.

Il est évident que si vous imaginez que le corps d'un homme nommé Adam a été créé en un instant en dehors de toute généalogie biologique et que sa femme a été créée physiquement à partir d'une de ses côtes et qu'elle a discuté avec un serpent physique, ce n'est pas le texte de la Genèse qui exclut l'historicité mais seulement l'interprétation que vous imaginez.

De même, si vous imaginez un individu Noé flottant au dessus de l'Everest et mourant à l'âge de 950 ans, en présence d'Abraham, son descendant après dix générations, né près de 300 ans après lui.

L'hypothèse d'une historicité réelle de la Genèse suppose, pour l'interprétation, que l'auteur du ou des récit(s) avait lui-même une telle volonté d'écrire un texte historique et donc de l'interpréter dans cette perspective.

Discuter de l'historicité demande donc de respecter toutes les règles des sciences historiques, de la critique historique, ainsi que les règles d'interprétation de l'Église, et donc d'écarter toute approche fondamentaliste, mais aussi de veiller strictement à demeurer dans une parfaite conformité à la foi de l'Église telle que la présente son Magistère.

C'est sur ces bases qu'il faut comprendre et évaluer l'historicité en cause, si nous voulons avancer de manière réaliste.

Il n'est pas question ici de fondamentalisme, c'est-à-dire d'interprétations fondées sur un sens littéral ignorant le contexte et tous les acquis de la linguistique permettant de comprendre le sens des mots que l'auteur primitif a utilisés, ainsi que l'interprétation de l'Église.

Toute réflexion admettant de considérer la réalité historique est souvent accusée de fondamentalisme. À tort, car le Christ incarné, c'est concret et historique. Nous sommes aussi concrets et historiques. La foi ne peut se limiter à de l'abstrait.

Etrigan écrit : « *Concrètement, la question scientifique sur la Genèse est absurde à mes yeux. Ce qui compte, c'est l'enseignement spirituel qu'il révèle.* »

D'accord avec Etrigan pour la portée allégorique et l'objet principal du récit, mais la question scientifique est-elle absurde ?

La portée allégorique ne peut devenir un moyen d'éviter de chercher à comprendre ce que le texte dit. Il est fréquent d'entendre qu'il ne faut pas confondre science et religion, ce qui est exact. La Bible n'est pas un livre de science. Mais, il subsiste un lien entre le corporel, l'histoire des faits concrets, que la science peut étudier, et le spirituel.

L'Incarnation nous plonge radicalement dans ce lien. La réalité historique et concrète du Christ qui vient dans l'histoire ne nous permet pas de séparer totalement le concret du spirituel.

La définition de l'homme et sa création que la Genèse nous présente peut nous interpellier réellement autant que spirituellement. Que nous dit-elle de vrai sur l'humain ?

Benoît XVI, dans son dernier tome sur Jésus paru fin 2012, observe que « *On concède à Dieu d'opérer sur les idées et les pensées, dans la sphère spirituelle – mais non dans la sphère matérielle. Cela dérange. Là n'est pas sa place. Mais, il s'agit justement de cela : c'est à dire que Dieu est Dieu, et qu'il n'évolue pas seulement dans le monde des idées... Si Dieu n'a pas aussi pouvoir sur la matière, alors il n'est pas Dieu. Mais, il possède ce pouvoir* » (p. 83-84).

L'espèce humaine a été façonnée pendant des milliards d'années, mais la création d'une vie éternelle et d'une immortalité pour des êtres terrestres est un acte Créateur de Dieu et non un simple effet produit par une longue évolution de leur cerveau.

Il n'est généralement pas nécessaire, ni pertinent, d'utiliser du symbolique pour parler des choses terrestres, mais il me semble évident, par contre, que l'usage du symbolique est inévitable quand nous essayons de parler de Dieu.

La science peut nous faire découvrir la longue évolution de l'espèce humaine, mais elle est incapable de nous faire comprendre avec des mots ce qui s'est passé lorsque Dieu, après avoir façonné l'espèce humaine pendant des milliards d'années, a plongé un couple d'humains dans son monde à Lui, leur a façonné une âme immortelle, les a faits à son image. Ici, la Genèse doit recourir à des symboles.

Quelles que soient les capacités les plus élevées de l'intelligence et de la sensibilité terrestres d'un homme, cela n'a jamais permis d'accéder à la vie de Dieu, cela n'a jamais produit une âme immortelle. Nos mots comme notre science sont radicalement incapables de nous faire comprendre les réalités de Dieu.

Seules des images permettent de raconter que des êtres humains ont été mis dans un « *jardin* » qui a été « *planté* » dans l'Eden, le monde de Dieu. Seules des images peuvent nous raconter comment, dans ce « *jardin* », Dieu a « *tiré* » une « *femme* » de la « *côte* » de l'humain, comment une communion intense a existé, comment un dialogue existait entre un couple terrestre et Dieu lui-même, comment une rupture spirituelle s'est produite.

La Genèse et la foi de l'Église nous révèlent qu'il y a eu une création d'êtres radicalement nouveaux, d'un premier couple d'êtres existant à l'image de Dieu, capables de partager la vie de Dieu. Ces êtres semblables à Jésus de Nazareth comme à nous ont reçu les noms d'Adam et Ève .

De la réalité historique d'Adam et Ève, la Genèse ne rapporte que quelques faits. Une expérience dans le monde de Dieu dont nous ne connaissons rien de concret en dehors du récit imagé de la Genèse, une dispute mortelle entre deux enfants et la naissance de fils et de filles.

Mais, de leur vie spirituelle en communion avec Dieu, la Genèse ne peut nous parler, au moyen de mots terrestres, qu'avec des images symboliques.

Lorsqu'Adam et Ève ont été plongés dans le monde de Dieu, le monde des choses invisibles, la réalité spirituelle, ils ont vécu des événements que nous ne pouvons raconter qu'avec des images symboliques. Comment raconter autrement ce que fut la création d'Adam et Ève dans le jardin que Dieu a planté dans son Eden, son paradis, son monde spirituel ?

Cela n'enlève rien à leur existence historique.

Levergero écrit : *« Adam et Ève sont un couple d'hominidés parmi les hominidés, qui a été pris en exemple pour détacher, distinguer, les humains des animaux en leur insufflant une âme, un esprit. Je ne pense pas qu'il s'agisse des PREMIERS humains. Par contre, ils sont devenus des symboles. J'ai le souvenir que Jean-Paul II qui a admis une "certaine" évolution" chez les êtres vivants a lui-même émis cette hypothèse. »*

Il me semble que rien ne permet d'affirmer qu'Adam et Ève sont un « exemple » d'un très grand nombre d'Adam et Ève. Rien ne permet davantage de les considérer uniquement comme des symboles désincarnés.

Ils ont certes été un couple d'hominidés parmi les hominidés (comme nous).

Ils ont certes été choisis d'une manière qui les a distingués des animaux en leur insufflant une âme, un esprit, dont nulle créature ne disposait avant eux. Ils furent, avec une humanité tirée de la nature, plongés dans une réalité spirituelle qui les a transformés en donnant à leur être une capacité immortelle de communion à la vie divine qu'ils ont transmise à tous leurs descendants (dont nous sommes).

Ce ne sont pas les premiers humains si nous ne regardons que la réalité terrestre. Mais, ils sont les premiers à avoir été créés à l'image de Dieu, capables de communion éternelle avec Lui.

Longin écrit : *« Il ne faut pas tout mettre sur le même plan : les miracles du Christ et le récit de la Genèse. D'un côté, nous sommes dans l'histoire, de l'autre dans ce qui n'est même pas de la protohistoire ! »*

Les miracles de Jésus sont fort utiles pour comprendre la « protohistoire ». La Genèse nous raconte des événements très lointains qui ne sont pas relatés par des témoins directs, ni même très très indirects. Depuis les faits, il a fallu beaucoup beaucoup de transmissions avant le texte actuel de la Genèse.

Les miracles du nouvel Adam, du vrai fils de l'homme tel que Dieu l'a créé à son image, nous montrent de manière réaliste la portée concrète de ce que la Genèse n'a pu nous relater que de manière imagée. Comment un homme, un vrai, sans péché, en communion avec Dieu, peut dominer la matière et la mort au-delà de toute limite imaginable.

Ne nous trompons pas : Jésus, vrai Dieu, ne s'est pas déguisé en homme pour réussir des miracles parce qu'il était Dieu. Il nous a montré, en devenant vraiment un homme et en vivant en vrai homme tel que Dieu l'a créé, tout ce qu'un homme peut faire en communion avec le Père. C'est parce qu'il était vraiment un homme sans péché en communion avec son Père, tel que l'homme était lorsqu'il a été créé à l'image de Dieu, que tout lui était possible

Comme le premier Adam, Jésus a été plongé dans l'Eden par son baptême et il a ensuite subi la tentation, mais il n'y a pas cédé.

Ici, on n'est pas seulement dans le symbolisme mais dans la réalité très concrète. Oui, l'homme a été créé pour diriger le monde matériel et le conduire à un avenir inimaginable. Mais, sans la communion d'amour en Dieu, la mort vient briser tous ses rêves.

Ne serait-il pas dommage de s'arrêter à un constat d'incohérences et d'incompatibilité ?

La science humaine, dans toutes ses disciplines, nous fait découvrir toujours mieux ce qu'est et ce que fut la réalité terrestre.

Il me paraît vain de douter ou de contredire ce qui est raisonnablement démontré par la science moderne.

Mais, personnellement, je suis tellement convaincu de l'inspiration divine de l'Écriture Sainte et du récit de la création en particulier que je lui attribue a priori tous les attributs de la vérité y compris sur le plan historique. Mais, cette vérité historique ne nous est révélée que dans des écrits d'hommes avec toutes les approximations et les autres caractéristiques historiques des hommes qui en ont été les auteurs humains.

Je suis convaincu qu'il faut exclure avec la même détermination toutes les contradictions injustifiées des connaissances scientifiques raisonnablement certaines. Refuser de comprendre un récit biblique en contradiction avec les connaissances scientifiques. Mais aussi refuser de contredire un récit biblique avec les connaissances scientifiques.

Lorsque je ressens une contradiction entre, d'une part, une interprétation ou une compréhension d'un texte biblique, et, d'autre part, une connaissance scientifique, c'est mon interprétation ou ma compréhension que je remets en cause mais non la connaissance scientifique qui me paraît établie.

Il me semble que l'enseignement de l'Église a toujours suivi cette orientation. Elle n'a jamais accepté une contradiction entre la foi et la raison ou la science. Mais, la science ne sait pas tout et l'étendue de ses connaissances est limitée par les réalités observables auxquelles elle a accès.

Ce que la science connaît du passé historique est évidemment très limité, mais l'Église a toujours respecté ce qu'elle nous prouve déjà.

Il en va de même des six « *jours* » de la création dont je pense que le récit primitif n'a pas été inventé par un scribe hébreu du dernier millénaire avec Jésus-Christ, ni même par Moïse qui a pu le reprendre dans un écrit plus global du Pentateuque qui lui est attribué par la Tradition, mais a été, à de multiples reprises, écrit, copié, réécrit, traduit, tout au long d'une transmission orale, mais aussi écrite, ininterrompue.

Déjà du temps d'Abraham, dans le pays des Sumériens, la place de l'écrit était très importante et ce n'est pas par une conviction chronologique fantaisiste qu'un récit ancien a pu penser que les « *plantes* » du troisième jour précèdent la planète terre créée le quatrième jour, ou que la lumière du soleil aurait été créée le premier jour avant le soleil lui-même. Non, ils n'ont pas imaginé une photosynthèse sans soleil.

Soyons très prudents avec un récit qui, à défaut d'être dicté directement du ciel ou inventé par un scribe imaginaire, a dû faire l'objet, aux débuts de l'écriture, de premières versions imagées dont nous devons éviter les interprétations trop rapides à partir des concepts plus précis des traductions ultérieures.

Même d'un strict point de vue scientifique, il ne faut pas affirmer trop vite des contradictions qui ne résultent pas du texte lui-même mais d'une manière de les comprendre.

Mais, en bref, dans les limites d'interprétation que permettent les connaissances scientifiques autant que l'enseignement de l'Église, je reçois a priori les jours de la Genèse en pensant :

Pour le premier jour, à la lumière que Saint Jean nous décrit au début de son évangile et non à la lumière du soleil ;

Pour le deuxième jour, à la distinction du monde spirituel (les eaux d'en haut) et du monde matériel (les eaux d'en bas) ;

Pour le troisième jour, à l'apparition de la vie biologique elle-même dans son principe (les végétaux de l'image du texte primitif ou du mot initial qui l'a traduite ne doivent pas être compris dans le sens restrictif des végétaux terrestres que nous connaissons) ;

Pour le quatrième jour, à l'apparition de notre univers dans lequel notre terre, créée pour l'humain dans lequel Dieu lui-même va s'incarner, est l'essentiel (même si elle n'est qu'un minuscule élément dans notre univers, parmi peut-être bien d'autres) ;

Pour le cinquième jour, à l'apparition des premiers êtres autonomes dans les eaux et dans les airs ;

Pour le sixième jour, à l'apparition des êtres autonomes sur la terre.

Dans cette compréhension, il n'y a rien de contraire à la science moderne.

Trinité écrit : « *Pour le troisième jour... S'il ne s'agit pas de végétaux terrestres, je ne vois pas de quoi il peut s'agir ?*

Mon esprit pragmatique sans doute ! »

Gardez bien votre esprit pragmatique !

Dès lors que nous parlons ici de la création qui précède l'humanité et qui couvre, selon les estimations actuelles, près de 14 milliards d'années en ce compris le développement des galaxies, voire des univers, il me semble que nous ne pouvons guère dépasser des hypothèses qui restent certainement aussi ouvertes qu'incertaines.

Ce qui me fait réagir a priori, c'est de considérer, à cause de nos ignorances ou de l'état (infiniment modeste) de nos connaissances que le récit chronologique de la Genèse serait aberrant ou contraire à la science. Non ! C'est seulement notre compréhension qui peut l'être. Soyons extrêmement modestes avec nos suggestions d'interprétation.

Autant nous avons beaucoup d'éléments en notre possession pour réfléchir concrètement à la création d'Adam et Ève dans le cours de l'histoire concrète, autant nous sommes avec très peu de contenu pour tout ce qui précède.

Ce qui paraît d'emblée manifeste c'est que la création des végétaux avant la création de la terre, et a fortiori avant la première mention du soleil, de la lune et des étoiles, est aussi difficile à comprendre symboliquement que concrètement.

Quel serait le sens symbolique non historique de la création des végétaux avant la création de la terre ?

En ce qui concerne les végétaux et les fruits du troisième « *jour* », il me semble que même les anciens savaient que les végétaux sont une forme de vie biologique. À cet égard, tant réellement que symboliquement, les végétaux peuvent évoquer l'apparition de la première forme de vie biologique.

Après l'apparition des énergies, des gaz, de la matière, partout dans l'univers (voire les univers...), je pense volontiers qu'il y a eu un moment et un début, dans le temps, pour l'apparition de la « vie biologique », sans limiter ici l'étendue de cette expression.

Avant les planètes et les étoiles qui illuminent actuellement la terre (parfois des milliards d'années après leur extinction à des milliards d'années lumière...), on peut imaginer bien d'autres solides dans l'univers, voire les univers.

En l'état actuel des connaissances, on situe un Big Bang il y a près de 14 milliards d'années et la formation de la terre il y a moins de 5 milliards d'années, cela fait neuf milliards d'années entre les deux événements...

Je n'ai guère de difficulté à imaginer que de la vie biologique a pu apparaître dans ce délai de neuf milliards d'années, même si on n'en sait rien. Je n'ai, en tous cas, aucune raison de douter ou de discuter de ce détail, ou de sa signification réaliste ou symbolique.

D'un strict point de vue scientifique, il me semble que rien ne permet de penser qu'il n'y a jamais eu aucune vie biologique ailleurs que sur notre planète terre, sur d'autres planètes, dans d'autres galaxies, voire dans d'autres univers.

Personne ne peut affirmer qu'une vie biologique primaire (réellement végétale ou représentée de manière imagée et symbolique par des végétaux) n'ait pas existé avant et ailleurs que sur la terre, ni, dès lors, que le récit extrêmement sommaire de la Genèse soit contraire à la science. Cette contradiction n'existe que pour des interprétations caricaturales que le texte lui-même n'impose pas.

Sauf erreur de ma part, il me semble que personne ne sait aujourd'hui quand, ni où, est apparue la vie biologique.

Nous pouvons seulement constater que, dans la chronologie du récit biblique, la vie biologique apparaît avant la planète terre.

Je pense volontiers (avec toutes les réserves qui s'imposent) que l'apparition de la vie biologique créée par Dieu ou, du moins, ses germes, comme le disent certains pères de l'Église, a pu survenir avant la formation de notre planète terre.

Et donc, à cet égard, les « *végétaux* » du troisième jour ne me semblent pas nécessairement et uniquement « *terrestres* ».

L'image est terrestre pour nous. Elle pourrait se nuancer demain avec d'autres avancées scientifiques.

Je comprends les contestations de la chronologie historique des six jours, mais la question reste ouverte. Un autre regard est possible.

Est-ce que la chronologie des six jours est symbolique ou historique ?

Ce qu'il faut constater c'est que personne ne se présente pour proposer une explication uniquement symbolique, pourquoi une chronologie symbolique, pourquoi une création symbolique des végétaux avant la création de la terre ?

Quoi qu'il en soit dans ce sujet, il faut observer qu'une perception exclusivement symbolique et non historique ne propose pas davantage d'explication pour les questions posées.

1. Symbolique et historique

La portée symbolique des textes est certaine et nul ne la conteste.

Mais, il n'y a pas lieu d'en déduire trop rapidement que si c'est symbolique, c'est que ce ne serait pas historique, ce qui est inexact. Bien au contraire, beaucoup de faits historiques sont relevés par

l'Écriture Sainte pour leur valeur symbolique ce qui n'exclut en rien leur réalité historique, même si cela demande du discernement par rapport au contexte et aux intentions de l'auteur.

De même, ce n'est pas parce que certains faits historiques sont présentés dans un but pédagogique ou théologique qu'ils cessent pour autant d'être réels et historiques.

2. La vérité de la Bible

Alexandre-Invité écrit « *Il serait tellement plus raisonnable d'accepter le fait que tout n'est pas vérité dans la Bible* »

Depuis deux mille ans, l'Église la déclare « *Parole de Dieu* » et elle est donc vraie en tout.

Mais, la vérité de la Bible ne se confond pas avec la vérité de notre compréhension qui, elle, peut être souvent fausse. Depuis le jardin d'Eden, le tentateur est toujours présent pour nous demander « *Dieu a-t-il réellement dit ceci ou cela ?* », pour nous inviter ainsi à mettre en nous-mêmes (à manger) le fruit de la connaissance du bon ou du mauvais, du vrai ou du faux afin de mettre la connaissance en nous alors que pour être réellement connue, elle doit demeurer hors de nous, demeurer sur l'arbre et être reçue dans la communion de Dieu.

La Bible est une parole de Dieu vivante qui ne se comprend que dans la communion de l'Église qui est le corps du Christ qu'Il réunit Lui-même autour de Pierre et de ses successeurs. Il n'y a pas de vérité biblique en dehors de la tradition de la foi.

« *Tout est vérité dans la Bible* » ne signifie pas que cette vérité soit révélée directement par Dieu.

Chaque écriture de la Bible a été l'œuvre d'un humain par laquelle Dieu a fait passer sa parole. Il nous faut donc toujours la comprendre en tenant compte de toutes les caractéristiques culturelles et personnelles de l'auteur du texte primitif dans son contexte.

La lecture au pied de la lettre, et a fortiori au pied de la lettre de nos traductions modernes, peut nous tromper complètement, si nous croyons pouvoir la comprendre par nous-mêmes sans la foi de l'Église.

Mais, ne considérons pas les erreurs de nos interprétations comme un manque de vérité de l'Écriture sainte elle-même.

3. L'origine mésopotamienne de la Genèse

Alexandre-Invité écrit : « *Il serait tellement plus raisonnable d'accepter ... que le livre de la Genèse puise abondamment dans la littérature mésopotamienne et ce, du récit de la création jusqu'au personnage de Joseph !*

Quiconque prend le temps de lire les grands récits mésopotamiens facilement accessibles en ligne, en particulier Enki & Ninhursag, l'Épopée de Gilgamesh, la Genèse d'Eridu, Enuma Elish réalisera alors... ».

C'est exact et vous avez bien raison de relever les évidentes parentés de la Genèse avec les écrits sumériens retrouvés, mais ce qui est surprenant c'est qu'au lieu d'y reconnaître un indice qui confirme la réalité historique d'Abraham comme étant issu du sud de la Mésopotamie, à l'époque des récits mésopotamiens que vous citez, vous y voyez, au contraire, une invention plus récente.

Les caractéristiques mésopotamiennes des textes du début du deuxième millénaire avant Jésus-Christ que vous relevez correspondent à l'époque d'Abraham.

Il est aussi normal de trouver des parentés entre le récit sumérien de la Genèse et les récits sumériens de l'époque d'Abraham que vous évoquez que de trouver des évangiles apocryphes de la même époque que les Évangiles canoniques.

Puisqu'Abraham était un mésopotamien issu de la capitale du pays de Sumer, il est tout à fait normal que le récit de l'histoire d'Abraham et de ses ancêtres soit mésopotamien.

Cela ne vous étonne que parce que vous doutez de l'existence historique d'Abraham qui était un sumérien (d'Ur, en Chaldée) et, plus encore, du fait que le récit de la création de la Genèse a pu être connu par Abraham puis transmis par traditions orale et écrite jusqu'à la version finale fixée définitivement vers l'époque de l'exil.

Là votre point de vue ne me paraît pas justifié par des constats objectifs.

Alexandre-Invité écrit « *Quiconque prend le temps de lire les grands récits mésopotamiens... réalisera alors les nombreux emprunts et travaux de réécriture des rédacteurs de la Genèse, qu'il s'agisse du récit du jardin d'Eden, du déluge ou de la figure de Joseph.* »

Non, vous ne présentez aucun argument vous permettant d'affirmer que ce sont les auteurs des textes primitifs de la Genèse qui se seraient inspirés des légendes mésopotamiennes et non le contraire, et, à tout le moins, que les similitudes ne s'expliquent pas simplement par une rédaction dans le même contexte culturel, de la même époque.

Votre problème ne vient que du fait que vous refusez de croire que le texte de la Genèse puisse avoir des racines aussi anciennes. Si vous pensez, comme Diviacus, que le récit a été « *inventé* » en Judée au VIII^{ème} siècle avant Jésus-Christ, alors évidemment, vous ne pouvez que l'imaginer « *inspiré* » par des récits plus anciens, mais la prémisse de votre raisonnement n'est pas réellement fondée sur autre chose qu'un a priori, historiquement non prouvé.

Les documents sumériens les plus récents contenant un récit mythique me semblent actuellement datés de la fin du troisième millénaire (vers - 2.150).

Rien ne permet d'affirmer que le récit biblique de la Genèse serait postérieur au mythe sumérien d'Enki, ni qu'il s'en serait inspiré.

En effet, nous n'avons retrouvé que quelques très rares textes des millénaires avant notre ère. La plupart ont disparu.

Ce n'est pas parce qu'on a retrouvé un document plus ancien qu'un autre qu'il faut en déduire que le récit du document moins ancien a été inspiré du récit contenu dans le document écrit plus ancien.

L'ancienneté des rares traces archéologiques retrouvées ne permet en rien d'en déduire nécessairement une différence d'ancienneté des récits qu'ils contiennent. Un fragment archéologique plus récent peut évidemment contenir un récit plus ancien qu'un récit similaire retrouvé dans un fragment plus ancien.

Il me semble qu'il faut donc admettre que le mythe sumérien d'Enki (dont nous avons des traces vieilles de plus de 4.000 ans) a pu s'inspirer sous une forme déformée et modifiée du récit des faits que nous pouvons lire dans la Genèse (même si nous n'en avons que des traces archéologiques vieilles d'environ seulement 2.500 ans).

La date assez récente de la composition du texte final actuel de la Genèse et les récits du contexte culturel de l'époque, y compris les mythes mésopotamiens, que ce texte final a pu intégrer de diverses manières pour apporter la lumière de la foi aux populations de l'époque, n'affectent pas l'authenticité de l'Écriture Sainte.

Ce que les mythes sumériens peuvent nous dire du jardin d'Eden est bien éloigné de la révélation de la Genèse qui nous parle de manière imagée d'un fait extraordinaire lors duquel des humains terrestres ont été mis dans l'Eden, la réalité spirituelle de Dieu. Un fait tellement exceptionnel pour la conscience humaine qu'il est raisonnable de penser que ceux qui l'ont vécu et leurs descendants aient veillé à en garder la mémoire sous des formes diverses jusqu'à la rédaction du texte actuel de la Genèse.

Zarus écrit : « *Je suis d'accord avec cette nuance historique, mais je ne vois pas non plus d'où vous sortez la preuve que le mythe sumérien soit postérieur au mythe biblique.* »

En, effet, il n'y a pas de preuve. Il faut seulement observer que l'influence est possible dans les deux sens au stade actuel de nos connaissances. Le récit primitif que les Hébreux ont mis par écrit « *a pu* » influencer les Sumériens, mais ce n'est en effet pas prouvé. L'inverse n'est pas davantage prouvé et ne peut davantage être exclu a priori.

4. Les deux récits de la création dans la Genèse, la sexualité et le péché originel

Alexandre-Invité écrit « *Il est toutefois clair que je ne crois pas en l'historicité des deux récits de la création de la Genèse qui, objectivement présentent des incompatibilités évidentes : tant sur l'ordre chronologique des différentes étapes de la création que sur la théologie où, dans un récit, l'humanité est appelée à peupler toute la terre et à s'y multiplier, tandis que dans le second, l'humanité est appelée à vivre dans un espace limité et clos dans la proximité de Dieu, sans que ne soit également évoquée la sexualité.* »

Un espace « *limité et clos* », certes, mais il s'agit ici de l'Eden, le monde spirituel de Dieu. L'humain est créé avec une autonomie spécifique nécessaire à sa liberté. Il n'est pas mélangé au « *tout* » de l'Eden de Dieu qui reste « *autre* », car comment pourrait-il aimer et vivre en communion s'il n'était pas distinct du « *tout* » ?

« *Sans que ne soit évoquée la sexualité* » ???

Comment pouvez-vous écrire cela, alors que le Christ lui-même fonde tout son enseignement sur la sexualité, sur l'amour d'Adam et Ève dans le jardin d'Eden (cf Mt, 19, 1 à 15) et que « *une seule chair* » cela concerne bien toute la personne jusque et y compris l'union sexuelle ? L'allusion à l'union physique est très présente lorsque Dieu façonne Ève autant que dans l'élan amoureux d'Adam.

Vous semblez opposer la « *proximité de Dieu* » et la sexualité jusqu'à exclure la sexualité de l'Eden, ce qui porte atteinte à la beauté de la sexualité qui me semble manifeste dans le récit du jardin d'Eden.

Mais, votre problème est, en réalité, plus profond car c'est non seulement l'amour conjugal par lequel Adam et Ève découvrent l'amour et ce qu'est la vie divine en communion que vous ne percevez pas, mais il en résulte que vous ne pouvez, dès lors, comprendre le péché originel et c'est un point central de la doctrine de l'Église qui vous fait ici difficulté.

Alexandre-Invité écrit « *Non, le Christ n'enseigne pas la doctrine du péché originel. L'être humain est naturellement enclin au mal et incapable de vivre dans la communion avec Dieu. Ce constat, qui est justement celui de la Genèse et est repris par Jésus.* »

Vos affirmations sont contraires à la réalité. La Genèse nous raconte, bien au contraire, que tout a été créé « *bon* » et non « *naturellement enclin au mal et incapable de vivre dans la communion avec Dieu* ». Quel serait ce « *dieu* » qui aurait créé un homme « *mauvais* » ?

Non, Dieu ne nous a pas créés mauvais ou pécheurs. Ce fut un choix libre de l'homme créé qui a fait entrer le mal et la mort dans son existence. Une liberté indispensable à l'amour. Un vrai choix qui n'exige pas d'être mauvais pour pouvoir choisir une voie autre que celle proposée par Dieu.

Dieu a tout fait pour que l'humain créé à son image soit libre. Il lui a donné l'intelligence rationnelle, il lui a fait découvrir l'amour et l'a fait vivre dans l'harmonie corporelle et spirituelle du paradis.

Il lui a même donné accès à l'arbre de la connaissance du bon et du mauvais. Il pouvait toucher cette connaissance, contrairement à ce que Satan a essayé de faire croire en affirmant que Dieu aurait dit « *vous ne toucherez pas* » alors qu'il les avait seulement avertis de ne pas « *manger* », ce qui signifie prendre et ingérer en soi-même.

Dieu a seulement averti Adam et Ève que la connaissance ne peut être connue que dans l'amour, dans l'harmonie, dans la communion avec un Autre. Dans la Trinité de Dieu, la vie n'est qu'amour et communion. Il n'y a pas de vie « *seul* » en Dieu. Il n'y a pas de connaissance « *seul* ». Aujourd'hui encore, il n'y a pas de connaissance seul sans communion au corps du Christ.

Et la Parole demeure inchangée : si vous arrachez le fruit de l'arbre de la connaissance pour mettre cette connaissance en vous-mêmes au lieu de la laisser hors de vous pour en vivre en communion, c'est toujours un chemin de mort.

Jésus n'a cessé d'appeler tout homme à la conversion, ce qui suppose clairement que tout homme est « *mal* » orienté. Oubliez-vous qu'il est l'agneau qui vient enlever le péché du monde ?

Lorsque vous écrivez que « *L'être humain est naturellement enclin au mal* », vous vous mettez en contradiction avec l'enseignement de l'Église qui proclame, comme la Genèse, que la création était bonne. Non, Dieu ne nous a pas créés mauvais ou pécheurs. Ce fut un choix libre de l'homme créé.

Nous l'appelons « *péché* » originel parce qu'il est contraire à la vie divine, à l'harmonie avec Dieu, et qu'il est la source de tous les autres péchés, mais il ne faut pas en déduire que le péché originel serait la preuve que l'homme était mauvais dès l'origine.

Non, il était, au contraire, bon et rempli d'amour, mais il était devant le choix fondamental et libre de choisir de vivre en communion d'amour avec Dieu ou d'exister en étant tourné principalement vers son propre « *moi* ».

En choisissant cette voie qui brisait sa communion avec Dieu, il a ainsi expérimenté cette voie.

Le Seigneur ne l'a pas condamné pour ce premier choix. Maintenant que l'humain « *sait* » ce que cela implique, le Seigneur vient encore le rechercher là où il est.

5. La création surnaturelle des humains

Mais, vous ne rejetez pas seulement la création d'un homme bon par Dieu et le choix originel qui a blessé l'humanité. En fait, vous ne parvenez pas admettre une création autre que naturelle.

Vous semblez penser qu'il n'y aurait pas eu de création d'un humain à l'image de Dieu dans l'histoire, mais seulement une longue évolution avec, à un moment, une reconnaissance de Dieu par l'humain.

Alexandre-Invité écrit « *Il faut accepter ses limites et reconnaître que les origines de l'humanité demeurent à ce jour inexplorées, en dépit des avancées scientifiques.* »

Les limites sont évidentes, mais la Genèse nous donne cependant des explications ce qui n'est pas rien et, dès lors, que ces explications (bien interprétées dans les limites de la foi de l'Église) ne sont pas contraires aux avancées scientifiques, il faut au moins y être attentifs.

En fait, malgré les interpellations qui vous sont adressées, vous vous limitez à affirmer « *on ne sait pas* ». Un peu facile ! Essayez au moins de creuser un minimum votre réflexion personnelle sur ce que

nous sommes (des âmes immortelles capables, malgré notre nature mortelle, de partager éternellement la vie de Dieu) et notre survenance dans l'histoire réelle.

Si vous croyez que de tels humains « *capax Dei* » existaient sur la terre au temps des dinosaures, il y a cent millions d'années, dites-le et expliquez-nous. S'ils ne sont advenus que plus tard, auriez-vous une opinion ?

La nature, c'est la réalité terrestre créée. Si nous sommes aujourd'hui pécheurs, ce n'est pas à cause de la nature, ni parce qu'elle aurait été mauvaise (comme des gnostiques l'ont souvent pensé), c'est seulement à cause du choix originel fait par l'humain. Cela me semble un enseignement constant de l'Église.

Certes, il faut constater la réalité de ce qui est souvent nommé le « *mal physique* » et qui n'est que la description scientifique de ce qui nous permet de vivre sur la terre où, dans la nature, tout est précaire et se développe depuis des milliards d'années par un renouvellement constant des êtres qui sont produits, se reproduisent (avec, dans le cours du temps, un buissonnement de formes nouvelles de plus en plus complexes), puis disparaissent. Ces réalités sont très bonnes car elles nous permettent de vivre.

Toute cette création aurait dû être soumise à l'humain vivant en communion avec Dieu pour qu'il la développe dans l'harmonie avec son Créateur. Le péché originel a coupé cette harmonie et, désormais, le monde est devenu pour l'humain, qui en a perdu le contrôle, une cause de souffrances et de mort.

Personne ici ne parle « *au nom de l'Église* », ce qui n'empêche pas chacun de nous d'évoquer son enseignement.

Vous savez bien que sur plusieurs points vous n'adhérez pas à cet enseignement.

Il y a bien sûr de nombreuses théories et opinions dans le sens de vos opinions.

Par rapport à ce que vous soulignez, je peux vous apporter de brèves précisions sur les décalages que vous ressentez par rapport à l'enseignement de l'Église.

Alexandre-Invité écrit « *Elle ne défend pas l'idée selon laquelle Abraham aurait apporté une tradition relative au jardin d'Eden et qui aurait été ensuite transmise de génération en génération jusqu'à la période de l'exil à Babylone.* »

L'Église enseigne que Moïse est l'auteur principal de la Genèse, sur la base des traditions orales et/ou écrites dont il disposait. L'Église enseigne aussi qu'Abraham est un personnage réel.

Mais, il est exact que l'Église ne précise pas quelle connaissance Abraham avait du récit de la création. Sur ce point, il s'agit, en effet, de réflexions personnelles dont tous les fidèles catholiques peuvent librement débattre dans le cadre de l'ensemble des enseignements de l'Église.

Alexandre-Invité écrit « *Elle ne défend pas non plus l'idée selon laquelle Dieu aurait donné l'esprit à un homme choisi au néolithique, donnant ainsi naissance à une nouvelle humanité.* »

En effet, mais ce n'est pas non plus mon opinion, même si c'est le résumé que plusieurs en font.

Certes, je pense que, dans l'histoire concrète, l'humanité à l'image de Dieu a été créée parmi des hominidés. Adam et Ève ont vécu parmi des hominidés de la même espèce biologique qu'eux.

Mais, le surplus doit être nuancé. Sur le plan physique, leur ADN, ce message d'instructions que nous avons tous acquis dès le premier instant de notre conception, provient de la nature et, concrètement, d'une lignée d'hominidés, mais leur nature spirituelle vient du souffle de Dieu. Il me semble que cette

union d'un ADN physique et d'un esprit venant d'un souffle de Dieu a fait advenir un être nouveau ayant une nature indissociablement corporelle et physique.

La datation dans le néolithique, il y a moins de dix ans, n'est qu'une hypothèse qui, très certainement, reste très ouverte et demande un maximum de prudence et de réserves.

Ce qui est certain, dans l'enseignement de l'Église, c'est la nature corporelle et spirituelle spécifique des humains que nous sommes et c'est aussi le fait que c'est particulier dans la création. Les animaux n'ont pas cette nature double qui nous rend capables de partager éternellement la vie de Dieu.

La récente encyclique ***Laudato si'*** du Pape François nous donne l'enseignement de l'Église quant à la survenance de tels humains, créés à l'image de Dieu, dans l'histoire concrète : « 81. **Bien que l'être humain suppose aussi des processus évolutifs, il implique une nouveauté qui n'est pas complètement explicable par l'évolution d'autres systèmes ouverts.** Chacun de nous a, en soi, une identité personnelle, capable d'entrer en dialogue avec les autres et avec Dieu lui-même. La capacité de réflexion, l'argumentation, la créativité, l'interprétation, l'élaboration artistique, et d'autres capacités inédites, montrent une singularité qui transcende le domaine physique et biologique. **La nouveauté qualitative qui implique le surgissement d'un être personnel dans l'univers matériel suppose une action directe de Dieu,** un appel particulier à la vie et à la relation d'un Tu avec un autre tu ».

Alexandre-Invité écrit « Une partie de votre interprétation du récit du jardin d'Eden est tout à fait personnelle et ne figure pas dans le Catéchisme de l'Église. »

En effet, ce sont des réflexions personnelles dont, comme je l'ai déjà relevé ci-dessus, tous les fidèles catholiques peuvent librement débattre dans le cadre de l'ensemble des enseignements de l'Église.

Alexandre-Invité écrit « Lorsque j'écris que l'homme est "naturellement enclin au mal" il me semble impossible d'aller contre le message de la Genèse. Gn 8,21 : "le cœur de l'homme est enclin au mal dès sa jeunesse". »

L'état du cœur humain enclin au mal n'est une réalité que depuis le péché originel et c'est étranger à la « nature ». La nature a été créée bonne et elle devait être soumise à l'humain pour qu'il la développe en harmonie avec son Créateur. Ce n'est pas « naturellement » que l'humain est pécheur, mais seulement parce qu'il a hérité d'une vie blessée et marquée par un choix fondamental d'Adam et Ève dont nous descendons tous spirituellement autant que biologiquement. C'est leur nature corporelle et spirituelle qui nous a été transmise.

C'est un enseignement constant de l'Église.

Alexandre-Invité écrit « En considérant que la Bible ne peut être comprise en dehors du support de l'Église, vous contestez les apports considérables de l'exégèse dont l'Église reconnaît pourtant l'utilité et le bénéfice. Le contenu biblique et le contexte de sa rédaction sont mieux compris aujourd'hui qu'au XIXème siècle. »

L'exégèse a toujours été nécessaire pour comprendre et approfondir l'Écriture Sainte et la foi de l'Église. Ses apports sont incontestables pour une meilleure compréhension du contenu biblique et du contexte de sa rédaction.

Mais, les opinions des exégètes ne sont que des opinions multiples, variées et souvent contradictoires avec de nombreuses modes au cours de l'histoire. Elles demandent une écoute attentive, certes, mais surtout de la prudence.

Vous en citez certaines. Merci à Archidiacre pour d'autres et surtout pour l'étude du professeur Kemp de l'université catholique Notre-Dame du Minnesota. Je ne la connaissais pas, mais je l'ai lue avec

beaucoup d'intérêt et je me sens d'accord avec lui pour l'essentiel, soit une création d'Adam et Ève parmi les hominidés.

Ce qui compte pour notre foi c'est l'enseignement de l'Église tel qu'il s'exprime par le Magistère assuré depuis deux mille ans par Pierre et ses successeurs. Parce que c'est le corps du Christ et que le Christ lui-même nous assure que la vérité y est pleinement présente. Car il prie pour que la foi de Pierre ne défaille pas et que sa prière est toujours exaucée.

Kaeso écrit : « *Le livre de Genèse connaît deux récits de création. Dans le premier les animaux sont créés avant l'homme, dans le second après l'homme. Cela démontre l'impossibilité d'une lecture littéraliste de ces textes.* »

L'approche montre en effet le danger d'une lecture littéraliste qui croirait trop vite que dans un récit l'humain est créé « *après* » et dans l'autre « *avant* », alors qu'une lecture littérale correcte montre tout autre chose. Trop souvent, des lecteurs confondent une lecture littéraliste qui ignore tous les enseignements de l'Église sur les exigences d'une lecture correcte des Écritures. Ces enseignements rejoignent largement les exigences de la lecture correcte de n'importe quel texte, a fortiori de textes anciens d'une culture très différente de celle du lecteur.

Mais, attention, il serait tout aussi erroné de penser que le rejet justifié d'une lecture littéraliste caricaturale et erronée ne laisserait comme seule alternative qu'une lecture sans base littérale ou sans portée historique réelle.

Symbolique ne signifie pas nécessairement non réel. Un fait réel peut être présenté de manière symbolique.

Le jardin d'Eden est bien réel, mais l'Eden, c'est le ciel de Dieu, c'est une réalité spirituelle. Les mots terrestres utilisés pour en parler sont nécessairement symboliques lorsqu'ils expriment des réalités spirituelles.

Les mots humains proviennent de notre cerveau et de notre expérience concrète. Ils sont limités par ce que le cerveau humain peut comprendre. Quant Dieu place l'humain dans l'Eden, c'est très réel et concret, mais comment en parler de manière exacte pour notre compréhension sans recourir à des images, des symboles ?

Cependant, nous devons faire attention de ne pas supprimer toute réalité concrète à cause des images et des symboles utilisés. Ce sont bien des réalités terrestres et des humains terrestres, bien concrets, qui ont été mis dans l'Eden.

L'Évangile nous en donne un éclairage nouveau qui peut nous aider à comprendre la réalité concrète, terrestre ET spirituelle, du jardin d'Eden que le premier couple humain a connue, le sens réel ET symbolique des mots pour en parler.

Jésus, le nouvel Adam, a été plongé dans l'eau lors de son baptême comme le premier couple humain a été mis dans l'Eden. L'eau bien réelle et concrète du Jourdain a été une image et un symbole de l'Eden. Mais, l'eau était aussi bien réelle.

Ensuite, l'Esprit Saint est descendu sur Jésus « *comme* » une colombe (Mt 3,16 ; Mc 1,10 ; Lc 3,22 ; Jn 1,32).

Jésus, vrai Dieu et vrai homme, avait bien sûr cette communion avec l'Esprit Saint de toute éternité, mais, dans son humanité, il a dû recevoir à nouveau cette communion spirituelle que l'humain avait perdue par l'effet du péché originel. Même sans péché, l'humanité de Jésus, vrai homme, devait à nouveau être plongée dans l'Eden et revivre la tentation vécue par les premiers humains, ce que Jésus, après son baptême, a connu au désert.

C'est bien au moment de son baptême, près de trente ans après sa conception et sa naissance, et non immédiatement lors de son Incarnation, que l'Esprit Saint est « *descendu* » sur lui. Lors de sa création, l'humain avait aussi été façonné d'abord sur la terre avant d'être mis dans l'Eden, dans la réalité spirituelle de Dieu.

Tant pour nos premiers parents créés à l'image de Dieu que pour Jésus, le fait fut bien réel, mais comment l'exprimer ? Dans les quatre Évangiles, l'expression « *comme* » une colombe est tout sauf claire.

Nous pouvons imaginer une colombe concrète semblable à celles que nous connaissons, ce qui est bien possible, mais comment et pourquoi, dans ce cas, les témoins de la scène ont-ils interprété cette colombe comme une personnalisation de l'Esprit Saint ? Une voix s'est certes fait entendre, mais elle venait des « *cieux* » et non de la bouche d'une colombe.

L'expression « *comme* » ne dit pas exactement ce que fut concrètement la réalité. L'expression « *comme une colombe* » peut être une image ou un mode d'expression qui, comme les mots de la Genèse, essaie de nous dire une réalité spirituelle survenue au moment d'un fait terrestre bien concret.

Ce qui est certain, c'est qu'après son baptême, Jésus a manifesté par de nombreux miracles et sa résurrection, toute la domination sur la création concrète qu'Adam et Ève avaient reçue avant leur chute.

Dans l'Eden, Adam et Ève ont aussi reçu pleinement la communion de l'Esprit Saint dans leur réalité terrestre concrète. Ils vivaient sur la terre, exactement comme nous, mais ils ont été mis « *dans* » l'Eden. Attention de ne réduire ni la réalité terrestre de l'évènement, ni sa réalité spirituelle simultanée.

Aldous écrit : « *il faut garder à l'esprit que les récits bibliques de la création ne racontent nullement une histoire événementielle. Ils expriment un sens, sous forme imagée.*

Il ne s'agit pas d'un récit de l'ordre d'une connaissance scientifique, mais de l'ordre d'une connaissance de foi. Il ne s'agit pas de commencement du monde (un commencement qui aurait eu lieu de telle manière une fois pour toutes), mais de son origine et de son maintien dans l'être au cours du temps (donc d'une origine toujours à l'œuvre ici et maintenant).

Un récit de commencement (comme pourrait le proposer la science) serait la révélation d'un comment (comment cela s'est-il passé...) avec au passage, mais pas nécessairement, la recherche d'une causalité; un récit de l'origine est la révélation d'un pourquoi et de fait parle de causalité mais aussi de finalité. »

Merci Aldous d'exprimer aussi clairement le contraire de ce que je pense.

Une telle contradiction permet un vrai dialogue.

Vous avez raison sur un point, c'est de situer la différence au niveau de la foi de chacun de nous qui peut seule nous départager.

Je ne vais pas argumenter ici, mais seulement relever les différences.

Vous écrivez : « *les récits bibliques de la création ne racontent nullement une histoire événementielle* ». Non. Les récits bibliques racontent une histoire événementielle.

Vous écrivez : « *Ils expriment un sens, sous forme imagée* ». Pas seulement. Ils expriment aussi des faits sous forme imagée.

Vous écrivez : « *Il ne s'agit pas d'un récit de l'ordre d'une connaissance scientifique* ». Non. Il s'agit d'un récit qui est conforme à la connaissance scientifique.

Certes, sa compréhension correcte est aussi de l'ordre d'une connaissance de foi.

Vous écrivez : « *Il ne s'agit pas de commencement du monde (un commencement qui aurait eu lieu de telle manière une fois pour toutes)* ». Si. Il s'agit bien d'un commencement qui a eu lieu de telle manière une fois pour toutes. Dieu a créé le monde et tout ce qu'il contient. Le commencement de l'humanité créée par Lui à son image est un fait de l'histoire qui a eu un commencement une fois pour toutes.

Certes, il s'agit aussi « *de son origine et de son maintien dans l'être au cours du temps (donc d'une origine toujours à l'œuvre ici et maintenant)* ».

Vous écrivez : « *avec au passage, mais pas nécessairement, la recherche d'une causalité (Dieu ou autre chose)* ». Il y a bien, dans la Genèse, une révélation sur la cause de notre existence.

Il me semble juste d'écrire que « *un récit de l'origine est la révélation d'un pourquoi et de fait parle de causalité mais aussi de finalité* ». Il ne faut pas oublier que « *de fait* » il nous parle aussi « *de causalité* ».

Cinci écrit : « *Je pense que votre réflexion vise à vouloir réduire pour nous le scandale que serait le fait de croire en la génération spontanée. La démarche se veut généreuse au départ. Le problème du surgissement des premiers hommes serait peut-être "atténué" en empruntant le chemin de réflexion que vous prenez. C'est peut-être vous qui avez raison. C'est vrai. Mais ce serait peut-être comme déplacer le problème plus loin au fond. Vous parviendriez à rendre plus vraisemblable l'apparition de l'homme sur terre, aux yeux de certains contemporains imbus de notre culture actuelle, on l'admettrait, si c'est pour faire intervenir un certain évolutionnisme ne se départant pas trop d'avec ce que nos élites pensantes vont se plaire à reconnaître comme étant vrai. Il va rester que le mystère ne sera pas effacé pour autant, non ?* »

Bien sûr que le mystère demeure !

Le but n'est pas de chercher une concordance scientifique, mais de ne pas dire des contradictions manifestes avec la science. Les miracles, l'Incarnation, la résurrection, sont au-delà de la compréhension de la science, mais la science doit constater beaucoup de réalités et d'événements qu'elle ne peut expliquer.

Nous sommes d'accord pour constater que la Genèse est peu précise. Elle se limite à ce qui est utile à notre foi et à notre vie avec Dieu.

Tout simplement d'essayer de mieux comprendre qui nous sommes, quelle est notre vocation, quelle vie nous offre le Christ, de découvrir toute l'importance de notre identité de personnes créées avec un corps, une âme et un esprit pour vivre avec le Christ en harmonie avec toute la création.

Dieu n'a pas voulu créer seulement des anges dans son monde spirituel. Il a voulu nous créer avec un corps. Il s'est fait homme dans un corps. Il vient nous sauver tout entier et donner sa vraie valeur à toute la création pour nous permettre de partager sa vie d'une manière radicalement nouvelle.

Voilà l'objectif. Une foi avec les deux pieds bien sur terre pour une évangélisation solide du monde d'aujourd'hui.

Mais, beaucoup refusent de croire que Dieu a voulu créer un monde matériel et lui a accordé une immense valeur au point non seulement d'y créer un être à son image, mais d'y venir y vivre lui-même. Concrètement et historiquement.

Le renvoi dans un mythe sans réalité concrète nous fait perdre la compréhension de la valeur de notre corps et de la nature toute entière. Les effets me semblent dévastateurs en théologie morale et dans notre vie concrète de croyants en général. Elle tend à faire de la foi une abstraction spirituelle loin de notre vie concrète et réelle.

Isabelle47 écrit : *« Le mythe aide l'homme à comprendre ce qu'il vit. Ce n'est pas une pure abstraction désincarnée ... Il en est ainsi des textes de la Genèse.*

Par ailleurs, une lecture symbolique n'évacue pas la chair, la réalité concrète des choses, de la nature etc. mais l'exprime de manière différente et avec peut-être plus de puissance et de poids sur notre imaginaire. »

OK. Mais, comme je vous l'ai écrit, je ne partage pas les limites de cette perspective qui n'est pas fausse mais incomplète.

Isabelle47 écrit : *« Pour ce qui est des dérives dont vous parlez, les récits de la genèse de la création du monde et de l'homme ne sont pas à mettre "en parallèle" avec l'Incarnation qui n'est pas un mythe mais une vérité de foi. »*

Pour moi, le rejet d'une mise en parallèle est une importante erreur. Le Christ, nouvel Adam, apporte un éclairage déterminant sur la révélation de la Genèse qu'il est nécessaire de mettre en parallèle.

Isabelle47 écrit : *« Par "mise en parallèle" je voulais dire "n'ont pas le même statut"*

Le Christ est venu accomplir les promesses de l'Ancien Testament. Amener la rédemption et parfaire ainsi l'alliance de Dieu avec l'homme. Il a donc récapitulé en Lui tout ce qui était annoncé. Et a amené, ainsi, le salut. Il a chamboulé le regard porté sur le temps et l'espace, la vie et la mort, le fini et l'infini.

Qu'il se soit incarné, ait été vrai Dieu et vrai homme, nous sommes d'accord »

OK

Isabelle47 écrit : *« La religion chrétienne est la religion de l'Incarnation, non?*

Que des dérives morales aient eu lieu (rejet du corps etc.) c'est certain mais elles étaient dues, probablement, à l'oubli que Jésus a vécu dans la chair d'un homme tout en étant Dieu, avec toutes les vicissitudes que comporte le statut d'être humain. Et ces dérives sont peut-être aussi la conséquence d'un besoin mal compris de mortification. »

OK. Mais, ici encore, la perspective me semble incomplète, si le Nouvel Adam n'apporte pas sa lumière concrète sur le premier Adam.

Isabelle47 écrit : *« Je ne comprends pas très bien l'importance que vous accordez au parallèle exhaustif Adam/Christ, mais le tirer à toute force du côté de la chair, du côté de l'Adam pécheur et premier homme exilé de la proximité de Dieu... »*

C'est pourtant exactement cela que Dieu a fait pour nous. J'aime bien votre expression « à toute force » !

Epsilon écrit : *« Genèse n'a, ni de près ni de loin, un qcq lien avec nos connaissances actuelles historiques/scientifiques ... chercher des concordances est peine perdue car tel n'est pas, même à l'origine, le but de ce récit.*

Tout « commencement » ... par le fait même que c'est un « commencement » et que nous n'en savons strictement rien ... ne peut être décrit que par un mythe « fondateur ».

Le mythe ne doit pas être considéré comme une affabulation sans intérêt ... mais il, du moins certains, présente un véritable « langage » pour définir/décrire notamment les « origines/commencements » quand les mots font défauts ...

Il ne faut donc pas se « servir » de la figure du personnage historique qu'est Jésus pour chercher, en comparaison, un sens historique à Genèse et à la Création ... bien au contraire le Christ vient clôturer aux yeux du monde et de l'Histoire le mythe décrit en Genèse comme étant l'origine d'un « commencement » ... et en ce cas le mythe des origines perd de son intérêt narratif pour n'en garder que la substance ... à savoir que Dieu est Créateur de toutes choses. »

Affirmer que « *Genèse n'a, ni de près ni de loin, un qcq lien avec nos connaissances actuelles historiques/scientifiques ... chercher des concordances est peine perdue car tel n'est pas, même à l'origine, le but de ce récit* » a pour conséquence de considérer que l'Écriture Sainte et la Foi n'auraient rien à nous dire de notre provenance concrète.

D'ailleurs, vous l'affirmez avec conviction : « *nous n'en savons strictement rien ...* ».

Vous rejetez la Genèse comme révélation authentique sur le début de l'histoire concrète (scientifique et historique) et n'en proposez aucune autre. Le mot « *mythe* » est utilisé, au-delà de ce qu'il peut exprimer de juste, pour refuser toute réflexion concrète.

Il me semble que vous refusez l'évidence pour lui préférer le vide. Vous vous souvenez que le mythe « *explique* » mais, en réalité, de votre point de vue, il n'explique rien de la réalité concrète. Il me semble que vous êtes en pleine contradiction.

Vous écrivez très justement que le mythe est « *un récit qui explique les mystères de l'homme et du monde* », « *un véritable « langage » pour définir/décrire notamment les « origines/commencements » quand les mots font défauts ...* », mais c'est pour affirmer aussitôt le contraire par rapport à la réalité concrète, celle qui peut aussi être examinée scientifiquement et historiquement. S'il n'explique pas (dans la mesure du possible) la réalité concrète, il explique quoi ?

Dans la réalité concrète, vous rejoignez le point de vue athée dont l'horizon se limite à constater que nous provenons d'une longue évolution biologique. Point. Seule la science pourrait nous éclairer un peu sur notre histoire ancienne. Nous ne sommes, de ce point de vue, qu'un produit biologique dans l'histoire concrète.

Il faudrait admettre que les humains auxquels s'adresse le salut du Christ ne sont en rien le résultat d'une création à un moment de l'histoire, mais un produit de l'évolution, avec ou sans quelques interventions divines marginales.

Sauf à accepter implicitement un panthéisme nouveau avec une résurrection générale de tous les vivants depuis le Big Bang, sans aucune spécificité de créatures distinctes à l'image de Dieu, vous savez très bien qu'une âme immortelle est ou n'est pas. Il n'y aura jamais une âme « *à moitié* » ou « *aux deux tiers* » immortelle. Cela n'a aucun sens.

Croire que les humains sont les seules créatures terrestres ayant une âme immortelle implique nécessairement soit qu'ils ont toujours existé, même il y a un milliard d'années au début de la vie animale sur la terre, ce qui me semble exclu, soit que leur survenance est un fait dans l'histoire concrète à un moment.

Epsilon écrit : « *C'est votre principal questionnement* ».

En effet, vous dégagez bien une question essentielle.

Il est facile de dire que « *Dieu est Créateur de toutes choses* » tout en écartant toute réelle création concrète dans l'histoire ou du moins toute connaissance raisonnable de cette création.

Vous pouvez penser ce que vous voulez de la Genèse. Vous pouvez vous replier dans le mystère. Mais, nous sommes faits de chair et d'os.

Les tentatives de séparer le comment du pourquoi, la raison et la foi, la connaissance scientifique et la connaissance par la foi ne me paraissent que des refus de laisser Dieu nous rejoindre dans notre réalité toute entière.

Il est dommage que votre intelligence refuse de réfléchir à la survenance concrète des premières âmes immortelles dans l'histoire. Avec ou sans la Genèse. Vous vous réfugiez dans le mystère pour vous accrocher à une ignorance de principe.

Le groupe des « *homo capax Dei* » est une réalité de l'histoire concrète.

Le dimanche, à la messe, vous proclamez comme moi « *Il est descendu aux enfers* ». Entre sa mort et sa résurrection, le Christ n'a pas rejoint dans le shéol tous les êtres vivants ayant vécu depuis le Big Bang, ni même tous les hominidés que la science peut repérer. Il a rejoint toutes les âmes immortelles qui, depuis Adam et Ève, attendaient d'être délivrées de la mort. Il les a délivrées en les rejoignant dans la mort puis par sa résurrection. C'étaient des personnes immortelles bien concrètes ayant vécu dans l'histoire et non de simples produits de l'évolution.

Vous croyez qu'il a rejoint tous les australopithèques et leurs ancêtres à quatre pattes, vous croyez que vous allez les retrouver le jour de la résurrection ?

Le Christ est venu rejoindre tous les humains créés à son image au plus profond de leur misère, y compris tous ceux qui étaient prisonniers de leur mort physique déjà survenue. L'Évangile nous rapporte que, lorsqu'il est entré dans la mort physique, l'effet concret fut immédiat pour toute l'humanité et que de nombreux morts sont apparus (Mt 27, 52).

Cessez de vous réfugier dans la mythologie pour fuir la réalité concrète.

Epsilon écrit : « *La création d'Adam à partir de la poussière de la Terre, puis celle, ultérieure, d'Eve à partir de l'une des côtes d'Adam, si puissamment décrites dans la Genèse, sont-elles une allégorie de l'apparition de l'âme humaine dans un règne animal en ayant été jusqu'ici dénué, ou représentent-elles une histoire destinée à être interprétée de façon littérale ?* »

L'alternative n'est pas claire dans la deuxième proposition.

Oui, il s'agit d'une « *allégorie de l'apparition de l'âme humaine dans un règne animal en ayant été jusqu'ici dénué* ». La formule me paraît correcte.

Est-ce une histoire ? Oui, aussi, nécessairement, puisque l'apparition de l'âme humaine immortelle est un fait dans le temps et dans l'espace puisque nous y vivons avec une telle âme. Ce n'est pas une allégorie légendaire du vide ou d'un fait irréel, mais une allégorie d'une réalité historique même si elle y intègre aussi la réalité spirituelle.

Faut-il interpréter le récit de façon littérale ? Oui, toujours, mais pas seulement. La lecture littérale doit encore être correcte et non exclusive des autres sens du texte et de ses finalités. Elle ne peut se réduire à une compréhension artificielle d'une traduction dans une langue moderne ignorant tout le contexte et le sens concret des mots et des expressions pour l'auteur humain du texte, ainsi que les finalités de son écrit inspiré par Dieu.

Vous écrivez que « *Comme indiqué précédemment, les études portant sur les variations du génome humain, ainsi que les registre fossile, nous apprennent que l'avènement de l'homme moderne remonterait à environ une centaine de milliers d'années, et que son origine serait l'Afrique de l'Est. Des analyses génétiques dévoilent que les 6 milliards d'humains peuplant actuellement la planète auraient été engendrés par, environ, dix mille ancêtres. Comment pouvons-nous en conséquence relier ces observations scientifiques à l'histoire d'Adam et Ève ?* »

Bonne question !

Mais, pourquoi en faire aussitôt un dilemme ?

Vous écrivez que « *Le véritable dilemme pour tout croyant se résume à savoir si la Genèse décrit un acte Créateur miraculeux particulier s'appliquant à un couple historique, les rendant ainsi biologiquement différents de toutes les autres créatures ayant peuplé la Terre, ou une allégorie poétique et puissante du plan de Dieu, consistant à doter l'humanité d'une entité spirituelle (l'âme) et de la vie morale.* ».

Pourquoi encore et toujours confondre la création avec le biologique, encore et toujours opposer allégorie et histoire concrète ?

La première proposition me semble pleine d'ambiguïté et de confusion. Je crois qu'il y a eu un « *acte Créateur miraculeux particulier s'appliquant à un couple historique* ». Mais, je ne crois pas qu'il s'agisse d'un acte « *les rendant ainsi biologiquement différents de toutes les autres créatures ayant peuplé la Terre* ».

Rien ne permet de distinguer l'humain créé à l'image de Dieu par une différence « *biologique* ». Rien ne permet davantage de distinguer le Christ, vrai Dieu et vrai homme, par une différence « *biologique* ».

Votre deuxième proposition me semble, par contre, excellente (bien qu'incomplète) : le récit du début de la Genèse est bien « *une allégorie poétique et puissante du plan de Dieu, consistant à doter l'humanité d'une entité spirituelle (l'âme) et de la vie morale.* »

C'est une allégorie d'un fait historique bien concret, celui de la création de l'humanité « *à l'image de Dieu* » qui a consisté à « *doter* » « *l'adam* » d'une « *entité spirituelle* », une « *âme* » immortelle (une fois encore, ce mot dont la précision est indispensable est hélas omis dans votre formulation) qui lui ouvre une « *vie morale* » par la possibilité de choisir ou non de vivre dans la communion de Dieu.

Mais, au plan naturel et scientifique, la science ne peut distinguer « *l'humanité* » selon qu'elle a ou non une âme immortelle, selon qu'elle est ou non « **capax Dei** ».

Les récits de la création dans la Genèse ne sont certes pas « *scientifiques* », c'est-à-dire procédant d'observations vérifiables selon les règles scientifiques.

À cet égard, le « *fondamentalisme* » réduit les récits de la création à « *un* » sens littéral qui est généralement un sens apparent tiré de traductions en langues actuelles qui ne respecte pas le réel sens littéral plein de nuances (et de beaucoup de mystères) du texte hébreu, ni davantage toute la profondeur et la richesse des sens multiples de la Parole de Dieu. L'Église a clairement rejeté un tel fondamentalisme dont les caricatures sont trompeuses.

Oui, les récits de la création sont richement « *symboliques* ». Ils nous parlent non seulement de notre réalité terrestre (scientifiquement observable) mais aussi de la réalité de Dieu qui transcende notre monde terrestre non seulement en elle-même mais aussi dans le fait même de la création par laquelle un être (Dieu), qui est dans une réalité qui dépasse absolument nos capacités terrestres de connaissance, fait exister une réalité distincte de Lui.

Pour nous en parler, les récits de la création sont inévitablement imagés et symboliques. Toute lecture sérieuse doit en tenir compte. À défaut, le réel serait faussement ramené aux seules perspectives des capacités de connaissance de notre cerveau.

Mais, et c'est ici que l'ambiguïté des mots se manifeste, les textes inspirés nous parlent bien d'une réalité « *historique* » car la création terrestre est une réalité qui peut être observée scientifiquement et n'est pas qu'un symbole.

Le péché originel est une réalité historique.

La création d'un premier homme et d'une première femme ayant chacun une âme immortelle est un fait dont la science ne peut constater la réalité spirituelle et dont on peut discuter l'endroit ou le moment, mais dont la réalité concrète terrestre s'est nécessairement produite à un moment de l'histoire. C'est un fait historique dont nous parle la Genèse même si la source de l'inspiration divine nous est mystérieuse.

Lorsque le prophète Isaïe écrit dans son chapitre 53 sous l'inspiration divine, il présente ce qui deviendra un fait historique, celui de la crucifixion et de la résurrection du Christ, qui s'est réalisé plus tard même s'il n'y avait aucun fondement scientifique ou historique à son texte au moment où il l'a écrit.

Et, pour qu'une révélation concernant un fait historique soit vraie, il faut nécessairement qu'elle « *concorde* » avec la réalité historique qu'elle révèle.

La Genèse « *concorde* » avec la réalité historique de la création et du péché originel comme Isaïe 53 « *concorde* » avec la crucifixion et la résurrection du Christ.

Rejeter sans nuances tout « *concordisme* » n'est rien d'autre qu'un rejet de toute historicité ce qui peut amener à l'opposé de la foi de l'Église qui est ancrée dans l'histoire.

Le concordisme à rejeter est celui qui prétendrait trouver dans les récits de la création des détails scientifiques qui n'y sont pas mais qui ne se trouvent que dans l'interprétation qui en est faite. Une immense et évidente prudence s'impose lorsque l'interprète tente de faire concorder le texte sacré avec des faits historiques ou scientifiques.

Mais, le fait d'une concordance entre la révélation de la Parole de Dieu et la réalité concrète ne peut être rejeté sans grave dommage pour la foi.

Peccator écrit : « *je me suis intéressé de plus près aux Écritures Saintes, et notamment en suivant des cours. Ce qui m'a ouvert à deux choses que j'avais négligées dans mes messages précédents :*

- *l'importance d'ancrer sa lecture dans la Tradition (ce qui ne signifie pas être figé dans l'interprétation, puisque celle-ci est nourrie des études littéraires, historiques et archéologiques, mais qu'on ne peut pas expliquer les Écritures en contredisant l'enseignement des Apôtres si on prétend lire dans le cadre de l'Église apostolique) ;*

- *l'importance d'une lecture du texte respectueuse de son auteur, et cela commence par devoir être attentif au genre littéraire.*

Il me semble aussi qu'on ne peut pas chercher à interpréter les Écritures de manière chrétienne et catholique en ignorant ce que le Magistère a dit de ce travail d'interprétation. »

C'est tout-à-fait correct.

Peccator écrit que les récits de la création dans la Genèse « *ne sont pas scientifiques, non pas dans le sens qu'ils en répondent pas aux exigences positivistes de la méthode scientifique (c'est une évidence), mais aussi au sens qu'ils ne prétendent pas rendre compte de la manière concrète, historique, dont les choses se sont passées. »*

Alors, ce n'est plus que de l'abstraction, le contraire de l'Incarnation et de la reconnaissance de l'action de Dieu dans l'histoire. Vous rejoignez ici le courant « *moderniste* » et je regrette que vos cours vous aient si rapidement influencé en ce sens, mais si vos bases antérieures n'ont pas résisté et

que vous avez été convaincu par les enseignements reçus, vous ne pouvez que continuer à réfléchir sur les bases nouvelles que vous indiquez vous-même comme un changement radical.

Je ne peux que vous dire mon désaccord : les Écritures et la Genèse en particulier prétendent bien, à leur manière et selon leur perspective, à « *rendre compte de la manière concrète, historique, dont les choses se sont passées* ».

Peccator écrit : « *Par contre, malgré leur côté symbolique, ils cherchent bien à ancrer notre présent dans une réalité historique.* »

Bien sûr, mais pas seulement dans la réalité historique « *présente* » et il n'y a pas que notre présent qui a une valeur historique pour notre foi qui s'inscrit dans une longue histoire qui passe historiquement par Adam et Ève, le péché originel, et le Christ.

Peccator écrit : « *Là où ça devient compliqué, surtout quand on étudie Genèse 2 (plus que Genèse 1), c'est que la rédaction de ces textes a une volonté affirmée de rejeter toute dimension mythologique. En ce sens, il y a une volonté historique* ».

Vous avez raison d'observer cette volonté historique.

Mais, il me paraît cependant démontré que les récits du début de la Genèse ont beaucoup de concordance avec les mythes de l'époque où ils ont été écrits et il me semble assez manifeste que l'auteur (ou les auteurs) ont rédigé le récit biblique en tenant compte, voire en s'inspirant, de ces mythes et de leurs modes d'expression pour nous donner une révélation vraie de l'essentiel de ce qu'a été l'histoire réelle.

Peccator écrit : « *Vous avez raison de dire que ce que cherche à faire le rédacteur inspiré, c'est bien d'expliquer la réalité concrète, observable. Il s'agit d'expliquer le monde (la Création), il s'agit d'expliquer l'irruption du péché dans le monde (péché que ne saurait être créé par Dieu, ni contredire la toute-puissance divine...). Et il ne s'agit pas d'inventer une mythologie pour cela, mais de rechercher dans l'histoire humaine. Oui, vous avez raison, le péché originel est une réalité historique : c'est nécessairement quelque chose qui a eu lieu après la Création, et donc dans l'histoire du monde. Ce n'est pas juste un symbole.* »

Ici, nous revoici d'accord, mais cela me semble contredire vos réflexions précédentes lorsque vous écrivez que les récits du début de la Genèse « *ne prétendent pas rendre compte de la manière concrète, historique, dont les choses se sont passées* ».

Peccator écrit : « *Mais le serpent qui parle, lui, n'est pas une réalité historique. Le rédacteur est bien obligé de recourir au genre de la fable pour pouvoir faire intervenir le malin, puisqu'il s'agit de rendre visibles des choses invisibles* »

Ici, c'est le mot « *fable* » qui introduit une nouvelle ambiguïté.

Une fable est entièrement inventée et ne décrit pas un fait concret particulier de l'histoire concrète.

Genèse 2 n'est pas une fable, mais un récit imagé. On peut même dire un récit mythique, par son caractère explicatif et imagé, même si je ne trouve guère adéquat le terme de « *mythe* » du fait qu'il est précisément souvent confondu avec une fable ou une légende, et compris comme exclusif de toute réalité concrète et historique.

Un mythe est un récit explicatif des origines des réalités présentes, ce qui, en effet, est le cas de la Genèse. Le mythe utilise des images. C'est incontestablement le cas lorsque la Genèse évoque des faits de la réalité spirituelle, ce qui s'est passé dans l'Eden, comme le péché originel.

Mais, ce qui s'est passé dans la réalité spirituelle s'est produit aussi dans la réalité corporelle terrestre. Le mythe n'exclut pas la réalité historique de ce qu'il explique avec un langage mythique.

Il est extrêmement délicat de chercher à distinguer les événements des origines dans leur seule réalité terrestre et il est impossible pour notre cerveau d'appréhender clairement ce qui se passe dans la réalité spirituelle.

La Genèse passe des réalités spirituelles du jardin d'Eden aux faits les plus historiques sans frontière claire et précise.

Peccator écrit : « *Le rédacteur ne fait que constater qu'il y a, dans notre réalité historique, quelque chose de bien réel, de surnaturel et mystérieux, qui nous fait entrer en tentation.* »

Ici encore, vous écartez la réalité historique du passé pour réduire la parole au seul présent. Cette perspective moderniste est très vite appliquée, chez beaucoup, aux Évangiles avec des effets destructeurs pour la base historique de notre foi.

Peccator écrit : « *en réalité on ne sait pas grand chose. Notez bien que jamais le texte n'explique pourquoi le serpent est rusé, pourquoi le serpent cherche à contrer le dessein divin. ... Mais la figure du serpent (ces petites vipères de Palestine, dont la morsure est mortelle, et que bien souvent on ne voit que quand il est déjà trop tard...), elle, est du domaine de la fable. De même pour cette figure anthropomorphique de Dieu en train de se promener dans le jardin...* »

Des images, oui. Mais non une fable.

Vous considérez de manière exacte que « *Si c'est une fable, ...il est vain de chercher une concordance historique* ». Mais, le péché originel n'est pas une fable comme vous l'admettez ailleurs.

Peccator écrit : « *Inutile de chercher sur la carte l'emplacement de l'Eden, qui est décrit de manière purement symbolique (cf les 4 fleuves)* »

Bien sûr qu'il est inutile et vain de chercher sur la carte l'emplacement de l'Eden, puisque l'Eden c'est le monde de Dieu, une réalité spirituelle. Autant chercher l'emplacement actuel du Christ ressuscité : il ne se laisse pas limiter à un endroit.

Bien sûr que les fleuves sont symboliques.

Ce n'est pas, pour autant, « *purement* » symbolique. Lorsqu'ils vivaient dans le jardin d'Eden, Adam et Ève ne cessaient pas d'être simultanément dans la réalité terrestre à l'endroit où ils vivaient, mais c'est dans la réalité spirituelle de l'Eden qu'ils ont vécu les événements de Genèse 2 et 3 qui nous sont racontés en images.

Il me semble donc tout à fait possible que les quatre fleuves de Genèse 2 soient non seulement des images tirées de la réalité concrète des auteurs de la Genèse, mais aussi des indications de l'endroit historique où vivaient Adam et Ève, des signes de leur réalité historique.

Mais, nous sommes certes ici dans des hypothèses incertaines.

Peccator écrit : « *Inutile aussi de chercher à dater le moment dans l'histoire de l'espèce homo sapiens où aurait eu lieu le péché originel.* »

La connaissance de la date ou du moment n'a pas d'intérêt en soi, mais la réalité historique est, par contre, essentielle pour admettre la vérité de notre création et du Christ incarné dans une même humanité.

Peccator écrit : « *le livre de la Genèse (et notamment tout ce qui précède Abraham) est historique, mais pas historiographique. Même les récits des patriarches, qui sont clairement du genre historique, ne sont pas historiographiques : il suffit de voir la durée de vie des patriarches pour le comprendre.* »

Je ne vois guère d'éclaircissements dans cette distinction entre historique et historiographique qui met davantage de brouillard que de lumière. Bien sûr, que les récits de la Genèse n'ont pas le détail de récits historiographiques, mais votre exemple sur la durée de vie des patriarches n'est pas contraire à une possible historiographie, à laquelle ne s'oppose qu'une compréhension littérale que rien n'impose.

Les « *shaneh* » traduit par « *années* » dans nos traductions modernes ne correspondent pas nécessairement davantage à nos années régulières de 365 jours que les six jours du début de la Genèse ne correspondent à nos journées de 24 heures. Ce sujet est développé ailleurs dans le sujet intitulé « *64. Adam a-t-il vécu 930 ans ?* » (cf. infra).

Peccator écrit : « *la Bible ne raconte pas la création de l'humanité considérée comme étant égyptienne, ni de l'humanité considérée comme étant babylonienne : elle raconte la création de toute l'humanité, avec toute la diversité de ses nations, parmi lesquelles Israël n'est qu'un petit peuple, qui peine d'ailleurs à émerger de la masse.*

Il y a une volonté affirmée de faire un récit historique, aussi historique que possible...

Oui, notre foi est historique, et non mythique ».

Pourquoi alors opter pour une approche qui s'enfonce dans la nuit des temps en rejetant a priori tout ce qui, dans la Genèse, pourrait raccrocher son récit à l'histoire concrète ?

Il me semble qu'il est injustifié d'affirmer a priori qu'il « *est absurde d'espérer trouver dans la Bible des éléments permettant de placer la période d'Adam et Ève sur une frise chronologique. Cette période est dans les âges obscurs dont la mémoire humaine a conservé une trace, mais pas une historiographie* ».

Qu'en savez-vous ? La mémoire de l'extraordinaire expérience du jardin d'Eden a pu être conservée pendant les générations ultérieures et retransmise fidèlement. Le texte de la Genèse ne suffit pas à le démontrer mais cela reste crédible.

Il me semble que la difficulté est trop vite évacuée lorsque vous écrivez que « *Parce que cela s'est évidemment passé il y a très longtemps, on va placer ça aussi loin que possible dans le temps, quitte à donner aux personnages de l'histoire une durée de vie très exagérée. Mais ce ne sont pas des livres de chronique détaillant les faits et gestes des différentes générations.* ».

Qu'il n'y ait pas les détails, c'est un fait. Mais, il y a tout de même quelques faits.

Quelle est la part de l'historicité de ces faits et du symbolisme par rapport à la chronologie de l'histoire concrète ? C'est plein d'incertitudes.

Il faut certainement « *chercher le sens des événements historiques* », mais il me semble qu'il reste excessif de croire qu'il est nécessairement exclu de « *les placer "réellement" sur un calendrier* ». Il n'est évidemment pas justifié de « *faire violence au texte* » ou de « *chercher à y lire ce que l'on veut y trouver* », ou de ne pas « *chercher à comprendre l'intention des rédacteurs* », mais il n'est pas davantage justifié de limiter notre compréhension de la parole de Dieu à cette intention.

C'est pour cela que j'ai pris l'exemple d'Isaïe 53. Tout ne se limite pas à ce que les auteurs humains pouvaient écrire de leur seul point de vue, même s'il est très important de le considérer.

En ce qui concerne les 6 jours de la Genèse, votre a priori d'absurdité n'est pas davantage justifié. Je trouve, au contraire, extraordinaire de constater que, même à cette époque très lointaine, une évolution

ait pu être décrite et que la planète des humains ait pu être perçue avec justesse comme n'étant pas le centre du monde, ni aux débuts de l'histoire de l'univers.

Peccator écrit : *« lorsque l'archéologie établit de plus en plus fermement ... les choses ..., je ne récus pas le témoignage de l'archéologie.*

L'archéologie n'explique pas tout, loin de là. Mais si on tient l'idée que foi et science ne s'opposent pas, alors on ne peut pas l'ignorer. »

Voilà une belle synthèse, une base commune solide qui nous permet de réfléchir en profondeur les questions difficiles de ce sujet. Nous sommes ici bien d'accord.

Mais, pour être en accord, j'ai dû supprimer votre référence aux choses qui *« ne se sont pas passées telles qu'écrites dans la Bible »* parce que là vous me semblez retenir un a priori de contradiction avec l'archéologie, alors qu'il me semble, puisque foi et science ne s'opposent pas, que l'archéologie devrait plutôt vous inciter à revoir votre interprétation du texte plutôt que de maintenir que le texte lui-même écrit des faits contredits par l'archéologie ou les sciences naturelles.

Peccator écrit : *« Le point important, c'est d'avoir considéré ces faits comme étant placés sur notre calendrier, justement. On n'a pas voulu faire de beaux contes et légendes...*

Mais il y a un point à ne pas négliger : la précision historique n'est pas un but en soi. Ce qui compte, c'est de montrer que l'histoire a un sens, et d'aider à comprendre ce sens. »

Ici encore, nous sommes bien d'accord.

Les dates et les détails du passé n'ont aucun intérêt pour eux-mêmes. Une seule chose compte, c'est la lumière que l'histoire peut nous apporter pour comprendre le sens de notre vie aujourd'hui. Il est manifeste que cette lumière ne dépend pas de notre connaissance de tous les détails du passé.

Au contraire, une attention excessive au passé peut nuire non seulement à notre vie présente, mais risque aussi de ne voir que les aspects *« matériels »* et *« terrestres »* du passé alors que l'essentiel est dans la réalité spirituelle.

Il me semble que nous sommes ici en parfait accord.

Mais, des indications historiques concrètes peuvent aider à comprendre le sens qu'un texte veut éclairer.

Toute la difficulté apparaît lorsque vous parlez des détails dans la Genèse, car il y en a beaucoup dans les centaines de versets du début de la Genèse.

Peccator écrit : *« (Les faits) ne se sont pas passés ainsi que c'est écrit. Ni dans le détail des événements, ni dans les dates indiquées. »*

Mais, qu'est-ce qui est écrit ? Quels détails ? Quelles dates ?

D'abord, il n'y a pas de date précise au début de la Genèse et les années calculées sur la base du sens actuel des mots utilisés par nos traductions modernes sont manifestement incompatibles avec nos connaissances scientifiques actuelles.

Il est trompeur d'oublier que nous traduisons un texte original écrit en hébreu avec des mots dont il faut admettre l'imprécision et l'ouverture à des sens multiples.

Ainsi, nous ne pouvons ignorer que le mot hébreu *« shaneh »*, au sens très imprécis et incertain, qui est actuellement traduit par *« années »*, n'a pas nécessairement la mesure, la précision et la régularité de notre mot *« années »*.

Le texte hébreu du début de la Genèse ne contient pas le détail précis de la durée de vie des patriarches. La science actuelle suffit pour considérer raisonnablement que l'individu Adam n'a pas vécu 930 années solaires de 365 jours.

Pourquoi faire cette faute de raisonnement qui consiste à interpréter le texte dans un sens littéral que le texte hébreu n'impose pas pour en déduire ensuite que les faits « *ne se sont pas passés ainsi que c'est écrit* » ? En réalité, il faut d'abord corriger notre compréhension de ce qui est écrit. Ce qui ne s'est pas passé, ce sont les faits que nous déduisons erronément du texte par une lecture incorrecte qui l'interprète d'une manière étrangère à l'intention de l'auteur du texte autant qu'au sens que cet auteur donnait au texte et qui est contredite par les connaissances scientifiques actuelles.

Au départ de l'exemple d'Isaïe 53, vous donnez une clé de lecture qui me paraît très exacte.

Peccator écrit : « *Toute la Bible a valeur prophétique, et rien ne saurait être limité à ce que les auteurs écrivent de leur point de vue.*

Mais notez quand même que rien dans Isaïe 53 ne vous permet de prédire que Jésus mourra sur une croix, victime d'une coalition entre factions juives et pouvoir romain, ni même que cela aura lieu à la date à laquelle cela a eu lieu. Ce n'est que parce qu'on connaît l'événement Jésus qu'on peut aller relire Isaïe et comprendre ce qui était annoncé.

Voici la clé correcte : « parce qu'on connaît l'événement Jésus ... on peut aller relire Isaïe et comprendre ce qui était annoncé ». »

Super ! C'est aussi de cette manière qu'il faut aborder le début de la Genèse.

Vous présentez une règle accessoire à respecter qui me paraît tout aussi exacte.

Peccator écrit : « *lire dans les jours 5 et 6 une "preuve" de l'évolution, c'est faire du concordisme de manière parfaitement abusive.* »

Tout à fait d'accord.

La preuve, c'est de la science et elle doit respecter la démarche scientifique.

Il n'y a pas de preuve de faits scientifiques dans la Genèse. L'imprécision et les incertitudes d'interprétation permettent de faire concorder le texte hébreu avec de multiples faits différents et contradictoires, à l'exclusion de certitudes scientifiques.

Mais, comme vous l'avez très bien dit pour Isaïe 53, dans lequel nous pouvons lire aujourd'hui de manière si claire la crucifixion et la résurrection du Christ, « *Ce n'est que parce qu'on connaît l'événement Jésus qu'on peut aller relire Isaïe et comprendre* ».

Après avoir dit aussi de manière exacte que « *Toute la Bible a valeur prophétique, et rien ne saurait être limité à ce que les auteurs écrivent de leur point de vue* », ce qui est évident pour Isaïe lorsqu'il écrit, sans aucune connaissance de l'histoire future de Jésus, il me semble qu'il ne peut être affirmé ensuite sans nuance que « *Dans la Bible, un prophète n'est pas quelqu'un qui devine l'avenir* » ou que « *La Bible n'annonce pas le futur, pas plus qu'elle ne permet de retracer le passé là où nous n'avons pas d'archives* ».

Sous l'inspiration, le prophète décrit l'avenir bien au-delà de ce dont il est lui-même conscient. Sous cette même inspiration, l'auteur de la Genèse a décrit le passé bien au-delà de ce dont il était lui-même conscient.

Aujourd'hui, c'est « *parce qu'on connaît l'évènement* » de l'évolution et de l'histoire de l'univers autant que de l'humanité décrites par la science que « *nous pouvons lire aujourd'hui* » le texte révélé de la Genèse d'une manière nouvelle.

Peccator écrit : « *A vouloir faire des rapprochements de ce genre, généralement en connaissant mal soit les sciences naturelles, soit les études bibliques, on dit des âneries... Les rares personnes à maîtriser à peu près les deux sujets sont beaucoup plus prudentes...* »

Vous avez bien raison.

Lorsque nous nous mettons à confronter nos connaissances actuelles au texte du début de la Genèse, nous devons être extrêmement prudents et réservés, car nous restons inévitablement dans le domaine des hypothèses qui, comme les hypothèses scientifiques elles-mêmes, sont souvent contredites par des découvertes ultérieures ou des connaissances meilleures.

Nous devons accepter avec lucidité la prémisse inévitable que nous connaissons mal tant le texte hébreu de la Genèse et ses significations que l'extrême étendue complexe et nuancée des sciences. Mais, cela ne nous empêche pas de réfléchir avec ce que nous connaissons de manière inévitablement limitée.

Bien sûr que la Genèse « *n'annonce pas en détail les événements* » et qu'il serait vain d'y chercher des détails qui ne s'y trouvent pas, mais il est toujours imprudent de prétendre limiter le sens et la portée d'un texte de la parole de Dieu en affirmant sans nuance qu'il ne fait « *que* » dévoiler un sens.

Ce « *que* » exclusif et restrictif n'est pas justifié.

Comme tous les témoins d'un fait, et c'est encore vrai aujourd'hui, celui qui parle ne dit jamais tout. Il sélectionne et résume selon son point de vue et sa perspective. Tantôt précis, tantôt approximatif, tantôt imagé. Les différences qui en résultent ne sont pas des incohérences ou des contradictions, mais seulement des invitations à affiner notre compréhension.

À cet égard, l'évolutionnisme peut se discuter entre les scientifiques sans contredire en rien la Genèse, ni la foi.

Alexandre écrit : « *J'insiste sur le fait qu'il est impossible de déterminer quel est le degré d'historicité de la Genèse. Personne ne peut revendiquer être capable d'identifier avec certitude ce qui est historique et ce qui est de l'invention humaine. Ni vous, ni moi, ni les exégètes, ni même l'Église.* »

Ni vous, ni moi, ni les exégètes. Certes, mais l'Église peut nous enseigner.

En lui refusant toute autorité, votre position n'est pas catholique.

Nous sommes de simples fidèles qui réfléchissons, mais nous tenons à le faire dans l'harmonie avec l'enseignement officiel de l'Église qui est le corps du Christ qui veille à ce qu'elle ne défaille pas, malgré les pécheurs faillibles qui la composent et la dirigent.

Alexandre écrit : « *La chronologie de la Genèse est manifestement fausse. Si l'on cherche des preuves historiques d'Adam et Eve, il faut les chercher ailleurs que dans les textes. Plutôt dans les couches géologiques, les fossiles et autres. Sinon, on en restera aux textes, qui ne sont pas des preuves historiques.* »

Vous avez raison de penser que l'historicité d'un livre ne peut être prouvée par ce livre lui-même, mais la Bible n'est pas « un » livre. Ce sont plusieurs dizaines de livres d'époques différentes et ces sources multiples peuvent donc avoir une valeur probante l'un par rapport à l'autre, même si elle est, bien sûr, relative.

Mais, la preuve ne résulte pas seulement de documents matériels ou d'écrits de témoins directs.

Dans une religion, la preuve est une appréciation d'ensemble de la force de conviction de ce qu'elle enseigne.

Pour un catholique, la preuve, ce n'est pas la minuscule capacité personnelle de chacun d'apprécier directement tous les indices ou les morceaux de preuve disponibles, c'est d'abord une conviction partagée pour considérer que la Bible est Parole de Dieu et que l'Église, qui est le corps du Christ, est assurée jusqu'à la fin des temps de l'assistance de l'Esprit Saint pour que sa foi ne défaille pas, malgré tout ce peut être reproché à ses pasteurs qui sont des pécheurs faillibles comme nous.

Votre affirmation que la chronologie de la Genèse est « *manifestement fausse* » n'a pas d'autre fondement que vos interprétations personnelles.

Vous pourriez, avec une telle interprétation, affirmer avec le même aplomb que le portrait de la Joconde est « *manifestement faux* » car, très certainement, aucun peintre n'est capable de reproduire l'exactitude des traits d'une personne avec la précision de nos appareils à 15 millions de pixels. Et que dire d'un tableau impressionniste d'un événement ?

Si vous entendez qu'il y a dix mille manifestants, vous pouvez aussi dire que c'est « *manifestement faux* ». Peut-être n'étaient-ils que 9.425 ou 8.947, voire, au contraire 12.587. Il n'y a pas eu de décompte précis.

La chronologie dans la Genèse comme son historicité doivent s'apprécier en considérant les connaissances des auteurs humains et les précisions possibles dans leur contexte.

Cela ne les empêchait pas de s'exprimer, de manière vraie, sur ce qu'ils pouvaient dire approximativement et dans les limites de leurs connaissances.

Comme toute preuve, les textes bibliques sont une preuve dont la valeur doit s'apprécier au cas par cas, et, pour un catholique, dans le respect des convictions de l'Église autant que des incertitudes qu'elle constate.

Ce qui paraît vrai à toutes les époques, c'est l'attachement des religieux à leurs textes sacrés les plus fondamentaux ce qui contribue à la fiabilité de leur transmission.

Maintenant, il n'y a que très peu de preuves matérielles indiscutables pour la plupart des faits d'un lointain passé et c'est à chacun d'apprécier ses convictions ou ses doutes.

Vous écrivez « *Pour le dire clairement et rapidement, le récit de la Genèse est symbolique, et ne vise pas une réalité factuelle. Pourquoi? Car quand on lit un texte, je pense qu'il est important de se demander quelle est la question à laquelle l'auteur a voulu répondre.* »

Oui, le récit de la Genèse est symbolique. Mais, symbolique de quoi ? Rien ne permet d'exclure a priori qu'il soit symbolique d'une réalité historique, non dans un sens moderne de type scientifique, mais dans le sens de faits qui se sont réellement produits dans l'histoire concrète, à un moment et à un endroit.

Le récit est ***symbolique et historique***, mais l'histoire y est relatée au moyen d'images, de symboles, de poésie, d'allusions et de résumés concentrés sur l'essentiel. Le récit de la Genèse n'a évidemment pas la précision d'un texte scientifique, mais cela ne permet pas d'en déduire pour autant qu'il n'y a pas de réalité concrète historique évoquée dans ce texte qu'il nous incombe seulement de comprendre et d'interpréter conformément à la foi de l'Église.

Il me semble excessif et non fondé d'affirmer que la Genèse « *ne vise pas une réalité factuelle* ». Rien ne permet à personne de limiter ainsi les intentions non seulement de l'auteur (des auteurs) des récits de la Genèse, et, en outre, de l'Esprit Saint qui l'a (les a) inspirés. Qui peut prétendre « *savoir* » les intentions d'un écrivain lointain et, surtout, de Dieu ?

Vous semblez plein de certitudes quant aux intentions du (ou des) auteur(s) du récit biblique.

Désolé de devoir le rappeler. Mais, nul ne peut prétendre savoir de manière certaine « *quelle est la question à laquelle l'auteur a voulu répondre* » parce que rien ne prouve qu'il n'y aurait qu'une seule question, ni qu'il faudrait exclure les nombreux détails factuels des récits de la Genèse, et personne ne peut prétendre connaître pleinement les intentions de l'Esprit Saint.

Donc, l'opinion qui refuse toute historicité est un a priori qui n'est pas justifié.

Mais, par contre, une fois que vous avez posé cette prémisse, le reste de vos affirmations s'en suit mais en laissant un vide immense par rapport aux questions concrètes que j'ai relevées et que vous laissez sans réponse.

L'Incarnation du Christ, de sa conception virginale à sa résurrection, contredit ceux qui veulent refuser l'action concrète de Dieu dans l'histoire qui se déroule dans l'espace et le temps de notre monde.

Il ne suffit pas de dire « *Je ne sais pas* » ou « *c'est un mystère* ».

Adam et Ève, Noé, Abraham et Moïse ont réellement existé dans le passé concret, aussi réellement que le Christ.

Nous sommes une création concrète dans l'histoire concrète.

Nous sommes bien les descendants d'un premier couple d'humains créés à l'image de Dieu mais dont la vie a été, hélas, blessée par un choix originel (le péché originel) qui s'est réellement produit au commencement de l'histoire.

Je ne conteste en rien ni votre compréhension, ni vos interprétations symboliques qui me semblent correctes. Je conteste seulement le fait que vous limitez le texte à ce que vous en comprenez et que vous croyez pouvoir en déduire une exclusion de l'historicité.

Suroît écrit : « *on retrouve clairement dans le texte de la Genèse tous les critères du mythe et du symbolisme mythologique, ce qui donne un indice fiable de son intention (et pas forcément de l'opinion intime de l'auteur, quoique qu'on puisse la supposer par la même occasion).*

Ainsi, le mythe transcende l'histoire. C'est un récit an-historique qui désigne le point d'origine de l'histoire, point d'origine qui lui-même n'est pas historique. Pourquoi chercher dans le mythe ce que précisément il cherche à dépasser pour en éclairer le sens ? C'est précisément cette absence d'historicité et de preuves factuelles qui motive le procédé du mythe. C'est pourquoi il y a peu de chance, et peut-être contradiction, à lui attribuer une quelconque portée historique. »

Bien sûr qu'Adam et Ève sont « **aussi** » des figures qui parlent symboliquement de l'humain aujourd'hui. Bien sûr que tout le récit biblique révèle symboliquement et même principalement des vérités profondes sur Dieu, sur l'humain, sur leur relation, sur notre salut, qui sont valables pour nous aujourd'hui et pour les hommes de toute époque.

Bien sûr encore que tout est écrit selon la culture et le contexte de l'époque.

La plus grande partie de ce que vous écrivez est correcte. Mais, pour le reste, attention aux déductions trop rapides par lesquelles vous estimez qu'il faudrait nier toute réalité historique.

Nous n'avons évidemment que peu de traces matérielles de l'histoire ancienne. Et il est certain que les preuves matérielles d'un passé lointain sont largement inaccessibles, mais la foi de l'Église et sa cohérence permettent d'avoir des convictions, y compris historiques, bien au-delà des preuves matérielles.

Nous n'avons pas plus de preuves matérielles des miracles et de la résurrection du Christ que de l'existence d'Adam et Ève.

Par contre, nous avons un grand nombre d'indices probants qui permettent de dégager une réelle cohérence entre la foi et l'histoire.

Dire « *Je ne sais pas* » et « *On ne peut savoir* » sans essayer de répondre aux questions concrètes, n'est-ce pas renoncer à annoncer la foi à l'humain tout entier, laisser son origine aux seuls scientifiques ?

Est-il justifié d'affirmer que les anciens ne faisaient pas de l'histoire. Que penser, par exemple, de l'évocation de la chute d'Ur (la ville d'Abraham) dans le texte sumérien (de l'époque d'Abraham) intitulé « *La Lamentation d'Ur* » qui, certes de manière poétique, évoque cependant, de manière assez évidente, le fait historique de la chute d'Ur survenue en 2004 avant Jésus-Christ ?

Dès lors que la foi de l'Église proclame que les humains, et eux seuls dans toute la création, sont créés à l'image de Dieu avec une nature indissociablement terrestre et spirituelle qui leur permet de continuer à vivre personnellement au-delà de la mort physique de leur corps, il me semble essentiel, pour bien comprendre ce que nous sommes, notre vocation et l'Incarnation du Christ, de ne pas renoncer à essayer de comprendre comment une créature telle que nous peut être présente dans l'histoire concrète.

Quels que soient le lieu et le moment, avez-vous une alternative à proposer au récit de la Genèse ?

Tout ce que vous écrivez sur les mythes est solide, mais nous restons en désaccord sur la réalité factuelle que le (ou les) auteur(s) des premiers chapitres du récit inspiré de la Genèse ont pu évoquer par un langage imagé ou mythique.

Vous tenez à votre affirmation contestée que si le langage est mythique c'est, pour vous, que nécessairement, c'est parce qu'on ne sait pas et qu'on ne sait rien de la réalité historique.

Un tel manque de nuances me semble une erreur.

Certes les anciens en savaient beaucoup moins que nous sur la réalité scientifique et historique, mais cependant davantage qu'on ne le pense.

Quoi qu'il en soit, la foi ne se fonde pas seulement sur des preuves matérielles mais aussi sur des convictions de l'Église qui est le corps du Christ.

Parmi ces convictions, il y a celle du monogénisme et du péché originel.

Notre personne, cet être corporel et spirituel qui subsiste à la mort de son corps physique, est issu d'un premier couple. La vie qu'il nous a transmise fut hélas blessée.

Cet être nouveau qu'est l'humain à l'image de Dieu a été créé par Dieu.

Cette action de Dieu dans l'histoire concrète est extraordinairement riche à méditer.

Vous avez raison de rappeler que votre opinion ne vous empêche pas d'admettre « *que quelque chose s'est bien passé réellement, qu'il doit bien y avoir une réalité factuelle de tout cela quelque part à l'origine puisque nous en vivons des conséquences aujourd'hui* ».

Vous avez aussi raison de distinguer, et il faut le faire, « *entre le fait et l'image symbolique qu'on peut se faire de ce fait* ».

Domage, par contre, que, contrairement à la foi de l'Église, vous pensiez qu'on ne peut « *rien* » savoir de la réalité historique. Là, nous divergeons.

Les textes fondateurs et les traditions pouvaient être multiples à l'époque de l'exil. Parmi les sources disponibles, les convictions religieuses et les épreuves ont dû contribuer à faire émerger certains textes plutôt que d'autres. Cela ne permet en rien d'en déduire une absence d'historicité.

Le fait qu'il n'y ait plus actuellement de traces (précises et scientifiquement observables) d'Abraham, ni d'ailleurs des autres faits racontés par la Genèse, plus anciennes que l'exil n'implique en rien qu'Abraham et les faits de la Genèse aient été inventés.

Pour le reste, votre rejet exprime votre opinion différente et vous avez pu lire pourquoi je reste, au contraire, convaincu de la réalité historique des patriarches de la Genèse et du péché originel de nos premiers parents.

Dans le livre de la Genèse, cette réalité historique est certes une reconstruction imagée. Un peu comme une peinture : si vous regardez, par exemple, le tableau du sacre de Napoléon peint par David : est-il historique ? Non, dans les détails représentés si vous vous demandez si tel personnage se trouvait exactement à l'endroit indiqué ou s'il avait exactement la tête ou les vêtements qui y sont représentés. Mais oui, lorsqu'il évoque le sacre du 18 mai 1804, le lieu où il s'est produit, la foule présente, etc.

Pour la Genèse, c'est pareil. Il s'agit de comprendre qu'au-delà du sens littéral des images et des modes d'expression il y a une réalité historique à méditer et à découvrir.

Invité écrit : « *Il semble clairement qu'un virage s'opère quant à l'historicité d'Adam et Ève et du jardin d'Eden. Voyez ce qu'en dit le site de l'Église catholique en France où il est question de symbole et que les deux protagonistes sont en fait chacun d'entre nous* :

<https://Église.catholique.fr/approfondi...questions/>

Sur cet article, rien ne me semble défendre leur historicité. »

Il ne me semble pas qu'un virage s'opère ! Comme vous pouvez le constater vous-même, la question concrète de l'historicité (et notamment « *où et quand* ») n'est pas abordée. Entre les alternatives aujourd'hui en cause, l'article ne prend pas position.

Pour qu'un « *virage* » puisse d'opérer, il faudrait proposer une alternative. Il n'en est rien en ce qui concerne la création concrète de l'humain à l'image de Dieu.

Celui qui veut s'intéresser à l'état actuel de l'enseignement de l'Église fait mieux de considérer « *L'évangile de la création* » dans l'encyclique ***Laudato si'*** du Pape François.

Le résumé du site français relève qu'Adam et Ève sont, bien sûr, « *symboles de tout homme et de toute femme* ». Qui pourrait en douter ? Ils sont pleinement l'humanité créée dont nous sommes issus.

Mais, ce qu'il ne faut pas négliger de lire aussi c'est l'affirmation qui précède ; « ***L'humanité a bien commencé un jour*** ». C'est un fait historique.

Le texte biblique est rempli de symboles, mais il ne faut jamais oublier la question « *de quoi* ».

Le site de l'Église catholique de France est prudent. Tout comme le Vatican. Et c'est normal car les questions contemporaines sont nouvelles et difficiles.

Parler d'allégories ou de symboles ne peut être un faux fuyant devant ce qui n'est pas une question scientifique mais une question centrale de notre foi. Qui sommes-nous ? D'où venons-nous ?

Serions-nous une production progressive de l'évolution de la Nature ? Devenus progressivement spirituels et immortels ? L'encyclique **Laudato si'** répond clairement non à ces questions.

Il n'y avait pas d'humain sur la terre il y a cent millions d'années. La science pourra nous détailler de mieux en mieux les processus évolutifs qui ont progressivement élaboré le corps qui est le nôtre.

Etrigan écrit : « *En accord avec ce que Dei Verbum suggère, nous estimons qu'il n'y a pas lieu de considérer ce texte comme historique. Les sciences de l'univers nous proposent une théorie qui est hautement plus crédible que ce récit. De fait, nous en déduisons qu'il s'agit d'un conte (et d'ailleurs, un conte copié d'après un autre conte babylonien)* »

Rien dans **Dei Verbum** ne suggère qu'il n'y a pas lieu de considérer le récit des premiers chapitres de la Genèse comme historique. Du moins, sans nuance.

Le mot historique que vous utilisez est ambigu. Bien sûr que les sciences nous donnent une observation beaucoup plus précise de la réalité terrestre qu'elle peut observer. Mais, elles ne disent rien de la réalité spirituelle simultanément présente. Elles ne disent rien de l'action de Dieu, ni de la définition de l'homme par rapport à la vie éternelle, ni de l'origine du mal.

La Genèse est bien historique en ce qu'elle nous parle de la réalité concrète de l'apparition de l'homme dans le temps et l'espace, même si elle nous en parle d'une autre manière que la science.

Comme toute l'Écriture Sainte, les lettres, les mots et les phrases qui composent la Genèse sont l'œuvre d'humains, qui ont écrit avec la culture de leur temps.

Il est tout à fait vraisemblable que la Genèse ait été constituée non seulement avec les modes d'expressions de l'époque, mais aussi avec des sources diverses. La vérité ne vient pas de chaque détail séparé mais de l'ensemble qui en a finalement été établi sous l'inspiration divine quels que soient les détails historiques de sa constitution dont l'Écriture Sainte ne nous dit quasi rien.

Il est tout à fait possible que des images aient été puisées dans des religions et des cultures voisines du peuple hébreu dans lesquelles des éléments de vérité pouvaient exister. Il est aussi évident qu'il y a des vérités métaphysiques, des révélations symboliques et métaphoriques, ce qui n'empêche pas de parler aussi de la réalité concrète.

Etrigan écrit : « *Dès qu'il y a existence, dès qu'il y a langage, il y a désir. L'Homme est prisonnier d'une langue qui l'habite et sans laquelle il ne peut se construire. Mais dès lors qu'il parle ou même pense (on ne pense qu'en parlant), il induit un vide, une erreur car le langage ne peut pas dire l'objet réel, il tourne autour, il suscite des complications, des doutes, des affirmations, des lapsus, des incohérences. Il révèle notre inconscient, qui est « les ténèbres n'ayant point reçu la lumière. » Eh oui ! Sitôt que nous sommes formés, l'intérieur de notre être est ténébreux et la lumière nous devons la faire venir à l'intérieur de nous.* »

Superbe ! Aussi clair qu'exact ! Excellent !

À ne jamais oublier. Mais, sans oublier, non plus, que, malgré tout cela, Dieu vient nous parler par ce langage rempli des faiblesses humaines.

Le site de l'Église catholique de France rappelle avec justesse que « *Les textes de l'Ancien Testament sont écrits par des croyants qui ne prétendent pas communiquer une réponse de type scientifique. Ils traduisent, en relation avec la vision cosmique de leur époque, leur foi en Dieu présent aux hommes dès leurs origines* ».

« *en relation* », cela ne signifie pas qu'ils se limitent à reproduire la connaissance limitée de leur époque. Ils révèlent l'essentiel de ce qui s'est réellement et historiquement produit dans le langage de leur époque et sous l'inspiration de l'Esprit Saint.

Ne cherchons pas dans les premiers chapitres de la Genèse une photo à 15 millions de pixels à une époque où ils n'ont que quelques « *pixels* » à leur disposition pour donner une image du réel.

La Genèse nous révèle l'essentiel de ce qui s'est réellement passé dans la réalité historique bien concrète dont la science ne nous révèle que des bribes à travers les traces matérielles exploitables. Et ce qui intéresse la foi et la relation avec Dieu n'est pas observable par la science.

Le très petit résumé du site de l'Église de France ne se concentre que sur quelques aspects d'une réalité beaucoup plus riche.

Nous pouvons cependant avancer avec les encouragements de l'Église exprimés par le Pape Pie XII dans son encyclique ***Humani generis*** où il écrit que « *Désormais Nous avons de bonnes et justes raisons d'espérer que notre temps lui aussi apportera sa contribution à une interprétation plus pénétrante et plus exacte des Saintes Lettres. Car bien des points, en particulier parmi ceux qui touchent à l'histoire, ont été expliqués à peine ou insuffisamment par les exégètes des siècles écoulés, parce qu'il leur manquait presque toutes les connaissances nécessaires pour les élucider. Combien il était difficile et quasi impossible aux Pères mêmes de traiter certaines questions, Nous le voyons, pour ne rien dire d'autre, aux efforts réitérés de beaucoup d'entre eux pour interpréter les premiers chapitres de la Genèse* » (n° 33).

« *L'exégète doit donc s'efforcer, avec le plus grand soin, sans rien négliger des lumières fournies par les recherches récentes, de discerner quel fut le caractère particulier de l'écrivain sacré et ses conditions de vie, l'époque à laquelle il a vécu, les sources écrites ou orales qu'il a employées, enfin sa manière d'écrire. Ainsi pourra-t-il bien mieux connaître qui a été l'hagiographe et ce qu'il a voulu exprimer en écrivant. Il n'échappe, en effet, à personne que la loi suprême de l'interprétation est de reconnaître et de définir ce que l'écrivain a voulu dire* » (n° 34).

« *Or, dans les paroles et les écrits des anciens auteurs orientaux, souvent le sens littéral n'apparaît pas avec autant d'évidence que chez les écrivains de notre temps ; ce qu'ils ont voulu signifier par leurs paroles ne peut pas se déterminer par les seules lois de la grammaire ou de la philologie, non plus que par le seul contexte. Il faut absolument que l'exégète remonte en quelque sorte par la pensée jusqu'à ces siècles reculés de l'Orient, afin que, s'aidant des ressources de l'histoire, de l'archéologie, de l'ethnologie et des autres sciences, il discerne et reconnaisse quels genres littéraires les auteurs de cet âge antique ont voulu employer et ont réellement employés. Les Orientaux, en effet, pour exprimer ce qu'ils avaient dans l'esprit, n'ont pas toujours usé des formes et des manières de dire dont nous usons aujourd'hui, mais bien plutôt de celles dont l'usage était reçu par les hommes de leur temps et de leur pays* » (n° 35).

Il y a du boulot...

Aldebaran écrit : « *Adam et Ève figures allégoriques ou non ?* »

Non. L'Église a toujours proclamé qu'ils sont au commencement de l'histoire des humains à l'image de Dieu et affirmé le monogénisme comme origine de notre humanité.

Mike.adoo écrit : « Certains textes de la Bible ressemblent à des témoignages relatant des faits historiques. En fait, il s'agit le plus souvent de textes pédagogiques. Ces textes veulent nous faire découvrir un message divin. Je donne un exemple.

Un prophète (Elie) met au défi des prêtres d'une religion qui pratique des sacrifices humains. Ces derniers perdent cette épreuve lamentablement. Pour la peine, le prophète Elie les égorge (ils étaient 450). On peut parler de violence et même de barbarie.

Dans la Bible, lorsqu'un texte commence par un nombre, c'est pour attirer l'attention sur ce nombre... Prenons nos calculatrices et effectuons une addition : $100+50+3 = 153$. On retrouve ce nombre dans l'évangile de Jean à propos de la pêche miraculeuse. Ce nombre n'est pas anodin mais laissons-le, pour l'instant, de côté et reprenons la calculatrice. $100 + 50 \times 3 = 450$. C'est le nombre de prêtres égorgés. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, il ne s'agit pas d'une coïncidence car le procédé est très courant.

Que faut-il en conclure ? Qu'en tuant tous les prêtres, Elie a éradiqué cette ancienne religion et donc, aboli les sacrifices humains. Qu'en réalité, Elie n'a tué personne car il s'agit d'une parabole. (les chiffres en sont un témoignage) »

Faut-il donc conclure de la symbolique des chiffres « Qu'en tuant tous les prêtres, Elie a éradiqué cette ancienne religion et donc, aboli les sacrifices humains » ? D'accord.

Mais, faut-il en conclure aussi « Qu'en réalité, Elie n'a tué personne car il s'agit d'une parabole. (les chiffres en sont un témoignage) » ? Cela ne me semble pas pouvoir être déduit de la symbolique des chiffres en cause.

Vos questions sont fortes, mais qui pourrait y répondre avec la clarté espérée ?

Le prophète Elie qui égorge, cela me fait horreur, et je n'ai aucune envie de chercher à justifier cela ou d'y trouver un intérêt acceptable, même s'il est certain que la sensibilité par rapport à la vie et à la mort à cette époque était très différente de la nôtre. Et que dire du point de vue de Dieu bien au-delà de nos perspectives humaines ?

N'allez-vous pas un peu trop vite lorsque vous déduisez de votre analyse que le récit est une parabole et non la relation de faits concrets ?

Il me semble que le lien avec les chiffres concernant le nombre des prêtres est assez incertain.

Mais là n'est pas l'essentiel, car, comme aujourd'hui encore lorsque nous allons arriver « dans deux minutes », lorsque nous demandons « cinq secondes de patience », lorsque nous donnons « deux fois rien » ou lorsqu'il y a « cinq mille manifestants » selon la police, nous n'exprimons pas une vérité mathématique précise. C'est simplement une manière de parler. Cela n'écarte en rien la réalité concrète de ce qui est raconté.

Lorsque des nombres sont cités dans la Bible, comme dans un texte contemporain, leur signification n'est pas nécessairement l'expression d'une comptabilité mathématique.

Les nombres ne sont qu'un moyen d'exprimer une quantité. Cette expression peut être mathématique, mais elle peut aussi utiliser la symbolique des nombres. Il est évident, lorsqu'un évangile nous relate « quatre mille » personnes à une multiplication des pains, qu'il n'y avait pas un boulier compteur et que ce nombre n'est pas une comptabilité mathématique précise de la quantité de personnes présentes.

Souvent, le texte mentionne une quantité par un nombre symbolique riche de sens.

Il est donc certainement possible de discerner un sens dans les chiffres 3, 50, 100 et 450 qui sont mentionnés dans le récit biblique que vous rapportez et ces nombres peuvent exprimer la réalité par le sens symbolique qui s'y attache.

Mais, cela ne signifie en rien qu'il faut en exclure la réalité des faits. C'est seulement une manière de relater des faits.

Pour relater la réalité de faits historiques qui ne sont plus connus que de manière imprécise, il peut être beaucoup plus vrai de les relater au moyen d'expressions poétiques et symboliques, et notamment au moyen de nombres choisis pour leur portée signifiante, que de tenter de reconstruire rigoureusement un récit précis dont la précision serait, en fait, imaginaire et fausse par rapport à la réalité concrète réellement connue.

Mais, il ne faut pas en déduire un doute et, moins encore, un rejet de la réalité du récit.

L'usage de nombres symboliques par un récit ne permet pas d'en déduire nécessairement que ce récit serait une parabole, et moins encore que la réalité concrète serait le contraire de ce que le récit rapporte.

Cependant, quoi qu'il en soit, il n'est évidemment pas justifié, en présence d'un texte biblique choquant ou qui nous semble inacceptable, d'en déterminer le sens uniquement par rapport à ce que je peux ou veux en comprendre.

Je ne pense pas que nous puissions échapper à l'interpellation de certains textes bibliques en se détournant des faits relatés pour y substituer un message qui nous convient d'une manière qui réduit le texte à une seule interprétation : la nôtre, celle qui nous permet « *alors et alors seulement* » d'y voir un sens.

Qui sommes-nous pour affirmer qu'un texte a « *seulement* » le sens que nous pouvons comprendre personnellement ? Qui sommes-nous pour exclure les sens multiples que la Parole de Dieu peut faire jaillir ou pour restreindre l'étendue de ce qu'elle peut nous révéler ?

C'est une parole vivante qui nous emmène bien plus loin et au-delà de nos compréhensions particulières. C'est une parole par laquelle Dieu nous fait vivre et nous partage sa vie.

Et, toujours, le mystère dépasse ce que nous pouvons comprendre.

Si nous n'avons pas d'explication satisfaisante, nous pouvons certes contester les interprétations ou applications qui nous paraissent mauvaises, mais soyons prudents avant d'affirmer qu'un texte a « *seulement* » tel ou tel sens particulier qui nous convient et évitons, a fortiori, de lui faire dire le contraire de ce que ce texte dit sur la base de nos propres limites de compréhension.

Cela n'enlève rien à la valeur de vos observations quant aux réalités que des nombres peuvent exprimer de manière symbolique, ni à la nécessité de ne pas s'enfermer dans une lecture littérale qui omettrait faussement de tenir compte de la signification concrète des textes lorsqu'ils évoquent la réalité par des nombres ou des images symboliques.

Votre compréhension personnelle a apporté un éclairage qui garde toute sa valeur, mais il y en a d'autres. L'important n'est pas de chercher « *le* » sens. C'est une parole vivante qui peut parler de beaucoup de manières et ouvrir beaucoup de sens à beaucoup de personnes différentes.

Je n'ai pas, personnellement, d'explication particulière pour le récit des prophètes de Baal tués par Elie, mais j'aime observer qu'Elie ne cherche pas à justifier son acte mais prend la fuite et se sent ensuite très mal au point de demander la mort à Dieu qui le console sans aucune parole d'approbation, mais en se révélant au contraire comme un Dieu tout autre : Celui qui n'est pas dans la force ou la violence qui déchire ou qui brise, mais dans un murmure *doux et léger*. Vous connaissez sûrement ce texte qui suit celui que vous avez commenté (1 Rois 19, 1-15).

19. Réfléchir à la création : une urgence pour le futur Benoît XVI

Dans son rapport à la rencontre de Laxenburg du 2 au 5 mai 1989 (Doc. Cath. 1989, p. 847), le cardinal Joseph Ratzinger, futur Benoît XVI, écrit : « *Il faut attirer l'attention tout d'abord sur une disparition quasi totale en théologie de la doctrine de la création.*

De ce point de vue, il est symptomatique que dans deux sommes de théologie moderne, la doctrine de la création comme contenu de la foi ait été mise de côté et remplacée par de vagues considérations de philosophie existentielle...

Qu'aucune de ces solutions ne puisse être d'une grande aide, cela apparaît en vérité évident, et c'est ici que s'enracine le profond désespoir de l'humanité d'aujourd'hui...

La conscience silencieuse demeure néanmoins d'avoir besoin d'une alternative qui puisse mener hors des voies sans issue...

Peut-être y a-t-il aussi, plus que nous ne le pensons, l'espoir silencieux qu'un christianisme renouvelé pourrait être cette alternative. Mais elle ne peut être élaborée que si la doctrine de la création est à nouveau développée. Ceci devrait donc être considéré comme une tâche des plus urgentes de la théologie d'aujourd'hui. Nous devons à nouveau rendre visible ce que veut dire : le monde a été créé avec « sagesse », et l'acte Créateur de Dieu est quelque chose de fondamentalement différent de la provocation d'une « explosion primordiale ».

C'est bien sûr cette alternative que je recherche et que j'espère pouvoir approfondir avec d'autres.

Le silence pesant de la théologie moderne sur l'apparition de l'homme sur terre me paraît en effet une vraie menace pour l'évangélisation et la foi, pour la crédibilité de l'annonce du Christ, vrai Dieu et vrai homme.

Nous sommes souvent devant une avalanche de discours tournant en dérision la foi en une action créatrice de Dieu dans le monde.

Mais comment annoncer avec force un message aussi déroutant, pour la science moderne, que celui d'une Incarnation de Dieu dans une vierge, d'un Dieu fait homme, de miracles défiant l'entendement et de l'affirmation d'une résurrection corporelle, si nous ne sommes plus capables de défendre la création de l'homme dans le cours de l'histoire concrète ?

Un discours cohérent sur Adam et Ève, tenant compte de nos connaissances modernes, me paraît aujourd'hui une grande priorité.

Les réflexions concrètes qui peuvent être présentées attendent de la contradiction, des nuances, des compléments, des rectifications, de l'ouverture dans l'immense étendue des interprétations et explications possibles, mais, hélas, à de rares exceptions, beaucoup se replient, avec une satisfaction suffisante, sur des discours qui présentent certes d'excellentes analyses mais qui renoncent définitivement à admettre une conviction de la foi sur l'apparition réelle de l'homme sur la terre.

La science nous est très précieuse, mais de là à lui abandonner la connaissance de tout ce qui concerne l'apparition concrète de l'homme sur la terre comme beaucoup s'y résignent, il y a un pas qui me semble de trop.

« Nous pouvons dire également que rendre témoignage à la vérité signifie : en partant de Dieu, de la Raison créatrice, rendre la création déchiffrable et sa vérité accessible d'une manière telle qu'elle puisse constituer la mesure et le critère d'orientation dans le monde de l'homme...

Disons même tranquillement : la non rédemption du monde consiste, précisément, dans le fait que la création n'est pas déchiffrable, que la vérité n'est pas reconnaissable...

En hommes modernes, nous serions tentés à ce point de dire : « La création est devenue indéchiffrable pour nous, grâce aux sciences »...

C'est vrai, nous percevons le langage de Dieu dans la grandiose mathématique de la création qu'il nous est possible aujourd'hui de lire dans le code génétique de l'homme. Mais malheureusement pas le langage tout entier. La vérité fonctionnelle sur l'homme est devenue visible. Mais la vérité sur lui-

même – sur ce qu’il est, d’où il vient, pour quel but il existe, en quoi consiste le bien et le mal –, cette vérité-là, malheureusement, ne peut pas être lue de cette manière. Avec la connaissance croissante de la vérité fonctionnelle, semble plutôt aller de pair un aveuglement croissant pour la « vérité » elle-même – pour la question de savoir ce qu’est notre véritable identité et ce qu’est notre fin véritable » (Benoît XVI, *Jésus de Nazareth*, Deuxième partie, p. 221-222).

L’évolution est bien démontrée : les choses changent, se transforment, se reproduisent avec des modifications qui se transmettent. La création n’est pas une réalité figée, mais une réalité en mouvement, qui vit. On peut discuter des détails, mais la Genèse elle-même, par la présentation d’un processus de création en six jours successifs, confirme l’évolution.

Il n’y a là aucune contradiction avec notre foi en l’action de Dieu. Nous ne sommes pas là par hasard, mais par Sa volonté. Il a vraiment créé toutes choses et il continue à agir dans sa création selon les règles qu’il fixe lui-même, tout en respectant mystérieusement l’autonomie de sa création, la liberté des humains qu’Il a créés avec la possibilité du mal.

Le fait que la Genèse ait expliqué l’essentiel de la création en utilisant les mythes, les symboles, les allégories, les images, et même les événements de l’époque de sa rédaction ne supprime pas la vérité historique qu’elle nous révèle. La Genèse a puisé dans ce que les gens pouvaient comprendre pour expliquer l’essentiel de la création, utile à leur foi et à leur vie.

De nombreux détails des premiers chapitres de la Genèse se réfèrent à des événements vécus lors de sa rédaction, un peu comme l’Apocalypse se réfère à des événements du premier siècle pour parler de la fin des temps.

Les auteurs de la Genèse ont trouvé, dans leurs connaissances concrètes religieuses, scientifiques et historiques, même très élémentaires ou naïves, des images ou des synthèses qu’ils ont trouvées adéquates et vraies pour représenter le passé de la création et de l’histoire. Par eux, Dieu a révélé Sa présence et Son action. Il n’a pas eu besoin d’attendre nos super-connaissances actuelles, immensément plus exactes sur le plan scientifique et historique, pour se révéler.

La Genèse ne vient pas concurrencer les connaissances modernes, elle vient seulement nous révéler l’essentiel de la réalité historique de la création d’une manière toujours actuelle.

Nous savons que la science n’a qu’une vue très partielle du réel, que son point de vue n’est pas exclusif, que des exceptions sont possibles dans toutes les généralités qu’elle indique. Bien sûr que la science laisse beaucoup de réalités dans l’ombre. Cela n’enlève rien au crédit qu’il faut accorder à ses découvertes et ses constatations.

L’Église n’est pas prisonnière du matérialisme qui nie l’action puissante de Dieu qui continue dans sa création.

Notre foi chrétienne, fondée sur une Incarnation historique bien concrète de Dieu lui-même, a toujours eu les deux pieds bien sur terre, sans accepter que des théories ou des convictions religieuses soient contraires à la raison, même si la raison ne suffit pas et ne dit pas tout.

Les travaux sur l’évolution de l’Académie pontificale des sciences montrent tout le sérieux que l’Église accorde aux découvertes de la science et même la compatibilité persistante de la Genèse avec ces découvertes : <https://www.pas.va/en/publications/acta/acta20pas.html> (en anglais).

En introduction de ces travaux de 2008, le Cardinal Schönborn a relevé, notamment, que « Dès 1985, le cardinal Ratzinger avait, à l’occasion du colloque romain sur « L’évolutionnisme et le christianisme » (Weinheim 1986), constaté que « l’évolution » a aujourd’hui été élevée au-dessus et au-delà de son contenu scientifique et a été transformée en un modèle intellectuel qui prétend expliquer l’ensemble de la réalité et donc est devenu une sorte de "philosophie première" » (citée en: *Création et*

Evolution, p. 9). Tout, même les connaissances, l'éthique, la religion, doit être déduit de l'économie générale de l'évolution. Il soutient finalement que « toute réalité provient de la matière » (loc. cit., p. 10).

Dans le contexte de cette revendication totalitaire du modèle explicatif de «Évolution», «l'idée chrétienne de Dieu est nécessairement considérée comme non scientifique» (Adresse de la Sorbonne à : vérité et la tolérance, p. 178).

Lors du symposium de 1985, le cardinal Ratzinger a déclaré sans équivoque: «En aucun cas, l'apparition d'un nouveau différend entre les sciences naturelles et la foi ne peut être créée, parce qu'en fait, ce n'est pas du tout de cela qu'il s'agit dans ce dialogue » (cité dans: *Création et évolution*, p. 10). Il n'y pas de problème pour la foi de laisser « l'hypothèse scientifique de l'évolution se développer en paix, selon ses propres méthodes » (ibid.).

Ce n'est pas le travail scientifique exact sur la théorie de l'évolution qui est le problème, mais sa « transformation » en un modèle philosophique explicatif avec une revendication à la totalité. »

Le Pape Benoît XVI lui-même a rappelé l'essentiel dans son discours d'ouverture du 31 octobre 2008 : « Mes prédécesseurs le Pape Pie XII et le Pape Jean-Paul II ont noté qu'il n'y avait pas d'opposition entre la compréhension de la création par la foi et la preuve des sciences empiriques. »

Il a remis l'accent sur la question principale qui nous intéresse davantage que la science : quand, comment et pourquoi, à un moment, Dieu a créé une première âme immortelle, des humains à son image.

À cet égard, S.S. Benoît XVI a précisé que « *La distinction entre un simple être vivant et un être spirituel qui est capax Dei indique l'existence d'une âme intellectuelle d'un sujet transcendant libre. En effet, le magistère de l'Église a constamment affirmé que "chaque âme spirituelle est immédiatement créée par Dieu - elle n'est pas "produite" par les parents - [et] qu'elle est immortelle"* (Catéchisme de l'Église catholique, n. 366). Cela indique le caractère distinctif de l'anthropologie, et invite à l'exploration de celle-ci par la pensée moderne. »

Constater l'existence d'un « *homo erectus* » ou d'un « *homo sapiens* » ne nous dit pas quand a existé le premier « *homo capax Dei* ».

Nous sommes des *homos sapiens*, mais nous ne sommes pas « *seulement* » des *homos sapiens*. Nous sommes des *homos sapiens religiosus* (selon l'expression du cardinal Ries), mais nous ne sommes pas « *seulement* » des *homos sapiens religiosus*. Nous sommes des *homos capax Dei*, des êtres immortels capables de partager éternellement la vie de Dieu.

Il y a une question au cœur de notre histoire terrestre : Dieu y a-t-il créé, à un endroit et à un moment de l'histoire concrète de notre monde présent, des *homos capax Dei* ? Pas seulement un *homo sapiens* religieux, mais des créatures immortelles capables de partager la vie de Dieu. Tellement capables que Dieu lui-même peut se faire l'une d'elles comme il l'a fait par son Incarnation bien concrète il y a deux mille ans.

Dès la création d'Adam et Ève, chacun des humains créés à l'image de Dieu, a été en lui-même une âme immortelle qui les a laissés subsister dans une réalité immortelle après leur mort physique à laquelle le péché originel les a soumis.

Dans son inimaginable descente aux enfers, après avoir subi la mort physique, le Christ a refranchi la mort en sens inverse d'Adam et de tous ses descendants. Il a rejoint une réalité où subsistaient tous les humains créés immortels après la cessation de leur vie physique.

Cela ne concerne pas nos ancêtres biologiques qui nous ont précédés il y a des millions d'années, mais tous les humains, les *capax Dei*. Ils n'ont pas toujours existé. Ils ont été créés à un moment et à un

endroit bien précis. Tous leurs descendants morts dans le péché ont été rejoints par le Christ descendu aux enfers.

Des milliards d'humains en attente dans une situation bloquée par le péché originel. Et voilà que surgit le Christ au-delà du voile de la mort. Il amène la vie même de Dieu là où elle avait cessé d'être par la faute de l'homme. Il va faire plus encore : non seulement il vient dans la réalité des morts, mais il va ouvrir un chemin de retour à la vie par sa résurrection. Il va créer quelque chose de neuf, un chemin de retour du mort dans la vie. Une nouveauté inouïe !

Selon le Pape Benoît XVI, « *Le message néotestamentaire n'est pas seulement une idée ; ce qui est arrivé dans l'histoire réelle du monde est justement déterminant pour lui : la foi biblique ne raconte pas des légendes comme symboles de vérités qui vont au-delà de l'histoire, mais elle se fonde sur une histoire qui s'est déroulée sur le sol de cette terre...*

...il faut dire que, si l'historicité des paroles et des événements essentiels pouvait être démontrée comme impossible de façon vraiment scientifique, la foi aurait perdu son fondement... Il est donc important pour nous de vérifier si les convictions de fond de la foi sont historiquement possibles et crédibles, même confrontées au sérieux des connaissances exégétiques actuelles. » (Jésus de Nazareth, Deuxième partie, p. 127-129)

Prions pour une parole actualisée sur Adam et Ève

Comment annoncer de manière crédible que le Fils unique éternel de Dieu s'est incarné en devenant une âme humaine dans un corps terrestre si nous sommes incapables d'annoncer avec clarté que Dieu a d'abord incarné une âme humaine dans un corps terrestre lorsqu'il a créé les premiers humains ?

Comment annoncer que Jésus-Christ est vrai Dieu et vrai homme, par une Incarnation survenue à un endroit et à un moment bien précis de l'histoire, pour sauver les hommes que nous sommes à d'autres endroits et à d'autres moments tout aussi précis de l'histoire, si nous nous accrochons à une idée de la création de l'humanité totalement abstraite d'une réalité historique similaire ?

Comment annoncer la réalité historique de la résurrection qui franchit les limites de notre réalité terrestre si nous ne sommes pas capables d'annoncer que Dieu a franchi ces mêmes limites, en sens inverse, pour nous créer dans la même réalité historique ?

Pour déchiffrer l'essentiel de l'annonce de l'Évangile par rapport à ce que nous sommes et à ce que nous sommes appelés à devenir, il est urgent de défendre la foi en la création dans le temps et dans l'histoire, en étant à l'écoute des faits que la science met en évidence.

Nous rejoignons là une des grandes invitations de notre Saint Père Benoît XVI concernant les nouveaux efforts nécessaires de l'herméneutique (l'interprétation des textes sacrés).

Dans le tome II de ses livres sur Jésus de Nazareth, Benoît XVI écrit : « *Une chose me semble évidente : en deux cents ans de travail exégétique, l'interprétation historico-critique a désormais donné tout ce qu'elle avait d'essentiel à donner. Si l'exégèse biblique scientifique ne veut pas s'épuiser à rechercher sans cesse de nouvelles hypothèses, devenant théologiquement insignifiantes, elle doit franchir un pas méthodologique supplémentaire et se reconnaître de nouveau comme une discipline théologique, **sans renoncer à son caractère historique.***

*... elle constitue un mode déterminé de raisonner qui est historiquement conditionné, qui est **susceptible de recevoir des corrections et des compléments, et qui en a besoin.** Une telle exégèse doit reconnaître qu'une herméneutique de la foi, développée de manière juste, est conforme au texte et **peut se conjuguer à une herméneutique historique consciente de ses propres limites**, pour former un tout méthodologique.*

Il va de soi que cette conjonction de deux genres d'herméneutique très différents l'un de l'autre est une tâche qui est à reprendre toujours de nouveau. Mais cette conjonction est possible, et par elle, les

grandes intuitions de l'exégèse patristique pourront, dans un contexte neuf, porter à nouveau du fruit » (p. 8-9).

Voilà une orientation lumineuse qui, je l'espère, sera suivie par beaucoup par un questionnement lucide et sans faux-fuyants.

Ce que le Pape nous en dit, à propos des Évangiles, résonne de manière particulièrement forte par rapport à la création et encourage une compréhension renouvelée : *« les faits..., dans un premier temps incompréhensibles, ont conduit à une compréhension nouvelle de l'Écriture.*

La concordance que nous trouvons ainsi entre fait et parole ... est constitutive pour la foi chrétienne elle-même. Sans elle on ne peut pas comprendre le développement de l'Église, dont le message a reçu et reçoit toujours sa crédibilité et son importance historique justement de cet entrelacement de sens et d'histoire ; là où cette connexion est coupée, la structure de base de la foi chrétienne elle-même se dissout. » (Benoît XVI, Jésus de Nazareth, deuxième partie, p. 234-235)

« Nous pouvons dire également que rendre témoignage à la vérité signifie : en partant de Dieu, de la Raison créatrice, rendre la création déchiffrable et sa vérité accessible d'une manière telle qu'elle puisse constituer la mesure et le critère d'orientation dans le monde de l'homme...

Disons même tranquillement : la non rédemption du monde consiste, précisément, dans le fait que la création n'est pas déchiffrable, que la vérité n'est pas reconnaissable...

En hommes modernes, nous serions tentés à ce point de dire : « La création est devenue indéchiffrable pour nous, grâce aux sciences »... C'est vrai, nous percevons le langage de Dieu dans la grandiose mathématique de la création qu'il nous est possible aujourd'hui de lire dans le code génétique de l'homme. Mais malheureusement pas le langage tout entier. La vérité fonctionnelle sur l'homme est devenue visible. Mais la vérité sur lui-même – sur ce qu'il est, d'où il vient, pour quel but il existe, en quoi consiste le bien et le mal –, cette vérité-là, malheureusement, ne peut pas être lue de cette manière. Avec la connaissance croissante de la vérité fonctionnelle, semble plutôt aller de pair un aveuglement croissant pour la « vérité » elle-même – pour la question de savoir ce qu'est notre véritable identité et ce qu'est notre fin véritable » (id., p. 221-222).

Hélas, le silence d'un grand nombre de croyants sur la vérité historique de la création de l'homme est souvent lourd, terriblement lourd du désintérêt qu'il exprime.

Les progrès de la science semblent avoir terrorisé la pensée chrétienne sur la création, dans les méandres d'un affrontement entre des lectures littérales qui ne peuvent résister aux justes contradictions de l'exégèse et la science et des lectures symboliques désincarnées qui ont vidé la vérité de la création de sa réalité historique.

Cet affrontement est vain et ne fait qu'opposer des lectures contraires à l'enseignement du Magistère sur la manière d'interpréter les Écritures et sur les vérités de la foi, ce qui détourne de la foi authentique. La foi de l'Église ne sépare pas la vérité de la création telle qu'elle est dans toutes ses dimensions. Elle a une parole vraie, sans contradiction, sur la réalité spirituelle de la création autant que sur sa réalité historique, scientifique et rationnelle.

Prions pour que le Saint Père, les évêques et tous les croyants de notre temps trouvent les mots adaptés à la culture et aux connaissances contemporaines pour continuer à annoncer, de manière actualisée, l'enseignement de l'Église sur la création face aux courants de pensée de notre époque qui ébranlent la foi d'un si grand nombre.

Merci d'avance à chaque lecteur qui acceptera de s'unir à cette prière.

Cela me semble une priorité essentielle à notre époque.

Cmoi a écrit : *« Le problème c'est que vous n'exposez votre thèse qu'à travers nos questions, alors on tâtonne comme pour un jeu de piste... »*

C'est vrai, hélas !

Mais tout se tient et, inévitablement, diverses questions viennent se greffer dans les échanges selon les représentations, convictions et réflexions de chacun.

Depuis très longtemps, je suis sensible à la diminution importante (surtout chez les intellectuels) de la foi dans l'histoire sainte que nous révèle l'Écriture, or elle me semble essentielle pour notre foi en la présence active concrète de Dieu et dans le chemin de vie qu'il nous propose.

Car tout se tient : la création, l'Incarnation, les miracles, la résurrection du Christ, la vie éternelle.

Dans chaque discussion tout revient par une fenêtre ou l'autre.

Comme une composition musicale, cela fait revenir d'innombrables fois les mêmes refrains car cela reste tiré d'échanges avec de multiples interlocuteurs différents et autant de points de vue différents.

Le travail est partagé en l'état car les contradictions, comme celles que vous me présentez, me sont indispensables pour pouvoir ajuster, affiner, corriger dans la conviction qu'une telle recherche ne peut se faire qu'en Église, en communion avec l'enseignement du Magistère, mais aussi à l'écoute de toute l'Église et de toutes ses sensibilités.

Cmoi a écrit : « *Les vérités théologiques ne se limitent pas aux définitions dogmatiques et chacun peut les comprendre de façons fort diverses. La preuve : quand je lis vos réponses je suis souvent d'accord avec elles, mais elles ne me semblent pas pour autant toujours correspondre à mes questions car vous associez à ces vérités des représentations qui ne sont pas les miennes.*

Si toutefois vous pensez vraiment que non, alors cette conversation n'a plus aucun intérêt. »

Rassurez-vous, je suis d'accord avec ce que vous exprimez ici et il me semble que nous essayons chacun de nous adapter aux représentations de l'autre.

Car, comme le considérez de manière juste, si le dogme ne change pas dans ses définitions, les compréhensions et représentations ne cessent de se diversifier et de se nuancer. Il faut toujours adapter la Bonne Nouvelle aux auditeurs d'époques et de contextes différents avec des connaissances qui évoluent.

20. Foi et raison ensemble pour comprendre

Le petit livre « *Jésus à Jésus en passant par Darwin* », publié par le prix Nobel de médecine Christian de Duve, professeur à l'université catholique de Louvain et membre de l'académie pontificale des sciences, est un témoignage émouvant d'un homme qui se tourne à 94 ans vers le Jésus de son enfance avec toute la structure scientifique de sa pensée et l'éloignement de ses convictions de jeunesse qu'elle a suscité en lui.

Il est remarquable par la brièveté de ses 89 pages aérées semblables à un livre de Christian Bobin autant que par sa clarté.

Les opinions, les explications et les difficultés de beaucoup d'intellectuels d'aujourd'hui y sont exposées de manière compréhensible pour tous, avec un art de l'analyse et de la synthèse d'une qualité exceptionnelle, alors même que les questions les plus fondamentales et les plus complexes y sont abordées.

On sent son désir de se retourner vers le Jésus de son enfance, de le retrouver avec amour, confiance et espérance.

On sent aussi toute sa difficulté de vivre ce désir en cohérence avec son cheminement personnel de scientifique qui l'a tellement éloigné de l'Église catholique au sein de laquelle il est né et de la conviction d'un Dieu personnel qui puisse agir en dehors des chemins connus de la science.

Mais sentant sa fin prochaine, il aime Jésus et il veut l'écrire, même s'il ne retient de ce Jésus qu'une partie de ce que l'Évangile nous relate.

Il écrit avec sérénité.

Il ne parle pas directement de Dieu, mais, lorsqu'il s'éloigne du chemin de la science, de l'intelligible qu'il maîtrise remarquablement, et qu'il le dépasse pour évoquer l'art, on trouve comme une trace cachée d'Évangile. Il perçoit un espace plus vaste que celui de la science : *« j'ai finalement trouvé le temps de sortir du cadre étroit de mes activités pour contempler la « grande image » »* (p. 36).

« Après l'intelligible, l'Ultime Réalité possède une facette sensible, accessible à l'émotion artistique. Les deux ne sont pas séparées par des cloisons étanches. Toute œuvre artistique a une structure intelligible. Mais celle-ci ne s'adresse pas directement à l'intellect, sauf éventuellement chez le seul initié, et sert avant tout de support à un message esthétique ou émotif. » (p. 82)

« Seuls les musicologues perçoivent dans tous leurs détails les finesses de construction d'un quatuor ou d'une symphonie. Le commun des mélomanes leur est sensible intuitivement sans passer par l'analyse spécialisée. » (p. 83-84)

Il n'est guère plus initié en théologie qu'en musicologie. Il le sait. Mais, lorsqu'il parle de Jésus, il exprime sa sensibilité intuitive à sa parole, à sa personne.

Il ne parle pas de la Bible comme Parole de Dieu, mais on trouve cependant, dans ses propos, la trace d'une perception qui rejoint avec la même intuition celle de la foi.

« C'est précisément l'art du poète d'utiliser des mots d'une manière qui, au-delà de leur signification intelligible, souvent sans importance ou même absurde à première vue, parle directement à notre capacité de percevoir la facette émotive de l'Ultime Réalité. »

C'est dans cet esprit, me dit un ami croyant, qu'il faut lire la Bible. Ce n'est pas un traité de philosophie ou de théologie, ni un compte-rendu historique. C'est une œuvre poétique qui exprime dans le langage de l'époque la réaction de ses auteurs à l'égard de l'Ultime Réalité, telle qu'elle a été appréhendée par les prophètes avec les connaissances et les croyances de leur temps. » (p. 82-83)

Sa raison ne peut concevoir une création de l'homme à un moment de l'histoire, une création d'un être ayant une conscience qui sort du temps et de l'espace de sa condition physique pour accéder à l'immortalité. Il n'évoque pas ce mélange de poussière terrestre et d'esprit qui crée un homme capable de dépasser le temps et de maîtriser la matière, selon la Genèse, mais il parle de l'homme avec des mots très proches.

Il rejette *« le dualisme cartésien matière/esprit, qui, en dehors de sa connotation religieuse associant une âme immortelle à un corps mortel, est depuis longtemps passé dans le langage courant, le mot « matière » étant lié à la notion de brut, bas ou grossier, celui d'« esprit » à ce qui est noble, élevé »* (p.75).

« Pour moi, la réponse est claire : matière et esprit ne sont pas des entités différentes : ce sont deux facettes d'une même réalité » (p. 76).

Au cœur de sa réflexion de scientifique, il n'idéalise pas la matière et il ne rejette pas l'esprit.

Il sait que, malgré *« l'aide des moyens les plus raffinés de la physique et de la chimie »*, la science *« n'explique en rien comment ce paquet de neurones génère le phénomène mystérieux que nous appelons « conscience », que chacun de nous connaît, mais qui échappe à toute caractérisation »*

objective, phénomène que d'aucuns préfèrent réduire au rang d'épiphénomène, en dépit du rôle dominant qu'il paraît jouer dans toutes les œuvres du cerveau humain.

Dans une telle situation, en effet, la tentation est grande d'assimiler les mécanismes qu'on essaie de comprendre aux moyens qu'on met en œuvre à cet effet, soit, par exemple, d'affirmer, avec Crick, que le cerveau n'est « rien d'autre » que ce qui est accessible à nos moyens d'investigation. C'est ce que font de nombreux neurobiologistes aujourd'hui. Je m'incline devant leur savoir, qui dépasse de loin mon entendement, mais je m'autorise de leur ignorance pour garder l'esprit ouvert. » (p. 71-72)

Ce mystère de la conscience qui est bien plus que l'addition des milliards de neurones et de connexions du cerveau, il ne l'aborde pas par l'intervention d'un être extérieur, mais il rejoint le croyant par son questionnement.

L'homme de science fait une constatation essentielle : « *Si matière et esprit sont d'essence différente, comment interagissent-ils ? Il doit nécessairement y avoir entre les deux une entité qui participe aux deux essences, un « adaptateur » branché, d'un côté sur la matière et, de l'autre, sur l'esprit. De quelle nature est cet adaptateur ?* » (p. 76)

Cet adaptateur, il ne sait pas ce qu'il est et moins encore qui il peut être.

Mais, il sait qu'il y a du dysfonctionnement : « *Pour survivre, on doit d'abord veiller à son propre intérêt... tenter de survivre ... D'où cet autre trait de survie inscrit dans les gènes de nos ancêtres : l'hostilité et l'agressivité à l'égard des autres ...* » (p. 47-49).

Il y voit comme un écho du péché originel de la religion de son enfance : « *les écrivains sacrés qui ont écrit la Bible étaient conscients de cette faille héréditaire de la nature humaine* » (p. 42).

Et ici, il retrouve le Jésus de son enfance, avec amour et espérance.

Ce que Jésus enseigne « *c'est exactement le comportement qu'il faut pour contrecarrer les méfaits de la sélection naturelle et sauver l'humanité de la perte à laquelle ses gènes la condamnent* » (p. 53-54). Il est « *le sage dont notre monde a besoin, ou, du moins, l'un d'eux* » (p. 53).

« *Il nous faut des guides. Jésus s'impose manifestement par son message, qui adapté aux exigences de notre temps et aux vicissitudes de la condition humaine rejoint l'Ultime Réalité par une facette qui résume toutes les autres : l'Amour.* » (p. 85).

Il arrête là sa conclusion actuelle. La foi qu'il exprime ainsi à sa manière et dans son cheminement personnel, ce « *n'est pas l'histoire d'un born-again Christian qui se repentit de ses péchés et réintègre le droit chemin. Ce n'est pas non plus le témoignage d'un mécréant qui a retrouvé la foi de son enfance* » (p. 45).

Il sait que les Évangiles « *projetent de Jésus d'autres images* » (p. 55) qu'il ne peut accepter.

« *Il y a d'abord le prophète incendiaire que le doute n'habite pas ... il y a le divin Jésus ... élevé au rang de Fils de Dieu ... en même temps Dieu et homme... Sa nature double est censée expliquer toute sa vie, consacrée à ses semblables avec des moyens strictement humains, mais en faisant appel de temps à autre à des pouvoirs surnaturels ... Lui-même mourra en homme ... Mais il ressuscitera ... Cette transfiguration du personnage historique ... continue, en dépit de ses invraisemblances, de nourrir l'imagination et la crédulité...*

De l'annonce faite à Marie jusqu'à la dernière apparition de son fils ressuscité avant son ascension au Ciel, les moindres étapes de cette vie reconstruite à partir de quelques bribes historiques ont acquis une puissance de réalisme extraordinaire ... au point que l'image et le son l'emportent sur le sens critique et la froide raison » (p. 56-57).

Il est ainsi amené à en conclure que « *le message de Jésus ... doit être débarrassé de la mythologie qui a été développée autour de lui* » (p. 60).

Il évacue, dès lors, « *le Jésus mythique et mystique que l'imaginaire chrétien a créé autour du personnage historique* » pour rejoindre « *l'homme derrière le mythe, dépouillé de tous les attributs merveilleux qu'on lui a conférés, le sage, l'auteur d'un message d'amour et de concorde* » (p. 9), « *retrouver le Jésus de mon enfance sous une forme toute nouvelle, inspirée par Darwin* » (p. 42).

« *Une amie ... me demande « Qu'est-ce que tu crois ? ». Ma première réaction a été de répondre ... « Le mot « croire » ne figure pas dans mon dictionnaire », puis, je me suis ravisé. Le mot « croire » qui ne figure pas dans mon dictionnaire, c'est celui qui s'applique à des affirmations non démontrées ou démontrables.* » (p. 63) Il a toujours essayé de se soumettre à cette règle : « *ne rien admettre qui ne soit prouvé de manière irréfutable* » (p. 67).

Il raconte comment cette règle est devenue son repère.

« *Les pères jésuites ... m'ont donné le goût des subtilités ... et inculqué l'art de raisonner correctement... ils enseignaient admirablement la gymnastique du raisonnement déductif* » (p. 10-11)

Cet enseignement lui a donné le goût de la démarche scientifique qui l'a fait évoluer : « *Plutôt que de s'appuyer sur une idée préconçue et d'utiliser toutes les ressources de la logique pour en déduire les conséquences, comme me l'avaient enseigné les jésuites, on partait d'une hypothèse susceptible d'expliquer une observation. On en éprouvait la validité par l'expérimentation* » (p. 19).

« *Une fois découverte, cette démarche s'imposa à mon esprit, car elle laissait le verdict final à la réalité* », « *La science est devenue pour moi l'objet d'une véritable passion* », et « *les convictions religieuses qui avaient inspiré mes premières années ne résistèrent pas aux impératifs du raisonnement scientifique, au souci d'une perpétuelle remise en question, au refus des affirmations sans preuve* » (p. 20-21).

« *Aux certitudes arrogantes du dogmatisme dans lequel j'avais grandi, elle substituait une attitude plus humble de rigueur et d'honnêteté intellectuelle, de soumission aux faits* » (p. 20).

Sa perception de l'Église s'en ressent vivement parce qu'il considère désormais que « *certaines autorités religieuses n'ont pas abandonné leur prétention à détenir la vérité suprême, allant même jusqu'à s'octroyer un brevet d'infailibilité ... sur un mode pyramidal qui accorde l'autorité suprême à un individu unique, issu lui-même d'un petit cénacle autoperpétué de vieillards célibataires et misogynes, souvent d'intelligence brillante, mais engoncés dans leur pourpre, leurs rites, leurs certitudes et leur prétention de légitimité* » (p. 58-59)

Pour sa pensée personnelle, l'impasse est profonde.

« *Quand je dis ne pas croire aux miracles ou à la magie, c'est parce que je sais que les lois naturelles s'y opposent. Pour m'inciter à changer d'avis, il faudrait des preuves irréfutables* » (p. 70)

N'est-on pas ici dans la science pure, exclusive de toute autre voie d'affirmation de la vérité ? de la réalité ? Le vrai, le réel, ne peut-il être affirmé que par la science ?

« *je suis tenté de rester plus prudent et plus ouvert ... je ne puis m'empêcher de réagir à l'attitude de certains scientifiques qui n'hésitent pas à affirmer que « tout est explicable ». Une telle affirmation relève, elle aussi du dogmatisme* » (p. 71)

« *La science ne peut pas démontrer l'inexistence de Dieu, pas plus d'ailleurs que son existence* » (p. 69)

Il sait que « *la réalité est une* » mais aussi qu'elle a « *plusieurs facettes répondant à des facultés mentales et à des aspirations différentes. Il y a d'abord la facette intelligible accessible à l'intelligence rationnelle. C'est celle qui a été explorée par la science...* » (p. 79) et « *Après l'intelligible, l'Ultime Réalité possède une facette sensible, accessible à l'émotion artistique* » (p. 82).

Il y a aussi « *le bien, cette facette de l'Ultime Réalité qui distingue ce qui est bon de ce qui est mal, non pas sous la forme de commandements ou d'interdits, mais dans son essence, le simple fait qu'une telle distinction existe et fait partie de cette Réalité.* » (p. 84).

Ainsi, « *Après le vrai et le beau, le bien* » (p. 84).

Mais, dans cette conclusion, l'intelligible apparaît confondu avec le vrai, à côté du beau et du bien.

Après avoir montré si clairement l'union de la matière, que la science peut observer, et de l'esprit, après avoir montré à quel point la conscience échappe à la connaissance scientifique « *en dépit de son rôle dominant dans toutes les œuvres du cerveau humain* », après avoir dénoncé le dogmatisme d'une approche exclusivement scientifique de certains phénomènes extraordinaires, après avoir montré les facettes non matérielles du beau et du bien dans la réalité au-delà de l'intelligible, le mot « *vrai* » ne se distingue plus de l'intelligible. L'impasse se révèle alors très profonde.

Il sait bien qu'il y a du vrai dans le beau et le bien, dans l'art, dans l'affectif, l'émotif, l'éthique, mais ce n'est que par rapport à la matière, à l'objet de la science, que le mot « *vrai* » est retenu.

Il sait pourtant que le vrai n'est pas que dans la matière que la science peut examiner. N'y a-t-il pas d'autre chemin que la science pour affirmer le vrai ?

Il a raison de refuser le dualisme qui sépare la matière et l'esprit. Mais, pourquoi donc retombe-t-il dans ce dualisme qu'il dénonce en limitant la vérité connaissable à la vérité expérimentale de type scientifique ?

Ne se refuse-t-il pas un chemin de la connaissance par des réalités dont il constate cependant l'existence, un chemin par ce qu'il nomme lui-même un « *adaptateur* » qui lui est cependant inconnu et auquel il n'a pas été initié ?

Et pourtant, il l'évoque quand il parle de l'esprit ou de l'art. Il sait qu'il y a une connaissance qui échappe à l'intelligence scientifique sauf de manière marginale pour certains initiés, mais il ne semble pas admettre de vérité dans cette connaissance. Il y reconnaît de la subjectivité, de l'affectivité, de l'émotivité, comme s'il n'y avait pas d'autre vérité que celle expérimentale et objective accessible à la science.

La connaissance par l'amour et par l'intuition n'est-elle pas cependant une réalité que chacun peut connaître ? Les convictions de cette connaissance seraient-elles moins sûres que $2 + 2 = 4$?

« $2 + 2 = 4$ » ne nous donne qu'un outil relatif de connaissance selon les lois du cerveau et des conventions humaines. Le cerveau humain ne peut raisonner le réel que dans l'échelle infinie du temps et de l'espace. Faut-il limiter ce réel aux échelles de mesure de notre cerveau ?

Nos raisonnements sont-ils plus sûrs parce que, prenant des prémisses et des règles déductives selon les lois du cerveau et de la culture, ils permettent d'aboutir à des conclusions certaines ? Ces conclusions ne sont-elles pas limitées à la sphère de connaissances dans laquelle elles se déterminent ?

Partir de la conscience, du beau et du vrai, de l'union essentielle entre la matière et l'esprit, de l'adaptateur nécessaire à leur interaction, est une ouverture qui permet de considérer que la connaissance de la « *vérité* » ou de l'ultime réalité ne peut provenir de la seule matière, mais que la vraie connaissance se fait « *en esprit et en vérité* ».

Cela permet d'aborder son interpellation fondamentale quant à l'existence de Dieu : « *Un autre dualisme qui me cause problème, est celui qui fait la distinction entre le Dieu Créateur et son œuvre* »

...
Pourquoi introduire la notion purement anthropomorphique – l'horloger – d'un Créateur ? pourquoi ne pas considérer l'Univers comme étant lui-même incréé, comme étant la seule et « Ultime Réalité » ? » (p. 77)

En effet, pourquoi ? Si l'Univers est une réalité perçue de manière « *purement anthropomorphique* » uniquement du point de vue de la science, du seul point de vue matériel même étendu aux aspects immatériels intelligibles, la réponse n'est-elle pas dans un a priori de la question elle-même ?

La raison seule limitant son objet à la seule réalité intelligible par le cerveau seul n'exclut-elle pas a priori et nécessairement ce qui peut être en dehors de ses limites ?

La vérité est dans la matière et l'esprit ensemble. Isoler l'objet de la science amène à une impasse.

Christian de Duve ne se refuse-t-il pas à lui-même une autre forme de connaissance de la vérité que celle qu'il a découverte et explorée avec sincérité ?

Son approche est celle d'un homme de science qui veut aborder toute la réalité, y compris ce qu'il nomme la « *réalité ultime* », par la voie qui est la sienne, celle de la science. Sans simplisme.

Mais, la science est encore bien loin d'avoir découvert non seulement de nombreux aspects de la réalité qu'elle observe, mais aussi de nombreux aspects de ses propres limites.

« Je reste impressionné par le fait que le cerveau humain est la machine la plus extraordinaire qui soit, avec un total de connexions interneuronales de l'ordre de 10.15 (un million de milliards), soit, selon une estimation grossière que j'ai faite, plus qu'il n'y a de microprocesseurs dans tous les ordinateurs du monde réunis » (p. 71-73).

Son cœur va, malgré tout, de Jésus à Jésus, de l'impasse à l'amour.

Son approche par la matière et sa connaissance scientifique aboutit à une parole et à une voie qui sauve.

Il n'est pas loin de ceux qui admettent que l'union de la matière et de l'esprit n'est pas soumise aux limites de la seule matière mais a pu ex-ister, venir à l'existence, être créée dans le temps et dans l'espace que mesure notre cerveau matériel, par une action spirituelle, sans être réduite à n'être qu'une réalité incréée. Dans ce plus qui est au-delà de nous-mêmes, des mesures de notre cerveau, dans ce trou noir par rapport à la réalité perceptible par notre cerveau, certains découvrent quelqu'un, quelqu'un qui a amené à l'existence l'union de la matière et de l'esprit jusqu'à la faire subsister dans un être au-delà des limites de la matière, jusqu'à former une âme immortelle. Créée par Dieu. À un moment de l'évolution de la matière. Avec un corps issu de cette évolution. À un endroit dans l'espace.

La raison elle-même peut alors découvrir avec le cœur une vérité qui n'est pas contraire à la science mais qui dépasse ce que la science peut connaître.

Cette raison peut admettre l'union de la matière et de l'esprit jusqu'à découvrir que celui dont provient cette union a pu s'y engager par une Incarnation.

Les miracles et les phénomènes extraordinaires quittent l'invraisemblance pour apparaître, au contraire, comme des manifestations « *normales* » des interactions de l'esprit dans la matière avec laquelle il est uni.

Chacun est bien sûr libre de rejeter l'historicité des Évangiles comme le professeur de Duve et cela fait près de 2.000 ans que beaucoup ont cherché en vain à démontrer l'absence de réalité historique des faits relatés par les Évangiles.

La solidité de cette historicité a été vérifiée et confirmée sous tous les aspects possibles. Les Évangiles sont des récits écrits du vivant de nombreux témoins, amis et ennemis, de la vie de Jésus de Nazareth. La notion de mythe est ici inadéquate car elle ne s'applique qu'à des récits explicatifs d'événements fondamentaux sans témoins historiques.

Outre le fait que l'historicité des Évangiles est solide selon les critères de la science historique, c'est surtout l'esprit de vérité qui transpire des lignes du Nouveau Testament qui en donne la conviction.

Se débarrasser de cette historicité revient, surtout, à perdre la compréhension de la réalité et de la vocation de l'homme qui a les deux pieds sur terre dans la réalité concrète de ses questions, de ses souffrances et de sa mort.

On ne peut certes empêcher de mettre en doute les témoignages les plus solides.

La notion de preuve irréfutable ne se conçoit que dans un système clos. Même lors de ses apparitions après sa résurrection, Jésus a permis le doute chez certains des témoins directs. Dieu ne s'impose pas de manière « *irréfutable* » sans respecter la nécessaire liberté de l'homme. Il n'y a pas de véritable vérité accessible sans communion spirituelle.

Même la vérité scientifique n'est possible que dans le cadre des lois du cerveau et parce qu'on s'accorde d'abord sur ses prémisses et un mode de raisonnement. Une fois cette « *communion* » établie, une vérité peut y être partagée.

Est-ce que « *accrocher* » Jésus de manière symbolique pourrait rendre réelle son Incarnation et son histoire ? La réponse ne peut qu'être négative dans une approche uniquement symbolique hors de l'histoire puisqu'elle se placerait a priori hors de l'histoire réelle.

C'est ici que la réflexion du professeur de Duve est intéressante. L'approche symbolique est uniquement spirituelle. L'approche historique est uniquement matérielle. Or, il constate lui-même que, d'un point de vue scientifique, il faut bien admettre que la matière et l'esprit sont inséparables dans la réalité.

Cela confirme qu'il faut tenir fermement ensemble la solidité historique autant que la solidité spirituelle de la foi.

Cela confirme que les miracles et la résurrection elle-même ont une place « *normale* » dans une réalité où les lois de sa facette matérielle ne sont pas séparées des lois de sa facette spirituelle, parce que ces lois interfèrent entre elles.

C'est bien dans cette double réalité, matérielle et spirituelle, qu'Adam et Ève ont été créés immortels avec des pouvoirs sur la création matérielle dans leur communion spirituelle avec Dieu.

C'est précisément dans cette double réalité que Dieu a pu se faire homme, que Jésus est vrai homme sans être moins vrai Dieu.

Contrairement à ce que pense le professeur de Duve, Jésus n'a pas eu besoin de faire « *appel de temps à autre à des pouvoirs surnaturels* ». Il a agi en vrai homme, en nouvel Adam, avec un pouvoir spirituel que l'homme avait reçu et n'a perdu que par sa rupture avec Dieu.

L'« *adaptateur* » de l'homme évoqué par le professeur de Duve est aujourd'hui altéré.

Est-ce que cela fait avancer la foi ? Très bonne question. Mais, la réponse nous échappe. Pour ma part, je suis sensible aux difficultés intellectuelles de beaucoup de personnes éduquées dans la foi catholique, de plus en plus nombreuses à notre époque où l'accès aux connaissances et aux informations est de plus en plus étendu. Je ressens très fort l'urgence d'une intelligence consolidée de la foi de l'Église dans la création de l'homme et l'Incarnation du Christ, vrai Dieu et vrai homme, vrai sauveur de l'humanité par sa mort et sa résurrection.

Dans une dernière interview au journal Le Soir, publiée le 6 mai 2013, Christian de Duve semble, hélas, avoir perdu toute espérance personnelle.

Il nous dit : *"J'avais abouti, à la fin de mon périple, à une vision platonicienne du monde. J'appelais « l'Ultime réalité », quelque chose qui existe en dehors et qu'on découvre. Je suis arrivé à la conclusion que toute cette notion-là est fausse et que cette réalité que je crois découvrir, est quelque chose que j'ai créée moi-même. C'est le produit de notre propre cerveau. Le vrai, le beau, le bien, n'est pas quelque chose qui vit en dehors de nous et que nous découvrons, mais que nous créons."*

Quelle tristesse !

Carhaix écrit : *« Certitude et foi me paraissent incompatibles. Comment arrivez-vous à les associer ? Si je me place du point de vue de la foi, je crois. Je crois ce que je ne peux ni voir, ni vérifier, ni expérimenter, ni savoir. C'est la définition même de la foi. Mais à aucun moment je ne peux dire que je sais. Je sais seulement que je ne sais rien du tout, en dehors de ce monde visible. Tout ce que je sais a pour sujet le monde visible. Le monde invisible m'est complètement inconnu. Tout ce que je crois du monde invisible repose entièrement sur quatre piliers :*

- *ma croyance confuse en Dieu.*
- *ma foi en Jésus-Christ.*
- *ma confiance dans l'Église.*
- *les indices de la Providence divine que je relève dans mon expérience personnelle de la vie. »*

Sauf le mot « confuse », je partage vos quatre piliers. Pourquoi la croyance devrait-elle être nécessairement confuse et contraire au « savoir » ? Pourquoi penser que la foi serait incompatible avec la certitude ?

Ah, les mots !

Le mot « savoir » qui paraît si simple peut se révéler très compliqué.

Il me semble que vous lui donnez une définition cérébrale. C'est un point de vue qui peut se justifier et se comprendre. De ce point de vue, on ne « sait » que ce que la science et la raison démontrent de manière irréfutable et vérifiable par l'expérimentation personnelle.

La « certitude » ou la « conviction », c'est parfois différent.

Je ne « sais » personnellement quasi rien de l'astronomie, du carbone 14, du Big Bang ou des détails du fonctionnement du cerveau humain. Je « crois » à la compétence des scientifiques lorsqu'ils s'accordent de manière apparemment convaincante sur des questions de science ou d'histoire. Mais, même en matière scientifique, les « certitudes » ou « convictions » reposent souvent sur de la confiance dans les observations d'autres que soi-même.

Sauf pour ce que chacun peut vérifier lui-même directement, le savoir « scientifique » est aussi largement basé sur la confiance car, pour la plupart des connaissances scientifiques, nous sommes, souvent, incapables de vérifier nous-mêmes ce que nous apprenons.

Pour la foi, au contraire, nous avons chacun reçu un esprit qui nous permet d'expérimenter et de vérifier spirituellement la réalité. Notre cerveau, y compris notre raison, y participe, mais il ne peut prétendre saisir à lui seul ce qui dépasse les réalités naturelles.

Ici encore, la confiance est un passage nécessaire. Une confiance en ce que Dieu nous révèle par l'Écriture sainte et l'Église.

La « *certitude* » ou la « *conviction* » qui peuvent en résulter ne sont pas moindres qu'en matière scientifique. Beaucoup peuvent en témoigner.

La science et la raison n'ont pas l'exclusivité du savoir. Il y a certes un savoir du cerveau naturel, mais il y a aussi un savoir de l'esprit, du cœur.

Aussi, il ne me semble pas moins légitime de dire « *je sais* » pour déclarer, par exemple, que le Christ est vivant que pour dire que Napoléon a perdu la bataille de Waterloo.

L'expression « *je crois* » signifie parfois un doute, un manque de certitude ou de conviction.

Dans ce cas, il peut parfois être préférable et plus exact de dire « *je sais* ».

La foi ce n'est pas nécessairement un manque de connaissance ou de conviction, ni la reconnaissance implicite d'un doute. C'est d'abord et avant tout de l'amour vécu. Je crois celui que j'aime. La foi, c'est d'abord aussi et avant tout de la confiance envers quelqu'un.

Dans une relation personnelle d'amour, la conviction peut être plus grande et plus certaine que dans un laboratoire scientifique.

À cet égard, la connaissance scientifique est relativement contraignante. La connaissance spirituelle est libre. Elle n'existe que dans la liberté de l'amour, dans une communion libre avec Dieu. La vérité de l'Évangile ne contraint pas notre cerveau (nous ne serions plus que des robots sans liberté et sans capacité d'aimer librement) mais est proposée librement à notre cœur.

Comme dans le jardin d'Eden, tout humain reste libre de croire que le savoir n'existe que pour ce qu'il peut vérifier lui-même, ce qu'Ève semble avoir choisi en s'appropriant le fruit de l'arbre de la connaissance pour chercher à tout connaître par elle-même et en elle-même. Qu'est-ce que je pense que Dieu a vraiment dit ? Qu'est-ce que je pense que cela signifie vraiment ? Qu'est-ce que je juge moi-même préférable ?

La tentation originelle c'était déjà de croire que la connaissance se trouve mieux en soi plutôt que dans une communion avec un autre, avec Dieu. Je sais par mon propre jugement ou je sais dans une communion d'amour. Où est le vrai savoir ?

Dieu nous propose de laisser la connaissance sur l'arbre divin, en dehors de nous-mêmes, pour « *savoir* » dans une relation harmonieuse d'amour et non par notre seul cerveau individuel.

Elle est alors accessible par le cœur, par l'amour, et peut être vécue avec conviction et certitude, quoi qu'en pensent ceux qui le nient.

Le récit du jardin d'Eden est, à cet égard, lumineux. C'est bien la connaissance, le savoir, qui est au centre. Mais, la vraie connaissance passe par l'amour, la communion, l'harmonie.

Voyez le piège du Serpent : Dieu a-t-il « *vraiment* » dit ? Où est la vérité ? Dieu avait dit qu'ils pouvaient manger de tous les arbres, sauf un. Satan inverse la même vraie phrase et la fait simplement regarder autrement, sans amour, en indiquant qu'ils ne pouvaient pas manger de tous les arbres, pour

qu'Ève regarde un manque (le fruit d'un seul arbre à ne pas manger) qui suscite la méfiance et non plus le don (tous les autres) qui réjouit dans l'amour.

Croire que seule la science permet de « savoir », n'est-ce pas un piège qui fait oublier que la science est un excellent outil, mais qui peut aussi devenir une cause d'aveuglement si on oublie ses limites ?

Recouvrance écrit : « *Cinci écrit : « La certitude de foi, Carhaix. Rien d'autre ! » Et comment s'acquiert-elle, Cinci ? Est-ce vraiment un don ? Si oui comment cela se passe ? »*

Par l'amour, simplement par l'amour.

En aimant Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces et son prochain comme soi-même. Il n'y a pas d'autre chemin pour savoir les réalités invisibles de Dieu autant que pour y croire.

La raison ne peut, bien sûr, donner toute la connaissance. Elle n'a accès qu'à une partie du réel puisqu'elle est un outil de notre cerveau et fonctionne dans les limites des lois de ce cerveau, même si on peut considérer de manière exacte et pertinente que la raison, bien éclairée et parfaite, ne peut pas aboutir à une autre conclusion que l'existence de Dieu.

La raison peut découvrir Dieu, son existence et son action, de manière raisonnable. Notre raison, comme toute la création, est un chemin qui peut nous conduire à Dieu.

Il n'y a pas de contradiction possible entre la vérité de la raison et la vérité de la foi. Il n'y a que des approches différentes d'une seule vérité à partir de divers points de vue et beaucoup d'humains qui souvent se trompent dans leurs raisonnements.

Au bout d'une raison qui raisonne sans erreur (c'est bien sûr une perspective idéale dont nos raisonnements faillibles s'éloignent souvent), Dieu peut apparaître comme la seule réalité raisonnable. Cela ne signifie évidemment pas que c'est la raison qui nous fait connaître la réalité de Dieu qui la dépasse et la transcende infiniment. Il est bien plus grand que ce que notre raison humaine peut en penser.

Ce n'est, bien sûr, que par l'amour et dans la communion qu'il peut être connu en esprit et en vérité. La connaissance directe en dehors de l'amour et de la communion divine, c'est la vaine tentation du jardin d'Eden.

Contrairement aux convictions des francs-maçons, je ne crois pas à la valeur suprême de la raison personnelle ni pour mes convictions, ni pour mes réflexions.

La raison intellectuelle est un excellent outil, mais elle me semble un mauvais maître. Je ne peux accorder un crédit déterminant à la petite production de quelques petites cellules du cerveau d'un minuscule petit être dans l'univers, même lorsque plusieurs d'entre eux se mettent en commun en faisant de leur propre raison le guide suprême de leurs réflexions.

Je crois d'abord à une personne, Jésus de Nazareth, qui m'a convaincu par la vérité de ses paroles et de ses actes relatés par les Évangiles et les commentaires de ses proches dans le Nouveau Testament puis dans la Tradition de l'Église. Une vérité tellement convaincante qu'elle a profondément imprégné ceux qui se sont attachés à lui et que, aujourd'hui encore, l'attachement à ce Jésus détermine leurs convictions.

Je n'accorde pas davantage de valeur déterminante à mes propres pensées croyantes isolées. Pour les mêmes motifs que ceux qui me font placer ma raison à la place d'un outil et non d'un maître et sur la base des paroles et des actes de Jésus de Nazareth.

La Bible, y compris le Nouveau Testament, est susceptible d'interprétations innombrables et contradictoires. Quel orgueil assez insensé pourrait me faire croire que mes pensées seraient plus valables que celles des autres ?

Le croyant catholique pense que la conviction la plus sûre est celle qui relie tous les amis de Jésus de Nazareth de la manière qu'il a lui-même prévue par une communion d'affection et de pensée dans un groupe (l'Église) au sein duquel il assure la préservation de l'essentiel par un apôtre et par ses successeurs, les papes successifs.

Comme le premier d'entre eux, ces papes sont des hommes qui ont de nombreux défauts et qui commettent fautes et erreurs, mais Jésus nous assure de garder l'essentiel par eux et la conviction d'un catholique, même lorsqu'il critique ou conteste, est qu'il n'y a pas de chemin terrestre plus sûr pour atteindre et vivre ce qui est vrai que d'être en communion d'affection et de pensée avec l'Église rassemblée autour du Pape.

Je ne m'intéresse à la Genèse que pour nourrir davantage ma foi et en lien avec elle. Et, c'est uniquement avec les lunettes de la foi et du Magistère de l'Église que je lis cette Genèse.

Je peux comprendre que cette approche puisse paraître bornée, mais je crois que ces bornes permettent de creuser davantage. C'est un peu comme pour le mariage : certains pensent que la multiplication des partenaires permet de découvrir des horizons nouveaux et plus nombreux, d'autres, dont je suis, sont profondément convaincus, au contraire, qu'une union unique permet d'atteindre des horizons bien plus profonds et plus riches, une joie et un amour beaucoup plus grands.

La référence commune à la foi catholique n'est pas une ornière qui conteste des réflexions plus larges, mais une méthode efficace pour approfondir des points particuliers, comme doit le faire d'ailleurs tout scientifique. À un moment, si vous voulez avancer dans une réflexion, il faut poser des balises et des prémisses, sinon la réflexion se noie dans la complexité infinie du réel.

Chaque sujet de discussion est susceptible d'être développé dans de multiples directions et par rapport à d'innombrables points de vue, mais qu'il y a aussi un intérêt à vouloir approfondir un point de vue (ici, celui de la foi catholique) en évitant de se disperser.

Mais, la foi n'est pas seulement ni même principalement intellectuelle. Notre cerveau n'est qu'une partie de notre corps qui se développe, vieillit et meurt. La foi est spirituelle, elle unit notre cœur à Dieu.

Mais, cette foi est vécue pleinement dans notre humanité, avec notre intelligence autant qu'avec notre corps.

La tentation est grande de considérer que tout de ce qui n'est pas spirituel est sans valeur, puisque c'est par l'esprit que nous sommes en communion avec Dieu.

N'est-ce pas oublier que Dieu a voulu créer un monde matériel et faire de nous, contrairement aux anges, des êtres vivant de la vie de l'Esprit dans la chair, dans une réalité matérielle ? Il l'a tellement voulu que lui-même s'est fait homme pour nous attester que ce monde matériel et que la vie dans la chair sont des réalités foncièrement bonnes. Elles sont seulement blessées par notre éloignement de la communion avec Dieu.

Nous n'attendons pas seulement une vie éternelle spirituelle, mais une résurrection de la chair.

Beaucoup d'hommes et de femmes, parmi les incroyants mais aussi parmi les croyants, souffrent intensément de contradictions entre ce que leur intelligence leur indique et ce que la foi leur propose.

Certains continuent à s'attacher fidèlement à la foi de l'Église en pleurant parce que leur intelligence leur montre le contraire. D'autres aimeraient croire, et souffrent des obstacles de leur intelligence qui leur paraît contredire la foi ou du moins la mettre en doute.

Tant à cause de la création que du Christ, l'Église n'a jamais accepté de séparer les réalités spirituelles de Dieu de la réalité concrète des hommes. Dieu s'est fait chair : c'est aussi pour rejoindre notre intelligence.

Réfléchir à notre foi, essayer de toujours mieux la comprendre, avec toute l'Église, avec les Pères de l'Église, avec nos évêques, c'est reconnaître pleinement que notre intelligence aussi est bonne et participe à notre foi, à notre salut.

Jésus a guéri des corps malades. Il peut aussi guérir nos intelligences malades. Notre intelligence n'a pas accès à tout, mais elle peut participer pleinement à notre foi à la place qui est la sienne. Ne méprisons jamais sa présence, ses besoins, ni ses souffrances.

Il n'est pas juste de dire que la foi suffit et qu'il faut croire sans raisonner ou sans réfléchir, au nom d'un cœur pur. D'abord, parce que notre cœur n'est pas « pur ». Il est marqué par notre réalité terrestre et par le péché. Ensuite, notre raison fait pleinement partie de nous mêmes.

La séparer de la foi est dangereux parce que, même si nous prétendons croire sans réfléchir, nous sommes dans la chair et cela cache non une absence de raisonnement ou de réflexion mais le choix d'un raisonnement non réfléchi et d'une perception intellectuelle enfermée qui peut tomber dans la caricature et écarter le croyant de la vérité.

Beaucoup de protestants ont été tentés par une telle approche. En présence de la complexité infinie des richesses de l'Incarnation et de la foi, de l'étendue des explications proposées par la Tradition, il a souvent paru plus simple, pour supprimer toute autorité dans l'Église, de considérer que tout est clair, simple. La Bible seule (aucune explication ne serait vraiment nécessaire), la foi seule (pas besoin de s'occuper des réalités concrètes pour le salut), suffiraient.

Mais, derrière cette position se sont inévitablement révélées de multiples convictions « simples » mais variées et en contradiction les unes avec les autres. Les innombrables divisions protestantes montrent les multiples croyances « simples » qui en résultent et auxquelles les adhérents de chacune d'elles ne peuvent souvent croire, en effet, qu'au prix d'une considération réduite mais sans issue pour l'intelligence.

La foi va au-delà de l'intelligence, emmène notre intelligence au-delà de ses limites, mais ne l'abandonne jamais. La foi vient toujours au secours de l'intelligence. Parce que Jésus s'est fait homme, il vient aussi sauver notre intelligence.

Jamais nous ne pouvons nous résoudre à une contradiction entre l'intelligence et la foi. Ce serait rejeter l'Incarnation.

Si nous secourons ceux qui souffrent dans leur corps de toutes sortes de maux, n'oublions pas de nous secourir mutuellement dans nos souffrances de l'intelligence.

C'est tout le sens et le but de l'enseignement de l'Église, de toute théologie.

Ne renonçons jamais à l'intelligence de la foi.

Les petits enfants que le Christ nous donne en modèles sont loin d'être dénués d'intelligence et de questions. Au contraire, leurs questions sont souvent d'une grande acuité intellectuelle.

Mais, leur avantage sur nous adultes c'est souvent de voir plus vite l'essentiel, alors que nous nous embourbons souvent dans nos raisonnements.

L'Évangile nous appelle avec tout ce que nous sommes, y compris notre intelligence, mais il nous invite sans cesse à chercher et à retrouver l'essentiel avec notre cœur et dans la lumière de l'Esprit.

Déjà dans l'Écriture, St Pierre nous donne ce commandement : « *Soyez prêts à tout moment à présenter une défense devant quiconque vous demande de rendre raison de l'espérance qui est en vous* » (1 Pi 3, 15). À leur juste place, la raison, le raisonnement de l'intelligence, ont toute leur valeur.

Patrick écrit : « *L'intelligence est un moyen très utile dont se sert le diable pour tenter.* »

C'est une approche protestante dont nous voyons les ravages dans certains groupes évangéliques. Luther disait: "*La raison est la putain du diable*". Cela n'a jamais été l'approche de l'Église.

Mais, cela peut attirer l'attention sur les dangers des raisonnements humains marqués par le péché comme tout de qui est humain. Les catholiques ne l'ignorent pas, mais nous ne cessons de voir aussi toute la beauté et l'utilité de l'intelligence humaine créée par Dieu. Elle ne cesse d'être un excellent serviteur toujours utile, même si elle ne peut être notre maître.

Un être humain peut tout réinterpréter sans fin dans le sens qu'il souhaite.

L'intelligence de la foi peut nous amener dans des réflexions complexes et incertaines.

L'intelligence de la foi catholique a cela de spécifique que nous croyons que la révélation n'est pas une affaire personnelle. C'est en communion avec le Pape, les évêques, le Magistère et les pères de l'Église, avec la Tradition vivante de l'Église fondée fermement dans l'Écriture que nous pouvons être sûr que la foi ne déraile pas.

À défaut, une construction théologique et intellectuelle en contrariété avec le sens commun de la foi court un grand danger qui est à la source de toutes les hérésies et de toutes les sectes dans l'histoire de l'Église.

Cmoi a écrit : « *la dimension spirituelle... nous la connaissons déjà, nous sommes aussi habitués à interpréter les symboles – que vous utilisez peu. Si bien que quand vous insistez sur le spirituel, l'immatériel, etc, cela éveille le soupçon... J'ai souvent l'impression que vous vous adressez à nous comme si vous parliez à un incroyant qui aurait besoin de concevoir une vie spirituelle ou surnaturelle...* »

Désolé de vous donner cette impression, mais il est vrai que j'écris toujours en étant attentif à tous les lecteurs qui vont lire, y compris les non catholiques, et pas seulement en considération de l'interlocuteur.

En outre, même entre catholiques convaincus, je pense aussi que, souvent et notre échange le confirme sur plusieurs points, nous utilisons parfois les mêmes mots sans leur donner le même sens, ce qui cause des malentendus et des incompréhensions qui ne sont pas toujours de réels désaccords mais seulement des points de vue différents.

Voilà un premier exemple où assez clairement, nous utilisons le même mot « *spirituel* » dans un sens qui me semble différent. Cela ne veut pas dire que vous ayez tort ou raison, mais il est assez clair, dans toute votre réflexion, que mon point de vue et ma compréhension du mot « *spirituel* » sont assez décalés des vôtres.

Vous l'observez vous-même : j'emploie peu le mot « *symbole* » qui est une image ou un objet d'une réalité non matérielle.

Votre point de vue rapproche symbole et spirituel. Et je peux le comprendre car, en effet, le spirituel peut être évoqué par des symboles. Mais, dans mon point de vue, je suis davantage attentif au fait qu'il faut distinguer « *non matériel* » et « *spirituel* ». Il y a beaucoup de réalités non matérielles dans le monde physique et, notamment, la raison ou la sensibilité cérébrale et neurologique, mais la réalité spirituelle que je considère, de mon point de vue, est « *au-delà* » ou « *transcende* » ces réalités de notre monde.

Je ne puis hélas être plus précis sans caricaturer et déformer, voire fausser, ce que j'essaie souvent d'exprimer à cet égard. Sur plusieurs points, vous en ressentez l'impression que je me dérobe. J'en suis désolé, mais cela vous permet heureusement de ne pas être coincé par mes explications et de pouvoir toujours rejeter ce que vous voulez écarter.

Cmoi a écrit : « *Vous avez clarifié les choses, fort bien, mais j'ai du mal (mieux vaut être franc) avec votre façon de présenter sinon les choses, elles me paraissent désincarnées alors que la religion chrétienne est une religion de l'Incarnation, qui certes élève le réel à une autre dimension, mais c'est aussi Sa dimension, elle n'est symbolique que par extension et comme en plus vous parlez de réalité spirituelle et non de symbole, vous semblez ainsi abolir le réel, cela devient éthéré et sibyllin, alors qu'il n'y a de symbole que s'il y a le support du réel.* »

Cette réflexion me semble très profonde et très ajustée pour contester mon point de vue différent.

D'abord, je suis, bien sûr, d'accord pour considérer avec vous « *qu'il n'y a de symbole que s'il y a le support du réel* » et aussi « *que la religion chrétienne est une religion de l'Incarnation, qui certes élève le réel à une autre dimension, mais c'est aussi Sa dimension, elle n'est symbolique que par extension* ».

Votre désaccord s'exprime lorsque vous écrivez que je vous semble « *abolir le réel* » au point que « *cela devient éthéré et sibyllin* » en parlant « *de réalité spirituelle et non de symbole* ».

Pourquoi cette contradiction alors que vous précisez vous-même « *qu'il n'y a de symbole que s'il y a le support du réel* » ? Je suppose que vous voulez dire qu'il vous semble impossible de parler de la réalité spirituelle sans le symbole ou au-delà du symbole et qu'il n'est possible d'en parler que par et avec le symbole.

Si c'est bien cela votre point de vue, il me semble juste.

Beaucoup pensent que le symbole est mystère et qu'il est vain, et même trompeur ou mensonger, de vouloir comprendre le mystère.

La raison peut-elle pénétrer le mystère, la réalité spirituelle, autrement que par le symbole ?

Mais, la raison et l'intelligence de la foi se développent avec un langage fait de mots et chaque mot est un symbole. Donc, nous ne sortons jamais des symboles par lesquels nous pensons.

En outre, il est certain que la raison ne peut dépasser ses propres limites, ni prétendre saisir ce qui la transcende et est infiniment au-delà des perceptions et raisonnements humains.

Par contre, la raison n'est en rien limitée lorsqu'elle médite les réalités terrestres, y compris l'action de Dieu dans ces réalités terrestres. En cela, elle se trouve inévitablement en présence des réalités spirituelles.

Lorsque nous parlons d'Adam et Ève ou du péché originel, le mystère dépasse les capacités de notre raison, mais notre raison peut cependant en méditer sans limite la réalité terrestre même si elle ne peut y trouver que des symboles de la réalité spirituelle.

L'Incarnation mais aussi la parole de Dieu qu'est la Bible nous invitent à mettre des mots et notre intelligence sur les réalités spirituelles, même s'il ne faut jamais le faire en oubliant les limites de la raison humaine.

Nous ne sommes pas empêchés d'aller au-delà de certains symboles et de méditer les réalités spirituelles avec tous les mots (qui sont aussi des symboles) à notre disposition et par rapport à toute réalité incarnée, terrestre, que nous pouvons percevoir.

Cmoi a écrit : « *Comme en plus vous n'exposez votre pensée qu'en réponse à celle des autres, et que pour cela vous entrez en empathie, cela devient parfois encore plus confus et obscur quand l'autre ne fait de son côté que chercher à comprendre la vôtre.* »

Il me semble que l'empathie et la volonté réciproque de « *chercher à comprendre l'autre* » sont en effet indispensables pour mieux approcher ce qui est vrai à partir de points de vue différents.

Il est pourtant exact que cela peut rendre « *encore plus confus et obscur* » puisque la recherche commune dans un dialogue mélange, en effet, des approches diverses, mais il vaut mieux la complexité plus grande, voire plus confuse et plus obscure, d'une mise en commun que la caricature plus simple mais moins vraie que chacun peut se forger tout seul.

Cmoi a écrit : « *Vous exprimez la chose comme admise, reconnue, mais non, ce n'est que votre hypothèse. Elle vous permet de dresser de belles analogies qui se veulent convaincantes, mais la beauté d'une analogie n'est pas une preuve, pas davantage d'y glisser un enseignement déjà connu.* »

Mon hypothèse ou un enseignement déjà connu ?

Ce que je dis du Big Bang et de ce point de vue est en effet une hypothèse, mais la création de l'humain par Dieu dès sa conception me semble un enseignement déjà connu et constant de l'Église.

La démarche qui rapproche l'hypothèse de cet enseignement connu contribue à l'intelligence de la foi.

Ma démarche est intellectuelle. Vous êtes libre d'en apprécier la valeur spirituelle et, plus évidemment encore, la valeur intellectuelle. Il s'agit de l'intelligence de la foi et donc il va de soi que, comme dans toute démarche de l'intelligence et de la raison, tout est toujours à considérer comme ouvert à la contradiction.

Il s'agit ici d'intellect et, pour ma part, je veille à m'adresser toujours, au-delà de l'interlocuteur particulier que vous êtes ici, à tous les autres lecteurs éventuels, y compris les incroyants, ceux qui doutent, ceux qui cherchent. Lorsqu'il s'agit de la raison, chacun doit pouvoir y participer quelles que soient ses convictions.

L'intelligence de la foi catholique c'est une mise en cohérence de la raison objective et de la foi catholique telle qu'elle est proclamée par le Magistère.

Quelles que soient la méthode ou le style, tout peut être considéré comme hypothèse à discuter même lorsque la pensée s'exprime de manière affirmative. Je peux seulement rappeler que, dans l'Église catholique, la Bible et le dogme catholique qui l'éclaire et en développe toute la lumière sont nos références communes.

Cmoi a écrit : « *je ne vous écoute plus que comme on suit une hypothèse et pour vérifier son accord avec la Bible, cela me donne une attitude qui n'est pas celle que vous espérez, j'en suis conscient.* »

Je peux vous rassurer de suite sur ce point car c'est, au contraire de ce que pensez être mon attente, exactement l'attitude que j'espère et c'est bien ainsi que nous pouvons sereinement approfondir

l'intelligence de la foi : Prendre la réflexion présentée comme une hypothèse et vérifier son accord avec la Bible (et la foi du Magistère).

Mes écrits n'ont strictement aucune valeur par eux-mêmes. Ils ne méritent aucune confiance particulière a priori. Il vous incombe de vérifier toutes choses par ailleurs si tel ou tel développement vous intéresse. Ceux qui le souhaitent peuvent seulement partager mes convictions et mes observations si elles leur paraissent utiles pour leur propre méditation de l'Évangile et de la foi de l'Église que nous essayons ensemble de mieux comprendre.

Cmoi a écrit : *« Je ne conteste pas le point de vue en lui-même, je conteste qu'il soit une preuve car il intervient et ne peut et ne doit intervenir qu'après la preuve. »*

Personnellement, dans une question aussi délicate et lorsque le Magistère n'a pas clairement tranché, j'évite toujours de parler de preuve.

Sur ce point, vous avez raison de dire que ce que je présente ce ne sont pas des preuves mais des hypothèses ouvertes à la contradiction. Le fait d'en être convaincu n'est pas une preuve.

Cmoi a écrit : *« je refuse de m'engager sur ce terrain sans preuve antérieurement établie »*

Le mot preuve doit probablement être nuancé, mais je comprends que chacun ne s'engage sur un terrain pour y réfléchir que s'il est convaincu de son intérêt et de sa pertinence, puis qu'il ne s'engage davantage que s'il est convaincu, au moins, de sa vraisemblance.

Cmoi a écrit : *« Vous me semblez parfois vouloir que votre thèse au départ scientifique influence la théologie... partant d'une thèse à démontrer, mais la supposant juste, et voulant la concilier avec la Bible, vous en avez déduit en plus et ensuite des interprétations théologiques »*

Ici, vous confirmez la difficulté centrale entre nous. Parce que, non, le départ de ma réflexion n'est pas une thèse scientifique, mais une conviction de foi : Adam et Ève ont réellement existé et il y a bien eu, dans la réalité concrète de ce monde, un péché originel au commencement de l'histoire de l'humanité (la nôtre, celle en laquelle le Christ s'est incarné).

Là est ma base de départ. Une conviction de foi. Celle que l'Église proclame sans discontinuer depuis 2.000 ans.

Vous connaissez les tendances théologiques qui prétendent aujourd'hui le contraire, par des considérations historico-critiques qui sont souvent justes mais qui ont débordé excessivement par rapport à la foi de l'Église.

Cmoi a écrit : *« pensez-vous vraiment que ceux qui se servent de cette théorie pour « renoncer au texte » ou le calomnier, y soient en majorité attentifs voire le connaissent vraiment ? Du coup, même si vous aviez faux dans vos explications, le verraient-ils ? »*

Il me semble que personne ne « renonce » au texte, ni ne manque d'attention, mais qu'il y a une réticence à oser s'opposer à une tendance dominante assez dénigrante pour ceux qui pensent autrement.

Et, en effet, si j'ai faux sur un point ou l'autre, ils ne le verraient pas parce qu'ils ne veulent pas s'y intéresser.

J'ai eu un échange avec un brillant théologien réputé de grande qualité exégétique, mais, lorsque j'ai essayé de lui exprimer l'intérêt de comprendre le récit du début de la Genèse dans le contexte historique mésopotamien du début du deuxième millénaire avant Jésus-Christ, sa conviction qu'il

s'agit d'un texte du premier millénaire fut telle qu'il m'a indiqué son manque total d'intérêt pour une telle approche historique qui est la mienne de sorte qu'il a souhaité arrêter là notre échange.

Je mobilise tout ce qui m'est possible pour consolider la foi de l'Église dans la réalité historique de l'histoire sainte qui nous est racontée par la Bible, mais je veux le faire avec la même rigueur scientifique que les contradicteurs et en acceptant toutes les révisions justifiées par une saine interprétation du texte littéral qui doit se faire en ne donnant pas aux mots une portée injustifiée par rapport à ce que les auteurs du texte ont réellement voulu exprimer dans leur contexte compte tenu de la longue histoire complexe d'un texte comme celui de la Genèse.

Cmoi a écrit : *« Je pense que certaines de vos interprétations purement théologiques pourraient être recevables, mais je ne vois pas pourquoi vous les mélangez avec votre hypothèse scientifique, je trouve que cela leur fait plus de mal que de bien et provoque des confusions. »*

Le mélange du scientifique et du théologique me semble inévitable pour l'intelligence de la foi. Mais, hélas, cela provoque, en effet, des confusions que je ne parviens pas à dissiper et cette difficulté demeure importante.

Cmoi a écrit : *« Une interprétation théologique ne doit pas servir à justifier une thèse scientifique, d'autant si au départ c'était cette thèse scientifique qui provoqua cette interprétation. Il y a là une « étreinte fatale ». »*

Vous avez raison de penser cela.

Je ne suis pas un scientifique et je vous confirme ici que je ne me base pas sur une thèse scientifique quelconque, mais j'essaie seulement d'intégrer, dans la mesure du possible, les connaissances scientifiques de base relativement unanimes dans notre société dans mes recherches sur l'intelligence de la foi.

Cmoi a écrit : *« si vous cherchez cette démonstration, c'est en raison de l'écart entre la condition d'Adam vue à travers la thèse de l'évolution, et celle qu'il aurait eue dans l'Eden vue à travers la théologie. Comment l'un a-t-il pu bénéficier des dons merveilleux que l'autre nous indique ? Mais ce n'est pas le problème de la thèse scientifique »*

En effet.

Sur le plan scientifique, j'essaie de ne tenir compte que de ce qui me semble suffisamment établi et j'essaie d'harmoniser la raison et la foi. Aucun détail n'est jamais suffisant en soi. Je vous ai déjà dit que je préfère éviter la notion de preuve dans des questions controversées lorsque l'opinion ne se base que sur des indices et des hypothèses.

Quant à la manière, chacun fait pour un mieux...

Leonard écrit : *« Lorsque des croyants se penchent sur des connaissances acquises par des découvertes scientifiques, ils confondent généralement deux domaines de la pensée : CONNAISSANCE et CROYANCE. La croyance est du domaine de l'imaginaire, mais un imaginaire qu'aucune expérience ne peut valider.*

Le dogme ne peut pas évoluer. Il est définitivement figé. Alors on assiste soit à un rejet des connaissances scientifiques, au nom de la foi, soit à une tentative de réinterprétation du dogme, dans un effort qui confine à la malhonnêteté intellectuelle.

La croyance et le dogme ne sont pas des connaissances. Et la connaissance scientifique n'est jamais dogmatique.»

Il faut, en effet, réfléchir sans confondre connaissance et croyance.

Mais, vous semblez croire qu'il n'y a qu'une seule connaissance : celle de la science, comme si c'était la seule voie possible de connaissance.

N'est-ce pas un véritable dogme non religieux pour certains athées ?

Or la science ne peut connaître que ce que le cerveau humain lui-même est capable de saisir selon sa perception que nous savons très limitée. Comment ce minuscule organe à l'échelle de l'univers pourrait-il prétendre posséder les clés de tout le réel alors qu'il est manifestement limité à ce que ses sens lui permettent d'apercevoir et de comprendre ?

Le réel est bien davantage que les réalités que notre cerveau peut percevoir.

D'autres connaissances sont possibles. Elles passent par le cœur, par l'amour, et, pour nous chrétiens, par le Christ.

Il nous révèle que l'homme ne vit pas seulement dans la réalité que la science peut explorer mais qu'il participe à bien davantage.

Au-delà des réalités que nous pouvons connaître, il y a une rencontre possible avec un autre que nous-mêmes. Notre vie n'est pas limitée à la vie précaire de notre corps et de notre cerveau. Il y a une connaissance qui va au-delà.

Mais, même si vous n'y croyez pas a priori, essayez au moins de ne pas en faire un dogme.

Adam et Ève c'est, en résumé et avant tout, une participation à une réalité et à une vie qui transcendent les seules réalités naturelles que la science peut connaître. Oui, nous sommes plus que nous-mêmes et Jésus de Nazareth nous a fait connaître que la vérité est plus grande et au-delà de nos pensées limitées.

Je ne peux que vous souhaiter de découvrir le chemin de cette aventure.

Vous avez raison de ne pas confondre connaissance et croyance, mais restez ouvert à d'autres connaissances que celles de la science.

Et contrairement à ce que vous pensez, un dogme n'est pas aussi figé que vous l'imaginez. Il exprime une conviction de l'Église qui reste certes inchangée, mais qui s'exprime dans un langage et avec des précisions que l'Église doit sans cesse réactualiser et réadapter aux connaissances actuelles.

Vous parlez de manière critique d'une « réinterprétation ... dans un effort qui confine à la malhonnêteté intellectuelle » ce qui me semble révéler, en réalité, que vous ne comprenez pas ce qu'est un dogme.

Les Papes ne remettent pas en cause les hypothèses que formule la science, mais, en ce qui concerne l'exemple de l'évolution, le Magistère de l'Église corrige parfois des théories prétendument scientifiques qui, en réalité, prétendent implicitement et à tort connaître « tout » le réel et étendre leurs théories au-delà des limites des possibilités de connaissance de la science.

C'est d'ailleurs ce qui peut être reproché à votre réflexion lorsque vous considérez qu'il n'y a pas d'autre connaissance que celle de la science.

C'est à tort que vous affirmez (de manière dogmatique !) sans motif et a priori que « *La croyance et le dogme ne sont pas des connaissances* ».

Affirmer que « *la connaissance scientifique n'est jamais dogmatique* » n'est donc pas non plus justifié.

Gilgamesh est une légende. Le soleil ne tourne pas autour de la terre. Sur ces exemples, nous sommes d'accord.

Mais, en ce qui concerne Adam et Ève, il vous est difficile de comprendre ce que peut être une création car celle-ci concerne principalement une réalité qui échappe à la science car ce qui est créé ce sont des êtres « à l'image de Dieu », des êtres qui vivent dans une réalité spirituelle qui dépasse les réalités terrestres.

Gerard Bessière écrit : « *L'interrogation sur notre origine n'est pas nouvelle. Au cours des siècles qui ont vu l'émergence de l'humanité vers toujours plus de conscience de son destin, les civilisations qui se sont succédées ont tenté de trouver des explications et ont inventé des Dieux, des Philosophies. Il a fallu l'extraordinaire intelligence d'un petit peuple de bergers nomades pour écrire la Bible témoignant de l'existence d'un Dieu unique et vivant.* »

Je ne peux pas être d'accord avec cette vision qui remplace la révélation par l'intelligence de l'homme

Gerard Bessière écrit : « *Et pour asseoir la puissance de ce seul Dieu, la Bible l'a situé non seulement comme le Créateur de l'univers et de la terre mais aussi comme celui de tous les êtres vivants plantes, animaux, l'homme et la femme, tout cela selon les écrits des deux Genèses. Et c'est ainsi que la Chrétienté durant de longs siècles a conçu l'origine des êtres vivants comme le rappelle en 1909 la commission biblique du Vatican et comme de nombreux fidèles l'admettent aujourd'hui encore. Or l'exégèse nous a appris que la Bible n'est pas un traité d'histoire mais un ensemble de faits et d'événements écrits pour louer le Dieu unique.* »

L'un n'exclut pas l'autre. L'interprétation réductrice à la seule finalité de l'Écriture oublie que la foi chrétienne est fondée sur l'Incarnation et ne se limite pas à l'abstrait.

Gerard Bessière écrit : « *Cette conception de la création qui continue à avoir de nombreux adeptes est cependant contestée depuis les siècles des Lumières par de grands esprits tels Copernic, Galilée qui ont mis en cause les certitudes d'une Terre centre du monde, créée pour l'homme seulement.* »

C'est pourtant fondamental. Oui, le monde est créé pour l'homme.

Gerard Bessière écrit : « *Le cosmos s'est peu à peu inscrit dans la connaissance de l'univers. Quoiqu'il demeure bien des inconnus, il est acquis que la minuscule planète Terre se trouve dans une immensité sans limites ou tournent des milliards de milliards de galaxies.*

Devant cette progression des réalités cosmiques, la quiétude de croire être entre les mains de Dieu a disparu pour laisser la place aux recherches scientifiques. Le 19^e siècle fut marqué par un bond en avant. Ce fut d'abord la création de la biologie par Lamarck qui, affirmant l'origine commune de tous les êtres vivants, ouvrit à Darwin la voie pour énoncer les lois de l'évolution qui avait depuis l'apparition de la vie façonné les animaux et les hommes. Selon Darwin, les espèces vivantes se sont modifiées graduellement par un processus de sélection naturelle, conservant définitivement les variations de leurs caractères produites accidentellement. »

C'est un fait.

Gerard Bessière écrit : « *Et c'est ainsi qu'a surgi l'idée du singe, origine de l'homme et c'est de là que le débat prit l'ampleur qu'on lui connaît entre les scientifiques et les Églises chrétiennes.* »

Un pré-humain à l'origine de l'homme n'est pas un singe. Du point de vue chrétien, le fondement de la création, c'est le Christ, vrai Dieu et vrai homme. C'est lui qui se fait chair dès le commencement, qui crée la première poussière ; celle-ci évoluera pour former des galaxies mais, avec beaucoup de branches collatérales, un ensemble formera du vivant; dans le vivant, avec beaucoup de branches collatérales qui donnent toutes les planètes et toutes les plantes, du vivant va devenir du vivant animé, avec encore beaucoup de branches collatérales qui donnent tous les animaux, mais, dans le vivant

animé, le tronc aboutit à la création de l'homme et, un peu plus tard à l'Incarnation du Christ, vrai Dieu et vrai homme.

Gerard Bessière écrit : « *Ce qui est en cause c'est de définir le rôle de Dieu. Pour les créationnistes, tenant à la seule vérité de la Genèse, il y a une programmation divine qui se poursuit vers un achèvement. Pour les évolutionnistes, Dieu a donné aux hommes la liberté d'avancer ce que Teilhard de Chardin avait exprimé : Dieu ne fait pas, mais fait que les choses se fassent.* »

C'est trop caricaturé. La création et l'évolution ne s'excluent pas. La Genèse n'est pas la « seule » vérité, elle nous en dit l'essentiel, ce n'est pas la même chose. Bien sûr que nous avons la liberté, mais Dieu « fait » beaucoup tout en la respectant et il fait « aussi » que les choses se fassent.

Gerard Bessière écrit : « *Cette approche chrétienne de l'évolution n'est pas admise par la science qui met en avant le rôle du hasard dans l'intervention des modifications. Vaste débat où s'affrontent de multiples théories.* »

La science ne rejette pas l'approche chrétienne de l'évolution. Les critères scientifiques ne permettent pas un tel rejet. La science s'en tient à ce qu'elle peut observer, ce qui n'exclut pas ce qu'elle ne peut observer.

Gerard Bessière écrit : « *On peut s'interroger sur l'intérêt de se pencher sur la question de l'origine de l'homme. Les affrontements entre religion et science créent, pour les gens simples que nous sommes, plus d'obscurité que de lumière.* »

Mais non. La révélation amène de la lumière dans l'obscurité et non l'inverse.

Gerard Bessière écrit : « *Pourtant cela est nécessaire parce qu'il émane des débats une nouvelle conception du sens de la vie. Il y a un considérable élargissement des visions qu'on peut avoir tout en confirmant que le Mystère conserve son inaccessibilité.* »

D'accord

Gerard Bessière écrit : « *Dans la mesure où, en conséquence des avancées incessantes des connaissances, la programmation divine dans le détail n'est plus crédible.* »

La Genèse ne donne guère de détails. Certaines interprétations ne sont plus crédibles. Cela ne justifie pas de jeter la valeur de la Genèse elle-même en ce qui concerne la réalité de la création.

Gerard Bessière écrit : « *surgissent le rôle et la responsabilité de l'homme dans le cheminement de la création vers la Parousie, accomplissement de l'esprit.*

L'essentiel apparaît : combattre le déclin de la vie spirituelle qui progresse sous l'emprise grandissante des sciences et des technologies, déclin qui provoque la disparition des fidèles dans les églises. De la complexité des débats sur notre origine jaillit une certitude nouvelle, celle de la liberté créatrice que Dieu a donnée à l'humanité. On se trouve alors dans une situation plus exaltante que la soumission aux conséquences du péché originel.

C'est ainsi qu'en partant de Darwin on peut aller plus loin que lui en apportant un sens à la vie. L'Église catholique a beaucoup progressé sur ces questions.

D'accord. L'homme n'a pas la vocation de se soumettre aux conséquences du péché originel, mais d'en être libéré.

Gerard Bessière écrit : « *sans cependant oser donner de nouvelles approches au Mystère. Il serait temps qu'elle mette plus d'audace dans son enseignement. Une tradition séculaire existe et doit être respectée, mais l'évolution est un fait certain et exige que cette tradition soit dépassée.* »

Les derniers papes ont beaucoup avancé dans les nouvelles approches du mystère qui tiennent compte de la science moderne. L'audace ne manque pas, mais il ne s'agit pas de dépasser une tradition mais seulement de mieux la comprendre, d'en redécouvrir toute la vérité.

Mandonnaud écrit : « *Ce n'est pas parce que nous avons pris conscience que nous sommes, nous les hommes de la terre, un petit plancton dans l'océan de la mer immense, que nous devons dire que la mer est sans limite, et qu'en dehors d'elle il n'y a pas le soleil et l'air lumineux, dont nous avons dans la mer une clarté. Je veux dire : Dieu Trinité est au-delà des milliards (13,6) d'années-lumière de l'univers en expansion ou contraction. C'est l'absurdité myope de nos scientifiques et le manque de foi des croyants de ne pas le croire ; et dans la prière, l'Esprit Saint nous confirme cette présence de Dieu le Père, par des « abba » amoureux et lumineux qui le rejoignent par sa force malgré les espaces, comme nos petits téléphones portables rejoignent le central et par là notre interlocuteur malgré les espaces.* »

D'accord.

21. Le vrai se cherche en communion

Après un échange de réflexions sur diverses divergences entre protestants et catholiques, un vieil ami pasteur protestant évangélique m'a écrit :

« Évidemment il y a beaucoup à dire ... Finalement cela revient à la source d'autorité : pour nous c'est l'écriture seule alors que pour toi c'est l'écriture plus la tradition plus tout ce que l'Église catholique a pensé au fil des siècles y compris la notion du Pape comme successeur de Pierre. En tout cas comme tu dis si bien notre union en Christ et notre amour fraternel demeurent au travers de ces différences quoi qu'elles paraissent parfois très importantes et je te souhaite de continuer à aimer le Seigneur et à œuvrer pour lui pour le salut des âmes et pour la gloire de notre Sauveur ».

Cela m'a donné l'occasion de revenir sur le principe protestant du *sola Scriptura* en lui écrivant ceci :

Je me réjouis toujours de pouvoir échanger avec toi et j'ai bien sûr observé tes multiples références au Catéchisme catholique que tu consultes certainement souvent. C'est le meilleur ouvrage possible pour comprendre la foi catholique. Je connais aussi tes multiples contacts avec des catholiques et cela ne peut que contribuer à mûrir ta réflexion.

Malgré les désaccords, tu manifestes beaucoup d'affection et d'attention, et tu situes exactement le nœud des difficultés lorsque tu me réponds : « *Finalement cela revient à la source d'autorité : pour nous c'est l'écriture seule alors que pour toi c'est l'écriture plus la tradition* ».

Je ne peux que te confirmer que je ne suis pas d'accord lorsque tu affirmes (contre l'évidence !) que « *pour nous c'est l'écriture seule* ». Ce n'est pas vrai parce que c'est contraire à la réalité : la Parole de Dieu nous parvient par et avec une tradition. C'est un fait.

L'écriture « *seule* », « *sans la tradition* » : cela n'existe pas. La Parole de Dieu a été écrite par des hommes, avec une langue d'homme (l'hébreu ou le grec) et des modes d'expression d'une époque antique (la culture juive principalement) dans un contexte historique de référence qui n'est plus le nôtre. La Parole de Dieu ne parvient pas uniquement et directement à notre esprit, mais elle est comprise et expliquée par l'intermédiaire de notre cerveau.

Même si l'Esprit Saint nous inspire et nous conduit, c'est ton cerveau humain qui a rédigé, composé et expliqué tout ce que tu écris ..., exactement comme le cerveau de chaque auteur biblique l'a fait pour chaque texte de l'Écriture même s'il était inspiré par Dieu lui-même d'une manière lui permettant d'exprimer la parole de Dieu.

De même que le Christ est vrai Dieu et vrai homme de manière indivisible, la Parole de Dieu écrite qu'est la Bible est aussi vraiment divine que vraiment humaine. Il est impossible de distinguer ou de séparer, dans la Bible, la Parole de Dieu de la parole humaine qui l'a écrite, faite de mots humains, d'une langue humaine, d'une culture humaine, en utilisant une modalité de fonctionnement du cerveau terrestre humain (la capacité de recevoir et de comprendre un texte écrit) qui ne nous donne accès à ce texte que par la lecture ou l'audition (qui sont des facultés humaines) et par la compréhension (qui est aussi une faculté humaine).

Un texte qui ne peut pas être lu ou entendu et qui ne peut pas être compris est semblable à un texte mort pour son destinataire.

La parole de Dieu est un texte qui nous est donné par l'intermédiaire de la compréhension de l'humain qui le reçoit.

L'écriture « *seule* » cela n'a aucun sens et cela n'existe pas. Une écriture, c'est indivisiblement un message écrit par quelqu'un « *et* » compris par un autre. Une écriture ou une parole c'est toujours deux personnes : celui qui parle (ou écrit) et celui qui écoute et comprend.

Donc, ni pour toi, ni pour aucun protestant, ni pour personne, il n'est possible d'affirmer que l'autorité c'est l'Écriture « *seule* » : c'est impossible. C'est seulement une astuce fausse pour cacher une partie de la réalité. La vérité, c'est qu'à défaut d'Église, lorsque tu écris « *pour nous c'est l'écriture seule* », cela signifie en réalité : c'est « *l'écriture et ma pensée (l'autorité suprême de ma conscience individuelle) et/ou une tradition protestante évangélique* », mais en cachant une partie de cette réalité.

La Parole de Dieu nous parvient uniquement par et avec une tradition. Si ce n'est pas celle de l'Église fondée par le Christ, c'est inévitablement la pensée individuelle et la compréhension particulière de l'individu qui lit ou de sa tradition religieuse particulière.

Celui qui dit : je crois en l'écriture « *seule* », croit, en réalité, à l'écriture « *et* » à sa propre pensée, dans un mélange où sa propre pensée est par nature et inévitablement dominante par rapport à la pensée de l'autre d'où provient le texte. Il devient pour lui-même le pape de sa propre foi.

Le principe de l'Écriture « *seule* » n'est qu'un refoulement qui cache la vérité de l'autorité réelle qui est reconnue. Cette autorité véritablement reconnue ce n'est pas la parole de Dieu, mais c'est la pensée de l'homme qui lit et comprend. En cela, le principe *sola Scriptura* est faux en ce qu'il donne, en réalité, l'autorité suprême à la conscience de l'individu qui lit, en cachant, par un mensonge par omission, que ce principe remplace l'autorité de Dieu qui parle par la libre interprétation de celui qui lit.

Et, pire encore, celui qui lit de cette manière ne distingue plus sa propre pensée de celle de Dieu. Il confond la parole de Dieu avec la compréhension de sa propre pensée et finit par la considérer comme la pensée de Dieu lui-même. L'assistance de l'Esprit Saint n'y change rien car c'est toujours un humain pécheur qui l'accueille plus ou moins dans ses pensées.

Tu vas penser néanmoins que le catholique a tort parce qu'il « *ajoute* » la tradition à la Parole de Dieu et parce qu'il attribue ainsi une même autorité à des paroles d'hommes.

Cette pensée ne comprend pas correctement la foi catholique.

La Bible est la Parole de Dieu. La Tradition est faite de paroles d'hommes. Donc, tu as raison : la Bible a une autorité absolument supérieure et aucun enseignement du Pape n'est une parole de Dieu. La Bible et la Tradition, cela ne veut pas dire que la tradition des hommes a la même autorité que la parole de Dieu.

Mais, et c'est là ton problème, je dois ici te répéter que la Bible ne nous parvient et ne peut être comprise que « *par* » et « *avec* » une tradition humaine. Sans l'Église fondée par le Christ sur Pierre et ses successeurs, la Bible n'est plus reçue et comprise que par une myriade de traditions particulières plongeant les croyants dans un relativisme général sur toute la révélation qui se retrouve perdue dans une foule d'interprétations et de compréhensions particulières entre lesquelles il ne reste que des consciences individuelles, se retrouvant, chacune, seule et incapable de comprendre de manière certaine, sauf à attribuer par un orgueil fou à sa propre conscience personnelle une capacité suffisante pour discerner le vrai du faux dans les innombrables querelles théologiques des compréhensions différentes.

La tradition catholique n'ajoute rien à la révélation. Comme toi, nous croyons que la révélation par la Bible, la Parole de Dieu, est complète et clôturée. Il n'y a rien à y ajouter. Mais, tout reste à comprendre.

Car, entre les mille pages de la Bible, et les milliards de pages de nos vies et de nos pensées qui se succèdent dans l'histoire depuis déjà plus de deux mille ans, la révélation reste à comprendre et à être reçue. L'Église du Christ nous aide sans cesse à comprendre, au cœur des questions soulevées à chaque époque, comment pouvoir entendre et comprendre la Parole de Dieu en communion au corps du Christ.

Car ce n'est pas à une existence et à une compréhension individuelles qui nous sommes appelés, ce n'est pas à une connaissance « *seul* » que nous sommes invités. Adam et Ève ont voulu s'emparer de la connaissance et ils en sont morts.

Nous recevons vraiment la Parole de Dieu en communion avec les autres membres du corps du Christ. Cette communion est réalisée par l'Esprit Saint dans le corps du Christ qu'est l'Église. La Parole de Dieu et la tradition de l'Église sont indivisibles. La tradition ne s'ajoute pas à la Parole de Dieu, elle est seulement le moyen par lequel la Parole nous parvient et peut être comprise. C'est un fait à reconnaître. Ce n'est pas un choix. Gardée et inspirée à l'Église par l'Esprit Saint, cette tradition nous permet de bien comprendre la parole de Dieu, en communion avec le Christ et avec tous les membres de son corps, et nous préserve de nous perdre dans le labyrinthe des interprétations particulières.

Celui qui l'ignore ne fait, hélas, qu'attribuer à sa propre conscience l'autorité suprême qu'il prétend attribuer à la seule parole de Dieu.

En réaction, mon ami protestant m'a répondu ce qui suit :

« Je suis content de te lire lorsque tu dis certaines choses avec lesquelles je suis complètement d'accord. Tu dis par exemple que la Bible a une autorité absolument supérieure et que la Bible est une révélation clôturée et cela est un fondement important.

Cependant tes idées selon laquelle l'Écriture ne peut pas être la seule source d'autorité à cause de l'inévitabilité de la comprendre et de l'interpréter par un individu ou une communauté me semblent manquer d'objectivité. Quand nous disons que la Bible est la seule autorité nous voulons dire qu'elle seule possède une autorité objective et immuable ; elle est donc en dernier recours la source finale de toute question à propos de la doctrine ou de la morale chrétienne.

Je suis d'accord que nous interprétons et comprenons la Bible toujours de manière imparfaite. D'autant plus alors avons-nous besoin d'une Parole de Dieu objective immuable qui garde l'autorité finale devant toute question.

Je suis aussi d'accord avec toi que nous lisons évidemment la Bible dans le cadre d'une tradition mais cela ne veut pas dire que notre façon traditionnelle de voir l'enseignement biblique est elle-même l'autorité. Toutes nos idées sont finalement soumises à examen devant la parole objective de Dieu.

Quand tu dis que nous recevons la Parole de Dieu en communion avec les autres membres du corps de Christ je suis d'accord avec toi et je pense que je fais partie de ce corps de Christ universel avec l'ensemble de tous les autres rachetés nés de nouveau dans le monde quelle que soit leur appartenance ecclésiologique.

Un dernier point que j'aimerais mentionner est celui où tu dis que chacun pense que sa propre pensée est la Parole de Dieu. Je dirais plutôt que chacun assume la responsabilité pour ses propres croyances à la lumière objective de la Parole de Dieu. En tant qu'enseignant j'ai la responsabilité d'assumer autant que faire se peut la responsabilité de traduire correctement le sens exact de la Bible et pour cela j'ai besoin d'aide des autres enseignants dans l'église qui connaissent Jésus et qui sont spécialistes dans la compréhension et l'enseignement de l'écriture. Mais toujours en fin de compte chaque croyant est responsable de ses propres croyances devant la Bible. »

Cela m'a permis de développer en réponse les réflexions suivantes :

A l'écoute de la même et unique Parole de Dieu dont l'autorité s'impose aux dirigeants de l'Église autant qu'à tous les chrétiens, l'équilibre et la tension qui peuvent exister concrètement dans la compréhension et l'interprétation de l'Écriture, entre l'autorité de la tradition de l'Église et l'autorité de la conscience individuelle, sont à considérer avec des nuances délicates qui demandent une attention et une prudence incessantes qui se soustraient souvent aux limites trop définies ou aux affirmations trop précises.

Tu écris, de manière exacte, que « *Quand nous disons que la Bible est la seule autorité nous voulons dire qu'elle seule possède une autorité objective et immuable* » ou encore que c'est la référence ultime et prépondérante (la « *source finale* » ou l'« *autorité finale* »), pour toute question « *à propos de la doctrine ou de la morale chrétienne* ».

Ici, le dialogue avance bien. Nous étions déjà d'accord pour constater que la Bible est la Parole de Dieu alors que l'enseignement des dirigeants de l'Église n'est qu'une parole d'hommes (donc, bien sûr, avec une autorité « *objective* » évidemment inférieure car on ne peut mettre au même niveau la parole de Dieu et des paroles d'hommes). D'accord aussi pour constater que la révélation est clôturée. La révélation est « *complète* » dans la parole de Dieu.

Mais, entre une autorité « *objective et immuable* » (ce sont des mots justes que tu utilises) et un enseignement concret au peuple de Dieu pour indiquer ce qui est réellement dit par la Bible, ce qui doit être compris dans la Bible, par rapport à des questions théologiques, eschatologiques ou autres, tu écris aussi de manière exacte : « *Je suis d'accord que nous interprétons et comprenons la Bible toujours de manière imparfaite* » et « *je suis aussi d'accord avec toi que nous lisons évidemment la Bible dans le cadre d'une tradition* ».

Ce double accord sur la faiblesse personnelle de la compréhension « *imparfaite* » de chaque chrétien et sur le fait que nous lisons « *dans le cadre d'une tradition* », « *en communion avec les autres membres du corps de Christ* », est un vrai rapprochement pour la compréhension mutuelle entre nous.

Tu es bien sûr membre du corps du Christ, même d'un point de vue catholique.

Ta réponse attentive permet de mieux préciser la différence qui subsiste au-delà des accords que nous pouvons constater.

Car, la portée et l'application concrètes de ces accords ne sont pas les mêmes pour tous.

Comment lire et comprendre la Bible « *en communion avec les autres membres du corps de Christ* » ?

Il n'y a guère de problème pour les nombreuses convictions essentielles partagées par tous les chrétiens qui ont été reprises dans les Credo des anciens conciles.

Mais, pour toutes les autres questions où des opinions divergentes s'expriment parmi les chrétiens et qui sont souvent d'une grande importance pour la foi et le salut, comment départager les multiples opinions différentes, qui souvent sont transmises dans diverses traditions religieuses particulières (chaque dénomination a une doctrine plus ou moins étendue précisant dans un sens particulier diverses questions discutées entre les dénominations), entre lesquelles il n'y a pas d'autorité concrète reconnue pour trancher les différentes interprétations ou compréhensions de la Parole de Dieu qui est l'autorité « *objective et immuable* » ?

Il me semble qu'il faut admettre qu'il n'y a que deux possibilités.

La première possibilité, qui a ta préférence, c'est de considérer que, pour connaître la vérité sur ces questions, chacun n'a plus que sa conscience individuelle pour décider, sur la base de son « *examen devant la parole objective de Dieu* », de la vérité d'une interprétation de la Bible sur un point par rapport à une autre ou pour adhérer à un ensemble d'interprétations proposées par une tradition religieuse.

Ainsi, « *chaque croyant est responsable de ses propres croyances devant la Bible* ».

Mais, malgré ta formation de pasteur, ta longue expérience et tes nombreuses connaissances, tu reconnais que tu ne peux le faire que « *de manière imparfaite* » et qu'en outre, « *pour cela j'ai besoin d'aide des autres enseignants dans l'église qui connaissent Jésus et qui sont spécialistes dans la compréhension et l'enseignement de l'écriture* ».

C'est une mission et une responsabilité impossibles pour tous les petits dans l'Église.

Et même pour toi ou les personnes les mieux formées théologiquement et bibliquement, il n'est pas possible de prétendre pouvoir trancher des controverses et dire avec certitude le vrai au nom de Dieu. Chacun ne peut oublier qu'il est imparfait. Il ne reste alors qu'un relativisme profond : chacun a sa conviction, mais tous sont imparfaits et personne ne peut vraiment savoir si son interprétation est bonne ou mauvaise sur aucune question discutée.

La seule alternative, c'est la conviction catholique que, selon la Parole de Dieu (et, en particulier, l'institution des apôtres, les paroles de Jésus à Pierre et la succession apostolique), Jésus a lui-même établi une institution qui demeure sous la protection de l'Esprit Saint pour assurer dans son Église une interprétation authentique qui « *ne défaille pas* » (Lc 22, 32) pour l'essentiel par rapport à la foi et au salut.

Gerardh écrit : « *Mon plus grand étonnement est, sauf erreur, que ce dialogue ne mentionne en aucune façon l'action du Saint Esprit dans la compréhension de l'Écriture.* »

Peut-être un manque d'attention à ce dialogue lorsqu'il rappelle que " *L'assistance de l'Esprit Saint n'y change rien car c'est toujours un humain pécheur qui l'accueille plus ou moins dans ses pensées* " ? Mais, c'est vrai que c'est long à lire...

C'est bien de procéder longuement à divers constats et de rappeler l'importance de la tradition ainsi que les dangers du subjectivisme, mais quelle solitude de n'avoir que sa propre conscience individuelle pour trancher les controverses innombrables qui subsistent entre des théologiens de haut niveau qui tous ont bénéficié de l'Esprit Saint sans pouvoir cependant s'accorder !

En fin de compte, sans le magistère de l'Église et l'assistance de l'Esprit Saint qui lui est assurée par le Christ pour que la foi de Pierre « *ne défaille pas* », la libre interprétation reste inévitable en dehors de l'Église catholique, ainsi que l'incertitude qui en résulte pour chacun en présence des nombreuses interprétations contradictoires sur beaucoup de points importants pour la foi, même si chaque chrétien

peut, en conscience et en espérant suivre l'Esprit Saint, choisir de suivre tel ou tel maître chrétien, telle ou telle tradition.

Mais, sans l'autorité du Magistère du Pape et de tous les successeurs de Pierre qui l'ont précédé, chaque chrétien reste seul avec ses propres pensées comme seule autorité déterminante.

Fredo écrit : *« je n'ai pas que ma propre conscience individuelle pour trancher : j'ai l'Écriture, la tradition et le magistère au sens protestant de ces termes, et l'Esprit-Saint. Se référer à sa seule jugeote est contraire aux principes fondateurs du protestantisme »*

Je ne comprends pas comment vous parvenez à écrire cela sans ressentir vous-même que la réalité concrète vous contredit.

Vous avez *« l'Écriture, la tradition et le magistère au sens protestant de ces termes, et l'Esprit-Saint »*. C'est vrai.

Mais, comment parvenez-vous à nier que vous n'avez *« que »* votre propre conscience individuelle pour trancher toute controverse subsistant entre des chrétiens ?

Seule votre propre conscience vous permet de trancher ce que dit *« l'Écriture »* (en réalité, ce que vous pensez que l'Écriture dit, selon votre interprétation ou compréhension personnelle), *« la tradition »* (en réalité, celle que vous reconnaissez comme vraie selon votre compréhension de l'Écriture et votre sensibilité religieuse), *« le magistère au sens protestant du terme »* (en réalité, les seuls docteurs ou pasteurs que vous reconnaissez comme bons selon votre appréciation de leur respect de l'Écriture telle que vous l'interprétez et la comprenez) et *« l'Esprit Saint »* (en réalité, ce que vous croyez provenir de l'Esprit Saint, toujours selon votre propre jugement).

Il me semble qu'il est ainsi manifeste que vous ne pouvez vous référer, pour toute controverse, qu'à *« la seule jugeote »* de votre conscience.

Même si vous le niez, c'est bien hélas un, et même *« le »*, principe fondateur du protestantisme.

Vous écrivez, par ailleurs : *« Je sais pour ma part pourquoi j'ai quitté le catholicisme ! Mais là n'est pas la question. »*

Mais si, c'est bien là la question qui empêche de voir.

Car, il y a mille raisons pour quitter le catholicisme. L'Église est faite de pécheurs et on y trouve le mal dans les paroles comme dans les actes. Et la blessure du mal dans l'Église peut être d'une violence inouïe. Seulement, il n'y a pas d'alternative et il y a la promesse de la victoire du Christ sur tout mal.

Si le trésor est souvent dans la boue, le trésor demeure ce qu'il est. Un trésor irremplaçable.

Les précisions protestantes de Fredo et Gerardh me semblent montrer d'elles-mêmes l'impasse observée dans ce dialogue lorsque le Magistère catholique de l'Église est écarté.

Inutile de discuter du caractère doctrinal ou non de l'erreur de Pierre. Oui, le Pape peut, comme tout autre homme pécheur, commettre des erreurs, y compris doctrinales. Chacun sait que l'infaillibilité du Pape est très strictement considérée par le Magistère et ne couvre pas n'importe quelle parole du Pape, à n'importe quel moment.

Le Pape est le garant et le moyen concret de l'infaillibilité du Magistère de l'Église fondée par le Christ. Le Christ lui-même préserve son église concrète (incarnée, charnelle) de l'erreur.

Il ne s'agit pas ici de nier tous les possibles errements intellectuels des êtres humains qui forment l'Église, en ce compris le Pape et les évêques. Mais, l'essentiel ou tout ce qui importe pour notre vie est préservé dans cette institution humaine et divine qu'est l'Église. Cette église fondée sur Pierre et les apôtres, continuée par leurs successeurs.

Comment Gerardh peut-il parler d'une « *construction artificielle pour justifier l'injustifiable à savoir la prééminence de Pierre* » ? Comment cette prééminence voulue par le Christ peut-elle être dite « *injustifiable* » ?

Fredo et Gerardh me semblent dévier le dialogue dans une répétition de ce qui n'est pas contesté. Oui, tout chrétien a reçu le Saint Esprit. Oui, la conscience individuelle garde toute sa valeur fondamentale, y compris pour croire que l'Esprit Saint préserve le Magistère de l'Église de l'erreur. Oui, tout chrétien cherche la vérité avec les autres chrétiens.

Théodore relève avec beaucoup de précision et de pertinence le nœud où les points de vue divergent : « *J'en reviens au **Tu Quoque** de Fredo.*

J'accorde sans problème que la personne faisant des recherches et devenant convaincue que l'Église catholique est la plus fidèle à la doctrine apostolique n'agit pas différemment, fondamentalement, de la personne qui en vient à la même conclusion pour le protestantisme. Les deux font usage de leurs facultés, données par Dieu, pour trouver la Vérité.

C'est ce qui se passe après qui nous intéresse.

Quelqu'un qui devient catholique se soumet à l'autorité de l'Église. Il se déclare prêt à confesser toute doctrine qu'elle confesse, par le simple fait qu'elle la confesse. Il accepte de mortifier son propre jugement pour le soumettre à un jugement supérieur, celui de l'Église catholique, qui lui parle très concrètement par la bouche de ses pasteurs et de son Magistère. C'est un acte de soumission dans la foi, assez analogue à celui que fait normalement tout chrétien vis-à-vis du Christ. Le fait que cet acte soit personnel et librement consenti ne lui retire pas de sa réalité et de sa force.

On ne voit rien de tel chez le protestant, qui reste toujours dans l'attitude décrite plus haut, celle qui consiste à toujours évaluer toute chose à la lumière (c'est inévitable) de son interprétation de l'Écriture.

S'il est exact que dans l'adhésion individuelle, c'est par et avec sa conscience individuelle que chacun reçoit la grâce de la foi et de la conversion qui le tourne vers Dieu, cette conversion le tourne aussi vers l'Église fondée par le Christ sur Pierre et ses successeurs. »

Le catholique convertit sa conscience individuelle et reconnaît désormais que la lumière vient d'un autre que lui-même, le Christ, vivant dans son Église.

Le protestant qui refuse la réalité concrète de l'Église incarnée dans le Pape et ses successeurs vit, inévitablement, cette réalité, contradictoire pour un « *converti* » (celui qui s'est « *détourné* » de lui-même pour se « *tourner* » vers Dieu), de ne pas pouvoir maintenir la conversion de sa conscience vers un autre que lui-même. Il redonne ou maintient en lui-même la référence suprême de sa foi sans se rendre compte que l'Esprit Saint et la Parole écrite de Dieu qu'il a reçus se retrouvent, contradictoirement et de manière permanente, sous le jugement souverain de sa propre conscience pour toute conviction. Bonjour le subjectivisme et le relativisme !

La conversion tourne vers Dieu mais les « *sola* » (*sola Scriptura, sola fide*) renvoient le converti vers sa solitude, vers lui-même.

Gérardh écrit : « *Théodore écrit que celui qui devient catholique accepte de mortifier son propre jugement pour le soumettre à un jugement supérieur, celui de l'Église catholique, Pour moi le jugement suprême c'est celui du Saint Esprit. Certes c'est moins facile à expliquer, mais c'est la réalité.* »

Ne fuyez-vous pas la réalité ?

Nous sommes tous d'accord pour admettre que « *le jugement suprême c'est celui du Saint Esprit* ». C'est, en effet, la vérité. Pourquoi le répéter si ce n'est parce que la difficulté subsiste ailleurs ? Pourquoi n'en dites vous rien en vous limitant au rappel d'un principe non contesté ?

Il me semble que vous manifestez un refus étonnant d'aborder de face ce qui fait réellement difficulté dans le principe que vous rappelez.

La foi catholique invite chaque chrétien à accepter « *de mortifier son propre jugement (sur ce qu'est le jugement suprême de l'Esprit Saint, sur ce que dit ou sur ce qu'il croit que dit l'Esprit Saint) pour le soumettre à un jugement supérieur, celui de l'Église catholique* ».

Parce qu'elle est fondée par le Christ sur Pierre et ses successeurs, parce qu'elle est son corps, bien que composée de pécheurs.

Gérardh écrit : « *Dans notre groupe chrétien il n'y a ni autonomie de pensée, ni règles ni dogmes, mais la fidélité à la Parole de Dieu, avec les secours efficaces du Saint Esprit* ».

À vous suivre, il n'y aurait dans votre groupe que des saints en parfaite communion avec Dieu, dont la compréhension serait préservée de toute erreur par le secours du Saint Esprit...

Les innombrables divisions protestantes suffisent à vous contredire. Là où il n'y a plus ni règles, ni dogme, il y a, malgré votre dénégation, une « *autonomie de pensée* » de chaque conscience individuelle.

Vous écrivez : « *L'Église en 1 Tim est bien la colonne et le soutien de la vérité : il s'agit non pas de l'Église catholique mais de l'Église universelle (dans le sens premier de ce terme)* ».

Il n'y a qu'une seule Église. L'Église est catholique (universelle). Il existe seulement des chrétiens qui refusent la communion avec le Magistère de l'Église qui réalise la succession apostolique de manière ininterrompue depuis deux mille ans, malgré les fautes et les erreurs des hommes, « *avec des vases à honneur et des vases à déshonneur* ».

Vous écrivez : « *Le filtre n'est pas l'Église (communauté des chrétiens), vue de façon indépendante, mais les enseignements du Saint Esprit communiqués directement à l'assemblée* ».

Directement ? Si vous avez le numéro de téléphone de la ligne directe, vous pouvez toujours l'indiquer.

Plus sérieusement : sans l'Église, vous ne pouvez avoir qu'une addition de consciences individuelles, certes éclairées par le même Esprit Saint, mais qui, hélas, attestent que le lien direct prétendu cache une réalité faillible : l'Esprit Saint parle à des intelligences humaines qui, hélas, ne comprennent l'Esprit Saint qu'à travers leur intelligence et leur conscience faillibles.

Aucun individu n'est à l'abri de fausses compréhensions et de fausses interprétations. La vérité du Christ ne continue que dans son corps qu'est l'Église, tel qu'il l'a établie sous l'autorité de Pierre et des apôtres, ainsi que sur leur succession apostolique.

Vous écrivez : « *Il y avait dans ce temps une autorité apostolique, qui a cessé avec la mort du dernier apôtre* ».

Non, le corps du Christ qu'est l'Église est une continuation vivante du Christ. Non, la mort n'a pas triomphé de l'Incarnation.

Vous écrivez : « *Apportez-moi des éléments conformes à l'enseignement des Ecritures. Mon groupe n'a pas de croyances mais la foi en la Parole de Dieu* ».

Vous connaissez aussi bien que les catholiques les paroles adressées par Jésus à Pierre (Mt 16 et Jn 21) et spécialement la prière du Christ pour que sa foi ne défaille pas (Lc 22,32) autant que la succession apostolique indiquée au début du livre des Actes, l'assistance de l'Esprit Saint promise aux Apôtres (Jn 16) et l'autorité sur le bien et le mal qui leur a été confiée (Jn 20,21-23). Il y a bien d'autres textes, mais il est possible à chaque conscience individuelle de les interpréter comme elle l'entend. Cependant, la foi qui ne défaille pas n'est garantie par l'Esprit Saint qu'au corps du Christ fondé sur la foi de Pierre et de sa succession apostolique.

En dehors de la communion au Magistère de l'Église et lorsqu'il s'écarte de son enseignement, votre groupe ne peut que développer des croyances particulières différentes de celles de nombreux autres groupes semblables.

Et, hélas, rien ne garantit qu'il s'agisse de la foi en la Parole de Dieu. En dehors de la foi de l'Église, il s'agit seulement d'une foi en une interprétation particulière de la Parole de Dieu.

La difficulté qui demeure, entre catholiques et protestants, concerne l'autorité donnée à la conscience individuelle par rapport à l'autorité donnée à l'Église par le Christ.

Le drame protestant, c'est qu'après s'être converti au Christ, s'être tourné vers le Christ, et être incorporé dans l'Église du Christ, pour être délivré du péché originel par lequel l'humain s'est attribué à sa conscience personnelle la connaissance du bien et du mal, le converti protestant est ensuite dramatiquement renvoyé, retourné, vers lui-même.

Il retourne immédiatement sa conversion au Christ vers sa conscience individuelle. La grâce et la foi l'ont tourné vers le Christ. Le rejet de l'autorité de l'Église par le principe *sola Scriptura* le retourne aussitôt vers lui-même. D'abord la grâce. Ensuite, l'homme seul.

Certes, par sa conversion, le catholique comme le protestant reçoit la grâce du salut par la foi dans un acte d'adhésion de sa conscience individuelle.

C'est après que le drame se noue.

Gerardh écrit : « *Le terme Sola Scriptura, que je n'emploie pas fréquemment, veut seulement dire qu'il n'appartient à personne de prétendre à une exclusivité sur la lecture et l'interprétation des Écritures.* »

C'est ce que vous pensez en effet, mais, hélas, c'est bien le cœur de la foi catholique que vous rejetez ainsi.

Le protestant croit au libre examen exactement comme le Serpent le suggère dans le récit de la Genèse. Pour tous les sujets évoqués dans des textes de la Bible, il se pose la même question « *Dieu a-t-il vraiment dit ?* » (Gn 3, 1) et, en lisant sa Bible comme Ève « *relisait* » en elle-même la parole de Dieu entendue, le protestant pense devoir déterminer par lui-même ce que Dieu a « *vraiment* » dit. Mais, « *sans exclusivité* » ce qui le plonge dans l'incertitude des innombrables interprétations des Écritures.

Avec l'absence d'exclusivité à laquelle vous croyez, vous vous retrouvez avec une Bible « *seule* » et une infinité d'interprétations personnelles qui empêchent de « *savoir* » ce qui est vrai. Les innombrables divisions protestantes ont largement démontré à quoi cette prétendue « *absence d'exclusivité* » mène.

En réalité, parce qu'Église est le corps du Christ qui l'a lui-même fondée, nous pouvons, au contraire, avoir l'assurance que l'interprétation authentique est présente dans la Tradition de l'Église en communion avec le successeur de Pierre. Et même, que la vérité authentique n'est présente avec certitude que dans cette communion au Christ qui est le chemin, la vérité et la vie.

Bien sûr, même seul ou avec quelques autres, chacun peut parfois interpréter de manière vraie, mais il est clair qu'aucun humain pécheur ne peut « *prétendre à une exclusivité sur la lecture et l'interprétation des Écritures* ». N'y aurait-il donc « *personne* » ? Non bien sûr, il y a le Christ toujours vivant et présent par son corps qu'est l'Église.

Comme le rappelle bien Théodore, « *le chrétien catholique se soumet à l'autorité de l'Église. Il se déclare prêt à confesser toute doctrine qu'elle confesse, par le simple fait qu'elle la confesse* », parce qu'il fait confiance à la promesse du Christ qui veille lui-même, par l'Esprit Saint, à ce que la foi de l'Église ne défaille pas, malgré les fautes et les erreurs des hommes, y compris les papes et les évêques. Dans l'Église catholique, le converti accepte « *de mortifier son propre jugement pour le soumettre à un jugement supérieur* », celui du corps du Christ qu'est l'Église catholique, qui lui parle très concrètement par la bouche de son Magistère transmis par la succession apostolique de Pierre et des apôtres. C'est un acte de soumission dans la foi qui prolonge la conversion de tout chrétien au Christ. En cela, le catholique reste tourné (converti) vers le Christ, dans son corps qu'est l'Église. Il reste dans l'attitude d'un converti tourné vers un Autre que lui-même.

Par contre, le chrétien protestant, à peine converti, se retrouve avec une Bible de mille pages, d'innombrables opinions théologiques contradictoires, et l'obligation, après s'être tourné vers le Christ, de se reconverter dans l'autre sens, de se retourner vers sa propre conscience à laquelle il doit attribuer à nouveau l'autorité suprême de la connaissance du bien et du mal, par une attitude qui consiste à toujours évaluer toute chose à la lumière (c'est inévitable) de **son** interprétation de l'Écriture, sous prétexte qu'il a l'assistance de l'Esprit Saint dont sa conscience individuelle libre et pécheresse reste cependant seule à pouvoir déterminer ce que l'Esprit lui dit de comprendre lorsqu'il écoute la Bible.

Triste retournement ! Triste piège ramenant l'homme à lui-même et aux innombrables compréhensions contradictoires de l'Écriture Sainte !

Oui, Gérardh, c'est bien là le nœud du problème : la conversion.

Vous redites, une fois encore, la manière dont votre intelligence pense et juge la foi de l'Église exprimée par le Magistère et vous estimez qu'il y a de nombreuses erreurs et des fausses interprétations. Vous confirmez que vous tenez votre conscience personnelle comme le juge le plus fiable pour vous conduire, parce que vous bénéficiez de l'éclairage de l'Esprit Saint.

En fait, c'est comme si votre conscience n'avait pas besoin d'être convertie au Christ, comme si elle avait échappé au péché originel alors même que ce péché est précisément une attitude par laquelle Adam et Ève se sont emparés du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal et ont avalé en eux-mêmes cette connaissance dans leur conscience.

Notre conscience a été créée bonne pour nous permettre de vivre en harmonie avec Dieu mais l'humain s'en est, hélas, séparé.

Convertissez-vous, car le Royaume des cieux est tout proche ! Cette conversion au Christ doit tourner chacun tout entier vers le Christ, vers un autre que lui-même. Tout entier, y compris sa conscience.

Sa conscience blessée et obscurcie par le péché originel a aussi besoin de conversion et il est dramatique pour celui qui s'est converti au Christ de se retourner, de se reconverter, ensuite vers lui-même pour donner à sa propre conscience la valeur d'une référence suprême.

Il se retrouve à ne plus lire dans la Bible que sa propre interprétation et à faire de sa propre conscience le juge de toutes les autres interprétations. C'est le péché originel qui s'y retrouve.

Il bénéficie certes de l'assistance et de la lumière de l'Esprit Saint, mais celles-ci ne lui parviennent qu'à travers le filtre inconverti de sa propre conscience et le voile de son intelligence pécheresse. Ce filtre et ce voile, infiniment variés selon les individus, se manifestent dans les innombrables variétés des interprétations et des compréhensions.

Non, le Christ ne nous a pas laissés seuls. Après sa résurrection, et par l'envoi de l'Esprit Saint, il a établi une Église aussi concrète et visible que son corps incarné dans le sein de la Vierge Marie.

L'Église est le corps vivant du Christ conduit par Pierre et ses successeurs sans défaillance, par l'Esprit Saint.

Certes, les fautes et les erreurs ont pu être nombreuses. Elles continuent à être portées par le corps du Christ qu'est l'Église, mais soyons en sûrs, l'Évangile continue à être transmis dans toute son intégrité de génération en génération par Pierre et ses successeurs, conformément à la promesse du Christ et parce que l'Église est le corps du Christ.

Cependant, ne cherchez pas « *trop* » cette vérité dans la précision des mots ou dans les détails. Le vrai est toujours bien au-delà des mots qui tentent de l'exprimer.

L'inafaillibilité proclamée par Vatican I a fait l'objet de subtiles précisions très limitatives qui montrent qu'il faut se garder de tout excès. Les mots des hommes sont toujours insuffisants pour exprimer la réalité de Dieu.

Ce qui compte, c'est la communion au corps du Christ, c'est regarder avec les yeux du Christ dans son corps qu'est l'Église. Le Magistère ne nie ni notre conscience, ni notre intelligence, mais il nous propose des lunettes qui nous permettent de voir plus clair que ce que nous permet notre conscience individuelle dont la vue est troublée depuis le péché originel.

Et ces lunettes qui permettent à notre conscience de voir plus clair par les yeux de l'Église, qui est le corps du Christ, augmentent aussi la clarté pour notre intelligence, mais chacun sait qu'il doit rester tourné vers le Christ, converti au Christ, car ni l'éclairage de l'Esprit Saint, ni les lunettes du Magistère, ne font disparaître les faiblesses et les incompétences de l'intelligence terrestre.

Non, Gerardh, nous n'avancons pas par « *la seule grâce et la seule miséricorde de Dieu* », comme s'il n'y avait pas eu d'Incarnation ou comme si l'Incarnation avait pris fin, car cette grâce et cette miséricorde se sont incarnés en Jésus-Christ et cette Incarnation se prolonge dans et par son corps qu'est l'Église qu'il a édifiée pour tous les siècles sur la foi de Pierre et de ses successeurs.

Hélas, Gerardh, lorsque vous écrivez : « *je ne suis nullement en communion pratique avec les systèmes dénominationnels chrétiens, qu'ils soient protestants, catholiques ou autres* », c'est comme si vous renvoyez l'Incarnation dans un abstrait spirituel et refusiez de convertir votre conscience individuelle pour cesser d'en faire votre maître.

Vous avez écrit, « *c'est bien là le nœud du problème : la conversion. Merci de m'approuver, mais pour vous qu'est-ce que la conversion ? Il y aurait là matière à un fil de discussions spécifique* ».

Il s'agit bien ici du même sujet. Vous admettez la faiblesse de la conscience individuelle mais vous évitez de répondre aux observations faites à ce sujet.

Systématiquement, vous répétez que votre intelligence spirituelle juge de tout parce qu'elle a l'assistance du Saint Esprit et l'assemblée des autres chrétiens, malgré le fait que plein de contradictions s'observent entre les chrétiens qui pensent comme cela.

Il me semble que vous fuyez le vrai débat qui est bien celui de la conversion de la conscience individuelle. Se convertir c'est se tourner vers un autre que soi-même, vers le Christ.

Tant que vous donnez à votre conscience individuelle la première place, l'autorité suprême pour décider de tout, votre conscience reste tournée vers elle-même, même si elle se met ou croit se mettre à l'écoute de la Bible et de l'Esprit Saint, dans une assemblée d'autres chrétiens refusant pareillement l'Église telle qu'instituée par le Christ.

Vous choisissez une assemblée particulière selon votre conscience, vous suivez ou non l'avis majoritaire de cette assemblée selon votre conscience, vous vous soumettez à la Bible et à la voix de l'Esprit Saint uniquement dans l'interprétation qu'en retient votre conscience.

Avec un tel principe, non seulement vous bloquez une conversion totale de l'homme au Christ puisque votre conscience reste prépondérante, mais vous vous mettez en contradiction avec la Bible elle-même.

Non, la conscience individuelle, voire majoritaire, des chrétiens n'a pas suffi pour que la Bible existe comme parole de Dieu avec son contenu actuel (le canon).

La Bible elle-même contredit le *sola Scriptura*.

En effet, rien, aucun texte dans la Bible ne détermine le canon, le contenu, de la Bible. Comment, par exemple, a-t-on retenu l'évangile et les actes d'un médecin (Luc), mais écarté l'évangile attribué à un apôtre (Thomas) ?

Contrairement à ce que vous écrivez, le canon hébreu n'a pas été fixé avant le 9ème siècle après Jésus-Christ et il a fallu une décision de l'Église, du Magistère, pour décider, parmi les nombreux textes qui circulaient dans l'Église, ceux qui formaient la Parole de Dieu.

Il est trop facile d'affirmer, comme vous le faites, que ce ne fut « *qu'une validation de ce que l'Esprit avait déjà institué* » (où, comment, dans quel texte biblique ?), sans voir que cette validation ne s'est exprimée que dans et par le Magistère de l'Église. Et cela s'est fait avec des discussions et des contestations, comme toujours, parce qu'il n'y avait pas de « *texte clair* » pour en décider, ni de validation directe par l'Esprit en dehors de l'Église et de son Magistère. Pas de communication directe de l'Esprit Saint. L'Esprit parle dans et par l'Église telle que le Christ l'a instituée sur Pierre et les apôtres et par leur succession apostolique.

Dans ce dialogue, j'ai l'impression, Gerardh, que vous fuyez les vraies questions par des répétitions qui ne cessent de mettre votre propre conscience à la première place pour tout apprécier et pour tout juger.

Vous écrivez, en réponse : « *Vous m'avez très mal lu. L'intelligence individuelle, éclairée par la Saint Esprit, doit être en accord avec l'intelligence de l'Église (la communauté des chrétiens), éclairée par le saint Esprit* ».

Désolé, mais n'êtes-vous pas étonnant dans votre persévérance à ne pas vouloir reconnaître la réalité ?

Vous voulez (comme tout chrétien catholique ou non) « *être en accord avec l'intelligence de l'Église (la communauté des chrétiens), éclairée par le saint Esprit* ».

Très bien. Mais, sans l'Église rassemblée dans l'unité par Pierre et ses successeurs, qui vous indiquera ce que dit ou pense « *l'intelligence de l'Église (la communauté des chrétiens), éclairée par le saint Esprit* » ?

Le seul qui vous l'indiquera, c'est « *votre* » conscience ou « *votre* » intelligence.

C'est vous-même. C'est toujours vous qui décidez de ce qu'est le vrai ou le faux parmi les innombrables enseignements qui circulent.

Vous écrivez que si « deux personnes supposées "se mettre à l'écoute de l'Esprit Saint" en viennent à des conclusions doctrinales différentes et même opposées... cela ne peut pas être, et cela veut dire qu'au moins l'une des deux n'est pas à l'écoute de l'Esprit Saint quelle que soit la bonne volonté éventuelle de cette personne ».

Mais, hors de la communion de l'Église, vous avez vous-même admis que c'était une impasse en écrivant : « *Maintenant qui détient cette bonne interprétation ? Le sujet de discussion reste entier malgré la rectification des termes. J'en conviens* ».

Qui va en décider, sauf vous-même (ou personne et, dans ce cas c'est le relativisme absolu et plus aucune vérité ne peut être connue) ?

En réalité, même si vous écoutez les membres de votre assemblée particulière, rien n'indique qu'elle détient la « *bonne interprétation* », et vous décidez toujours pour vous-même comme vous l'avez reconnu en écrivant : « *Ni Luther, ni Calvin, ni Irénée ou autres Pères ne sont pour moi une référence absolue. Je retiens chez eux ce qui est bon et je rejette ce qui est erroné* ». Vous faites de vous le maître suprême : vous seul décidez de ce qui est bon, vous seul décidez de ce qui est erroné. La connaissance du bien et du mal.

Vous avez rappelé « *des chrétiens de Bérée qui (Actes 17, 11-12) « reçurent la parole avec toute bonne volonté, examinant chaque jour les écritures [pour voir] si les choses étaient ainsi* » » et c'est souvent pris en exemple pour dire que tout chrétien devrait, avec sa conscience éclairée par l'Esprit, vérifier si la parole de Dieu dit vraiment ce que l'Église enseigne sur tel ou tel point contesté.

Mais, la différence essentielle est qu'ils étaient en communion avec Pierre et les apôtres.

Sans cette communion, qui est une communion au corps du Christ, l'examen de la parole de Dieu peut devenir un piège.

Déjà dans le jardin d'Eden, nous trouvons la première discussion sur l'interprétation de la parole de Dieu. La première tentation du serpent se présentait déjà avec la question qui surgit chaque fois qu'il s'agit de contester la foi de l'Église enseignée par le Magistère, selon le principe *sola Scriptura* : « *la parole de Dieu a-t-elle réellement dit que... ?* ».

A Ève, le tentateur commence par demander « *Dieu a-t-il réellement dit ?* » ce qui invite Ève à en juger « *par elle-même* » et à se détourner ainsi de la lumière de Dieu pour se tourner vers elle-même, vers sa conscience individuelle, pour qu'elle interprète elle-même et qu'elle juge elle-même de ce que Dieu a dit.

Le tentateur demande à Ève de lui dire ou de « *vérifier* » ce qui a été dit, de comprendre ce qui a été réellement dit par la parole de Dieu. Bref, de l'interpréter, et de le faire elle-même, seule devant la parole de Dieu reçue, exactement comme le principe *sola Scriptura* invite les chrétiens à le faire sans la communion de l'Église.

Satan amène Ève dans la position du principe *sola Scriptura* : examiner par soi-même, seul, ce que dit la parole de Dieu. Il a attiré son attention sur la Parole de Dieu (oh que cela paraît bien !) mais, en réalité, il l'a, surtout, invitée à s'interroger elle-même, dans sa conscience propre, pour savoir ce que Dieu « *a vraiment dit* ».

Dès qu'Ève accepte cette posture, une faille s'ouvre. Elle exerce seule son propre jugement (celui de sa propre conscience et de sa propre intelligence) pour déterminer « *ce que la parole de Dieu a dit* », et le dialogue qu'elle accepte sur cette base va mal se terminer.

Le tentateur et Ève vont interpréter et comprendre la parole de leur point de vue. Bien différent de celui du Créateur.

Ève regarde ce que la parole dit mais elle n'en retient que sa propre compréhension qui est, en réalité, une interprétation.

Dieu dit : « *vous mourrez* ». Ève interprète : « *il y a un risque que vous mourriez* ». Le tentateur propose une autre interprétation de la parole de Dieu : de quelle vie et de quelle mort Dieu a-t-il parlé ? Physiquement et matériellement, en y intégrant le temps, le Tentateur a pu présenter « *objectivement* » une autre vérité (Adam et Ève continueront à vivre physiquement après une transgression de l'interdit et leur intelligence individuelle allait voir autrement, « *s'ouvrir* ») pour contredire la parole de Dieu.

Le tentateur, après avoir amené Ève à juger par elle-même de ce que Dieu a réellement dit, l'a peut-être fait réfléchir sur ce qu'était la « mort » indiquée par Dieu et a pu la convaincre que, dans la réalité physique immédiate, elle continuerait à vivre après s'être emparé du fruit interdit, ce qui était objectivement vrai puisqu'Adam et Ève ont encore vécu sur terre de nombreuses années après leur transgression.

Voilà comment l'homme, sans être dans la communion de Dieu, peut comprendre et interpréter la parole de Dieu jusqu'à la nier.

"*Ceci est mon corps*", a dit le Christ en instituant l'Eucharistie. Il s'en trouve pour dire : "*mais non, ce n'est pas réellement son corps, c'est symbolique : donc, sur le plan physique et matériel, ce n'est pas son corps*".

Comment ne pas retrouver l'approche de la parole de Dieu par le Tentateur et Ève dans une théologie qui prétend maintenir la conscience individuelle comme l'autorité suprême qui détermine ce que l'Esprit Saint enseigne ?

La conscience du chrétien a besoin, comme tout son être, de se convertir, de ne pas rester l'esclave d'elle-même.

Il me semble que la dernière lettre que j'ai envoyée ce matin à mon ami pasteur protestant peut contribuer utilement à la réflexion en cours.

J'en reproduis l'essentiel ci-dessous :

Merci, une fois de plus, pour ton attention et ta nouvelle réponse attentive.

Tu m'écris que « *Catholiques et Protestants n'ont jamais été d'accord sur la place de Pierre dans l'Église ... en Actes 15 lors de la rencontre de Paul et Barnabas avec l'église, les apôtres et les anciens de Jérusalem, ... on ne le voit pas agir en « pape* ». *Quand il agit mal en Galates 2, Paul le reprend, le remet à sa place* ».

Si tu observes l'actualité du Vatican, tu peux constater que le Pape François est solidement critiqué par certains cardinaux. Rien de changé depuis Pierre. La critique est une nécessité pour chacun, car nous sommes tous des hommes imparfaits. De mon point de vue, Pierre n'agissait ni plus ni moins « *en pape* » que le Pape François. Si tu crois voir une différence, tu devrais la préciser, mais je pense que je serai d'accord avec tout ce que tu pourrais penser à ce sujet. Il est clair que le pape ne peut en rien prétendre à un « *pouvoir* » supérieur à celui de Pierre et que les évêques et chrétiens d'aujourd'hui peuvent le contester autant que Pierre a pu l'être. Je crois qu'il n'y a pas de problème de ce point de vue entre nous, et qu'à cet égard, la question se limite à savoir si le Pape est le successeur de Pierre

avec les mêmes « *pouvoirs* » ou la même fonction que ce que Jésus lui-même a confié au chef des apôtres qu'il a désigné.

Je ne connais pas tous les détails de l'histoire et les papes n'ont pas été infaillibles en tout (des abus et des exagérations se sont certainement produits), mais la référence reste l'apôtre Pierre.

À ce stade de notre réflexion, il me semble utile d'essayer de dégager le cœur de ce qui fait difficulté entre nous.

J'ai relevé que l'Église est le corps du Christ qui en garantit la solidité de l'assemblage par des jointures et des liens jusqu'à son retour et tu me réponds : « *J'allais dire que le corps de Christ n'est pas le Christ ; mais tu ne vas pas accepter cela, je comprends. Pour toi, le corps de Christ c'est le Christ. Cette vision des choses creuse l'écart entre nos deux compréhensions de la place de l'Église dans la vie du chrétien* »

Oui, c'est bien là que l'écart se trouve et qu'il convient d'approfondir.

Car l'écart concerne, en effet, « *la place de l'Église* » en tant que « *corps du Christ* ».

Et cette question s'étend du péché originel à la place actuelle de la conscience individuelle.

Il me semble (tu me corrigeras si je me trompe ou si je ne suis pas assez exact ou nuancé) que tu considères l'Incarnation du Fils de Dieu sur la terre « *seulement* » comme une histoire temporaire d'une trentaine d'années qui a été vécue dans le passé et en Palestine, pendant un temps limité et à un endroit limité dans l'espace.

Tu penses que, depuis son ascension, le corps du Christ n'est plus dans la réalité terrestre, mais qu'il est « *uniquement* » au Ciel, avec le Père, et que la présence de Dieu parmi nous est désormais « *uniquement* » spirituelle par l'Esprit Saint.

Tu penses que Jésus n'a « *pas d'autre* » corps terrestre matériel que celui qui a été conçu dans le sein de Marie, qui est mort sur la croix, qui est ressuscité puis qui est monté aux cieux.

Tu penses que manger le corps du Christ ou être membre du corps du Christ dans l'Église doivent « *seulement* » se comprendre de manière figurée, symbolique, spirituelle.

Dans ces conditions, tu penses que l'homme ne peut être sauvé par le Christ « *que* » s'il se saisit, « *aujourd'hui* » (dans le « *présent* » des quelques années de son existence et à l'endroit où il vit), par la grâce et par la foi, du salut réalisé « *hier* » par le Christ il y a deux mille ans (dans le « *passé* » et à un autre endroit, en Palestine).

Tu penses qu'un événement du passé (la mort et la résurrection du Christ) sauve l'homme qui y croit « *uniquement* » par un acte d'adhésion de sa conscience à une grâce offerte.

Tu considères aussi la Parole de Dieu comme un écrit du passé dont le sens et la compréhension ont été donnés « *pleinement* » dans le passé et dont il faut seulement retrouver un sens pleinement connu dès le temps des apôtres.

Mais, comment des paroles et des événements d'un passé révolu peuvent-ils sauver l'homme aujourd'hui ?

Tu réponds : il « *suffit* » de croire et de tourner son cœur vers le Christ et vers la Parole de Dieu, de veiller fidèlement à écouter et à croire la Parole de Dieu, rien que la Parole de Dieu.

J'espère que tu te retrouves dans cette description de ce que je pense être ta foi évangélique, même si on peut certainement y ajouter une foule de nuances qui doivent écarter ce que ma description peut avoir de trop caricatural. Mais, un peu de simplification est nécessaire pour pouvoir se comprendre. J'essaie de m'exprimer comme si je faisais un dessin au crayon et non comme une photographie précise.

Je vais essayer maintenant de te dire pourquoi un catholique ne peut accepter toutes ces restrictions mises en évidence en italiques. C'est « *l'écart* » dont tu parles et il est au cœur de nos échanges.

Un premier point a été longuement discuté dans notre dialogue : la nécessité d'une conversion de la conscience. Sans la communion d'amour avec Dieu qu'Adam et Ève ont délaissée, la conscience et l'intelligence humaines sont obscurcies. Ce n'est pas seul, dans sa propre conscience, que l'homme peut retrouver l'harmonie avec Dieu, la vie avec Dieu, l'intelligence et la compréhension de la Parole de Dieu.

Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Cela ne concerne pas que l'union conjugale par laquelle Adam et Ève ont pu refléter la vie d'amour de Dieu qui est Père, Fils et Esprit Saint. Cette vie conjugale à l'image de Dieu c'est aussi l'ouverture de l'humanité à la vie de Dieu qui est amour et communion. Cette vie « *n'est pas* » en dehors de cette communion où toute connaissance du bien et de mal comme du vrai et du faux est en Dieu.

Convertissez-vous !!! Tournez-vous vers le Royaume des Cieux qui est tout proche ! C'est le fondement de l'Évangile prêché par le Christ.

Un second point a été évoqué abondamment : c'est celui du corps du Christ, la nécessité du corps du Christ pour nous sauver aujourd'hui.

On peut faire ici de la théorie ou de la poésie.

Restons concrets. Je peux comprendre les deux points de vue, mais notre dialogue a fortement mis en évidence l'importance du premier point depuis le péché originel jusqu'à ce jour.

Tant que la conscience individuelle est son propre maître suprême, l'humain est perdu car sa conscience est « *morte* » comme tout son être depuis la rupture avec Dieu.

Aujourd'hui, comme hier, il n'y a qu'un seul chemin de salut : celui qui passe par la conversion. Une vraie conversion qui implique de se tourner vers le Seigneur, ce que l'homme seul, même avec l'assistance de l'Esprit Saint, est incapable de faire car nécessairement il se retrouve dans la position d'être lui-même le juge suprême de tout, quand bien même il fait tous les efforts possibles pour écouter l'Esprit Saint et se soumettre à la Parole de Dieu.

La conversion de la conscience est impossible pour l'homme.

Seul le Christ peut venir le sauver et lui permettre cette impossible conversion en le prenant en Lui. Pas seulement en théorie, symboliquement ou spirituellement, mais intégralement avec son corps, son intelligence et sa conscience. Parce que l'homme est corps, esprit et âme.

Pour vivre par une conversion véritable, l'homme a besoin de pouvoir se tourner « *concrètement* », « *réellement* » vers Dieu pour être délivré de la corruption du péché originel en lui-même, dans son propre corps (« *corporellement* ») mais aussi jusque dans sa propre conscience (« *spirituellement* »).

Il a besoin « *aujourd'hui* » de pouvoir s'unir « *aujourd'hui* » au Christ incarné (« *dans un corps terrestre* »), de pouvoir se tourner aujourd'hui vers le Christ incarné, sinon il est voué à se retourner nécessairement vers lui-même comme vers un gouffre qui le tire vers la dégradation et la mort.

Pour nous sauver du péché originel et de la mort qui ont brisé la vie d'amour en harmonie et en communion avec Dieu qu'Adam et Ève avaient reçue, le Christ vient nous rechercher dans le péché.

Par le Baptême « *au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit* » (Mt 28, 19), qui est une grâce qu'il offre à tous les hommes dès leur naissance, il accueille notre conversion vers le Père, le Fils et l'Esprit Saint qui nous ouvre un nouvel accès à l'Eden de Dieu.

Par l'Eucharistie, il nous offre, dès l'âge de raison de notre conscience individuelle, une grâce qui nous « *incorpore* » au Christ pour qu'en mangeant sa chair et en buvant son sang, nous soyons un même corps avec Lui et pour qu'ainsi, en ayant part à un même pain qui est (« *vraiment, réellement, substantiellement, concrètement, etc.* ») le corps du Christ nous soyons un même corps (« *vraiment, réellement, substantiellement, concrètement, etc.* ») : c'est l'Église, corps vivant du Christ, saint et irréprouvable bien que formé d'une foule de pécheurs.

De même que des millions d'ancêtres pécheurs ont engendré le corps terrestre de Jésus-Christ qui a été fécondé dans le sein de Marie, des millions de pécheurs baptisés forment le corps du Christ qu'est l'Église.

Par l'Eucharistie, qui est le corps du Christ, nous sommes en lui, présents (« *vraiment, réellement, substantiellement, concrètement, etc.* ») dans son corps qui meurt sur la croix et qui ressuscite. Nous nous souvenons de ce qu'il a fait il y a deux mille ans et, « *aujourd'hui* », nous pouvons le vivre avec lui, être en lui dans sa mort et sa résurrection. L'Eucharistie est le signe et le moyen efficace pour que moi qui suis né deux mille ans plus tard, je puisse être porté sur la croix par Lui et en Lui.

Par l'institution de Pierre et des apôtres, le Christ assure la solidité et l'unité de l'assemblage de tous les chrétiens jusqu'à la fin des temps et leur permet de vivre avec une conscience tournée et convertie vers lui concrètement.

L'Esprit Saint veille en tout temps sur ce corps du Christ qui porte, en tous temps, tous les baptisés et tous leurs péchés dans son corps sur la croix et dans sa résurrection. Ni les péchés de Pierre et des apôtres, ni leur mort, ne peuvent rien contre la vie du Christ ressuscité dans son corps qu'est l'Église.

L'Incarnation ne s'est pas achevée il y a deux mille ans, elle continue dans le corps du Christ qu'est l'Église, rassemblée de manière indivisible dans l'unité par la succession apostolique de Pierre et des apôtres.

Considères-tu le Christ comme s'il était physiquement mort, comme si l'Incarnation était un fait objectif, terrestre, du passé ?

Considères-tu le sacrifice de la croix comme un fait historique « *passé* » qui n'est plus actuel.

Ne vois-tu pas que l'Incarnation continue ? Le Christ est vraiment ressuscité corps et âme.

Dans l'éternité de Dieu, l'Incarnation ne cesse jamais. Le Christ fait homme, sa mort et sa résurrection, sont autant de faits incarnés qui subsistent et continuent, par l'Eucharistie et par l'Église.

D'autres hommes naissent. D'autres péchés sont commis. Le besoin d'être sauvé subsiste pour les hommes d'aujourd'hui comme pour ceux d'hier.

Le Christ continue à s'incarner.

Il le fait de deux manières. Dans l'Eucharistie, il se rend à nouveau présent, il nous donne son corps et son sang, il rend à nouveau présents sa mort et sa résurrection.

Celui qui mange ce pain se retrouve avec le Christ, il fait un seul corps et un seul sang avec le Christ.

C'est pourquoi l'Église toute entière, dont tous les membres mangent son corps et boivent son sang, est son corps, parce qu'il y a un seul pain, un seul corps.

De même que le Christ, « Pierre » et « les apôtres » ne « meurent » pas. De même que, dans un corps humain naturel, les milliards de cellules qui le composent, meurent physiquement et sont remplacées physiquement par des semblables dans les mêmes fonctions, Pierre et les apôtres sont renouvelés constamment, tout au long de l'histoire, dans l'unique corps du Christ dont l'assemblage conserve la même solidité.

Tu regardes le pain eucharistique, et tu ne vois que du pain matériel. Je vois le Christ vivant, qui continue à porter le pécheur qui mange ce pain, dans son corps, et à le mener de la mort vers la résurrection.

Tu regardes le pape, les évêques ainsi que le peuple catholique qui marche avec eux, et tu ne vois que des hommes pécheurs. Je vois le Christ vivant qui porte tous ces hommes pécheurs en lui, dans son corps vivant qu'est l'Église. Tous ces hommes et ces femmes sont sur la croix avec Lui.

Si tu ne vois pas le Christ vivant dans l'Eucharistie et dans l'Église réunie par le successeur de Pierre, comme Jésus l'a voulu, n'est-ce pas parce que tu n'as pas les bonnes lunettes ?

Il te faut convertir ta conscience afin qu'elle ne soit plus ton maître mais ton serviteur soumis au Christ, ce qui n'est possible aujourd'hui que si tu manges sa chair, si tu es en communion avec son corps vivant aujourd'hui dans le pain eucharistique et dans son Église rassemblée autour du successeur de Pierre.

Il te faut renoncer à vouloir suivre le tentateur qui invite toujours l'homme « seul » à vérifier lui-même la parole de Dieu. Elle ne se reçoit qu'en communion avec le Père, le Fils et l'Esprit.

L'examen « objectif » de la Bible est un leurre du Tentateur qui n'a pas changé depuis le jardin d'Eden.

Dieu a-t-il réellement dit ?

C'est une belle question pour celui qui regarde avec les yeux du Christ, dans le corps du Christ.

C'est un piège mortel pour celui qui prétend regarder seul, sans être en communion avec le Christ, dans son corps qu'est l'Église solidement rassemblée autour de Pierre et de chacun de ses successeurs.

Satan était le plus intelligent de tous et il savait observer « objectivement » la parole de Dieu pour tromper et pervertir.

L'objectivité ce n'est jamais que la concordance d'un mot ou d'une phrase avec un sens que le lecteur peut donner, souvent au milieu de plusieurs autres possibles.

Satan a exploité la compréhension objective de la parole de Dieu.

Oui, Dieu avait interdit de manger de « tous » les arbres du jardin puisque l'un d'eux était interdit.

Dieu avait dit : « de mort tu mourras ».

Selon Ève, Dieu aurait dit : « de peur que vous mourriez » : elle ne perçoit plus la différence « objective » entre un risque et une certitude, mais le Tentateur voit aussi qu'elle ne voit pas clairement ce que signifie mourir. Ève interprète qu'elle risque de perdre la vie. Quelle vie ? Elle ne

perçoit pas que la mort dont Dieu parle est autre que celle d'un animal naturel. Cette mort-là peut être franchie, comme le Christ le révéla par des miracles puis, surtout, par sa résurrection.

Dieu n'avait pas précisé de quelle vie il parlait, ni précisé le moment de la mort qui sanctionnerait une transgression, et c'est donc de manière objectivement exacte que Satan a pu dire à Ève : « *Vous ne mourrez pas* », ce que l'histoire a confirmé dans l'immédiat sur le plan physique et matériel. La faute n'a pas provoqué la mort naturelle immédiate d'Adam et Ève.

Ainsi, de légères nuances d'interprétation permettent au tentateur d'argumenter pour qu'Ève aille plus loin dans sa réflexion, maintenant qu'elle a été tournée vers ses propres pensées.

Car la tentation ultime de l'interprétation personnelle, c'est la négation radicale.

Satan va alors pouvoir, cette fois contredire « *dans un sens objectif* » la parole de Dieu et affirmer « *vous ne mourrez pas* ».

Comme pour l'Eucharistie, il suffit de regarder autrement. Pour nier que le pain eucharistique est le corps du Christ, il suffit de ne regarder que la matière comme Satan.

Il avait raison, sur le plan matériel et en se situant dans le temps immédiat, il pouvait dire que, « *objectivement* », si Ève mangeait du fruit elle ne mourrait pas (immédiatement et physiquement, ce qu'il cache, c'est qu'il y a une autre vie et une autre mort). Ce fut la réalité. Elle a mangé et, objectivement et matériellement, elle n'est pas morte physiquement le « *jour* » où elle a mangé. Satan aurait pu lui dire (et peut-être l'a-t-il fait) : « *Réfléchis Ève, regarde objectivement, interprète et comprend bien toi-même : la mort dont Dieu a parlé, ce n'est que du spirituel, du figuré, du symbolique* ».

Libre à chacun de préférer le protestantisme, mais, malgré tous les péchés de ses membres, l'Église conduite par Pierre et ses successeurs est le corps du Christ et une foi opposée à l'Église ramène inévitablement vers soi-même. Au lieu de se convertir, on cherche le salut en soi sans communier au corps du Christ. Croire qu'il est possible de se sauver seul par sa propre foi (*sola fide*), d'interpréter seul la Bible avec sa propre conscience comme autorité suprême (*sola Scriptura*), c'est hélas un chemin qui divise et qui est contraire à la foi de l'Église.

L'« *amour* » attribué à Luther doit être regardé sans oublier la haine de l'Église qu'il a développée et la rupture de la communion qu'il a provoquée.

Non, le salut n'est pas uniquement le résultat d'une adhésion cérébrale (la « *foi* »). La foi et les œuvres ne peuvent être séparés artificiellement.

C'est l'être humain tout entier, corps, esprit et âme que le Christ vient sauver.

Il est important, et même essentiel, de « *bien* » lire un texte. C'est vrai pour un texte profane, pour la Bible, mais aussi pour un texte du Magistère. Un écrit est toujours compris correctement dans une Tradition qui prolonge la pensée que l'auteur primitif a voulu exprimer.

L'Église, fondée sur Pierre, est évidemment indispensable au salut puisqu'elle est le corps du Christ. Celui qui ne communie pas au corps du Christ se met lui-même en dehors du salut qu'il nous offre en prolongeant dans l'Église et par les sacrements sa mort et sa résurrection il y a deux mille ans.

Comment pourrions-nous être sauvés si nous ne communions pas au corps du Christ ?

Le baptême, comme les autres sacrements, signifie et réalise notre union au Christ.

Comme nous vivons aujourd'hui dans la chair, le baptême concret a toute son importance puisqu'il nous plonge tout entier (pas seulement spirituellement ou symboliquement) dans la mort et la résurrection du Christ.

Mais, il ne s'agit pas de s'en faire une interprétation littérale erronée. On est plongé tout entier même lorsqu'il ne s'agit que de quelques gouttes sur la tête.

Le baptême, a fortiori lorsqu'il est conféré à un bébé, ne prive en rien chacun de sa liberté sans laquelle aucun amour, aucune participation à la vie divine d'amour de Dieu, n'est possible.

À cet égard, le mot de « *pratiquant* » est étrange. Comment celui qui adhère réellement au Christ pourrait-il ne pas « *pratiquer* » ? Le principe de la nécessité de la « *pratique* » est donc assez évident, mais, qui peut juger de la réalité concrète de la vie et des choix de chacun ?

L'Église rappelle ce qui est vrai, mais le jugement de chacun n'appartient qu'à Dieu.

Et il en va de même pour les chrétiens d'autres confessions qui refusent d'entrer dans l'Église catholique. La vérité de l'Église qui est le corps du Christ fondé sur Pierre et ses successeurs ne peut qu'être rappelée et demeure toujours vraie.

Le mot « *catholique* » signifie, en effet, « *universel* ». L'Église est catholique et apostolique. Ce n'est pas une doctrine élaborée par Rome, c'est un fait que l'Église proclame et ce fait demeure même si beaucoup le nient ou le rejettent.

Même si c'est parfois imparfaitement et si certains l'ignorent ou le nient, tous les chrétiens authentiques (même protestants ou orthodoxes) sont membres de ce corps unique et indivisible du Christ qu'est l'Église conduite par le successeur de Pierre.

Mais, quant au jugement des personnes, que savons-nous ? Rien.

Il me semble manifeste qu'il y a d'authentiques chrétiens qui ne se déclarent pas de religion catholique. L'inverse peut aussi être vrai. Qui peut savoir tout ce qui peut exister dans le cœur et l'intelligence d'une personne ?

Même en présence du pire criminel athée et non baptisé, vous ne pouvez jamais dire, avec certitude, que celui-là est condamné. Dieu seul peut juger. Et, il y aura des surprises, mais, cela ne change en rien la vérité de la foi que pouvons proclamer.

Gerardh écrit : « *En résumé, la sphère protestante pense que les réserves catholiques à la lecture directe de la Parole de Dieu est expliquée par les écarts qui seraient ainsi mis en évidence entre la "doctrine du Christ" (2 Jean 9) et certains aspects de la doctrine romaine.* »

Il n'y a pas, aujourd'hui, de « *réserves catholiques à la lecture directe de la Bible* ». Plus aucune.

Ces réserves n'ont existé jadis que dans un contexte historique où cette lecture directe était un vecteur de contestation de l'Église. Difficile au Moyen-Âge de trouver d'autres livres et documents permettant d'éviter les enseignements contraires à la Tradition de l'Église que permettent des lectures superficielles de versets sortis de leur contexte.

Vouloir opposer la « *doctrine du Christ* » à « *certain aspects de la doctrine romaine* » repose sur un double malentendu.

En qualifiant de « *romaine* » la doctrine de l'Église Catholique, il me semble que vous essayez ici de la réduire à l'expression d'une assemblée particulière localisée à un petit endroit (Rome), mais vous rejetez par cette seule qualification l'existence d'un corps visible et structuré malgré la promesse du

Christ. Un corps « est » une réalité visible et vous n'acceptez pas que le Christ ait réellement veillé à former un corps visible, concret et universel (c'est le sens du mot « *catholique* »). Le corps du Christ est une réalité indivisible. Sans le Pape et les évêques en communion avec lui, il n'y a pas d'Église visible et donc pas de corps.

Vous n'acceptez pas la présence du corps ressuscité du Christ qu'est l'Église, ni, de même, son partage sacramentel dans l'Eucharistie où ce corps indivisible du Christ est réellement offert jusqu'à la fin des temps à chacun malgré son infinie division physique.

Une assemblée invisible de tous les « *vrais* » chrétiens, dans de multiples églises dispersées dans la réalité visible concrète, comme les protestants imaginent l'Église, ce n'est pas un corps, c'est une réalité immatérielle. De même, un pain consacré qui n'est qu'un symbole n'est pas et ne peut être le corps du Christ. À cet égard, l'Église et l'Eucharistie sont inséparables.

Et, si le Christ n'avait pas constitué un corps concret et visible fondé sur Pierre et ses successeurs jusqu'au Pape François aujourd'hui, nous n'aurions aucun accès à une connaissance certaine de la Parole de Dieu qui ne serait plus que dispersée dans d'innombrables opinions contradictoires et toutes incertaines laissant chacun devant sa seule conscience personnelle pour seul repère qu'un minimum de lucidité oblige à considérer comme radicalement insuffisant.

En évoquant une « *doctrine du Christ* » sans Église universelle concrète, vous mettez tout croyant devant sa seule conscience et d'innombrables variantes.

La « *doctrine du Christ* » c'est celle de l'Église qui est le corps du Christ et en laquelle se trouve assuré un enseignement fidèle à celui des apôtres que le Christ a promis de soutenir avec l'assistance de l'Esprit Saint en priant pour que la foi de l'Église, qui est son corps, ne défaille pas.

L'interprétation authentique de l'Écriture est inséparable de la Tradition de l'Église.

Aucune connaissance authentique ne peut s'opposer à la foi de l'Église qui est le corps du Christ.

Mais, cette foi est celle d'un peuple de pécheurs en chemin qui a sans cesse besoin de conversion.

Aussi, le vrai problème du point de vue protestant que vous résumez me semble caché derrière une opposition qui concernerait seulement des « *écarts* » (ce mot semble indiquer que le rattachement à l'essentiel de la vérité demeure) concernant seulement « *certains aspects de la doctrine* ».

Personne ne pense que le Pape François soit infaillible en toutes ses paroles ou interventions officielles, ni même que tous les détails de l'enseignement catholique soient incontestables.

Il y aura toujours des « *écarts* » dans les opinions des chrétiens concernant « *certains aspects de la doctrine* ».

Mais, ce qui est en cause ici, c'est le cœur même de la foi, la réalité du corps vivant du Christ présent aujourd'hui dans l'histoire concrète. Dans l'Église et dans l'Eucharistie.

Gerardh écrit : « *La sphère catholique pense que les protestants seraient confrontés à de multiples interprétations personnelles, donc charnelles et/ou, le cas échéant, fantaisistes.* »

Attention, une interprétation personnelle n'est pas nécessairement charnelle. Elle peut l'être parfois. Elle peut être parfois « *fantaisiste* », mais elle peut, parfois aussi, être vraie.

Le catholique ne se préoccupe pas principalement des « *multiples interprétations personnelles* » qui peuvent parfois contribuer à faire grandir la foi de l'Église.

L'essentiel pour le catholique c'est la présence vivante et continue du Christ dans son corps concret qu'est l'Église et par son corps offert sans cesse en partage. La variété des opinions intellectuelles personnelles est une question très secondaire.

Mais, sans le roc que forment l'Église et sa Tradition pour assurer de manière infaillible l'essentiel de l'Évangile et l'unité du corps du Christ, le protestant se retrouve, en effet et hélas, sans certitude devant de « *multiples interprétations personnelles* » et seul avec sa conscience pour en apprécier la valeur même lorsqu'il le fait avec quelques autres qui, souvent, partagent une opinion particulière qu'ils croient être « *la* » doctrine du Christ mais avec d'autres qui pensent autrement.

Gerardh écrit : « *Plusieurs thèmes émergent alors : 1°) la constitution du canon des écritures 2°) l'effet de la Bible sur les âmes 3°) qu'est-ce que l'Église : organisation ou organisme ? 4°) qu'est-ce qui, dans la Parole est essentiel ou accessoire ? 5°) comment discerner ce qu'il faut retenir : par la conscience pourtant imparfaite ? par le Saint Esprit, qui habite dans chaque chrétien ainsi que dans leur communauté ? par une institution réputée infaillible issue de la succession apostolique ? 6°) quel crédit à accorder aux "Pères de l'Église" et plus généralement à tout ministère doctoral écrit ?* »

Voilà quelques thèmes centraux en effet.

1. Oui, il n'y a pas de canon sans une Église corps concret du Christ pour le proclamer et reconnaître, infailliblement, que tels textes sont Parole de Dieu et pas tels autres. Sans reconnaître le corps du Christ, la référence même à la Bible perd son fondement.

2. « *L'effet de la Bible sur les âmes* » est excellent et personne n'en doute. Mais, la réalité c'est qu'il y a toujours une différence entre ce qui est écrit et ce que chacun en comprend. Il y a toujours, parce que le langage imparfait des hommes est fait de symboles aux sens imprécis, une interprétation du lecteur qui peut s'écarter de la Parole (je vous renvoie, une fois de plus, au récit fondamental du péché originel). Il n'y a de connaissance authentique certaine que dans l'amour de Dieu et dans l'harmonie avec le Christ, avec son corps qu'est l'Église.

3. « *Qu'est-ce que l'Église : organisation ou organisme ?* » Ce n'est que l'aspect visible du corps du Christ qui est organisation et organisme. L'un et l'autre dans la réalité humaine visible. Mais, l'essentiel c'est de discerner que c'est le corps du Christ ressuscité.

4. « *Qu'est-ce qui, dans la Parole est essentiel ou accessoire ?* » C'est une question humaine uniquement intellectuelle. La Parole, le Verbe, est indivisible. Les deux petites pièces déposées par une pauvre veuve dans un tronc pour les offrandes peuvent être plus importantes que des sommes plus importantes offertes par d'autres. L'essentiel, c'est le Christ et Lui seul sait ce qui est essentiel ou accessoire. Pour le baptisé, c'est la communion au corps du Christ qui est essentielle et tout le reste s'y rattache. Il est vain de prétendre pouvoir distinguer l'essentiel de l'accessoire par sa seule conscience, « *sola Scriptura* ».

Ève a cru aussi que l'essentiel, la vie, lui était, somme toute, suffisamment assuré. Dieu avait dit : « *si tu manges tu mourras* », et elle a cru avoir bien distingué l'essentiel de l'accessoire puisqu'elle n'est pas tombée morte physiquement directement après avoir mangé le fruit interdit. Elle a cru que la vie « *physique* » c'était l'essentiel.

5. Comment discerner par « *la conscience* », par « *le Saint Esprit* » ? Tant notre conscience que la voix que la conscience attribue au Saint Esprit en elle sont absolument incapables de bien discerner « *seuls* », sans le Christ, sans le corps du Christ. Parfois, l'individu discerne bien, mais parfois, l'individu discerne mal. Aucune authenticité, aucune connaissance séparée n'est assurée de manière certaine. « *Hors de l'Église, pas de salut* », disait un ancien adage souvent mal compris.

Depuis le jardin d'Eden, nous devrions tous savoir qu'il n'y a pas de connaissance séparée authentique et qu'on ne connaît bien que dans l'amour.

6. Pour autant que l'on demeure en communion dans le corps du Christ qu'est l'Église, nous sommes tous enrichis par les réflexions des Pères de l'Église et de tous ceux qui ont contribué à la Tradition de la foi tout au long des siècles.

Je vous remercie pour les efforts que vous faites pour présenter votre point de vue protestant d'une manière qui permet de repréciser quelques points essentiels pour les convictions catholiques.

Vous affirmez que « *le Christ est personnellement absent du monde* », qu'il n'y aurait qu'un « *Corps spirituel maintenant qu'Il est parti* » pendant une « *absence de Christ* ». La promesse du Christ, c'est « *Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde* » (Mt 28, 20). Par l'Église et l'Eucharistie, le corps du Christ reste présent jusqu'à la fin des temps. Le corps, c'est du visible concret. Il est bien sûr aussi et principalement spirituel, mais il n'est pas « *que* » spirituel.

Vous affirmez que le corps du Christ ne serait « *pas l'Église catholique* ». En réalité, l'Église est catholique (ce qui signifie universel) car le corps est indivisible. Tous les baptisés, y compris les protestants, en font partie. Mais, ce corps « *visible* » et « *concret* » n'est pas « *que* » spirituel. Ce qui est seulement spirituel n'est pas un corps. Ce corps visible et concret établi par le Christ demeure jusqu'à la fin des temps par les apôtres guidés par leur chef désigné par le Christ et leurs successeurs. La présence ininterrompue du Christ par son corps visible qu'est l'Église visible conduite aujourd'hui par le Pape François réalise la promesse du Christ et sa présence. L'Église est catholique, même si nos frères protestants s'en tiennent, hélas, séparés.

Vous affirmez que l'unité de l'Église Catholique ne serait qu'une « *illusion* » ou une « *pseudo unité* ». C'est le corps du Christ venu sauver des pécheurs. Vous pouvez observer des fautes intellectuelles autant que morales d'humains pécheurs qui attestent certainement d'une division bien concrète. Mais, l'unité du corps du Christ qu'est l'Église est indivisible. L'Église est une, sainte, catholique et apostolique parce que le Christ porte et assume tous les péchés des humains jusqu'à la fin des temps et sa victoire sur le péché est définitive. Elle n'empêchera jamais le Christ de demeurer avec nous tous les jours jusqu'à la fin du monde dans son corps indivisible qu'est l'Église. Ce qui est « *illusion* » et « *pseudo division* » par rapport à la victoire du Christ ce sont les péchés des baptisés car ils sont déjà vaincus par le Christ malgré toutes les souffrances et les égarements visibles qui demeurent et contre lesquels il nous faut encore lutter. Les divisions du péché ne peuvent rien contre l'unité du corps du Christ.

Vous affirmez que l'unité de l'Église serait effective « *bien que non réalisée dans les faits* » et que sa « *ruine* » serait « *irréversible* ». La victoire du Christ est, bien au contraire, certaine et Jésus nous l'assure : « *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église ; et la puissance de la Mort ne l'emportera pas sur elle.* » (Mt 16, 18). Le corps du Christ qu'est l'Église est, bien au contraire, un remède certain et concret contre le mal et la mort. Son unité est réalisée par le Christ victorieux de la mort et du péché.

Vous affirmez qu'en utilisant comme comparaison le corps humain, l'apôtre Paul « *ne dit pas* : « *Il en est de même pour le Corps de Christ* » ». C'est, au contraire, exactement ce que dit l'apôtre Paul lorsqu'il déclare que « *il en est ainsi pour le Christ* » (1 Cor. 12, 12).

Vous affirmez que « *des points importants de la révélation biblique ont été perdus de vue* ». Jésus nous assure au contraire de sa prière, à laquelle le Père répond toujours, pour que la foi de Pierre « *ne défaille pas* » (Lc 22, 32). Parce que c'est le corps du Christ, il est certain que « *l'important* » ne sera jamais perdu de vue dans l'Église rassemblée sous la conduite du successeur de Pierre, même si cela peut être vrai intellectuellement pour d'innombrables individus baptisés et que diverses erreurs sont toujours possibles pour ce qui n'est pas essentiel. L'infaillibilité ne concerne pas tous les détails secondaires.

Vous affirmez qu'un « *éventuel œcuménisme* » serait une « *fausse bonne idée* ». Bien au contraire, du fait même que l'Église ne cesse de reconnaître les frères protestants séparés comme membres de l'Église qui est le corps du Christ, il est normal qu'elle continue sans cesse à leur tendre la main et à chercher l'unité visible autant que possible.

Vous affirmez que « *le plus grand de tous les désordres de la chrétienté* » serait « *la mise à part d'une classe spéciale d'hommes pour le ministère, divisant ainsi le peuple professant de Dieu en clergé et laïcs* » et que « *L'Écriture ne permet aucune distinction de ce genre.* » Le Christ, bien au contraire, a choisi douze apôtres et a confié le ministère de la conduite de l'Église à St Pierre. Après la trahison et la mort de Judas, l'Écriture nous montre le début de la succession apostolique par son remplacement. Le refus du clergé, ce n'est que le refus concret d'admettre la présence du Christ dans son corps qu'est l'Église qui ne peut exister que si ce corps est structuré comme un corps humain avec des fonctions dirigeantes et des ministères qui en assurent concrètement l'unité. Sans clergé, il n'y a pas de corps visible mais seulement d'innombrables individus dispersés sans unité visible et concrète.

Vous affirmez que l'action de l'Esprit Saint « *comme il veut* » signifierait que « *Cela exclut la volonté de l'homme.* » Bien au contraire, l'homme est toujours invité à accueillir le Christ de tout son être, y compris avec sa volonté. Les humains sont pécheurs et pourtant c'est avec ces humains baptisés que le Christ construit et fait vivre son Église. Bien qu'il rassemble des pécheurs, le corps visible qu'est l'Église réunie sous la conduite du Pape François, successeur de Pierre, demeure mystérieusement dans l'unité jusqu'à la fin des temps par une action ininterrompue de l'Esprit Saint.

Vous semblez affirmer, enfin, que l'Église ne comprend que des personnes « *nées de nouveau* » au sens d'une adhésion individuelle adulte. L'Église, qui est catholique, comprend tous les baptisés, y compris les protestants qui la rejettent et s'écartent de sa communion. Le baptême intègre le baptisé dans l'Église par la grâce de Dieu. L'adhésion consciente et volontaire du baptisé lui permet d'accueillir pleinement cette grâce. Ce n'est pas le mérite, la volonté ou le choix de l'humain qui le sauve mais son baptême, par la grâce de Dieu que le sacrement concret réalise, rend pleinement présente l'incorporation au Christ dans la vie concrète de l'individu baptisé, même lorsqu'il n'est encore qu'un bébé.

Invité écrit : « *Catholiques ou Protestants, les limites de la foi sont posées par la Bible elle-même :*
- *Elle est un ouvrage composé par des hommes qui reflète la culture et les croyances de leur époque.*
- *Elle est également le reflet de l'état d'esprit de ses auteurs qui sont totalement influencés par la situation politique de leur époque...*
- *Des réalités historiques peuvent avoir inspiré les rédacteurs bibliques mais dans quelle mesure et dans quelles proportions pourraient-ils être le témoignage d'une révélation divine nous échappe.*
À mon sens, l'enjeu ne réside pas dans l'interprétation à donner à ces récits mais à :
- *percer le mystère des conditions de rédaction, bien que nous disposions déjà d'un fort éclairage.*
Et
- *mesurer, dans la mesure du possible, le degré d'historicité de ces récits par l'archéologie et au moyen de nos technologies modernes.*
Les querelles de clochers me semblent parfaitement stériles, l'important est de statuer sur la fiabilité de la Bible : *est-elle digne de foi (de quelle manière, dans quelle proportion). Au regard du recul dont nous disposons à ce stade, la réponse est beaucoup plus nuancée qu'elle ne l'aurait été cent ans auparavant, vos débats sur le Sola Scriptura ne sont donc plus en phase avec l'enjeu actuel.* »

Vous rappelez que la Parole de Dieu est aussi une parole d'hommes qui a été écrite puis a évolué dans un contexte historique et, notamment, culturel, religieux et politique.

Vous en déduisez d'abord que « *Des réalités historiques peuvent avoir inspiré les rédacteurs bibliques mais dans quelle mesure et dans quelles proportions pourraient-ils être le témoignage d'une révélation divine nous échappe* » ce qui est vrai si vous y cherchez une révélation littérale précise d'un point de vue archéologique, historique ou scientifique.

Oui, à cet égard, les querelles « *de clochers* » sont stériles car quel humain pourrait départager les opinions infiniment variables dans les appréciations contextualisées d'un texte et, a fortiori, de multiples textes à comprendre les uns à la lumière des autres.

Oui, il reste bien du travail en ce qui concerne « *le mystère des conditions de rédaction* » et « *le degré d'historicité de ces récits par l'archéologie et au moyen de nos technologies modernes* ».

Mais, cette imprécision de type scientifique ne signifie pas que la Bible cesse d'être pleinement une révélation divine authentique. Ce n'est que la « *mesure* » exacte qui nous échappe.

La connaissance utile spirituellement ne peut être réellement connue que par le cœur, dans l'amour et la communion pour lesquels c'est le Christ qui est le chemin, la vérité et la vie.

Jusqu'ici, il me semble que nous pouvons être d'accord.

Mais, vous en déduisez ensuite, de manière surprenante, que « *l'enjeu ne réside pas dans l'interprétation à donner à ces récits* ».

Vous venez, au contraire, de démontrer l'impossibilité (parce que la mesure exacte du sens et de la portée de chaque parole donnée dans un contexte historique ne peut être connue) d'éviter une nécessaire interprétation de toute Parole de l'Écriture Sainte.

Plus surprenant encore, vous vous interrogez : « *l'important est de statuer sur la fiabilité de la Bible : est-elle digne de foi (de quelle manière, dans quelle proportion)* » ?

Vous savez bien qu'elle parfaitement digne de foi et vous ne pouvez donc viser ici que les interprétations ouvertes par toutes les imprécisions que vous avez bien fait de relever.

La Bible est la Parole de Dieu, digne de foi. Mais, les interprétations innombrables des humains ne le sont pas.

Sans l'Église, corps du Christ, fondée par le Christ lui-même sur les apôtres et leur succession, nous serions voués à être perdus et sans aucune connaissance fiable au milieu de la multitude des doctrines diverses qui résultent des innombrables interprétations particulières.

Votre conclusion achève de surprendre lorsque vous écrivez que nos débats : « *sur le sola Scriptura ne sont donc plus en phase avec l'enjeu actuel* » !!!

C'est au moins aussi actuel aujourd'hui qu'à l'époque de la Réforme et vos réflexions le confirment.

Ce ne sont pas seulement les questions de type scientifique sur la « *mesure* » de la portée culturelle, politique ou historique des textes de l'Écriture Sainte qui sont en cause mais toute la théologie et les dogmes qui s'y expriment.

Sola Scriptura, c'est chacun avec le texte, perdu sans Église, dans l'océan infini des interprétations, et contraint de ne pouvoir chercher la vérité qu'en lui-même, et donc vainement.

Car la vérité est d'abord conversion vers un Autre que soi, ouverture et recherche d'harmonie avec un Autre que soi.

Convertissez-vous et croyez à la bonne nouvelle : Jésus est ressuscité et demeure au milieu de nous en son corps qu'est l'Église. Pas une résurrection abstraite, mais un corps ressuscité concret qui demeure réellement présent tous les jours jusqu'à la fin du monde. Un corps qui est l'Église une, sainte, catholique et apostolique fondée sur Pierre et les apôtres ainsi que sur ceux qui les succèdent. Un corps indivisible qui se donne par l'Eucharistie.

Elle est vraie cette parole : hors de l'Église, pas de salut. Tout baptisé, même protestant, en fait partie. La séparation protestante n'est qu'un manque de foi dans le cadeau inouï que le Christ nous fait de sa présence réelle. Toutes les fautes et les erreurs des hommes ne peuvent détruire ce cadeau inouï qu'est l'Église. Catholique et indivisible.

Lucie écrit : « Je me suis orientée vers le protestantisme réformé. J'avais d'abord hésité avec le catholicisme. J'ai fait ce choix notamment parce que je trouvais injuste qu'il n'y ait pas de femmes prêtres alors qu'elles peuvent être pasteurs dans les Églises de la réforme.

Le fait que les Églises de la réforme soient moins "hiérarchisées" me convenait mieux.

Intellectuellement, je préfère le protestantisme.

J'ai déjà vécu des moments forts dans les églises protestantes. Mais souvent, c'est comme je le disais, beaucoup plus intellectuel comme théologie.

Ce que j'apprécie c'est que certaines églises protestantes organisent des cérémonies de mariage pour les couples de même sexe. »

Les protestants débattent librement à perte de vue d'innombrables questions que chacun examine selon sa compréhension intellectuelle personnelle de la Bible.

Chacun, selon sa sensibilité, peut trouver des opinions ou des pratiques qu'il préfère tantôt à gauche, tantôt à droite.

C'est une attitude profondément protestante.

L'Évangile nous introduit dans une réalité toute autre, celle du Christ qui nous incorpore en Lui dans une communion qui nous ouvre à toute la richesse de la communion éternelle de la Trinité.

Ne faire qu'un, corps et âme avec le Christ, c'est répondre avec confiance à son invitation et à sa promesse : celui qui mange mon corps et boit mon sang a la vie éternelle.

Il s'agit de ne faire qu'un avec le Christ, d'être plongé tout entier, par le baptême et les sacrements, dans la vie de Dieu.

Pour les protestants, il n'y a pas d'église unique et universelle visible concrète comme l'est un corps, mais une communauté spirituelle dispersée concrètement dans d'innombrables assemblées aux sensibilités, pratiques et doctrines infiniment variées que chacun doit apprécier par lui-même selon la Bible.

Nous ne sommes pas catholiques parce que nous avons choisi chacune des pratiques et chacun des dogmes catholiques et que nous les préférons à ceux proposés par les multiples assemblées protestantes.

Nous n'avons pas comparé les prix et les qualités des détails de ce que chacun offre.

Nous sommes seulement convaincus que le Christ ne nous a pas laissés dispersés au milieu des nations dans un relativisme absolu que montre les mille sensibilités et convictions différentes et contradictoires qui se trouvent dans le protestantisme où chacun est voué à choisir sa propre vérité.

Le Christ s'est formé un corps, une église, faite certes de pauvres pécheurs qui se sont souvent égarés en paroles et en actes, mais nous avons l'assurance que l'Esprit Saint ne cesse jamais de veiller pour que l'essentiel de la foi y soit transmis pleinement de génération en génération sous la conduite du successeur de Pierre.

L'incorporation et la participation à ce corps qu'est l'Église est une communion d'amour au Christ et de confiance à son action.

L'Église est catholique ce qui signifie universelle. C'est le corps du Christ. Unie par l'Esprit Saint et fondée sur la foi de Pierre et de chacun de ses successeurs.

Il n'y a qu'un Christ et donc un seul corps qu'est l'Église auquel nous pouvons communier par l'Eucharistie.

Vous pouvez critiquer ceci ou cela, tel évêque ou tel Pape, telle décision ou telle autre, mais il n'y a qu'une seule église qui forme le corps du Christ, fondée sur la foi du successeur de Pierre.

Sans elle, nous serions chacun seul, tournés chacun vers les seules lumières de notre conscience individuelle au lieu de pouvoir être sauvé de ce chemin de mort qui fait de chaque conscience individuelle un faux dieu suprême.

Convertissez-vous et croyez à la Bonne nouvelle ! Le Royaume de Dieu est tout proche. Il suffit de se tourner (c'est ce que signifie se convertir) vers la communion d'amour de Dieu que l'Église offre à chacun de rejoindre par le baptême.

La question n'est pas de savoir ce que chacun pense des conditions d'accès à la prêtrise ou des règles morales que vous évoquez, ou des dogmes de l'Église, mais seulement de savoir si nous pouvons ou non croire que le Christ veille infailliblement sur son Église pour nous permettre en elle et par elle de recevoir la grâce de notre salut et de la vie éternelle.

Aujourd'hui comme hier, le Christ ressuscité reste avec nous et prie pour que la foi de Pierre, celle aujourd'hui du Pape François et de tous les fidèles en communion avec lui, ne défaille pas. Et cette prière est toujours exaucée dans l'Église pour tout ce qui nous est essentiel.

Le catholique découvre le cadeau irremplaçable que le Christ nous fait en nous permettant de vivre en confiance dans une communion d'amour avec d'autres humains pécheurs comme nous mais sauvés par une même grâce et unis indéfectiblement par l'Esprit Saint.

Si vous pensez préférable de suivre vos propres pensées sur les innombrables sujets qui attirent votre intérêt, en suivant votre propre foi (*sola fide*) et votre propre compréhension de la Bible (*sola Scriptura*), le protestantisme vous tend les bras.

Si vous pensez que la vérité n'est pas d'abord en vous mais est à recevoir comme une grâce en communion avec tous les baptisés unis au successeur de Pierre parce que l'Église est le corps du Christ, alors il vous sera possible de communier au corps du Christ et de lui être unie par tous les sacrements de l'Église qui est une, sainte, catholique et apostolique.

Vous ferez alors confiance à la foi de l'Église parce que c'est le Christ et non en donnant la primauté à vos propres pensées.

Oui, bien sûr ! Tous les chrétiens font partie du corps du Christ, y compris les protestants.

Mais, hélas, tous les chrétiens ne croient pas en l'Église visible fondée par le Christ lui-même, unie par le successeur de Pierre et en laquelle la foi est transmise authentiquement et pleinement.

Lucie écrit : « *Nous sommes donc tous obligés de croire comme le pape nous dit de croire ? Car au sein même du catholicisme il peut y avoir diverses interprétations.* »

Il y a de nombreuses approches et sensibilités différentes dans la compréhension de la foi de l'Église, y compris, comme vous le dites, parmi les catholiques.

Pour savoir quoi croire, le mot « *obligés* » ne me semble pas approprié. Qui pourrait être « *obligé* » de croire quoi que ce soit ?

Ce n'est pas une obligation mais une conviction que la foi de l'Église est plus sûre que nos propres pensées personnelles individuelles. Je suis sûr que, pour l'essentiel, le Seigneur guide son église et qu'il nous invite dans une communion d'amour.

Le pape François est un pécheur qui peut se tromper comme chacun de nous, en paroles comme en actes, mais nous pouvons avoir pleinement confiance en Dieu qui assure la transmission de la foi par son Église depuis 2000 ans.

Comprendre et interpréter en Église, en cohérence avec l'Écriture et avec la Tradition de la foi qui l'interprète de manière authentique, c'est la meilleure voie pour être dans la vérité.

Il faut toujours se méfier de nos propres interprétations individuelles.

À défaut, nous recommencerions indéfiniment le péché originel en nous demandant pour chaque détail de la foi, comme le suggérait le tentateur : *Dieu a-t-il vraiment dit ?* Et, nous savons qu'en mettant la connaissance en elle (en mangeant le fruit) plutôt que de la laisser sur l'arbre de vie en dehors d'elle, c'est vers la mort qu'Ève s'est tournée.

La vraie connaissance ne se trouve pas en soi mais dans une communion d'amour, dans la communion de l'Église.

Altior écrit : « *Selon ma foi, le Corps (mystique) du Christ c'est l'Église qu'il a fondée dans le monde. Et cette Église-là est l'Église Catholique. Donc, les protestants, parce qu'ils ne sont pas catholiques, sont en dehors de l'Église du Christ, donc ils ne font pas partie de son Corps.* »

Oui, je peux être d'accord avec cette réflexion qui exprime ainsi votre foi.

Les protestants se mettent en effet en dehors du corps du Christ qu'est l'Église et, *en ce sens*, ils n'en font pas partie.

Mais, ils en font cependant partie d'une certaine manière imparfaitement par leur baptême. Les mots restent imprécis pour l'exprimer et peut-être trouverez-vous d'autres mots pour le dire mieux.

Observez cependant qu'en pratique, lorsque « *le protestantisme ne reconnaît comme chef de l'Église que Jésus-Christ en personne (d'où le rejet de l'autorité du pape)* » cela signifie concrètement que chacun n'a plus d'autre autorité que sa propre pensée puisque personne ne peut prétendre avoir une ligne téléphonique directe avec le Christ, même s'il est présent en nous par l'Esprit Saint, et chacun devra bien vite constater les désordres de sa propre pensée altérée par le péché originel qui ne nous permet pas de recevoir aujourd'hui l'autorité du Christ ou de l'Esprit Saint avec une clarté qui dissiperait toute dysharmonie et l'incertitude, sans le don de l'Église visible fondée sur Pierre et ses successeurs.

Les innombrables désaccords et divisions au sein du protestantisme montrent de manière évidente ce que produit la prétention d'être directement sous l'autorité du Christ ou de l'Esprit Saint. Vouloir dissocier l'autorité de Jésus-Christ de son corps qu'est l'Église mène à une impasse dans laquelle, en vérité, c'est bien le moi qui reprend la première place.

Lucie écrit : « *Cependant, comme vous le dites aussi, le pape reste un pécheur. Comment peut-il être le représentant du Christ sur terre alors ?* »

Pêcheur (comme celui qui pêche des poissons) d'hommes, oui, comme Jésus l'a dit de Pierre, mais aussi pêcheur (qui s'éloigne de Dieu par des péchés), comme le Christ le lui a fait observer en le traitant même de Satan.

Ce n'est pas seulement Pierre, mais chacun de nous qui sommes devenus des temples de Dieu, malgré nos péchés.

Vous touchez là au plus profond des mystères mais aussi à la Bonne Nouvelle. Des pécheurs que nous sommes, Dieu peut faire des saints et, malgré nos fautes et nos faiblesses, il peut nous donner tout ce dont nous avons besoin chacun pour notre propre ministère, notre propre vie.

Il est venu appeler des pécheurs et non des justes. Aussi, nous pouvons avoir pleine confiance : quels que soient les défauts et les fautes humaines de tel ou tel Pape, le Seigneur veille efficacement pour que chaque Pape assure comme il convient la transmission intégrale du trésor de la foi.

Lucie écrit : *« Il y a aussi la notion des sacrements que je ne comprends pas toujours. Du point de vue de l'église catholique, le baptême (en commun avec le protestantisme) agit par lui-même. Et c'est pour cela, que toute personne, y compris un athée peut l'administrer en cas de danger de mort (pourvu d'avoir l'intention de faire ce que fait l'église). Pour le protestantisme, les sacrements (baptême et sainte cène) sont juste des signes. Ils signifient une grâce déjà donnée. Si le sacrement agit par lui-même, ça revient à considérer que Dieu attend un geste venant d'un humain avant d'accorder sa Grâce. »*

Vous évoquez des distinctions importantes, mais surtout la difficulté de comprendre pourquoi, dans chaque sacrement, le geste corporel visible n'est pas séparé de l'action spirituelle qu'il réalise. Mais, certaines différences que vous indiquez n'en sont pas. »

Pour le catholique aussi, les sacrements *« signifient une grâce déjà donnée »*.

Mais, le catholique ne va pas affirmer qu'un sacrement ce serait *« juste »* (*« seulement »*) un signe, ce qui dévalorise la réalité corporelle visible du sacrement qui n'est plus perçue alors que comme un accessoire d'une réalité spirituelle qui serait seule importante. C'est comme si le corps était sans valeur alors que nous sommes créés avec une nature unique corporelle autant que spirituelle et que c'est l'homme entier que le Christ sauve.

Dans les sacrements, la réalité corporelle visible n'a pas moins d'importance que la réalité spirituelle qu'elle signifie, parce que nous sommes corps et esprit. C'est avec un corps de la nature créée toute entière pour nous que Dieu nous a créés en insufflant sa propre vie dans cette création matérielle.

La tentation de renvoyer Dieu dans l'abstrait et le spirituel demeure toujours dans les milieux religieux comme si le corporel était irrémédiablement impur et indigne de Dieu. Mais, en réalité, ce sont des êtres de chair et de sang que le Seigneur vient rejoindre par les sacrements. Oui, la grâce vient sauver les êtres corporels que nous sommes aussi bien que notre âme spirituelle. Nous ne sommes qu'un, avec une nature unique mais double : corporelle autant que spirituelle.

À cet égard, le rejet de la réalité corporelle visible de l'Église par les protestants qui ne perçoivent l'Église universelle que comme une réalité spirituelle invisible cachée qui n'existerait dans la réalité concrète que dispersée dans d'innombrables assemblées diverses, leur rend difficile de comprendre la réalité corporelle des sacrements qu'ils ont aussi tendance à réduire à des signes spirituels ou intellectuels dans lesquels la matière est négligeable.

Mais, en vérité, parce que le Christ vient sauver l'homme entier, le sacrement réalise vraiment, corporellement, tout ce qu'il signifie spirituellement. Ce n'est pas *« juste »* un signe et il agit vraiment par lui-même, par toute sa réalité physique autant que spirituelle.

On peut toucher concrètement cette union du corporel et du spirituel dans l'art religieux et les rites, et cela protège l'humain de sa tendance à vouloir spiritualiser Dieu et l'écarter de sa création. Mais, en fait, nous sommes créés avec une nature unique indivisiblement corporelle et spirituelle. C'est dans et avec sa création corporelle que Dieu vient faire surgir des vivants capables de partager sa vie éternelle aussi bien avec leur corps qu'avec leur esprit.

Vous pouvez comprendre que le baptême « *agit par lui-même* », mais ce n'est vrai qu'à condition que vous ne sépariez pas dans votre compréhension l'action spirituelle de l'action corporelle.

Contrairement à ce que vous écrivez, il ne me semble pas exact de considérer que, du point de vue catholique, « *Dieu attend un geste venant d'un humain avant d'accorder sa Grâce* ». Non, tout est grâce et cette grâce nous précède et nous est offerte gratuitement. Mais, si elle nous est bien « *accordée* » avant tout geste humain, il nous faut encore la recevoir pour que cette grâce se déploie en nous et y demeure.

La foi touche et engage le cœur de l'humain tout entier, corporellement en même temps que spirituellement.

Le sacrement réalise ce qu'il signifie et agit par lui-même parce qu'il touche l'humain tout entier et pas seulement son cerveau, sa conscience ou son esprit. On ne peut d'ailleurs pas atteindre l'esprit d'un humain sans passer par son corps et ceux qui imaginent des actions « *purement* » spirituelles vont inévitablement constater qu'en réalité, ces actions n'évacuent qu'une partie du corps et ne font que donner une place excessive à l'intellectuel et au cérébral qui font aussi partie du corps et sont capables de bien des égarements.

Lucie écrit : « *Par contre si le geste du baptême liturgique était si important cela justifie alors que certains chrétiens, qui n'ont reçu qu'un baptême par aspersion (et souvent enfants, sans être en état de se repentir) se fassent rebaptiser par immersion. Car si l'on veut respecter les enseignements à la virgule près, " baptême " veut dire " immersion " .* »

Vous pouvez certainement développer de nombreuses autres objections de ce type en scrutant ce que vous pensez être le sens littéral de tel ou tel mot mais, hélas, vous risquez de cumuler les obstacles intellectuels.

Le baptême ne veut pas dire ce que vous pensez intellectuellement par vos propres pensées, mais ce que l'Église enseigne. Si vous n'avez pas cette confiance, vous risquez de ne pas sortir de sitôt de l'impasse de vos questionnements intellectuels.

Lucie écrit : « *Si Dieu nous a donné l'intelligence c'est pour que l'on ait la capacité de discerner. Il serait dangereux de ne plus penser par soi-même.* »

Bien sûr !

Mais, faut-il attribuer la primauté à nos propres pensées ou penser en communion avec un Autre, uni à plus grand que soi ? C'est la question que j'ai essayé de vous partager.

Lucie écrit : « *On risque alors de foncer tout droit dans des dérives sectaires.* »

Reste à déterminer dans quelle attitude ce risque est le plus grand.

Lucie écrit : « *Le mariage n'est pas universel, pourquoi serait-il sacrement ? La confirmation n'a pas été instituée par Jésus-Christ dans les Évangiles. Le baptême, justement, est suffisant puisque donné une fois pour toutes. Il n'a pas besoin d'être confirmé. Le pardon des péchés est évidemment institué par le Christ mais il y manque la matière sensible,... On aurait pu aussi garder le lavement des pieds comme Sacrement aussi.*

Quant à la manière de baptiser, c'est plus de l'incompréhension que du chagrin. J'ai un peu l'impression qu'on désobéit à l'institution de Jésus ...

Vous dites que les péchés du pénitent constituent la matière du sacrement de réconciliation. Pourtant...

Quant au sacrement de confirmation j'ai plus de doutes...

Concernant le baptême il y a des questionnements qui vont au-delà de l'aspersion/ immersion...

Désormais si je devais intégrer l'église Catholique, je devrais d'abord renier le protestantisme. ...

... et il m'est parfois difficile de m'y retrouver. Il y a aussi que je devrais approfondir mes connaissances de l'orthodoxie. Parce que, qui sait, c'est peut-être eux qui ont " la bonne doctrine". »

Le baptême vous a plongée dans la vie chrétienne et dans le corps de l'Église qui est le corps du Christ. C'est définitif.

Mais, des questions, vous n'avez pas fini de vous en poser...

Le protestantisme qui a accompagné vos premiers pas se résume par une conviction qui détermine les réponses à toutes questions que vous vous posez ou que vous pourriez vous poser. Cette conviction protestante, c'est, hélas, un rejet de l'Église comme corps universel visible et indivisible du Christ.

Le protestant, hélas, ne voit pas que l'Incarnation n'a pas cessé mais se prolonge jusqu'au retour du Christ qui ne nous a pas laissés seuls et dispersés mais a fait de nous un seul corps, le sien.

Pour un protestant, dans la réalité où Dieu s'est cependant incarné, un tel corps universel visible et indivisible n'existerait pas et il n'y aurait que des assemblées de chrétiens dispersées dans d'innombrables confessions. Les protestants n'admettent et ne voient dans la réalité terrestre qu'une église faite de membres séparés ou partiellement regroupés sans tête visible unique.

Mais, sans l'apôtre Pierre et ses successeurs pour réunir l'Église en un seul corps, il n'y a pas de corps car il n'y a évidemment pas de corps sans tête, ni lien visible de tous les organes ou membres qui le constituent. Selon les protestants, la vraie Église serait invisible et connue de Dieu seul. Elle n'aurait pas de corps concret indivisible dont les membres sont rassemblés par un lien visible tout aussi concret. Car, c'est cela un corps incarné dans notre monde physique : dans la réalité physique, c'est un ensemble visible concret et indivisible par lequel chacun de nous vit dans ce monde physique. Un corps c'est notre être indivisible tel qu'il est dans une réalité où il vit.

Avant son ascension, le corps humain du Christ avait une tête, des bras, des jambes. Vous n'imaginez pas une tête en Afrique, un bras à Paris, une jambe à New York, et leur cerveau ailleurs encore, sans lien physique. Ce ne serait plus un corps. L'Incarnation, c'est Dieu qui vient vivre parmi nous avec un corps.

Après son ascension, la foi proclame que le Christ continue à avoir un corps terrestre et c'est l'Église réunie en un seul corps indivisible par Pierre et ses successeurs. Enlevez la tête et vous n'avez plus de corps.

Le jour où vous découvrez cela, vous aurez cessé d'être protestante car, désormais, pour toute question, vous tournerez votre cœur et votre intelligence vers ce corps vivant depuis deux mille ans et vous aurez la conviction que c'est là et non dans les méandres de vos pensées ou des innombrables doctrines que la vérité subsiste pleinement. Parce que c'est le corps du Christ.

Vous n'aurez plus qu'une seule volonté et qu'une seule conviction pour toute question : qu'en pense l'Église en communion avec le Pape ?

Et vous constaterez que tout reprend sens et cohérence dans la communion de l'Église alors que tout n'est que confusion, dispersion et controverses infinies en dehors.

Lucie écrit : « *Mais voilà " Qu'en pense l'église en communion avec le Pape" ? Pour moi ça résonne un peu comme " cesser de penser par soi-même même et demander au pape comment on doit croire ". Et j'ai un peu de mal avec ça. »*

J'en suis désolé pour vous.

Mais, hélas, je pense que vous avez bien compris ce que je voulais vous exprimer, mais que vous le ressentez comme un mal, de sorte que vous désirez le contraire.

Et vous avez raison de me répondre sous l'angle du ressenti et du désir, car c'est bien une question de goût ou d'amour. Même si c'est subjectif, ce que vous savez bien, je comprends que tant que vous aurez « *un peu de mal avec ça* », vous resterez attirés par son contraire.

Comme moi et les autres intervenants, vous aimez bien sûr savoir et comprendre la vérité en toutes questions. Personne ne veut ni ne peut renoncer à sa raison. Il faut la chérir, l'entretenir et la développer autant que possible. C'est un outil indispensable à la compréhension mais aussi à la communication humaine.

À cet égard, personne ne peut ni ne veut renoncer à « *penser par soi-même* ». Mais, chacun est assez intelligent pour comprendre par sa propre raison et ses propres pensées qu'il est très très limité et minuscule dans l'univers, que le maximum de connaissances et de qualités dans notre intelligence et dans notre raison est et sera toujours clairement et manifestement insuffisant pour en faire une source de certitude, de vérité, pour la connaissance de ce qui est vrai, juste et bon.

Vous le savez certainement, mais votre désir de « *penser par vous-même* », indépendamment de toute autorité extérieure, exprime une réticence à l'idée d'une dépendance ou d'une soumission qui vous semble contraire à votre liberté intérieure, à une valeur essentielle pour un humain.

Vous ne croyez pas à une compatibilité entre, d'une part, votre liberté et vos désirs les plus profonds et, d'autre part, une vérité venue d'ailleurs et reçue, dès lors, comme une vérité imposée niant votre liberté.

Un catholique ne demande pas au Pape « *comment il doit croire* ». Un catholique croit que l'Église en communion avec le Pape est le Corps indivisible du Christ qui enseigne la foi de manière fiable et authentique. Mais, les mots sont toujours limités et les compréhensions individuelles infiniment variées. Il reste un travail infini pour la raison, pour sonder la vérité à tous égards en communion avec tous les fidèles, mais sur ce rocher sûr qu'est la foi de l'Église mûrie et façonnée depuis deux mille ans par les Pères de l'Église et le Magistère.

Si « *penser par vous-même* » vous fait préférer vos propres pensées à celles consolidées par la Tradition et le Magistère, si vous estimez que vos propres pensées ont une valeur ou une fiabilité supérieure, ce n'est pas nécessairement par orgueil et aveuglement. La faiblesse de chacun est trop manifeste pour lui-même.

Il me semble que c'est plutôt par désespérance et incrédulité. Comment un pauvre pécheur (c'est vrai pour chacun des papes qui se sont succédés), comment des humains remplis de faiblesses et de péchés notoires pourraient-ils constituer ensemble une source fiable de vérité ? Vous préférez suivre vos propres pensées parce qu'au moins, elles vous sont familières et libres.

Et pourtant, c'est là la bonne nouvelle inouïe de l'Évangile. Dieu vient sauver des pécheurs et en faire des saints par lesquels il agit. C'est Lui notre garantie. Même au milieu des péchés et des blasphèmes, des fautes et des erreurs, Dieu établit son Église et assure la transmission authentique et fiable de l'Évangile, du salut qui nous sauve.

Ce n'est pas aux papes ou aux évêques réunis en Conciles que je crois. C'est au Christ agissant en eux parce que l'Église est son Corps indivisible.

Non, le Pape ne vous dit pas ce que vous « devez » croire. Vous êtes libre. Mais, un jour, si vous ne savez plus quoi croire, peut-être vous souviendrez vous que le relativisme total des opinions individuelles infiniment variées et contradictoires n'est pas le seul chemin. L'Église est là. Celle du Christ fondée sur Pierre et sa succession. Et c'est une nouvelle magnifique et c'est une joie de la découvrir, et même une vraie libération intérieure. Une vérité qu'on est heureux de découvrir et non que l'on « devrait » croire. Ce qui est vrai est vrai. Est-ce juste de le percevoir comme une obligation qui n'a de sens que devant un choix ?

Lucie écrit : « Mais ensuite il y a l'église orthodoxe (qui se réclame aussi être de " la juste doctrine ". Pourquoi l'église fondée par le Christ ne serait pas chez eux ? »

Le Christ est partout où il est reçu. Mais, le successeur de Pierre est actuellement à Rome par une succession apostolique ininterrompue depuis deux mille ans.

Sous des modalités d'organisation qui ont évolué, les apôtres ont organisé sans interruption leur succession sous l'autorité de Pierre puis de ses successeurs. Ils ont commencé à le faire pour Judas, le premier disparu d'entre eux (Ac. 1, 15-26). Au décès de Pierre puis de chacun de ses successeurs (ou parfois après une renonciation), les successeurs des apôtres désignés par les Papes précédents pour assurer la succession ont procédé aux remplacements nécessaires sans discontinuité.

À un moment de l'histoire, les orthodoxes s'en sont écartés et ont rompu leur communion avec le Pape à Rome. Hélas. Mais, cela n'a pas changé, ni interrompu la succession apostolique, ni l'unité indivisible de l'Église. Là où est Pierre, là est l'Église.

Æoline écrit : « Pour moi, "qu'en pense l'Église en communion avec le Pape" c'est surtout un appel à apprendre à penser en tant que partie de ce grand organisme vivant qu'est le Corps du Christ. Tertullien le disait déjà, on ne peut pas être chrétien tout seul... L'apprentissage de ce que c'est que de former ensemble le Corps du Christ passe par là. Mais ce n'est pas pour autant une renonciation à l'usage de sa raison, loin de là. C'est peut-être beaucoup plus une hiérarchisation différente des priorités, avec une importance primordiale donnée à l'unité.

Je ne sais pas si d'autres ont fait la même expérience, mais je peux témoigner d'une chose : j'ai commencé à vraiment entrer dans la vie spirituelle quand mon énergie a cessé d'être monopolisée par la question de décider toute seule ce que je pouvais croire. Lorsque j'ai compris que je pouvais faire confiance à l'Église et m'appuyer sur elle, cela a dégagé un espace intérieur immense pour vivre une relation intime avec le Seigneur. Et au fond, y a-t-il quelque chose qui compte plus que cela dans une existence humaine ? »

Chère Æoline, vous êtes lumineuse ! Un immense merci pour vos réflexions magnifiques et justes qui réjouissent le cœur.

Aimer la vérité, voilà un objectif qui devrait tous nous rassembler, mais où est-elle ?

Est-elle en moi, dans ma propre conviction, dans le libre-examen de ma conscience personnelle ?

Où est-elle, au contraire, dans un dialogue aimant et bienveillant avec d'autres que moi-même ?

Si l'autre (n'importe qui parle avec moi d'un point de vue différent ou, même, contraire) est un adversaire que j'aborde pour en combattre la pensée qui me semble incorrecte, la première victime de cette attitude ce sera d'abord mon propre enfermement dans mes propres pensées.

La réponse nous est donnée dès les premières lignes du livre antique de la Genèse. La connaissance n'est pas une vérité qui peut être mangée comme un fruit sur un arbre porteur de réflexions et de

savoirs. Mettre une connaissance en soi, au lieu de la laisser sur l'arbre en dehors de soi où elle reste accessible à tous, c'est un acte mortel pour la connaissance.

La connaissance se découvre et se développe ensemble avec les autres dans une attitude d'amour partagée.

Si l'autre est perçu comme un adversaire à combattre, voire à abattre, le progrès commun dans la connaissance est entravé et parfois anéanti.

Dans chaque dialogue, si nous voulons avancer (ce n'est certes pas toujours possible), il est essentiel de comprendre au maximum ce qui est vrai dans l'autre même s'il l'exprime avec des mots différents ou en attribuant des sens différents aux mots utilisés, mais surtout ce que l'autre exprime réellement, selon le sens que lui-même donne à ses propres mots.

Le langage est un socle commun très imprécis dont la maîtrise peut être fort variable. Il faut toujours se méfier de notre compréhension des paroles ou des écrits d'un autre parce que cette compréhension risque souvent, dans les sujets difficiles, de s'éloigner de ce que l'autre a réellement voulu dire de son point de vue et dans son propre langage.

Ce n'est pas pour rien que notre foi catholique a toujours refusé toute forme de fondamentalisme qui refuse de tenir compte de cette différence dans le langage (entre le sens des mots pour celui qui parle et le sens de ces mêmes mots pour celui qui entend) et enseigne que la Parole est inséparable de la Tradition de la foi pour son interprétation qui ne peut jamais être celle d'un individu isolé mais qui n'est authentique qu'en communion avec les autres qui forment l'Église, le corps du Christ.

À cet égard, parler de « *la vérité* » que l'on « *sait* » ou que l'on « *ignore* » risque parfois de freiner un dialogue car, inévitablement, dans une telle approche, chacun a tendance à se placer du côté de la vérité et à placer les points de vue autres du côté de l'ignorance.

Dieu seul est la vérité, de même que Dieu seul est le Bien. N'est-il pas préférable, dans un dialogue, de parler du vrai et du faux, du bon et du mauvais ?

La vérité ou le vrai, ce n'est pas exactement la même chose.

La vérité, c'est « *le* » réel. Le mot « *vérité* » est un substantif qui nomme, désigne ou identifie un être, ce qui « *est* ». C'est un mot absolu qui ne se réfère à rien d'autre qu'à lui-même et en cela il renvoie à Dieu Lui-même.

Le mot « *vrai* » est un adjectif. C'est un mot relatif qui accompagne ou qui caractérise un ou plusieurs autres mots. Une parole est « *vraie* » si elle est conforme à « *la* » vérité mais elle ne doit pas nécessairement dire tout de la vérité. Du fait de son caractère relatif, le mot vrai fait apparaître des possibilités diverses. Une parole peut être vraie dans l'aspect objectif de la vérité qu'elle exprime et, en même temps, fausse, dans l'usage qui en est fait. C'est le cas des paroles « *vraies* » des trois amis de Job qu'ils utilisaient « *fausseté* ».

Le mot « *vrai* » est même un adjectif qualificatif qui, dans un dialogue, exprime un jugement, ou du moins une opinion, sur une parole d'un autre (cette parole est perçue ou non comme vraie), mais il ne faut pas oublier que c'est un avis ou un point de vue sur la vérité et non la vérité elle-même.

Ademimo écrit : « *Je vois qu'il n'est pas possible de dire quoi que ce soit de clair et de concret sur cette fameuse notion de "vérité" qu'il s'agirait de faire "émerger" à force de "dialogue".* »

Il y a là une vague de découragement après de lourds échanges parfois très éprouvants, mais cela n'ôte rien aux efforts constructifs, même s'ils sont parfois chargés d'amertume.

Ce que nous pouvons faire émerger dans un dialogue humain ce n'est jamais qu'une meilleure compréhension des points de vue différents et, parfois, un alignement de ces points de vue, un accord sur des mots qui peuvent être considérés ensemble comme vrais.

À cet égard, considérer qu'il serait possible de faire émerger la vérité à force de dialogue peut, en effet, manquer de clarté et de justesse.

Fée Violine écrit : « *Pour moi, un dialogue, c'est parler avec quelqu'un, l'écouter, s'intéresser à ce qu'il dit, partager des souvenirs, des émotions, des soucis, créer des liens, faire des projets...* »

Sans contredire pour autant les autres points de vue, cette approche de Fée Violine met en évidence une différence qui me semble essentielle entre un dialogue et un débat.

Un dialogue, c'est de l'amour. C'est une mise en commun, un partage qui tisse des liens entre les pensées des uns et des autres.

Parfois, il s'agit d'un dialogue d'un genre particulier, celui qui a pour objet la recherche de la vérité ou (ce qui me semble plus juste) de ce qui est vrai sur un point spécifique de la vérité ou (ce qui me semble aussi plus juste) sur des mots pour en parler.

Prodigal écrit : « *je ne veux que la vérité. Le fait que le dialogue vise la vérité ne découle pas de ma volonté obstinée, mais de la définition que j'ai proposée. Si le mot "dialogue" ne vous plaît pas, trouvez-en un autre* »

Il me semble que ce qui fait ici difficulté ce n'est pas seulement le mot « *dialogue* » mais plutôt le mot « *vérité* » tel qu'il apparaît dans l'affirmation « *je ne veux que la vérité* ».

Cette difficulté apparaît plus fortement lorsque Prodigal écrit : « *par le dialogue, celui qui ignore est converti par la parole de celui qui sait, de sorte qu'à la fin les deux partenaires se rejoignent dans la même connaissance. C'est parce que cette éventualité existe que nous dialoguons. Et c'est le vice de l'amour-propre que de vouloir à toute force se dissimuler sa propre ignorance pour être celui des deux qui convertit l'autre, ce qui conduit à l'échec du dialogue.* »

La vérité apparaît ici en noir et blanc, de manière binaire dans un dialogue où il y en a un qui sait et l'autre qui ignore, ce qui va engager davantage des plaidoiries opposées, un débat qui vise à faire échouer l'autre que chacun considère comme celui « *qui ignore* ».

Prodigal écrit : « *Ademimo écrit : « En fait, j'ai un peu l'impression que ce qui coince, c'est que vous voulez absolument qu'un "dialogue" tende vers la recherche de la vérité. Le désaccord ne découlerait au fond que de la méconnaissance de la vérité. Et vous ajoutez que sinon, le dialogue n'aurait aucun sens.* »

Jusqu'ici je vous suis.

On peut certes dire qu'un dialogue tend vers la recherche de la vérité. Mais, peut-on dire pour autant qu'un désaccord « ne découlerait au fond que de la méconnaissance de la vérité » et que sinon il « n'aurait aucun sens » ? »

À cet égard, il me semble qu'un désaccord ne découle pas nécessairement d'une telle méconnaissance, mais parfois seulement de points de vue différents sur une même vérité ou d'une attention à des aspects différents de cette même vérité.

Mais, Prodigal amène heureusement des nuances utiles : « *c'est parce que telle idée peut se discuter qu'on espère par son examen progresser vers davantage de vérité* » et Ademimo ajoute que « *"progresser vers davantage de vérité", ce n'est pas la même chose que de "faire émerger la vérité", mais ce serait plutôt "éclairer" un échange de points de vue.* »

En effet, les mots essentiels ici ce sont « *progresser* » et « *davantage* » car ils ouvrent de l'espace entre les idées et la vérité, avec une possibilité de croissance permettant « *plus de vrai* » sans s'enfermer dans une perspective où en dehors de « *la* » vérité il n'y aurait que du mensonge.

Ces nuances me semblent nécessaires pour ne pas perdre de vue que l'être humain, avec sa nature indivisiblement corporelle et spirituelle, est dans une position où sa connaissance de la vérité ou du bien requiert, en réalité, une union de la vérité spirituelle qui nous vient de Dieu (une vérité qui ne demeure en nous qu'en communion avec Lui) et du langage des pensées de notre cerveau corporel qui l'exprime dans ses limites. Vérité spirituelle et Cerveau corporel, c'est un mélange d'amour et de raison que nos pensées, nos paroles ou nos écrits essaient d'exprimer le mieux possible, mais sans pouvoir enfermer, ni posséder seul la vérité.

C'est ici qu'on peut retrouver l'opinion de Fée Violine qui met en évidence l'amour comme essentiel à un dialogue pour qu'il ne se transforme pas en débat.

Nous pouvons et devons essayer d'être vrais, et essayer de l'être de mieux en mieux ou de plus en plus, mais, sans jamais oublier que nos paroles ou nos écrits sont exprimés par les moyens limités de notre cerveau corporel qui n'est juste que lorsqu'il est bien raccordé spirituellement à l'Esprit Saint, à l'Esprit d'amour. Hélas, le péché originel a blessé ce lien d'amour et ne nous permet guère aujourd'hui une claire vision.

Ademimo écrit que « *en démocratie, toutes les opinions ont le droit de s'exprimer, à la fin, c'est le peuple qui tranche. Sinon, c'est le totalitarisme. Il n'y a plus qu'à ériger un Ministère de la Vérité, comme dans un certain livre* ».

Il me semble qu'il subsiste cependant ici un malentendu par rapport à « *toutes les opinions* » qu'on a le droit d'exprimer.

Il y a des opinions qui concernent des choix concrets à effectuer, par exemple les choix politiques, ou des préférences affectives. Pour un choix à effectuer parmi d'autres possibles, l'opinion peut être réservée, mais aussi être claire et tranchée en blanc ou noir. Le 24 avril 2017, il fallait choisir Macron, Le Pen ou l'abstention. Trois opinions possibles parfaitement claires. Entre deux candidats d'un télécrochet, je peux avoir une opinion sur le meilleur d'entre eux. Même entre des idées, l'opinion peut exprimer un choix. Un dialogue sans convergence est possible sur de telles opinions. Ici, la notion de vérité n'est pas pertinente.

Il y a d'autres opinions qui n'ont pas pour objet un choix, mais la vérité d'une parole. Et là surgit d'abord et surtout le besoin d'un travail d'interprétation qui peut s'avérer très complexe car les mots de celui qui parle ont un sens, une matérialité et un but qui ne sont jamais exactement les mêmes que ceux perçus par celui qui écoute.

À cet égard, la vérité est ce qu'elle est, mais elle est dans l'infini du réel que notre cerveau est incapable de saisir totalement et les mots pour la dire et le point de vue pour la regarder peuvent diverger fortement dans un dialogue sans qu'il y ait nécessairement du « *mensonge* » ou du « *faux* » d'un côté ou de l'autre.

Souvent la contradiction consiste seulement à insister sur un aspect de la vérité alors que l'interlocuteur veut mettre en avant un autre aspect.

Parfois, les mots utilisés peuvent faire apparaître une contradiction non réelle qui ne résulte que d'une signification différente donnée aux mêmes mots.

Prodigal écrit : « *Il n'y a de dialogue possible qu'entre personnes prêtes à renoncer à leur opinion et à lui préférer la vérité.* ».

Cette phrase ne me paraît pas heureuse car elle me semble mettre d'emblée une condition préalable ou de la suspicion dans les bases d'un dialogue et cela signifie surtout que chacun devrait se demander « *est-ce que l'autre est prêt à renoncer à son opinion et à lui préférer la vérité ?* ».

Il me semble qu'il y a là un danger pour l'ouverture nécessaire à l'autre dans un dialogue. Celui qui a une opinion sur une question relative à la vérité (il ne s'agit pas ici des préférences affectives comme celle des supporters de l'OM ou du PSG) me semble nécessairement penser qu'elle est conforme à la vérité. Vouloir séparer d'emblée opinion (ce que je pense être vrai d'un point de vue subjectif et relatif à moi-même, dans toutes mes circonstances concrètes) et vérité (ce qui est absolument vrai et s'étend infiniment au-delà de moi), comme condition d'un dialogue, n'est-ce pas refuser à chacun de pouvoir être ce qu'il est et tel qu'il est avec ses pensées propres ?

Il me semble qu'il n'y a de dialogue possible que si on accepte que l'autre puisse avoir un point de vue différent et être aimé avec ce point de vue et que si on est intéressé par la découverte de ce point de vue différent.

Et, pour que le dialogue soit possible, il faut aussi que cela soit réciproque.

Un dialogue fondé sur l'amour ne soumet l'autre à aucune condition préalable. Mais, parce que c'est de l'amour, il est vrai de constater aussi qu'un dialogue n'est pas toujours possible ou opportun.

Riou écrit : « *la vérité n'est pas le réel, mais l'adéquation entre un jugement et le réel. Autrement dit, la vérité se situe dans le rapport entre nos énoncés et le réel. La vérité est donc une propriété du jugement porté sur la chose, pas la chose elle-même, qui ne peut pas être fausse en tant que telle. Ainsi, est vrai ce qui est conforme à la définition de la vérité, c'est-à-dire ce qui manifeste une adéquation entre la chose et l'intellect.* »

Vous utilisez ici le mot « *vérité* » comme un adjectif alors que j'ai abordé ce mot sous un autre angle en le distinguant de l'adjectif « *vrai* ».

Dans le sens que vous donnez au mot « *vérité* », vos observations sont vraies et pertinentes, mais, si vous ne considérez pas le sens différent que j'ai donné à ce mot, vous ne pouvez effectivement pas comprendre les autres aspects que j'ai voulu évoquer.

Et, en fait, en distinguant ainsi « *vérité* » et « *réel* », vous avez seulement déplacé la difficulté sur le « *réel* » et sur la difficulté d'en parler dans un dialogue.

Riou écrit : « *Le "réel est", et c'est bien tout ce qu'on en peut dire.* »

Cela ne me semble pas vrai car toute parole parle du réel. Elle le fait de manière vraie ou fausse, ce qui peut faire l'objet d'un dialogue fructueux.

Riou écrit « *Toute parole parle du réel ? Cela ne me semble pas certain.* »

Voilà le cœur de notre échange qui montre deux points de vue différents mais pas nécessairement contradictoires.

À cet égard, notre compréhension mutuelle me semble plus difficile car les mots sont utilisés dans des sens différents et que cette différence semble ne pas être intégrée dans l'échange.

Riou écrit : « *l'adjectif "vrai" tire son sens de la définition du substantif "la vérité". On ne peut pas séparer les deux et couper toute communication entre ces deux termes.* »

C'est exact. Mais, pourquoi donc suggérez-vous que je voudrais séparer les deux et couper leur communication ? Pourquoi mettre dans le dialogue des propos qui semblent rectificatifs et paraissent alléguer une contradiction inexistante ?

En fait, sur ce point, nous sommes d'accord.

Riou écrit : « *Ce point me semblait tellement fondamental qu'il semblait imprégner le reste de votre intervention* »

Même sans aucune contradiction avec vos propos, je pense cependant que vous percevez bien que ce point est, en effet, fondamental et imprègne le reste de mon intervention avec un point de vue effectivement différent du votre, mais pas sur ce que vous relevez.

La différence dans notre approche se manifeste dans ce qui peut être dit (ce qu'il est possible de dire) de la vérité ou du réel ou du vrai.

Riou écrit : « *L'intérêt de définir la vérité comme un rapport entre le réel et l'intellect (et non en l'identifiant à la réalité), c'est précisément de souligner qu'un discours peut être faux, c'est-à-dire ne pas parler du réel. Ainsi, l'erreur sera un néant qui prend ce qui n'est pas pour ce qui est.* »

Ici encore, vous semblez suggérer un désaccord ou une incompréhension alors que nous sommes d'accord. Ce que vous écrivez est exact et je n'ai rien écrit de contraire à ce rappel pertinent.

La difficulté va cependant se glisser dans l'exemple que vous en donnez lorsque vous écrivez : « *Si je dis que cette tasse située à ma droite est à gauche de mon corps, je ne dis rien. Je ne parle pas du réel, c'est ne rien dire de sensé et de vrai, ce qui revient à ne rien dire du tout quant à la réalité objective du propos tenu.* »

Ici, vous mettez clairement en évidence la différence de nos approches.

Vous affirmez que « *ne rien dire de sensé et de vrai* » cela « *revient à ne rien dire du tout quant à la réalité objective* ». Vous pouvez dire cela d'un point de vue, en ce sens que si je décris la Tour Eiffel, je ne dis « *rien* » de l'Arc de Triomphe.

Je ne contredis pas votre réflexion à cet égard, mais, dans ce même exemple, si je prétends décrire la Tour Eiffel alors que je décris l'Arc de Triomphe il y a une parole non vraie sur ladite Tour Eiffel.

À cet égard, je veux pour ma part attirer l'attention que le fait que dire du non vrai sur une réalité objective (ici, la Tour Eiffel) ne revient pas « *à ne rien dire du tout* » sur cette réalité objective, comme vous l'écrivez, mais à en parler faussement ou erronément.

Vous avez simplement ici deux points de vue différents avec une contradiction apparente qui, en fait, ne repose sur aucun désaccord mais seulement sur de l'incompréhension de la différence des points de vue.

Riou écrit : « *Descartes pourra dire, de la sorte, ... que dire une erreur, c'est, en raison d'un mauvais usage de sa volonté et de son entendement, dire quelque chose qui n'est pas. Le négationniste qui affirme que la shoah n'a pas existée ne parle pas du réel, puisque son discours est une négation du réel lui-même.* »

C'est bien sûr exact, mais c'est « *aussi* » dire quelque chose de faux sur ce qui est.

Riou écrit : « *Descartes pourra dire, de la sorte, que l'homme est un milieu entre l'être et le néant... La conscience, malgré elle, vise donc le néant.* »

Je me sens en désaccord avec cette double affirmation, mais je ne comprends pas le sens que vous lui donnez ici.

L'homme n'est pas « *un milieu entre l'être et le néant* ». Il est. Il est certes créé et donc, en ce sens, précédé d'un néant, mais son être est une réalité et non un entre-deux par rapport au néant.

La conscience est, pour moi (car vous donnez probablement un autre sens à ce mot qui m'échappe pour pouvoir écrire ce que vous écrivez), au cœur de la nature corporelle et spirituelle de l'humain. Le souffle de vie qui l'a créée l'attire vers la vie et non vers le néant, mais si elle s'en détache, alors certes elle se tourne vers le néant.

Riou écrit : « *De là l'intérêt, vital pour le dialogue, de distinguer entre discours et réalité. D'un point de vue éthique, on peut s'inspirer de l'espace public, ou des journalistes dressent des portraits caricaturaux de personnes bien réelles, en collant une image fausse sur des individus. Ces discours, souvent ne disent rien de réel sur les personnes en question - elles ont plutôt tendance à révéler quelque chose sur celui qui parle, néanmoins. Enfermer son prochain dans une fausse image mensongère, c'est le tuer en esprit en se fermant tout accès à celui-ci. C'est une manière spirituelle de violer le commandement "tu ne tueras point". C'est aussi le cas lors des "harcèlements scolaires", très en vogue à l'ère numérique : de jeunes gens, accablés sous l'image mensongère et fausse qui est dressée de leur personne, en viennent à mettre fin à leurs jours devant autant de paroles qui ne désignent rien de réel en eux. Le néant appelle parfois le néant.* »

C'est bien exact mais cela ne contredit en rien mon approche différente. Vos propos sont complémentaires et viennent enrichir d'un autre point de vue ce que j'ai voulu exprimer.

Riou écrit : « *Pour le reste, je suis assez d'accord avec vous sur le fait que si une personne, dans un dialogue entre égaux, arrive avec la vérité qu'il se fait un devoir d'enseigner aux autres, c'est la meilleure manière pour crisper la discussion. Voilà pourquoi je disais plus haut que la vérité ne peut faire l'objet d'une possession.*

Mais je pense qu'on ne peut pas non plus abolir la distinction entre le vrai et le faux, sinon le dialogue en question perdra toute colonne vertébrale pour finir par tourner à vide. »

Bien sûr, mais pourquoi, ici encore, suggérer une contradiction qui n'existe pas en commençant votre seconde phrase par le mot « *Mais* » ?

Il me semble que les trois contradictions inexistantes que vous exprimez ne semblent, en réalité, présentes que pour exprimer la difficulté principale qui demeure réellement entre nous par rapport à « *la* » vérité.

Vous préférez écrire « *on ne peut rien dire du réel* » et distinguer « *vérité* » et « *réalité* » là où je préfère affirmer que « *la* » vérité « est » « *la* » réalité. Les deux points de vue peuvent être corrects et sont complémentaires, malgré la contradiction apparente et chacun peut venir insister sur l'importance des éclairages qu'il veut mettre en avant.

Ma préférence tient au fait que la vérité et le réel se réfèrent à Dieu. Certains pensent qu'on ne peut rien en dire. Je pense le contraire.

Riou écrit : « *La vérité est donc une propriété du jugement porté sur la chose, pas la chose elle-même, qui ne peut pas être fausse en tant que telle.*

Ainsi, est vrai ce qui est conforme à la définition de la vérité, c'est-à-dire ce qui manifeste une adéquation entre la chose et l'intellect.

Il n'est pas interdit, pour autant, de critiquer cette définition ou d'en proposer un approfondissement. »

Ceci me semble ramener la notion même de vérité ou de réalité à une définition infiniment variable et incertaine et cela incite certains à refuser, par principe, tout dogme quelconque, toute parole sur Dieu, sur la vérité, sur le réel.

Non, Dieu, le réel ou la vérité ne sont pas seulement des définitions humaines. Nous pouvons en parler et le faire de manière vraie... ou fausse.

Cela ne contredit pas la justesse des nuances pertinentes que vous apportez d'un autre point de vue par des éclairages complémentaires que je peux rejoindre de sorte que notre échange devient ainsi un bon exemple d'un dialogue fructueux où nos approches, bien que paraissant d'abord contraires, ont fini par s'enrichir suffisamment pour pouvoir converger paisiblement.

Sans cesser de rester ouverts à d'autres approches ou d'autres difficultés pour aller plus loin encore.

Lire la Bible « *seul* » et croire que son interprétation objective est possible « *sola Scriptura* » est une profonde erreur. Tout texte biblique ne peut se comprendre que si celui qui lit aime et comprend ce que l'auteur (tant l'humain dans son contexte que l'Esprit Saint qui l'a inspiré) a voulu dire à sa manière.

C'est pourquoi, l'Église qui est le corps du Christ a toujours refusé de séparer l'Écriture Sainte et la Tradition de la foi dans le corps du Christ qu'est l'Église conduite par le successeur de Pierre.

C'est en communion d'amour, et donc en confiance, avec le Christ et dans son corps qu'est l'Église, que nous pouvons comprendre le mieux, même si c'est toujours avec un voile.

22. La liberté de penser et le dogme

Il me semble qu'on peut dire d'un dogme qu'il est une expression juste et vraie de la foi authentique et qu'il ne peut nous tromper. Celui qui affirme qu'un dogme est faux se met en dehors de la communion de l'Église.

Mais, on peut mal comprendre un dogme ou lui donner une interprétation erronée.

Un dogme ne dit pas non plus toute la vérité qui dépasse toujours nos formulations, ni la seule manière correcte de la dire. La Tradition et le Magistère peuvent sans cesse le repréciser dans chaque contexte et selon les évolutions du sens des mots.

Le dogme écrit (pas plus que la Bible) ne peut dès lors jamais remplacer la communion concrète et actuelle avec le Magistère de l'Église. Il ne peut pas nous mettre totalement à l'abri de nos propres erreurs de compréhension ou d'interprétation, mais nous sommes sûrs de ne pas nous tromper en veillant sans cesse à rester en communion avec le Magistère (le pape et les évêques unis à lui) qui en est le gardien et l'interprète authentique, car nous pouvons être sûr que la prière du Christ pour que la foi de Pierre ne défaille pas ne cessera jamais d'être exaucée.

Le mot hérésie est souvent utilisé, mais il n'est qu'une manière de rappeler toute l'importance de fonder nos discussions sur une attention et une fidélité constante à l'enseignement de l'Église.

Ce qui compte c'est la fidélité à cette foi que nous sommes tous invités à partager, d'être sans cesse déterminés à suivre ce que l'Église juge et jugera juste.

Jamais on ne peut considérer que l'accumulation d'arguments, même très bons, soit la preuve déterminante de ce qui est vrai.

C'est l'Esprit Saint qui conduit chacun de nous vers la vérité et l'intelligence ou les raisonnements ne donnent aucun privilège. Ils peuvent aider à s'approcher de la vérité, mais ils peuvent tout aussi bien pousser à s'en éloigner.

L'Esprit qui éclaire est offert à tous et la lumière qu'il donne peut jaillir de chacun de nous.

En dehors de l'enseignement du Magistère, la pensée humaine peut s'égarer dans des dédales et des spéculations sans fin.

Un texte ambigu qui doit être précisé ou rectifié n'est pas pour autant un texte non conforme, c'est seulement un texte insuffisamment exact.

Du moment qu'il est précisé sans contradiction avec l'enseignement du Magistère et qu'il doit être interprété, selon son auteur, d'une manière qui écarte sans ambiguïté une telle contradiction, un texte est conforme à cet enseignement et ne cesse pas de l'être du seul fait d'interprétations rejetées par son auteur.

Les nuances infinies de la linguistique ne mettent jamais un texte absolument à l'abri d'interprétations mauvaises de bonne ou de mauvaise foi.

Le sens des mots, qui évolue aussi dans le temps, doit sans cesse être reprecisé.

S.S. Benoît XVI écrit : « *C'est la même foi qui agit, même à partir d'approches théologiques différentes; une rencontre se produit avec le même Seigneur Jésus...*

... une herméneutique de la foi, développée de manière juste, est conforme au texte et peut se conjuguer à une herméneutique historique consciente de ses propres limites, pour former un tout méthodologique.

Il va de soi que cette conjonction de deux genres d'herméneutique très différents l'un de l'autre est une tâche qui est à reprendre toujours de nouveau. Mais cette conjonction est possible, et par elle, les grandes intuitions de l'exégèse patristique pourront, dans un contexte neuf, porter à nouveau du fruit... » (Jésus de Nazareth, deuxième partie, p.8-9)

Arnaud Dumouch écrit : « *Le Catéchisme de l'Église Catholique n'est pas le dogme.* » et « *Le Catéchisme de l'Église catholique n'est pas le Magistère.* »

Pourquoi de telles phrases profondément ambiguës ? Le Magistère, ce sont des personnes, les évêques en communion avec le Pape (C.E.C. 85). Le Catéchisme, comme tout autre document quelconque de l'Église, n'est évidemment pas le Magistère, mais c'est incontestablement un document du Magistère.

Dans sa Constitution apostolique ***Fidei depositum*** du 11 octobre 1992 pour la publication du *Catéchisme de l'Église Catholique*, le Pape saint Jean-Paul II nous indique que « *Le Catéchisme de l'Église catholique, que j'ai approuvé le 25 juin dernier et dont aujourd'hui j'ordonne la promulgation en vertu de l'autorité apostolique, est un exposé de la foi de l'Église et de la doctrine catholique, attestées ou éclairées par l'Écriture sainte, la Tradition apostolique et le Magistère ecclésiastique. Je le reconnais comme un instrument valable et autorisé au service de la communion ecclésiale et comme une norme sûre pour l'enseignement de la foi.* »

Dire que le Catéchisme n'est pas « le Magistère » ou « le Dogme » ou « la Tradition » ne peut servir valablement de prétexte à un fidèle catholique pour tenter de justifier le développement de pensées personnelles hétérodoxes incompatibles avec la foi attestée par ce Catéchisme commun à tous les catholiques.

Contribuer à l'intelligence de la Foi catholique telle que l'enseigne le Magistère, implique, au contraire, dans le chef de chaque catholique, de veiller à écarter de telles pensées hétérodoxes et leur promotion.

Arnaud Dumouch écrit : « *C'est une synthèse vivante qui peut évoluer comme le Catéchisme de saint Pie V et celui de saint Pie X ont évolué vers le C.E.C. »*

Oui, certainement, parce que cette synthèse vivante qu'est le Catéchisme exprime de manière actualisée la foi de l'Église dans un langage contemporain tenant compte tant des trésors écrits du passé lointain que des multiples précisions et éclairages des actes plus récents du Magistère qui ne cessent de continuer à enrichir la compréhension de la foi de l'Église.

Cela n'autorise pas le fidèle catholique à contredire la foi de l'Église attestée par le Catéchisme, ni à faire prévaloir ses propres pensées sur le Dogme que ce Catéchisme enseigne avec « *l'autorité apostolique* » et de manière « *sûre* ».

En cas de difficulté dans une recherche théologique catholique, la solution n'est jamais d'imaginer ou d'espérer une évolution du dogme contraire à ce que l'Église enseigne aujourd'hui en conformité avec la foi des origines telle qu'elle l'interprète avec autorité de manière authentique en tenant compte des développements ultérieurs cohérents avec la Tradition qui les a précédés.

Notre recherche théologique n'est pas du libre-examen. Elle se vit et se partage dans la communion de l'Église, corps du Christ.

Gerardh écrit : « *Existe-t-il un recueil des enseignements du Magistère et de la Tradition ?* »

Non, il en existe une synthèse qu'est le Catéchisme de l'Église Catholique, mais il n'y a pas de recueil des écrits du Magistère comme il y a la Bible avec un canon de la Parole de Dieu qui a été discerné par un Concile de l'Église.

Outre qu'un tel recueil serait quasi impossible à reconstituer de manière exhaustive et formerait une masse de documents énorme, il n'aurait, quoi qu'il en soit, qu'un intérêt limité car, contrairement à la Parole de Dieu qui garde une pleine valeur inchangée tout au long des siècles, les textes du Magistère qui, avec ceux des Pères et Docteurs de l'Église reconnus, forment, développent et transmettent la Tradition vivante, s'expriment toujours selon l'évolution de l'intelligence de la foi dans le contexte de leur époque de sorte qu'ils ne gardent pas toujours la même pertinence pour la connaissance et la compréhension actuelles de la Foi catholique.

Vous écrivez que « *c'est la conscience personnelle qui prime* » et ce n'est pas tout-à-fait faux, mais ce n'est pas non plus tout-à-fait vrai.

La primauté de la conscience individuelle est un fait. Mais, ce n'est pas nécessairement une règle, ni une valeur prépondérante. C'est seulement un fait : nous sommes créés libres, à l'image de Dieu. Sans cette liberté essentielle de notre conscience, nous ne serions que des robots. L'Église l'a toujours reconnu.

Mais, la même affirmation de la primauté de la conscience individuelle peut devenir fausse si elle est considérée comme une règle légale ou morale, une valeur absolue ou prépondérante.

Car la primauté de la conscience individuelle peut se transformer alors en prison mortelle dans laquelle chacun est livré à lui-même et plongé dans une solitude totale. Chacun y devient pour lui-même sa propre vérité et, lorsqu'il le constate, cette vérité devient une impasse désespérante.

Le salut ne vient que par un autre. Il n'y a pas de salut pour moi seul sans communion d'amour, sans une conversion vers un autre que soi-même.

Aussi, lorsque vous écrivez que « *Concernant vos choix de pensée ou d'action, ce n'est pas de l'extérieur que vient la marche à suivre mais de l'intérieur, de votre conscience* », n'est-ce pas davantage un piège qu'une invitation à une conversion qui libère ?

Certes, vous rappelez ensuite immédiatement avec beaucoup de justesse que « *L'Église nous demande d'éduquer notre conscience, c'est à dire d'être à l'écoute de son message, d'essayer de comprendre pourquoi tel ou tel commandement ou recommandation* ».

Mais, vous avancez ensuite que « *si il y a désaccord entre un message du Magistère et votre conscience, c'est votre conscience qui prime* ».

N'est-ce pas un danger de contradiction par rapport au message central du Christ dont l'Évangile sur les routes de Palestine comprenait, avant toute autre annonce, cette invitation principale pour nous sauver du mal et de la mort : « *Convertissez-vous* » ! Et, se convertir, c'est se tourner, c'est renoncer à voir et chercher en soi-même la vérité, la vie, l'amour, pour, au contraire, se tourner vers Dieu, vers un autre que soi-même.

On peut résumer : sans conversion, pas de salut !

Serions-nous pour autant esclaves et privés de notre liberté de conscience ? Pas du tout !

Vous pouvez écrire de manière juste que « *nous ne devons pas forcer notre conscience mais en revanche, nous sommes appelés à nous remettre en question et si désaccord il y a avec le Magistère, il est bon de demander un éclairage, à l'Esprit Saint d'abord dans la prière et à d'autres Chrétiens engagés.*

C'est à dire demeurer en route, demeurer ouvert... », et vous pouvez vous demander « *dans ce que dit le magistère, qu'est ce qui me rejoint, là où je suis, et qu'est ce que j'en fais ?* » et « *non pas suivre une parole comme un "prêt à penser" mais accueillir une parole comme un don et comme un appel à faire grandir.*

Accueillir cette parole comme une semence en fait... ».

Ces réflexions éclairent bien la liberté de conscience que reconnaît l'Église.

Mais, y a-t-il encore une réelle ouverture lorsque vous écrivez ensuite que « *l'Église n'est pas crédible en tenant un seul message, comme si il n'y avait qu'une voie à suivre. D'abord parce que des hommes d'Église célibataires ne peuvent avoir toujours une parole légitime et pertinente sur certains sujets dont ils n'ont pas l'expérience* » ?

Jésus, célibataire, n'aurait-il rien à nous dire ? Serait-il illégitime d'admettre qu'il n'y a, parfois, « *qu'une (seule) voie à suivre* » ? N'y aurait-il pas une vérité, mais seulement des vérités diverses ? Serait-il juste de mettre en doute la crédibilité de l'Église qui est le corps du Christ et par laquelle notre conversion se vit concrètement ?

Sans l'Église et l'autorité de son Magistère instituée par le Christ lui-même, ne sommes-nous pas des esclaves de notre conscience individuelle, voués au désespoir lorsque la lucidité nous fait voir l'évidence de l'insuffisance et des limites de notre petite conscience personnelle, notre incapacité de trouver en nous-même le vrai, le juste, le beau, le chemin de l'amour qui fait vivre ?

Attention de ne pas faire de la « *liberté intérieure* » un leurre, une fake news.

Vous vous dites « *ahurie et navrée que l'Église donne tellement l'impression qu'elle porte atteinte à la liberté intérieure des personnes au point parfois de leur cacher l'Essentiel : la rencontre avec le Christ qui libère et qui sauve* », mais, dans cette double parole importante, est-ce l'impression qui compte ou la réalité de la conversion qui sauve ?

Dans l'équilibre difficile à comprendre entre l'autorité de l'Église qui parle et la conscience individuelle qui l'écoute, nous trouvons dans l'Évangile cette approche du Christ lui-même : en bien des occasions, il s'est écarté de l'application stricte des commandements de la loi enseignée par les pharisiens, mais il a enseigné, en même temps, que « *Celui donc qui violera le moindre de ses préceptes et enseignera aux autres à faire de même, sera tenu pour le moindre dans le Royaume des Cieux* » (Mt 5,19).

Je souligne ici le « *et* ».

Celui qui croit en conscience devoir agir d'une certaine manière a toujours la liberté intérieure de pouvoir le faire, mais ne doit-il pas craindre d'en déduire un droit quelconque d'enseigner aux autres le contraire d'un précepte de l'Église ?

Pour le salut de tout homme, l'Église, qui est le corps du Christ, nous offre un chemin de conversion essentiel pour une réelle liberté intérieure : un chemin libérateur qui permet à chacun de reconnaître que la foi de l'Église prime sur sa conscience individuelle parce que l'Église c'est le Christ vivant même s'il continue à porter dans l'Église tous les péchés des hommes, à tous les niveaux de la hiérarchie humaine.

Feuillet écrit : « *Je crois en un Dieu à l'origine de l'univers, je crois aux miracles et donc au « surnaturel »...*

La croyance en la Résurrection me paraît ainsi attestée dès les toutes premières années après la Crucifixion. Le petit fil qui me retenait, qui me retient encore, c'est la Résurrection. »

Pour tout le reste, vous exprimez, en effet, une profonde crise de doute intellectuelle qui vous paraît sans issue.

Tant de chrétiens en ont souffert et en souffrent. Confrontés aux découvertes des sciences, ou aux observations objectives sur l'écriture humaine des livres de la Bible, ou aux éclairages d'analyses doctrinales ou exégétiques, ou tout simplement à leurs propres réflexions et à leurs propres compréhensions, le sol des certitudes semble se dérober sous leurs pieds.

Dieu a-t-il vraiment dit et fait ce que l'Église enseigne ?

Comment avoir la paix dans le cœur ? Comment marcher avec la foi et la raison en harmonie ?

Ce n'est pas moi qui pourrais vous convaincre, quand bien même je développerais toutes les réponses à chacune de vos questions.

En fait, aux quelques questions ou doutes que vous présentez, vous pourriez certainement en ajouter une liste infinie de beaucoup d'autres.

Toutes vous renverront à la même question par rapport au Christ ressuscité auquel vous restez fermement attaché.

Nous a-t-il laissés chacun seul avec nos questions ? Est-il ressuscité pour disparaître, caché quelque part ou dans une autre réalité, en train d'observer ? Avec un Saint Esprit que chacun entend et comprend à sa manière ?

Sans le don de l'Église par laquelle, sur la pauvre foi intellectuellement très faible d'un pécheur et de sa petite équipe, il a assuré sa présence, il n'y aurait pas de réponse certaine possible à vos questions.

Mais, inversement, l'Église est la réponse à toutes vos questions si vous croyez qu'elle est vraiment le corps du Christ ressuscité.

En fait, je ne pourrais que reproduire exactement ici, ce que je viens d'écrire à une protestante qui partage son attirance et ses hésitations à rejoindre la foi catholique au milieu de multiples questions et doutes.

Des questions, vous n'avez pas fini de vous en poser...

Le protestant, hélas, ne voit pas que l'Incarnation n'a pas cessé mais se prolonge jusqu'au retour du Christ qui ne nous a pas laissés seuls et dispersés mais a fait de nous un seul corps, le sien.

Pour un protestant, dans la réalité où Dieu s'est cependant incarné, un tel corps universel visible et indivisible n'existerait pas et il n'y aurait que des assemblées de chrétiens dispersées dans d'innombrables confessions.

Feufolet écrit : *« Pourtant les premières communautés judéochrétiennes étaient de petites assemblées locales ayant à leur tête un évêque ou un presbytre. La primauté romaine est une idée tardive qui s'est élaborée progressivement. »*

La qualité de « romaine » ne fait pas partie de la foi catholique. C'est une caractéristique historique qui pourrait changer. Si le Pape légitime devait un jour s'installer ailleurs, cela ne changerait rien. D'ailleurs neuf papes ont résidé à Avignon de 1309 à 1377.

Par contre, la primauté de Pierre est un fait attesté dès l'origine.

Certes, de même que de nombreux autres aspects de la foi, l'importance de la succession apostolique de Pierre n'a été perçue et comprise que progressivement. L'infailibilité du Pape n'a été proclamée qu'en 1870.

La Trinité, le Canon des Écritures, l'Immaculée Conception et l'Assomption de la Vierge, sont autant d'autres exemples de vérités profondes qui ont été clarifiées et proclamées par l'Église avec une précision plus grande qu'à l'origine.

Quel était le lien concret, dans le monde antique de l'époque, des communautés chrétiennes avec les premiers successeurs de Pierre qui lui ont succédé à Rome où Pierre est mort : les premiers « papes » (on ne les appelait pas ainsi à l'époque) Lin, Anaclet et Clément, par exemple ? Nous n'en savons pas grand-chose.

Feufolet écrit : *« Le dogme catholique est un fardeau trop lourd à porter. Il suscite un doute perpétuel et une tension permanente : trop d'erreurs manifestes, d'incohérences, de non-dits. Vous l'avez deviné : une question (plus ou moins) clarifiée en amène deux nouvelles à résoudre. »*

Un fardeau ? Rejetez-le ! Trop lourd, en plus ! Non, ce n'est pas de la foi catholique dont vous parlez mais de quelque chose d'autre, probablement de l'expérience et de la compréhension que vous en avez.

Feufolet écrit : *« Vous pouvez vous moquer, mais le Christ lui-même parle d'un fardeau léger. »*

Oh ! Je suis désolé que vous compreniez mon observation comme une moquerie. Ce n'est pas le cas, et votre réplique est parfaitement juste. Si fardeau il y a, il est, en effet, « léger » comme le Christ en parle lui-même.

Feufolet écrit : *« Il n'envisage pas son enseignement comme un poids mort. Je reviens aujourd'hui d'une visite à l'hôpital. J'y ai entendu les paroles déchirantes d'un enfant atteint d'une maladie incurable. Le catholicisme ne répond pas à ça, d'aucune façon que ce soit. Pourquoi faire souffrir des enfants sans péché autre qu'une lointaine et abstraite « faute ancestrale » ? Qu'est-ce qui pourrait justifier une telle cruauté ? »*

Je pense, au contraire, que l'enseignement du péché originel est la seule réponse qui répond pleinement à cette souffrance.

Dieu est amour et nous offre une vie d'amour. Mais, vous conviendrez qu'il n'y a pas d'amour pour les robots et que l'amour nécessite la liberté. La liberté de dire oui ou de dire non. Et la dysharmonie du péché est bien la cause de toute forme de mal. Si Dieu empêchait le mal, il n'y aurait plus de liberté. Et donc plus d'amour, plus de vie.

Votre exemple d'une souffrance cruelle sans faute me semble interroger le « *mal* » physique dans la création qui cause tant de souffrances ce qui fait l'objet d'un sujet particulier intitulé « 56. *Le mal physique dans la création* » (cf. infra).

En ce qui concerne la cohérence, celle-ci est souvent démentie dans la réflexion d'un individu parce que souvent il omet tel ou tel aspect du réel qui lui a échappé, ou tel ou tel lien. Mais, lorsque durant deux mille ans, des millions de penseurs, théologiens et évêques se sont disputés sur chaque virgule des questions les plus diverses et ont traqué la moindre contradiction dans une religion avec une liberté qui a permis l'éclosion de milliers de doctrines rivales dont le protestantisme porte la marque la plus manifeste dans ses milliers de doctrines et de confessions diverses, comment voulez-vous que, malgré toutes les faiblesses et erreurs individuelles, l'ensemble n'ait pas affiné sans cesse son approche de la vérité ?

Bien malgré elles, les controverses, les disputes et même les hérésies ont été autant d'occasions qui ont permis à l'Église d'affiner son enseignement et d'évacuer au fur et à mesure les contradictions internes ou celles suscitées par les sciences ou la raison. C'est l'origine historique des dogmes.

Les dogmes ne sont pas tombés du Ciel, mais sont des mots qui, après avoir été longuement façonnés et débattus au cours de l'histoire, assurent avec un maximum de vérité la cohérence de l'ensemble des proclamations de la foi de l'Église.

Seraient-ils devenus trop lourds ou nous rapprochent-ils au mieux des réalités qui sont au-delà de ce que notre seule raison peut saisir avec nos seuls sens terrestres ?

Les dogmes ne sont pas là comme un lourd fardeau auquel il faudrait adhérer obligatoirement, mais comme des repères qui nous permettent d'éviter de devoir toujours refaire tout seul un immense travail progressif de compréhension sans retomber dans les mille pièges que l'Église a déjà pu franchir avant nous.

Feuillet écrit : « *Les dogmes ne sont pas obligatoires ? Je peux donc choisir de ne pas croire en la Résurrection, et me dire catholique malgré tout ?* »

Vous indiquez vous-même en quoi le mot obligatoire est inapproprié.

Le mot obligation se réfère à de la contrainte, à une absence de liberté.

Ici, votre liberté est entière. Le contraire n'aurait aucun sens par rapport à la vie d'amour que Dieu nous offre.

Par contre, ni l'amour, ni la liberté ne peuvent en rien changer le faux en vrai.

Quand Dieu dit à Adam et Ève de ne pas manger le fruit de l'arbre de la connaissance parce que s'ils en mangent, ils allaient mourir, il ne fait que dire une vérité. Il les prévient. Si vous voulez vous accaparer de la connaissance pour la mettre en vous-mêmes et faire de vous-même la référence ultime, Dieu vous prévient que ce choix cause la mort. Pas la mort physique immédiate, mais la mort de l'âme

parce que la vie que Dieu nous offre en partage est de l'amour et de la communion, comme au sein de la Trinité.

En ce qui concerne les dogmes catholiques, c'est pareil. Le catholique fait confiance au Corps du Christ en communion avec le Pape, successeur de Pierre, et choisit donc de faire confiance aux dogmes plutôt qu'à ses propres pensées. C'est un fait et un choix, pas une obligation.

Si vous préférez déterminer vous-même les vérités à croire plutôt que de faire confiance à l'Église, il est « vrai » que vous êtes en contradiction avec la foi catholique.

Le catholique n'est pas obligé de croire les dogmes. Il croit les dogmes parce qu'il est catholique. Feufollet écrit : « *Ne croyez-vous pas que cela revient à peu près au même ?* »

Non.

L'amoureux n'est pas obligé d'aimer sa dulcinée. Il l'aime parce qu'il est amoureux.

L'amour précède la foi. On en revient toujours à la même constatation. Il y a d'abord l'amour, la confiance au Christ, à son Église. Alors on comprend et on croit ce qu'elle nous enseigne, ce qui ne supprime pas les multiples variantes dans les détails, mais assure la compréhension de l'essentiel qu'elle enseigne avec autorité de manière authentique.

Feufollet écrit : « *Le problème c'est que, comme je l'écrivais ailleurs, un catholique ne peut pas sortir du cadre de sa doctrine, même s'il y adhère « volontairement ». Une fois le dogme accepté, il doit abdiquer sa volonté et se soumettre à l'enseignement de l'Église. Il exerce donc une forme d'auto-censure qui limite ses propres raisonnements (« telle chose est impossible car elle contredit la position de l'Église ») et rend aussi, par conséquent, très prévisibles ses échanges avec des interlocuteurs d'autres obédiences.* »

Vous exprimez bien votre problème car vous montrez immédiatement le point de vue différent que vous adoptez.

Par rapport au cadre de la doctrine de l'Église, un catholique « peut » sortir (il est libre et sans contrainte) mais ne « veut pas » sortir.

Direz-vous d'un amoureux qu'il ne « peut » pas sortir de son amour ou qu'il ne « veut pas » en sortir ?

De manière rationnelle, les deux affirmations semblent justes et peuvent se défendre, mais ce qui les distingue, c'est l'amour. Ce n'est pas rien. C'est même essentiel pour comprendre.

Sur ce point essentiel dans notre dialogue, vous faites le choix d'un point de vue. Il n'est pas dénué de logique, ni de cohérence. Vous êtes libre de choisir d'approcher le réel de cette manière.

Sachez seulement que c'est un chemin différent et indépendant de celui de l'amour d'un autre. Mais, ici encore, vous pourrez même utiliser le même mot amour pour les deux chemins en cause.

L'amour du Christ, la connaissance et la vie par le Christ, est un chemin offert mais jamais imposé.

Un dogme c'est une lumière dans la nuit des controverses les plus profondes. Que ferions-nous, si le Seigneur n'avait pas veillé à nous en libérer par les dogmes de l'Église ?

Vous reprochez au dogme catholique de susciter un « doute perpétuel » et une « tension permanente », mais c'est précisément la fiabilité de l'enseignement de l'Église, avec ses dogmes, qui vous en propose la seule échappatoire possible, fondée sur le Christ.

Vous avancez que « *une question (plus ou moins) clarifiée en amène deux nouvelles à résoudre* », mais, il vous sera déjà difficile de trouver des questions sans au moins un début de réponse dans les réflexions des Pères de l'Église et du Magistère, même si, bien sûr, l'avancement des connaissances et les nouveautés suscitent sans cesse des questions nouvelles. Mais, pour cela, les dogmes nous assurent une colonne vertébrale solide à partir de laquelle nous pouvons continuer à approfondir toutes questions et avancer dans la vérité.

Feuillet écrit : « *Et voilà que je découvre une autre religion, à la fois plus complexe, plus subtile et plus simple, qui ne provoque pas de heurts ou d'accrocs lorsque je l'intègre à mon système mental. Le choix s'en trouve facilité. Mais ça ne veut pas dire que je considère que le christianisme est faux.* »

Quelle est donc cette « autre » religion qui serait « *à la fois plus complexe, plus subtile et plus simple* » ?

Même avec l'assistance de l'Esprit Saint, il faut un long parcours de dialogue et de difficultés surpassées pour affiner notre approche de Dieu, un long parcours de déjà deux mille ans dans une communauté rassemblée et structurée par un lien solide.

Feuillet écrit : « *La religion japonaise (le shintô) est hautement syncrétique, davantage que le christianisme. Dans la mentalité asiatique, il n'est pas choquant de trouver des éléments bouddhistes mêlés à des éléments shintô. Les appartenances religieuses ne sont nullement cloisonnées comme dans la mentalité monothéiste.*

Par ailleurs l'hindouisme est un système religieux complexe qui a connu des développements philosophiques audacieux n'ayant rien à envier au catholicisme... il est universaliste au même titre que le christianisme. »

Toute philosophie et toute théologie tend normalement vers de l'universalisme. La foi catholique n'en a pas le monopole.

Mais, vous regrettez que « *dans la mentalité monothéiste* », les appartenances religieuses seraient « *cloisonnées* ».

C'est évidemment vrai lorsque nous proclamons que Jésus est le chemin, la vérité et la vie.

L'absence de tout cloisonnement c'est l'ouverture à tout, au vrai comme au faux, au bon comme au mauvais, au juste comme à l'injuste. L'amour du vrai, du bon et du juste suscite d'autres aspirations.

Feuillet écrit : « *L'intégriste, lui, s'inscrit dans un discours borné par le dogme. Il ne peut s'en écarter sous peine d'excommunication. Aussi, l'intégriste ne pense pas : il répète, il psalmodie sans cesse le même mantra pétrifié et anachronique. Ainsi on connaît d'avance son avis sur n'importe quel sujet. Son jugement ne pouvant s'exercer qu'à l'intérieur du cadre étrié de sa doctrine, il ne peut réfléchir en profondeur à quoi que ce soit. En cela il a plus de ressemblance - sur le plan intellectuel - avec un automate ou un robot qu'avec une personne humaine douée de libre arbitre.* »

Vous indiquez plus clairement ici votre sensibilité actuelle en rejetant par-dessus tout ce que vous appelez « *l'intégriste* » au motif d'un discours « *borné par le dogme* », qui vous semble un « *mantra pétrifié et anachronique* », un « *cadre étrié* ».

Aussi, vous pensez que cet « *intégriste* » « *ne pense pas : il répète* » et « *on connaît d'avance son avis sur n'importe quel sujet* », et, autrement dit, « *il ne peut réfléchir en profondeur à quoi que ce soit* » de sorte qu'il « *a plus de ressemblance - sur le plan intellectuel - avec un automate ou un robot qu'avec une personne humaine douée de libre arbitre* ».

Je peux comprendre qu'avec un tel tableau vous preniez la fuite !

Mais, encore faut-il que ce tableau se base sur une compréhension correcte de ce qu'est un dogme.

Le mot « *borné* » que vous utilisez est particulièrement négatif lorsqu'il indique une fermeture artificielle au réel, mais pourtant il laisse apparaître un sens primitif éclairant si vous pensez que la borne est une limite.

Là vous pouvez percevoir ce qu'est un dogme. Il pose, en effet, au terme d'un cheminement de l'Église, des limites entre le vrai et le faux.

Mais, si vous pensez qu'un dogme met un terme aux pensées sur ce qu'il enseigne de sorte qu'il n'y aurait plus qu'à le répéter, c'est loin, très loin de la réalité. Vous trouverez sur chaque dogme des centaines de milliers de pages pour vous contredire. Parce que les langages ont des significations infinies, parce que les compréhensions sont infiniment variées, parce que les situations singulières et concrètes sont différentes, parce que des questions nouvelles jaillissent sans cesse.

Il me semble erroné de penser que celui qui est attaché au dogme « *ne peut réfléchir en profondeur à quoi que ce soit* ».

C'est le contraire qui est vrai. Le dogme permet de réfléchir avec une base solide en évitant la dispersion infinie des singularités personnelles et la répétition infinie des mêmes questions.

Si vous voulez voyager, vous pouvez bien sûr utiliser vos deux pieds, mais avec une voiture pensée et construite par d'autres avec des développements de chaque détail depuis des milliers d'années, vous irez plus vite que si vous devez vous-même construire votre voiture à partir de vos seules recherches et connaissances.

Les dogmes c'est un peu comme des acquis scientifiques et technologiques auxquels nous faisons confiance lorsque nous avons confiance aux personnes ou institutions qui nous les indiquent. On en revient ainsi à l'Église, corps du Christ.

Les dogmes sont des aides, des repères fiables, des voitures prêtes à l'emploi pour voyager, pas des ennemis de votre libre-arbitre.

Feuillet écrit : « *Les récits merveilleux de la Nativité et la descendance de David sont venus a posteriori, pour appuyer les paroles du Maître et les justifier.* »

Rien ne prouve une telle affirmation qui me semble gratuite.

Le cas échéant, il serait compréhensible que la priorité ait d'abord été donnée au ministère du Christ, à sa passion et à sa résurrection.

Feuillet écrit : « *Ce que nous savons, en revanche, c'est que la toute première justification de l'idée d'une primauté papale par le « Tu es Petrus » date du IIIe siècle, sous la plume du pape Étienne (bien que ses écrits soient perdus : il ne reste que des références indirectes). Saint Cyprien s'y est farouchement opposé. À cette époque il y avait donc, à tout le moins, un débat à l'intérieur de l'Église* »

En effet, et le débat fut encore vif au Concile Vatican I.

Durant les premiers siècles, le débat sur la Trinité fut lui-même l'objet de vives controverses.

La révélation est complète dès l'époque apostolique, mais nous n'aurons jamais fini, avant la fin des temps, d'en sonder la réalité et de pouvoir améliorer sa compréhension.

Feufolet écrit : « *Ne pas se laisser enfermer dans de prétendues « vérités éternelles » permet ce regard au-delà du bien et du mal (d'ailleurs le Mal n'est-il pas part de Dieu dans la théologie romaine ?)* »

Aucun catholique n'est « *enfermé* » dans des vérités éternelles. Il croit aux dogmes de l'Église en communion avec l'Église, corps du Christ.

Contrairement à ce que vous alléguiez, le mal n'est pas « *part de Dieu* » dans la théologie romaine. Le mal n'est que l'inévitable nécessité de la liberté sans laquelle une vie d'amour ne peut être vécue.

Feufolet écrit : « *Les dogmes peuvent être contredits par des non-catholiques, évidemment. Mais pas par des catholiques. Mais peut-être que je vous ai mal compris ?* »

En effet, mais je ne peux que vous redire ici ce que je vous ai écrit plus haut. Le catholique croit les dogmes parce qu'il est catholique, mais il n'a jamais fini d'en sonder la vérité et la profondeur.

Feufolet écrit : « *Chez les bouddhistes, le dogme (Dharma) est un radeau : on s'en sert pour atteindre l'autre rive (l'éveil spirituel). Ensuite, on peut en faire du feu de bois : peu importe, puisqu'il n'a plus de raison d'être. Voyez combien ces deux visions s'opposent... en apparence. On trouve à peu près le même raisonnement chez certains poètes chrétiens.* »

Pourquoi voyez-vous une opposition ?

L'image bouddhiste que vous présentez me semble, au contraire, très belle et très juste. Elle s'applique bien aux dogmes dont nous avons besoin pour nous conduire vers l'autre rive.

Lorsque nous aurons atteint l'autre rive, on pourra en effet "*faire du feu de bois*" de toutes nos paroles humaines.

C'est ce que nous promet St Paul dans son hymne à l'amour : « *J'aurais beau ...avoir toute la science des mystères et toute la connaissance de Dieu... s'il me manque l'amour, je ne suis rien. ... la connaissance actuelle sera dépassée. En effet, notre connaissance est partielle, ... Quand viendra l'achèvement, ce qui est partiel sera dépassé... Nous voyons actuellement de manière confuse, comme dans un miroir ; ce jour-là, nous verrons face à face. Actuellement, ma connaissance est partielle ; ce jour-là, je connaîtrai parfaitement, comme j'ai été connu.* » (1 Cor. 13).

Les dogmes sont des repères sûrs pendant la vie terrestre des pécheurs que nous sommes. Mais, cela reste un langage humain inévitablement partiel qui n'épuise jamais la vérité de Dieu.

Feufolet écrit : « *Les gens demandent la vérité. Et cette vérité, il faut l'approcher (dans la mesure du possible) avec neutralité si on veut que le résultat soit pertinent. Sinon vous êtes comme la personne qui a perdu ses clefs et qui les cherche sous le lampadaire, sous prétexte qu'il fait nuit tout autour.* »

C'est très justement notre situation. Il n'y a pas ici de « *sinon* », mais une vérité du réel qu'il nous faut admettre si nous ne voulons pas nous tromper et fabriquer une idole, une fausse vérité qui ne correspond pas à la réalité.

Oui, il y a une nuit profonde tout autour de la petite partie du réel que notre petit cerveau est capable d'explorer par ses propres moyens. Et nous cherchons les clefs de nos questions sous ce petit lampadaire alors qu'elles sont souvent ailleurs dans la nuit.

Nous avons un peu de lumière sur un peu de réel pour répondre un peu à nos questions. Mais, ce n'est pas rien et la petite part éclairée par notre lampadaire nous permet, si nous ouvrons notre cœur, de comprendre un peu le réel non éclairé.

Feufolet a raison de dire qu'il faut approcher la vérité avec neutralité pour que le résultat soit pertinent, mais cette neutralité implique précisément d'abord de reconnaître que celui qui cherche est dans la position d'un homme qui cherche sous un lampadaire dans la nuit et que la réalité ne permet pas d'échapper à cette position comme Feufolet le considère en indiquant « *sinon* ». À tort, me semble-t-il.

La neutralité s'applique pleinement dans les approches scientifiques de faits objectifs.

Pour ce qui concerne les questions concernant la vie, la foi, l'espérance ou l'amour, la situation est fondamentalement différente car c'est une connaissance du cœur qui n'est pas neutre, mais au contraire qui vit de l'amour qui l'anime.

C'est une connaissance par l'amour. Il y a d'abord l'amour et il permet de connaître des réalités inaccessibles sans l'amour. On en revient toujours au péché originel d'Adam et Ève qui ont cru pouvoir connaître sans l'amour, indépendamment de tout « *autre* ».

Ils ont ainsi introduit le mal et la mort, même si avons infiniment difficile à nous représenter ce que cela signifie concrètement en présence de souffrances infinies sous nos yeux.

Feufolet écrit : « *Si la Révélation était complète dès le commencement, il n'était pas besoin d'entamer ces controverses. Le fait est qu'il y a eu dès le départ de nombreuses interprétations contradictoires. Selon vous, une seule de ces interprétations est la bonne*
La seule explication cohérente avec votre « théorie de la seule interprétation valide » - puisque les incroyables et les hérétiques sont destinés au feu - est que Dieu ne veut sauver que quelques-uns, et désire la mort de tous les autres. Un dieu d'amour ? »

Non, Dieu veut nous sauver tous. Mais, nous sommes libres, car sa vie d'amour qu'Il nous partage suppose la liberté.

Vous m'attribuez une théorie qui n'est pas vraie et qui n'est pas la mienne ! Votre réponse à cette théorie supposée est d'ailleurs bonne et vous démontrez aisément que c'est contraire à notre Dieu d'amour.

En fait, vous utilisez d'ailleurs le mot « *seule* » mis en avant par les protestants (qui plaident la valeur de l'écriture « *seule* », *sola Scriptura*, et de la foi « *seule* », *sola fide*) pour refuser l'autorité de l'Église instituée par le Christ.

Vous considérez que la révélation n'est « *complète* » que s'il y a une « *seule* » interprétation. Ce n'est pas la réalité, et vous avez déjà fait de bons développements sur ce point. Rappelez-vous, selon vos exemples, que le dogme est comme le radeau du bouddhiste pendant notre traversée ou que nous ne sommes que sous l'éclairage limité d'un lampadaire.

« *Complet* » cela signifie seulement que tout nous est révélé par Dieu, mais évidemment pas que « *notre* » compréhension serait complète. Vous savez ce qu'en dit St Paul.

Feufolet écrit : « *Que saint Paul, l'auteur des tout premiers écrits chrétiens, insiste sur ce caractère « confus » et « partiel » de la Sofia chrétienne est pour le moins significatif, vous ne trouvez pas ? Car en effet, comment savoir si ce sont les catholiques qui ont raison, et non les protestants, les orthodoxes ou les Aztèques, si notre connaissance est confuse et partielle ?* »

Mais, oui, St Paul est « *pour le moins significatif* », mais, pourquoi cherchez-vous directement à savoir qui a raison comme s'il y avait une « *seule* » compréhension humaine vraie exclusive des autres ?

Bien au contraire, il faut d'abord admettre ce que vous rappelez vous-même : notre connaissance est « *confuse* » et « *partielle* ». Il n'y a de raison absolue nulle part parmi les hommes et leurs religions.

Notre approche est autre. Nous sommes attirés et convaincus par un amour qui, malgré toutes nos fautes et nos faiblesses, nous unit au Christ. Et, lorsque nous découvrons que, par sa résurrection et son ascension dans les Cieux, il prolonge sa présence dans une communauté d'humains pécheurs qui forment ce que nous appelons son Corps, son Église, nous croyons y trouver une lumière qui éclaire nos propres pensées.

Feufoletlet écrit : « *le catholique croyant est obligé d'aborder la vérité en agnostique s'il veut être intellectuellement intègre !* »

Mais non !

Être « *intellectuellement intègre* » suppose seulement d'être intègre, d'une part, dans la reconnaissance et la prise en compte des faits, et, d'autre part, dans l'exactitude des raisonnements.

Cela n'exclut pas, et au contraire oblige à reconnaître que toute réflexion intellectuelle d'un humain part d'un point de vue particulier qui est le sien et ne regarde qu'une partie du réel.

L'intégrité n'est pas différente ou moindre en celui qui se base davantage sur la confiance en un autre que lui-même plutôt que sur ses propres pensées, que chez l'agnostique qui soumet tout au juge suprême intérieur de ses propres pensées et aux seules ressources humaines.

Feufoletlet écrit : « *S'il ne fait pas cet effort, les résultats sont connus d'avance : il suffira de consulter la rubrique « Foire aux questions » de la page web du Vatican.* »

Hum... Notre dialogue suffit pour vous montrer que ce n'est pas si simple car c'est toujours dans un dialogue rempli de particularités qu'il faut partager ce que l'Église enseigne de manière générale.

Feufoletlet écrit : « *Vous me direz : mais personne n'est neutre. C'est vrai. Mais enfin, il y a une différence fondamentale entre une position métaphysiquement agnostique et le théisme ! L'agnostique peut être sous l'influence de préjugés de toute sorte, mais s'il fait l'effort de mettre ses préconceptions en sourdine – ce que, contrairement au catholique, il est tout à fait libre de faire – lors de sa recherche (par exemple) des origines de l'univers ou de la réalité de la Résurrection chrétienne, il est évident qu'il sera davantage digne de confiance qu'un catholique qui dira nécessairement (pour ne pas dire mécaniquement) que oui, Dieu est à l'origine de l'Univers et que le Christ, bien entendu, est bel et bien ressuscité conformément aux Évangiles.* »

Je ne peux que vous redire que le catholique me semble « *tout à fait libre* », mais que son amour autant que sa conviction l'incitent à faire davantage confiance à l'Église, Corps du Christ, qu'à ses propres pensées en considérant qu'il n'est qu'une petite poussière dans l'univers.

Bien sûr que le catholique croit au Dieu Créateur et à la résurrection du Christ, mais il n'y a rien de mécanique dans sa réflexion de ces deux immenses mystères sur lesquels son point de vue reste inévitablement limité et partiel.

L'approche scientifique du catholique reste exactement la même que celle de l'agnostique dans leur examen et leur analyse de ce qu'ils peuvent voir en dessous du même lampadaire dont vous parlez ailleurs.

Ce que l'un et l'autre pensent de ce qu'il y a dans la nuit et qu'ils ne peuvent voir avec leur approche scientifique ne change pas tout ce qu'ils peuvent dire sous la seule lampe de leur lampadaire humain.

Feufoletlet écrit : « *Un historien du christianisme partant d'une position agnostique peut aboutir à n'importe quel type de résultat dans sa recherche de la vérité. Le résultat pourra être en faveur de n'importe quelle doctrine religieuse ou philosophique existante, y compris l'athéisme et le*

christianisme. Évidemment, beaucoup d'historiens actuels ont une approche matérialiste ; mais ce n'est pas du tout une fatalité. On peut très bien imaginer une approche mixte, mariant méthode historico-critique et ouverture à une forme de surnaturel. »

Oui. D'accord.

Feuillet écrit : « Dans tous les cas, un historien du christianisme catholique, lui, ne pourra aboutir qu'à des résultats favorisant la seule doctrine catholique... cela seul constituerait déjà un énorme problème de crédibilité. »

Cela ne peut concerner que ce qui est au-delà de la seule raison objective, que ce qui est au-delà de la zone éclairée par le lampadaire humain.

Et, dans cet au-delà, l'agnostique est aussi avec ses seules croyances. Différentes.

Les résultats qui « aboutissent » ne concernent que les réalités scientifiquement observables par la raison. Pour ces réalités, l'agnostique et le catholique sont soumis aux mêmes limites, aux mêmes règles.

Ce n'est qu'au-delà que les divergences vont apparaître.

Pour les origines de l'univers, c'est un prêtre catholique (Mgr Lemaître) qui est allé le plus loin avec sa compréhension du Big Bang. Le catholique peut sonder le mystère avec la même liberté que l'agnostique et leurs résultats seront similaires dans ce qui est observable.

Pour la résurrection du Christ, les deux sont aussi à égalité devant les preuves matérielles analysables comme vous pouvez l'observer, par exemple, dans les analyses du linceul de Turin évoqués dans le sujet intitulé « 14. Jésus franchit la mort » (cf. supra).

Je n'essaie pas de vous convaincre que j'aurais raison et vous tort, mais seulement d'avancer avec vous pour mettre le mieux possible en évidence la différence, bien réelle, de deux approches effectivement possibles. Un vrai choix libre est possible et réel.

Je peux seulement vous témoigner de ma foi, qui comprend l'affirmation de votre liberté à respecter de la manière la plus absolue, y compris sans vous coincer dans des arguments. Rien ne peut vous empêcher de suivre la voie qui vous semble préférable.

Mais, rien ne m'empêchera de vous dire ce que je crois être le chemin de la vie, ni d'annoncer le Christ ressuscité.

23. Foi catholique et récit des origines

Alexandre-Invité écrit : « Croire que la Bible avait annoncé la venue du perse Cyrus le Grand comme messie, ainsi que le présente Isaïe, serait pure crédulité. Les rédacteurs bibliques au temps de l'exil ont entièrement fait une relecture et réinterprétation de l'histoire d'Israël. Le père Philippe Abadie, chrétien et bibliste de renom a consacré un ouvrage sur ce thème.

Croire en l'historicité d'Adam et Ève me semble incompatible avec notre savoir moderne. Ceux qui sont convaincus de leur existence en sont réduits à défendre des thèses abracadabrantesques face aux évidences avancées.

Croire en la réalité du déluge biblique serait également sombrer dans la crédulité dans la mesure où il est calqué sur un récit sumérien.

Croire que Joseph a régné sur l'Égypte de la manière décrite dans la Bible serait encore une fois faire preuve de crédulité. Nous avons de nombreuses archives égyptiennes de cette époque et pas une seule ne le mentionne. La motivation théologique du rédacteur doit être prise en compte beaucoup plus que l'aspect supposé historique.

Croire que l'Exode s'est déroulé de la manière décrite dans la Bible est encore être crédule. Pas seulement pour son côté hollywoodien ou par le chiffre de 600 000 hommes desquels on n'a retrouvé aucune trace, tout comme la supposée armée égyptienne engloutie dans la mer. Mais quel serait ce Dieu d'amour qui irait dévaster un pays et ses habitants ?

Chrétien, je suis moi-même sidéré par le nombre de ceux qui n'usent pas de leur raison et de leur esprit critique pour s'interroger sur la motivation théologique et/ou nationaliste des rédacteurs bibliques. »

Le jugement d'Alexandre-Invité quant à l'esprit critique de nombreux chrétiens et à leur respect de tout ce que la raison nous indique selon les acquis de la science est injustifié par rapport à la foi catholique qui ne met jamais en opposition la foi et la raison. Son jugement sévère me semble surtout l'expression de son propre refus d'examiner raisonnablement les opinions autres que les siennes et de croire l'enseignement de l'Église qui ne se confond pas avec des commentaires qui accompagnent (sans avoir eux-mêmes un caractère officiel) des textes liturgiques officiels.

Même les athées doivent admettre que les sciences, les capacités de connaissance et de raisonnement du cerveau humain (même augmenté demain par de l'intelligence artificielle), ne peuvent prétendre « tout » connaître car le réel ne se limite pas à ce que leurs capacités peuvent saisir. La science ne peut prouver qu'il n'y a pas d'exception possible aux règles qu'elle énonce. Elle ne peut nier ni la conception virginale du Christ, ni les miracles, ni la résurrection du Christ. Elle peut seulement constater qu'aucune preuve scientifique n'existe actuellement.

Je n'ai pas d'avis sur le genre littéraire du livre d'Isaïe qui lui est attribué. Il n'est pas exclu qu'il ait pris la forme d'une prophétie a posteriori. À ma connaissance, il n'y a aucun enseignement officiel sur ce point.

En ce qui concerne Adam et Ève, seule l'affirmation d'une création physique ex nihilo serait contraire à notre savoir moderne.

La science ne peut pas observer une création spirituelle à l'image de Dieu qui dépasse son domaine. L'Église n'exclut pas que le corps humain puisse provenir d'une évolution, ce qui implique que la création d'Adam et Ève a pu se produire durant l'histoire des hominidés. Adam et Ève ne sont pas nécessairement les premiers hominidés. Ils sont seulement les premiers humains créés à l'image de Dieu, avec une nature indissociablement terrestre et spirituelle, capables de partager éternellement la vie de leur Créateur.

Archidiacre présente de manière particulièrement claire et pertinente l'état actuel de la réflexion catholique : « *sur le couple originel ... il est sûrement admissible qu'ils ne soient pas "biologiquement" les seuls parents à l'origine de l'humanité, notamment avec le problème de l'improbabilité du "goulet d'étranglement" qu'on rencontre aujourd'hui. La commission théologique internationale en 2004 semblait ouverte à une population à l'origine de l'humanité.*

"[70] En ce qui concerne la création immédiate de l'âme humaine, la théologie catholique affirme qu'il y a des actions particulières de Dieu produisant des effets qui transcendent la capacité des causes créées agissant selon leur nature. Faire appel à la causalité divine pour rendre compte d'un saut proprement causal, distinct d'une simple lacune explicative, ce n'est pas recourir à l'opération divine pour combler les « trous » des connaissances scientifiques humaines (et introduire ainsi le prétendu « Dieu bouche-trou »). Les structures du monde peuvent être considérées comme ouvertes à une action divine, non contrariante, qui cause directement des événements dans le monde. La théologie catholique affirme que l'émergence des premiers membres de l'espèce humaine (qu'il s'agisse d'individus ou de populations) constitue un événement qui ne peut pas s'expliquer de manière purement naturelle et qu'il est approprié d'attribuer à une intervention divine. Agissant indirectement à travers des chaînes causales qui sont à l'œuvre depuis le début de l'histoire du cosmos, Dieu a préparé le chemin vers ce que le pape Jean-Paul II a appelé « un saut ontologique », « le moment du passage au spirituel[75] ». Si la science peut étudier ces chaînes causales, il revient à la théologie de rendre compte de la création spéciale de l'âme humaine en la situant à l'intérieur du plan universel

du Dieu Un et Trine : partager la vie trinitaire avec des personnes humaines créées ex nihilo à l'image et à la ressemblance de Dieu et qui, en son nom et conformément à son dessein, exercent une intendance et une souveraineté créatives sur l'univers physique."...
Je précise aussi que Pie XII ... ne tranche pas non plus sur ce qu'il définit par "véritables hommes". ».

En ce qui concerne le déluge, il ne faut une crédulité spéciale que pour ceux qui croient à un déluge universel ayant recouvert l'Himalaya. Pour le surplus, l'hypothèse d'un déluge ayant inondé le sud de la Mésopotamie (pays de Sumer où ont vécu les ancêtres d'Abraham) est discuté dans un sujet spécifique intitulé « 65. Sur les traces du déluge » (cf. infra).

En ce qui concerne Joseph, il est totalement impossible de prétendre sérieusement pouvoir exclure sa réalité historique sur la base des rares traces archéologiques connues. À l'époque (dont la date est discutée), Joseph était un Hyksôs parmi de nombreux autres et il est connu, historiquement, que certains Hyksôs ont occupé de très hautes fonctions en Égypte au point que plusieurs d'entre eux ont même été des pharaons.

Le récit de l'exode peut correspondre à une fuite de certains Hyksôs. Il est évidemment normal que, comme pour toutes les écritures, le récit s'est fait par une lecture de foi qui présente les événements du point de vue de l'auteur inspiré. C'est notre interprétation qui doit être faite correctement en tenant compte des genres littéraires de l'époque, de leur manière de relater l'histoire.

Alexandre écrit : « Une lecture attentive du texte permet de relever un certain nombre d'anachronismes dont voici une sélection non exhaustive :

Oh là, Alexandre !

Vous ne me tiendrez pas rancune, je l'espère, de devoir contredire quasi chacune de vos affirmations, mais vous faites une bonne synthèse d'objections souvent entendues.

À cet égard, vos multiples affirmations qui attribuent aux Hébreux une prétendue invention de concepts ou de pratiques sont des a priori sans aucune preuve.

Les contradictions que vous pensez percevoir ne se trouvent que dans vos interprétations.

Alexandre écrit : « Le récit est parsemé du nom de Dieu (le Seigneur) qui n'est pourtant pas connu avant l'Exode lors de la révélation à Moïse. »

D'où sortez-vous cette étrange affirmation ?

Moïse vit durant le deuxième millénaire avant Jésus-Christ. La conscience religieuse est bien plus ancienne. Il n'y a aucun motif de penser que Dieu ne soit pas connu dès les débuts de l'humanité. Sa révélation à Moïse (« Je suis celui qui suis ») n'écarte en rien ses manifestations antérieures et, notamment, celles racontées par la Genèse.

Les mots en hébreu carré de la fin du premier millénaire avant Jésus-Christ sont certes plus récents et porteurs de significations qui ont pu évoluer dans des traditions diverses avec des variantes et des évolutions dans les traductions, mais cela n'implique en rien que Dieu n'était pas nommé dans les langages plus anciens.

Alexandre écrit : « L'offrande des premier-nés du troupeau par Abel est un décret qui est instauré après la sortie d'Égypte. »

La loi sur les sacrifices est certes prescrite après la sortie d'Égypte, mais pourquoi voulez-vous en déduire qu'une offrande d'un animal ne pouvait exister dès les débuts de l'humanité ?

Dès que des humains sont entrés en relation personnelle avec une divinité, ils ont exprimé à leur manière leur volonté de lui faire des offrandes ce qui se retrouve dans toutes les religions antiques bien avant l'époque des décrets de Moïse.

Alexandre écrit : « *Noé est capable de reconnaître les animaux purs et impurs alors même que cette loi n'est pas connue avant le livre du Lévitique.* »

Avant le Lévitique, les humains étaient capables de discerner dans les végétaux et animaux ce qui leur était bénéfique et ce qui leur était nuisible.

Le livre du Lévitique n'a pas inventé cette distinction. L'humain qui a parfois souffert à cause de la consommation de plantes, de fruits ou d'animaux a transmis ses connaissances à ses descendants qui ont fait une distinction du mangeable et du non mangeable dès les débuts de l'humanité. Le Lévitique n'a pas tout inventé.

Alexandre écrit : « *De même, l'instruction de manger le sang comme principe de vie est reprise mot à mot du Lévitique.* »

Je suppose que vous voulez dire l'interdiction.

Dès les débuts de l'humanité, le sang qui circule a pu être considéré comme signe de la vie.

Ici encore, pourquoi s'en étonner ?

Alexandre écrit : « *Il ne fait donc guère de doute que le récit des origines a été composé (ou au moins retouché) tardivement puisque son contenu présuppose la connaissance de l'épisode de l'Exode et également la connaissance de lois mentionnées dans le livre du Lévitique.* »

Pour les motifs qui précèdent, aucune de vos observations ne permet de déduire que le récit de la Genèse supposerait la connaissance de l'Exode ou des lois du Lévitique.

Le livre de la Genèse a nécessairement été composé après la fin des récits qu'il contient, mais ce fait ne permet pas, à lui seul, de dater chacun des récits contenus et rassemblés dans la Genèse dont vous avez raison de supposer que le texte a été « *retouché* » au cours de sa longue transmission.

Alexandre écrit : « *On peut donc supposer que le récit des origines est un assemblage de sources diverses.* »

Oui, en effet, mais on ne peut en tirer aucune autre conclusion que le fait que celui qui a rassemblé tous ces récits en un seul livre n'a pas inventé lui-même ce livre de la Genèse, ni chacun des récits qui le composent.

Le livre de la Genèse n'est pas l'invention d'un auteur mais une transmission de diverses traditions rassemblées dans un écrit unique.

La cohérence des repères dans le temps et dans la réalité géographique de tous les récits réunis par cet assemblage en augmente la fiabilité historique car les paraboles ou les légendes non historiques se caractérisent le plus souvent par l'absence de repères de temps et de lieu. Une parabole n'a pas besoin de préciser l'endroit géographique où le récit se passe, ni à quelle époque dans le cours des événements historiques ce récit se produit.

Le récit de la Genèse situe les divers endroits géographiques où les faits qu'elle relate se produisent et situe dans une durée chronologique ininterrompue chacun des événements qu'elle rapporte sans contradiction, mais, au contraire, en situant chacun des événements dans un ordre chronologique

cohérent, même si elle utilise des approximations et des symboles autant que nécessaire par rapport aux connaissances historiques concrètes de l'auteur primitif de chaque récit relaté par la Genèse.

Alexandre écrit : « *On peut relever par ailleurs plusieurs contradictions. Deux exemples : - Il existe deux récits de la création qui ne concordent pas sur les étapes de la création.* »

En quoi ne concorderaient-ils pas ?

Vous avez certes deux récits différents, mais ils n'ont pas exactement le même objet. Ils reflètent deux traditions dont l'une relate d'abord la création dans son ensemble jusque, et y compris, la création de l'humain dans la nature créée, et dont l'autre relate de manière plus détaillée la création et les débuts de l'humanité.

Il n'y a, entre ces deux récits, aucune contradiction, mais seulement une complémentarité.

Alexandre écrit : « *Le chapitre 10 nous décrit la dispersion de la descendance de Noé dans les nations avec, pour chaque clan, sa propre langue. Or, le chapitre suivant, dès le premier verset, indique au contraire qu'il n'y avait qu'une seule langue sur la terre.* »

La contradiction que vous observez ne se base que sur une interprétation incertaine.

Vous faites allusion au récit de la tour de Babel, mais celui-ci ne prétend pas qu'il n'y avait qu'un seul langage « *parlé* » sur la terre, mais seulement que tous utilisaient la même langue.

Il n'y a pas de contradiction si, conformément à la réalité historique, vous considérez qu'il s'agit ici du langage « *écrit* ».

Le récit ne précise pas l'époque en cause, mais il pourrait s'agir de la fin du troisième millénaire avant Jésus-Christ, et en ce temps, tous utilisaient la même langue écrite : le sumérien dont l'écriture cunéiforme était pratiquée par tous dans toutes les langues parlées. Lors de la chute de la dernière dynastie sumérienne (en 2004 avant Jésus-Christ), le sumérien a soudainement cessé d'être utilisé par les populations (la cause de cette disparition est encore ignorée aujourd'hui) et n'a continué à être écrit que pour les textes sacrés.

Si vous voulez mettre en doute le caractère « *universel* » de la langue écrite sumérienne à l'époque, renseignez-vous.

Seule une interprétation littérale non prouvée permet d'affirmer que tous les constructeurs de Babel pratiquaient la même langue orale. Ce n'est pas dans le texte, mais seulement dans une interprétation qui est contestable.

Alexandre écrit : « *Ma question est la suivante : La prise en compte de sa rédaction tardive et les contradictions pose nécessairement une interrogation quant à son historicité. Or, une partie importante de la théologie et de la foi catholique découle du récit des origines. Certains voient dès le récit de la chute (chapitre 3) le point de référence pour justifier la venue de Jésus pour rétablir l'unité originelle.* »

Rien, dans ce qui précède, ne permet d'affirmer que la rédaction de la Genèse fut tardive.

Ce qui est tardif par rapport aux faits en cause, c'est l'assemblage en un livre unique de multiples récits mais aucune de vos observations ne permet de répondre (dans un sens ou l'autre) à la question de l'historicité.

Par contre, vous avez raison d'observer que « *une partie importante de la théologie et de la foi catholique découle du récit des origines* » et que « *Certains voient dès le récit de la chute (chapitre 3) le point de référence pour justifier la venue de Jésus pour rétablir l'unité originelle* ». C'est bien exact.

Alexandre écrit : « *Est-il pertinent de s'appuyer sur un récit avant tout allégorique pour justifier la venue de Jésus ?* »

Rien dans vos observations qui précèdent ne permet d'affirmer que le livre de la Genèse serait seulement allégorique mais non historique.

Il est bien sûr allégorique et symbolique autant que nécessaire, mais il est aussi historique autant que nécessaire.

Le récit dans le jardin d'Eden est clairement imagé et allégorique. Faut-il s'en étonner dès lors qu'il nous parle d'événements spirituels, ce qui n'exclut pas le fait que ce sont des humains bien réels qui les vivent, ni le fait qu'ils vivent ces événements dans la réalité historique à un moment et à un endroit.

Le récit imagé du jardin d'Eden raconte des faits terrestres et spirituels. La part spirituelle ne peut être racontée que de manière imagée et symbolique. Dans l'histoire concrète, cela se situe nécessairement à l'époque d'Adam et Ève que le récit situe dans le pays de Sumer et à l'époque néolithique avec des durées, parfois clairement symboliques ou arrondies, dont l'interprétation et la précision restent certes incertaines.

Alexandre écrit : « *Ne devrait-on pas plutôt lier sa venue à l'histoire d'Israël et à son échec à devenir une nation sainte devant Dieu ? Jésus... évoque clairement la loi de Moïse et les prophètes pour justifier sa venue.* »

Certes, mais la finalité que vous relevez n'exclut en rien les autres enseignements et les autres finalités de la Genèse. Les prophéties ont souvent plusieurs réalisations dans le cours de l'histoire et une interprétation valable n'exclut pas la possibilité d'autres interprétations tout aussi valables dès lors qu'il n'y a pas de contradiction.

Alexandre écrit : « *Jésus... ne mentionne en aucun cas le récit au jardin d'Eden ni celui des origines (à l'exception d'une simple mention à Noé).* »

Ce n'est pas exact. Jésus se réfère aux événements des origines lorsqu'il parle du mariage (Mt 19, 4-6).

Alexandre écrit : « *Deuxième point : l'état dégradé du monde n'est-il pas le résultat de la nature pécheresse de l'Homme plutôt que la conséquence du péché originel ?* »

Beaucoup de gnosés ont affirmé cela.

La Genèse comme la foi constante de l'Église affirment le contraire.

L'humain a été créé bon. Il n'a pas été créé avec une nature pécheresse.

Il a seulement été créé libre pour pouvoir ressembler à Dieu, pour pouvoir aimer et pour pouvoir partager la vie de Dieu qui est amour de toute éternité.

L'humain a tout reçu pour pouvoir aimer. Sa vie reçue de Dieu est amour.

Mais, comme il n'y a pas d'amour sans liberté, l'humain a pu choisir de ne pas demeurer dans la communion de vie et d'amour de son Créateur.

En communion avec Dieu, l'humain aurait pu développer toute la créature. En choisissant une connaissance séparée de son Créateur, il a blessé sa propre vie, celle qu'il a ensuite transmise à sa descendance.

Le monde entier est, depuis lors, privé de l'harmonie que l'humain aurait pu y mettre pour le développer en communion avec le Créateur. Le monde est, depuis lors, dans les douleurs d'un enfantement interrompu qui dure encore.

Le monde n'est pas dégradé en lui-même, mais seulement privé de celui qui devait le développer et le faire vivre dans l'harmonie.

Le monde et l'humain n'ont pas cessé d'être des créatures bonnes, mais, sans l'humain en communion avec Dieu, la création toute entière, y compris les humains, sont soumis à la souffrance et à la mort.

Ce n'est pas Dieu qui a maudit la terre à la sortie du jardin d'Eden. Il a seulement déclaré que la terre était maudite lorsqu'elle s'est trouvée privée de l'humain qui aurait dû la développer en harmonie avec son Créateur. La malédiction de la terre est un effet du péché originel et pas une décision distincte de Dieu.

Alexandre écrit : « *la désobéissance humaine envers Dieu est inscrite dans nos gènes puisque Adam et Ève, à peine créés, choisissent de désobéir.* »

Oui, c'est exact.

Alexandre écrit : « *Les chapitres 6 et 8 décrivent également la méchanceté innée de l'homme : "toutes les pensées de son cœur se tournent vers le mal à longueur de journée", " le cœur de l'homme est enclin au mal dès sa jeunesse". Le récit ne suggère pas que la méchanceté est la conséquence du péché originel mais démontre au contraire que l'homme est naturellement mauvais. La méchanceté semble indissociable de la condition humaine.* »

Vous allez trop vite.

Aucune méchanceté ne peut être constatée avant le récit du péché originel.

Certes, rien, dans le récit, n'affirme que « *la méchanceté est la conséquence du péché originel* ».

Les seules conséquences immédiates indiquées explicitement, ce sont la soumission à la mort et des souffrances à subir pour s'alimenter et transmettre la vie.

La « *méchanceté* » (faire du mal à un autre) apparaît cependant immédiatement lorsqu'Adam accuse Ève d'être la cause de sa propre faute.

Mais, ce n'est pas l'essentiel du récit. La méchanceté humaine n'est qu'un désordre parmi d'autres. La Genèse raconte qu'elle se développe après la sortie du jardin d'Eden, mais l'essentiel dans le récit n'est pas là mais dans le fait qu'Adam et Ève s'emparent d'une connaissance séparée de Dieu. Ils choisissent de décider par eux-mêmes de ce qui est bon ou mauvais.

L'homme n'est pas naturellement mauvais parce qu'il veut choisir librement et décide de se séparer de la source de vie, mais il se prive de cette vie sans laquelle la création toute entière autant que lui-même se coupe de ce qui est essentiel à son harmonie.

Sa méchanceté n'est pas innée, mais n'est qu'un désordre parmi d'autres.

Alexandre écrit : « *Quel passage de l'Ancien Testament ou des Évangiles permettrait d'infirmar ma vision (inutile de me citer Paul puisque lui aussi interprète) ?* »

Pourquoi éviter St Paul dont les écrits sont autant parole de Dieu que les autres écritures saintes ?

Pourquoi le critiquer parce qu'il « *interprète* » comme nous devons tous le faire ?

Toute compréhension d'un texte écrit avec des mots humains est toujours interprétation.

Les mots sont toujours susceptibles de nombreuses compréhensions parfois contradictoires et rien ne permet à chacun de croire que sa propre compréhension est « *la* » vérité du texte qu'il lit. Celui qui croit cela risque de ne plus lire dans les écritures que ses propres pensées ou ce qui convient à ses propres pensées.

Toutes les écritures saintes de la Bible doivent non seulement se lire et se comprendre dans leur ensemble, mais aussi dans le contexte historique et personnel de chacun des auteurs des livres particuliers qui la composent, et dans la communion de l'Église qui est le corps du Christ aujourd'hui.

Ce n'est donc pas un passage particulier de l'Ancien Testament ou des Évangiles qui pourra vous convaincre, mais, comme chacun de nous, vous pouvez vous tourner vers le Christ et l'aimer de tout votre cœur.

Alexandre écrit : « *Le serpent du jardin d'Eden, parce qu'il connaît le cœur de l'homme, a su réveiller la nature pécheresse dont l'homme n'avait pas conscience mais qui sommeillait tout de même en lui. Autrement, Adam et Ève n'auraient pas pu pécher.* »

Nous voici au cœur de la difficulté. Vous croyez à la nature pécheresse de l'homme dès sa création. C'est évidemment contraire à la foi chrétienne. Nous avons été créés « *très bons* ».

Ne confondez pas notre liberté (sans laquelle aucune participation à la vie divine d'amour de Dieu n'est possible) avec le choix de se séparer de la connaissance de Dieu qui a blessé la vie que nous avons reçue de nos premiers parents.

Votre affirmation revient à affirmer que Dieu a créé l'homme pécheur. C'est contraire à la foi catholique. Il a été créé libre. C'est tout. Il n'y a aucune nature pécheresse (qui aurait été réveillée) dans la liberté de l'homme créé. Vous refusez d'admettre qu'un être créé "bon" et libre peut faire le choix du péché sans être pécheur. Comme si seuls les êtres pécheurs avaient un choix. Ce raisonnement nie qu'un être bon puisse être libre, vraiment libre et vraiment responsable, or c'est ainsi que Dieu nous a créés.

Alexandre écrit : « *L'héritage du monde dégradé n'est selon moi pas la conséquence du péché d'Adam et Ève mais le résultat de la faute des hommes de toutes les époques.* »

Les fautes des hommes de toutes les époques contribuent à la dégradation du monde, mais la foi de l'Église relie toutes ces fautes au choix originel des premiers humains au commencement de l'histoire.

Adam et Ève n'ont pas eu, par eux-mêmes, une pensée mauvaise. Je vous rappelle qu'il y a eu un tentateur qui leur a présenté un choix mauvais possible. Ils étaient libres de pouvoir choisir le mal, sinon ils n'auraient pu davantage choisir la communion d'amour avec Dieu qui fait vivre.

La seule réponse à votre question, c'est la liberté. La possibilité de faire le mal et donc de choisir un mal ne prouve en rien que l'humain créé aurait été mauvais. Bien au contraire, c'est la preuve de sa liberté et donc de sa réelle capacité d'aimer.

Et nous savons aujourd'hui, dans la lumière du Christ, que là où le péché a abondé, la grâce a surabondé.

Vous écrivez heureusement ensuite : « Après avoir médité en profondeur le récit du péché originel, j'ai quelque peu modifié ma compréhension de son origine. L'homme étant créé bon, le péché ne peut effectivement pas résulter d'une nature humaine mauvaise ou pécheresse, ni même d'une faiblesse intérieure...

Le péché originel n'aurait pas pu se produire dans un cœur qui aime Dieu en vérité.

En revanche, je ne partage toujours pas l'idée d'une nature humaine dégradée suite à la transgression. Les hommes de toutes les époques souffrent comme Adam et Ève d'un cœur qui peine à aimer Dieu et qui donc utilise sa liberté à des fins mauvaises. Ceci explique selon moi l'état du monde et les souffrances qui en découlent.

Qu'en pensez-vous ? »

Je me sens d'accord avec ces réflexions.

Pour le surplus, il me semble difficile d'évaluer l'attitude d'Adam et Ève ou de parler d'obéissance avant la tentation, car il leur fallait encore choisir positivement l'amour de Dieu. Et hélas ! Ils ne manquaient de rien mais l'amour est un choix libre qu'ils n'ont pas fait lorsque le tentateur a fait miroiter d'autres perspectives trompeuses.

Basmeg écrit : *« Je ne sais pas quoi penser de vos propos. D'un côté, Dieu a créé l'homme sans péché. Là, sur ce point, je crois que nous sommes d'accord.*

Mais c'est sur la suite que je ne vous suis plus. Dieu a tout créé et sait tout à l'avance, je pense que nous serons d'accord sur cette idée. Mais elle contredit l'idée que les hommes soient libres. »

Est-ce que Dieu sait tout d'avance ? « Tout » ? Seulement, dans le respect de notre liberté. Il y a là une part de mystère que nos raisonnements ne peuvent combler. Il sait tout et pourtant rien n'est déterminé sans notre volonté libre.

Si nous ne croyons pas que les humains sont libres, nous nions leur capacité à aimer et nous nous mettons en dehors de la foi catholique. Mais, chacun est libre de penser ce qu'il veut.

Vous écrivez ensuite : « Et si les hommes pèchent parce qu'ils ont été créés par Dieu, alors la dégradation du monde ne nous est pas imputable, puisqu'Il nous a créés en toute connaissance des conséquences. Si nos ancêtres ont été créés pécheurs, et ont dégradé le monde, alors ils ne sont pas responsables, puisque Dieu est omniscient et omnipotent. »

Désolé, mais votre raisonnement enferme Dieu dans une alternative qui ne correspond pas à la réalité.

Il n'a pas créé les humains pécheurs, mais libres.

Il est évident que si les humains n'avaient pas été créés libres, ils n'auraient pas pu pécher. Dieu en connaissait les conséquences et les a même avertis. Cette connaissance de Dieu n'a affecté en rien ni leur liberté, ni leur responsabilité.

Mais, l'histoire ne s'arrête pas à Adam et Ève, ni à leur sortie du jardin d'Eden. Dieu voyait déjà la foule innombrable des êtres créés à son image qui, malgré la faute originelle et ses conséquences douloureuses, partageront éternellement sa communion d'amour, sa vie divine.

Vous écrivez ensuite : « De plus, la dégradation du monde a cessé avec le sacrifice de Jésus. »

Non. Les douleurs du monde n'ont pas cessé car le sacrifice de Jésus a ouvert pour l'humanité un chemin de restauration qui reste à parcourir par tous ceux qui le veulent mais le péché originel, qui

nous a privés de la possibilité de gouverner et de développer le monde en communion avec Dieu, continue à nous marquer aujourd'hui jusqu'au jour où notre restauration sera pleinement accomplie.

Aujourd'hui, nous sommes encore sur la route.

Vous écrivez ensuite : « *Nos péchés sont pardonnés et nous allons vers un mieux.* »

Ici, nous sommes bien d'accord.

Vous écrivez ensuite : « *Pour en revenir au récit des origines selon la Bible, je le trouve fascinant. La trame a fondé beaucoup d'autres récits reprenant la même structure. Une situation de base, un élément perturbateur, des péripéties, une scène chorale (sans jeu de mot) puis un dénouement et un retour à l'état initial.* »

Je ne partage guère une telle vision qui me semble un peu gnostique. Un paradis parfait. Une chute. Un retour à l'état initial.

Ce n'est pas la réalité de la révélation. En quelques mots, je dirais plutôt : une création bonne, une liberté pour aimer, un choix de séparation, une conversion et une repentance, non pour un retour à l'état initial, mais pour une avancée vers un nouveau développement dans l'amour. Pas de retour en arrière, mais une avancée dans et avec le Christ à partir de là où nous en sommes et où il vient lui-même nous chercher.

Vous écrivez enfin : « *Cela dit, la question des origines n'en est pas résolue pour autant. On a l'habitude de faire remonter les origines à d'autres objets. Indéfiniment. Mais si on fait cela, comment peut-on en tant que catholique, imaginer que Dieu n'ait pas d'origine ? Ce problème me pose problème depuis toujours.* »

Si vous pensez que Dieu a une origine, cela signifie simplement que ce que vous appelez « Dieu » n'est pas Dieu car si votre dieu a une origine, c'est cette origine qui est Dieu.

La foi catholique n'a pas l'habitude de faire remonter les origines indéfiniment. Elle reconnaît l'éternité de Dieu et de Dieu seul de sorte qu'il est Lui-même l'origine de toutes choses.

À cet égard, nous ne pouvons faire aucun travail sérieux sans faire confiance à l'interprétation de l'église. Nous sommes de petites gouttes dans le « *sensus fidei* » de toute l'Église, mais tant les catéchèses de Jean-Paul II que les enseignements de notre pape actuel nous invitent à approfondir notre foi sur ce thème qui interpelle beaucoup le monde d'aujourd'hui.

DA95 écrit : « *Nous essayons de tirer du récit de la création des éléments qui seraient en concordance entre ce que l'on sait aujourd'hui des théories de l'évolution et les données scientifiques d'une part et d'autre part ce que nous apprend la bible sur la réalité de l'homme et de la femme à l'origine. Ce faisant il me semble que nous ne nous plaçons pas dans l'esprit de ce que l'auteur a voulu dire* »

N'est-ce pas rejeter la révélation hors de la réalité concrète ? Il me semble que votre observation enferme a priori l'intention de l'auteur dans l'abstraction et oublie que l'Évangile nous montre par l'Incarnation que Dieu nous rejoint bien dans la réalité concrète et c'est bien de cette réalité que la révélation nous parle en vérité, mais avec toute la transcendance qui la traverse en réalité. Cette transcendance ne fait pas disparaître le monde bien réel et concret qui occupe l'historien et le scientifique. L'auteur du texte biblique ne cessait pas de s'y intéresser aussi et d'en tenir compte.

DA95 écrit : « *je ne pense pas qu'il ait voulu écrire un traité scientifique sur la création de l'homme et la femme* »

Bien sûr que non, mais il ne faut pas en déduire pour autant qu'il ne parle pas de la même réalité.

La science cherche des détails précis, la Genèse nous donne l'essentiel par rapport à notre foi. La science ne considère que la réalité terrestre, la Genèse nous ouvre à une double dimension terrestre et spirituelle.

La Genèse ne nous décrit que très peu le comment. On peut discuter les détails par rapport aux découvertes de la science et aux connaissances sur l'évolution depuis des milliards d'années.

Il subsiste une réalité bien concrète que nous révèle le Christ ressuscité. Nous sommes immortels et sa résurrection nous révèle, de manière bien concrète et historique, que nous sommes vraiment créés pour l'éternité.

Vous pouvez contempler les merveilles de l'évolution, vous resterez avec cette constatation : lorsque les ancêtres biologiques des humains n'étaient que des invertébrés aquatiques, il n'y avait pas sur la terre des êtres ayant une âme immortelle. Par une action créatrice de Dieu, un jour, il y a eu une création, dans la réalité historique, d'un premier couple d'humains ayant des âmes immortelles. Ils sont nommés Adam et Ève. Ils ont attendu dans la mort la délivrance qu'a apportée le Christ par sa descente aux enfers lors de sa mort et sa résurrection que nous célébrons dans la joie.

Adam et Ève ont bien existé dans la réalité historique. C'est la foi constante de l'Église.

Notre foi ne garde pas un silence prudent et gêné sur nos origines. L'Église a toujours été experte en humanité.

Impossible de l'être sans savoir ce qu'est une personne humaine, sans savoir d'où nous venons et où nous allons.

Bien sûr, au centre de notre foi, il y a le Christ ressuscité, sauveur de l'humanité. Il fait exploser les limites de notre vie terrestre, la puissance de la mort et du mal.

Au centre de son enseignement, il y a un évangile, une bonne nouvelle : le royaume des cieux, de Dieu, est tout proche, parmi nous. Tout ne s'arrête pas aux limites du monde visible, ni même aux limites de nos réalités psychologiques.

L'Église est cependant confrontée aujourd'hui, de manière difficile, à des progrès de la science et de l'histoire qui dégagent tant de découvertes éloignées de ce que pensaient les croyants de jadis. La tentation peut être grande de se replier dans l'abstrait, le symbolique, l'allégorique, le spirituel, en laissant la vérité sur les réalités concrètes aux scientifiques.

N'y a-t-il pas là un risque d'une grande erreur, contraire à l'Incarnation du Christ autant qu'à l'Évangile qu'il a prêché parmi nous ? C'est bien de la réalité concrète, la même que celle qui intéresse les scientifiques et les historiens, que nous parle l'Évangile, l'Écriture Sainte.

Elle le fait certes à sa manière en nous aidant à dépasser les seules vérités terrestres, non pour les supprimer, mais pour étendre notre regard et notre intelligence à ce qui ne se voit pas avec les yeux de chair mais qui est tout aussi réel parmi nous.

Le début de la Genèse est un vrai enseignement sur ce qu'est une personne humaine, sur ce qu'est vraiment le monde complexe dans lequel nous vivons, sur l'origine de notre faiblesse et des souffrances du monde, sur la vie éternelle qui nous est offerte.

Bien sûr, la vérité impose, parce qu'elle s'adresse à nous qui vivons avec une intelligence limitée et blessée, de nous parler avec des images des réalités spirituelles qui nous échappent encore. Mais, ces images ne signifient pas qu'il n'y a pas de réalité bien réelle qui a été présente dans l'histoire bien

concrète, même si cette présence n'a été que spirituelle pour une partie. Ces images ne signifient pas non plus qu'elles ne contiennent pas des explications des réalités bien concrètes.

Pour un scientifique ou un historien, il y a une question concrète : depuis quand y a-t-il sur terre une personne humaine génétiquement semblable et compatible avec notre réalité génétique d'humains de l'an 2000 ?

Pour un croyant, c'est la même question, mais plus précise et plus étendue : depuis quand y a-t-il sur terre une personne humaine ayant une âme immortelle, en ce sens qu'elle subsiste au-delà de la mort de son corps ?

La date est peu importante pour le croyant (les 6.000 ans calculées dans la Genèse comme les 6 jours de la création ne sont que des interprétations qui restent très ouvertes), mais le fait a, lui, toute son importance pour comprendre ce qu'est une personne humaine, notre souffrance, notre mort, et l'espérance que nous ouvre la résurrection du Christ.

Les origines de l'humanité plongent dans un fait historique. Pour la science comme pour la foi.

Croire que le récit des origines dans la Genèse est entièrement symbolique ou hors du temps ne règle en rien la difficulté. La question demeure : ce récit nous éclaire-t-il sur la réalité historique concrète et s'il ne le faisait pas, qui donc pourrait nous éclairer ? Faudrait-il croire que seule la science aurait des réponses ?

L'Écriture Sainte nous en parle brièvement, sans entrer dans les détails de la science, avec des images et des symboles là où notre intelligence ne peut accéder autrement, mais, comme les Évangiles, c'est d'une réalité historique qu'elle nous parle, c'est là qu'elle nous rejoint, pour nous aider à en dépasser les limites, à la transcender.

L'Écriture Sainte, parce qu'elle est divinement inspirée, a la force adéquate pour parler à toutes les générations, quelles que soient les connaissances scientifiques de l'époque. Elle n'a rien à en craindre. Chaque génération peut redécouvrir, à la lumière des connaissances scientifiques de son époque, la vérité de la Genèse sur la réalité concrète : elle ne change pas, mais elle corrige, à chaque génération, les représentations et interprétations humaines parfois bien éloignées de la réalité.

Une chose est sûre : il n'y a pas de contrevérité scientifique dans le récit des premiers chapitres de la Genèse. Nous pouvons croire fermement à ce qu'elle nous raconte, mais avec la modestie que nous devons toujours avoir par rapport à nos interprétations littérales, symboliques ou complexes. Le texte est beaucoup plus riche que nos interprétations.

Avec la Tradition de l'Église, nous pouvons tenir pour certain qu'à l'origine de l'humanité, il y a eu un premier couple d'humains. À un moment précis de l'histoire et à un endroit précis de notre terre. Ils ont eu un comportement qui les a privés d'une réalité et qui les a soumis à la mort. Eux et leur descendance. À un moment précis de l'histoire et à un endroit précis de notre terre.

Il est important de le méditer et de chercher sans cesse à mieux le comprendre pour mieux méditer et mieux comprendre notre situation actuelle, le salut dont nous avons besoin et toute la réalité de l'espérance que nous donne le Christ ressuscité.

Il est essentiel, pour l'enseignement de la foi à nos enfants autant que pour l'évangélisation de nos contemporains et notre propre compréhension, de retrouver des convictions et un enseignement décomplexés sur les origines de l'humanité et le début de son histoire qui nous sont racontés par la Genèse.

Osons aborder avec franchise la critique historique et les découvertes scientifiques sans nous replier frileusement sur de l'abstrait, pour renouveler notre intelligence de la foi, dans un effort digne de l'inculturation dont l'Église a toujours su faire preuve tout au long de son histoire.

Nous pouvons, par exemple, chercher à comprendre ce qu'était, dans la réalité concrète, la côte d'Adam et le fait représenté par le bref récit de l'apparition de la femme, ou ce qu'était réellement le serpent du récit de la chute, de quoi il est l'image, mais sans écarter pour autant la réalité des faits qui y correspondent à un moment et à un endroit précis dans l'histoire.

Nous sommes tous d'accord sur le fait que la Genèse a de multiples sens. Ils ne s'excluent pas nécessairement. Ils peuvent être vrais ensemble ou se nuancer mutuellement ou se combiner, etc.

24. L'approche historique des faits de la Genèse

Pourquoi s'intéresser à la Genèse ?

À l'époque des connaissances modernes sans cesse plus grandes, de la science, de l'informatique, ce texte ne paraît qu'un mythe primaire provenant de personnes peu formées intellectuellement et très ignorantes par rapport à l'étendue de notre formation et de nos connaissances actuelles.

Les textes rassemblés dans le livre de la Genèse et d'autres textes ont été réunis et retenus comme base de la foi et des convictions essentielles dans un groupe d'humains, dans le peuple juif d'abord, puis, joints à des textes plus récents concernant Jésus de Nazareth, par l'église chrétienne.

Ils ont été reconnus comme parole de Dieu. Référence absolue. Valeur maximale.

Cette parole n'a cependant pas été donnée sans l'intermédiaire d'humains pour l'écrire, sous l'indication de l'intelligence, du cœur et des convictions de leurs auteurs humains.

La qualité du lecteur et sa compréhension sont aussi très relatives.

Elle est cependant dite de Dieu parce que les croyants qui l'ont reconnue comme telle admettent une présence autre dans leur réalité, qui agit dans la réalité qui est la nôtre et y inspire les humains.

Au delà des connaissances scientifiques ou matérielles, le croyant admet une connaissance du cœur qui peut dégager dans la confusion ou l'immensité apparente du réel, des traits essentiels, une compréhension adaptée du monde et de Dieu.

Et, pour cela, toute l'étendue de nos connaissances modernes ne nous rend pas nécessairement supérieurs aux anciens, même si elles enrichissent notre réflexion et notre compréhension.

La Bible n'est pas un livre de réponses détaillées aux questions de plus en plus précises de la science moderne.

Elle transmet des traditions. Elle le fait avec toute l'attention que les écrits pouvaient avoir à l'époque. Avant la légèreté de nos textes informatiques qui peuvent être aisément modifiés et corrigés, avant l'imprimerie qui facilitait l'écriture, la lecture et la transmission.

À l'époque des textes bibliques, il n'y a pas d'ordinateurs, pas de livres imprimés. L'écriture et la lecture sont très limitées et difficilement accessibles.

C'est un mode de conservation et de transmission des connaissances qui est d'un emploi difficile. Peu de personnes savent écrire. Peu de personnes savent lire. Les supports sont de qualité médiocre et la transmission aux générations suivantes dépend d'un difficile travail de copistes.

Il y a moins de risques de se perdre dans les détails.

Le texte se concentre sur ce que l'auteur croit important d'établir dans un écrit pour sa conservation et sa transmission. au-delà des humains, les croyants pensent que Dieu a conduit et protégé ce travail pour donner une base bonne à la foi, pour se révéler à travers ces textes, mais aussi pour y donner une parole vraie sur l'humain fait à son image.

À son image (Gn 1, 26) : c'est le cœur de toute la genèse de l'humain.

Dans toute la complexité des connaissances modernes, les textes bibliques donnent un accès à une pensée davantage concentrée sur l'essentiel de ce qui concerne l'humain et de ce qui concerne Dieu.

À notre époque, on fait facilement usage de mots pour en dissoudre la valeur : créationnisme, fondamentalisme, littéralisme, simplisme. Mythe ou livre de science. Le comment ou le pourquoi.

Mais, n'est-ce pas se retrancher de manière trop facile derrière une pensée caricaturale, manichéenne ?

Ce n'est pas parce que les auteurs bibliques s'expriment dans leur contexte, avec leurs expressions, et leurs objectifs, que leur parole aurait moins de valeur que la nôtre, moins de valeur historique, moins de valeur scientifique. Cette parole n'est pas moins vraie parce qu'elle doit être comprise correctement, comme toute parole scientifique ou historique actuelle, selon les particularités de son auteur et de son contexte.

Situer le sens des écrits bibliques selon leurs particularités ne dispense pas d'essayer de comprendre ce qu'ils disent.

Nous aussi nous cherchons l'essentiel. Comme eux.

Bon Seb écrit : *« le récit de la chute (Gn 3, 1-24) est un récit historique non pas dans le sens où il nous fournit une chronique factuelle d'un évènement dont les témoins n'ont de toute façon laissé aucune trace - si ce n'est le péché originel - mais il est historique dans le sens où ce que ce récit essaie d'expliquer fait référence à un évènement, une rupture, qui a eu lieu dans l'histoire de l'humanité. »*

Enverité écrit : *« Il me semble bien audacieux de qualifier cela d'"historique" au sens commun du terme car alors toutes les explications des autres traditions, sumériennes (là le serpent est dieu et il y a aussi un jardin), égyptiennes seraient tout aussi "historiques". S'il s'agit d'un mythe ou d'une allégorie ça n'enlève rien à sa force et à son sens. »*

Une allégorie imaginaire qui ne correspond pas à une réalité historique peut effectivement avoir du sens, mais, et c'est une lapalissade, elle ne nous dit rien sur l'action de Dieu dans l'histoire concrète passée, ni dans notre histoire concrète présente et future. Même si elle concerne notre vie concrète, elle renvoie à une approche abstraite, purement spirituelle. Une allégorie imaginaire ne nous dit rien de l'action concrète de Dieu dans l'histoire.

Il n'y a qu'une seule réalité historique, au sens commun du terme. C'est cette même réalité historique qui intéresse l'historien, le biologiste comme la Bible, lorsqu'ils s'expriment sur les origines de l'humain.

La différence est que l'historien et le biologiste limitent leur attention à ce qui est observable dans la réalité terrestre (y compris ses éléments psychologiques, invisibles ou immatériels), alors que la Bible examine cette même réalité historique dans un champ plus vaste qui intègre l'action de Dieu, la réalité spirituelle, ce qui dépasse le champ d'investigation de la science.

La Bible ne présente pas un Dieu abstrait de philosophes uniquement spirituel, mais un Dieu Créateur dans le temps et dans l'histoire, un Dieu qui s'incarne dans le temps et dans l'histoire.

Les faits essentiels de nos origines sont nécessairement dans l'histoire et ils sont à la base de ce que nous sommes concrètement aujourd'hui.

Ce sont des faits réels qui se sont produits à un moment de l'histoire et à un endroit parfaitement précis.

Personne ne prétend que l'on ait recueilli des témoignages directs, ni même indirects, ni des traces archéologiques, sur les faits relatés par la Genèse concernant Adam et Ève et le péché originel. Personne ne prétend davantage que Dieu aurait écrit directement ce récit de manière miraculeuse sans l'intermédiaire d'humains.

En ce qui concerne le texte de la Genèse, il est certes toujours possible d'y retrouver ses sources humaines multiples et la révélation inspirée ne s'y ajoute pas de manière distincte mais les utilise pour nous révéler ce qui est. Ici, la foi peut nous faire croire à la parfaite fidélité du récit biblique à ce qui est vrai malgré l'extrême faillibilité des auteurs humains et de leurs sources.

Agnus relève de manière exacte que le récit de la Genèse « *est le fruit de mise en récit et de réflexions humaines ... bien humaines avec leur part de faillibilité... un travail humain tentant de rendre compte d'une réalité qui le dépasse* » mais je ne peux pas le suivre lorsqu'il pense pouvoir en déduire que les Écritures seraient seulement « *en partie* » inspirées.

Les écritures saintes sont pleinement humaines mais tout aussi pleinement inspirées. Tout comme le Christ est vrai homme mais tout aussi vrai Dieu.

C'est sous l'inspiration qu'il(s) ont reçue, qu'un (ou plusieurs) auteur(s) ont rédigé un récit pour nous dire l'essentiel des origines de l'homme ainsi que de la présence et de l'action de Dieu dans ces origines.

L'histoire réelle a nécessairement existé et la Genèse nous en dit quelque chose. Pas tout, loin de là.

Cela ne signifie pas que l'image ou l'interprétation que nous faisons de la Genèse est l'histoire réelle. Les textes hébreux écrits pour nous relater les faits réels de nos origines sont très riches, inscrits dans une culture avec l'utilisation d'expressions, d'images, de symboles, et de nombreuses richesses cachées. Ils ont pu puiser dans les traditions et la culture la trace authentique qui nous est transmise.

Ne confondons pas nos interprétations, ce que nous imaginons être la réalité décrite par la Genèse avec la réalité de l'histoire concrète dont la Genèse nous parle réellement alors qu'il s'agit facilement de reconstructions très contestables. La compréhension d'une lecture d'une traduction moderne du texte hébreu de la Genèse peut, en effet, être plus proche d'un film de Walt Disney que de la réalité historique dont elle nous parle.

Il faut être à l'écoute de tout ce que nous disent les connaissances scientifiques modernes, mais aussi de ce que la Genèse nous dit des faits à l'origine de l'humanité.

Il n'y a qu'une seule historicité au sens commun. Acceptons de faire l'effort de rechercher ce que la Genèse nous dit de cette histoire. Car, c'est bien de cette histoire réelle qu'elle nous parle, même si son langage nous est particulièrement difficile à comprendre.

L'histoire, n'est-ce pas la représentation et l'analyse des faits du passé ? La science, n'est-ce pas l'explication de faits observés ? À ces points de vue, la Bible est aussi un livre d'histoire et de science dont la valeur ne doit pas être affaiblie à cet égard.

La Genèse ne nous oblige cependant jamais à penser d'une manière déraisonnable et nous restons largement dans l'incompréhensible. N'oublions pas que le récit ne parle pas que de la réalité terrestre, mais qu'il nous parle aussi de la réalité spirituelle. Les deux réalités sont présentes ensemble.

Nous avons facilement tendance à vouloir isoler le terrestre du spirituel, la raison et la foi, la science ou la Bible, mais, au cœur de nos convictions, il y a Dieu fait homme, et, plus loin encore, il y a l'humain fait à l'image de Dieu, fait de terrestre et d'esprit.

L'Incarnation du Christ établit entre le terrestre et le spirituel plus qu'un lien. De la transcendance. Ces réalités sont présentes ensemble, s'interpénètrent. Il n'y a pas, d'un côté, le terrestre séparé, et, de l'autre, le spirituel. Mais, seule la Bible nous parle de Dieu, de la réalité des cieux et du monde spirituel, dans l'histoire que les historiens ou les biologistes ne peuvent examiner que dans le cadre limité des réalités terrestres.

Marco Polo écrit à ce sujet que : « *La bible n'est donc pas un livre de science ni d'histoire, mais un livre qui nous parle de Dieu* ». Pneumatis reprend des termes similaires : « *la Genèse n'est pas un livre d'histoire, c'est-à-dire qu'elle n'a aucune visée descriptive d'une chronologie temporelle* ».

Il faut évidemment nuancer. Lorsque cela peut nous être utile, rien n'exclut que la Bible ait parfois aussi une visée descriptive d'une chronologie temporelle.

L'affirmation que la Bible n'est pas un livre d'histoire, ni un livre de science, ou, encore, qu'elle n'explique pas le comment mais le pourquoi est souvent reprise, mais elle me paraît souvent une porte de sortie assez ambiguë et contestable dans certaines discussions, comme un manteau d'honorabilité pour se protéger de reproches de fondamentalisme ou de lecture littérale.

La réalité de ces reproches, lorsqu'ils sont justifiés, c'est seulement de critiquer une lecture de la Bible qui confond une interprétation superficielle non réfléchie des textes bibliques qui ignore les éclairages, les nuances, les perspectives que la philologie, l'exégèse, et l'étude plus approfondie des textes dans leur contexte culturel peut apporter, de même que les connaissances scientifiques, y compris historiques.

Il est important, à cet égard, de rappeler l'excellent texte sur l'interprétation de la Commission Biblique Pontificale présenté par celui qui est devenu notre Pape. Il s'agit, en effet, de la référence de base à suivre pour toute réflexion catholique sérieuse.

Par exemple, et parmi les fondamentalistes, il est difficile de suivre les idées de M. Crombette tant l'approche, basée sur une étrange traduction, est éloignée de toutes les connaissances accumulées surtout ces dernières années...

Il faudrait supposer que des bouleversements géophysiques majeurs il y a moins de 10.000 ans n'auraient laissé aucune trace découverte à ce jour par des travaux scientifiques.

Prétendre que les grandes glaciations se sont produites il y a moins de cinq ans est particulièrement dénué de base objective sérieuse.

Ce qui me frappe dans les idées de M. Crombette c'est surtout le peu de précisions sur ce qui nous intéresse vraiment et qui est au cœur de la Genèse : la création de l'homme.

Bref, difficile d'accorder de l'intérêt aux hypothèses qu'il propose, mais je redoute, par contre, que de telles thèses dissuadent certains, à tort, d'encore chercher à découvrir ce que la Genèse peut nous dire de l'histoire de l'homme, de son extraordinaire dignité originelle, de l'étendue du salut que nous offre le Christ venu partager cette même nature humaine créée.

Compte tenu du sujet très concret concernant des détails d'un texte biblique largement imagé, il me semble même utile de reproduire ici le passage du document du 15 avril 1993 de la Commission Biblique Pontificale intitulé « *L'interprétation de la Bible dans l'Église* » concernant le fondamentalisme auquel il faut être particulièrement attentif.

La Commission Biblique Pontificale écrit : « 1.F. Lecture Fondamentaliste

La lecture fondamentaliste part du principe que la Bible, étant de Dieu inspirée et exempte d'erreur, doit être lue et interprétée littéralement en tous ses détails. Mais par interprétation littérale" elle entend une interprétation primaire, c'est-à-dire excluant tout effort de compréhension de la Bible qui tienne compte de sa croissance historique et de son développement. Elle s'oppose donc à l'utilisation de la méthode historico-critique, comme de toute autre méthode scientifique d'interprétation de l'Écriture. La lecture fondamentaliste a eu son origine dans une préoccupation de fidélité au sens littéral de l'Écriture. Après le siècle des Lumières, elle s'est présentée, dans le protestantisme, comme une sauvegarde contre l'exégèse libérale.

Le terme « fondamentaliste » se rattache directement au Congrès Biblique Américain qui s'est tenu à Niagara, dans l'État de New York, en 1895. Les exégètes protestants conservateurs y définirent « cinq points de fondamentalisme » : l'inerrance verbale de l'Écriture, la divinité du Christ, sa naissance virginale, la doctrine de l'expiation viciaire et la résurrection corporelle lors de la seconde venue du Christ. Lorsque la lecture fondamentaliste de la Bible se propagea en d'autres parties du monde, elle donna naissance à d'autres espèces de lectures, également « littéralistes », en Europe, Asie, Afrique et Amérique du sud. Ce genre de lecture trouve de plus en plus d'adhérents, au cours de la dernière partie du 20^e siècle, dans des groupes religieux et des sectes ainsi que parmi les catholiques.

Bien que le fondamentalisme ait raison d'insister sur l'inspiration divine de la Bible, l'inerrance de la Parole de Dieu et les autres vérités bibliques incluses dans les cinq points fondamentaux, sa façon de présenter ces vérités s'enracine dans une idéologie qui n'est pas biblique, quoi qu'en disent ses représentants. Car elle exige une adhésion sans défaillance à des attitudes doctrinaires rigides et impose, comme source unique d'enseignement au sujet de la vie chrétienne et du salut, une lecture de la Bible qui refuse tout questionnement et toute recherche critique.

Le problème de base de cette lecture fondamentaliste est que, refusant de tenir compte du caractère historique de la révélation biblique, elle se rend incapable d'accepter pleinement la vérité de l'Incarnation elle-même. Le fondamentalisme fuit l'étroite relation du divin et de l'humain dans les rapports avec Dieu. Il refuse d'admettre que la Parole de Dieu inspirée a été exprimée en langage humain et qu'elle a été rédigée, sous l'inspiration divine, par des auteurs humains dont les capacités et les ressources étaient limitées. Pour cette raison, il tend à traiter le texte biblique comme s'il avait été dicté mot à mot par l'Esprit et n'arrive pas à reconnaître que la Parole de Dieu a été formulée dans un langage et une phraséologie conditionnés par telle ou telle époque. Il n'accorde aucune attention aux formes littéraires et aux façons humaines de penser présentes dans les textes bibliques, dont beaucoup sont le fruit d'une élaboration qui s'est étendue sur de longues périodes de temps et porte la marque de situations historiques fort diverses.

Le fondamentalisme insiste aussi d'une manière indue sur l'inerrance des détails dans les textes bibliques, spécialement en matière de faits historiques ou de prétendues vérités scientifiques. Souvent il historicise ce qui n'avait pas de prétention à l'historicité, car il considère comme historique tout ce qui est rapporté ou raconté avec des verbes à un temps passé, sans la nécessaire attention à la possibilité d'un sens symbolique ou figuratif.

Le fondamentalisme a souvent tendance à ignorer ou à nier les problèmes que le texte biblique comporte dans sa formulation hébraïque, araméenne ou grecque. Il est souvent étroitement lié à une traduction déterminée, ancienne ou moderne. Il omet également de considérer les « relectures » de certains passages à l'intérieur même de la Bible.

En ce qui concerne les Évangiles, le fondamentalisme ne tient pas compte de la croissance de la tradition évangélique, mais confond naïvement le stade final de cette tradition (ce que les évangélistes ont écrit) avec le stade initial (les actions et les paroles du Jésus de l'histoire). Il néglige du même coup une donnée importante : la façon dont les premières communautés chrétiennes elles-mêmes ont compris l'impact produit par Jésus de Nazareth et son message. Or c'est là un témoignage de l'origine apostolique de la foi chrétienne et son expression directe. Le fondamentalisme dénature ainsi l'appel lancé par l'évangile lui-même.

Le fondamentalisme a également tendance à une grande étroitesse de vues, car il tient pour conforme à la réalité une cosmologie ancienne périmée, parce qu'on la trouve exprimée dans la Bible; cela empêche le dialogue avec une conception plus large des rapports entre la culture et la foi. Il se base sur une lecture non-critique de certains textes de la Bible pour confirmer des idées politiques et des attitudes sociales marquées par des préjugés, racistes par exemple, tout simplement contraires à l'évangile chrétien.

Enfin, dans son attachement au principe du « sola Scriptura », le fondamentalisme sépare l'interprétation de la Bible de la Tradition guidée par l'Esprit, qui se développe authentiquement en liaison avec l'Écriture au sein de la communauté de foi. Il lui manque de réaliser que le Nouveau Testament a pris forme à l'intérieur de l'Église chrétienne et qu'il est Sainte Écriture de cette Église, dont l'existence a précédé la composition de ses textes. Le fondamentalisme, de ce fait, est souvent anti-ecclésial; il tient pour négligeables les credo, les dogmes et les pratiques liturgiques qui sont devenus part de la tradition ecclésiastique, comme aussi la fonction d'enseignement de l'Église elle-même. Il se présente comme une forme d'interprétation privée, qui ne reconnaît pas que l'Église est fondée sur la Bible et puise sa vie et son inspiration dans les Écritures.

L'approche fondamentaliste est dangereuse, car elle est attirante pour les personnes qui cherchent des réponses bibliques à leurs problèmes de vie. Elle peut les duper en leur offrant des interprétations pieuses mais illusoire, au lieu de leur dire que la Bible ne contient pas nécessairement une réponse immédiate à chacun de ces problèmes. Le fondamentalisme invite, sans le dire, à une forme de suicide de la pensée. Il met dans la vie une fausse certitude, car il confond inconsciemment les limitations humaines du message biblique avec la substance divine de ce message. »

La complexité croissante de nos connaissances et de la vie moderne rend attirante toute explication simplifiée qui, hélas, n'est qu'une caricature lorsqu'elle efface la complexité réelle.

En tout domaine (notamment, en politique, mais aussi en religion, en médecine ou en psychologie), il est difficile pour chacun d'être dépassé par la complexité et d'accepter de ne pas maîtriser le savoir.

En matière religieuse, il est tentant d'adhérer à une compréhension caricaturale puis de rejeter toute mise en cause de cette compréhension comme un danger (que certains attribuent à Satan ou à un ennemi de la Foi).

Par rapport à tout problème complexe de la vie de chacun, il est tellement rassurant (pendant un temps limité, car la réalité nous rattrape toujours) de donner une réponse simple mais, hélas, fausse puisqu'elle ne prend pas en compte la réalité complexe.

En médecine, bien des charlatans proposent leurs remèdes « miracles » à des problèmes de santé, mais que de désillusions...

Le fondamentalisme attribue une valeur absolue ou une certitude à des interprétations qui ont été largement partagées dans le passé selon les connaissances et la culture d'une autre époque aujourd'hui modifiées par d'innombrables savoirs nouveaux. Cela donne des réponses simples, facilement compréhensibles, mais contraire à ce qui est vrai. La désillusion ne peut que suivre un peu plus tard. Mais, pour l'éviter, beaucoup peuvent être tentés de se replier dans des petits groupes sectaires où la même conviction erronée pourra persister en puisant ses forces dans les mêmes convictions erronées de quelques autres.

La Bible ne donne pas de réponse immédiate. La Bible est certes inspirée par Dieu. Elle a cependant été écrite par des humains dans le langage et avec la culture d'une époque qui ne sont pas les nôtres. Elle évoque des événements et des contextes qui ne sont pas les nôtres. Nous lisons les textes dans une langue qui n'est pas celle des textes originaux. L'utilisation d'expressions, d'images et de symboles est différente de tout ce que nous connaissons. Chaque langage, chaque mot, présente des imprécisions et des variations infinies.

La communion de l'Église est indispensable pour éviter à chacun de plaquer une interprétation simpliste sur des textes bibliques, ce qui risque de faire de ces textes un simple reflet de nos propres pensées trompeuses ou de celles de sectes multiples.

Il y a 200 ans, pour une majorité de croyants, l'image d'un Adam façonné instantanément en homme adulte avec un peu de poussière et une opération miraculeuse tirant une femme de l'une de ses côtes en un instant étaient des réalités acceptables, de même que des humains vivant dix fois plus longtemps que nous.

Nous savons aujourd'hui qu'il s'agissait d'interprétations bien éloignées de la réalité concrète.

Il est certain que notre savoir a augmenté.

Il augmentera encore.

Mais, il serait tout à fait erroné d'en déduire que les anciens seraient des imbéciles.

Au lieu de considérer les anciens comme des « *imbéciles* », nous sommes, au contraire, invités, tout particulièrement lorsque nous lisons l'Écriture Sainte écrite par des anciens, à découvrir la vérité profonde qu'ils pouvaient dégager avec leurs connaissances « *scientifiques* » différentes et moindres que les nôtres.

Nos connaissances d'aujourd'hui paraîtront à leur tour incomplètes voire naïves ou erronées à des générations futures.

Cela n'empêchera jamais chacun, à chaque génération, à s'approcher au mieux du Christ et de l'essentiel de la révélation.

Que savons-nous de la réalité dans toute sa richesse ? Si peu...

Mais, chacun, à son époque, doit tenir compte de ce qui est aujourd'hui connu et ne pas s'accrocher à des connaissances dépassées.

L'étude de la Bible ne peut guère se faire sans une écoute ouverte de tout ce que les sciences humaines et physiques peuvent nous apporter. À défaut, le lecteur risque de s'enfermer dans ses interprétations particulières et y lire davantage un reflet de ses propres pensées qu'une révélation de Dieu.

Mais, il ne faut pas dire trop facilement qu'il y a la Bible d'un côté et la science ou l'histoire de l'autre.

Ce qui est vrai, c'est que la Bible a une finalité particulière, celle de nous rapprocher de Dieu, de nous unir à lui, de nous enseigner un chemin de vie, de rendre Dieu davantage présent.

Ni l'histoire, ni les sciences, n'ont ce but.

Ce qui est vrai aussi, c'est que la Bible nous vient par révélation spirituelle, par la tradition des croyants.

Ni l'histoire, ni les sciences, n'ont une telle base. Leur base, ce n'est pas une révélation, mais une observation illimitée de la réalité terrestre, un travail permanent d'analyse et de confrontation des données recueillies.

La Bible n'est pas un travail permanent illimité de recherche et d'analyse du réel terrestre. Même si son étude et son analyse sont illimitées et sans cesse enrichies de découvertes nouvelles sur le sens et la portée des textes, elle est une révélation par un ensemble limité de textes écrits.

Comme n'importe quel écrit humain, elle peut relater des faits historiques survenus à un moment et un endroit précis dans le temps et l'espace, mais son objectif n'est pas de nous engager dans un travail d'analyse historique ou scientifique au-delà de ce qu'elle nous présente pour notre édification et elle est limitée dans son approche terrestre, laissant à l'histoire et à la science la finalité de rechercher davantage de détails et de compréhension des réalités terrestres considérées distinctement.

C'est seulement en cela que la Bible n'est ni un ouvrage de science, ni un ouvrage d'histoire, mais un livre qui ouvre notre cœur, en nous incitant à utiliser le travail historique et scientifique pour nous aider dans notre compréhension, mais avec une saine perception des limites de toute étude terrestre dont la réalité n'est pas la seule réalité. La Bible ne se limite pas aux réalités terrestres.

Nous ne pouvons jamais oublier que nous vivons dans une double réalité terrestre et spirituelle et qu'en ignorant l'une ou l'autre, en cherchant à distinguer totalement l'une de l'autre, nous risquons de nous égarer.

Le Christ s'est incarné. Il n'y a pas d'opposition possible entre la science et la foi, l'histoire et la Bible, mais une obligation d'ouverture mutuelle, d'écoute humble de points de vue autres, qui souvent peuvent protéger chacun de nous du risque d'absolutiser ses pensées de foi ou de science.

Bref, la Genèse me semble bien une parole sur nos origines historiques au sens commun du terme, mais il faut l'aborder avec une attention à toute la réalité qu'elle vise qui déborde largement l'approche d'un historien ou d'un biologiste et aux modes d'expression qu'elle utilise dont on ne cesse de découvrir la complexité.

Pneumatis écrit : « *Je fais remonter une série de documents de la commission biblique pontificale :*

1. Des sources du Pentateuque et de l'historicité des onze premiers chapitres de la Genèse (16 janvier 1948) :

« Le Saint-Père a bien voulu confier à l'examen de la Commission Pontificale pour les Etudes Bibliques deux questions, qui ont été récemment soumises à Sa Sainteté au sujet des sources du Pentateuque et de l'historicité des onze premiers chapitres de la Genèse...

La Commission Pontificale Biblique se plaît à rendre hommage au sentiment de filiale confiance qui a inspiré cette démarche et désire y correspondre par un effort sincère de promouvoir les études bibliques en leur assurant, dans les limites de l'enseignement traditionnel de l'Église, la plus entière liberté. Cette liberté a été affirmée en termes explicites par l'Encyclique du Souverain Pontife glorieusement régnant Divino afflante Spiritu...

Qu'on veuille bien comprendre et interpréter, à la lumière de cette recommandation du Souverain Pontife, les trois réponses officielles données jadis par la Commission Biblique à propos des questions susmentionnées, à savoir le 23 juin 1905 sur les récits qui n'auraient d'historique que l'apparence dans les livres historiques de la Sainte Scripture (Ench. Bibl. 154), le 27 juin 1906 sur l'authenticité mosaïque du Pentateuque (Ench. Bibl. 174-177), et le 30 juin 1909 sur le caractère historique des trois premiers chapitres de la Genèse (Ench. Bibl. 332-339), et l'on concédera que ces réponses ne s'opposent nullement à un examen ultérieur vraiment scientifique de ces problèmes d'après les résultats acquis pendant ces quarante dernières années. En conséquence, la Commission Biblique ne croit pas qu'il y a lieu de promulguer, du moins pour le moment, de nouveaux décrets à propos de ces questions.

En ce qui concerne la composition du Pentateuque, dans le décret susmentionné du 27 juin 1906 la Commission Biblique reconnaissait déjà que l'on pouvait affirmer que Moïse, «pour composer son ouvrage, s'est servi de documents écrits ou de traditions orales» et admettre aussi des modifications et additions postérieures à Moïse (Ench. Bibl. 176-177). Il n'est plus personne aujourd'hui qui mette en

doute l'existence de ces sources et n'admette un accroissement progressif des lois mosaïques dû aux conditions sociales et religieuses des temps postérieurs, progression qui se manifeste aussi dans les récits historiques. Cependant, même dans le camp des exégètes non-catholiques, des opinions très divergentes sont professées aujourd'hui touchant la nature et le nombre de ces documents, leur dénomination et leur date. Il ne manque même pas d'auteurs, en différents pays, qui pour des raisons purement critiques et historiques, sans aucune intention apologétique, rejettent résolument les théories les plus en vogue jusqu'ici et cherchent l'explication de certaines particularités rédactionnelles du Pentateuque, non pas tant dans la diversité des documents supposés, que dans la psychologie spéciale, dans les procédés particuliers, mieux connus aujourd'hui, de la pensée et de l'expression des anciens Orientaux, ou encore dans le genre littéraire différent postulé par la diversité des matières. C'est pourquoi nous invitons les savants catholiques à étudier ces problèmes sans parti-pris, à la lumière d'une saine critique et des résultats des autres sciences intéressées dans ces matières, et une telle étude établira sans doute la grande part et la profonde influence de Moïse comme auteur et comme législateur.

La question des formes littéraires des onze premiers chapitres de la Genèse est bien plus obscure et complexe. Ces formes littéraires ne répondent à aucune de nos catégories classiques et ne peuvent pas être jugées à la lumière des genres littéraires gréco-latins ou modernes. On ne peut donc en nier ni affirmer l'historicité en bloc sans leur appliquer indûment les normes d'un genre littéraire sous lequel ils ne peuvent pas être classés. Si l'on s'accorde à ne pas voir dans ces chapitres de l'histoire au sens classique et moderne, on doit avouer aussi que les données scientifiques actuelles ne permettent pas de donner une solution positive à tous les problèmes qu'ils posent. Le premier devoir qui incombe ici à l'exégèse scientifique consiste tout d'abord dans l'étude attentive de tous les problèmes littéraires, scientifiques, historiques, culturels et religieux connexes avec ces chapitres; il faudrait ensuite examiner de près les procédés littéraires des anciens peuples orientaux, leur psychologie, leur manière de s'exprimer et leur notion même de la vérité historique; il faudrait, en un mot, rassembler sans préjugés tout le matériel des sciences paléontologique et historique, épigraphique et littéraire. C'est ainsi seulement qu'on peut espérer voir plus clair dans la vraie nature de certains récits des premiers chapitres de la Genèse. Déclarer à priori que leurs récits ne contiennent pas de l'histoire au sens moderne du mot, laisserait facilement entendre qu'ils n'en contiennent en aucun sens, tandis qu'ils relatent en un langage simple et figuré, adapté aux intelligences d'une humanité moins développée, les vérités fondamentales présupposées à l'économie du salut, en même temps que la description populaire des origines du genre humain et du peuple élu. En attendant il faut pratiquer la patience qui est prudence et sagesse de la vie. C'est ce que le Saint-Père inculque également dans l'Encyclique déjà citée: «Personne, dit-il, ne doit s'étonner qu'on n'ait pas encore tiré au clair, ni résolu toutes les difficultés... Il ne faut pas, pour autant, perdre courage, ni oublier que dans les disciplines humaines il ne peut en être autrement que dans la nature, où ce qui commence croît peu à peu, où les fruits ne se recueillent qu'après de longs travaux... On peut donc espérer que (ces difficultés), qui aujourd'hui paraissent les plus compliquées et les plus ardues, s'ouvriront enfin un jour, grâce à un effort constant, à la pleine lumière» (ibid., p. 318; éd. fr. p. 22).

2. Réponse du 23 juin 1905 sur les parties narratives seulement historiques de l'Écriture

161. Dubium : Peut-on admettre comme principe de bonne exégèse l'opinion qui tient que les livres de la sainte Écriture regardés comme historiques, soit en totalité, soit en partie, ne racontent pas, parfois, l'histoire proprement dite ou objectivement vraie, mais présentent seulement l'apparence de l'histoire pour signifier quelque chose qui est étranger au sens proprement littéral ou historique des mots ?

Réponse : Non, excepté cependant le cas, qu'il ne faut pas admettre facilement, ni à la légère, où, le sentiment de l'Église n'y répugnant pas et son jugement étant réservé, il est prouvé par de solides arguments que l'hagiographe a voulu, non pas donner une histoire vraie et proprement dite, mais sous l'apparence et la forme de l'histoire, proposer une parabole, une allégorie ou un sens quelconque différent du sens proprement littéral ou historique des mots.

3. Réponse du 30 juin 1909 sur le caractère historique des premiers chapitres de la Genèse

324. *Dubium 1 : Les divers systèmes exégétiques qui ont été conçus pour exclure le sens littéral historique des trois premiers chapitres du livre de la Genèse, et qui ont été défendus sous l'apparence de la science, s'appuient-ils sur un fondement solide ?*

Réponse : Non.

325. *Dubium 2 : Est-il possible, malgré le caractère et la forme historique du livre de la Genèse, le lien particulier qui existe entre les trois premiers chapitres et entre ceux-ci et les chapitres suivants, les multiples témoignages des Écritures aussi bien de l'Ancien que du Nouveau Testament, l'opinion presque unanime des saints Pères et l'opinion traditionnelle, transmise également par le peuple israélite, que l'Église a toujours tenue, d'enseigner que les trois chapitres précités de la Genèse ne contiennent pas des narrations de choses véritablement arrivées, c'est-à-dire qui correspondent à la réalité objective et à la vérité historique, mais sont soit des fables empruntées aux mythes et aux cosmogonies des peuples anciens et adaptées par l'auteur sacré à la doctrine monothéiste après expurgation de toute erreur polythéiste, soit des allégories ou des symboles dépourvus du fondement de la réalité objective et qui ont été proposés sous l'apparence de l'histoire pour inculquer des vérités religieuses et philosophiques, soit enfin des légendes pour une part historiques et pour une part inventées qui ont été composées librement en vue de l'instruction et de l'édification des âmes ?*

Réponse : Non pour les deux parties.

326. *Dubium 3 : Est-il possible en particulier de mettre en doute le sens littéral historique lorsqu'il s'agit de faits racontés dans ces mêmes chapitres qui touchent au fondement de la religion chrétienne, comme sont, entre autres, la création de toutes choses faite par Dieu au commencement du temps ; la création particulière de l'homme ; la formation de la première femme à partir du premier homme ; l'unité du genre humain ; le bonheur originel des premiers parents dans l'état de justice d'intégrité et d'immortalité ; le commandement donné par Dieu à l'homme pour éprouver son obéissance ; la transgression du précepte divin, à l'instigation du diable sous la forme du serpent ; la déchéance des premiers parents de cet état primitif d'innocence ; ainsi que la promesse du Rédempteur à venir ?*

Réponse : Non.

327. *Dubium 4 : Dans l'interprétation des passages de ces chapitres que les Pères et les docteurs ont compris de diverses manières sans transmettre quelque chose de certain et de défini est-il permis, le jugement de l'Église étant sauf et l'analogie de la foi étant sauvegardée, de suivre et de défendre l'opinion que chacun, avec prudence, aura considérée comme juste ?*

Réponse : Oui.

328. *Dubium 5 : Toutes les choses et chacune, c'est-à-dire les mots et les phrases, qui figurent dans les chapitres précités, doivent-elles toujours et nécessairement être entendues au sens propre, de sorte qu'il n'est jamais permis de s'en écarter, même lorsqu'il apparaît que les façons de parler ont été utilisées de façon impropre, métaphorique ou analogique, et que la raison interdit de tenir le sens propre ou que la nécessité contraint à l'abandonner ?*

Réponse : Non.

329. *Dubium 6 : Le sens littéral et historique étant présupposé, est-il possible de mettre en œuvre, de façon sage et utile, une interprétation allégorique et prophétique de certains passages de ces mêmes chapitres, conformément à l'exemple lumineux des saints Pères et de l'Église elle-même ?*

Réponse : Oui.

330. *Dubium 7 : Bien que lors de la composition du premier chapitre de la Genèse, l'intention de l'auteur sacré n'ait pas été d'enseigner de manière scientifique la constitution interne des réalités visibles et l'ordre complet de la création, mais plutôt celle de transmettre à son peuple une connaissance populaire telle que le permettait le langage commun de l'époque, et qui était adaptée aux sens et aux capacités des hommes, faut-il, dans l'interprétation de ces choses, rechercher exactement et constamment le caractère propre du discours scientifique ?*

Réponse : Non.

331. *Dubium 8 : Dans cette désignation et cette distinction des six jours dont il est question dans le premier chapitre de la Genèse, le mot yôm (jour) peut-il être compris aussi bien au sens propre, comme un jour naturel, que dans un sens impropre, comme un certain laps de temps, et est-il permis de discuter de cette question entre exégètes ?*

Réponse : Oui.

Ces questions et réponses conservent quasiment toute leur pertinence si l'on excepte la dernière réponse qui, dans l'état actuel des connaissances scientifiques et de la solidité de l'alternative, me semble dépassée.

Mais, il peut cependant être observé que, même lorsque la science permettait de croire à des jours de 24 heures ou à une terre plate, cette interprétation n'empêchait en rien de croire à l'essentiel du récit concernant la création de l'homme.

Ma conviction, c'est que ce texte fondamental reste solide en présence des connaissances scientifiques actuelles, adapté à notre savoir.

Mon grand souci, au-delà de tous les détails, c'est tout ce qui fait penser que le Christ n'est pas un homme pleinement rétabli sans péché dans la nature originelle du premier humain, ce qui suppose un vrai premier humain à un moment de l'histoire du monde, avec un vrai pouvoir de domination sur la nature et sur la mort, un premier humain qui a subi une vraie perte par l'effet d'une faute, mais avec une vraie possibilité d'en être délivrée par le nouvel Adam qui nous montre que, délivré du péché, notre nature humaine peut franchir la mort.

Mais, je dois constater que, même pour de nombreux croyants très fidèles à la foi de l'Église, un doute profond s'est insinué.

Il n'y a pas la Bible d'un côté et la science et l'histoire de l'autre. La Bible est un fait qui ne peut être ignoré ni de la science, ni de l'histoire. Mais, la Bible n'échappe ni à l'examen critique de la science, ni à l'analyse de la critique historique, ni à la vérité de l'éclairage qu'ils apportent.

Dire que la Bible n'a aucune valeur historique ou scientifique n'est pas davantage exact que son contraire qui prétendrait y voir une précision historique ou scientifique qui ne se trouve que dans l'interprétation qui en est parfois donnée et non dans la réalité de son texte.

La Bible doit être accueillie telle qu'elle est, selon le langage qu'elle utilise et le contexte dans lequel elle s'exprime, même si sa compréhension est sans cesse renouvelée à chaque époque et pour chaque lecteur dans sa vie et sa compréhension particulières.

Parole de Dieu, la Genèse a été écrite par des hébreux avec des traditions, des connaissances, des convictions, une intelligence des origines, inspirées dans un peuple attaché par un lien d'amour à un Dieu unique, une divinité non divisée en dieux concurrents, contrairement à d'autres.

La Genèse effraie. C'est trop compliqué, trop mystérieux, entend-t-on. Les origines de l'humanité sont pourtant à la base de notre salut par le Christ.

C'est lui, le nouvel Adam. Mieux comprendre le premier Adam, c'est aussi un chemin pour mieux comprendre le Christ qui nous sauve. Et, inversement, l'Incarnation du nouvel Adam peut éclairer ce que fut la création du premier Adam.

La Genèse renvoie les créationnistes et les évolutionnistes non pas dos à dos, mais côte à côte. Au créationniste, elle dit d'être attentif à la réalité spirituelle de la création qui n'est pas que matérielle, au fait que Dieu façonne déjà l'humain avant les plantes créées le troisième jour (Gn 1, 11 et 2, 4-9), même si l'humain n'est entièrement créé que le sixième jour. À l'évolutionniste, elle dit que les étapes

successives de la création et la longueur immense des jours du récit n'excluent pas l'apparition à un moment donné d'un être qui reçoit en lui une vie autre que ce que la science peut observer, l'accès à une réalité autre.

Un être fait à l'image et à la ressemblance de Dieu (Gn 1, 26-27), avec une caractéristique qui ne le réduit pas à ce que la science peut observer.

Pour essayer d'imaginer et de comprendre ce qu'est un être humain sans le péché, les capacités qui sont les siennes, la vie d'Adam et Ève avant la chute, c'est encore en regardant le Christ, le nouvel adam, que nous sommes les mieux informés.

Il est semblable à nous en tout, sauf le péché.

Vrai Dieu et vrai homme, le Christ est pleinement dans notre réalité terrestre, mais il est aussi pleinement dans la réalité spirituelle. Sa vie spirituelle lui permet de dominer la réalité terrestre, d'en franchir les limites.

Il guérit les malades et ressuscite les morts, il rend la vue aux aveugles et fait entendre des sourds, il marche sur l'eau et multiplie les pains, dessèche un figuier, chasse les démons et fait apparaître Moïse et Elie, il franchit la mort par sa résurrection.

La venue du Christ dans notre monde fut extrêmement discrète. Dieu se fait homme par un acte infime dans le sein d'une jeune fille.

La conception d'Adam a pu être très semblable. La création de l'homme n'est pas plus extraordinaire que celle du Christ. La Genèse ne prétend nulle part qu'Adam aurait surgi sur terre tel un météorite venant d'un ailleurs. Comme le Christ, Adam a pu surgir par une conception dans le sein d'une mère, un enfantement, une croissance.

Certes, rien ne semble permettre d'affirmer qu'il n'avait pas de père terrestre. Encore que ...

Mais, il faut surtout observer qu'Adam est fait de terrestre et d'un souffle de Dieu (Gn, 2, 7). Il est créé à la rencontre de deux réalités qui s'interpénètrent : le terrestre et le spirituel. Lorsque la Genèse nous raconte les origines de l'homme et de sa faiblesse actuelle, les origines de la nécessité d'un sauveur, elle doit nous évoquer en même temps du concret et du spirituel non matériel.

Raconter les origines de l'humain est aussi difficile que de raconter le Christ ressuscité. Dans les deux cas, notre raison ramène tout au terrestre, alors que la réalité est certes faite de terrestre bien concret, mais aussi d'une réalité qui le dépasse.

Il n'est possible de parler vrai qu'en ne cessant d'être attentif à la double réalité dont il s'agit.

La réalité terrestre et la réalité spirituelle ne sont jamais clairement distinctes. Là où tout semble matériel, la présence spirituelle n'est pas moins réelle et active. Là où tout semble spirituel, le concret peut surgir.

La difficulté est sans cesse présente dans nos efforts pour comprendre la Genèse.

Adam et Ève sont faits de terrestre et de vie spirituelle, semblables à Dieu, à son image.

Le récit nous dit qu'ils sont sans vêtement (Gn 2, 25). Cela peut viser les deux réalités. Ils sont parfaitement en harmonie avec leur environnement. Ils dominent la créature matérielle qui ne les menace en rien. Ils ne craignent ni le froid, ni la chaleur, ni le vent, ni la pluie, ni les autres créatures. Ils sont en communion avec Dieu, ils partagent sa vie spirituelle, ils ont une parfaite connaissance de tout leur environnement spirituel, du monde spirituel. Rien ne les gêne, ni ne les menace.

Ils vivent pleinement tant dans la réalité matérielle que dans la réalité spirituelle.

Lorsque nous lisons la Genèse, nous devons prendre garde de ne pas ramener tout à la réalité matérielle. Le récit nous parle de réalités concrètes, mais aussi de réalités spirituelles.

La difficulté vient de ce que nous ne pouvons parler de réalités spirituelles qu'avec des mots de la réalité terrestre.

Lorsque Dieu crée les plantes, les animaux, et même l'humain mâle et femelle (l'adam, le terrestre) nous voici dans du bien concret.

Lorsque Dieu parle à Adam, est-ce un son audible uniquement par ses oreilles terrestres ou uniquement par son esprit, ou par les deux ?

Lorsque Dieu lui présente un arbre de la connaissance, est-ce un arbre de la réalité concrète ou un arbre de la réalité spirituelle ou les deux ? La connaissance, c'est de l'immatériel. A priori, on peut penser que cet arbre est de la même nature. Il n'en est pas moins tout à fait réel.

À tout moment, l'humain est toujours dans la double réalité. Terrestre et spirituelle.

Aujourd'hui encore, même si sa vie spirituelle est affaiblie et blessée mortellement, il lui reste une possibilité d'être sauvé par le Christ. Une capacité de vie spirituelle subsiste.

À tout moment de la Genèse, il faut éviter d'exclure soit le concret, soit le spirituel. L'humain est et vit à la rencontre des deux.

Certains passages paraissent davantage concrets, d'autres davantage immatériels. Un voile demeure sur la distinction. Avec notre esprit blessé, nous ne pouvons tout comprendre. Mais, nous pouvons creuser le mystère à la lumière du Christ, du Christ ressuscité.

Il va nous revêtir d'un vêtement blanc parfaitement transparent pour remplacer la tunique de peau dont Dieu a dû nous recouvrir lorsqu'Adam et Ève se sont séparés de Dieu (Gn 3, 21). En hébreu, le mot peau est le même que le mot aveugle. Une peau de chair nous recouvre, nous a rendus aveugles à la réalité du monde spirituel dans lequel on ne peut vivre qu'en communion avec Dieu. Mais, ce monde spirituel subsiste et sa présence se manifeste encore.

Le monde spirituel peut avoir une réalité matériellement visible, comme celle du Christ ressuscité qui vient manger avec les siens, se laisser toucher, qui apparaît et disparaît à la vue des yeux de chair de ses amis.

L'arbre de la connaissance, le fruit, le serpent : s'agit-il de réalités concrètes ? La question est trompeuse, car notre esprit est voilé et nous ramenons tout à une perception exclusivement concrète qui ne peut guère concevoir le mélange du concret et du spirituel. Notre raison, notre observation scientifique est binaire : c'est oui ou non. La réalité spirituelle transcende cette approche exclusivement terrestre.

La connaissance, c'est surtout de l'immatériel, même si notre cerveau corporel l'intègre.

La parole de Dieu, c'est surtout spirituel, mais la parole s'est faite chair, a créé le monde matériel.

Ce qui est vrai, c'est qu'il nous est davantage compréhensible de situer le récit de la chute dans la réalité spirituelle.

Difficile, en effet, d'imaginer une pomme ou un autre fruit concret qui contient ou qui est de la connaissance. Difficile d'imaginer un serpent qui discute concrètement, une rencontre concrète d'Adam caché dans un buisson avec Dieu. Difficile d'imaginer concrètement Dieu recouvrir Adam et Ève d'une peau supplémentaire. Difficile d'imaginer concrètement un jardin d'Eden sur une carte géographique.

Certains y parviennent. D'autres non.

Quoi qu'il en soit, il ne faut pas se laisser décourager par la difficulté, ni renoncer à être à l'écoute du récit de la Genèse, mais se laisser ouvrir le cœur.

Car, au-delà du récit des origines, c'est du salut de l'humain par le Christ dont il est question.

Rien de plus désolant que l'humain voué à la poussière du sol, qui ne voit plus la lumière qui vient d'ailleurs, qui n'a plus un autre que lui-même, la perception d'une autre réalité que sa réalité terrestre. L'homme a besoin d'être sauvé de ses limites, de ses échecs, de sa mort. Il a besoin de relativiser son monde concret et ses difficultés par de la transcendance, une présence autre, une réalité autre.

Est-il encore pertinent de s'interroger sur la création concrète du monde et des êtres vivants, par Dieu ? L'origine concrète des réalités physiques et de notre existence actuelle sur la terre ne peut-elle être connue sérieusement aujourd'hui que par les connaissances scientifiques ou philosophiques ?

La foi de l'Église fondée sur d'anciens écrits bibliques peut-elle encore éclairer utilement les questions concrètes que posent nos origines dans l'histoire ?

Le récit de la création dans la Genèse n'est-il qu'un mythe éclairant la réalité concrète de Dieu et de l'homme aujourd'hui, dans lequel il serait vain de chercher une connaissance quelconque de la réalité historique passée qui ne pourrait être connue concrètement que par les avancées des sciences ?

La question est ancienne.

Déjà en 1909, la Commission biblique pontificale se demandait s'il est possible d'enseigner que les trois premiers chapitres de la Genèse « *ne contiennent pas des narrations de choses véritablement arrivées, c'est-à-dire qui correspondent à la réalité objective et à la vérité historique, mais sont soit des fables empruntées aux mythes et aux cosmogonies des peuples anciens et adaptées par l'auteur sacré à la doctrine monothéiste après expurgation de toute erreur polythéiste, soit des allégories ou des symboles dépourvus du fondement de la réalité objective et qui ont été proposés sous l'apparence de l'histoire pour inculquer des vérités religieuses et philosophiques, soit enfin des légendes pour une part historiques et pour une part inventées qui ont été composées librement en vue de l'instruction et de l'édification des âmes ?* ».

Dans un avis du 30 juin 1909 publié sur le site actuel du Vatican, la Commission biblique pontificale a rejeté un tel enseignement. Sa réponse reste-t-elle actuelle un siècle plus tard ?

Faut-il vraiment attribuer une réalité historique concrète au récit de la Genèse et laquelle ? Est-ce utile pour la foi chrétienne et pour l'évangélisation ou n'est-ce que vaines spéculations ?

Chaque croyant admet volontiers que Dieu a créé le monde et les êtres il y a très longtemps.

Mais, pour le surplus de l'histoire concrète, beaucoup pensent que seule la science peut en connaître davantage et que le monde ainsi que tous ceux qui y vivent se développent et se reproduisent en toute autonomie depuis la nuit des temps, sous réserve, éventuellement, de quelques interventions miraculeuses.

Y a-t-il vraiment eu, dans le cours de l'histoire concrète, un premier couple d'humains dont nous descendons biologiquement ? Y a-t-il vraiment eu, dans le cours de l'histoire concrète, un jardin d'Eden dont ce premier couple aurait été chassé ?

Ni la doctrine de l'Église, ni la foi de chaque chrétien, ne peuvent échapper à la persistance de ces questions auxquelles le récit du livre de la Genèse propose une réponse.

De récentes réflexions de la Commission biblique pontificale posent des balises utiles pour éclairer la vérité des textes bibliques en cause en nous indiquant, ce que nul ne peut perdre de vue, que « *Le récit de Gn 1-11, les traditions sur les patriarches et sur la conquête de la terre d'Israël, l'histoire des rois jusqu'à la révolte des Maccabées contiennent certainement des vérités, mais... Les récits bibliques sont des narrations théologiques. Leur vérité ... est liée aux faits qui y sont racontés, mais provient avant tout du but didactique, parénétique et théologique de l'auteur qui a recueilli ces traditions anciennes, ou élaboré le matériel littéraire recueilli dans les archives des scribes, afin de transmettre une intuition prophétique ou sapientielle, ou encore de communiquer un message essentiel à sa génération* » (Inspiration et Vérité de l'Écriture Sainte, doc. du 22 février 2014, n° 104).

Le cardinal Müller, qui présente ce document sur le site du Vatican, relève que « *la thématique principale, qui domine les autres, concerne Dieu et son plan de salut pour les êtres humains. La vérité que nous trouvons dans l'Écriture Sainte concerne essentiellement Dieu et sa relation avec les créatures* » et qu' « *il est nécessaire de lire et de comprendre de manière adéquate les textes qui posent question, en tenant compte des résultats des sciences modernes, et en même temps du thème principal de ces textes, à savoir Dieu et son plan de salut* » (id., préface).

La Commission rappelle qu' « *une « histoire du salut » n'existe pas sans noyau historique* » (id., n° 105), mais « *qu'est-il véritablement advenu, parmi les éléments racontés par le texte ? Dans quelle mesure les textes peuvent-ils attester des faits réellement advenus ?* » (id., n° 106).

À cet égard, « *la lecture de la Bible qui tient compte des sciences modernes (historiographie, philologie, archéologie, anthropologie culturelle, etc..) rend la compréhension des textes bibliques plus complexe et semble conduire à des résultats moins certains. Cependant, nous ne pouvons nous soustraire aux exigences de notre temps, ni interpréter les textes bibliques en dehors de leur contexte historique : il nous faut les lire dans notre temps, avec et pour nos contemporains. L'itinéraire suivi dans ce document montre comment la recherche d'une signification des textes qui dépasse la préoccupation d'établir les faits réellement advenus, conduit à les comprendre de manière plus profonde et plus juste* » (id., n° 136).

Dans ces conditions, « *Les récits historiques bibliques ne montrent pas uniquement les événements positifs de l'histoire. Au contraire, ils montrent comment, au milieu des événements humains contradictoires, Dieu manifeste son intention constante de réaliser le salut de l'humanité* » (id., n° 70) et « *La vérité du récit ne réside pas seulement dans la tradition dont il fait mémoire ..., mais également dans l'interprétation théologique qui l'accompagne. Le texte biblique unit donc, de manière inséparable, un récit ancien, transmis de génération en génération, et l'actualisation qui en est ensuite proposée* » (id., n° 108).

À cet égard, il faut considérer qu' « *en tout ce qu'ils racontent, ils ne cherchent pas seulement à conserver les données d'une chronique, mais ont pour objectif d'effectuer un « commentaire théologique » des faits qui sont rapportés, d'exprimer leur valeur théologique, et d'en mettre en évidence le lien avec Dieu* » de sorte que « *La référence à des faits concrets ... doit être appréhendée dans le contexte de cet objectif théologique* » (id., n° 123).

« *L'objectif premier du récit ... ne consiste pas à transmettre un compte-rendu des événements anciens, à la manière d'un document d'archives, mais bien davantage de faire mémoire d'une tradition qui atteste qu'aujourd'hui comme hier, Dieu est présent à côté de son peuple, pour le sauver.* » (id.).

« les auteurs du texte sacré exposent, à leur époque historique et conformément au don de Dieu, ce qui leur a été donné de comprendre et de transmettre » (id., n° 145).

« La tâche de l'interprète consiste alors ... à situer les différentes affirmations du texte sacré dans leur contexte historique, en fonction des genres littéraires alors en usage » (id., n° 146).

La rédaction du texte de la Genèse, tel que nous le connaissons, est relativement récente et datée de seulement quelques siècles avant notre ère.

Les textes bibliques « ont vu le jour à la suite de l'assimilation et de la reformulation de traditions anciennes » (id., n° 141) dont l'auteur « a recueilli ces traditions anciennes, ou élaboré le matériel littéraire recueilli dans les archives des scribes » (id., n° 104). Depuis lors, « les traditions anciennes d'Israël, consignées par écrit, ont été relues, commentées, et finalement interprétées à la lumière du mystère du Christ, qui leur donne leur sens plénier, définitif » (id., n° 56).

« Il ne fait pas de doute que la vérité qui se trouve au centre de la révélation, et, par conséquent, au centre de la Bible qui est l'instrument de transmission de la révélation (cf. DV nn. 7-10), concerne Dieu et le salut de l'homme. Et il ne fait de doute que la plénitude de cette vérité se manifeste par et dans le Christ. » (id., n° 65).

Toutes ces observations pertinentes et nécessaires à une bonne compréhension nous laissent cependant devant les mêmes questions concrètes. Le livre de la Genèse nous aide-t-il à savoir ce qui s'est réellement, concrètement et historiquement passé ?

Que peut-on en dire aujourd'hui dans la lumière du Christ et de l'Évangile ?

Jésus de Nazareth se révèle à tous (chrétiens ou non) comme un homme en tout semblable à nous, sauf qu'il manifeste une relation personnelle avec un être vivant au-delà de nos perceptions physiques. Il nous le présente comme son Père et notre Père.

En communion avec ce Père, Jésus nous présente une vie éternelle qui persiste au-delà de la mort physique et une délivrance de toutes les souffrances morales ou physiques que nous sommes impuissants à vaincre en ce monde.

St Paul nous le présente comme le nouvel Adam qui nous sauve de la condition souffrante et mortelle que nous avons en ce monde. Le Christ c'est l'assurance que nos souffrances et notre mort ne sont pas sans remède.

Le Christ nous « re-présente » ainsi l'homme créé en communion avec Dieu, dans l'histoire concrète, et propose, dans toute notre propre réalité tant corporelle que spirituelle, une restauration dans l'état du premier homme créé.

Le Christ ne vient pas sauver uniquement notre esprit ou notre âme, mais notre être entier dans toute sa réalité y compris physique et historique.

La Genèse ne nous présente certes pas autant de détails concrets que les Évangiles, ni dans des conditions similaires, ni sur la base de témoignages directs, mais, dans la lumière du Christ, nous pouvons considérer le récit de la création et de la vie sur la terre du premier Adam aussi concrètement que l'Incarnation et la vie du Christ, il y a deux mille ans en Palestine.

C'est un homme tel que nous qui a été créé dans l'histoire concrète, c'est un homme tel que nous que le Christ s'est incarné pour nous sauver tels que nous sommes.

Avec toutes les règles d'interprétation que l'Église nous donne et avec toutes les lumières qui nous viennent de la science, car il ne peut y avoir aucune contradiction entre les réalités convaincantes de la science et les réalités historiques auxquelles la foi nous permet de croire sur la base de la Genèse et de l'enseignement de l'Église.

La science ne dit pas tout. La Genèse ne montre pas tout.

La Genèse doit être comprise en tenant compte du contexte historique et culturel de sa rédaction et de son mode d'expression autant que des innombrables nuances de la langue hébraïque.

Le fondamentalisme qui ignore les règles d'interprétation de l'Église doit être écarté lorsqu'il s'écarte de manière injustifiée de l'enseignement de l'Église par une lecture littérale qui ne tient pas compte des éclairages de l'exégèse et de la science et ne trouve des certitudes que dans des traductions en langue moderne qui effacent les nuances du texte original hébreu.

Mais, c'est bien de la réalité historique concrète que le début de la Genèse nous parle à sa manière. Pas seulement, ni uniquement. Mais authentiquement pour nous parler de Dieu et de l'homme, de son salut, dans toute la réalité tant spirituelle que corporelle, concrète et historique.

Ne nous enfermons pas dans nos perceptions terrestres, mais évitons tout autant de nous enfermer dans des abstractions mythologiques et de fermer nos yeux sur ce qu'elle nous enseigne de l'histoire concrète de l'humanité.

Voyageur écrit : « *Il y a une vidéo sympa sur la chaine Youtube "Science étonnante" : Adam et Ève ont-ils existé ?* »

Cette vidéo ne concerne pas la création des êtres nouveaux capables de partager la vie de Dieu nommés Adam et Ève dans la Genèse, mais ne concerne que l'histoire biologique dans laquelle on nomme :

« *Adam chromosomique* » le plus proche ancêtre biologique masculin de tous les hommes masculins actuels (du fait que le chromosome Y se transmet exclusivement de père en fils et que les différences actuelles ne proviennent que de mutations intervenues au cours de l'histoire),
et « *Ève mitochondriale* » le plus proche ancêtre biologique féminin de toutes les femmes actuelles (du fait que les mitochondries se transmettent exclusivement de mère en fille et que les différences actuelles ne proviennent aussi que de mutations intervenues au cours de l'histoire).

Trebla écrit : « *En l'état actuel de la science, l'« adam chromosomique » aurait vécu il y a environ 70.000 ans et l'« Ève mitochondriale » aurait vécu il y a environ 150.000 ans.*

Ma question est : comment ont-ils pu se reproduire jusqu'à nous en n'ayant pas été contemporains ? »

Comme chacun de nous, Adam et Ève avaient, sur le plan biologique, un corps provenant d'une chaîne ininterrompue d'ancêtres qui remonte à l'apparition du vivant sur la planète. Nous avons tous des ancêtres biologiques à toutes les périodes du passé, y compris il y a 150.000 ans et y compris il y a 70.000 ans.

Celle qui est nommée « *Ève mitochondriale* » est un lointain ancêtre féminin de celui qui est nommé « *Adam chromosomique* » et le partenaire sexuel masculin de l'Ève mitochondriale n'était évidemment pas l'Adam chromosomique, mais leur couple s'est reproduit et a eu une descendance qui, après de nombreuses générations, a engendré l'Adam chromosomique.

De même, la partenaire sexuelle féminine de l'Adam chromosomique avec lequel il a constitué l'un des nombreux couples successifs de notre généalogie biologique n'était pas l'Ève mitochondriale.

L'Ève mitochondriale et l'Adam chromosomique n'étaient pas des contemporains puisqu'ils vivaient à des époques différentes, mais ils font tous deux partie de nos ancêtres biologiques et, selon toute

vraisemblance, des ancêtres biologiques d'Adam et Ève que la Bible situe à une époque bien plus récente.

C'est un fait de l'histoire concrète de nos ancêtres biologiques, mais cela ne concerne pas la création par Dieu des premières âmes immortelles que la Genèse situe à l'époque néolithique par des pratiques d'élevage et d'agriculture, soit il y a moins de dix mille ans.

Trinité écrit : « *Il est évident qu'il n'y a pas eu tout à coup, un seul homme et une seule femme créés, c'est contraire à toute logique scientifique. Comme je vous disais, on peut imaginer (c'est très théorique et du domaine de la foi...) que dans un groupe d'homo sapiens, Dieu soit intervenu* ».

Oui.

Outre la logique scientifique qui nous indique que les êtres ne proviennent pas de nulle part mais de la nature qui se reproduit sans cesse avec des mutations et des évolutions, le texte biblique lui-même ne suggère pas une création « *tout-à-coup* », mais une longue création de l'humain qui a commencé avant même l'apparition des plantes et à partir de la poussière des éléments les plus minuscules que nous trouvons dans le sol comme partout dans la nature.

Adam et Ève étant semblables à nous, c'est bien parmi les homos sapiens que la création s'est produite. C'est bien aussi dans une nature semblable que le Christ s'est incarné.

Et donc, puisqu'il s'agit d'une création concrète, dans un groupe d'homos sapiens et à un endroit concret sur notre planète.

Trinité ajoute que Dieu est « *intervenue auprès d'un homme et d'une femme pour les doter d'une âme !* ».

Ici, il me semble que l'expression pourrait être mal comprise. Il n'y a pas d'abord un couple d'homos sapiens puis, ensuite, la création d'une âme. Nous ne pouvons dissocier le corps, l'âme et l'esprit d'un humain créé à l'image de Dieu. Un humain est pleinement créé dès sa conception.

D'un point de vue biologique, Adam (de même que Eve) a eu une « *mère* » biologique pré-humaine de l'espèce des homos sapiens qui lui a transmis son patrimoine génétique (y compris le chromosome Y de son ancêtre « *l'Adam chromosomique* » et les mitochondries de son ancêtre féminin plus ancien « *l'Ève mitochondriale* »).

Mais, de même que, par une action de l'Esprit Saint, le Christ a été conçu dans le sein de sa mère humaine pour incarner en elle un être nouveau vrai Dieu et vrai homme, Adam a lui aussi été conçu dans le sein de sa mère pré-humaine pour incarner en elle un être nouveau à l'image de Dieu : vraie création spirituelle nouvelle d'une âme immortelle et vrai homo sapiens semblable à sa mère biologique.

Trinité pose ensuite la double question qui s'impose : « *Maintenant comment ces deux ancêtres se sont-ils retrouvés dans le paradis terrestre ? A moins que ce paradis terrestre n'était pas une réalité physique, mais une conscience acquise par la création de l'âme ?* »

La Genèse y répond elle-même : il s'agit de « *l'Eden* », ce qui est le monde de Dieu et donc une réalité spirituelle.

Nous ne sommes pas que notre corps. Nous sommes aussi notre âme spirituelle. C'est dans le monde spirituel de Dieu qu'Adam et Ève ont été mis.

Le paradis « terrestre » n'est pas physique, ni « terrestre ». Il est spirituel et la Genèse ne peut nous en parler qu'en images.

Adam et Ève ont vécu à un endroit terrestre bien concret, mais (un peu à l'image d'une réalité ajoutée virtuelle que des moyens techniques nous proposent) ils ont été « mis » dans une réalité spirituelle (tout en restant dans leur région terrestre).

Voyageur observe avec exactitude que, selon le récit biblique, « *La zone géographique identifiée approximativement comme l'Eden a vu apparaître l'agriculture, l'écriture, les mathématiques, la vie en société organisée, hiérarchisée. Le croissant fertile est l'épicentre du développement culturel de l'humanité. Sociologiquement parlant, je pense qu'on peut l'identifier comme le "berceau de l'humanité". Aussi, il n'est pas étonnant qu'Abram, le prophète du monothéisme, soit issu de Sumer et que plusieurs histoires de la Genèse sont des constructions théologiques autour de mythes assyro-babyloniens.* ».

Oui.

L'auteur de la Genèse semble, en effet, avoir intégré les éléments mythiques de son époque dans la mesure où ils pouvaient exprimer de manière adéquate la réalité historique des débuts de l'humanité.

Le récit a été construit dans un contexte culturel et c'est avec toutes les caractéristiques de ce contexte qu'il révèle en vérité l'action créatrice de Dieu et la réalité de l'histoire de l'humanité confrontée au mal et à la mort.

L'inspiration de la Genèse ne permet pas d'en limiter la compréhension aux diverses influences qui ont marqué le travail humain de sa rédaction. Tous les livres de la Parole de Dieu expriment certes des pensées de leur époque mais dans une lumière qui va bien au-delà.

Voyageur estime, dans de telles conditions, que « *c'est une perte de temps de vouloir faire coïncider davantage de faits historiques avec Gen 2.*

Je ne nie pas l'intervention divine dans l'histoire de l'humanité, mais vouloir la dater précisément est utopique. Il n'y a qu'à voir l'exemple de la datation de l'exode pour comprendre les difficultés que cela soulève. ».

La précision paraît en effet inaccessible.

La période du néolithique il y a moins de dix mille ans n'est pas une certitude, mais peut être considérée comme une probabilité sérieuse qui permet de réfléchir à la création d'une manière aussi concrète et historique que l'Incarnation du Christ il y a deux mille ans en Palestine.

Renoncer totalement à situer historiquement Adam et Ève, au moins de manière approximative et incertaine, comme une probabilité sérieuse, à l'époque qu'indique le récit biblique (durant la période néolithique) risque d'éteindre la compréhension de la réalité concrète de la création de l'humanité.

La prudence nécessaire ne doit pas éteindre les hypothèses concrètes de réflexion.

La suite de la réflexion de Voyageur confirme un tel éloignement de la réalité concrète lorsqu'il écrit : « *De toute façon, Adam et Ève sont des allégories. Ils désignent l'humanité désirée par DIEU. Il me semble plus approprié de parler de "représentants mythologiques du peuple élu"* ».

C'est une porte fermée par rapport la réalité historique que je propose de réfléchir.

Je crois qu'Adam et Ève ont réellement et historiquement existé. Ce fut une création extraordinaire dans le cours de l'histoire qui a créé un peuple immortel invité à partager la vie de son Créateur.

Altior écrit que « *Là où nous sommes en divergences est la réponse à la question: l'allégorie annule-t-elle la réalité ? Selon moi, le niveau allégorique n'annule pas le niveau réel des faits.* »

Excellente réflexion aussi juste que pertinente !

Ce que nous pouvons penser de la Genèse et de la création, au-delà du temps et de l'espace, a toute sa pertinence. L'allégorie, le symbolique et tout ce qui peut nous aider à dépasser les réalités terrestres sont au cœur de la Parole de Dieu. C'est la révélation de Dieu et notre salut qui sont le but et la clé de compréhension de toute la Genèse et de toute l'Écriture Sainte.

Mais, pourquoi aller vers un refus de toute considération concrète et historique ?

Comme si il n'y avait rien d'intéressant, ni d'utile pour la foi dans le concret.

Comme si on ne pouvait penser au « *passé* », « *figé* », du Christ à cause de sa présence éternelle et de la force de signification de toutes ses paroles et de tous ses actes « *figés* » dans l'histoire passée.

La réalité terrestre et corporelle n'est pas méprisable.

C'est, au contraire, dans cette réalité que Dieu a voulu nous créer, qu'Il a choisi de s'incarner lui-même, et qu'il veut nous sauver.

Notre salut n'est pas seulement spirituel. Nous attendons « *pas seulement* » mais « *aussi* » la résurrection de la chair.

Il ne faut pas avoir peur du concret, de la réalité historique de l'action de Dieu dans le monde et dans chacune de nos vies, ni de tout ce que l'exégèse et les sciences peuvent nous apporter pour mieux comprendre la réalité concrète et historique, même dans les textes allégoriques ou les modes d'expression de l'antiquité. C'est d'une grande importance pour le salut de l'homme dans le respect de son intégrité qui est spirituelle « *et* » corporelle. Esprit, corps et âme. Pas seulement corps, certes. Mais, pas davantage seulement esprit.

Quelle que soit l'opinion de chacun, à la seule exception des humains, ni les plantes, ni les animaux, ni aucune autre créature terrestre dans la réalité historique n'a une âme immortelle, aucune n'est une personne qui subsiste au-delà de la cessation de son existence terrestre précaire, aucune n'a une conscience spirituelle qui transcende sa réalité historique.

Dans l'histoire concrète, il faut donc, certes « *pas seulement* » mais nécessairement, envisager un fait « *figé* » du passé, aussi « *figé* » que le temps de la vie terrestre passée de Jésus de Nazareth.

Y avait-il des âmes humaines immortelles au moment du Big Bang, lors de la formation de notre galaxie ou de notre planète, au temps des dinosaures ou à l'époque des australopithèques ?

Suffit-il de balayer toute réflexion par un « *on ne peut rien savoir* » ou « *cela n'a aucun intérêt* » ?

N'y a-t-il pas un risque de s'aveugler sur ce que nous sommes et sur ce que Dieu nous offre ?

Une offre « *pas seulement* » spirituelle.

Dans quelle réalité imaginez-vous la création de l'humanité ? Je l'ignore, mais ma réflexion concerne le monde présent, la réalité historique concrète, l'action de Dieu dans ce monde et dans cette réalité, même si la réalité de Dieu et de son action est infiniment plus étendue. Même si la réalité spirituelle ne peut jamais être omise, ni séparée.

On trouve trois opinions répandues dans la chrétienté quant à la survenance de l'humanité dans notre monde concret, dans le temps et l'espace, après le Big Bang des astrophysiciens : par rapport à Adam et Ève, il y a ceux qui pensent « *tout d'un coup* », ceux qui pensent « *ancêtres biologiques* » et ceux qui pensent « *pas de réalité historique* ».

Trebla rejette les ancêtres biologiques en affirmant que « *ce n'est pas biblique* », ce que je conteste.

Même si Trebla est d'un autre avis, je pense que c'est la création « *tout d'un coup* » qui n'est pas conforme au récit biblique. Cette approche me semble provenir d'une ancienne tradition catéchétique dans un contexte de connaissances scientifiques beaucoup moins étendues.

Aucun verset du récit biblique ne parle d'une création « *tout d'un coup* ». Aucun verset du récit biblique ne rejette une généalogie biologique normale dans l'histoire terrestre de l'humanité.

Au contraire, le récit biblique nous indique que les « *âmes vivantes* » sont produites par les eaux et la terre (Gn 1, 20 et 24) ce qui est compatible avec des processus évolutifs, sans mentionner une exception pour l'humain qui, comme les animaux, est aussi qualifié d'« *âme vivante* » (Gn 2, 7). Cette exception ne se déduit pas de sa création à l'image de Dieu, ni du fait que Dieu l'a façonné.

L'affirmation que le corps humain est façonné avec la « *poussière du sol* » (Gn 2, 7) ne contient aucune affirmation d'une réalisation « *d'un seul coup* ».

C'est au sujet d'Adam et Ève qu'il est considéré que l'homme quitte « *son père et sa mère* » (Gn 2, 24) ce qui n'a aucun sens pour Adam et Ève eux-mêmes s'ils n'avaient pas de géniteurs biologiques.

Caïn s'est enfui au loin et y a eu une descendance (Gn 4, 16-17). Il faut donc qu'il y ait rencontré une mère de ses enfants dans une population biologiquement similaire au corps terrestre de Caïn. L'affirmation qu'il aurait eu une sœur qui l'aurait accompagné ou rejoint pour devenir sa femme n'a aucune base biblique : c'est une supposition parmi d'autres.

La Genèse nous raconte aussi que des fils de Dieu (les descendants d'Adam et Ève créés à l'image de Dieu) ont eu des enfants avec des fils de l'adam (Gn 6, 1-4), ce qui suppose aussi d'autres êtres de la même espèce biologique. L'affirmation que ces fils de Dieu auraient été des anges n'a aucune base biblique : c'est une supposition parmi d'autres.

On peut en discuter, mais rien ne permet d'affirmer que l'opinion du « *tout d'un coup* » pourrait seule prétendre à une base biblique. Rien ne permet davantage d'affirmer que l'opinion contraire admettant des « *ancêtres biologiques* » n'aurait pas de base biblique.

Il me semble que nous devons chacun éviter de nous attribuer l'Écriture Sainte en considérant notre propre compréhension de l'Écriture Sainte comme étant la Parole de Dieu elle-même.

L'intelligence de la foi, dans l'Église catholique, consiste à lire l'Écriture en Église en communion avec le magistère de Pierre que le Seigneur nous a laissé pour que notre foi ne défaille pas.

Sans l'Église, nous risquons de confondre nos propres opinions avec la Parole de Dieu.

Chacun peut avoir sa perception du récit de la Genèse et de la création, dans les limites de la foi de l'Église s'il y est attaché par sa foi catholique ou, du moins, dans les limites de sa compréhension.

Nous essayons, par un partage de nos modestes moyens d'intelligence de la foi, de réfléchir à la réalité concrète de la création sur la base du texte biblique et de l'enseignement du magistère de l'Église.

Altior écrit que « *Je crois que Dieu a pris de la vraie poussière de la terre et a fait le premier corps d'un être humain comme un artisan fait un pot.* »

Oui.

Par contre, la suite me semble ouvrir la difficulté lorsqu'Altior écrit que « *L'allégorie intervient suite à la question « pourquoi Dieu a pris justement de la terre et pas du bois, ou de l'eau, ou rien du tout ?* »

En réalité, il n'a pas pris « *justement de la terre* », mais, comme écrit plus haut, de la « *poussière* » de la terre, soit les éléments (chimiques) qui composent la terre ce qui indique que notre corps est constitué des mêmes éléments que le sol et tout le reste de la nature.

Et l'exemple de l'artisan est juste : il faut du temps et toute une évolution pour passer de l'argile de départ au pot achevé. Cela ne se produit pas d'un coup, ni en un instant. Il a fallu des milliards d'années pour le corps de l'être humain.

Il est difficile, sur un plan concret, de discuter ici la question de savoir si Lucy est ou non dans notre arbre généalogique biologique, mais il y a de nombreux autres restes d'ancêtres biologiques à diverses périodes de la préhistoire.

Nous sommes d'accord sur un constat : nous descendons tous biologiquement d'un couple originel que la Bible nomme Adam et Ève.

La question qui subsiste est de savoir si nous descendons « *uniquement* » ou « *exclusivement* » de ce couple originel.

Altior semble penser qu'Adam et Ève n'ont pas d'ancêtres biologiques, mais ont été directement façonnés « *tout-à-coup* » sans que leur corps ait eu une « *mère* » biologique issue elle-même d'une « *grand-mère* » biologique dans une lignée naturelle ininterrompue depuis le début de la création.

C'était une opinion très répandue que les plus anciens ont souvent appris de leurs catéchistes pendant l'enfance.

Mais, à ma connaissance, aucun texte du Magistère de l'Église n'a jamais affirmé que le corps d'Adam et Ève provient « *uniquement* » et « *exclusivement* » directement de la poussière du sol sans autre ancêtre biologique. Si quelqu'un a une référence précise qui lui semble contenir une telle affirmation, je serais intéressé de la lire.

Déjà Saint Augustin, bien avant Darwin, admettait une chaîne causale pour le corps des humains. Dans son Évangile de la création de son encyclique *Laudato si'*, le Pape François enseigne que notre corps provient de « *processus évolutifs* », que la nature est notre « *mère* », qu'elle est « *indivisible* » et qu'elle constitue un « *vêtement sans coutures* ».

Trebla écrit : « *Dans son Évangile de la création de son encyclique Laudato si', le Pape François enseigne que notre corps provient de « processus évolutifs »*
Selon Jésus, l'être humain suppose la création avec un plan spécifique ».

Il est évident que le Pape ne suppose des processus évolutifs que pour le corps terrestre des humains. Comme vous l'écrivez à juste titre, l'être humain, considéré comme créature à l'image de Dieu, suppose bien davantage : un plan spécifique pour tout son être depuis les débuts de la création (y compris pour son corps) et une création spécifique d'une âme spirituelle immortelle capable de partager éternellement la communion d'amour de Dieu.

Lorsque vous évoquez l'évolution et la création, vos définitions paraissent exactes, mais, dans votre commentaire vous semblez y ajouter des précisions contestables.

En effet, l'évolution n'est pas nécessairement « *basée sur le hasard* ». Le hasard est une notion à la frontière de la science et de la philosophie. Les constatations scientifiques des processus évolutifs ne dépendent pas d'une éventuelle attribution au hasard des faits aléatoires. Rien n'empêche un croyant d'y voir la main de Dieu. La science expliquera demain des faits attribués aujourd'hui au hasard. Le hasard est souvent le recours pour ce qui est simplement inexpliqué dans les chaînes causales des événements.

Les deux notions ne sont donc pas incompatibles. Bien au contraire, puisqu'il est assez manifeste que les six « *jours* » de la Bible évoquent une évolution de même que la création indirecte que le récit mentionne lui-même lorsqu'il présente, par exemple, la création des plantes et des animaux comme « *produits* » par la terre. Et pour que la terre produise une rose ou un agneau, il a fallu des millions, voire des milliards d'années.

Trinité écrit : « *Il est impossible que l'âme humaine soit arrivé par un cheminement identique, comme le processus biologique ! Lisez Genèse 2:7 - L'Eternel Dieu forma l'homme de la poussière de la terre, il souffla dans ses narines un souffle de vie et l'homme devint **une âme vivante**. Qu'en pensez-vous ?* »

La notion d'âme vivante peut paraître attirante pour définir l'être humain ou l'âme humaine, mais, attention, dans la Genèse, ces mots ne sont pas distinctifs car ce sont exactement les mêmes mots qui sont utilisés, dans le texte biblique en hébreu pour les animaux.

L'humain n'est défini distinctement, dans la Genèse, que par sa création à l'image de Dieu.

« *Veuillez considérer 1 Corinthiens 15:45 - C'est pourquoi il est écrit : Le premier homme, Adam, devint **une âme** [ψοχη] **vivante**. Le dernier Adam est devenu un Esprit vivifiant.* »

De l'âme vivante à l'Esprit vivifiant : voilà le chemin pour toute l'humanité.

Saperlipopette écrit : « *Adam veut dire homme en hébreu. Il s'agit peut-être de la nature et non de la personne d'Adam.*

Le premier homme, Adam : S'agit-il ici de la nature humaine ou de la personne d'Adam ? En bref, s'agit-il d'une idée ou d'une personne ?

Le dernier Adam : S'agit-il ici de la nature spirituelle ou de la personne de Jésus ? En bref, s'agit-il d'une idée ou d'une personne ? »

Merci pour ces bonnes questions !

La nature humaine provient de l'histoire biologique.

Pour nous chrétiens, le mot de « *personne* » ne s'applique dans la création terrestre qu'aux humains créés à l'image de Dieu qui est communion éternelle de trois personnes.

Il n'y a aucune « *personne* » dans la création avant la création d'Adam et Ève. À l'image de Dieu, les personnes humaines sont créées immortelles dans la nature et, plus particulièrement, dans une population biologique naturelle d'homos sapiens que la Genèse nous présente très concrètement comme étant des « *rouges* » (c'est la signification en hébreu du mot « *adam* ») issus d'une région de terre rouge (c'est la signification du mot « *adamah* ») ce qui peut correspondre à l'argile rouge de la région du Moyen Orient au sud-est du mont Ararat, d'où est issu Abraham, le père du peuple hébreu.

La Genèse ne nous présente pas des homos sapiens considérés abstraitement, mais une population spécifique avec des caractéristiques spécifiques à l'époque concrète en cause.

Il ne s'agit donc pas uniquement d'une idée ou d'un symbole. La création spirituelle d'Adam et Ève s'est produite dans le cours de l'histoire concrète.

Même ceux qui n'y voient qu'une allégorie ou des symboles devraient admettre que le sens des allégories et des symboles qu'ils perçoivent dans la Genèse les invite à percevoir la réalité concrète qui est signifiée.

La référence à Jésus ne doit pas non plus oublier la réalité concrète de son Incarnation. Le Christ n'est évidemment pas une idée mais une personne vrai Dieu et vrai homme.

Sa nature n'est pas que spirituelle. Le Christ a une nature humaine en tout semblable à celle du premier Adam, sauf qu'il est toujours resté en communion avec son Père et l'Esprit Saint.

En tout, le Christ nous montre ce que l'homme aurait dû être sans le péché. S'incarnant dans la même nature, il nous ouvre aussi un nouveau chemin d'accès à la vie spirituelle que l'humanité n'aurait jamais dû perdre.

Voyageur écrit : « *Dans la première épître aux Corinthiens, au verset 49, l'allégorie est clairement explicitée : « Et de même que nous avons porté l'image du terrestre, nous porterons aussi l'image du céleste. » (1 Corinthiens 15, 49)*

Il me semble qu'à partir de cet éclairage, on peut trancher en faveur de la "nature humaine".

*Saint Paul nous parle clairement de deux images. Il nous présente l'image du terrestre et celle du céleste. Cette référence à l'**image du terrestre** parle de la **nature humaine**. Il n'y a pas de doute.*

Mais cela ne change pas le fait que le verset 45 parle de deux hommes spécifiques. Dans ce cas, il s'agit d'Adam et de Jésus.

*Dans ce chapitre, il faut aussi considérer les versets 21 et 22 : « Car, puisque la mort est venue par **un homme**, c'est aussi par **un homme** qu'est venue la résurrection des morts. Et comme tous meurent en **Adam**, de même aussi tous revivront en **Christ** » (1 Corinthiens 15, 21-22)*

Saint Paul nous parle de deux hommes bien identifiés. L'un, c'est Adam et l'autre, c'est le Christ, c'est-à-dire Jésus. »

Oui !

Mais, je comprends la réaction de Cinci qui me semble très juste lorsqu'il écrit que : « *Quand on parle de l'âme on parle en fait de la personne. C'est toute la personne et le corps compris. C'est très mystérieux. Essayez de comprendre ensuite le fonctionnement ou la jointure unissant l'âme et la matière ? Personne n'y sera jamais arrivé. Comment se constitue ou se loge une personnalité digne de Dieu là-dedans ?* ».

Il me semble, en effet, que toute dissociation du corps, de l'âme et de l'esprit d'un être humain doit être évitée.

Considérer que « *que Dieu soit intervenu, à un moment donné, sur un homme et une femme, pour les doter d'une âme* » supposerait, à tort, que l'âme serait indépendante du corps, ce qui dévaloriserait le corps et toucherait profondément la compréhension de humain et le respect de tout son être.

L'âme immortelle de l'humain provient de l'union d'un corps à nul autre pareil et d'un souffle spirituel. À chaque âme correspond un corps et aucun autre, même si des corps peuvent être très semblables et que la substance d'un corps peut varier (cette substance ne sera pas la même dans la résurrection que celle de notre corps d'aujourd'hui).

Adam et Ève ont donc leur âme dès la conception de leur corps. Exactement comme le Christ a son âme humaine dès sa conception dans le sein de la Vierge. Ici, on est dans la certitude de la foi.

Cinci se demande si « *Pour obtenir un homme (Dieu) prend un animal qui est capable de se représenter lui-même comme un "Je" et avec la capacité d'entrer en relation avec d'autres "Je" dans*

une relation de sympathie, désintéressée, abstraite, libérée d'une sorte de confinement biologique étroit. »

S'agit-il de « *prendre* » un animal ?

Adam et Ève sont des âmes qui ne descendent pas biologiquement d'animaux, même si Dieu a façonné leur corps respectif, y compris leur intelligence et leur sensibilité, dans une généalogie qu'il a façonnée depuis les débuts de l'univers.

Il me semble possible que la mère biologique d'Adam était déjà un être « *capable de se représenter lui-même comme un "Je" et avec la capacité d'entrer en relation avec d'autres "Je" dans une relation de sympathie, désintéressée, abstraite, libérée d'une sorte de confinement biologique étroit* ». Où se trouvent les limites entre les capacités du cerveau corporel naturel et la réalité spirituelle spécifique d'une âme immortelle qui est déterminante pour la création d'un humain à l'image de Dieu ?

Lors de la création, ce n'est pas le corps qui a subi une nouveauté majeure (même si ce n'est pas exclu nécessairement), mais un souffle spirituel de l'Esprit Saint a créé un être radicalement nouveau dans le sein de la mère biologique du premier Adam, de manière très comparable à son action dans le sein de la Vierge Marie lorsqu'il y a incarné Dieu lui-même.

C'est une personne à l'image de Dieu que l'Esprit a incarné dans le sein d'une mère biologique pour créer le premier Adam. C'est Dieu lui-même que l'Esprit a incarné dans le sein d'une autre mère biologique pour créer le nouvel Adam.

La difficulté d'interprétation qui suscite ici des divergences me semble résulter d'une compréhension différente de ce qui a été créé à l'image de Dieu.

Et cela concerne tant Adam qu'Ève.

Beaucoup de lecteurs de la Genèse considèrent que, d'une part, la personne nommée Adam et, d'autre part, l'adam mis par Dieu dans le jardin d'Eden, c'est une seule et même personne, une seule et même réalité, un seul et même individu.

Cela pose une question difficile que le texte biblique ne permet pas d'exclure a priori comme beaucoup semblent le faire : Dieu a-t-il façonné la nature terrestre de l'adam (avec un article dans le texte hébreu) avant de créer Adam et Ève ?

Tous nous pensons qu'avant Adam et Ève, il n'y a aucune « *personne* » sur la terre.

Mais, il y a cependant déjà des « *vivants* ». Pas encore une « *personne* » vivante.

L'humain devient un être vivant lors de sa création. Mais, qu'est-ce qui est créé ? Qui est créé ? Une personne à l'image de Dieu !

Ce qui devient vivant c'est « *l'être personnel à l'image de Dieu* » que Dieu a créé. Ce qui est créé et devient vivant à ce moment, ce n'est pas le « *matériau* » terrestre que Dieu a utilisé pour « *faire* » son corps, ni la vie biologique terrestre déjà existante.

C'est vrai pour Adam et c'est tout aussi vrai pour Ève.

Rien ne permet d'affirmer que le récit biblique « *dans l'Eden* » nous présenterait une division biologique dans la réalité terrestre ayant tiré l'entièreté du corps physique d'Ève du corps physique d'Adam.

Le récit de la Genèse, qui nous raconte comment Ève a été tirée de Adam, se passe dans l'Eden de Dieu, et donc dans une réalité qui est « au-delà » de la nature physique, dans la réalité « *spirituelle* » de Dieu. C'est dans cette réalité spirituelle, que la « *personne* » ultérieurement nommée Ève est issue de la « *personne* » ultérieurement nommée Adam.

C'est à ce moment que l'adam, déjà créé dans la nature de manière sexuée soit mâle, soit femelle, devient Adam et Ève.

Avant ce moment, lors duquel l'amour conjugal d'Adam et Ève est l'image de la communion éternelle d'amour de Dieu, l'adam était « *seul* ». Il n'y avait « *personne* », ni donc aucune rencontre personnelle sortant un être de sa solitude naturelle. Mais, il y avait, dans la nature, beaucoup de « *vivants* », y compris des « *adams* » pré-humains.

Dans la nature terrestre biologique, tant le masculin que le féminin sont nommés « *adam* ». C'est ce que nous dit expressément le livre de la Genèse : « *Il les créa mâle et femelle ... et il leur donna le nom d'adam, lorsqu'il les créa* » (Gn 5, 2).

Je vais me lancer dans quelques pas de plus.

Cinci écrit : « *le récit du livre de la Genèse ne correspond pas à un texte de nature historique, dont la vocation consisterait à devoir traduire fidèlement une séquence factuelle d'événements, tirés de l'histoire naturelle de la terre ou de l'histoire de l'humanité.*

Le rédacteur du livre n'a pas cette sorte de souci qui serait celui de l'historien professionnel en train de travailler sur une biographie du roi Louis XVI ou Abraham Lincoln. Entre le rédacteur biblique et l'historien : leur objet n'est pas le même, le dessein est différent...

Le récit use d'un langage symbolique pour nous dire quelque chose qui est vrai au sujet de Dieu, au sujet de la nature humaine, de notre condition humaine. Or pour dire ce genre de chose, le langage symbolique est meilleur, bien supérieur, préférable cent fois à une quelconque chronique historique évoluant à ras de terre... ».

Bien sûr !

Vous précisez cependant, de manière tout aussi correcte que « *La "création de l'homme" est chose aussi réelle que le jour de ma naissance, chose aussi concrète et aussi factuelle, matérielle, historique et tout ce que vous voulez. C'est le récit qui est symbolique...*

Aussi, dire que "le rédacteur du livre s'exprime à l'aide d'un langage symbolique" ne signifie pas pour moi (entre autres) que le livre doit nous renvoyer à rien qui puisse être réel.

Il faut juste faire attention de ne pas faire du texte un objet fini, fermé, clos, unidimensionnel, aussi plat et factuel que le serait une liste d'épicerie. "Bon, je vois ici une pomme. Une pomme c'est une pomme. Donc, acheter une pomme. Ensuite ... du lait, de la farine ... des oeufs. Rien d'autres ? Non."

L'Église catholique, dans sa tradition catholique la plus ancienne, originale et patinée par le temps n'appréhende pas le texte de la Genèse comme Bébert appréhenderait sa liste d'épicerie. »

Bien sûr encore ! Tout ce que vous dites ci-dessus est correct et sans désaccord entre nous, mais... ne s'agit-il pas d'un évitement de la difficulté réelle ?

Elle n'apparaît peut-être que lorsque vous écrivez que « *Dans la crudité des faits ; les faits seront ce qu'ils sont. Mais le livre ne nous parle pas vraiment de la factualité la plus primaire des faits.* ».

Il me semble que cette affirmation peut être en contradiction avec ce que vous écrivez par ailleurs : « *Aussi, dire que "le rédacteur du livre s'exprime à l'aide d'un langage symbolique" ne signifie pas pour moi (entre autres) que le livre doit nous renvoyer à rien qui puisse être réel. Il faut juste faire attention de ne pas faire du texte un objet fini, fermé, clos, unidimensionnel, aussi plat et factuel que le serait une liste d'épicerie... ».*

Vous considérez simultanément que la Genèse « *ne nous parle pas vraiment de la factualité la plus primaire des faits* » mais aussi que cela ne signifie pas que « *le livre doit nous renvoyer à rien qui puisse être réel* ».

Ici, nous avons une limite floue qui rend difficile de préciser jusqu'où va notre accord ou notre désaccord.

Le récit peut être symbolique, allégorique, imagé. Il peut avoir la forme d'une parabole. Mais, je maintiens qu'il parle « *vraiment* » « *aussi* », au moyen du langage utilisé, « *de la factualité la plus primaire des faits* ».

Cela nous est expliqué de manière sélective pour nous révéler l'essentiel utile pour notre vie et notre salut, avec beaucoup de symbolique et d'images qui n'évoquent que de manière imprécise « *la factualité la plus primaire des faits* », mais qui, néanmoins, l'évoquent « *vraiment* » et « *concrètement* ».

Cette conviction n'autorise certes aucune lecture « *fondamentaliste* » qui ignorerait les règles d'interprétation de l'Église ou l'enseignement du Magistère et, comme vous l'écrivez « *se le faire rappeler n'est jamais une mauvaise chose* ».

Vous relevez dans mes réflexions que « *Adam est une âme immortelle. Il n'est pas le produit naturel d'une union sexuelle* » pour observer que « *On peut dire cela des milliards d'hommes qui peuplent la terre actuellement. La création de chaque personne au moment de leur conception n'est jamais le produit d'une "simple" opération naturelle. Il est normal qu'il aurait dû en être ainsi dès le début. Vrai pour Adam, vrai pour moi.* ».

Il y a cependant une nuance à ajouter. Oui, tout être conçu par une union sexuelle humaine est nécessairement et toujours un humain à l'image de Dieu. Ce n'était pas vrai pour les ancêtres biologiques d'Adam. Adam fut une création que ces ancêtres biologiques ne pouvaient produire par eux-mêmes.

C'est la même nuance qui me semble manquer dans la suite de votre réflexion lorsque vous écrivez par déduction que « *Et donc, jusque là : il n'est pas nécessaire de s'embarrasser du miracle extraordinaire que serait la conception de Jésus né d'une vierge, pour posséder deux natures (vrai Dieu, vrai homme), et ce, à la différence de nous tous et à commencer par le vieil Adam.* »

Il me semble que c'est bien aussi un miracle extraordinaire qu'il a fallu pour constituer, dans la nature animale terrestre, une personne humaine à l'image de Dieu (vraie âme immortelle d'une nature spirituelle et vrai créature de nature terrestre).

Vous écrivez : « *Entendons-nous. L'opération qui amène à l'existence le père Adam n'est pas un phénomène du même ordre que le fait miraculeux de l'Incarnation du Verbe de Dieu. Le mystère de l'Incarnation de Jésus "passe" l'idée de la création de l'homme par mille coudées, dix mille ou mille milliards de fois sa profondeur. On peut parler de création pour Adam, non pas pour Jésus. cf "... non pas créé, mais engendré ..."* ».

Il n'y a évidemment aucune commune mesure entre Dieu qui s'incarne et une créature, mais là s'arrête l'incomparable.

Voici ce qu'en a dit récemment, en 2012, le pape Benoît XVI dans son livre sur l'enfance de Jésus de Nazareth : « *Le Fils de Dieu vient dans l'humilité. Les deux choses vont ensemble : la profonde continuité dans l'histoire de l'action de Dieu et la nouveauté de la graine de moutarde cachée* » (p. 39). C'est un « *nouveau commencement qui, paradoxalement, avec la continuité de l'action historique de Dieu, caractérise l'origine de Jésus* » (p. 20).

« Il est le nouvel Adam qui encore une fois vient « de Dieu » – d'une façon plus radicale que le premier, il n'existe pas seulement grâce à un souffle de Dieu, mais il est vraiment son « Fils » ... en Jésus l'humanité commence de nouveau » (p. 21).

« C'est l'obéissance de Marie qui ouvre la porte à Dieu. La parole de Dieu, son Esprit, crée en elle l'Enfant. Il le crée à travers la porte de son obéissance. Jésus est le nouvel Adam, un nouveau commencement *ab integro*... De cette façon a lieu une nouvelle création » (p. 83), « un commencement tout nouveau, par lequel Dieu lui-même intervient, donnant une naissance qui ne provient plus d'un « engendrement » humain » (p. 166).

Je ne pourrais mieux vous expliquer en quoi l'Incarnation fut bien une création et vous exprimer le « "parallèle à faire" entre la conception de Jésus chez Marie et la création d'Adam comme de ses fils » que vous évoquez.

Terminons cependant par un accord clair sur votre excellente conclusion : « Dans le fond, vous tenez juste à faire remarquer que Dieu serait toujours bien libre d'intervenir dans le cours de l'histoire, pour instaurer du nouveau. - "Et qui pourrait objecter à cela ? chez les chrétiens ? Personne." Vous affirmez que Dieu aurait pu créer une personnalité humaine à un moment donné, c'est à dire une personnalité d'homme capable de connaître Dieu, de l'aimer et de le servir. Ça, c'est Adam. Aucune des créatures terrestres préexistantes n'aurait pu entrer dans un tel rapport d'intimité personnelle avec Dieu. ».

Vous écrivez : « Il les créa homme et femelle parfaits. Qu'il y ait eu des animaux avant la création de l'homme est attesté dans la bible. Mais il est bien dit que la race humaine (créée parfaite) a été faite d'un seul sang (celui d'Adam) ce qui met fin à l'idée de d'ascendance "biologique" et qui est contraire à la bible. Est-ce bien du « seul » sang d'Adam que vient la race humaine « créée parfaite » ? »

Pourriez-vous me dire où la Bible indiquerait que la race humaine a été faite de ce « seul » sang d'Adam ?

N'oubliez pas que nous descendons biologiquement non du seul Adam, mais aussi d'Ève ! Notre humanité parfaite à l'image de Dieu nous vient par un couple et non par un individu, car un individu « seul », ce n'est pas bon comme Dieu le dit dans la Genèse.

En outre, cette humanité parfaite ne provient pas biologiquement des « seuls » Adam et Ève, mais le corps humain a été créé et façonné dans la nature, de manière indivisible, depuis le premier jour de la création.

Nous ne sommes pas physiquement des extraterrestres.

Pour cette unicité de la nature et de l'humanité, je ne peux que renvoyer à l'enseignement de l'Église de l'encyclique ***Laudato si'*** du Pape François (cf. infra, le sujet intitulé : « 28. ***Laudato si'***, l'aube d'une théologie de la création »).

Vous écrivez : « Il n'est dit nulle part que Dieu pris un primate à part pour lui apporter quelque chose en plus (L'âme ?) pour en faire un être à l'image de Dieu. »

En effet. Ici, nous sommes d'accord. L'homme ne descend pas d'un singe. Dès l'origine du monde, Dieu prépare la venue de l'homme pour qu'il gouverne et fasse vivre toute la création.

La lignée biologique qui a abouti aux corps actuels des humains a été façonnée de manière spécifique lorsqu'il n'y avait encore « aucune plante » sur la terre comme le suggère Gn 2, 5-7. Un pré-humain biologique n'est pas un primate.

Vous ajoutez : « Vous êtes me semble-t-il en difficultés avec la définition de l'âme comme beaucoup de Chrétiens, cette notion étant à l'origine païenne.

L'âme qui pêche mourra nous dit l'écriture et ce texte seul permet de disqualifier cette croyance. L'âme est l'être total (corps + souffle de vie)... Vous êtes aussi en difficultés avec l'immortalité de l'âme. Vous ne trouverez jamais ces deux termes accolés dans la bible... ».

Qui ne serait pas en difficulté avec une définition de l'âme humaine créée à l'image de Dieu ? Il faudrait pourvoir définir Dieu lui-même !

Ceci étant, il me semble que dire que l'âme est l'être total demanderait plus que des nuances. Lorsque notre corps terrestre meurt, notre âme ne meurt pas. Selon la Genèse, l'âme humaine est créée par un souffle spirituel dans un corps formé par les mêmes éléments chimiques que ceux qui forment le sol où ce corps se trouve.

En ce qui concerne votre référence au texte qui nous dit que « *l'âme qui pêche mourra* », il me semble que vous confondez ici deux sens différents du mot « mourir ». La mort considérée ici par votre référence concerne la participation à la vie de Dieu. C'est ce que la Bible nomme ailleurs la « *seconde mort* ». Les mots « *immortel* » ou « *immortalité* » sont très rares dans toute la Bible.

Vous ajoutez : « *L'âme est l'ensemble de ce que nous sommes pas une partie de ce que nous avons* ».

D'accord, si « nous » signifie la personne créée à l'image de Dieu. La personne est indivisible. Son corps n'est pas un objet. C'est par son corps et dans son corps que la personne est créée par un souffle spirituel.

Avec les nuances qui précèdent, vous pouvez considérer ce que vous écrivez ensuite : « *Si vous avez un animal de compagnie il est lui aussi une âme vivante car il est animé du même souffle de vie. Votre chien votre chat sont des âmes. De nombreux textes du Psalmiste évoquent les prières adressées à Dieu par le psalmiste pour qu'il sauve son âme du shéol (la mort). L'âme peut être délivrée, restaurée, sauvée etc. Ces textes, avec une âme immortelle, n'auraient aucun sens ni aucune raison d'être. (Psaume 44:26 " Notre âme est abattue dans la poussière" évoquant la mort) Tous nous mourrons à cause d'Adam. Y-a-t'il un homme qui puisse sauver son âme de la mort?" interroge le psalmiste. Non et nous en voyons la preuve chaque jour... L'âme de l'homme c'est-à-dire son être tout entier, est mortelle. Les anges sont mortels car satan jadis un chef dans leur rangs, doit être détruit* ».

Vous écrivez de manière très juste : « *L'immortalité est la faculté d'avoir la vie en soi-même : cela n'appartient qu'à la nature Divine et à elle seule* ».

C'est parfaitement exact. C'est bien uniquement parce que nous sommes des fils et filles de Dieu auxquels il donne sa propre vie que l'immortalité nous est donnée.

Et il n'y a pas de vie en dehors de la communion d'amour de Dieu dont le péché nous sépare et c'est à cause de ce péché qui nous blesse que nous avons besoin d'être sauvé par un sauveur : le Christ.

Mais, attention, ici encore, il faut être attentif au fait que le mot « *vie* », comme ailleurs son contraire le mot « *mort* », peuvent avoir des sens différents.

Vous avez bien sûr parfaitement raison de rappeler l'ordre de l'évolution de la nature : plantes - animaux – homme.

Biologique cela veut simplement dire « *vivant* » physiquement. Dans la nature terrestre, tout le vivant actuel (végétal, animal ou humain) provient de reproductions successives qui forment pour chaque être actuel une « *lignée biologique* » qui remonte dans la nuit des temps et qui a connu de multiples mutations qui ont fait évoluer les êtres naturels.

Et chaque lignée est spécifique. Le blé qui pousse aujourd'hui vient de la graine qui a poussé hier à partir d'une graine qui a poussé...

Un jour, la terre a produit des premières structures « *vivantes* » qui se sont reproduites. Chaque reproduction a été suivie d'autres pour former ainsi d'innombrables lignées. Une d'elles a abouti à notre corps terrestre.

Ce que je comprends dans le texte de Gn 2, 5-7, c'est que, avant même l'apparition des premières structures vivantes, Dieu a déjà créé une nature avec ce qui allait permettre à la terre de produire du vivant, y compris le corps des humains qu'Il allait créer à son image bien plus tard. Déjà à ce moment, la lignée biologique qui allait aboutir aux humains était préparée par Dieu.

Cette lignée biologique a commencé, comme les lignées des plantes et des animaux, par des structures élémentaires. Il n'y avait évidemment pas un corps avec des jambes et des bras avant les plantes, mais il y a une histoire ininterrompue (une lignée) de reproductions successives dès que les premières structures « *vivantes* » sont apparues. Avant même que la vie apparaisse de manière végétale par des êtres vivants rattachés au sol, Dieu commençait déjà à façonner les premiers éléments physiques qui allaient, bien longtemps après, former des corps humains, même si la lignée « *biologique* » ne commence que lorsque du vivant peut être constaté.

Je laisse aux scientifiques le soin de préciser comment nous pouvons imaginer une cellule (c'est un ensemble déjà très complexe) ou une structure de cellules au début de notre lignée biologique, mais il est certain que Dieu a veillé sur notre lignée biologique depuis ses origines les plus infiniment petites ou lointaines.

Trebla écrit : « *J'aimerais continuer ce dialogue sur une base objective; c'est-à-dire d'une manière vérifiable, étayée par des preuves irréfutables, soit du texte biblique soit des faits scientifiques* ».

À cet égard, compte tenu de nos différences de compréhension du texte biblique, certains aspects peuvent encore être approfondis par rapport à certains faits scientifiques que vous évoquez.

Vous avez écrit : « *l'homme de Néandertal et l'homme de Lascaux, étaient des hommes comme tous les autres descendants d'Adam et d'Eve, nous inclus* », ce qui, compte tenu de l'ancienneté du plus proche ancêtre commun des néanderthaliens et des homos sapiens renvoie la création d'Adam et Ève à plus de trois cent mille ans dans le passé, loin dans la préhistoire, bien avant la période néolithique caractérisée par le début de l'agriculture et de l'élevage que connaissaient Adam et Ève, comme le montre le récit de Caïn et Abel.

Situez-vous si loin dans le passé, voire plus loin encore, la création instantanée du corps d'Adam à laquelle vous croyez ?

Que devient, dans votre approche, la généalogie très précise et détaillée des chapitres 5 et 11 de la Genèse donnant une liste d'ancêtres d'Adam et Ève à Abraham ?

En outre, le Néandertalien a un corps assez différent de l'homo sapiens, même si tout est relatif puisque le chimpanzé a un ADN semblable à plus de 98 % à celui des humains.

Si Adam est l'ancêtre des Néanderthaliens, pourquoi ne serait-il pas celui des homos erectus, voire des australopithèques ? Mais surtout, le corps d'un tel Adam ne serait pas semblable au nôtre, ni à celui du Christ. Que faites-vous d'une telle objection ?

Epsilon écrit : « *Je ne vois franchement pas pourquoi les "homo sapiens" seraient plus "humain" que par exemple les Néandertaliens ...* »

Moi, non plus.

Je pense seulement que la création de l'humanité s'est produite au sein des homos sapiens et que rien ne me fait penser que cette création se situerait il y a plus de cent mille ans avant la séparation biologique des deux espèces.

Je pense que notre corps est semblable à celui des premiers humains. Or, nous faisons partie de l'espèce des homos sapiens et non de l'espèce différente des néanderthaliens.

Trebla écrit : « *En parlant strictement en termes biologiques, est-ce que vous considérez Adam et Ève comme des êtres humains modernes ?* »

Oui, bien sûr. Le Christ est en tout semblable à Adam et Ève et à tous leurs descendants, sauf le péché. Sans une même nature, comment pourrait-il être le sauveur de tous ?

Md1138 écrit : « *La Genèse est un mythe, c'est-à-dire un récit qui a une valeur explicative... Personnellement, je pense qu'elle est surtout une explication fondamentale* ». ».

Dire que la Genèse est mythique ou symbolique est facile, mais ne supprime aucune des questions concrètes et historiques de nos origines.

Nous pouvons y réfléchir aujourd'hui avec nos connaissances scientifiques actuelles. Nous pouvons aussi écouter ce que les anciens pouvaient en penser et rien ne justifie de les mépriser a priori, d'autant moins lorsque nous croyons qu'il s'agit d'auteurs inspirés.

Si vous croyez que les humains sont les seuls dans la nature à avoir une âme immortelle capable de partager la vie de Dieu, il vous faut bien réfléchir à qu'a été leur survenance en ce monde à un moment de l'histoire concrète. Cette survenance nous évite de considérer l'humain et le Christ de manière trop abstraite. Méditer la création de l'humanité, c'est méditer ce que nous sommes réellement, qui est le Christ qui s'est fait homme et la réalité concrète du salut que nous ouvre son Incarnation, sa mort et sa résurrection.

Notre monde se caractérise par la précarité de ceux qui y existent et qui se décomposent sans cesse tout en assurant par reproductions ou mutations d'autres êtres inertes ou vivants. Dans le temps, la survenance d'une âme immortelle est un fait qui ne peut venir que d'une action extérieure (Dieu) et qui se produit à un moment et à un endroit.

La Genèse nous présente un couple concret dans le cours concret de l'histoire. Vous pouvez imaginer aussi un individu ou un groupe d'individus. Vous pouvez imaginer une survenance naturelle ou extranaturelle. Si vous êtes croyant, vous pouvez l'imaginer ou non dans une relation avec Dieu qui a été blessée. Quelle que soit l'opinion sur le livre de la Genèse, les questions sont les mêmes.

Bref, se limiter à penser que la Genèse est un mythe me semble davantage un évitement des questions concrètes de notre réalité, de notre présence et de notre vie qu'un début de réponse.

Trinité écrit que « *Un fait reste troublant : les Néandertaliens avaient des rites funéraires, qui relèvent d'une intelligence et de...compassion !* ». ».

On trouve, en effet, des traces très anciennes de rites funéraires et de comportements religieux.

D'un point de vue scientifique, il ne fait guère de doute que le cerveau naturel de l'homo sapiens lui permet une abstraction religieuse et une sensibilité affective devant la mort d'un semblable. Mais, comme les athées le considèrent de manière justifiée, ces capacités naturelles n'impliquent pas nécessairement l'immortalité et la capacité de partager la vie de Dieu.

L'élévation de l'abbé Ries à la dignité de Cardinal par le Pape Benoît XVI a mis en évidence l'attention de l'Église à la question difficile de la religiosité dans la préhistoire.

Cette question particulière fait l'objet d'un sujet intitulé « 38. *L'homme préhistorique a-t-il existé ?* » (cf. *infra*).

Suliko écrit : « *Sauf erreur de ma part, le consensus des Pères de l'Église, ainsi que la Tradition catholique en général, tient pour vrai qu'Adam et Ève furent nos premiers parents et que leurs enfants se marièrent entre eux* ».

Adam et Ève sont nos premiers parents humains, c'est bien certain. Par contre, je n'ai pas connaissance d'une déclaration quelconque du Magistère affirmant que les enfants d'Adam et Ève se sont mariés entre eux et que l'humanité aurait ainsi commencé par des incestes. Avez-vous une référence ? Il me semble qu'il n'y a sur ce point que des traditions culturelles jamais confirmées par le Magistère de l'Église.

La foi de l'Église se vit et se médite à chaque époque et en tout lieu dans le contexte de la culture et des connaissances, ce qui nous demande de l'attention pour distinguer les traditions, même anciennes, qui ne résultent que de cette culture, et la foi de l'Église attestée par le Magistère.

Cette idée d'un inceste que Dieu aurait voulu correspond seulement à l'idée que le premier couple humain aurait été créé matériellement à partir de rien, de manière totalement indépendante du reste de la nature. L'encyclique *Laudato si'* du Pape François écarte cette hypothèse que la science a démentie depuis longtemps.

Notre corps fait partie de la nature depuis toujours et son histoire remonte aux origines de l'univers créé par Dieu.

Comme le raconte la Genèse, Dieu a d'abord créé l'humain (l'adam) mâle et femelle (dans la nature, cela a duré des milliards d'années), puis Il l'a mis dans son Eden, dans son monde spirituel, où il a fait exister le premier homme et la première femme avec une âme immortelle à l'image de Dieu, le premier couple, Adam et Ève .

La création d'Adam et Ève dans le jardin d'Eden ne nous explique pas la création de leur corps naturel mais comment les premiers humains ont été créés spirituellement et sont devenus sur la terre les premières âmes immortelles.

Le corps naturel terrestre d'Adam a été façonné dans le sein de sa mère biologique. De même, le corps naturel terrestre d'Ève a été façonné dans le sein de sa propre mère biologique.

Dans la réalité spirituelle du jardin d'Eden, il s'est produit, à un moment bien précis de l'histoire de ce monde et à un endroit bien précis de la nature créée, un achèvement d'une création d'êtres absolument nouveaux que la nature n'aurait jamais pu produire par elle-même.

Jamais une âme animale ou terrestre n'aurait pu évoluer, par elle-même, d'un état naturellement temporaire à un état spirituel éternel et immortel.

Il y a eu une création absolument nouvelle parmi les adams qui peuplaient la terre et qui étaient très vraisemblablement des homos sapiens comme nous.

Adam et Ève, premières personnes humaines immortelles à l'image de Dieu, n'étaient pas seuls au monde et n'ont pas été créés matériellement à partir de rien. Comme chacun de nous, leur corps a été façonné avec les éléments chimiques du sol (la poussière de la terre). Dans la réalité terrestre et biologique, ils avaient des « père » et « mère » (et rien ne permet de penser que Adam et Ève étaient frère et sœur), ainsi que des voisins. Leurs enfants ont eu des relations sexuelles et des descendants

avec d'autres homos sapiens de l'époque, comme la Genèse le raconte pour Caïn qui a trouvé une femme après avoir fui au loin. Plus tard, des descendants plus lointains des « *fil de Dieu* » (les descendants des premiers humains à l'image de Dieu) se sont unis à des « *fil de l'adam* » (des homos sapiens).

Tous les descendants d'Adam et Ève ont hérité de la vie humaine nouvelle immortelle achevée dans le jardin spirituel d'Eden, à un moment et un endroit bien concrets dans l'histoire.

Selon les connaissances généalogiques et statistiques actuelles, nous savons que, trois mille ans plus tard, tous les humains de la terre en étaient des descendants directs, de la même manière qu'aujourd'hui tous les humains de la terre actuels sont des descendants directs de tous les humains qui vivaient sur la terre il y a trois mille ans et qui ont une descendance persistant jusqu'à ce jour.

Cette question est détaillée dans le sujet intitulé : « 63. *Notre généalogie historique jusqu'à Adam et Ève* » (cf. infra).

Le fait que nous provenons tous d'un premier couple créé dans le jardin d'Eden ne signifie pas que, sur le plan biologique et naturel, nous soyons uniquement descendants de ce couple. Notre corps provient d'une chaîne innombrable de couples depuis la nuit des temps.

Vous me reprochez de supposer « *que des êtres humains créés à l'image de Dieu aient pu s'unir à des êtres non créés à l'image de Dieu, c'est-à-dire à des sortes d'animaux, sans âme immortelle. Cela va à l'encontre du simple bon sens* ».

N'est-ce pas exactement ce que suggère la descendance de Caïn après qu'il ait fui au loin et aussi ce que nous raconte le début du chapitre 6 de la Genèse ? Ce n'est pas une simple supposition de ma part.

Philémon Siclone écrit : « *Il ne faut surtout pas oublier que la "descendance de Caïn" n'est pas seulement selon la chair, mais aussi selon l'esprit.* »

Bien exact. Lorsque nous cherchons à découvrir le sens concret, terrestre, matériel ou historique, d'un texte biblique nous ne pouvons jamais perdre de vue que son objet principal est toujours de parler à notre cœur, à notre esprit. Les faits qui nous sont présentés nous renvoient toujours et principalement à leur signification symbolique, spirituelle et actuelle pour nous aujourd'hui.

Ti'hamo écrit : « *je ne vois pas comment faire de la "transmission du caractère humain", le fait d'être à l'image de Dieu, l'âme, un caractère purement biologique transmissible selon les règles de la génétique...* »

L'humain n'étant pas purement biologique, la transmission comprend aussi sa réalité spirituelle... ce qui ne peut être pleinement saisi par la seule raison, ni réduit à la matière. La transmission de l'humanité ne peut pas être uniquement biologique ou génétique puisque l'humain n'est pas que cela.

La création d'un être à l'image de Dieu avec une âme immortelle, radicalement nouveau dans la nature, suppose bien une nouveauté avant laquelle il n'y avait pas d'êtres semblables. Ce fut aussi le cas lors de l'Incarnation du Christ dans le sein de la Vierge Marie. C'est même encore le cas lors de chaque Eucharistie lorsque le pain qui n'est d'abord que du pain devient le corps du Christ, sans discontinuité biologique ou physique.

Un catholique comprend que Dieu se fait chair dans chaque Eucharistie lorsqu'un morceau de pain, produit de la terre et des hommes, devient le Christ vivant. Un corps naturel préexistant devient le corps de Dieu.

De même, lors de la création des premiers humains, Dieu a façonné des corps naturels pour en faire surgir des enfants de Dieu. Ce qui n'était que chair est devenu âme immortelle.

Lors de la création, c'est avec des corps biologiques et sans discontinuité dans la nature que Dieu a créé l'humanité.

Vous écrivez : « *ces pré-humains, par définition, auraient également eu des descendants avec d'autres pré-humains, et pas seulement avec les enfants d'Adam et Ève, ce qui va clairement à l'encontre du dogme du péché originel, qui veut que le péché d'Adam se soit transmis à tous ses descendants par propagation* ».

Il est certain que le péché originel a été transmis à « *tous* » les descendants d'Adam et Ève, sans exception.

Il est tout aussi certain que l'humanité blessée d'Adam et Ève a été transmise à « *tous* » leurs descendants, y compris aux descendants de Caïn et aux descendants des humains descendant des unions des « *filis de Dieu* » (les descendants d'Adam et Ève) et de fils de l'adam (les descendants des pré-humains de la même époque qui avaient la même nature biologique qu'Adam et Ève).

Les généalogistes ont démontré qu'en trois mille ans environ, par l'effet des croisements, tous les descendants de tous les couples d'une époque ont les mêmes ancêtres. Trois mille ans après Adam et Ève, il n'y avait plus sur la terre aucun homo sapiens provenant « *uniquement* » de pré-humains et tous étaient des descendants biologiques d'Adam et Ève (dont ils ont hérité de l'humanité nouvelle créée par Dieu et du péché originel) mais aussi de tous les ancêtres pré-humains de la même époque ayant eu une descendance.

Nous descendons tous d'Adam et Ève, mais, d'un point de vue biologique, nous ne descendons pas seulement d'Adam et Ève mais de toute l'histoire de la nature depuis les débuts du monde.

C'est ce que confirme l'encyclique *Laudato si'* du Pape François.

Il me semble que les homos sapiens de l'époque d'Adam et Ève ne sont pas des animaux mais des ancêtres pré-humains, ce qui n'est pas équivalent.

Ceci étant, je comprends votre objection mais elle ne peut écarter la provenance biologique du corps d'Adam et Ève par des êtres pré-humains qu'en acceptant une création physique instantanée et d'un seul coup, extranaturelle, qui me semble contraire à l'évidence scientifique autant qu'à l'encyclique précitée.

Oui, des êtres très semblables à nous physiquement ont pu exister avant cette création extraordinaire de notre humanité *capax Dei*.

Et, oui aussi, la coexistence parmi les homos sapiens de pré-humains et de descendants d'Adam et Ève a pu subsister pendant environ 3.000 ans. Des nephilims pré-humains cités par la Genèse (Gn 6, 4) semblent avoir encore subsisté du temps de Moïse (Nb, 13, 32-33).

Vous écrivez : « *Selon St Luc, Adam est le premier ancêtre terrestre de Jésus. Selon Xavi, Jésus a d'autres ancêtres terrestres et il serait [...]... fils d'Adam [...]... fils d'un singe[...]... fils d'un ver de terre[...]... fils d'un ectoplasme[...]... fils du Big Bang* »

Où voyez-vous le mot « *terrestre* » dans la généalogie de St Luc ?

En ajoutant le « *mot* » terrestre, vous vous mettez en contradiction avec la généalogie de St Luc qui déclare Adam « *filis de Dieu* », ce qui, puisque Dieu n'est pas terrestre, indique une filiation spirituelle et non l'origine « *terrestre* » comme vous le considérez.

C'est donc bien de la création spirituelle réalisée par Dieu dans le cours de l'histoire dont St Luc nous parle en nous présentant Adam comme fils de Dieu. C'est aussi cette vie humaine nouvelle créée par Dieu qui a été transmise par toutes les générations mentionnées par St Luc.

Ce qui compte dans la généalogie de St Luc, c'est la filiation spirituelle d'Adam, en tant qu'il est « *fils de Dieu* ». Cette filiation s'est transmise par la filiation biologique parce que, à partir d'Adam, la nature indissociablement terrestre et spirituelle de l'humanité créée est indivisible dans sa transmission.

Trebla écrit : « *Saint Luc, lui, il décrit Adam comme étant le fils de Dieu, pas le fils d'un homme. Alors, je dirais que voilà un verset qui rejette une généalogie biologique normale pour Adam.* »

Etonnant ! Car, il me semble assez manifeste que ce qui compte dans cette descendance biologique, c'est précisément la transmission biologique de l'être nouveau à l'image de Dieu créé en Adam.

Adam est bien « *fils de Dieu* », comme l'indique Gn 4, 16, comme le sont aussi tous ses descendants qui ont tous hérité de son être nouveau et qui, à leur époque, ne se confondaient pas avec les autres homos sapiens aux caractéristiques similaires que Gn 4, 16 désigne comme « *fils de l'adam* », cette espèce d'homos sapiens « *rouges* » (en hébreu : adam = rouge) issus d'une terre rouge (l'adamah).

Dans la généalogie de St Luc, ce qui me semble important c'est bien la transmission de la qualité de fils de Dieu qui était celle d'Adam créé à son image et dont l'âme a été créée immortelle et capable de partager la vie de Dieu. C'est cette qualité de « *fils de Dieu* », capable de partager éternellement la vie de la communion d'amour de son Créateur qui est transmise sans interruption jusqu'à Jésus.

L'ascendance uniquement terrestre de Jésus au-delà d'Adam est sans importance par rapport à ce qui a été créé en Adam, qui a été blessé par le péché originel et que le Christ vient sauver.

Trebla écrit : « *Il ne faut pas confondre la biologie avec la philosophie. Seth est le fils biologique d'Adam et d'Eve. Par contre, Adam n'est pas le fils biologique de Dieu. Dieu a créé Adam. Adam n'est pas le produit de l'union sexuelle entre un homme et une femme.* »

Oui, parce que Adam est une âme immortelle. Il n'est pas le produit naturel d'une union sexuelle.

Mais, la difficulté apparaît lorsque vous en déduisez que le corps d'Adam ne peut pas provenir d'ancêtres biologiques.

Ce n'est pas le corps d'Adam qui a été « *créé* » (tiré du néant) lors de sa création.

Le corps d'Adam comme celui d'Ève a seulement été « *façonné* », « *modelé* », à partir de ce que la nature a produit selon la volonté divine en des milliards d'années.

Ne confondez pas la substance naturelle du corps terrestre d'Adam et Ève et leur création.

Adam et Ève sont directement créés par Dieu. Ce sont des personnes.

Comme vous l'écrivez : *Adam n'est pas le fils biologique de Dieu*. En effet ! Il est le fils biologique direct d'êtres naturels pré-humains.

Mais, l'union sexuelle biologique qui a pu produire le corps naturel d'Adam est totalement étrangère à la création d'Adam lui-même qui vient de Dieu seul.

Le corps de la mère d'Adam n'a pas davantage produit la création d'Adam que le corps de la Vierge Marie n'a produit l'Incarnation du Christ en elle. C'est l'œuvre directe de Dieu, mais dans un corps naturel d'une mère préexistante.

À partir de la création d'Adam, sa filiation spirituelle a été transmise avec la filiation terrestre à tous ses descendants.

Vous faites, à tort, le raisonnement inverse : puisque la filiation de la généalogie de St Luc est terrestre, vous pensez que la filiation d'Adam, comme fils de Dieu, est aussi terrestre. Vous oubliez que cette généalogie est terrestre « *et* » spirituelle, que le terrestre n'exclut pas le spirituel, et que l'origine de la personne d'Adam est spirituelle puisqu'il est « *fils de Dieu* ». C'est donc le spirituel qui est considéré ici, même si la généalogie présentée est « *aussi* » terrestre d'Adam à Jésus.

Vous refusez de considérer Jésus comme « *fils d'Adam [...] ... fils d'un singe[...] ... fils d'un ver de terre[...] ... fils d'un ectoplasme[...] ... fils du Big Bang* », mais il est facile de parler de singe ou de ver de terre, ce qui représente des animaux contemporains qui ne sont pas des ancêtres biologiques des humains.

Comment, cependant, ne pas être troublé par l'hypothèse de pré-humains tellement ressemblants et pourtant autres ?

Certaines difficultés peuvent être dépassées. La vie spirituelle reçue lors de la création d'Adam et Ève ne me semble pas permettre de penser que les pré-humains aient eu « *une intelligence telle que la nôtre* » ou « *tout comme nous* », ni qu'ils aient pu « *pressentir la divinité* » comme nous. Le souffle qui a fait de nous, depuis Adam et Ève, des êtres spirituels à l'image de Dieu nous a donné une intelligence avec une capacité de percevoir Dieu toute autre que celles des pré-humains.

Cette intelligence éclairée et renouvelée de tout homme créé à l'image de Dieu lui permet en effet de « *venir à la croyance en Dieu* ».

Nous ne savons que peu de choses sur la lignée biologique préhistorique des humains actuels et sur les différences qui ont précisément abouti à l'homo sapiens.

Ce qui est sûr, d'un point de vue chrétien, c'est que Dieu prépare l'homme tout au long de l'histoire et que la lignée biologique qui aboutit à l'homme n'est pas le fruit d'un hasard.

Le singe que vous voyez aujourd'hui ne produira jamais un homme. Il y a autant de différences entre un singe d'aujourd'hui et son ancêtre biologique qui vivait il y a 20 millions d'années qu'entre un humain et son ancêtre biologique qui vivait à la même époque.

Ce qui est nouveau, au moment de la création d'Adam et Ève, est spirituel : c'est une âme spirituelle immortelle capable de partager la vie de Dieu.

Trebla écrit : « *Pour vous, c'est seulement la création spirituelle qui a eu lieu au jardin d'Eden. Il y avait déjà l'évolution biologique. Est-ce que je vous comprends bien ?* »

Oui.

Trebla écrit : « *Si je vous ai bien compris, cela veut dire que le code génétique de l'humanité a subi une transformation substantielle. Ce code génétique, qui était dépourvu de toute information spirituelle avant la création d'Adam et Ève, en reçoit subitement l'ensemble complet lors de l'intervention divine.* »

Personne n'a affirmé cela.

Trebla continue à confondre terrestre et spirituel. Le code génétique c'est du terrestre, du biologique. Ce n'est pas du spirituel.

Quoi qu'il en soit, Trebla introduit néanmoins une question nouvelle qui reste à réfléchir. Est-ce que la création spirituelle et la sortie du jardin d'Eden avec un vêtement de peau ont eu un effet corporel, un effet sur le code génétique ? Quand on pense aux effets psycho-somatiques d'événements affectant le psychisme d'un être humain, on peut imaginer que la création spirituelle dans un corps d'homo sapiens a pu laisser une trace indélébile qui expliquerait sa transmission dominante à tous les descendants sans exception. On peut aussi imaginer que la création d'Adam et Ève se soit produite lors d'une mutation génétique.

Des publications récentes observent des effets d'un état mental sur le patrimoine génétique humain : <http://www.france5.fr/programmes/articles/sante/2017-stress-portrait-dun-tueur.php?mode=impression>
« les effets du stress n'ont pas que des conséquences physiologiques visibles ; avec le temps, les télomères, la structure terminale de nos chromosomes, sont eux aussi modifiés. En étudiant le patrimoine génétique d'un groupe de mères d'enfants handicapés, Elizabeth Blackburn, de l'université de San Francisco, a ainsi pu observer leur effilochage, dont le corollaire est le vieillissement accéléré : « Pour chaque année passée à vous occuper d'un enfant chroniquement malade, vous vieillissez de six ans », assure même Robert Sapolsky.

Des dommages qui ne sont, heureusement, pas irréversibles, et pour peu que les causes du stress disparaissent, les télomères peuvent retrouver leur forme initiale. Parmi les remèdes chaudement recommandés par les médecins figurent la compassion et le souci des autres, la sociabilité et l'entraide, mais aussi le plaisir et la détente. »

N'est-ce pas interpellant ?

Comment imaginer, quand on constate qu'un simple état mental peut modifier le patrimoine génétique corporel, que, lors de la création des premiers humains par un souffle divin ayant créé les premières âmes immortelles à l'image de Dieu dans un corps d'homo sapiens issu d'une longue évolution de milliards d'années, ce souffle spirituel nouveau n'aurait eu aucun effet sur le corps même des premiers humains, n'aurait pas achevé corporellement leur création ?

De même, comme ne pas comprendre, inversement, que la rupture spirituelle avec Dieu n'aurait pas aussi eu un effet corporel majeur qui nous affecte aujourd'hui encore ?

Des travaux récents ont montré que le génome du corps humain a ainsi subi, il y a environ 40 millions d'années, une atteinte génétique par l'effet d'un « bornavirus » ce qui a été rapporté dans un article du journal Le Monde :

[http://www.lemonde.fr/planete/article/2 ... _3244.html](http://www.lemonde.fr/planete/article/2..._3244.html)

La question mérite d'être réfléchie.

Personnellement, je n'envisage pas une telle ultime mutation par des modifications extérieurement visibles.

La différence qualitative du corps humain me semble se trouver dans les conditions biologiques de son fonctionnement cérébral et j'imagine plutôt que les capacités d'abstraction spécifiquement humaines ont pu résulter d'une modification minime dans la physiologie du cerveau.

Sa transmission implique nécessairement que cette modification passe dans les gamètes.

Il me semble qu'il reste possible d'imaginer que, dans l'histoire, quelque chose a pu avoir un effet permanent du même ordre que ce qu'une substance médicamenteuse parvient à faire sur l'état mental, avec un effet sur les gamètes.

On peut imaginer une mutation ultime, car, au-delà de toute autre réflexion, il y a, dans l'histoire, un moment où il n'y avait pas encore une première âme immortelle (une âme humaine) et puis un moment où il y en a eu pour la première fois. S'il y a eu un effet physique transmissible (ce qui n'est pas certain), de quelle différence physique s'agirait-il ? La question reste aujourd'hui sans réponse.

En ce qui concerne l'« information spirituelle », il me semble qu'il est excessif de considérer qu'elle était totalement absente avant la création d'Adam et Ève.

Il ne faut pas oublier que tout a été fait par le Christ depuis le premier jour de la création du monde.

Les réponses de Trinité et de Voyageur me semblent particulièrement claires et justes pour montrer ce que fut la création d'Adam et Ève.

Trinité écrit : *« Bien entendu que les codes génétiques de tout le vivant se sont transformés par intervention divine, pour en arriver au code génétique du futur Homme, l'homo sapiens, dans son enveloppe biologique. »*

C'était la première phase de la création. La deuxième phase consistait d'insuffler le souffle de vie, dans Adam et Ève pour en faire un homme et une femme créés à l'image de Dieu!

En quelque sort, Dieu est intervenu en deux temps!

La création étant divine.

On voit bien que le code génétique à venir existe dès la création, dans le cadre des 6 jours évoqués par la genèse! ».

Voilà qui est très bien dit !

Voyageur écrit : *« Je doute que l'information spirituelle soit inscrite, engrammée, dans nos cellules. »*

Notre corps communique avec cette information à des fréquences variables.

Il n'a pas pleinement conscience de sa grandeur, de sa bonté et de sa superbe.

Mais, il est vrai que cette information divine est le centre inviolable de notre être.

Nous sommes constitués autour de ce point éternel, qu'il nous est donné d'épanouir. »

Voilà qui est tout aussi bien dit.

Peut-être faudrait-il rappeler ici que, plusieurs siècles avant Darwin, dans la question 91 de sa Somme Théologique, St Thomas rappelle déjà que : *« St Augustin dit que l'homme a été fait quant au corps, parmi les œuvres des six jours, selon les raisons causales que Dieu inséra dans la création corporelle ... Donc le corps fut produit par une vertu créée, et non immédiatement par Dieu... ».*

Nulle part, ni Trinité, ni Voyageur, ni moi, n'avons prétendu que Adam et Ève auraient reçu *« subitement l'ensemble complet lors de l'intervention divine ».*

Nous restons là au cœur de la difficulté de compréhension.

Nous pourrions avancer si Trebla acceptait enfin de nous expliquer comment il imagine Adam et Ève comme les ancêtres des néanderthaliens et de tous les homos sapiens, ce qui situerait la création d'Adam et Ève plus de 300.000 ans avant la période néolithique dans laquelle la Genèse la situe et en dehors de la généalogie biblique. Trebla se trouve là dans une contradiction par rapport à sa perception littérale critiquée.

S'il creuse cette perspective qui tente d'intégrer les acquis de la science et sa lecture littérale, nous pourrions dégager des nuances utiles et progresser.

Je veux simplement dire que la transmission de l'humanité, qui est terrestre ET spirituelle est indivisible et que, lorsqu'un descendant d'Adam et Ève est conçu biologiquement, il est aussi et simultanément engendré spirituellement car, dans l'humanité, la nature double créée, terrestre ET spirituelle, est indissociable.

Selon le Catéchisme de l'Église Catholique, *« l'esprit et la matière, dans l'homme, ne sont pas deux natures unies, mais leur union forme une unique nature »* (C.E.C., n° 365).

Vous avez parfaitement compris que, lorsque j'écris que l'humanité (terrestre et spirituelle) se transmet de *« manière »* biologique (ou terrestre ou génétique, comme vous préférez), cela signifie seulement que sa nature double se transmet indivisiblement.

Ne donnez pas à l'expression « *de manière biologique* » un sens qu'elle n'a manifestement pas ici. Jamais ce qui est seulement terrestre ne peut produire du spirituel, mais l'être spirituel créé à l'image de Dieu dans la réalité terrestre, biologique, génétique, se transmet, à partir du couple originel d'Adam et Ève, à des êtres humains nouveaux semblables avec la même nature double (terrestre et spirituelle) dans toute leur descendance biologique.

C'est certes difficile à comprendre, mais c'est cela l'extraordinaire création de l'humain à l'image de Dieu : Dieu est venu créer « *dans* » la nature terrestre un humain spirituel capable de partager éternellement sa vie d'amour, ce qui réalise en chacun de nous cette création tout à fait nouvelle depuis le début du monde : un être à l'image de Dieu ayant une nature indissociablement terrestre et spirituelle qui se reproduit sans exception dans toute sa descendance biologique qui est, aussi, une descendance spirituelle, hélas blessée par le péché.

Donc, du point de vue concret et terrestre, la transmission de l'humanité (dans sa nature indissociablement terrestre et spirituelle) se réalise depuis Adam et Ève, de manière biologique, par une rencontre sexuelle, mais cela ne signifie pas que le biologique "produit" du spirituel.

J'espère que vous parviendrez ainsi à comprendre qu'il n'y a pas de contradiction.

Voyageur estime néanmoins que, pour lui, « *Adam et Ève sont des allégories. Ils désignent l'humanité désirée par DIEU. Il me semble plus approprié de parler de "représentants mythologiques du peuple élu"* ».

À cet égard, je continue à penser que renoncer totalement à situer historiquement Adam et Ève, au moins de manière approximative et incertaine, comme une probabilité sérieuse, à l'époque qu'indique le récit biblique (durant la période néolithique) risque d'éteindre la compréhension de la réalité concrète de la création de l'humanité.

La prudence nécessaire ne doit pas éteindre les hypothèses concrètes de réflexion, ni fermer toute porte par rapport à la réalité historique qu'il reste important de ne pas perdre de vue.

Je crois qu'Adam et Ève ont réellement et historiquement existé. C'est ce que le Magistère officiel de l'Église a toujours enseigné. Ce fut une création extraordinaire dans le cours de l'histoire qui a créé un peuple immortel invité à partager la vie de son Créateur.

Situer l'évènement durant la période du néolithique il y a moins de dix mille ans n'est pas une certitude, mais peut être considéré comme une hypothèse sérieuse qui permet de réfléchir à la création d'une manière aussi concrète et historique que l'Incarnation du Christ il y a deux mille ans en Palestine.

La réflexion aborde de nombreux détails qu'il serait difficile de détailler ici dans un sujet général sur comment considérer la Genèse.

Chacun de ces détails est intéressant et peut, bien sûr, éclairer la question principale.

Mais, tous ces détails, qui demandent souvent la discussion de nombreux aspects, seront discutés ailleurs et ne peuvent être évoqués ici que sommairement pour ne pas rendre confuses les questions générales à aborder ici.

Dans un exposé sur la dispersion de l'homo sapiens sur les différents continents jusqu'à la traversée du détroit de Bering il y a 15.000 ans, Trinité se demande « *Comment ces pré humains ont-ils pu se reproduire avec les enfants d'Adam et Ève, puisqu'ils étaient déjà partis depuis fort longtemps dans d'autres continents ?* ».

Probablement d'abord, parce que beaucoup d'autres ont fait les mêmes déplacements durant les siècles et les millénaires qui ont suivi.

À cet égard, il me semble que si on trouve des traces d'une dispersion par le détroit de Bering il y a environ 15.000 ans, cela ne signifie pas que les migrations aient cessé après cette date, ni après que l'eau ait recouvert ce détroit d'une largeur de moins de cent kilomètres. Il en va de même pour l'Australie et les diverses îles éloignées.

En effet, au cours des dix mille dernières années, les capacités de navigation (déjà extraordinaires du temps de l'Égypte antique) me semblent avoir permis beaucoup de traversées de ce détroit depuis très longtemps et la dispersion généalogique est très rapide dans la réalité.

Un seul groupe d'aventuriers fait souche quelque part et, en mille ans ou trente générations, il disperse à l'autre bout du monde des millions de descendants parmi lesquels d'autres aventuriers...

Et à chaque génération, il y a quelques aventuriers partout sur la terre... Un individu sur mille a probablement un descendant dans les dix générations suivantes qui part vivre à 5.000 kilomètres...

Comme cela a déjà été dit, les généalogistes nous indiquent qu'il ne faut environ que trois mille ans pour que tous les humains d'une époque aient des ancêtres identiques trois mille ans auparavant.

Cette question particulière fait l'objet d'un sujet intitulé « 63. *Notre généalogie historique jusqu'à Adam et Ève* » (cf. infra).

On est bien sûr dans une réflexion tout à fait hypothétique par rapport aux détails concrets.

Vous connaissez, bien sûr, ce qu'en dit le Catéchisme qui ne donne que l'essentiel des très nombreuses questions qu'il aborde : « *Le récit de la chute (Gn 3) utilise un langage imagé, mais il affirme un événement primordial, un fait qui a eu lieu au commencement de l'histoire de l'homme* » (C.E.C., 390).

Un « *langage imagé, mais* » : un « *événement* », un « *fait* » ! Et qui s'est produit au commencement de « *l'histoire* » de l'homme.

Dans l'ordre naturel, il ne me semble pas douteux que nous descendons tous biologiquement d'un couple, auteur d'un péché originel, dont nous avons hérité de l'humanité créée affectée par un péché originel. C'est un fait concret, historique. Mais, au-delà, nous entrons dans des détails qui restent à réfléchir.

Quant à l'enseignement officiel du Magistère, il me paraît utile de rappeler quelques extraits de l'encyclique ***Humani Generis*** du Pape Pie XII dont je souligne l'essentiel : « *le magistère de l'Église n'interdit pas que la doctrine de l' " évolution ", dans la mesure où elle recherche **l'origine du corps humain à partir d'une matière déjà existante et vivante** - car la foi catholique nous ordonne de maintenir la création immédiate des âmes par Dieu - soit l'objet, dans l'état actuel des sciences et de la théologie d'enquêtes et de débats entre les savants de l'un et de l'autre partis...*

Mais quand il s'agit d'une autre vue conjecturale qu'on appelle le polygénisme, les fils de l'Église ne jouissent plus du tout de la même liberté. Les fidèles en effet ne peuvent pas adopter une théorie dont les tenants affirment ou bien qu'après Adam il y a eu sur la terre de véritables hommes qui ne descendaient pas de lui comme du premier père commun par génération naturelle, ou bien qu'Adam désigne tout l'ensemble des innombrables premiers pères. En effet on ne voit absolument pas comment pareille affirmation peut s'accorder avec ce que les sources de la vérité révélée et les Actes du magistère de l'Église enseignent sur le péché originel, lequel procède d'un péché réellement commis par une seule personne Adam et, transmis à tous par génération, se trouve en chacun comme sien.

Comme dans le domaine de la biologie et de l'anthropologie, il en est qui, dans le domaine de l'histoire, négligent audacieusement les limites et les précautions que l'Église établit. Et en particulier, il Nous faut déplorer une manière vraiment trop libre d'interpréter les livres historiques de l'Ancien Testament, dont les tenants invoquent à tort, pour se justifier, la lettre récente de la Commission Pontificale biblique à l'Archevêque de Paris. Cette lettre, en effet, avertit clairement que les onze premiers chapitres de la Genèse, quoiqu'ils ne répondent pas exactement aux règles de la composition historique, telles que les ont suivies les grands historiens grecs et latins et que les suivent les savants d'aujourd'hui, appartient néanmoins au genre historique en un sens vrai, que des exégètes devront étudier encore et déterminer... ».

À cet égard, je préfère toujours éviter de considérer le récit comme illogique ou incohérent, car c'est souvent notre lecture personnelle ou culturelle qui nous empêche de percevoir ce que ce récit, rédigé dans une autre culture, nous exprime.

À chaque époque, les chrétiens mettent leur lecture en cohérence avec leur raison et leurs connaissances scientifiques, mais, en tout temps, il faut éviter d'enfermer les interprétations dans les connaissances d'une époque.

Le premier danger est d'oublier que les mêmes mots sont utilisés dans des sens différents selon le contexte. Ainsi, la planète terre n'a évidemment pas été créée après les plantes qui y poussent ou le soleil autour duquel elle gravite. La Genèse nous indique elle-même que le mot « terre » du troisième jour ne définit pas notre planète mais le « sec » par opposition aux « eaux ».

De même, la lumière ou la nuit du premier jour ne définissent pas l'éclairage du soleil que nos yeux peuvent percevoir et qui distingue nos jours et nos nuits. Le début de l'évangile de St Jean nous montre que la Lumière du premier jour c'est le Christ par qui tout a été fait.

Les eaux qui existaient déjà dès le commencement lorsque l'Esprit planait sur les « eaux » cela n'a pas le même sens que les eaux qui coulent dans nos rivières et qui remplissent nos mers.

La vie qui se développe d'abord dans la matière avant d'animer des êtres distincts ce n'est pas nécessairement l'herbe de nos prairies avant que notre planète n'existe.

Il serait beaucoup trop long de reprendre ici tous les détails des nuances du texte hébreu lorsqu'il nous présente la création en six « jours ».

Les sens multiples des mots du début de la Genèse nous aident à dilater notre regard au-delà de nos interprétations trop étroites non pour exclure la réalité historique dont la Genèse nous parle mais pour nous ouvrir au-delà des réalités scientifiques terrestres et nous faire entrer dans la réalité spirituelle de Dieu.

Cela nous aide, plus particulièrement, à comprendre ce que fut la création de l'humanité, de l'« adam », un mot qui a aussi plusieurs sens, de même d'ailleurs que le mot « animaux ».

Cela concerne notamment ce que la Genèse peut nous dire de la réalité des êtres pré-humains par rapport aux animaux. Le texte n'est pas fermé à cette hypothèse comme beaucoup l'imaginent.

Trebla écrit : « Dieu a créé tous les animaux de la terre selon leur espèce.

Les australopithèques forment un genre d'hominidés disparu ayant vécu entre environ 6 millions d'années et 2,5 millions d'années avant notre ère. Le genre Australopithecus (du latin australis, « du sud », et du grec ancien πίθηκος, pítēkos, « singe ») a été défini par Raymond Dart lors de la découverte d'Australopithecus africanus en 1924

Les singes sont des animaux de la terre.

Cela veut dire que les singes ont été créés le même jour que les hommes.

Gn 1.25 Dieu fit les animaux de la terre selon leur espèce. »

Le texte hébreu est beaucoup plus nuancé et mystérieux que ce résumé qui indique pour commencer que « *Dieu a créé tous les animaux de la terre selon leur espèce* ». Ni le mot « *créé* », ni le mot « *animaux* » ne sont en réalité dans le texte cité avec le sens que nous donnons aujourd'hui à ces mots.

Relisons littéralement le texte des versets 24 et 25 du premier chapitre de la Genèse, en soulignant quelques mots : « *Dieu dit : Que la terre produise des êtres vivants selon leur espèce, du bétail, des reptiles et des vivants de la terre selon leur espèce. Et cela fut ainsi. Dieu fit les vivants (chay) de la terre (erets) selon leur espèce, le bétail (behemah) selon son espèce et tous les reptiles de la terre selon leur espèce. Dieu vit que cela était bon.* »

Des nuances peuvent ainsi être observées :

« *Dieu dit : Que la terre produise* » : ce n'est pas une création directe mais une action de Dieu par une production de la matière, la terre, ce qui est compatible avec une évolution durant des milliards d'années.

« *des êtres vivants* » : ne traduisons pas trop vite par « *animaux* » car, dans le texte hébreu, ce sont des « *nepesch chay* » : c'est exactement l'expression utilisée pour la création des humains lorsqu'il est dit que l'humain formé avec la poussière du sol devint un « *être vivant* » ou une « *âme vivante* », soit un nepesch chay dans le texte hébreu ; en outre, des « *chay* » en hébreu : c'est exactement le mot utilisé lorsqu'il est indiqué qu'Ève est la mère de tous les « *vivants* », en hébreu les « *chay* », ce qui n'exclut en rien l'espèce humaine,

« *selon leur espèce* » : rien ici ne permet davantage de distinguer les australopithèques, les homos erectus ou les homos sapiens des autres espèces de vivants qui vivent sur la terre,

« *du bétail* » : en hébreu : « *behemah* », ce qui vise les bêtes que nous nommons animaux d'une manière qui peut les distinguer des pré-humains,

« *des reptiles* » : ce qui distingue les bêtes qui rampent sur le sol par rapport aux autres (behemah) qui se déplacent sur pattes, outre ceux qui se déplacent dans l'eau ou dans les airs cités dans des versets antérieurs,

« *et des vivants de la terre selon leur espèce* » : c'est bien à nouveau le mot « *chay* », dont il est dit qu'Ève est la mère de tous les « *chay* », qui est ici utilisé, de sorte que rien ne peut en exclure l'espèce humaine, adamique, mais le texte ajoute « *de la terre* » alors que c'est dans l'Eden spirituel de Dieu qu'Ève est dite mère de tous les « *chay* » ce qui paraît viser les vivants spirituels que sont les humains créés à l'image de Dieu,

« *Et cela fut ainsi. Dieu fit* » : c'est le même mot hébreu « *asah* » qui est utilisé lorsque Dieu dit « *Faisons (asah) l'homme (adam) à notre image* » et rien ne permet d'exclure l'espèce biologique humaine des autres espèces ou des autres vivants que Dieu a fait en les faisant « *produire* » par la terre. Les animaux comme les humains sont des vivants produits par la terre que Dieu fait ainsi « *les vivants de la terre (chay /erets) selon leur espèce, le bétail (behemah) selon son espèce et tous les reptiles de la terre selon leur espèce* ».

Les observations qui précèdent permettent de penser que la création corporelle et biologique des humains ne fut pas différente de celle des autres vivants de la terre. C'est la création terrestre de l'adam, d'un vivant terrestre.

Mais, la création spirituelle s'est faite par Ève, dans l'Eden spirituel de Dieu, où elle est reconnue comme la mère de tous les vivants spirituels. C'est la création spirituelle de l'adam, mâle et femelle, un vivant spirituel.

Ce qui fut absolument nouveau, c'est la création spirituelle de l'adam mâle et femelle à l'image de Dieu.

L'adam est une espèce produite par la terre et c'est ainsi que Dieu l'a faite. Ce fut une longue histoire de milliards d'années.

Mais, à la fin du sixième jour, Dieu dit « *Faisons* » l'adam à notre image... L'être créé fut aussi nouveau dans la nature que le sera plus tard le Christ lors de son Incarnation. Dieu a créé un être nouveau « *spirituel et corporel* », des âmes immortelles dans un corps.

Ce fut un fait aussi historique que l'Incarnation du Christ.

Il est tentant de penser que la révélation n'a pour objet que le spirituel et que tous les détails de l'histoire concrète n'ont pas d'intérêt. Beaucoup le pensent aussi pour les Évangiles.

Il me semble que c'est un piège grave très fondamentalement contraire à la foi chrétienne fondée sur l'Incarnation historique de Dieu dans la réalité terrestre concrète.

De la Genèse au Christ, la vérité n'éloigne pas la réalité terrestre de la réalité spirituelle. Elle ne sépare pas le corps et l'esprit, ni dans le temps présent, ni dans la vie éternelle.

La foi et la Parole de Dieu ne se limitent pas à notre vie spirituelle. Elles s'inscrivent toujours parfaitement tant dans la réalité spirituelle que dans la réalité terrestre bien concrète.

La création du monde concret est une œuvre magnifique adaptée et liée à la vie spirituelle.

Le spirituel et le matériel sont unis dans la création de Dieu. C'est précisément en s'emparant d'un fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, en séparant ce fruit spirituel que l'humanité s'est retrouvée dans le monde matériel sans la vie spirituelle divine par laquelle l'homme aurait pu et dû développer et diriger ce monde bien concret. Séparer le terrestre du spirituel, c'est exactement ce qu'il ne fallait pas faire, le péché originel.

Prétendre aujourd'hui que la foi ne concerne que le spirituel, c'est continuer implicitement à écarter le spirituel du terrestre alors que les deux sont liés depuis l'origine.

Les désolations que nous ressentons actuellement dans la réalité terrestre (dont la Genèse nous donne la cause et dont le Christ nous ouvre un chemin de délivrance) ne suppriment pas la bonté de la création, y compris dans sa dimension terrestre, ni son lien parfait avec la vie spirituelle.

Tous les miracles du Christ dans la réalité terrestre et sa résurrection elle-même nous montrent ce lien indissoluble.

Penser que la religion ne nous parle que du spirituel et que c'est uniquement à la science de nous parler du terrestre est un piège qui enferme l'homme dans le péché originel parce qu'il détache le terrestre du spirituel.

C'est une fausse survalorisation du spirituel. Cela paraît si juste de penser que seul le spirituel a de l'importance, mais, si tel avait été la pensée de Dieu, il n'aurait pas créé ce monde matériel.

La réalité, c'est que, tant dans la création et la réalité de tout homme que dans le monde entier, les deux sont liés.

La religion et la révélation de la Parole de Dieu ne se préoccupent guère des détails, mais elles gardent les deux pieds sur terre.

À cet égard, certains semblent considérer que la question est vaine ou qu'elle n'intéresse que la science.

Mais, penser que la création de l'homme n'a pas d'intérêt et que son apparition sur la terre est neutre pour la foi, ne renvoie-t-il pas trop vite Dieu au ciel et la religion dans l'abstraction d'une manière qui isole l'homme de Dieu sur la terre ?

Beaucoup voudraient favoriser une telle religion faite de considérations spirituelles élevées susceptibles certes d'inspirer positivement l'homme dans sa réalité terrestre, mais laissant la gestion concrète de cette réalité et sa connaissance séparées de Dieu.

La religion d'un côté, le monde de l'autre. Le Christ a brisé cette perspective erronée.

Adam et Ève ont été créés avec un corps issu de l'histoire, semblable à celui des humains (ou pré-humains ou hominidés) de leur espèce biologique. Ils ont été plongés dans le monde de Dieu, dans la réalité spirituelle des cieux. Ils sont devenus capables de vie éternelle avec Dieu par un don gratuit. Ils sont devenus des âmes immortelles. Mais, à leur naissance, c'étaient des humains ordinaires aux yeux de leurs semblables. Comme le Christ, le nouvel Adam, qui est aussi né comme un homme ordinaire alors qu'il est Dieu et que sa conception fut extraordinaire.

Il me semble raisonnable de considérer que le (ou les) rédacteur (s) de la Genèse devai(en)t probablement partager une vision archaïque de la cosmologie.

La question plus difficile est de savoir comment l'Écriture inspirée par Dieu nous révèle Dieu et son action à travers les pensées mêmes naïves des humains qui l'écrivent. L'inspiration fait dire aux prophètes et aux auteurs inspirés des paroles qui vont bien au-delà de leurs pensées humaines dont l'Esprit Saint se sert.

Il faut certes tenir compte attentivement des pensées et des modes d'expression des auteurs humains des écritures, pour éviter de déformer le sens de leurs écrits par des lectures personnelles littérales erronées, mais il ne faut pas craindre d'aller au-delà car l'Esprit révèle des réalités qu'ils ne pouvaient encore apercevoir eux-mêmes. Nous pouvons le faire à travers les autres textes de l'Écriture et par la foi de l'Église conduite depuis deux mille ans par les successeurs de Pierre.

Le meilleur exemple que je peux en donner ici est celui de la lumière du premier jour de la Genèse.

Il me semble évident que Moïse n'avait pas dans ses pensées humaines la compréhension de St Jean au début de son évangile.

Gn 1, 1-4 : *« Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. La terre était informe et vide; les ténèbres couvraient l'abîme, et l'Esprit de Dieu se mouvait au-dessus des eaux. Dieu dit: " Que la lumière soit! " et la lumière fut. Et Dieu vit que la lumière était bonne; et Dieu sépara la lumière et les ténèbres. Dieu appela la lumière jour, et les ténèbres Nuit. »*

Jn 1, 1-13 : *« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était au commencement en Dieu. Tout a été fait par lui, et rien de ce qui existe n'a été fait sans lui. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes. La lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point reçue...*

Le Verbe est la vraie lumière qui éclaire tout homme en venant dans le monde. Il était dans le monde, lui par qui le monde a été fait...

Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous... »

Dans la lumière du Christ, St Jean voit bien mieux la réalité de la création que l'auteur de la Genèse et dépasse sa cosmogonie.

Voyageur écrit : « *Je suis d'accord avec votre démarche de valoriser les chapitres 1 et 2 de la Genèse comme historiquement crédibles. J'ai moi-même cherché à mettre en adéquation Genèse 1 avec les récentes découvertes en physique et en astronomie. Mais, on ne peut y parvenir qu'en laissant tomber les détails. Est-ce toujours le texte ou une interprétation du texte ?! La différence entre les deux est difficilement identifiable.* ».

À cet égard, il me semble important d'écarter toute forme de concordisme qui attribuerait à l'auteur de la Genèse des affirmations scientifiques impossibles à son époque et d'accepter, au contraire, comme vous le suggérez, que la pensée humaine de cet auteur partage largement les conceptions naïves de son époque.

Mais, il me semble tout aussi important d'accepter que, même dans le langage naïf et imagé qui est utilisé, c'est bien de la réalité historique que la Genèse nous parle.

A priori, j'essaie donc, autant que possible, de comprendre le récit de la Genèse sans contradiction avec les acquis actuels de la science qui me paraissent raisonnablement non contestables, même si elle ne dit pas tout et ne peut écarter la réalité possible d'interventions surnaturelles.

Et, dans les détails du texte de la Genèse, je veille donc à regarder toutes les interprétations possibles et je retiens celles qui sont compatibles avec la science actuelle. Avec toujours les réserves que cela implique, mais toujours aussi avec le souci de comprendre la Genèse de manière non déraisonnable.

Et, personnellement, je n'ai pas trouvé à ce jour un quelconque détail pour lequel une explication raisonnable (cela ne veut pas dire certaine) ne peut être proposée.

« *Est-ce toujours le texte ou une interprétation du texte ?* ». Le texte c'est la Parole de Dieu. Nous ne pouvons proposer que des interprétations, notre compréhension, en restant à l'écoute des autres et surtout de l'Église. Avec prudence, en concluant comme St Augustin : « *A-t-on une opinion plus vraisemblable sur ces vérités? Loin de la combattre, j'y applaudirai* » (De la Genèse au sens littéral, L. VII, Chap. 28, 42) ?

Trebla s'en étonne en écrivant que je « *mélange la lumière visible et la lumière spirituelle* ».

Il a tout à fait raison.

Personnellement, je n'ai aucune objection, d'une part, à y contempler le Christ éternel comme première créature comme le dit St Paul (Col 1, 15) et comme celui par qui tout a été fait, mais aussi, d'autre part, d'y retrouver une image expressive et adéquate du Big Bang.

L'étonnement de Trebla doit être celui de tous, car c'est bien l'extraordinaire mystère de la création : elle mène de la réalité spirituelle de Dieu à la réalité matérielle du monde et à notre réalité corporelle. Les mots de notre cerveau terrestre seront toujours trop pauvres pour en parler. N'attendons pas de la Genèse une parfaite clarté pour notre cerveau, ce serait nécessairement faux car la réalité spirituelle de Dieu est toujours au-delà de nos paroles et nos réflexions humaines.

Voyons les détails.

Vous citez la Genèse : « *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. La terre était informe et vide; les ténèbres couvraient l'abîme, et l'Esprit de Dieu se mouvait au-dessus des eaux.* » et vous écrivez : « *On parle bien de la terre ! Comment pouvait elle exister avant la création du système solaire ?* ».

Votre question paraît entraîner une réponse évidente. Encore faut-il pour constater cette impossibilité que le mot « *terre* » signifie « *planète terre* » ! Le mot « *terre* » a plusieurs sens. La « *terre* » que vous ramassez dans votre jardin ce n'est pas la planète.

Ici, heureusement, la Genèse précise elle-même ce qu'elle appelle « *terre* » dans les textes que vous citez : il s'agit du « *sec* » par rapport aux « *eaux* » et même, plus précisément, à des eaux précédant toute création comme l'indique le premier verset de la Bible. Ici encore, on est dans la révélation d'un mystère qui entremêle le spirituel et le corporel.

Vous poursuivez en commentant les trois versets suivants : « 3 Dieu dit: " *Que la lumière soit!* " et la lumière fut

D'accord la lumière c'était Dieu!

4 Et Dieu vit que la lumière était bonne; et Dieu sépara la lumière et les ténèbres.

Encore d'accord, pour la même raison!

5 Dieu appela la lumière jour, et les ténèbres Nuit. Et il y eut un soir, et il y eut un matin; ce fut le premier jour.

Là, cela se complique, car le jour et la nuit sont fonction de la rotation de la terre autour du soleil, et comme il n'existe toujours pas ? ».

Cette question me semble seulement confirmer qu'il s'agit ici d'une autre lumière que celle produite par le soleil, comme je le précise plus haut.

Vous abordez le verset suivant : « 6 Dieu dit: " *Qu'il y ait un firmament entre les eaux, et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux.* " Pas d'explication rationnelle ? ».

Ici, la réflexion doit nous mener des eaux éternelles, qui sont spirituelles, à la création matérielle. Ici encore, on est plongés mystérieusement dans des sens multiples. On peut y voir une distinction entre le monde spirituel de Dieu (« *Les Cieux des cieux habitation de Dieu* » dans la cosmogonie présentée par Voyageur) et la réalité spirituelle du Logos (de la Lumière) dans le monde. Il est possible d'y voir aussi une image des gaz et énergies qui ont précédé la formation de toute matière (le sec nommé terre) dans l'univers.

Vous examinez les versets suivants : « 7 Et Dieu fit le firmament, et il sépara les eaux qui sont au-dessous du firmament d'avec les eaux qui sont au-dessus du firmament. Et cela fut ainsi.

8 Dieu appela le firmament Ciel. Et il y eut un soir et il y eut un matin; ce fut le second jour.

En l'occurrence, le ciel aurait été créé vide, sans le système solaire, les galaxies, les étoiles ? Complètement incohérent ! ».

A priori, l'incohérence paraît manifeste. Qui pourrait ne pas la partager ? Mais, est-ce le texte qui est incohérent ? N'est-ce pas plutôt l'interprétation proposée ?

Ici encore, tout dépend du sens donné aux mots. Ce qui apparaît ici, c'est le « *firmament* » nommé le ciel ou les cieux. Il reçoit le même nom que le monde de la réalité spirituelle de Dieu, « *Notre Père qui est aux cieux* ».

Le firmament terrestre est-il créé vide ? Les mots sont imprécis et je préfère m'en tenir à ce qu'en dit la science par rapport à l'idée actuelle d'un Big Bang. L'explosion initiale précède les galaxies, les étoiles, tout comme notre petit système solaire.

Qu'y a-t-il dans l'univers au moment du Big Bang ? Ce n'est évidemment pas dans la Genèse qu'il faut chercher des précisions que la science elle-même cherche à préciser avec difficultés.

Continuons. Vous commentez les versets suivants : « 9 Dieu dit: " *Que les eaux qui sont au-dessous du ciel se rassemblent en un seul lieu, et que le sec paraisse.* " Et cela fut ainsi.

10 Dieu appela le sec Terre, et il appela Mer l'amas des eaux. Et Dieu vit que cela était bon.

La mer et la terre sont créés, avant, le système solaire ??? ».

Ici, nous sommes en effet toujours avant le système solaire que nous connaissons. Ce qui apparaît après l'explosion initiale et les premières masses gazeuses, c'est du sec, du solide, du matériel non liquide, ni gazeux.

Ce qui est apparu dans un ordre que la science peut confirmer, c'est d'abord de l'énergie puis de la matière. Ensuite, il y a eu un processus extraordinaire qui a fait surgir du « *vivant* » dans le monde matériel créé. Et ce vivant est apparu d'abord sous une forme végétale, puis dans les eaux et les airs (insectes), puis sur la terre : du bétail sur pattes et des bêtes rampantes.

Le système solaire et les étoiles sont certes présentés, du point de vue des anciens, avec la terre en premier, mais il me semble que la terre est « *en premier* » parce qu'elle est le lieu que Dieu prépare pour l'homme et le soleil comme tous les astres sont considérés dans cette optique. Parce que ce qui compte, c'est la création de l'humain à l'image de Dieu dans lequel Dieu lui-même va s'incarner.

Alors, certes les « *végétaux* », soit les premières formes de vie non autonomes par rapport au sol, apparaissent avant la terre éclairée par le soleil, la lune et les étoiles. Eh bien, cela m'étonne comme vous. Comment un ancien a-t-il pu imaginer ce qui paraît contraire à l'évidence ?

Mais qui peut dater, dans l'histoire des galaxies depuis le Big Bang, le moment et l'endroit où une première structure biologique vivante est apparue ? Car un végétal c'est simplement du « *vivant* » produit par une matière « *inerte* » sans détachement autonome.

Rien ne nous permet d'affirmer que c'est sur notre petite planète terre, ni même dans le système solaire, que cela s'est produit pour la première fois.

Trinité écrit : « *Je résume très vite :*

-La lumière, c'est le Christ, lumière spirituelle.

-La terre, c'est le sec par rapport aux eaux (on est toujours dans le spirituel)

-Le jour et la nuit, encore une allusion à la lumière spirituelle de Dieu

-Le firmament séparant les eaux, le monde spirituel de Dieu en l'occurrence, la réalité spirituelle de la lumière dans le monde.

Vous dites: « Peut être les gaz et énergies (primitives) après le Big Bang. »

Il n'y a qu'à partir de cet instant, dans votre exposé, ou l'on peut se raccrocher à une conception scientifique de la création »

Il me semble que le début de ma réponse précédente indique déjà, au contraire, que les deux perspectives, spirituelle et terrestre, sont déjà présentes dès le premier jour de la Genèse, dès la création « *des cieux et de la terre* ».

Donc, la lumière du premier jour c'est le Christ, une lumière spirituelle, mais c'est aussi terrestre et cela peut être aussi le Big Bang. Vous pouvez, dès ce premier jour, penser le terrestre, selon nos connaissances modernes (avec toutes les réserves que cela demande), et le spirituel, le créé et l'action du Créateur.

Si la lumière et les cieux nous tournent d'abord vers Dieu, la terre nous tourne d'abord vers la création. Sans exclusive, et toujours dans une présence simultanée.

Trebla indique plusieurs versets où le mot « *terre* » peut avoir divers sens. Il demande :

« Où s'agit-il du « sec » par rapport aux « eaux » et même, plus précisément, à des eaux éternelles précédant toute création [comme dans] le premier verset de la Bible ? ».

Dans le début de la Genèse, le texte est très explicite et nous dit ce qui est nommé « *terre* » : ce sont les versets 9 et 10 : « *Dieu dit : Que les eaux qui sont au-dessous du ciel se rassemblent en un seul*

lieu, et que le sec paraisse. Et cela fut ainsi. Dieu appela le sec terre, et il appela l'amas des eaux mers ».

Ce qui est appelé « terre » c'est le « sec » (« *yabbashah* », en hébreu), par rapport aux eaux.

Dans l'ensemble du contexte, le mot sec me paraît se référer au non-vivant. C'est l'eau qui va le faire vivre. Ici encore, les perspectives spirituelles et matérielles ne s'excluent pas.

En ce qui concerne les eaux, le premier verset de la Genèse nous présente l'Esprit qui plane sur les eaux. Les eaux du baptême sont encore là aujourd'hui pour nous attester de la nature double spirituelle et physique des eaux. Mais, au commencement, avant le premier jour de la création, les « eaux » sont éternelles comme l'Esprit qui plane.

Les versets 6 à 10 nous montrent que ce sont toujours ces mêmes eaux spirituelles dans lesquelles Dieu crée. Et nous retrouvons ici encore une révélation de l'extraordinaire création du monde dans les eaux de Dieu, passant du spirituel au créé physique, en intégrant l'un dans l'autre tout en les distinguant. Cela peut paraître difficile à méditer, mais c'est la création. Dieu crée à la fois « *par* » et « *au-delà* » de lui-même. Ne l'enfermons pas dans nos compréhensions trop étroites. On est dans le symbolique et dans le spirituel, mais on est aussi dans le réel concret et terrestre.

Trinité écrit : « *Le (les) rédacteur de la genèse aurait eu connaissance d'une apparition de la vie dans une autre galaxie formée avant l'apparition de notre système solaire! Très étonnant !* »

Trop, bien sûr. L'auteur de la Genèse ne pouvait raisonner de cette manière. On ne peut ici réduire la parole inspirée aux pensées humaines de son auteur. Mais, en voyant les étoiles, il pouvait cependant penser que sur tous ces astres brillants, il pouvait y avoir aussi de la terre (du sec non vivant) et de la vie (du vivant produit par les "eaux" dans le sec) indépendamment de la vie sur la planète terre.

Le sec c'est la matière sans eau et sans vie. C'est la matière de notre planète mais c'est aussi la matière de n'importe quelle étoile ou météore dans l'univers, dans n'importe quelle galaxie.

En bref, rien dans le début de la Genèse ne doit être considéré comme seulement spirituel ou seulement terrestre.

La clé d'interprétation, c'est le Christ, Dieu fait homme, qui réunit pleinement en Lui-même le spirituel et le terrestre, l'incrée et le créé. Il faut éviter de séparer les cieux et la terre, le spirituel et le terrestre concret, scientifique, historique. La clé d'interprétation c'est aussi l'Évangile que Jésus proclamait sur les chemins de Palestine : le royaume des cieux est parmi vous, en vous. Ne séparons pas les cieux et la terre : Dieu est présent toujours et partout. Par le Christ tout a été fait.

Le Fils est Celui par lequel Dieu se rend visible, par qui Dieu se montre. Il est signe et moyen de la présence partagée de Dieu. Par le Christ, l'être humain va rendre concrètement présent et réaliser pleinement ce partage de vie désiré par Dieu.

La première phrase de la Genèse me paraît annoncer le principe à l'origine de toutes choses : c'est Dieu qui crée tout. Tout ce qui existe vient de sa création dans les cieux et sur la terre.

C'est important pour le sens des deux phrases suivantes.

« La terre était informe et vide : il y avait des ténèbres à la surface de l'abîme, et l'esprit de Dieu se mouvait au-dessus des eaux. Dieu dit : Que la lumière soit ! Et la lumière fut » (Gn 1,2-3).

Je ne pense pas qu'il faut comprendre que, d'abord, Dieu crée la terre puis que, ensuite, le résultat c'est une terre informe et vide.

Il me semble que le début de la Genèse nous dit qu'au commencement, il n'y avait rien. Pour toute chose créée dans l'univers, il est dit, dans la double échelle du temps et de l'espace, que « *au commencement* » de toute création, la terre est d'abord « *informe* » (en ce sens qu'elle n'a pas encore de forme et qu'il faut d'abord que l'idée ou le logos de cette création soit conçu dans et par le Verbe avant qu'ensuite, elle devienne réelle) et « *vide* » (en ce sens qu'elle n'occupe pas encore l'espace).

Il me semble donc que lorsque la Genèse nous dit que « *la terre est informe et vide* » cela ne veut pas dire que la terre existe déjà et qu'elle a pour caractéristiques d'être « *informe et vide* ». Non, il me semble qu'il faut plutôt comprendre qu'au commencement, il n'y a rien, que la terre n'existe absolument pas et que la terre est néant et rien.

D'ailleurs, si on prétend le contraire, on nie alors que la lumière soit la première créature et on se heurte à St Jean et St Paul.

Et, il n'y a que « *ténèbres* » sur « *l'abîme* » parce qu'il n'y a encore ni lumière, ni parole, ni logos dans la création. Et ici encore, il ne s'agit pas de donner de l'existence au néant (les ténèbres) ou à l'abîme (le vide). Il n'y a rien. Tout va être créé ex nihilo, à partir de rien.

Et, lorsqu'il est dit que l'Esprit plane sur les eaux, il ne s'agit donc pas de la description d'une réalité créée, mais de la réalité éternelle de Dieu.

Avant même de commencer la création, quand la terre n'existait pas encore, l'Esprit Saint planait sur les eaux fécondes de la vie de Dieu et cette vie c'était déjà le Christ, engendré par le Père de toute éternité.

Quand Jésus descend dans les eaux du Jourdain et que l'Esprit vient planer comme une colombe, Dieu parle et c'est la création qui recommence.

Et St Jean nous l'atteste. Dès le commencement, Jésus est auprès de Dieu et il est Dieu. Il est au commencement de toutes choses. Il est la Parole, le Verbe, le Logos, la Lumière qui vient en premier et par qui tout est créé.

Bien que Fils de Dieu éternel, Il est devenu Lui-même, par sa propre action créatrice, la « *première créature* » comme le dira St Paul (Col. 1, 15).

Réfléchir ensemble à la question de savoir « *Comment considérer la Genèse ?* » demande un minimum de bases communes sans lesquelles la dispersion et la spéculation sont infinies et peuvent devenir nuisibles.

Ce dialogue difficile avance grâce aux efforts de plusieurs.

Trebla éclaire de plus en plus son point de vue extrêmement accroché à une lecture mot à mot des traductions en langue française de la Genèse qui néglige les nuances du texte hébreu autant que les nuances qui résultent des modes d'expression de l'époque auxquelles les règles d'interprétation de l'Église nous demandent d'être attentifs. Il me semble qu'en écartant cet enseignement de l'Église, Trebla arrive dans une impasse.

Sur tous les aspects, voire les détails, qui sont ici discutés, vous ne paraissez jamais admettre de possibles différences d'interprétation. Vous présentez votre opinion comme étant « *la* » Bible. N'avez-vous pas peur de finir par confondre votre propre pensée avec la Parole de Dieu ?

Cela fait apparaître de plus en plus clairement la différence entre une lecture catholique de la Genèse et votre lecture non catholique par laquelle, au pied de la lettre, vous présentez une création « *achevée* » et « *parfaite* », dans laquelle l'homme aurait été « *tout d'un coup* » un ajout matériel soudain et « *instantané* », il y a « *5777 ans* ».

Contrairement à vos allégations, les catholiques ne sont pas moins attachés à sonder la Genèse et à la reconnaître comme Parole de Dieu jusque dans ses détails, mais nous ne cherchons pas la vérité de la foi dans le texte seul. Cette vérité n'est pas accessible par une démarche intellectuelle individuelle qui la chercherait sur la seule base du texte, comme si son sens était clair et évident.

Notre démarche catholique n'est pas celle d'un libre examen individuel. Non, la vérité est d'abord celle de la foi de l'Église, corps du Christ, conduite par le Pape, successeur de Pierre, exprimée par le Magistère qui sans cesse assure sans défaillance, par l'action de l'Esprit Saint, la transmission du message authentique de la foi dans ce qu'il a d'essentiel pour notre vie.

Nous croyons que le Christ a fondé l'Église sur Pierre et sur la prière du Christ pour que la foi de Pierre ne défaille pas, jamais. En lisant ou en écoutant la Genèse, nous ne voulons pas nous ouvrir à une libre divagation de nos propres pensées, mais nous voulons la comprendre conformément à la foi de l'Église, dans toute sa richesse et sa cohérence, et c'est fidèles à cette foi, telle qu'elle est enseignée et développée depuis deux mille ans par le Magistère, que nous lisons et écoutons l'Écriture Sainte et, notamment, la Genèse.

Les catholiques viennent avec leurs approches personnelles et leurs réflexions, qui peuvent être très différentes, mais dans une même volonté d'approcher la vérité en communion avec l'Église et le Magistère.

L'Écriture Sainte est Parole de Dieu, mais elle n'est pas tombée du ciel « *tout d'un coup* ». Ce sont des hommes pécheurs, de chair et de sang, avec les connaissances et la culture de leur époque autant qu'avec leur sensibilité et leur savoir très limités, qui ont écrit les textes de l'Écriture, sous l'inspiration de l'Esprit Saint.

Ces textes, certes inspirés par Dieu, nous arrivent cependant comme une peinture d'artistes plus ou moins doués dans laquelle il est vain de chercher des précisions qui ne s'y trouvent pas pour tenter d'éliminer la multitude des interprétations et des significations possibles d'un point de vue seulement intellectuel. L'Écriture ne peut être comprise que dans l'Église et avec l'Église.

Dans votre profil, vous indiquez, Trebla, que vous êtes un chrétien « *non catholique* ». Quel dommage pour vous, car sans l'Église du Christ, vous êtes seul dans vos efforts de compréhension et votre désir légitime de certitudes.

Même si les autres intervenants ne vous convainquent pas dans les multiples questions discutées, j'espère que vous pourrez au moins constater qu'il existe des lectures différentes et que, sans le don de l'Église par laquelle l'Esprit Saint nous assure une compréhension authentique, il n'y a plus que les incertitudes des multiples interprétations différentes de sorte que chacun se retrouve seul et sans lumière.

Sans la foi catholique, vous vous privez de la promesse concrète de Jésus qui a établi son Église et la protège de toute défaillance malgré les hommes pécheurs qui la composent et toutes les fautes commises au cours de l'histoire.

La Genèse est susceptible de mille interprétations compte tenu des incertitudes des significations du texte hébreu lui-même, ainsi que des incertitudes des références culturelles et des savoirs de l'auteur humain qui l'a rédigée.

Sola scriptura, cela vous laisse seul avec votre conscience et votre intelligence, seul avec votre propre compréhension comme référence ultime de la vérité. Vous espérez être éclairé par l'Esprit Saint, mais, hélas, de nombreuses contradictions entre les chrétiens ne permettent pas de savoir qui est bien inspiré sur cette seule base.

Sans l'Église qui est le corps du Christ, vous êtes devant cet impossible dilemme : ou vous croyez que votre conscience (voire votre communauté séparée de l'Église universelle partageant vos idées) est la référence suprême (et vous devenez pour vous-même le « *pape* », quasi infaillible à vos yeux, de votre propre foi), ou vous vous trouvez devant un relativisme désespérant ne vous permettant plus de savoir où est la vérité entre tant de points de vue différents.

Dans l'Église catholique, où nous cherchons à approfondir l'intelligence de la foi, il y a d'abord la conviction que la foi de l'Église, telle qu'elle est proclamée par le Magistère, est en harmonie avec toute l'Écriture et que le texte de la Genèse ne peut être compris correctement (de même que les autres écritures de la Bible) qu'en harmonie avec cette foi de l'Église.

Nous ne renonçons en rien au sens littéral, ni aux détails du texte, mais nous n'en cherchons pas le sens par un libre examen individuel du texte humain mais à la lumière de la foi de l'Église telle qu'elle nous est transmise par le Magistère dont la foi ne défaille pas parce que c'est une promesse fondamentale du Christ à son corps qu'est l'Église.

Sans cette promesse, nous serions tous comme des brebis égarées vouées à un relativisme absolu, chacun suivant son propre chemin seul ou avec quelques semblables.

En analysant le texte verset par verset, on peut confronter des interprétations diverses. Qui les départagera ? Quel en est l'intérêt ?

Un million de messages ne suffiraient pas pour examiner chaque détail à considérer.

Le récit de la création dans la Genèse est d'une immense richesse, mais toute interprétation particulière qui voudrait chercher le sens de chaque détail de manière séparée de tout le reste du trésor de la foi, ne risque-t-elle pas de mener inévitablement vers le vide et la confusion, voire l'erreur ?

La Genèse ne trouve son sens que dans la révélation du Christ et à la lumière de l'ensemble de la foi chrétienne.

Nous ne pouvons comprendre la Genèse que lorsque nous y retrouvons notre foi, le Christ vivant à l'œuvre pour notre salut et le salut du monde.

J'aime retrouver, dans la Genèse, l'Évangile du Dieu d'amour qui unit le Père, le Fils et l'Esprit.

J'aime comprendre la Genèse dans laquelle tout commence et se crée par la lumière, le logos, la parole du Christ.

J'aime comprendre la Genèse dans la lumière de l'Évangile qui montre l'Esprit à l'œuvre, l'harmonie de la création, la puissance de l'homme sans péché en communion avec son Créateur.

J'aime comprendre la Genèse dans une harmonie qui considère avec amour l'homme entier, tout l'homme créé, y compris son corps dans une création bonne, sa raison qui peut toujours intégrer paisiblement sa foi et les connaissances de son époque, ainsi que son esprit qui est sans cesse attiré par son Créateur et peut être sauvé par le Christ.

Si la réflexion se poursuit sans lien avec l'Évangile et la foi de l'Église, elle me semble vaine.

Vos accusations d'un manque de respect du texte de la Genèse par vos interlocuteurs ne font que confirmer votre difficulté à considérer que la Parole de Dieu peut avoir un sens autre que celui que vous lui donnez.

Vous perséverez vainement, en passant sans cesse d'un détail à l'autre, dans une lecture littérale coupée de tout le reste de la révélation chrétienne. Dans ces conditions, vous pouvez faire dire à

chaque morceau de texte ce que vous voulez, mais vous risquez de vous noyer dans vos interprétations personnelles et les multiples arguments qui peuvent y être opposés.

L'essentiel est de réfléchir le tout à la lumière de l'Évangile en cohérence avec l'ensemble du trésor de la foi et notre salut réalisé par le Christ.

Pierre Carhaix indique : « *Je ne crois pas qu'il faut lire la Genèse au pied de la lettre* ».

Il faut cependant en tenir compte pour ne pas s'envoler dans des interprétations personnelles trop abstraites, mais il faut certes aussi et surtout être très attentifs aux règles d'interprétation de l'Église et à l'enseignement du Magistère. Surtout à l'Évangile de la création de la récente encyclique ***Laudato si'*** du Pape François.

Nous sommes une création spirituelle dans la nature indivisible.

Où est la limite du pouvoir de l'homme en communion avec Dieu ? *Si tu dis à cette montagne...*

Trebla écrit : « *Si « tout ce qu'il avait fait » avait été soumis « aux éléments climatiques et catastrophes naturelles classique tels que : tremblements de terre, éruptions volcaniques, raz de marée, etc.* », Dieu n'aurait pas pu dire que « *cela était très bon* » ».

En effet, mais, en réalité, tout a été soumis à l'homme et c'était très bon. Ce n'est qu'à cause de la rupture du péché, et non à cause de Dieu, que tout ce qu'Il a fait se retrouve depuis lors « *soumis aux éléments climatiques et catastrophes naturelles* ».

Trinité écrit : « *Si l'on part du principe que l'Eden se trouvait sur la terre, cette même terre est soumise aux éléments climatiques et catastrophes naturelles, depuis son existence!*
Alors, il faudrait admettre qu'Adam créée à l'image de Dieu, avant le péché originel, pouvait les contrôler ! »

Je vous comprends bien, mais pourquoi pensez-vous que l'Eden soit un endroit sur la terre ? C'est une réalité spirituelle que la Genèse nous raconte dans des termes inévitablement imagés.

L'Eden est spirituel, mais Adam et Ève étaient simultanément dans le jardin spirituel d'Eden et à l'endroit physique de la terre où ils se trouvaient.

On peut être chassé de l'Eden spirituel sans changement de localisation sur la terre physique.

Après sa résurrection, Jésus a manifesté la même double réalité en sens inverse. Il est ressuscité dans le ciel, dans l'Eden (avec le bon larron auquel il a dit : « *aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis* ») et en même temps il apparaît à un endroit physique de la terre.

Dans le jardin d'Eden, Adam et Ève étaient pleinement dans la réalité spirituelle de l'Eden et en même temps pleinement dans la réalité physique de la terre.

Et en conclusion, oui, comme vous le dites, sans le péché originel (mais, combien de temps cela a-t-il duré ?) Adam et Ève pouvaient contrôler les phénomènes naturels comme le Christ lorsqu'il a arrêté la tempête. Aucun fait naturel ne pouvait leur nuire.

Pierre Carhaix écrit : « *Et les dinosaures dans tout ça ? Est-ce qu'Adam a fait paître des troupeaux de brontosaures et de tyrannosaures paisibles, et de triceratops et de stégosaures en son verger ?* »

Adam est un homo sapiens comme nous. On n'est pas à la même époque.

Cmoi écrit : « *Comment voyez-vous notre survie au temps des dinosaures ?* »

Nous n'étions pas encore créés.

Pierre Carhaix écrit : « *Mais avant la chute, les animaux ne se mangeaient pas entre eux. Dieu leur donna l'herbe des champs et des fruits et vit que c'était très bon. Or, les dinosaures se sont allègrement dévorés entre eux pendant des millions d'années bien avant Sapiens sapiens, donc ça ne marche pas ! Je dis ça pour signaler les limites d'une lecture au pied de la lettre.* »

Mais, pourquoi y voyez-vous un problème ? Oui, les créatures se nourrissent avec d'autres créatures et c'était le cas longtemps avant la création de l'humanité.

Pour ce détail, on peut observer que, dans le récit de la Genèse, c'est après la création de l'homme à l'image de Dieu et après qu'il ait reçu la mission de soumettre toute la terre et les autres créatures que les animaux ont reçu les plantes comme nourriture.

Pour cette nourriture des animaux, il est utile de rappeler que la parole de Dieu est donnée après que l'homme ait été institué maître de la création. Il me semble qu'il n'y a pas de difficulté à considérer que beaucoup d'animaux (comme la plupart des humains le sont aujourd'hui sans faute) sont par nature carnivores.

Rien ne permet d'affirmer que la parole de Dieu sur la nourriture par les plantes soit un absolu qui s'appliquait nécessairement avant la création de l'homme et non un projet confié à l'homme.

Il me semble sans intérêt de savoir si, durant le temps où l'homme terrestre a été mis en même temps dans l'Eden spirituel, les animaux étaient ou non carnivores.

Par contre, le fait que les créatures se nourrissaient déjà auparavant des autres créatures me paraît résulter de la création du troisième jour lorsque sont créées les plantes portant semence. Une semence (qui est une créature végétale vivante), cela implique une plongée dans le sol et une nourriture de cette semence par assimilation de divers éléments qui la nourrissent de sorte qu'elle en tire croissance et transformation en un être végétal nouveau de la même espèce que la plante ayant donné sa semence.

Il ne s'agit pas de prendre le récit « *au pied de la lettre* », mais d'écouter, avec toutes les nuances des règles d'interprétation de l'Église, ce que ce récit nous dit de la création.

Il me semble important de rester concret pour ne pas rejeter la création dans l'abstraction et perdre de vue la réalité concrète de notre vocation.

La survenance des âmes immortelles (la création des premiers humains à l'image de Dieu) est un fait de l'histoire aussi concret et situé dans le temps et l'espace que l'Incarnation du Christ.

La Genèse nous en présente un récit particulièrement cohérent si on veut bien la lire avec toutes les nuances d'une exégèse correcte et conforme à l'enseignement de l'Église. Quel autre récit concret serait conforme à la foi ?

Voyageur écrit : « *Il n'y a que la nécessité du contrôle climatique par Adam et Ève que je trouve inutile. Ne peut-on envisager que le Jardin de Dieu était épargné de la destruction sans faire intervenir un tel contrôle ?* »

Bien sûr ! Cela va même de soi puisque l'Eden est une réalité spirituelle qui ne peut en rien être atteinte par des phénomènes climatiques ou d'autres risques de destruction de nature terrestre.

Merci à Pierre Carhaix d'amener la bonne question fondamentale à ce point de la réflexion : « *Alors pourquoi faire une nouvelle terre, si celle-ci est parfaite ? Pourquoi un paradis ? A quoi ressemble t il ?* »

Il me semble que Dieu a créé une création « *bonne* » mais non une création « *achevée, parfaite* ». Dans ce cas, nous ne serions que des robots incapables d'y apporter l'œuvre de notre liberté. Non, la création a été confiée à des hommes libres avec pour premier commandement « *Soyez féconds* » (ce qui ne vise pas que la reproduction biologique) mais, à cause du péché, la terre reste aujourd'hui dans les douleurs d'un enfantement qui dure encore.

La nouvelle terre promise n'est pas en contradiction avec la mission initiale confiée à l'humanité, mais il nous est difficile d'imaginer davantage ce que la création aurait pu devenir sans le péché autant que ce qu'elle deviendra par le salut du Christ.

Ce qui est sûr c'est l'harmonie parfaite entre le paradis de Dieu et la nouvelle terre qu'il nous promet. Cette harmonie entre le spirituel et le terrestre qui existait dans le jardin d'Eden.

La nouveauté par la création de l'homme ne met pas en cause la bonté de la création qui précède mais ouvre un avenir à construire par l'homme.

Toute la création a été faite par le Christ et provient des mêmes « *eaux* » originelles. Donc effectivement on peut trouver du divin dans toute créature.

Mais, l'homme est une création nouvelle capable de partager la vie personnelle de Dieu.

Il n'y a pas ici une forme d'anthropocentrisme dans lequel l'humain aurait reçu un privilège dont les autres créatures auraient été privées.

Nous n'avons pas reçu « *autre chose* ». Nous « *sommes* » des êtres « *autres* » participant à une réalité « *autre* », mais cet être « *autre* » a cependant été créé dans la nature terrestre des autres créatures.

Nous sommes des êtres de la réalité spirituelle de Dieu et nous sommes aussi, en même temps, des êtres de la réalité terrestre.

C'est la foi de l'Église.

Est-ce que je peux trouver cela dans la Genèse ?

Oui.

Cela me donne une clé d'interprétation pour les premiers versets que je comprends comme ceci.

1-2. *L'Esprit Saint plane au-dessus des eaux*, symbole de la vie qui se transmet de toute éternité du Père au Fils sous l'action de l'Esprit Saint.

Les eaux éternelles c'est le Royaume de Dieu, le royaume des Cieux, qui est aujourd'hui encore tout proche de nous, parmi nous et en nous.

3-5. Tout est créé par la parole et la lumière du Christ.

6-10. Dans ces eaux, symbole de la vie éternelle de Dieu, Dieu a créé un monde séparé. L'« *au-delà* » de tout ce que nous pouvons penser et de tout notre univers demeure en Dieu (les eaux « *du dessus* »), mais, dans les eaux « *en-dessous* », Dieu a fait apparaître l'univers matériel qui est le nôtre en lui donnant une autonomie car il a aussi créé le ciel comme séparation entre les eaux de Dieu (« *au-dessus* ») et les eaux de la création physique (« *au-dessous* »)

Les cieux qui forment cette séparation sont, d'un côté, pleinement en Dieu et avec Dieu, unies aux eaux « *au-dessus* », et, de l'autre côté, pleinement avec la création « *en-dessous* ».

C'est déjà l'amorce de la double réalité spirituelle et terrestre de l'homme. La séparation est nuancée et faite de coexistence. Il y a un « *entre deux* ».

11-25. La Genèse va décrire les étapes de la création et de l'évolution terrestre (« *en-dessous* ») du troisième au sixième « *jours* ».

26-27. La Genèse va ensuite décrire la création terrestre et spirituelle de l'homme dans les « *eaux* » du « *dessous* ».

La différence avec les autres créatures ne concerne pas le terrestre. À l'image de Dieu, le nouvel être est créé spirituellement comme un être qui ne vit pas que du terrestre, mais qui vit de la vie et de la parole de Dieu. Il est simultanément un être spirituel (selon les eaux du dessus parce qu'il est à l'image de Dieu) et un être corporel (dans les eaux du dessous).

À cet égard, il est absolument « *autre* » que les créatures terrestres qui le précèdent.

Un être de la terre est un être de la terre. Cela n'a aucun sens de le penser comme un être des cieux. Un être de la terre n'a pas d'existence autre. Il est, en soi, autonome, même si les eaux « *du dessous* » dont il provient proviennent elles-mêmes des eaux éternelles de Dieu et que les cieux restent un lien pour tous.

Dans un second chapitre de la Genèse, l'homme va être mis dans l'Eden, la réalité de Dieu : ce sont, cette fois, les « *eaux* » du dessus dans lesquelles l'humain créé à l'image de Dieu peut être mis parce qu'il est non seulement terrestre mais aussi spirituel.

La localisation terrestre de l'Eden est vaine car une localisation ne concerne que la vie dans le monde « *du dessous* ».

L'homme, à qui a été confié le monde « *du dessous* », va partager, dans l'Eden spirituel, la vie dans le monde « *du dessus* ». Les créatures terrestres qui lui seront présentées ne pourront lui être d'aucune aide pour cette vie.

Jésus, fait homme, va lui-même, bien que vrai Dieu, vivre le même chemin lors de son baptême. Après son Incarnation dans la réalité humaine, terrestre et spirituelle, « *du dessous* », il va être, dans le Jourdain, plongé symboliquement dans les eaux « *du dessus* » et, comme dans le premier verset de la Genèse, l'Esprit a plané comme une colombe.

L'humanité de Jésus est entrée dans l'Eden lors de son baptême, comme Adam et Ève l'ont vécu avec une même nature humaine.

Tous les miracles que Jésus a réalisés à partir de son baptême, puis sa résurrection, nous montrent tout ce que l'homme en communion avec Dieu peut réaliser sans le péché originel qui l'a chassé de l'Eden.

Rien dans ce monde créé n'était impossible pour Adam et Ève en communion avec Dieu.

25. Une parabole pour tenter d'expliquer le commencement

« *J'ouvre la bouche en paraboles, j'évoque du passé les mystères* » (Ps 77,1).

Le Roi vivait avec son fils et une personne nommé *Ruwach*, un nom hébreu féminin qui désigne, au début du récit biblique de la Genèse, une personne qui plane sur les eaux et qui se présentera plus tard sous la forme d'une colombe pour faire connaître Jésus de Nazareth.

Quelle vitalité !

Toujours occupés à s'intéresser à un monde nouveau, à construire.

Leur imagination n'a d'égale que leurs capacités.

Leur création ne peut que susciter l'admiration infinie.

Leurs conversations mettent en commun un même désir.

Ils créent un univers avec un souffle dynamique dans des particules, une énergie explosive d'où surgit une lumière immense.

Des éléments sortis du néant et infiniment petits se combinent dans un mouvement de danse. Des gaz, des eaux et du solide apparaissent.

Puis bientôt, du vivant qui pousse, se transforme, se reproduit, se régénère sans cesse. Des combinaisons de vie se décomposent pour en reproduire d'autres semblables. Certaines se transforment et après des mutations diverses se reproduisent sous des formes modifiées.

Puis bientôt, du vivant qui pousse, se transforme, se reproduit, se régénère sans cesse. Des combinaisons de vie se décomposent pour en reproduire d'autres semblables. Certaines se transforment et après des mutations diverses se reproduisent sous des formes modifiées.

Le Roi, son fils et *Ruwach* ont depuis toujours un rêve d'une fête ouverte à un grand nombre d'amis qui viendront partager leur joie, leur vie, leur communion.

Après trois jours de création, lorsqu'il y a déjà, dans leur univers tout neuf, de la lumière, des eaux et des planètes, des êtres vivants qui se reproduisent, se multiplient et se transforment, voilà qu'apparaît, dans l'explosion de vie de l'univers, un ensemble de planètes façonnées avec une terre qu'ils désirent pour y créer des humains à leur image et à leur ressemblance. Tout est mis en place, elle est placée dans la lumière et dans l'orbite d'un grand luminaire qui éclairera ses jours et lui donnera la meilleure des chaleurs, il y aura un petit luminaire qui éclairera un peu ses nuits avec toutes les autres planètes lointaines et leur système qui serviront d'étoiles dans le ciel de cette petite terre.

Pour préparer la venue de l'humain, il ne suffit pas d'avoir du vivant qui se reproduit, il faut aussi du mouvement. La vie est mouvement. Alors, sur la terre, des êtres vivants passent de l'état statique des plantes à un état animé, tant dans les eaux que sur le sol sec.

De générations en générations, de nouvelles espèces surgissent par l'évolution et des mutations, d'innombrables combinaisons qui différencient sans cesse les vivants.

Ces vivants s'adaptent aux autres vivants et aux choses qui les entourent. Leur intelligence ne cesse de grandir. Ils s'organisent et exploitent sans cesse ce qui les entoure pour mieux satisfaire leurs besoins et leurs désirs.

Déjà, parmi eux, le fils du Roi ne cesse de travailler avec son père et *Ruwach* pour préparer la venue de leur rêve commun.

Parmi tous les êtres animés qui se transforment au fil des siècles, une lignée est façonnée tout spécialement. Elle est bichonnée comme un berceau pour un futur bébé attendu avec confiance, espérance et amour.

Ils sont déjà tellement beaux et intelligents. À chaque génération, ils semblent s'améliorer et c'est toujours tellement bien, tellement mieux.

Dans la lignée qui prépare le rêve, ils chassent et ils cueillent, ils ont découvert le feu, ils ont appris à tailler des outils, ils se construisent des habitats, ils dessinent avec brio des événements de leur vie, ils savent que leur vie se renouvelle sans cesse, ils enterrent ceux qui arrêtent de respirer et entourent de mille soins les nouveaux qui naissent.

Comme les plantes et tous les autres êtres animés, comme toutes les cellules qui composent leur corps, ce n'est pas la mort qui les atteint, mais un renouvellement profond permanent. Une perpétuelle transformation.

Le grain de blé qui tombe en terre ne meurt pas. Il se décompose pour rejaillir en épi nouveau. La particule qui était hier d'un corps animal se retrouve demain dans une plante. Rien ne se perd. Tout élément du vivant dans une forme quitte cette forme et revient dans une autre. Les formes elles-mêmes perpétuent leur renouvellement à l'identique avec parfois une mutation qui fait surgir une forme nouvelle.

Tout est presque prêt pour l'accomplissement du rêve. La création d'un semblable qui va pouvoir vivre avec le Roi, son fils et *Ruwach*. Quelle joie !

Dans la lignée qui prépare le rêve, il paraît qu'il s'agit d'homos sapiens, voici que naît un mâle. Il est entouré d'affection. Son père et sa mère le protègent, le nourrissent. Il apprend à chasser, à construire des outils et des huttes pour s'abriter. Il rit quand un ami dessine une scène de la vie quotidienne sur un mur. Il s'adapte avec prudence aux choses et à ceux qui l'entourent. Il sait que la nature se renouvelle sans cesse. Parfois, on enterre ceux qui ont cessé de bouger.

Ce petit mâle sera appelé Adam.

Un jour, il rencontre une petite voisine sympathique qui sera appelée Ève. Elle est comme lui, partage la même existence.

Mais, ils sont seuls, l'un comme l'autre. Chacun est seul dans la réalité terrestre où ils ne sont que de passage, sans vie personnelle durable, sans lien pour résister au temps.

Mais, le Roi, son fils et *Ruwach* se regardent. Il est temps d'achever notre travail, de réaliser notre rêve, de faire un humain à notre image et à notre ressemblance.

Le vivant est devenu très complexe. Adam et Ève ont un ADN composé de plus de trois milliards de paires de gènes qui viennent de leurs parents. Adam a un chromosome Y qui lui vient de ses ancêtres masculins. Ils ont tous deux, dans chacune de leurs cellules, des mitochondries différentes qui leur viennent de leurs ancêtres féminins respectifs, de mère en fille, qui leur permettent d'utiliser l'oxygène pour le transformer en énergie.

Dans la nature, un agent mutagène pénètre dans le sang d'Adam et se généralise à toutes les cellules de son être. Il est atteint d'une torpeur. Mais ce n'est pas une maladie, ni un mal. C'est une volonté du Roi, de son fils et de *Ruwach*.

Il se rapproche d'Ève. L'agent mutagène qui est en Adam passe chez Ève. Dans cet échange, resté unique dans l'histoire, se produit un triple effet.

En trois. La torpeur quitte Adam et l'agent mutagène produit une mutation physique majeure en lui.

En deux. Au même moment, la même mutation physique majeure se produit chez Ève, envahie par le même agent mutagène transmis par Adam. La rencontre amoureuse est intense.

En un. Quoi d'étonnant si *Ruwach* s'y invite avec la complicité du Roi et de son fils. Au cœur même de la rencontre, *Ruwach* y fait naître un souffle, un amour semblable à celui qu'il partage depuis toujours avec le Roi et son fils, une confiance parfaite et une espérance illimitée. La vie remplit leur être.

Ils n'étaient que poussière du sol. Ils n'étaient que deux. Les voici un. Voici deux personnes uniques en communion entre elles et avec leur Créateur.

La mort n'existe pas désormais dans cette nouvelle réalité. La transformation naturelle des êtres ne porte aucune atteinte à ces deux personnes nouvelles qui ne font qu'un. L'humanité est créée.

Elle est en parfaite harmonie. Elle a toute la vie et toute la connaissance de Dieu en elle. Adam et Ève sont immortels. Rien ne peut leur faire du mal. Tout leur est soumis. Ils n'ont besoin d'aucune protection contre un risque extérieur quelconque, d'aucun vêtement, ni pour leurs corps, ni pour leur âme, ni pour leur esprit. L'harmonie est totale.

Harmonie avec la réalité terrestre. Harmonie aussi avec la réalité spirituelle. Harmonie avec Dieu.

Ils voient la réalité corporelle avec les yeux de leur corps, ils perçoivent les réalités immatérielles du monde terrestre avec le cerveau et la sensibilité de leur chair. Ils voient et perçoivent aussi la réalité spirituelle dans laquelle ils vivent et dialoguent avec le Roi, son fils, *Ruwach* et des anges. Eux aussi ont été créés, mais ils n'ont pas le privilège d'un corps terrestre.

Quelle beauté infinie !

Mais, dans cette réalité spirituelle, un drame se prépare. Le Roi, son fils et *Ruwach* n'ignorent rien du complot qui menace. Ils savent que tout est grâce. Tout est bon.

Ils savent que la liberté qui habite la vie va soumettre la création à un ultime passage. Le fils est déjà prêt. Il a le soutien indéfectible de son père et de *Ruwach*. La réussite finale est certaine.

Pneumatis écrit : « *la manière poétique de le raconter, Dieu se l'est réservée* ».

Pourquoi affirmer cela ? Il me semble que le Seigneur nous permet aussi d'utiliser l'approche poétique pour notre compréhension de toutes choses. Le flou de la poésie permet parfois une approche plus correcte.

Pneumatis écrit : « *je n'y vois pas comme vous la création d'un univers par Dieu dans lequel il aurait soudain créé l'Homme, à son image.* »

Mais, moi non plus ! Le mot soudain me paraît peu adéquat, même si lors de chaque événement il peut être utilisé.

Pneumatis écrit : « *Je lis la genèse comme l'histoire qu'un Père raconte pour répondre à la question de son fils "Pourquoi m'aimes-tu ?". Cette réponse, c'est : "L'amour est dans cette relation que nous avons, qui est absence et présence, qui en étant deux est trois, et fait un seul..." [...] "... c'est ainsi que nous créons toute chose, c'est ainsi que nous sommes ..." [...] "... notre liberté pouvait nous diviser, mais c'est par elle que nous sommes liés dans l'éternité."* »

Cela me paraît aussi beau que juste.

Pneumatis écrit : « *Pour moi c'est le récit de la création de l'Homme et je ne peux plus le voir autrement aujourd'hui. C'est le détail, concept après concept, de ce que la volonté de Dieu a formé comme projet pour faire l'homme. Il n'existe pas d'univers sans projet préalable de l'Homme. Il n'existe pas d'espèces ou d'histoire si ce n'est pour incarner le projet de la création de l'Homme. L'Homme est la créature, l'unique, la seule voulue. Parce qu'à Dieu une image est nécessaire pour qu'il soit relation. Tout le reste, la création, est le produit de cet acte éternel qui a pour seule finalité l'Homme. Il n'y a pas d'histoire de l'humanité qui ne soit l'écho dans ces durées et espaces infinis, de l'acte Créateur de Dieu faisant l'Homme, je dirai même plus de "Dieu fait Homme". Dieu a conçu l'Homme. L'Homme a chuté, et le monde que nous vivons n'est que l'écho dans une réalité, nécessaire parce que signifiante à la conscience de l'Homme, de cette tension dans la relation de Dieu et de l'Homme, du Père et de son Fils. Toute cette réalité sensible, l'espace et le temps, n'existe que pour*

servir de route à notre retour vers le Père. Elle n'a donc aucun sens en dehors de la création de l'Homme. Elle n'a du sens et est donc nécessaire que parce que l'Homme a besoin de sens pour son salut, que parce qu'il a chuté. »

Magnifique ! Quelle réflexion remarquable ! Je suis pleinement d'accord avec ces affirmations (J'ai dû bien mal m'exprimer si je vous ai fait croire à un désaccord sur une telle approche !)

Pneumatis écrit : « Pardon, mais avec les années, plus j'avance dans ma méditation de la Genèse et moins je lis l'héxamérone comme le récit de la création de l'univers, des espèces, etc. La chute n'étant pas un événement temporel, mais ontologique, cet acte divin que nous contemplons dans la Création est de toute éternité, de même que notre chute et notre rédemption. C'est tout le sens d'ailleurs de l'espérance. Tout est accompli mais tout se joue encore, car tout se confond, sans avant ni après, pour qu'existe dans l'éternité à la fois notre liberté, notre espérance, notre foi et la miséricorde de Dieu qui sauve. »

C'est ici que notre désaccord est bien présent.

Pneumatis écrit : « C'est la Genèse que Jésus a révélé à ses disciples au soir du Jeudi saint, en instituant l'Eucharistie, et depuis cette nuit-là du début du 6ème jour, c'est la Genèse que nous lisons chaque jeudi saint. Car la Genèse est le récit de la création de l'Homme et que c'est le vrai Homme qui est créé par la mort et la résurrection dans le Christ, le nouvel Adam. »

Il me semble que nous sommes plutôt dans le 7^{ème} jour, le jour du repos. Il me semble que par le Christ, le vrai homme est recréé. La différence tient, bien sûr, en la réalité concrète et historique du péché originel. La création a été bien achevée et c'est ce que la Genèse nous indique. Il n'a pas fallu attendre la mort et la résurrection du Christ, déjà présent dès l'origine, pour achever la création de l'homme, mais pour son salut. Ce qui, certes, est aussi un achèvement.

Pneumatis écrit : « Alors il faut entendre la parole de Dieu qui remplit ce silence de sa réponse au pourquoi. La question des origines de l'homme, de la terre et de l'univers, n'est pas un "comment ?" si cela ne sert pas toujours un "pourquoi ?". »

Nous nous retrouvons bien d'accord sur cette excellente réflexion, qui suit de profondes interrogations, par rapport à la remarque un peu légère qui considère que la foi ne s'occupe que du pourquoi et la science que du comment, ce qui doit être nuancé.

Vous le faites très bien. Seul le service d'un pourquoi justifie nos réflexions sur le comment. Si nos réflexions n'ont pas pour objet d'annoncer le Christ et de soutenir le sens de la foi, elles ne seraient que vaine curiosité intellectuelle.

Notre divergence se concentre sur la question difficile de l'importance de l'historicité des bases de notre foi. Nous pensons que Dieu agit dans l'histoire. Je crois aussi qu'il nous en parle.

Pneumatis écrit : « il n'y a pas

La Genèse qui

1/ révèle l'histoire de l'Homme

2/ révèle la nature et la finalité de l'Homme...

Les deux se complétant. Je suis donc d'accord pour tirer des fils de similitudes transversales entre les deux modalités de la révélation, des analogies entre la révélation et l'histoire, mais pas pour dire que l'une parle de l'autre, au sens où l'une serait l'objet de l'autre. »

Je ne peux que constater là un vrai désaccord bien délimité au terme d'une réponse où nous nous rejoignons pour le reste.

Vous faites une exclusion répétée : « *il n'y a pas la Genèse qui...mais pas pour dire que...* ». Si je peux comprendre que l'histoire profane ne parle guère des réalités de la révélation, je ne vois pas pourquoi la révélation ne pourrait pas nous parler de l'histoire dans toute la mesure utile à notre foi et notre vie.

Je ne peux répondre à votre opinion que par des questions. Quelle référence ou autre indication, dans la Tradition de l'Église ou la Bible, vous paraît permettre d'exclure ainsi la possibilité pour l'Écriture Sainte de nous parler de l'histoire ? Comment allez-vous défendre l'historicité du Christ et de sa résurrection ? Si votre exclusion ne concerne que la Genèse, pourquoi Dieu n'aurait-il rien à nous dire de notre histoire (comme objet de la parole et de la révélation) à nous qui vivons dans la chair et dans l'histoire ?

Et nous voici, de manière plus pointue, un peu plus loin par votre excellente question :

Pneumatis écrit : « *Le fond de la question me semble là : croyez-vous qu'on puisse dire quelque chose de l'homme en dehors du temps et de l'espace, quelque chose de sa pure essence. Et si oui, feriez-vous de cela un récit en prenant des événements réels de l'histoire ? Comment, par exemple, raconteriez-vous par un mythe ayant pour matériau des faits historiques, la traversée de la mort ?* »

Enseigner une réalité profonde en utilisant des événements réels de l'histoire, c'est, en effet, possible.

Le mot mythe ne me plaît pas trop parce qu'il est souvent compris dans le sens d'une légende et non dans le sens plus large d'un récit explicatif des origines qui n'écarte pas nécessairement l'intégration d'éléments historiques, ni un objet réel.

Votre question renvoie directement aux récits des apparitions historiques corporelles du Christ, mais surtout au fait plus fondamental que nous ne vivons pas seulement dans une réalité terrestre (le monde de la chair), mais aussi, simultanément, dans une réalité spirituelle qui la transcende et à laquelle notre humanité (à l'image et à la ressemblance de Dieu) nous donne accès.

Cette réalité spirituelle, dans laquelle nous pouvons traverser la mort, est-elle « *en dehors du temps et de l'espace* » ? Il me semble que non. Ce qui me paraît juste, c'est que la réalité spirituelle transcende et est beaucoup plus vaste que la réalité matérielle, mais que cette réalité terrestre ne lui échappe pas. C'est pour cela que des miracles et que la résurrection sont possibles. Le monde terrestre est « *dominé* », « *maîtrisé* » par ce qui est spirituel.

C'est toute la difficulté de la Genèse. Comment peut-elle nous parler en vérité, c'est-à-dire sans nous présenter un monde matériel (y compris, l'humain terrestre) indépendant du monde spirituel, alors que les mots ne sont que de la réalité terrestre ?

Nous sommes bien d'accord que tout le récit est concentré sur l'homme qui en est le sommet, la finalité de toute la création (qui d'ailleurs subit toute entière sa chute). Ce qui est désolant dans les discussions sur la Genèse, c'est la tendance habituelle de ne définir les humains que par des critères biologiques ou psycho-sociaux en omettant que la Genèse ouvre une voie plus large. Elle essaie de nous emmener de la dimension biologique de l'homme vers sa dimension spirituelle, de nous faire comprendre que la création engage les deux dimensions ensemble dans une même réalité historique.

La création d'Adam et Ève nous situe nécessairement à un endroit et un moment précis dans l'espace et dans le temps (sauf pour ceux qui ne croient pas au monogénisme et qui n'y voient que des symboles qui laissent l'apparition historique de l'humanité sans aucune réponse de la révélation).

À ce même endroit et ce même moment, concrets et historiques, la Genèse nous raconte qu'il se passe aussi une histoire spirituelle pour la création. C'est particulièrement en cause dans la création d'Ève où la réalité terrestre paraît difficilement pouvoir expliquer seule le récit, mais ce l'est plus encore dans le récit de la chute où plusieurs indices nous font penser que ce qui nous est relaté, bien que situé dans le

temps et l'espace, se réfère à des réalités qui transcendent le temps et l'espace et que notre langage terrestre ne peut évoquer qu'en utilisant des formes terrestres, des images, pour nous parler du fruit de la connaissance du bien et du mal et des dialogues avec le serpent, et avec Dieu.

En parler avec des expressions que notre cerveau peut comprendre et qu'un écrivain peut écrire ne signifie en rien qu'il n'y avait pas d'événement réel, à un endroit et un moment précis. Mais, le récit doit s'adapter à nous, à notre petite intelligence bien limitée.

Pouvons-nous dire quelque chose de la pure essence de l'homme ? Tout ce que nous pouvons dire avec nos mots terrestres est limité par notre vocabulaire et notre compréhension terrestres et ne peut s'étendre à toute la pure essence de l'homme, qui comprend une réalité spirituelle. Le Christ et l'Esprit Saint nous sont envoyés par le Père pour nous.

Pneumatis écrit : *« je ne suis pas d'accord pour situer le passage de la mort, puis le royaume éternel, comme quelque chose du temps et de l'espace »*. C'est cependant incontestable de notre point de vue terrestre. Mais, la mort et le royaume des Cieux, c'est évidemment bien plus que le temps et l'espace. Ils transcendent le temps et l'espace, mais n'en sont pas totalement étrangers. Le Royaume des cieux est au milieu de nous.

Pneumatis écrit : *« Et l'espace ? Situez-vous par exemple le jardin d'Eden quelque part sur notre planète ? »*

Nécessairement. Adam et Ève vivaient à un endroit précis. Mais, n'en déduisez pas que la réalité du jardin d'Eden corresponde à une réalité terrestre imaginable autrement ou mieux que ne le raconte le récit imagé de la Genèse. Il me semble évident que si vous vous promenez aujourd'hui à cet endroit, vous ne pourriez rien y voir de spécial.

Il me semble que leur expulsion d'un jardin gardé par des anges indique que ce jardin a une réalité spirituelle qui coexistait avec leur réalité terrestre au moment du récit. La réalité spirituelle du jardin d'Eden était présente pour Adam et Ève en même temps et au même endroit que leur réalité terrestre.

Notre problème aujourd'hui, c'est que nous sommes quasi aveugles. Nous ne voyons plus guère que la réalité terrestre. Le reste, nous ne le percevons que comme à travers un voile.

Pneumatis écrit : *« Comment lisez-vous l'Apocalypse ? »*

Comme la Genèse. Les deux sont des prophéties inspirées. L'une parle du futur, l'autre du passé. Avec le même flou inévitable, les mêmes lectures multiples, le même recours aux expressions imagées pour faire lien entre l'histoire qui peut être pleinement saisie dans la seule réalité terrestre et celle qui s'étend aussi à la réalité spirituelle.

L'une et l'autre nous parlent de réalités concrètes, mais l'une et l'autre s'étendent bien au-delà de ces seules réalités concrètes dont elles n'évoquent que quelques traits essentiels dont l'historien ou le scientifique ne peut guère faire usage.

Pneumatis écrit : *« Et les paraboles du Christ ? »*

Là, cela paraît clair pour tous, et cela met en évidence l'historicité des autres récits, Jésus invente des histoires non réelles pour enseigner une vérité.

Pneumatis écrit : *« Je crois qu'on ne peut pas parler de "avant le péché originel" parce que ça n'a aucun sens. »*.

J'espère que vous ne pensez pas que je suis insensé...

Pneumatis écrit : « *Le péché originel est une réalité spirituelle qui impacte profondément l'Homme faisant en sorte que son esprit ne soit plus maître de la chair, au diapason avec Dieu. Dans la résurrection, au moment de notre salut, nous redevenons cet être d'éternité à qui sa chair est soumise.* »

Tout à fait d'accord, bien sûr.

Pneumatis écrit : « *Dans l'éternité il n'y a pas d'avant et pas d'après.* »

Ceci est effectivement la base de votre réflexion et de notre divergence.

Je ne pense pas que votre opinion n'a pas de sens, mais il me semble qu'elle réintroduit la tentation fondamentale de l'homme, depuis l'arbre de la Genèse, de vouloir maîtriser la connaissance à partir de son point de vue terrestre.

Je vais essayer de reprendre brièvement en d'autres mots ce que j'ai déjà développé.

Au centre de ma réflexion, je pense à la Bonne Nouvelle du Christ qu'il proclamait et faisait proclamer par ses disciples : Le Royaume des Cieux (ou de Dieu) est tout proche. Il est parmi nous.

Je pense aussi aux guérisons, aux résurrections, au vin de Cana et à la pièce d'argent dans la bouche d'un poisson, aux multiplications des pains...

Je pense, bien sûr, à tous ceux que nous aimons et qui sont déjà dans la communion invisible (pour notre regard terrestre) des saints, ainsi qu'aux saints anges, à leur action puissante parmi nous. Je pense à notre propre passage par la mort dans une réalité que nous ne pouvons guère imaginer.

Cela me convainc de quoi ? Mais du fait que le monde spirituel est présent ici et maintenant, dans le temps et dans l'histoire, depuis toujours, et que, par le miracle de la création, Adam et Ève ont pu vivre simultanément et pleinement dans la chair ET dans la réalité spirituelle de Dieu. Vous le dites très bien, à l'origine, l'humain est « *maître de la chair, au diapason avec Dieu...* » en étant un être d'éternité « *à qui sa chair est soumise* ».

Même si cela nous dépasse, ce n'est pas seulement la chair matérielle qui est soumise à l'homme créé comme à Dieu, mais toute la réalité terrestre, y compris le temps et l'espace.

Toute la Bible nous relate l'action de Dieu dans le temps et dans l'histoire. Pourquoi la Genèse ferait-elle exception ? Pourquoi la Parole de Dieu renoncerait-elle à nous parler de nos origines réelles, dans leur double réalité tant terrestre que spirituelle. Le monde spirituel, le Royaume des cieux, n'est pas ailleurs. Il est présent dans notre monde terrestre mais il n'y est pas limité. Les réalités terrestres lui sont soumises.

Bien sûr, si la Genèse nous en parle, ce n'est pas pour nous faire un peu de science ou d'histoire, mais pour nourrir notre foi, notre vie et notre salut, avec un langage rempli d'images et de symboles mais qui peut être entendu à chaque génération selon ses connaissances humaines, pour nous parler en vérité tant de la réalité terrestre que de la réalité spirituelle qui la transcende.

Pneumatis écrit : « *Je maintiens, bien que je sache que c'est un point de désaccord fondamental entre nous, que le péché originel n'est pas une réalité temporelle. L'Eden non plus. Rien d'ailleurs dans la Bible ne le laisse entendre.* »

Vraiment ? Il me semble que le contraire a été évident pour la majorité des croyants depuis 2000 ans et n'est mis en cause parmi eux que depuis peu de temps, principalement à cause des découvertes scientifiques.

J'apprécie votre approche lorsqu'elle relève que *« C'est à cette sortie du temps que nous prépare la liturgie, et c'est en particulier à cette sortie du temps que la nature humaine est appelée en connaissant la mort et la résurrection »*, mais pour autant que le mot sortie signifie dépassement et ouverture, mais non si ces propos signifient que Dieu est étranger au temps ou que le temps ne sera pas pleinement maîtrisé, transcendé, dans la réalité spirituelle ou que le temps ne peut être déjà pénétré de cette réalité spirituelle ou qu'il n'aura pas de prolongement dans cette réalité spirituelle après notre mort.

Ce qu'est réellement le temps (et l'éternité), nous ne pouvons guère le savoir actuellement qu'avec nos connaissances terrestres. Il est comme le monde qu'un bébé pourrait imaginer à l'intérieur du sein de sa mère avant sa naissance.

Pneumatis écrit : *« Le péché originel marque donc aussi cette modification profonde de la réalité du temps. Nous sommes coupés du jardin d'éternité qu'est l'Eden, dont la terre sacrée évoque essentiellement notre nature humaine pure de tout péché, pour entrer dans une réalité dont les lois sont différentes et soumise à la cyclicité du temps, à l'entropie et à la mort. »*

On est toujours devant la même difficulté.

Je pense qu'il n'y a pas de *« modification »* du temps, ni d'*« entrée »* dans *« une réalité dont les lois sont différentes et soumise à la cyclicité du temps, à l'entropie et à la mort »*.

Le temps est bien maîtrisé par Dieu tout comme l'espace. Il en est le Créateur. La chute de l'homme n'a rien modifié. Tout subsiste inchangé depuis la chute, sauf que le péché nous a aveuglé, privé de la vie qui permettait à l'homme de maîtriser toutes choses avec Dieu, et privé la nature entière de l'ordre que l'homme avait vocation d'y mettre. Elle souffre avec nous des douleurs de l'enfantement.

Le jardin d'Eden est toujours là, mais nous ne le voyons plus, nous n'y entrons plus puisque son accès est spirituel. Il n'est pas ailleurs, pas plus que le Royaume des Cieux.

La Genèse nous montre que le monde de Dieu et le monde terrestre étaient présents ensemble pour l'homme, dans le temps et dans l'espace. Aux yeux de l'homme perdu par la faute originelle, il ne reste qu'un monde terrestre et une perception bien faible des réalités spirituelles.

Mais, ce n'est pas parce que, spirituellement, il ne voit plus, ne touche plus, ne sent plus, n'entend plus, que rien d'autre n'existe à l'endroit et au moment même où il se trouve.

C'est dans l'histoire concrète que Dieu nous a créés et vient aujourd'hui nous rejoindre, même si cela dépasse notre entendement.

C'est pourquoi, je ne peux vous suivre dans votre réflexion hors du temps qui considère que *« la réalité de l'univers tel que nous le connaissons démarre en même "temps" que l'Homme chute... »*, ni me limiter à observer dans la Genèse de simples similitudes sur les origines ontologiques de l'Homme, en dehors de toute *« réalité temporelle qui inclurait dans son scénario un événement "péché originel", un événement "insuffle une âme" ou un autre "chute" »*, ce qui n'exclut pas de pouvoir observer de pertinentes analogies.

Pneumatis écrit : *« Voilà ma règle : c'est de regarder les correspondances symboliques entre le récit expérimental que décrit la science et le récit ontologique que décrit la Genèse. Les deux parlant de la même chose : d'où venons-nous ? Et j'ajoute que, tout comme nous devons réapprendre à soumettre la chair à l'esprit, dans cette épistémologie de l'anthropologie il nous faut aussi soumettre le récit expérimental au récit ontologique. »*

D'accord, mais cette approche de principe ne départage pas nos difficultés, comme le montre votre conclusion qui nous rapproche mais me paraît cependant exclure de manière injustifiée la réalité

spirituelle dans notre monde concret et même contredire votre intention de « *soumettre la chair à l'esprit* » lorsque vous écrivez : « *Ainsi il ne faut pas lire la Genèse avec le questionnement de l'historien ou du paléontologue à la lumière de ses connaissances, mais lire l'histoire avec le questionnement du prophète à la lumière de la révélation.* »

D'accord, évidemment, pour lire l'histoire – la vraie, la concrète, la réelle, la terrestre – avec le questionnement du prophète à la lumière de la révélation. Pourquoi donc la Bible ne ferait-elle pas cela pour nous ? Pour reprendre vos propres mots, je pense que l'Écriture Sainte nous lit l'histoire avec le questionnement du prophète à la lumière de la révélation. C'est exactement cela. Et c'est la vraie histoire. Vous me soufflez les mots les plus justes.

Mais, si c'est bien de l'histoire – la vraie, la concrète, la réelle, la terrestre – dont nous parlons, comment pouvons-nous échapper au questionnement de l'historien ou du paléontologue à la lumière de ses connaissances ?

C'est étonnant de constater à quel point notre désaccord, qui est assez net (Adam et Ève dans le temps ou hors du temps), se trouve isolé dans un ensemble de perceptions communes des autres aspects de la foi.

Nous partageons pleinement une même foi en l'historicité solide de l'Écriture et en l'action concrète de Dieu dans l'histoire, un même attachement au Christ et à la communion de l'Église.

C'est probablement pour cela que nous pouvons avoir un dialogue si riche.

Au début de votre réponse concernant l'absence de sens d'une perception historique de la Genèse avant le récit de la chute, vous écrivez qu'il s'agit du non sens pour vous et vous vous situez comme quelqu'un qui ne me comprend pas.

Personnellement, j'ai l'impression de bien vous comprendre, mais de constater un point de désaccord à un croisement difficile. Je n'ai pas non plus l'impression de ne pas être compris par vous. Vos réponses confirment votre bonne compréhension en étant toujours adéquates et pertinentes.

Hélas, parce que les difficultés de compréhension peuvent souvent être résolues par un surplus d'explications, c'est bien d'un désaccord dont nous parlons, ce qui est plus difficile parce qu'aux limites de nos connaissances et de nos réflexions, c'est le cœur et la foi qui prennent le relais lorsqu'une fourchette de possibilités se présente.

Vous me comprenez tellement bien que vous avez dit mieux que moi le point de vue que vous discutez aujourd'hui.

Même si vous ne le diriez plus actuellement, pour les motifs que vous expliquez fort bien, je continue à trouver excellente votre ancienne synthèse, publiée il y a à peine quelques mois, dont je retiens les extraits suivants : « *ce n'est pas la limite de nos connaissances qui doit être projetée sur la nature des récits. Qu'est-ce qui nous permet de dire que Dieu aurait d'abord fait un récit purement symbolique, puis ensuite purement historique, ou un peu plus de l'un que de l'autre et vice-versa ? Adam, Ève, le Serpent et le jardin d'Eden furent aussi réels (sur le plan spatiotemporel) qu'Abraham, Isaac et Jacob. Et inversement, les faits et gestes d'Abraham, Isaac et Jacob relatés dans la Genèse sont aussi signifiants de vérités anthropologiques ou métaphysiques que les aventures d'Adam au pays d'Eden. Les opposer me semble juste être l'aveu refoulé de notre incapacité à se représenter le récit des origines dans un cadre spatiotemporel. Cela n'enlève rien à sa réalité...*

Le récit biblique nous décrit historiquement les faits qui ont signifié cette réalité. Mais en faire la démonstration n'ajoute rien au sens. Cela permet juste d'entretenir les débats avec l'homme contemporain qui ne voit dans les analogies que des fables pour les enfants et refuse d'en tirer un quelconque enseignement.

Cela permet aussi ... de ne pas se couper de notre réalité. Car c'est là que le Seigneur nous veut, dans le réel. Voir dans sa révélation quelque chose essentiellement spirituel, dont l'historicité serait pour le moins relative, nous conduit à une rupture en nous-même faisant que pour chercher Dieu nous devrions nous affranchir de cette réalité.

C'est typique de la pensée contemporaine dans laquelle nous sommes embrigadés malgré nous. C'est ce qui fait l'essence des nouvelles spiritualités, de tout ce new age, dans lequel la spiritualité se vit nécessairement hors du corps, dans l'astral, dans la fusion cosmique de la conscience avec le tout spirituel. C'est ce qui fonde les panthéismes comme l'alchimie voyant dans la matière le stade le plus dégradé du divin.

Dénigrer l'importance de la réalité concrète, tangible et spatiotemporelle de l'Incarnation de la parole dans la vie des patriarches, c'est un premier pas qui nous conduit inévitablement à nier la réalité historique de la passion et de la résurrection du Seigneur. Car cela pourrait finalement n'être qu'un mythe aussi ! C'est vrai, pourquoi le nouvel Adam serait-il plus réel que "l'ancien". Et pourquoi la crucifixion sur le mont Golgotha à Jérusalem vers la 6ème heure le 13 du mois de nissan de l'année 33 serait plus historique que le moment et le lieu précis où Ève mangea un fruit dans un jardin inspirée par un serpent ? Ou vice-versa, pourquoi le récit de la passion serait-il moins mythique que le récit de la chute ?...

Sa révélation est aussi actuelle que la création. Nous sommes les pieds dedans et c'est en la contemplant par toute notre expérience sensible qu'on peut laisser pénétrer cette révélation dans notre intelligence ».

Je me sens incapable de m'exprimer mieux pour me faire comprendre par celui-là même qui écrit ces lignes. Vous-même ! Il y a moins de huit mois !

Mais, ce n'est en rien un reproche. Nous évoluons tous sur l'un ou l'autre point dans nos réflexions humaines. Les convertis sont souvent les plus déterminés dans la contestation de leurs idées antérieures ce qui est normal du fait de la réflexion qui suscite un changement. Revenons ici à vos réflexions actuelles.

Pneumatis écrit : « c'est plutôt un effort de la conscience d'envisager l'éternité comme autre chose qu'une ligne de temps infinie, et y voir plutôt une réalité atemporelle sans avant ni après. Celui qui arrive à maîtriser ce concept je lui tire mon chapeau, parce que mon point de vue terrestre a beau essayer et il n'arrive à aucune représentation dudit concept. Vous arrivez à vous représenter l'éternel présent vous, sans passé ni futur ? Tandis que vouloir calquer sur le concept d'éternité la conscience que nous avons des réalités temporelles (du type la ligne de temps infinie, avec passé, présent et futur) me semble être une confusion de point de vue. »

D'accord avec ce point de vue différent. L'éternel nous échappe.

Pneumatis écrit : « Je dis que l'Homme pré-existe à l'histoire dans l'acte Créateur de Dieu. Et pourquoi ? Parce que l'histoire a nécessairement un commencement. Et que la volonté de Dieu précède, non pas temporellement mais ontologiquement, ce commencement de l'Histoire, puisqu'il en est le Créateur. Et comme l'Homme est au centre de ce projet divin, il est question, dans le cœur de Dieu de l'Homme avant même d'être question de l'Histoire. En effet, l'histoire n'est que contingence, tandis que l'Homme est nécessité dans ce projet. Il faut donc, si Dieu nous révèle la vérité sur nos origines qu'Il évoque cette distinction entre sa créature et sa création.

Pour faire avec une métaphore, je crois que Dieu est assez sage pour ne pas faire la chambre de bébé avant d'avoir conçu le bébé. »

D'accord.

Pneumatis écrit : « l'évolution de la création ainsi que l'évolution du vivant, la Parole de Dieu peut en parler par effet d'analogie, comme matériau mais pas comme finalité du sens de la parole. »

Il est difficile de s'y retrouver dans cette phrase complexe ! L'évolution a pour sens la finalité. Elle peut aussi être évoquée comme matériau et par analogie.

Pneumatis écrit : « *Je n'ai pas dit qu'elle renonçait à nous parler de nos origines réelles, j'ai dit que ce n'était pas de nos origines biologiques que parlait le récit antérieur au péché originel.* »

C'est l'affirmation qui continue à faire difficulté. Sur quoi donc, sur quelle autorité ou quelle référence pouvez-vous vous appuyer pour affirmer cette exclusion que vous considérez vous-même comme une exception ?

Je défends un point de vue différent, mais, de manière plus large, nous savons que, contrairement aux Évangiles et à d'autres textes de l'Écriture, la Genèse n'est pas un témoignage historique direct, mais un texte inspiré sur l'essentiel de nos origines dont l'auteur humain n'avait aucune connaissance personnelle directe.

C'est pourquoi je l'assimile volontiers à une prophétie sur le passé. Mais, comme les prophéties pour le futur, comme l'Apocalypse, l'interprétation demande une particulière prudence et il me semble que rien ne nous permet de nous enfermer dans une lecture sans la conviction commune de l'Église.

Vous défendez une approche plus allégorique du début de la Genèse alors que je défends une approche plus historique.

Il me semble important, par rapport à la compréhension des origines et de la Genèse, d'éviter d'exclure trop vite une grille de lecture que l'Église n'écarte pas.

Je comprends la votre que vous présentez solidement, mais rien ne me semble permettre d'exclure une lecture plus historique.

J'y suis attaché, mais il est certain que je n'ai pas d'arguments rationnels, ni de démonstration déterminante pour convaincre de sa réalité au terme d'un raisonnement ou d'une discussion car il s'agit d'une perception qui, comme pour chacune de nos convictions mais plus encore pour les mystères complexes des origines que pour d'autres, plonge ses racines dans la foi.

Pneumatis écrit : « *Dieu n'est pas étranger au temps, il en est le Créateur comme du principe ordonnateur de la puissance et des actes. Il est pleinement maîtrisé et transcendé. Par contre, pour ce qui est de son prolongement, il sera, mais dans sa condition nécessaire, et non pas sa condition contingente. Ce n'est pas moi qui ait inventé, voir la distinction de Thomas d'Aquin entre le présent permanent et le présent temporel ; le présent temporel, insaisissable, définissant l'être en mouvement dans la réalité contingente, tandis que l'Homme restauré dans son unité, tel que lui est promis le royaume, ne peut être considéré que dans sa réalité permanente, et donc intemporelle (au sens du présent temporel). Il existe pourtant bien un état d'être pour l'homme, bien présent dans l'éternité corporellement et spirituellement, mais non soumis à la multiplicité des manifestations (temporel) ni à la dégradation (mort).* »

D'accord.

Pneumatis écrit : « *la permanence concerne la création du point de vue de Dieu. Intrinsèquement la création est inchangée. En revanche, cet aveuglement dont vous parlez, c'est le changement que moi je décris dans la chute, et qui fait que la réalité corporelle se manifeste dans la multiplicité et le désordre à l'esprit humain, tandis qu'à l'état de nature, cette réalité corporelle est dans un état de "stabilité" permanente, d'éternité. C'est juste une question de point de vue en fait, selon qu'on regarde de Dieu ou de l'Homme. Je dis qu'il y a changement dans le temps, parce que concrètement pour l'homme il y a changement. Mais fondamentalement, "vu de Dieu" il n'y a pas de changement. Il faudrait quand même que je reprenne la somme théologique pour voir si il y a "du mouvement" dans l'éternité.* »

C'est peut-être au cœur de la difficulté. Le mot « *stabilité* » ne me plaît guère tant il ressemble à l'immobilisme et à la mort. L'21. encyclique ***Spe Salvi*** de S.S. Benoît XVI l'évoque de manière très éclairante (n°s 10 à 12).

Pneumatis écrit : « *Mon changement de point de vue s'est opéré par la conviction profonde et lumineuse que le monde tel que nous le percevons, ce modèle avec son big-bang, son espace et son temps, son ADN, ses atomes, et toutes ces lois, tels que la science positive les appréhende, est une perception née de la chute... Tout cela est contingence.* »

D'accord avec cette conviction.

Mais, je maintiens ma question restée sans réponse. Pourquoi en déduire que l'éternité n'est « *RIEN* » de tout cela ou que dans l'éternité parler d'histoire n'a « *PAS* » de sens ?

Toujours la même dichotomie que je déplore. L'éternité d'un côté, l'histoire de l'autre. Le monde spirituel d'un côté, le monde concret de l'autre.

La Genèse ne nous enseigne-t-elle pas le contraire ? Adam et Ève vivaient pleinement dans l'éternité ET dans l'histoire. N'est-ce pas même l'essentiel de ce que nous raconte la Genèse ?

Sans cette transcendance de notre réalité terrestre par la réalité divine, n'y a-t-il pas un problème majeur qui risque de se révéler ?

Pneumatis écrit : « *Pour voir un vrai premier homme et une vraie première femme dans la réalité spatiotemporelle, conformes à la révélation, on est au moins obligé de remonter au paléolithique supérieur, minimum.* »

Mais, d'où sortez-vous une telle conviction avec laquelle je ne suis pas du tout d'accord ni scientifiquement, ni religieusement ?

Vous le précisez directement :

Pneumatis écrit : « *Je voudrais juste poser un de mes postulat de base.* »

C'est évidemment ici que je ne peux vous suivre.

Votre postulat est exclusivement basé sur des critères terrestres alors que l'image et la ressemblance de Dieu autant que les autres détails de la Genèse donnent de l'homme une définition qui s'étend de manière essentielle à sa réalité spirituelle et que les critères terrestres manquent de pertinence pour observer cette réalité spirituelle dans le temps et dans l'histoire, bien que la création de cette première âme immortelle dans un corps terrestre se situe dans le temps et dans l'histoire.

Si vous êtes convaincu de trouver dans la réalité terrestre des critères suffisants pour repérer cette création, tels des rites funéraires, je ne peux plus rien répondre à cela, sauf ma conviction que la Genèse nous dit le contraire.

Bon courage d'ailleurs avec ces critères qui, en effet, pourraient vous obliger à considérer comme humains des êtres très différents de nous sur le plan génétique, comme les Néanderthaliens, que vous évoquez.

Personnellement, quand je vois certains animaux recouvrir leurs déchets, je ne serais pas surpris que certains enterrent leurs cadavres et leurs accessoires. L'intelligence des animaux est parfois aussi très étonnante.

Les très rudimentaires restes des êtres ayant vécu il y a plusieurs dizaines de milliers d'années sont fort tenus pour entraîner une conviction.

Il me paraît aussi évident que la différence entre Adam et Ève et leurs parents biologiques n'a pu être que minime naturellement et scientifiquement, y compris sur le plan de l'intelligence et de tout ce qui dépend du cerveau.

Difficile de voir dans les productions du cerveau, y compris les possibilités d'abstraction, largement malléables aujourd'hui par les traitements psychiatriques, le critère déterminant de l'humanité et de la présence d'une âme immortelle. Ce n'est pas le point de vue de la Genèse.

Il me semble erroné de chercher à dater la création de l'homme sans considérer la double réalité physique ET spirituelle qu'elle implique. Il faut préciser que le mot spirituel se réfère à une réalité de la vie de Dieu et de ses anges (les cieux), et non à la production psychique immatérielle de notre cerveau, ni à nos sensations affectives terrestres.

26. Quelle théologie des origines historiques ?

Beaucoup sont rebutés par la seule allégation d'une historicité de la création racontée par la Genèse.

Mais, même si la Genèse n'existait pas ...

Il resterait cependant à réfléchir aux origines du monde et de l'humanité par rapport à Dieu, à la lumière de l'Évangile.

Le monde a-t-il été créé ou non ?, serait la première question.

Si le monde n'est pas créé, c'est qu'il existerait depuis toujours comme Dieu, que Dieu lui-même ne serait ni antérieur, ni maître de ce monde. Il ne serait qu'un être dans ou hors de ce monde.

Ce n'est pas a priori déraisonnable : nul ne peut, en effet, imaginer un monde fini, ni dans le temps, ni dans l'espace. Pour notre intelligence, le monde paraît nécessairement infini dans le temps comme dans l'espace. Si le temps a commencé à tel moment, même éloigné de milliards d'années, nous ne pouvons faire disparaître de notre pensée qu'il y a un avant ce moment. C'est pareil pour le futur. C'est pareil pour l'espace. Au bout du bout de l'univers, nous sommes incapables de percevoir une limite, car nous ne pouvons faire disparaître de notre pensée que derrière cette limite qui existerait, il y aurait nécessairement encore de l'espace.

Cette absence de limite imaginable, nous la constatons aussi dans l'infiniment petit (nous sommes déjà capables d'utiliser de la matière au niveau des nanomètres (un milliardième de mètre) et rien ne permet d'imaginer une limite dans l'infiniment petit qu'explore la physique quantique. Nous constatons aussi l'absence de limite dans les nombres mathématiques et en géométrie.

Même lorsqu'une droite est limitée à un point, on sait qu'il y a un espace permettant de la prolonger au-delà de ce point où qu'il soit.

Mais, ce qui n'est pas déraisonnable non plus, c'est de constater que notre intelligence fonctionne dans la réalité du temps et de l'espace et qu'elle ne constitue pas nécessairement la seule approche possible du réel, ni nécessairement une approche exacte ou complète de ce réel.

Notre perception de Dieu rejoint notre perception de l'illimité, mais avec la foi que toute la réalité terrestre a son origine en Dieu, et en un Dieu personnel qui a une volonté et une action qui se révèlent.

Même aujourd'hui, au début du troisième millénaire de notre ère, avons-nous de cette action de Dieu à l'origine du monde une perception différente de celle de la Genèse ?

Nos connaissances scientifiques attestent d'une évolution que nous ne pourrions guère décrire de manière brève autrement que par quelques aperçus de la réalité fort semblables aux « *jours* » de la Genèse.

Nous croyons à la vie éternelle. Pas à celle des réalités temporaires. Mais, à celle des personnes humaines.

On discute de leur définition, de leurs capacités de conscience, mais pouvons-nous éviter cette question : à partir de quand y a-t-il eu, dans l'histoire concrète, une « *personne* » qui peut survivre au-delà de la mort de son corps matériel ?

On sait que le corps de l'homme provient des éléments chimiques de l'univers et d'une combinaison qui s'est développée progressivement de manière extrêmement complexe. Est-ce qu'une amibe bien loin dans la lignée de nos ancêtres était déjà une personne que nous retrouverons au Ciel ?

N'y a-t-il pas un moment dans l'histoire où un premier être a été capable de pouvoir vivre éternellement par delà la mort terrestre naturelle de son corps ?

Jusque là, ne faut-il pas constater que, pour les réalités terrestres, la Genèse ne dit rien d'autre que ce que nous dit la science ? Par rapport aux milliards d'années de l'univers, l'homme n'est apparu que très récemment.

Les six jours du premier chapitre de la Genèse puis les années attribuées aux patriarches qui permettent une comptabilité précise d'environ six mille ans jusqu'à nos jours ont traumatisé beaucoup de croyants confrontés aux découvertes scientifiques.

Si les six jours ne posent plus guère de difficultés dès lors qu'avant la création du soleil, ces « *jours* » ont une durée imprécise qui n'est pas limitée à un cycle solaire de 24 heures inexistant avant la création du soleil, les âges et les nombres précis d'années donnés par la Genèse paraissent à beaucoup insurmontables pour pouvoir leur attribuer une quelconque réalité historique.

Quelles que soient les discussions à ce sujet, cela ne change quasi rien à l'appréhension de l'essentiel du début de l'humanité, qu'il soit situé il y a 6.000 ans, 200.000 ans ou plus loin encore dans le passé.

Les questions fondamentales des origines de l'humanité restent les mêmes, avec ou sans la Genèse.

Pourquoi la mort, si l'humain est créé immortel ? Pourquoi le mal ?

Ici encore, même sans la Genèse, il n'y a guère d'alternative aux questions qui se posent si la création par Dieu est admise.

A-t-il lui-même créé un humain soumis à toutes les réalités terrestres, y compris la mort et tous les désordres de la nature ?

Il n'est pas déraisonnable a priori de le penser par rapport à la réalité terrestre que nous connaissons. La mort ou le caractère temporaire des choses est dans la nature. Pourquoi l'humain y échapperait-il ?

Mais, pour celui qui croit en une vie éternelle, la question est plutôt de savoir pourquoi passer par tant de désordre, de mal et de souffrance plutôt que de vivre immédiatement la vie éternelle promise ?

A priori, il est possible de penser que Dieu aurait créé le mal pour permettre une épuration de l'être humain. Un ultime passage pour réaliser sa création parfaite.

Mais, cela reste difficile à concevoir par rapport à la perfection de Dieu, à son amour.

Si ce n'est pas Dieu, Créateur de tout l'univers qui a voulu le passage par le mal, la souffrance et la mort, n'est-ce pas alors l'humain qui en est la cause ?

La Genèse et l'Église à sa suite nous proposent une réponse : le péché originel.

Reste encore une question forte : c'est quoi la vie immortelle ?

En quoi est-elle différente de la mortalité des choses ?

Il n'est pas déraisonnable de penser que chaque être animé peut individuellement recevoir une vie éternelle. A priori, certains peuvent même penser : pourquoi pas les animaux ?

La Genèse et l'Église à sa suite ouvrent une autre perspective qui déborde nécessairement des observations uniquement scientifiques. Chacun admet que la science ne peut guère nous renseigner sur la vie éternelle.

Et cette autre perspective, c'est celle de personnes humaines faites à l'image et à la ressemblance de Dieu, un Dieu unique mais qui est communion de trois personnes, une humanité faite mâle et femelle avec une présence autre pour chacun.

Mais, cela tient-il avec l'opération chirurgicale d'un prélèvement bien étrange pour faire une femme qui nous est racontée ?

Qui peut cependant proposer un autre récit, plus exact, pour raconter mieux le fondement de ce qu'est la vie humaine, masculine et féminine ?

En y intégrant de quoi comprendre ce qu'est la vie éternelle que Dieu donne en partage, l'image et la ressemblance de Dieu qui caractérisent toute personne humaine de chacun des deux sexes, l'importance de l'autre dans notre vie, d'une manière qui respecte la personnalité de chacun et la communion d'amour qui fait vivre.

Je suis étonné de constater le peu de discussion possible dès qu'on essaie d'approcher la réalité concrète.

Qui ose en parler ?

Rares sont ceux qui osent aborder une franche discussion sur le début de la Genèse. Fait-elle tellement peur ? Que racontez-vous à vos enfants ? Chacun a pourtant bien sa petite idée plus ou moins précise.

Bien plus encore qu'à l'époque de Galilée, depuis que la science a démolie la croyance répandue en une création en six jours de 24 heures et découvert des durées immenses dans notre passé, n'y a-t-il pas, parmi les croyants, un énorme complexe d'infériorité, une crainte du ridicule, qui a fait adopter par beaucoup une attitude d'évitement par rapport à une réflexion concrète sur nos origines autant que par rapport à ce que l'Écriture Sainte et la Tradition de l'Église nous en enseigne ?

Pourquoi beaucoup paraissent-ils quasi dans l'incapacité d'oser imaginer un premier humain ? Parce qu'il faut de suite trancher entre sa survenance sur terre comme un météorite et sa survenance dans une tribu pré-humaine ? Parce qu'il faut affirmer son humanité et nier celle de ses père et mère pré-humains ? Parce qu'il faut réfléchir entre une création miraculeuse d'une femme survenant sur terre par une action surnaturelle et sa survenance dans une tribu pré-humaine ? Parce qu'il faut imaginer les relations de premiers humains avec des non humains, dont leur père et mère biologiques, quasi semblables physiquement à leur origine ? Parce qu'il faut de suite avoir un avis sur ce qu'est la mort en cas de survenance de l'humanité dans une nature mortelle avant l'apparition de l'humain ?

Tout aussi rares sont ceux qui osent faire de la théologie jusqu'à rejoindre la réalité concrète de l'histoire de l'humanité.

Si nombreux sont ceux qui paraissent l'abandonner aux seuls scientifiques.

Et beaucoup s'arrêtent là : on ne sait pas, c'est trop compliqué, cela n'a pas d'intérêt. Ni pour l'évangélisation, ni pour notre vie spirituelle aujourd'hui. Vraiment ?

Croyants peu formés ou théologiens avertis, n'hésitez pas à partager simplement votre pensée sur les origines de l'homme sur la terre, sur le péché et sur la mort, de manière concrète, pour donner une base solide à l'Incarnation de notre Sauveur, à l'Évangile et à notre espérance de la résurrection !

Fondée sur l'Incarnation bien concrète du Christ, la foi catholique a toujours été experte pour s'exprimer sur les réalités les plus concrètes et s'y adapter, en évitant de réduire la théologie aux abstractions.

Cette question suscite beaucoup d'évitement même parmi les théologiens. Il est moins difficile de discuter de l'évolutionnisme et du créationnisme que de plonger sa réflexion dans la réalité concrète des débuts de l'humanité, de l'action concrète de Dieu et de l'homme au début de l'humanité, dans le temps.

Archi écrit : « *Franchement, il est temps de redécouvrir la vision des Pères ou de Saint Thomas, la vision d'un cosmos hiérarchisé. Et on trouvera sans trop de problèmes à l'accorder avec les faits scientifiques réellement enregistrés.* »

Merci pour cette invitation à redécouvrir la pensée des Pères de l'Église avec confiance par rapport aux faits scientifiques vraiment établis.

Car il y a un grand besoin de s'expliquer pour tous ceux qui ont des problèmes à concilier science et foi.

Chacun peut se réjouir des progrès extraordinaires de la science dans ses constatations et dans son intelligence rationnelle de la réalité complexe de ce monde. Les progrès techniques dans la connaissance et la manipulation d'éléments de plus en plus petits et de plus en plus complexes ainsi que l'extraordinaire développement des échanges sur l'intelligence des réalités par les nouveaux moyens informatiques ouvrent des perspectives nouvelles encore inimaginables mais qui donnent à toutes les sciences des possibilités énormes.

Non seulement ces progrès font gagner chaque jour des combats contre les maladies et les souffrances les plus diverses, mais ils augmentent nos possibilités de rendre ce monde meilleur à tous points de vue.

On ne peut que s'en réjouir.

La théologie partage ces mêmes progrès. Les nouvelles possibilités d'étude et de connaissances se sont démultipliées.

Les connaissances nouvelles peuvent épurer nos compréhensions et interprétations des Écritures et de l'enseignement de l'Église qui étaient parfois davantage inspirées par des connaissances qui nous paraissent aujourd'hui naïves ou l'adaptation à des cultures anciennes dépassées que par la réalité de la Révélation transmise de génération en génération.

Mais, la richesse des connaissances nouvelles qui est une réelle joie ne doit pas devenir une ivresse aveuglante, ni ouvrir la porte à un orgueil qui menace toujours les riches de ce monde.

Il faut prier sans cesse pour que les théologiens travaillent dans la fidélité à l'enseignement du magistère de l'Église.

Le danger pour la théologie moderne, qui est aussi une science qui utilise les méthodes scientifiques de l'observation des faits et de leur analyse rationnelle, est d'être tellement impressionnée par les progrès et les découvertes que permettent les avancées actuelles de la science, qu'elle puisse perdre de vue sa spécificité qui l'engage au-delà des seules réalités scientifiquement observables et analysables.

Nul doute que la science va découvrir de plus en plus de détails sur la manière dont les Écritures et la Tradition se sont formées humainement, sur leurs fortes racines dans la culture et les connaissances humaines de chaque époque.

Nous n'en voyons encore que les prémisses.

Cela pourrait susciter un mépris pour toute autre connaissance, toute autre réalité.

Tout ce qui sort du champ magnifique de la science peut paraître de plus en plus fondamentaliste, naïf, simpliste, au fur et à mesure des progrès fulgurants des approches scientifiques. Même les rapprochements de la foi et de la science peuvent paraître de plus en plus comme de vaines tentatives de concordisme vouées à être sans cesse contredites par des savoirs mieux développés.

Et pourtant, que les cerveaux humains sont petits dans l'univers !

Certes, chacun admet, même les athées, que la réalité que la science peut connaître n'est pas toute la réalité. Tous les croyants admettent qu'il y a une réalité autre, un royaume des cieux, qui n'est pas ailleurs, mais parmi nous, qui ne nous est pas étranger.

Certains continueront à dire que seul le péché originel nous empêche de le voir clairement, que cette réalité autre est pleinement présente dans notre histoire concrète depuis la création des premiers humains, que la force d'action qui peut provenir de cette réalité autre et surgir dans la réalité terrestre est infiniment plus grande que les limites que la science peut observer.

À défaut de croire en cette réalité autre que ne nous pouvons guère percevoir avec notre seule intelligence terrestre, nous risquons d'être ceux qui ont des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre.

Jusqu'à la fin des temps de l'Église, il y aura des croyants, des prêtres, des théologiens, qui affirmeront, avec toute leur conviction, que cette réalité autre que Dieu habite s'est pleinement manifestée dans l'histoire, d'abord par la création des cieux et d'un monde matériel, puis par la remise de ce monde matériel à des humains créés avec une âme immortelle, et enfin par la venue parmi eux du Créateur lui-même, avec une puissance qui transcende les seules réalités scientifiquement observables et analysables.

Ils continueront à annoncer que Dieu a créé les premiers humains dans le temps et dans l'histoire, que, malgré la blessure du péché des hommes, il n'a cessé d'y agir pour le plus grand bien par des miracles et des signes dans la réalité concrète dont il ne cesse d'avoir la maîtrise tout en respectant la liberté des humains, qu'il s'y est incarné en Jésus-Christ qui, dans le temps et dans l'histoire, a vaincu le péché et la mort par une résurrection qui lui a permis de passer entièrement la barrière de la mort, avec son âme autant qu'avec son corps.

L'Écriture Sainte et la Tradition de l'Église n'ont cessé d'en rendre témoignage de manière fiable pour notre raison autant que pour notre esprit.

Il faut espérer que les théologiens ne cesseront de nous en présenter toute la réalité en évitant le piège de repousser dans l'abstrait tout ce qui échappe à l'emprise tellement impressionnante des approches scientifiques actuelles.

Sortir de la réalité la création, le péché originel ou l'Assomption, c'est comme faire un marché « à la carte » parmi les dogmes de l'Église. C'est une voie sans issue.

La foi de l'Église est une et cohérente parce que l'Église est le corps du Christ et que le trésor de la foi est transmis infailliblement de génération en génération sur le rocher de Pierre et de ses successeurs dont le Christ lui-même assure la solidité.

Nous pouvons tous avoir des questions ou des incompréhensions sur n'importe quel sujet. Si nous n'accueillons pas la foi de l'Église comme la lumière vers laquelle toute réflexion doit toujours se tourner, nous risquons de nous perdre dans les méandres de nos propres pensées et de confondre la vérité avec notre propre perception individuelle.

D'un point de vue catholique, si vous voulez développer une réflexion sur la création en retenant comme prémisses que vous ne croyez pas que « *nos pouces opposables (grâce auxquels on fabrique des armes) ou la trompe du moustique, ou la dent du tigre... soient attribuables à Dieu* », que « *Adam et Ève ne savaient pas ce qui était bien ou mal* » et que « *le péché originel n'a strictement rien changé à la donne* », il ne subsiste pas le minimum pour se comprendre.

Sans reconnaître la création de la nature par Dieu, ni le péché originel, vous ne pouvez que développer un sentiment profond d'injustice, de révolte et de désespérance par rapport au mal dans le monde.

Sans reprendre ici tout ce qui a été développé, je ne peux que répéter que l'idée que Dieu aurait sélectionné un couple d'homo sapiens n'est pas correcte et ne correspond pas en la foi de l'Église qui proclame une création ex nihilo du premier couple humain sans contradiction avec les processus évolutifs qui ont façonné le corps humain dans la nature. La création spirituelle d'Adam et Ève ne peut pas être effacée dans un récit exclusivement terrestre qui est faux dès lors qu'il omet de considérer la réalité spirituelle, l'action directe de Dieu et la blessure que l'humain a consciemment et volontairement causée.

À un moment, celui qui refuse le péché originel ou les réalités scientifiques, se retrouve prisonnier dans un choix faussé entre un rejet de la foi catholique en la création (Dieu n'aurait pas pu créer un monde comme le nôtre, parce que le mal physique perçu paraît injuste) ou un fondamentalisme fixiste (Dieu n'aurait pas pu créer un monde comme le nôtre, parce qu'il n'aurait pas existé il y a 6.000 ans avant le péché d'Adam dont le corps aurait été créé instantanément de manière extra-naturelle comme chacune des espèces du monde).

Si chacun choisit de croire ce qu'il veut parmi les dogmes, vous déviez de la foi catholique.

Même s'il est précieux d'être largement à l'écoute des questions et réflexions de tous, catholiques ou non, il est vain de s'ouvrir à tout vent de doctrine sans colonne vertébrale. Dans l'immensité des informations et des forums qui existent sur internet, il est possible d'avoir et de tenir une position claire : celle de la fidélité à l'Église conduite par le Saint-Père, soit actuellement le Pape François, et de chercher ensemble à mieux comprendre et à mettre en lumière la foi catholique en veillant à ce qu'elle ne soit pas noyée dans la confusion de l'océan des opinions possibles.

Héraclius écrit : « *On peut être chrétien sans croire que l'Église Catholique est préservée de toute erreur, mais on ne peut être catholique et considérer l'Église comme une simple institution humaine sans le charisme qui lui permet de préserver la pureté du dépôt de la foi remis aux Apôtres jusqu'au retour de Celui qui l'a donné...* »

Un catholique ne donne pas un assentiment à chaque dogme un à un comme si il les validait en les tenant sur la base de sa propre volonté, comme si il choisissait chaque dogme les uns après les autres. Non, il accepte la Foi de l'Église, et à travers elle tous les dogmes proclamés...

Celui qui rejette un seul dogme ne tient plus les autres au travers de la Foi de l'Église, mais au travers de sa volonté propre : il choisit de croire en chacun d'entre eux, en lieu et place d'accorder son assentiment à l'ensemble de la Foi de l'Église. Le mot hérétique vient du mot grec qui signifie "choix" ou opinion »

Philémon Siclone écrit : *« on peut envisager ce récit non pas dans ce monde et dans ce temps, mais dans une autre dimension. Peut-être est-ce d'ailleurs ce même monde, mais revêtu d'une autre nature. Car une même réalité peut revêtir plusieurs états différents. Ainsi le corps du Christ a connu l'état terrestre, qui correspond à sa vie historique, et un état glorieux, qui correspond à sa vie éternelle. J'imagine donc que la vie d'Adam avant le péché se déroulait dans une dimension non pas historique, mais bienheureuse, puisqu'il jouissait en plus de cela de la présence et de la pleine vision de Dieu. Et avec lui toute la nature. Pas question dans ce monde là de faune menaçante ou de nature chaotique. Tout le Paradis terrestre vit paisiblement en présence de Dieu. »*

Ici, je me réjouis de constater que nous nous retrouvons tout proches.

Je ne dois en retirer que trois mots lorsque vous dites « *non pas historique* » ce qui me semble contredire ce que vous dites très justement peu avant : « *une même réalité peut revêtir plusieurs états différents* ».

Il me semble donc plus juste d'écrire : J'imagine donc que la vie d'Adam avant le péché se déroulait dans une dimension « *historique, mais aussi* » bienheureuse, puisqu'il jouissait en plus de cela de la présence et de la pleine vision de Dieu.

Philémon Siclone écrit : *« Par la Chute d'Adam, ce monde s'est effondré sur lui-même, pour atteindre l'état actuel marqué par le Péché, dont l'entrée dans le monde devrait correspondre, logiquement, au Big Bang. Après cet événement, la matière reprend son cycle d'évolution fixé par Dieu dans la Genèse, mais cette fois-ci marqué dès l'origine par le Péché. Ce n'est d'ailleurs pas pour rien que l'on parle de péché ORIGINEL. Car il est précisément à l'origine de ce monde visible et terrestre, qui ne doit peut-être pas être confondu avec le Paradis dit "terrestre". »*

Imaginer la création d'Adam et Ève et le péché originel avant le Big Bang pose un premier problème majeur : où était l'homme pendant les milliards d'années durant lesquelles il n'y a eu aucune humanité sur terre ?

En quoi serions-nous les descendants de ce couple hors du temps et de l'espace, malgré une séparation de milliards d'années ? En quoi le Christ serait-il un nouvel Adam puisqu'il est venu dans le temps et dans l'espace, si le premier aurait vécu hors du temps et de l'espace ?

Le mot originel, selon le Catéchisme, concerne clairement, l'origine de l'humanité et non l'origine du monde.

Le Catéchisme de l'Église catholique écrit, en effet : *« Le récit de la chute (Gn 3) utilise un langage imagé, mais il affirme un événement primordial, un fait qui a eu lieu au commencement de l'histoire de l'homme. La révélation nous donne la certitude de foi que toute l'histoire humaine est marquée par la faute originelle librement commise par nos premiers parents. »* (390).

Pourquoi donc, si le récit de la Genèse évoquerait des faits antérieurs au Big Bang, hors du temps et de l'espace, l'Écriture ne nous dirait-elle rien du tout de notre origine humaine dans le temps et dans l'espace ?

Les généalogies de la Genèse, reprises dans les Évangiles, nous relient clairement et explicitement à une origine terrestre d'un premier couple, même si elles ne sont pas nécessairement complètes et ont une présentation symbolique.

La Genèse nous indique aussi clairement et concrètement que possible que l'homme est bien créé avec la matière de notre terre actuelle, dans le temps et dans l'histoire.

La conséquence est importante pour notre foi : c'est bien l'homme que nous sommes aujourd'hui et dans le monde concret d'aujourd'hui qui peut être sauvé du péché originel.

C'est bien ici et maintenant que le Christ, pleinement humain comme nous (et non comme un Adam hors du temps et de l'espace), nous a montré toute la puissance qui peut se manifester dans l'humanité sans le péché et la victoire possible sur la mort.

Philémon Siclone écrit : *« On peut voir donc 3 phases :*

- une phase bienheureuse, au Paradis Terrestre, Terre créée pendant la Genèse.*
- une phase de péché, consécutif à la faute d'Adam, sur une Terre marquée par le temps, l'espace, la mort, et tous les autres désordres du péché.*
- une phase glorieuse, avec une nouvelle Terre, après la fin des Temps, dans l'éternité. »*

Le problème d'une telle approche, c'est de se baser sur ce qui me semble une profonde contradiction : la terre, c'est du matériel, dans le temps et dans l'espace. Imaginer une terre créée avant le temps et l'espace, cela me semble contradictoire.

Philémon Siclone écrit : *« Il ne faut pas oublier que l'Apocalypse nous apprend que ce monde sera détruit à la fin des Temps, et que nous sera donnée une nouvelle Terre. Ce mot "terre" recoupe donc des réalités différentes. Et ce passage de l'Apocalypse nous met bien sur la voie en montrant que ce monde-ci, ce temps-ci doit passer, d'où l'expression "fin des Temps", ce qui signifie bien qu'il ne s'agit pas du monde paradisiaque de la Genèse, mais bien du monde abîmé à la suite du péché d'Adam. Car pourquoi Dieu détruirait-il également le Paradis terrestre d'où il a chassé Adam ? »*

Tout ce qui a été abîmé par le mal sera en effet détruit, mais le paradis terrestre n'a jamais été détruit et ne le sera pas. En quoi, ce paradis spirituel de communion avec Dieu serait-il détruit parce que la terre matérielle où il a été spirituellement présent a été abîmée par le péché de l'homme ?

Les Pères de l'Église sont bien sûr une source majeure, mais il me semble dommage de renoncer à essayer d'affronter les découvertes modernes et de réfléchir ce qui est à notre portée, point par point, en communion avec la foi de l'Église.

Les croyants ne risquent-ils pas de perdre de leur crédibilité s'ils fuient une question aussi fondamentale ?

Entre une humanité créée hors du temps et de l'espace, comme le pensent certains théologiens, et la foi, qui fut constante et générale dans l'Église pendant près de vingt siècles, en une création effective de l'homme dans le cours de l'histoire matérielle de la création, le fossé paraît s'être profondément creusé au point que la plupart évitent prudemment de s'en rapprocher.

C'est assez désolant.

Philémon Siclone écrit : *« La Mort a fait son entrée dans le monde PAR le péché originel. St Paul le dit. Tous les Pères de l'Église le disent. C'est un enseignement de l'Église parfaitement admis et qui ne souffre aucune discussion. Voyez C.E.C. 1008... C'est dit très clairement : "La Mort est entrée dans le monde par le péché de l'homme." »*

C'est clairement le cœur de notre discussion. Nous ne donnons pas le même sens au mot « Mort ».

Si vous appelez « *mort* » le renouvellement naturel de toutes choses et non pas leur destruction « *totale* » ou « *définitive* », alors je comprends votre point de vue qui me semble cohérent sur cette base, même si je ne suis pas d'accord.

Mais, notre monde est alors considéré comme issu du péché dans ses principes mêmes. Il me semble aussi que cela touche très fondamentalement le salut réalisé dans et par le Christ car, dans votre point de vue, le monde présent paraît irrémédiablement perdu puisque ses principes mêmes sont tenus pour mauvais.

Il me paraît aussi radicalement incompatible avec la création de notre terre dans l'univers, le quatrième jour, qui implique déjà le mouvement et la transformation de toutes choses selon les principes que vous rattachez au péché originel. Comment la vie végétale peut-elle exister dès le troisième jour, avant la chute, s'il n'y a pas de renouvellement cellulaire permettant à la vie végétale d'exister ?

L'autre point de vue est de considérer que tout était bon, mais que l'achèvement du monde ne se réalisait qu'avec l'homme qui devait le dominer, ce que le péché originel lui a rendu impossible, mais que le Christ permet à nouveau d'espérer même si nous ne pouvons imaginer ce que sera cette terre nouvelle et les cieux nouveaux lorsque l'homme sauvé y aura repris la place et la vie pour lesquels il a été créé.

Pourquoi le Christ se serait-il incarné dans un monde irrémédiablement perdu qu'il n'aurait plus pu sauver par un achèvement et un salut qui dépasse notre intelligence ?

Comment comprendre une descendance des humains actuels par rapport à Adam et Ève s'ils sont situés avant le Big Bang suivi par des milliards d'années sans humains sur la terre ?

Philémon Siclone écrit : « *Je vois les choses dans cet ordre-là (je ne dis pas que ce n'est pas gratuit de ma part, c'est une vue de l'esprit, et rien d'autre) :*

1. Dieu crée la terre et le ciel, et tout le reste, en 6 jours. Cette création comprend notre monde, ce monde-ci, le monde actuel. Mais non soumis au péché. Il crée l'homme en lui fournissant un corps, tiré de cette création. Cette création, cette humanité, se trouvent dans un état que nous ne pouvons pas, nous, imaginer, puisque ne portant pas encore la marque du péché... On va dire que la Création se trouve dans un état bienheureux. »

Nous sommes d'accord, avec la même approche de la notion de « *jours* ».

Philémon Siclone écrit : « *Il n'a donc rien de commun avec ce que nous connaissons. »*

Ici, le mot « *rien* » ouvre la difficulté. Tout est commun avec ce que nous connaissons, sauf la dégradation causée par le péché originel. C'est bien notre monde qui a été frappé par ce péché. C'est bien le même homme qui est aujourd'hui marqué par le péché originel.

Tant que l'homme n'était pas créé, tout était « *bon* », mais pas encore « *très bon* », selon la nuance de la Genèse. Il y manquait son moteur, son maître terrestre, celui qui allait assurer la coordination parfaite de tout : l'humain.

Mais, je dois observer que vous ne dites pas vraiment le contraire.

Philémon Siclone écrit : « *2. Survient le Péché originel. Toute la Création s'effondre et s'abîme, en recevant la marque du péché. La condamnation s'ensuit, qui est la mort. Adam devient mortel. La Création devient mortelle, et sujette au Temps et aux variations. La condamnation portée contre le Serpent (tu ramperas sur le ventre), et contre la nature (la terre sera maudite à cause de ce que vous avez fait... elle vous produira des épines et des ronces), semble bien montrer les conséquences du péché d'Adam frappant toute la Création, le monde animal et la nature en général. »*

Cela me paraît bien dit et exact, sauf, à nouveau, une ambiguïté qui va ouvrir la difficulté : « *La création devient mortelle* ».

Philémon Siclone écrit : « *La mort, c'est la mort. Ce n'est pas autre chose que la mort. Un animal qui meurt, il meurt réellement. Il meurt de mort. Son cœur cesse de battre, il cesse de respirer, le sang ne circule plus, son corps ne s'anime plus, sa chair pourrit. Bref, il passe par toutes les étapes de la mort que l'on voit aussi chez les hommes lorsqu'ils meurent. Vous semblez vouloir dire que, de toute façon, comme la matière qui composait son cadavre se retrouve "récupérée" et "recyclée" de mille manières par la nature, il ne s'agit pas réellement de mort, mais simplement d'un renouvellement. Mais pour l'homme c'est la même chose. Le corps pourrit et va en terre, les vers le rongent, etc. "Tu es poussière et tu retourneras à la poussière". Là aussi, la chair cadavérique va aller nourrir le sol et se retrouver "récupérée". Mais il n'empêche qu'il y a quand même eu mort !!! Ou bien alors, la mort n'existe pas. Vous êtes d'accord avec moi que la mort existe ? Et elle ne concerne pas uniquement l'homme.* »

Nous nous comprenons bien.

Adam connaissait la mort, puisque Dieu lui en a parlé en l'avertissant de l'effet de l'acte de prendre le fruit de l'arbre de la connaissance : « *de mort, tu mourras* ».

Le péché originel ne crée pas la mort dont Dieu parle à Adam. Le péché originel a pour effet que la création devient « *sujette* » à la mort. Nous en avons déjà parlé et c'est notre divergence de base : le renouvellement de toutes choses ce n'est pas la mort, c'est la vie. C'est dans l'immobilisme que se trouve la mort.

La chute d'Adam ne crée pas la mort physique, mais prive toute la création de celui qui aurait dû la soumettre, vaincre la mort, permettre qu'elle ne triomphe pas, que la destruction ne l'emporte pas. Comme le Christ le montre, la vie ce n'est pas l'absence de mort, c'est la victoire sur la mort, c'est un chemin de dépassements sans cesse nouveaux.

La question est très difficile et le Pape Benoît XVI l'a abordée avec franchise dans son encyclique **Spe Salvi**. Que la vie éternelle peut paraître redoutable avec un autre point de vue !

Philémon Siclone écrit : « *3. Hypothèse personnelle et gratuite : le Big Bang conséquence du péché originel. Le monde prend sa forme actuelle, avec tous les désordres que nous connaissons. Les éléments créés par Dieu en 6 jours se manifestent, chacun à leur tour, mais cette fois-ci sous la marque du péché.*

4. L'homme apparaît en son temps, à la suite de tout le reste. Et la génération d'Adam prend racine dans le monde historique. »

Vous écrivez ainsi, sur le plan strictement historique, que « *L'homme apparaît en son temps, à la suite de tout le reste* ».

Mais, de cette réapparition après des milliards d'années, vous ne dites rien. Pourquoi des milliards d'années à reconstruire et à développer un monde déchu pour y faire réapparaître un humain déchu ? Y a-t-il eu, pour vous, un nouvel acte Créateur ? l'aboutissement d'un dessein intelligent ?

Philémon Siclone écrit : « *Le Christ nous promet un monde où "le ver ne ronge pas", un monde d'où la mort est déchue et n'agit plus. Il nous promet la vie éternelle, c'est-à-dire non soumise au temps.* »

Tout à fait d'accord, mais vous ne dites pas que la mort n'existe plus, mais qu'elle « *n'agit plus* » et à laquelle la création ne sera plus « *soumise* ».

Philémon Siclone écrit : « *Et je ne sais pas vous, mais moi, situer l'histoire du péché originel dans un point donné de la préhistoire, quelque part entre la disparition des dinosaures il y a 68 millions d'années, et le Paléolithique, je trouve ça absurde.* »

Cela me semble, au contraire, non seulement pas du tout absurde, mais fondamental.

Comment la révélation pourrait-elle évangéliser et annoncer le salut des hommes en se taisant complètement sur ses origines dans ce monde concret ?

Le sujet est extrêmement difficile. Je pense que nous sommes d'accord pour constater que la matière créée que nous connaissons occupe nécessairement de l'espace et que tout mouvement ou changement établit du temps à cause d'un avant et d'un après. Le passage de l'éternité de Dieu à la création dans le temps et dans l'espace me paraît dépasser largement notre intelligence, mais un bout de chemin est possible.

Vous pensez qu'au départ, Dieu crée le monde hors du temps. Je ne suis pas d'accord car la création matérielle occupe de l'espace et constitue un changement dans le temps.

Vous pensez que la création a d'abord existé avec la création des premiers humains et que le péché originel a provoqué un effondrement de cette création qui se serait redéveloppée ensuite, mais dans un état déchu, à partir du Big Bang, ce qui aurait permis l'apparition successive des réalités actuelles mais sous une forme blessée par le péché originel affectant toutes choses depuis les galaxies jusqu'aux animaux et jusqu'à l'homme. Je ne suis pas d'accord avec cette thèse qui renvoie la création en dehors du temps et de l'histoire de notre monde actuel.

Vous estimez que votre thèse concorde cependant avec le Catéchisme parce que la création hors du temps serait le début de l'histoire, alors que je pense que votre point de vue présente une création « *avant* » le début de l'histoire parce que je situe l'histoire dans le temps et l'espace.

Vous pensez, dès lors, qu'il n'y a pas de création de l'homme dans le cours de l'histoire du monde que nous connaissons, mais seulement une réapparition d'un humain longtemps après le péché originel. Je crois que la création des premiers humains et le péché originel interviennent bien dans l'espace et le temps, dans l'histoire.

Vous pensez que les comportements de la nature et des animaux, avant l'apparition des hommes dans l'histoire, portent la marque évidente du péché originel. Je pense que ce n'est pas le cas et que la création a débuté dans le chaos et qu'elle a été ordonnée et développée progressivement pour accueillir l'homme qui devait la soumettre. Même si vous n'êtes pas d'accord, j'espère que vous pouvez comprendre que, selon mon point de vue, l'homme avait un rôle moteur qui devait permettre l'achèvement de l'enfantement du monde et que les transformations, renouvellements et actes physiologiques divers constatés, n'ont, toujours de mon point de vue, aucune valeur morale quelconque et ne sont le signe de rien de négatif, sauf après le péché originel lorsque l'homme ne peut plus exercer sa maîtrise originelle. Dans mon point de vue, un animal n'est pas meurtrier lorsqu'il s'empare d'un autre animal pour se nourrir ou pour n'importe quel motif. Un tremblement de terre n'est pas un désordre en soi. L'un et l'autre ne deviennent des désordres que parce qu'ils résultent d'un manque de maîtrise de l'homme dans le monde dont il a perdu le contrôle.

Nous sommes d'accord pour considérer que les premiers humains dans notre monde situé dans l'espace et le temps (pour vous, il ne s'agit que des premiers humains qui réapparaissent dans le temps après le péché originel, alors que pour moi ce sont les premiers humains créés avant le péché originel) ont nécessairement vécu à un endroit et à un moment précis. Cet endroit était un endroit a priori ordinaire qui se situe quelque part sur la terre. Peut-être connaissons-nous un jour cet endroit, mais je pense comme vous qu'il n'y aura rien de particulier à y constater.

Mais, j'ajoute ici qu'à cet endroit les premiers humains vivaient « aussi » dans le jardin d'Eden. C'est l'affirmation qui vous semble la plus absurde. Pour vous l'expliquer, pensez à votre propre communion avec le Seigneur, avec les saints et les anges. Vous êtes simultanément dans votre chambre ou n'importe où sur la terre et, en même temps, au même endroit, dans la communion avec Dieu, les saints et les anges, en dialogue avec lui, avec eux. Au même moment cette même communion est présente pour d'autres partout sur la terre. Le jardin d'Eden, qui est spirituel, était présent là où vivaient les premiers humains, mais il était aussi ailleurs et partout puisqu'il s'agissait d'un « endroit » de dialogue et de rencontre avec Dieu. La différence, c'est que nous, nous ne voyons, sentons ou entendons (quasi) plus rien de ce monde spirituel dans lequel vivaient pleinement les premiers humains avant le péché originel et dont la Genèse nous parle par des images qui sont seules compréhensibles pour nous. Ce qui est absurde, c'est uniquement de situer le jardin d'Eden « exclusivement » là où se trouvaient Adam et Ève. J'espère que vous pouvez comprendre qu'il n'y a rien d'absurde à admettre la présence d'un jardin d'Eden spirituel là où vivaient les premiers humains (réapparus, selon vous, ou créés, selon moi).

Quel était leur rapport à la mort et au temps ? Il me semble que la meilleure référence que nous ayons, ce sont les apparitions du Christ ressuscité lui-même. Lui qui était déjà au-delà de la mort, il savait se rendre présent pleinement dans le temps et dans l'espace, entrant dans une pièce toutes portes closes, mangeant du poisson, se laissant toucher, adressant des paroles audibles dans les oreilles de chair de ses disciples, se laissant voir par leurs yeux de chair. Certes, la comparaison est limitée puisque ses apparitions se sont produites dans le monde déchu en ce qu'il est privé des humains qui devaient assurer son développement harmonieux et pour des hommes eux-mêmes déchus de leur état originel.

Mais, le Christ qui calme la tempête, ressuscite des morts, puis franchit la mort lui-même nous montre déjà la nature d'Adam sans le péché. Le Christ qui apparaît ressuscité au-delà de la mort nous montre qu'une combinaison du temps et de l'éternité est possible, même si elle dépasse notre entendement.

Le Christ venu dans notre humanité déchue nous montre de diverses manières ce qu'était et ce qu'aurait dû être Adam sans le péché originel. C'est cette référence qui peut vous expliquer au mieux le réalisme non absurde de ce qu'était ou pouvait être la vie d'Adam et Ève avant la chute, ainsi que leurs possibilités par rapport à la mort et à toutes les particularités de la nature à l'image de ce que le Christ nous a montré, même si c'était à travers un voile dans notre monde déchu.

Philémon Siclone écrit : « *il me paraît difficile d'accepter l'idée toute naïve que les événements du début de la Genèse seraient datables et localisables, et se seraient déroulés très précisément à telle époque en tel lieu.* »

Vous continuez à indiquer une difficulté quant à un endroit localisable où auraient vécu les premiers humains. Je ne comprends pas du tout votre difficulté.

Ils ont nécessairement vécu à un endroit précis de notre planète comme chacun de nous. Il y a peu de chance qu'on puisse un jour le situer, mais il existe quelque part. Cela ne peut pas susciter une difficulté quelconque. Le contraire est impensable sans sortir de la réalité.

Comme chacun de nous, là où ils se trouvaient physiquement, ils vivaient aussi spirituellement. Mais, tout autrement que nous avant le péché originel. Cela aussi ne peut pas poser de difficulté de compréhension.

Pour le jardin d'Eden et tout le récit du chapitre 3 de la Genèse qui relate le péché originel, il me semble que vous êtes d'accord avec l'enseignement actuel de l'Église qui est très clair sur ce point. Le texte est imagé. Ce n'est pas un récit uniquement symbolique (il peut l'être en tout ou partie pour divers aspects). C'est un fait historique en ce sens qu'il s'est bien produit à un endroit et à un moment de l'histoire. Mais, c'est une réalité spirituelle.

Ici aussi, il ne devrait pas y avoir de difficulté de compréhension. Même si notre vie spirituelle est différente de celle que les premiers humains pouvaient vivre avant la chute, nous vivons aussi nos propres expériences spirituelles à un endroit et un moment précis. Elles sont aussi non matérielles, sauf exception. Celui qui se convertit et décide un jour de tourner son cœur vers Dieu et l'Évangile, vit un événement spirituel dans son cœur, mais cela se produit à un moment (ou à une période) et à un (ou plusieurs) endroits précis.

Le jardin d'Eden étant spirituel, comme tout le récit avec les arbres, le serpent, Adam qui se cache, le vêtement, et toutes les images qui s'y rapportent, où est votre difficulté ?

Certes, il n'est pas exclu que les faits spirituels relatés aient, peut-être, une certaine matérialisation à laquelle on peut penser par rapport aux apparitions du Christ ressuscité ou même aux apparitions mariales, mais personnellement, je ne m'avance pas à cet égard. Je n'en sais rien. Ni la Genèse, ni l'Église, n'en disent rien.

Et la question de l'apparition de l'Homme dans l'histoire (dans le monde physique) doit, très certainement, être considérée surtout par rapport au sens que cela peut avoir pour notre foi et notre vie. Le reste peut être laissé aux seuls scientifiques.

Vous rappelez aussi le monogénisme, le processus permanent qu'on peut discerner dans la création, le principe que la vie est en Dieu avant même la création et le fait qu'un fils d'Adam reçoit sa dignité d'être humain dès sa conception. Nous sommes bien d'accord.

D'accord aussi pour ne pas confondre les facultés d'un humain le distinguant des autres êtres vivants avec les accidents de l'histoire qui peuvent affecter leur développement ou le réduire. Il est humain pleinement même à l'état embryonnaire.

Comme vous l'écrivez, a priori on peut très bien s'accorder de ce qu'une cellule vivante « Adam » ait reçu la plénitude de la dignité humaine, qui engendra une seconde cellule par division cellulaire, par exemple.

Vous observez qu'il « *nous est vraiment très difficile de penser la possibilité du péché originel de la part d'une créature, quoique potentiellement douée d'une volonté libre, si elle est incapable de l'exercer.* »

Le péché est certes l'acte d'un être conscient capable de pécher. Mais, il n'est ni affirmé que Adam ait commis le péché originel immédiatement après sa conception physique, ni avant d'être adulte.

Au contraire, le récit indique clairement qu'Adam est déjà, au moins, en état de parler. La tradition l'a toujours vu comme adulte au moment du péché originel. Il n'y a pas de raison d'en douter.

Vous écrivez que « *c'est là qu'il faut se rappeler qu'en amont du péché originel, l'Homme ne connaît pas la mort, que son corps, à l'instar de l'homme ressuscité, est incorruptible.* »

Ici encore, il serait trop long d'évoquer ici la question de la mort avant la chute qui est déjà évoquée largement dans les réflexions précédentes et qui est développée dans le sujet intitulé « 56. *Le mal physique dans la création* » (cf. infra).

En fait, votre problème semble lié à une hypothèse particulière lorsque vous écrivez : « *On peut donc penser que cette seule cellule, divisée en deux êtres vivants (Adam et Ève) qui aient évolué durant peut-être des millions d'années sans jamais connaître la mort, comme un embryon devient un fœtus, puis un enfant et enfin un adulte.* »

Il me semble qu'il est difficile de retenir une telle hypothèse pour le récit de la Genèse. Adam nomme les choses avant l'apparition d'Ève et il la reconnaît comme sa femme. Rien n'indique que les

premiers humains auraient été bloqués au stade cellulaire, sans développement, pendant des millions d'années.

En outre, vous considérez que *« ces deux cellules souches, Adam et Ève, auraient eu avant le péché, des milliards de raisons et d'occasion de se reproduire et d'engendrer une lignée innombrable. Sauf que le fait d'engendrer ressort de la nécessité de transmettre la vie, nécessité absente dès lors qu'on est immortel. Le fait que l'Homme se fasse lignée humaine découle directement de sa soumission à la mort, et donc d'un autre mode de manifestation de la Vie éternelle donnée par Dieu que l'immortalité, c'est-à-dire l'engendrement ou la fécondité. »*.

Une telle approche me semble contredite par le fait que, dans la Genèse, c'est avant la chute que les humains reçoivent la mission d'être féconds et de se multiplier.

Mais, nous retrouvons ici la difficulté qui assimile le renouvellement normal dans la nature avec la mort qui détruit. Une feuille qui tombe ou un animal qui arrête de respirer, ce n'est pas la mort. La mort, c'est ce qui détruit irrémédiablement, c'est le résultat de l'incapacité de l'homme de franchir et de maîtriser les renouvellements naturels. Si Jésus a pu ressusciter des morts, rien ne permet de douter qu'Adam pouvait maintenir le souffle de vie dans un animal à son gré. Personnellement, il me semble qu'il n'y a ni mal, ni désordre, ni mort, lorsque qu'un corps animal ou végétal retourne à la terre pour y revivre ou exister autrement. La vie d'un corps animal ou végétal anime pendant un temps un peu de matière de manières diverses, mais, malgré les ressemblances avec les humains, l'âme animale n'est pas celle d'une personne. Elle n'a pas de réalité sans son corps. Elle est temporaire par nature dans le mouvement naturel de la vie. Dans l'éternité, nous pourrions retrouver des animaux, mais il ne s'agira pas d'une résurrection d'animaux antérieurs dont l'âme aurait subsisté spirituellement au-delà de leur mort physique.

Vous rappelez opportunément *« que le texte de la genèse décrit bien la création d'un Homme, formé de la glaise de la terre, qui laisse penser à une véritable Incarnation dans le monde physique. Mais le problème c'est qu'on fait en français un assez lourd contre-sens, et en fait de glaise, le mot hébreu décrit de la poussière, une matière dont le sens direct décrit légèreté et volatilité. »*. Cette observation ne me semble pas contredire l'aspect matériel et historique en cause.

Vous écrivez aussi de manière tout à fait exacte que *« En cela, et pour tout un tas d'autres raisons dont l'exégèse serait trop longue à faire ici, la création décrite dans la genèse en six jours nous laisse penser surtout qu'il est question du processus de création de l'essence humaine (Bereshit = Au commencement = Dans le principe). »*.

Mais, dans ces conditions, pourquoi douter de l'apparition corporelle et physique de l'homme en posant la question *« Son corps fait-il partie de cette création telle qu'elle est décrite dans le premier chapitre de la Genèse ? »*

Votre propre réponse me semble, par contre, très pertinente : *« Je réponds oui si nous parlons du corps tel qu'il est dans sa gloire, tel que celui de Jésus au-delà de son ascension, ou tel que celui de Marie au-delà de son Assomption. Et nous savons que c'est de toute façon tel qu'il fut créé. Nous savons par ailleurs que ce corps ne requiert pas l'espace temps en ce monde pour exister »*.

Cela me semble très juste sauf qu'il est aussi correct de se référer à Jésus ressuscité avant son ascension. On oublie trop, avec une perte importante de la compréhension de Jésus vrai Dieu et vrai homme, tout ce que le Christ nouvel Adam nous révèle du premier Adam.

Je trouve très excellent de dire comme vous le faites : *« ce corps ne requiert pas l'espace temps en ce monde pour exister »* même s'il me semble qu'il faut de suite préciser qu'il est plus exact de dire *« subsister »*, car c'est bien par le corps que l'humain vient à l'existence, qu'il *« ex-iste »*. C'est essentiel pour comprendre. Adam et Ève ont été créés par et avec un corps qui leur permettait de vivre dans l'espace et dans le temps, mais comme le Christ ressuscité, ils n'en dépendaient pas, leur corps ne

dépendait pas de l'espace, ni du temps, pour subsister. Ils pouvaient en franchir les limites ce qui explique en quoi la mort n'avait aucun pouvoir. Cela dépasse notre entendement, mais le Christ ressuscité nous montre qu'une présence dans le temps et l'espace peut coexister avec une présence hors du temps et de l'espace.

Tout ce que vous dites ensuite de la révélation, du fait que le récit de la création fait partie de la Révélation, que c'est bien notre corps qu'il faut sauver de la corruption, ce corps que Jésus nous montrera enfin ressuscité, que c'est bien sur le corps qu'il nous faut une Révélation divine, que le corps est le temple de l'esprit, qu'il y a analogie entre le corps et la maison ou le temple est de toute façon assez répétée dans la Révélation, que pour "reconstruire ce temple", il « *faudra une révélation millénaire, au cœur de l'histoire, comme pour en donner à l'homme les plans (la Torah), et il faudra encore en montrer le prototype parfaitement accompli en Jésus Christ. C'est encore la raison de ce que l'un des plus grands commandements, celui sur le Shabbat, parfaitement accompli par Jésus, porte à la sacralisation du corps, par l'interdit du travail (c'est-à-dire l'interdit d'instrumentaliser le corps). Bref, tout ça pour dire que tout nous enseigne que nous sommes appelé à la résurrection* », c'est tout à fait pertinent !

Pourquoi dites-vous, après avoir touché aussi bien le cœur de la question tant sur le plan historique que sur le plan du sens que cela présente, que « *comme ça n'a rien d'une nouveauté, on peut dire que je m'égare en bavardages* » ? ? ?

Non seulement, cela n'a rien d'un bavardage, mais c'est extrêmement pertinent pour notre question. Extrêmement, parce que c'est en effet le Christ ressuscité qui nous donne la seule clef pour comprendre vraiment la Genèse.

Pourquoi donc, après un tel éclairage, retomber ensuite dans votre hypothèse d'un temps qui « *commence au moment de la chute* » ? Je ne peux vraiment pas vous suivre dans cette hypothèse.

Lorsque vous affirmez que « *si on aborde la question avec un tout petit peu d'ethnologie, on conçoit mal qu'un récit mythique de cette nature très "scientifique" et très moderne, eut put être conçu du temps de Moïse* ». Personnellement, cela me semble précisément la marque divine d'un écrit inspiré. L'auteur humain se réfère à ses pensées, à sa culture, à son environnement, à ses intuitions, mais, à travers tout cela, le texte inspiré porte bien davantage que ce que son auteur avait conscience d'écrire. C'est ce « *surplus* » que nous ne cessons de découvrir. L'extraordinaire concordance de la Genèse avec les acquis les plus récents de la science en est une manifestation.

Vous écrivez ensuite que « *Cette approche ethnologique du récit nous impose d'envisager que le récit mosaïque du temps des patriarches soit, soit purement hors de l'histoire, soit corresponde à une histoire à l'échelle de la mémoire des hommes (au contraire d'un modèle scientifique sur plusieurs centaines de milliers d'années). D'autant que l'importance des générations et des lignées, dans le souci de préserver la mémoire du passé et des origines précisément, confère une crédibilité toute particulière aux âges et aux générations indiquées. Si on se refuse à voir dans les quelques 13 premiers chapitres de la genèse un récit totalement hors de l'histoire, alors on est obligé d'accréditer assez sérieusement l'idée que la chute de l'homme remonte à quelques 6000 ans.* ».

Vous précisez plus loin que « *En effet, la seconde hypothèse selon laquelle le temps commencerait avec la chute, supposerait pour que la trace en soit laissée ainsi dans la mémoire des hommes, que l'univers spatio-temporel fut créé en l'état, d'un seul coup, il y a 6000 ans.* ».

Pourquoi ? Je ne comprends pas votre déduction. Je crois, comme vous, que le monde vient de très loin dans le temps et que l'univers spatio temporel est bien antérieur à l'apparition de l'homme dont le corps me semble bien provenir de la longue évolution que nous décrit la science, mais les incertitudes de la datation n'excluent pas un récit de l'apparition de l'homme créé à l'image de Dieu.

Ce problème de la datation me semble dépendre bien davantage de la définition que l'on donne de l'homme que des connaissances scientifiques. Je renvoie à cet égard au sujet intitulé « 41. *Le saut de l'animal à l'humain* » (cf. infra).

Je ne pense pas que situer le récit de la création des humains hors du temps « *s'accorde dès lors beaucoup mieux, en tenant compte de ce qu'on sait de l'évolution, avec la première hypothèse (hors du temps) qu'avec la seconde (dans le temps).* » Au contraire, puisqu'il est incontestable, scientifiquement, que les humains sont apparus à un moment de l'évolution dans l'histoire. La difficulté est uniquement de croire et de comprendre (ou non) qu'il y a eu création de Dieu à ce moment et que la Genèse nous en parle. Elle nous en dit plus et autre chose que la science, mais, personnellement, je la comprends en concordance avec les acquis généralement admis sur le plan scientifique.

Nous pouvons parler de l'origine de l'homme avec tout athée raisonnable. Nous lui disons seulement : attention, il existe une réalité spirituelle que la science ne considère pas et qui coexiste avec des interactions qui échappent à la science. Mais, l'apparition (pour l'athée) ou la création (pour le croyant) concernent la même histoire dont la science ne considère que la dimension terrestre.

Vous évoquez ensuite le problème du jardin d'Eden déjà largement évoqué en écrivant : « *J'ai beau faire des efforts considérables, je n'arrive pas à concevoir ce lieu comme ayant une existence géographique, ou même seulement spatio-temporelle* ». Evidemment, puisque l'Église enseigne clairement sur ce point que le récit s'exprime en images. Nous sommes dans une dimension spirituelle. La science ne pourra rien en dire, ni contredire puisqu'elle est limitée à l'observation des réalités terrestres tel qu'elles peuvent actuellement lui apparaître dans le monde présent. Cela n'empêche pas que l'événement spirituel se soit produit dans l'histoire et vous affirmerez de manière juste que « *la résurrection dans le Christ nous permettra de l'habiter à nouveau* ».

Pourquoi opposer sans cesse l'existence historique et l'existence spirituelle ? Elles coexistent. C'est d'ailleurs encore le cas aujourd'hui, sauf que notre accès à la dimension spirituelle est profondément blessé. Est-ce que Dieu ou la communion des saints ont une existence géographique limitée ? Le jardin d'Eden était présent là où se trouvaient les premiers humains comme Dieu et la communion des saints sont présents là où vous êtes. Est-ce que le problème ne vient pas des images qui font croire que le jardin d'Eden était « *uniquement* » là où vivaient les premiers humains ? Est-ce que Marie apparaissant à Bernadette était uniquement à Lourdes ce jour-là ? L'expérience de la rencontre spirituelle n'était-elle pas historique dans le temps et l'espace alors que Marie n'y était pas limitée géographiquement ? Est-ce que nous doutons du repas du Christ ressuscité avec ses disciples et une matérialisation du corps du Christ ? Pourquoi le jardin d'Eden n'a-t-il pu être historiquement présent comme le Christ ressuscité, alors qu'avant le péché originel, il est même possible que cette présence pouvait être immatérielle puisque la Genèse ne donne pas de précision sur ce point ?

N'est-ce pas la bonne nouvelle de l'Évangile prêché par le Christ lui-même ? : « *le royaume des cieux est parmi nous* ». Le number one de la création, c'est d'abord les cieux « *et* » la terre. Le monde spirituel habité par Dieu n'est pas loin de nous, il est parmi nous et même en nous, ici et partout.

La thèse de Philémon Siclone est proche de la réflexion sur l'historicité de la Genèse de Mgr Léonard, ancien archevêque de Malines-Bruxelles.

Elle a été présentée dans un livre écrit en 1987 avant qu'il n'accède à l'épiscopat et intitulé « *Les raisons de croire* » puis réédité en 2010, ainsi que lors d'une conférence du 2 juillet 1998.

Quelques extraits de ce livre permettent de la présenter avec des questions qu'elle suscite.

Mgr Léonard part de « *cette intégrité originelle de l'homme et du cosmos* » (p. 205) et constate que « *Dieu n'a pas fait la mort* » (p. 206). « *Mais, objectera-t-on, la mort et même le péché ne font-ils pas manifestement partie des « lois de la nature » ?* » (p. 207).

Est-ce que les choses « meurent » ? Le grain de blé qui tombe en terre pour y pourrir et permettre le germe d'un blé nouveau « meurt » t-il ? Peut-on parler de « péché » de la nature, des choses ?

Selon Mgr Léonard, « Si donc nous voulons maintenir l'affirmation chrétienne de l'intégrité originelle de l'homme et de l'univers tout en prenant acte du caractère naturel du mal dans le monde présent, il nous faut logiquement conclure que c'est l'ensemble du monde présent, avec ses lois inexorables, qui n'est pas naturel ... La création telle qu'elle est sortie des mains de Dieu était intègre ... la corruption du monde présent s'est inscrite jusque dans les lois de la nature ... la contagion du péché, porteuse de mort, s'est installée jusqu'au cœur de la nature, jusque dans les lois de fonctionnement, qui acheminent désormais tout être vivant vers sa mort...

La rupture causée par le premier péché n'est donc pas une variation comparable aux modifications survenues dans l'univers présent au cours de son évolution cosmologique, géologique, climatologique ou historique. Il s'agit d'une altération qui, tout en préservant son identité foncière, atteint cependant sa qualité d'être, sa condition ontologique ou, en termes plus simples, son niveau ou son degré d'existence...

Notre monde est bien le même que connu le premier Adam avant la chute, et notre humanité présente reste substantiellement identique à la sienne. Cependant, entre lui et nous, comme entre la création originelle et le cosmos présent, il y a aussi une discontinuité, une rupture qualitative...

À ce point de notre réflexion, une conclusion décisive se dégage : il ne faut donc pas se représenter la chute originelle comme se produisant à l'intérieur du monde présent...

Autrement dit, le péché originel n'a pas été commis par les premiers hominisés de l'évolution biologique ... dans cette perspective, le passage du monde réel avant la chute au monde réel après la chute est tout aussi irréprésentable par l'imagination, ou même par la science, que le passage de ce monde-ci au monde nouveau de la Résurrection » (p. 207-211).

Dans une telle perspective, que devient l'humanité pendant les milliards d'années précédant l'arrivée de l'homo sapiens ?

Selon Mgr Léonard, « Certains lecteurs préféreront s'en tenir à la représentation courante selon laquelle Adam et Ève désignent les premiers hommes issus de l'évolution biologique à l'intérieur du monde actuel et de notre histoire présente ... en ce qui concerne l'origine (la protologie), ils jugeront nécessaire de situer le Premier Adam dans le temps de l'évolution et de placer le paradis terrestre dans un coin déterminé de la planète. Si on le juge indispensable, on peut s'en tenir à cette vision des choses (p. 221) »

C'est exactement, en effet, l'autre point de vue que Mgr Léonard envisage et que, personnellement, je préfère défendre.

Selon Mgr Léonard, « dans cette perspective, Adam et Ève naissent fragiles et mortels comme tout être vivant à l'intérieur de ce monde, et cela en dépit de l'infusion en eux de l'âme immortelle créée immédiatement par Dieu. Il faut alors se représenter que Dieu les dote par miracle des dons préternaturels d'immortalité, de science et d'intégrité et les entoure d'un paradis terrestre artificiel échappant aux lois de la nature » (p. 221), « une sorte de réserve préternaturelle située à l'intérieur du cosmos tel qu'il est maintenant, une région qui échapperait aux lois réelles du monde présent, où se trouverait un hominisé récent, doué d'une perspicacité intellectuelle sans faille, d'une volonté sans défaillance, d'une responsabilité inouïe à l'égard de toute l'humanité et du cosmos, échappant par un miracle permanent à la souffrance et au déclin, au vieillissement et à la mort... S'il faut se représenter comme cela l'intégrité originelle, je comprends que l'on s'en débarrasse intellectuellement, qu'on y renonce ou qu'on déclare que c'est simplement du mythe au sens superficiel du terme. » (Conférence du 2 juillet 1998).

Effectivement, dans cette autre perspective, Adam et Ève sont susceptibles de mourir s'ils mangent un fruit défendu et sont dotés « *des dons préternaturels d'immortalité, de science et d'intégrité* ».

Par contre, dans le monde « *bon* » que Dieu a créé, pourquoi faudrait-il nécessairement un « *paradis terrestre artificiel échappant aux lois de la nature* » ? Toute la terre était en harmonie avec l'homme. L'homme créé domine toute chose, domine les lois de la nature, comme le Christ pourra le faire lui-même. L'homme a été créé pour ordonner la création sous sa maîtrise.

Le simple renouvellement naturel des choses n'est pas une destruction ou une mort. Rien ne se crée, rien ne se perd, tout se transforme sans cesse dans le monde matériel. La mort concerne la destruction de la personne ou de la nature dont le contrôle est perdu.

La déchéance actuelle du monde ne s'explique-t-elle pas suffisamment par le fait que l'homme n'en a plus le contrôle, la maîtrise ? Le monde déchu est désordonné à cause de l'homme.

Le cardinal Joseph Ratzinger, devenu pape, me semble rester proche de « *la représentation courante* » évoquée ci-dessus, qu'il évoque dans un petit ouvrage (Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre, Fayard, 1986) : « *on constate ... la disparition presque totale du message de la Création dans la catéchèse, la prédication et la théologie. On cache les récits de la Création, leur signification est considérée comme n'étant plus supportable... je me suis rendu compte plus clairement encore de l'urgente gravité du problème de la Création dans la prédication actuelle...* » (p. 9)

« *Si l'on nous dit de distinguer entre images et sens, nous pouvons objecter : pourquoi ne l'a-t-on pas dit plus tôt ? Car il semble bien que l'on ait enseigné auparavant autre chose : il n'aurait pu y avoir autrement de procès Galilée. On en vient finalement à soupçonner cette thèse de n'être qu'un subterfuge de l'Église et des théologiens, qui ne savent vraiment plus quoi faire, mais sans vouloir l'avouer, et qui cherchent ainsi quelque artifice derrière lequel se retrancher...*

Mais nous ne pouvons échapper à la crainte d'être peu à peu poussés dans le vide, et que vienne le moment où il n'y aura plus rien à préserver, à protéger, où tout le domaine de l'Écriture et de la foi sera occupé par un rationalisme peu enclin à prendre tout cela au sérieux. A quoi s'ajoute une autre inquiétude. Si les théologiens ou même l'Église peuvent modifier de la sorte les limites entre image et contenu, les frontières entre ce qui se perd dans le passé et ce qui garde aujourd'hui une valeur, pourquoi ne pas faire de même en d'autres domaines, par exemples celui, des miracles de Jésus ? Et pourquoi pas même jusqu'au cœur, là où se trouvent la Croix et la Résurrection du Seigneur ? Une argumentation qui prétend défendre la foi en disant « Derrière ce qui est écrit et que nous ne pouvons plus défendre, il y a quelque chose de plus profond », une telle argumentation finit par être davantage un péril pour la foi. C'est alors, en effet, que se pose ... la question de savoir s'il subsiste encore quelque chose de solide. Après de telles explications théologiques, plus d'un est resté finalement sur l'impression que la foi de l'Église est une sorte de méduse que l'on n'arrive pas à rattraper, dans laquelle on ne peut rien trouver de ferme » (p. 16-18).

« *Tout cela est bien beau, peut-on se dire aujourd'hui, mais, en fin de compte, n'est-ce pas déjà réfuté par nos connaissances scientifiques sur l'origine de l'homme dans le règne animal* » (p. 57-58).

Ici, nous rejoignons l'histoire bien concrète de l'homme, son origine « *dans le règne animal* » qui fait l'objet des « *connaissances scientifiques* ».

Selon le cardinal Joseph Ratzinger, « *les progrès de la pensée ... nous aident ici encore à comprendre sous un jour nouveau l'unité interne de la Création et de l'évolution, de la foi et de la raison. Ce fut une découverte caractéristique du XIX^{ème} siècle que d'appréhender les choses dans leur histoire, leur développement... l'univers n'est pas une espèce de grosse boîte dans laquelle les choses ont été mises telles quelles, mais est comparable à un arbre vivant, en croissance et en devenir... avec les progrès de la recherche, la façon de le comprendre correctement apparaît de façon de plus en plus claire* » (p. 58-59).

Il s'agit ici de considérer la création et l'évolution ensemble et non d'envisager un monde antérieur comme une « *grosse boîte dans laquelle les choses ont été mises telles quelles* », de considérer l'apparition des premiers humains avant et en dehors de cette évolution.

Et, selon le cardinal Joseph Ratzinger, « *D'après les lois physiques, la vie pouvait apparaître mais n'était absolument pas nécessaire. Monod ajoute ici qu'il était extrêmement improbable qu'elle fasse son apparition. ... c'est très certainement une fois unique, et sur notre terre, que s'est produit cet événement hautement improbable de l'apparition de la vie.*

Selon cette seconde constatation, cet être mystérieux qu'est l'homme pouvait exister sans qu'il y en eut aucune nécessité. Lui aussi est si improbable que Monod, en tant que scientifique, observe que son apparition n'a probablement pu se produire qu'une seule et unique fois. » (p. 60)

« *Abordons maintenant directement le problème de l'évolution et de ses mécanismes... La stabilité existe et se manifeste de telle manière que chaque organisme transmet strictement son modèle... Il se reproduit exactement lui-même...*

Monod trouve cependant une voie pour l'évolution dans le constat qu'il peut y avoir erreur de transmission dans la propagation du modèle. Comme la nature est conservatrice, cette erreur, une fois qu'elle s'est produite, se propage. De telles erreurs peuvent s'ajouter, et de leur somme peut surgir quelque chose de nouveau. Monod en tire alors une conclusion stupéfiante : c'est de cette manière que s'est fait l'univers du vivant, c'est de cette manière que s'est fait l'homme. Nous sommes le produit d'erreurs dues au hasard.

Que pouvons-nous dire d'une telle réponse ? Cela reste l'une des tâches de la science d'expliquer dans le détail ... Mais nous devons avoir le courage de dire : les grands projets du vivant ne sont pas des produits du hasard et de l'erreur. Ils ne sont pas davantage les produits d'une sélection à laquelle on attribue des propriétés divines qui, dans ce contexte, illogiques et non scientifiques, ne sont qu'un mythe moderne.

Les grands projets du vivant révèlent une raison créatrice. Ils nous montrent l'Esprit Créateur d'une manière aujourd'hui plus lumineuse et resplendissante que jamais. Aussi pouvons-nous dire aujourd'hui, avec une certitude et une joie nouvelles : oui l'homme est un projet de Dieu... L'homme n'est pas une erreur, il est voulu, il est le fruit d'un amour. » (p. 61-64).

La création de l'homme, comme l'indique la science, se produit bien par une action de Dieu dans l'évolution, dans le temps et dans l'espace. Sans tension, ni discordance entre la science, la raison et la foi.

Les questions sont manifestement aussi difficiles pour les évêques que pour les simples fidèles.

Certes, un évêque n'est pas infallible et la parole originale de Mgr Léonard sur la création ne devient pas celle du magistère du seul fait qu'en considération de motifs qui ont pu considérer bien d'autres qualités qui lui sont largement reconnues, il a été choisi par le Pape comme primat de Belgique.

Son opinion a la mérite d'une grande clarté et l'originalité de ses déclarations sur des sujets divers suscite souvent l'approfondissement de la réflexion, même si cela provoque parfois aussi la controverse.

Certes, sa réflexion reste ouverte et Mgr Léonard considère qu'un autre point de vue est admissible.

Mais, sauf s'il a revu sa pensée depuis lors (ce qui n'est pas exclu tant le sujet est difficile), ce qu'il propose est cependant clair : la création du monde et de l'homme, y compris le péché originel, ne sont pas des faits qui peuvent être datés dans notre passé historique comme peut l'être le Christ. Adam n'est pas un hominidé à situer à un moment et à un endroit dans notre préhistoire. Mgr Léonard situe le péché originel du premier homme avant « *les lois de fonctionnement, qui acheminent désormais tout être vivant vers sa mort* », avant les « *modifications survenues dans l'univers présent au cours de son évolution cosmologique, géologique, climatologique ou historique* ».

Sa conclusion est précise : « *il ne faut donc pas se représenter la chute originelle comme se produisant à l'intérieur du monde présent* ».

L'autre conviction est radicalement opposée de sorte qu'une seule des deux opinions peut être vraie.

Elle considère que l'apparition de l'homme et le péché originel se sont produits dans le monde présent, au cours de l'évolution du monde concret et historique.

Pour tous ceux qui y croient sans discordance avec les connaissances scientifiques modernes, il ne s'agit pas de nier les renouvellements naturels incontestables des créations matérielles, végétales et animales avant la création de l'homme, ni de prétendre que le premier homme aurait vécu avec un corps et dans un paradis terrestre étrangers aux lois naturelles.

Il s'agit seulement de croire que le premier homme a été créé dans le monde présent après beaucoup d'autres créatures et qu'il a reçu, avec la conscience, la liberté et toutes les caractéristiques qui le font à l'image et à la ressemblance de Dieu, une vie éternelle permettant à sa personne de franchir la mort physique et de dominer la création, comme le Christ l'a manifesté comme vrai Dieu et vrai homme, par ses miracles et surtout par sa résurrection.

Le péché originel nous atteste que, contrairement au Christ, le premier homme a immédiatement rompu sa communion avec Dieu de sorte que le monde est resté dans les douleurs de l'enfantement parce que le péché de l'homme l'a privé du jardin d'Eden spirituel et de la maîtrise de ce monde. Le péché de l'homme l'a soumis à la mort. Par lui, la mort est entrée dans le monde alors que tout le monde était créé pour que l'homme le fasse vivre.

N'est-ce pas à un moment et à un endroit de notre monde présent, que les réalités spirituelles du jardin d'Eden (que la Genèse nous présente avec des images matérielles pour notre compréhension) sont devenues inaccessibles par une faute bien réelle de l'homme dans l'histoire ?

Dans ce point de vue, il ne subsiste pas plus de traces scientifiques du péché originel qu'il n'en subsiste de la résurrection du Christ. Le premier s'est soumis à la mort par le péché dès le commencement de son histoire, le second, en tout semblable sauf le péché, a franchi la mort avec la même humanité comme le premier aurait pu le faire pour le bien de toute la création. Dans le même monde présent. Le premier a été chassé du jardin d'Eden spirituel, le second a été élevé dans la gloire.

Le Christ est-il en tout semblable à Adam sauf le péché ou Adam est-il d'une humanité autre que celle du monde présent, que celle du Christ ?

Peut-on croire indifféremment l'une et l'autre affirmation, ce qui reviendrait à dire que la foi de l'Église n'aurait plus de contenu certain à cet égard sur la création dans ou en dehors de l'histoire ?

Archi écrit : « *Personnellement, je ne sais pas où me situer... avec ... des lois physiques qui semblent bien avoir changé.* »

Cette dernière affirmation est souvent reprise et me rend perplexe.

D'où vient cette conviction selon laquelle les lois physiques auraient changé ?

Ni la science, ni la Genèse, ni la Tradition de l'Église ou l'enseignement du magistère ne semblent présenter un tel changement des lois physiques.

Il me semble qu'il a toujours été admis que le monde est resté dans les douleurs de l'enfantement parce que l'homme n'y tient pas son rôle et qu'à cause du péché la mort y règne.

Comment respecter l'environnement et reconnaître la beauté de la création de Dieu si ce monde présent est le produit du péché originel ?

Renvoyer la création en dehors du temps présent n'est-ce pas la mettre totalement hors du réel concret ?

Le Christ était-il un vrai homme comme Adam sans le péché ou s'est-il incarné dans un corps d'une nature physique différente modifiée par le péché ?

Ne sommes-nous que des fils « *spirituels* » de ce premier homme créé, apparus nous-mêmes sur la terre sans création distincte après une longue évolution de milliards d'années ? Comment faudrait-il imaginer cette traversée du temps ou la concrétisation dans le temps et dans l'espace d'une création d'un premier humain et d'un péché originel en dehors du temps présent ?

La thèse de Mgr Léonard paraît sortir la création du monde présent, mais, si l'on considère que la Genèse nous parle bien de notre monde dans le temps et dans l'espace, il nous reste à situer son récit dans une échelle d'interprétation depuis le point de vue de ceux qui pensent que c'est une parabole exclusivement symbolique jusqu'à ceux qui le comprennent dans un sens extrêmement réaliste.

Personnellement, il me semble qu'elle nous enseigne l'essentiel de l'action de Dieu et de l'origine de l'homme dans la vérité historique.

Seule la science nous donne, avec encore beaucoup de questions et d'incertitudes, les détails physiques de l'apparition du monde et de l'homme, mais la Genèse nous donne sur cette même réalité scientifique et historique le point de vue sur l'essentiel pour notre vie et notre foi.

Le limon ou la poussière de la terre vise les éléments biologiques et chimiques qui composent notre corps. C'est bien de cela que notre corps est formé, mais ni la Genèse, ni la foi, ne permettent, surtout avec nos connaissances scientifiques actuelles, de penser que la création fut instantanée. C'est à travers des milliards d'années que notre corps fut formé.

Mais, dès le commencement, au corps matériel, le Seigneur joint une réalité, une vie spirituelle. Il place ce corps dans un jardin d'Eden. Il me semble que tout indique que ce jardin est une réalité bien présente à l'endroit où le premier homme a été créé, mais aussi qu'il s'agit d'une réalité spirituelle.

Ce jardin délicieux est une réalité spirituelle qui coexiste avec la réalité matérielle. C'est encore vrai aujourd'hui mais de manière voilée : nous ne sommes pas faits que de notre corps qui vit dans le monde visible, mais aussi d'une âme immortelle qui vit dans une réalité spirituelle.

Dès le commencement, Adam est mis avec son corps dans ce jardin spirituel. Les événements et le péché originel vont se passer dans cette double dimension dans laquelle vit l'homme. Matérielle et spirituelle. L'homme devait garder ce jardin spirituel dans la création matérielle, mais, hélas, nous voyons que ce n'est pas le cas.

Dès lors, Laurent suggère de manière assez juste que : « *l'Eden est un lieu céleste, un ciel intermédiaire entre la Terre et le Paradis* ».

Il me semble que le récit biblique de la formation de l'homme avant même les plantes nous parle en grande partie des trois premiers jours de la création, et, comment, avant même la création de notre planète dans notre système solaire, Dieu commence déjà à façonner l'homme.

Il le façonne dès les origines du monde matériel et, en même temps, il lui crée un jardin d'Eden.

À la lumière de ce que nous enseignent les apparitions du Christ ressuscité, on peut imaginer une manifestation matérielle ou corporelle de ce jardin d'Eden, mais personnellement, du fait qu'il

comprend en son centre un arbre de la « *connaissance* », ce qui est une réalité immatérielle, il me semble que ce récit nous parle d'une réalité immatérielle, spirituelle, ce que vont confirmer les dialogues avec Dieu et sa fermeture finale par des anges. Cela me paraît, dès lors, un récit imagé.

Mais, cela ne signifie pas que ce n'était pas bien réel et historique. Il me semble que la Genèse nous relate une expérience spirituelle décisive, le péché originel, commis par les premiers humains bien concrets. Mais, la faute est spirituelle. Son effet spirituel va, par contre, priver l'homme de son rôle dans le monde bien réel et le soumettre à la mort.

Il me semble personnellement probable que, matériellement et corporellement, l'endroit où ont vécu les premiers humains était banal, ordinaire dans sa réalité physique terrestre.

Donc, quand Archi écrit « *il ne me semble pas injuste de dire que les lois physiques du Paradis Terrestre sont "différentes"* », c'est le mot « *physiques* » qui introduit la difficulté. Le « *paradis* » terrestre, c'est une réalité spirituelle présente dans la réalité physique mais cette réalité (le paradis) n'est pas elle-même physique, matérielle, terrestre. Comme je le comprends, il n'y a pas de loi « *physique* » dans l'Eden spirituel et, là où les hommes vivaient spirituellement dans cet Eden, ils vivaient corporellement et matériellement dans la réalité terrestre avec ses lois physiques qui ne concernent que ce qui est terrestre.

Il me semble donc incertain d'affirmer que « *l'extension du Paradis terrestre semble limitée* », ce qui se réfère au temps et à l'espace terrestres et ne convient guère à une réalité spirituelle

Celui qui veut matérialiser historiquement le jardin d'Eden et considérer ce jardin comme un endroit de nature terrestre se retrouve devant les objections insurmontables évoquées par Mgr Léonard.

Le Catéchisme nous indique que le récit de la chute dans le jardin d'Eden est un récit « *imagé* » (C.E.C., n° 390). L'arbre de la connaissance évoque « *symboliquement* » une réalité (C.E.C., n° 396).

Mais, la réalité historique de la faute spirituelle est, elle, bien réelle. Aussi réelle que les fautes que nous pouvons encore commettre dans notre cœur même lorsque rien n'apparaît matériellement au dehors.

Comme le Pape Benoît XVI l'a exprimé à plusieurs reprises, éclaircir cette question est vraiment devenu une priorité pour la foi et l'évangélisation aujourd'hui.

Comme Mgr Léonard, je ne pense pas que les premiers humains ont été façonnés sur cette terre en un instant, à partir de la poussière du sol, sans aucune évolution de leur corps parmi les autres vivants, sans mère biologique.

Comme Mgr Léonard, je ne pense pas non plus qu'Adam et Ève sont les premiers hominidés ou les premiers homos sapiens.

Comme Mgr Léonard, je crois que ce premier couple partageait la vie de Dieu et avait avec son Créateur tout pouvoir sur le monde. Ces premiers humains immortels créés à l'image de Dieu ont fait un choix libre qui les a éloignés de Dieu et de l'harmonie avec le monde qu'ils avaient en communion avec Dieu.

Par contre, je crois que c'est à un moment de l'histoire concrète de notre monde que Dieu a créé ce premier couple d'êtres à son image, avec une âme immortelle capable de partager éternellement sa vie.

Affirmer que ce premier couple n'a pas existé dans l'histoire concrète mais qu'il s'agit d'une réalité « *historique* » hors du temps et de l'espace de notre monde est, en fait, une négation de sa réalité historique par une modification du sens des mots.

En effet, la réalité historique, c'est ce qui a réellement existé dans l'histoire concrète. Parler d'une réalité historique en dehors du temps et de l'espace donne aux mots un sens abstrait qui en vide le contenu. Pour que le blanc soit noir, il suffit certes de changer la définition de l'un des deux mots, mais changer le sens des mots ne supprime pas la réalité.

Il me semble qu'il faut être clair : en considérant qu'Adam et Ève n'ont pas existé dans l'histoire concrète, Mgr Léonard invite à nier une création concrète dans l'histoire et une descendance biologique d'un couple originel que l'Église a toujours affirmée.

Il prétend que le doute est possible dans la foi de l'Église. Est-ce exact ?

Seul le Magistère du Pape a l'autorité pour lui répondre.

Faudrait-il désormais tenir pour incertain qu'il y a eu une création d'êtres nouveaux à l'image de Dieu dans le monde matériel bien concret dans lequel nous vivons ? Faudrait-il tenir que plus aucune certitude de foi ne permet d'affirmer que la présence d'âmes immortelles sur la terre a surgi dans l'histoire par une création de Dieu et que leur origine terrestre ne serait qu'un mystère total ?

Ne convient-il pas de croire, au contraire, que, dans l'histoire biologique et terrestre des vivants du monde présent, il y a eu une création nouvelle qui a créé des âmes immortelles avec des corps d'homo sapiens produits par l'évolution et par une généalogie biologique qui ont abouti à une conception dans le corps d'une mère biologique ? Ne convient-il pas de croire qu'Adam, comme Ève, ont eu une mère biologique qui n'était pas une femme créée à l'image de Dieu, même si elle a été divinement préparée pour faire naître un être radicalement nouveau ? La création d'Adam et Ève n'a-t-elle pas été une action divine dans l'histoire de la nature ?

Le Christ nous représente une image parfaite de ce qu'a été la création du premier Adam.

Il s'agit bien d'une création sur la terre, dans l'histoire. Et l'histoire, ce sont les faits dans le temps passé et dans l'espace. De la réalité de la création au-delà du temps et de l'espace, nul ne peut rien en dire ni contredire de manière claire avec des paroles humaines et terrestres.

Le Christ, Dieu de toute éternité, a été créé avec un corps issu d'une évolution par une femme qui n'était pas de nature divine. De même, ne convient-il pas de penser qu'Adam (comme Ève) a été créé immortel à l'image de Dieu avec un corps issu d'une évolution par une mère qui n'était pas immortelle à l'image de Dieu mais qui était seulement un être vivant dans la création.

Entre cette conviction et le rejet de la réalité historique de la création et du péché originel dans le monde présent que propose Mgr Léonard, seul le Pape paraît pouvoir actuellement éclairer la foi de l'Église.

Le 28 février 2010, j'ai écrit à Mgr Léonard la lettre qui suit :

Cher Monseigneur Léonard,

J'ai eu l'occasion de lire récemment les réflexions sur la création que vous avez présentées dans un ouvrage de 1987 sur « *Les raisons de croire* » ... [...]

Merci d'avoir abordé ce sujet trop souvent délaissé sans dissocier la foi et la raison, en harmonie avec les connaissances de la science qui nous aident à approfondir davantage notre foi.

Le récit intuitif et imagé de la Genèse est d'une richesse complexe. Il évoque la création de l'homme dans sa vraie réalité qui ne concerne pas seulement sa vie terrestre, pour laquelle la science nous donne aujourd'hui beaucoup plus d'indications, mais aussi sa participation à la vie spirituelle.

Chacun peut comprendre qu'il convient d'écarter l'idée d'un « *paradis terrestre artificiel échappant aux lois de la nature* » (p. 221) et de réfléchir notre foi « *sans naïveté* » (p. 222).

Le jardin d'Eden évoque des réalités immatérielles dont il est vain de chercher à retrouver des traces matérielles.

Mais, votre réflexion m'a cependant surpris et m'interpelle par rapport à des convictions que j'ai toujours cru bien établies quelle que soit l'opinion de chacun sur le poids respectif du symbolique et du réaliste ou de l'historique dans les limites raisonnables que permettent l'enseignement de l'Église et les acquis actuels de la science et de l'exégèse.

Vous écrivez : « *Certains lecteurs préféreront s'en tenir à la représentation courante selon laquelle Adam et Ève désignent les premiers hommes issus de l'évolution biologique à l'intérieur du monde actuel et de notre histoire présente ... Si on le juge indispensable, on peut s'en tenir à cette vision des choses* » (p. 221) et « *Une seconde grande hypothèse – la nôtre – consiste ... à ne pas situer le premier péché à l'intérieur du temps présent et à renoncer à l'identification d'Adam et Ève avec les premiers hominisés* » (p. 222).

Comme personne ne doute du fait qu'au cours de l'évolution du monde présent, l'apparition des humains sur la terre est assez récente, faut-il comprendre que tout l'enseignement du Magistère basé sur « *Adam et Ève* », selon le nom attribué aux premiers humains, ne concernerait pas les premiers humains de l'histoire biologique dans le monde présent, les premiers êtres ayant reçu une âme immortelle à un moment de cette histoire ?

Faut-il en déduire une incertitude dans l'enseignement de l'Église en présence de deux hypothèses qui ne peuvent être vraies ensemble ?

Vous écrivez : « *Notre univers présent est donc un univers déchu. Bref, les lois actuelles de l'univers ne sont que les lois d'un monde cassé, et non l'ordre originel de la création* » (p. 207), « *la corruption du monde présent s'est inscrite jusque dans les lois de la nature* » (p. 208), « *tout l'univers actuel est abîmé par la chute originelle* » (p. 218) et « *La conséquence du péché d'Adam, c'est alors précisément que l'ensemble de l'univers préternaturel déchoit et devient, depuis le Big Bang initial – tel que se le représentent nos astrophysiciens – jusqu'à aujourd'hui, cet univers que nous connaissons, livré à l'irréversibilité du temps, et aux lois de vie et de mort de la nature abandonnée à ses propres ressources* » (p. 222-223).

Faut-il comprendre que, de ce point de vue, il ne peut plus être affirmé de manière certaine que le monde présent est tel que Dieu l'a créé, qu'il est bon jusque dans ses lois naturelles y compris dans ses renouvellements comprenant de la « *mort* » physique et uniquement matérielle, et qu'il n'est dans les douleurs de l'enfantement et soumis au pouvoir du néant et du malin que parce que l'homme n'y tient pas sa place à cause du péché originel ?

Ne faut-il plus croire que, dans la création, c'est seulement l'homme qui a reçu des dons préternaturels (« *lui permettant de dépasser les contingences naturelles* ») dont il s'est privé par le péché originel, mais que c'est tout l'univers qui aurait été préternaturel ?

Faut-il annoncer que le monde présent tout entier est abîmé, cassé, déchu, et ne plus y voir l'œuvre bonne de Dieu dont le mal physique ne résulte que du fait que l'homme qui a reçu des dons préternaturels n'y tient pas son rôle à cause du péché originel ?

Vous écrivez : « *au lieu d'en être le roi, l'homme en devint le produit, issu de lui par l'évolution biologique et abandonné à son pouvoir écrasant et, en fin de compte, mortel* » (p. 226), « *au point d'y naître empiriquement comme fruit de l'évolution animale, ce qui n'était pas leur destinée primitive d'esprits incarnés* » (p. 225) et « *la genèse de l'homme par l'évolution animale n'est pas le lieu du premier péché mais l'une de ses conséquences* » (p. 226).

Faut-il comprendre, en ce qui concerne l'apparition sur la terre du premier être animé ayant une âme immortelle, qu'au lieu d'y être créé par Dieu au cours de l'évolution, l'homme en est un produit abandonné, que la genèse de l'homme dans notre monde présent, ce serait le péché et non un acte Créateur direct de Dieu, que notre présence dans le monde présent ne serait pas notre réelle destinée, que nous serions des esprits incarnés créés dans un monde autre et apparus biologiquement dans un monde déchu ?

Vous écrivez : « *Comment attribuer à des brutes qui viennent à peine d'accéder à la conscience une lucidité et une volonté suffisantes pour leur faire endosser la responsabilité d'une faute ayant de telles répercussions cosmiques et historiques ? Comment prendre au sérieux les dons préternaturels d'Adam – intégrité, science, immortalité – si le bénéficiaire de ces dons doit être identifié (qu'on nous pardonne l'expression) à un « singe évolué », à un premier hominisé déjà doté, certes, d'une âme spirituelle, mais à peine issu de l'inconscience animale et encore totalement inculte ?* » (p. 210).

Faut-il exclure que lors de leur création à l'image de Dieu dans le monde biologique présent, les premiers êtres humains dotés d'une âme immortelle ont pu avoir une claire vision de Dieu, en communion spirituelle avec Lui (« *l'intelligence, c'est de me connaître* ») leur donnant une intelligence et une conscience spirituelles bien supérieures à celles qui nous restent, malgré une conscience cérébrale encore inculte ? Faut-il considérer que la lumière qui leur venait de la communion avec Dieu était moindre que celle de notre conscience et de notre intelligence actuelles du seul fait que leur corps, y compris leur cerveau, provenait d'une évolution animale ?

Vous écrivez : « *nos premiers parents au sens du dogme et non de la paléontologie ne sont pas à situer « avant » (?) la chute, dans un quelconque moment du temps cosmique et historique* » (p. 215).

Faut-il comprendre que, de ce point de vue, en ce qui concerne la création, le dogme est limité aux réalités hors du temps et de l'espace et que le Christ historique, le nouvel Adam, ne s'est pas incarné dans la condition historique du premier Adam, mais dans une condition différente (la nôtre) ? N'était-il pas en tout semblable au premier Adam, sauf le péché ?

Faut-il mettre en doute la conviction que le Christ a vécu dans le monde présent avec les dons préternaturels du premier Adam, que c'est parce qu'il était vraiment homme, le seul vrai fils de l'homme tel qu'il était à l'origine sans le péché, en tout semblable à Adam et à nous, sans le péché, qu'il a pu vivre « *quarante* » jours sans manger ni boire, changer de l'eau en vin, arrêter le vent et la tempête, marcher sur l'eau, assécher un figuier, multiplier des pains, soumettre des porcs à une force spirituelle, guérir des malades, faire marcher un paralysé, donner la vue à un aveugle, rencontrer Moïse et Elie sur la montagne, ressusciter des morts, et franchir lui-même la mort physique ?

N'est-il pas juste de penser que l'homme créé aurait pu et dû dominer le monde en communion avec Dieu en ayant les mêmes pouvoirs que ceux que le Christ a manifestés ?

Excusez-moi de solliciter ainsi déjà si vite votre sollicitude apostolique et pastorale par des questions qui me tiennent à cœur.

En vous remerciant [...]

Dans sa réponse, Mgr Léonard m'a écrit, notamment : « *j'ai écrit ce livre très fouillé sur Les Raisons de croire...*

Ce livre m'a demandé un grand effort pédagogique et je pense qu'il me serait difficile d'être plus précis en répondant à vos interrogations.

Je ne puis donc que vous renvoyer à ce que j'ai écrit...

En ce qui concerne les questions qui vous font le plus de difficultés, je pense qu'il s'agit, le plus souvent, de thèses théologiques qui ne nécessitent pas l'adhésion ferme du croyant ».

Peccator écrit : « *Considérer que Adam et Ève ne soient pas les père et mère biologiques de l'humanité, n'est pas nier la création concrète. Notre existence, la vôtre, la mienne, sont bien la preuve de cette création.* »

Nous parlons ici de la création de l'humanité définie par la présence d'une âme immortelle capable de partager éternellement la vie de Dieu. Nous en sommes certes la preuve, mais il n'y en avait pas du temps des dinosaures. La création « *concrète* » dont nous parlons, c'est de savoir s'il y a création par Dieu d'un être nouveau à son image à un moment entre le temps des dinosaures et notre temps présent.

Peccator écrit : « *envisager qu'Adam et Ève soient les parents biologiques de toute l'humanité, mais n'ont eux-même été créés qu'au sein de l'espèce "animale" homo sapiens pose une énorme difficulté : que sont devenus les descendants de tous les autres membres de l'espèce ? Question d'autant plus urgente qu'ils sont eux dénués du péché originel.* »

Vous avez raison de parler d'énorme difficulté, mais il est clair que, puisque tous les descendants du premier couple originel ont hérité de l'être nouveau qu'ils ont transmis, les lois de la généalogie suffisent pour pouvoir constater qu'en moins de trois mille ans, cette nouveauté dominante dont « *tous* » ont hérité s'est répandue dans leur espèce sans aucune exception.

Ce point est développé ailleurs dans le sujet « *63. Notre généalogie historique jusqu'à Adam et Ève* » (cf. infra).

Peccator écrit : « *Dans la mesure où l'Église n'a pas affirmé que ce serait un point de dogme, alors oui le doute est possible...*

soit c'est un point de dogme déjà établi, et tout le monde peut répondre en citant le texte définissant le dogme,

soit ce n'est pas un point de dogme, et tout le monde peut réfléchir à la question et donner son avis. Le Magistère infaillible du Pape est un des moyens de répondre définitivement à la question, en établissant la réponse justement comme un dogme devant être cru de foi. »

En effet, cela me semble exact.

Nous avons bien sûr le rappel du Catéchisme : « *Le récit de la chute (Gn 3) utilise un langage imagé, mais il affirme un événement primordial, un fait qui a eu lieu au commencement de l'histoire de l'homme* » (C.E.C. 390)

Peccator écrit : « *vous, moi, tous les gens qui lisent ce texte sont des être nouveaux créés par Dieu dans le monde matériel bien concret dans lequel nous vivons. C'est là quelque chose de bien certain... Il y a création nouvelle d'une âme immortelle pour chaque être humain, qui s'allie à la "généalogie biologique" pour que soit un nouvel être humain. Chacun de nous est créature de Dieu.* »

Bien sûr, mais cela ne vient-il pas, pour chacun, par une transmission généalogique par nos parents ? Vous remontez jusqu'où dans l'histoire ? Jusqu'aux homos erectus, aux australopithèques, à leurs ancêtres aquatiques, végétaux ? Dans toute cette chaîne qui remonte dans le passé jusqu'au Big Bang, où et comment apparaît pour la première fois un tel être nouveau et quid de ses parents biologiques ?

Peccator écrit : « *nous ne sommes pas le produit à la nième génération d'une création lointaine dans le passé de l'humanité.* »

Comment pourrait-il en être autrement ?

Peccator écrit : « *Vos propos peuvent prêter à croire qu'il y aurait création d'une âme immortelle qui viendrait s'insérer dans une enveloppe corporelle pré-existante. Attention terrain glissant : vous êtes très proche du dualisme platonicien. Il me semble plus juste de dire que l'âme a été créée avec le corps, plutôt que dans le corps.* »

Vous avez ici raison de parler de terrain glissant. L'âme est créée avec le corps.

Je crois comme vous que le corps (en tant que corps d'un humain créé à l'image de Dieu) est créé humain en même temps que l'âme. L'âme est issu de cette union de l'esprit insufflé par Dieu et d'un corps (la « *poussière du sol* » dont parle la Genèse), mais la question qui se pose est de savoir si cette création a pu se faire avec de la matière corporelle en provenance de l'évolution biologique et en cohérence avec cette évolution.

La perception de Saint Augustin est éclairante sur la chaîne causale qui peut être considérée.

Cette pensée de St Augustin est développée ailleurs dans le sujet intitulé « 37. *Un corps humain issu de l'évolution* » (cf. infra).

Peccator écrit : « *Attention, Jésus Christ n'est pas "en tout semblable au premier Adam, sauf le péché" : Jésus Christ est Dieu qui a pris chair. Il n'est pas créature de Dieu, c'est une différence fondamentale avec Adam.* »

Nous ne parlons, bien sûr ici, que de son humanité.

Peccator écrit : « *vous avez glissé : le Christ n'a pas été créé. "Engendré, non pas créé, de même nature que le Père"* »

Bien sûr que le Christ est engendré non pas créé puisqu'il est Dieu de toute éternité. Mais, son Incarnation est une « *création* » comme l'a observé notre Saint Père Benoît XVI juste avant de quitter son ministère (Cf. supra, le sujet « 9. *Dieu se fait homme* »).

Peccator écrit : « *Pour autant que je sache, rien ne permet de penser qu'Adam ait eu des dons préternaturels.* »

Mgr Léonard décrit bien les dons préternaturels d'Adam et Ève .

Le Catéchisme nous rappelle que « *toutes les dimensions de la vie de l'homme étaient confortées. Tant qu'il demeurait dans l'intimité divine, l'homme ne devait ni mourir, ni souffrir* » (C.E.C. 376). Il avait la « *maîtrise* » du monde (C.E.C. 377)

Peccator écrit que les disciples de Jésus « *sont capables de miracles au nom de Dieu, pas parce qu'ils ont des pouvoirs préternaturels.* »

Exact, puisqu'ils sont comme nous héritiers du péché originel. Sinon, ils déplaceraient les montagnes...

Peccator écrit : « *Jésus est capable de miracles parce qu'Il est Dieu* ».

Je suis convaincu que ses miracles sont indissociables de son humanité. Il n'est pas Dieu déguisé en homme. Il est le vrai fils d'Adam, tel qu'il était au commencement. Vrai homme. Il nous montre ce qu'est et ce que peut vraiment le vrai fils de l'homme créé à l'image de Dieu. Vainqueur de tout mal et de la mort.

Il aurait certainement pu utiliser toute la puissance de Dieu puisqu'il est Dieu de toute éternité.

Mais il s'est vraiment fait homme tel que nous, sauf le péché. Ce n'est pas sa puissance divine qu'il a utilisée, mais Il a agi en Dieu fait homme par la communion avec son Père et la prière.

Il a montré que le vrai homme, tel qu'il a été créé avant le péché originel, est capable de miracles et de victoire sur la mort.

Il peut déplacer des montagnes...

L'obstacle de Mgr Léonard, c'est de ne pas admettre cette intervention divine extraordinaire qu'a été l'action de Dieu par laquelle il a pris du terrestre, du corporel, du matériel, [qu'Il avait préalablement créé avec ses règles bonnes (y compris des feuilles qui tombent et sont remplacées par d'autres, des êtres animés qui apparaissent avec une vie animale temporaire puis disparaissent...)], pour le placer dans « son » Eden !

L'expression « *paradis terrestre* » est trompeuse si nous imaginons un paradis de nature matérielle tel que notre cerveau terrestre peut l'imaginer.

L'Eden, c'est la « *réalité* » de Dieu. On est dans le « *monde* », le « *réel* », le « *spirituel* » de Dieu. Les mots manquent...

Le jardin d'Eden, ce n'est pas l'Eden (la réalité spirituelle de Dieu qui est au-delà de notre cerveau et de notre sensibilité terrestres) qui devient matériel, c'est, au contraire, du terrestre, du créé, qui est « *placé dans* » la réalité de Dieu.

Et cela, ça nous dépasse.

Il n'est possible d'en parler qu'en images, et encore...

Le jardin d'Eden, c'est un jardin, un endroit clos et limité, dans l'Eden de Dieu. Le couple originel était et restait certes dans la réalité terrestre, mais il s'est, en même temps et au même endroit (du point de vue terrestre), retrouvé placé dans la réalité spirituelle de Dieu.

Bien sûr qu'il ne faut pas espérer trouver une trace terrestre du jardin placé dans l'Eden de Dieu. Sur ce point, on peut être pleinement d'accord avec Mgr Léonard. Même du temps d'Adam et Ève, la réalité terrestre placée dans la réalité spirituelle de l'Eden était et restait une réalité terrestre, mais cette mise ensemble du terrestre et du spirituel dans l'Eden de Dieu est une réalité magnifique. Elle concordait parfaitement avec ce qu'est l'humain créé à l'image de Dieu : un être corporel « *et* » spirituel. Elle permettait un développement du monde par l'homme en harmonie avec Dieu que nous ne pouvons pas imaginer.

Nous avons certes les miracles et surtout les apparitions du Christ ressuscité qui nous entrouvrent un coin du voile.

Le baptême de Jésus lors duquel l'Esprit est descendu sur Lui me semble apporter beaucoup de lumière sur cette mise du premier Adam dans le jardin d'Eden. Cela a été développé dans le sujet intitulé : « 4. *Jésus de Nazareth : Qui me voit, voit le Père* » (cf. supra).

Le réel ne se limite pas à ce que notre cerveau et notre sensibilité neurologique nous permettent de saisir dans le temps et l'espace. Même l'athée le plus convaincu ne peut prétendre savoir ce qui est au-delà de ce que son cerveau et sa sensibilité terrestres lui permettent de percevoir.

Nous croyons qu'il y a de l'être au-delà de ce que nous pouvons percevoir par nos moyens terrestres. Nous sommes aussi fait d'un souffle spirituel qui nous fait participer à cet au-delà. Par la conscience et l'intuition, par la prière, la contemplation, les sacrements, et bien d'autres voies, nous pouvons percevoir un peu, dans notre réalité terrestre, qu'il y a une vie, une réalité spirituelle, au-delà des réalités matérielles ou immatérielles que notre cerveau nous permet de percevoir.

Affirmer qu'au delà de nos perceptions, c'est le néant, c'est audacieux pour un cerveau qui sait très bien qu'il ne connaît et ne peut connaître que ce qu'il peut percevoir dans les limites naturelles qui sont les siennes.

L'humain a été créé à l'image de Dieu, capable de partager la vie de Dieu, en étant fait de matière ET d'esprit.

Peut-être pouvons-nous y chercher un début d'explication de l'étrange opinion originale de Mgr Léonard.

En effet, dans l'introduction de la réédition de 2010 de son livre « *Les Raisons de croire* », lorsque Mgr Léonard évoque l'homme dans sa totalité, il ne cite que des caractéristiques terrestres de notre système cérébral et neurologique, des caractéristiques produites par ces éléments de notre corps matériel.

Il écrit que « *La foi ... doit ... toucher ... l'homme lui-même, l'homme total – raison, volonté et affectivité réunies* » (p. 9), sans évoquer ce que l'humain a et est, en plus que toutes ces aptitudes qui concernent notre réalité corporelle, au-delà de ses possibilités cérébrales et neurologiques, sans évoquer que le réel ne se limite pas à tout ce que notre cerveau et notre sensibilité terrestre nous permettent de percevoir.

Si Mgr Léonard omet, dans une définition de l'homme total, de parler de l'esprit qui peut nous relier à Dieu, je peux comprendre qu'il ne perçoit pas la nécessité de la création spirituelle du premier couple humain à l'image de Dieu dans l'Histoire concrète.

En effet, ce qui convainc de la réalité d'une création dans l'histoire, c'est, d'abord, le fait qu'il est assez manifeste que les capacités cérébrales et neurologiques, qui se sont développées tout au long de l'évolution de nos ancêtres biologiques, n'ont jamais produit une âme immortelle, ni un esprit capable de produire dans un corps une âme humaine à l'image de Dieu.

Pour la création spirituelle d'une âme immortelle, il fallait, dans l'histoire, une action spirituelle extraordinaire qui, à un moment, mette une créature corporelle limitée dans l'Eden de Dieu, dans la réalité spirituelle de Dieu. Il fallait qu'elle puisse accéder, par une création spirituelle, à un être nouveau lui permettant de partager la vie et l'amour de Dieu.

Dieu a mis une créature terrestre dans son Eden. C'est le fait historique le plus important de toute l'histoire du monde concret depuis le Big Bang, avant l'Incarnation de Dieu Lui-même.

Le péché originel nous a fait perdre l'accès à cet Eden, mais, même en dehors du jardin d'Eden, nous restons des âmes immortelles formées par un esprit ET un corps. Pas des anges uniquement spirituels. Nous restons une création absolument nouvelle unissant un souffle spirituel donné par Dieu à un corps. Un vrai. Pas un corps hors du temps et de l'espace comme le considère Mgr Léonard qui, par cette approche, fait du « *corps* » une réalité abstraite et, en réalité, spirituelle.

Comment ne pas s'inquiéter du mépris profond pour le corps concret de l'humain d'aujourd'hui, s'il n'est qu'un produit spirituel déchu, dans une créature déchue ?

Non, Dieu a glorifié la nature créée et le corps des humains en choisissant de créer un être nouveau capable de partager sa vie et son amour ayant non seulement un esprit comme les anges mais un corps.

Il est vrai que l'homme a reçu plus que les anges. Il a reçu la même possibilité de connaître Dieu face à face, mais il est tout aussi vrai qu'il a perdu la vie spirituelle qu'il avait dans la communion avec Dieu et se retrouve souffrant et mortel dans la réalité corporelle où il ne peut qu'attendre et espérer une délivrance que l'Évangile nous propose.

Les anges ont été créés dans les cieux, dans la réalité spirituelle.

L'homme est un être tout à fait nouveau, tout à fait original puisqu'il est conçu dans un corps et par un corps à nul autre pareil, créé sans existence « *antérieure* », dont l'âme, la personne, est formée par un souffle spirituel dans ce corps. Ce corps n'est pas qu'un objet. C'est la personne elle-même dans la réalité corporelle dont l'âme est la réalité immatérielle et qui a un esprit lui permettant de se « *connecter* » avec Dieu, de vivre en communion avec Lui.

Il l'a glorifié davantage encore en se faisant Lui-même homme.

L'Incarnation de Dieu Lui-même dans un corps semblable à celui de l'homme créé nous en montre toute la valeur et la réalité.

Dieu a créé un être nouveau dans la réalité corporelle. Il l'a fait en créant Adam et Ève. Il l'a refait en se créant à Lui-même et pour Lui-même une âme humaine semblable par un souffle nouveau semblable dans un corps semblable façonné dans le sein de Vierge Marie.

Le monde matériel était promis à un avenir construit et développé par les humains créés capables de vivre éternellement en communion avec leur Créateur. Mais, depuis Adam et Ève, il reste dans les douleurs d'un enfantement interrompu qui dure encore tant qu'il sera privé de l'harmonie avec Dieu qui existait dans le jardin d'Eden.

Et ce jardin n'a pas disparu. C'est nous qui sommes dehors. C'est nous qui sommes incapables d'y entrer et de le percevoir.

L'Eden, ce n'est rien d'autre que le Royaume des cieux qui est parmi nous, tout proche de nous, comme le proclamait la Bonne Nouvelle du Christ sur les routes de Palestine.

Le nouvel Adam nous rouvre un chemin dès aujourd'hui, dans le monde concret et au-delà de notre mort.

Nous pouvons croire fermement que les désordres naturels d'aujourd'hui ne sont pas le résultat d'un monde déchu, corrompu. Cette vision négative de Mgr Léonard est désespérante.

Je suis désolé d'être tellement en désaccord sur ce qu'il écrit sur la création alors qu'il présente tellement bien tant d'aspects difficiles de la foi avec une pensée intellectuelle, théologique et philosophique exceptionnellement claire.

Il analyse et défend beaucoup d'aspects de la foi chrétienne de manière abordable même pour les moins érudits. Beaucoup de pages sont remarquables et révèlent un excellent pédagogue.

Mais, dans son livre, il laisse cependant entrevoir ce qui lui fait difficulté en ce qui concerne la création dans l'histoire et cela s'étend au Christ, à l'eschatologie, à notre identité, à notre vocation, car tout se tient, bien sûr.

Ce que je ressens comme un problème, dans la pensée de Mgr Léonard, c'est sa conviction que la création spirituelle de l'humain dans la réalité corporelle du monde présent n'est pas possible (n'est-ce pas pourtant ce que l'Incarnation du Christ a réalisé de manière plus forte encore ?) et plus profondément la conviction d'une incompatibilité du corps, et même de la nature terrestre, et de Dieu, parce qu'il estime que la beauté et l'amour de Dieu sont tellement infiniment aimables qu'aucune liberté n'est possible. On ne peut « *que* » l'aimer au point que la création d'un nouvel être immortel libre en communion avec Dieu serait impossible.

Selon Mgr Léonard, un tel être ne pourrait être créé ni dans ce monde présent qui serait déchu, ni même hors du temps et de l'espace parce que l'amour de Dieu en pleine lumière ferait disparaître toute liberté.

Le monde matériel, dont plus particulièrement notre corps terrestre, y compris notre cerveau, sont-ils dans un état incompatible avec Dieu ou sont-ils seulement « *dans les douleurs de l'enfantement* », parce que le développement du monde présent en harmonie avec Dieu a été brisé par le péché originel ?

Quelques passages de son livre sont particulièrement interpellants.

Selon Mgr Léonard, « *dans la vie éternelle, quand Dieu sera tout en tous, nous serons subjugués par sa présence et incapables de nous refuser à lui. De notre liberté, il ne restera, face à lui, que l'adhésion spontanée...*

L'aspect de libre choix ou de libre arbitre, qui est l'un des traits de notre liberté présente, aura disparu ... notre libre choix disparaîtra face à Dieu et ...

notre liberté s'épanouira en se dépouillant du libre arbitre » (p. 136-137)

Mgr Léonard n'imagine pas de compatibilité entre la pleine vision de Dieu et la liberté.

Très logiquement, il n'admet pas davantage une pleine liberté lors du péché originel. Si l'homme a pu pécher, ce serait parce que Dieu ne se serait pas pleinement montré.

Il écrit que « *il est clair que la vie humaine ne peut commencer d'emblée par la claire et évidente connaissance de Dieu* » (p. 135), et que « *Nos premiers parents furent créés, certes, dans la sainteté, la justice et l'intégrité originelles, mais cependant dans une condition transitoire, caractérisée par ce clair-obscur, cette relative inévidance de Dieu...*

ils ne furent pas posés aussitôt dans le plein épanouissement de la communion humaine avec Dieu » (p. 241-242).

Les anges qui ont chuté n'avaient-ils pas cette claire et évidente connaissance ?

Le Christ donnant sa vie (« *Pas ce que je veux, mais ce que Tu veux* » [Lc 22,42]) n'était-il pas libre ?

Dieu serait-il responsable du péché originel pour avoir laissé l'humain sans la claire vision qui lui aurait permis d'y échapper ?

L'humain n'a-t-il été créé qu'en partie à l'image de Dieu, sans claire vision ?

La liberté, sans laquelle il n'y a cependant pas vraiment d'amour, serait-elle impossible dans la lumière de Dieu ?

Ne faut-il pas considérer plutôt que l'amour dans lequel le Père, le Fils et l'Esprit vivent de toute éternité ne cesse de demeurer dans une parfaite liberté de don mutuel même si cette union dépasse de manière indivisible tout ce que nous pouvons imaginer ?

Ne faut-il pas considérer que les humains comme les anges ont pu, à cause même de la liberté qui est en Dieu et qui leur a été donnée, choisir de rejeter la communion avec leur Créateur et le faire en pleine connaissance de cause ?

C'est certainement un grand mystère !

Mais, hélas, c'est bien « *dans* » l'Eden, où Dieu l'avait mis dans sa pleine communion, qu'Adam a péché.

Le mal physique serait-il la preuve de cette absence de liberté et la preuve que le premier humain n'a pu être créé à l'image de Dieu, en pleine communion avec Lui dans ce monde présent ?

Le « *mal* » est-il inhérent au monde présent depuis avant le Big Bang ?

Le monde présent (y compris le corps de l'humain) n'est-il pas capable de Dieu ? Mgr Léonard croit à l'existence du mal physique dans l'ordre naturel du monde présent depuis avant le Big Bang. Mais, qu'est ce qui permet de qualifier objectivement de « *mal* » une réalité quelconque de la création indépendamment de l'humain ? N'est-ce pas uniquement parce que la nature le fait souffrir et mourir que l'humain la déclare comme étant atteinte par le mal et que Mgr Léonard la considère comme déchu de sa bonté originelle ?

Mais, si l'humain avait développé ce monde présent en harmonie avec Dieu, il n'aurait été atteint ni par la souffrance, ni par la mort. Il déplacerait les montagnes et jamais personne ne souffrirait, ni ne mourrait.

Le seul, l'unique, responsable des souffrances et de la mort causées par la nature, c'est l'humain qui ne conduit plus cette nature en harmonie avec Dieu comme il aurait dû le faire s'il était resté spirituellement dans l'Eden, conformément aux lois profondes de cette nature créée pour être développée et conduite par l'humain en harmonie avec Dieu vers un avenir dont seul le Christ ressuscité nous laisse entrevoir un peu de sa réalité.

Les lois de la nature c'est bien plus que ce que notre cerveau peut en savoir. Le réel perçu par notre cerveau physique n'est pas le seul réel. Les lois de la nature ne se limitent pas à ce que la science peut en connaître.

Mgr Léonard le montre à de nombreux endroits de son livre : l'humain est plus que sa réalité terrestre. Il y a de la transcendance en lui.

Mais, Mgr Léonard ne parle guère de l'esprit humain au-delà de ces limites terrestres.

Il écrit que l'esprit humain « *transcende l'espace puisque, loin d'être confiné dans le lieu restreint qu'occupe le corps, il rejoint par l'éclair de la pensée les confins de l'univers* » (p. 71), ce qui se réfère déjà à des réalités bien terrestres (la pensée que permet le cerveau physique et les confins de l'univers qui se réfère à l'espace perçu par notre cerveau). Il continue en ajoutant que l'esprit humain « *intègre en soi le flux du temps en recueillant le passé dans sa mémoire* » (id.), ce qui se réfère encore au temps que mesure notre cerveau et à la mémoire qui fait partie de ce même cerveau. Il ajoute encore, pour confirmer clairement son approche cérébrale et physique de l'esprit humain que « *la moindre agression de la nature suffit à le paralyser ; il absorbe en soi le cosmos par la connaissance, mais la rupture d'un minuscule vaisseau sanguin peut lui interdire toute pensée* » (id.). On est dans le physique de la nature, du cosmos et du corps.

L'esprit humain, plongé dans l'Eden de Dieu lors de notre création, n'est-il pas bien plus et bien autre que le corps, que le cerveau ? N'est-il pas ce qui, aujourd'hui encore unit notre corps terrestre à la réalité de Dieu, ce qui, au-delà de notre cerveau physique et de ses plus belles capacités d'intelligence ou d'affectivité, ouvre un accès à une réalité autre à tous les enfants d'Adam et Ève, y compris à ceux dont le cerveau est le plus limité : bébés à peine conçus, handicapés mentaux ou vieillards séniles ?

Pourquoi douter de la compatibilité parfaite de notre monde présent avec Dieu qui l'a créé ?

La compatibilité d'un corps du monde avec Dieu nous est cependant attestée aujourd'hui jusque dans l'Eucharistie.

Mais, la difficulté de Mgr Léonard se prolonge jusque là. Chacun perçoit bien que nous ne pouvons pas emprisonner le Christ « *dans les limites de notre univers ni le mesurer à notre aune* », mais Mgr

Léonard ajoute cependant : « *quand je déplace de dix centimètres, sur l'autel, l'Hostie consacrée, cela n'a aucun sens de penser que de ce fait, le Christ glorieux a été déplacé. Ce qui a été déplacé, c'est le signe et le lieu efficaces de sa présence réelle pour nous en ce monde* » (p. 228).

C'est pourtant bien cela que permet un corps d'une personne : on peut déplacer de dix centimètres la personne qui est corps.

Dans l'Eucharistie, le Christ est plus qu'un signe et un lieu de présence.

Durant sa vie terrestre, quand le corps de Jésus se déplaçait, c'est Jésus qui se déplaçait. Il est évident que le Christ vivant de toute éternité, le Christ ressuscité dans son corps glorieux, n'est pas limité dans son corps d'homme pas plus que dans l'Eucharistie. Mais, lorsqu'il est présent dans l'Eucharistie, c'est vraiment Lui qui se déplace de l'autel et vient dans notre bouche, c'est vraiment Lui qui est placé dans le tabernacle, même s'il ne cesse d'être présent partout dans l'univers et dans les cieux.

Nous restons devant le même problème déjà évoqué dans ce fil : Dieu a-t-il vraiment uni du terrestre à sa vie éternelle, a-t-il mis du terrestre dans son Eden ?

Ce qu'il a fait lors de la création d'Adam et Ève, il l'a refait lors de sa propre Incarnation et il continue à le refaire dans l'Eucharistie.

La merveille de la création d'un être terrestre à son image et à sa ressemblance est une révélation majeure. Nous pouvons entrer corps et âme dans la réalité de Dieu par l'esprit qui nous est donné lorsqu'il devient la demeure de l'Esprit Saint et retrouve la pleine communion perdue depuis le péché originel.

Pas seulement l'âme, mais aussi le corps. Pas un corps abstrait, mais notre corps du monde présent semblable à celui d'Adam et Ève, semblable à celui du Christ, sauf le péché.

Bien sûr, notre passage dans l'Eden se fera par une transformation que nous ne pouvons imaginer du seul point de vue de notre cerveau terrestre.

Que de réalités difficiles à méditer ! Merci à Mgr Léonard de s'y être plongé avec courage en allant au fond des choses.

27. La Création dans le temps

Rien n'impose de présenter une alternative comme s'il fallait nécessairement penser que la création est, soit figée dans un plan initial, un dessein intelligent totalitaire, soit dirigée comme un robot par des interventions permanentes de Dieu.

Il peut être constaté que la création a été faite, dès l'origine, pour que l'homme puisse vivre librement dans une communion d'amour avec Dieu. Tout a été fait dans ce but. De ce point de vue, il y a, en effet, un plan initial, mais aussi une nécessaire autonomie de la créature pour que l'homme puisse y vivre et y agir librement par amour. Ce but exclut lui-même ce qui contredirait soit l'amour, soit la liberté, parce que, dans un cas comme dans l'autre, l'être humain qui en serait privé ne serait plus vraiment à l'image et à la ressemblance de Dieu.

La Genèse nous raconte la création par étapes. Dieu ne crée pas tout d'un coup. Il y a plusieurs actions créatrices successives.

Non seulement, tout est créé par étapes, mais tout est créé pour que l'homme vienne gérer et développer le monde, en communion avec Dieu. Il devait devenir le maître de la création pour la développer et la conduire vers un épanouissement que nous ne pouvons plus guère imaginer. Au lieu de cela, nos premiers parents ont cru pouvoir agir à leur guise et le monde entier est resté dans un état

d'inachèvement non de sa création par Dieu mais de tout ce que l'homme libre et en communion d'amour aurait pu apporter.

L'Écriture nous dit qu'à cause de cette faute des premiers humains, le monde est resté dans les douleurs de l'enfement. Il reste soumis à ses seules lois naturelles, au vide, au néant, à l'absence de la gestion adaptée que Dieu avait confié à l'homme.

Les premiers humains avaient reçu des dons « *préternaturels* » (*praeter naturam*, cela veut dire qui leur permettaient de dépasser les limites naturelles). Pour avoir une petite idée de ce que nous aurions pu faire, il suffit de regarder le Christ, en tout semblable à Adam, sans le péché.

Ah, si nous pouvions aujourd'hui arrêter le vent et la tempête, ressusciter des morts, guérir des malades, multiplier du pain, ...etc.

Si nous voulons retrouver ce rôle de l'homme, ce n'est que dans et par le Christ, vrai Dieu et vrai homme, que nous pouvons en retrouver le chemin et obtenir parfois déjà, par la prière et la communion avec le Christ, quelques actions qui prolongent un peu la création comme Dieu l'a voulu.

Pour cette tâche, les mains de Dieu ne cessent d'être tendues vers nous, mais nous sommes si faibles et nous ne parvenons que très peu à exercer cette action permanente dans la création en communion avec Dieu pour laquelle tout a été créé.

Notre cerveau est créé de manière à percevoir le réel de manière mesurée dans l'espace et le temps.

Cette perception de notre cerveau humain nous fait situer toutes choses dans cette double échelle, mais nous permet aussi de ne pas perdre le sens de l'éternel et de l'infini.

Il nous est absolument impossible de concevoir un début ou une fin du temps. Dès que nous situons quoi que ce soit dans le temps, y compris un commencement ou une fin, notre cerveau nous fait directement percevoir un possible avant ou après. Le temps est une échelle de perception aussi infinie qu'une ligne droite ou une suite de nombres en mathématique.

Il en va de même pour l'espace. Dès que nous situons quoi que ce soit dans l'espace, y compris une prétendue extrémité de l'univers, notre cerveau nous fait directement percevoir un possible plus loin. Nous ne pouvons imaginer une limite à l'espace car derrière toute limite, il y a au moins un vide susceptible d'être situé dans l'espace.

Cet infini de notre double perception dans le temps et l'espace nous ouvre à la présence de Dieu qui est au-delà de toute limite que notre cerveau pourrait tenter de lui fixer.

Lorsque nous essayons de voir au-delà de l'espace et du temps par lesquels notre cerveau humain terrestre perçoit la réalité, nous nous heurtons aux anges qui ferment l'accès du jardin d'Eden.

Omega 3 écrit : « *La question de la création de l'homme et de son univers selon la foi chrétienne est très bien expliquée par l'abbé Frédéric Marlière dans les 7 volumes qu'il a publiés...*

Tout ce que Dieu crée, il le fait en une seule fois...Ce qu'il crée est... intemporel ..., car Dieu ne crée que du spirituel...Pas de temps pour lui. Le passé et le futur n'existent pas pour lui. Il vit toujours dans le moment présent ou dans l'instant. Pas de passé ni de futur pour Dieu. Tout a donc été créé par Dieu ensemble et en même temps instantanément dans le temps et le Monde de Dieu mais est apparu dans notre monde à des moments différents et en des lieux différents. »

N'y a-t-il pas dans cette approche une profonde contradiction ?

Tout ce que Dieu fait n'est-il pas mesuré, dans cette approche, par la perception humaine du temps. Une seule fois. Intemporel. Pas de temps. Toujours dans le moment présent. Pas de passé ni de futur. En même temps. Instantanément...

Tous ces mots, toutes ces expressions, situent Dieu dans le temps. Même lorsque nous en parlons en négatif, pour nier la référence au temps, c'est encore et inévitablement dans le temps que nous nous situons. Notre cerveau ne peut rien faire d'autre.

Dire que Dieu est dans un éternel présent se réfère à notre perception humaine.

Il me semble vain d'espérer dépasser cette perception dans notre réalité présente.

De là à en déduire que Dieu ne crée que du spirituel ou qu'il crée tout en même temps, cela me paraît erroné et confondre notre perception de la réalité avec la réalité elle-même.

Le temps et l'espace ne sont pas des choses créées. Ce sont des modes de perception. Dieu crée le cerveau qui perçoit toutes choses dans le temps et l'espace. Il fait exister le temps et l'espace dans notre point de vue, pour notre intelligence du monde.

Dire que Dieu est « *en dehors* » du temps est profondément contradictoire puisque les mots « *en dehors* » sont relatifs au temps hors duquel ils veulent situer Dieu. Or, c'est impossible puisque le temps est une échelle de perception abstraite qui n'a ni début, ni fin.

Il est tout aussi impossible d'affirmer sans contradiction que Dieu est « *en dehors* » de l'espace pour les mêmes motifs.

Dire qu'il n'y a pas de temps en dehors de la matière ou de l'univers est tout aussi inexact pour les mêmes motifs.

Aussi, lorsque nous parlons de Dieu avec notre perception humaine, inévitablement référée au temps et à l'espace, nous ne pouvons pas oublier que cette parole humaine ne peut prétendre enfermer Dieu, mais n'en donne qu'un reflet à notre mesure.

Nous pouvons exprimer cette transcendance du temps et de l'espace par Dieu en disant que Dieu n'a ni début, ni fin, ou qu'il est éternellement présent, et cela exprime le mieux possible qu'il n'est pas soumis à nos limites et qu'il les dépasse toutes, mais cela reste inévitablement des paroles adaptées à notre cerveau.

Omega 3 écrit : « *Dans le temps de Dieu, l'instant éternel, il n'y a pas d'avant, ni d'après, car Dieu vit toujours dans l'instant ou dans le moment présent...*

Dans son Monde on ne peut faire référence à aucun événement qui nous situerait dans le temps, car il n'y a pas de chronologie. C'est comme si le temps s'était arrêté. »

Comment ne pas observer que, dans toutes ces affirmations, le temps que conçoit notre cerveau est toujours présent ?

Dire que dans « *le temps* » de Dieu il n'y a pas « *d'avant, ni d'après* », est très profondément contradictoire. C'est comme dire que $2 + 2$ ne font pas 4. C'est traiter le temps comme une chose ou affirmer que Dieu n'est pas soumis à la géométrie et que Lui peut faire qu'un cercle soit un carré.

Omega 3 écrit : « *L'Origine n'a pas d'avant (avant quoi ?). Alors comment concevoir un après (après quoi ?). Dieu est sans avant ni après. L'Éternité c'est le temps de Dieu où rien n'est successif ou en déroulement mais tout entier dans l'instant éternel en présence à Dieu. »*

Dire que Dieu est « *sans* » avant ni après, reprend ici encore la même contradiction qui confond l'échelle de mesure (le temps) avec une réalité (Dieu).

L'approche semble donc trompeuse puisqu'elle situe la question elle-même dans le temps et essaie d'y situer Dieu de manière limitée.

Dieu n'est pas « *hors* » du temps comme s'il était « *hors* » d'une réalité. Il est au-delà de notre manière limitée de percevoir le réel dans le temps et l'espace.

Par rapport à notre échelle du temps et de l'espace, nous pouvons dire, de manière juste, qu'il est, a et sera « *toujours* » présent, « *partout* » et sans limite.

Mais, notre échelle est elle-même relative à notre cerveau et à sa perception bien limitée.

Dans plusieurs écrits récents (dont, notamment, son message du premier janvier 2010 et l'encyclique ***Spe Salvi***), le Pape Benoît XVI a évoqué les limites de cette perception par rapport à notre espérance de la vie éternelle.

Vivre « *toujours* » et sans limite de temps, cela peut paraître bien long et ennuyeux pour notre perception humaine...

La vie éternelle ne signifie pas que le temps va « *disparaître* » comme une chose matérielle. C'est notre perception qui va être fondamentalement changée. Nous ne percevrons ni longueur, ni ennui. Nous serons « *comme* » dans un éternel présent de bonheur, mais cette expression est inévitablement limitée dans son exactitude par notre intelligence actuelle.

Dans l'échelle du temps de notre cerveau, tout se passe toujours à un moment et pendant une durée. Il y a un commencement à toute création.

L'Écriture Sainte nous rejoint dans cette perception humaine.

Tant le premier verset de la Genèse que le premier verset de l'Évangile de Saint Jean viennent nous situer l'origine de la création dans le temps et l'espace. Pour notre compréhension, l'Écriture se met ainsi à notre portée, mais cela ne signifie pas que la réalité qu'elle nous révèle soit elle-même ainsi limitée.

Au commencement, Dieu créa. Au commencement, était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu et le Verbe était Dieu.

Dieu vient se révéler à notre intelligence, selon nos capacités, nos mesures.

Pour toute chose créée, il est dit, dans la double échelle du temps et de l'espace, que « *au commencement* » de toute création, cette création est d'abord « *informe* » (il faut d'abord que l'idée de cette création soit conçue dans et par le Verbe puis qu'elle devienne réelle) et « *vide* » (elle n'occupe pas encore l'espace).

Dès le début de la Genèse, ce texte nous révèle la relativité de notre perception de toute chose dans le temps et l'espace. La chose créée n'est pas encore (dans un passé de notre perception du temps) à l'endroit (dans notre perception de l'espace) où elle va (dans un futur antérieur de notre perception du temps) être créée.

Dieu qui s'est fait homme connaît le temps et l'espace. Il connaît nos perceptions du réel, mais elles ne le limitent pas.

La question demeure cependant ouverte à notre échelle de mesure : la création de Dieu est-elle permanente ? Dieu reste-t-il toujours Créateur ?

Rien ne nous permet de limiter Dieu, ni d'enfermer sa création dans le temps.

Mais, l'Écriture nous révèle une création d'un être à son image et à sa ressemblance qui ne se confond pas avec son Créateur, créé avec une double réalité corporelle et spirituelle pour vivre en communion avec Dieu.

Le projet est immense. Tout l'univers a été créé pour l'homme, pour que l'homme le gouverne et le développe en communion avec Dieu. Pas seulement dans les perspectives limitées du temps et de l'espace de son cerveau terrestre, mais aussi dans une réalité spirituelle bien au-delà de ces limites.

Tout est resté dans les douleurs de l'enfantement à cause du péché originel par lequel l'homme s'est éloigné de sa communion avec Dieu. Seul le Christ nous ouvre aujourd'hui une reprise de cette création interrompue.

À aucun moment, Dieu n'a cessé d'être présent et actif dans cette création que l'homme était et est resté appelé à développer et à transformer avec Lui pour faire surgir un monde nouveau, des cieux nouveaux.

Je ne peux que confirmer mon désaccord avec l'affirmation selon laquelle le temps a un commencement et redire que c'est contradictoire puisqu'un commencement est dans le temps et que le temps est une échelle de mesure pour nos sens qui, même dans l'abstraction, ne peut avoir un commencement, ni une fin. C'est, en effet, de l'anthropomorphisme que de vouloir « à tout prix » réduire Dieu dans le temps, par un commencement ou une fin.

L'échelle du temps (comme celle de l'espace) est infinie par nature et il me semble aussi impossible de la concevoir finie sans la dénaturer que de concevoir un rond carré.

L'Incarnation du Christ et sa résurrection corporelle nous révèlent que Dieu n'est pas incapable de venir dans notre temps et qu'inversement, la réalité corporelle n'est pas incapable d'être associée à la réalité spirituelle. Dieu n'est pas limité au seul spirituel. Il ne crée pas que du spirituel.

Il ne me semble pas exact d'exclure Dieu du temps en affirmant qu'il n'y a « *pas* » de durée et de temps dans le monde de Dieu, même s'il n'y a effectivement pas d'avant ou d'après qui puisse enfermer sa présence ou sa vie. Il transcende le temps et il n'est pas limité par cette échelle de mesure humaine.

Contrairement à ce que vous considérez, le matériel créé n'est pas voué à disparaître mais à se transformer. C'est pourquoi, le Christ nous a révélé la résurrection des corps et que nous pouvons y croire fermement. Le spirituel n'exclut pas le matériel, il le transcende et lui donne sa pleine réalité, en harmonie avec sa vérité ontologique.

La création du réel concret, perceptible par nos sens, nous permet aussi de découvrir que Dieu ne peut pas non plus être enfermé dans l'immuable. Lui qui ne change pas peut cependant changer des réalités, créer des réalités nouvelles.

Dire que Dieu a tout créé en un instant intemporel me paraît nier la capacité créatrice de Dieu et sa capacité de venir dans le temps et l'espace comme il l'a fait par la création du monde et surtout par l'Incarnation du Christ.

Dieu a aussi créé la Vierge Marie pour s'incarner par une vraie femme, être un vrai fils d'Adam, un vrai homme, en tout semblable à nous sauf le péché. Mais, contrairement à son Fils qui est Dieu de toute éternité et par qui tout a été fait, Marie n'était pas elle-même créatrice à l'origine du monde.

Dire que les choses ne sont devenues réelles (perceptibles à nos sens) qu'après le péché originel ou que les choses ont été créées avant d'être existantes me paraît incompatible avec la création bien concrète que Dieu a été capable de réaliser.

Attention au réflexe très humain de renvoyer Dieu et sa création dans l'abstrait. Notre foi catholique est profondément enracinée dans la réalité concrète. C'est dans cette réalité que nous sommes créés et que Dieu s'est fait homme.

Adam et Ève n'étaient pas d'une autre nature que nous, mais ils ont été créés dans une double dimension matérielle et spirituelle. La rupture spirituelle causée par le péché originel a maintenu l'humanité et le monde, que l'homme avait la vocation de gouverner dans les douleurs de l'enfantement, en dehors de la réalité spirituelle du jardin d'Eden qui coexistait pleinement avec la réalité corporelle avant le péché originel.

L'idée que le monde n'est devenu une réalité objective qu'après le péché originel et par l'effet du péché originel ne me semble pas juste, ni vraie. Elle ne me semble fondée ni dans l'Écriture, ni dans la foi de l'Église.

Il me semble, au contraire, important d'admettre que Dieu s'est fait homme en tout semblable au premier homme créé, sauf le péché, pour nous manifester et nous ouvrir un chemin de salut dans la réalité bien concrète qui est la nôtre.

Nous sommes appelés à dépasser cette réalité, à nous ouvrir à une possibilité de transformation vers des cieux nouveaux et une terre nouvelle.

Omega 3 écrit : *« le temps sur terre n'est pas infini. C'est bien la triste réalité. Ce monde disparaîtra un jour avec tout ce qui existe. Il aura une fin tout comme le temps et l'espace. Le monde actuel est fini. Il a eu un commencement et il aura une fin (Les choses visibles en effet, ne sont visibles que pour un temps ; les invisibles sont éternelles II, Corinthiens, 4, 18). »*

D'accord.

Omega 3 écrit : *« Il m'est également aussi impossible de «concevoir» un temps et un espace infini que de concevoir un rond carré. »*

Ici, par contre, nous retrouvons notre divergence parce que vous considérez le temps comme une chose alors que c'est une mesure abstraite.

Le temps « sur terre » est clairement fini. Cependant, ce qui est fini, c'est la durée de la terre, mais non l'échelle de mesure.

Omega 3 écrit : *« Je n'exclus pas Dieu du temps (le passé et le futur) même si dans son monde à lui il est toujours dans le présent. Ainsi l'éternité divine (l'Éternité) peut être définie comme l'éternel moment présent du Père qui coexiste avec chacun des moments successifs passés et présents du temps des hommes, sans que ceux-ci ne coexistent entre eux, ce qui fait que Dieu voit, connaît et crée, ce qui pour nous n'est pas encore.*

Tout le matériel autour de nous est appelé à disparaître un jour pour faire place au spirituel du Royaume de Dieu (Les choses visibles en effet, ne sont visibles que pour un temps ; les invisibles sont éternelles (2, Corinthiens, 4, 18). Oui je crois fermement à la résurrection de la chair, mais pas à la chair que l'on «a», mais bien à celle que l'on «est» Ici, je m'empresse de préciser que les deux ne font qu'une. Ils sont en unité générique. Non le spirituel n'exclut pas le matériel. Il le transcende comme vous dites. »

D'accord.

Omega3 écrit : « *Le monde que l'on observe actuellement n'est pas le monde tel que Dieu l'a créé à l'Origine. Le monde que l'on observe actuellement est l'objectivation de la création originelle de Dieu... le monde actuel est la matérialisation du monde que Dieu a créé à l'Origine... l'Éden... par la faute de l'homme. Tout ce que Dieu crée est spirituel à sa ressemblance. Ce que Dieu crée, c'est de l'être qui devient existence pour nous. Le monde actuel, visible, vient de la création d'Origine ou de la création originelle de Dieu qui, elle, était invisible, la matière que l'on observe actuellement est la matérialisation d'une matière prime (de l'être) que personne n'a jamais vue.* »

Affirmer que « *Tout ce que Dieu crée est spirituel à sa ressemblance* », nie que Dieu puisse créer du matériel. Le mot même de ressemblance indique cependant que la réalité créée est d'une autre nature différente. Le mot ressemblance ne s'applique qu'entre des réalités différentes, non identiques.

Il y a ici un désaccord fondamental qui me semble principalement lié à une déduction erronée qui part du fait exact que l'homme n'a qu'une perception partielle, incomplète du monde qui l'entoure, et qu'il existe une grande partie de la réalité qu'il ne perçoit pas ou mal, pour en déduire, ce qui n'est pas justifié, que Dieu n'aurait pas créé la réalité matérielle présente.

Le monde que notre cerveau voit, comprend, perçoit, n'est certes qu'une image appauvrie. Non seulement nous ne voyons qu'une partie de la réalité, mais même cette petite partie du réel que nous percevons, nous ne la percevons qu'à travers les moyens limités de notre cerveau. L'objectivation que produit notre cerveau n'est qu'une image appauvrie de la réalité.

Mais, il y a une réalité. Et c'est bien Dieu qui l'a créée.

Ecrire que « *Le monde que l'on observe actuellement est l'objectivation de la création originelle de Dieu* », c'est exact en ce sens que ce que l'on observe, ce que notre cerveau objective, n'est que ce que notre cerveau peut percevoir.

Il est cependant injustifié d'en déduire que « *Le monde que l'on observe actuellement n'est pas le monde tel que Dieu l'a créé à l'Origine* » mais un « *autre* » ou que « *Le monde actuel, visible, vient de la création d'Origine* » qui serait non visible.

En effet, ce n'est pas parce que notre perception est partielle ou déformée que la réalité n'est pas unique. Ce que nous observons est bien le monde créé par Dieu même si nous n'en percevons qu'une partie de manière peu claire.

Omega3 montre ici toute la difficulté que certains peuvent avoir à admettre un véritable acte Créateur. Un acte par lequel Dieu crée à partir de rien.

La création n'est pas une production ou une transformation d'une partie de Dieu, c'est du vraiment nouveau. La créature n'est pas une substance tirée de la substance de Dieu. Elle n'est pas non plus issue d'une substance présente en dehors de Dieu. Elle devient réelle à partir de rien. Elle n'est pas tirée de Dieu, ni d'une réalité en dehors de Dieu. Dieu est capable de véritable création à partir de rien et en dehors de Lui.

Ecrire que « *Tout ce que Dieu crée est spirituel* » rejette, à tort, la possibilité pour Dieu de créer du matériel. C'est pourtant la foi de l'Église.

La différence peut être difficile à comprendre lorsqu'Omega3 parle du monde « *visible* » parce que ce mot est imprécis et peut se référer à ce que notre cerveau peut « voir », par les nerfs oculaires ou ses autres moyens. Il n'est pas inexact de dire que « *la matière que l'on observe actuellement est la matérialisation d'une matière prime (de l'être) que personne n'a jamais vue* », en ce sens que ce que notre cerveau peut voir et percevoir (notre compréhension intellectuelle objective ou scientifique) ne voit qu'une partie de la réalité et de manière déformée.

L'explication de Saint Paul dans la première épître aux Corinthiens (ch. 13) est la plus claire. Notre vision du monde est comparable à celle d'un enfant. Cette vision enfantine disparaîtra lorsque, dans la lumière de la résurrection, nous verrons la réalité entière telle qu'elle est dans son entièreté. Nous serons comme un myope dans l'obscurité qui soudainement verrait la réalité en pleine lumière avec des lunettes adaptées.

Omega3 écrit : « *Le récit de la création que vous tirez du début de la Genèse n'est qu'un récit imagé ou une fable, le ou les auteurs étant tout aussi ignorants que nous du mode d'apparition de notre monde qui était réservé pour notre temps.* »

La Genèse, un récit imagé ou une fable ?

Voilà deux affirmations très différentes. Oui, la Genèse est un récit imagé. C'est inévitable pour révéler la réalité spirituelle d'une manière compréhensible pour notre cerveau.

Mais, la Genèse n'est pas une fable. C'est un récit inspiré par Dieu qui nous parle de manière vraie de notre origine historique en ce monde, même si elle ne nous en parle pas comme un livre de science parce que la réalité n'est pas seulement celle que la science peut observer mais comprend une dimension spirituelle qui échappe à la science.

Il est exact que, humainement, « *le ou les auteurs étant tout aussi ignorants que nous du mode d'apparition de notre monde* » et ils étaient même davantage ignorants que nous sur le plan scientifique, mais cela n'empêchait pas qu'ils puissent percevoir, par l'inspiration, l'essentiel ce qu'avait été la création par l'action de l'Esprit Saint.

Ecrire que cette perception « *était réservé pour notre temps* » n'a pas de fondement ni dans l'Écriture, ni dans la foi de l'Église.

Omega3 écrit : « *Tant que les chrétiens continueront de croire que le monde que l'on observe actuellement est le monde que Dieu a créé il y aura toujours des apories ou des difficultés insurmontables dans l'explication logique et rationnelle des mystères de notre foi catholique.* »

Il est tout à fait exact qu'il y aura toujours « *des apories ou des difficultés insurmontables dans l'explication logique et rationnelle des mystères de notre foi catholique* », mais cela n'est pas dû au fait « *que les chrétiens continueront de croire que le monde que l'on observe actuellement est le monde que Dieu a créé* », ce qui reste vrai, mais c'est dû uniquement aux limites actuelles de notre cerveau marqué par le péché originel qui n'est pas capable de percevoir toute la réalité créée, ni tout le mystère de la foi qui ne peut, en effet, être reçu entièrement par la seule intelligence terrestre d'un homme depuis le péché originel qui l'a obscurci.

Omega 3 écrit : « *Jésus est né de la Vierge Marie sur terre. Il était de la descendance d'Adam et d'Ève comme nous tous d'ailleurs. Il a été semblable aux autres hommes de chair et de sang. Cependant il ne possédait pas l'espèce humaine en lui, cette inclinaison à pécher que tout homme possède en venant en ce monde (anciennement la tache originelle) et qui peut être effacé par le baptême. Oui, c'est par le Fils de Dieu, le Verbe, que tout a été fait. Cependant dans ma perspective, Marie a été co-Créatrice à l'Origine de la Création d'Origine avec le Verbe Créateur (un futur dogme ?) et co-Rédemptrice avec le Verbe rédempteur...*

L'Église est au courant de la préexistence du monde actuel, de la personne humaine, de celle de la Vierge Marie et du Christ (le Verbe Créateur), de la différenciation entre le personnage de Jésus et la Personne du Christ en Jésus-Christ et ainsi de suite même si ça ne fait pas partie de notre credo. Ici je m'empresse de préciser que cette préexistence se situe à un niveau supérieur de notre existence et qui lui est contemporaine en quelque sorte ; qui fonde notre réalité. Ça explique bien des vérités de foi et des mystères de notre foi catholique. »

L'affirmation que Jésus « *ne possédait pas l'espèce humaine en lui* » en définissant cette espèce comme comprenant une « *inclinaison à pécher que tout homme possède en venant en ce monde (anciennement la tache originelle)* » me semble affirmer que le péché est dans la nature même de l'homme et me semble incompatible avec le fait que Jésus était un vrai homme. Le péché ne fait pas partie de la nature de l'espèce humaine.

Je ne peux pas être d'accord avec cette pensée qui renvoie le péché originel en dehors de l'histoire du monde présent et qui considère que le monde présent n'est qu'un produit apparent résultant du péché.

Omega 3 écrit : « *Dans ma perspective, Marie a été co-Créatrice à l'Origine de la Création d'Origine avec le Verbe Créateur (un futur dogme ?) et co-Rédemptrice avec le Verbe rédempteur.* »

Malgré tout l'amour des croyants pour la sainte mère de Dieu, la grâce inouïe qui lui a été faite, son Immaculée Conception et son Assomption, il n'est pas acceptable de la diviniser en la faisant co-créatrice et d'imaginer un nouveau dogme.

Elle est elle-même créée. On ne peut pas se créer soi-même. C'est parce qu'elle est elle-même créée qu'elle peut engendrer le Fils de Dieu comme vrai homme.

Considérer comme un possible futur dogme que « *Marie a été co-Créatrice à l'Origine de la Création d'Origine avec le Verbe Créateur et co-Rédemptrice avec le Verbe rédempteur* » me semble tout à fait incompatible avec la foi de l'Église et me semble diviniser la Vierge Marie, ce qui affecte aussi notre foi en Jésus vrai homme.

Affirmer que « *L'Église est au courant* » me semble donner au Magistère une existence cachée et confondre des opinions qui peuvent se rencontrer dans le clergé, même à un haut niveau, avec l'enseignement authentique de la Tradition, des conciles, du Pape.

Il serait utile de donner des références permettant de comprendre d'où viennent de telles affirmations et en quoi « *Ça explique bien des vérités de foi et des mystères de notre foi catholique* ».

Considérer comme un fait, l'idée originale, qui ne se trouve ni dans l'Écriture telle qu'elle est comprise dans l'Église, ni dans l'enseignement du Magistère, de « *la préexistence du monde actuel, de la personne humaine, de celle de la Vierge Marie et du Christ (le Verbe Créateur), de la différenciation entre le personnage de Jésus et la Personne du Christ en Jésus-Christ et ainsi de suite* », ne me semble pas justifié, a fortiori en ajoutant « *même si ça ne fait pas partie de notre credo* ».

Omega 3 écrit : « *Dans ma perspective, la «perception» du réel concret se fait par l'esprit en passant par les sens. La conception des réalités spirituelles se fait par le cœur à l'aide des concepts inspirés par l'Esprit Saint lui-même (!) la vérité du réel ontologique n'est pas perçue par les sens mais par le cœur de la personne (par l'âme).* »

D'accord.

Omega 3 écrit : « *Le cœur et l'esprit sont deux organes de l'âme humaine pour moi.* »

Ici, il me semble que le mot cœur est ambigu. Vous semblez assimiler l'âme et le cœur pour les distinguer de l'esprit. Personnellement, je situe plutôt le mot « *cœur* » (qui ne me semble pas avoir une définition précise) dans l'union de l'âme et de l'esprit. L'âme me semble comprendre les réalités personnelles humaines (le caractère, la psychologie) alors que l'esprit nous relie à Dieu, au monde spirituel. Mais, je ne pense pas qu'il y ait ici une divergence autre que de vocabulaire.

Omega 3 écrit : « *Dieu n'a pas de commencement et il n'aura pas de fin. Il est Infini.* »

D'accord.

Omega 3 écrit : *« cet Éden ou ce Paradis n'était pas terrestre, mais bien céleste, spirituel et on était tous des créatures spirituelles ».*

D'accord, mais, comme aujourd'hui, il y avait coexistence avec le monde matériel, de sorte qu'il me semble qu'il ne peut être affirmé que *« il n'y avait pas de temps en Éden avant le mauvais choix Originel d'Adam et d'Eve »*

Omega 3 écrit : *« C'est la personne humaine que Dieu a créée à L'Origine (intemporelle) et non le personnage qui, lui, a été procréé dans le temps. »*

Cette distinction dans la création qui est ainsi conçue en deux phases est originale, mais sans fondement dans la foi de l'Église. Elle paraît conçue pour échapper aux limites de la raison humaine. Il est aisé de penser que toute vraie réalité est créée hors du temps et de l'espace, ce qui permet d'éviter toute confrontation entre la création de Dieu et la science. Mais, il en résulte une profonde mise en cause de l'Incarnation, de la présence de Dieu dans le monde présent, de la bonté du monde présent, de la vocation de l'homme dans ce monde présent.

Omega 3 écrit : *« Dieu n'a pas créé le réel concret (c'est la Foi qui nous fait comprendre que le monde a été formé par la Parole de Dieu, en sorte que le visible vient de l'invisible, Hébreux, 11, 3). Ce n'est pas Dieu qui a créé le monde tel qu'on le perçoit actuellement. ... ce n'est pas sa création originelle. »*

On est ici au cœur de notre divergence. Dieu a créé le réel concret. C'est la foi constante de l'Église.

Omega 3 écrit : *« Je m'empresse de dire qu'il l'a seulement permis pour respecter la liberté d'Adam et Ève. Ce n'est pas ce qu'il voulait qu'elle « soit », après l'avoir créée. L'immuable ici ne signifie pas l'immobilisme. Il signifie que Dieu ne change pas dans sa nature. »*

Ici, nous nous rapprochons.

Toute la différence tient en ce que la création est restée dans les douleurs de l'enfantement. L'homme aurait dû gouverner le monde en communion avec Dieu. Sans cette communion, le monde ressemble à une machine contrôlée par une alimentation électrique qui aurait été débranchée de sa source d'énergie.

Le monde est voué au néant, au désordre, parce qu'il est privé de sa source de vie. Au lieu d'évoluer vers un accomplissement que nous ne pouvons guère imaginer, il se défait et se corrompt parce que l'homme n'y tient pas sa place.

Omega 3 écrit : *« C'est une des conséquences du péché originel si le monde tel que nous le percevons est apparu. »*

Vous précisez ici encore la même idée d'un monde créé d'abord immatériel puis apparaissant tel que nous le percevons.

Nous sommes d'accord pour constater les désordres du monde présent non contrôlé par l'homme, mais non sur l'affirmation d'une création antérieure non apparente qui ne me semble que le produit d'un raisonnement, mais non une vérité révélée par l'Écriture et attestée par la foi de l'Église exprimée dans les enseignements du Magistère.

Omega 3 écrit : *« S'il n'y avait eu ce mauvais choix ou ce péché ou si on n'avait pas refusé l'Amour de Dieu, sa Vie, son Monde, à l'Origine, on aurait pu entrer directement dans son Royaume, se mettre*

soi-même au Monde, s'engendrer divinement tout comme son Fils unique et il n'y aurait pas eu l'aventure existentielle que l'on vit présentement. On aurait pu choisir la Vie, mais on a préféré la vie, tout comme l'enfant prodigue qui a préféré vivre à sa façon et qui maintenant veut revenir dans la Maison de son Père. »

D'accord, malgré nos divergences qui précèdent.

Omega 3 écrit : *« On ne peut tout de même pas «percevoir» Dieu matériellement. »*

Mais, si. Dieu s'est fait homme. Il est présent dans l'Eucharistie. Il se montre dans toutes ses œuvres. Mais, il est certes certain que notre perception matérielle ne nous donne accès qu'à la manifestation de Dieu dans le monde matériel ce qui est fort insuffisant par rapport à la connaissance spirituelle indispensable pour le connaître pleinement.

Omega 3 écrit : *« Dans ma perspective, Dieu ne nous a pas créés dans ce monde mais dans son monde à lui. Je ne crois pas à l'évolution. Je crois à l'Objectivation. »*

Vous réexprimez ici une profonde coupure entre la réalité présente objective et le monde de Dieu, or ils ne sont pas étrangers l'un à l'autre, mais profondément proches et unis.

Nous sommes à la fois créés dans ce monde et dans Son monde.

L'évolution fait partie de la réalité créée. Rien ne me semble permettre d'affirmer qu'elle n'est qu'une objectivation d'une autre réalité.

Omega 3 écrit : *« Adam et Ève ont été créés à la ressemblance de Dieu mais ils auraient pu devenir à l'image de Dieu. »*

La Genèse dit déjà clairement le contraire et l'enseignement de l'Église ne s'en est jamais écarté. Nous sommes déjà créés à l'image de Dieu, mais le péché a entravé ce que nous appelés à devenir.

Omega 3 écrit : *« Ils n'ont pas été créés dans une double dimension matérielle et spirituelle. Ils étaient entièrement spirituels au début (corps et âme, personne humaine) ».*

Entièrement spirituels, certes, mais aussi matériels. L'exclusion de la réalité corporelle peut modifier profondément la perception de la valeur de notre corps, la compréhension de ce qu'est un homme : un mélange divin de corps et d'esprit.

Omega 3 écrit : *« à cause de leur mauvais choix ils ont été revêtu d'un «vêtement de peau» ou d'une «tunique de peau» (le personnage) (Et Yahweh Dieu fit à Adam et à sa femme des tuniques de peau et il les en revêtit (Genèse, 3, 21) ».*

Le mot hébreu « *peau* » est traduit ailleurs par « *aveugle* ». Ils sont créés « *sans vêtement* », en parfaite harmonie avec toute la réalité extérieure tant spirituelle que matérielle. Ils n'en ressentaient aucune gêne, ils n'avaient besoin d'aucune protection contre l'extérieur, ni contre les intempéries physiques, ni contre le regard des autres, à commencer par celui de Dieu.

Le péché qui brise leur communion spirituelle et les soumet à la mort fait qu'ils sont désormais revêtus d'un vêtement qui les aveugle par rapport à Dieu, à la réalité spirituelle.

Omega 3 écrit : *« Plusieurs paroles de la Bible vont en ce sens si on sait les interpréter à la lumière des concepts révélés par l'Esprit Saint lui-même (!) ; des concepts révélés à l'Église pour notre temps (!). »*

La Bible est effectivement susceptible d'interprétations quasi illimitées dont le protestantisme nous a montré toute l'étendue quasi illimitée.

Notre foi catholique nous permet heureusement de disposer, par la succession apostolique, de la solidité de l'enseignement du Magistère comme repère sûr et authentique.

Omega 3 écrit : *« il est tout aussi important de bien connaître la personne humaine et surtout comment elle peut devenir semblable ou à l'image de la Personne du Fils de Dieu. Une définition plus juste et plus conforme à l'Esprit de l'Évangile de la personne : personne = corps spirituel + âme, et non corps mortel + âme. À nouveau je m'empresse de préciser que le corps spirituel et le corps mortel ne font qu'un dans la réalité, mais c'est le corps spirituel qui ressuscite et non le corps mortel. La résurrection des corps n'est pas la résurrection des cadavres ».*

D'accord. Le corps n'est mortel que parce que le péché originel a privé l'homme de sa capacité de franchir la mort. Le Christ, semblable à nous sauf le péché, a rouvert la route.

Omega 3 écrit : *« Oui, nous sommes appelés à transformer toute notre personne (à la convertir) à la faire devenir divine et avec elle toute la création d'Origine qui deviendra le Royaume de Dieu. »*

Nous revoici bien d'accord.

Sur le fond, vous ne me donnez pas de références dans les textes du Magistère mais vous ne vous basez que sur les thèses présentées par l'abbé Frédéric Marlière, mais vous avez écrit vous-même que cela *« frôle l'hérésie »*.

Lorsque vous affirmez, sur la base de l'Immaculée Conception, que Marie n'est pas née de l'union conjugale de ses parents, il me semble que vous vous envoliez fort loin de la foi de l'Église.

Il ne suffit pas d'affirmer que des thèses sont compatibles avec la foi catholique pour qu'elles le soient.

Distinguer nature humaine et espèce humaine me paraît sans fondement solide. Cela me semble une distinction artificielle pour soutenir un discours qui ne se fonde pas réellement dans la foi de l'Église.

Pour poursuivre une réflexion catholique sur cette base, il me semble nécessaire de confronter les thèses proposées avec les textes du Magistère.

A défaut, la conversation risque de s'étioler dans tous les sens.

Les questions de la Genèse et de nos origines sont déjà bien assez difficiles à réfléchir dans les limites de la foi de l'Église telle qu'elle est enseignée par le Magistère pour ne pas s'engager dans des pistes périphériques illimitées qui risquent de nous entraîner davantage dans du brouillard que dans une meilleure intelligence de la foi.

Omega 3 écrit : *ce n'est pas Jésus qui était vrai homme, mais bien le Verbe ou le Christ préexistant dans sa nature humaine...*

C'est un homme ordinaire, un personnage nommé Jésus, dont la nature humaine en la Personne du Christ, que Jésus a pris en charge en mourant sur la croix dans sa Kénose rédemptrice, est élevée au niveau de sa nature divine, et qui renaît, ressuscite à la vie divine. »

Même si vous écrivez beaucoup de réflexions conformes à la foi catholique, l'idée de distinguer Jésus (un homme ordinaire) et le Christ (que Jésus a pris en charge) me paraît rejoindre des déviations anciennes.

Je constate sur internet que le débat a aussi été vif sur Anuncio :

<http://www.anuncioblog.com/index.php?post/2009/03/09/Le-darwinisme-est-une-theorie-scientifique-pas-une-ideologie>

Heureusement que vous écrivez « *Évidemment c'est le magistère qui a toujours le dernier mot* ». Ici, nous pouvons être d'accord. Il me semble qu'il est prioritaire d'y revenir.

Toute idée originale doit être confrontée aux textes du magistère pour vérifier qu'elle est vraiment conforme à la foi de l'Église. Simplement l'affirmer, c'est trop court.

Omega3 écrit : « *La Parole de Dieu c'est le Verbe de Dieu qui est invisible qui a tout créé selon Saint Jean en 1, 1 et Saint Paul en Col. 1, 15 à 17.*

Saint Thomas lui nous dit que : "Tout agent agit selon sa nature".

Le Verbe a donc créé selon sa nature le monde invisible qui est devenu le monde visible, celui que l'on voit actuellement, non ? »

Il me semble que vous exposez ici avec précision votre pensée qui pose un problème majeur.

Dieu n'est pas un agent capable d'agir seulement selon sa nature (sauf bien sûr le respect de ce qu'il est lui-même, de son propre amour trinitaire dont il vit de toute éternité). Il est Dieu et capable de véritable création. À partir de rien et en dehors de Lui. Il est capable de créer quelque chose d'autre et de distinct de lui-même, de sa réalité divine.

C'est la base de notre foi. De rien, Dieu a créé une réalité, une humanité distincte de lui-même qu'il invite à partager sa vie, sa divinité.

C'est certes un mystère difficile pour notre intelligence, mais c'est aussi une immense joie. Dieu peut créer en dehors de son être, de sa nature, de sa substance propre. Dieu nous a créés. Il peut aussi, dès lors, nous sauver.

À la base de votre réflexion inspirée par les écrits de l'abbé Marlière, il y a un rejet de la création de la matière par Dieu pour y substituer l'idée que la matière provient du péché originel.

Ainsi le monde entier et notre propre corps sont considérés comme un produit du péché, au point d'imaginer que Marie Immaculée Conception ne peut plus provenir de l'union des corps de ses parents et qu'elle a dû exister avant l'apparition de la matière !

Pourquoi un tel mépris de la matière, de nos corps matériels ?

La Genèse nous révèle que la vérité est différente : Dieu a créé la matière et nos corps matériels. Ce monde matériel présent a été créé bon et les désordres que nous constatons ne viennent que du fait que l'homme n'y tient pas son rôle à cause du péché originel.

Ce péché originel n'est pas un événement qui se serait produit hors du temps ou de l'espace. Le Catéchisme nous l'indique fermement : le péché n'est pas événement en dehors ou avant l'histoire : c'est un fait « *qui a eu lieu au commencement de l'histoire* » (C.E.C., n° 390).

À cet égard, l'abbé Marlière va beaucoup, beaucoup plus loin encore que Mgr Léonard qui a préfacé un de ses ouvrages et on se retrouve très au-delà des limites de la foi de l'Église.

Lorsque je lis que ce que vous appelez l'objectivation, c'est « *simplement le regard de l'homme qui a été transformé* » : tout ça pour ça ? Alors tout le monde est d'accord : après le péché originel, le regard de l'homme a évidemment été privé de la lumière de Dieu et nous ne percevons guère le monde que de manière appauvrie dans les perspectives réduites de notre cerveau. Mais, en fait, il me semble que vous voulez, en réalité, présenter et défendre une théorie qui me semble de plus en plus inacceptable.

Vous êtes aussi de plus en plus difficile à suivre car vous invoquez beaucoup de vérités et de réflexions puisées dans le trésor de la foi mais toujours dans une vaste entreprise de ré-interprétation ésotérique et avec un vocabulaire spécifique construit avec des sens adaptés aux besoins de la démonstration.

Il est particulièrement malaisé d'essayer de comprendre ce qui se cache sous vos mots dont le sens est réinventé et revu au fil de vos explications (distinction percevoir/concevoir, personne/personnage, matière/matière spirituelle, objectivation, spirituel, gratuité, utilisation puis rejet du temps au fil des critiques...). Désolé de le constater, Omega : cela ressemble fort à une vaste embrouille difficile à démêler mais qui ressert d'anciennes gnosés dans un nouveau langage fort fermé.

Passer de l'annonce d'un futur « *nouveau dogme* » (!) à « *la découverte du siècle* » (!!), en glissant au passage des énormités que vous corrigez ensuite selon les besoins, comme la conception de Marie sans union physique de ses parents, en la prétendant non déesse mais néanmoins co-créatrice, on est dans une construction intellectuelle qui prétend réinventer les fondements de la foi.

Il me semble de plus en plus manifeste que la base de vos théories est « *simplement* » de nier la création du monde matériel présent et de l'homme dans ce monde après l'apparition des planètes, des végétaux et des animaux, sur la base d'une construction intellectuelle qui prétend révéler une vérité nouvelle : tout le monde que nous voyons et même les hommes que nous sommes, ce ne serait pas la vraie création.

Pourriez-vous être plus concret sur ce point ? Comment s'est comporté le monde matériel « *non objectivé* » avant l'apparition des premiers humains et le péché originel ?

Je suppose que, dans votre thèse, la question n'a pas de sens puisque vous imaginez la création des humains et le péché originel hors du temps et de l'histoire objective, ce qui ouvre le champ libre à toute imagination en dehors de tout réel « *objectif* », et qu'à cause de ce péché originel hors de l'histoire concrète dans le temps, vous imaginez qu'il a fallu peut-être des milliards d'années pour voir « *apparaître* » des humains il y a quelque milliers ou millions d'années, mais que cette apparition concrète est sans intérêt et que, ni la Bible, ni la foi de l'Église, n'en disent rien. Le début de la Genèse et le péché originel ne concerneraient pas notre monde présent.

Cela permettrait de considérer que l'apparition de l'homme dans l'histoire concrète est sortie du domaine de la foi, mais le danger ne s'arrête pas là. Cela pourrait vous amener à considérer, pour les mêmes motifs, que le Jésus de Nazareth de l'histoire concrète pourrait aussi en sortir.

Si tout ce monde n'est qu'une objectivation, que la vraie réalité n'est que spirituelle, vous écarterez d'abord tout l'enseignement de la foi sur la création de ce monde « *objectivé* », mais il faut craindre que l'Incarnation historique du Christ, ses miracles, sa mort et sa résurrection vous paraîtront aussi bientôt une simple « *objectivation* ».

Vous n'êtes pas loin de développer une nouvelle doctrine présentant une Marie et un Christ « *ontologiques* », réinventés dans un abstrait librement construit, en considérant que leur présence dans l'histoire n'est qu'une « *objectivation* » de faible intérêt, résultant du péché originel.

Une entrée en matière pour tenter d'éliminer le Christ de notre histoire bien concrète, réduire son Incarnation et sa résurrection à une « *objectivation* » causée par le péché originel ?

Inventer une nouvelle religion « *spirituelle* » avec une Incarnation réduite à une objectivation qu'il suffirait de respiritualiser pour atteindre le vrai Christ dont celui de l'histoire ne serait qu'un personnage « *objectivé* » ?

Désolé, Oméga, mais cela me semble contraire à la foi de l'Église.

Si l'on se réfère aux affirmations surprenantes d'Omega 3, la théorie d'une création hors du temps

- obscurcit la foi en la création du monde présent (tout n'y est plus qu'une apparition biologique étrangère à une action révélée de Dieu, y compris l'homme, au lieu d'être une création directe de Dieu),
- obscurcit la bonté de cette création révélée par la Genèse (tout n'est présent physiquement que par l'intermédiaire d'une faute, d'un mal, et les désordres naturels ne se produisent pas dans une nature bonne du seul fait que l'homme n'y tient pas sa place),
- obscurcit la rédemption du monde (qui n'est apparu qu'à cause du mal et est voué au néant, au lieu d'être promis à une transformation en un monde nouveau),
- obscurcit la résurrection des corps et la résurrection corporelle du Christ (car le corps n'est plus qu'une apparence vouée au néant et non un corps promis à une transformation, car le corps spirituel des ressuscités devient un corps distinct préexistant et non plus une résurrection dans un état transformé de notre corps présent),
- obscurcit l'Incarnation du Christ (qui n'est plus un nouvel Adam en tout semblable au premier sauf le péché, mais un nouvel Adam venant dans une nature autre que celle du premier homme créé avant le péché originel), et son caractère exceptionnel (qui est désormais attribué à tout homme) par une distinction de Jésus (tenu pour un personnage apparent et non comme un vrai homme ayant en lui toute la plénitude du vrai Dieu) et du Christ (qui n'est plus considéré comme pleinement Dieu que de manière distincte par rapport à sa présence corporelle dans notre monde),
- obscurcit notre humanité (qui cesse d'être créée dans le temps, mais paraît, comme le Fils éternel, engendrée de toute éternité),
- et, enfin, obscurcit la sainte maternité de Marie (qui est présentée comme co-créatrice dans l'éternité, et non comme une créature dans le temps ayant transmis l'humanité dans le temps au Fils de Dieu).

La théorie qui imagine le monde comme mauvais depuis le Big Bang sur la base d'une création et d'un péché originel antérieurs, hors du temps et de l'espace, a déjà été discutée longuement dans le cadre de l'alternative historique proposée par un évêque qui a défendu cette thèse par un point de vue original qui n'a jamais été confirmé par l'enseignement officiel de l'Église (cf. infra).

Les excellentes bandes dessinées de **Brunor** montrent avec beaucoup de clarté comment l'Église a dû combattre depuis les origines des gnosés affirmant que le péché originel serait une chute précosmique, pré-historique, pré-empirique (voir, par exemple, la synthèse de **La Question interdite**, p.296).

Ce n'est pas ce qu'enseigne la Bible, ni l'Église, ni, plus particulièrement l'encyclique **Laudato si'** du Pape François.

Dieu a créé le monde et il vit que cela était bon.

Le péché originel n'a pas changé sa nature, ni ses règles. La nature n'est maudite que parce qu'elle est privée de son développement par l'humanité en communion avec Dieu à cause du péché originel de nos premiers parents.

À cet égard, la lecture des livres de Brunor est passionnante et réjouissante ! Des livres magnifiques !

Nous avons ici un talent précieux auquel mes recherches sur la création m'ont rendu particulièrement sensible, un talent, devenu indispensable à notre époque des communications audio-visuelles par internet, celui de faire passer la Parole de Dieu par le canal que Dieu a lui-même façonné pour nous : celui d'une écriture faites d'images.

Les dessins de Brunor font passer beaucoup de réalités beaucoup plus clairement qu'un foisonnement de mots parce qu'ils parlent directement au cœur.

Cette force de l'image, on l'a tellement perdue lorsqu'on s'est enivré de mots qui souventaturent nos cerveaux.

A-t-on oublié ce qu'est la parole ? Pas seulement des mots froids que l'oreille peut entendre dans le noir ou que les yeux peuvent lire dans des caractères alphabétiques.

Toute parole est aussi accompagnée de gestes du visage et de tout le corps, d'accentuations et de couleurs. Que reste-t-il d'une parole privée de toute corporéité qui ne serait qu'une lecture monocorde privée de tout relief ?

La parole écrite ne peut davantage rester froide dans des mots. L'image lui est aussi nécessaire que la corporéité de la parole orale.

C'est le premier message de la Bible. Nous sommes faits à « *l'image* » de Dieu. Dieu qui nous crée est un Dieu qui écrit avec des images.

Brunor nous introduit dans les questions les plus complexes dans un mélange de mots et d'images tout à fait remarquable.

Comment ne pas attendre la suite de ces enquêtes si profondes de Brunor qui abordent avec un courage rare les questions les plus fondamentales dans lesquelles il est si fréquent de se perdre dans de fausses interprétations ?

Et tout commence dans ce trésor de la création dont nous parle le livre de la Genèse que la Torah du peuple hébreu nous a transmis.

Ce livre parle avec des images comme Brunor. Pour nous parler du réel. De la réalité historique. Brunor l'entend, le comprend et nous le partage.

J'espère qu'il continuera l'enquête. Plus exactement, la double enquête, car les sept premiers épisodes de Brunor arrivent à Adam et Ève d'où les deux suivants repartent directement vers le nouvel Adam en ouvrant une difficile enquête sur la Trinité.

La première enquête déblaie tant de fausses pistes, sans peur des accusations rampantes de fondamentalisme ou de concordisme qui déroutent trop de lecteurs d'une écoute attentive de cette magnifique révélation de la Genèse sur ce que nous sommes et sur ce que nous sommes invités à devenir.

Cette première enquête très riche est à poursuivre. Elle n'est pas un travail achevé, mais une réflexion ouverte à une suite.

Sa seconde enquête qui nous plonge dans les dédales théologiques du discernement progressif du mystère de la Trinité n'est pas davantage fermée.

À cet égard, les nombreux éclairages exacts de Brunor sur bien des questions délicates ne dissipent pas un malaise qu'on peut ressentir mais la porte ne paraît pas fermée.

Bien au contraire. Il faut garder de l'aération dans les mots utilisés. Le mot « *Logos* » (le Verbe) ou le mot « *personne* » sont d'une grande richesse pour la foi, mais Brunor exprime une crainte qu'il ne faut cesser d'entendre. Personnellement, je n'ai pas autant de difficultés avec ces mots qui me sont familiers, mais il fait bien de dénoncer les interprétations que l'Église a écartées ou dont il redoute une perte dans le trésor de la foi.

Oui, les trois personnes de la Trinité ne sont pas trois « *individus* ». Cette notion d'individu nous renvoie à une perception humaine qui imagine soit un dieu solitaire dont la vie serait une solitude, soit des dieux multiples qui seraient autant d'individus divins à l'image des humains.

La Trinité nous introduit à découvrir Dieu comme plus grand, plus « *autre* », que la notion d'un individu que notre cerveau peut cerner. Dieu est davantage et au-delà de nos perceptions terrestres.

La vie de Dieu est amour. Et l'amour implique nécessairement une pluralité. On n'a pas trouvé mieux que le mot « *personnes* » pour dire Dieu, l'imprononçable YHWH. Dieu s'est révélé Père, Fils et Esprit Saint. Nous ne pouvons pas épuiser par des mots humains ce mystère de Dieu, mais l'Église ne cesse de nous aider à écarter les simplifications confortables pour notre cerveau mais qui réduisent Dieu à une caricature humaine.

Brunor, ce n'est pas l'Évangile. C'est un homme sincère qui cherche. Il ne serait pas juste de l'enfermer dans une lecture littéraliste de ses livres. Ses mots et ses images restent ouverts à un mieux dire.

On peut trouver telle ou telle expression insuffisante ou inadéquate, selon le sens que chacun donne aux mots.

Mais, n'oublions pas de mettre de l'air dans les mots.

Comment ne pas être réjoui par son courage à aller aux fond des choses et à vouloir le faire avec la volonté d'être fidèle à l'enseignement officiel de l'Église conduite depuis deux mille ans par les successeurs de Pierre ?

Il ne s'agit pas ici de reprendre les nombreux développements complexes que les Pères de l'Église et bien d'autres croyants ont consacré au temps et à l'éternité, mais de s'arrêter à la mise en doute de la création de l'homme dans le temps et l'espace du monde présent par des théologiens qui considèrent que cette création s'est produite hors du temps et de l'espace, dans l'éternité, et que c'est dans l'éternité qu'il faudrait concevoir Adam et Ève ainsi que le péché originel.

Le temps et l'espace sont des échelles de mesure de notre cerveau terrestre.

De tous temps, les hommes ont cherché à évoquer les réalités divines et leur propre origine, à les réfléchir et, inévitablement, parce que leur cerveau ne leur permet pas autre chose, ils méditent ces réalités divines en leur appliquant les échelles de mesure du temps et de l'espace.

Celui conduit tout humain dans une impasse : tout ce qu'il dit de Dieu est humain. Dieu paraît radicalement inconnaissable de ce point de vue limité. Notre cerveau ne peut nous donner qu'une compréhension limitée à notre mesure humaine et non pas la vraie réalité divine.

L'impasse ne se limite pas à Dieu. Notre cerveau peut découvrir sans trop de difficultés que tout ce qui existe pour un humain n'existe de son point de vue que parce que ses sens le lui indiquent. Le monde entier peut nous paraître d'une réalité incertaine puisque ce ne sont que nos sens qui nous prouvent sa présence.

L'homme peut être tenté de combler cette double limite de sa connaissance, due à son cerveau qui mesure tout par le temps et par l'espace, en situant Dieu et les réalités spirituelles ailleurs ou au-delà du temps et de l'espace.

Mais, le piège reste total, car situer une réalité hors du temps et de l'espace, c'est encore se référer au temps et à l'espace, même si c'est de manière négative.

Nous n'en sortons que par la foi en la révélation dont le sommet est l'Incarnation.

Dieu lui-même vient dans le temps et dans l'espace. Et non seulement il y vient, mais il y vient sans péché et il réconcilie ce qui est dans le temps et dans l'espace avec Dieu, avec les réalités spirituelles qui transcendent le temps et l'espace, au point de franchir la mort (qui paraît nous limiter dans le temps) avec son corps d'homme (qui paraît nous limiter dans l'espace).

La révélation nous atteste aussi de notre création bonne par Dieu dans le temps (au terme de six « *jours* » successifs) et dans l'espace.

Le temps et l'espace sont certes des mesures produites par notre cerveau, mais la création et l'Incarnation nous attestent qu'il s'agit de mesures vraies et bonnes.

La Genèse nous révèle, par six « *jours* » de création, que le temps et l'espace sont mesurables avant le péché originel.

Il me semble qu'il y a actuellement sur ce point une interpellation de la foi chrétienne qui se présente au cœur même de l'Église : Et si tout le monde présent était faux ? Une simple apparence illusoire et trompeuse sans véritable valeur, un produit du péché originel ? Le monde réel serait caché, hors du temps et de l'espace. Le monde matériel présent ne serait pas le monde créé par Dieu, mais une apparence matérielle surgie d'une faute originelle commise hors du temps et de l'espace.

Nous ne serions pas des créatures matérielles et spirituelles, mais notre être terrestre actuel ne serait qu'un surgissement dans le monde apparent d'un être présent dans l'éternité de Dieu, une Incarnation dans le temps et dans l'espace.

Certains défendent avec ferveur et conviction la théologie développée en ce sens par l'abbé Frédéric Marlière et il en résulte des affirmations surprenantes.

Affirmer que l'homme est présent hors du temps et de l'espace même lorsque, dans le temps, il n'est pas encore conçu sur terre, n'est-ce pas, en réalité, nier la création, cette révélation qui nous indique que nous n'existons pas de toute éternité mais que, dans le temps, nous avons été créés avec un commencement.

Nier ce commencement, n'est-ce pas nous confondre avec Dieu, n'est-ce pas nous confondre avec le Fils Unique qui est engendré, non pas créé ?

N'est-ce pas nier la valeur de la création présente, la valeur de notre corps et de notre réalité terrestre présente, mais aussi la valeur de l'Incarnation historique du Christ ?

N'est-ce pas nier que Dieu peut agir et venir pour créer dans le temps et l'espace ?

Faudrait-il renoncer à être sauvés par une transformation de notre corps actuel et notre passage par la résurrection dans un état où nos mesures actuelles du temps et de l'espace seront transcendées, dépassées, par une perception toute autre qui ne va pas contredire nos pauvres mesures dans le temps et l'espace comme si elles étaient fausses ou sans valeur, mais qui va nous ouvrir à une réalité dans laquelle ces mesures n'auront plus le poids et la force limitative qu'elles ont aujourd'hui.

Le temps et l'espace ne sont pas des choses créées qui vont disparaître, mais des échelles de mesure dont la pertinence sera dépassée. Si, dans ma cuisine, j'ai besoin d'une balance pour peser des ingrédients, alors un thermomètre pour mesurer la température ou un sonomètre pour mesurer le son me seront sans intérêt. Il n'en résulte pas que la chaleur ou le son deviennent inexistants ou soient des réalités fausses.

Il en va de même pour le temps et l'espace. Le besoin ou l'intérêt de ces échelles de mesure peut disparaître sans qu'il faille en déduire qu'il s'agisse de mesures fausses ou que ces mesures n'auraient plus de sens dans l'éternité.

C'est bien dans le temps et l'espace que notre cerveau mesure que Dieu a créé et qu'il vient à nous pour nous sauver des limites de ce que notre cerveau peut mesurer.

Nous sommes bien une vraie création avec, dans le temps et l'espace mesurés par notre cerveau, un moment et un endroit où il n'y avait rien « *avant* » et où il y a eu ensuite, par l'action de Dieu, une réalité créée.

Cette réalité créée était faite pour que l'homme la gouverne, la développe et s'y multiplie, en communion avec son Créateur, mais toute cette création est restée dans les limbes à cause du péché originel dans le temps et dans l'histoire.

Comme le rappelle le Catéchisme c'est bien au commencement (et non à l'origine) de « *l'histoire* » que se produit le péché originel des premiers humains.

L'impression est celle d'une profonde incompréhension cachée par les inévitables imprécisions du mot temps par rapport à l'éternité.

L'éternité est un fait. Le temps est une mesure. Comme l'espace.

Il me semble que le caractère abstrait d'une mesure ne permet pas de lui mettre une limite.

Mettre une limite transforme une mesure en chose concrète. Autant discuter du nombre de kilos d'un sentiment.

Dans une ligne du temps, il y a toujours un avant et un après. L'instantanéité ou l'éternité de Dieu ne viennent pas en concurrence avec notre notion du temps. Dieu qui ne change jamais ne vient pas en concurrence avec Dieu qui crée.

C'est notre perception terrestre, les mesures de notre cerveau qui font la différence et qui sont confrontées à nos propres limites lorsque nous essayons de parler de Dieu et de l'éternité.

Une comparaison de notre sens du temps peut être faite avec la vue.

Si nous voyons un objet de près, dans un espace de vision limité à un m², il peut paraître grand. Si nous augmentons l'espace de vision à un are (100 m²), l'objet est devenu 100 x plus petit, il est devenu 100 x moins important. Si nous augmentons l'espace à un km², l'objet est devenu quasi invisible. Si nous augmentons encore et encore, cet objet disparaît de notre vision.

Il en va ainsi pour le temps. Aujourd'hui, il nous sert de mesure, parce qu'il détermine notre perception terrestre. Dans l'éternité, notre perception sera tout autre. Le temps sera comme un ballon de football à mille kilomètres pour notre perception. Et nous ne pouvons que balbutier dans les mots pour essayer d'imaginer ce que sera notre perception en parlant de perpétuel présent, d'absence de temps, d'instant éternel, ... etc. Effectivement, le ballon de football à mille kilomètres n'est plus perçu par mon œil d'humain dans mon cerveau. En ce sens, il n'y a pas ou plus de temps dans l'éternité.

Mais, il serait erroné d'en déduire quoi que ce soit pour raisonner la création de notre monde présent dans ce que notre cerveau actuel peut percevoir, ou d'y chercher une contradiction avec la science.

L'apparition de notre univers, de notre planète, et des humains ont bien des dates dans notre échelle du temps, même s'il y a des imprécisions et des inconnues qui subsistent. Toute création a, par définition, un avant et un après. Mais, nous risquons toujours de donner un poids excessif au critère du temps, à sa valeur et à son importance.

Dans la résurrection, il me semble que ce poids sera moindre pour notre point de vue qu'un ballon de football à mille kilomètres. Mais, ce n'est pas parce que ce ballon aurait disparu de notre point de vue que sa réalité aurait elle-même cessé.

Il est vain de chercher des incohérences en affirmant que le temps a un début avant lequel il n'existerait pas ou qu'il a une fin après laquelle il aura cessé d'exister ce qui est erroné car le temps est ainsi compris comme une chose, alors que c'est une mesure.

Les mots début et fin font partie du même instrument de mesure qu'est le temps. Ils ne permettent pas d'en sortir.

Dans la réalité spirituelle et l'éternité, la perception est tout autre. Le temps peut y avoir, pour la personne concernée, la même réalité qu'un ballon de football à mille kilomètres. Concrètement : aucune. N'en déduisez pas que le ballon ou le temps est absolument absent. C'est du raisonnement terrestre voué à l'absurde.

Mais, nous sommes sur terre, dans le cours de notre vie terrestre. C'est ici, il y a deux mille ans, que Dieu s'est fait homme. C'est bien dans le temps de l'histoire que nous mesurons que Dieu a créé l'homme et on peut discuter de la date de l'événement comme nous pouvons préciser la date de la naissance de Jésus, même si il y a encore beaucoup d'incertitudes.

Un jour, la science nous permettra probablement de préciser un peu l'apparition de notre système solaire il y a quelques milliards d'années. Mais, quelques milliards d'années, c'est probablement comme un ballon de football à mille kilomètres du point de vue de Dieu. Et encore...

Blaise écrit : « *La science ne peut pas constater la création telle qu'elle est décrite dans les premiers chapitres de la Génèse ; elle ne peut que nier (entre autres choses) que le soleil ait été créé après la verdure.* »

Ici encore, l'impossibilité n'est que dans votre interprétation. Le sujet a été développé dans le sujet intitulé « 17. *L'interprétation des récits bibliques* » (cf. supra).

Blaise écrit : « *Vous n'ignorez pas que la majorité des scientifiques contestent la réalité d'un déluge universel attestée par Jésus et par St Pierre.* »

Même problème ! Le caractère « *universel* » que vous attribuez au déluge ne résulte ni du texte hébreu de la Genèse, ni des paroles de Jésus ou de St Pierre. Il s'agit, ici encore, d'une interprétation certes répandue, mais que rien n'impose. Je pense qu'il s'agit de la « *terre entière* » occupée par les humains créés à l'image de Dieu (cf. infra, le sujet intitulé « 65. *Sur les traces du Déluge* »).

Blaise écrit : « *Enfin, la science ne peut rien constater de l'Incarnation, qui n'est pas rationnelle, ni de la résurrection du Christ, qui n'est pas rationnelle non plus. De mon point de vue, il est impossible de concilier la science et le surnaturel, parce que le surnaturel n'est pas mesurable et qu' "il n'est de science que du mesurable."* »

Cela ne me semble pas du tout exact car cela reviendrait à nier les miracles. La science peut constater les miracles. Si elle en avait les moyens techniques, elle pourrait constater que l'enfant Jésus tire toute son humanité corporelle de la seule Vierge Marie, que le tombeau du Christ ressuscité était bien vide, que le corps de Jésus ressuscité n'est plus dans la nature observable. Vous êtes certainement d'accord.

Ce qui échappe à la science ce ne sont pas les faits d'origine divine, mais les causes divines.

La réalité terrestre de tout fait surnaturel est observable par la science comme tout autre fait terrestre.

Blaise écrit : « *Il faut donc choisir entre la rationalité scientifique et la confiance en la Parole de Dieu* »

Mais, non ! Notre dialogue, pourtant rationnel, n'est-il pas déjà lui-même une preuve du contraire ?

Il ne faut pas opposer raison et foi. Il faut seulement admettre les limites de la raison et la possibilité pour la foi d'aller bien plus loin dans la vérité.

Blaise écrit : « *Selon Gen 2, 7, Dieu a créé le 1er homme (masculin) "âme vivante" sans qu'il soit question d'animaux.*

Selon Gen 1, 27, Dieu a créé le 1er couple simultanément le 6eme jour, après la création des animaux le 5eme jour.

"Âme vivante à son image" mélange Gen 2, 7 et Gen 1, 27.

Sans mélanger : 1er homme (masculin) "âme vivante" et 1er couple "à son image".

Ce qui me fait dire que la création du 1er homme (masculin) de Gen 2, 7 n'était pas la création du 1er couple de Gen 1, 27 et inversement.

Quand on ne mélange pas Gen 2, 7 et Gen 1, 27, la création d'Adam et Ève n'était pas la création de l'Humanité à l'image de Dieu mais la création d'un couple particulier, qui vivait en Eden et a servi de type à la création de l'humanité du 6eme jour qui ne vivait pas en Eden mais dans le paradis terrestre où la mort entrerait à cause du péché originel et bouleverserait toute la création au point qu'on pourrait imaginer que Dieu avait créé l'Humanité comme l'a théorisé Darwin. »

Vous développez ici une opinion exactement contraire à celle de St Augustin, en inversant l'ordre chronologique des deux premiers chapitres de la Genèse pour soutenir qu'un homme masculin aurait été créé avant, au moins, le sixième « jour » du premier chapitre de la Genèse.

Vous distinguez un Eden dans lequel ce premier homme masculin aurait vécu (et une première femme créée ensuite, avec un péché originel) et un paradis terrestre dans lequel un premier couple aurait été créé le sixième jour suivant le « type » de la création antérieure.

Vous aboutissez à cette affirmation que « *la création d'Adam et Ève n'était pas la création de l'Humanité à l'image de Dieu* ».

Ouf ! Il m'est vraiment impossible de comprendre que vous puissiez trouver une telle conclusion acceptable par rapport à la Genèse. Ne voyez-vous pas votre éloignement ? Que deviennent, dans votre point de vue, Caïn et Abel, Seth puis tous les descendants directs d'Adam et Ève décrits par la Genèse ?

Je ne suis pas du tout d'accord : Adam et Ève constituent bien le premier couple d'humains créés à l'image de Dieu avec une âme immortelle.

Pourtant, vous rejoignez certains théologiens actuels qui situent Adam et Ève hors du temps et de l'espace du monde présent tout en admettant que l'humanité à l'image de Dieu est apparue dans le cours de l'histoire concrète dans des conditions concrètes d'évolution que seule la science nous précise.

Quoi qu'il en soit, votre distinction ouvre une porte en ce qui concerne la création de l'humanité qui s'est produite le sixième jour.

En effet, si cela ne concerne plus l'humain tiré de la glaise, la femme tirée dans l'Eden, ni le péché originel, vous ne dites plus rien de l'apparition de l'humanité le « *sixième jour* » dans la réalité concrète. En quoi voyez-vous encore une objection à une apparition progressive en ce qui concerne le corps humain telle que décrite par la science ? Car, un « *jour* » ce n'est pas un instant, mais une durée. Mais, peut-être pensez-vous que le corps a été façonné quasi instantanément à partir du néant pendant une journée solaire de 24 heures ?

Blaise écrit : « *Le monde n'est pas une créature, mais "maudit soit le sol à cause de toi" Gen 3, 17 et "Le monde entier gît au pouvoir du mauvais" 1 Jn 5, 19(Écritures)* »

Le monde, c'est bien l'ensemble de la création. C'est globalement une créature même si il n'a pas été fait instantanément mais par des créations successives que la Genèse nous présente en « *six jours* ».

Bien sûr que le sol et le monde entier sont maudits et sous le pouvoir du mauvais, mais non dans leur nature créée et ses règles, mais uniquement parce qu'ils devaient se développer et s'épanouir sous la conduite de l'humain en communion avec Dieu et que, par la faute des humains, l'harmonie entre toute la création et la vie qui est en Dieu et qui devait l'animer par l'intermédiaire des humains est brisée.

La semence qui se décompose dans le sol pour recomposer un germe nouveau d'où sortira une plante, un arbre, des fruits, ce n'est pas une malédiction résultant du péché originel.

Les vagues de la mer qui érodent les roches de la plage pour les décomposer en sable, ce n'est pas une malédiction.

Le soleil qui nous donne sa chaleur en se décomposant, ce n'est pas une malédiction.

Les étoiles qui brillent dans notre nuit aujourd'hui par l'effet d'une explosion lumineuse survenue il y a des milliards d'années, ce n'est pas une malédiction.

Le danger de votre point de vue, c'est de regarder comme mauvais la nature actuelle et toutes ses lois, y compris notre corps, au lieu de reconnaître qu'elle est bonne comme Dieu le déclare dans la Genèse. Il vit que c'était bon.

Il me semble que cela détruit notre regard sur la création, notre confiance dans la bonté et la beauté de la création de Dieu.

Aller au fond des choses demande parfois de poser des questions « *naïves* ».

Même si je ne suis pas d'accord, je peux comprendre ceux qui pensent que les humains ont été créés dans l'histoire d'une manière comparable à la transformation de l'eau en vin à Cana. Ce n'est pas a priori impossible.

Et, malgré votre réaction, vous ne précisez pas votre opinion sur ce point concret. De votre point de vue, les humains créés le sixième jour dans l'histoire concrète ont-ils surgi soudainement ou par l'intermédiaire de géniteurs naturels ? La question est au cœur de cette réflexion sur l'évolutionnisme. On ne peut passer à côté. Il ne suffit pas de dire « *Je ne sais pas* » ou « *Mystère* » sans indiquer au moins, puisqu'il s'agit ici de notre foi par rapport à l'histoire concrète décrite par la science, les hypothèses possibles.

Blaise écrit : « *je situe Adam et Ève dans un autre espace-temps* ».

Dès lors que vous situez Adam et Ève hors du temps et de l'espace de l'histoire concrète, la conversation sur ce point n'a plus d'objet dans ce sujet consacré à l'évolutionnisme qui ne concerne que l'espace et le temps de l'histoire concrète. Je ne comprends pas comment vous pouvez opposer et mettre en contradiction des affirmations de la science concernant l'histoire concrète avec une création hors du temps et de l'espace sur laquelle la science ne prétend en rien avoir un quelconque avis, ni avancer une quelconque hypothèse.

Par contre, il me semble que ce que vous expliquez concernant le sixième jour reste dans le sujet, mais, dans votre point de vue, il me semble que cela ne concerne plus Adam et Ève, ni un péché originel dans le temps et l'espace de l'histoire concrète, sauf comme faits à « *l'origine* » de la création du sixième jour.

À ce stade de nos échanges, je ne comprends pas clairement votre pensée sur la création des humains dans l'histoire concrète par rapport aux théories de l'évolution.

Blaise écrit : *« Moi aussi je crois que l'esprit du 1er homme (masculin) a été "formé" au moment de sa création - corps - âme - et esprit. Mais je pense que "à l'image de Dieu" est propre à Gen 1, 27 comme l'indique le texte, ce qui n'implique pas que le 1er homme de Gen 2 n'a pas été créé à l'image de Dieu, mais implique que Dieu n'a pas manifesté de préférence pour la création du couple "type" de Gen 2 ».*

Je ne comprends pas. Pouvez-vous expliciter ce que veut dire votre pensée que « à l'image de Dieu » est propre à Gen 1, 27 et l'absence de préférence pour le couple type de Gen 2 ?

Blaise écrit : *« L'image de Dieu, la ressemblance avec Dieu s'applique à l'âme créée immortelle, pas au corps ni à l'esprit ».*

Je ne peux évidemment être d'accord par une telle subdivision de l'humain créé à l'image de Dieu et je ne comprends pas les motifs qui vous permettent d'écarter ainsi une affirmation essentielle de la Genèse. L'humain créé à l'image de Dieu est corps, esprit et âme.

Blaise écrit : *« Dieu a créé sur terre des âmes vivantes identiques (quant à l'âme) aux âmes vivantes qui n'avaient pas encore péché en Eden.*

De mon point de vue , c'est la seule hypothèse pour ne pas tomber dans les travers de la théorie de Darwin , hypothèse qui permet de comprendre Gen 4, 17 : l'existence de la femme de Caïn hors du clan adamique et la ville "Hénok" qu'il a construite (pas seulement 3 personnes : lui , sa femme et son fils) et la multiplication des Humains sur la terre , dont les filles plurent aux "fils de Dieu"(le clan adamique) d'après Gen 6, 1-2...

Je dis que l'apparition de l'Humanité le 6eme jour dans la réalité concrète résulte d'une création dont la création d'Adam et Ève fut le type ».

Je suis bien d'accord pour considérer qu'il n'est pas question d'anges dans Gen 6, que les fils de Dieu sont bien les descendants des premiers humains créés à l'image de Dieu, et qu'il existait d'autres êtres que ces descendants parmi lesquels la femme de Caïn, des habitants de Hénok et des filles qui se sont unies à des descendants des premiers humains.

Ces autres êtres me semblent d'une espèce terrestre semblable aux descendants des premiers humains puisqu'ils ont eu des descendants ensemble et je ne peux les considérer que comme des préhominiens sans aucune objection par rapport à ce que la science peut en dire.

Mais, votre point de vue reste obscur sur ce point. Qui sont ces « autres » à votre avis ?

Blaise écrit : *« Si ces autres êtres vous semblent d'une espèce terrestre semblable aux descendants des premiers humains (les "fils de Dieu" descendants d'Adam et Ève), la fin de votre phrase : « je ne peux les considérer que comme des préhominiens sans aucune objection par rapport à ce que la science peut en dire » comporte un hiatus : identifier ces autres êtres d'une espèce terrestre semblable comme étant des "préhominiens" , espèce qui n'est pas identifiable à l'espèce humaine. »*

Je croyais que vous m'aviez compris, malgré votre désaccord.

Je résume à nouveau. À un moment de l'histoire de notre monde présent (il y a probablement moins de dix mille ans, dans la période du néolithique durant laquelle les homos sapiens pratiquaient déjà l'élevage et la culture), il existait des homos sapiens un peu partout sur la planète et tout ce que la science en dit me paraît conforme à la réalité autant qu'à la Genèse. Oui, il y a eu de nombreux milliards d'années entre le début de la création de l'humain par Dieu avec de la glaise et la réalisation achevée du corps humain d'Adam et Ève. Plusieurs phases (« six jours »), des évolutions, des mutations.

La glaise est devenue corps humain selon les règles naturelles créées par Dieu lui-même et sous l'action créatrice permanente de Dieu. Cela a duré longtemps.

Je pense que c'est parmi les homos sapiens que la science nous décrit que Dieu a créé Adam et Ève. Il était normal et naturel que les homos sapiens qui n'étaient pas des humains « *créés à l'image de Dieu* » (par exemple, la femme de Caïn) et qui n'avaient pas encore d'âme immortelle, avaient biologiquement un corps semblable aux descendants d'Adam et Ève, ce qui a permis des unions sexuelles et des descendance communes dont parle Gen 6.

Les descendants de ces unions ont aussi hérité de la vie nouvelle créée en Adam et Ève, mais aussi, bien sûr, du péché originel qui l'a blessée.

Ni les incertitudes, ni les innombrables questions sans réponse, ne doivent nous décourager à continuer à réfléchir les données dont nous disposons dans l'histoire concrète.

Vous écrivez que « *Dieu a créé sur terre des âmes vivantes identiques (quant à l'âme) aux âmes vivantes qui n'avaient pas encore péché en Eden* ».

Si je vous comprends bien, les « *âmes vivantes qui n'avaient pas encore péché en Eden* » c'est uniquement Adam et Ève, hors du temps et de l'espace, et la création d'âmes vivantes « *identiques* » (quant à l'âme) serait une recreation des mêmes Adam et Ève dans l'espace et le temps (dans ce cas, ce serait une réIncarnation) ou d'un nouveau couple de deux autres personnes (avec le même nom dans l'arbre généalogique du « *clan adamique* » que vous évoquez) ou de nombreuses nouvelles personnes créées ?

Cela semble rejoindre la théorie de l'objectivation défendue par Omega3 sur la base des écrits de l'abbé Marlière. (cf. supra : « 27. La Création dans le temps »).

Est-ce bien cela ? Est-ce que vous défendez un polygénisme selon lequel le sixième jour Dieu aurait créé de nombreux êtres humains à son image et non seulement un premier couple à son image ?

J'essaie de me limiter actuellement à réfléchir et à éclaircir votre point de vue plutôt que de présenter et expliquer le mien. Je pourrai y revenir plus tard.

Vous précisez progressivement votre pensée au fil des échanges.

Il ne s'agit évidemment pas de préciser des détails ou des faits qui restent inconnus. La réalité et le comment de l'action de Dieu sont très certainement infiniment au-delà de ce que nous pouvons imaginer. La question se limite précisément à ce que nous pouvons imaginer.

Je ne suis pas encore sûr d'avoir bien compris votre pensée par rapport à la réalité concrète.

Blaise écrit : « *ce qui s'est passé en Eden était concret aussi, sans appartenir pour autant à l'Histoire des choses visibles, et ... l'apparition de l'Humanité le 6eme jour n'a pas succédé au péché originel mais l'a précédé.* »

Précédé ? Si vous considérez que l'humanité du 6ème jour est créée selon le type d'Adam et Ève hors du temps et de l'espace, comment le péché originel commis par Adam et Ève peut-il être postérieur ? Parler d'avant ou d'après pour une réalité hors du temps paraît contradictoire. Parler d'histoire concrète, ce qui décrit les faits dans le temps et l'espace du monde présent, ne peut davantage s'appliquer à des faits hors du temps et de l'espace.

Blaise écrit : « *C'est pas facile ! Adam et Ève ont été créés à l'image de Dieu (j'y reviendrai), et les Humains, dont il est précisé qu'ils ont été créés à l'image de Dieu (dans le monde visible) n'étaient pas défavorisés par rapport au couple humain créé dans l'espace-temps invisible...*

Il n'y avait pas sur terre d'autres Humains que des Humains : la femme de Caïn , (qui n'était pas "préhumainne") les habitants de la ville construite par Caïn, les Humains qui s'étaient multipliés, et les "fils de Dieu" (les Humains du clan adamique qui prirent pour femmes les "filles des Hommes"). Je pense que même les "géants" étaient des Humains (et non pas des extraterrestres ou des êtres mythologiques) mais des Humains. »

Si je vous comprends bien, de votre point de vue les deux créations que vous évoquez coexistent avec, d'une part, Adam et Ève hors du temps et de l'espace visible, et, d'autre part, l'humanité du sixième jour dans le temps et l'espace visible. Cette humanité dans le temps et l'espace a été blessée par un péché originel commis hors du temps et de l'espace.

De votre point de vue, la création d'âmes vivantes « *identiques* » (quant à l'âme) ne serait pas une recreation des mêmes Adam et Ève dans l'espace et le temps, mais « *Un nouveau couple de 2 personnes (sans nom propre, mais Humains au même titre qu'Adam et Ève parce que créés à l'image de Dieu) et qui n'étaient pas issues de l'arbre généalogique du clan adamique (les "fils de Dieu"), mais constituaient les racines de l'arbre généalogique des Humains qui n'étaient pas du clan adamique.* »

Je suppose qu'à la racine du « *clan adamique* » vous avez encore un autre couple formé par les parents de Caïn et qui sont eux aussi nommés « *Adam et Ève* », même s'il s'agit de personnes différentes du couple type de l'Eden hors du temps et de l'espace? Est-ce bien ce que vous pensez ?

Dans votre pensée, nous avons ainsi :

1. un « *premier* » couple Adam et Ève « *hors du temps et de l'espace* », dans les réalités invisibles,
2. un « *deuxième* » couple d'un autre homme et d'une autre femme dans le monde visible où est créée l'humanité du sixième jour et qui ont constitué « *les racines de l'arbre généalogique des Humains qui n'étaient pas du clan adamique* ». Vous dites que cet autre couple est un couple de 2 personnes « *sans nom propre, mais Humains au même titre qu'Adam et Ève parce que créés à l'image de Dieu* »,
3. un troisième couple du monde visible formé par un homme et une femme reprenant les noms d'Adam et Ève, père et mère de Caïn, Abel et Seth.

De votre point de vue, est-ce que l'homme et la femme du « *deuxième* » couple sont uniquement les ancêtres des Humains « *qui n'étaient pas du clan adamique* » ou sont-ils des ancêtres communs à tous les Humains, des ancêtres communs tant à Caïn (du clan adamique) qu'à sa femme (qui n'est pas du clan adamique) ?

Autrement dit, est-ce que les personnes du « *deuxième couple* » sont aussi, dans le monde visible, les ancêtres des père et mère de Caïn nommés Adam et Ève ?

Ou est-ce que ce « *troisième* » couple vous paraît créé séparément sans père et mère terrestres de sorte qu'il y aurait eu deux humanités distinctes créées à l'image de Dieu ? L'une non adamique, puis l'autre adamique ?

Comme vous l'avez écrit, ce n'est pas facile !

Désolé de creuser, mais le dialogue approfondi est à ce prix, même s'il doit s'arrêter à un moment aux portes du mystère lorsque plusieurs hypothèses s'avèrent possibles sans plus rien pour les départager. Mais, encore faut-il indiquer alors les hypothèses qui subsistent et à partir desquelles je pourrai vous préciser mon point de vue.

Blaise écrit : « *Ce n'était pas le même espace : Les événements qui se déroulaient dans l'un ne se déroulaient pas dans l'autre. Ce n'était pas non plus la même temporalité : le temps tel qu'il s'écoulait dans l'un n'était pas le temps tel qu'il s'écoulait dans l'autre. Mais ces 2 espaces-temps étaient en relation, en sorte que ce qui s'est passé en Eden a eu des répercussions dans le monde qui n'était pas*

l'Eden. Comme l'a écrit l'apôtre : "Par la faute d'un seul homme le péché est entré dans le monde et, par le péché, la mort."...

L'Humanité dans le temps et l'espace visible a subi les conséquences du péché commis hors du temps et de l'espace visible...

Vous dites : « De votre point de vue, la création d'âmes vivantes « identiques » (quant à l'âme) ne serait pas une recreation des mêmes Adam et Ève dans l'espace et le temps, mais « Un nouveau couple de 2 personnes (sans nom propre, mais Humains au même titre qu'Adam et Ève parce que créés à l'image de Dieu) et qui n'étaient pas issues de l'arbre généalogique du clan adamique (les "fils de Dieu"), mais constituaient les racines de l'arbre généalogique des Humains qui n'étaient pas du clan adamique. »

>Oui

Adam et Ève chassés d'Eden étaient sur terre les racines du clan adamique, les parents de Caïn, Abel , Seth et de tous les fils et filles qu'Adam engendra.

...

Vous dites : « De votre point de vue, est-ce que l'homme et la femme du « deuxième » couple sont uniquement les ancêtres des Humains « qui n'étaient pas du clan adamique »

>Oui

ou sont-ils des ancêtres communs à tous les Humains, des ancêtres communs tant à Caïn (du clan adamique) qu'à sa femme (qui n'est pas du clan adamique) ?

>Non

Autrement dit, est-ce que les personnes du « deuxième couple » sont aussi, dans le monde visible, les ancêtres des père et mère de Caïn nommés Adam et Ève ?

>Evidemment non.

Ou est-ce que ce « troisième » couple vous paraît créé séparément sans père et mère terrestres de sorte qu'il y aurait eu deux humanités distinctes créées à l'image de Dieu ? L'une non adamique, puis l'autre adamique ?

>Pas de 3eme couple.

1er couple humain : Adam et Ève en Eden.

2eme couple humain : L'homme et la femme du 6eme jour dans le monde. »

Dans votre exposé, vous avez bien deux humanités créées à l'image de Dieu dans le monde visible. L'une créée dans le monde visible selon le type du couple d'Adam et Ève en Eden (le clan non adamique comprenant, notamment, la femme de Caïn) et l'autre venant dans le monde visible lorsque Adam et Ève sont chassés de l'Eden (le clan adamique issu de ce couple déchu).

Vous comprendrez que je ne suis pas d'accord avec un tel dédoublement qui me semble sans fondement dans la Genèse.

Dans votre exposé, vous considérez que la mort physique et les lois naturelles incluant des décompositions et recompositions entrent dans le monde visible lorsqu'Adam et Ève sont chassés de l'Eden.

On peut imaginer théoriquement un tel changement se produisant soudainement dans tout l'univers et affectant ses particules les plus infimes ainsi que tous ses composants même les plus lointains. Soudain, tout aurait été à ce point modifié, y compris notre cerveau, que le passé apparaissant, pour notre science, dans cette situation nouvellement perçue n'aurait pas réellement existé. Un peu comme le vin de Cana ou les pains de la multiplication : un scientifique aurait pu, en les analysant, y retrouver une origine et une histoire biologique qui n'ont pas existé réellement.

Mais, comment cette théorie peut-elle de manière convaincante expliquer les traces d'un vécu, notamment artistique, constaté dans un lointain passé, qui ne résulteraient pas d'un passé réel mais d'une transformation due au péché originel ?

Vous comprendrez que je ne suis pas d'accord avec une telle supposition qui me semble sans fondement suffisant dans la Genèse qui ne relate pas une telle modification de la nature elle-même.

Là où je peux vous rejoindre un peu, c'est lorsque vous admettez qu'au moment où Adam et Ève engendrent leurs enfants, après le péché originel, il existe sur la terre d'autres individus de la même espèce biologique parmi lesquels la femme de Caïn.

Je ne vois pas quel élément complémentaire je pourrais encore apporter pour expliquer les motifs de mon désaccord et expliquer davantage mon opinion différente. Ce ne serait plus que répétition.

En résumé, je crois qu'Adam et Ève ont été créés au sein d'une espèce biologique dont les individus n'étaient pas encore créés à l'image de Dieu mais qui n'étaient que l'étape la plus proche dans un long processus comprenant des évolutions et des mutations qui s'étendent sur des milliards d'années.

La création d'Adam et Ève dans une lignée « *pré-humaine* » (pas encore capable de partager la vie de Dieu, sans âme immortelle) est comparable à l'Incarnation du Christ, vrai Dieu, dans une lignée humaine.

Le Christ, nouvel Adam, s'est incarné dans des conditions semblables au premier Adam.

Tous ses miracles et sa résurrection nous montrent le vrai homme sans péché et toute la puissance que tout humain sans péché aurait eue en communion avec Dieu, sans le péché originel.

Les théories de l'évolution ne contredisent rien de ce qui précède et ne font que nous donner des détails concrets qui ne concernent pas le fait qu'Adam et Ève ont été les premières créatures avec une âme immortelle capables de vivre la vie de Dieu éternellement.

Le Christ, vrai Dieu, était vrai homme avec une nature divine sans péché originel, parmi les autres humains de son époque qui n'avaient pas une nature divine et étaient blessés par le péché originel. Adam et Ève, étaient les vrais premiers humains avec une âme immortelle, parmi les autres homos sapiens de leur époque qui n'avaient pas cette nouvelle nature créée avec une âme immortelle.

Adam et Ève furent un fait nouveau majeur. L'Incarnation du Christ le fut davantage encore.

Après ce long dialogue détaillé avec Blaise, je reste assez étonné et interpellé par la proximité de sa pensée, très attachée à l'historicité du début de la Genèse par une lecture littérale opposée aux théories de l'évolution, avec la pensée des théologiens les plus sceptiques à l'égard des actions de Dieu dans l'histoire.

Leur pensée commune, très répandue dans des théologies diverses souvent opposées, nie la création de l'humanité dans l'histoire concrète, et plus précisément dans un corps.

L'idée qu'ils soutiennent est que l'humain (« *Adam et Ève* » réels ou symboliques) a été créé dans l'invisible, dans la réalité spirituelle hors du temps et de l'espace de notre monde réel concret, en dehors (surtout) de toute corporéité, de toute matérialité du monde présent.

L'« *histoire* » se passerait dans une autre réalité, un autre monde, avec éventuellement une autre matière. Bref, notre corps présent serait étranger à notre création, soit parce que la création de l'humanité se serait entièrement produite dans l'Eden, dans le monde invisible, dans le spirituel, pour ne faire de la création concrète, dans un monde matériel, qu'une objectivation ou une concrétisation d'un humain créé ailleurs, soit parce que la création se serait produite dans un monde concret tout autre.

Quelle que soit l'orientation retenue, qui peut varier dans l'étendue des opinions entre les plus « *fondamentalistes* » et les plus « *modernistes* », on retrouve toujours une négation de la création de l'humain dans un corps et dans notre monde présent.

Sans corps, il n'y a pas d'humain. Sans corps, il n'y a pas de création d'un humain à l'image de Dieu. Sans corps, il n'y a pas d'âme, et a fortiori pas d'âme immortelle.

Nous ne sommes pas des anges. Notre âme à l'image de Dieu n'existe que par une action spirituelle dans un corps. Elle peut survivre à la mort de son corps dans l'attente d'une résurrection, mais elle n'est pas créée sans un corps.

Il me paraît profondément erroné de penser que nous avons été créés sans corps, dans l'Eden, dans la réalité spirituelle, comme si le corps n'était qu'un ajout secondaire.

L'Incarnation de Dieu lui-même dans un corps comme le nôtre n'est-elle pas la preuve la plus flagrante de la valeur parfaite de « ce » corps, un corps du monde présent comme le nôtre ? N'est-elle pas la preuve que si Dieu a pu acquérir pour lui-même une âme humaine dans un tel corps, c'est bien dans un tel corps qu'il a aussi jadis créé les premières âmes immortelles ?

Pourquoi mépriser notre corps présent et toute la création matérielle dans laquelle nous vivons en les considérant comme des produits déçus du péché originel ? En écartant ainsi la bonté de la création dont nous atteste l'Écriture ! En écartant ainsi la valeur de notre corps !

J'ai envie aujourd'hui de dire merci à Dieu pour la science, pour Darwin, parce qu'ils nous permettent de redécouvrir la richesse et la vitalité de la création, ils nous permettent de ne plus confondre notre corps biologique et notre création d'êtres capables de partager la vie de Dieu avec un tel corps.

Aucun corps matériel n'a jamais produit une âme immortelle. La science nous prouve que le corps humain a, par contre, un cerveau dont les capacités intellectuelles et psychologiques ont progressé dans le temps, et il faut le dire clairement aux athées et à tous : ce cerveau, même doué des plus belles qualités d'abstraction et d'imagination religieuses ou des plus belles qualités affectives et artistiques, est absolument incapable de parvenir à l'immortalité. Impossible.

Les théories convaincantes de l'évolution, même si elles contiennent divers aspects qui restent en discussion de manière normale, ont l'immense mérite de ramener aujourd'hui les croyants à une attention renouvelée à ce qu'est l'homme, à ce qu'est l'Incarnation inouïe de Dieu dans notre humanité.

L'évolution du corps de l'homme éclaire mieux que jamais la gratuité et la réalité de notre création. Elle est illuminée par l'Incarnation du Christ lui-même.

Oui, Dieu est vivant. Il est venu créer l'humain à son image dans notre monde bien concret. Son Incarnation, qui a recommencé pour Lui-même cette création de manière nouvelle, nous montre toute la grandeur de l'homme créé.

Il nous suffit de regarder le nouvel Adam pour croire au premier et comprendre quel monde préparé pour lui aurait pu advenir sans le péché originel qui a brisé l'union de l'humain avec Dieu et laissé le monde entier dans les douleurs d'un enfantement qui dure encore.

Blaise écrit : « *la création d'Adam et Ève n'était pas la création de l'Humanité à l'image de Dieu mais la création d'un couple particulier, qui vivait en Eden et a servi de type à la création de l'humanité du 6eme jour qui ne vivait pas en Eden* »

Affirmer que la création d'Adam et Ève n'était pas la création de l'Humanité à l'image de Dieu me paraît incompatible avec la Genèse.

Affirmer qu'au moment où Adam et Ève sont chassés du jardin d'Eden, ils ne font pas partie corporellement de l'humanité créée à l'image de Dieu sur la terre, sauf comme modèle type, me paraît manifestement contraire à la vérité. Il me semble certain qu'Adam et Ève sont les premiers humains

créés à l'image de Dieu. Il me semble tout aussi certain que tous les humains à l'image de Dieu descendent d'Adam et Ève et donc qu'il n'y a pas d'autres humains créés à l'image de Dieu qu'Adam et Ève et leurs descendants biologiques.

Soutenir que, dans l'humanité créée à l'image de Dieu, il y aurait un clan « *non adamique* » (qui ne descend pas biologiquement d'Adam et Ève) et un clan « *adamique* » (descendant d'Adam et Ève), de sorte que la femme de Caïn et d'autres individus de son époque font partie de l'humanité du sixième jour créée à l'image de Dieu alors qu'ils ne sont pas des descendants d'Adam et Ève me paraît une fausse piste.

Il me semble plus convaincant de considérer que Adam et Ève ont été créés à l'image de Dieu par une action spirituelle dans une espèce au sein de laquelle leur corps a été façonné et qui comprenait, notamment, les parents et ancêtres de la femme de Caïn.

Blaise écrit : « *Dieu n'a pas créé les tyrannosaures* »

Mais, bien sûr que oui ! Dieu a créé les tyrannosaures. Les vaches comme les scorpions.

Dès lors que vous imaginez une création dans un monde visible différent du monde présent, vous cessez inévitablement de reconnaître la bonté de la création de Dieu qui est sous nos yeux. Si vous croyez que le monde présent est le monde créé, avec des tyrannosaures et des scorpions, vous pouvez découvrir que toutes les souffrances du présent ne peuvent s'expliquer « *que* » par le péché originel de l'humain et seulement de l'humain. L'harmonie que l'humain aurait dû et devrait toujours apporter empêche le monde entier de se développer vers la terre nouvelle et les cieux nouveaux que Dieu lui a préparés.

Blaise écrit : « *Je me suis trompé dans la formulation de ma phrase.*

J'ai oublié de préciser : "La création d'Adam et Ève n'était pas la création de l'Humanité à l'image de Dieu le 6eme jour (dont il est question en Gen 1, 27), mais la création d'un couple particulier, qui vivait en Eden et a servi de type à la création de l'Humanité du 6eme jour qui ne vivait pas en Eden."

J'ai d'ailleurs cité le Catéchisme de Trente à l'appui de cette création d'Adam et Ève "à l'image de Dieu" non pas corporellement (comme vous le pensiez) mais quant à l'âme :

Catéchisme de Trente : "Enfin Il forma le corps de l'homme du limon de la terre ... Quant à l'âme [68], Il la fit à son image et à sa ressemblance..."

La création de l'Humanité le 6eme jour (dont il est question en Gen 1, 27) fut "à l'image de Dieu" précisément parce que la création du couple type avait été elle même "à l'image de Dieu". L'antitype fut créé "à l'image de Dieu" conformément au type. »

Je n'ai pas l'impression que vous vous êtes trompé car j'avais bien compris le sens de votre phrase que vous avez précisée, mais la difficulté subsiste.

C'est la deuxième fois que vous citez le Catéchisme de Trente qui met en évidence l'essentiel de la création de l'humain à l'image de Dieu. C'est une excellente citation, mais nous la comprenons différemment.

C'est, en effet, l'âme qui est faite à l'image de Dieu. Le corps seul n'est que matière. L'esprit vient de Dieu. L'âme est le produit d'un souffle spirituel venant de Dieu et d'un corps. Nous avons déjà détaillé notre désaccord sur ce point : l'âme est à la fois physique (le corps est essentiel à sa conception) et spirituel (l'esprit est tout aussi essentiel à sa conception). L'âme est le produit de l'union de l'esprit et du corps.

Les animaux aussi ont une âme. L'essentiel de la création de l'humain à l'image de Dieu est donc l'âme créée capable de Dieu et immortelle.

C'est une âme radicalement nouvelle qui est créée lors de la création de l'humanité du sixième jour à l'image de Dieu, lors de la création d'Adam et Ève, puisque je continue à écarter les distinctions que vous faites à cet égard.

On retrouve une situation comparable lors de l'Incarnation. Marie ne pouvait engendrer, dans son corps humain, qu'une âme humaine. Mais, par l'action de l'Esprit saint, c'est une âme humaine et divine qui a été créée en elle.

De même, les géniteurs biologiques des corps d'Adam et Ève ne pouvaient engendrer, dans leur corps humain, que des âmes « *préhominien* », « *terrestres* », « *naturelles* ». Mais, par l'action de Dieu, ce sont des âmes immortelles et capables de Dieu qui ont été créées.

Il n'y a pas eu de coupure dans la généalogie terrestre. Ni pour le Christ. Ni pour Adam et Ève. Mais, dans un cas comme dans l'autre, c'est une action créatrice qui a fait exister sur la terre et dans la création naturelle un être radicalement nouveau et différent de tout être antérieur.

Blaise écrit : « *Erreur de Christologie (me semble t-il) : Par définition, Le Christ Jésus possédait 2 natures, inséparables mais **sans mélange de la nature humaine et de la nature divine**.*

L'âme humaine (immortelle) créée en Marie n'était pas humaine et divine (comme vous le dites), mais seulement humaine , et le Fils éternel de Dieu , 2eme Personne de la Sainte Trinité , le Logos (qui "était Dieu") a pris chair (humanité) de la vierge Marie pour se faire "Homme" (le Logos s'est fait chair dans le "sein" de sa mère)

L'âme humaine (immortelle) de Jésus créée en Marie est "descendue au enfers" quand la mort a séparé son corps , son âme et son esprit unis entre eux auparavant , les 3 éléments constitutifs de son être humain qui étaient eux-mêmes unis à sa divinité , à son Etre divin , sans que l'humain soit mélangé au divin. »

Il n'y a, bien sûr, pas de « *mélange* » entre l'âme humaine du Christ et sa divinité qui demeure sans confusion. Quand j'écris que son âme est « *humaine et divine* » c'est uniquement pour exprimer qu'il est vrai Dieu « *et* » vrai homme et c'est uniquement en ce sens que son âme humaine est aussi « *divine* ». Je ne vois ici aucun désaccord réel, ni aucune théologie originale.

Il est clair que, de mon point de vue, il faut « *mixer* » les premiers chapitres de la Genèse.

Je sais que vous ne pouvez pas du tout me suivre dans cette approche qui concorde avec les théories de l'évolution pour divers motifs dont nous avons débattus.

Nous retrouvons ici notre désaccord fondamental sur le renouvellement naturel des corps par des décompositions et recompositions successives qui me semble une réalité bonne créée par Dieu alors que vous le considérez comme un effet du péché originel, sur la distinction entre la « *mort* » physique naturelle (qui, de mon point de vue, fait partie de la nature « *bonne* » créée par Dieu « *pour la vie* ») et ce que la « *mort* » est devenue dans le monde lorsque l'humain a perdu le contrôle de la création : une « *loi* » inexorable de destruction. Je n'y reviens pas ici car je ne peux rien ajouter de neuf, sauf à relever encore et encore que le Christ nous a montré par des miracles et sa propre résurrection que cette loi inexorable pour nous pécheurs n'a aucune puissance pour l'homme sans péché qui vit dans la communion divine. Rien n'a changé dans la nature : sans le péché originel, nous pourrions déplacer les montagnes et empêcher toute souffrance et tout désordre comme le Christ, vrai fils de l'homme créé, nous l'a montré. Le péché originel n'a pas changé le monde, ni ses règles. Il a seulement privé le monde de l'humain qui devait le conduire en communion avec Dieu et le monde en subir les effets néfastes aujourd'hui encore.

Vous écrivez : « *Que sont devenus les autres homo sapiens, à l'exception d'Adam et Ève, entre la période de 300000 ans et 10000ans ?* »

Comme tous les autres êtres vivants créés par Dieu, ils ont vécu d'une vie terrestre précaire et ils se sont multipliés par reproduction naturelle.

Les générations ont continué, sans interruption jusqu'à ce jour, à se succéder, mais, au fil des générations, le nombre des descendants directs d'Adam et Ève sont devenus de plus en plus nombreux et de plus en plus dispersés partout sur la terre.

On évalue à un maximum de vingt millions la population des homos sapiens sur la terre qui vivait il y a cinq ou dix mille ans.

Rien qu'en imaginant une moyenne de deux enfants par génération, ils pouvaient être 32 descendants directs ($2 \times 2 \times 2 \times 2 \times 2$) après cinq générations et 1024 ($32 \times 2 \times 2 \times 2 \times 2 \times 2$) descendants directs après 10 générations. C'est peu sur 20 millions.

Mais, après 15 générations vous en avez 32.768 ($1024 \times 2 \times 2 \times 2 \times 2 \times 2$) puis, après 20 générations, vous avez déjà plus d'un million de descendants directs ($32.768 \times 2 \times 2 \times 2 \times 2 \times 2$) sur vingt millions : sur cette base, il reste encore 19 millions d'autres homos sapiens, mais, continuez le calcul et vous observez qu'après 25 générations, vous dépassez les 20 millions.

Alors, certes, il y a de multiples recoupements et il faut ajouter plein de nuances, mais je peux rappeler que, selon les calculs des généalogistes, on peut considérer qu'après trois mille ans, tous les homos sapiens étaient des descendants directs d'Adam et Ève.

Après 25 générations, chaque humain a 33 millions d'ancêtres directs 25 générations auparavant (qui vivaient environ mille ans avant lui). Déjà mille ans après Adam et Ève, la probabilité qu'Adam et Ève ne soient pas l'un des 33 millions d'ancêtres d'un homme qui vivait mille ans après eux est minime. La probabilité qu'en outre, Adam et Ève ne soient pas l'un des 33 millions d'ancêtres de sa femme qui vivaient mille ans auparavant se rapproche des chances de gagner le gros lot à l'euro-millions...

Nos désaccords sont, bien sûr, importants, mais il y a un point particulier où je suis heureux de vous retrouver en accord, c'est celui de Gen 6.

Vous connaissez certainement l'interprétation différente qui prétend y voir des unions entre des anges et des humains. Elle a été énergiquement rejetée par St Jean Chrysostome et vous rejoignez comme moi son opinion pour considérer que les fils de Dieu en cause sont bien des descendants d'Adam et Ève, mais il reste à déterminer qui sont les femmes en cause qui me semblent être des pré-humaines, comme la femme de Caïn.

Cette question est développée dans le sujet intitulé « 60. La descendance d'Adam et Ève et les pré-humains » (cf. infra).

Vous avez bien compris mon point de vue, mais je continue à ne pas bien comprendre le vôtre en ce qui concerne le début de la présence d'Adam et Ève dans le monde présent, après le péché originel.

Nous sommes d'accord pour considérer que Caïn et Seth, de même que les événements de Gen 6, sont dans la réalité historique du monde présent, après le péché originel.

Nous semblons d'accord pour considérer qu'après le péché originel, Adam et Ève sont les géniteurs biologiques de Caïn et Seth dont Ève a accouché comme n'importe quelle autre femme de ce monde, et aussi que, lorsque Adam, Ève, Caïn et Seth vivaient encore tous les quatre à la même époque, il y avait d'autres individus qui n'étaient pas du « *clan adamique* » mais dont le corps « *humain* » permettait des unions et des descendance croisées qui ne sont possibles qu'entre des individus d'une même « *espèce* ».

Sur ce point, vous pensez que tous font partie de l'humanité du sixième jour créée à l'image de Dieu alors que je pense que seuls ceux qui font partie du « *clan adamique* » constituent l'humanité créée à l'image de Dieu.

Oublions un instant notre désaccord sur ce point essentiel pour relever, par contre, notre accord important sur l'existence d'une espèce « *humaine* » commune sur le plan biologique.

Si je vous comprends bien, nous sommes d'accord pour admettre qu'il y a d'autres individus « *humains* » au moment où l'histoire bascule parce qu'Adam et Ève sont chassés du jardin d'Eden.

À ce stade de l'histoire, pourriez-vous me préciser la différence qui existe, selon votre point de vue, entre, d'une part, ces individus qui seraient des humains du sixième jour créés à l'image de Dieu et, d'autre part, Adam et Ève ?

Ont-ils bien un corps humain semblable ? Ont-ils tous une âme immortelle malgré le péché originel ? Ont-ils tous la capacité de vivre éternellement avec Dieu et d'être sauvés par le Christ ?

Blaise écrit : « *Adam et Ève n'avaient pas une âme "préhomminienne" que Dieu aurait rendu immortelle !* »

Ce n'est pas exactement ce que j'ai écrit, mais votre observation est importante.

L'âme d'Adam et Ève a été créée au premier instant de leur existence.

Ce premier instant se situe-t-il en dehors de toute réalité terrestre actuelle, en dehors du temps et de l'espace ? Il me semble que c'était votre thèse, mais ce premier instant se situe-t-il lors d'une conception dans le corps d'une mère terrestre ? C'est ma thèse : la création des premiers êtres à l'image de Dieu se réalise au premier instant de leur conception terrestre exactement comme la création de l'âme humaine du Christ et son Incarnation se réalisent au premier instant de sa conception dans le corps de la Sainte Vierge Marie.

Ce premier instant se situe-t-il lors d'une création à l'état adulte dans le monde terrestre ? Cela semble se rapprocher de votre thèse de manière secondaire pour expliquer la survenance d'Adam et Ève dans le monde présent après le péché originel, mais votre position ne me paraît pas claire.

Cela peut aussi se rapprocher de ma thèse si l'on considère un placement de l'humain à l'âge adulte dans le jardin d'Eden comme un achèvement de la création avant lequel l'humain était encore « *seul* » ce que Dieu déclare comme n'étant « *pas* » bon et donc pas encore achevé.

Il me semble qu'il faut éviter ici un excès de chronologie incompatible avec la réalité spirituelle de l'humain.

Dieu connaît l'âme d'Adam et Ève dès le premier instant de leur existence. Il connaît et façonne déjà l'âme immortelle qu'il va sauver par le Christ.

Si je vous comprends bien, vous pensez qu'il y a :

1. d'abord, un modèle type d'Adam masculin créé dans un monde hors du temps et de l'espace actuels où les corps ne connaissent aucune décomposition,
2. il y a ensuite une entrée d'Adam dans l'Eden où Ève est façonnée,
3. puis une création de l'humanité du sixième jour selon leur modèle dans le même monde hors du temps et de l'espace actuels (s'agit-il de descendants corporels issus d'Adam et Ève avant le péché originel ?),
4. puis un péché originel qui bouleverse totalement le monde dans le temps et dans l'espace (notez ici que cette thèse n'est en rien mentionnée dans la Genèse et n'est déduite que du fait de « *la mort qui entre dans le monde* » par le péché originel),

5. Adam et Ève (à l'âge adulte ?) se trouvent présents instantanément dans ce monde bouleversé, de même que les divers autres individus « *créés à l'image de Dieu* »,

6. Adam et Ève ont des descendants dans ce monde modifié par le péché originel (le clan adamique) et les autres individus ont aussi des descendants (le clan non adamique) avec des unions et des descendants communs qui sont tous des humains créés à l'image de Dieu avec une âme immortelle.

Est-ce bien cela que vous pensez ?

Blaise écrit : « *Pour être clair, je pense que les "fils de Dieu" ont pris pour femmes les "filles des hommes" qui leur plaisaient, que ces "filles des hommes" étaient les enfants de sexe féminin des hommes qui étaient devenus nombreux sur la face de la terre, dont les descendants ne vivraient plus, à terme, que 120 ans, et qui étaient eux-mêmes les descendants du 1er couple créé "à l'image de Dieu" dont il est question en Gen 1, 27.*

Je pense donc que les "fils de Dieu" (du clan adamique) ne constituaient pas à eux seuls l'humanité créée à l'image de Dieu. »

Hélas, ce n'est pas vraiment clair. Ceux que vous nommez « *les descendants du 1er couple créé "à l'image de Dieu" dont il est question en Gen 1, 27* » sont ainsi situés par rapport à un premier couple créé à l'image de Dieu que vous ne nommez pas. Ce premier couple créé à l'image de Dieu auquel vous pensez ne paraît ni le couple d'Adam et Ève qui forme le modèle type de l'Eden, ni ce même couple qui donne naissance après le péché originel à Caïn, Abel et Seth.

C'est qui ce couple à l'origine de ceux qui forment le clan « *non adamique* » ?

Votre distinction dans l'humanité me semble rester très éloignée de la Genèse.

Blaise écrit : « *Nous sommes d'accord sur le fait qu'il y avait alors d'autres individus "humains" (mais il reste à préciser si la "basculé" de l'histoire s'est produite quand Adam et Ève ont été chassés ou quand ils ont péché).* »

Vous ne développez pas votre idée, mais cela me semble cependant probablement nécessaire pour vous comprendre.

En effet, votre distinction dans l'humanité créée et votre évocation du cas des tyrannosaures fait penser que vous considérez que la « *basculé* » dont nous parlons serait un effet du péché originel éloigné dans le passé qui vous permet d'admettre une durée, un temps historique, entre le péché originel et la présence sur la terre d'Adam et Ève .

Pensez-vous que cette durée a pu être de milliards d'années au cours desquels il y aurait eu, notamment, des tyrannosaures ?

Etes-vous d'accord pour considérer que la naissance de Caïn, Abel et Seth qui situe le couple d'Adam et Ève dans l'histoire que nous mesurons se situe il y a moins de dix mille ans ?

Dans votre point de vue, si la création d'Adam à partir de la glaise est antérieure, dans une réalité hors du temps et de l'espace, et qu'Ève est aussi déjà créée dans l'Eden, pourquoi excluez-vous que leur survenance dans l'histoire mesurable, il y a quelques milliers d'années, ait pu se produire dans le sein de mères du « *clan non adamique* » ? Avez-vous une autre hypothèse ? Ont-ils surgi soudainement, à l'état adulte, dans l'histoire mesurable ?

Sur ce point, il me semble que vous évitez de répondre à une des questions posées, mais en exprimant une incertitude qui ouvre peut-être une porte.

Blaise écrit : « *Ce premier instant se situe-t-il lors d'une conception dans le corps d'une mère terrestre ?*

*Une mère terrestre actuelle conçoit en son "sein" un être humain constitué d'un corps, d'une âme, et d'un esprit ; cette conception est le 1er instant de la vie de cet être humain...
Comment Adam et Ève sont-ils passés de l'Eden sur la terre ? Je l'ignore. »*

Pourquoi, de votre point de vue, Adam et Ève ne pourraient-ils s'être incarnés chacun sur la terre comme le Christ dans le sein d'une mère terrestre ?

Le Christ vit de toute éternité avant de s'incarner dans l'histoire mesurable dans le sein de Marie.

De votre point de vue, puisque Adam et Ève vivent aussi déjà depuis leur création « *hors du temps et de l'espace* » avant de s'incarner dans l'histoire mesurable, pourquoi faudrait-il imaginer, sans aucune base biblique, une autre Incarnation dans notre monde après le péché originel ?

Blaise écrit : « *Ce premier instant se situe-t-il lors d'une création à l'état adulte dans le monde terrestre ?*

Une femme (sur terre) est adulte quand elle conçoit sa progéniture, qui n'est évidemment pas adulte quand elle est conçue. »

Pourquoi une exception lorsqu'Adam et Ève apparaissent dans le monde présent après le péché originel ?

Blaise écrit : « *Dieu n'avait pas encore décidé de créer Ève quand il a créé Adam et l'a placé dans le jardin d'Eden "pour le garder et le cultiver" ; il a décidé de créer une compagne pour Adam quand il a jugé qu'il n'était pas bon qu'il soit seul. A l'origine, Adam a bien été créé volontairement solitaire. C'est un mystère que je ne m'explique pas* »

C'est une objection importante par rapport à votre point de vue. Il me semble que la création à l'image de Dieu, qui est une trinité de personnes qui vit de toute éternité de cette communion d'amour, implique en elle-même une pluralité de personnes.

Il n'y a pas de vie « *divine* » sans pluralité de personnes et amour en elles.

Je ne reviens pas davantage ici sur notre désaccord déjà développé par rapport à l'interprétation contestée que vous donnez au mot « *seul* ».

Il me semble maintenant clair que, pour vous, le premier homme et la première femme de Genèse 1 ne sont pas Adam et Ève. Il s'agirait de personnes distinctes. De votre point de vue, le premier homme et la première femme de Genèse 1 sont des personnes avec une âme immortelle créées selon le modèle d'Adam et Ève, mais bien distinctes.

Avec ce point éclairci, je ne peux que maintenir mon désaccord sur votre humanité en trois « *temps* » : Adam et Ève créés comme modèle type, création d'un premier couple terrestre selon leur modèle, survenance sur terre d'Adam et Ève chassés de l'Eden.

Dans la Genèse et selon la foi de l'Église, il n'y a qu'un seul couple créé à l'image de Dieu dont nous descendons tous.

Mais, ce qui nous sépare n'est pas étanche pour aucun des trois « *temps* » que vous évoquez.

1. Premier temps.

Il me semble que votre modèle type en dehors du temps et de l'espace du monde présent ne permet pas un réel désaccord. En effet, qui peut prétendre, dans les limites du fonctionnement de notre cerveau qui mesure tout avec des repères d'espace et de temps qu'il a construits lui-même selon ses règles cérébrales naturelles, parler correctement de la réalité de Dieu, de la réalité de l'Eden.

C'est bien pour cela que Genèse 2 et 3 sont inévitablement imagés.

Comment, en outre, « mesurer » l'idée que Dieu avait de notre humanité « avant » de la créer et de s'y incarner Lui-même ? Votre idée d'un modèle type ne peut donc être rejetée a priori.

Qui peut préciser ce que Dieu a créé « hors du temps et de l'espace » ou en exclure quoi que ce soit ?

Lorsque vous parlez d'une création « hors du temps et de l'espace », c'est au-delà de toute possibilité de raisonnement pour nous qui raisonnons dans le temps et l'espace que notre cerveau mesure.

Nous sommes d'accord pour constater que le péché originel se passe dans le jardin d'Eden mais qu'il implique cependant une création terrestre. Quelle est la part de la création terrestre en Eden ?

Ces questionnements limitent un peu nos divergences concernant la création et le péché originel d'Adam et Ève au stade du « modèle type » que vous présentez.

2. Deuxième temps.

Votre dernier message a indiqué un point capital pour la compréhension de votre position par rapport aux connaissances scientifiques actuelles.

Blaise écrit : « *Le péché originel (quand il a été commis) était éloigné dans le passé (en Eden) quand Adam et Ève ont été chassés.*

Leur présence sur terre est consécutive à leur exil, donc postérieure au moment (en Eden) où ils ont été chassés.

Je pense que la "bascule"(sur terre) s'est produite à l'instant de leur péché (en Eden), et non pas à l'instant (en Eden) où ils ont été chassés...

Je pense que des centaines de millions d'années (terrestres) se sont écoulés entre le moment où Adam et Ève ont péché (en Eden) et le moment où ils se sont retrouvés sur terre, avec des descendants du 1er couple qui était mort (sur terre) quand ils (Adam et Ève) ont péché (en Eden) ou peu de temps (terrestre) après , ou quelques siècles (terrestres) plus tard.

J'ignore pendant combien de temps (terrestre) le 1er couple (de Gen 1, 27) a vécu après la "bascule" qui a désordonné l'ordre paradisiaque sur terre, et produit des générations de monstres.

Dans cette perspective, je n'exclus pas que certains des descendants du 1er couple de Gen 1, 27 aient rencontré des dinosaures, ce qui expliquerait certaines anomalies dans la théorie de l'évolution ».

Nous revoici pleinement d'accord pour reconnaître la réalité historique de centaines de millions et même de milliards d'années avant la survenance d'Adam et Ève dans le monde présent.

C'est une précision capitale et un point d'accord essentiel pour notre sujet.

D'abord, par rapport à la réalité scientifique.

Mais surtout, plus spécialement, par rapport à l'apparition des hominidés dans l'histoire qui peut, dans une certaine mesure, concorder avec vos générations successives d'un premier couple depuis un temps qui peut remonter aux dinosaures.

J'imagine que si vous évoquez des générations de monstres dans un monde désordonné, vous pouvez aussi imaginer que votre « premier couple » a pu avoir dans sa descendance des australopithèques, des homos erectus ou des homos habilis, voire des Néanderthaliens.

Si vous parvenez à concevoir que tous ces êtres humanoïdes, qui se sont succédés pendant des millions d'années, sont des humains créés à l'image de Dieu avec une âme immortelle qui ressusciteront par le Christ, c'est une perspective qui me paraît erronée.

La survenance d'Adam et Ève dans notre histoire concrète du monde présent, dans notre « *espace-temps* », à l'époque de Caïn, Abel et Seth, est le moment de la création de ce premier couple humain à l'image de Dieu avec une âme immortelle. Les créatures terrestres qui ne descendent pas biologiquement d'Adam et Ève, dans notre espace temps, n'ont pas d'âme immortelle.

Ni la Genèse, ni l'enseignement du Magistère de l'Église, ni les Pères de l'Église, n'ont jamais admis autre chose.

Pour soutenir votre thèse d'une création d'un autre premier couple à l'image de Dieu, qui n'est pas Adam et Ève, vous devez d'ailleurs mixer de manière contradictoire la réalité de l'Eden et celle de la terre du monde présent.

Vous créez un espace de temps (c'est contradictoire pour un fait hors du temps et de l'espace) entre le péché originel d'Adam et Ève et leur rejet du jardin d'Eden les amenant « *plus tard* » dans le temps et l'espace de notre histoire. C'est dans un intervalle de cet espace temps que vous placez des centaines de millions d'années durant lesquelles une humanité à l'image de Dieu qui ne descend pas biologiquement d'Adam et Ève aurait vécu avant la survenance d'Adam et Ève dans notre temps.

Sur ce point, vous avez une bonne imagination mais elle vous mène beaucoup trop loin par rapport à la Genèse et à la foi de l'Église.

Il reste, par rapport aux constatations scientifiques, un accord très important entre nous pour admettre la présence d'autres hominidés au moment précis de la survenance dans l'espace temps de notre histoire concrète d'Adam et Ève.

3. Troisième temps

Blaise écrit : « *La naissance des enfants d'Adam et Ève il y a moins de dix mille ans (de notre histoire terrestre) ? Compte tenu de la longévité des patriarches, dix mille ans me semblent un peu courts ; mais là aussi , il faut tenir compte du fait que certains paramètres qui servent actuellement aux scientifiques pour mesurer le temps solaire pouvaient ne pas être identiques quand les patriarches ont vécu (l'inclinaison du globe terrestre , les périodes de glaciation , la vitesse d'expansion de l'univers et ses incidences sur le rayonnement cosmique , les inversions des pôles magnétiques ou que sais-je encore...)...*

Je vous ai déjà dit que j'ignorais par quel processus Adam et Ève sont passés d'Eden sur terre. Tout ce que je sais (d'après Gen 2), c'est qu'ils étaient adultes et que Dieu les a vêtus de peau avant de les chasser d'Eden ; je ne pense donc pas qu'ils aient été conçus dans le "sein" de mères du clan non adamique ; d'ailleurs, dans cette hypothèse, il n'y aurait pas eu de clan adamique : Les "fils de Dieu" et les "filles des hommes" auraient été du même clan...

Il n'y a aucun rapport entre la conception virginale de Jésus et la création d'Adam à partir du sol terrestre et la création d'Eve à partir d'Adam. »

Aucun rapport en comparaison de la création d'Adam à partir du sol terrestre, certes, mais il ne s'agit pas ici de cette création que vous situez dans un autre temps, mais de la survenance d'Adam et Ève « *sur terre* » dans notre temps et notre espace que vous présentez.

Vous situez cette survenance des centaines de millions d'années après le péché originel et à un moment où d'autres hominidés vivent sur la terre depuis des millions d'années.

Vous dites que vous ignorez par quel processus cette survenance s'est produite. Je maintiens donc ma question : pourquoi écarter des mères biologiques ?

Vous évoquez certes la notion de clan, mais elle n'aide guère puisque de nombreux clans se constituent par rapport à un patriarche d'origine, ce qui n'exclut en rien que ce patriarche ait un père et une mère biologiques.

Blaise écrit : « *Adam et Ève ne se sont pas "incarnés" dans le monde mesurable ; ils étaient "os" et "chair" quand Dieu les a chassés d'Eden. Il n'y a eu "Incarnation" d'Adam et Ève nulle part, ni avant ni après le péché originel.* »

Après avoir mixé Gen 1 et Gen 2 , vous mixez l'Incarnation du Logos et une Incarnation imaginaire d'Adam et Ève. »

Dès le moment où vous imaginez une création d'Adam et Ève dans un « autre » espace temps survenant plusieurs centaines de millions d'années avant leur présence dans l'espace temps de notre histoire où ils font naître Caïn, Abel et Seth, il me semble correct, dans votre pensée, de considérer cette présence nouvelle, après être chassés de l'Eden, comme une « *Incarnation* » (une survenance « *dans* » (« *in* ») une chair (« *carna* ») du monde présent.

Quel autre mot utiliser ?

Je ne suis pas d'accord avec une telle Incarnation parce que je maintiens qu'Adam et Ève sont créés à ce moment de l'histoire concrète et non des millions d'années avant.

Mais, en essayant de comprendre votre point de vue, je ne peux que constater que, de même que le Christ s'incarne parce qu'il vit déjà de toute éternité avant le moment historique de son Incarnation, vous donnez à Adam et Ève une réalité concrète et terrestre « *avant* » leur survenance dans l'histoire de notre espace temps, ce qui me semble bien faire de cette survenance une forme d'Incarnation : dans votre point de vue, il y a un avant et un après pour des êtres qui existent déjà, lorsqu'ils commencent à vivre dans une chair de notre monde présent.

Pensez-vous qu'Adam et Ève ont surgi instantanément dans l'histoire concrète ? Par exemple, à 17h12 le 3 mars de l'an 24.358 avant Jésus-Christ, à 163 km à l'est du Mont Ararat, sans aucune conception, ni enfance, ni histoire terrestres préalables dans notre espace temps ?

Excusez la naïveté de la question.

Il me reste à aborder une autre observation importante dans vos réflexions.

Blaise écrit : « *Xavi écrit : « Il me semble que la création à l'image de Dieu, qui est une trinité de personnes qui vit de toute éternité de cette communion d'amour, implique en elle-même une pluralité de personnes. »* »

Donc, d'après votre raisonnement, une création "à l'image de Dieu" impliquerait la création de 3 personnes, et non pas d'un couple ! »

La troisième personne pour le couple humain, c'est Dieu lui-même. L'image de Dieu n'est parfaite qu'avec Dieu.

Dieu assure pour notre humanité la réalité trinitaire en dehors de laquelle nous ne pouvons partager sa vie éternelle.

Blaise écrit : « *L'union de descendants d'Adam et Ève avec d'autres individus qui ne descendent pas d'Adam et Ève... ne concorde pas avec la foi de l'Église d'un seul couple créé à l'image de Dieu dont nous descendons tous, puisque d'autres individus qui ne descendaient pas d'Adam et Ève se sont unis à des descendants d'Adam et Ève. »* »

Mais si ! Il y a place ici pour des opinions différentes dans une discussion qui est actuellement ouverte au sein de l'Église.

La foi de l'Église d'un « *seul* » couple créé à l'image de Dieu dont nous descendons tous ne signifie pas que nous descendons tous « *seulement* » de ce couple d'Adam et Ève, mais « *seulement* » que notre réalité d'âme immortelle capable de partager la vie de Dieu (ce qui caractérise et distingue notre personne à l'image de Dieu), nous est transmise « *seulement* » par ce « *seul* » couple et ses descendants.

L'exposé de votre pensée me semble désormais suffisamment clair et les détails permettent certes encore des questions innombrables, mais il me semble que vos réponses pourront s'adapter à votre point de vue sans en affecter la cohérence.

Vos développements sont intelligents et votre argumentation sérieuse et rationnelle.

Vous allez au fond des questions sans vous arrêter à aucune difficulté. Comme pour tout humain, vous laissez inévitablement une part au mystère et seule votre conviction vous fait choisir aux endroits principaux de la réflexion où la raison et nos connaissances ne peuvent tout trancher rationnellement. Au cœur de l'essentiel, c'est toujours la foi qui a le dernier mot.

Mais, votre désaccord avec les théories de l'évolution ne me paraît plus aussi important dans votre pensée qu'au début de vos interventions.

À la lecture de vos réflexions, il me semble que vous pourriez même rejoindre mon opinion ou les théories de l'évolution en ce qui concerne l'historicité d'Adam et Ève sans rien changer à votre exposé général.

En effet, si vous ajoutez une mère biologique issue d'une évolution pour la survenance d'Adam et Ève dans le monde présent, tout le reste de vos convictions resterait inchangé.

La survenance d'Adam et Ève sur cette terre, après une évolution corporelle ou instantanément, n'a aucune importance essentielle dans votre thèse puisque vous estimez que leur création est antérieure, qu'ils ne sont pas les premiers humains créés à l'image de Dieu sur cette terre, et qu'il n'y a rien de neuf à constater lors de cette survenance parmi d'autres humains en tout semblables.

Vous considérez qu'Adam et Ève surviennent pour donner naissance à un clan adamique, mais leurs descendants seraient en tout semblables à ceux d'un clan non adamique issus d'un autre couple originel plus ancien. Dans ce point de vue, la discussion de l'origine concrète d'Adam et Ève n'a guère d'importance, ni d'intérêt.

Comme vous situez le couple originel plus ancien sur la terre avant même les australopithèques, que vous présentez comme des monstres hybrides provenant d'unions avec des descendants de ce couple originel plus ancien issu de l'humanité du sixième jour et survenu sur terre après le péché originel en Eden, les conflits avec la science, y compris les théories de l'évolution, deviennent fort abstraits et secondaires.

À ce stade de nos échanges, il me semble que votre pensée peut être résumée à nouveau et de manière plus précise en phases successives comme suit par rapport à l'avis différent que je présente.

1. Création de la terre dans des conditions où les corps ne se renouvellent pas par des décompositions et recompositions successives.

Je crois, au contraire, que le renouvellement des choses créées et leurs changements continuels sont des réalités bonnes de la vie terrestre créée par Dieu.

2. Création d'un homme masculin solitaire nommé Adam, tiré de la glaise de la terre du monde présent.

Je crois, au contraire, que Dieu a créé ensemble l'homme et la femme dans le monde présent (l'adam, créé mâle et femelle) et que la solitude concerne l'humain (l'adam, mâle et femelle) dans la réalité spirituelle du jardin d'Eden.

3. Création corporelle d'une première femme dans le jardin d'Eden où Adam a été mis, tirée exclusivement du corps de l'homme masculin Adam, sans existence corporelle féminine antérieure.

Je crois, au contraire, que la création de la femme dans le jardin d'Eden a été une création spirituelle qui concerne l'humain, l'adam mâle et femelle, dont les corps sexués existaient déjà.

4. Création sur la terre, au « *sixième jour* » de Genèse 1, d'un couple d'humains à l'image de Dieu, dont les noms sont inconnus, créés selon le modèle d'Adam et Ève en Eden.

Je crois, au contraire, qu'Adam et Ève sont à l'origine de toute l'humanité créée à l'image de Dieu dans le monde présent et qu'il n'y a pas deux couples distincts à l'image de Dieu à l'origine de notre humanité, mais un seul.

5. Le péché originel d'Adam et Ève fait entrer dans le monde la mort physique, le renouvellement de toutes choses par des décompositions et recombinaisons successives, ce qui fait basculer tout l'univers dans un état naturel bouleversé par des règles nouvelles de la mort physique.

Je crois, au contraire, que le monde créé par Dieu, que nous avons sous les yeux aujourd'hui, est bon et que ses lois naturelles sont bonnes, y compris les renouvellements physiques de toutes choses, sans être déchues ou désordonnées en elles-mêmes, mais que le monde est seulement privé de sa conduite par l'humain en harmonie avec Dieu qui devait le développer et le transformer pour en faire une terre et des cieux que nous ne pouvons aujourd'hui imaginer.

Je crois que seul l'humain a été déchu par le péché originel et que le monde présent n'est pas un monde déchu, ni maudit, mais seulement un monde dans l'attente d'une restauration de l'humain, qui n'est désordonné que par le fait que l'homme n'y fait pas régner l'ordre en harmonie avec Dieu.

6. Par l'effet du péché originel, l'humanité créée le sixième jour se retrouve instantanément, sans père et mère biologiques, dans un monde déchu où des monstres apparaissent et où des accouplements d'humains à l'image de Dieu avec une âme immortelle et d'animaux produisent des monstres sans âme immortelle : australopithèques, erectus, néanderthaliens et autres.

Je crois, au contraire, qu'il n'y avait pas d'humains créés à l'image de Dieu, pas d'âmes immortelles, à l'époque des hominidés de la préhistoire et que ceux-ci ne sont pas des animaux provenant d'accouplements monstrueux mais font partie de l'arborescence des ancêtres biologiques naturels des humains actuels dont provient notre corps.

Je crois que les hominidés sont apparus selon les lois naturelles du monde créé par Dieu qui a commencé à façonner le corps des humains dès le début de la création du monde.

7. Plusieurs millions d'années après la déchéance causée par le péché originel, Adam et Ève sont chassés du jardin d'Eden sur la terre, à un moment et à un endroit de l'espace et du temps du monde présent, où ils donnent naissance à Caïn, Abel et Seth.

Je crois, au contraire, qu'il n'y a aucun intervalle, dans le temps de notre histoire concrète, entre la création d'Adam et Ève et leur création terrestre dans le monde présent, ni entre leur péché originel dans le jardin d'Eden et leur existence terrestre. Leurs réalités terrestres et spirituelles coexistaient, tant lors de leur création que lors du péché originel et que lors de l'enfantement de leurs enfants, mais après le péché originel et leur expulsion de l'Eden, leur vie était éloignée de Dieu, blessée et soumise à la mort.

8. Adam et Ève surviennent instantanément dans l'espace et le temps du monde présent, après avoir été chassés du jardin d'Eden, sans père et mère biologiques.

Je crois, au contraire, que le corps des humains a été façonné par Dieu à travers une longue histoire naturelle et que la création des premières âmes immortelles est une création nouvelle dans le cours de l'histoire concrète au moyen de corps provenant de la nature créée.

Je crois que le corps terrestre d'Adam et celui d'Ève ont été conçus dans le sein d'une génitrice biologique et que la création de leurs âmes immortelles fut une création absolument nouvelle, à

l'image de la création absolument nouvelle du Christ, vrai Dieu de toute éternité, dans le sein d'une génitrice biologique, vraie humaine.

Les différences sont essentielles.

Vous terminez par une affirmation qui est la synthèse de votre pensée qui me semble rejeter la valeur de notre corps essentiel à notre être.

Blaise écrit : « *seul notre esprit peut vivre en présence de Dieu* ».

Non ! Nous sommes appelés à vivre pleinement avec Dieu, corps, esprit et âme.

L'opinion de Blaise déclare que le monde présent est mauvais, déchu, maudit, que notre corps actuel est mauvais, déchu, maudit, que les lois naturelles sont désordonnées. Bref, il nous demande de croire que le monde n'est pas bon alors que la Parole de Dieu nous révèle que le monde est bon.

Excusez-moi d'être direct et sévère ici, mais, malgré tout le respect que j'ai pour vous-mêmes et votre réflexion, je crois que votre affirmation est ici fausse parce que vous dites mauvais ce qui est bon, tant en ce qui concerne le monde que l'humain qui y vit.

L'opinion de Blaise décompose la création de l'humanité à l'image de Dieu en une création abstraite d'Adam et Ève hors du temps et de l'espace distincte de leur survenance sur la terre dans notre histoire concrète, une création de l'humanité à l'image de Dieu distincte de la création d'Adam et Ève, un péché originel distinct de la vie terrestre d'Adam et Ève.

Je crois que vous créez ici de la confusion qui obscurcit la clarté de la création et que cette obscurité affecte le Christ lui-même.

L'opinion de Blaise qui distingue l'existence du premier Adam dans le jardin d'Eden de son existence sur la terre du monde présent implique, en effet, que le Christ, nouvel Adam, ne se serait pas incarné en tout semblable au premier Adam sauf le péché, de manière à rétablir l'humanité dans l'ordre voulu à l'origine par le Créateur, par un choix différent de celui du péché originel.

Dans le monde présent, le Christ nous atteste qu'un vrai homme, tel qu'il a été créé en ce monde, a toujours toute la puissance nécessaire pour dominer le monde et la puissance de la mort, jusqu'à pouvoir déplacer des montagnes, changer l'eau en vin, marcher sur l'eau, multiplier les pains, guérir toute maladie.

Non, notre corps et notre existence terrestre ne sont pas des résidus mauvais du péché originel, mais une création bonne de Dieu réalisée dans l'histoire concrète selon des modalités corporelles que la science peut nous détailler sans contradiction avec notre foi.

Notre vie et notre monde sont aujourd'hui comparables à un enfant et au placenta de sa mère. La naissance est proche. L'enfant et le placenta qui le nourrit sont bons. Viendra le temps où l'enfant, sortant de l'obscurité du sein de sa mère, découvrira un monde totalement différent et le placenta du monde présent, parfaitement bon, disparaîtra pour céder la place à une source nouvelle de nourriture dans un monde autre.

Mais, à l'origine, contrairement à un enfant dans le sein de sa mère, l'humain conçu à l'image de Dieu pouvait pleinement diriger en toute clarté le monde créé pour le nourrir et lui donner un chemin de vie alors que maintenant il est dans l'obscurité d'une naissance qui tarde dont il ne sait plus rien, pas même s'il peut l'espérer ou s'il doit la redouter, pas même si elle sera un passage vers la vie ou vers la mort.

Pneumatis se réfère à « l'hypothèse très plausible qu'ont certains théologiens selon laquelle le point 0 du temps, le commencement, soit celui de la chute (avant, la vie en Eden serait hors du temps tel qu'on le conçoit). »

Ceci me paraît incompatible avec la Genèse et fait tant de la création de l'humain que du péché originel une idée abstraite et non une réalité.

Hanoi écrit : « Origine adamique et évolution.

Ce dernier point consiste moins en une question qu'en un exposé de ma compréhension du récit d'Adam et Ève mis en relation avec nos connaissances actuelles scientifiques, pour m'assurer que ma compréhension est valide. Effectivement les connaissances scientifiques sur l'évolution, que l'Église considère comme "plus qu'une théorie", et l'origine adamique semblent apparemment en contradiction. Nous devons considérer qu'Adam et Ève ont véritablement existé, non pas comme une métaphore vague symbolisant l'humanité et sa faute primordiale, mais vraiment comme deux êtres réels, qui sont réellement nos ancêtres. Car s'ils n'ont pas réellement existé, ils n'ont pas pu commettre la faute originelle. S'ils ne l'ont pas commise, ils n'ont pas pu nous la transmettre. Si nous n'avons pas reçu de nos ancêtres Adam et Ève le péché originel, la rédemption de notre nature par le Christ n'aurait pas de sens. L'existence réelle du couple adamique et leur faute réelle semble donc nécessaires. Néanmoins, nos connaissances scientifiques actuelles semblent nous montrer que nous avons évolués au cours de nombreuses étapes, et que nous ne semblons pas descendre d'un couple unique mais au contraire d'une multitude d'espèces ayant suivi un parcours évolutif passant du singe à l'australopithèque jusqu'à l'homo sapiens, chaque mutation génétique concernant une multitude d'individus et pas uniquement un couple. S'il existe bien scientifiquement un Adam et une Ève primordiale, ce n'est pas au sens d'un couple ayant engendré toute l'espèce, mais au sens de l'homme et de la femme qui sont nos ancêtres les plus éloignés, en terme de code ADN, et qui par ailleurs ne se sont pas connus, et qui cohabitaient avec d'autres êtres humains. »

Merci pour cette introduction assez complète et objective, d'où vient une première déduction :

« Il ne semble donc pas y avoir, sur terre, d'Adam ou d'Eve primitif ».

C'est davantage une hypothèse qu'une conclusion et, sur cette base, vous proposez une explication « extra-terrestre » : « Ma compréhension est qu'Adam ou Ève ont véritablement existé, mais pas forcément sur terre ou pas forcément sur cette terre. Ils ont été deux principes, possédant un corps et une âme, vivant avec la grâce de Dieu et ayant véritablement fauté par orgueil. Précisément ils ont chuté et ont été "chassés du paradis terrestre", donc chassés de cet endroit spatio-temporel dans lequel ils vivaient dans l'amitié de Dieu, et sont tombés sur cette terre. »

Vous n'êtes pas le seul à croire à une telle hypothèse qui contredit la création de l'humanité sur cette terre et qui ne répond en rien à l'incompatibilité scientifique qu'elle paraît vouloir résoudre.

Elle suppose qu'à l'époque des primates ou des australopithèques (bien avant les homos sapiens, voire dès le Big Bang ou même avant), des êtres naturels (Adam et Ève dans un corps dégradé) auraient surgi de manière extraterrestre sans processus évolutifs antérieurs. Supposer cela il y a six millions d'années ou il y a six mille ans pose exactement les mêmes questions scientifiques. Supposer ce surgissement dès le Big Bang pose d'insolubles questions sur la réalité humaine des êtres biologiques qui se seraient succédés depuis lors.

Mais l'hypothèse extra-terrestre questionne directement notre humanité. Sommes-nous, en tant qu'êtres corporels, des êtres « venus d'ailleurs » ?

On peut tout imaginer, mais aussi croire que la réalité est autre.

La Genèse nous présente une création sur la terre, cette terre éclairée par le soleil et la lune où sont créés avant nous de nombreux animaux. Avant même l'apparition des plantes, Dieu commence déjà à

façonner notre corps sur cette terre où nous vivons. Avec de la poussière de l'argile rouge (l'adamah), il façonne l'humain (l'adam).

Nous sommes créés sur cette terre et dans cette terre.

Pas forcément ? On peut certes tout imaginer, jusqu'à la preuve de son contraire. Je ne sais pas prouver scientifiquement qu'un martien avec des antennes n'a pas débarqué hier soir dans le Nevada, mais ce n'est pas forcément vrai.

L'expression « *pas forcément* » rappelle simplement notre faculté de pouvoir tout imaginer et notre liberté de pouvoir réfléchir à toute hypothèse, quelle qu'elle soit. Mais, à chacun de ne pas se perdre dans des hypothèses auxquelles il manque de base objective ou qui, lorsqu'il s'agit de la foi, sont contredites par l'enseignement de l'Église.

Donc ici, il me semble que je peux vous répondre que votre hypothèse d'une création « *extra-terrestre* » n'est pas conforme à la foi de l'Église.

Nous avons une nature indissociablement terrestre et spirituelle. Notre nature terrestre est une réalité essentielle de la foi, ne fut-ce que parce que c'est dans cette nature terrestre bien concrète que le Christ s'est incarné, qu'il vient sauver l'humanité.

Si nous étions des extraterrestres projetés sur cette terre depuis un autre lieu, aucun salut ne pourrait être espéré en ce monde. Notre terre et notre corps seraient sans valeur. Nous serions étrangers à la nature, « *tombés sur cette terre* », ce que vous précisez comme suit : « *Précisément ils ont chuté et ont été " chassés du paradis terrestre ", donc chassés de cet endroit spatio-temporel dans lequel ils vivaient dans l'amitié de Dieu, et sont tombés sur cette terre.* »

Vous conviendrez que cette hypothèse, qui n'a aucune base ni dans la Bible, ni dans l'enseignement de l'Église, suppose gratuitement un corps matériel venu d'un ailleurs concret et dégradé. Il me semble que l'hypothèse manque de fondement.

Le Christ s'est fait homme, en tout semblable à nous sauf le péché, en tout semblable au premier Adam et non à un extraterrestre.

Nous sommes créés dans cette nature terrestre où nous vivons. Il ne faut pas chercher une autre nature ailleurs. C'est dans cette nature que Dieu lui-même s'est incarné, parce que c'est dans cette nature qu'il nous a créés et qu'il nous sauve.

Hanoi écrit : « *L'apparition de la conscience humaine sur terre, correspondrait donc à l'arrivée d'Adam et Ève sur cette terre* »

Ici, nous nous retrouvons, car vous mettez bien en évidence un élément essentiel de notre humanité : notre conscience, notre capacité de percevoir au-delà de nous-mêmes, notre faculté de choisir librement en connaissance de cause, d'aimer, d'être responsables d'aimer et d'agir en communion avec un autre.

La faute par laquelle Adam et Ève se sont séparés de Dieu et ont ainsi brisé leur propre vie, d'une manière qui les a soumis à la mort et qui ne leur a permis de transmettre qu'une vie blessée à leur descendance, a altéré le rapport de l'humanité à toute la création.

Mais, cela n'implique pas nécessairement la suite que vous proposez : « *L'apparition de la conscience humaine sur terre, correspondrait donc à l'arrivée d'Adam et Ève sur cette terre, dans leurs nouveaux corps dégradés, à l'image de leur faute, que Dieu aurait formés spécialement pour eux après leur chute.* »

Les corps d'Adam et Ève, comme toute la nature, ont été privés de l'harmonie avec Dieu que l'humanité devait assurer à toute la création. En ce sens, on peut considérer que, privés de la communion avec Dieu, leurs corps a bien été « dégradé ». Et, après la chute, la Genèse évoque certes que Dieu leur a façonné un « vêtement de peau ». Et, dès le péché originel, Dieu n'a cessé de nous développer un chemin de salut qui s'est réalisé pleinement dans le Christ.

À ce sujet, je peux envisager un acte divin spirituel « *que Dieu aurait formé spécialement pour eux après leur chute* », non « *dans leurs nouveaux corps dégradés* » ou « *à l'image de leur faute* », mais dans leurs corps originels créés concrètement sur cette terre, mais dégradés par leur rupture avec Dieu.

En imaginant des corps extraterrestres dégradés, la suite de votre raisonnement me semble se heurter aux constatations scientifiques.

Vous écrivez : « *Par ailleurs, le processus de relèvement opéré par Dieu par l'intermédiaire de la révélation et finalement par son Incarnation aurait donc déjà commencé à travers le processus évolutif. L'évolution de l'australopithèque à l'homo sapiens, c'est déjà Dieu qui relève Adam et Ève déchus de leur nature parfaite et leur descendance, à travers le processus évolutif qui les ramène à leur état primordial sur le plan physique.* »

Vous n'ignorez pas que les processus évolutifs ne sont pas une nouveauté qui aurait commencé après un événement tel le péché originel, mais une réalité naturelle qui peut être observée dès le Big Bang. Pas seulement chez les humains, mais aussi chez les animaux, les végétaux et dans tout l'univers.

Les processus évolutifs sont une caractéristique de la nature créée, dès l'origine.

Vous écrivez que « *Bon ce n'est qu'une théorie, mais c'est ce que j'ai trouvé de mieux pour accorder l'évolution avec le récit adamique* », mais faut-il chercher si loin jusqu'à imaginer des extraterrestres au lieu de considérer simplement le récit biblique à la lumière du Christ ?

Vous écrivez que « *ma question est, est-ce pensable d'un point de vue catholique ou est-ce contraire aux vérités de l'Église ? Y'aurait-il, par ailleurs, une meilleure explication ?* ».

Tout est « pensable » et peut être réfléchi, mais, pour celui qui admet que Dieu s'est fait homme avec un corps tel que le nôtre, en quoi serait-il plus étonnant ou plus difficile que Dieu ait fait l'humain avec un corps tel que le nôtre ?

Un ami m'écrit : « *On ne peut identifier purement et simplement "l'évolution" avec ce que la théologie appelle l'état prélapsaire (avant la chute). Au niveau historique, il y a toujours déjà quelque chose de "cassé", de non voulu par Dieu, non seulement en l'homme mais aussi dans la création qui l'entoure. Il s'agit de la réalité du "péché originel".* »

Beaucoup pensent que jusqu'au péché originel et à l'expulsion du paradis, le récit de la Genèse est hors du temps.

Dans ces conditions, toute référence concrète à l'évolution ou aux origines du monde décrites par les scientifiques manque effectivement de pertinence puisque tout ce qu'ils peuvent observer se trouve dans le temps et dans l'histoire.

Le problème de cette approche, c'est que nous sommes dans le temps et dans l'histoire.

C'est aussi dans le temps et dans l'histoire que le Christ s'est incarné.

Le récit des premiers chapitres de la Genèse est le seul dans l'Écriture Sainte à nous parler explicitement des origines. Pourquoi se situerait-il hors du temps, alors que nous y sommes ?

Comment pourrions-nous descendre corporellement d'un couple originel qui n'existerait pas dans le temps et l'histoire ?

Un grand clash physico-spirituel antérieur aux milliards d'années lumière que nous décrivent les scientifiques ?

Où seraient les personnes humaines durant ces innombrables années ?

N'est-ce pas un renvoi de la Genèse dans une abstraction totale ?

Comment concilier une telle approche avec la réalité terrestre décrite dans le début de la Genèse qui nous parle des planètes, des végétaux, des animaux, etc.

Placer Adam et Ève et le péché originel hors du temps est-il compatible avec la suite du récit qui serait seule dans le temps ? Après le péché originel, comment concilier Adam et Ève dans le temps avec le péché originel hors du temps ? Le temps lui-même deviendrait un effet du péché originel.

Comment concilier un péché originel hors du temps avec sa transmission à un premier être suffisamment semblable à nous séparé de ce péché originel par des milliards d'années d'abord sans vie sur terre, puis sans vie animale, et pendant plus longtemps encore sans aucun humain semblable à nous ? Où situer hors du temps, un premier couple d'humains avec une âme immortelle séparé de nous par des milliards d'années durant lesquelles aucune vie humaine ne peut raisonnablement être constatée dans le temps et l'histoire ?

Si ce n'est pas dans la même réalité terrestre que la faute a été commise, comment le Christ pourrait-il nous en délivrer dans cette réalité terrestre ?

Sortir le début de la Genèse de l'histoire semble créer une rupture dans la continuité de l'humanité depuis le couple originel placé hors du temps.

Le récit de la chute est un fait qui a eu lieu au commencement de l'histoire de l'homme, dit le C.E.C. (n° 390).

Or cette histoire n'a pas commencé il y a des milliards d'années, mais bien après la création de la terre et l'apparition des premiers êtres animés.

Certes, certains affirment que, dès la première cellule, la première poussière, l'histoire de l'homme commence déjà.

Mais, cela ne correspond plus à rien de ce que la Genèse nous dit de l'homme, ni à nous.

Quels seraient ces Adam et Ève plus anciens que le Big Bang ?

Cela deviendrait une histoire dans un autre monde qui aurait été suivie, dans le temps, d'un monde sans humains tels que nous, pendant des milliards d'années.

Dans le récit de la Genèse, ce sont bien les mêmes Adam et Ève qui nous sont présentés lors de la chute et ensuite, sans discontinuité.

Le danger d'une approche qui place le récit de la création jusqu'à un péché originel hors du temps, c'est de ne plus trouver dans la Genèse une parole sur la réalité concrète de l'homme aujourd'hui, de séparer complètement le monde terrestre (dont le début de la Genèse ne dirait rien) du monde de Dieu (dans lequel Adam et Ève auraient vécu hors du temps), de ne plus voir l'action créatrice de Dieu dans le monde concret, puisque sa création est renvoyée hors du temps.

Cela me semble un affaiblissement redoutable des bases de la foi.

Car, du rejet de la création concrète du monde hors du temps par la Bible ainsi interprétée, au rejet d'une Incarnation concrète du Christ et de sa résurrection dans le temps, il me semble qu'il n'y a qu'un pas pour beaucoup.

Y a-t-il un texte du Magistère de l'Église qui ouvre la porte à une telle sortie du péché originel de l'histoire de l'humanité dans le temps et l'espace ?

Certes, le Magistère a souvent rappelé le caractère imagé du récit qui paraît inévitable à la limite des réalités terrestres et spirituelles en cause, mais qu'est-ce qui permettrait, dans les textes du Magistère, de séparer les deux et de considérer que, dans le temps et l'espace, il n'y aurait pas eu de péché originel ?

Le fait que Satan soit présenté par l'image d'un serpent qui parle, la vie et la connaissance du bien et du mal par l'image d'arbres, et que le jardin d'Eden soit barré par des anges, nous montre certes qu'il s'agit d'une réalité qui transcende et dépasse la seule réalité terrestre, mais rien n'empêche qu'elle ait coexisté avec cette réalité terrestre, ce qui est toujours le cas, et particulièrement pour l'Incarnation du Christ.

Rejeter, du récit des origines de la Genèse, le mélange dans une même réalité, du terrestre et du spirituel, n'est-ce pas saper les bases de l'Incarnation de Jésus, vrai Dieu et vrai homme, pleinement et en même temps ? Les bases du Royaume des cieux qui est parmi nous ?

Il y a lieu d'approfondir la réflexion sur un état « *prélapsaire* » que des théologiens envisagent hors du temps jusqu'au péché originel.

Une difficulté supplémentaire d'une telle hypothèse concerne le Christ lui-même car elle implique que, bien que conçu sans péché, sans le péché originel, il n'aurait pas vécu dans la même condition que celle d'Adam avant la chute si cette condition est hors du temps et de l'espace.

Est-il indifférent de considérer que le péché originel commis hors du temps et de l'espace aurait été racheté dans le temps et dans l'espace et que le Christ ne serait pas un nouvel Adam remis sans péché dans la condition du premier Adam, mais un nouvel Adam différent vivant sans péché dans d'autres conditions personnelles ?

Certes, Jésus s'est incarné dans un monde déchu et a partagé avec nous l'état de ce monde, mais n'avait-il pas la même nature terrestre qu'Adam avant la chute, en tout semblable à Adam comme à nous, sauf le péché ?

Là où le péché originel nous empêche de voir la réalité spirituelle et de dominer les choses créées comme Adam pouvait le faire, Jésus, dans sa condition d'homme, a pu continuer à être en communion entière avec son Père, à voir la réalité spirituelle, à dominer toutes choses terrestres comme tant de miracles en sont les signes, à ne pas mourir de la mort (« *de mort, tu mourras* » avait dit Dieu à Adam) mais elle à la vaincre par sa résurrection.

J'ai beaucoup de mal avec une théorie théologique qui prétend supprimer Adam et Ève et le péché originel de l'histoire réelle et concrète des hommes.

Il me semble préférable de revoir nos interprétations littérales à la lumière de ce que la science nous enseigne, dans la continuité de la Tradition de l'Église et de chercher à renouveler notre intelligence des origines sans manifester une crainte injustifiée ou développer des complexes devant les progrès de la science dont nous pouvons nous réjouir.

Aldebaran écrit : « Vous n'avez pas répondu à mon principal argument qui était de la différence fondamentale entre le "monde" d'avant et après la Chute. »

Quelle est « la différence fondamentale entre le « monde » d'avant et après la chute » ? Il y a bien, en effet, une différence fondamentale : l'humain créé à l'image de Dieu avait reçu tout pouvoir dans le monde matériel et le monde matériel avait reçu l'humain pour le gouverner et le développer. Sans le péché, le premier Adam avait les mêmes pouvoirs que le Christ, le nouvel Adam. Tous les miracles et la résurrection de Jésus nous montrent tout ce que le vrai homme sans péché pouvait faire en ce monde s'il était resté en communion avec Dieu.

Mais, pour le reste, il n'y a pas de différence. Le monde créé est bien ce monde dans lequel nous vivons.

Vous écrivez : « Avant : pas de mort, et donc nécessairement pas d'évolution, pas de prédation, etc. », mais vous ne pensez ici qu'à la réalité physique. Or, il me semble que la mort dont il est question dans le jardin d'Eden n'est pas l'extinction naturelle des vies précaires dans la création physique. Il s'agit de la vie de Dieu qu'il nous a partagée en nous créant à son image. Donc, avant Adam et Ève, il y a bien eu des milliards d'années de vie naturelle (avec des évolutions et des "prédations") qu'il me semble vain de « juger » de manière morale.

Le sujet du « mal » physique dans la création est longuement développé dans le sujet intitulé « 56. Le mal physique dans la création » (cf. infra).

Aldebaran écrit : « Laissez moi vous poser une question : pensez-vous que dans le "monde" initial d'Adam et Ève il y avait des tsunamis, des tremblements de terre, des maladies, des maux de toutes sortes ? »

Oui, sauf que les termes « maladies » ou « maux » expriment de manière inadéquate une référence au « mal » pour des phénomènes naturels sans signification morale sauf la vocation de toute la création à être gouvernée par l'humain en communion avec Dieu.

Aldebaran écrit : « ou bien un environnement où le lion couchait avec l'agneau pour reprendre le passage bien connu ? »

La réponse est aussi oui, mais ce n'est pas à cause d'un changement de la nature ou des lois naturelles, mais parce que l'humain, en communion avec Dieu, vivait en harmonie avec toute la création sur laquelle tout pouvoir lui avait été donné. Les mêmes pouvoirs que ceux que le Christ a montrés en Palestine, il y a deux mille ans. Ce n'est pas parce qu'il est Dieu que le Christ a fait des miracles, mais parce qu'il était le vrai fils de l'homme créé, sans péché. Le Christ est Lui-même une exégèse de la création de l'humanité.

Vous écrivez : « Je trouve terriblement plus cohérent de penser à un changement de réalité, au sens nature de la matière et des lois qui la régissent. ».

Dès lors que vous examinez le « sens nature » il ne me semble pas justifié de parler de cohérence puisque, précisément, vous renoncez à toute cohérence par rapport à la nature du monde présent. Ni l'Écriture, ni l'Église n'ont jamais enseigné une telle affirmation. La seule raison risque toujours d'inventer une réalité à sa mesure limitée.

La beauté de la création est toujours sous nos yeux.

Imaginer un changement de réalité de la nature, de la matière ou de ses lois, mène d'ailleurs dans une impasse par rapport à la création des humains à l'image de Dieu ou à nier la spécificité de cette création. Certes, toute la création, toutes les créatures sont, d'une certaine manière, à l'image du

Créateur, mais seul l'humain a été créé avec la vie même de Dieu qui en a fait une âme immortelle capable de partager éternellement Sa vie divine d'amour.

Parmi toutes les créatures, seuls Adam et Ève ainsi que leurs descendants ont une telle âme immortelle. Les autres créatures ont des existences précaires qui se reproduisent et se remplacent selon les lois naturelles.

Alors, imaginer Adam et Ève dans une autre réalité, en dehors de l'espace et du temps du monde présent, avec un monde qui aurait été dans une autre réalité aboutit à une impasse par rapport aux connaissances actuelles.

Pensez-vous que les homos sapiens qui vivaient il y a cent mille ans étaient des âmes immortelles, et les homos erectus, et les australopithèques, et les primates qui vivaient il y a dix millions d'années, et leurs ancêtres qui vivaient il y a des centaines de millions d'années, et leurs ancêtres aquatiques, voire végétaux... ? Bref, pensez-vous que tous nos ancêtres biologiques depuis le Big Bang il y a 14 milliards d'années sont des descendants d'Adam et Ève avec une âme immortelle ? Pensez-vous que tous les descendants dans l'évolution naturelle de tous ces ancêtres biologiques sont des descendants d'Adam et Ève avec une âme immortelle ?

Vous voyez bien que c'est une impasse.

Conformément à la foi constante de l'Église, Adam et Ève avaient un corps (et un cerveau) comme le nôtre. Ce n'était pas des primates plus ou moins évolués. Adam et Ève ont été créés dans l'histoire. Le péché originel est au commencement de l'histoire humaine et non en dehors de cette histoire.

La vraie différence causée par le péché originel n'est pas dans la nature elle-même, mais dans la sortie du jardin d'Eden. L'Eden, c'est le paradis de Dieu, le « monde » de Dieu, le Royaume des Cieux, la réalité spirituelle. Adam et Ève vivaient dans le monde physique concret que nous connaissons (probablement, dans le sud est actuel de l'Irak, au sud du pays de Sumer), mais ils vivaient simultanément dans l'Eden de Dieu, dans son « monde » spirituel où, en communion avec leur Créateur, ils avaient le contrôle de toute la création.

Et, à cet égard, vous pouvez alors écrire que « *Tout a chuté, comme contaminé par le péché originel* » parce que l'homme a perdu son pouvoir spirituel sur la création. Vous pouvez écrire que « *L'homme a du quitter son environnement* » (spirituel), « *sa réalité (spirituelle) au sens propre* » Non pour en « *rejoindre une autre* », car il était déjà dans le monde « *que nous connaissons aujourd'hui avec son histoire et sa géographie* », mais pour y vivre désormais dans la précarité de la vie naturelle, privé de la puissance spirituelle que donne la communion avec Dieu.

Comme vous, « *je ne pense pas que nous ayons changé d'univers mais bien de réalité tout court* », mais ce changement de réalité est spirituel et concerne notre sortie de l'Eden de Dieu.

28. Laudato si', l'aube d'une théologie de la création

De nombreux commentaires ont déjà été exprimés sur la récente encyclique ***Laudato si'*** du pape François.

Mais, sur le plan théologique, ils sont encore peu nombreux.

Il y a plusieurs lectures possibles de ***Laudato si'*** et la lecture théologique n'est évidemment pas la seule.

Lisons là d'abord, comme chacun de nos contemporains peut le faire. Partageons avec le Pape François et avec tous les hommes qui l'écoutent sa sensibilité avisée qui nous invite à tenir compte des implications indirectes de nos diverses actions dans le monde.

Le Pape présente une analyse actualisée de la réalité contemporaine qui s'étend bien au-delà des seules questions relatives à la protection de la nature pour s'étendre à l'ensemble des activités et de la vie des humains de notre temps dans leur environnement à tous égards non seulement physique, mais aussi technologique, social, culturel ou moral.

Son opinion peut intéresser les sociologues et tous ceux qui réfléchissent à la vie de nos contemporains confrontés à des changements technologiques d'une ampleur et d'une rapidité sans précédent dans l'histoire.

Tenons mieux compte des effets sur tout ce qui environne nos actions (« *l'environnement* », au sens propre et le plus large du mot). Réjouissons-nous des progrès de la technologie, mais soyons attentifs aux effets parfois pervers et négatifs qui peuvent se présenter.

Cette interpellation du Pape François doit être entendue.

Mais, cela ne doit pas faire croire trop vite et à tort que Dieu et la révélation chrétienne ne sont présents dans l'encyclique *Laudato si'* que de manière incidente ou accessoire.

Une lecture rapide de la nouvelle encyclique peut donner l'impression que le point de vue explicitement chrétien y est relativement secondaire, mais une lecture un peu plus attentive révèle vite qu'au contraire, la foi de l'Église y est profondément présente comme le sel dans un potage.

Certains n'y regarderont que tous les légumes qui constituent un potage et certains n'y verront qu'une soupe semblable à tant d'autres textes qui émanent de mouvements écologiques ou d'autres organismes sensibles à l'environnement.

Mais, sans le sel de la révélation chrétienne et de la foi, dans la lumière de l'Évangile, la soupe risque d'être sans saveur.

Pour les chrétiens, *Laudato si'* apporte une lumière beaucoup plus profonde qui va au-delà de la seule lecture des réalités concrètes contemporaines et des conseils de sagesse qu'elle introduit.

Beaucoup de commentaires développent son analyse des réalités concrètes et les chemins que le Pape François propose aux hommes de notre temps pour en éviter les pièges.

C'est, bien sûr, très important.

Certains pensent d'ailleurs, de manière critique, que le Pape se plonge là dans des questions techniques qui excèdent ses compétences ou qu'il ferait mieux de parler davantage de foi et de théologie.

Cette critique s'avère cependant fort légère.

Il est évident, en effet, que le Pape, comme n'importe qui, peut légitimement réfléchir à la situation des hommes de notre époque et aux réalités contemporaines. Dans l'ensemble, sa réflexion est profonde et ce qu'il développe peut être apprécié par tous, y compris les athées, mêmes si certaines de ses opinions sont controversées.

Mais, ne nous y trompons pas. C'est une encyclique. Un enseignement officiel de l'Église.

Certains diront que cela concerne la doctrine sociale, comme si cela éloignait de la foi parce que cela touche aux réalités sociales qui varient dans l'histoire.

En fait, cela concerne bien davantage que la seule doctrine sociale. Le Pape nous présente la foi chrétienne dans ses réalités les plus concrètes depuis les origines du monde.

Le Pape François plonge profondément dans la foi de l'Église et apporte un regard neuf sur des vérités de foi qui sont aujourd'hui en attente d'un enseignement réactualisé par rapport aux nouvelles connaissances de notre époque.

Laudato si' pourrait, avec un peu de recul, apparaître comme un texte théologique majeur du Magistère sur la création et sur la foi chrétienne.

Un des six chapitres de ***Laudato si'*** est d'ailleurs intitulé « *L'évangile de la création* » !

Nous qui pensons si facilement que la création, c'est l'Ancien Testament, le début de la Genèse, et que l'Évangile, c'est le Nouveau Testament, le Christ, voilà qu'un simple intitulé vient mélanger les deux. Le mot théologie est un peu lourd : le voici remplacé par l'annonce d'une bonne nouvelle, un évangile. Mais, c'est bien de théologie dont il s'agit.

D'ailleurs, ***Laudato si'*** n'est pas une simple lettre ou exhortation apostolique. C'est bien une encyclique, soit un enseignement officiel du Pape concernant la foi de l'Église, même si le Pape s'adresse à tous les hommes de bonne volonté et développe longuement des considérations environnementales compréhensibles et intéressantes pour tous, chrétiens ou non, au point que son encyclique a été saluée par beaucoup de personnalités éloignées de l'Église.

Laudato si' pourrait se révéler comme une aube pour une nouvelle théologie de la création, une nouvelle compréhension de la foi de l'Église qui, à chaque époque et dans chaque culture, doit réactualiser son contenu par rapport aux connaissances différentes du temps présent pour nous enseigner une vérité inchangée mais dont la compréhension ancienne doit parfois être dépouillée de caricatures qui ont accompagné l'enseignement de la foi et sa compréhension à des époques révolues de l'histoire, mais qui ont perdu de leur pertinence et de leur exactitude dans un autre contexte.

Chacun reçoit toujours la révélation dans le contexte culturel qui est le sien.

Une nouvelle théologie de la création ne modifie en rien le trésor de la révélation mais l'éclaire sans cesse davantage et de manière réactualisée par rapport aux questions et aux savoirs différents de chaque époque.

Le Pape François en appelle à « *une nouvelle synthèse qui dépasse les fausses dialectiques des derniers siècles* » parce que « *Le christianisme lui-même, en se maintenant fidèle à son identité et au trésor de vérité qu'il a reçu de Jésus-Christ, se repense toujours et se réexprime dans le dialogue avec les nouvelles situations historiques, laissant apparaître ainsi son éternelle nouveauté* » (n° 121).

Pour être très concret, qu'enseigne le Pape François concernant la création ?

On peut relever d'abord qu'il écarte, en rappelant sa première encyclique, une séparation trop simpliste de la science et de la foi par rapport à la réalité concrète de ce monde.

Le Pape François rappelle que « *La lumière de la foi, dans la mesure où elle est unie à la vérité de l'amour, n'est pas étrangère au monde matériel, car l'amour se vit toujours corps et âme ; la lumière de la foi est une lumière incarnée, qui procède de la vie lumineuse de Jésus. Elle éclaire aussi la matière, se fie à son ordre, reconnaît qu'en elle s'ouvre un chemin d'harmonie et de compréhension toujours plus large. Le regard de la science tire ainsi profit de la foi : cela invite le chercheur à rester ouvert à la réalité, dans toute sa richesse inépuisable. La foi réveille le sens critique dans la mesure où elle empêche la recherche de se complaire dans ses formules et l'aide à comprendre que la nature est toujours plus grande. En invitant à l'émerveillement devant le mystère du créé, la foi élargit les*

horizons de la raison pour mieux éclairer le monde qui s'ouvre à la recherche scientifique » (note 141 citant **Lumen fidei** du 29 juin 2013, n. 34).

N'est-ce pas une évidence à rappeler ? : le réel que notre petit cerveau peut connaître n'est pas tout le réel. Le monde perçu par notre cerveau ou la science n'est pas étanche à des influences que notre cerveau ne peut connaître.

« On ne peut pas soutenir que les sciences empiriques expliquent complètement la vie, la structure de toutes les créatures et la réalité dans son ensemble. Cela serait outrepasser de façon indue leurs frontières méthodologiques limitées. » (n° 199).

Le Pape François nous rappelle alors toute la connaissance de la foi qui, dans la lumière de l'Évangile, sait que Dieu a créé le monde matériel, qu'il en reste le maître, qu'il peut toujours y intervenir, et que, par sa résurrection, le salut du Christ s'étend au monde entier.

« Par la parole du Seigneur les cieux ont été faits » (Ps 33, 6). Il nous est ainsi indiqué que le monde est issu d'une décision, non du chaos ou du hasard, ce qui le rehausse encore plus. Dans la parole créatrice il y a un choix libre exprimé. » (n° 77).

« S'il a pu créer l'univers à partir de rien, il peut aussi intervenir dans ce monde » (n° 74).

« Jésus vivait en pleine harmonie avec la création, et les autres s'en émerveillaient : « Quel est donc celui-ci pour que même la mer et les vents lui obéissent ? » (Mt 8, 27) » (n° 98).

Tout est amour dans la création.

« L'univers n'a pas surgi comme le résultat d'une toute-puissance arbitraire, d'une démonstration de force ni d'un désir d'auto-affirmation. La création est de l'ordre de l'amour. L'amour de Dieu est la raison fondamentale de toute la création : « Tu aimes en effet tout ce qui existe, tu n'as de dégoût pour rien de ce que tu as fait ; car si tu avais haï quelque chose, tu ne l'aurais pas formé » (Sg 11, 24). Par conséquent, chaque créature est l'objet de la tendresse du Père, qui lui donne une place dans le monde. Même la vie éphémère de l'être le plus insignifiant est l'objet de son amour, et, en ces peu de secondes de son existence, il l'entoure de son affection. » (n° 77)

« Tout l'univers matériel est un langage de l'amour de Dieu, de sa tendresse démesurée envers nous. Le sol, l'eau, les montagnes, tout est caresse de Dieu. » (n° 84)

Dans cette nature créée par amour, le pape François nous rappelle que c'est Dieu qui a créé l'humanité.

« Bien que l'être humain suppose aussi des processus évolutifs, il implique une nouveauté qui n'est pas complètement explicable par l'évolution d'autres systèmes ouverts. Chacun de nous a, en soi, une identité personnelle, capable d'entrer en dialogue avec les autres et avec Dieu lui-même. La capacité de réflexion, l'argumentation, la créativité, l'interprétation, l'élaboration artistique, et d'autres capacités inédites, montrent une singularité qui transcende le domaine physique et biologique. La nouveauté qualitative qui implique le surgissement d'un être personnel dans l'univers matériel suppose une action directe de Dieu, un appel particulier à la vie et à la relation d'un Tu avec un autre tu. » (n° 81)

Le pape Jean-Paul II nous disait déjà que l'évolution est plus qu'une hypothèse. Le pape François confirme que *« l'être humain suppose ... des processus évolutifs »*, mais il précise que la création de l'humanité est une intervention de Dieu dans l'histoire que l'évolution physique de la nature ne peut suffire à expliquer.

« Sans répéter ici l'entière théologie de la création...La Bible enseigne que chaque être humain est créé par amour, à l'image et à la ressemblance de Dieu (cf. Gn 1, 26). Cette affirmation nous montre la très grande dignité de toute personne humaine, qui « n'est pas seulement quelque chose, mais quelqu'un. Elle est capable de se connaître, de se posséder, et de librement se donner et entrer en communion avec d'autres personnes » ...

Quelle merveilleuse certitude de savoir que la vie de toute personne ne se perd pas dans un chaos désespérant, dans un monde gouverné par le pur hasard ou par des cycles qui se répètent de manière absurde ! » (n° 65)

Dieu intervient concrètement dans l'histoire. Le miracle existe. Pas seulement à l'origine, mais tout au long de l'histoire. La nature n'est pas une réalité fermée dans laquelle Dieu n'intervient pas.

Mais, le Pape François nous présente cependant la création de l'humanité sans rupture dans la nature, la « terre », qu'il nous présente, au contraire, comme une mère.

« saint François d'Assise... nous rappelait que notre maison commune est aussi comme une sœur, avec laquelle nous partageons l'existence, et comme une mère, belle, qui nous accueille à bras ouverts : « Loué sois-tu, mon Seigneur, pour sœur notre mère la terre, qui nous soutient et nous gouverne, et produit divers fruits avec les fleurs colorées et l'herbe » » (n° 1)

Le Pape François nous rappelle que « Notre propre corps est constitué d'éléments de la planète » (n° 2).

Avançant davantage dans la compréhension concrète de l'histoire, c'est à son prédécesseur, le pape Benoît XVI que le pape François reprend une autre affirmation concrète fondamentale : « le livre de la nature est unique et indivisible » (Benoît XVI, **Caritas in veritate**, n° 51, cité par **Laudato si'**, n° 6) et, reprenant une expression du patriarche Bartholomée, il nous présente la création de Dieu comme un « vêtement sans coutures » (n° 9).

Ainsi, c'est plus nettement et clairement que jamais que le pape François situe l'humain dans la nature et non comme une création artificielle surgissant en dehors des lois physiques. Citant le Catéchisme, il rappelle qu'« aucune des créatures ne se suffit à elle-même. Elles n'existent qu'en dépendance les unes des autres, pour se compléter mutuellement, au service les unes des autres » (C.E.C., n° 340 cité par Ls, n° 86).

En admettant une telle interdépendance physique de toutes les créatures, y compris les humains, et une appartenance commune à une même nature créée, le pape ne laisse guère de place pour une création d'Adam et Ève survenant soudainement il y a six mille ans à partir d'un peu de poussière ou d'une côte tirée d'un sommeil, en dehors de toute loi physique.

Jamais l'humain n'a été si fermement situé comme inclus dans la nature créée, là où un « anthropocentrisme despotique » (n° 68) erroné l'avait parfois imaginé comme une créature extra-naturelle dominatrice d'un monde à sa libre disposition.

Pas un mot dans l'encyclique **Laudato si'** pour une prétendue mort physique qui serait entrée dans la nature par l'effet du péché originel.

Mais, au contraire, on y trouve une reconnaissance du fait que, dans la nature créée, il y a de la vie « éphémère » parmi les créatures et que « chaque créature est l'objet de la tendresse du Père, qui lui donne une place dans le monde. Même la vie éphémère de l'être le plus insignifiant est l'objet de son amour, et, en ces peu de secondes de son existence, il l'entoure de son affection. » (Ls, n° 77).

Une feuille qui tombe, un fruit qui est mangé, ou un souffle qui s'arrête dans une vie animale éphémère, ce n'est pas la mort que produit le péché. C'est la nature que Dieu a créé par amour.

Ne confondons pas la vie immortelle des humains ou la résurrection des corps des humains créés à l'image de Dieu avec le renouvellement de toutes choses que Dieu nous promet et qui concerne toutes créatures.

« Le Nouveau Testament ne nous parle pas seulement de Jésus terrestre et de sa relation si concrète et aimable avec le monde. Il le montre aussi comme ressuscité et glorieux, présent dans toute la création par sa Seigneurie universelle : « Dieu s'est plu à faire habiter en lui toute plénitude et par lui à réconcilier tous les êtres pour lui, aussi bien sur la terre que dans les cieux, en faisant la paix par le sang de sa croix » (Col 1, 19-20). Cela nous projette à la fin des temps, quand le Fils remettra toutes choses au Père et que « Dieu sera tout en tous » (1Co 15, 28). De cette manière, les créatures de ce monde ne se présentent plus à nous comme une réalité purement naturelle, parce que le Ressuscité les enveloppe mystérieusement et les oriente vers un destin de plénitude. Même les fleurs des champs et les oiseaux qu'émerveillé il a contemplés de ses yeux humains, sont maintenant remplis de sa présence lumineuse. » (n° 100)

« chaque créature reflète quelque chose de Dieu et a un message à nous enseigner... le Christ a assumé en lui-même ce monde matériel et ...à présent, ressuscité, il habite au fond de chaque être, en l'entourant de son affection comme en le pénétrant de sa lumière » (n° 221)

« Saint Bonaventure en est arrivé à affirmer que, avant le péché, l'être humain pouvait découvrir comment chaque créature « atteste que Dieu est trine ». Le reflet de la Trinité pouvait se reconnaître dans la nature « quand ce livre n'était pas obscur pour l'homme et que le regard de l'homme n'avait pas été troublé ». Le saint franciscain nous enseigne que toute créature porte en soi une structure proprement trinitaire, si réelle qu'elle pourrait être spontanément contemplée si le regard de l'être humain n'était pas limité, obscur et fragile. Il nous indique ainsi le défi d'essayer de lire la réalité avec une clé trinitaire. » (n° 239)

« A la fin, nous nous trouverons face à face avec la beauté infinie de Dieu (cf. 1 Co 13, 12) et nous pourrons lire, avec une heureuse admiration, le mystère de l'univers qui participera avec nous à la plénitude sans fin. Oui, nous voyageons vers le sabbat de l'éternité, vers la nouvelle Jérusalem, vers la maison commune du ciel. Jésus nous dit : « Voici, je fais l'univers nouveau » (Ap 21, 5). La vie éternelle sera un émerveillement partagé, où chaque créature, transformée d'une manière lumineuse, occupera sa place et aura quelque chose à apporter aux pauvres définitivement libérés. » (Ls, n° 243).

Chacune de ces citations, et d'autres encore, ouvre des réflexions profondes.

Il y a certainement beaucoup d'autres enseignements sur la création à relever et à méditer dans l'encyclique ***Laudato si'***, mais, c'est clairement une belle et solide théologie de la création qui se dégage déjà de cette encyclique que nous offre le pape François.

Beaucoup n'ont guère été attentifs à l'enseignement doctrinal que contient cette encyclique.

Laudato si' n'est pas un texte écolo ayant pour objet des considérations politiques ou environnementales relativement éloignées de la doctrine de l'Église et des spécificités de la foi chrétienne.

C'est une encyclique lumineuse du Pape François sur la création en général, mais aussi sur la création de l'homme.

Il n'est pas excessif de penser qu'il s'agit de l'enseignement du Magistère le plus large depuis les théories de l'évolution développées par Darwin et les scientifiques ultérieurs.

Les avancées concrètes ou scientifiques des papes précédents n'ont guère dépassé quelques allusions brèves et prudentes comme la déclaration de Saint Jean-Paul II considérant que l'évolution est « *plus qu'une hypothèse* ».

Avec l'encyclique *Laudato si'*, le Pape François nous enseigne de manière plus précise les grands axes de la création que la foi de l'Église peut retenir aujourd'hui en l'état actuel des connaissances scientifiques autant que théologiques.

Depuis 2.000 ans, cette foi catholique reste inchangée et nous est transmise fidèlement par la Tradition et le Magistère de l'Église, mais elle s'enrichit et s'approfondit au fil des générations et des découvertes nouvelles.

C'est quoi le résumé de l'enseignement du Pape ? Il tient en quatre affirmations.

1. Les humains font partie de la nature.
2. Cette nature est indivisible.
3. Le corps naturel des humains provient de processus évolutifs.
4. La création de l'âme spirituelle immortelle des humains est une intervention surnaturelle de Dieu.

Désormais, cet enseignement du Magistère permet d'écarter les croyances fondamentalistes qui pensent que le corps humain n'est pas un produit d'une évolution physique selon les lois naturelles.

Non, il n'y a pas, à l'origine de l'humanité, un « *fait physique* » non naturel par lequel, un jour, en dehors de tout processus naturel dans le temps, Dieu aurait fabriqué un humain avec un peu de poussière qu'il aurait miraculeusement transformée en un instant en corps d'Adam.

Non, Ève n'a pas été tirée d'un os transformé en un instant, en dehors de tout processus naturel dans le temps, en corps humain de sexe féminin.

Dieu, qui a créé la nature, y a mis tout ce qui lui était nécessaire pour que les processus physiques puissent produire le corps des humains.

Oui, il a créé le corps des humains avec les éléments chimiques qui forment aussi la poussière du sol, et, pour créer les humains que nous sommes, Dieu n'a pas ajouté de nouveaux éléments physiques ou de nouvelles règles naturelles qui auraient ajouté miraculeusement à la nature un corps matériel nouveau créé séparément ou qui auraient miraculeusement façonné ce corps par d'autres règles naturelles que celles de la nature indivisible qu'il a lui-même créée.

Après la création du monde, dans le cours de l'histoire concrète de cette unique nature indivisible et dans tout l'univers, les êtres différents ne sont pas apparus à partir de rien mais à partir de divisions, de différenciations, de mutations, de rassemblements distincts de groupes d'éléments de la création dans des formes de plus en plus complexes et diverses.

Cette nature indivisible ne produit que des êtres naturels.

Et jamais, jamais, cette nature n'a pu produire par elle-même une vie autre que celle que les règles naturelles lui permettent.

La nature ne produit que des êtres éphémères qui se reproduisent infiniment avec des mutations diverses infiniment variées et qui se dissolvent de sorte que les éléments qui les constituent sont réintégrés dans d'autres êtres éphémères.

Aucun être éphémère de la nature n'a jamais produit un être immortel.

C'est par un acte Créateur que Dieu a créé des âmes immortelles dans la nature, des êtres humains capables de partager éternellement sa vie d'amour.

Cela s'est produit dans l'histoire concrète aussi sûrement que notre propre conception, aussi sûrement que l'Incarnation du Christ à Nazareth en Palestine.

Un jour, par une action de l'Esprit Saint, le corps humain d'une jeune femme a conçu un être à qui elle a transmis sa nature humaine dans laquelle l'Esprit Saint a incarné Dieu lui-même. C'est un fait historique. Ce n'était qu'une femme, mais elle a conçu une créature nouvelle, un être qui était plus que sa nature provenant de sa mère : un vrai homme dont le corps était issu de la nature comme le nôtre qui était aussi vrai Dieu.

Un autre jour, longtemps avant, par une autre action de l'Esprit Saint, le corps d'une hominidée de sexe féminin a conçu un être à qui elle a transmis sa nature d'hominidée avec laquelle l'Esprit Saint a créé une âme immortelle. C'est un fait historique. Ce n'était qu'une hominidée issue de longs processus évolutifs, mais elle a conçu une créature nouvelle : un être qui était plus que sa nature provenant de sa génitrice : un humain à l'image de Dieu avec une âme immortelle capable de partager éternellement la vie d'amour de Dieu.

Dans l'encyclique ***Laudato si'***, après avoir constaté que « Notre propre corps est constitué d'éléments de la planète », le Pape François écrit : « Il n'est pas superflu d'insister sur le fait que tout est lié. Le temps et l'espace ne sont pas indépendants l'un de l'autre, et même les atomes ou les particules sous-atomiques ne peuvent être considérés séparément. Tout comme les différentes composantes de la planète – physiques, chimiques et biologiques – sont reliées entre elles, de même les espèces vivantes constituent un réseau que nous n'avons pas encore fini d'identifier et de comprendre. Une bonne partie de notre information génétique est partagée par beaucoup d'êtres vivants...

Cela nous empêche de concevoir la nature comme séparée de nous ou comme un simple cadre de notre vie. Nous sommes inclus en elle, nous en sommes une partie, et nous sommes enchevêtrés avec elle. » (Ls, n°s 138-139).

« le livre de la nature est unique et indivisible... C'est notre humble conviction que le divin et l'humain se rencontrent même dans les plus petits détails du vêtement sans coutures de la création de Dieu, jusque dans l'infime grain de poussière de notre planète » (id., n°s 6 et 9).

« L'Esprit de Dieu a rempli l'univers de potentialités qui permettent que, du sein même des choses, quelque chose de nouveau peut surgir (id., n° 80) et « Dès le commencement du monde, mais de manière particulière depuis l'Incarnation, le mystère du Christ opère secrètement dans l'ensemble de la réalité naturelle, sans pour autant en affecter l'autonomie » (id., n° 99).

C'esst, dans ces conditions, que le Pape François considère que l'être humain implique « une nouveauté qui n'est pas complètement explicable par l'évolution d'autres systèmes ouverts » et « le surgissement d'un être personnel dans l'univers matériel suppose une action directe de Dieu, mais « suppose aussi des processus évolutifs » (id., n° 81).

Avant son encyclique ***Laudato si'***, le Pape François avait déjà exprimé les bases de son enseignement dans un discours du 27 octobre 2014 à l'Académie pontificale des sciences sur « Vous affrontez le thème extrêmement complexe de l'évolution du concept de nature. Je n'aborderai pas du tout, comme vous le comprenez bien, la complexité scientifique de cette question importante et décisive...

Quand nous lisons dans la Genèse le récit de la création, nous risquons d'imaginer que Dieu a été un magicien, avec une baguette magique en mesure de faire toutes les choses. Mais il n'en est pas ainsi. Il a créé les êtres et les a laissés se développer selon les lois internes qu'Il a données à chacun, pour qu'ils se développent et pour qu'ils parviennent à leur plénitude. Il a donné l'autonomie aux êtres de l'univers en même temps qu'il les a assurés de sa présence permanente, donnant existence à chaque réalité. Et ainsi la création est allée de l'avant pendant des siècles et des siècles, des millénaires et des millénaires jusqu'à devenir celle que nous connaissons aujourd'hui, précisément parce que Dieu n'est pas un démiurge ou un magicien, mais le Créateur qui donne l'existence à toutes les créatures. Le début du monde n'est pas l'œuvre du chaos qui doit son origine à un autre, mais dérive directement d'un Principe suprême qui crée par amour. Le Big-Bang, que l'on place aujourd'hui à l'origine du

monde, ne contredit pas l'intervention créatrice divine mais l'exige. L'évolution de la nature ne s'oppose pas à la notion de Création, car l'évolution présuppose la création d'êtres qui évoluent.

En ce qui concerne l'homme, en revanche, il y a un changement et une nouveauté. Quand, au sixième jour du récit de la Genèse, a lieu la création de l'homme, Dieu donne à l'être humain une autre autonomie, une autonomie différente de celle de la nature, qui est la liberté. Et il dit à l'homme de donner un nom à toutes les choses et d'aller de l'avant dans le cours de l'histoire. Il le rend responsable de la création, également pour qu'il domine la création, pour qu'il la développe et ainsi jusqu'à la fin des temps...

Alors, bien que limitée, l'action de l'homme participe de la puissance de Dieu et est en mesure de construire un monde adapté à sa double vie corporelle et spirituelle ».

Le Pape nous invite ainsi à la prudence sans entrer dans les détails scientifiques et sans s'immiscer dans les questions très complexes du temps qui précède le Big Bang (actuellement évalué dans l'infiniment petit), de la réalité physique qui l'a précédé ou de ses causes antérieures dans les limites du temps et de l'espace que la science peut appréhender. Le Pape François nous montre cependant la concordance de la foi avec les découvertes récentes de la science et écarte les croyances qui considèrent Dieu comme un « *magicien* » ou comme un grand architecte (un « *démiurge* ») qui aurait fixé toute la création dans un cadre ou selon un dessein intelligent que nous n'aurions plus qu'à dérouler. Nous ne sommes pas des jouets ou des robots prédéterminés pour tenir un rôle préétabli.

Admettre « *le surgissement d'un être personnel dans l'univers matériel* », par des « *processus évolutifs* » dans une nature « *unique et indivisible* », présente la création de Dieu d'une manière concrète qui peut remettre en cause ce qui a longtemps paru une évidence.

Dans la nature, tout est « *enchevêtré* », et cela implique que, dans la réalité historique, nous descendons d'Adam et Ève, premiers humains créés à l'image de Dieu...

... mais pas « *uniquement* » d'Adam et Ève .

Toute l'encyclique ***Laudato si'*** du Pape François met en lumière notre profonde incorporation dans la nature tout entière. Non seulement notre corps est composé d'éléments physiques de la planète, mais nous en provenons par des « *processus évolutifs* ». C'est la nature qui a produit notre corps « *comme une mère* ».

Dans notre ascendance généalogique comprenant d'innombrables ancêtres biologiques successifs depuis le Big Bang situé il y a des milliards d'années, notre humanité à l'image de Dieu avec notre âme spirituelle immortelle capable de partager la vie de Dieu vient uniquement d'Adam et Ève et de leurs descendants, mais notre corps matériel ne vient pas « *uniquement* » d'Adam et Ève, mais aussi de l'ensemble de la nature créée, par une succession d'autres couples d'hominidés de leur époque et des temps plus anciens, et même d'ancêtres biologiques communs à tous les autres êtres de la nature, plus ou moins éloignés dans le temps.

Cela implique aussi, dans la réalité historique concrète, que les premiers humains à l'image de Dieu avaient dans leur environnement social des hominidés « *pré-humains* » : non seulement leurs géniteurs biologiques, leurs « *père* » et « *mère* » naturels, mais aussi des proches parents, des voisins, et diverses populations qui pouvaient être dispersées sur la terre.

C'est un fait historique concret que beaucoup de croyants refusent ou hésitent à admettre tout en étant incapables de proposer une alternative concrète. De nombreux croyants considèrent que les récits de la Genèse sont symboliques et que les humains proviennent d'une longue évolution, mais leur pensée s'arrête lorsqu'il s'agit de considérer une création de Dieu dans le cours de l'histoire concrète, de considérer la survenance d'humains avec une âme immortelle à un moment de cette histoire.

Les « *père et mère* » d'Adam et Ève n'étaient cependant pas des animaux, mais des êtres pré-humains façonnés par Dieu au fil des générations et d'une longue évolution jusqu'à produire un corps apte à la création des premiers humains à l'image de Dieu. Ces « *père et mère* » d'Adam et Ève étaient dotés

d'une vie éphémère comme toutes les autres créatures vivantes de la création, les plantes, les arbres ou les animaux.

Et le Pape François nous invite à considérer avec respect toute cette vie naturelle éphémère que Dieu a créée : « *Même la vie éphémère de l'être le plus insignifiant est l'objet de son amour, et, en ces peu de secondes de son existence, il l'entoure de son affection* » (*Laudato si'*, n° 77).

Parmi les hominidés pré-humains, la création à l'image de Dieu a créé une vie spirituelle et un état de conscience extrêmement nouveaux car cette nouveauté est à la mesure du projet particulier de Dieu concernant l'humain : le créer à l'image de Dieu. Elle est à la mesure de l'énormité spirituelle que constitue l'aptitude nouvelle à partager la vie et l'amour de Dieu, à accéder à une vie immortelle, que Dieu a fait advenir dans sa création.

Toute la beauté de la nature est déjà magnifique à contempler. Que dire alors de la création dans cette nature d'êtres d'une nature corporelle et spirituelle, à ce point semblables à Dieu qu'il va s'y incarner lui-même un peu plus tard dans l'histoire concrète ?

Le Pape François relève que la création de l'humain à l'image de Dieu a introduit une « *singularité qui transcende le domaine physique et biologique* » mais qui se manifeste aussi concrètement dans diverses capacités cérébrales telles « *La capacité de réflexion, l'argumentation, la créativité, l'interprétation, l'élaboration artistique, et d'autres capacités inédites* » (*Laudato si'*, n° 81).

Toutes ces capacités pouvaient déjà exister dans diverses mesures parmi les hominidés de l'époque de la création des premiers humains à l'image de Dieu, mais le Pape François observe que chez ces premiers humains, elle « *montrent* » une « *singularité* ».

Il y a, par l'effet de la création des premiers humains à l'image de Dieu, du nouveau, du spécial, de l'original, qui a donné un surplus ou une étendue nouvelle à diverses capacités de notre cerveau terrestre dont la paléontologie et toutes les sciences nous détaillent aujourd'hui l'évolution depuis des millions d'années parmi les hominidés qui se sont succédés sur la terre.

Ainsi, ce qui fut nouveau, ce ne fut donc pas seulement des réalités spirituelles, une immortalité et une aptitude à partager la vie de Dieu. Ce fut aussi une modification concrète et perceptible des capacités terrestres de l'hominidé qui a été façonné à l'image de Dieu. Les sciences pourront peut-être un jour repérer cette modification dans l'histoire concrète de l'humanité.

Mais le Pape François nous amène un peu plus loin encore pour nous faire observer que cette singularité « *transcende le domaine physique et biologique* ». Elle nous amène au-delà des limites des capacités que la nature peut transmettre dans le seul domaine physique et biologique.

C'est de la transcendance qui est entrée dans l'histoire concrète. Cette transcendance a donné un surplus dépassant le physique et le biologique à des capacités cérébrales qui donnaient déjà à des hominidés des capacités techniques, rationnelles, esthétiques et autres.

Dans les conditions concrètes qui précèdent, la « *mort* » qui entre dans le monde par l'effet d'un péché originel de l'humain, ce n'est pas la loi biologique du renouvellement constant des choses matérielles. Dans la création, les formes sont éphémères et les éléments chimiques qui composent toutes choses et tous les corps des plantes, des animaux comme des humains, retournent sans cesse à la « *poussière* » d'où elles sont reprises dans le corps d'autres êtres ou dans d'autres matières.

Même le péché originel nous est raconté avec un fruit qui est déjà une transformation par un arbre. Avant la chute, les plantes étaient déjà données en nourriture. Les feuilles tombaient et les fruits poussaient. Les semences tombaient en terre, y pourrissaient pour en faire surgir des plantes nouvelles ou des arbres nouveaux n'ayant qu'une existence éphémère avant que d'autres surgissent de leurs semences.

La « *mort physique* » d'une feuille qui tombe ou d'un animal qui cesse de respirer n'est pas la « *mort* » subie qui est entrée dans le monde par le péché originel. Ce qui est entré dans le monde par le péché, c'est la domination de la mort, c'est la mort qui détruit la création parce que l'homme n'y assure pas son rôle.

Sans le péché, il n'y avait que des renouvellements et des transformations physiques, mais pas de destruction de l'œuvre de Dieu.

La réalité physique de la mort (dans le sens de la cessation d'une forme vivante, végétale ou animale) fait partie de la nature créée. Pour que la terre produise du blé, il faut que le grain meure et pourrisse dans le sol. Pour que la terre produise des vivants, lors du troisième « *jour* » de la création, bien avant l'apparition des humains, il a fallu nécessairement que les éléments chimiques de la « *poussière* » de la terre « *meurent* » physiquement à de multiples reprises pour se transformer de multiples fois jusqu'à produire le corps des vivants.

Ce qui a été changé par le péché originel, c'est que l'humain a été « *soumis* » à la mort. Il a cessé de dominer le monde et c'est désormais la mort qui, au contraire, domine la création séparée de Dieu. Désormais, la création est livrée à la « *servitude* » de la corruption.

Lorsque l'eau est changée en vin, l'eau ne « *meurt* » pas mais elle est transformée en vin.

Lorsqu'une feuille tombe et se transforme en poussière, elle ne « *meurt* » pas, mais les éléments qui formaient une feuille se transforment et sont réintégrées dans le sol, puis dans d'autres plantes, voire dans des cellules corporelles d'animaux ou d'humains.

Avant la chute, notre corps n'était pas « *soumis* » à la mort car, en communion avec Dieu, toute la création était soumise à l'humain et l'humain était le maître de toute « *mort* » physique. Même s'il nous est difficile de l'imaginer...

Sans le péché, l'homme n'aurait pas été soumis à la corruption mais aurait maîtrisé pleinement le renouvellement physique des créatures.

Son corps n'aurait jamais connu la corruption que nous subissons à cause du péché.

Sans le péché, les réalités physiques du corps et de toute la création sont entièrement soumises à Dieu et aux humains en communion avec Lui. Les miracles et la résurrection du Christ nous montrent combien cette soumission peut dépasser tout ce que nous pouvons imaginer.

C'est toute la création qui est actuellement soumise à la mort parce que l'homme qui devait en être le maître n'y tient pas son rôle.

Dire que le corps des humains était physiquement « *mortel* » avant le péché originel n'avait pas d'importance sans le péché puisque l'humain en communion avec Dieu pouvait sans cesse empêcher toute mort.

29. Le double récit de la genèse d'un être nouveau

Kaeso écrit : « *Le livre de Genèse connaît deux récits de création. Dans le premier les animaux sont créés avant l'homme, dans le second après l'homme. Cela démontre l'impossibilité d'une lecture littéraliste de ces textes.* »

L'approche montre en effet le danger d'une lecture littéraliste qui croirait trop vite que dans un récit l'humain est créé « *après* » et dans l'autre « *avant* », alors qu'une lecture littérale correcte montre tout autre chose. Trop souvent, des lecteurs confondent une lecture littéraliste qui ignore tous les

enseignements de l'Église sur les exigences d'une lecture correcte des Écritures. Ces enseignements rejoignent largement les exigences de la lecture correcte de n'importe quel texte, a fortiori de textes anciens d'une culture très différente de celle du lecteur.

Mais, attention, il serait tout aussi erroné de penser que le rejet justifié d'une lecture littéraliste caricaturale et erronée ne laisserait comme seule alternative qu'une lecture sans base littérale ou sans portée historique réelle.

Attention de ne pas confondre une lecture littéraliste qui se base sur une compréhension caricaturale qui ne respecte pas la réalité du texte, de ses modes d'expression et de ses nuances, ni l'extrême complexité réelle et spirituelle qui en est souvent l'objet, avec une lecture littérale correcte.

Il ne faut pas chercher dans un tableau impressionniste la précision d'une photographie ou du mathématicien. Ce n'est pas pour autant la démonstration qu'une scène peinte par un peintre impressionniste n'était pas une réalité historique au moment où il l'a peinte.

Il n'y a pas de contradiction entre les deux récits de la création des humains dans la Genèse, mais deux points de vue qui se complètent et qui sont tous les deux d'une étonnante modernité scientifique et historique. L'un et l'autre nous montrent que l'auteur de la Genèse avait déjà une remarquable perception de l'évolution, comme l'aura aussi St Augustin bien avant Darwin (cf. infra : « 37. *Un corps humain issu de l'évolution* »).

Le premier récit nous raconte en six grands tableaux les étapes successives d'achèvement des principales réalités historiques avec au sommet la création de l'humain, mâle et femelle, qui apparaît au bout du récit. La science nous développe aujourd'hui d'innombrables détails, mais l'essentiel se trouve déjà dans le premier récit de la Genèse.

Mais, l'homme n'est pas que le sommet de l'histoire, il en est aussi le but dès l'origine. L'homme n'est pas que dans la réalité historique et scientifique, il est aussi un être créé dans la communion spirituelle avec Dieu.

Le second récit nous raconte que la création de l'homme a commencé non seulement avant celle des animaux, mais même avant celle des plantes et des arbres. Ici aussi, l'évolution scientifique était déjà bien perçue. Mais la Genèse nous dit une réalité spécifique : dès l'origine, l'humain était le but de toute la création.

Nous ne descendons pas de singes. Nous les précédons dans le projet et l'action de Dieu. Le Christ, vrai Dieu et vrai homme est au commencement de tout. Avant qu'une première âme immortelle ne soit créée dans l'histoire, la création de l'homme a commencé bien avant, des milliards d'années auparavant.

Dès le premier instant du Big Bang (ou d'une autre réalité plus complexe et plus ancienne encore que la science pourrait découvrir), Dieu commençait déjà à façonner l'humain. En façonnant, il y a des milliards d'années, quelques éléments chimiques, quelques premières cellules structurées successivement fort semblables à des créatures végétales puis animales, à travers de multiples générations successives d'êtres divers (évoluant à travers des stades cellulaires, aquatiques, puis terrestres) naissant, se reproduisant et cessant de vivre, Dieu a progressivement façonné ce qui allait devenir le corps des premiers humains.

N'imaginons pas trop facilement que tout ce qui existe sur la terre provient d'une seule et unique cellule originaire. Il y a, depuis les origines, de multiples lignées et, même s'il y a eu de multiples croisements ou, inversement, des lignées éteintes, celles qui aboutissent aux humains ne se confondent pas nécessairement avec les autres.

Quand le corps des futurs humains, les adams , étaient façonnés dans la réalité terrestre durant les milliards d'années de l'histoire, les animaux continuaient aussi à être façonnés. Lorsque les adams ont acquis un cerveau qui a progressivement acquis des capacités intellectuelles et des perceptions affectives élevées, qu'ils sont devenus capable de nommer les êtres, il n'y avait plus de semblables parmi les animaux.

Le premier récit de la Genèse nous montre des étapes achevées des diverses réalités actuelles. Des animaux achevés avec des caractéristiques variées comme ceux d'aujourd'hui existaient avant l'apparition des humains. Au début du « *sixième* » jour, il y avait des animaux comme ceux d'aujourd'hui, mais pas encore de personnes immortelles à l'image de Dieu.

Le second récit nous montre de manière plus détaillée la réalité de la création de l'humanité depuis les débuts de l'histoire. L'existence corporelle des humains est apparue progressivement au fil de milliards d'années. Les ancêtres biologiques des humains (des adams pré-humains n'ayant pas encore une âme immortelle à l'image de Dieu) existaient déjà avant la création d'Adam et Ève et les animaux ont encore été façonnés en même temps, mais aucun ne pouvait être une aide adéquate pour l'humain en cours de création dans la réalité corporelle.

Pour nous expliquer de manière vraie la vérité historique de la création de l'humanité, l'auteur de la Genèse a probablement repris des récits de traditions différentes dont il a perçu la profonde vérité complémentaire.

Car, au sommet de la volonté et de la raison créatrices de Dieu, il y a la création d'un être capable non seulement de partager sa vie éternelle, mais capable de l'Incarnation de Dieu lui-même.

Par le Christ, tout a été fait, mais, plus fort encore, il a façonné une lignée de la création pendant des milliards d'années jusqu'à la réalisation d'un être corporel capable de faire vivre un être éternel, à l'image de Dieu, capable de toute la réalité spirituelle et éternelle de Dieu, capable d'être assumé par Dieu lui-même de sorte que le Christ vrai Dieu soit aussi un vrai homme, tel qu'il a été voulu et créé.

Pour ceux qui imagineraient encore un homme tiré du sol en un instant puis une femme créée en un instant par extraction et transformation d'une côte de l'homme, il est facile de rejeter le texte complexe de la Genèse comme étant purement symbolique sans aucune réalité historique.

Mais, pour ceux qui croient que la Genèse nous donne un texte largement imagé et nuancé pour nous parler de manière vraie de toute notre réalité humaine, y compris de notre réalité historique, le double récit de la Genèse ne cesse de révéler sans cesse ses richesses pour nous dire l'essentiel de notre origine spirituelle, mais aussi historique.

Adam (littéralement : Terrestre, celui qui est tiré du sol rouge de l'adamah, la matière) et Ève (littéralement : Vivante, celle par qui la Vie est donnée) nomment un premier couple, nous révèlent que les âmes immortelles que nous sommes ne sont pas sans une vraie histoire. Il y a bien eu à un moment et à un endroit précis de la réalité historique une création (une réalité nouvelle) de deux premiers êtres à l'image de Dieu, ayant une vie immortelle comme Lui.

Comment l'Église pourrait-elle défendre la réalité de l'Incarnation historique de Dieu dans l'histoire si elle ne parvenait plus à défendre la réalité de l'Incarnation de l'homme dans l'histoire ?

Celui qui affirme que l'Écriture Sainte ne nous révèle rien de la création concrète de l'homme dans l'histoire, dans l'espace et dans le temps, pourra-t-il encore annoncer avec la même force que l'Écriture Sainte nous révèle la conception virginale du Christ dans le sein d'une vierge, de manière concrète, dans l'espace et dans le temps ?

Si le Vrai Dieu est devenu un vrai homme par l'action du Saint Esprit, pourquoi tant d'imagination intellectuelle pour discuter les découvertes ou les travaux scientifiques, leur opposer un silence total de

la foi sur la création concrète de l'homme dans l'histoire, une création de l'homme avant le début du Big Bang, un dessein intelligent, ou une mise en doute des détails scientifiques des évolutions et mutations de l'histoire plutôt que d'accepter tout simplement le résumé suffisant pour la foi que la Genèse donne de la création concrète de l'homme dans l'histoire du monde et d'admettre que, de même que pour la conception du Christ, l'Esprit saint a créé une âme immortelle dotée de dons divins surnaturels parmi les êtres animés sur la terre, à un moment de l'histoire du monde et à un endroit précis?

Ti hamo écrit : « *Mais la question des mécanismes de l'évolution est également importante, quand certains veulent les instrumentaliser, voire les falsifier, pour faire mine devant les personnes trop confiantes d'en tirer la "preuve" scientifique de l'inexistence de Dieu et de la soumission de l'être humain à l'arbitraire du hasard et de l'absurde.* »

Tout à fait d'accord avec Ti hamo.

Non seulement, les sciences sont très importantes pour développer le monde et y combattre le mal et la souffrance sous toutes leurs formes, mais elles demandent toute notre attention pour combattre leur instrumentalisation contre la foi autant que pour présenter notre foi de manière adaptée à la culture de notre temps.

L'Église a toujours maintenu fermement la cohérence entre la foi et la raison, la foi et les sciences. Cela fait partie de l'Incarnation. Elle est la marque absolue de la compatibilité de Dieu et de sa création.

Mais, cohérence ne veut pas dire limitation. La foi englobe davantage, englobe tout le réel, y compris les réalités spirituelles. Elle englobe plus que la science, mais non moins. Elle regarde même prioritairement les réalités d'en haut, alors que les sciences s'occupent exclusivement des réalités d'en bas jusqu'à un niveau de détail qui va bien au-delà de l'essentiel nécessaire à notre foi.

Selon Touriste, « *Là, vous abordez un sujet très sensible, qui englobe également l'Immaculée Conception : la Sainte Vierge a été conçue "de tout temps" sans péché originel ... donc "avant" la création d'Adam et Ève ... en "même temps", donc, que le Christ ...*
Demandez donc à la science de l'Univers physique, à Einstein et la relativité "espace-temps" d'expliquer cela ... Bon courage dans vos débats sur ce sujet ...!! »

Sauf dans la pré-science générale de Dieu, rien ne permet d'affirmer que la Sainte Vierge a été conçue de tout temps. La Sainte Vierge est une personne bien historique, née d'un père et d'une mère tout aussi historiques que nous.

Le fait que Dieu a pu connaître de toute éternité dans son cœur tant le Christ, que la Sainte Vierge et chacun de nous ne supprime pas nos difficultés à réfléchir nos origines et l'Incarnation.

Le mystère de la relativité « *espace-temps* » ne supprime pas davantage ces difficultés dans leur réalité bien concrète, dans l'espace et dans le temps. C'est bien dans l'espace et dans le temps que le Christ est venu et demeure présent pour nous, même s'il nous ouvre une espérance bien plus grande qui transcende le temps et l'espace.

Pneumatis écrit que « *si vous faites un peu d'épistémologie ou de théorie de la connaissance, vous savez que l'objectivité scientifique ou même la logique ne sont que des ensemble de principes qui connaissent plusieurs variations, voire des modélisations distinctes...*
Nous utilisons, en sciences, une logique expérimentale qui est assez binaire. La révélation n'obéit pas du tout au même ordre logique (quaternaire). Elle procède par explicitation des couches de connaissance (levée de voile progressive = révélation) tandis que la science procède par cumul et enrichissement. »

D'accord.

Pneumatis ajoute que *« Et force est de constater que la connaissance qui s'offre à nous par la révélation et la connaissance qui s'offre à nous par les sciences, et notamment l'histoire, n'obéissent pas aux mêmes schémas intellectuels, aux mêmes structures de connaissance. On ne peut pas les mettre en corrélation comme ça, de but en blanc. Ou alors ça revient à éplucher une pomme pour savoir comment est fait un oignon. »*

Affirmer que l'intelligence de la foi n'utilise pas les mêmes schémas intellectuels, ni les mêmes structures de connaissance, ne me paraît pas exact sans nuances.

Bien sûr que la science a sa méthodologie propre, ses intérêts propres. Mais, la foi n'est pas ailleurs, elle va au-delà, ce qui n'est pas la même chose. La foi considère davantage que la science puisqu'elle s'étend aux réalités spirituelles que la science ne peut observer.

Il y a nécessairement corrélation dans la réalité. De même que Jésus est vrai Dieu et vrai homme. La corrélation est un fait. La différence concerne le langage (y compris, en ce sens, les schémas et structures) qui peut être différent et les limites de la réalité observée.

L'objet de la révélation et de la foi est beaucoup plus vaste que celui de la science du fait que la foi englobe tout le réel. La Genèse n'est pas une constatation scientifique résultant de l'observation ou de l'analyse scientifique, mais une parole inspirée qui, en tant que telle, n'est pas une observation recevable en science. Elle s'exprime avec des modalités, des schémas, et des structures qui peuvent être différents. Notamment, avec des paraboles, des images ou de la poésie là où ces moyens permettent d'approcher de manière plus vraie toute la réalité.

Là où elle utilise des images, ce n'est pas pour faire plus simple, c'est pour faire plus vrai tant pour notre cœur que pour notre intelligence rationnelle qui a toujours tendance à tout ramener excessivement et faussement aux seules réalités terrestres.

Éplucher une pomme (chercher à comprendre ce que dit la Genèse de la création de l'homme) pour savoir comment est fait un oignon (chercher à connaître l'origine biologique de l'homme) ? Je ne comprends pas l'image utilisée. Là où la foi peut se limiter à évoquer la réalité concrète de manière essentielle et imagée, la science cherche davantage de précisions concrètes selon ses finalités propres, mais c'est la même réalité concrète que les deux considèrent.

Pneumatis observe que *« si c'était simple, les théologiens auraient certainement commencé par là »*.

En effet, cela me rend perplexe par rapport à beaucoup de théologiens.

Mais, je constate que la foi de l'Église reste ferme depuis 2.000 ans : la création de l'homme est bien une intervention divine dans l'histoire qui survient après l'apparition de notre système solaire, de notre terre et de son occupation par des animaux divers.

Ce fut un miracle à ce moment, suivi d'une faute originelle à ce moment.

Le Magistère de l'Église n'a jamais dit autre chose. Le Catéchisme le répète sans ambiguïté (n° 390) et le Pape ne cesse de maintenir la foi en ce sens.

Ce qui est très difficile, c'est de comprendre les divers détails que la Genèse nous donne souvent de manière imagée et symbolique, mais parfois aussi de manière très concrète.

Nous ne devons jamais cesser de renouveler notre compréhension en tenant compte de l'état actuel de nos connaissances humaines et scientifiques. Le travail reste immense et complexe.

En fait, l'Église souffre encore du traumatisme que beaucoup de croyants subissent encore, même inconsciemment, depuis que les interprétations fixistes de la création en 6 jours de 24 heures ont été contredites par la science, à partir de Darwin.

Au fil de mes réflexions et d'échanges, j'ai cependant découvert, non sans surprise, une étonnante solidité de la Genèse et de l'enseignement constant de l'Église, même en présence de toutes les constatations scientifiques et des controverses théologiques.

Un ami m'a demandé un résumé...

Le voici.

Le récit imagé de la Genèse nous révèle l'essentiel de la création et d'une faute originelle survenues dans l'histoire concrète.

C'est dans l'histoire biologique concrète du monde que Dieu a fait un premier couple d'humains à son image dont tous les humains sont des descendants. Leur âme a été créée immortelle par l'union d'un corps matériel né d'une mère biologique au sein d'une espèce préexistante dans la nature et d'un souffle spirituel.

Ce premier couple d'humains avait un corps matériel par lequel il était pleinement participant de la réalité matérielle et un esprit par lequel il était pleinement participant de la réalité spirituelle.

Il existait une harmonie entre la réalité matérielle et la réalité spirituelle. Ces deux réalités devaient être développées ensemble en harmonie par les humains, dans une communion d'amour avec le Créateur. Sans cette communion dans laquelle la vie spirituelle devait contribuer au bon fonctionnement et au développement du monde matériel, le monde et les humains se retrouvent avec des lois matérielles privées du moteur spirituel essentiel à leur fonctionnement harmonieux.

Dans la réalité historique, celle que la science peut étudier, le monde matériel préexistait à la création de l'homme. Le Big Bang et les autres événements antérieurs à la création des humains ne sont pas des produits du péché originel.

Le monde matériel, la nature et le corps des hommes sont bons. Les lois naturelles sont bonnes en harmonie avec la vie spirituelle en Dieu. Les désordres dans la nature ne proviennent que du fait que les humains n'y assument pas le rôle qui leur a été confié.

L'humanité du Christ est en tout semblable à celle du premier homme créé, sauf le péché. L'un comme l'autre sont nés en ce monde à un moment et à un endroit concrets. Le Christ est le premier vrai fils de l'homme créé, tel qu'il était sans le péché. Ses miracles et sa résurrection nous montrent ce que l'homme peut vivre dans la communion divine. Le Christ rétablit l'humanité telle qu'elle a été créée, en notre monde perturbé depuis le péché originel, et nous ouvre un retour dans la réalité spirituelle dont l'humanité a été éloignée par sa faute.

Le cerveau humain, qui mesure tout dans le temps et l'espace, ne peut comprendre la réalité spirituelle que d'un point de vue corporel qui ne peut percevoir clairement une réalité qui transcende la réalité corporelle. La méditation de la réalité spirituelle au moment du Big Bang ou à tout autre moment ou endroit de la réalité corporelle nous plonge en plein mystère.

Mais, il est essentiel pour notre foi et notre vie de ne pas rejeter dans la seule réalité spirituelle ce que nous sommes, en tant qu'êtres faits de corps et d'esprit, ni le fait que Dieu nous a créés pour participer à sa vie avec notre réalité corporelle, ni le fait qu'il est venu s'incarner dans cette réalité.

Notre corps est essentiel à notre identité. Autant que notre esprit. Ils forment ensemble, corps et esprit, notre âme immortelle par l'action créatrice de Dieu.

C'est bien dans l'histoire concrète que le premier couple humain a été créé, dans la même histoire concrète que le Christ s'est incarné, dans la même histoire concrète que Dieu vient nous sauver.

Adam et Ève ne sont pas des personnages inventés ou légendaires. Par ces noms, Adam (le terrien) et Ève (la vivante), la Genèse nous désigne, dans un récit imagé, nos ancêtres réels qui furent créés à l'image de Dieu, dont la réalité est un fait historique aussi concret que l'historicité du Christ lui-même, que notre historicité.

Merci à ceux qui continuent à méditer ce sujet beaucoup plus important pour notre foi que l'impression qu'il peut donner à première vue.

Le blocage de la réflexion paraît profond.

La question paraît quasi taboue : y a-t-il eu création d'un couple d'humains créés à l'image de Dieu, de premières âmes immortelles, à un moment de l'histoire des hominidés, des homos sapiens, que nous décrit la science ?

Il y a déjà quelque temps, Christophe m'a interpellé : « *Avez-vous déjà réfléchi à l'écriture d'un livre sur ces sujets ?* ».

J'ai essayé d'intégrer tous mes messages dans un ensemble rassemblant mes méditations sur le mystère de la création et de l'Incarnation.

Le texte doit encore être retravaillé pour en supprimer de trop nombreuses redites et les effets parfois confus de la compilation des messages dispersés dont il est issu.

Ce n'est pas un produit fini, mais un travail qui reste à poursuivre, ...à l'image du monde créé.

Il en est résulté un premier livre de 444 pages.

Il ne s'agit pas de présenter ici un texte scientifique de théologie ou d'anthropologie, mais des réflexions personnelles exposées et développées dans des centaines de messages partagés et débattus avec de multiples interlocuteurs le plus souvent anonymes dans le forum d'internet « *La Cité Catholique* ».

Au cœur de l'Église, depuis qu'il est admis que l'évolution est plus qu'une hypothèse, certains soutiennent désormais que la création des premiers humains et le péché originel étaient déjà réalisés lors du Big Bang ou de n'importe quel événement que la science peut relever dans le temps concret, aussi lointain soit-il. Les réflexions développées dans le document de travail présenté ici essaient de montrer divers enjeux mis en cause par cette opinion.

Au cœur des réflexions de mon document, il y a cette question centrale : Est-il conforme à la foi de l'Église d'affirmer que la création des premiers humains et le péché originel étaient déjà réalisés lors du Big Bang ? Ou, est-il même simplement conforme à la foi de l'Église de dire qu'il n'y a pas d'enseignement ferme du Magistère sur cette question qui permette d'affirmer soit que la création des premiers humains et le péché originel se sont produits à un moment de l'histoire concrète du monde (après le Big Bang, pour ceux qui acceptent ce fait), soit qu'ils se sont produits avant cette histoire concrète, en dehors du temps et de l'espace du monde présent ?

Ma maman (âgée à l'époque de 96 ans !) a lu l'ouvrage en entier en trois mois. Elle m'a fait mesurer l'énorme effort que cela demande.

J'ai communiqué ce texte du 11 mars 2012 à mon évêque, Mgr Léonard, ce qui me semble une démarche indispensable avant toute publication.

Je n'envisage pas de procéder à une publication sans un imprimatur, voire un nihil obstat, au moins informel, et cela peut prendre du temps pour ... 444 pages, voire impliquer des corrections. Et que dire aujourd'hui ?

Mon évêque m'a demandé un peu de patience compte tenu du temps à trouver pour parcourir l'ouvrage.

Il n'y a plus eu de suite à ce jour, mais je n'ignore pas toute l'attention qu'il a pour le sujet difficile de la création.

Ses réflexions personnelles ont été développées dans le sujet intitulé « 26. *Quelle théologie des origines historiques ?* » (cf. supra)

C'est du Pape François que sont venues des réponses actualisées nouvelles.

Le sujet a été développé sous l'intitulé « 28. *Laudato si'*, l'aube d'une théologie de la création » (cf. supra).

Même si le Magistère reste prudent comme il doit l'être, je suis heureux de constater que le Pape se plonge avec audace et lucidité dans la réalité de la création.

Ce livre proposé est resté d'une grande actualité, même si bien d'autres aspects ont été développés depuis lors.

Les chrétiens restent actuellement dispersés dans leurs perceptions de la création.

1. Pour beaucoup, le mystère est impénétrable et il ne faut pas chercher vainement des réponses à des questions concrètes dans un passé trop lointain et inaccessible. La création est une vérité de foi qui ne peut rejoindre les constats de la science : même en remontant des milliards d'années avec une connaissance détaillée, on ne retrouvera jamais la trace des premiers humains. Pas plus qu'on ne peut imaginer retrouver Dieu en explorant l'univers jusqu'à des distances de milliards d'années lumière.

Parmi ces croyants, certains imaginent une création des premiers humains dans une réalité historique antérieure au Big Bang et le monde présent serait une objectivation ou un produit du péché originel survenu hors du temps et de l'espace.

2. Pour d'autres croyants, même s'ils sont devenus rares, il y a eu une rupture dans la nature. Dieu a pris un peu de poussière pour en façonner un mâle en quelques instants, transformant de la poussière en corps humain comme il a transformé de l'eau en vin à Cana. En un instant. Ensuite, en quelques instants encore, il a tiré une côte du premier mâle humain pour en faire une femme. Concrètement et physiquement, mais par un procédé surnaturel qui a permis à Dieu de franchir toutes les lois évolutives normales de la nature.

Parmi ces autres croyants, certains imaginent que les premiers humains ont vécu il y a environ six mille ans selon les durées indiquées par la Genèse et d'autres imaginent qu'il s'agit des premiers hominidés ou des premiers homos sapiens.

3. D'autres enfin considèrent, et c'est la conviction que présente mon ouvrage, qu'il y a eu une création spirituelle dans l'histoire concrète, mais que le corps humain a été façonné, comme tout le reste de la nature créée, par des processus évolutifs qui se sont succédés depuis des milliards d'années. Ceux-là rejettent toute contradiction possible avec la science et ses découvertes archéologiques, mais considèrent qu'une création spirituelle a conçu une âme immortelle, capable de partager la vie de Dieu, avec un corps naturel, façonné parmi toutes les autres créatures et selon les lois de la nature, issu d'une mère naturelle.

Cette création à l'image de Dieu fut aussi nouvelle dans le monde présent que la survenance du Fils de Dieu quelques milliers d'années plus tard. L'un comme l'autre furent, dans le monde présent, des créations nouvelles. Le Christ éternel a d'abord créé des personnes nouvelles avec un corps, une âme et un esprit tellement parfaitement à l'image et à la ressemblance de Dieu qu'Il a pu devenir Lui-même une telle personne humaine.

En écartant doucement la théologie qui écarte la science de la création (conviction des premiers croyants cités) autant que la théologie qui écarte la création de la science (conviction des deuxièmes croyants cités), le Pape François ouvre la porte à la reconnaissance d'une création spirituelle dans l'histoire telle qu'elle peut apparaître, à notre époque, en présence des connaissances scientifiques nouvelles de notre temps.

Les échanges et les approfondissements se sont poursuivis depuis lors et j'en ai réalisé, en 2019, un nouveau livre de 473 pages que j'ai vainement proposé à des éditeurs. Trois d'entre eux ont examiné attentivement mon travail.

Le premier m'a répondu : *« Malheureusement, malgré les qualités de votre travail, original et stimulant, votre projet n'a pas été retenu par le comité éditorial pour figurer dans nos collections. Nous craignons en effet [...qu'elle...] ne soit pas la meilleure maison pour un tel livre. »*

Le second, contacté ensuite, m'a répondu : *« nous l'avons étudié avec attention et intérêt. Malheureusement, notre positionnement dans le domaine des livres de spiritualités est très spécifique, et nous ne saurions trouver le public adéquat pour cet ouvrage ».*

Le troisième m'a fait savoir que *« Je comprends votre déception quant à la réponse de grands éditeurs qui ne voient pas d'intérêt commercial à votre ouvrage.*

Votre étude a un réel intérêt en soi mais ne trouvera quasiment aucun lectorat. Votre livre est trop sérieux. Aujourd'hui il faut raconter une histoire, pimentée d'expériences personnelles croustillantes, c'est le seul moyen de faire avaler la pilule.

[...], nous avons fait deux essais de livres historiques et nous avons bien du mal à les vendre.

Par ailleurs, j'hésite à appuyer la thèse de l'origine sumérienne de la Genèse qui me paraît dangereuse mais j'avoue n'avoir aucune compétence sur ce sujet.

Votre étude en l'état, c'est à dire non agrémentée d'un Indiana Jones qui mène l'enquête et vit des aventures rocambolesques, ne pourra qu'être éditée à compte d'auteur et à petit tirage pour distribuer à un public de spécialistes ».

Au préalable, j'ai tenu à en communiquer le projet à mon évêque (le cardinal De Kesel) qui m'a fait savoir que *« La Bible est et restera le récit de la quête de Dieu à l'égard de l'homme au travers de son histoire, histoire dont, pour nous chrétiens, la clé de voûte est l'Incarnation et la Résurrection du Christ que nous célébrons chaque année à Noël et à Pâques.*

Au fil des siècles, l'herméneutique biblique a connu des évolutions souvent conditionnées par les préoccupations du moment. Cela se vérifie dans les nombreux commentaires publiés depuis les Pères de l'Église jusqu'à nos jours. Cette évolution se poursuivra sans nul doute, chaque fois inspirée par la volonté de ses auteurs d'entrer plus avant dans la passionnante aventure de Dieu qui par amour de l'homme, ne cesse de lui adresser son appel »

En l'état, pour tous ceux que cela pourrait néanmoins intéresser, j'ai mis mon manuscrit à la libre disposition des lecteurs du forum qui lui a permis d'exister. En voici le plan général :

Créés à son image - Mythes et réalité dans le pays de Sumer

Première partie

Introduction (p. 2)

1. Quelle création dans l'histoire ? (p. 10)
2. L'importance des bases historiques selon Benoît XVI (p. 34)
3. Le Pape François éclaire la création de l'homme (p. 50)
4. À la recherche des textes primitifs (p. 65)
5. L'adam, une image écrite dans l'argile rouge (p. 90)
6. L'âme, l'esprit et le corps (p. 122)
7. Quelle différence entre homme et animal ? (p. 142)
8. L'adam terrestre mis dans l'Eden spirituel (p. 178)
9. L'éclosion par l'amour (p. 212)

Seconde partie

10. La réalité vivifiante de l'amour conjugal (p. 2)
11. Le choix originel (p. 47)
12. Le pardon si peu connu du jardin d'Eden (p. 68)
13. La vie nouvelle par la conversion (p. 90)
14. Le nouvel Adam éclaire et ouvre l'horizon (p. 117)
15. Le précaire dans la création (p. 136)
16. Quand et où ? (p. 156)
17. La mesure sumérienne du temps (p. 185)
18. Un déluge dans le pays de Sumer (p. 195)
19. La tour de Babel (p. 214)
20. De la chute de Sumer à la construction du temple (p. 219)

Le sujet est aussi difficile que délicat.

Début 2019, j'en ai remis un exemplaire imprimé à trois prêtres amis et professeurs de théologie.

Malgré l'expression réitérée de leur amitié et leur promesse de lire l'ouvrage, aucun n'a encore trouvé le temps nécessaire.

Patience !

La difficulté de méditer le mystère de la création semble bien profonde et suscite bien des peurs. Un grand merci à tous ceux qui ont le courage de s'y engager.

Beaucoup ressentent en effet les réflexions sur la création dans l'histoire concrète comme des « *spéculations* » « *fantaisistes* ». Toute réflexion sur un sujet difficile peut être qualifiée ainsi par celui qui pense qu'il n'y a rien de sérieux en cause.

Mais, je pense, au contraire, que l'histoire sainte qui nous est transmise, par la Bible et la tradition, nous enseigne sur Dieu et ses actions pour éclairer notre chemin aujourd'hui et notre espérance pour demain.

Il y avait beaucoup d'homos sapiens, que la Bible nomme « *nephilims* », lorsque Dieu a créé Adam et Ève avec un corps d'homme sapiens. Notre humanité d'êtres créés à l'image de Dieu nous vient exclusivement par Adam et Ève, mais notre corps a beaucoup d'autres ancêtres depuis le Big Bang.

« **notre mère la terre**... nous soutient et nous gouverne, et produit divers fruits avec les fleurs colorées et l'herbe...

Notre propre corps est constitué d'éléments de la planète » (Pape François, ***Laudato si'***, 1-2)

Le corps de tout être naturel est façonné dans le ventre d'une mère. Notre mère à tous c'est la nature, même si chacun, dans la nature, a sa propre mère.

Dans la nature, beaucoup d'êtres vivants ont aussi un père: ce n'est pas celui qui façonne le corps, mais celui qui apporte, au commencement, des éléments essentiels complémentaires à ceux de la mère pour que ce corps se forme.

Dans les Évangiles, Jésus de Nazareth vient lui-même nous montrer qui est le Père :

« *Ne donnez à personne sur terre le nom de père, car vous n'avez qu'un seul Père, celui qui est aux cieux* » (Mt 23, 9)

« *Quand vous priez, dites : Père* » (Lc 11, 2)

C'est déjà ce que disaient les prophètes :

« *C'est toi notre Père* » (Is 63, 16)

« *N'avons-nous pas tous un seul Père ?* » (Mal. 2, 10)

Dans la nature, nous avons tous des père et mère terrestres selon la chair, mais l'éclairage du Christ est autre : « *c'est l'Esprit qui fait vivre, la chair n'est capable de rien* » (Jn 6,63).

N'est-ce pas notre propre création qui est en cause ? C'est de l'Esprit-Saint que vient notre vie, notre « moi » vivant, et non de nos parents selon la chair.

Le livre de la Genèse nous explique que « *le Seigneur Dieu modela l'homme avec la poussière tirée du sol ; il insuffla dans ses narines le souffle de vie, et l'homme devint un être vivant* » (Gn 2, 7).

Plus tard dans l'histoire, l'Esprit-Saint couvre la sainte vierge Marie de son ombre et Dieu lui-même se fait homme en elle. C'est le Pape Benoît XVI qui a observé que cette Incarnation est une « *nouvelle création* ». Par un être fini, une humble jeune fille, Dieu, qui est infini et éternel, devient Lui-même une créature nouvelle, homme parmi les hommes.

À chaque Eucharistie, ce miracle se reproduit, comme l'indique une prière eucharistique : « *en répandant sur elles ton Esprit ; qu'elles deviennent pour nous le corps et le sang de Jésus, le Christ, notre Seigneur* ». Un peu de pain et vin, un peu de matière physique, deviennent corps et sang du Christ par une action de l'Esprit Saint.

À l'heure de la création de l'humanité, à l'heure de l'Incarnation du Christ comme à l'heure de chaque Eucharistie, le Père partage sa propre vie à l'être nouveau issu de lui.

Par un souffle spirituel, c'est la vie même de Dieu qui nous fait vivre, unie à une nature distincte, comme la semence d'un père est unie à celle d'une mère.

L'union est indivisible, car qui pourrait séparer en l'enfant conçu ce qui vient en lui de ses père et mère ?

À la différence de toutes les autres créatures du monde naturel, l'humain créé à l'image de Dieu est « *enfanté* » par le Créateur qui nous partage son « *sang* », sa propre vie.

Ma vie, ma personne, mon « moi », ne vient pas principalement de la nature physique, mais d'un Père qui transmet et partage sa propre vie. Répétons-le et méditons-le : l'humain est un enfant de Dieu lui-même.

L'humain a ainsi un « moi » avec une nature double qui est spirituelle en ce que sa vie vient de Dieu et corporelle en ce qu'elle lui vient de la nature par ses père et mère naturels.

« *Mère nature* » et « *Père des Cieux* » : écoutons bien ce que nous enseigne le Christ : « *vous n'avez qu'un seul Père, celui qui est aux Cieux* ».

Et il nous en a dit davantage.

« Ne craignez pas ceux qui tuent le corps sans pouvoir tuer l'âme » (Mt 10, 28), ajoutant cette promesse : « celui qui croit en moi, même s'il meurt, vivra ; quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais » (Jn 11, 25-26).

En traversant ensuite la mort humaine qu'il a subie à cause d'une crucifixion sanglante, par une résurrection qui nous est attestée par des témoins, Jésus, le Christ, nous a montré que la mort naturelle n'a pas le dernier mot. Il y a un au-delà où la vie reçue du Père peut se poursuivre.

Dans cette lumière nouvelle, l'Évangile proclame, par la parole et la résurrection du Christ, que l'humain a une nature unique qui est double en ce qu'elle est corporelle et spirituelle, ce qui lui permet de continuer à vivre même lorsque son corps meurt. Le Christ invite ainsi à franchir radicalement les limites d'un point de vue terrestre et à étendre notre regard sur les origines de l'humain au-delà de la seule réalité terrestre.

En ce qu'il est spirituel parce qu'il est enfant de Dieu, l'être humain a un « moi » que la mort naturelle ne peut détruire, qui subsiste au-delà de la mort physique de sa nature corporelle.

Selon le Catéchisme, *« chaque âme spirituelle est immédiatement créée par Dieu »* et *« elle n'est pas produite » par les parents »* (C.E.C., n° 366).

« Dotée d'une âme « spirituelle et immortelle » (GS 14), la personne humaine est « la seule créature sur la terre que Dieu a voulue pour elle-même » (GS 24 § 3). Dès sa conception, elle est destinée à la béatitude éternelle. » (C.E.C., n° 1703)

« L'Église affirme la survivance et la subsistance après la mort d'un élément spirituel qui est doué de conscience et de volonté en sorte que le « moi » humain, bien que manquant pour un temps de ce complément qu'est son corps, subsiste. Pour désigner cet élément, l'Église emploie le mot « âme », consacré par l'usage de l'Écriture et de la Tradition. » (Note du 17 mai 1979 de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi)

La mort naturelle détruit tout ce que la nature nous transmet physiquement par les gènes de nos père et mère naturels, mais, attention, le « moi » peut franchir la mort physique et subsiste dans l'attente de la résurrection des corps.

C'est ce « moi » (ce « je » singulier) qui est créé immédiatement lors notre conception dans le secret de l'origine de nos vies et dont Jésus nous révèle le « Père ».

Nous « regardons » volontiers notre conception avec les lunettes du biologiste qui ne voit que les réalités physiques naturelles, les gamètes de nos père et mère au moment de leur rencontre et de leur fusion en un être physique nouveau.

Jésus connaît cette réalité physique lorsqu'il nous enseigne que nous n'avons qu'un seul père, mais c'est du « moi », du « je » dont il nous parle et le père de ce « moi » n'est pas celui qui a coopéré physiquement à notre conception, mais notre Père qui est aux Cieux.

Le Christ ne regarde pas la réalité physique précaire qui meurt mais notre vrai « moi », celui qui n'est pas voué à la mort parce qu'il est une réalité spirituelle enfantée par Dieu lui-même. C'est cet être que nous sommes chacun et qui subsiste au-delà de la mort que Jésus regarde.

De ce « moi », Dieu seul est le père car l'élément spirituel qui le constitue immortel vient directement de Dieu.

Nos père et mère terrestres n'en ont formé que l'élément physique mortel et précaire. Père et mère naturels font partie ensemble de « *Notre Mère la Terre* », comme le rappelle le Pape François par le titre de son dernier livre. Notre âme, notre « *je* », notre moi est créé, enfanté, directement par Dieu.

Ce fut vrai pour Adam et Ève, ce fut vrai pour l'humanité du Christ lors de son Incarnation dans le sein de la Vierge et c'est encore vrai lors de chaque Eucharistie. L'Esprit fait advenir un être vivant d'éléments corporels de « *Notre Mère la terre* ».

Mais, n'oublions pas cependant l'importance essentielle de nos corps enfantés par nos père et mère naturels. N'oublions jamais cette formule profonde rappelée par le Catéchisme : « *L'âme est la forme du corps* » (C.E.C., n° 365).

Notre âme créée par Dieu reçoit sa forme de la mère nature. Si, parce que Dieu est son Père, elle subsiste éternellement, c'est de la nature physique qu'elle reçoit toute sa singularité, différente pour chacun.

Dès notre premier instant, de manière indivisible, pour chacun, le « *moi* », l'âme personnelle immortelle, est, définitivement et parfaitement, un « *moi* » indivisible, fait de corps et d'esprit. Mais, notre origine et notre réalité ne se laissent pas découvrir dans le corps naturel qui vient de la mère nature par nos parents naturels.

Dans un chapitre magnifique de son livre « **Bible et famille** » (éd. Mame, 2015), le chanoine Olivier Bonnewijn observe, dans une lumineuse lecture du Psaume 138/139, que « *l'origine renvoie à une réalité bien plus vaste et plus fondamentale. Elle désigne le principe dynamique de chaque personne, à l'œuvre dans son lointain passé comme en son présent ouvert sur l'avenir* » et que « *l'âme humaine est librement créée par Dieu dans le même mouvement que le corps, dans une relation substantielle avec celui-ci. Le corps et l'âme sont posés dans l'existence grâce à un acte Créateur unique qui se diffracte en une pluralité d'actes Créateurs* »

« *Créer, pour Dieu, c'est instaurer avec l'embryon humain un lien à la racine de son être, bien avant que son cœur ne se mette à battre autour du vingt-et-unième jour. C'est le faire exister comme sujet de relation avant que sa conscience n'apparaisse, avant que son entourage ne s'aperçoive de sa présence.* »

« *Être homme ou femme, c'est être constitué, en son noyau personnel, par ce lien avec Celui qui est et qui fait être.* »

Dans le psaume 138/139, « *À la différence d'autres textes bibliques, la participation du père [naturel] est passée sous silence. Celle de la mère [naturelle] est très passive et réduite à sa plus simple expression : offrir une sorte d'atelier au tisserand divin* » et « *La maternité est aussi brièvement évoquée avec les « profondeurs de la terre » (v. 15, qui renvoie à Jb 1,21 et à Si 40,1).* »

En nous montrant notre Père des Cieux, le Christ nous montre qui nous sommes et éclaire notre création, la création d'Adam et Ève autant que sa propre Incarnation.

Un adam modelé par le divin maître + un souffle spirituel divin de l'Esprit Saint = un être nouveau.

Dans l'Antiquité, Abraham et ses ancêtres pouvaient comprendre mieux que nous ce que signifiait être une image « *de* » Dieu. Le divin Créateur a façonné, depuis les débuts du monde, de la matière corporelle naturelle de « *Notre mère nature* », comme un écrivain sumérien façonnait une motte d'argile rouge en retirant de la poussière avec son calame pour y tracer une parole et créer ainsi une réalité nouvelle : une tablette marquée par une parole immatérielle.

Argile rouge (le corps) + parole insufflée (l'esprit) = un message (moi, une âme immortelle). L'argile est indispensable pour que le message existe et demeure en dehors de la pensée de l'écrivain (Dieu, le

Père), mais, une fois écrit, ce message est une réalité nouvelle distincte de son auteur. La parole écrite a cette particularité de pouvoir demeurer même si l'argile est détruite (la mort du corps) et de pouvoir être réécrite à l'identique dans un autre support (la résurrection du corps).

Selon le chanoine Bonnewijn, commentant le psaume 138/139, « le lecteur est appelé à se laisser guider jusqu'en le surgissement même de sa personne ; à se laisser mener à la source jaillissante de son « je » ; à se recueillir dans le mystère de son origine. Il est convié, en compagnie du psalmiste et de tous ceux qui méditent cette hymne au cours des siècles, à plonger dans « le plus intime de son intimité ». S'il accepte de s'engager dans cette aventure, il rejoint peu à peu le principe de son être et devient, en quelque sorte, contemporain de l'embryon qu'il fut. S'il consent à cette expérience inouïe, il entre en contact avec la « relation secrète » qui l'a constitué à l'aube de son existence et qui le constitue, aujourd'hui encore, à chaque instant ».

« En deçà de l'existence ou de la non-existence de liens familiaux, en deçà de leur qualité ou de leur « toxicité », ce poème inspiré révèle comment le Créateur entretient avec chacun une relation parfaitement limpide et belle, innocente et unique, absolue et indéfectible ; une relation respectueuse et gratuite, débordante de bénédictions et de promesses. N'apparaissant pas au premier regard, cette relation est présente au creux du mystère de tout humain, que celui-ci connaisse ou non sa lignée généalogique, qu'il évolue à l'intérieur d'un cadre familial ou qu'il en soit privé, qu'il vive au sein d'une famille unie ou divisée, qu'il bénéficie de rapports familiaux positifs ou négatifs, qu'il soit croyant ou non. »

Oui, Dieu est bien le Père de chacun de nous.

Mais, il est possible de rejeter son père véritable pour en choisir un autre et chercher ailleurs la source de sa vie.

Pour permettre à l'humain de partager sa vie d'amour, Dieu l'a créé libre. Une communion d'amour ne s'impose pas. Mais, même lorsque son enfant créé se détourne de Lui ou le rejette, Son amour ne cesse jamais.

Le Christ nous invite à « être **vraiment** des enfants de [notre] Père qui est aux cieux » en aimant même nos ennemis (Mt 5, 44-45).

Il nous montre ainsi que notre qualité d'enfant de Dieu n'est pas achevée par ce que Dieu a réalisé lui-même en nous créant, mais doit encore devenir une réalité dans le présent concret de nos vies par notre propre choix d'aimer comme Dieu.

Si nous le voulons.

La traduction officielle en français qui ajoute l'adverbe « vraiment » essaye de traduire au mieux le verbe grec « *ginomai* » qui indique des nuances que le simple verbe être (« Soyez ») ne rend pas en langue française.

Le mot grec se rapproche de l'idée de « devenir » mais aussi de l'idée de « revenir au passé ». Il s'agit, d'une certaine manière, de revenir à l'état originel de notre création lors de laquelle nous pouvions partager pleinement la vie de notre Père Créateur.

Tout humain est enfanté par Dieu et a ainsi une vie, un « moi », le rendant capable de vivre en communion avec Dieu.

Mais, parce qu'il est créé libre, il lui reste à choisir de « devenir » « vraiment » ce qu'il est, à l'origine, par la seule volonté de Dieu. Et là, pour partager cette vie d'amour éternelle de Dieu, il faut aimer sa volonté. Comment celui qui s'opposerait à la volonté de Dieu pourrait-il vivre en communion avec Lui ?

Adam et Ève ont fait un autre choix que celui de vivre en communion avec la volonté de Dieu et nous en connaissons la blessure mortelle.

Depuis lors, dans notre condition d'homme pécheur, la volonté de Dieu paraît, hélas, toujours bien au-delà de nos forces. Mais, l'amour de Dieu, qui a des réserves inépuisables de pardon, viendra aider tous ceux qui se tournent vers lui avec confiance et amour.

Heureusement que Son amour précède notre capacité à faire Sa volonté et est plus grand que nos faiblesses.

La condition « *sine qua non* » ce n'est heureusement pas notre propre capacité à faire Sa volonté mais l'accueil de son amour qui vient nous chercher.

Ce que nous sommes par création, il nous reste toujours à le devenir et à le rendre réel dans notre vie concrète par notre choix libre.

Mais, ce « *devenir* » ne doit pas cacher que nous sommes enfantés par Dieu lui-même.

Comme le rappelle la généalogie de l'évangile de St Luc, Adam est « *fil de Dieu* » (Lc 3, 38) et cette qualité est héritée par toute sa descendance.

Notre unique nature est spirituelle, car enfantée par Dieu, autant que corporelle.

Tout humain est invité à appeler Dieu « *Notre Père* » et à partager, par l'Esprit Saint, la vie du Fils Unique par qui toute créature a été faite.

Nous sommes tous invités à appeler Dieu « *notre Père* » et nous n'avons pas d'autre père dans les cieux.

Mais, rien ne nous est imposé dans la relation d'amour à laquelle Dieu nous invite. Nous devons devenir **par adoption** et choisir libre ce que nous sommes déjà **par création**.

Par création, Adam est un fils de Dieu comme chacun de ses descendants. Mais, cette vie est morte par l'effet du péché originel si nous ne devenons pas ses enfants d'adoption.

Il me semble important de comprendre que notre être a été créé par un souffle de Dieu qui nous fait exister et fait vraiment de nous Ses enfants, en ce que nous avons une vie venant de Lui et capable de partager la Sienne, si nous voulons comprendre qu'à la différence de toute autre créature, notre unique nature est non seulement corporelle mais aussi spirituelle.

Nous sommes conçus spirituellement et corporellement dès notre conception, mais, si chacun connaît le jour de sa naissance physique pour devenir un enfant dans le monde, beaucoup semblent ignorer, comme Nicodème, qu'une autre naissance, spirituelle, reste nécessaire pour devenir enfant de Dieu dans les Cieux.

« *Jésus lui répondit : « Amen, amen, je te le dis : à moins de naître d'en haut, on ne peut voir le royaume de Dieu. » Nicodème lui répliqua : « Comment un homme peut-il naître quand il est vieux ? Peut-il entrer une deuxième fois dans le sein de sa mère et renaître ? » Jésus répondit : « Amen, amen, je te le dis : personne, à moins de naître de l'eau et de l'Esprit, ne peut entrer dans le royaume de Dieu. Ce qui est né de la chair est chair ; ce qui est né de l'Esprit est esprit. Ne sois pas étonné si je t'ai dit : il vous faut naître d'en haut. » (Jn 3, 3-7).*

Il y a deux niveaux de réalité : celle qui nous est acquise par création et celle que nous pouvons acquérir par adoption. Il est vain de vouloir les opposer.

Dans l'Écriture, la filiation imposée, par le fait du Créateur ou d'un géniteur, ne suffit pas pour établir une filiation pleine et entière.

30. La genèse biblique selon don Guido Bertoluzzi

Baraq écrit : *« En lisant le livre de Xavi, j'ai repensé à un prêtre italien découvert sur internet il y a quelques années. Ce prêtre a eu des visions sur Adam, la création de la femme, le péché originel, le meurtre d'Abel, et la signification du chapitre 6 de la Genèse. Elles ont été rapportées dans un livre, mais comme il n'était pas encore traduit en français, je n'avais lu alors qu'un résumé, qui m'avait beaucoup intéressé mais laissé bien perplexe. J'ai recherché ce livre pour le lire, et je l'ai retrouvé il y a quelques jours, cette fois traduit intégralement en français. Il est disponible sous forme pdf . Même si certaines choses me laissent encore perplexe, je ne pensais pas que ce livre apporterait autant de réponses aux questions que je me pose depuis longtemps. »*

Merci beaucoup pour cette référence utile à notre réflexion qui m'a fait découvrir l'étonnante méditation de la Genèse de don Guido Bertoluzzi (1907-1991) que je ne connaissais pas.

Google propose un accès libre et aisé au livre *« La Genèse Biblique »* écrit et diffusé par une personne qui a eu à cœur de présenter les méditations de ce prêtre humble et confiant de la région du patriarcat de Venise où le futur pape Jean-Paul 1er, Albino Luciani, fut son compagnon de classe, puis son évêque : http://www.donguidobertoluzzi.com/libri ... ique_v.pdf

La sincérité de ce prêtre ne me paraît pas suspecte. Il se présente comme ayant bénéficié de visions, de voix et de rêves confortés par des prédictions prophétiques reçues dans sa jeunesse de Saint Jean Calabria (1873-1954) canonisé en 1999 et du père Mateo Crawley (1875-1960) qui fait l'objet d'une procédure en béatification, avec une confirmation par son père spirituel au séminaire, Mgr Gaetano Masi, et par l'intérêt que lui a porté Thérèse Neumann (1898-1962), une mystique qui fait aussi l'objet d'une procédure en béatification.

Les visions, les voix et les rêves étant des faits qui peuvent être produits naturellement par le cerveau, et a fortiori lorsqu'ils concernent des questions auxquelles le sujet accorde une très grande attention, on ne peut en déduire nécessairement un caractère surnaturel et, moins encore, une preuve de la validité des interprétations qu'en donne la réflexion intellectuelle de don Guido.

Il raconte à ce sujet qu'il a adressé *« un bref compte rendu »* à son évêque, en ajoutant *« Quand je me suis rendu à l'évêché, je demandai à l'évêque s'il l'avait lu, il me répondit: - C'est la troisième fois que j'ai la preuve de votre vive imagination, idées hors du commun, vraiment hors du commun, m'a-t-il dit en riant. »* (p. 285)

Voici ce que don Guido en disait lui-même : *« Ce que j'écris ne peut être déclaré d'origine surnaturelle que par l'autorité ecclésiastique compétente, qui, tout en reconnaissant son authenticité, peut faire ses recherches sur l'opportunité de la publication de tout ou de certaines parties de l'écrit. Je me soumetts à toute décision prise par le magistère ecclésiastique. »* (p. 70)

C'est d'ailleurs ce que lui conseilla son évêque, le patriarche de Venise Albino Luciani (futur pape Jean-Paul 1er) : *« Mgr Albino Luciani, qui fut mon condisciple [au séminaire]... me répondit en me disant que l'on ne peut faire usage des révélations personnelles touchant au contenu de la Bible, avant que le Saint-Siège en ait reconnu l'authenticité, soit l'origine supranaturelle, ainsi que l'absence d'erreurs. »* (p. 286)

L'Église ne s'est pas encore prononcée sur le caractère surnaturel ou non des révélations de don Guido, ni a fortiori sur leur orthodoxie par rapport à l'ensemble des dogmes de la foi catholique, et il faut donc rester très prudent à cet égard comme don Guido l'était d'ailleurs lui-même en rappelant sa soumission au jugement de l'Église mais aussi, de manière plus explicite, du fait qu'il ne prétend pas

avoir reçu directement des explications du Ciel, mais seulement quelques indications au sens imprécis à partir desquelles il a réfléchi et développé une interprétation particulière de la Genèse biblique.

Ce qu'il propose n'est donc pas une vérité reçue directement mais seulement des révélations limitées et ce qu'il en déduit, à titre personnel, pour comprendre raisonnablement la création et le péché originel.

Selon don Guido, « *le Seigneur voulait, lui apprendre à raisonner, déduire, relier, utiliser la pensée conjointement avec son cœur. Il aurait pu lui dire simplement: "Regarde ... elle, c'est Ève ... lui, c'est Adam ... les choses se sont déroulées comme ceci, comme cela ...". Et bien non! Le Seigneur ne le voulait pas passif. Lui, veut que chacun de nous entre dans sa logique après avoir compris les 'pourquoi'. Il veut que la Vérité soit une conquête souhaitée, raisonnée, voire soufferte, mais obtenue sur la base de la liberté et de la volonté.* » (p. 320-321)

On ne peut que louer cette humilité par laquelle don Guido relativisait lui-même ses propres réflexions, malgré le caractère extraordinaire des révélations concrètes qu'il rapportait.

Comme chacun de nous, don Guido était éclairé par l'Esprit Saint et le Seigneur s'est manifesté à lui de diverses manières, mais a priori il ne faut pas oublier qu'il était aussi un pécheur comme chacun de nous, qu'il n'a pas reçu un don d'infailibilité, et que ce que l'Esprit Saint lui a fait connaître a été reçu par son esprit humain et son intelligence humaine dans son système psychique personnel marqué comme tout son être par le péché originel.

Le discernement reste donc nécessaire et il ne faut pas prendre ses réflexions comme un tout à prendre ou à laisser.

Quelques pensées de don Guido me semblent cependant très pertinentes pour comprendre ce qu'a pu être la réalité concrète et historique de la création sans discordance avec ce que la science peut dire dans ses propres limites mais aussi sans mise en doute de la réalité de l'action créatrice de Dieu qui peut intervenir dans la matière comme l'a rappelé le pape Benoît XVI.

Sur les pré-humains

« *En résumé, Dieu dit que chaque création d'une nouvelle espèce a toujours démarré avec une graine et que jamais une plante ou un animal ne fut créé développé et adulte, comme par magie, bien que cela lui soit possible, car Il est Tout-Puissant. Ce principe de démarrer chaque création d'une graine s'applique autant pour l'univers que pour la vie. Ainsi, le premier Homme et la première Femme ne furent pas créés adultes, comme le voudraient les créationnistes fondamentalistes, ni en cours d'évolution comme le voudraient les évolutionnistes, mais dans leur première cellule avec déjà la perfection absolue. Où se serait développée la vie de l'embryon, si ce n'est dans l'utérus d'une femelle existante ? Pour ce faire, le Seigneur se servira, comme 'moyen' pour la création de l'Homme et de la Femme, d'une femelle appartenant à une espèce aujourd'hui éteinte, celle des ancêtres.* » (p. 11)

« *Dieu se sert de ce qui était déjà créé comme 'moyen', ou support; une règle déjà utilisée pour la création de toute nouvelle espèce. La seule différence, très importante toutefois, par rapport à toutes les autres espèces, fut que, dans la création de l'Homme et de la Femme, Dieu, dès l'instant de leur conception, ajouta un nouvel élément, son esprit, afin qu'ils deviennent spirituellement ses fils. Par conséquent, l'homme prend sa source, mais 'ne descend pas' de l'espèce immédiatement inférieure* » (p. 12).

« *Les "ancêtres" sont des individus appartenant à une seule espèce, aujourd'hui éteinte, de laquelle Dieu prit une femelle préparée pour le développement de l'embryon de l'Homme, créé par Dieu* » (p. 124)

Sur l'esprit spécifique de l'humain

« dans la dernière phase, celle de la création de 'l'Homme' et de la 'Femme', l'Oméga, dans lesquels Dieu introduisit 'l'Élément Spirituel', les deux pôles extrêmes de la première image que l'on m'avait montré, avaient en commun une même réalité, l'Esprit de Dieu. L'Homme, le premier Homme, véritable fils légitime de Dieu et, avec lui, la Femme, était le dépositaire des dons de toute la création...

Dans le septième temps, 'Dieu se reposa'. C'est un euphémisme pour dire que Dieu, volontairement, s'abstint d'intervenir face aux erreurs de l'Homme, par respect à la liberté qu'il lui avait donnée » (p. 175-176).

« On pourrait dire que le Père a transféré dans Ses Fils légitimes Son "ADN spirituel", Sa propre vie. Et, si l'Esprit que possédait l'Homme parfait était une "particule de la vie même de Dieu", il s'ensuit que l'Homme originel ressemblait davantage à Dieu qu'à toute autre créature, y compris l'homme actuel » (p. 464).

« L'Esprit dépasse donc les facultés intellectuelles. Cela pourrait être défini comme «l'âme de l'âme», où l'âme, ou psyché, est également immortelle. C'est une vraie et appropriée Vie Divine, un germe de la Vie même de Dieu, introduite dans l'homme: quelque chose que l'homme a du mal à comprendre pleinement dans toute sa splendeur. C'est l'Esprit qui devient la véritable identité surnaturelle du fils adoptif de Dieu » (p. 500)

« la culture gréco-romaine, qui avait une vision dualiste de l'homme, influença la doctrine de l'Église, qui était essentiellement constituée de Gentils. C'est pourquoi certains théologiens, presque sans s'en rendre compte, ont réduit la connaissance de l'homme racheté à la synthèse de l'âme et du corps, en donnant au terme "âme" le sens que nous devrions attribuer correctement à l'Esprit. D'où la confusion linguistique entre âme et esprit » (p. 503).

Sur l'intelligence spécifique de l'humain

« Dès le moment où le Créateur confia son règne sur toutes les créatures du monde à l'Homme et, pour qu'il puisse assumer convenablement cette tâche, soit dans l'ordre, il lui avait donné une intelligence parfaite, ainsi que le libre arbitre » (p. 379).

« "L'usage conscient de la parole, ou la manifestation de la pensée à travers la parole, comme l'avait dit Paul VI, est le privilège exclusif de l'Homme entre tous les êtres créés, car fait à l'image de Dieu" » (p. 290), « car seul l'Homme fut doté d'un cerveau parfait, bien plus parfait que n'importe quel autre animal, un appareil ordinateur émetteur-récepteur » (p. 296).

Sur la mort physique dans la création

« La mort dont parle la Bible, comme conséquence naturelle du 'péché originel' est le retrait, ou perte de l'Esprit, que l'on ne doit pas confondre avec la mort physique » (p. 193).

« Saint Paul a donc bien réfléchi ... que "en Adam, tous (les hommes) ont péché" et que "pour le péché d'un seul homme, la mort a passé en tous les hommes" (Rm 5,12). Donc "tout le monde" indique que "tous aujourd'hui"...

Cette dernière déclaration a fait penser à beaucoup qu'après le péché originel, tous les êtres vitaux ont connu la mort physique à la fin de leur vie. Mais Saint Paul ne voulait pas dire la mort physique du tout...

En fait, la mort physique d'un Fils de Dieu n'est pas une conséquence du péché originel, car, comme l'a dit Don Guido: "Même les Fils de Dieu sont morts, car celui qui est né meurt". Seulement que les Fils de Dieu, si fidèles à Dieu, à la fin de leur vie terrestre montèrent au Ciel aussi avec leur corps, comme la Sainte Vierge Marie...

la mort physique n'est pas une des conséquences du péché originel. Dans la plupart des ouvrages antérieurs, le terme «mort» a été mal compris. Ce terme, qui apparaît fréquemment dans la Bible, a

presque toujours été interprété littéralement et compris comme une mort physique. Nous savons que la mort physique a toujours existé sur la Terre, des millions et des millions d'années avant que l'homme n'apparaisse...

la mort physique a toujours existé, même avant le péché de l'Homme. La terre a connu la mort des êtres vivants depuis ses origines. Ce n'était pas une conséquence du péché de l'Homme. Cela confirme que la mort évoquée par Saint Paul était "la mort spirituelle" d'un homme contaminé par le péché d'Adam » (p. 497-499).

Sur le péché originel

« Dieu savait donc, en tout son esprit, que ce serait «seulement» l'Homme qui serait tenté de briser cet ordre et de tomber ensuite. Cependant, Il l'a créé par amour, car Il savait qu'à la fin le Bien prévaudra et que le bonheur éternel serait supérieur à toute souffrance transitoire causée par lui et provoquée par son péché. Dieu est la Sagesse aussi bien que l'Amour. Il voulait un Homme libre, même libre de faire des erreurs » (p. 461).

« En fait, pour mener à bien toute la Vie de l'Homme, l'acte Créateur de Dieu ne suffit pas, mais on a également besoin de la collaboration active de l'Homme. Par conséquent, l'Homme, et de même la Femme, est l'autre sujet qui doit s'unir à Dieu pour que l'opération salvatrice soit accomplie » (p. 418)

« La Genèse dit: (Gen. 6: 3). "Mon esprit ne restera pas toujours en l'homme, car il est (que) chair" (à savoir les instincts animaux seuls). Il n'est resté qu'une trace de ce qui était un fil allégorique, coupé d'en haut et la marque d'un trou obturé par un peu de plâtre brut » (p. 194).

Mais, l'axe central de l'interprétation particulière de don Guido Bortoluzzi c'est de penser qu'Ève n'est pas la femme « tirée » du premier homme nommé Adam, ni la mère de Abel et de Seth, mais la mère biologique pré-humaine d'Adam qui serait l'objet réel de l'interdit de l'arbre de la connaissance.

Le péché originel, selon don Guido, serait l'union sexuelle entre Adam et Ève, sa mère pré-humaine, dont serait issu Caïn. Les faits se seraient produits il y a environ 40 à 50 millions d'années (p. 258) et auraient entraîné une déchéance totale suivi d'une reconstruction dont l'évolution des hominidés n'en serait que la trace concrète observable par le scientifiques.

Selon don Guido, la femme « tirée » tirée de la côte d'Adam serait la fille d'Adam mais aussi la mère d'Abel et de Seth. Elle serait innocente du péché originel et Adam aurait eu ainsi deux partenaires sexuelles féminines : sa mère (Ève) et sa fille.

Pour Don Guido, « le personnage féminin appelé Ève dans la Bible, n'était pas la Femme [tirée de la côte d'Adam], mais la 'femelle ancêtre' » (p. 319) et le péché originel serait un « acte d'hybridation de l'espèce humaine parfaite [qui] entraîna la régression des générations futures jusqu'à donner aux descendants hybrides des caractères d'hominidés. Seules les interventions régénératrices répétées du Seigneur dirigèrent l'espèce humaine vers sa "ré-évolution", jusqu'à être, à nouveau capable, dans la plénitude des temps, d'accueillir sa parole et la Rédemption. » (p. 3-4).

Malgré les nombreux éléments que don Guido apporte pour soutenir une telle thèse, il faut bien constater que, selon la Genèse, « L'homme s'unit à Ève, sa femme : elle devint enceinte, et elle mit au monde Caïn. Elle dit alors : « J'ai acquis un homme avec l'aide du Seigneur ! ». Dans la suite, elle mit au monde Abel, frère de Caïn. » (Gn 4, 1-2) et « Adam s'unit encore à sa femme, et elle mit au monde un fils. Elle lui donna le nom de Seth (ce qui veut dire : accordé), car elle dit : « Dieu m'a accordé une nouvelle descendance à la place d'Abel, tué par Caïn. » » (Gn 4, 25).

Mais, don Guido pense qu'il y a là une traduction déformante du texte original de Moïse et que « au verset 2, chapitre 4 où il est dit que: "Adam connut Ève, sa femme, elle conçut et accoucha de Caïn, puis elle accoucha de son frère Abel". Le verbe 'accoucher', qui, ici, parle du féminin, devrait être remplacé par générer, indiquant dans les deux cas la paternité d'Adam, au masculin. Pour la même

raison, le pronom féminin devrait être remplacé par un pronom masculin qui implique Adam comme ceci "Adam connut Ève, avec elle, il engendra Caïn, puis (Adam) engendra, avec la Femme, son frère Abel". » (p. 298-299)

Selon don Guido, il faudrait donc traduire les versets 1, 2 et 25 précités comme suit : « *L'homme s'unit à Ève, sa femme : elle devint enceinte, et il [Adam] engendra Caïn. Il dit alors : « J'ai acquis un homme avec l'aide du Seigneur ! ». Dans la suite, il engendra Abel, frère de Caïn. »* (Gn 4, 1-2) et « *Adam s'unit encore à sa femme, et il engendra un fils. Il [Adam] lui donna le nom de Seth (ce qui veut dire : accordé), car il dit : « Dieu m'a accordé une nouvelle descendance à la place d'Abel, tué par Caïn. » »* (Gn 4, 25).

Don Guido s'est engagé, dès lors, dans une remise en cause générale de la compréhension traditionnelle du texte biblique en considérant qu'en réalité, « *la Femme est totalement étrangère au péché originel, alors que contrairement, dans la Genèse mosaïque [que nous utilisons maintenant], c'était précisément elle la responsable de la chute de la Souche* »

À cet égard, don Guido croit qu'il s'agit d'un « *malentendu* » qui « *ne doit pas être attribué à Moïse, mais aux hagiographes du roi Salomon qui, sensibles à la culture de leur temps, avaient retouché le texte original, faisant retomber la responsabilité du péché originel sur la Femme.* » (p. 318).

Il est vrai que, dans le détail des textes bibliques, on est souvent devant une multitude de variantes et d'incertitudes dans les traductions.

L'Église admet que les traductions, même officielles ou les plus anciennes, restent soumises aux textes primitifs et qu'à cet égard, la recherche reste ouverte.

Le fait que des modifications, voire des erreurs, se soient glissées dans les traductions, au cours de l'histoire, est possible, y compris dans les plus vieilles versions disponibles en hébreu, en grec ou en latin.

À cet égard, on ne peut que rappeler qu'il ne faut jamais dissocier l'Écriture et la Tradition transmise par le Magistère dans le corps du Christ qu'est l'Église.

Il faut donc être très prudent, attentif à l'autorité du Magistère et soumis à sa prudence autant qu'à ses éventuels jugements futurs.

Selon don Guido, dans notre version actuelle de la Genèse, « *nous ne lisons que ce qui reste de la vraie révélation faite à Moïse* » (p. 407) et « *la Genèse mosaïque que nous utilisons maintenant est le résultat d'innombrables interventions plus ou moins désirées et conscientes au cours des millénaires, chacune ayant laissé sa marque* » (p. 412).

Selon don Guido « *Ève n'est pas la vraie femme d'Adam, mais la mère !* » (p. 220) et « *Ève, était 'le passage obligé' entre l'espèce sous-humaine et celle humaine! Je compris qu' "Ève" n'était pas un nom propre, mais qu'une appellation voulant simplement dire 'mère de tous les vivants', exactement comme le dit la Bible. Elle fut donc aussi la mère d'Adam, comme celle de la Femme. Puis, malheureusement, celle de Caïn aussi, quand une fois seulement, elle fut la partenaire de l'Homme, celle fatale, comme je l'ai vu dans la révélation du 'péché originel'* » (p. 221).

Mais, l'Écriture écarte l'idée qu'Ève serait la mère d'Adam lorsque Saint Paul considère que « *En effet, Adam a été modelé le premier, et Ève ensuite* » (1 Tim 2, 13). Faut-il comprendre que le mot « ève » serait un nom commun attribuable à des êtres différents ?

Don Guido en tremble : « *Non, avant Adam, il n'y avait pas de femme. Je suis avec la Bible. Si c'était une œuvre diabolique? A quel dessein? Me faire perdre la foi en les saintes Écritures? Ah non! Ça, jamais !* » (p. 208).

En fait, don Guido pense que « Ève n'était pas une personne, mais un animal » (p. 230) et que « le responsable indirect de la mort d'Abel est l'Homme, pour avoir, contre la volonté de Dieu, engendré Caïn, un irresponsable » (p. 382)

Selon don Guido, dans le récit biblique du péché originel, « au verset 3,1, le terme «serpent» remplace la femme ancestrale Ève, puis aux versets 3,2 et 3,3, dans lesquels figure le monologue d'Adam, les termes "serpent" et "femme" remplacent tous les deux Adam. Ce monologue exprimé sous forme poétique a une très grande valeur car il clarifie le raisonnement d'Adam et donc sa tentation. Par conséquent, le terme «serpent» est un terme polysémique, car il remplace tantôt Ève, tantôt Adam. La même chose peut être dite du terme 'femme' qui peut maintenant remplacer le terme Ève, comme dans le verset Gn 3,12: 'La femme que vous m'avez donnée comme compagnon ...', maintenant le terme Adam reflétant pour lui-même, comme dans les versets de Gn 3,2-3 » (p. 422).

« D'après la révélation donnée à Don Guido, nous savons que la femme Ève, définie par le Seigneur comme étant "le serpent" (§ 133), qui était en réalité le plus intelligent et le plus évolué des animaux. Ce n'était pas un ophidien et même pas le diable, mais « l'arbre de la connaissance du bien et du mal », plus précisément appelé « arbre de la connaissance pour le bien et le mal », d'où Adam croyait en avoir des Fils parfaits. Pour le tenter ("Et celle-ci dit ...), elle n'utilisait pas le langage, parce qu'elle n'avait pas la faculté de parler, mais pour communiquer elle utilisait son attitude de femelle entrée dans la période physiologique de la fertilité... Nous sommes confrontés à un dialogue qui n'aurait pas pu avoir lieu avec un animal car il ne pouvait pas parler » (p. 421).

« Adam était le seul à pouvoir exprimer un concept. Tout ce qui est dit dans ces versets est un jeu de mots qui reflète un monologue d'Adam. Une forme rhétorique poétique pour se concentrer sur le conflit entre la tentation et sa conscience. C'est toujours lui, Adam, qui réfléchit à lui-même » (p. 422).

Don Guido Bortoluzzi s'attache à cet égard au texte de Saint Paul qui répète à huit reprises que la faute originelle a été commise par « un seul » pour soutenir l'idée d'une innocence totale d'Ève (la mère biologique d'Adam) qui n'est qu'une ancêtre pré-humaine, la matrice biologique de l'humanité.

« Nous savons que **par un seul homme**, le péché est entré dans le monde, et que par le péché est venue la mort ; et ainsi, la mort est passée en tous les hommes, étant donné que tous ont péché... Mais il n'en va pas du don gratuit comme de la faute. En effet, si la mort a frappé la multitude **par la faute d'un seul**, combien plus la grâce de Dieu s'est-elle répandue en abondance sur la multitude, cette grâce qui est donnée en un seul homme, Jésus Christ. Le don de Dieu et les conséquences du **péché d'un seul** n'ont pas la même mesure non plus : d'une part, en effet, pour **la faute d'un seul**, le jugement a conduit à la condamnation ; d'autre part, pour une multitude de fautes, le don gratuit de Dieu conduit à la justification. Si, en effet, **à cause d'un seul homme, par la faute d'un seul**, la mort a établi son règne, combien plus, à cause de Jésus Christ et de lui seul, régneront-ils dans la vie, ceux qui reçoivent en abondance le don de la grâce qui les rend justes. Bref, de même que **la faute commise par un seul** a conduit tous les hommes à la condamnation, de même l'accomplissement de la justice par un seul a conduit tous les hommes à la justification qui donne la vie. En effet, de même que par la **désobéissance d'un seul être humain** la multitude a été rendue pécheresse, de même par l'obéissance d'un seul la multitude sera-t-elle rendue juste. » (Rm 5, 12-19)

Don Guido y trouve une confirmation que le péché originel a été commis par le seul Adam car Saint Paul ne fait aucune mention de sa femme comme un autre être humain coauteur.

Selon don Guido, « Adam fut créé il y a 40 ou 50 millions d'années ». (p. 258) et « Actuellement, tous les hommes de la terre sont hybrides, car l'espèce humaine pure s'est éteinte avec la mort de Noé, dernier Fils de Dieu, tandis que tous les hybrides alors existants furent emportés par le déluge dit 'universel'. Ne resta en vie que Noé, génétiquement pur et sa femme, qui par obligation, était hybride,

donna naissance à une descendance hybride. De par leurs fils hybrides, déjà moins corrompus que les anciens, descend la totalité de l'humanité actuelle » (p. 190-191)

« nous, hommes d'aujourd'hui, sommes tous descendants de Caïn » (p. 291).

« l'espèce humaine se serait éteinte, si Celui qui est la Résurrection ne l'avait pas guidée des millions d'années durant à la récupération, partielle, de l'intégrité originelle au moyen de la sélection naturelle, par l'incapacité de survivre pour les individus les plus tarés, tout comme par la récupération artificielle, au moyen de la suppression totale des irrécupérables (avec, par exemple, le déluge à l'époque de Noé, ou des cataclysmes d'un autre genre comme à Sodome et à Gomorrhe), ainsi qu'au niveau génétique, par l'introduction ou la création de nouveaux gamètes, parfaits, au cours des millénaires. » (p. 230)

« En vérité, Dieu n'a jamais cessé de créer de nouvelles vies, même après l'Oméga. Dieu a aussi créé l'ovule de Sarah, mère d'Isaac, l'ovule d'Hanna, mère de Samuel, l'ovule d'Elisabeth, mère de Jean le Baptiste, diminuant ainsi le taux d'hybridation de moitié, l'ovule d'Anne, la mère de Marie et, simultanément, la semence qui l'a fécondée, puisque Marie s'auto définit comme étant "l'Immaculée Conception", ce qui veut dire que Marie n'a reçu aucun gène imparfait de ses parents. Donc, Marie est une nouvelle création à part entière. Finalement, il créa la semence qui féconda l'ovule parfait de Marie, donnant à Jésus une nature humaine parfaite, à laquelle s'unit sa nature divine. Cependant, Dieu ne créa plus aucune nouvelle espèce » (p. 255).

« Ce n'est qu'après avoir éliminé, au moyen de sélections diverses, les branches les plus abîmées, que le Seigneur entama le sauvetage de l'espèce humaine hybride, lançant un processus de reconstruction. Parce que aujourd'hui l'humanité descendante de la branche illégitime d'Adam appartient entièrement à l'espèce hybride. Les découvertes archéologiques ne sont donc pas la preuve de l'évolution de l'espèce humaine, mais plutôt de son déclin et de sa récupération, phénomènes qui souvent se sont entrelacés. Ce processus de reconstruction est toujours en cours. Quand, par la suite, l'humanité ré-évoluée eut récupéré une aptitude suffisante au discernement, à savoir la plénitude du temps, Dieu envoya son fils Jésus afin qu'il redonne son Esprit à tous les paisibles et à tous les justes de la terre pour que par Son obéissance et Sa médiation, ils puissent être réadmis à l'héritage spirituel et que les portes de la félicité éternelle puissent être à nouveau ouvertes » (p. 14).

Il serait trop long d'analyser ici cette interprétation particulière. Beaucoup d'autres affirmations de don Guido demandent à être confrontées à l'Écriture et la foi de l'Église.

Mais, quelles que soient les réserves ou contestations que peuvent susciter certaines orientations majeures de l'interprétation de don Guido, il avance quelques réflexions essentielles qui rejoignent l'enseignement actuel de l'Église tel que l'exprime le Pape François dans sa récente encyclique *Laudato si'*.

« Jean-Paul II, lors d'une entrevue accordée au professeur Nicola Cabibbo, physicien et enseignant à l'Université la Sapienza de Rome et président de la Pontificia Accademia delle Scienze, déclara qu'il ne voyait aucun problème pour que l'Église accepte qu'un 'continuum' existe entre toutes les espèces, de la première cellule à l'homme, à condition que Dieu garde son rôle de Créateur direct. » (p. 9)

À cet égard, peu importe qu'Adam et Ève soient situés il y a 50 millions d'années ou seulement quelques milliers d'années, l'important est de confirmer leur existence réelle dans l'histoire concrète de notre monde et la réalité historique du péché originel.

Très imprégné de la conviction que l'humain a été créé ex nihilo, don Guido en a déduit que « rien » de la nature animale ne pourrait avoir été impliqué dans cette création et, plus encore, il a pensé que même les éléments chimiques de la nature ne pouvaient être impliqués dans cette création. Pour don Guido, Dieu a créé matériellement des gamètes ex nihilo et à plusieurs reprises, car « il suffit d'avoir un pourcentage infiniment petit de sang animal pour ne pas atteindre la perfection absolue » (p. 500).

« Une autre position, très proche du créationnisme, mais qui ne considère pas la "création à partir de rien" qui est la modalité utilisée par Dieu, est celle qui donne à Dieu le rôle de Celui qui "modifie" de temps en temps ce qu'Il a déjà créé en transformant les cellules germinatives lors de la conception des premier et deuxième exemples de chaque nouvelle espèce, y compris l'espèce humaine. Par conséquent, la vision de cette école préfère la thèse de la «modification» de ce qui existe déjà plutôt que la thèse exacte de la création à partir de rien. Par conséquent, elle assume les caractéristiques d'"innovation" plutôt que de "création" et interprète trop peu le processus de création. Il est difficile de comprendre pourquoi ces penseurs réduisent le rôle de Dieu uniquement pour "modifier" ce qui existe déjà, alors que pour Dieu Créateur, il n'y a pas d'obstacle à "créer à partir de rien" ce qu'Il veut faire exister » (p. 446).

« Il me semble que ces penseurs transformistes ont une faiblesse de foi en ne considérant pas la possibilité que Dieu travaille à créer, c'est-à-dire à partir de rien et à ne pas modifier l'existant » (p. 447).

Et pourtant, la Genèse elle-même nous indique que Dieu a créé l'humain en le façonnant avec de la glaise. L'encyclique *Laudato si'* du Pape François enseigne l'indivisibilité de la nature.

Don Guido rappelle lui-même que le principe « selon lequel "Deus non facit per Se quod facere potest per creaturas" signifie que Dieu ne recourt à aucun acte Créateur lorsqu'Il peut utiliser ce qu'Il a déjà créé » (p. 447) et il n'oublie pas « la finalité de la création, qui est l'Homme » (p. 149).

Mais, puisque l'humain est la finalité de toute la création, pourquoi donc écarter la création de l'humain dans la réalité matérielle créée pour lui ? La théologie du corps n'est-elle pas profondément en cause ?

Il y a beaucoup à réfléchir...

Trinité écrit : « Mais si Ève pré-humaine est la mère d'Adam, qui est le père ? »

Du point de vue de don Guido Bortoluzzi, Dieu aurait créé directement le gamète masculin qu'il aurait uni à un ovule de cette « ève » pré-humaine sans père biologique.

Selon don Guido, « Dieu prit une femelle préparée pour le développement de l'embryon de l'Homme, créé par Dieu » (De la genèse biblique, p. 124) et « pour créer le premier Homme, Dieu créa en elle l'ovule de la nouvelle espèce humaine, ainsi que le spermatozoïde qui la féconda » (p. 280)

Aldebaran écrit : « j'ai marqué une pause après la lecture de la première vision qui m'a plongé dans un abîme de perplexité.

Pour l'instant deux choses m'ennuient:

- le manque de signes d'une inspiration surnaturelle, mais cela viendra peut-être, les voies du Seigneur... Pour l'instant il est clair qu'on ne peut le considérer que comme un support de réflexion en attendant mieux.

- à ma connaissance les traces fossiles n'ont jamais indiqué de régression des hominidés depuis une forme plus "aboutie", mais toujours au contraire, même si c'est buissonnant, une amélioration au moins pour une lignée. »

Nous nous comprenons bien. Je suis aussi perplexe.

Aldebaran écrit : « Adam aurait écarté sa première lignée du initialement créé, les autres lignées auraient disparu car elles se seraient hybridées à maintes reprises...

Ce qui est sûr, c'est que la thèse du beau corps parfait en prend un sacré coup, et que notre animalité s'explique d'autant. »

Vous connaissez ma conviction d'une réelle création concrète dans l'histoire par laquelle Dieu a uni le fini et l'infini, le corporel et le spirituel. C'est avec et par un corps naturel que Dieu nous a créés avec et par un souffle spirituel. Un corps + un esprit = une âme, une personne avec une nature corporelle et spirituelle dès sa conception.

Comme le dit notre Pape, la nature est notre mère en ce qui concerne notre corps.

Je ne vois pas de problème à considérer qu'outre l'action spirituelle de l'Esprit Saint et son action dans la matière existante, Dieu a aussi utilisé la nature pour nous créer aussi bien que pour s'incarner parmi nous. Pourquoi aurait-il fallu créer une nouvelle matière physique ?

L'interprétation de don Guido est portée par sa conviction que « rien » de la nature n'a contribué à la création de l'humain, mais qu'elle a seulement contribué à son développement comme une mère porteuse. Les premiers gamètes paternel et maternel nécessaires à la conception d'Adam auraient une origine physique exclusivement divine, en étant créés directement par Dieu, sans père, ni mère terrestres biologiques, dans une femelle pré-humaine animale utilisée comme mère porteuse d'Adam. Cette femelle, qui serait « ève », aurait ensuite été la mère porteuse d'un ovule (un gamète féminin) créé directement par Dieu qui aurait formé la première femme avec la semence d'Adam. À suivre don Guido, Adam serait à la fois le partenaire sexuel de sa mère et le père de sa future femme.

Cette « ève » pré-humaine, mère d'Adam et de la première femme, aurait été un être spécialement créé pour faire le pont entre l'espèce de sa propre mère pré-humaine et l'espèce nouvelle d'Adam. Elle aurait été capable de fécondité tant avec les mâles de l'espèce pré-humaine de sa mère naturelle qu'avec Adam et ses descendants. À l'exception de la conception de la première femme conçue par un ovule créé directement par Dieu, toute union d'Adam avec sa mère que don Guido identifie à l'arbre de la connaissance du bien et du mal était interdite car, sans Dieu, elle ne pouvait produire qu'une descendance hybride.

Selon don Guido, l'humanité parfaite créée à l'image de Dieu devait résulter exclusivement d'une union d'Adam avec la première femme, sa sœur utérine, puis d'unions de leurs descendants entre eux.

Dans ces conditions, don Guido considère que le péché originel fut un péché d'hybridation physique de la nouvelle espèce humaine qui aurait été commis lorsqu'Adam a engendré Caïn avec sa mère « ève » représentée de manière imagée, dans le récit de la Genèse par le serpent, la femme et l'arbre de la connaissance, ce qui aurait confondu les lignées et corrompu l'humanité.

Nous serions tous, selon don Guido, des descendants de Caïn issu de cette union hybride et toute l'évolution depuis environ 50 millions d'années ne serait qu'une lente reconstruction qui aurait atteint son apogée avec le Christ.

Dans l'explication de don Guido, nous sommes tous des hybrides sauf la Vierge Marie et le Christ, mais cela n'affecte-t-il pas directement son Incarnation « *en tout semblable, sauf le péché* » ?

Dans l'interprétation de don Guido, Jésus serait-il encore « *en tout semblable* » à nous sauf le péché dès lors qu'il aurait été recréé entièrement comme le premier Adam. En quoi serait-il encore fils de David et fils d'Adam ? Marie serait elle-même issue de gamètes créés directement par Dieu et ne serait pas l'enfant biologique d'Anne et Joachim. Anne n'en serait qu'une mère porteuse d'un zygote créé ex nihilo et implanté directement en elle. Joachim n'en serait en rien le père biologique.

Lors de l'Incarnation du Christ, un ovule de Marie aurait été fécondé par un gamète créé directement par Dieu.

Ces hypothèses ont été écartées dans le sujet intitulé : « 10. Jésus, le fils de Marie » (cf. supra).

Comment cette explication, qui fait de la mère de la Vierge Marie une mère porteuse et de la Vierge Marie une mère par insémination divine, serait-elle compatible avec la pleine humanité de Dieu et avec sa qualité de fils de David et de fils d'Adam attestée par les Évangiles ?

Pourquoi nier toute union du créé et de l'incrée et considérer que ni notre création, ni l'Incarnation n'auraient pu se faire dans une continuité naturelle en ce qui concerne le corps ?

L'Eucharistie instituée par le Christ n'est-elle pas, au contraire, l'affirmation que des réalités naturelles (le pain, le vin) peuvent devenir le Christ ? Si du pain et du vin peuvent devenir le Christ, pourquoi prétendre que des éléments de la nature n'aient pu devenir des humains capables de partager la vie de Dieu, lors de la création d'Adam ?

Le corps du Christ qu'est l'Église est elle-même composée d'humains pécheurs. Malgré leurs imperfections, ils forment le corps du Christ.

Le souci de don Guido de rejeter tout mélange biologique entre les humains parfaits créés à l'image de Dieu et le reste de la nature paraît d'ailleurs sans issue car, même s'il croit à une lente et longue reconstruction, il ne peut éviter le fait que les humains actuels sont tous, au moins en partie, des hybrides et que ce sont bien des hybrides biologiques que le Christ vient sauver.

Alors, s'il peut les sauver dans un état naturel hybride, pourquoi penser qu'il n'aurait pas été capable de les créer parfaitement dans la nature.

Hélas, des gnosés ont souvent présenté le corps comme une prison et les réalités terrestres comme étant déchues ou sans réelle valeur. Cela peut générer d'importantes dérives.

Il y a une différence nette entre :

- d'une part, une création parfaite, en laquelle le corporel et le spirituel sont unis, et que l'humain aurait pu et dû gérer librement et de manière harmonieuse en communion d'amour avec Dieu, mais qui, depuis le péché originel, est soumise aux désordres et à la mort parce que l'humain n'y assume pas son rôle du fait d'une rupture spirituelle avec Dieu,
- et, d'autre part, une création dans laquelle la nature et le corps sont étrangers à l'humanité créée par Dieu.

Il y a une différence nette entre, d'une part, une nature créée dès l'origine pour y créer et y faire vivre l'humain en communion spirituelle avec Dieu et, d'autre part, une nature qui n'en serait qu'une mère porteuse.

Serions-nous des corps étrangers à cette nature, implantés par Dieu de manière extraterrestre ?

La réflexion de don Guido ne mène-t-elle pas, notamment, à une vision altérée du mariage ?

Faudrait-il vraiment penser, comme don Guido, que l'union conjugale de référence indiquée par le Christ lui-même comme fondement du mariage, serait une union d'un fils (Adam) avec sa fille (la première femme « pure ») ?

Ces critiques importantes n'excluent pas que don Guido ait pu être un saint homme et avoir des révélations surnaturelles, mais ce qu'il a pensé pouvoir en déduire et comprendre ne met pas à l'abri d'erreurs.

Le mélange de vrai et d'erroné, voilà qui est bien humain et confirme sans cesse notre besoin de l'Église, comme corps du Christ indivisible conduit par le successeur de Pierre, pour avancer sur le chemin de la vérité.

Pour don Guido, avant de devenir la mère biologique de Caïn, enfanté naturellement lors d'un accouplement d'Ève avec Adam (Le péché originel qui aurait corrompu l'espèce humaine), Ève (qui ne serait pas elle-même humaine) aurait donné naissance successivement :

1. d'abord à Adam, dont Ève ne serait cependant que la mère porteuse et non pas la mère biologique car tant le gamète féminin que le gamète masculin d'Adam auraient été créés directement par Dieu,
2. puis à la première femme humaine (la future épouse d'Adam et mère naturelle d'Abel puis de Seth), dont Ève ne serait ici encore que la mère porteuse d'un gamète féminin créé directement par Dieu mais dont Adam serait, par accouplement, le père biologique,
3. puis, ensuite, quelques années plus tard en s'accouplant avec son fils Adam devenu pubère, à Caïn dont Adam et Ève sont les parents biologiques par accouplement naturel,
4. et, enfin, Don Guido ajoute que, chassés tous deux vers l'orient, Ève et Caïn s'y sont retrouvés et que, par accouplement naturel avec Caïn, Ève est même devenue la mère biologique de Hénoc et de toute la descendance de Caïn.

Selon don Guido, *Abel* et *Seth* ne seraient pas les enfants d'Ève, mais les enfants par accouplement naturel d'Adam et de sa propre fille qui serait la première femme humaine. Ce serait la souche pure que don Guido oppose à la souche illégitime issue de Caïn, conçu par le péché originel d'accouplement d'Adam et Ève.

La parabole du bon grain et de l'ivraie me paraît appropriée pour exprimer ma perplexité à l'égard des écrits de don Guido Bortoluzzi.

Je ressens de l'affection pour ce prêtre en recherche et je n'aperçois rien qui m'incite à douter de sa bonne volonté ou de sa bonne foi. Je partage son désir de mieux comprendre la création en tenant compte des découvertes de la science autant que sa foi dans la création de notre humanité par Dieu. Comme lui, je suis convaincu par la réalité historique de la création d'Adam et Ève dans le cours de l'histoire concrète, par le fait que d'autres hominidés (des pré-humains) les ont précédés dans le cours naturel de l'histoire, ou encore par le fait que le phénomène de la mort physique fait partie de la nature créée par Dieu et surtout avec le fait que c'est l'esprit de l'humain qui fait sa singularité comme le Pape François l'a rappelé dans sa récente encyclique.

Mais, faut-il pour autant attribuer un caractère surnaturel aux rêves et visions de don Guido qui peuvent avoir des causes psychologiques et cérébrales complexes liées à ses réflexions personnelles d'autant plus qu'ils sont non seulement très différents des révélations d'autres voyants mais surtout qu'ils contredisent sensiblement l'enseignement traditionnel de l'Église et même de l'Écriture Sainte ?

La compréhension de don Guido est fondée sur sa conviction que la nature physique aurait été complétée à de multiples reprises par des ajouts matériels extraterrestres créés par Dieu ex nihilo tout au long de l'histoire concrète, tant pour la création des humains à l'image de Dieu que pour celle des espèces végétales ou animales ou pour l'Incarnation du Christ. Même le Christ est compris physiquement, par don Guido, comme un corps étranger sans aucun lien génétique avec David ou Adam.

Cette conviction est partagée par beaucoup et fait l'objet de discussions difficiles.

Selon les visions de don Guido, la première femme tirée de la côte d'Adam est déclarée « *innocente* » et le péché originel aurait été commis par le seul Adam. Ce péché consisterait en une relation sexuelle interdite d'Adam avec sa mère biologique qui serait Ève et dont Caïn serait issu.

L'incompatibilité avec l'enseignement de l'Église est manifeste.

L'incompatibilité avec le récit biblique l'est tout autant, mais don Guido l'explique en considérant que le texte biblique actuel aurait, en réalité, été modifié au temps du roi Salomon de sorte que le texte canonique ne serait pas le bon.

Ici encore, l'incompatibilité avec l'enseignement de l'Église est aussi manifeste.

Faut-il pour autant en déduire immédiatement et totalement que les visions de don Guido ne peuvent qu'être rejetées ?

Il me semble que la réponse peut être nuancée car il ne faut pas oublier que Saint Pierre lui-même a été traité de Satan par le Christ juste après avoir eu une révélation surnaturelle essentielle sur sa divinité.

On peut avoir une révélation surnaturelle et ensuite se tromper dans son interprétation ou ses développements en s'égayant dans des visions personnelles inspirées de pensées humaines.

Un même homme peut recevoir et transmettre une connaissance lumineuse et véridique, directement inspirée par Dieu de manière surnaturelle, puis, immédiatement après, se laisser égarer dans d'autres pensées.

Avoir des rêves, des voix intérieures et des visions sont des réalités bien connues des médecins et psychologues auxquelles il ne faut pas attribuer trop vite un caractère surnaturel.

À cet égard, en lisant les écrits de don Guido, il faut constater qu'il mélange beaucoup d'interprétations personnelles à ses visions et qu'en outre, celles-ci paraissent largement inspirées par ses propres réflexions sur les hominidés et ses convictions sur la création.

Mais, heureusement, don Guido se montre cependant lui-même très prudent : « *Ce que j'écris ne peut être déclaré d'origine surnaturelle que par l'autorité ecclésiastique compétente... Je me soumetts à toute décision prise par le magistère* » (De la genèse biblique, p. 70).

En écoutant le récit d'un voyant, il est utile de se rappeler ce qu'en disait sainte Bernadette Soubirous : « *Je suis chargée de vous le dire, pas de vous le faire croire* ». À cet égard, il est important de ne pas confondre un message et les efforts explicatifs que peut faire un messager pour « *le faire croire* ».

Celui qui reçoit une révélation surnaturelle n'est pas choisi parce qu'il serait meilleur ou plus intelligent. Cela aussi, Sainte Bernadette Soubirous l'avait bien compris lorsqu'elle disait « *Si la Vierge avait trouvé une plus ignorante que moi, elle l'aurait choisie* ».

À cet égard, il ne faut pas oublier que celui qui reçoit une vision ne reçoit pas nécessairement le don de l'interpréter lui-même, mais, au contraire, « *Quant aux prophètes, ...que les autres exercent le discernement* » (1 Cor. 14, 29) car « *À chacun est donnée la manifestation de l'Esprit en vue du bien. À celui-ci est donnée, par l'Esprit, ... une parole de sagesse ; à un autre, une parole de connaissance...un autre reçoit, dans le même Esprit, un don ... de les interpréter* » (1 Cor. 12, 7-10).

Déjà dans l'Ancien Testament, lorsque Pharaon ou Nabuchodonosor reçoivent une vision en songe, ce n'est en rien à cause d'un mérite quelconque et c'est un autre, Joseph ou Daniel, qui reçoit le don de l'interprétation (cf. Gn 40 et 41 ou Dn 2)

Que comprenait la petite Bernadette lorsque la Vierge lui a déclaré « *Je suis l'Immaculée Conception* » ?

Don Guido se méfiait d'ailleurs de lui-même : « *moi aussi, suis un homme qui, parfois, est enclin à juger les choses selon ses propres mesures* » (De la genèse biblique, p. 101) et « *Pourtant, il connaît ma médiocrité. Je lui avais dit que je n'étais pas capable d'assumer quelque chose de si important. Je ne suis ni un Moïse ni un prophète et encore moins un saint* » (p. 140).

Mais, lors de ses rêves et visions, don Guido, au contraire de Sainte Bernadette, n'était plus un enfant, mais un adulte préoccupé et intéressé, depuis des dizaines d'années, par les questions concernant la création physique du monde et des humains par rapport aux constatations scientifiques. Nul ne sait à

quel point ses recherches intellectuelles personnelles intenses ont pu contribuer à ses rêves et visions, mais il en fait largement mention dans l'interprétation qu'il en donne.

À cet égard, pour qu'un message surnaturel puisse être jugé pour ce qu'il est, il semble essentiel, de ne pas le mélanger avec l'interprétation particulière ou les développements personnels qu'en donne le voyant lui-même.

Un voyant est, comme chacun de nous, un homme pécheur qui n'a pas nécessairement le don de l'infailibilité, ni le don de l'interprétation ou de l'intelligence de ses propres visions, qu'elles soient surnaturelles ou non. Même si une vision est surnaturelle, les pensées personnelles du voyant n'en donnent pas nécessairement la bonne interprétation et peuvent, au contraire, brouiller ce que ses visions peuvent avoir d'authentique en y mélangeant des pensées humaines qui peuvent être erronées.

Prudence donc !

Tout n'est pas à prendre ou à rejeter dans les écrits de don Guido, mais restons fermement accrochés à la foi de l'Église !

Ève, la « *mère de tous les vivants* », n'est pas un animal pré-humain comme le prétend don Guido. C'est la première femme créée à l'image de Dieu.

Hélas, même si la faute d'Ève n'aurait pas suffi à séparer l'humanité de Dieu sans celle, décisive d'Adam, la première femme a contribué avec le premier homme (masculin) au péché originel.

Pourquoi don Guido s'est-il engagé dans des développements et des interprétations s'éloignant de la Bible et de la foi de l'Église en ce qui concerne Ève et le péché originel ?

En fait, dans son souci de concilier la science et la foi, il est resté attaché, comme beaucoup de ses contemporains, à une conception matérielle fixiste de la création ex nihilo des espèces et de l'humanité pour en déduire une vision matérielle et physique de la création dans laquelle Dieu aurait, à de multiples reprises, créé ex nihilo de nouveaux éléments matériels.

Selon don Guido, la création de chaque espèce, y compris les humains, « *ne porte aucun gène qui soit passé de l'espèce inférieure à celle supérieure* » (p. 12).

Pourquoi cette conviction que, du physique, il ne pourrait « *rien* » sortir de bon, car « *il suffit d'avoir un pourcentage infiniment petit de sang animal pour ne pas atteindre la perfection absolue* » (p. 500), alors que c'est Dieu lui-même qui est le Créateur du physique et de ses règles ?

Pourquoi penser que toute réalité « *hybride* », mêlant physique et spirituel, aurait un effet dégradant ou incompatible avec le spirituel ?

L'Incarnation ne nous invite-t-elle pas, au contraire, à contempler une extraordinaire union de l'infini et du fini, de l'éternel et du précaire, de l'incrée et du créé ?

Mais, là où les fixistes imaginent plutôt la création instantanée de chaque nouvelle espèce comme celle d'Adam dans un état parfait à l'âge adulte, don Guido l'imagine à l'état de germe dans une matrice ou une « *mère* » biologique préexistante, mère porteuse de la nouvelle espèce. Don Guido imagine chaque création d'une espèce nouvelle comme une insertion dans la nature déjà créée d'une matière physique nouvelle. Et il imagine, en outre, de multiples interventions semblables dans le cours de l'histoire de l'humanité.

Non seulement durant les six jours de la création, mais encore tout au long des siècles et même lors de l'Incarnation. Don Guido aboutit hélas ainsi à cette conclusion hétérodoxe que Jésus lui-même serait physiquement comme un extra-terrestre qui ne serait pas biologiquement le fils d'Adam, ni celui de

David, mais un humain créé matériellement ex nihilo et implanté dans le sein de Marie en trois temps : Dieu aurait créé d'abord « l'ovule d'Anne, la mère de Marie et, simultanément, la semence qui l'a fécondée » (les deux gamètes ayant formé la Vierge Marie seraient ainsi entièrement et exclusivement extra-terrestres), de sorte que « Marie n'a reçu aucun gène imparfait de ses parents » (elle ne serait donc pas génétiquement l'enfant de ses parents Anne et Joachim, mais une créature physique absolument nouvelle), et « Finalement, Il créa la semence qui féconda l'ovule parfait de Marie » (p. 255).

Don Guido étend cette idée à divers patriarches des temps anciens.

Mais, en fait, il faut constater qu'il s'agit ici d'interprétations de don Guido car les visions qu'il relate n'en disent rien de clair. Rien n'impose la compréhension physique qu'en retient don Guido.

Que peut-on en penser ?

En fait, pour toute interprétation comme pour toute méditation d'un mystère de la foi, il me semble que deux limites sont essentielles pour se protéger des égarements toujours possibles d'un humain qui accueille toute vérité dans sa propre fragilité marquée par le péché originel.

Ces limites ce sont l'Écriture et la Tradition authentique confiée au Magistère de l'Église, en dehors desquelles les interprétations particulières peuvent s'égarer dans toutes les directions.

Il me semble essentiel, en effet, que tous ceux qui aspirent à comprendre la création en tenant compte des connaissances scientifiques veillent, avec la même rigueur que celle que la science profane exige dans son domaine, à respecter la foi de l'Église telle que l'enseigne le Magistère. S'en écarter, c'est s'engager dans des voies dispersées et augmenter la confusion plutôt que l'intelligence de la foi.

Il y a un autre danger qui se profile d'ailleurs pour celui qui s'en écarte, dans la recherche d'une harmonie entre science et foi, c'est de se laisser déporter dans les seules réalités terrestres auxquelles sont limitées les connaissances scientifiques, en séparant totalement ce qui vient de la terre et ce qui vient de Dieu.

Pourquoi soutenir, comme le pense don Guido, qu'Ève ne serait qu'une femelle biologique animale irresponsable alors que l'Écriture enseigne que « c'est la femme qui s'est laissée tromper et qui est tombée dans la transgression » (1 Tim 2, 14) et que Saint-Paul présente, au contraire, « Ève séduite par la ruse du serpent » (2 Cor. 11, 3) ?

Fidélité à la Parole de Dieu et fidélité à son interprétation authentique par le Magistère de l'Église, n'est-ce pas l'essentiel pour méditer un sujet aussi difficile et essentiel que celui de la création ? Dommage que don Guido s'en soit écarté.

Faut-il pour autant tout rejeter ? Non, le mélange du bon grain et de l'ivraie est une réalité chez les voyants comme chez chacun. C'est bien pourquoi, la nécessité de l'enseignement de l'Église, corps du Christ assisté par l'Esprit Saint, nous est indispensable.

La nouveauté de ce que don Guido a reçu comme une révélation, et qui peut être compris comme une « parole de connaissance », c'est que le corps humain provient bien d'une mère biologique dans la réalité physique. Les pré-humains sont une réalité dont les anciens n'avaient guère conscience avant d'avoir nos connaissances scientifiques.

Il aurait pu en déduire que notre création fut un fait spirituel, que nous n'avons pas été créés au moment où Dieu a commencé à façonner notre corps dans la nature, mais au moment où il y a insufflé une vie spirituelle.

Pourquoi don Guido s'est-il accroché à l'idée que Dieu aurait complété matériellement et physiquement sa création à de multiples reprises, alors même qu'il a découvert que notre corps provient d'une mère biologique et qu'il réaffirme la foi de l'Église qui enseigne que l'humain est le but de toute la création ce qui devrait faire comprendre que Dieu a pourvu la nature de tout ce qui était nécessaire à sa création ?

Acceptons simplement que ni don Guido, ni chacun de nous, n'avons reçu un don d'infaillibilité.

Ce qui ne supprime pas ce que ses révélations ont pu contenir de vrai, ni sa bonne volonté pour tenter de concilier notre foi avec ce que la science nous enseigne de manière convaincante.

5) La création du monde physique

31. L'ordre des six jours de la création est-il historique ?

Les étapes ou l'ordre successif des six jours du récit de la création sont-ils historiques sur le plan chronologique ?

La question ne concerne ici que l'ordre de la succession des six jours de la Genèse par rapport à l'ordre chronologique réel de l'histoire et non la réalité historique de la création des divers éléments du monde et, en particulier, des humains.

Il faut admettre que la numérotation de 1 à 6 des jours de la création ne peut être abordée qu'avec beaucoup de prudence par rapport à une compréhension chronologique qui n'est qu'une approche parmi d'autres.

On peut penser, par exemple, à une approche graduelle en importance ou à une autre approche symbolique.

Et, même dans une approche chronologique, le point de vue peut se référer à des critères qui nous échappent par rapport à la chronologie historique.

La Parole de Dieu a été donnée pour toutes les générations aux connaissances scientifiques fort différentes.

Il est fort risqué d'y chercher un détail scientifique, mais il est téméraire d'affirmer sans réserve ou absolument une contradiction avec la vérité scientifique ou historique.

Il ne faut jamais oublier, lorsque nous rapprochons la science et la foi en présence d'un texte biblique, qu'un tel texte nous donne toujours une révélation non seulement sur la réalité terrestre mais aussi sur la réalité spirituelle. Un certain flou, comme à travers un voile, protège le lecteur d'une lecture trop terrestre par la seule intelligence cérébrale, séparée de sa nécessaire lecture spirituelle éclairée par l'Esprit Saint.

Le meilleur modèle pour comprendre cette double lecture simultanée requise par un texte biblique, qui doit englober tant la réalité incarnée la plus concrète que la réalité spirituelle qui ne peut être connue que par l'esprit, c'est probablement les textes sur la résurrection et les apparitions du Christ ressuscité.

Leur réalité historique est solidement attestée mais d'une manière qui échappe à nos tentatives de reconstruction matérielle d'un point de vue exclusivement terrestre. Il n'est pas là, puis il est là. Il mange. Il disparaît. Etc...

Cela me fait penser aux pixels de nos appareils photos numériques. Les récits historiques de l'Écriture, y compris les récits du début de la Genèse, ne nous donnent-ils pas des perspectives comparables à des

photographies de la réalité historique qui seraient en « 100 pixels » pour la Genèse ou en « 10.000 pixels » pour les Évangiles, et dont nous essayons souvent d'agrandir l'image pour qu'elle nous permette de voir les détails d'une photo en 3 ou 10 millions de pixels ?

Mais, comme sur nos écrans ou pour les vues par satellite sur Google Map, quand nous agrandissons l'image au-delà des limites de ses précisions, nous cessons de voir de manière correcte.

Tout ce qui nous est possible, c'est la démarche inverse : nous disposons de photographies en « dix millions de pixels » qui nous sont fournies par les connaissances précises actuelles et nous pouvons essayer de comprendre la concordance des photos en « cent pixels » du texte de la Genèse.

Prenons garde cependant aux dangers de la démarche qui consiste à essayer de mettre dans le texte la précision que nous percevons aujourd'hui dans les photos de « dix millions de pixels » de la science, nous risquons beaucoup de démentis ou de contradictions lorsque nous aurons des photos de « cent millions de pixels ». Un concordisme de ce type peut apparaître à cet égard comme une vaine tentative d'enfermer le texte biblique dans des interprétations particulières.

Le nombre peu élevé de « pixels » des images et récits de la Bible nous protège de lectures trop uniquement terrestres qui ne donnent pas de place suffisante à la compréhension par le cœur et des inexactitudes que nous pouvons facilement y lire par nos interprétations, mais cela ne doit pas nous tromper cependant sur la vérité historique présente dans la Bible.

Les contradictions sont souvent dans nos lectures. Pas dans la parole de Dieu elle-même. Elle rejoint l'homme dans toute sa réalité, tant terrestre que spirituelle. Elle le rejoint aussi dans sa réalité historique et scientifique, mais toujours en le rejoignant aussi et pleinement dans sa réalité spirituelle. Un défi permanent pour l'intelligence de la foi.

Aussi, de manière générale, penser que les récits du début de la Genèse ne parlent « absolument pas » de l'histoire réelle ou de la réalité scientifique, c'est limiter sa portée et sa valeur de révélation pour « toute » notre réalité humaine qui n'est pas que spirituelle, mais qui est aussi bien concrète, terrestre et matérielle.

Les multiples nuances et la compréhension de la réalité historique que nous révèle la Genèse sont susceptibles de beaucoup d'erreurs, mais ces erreurs sont seulement à corriger. Elles ne peuvent justifier le rejet de la Genèse en dehors de la réalité historique.

Il faut, par contre, veiller attentivement à ce que toute interprétation de la Genèse, comme celle des autres textes de l'Écriture, ne s'aventure pas en dehors des principes d'interprétation de l'Église donnés à de multiples reprises par le Magistère, ni en dehors de l'enseignement de l'Église.

C'est sur ces bases qu'il convient de réfléchir à la question particulière de l'historicité chronologique de l'ordre successif des six jours de la Genèse.

Pneumatis écrit : « *Il me semble que les étapes de la création ne traitent pas de réalités historiques, dont l'une serait l'Homme, mais traitent des principes de création de l'Homme, création qui est achevée au sixième jour. Pour le côté "historique", voyez par exemple ce commentaire très intéressant de Rachi (Rabbi Shlomo ben Itzhak HaTzarfati) »*

Comment raisonne le rabbi Schlomo cité par Pneumatis ?

Rabbi Schlomo écrit : « *Au commencement, Eloqim créa : Ce texte demande, en fait, à être explicité... si tu veux l'expliquer selon le sens littéral, fais-le ainsi : Au commencement de la création des cieux et de la terre, alors que la terre était tohou et vohou et que les ténèbres..., Eloqim a dit : « que la lumière soit ! » Ce texte ne vient pas nous donner l'ordre de la création, nous dire que ces éléments ont été créés en premier. Si tel était le cas, le texte aurait dû porter barichona (« en premier lieu »)...*

Ici, de même, tu dois expliquer : « Au commencement, Eloqim créa... », comme s'il était écrit : beréchith bero, « au commencement de l'acte de la création » ».

Tout à fait d'accord sur la réflexion du rabbin concernant le mot « commencement ». Le « commencement » est un mot qui n'est pas un synonyme d'un « début » chronologique, historique. La « lumière » du premier jour n'est évidemment pas celle du soleil qui n'existe pas encore.

Mais, rien ne peut en être déduit nécessairement en ce qui concerne la chronologie ou l'absence de chronologie des faits relatés au début de la Genèse.

La réalité historique elle-même ne peut pas être étudiée en oubliant que le temps et l'espace de sa chronologie sont des instruments de mesure de notre cerveau terrestre. Impossible de parler en vérité de la création de Dieu en enfermant d'emblée l'histoire dans le cadre d'une approche humaine dans le temps.

Tout ne commence pas avec un début dans le temps mesuré par notre cerveau. Les instruments de mesure du temps et de l'espace qui nous sont donnés par Dieu portent en eux-mêmes une perspective éternelle et infinie qui empêche de saisir un « début » dans l'histoire. Notre cerveau, celui de tout scientifique et de tout historien, ne peut ni mettre une limite au temps ou l'espace, ni concevoir un début ou une fin : s'il conçoit un début, qu'y a-t-il juste avant ? s'il conçoit une fin, qu'y a-t-il juste après ?

Notre compréhension intellectuelle de la réalité historique du passé s'épuisera toujours inévitablement, en essayant de remonter le plus loin possible dans le temps, dans un tohu bohu inaccessible à notre seul cerveau qui ne peut dépasser clairement les mesures du temps et de l'espace.

En ce qui concerne le commencement, la citation du rabbin Schlomo ne concerne pas seulement la réalité historique et ce que les six jours de la création nous en disent, mais la création « du ciel et de la terre », ce qui vise ici le monde spirituel, y compris les anges, et le monde matériel (pas seulement notre planète terre, mais toute la réalité matérielle de l'univers).

Comme dans toute l'Écriture Sainte, il y a ici une double réalité (spirituelle et matérielle) qui échappe à notre seul cerveau qui perçoit tout dans le temps et l'espace, selon ses instruments de mesure et de perception de la réalité.

N'est-il pas normal, dans ces conditions, d'utiliser un mot particulier pour essayer de nous révéler le « commencement » ou l'origine de la réalité de la création tant spirituelle que matérielle d'une manière qui transcende la seule approche de notre cerveau terrestre, la notion réductrice d'un « début » qui ne correspond pas vraiment à la vérité sur le passé ?

N'est-il pas inévitable de constater que la notion de chronologie est déjà un point de vue uniquement terrestre qui doit être transcendé pour exprimer ce « commencement » en vérité ?

C'est bien plus qu'un simple début chronologique, qu'un moment saisi par notre cerveau terrestre. Le ciel, la réalité spirituelle, échappe à une compréhension par notre seul cerveau, à la mesure du temps qu'il utilise.

Il me semble qu'il n'y a pas de désaccord sur ce point.

Pour la suite, par contre, le rabbin raisonne de manière non convaincante.

Rabbi Schlomo écrit : « tu devrais être toi-même étonné, car les eaux ont précédé la terre, puisqu'il est écrit : « et le souffle de Eloqim planait sur la face des eaux » (verset 2), alors que le texte ne nous a pas encore révélé quand les eaux ont été créées. Il faut donc en conclure que les eaux ont existé avant la terre. En outre, les cieux (chamayim) ont été formés à partir du feu (éch) et de l'eau (mayim)

(Haguiga 12a). Force est donc d'admettre que le texte ne nous enseigne absolument pas l'ordre chronologique de la création (Beréchith raba 1, 6, Wayiqra raba 36,4). »

Ce mode de raisonnement est souvent utilisé pour écarter l'historicité de nombreux récits bibliques. Il prend une interprétation littérale « *au pied de la lettre* », il constate une contradiction avec nos connaissances, et, au lieu de corriger l'interprétation, il en déduit une conclusion générale : le texte est étranger aux réalités historiques !

Le raisonnement ne manifeste-t-il pas d'emblée sa faiblesse par le mot excessif de « *absolument* ». Qui peut prétendre exclure « *absolument* » la portée de la vérité de la révélation par la Parole de Dieu ?

En fait, il faut constater que le raisonnement du rabbin se base entièrement sur une interprétation stricte et univoque des mots « *eaux* », « *terre* » et « *cieux* », que rien n'impose et tire des conclusions que rien n'impose davantage.

Il observe avec exactitude que le texte biblique ne révèle pas « *quand les eaux ont été créées* », mais il n'explique, ni ne justifie en rien pourquoi il soutient devoir en « *conclure* » « *que les eaux ont existé avant la terre* », ni en quoi cela présenterait une contradiction incompatible avec une chronologie historique parce que les eaux ne pourraient exister avant la création de la terre. Comment le souffle de Dieu peut-il planer sur les « *eaux* » alors que les eaux ne sont pas encore créées ? Comment séparer les eaux des eaux ?

Le rabbin Schlomo ne semble pas prendre en compte ici les divers sens des mots quand il évoque les « *eaux* » et la « *terre* ».

Nulle part, il n'est dit que les eaux « *terrestres* » sont créées « *après* » la « *terre* ».

Attention ! Dans le commencement de la création du premier verset de la Genèse, quand Dieu crée « *le ciel et la terre* », le mot terre vise toute la réalité matérielle y compris l'eau ainsi que toute l'étendue de l'univers créé et non notre seule planète.

Dès le second verset et jusqu'à la fin du troisième jour, les eaux se distinguent de l'étendue du ciel et de la terre. Ici, le mot terre vise le solide, le sec, comme le texte le dit expressément. Ce n'est pas non plus exclusivement notre planète. Le mot ciel paraît viser désormais tout l'univers de la création matérielle et non plus la réalité spirituelle.

L'exactitude scientifique de ce qui est relaté est assez étonnante.

On peut imaginer de l'eau en forme gazeuse avant la formation de la terre matérielle, voire de toutes les planètes, de tous les éléments solides de l'univers.

Les constituants chimiques qui forment l'eau (qui n'est qu'un composé d'hydrogène et d'oxygène) sont bien plus élémentaires que la richesse complexe de la terre et de la plupart de ses composants.

De manière moins précise que le sens moderne, le mot « *eaux* » peut viser des réalités plus étendues que l'eau de nos rivières ou des mers. Rien n'impose de donner au mot « *eaux* » le sens restrictif du même mot dans le sens actuel.

La science ne conteste pas que des eaux ou d'autres composés simples ont pu précéder dans un état gazeux la création des éléments solides de l'univers, ni que des masses gazeuses ont pu se séparer avant que du solide n'apparaisse en plusieurs d'entre elles pour former des planètes ou d'autres éléments solides dans l'univers.

Il faut relever aussi les incertitudes du mot « *cieux* » dans le raisonnement du rabbin Schlomo. C'est déjà par une interprétation incertaine du début de la Genèse que le rabbin Schlomo affirme que les *cieux* sont formés à partir du feu et de l'eau. Mais, la réflexion du rabbin mélange surtout des sens différents du mot « *cieux* ». Il ne faut pas confondre ce mot, tel qu'il est utilisé par le Christ lorsqu'il nous dit « *Le royaume des cieux est parmi vous* » ou qu'il nous invite à prier notre Père « *qui est aux cieux* », ce qui vise la réalité spirituelle (au commencement, Dieu créa les « *cieux* » et la terre), avec le même mot lorsqu'il est utilisé pour désigner les nuages dans les « *cieux* » ou le « *ciel* » ou l'espace immense de l'univers avec les galaxies, les étoiles, les planètes (le second jour, Dieu créa du sec, du solide appelé « *terre* » et appela l'étendue « *ciel* »).

Il faut éviter des interprétations littérales dans un sens contredit par le texte lui-même. Les mots « *lumière* » et « *nuit* », comme les mots « *eaux* », « *ciel* » et « *terre* » ne peuvent se référer, dans l'ordre chronologique contesté, à la lumière qui nous vient du soleil avant sa création ou à l'eau qui provient des nuages et qui coule dans les rivières de la planète terre avant sa création.

Ce qui me semble devoir être compris et corrigé ici c'est le sens des mots utilisés et non nécessairement l'ordre chronologique. Les premiers versets du récit de la Genèse nous parlent d'une réalité antérieure à nos connaissances historiques. Les mots utilisés sont inévitablement des images par rapport à nos connaissances et pour notre intelligence puisqu'ils nous parlent d'une réalité qui dépasse nos perceptions dans le temps.

Le texte nous conduit de l'origine, qui échappe à la perception dans le temps, à la création des humains qui peut être située dans le temps. Le récit passe de ce qui est en dehors de la perception chronologique de l'histoire à ce que nous pouvons percevoir dans l'histoire.

Les mots nous introduisent dans la réalité historique en passant d'un sens vers l'autre. On passe du *ciel* de la réalité spirituelle au *ciel* de l'étendue de l'univers. On passe de la terre de la réalité matérielle à la terre solide qui se sépare des eaux, puis à la planète terre. On passe des eaux dans l'univers aux eaux qui se rassemblent pour former des rivières et des mers.

En négligeant ces changements de sens et l'évolution de notre univers qu'ils expriment, le rabbin Schlomo ne peut que constater une impasse pour une approche historique dans le temps. Mais l'impasse ne se trouve que dans les prémisses non justifiées de son raisonnement.

Le temps ne peut pas saisir la réalité spirituelle des *cieux*. Mais, en considérant que les mêmes mots ont des sens différents, le raisonnement du rabbin et son rejet de l'historicité perdent leur justification.

En acceptant les sens différents donnés aux mots utilisés, nous pouvons constater qu'il n'y a pas de contradiction entre une compréhension chronologique des jours de la Genèse et les connaissances scientifiques les plus pointues.

La réalité physique de la lumière comme celle du feu, aussi évoquée par le rabbin Schlomo, est aux limites de nos connaissances. On peut constater que le Big Bang, qui semble l'événement majeur de la réalité la plus lointaine actuellement perçue, a certainement dégagé une lumière et un feu intenses.

Ceci étant dit, il faut rester très prudent, car les connaissances scientifiques ne cessent d'évoluer et il serait téméraire de prétendre déduire une affirmation scientifique du texte biblique, car ce serait confondre une interprétation particulière du texte avec le texte lui-même.

On peut cependant admirer la concordance, même si la prudence doit rester très grande par rapport aux reconstructions de nos interprétations selon nos connaissances actuelles.

En fait, affirmer que l'ordre chronologique des six jours du récit de la Genèse ne concerne absolument pas l'ordre chronologique historique paraît surtout une affirmation a priori, parce que rien dans le texte, ni dans les connaissances scientifiques et historiques actuelles ne l'impose.

Au contraire.

Les étapes (dans le sens de l'apparition de « *formes* » nouvelles ou d'une présence de créatures à un stade de l'histoire non présentes sous une forme particulière à un stade plus ancien) sont des réalités historiques certaines.

Prenez un chien. Si vous remontez dans sa lignée biologique, vous trouverez, il y a un milliard d'années, des ancêtres biologiques de ce chien qui ne ressemblaient guère aux chiens actuels.

Si vous remontez de plusieurs milliards d'années, vous ne trouverez peut-être que des ancêtres de type aquatiques, voire des ensembles cellulaires chimiques plus proches de nos végétaux que de nos animaux.

Dans la réalité historique comme dans une approche scientifique, on peut situer des « *étapes chronologiques* » même si celles-ci n'émergent pas brusquement, comme beaucoup l'ont imaginé jadis, mais apparaissent progressivement dans la continuité.

Il en est ainsi de l'humain. L'athée comme le croyant affirment sans hésitation qu'il n'y avait pas d'humain il y a un milliard d'années. Il est donc correct tant pour la lecture biblique que pour la lecture de l'histoire ou par la science de considérer la présence d'humains comme une étape dans l'histoire du monde.

La Genèse nous parle de la réalité historique, mais elle le fait en vérité, selon le point de vue de Dieu, et non selon un point de vue purement humain, dans un but scientifique.

La science ne parle qu'à notre cerveau, la Parole de Dieu parle à notre être entier, selon ses besoins essentiels. Elle ne se contente pas de dire un pourquoi des choses, elle nous dit aussi le comment, mais seulement dans la mesure réellement nécessaire et en considérant toute la réalité, terrestre mais aussi spirituelle.

Pour la science, qui s'inscrit de son point de vue dans une continuité du temps dans laquelle la notion d'achèvement n'a pas de sens (rien ne se crée, rien ne se perd), il n'y a pas d'achèvement au sens absolu, mais bien des étapes constatées.

Pour la foi, il y a bien, au-delà des étapes (les six jours), un moment où la création par Dieu est achevée parce que le but est atteint et que ce but c'est l'humain. L'Humain est bien une étape historique.

C'est déjà vrai pour la science qui considère la présence de l'humain dans une continuité historique depuis le Big Bang. C'est aussi vrai du point de vue de la foi. Il n'y a pas toujours eu sur la terre des êtres dotés d'une âme immortelle. Il y a eu création à un moment et à un endroit bien précis dans l'histoire.

Et cette création a été achevée à un moment de l'ordre chronologique de l'histoire. Non soudainement, mais après une longue évolution qui a fait apparaître les diverses espèces de créatures que nous connaissons aujourd'hui.

Pourquoi contester cet ordre chronologique, tel qu'il nous est présenté pour l'essentiel dans la Genèse, lorsqu'on peut constater que son récit peut être interprété en concordance avec l'ordre chronologique que nous révèle la science ?

Ma critique de la réflexion du commentaire du rabbin Schlomo (que je ne connais pas) ne porte, bien sûr, que sur le court extrait publié. Il faut rester prudent avec des commentaires exprimés en dehors de la lumière de l'Évangile.

Pneumatis écrit : « *La réalité historique nous parle de la réalité historique. La Genèse nous parle de la Genèse* ».

L'incompréhension se creuse avec cette double phrase qui me semble avoir peu de sens sauf pour exprimer par un condensé « *poétique* » votre réaction critique. Il est difficile de la commenter. Que voulez-vous exprimer ? La réalité historique ne parle pas. C'est un fait dont la science nous donne une connaissance plus ou moins détaillée. La Genèse parle d'une réalité dont nous discutons l'historicité d'un point particulier.

Je suis assez surpris que votre réaction négative commence dès le principe de mon exposé lorsque j'écris que la Genèse nous parle de la réalité historique. Vous écrivez de suite : pas d'accord.

Comme le Magistère n'a cessé de l'enseigner, c'est bien au commencement de « *l'histoire* » de l'homme que s'est produit le péché originel des premiers humains (C.E.C. 390). C'est bien dans la réalité historique qu'ont été créés les premiers humains, nommés Adam et Ève. C'est bien dans l'histoire que le péché originel se produit. Nous descendons tous historiquement de ce premier couple. J'espère que nous restons d'accord sur ces points et que les réflexions sur le mot « *commencement* » ne vous font pas abandonner le mot « *histoire* », toute réalité historique.

Heureusement que nous nous retrouvons pleinement d'accord pour affirmer, à la base de notre réflexion, qu'il est « *impossible de parler en vérité de la création de Dieu en enfermant d'emblée l'histoire dans le cadre d'une approche humaine dans le temps* » et cela vous permet de situer directement la difficulté en écrivant : « *je ne comprends pas comment vous pouvez à la fois affirmer une telle chose, et vous lancer ensuite dans la démarche que vous exposez ici. C'est comme si vous vous disiez : "tant pis, c'est impossible, mais je vais le faire quand même". Je ne comprends pas...* ».

Vous touchez bien, ici, à l'essentiel de la démarche et de la difficulté. Je ne pense pas du tout « *tant pis, c'est impossible, mais je vais le faire quand même* ».

Je ne peux que confirmer que la Parole de Dieu nous parle simultanément de la réalité spirituelle et de la réalité terrestre. L'Incarnation est le sommet de la même démarche qui nous rejoint dans toute notre humanité. Non, la Genèse ne parle pas « *que* » de la réalité spirituelle. Elle nous parle aussi de toute notre humanité, de toute notre réalité y compris terrestre et historique, mais la vérité c'est que notre réalité n'est pas que de ce monde terrestre, mais participe aussi à la réalité spirituelle de Dieu dont le péché originel nous a coupé.

Pneumatis écrit : « *aller suggérer que les eaux bibliques pourraient signifier quelques composés gazeux, je suis désolé, mais c'est juste absurde. Vous vous rendez compte, j'espère, à quel point c'est scientifico-centré comme interprétation ?* ».

Malgré la violence verbale, il faut constater que votre affirmation d'une absurdité n'est en rien justifiée. En quoi serait-ce absurde ? Vous semblez ne vous baser que sur votre rejet de toute concordance considérée a priori comme du concordisme non acceptable.

Dans la poésie imagée du début de la Genèse, le croyant peut y reconnaître ce que la science et l'histoire lui apprennent lorsque c'est raisonnable.

J'ai indiqué toute la prudence qu'il faut garder et il ne me semble pas que l'on puisse exprimer une certitude pour des interprétations du début de la Genèse. Elles permettent cependant de dire avec fermeté qu'il n'y pas de contradiction avec la science et d'admettre que la révélation prend en compte toute notre réalité concrète dans l'histoire.

Vous écrivez : « Je veux exprimer que quand on écoute une "parole" il faut l'accueillir pour ce qu'elle dit et non pour ce qu'on attend ou qu'on veut qu'elle dise... Bien sur que la création, et l'histoire dans laquelle le Seigneur intervient, est parole de Dieu : elle dit quelque chose. » D'accord.

« La Genèse nous parle du principe (la genèse), du commencement, de l'origine. » D'accord.

Sur un plan plus exégétique, vous écrivez que « lorsqu'un récit est de typologie historique, le langage utilisé permet de l'identifier. Et le même langage utilisé permet d'identifier quand un récit n'est pas de typologie historique. Ce point est aujourd'hui assez largement admis au plan exégétique d'ailleurs ».

Par la force des choses, les textes du début de la Genèse ne racontent pas des faits vécus par des hommes et ne peuvent, à cet égard, présenter les caractéristiques de textes historiques. Ils ont une base intuitive et sont largement imaginés.

Il ne s'agit pas d'avoir « une lecture littéralement historique de la Genèse du début à la fin » comme s'il s'agissait d'un reportage journalistique moderne. Le texte est rempli d'images et de symboles qui imposent la plus grande prudence par rapport aux hypothèses de compréhension concrète qui s'inspirent de nos connaissances actuelles. Mais, il ne faut pas oublier que images et symboles n'excluent pas la présence d'une parole sur la réalité historique.

Dans cette perspective, il me semble que vous écrivez avec beaucoup de justesse que « partant du principe que la cosmogénèse et le début de la Genèse enseignent sans doute sur une même chose précise, comme deux langages différents délivrant le même message, il y a inévitablement des similitudes... »

Voilà pourquoi je suis d'accord pour dire qu'il n'y a pas de contradictions entre la science et la Genèse, qu'il peut même y avoir des ressemblances entre la cosmogénèse et le récit des premiers chapitres de la Genèse... »

Vous donnez, à cet sujet, une bonne échelle de mesure des limites de ce qui est admissible : « c'est le fait de rechercher (des) concordances pour prêter à l'un les règles de langage de l'autre qui est du concordisme ». C'est exact.

Voilà des réflexions qui me semblent équilibrées et justes.

Elles ne permettent pas de rejeter toute constatation d'une concordance possible sur tel ou tel point, ni même de les rechercher dans la mesure possible. Considérer le fait de rechercher une concordance comme du concordisme dans tous les cas, c'est ignorer qu'il est possible de rechercher des concordances sans confondre les règles des langages respectifs de la science et de la Bible.

Il me semble, dès lors, contradictoire d'écrire : « comment pouvez-vous considérer une seule seconde que les mayim de la Genèse pourraient désigner une réalité protocosmique de type composé gazeux ? Il y a un tel gouffre entre cette lecture scientifique et le substrat biblique, sur lequel nous devons nous appuyer ». Ce n'est pourtant que l'observation d'une similitude que vous admettez par ailleurs.

La science démontre des faits. Si nous envisageons une concordance entre les formations gazeuses des planètes selon la science et la séparation des eaux et des formes solides relatées par la Genèse, ce n'est clairement qu'une hypothèse, l'observation d'une possibilité. Il ne s'agit pas d'aboutir à une conviction religieuse ferme de type scientifique, par une confusion des deux approches, mais seulement de soutenir la foi de ceux qui croient que, même si elle échappe largement à toute certitude précise de type scientifique sur ce qu'elle nous relate, la Genèse nous donne bien une image correcte de ce que fut l'essentiel de la réalité historique de la création.

La fin de votre message me semble préciser la base de notre divergence dans le cas particulier des « eaux » des trois premiers versets de la Genèse : « dites-moi combien d'hommes dans l'histoire de l'humanité peuvent faire le lien cognitif entre ça et un composé gazeux ? »

À part quelques uns à notre époque, probablement aucun à l'époque de la rédaction des textes bibliques. Et vous en déduisez : « *c'est un flagrant délit de projection culturelle sur le récit biblique que vous nous donnez là. Exit, là-dedans, le substrat culturel à préserver pour la compréhension du texte biblique.* »

Nous touchons ici à un point essentiel.

La parole de Dieu de la Bible est aussi une parole humaine. Elle n'est en rien issue d'une dictée surnaturelle sous quelle que forme que ce soit. Ce sont des hommes qui l'ont écrite avec toutes les caractéristiques de leurs connaissances, de leurs aspirations, de leur culture et de leur langage. Comme vous le dites bien : c'est le substrat culturel à préserver pour la compréhension du texte biblique. Mais, attention, il ne faut pas oublier qu'il s'agit ici de la compréhension correcte du sens que les auteurs humains de la Bible ont voulu eux-mêmes donner à leurs écrits.

Il est pertinent de relever les influences et les traditions dans lesquelles les récits de la Genèse ont été écrits. L'exégèse, avec le secours de toutes les sciences, ne cesse de mieux comprendre le vrai sens littéral des Écritures souvent comprises de manière caricaturale et erronée. Nous ne cesserons de comprendre de mieux en mieux ce que les hommes qui ont écrit ces textes sacrés ou les ont rassemblés, ont réellement voulu exprimer.

Mais, la foi de l'Église ajoute aussitôt que, sous l'inspiration de l'Esprit Saint, cette parole pleinement humaine, vrai produit d'hommes, est aussi parole de Dieu. Pleinement divine autant que pleinement humaine. Tout comme le verbe fait chair est vrai Dieu et vrai homme.

Sous l'inspiration de l'Esprit Saint, les textes sacrés expriment et révèlent bien davantage que ce que leurs auteurs humains ont voulu consciemment y mettre. C'est ici une question de foi et de conviction. Ce qu'une parole de l'Écriture dit ne se limite pas à ce que son auteur humain a voulu dire.

Les développements de l'exégèse moderne de plus en plus détaillés sur les fondements humains des textes bibliques ne doivent pas faire oublier la foi dans leur portée surnaturelle, dans ce que l'Esprit Saint a inspiré bien au-delà des pensées humaines.

Pour la Genèse comme pour les autres écritures, y compris celles du Nouveau Testament, la compréhension du texte ne se limite pas à ce que les auteurs humains ont voulu exprimer et leurs écrits contiennent bien davantage de sens et de portée que ceux de leurs intentions conscientes.

Nous pouvons lire la Parole de Dieu avec et dans notre culture différente de celle des auteurs humains de la Bible et la Parole de Dieu a une capacité d'inculturation illimitée pour toute les générations successives.

Reconnaître un fait connu actuellement dans un texte sacré ancien, est-ce un flagrant délit de projection culturelle sur le récit biblique ? N'est-ce pas un don du ciel, de pouvoir lire, non seulement le récit biblique de la création, mais tous les autres textes de la Genèse, avec notre culture actuelle, découvrir des sens nouveaux pour nous aujourd'hui, des significations adaptées à notre situation, à nos connaissances.

Il ne s'agit pas de projeter nos pensées pour transformer le sens qu'un texte avait pour son auteur et qui doit rester la base d'une bonne compréhension, mais de découvrir que le texte sacré peut éclairer nos pensées actuelles, que nous pouvons l'aborder avec notre culture, nos pensées, nos connaissances, pour permettre à la Parole de Dieu de les éclairer dans l'ensemble de l'histoire du salut.

Il me semble magnifique et heureux de pouvoir, aujourd'hui encore, « *projeter* » tout ce que nous sommes, tout ce que nous connaissons, tout ce que nous vivons, dans la lecture des textes sacrés pour

découvrir, de manière toujours nouvelle et adaptée, le sens que cette parole peut prendre pour chacun de nous, de manière actualisée, et la lumière qu'elle peut nous apporter dans tout ce que nous vivons.

La Parole de Dieu n'est pas un texte fermé dont le sens serait épuisé par la compréhension qu'en avaient les auteurs humains, ni a fortiori les générations antérieures. La Tradition de l'Église en renouvelle sans cesse le sens pour les générations successives sous la conduite du Magistère.

Vous me demandez : « *Comment pouvez-vous considérer une seule seconde que les mayim de la Genèse pourraient désigner une réalité protocosmique de type composé gazeux ?* »

Mais, parce que la réalité protocosmique de type composé gazeux est un fait vraisemblable de l'histoire. Je me contente de constater (il n'est pas question ici de conviction ou de certitude, mais seulement d'une proposition scientifique qui est une éventualité possible) que lorsque la Genèse nous dit que des eaux ont été séparées d'autres eaux, puis qu'ensuite des eaux ont été rassemblées pour faire surgir du sol sec dans l'étendue du ciel, cela ressemble de manière étonnante à ce que la science actuelle nous dit de la formation des galaxies dans l'étendue de l'univers. Rien de plus.

Bien sûr qu'il est plus que probable que l'auteur du récit n'avait aucune idée de ce type, mais l'Esprit Saint qui l'a inspiré a pu donner au texte une portée qui rejoint la science d'aujourd'hui.

N'y a-t-il aucune historicité à trouver dans la Genèse pour ce qui précède la création de l'homme ? Je suis convaincu, au contraire, que, par l'inspiration de l'Esprit Saint, la rédaction humaine de la Genèse a pu donner une vision correcte de l'essentiel de l'histoire réelle, y compris de la préhistoire. C'est, bien sûr, de l'ordre de la foi.

Epsilon écrit : « *Avec toutes les approximations nécessaires à cet « exercice » ... si l'on « compresse » les 4,5 milliards d'années depuis le Big-bang jusqu'à nos jours en une journée de 24 heures nous pouvons dire ... la terre s'est formée à 0h01 et la « vie » apparut à peu près à 3h30 ... suite à une longue période de progressions graduelles menant à l'émergence des organismes multicellulaires ... l'explosion cambrienne eut finalement lieu à 21h00 ... plus tard (dans la soirée) les dinosaures errèrent sur terre ... leur extinction se produisit à 23h40 ... moment à partir duquel les mammifères commencèrent à se développer ... l'embranchement menant aux chimpanzés (qui est notre « cousin germain ») et aux humains ne se présenta qu'UNE minute et DIX-SEPT secondes avant la fin de la journée ... et les hommes dotés de l'anatomie « moderne » n'apparurent que TROIS secondes avant la fin de cette même journée ... la vie d'un homme d'aujourd'hui (vous, moi et consorts) d'âge moyen (30 ans) ne remplirait que la DERNIERE MILLISECONDE (un millième de seconde) de la journée. Avec une telle échelle du temps ... il y a largement place à toutes les spéculations/imaginaires possibles (entre autres celle de Genèse) concernant d'une manière générale « l'évolution ». Au niveau de Genèse ... le fait de dire : « Au commencement, Dieu créa les cieux et la terre » implique d'une part que Dieu est à la base de toute Création mais aussi qu'il a toujours existé ... cette description est ici compatible, en utilisant de grosses mailles, avec ce que nous connaissons scientifiquement.*

Pour le reste et notamment les « étapes » ... nous pouvons dire tout et son contraire ... pour ma part c'est une « compilation » de textes des pays limitrophes (notamment Mésopotamiens) ... « adaptés » à la connaissance « scientifique » de l'auteur biblique au moment où il écrit ... « adaptés » aussi théologiquement à la « nature » même du Dieu qu'il veut nous faire connaître (Dieu Unique Créateur de toutes choses et notamment des autres dieux) ... comme je l'avais déjà signalé l'auteur utilise ici le nom divin d'Elohim (et non le nom divin de Yahvé qui est/sera le véritable Dieu d'Israël) »

Merci pour cette excellente approche avec laquelle je me sens tout à fait en accord.

Il y a, en effet, « largement » place pour toutes les imaginaires possibles et « entre autres celle de la Genèse ». Sur le plan de sa rédaction humaine, c'est un écrit d'hommes semblable aux autres. En l'absence de témoignages historiques, c'est bien dans son imagination et dans les traditions de son

époque que l'auteur du premier chapitre de la Genèse a dû plonger pour imaginer et raconter ce qu'il pensait avoir été le passé historique des humains et de toute la création.

Mais, comme croyants, nous pensons qu'à travers et avec les pensées humaines, l'Esprit Saint a agi simultanément pour nous donner une parole vraie sur ce passé historique.

Vous concluez votre excellente réflexion par une supposition : *« comme je l'avais déjà signalé l'auteur utilise ici le nom divin d'Elohim (et non le nom divin de Yahvé qui est/sera le véritable Dieu d'Israël) ... signe par là (du moins je suppose) que l'auteur biblique ne s'engage pas sur une quelconque vérité scientifique des récits/étapes qu'il nous relate. »*

Si vous voulez dire qu'il ne tire pas son texte d'une étude ou d'une approche de type scientifique, d'une observation objective, on ne peut qu'être d'accord.

Il est certain que l'auteur humain ne s'engage pas sur une quelconque vérité scientifique précise.

L'historicité dont nous parlons dans ce sujet doit être bien située.

La réalité historique est un fait que la science nous fait connaître de mieux en mieux. L'extrême imprécision du texte largement poétique et imagé de la Genèse ne permet pas d'y trouver un enseignement utilisable sur le plan scientifique.

Le seul fait qu'il provienne de l'imagination et de l'intuition ne suffit cependant pas pour l'exclure du champ scientifique dont les découvertes proviennent souvent de l'imagination et des intuitions parfois spéculatives des chercheurs, mais, comme vous le dites très bien, on peut presque lui faire dire tout et son contraire.

Mais, je trouve tout-à-fait juste de dire que, dans le récit des six jours de la Genèse, la *« description est ici compatible, en utilisant de grosses mailles, avec ce que nous connaissons scientifiquement »*.

Pas davantage.

La suite de votre message me semble troublée.

Epsilon écrit : *« nous devons ABSOLUMENT ne pas tout relativiser ... Mettre sur le même pied les incompréhensions scientifiques du récit de Genèse et, par exemple, la Résurrection de Jésus ... me semble une faute grave et contraire à l'Évangile. »*

Il y a évidemment des différences essentielles puisque la résurrection de Jésus est un fait attesté par des témoignages directs historiques de multiples faits précis.

À cet égard, on ne peut, en effet, pas mettre l'historicité du début de la Genèse et celle de la résurrection du Christ *« sur le même pied »*.

Cela n'exclut cependant pas des rapprochements. Les événements en cause ont en commun que tous deux concernent non seulement la réalité historique, mais nous introduisent aussi au-delà de cette réalité, par des récits qui, dans les deux cas, nous relatent des faits qui passent au-delà des limites de la réalité historique

Ce que nous dit la Parole de Dieu du passage de la réalité éternelle et spirituelle de Dieu à la présence d'une création dans le temps et l'espace que nous connaissons (c'est le début de la Genèse) peut être rapproché de ce qu'elle nous dit du passage inverse du Christ par sa résurrection.

Pneumatis écrit : *« l'événement de la chute est comme l'articulation, le fameux Big Bang qui fait entrer l'Homme dans l'Histoire. La question que certains se poseront, légitimement, sur laquelle je suis par*

ailleurs assez d'accord avec les réponses que vous y apportez, c'est de savoir : qu'en est-il de l'histoire de l'univers AVANT l'Homme ? Je crois que la réponse a assez peu d'importance si on songe que l'histoire de l'univers est tout entière anthropocentrée. Aussi, on peut affirmer que l'Histoire commence avec le péché originel, mais que l'homme déchu n'apparaît que tardivement dans sa propre histoire. Et dans sa pré-histoire, il est là comme en gestation le temps que la Création soit prête à l'accueillir. »

Excellent !

Oui, il n'y a pas que le Big Bang que la science nous indique au début de l'univers. La création de l'homme est aussi un Big Bang après une longue gestation. Bien plus fameux encore. Un événement cosmique bien plus grand encore.

Pneumatis écrit : « partant du principe que la cosmogénèse et le début de la Genèse enseignent sans doute sur une même chose précise, comme deux langages différents délivrant le même message, il y a inévitablement des similitudes. Mais c'est le fait de rechercher ces concordances pour prêter à l'un les règles de langage de l'autre qui est du concordisme. »

C'est aussi particulièrement clair et juste.

Où reste donc la divergence critique ?

La réflexion particulière concernant les « eaux » reste, et doit rester, dans les limites de l'observation d'une similitude respectant les limites des langages différents de la science et de la révélation.

La difficulté n'est-elle pas, dès lors, uniquement dans le sens que chacun donne aux mots « *réalité historique* » ?

Dans ma réflexion, j'appelle « *réalité historique* », ce qui s'est passé dans le temps et dans l'espace, les faits, exactement les mêmes que ceux qui intéressent les historiens et les scientifiques.

Le langage de la Bible n'est certes pas celui des historiens, ni celui des scientifiques.

Mais, avec un autre langage, la Bible nous parle aussi de la même réalité historique.

C'est, bien sûr sans la précision de la science actuelle, et en acceptant les limites de l'approche imagée et symbolique du texte sacré, que nous pouvons retrouver, de manière étonnante, l'ordre chronologique historique que nous indique la science dans les six jours successifs de la Genèse.

Epsilon écrit : « pourquoi une « lecture croyante » devrait nous faire lire un même passage différemment ... passage portant sur des notions de cosmologie qui me semble n'ont pas un caractère « croyant » ??? »

La lecture « *croyante* » ouvre des sens cachés de l'auteur même. La psychanalyse moderne constate déjà des sens cachés dans toute parole humaine ordinaire, alors, a fortiori, la Parole de Dieu contient plus que ce que ses auteurs humains ont voulu consciemment y mettre.

Mais, ici, je n'ai pas d'arguments à présenter. C'est une conviction de l'Église que je partage. La Bible est vraiment la Parole de Dieu alors même qu'elle a été écrite entièrement par des hommes, de manière entièrement humaine.

Dans les Évangiles, on constate l'accomplissement de beaucoup de prophéties de l'Ancien Testament. Mais, il est plus que probable que les auteurs de ces prophéties n'imaginaient pas les événements précis des Évangiles.

Ainsi par exemple, chacun peut constater la concordance entre le psaume 22 (21) et la crucifixion du Christ, or ni ce supplice, ni son application au Christ n'étaient probablement connus ou imaginables pour le psalmiste.

C'est le fait connu (la crucifixion du Christ) qui a révélé le sens du psaume.

Nos connaissances actuelles peuvent révéler des sens des textes de l'Écriture non connus jadis.

Epsilon écrit : *« Et quand bien même « l'Esprit saint a agi » (ce qui est le cas) ... pourquoi voulez-vous qu'il fasse écrire une « réalité » des choses qui serait absolument incompréhensible aux premiers lecteurs (c'est pour cela qu'il utilise les connaissances d'époques) ... et que ses lecteurs qcq 2000 ans après (notamment vous-même) cherchent un sens « caché » pour tenter une qcqconque concordance avec ce que nous enseigne la science ??? »*

Les précisions scientifiques n'ont guère d'importance.

Pendant des siècles, les croyants d'autres générations ont pu trouver que le récit de la Genèse concordait avec leur vision scientifique. Ils retenaient l'essentiel : Dieu a créé tout ce qui existe.

Aujourd'hui, la science a apporté beaucoup de connaissances précises, mais nous pouvons constater que cela concorde toujours aussi bien.

Ce qui compte, ce sont les traits essentiels de l'histoire de la création. Penser que Adam a été façonné en un instant avec de la glaise lors d'un sixième jour de 24 heures ou penser que la création du monde et de l'humanité s'est réalisée dans une durée de milliards d'années durant lesquelles diverses évolutions ont réalisé progressivement ce qu'est notre corps humain actuel, cela n'a pas d'importance pour la vie des humains, pour leur communion avec Dieu.

Ce qui a beaucoup d'importance c'est la création de Dieu et notre vocation éternelle, la révélation de ce que nous sommes et de ce que Dieu nous offre.

Et pour cela, il est de première importance de savoir que Dieu nous rejoint pleinement dans l'histoire. Bien sûr, par le Christ, mais aussi par la création, par son action dans le temps et dans l'espace. Nous ne sommes pas les fruits du hasard.

Epsilon écrit : *« Vous dites : « Il est certain que l'auteur humain ne s'engage pas sur une quelconque vérité scientifique précise. »*

Ce n'est pas exactement qu'il ne « s'engage pas » puisqu'il n'en sait strictement rien ... et qu'il est convaincu (avec les doutes d'usages) que ce qu'il lit sur le sujet dans d'autres traditions que la sienne reflète la « vérité » de son époque.

Vous dites : « L'extrême imprécision du texte largement poétique et imagé de la Genèse ne permet pas d'y trouver un enseignement utilisable sur le plan scientifique. »

Ici aussi pour l'auteur biblique il ne saurait y avoir de « l'imprécision » dans ce texte ... et qu'il est parfaitement convaincu d'être dans la réalité « scientifique » de son époque ... mais n'ayant pas d'a priori par lui-même (les Hébreux étaient de parfait ignares en la matière) il copie sur d'autres textes ce qu'il croit être la « vérité ». »

Vos précisions me semblent correctes. C'est bien cela.

Epsilon écrit : *« ce qui « l'exclut du champ scientifique » est la conséquence de ce que nous savons depuis lors ... c'est pour cela (pour retomber sur nos pieds) que nous cherchons un « autre sens » !!! »*

Ce qui est exclu du champ scientifique, c'est la conception humaine des auteurs de l'époque actuellement dépassée, mais je ne peux que redire ici la conviction que la Parole de Dieu révèle bien davantage que les pensées humaines des auteurs humains des textes sacrés.

Epsilon écrit : « *Non non ... les « grosses mailles » (du moins dans ce que je dis) sont UNIQUEMENT pour le premier verset de Genèse ... et absolument pas pour la « chronologie des six jours » !!!* »

Il me semble que ce n'est qu'un a priori que rien ne démontre.

J'espère que vous pourrez cependant vous réjouir à l'occasion des concordances objectivement constatées.

En ce qui concerne les rapprochements entre la réalité historique de la Création et celle de la Résurrection du Christ, Epsilon écrit : « *Il n'empêche que l'Église ne vous demande pas de « croire » à la réalité scientifique de la Création ... alors que ce n'est pas le cas concernant la Résurrection ... c'est dans cette optique que je dis (mais bon je m'aventure là où je n'ai pas droit) qu'il y a « faute » !!!* ».

Votre réflexion est importante.

L'Église ne demande pas de croire aux détails de la réalité scientifique de la création d'abord parce que la Parole de Dieu n'en dit rien, et surtout parce que le texte très succinct et imagé de la Genèse est susceptible de multiples interprétations qui excluent actuellement toute certitude.

Mais, l'Église demande cependant de croire à certains faits qui sont objectivement de nature scientifique. Par exemple, le fait que nous descendons tous d'un premier couple humain (le monogénisme).

Même si une reconstruction de type scientifique de la résurrection et des apparitions du Christ nous échappe aussi largement, vous avez évidemment raison de relever que les faits historiques de la résurrection sont néanmoins incomparablement plus précis et que ne pas en tenir compte dans une comparaison avec la Genèse serait critiquable.

Epsilon écrit : « *qu'il y ait une « réalité historique » dans le Big-Bang/Création (et autre Commencement des choses) ... ne pose bien sûr aucun problème ... là où il y a problème (puisque chaque peuple veut décrire/définir son propre « commencement/origine ») c'est dans l'approche/description que les uns et autres font de ces événements ... et là nous devons nous interroger si, à la lumière de NOS connaissances ces descriptions décrivent oui/non ce qui c'est RÉELLEMENT passé.* »

Nos connaissances peuvent être éclairées par la Parole de Dieu.

Le texte biblique en hébreu est tellement riche d'images et de symboles au début de la Genèse, qu'il faut d'abord surtout vérifier si, à la lumière de nos connaissances, de l'exégèse et de l'enseignement de l'Église, une interprétation contredite par la science ne doit pas être corrigée.

Ne prenons pas trop vite les descriptions que nous croyons lire et comprendre en lisant notre traduction française de la Genèse comme étant « la » bonne interprétation authentique.

Cherchons plutôt à lire les textes bibliques avec nos connaissances en même temps qu'à la lumière de la foi, fermement attachés à la conviction qu'il n'y a pas de contradiction entre les vérités de la foi et celles de la raison bien éclairée.

Epsilon écrit : « *c'est le « principe » même des prophéties/oracles d'avoir plusieurs sens ...*

pour moi, dès le départ ce récit n'a aucune assise scientifique ... il n'est là que pour introduire (et donc faire accepter) le Sabbat. »

Accepter plusieurs sens, puis continuer à exclure le sens historique et à opter pour un seul sens exclusivement (« *que pour...* ») ne permet guère d'avancer davantage.

Ombiace écrit : « *Dieu intervient-Il Lui-même dans cette évolution créatrice ... je ne sais pas si l'Église se prononce sur le sujet* »

Il me semble que la réponse a déjà été donnée et je ne vois pas en quoi il y aurait un doute.

Il me semble suffisant de rappeler, au cœur de l'enseignement de l'Église, l'Incarnation de Dieu fait homme ou les cieux nouveaux et la terre nouvelle que Dieu nous prépare.

Didyme écrit : « *serait-il incorrect de penser que l'achèvement de la création adviendra à la fin des temps ? Comme si, dans le temps, nous étions toujours dans l'activité créatrice. Le repos advenant dans l'éternité, à la fin des temps, le septième jour.* »

Cela me semble correct et sans contradiction avec un achèvement « *partiel* » pendant les six jours de la Création décrits par la Genèse au terme desquels le récit biblique nous indique que « *Ainsi furent achevés le ciel et la terre, et tout leur déploiement* » (Gn 2, 1) et que « *Telle fut l'origine du ciel et de la terre lorsqu'ils furent créés* » (Gn 2, 4), « *Lorsque le Seigneur Dieu fit la terre et le ciel* » (Gn 2, 5).

Didyme écrit « *on appréhende ce récit en terme de temporalité. Or, cela ne semble pas convenir à la divinité.* »

Il me semble que Didyme met ainsi en évidence le cœur du problème, car le temps et l'espace mesurent notre perception terrestre de la création et ne conviennent guère à la perception des réalités spirituelles de Dieu.

Ombiace écrit : « *Le texte parle bien de manière à incrémenter les jours les uns par rapport aux autres* »

Ombiace a raison d'observer la temporalité du récit biblique.

Car, si la temporalité ne convient pas, en effet, pour décrire la divinité et les réalités spirituelles, nous pouvons cependant constater que la Parole de Dieu nous est adressée dans une temporalité qui nous est indispensable dans notre réalité car notre cerveau terrestre perçoit tout dans le temps et l'espace.

Il me semble cependant qu'il n'y a pas de difficulté à admettre que les « *jours* » avant la création du soleil ne sont pas nos jours de 24 heures et qu'ils peuvent donc s'étendre sur « *1000 ans ou plus* ».

Beaucoup refusent de constater l'extraordinaire réalité scientifique des grandes étapes de la Genèse. Chaque « *jour* » nous donne un regard sur une période dont la science nous confirme la réalité : Le premier jour, le matériel est créé avec une nature de type gazeux (sans forme, ni liquide, ni solide) et distingué du spirituel.

Le deuxième jour, dans le matériel gazeux, apparaissent du liquide et du sec.

Le troisième jour, de la vie végétale est créée.

Le quatrième jour, dans le système solaire, la terre est créée sous la lumière du soleil, de la lune et des étoiles préexistantes.

Le cinquième jour, des êtres animés sont créés dans les eaux et des êtres volants dans les airs.

Le sixième jour, des êtres vivants sont créés en dehors des eaux sur le sol de notre terre, puis Dieu y créa l'homme.

Ce résumé inspiré garde toute sa pertinence. Il ne faut pas y lire des détails scientifiques précis qui n'y sont pas mais l'accepter avec toute son imprécision poétique. Il n'est pas justifié de mettre en doute les grandes étapes qui précèdent l'homme et qui ont surtout pour objet de nous enseigner que l'homme est créé dans le monde matériel et dans l'histoire, mais avec une identité à l'image de Dieu qui lui est spécifique et qui nous permet de croire qu'il peut partager la vie éternelle de Dieu.

Mais, et je m'avance ici dans une réflexion personnelle sur un aspect peu développé des six jours de la création, est-ce la temporalité de ces six jours qui pose problème ou plutôt notre tendance à ne lire le récit des six jours de la création que comme un résumé préscientifique ou mythologique déroulant les grandes étapes de l'évolution physique du monde ?

Pour la révélation de la Création que Dieu nous communique, l'essentiel peut-il se comprendre dans les seules limites d'un éclairage de la chaîne des causalités physiques qui a précédé la création de notre humanité ?

On oublie ainsi facilement qu'il y a eu aussi, notamment, une création spirituelle des anges comme si le récit biblique n'en disait rien.

N'oublions pas que « *" Le ciel " ou " les cieux " peut désigner le firmament (cf. Ps 19, 2), mais aussi le " lieu " propre de Dieu : " notre Père aux cieux " (Mt 5, 16 ; cf. Ps 115, 16)... le " lieu " des créatures spirituelles – les anges – qui entourent Dieu* » (Catéchisme de l'Église Catholique, n° 326).

À cet égard, le récit biblique répète à quatre reprises que la création concerne les cieux (spirituels) autant que la terre (physique) :

« *Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre* » (Gn 1, 1)

« *Ainsi furent achevés le ciel et la terre, et tout leur déploiement* » (Gn 2, 1)

« *Telle fut l'origine du ciel et de la terre lorsqu'ils furent créés* » (Gn 2, 4)

« *Lorsque le Seigneur Dieu fit la terre et le ciel* » (Gn 2, 5).

Cmoi a écrit : « *la terre et les cieux* » que le Seigneur Dieu fit (jusque Gen, 2, 6) peut englober bien plus que ce que nous connaissons ».

Il me semble, en effet, nécessaire pour comprendre les « *arbres* » du troisième jour ou ceux du jardin d'Eden de considérer que les « *six jours* » nous parlent simultanément de la réalité spirituelle des cieux et de la réalité terrestre sans oublier que les mots ne peuvent nous enseigner que par des images terrestres.

En effet, il me semble que le récit ne se comprend guère de manière harmonieuse entre les cieux et la terre si nous considérons les six jours du récit biblique de manière exclusivement physique.

Lors de chacun des jours de la création, Dieu ne crée pas seulement la « *terre* » qui, au début du récit, représente tout l'univers physique, mais Il crée aussi les « *cieux* » des réalités spirituelles. Ainsi se réalise la volonté de Dieu « *sur la terre comme aux cieux* ».

Et, à la fin de ces six jours, ce qui fut achevé, ce n'est pas seulement la « *terre* », mais aussi les « *cieux* », et tout leur « *déploiement* » (Gn 2, 1).

De même que l'individu humain se déploie en ses multiples organes humains à partir de l'Adn de sa première cellule ou que l'univers se déploie depuis le Big Bang, c'est en effet un « *déploiement* » tant des cieux spirituels que de la terre que semblent nous décrire les six jours de la création du début de la Genèse.

Cela demande une attention toute particulière au sens des mots car, pour nous parler de la réalité spirituelle autant que des origines de la réalité physique, la Parole de Dieu utilise notre langage humain et les réalités concrètes visibles mais pas seulement d'un point de vue matériel ou pour

nommer des créatures que nous connaissons aujourd'hui après la création, mais aussi en tant que reflets, symboles ou signes de réalités spirituelles ou en tant que prémisses des réalités physiques.

Les mots de l'auteur primitif du texte de la Genèse désignent chacun des réalités concrètes de l'univers physique déjà créé telles que l'écrivain, l'auditeur ou le lecteur peuvent le comprendre à leur époque postérieure à la création elle-même. Cela doit sans cesse nous inciter à faire l'effort d'ouverture nécessaire pour comprendre ce qu'ils signifient réellement lors de cette création dans le passé, tant en ce qui concerne les cieux spirituels que la terre matérielle.

Le texte lui-même va, de diverses manières, nous montrer que les mêmes mots ont des sens multiples auxquels il faut être et rester attentif. Ainsi, par exemple, le mot hébreu « *erets* », traduit par « *terre* », c'est d'abord tout l'univers physique (Gn 1, 1), puis le matériel sec ou solide (Gn 1, 10), puis la planète que nous habitons (Gn 1, 15-17), puis un pays ou une région (Gn 2, 11 et 13), etc.

Cmoi a écrit : « *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. La terre était informe et vide ; Cette première phrase peut n'être qu'une annonce de tout ce qui va suivre, cela ne veut pas dire non plus notre terre précisément, mais « toute terre ». Dans ce contexte, « notre » terre peut avoir été créée à plusieurs étapes jusqu'au 7ème jour* »

Oui.

Les détails historiques de la création de l'univers et des espèces au cours des milliards d'années écoulées depuis le Big Bang peuvent être discutés scientifiquement sans obliger personne à devoir choisir entre les multiples thèses en cause qui restent avec beaucoup d'incertitudes.

Le mot évolution ne préjuge de rien par lui-même, mais admet seulement la réalité d'une histoire qui s'est déroulée dans le temps avec des changements et des nouveautés.

Cmoi a écrit : « *Clairement, le débat à ce niveau n'a plus rien de théologique, et m'intéresse peu... Je ne vois pas pourquoi je me casserai la tête à chercher une compatibilité là où il n'est pas nécessaire d'en chercher.* »

Nous sommes d'accord.

« *Au commencement* », avant les six jours de la création racontés par le récit biblique, la terre est « *informe et vide* » et l'Esprit de Dieu plane « *sur les eaux* » (en hébreu : « *mayim* ») (Gn 1, 1).

Le rapprochement des eaux nommées « *mayim* » [mah'-yim] et des cieux nommés « *sha-mayim* » [shaw-mah'-yim] attire l'attention sur la particule « *sha* » qui les différencie car le mot hébreu « *shav* » [shawv] signifie vide. Au commencement, les cieux, comme la terre, sont vides. Tout est à créer dans les cieux comme sur la terre. Dieu seul « *est* » de toute éternité.

Physiquement, de notre point de vue chronologique, on est ainsi « *avant* » ou « *au-delà* » du Big Bang.

Spirituellement, les « *cieux* » sont décrits comme des « *eaux* » unies à l'Esprit Saint qui « *plane* » sur elles tout comme il couvrira de son ombre la sainte vierge Marie lors de l'Incarnation. Nous n'avons pas perdu le sens spirituel de ce mot « *cieux* » lorsque nous prions « *Notre Père qui est aux cieux* » (Mt 6, 9) ou lorsque nous entendons la Bonne Nouvelle du Christ qui nous dit que « *le Royaume des cieux est tout proche* » (Mt 3, 2).

Tant la terre que les eaux sont certes des réalités matérielles de la création physique qui nous sont bien connues mais il est manifeste qu'ils ne peuvent être utilisés ici, au commencement, que dans un sens encore très éloigné de la réalité concrète que ces mots vont désigner dans le monde physique actuel car, au début de la création, lorsque Dieu crée les cieux et la terre, il n'y a encore rien de distinct

puisque la terre est « *informe et vide* ». Il n'y a ni la matière que nous connaissons et dont nous connaissons un peu l'histoire depuis le Big Bang, ni des eaux dans le sens physique.

Mais, déjà, par l'usage même des mots « *cieux* », « *terre* » et « *eaux* », le récit biblique nous indique que les réalités physiques créées vont être utilisées, dans ce récit, non seulement pour évoquer leur création physique elle-même, mais aussi comme des images, des signes, des symboles ou des reflets de l'action créatrice spirituelle de Dieu dans sa double action de Créateur des *cieux* (spirituels) et de la terre (physique), une double action spirituelle et corporelle.

Le début de l'Évangile de saint Jean nous indique que la lumière du **premier jour**, c'est le Christ lui-même par qui tout a été fait. Il est le principe de tous les principes de la création tant physique que spirituelle. Dans les *cieux* et sur la terre.

Nous pouvons observer que le mot « *créer* » (en hébreu : « *bara* ») n'est pas utilisé, dans le récit de la Genèse, pour la lumière du premier jour.

Voilà ce qu'en dit l'Évangile de Saint Jean : « *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était au commencement auprès de Dieu. C'est par lui que tout est venu à l'existence, et rien de ce qui s'est fait ne s'est fait sans lui. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes ; la lumière brille dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas arrêtée... Le Verbe était la vraie Lumière, qui éclaire tout homme en venant dans le monde. Il était dans le monde, et le monde était venu par lui à l'existence, mais le monde ne l'a pas reconnu. Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu.* » (Jn 1, 1-11).

« *En lui, tout fut créé, dans le ciel et sur la terre. Les êtres visibles et invisibles, Puissances, Principautés, Souverainetés, Dominations, tout est créé par lui et pour lui. Il est avant toute chose, et tout subsiste en lui.* » (Col. 1, 16-17).

Le **deuxième jour** de la création concerne les eaux du commencement sur lesquelles « *plane* » l'Esprit Saint. Il n'y en a pas d'autres à ce stade et cela va donc exprimer d'abord une action créatrice de Dieu dans la réalité spirituelle.

Dieu en effet va séparer ces eaux et, dans les eaux du dessous, il va faire émerger le matériel. Ce sera le troisième jour.

Cela nous enseigne que le monde spirituel de Dieu est certes au-delà de toute réalité physique, mais aussi qu'il ne lui est cependant pas étranger car une part de la réalité spirituelle (les « *eaux du dessous* ») est mise à part pour y faire surgir la réalité physique.

C'est une première révélation essentielle pour la foi : il n'y a pas de coupure entre le matériel et le spirituel, mais une union profonde dans laquelle le spirituel est premier.

Le monde spirituel est à l'origine de la réalité physique et y reste présent, mais il transcende cette réalité. À cet égard, le firmament physique est le signe d'un au-delà, d'un infini qui renvoie à davantage que lui-même.

Notre monde physique n'est pas étranger au monde spirituel. Il y a un au-delà spirituel, mais il est néanmoins présent et « *connecté* » à notre monde physique.

Cmoi a écrit : « *En même temps, le récit de la Création dans la Genèse est exclusivement terrestre. La Bible c'est l'histoire de la Terre et des hommes et de leur relation avec Dieu.* »

Je ne peux que vous rappeler que tant au début qu'à la fin du récit de la création, le texte biblique indique que « *Dieu créa le ciel et la terre* ».

Le mot « *ciel* » est un pluriel en hébreu et les Cieux (comme dans le Notre Père) c'est la réalité spirituelle, même si le même mot est aussi utilisé pour désigner le firmament physique qui est une réalité physique, mais en même temps une image de la réalité spirituelle.

Il me semble que les mots « *Ça ne colle pas avec le texte de la Genèse* » résument votre réaction à mes réflexions.

Je pense, bien sûr, le contraire. Dans toutes mes recherches, il est, de mon point de vue, incontournable d'être toujours strictement conforme au texte (mais, bien sûr, pour la Genèse, au texte hébreu avec toutes ses nuances et imprécisions, sans être lié par les seules traductions françaises), ainsi qu'à tout l'enseignement du Magistère, sans contradiction avec les savoirs de la science qui me paraissent bien assurés.

Votre réaction me semble clairement due au fait que vous êtes convaincu que le sens des mots est celui que vous leur attribuez et exclusivement celui-là.

N'oublions pas que, pour la Genèse, le véritable texte est l'original en hébreu et non sa traduction française. Dans le texte hébreu, c'est le mot « *erets* » que nous traduisons par « *terre* » et il a plusieurs sens différents.

Le texte de la Genèse nous précise lui-même le sens particulier qu'il donne au mot « *erets* » lors du deuxième jour de la création. Il applique ce mot au « *solide* » ou au « *sec* » en l'opposant au liquide qui est appelé « *mer* ».

Si vous affirmez néanmoins que la planète terre est créée avant le soleil, je ne peux rien dire de plus pour vous convaincre, mais je ne peux que constater que vous faites une lecture d'un point de vue exclusivement terrestre là où je persiste à faire toujours une double lecture, corporelle et spirituelle.

Et, comme nous sommes des humains ayant une nature corporelle et spirituelle, il est inévitable d'utiliser des mots et des images terrestres lorsque nous évoquons des réalités spirituelles. Avec une double limite toujours présente : d'une part, les mots humains sont toujours insuffisants et déformants lorsqu'ils évoquent les réalités spirituelles qui sont toujours au-delà de tout ce que nous pouvons en dire, et, d'autre part, les mots humains isolent toujours trop la réalité spirituelle de la réalité corporelle alors qu'elles sont toujours présentes ensemble.

Mais, là où je vois, ou du moins j'essaie de discerner, deux réalités (terrestre et spirituelle) pourtant indissociables (vous pouvez toujours considérer qu'il n'est pas exact de parler du spirituel sans mentionner le terrestre, mais le contraire peut aussi vous être reproché), vous n'en voyez qu'une, une réalité terrestre.

Coco Lapin écrit : « *« Dieu dit: " Que les eaux qui sont au-dessous du ciel se rassemblent en un seul lieu, et que le sec paraisse. " Et cela fut ainsi. Dieu appela le sec Terre, et il appela Mer l'amas des eaux. » (versets 9 et 10)*

S'il parle de "sec" et de "mer", c'est qu'il s'agit bien des réalités matérielles qu'on connaît. Après, rien n'empêche d'imaginer des correspondances allégoriques, mais on ne peut pas évacuer le sens littéral.

« Et la terre fit sortir du gazon, des herbes portant semence selon leur espèce, et des arbres produisant, selon leur espèce, du fruit ayant en soi sa semence. » (verset 12)

Là encore, ça me paraît clairement la description d'une réalité physique. Ce qui n'empêche pas d'y voir aussi des symboles. »

Vous avez raison de ne pas évacuer le sens littéral d'un texte et d'y lire la description de réalités physiques, mais encore faut-il comprendre ce que le texte primitif (et non seulement sa traduction) a réellement exprimé.

Si je vous comprends bien, vous considérez que notre planète terre aurait été créée le deuxième jour, que la mer, les plantes et les arbres du troisième jour, ce seraient les mers, les plantes et les arbres tels que nous les voyons sur notre planète terre actuelle, et que le soleil, la lune et les étoiles auraient été créés ensuite pour remplacer l'éclairage du premier jour.

Je ne peux que constater que c'est incompatible avec les connaissances scientifiques actuelles.

Coco Lapin a écrit : « *Je ne nie pas l'existence d'une réalité spirituelle en filigrane, mais vous, vous niez la réalité matérielle de la création de la planète au commencement.* »

Non, il y a bien une création physique simultanée dès le commencement, mais je contredis ce que vous présentez comme des évidences.

Si vous pensez que la mer du deuxième jour c'est « *de toute évidence* » les mers de notre planète, avant la création du soleil et des étoiles, je ne peux que vous contredire mais je ne vois pas ce que je pourrais ajouter pour vous convaincre.

Le **troisième jour** commence par le surgissement de la réalité physique elle-même. Elle provient des eaux spirituelles qui se retirent pour qu'émerge le « *sec* », le « *physique* », le « *matériel* ».

Par un acte Créateur de Dieu, le matériel émerge du spirituel. Cela permettra de créer l'humain avec une nature corporelle et spirituelle et, plus encore, cela permettra à Dieu lui-même de se faire homme.

Comme le premier jour, le troisième jour de l'émergence initiale du matériel reste physiquement et dans la chronologie historique, en deçà du Big Bang car la science nous enseigne que ce Big Bang lui-même a une cause, actuellement inconnaisable, dans une minuscule fraction de seconde en deçà du fameux mur de Planck.

Avant le soleil, la lune et les étoiles qui seront créés le quatrième jour, il n'est pas encore question de notre planète terre. Les eaux du troisième jour, ce sont toujours les eaux primordiales du commencement, une réalité spirituelle dont les eaux de notre monde ne sont qu'une image. Il n'y a encore, au début du troisième jour, ni molécule, ni atome, ni même de quelconques photons, mais le commencement d'une réalité terrestre, physique, qui surgit des eaux spirituelles.

Nous pouvons penser au Big Bang, à la formation des premiers solides sortant d'un état gazeux, mais les Anciens ne pouvaient guère penser de cette manière. Et, en outre, à ce stade qui précède la formation des planètes, le surgissement du solide à partir d'un état gazeux ne paraît qu'une image ou un reflet de ce qui est créé le troisième jour.

Les anciens n'en connaissaient pas grand-chose, mais aujourd'hui nous connaissons l'extraordinaire histoire des éléments, des atomes, des molécules, des solides puis du biologique. Depuis le Big Bang, les réalités physiques d'une époque ont toujours porté en elles les développements qui allaient suivre. À toute époque, depuis près de 14 milliards d'années, les êtres de la réalité physique de l'univers en expansion ont toujours porté en eux-mêmes, dans une chaîne causale ininterrompue, tous les éléments physiques de l'évolution et des êtres ultérieurs. En cela, les êtres successifs de l'histoire ont porté en eux la semence et les fruits générant cette évolution ultérieure.

À cet égard, avant la création du soleil, des étoiles et de notre planète, il me semble que c'est des prémisses de la terre physique que le récit nous parle lorsqu'il décrit une création des plantes et des arbres qui portent leur semence et leur fruit.

En fait, il me semble qu'on est toujours encore avant le Big Bang, à un stade chronologique où ce qui existe historiquement ne peut être exprimé dans notre langage que par des images ou des reflets d'une réalité physique qui n'existera que plus tard et telle qu'elle sera devenue au moment de l'écriture du récit biblique.

Mais, bien qu'il s'agisse d'images, les arbres et les plantes du troisième jour signifient, après l'émergence du « *sec* », du « *matériel* », du « *physique* » à un stade initial, des réalités aussi historiques pour notre foi que l'Incarnation du Christ.

Ce qui est créé le troisième jour concerne la réalité physique, ce sont des êtres produits « *par la terre* » portant « *semence* » et « *fruits* ».

Ces mots expriment la création, dans le monde physique, d'une chaîne causale ininterrompue jusqu'à ce jour.

C'est la fécondité elle-même qui est ainsi créée.

Tant pour la création de l'humanité, que pour le jardin de l'Eden, ou l'Incarnation du Christ, il me semble qu'il faut toujours considérer simultanément le corporel et le spirituel même si, inévitablement, les mots sont toujours des images tirées de la réalité terrestre. Si nous nous représentons la réalité des arbres en cause uniquement de manière terrestre en nous imaginant qu'elle est concrètement celle que nous nous représentons d'après l'image, nous risquons de nous tromper. Pour comprendre ce qu'est un « *arbre* » dans le début de la Genèse, il me semble que nous ne pouvons nous limiter à nous représenter le chêne ou le pommier de notre jardin.

Cmoi a écrit : « *A moins d'être en plein désert, ce qui n'est pas le cas, nous savons à quel point une plante peut longtemps rester vivace tout en restant sous le sol. Donc le verset (1 :12) est réaliste si nous acceptons que ces plantes sont encore au stade de la germination.* »

Cela me semble assez juste, en ce qui concerne la réalité terrestre. Il me semble, en effet que le troisième jour évoque, en effet, des prémisses, un principe de vitalité qui, dans la réalité qui nous est connue aujourd'hui, me semble pouvoir se retrouver dès le Big Bang.

Le Big Bang en est actuellement la première expression connue. De cette cause matérielle vont surgir tous les êtres de notre réalité physique qui vont se démultiplier et se diversifier dans l'espace et dans le temps, en étant chacun issu de la semence d'êtres antérieurs et nourris des fruits multiples de ces êtres antérieurs.

Mais, ces premiers êtres n'ont encore aucune autonomie dans l'espace et le temps. Issue de la réalité spirituelle, et sur la base du Logos contenant tous les principes, la réalité matérielle créée le troisième jour amorce la chaîne des causalités historiques dans laquelle les uns ne cessent depuis lors de faire surgir les autres.

Coco Lapin a écrit : « *Malgré vos longs textes, vous passez à la trappe les mots qui vous dérangent, tels que "arbres fruitiers" et "gazon" car vous ne pouvez pas montrer de façon logique à quoi ils pourraient faire référence à part au sens propre de ces mots. C'est pourquoi vous ne gardez que les "semences" et "fruits" qui eux peuvent s'employer communément au sens figuré.* »

Mais non ! Il ne s'agit pas ici de sens figuré. Les arbres et la verdure du troisième jour sont précisément définis dans le texte littéral par la semence et les fruits qu'ils portent.

C'est la caractéristique fondamentale des êtres créés en cause qu'il s'agit de reconnaître ou de définir ici comme des êtres qui portent semences et fruits. Dans la chaîne causale que nous voyons se déployer depuis le Big Bang, il n'y a rien de fixiste, de figé. La caractéristique de tout ce qui est créé est d'être porteur de ce qui vient ensuite.

Vous imaginez un arbre ou du gazon créé instantanément là où le texte nous invite, au contraire et explicitement, à les définir dans une chaîne de reproductions où semences et fruits donnent d'autres arbres et d'autres légumes.

Je ne vois pas où il y aurait des mots passés à la trappe ou un manque de logique dans ce que j'essaie de vous expliquer.

Par contre, sur la base du texte littéral, je vous adresse ce même reproche. Il me semble que vous comprenez directement les mots « *arbres* » et « *gazon* » en pensant à ceux de votre jardin, mais en passant « *à la trappe* » les mots du texte qui les définissent et en ne respectant pas la logique causale qui me semble indiquée par le texte lui-même.

Coco Lapin a écrit : « *employer l'expression "arbres fruitiers, selon leur espèce" en guise de métaphore pour désigner je ne sais quoi, c'est absurde car le sens évident, le sens premier fonctionne très bien* »

Dire que cela « *fonctionne très bien* » avant la création du soleil me semble irréal.

Mais, quoi qu'il en soit, je n'ai pas écarté le sens premier que vous invoquez, ni considéré les arbres ou la verdure du troisième jour comme des métaphores.

Ici encore, il me semble qu'il faut éviter de séparer le spirituel du corporel physique.

Une métaphore, c'est lorsqu'une réalité est seulement l'image d'une autre. Ici, il ne s'agit pas de désigner une chose par une autre, mais bien de décrire une réalité nouvelle créée le troisième jour qui, en ce qui concerne le monde corporel, est une création dont un arbre (comme ceux que nous pouvons voir dans nos jardins) n'est pas une métaphore mais un exemple-type, un modèle-type, une réalisation concrète.

Dans le troisième jour de la création, ce n'est pas l'arbre de nos jardins qui sert d'image pour autre chose, mais, à l'origine, c'est l'arbre de nos jardins qui pu être nommé ainsi parce qu'il est un exemple type de la réalité créée qui est ici en cause.

Le troisième jour, Dieu crée des êtres qui se reproduisent selon leur espèce (par leurs semences et leurs fruits) et qu'Il nomme « *arbres* ». Ce n'est qu'ensuite que ce mot a pu désigner, de manière particulière les arbres de nos jardins ce qui ne doit pas nous empêcher de comprendre le sens plus général et plus fondamental que le même mot a pu avoir dans le récit de la création.

Comme vous pouvez le constater, ce qui est clair pour l'un, n'est pas nécessairement clair pour l'autre.

Coco Lapin a écrit : « *vous ne pouvez répondre sur le fond puisque ces interprétations sont absurdes. Il est donc impossible d'en montrer la logique...*

Cela vaut également pour vos interprétations qui consistent à nier par exemple que le "gazon" et les "arbres fruitiers" du troisième jour concernent les réalités physiques terrestres que nous connaissons sous ces noms. »

Je ne peux pas vous empêcher de continuer à penser que ce gazon et ces arbres fruitiers correspondaient concrètement déjà à ceux de votre jardin avant la création de la planète terre le quatrième jour.

Mais, je ne pense pas avoir moins difficile que vous à comprendre la logique du point de vue différent que nous devons réciproquement considérer.

Coco Lapin a écrit : « *La terre est bel et bien créée dès le début, et non le 4ème jour, sans quoi le gazon ne pourrait pas pousser dessus le 3ème jour. Logique pure.* »

Oui, certes.

Le **quatrième jour**, le mot « terre » prend un sens nouveau par le surgissement du soleil, de la lune et des étoiles qui sont créés pour la planète « terre », dans la réalité physique. Nous voici pleinement dans l'histoire concrète après le Big Bang.

La science va regarder l'immensité des galaxies dans laquelle notre planète n'est qu'une poussière comme tant d'autres avec ses singularités, mais le récit biblique va orienter notre regard pour en faire le centre spirituel du monde où l'humain à l'image de Dieu sera créé plus tard, un peu avant que Dieu Lui-même s'y incarne dans l'histoire.

Mais, cependant, ici encore, si la réalité matérielle créée nous devient plus familière et que sa création se poursuit, la création des cieux spirituels continue elle aussi et les réalités physiques continuent à nous servir d'images comme celles utilisées pour les trois premiers jours de la création qui précèdent.

Si la réalité physique paraît mise en avant le quatrième jour, c'est cependant avec une double finalité de grande valeur spirituelle : d'abord séparer le jour et la nuit et ensuite marquer le temps.

« Qu'il y ait des luminaires au firmament du ciel, pour séparer le jour de la nuit ; qu'ils servent de signes pour marquer les fêtes, les jours et les années » (Gn 1, 14).

Dès lors qu'il n'y a pas encore d'humains pour célébrer des fêtes ou compter le temps, on peut constater qu'au stade de ce quatrième jour, on est toujours dans des prémisses.

Sur le plan spirituel, avec des luminaires qui répandent la lumière, nous retrouvons ici la lumière du premier jour qui a jailli dans les ténèbres du commencement, ces « *ténèbres au-dessus de l'abîme* » (Gn 1, 1). Et, selon l'Évangile de St Jean, cette lumière, c'est le Christ. C'est Lui qui sépare le jour et la nuit. En cela, le soleil et la lune qui sont créés sont d'abord des signes de la création d'une réalité spirituelle essentielle, la distinction de la lumière et des ténèbres. Au cœur de la création, nous trouvons ici la distinction la plus essentielle qui sera, plus tard, au cœur du choix fondamental qui sera celui d'Adam et Ève.

Créés par Dieu mais distincts de Dieu, les cieux et la terre acquièrent par leur création une certaine autonomie en laquelle Dieu va mettre tout être créé en présence de la lumière, mais aussi de son absence, de l'obscurité, des ténèbres. C'est le jour et la nuit. Coexistant mais distincts.

C'est ce qui apparaît le quatrième jour : une séparation, une distinction spirituelle fondamentale de la lumière et de l'obscurité. Cela crée une possibilité de préférence et de choix. La lumière éternelle de Dieu ne demeure pas seule. Une alternative est créée. Il y a Dieu et pas de Dieu. L'harmonie de la communion avec Dieu ou son absence. Pour pouvoir créer ensuite un être conscient et capable d'amour, Dieu crée une liberté fondamentale sans laquelle l'amour ne peut exister.

La Révélation fera découvrir que Dieu est amour, une Trinité infinie d'amour, une vie d'amour à laquelle le divin Créateur va inviter les humains créés à son image et à sa ressemblance avec une liberté de choix.

À cette création spirituelle dans les cieux correspond la création physique du soleil et de la lune, mais aussi de tout le reste de notre galaxie et de notre planète terre, ainsi que de tout l'univers en expansion depuis des milliards d'années qui ne cesse de se rendre visible par les étoiles.

Mais, le soleil et la lune reçoivent aussi une deuxième finalité qui est celle de mesurer le temps. C'est une autre création majeure dans l'éternité immuable. Le temps ouvre la possibilité du changement, d'un avant et d'un après.

Lorsque, selon la traduction officielle en langue française, Dieu dit « *qu'ils servent de signes pour marquer les fêtes les jours et les années* » (Gn 1, 14), le mot « fêtes » ne traduit que restrictivement le mot hébreu en cause [« *mow'ed* »], qui signifie plus largement les temps fixés, certes notamment pour

les fêtes, mais aussi de manière particulière par n'importe quelle convention occasionnelle (cf., par exemple : Jos. 8, 14 ou Jug. 20, 38).

Les « *mow'ed* », c'est précisément ce qui va rompre les cycles immuables ou perpétuels du temps que peuvent compter les « *jours* » et les « *années* ». C'est la possibilité créée de fixer volontairement des moments dans le temps. Cela vise bien sûr les fêtes et solennités régulières et aussi cycliques que les jours et les années, mais cela s'applique à tout moment fixé même occasionnellement.

Le soleil et la lune éveillent ainsi, d'une part, à la conscience de la lumière et de l'obscurité et, d'autre part, à la conscience du temps. Mais ici encore, il ne s'agit pas de se limiter à considérer matériellement les astres que nous nommons soleil et lune, ni les étoiles, ni même la planète terre.

Le soleil et la lune sont expressément désignés comme des « *signes* ».

Deux créations spirituelles sont perceptibles tant dans les cieux que sur la terre : une distinction nécessaire entre la lumière et l'obscurité pour que la création, dans son autonomie par rapport à son divin Créateur, puisse choisir la lumière et éviter l'obscurité, mais aussi une rupture dans l'immuabilité de l'éternité. La création n'est pas achevée d'emblée par Dieu mais va évoluer et changer dans le temps selon l'action des créatures elles-mêmes. La porte s'ouvre à une action d'autres êtres que Dieu Lui-même. Une action dans la lumière ou dans les ténèbres.

Coco Lapin écrit : « *C'est vrai que le quatrième jour peut paraître absurde, car Dieu avait déjà séparé les ténèbres d'avec la lumière, et il avait déjà mis en place un cycle jour/nuit pour la planète ("il y eut un soir, il y eut un matin"). Mais il faut juste considérer que c'est magique/miraculeux. Dieu remplace l'éclairage surnaturel de la Terre (grâce à la Lumière-Dieu) par un éclairage naturel (les astres). Pourquoi ne l'a-t-il pas fait avant ? Peut-être pour montrer justement que les six jours de la Création sont réellement des jours de 24 heures* »

Vous acceptez que les réalités physiques du texte peuvent être des images, des allégories ou des symboles, mais vous ne dites rien de ce que le texte signifie en ce qui concerne les anges des cieux. Dieu crée les cieux et la terre, mais vous ne dites rien des cieux où Jésus est aujourd'hui à la droite du Père.

Votre lecture est exclusivement terrestre.

Vous pensez à six jours de 24 heures, sans y percevoir une image, alors que ces 24 heures sont un cycle de la terre par rapport au soleil qui n'est créé que le quatrième jour.

Au **cinquième jour**, nous retrouvons les eaux spirituelles du commencement. C'est l'apparition des êtres autonomes vivants, mais d'abord dans la réalité spirituelle des eaux. N'est-ce pas le jour de la création des anges ?

La « *terre* » ne produira des vivants que le jour suivant, mais ici ce sont d'abord les « *eaux* » (la réalité spirituelle dominée par l'esprit au commencement) qui produisent en abondance des « *êtres vivants* » ou des « *âmes vivantes* » (en hébreu : « *nephesh chay* ») (Gn 1, 20) selon une expression qui sera encore utilisée pour les animaux (Gn 1, 24), puis pour les humains créés à l'image de Dieu (Gn 2, 7).

« *Que les eaux foisonnent d'une profusion d'êtres vivants, et que les oiseaux volent au-dessus de la terre, sous le firmament du ciel ; Dieu créa, selon leur espèce, les grands monstres marins [en hébreu : « *tanniyim* »], tous les êtres vivants qui vont et viennent et foisonnent dans les eaux, et aussi, selon leur espèce, tous les oiseaux qui volent.* » (Gn 1, 20-21).

Mais, contrairement au troisième puis au sixième jour, où nous avons des créations « *produites* » par « *la terre* », ici, le cinquième jour, ce sont des créations directes dans « *les eaux* » et « *sous le firmament* ». Les uns et les autres vont se multiplier, mais, dans les eaux, il ne s'agit pas d'une

multiplication par des semences et des fruits des créatures terrestres, mais d'une multiplication qui vient directement de la parole de Dieu sans chaîne causale terrestre.

Chaque ange est, en effet, créé directement par Dieu, sans être issu de la semence d'une créature antérieure. Nous ne connaissons rien de la manière dont s'est réalisé leur fécondité et leur multiplication dans la réalité spirituelle en dehors du temps et de l'espace que nous mesurons dans notre point de vue terrestre.

Les anges ne se multiplient certes pas à la manière des humains, mais, dans les cieux, ils sont créés en grand nombre et autant que nécessaire pour répondre aux besoins spirituels de la création.

Les anges sont créés dans les eaux spirituelles sur lesquelles l'Esprit plane dès le commencement et vont se déployer entre ciel et terre.

Coco Lapin a écrit : « *Il n'y a nulle mention des anges.* »

Les eaux sur lesquelles l'Esprit plane dès le commencement sont une réalité spirituelle puisqu'au commencement la terre est « *informe et vide* ». Les anges sont créés dans les eaux spirituelles et vont se déployer entre ciel et terre.

Vous donnez aux mots un sens différent et vous comprenez le texte de manière exclusivement terrestre, mais vous devez, en outre, écarter beaucoup d'observations et d'affirmations scientifiques.

Coco Lapin a écrit : « *vous pensez que les "animaux aquatiques" sont en fait les anges, sauf que Dieu commande par la suite à l'homme de dominer sur ces animaux aquatiques, ce qui montre bien qu'il ne peut s'agir des anges.* »

Attention, il me semble toujours très important de ne pas dissocier le spirituel du corporel. Donc, à la création des anges dans la réalité spirituelle correspond aussi une création observable dans l'ordre physique (corporel).

Je pense néanmoins que, dans la création, même les anges devaient être soumis aux humains créés à l'image de Dieu. Tout a été mis sous leurs pieds. Tout est soumis au Christ fait homme.

« *Les anges ne sont-ils pas tous des esprits chargés d'une fonction, envoyés pour le service de ceux qui doivent avoir en héritage le salut ?* » (Héb. 1, 14)

« *Car ce n'est pas à des anges que Dieu a soumis le monde à venir, dont nous parlons. Un psaume l'atteste en disant : Qu'est-ce que l'homme pour que tu penses à lui, le fils d'un homme, que tu en prennes souci ? Tu l'as abaissé un peu au-dessous des anges, tu l'as couronné de gloire et d'honneur ; tu as mis sous ses pieds toutes choses. Quand Dieu lui a tout soumis, il n'a rien exclu de cette soumission. Maintenant, nous ne voyons pas encore que tout lui soit soumis ; mais Jésus, qui a été abaissé un peu au-dessous des anges, nous le voyons couronné de gloire et d'honneur à cause de sa Passion et de sa mort.* » (Héb. 2, 5-9)

« *et il est devenu bien supérieur aux anges, dans la mesure même où il a reçu en héritage un nom si différent du leur. En effet, Dieu... au moment d'introduire le Premier-né dans le monde à venir, il dit : Que se prosternent devant lui tous les anges de Dieu.* » (Héb. 1, 4-6)

Les âmes vivantes spirituelles tirées des eaux spirituelles, comme les âmes vivantes spirituelles humaines vivant sur la terre dont la nature est simultanément spirituelle et corporelle, participent à une fécondité co-créatrice voulue par le Créateur.

Dans les cieux, les êtres vivants du cinquième jour produits par les « *eaux* » sont des esprits. Mais, les uns (dans les eaux) sont purement spirituels et ne se meuvent que dans la réalité spirituelle des eaux

alors que d'autres, des « oiseaux », sont sur la terre et vont vers le ciel qui est leur destination, leur orientation.

Ici encore, comme pour les plantes et les arbres du troisième jour, il semble qu'il convient de rester prudent en évitant de confondre l'image avec la réalité de la création du cinquième jour qui se produit dans et par les eaux qui sont une réalité spirituelle depuis le commencement.

Mais, le récit de la création semble présenter ici une soudaine rupture. En effet, il nous présente une création de « monstres » [en hébreu : « *tanniyim* »].

N'imaginons pas trop vite, en découvrant la création de grands « monstres » qu'il s'agirait d'attirer notre attention sur des baleines ou des dinosaures en nous arrêtant à une chronologie entre animaux marins et terrestres !

Ce mot « *tanniyim* » (au pluriel) ou « *tanniyin* » (au singulier) se trouve dans 28 versets de la Bible et est souvent traduit par « serpent » (ou chacal ou dragon). Dans le livre de l'Exode, on peut constater que c'est la même réalité lorsque le bâton de Moïse fut transformé miraculeusement en serpent et qu'il est nommé tantôt « *tanniyin* » (Ex. 7, 10), tantôt « *nachash* » (Ex. 7, 12), comme le tentateur dans le jardin d'Eden (Gn 3, 1).

La nature même de la parfaite bonté de Dieu exclut qu'Il crée un être mauvais au moment où il le crée, mais le diable, les démons et le mal existent au moment où le récit est écrit pour nous être adressé.

Ici encore, comme pour les jours précédents, les mots semblent choisis dans la réalité au moment où le récit est écrit et nous devons éviter de confondre ces images postérieures avec la réalité au moment même de la création. Les êtres vivants créés dans les cieux le cinquième jour sont décrits selon ce qu'ils sont devenus plus tard avec des images d'êtres qui vivent ou ont vécu sur la terre au moment où le récit biblique est écrit. Et, de ce point de vue décalé, l'essentiel à dire de ces êtres spirituels tirés des eaux le cinquième jour, c'est que certains d'entre eux sont devenus des démons.

Leur mort sera proclamée : « *Ce jour-là, le Seigneur... tuera le dragon [tanniyin] de la mer.* » (Isaïe 27, 1) et le psalmiste le confirme : « *Dieu, mon roi dès l'origine, vainqueur des combats sur la face de la terre, c'est toi qui fendis la mer par ta puissance, qui fracassas les têtes des dragons [tanniyim] sur les eaux* » (Ps. 73, 12-13).

À cet égard, le Catéchisme nous rappelle l'enseignement du Concile de Latran qui proclame que « *Le diable et les autres démons ont certes été créés par Dieu naturellement bons, mais c'est eux qui se sont rendus mauvais* » (C.E.C. n° 391). Créés par Dieu : c'est bien ce que dit déjà le récit biblique du cinquième jour : « *Dieu créa, selon leur espèce, les grands monstres marins* » (Gn 1, 21).

Comment est-ce possible qu'un être créé bon devienne mauvais sans qu'il y ait déjà du mal en lui pour faire advenir un tel changement qui fait d'un ange un démon ?

À cet égard, nous pouvons trouver une explication dans le quatrième jour, lorsque le Créateur a ouvert une distinction entre la lumière et l'obscurité, et ouvert une possibilité de co-création dans un temps où la créature va pouvoir agir de manière libre et autonome dans la lumière ou l'obscurité. Souvenons-nous que cette liberté est essentielle pour la vie d'amour à laquelle Dieu nous invite.

La possibilité d'agir dans le temps, soit dans la lumière soit dans l'obscurité, n'a-t-elle pas introduit le plus fondamental des choix spirituels dans les cieux comme sur la terre ?

En créant ensuite des êtres spirituels en abondance, le cinquième jour, après avoir séparé la lumière de l'obscurité lors du quatrième jour, on peut, dès lors, comprendre l'enseignement de l'Église qui affirme qu'il y a eu, dans la pleine lumière du premier jour, un « *choix libre de ces esprits créés* » (C.E.C., n° 392)

En créant dans les cieux des êtres vivants avec un choix libre, Dieu a créé des êtres libres dont certains ont préféré l'obscurité à la lumière. Certains de ces êtres spirituels sont ainsi devenus des démons, alors que d'autres demeuraient en communion avec Dieu dans la réalité spirituelle de Dieu ou devenaient ses messagers entre le ciel et la terre. Des « poissons » ou des « oiseaux ».

En présence de la pleine lumière du jour et de l'obscurité de la nuit, la liberté de conscience des êtres spirituels, créés dans les eaux et sous les cieux, a eu un effet concret par le rejet choisi par certains de ces anges. Ils devinrent instantanément de « *grands monstres* », des démons, bien que créés parmi d'autres créatures spirituelles vivantes dans les cieux qui sont restées des anges qui servent Dieu dans les cieux ou entre les cieux et la terre.

À cet égard, l'enseignement de l'Église a toujours considéré que la création des purs esprits que sont les anges a précédé l'humanité. Tout devait être prêt dans les cieux et sur la terre pour que Dieu puisse étendre son harmonie et sa communion d'amour à toute la création, tant physique que spirituelle.

C'est en l'homme que va advenir cette union parfaite du physique et du spirituel, la fin ultime de la création des cieux et de la terre, pleinement réalisée en Jésus de Nazareth.

Après la création le cinquième jour d'êtres spirituels conscients et autonomes, capables de choisir entre la lumière et les ténèbres et capables d'agir dans le temps au service de toute la création, le **sixième jour** semble celui de toute la création biologique autonome sur la terre, avec au sommet l'humain comme trait d'union entre les cieux et la terre.

Toujours, on retrouve les cieux et la terre, la création spirituelle et la création corporelle, une création physique qui exprime et signifie une création spirituelle.

Jusqu'à l'unique nature humaine corporelle « *et* » spirituelle, tout est créé tant dans la réalité spirituelle que dans la réalité physique en harmonie et en miroir. Les réalités physiques me semblent autant de signes de réalités spirituelles que l'expression dans le monde physique de ces réalités spirituelles pour permettre une coexistence harmonieuse des cieux et de la terre.

Au terme des six jours, « *Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, il les créa homme et femme. Dieu les bénit et leur dit : « Soyez féconds et multipliez-vous, remplissez la terre et soumettez-la. Soyez les maîtres des poissons de la mer, des oiseaux du ciel, et de tous les animaux qui vont et viennent sur la terre. » »* (Gn 1, 27-28).

L'humain, dès l'origine, est invité à féconder le monde, à porter du fruit, comme les plantes et les arbres du troisième jour. L'humain est porteur de semence. Dans la séparation de la lumière par rapport à l'obscurité et dans le temps, créés le quatrième jour, l'humain peut introduire du nouveau et du supplémentaire dans la création, en harmonie avec Dieu.

Comme les êtres spirituels créés le cinquième jour, l'humain hérite d'une double conscience créée le quatrième jour : la conscience de l'obscurité et de la lumière et la conscience d'agir dans le temps entre un passé et un futur.

Cmoi a écrit : « *Concernant la création des animaux, un récit la situe avant celle de l'homme, l'autre après (le plus théologique, car incluant le péché originel)* »

Dans les deux récits bibliques de la création, il me semble difficile d'y lire une chronologie certaine car, dans le texte hébreu, c'est une succession d'affirmations qui commencent toutes par la même conjonction « *et* » (lettre « *vav* » en hébreu) dans une conjugaison qui semble ressembler à un temps continu, comme celui de notre imparfait ou du présent continu en anglais. Nos traductions séparent ou rassemblent souvent ces affirmations successives dans la division du texte en versets qui date du Moyen Âge.

Par exemple, pour les deux versets 18 et 19 du chapitre 2, nous trouvons, en réalité, trois affirmations que nous pouvons traduire littéralement comme suit : « *Et il disait le Seigneur Dieu il n'est pas bon que l'humain soit seul ; je vais lui faire une aide face à lui.*

Et il formait le Seigneur Dieu à partir du sol tout animal des champs et tout oiseau dans les cieux.

Et il amenait à l'humain pour voir comment il les nommait ».

Ombiace écrit : « *Vous semblez dire tout ce que la Genèse passe sous silence ; tout au moins votre discours lui donne des prolongements cohérents. Mais je me demande : est-ce la seule manière de la prolonger qui soit plausible ? ou catholique ?* »

Non, bien sûr ! Ce n'est qu'un point de vue proposé à la réflexion sur des questions qui restent très mystérieuses et pour lesquelles l'enseignement officiel de l'Église reste ouvert et laisse la possibilité à plusieurs avis possibles.

Trinité écrit : « *En fait, c'est la chronologie du Chapitre 1 de la Genèse qui pose problème, le chapitre 2 relatif à la création de l'homme, et au jardin d'Eden est cohérent.*

Vous dites qu'avant la création du soleil, des étoiles et de notre planète, il semble que c'est des prémisses de la terre physique que le récit nous parle lorsqu'il décrit une création des plantes et des arbres qui portent leur semence et leur fruit.

Alors, pourquoi dans le chapitre 1, évoquer ces prémisses, d'une manière complètement anachronique le jour 3 ?

Même si selon vous les arbres du jour 3, ne sont pas des arbres, alors, de quoi s'agit-il ?

Il n'en reste pas moins vrai que l'on se retrouve le jour 4, avec la création des luminaires, en l'occurrence, le système solaire, comme si la terre avec ses arbres et ses plantes, pouvait exister avant le système solaire....

Pas tellement cohérent tout cela....

Aller expliquez cela à un athée... »

Il me semble que vous évoquez la cohérence des troisième et quatrième jours de la création d'un point de vue exclusivement terrestre : il faut évidemment d'abord la planète terre avant de voir des arbres dessus.

Mais, il me semble qu'il ne faut pas négliger le fait, indispensable à la compréhension, que Dieu crée « *les cieux* » et « *la terre* », des créatures spirituelles et des créatures matérielles. Et même, d'abord « *les cieux* ».

C'est ce que j'ai développé par des réflexions dont je rappelle ici l'essentiel :

Le troisième jour, « *Par un acte Créateur de Dieu, le matériel émerge du spirituel. Cela permettra de créer l'humain avec une nature corporelle et spirituelle et, plus encore, cela permettra à Dieu lui-même de se faire homme* » et « *la réalité matérielle créée le troisième jour amorce la chaîne des causalités historiques dans laquelle les uns ne cessent depuis lors de faire surgir les autres* ».

Le quatrième jour, « *Deux créations spirituelles sont perceptibles tant dans les cieux que sur la terre : une distinction nécessaire entre la lumière et l'obscurité pour que la création, dans son autonomie par rapport à son divin Créateur, puisse choisir la lumière et éviter l'obscurité, mais aussi une rupture dans l'immuabilité de l'éternité. La création n'est pas achevée d'emblée par Dieu mais va évoluer et changer dans le temps selon l'action des créatures elles-mêmes. La porte s'ouvre à une action d'autres êtres que Dieu Lui-même. Une action dans la lumière ou dans les ténèbres.* »

La science nous montre aujourd'hui que les principes du monde sont établis depuis le Big Bang. Et le premier de ces principes, c'est qu'un « *événement* » (représenté ici par l'image d'un « *arbre* ») en produit un autre et cette reproduction est représentée ici par l'image des fruits et semences. Notre

planète terre du quatrième jour est issue de cette chaîne causale créée le troisième jour. Cela me semble cohérent.

Ce qui apparaît le quatrième jour, c'est « *une séparation, une distinction spirituelle fondamentale de la lumière et de l'obscurité. Cela crée une possibilité de préférence et de choix. La lumière éternelle de Dieu ne demeure pas seule. Une alternative est créée. Il y a Dieu et pas de Dieu. L'harmonie de la communion avec Dieu ou son absence. Pour un être conscient, capable d'amour, Dieu crée une liberté fondamentale sans laquelle l'amour ne peut exister.* ».

Les planètes physiques en sont le reflet et des signes dans la réalité corporelle.

Tout cela me semble nous exposer avec cohérence que le spirituel et le corporel sont créés ensemble et en harmonie. L'humanité en est le prolongement ultime lorsque Dieu crée les premières âmes immortelles ayant une nature spirituelle et corporelle unique absolument nouvelle.

Trinité a écrit : « *ce que vous essayez de m'expliquer, avec tant de patience...notamment cette notion de spirituel et de matériel, dans le cadre de ces jours 3 et 4, je vous avouerai que c'est assez confus pour moi. En fait c'est un peu un 'patchwork' (excusez l'anglicisme...) de la création, entre le 3ème et le 4ème jour, dans lesquels il ne faut pas chercher d'ordre chronologique, matériel ?* »

Vous pouvez, bien sûr, chercher et retrouver de la chronologie et la création du matériel dans les six jours de la Genèse, mais sans oublier qu'il y a aussi une création de réalités spirituelles (les cieux, les anges). Le mot « *patchwork* » par rapport à l'union du spirituel et du corporel (du physique, du matériel) me paraît assez adéquat en ce qu'il évoque un mélange, mais l'image a ses limites car, dans un patchwork, les pièces restent bien distinctes alors que l'union du spirituel et du corporel en l'homme en fait une nature unique.

Nous pouvons chacun comprendre un peu et sans confusion ce qu'est la réalité spirituelle, au moins par rapport à notre réalité corporelle, car nous savons qu'un jour notre corps matériel sera mort et va se décomposer. Ce qui va subsister de chacun de nous, à l'heure de la mort, va demeurer dans la réalité spirituelle jusqu'à la résurrection des corps. Notre moi, notre âme, va subsister au-delà de la mort de notre corps physique. C'est aussi dans la réalité spirituelle que, déjà en cette vie terrestre, nous rencontrons notre Père « *qui est aux cieux* ».

Cela nous montre « *qui* » nous sommes, « *qui* » a été « *créé* » à l'image de Dieu. C'est un être « *autre* » qui ne se réduit pas à un hominidé terrestre que la science peut décrire ou dont elle peut nous décrire l'apparition progressive dans l'histoire.

Coco Lapin a écrit : « *notre planète n'a pas des millions d'années. L'évolution descendante existe (dégénération), mais pas l'évolution montante (avec gains d'informations génétiques)... Le cycle jour/nuite de 24 heures a été établi artificiellement par Dieu avant la création du soleil.* »

Nous sommes en désaccord sur ces points pour lesquels votre interprétation de la Bible ne me paraît pas fondée.

Certes, il y a bien des détails discutables et controversés dans les théories de l'évolution, mais je suis convaincu par la réalité de certaines des observations et affirmations de la science qui ne vous convainquent pas. Par exemple le Big Bang, le développement durant des milliards d'années d'êtres de plus en plus complexes, et, notamment, de lignées d'hominidés avec un cerveau de plus en plus complexe et performant, dont les homos sapiens sont issus depuis un peu plus de cent mille ans parmi d'autres hominidés dont les néanderthaliens.

Coco Lapin a écrit : « *Rien n'indique que la formation est instantanée (hormis les termes "jour", "soir", "matin"...), mais il est faux de dire qu'elle commence dès avant le Big Bang et s'étend durant des milliards d'années, puisque la formation de l'homme a lieu le sixième jour, après la création des*

animaux "selon leur espèce". Si donc Dieu prend de la poussière pour former l'homme alors que la matière première animale est déjà créée et à disposition, c'est que l'homme n'est pas créé à partir d'un animal. Pourquoi chercher midi à quatorze heures ? »

Même pour votre propre création, vous n'étiez, lors de votre propre conception, que de la taille d'une poussière. Utiliser la « *matière première animale* », c'est en effet ce que Dieu a fait.

Là où nous divergeons c'est en ce que vous pensez que les six jours de la création sont des jours de 24 heures avant la création du soleil là où je considère des milliards d'années.

Coco Lapin a écrit : « *ça veut dire la "création" au sens propre. Sens littéral = sens propre. C'est pourtant simple.* »

Il me semble que cette précision judicieuse éclaire un peu mieux votre conviction car le « *sens propre* » est, « *simplement* », « *le sens le plus courant* » ou « *le sens premier* » d'un mot par rapport aux autres sens possibles qui en dérivent y compris, mais pas seulement, les sens figurés, poétiques ou symboliques.

Mais, ce n'est pas nécessairement « *simple* ». Ainsi, quel est le sens premier du mot « *terre* » dont nous avons discuté ici : est-ce le sol dans lequel nous plantons et récoltons ou est-ce notre planète ?

Vous affirmez sans hésiter que, dans le début de la Genèse, c'est de la planète « *terre* » dont le texte parle et, pourtant, il s'agit d'un usage dérivé car le sens premier et le plus courant c'est bien la terre dans laquelle nous plantons et récoltons par contraste aux rochers et aux eaux qui coulent.

Le sens littéral est celui qui examine le sens des mots « *à la lettre* » ce qui va, en effet, au-delà des sens propres et figurés et considère les mots dans toute leur complexité jusqu'aux lettres très imprécises dans la langue originale du texte et à tout leur contexte, sans se limiter, en effet, au « *sens propre* » des mots en français.

Votre logique est cependant différente dans ses prémisses du fait de votre attachement au « *sens propre* » des mots qui vous écarte des réflexions sur les significations plus complexes du texte littéral et vous fait paraître « *absurde* » ou « *sans logique* » les réponses qui vous sont faites d'un autre point de vue.

Coco Lapin a écrit : « *c'est à celui qui nie le sens premier de montrer en quoi il est absurde* »

Certes, mais je n'ai jamais considéré que votre point de vue serait absurde.

Je le pense d'autant moins qu'un grand nombre de personnes le partagent et que ce fut longtemps une opinion majoritaire. J'écoute avec intérêt et attention le point de vue que vous présentez car, tout de même, nous partageons largement la même foi dans l'historicité des écritures, la même foi dans la réalité physique de l'Incarnation, des miracles du Christ et de sa résurrection, mais aussi dans l'existence réelle, historique, de l'exode d'Égypte, de Moïse, d'Abraham, de Noé, d'Adam et Ève ainsi que du péché originel.

Contrairement à ce que vous pensez, le regard que je porte sur les créations spirituelles et sur les principes des réalités matérielles dans les six jours de la création n'exclut pas les réalisations matérielles créées et ne rend pas absurde ce que vous en pensez sur la seule base terrestre que vous permet le sens littéral auquel vous êtes attaché.

Les divergences sont parfois bien plus importantes avec les opinions théologiques qui nient l'attribution du Pentateuque à Moïse et allèguent une invention de la Genèse à l'époque de l'exil à Babylone.

Dans ces conditions, c'est votre propre perception qui vous empêche de voir la logique du point de vue autre qui vous est présenté, ce qui est insuffisant pour démontrer cette absence prétendue de logique.

L'incompréhension ici concerne principalement le fait que vous considérez cette « terre » avant la création, le quatrième jour, du soleil, de la lune et des étoiles.

Coco Lapin écrit : « *Les évolutionnistes, quant à eux, sont obligés de croire qu'il s'agit de périodes de millions d'années, et de croire que l'ordre de ces périodes tel que donné dans la Genèse est faux, ou de nier carrément tout le sens littéral naturel du texte pour inventer à la place ce que bon leur semble. C'est du freestyle incohérent avec le texte biblique.* »

Vous reprochez de l'incohérence, mais vous persistez à affirmer que les six jours de la création ont la durée d'un cycle solaire de 24 heures avant la création du soleil et que la planète terre aurait été créée avant le soleil, la lune et les étoiles. Cela me semble une impasse par rapport aux réalités objectives.

L'ordre de la Genèse est correct. Notre désaccord porte sur le contenu de ce qui est créé lors de chacun des six jours.

Je crois comme vous au sens littéral du texte. Notre désaccord porte sur l'interprétation que chacun de nous donne aux mots.

Il n'est pas question ici d'inventer, ni de « *freestyle* », ni de s'écarter de la cohérence avec le texte biblique.

Encore faut-il chercher à le comprendre en cohérence avec la foi de l'Église telle qu'elle est enseignée par le Magistère.

Coco Lapin a écrit : « *Selon saint Augustin... Tout est créé de façon simultanée lors de la Création (selon lui)... C'est pourquoi Saint Augustin en vient à croire que Adam et Eve n'existaient pas encore physiquement le 6ème jour, mais seulement en "potentiel".* »

Cela me semble toujours juste.

Il me semble que Dieu n'a pas besoin d'étapes pour créer parfaitement et que le premier verset de la Genèse peut être compris sans aucune durée. Au commencement, Dieu crée les cieux et la terre. Tout y est. Mais, il me semble qu'il s'agit de tout le monde spirituel (les cieux) et de tout le monde physique (la terre), alors que vous considérez qu'il s'agit seulement du firmament physique (que vous estimez être créé le troisième jour avant la création du soleil le quatrième jour) et de la planète terre (que vous estimez créée avant le firmament, le soleil, la lune et les étoiles).

De mon point de vue, ce qui se passe le premier jour, c'est que toute la création est ordonnancée et vient à l'existence dans, par et avec la lumière du Christ. C'est simultanément physique et spirituel. Je n'ai donc aucun problème à envisager que le Big Bang de la science en soit la réalisation ou le reflet physique. On ne peut que constater que, quoi qu'il en soit, sa lumière et son énergie sont à l'origine de toutes les chaînes causales ultérieures. En science, tout remonte au Big Bang. Du point de vue de la foi, tout remonte au Christ par qui tout a été fait.

De votre point de vue exclusivement physique, la lumière du premier jour est une lumière physique qui vient éclairer la planète terre et qui a été remplacée le quatrième jour par la lumière du soleil, de la lune et des étoiles. Cela me semble trop décalé par rapport à nos connaissances scientifiques.

Cmoi a écrit : « *Quand il conclut par "ces œuvres furent donc distinctes", il veut dire qu'elles n'ont pas été évoquées par le premier récit et quand il parle de "simultané" il veut dire qu'elles y sont comme incluses.* »

Je le pense aussi

Notre lecture ne diverge que dans l'interprétation.

Coco Lapin a écrit : « *Genèse 1, 9-11 : « Dieu dit : « Que les eaux qui sont au-dessous du ciel se rassemblent en un seul lieu, et que le sec paraisse » Et cela fut ainsi. Dieu appela le sec Terre, et il appela Mer l'amas des eaux. Et Dieu vit que cela était bon. Puis Dieu dit : « Que la terre fasse pousser du gazon, des herbes portant semence, des arbres à fruit produisant, selon leur espèce, du fruit ayant en soi sa semence, sur la terre.» Et cela fut ainsi. »*
Ah ben maintenant c'est clair, il s'agit du ciel, de la terre et des mers de notre planète, ça coule de source. »

Il me semble que devez cependant constater que ce n'est pas « *clair* » pour d'autres que vous.

Serge écrit : « *Dieu n'est pas séparé du monde, en ce sens qu'Il est le Dieu qui, par delà l'espace et le temps - pas en opposition, pas en dehors, mais par-delà ! -, le peut et le veut et qui mettra Sa Toute-puissance en œuvre pour ce dessein (Catéchisme de l'Église Catholique (CEC), 205). Vient à l'appui de ce qui vient d'être dit le canon du quatrième Concile du Latran qui nous dit depuis 1215 qu'il est de Foi que Dieu, au commencement du temps, a créé de rien tout l'ensemble des deux créatures, spirituelle et corporelle, à savoir l'ange et le monde, donc il y a bien deux lieux, l'un spirituel et l'autre corporel, donc deux temps, l'un céleste, l'autre terrestre. Comme le dit le Catéchisme de l'Église Catholique (C.E.C., 326), le Ciel est le lieu des créatures spirituelles - les anges qui entourent Dieu -, des êtres spirituels, non corporels, et ce comme vérité de Foi (C.E.C., 328), qui sont des créatures spirituelles, personnelles et universelles (C.E.C., 330). »*

Par ailleurs, je rappelle qu'il est de Foi que Dieu est le Créateur de l'univers visible et de l'univers invisible, donc distincts avec d'un côté des anges incorporels et purs esprits, de l'autre des hommes corporels et terrestres. »

Voilà un développement complexe et important sur les deux créatures et les lieux propres de chacun d'eux, mais le mot « *lieux* » et « *distincts* » me dérangent un peu s'ils sont utilisés sans réserve, à cause de leur ambiguïté : il ne s'agit évidemment pas d'endroits géographiquement distincts puisque le mot géographiquement ne se réfère qu'à la réalité corporelle ou matérielle. Un événement de la réalité spirituelle peut être vécu à un endroit de la réalité matérielle. Il y a distinction mais aussi coexistence de ces deux réalités, des « *lieux* » de chacune d'elles. N'oublions pas la bonne nouvelle proclamée par Jésus lui-même : « *Le Royaume des Cieux est tout proche, parmi nous* ».

Le Catéchisme que vous citez met adéquatement le mot « *lieu* » entre guillemets ce qui me semble utile pour éviter toute confusion. Il est même indispensable d'y être attentif pour comprendre le commencement de l'histoire de l'humanité dans la Genèse où l'événement du péché originel va se vivre dans une coexistence de ces deux « *lieux* », où le récit des origines nous parle de ces deux réalités. Lire le récit de la chute comme se produisant exclusivement dans le « *lieu* » invisible de la création spirituelle est tout aussi trompeur que de le lire comme se produisant exclusivement dans le « *lieu* » visible de la création matérielle.

32. L'apparition de la vie sur la terre

Voyageur écrit : « *Dans l'objectif de rationaliser les affirmations contenues dans Genèse 1 et en discutant avec des non-croyants, je me suis rendu compte qu'ils admettaient davantage de dogmes catholiques une fois que le mot "dieu" était remplacé par le mot "vie". »*

En effet, et j'aime penser que, dans l'Ancien Testament, le tétragramme YHWH exprimait un souci de ne pas prononcer le nom de Dieu que nous avons toujours, inévitablement, tendance à réduire à une perspective humaine.

Il est très important de pouvoir parler aux gens de notre culture très athée ou agnostique à partir de ce qu'ils peuvent entendre.

Voyageur écrit : « *Je me suis alors attelé à déterminer comment rendre les caractéristiques de la Trinité au travers de mots usuels, sans connotation religieuse. Voici le résultat obtenu. Je le sais imparfait. Je sais qu'il n'est pas conforme au canon catholique. Ce pour quoi, j'aimerais avoir votre avis franc sur sa composition, ses incohérences, sa futilité, ...* »

La Trinité est en effet le mystère central qui exprime l'essentiel de notre foi. Personnellement, je ne vois dans votre texte original ni incohérences, ni futilité.

Je trouve sa composition assez brillante en ce que vous parvenez à un exposé cohérent et assez vaste malgré une relative brièveté qui évite de dissuader de se lancer dans sa lecture.

Voyageur écrit : « *La vie est rendue possible par le mouvement perpétué. Chaque être est maintenu en vie par ce mouvement, qui assure le flux et reflux d'un liquide essentiel. Ce liquide a pour noms : sève, hémolympe, sang, suivant les trois grands ordres des êtres vivants. Si le mouvement s'arrête, la vie quitte le corps. Le liquide rendu inerte devient facteur de putréfaction. Ainsi va du mouvement des liquides essentiels aux vivants.* »

Oui, le mouvement (ou le changement) caractérise le vivant. Ce qui est inerte est mort. Même dans la vie végétale, il y a du mouvement biologique.

Je n'irais pas jusqu'à dire que la vie est rendue possible « *par* » le mouvement car le mouvement caractérise la vie elle-même. Il est inhérent à la vie. On n'imagine pas un mouvement puis, ensuite, la vie.

De même, le maintien en vie « *par* » le mouvement me semble manquer d'exactitude dans l'absolu puisqu'il me semble que le mouvement est inhérent à la vie. Il n'y a pas de mouvement sans vie, ni vie sans mouvement, même si parfois le mouvement et la vie peuvent être cachés.

Vous parlez de mouvement « *perpétué* », mais je ne suis pas sûr de bien vous comprendre. Car, « *perpétué* » (au contraire de « *perpétuel* ») fait état d'un mouvement venu à l'existence à un moment. C'est, bien sûr, vrai dans la création, mais la vie est en Dieu de toute éternité, en ce compris une forme de mouvement inhérent à la vie.

Vous serez sûrement d'accord avec moi pour constater qu'en Dieu, la vie « *est* » de toute éternité. Elle n'est précédée d'aucun mouvement. Il y a du « *mouvement* » en Dieu de toute éternité, car Dieu est vivant de toute éternité. Nous voici déjà dans la contemplation de la Trinité : le Père engendre le Fils, l'Esprit Saint procède du Père et du Fils et les unit.

Et, d'ailleurs, cela n'empêche pas d'aboutir à la même conclusion : « *Si le mouvement s'arrête, la vie quitte le corps* ».

Vous faites une observation qui permet d'avancer plus loin lorsque vous considérez que le mouvement assure la vie par « *le flux et reflux d'un liquide essentiel* ». Vous en trouvez les exemples dans les êtres vivants de la création.

Cela me fait penser au liquide par excellence : l'eau. L'eau du baptême, l'eau qui s'écoule avec du sang du côté du Christ en croix, l'eau sur laquelle l'Esprit plane selon le second verset de la Genèse.

Vous observez que « *Le liquide rendu inerte devient facteur de putréfaction* ». En effet ! À méditer !

Voyageur écrit : « *Nos Anciens voyaient la mer comme le sang de la Terre. Elle aussi, animée par un mouvement incessant. Elle afflue et reflue sur les côtes en suivant les marées. Elle transporte les*

éléments essentiels à la vie. Si son mouvement s'arrête et que l'eau stagne, elle croupit et devient un vecteur de décomposition. Ainsi va du mouvement de l'eau sur la Terre. »

Vous dites « sur la Terre », ce qui est vrai, mais cela résonne déjà plus fort.

Voyageur écrit : « *Nos Anciens voyaient les Cieux comme une grande mer. Animés par les vents, sans cesse changeants, Ils y contemplaient le mouvement grandiose des astres et y ont pressenti la cohérence de notre monde. Ce qui est en Bas est comme ce qui est en Haut, mis en mouvement par une volonté transcendante, afin que se réalisent les miracles de la source première. »*

Pour moi, je ne peux que penser ici aux eaux du deuxième verset de la Genèse sur lesquelles l'Esprit planait, sur ces eaux qui ont été séparées après que le Logos, la Parole, la Lumière, ait été créé au premier jour.

Je crois que vous exprimez bien ce qui me semble être la vision des anciens partagée par l'auteur de la Genèse.

Oui, l'auteur de la Genèse pouvait penser la réalité comme vous le décrivez lorsqu'il a imaginé les eaux du dessus au-delà du firmament rempli d'astres en mouvement par une volonté initiale et l'action d'une source première : le logos du premier jour. Les premiers versets de la Genèse peuvent se lire dans cette perspective.

Voyageur écrit : « *Alors que le mouvement n'avait pas d'empire, le temps et l'espace étaient à la fois nuls et infinis. Tout était maintenu entre absence et présence, en équilibre stable entre l'être et le non-être. »*

Voilà le second verset de la Genèse reflété en d'autres mots.

Mais, les mots peuvent-ils exprimer le mystère, car vous voici confrontés à une difficulté philosophique plus lourde car comment décrire ce qui « est » avant l'être ? C'est l'obstacle du second verset de la Genèse : comment peut-il y avoir une terre « *informe et vide* » avant le premier jour de la création ? Y a-t-il une création avant la création ?

Voyageur écrit : « *L'information était déjà contenue et connue, mais son immobilité la rendait stérile et morte. Et cet état neutre, éternel et parfait fut troublé. »*

Le Christ, le Fils éternel, Parole et lumière me semble être cette « *information contenue et connue* » que me semble exprimer en d'autres mots le « Logos ». Dieu éternel, il se fait lui-même première créature, cette lumière du premier jour de la Genèse que St Jean nous présente comme étant le Christ.

De ce point de vue, vous comprendrez que la suite me semble, par contre, moins heureuse. Comment, en Dieu, ou même dans sa création, pourrait-il exister une « *immobilité* » qui « *la rendait stérile et morte* » ? Tout aussi difficile de dire qu'en Dieu, quoi que ce soit ait été « *troublé* ».

C'est une vraie difficulté que l'auteur de la Genèse a pu percevoir en écrivant le magnifique second verset de la Genèse. De toute éternité, les « *eaux* » (le « *liquide essentiel* » à la vie dont vous parlez) de Dieu (de la vie éternelle de Dieu) sont en mouvement, vivantes et sources de vie. Et l'Esprit plane sur ces eaux divines de toute éternité. Le reste est néant, vide, sans forme.

Et là, vous me semblez rejoindre l'essentiel.

Voyageur écrit : « *La conscience première a embrassé le néant. Elle a insufflé son esprit dans le confondu, pour le féconder de ses trois principes immanents. »*

On part bien du néant. Et vous imaginez la fécondation de trois principes : l'information, l'énergie et le mouvement.

Comment ne pas penser au Christ : L'information, c'est le logos. L'énergie, c'est la lumière. Le mouvement, c'est la vie.

Voyageur écrit : *« Ceux-là forment la loi une qui régit toute l'existence. L'information distingue et ordonne, définit l'être. L'énergie dynamise et organise, maintient l'être. Le mouvement contraint et oriente, fructifie l'être. »*

Du chaos naît l'ordre, de l'informe a émergé la forme. Le mouvement l'a introduite dans un équilibre dynamique, afin de conserver et transformer son énergie, son information. »

Je ne perçois pas bien le sens ici du mot « *contraint* », mais pour le reste, c'est un résumé bien éclairant.

Voyageur écrit : *« Le mouvement l'a introduite dans un système fermé, qui ne souffre d'aucune perte et limite son éparpillement. »*

Il me semble que le mot « *fermé* » évoque bien l'autonomie de la création qui, en effet, « *limite son éparpillement* » de sorte qu'elle « *ne souffre d'aucune perte* », mais le mot « *fermé* » me semble, par contre, excessif par rapport aux liens qui subsistent entre la création et son Créateur. C'est à affiner...

Voyageur écrit : *« Le mouvement l'a introduite dans l'espace et le temps, objectivés par la distance qui sépare la forme de son origine. »*

La forme doit son existence au mouvement perpétué, qui régule l'énergie et l'information dont elle est dépendante. Sans celles-ci, la forme retourne à son état d'incertitude. Ainsi, la matière physique n'a plus d'existence concrète si son information et son énergie ne sont pas en mouvement. Le mouvement, qui n'est pas un déplacement hasardeux, donne à la forme sa présence spatiale et sa consistance. Par le mouvement, la matière engendrée s'éloigne de la source. Mais elle ne peut se disperser indéfiniment et se perdre. »

Cela paraît bien exact et donner une intelligence plus contemporaine du début de la Genèse sans contradiction.

Voyageur écrit : *« Le mouvement se déploie jusqu'à atteindre un point de rupture, dont la résolution abrupte est le retour à son état d'équilibre. »*

J'ai difficile à comprendre ce que vous voulez exprimer. Pourquoi faudrait-il nécessairement un « *point de rupture* » ou une « *résolution abrupte* » ?

Je pense plutôt à la reproduction qui se produit dans la jeunesse bien avant la « *rupture* » de la fin de la vie.

Mais, je suis d'accord avec la suite.

Voyageur écrit : *« Ainsi, il est comparable à une roue sans cesse en rotation. Elle transporte une information qui se modifie par expérience et qui se restructure, se renouvelle à chaque fin de cycle. Le mouvement se manifeste donc comme un circuit éternel, dont la représentation graphique est celle d'un cercle sans fin. Ses départs et retours continuels permettent l'apparition de la vie, dont le système dynamique interne est le principal déterminant. Sa finalité est de garder l'information primordiale dans la forme. Le mouvement est la mémoire vivante, ancestrale, de la matière qui se souvient de l'harmonie préétablie par la conscience une. »*

Cela résonne bien avec la Genèse, avec le Christ, « *le système dynamique interne* », « *l'information primordiale* ». Et tout cela se retrouve dans la matière créée.

Voyageur écrit : « *Le mouvement, qui agit en tout et partout, relie chaque être afin qu'ils participent ensemble à l'accomplissement de la loi.* »

Le Logos...

Voyageur écrit : « *C'est ainsi que toute la création tend vers un idéal unique qui l'enjoint à développer une vie diversifiée et consciente. Cet engendrement a été prévu dès l'origine de notre monde afin que la conscience universelle qui en est la cause première prenne dans la matière, l'espace et le temps une forme individuelle.* »

Très profond ! Vous exprimez le Christ source de vie « *diversifiée et consciente* », « *conscience universelle* ». Votre essai philosophique réussit son avancée essentielle qui conduit à l'homme, cette - « *forme individuelle* » par excellence.

Vous l'observez vous-même :

Voyageur écrit : « *L'humanité est la dépositaire de cet inestimable et fabuleux trésor, caché et maintenu dans l'univers depuis des temps immémoriaux. Le cosmos entier participe à l'épanouissement de cette conscience qui a trouvé, dans notre espèce, une adéquation symbiotique. Nos consciences propres peuvent à leur tour formuler des idées, les assembler en concepts et les appliquer à des problèmes exogènes.* »

Vous allez d'un coup à la conclusion :

Voyageur écrit : « *Le mouvement ultime s'extirpe de la matière et devient spirituel.* »

Eh oui, comme St Paul l'exprime dans la première épître aux Corinthiens (1 Co 15, 45), le premier (en grec, le « *protos* », le prototype initial) c'est d'abord l'humain naturel, mais le dernier (en grec, l'« *eschatos* », l'état final) c'est l'humain spirituel.

C'est bien sûr le Christ qu'on devine dans votre conclusion :

Voyageur écrit : « *Car nos consciences sont toujours soumises au mouvement. Elles connaissent sa loi et ressentent son appel impérieux. Elles savent que leur grand œuvre se trouve dans le cheminement, qui les mènera, aux travers de différentes épreuves, vers l'unification. Mais leur propre nature les rend libres de l'accepter ou non. Il nous revient d'entrer en communion avec l'essence de la vie ou d'étouffer l'identité extraordinaire qui sommeille en nous.* »

Voilà une réflexion qui me paraît solide et profonde.

Vous évoquez cependant « *une impulsion de départ dans l'immobilité primordiale* ».

Voilà une difficulté qui persiste ! Je suis bien sûr d'accord avec « *une impulsion de départ* », mais la vie éternelle en Dieu me semble manquer dans l'expression « *immobilité primordiale* ».

Nous sommes bien sûr d'accord lorsque vous écrivez que « *Pour moi, la vie est un mouvement et le mouvement est la vie* ».

Une autre difficulté apparaît par rapport à la Trinité lorsque vous écrivez : « *Je ne caractérise pas DIEU le Père par le mouvement, mais par l'information primordiale, la Loi universelle, la Torah, les constantes cosmiques* ». Ici, je continue à y avoir plutôt des caractéristiques qui évoquent le « *Logos* » de St Jean, et donc le Fils de Dieu.

Lorsque vous écrivez que *« Il y a la vie en DIEU le Père parce qu'Il contient déjà tout. Mais sous la forme d'un germe, d'une potentialité, d'une nécessité, d'un projet »*, il me semble d'emblée important de considérer que cette vie est déjà tout aussi présente éternellement dans le Fils et l'Esprit qui la partagent avec le Père de toute éternité.

Et, considérant ensuite l'énergie du vide et la matière noire, vous posez une question aussi profonde que complexe : *« Et si toute la matière préexistait déjà dans le « vide » sous la forme d'une potentialité ?! Avant que naisse le Monde, ne préexistait-il pas déjà dans la conscience divine, au sein de DIEU ? »*.

Je ne sais pas jusqu'où nous pouvons raisonner le fondement de la création. Dieu est parfait et ne manque de rien, mais, d'un autre point de vue, ne faut-il pas penser que *« Tout »* n'est pas en Dieu puisque Dieu *« crée »* ce qui *« n'est pas »* (ex nihilo)... ?

Cela rejoint votre question : *« Ne peut-on dire qu'Il est le dieu vivant parce qu'Il est le dieu du vivant, parce que la vie procède de Sa volonté ? »*. Il est le Dieu vivant et le Dieu du vivant. Peut-on penser que la vie procède de sa volonté de toute éternité, de même que le Père engendre le Fils et que l'Esprit procède du Père et du Fils ? Il me semble difficile de raisonner en ces termes avec un *« parce que »* ou avec une volonté distincte de la vie. Dieu est la vie. Il est une communion d'amour éternelle.

Mais, je vous rejoins lorsque vous écrivez *« DIEU n'est pas de notre monde, Il transcende notre réalité. Même dans cette absence apparente, DIEU EST présence et l'Esprit Saint œuvre à l'avènement du Fils dans le Monde »*.

Je comprends que cette conclusion parle ici de la chair physique ordinaire non ressuscitée.

Comme vous l'écrivez, *« On aurait pu également employer la formule de Saint Jean : le chemin (énergie), la vérité (information), la vie (mouvement). Ces trois termes apparaissent également comme les quantum irréductibles de la théorie quantique. »*

Mais vous avez éclairé votre notion d'un mouvement *« contraint »*. Elle rejoint bien, de manière nuancée, la notion de création lorsque vous écrivez que *« Le mouvement existe en dehors de toute nécessité et imprime sur la matière la volonté divine »* et que *« On part bien du néant »*.

Nous nous retrouvons aussi sur les nuances à apporter au mot *« fermé »*, *« puisqu'il y a échange entre notre Monde, l'Univers et une autre dimension, que nous qualifierons de spirituelle »*.

Avec cette réserve, je vous comprends lorsque vous écrivez que vous souhaitez *« faire référence à un système en état d'équilibre et dont les propriétés restent constantes. Il se caractérise par la conservation de son énergie, de sa masse et de sa quantité de mouvement. Ainsi, comme le disait Anaxagore, reprit plus tard par Lavoisier : Rien ne naît ni ne périt, mais des choses déjà existantes se combinent, puis se séparent de nouveau »*.

Vos observations de la cosmologie prolongent de manière cohérente cette réflexion avec une hypothèse que rien ne me semble permettre d'écarter d'emblée et qui reste à réfléchir, celle qui met en doute *« une expansion éternelle de l'Univers, de plus en plus froid et de plus en plus vide »* pour lui préférer la tension d'une *« distance terminale »* qui *« ramènera la matière et l'énergie à sa source »* ce qui *« suppose peut-être une forme cataclysmique qui marquera la fin d'un cycle »*. À réfléchir.

Votre réflexion sur *« l'immobilité primordiale »* commence par une réflexion de synthèse remarquable qui me semble solide sur la base des nuances déjà évoquées : *« Au commencement, il y a DIEU. Il désire le Monde créé. DIEU sait ce qu'Il va faire et Il sait comment. Dans la conscience divine, le projet divin est déjà établi, du début à la fin. Mais concrètement, il n'y a encore rien. En termes platoniciens, nous dirions que l'Idée préexiste à la forme. De la même manière, c'est la séquence ADN qui détermine la conception de l'individu. »*

La Bible parle dans les mêmes termes de l'Image et de la Ressemblance. L'Image est un archétype pur et parfait, tandis que la Ressemblance est un état transitoire, soumis à des fluctuations. DIEU a insufflé son image dans l'humanité, Il lui a donné la forme trinitaire de son Être : corps-âme-esprit. Il souhaite sa ressemblance, mais celle-ci n'est accessible qu'à travers une démarche volontaire.

Une Image, ce n'est jamais qu'un ensemble d'informations statiques. C'est ainsi que l'on peut également qualifier la Torah. La Loi de DIEU ne change pas, n'accepte aucun retranchement, aucune modification. Elle est immuable, universelle et éternelle. (Deut 4, 2 ; Prov 30, 5-6 ; Ap 22, 18-19 ; Ga 1, 8-9) ».

Mais, pourquoi pensez-vous ensuite de votre point de vue que « *les Images, l'information, la Torah, à cause de leur immobilité intrinsèque, sont difficilement associables au Verbe. J'estime que ce dernier contient l'idée d'un déploiement, d'un enrichissement, d'une éclosion* » ?

Cette « *idée d'un déploiement, d'un enrichissement, d'une éclosion* » n'est-elle pas présente de toute éternité en Dieu de manière indissociable dans le Verbe révélé comme « *le* » Logos ? L'immobilité intrinsèque que vous observez n'est-elle pas relative compte tenu des nuances apportées aux mots « *contraint* » et « *fermé* » ?

Vous affrontez la question en profondeur en écrivant : « *Voyez le processus de création en Genèse 1 : Dieu formule un désir et celui-ci prend forme par Sa Parole. Qu'est-ce que la Parole, qu'est-ce que le Verbe, sinon une mise en mouvement du Souffle ? Le Souffle se transforme en Parole sous la formulation de la Conscience. Il y a donc en premier l'intention, en second la mobilisation et en troisième la mise en œuvre. La semence, la terre, la floraison. La Sagesse, le Souffle, le Verbe.* ».

Belle et profonde réflexion.

Mais, je n'arrive pas au même point de vue concernant le Verbe parce que je perçois le mouvement en Dieu lui-même de toute éternité, dans la communion d'amour de la Trinité. Il me semble que la mise en mouvement dans la création par le Verbe est en continuité et sans contradiction avec le mouvement éternel en Dieu et le souffle de l'Esprit Saint. Le désir du Père inspiré par l'Esprit et réalisé par le Fils est une communion indissociable dans laquelle je ne parviens pas à mettre une succession dans le temps qui n'y a pas de sens.

Encore bravo pour votre réflexion philosophique et théologique d'une grande profondeur. Le sujet n'est certainement pas clos et reste à méditer.

Menochios écrit : « *j'ai immédiatement pensé au commentaire qu'avait eu Alphonse X de Castille alors qu'on lui exposait le système du monde : "Si le Seigneur Tout-Puissant m'avait consulté avant de commencer la Création, j'aurais recommandé quelque chose de plus simple."*

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on se pose cette question. Il n'y a même pas d'indice crédible qu'elle puisse être traitée par l'esprit humain et rien dans l'enseignement du Christ ne porte sur la connaissance de l'univers.

L'esprit humain a besoin d'images - fussent elles mentales - pour comprendre les choses, mais il ne doit pas s'y arrêter. La carte n'est déjà pas le territoire pour les connaissances matérielles. Alors pour ce qui est de la connaissance de Dieu ... Celà pointe, comme je le comprends, le nœud du problème : en subordonnant Dieu à notre système de connaissance (sub - ordo, c'est à dire en le plaçant en dessous dans l'ordre de la connaissance), on s'autorise à en faire une image mentale que l'on peut manipuler à souhait. C'est à dire qu'on enferme Dieu dans l'étroitesse de notre pensée.

Celà ne doit pas être un frein à la connaissance. C'est Guillaume Budé qui prétendait que la connaissance humaine permettait de s'approcher du divin comme un épervier monte vers le ciel, en cercles successifs. Je trouve la métaphore très juste, au sens que l'épervier n'a aucune preuve que l'éther puisse le porter jusque où il souhaite aller.

Nous ne sommes pas Dieu. Nous ne pouvons pas même nous mettre à sa place ou tenter d'inférer Ses Pensées.

Tout ce que nous pouvons faire, c'est poursuivre notre chemin, accrochés à l'enseignement du Christ, tenter de nous élever, de comprendre. Mais combien de fois déjà l'humanité a t'elle construit des systèmes de connaissance qu'elle a ensuite rejeté comme mirages ?

Dieu ne se peut être enfermé ni dans notre imagination, ni dans notre raison.

Pour s'élever, il faut avoir en permanence devant les yeux la limite de toute connaissance humaine. Situation inconfortable, très frustrante, et qui fait que nous avons renoncé à la recherche pour la certitude, et le confort rassurant, la technologie virtualisée plutôt que la science.

C'est à dire que pour être un vrai scientifique, il faut être chrétien. »

Excellent, cher Menochios, excellent !

Carhaix écrit : *« Peut-on démontrer l'action créatrice de Dieu dans le vivant ? »*

Si on entend par « démontrer » une preuve scientifique observable, la réponse est nécessairement « non » puisque l'action spirituelle n'est pas une réalité scientifiquement observable. Un scientifique aurait pu observer un miracle ou les apparitions du Christ ressuscité, mais il n'aurait jamais pu observer l'essentiel du « comment ».

Adieu12 écrit : *« il est gratuit de formuler Dieu là ou le savoir scientifique a des trous. »*

C'est une remarque pertinente. En effet, dès lors que le monde physique a été créé par Dieu, il a la perfection de son Créateur et rien ne permet d'affirmer qu'il ne contenait pas, dès sa création, tout ce qui était nécessaire physiquement à toutes les créations ultérieures, y compris l'homme et l'Incarnation du Christ. Pourquoi donc faudrait-il supposer que Dieu aurait créé un monde avec des « trous » à combler ultérieurement ?

Apatride écrit : *« le fait qu'il existe des zones d'ombre dans l'explication purement biologique/matérialiste ne nous permet pas de conclure que cette explication échoue. Ainsi j'espère éviter l'écueil du principe d'ignorance qui consisterait à placer commodément Dieu dans les zones d'ombre de notre compréhension du monde.*

le terme utilisé pour "créer" dans la Genèse a aussi pour sens "révéler", "libérer un potentiel". Pour moi cela ne contredit pas l'idée qu'une information éternellement préexistante soit insufflée dans notre espace-temps pour que son potentiel y soit incarné. En tous cas, je n'y vois pas de contradiction logique. »

C'est une réflexion profonde, tant pour la création que pour l'Incarnation. Attention seulement de ne pas enfermer le mot « information » dans un sens exclusivement terrestre.

Mais, la parole créatrice et spirituelle de Dieu peut, en effet, être considérée comme de l'« information ».

On peut certes discuter scientifiquement des détails et les théories évolutionnistes ont fait l'objet de nombreuses critiques justifiées, mais le vrai débat est ailleurs et concerne la conviction de beaucoup de chrétiens selon laquelle Dieu serait intervenu à de multiples reprises dans le cours de l'histoire pour « ajouter » des éléments matériels supplémentaires dans le monde en créant ex nihilo de nouveaux « corps » matériels (physiques) tantôt pour créer de nouvelles espèces végétales ou animales, tantôt pour créer les planètes, tantôt pour créer les humains que nous sommes, et même pour réaliser sa propre Incarnation.

Ces opinions ont pour principale caractéristique négative de séparer radicalement le monde créé de son Créateur et de sa création majeure : l'humain créé à son image pour partager éternellement sa vie. Le monde créé serait une réalité inerte. L'humain y aurait été introduit physiquement de l'extérieur. Pour

certain, même la poussière du sol qui forme physiquement l'humain serait créée directement et séparément pour sa création.

D'autres pensent aussi que Dieu serait intervenu à de multiples reprises dans le cours de l'histoire tantôt pour créer de nouvelles espèces végétales ou animales, tantôt pour créer les planètes, tantôt pour créer les humains que nous sommes, et même pour réaliser sa propre Incarnation, mais en transformant des éléments matériels déjà existants sans rien ajouter.

La Genèse ne nous dit pas que Dieu a créé la vie végétale ou la vie animale à partir du néant.

Pour les végétaux comme pour tous les êtres qui se meuvent sur la terre, la Parole de Dieu nous indique que la volonté divine fut « **que la terre produise** » (Gn 1, 11-12 et Gn 1, 24).

Trebla écrit : « *Est-ce que la matière peut créer la vie ? Est-ce que vous proposez que le temps peut créer la vie ?* »

Ce n'est évidemment pas la matière, ni le temps, qui « crée », c'est Dieu.

Trebla écrit : « *Donc, sans intervention divine, la matière sans vie reste sans vie. Le temps ne peut pas changer ce fait. La matière stérile reste stérile*

Oui, Dieu a créé « la matière, les atomes, l'énergie et tout le " bataclan " ex nihilo. »

En effet, toute vie vient de Dieu.

La question qui se pose ici est plus subtile : Est-ce que la matière peut produire la vie ? Il s'agit ici de la vie végétale ou animale, avant la création de l'humanité à l'image de Dieu. Comme Trebla l'écrit lui-même « *Il s'agit de la vie du monde physique. Il est question d'êtres vivants dans le domaine de la biologie* ».

Il vaut mieux éviter ici toute confusion en évoquant la création de l'humanité qui a une nature double qui n'est pas seulement biologique, mais aussi spirituelle.

Le sujet ici est l'apparition de la vie biologique.

À cet égard, Trebla écrit : « *Dieu n'a pas mis l'information nécessaire pour produire la vie dans «[i] la matière , les atomes , l'énergie et tout le " bataclan " » .*

La création de la vie a requis une action (intervention divine) supplémentaire de la part du Créateur ».

Ici, des nuances paraissent nécessaires.

Certes, la Genèse nous révèle une création par étapes (les « six » jours »), indiquant des paroles et des actions supplémentaires successives du Créateur, mais elle nous révèle aussi, clairement, le fait que c'est « la terre » qui produit les végétaux le troisième jour puis les êtres animés le sixième jour.

Donc, Dieu a pu mettre « *l'information nécessaire pour produire la vie* » dans la terre qu'il a créée avec ses lois naturelles.

Rien ne permet d'affirmer le contraire.

En effet, la création en six jours ne permet en rien d'en déduire que les interventions successives du Créateur n'aient pas été en harmonie avec la terre déjà créée par le même Divin Créateur, ni que les vies nouvelles que Dieu a fait produire par la terre aient immédiatement reçu une forme ou un développement équivalents à l'état actuel des créatures.

Dès lors que c'est « **la terre** », et non directement Dieu, qui a produit les végétaux puis les animaux, rien ne permet d'exclure que cette production se soit étendue dans le temps, durant des milliards d'années, conformément aux caractéristiques chimiques et autres de cette terre créée, avec des évolutions et des mutations selon les lois de ces caractéristiques de la terre telle que Dieu l'a créée.

Actuellement, nul ne sait « *comment* » la terre a pu produire des vivants (au sens biologique, végétal ou animal). Dieu dit et cela fut.

Rien ne permet d'exclure des découvertes scientifiques futures pour éclaircir cette question qui ne fait pas l'objet de dogmes, mais seulement d'opinions personnelles qu'il faut exprimer avec prudence.

Trebla écrit : « *la « matière, les atomes, l'énergie et tout le " bataclan " » du Soleil ne contiennent pas d'information génétique.*

Donc, le Soleil ne contient aucune information concernant la création de la vie.

Vous êtes d'accord qu'on ne trouve pas d'acide désoxyribonucléique, ou ADN dans « la matière, les atomes, l'énergie et tout le " bataclan " » du Soleil.

Voilà un fait scientifique : L'ADN ne peut pas exister si la température dépasse les 190 degrés.

La température du Soleil dépasse les 190 degrés.

Donc, il n'y a pas d'information concernant la création de la vie dans les atomes du Soleil ».

Rien ne me semble permettre de déduire de ces observations sur l'ADN qu'il n'y a « *pas d'information concernant la création de la vie dans les atomes du Soleil* ».

Nous n'en savons rien. Au contraire, il est possible que, par son énergie, son rayonnement ou sa chaleur, le soleil ait contribué à la création de la vie végétale ou animale « *produite par la terre* ».

Trebla écrit : « *Il faut conclure : Si toute vie vient de la vie, aucune vie ne peut venir de la matière inanimée* ».

Dieu est la vie et le Créateur de la vie sur terre. Mais, le « *comment* » de son action créatrice ne peut contredire la Genèse : « *Que la terre produise...* ».

Cela devrait suffire à contredire l'affirmation contraire.

La matière inanimée ne peut certes rien produire par elle-même, mais elle peut produire tout ce que Dieu a permis et voulu qu'elle produise. Le passage de l'inerte au vivant reste un mystère qui ne peut faire l'objet d'affirmations certaines, dans un sens ou dans l'autre, tant que le Magistère de l'Église n'en aura pas décidé.

Trebla écrit avec justesse : « *D'abord Dieu a créé la matière physique. Ensuite Dieu a utilisé la matière physique comme matériau de construction pour en former la vie physique* ».

C'est exact. Personne ne le conteste ici.

Où subsiste la difficulté ?

Comme Phil l'a fait observer : « *En fait, vous pensez que tout existe comme tel depuis la nuit des temps. Que les bactéries, les humains, etc etc existent tels qu'ils existaient avant* ».

Pourquoi croire, comme semble le penser Trebla, que l'action de Dieu devrait nécessairement modifier les caractéristiques et les lois de son matériau initial pour qu'il puisse produire la vie. Chacun admettra qu'il est exclu d'imaginer une erreur ou une imprévision initiale du Créateur.

Trebla suggère-t-il que, comme pour la création de l'humanité, il y aurait eu, pour chaque vivant végétal ou animal, un souffle divin insufflant la vie de l'extérieur de la matière ? Mais, Trebla ne dit

pas cela puisqu'il affirme lui-même que Dieu a « *utilisé* » la matière pour « *former* » (façonner sans ajout matériel) la vie.

Il rappelle seulement un principe : « *Louis Pasteur : Toute vie vient de la vie.*

Le principe de Louis Pasteur est une proposition universelle affirmative qui affirme que la totalité de "VIE" vient de la vie ».

Trebla revient souvent avec ce principe, mais ce principe ne confirme en rien son opinion plus particulière. Car, le principe de Pasteur n'exclut pas que la totalité de la vie a pu être créée en un seul instant et pour toute vie (tant végétale qu'animale), dès le Big Bang, de sorte que la terre ait reçu en elle, lors de sa création, les caractéristiques lui permettant de faire sortir la vie lorsque la parole de Dieu l'a ordonné le troisième jour puis le cinquième jour.

Trebla écrit : « *Considérons le contexte.*

Genèse 1

24 Dieu dit: " Que la terre fasse sortir[יצא = *yatsa*] des êtres animés selon leur espèce, des animaux domestiques, des reptiles et des bêtes de la terre selon leur espèce. "

25 Et cela fut ainsi. Dieu fit [יצר = *asah*] les bêtes de la terre selon leur espèce, les animaux domestiques selon leur espèce, et tout ce qui rampe sur la terre selon son espèce. Et Dieu vit que cela était bon.

Question : Est-ce que c'est la terre qui produit des êtres animés selon leur espèce, des animaux domestiques, des reptiles et des bêtes de la terre selon leur espèce ?

Réponse : Bien sûr que non. C'est Dieu qui fit [יצר = *asah*] les bêtes de la terre selon leur espèce, les animaux domestiques selon leur espèce, et tout ce qui rampe sur la terre selon son espèce. Et Dieu vit que cela était bon »

Oui, c'est Dieu qui a fait, qui a créé. Le mot « *asah* » ne fait pas difficulté ici.

Mais, comment a-t-il fait, comment a-t-il créé ?

Il n'y a qu'une réponse : en ordonnant à « *la terre* » de faire sortir ou de produire.

Trebla explique son opinion contraire en examinant les verbes hébreux « *yatsa* » (faire sortir ou produire) et « *asah* » dans d'autres passages bibliques :

« *Comparons l'emploi de ces deux verbes dans des contextes indépendants.*

1) sortir [יצא = *yatsa*]

Dieu dit à Noé : " Sors [יצא = *yatsa*] de l'arche, toi et ta femme, tes fils et les femmes de tes fils avec toi." (Genèse 8, 16)

Question : Est-ce que c'est l'arche qui produit Noé, sa femme, ses fils et les femmes de ses fils ?

Réponse : Bien sûr que non ! »

Le texte dit que c'est bien Noé (et non l'arche) qui « *fait sortir* » sa famille de la même manière que ce même texte biblique dit ailleurs que c'est la terre qui « *fait sortir* » les vivants biologiques.

Il est donc sans pertinence d'affirmer que la terre ne pourrait pas produire ou faire sortir de la vie animale parce que ce n'est pas l'arche qui a fait sortir la famille de Noé. Selon le texte biblique, c'est, d'une part « *la terre* » qui fait sortir des vivants et, d'autre part, Noé (et non l'arche) qui fait sortir sa famille.

Il n'est pas davantage pertinent de rappeler ensuite, ce que personne ne conteste ici, que c'est Dieu qui est Créateur. Cet autre argument est sans référence pour contredire une opinion concernant le « *comment* » Dieu a créé et que la Genèse nous précise : Dieu a créé la vie végétale autant que la vie animale en la faisant produire « *par la terre* ».

Comme Trebla l'écrit, à juste titre : « *La poussière ne sait pas comment se transformer elle-même en cœur battant et tous les experts du monde ne savent pas non plus comment la transformer en cœur battant* ».

C'est bien clair, mais cette ignorance ne permet en rien de nier la puissance créatrice de Dieu qui a créé la terre et ses lois et a fait en sorte qu'elle puisse produire la vie biologique, comme la Genèse l'affirme.

Trebla considère encore ce qui suit. « *On sait qu'un cœur qui bat* » est composé « *à partir de la même matière, à partir des mêmes éléments* » qu'un cœur qui ne bat plus.

Question : *La vie du cœur qui bat vient-elle de la matière ou des éléments du cœur lui-même ?*

Réponse : Bien sûr que non !

Question : *Est-il faux de dire que la vie vient de la matière ?*

Réponse : *Oui, car le cœur qui ne bat plus est composé « à partir de la même matière, à partir des mêmes éléments » qu'un cœur qui bat encore. Donc la vie ne peut pas venir de la matière elle-même. »*

La confusion me semble ici manifeste.

La vie de toute forme végétale ou animale anime les éléments matériels du corps de chaque vivant, mais ne se confond pas avec chacun de ces éléments considérés séparément, ni même avec ces éléments ensemble.

C'est la vie de chaque être qui, dès sa conception, agglomère et rassemble des éléments matériels extérieurs selon la structure de chaque être qui lui est transmise dès sa conception.

Lorsque cette vie cesse, tous les éléments qu'elle mobilisait dans l'être qu'elle animait, se dispersent.

Chaque vivant commence, à sa conception, par être une cellule minuscule qui se développe selon la structure propre de son espèce en puisant des aliments de l'extérieur de lui-même pour les intégrer et les assembler dans sa structure propre.

Ce ne sont évidemment pas ces éléments extérieurs qui produisent la vie qui les intègre, mais ce sont toutes les caractéristiques de la vie reçue à la conception qui déterminent l'intégration progressive d'éléments extérieurs pour développer tous les organes du corps et les modalités de leur assemblage.

Ici, nous sommes tous d'accord pour observer que la vie vient de la vie.

Mais, cela ne donne aucune indication particulière sur l'apparition initiale de la vie créée par Dieu, dans la nature.

Héraclius écrit : « *Je rappelle que le catholicisme s'accommode parfaitement de l'idée que la vie émerge de la matière sans une intervention surnaturelle.* »

C'est tout-à-fait exact et c'est ce que le texte de la Genèse indique lui-même dans des paroles de Dieu : « *Que la terre produise de la verdure, de l'herbe portant de la semence, des arbres...* » (Gn 1, 11) et, ailleurs : « *Que la terre produise des animaux de toute espèce...* » (Gn 1, 24).

Ceci ne contredit pas du tout le fait que cela se réalise à l'initiative de la volonté libre de Dieu, ni le fait que cela reste un profond mystère.

On ignore encore quasi tout du passage de l'inerte au vivant, mais on peut observer des indices d'une complexité croissante que l'on relève notamment dans les atomes chimiques.

Dans cette complexification, on peut aussi observer des processus évolutifs et de la sélection naturelle éliminant les inadaptés, de sorte que l'extrême complexité d'un organisme vivant actuel se présente comme un prolongement d'une histoire de complexification, de processus évolutifs et de sélections.

En ce qui concerne l'apparition des espèces, chacun admet qu'une espèce se définit principalement par l'interfécondité exclusive des individus qui la composent.

À un stade moins complexe de l'évolution de toute espèce (par exemple, il y a un milliard d'années), il est possible que des ancêtres de deux espèces actuellement distinctes aient été interféconds de sorte qu'elles ne formaient, à cette époque, qu'une seule espèce aujourd'hui divisée en deux ou plusieurs espèces distinctes du fait de l'émergence de particularités ayant fait cesser l'interfécondité au sein d'une même espèce initiale parce que certains avaient et d'autres n'avaient pas telle particularité déterminante pour une interfécondité et apparue à un stade de la complexification.

Si l'on remonte davantage encore dans le temps, il est possible qu'une même souche encore moins complexe soit à l'origine de multiples espèces distinctes qui se sont elles-mêmes subdivisées ensuite avec de multiples variétés dans les processus évolutifs et les sélections.

À cet égard, il est certain qu'un chat ne devient pas un chien et qu'un chimpanzé ne devient pas un humain.

L'humain ne descend pas du singe, mais l'humain d'aujourd'hui comme tout singe ou tout autre vivant végétal ou animal d'aujourd'hui provient d'une histoire au cours de laquelle, à divers moments de sa complexification, son espèce de l'époque a pu se subdiviser en sous-espèces dont une seule branche se trouve dans sa généalogie biologique.

Rien ne permet de prétendre que toutes les espèces font partie d'un même arbre généalogique au sommet duquel un premier vivant unicellulaire unique se serait divisé de sorte que toute plante ou tout animal serait issu d'un unique ancêtre commun ayant vécu il y a quelques milliards d'années.

Dans chaque contexte complexe de l'histoire, des êtres semblables ont pu émerger à la même époque de manière similaire mais avec des différences.

À cet égard, il me semble que **Luca** (l'acronyme anglais qui désigne le « *Dernier Ancêtre Commun* à toutes les formes de vie terrestres actuelles ») n'est qu'une référence à un « *type* » d'organisme primitif universel daté de plus de trois milliards d'années. Ce n'est pas un « *individu* », ni « *le* » premier organisme vivant, même si l'expression « *dernier ancêtre commun universel* » (Last Universal Common Ancestor) paraît le suggérer.

Je ne connais pas de publication scientifique qui soutienne l'idée que tous les vivants actuels descendraient certainement d'un unique « *individu* » déterminé ou d'une unique cellule déterminée qui serait l'ancêtre commun unique de tous les végétaux et animaux, un scientifique qui prétendrait démontrer qu'à l'origine de la vie il serait impossible que plusieurs organismes distincts aient pu émerger distinctement (sans descendre l'un de l'autre), mais avec des caractéristiques similaires, dans les conditions concrètes de l'époque.

La lignée ou le type **Luca** n'exclut pas l'interférence de combinaisons complexes à l'origine et au sein même de cette « *première* » population de vivants. La notion de **Luca** n'est qu'un concept qu'aucune publication scientifique n'imagine comme un être distinct déterminé et unique d'où seraient sortis exclusivement tous les vivants actuels, végétaux autant qu'animaux.

Est-ce perturbant pour la foi ?

En quoi est-ce que la création ex nihilo par Dieu serait mise en cause ?

Que Dieu ait créé toutes choses dans un cadre évolutif ou qu'il ait créé immédiatement des êtres complexes comprenant en eux et autour d'eux toutes les traces d'une complexification croissante, c'est toujours Dieu qui a tout créé.

Certains sont très attachés à l'idée d'une création instantanée dans l'histoire de tous les organismes vivants complexes qui nous entourent, végétaux, animaux et humains.

On ne peut que constater que le récit biblique de la Genèse ne semble pas retenir cette théorie.

Tant pour les espèces végétales que pour les espèces animales, la parole divine qui les crée se limite à dire : « *Que la terre produise* » (Gn 1, 11 et 1, 24) et « *la terre produisit* » (Gn 1, 12). Dieu n'agit pas directement pour créer les espèces mais « *fait agir* » la terre.

Les deux mots hébreux utilisés pour indiquer l'action de la terre qui « *produit* » (« *dasha* » et « *yatsa* ») contiennent l'idée d'un mouvement de déplacement de l'intérieur vers l'extérieur.

Le verbe « *yatsa* », utilisé dans les versets 12 et 24 du premier chapitre de la Genèse et généralement traduit par « *produire* », est utilisé, notamment, ailleurs dans l'Écriture Sainte, pour la généalogie et dans de longues durées :

« *Misraïm engendra les gens de Loud, d'Einame, de Lehab, de Naftouah, de Patrous et de Kaslouah d'où sortirent* (« *yatsa* ») *les Philistins et les gens de Kaftor* » (Gn 10, 13-14)

« *de toi je ferai des nations, et des rois sortiront* (« *yatsa* ») *de toi* » (Gn 17, 6)

« *Toutes les personnes issues* (« *yatsa* ») *de Jacob étaient au nombre de soixante-dix* » (Ex. 1, 5)

Ce verbe est aussi utilisé pour l'enfantement, après les neuf mois d'évolution accélérée qui transforment un œuf minuscule en un bébé complexe lorsqu'il « *sort* (« *yatsa* ») *du sein de sa mère* » (Nb 12, 12).

Ou encore pour une branche « *qui avait fait éclore* (« *yatsa* ») *des bourgeons* » (Nb 17, 23) ou lorsque « *au lieu de blé, pousse* (« *yatsa* ») *la ronce* » (Job 31, 40) ou encore lorsque « *les arbres produisent* (« *yatsa* ») *de nouveaux fruits* » (Ez. 47, 12)

Puisque nous croyons que Dieu a tout créé pour l'humain, depuis les origines, il ne faut pas exclure que Dieu a pu créer, dès l'origine, tout ce qui était nécessaire à la création de chaque espèce et au corps des humains, y compris les processus naturels de complexification, d'évolution et de sélection.

Dieu en était et en est toujours capable. Il n'a pas « *oublié* » lors des débuts de la création de la nature tout ce qu'il savait utile pour l'humain à qui il voulait la confier.

Mais, pour le reste, vous avez raison de considérer qu'une hypothèse ou une possibilité n'est pas une preuve et je ne tente pas ici de présenter des arguments décisifs mais seulement des éléments pour nuancer le rejet de l'existence de processus évolutifs qui fait désormais l'objet d'un enseignement officiel de l'Église dans l'encyclique ***Laudato si'*** du Pape François.

La notion même de « *vivant* » perd de sa précision lorsqu'on tente d'affiner sa définition.

Un article nuancé de *Science et Vie* indiqué par Carolus ne confirme pas cette idée simple mais fausse « *d'une entité cellulaire primordiale* » qui serait apparue isolément, mais observe, par contre, que, selon « *le récit largement admis aujourd'hui* », « *plusieurs entités cellulaires vivantes se disputaient les ressources de la soupe primordiale* ».

L'image de la soupe primordiale est pertinente. Mais, on est loin de savoir ce qu'était cette soupe lorsque la vie est apparue sur notre planète terre.

Outre les découvertes dans les structures variées des protéines qui vont au-delà du seul examen des gènes, la physique quantique nous révèle aujourd'hui l'immensité du monde de l'infiniment petit et le nombre tout aussi immense des éléments qui peuvent s'y trouver et se combiner autant que les étrangetés de ce qui s'y passe.

Que sait-on de leur interaction lors de l'apparition de la vie ?

Qui peut décrire les croisements et mélanges complexes qui se sont vraisemblablement produits ?

Il me semble qu'a priori, il faut considérer que dans le type **Luca** et à son époque, il y avait probablement déjà, dans la réalité physique, mais plus probablement encore dans la réalité quantique de l'infiniment petit, un nombre très grand de variantes et de combinaisons.

Mais, à cet égard, la question de l'apparition de la vie dans le tohu-bohu ou le chaos de la soupe primordiale pose une question préalable à toute discussion quant à l'apparition des espèces vivantes.

Dieu a-t-il créé les espèces en créant le message génétique de chacun d'elles dans les éléments de la soupe primordiale (en créant une structure ex-nihilo dans des éléments naturels déjà créés et existants) ou Dieu a-t-il créé ensemble ex nihilo tant la structure du message génétique de chaque espèce que les éléments matériels qui forment son corps ?

Lorsque les végétaux sont créés, selon leur espèce, le troisième jour, Dieu crée-t-il le message génétique de chaque espèce végétale dans les éléments chimiques des eaux et de la terre qu'il sépare au début de ce jour ? Ou, au contraire, pour chaque espèce, Dieu crée-t-il ex nihilo des éléments matériels nouveaux en même temps que le message génétique qui les organise ?

Voici ce que Trebla écrit à ce sujet : « *D'abord Dieu a créé la matière physique. Ensuite Dieu a utilisé la matière physique comme matériau de construction pour en former la vie physique.*

Vous dites que « nous sommes tous (animaux, plantes etc etc) composés à partir de la même matière, à partir des mêmes éléments. » Vous avez raison.

Donc une molécule de lactose est composée de 12 atomes de carbone, 22 atomes d'hydrogène et 11 atomes d'oxygène.

Sans aide extérieure, les 45 atomes ci-dessus ne se réunissent jamais pour faire une molécule de lactose. Donc, l'intelligence de Dieu a créé des systèmes de production de lait dans les mammifères (Mammalia), dans la vache par exemple.

L'intelligence de Dieu a créé le complexe de Golgi, c'est-à-dire le système de production (la fabrique). »

La réflexion sur l'apparition de la vie me semble pouvoir progresser si cette question était éclaircie.

Vous pensez que le monde et chacune des espèces ont été créés instantanément ex nihilo il y a environ six mille ans. C'est ce que pensait la majorité des chrétiens au cours des siècles passés avant que la science ne fasse découvrir de nouvelles réalités qui ont modifié la compréhension que beaucoup de chrétiens avaient du récit de la Genèse.

Un grand nombre de catholiques continuent cependant à partager votre point de vue et il est donc important de l'écouter et de l'approfondir surtout avec ceux qui, comme vous, sont attentifs à ce que disent les scientifiques et essaient d'en tenir compte.

Votre conviction est que les caractéristiques (la structure de l'ADN et de ses gènes qui détermine l'interfécondité) d'un être biologique d'une espèce sont « *fixées* », de manière immédiatement « *finie* » ou « *finale* » et donc sans évolution, par un acte Créateur divin à un moment et un endroit précis dans le temps de l'histoire et dans l'espace de l'univers.

Donc, contrairement à une origine dans une pluralité complexe du type **Luca**, vous pensez que chaque espèce végétale ou animale a une origine divine dans un premier « *individu* » créé instantanément dans toute sa complexité qui s'est ensuite reproduit avec diverses variantes secondaires.

Mais, cette pensée est généralement associée à celle de la création ex nihilo. À cet égard, si nous sommes tous d'accord que Dieu a tout créé ex nihilo, des divergences existent dans le détail de l'apparition des diverses créatures dans le temps de l'histoire.

Le message génétique qui est l'essence de tout vivant biologique, c'est une « *parole* », une information, une réalité immatérielle que Dieu peut créer ex nihilo sans rien ajouter, ni même changer, dans le réel préexistant, mais en faisant émerger une possibilité que Dieu a lui-même créée dès l'origine en vue de la future création de l'humanité qui en était le but.

Déjà au début du troisième jour de la création, Dieu sépare les eaux et le solide sans rien ajouter mais seulement en y mettant un ordre nouveau par sa parole. De même, lorsque Dieu crée les espèces végétales, il n'a pas besoin de rien ajouter mais, parmi les milliards de milliards de combinaisons possibles dans la nature déjà créée, il fait advenir celles qui vont produire les diverses espèces.

À cet égard, la notion vague de « *lignée* » recouvre une réalité complexe et variée mais non un « *individu* » originel unique déterminé.

Le texte de la Genèse indique lui-même dans des paroles de Dieu : « *Que la terre produise de la verdure, de l'herbe portant de la semence, des arbres...* » (Gn 1, 11) et, ailleurs : « *Que la terre produise des animaux de toute espèce...* » (Gn 1, 24).

Ceci ne contredit pas du tout le fait que cela se réalise à l'initiative de la volonté libre de Dieu, ni le fait que cela reste un profond mystère.

Nul ne sait comment s'est constitué l'ADN de chaque espèce au cours des milliards d'années de l'histoire du monde. La science ne peut pas affirmer que tous les vivants proviendraient d'un même et unique « *adam* » biologique qui se serait progressivement différencié dans d'innombrables branches végétales et animales.

Mais, les connaissances sur la complexification progressive des atomes et des molécules et sur tout ce qui existe dans l'univers ne permettent guère de penser que des organismes complexes comme le corps des humains, mais aussi comme celui des animaux ou des végétaux, puisse se constituer soudainement en un individu physique tel un cerisier, un moustique, un chat ou un humain.

Jeancuvire et Carolus pourraient-ils expliquer comment ils conçoivent la création de tels êtres physiques ? Pensent-ils, tout en admettant les variantes secondaires au sein de chaque espèce que personne ne conteste, que ces êtres créés sont advenus dans l'histoire d'un seul coup, par une création physique ex nihilo d'un individu vivant (plante, animal ou homme) immédiatement complet dans ses caractéristiques telles qu'elles demeurent dans sa descendance jusqu'à ce jour ?

D'où vient une telle conviction ?

Pensent-ils de même pour les matières inertes de l'univers ? Comment Jeancuvire et Carolus conçoivent-ils la création des planètes, des étoiles ? Pensent-ils, tout en admettant des variantes secondaires dans l'univers, que les planètes comme le soleil, la terre, la lune ou l'étoile polaire sont advenus dans l'histoire d'un seul coup, par une création physique ex nihilo d'un astre immédiatement complet dans ses caractéristiques telles qu'elles demeurent jusqu'à ce jour ?

En fait, Jeancuvire et Carolus semblent soutenir, notamment, qu'il y aurait une « *impossibilité stricte de l'apparition du vivant à partir de non-vivant* ». Qu'en savons-nous ? Sur ce point précis, les

connaissances scientifiques ne nous permettent pas d'exclure quoi que ce soit et certainement pas l'affirmation de la parole de Dieu dans la Genèse : « Que « la terre » produise » !

En refusant d'admettre la réalité physique d'un monde façonné, y compris le corps humain, pendant des milliards d'années, pour préférer une interprétation littérale de la Bible qui, en déformant le sens réel de ses paroles, nie l'existence du monde il y a plus de six mille ans, Carolus s'enferme dans une vision qu'il sait indéfendable puisqu'il ne cesse d'éviter de s'en expliquer.

Selon la Genèse, c'est bien la terre qui produit les vivants végétaux ou animaux, même si la science est aujourd'hui incapable de l'expliquer. Et, sur ce point, l'Église admet la réalité de processus évolutifs, même si ces processus sont encore largement inconnus, car la complexification du vivant dans le cours du temps semble aujourd'hui une réalité établie tout comme l'expansion de l'univers depuis des milliards d'années.

La manière dont la terre, qui est une réalité physique, a produit du vivant reste un mystère, mais la parole de Dieu dans la Genèse nous permet de le croire sans dépendre de ce que la science a déjà découvert ou découvrira dans le futur.

Certes, du point de vue catholique, nous affirmons que la terre ne produit pas « seule » et que la parole, la volonté, de Dieu est déterminante dans l'apparition du vivant, des végétaux autant que des animaux, mais notre foi catholique n'implique en rien d'avoir une opinion particulière sur le « comment », ni de penser que la création antérieure du monde aurait été physiquement insuffisante pour la création des espèces végétales et animales par des processus évolutifs ou qu'elle aurait été insuffisante physiquement pour la création du corps de l'homme dans le cours de l'histoire.

La Genèse nous dit que Dieu crée, mais ne nous dit guère comment, ni en combien de temps.

À cet égard, il n'y a pas nécessairement de contradiction entre évolution et création car l'évolution n'est qu'une caractéristique du monde créé par Dieu et l'évolution (pour les chrétiens qui l'admettent) n'est elle-même qu'une particularité de la création divine.

Mais, pourquoi donc Dieu aurait-il créé le monde de manière imparfaite sans qu'il soit complet avec tout ce qui était nécessaire pour ses développements futurs souhaités par le Créateur ? Ne faut-il pas considérer a priori que la perfection de Dieu implique que Dieu a créé ce monde de manière aussi complète que nécessaire pour toutes les créatures qu'il y prévoyait et surtout pour l'humain qui en était l'œuvre principale et le but ?

Après avoir créé le monde physique, il me semble qu'il faut plutôt considérer que Dieu n'avait rien besoin de plus pour y créer quoi que ce soit et que sa parole suffisait pour susciter l'apparition des êtres créés à partir de son œuvre existante. N'est-ce pas pour cela que, dans la Genèse, lorsqu'Il crée tant les végétaux que les animaux, Dieu ne dit pas qu'il crée ex nihilo à partir de rien, mais Dieu dit « Que la terre [la nature déjà créée] produise » ?

C'est bien la terre, la nature, qui produit des êtres nouveaux par la parole de Dieu. Ce que la science pourra en dire ne concerne pas l'acte Créateur de Dieu et ne pourra jamais le contredire.

Carolus écrit : « la création des végétaux et des animaux fut d'un seul coup, car Dieu le dit et la chose fut faite

Exactement ! « Dieu le dit et la chose fut faite ». La parole de Dieu est toute-puissante. La parole de Dieu peut guérir instantanément.

C.E.C. 286 " Par la foi, nous comprenons que les mondes ont été formés par une parole de Dieu, de sorte que ce que l'on voit provient de ce qui n'est pas apparent " (He 11, 3).

La parole de Dieu peut créer instantanément.

Par « une parole de Dieu [...] les mondes ont été formés » (C.E.C. 286). »

Oui, c'est exact et bien dit.

La Parole de Dieu crée « *d'un seul coup* » ou « *instantanément* ».

Sur ce point, nous sommes bien d'accord, mais la discussion est ailleurs. Pourquoi Dieu aurait-il besoin, au moment où il crée « *d'un seul coup* » par sa parole, de créer une autre matière ou un surplus de matière dans la nature qu'il a lui-même créée ?

Pourquoi Dieu n'aurait-il pas créé dans la matière tout ce qui lui était nécessaire pour y créer végétaux, animaux ou humains ? Pourquoi l'ADN complexe de chaque vivant ne serait-il pas créé d'un coup de manière à se développer pour devenir ce qu'il est par une évolution ?

Il en fut ainsi pour chacun de nous. Une minuscule cellule formée de deux gamètes est devenue en quelques mois un corps humain avec tous ses organes. Parce que l'ADN est complet dès le premier instant avant que n'apparaissent toutes ses potentialités. Rien n'empêche qu'à un niveau (peut-être quantique) l'ADN de chaque espèce ait, lui-même, été créé intégralement alors même qu'il ne s'est constitué que dans une durée et dans un cadre d'une sélection progressive.

Dieu qui conduit toutes choses peut faire surgir l'espèce qu'il crée dans un buissonnement naturel.

C'est la parole de Dieu (une action « *spirituelle* ») qui crée, mais le « *comment* » n'implique pas nécessairement un « *ajout* » de matière au moment d'une création divine, ni nécessairement une « *modification* » des règles naturelles créées par Dieu lui-même.

En bref, la question est : la parole de Dieu crée-t-elle « *seule* », de manière « *toute-puissante* » parce que l'esprit peut « *tout* » dans la matière créée ou Dieu Lui-même aurait-il été contraint de créer, en plus de sa parole, un surplus de matière pour chaque création ? Dieu devait-il Lui-même poser un acte matériel (faire une action « *matérielle* ») modifiant matériellement les règles ou la réalité physique de la nature qu'il avait Lui-même créée pour la création de chaque espèce ?

Altior écrit : « *De quelle « complexification progressive » parlez-vous ? Voulez-vous dire, par exemple, que le lithium s'est constitué à partir d'un atome de hélium et d'un atome de hydrogène ?* »

Oui.

Altior écrit : « *je conçois que ces êtres créés sont advenus dans l'histoire d'un seul coup et je l'explique par l'omnipotence de Dieu. Si je crois que Dieu est capable de transformer l'eau en vin d'un seul coup (et je le crois), si je crois qu'Il est capable de transformer un bout de pain et un peu de vin en son corps et sang d'un seul coup et non pas progressivement, alors, d'autant plus, je devrais admettre la possibilité qu'il créât les poiriers et les cerisiers d'un seul coup et non pas progressivement, à partir des fougères.* »

Ce sont deux exemples pertinents.

Le miracle des noces de Cana ne précise pas ce qu'était le « *vin* » résultant du miracle. Il faut observer que rien n'indique ici une création « *ex nihilo* », mais, au contraire, le récit est bien une « *transformation* » d'une réalité physique déjà existante. C'est l'eau qui « *devient* » autre chose. C'est une eau « *changée* » en « *vin* ». Il me semble que nous ne pouvons affirmer qu'il y ait eu nécessairement un « *ajout* » ou une « *création* » d'un surplus de matière. Le mystère est complet.

Le deuxième exemple, l'Eucharistie, confirme aussi que Dieu peut créer son propre corps sans rien ajouter, ni même modifier dans la matière. Le pain qui devient le corps du Christ subit un « *changement* », une transsubstantiation, mais, chimiquement ou dans la réalité physique matérielle, rien n'est changé (sauf cas exceptionnels). Ici encore, il y a modification, mais pas d'ajout matériel, ni modification naturelle ou physique observable par la science. La parole de Dieu, prononcée par un

prêtre, suffit à créer du « nouveau », à faire advenir qu'un corps matériel physique devient réellement et physiquement le corps du Christ.

Altior écrit : « Vous observez la parole de Dieu dans la Genèse : « Que « la terre » produise » ! Que la terre produise quoi ? Pourquoi ne pas citer le verset jusqu'au bout, y compris les choses qui ne conviennent pas forcément à notre apriori ? Regardez plus loin: qu'elle produise (verbatim): «de la verdure, de l'herbe portant de la semence, des arbres fruitiers donnant du fruit selon leur espèce». Ce syntagme, «selon leur espèce» est répété en boucle, dans le même chapitre, comme si le bon Dieu ait prévu qu'il y aura toujours des têtes dures qui rejeteront le fait que, dès leur création, les végétaux, les poissons, les animaux étaient selon leur espèce. »

Cette objection me semble non compréhensible. Peut-être doit-elle précisée ?

En effet, les versets cités jusqu'au bout (Gn 1, 11 et 24) ne changent en rien l'affirmation que c'est bien « la terre » qui produit chaque espèce. Ce n'est pas un a priori, mais un fait. La parole de Dieu fait que « la terre » produit chaque espèce tant végétale qu'animale. Pas question ici d'un ajout matériel ou d'une modification des règles de la nature déjà créée.

Altior écrit : « la Genèse dit clairement en combien de temps: en six jours... je comprends que la création des végétaux et des animaux fut d'un seul coup, car Dieu le dit et la chose fut faite, en tout cas le jour-même, avant que le soir ne tombe. »

Dans une traduction française, vous trouvez certes le mot « jour », mais il faut être attentif au sens que ce mot a dans le texte primitif écrit dans une langue ancienne.

La référence au soir et au matin semble déjà indiquer que le mot « jour » doit plutôt se comprendre par rapport au mot « nuit » que par rapport à une durée de 24 heures.

Un temps de lumière et un temps d'obscurité.

Il me semble difficile d'avancer dans la réflexion en se limitant au sens particulier d'un mot que chacun comprend aujourd'hui dans sa propre langue. Si vous pensez que les jours de la Genèse sont les jours de 24 heures de notre langage courant moderne, il vous sera bien sûr impossible d'admettre toutes les réflexions concernant les processus évolutifs dans la nature.

Altior écrit : « Laquelle des sources de notre foi (Bible, Tradition, Magistère, liturgie) soutient l'affirmation « l'évolution est une particularité de la création divine » ?

L'encyclique **Laudato si'** affirme que « l'être humain suppose aussi des processus évolutifs » (n° 81).

Dans cette encyclique, le Pape François a aussi enseigné officiellement que :

« Notre propre corps est constitué d'éléments de la planète » (n° 2)

« le livre de la nature est unique et indivisible » (n° 6)

« L'Esprit de Dieu a rempli l'univers de potentialités qui permettent que, du sein même des choses, quelque chose de nouveau peut surgir » (n° 80)

« Dès le commencement du monde, mais de manière particulière depuis l'Incarnation, le mystère du Christ opère secrètement dans l'ensemble de la réalité naturelle, sans pour autant en affecter l'autonomie » (n° 99)

« Il n'est pas superflu d'insister sur le fait que tout est lié... et même les atomes ou les particules sous-atomiques ne peuvent être considérés séparément. Tout comme les différentes composantes de la planète – physiques, chimiques et biologiques – sont reliées entre elles, de même les espèces vivantes constituent un réseau que nous n'avons pas encore fini d'identifier et de comprendre. Une bonne partie de notre information génétique est partagée par beaucoup d'êtres vivants...

Cela nous empêche de concevoir la nature comme séparée de nous ou comme un simple cadre de notre vie. Nous sommes inclus en elle, nous en sommes une partie, et nous sommes enchevêtrés avec elle. » (n°s 138-139)

Dans son discours du 27 octobre 2014 à l'Académie des sciences, le Pape François a indiqué que « *L'évolution de la nature ne s'oppose pas à la notion de Création, car l'évolution présuppose la création d'êtres qui évoluent* ».

Pensez-vous que Dieu n'ait pas tout prévu (y compris toutes les espèces et surtout l'humain) dans la nature créée "à partir de rien" et qu'il lui aurait fallu y « ajouter » matériellement « quelque chose » pour créer chacune des espèces puis l'humain ?

Jeancuvire écrit : « *Je me sens obligé d'apporter de la fermeté, les théories/propositions suivantes sont défendues par certain ici car je pense que ces affirmations sont fausses et complètement contraires à l'enseignement traditionnel de l'Église.*

- *"l'infusion de l'âme spirituelle" de Dieu en Adam et Ève à une génération donnée, donc pas de création ex-nihilo des corps* »

Non. Personne ne défend cela ici.

La création de l'humain à l'image de Dieu ne peut pas dissocier le corps et l'esprit. Nous sommes une création spirituelle dans un corps au premier instant de notre conception. Il serait, en effet, faux et contraire à l'enseignement de l'Église de penser que Dieu aurait « insufflé une âme spirituelle » dans un ou deux hominidés. Sur ce point, nous sommes bien d'accord.

Adam et Ève ont été créés, dès leur premier instant d'existence, par une conception qui fut simultanément physique et spirituelle.

Jeancuvire écrit : « - *Ce qui implique que les hommes ont des ancêtres biologiques non-hommes* »

C'est effectivement ce que me semble enseigner le Pape dans *Laudato si'*.

Pour le comprendre, il me semble important de penser que la circonstance que des gamètes paternel et maternel sont à l'origine de notre propre conception n'exclut en rien une création d'un être totalement nouveau, tant corporellement que spirituellement, au moment de cette conception lorsque ces gamètes ont fusionné.

À ce moment, même si les gamètes proviennent d'une réalité physique antérieure, un être nouveau, une âme spirituelle nouvelle, est créé ex nihilo et instantanément.

Jeancuvire écrit : « - *Par extension les autres espèces aussi ont évolué* »

Oui, parce que, comme il semble rester nécessaire de le répéter une fois encore, c'est la volonté de Dieu indiquée dans la Genèse. C'est la terre qui produit les espèces. Non pas seule évidemment, mais par la volonté de Dieu qu'il en soit ainsi.

Jeancuvire écrit : « - *Par extension les autres espèces ... n'ont simplement pas été "élue" par Dieu pour être à son image* »

Ici, votre phrase n'est pas claire et semble devoir être corrigée, mais je suppose que vous voulez dire que l'humanité n'a pas « simplement été « élue » pour être à son image », ce qui est tout à fait exact.

L'humain n'est pas un animal « élu » pour « devenir » une créature à l'image de Dieu. Sur ce point, notre conviction est identique. Vous avez bien raison de rejeter fermement une telle idée.

Mais, ce qui semble, en réalité, faire difficulté c'est le fait que la parole créatrice de Dieu, qui a fait advenir une âme spirituelle à l'image de Dieu, a réalisé cette création ex nihilo et instantanée « au moyen et avec » la nature physique spécialement créée elle-même pour cette humanité.

C'est par une action spirituelle que Dieu a créé « *dans* » la nature des enfants capables de partager éternellement sa vie. Il n'a pas choisi des êtres vivants préexistants pour leur insuffler un esprit. Il a seulement créé la nature nécessaire pour qu'ils puissent y être créés, dès leur premier instant, avec une nature corporelle et spirituelle.

Ne pas comprendre cela, c'est risquer de ne pas voir que nous sommes une création spirituelle spécifique, à nulle autre pareille dans la création, parce que précisément nous sommes des enfants de Dieu dont la vie vient directement de Dieu lui-même, mais avec un corps qui participe pleinement à la nature.

C'est aussi risquer de ne pas comprendre que le divin, l'infini, le spirituel, vient rejoindre le monde, le fini, le corporel, pour y créer un être absolument nouveau, mais dont la réalité, la vie, ne dépend pas de tout ce monde fini qui a contribué à le faire exister et dans lequel il vit corporellement.

Non, le monde naturel (corporel) créé n'est pas absolument étanche à l'action spirituelle, ni privé de pouvoir exister, se développer et y accueillir des créatures nouvelles en harmonie avec Dieu. Ce mystère est au cœur de l'Incarnation elle-même.

Mais, ce monde corporel, essentiel à la création de notre être et dans lequel la vie spirituelle autant que l'action divine sont possibles, peut être matériellement dissous sans porter atteinte à notre âme qui, bien que façonnée dans un corps, vient de Dieu, parce que sa vie vient de Dieu et ne meurt pas. Elle pourra, au contraire, recevoir un corps nouveau dans un monde nouveau où la résurrection de la chair nous est promise parce que notre âme est formée, reste et restera indivisiblement d'une nature faite de corps et esprit. Ce sont « *mes* » yeux qui verront, disait Job.

Dans un contexte scientifique différent, il est normal que certains détails n'ont pas été approfondis dans les temps anciens, mais il ne faut pas déduire trop vite des silences du passé un enseignement « *traditionnel* » qui, en réalité, n'a rien précisé sur ce qui nous occupe ici.

Au moment de la création d'Adam et Ève, c'est la personne qui est nouvelle, pas la matière de son corps.

Vous faites un bel effort de clarification, mais il me semble qu'il se base sur « *une* » théorie de l'évolution qui semble dépassée.

Y a-t-il de la vie ailleurs dans l'Univers ?

Selon le récit de la Genèse, la réponse pourrait être oui. C'est dès le troisième jour que la vie végétale est créée, alors que notre système solaire n'est réalisé que le quatrième jour. Sauf à retirer tout sens à l'ordre des grandes étapes de la création qui se sont déroulées pendant des milliards d'années, notre terre a été créée en étant placée de sorte que le soleil, la lune et les étoiles soient pour elle ses luminaires, mais bien après la création de l'univers, des galaxies et même des premières traces de vie végétale. Quelle lucidité dans un texte si ancien de ne pas avoir mis la terre en premier mais d'avoir déjà pu percevoir qu'elle vient bien plus tard que les débuts de l'univers et du vivant ! Qui peut le contester aujourd'hui ?

Il convient de rappeler ici que, dans la Genèse, le mot « *terre* » a des sens variables comme bien d'autres mots. Tantôt, il vise le matériel pour le distinguer du spirituel (Dieu crée « *les cieux et la terre* »), tantôt il désigne le sec pour le séparer du liquide, tantôt il désigne notre planète.

Beaucoup refusent de constater l'extraordinaire réalité scientifique des grandes étapes de la Genèse.

Chaque « *jour* » nous donne un regard sur une période dont la science nous confirme la réalité :
Le premier jour, le matériel est créé avec une nature de type gazeux (sans forme, ni liquide, ni solide) et distingué du spirituel.
Le deuxième jour, dans le matériel gazeux, apparaissent du liquide et du sec.
Le troisième jour, le sol produit du vivant qui se reproduit.
Le quatrième jour, dans le système solaire, la terre est créée sous la lumière du soleil, de la lune et des étoiles.
Le cinquième jour, des êtres vivants autonomes émergent dans les eaux et dans les airs.
Le sixième jour, émergent des êtres vivants qui se déplacent sur le sol de notre terre, puis Dieu y créa l'homme.

Ce résumé inspiré garde toute sa pertinence. Il ne faut pas y lire des détails scientifiques précis qui n'y sont pas mais l'accepter avec toute son imprécision poétique. Il n'est pas justifié de mettre en doute les grandes étapes qui précèdent l'homme et qui ont surtout pour objet de nous enseigner que l'homme est créé dans le monde matériel et dans l'histoire, mais avec une identité à l'image de Dieu qui lui est spécifique et qui nous permet de croire pouvoir partager la vie éternelle de Dieu.

Le récit de la Genèse nous protège aussi de la tentation de confondre trop vite les humains avec les homos sapiens dont ils peuvent provenir. Il nous dissuade de séparer l'homme de la création qui le précède et dont l'évolution a produit à travers de la poussière, de l'eau, du sec, de la vie végétale, de la vie animale terrestre puis une espèce pré-humaine au sein de laquelle Dieu a pu créer l'homme, issu des milliards d'années de l'évolution, en achevant de le former à son image, en lui insufflant une vie appelée à une communion immortelle avec lui.

Oui, la création de l'homme à l'image de Dieu fut directe et instantanée. Les premières âmes immortelles (d'Adam et Ève) capables de partager la vie de Dieu ont été créées directement par Dieu.

Mais, le corps de ces premières âmes a été « *façonné* » avec de la poussière du sol.

Le texte littéral de la Genèse n'impose pas de penser que cette création du corps de l'homme fut instantanée de sorte que de la poussière matérielle serait devenue instantanément un corps d'homme sapiens, ni qu'une telle transformation se serait produite durant un jour de 24 heures d'une durée égale à tel jour de telle année.

Nos connaissances scientifiques actuelles ne permettent plus de penser que l'humain soit sorti entièrement du néant en un instant sans que son corps ait été façonné dans le temps des milliards d'années écoulées depuis le Big Bang.

Cette progressivité de la création se retrouve dans le texte biblique lorsque le lecteur accepte de ne pas se limiter à une lecture littérale qui n'est qu'une interprétation particulière réduite à des connaissances scientifiques d'une époque révolue.

La création nous est présentée par le récit biblique dans une succession de « *jours* » au cours desquels c'est la terre, et non directement Dieu lui-même, qui produit les créatures vivantes, en exécution d'une volonté et d'une parole créatrices de Dieu. Le corps de tout être animé a été lentement produit par la terre, et il en va de même du corps animal humain.

Notre corps provient de la terre. Notre esprit provient du ciel de Dieu. Notre âme est le produit indivisible de cette union par Dieu d'un esprit et d'un corps.

C'est précisément parce que les humains à l'image de Dieu sont créés, non seulement par le souffle spirituel de Dieu qui fait de nous des enfants de Dieu, mais aussi par la terre créée qui a produit leur corps, que des êtres humains n'ont pas d'existence ailleurs.

En effet, notre corps terrestre est essentiel à notre création et, dès lors, si on veut imaginer que Dieu, qui peut tout n'importe où, aurait créé ailleurs d'autres êtres similaires (ce qui est une pure spéculation), ce ne seraient pas des êtres « *humains* », dont le corps est issu de cette terre éclairée par le soleil et la lune sur laquelle nous vivons.

Et, avec Saint Irénée, nous pouvons certainement affirmer que cette terre était « *intacte et vierge* » lorsque l'humanité à l'image de Dieu a été créée. Cela ne signifie pas que cette terre était inerte et immobile. Elle était déjà remplie de la vie énergétique, végétale et animale qui a précédé la création d'Adam et Ève. Des énergies se manifestaient dans tout l'univers de diverses manières. Les créatures vivantes se renouelaient et se transformaient selon les règles de la nature créée.

33. Le naturel et le surnaturel de la Création

L'autonomie du monde créé, nécessaire à la liberté de l'humain, ne permet cependant pas d'affirmer que Dieu en aurait perdu le contrôle et serait incapable d'y intervenir. Les règles naturelles ne permettent pas d'affirmer une étanchéité excluant toute action de Dieu, ni d'affirmer que ces règles naturelles ne pourraient agir que par elles-mêmes. Dieu, qui a créé la nature, est capable d'y intervenir sans contredire cette nature mais par des potentialités de cette nature qu'Il a Lui-même créées.

Entre, d'une part, la nature physique créée et ses propres règles, et d'autre part, Dieu et le Royaume spirituel des Cieux, il n'y a pas de frontière étanche. Dieu peut intervenir dans ce monde matériel sans en contredire nécessairement ses règles, mais parce qu'il y a entre le monde spirituel et le monde physique des liens qui ne sont pas physiques mais qui, néanmoins, peuvent avoir des effets physiques.

La science ne pourra jamais découvrir que des liens de causalité physiques ou des réalités inexplicables, mais elle peut déjà observer beaucoup de contingence, de faits exceptionnels ou attribuables au hasard. Dieu n'est pas une cause physique inconnue parmi les faits que la science étudie, mais l'action spirituelle de Dieu peut orienter la contingence possible dans la réalité physique au-delà des causes physiques observables.

Dans les innombrables faits également possibles, là où la science ne pourrait que s'arrêter devant un choix inexplicable de la nature attribuable au hasard, le spirituel peut agir en harmonie avec la nature créée sans contradiction avec la réalité physique observable.

L'Incarnation, les miracles ou la résurrection du Christ sont autant de faits inexplicables par la science, mais il serait téméraire de prétendre que le Christ aurait dû violer les règles de sa propre création pour que ces faits se produisent. En nous enseignant que la foi peut déplacer des montagnes, le Christ nous invite plutôt à découvrir que l'action spirituelle en communion avec Dieu peut agir en ce monde de manière harmonieuse et efficace, bien au-delà de ce que les causes physiques observables peuvent expliquer.

L'Incarnation de Dieu en homme de ce monde nous enseigne que ce monde créé n'est pas étanche et que les réalités spirituelles au-delà de la nature créée sont bien plus vastes avec des interférences possibles.

Dieu qui est esprit et ceux qui vivent par l'esprit en communion avec Lui peuvent agir dans le monde naturel physique et y provoquer des faits physiques observables par des actions spirituelles que la science ne peut constater car elles ne sont pas physiquement observables, pas même à un niveau quantique. Même en envisageant une extension infinie de la science, elle ne pourra jamais observer que des causes physiques sans jamais pouvoir atteindre, ni observer l'action spirituelle qui peut s'y exercer. L'action spirituelle n'est pas une action physique qu'une connaissance terrestre pourrait un jour saisir ou démontrer.

L'action spirituelle peut certes avoir des effets physiques observables mais ne pourra jamais être assimilée à une cause physique.

La science dira, en présence d'un fait miraculeux déterminé par une action spirituelle, qu'il s'est produit par un enchaînement rare de circonstances physiques qu'une contingence préexistante rendait possible. Bref, par l'effet d'un hasard. Mais, celui qui tient compte des réalités spirituelles aura une conviction différente.

Adieu12 écrit : « *ceux qui croient en Dieu... pensent être en possession d'un savoir additionnel à ceux empiriquement vérifiables qui sont communs à tous.* »

C'est bien exact, mais attention aux mots. Le « *savoir additionnel* » qui n'est pas « *empiriquement vérifiable* » doit bien être compris comme tel. Ce n'est pas un savoir physique. C'est simplement, si on part du point de vue physique, la constatation que le savoir physique est celui dont un cerveau physique est capable et, pour le croyant comme pour l'incroyant, il est nécessaire d'admettre que ce minuscule cerveau dans l'univers n'est, de manière évidente, pas en mesure de prétendre pouvoir connaître tout le réel. Notre cerveau ne peut connaître que le réel qu'il est capable de saisir dans ses limites évidentes.

Il y a un réel et un « *savoir* » au-delà de ce qu'un cerveau naturel peut connaître. Qui peut prétendre scientifiquement limiter cet au-delà de soi-même ? Qui peut exclure toute interférence entre cet au-delà et ce qui est « *empiriquement observable* » ?

La science est irrémédiablement limitée par ses propres limites. Elle ne peut scientifiquement nier ce qui est au-delà.

Adieu12 écrit : « *On en revient au terme "Dieu des lacunes", parce que l'énonciation de Dieu telle qu'elle est formulée par les chrétiens intervient là où nul ne sait vraiment ce qui se passe. il s'agit d'une croyance métaphysique faisant appel à la spiritualité et non à des preuves matérielles. Ce que j'essaye de vous dire c'est que ce raisonnement est une porte ouverte à toutes les croyances* »

C'est exact, si on limite le « *savoir* » à ce que la science peut connaître.

Le savoir religieux peut être complètement erroné et dévié, mais, le religieux est conscient que le « *savoir* » ne se limite pas à ce que la science ou le cerveau naturel peuvent connaître.

En réalité, le récit de la Genèse confirme que le chaos précède l'humanité (Gn 1, 2) et me paraît indiquer que les étapes de la création, présentées avec l'humain à son apogée, mettent les choses progressivement en ordre pour l'humanité. La mort physique et les événements naturels, avant l'humanité, sont des moyens qui ont permis de renouveler sans cesse toutes choses et d'adapter progressivement le monde créé pour permettre l'apparition de l'humanité. Rien ne me semble permettre de considérer cela en termes de mal ou de négatif. La Genèse nous dit, au contraire, que c'était bon, malgré les apparences.

Dès la Genèse, n'y a-t-il pas une profonde ambiguïté sur la mort ? Les espèces créées se renouvellent par la mort de génération en génération. A-t-il pu en être autrement pour Adam et Ève qui ont été créés à l'image de Dieu et ont reçu leur humanité par et avec un corps animal naturellement mortel ?

La profonde différence, n'est-ce pas qu'ils ont reçu la vie divine éternelle, la capacité de franchir la mort physique sans que leur être, leur âme soit détruite. Cette capacité a été blessée par la faute originelle. Dans le texte hébreu de l'avertissement de Dieu de la Genèse (Gn 2, 17), il n'est pas dit à Adam qu'il « *mourra physiquement* » s'il s'empare du fruit interdit, comme si la mort physique n'existait pas encore, mais le texte semble dire de manière plus nuancée « *de mourir, tu mourras* », comme si la mort ne pouvait plus être vaincue par lui.

Dans Gn 2, 17, l'avertissement du risque de mort indiqué par Dieu à Adam n'évoque pas une réalité qui lui est inconnue. Elle ne semble pas viser nécessairement la mort physique. Le texte hébreu paraît

viser deux morts en écrivant : « *de mort, tu mourras* ». Ce qui est visé, n'est-ce pas un risque de mort pour la personne humaine faite de corps mais aussi d'esprit à l'image de Dieu ? Sans la communion avec Dieu, la vie de l'homme, sa personne, n'est-elle pas vouée à se dissoudre dans la mort physique : la mort (physique) n'est-elle pas vouée à détruire sa personne, à la faire mourir ? De la mort (physique), tu mourras (ta personne).

Le Christ, le nouvel Adam, n'a pas supprimé la mort physique, il l'a franchie, il en a vaincu les effets négatifs. Elle n'a plus aucun pouvoir sur lui. N'était-ce pas la situation d'Adam sans la chute ?

La chute fait passer l'humain de l'état insensible au temps (de la mort physique qui est dans la nature, sa personne ne meurt pas, sa vie spirituelle en Dieu se poursuit sans interruption et son corps se renouvelle autant que nécessaire) à un monde temporel (la blessure spirituelle de la chute le soumet à la mort : de la mort physique tu mourras (Gn 2, 17) car, en dehors de la communion spirituelle avec Dieu, il est soumis aux limites terrestres temporelles.

Le fait que la mort « *règne* » depuis le péché originel n'exclut pas sa réalité naturelle positive antérieure pour le renouvellement de toutes choses dans la nature, mais la faute a permis à la mort de pénétrer dans l'humanité, d'atteindre l'immortalité que l'homme a reçue de Dieu pour son corps comme pour son âme.

Le premier Adam a pu connaître la mort, indépendamment du péché, comme tous les autres êtres animés qui existaient avant lui sur la terre. Sans le péché, cette mort physique ne provoquait pas sa mort personnelle mais pouvait être dépassée et vaincue par une vie de l'humain en communion avec son Créateur plutôt que par une existence conduite par ses propres connaissances.

La mort est dans la nature. Elle permet à toutes choses de se renouveler. Elle ne devient un mal que si elle détruit, si elle ne peut être franchie, vaincue.

L'homme est créé dans une création où tous les êtres animés sont naturellement mortels. Ils se renouvellent sans cesse, mais sans persistance de leur réalité propre.

Par contre, l'homme qui reçoit en partage une vie à l'image et à la ressemblance de Dieu peut transcender la limite de la mort physique, matérielle.

L'humain a reçu cette possibilité de franchir la mort. Pour les chrétiens, le Christ a restauré cette possibilité par sa résurrection.

Dans la nature, la mort n'est pas une vraie mort qui détruit définitivement, mais un passage, car les cellules du corps mort se transforment et la vie se transmet ailleurs. Nos propres cellules corporelles meurent et se renouvellent sans cesse. Par la chute et sans le Christ, c'est notre personne qui est menacée de mort.

Doris écrit : « *Adam et Ève connaissaient la mort ! Dans l'indifférenciation harmonieuse, les animaux mourraient, le végétal se fanait. Quand il ne pleuvait pas, ils voyaient la terre se dessécher. Ils géraient la vie, ils géraient la mort, qu'ils ont nommée de son nom, comme ils ont nommé toute chose sous le regard bienveillant de Dieu. Lorsqu'ils sont devant l'arbre du milieu du jardin, (et simultanément devant les arbres alentour) ils ont l'expérience de la mort extérieure à eux-mêmes* »

Raistlin écrit : « *Je ne pense pas que les animaux aient été immortels avant le péché originel. D'abord parce que l'immortalité d'Adam et Ève provenait de leur relation directe avec Dieu - que les animaux n'avaient pas - et ensuite, la profusion d'ossements datant d'avant l'apparition de l'Homme invalide cette hypothèse.* »

Dans la nature, la mort n'existe physiquement que de manière relative. Une forme visible disparaît, mais tous les éléments chimiques qui la composent retournent dans la poussière du sol et sont réincorporés dans d'autres vivants.

La profonde différence par rapport aux autres créatures, c'est que les humains ont reçu la vie divine éternelle, la capacité de franchir la mort physique sans que leur être, leur âme soit détruite. Cette capacité a été blessée par la faute originelle.

Le problème vient probablement de l'ambiguïté du mot « *mort* » qui évoque une destruction totale, définitive, irrémédiable. Ce qui n'est pas tout à fait exact, ni dans la nature où la mort permet un renouvellement de la vie, ni pour nous du fait que le Christ a franchi la mort.

La mort passage peut être positive pour un état meilleur. Elle n'est pas nécessairement négative, ni punitive.

Philémon Siclone écrit : « *Si l'on envisage d'ancrer le récit de la Genèse depuis le début dans notre histoire, cad dans ce siècle-ci, dans ce monde-ci, il reste encore une contradiction : l'apparition d'animaux carnivores avant l'apparition de l'homme, alors que le commandement de Dieu ne leur donnait que du fruit à manger.* »

Nous pouvons constater qu'il ne s'agit pas d'un commandement, mais d'un don. « *A tout animal de la terre ... je donne tout herbe verte pour nourriture* » (Gn 1, 30) et que ce don n'est pas exclusif. Il n'exclut pas la nourriture carnivore, il en donne une autre.

Surtout, il faut relever que cette parole est adressée à l'homme après la création de l'homme. Cette parole n'existe pas avant la création de l'homme.

N'oublions pas que l'homme créé va recevoir une fonction essentielle : celle de dominer la terre. Ce qui va changer radicalement l'état de la création.

Les miracles du Christ nous montrent un peu ce qu'aurait pu et dû être la création dominée par l'homme sans le péché : en guérissant les malades, en changeant l'eau en vin, en multipliant les pains, en marchant sur l'eau, en ressuscitant des morts, ...

L'homme, qui était le but et le sommet de la création, aurait dû être celui qui achevait la pleine réalisation de la création qui, à cause du péché, est restée dans les douleurs de l'enfantement.

Il me semble que l'harmonie de la création n'est pas atteinte avant la création de l'homme. Il était, il aurait dû être, ce cœur vivifiant qui, en communion avec Dieu, aurait fait vivre le monde de manière parfaite.

Philémon Siclone écrit : « *Certains passages évoquent d'ailleurs le temps où le lion se couchera près des brebis et broutera l'herbe des champs, façon de dire que l'état d'origine de la nature est exempt de toute marque du péché, et le sera de nouveau après la Résurrection.* »

Exactement comme cela.

Un monde paisible, apaisé, sans carnivore, devait être le résultat, le don fait à l'homme, mais il ne faut pas en déduire l'état de la situation antérieure à la création de l'homme.

Considérer que le monde était parfait avant l'homme, c'est donner à la création matérielle une valeur parfaite en elle-même indépendamment de la création de l'homme alors qu'elle n'en est que le berceau et qu'elle n'existe qu'en vue et pour l'homme voulu par Dieu pour vivre en communion avec lui.

Philémon Siclone écrit : « *De plus, où se trouverait dans ce cas le Paradis terrestre ? Nous avons suffisamment exploré la terre pour nous rendre compte que ce territoire merveilleux n'est pas de ce monde.* »

Cette question fait l'objet d'un autre sujet intitulé « 45. *Un jardin dans l'Eden* » (cf. infra).

N'oublions pas que l'homme est fait de chair mais aussi d'esprit. C'est encore vrai aujourd'hui. Notre vie d'homme ne se vit pas uniquement dans la réalité matérielle. N'est-ce pas le cœur de l'Évangile prêché par le Christ ? : « *le royaume des cieux est au milieu de vous* ».

Même si c'est de manière affaiblie par le péché, nous participons, en même temps, à ce monde terrestre, mais aussi au monde spirituel de Dieu.

Il ne faut pas dissocier les deux réalités. Dieu vient dans l'histoire, dans notre histoire, dans notre dimension spatio-temporelle, mais il est tout aussi vrai que les récits du début de l'humanité dans la Genèse se réalisent aussi « *dans une autre dimension* ». En même temps, mais aussi de manière transcendante.

Il est évidemment impossible pour les auteurs inspirés de la Genèse de nous en parler autrement qu'avec des mots terrestres qui ne peuvent en donner qu'une image à la mesure des limites de notre compréhension terrestre, mais la réalité n'en est pas moins vraie pour autant.

Adam et Ève ont effectivement vécu à un endroit bien concret. Mais, les anges sont des êtres spirituels, et il me semble que le Jardin d'Eden où il est question d'arbre de la vie, de la connaissance, de dialogue avec Dieu, concerne surtout la réalité spirituelle, dans le récit du péché originel, ce qui n'exclut pas sa réalité terrestre à un moment et à un endroit précis, mais la Genèse ne nous affirme nulle part que ce jardin était extraordinaire sur le plan terrestre.

L'extraordinaire, dans ce jardin, concerne la vie d'Adam et Ève en communion avec Dieu. C'est l'accès à l'arbre de vie qui est barré.

Le mot jardin renvoie à un lieu de vie. Nos yeux de chair ne peuvent plus voir ce jardin. C'est l'accès à la réalité spirituelle de ce jardin qui est barrée par des anges. À l'endroit physique concerné, vous ne trouveriez plus rien de particulier.

De la réalité spirituelle du jardin d'Eden, la Genèse ne peut nous parler qu'avec des images terrestres non spirituelles.

Je vais essayer de me faire comprendre par un exemple (sous toutes réserves). C'est un peu comme si vous étiez à un endroit bien concret (le jardin d'Eden) mais où il n'y a aucune lumière (l'obscurité spirituelle) et il vous faudrait des lunettes infra rouges vous permettant de voir. De ces lunettes, nous sommes actuellement privés.

Conclusion : une exploration terrestre approfondie avec nos moyens de chair ne peut pas nous permettre de retrouver le jardin d'Eden dont la réalité était cependant bien présente et perceptible pour Adam et Ève avant leur choix originel. Aujourd'hui, ce jardin n'a pas disparu dans la réalité spirituelle, mais sa perception nous est barrée.

Philémon Siclone écrit : « *Néanmoins, chaque étape de cette création est qualifiée par Dieu de "bonne".* »

Bien sûr, mais, comme vous le dites spontanément, chaque phase de création est bonne comme une « *étape* ». Ce n'est d'ailleurs qu'après la création de l'homme que cela devient « *très bon* ».

Chaque étape, comme chaque phase de réalisation d'un projet, n'est pas bonne en elle-même mais seulement du fait de son aptitude à s'intégrer dans le projet final.

Philémon Siclone écrit : *« Enfin, rien n'affirme dans ce récit que la mort préexistait à la chute d'Adam, mais tous les docteurs de l'Église disent très clairement que la Mort est entrée dans ce monde justement par le péché d'Adam. C'est la Mort dans tous les sens du terme, autrement le récit de la chute originelle perdrait énormément de son sens. Et oui, il s'agit bien de mort physique. Avant cela, Adam était immortel, et a été condamné à cause du péché à la mort physique, et non pas à la mort de l'âme, puisque l'âme, malgré le péché, demeure immortelle. »*

Ce que vous écrivez est tout à fait exact si, mais seulement si, le mot « mort » signifie destruction totale et définitive, la disparition du vivant.

Le grain de blé qui pourrit dans la terre pour donner plus tard un épi nouveau portant de nouveaux grains, ne meurt pas.

Nous-mêmes, nous ne mourons pas lorsque nos cellules disparaissent pour être remplacées par d'autres.

Un animal qui « meurt » ne quitte pas le vivant. Ce n'est pas vraiment une « mort ». Les éléments biochimiques de son corps retournent à la terre et continuent à participer au vivant par de multiples transformations qui font revivre ces éléments dans d'autres matières terrestres ou dans d'autres vivants.

Le Christ est mort physiquement, mais lui n'a pas été détruit. Il est descendu aux enfers. Il a franchi la mort. Il est ressuscité. Il a pu dire à ses disciples : *« celui qui vit et croit en moi ne mourra jamais »*.

Ce qui nous est très difficile à comprendre, c'est qu'un homme puisse franchir la mort, vaincre la mort parce que, dans ce cas, la mort n'est plus vraiment la mort, la destruction totale, elle devient passage.

Comment Adam aurait-il géré la mort sans le péché ? Là, nous sommes devant un mystère que seule la résurrection du Christ éclaire. La Genèse n'en dit rien.

Pneumatis écrit : *« Le truc c'est que la Genèse ne situe rien du tout dans le temps. Elle ne dit pas si la terre dont il est question est "notre terre" ou l'univers, et pour reprendre votre exemple, elle fait apparaître les "luminaires" (astres) seulement au quatrième jour !!! Enfin bref, à moins de croire que la terre fut créée avant le soleil, la lune, les étoiles et les autres planètes, je ne vois pas comment on peut lire dans le premier chapitre de la Genèse une histoire de la formation de l'univers ou de la terre. Elle est là, la dérive ponctuellement "fondamentaliste" que je ressens parfois dans nos échanges. C'est la même que j'évoquais quand j'alertais sur le fait de justifier qu'Adam ait chuté alors qu'il usait déjà d'un langage, sous l'argument que dans la Genèse on le voit nommer des choses ou parler à Dieu. Bien que je ne nie pas la conclusion, j'en regrette la justification : c'est là encore une lecture qui historicise des éléments de la Bible qui n'ont pas vocation à l'être. »*

Le sujet de la création de la terre le quatrième jour a déjà été évoqué ainsi que l'étonnante véracité scientifique de l'ordre de la Genèse à cet égard.

J'entends bien votre impression de « dérive » « fondamentaliste ». C'est le grief classique à l'encontre de toute approche relevant une valeur historique contestée.

Le fondamentalisme et le modernisme sont des griefs toujours susceptibles d'être reprochés réciproquement entre des croyants qui attribuent plus ou moins d'historicité ou de sens littéral à des textes de l'Écriture l'un par rapport à l'autre.

Pneumatis écrit : *« Que nous soyons clairs : ce n'est pas votre hypothèse que j'ai suspecté de fondamentalisme, mais certaines formulations d'arguments visant à l'appuyer. Comme par exemple de*

dire que le premier chapitre de la Genèse situait des choses dans le temps, et en particulier proposait un ordre chronologique des étapes de la création. »

Vous persistez ! Je ne vois vraiment pas pourquoi il faudrait, pour éviter le soupçon de fondamentalisme, refuser de voir l'extraordinaire perspicacité de l'auteur de la Genèse dans l'ordre chronologique exact sur le plan scientifique des « *jours* » de la création. Ce n'est ni du fondamentalisme, ni du concordisme : le texte ne doit pas être forcé, ni interprété de manière littérale. Il correspond tout simplement à la réalité connue : notre planète, cet uterus de l'humain futur, n'est pas première dans l'univers et des traces d'eau sont repérées sur d'autres planètes qui rendent plausible, et même vraisemblable, que des espèces « *végétales* » aient pu se développer dans l'univers, entre le Big Bang survenu il y a environ 13,8 milliards d'années et la formation, il y a environ 4,6 milliards d'années, de la terre où sont apparu des espèces propres à la sphère terrestre.

Pourquoi nier cette vérité, certes imprécise et largement poétique, de la Genèse là où elle est confirmée par la science ? Pourquoi préférer une lecture littéraliste du quatrième jour pour en déduire qu'il est aberrant d'affirmer que le soleil, la lune et les étoiles ont été créés après la terre alors que le récit nous montre tout simplement la création de la terre dans un système où elle est certes présentée comme le centre principal pour l'humain futur mais non dans un ordre quelconque. Elle nous dit simplement que, « *pour* » la terre, dans la création de la terre, Dieu a prévu la présence autour de la terre du soleil, de la lune et des étoiles ce qui n'indique aucune chronologie entre ces éléments de l'univers.

Ici, la question est toute autre. Elle ne concerne pas spécialement la compréhension de la Bible, mais l'affirmation de la foi selon laquelle Dieu a créé l'homme. Pour les uns, cette création est intervenue dans l'histoire du monde actuel, pour les autres avant ou, du moins, tout au début de cette histoire.

Ce n'est pas parce que la question est très difficile et que sa réflexion considère plusieurs hypothèses différentes, compte tenu des connaissances scientifiques actuelles, que la vérité n'est pas unique.

Certes, les fondamentalistes les plus extrêmes croient que l'homme a été créé au cours de l'histoire, mais les plus modernistes le croient aussi, même s'ils interprètent cette création comme étant le résultat naturel d'un dessein intelligent initial, voire du hasard naturel. Même la science et les athées affirment sans hésiter que l'homme n'a pas toujours existé sur la terre mais n'est qu'un résultat récent de l'évolution de l'univers.

Mais, tant pour les plus modernistes des croyants que pour la science ou les athées, l'apparition de l'homme est exclusivement progressive et il y a une lente apparition de l'intelligence et de la conscience au cours de l'histoire, depuis l'apparition de la vie animale jusqu'à l'apparition de la vie humaine. Pour les athées, il est sans intérêt de préciser quand arrive une première personne capable d'une vie éternelle.

Il leur est impossible de concevoir un effet cosmique sur toute la création par l'effet d'un péché à un moment de l'histoire concrète de l'humanité même située il y a quelques millions d'années.

Pour tous, il est impossible d'imaginer notre monde et son évolution, dans ses lois actuelles, sans la mort physique qui renouvelle toutes choses.

Pour les croyants qui considèrent que cette mort physique ne pouvait pas exister avant le péché originel mais qui veulent cependant respecter l'affirmation de la foi de l'Église en un péché originel au commencement de l'histoire de l'homme qui a soumis la création toute entière aux désordres qui résultent de ce péché, la difficulté aboutit à la thèse, présentée ici par Pneumatis, d'une création de l'humanité et d'un péché originel dans un passé extrême, aux limites de l'éternité, d'où tout serait progressivement réapparu, y compris l'humanité dans sa forme actuelle.

Cette thèse imagine qu'Adam aurait été conçu comme une unique cellule identique qui aurait traversé des milliards d'années jusqu'à atteindre à un moment un état évolué qui correspond au notre.

Cette thèse oublie de considérer que les générations successives du végétal passent par des morts physiques successives et ne peut expliquer que cette cellule incorruptible ne se serait pas reproduite avant d'atteindre un état évolué comme le nôtre.

C'est ici toute la difficulté : les mécanismes d'évolution procèdent par renouvellements et transformations, dans les végétaux comme chez les animaux. Dans la nature actuelle, une cellule « *incorruptible et impérissable* » n'existe pas au sens physique, puisque la vie est marquée par le renouvellement cellulaire. C'est par la disparition d'un état initial qu'un élément chimique se transforme et donne vie à un végétal qui lui-même à son tour se transforme sans cesse. C'est dans ces renouvellements successifs que les animaux se sont reproduits et transformés au fil du temps.

On ne peut concevoir une cellule « *incorruptible et impérissable* » qu'avant les mécanismes d'évolution et donc avant l'apparition de tout l'univers physique actuel.

Comme il est certain qu'il n'y a pas eu d'humains, avec un corps tel que le nôtre, sur la terre pendant des millions voire des milliards d'années, le lien de descendance entre les humains actuels et de premiers humains situés à l'extrême du passé ne serait plus établi par rien de concret, même si cela n'empêche pas de l'imaginer par une trace cellulaire ou autre. Cela ne concorde guère avec les liens généalogiques indiqués tant par la Genèse que par les Évangiles sauf à les considérer comme uniquement symboliques de liens restés inconnus.

Peux-t-on imaginer que, sous une forme cellulaire, des personnes humaines, soumis à ce bouleversement et à la mort physique qui renouvelle toutes choses, auraient vécu successivement pendant des milliards d'années, ayant successivement une âme immortelle promise à la résurrection ?

La toute première cellule vivante à l'origine de l'humain ne paraît pas pouvoir suffire pour faire de tout descendant un humain, puisque, au cours de l'évolution, tous les animaux proviennent d'une cellule vivante, et même tous les végétaux.

Si la première cellule humaine considérée est celle qui caractérise aujourd'hui tout humain à sa conception, soit une combinaison de trois millions et demi de gènes formant notre ADN commun à tous les humains, comment une telle cellule aurait-elle pu survivre, dans notre monde, après le péché originel, sans se multiplier et former des humains, ce qui ne fut pas le cas pendant des milliards d'années.

La complexité même d'une cellule humaine exclut qu'elle ait pu exister avant que le monde ait atteint un stade de développement très avancé. Il est tout aussi exclu qu'une telle cellule ait pu survivre sans se démultiplier selon sa nature même.

Comment fonder sur la science ou sur la foi de l'Église, une cellule humaine survivant sans développement pendant des milliards d'années ?

Quand Pneumatis écrit : « *Le quand, je ne prétends pas y répondre pour l'instant. Cela peut-être en même temps que la toute première bactérie, ou avant, ou après... je n'ai pas d'hypothèse pour l'instant* », n'est-ce pas plutôt le signe qu'il constate lui-même une objection majeure ?

Toute la difficulté réapparaît à ce moment. Où situer des milliards d'années avant la chute par rapport à l'évolution scientifique du monde. Si la création de l'homme et le péché originel sont situés avant cette évolution, cela suppose un bouleversement cosmique complet par le péché originel qui aurait modifié toutes les lois de la création et constituerait l'explication fondamentale de toutes choses dans notre monde matériel.

Toute la création actuelle ne serait, dans ce cas, que le produit d'une résurgence d'un monde déchu après un péché originel dans lequel des hommes tels que nous seraient réapparus.

Ce monde resurgi ne serait-il pas, dès lors, irrémédiablement mauvais dans sa réalité terrestre la plus profonde puisque le péché aurait tout perverti jusqu'à sa première cellule et ses principes les plus élémentaires ?

Il me semble que ni dans l'Écriture, ni dans la tradition de l'Église, il n'a jamais été question ni d'un effondrement cosmique de la création après le péché originel, ni d'une réapparition dans le temps d'une création effondrée intervenue avant le temps ou au début du temps.

Le Catéchisme de l'Église Catholique (n° 285) écrit : « *Depuis ses débuts, la foi chrétienne a été confrontée à des réponses différentes de la sienne sur la question des origines... selon certaines de ces conceptions, le monde (au moins le monde matériel) serait mauvais, produit d'une déchéance, et donc à rejeter ou à dépasser (gnose) »*

Affirmer que « le monde (matériel) » est le « *produit d'une déchéance* » est une « gnose » qui fait partie des « *réponses différentes* » de celle de la foi chrétienne.

Après le péché originel, Adam et Ève ne sont pas chassés du monde terrestre et ce monde n'est pas changé. Ils sont « *seulement* » chassés du jardin d'Eden, de la réalité spirituelle dans laquelle ils vivaient avec Dieu, mais restent sur la même terre. Ils sont un peu comme le disque dur d'un ordinateur dont ils ont débranché la prise donnant accès au courant qui permet de faire fonctionner tous les programmes. Ils doivent continuer à vivre et à gérer ce monde, mais sans le bénéfice désormais inaccessible des logiciels prévus qu'ils ont déconnectés. Ce n'est, bien sûr, qu'une image de valeur toute relative pour essayer d'expliquer l'approche différente de celle d'un effondrement du monde lui-même.

Pour certains, le monde tout entier s'est effondré, pour d'autres, le monde est seulement privé de l'homme qui devait le conduire à sa perfection.

Comment Pneumatis peut-il percevoir une tentative d'établir un nouveau dogme dans une explication de la création de l'homme dans le cours de l'histoire du monde, comme l'Église l'a toujours considéré, alors que c'est sa propre thèse qui constituerait, le cas échéant, une nouveauté profonde dans la foi de l'Église, si elle était retenue ?

Envisager des parents terrestres pré-humains comme ancêtres biologiques des premiers humains ne contredit en rien la création qui a toujours été annoncée par l'Église, mais vient seulement constater que la science éclaire le « *comment* » de cette création d'une manière nouvelle.

Envisager un effondrement cosmique et une absence prolongée de tout humain, tel que nous, sur la terre pendant des milliards d'années suivis d'une réapparition dans l'histoire me semble bien davantage nouveau comme pensée.

Comment peut-il reprocher du fondamentalisme à un point de vue qui s'accorde avec les affirmations de la science et qui ne dépend pas du texte de la Genèse alors qu'il propose d'expliquer ce texte et de lui donner une explication historique par une interprétation totalement étrangère à la science autant qu'à la plupart des interprétations faites tout au long de l'histoire de l'Église ?

Y a-t-il eu une succession de personnes humaines (qui, au-delà de la mort de leur corps terrestre, continuent à vivre dans l'éternité avec Dieu) durant les milliards d'années qui nous séparent des origines du monde ?

L'alternative reste de croire que le monde a bien été créé tel qu'il est aujourd'hui, même s'il est actuellement blessé par le péché, et que c'est dans l'histoire de ce monde que l'homme a été créé pour y vivre éternellement en communion avec Dieu et maîtriser toute la création, y compris la mort. Seul

le péché l'empêche aujourd'hui d'ordonner la création et de permettre que toutes choses se renouvellent harmonieusement par une action spirituelle de l'homme en communion avec Dieu.

La rupture originelle empêche l'homme de vivre dans la création selon la volonté de Dieu, mais le Christ qui nous rejoint dans cette création déchue a rétabli, pour cette humanité et dans ce monde, un nouveau chemin restaurant l'homme dans sa dignité première.

Seul l'effet profond et mystérieux du péché originel conduit le monde vers sa dissolution à travers laquelle le Christ nous ouvre cependant un passage vers des cieux nouveaux et une terre nouvelle qui subsisteront après la disparition de toutes choses dominées par le péché.

C'est bien notre monde actuel qui est dans les douleurs de l'enfantement et qui doit être totalement renouvelé puisque son état désordonné doit être complètement guéri.

Le passage du temporel à l'éternel par l'homme sauvé et rétabli dans la communion avec Dieu peut bouleverser l'ordre cosmique de manière inimaginable. Le rétablissement de l'unité entre la réalité matérielle et la réalité spirituelle échappe à notre entendement, sauf dans la mesure que le Christ nous a montrée lui-même après sa résurrection.

La différence dans la compréhension des origines a-t-elle une importance ? Dans un cas, c'est bien le même monde, le même homme qui sont sauvés. Le Christ est un nouvel Adam dès sa conception. Il se retrouve dans les mêmes conditions que le premier Adam avec le même choix : tout est semblable sauf le péché présent dans chaque homme et dans le monde. Il nous montre par ses miracles, sa résurrection et ses apparitions après avoir vaincu la mort physique, la vie que le premier Adam aurait pu vivre lui-même dans le même monde. Il nous montre que c'est dans notre réalité actuelle qu'il vient nous sauver.

C'est nous, tels que nous sommes, qu'il vient sauver et restaurer et non une humanité différente dans un monde tout autre qui aurait existé en des temps lointains, à la limite de l'éternité, inaccessibles à la science.

Le sujet touche profondément les croyants. Pneumatis est loin d'être le seul à penser les thèses qu'il soutient et il est pourtant un catholique particulièrement fidèle à l'Église et au magistère.

Pour certains, le monde tout entier s'est effondré, pour d'autres, le monde est seulement privé de sa conduite spirituelle par l'homme.

Pour les premiers, le péché originel est rejeté avant l'histoire non seulement de l'homme mais du monde actuel. L'histoire de notre monde actuel, avec ses lois physiques actuelles, résulterait elle-même du péché originel. Ce n'est pas au commencement de l'histoire de l'homme dans ce monde actuel qu'un péché aurait été commis, mais avant le commencement de ce monde, à l'origine de ce commencement. Il y aurait eu un monde autre avant celui-ci.

Est-il vraiment indifférent de savoir si le Christ s'est incarné sans le péché dans l'état d'Adam blessé par le péché originel ou s'il s'est incarné dans une humanité d'une nature terrestre différente d'Adam qui serait sortie et réapparue, après des milliards d'années, d'un effondrement cosmique initial qui l'aurait radicalement modifiée par rapport au temps et à l'espace ?

Nous a-t-il révélé ce qu'était vraiment un homme sans le péché ?

Les miracles du Christ sont-ils uniquement la manifestation de sa divinité, une exception aux aptitudes normales des humains ou sont-ils une révélation de l'humanité sans le péché ? Le Christ, dans son humanité, était-il un homme muni de pouvoirs terrestres non humains et uniquement divins ou était-il semblable à nous à la seule exception du péché ? Ses miracles et sa résurrection ne résultent-ils que de sa divinité ou pouvons-nous y découvrir une révélation sur la vérité de l'homme sans le péché ? Ne

sommes-nous pas sauvés parce qu'il a revêtu la même humanité que nous avec ses mêmes limites ? En tout semblable sauf le péché.

Comment pourrions-nous comprendre ses paroles nous indiquant que les hommes peuvent faire des miracles plus grands que les siens, que la foi peut déplacer des montagnes ?

Le Christ était vraiment homme comme nous. Il a revêtu l'humanité d'Adam, la même que nous, mais sans le péché parce qu'il est vraiment Dieu. Il nous montre que c'est dans ce monde-ci, non dans un autre avant ou après un bouleversement cosmique absolu, qu'un salut est possible, que le temps et l'éternité peuvent être réconciliés dans l'harmonie au-delà de tout ce que nous pouvons imaginer.

Entre un monde irrémédiablement pourri par le péché jusqu'au cœur de la plus petite de ses particules, entièrement bouleversé par le péché originel, et un monde désordonné parce que l'homme n'y tient pas la place qu'il a perdue par le péché originel, la différence est profonde et essentielle.

Comment fonder quoi que ce soit, et notamment des indications morales, sur un monde irrémédiablement altéré ? Le respect de la nature, par des préoccupations écologiques ou des règles morales, ne risque-t-il pas d'y perdre beaucoup ?

Admettre, comme les chrétiens l'ont considéré pendant près de deux millénaires, que le mal est entré dans l'histoire par le péché originel, c'est croire en la parfaite bonté de la création concrète dans laquelle nous vivons, c'est croire qu'elle est l'œuvre de Dieu, c'est croire que l'homme est pleinement responsable des désordres dans cette création et que le Christ ouvre un chemin de salut pour les hommes et pour la création toute entière parce qu'il confie à l'homme la tâche d'ordonner la création et de la libérer de tout mal dans et avec le Christ.

Cette œuvre de salut commence ici et maintenant, dans ce monde qui est le monde créé par Dieu et non un produit du péché originel.

Ce péché est seulement l'obstacle qui nous empêche de pouvoir ordonner ce monde en communion avec Dieu, celui qui conduit le monde vers sa perte, vers la dissolution de toutes choses, mais nous avons déjà la promesse de cieux nouveaux et d'une terre nouvelle.

Le monde est dans l'obscurité parce que le péché a fermé la lumière. Parce que l'homme s'est déconnecté de la source.

S.S. Benoît XVI, à l'audience du 26 août 2009, enseigne que « *La terre est un don précieux du Créateur, qui en a établi l'organisation intrinsèque, nous donnant ainsi les orientations auxquelles nous conformer en tant qu'administrateurs de sa création. C'est précisément à partir de cette conscience que l'Église considère les questions liées au thème de l'environnement et à sa sauvegarde comme intimement liées au thème du développement humain intégral...*

N'est-il pas vrai que l'usage inconsidéré de la création commence lorsque Dieu est marginalisé ou lorsque l'on en nie l'existence même ? Si la relation de la créature humaine avec le Créateur disparaît, la matière est réduite à la possession égoïste...

La création, matière structurée de manière intelligente par Dieu, est donc confiée à la responsabilité de l'homme, qui est en mesure de l'interpréter et de la remodeler activement, sans s'en considérer le maître absolu. L'homme est plutôt appelé à exercer un gouvernement responsable pour la conserver, la mettre à profit et la cultiver, en trouvant les ressources nécessaires ».

Que devient la beauté de la création, sa vérité et sa bonté, si nous la considérons comme un produit déchu d'un péché originel commis à l'origine du cosmos ? Que devient la valeur de la loi naturelle, si la nature et toutes ses règles dans laquelle nous vivons proviennent du péché originel ?

Pneumatis écrit : « Si donc Dieu veut que nous ayons connaissance de l'histoire de nos origines, il est absolument exclu que cette histoire n'ait aucun sens. Bien au contraire, pour quelque chose d'aussi inaccessible à la connaissance immanente que la question de nos origines nous soit connu, il me paraît évident que cette histoire engagera toute notre foi, en particulier la foi en la résurrection. Vous l'avez dit d'une autre manière en suggérant que nous pouvions reconnaître le beau et le bon dans la création. Justement, j'essaie de réfléchir à ce qu'aurait fait Dieu en voulant faire le top du top, soit une histoire qui implique complètement l'anthropologie qu'il nous enseigne du début de sa révélation à Jésus Christ, et qui fait même écho à sa dimension eschatologique. Je cherche de la cohérence, c'est-à-dire du beau, dans l'acte de création.

L'idée d'évolution est déjà très belle, très forte en signification. Mais il manque quelque chose qui donne plus de sens à tout ça. Quand je dis il manque, je ne veux pas dire que ce serait une connaissance absolument nécessaire à la foi ou au salut. Je dis que de la même manière qu'avant que notre intelligence reçoive cette révélation de l'immaculée conception de la Vierge, par exemple, nous n'en avons pas besoin, mais cette réalité donna beaucoup de sens, enrichit la foi, et se trouve être d'une beauté incroyable. Combien autant devrait l'être la vérité sur nos origines ! Quelque chose qui décoiffe l'intelligence, qui ne heurte pas notre foi mais la rend encore plus forte (l'idée du saut d'espèce par exemple joue déjà ce rôle signifiant), encore plus belle, et rejoint si parfaitement la Vérité révélée en Jésus Christ, qu'on ne pourrait plus dire en contemplant l'un et l'autre comment nous n'avions pas vu avant l'Alpha de l'histoire humaine, lors même que l'Omega s'était déjà rendu présent à nos yeux, à le toucher et nous en nourrir. Comprendre nos origines, c'est d'un seul coup recoller la pièce manquante, recoller ensemble l'Alpha et l'Oméga, si beaux dans leur unité. C'est alors une vérité soit bouleversante pour l'intelligence ouverte à la grâce, soit parfaitement intolérable pour celui qui s'en est coupé. »

Excellent, cher Pneumatis, excellent ! C'est tout à fait ça !

Pneumatis écrit : « Tout ça pour dire que les Pères sus-cités, ne croyaient pas qu'Adam et Ève se soient unis avant le péché originel... En outre ils croyaient que l'homme fut créé ... directement du limon de la terre, par création et non par engendrement. »

Dans vos citations, je ne lis pas exactement cela.

St Thomas d'Aquin écrit : « Le corps humain dans l'état d'innocence était corruptible pour ce qui dépendait de lui, mais il pouvait être préservé de la corruption par l'âme...

les choses qui sont naturelles à l'homme ne lui sont ni retirées ni accordées par le péché. Or il est clair que si nous considérons dans l'homme la vie animale qu'il avait même avant le péché, comme nous venons de le dire, il lui est naturel d'engendrer par union charnelle, tout comme aux autres animaux parfaits. C'est ce que manifestent les membres naturels destinés à cet usage. Et c'est pourquoi il ne faut pas dire qu'avant le péché ces membres naturels n'auraient pas eu leur usage comme les autres membres...

Ces membres-là auraient obéi comme les autres, au gré de la volonté, sans l'aiguillon d'une passion séductrice, dans la tranquillité de l'âme et du corps...

Dans le Paradis, l'homme aurait été comme un ange pour ce qui est de l'âme spirituelle, tout en ayant une vie animale selon son corps. »

Il est important de ne pas oublier qu'à l'époque des Pères de l'Église, la question du « comment » ne se posait guère avant les découvertes actuelles de la science.

Pneumatis écrit : « les Pères sus-cités ... croyaient que l'homme fut créé directement à l'état adulte ... Bref, la conception classique qui a habité la pensée des chrétiens pendant au moins 18 siècles. »

Cette conception me semble rester valable. Personnellement, je pense que les humains ont effectivement été créés à l'âge adulte et je pense même comme vous qu'il n'y a pas eu de relation sexuelle entre les premiers humains avant la chute.

Tout simplement parce que la chute se produit au commencement de l'histoire de l'homme. Dès qu'il a été créé avec la conscience qui caractérise un homme physiquement et spirituellement, il a été confronté au choix spirituel fondamental que le récit de la chute nous raconte de manière inévitablement imagée.

La question qui ne s'est guère posée pendant de nombreux siècles c'est le comment et la durée de la création du corps animal des premiers humains qui n'a pas nécessairement été instantanée comme la création de leur âme.

Si nous affirmons aujourd'hui que l'être humain est pleinement humain dès sa conception, c'est aussi, outre la foi de l'Église, en concordance avec la science qui nous relate que dès la première cellule dans le sein d'une mère, la combinaison unique de trois millions de paires de chromosomes résultant de la fusion des gamètes de la mère et du père est définitivement faite et porte en elle-même l'intégralité du corps à laquelle s'attache instantanément la création d'une âme nouvelle à nulle autre pareille.

Mais rien ne me semble permettre d'affirmer que pour la création des premiers humains, il a dû nécessairement en être ainsi. Eux seuls sont créés à l'âge adulte. Rien ne permet d'affirmer qu'ils aient eu nécessairement immédiatement un corps intégralement humain comme l'acquiert immédiatement chacun de leurs descendants dès la conception.

Leur corps n'a pas nécessairement été façonné en un instant. Il me semble justifié de considérer qu'il a été façonné pendant des milliards d'années et, durant le dernier temps avant leur création à l'âge adulte, dans un corps pré-humain enfanté dans une espèce pré-humaine.

Pourquoi ne pas accepter que le premier homme ait été créé après une enfance dans un corps pré-humain, par un achèvement de son corps terrestre et le don simultané au moment de cet achèvement d'une âme immortelle qui caractérise une personne vivant au-delà de la mort physique de son corps terrestre ?

Pourquoi ne pas accepter que la première femme ait été créée après une enfance dans un corps pré-humain, à partir de quelque chose tiré d'Adam, par un achèvement de son corps terrestre et le don simultané au moment de cet achèvement d'une âme immortelle ?

L'adam (avec un article dans le texte hébreu) ce n'est pas encore Adam. L'adam est créé mâle et femelle à l'image de Dieu, ensemble. L'adam seul, ce n'est pas encore bon. Ce n'est qu'après la rencontre avec la femme que cela devient très bon, que la création est vraiment achevée.

Dans un tel contexte, une relation sexuelle a pu intervenir entre les êtres pré-humains dont les corps allaient être façonnés par une mutation finale aboutissant à la création de leur personne, mais après leur création comme premiers humains, rien ne permet de croire à une relation sexuelle avant le péché originel qui s'est produit dès le commencement.

Les observations de Pneumatis me font penser qu'une ligne droite pourrait être dégagée depuis la création de la sexualité physique dans les êtres animés (le cinquième jour), puis une sexualité dans des corps pré-humains qui participe à la création des premiers humains, homme et femme, une sexualité vécue ensuite dans la souffrance de la rupture de la communion après le péché originel, une sexualité dépassée en Marie d'abord pour l'Incarnation, une sexualité dépassée par un célibat de certains pour le Royaume, et finalement dans un état glorieux où l'on ne prend plus ni mari, ni femme.

N'oublions pas que le péché originel a brisé l'histoire et laissé le monde dans les douleurs de l'enfement. Notre corps humain était en route pour passer d'une sexualité animale vers une vie que nous ne pouvons guère imaginer.

La question 91 de St Thomas montre que les Pères de l'Église sont partagés :

St Thomas écrit : « *St Augustin dit que l'homme a été fait quant au corps, parmi les œuvres des six jours, selon les raisons causales que Dieu inséra dans la création corporelle ... Donc le corps fut produit par une vertu créée, et non immédiatement par Dieu...*

Il y a deux manières pour une chose de préexister dans les créatures selon les raisons causales. D'abord à la fois selon la puissance active, en ce sens qu'il y a non seulement une matière préexistante d'où elle puisse être tirée, mais aussi une créature préexistante qui soit capable de la faire. Ensuite selon la puissance passive seulement en ce sens qu'il y a une matière préexistante à partir de laquelle elle peut être faite par Dieu. C'est de cette deuxième façon que selon S. Augustin le corps de l'homme a préexisté dans les œuvres produites selon les raisons causales » (Somme théologique, T. 1^{er}, Q. 91, art. 2.4 concernant « La production du corps du premier homme »).

Je constate que St Augustin admet que « *l'homme a été fait quant au corps, parmi les œuvres des six jours* » et que le corps de l'homme a « *préexisté dans les œuvres produites selon les raisons causales* ». N'avait-il pas perçu l'évolution bien avant Darwin ?

Par contre, il faut bien constater que les connaissances scientifiques de St Thomas lui faisaient penser à l'époque que « *jamais il n'avait été formé de corps humain par la vertu duquel un autre corps spécifiquement semblable pût être formé par voie de génération* ». C'est à cause de cela qu'il en déduit, en contradiction avec St Augustin, que « *il était nécessaire que le premier corps de l'homme fut formé immédiatement par Dieu* ».

Or, vous aurez pris connaissance de cette découverte récente de ce mois de janvier 2010 sur le bornavirus qui peut modifier génétiquement un corps de manière transmissible contrairement à ce que l'on pouvait croire jadis. Qu'en aurait pensé St Thomas ? Ne se serait-il pas rallié à l'avis de St Augustin ?

Pour le reste, sauf à revenir à une création instantanée, malgré la science moderne et l'avis contraire de St Augustin, ou à sortir de l'histoire concrète, vous ne proposez rien comme explication concrète du récit de la création d'Ève.

Si vous reprenez sur ce point l'idée du professeur Lejeune qui propose une division cellulaire à la conception d'un embryon, cela nous donne Adam et Ève, frère et sœur dans un être maternel qui reste toujours « *animal* » de votre point de vue, dans une espèce d'animaux. Où est le lien possible avec le récit de la Genèse, avant l'Adam qui crie, puis qui est plongé dans la torpeur, qui se réveille, qui découvre Ève, qui quitte père et mère ? Une telle thèse est en dehors de toute interprétation du récit lui-même.

Que faites-vous de l'enfance des petits Adam et Ève jusqu'à un état de conscience permettant le péché originel ?

Archi écrit : « *je pense que c'est totalement absurde de tenter de déterminer comment les choses se sont passées au Paradis Terrestre en-dehors de ce que nous livre la Genèse en quelques phrases (certes très denses). Ensuite, le rapport entre les théories scientifiques modernes, qui se basent de toutes façons sur les lois de notre monde déchu, et ce qui s'est passé au Paradis... je trouve que ça n'a pas de sens.* »

Nous réfléchissons ici à ce que la Genèse nous enseigne sur la réalité concrète de la création de l'homme dans l'histoire. Si vous pensez qu'elle n'en dit rien par rapport à la réalité concrète de la

création de l'homme et que ce sujet a pu être ignoré par l'Écriture pour être réservé aux seuls scientifiques, le dialogue risque de s'arrêter ici sur un rapide désaccord de base.

Dans ce sujet, aucun intervenant ne cherche dans la Genèse des détails scientifiques qui ne s'y trouvent pas, ni ne conteste qu'elle ne donne qu'une approche de l'essentiel et à bien des égards de manière imagée qui empêche d'y chercher des détails qui n'y sont pas.

Par contre, si vous trouvez absurde de chercher à comprendre de manière détaillée et concrète le récit de la Genèse « *en-dehors de ce que nous livre la Genèse en quelques phrases (certes très denses)* », vous risquez simplement de vous limiter à une lecture littérale superficielle du texte en langue française et de ne pas vous y attarder.

S'il vous semble absurde de chercher des détails « *en dehors* » du texte pour le récit qui indique que Adam est tiré du sol et qu'Ève est tiré d'une côte d'Adam, faut-il en déduire que ce récit vous paraît clair comme cela sans autre explication plus détaillée ?

Sinon, ne devons-nous pas confronter les quelques phrases du récit avec tout ce que nous connaissons « *en dehors* » ?

Désolé de vous renvoyer l'expression qui semble dirigée contre les dialogues de ce sujet, mais l'absurdité des détails que vous trouvez dénués de sens ne révèle-t-elle pas une interprétation qui rend ces détails absurdes et qui est, en réalité, elle-même absurde.

Dans les discussions sur la Genèse, il faut souvent constater que beaucoup s'attachent à une interprétation dont ils reconnaissent eux-mêmes l'absurdité concrète pour ensuite critiquer comme absurde toute autre interprétation.

A priori, si une interprétation est absurde, il convient de l'écarter et de lui préférer une interprétation qui a du sens, mais cela exige de réfléchir à des détails.

Si vous partez de l'idée que toute tentative de compréhension concrète du récit de la Genèse est absurde, vous éviterez certainement de devoir réfléchir beaucoup de difficultés.

Si vous estimez que le récit ne correspond pas à une réalité historique concrète mais qu'il est symbolique, vous allez par contre vous retrouver devant les mêmes difficultés : il faut d'abord comprendre le récit tel qu'il est, y compris dans ses détails, pour pouvoir ensuite essayer de trouver ce qu'il symbolise ou ce qu'il veut nous faire comprendre.

À cet égard, celui qui lui donne un sens uniquement symbolique se retrouve devant la même nécessité de comprendre en fait le récit de la Genèse que celui qui considère que ce récit évoque bien une réalité historique.

Ceux qui pensent que le récit de la Genèse s'exprime littéralement de manière non imagée évitent certes toute difficulté puisqu'il leur suffit de croire à du miraculeux instantané à chaque difficulté rencontrée. Prenez la création d'Eve : une interprétation littérale non imagée ne pose pas de problème : Dieu endort Adam, lui prend une côte, la transforme en femme et lui présente Ève. Walt Disney en ferait un dessin animé sans aucune difficulté. Sauf leur croyance en l'historicité concrète du récit, ceux qui retiennent une telle interprétation littérale sont entièrement rejoints par ceux qui n'y voient qu'une légende. Les plus fondamentalistes et les plus modernistes se retrouvent autour de la même version, de la même interprétation. Pour les uns, c'est la réalité historique, pour les autres un enseignement symbolique.

Restent les autres pistes de réflexion suivies par beaucoup : comment comprendre concrètement la Genèse en tenant compte des connaissances scientifiques actuelles autant que de l'action de Dieu dans ce monde dont l'Incarnation du Christ est le sommet ?

Dire que cette démarche est absurde est un a priori que je ne partage pas. Le rejet de la réflexion pour cause d'absurdité me paraît plutôt un aveuglement, une dérobade intellectuelle.

À toutes les époques de l'histoire, et donc aussi aujourd'hui, il faut essayer de faire grandir notre intelligence de la foi en acceptant de dépasser les interprétations littérales incompatibles avec nos connaissances actuelles.

Méfions-nous de préférer nous accrocher de manière littérale à nos propres interprétations humaines injustifiées en les rejetant, au besoin, dans un vague symbolisme plutôt que de reprendre le récit de la Genèse tel qu'il est, avec notre foi éclairée par le Christ mais aussi avec notre raison humaine éclairée par la science.

Il me semble que l'Incarnation bien historique du Christ et ce que le Christ nous révèle de l'homme doivent nous inciter à nous plonger attentivement dans ce que les Écritures nous disent de l'origine de l'homme sans négliger les détails concrets qu'elle nous en donne.

Il est exact que l'absence de contrôle du monde par l'homme due au péché originel a permis du désordre dans le monde créé et dans son développement.

Lmx écrit : *« dès qu'on s'intéresse à des événements surnaturels, ceux-ci échappant aux lois naturelles, ils ne peuvent plus être expliqués scientifiquement. Et il n'y a aucune contradiction entre l'un et l'autre. »*

Nous sommes bien sûr d'accord sur les limites de la science et sur l'absence de contradiction.

Mais, la distinction n'existe que par rapport aux limites de notre intelligence humaine.

Pour Dieu et en fait, il n'y a qu'une seule réalité et les « lois » spirituelles ou l'action de Dieu ne sont pas étrangères aux lois de la nature physique créées par Dieu.

Ces lois de la nature ont elles-mêmes été créées en harmonie avec le monde spirituel et ses lois. L'incapacité de la science de percevoir et de comprendre les liens entre les diverses réalités qui coexistent ne les suppriment pas.

Lmx écrit : *« Quant aux autres passages racontant l'histoire d'Adam avant la Chute rien n'empêche qu'ils puissent tout aussi bien se passer dans un plan supérieur de réalité. Si donc la bible parle à certains moments de choses dépassant le domaine corporel tel qu'on le conçoit maintenant, alors vouloir les faire traduire scientifiquement peut-être illusoire. »*

Philémon Siclone écrit : *« comment s'est articulé l'observable et l'inobservable : nous n'en savons rien. Et nous ne pouvons pas le savoir, puisqu'il nous manque un des deux éléments, l'inobservable ».*

Tout à fait exact.

Lorsque la Bible évoque des réalités spirituelles, comme elle le fait dans le chapitre 3 de la Genèse, elle utilise inévitablement des images dont une traduction « scientifique » serait, en effet, illusoire.

Cela ne signifie pas qu'il n'y a pas eu un événement historique, au sens scientifique du terme. Mais, l'essentiel de cet événement que nous relate le récit échappe à l'observation terrestre de type scientifique.

Philémon Siclone écrit : *« L'acte Créateur de Dieu est au-delà de ce que la science peut observer, il est au-delà de la source que sont les lois elles-mêmes, observables dans la nature. La Résurrection du Christ échappe à ces lois. De même l'Incarnation, l'Annonciation, et une multitude d'autres*

évènements relatés dans la Bible. De même aussi la création d'Adam et Ève. C'est un évènement à part qui échappe aux lois observées par la science. Voilà tout ce que je dis. Donc tenter de relier l'observable (l'évolution) à ce qui ne peut être observé (la création d'Adam et Ève), ne peut mener qu'à une impasse.

Autant, je suis d'accord avec ce qui concerne l'acte Créateur lui-même, autant je ne peux vous suivre plus loin.

Qui sommes-nous pour connaître les limites des lois de la nature et leurs combinaisons avec des lois autres qui peuvent nous échapper ?

Le comment échappe à nos connaissances, mais cela ne permet pas d'affirmer davantage.

La résurrection, l'Incarnation ou l'annonciation sont aussi des faits qui correspondent à des réalités historiques.

Par exemple, des témoins historiques ont pu constater la disparition du corps du Christ. Elle était observable scientifiquement. Les apparitions ont été des faits bien réels. Tout comme la grossesse de Marie et, même si les analyses ADN avaient existé, le fait que Joseph n'en était pas le géniteur naturel.

Le cas de l'annonciation est plus délicat en ce qu'il concerne une rencontre avec un être spirituel, mais on peut penser qu'il avait une apparence humaine qu'un observateur aurait pu constater « *scientifiquement* ».

Lmx a aussi évoqué la transsubstantiation, mais là, il s'agit d'un fait tout autre puisque le Christ fait d'un morceau de pain son propre corps sans en changer la réalité physique. Le pain reste du pain sur le plan chimique tout en devenant, tant physiquement que spirituellement, le corps du Christ.

Revenons au plat de résistance concernant la Genèse.

Philémon Siclone écrit : « *la création d'Adam et Ève ... C'est un évènement à part qui échappe aux lois observées par la science* ».

Ici, le désaccord est franc si l'historicité est écartée.

Ne tournons pas autour du pot. L'origine de l'homme est une question neutre que tout homme se pose. Pour beaucoup, il provient du hasard ou d'un dessein intelligent initial par de multiples évolutions et mutations ayant abouti à l'humanité d'aujourd'hui, de manière progressive, sans aucune intervention créatrice ayant fait apparaître l'humanité dans le cours de l'histoire, celle bien concrète que la science peut étudier.

L'Église a toujours affirmé la réalité historique et scientifique du monogénisme : tous les humains descendent d'un même couple originel. C'est a priori crédible sur le plan scientifique. Comment imaginer que le hasard ou d'autres faits auraient pu se produire de manière à ce point identique à deux moments ou deux endroits de la terre pour aboutir aux humains qui partagent partout une même structure corporelle extrêmement complexe ?

Par contre, il est tout aussi impossible d'imaginer scientifiquement deux êtres naturels sans aucun lien génétique avec d'autres et ne résultant pas eux-mêmes d'innombrables croisements génétiques entremêlés dans une espèce. C'est dans le mélange d'innombrables couples qu'émergent les individus d'une espèce. Mais, il est a priori crédible sur le plan scientifique qu'un trait dominant génétiquement se transmette à toute une espèce à partir d'un seul couple.

La nature unique simultanément corporelle et spirituelle d'Adam et Ève, qui s'est transmise sans exception à toute leur descendance, est ainsi considérée, par la foi, comme étant déterminante et

effective dans toute leur descendance, de sorte qu'elle s'est transmise de manière semblable à un trait dominant génétiquement transmis par un seul couple.

C'est de ce couple originel que nous parle la Genèse. C'est d'un fait historique que la science pourrait aussi observer si l'archéologie ou d'autres moyens nous permettaient de remonter dans le temps.

Nier l'historicité de l'événement relaté par la Genèse, c'est tout simplement nier que la Genèse puisse nous en dire quelque chose de vrai, puisque l'évènement lui-même du couple originel est solidement fondé dans l'histoire scientifiquement observable. Je ne connais pas d'argument sérieux permettant d'écarter l'existence d'un couple originel. Nous avons tous d'innombrables ancêtres et il y a eu, depuis des milliards d'années d'innombrables croisements, mais l'allégation qu'ils auraient pu aboutir à la structure identique pour les milliards d'humains actuels par des origines distinctes me paraît particulièrement invraisemblable.

Nier l'historicité de l'événement, c'est aussi nier l'intervention créatrice de Dieu dans le cours de l'histoire. À un moment et à un endroit précis, dont rien n'empêche a priori une détermination scientifique puisqu'il s'agit d'un fait, Dieu a créé l'homme.

C'est un fait observable, même s'il n'en reste pas de trace scientifique connue.

Ce fait, nous savons scientifiquement qu'il ne se situe pas à une époque glaciaire ou il y a un milliard d'années.

C'est à une époque relativement récente que l'homme apparaît. Pourquoi douter de la possibilité pour la Genèse de nous en parler, douter de la capacité de l'Esprit Saint d'inspirer à des auteurs anciens une perception exacte de l'essentiel du fait historique de cette création ?

Mais, comme pour la résurrection, la Genèse nous en parle avec justesse. Elle nous révèle qu'il y a, dans cette création, bien plus que du matériel. Elle nous invite à découvrir une réalité plus riche que la seule réalité historique, mais non une réalité en dehors de l'histoire.

Elle affirme, que, lors de cette création, l'homme a reçu le pouvoir de dominer le monde et de ne pas être soumis à la loi naturelle de la mort physique. « *Soumettez-là ; dominez sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et tous les animaux qui rampent sur la terre* » (Gn 1, 28). Elle nous indique ainsi que les lois naturelles que la science peut connaître sont bien plus riches et intègrent des lois autres que l'homme aurait connues et utilisées s'il était resté dans la communion avec Dieu.

Quand nous constatons un miracle, dans l'Écriture ou dans l'histoire, n'affirmons pas trop vite qu'il est contraire à la nature. Il est seulement contraire au fonctionnement normal de cette nature tel que nous le connaissons imparfaitement. Chaque miracle atteste de liens entre les lois naturelles que nous percevons et des possibilités de transcender leur fonctionnement normal. Il existe des liens objectifs entre le spirituel et le matériel qui sont loin d'être bien connus.

La Genèse nous parle d'une réalité bien concrète, mais aussi d'événements spirituels dans cette réalité qui est plus riche que ce que révèlent les seules perceptions terrestres.

Le naturel et le surnaturel coexistent. Dans la Genèse, avant le péché originel, mais dans l'histoire bien réelle et concrète que la science peut connaître, le naturel et le surnaturel ont existé en harmonie dans une même réalité au moment de la création des premiers humains. Ils avaient accès à tout en communion avec leur Créateur pour autant qu'ils ne se séparent pas de Lui.

L'Évangile nous en reparle. Ce que Jésus a vécu fut bien concret, bien historique et scientifiquement observable pour tout ce qui concerne les faits terrestres, comme la vie de chacun de nous.

Comme nous le dit la Genèse, les bêtes sauvages lui étaient soumises (Mc, 1, 13), de même que les poissons de la mer (Lc 5, 4-6, Jn 21, 6 ou Mt 17, 27). Il dominait le vent, la tempête, la maladie et même la mort. De manière bien concrète, historiquement et scientifiquement constatable, même si le « *comment* » nous reste mystérieux.

Rejeter le caractère historique d'Adam et Ève, c'est se priver de découvrir ce que Jésus peut nous apprendre du vrai homme, tel qu'il était sans le péché. C'est risquer de faire de Jésus un dieu déguisé en homme. De ne plus le reconnaître comme étant vrai Dieu et vrai homme. Un vrai fils d'Adam. Un vrai fils de l'homme, de l'homme tel que Dieu l'a créé.

Sans le péché, le Christ est le premier fils de l'homme créé, de l'homme tel qu'il était sans péché. Nous ne sommes tous que des descendants de l'homme pécheur, de l'homme marqué par le péché originel.

De même que Jésus pouvait dire à son Père : « *tu m'exauces toujours* » (Jn 11, 42), Adam et Ève, bien que n'étant que des créatures, ont été faits historiquement à l'image de Dieu, ce qui leur donnait accès à toutes les grâces s'ils restaient en communion avec leur Créateur.

Il y a, à cet égard, une difficulté dans l'usage du mot « *science* ». Le mot science est utilisé ici dans son sens le plus large de connaissance humaine. Il concerne tout ce que l'intelligence humaine peut observer et raisonner. Il n'a rien d'absolu.

Le mot « *scientifique* » permet de bien comprendre si nous parlons ou non d'une réalité concrète, objective, historique, et non d'une réalité abstraite, spirituelle, invisible.

Dans le sens neutre du mot science, il est bien certain que St Augustin s'interroge de manière détaillée sur la création d'un point de vue « *scientifique* », concret, historique et bien réel, même s'il examine bien sûr aussi la portée spirituelle et le sens des faits.

Lorsque j'écris que St Augustin considère que le corps de l'homme est formé selon les raisons causales « *comme dans la science* », ce n'est bien sûr pas une « *identité* » d'opinion, encore moins une équivalence absolue, mais ses réflexions ont un objet concret de même nature que ceux qu'examine la science dans tous domaines. Il examine bien des réalités corporelles comme le fait la science.

Dire qu'il écrit « *purement sur le seul plan de la théologie* » n'est pas exact. Il considèrerait clairement la création comme une réalité historique, objective, et abordait aussi tout ce que la science de son époque pouvait en dire.

Je n'ai fait qu'un simple rapprochement entre les « *raisons causales* » de St Augustin et la « *chaîne causale* » qu'on trouve dans les affirmations scientifiques récentes.

St Augustin n'a cependant pas examiné de manière explicite l'hypothèse d'une mère biologique d'Adam.

Ce que présente St Augustin, c'est une création en deux temps avec un certain flou dans l'articulation de ces deux temps. Cette notion d'une double création n'a jamais été retenue par le magistère de l'Église à ma connaissance.

Mais, il reste une intuition de base de St Augustin.

Adam n'a pas de parents humains, c'est une certitude.

Un : la création de l'homme « *en principe* » et deux : la création de l'homme en acte. Les deux dans une continuité sans contradiction.

Les connaissances actuelles, dont St Augustin ne disposait pas, nous invitent cependant à prolonger sa réflexion d'une manière adaptée à nos contemporains et à leurs questions.

Ni St Augustin, ni St Thomas n'ont méprisé la réflexion sur les origines de l'humanité. Bien, au contraire, ils l'ont méditée dans les moindres détails par rapport aux questions déjà très pointues de leur époque.

Ce ne sont pas que pures ou vaines spéculations. C'est une attention à ce qu'est réellement l'homme, à sa vocation, à l'espérance chrétienne, à l'Évangile concret.

Pour ceux que cela intéresse, on peut trouver sur internet le texte intégral des réflexions de St Augustin sur la Genèse : De la genèse, St Augustin : <http://www.clerus.org/bibliaclerusonline/pt/ka.htm>

Ce que je retiens surtout, c'est que St Augustin était très proche d'admettre une évolution biologique à l'origine du corps de l'homme au sens où la science moderne le considère, d'admettre que la création de l'homme par le souffle de Dieu est intervenue dans un corps que rien ne distingue de la vie animale.

Un extrait, à titre d'exemple :

St Augustin écrit : *« Suppose-t-on que l'homme, à qui l'être avait été donné, subsistait déjà dans l'union de l'âme et du corps? Le souffle de Dieu vint ajouter le sens et la raison à l'âme vivante, lorsqu'en vertu de cette insufflation l'homme fut fait âme vivante, non pas que le souffle eût été changé en âme vivante, mais il agit sur l'âme vivante. Jusque-là néanmoins nous ne devons pas encore voir l'homme spirituel dans celui qui a été fait âme vivante, mais toujours l'homme animal: il ne devint spirituel que quand placé dans le Paradis, c'est-à-dire mis en possession d'une vie heureuse, il reçut aussi le précepte de la perfection qu'il devait trouver dans la soumission à la parole de Dieu. Aussi après qu'il eut péché en rejetant le précepte divin et qu'il fut chassé du Paradis, il ne lui resta que son être animal. Et c'est pourquoi nous qui sommes nés de lui après son péché, nous n'avons en nous que l'homme animal avant d'avoir atteint l'homme spirituel, c'est-à-dire Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui n'a point commis le péché, et avant d'avoir été réformés, vivifiés par lui, et rétablis dans le bonheur où a mérité d'entrer avec lui le larron pénitent, au jour qui termina sa vie mortelle. Car écoutons ce que dit l'Apôtre : " Ce n'est pas ce qui est spirituel qui a été fait d'abord, mais ce qui est animal, ainsi qu'il est écrit : Le premier Adam a été fait âme vivante, le nouvel Adam, esprit vivifiant (4) (1. 1 Rétr. Ch. 10,n. 3 - 2. 1P 2,22 - 3 Lc 23,43 - 4. 1Co 15,44-46) » (De la Genèse contre les Manichéens, L. II, Chap. 8, 10).*

Epsilon écrit : *« PO ou pas PO l'homme a toujours le « contrôle du monde » ; il n'y a pas « d'absence » de ce « contrôle » !!! et le « désordre » c'est quoi ??? »*

C'est un bateau privé de son pilote sur le cours d'une rivière qui dérive, heurte les bords, se retourne...
C'est un chantier dont le chef est devenu aveugle...

Le désordre, c'est l'état d'une réalité lorsque celui qui devait y apporter l'ordre ne le fait plus.
L'homme a toujours un certain contrôle, mais désormais, il est bien faible par rapport aux besoins.

Epsilon écrit : *« Que le PO soit une « justification » que le mal (d'une façon générale) soit l'œuvre de l'Homme et non de Dieu OK ... mais mettre (par exemple) un tremblement de terre comme conséquence du PO NON !!! »*

Vous avez raison. Le tremblement de terre n'est pas une conséquence du péché originel. Mais, l'incapacité de l'homme de pouvoir le contrôler et d'en empêcher tout effet mauvais est une conséquence du péché originel. Nous ne pouvons pas arrêter le vent ou la tempête comme Jésus, vrai Dieu et vrai homme sans péché.

Epsilon écrit : « *Il faut faire une distinction entre « miracles » (encore faudrait'il s'entendre sur ce mot) ... mais nous ne pouvons mettre sur le même pied d'égalité par exemple la Résurrection de Jésus et les modalités de la Création en Genèse !!! La Création (en général et indépendamment du scénario décrit en Genèse) n'est pas a priori un « miracle » puisque c'est Dieu qui établit ici les « lois de la nature » ... ».*

Tout dépend de la définition du mot miracle.

Il me semble qu'il faut éviter de se référer à notre connaissance partielle et imparfaite des lois de la nature. Les lois de la nature et leur articulation avec la réalité spirituelle sont infiniment plus complexes et riches que ce que nous pouvons imaginer.

Il me semble que le mot miracle peut être retenu pour toute action directe de Dieu dans la création qui y a un effet qui ne procède pas uniquement de la vie autonome de cette création.

Epsilon écrit : « *d'une façon générale il serait douteux qu'il les « modifie » mais bien qu'il les « respecte » ... si donc Dieu intervient cela ne saurait être en niant l'acte Créateur mais bien en l'accomplissant.* »

Cela me semble juste.

Epsilon écrit : « *A partir du moment où un « événement » se situe dans l'histoire de l'humain ... il doit être OBLIGATOIREMENT observable/vérifiable/explicable sinon autant ne pas faire référence à l'Histoire ... il en est pour Adam/Eve comme pour la Résurrection de Jésus chacun de ces « événements » doit être confronté à la raison/justification historique/scientifique ... et si la science ne peut élucider tel ou tel aspect des choses il faut dire/expiquer pourquoi malgré cela nous y croyions (ou inversement) ... sans toutefois faire de Dieu un « bouche trou » de nos propres insuffisances. Donc dire : « La résurrection, l'Incarnation ou l'annonciation sont aussi des faits qui correspondent à des réalités historiques. » ... c'est tout à fait VRAI au niveau de l'Histoire bien qu'au niveau de la compréhension nous ne pouvons complètement escamoter la Foi. »*

D'accord, sauf le mot « OBLIGATOIREMENT » car les limites de nos connaissances et de notre intelligence ne nous permettent pas de tout observer, vérifier et expliquer.

Epsilon écrit : « *Ceci à contrario ne doit pas nous faire dire ... puisque la terre existe c'est donc que le récit de la Création selon les modalités de Genèse est Historiquement vrai !!! ... il ne suffit pas de nommer les choses Adam/Eve pour qu'elles soient ipso facto réelles !!! »*

Certes, mais la réalité historique a existé indépendamment de la Genèse. Il y a eu des premiers humains dans l'histoire que la science peut observer.

La Genèse, comme Parole de Dieu inspirée, peut nous présenter l'essentiel de cette réalité historique.

Epsilon écrit : « *je suis d'accord pour le monogénisme ... sans garantir qu'il s'agit là d'un monogénisme « strict » (couple originaire).* »

Notre provenance d'un même couple originaire est la foi de l'Église.

Epsilon écrit : « *Et vous poursuivez par : « Nier l'historicité de l'événement [Adam/Eve], c'est aussi nier l'intervention créatrice de Dieu dans le cours de l'histoire » ... c'est doublement faux car d'une part à ce niveau d'Adam/Eve il n'y a pas ENCORE d'histoire puisqu'elle commence et qu'il n'y a personne pour constater cette « intervention de Dieu » ... et d'autre part tout miracle peut être qualifié « d'intervention de Dieu dans le cours de l'histoire » ... même les miraculés de Lourdes et eux existent bien !!! de toute façon toute l'histoire de l'humain (Dieu/Adam ou pas selon les croyances) est jalonnée de « miracles » !!! »*

L'histoire du monde commence bien avant l'homme.

C'est bien dans le cours de cette histoire que l'homme est créé par Dieu. Elle est effectivement jalonnée de miracles.

Nier l'historicité de l'événement de la création du premier couple humain dans le cours de l'histoire, c'est considérer que l'événement historique de l'apparition des humains ne résulte que des lois de la nature ou bien il faudrait imaginer un autre récit. Mais pourquoi donc, la Genèse n'aurait-elle pas raconté le bon ?

Epsilon écrit : *« le PO n'a pas changé la nature humaine qui est (et demeure) mortelle donc soumise à la « mort physique » puisque le corps est essentiellement de nature animale ... l'absence du PO aurait fait que d'une façon ou d'un autre grâce aux fruits de l'arbre de vie ... Adam/Eve auraient vu la « mutation » de leur corps physique en « corps glorieux ». »*

Nous sommes d'accord.

Dans *De la genèse*, 925, Chap. 25, St Augustin écrit : *« Aussi le corps d'Adam avant le péché pouvait être regardé comme mortel sous un rapport et immortel, sous un autre : j'entends par là qu'il pouvait mourir et ne pas mourir. Il y a en effet une différence profonde entre le privilège de ne pouvoir mourir, tel que Dieu l'a donné à certains êtres essentiellement immortels, et celui de pouvoir ne pas mourir, tel que Dieu l'accorda au premier homme en le faisant immortel. L'homme empruntait cette immortalité à l'arbre de vie, il ne la tenait pas de la nature : il fut éloigné de cet arbre après sa faute, et la mort qui n'aurait point eu lieu sans le péché, devint possible. Ainsi donc l'organisation de son corps animal l'exposait à la mort; s'il était immortel, il le devait à la bonté du Créateur. Le corps étant animal, était par là même mortel, en ce sens qu'il pouvait mourir: il n'était immortel qu'en tant qu'il pouvait aussi ne pas mourir. Quant à l'immortalité qui exclut la possibilité même de mourir, elle sera un attribut du corps spirituel dont nous avons la promesse dans la résurrection. Ainsi le corps d'Adam, animal et pourtant (à cause de cela) mortel, aurait pu devenir, par une vie de justice, spirituel, et dès lors immortel dans le sens absolu du mot, le péché n'en fait pas un corps mortel, il l'était déjà, mais un corps mort, ce qui aurait pu n'avoir pas lieu, si l'homme était resté innocent. »*

L'observateur écrit : *« si la science explique l'apparition de la vie puis de l'homme, l'intervention divine sera exclue. Et si la science n'y arrive pas, c'est qu'elle n'arrive pas à expliquer le comment, car Dieu est intervenu en outrepassant les lois de la physique, et que donc les êtres vivants seraient une preuve de l'existence de Dieu.*

Je ne cherche pas à poser un dilemme mais il me semble qu'il y en a un: soit il est intervenu, soit pas (et que donc la science peut expliquer l'apparition de la vie) ».

Les affirmations du raisonnement ne me semblent pas correctes, ni dès lors la conclusion.

Il ne me paraît pas du tout impossible que la science puisse expliquer un jour le comment du passage de l'inerte au vivant.

Pourquoi croire que si la science explique l'apparition de la vie puis de l'homme, l'intervention divine sera exclue ? Au contraire, le croyant est convaincu que les lois terrestres ont été créées par Dieu.

Affirmer que si la science n'y arrive pas, c'est qu'elle n'arrive pas à expliquer le comment, car Dieu est intervenu en outrepassant les lois de la physique, cela n'est pas nécessairement exact. Ce que la science ne peut expliquer aujourd'hui elle pourra peut-être l'expliquer plus tard.

Dieu ayant créé les lois de la physique, il me semble que son action ne doit pas nécessairement les enfreindre. Rien n'impose de croire que Dieu ait besoin d'enfreindre des lois qu'il a lui-même créées pour agir dans sa création.

De manière générale, il me semble qu'il faut éviter de limiter le champ de la science à ce qu'elle peut connaître aujourd'hui.

Il est vain de chercher des contradictions entre l'action de Dieu et la science. Il faut plutôt considérer que la science est simplement incapable d'expliquer bien des faits qui se produisent et que les lois de la science sont bien plus complexes que ce qu'elle en connaît déjà.

Pourquoi enfermer les lois du réel dans ce que nous en connaissons ?

Il n'y a pas de contradiction entre les lois de la science et l'action de Dieu. Il y a seulement beaucoup de questions sans réponse.

En réalité, il faut considérer que Dieu a créé les cieux (le monde spirituel et toute sa réalité) autant que la terre (le monde matériel, y compris toute sa réalité vivante et immatérielle). Ce que nous ignorons, ce sont les liens qui peuvent exister entre ces réalités qui coexistent.

Les réalités spirituelles et terrestres s'interpénètrent d'une manière qui nous échappe en très grande partie.

Y a-t-il un dilemme ? Soit il est intervenu, soit pas (et que donc la science peut expliquer l'apparition de la vie) ?

Il est intervenu et il intervient encore. Les miracles, la résurrection du Christ, en sont des signes. La science pourra proposer dans certains cas des explications partielles, et peut-être expliquer l'apparition du vivant mais sans l'approche spirituelle avec la connaissance qui est en Dieu, une partie importante de la vérité sera toujours plus loin que ses découvertes.

La science pourra nous révéler de plus en plus de choses sur la formation progressive du corps des humains au fil des milliards d'années de l'histoire du monde, mais comment pourra-t-elle expliquer la vie spirituelle qui, à un moment de l'histoire, a créé une âme immortelle dans une créature (un adame) dotée d'un vie cérébrale et psychique par une longue évolution complexe où l'action de Dieu n'a cessé d'être présente et agissante en utilisant des possibilités du monde créé qui nous sont largement inconnues.

La science est limitée par ses propres lois du cerveau humain. Elle peut constater ses propres limites et la possibilité d'un au-delà qui lui est inconnu. Elle ne peut constater l'existence de Dieu puisque précisément cette existence dépasse les limites de la science.

L'action de Dieu ne s'exerce pas par des atteintes « discrètes » (sauf par rapport à nos propres capacités qui ne perçoivent que peu cette action divine), mais par une action spirituelle puissante qui ne cesse d'agir de multiples manières pour notre plus grand bien.

Ligo écrit : « Voila le raisonnement :

1) le monde physique (matériel) existe

2) il ne s'est pas créé tout seul

3) donc il a été créé ... par un être immatériel : Dieu

4) Dieu crée : un monde angélique (immatériel) ET un monde matériel (physique)

5) POURQUOI crée-t-Il un monde physique (matériel) ???

car, n'ayant Lui-même pas de matière, celle-ci n'ayant aucune "pré-existence", celle-ci n'ayant pas un grand intérêt dans l'absolu (Dieu s'en passe et les anges s'en passent également), il est surprenant que Dieu la crée (et ait l'idée de ce "concept")

Nous devons admettre que notre réflexion peut s'étendre sans limites dans la compréhension du monde créé, mais qu'elle est incapable de saisir ce qui dépasse et transcende ce monde dont notre cerveau fait partie.

Pourquoi Dieu a-t-il créé la matière est une question à laquelle nous ne pouvons donner qu'une réponse terrestre inévitablement inadéquate.

C'est pareil si nous voulons interroger la notion du temps et de l'éternité ou la vie éternelle.

La Genèse nous donne cependant une indication. L'homme a reçu la tâche de gouverner le monde, de croître et de multiplier. Il a été fait à l'image de Dieu, de matière (la poussière, la glaise) et d'esprit.

Dieu a créé la matière pour créer l'homme. Il a aussi créé les anges, mais ils vivent pleinement dans la dimension spirituelle, dans le monde spirituel de Dieu. Certes ils peuvent venir dans le monde matériel et y agir, mais leur être existe indépendamment de la matière.

Il me semble que le propre de l'homme, c'est d'être créé à l'image et à la ressemblance de Dieu avec de la matière et pas seulement avec du spirituel. Dieu a voulu lui donner une vie semblable à la sienne, avec la même liberté, la même autonomie. Il n'a pas voulu créer l'homme uniquement avec de la réalité spirituelle semblable à ce qui était déjà en Dieu lui-même.

Il a voulu lui donner un corps créé à partir de rien, avec du nouveau créé pour lui. De l'absolument nouveau. Il a voulu donner à l'homme un monde pour lui, qu'il pourrait faire vivre et développer en toute liberté. Il a créé le monde matériel pour l'homme en plus de sa participation à la réalité spirituelle. Pour que l'homme ait vraiment une liberté et une vie autonomes. Cette autonomie spécifique du monde créé permet aussi un surplus d'amour à l'image et à la ressemblance de Dieu.

Parce qu'il a reçu un monde matériel et un corps autonomes, qu'il peut gérer librement, l'homme a reçu ainsi une possibilité d'aimer, de choisir librement d'aimer, de se donner lui-même comme Dieu.

Car, une seule réalité ne peut être changée, c'est la vie elle-même. Dieu qui est Trinité ne vit Lui-même que d'un don mutuel, d'une communion. Il n'y a pas d'autre vie possible.

L'homme peut choisir la mort, mais non vivre sans la vie. Cette vie qui est éternellement en Dieu est faite d'amour, de don mutuel et de communion. S'en écarter, c'est possible, mais le fruit en est toujours la mort.

Bref, pourquoi la matière ? Pour pouvoir créer un homme fait de matière et d'esprit. À Son image et à Sa ressemblance. Pour donner à l'homme quelque chose de plus qu'aux anges. Un surplus de grande valeur. C'est pourquoi, la foi chrétienne n'a jamais méprisé la matière. La bonté de la matière est tellement réelle que Dieu lui-même a pu venir y vivre en elle par l'Incarnation du Fils unique.

La matière est un don extraordinaire sorti du néant pour l'homme. Les désordres actuels du monde présent et sa dissolution qui est en route par le mauvais choix de l'humanité ne doivent pas nous faire oublier ni la bonté initiale du monde, ni sa transformation promise et attestée par la résurrection du Christ.

Nous ne croyons pas seulement en une résurrection spirituelle, mais en la résurrection des corps.

Rendons grâce à Dieu pour la création de ce monde matériel, pour notre corps terrestre. Ne les regardons jamais avec mépris. Ils ne sont pas seulement un don de Dieu, ils font partie de notre être même tel que Dieu l'a voulu et créé.

Pleurons pour tout le mal qui s'y déploie parce que la communion avec Dieu a été blessée, mais réjouissons-nous de la délivrance que le Christ nous donne et nous promet, cette délivrance dont l'Esprit Saint nous permet de goûter déjà les prémisses par la foi et les sacrements.

34. La Genèse et la théorie de l'évolution

La question demeure posée : l'homme a-t-il été créé instantanément ou a-t-il surgi naturellement d'une longue évolution ?

Les croyants de jadis, de toute religion, partageaient les pensées préscientifiques de leur époque. Les auteurs des textes de la Bible aussi.

La science nous a appris à observer les choses dans la durée, à en dégager des lois de fonctionnement.

La première interpellation adressée aux croyants leur demande s'ils n'ont pas parfois confondu ce qui est révélé par l'Écriture Sainte avec de simples pensées humaines préscientifiques.

Nous pouvons affirmer fermement aujourd'hui, pour des motifs scientifiques, que le soleil ne tourne pas autour de la terre.

Ne devons-nous pas affirmer tout aussi fermement aujourd'hui, pour des motifs scientifiques, que, dans la réalité biologique, l'homme n'a pas été créé instantanément mais qu'en ce qui concerne son corps, il provient d'une évolution dans la nature ?

Pour répondre à cette question, nous devons nous tourner vers l'enseignement du Pape, les écrits du Magistère et des Pères de l'Église, à la lumière de la Bible, pour effectuer une réflexion théologique qui s'appuie sur la foi de l'Église et non, de manière souvent non consciente, sur des savoirs humains préscientifiques qui ne sont pas vrais du seul fait qu'ils ont été partagés pendant longtemps par les croyants, y compris par les auteurs des textes bibliques et par la plupart des autres hommes du passé.

Ce que nous pouvons croire fermement, c'est qu'à travers les pensées des hommes exprimées selon leur culture, leurs objectifs et sous des influences diverses, Dieu a inspiré une parole vraie bien plus vraie que ce que les auteurs humains de la Bible ont eu conscience d'écrire et cette parole est assez forte pour accompagner les humains à toutes les époques de leurs connaissances scientifiques.

L'Église a examiné les découvertes scientifiques, comme tout le monde, et a déjà constaté, comme tout le monde, que certains savoirs préscientifiques étaient actuellement démentis.

L'infaillibilité de l'enseignement de l'Église ne porte pas sur tous les détails d'ordre scientifique qu'elle a pris en compte tout au long de l'histoire.

Aujourd'hui, l'enseignement de l'Église constate que l'évolution est « *plus qu'une hypothèse* », non pour exprimer un doute sur l'évolution constatée par la science, mais pour indiquer surtout clairement que la foi de l'Église ne dépend pas des savoirs préscientifiques qui ont pu considérer jadis que l'humain et les autres éléments de la création, ont pu surgir soudainement dans l'histoire.

L'Église n'enseigne pas que l'être humain biologique ait surgi soudainement dans l'histoire par une transformation soudaine et instantanée de la poussière du sol en un corps humain. Ce n'est pas comme cela que l'Église nous dit de croire en la création.

La réalité de la création ne dépend pas des découvertes scientifiques sur la manière dont les choses se sont produites concrètement dans l'histoire.

Certes, c'est bien la science et la science seule qui effectue des recherches détaillées sur les réalités concrètes du passé. Croyants et non croyants sont soumis à cet égard aux mêmes exigences d'objectivité et de raison.

Aujourd'hui encore, avant de reconnaître un miracle, l'Église procède à un examen des faits avec une rigueur scientifique illimitée.

Il faut considérer que pour chaque fait passé de l'histoire du monde, il y avait soit une contingence (plusieurs faits différents étaient possibles), soit une nécessité (un seul fait devait nécessairement se produire dans l'ensemble des circonstances concrètes).

Même si la science découvre parfois une nécessité là où l'on croyait qu'il existait une contingence ou, au contraire, une contingence là où l'on croyait qu'il existait une nécessité, l'incroyant doit admettre que, sans aucune contradiction avec les lois de la nature, le croyant peut considérer que Dieu a pu agir pour influencer la direction d'une contingence ou être la cause initiale d'une nécessité.

À cet égard, l'incroyant doit constater que rien ne lui permet d'éliminer la foi en un Dieu actif dans l'histoire dans chacun de ces deux seuls cas possibles au cours de l'histoire du monde.

La foi a toujours admis une évolution dans l'histoire du monde. Non seulement par les six « *jours* » de la création, mais surtout en affirmant que le monde est dans les douleurs de l'enfement. Notre monde est comme un enfant dans le sein de sa mère : une croissance avec de nombreuses et profondes modifications pendant neuf « *mois* » qui nous fera un jour naître dans une réalité tout autre.

Mais, là où l'interpellation de l'incroyant doit être entendue à notre époque, c'est sur nos pensées d'ordre scientifique. Notre foi est-elle en concordance avec la science en ce qui concerne la création et l'évolution ?

Il ne s'agit pas ici de croire ou non aux miracles. L'incroyant doit constater que les connaissances de la science sont encore remplies d'inconnues et que la science doit constater souvent des faits extraordinaires inexpliqués et actuellement inexplicables. Les lois de la nature que nous connaissons sont loin d'être complètes et de nous éclairer sur tout le réel.

Il est évident, notamment, que les influences spirituelles dans le concret sont largement inconnues.

Croyants et incroyants savent aussi aujourd'hui que la sélection et l'adaptation naturelles ne sont pas les éléments les plus importants de l'évolution du monde, mais que celle-ci résulte surtout de mutations génétiques et d'accidents dans la reproduction à l'identique qui caractérise tous les êtres vivants de notre monde. Dans le vivant, la moindre cellule végétale, animale ou humaine se reproduit sans cesse à l'identique, mais pas toujours.

Pour des causes diverses, des mutations se produisent et se transmettent, avec pour effet une évolution, des changements. Ici, il y a un large accord.

En concordance avec cet accord, il y a des affirmations de notre foi qui sont très fermes. L'âme humaine est créée instantanément dès la conception de chaque humain. Elle a aussi été créée instantanément dès la création des premiers humains. Mais, qu'en est-il de leur corps ? Là se trouve la question et les incroyants ont raison de nous interpellier sur ce point.

Beaucoup de croyants déclarent accepter l'évolution, mais hésitent aussitôt à considérer ses aspects concrets.

Si le corps d'Adam vient de l'évolution biologique, qui est sa mère naturelle, son père ?

Si le corps d'Ève vient de l'évolution biologique, que signifie la côte dont elle est tirée, qui est sa mère naturelle et son père ?

Qui sont les êtres de l'espèce dont sont issus les premiers humains ? Que sont devenus leurs grands-parents, leurs cousins, leurs voisins ?

Quelles ont été les relations, et notamment les relations sexuelles, des premiers descendants d'Adam et Ève avec les êtres de l'espèce dont ils sont issus ? Y a-t-il eu une interfécondité ?

Quels sont les liens entre les premiers humains et les autres espèces animales dont, notamment, les singes ?

Les parents d'Adam et Ève étaient-ils des singes ? Avons-nous des ancêtres communs avec certains singes ?

Michel Thys écrit : « *A moins de refuser d'ouvrir les yeux, l'Evolution apparaît pourtant comme un fait flagrant... d'innombrables observations, toujours convergentes, confirment qu'elle a eu lieu... mais sans qu'il y ait pour autant « récapitulation ancestrale »* »

En effet, malgré l'évolution par sélection et adaptation présentée comme explication des ressemblances constatées dans la nature (par exemple, entre les singes et les humains), il n'y a pas eu nécessairement une « *récapitulation ancestrale* ».

Voilà une importante réflexion qui nuance de manière fondamentale les théories de l'évolution et qui rejoint une révélation de la Genèse.

La science n'affirme pas l'existence d'un chaînon manquant entre les animaux et les humains, même si l'hypothèse n'est pas scientifiquement exclue.

Au contraire. Beaucoup d'athées doutent facilement d'un couple originel dont provient toute l'humanité sans exception. C'est notre foi. Mais, c'est aussi une des hypothèses implicites des théories de l'évolution lorsqu'elles suggèrent que notre ressemblance avec les primates impliquerait une origine commune. On met en doute un couple humain originel en alléguant par contre, de manière contradictoire, un couple de singes originel.

La science n'exclut pas des lignées distinctes.

C'est une question que l'évolution pose aux croyants : provenons-nous d'une lignée spécifique dont les branches collatérales ont disparu ou provenons-nous d'une branche d'une lignée dont descendraient aussi des animaux actuels (par exemples, des singes) ?

Les actes Créateurs de Dieu ont-ils agi au cours des contingences de l'histoire du monde, apparues selon les lois de la nature créées par Dieu, pour faire surgir, par des mutations qui ont fait évoluer les êtres, des branches, puis des sous-branches avec des changements successifs jusqu'à en faire surgir un être corporel dans lequel Dieu a créé une âme immortelle ?

Ou faut-il considérer, au contraire, l'évolution en considérant que de nombreuses variétés viennent d'une même lignée, mais qu'il y a cependant eu plusieurs lignées dont les ressemblances résultaient de conditions identiques de l'environnement et des causes extérieures, mais qui sont apparues à diverses époques de manière distincte ?

Lorsque les conditions ont été remplies, diverses espèces végétales sont apparues. Avec de multiples sous-variétés résultant au fil du temps de mutations transmissibles affectant certains végétaux au sein d'une espèce. Il n'y a pas nécessairement un « *ancêtre* » végétal commun à tous les végétaux.

Lorsque les conditions ont été remplies, diverses espèces végétales ont pu vivre dans l'eau et dans l'air sans être rattachées au sol.

Certaines combinaisons complexes ont pu commencer à disposer d'une certaine mobilité propre, d'une capacité de saisir et d'assimiler des éléments extérieurs nourrissants par des mouvements autonomes.

Diverses espèces animales avec diverses variétés ont pu apparaître à leur tour. Il n'y a pas nécessairement un « ancêtre » animal commun à tous les animaux.

C'est une intuition de la Genèse dont la vérité est aujourd'hui admise. Des espèces végétales et animales ont pu surgir distinctement. Il n'y a pas nécessairement un ancêtre biologique commun à tous les végétaux, ni à tous les animaux, même si leur corps est formé d'éléments chimiques de la même nature, même s'il existe des ressemblances.

Il n'y a pas nécessairement de récapitulation ancestrale nous a dit avec raison Michel Thys.

Il est donc possible que l'humanité provienne d'une lignée spécifique. Parmi les espèces végétales, il y en a peut-être eu une bien particulière. Une sous-variété, après mutation, a pu se détacher du sol et vivre dans l'eau. Il a pu en résulter une sous-sous-variété qui a pu acquérir une certaine autonomie de mouvement et d'alimentation. Elle a pu engendrer un jour, un être se déplaçant sur le sol sec. Et, après beaucoup de mutations avec des branches collatérales éteintes, elle a pu aboutir aux corps des premiers humains.

Dans ce cas, il faut bien admettre qu'il n'y a pas nécessairement d'ancêtres communs avec un animal quelconque.

Création et évolution d'une lignée humaine spécifique ou création d'une branche humaine spécifique dans une lignée animale avec un ancêtre biologique commun à certains animaux actuels, c'est une question qui reste scientifiquement ouverte, indépendamment de la conviction des croyants concernant la création instantanée des premières âmes humaines à un moment de l'histoire du monde.

Phil écrit : « *Je rappelle néanmoins que Dieu (ou Dieux) n'est qu'une hypothèse.*

Question totalement candide : comment les adeptes de Dieu peuvent demander des preuves, des faits sur l'évolution en partant du postulat que Dieu existe, alors que rien n'est moins sûr ?

évidemment qu'il y a des trous dans la théorie de l'évolution : les analyses ADN (pour ne citer qu'elles) ne datent que d'un siècle, et il est "facile" de boucher ses trous par la théorie de créationnisme . C'est tellement plus rassurant.

D'ailleurs, la Religion elle-même est née pour rassurer les Hommes. Que se passe-t-il après la mort ? pourquoi est-ce que je souffre dans ma vie, etc etc. Toutes ses questions peuvent être facilement répondues : car Dieu l'a choisi, parce qu'après une vie meilleure est possible. »

Tous les croyants croient que le monde et les humains ont été créés par Dieu. D'une manière ou d'une autre, ils sont, bien sûr, tous, en ce sens, « créationnistes », mais ce mot recouvre généralement ceux qui nient l'évolution des créatures et des ancêtres biologiques des humains depuis des milliards d'années, par une lecture littérale incorrecte qui néglige les imprécisions et les sens incertains du texte hébreu original de la Genèse autant que les significations complexes souvent symboliques de son récit.

Mais, il y a cependant des avis divergents chez les croyants quant au début, dans l'histoire concrète, des premières créatures semblables à nous, avec une âme immortelle. Pour les uns, il est impossible de situer ces premières créatures dans le temps de l'histoire concrète, pour d'autres, le corps de ces premiers « humains » a pu provenir de géniteurs biologiques terrestres et a été façonné par Dieu pour en faire le corps d'êtres nouveaux capables de partager la vie de Dieu.

Par rapport à vos interpellations, les réponses suivantes peuvent être apportées.

Dieu n'est-il qu'une « *hypothèse à rappeler* » ? Je ne peux que vous rappeler que de nombreux croyants témoignent, au contraire, d'une présence vivante et active de Dieu dans leur vie.

Bien sûr, si vous voulez vérifier ou expérimenter cette présence avec les seuls moyens de votre cerveau et de votre sensibilité terrestre, vous n'y arriverez pas. Mais, peut-être pouvez-vous, dès à présent, admettre que les limites évidentes de votre cerveau et de votre sensibilité terrestre ne vous permettent pas de connaître « *tout* » le réel. Vous avez aussi un esprit capable de percevoir et de découvrir davantage.

Il ne s'agit pas de se rassurer devant la mort et la souffrance en pensant que Dieu l'a voulu pour une vie meilleure après, mais d'accueillir des signes et des preuves qui ne se limitent pas à ce que notre cerveau et notre sensibilité terrestre nous permettent de percevoir, même s'il est exact que les croyants espèrent une vie meilleure.

Pas seulement pour un futur inconnu, mais déjà dès aujourd'hui.

À la base de la foi, ce n'est pas une hypothèse, ni un postulat, mais une rencontre. Si vous voulez en savoir plus, je ne peux que vous conseiller, au moins par curiosité intellectuelle, de lire les récits des Évangiles dans la Bible et découvrir ainsi Jésus de Nazareth.

Par ailleurs, vous pourrez constater que ses « *adeptes* » (comme vous dites) ne contestent pas l'évolution que décrit la science. Bien sûr qu'il y a de nombreuses preuves. L'Église ne présente aucune solution scientifique pour boucher les trous. Les chercheurs scientifiques sont bien plus compétents pour le faire le mieux possible. Être croyant ou incroyant ne change rien par rapport aux constatations scientifiquement possibles.

La foi ne va jamais contre la raison, mais elle avance en harmonie avec elle avec la conscience de ses limites terrestres.

Ce que la science peut constater, le croyant n'a aucune raison de le mettre en doute, mais, la science ne sait pas « *tout* » de « *toute* » la réalité.

Le dialogue semble difficile...

Mais, il permet de préciser utilement le rapport de la science à la foi.

La foi ne peut pas servir de bouche-trou à la science puisqu'elle ne se base pas uniquement sur une démarche de type scientifique, même si la foi tient compte des connaissances scientifiques et de la démarche scientifique lorsqu'elle concerne des faits de la réalité concrète historique ou biologique.

Est-ce que la foi prend le relais pour les « *nombreuses zones d'ombre qu'aujourd'hui la science n'éclaire pas* » ? Si par le mot « *aujourd'hui* » il est considéré qu'il s'agit de faits que la science a la capacité de connaître dans le futur, il faut respecter la démarche scientifique. Mais, si l'on considère de manière plus générale tout le réel qui dépasse ce que la science peut éclairer, alors oui, on peut dire que la foi prend le relais au-delà des limites de la science, sans tomber dans la superstition, s'il est bien clair qu'elle ne fait pas de la science, qu'elle n'est pas un bouche-trou scientifique et qu'elle respecte les connaissances raisonnablement certaines de la science.

La science a un domaine d'investigation limité à ce que le cerveau humain peut objectivement observer et analyser. Au-delà, par exemple lorsqu'il s'agit des réalités spirituelles ou de l'existence d'une personne dans une autre réalité que celle que notre cerveau terrestre peut percevoir, la foi permet, en effet, d'avoir des convictions au-delà des limites de la science, sans contradiction avec elle.

Phil écrit : « *ce qui pour moi est sûr, est que l'Homme n'est pas apparu sur terre d'un claquement de doigt dans une forme à peu près identique à celle que nous connaissons maintenant* ».

Nous sommes bien d'accord.

Phil écrit : « *Malheureusement, les créationnistes sont (d'après ce que j'ai pu lire) plutôt, voire essentiellement, catholiques* »

Le créationnisme vise plutôt la lecture littérale de certains protestants de la tendance des fondamentalistes américains, mais je partage cependant le sentiment que de nombreux catholiques restent influencés par cette perspective.

Combien admettent, en effet, qu'Adam et Ève ont été créés avec un corps issu de l'évolution qui leur a été donné, comme pour toute créature vivante sur la terre, par des géniteurs terrestres ?

Je ne connais aucun catholique qui pense qu'il y avait des humains avec une âme immortelle il y a un milliard d'années ou du temps des dinosaures. Mais, dès qu'il s'agit de préciser comment, dans le cours de l'histoire, il y a eu une survenance d'êtres capables de partager la vie éternelle de Dieu, beaucoup hésitent à admettre une création dans le cours de l'évolution que la science décrit approximativement, avec un corps façonné au cours de cette évolution depuis le Big Bang.

Il reste une crainte de nier clairement une création en « *claquement de doigts* ». Devant les évidences de la science, beaucoup choisissent un silence prudent.

J'espère que ce silence ne durera plus longtemps et qu'à la lumière de l'Évangile, en prenant le relais dans la zone d'ombre que la science ne peut explorer, la foi du plus grand nombre admettra qu'il y a eu deux créations nouvelles dans le cours de l'histoire des hominidés : Adam et Ève, puis Jésus de Nazareth.

La seconde (qui éclaire la première) s'est produite il y a deux mille ans. Du point de vue scientifique, il n'y a qu'un fait apparemment banal : une femme a donné naissance à un fils. Dans la zone d'ombre que la science ne peut explorer, le chrétien annonce qu'un être qui existait déjà en dehors du temps est entré dans la réalité terrestre et est devenu cet enfant par une conception extraordinaire.

Dans un passé plus lointain, il y a eu un autre fait apparemment banal : des hominidés ont engendré un homme et une femme qui sont des ancêtres directs de tous les humains d'aujourd'hui. Dans la zone d'ombre que la science ne peut explorer, le chrétien peut croire que cet homme et cette femme ont été façonnés en êtres nouveaux dotés d'une vie nouvelle capable de vivre au-delà des limites physiques de leur corps et que cette vie nouvelle, dont la caractéristique nouvelle échappe à la science, a été transmise à tous leurs descendants.

Il n'y a ici rien de contraire à la science, ni aucun bouche-trou pour les nombreuses questions scientifiques qui subsistent dans les théories de l'évolution et qui ne concernent que le corps.

Je ne connais personne qui prétende qu'un chien soit devenu un chat. Des êtres d'une espèce n'en ont jamais engendré une autre. Non, l'homme ne descend pas du singe. La question qui peut se poser est uniquement de savoir s'ils ont, dans un lointain passé, une origine biologique commune avant l'apparition des espèces distinctes actuelles.

Ce que les théories de l'évolution considèrent (avec des nuances diverses et des zones d'ombres qui restent à éclaircir), c'est, d'une part, que chaque espèce actuelle provient d'une évolution (L'homo sapiens ne ressemble pas exactement à l'homo erectus, ni l'homo erectus à l'homo habilis, ni l'homo habilis à l'australopithèque, ni l'australopithèque aux primates plus anciens et cette évolution, qui peut être constatée pour chaque espèce, remonte au Big Bang), et, d'autre part, que les mutations au cours de l'évolution d'une espèce n'ont pas modifié tous les êtres d'une même espèce de la même manière,

ce qui a dû faire surgir des sous-espèces successives dont la proximité génétique a encore permis des reproductions, parfois stériles, lorsque la proximité génétique restait encore suffisante, mais dont certaines différenciations sont aussi devenues telles que les possibilités de reproduction ont cessé entre les sujets différenciés provenant de la même espèce initiale.

Et, lorsqu'il n'y a plus de possibilité de reproduction entre des êtres de deux sous-espèces, il peut être considéré, dans le langage commun ou scientifique, qu'il s'agit d'espèces devenues distinctes. Mais, quoi qu'il en soit, une espèce ne se transforme jamais en une autre préexistante. Ni Darwin, ni personne n'a jamais prétendu le contraire. Par contre, une espèce vivante il y a un million d'années a pu produire des sous-espèces nouvelles par des mutations.

Cela semble observable dans les squelettes qui ont pu être retrouvés.

Il est possible de mettre en doute l'existence d'un ancêtre biologique commun aux chimpanzés et aux humains. Certes, ils se ressemblent beaucoup, mais il est exact qu'il ne s'en déduit pas une preuve. Des causes similaires (divines ou naturelles, selon les convictions de chacun) ont pu produire des organismes similaires mais distincts.

Il faut éviter de se perdre dans les ambiguïtés des mots ou les questions secondaires.

Tout croyant reconnaît Dieu comme Créateur de toutes choses.

Mais, les uns croient que chacune des espèces vivantes actuelles a été façonnée directement par Dieu à partir de la « poussière » de la nature créée, en dehors de toute reproduction naturelle par une créature antérieure. En un instant, des éléments inertes du sol auraient, par exemple, été transformés en un chat semblable aux chats que nous croisons aujourd'hui. Ce premier chat n'aurait pas été le produit d'un être corporel similaire et ne proviendrait pas d'une conception physique dans une « mère » biologique. De même, les humains n'auraient pas été créés avec un corps provenant d'une « mère » terrestre biologique, mais auraient été créés, en un instant, à partir d'éléments inertes du sol.

D'autres pensent que les humains ont été créés hors du temps et de l'espace du monde présent, hors de toute connaissance scientifique possible, et que cette création existait déjà au moment du Big Bang. L'apparition des humains dans l'histoire se serait produite ensuite selon les lois naturelles du monde créé, dégradées par l'effet d'un péché originel hors du temps et de l'espace du monde présent. Rien ne nous permettrait de connaître ou de situer dans le temps la survenance des premiers humains avec une âme immortelle. Rien ne nous permettrait de croire que nous serions des descendants biologiques directs d'un premier couple formé par deux premiers individus ayant été les premiers, à un moment précis de l'histoire concrète du monde présent, à être des êtres capables de subsister au-delà de leur mort physique.

D'autres pensent que la création des humains à l'image de Dieu s'est bien produite dans le cours de l'histoire du monde présent par une création spirituelle et physique ayant façonné un être nouveau, mais dont le corps animal est issu de parents biologiques pré-humains. Il pourrait s'agir des premiers homos sapiens ou des premiers homos erectus. Le fait serait très lointain dans l'histoire concrète : peut-être cent mille, voire un million ou davantage d'années avant notre époque.

D'autres enfin (et c'est ma conviction) pensent que la création d'humains à l'image de Dieu, capables de partager éternellement la vie de Dieu par une âme créée capable de subsister au-delà de la mort de son corps, s'est produite dans l'histoire que décrit la science, au sein de l'espèce des homos sapiens, par une création spirituelle à l'image de Dieu (qui a pu avoir un effet physique) qui a créé des êtres nouveaux avec un corps provenant d'homos sapiens pré-humains. Rien ne distingue actuellement cette création dans les observations archéologiques de la science.

La création d'une âme capable de subsister au-delà de la mort de son corps, d'un être nouveau capable de partager éternellement la vie de Dieu, échappe à la science, de la même manière que la création dans la nature de l'être nouveau qu'a été le Christ, échappe à la science.

Vrai Dieu de toute éternité, la survenance de Dieu dans l'humanité a été une création absolument nouvelle, mais, scientifiquement, on ne peut observer qu'un homme terrestre conçu par une femme terrestre qui lui a transmis son patrimoine génétique corporel.

Adam et Ève, de même, ont été, il y a quelques milliers d'années, des créations absolument nouvelles, mais, scientifiquement, on ne peut observer que deux homos sapiens conçus par des homos sapiens qui leur ont transmis leur patrimoine génétique corporel.

Cet être nouveau, capable de partager éternellement la vie de Dieu, a été transmis à tous les descendants biologiques d'Adam et Ève, y compris aux descendants des unions que les fils et filles d'Adam et Ève puis leurs enfants ont eu avec d'autres êtres de leur espèce biologique.

Pour s'exprimer avec les lois de Mendel, l'être nouveau est un « gène » dominant. Tous les descendants, issus d'une union d'un descendant de ce premier couple originel avec une âme immortelle (que la mort physique ne peut détruire) et d'un autre homo sapiens (n'ayant qu'une existence précaire que la mort physique fait cesser), ont hérité d'une âme immortelle (que la mort physique ne peut détruire).

Par les unions mixtes des descendants de ce premier couple originel avec d'autres homos sapiens et les migrations, le nombre et la proportion des descendants de ce premier couple parmi tous les homos sapiens de la terre n'a cessé de croître jusqu'à atteindre un moment où tous les homos sapiens de la terre sont devenus des descendants de ce couple originel.

Selon les estimations actuelles les plus prudentes des généalogistes, et compte tenu des mixages et des migrations, il ne faut, en effet, qu'une durée d'environ trois mille ans, pour qu'un couple d'ancêtres quelconque ayant une descendance ininterrompue devienne les ancêtres directs de toute l'humanité.

Le plus récent ancêtre commun de tous les humains actuels (Most Recent Common Ancestor ou MRCA) a pu vivre il y a moins de deux mille ans (certains pensent 3.000 ou 4.000, mais pas davantage) : (en anglais) https://en.wikipedia.org/wiki/Most_recent_common_ancestor

On trouve aussi sur internet une analyse plus pointue :
https://fr.geneawiki.com/index.php/Progression_th%C3%A9orique_du_nombre_de_nos_ascendants

Il peut être considéré comme raisonnablement certain que tous les humains actuels de la terre ont un couple d'ancêtres commun en ligne directe ayant vécu il y a moins de 4.000 ans et que tous les couples humains qui vivaient il y a quatre mille ans et qui ont une descendance directe actuelle sont tous nos ancêtres communs directs.

Cette question est développée dans le sujet « 63. Notre généalogie historique jusqu'à Adam et Ève » (cf. infra).

Jeremie-Daniel écrit : « Mais pouvez-vous me citer une seule nouvelle espèce récemment apparue ? Je ne parle pas de variétés au sein de la même espèce attention. Pouvez-vous me citer le nom d'espèces transitionnelles ? Alors expliquez moi comment se produit le passage d'une espèce à une autre ? Par quelle passerelle ? »

Ici, le malentendu semble profond.

Personne ne parle d'autre chose que de la survenance, dans le cours du temps, de variétés au sein de la même espèce.

Personne ne parle du passage d'une espèce à une autre déjà existante, mais seulement d'une évolution d'une espèce en sous-espèces, en variétés de la même espèce, mais, après quelques milliers ou millions d'années, des sous-espèces deviennent génétiquement incompatibles et sont considérées comme des espèces distinctes.

Si vous remontez dans l'histoire de cent millions d'années, au temps des dinosaures, il y avait sur la terre de multiples espèces animales mais, sauf possibles exceptions, aucune ne correspond aux espèces actuelles. Il y a cent millions d'années, il n'y avait pas d'humains, mais il n'y avait plus que probablement ni chien, ni chat, ni vache, ni singe, ni souris dont les caractéristiques corporelles correspondraient à celles des animaux d'aujourd'hui.

Les corps de tous les vivants ont pu évoluer en variétés, puis en sous-variétés, par des circonstances dont on ne connaît pas grand-chose.

Jeremie-Daniel écrit : *« Pouvez-vous m'expliquer pourquoi les fourmis et les abeilles , n'étant que des insectes, ont une habileté, une organisation collective et une intelligence sociale de loin supérieure à celle des chimpanzés ? Comment les abeilles sont capables de construire la structure parfaite d'une ruche, connue pour étant celle utilisant l'espace de la manière la plus rationnelle ? Pourtant selon Darwin ces bestioles sont de loin moins évoluées que les singes....*

Darwin place la vie sur un continuum...très bien ! Mais les hybrides sont stériles »

Vos observations de la nature sont exactes, mais je ne pense pas que Darwin ou d'autres scientifiques aient prétendu que les abeilles auraient moins évolué que les singes, ou que leur intelligence soit moindre, ce qui ne serait pas un jugement scientifique.

Si les hybrides sont normalement stériles, des mutations ayant constitué des variétés au sein d'une même espèce n'ont pas nécessairement empêché la reproductivité parmi ceux qui ont développé la même mutation.

Jeremie-Daniel écrit : *« outre la Bible, notre histoire plaide sévèrement contre la théorie Darwinienne. La science aussi...Mais il y a un tel dogmatisme autour de cette croyance que dès qu'on veut simplement la soumettre à un examen plus soutenu il y a une "levée de boucliers" (comme si en plus cette hypothèse était désirable) »*

Pouvez-vous me démontrer par quel mécanisme se manifeste le moteur de l'évolution ? »

Personne ne prétend plus que tout était exact dans les théories de Darwin, ni dans les autres théories modernes plus nuancées. Les mystères restent nombreux pour la science.

Il faut éviter de rejeter des caricatures de théories de l'évolution que personne ne défend ou d'en nier des constats démontrés du seul fait des nombreuses incertitudes qui subsistent de manière incontestable.

Chinotar écrit : *« La théorie de l'évolution et la Bible sont incompatibles. Pour les faire cohabiter il faut totalement dénaturer ce qu'elles disent. On croit en l'une, ou en l'autre, pas les deux.*

Voilà donc le vrai débat : Faut-il dénaturer le message religieux pour le faire coller aux découvertes scientifiques ou est-il préférable de mettre sa raison de côté au profit de sa foi ? Personnellement, il me paraît évident que si le message religieux est en contradiction avec la raison il faut admettre qu'il est faux »

N'est-ce pas une déduction trop rapide mettant votre raison au sommet de la vérité ?

La raison ne demande-t-elle pas elle-même d'admettre que ce que la science et la raison connaissent ne constitue qu'une partie infime de la réalité dont de nombreux faits leur restent incompréhensibles ou inconnus ?

Votre raison peut-elle s'attribuer une garantie d'infailibilité dans la compréhension du message religieux ?

Vous faites de pertinentes observations pour réfuter ce qui pourrait dénaturer les observations nuancées de la science concernant l'évolution des espèces dans le cours des milliards d'années qui nous précèdent.

Mais, par quel argument scientifique ou exégétique ne considérez-vous que votre compréhension de la Bible pour en déduire a priori comme « *dénaturée* » toute lecture différente de la Genèse qui peut cependant se fonder sur des sens subtils et variés du texte hébreu qui peuvent vous échapper ?

Votre conviction d'une incompatibilité entre l'évolution et la Bible est basée sur une perception correcte de l'évolution que la science nous décrit de manière convaincante, mais paraît se limiter à une perception littérale de la traduction de la Genèse que vous connaissez.

À cet égard, il est surprenant de relever l'alliance objective entre, d'une part, les athées et les modernistes, et, d'autre part, les créationnistes accrochés à une lecture littérale ancienne de la Genèse, plus ou moins nuancée, que reprennent aisément les premiers pour nier toute valeur historique à la Genèse.

Vous ne dénaturez pas l'évolution, mais vous me semblez dénaturer la Genèse en considérant que toute autre interprétation que la vôtre est elle-même dénaturée !

En réalité, vous prenez une interprétation d'un texte, dont vous constatez qu'elle est fausse parce que contraire à la science, pour en déduire que ce texte est lui-même faux sans vérifier, logiquement, au préalable, si ce n'est pas votre interprétation qui est fausse, mais en affirmant, sans aucun argument, que toute autre interprétation dénature le texte.

Vous en déduisez que le message religieux est faux, mais est-ce le message religieux qui est faux ou votre raisonnement ?

Ne faut-il pas constater que vos observations sur l'évolution sont pertinentes, mais que votre affirmation qu'il y a une incompatibilité entre la théorie de l'évolution et la Bible manque de fondement et ne s'appuie que sur un a priori injustifié ?

Votre perception de la Bible est contredite par tous ceux qui ont autant de respect pour les observations scientifiques de l'évolution que pour la vérité qu'ils reconnaissent à la Bible qu'ils accueillent comme parole de Dieu.

Puisque vous êtes bon en science et que vous acceptez son approche, partez plutôt de là pour, au moins, découvrir le texte biblique dans ses richesses objectives autrement plus sérieuses que vous ne semblez l'imaginer.

Même si vous ne croyez pas à son inspiration divine, pensez à l'intelligence des humains de l'époque des pyramides égyptiennes qui n'étaient pas nécessairement limités à une perception simpliste de leurs origines et considérez que les textes les plus profonds de la culture de l'époque n'étaient pas nécessairement limités à la lecture caricaturale que certains peuvent en faire.

Faire « *coller* » la science et la raison avec notre foi n'est pas un choix, c'est une nécessité qui s'impose à tout chrétien qui respecte l'intelligence humaine créée par Dieu et qui a l'amour du vrai sur la route du Christ en qui il reconnaît le chemin, la vérité et la vie.

Chinotar écrit : « *Je conçois tout à fait qu'un texte biblique n'ait pas à être lu au pied de la lettre, mais je soutiens qu'au delà de toute interprétation, c'est bien le message de la Bible qui est en contradiction avec la théorie de l'évolution.*

Ce que je tire de la Genèse c'est que :

- Dieu a créé toute forme de vie;
- Il les a créées sur terre pour qu'elles y habitent;
- Dieu a conçu et modelé l'Homme pour qu'il soit supérieur aux autres formes de vie.

Voilà qui, je pense, n'est pas sujet à interprétation.

Ce que dit l'évolution c'est :

- La vie se transforme aléatoirement;
- Les formes de vie adaptées à leur environnement perdurent;
- L'homme, comme toute autre forme de vie, est issue de ce processus.

Ces deux visions ne sont pas compatibles. Croire que Dieu a créé les espèces différentes pour qu'elles soient déjà adaptées à leur milieu, c'est renier le processus stochastique mis en évidence par l'évolution. Si on considère que Dieu a créé la vie comme un processus stochastique, alors l'homme est le fruit du hasard et n'est pas la volonté de Dieu. »

La contradiction qui vous semble insurmontable ne repose que sur le seul mot « *aléatoirement* » que vous attribuez à la théorie de l'évolution en lui donnant le sens excessif d'un hasard absolu. La science est, à cet égard, plutôt déterministe. Elle considère que tout événement a toujours une cause.

La théorie de l'évolution ne se base pas sur une croyance en l'existence d'un hasard « *absolu* » qui serait contraire à la foi, mais aussi à la science elle-même.

L'aléa, c'est le fait imprévu qui se présente. Imprévu ne signifie pas que sa cause serait absolument imprévisible ce que la science ne peut jamais affirmer.

Vous êtes certainement d'accord pour constater que seules les formes de vie adaptées à leur environnement peuvent perdurer.

Toute vie se transforme selon les « *aléas* » (les événements extérieurs) de son contexte. Même notre vie spirituelle se transforme selon « *l'aléa* » de la présence ou non de l'Esprit Saint. Cet « *aléa* » ne relève en rien du hasard ! C'est un don de Dieu soumis à sa volonté !

Dans la nature matérielle, l'aléa peut venir directement de Dieu, mais aussi des lois naturelles de sa création qu'il ne cesse jamais de maîtriser. Sur ce point, la science ne peut rien dire, ni contredire. Elle est nécessairement limitée à ce qui est observable par notre cerveau. Dès lors qu'il est question de Dieu ou de réalités autres que terrestres, la science ne peut pas être en contradiction.

De même, notre création « *à l'image de Dieu* » qui nous a créés capables d'éternité, capables de partager la vie de Dieu, échappe à toute contradiction possible de la science. Comment pourrait-elle observer notre vie spirituelle, notre immortalité, notre relation avec Dieu ?

Par contre, rien, dans notre foi, n'exclut que le corps des humains ait été façonné pendant des milliards d'années pour faire de la poussière du sol, des éléments chimiques de la nature, notre corps actuel, selon des lois de la nature créées par Dieu et dont il garde la maîtrise.

Touriste écrit : « *Ce débat sur le "hasard" n'a pas grand intérêt, car en réalité, le "hasard" est tout simplement l'impossibilité de prévoir un événement.*

Mais quand un événement arrive, il suffit de "rembobiner le film à l'envers" et on se rend compte que chaque effet a eu sa cause.

(Je parle du monde "macroscopique", car en mécanique quantique l'aléatoire a effectivement sa place ... mais est-ce bien du hasard ? Il ne faut pas confondre "hasard" et "probabilités") »

Cette remarque est pertinente car elle amène une bonne question.

Au bout de la remontée des causes, reste-t-on inéluctablement dans les causes physiques ?

Déjà, il est aisé de constater que les sentiments d'une personne influencent son action concrète. Certains diront cependant que ces sentiments sont eux-mêmes le produit d'une chaîne complexe dans les mécanismes du cerveau.

À cet égard, la science n'a pas de limite, même dans l'exploration de l'immatériel terrestre.

Mais, la foi en la révélation nous ouvre une perspective plus large.

Du début de la Genèse à la fin de l'Apocalypse, il nous est révélé qu'un monde invisible, spirituel, coexiste avec notre monde matériel.

N'oublions pas l'Évangile, la bonne nouvelle, la vraie, celle que Jésus prêchait sur les routes de Palestine : « *Le royaume des cieux est parmi nous !* » Il n'est pas ailleurs.

Pour comprendre, il faut tourner son cœur vers cette réalité et croire.

La création n'est pas que matérielle. Elle est intimement liée à la réalité spirituelle.

Dans la remontée des causes, il existe de vraies contingences dans la réalité physique, c'est-à-dire des situations (tant dans le passé que dans le présent) où la réalité physique présente une réelle ouverture à plusieurs possibles entre lesquels une action spirituelle peut déterminer l'orientation.

C'est pourquoi l'Église n'a jamais cessé de croire en la réalité des miracles, en la puissance de la prière. Nous ne savons pas où se trouvent ces ouvertures dans le réel, ni comment y intervenir de manière déterminante. C'est un effet du péché originel qui nous aveugle. Mais, nous savons que cette force spirituelle existe et que nous pouvons nous y engager par la conversion et la prière.

Raistlin écrit : « Chevy écrit : « *Donc, si je vous comprends bien, le virus du Sida, par exemple (mais tous les autres virus, les microbes etc.) existent par la Volonté de Dieu qui les crée (et les maintient créés) en permanence.... ?* »

Oui, dans la mesure où Dieu a voulu que les lois de la Nature fonctionnent d'elles-mêmes. A-t-Il vu que cela allait déclencher l'apparition du virus du Sida ? Oui. L'a-t-Il alors permis ? De toute évidence. »

Voilà une première précision importante : les lois de la nature fonctionnent d'elles-mêmes mais, dans cette réalité, tout n'est pas déterminé d'avance sans liberté, ni autonomie.

Dans ces lois de la nature, Dieu a permis de la contingence, des « *carrefours* » à possibilités multiples où l'homme devait pouvoir agir et développer le monde avec Lui.

Des portes ouvertes à l'action spirituelle.

Ti'hamo écrit : « Chevy écrit : « *Et Il a donc "changé ses plans" puisque, au départ, l'homme ne devait ni souffrir, ni être malade, ni mourir ... (puisque tout cela est venu du péché originel) ?* »

Le virus du SIDA existe, et en tant qu'il existe, c'est Dieu qui lui donne cette existence, oui.

Quant à son fonctionnement : les lois de la nature selon lesquelles il fonctionne reçoivent également leur existence de Dieu.

Cela dit, vous savez, si vous vous êtes un peu penché sur la biologie, que la maladie ne vient pas du virus en soi, ou de l'agent pathogène en soi, mais de l'interaction entre parasite et hôte : c'est un défaut d'équilibre dans cette relation qui fait la maladie.

Le point de vue chrétien est que ce défaut d'équilibre est une des facettes d'un défaut d'harmonie, d'une harmonie perdue, détruite, entre l'être humain et la création, et dans la création elle-même, par le péché originel. »

Merci à Ti'hamo pour cette excellente réponse.

Ce n'est en effet pas le virus qui est mauvais, mais notre incapacité à gérer sa présence, à gouverner ce monde comme l'homme en a reçu la vocation.

Sans la communion avec Dieu et les dons spirituels qui s'y attachent et qui lui donnait la force spirituelle de vaincre la mort et d'orienter de manière décisive les réalités physiques, l'homme est bien faible dans la création.

Dieu n'a donc pas changé les lois de la nature à cause du péché originel. C'est ce péché originel qui nous empêche d'être présents de manière efficace et harmonieuse dans les lois de la nature par les moyens spirituels que ces lois permettent d'une manière qui nous est actuellement cachée.

Il n'y a ici aucune contradiction possible avec la théorie de l'évolution.

Mais, si vous pensez que le corps terrestre de l'humain, tel qu'il existe actuellement, a été créé sur terre soudainement et directement, sans aucune forme intermédiaire par rapport à la poussière du sol, à un moment de l'histoire, alors effectivement c'est contraire aux connaissances scientifiques actuelles.

Une telle conviction de certains croyants doit cependant constater que rien n'empêche d'autres croyants de penser que ces connaissances scientifiques sont tout-à-fait compatibles avec la conviction que Dieu a créé la nature et toutes ses règles (y compris celles de l'évolution) et que Dieu continue à en garder la maîtrise (ce qui lui a permis d'y créer spirituellement les humains à son image et permet des miracles, y compris le miracle de l'Incarnation et celui de la résurrection du Christ).

Boris écrit : « *Qu'une espèce se transforme en une autre espèce n'a jamais été ni observé ni n'a laissé des traces.*

Je préciserai que ce qui n'a jamais été observé, c'est le passage d'une espèce à une autre (du singe à l'homme par exemple).

Evidemment, Darwin ne prétend pas le contraire : une espèce ne se transforme jamais en une autre espèce déjà existante : un singe ne devient pas un homme, mais un être pré-humain, n'ayant pas davantage de qualité observable qu'un singe, peut être devenu un humain.

La réalité des mutations est constatée dans notre monde mortel : les cellules qui se reproduisent constamment peuvent le faire avec une anomalie. »

Raistlin écrit : « *on a jamais observé en laboratoire le passage d'une mouche à un moustique par exemple (ce qui constituerait l'apparition d'une nouvelle espèce à partir d'une ancienne).*

De mémoire, il ne me semble pas que le passage d'une espèce à une autre ait déjà été observé. »

Platecarpus écrit : « *L'évolution est observable et reproductible, dans les hôpitaux (résistance aux antibiotiques), dans les élevages, dans les laboratoires et dans les éprouvettes (il y a de très belles expériences d'évolution en labo qui ont duré jusqu'à une vingtaine d'années, chez les mouches et les bactéries, entre autres) et dans la nature, qui elle non plus n'est pas immuable : des espèces se modifient, disparaissent, des populations se séparent, divergent, etc. Tout cela s'observe, se comprend, s'étudie, se confronte aux résultats passés. Donc il n'y a aucun problème avec le critère de reproductibilité...*

Si on observait 10 000 nouveaux gènes fonctionnels chez l'homme par rapport au chimpanzé, étant donné notre temps de génération, il serait totalement impossible que l'évolution ait eu lieu par mutations/sélection. Or ce n'est pas le cas, nos gènes sont les mêmes à 99 %. Et ce sera toujours pareil entre espèces ou groupes proches : les nouveaux gènes apparaissent lentement, à tâtons et avec parcimonie, toujours à partir de séquences préexistantes. Vous savez à quoi ça ressemble, la lecture

d'un génome ? Ca n'a rien à voir avec un programme informatique et encore moins avec une partition pour virtuose. Ça tient bien davantage du palimpseste, avec partout les traces lisibles d'une histoire complexe de transpositions, d'insertions, de duplications, d'intrusions de virus, de cassures, de réparations... bref, si vous lisez les différences entre espèces au niveau où elles se jouent, celui de l'ADN lui-même, vous voyez, très concrètement et très directement, l'effet d'une longue et lente accumulation de mutations accidentelles tout à fait ordinaires, comme on peut on étudier chaque jour dans les laboratoires. On publie chaque jour des milliers de nouvelles séquences génétiques...

Tous les degrés intermédiaires de divergence morphologique, d'évitement comportemental et de stérilité des hybrides sont connus, jusqu'au degré où plus aucun hybride fertile ne peut être produit, ce qui correspond à la définition de deux espèces différentes. C'est un phénomène qui a été observé à de nombreuses reprises, chez des plantes, des amphibiens, des insectes...

Même ceux qui refusent toute réalité concrète, et a fortiori historique, aux récits de la Genèse, lui reconnaissent au moins la valeur allégorique ou symbolique d'une parole sur l'essentiel de notre création.

Il me semble utile d'être vrai dans notre écoute de ce que l'auteur (ou les auteurs) du (ou des récit(s) qui forme(nt) le début de la Genèse ont eu à cœur, sous l'inspiration que nous croyons divine, de nous dire.

La science moderne nous aide à comprendre. Mais les questions sont bien plus anciennes et subsistent. D'où venons-nous ? Que sommes-nous ?

Wheez écrit : *« en relisant la genèse je réalise un truc évident...il y a une chronologie puisque l'on dit "1er jour", "2eme jour" etc etc.donc comment resituer les dinausores? Et avant qu'Ève et Adam ne soit bannis, seul le paradis existait vraiment ou pas? Dans ce cas où auraient été les dinosaures ? »*

On retrouve, en effet, une chronologie dans la Genèse. Elle nous indique clairement que le récit de la création se situe dans le temps et que la création a été progressive. Elle nous est décrite en six grandes étapes successives.

Les théories scientifiques de l'évolution ont confirmé le récit de la Genèse. La science ajoute sans cesse de multiples détails, mais l'essentiel suffisant pour notre foi nous est donné dans la Genèse.

Les dinosaures font partie des animaux créés le sixième « jour ». Depuis le début de l'apparition des animaux, des variétés diverses se sont succédées. Certaines ont disparu et d'autres sont apparues. La création des espèces animales le sixième jour ne doit pas être comprise de manière « fixiste ». Comme les autres créatures, les espèces ont pu évoluer, se différencier, muter.

Dans l'état actuel des connaissances scientifiques, on peut considérer que les dinosaures ont existé sur la terre bien avant les premiers humains que la Genèse nomme Adam et Ève .

Rappelons-nous ce qu'indiquait notre cher Pape Benoît XVI lorsqu'il était encore cardinal : la doctrine de la création est *« comme une tâche des plus urgentes de la théologie d'aujourd'hui »* (rencontre de Laxenburg du 2 au 5 mai 1989, Doc. Cath. 1989, p. 847).

Dans son dernier livre sur l'enfance de Jésus, il rappelle l'essentiel par rapport à la nature créée : *« On concède à Dieu d'opérer sur les idées et les pensées, dans la sphère spirituelle – mais non dans la sphère matérielle. Cela dérange. Là n'est pas sa place. Mais, il s'agit justement de cela : c'est à dire que Dieu est Dieu, et qu'il n'évolue pas seulement dans le monde des idées... La question en jeu est : la matière lui appartient-elle ? »* (p. 83-84).

Et, sa réponse est forte. Elle fonde la solidité des fondements historiques de notre foi, soutenue constamment dans ses trois tomes sur Jésus de Nazareth : *« Si Dieu n'a pas aussi pouvoir sur la matière, alors il n'est pas Dieu. Mais, il possède ce pouvoir »* (p. 84)

La conviction que, pour créer du neuf en ce monde, Dieu aurait nécessairement été « *obligé* » d'ajouter quelque chose de matériel à la nature déjà créée par Lui contient un impensable sous-entendu que Dieu n'aurait pas créé une nature parfaite pour y accueillir non seulement des êtres humains capables de partager sa vie mais aussi sa propre Incarnation.

Si Dieu n'avait pas créé une nature avec tout le nécessaire pour y réaliser Son œuvre, il ne serait pas Dieu.

S'il ne pouvait pas transformer la matière, il ne serait pas Dieu.

S'il ne pouvait créer par sa seule parole, mais était obligé de recourir simultanément à de la matière, il ne serait pas Dieu.

Dieu crée à partir de rien d'autre que Lui-même et il fait exister ce qui n'était pas.

La révélation de la Genèse nous montre des actions distinctes de Dieu par sa seule parole.

C'est sa Parole, sa Volonté, son amour, qui font exister toutes choses, et chacune selon son espèce, sans dépendre d'un surplus matériel à créer en supplément à Sa parole.

Les six jours nous montrent une évolution dans l'action créatrice de Dieu.

La science n'a fait que confirmer et détailler cette réalité, même si beaucoup de questions et d'incertitudes subsistent avec la possibilité de critiques pertinentes. À chaque époque, la science a nourri la compréhension du texte biblique et, depuis Darwin, nos interprétations humaines du texte très court de la Genèse ont dû s'adapter aux découvertes de la science qu'il serait erroné de vouloir écarter du seul fait de compréhensions anciennes d'humains des temps passés qui n'avaient pas nos connaissances.

Revoir nos interprétations ce n'est pas douter de la Parole de Dieu elle-même.

Il est vain de critiquer les observations scientifiques sur l'évolution parce que c'est trop facile. Il est évident qu'il y a davantage d'inconnues et d'incertitudes que de connaissances prouvées. Laissons la science faire son travail.

Critiquer les innombrables failles des connaissances scientifiques concernant les changements qui se sont produits dans la nature depuis des milliards d'années est souvent justifié mais n'amène en rien une alternative plus crédible.

Comment les éléments chimiques se sont combinés pour former des êtres complexes ou l'apparition du vivant et des divers ADN reste un grand mystère. Il est certain que l'humain ne descend pas du singe. Il n'y avait ni humain, ni singe, tels que nous les connaissons aujourd'hui, il y a un milliard d'années. Jamais une espèce n'engendre une autre espèce, mais cela n'exclut en rien la constatation de racines communes avec des évolutions diverses. Un chat ne devient pas un chien, ni une girafe un éléphant, et un pommier ne devient jamais un cerisier. Mais, il y a un milliard d'années, leurs ancêtres biologiques ont pu être très différents dans un réel très différent.

D'où vient ce qui nous est commun ? C'est là le mystère où la science ne peut qu'avancer des hypothèses sur la base de ce qu'elle peut constater aujourd'hui et, notamment, divers processus évolutifs.

L'important pour nous n'est pas de savoir ce qui s'est passé au-delà des éléments essentiels de la révélation biblique, mais de présenter l'Évangile dépouillé d'affirmations accessoires dénué d'importance autant que de crédibilité scientifique, de sorte qu'il soit porteur d'un message

compréhensible et cohérent sur ce qu'est l'homme, cette créature avec une nature corporelle et spirituelle, capable de partager éternellement la vie de Dieu.

Evolution et création : un grand classique de nos jours et le sujet est certes d'un grand intérêt.

Mais...

Ne nous trompons pas de sujet par rapport à ce qui intéresse notre foi.

Le sujet, c'est l'apparition de l'homme sur la terre. Nul ne conteste qu'elle survient dans l'histoire, qu'il y a un avant et un après cette apparition dans le temps et dans l'espace, qu'elle constitue un fait dont la réalité concrète et terrestre est observable par tout scientifique, même si le croyant ajoutera que le scientifique ne peut pas tout observer.

Pour le biologiste, l'homme apparaît lorsqu'arrive sur la terre un être génétiquement compatible avec nous, un être qui, en imaginant une union avec un humain actuel de sexe opposé, pourrait enfanter un descendant humain.

Pour l'anthropologue, l'homme apparaît lorsqu'arrive sur la terre un être doué de conscience et de réflexion abstraite.

Pour le chrétien, l'homme apparaît lorsqu'arrive sur terre un être doté d'une âme qui n'est pas détruite par sa mort physique, dont la personne peut vivre au-delà de la réalité matérielle de son corps.

Dans tous les cas, il y a un fait. Une survenance dans l'histoire réelle et concrète. Elle est incontestable. Il y a bien eu, à un moment historique bien concret, un ou plusieurs premiers humains.

Et, il y a une première question. Dieu agit-il dans l'histoire ? Pour beaucoup, cette idée même est insupportable, même pour beaucoup de croyants. Tout au plus peuvent-ils admettre un dessein intelligent. À l'origine de l'origine, avant le Big Bang, Dieu a inventé le monde et ses règles qui déroulent désormais leur développement de manière autonome dans l'univers, même si Dieu savait qu'un jour des humains arriveraient.

Il est possible de tout penser de cette manière, y compris l'Incarnation qui aurait été lentement préparée pour aboutir à ce cas naturel extraordinaire d'une auto-reproduction dans le sein de Marie. Même les miracles auraient une explication naturelle tout à fait logique simplement encore inconnue.

Même pour chaque prière, la pré-science de Dieu l'aurait prévue et Il aurait prévu, dans son grand plan, la réponse.

Un absolu déterminisme sans réelle liberté ni pour les humains, ni pour Dieu lui-même.

L'Église a une autre réponse.

Il y a une autre question. Le mal existait-il avant l'homme ? La question doit être posée, en réalité, de manière plus difficile. D'où vient le mal, s'il ne vient pas de l'homme ?

Il est possible de considérer que le mal est une réalité ontologique qui n'a pas de début, qui était présente avant l'apparition de l'humain.

Il est aussi possible de considérer que l'humain, lorsqu'il est arrivé sur terre, a lui-même introduit le mal.

Ici, les deux questions se rejoignent. Si Dieu agit dans l'histoire, qu'il s'y est incarné en Jésus de Nazareth, que Jésus s'est montré capable de dominer la création (marchant sur les eaux, changeant de

l'eau en vin, multipliant des pains, guérissant des malades, ressuscitant des morts, arrêtant une tempête, voyant une pièce dans la bouche d'un poisson, et franchissant sa propre mort), l'homme a-t-il reçu, lors de son apparition sur la terre, une capacité similaire ?

L'a-t-il perdue par un choix concret, réel et libre des premiers humains dont les effets se poursuivent jusqu'à nous ?

Malgré les opinions contraires, la réponse de l'Église, exprimée par le Magistère, a toujours été claire.

Voici le résumé qu'en donne le Catéchisme de l'Église Catholique : « *Le récit de la chute (Gn 3) utilise un langage imagé, mais il affirme un événement primordial, un fait qui a eu lieu au commencement de l'histoire de l'homme. La révélation nous donne la certitude de foi que toute l'histoire humaine est marquée par la faute originelle librement commise par nos premiers parents.* » (390)

Un événement. Un fait. Non dans l'abstrait, mais au commencement de l'histoire humaine. Dans la réalité concrète. Dans le temps et dans l'espace. Un acte libre d'humains déjà créés. Commis par nos premiers parents humains.

Un autre viendra, avec la même nature, dans la même histoire humaine, bien concrète, à un endroit et à un moment bien précis, mais son action libre sera bonne. Elle nous sauvera des effets désastreux du mal originel. Elle nous rétablira dans la vocation immortelle qui avait été donnée à nos premiers parents.

Excellente interview (dont je souligne plusieurs passages) du père Gitton à lire sur Anuncioblog à propos du 10ème colloque Résurrection « *Evolution ou Création, faut-il choisir ?* » le Samedi 21 novembre 2009, de 9 h à 12h30; à la Sorbonne, Amphithéâtre Louis Liard, 17 rue de la Sorbonne, Paris 5ème.

Avec la participation de :

- Marc Godinot, Directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes Etudes, section des Sciences du Vivant
- Michel Morange, Professeur de Biologie à l'Ecole normale supérieure et à l'Université Paris VI
- Père Michel Gitton, ancien assistant d'histoire à l'Université Paris XII, Directeur de la revue Résurrection
- Mgr Fiorenzo Facchini, Professeur d'anthropologie à l'Université de Bologne

[http://www.anuncioblog.com/index.php?po ... il-choisir](http://www.anuncioblog.com/index.php?po...il-choisir)

A l'occasion du 10ème colloque de Résurrection sur le thème « Evolution ou création, faut-il choisir ? », nous avons interrogé le Père Michel Gitton, directeur de la revue. Il nous explique pourquoi débattre sur ce thème participe à l'évangélisation de nos contemporains en quête de sens à leur vie.

Anuncioblog - Vous organisez le 21 novembre prochain à la Sorbonne le 10ème colloque de Résurrection sur le thème « Evolution ou création, faut-il choisir ? ». Pourquoi avoir choisi ce thème ?

P. Michel Gitton - Parce que la question de fond semble bien celle-là : la théorie de l'évolution, qu'on le veuille ou non, nous conduit à une réflexion sur la destinée du vivant, et sur l'origine de l'homme, et quelque part elle interpelle le chrétien qui est persuadé que Dieu a un projet Créateur où l'homme est le but de toute la genèse du cosmos. Il faut dissiper les malentendus et voir à quels niveaux se situent les affirmations de la science et celles de la foi.

Anuncioblog - Alors, sans tout nous dévoiler, évolution ou création, faut-il choisir ?

P. M. G. - Non, bien sûr, c'est tout l'intérêt de notre foi chrétienne de nous montrer que la création n'est pas un processus au même niveau que les autres : quand Dieu crée, il fait exister hors de lui des êtres et il instaure entre eux des dynamismes, dont l'évolution est le plus frappant. Sans être lui-même un maillon de la chaîne des êtres, même pas le premier, il fait exister toute la chaîne dans une certaine intention qui est de faire apparaître l'homme et de l'élever jusqu'à partager sa vie divine.

Anuncioblog - Qui participe à ce colloque ?

P. M. G. - Mgr Facchini, professeur d'anthropologie à l'université de Bologne, qui vint de publier un livre remarquable, Les défis de l'Evolution, est notre invité-phare, avec lui deux savants français (MM Godinot et Morange) feront le point sur les données actuellement disponibles. Enfin, tous les intervenants réagiront aux questions de la salle dans une table ronde.

Anuncioblog - Quelle est la position de l'Église sur les théories de Darwin ?

L'Église n'a pas à prendre parti sur la théorie elle-même, qui est d'ordre scientifique, mais sur ses éventuels prolongements d'ordre philosophique (ce qu'on appelle l'évolutionnisme). D'abord réservée, elle a fait une place à la vision évolutive des origines de l'homme, avec l'encyclique Humani Generis de Pie XII de 1950. Jean-Paul II a pu dire que « la théorie de l'évolution et plus qu'une hypothèse ». Et Benoît XVI montre qu'il voit dans la question de l'évolution un des grands défis de l'heure.

Anuncioblog - Le darwinisme est-il une idéologie ?

Oui, il peut très vite tourner à l'idéologie, si on sort les idées de Darwin de leur domaine propre qui est de fournir une hypothèse vraisemblable pour expliquer le lien entre les restes fossiles et les espèces actuelles.

Anuncioblog - Existe-t-il aussi un risque de lire la Genèse à la lettre ?

Peut-être, certains, paraît-il, ont vu dans dans les sept jours de la création une description des âges de la planète, mais ce n'est pas très intelligent. Notez bien que moi aussi, je lis la Genèse à la lettre, car tout y est vrai, étant inspiré par Dieu. Mais je n'y cherche pas ce que le texte ne veut pas me dire : il me dit la place de l'homme dans le projet Créateur, l'étagement des œuvres de Dieu, qui suivent un ordre et ne se font pas au hasard, etc. Je n'y cherche pas une révélation sur l'ADN.

Anuncioblog - La formation théologique de Darwin dans l'Église anglicane a-t-elle eu une influence sur ses théories de l'évolution ?

P. M. G. - Je ne sais pas, je crois qu'il était malgré tout un chrétien un peu distant avec son Église...

Anuncioblog - Si Darwin avait vécu aujourd'hui, pensez-vous qu'il serait devenu catholique comme ces milliers d'Anglicans qui sont en train de rejoindre l'Église ?

P. M. G. - Difficile de faire de l'histoire fiction, mais je suis convaincu qu'en entendant le pape actuel parler de l'évolution, il se serait senti porté par un grand courant d'intelligence qui n'aurait pu que lui donner de la sympathie pour la foi catholique.

Anuncioblog - La Genèse est-elle une théorie de la création du monde ou une théorie théologique pour expliquer la création de l'homme et sa liberté ?

P. M. G. - Voyez comme les dés sont pipés : vous parlez de théorie de la création comme si les savants avaient à nous dire quelque chose là-dessus, le savant n'étudie pas la "création" (ce qui est un concept chrétien), il se penche sur des séquences de phénomènes auxquelles il cherche à donner une intelligibilité. Et là-dessus la Genèse n'a pas grand chose à nous dire.

Anuncioblog - Dire que l'homme est le résultat de l'évolution du singe correspond-il à une vision chrétienne ?

P. M. G. - Si oui, à quel moment a été créée l'âme ? Quelle que soit la chaîne plus ou moins continue qui relie les premiers hommes aux grands singes, il faut postuler des sauts, et le passage ne s'est pas fait de façon insensible. Un de ces sauts a correspondu avec l'animation de l'homme : Dieu, après avoir conduit toute cette évolution jusque là, est enfin arrivé au but poursuivi...

Anuncioblog - Les animaux ont-ils une âme ?

P. M. G. - Tout dépend ce qu'on appelle âme. Pour Aristote les animaux ont une âme végétative. Mais si on appelle âme, la capacité de connaître et d'aimer Dieu, qui va de pair avec la vocation à une existence éternelle, seul l'homme est doué d'une âme. Seul il a été créé "pour lui-même".

Anuncioblog - L'homme est-il le seigneur de la création ou une espèce animale plus évoluée ?

P. M. G. - Cela dépend comment on le regarde. Si on le voit dans sa relation à Dieu, on conçoit qu'il dépasse tous les êtres et, malgré son péché qui l'a fait régresser sur bien des points, on devine la grandeur qui est la sienne dans le dessein de Dieu.

Anuncioblog - Quel est donc le dessein de Dieu pour l'homme, dans l'univers ?

P. M. G. - L'homme, créé à la chanière du monde sensible et du monde des esprits, était destiné à donner une voix aux créatures inanimées pour faire chanter la gloire de Dieu à toute la création. Appelé par Dieu à une vocation surnaturelle, il est destiné à entrer dans la vie de la Trinité. Uni au Christ, adopté par le Père, divinisé par l'Esprit.

Anuncioblog - La création, elle aussi, participe-t-elle à la rédemption du monde ?

P. M. G. - Vous voulez dire : la création matérielle ? Oui, elle aussi attend la "rédemption des fils de Dieu" comme le dit saint Paul.

Anuncioblog - Débattre de ces questions, est-ce aussi une façon d'évangéliser ceux qui s'interrogent sur le sens de leur existence ?

P. M. G. - Oui, parce que la réflexion sur le sens de l'aventure humaine habite tout homme et que la lumière apportée par le christianisme est si extraordinaire qu'elle a de quoi toucher tous les hommes.

Sauf la discussion scientifique de détails plus ou moins importants, la théorie générale de l'évolution n'est plus sérieusement contestable en ce qu'elle affirme (comme la Genèse, d'ailleurs) que l'apparition des êtres dans notre monde a été progressive et que les êtres actuels (y compris le corps des humains) proviennent d'une longue évolution de millions ou de milliards d'années au cours desquelles de multiples mutations ou changements sont intervenus au fil de millions ou de milliards de reproductions successives.

L'enseignement actuel de l'Église ne laisse plus subsister aucun doute à cet égard et ni les derniers papes, ni aucun cardinal, n'enseigne que le monde présent aurait été fait en 6 jours de 24 heures, ni que le corps humain tel qu'il est actuellement aurait été tiré du néant en un seul instant sans aucune évolution préalable. Déjà St Augustin avait compris, bien avant Darwin, que le corps des humains a été façonné au fil des 5 premiers « jours » de la création.

Entre stabilité des espèces et évolution, faut-il réellement choisir et opposer ces concepts ?

Dans une vidéo de Youtube intitulée « **La singularité entre neurosciences et psychanalyse** », le psychiatre François Ansermet observe trois paradoxes qui se retrouvent dans la nature en général, mais

aussi dans chacune des espèces autant que dans chacun des individus, dans notre corps autant que dans nos personnalités, notre psychisme ou nos intelligences.

Premier paradoxe : La stabilité est un fait : « *On a des mécanismes universaux biologiques, semblables pour tous* », mais on observe que si les mécanismes paraissent stables et immuables, ils aboutissent sans cesse cependant « *à produire de l'unique et du différent* » et « *à faire donc de chacun quelqu'un d'unique, différent et irremplaçable* ». Étonnant paradoxe qui fait coexister du semblable avec du produit sans cesse différent.

Deuxième paradoxe : Chaque événement s'inscrit dans nos neurones et y laisse des traces. Chaque trace « *peut s'associer avec d'autres traces* », ce qui assure une continuité, mais ces traces qui se ré-associent forment « *de nouvelles traces introduisant une discontinuité* ». Et, « *Il y a un mécanisme biologique tout à fait étonnant qu'on appelle la reconsolidation : une trace une fois inscrite, si on ré-évoque le souvenir, la trace devient labile et susceptible de nouvelles associations avec d'autres traces* », de sorte que chaque trace d'un événement vécu ne provoque pas seulement du nouveau, par une association avec les traces antérieures au moment de l'événement nouveau, mais peut provoquer de multiples ré-associations ultérieures dans les neurones soit par une évocation de la mémoire soit par d'autres stimuli. Étonnant paradoxe qui fait qu'un unique événement peut ainsi sans cesse produire du différent dans l'organisme particulier qui le vit.

Troisième paradoxe : « *Si on se dit que l'expérience laisse une trace et que tout peut se modifier, on est donc dans le paradoxe d'un changement permanent. Comment se fait-il, si tout change, qu'on reste le même ?* ».

« *Si on a un cerveau qui se modifie dans un état particulier avec un stimulus qui va modifier le cerveau et qu'on a ensuite le même stimulus, il trouvera le cerveau dans un état différent. On n'utilise jamais deux fois le même cerveau. Comment se fait-il qu'on reste le même en changeant en permanence ?* »

La conclusion de François Ansermet donne à réfléchir : « *A travers l'unicité, la discontinuité et le changement permanent, ce que nous enseignent les neurosciences aujourd'hui, ce serait qu'on est biologiquement déterminé pour ne pas être complètement biologiquement déterminé. On est déterminé pour ne pas l'être. On est déterminé pour recevoir l'incidence de la contingence* ».

<https://www.youtube.com/watch?v=Bu3IroGnwRA>

(voir à partir de la 15ème minute).

La stabilité peut paraître bien plus manifeste que l'évolution ou les variations contingentes à l'échelle de dix mille ans. Mais, l'inverse peut s'avérer tout aussi manifeste à l'échelle de dix millions d'années, et a fortiori, de milliards d'années.

Lorsqu'une modification ou une nouveauté survenue dans la transmission d'un génome a un caractère dominant, pourquoi ne pourrait-elle s'étendre à toute une espèce ?

La réflexion de François Ansermet montre aussi qu'il peut y avoir du neuf.

Trebla écrit : « *Ces mécanismes empêchent « l'apparition de formes nouvelles. » Donc « la stabilité génétique est [...] incompatible (contradictoire) avec l'évolution de l'espèce. »*

Mais, en réalité, cet empêchement est relatif comme le montre François Ansermet...

Au-delà de la question générale de la stabilité des espèces, c'est surtout la question particulière des processus évolutifs concernant le corps humain actuel qui est ici en cause.

On peut discuter des détails des processus évolutifs, mais, en ce qui concerne l'humain, l'archéologie a dégagé aujourd'hui beaucoup de maillons de la chaîne évolutive ayant abouti à notre corps actuel.

Plus de 99 % des espèces animales qui vivaient il y a cent millions d'années ont aujourd'hui disparu, mais plus de 99 % des espèces animales actuelles n'existaient pas il y a cent millions d'années.

Les grandes glaciations ou d'autres phénomènes (notamment atmosphériques ou chimiques) ont pu provoquer l'extinction de nombreuses espèces ou ne laisser subsister que certaines sous-espèces.

Dans la nature, si tout semble se reproduire à l'identique, tout ne se reproduit pas toujours exactement à l'identique. Cela ne se voit pas sur de courtes périodes, mais cela peut se déduire de changements observables sur de grandes durées.

Dans ce contexte, il n'y a pas de raison de douter que l'homo sapiens ait surgi d'une sous-espèce d'homo erectus, ni que les homos erectus aient eux-mêmes surgi d'une sous-espèce d'homo habilis, ni ceux-ci d'une sous-espèce d'austropithèques, ...etc.

Les processus évolutifs concernent bien sûr toutes les espèces animales et pas seulement l'homme.

Vous trouverez aisément sur internet quelques rares espèces ayant persisté depuis plus de cent millions d'années. En ce qui concerne l'extinction des espèces, le plus simple c'est l'article Wikipédia qui présente ce sujet avec des références : https://fr.wikipedia.org/wiki/Extinction_des_esp%C3%A8ces

On peut y relever, notamment que « *Typiquement, une espèce s'éteint en 5 à 10 millions d'années (hors période de crise bio géologique), bien que certaines espèces, appelées fossiles vivants, survivent pratiquement inchangées pendant des centaines de millions d'années, comme la famille des Ginkgoaceae, qui date d'environ 270 000 000 ans. Seulement 1/1000 des espèces ayant existé sont encore vivantes aujourd'hui* ».

Inversement, cela permet aussi, dans les mêmes proportions, d'en déduire que la plupart des espèces actuelles n'ont pas une ancienneté de plus de 5 à 10 millions d'années.

Mais, il paraît impossible d'observer les processus évolutifs dans une période de seulement six mille ans.

Tout le monde est d'accord pour considérer qu'à l'exception d'éventuels changements minimes quasi imperceptibles, les êtres humains ou animaux qui vivaient il y a 5.000 ou 6.000 ans étaient les mêmes que ceux d'aujourd'hui.

Pour le surplus, il faut être attentif à ne pas réduire les processus évolutifs à « une » théorie, ni à certains détails contestables.

« La » science « évolutionniste », cela n'existe pas comme une réalité objective précise. Dans la réalité, il y a seulement de nombreuses découvertes et réflexions sur « des » processus évolutifs et « des » tentatives d'explication.

Le désaccord, parfois justifié, sur certains détails ou explications ne peut pas justifier d'écarter tout ce qui est aujourd'hui sérieusement prouvé.

On peut penser qu'il n'est pas sérieux de soutenir que la girafe a un grand cou qui s'est progressivement allongé par évolution pour lui permettre d'atteindre sa nourriture, mais le rejet d'une telle explication ne permet pas d'écarter les nombreuses différences objectives constatées dans les fossiles retrouvés dans des couches géologiques pour lesquels des datations sont sérieusement établies.

Trebla écrit : « *La théorie des équilibres ponctués, développée par les paléontologues Stephen Jay Gould et Niles Eldredge, s'oppose donc à la théorie du gradualisme.* »

Elle postule en effet que la spéciation ne se produit pas graduellement au cours du temps, ce qui aurait laissé dans les archives géologiques des fossiles d'individus à divers stades d'évolution, mais par bouffées soudaines suivies de périodes de stabilité. Ainsi, l'apparition brutale d'une nouvelle espèce parmi les fossiles serait cohérente.

<http://www.futura-sciences.com/planete/> ... ?scrlybrkr

Cette théorie ne confirme pas l'Evolution graduelle, mais plutôt la création surnaturelle et rapide. »

Personne ne discute ici la théorie de la stabilité des espèces dès lors qu'elle est relative et que vous l'avez présentée en admettant une « *spéciation ... par bouffées soudaines suivies de périodes de stabilité* ». En effet, la discussion entre une évolution lente graduelle ou une évolution par « *bouffées soudaines suivies de périodes de stabilité* » ne change rien à la réalité principale d'une évolution et je laisse les scientifiques en décider.

A priori, il me paraît concevable de penser qu'il y a de longues périodes de stabilité et des mutations par accidents, mais aussi des disparitions et des sélections naturelles qui assurent davantage de survie et de reproduction aux types les mieux adaptés aux exigences de l'environnement.

Mais, dans tous les cas, il y a toujours une évolution et rien ne permet d'en déduire un argument pour ou contre une création « *surnaturelle et rapide* », « *tout d'un coup* », telle que vous la considérez.

Selon votre opinion, si Dieu décidait aujourd'hui de recréer une nouvelle humanité dans mon jardin de la même manière que lors de la création d'Adam et Ève, il prendrait ce matin un peu de terre et cet après-midi j'aurais dans mon jardin un beau jeune homme tout neuf avec un nouvel ADN ne provenant d'aucun ancêtre biologique, puis il ferait une sieste durant laquelle Dieu lui enlèverait une partie de son corps pour en faire une femme qu'il découvrirait à son réveil.

Cette hypothèse me paraît erronée, par rapport aux versets 24 et 25 en cause du premier chapitre de la Genèse.

Cmoi écrit : « *Si nous repartons du big bang, théorie quasiment admise aujourd'hui par tous, la question pour un croyant devient de savoir s'il est vrai que nous pouvons admettre celle de l'évolution qui revient à ce que Dieu ne soit plus intervenu dans son œuvre, mais y ait placé tout ce qu'il fallait de déterminisme immanent pour qu'elle s'accomplisse « toute seule », ou s'il a dû encore intervenir extérieurement.* »

Il me semble que les deux sont vraies ensemble.

L'autonomie du monde physique n'est pas absolue car tout vient de Dieu, mais cette autonomie est cependant bien réelle en ce sens que Dieu ne « *doit* » pas y intervenir nécessairement car rien ne manque dans le monde qu'il a créé pour que l'homme puisse y vivre pleinement sa liberté et sa possibilité d'aimer, mais Dieu y intervient dans toute la mesure possible pour l'humain qui vit sa liberté dans le monde physique.

Cmoi écrit : « *je n'imagine pas à partir du big bang la possibilité d'une « création » d'animaux par la seule évolution, or elle est implicite dans votre thèse.*

La thèse « littérale » de la Bible qui à mon sens suppose une création d'adultes me semble bien tenir la route ! »

Ce n'est pas seulement implicite, c'est simplement ce qu'affirme le récit biblique lui-même pour la création des animaux : « *Que la terre produise...* » (Gn 1, 24).

Dieu ne fait pas directement lui-même. Il fait produire par la terre elle-même et selon ses règles que Dieu a lui-même créées. Et, des premiers atomes à un animal, il faut beaucoup, beaucoup de temps.

Cmoi écrit : « ce « produise » est à rapporter au « pullule » du verset 20 du dessus où Dieu ensuite « crée » bien la multitude des êtres aquatiques et ailés (qui sont du même règne) d'autant qu'au verset 25 (qui suit votre « produise ») il est ainsi précisé que Dieu « fit ». La terre a donc « produit » parce que contrairement à quand c'était dans l'eau ou les airs, Dieu l'a utilisé comme « matière première »

Quoi qu'il en soit, au verset 25 c'est la terre qui produit et Dieu crée en faisant produire par ce qui existe déjà et non seulement en utilisant Lui-même ce qui existe déjà comme il le fait en façonnant la poussière pour l'humain.

Cmoi écrit : « On en revient de toute façon à ce que vous considérez comme étant la thèse scientifiquement prouvée, mais qui à mes yeux est encore insuffisamment prouvée. »

Le sens du texte n'est pas si univoque que vous le présentez car sans quoi il n'y aurait pas eu besoin de Darwin pour que la thèse de l'évolution voie le jour, il aurait suffi de la Genèse !

Il m'est impossible de présenter un sens différent de celui que je perçois, mais c'est vrai pour chacun de nous et cela n'empêche pas de devoir rester ouverts aux sens autres que les autres peuvent percevoir. Qui pourrait prétendre enfermer Dieu dans une compréhension univoque ?

Mais, c'est vrai que Darwin n'a pas inventé l'évolution progressive de la création que l'on trouve déjà dans la Genèse et dans les écrits de Saint Augustin.

Cmoi écrit : « Tout comme Coco lapin, je pense que vous prenez la thèse de l'évolution pour argent comptant, et que vous essayez de montrer qu'elle est compatible avec une certaine lecture de la bible...

la Bible clairement dit que Dieu à cette époque, se montrait et intervenait ».

Il est exact que l'évolution du monde physique me semble une réalité incontournable qui est donc créée par Dieu lui-même, même si des détails restent incertains et discutables. Il est certain que Dieu se montre et intervient de diverses manières. Jadis et encore aujourd'hui et toujours, mais il n'a pas toujours besoin de s'écarter de la nature qu'il a lui-même créée et qu'il connaît bien mieux que nous.

Cmoi écrit : « si c'était prouvé, cela pourrait remettre en question des vérités théologiques »

Non, certainement pas.

Ces vérités demeurent inchangées depuis deux mille ans, même si le Magistère les affine au fur et à mesure de l'évolution des connaissances.

Dans nos réflexions, nous sommes invités à nous interpeller autant que nécessaire pour assurer toujours le respect et la cohérence de toute réflexion avec la foi catholique, telle que le Magistère l'exprime. Sans ou en dehors de l'Église, les interprétations sont possibles à l'infini et ne peuvent que nous égarer dans un océan d'incertitudes où, comme dans le jardin d'Eden, nous pourrions nous demander, comme le serpent « Dieu a-t-il vraiment dit ? ».

35. Création et miracles par la contingence

Ceux qui s'intéressent particulièrement à la création liront avec intérêt les excellentes contributions du frère Jean-Michel Maldamé, dominicain, membre de l'Académie pontificale des Sciences, dont deux conférences sont diffusées sur Internet :

Comment Dieu agit-il dans l'évolution ? Conférence donnée à Toulouse le 24 janvier 2001 :

<http://biblio.domuni.org/articlestheo/dieuevol/>

L'évolution est-elle contre la création ? Conférence donnée à l'occasion de la publication de son dernier livre : Création et providence. Bible, science et philosophie, 224 p., Editions du Cerf, Paris, 2006 : [http://biblio.domuni.org/articlestheo/e ... tcreation/](http://biblio.domuni.org/articlestheo/e...tcreation/)

Tout est de Dieu, tout est de la nature.

Voilà le constat principal du frère Jean-Michel Maldamé.

Plus exactement : dans la nature, tout est de Dieu, tout est de la nature. Certes, il y a du réel en dehors de la nature. Dieu est de toute éternité, indépendamment de la nature créée, mais la nature créée existe pleinement : elle est vraiment créée, elle n'est pas qu'une excroissance non détachée de Dieu. La toute-puissance de Dieu c'est précisément d'avoir pu susciter du réel hors de Lui.

Voilà une parole forte qui montre que Dieu qui a créé le monde n'a pas été distrait. Dieu qui a créé l'homme libre pour gouverner le monde n'en a pas gardé lui-même la direction par des actions contraires à la nature créée. Dieu qui s'est fait homme dans notre nature ne s'est pas déguisé en homme pour y agir de manière non humaine ou contraire à sa création.

Dieu a fait le monde pour l'homme. Il a fait l'homme pour qu'il soit vraiment à son image un être libre vivant d'amour en communion avec lui.

La toute-puissance de Dieu ne s'arrête pas à une limite qui l'aurait empêché de faire vraiment du neuf, une réalité autre que lui-même, un être libre.

Sans autonomie, la création n'en serait pas vraiment une. Sans autonomie, l'homme ne serait pas vraiment libre, ni à l'image de Dieu. Nous ne sommes pas des jouets dans la main de Dieu, soumis à tout moment à des interventions extérieures dans notre monde, dans notre vie.

La création, les miracles, la rédaction de la Bible, sont-ils nécessairement des faits extraordinaires dont la réalité naturelle échapperait à la science ou aux lois naturelles ? La transcendance de Dieu ne contredit pas nécessairement les lois de la nature. Elle peut donner d'être à des réalités possibles dans et par la nature créée, mais bien au-delà de ce que nous parvenons à imaginer ou comprendre.

La création, comme tous les miracles, ne respecte-t-elle pas elle-même l'autonomie du créé, la liberté de l'homme ?

Certes, de manière mystérieuse, la volonté et l'action libres de Dieu sont à l'origine de toutes choses, mais pas nécessairement comme un dessein intelligent qui aurait tout déterminé d'avance d'une manière qui nierait une véritable création autonome. Notre monde présent ne doit pas non plus être considéré comme un monde semi-autonome dans lequel Dieu interviendrait à l'occasion, créant un jour une plante, un autre un animal, faisant par-ci, par là, des miracles en rupture avec les lois de sa création.

Dieu a vraiment créé un monde avec ses règles propres. La science peut les sonder sans limite et rien n'est voué à échapper à son regard, à ses découvertes, même si elle se heurte à ses propres limites en présence des réalités spirituelles.

Nous savons que les règles de la nature sont infiniment plus complexes et riches que ce que nous en avons déjà découvert.

Dans la réalité concrète de la nature, les miracles ne sont pas nécessairement des actions de rupture des lois naturelles. Ne peuvent-ils être des actions qui, lorsqu'elles se produisent dans la nature, ont une explication naturelle même lorsque nous ne la connaissons pas ? Ne peut-on penser qu'il s'agit de miracles non par rapport à l'ordre naturel lui-même, mais uniquement par rapport à notre compréhension des lois de la nature ?

C'est la place de la transcendance spirituelle dans la nature qui nous échappe.

Les lois de la nature ne se limitent pas à ce que nous en connaissons.

Le frère Maldamé observe dans la nature de la contingence (la possibilité pour un fait d'être ou de ne pas être) pour y percevoir un champ d'action pour la présence active de Dieu qui y est possible sans atteinte ni aux lois de la nature, ni à la liberté de l'homme, ni à l'autonomie du créé.

Entre plusieurs possibles sur le plan naturel, une impulsion spirituelle peut influencer un choix libre et même le cours des choses dont les effets peuvent se développer ensuite dans une chaîne causale dans la réalité concrète. Les actes Créateurs peuvent être de cet ordre.

Certes, il ne s'agit pas pour autant de retomber dans un travers que le frère Maldamé dénonce lui-même. Celui d'un Dieu bouche-trou de nos connaissances scientifiques.

Les contingences naturelles que nous constatons présentent une double limite.

La contingence peut ne résulter que de notre propre ignorance. Plus la science avance, plus les contingences diminuent, car souvent ce que nous pensions être une contingence n'en est plus une lorsque la science découvre une causalité nécessaire qui nous échappait auparavant. La contingence n'est parfois qu'une situation déterminée par des causes cachées.

Inversement, des causalités établies ou des situations déterminées peuvent cacher une contingence inconnue. Nous croyons parfois que tel événement cause nécessairement tel autre, alors qu'il existe une réelle contingence insoupçonnée par notre savoir. Que de victoires scientifiques sur des maladies qui étaient incurables ont été vaincues parce que des contingences ont été découvertes là où la causalité nécessaire paraissait infranchissable ! Le médecin intelligent va parfois trouver dans un détail du corps ou des analyses sanguines une réalité contingente minuscule où il va pouvoir modifier une orientation de manière décisive pour une maladie affectant le corps tout entier.

C'est souvent notre ignorance qui nous empêche de percevoir dans la complexité du réel des contingences qui peuvent être orientées d'une manière qui peut changer radicalement le cours des choses.

Pourquoi Dieu aurait-il besoin, pour ses actes Créateurs ou pour les miracles, de rompre l'ordre naturel des choses qu'il a lui-même créé ?

Nous pouvons croire fermement à la réalité des faits rares et inexplicables que nous appelons « *miracles* ». Ils sont des signes de la présence agissante de Dieu parmi nous, de son action concrète dans notre histoire. Depuis la création jusqu'à la résurrection du Christ et depuis lors tout au long de l'histoire de l'Église, ils sont nombreux et bien réels.

Mais, comment se produisent-ils ? Rien n'impose de croire nécessairement à une rupture de l'ordre naturel créé par Dieu lui-même. Nous ne pouvons pas affirmer a priori qu'ils échappent à toute explication scientifique ou que les scientifiques ne pourront jamais trouver une telle explication. Bien au contraire.

Parce que Dieu a créé lui-même le monde tel qu'il est, même s'il est désordonné parce que l'homme n'y tient pas son rôle, nous pouvons croire que tout miracle dans la nature survient en harmonie avec cette nature et révèle surtout les limites de nos connaissances, de notre intelligence, de nos capacités actuelles.

Il ne faut pas nécessairement attribuer aux miracles une origine contraire aux lois de la nature, ni le caractère d'exceptions à ces lois. Le réel et ses possibilités sont bien plus grands que ce que notre intelligence en connaît.

Il serait peut-être plus sain de les considérer plutôt a priori comme nous regardons les actes des prestidigitateurs : On sait qu'il y a un truc, une explication, même si on est incapable de la trouver. Nous savons qu'il n'y a pas de magie. Pourquoi faudrait-il nécessairement considérer les miracles comme de la magie ?

Le frère Maldamé ouvre à cet égard une perspective particulièrement profonde qui permet de reconsidérer de manière éclairante comment Dieu est Créateur, comment il fait signe par des miracles, comment il s'incarne en Jésus-Christ, comment la Bible est Parole de Dieu.

La contingence permet de comprendre comment l'humanité et la liberté sont respectées sans contradiction avec la présence agissante de Dieu. C'est aussi une clé d'interprétation de l'Écriture Sainte qui peut être essentielle.

À l'origine, en Dieu qui est éternel, le Fils, parce qu'il est fils engendré de toute éternité, n'a-t-il pas en Lui, dans sa réalité même de Fils, la plus fondamentale des contingences : celle d'un possible engendrement. Parce qu'il est Fils du Père de toute éternité, il est lui-même engendré, il manifeste qu'un engendrement est possible, peut exister. En lui, la création est imaginable, possible. De toute éternité, la vie en Dieu même contient un engendré, le don de l'être de l'un à l'autre. Voilà une première réalité qui permet de penser la possibilité d'une création. Une première contingence. La création n'est pas nécessaire, mais elle est possible. Dans le Fils et par le Fils, une création libre est possible. L'amour peut en susciter la volonté.

Le frère Maldamé met en évidence à quel point le respect de la nature créée est essentielle. C'est à travers les contingences des lois naturelles que Dieu incite, oriente, attire, persuade, sans rupture avec les lois de la nature qu'il a lui-même créées. N'est-ce pas ainsi qu'il crée toutes choses, qu'il crée l'humain.

N'attribuons-nous pas trop vite à l'action de Dieu et aux miracles une origine contraire aux lois de la nature ou le caractère d'exceptions à ces lois ?

Lorsque le Christ fait des miracles, ils ne manifestent pas nécessairement une puissance divine extérieure à l'homme et à la nature parce qu'il est vrai Dieu, comme s'il était un dieu déguisé en homme, en rien semblable à nous sauf l'apparence. N'est-ce pas plutôt parce qu'il est aussi vrai homme, incarné dans la même nature que nous, mais sans la faiblesse du péché originel, qu'il a pu agir de manière qui nous semble miraculeuse. Le miracle est bien réel, mais son caractère ou son origine apparemment extranaturelle ne l'est pas nécessairement.

Le regard sans péché du Christ ne lui donnait-il pas de voir des contingences qu'il pouvait influencer là où nous ne voyons rien ?

Ne nous montre-t-il pas l'homme tel qu'il était à sa création sans l'aveuglement du péché originel ?

Les dons préternaturels donnés aux premiers humains n'étaient pas des pouvoirs leur permettant de sortir des lois de la nature, mais une capacité, aujourd'hui affaiblie profondément, de percevoir et d'orienter les contingences de la nature sans s'y perdre, jusqu'à pouvoir franchir la mort.

Nous ignorons encore ce qu'est vraiment l'homme sans le péché, sauf en regardant le Christ. A-t-il lui-même dérogé aux lois de la nature par ses miracles ou faut-il plutôt penser qu'il nous a montré que le rapport de l'homme à la nature, que l'action de l'homme dans la nature, sont bien plus ouverts que nous ne le pensons ?

Nous bénéficions aujourd'hui des immenses avancées de la science. Comme la science, évitons de nous enfermer dans nos connaissances partielles d'aujourd'hui. La nature, la création, est bien plus belle et riche pour l'homme que nous ne l'imaginons.

La contingence permet aussi d'affiner notre compréhension de l'inspiration de l'Écriture Sainte.

Lorsqu'un homme écrit un de nos textes bibliques, ni la Bible, ni la Tradition, n'ont jamais prétendu qu'il aurait écrit sous l'effet d'une dictée surnaturelle, ni davantage par une inspiration mentale directe. La Bible n'a pas été écrite par des auteurs dans un état second ou avec une conscience modifiée, comme s'ils étaient sous l'effet d'une drogue. Rien ne permet même d'affirmer qu'au moment où chacun des textes bibliques a été écrit, son auteur ait eu conscience d'écrire un texte divin, ni même sacré.

Chaque texte biblique a été écrit par un homme avec ses objectifs d'homme, ses connaissances d'homme, son langage et sa culture, sa psychologie, ses modes d'expression, ses influences sociales et culturelles, son contexte historique. Chaque texte biblique, si nous ne considérons que sa réalité terrestre, ne peut-il s'expliquer entièrement par son origine humaine ?

Certes, tout est de Dieu dans l'Écriture Sainte. Mais, selon l'expression du frère Maldamé, il faut ajouter aussitôt : tout est aussi de la nature humaine de ses auteurs.

L'inspiration des Saintes Écritures n'est pas une action ou une manipulation extraordinaire des humains qui les ont écrites. Dieu est toujours présent et ouvert à l'homme. Lui ne cesse jamais de tendre ses mains et de s'ouvrir à nous. Parfois, des hommes ouvrent leur propre cœur, se convertissent et se tournent vers Dieu pour chercher et trouver eux-mêmes en Lui une inspiration.

Même si c'est mystérieux, la Bible n'est pas moins véritablement la Parole de Dieu parce qu'elle a été entièrement écrite de manière humaine, et même ensuite rassemblée par l'Église en un ensemble formant le canon de manière tout aussi humaine.

Des hommes ont réussi à aspirer de la lumière de Dieu dans leurs pensées puis dans leurs écrits au point de permettre que leurs écrits d'hommes soient aussi la Parole de Dieu vraie qui ne peut nous tromper, même si notre compréhension peut souvent hélas nous tromper. C'est pourquoi, c'est avec toute l'Église et en communion avec le Pape, que nous pouvons tenir pour vrai ce que l'Écriture nous révèle.

L'Église, par son silence sur le « *comment* » des miracles, nous invite à la prudence.

Il faut être attentif au sens des mots utilisés par rapport à la réalité concrète des faits extraordinaires et inexpliqués que sont les miracles.

Si l'on entend par l'expression « *lois de la nature* » uniquement celles que la science connaît, il faut admettre des actions « *surnaturelles* ». De même si le mot « *nature* » ne vise que la réalité matérielle, les miracles sont alors « *surnaturels* ».

Prenons le plus grand des miracles : la résurrection du Christ qui a franchi la mort et est apparu corporellement à ses disciples.

La question se pose par rapport à l'immortalité du premier Adam qui a été créé avec un corps biologiquement mortel : n'a-t-il pas reçu à sa création des dons préternaturels, dans sa nature même, qui lui permettaient de franchir la mort sans s'y perdre et d'accomplir ce que nous appellerions des miracles ?

La nature ne comprend-elle pas des liens avec la réalité spirituelle que la science athée ignore ?

N'est-ce pas se soumettre excessivement à la science que de considérer la nature uniquement dans ses aspects physiques ? Ne faut-il pas plutôt avoir de la nature créée une perception plus vaste qui inclut une réalité plus grande ?

Sans le péché originel, les humains n'auraient-ils pas pu conduire le monde naturel vers un accomplissement qui aurait dépassé ce que nous croyons parfois être les limites de la nature ?

Par sa résurrection, le Christ nous montre-t-il la vraie nature de l'homme sans péché ou un fait étranger à la nature créée ? Quelle continuité du corps physique au corps glorieux ? N'y a-t-il pas continuité d'une même nature ?

Le mot « *surnaturel* » montre-t-il suffisamment la réalité créée et la transcendance qui y est présente ou nous incite-t-il à concevoir, inconsciemment, une nature pas si bonne que cela ? Ne faudrait-il pas redécouvrir que la nature est dans les douleurs de l'enfancement et que sa maturation est riche de promesses ? Le mot « *préternaturel* » exprime mieux une transcendance qui n'est pas étrangère à la matière, ni contraire à la nature, mais participe à son vrai développement.

Quoi qu'il en soit, ce ne sont pas les mots qui doivent ici accrocher, mais la réflexion sur ce qu'est vraiment la nature créée et l'action de Dieu qui s'y déploie en respectant la liberté de l'homme tout en l'attirant vers la vie.

Une chose est sûre : il n'y a pas de contradiction dans l'action de Dieu et lui fait tout dans l'harmonie et la cohérence malgré le désordre que cause le péché des hommes.

Il me semble utile de préciser qu'il y a, bien sûr, un changement entre le corps physique et le corps glorieux, mais il y a aussi une continuité que nous montrent les apparitions du Christ ressuscité lorsqu'il présente ses plaies.

Cependant, il y a un moment où il nous faut bien admettre actuellement que nous ne savons pas comment les choses se passent.

L'exemple de la multiplication des pains est assez intéressant pour le sujet qui nous occupe.

D'abord, parce qu'il y a eu deux multiplications très différentes. Dans un cas (les « 5.000 » : Mt 14, 15 et sv), ce sont les disciples qui pensent que la nourriture va manquer, et le Christ les appelle à faire confiance. Dans l'autre cas (les « 4.000 » : Mt, 15, 32 et sv), c'est le contraire, c'est le Christ qui pense lui-même que la nourriture va manquer.

Personnellement, je ne suis pas convaincu qu'il y a eu miracle dans le premier cas. N'y avait-il pas parmi la foule bien plus de nourriture que ce que pensaient les disciples remplis de crainte ? Le Christ n'a-t-il pas misé sur l'intelligence des gens à prévoir la situation en emportant de la nourriture et sur le sens du partage ? Je ne suis pas certain qu'il y a eu miracle dans la première multiplication qui se produit à la fin normale d'une journée.

Dans le second cas, c'est différent, car c'est le Christ lui-même qui constate, parce que des gens sont restés près de lui depuis trois jours, qu'il n'y a pas la nourriture nécessaire. Là, il semble qu'il y a eu un vrai miracle, mais nous ne savons comment. A priori, je suis plutôt réticent à penser à une création de matière supplémentaire, et je pense plutôt volontiers que la nature recèle des possibilités inconnues, mais, on ne peut rien affirmer.

L'insistance de Jésus sur les deux multiplications (Mt 16, 9-10) nous invite peut-être discrètement à comprendre que les faits extraordinaires sont susceptibles d'une double compréhension et qu'un miracle inexplicable est parfois très semblable à un fait très explicable.

Bref, il est au moins prudent de ne pas écarter trop vite les possibilités qui existent dans et par la création, la nature créée dans toute sa réalité, y compris ses liens avec la transcendance qui la traverse et l'accompagne.

Epsilon donne un bon résumé historique sur plusieurs points : « 1) *l'Univers est né à partir du néant, il y a environ 14 milliards d'années,*

2) *Malgré d'énormes improbabilités, les propriétés de l'Univers semblent avoir été précisément ajustées pour engendrer la vie,*

3) *Bien que le mécanisme précis de l'origine de la vie sur Terre nous reste inconnu, une fois que la vie est émergée, le processus d'évolution et de sélection naturelle a permis cependant, sur de très longues périodes de temps, le développement de la diversité biologique et de la complexité,*

4) *Une fois l'évolution enclenchée, aucune intervention surnaturelle particulière ne fut nécessaire,*

5) *Les humains font partie de ce processus, partageant un ancêtre commun avec les grands singes,*

6) *Mais l'homme est également unique et possède des caractéristiques défiant toute explication évolutionniste et révélant sa nature spirituelle. Cela comprend l'existence de la loi morale (la connaissance du bien et du mal) et la recherche de Dieu qui caractérise toutes les cultures humaines à travers l'histoire. »*

Contrairement à ce que vous écrivez, les croyants ne me semblent pas avoir de motif de contester ce résumé.

Le monde a une existence et des règles autonomes qui n'ont jamais « imposé » aucune intervention surnaturelle. Aucune intervention surnaturelle n'est « nécessaire » pour que le monde continue à exister. Les actes Créateurs de Dieu sont « gratuits ». Ils pouvaient ne pas être.

Il reste, bien sûr, que les règles autonomes du monde ont été créées par Dieu et sont en lien mystérieux avec Lui.

Vous rappelez dès lors de manière pertinente, même si cela ne me paraît pas une objection mais plutôt une précision, que « *Les croyants (du façon générale) admettent difficilement le fait que Dieu puisse s'être acquitté de la création en utilisant un processus aussi apparemment aléatoire, potentiellement cruel et inefficace que l'est l'évolution darwinienne. (...)* ».

La question que vous posez ensuite ne se déduit pas de ce résumé et n'a rien de scientifique. Vous vous demandez : « *Mais comment Dieu a-t-il pu s'accommoder de tels hasards ?* ».

La science ne parle pas de hasards, mais d'aléas par rapport à nos connaissances des contingences complexes en cause. En principe, la science ne raisonne que par des liens de causalité connus ou inconnus.

La foi y intègre Dieu Créateur et acteur toujours vivant et la liberté donnée aux humains créés à son image.

6) La création de l'humanité

36. Quelques questions fondamentales sur la création de l'homme

Ce qui fait vraiment problème aux croyants d'aujourd'hui, c'est le spectre du discrédit attaché à des thèses créationnistes ne concernant pas l'homme lui-même mais la présentation d'une création du monde en six jours de 24 heures, mais c'est aussi, contradictoirement, la difficulté de renoncer à la croyance d'un homme soudainement créé sur la terre en un instant comme un météorite venu d'ailleurs qui impose au croyant de choisir entre un abandon complet de toute création historique (l'homme ne serait plus « que » le résultat progressif d'une évolution de milliards d'années) ou la plongée dans les

difficultés très concrètes d'une création durant l'histoire par une transformation d'un être non humain issu de l'évolution.

Alors, j'aimerais récolter des réponses courageuses à quelques questions de difficulté croissante que vos enfants et beaucoup d'incroyants pourraient bien vous poser.

1. Pensez-vous qu'un humain a une âme immortelle qui peut vivre éternellement avec Dieu ?
2. Pensez-vous que, dans l'espace et le temps de l'histoire de l'univers, il y a toujours eu, après l'apparition de la matière, des êtres matériels ayant une âme immortelle qui peut vivre éternellement avec Dieu ?
3. Pensez-vous que l'apparition de tels êtres est intervenue à un moment précis sans nouvelle intervention créatrice de Dieu au cours de l'histoire de l'univers, après une longue période durant laquelle notre terre était peuplée de nombreux êtres animés mais n'ayant pas une âme immortelle qui peut vivre éternellement avec Dieu ?
4. Pensez-vous qu'après une telle période de l'histoire de l'univers, l'apparition d'êtres ayant une âme immortelle qui peut vivre éternellement avec Dieu est intervenue à un moment précis par un acte Créateur de Dieu ?
5. Pensez-vous que la création d'un tel être est intervenue dans l'histoire ex nihilo sans père ni mère terrestre ?
6. Pensez-vous que la création d'un tel être se situe dans l'histoire par une mutation physique et/ou une intervention spirituelle transformant un être issu d'une conception par un couple d'êtres pré-humains (n'ayant pas une âme immortelle qui peut vivre éternellement avec Dieu) ?
7. Pensez-vous que la création d'un être ayant une âme immortelle qui peut vivre éternellement avec Dieu se situe dans l'histoire par une intervention spirituelle et peut-être une mutation physique qui a pu intervenir ou s'achever à l'âge adulte pour le premier homme et/ou pour la première femme ?
8. Pensez-vous que tous les êtres descendants du premier couple de deux humains sont humains dès leur conception et que seuls les descendants de ce premier couple sont humains avec une âme immortelle qui peut vivre éternellement avec Dieu ?

Personnellement, je réponds :

- A la question 1 : oui
- A la question 2 : non
- A la question 3 : non
- A la question 4 : oui
- A la question 5 : non
- A la question 6 : oui
- A la question 7 : oui
- A la question 8 : oui

Qui voudra bien répondre ?

Philémon Siclone répond comme suit : « 1. Oui, comme l'enseigne l'Eglise, et comme nous le confessons dans le Crédo.

2. Autres que l'homme et les anges, résolument non ! Sinon, la Création qui conduit à l'Homme, et le mystère de l'Incarnation n'ont plus aucun sens.

3. Sans objet, selon moi.

4. Idem.

5. Idem.

6. *Idem. A moins que l'on pense à l'Homme de Néanderthal. Mais ce dernier peut-il être considéré comme descendant d'Adam ? Grande question...*

7. *Ne sachant pas ce qu'enseigne l'Eglise à ce sujet, je me risquerais à dire que l'entrée de l'Homme dans l'histoire, le temps et l'espace présent, se fait à partir du Pêché originel. Puisqu'avant cela, l'homme n'est pas encore conditionné au temps, c'est-à-dire à la Mort.*

8. *ben logiquement oui... A moins que des hommes aient engendré des animaux non-humains, ce qui ne me paraît pas possible... »*

Merci beaucoup Philémon, mais je ne comprends pas du tout pourquoi vous répondez "sans objet" à la question 3 (puis logiquement aux suivantes).

Pensez-vous qu'il y a toujours eu des humains sur la terre ?

Votre réponse à la question 2 est déjà légèrement imprécise sur ce même point.

Je peux préciser que le mot matériel de la question 2 tente d'éviter le cas particulier des anges que les questions n'évoquent pas. J'ai aussi utilisé le mot apparition pour être plus neutre et se situer clairement dans la réalité historique observable.

Zélie écrit : *« Le problème de certaines questions, c'est qu'elles sont biaisées par subjectivité. C'est donc un peu difficile de répondre oui ou non à des questions où la réponse sincère serait de commencer par la reformuler ou de lui faire des réserves »*

Chère Zélie, j'ai juste une difficulté de compréhension entre vos réponses 5 (oui, l'humain est créé ex nihilo sans père, ni mère) et 7 (non il n'a pas été créé ou achevé à l'âge adulte).

Pensez-vous que le premier humain a été créé à l'état de fœtus ou d'enfant sans mère ?

J'ai essayé d'être aussi neutre et ouvert que possible. Tout est dans le mot « *pu* », possible, pour sa création « *ou* » son achèvement. Il me semble comprendre que vous répondez plutôt oui, mais de manière restrictive.

Si le postulat est de dire que l'intelligence est le produit de l'âme humaine, alors la réponse « *oui* » à la première et à la huitième question implique qu'il n'est pas possible de concevoir une espèce « *intelligente* » sans âme immortelle (la réponse est dans le postulat). Mais, le mot intelligence est souvent utilisé dans un sens beaucoup plus large, notamment pour l'étude des animaux, ce qui fait que l'usage de ce mot est vite ambigu.

En réponse à la question 2, Philémon Siclone écrit : *« Autres que l'homme et les anges, résolument non ! Sinon, la Création qui conduit à l'Homme, et le mystère de l'Incarnation n'ont plus aucun sens »*

Laurent écrit : *« les anges ont une âme immortelle mais sont purs esprits. Avant la création de l'homme, il n'y a donc pas d'êtres matériels ayant une âme immortelle »*

La Chartreuse écrit : *« oui si on place le terme création à la place d'apparition, et si on donne aux anges le terme matière »*

Le mot apparition était choisi pour sa neutralité par rapport à tout acte Créateur. Lorsqu'il y a création il y a aussi nécessairement apparition concrète. Le mot matière était choisi précisément pour ne pas confondre la création des hommes avec celle des êtres spirituels non matériels que sont les anges (même s'ils peuvent prendre temporairement un corps, ce corps ne fait pas partie de leur être comme le corps d'un homme). Il n'y a pas de réel désaccord avec La Chartreuse et Ora Pro Nobis

Christophe écrit : *« Je rajouterai une question : Pensez-vous que les animaux (non-humains) aient « une âme immortelle qui peut vivre éternellement avec Dieu ? »*

Ti'hamo répond : « ...je n'en sais rien.

Pas une âme au sens de l'âme humaine, cela c'est sûr.

Quant à la possibilité de retrouver une partie de la création "après", je trouve cela plausible, voire souhaitable - puisque je considère la création actuelle comme "bonne", même si ensuite blessée par le péché de l'Homme (et en cela je me contente de suivre l'exemple de mon Créateur, rien que ça, qui trouve que tout cela est bon - je ne comprendrais donc pas qu'il nous fasse vivre ensuite dans une création complètement différente qui n'aurait rien à voir avec celle-ci...) »

Je partage tout à fait cette opinion. On peut retrouver dans un monde nouveau des végétaux et des animaux. Mais, si les animaux peuvent continuer infiniment à se renouveler sans cesse et avec une intelligence purifiée, nous ne confondrons plus la sensibilité et le regard profond d'un chat avec la présence d'une personne, nous n'attribuerons plus aux animaux une personnalité, une conscience humaine qu'ils n'ont pas. Le renouvellement infini des créatures vivantes ne sera plus confondu avec l'immortalité d'une âme humaine qui a un corps propre qui peut ressusciter, être transformé, devenir un corps glorieux dans la continuité mystérieuse d'un corps terrestre dans lequel cette âme a été créée dès sa conception.

Il me semble qu'il faut clarifier deux opinions proches mais radicalement différentes.

Entre l'opinion qui pense que « *les animaux vont au Paradis* » et l'opinion qui pense que « *des animaux seront au Paradis* », il y a une différence essentielle.

Les humains sont des êtres spirituels créés par et avec un corps physique mais qui subsistent au-delà de la mort de leur corps physique.

Les animaux sont des créations dans l'ordre physique et non dans la réalité spirituelle. Ils peuvent avoir une sensibilité dans la réalité physique et y vivre des échanges affectifs avec les humains. Ils peuvent même être sensibles aux réalités spirituelles. Ils sont sans cesse en lien avec Dieu qui les entoure de sa présence et de son affection. Mais, tout cela ne concerne en rien la vie spirituelle et s'éteint avec leur mort physique parce que les animaux n'ont pas de réalité spirituelle mais seulement une réalité physique, naturelle et donc précaire dans le renouvellement incessant du vivant physique, même s'ils sont en lien avec la réalité spirituelle, avec Dieu, leur Créateur.

Cela ne signifie pas que, dans la vie éternelle, dans les cieux nouveaux et sur la terre nouvelle, il n'y aurait plus de réalité terrestre, y compris de la vie terrestre avec son renouvellement incessant de plantes et d'animaux. La promesse d'une terre nouvelle et d'une résurrection des corps me semble impliquer, au contraire, des plantes nouvelles et des animaux nouveaux. Que serait une résurrection des corps et une terre nouvelle dans un désert de matière inerte ?

Même si nous ne pouvons guère l'imaginer, parce que les corps tant des humains que des plantes ou des animaux seront tout autres, nous pouvons accueillir dans l'espérance tous les textes bibliques qui nous présentent, dans l'éternité, le loup avec l'agneau vivant en paix.

La présence paisible d'animaux, de vivants corporels, dans un monde nouveau lors de la résurrection des corps, fait partie de l'espérance chrétienne.

Mais, la question de beaucoup de personnes ayant vécu des liens affectifs parfois intenses avec un animal est plus précise : est-ce que mon chien ou mon chat sera avec moi dans la résurrection ?

Ici, il faut surtout veiller à ne pas se tromper sur la réalité en imaginant que l'animal aimé est autre chose qu'un animal, qu'il serait un être spirituel qui vit et subsiste dans la réalité spirituelle, ce qui n'est pas le cas ni durant le temps de son existence terrestre, ni a fortiori dans l'éternité.

Mais, en tant que réalité terrestre douée de sensibilité, pourquoi Dieu serait-il incapable de le rendre à nouveau présent dans le monde nouveau ?

Si, dans l'éternité, un humain a le goût et le désir d'une présence animale à laquelle il s'est attaché, il me semble possible que, dans la présence éternelle de Dieu, il puisse encore en bénéficier.

Tous les liens sensibles de notre réalité terrestre pourront avoir une continuité dans l'éternité. De même que nous retrouverons dans la résurrection tous nos bien-aimés, parents ou amis, dans une pleine lumière qui ne va pas dissoudre ce que nous avons vécu sur terre avec eux mais les révéler dans cette lumière purifiée de Dieu, nous pourrions y retrouver, d'une manière renouvelée, toute la création, y compris des réalités animales précaires.

Les réalités animales sont éteintes au moment de leur mort physique. Il ne subsiste pas d'être en attente d'une résurrection. Mais, pour les humains qui subsistent au-delà de la mort physique, tout pourra reverdir dans les cieux nouveaux et la terre nouvelle que Dieu nous prépare.

Il me semble que ceux qui ont noué des liens affectifs avec un animal peuvent espérer retrouver dans l'éternité une présence animale qui fera revivre et subsister d'une certaine manière ce qu'ils ont vécu sur terre, mais dans une compréhension purifiée de la réalité animale en cause.

À cet égard, il me semble plus exact de penser à l'image d'un clonage qui peut faire revivre une réalité similaire qu'à une résurrection d'un corps qui suppose un être spirituel qui subsiste dans l'attente de cette résurrection qui lui donnera un corps nouveau.

La plupart n'attribuent pas une personnalité immortelle aux animaux, mais leur refus de considérer la création de manière précise dans l'histoire, de même que le réflexe de beaucoup de théologiens de chercher à renvoyer la création en dehors de toute considération historique dans le temps et l'espace, se heurte radicalement à cette question : quand y a-t-il eu quelqu'un qui, au moment de sa mort physique, a continué à vivre spirituellement avec la possibilité de retrouver à la résurrection un corps nouveau ?

Quel lourd silence devant cette question...

« *Quand* » cela veut dire à quel moment, à quelle époque, à quelle date : c'est une question concernant la datation dans l'histoire.

La datation de la création de l'homme dans l'histoire ne concerne pas spécialement ou séparément un événement particulier.

La question est curieuse parce qu'elle plonge dans le mystère de nos origines et elle est plus perturbante qu'il n'y paraît au premier abord.

Il me semble qu'elle touche au cœur de la foi chrétienne qui affirme que la vie de Dieu n'est pas « *définie* », limitée ou enfermée hors de l'histoire et du temps, mais que Dieu se fait homme dans l'histoire. Jésus est vrai Dieu et vrai homme de telle sorte que la vie de Dieu n'est pas par définition hors du temps et de l'histoire dès lors qu'il s'y est incarné.

La foi chrétienne affirme aussi que Dieu est Créateur dans l'histoire et le temps.

Là où la question devient très difficile, ce n'est pas pour l'Incarnation du Christ clairement et précisément située dans l'histoire et dans le temps, mais pour la création de l'homme et, plus particulièrement, de l'homme comme être créé pour participer à la vie divine non seulement dans l'histoire et dans le temps mais au-delà.

Nous savons que l'histoire de l'univers se compte probablement en milliards d'années et que l'homme n'a pas toujours été présent du moins dans ses caractéristiques physiques actuelles.

Quand commence l'histoire humaine ? Quand y a-t-il eu un premier homme tel que nous qui en a engendré un autre et ainsi de suite ?

La question a pour objet de mettre en évidence la survenance (ou non) d'un être ayant une âme immortelle (un homme) à un moment de l'histoire lorsqu'il y a déjà d'autres êtres animés depuis longtemps.

Le silence de la théologie est actuellement quasi total sur cette question confrontée aux découvertes de la science.

Or, le refus ou la crainte d'aborder une telle question du point de vue de la foi entrave l'approfondissement des questions sous-jacentes concernant la définition de l'homme, le sens de ce que la Bible nous raconte sur ses origines, et même le lien entre la création de l'homme et le Christ sauveur de l'humanité.

Les tentatives de situer la création de l'homme avant l'histoire (avant le Big Bang) se heurtent à de fortes objections (cf. supra, le sujet « 26. *Quelle théologie des origines historiques ?* »)

Mais, la création de l'homme dans le cours de l'histoire en soulève d'autres. Création par saut d'espèce dans une espèce préexistante ou création instantanée sans ancêtres biologiques ?

Pour le croyant, péché originel à l'origine du Big Bang avant le début de l'histoire ou péché originel dans le temps au commencement de l'histoire de l'homme ayant blessé le rôle que l'homme aurait dû tenir pour ordonner la création ?

Je comprends bien sûr les réticences, mais je me demande si elles sont justifiées ou si elles ne constituent pas un évitement d'une nécessaire remise en cause.

Dire qu'une réflexion est suffisante sans chercher à détailler davantage peut aussi constituer un même évitement.

Voyageur écrit : « *Votre question 2 est curieuse. La vie en Dieu étant par définition hors de l'histoire et du temps, je ne vois pas trop ce que vous pouvez espérer comme réponse...* »

Voyageur écrit : « *Mon propos ne portait donc pas sur l'intervention ponctuelle de Dieu dans l'histoire humaine, ni sur l'Incarnation du Fils* », mais c'est précisément la difficulté de la création de l'homme autant que de toute la création : une intervention de Dieu dans l'histoire.

Pouvons-nous comprendre de manière suffisante l'intervention de Dieu dans l'histoire par l'Incarnation, sans nous pencher aussi sur la création de l'homme lui-même ?

Car, nécessairement, elle a bien eu lieu à un moment si nous acceptons que, dans la création, seul l'homme a une âme immortelle.

N'est-ce pas de ce moment que les textes du début de la Genèse nous parlent ?

Vous écrivez fort justement que « *Ils soulignent essentiellement que Dieu a toujours désiré se rendre proche de l'Homme, qu'il lui a donné sa ressemblance, son souffle de vie.*

Si, dans le chapitre 1, Dieu fait l'Homme le sixième jour, c'est parce qu'il doit au préalable préparer un Monde qui lui soit accueillant. Dans cette perspective, l'Homme est la raison d'être de toute la création. De même dans le chapitre 2, Dieu plante le jardin des délices afin d'y placer l'Homme. Dieu crée les animaux pour que l'Homme ne soit plus seul...

de tout temps Dieu a désiré l'Homme ».

C'est fort juste, mais est-ce suffisant ?

Vous avez raison de penser qu'il est « *extrêmement périlleux de discourir sur les frontières de l'humanité* », mais n'est-ce pas précisément pour nous éclairer sur la vérité de l'homme et sur la vie à laquelle il est appelé que le Christ s'est incarné. L'Église n'est-elle pas « *experte* » en humanité ?

Dire que « *Genèse 1 et 2 sont à considérer comme des textes poétiques qui ne recèlent aucune information scientifique* », n'est-ce pas une manière d'éviter une question essentielle ? Que ces textes aient une dimension poétique et qu'ils soient imagés est assez manifeste. Dire qu'ils ne recèlent aucune information « scientifique » est, par contre, ambigu. Bien sûr qu'il n'y a pas d'observation scientifique à la base du récit, ni guère de détail suffisamment précis pour une analyse scientifique, mais rien ne permet d'affirmer que, par le langage imagé, poétique, voire impressionniste, qui est utilisé, ce ne serait pas de la réalité bien concrète de la création dont la Genèse nous parle.

Les textes de la Genèse sont écrits par un ou plusieurs auteurs humains dont la foi reconnaît l'inspiration divine ce qui ne se base pas sur une observation scientifique.

Mais, c'est bien du fait réel et historique de la création dont la Genèse nous parle et là, il est particulièrement important pour le croyant de chercher à mieux comprendre ce que la Genèse lui dit de cette réalité bien concrète, dans toute sa complexité.

Ce n'est bien sûr pas les dates comme telles qui sont intéressantes mais la réalité de l'homme et du Christ.

Ne soyez pas si étonné. Tout dépend du sens du mot « *âme* ».

Ce dont il s'agit ici c'est de l'âme « *immortelle* », celle qui a reçu de Dieu une vie qui n'est pas limitée à la vie de son corps terrestre.

Lorsqu'une fleur se fane ou lorsqu'un animal meurt, aucune personne ne subsiste. Pour une vie végétale ou animale, la mort « *physique* » n'est pas une véritable mort.

Tout est, bien sûr, une question de définitions. Pour le croyant, la vie, c'est Dieu. La mort, par rapport à cette vie, c'est lorsque la présence de Dieu est retirée d'une créature.

Ce n'est pas le cas lorsqu'une feuille tombe ou qu'un renouvellement physique naturel se produit dans la nature lorsqu'un animal devient inerte et retourne à la poussière.

Mais, c'est le cas lorsque le péché sépare la créature de Dieu. Lorsque la personne humaine coupe le fil de la vie éternelle qui vient de Dieu seul.

Vous écrivez que vous pouvez comprendre « *Que l'homme souffre et meure pour racheter sa faute* ». Vraiment ? Tout est pourtant bien difficile dans une telle pensée.

Vous pensez probablement que lorsqu'il y a faute, il y a culpabilité et juste punition, mais, par rapport aux animaux, vous observez qu'il n'y a pas de faute chez eux, parce que vous comprenez qu'ils n'ont pas la conscience de leurs actes et de leur vie qui est nécessaire pour qu'il y ait une faute.

L'humain peut comprendre la souffrance comme une « *punition* » pour une faute, mais n'est-ce pas, en ce qui concerne la « *faute* » parce que l'humain se « *sente* » coupable et est conscient de ses actes, de sa liberté et, en ce qui concerne la « *punition* », parce qu'il est conscient de sa propre souffrance, parce qu'il « *souffre* » moralement et spirituellement de sa souffrance physique ?

Certes, des animaux peuvent percevoir un lien de causalité entre un de leurs actes et une souffrance physique et peuvent ainsi apprendre ou être dressés. Des animaux peuvent ressentir de la tristesse ou de la détresse de diverses manières.

Biologiquement ou neurologiquement, il est vain de chercher une différence entre la souffrance ou la mort de l'humain ou des animaux.

Mais, le ressenti de la souffrance est-il le même chez un être humain ou chez un animal ? Qui mesure la différence pour l'être conscient de sa souffrance ?

De même, la réalité de la mort est-elle la même pour l'être naturel précaire et pour l'être conscient ?

Où est la différence ?

N'est-ce pas dans la « conscience » que nous pouvons trouver une différence essentielle ?

Essentielle pour comprendre ce qu'est une « faute », mais aussi pour comprendre ce qu'est « souffrir » ou « mourir ».

Est-ce qu'un fruit « souffre » lorsqu'il est mûr et est mangé, est-ce qu'il « meurt » lorsqu'il tombe en terre et produit parfois un arbre nouveau ?

Vous direz non puisqu'il n'a pas de cerveau pour lui faire ressentir quoi que ce soit.

La mort physique est un fait incessant dans la nature physique car tout y est précaire et se renouvelle sans cesse. Les atomes et les molécules autant que les êtres plus complexes se forment, se reproduisent et se défont. Aucune différence pour le corps humain.

Mais, même par rapport aux animaux qui ont un cerveau plus ou moins comparable à celui des humains, n'y a-t-il pas un au-delà du physique dans toute souffrance physique humaine autant que dans la mort humaine ?

Beaucoup de nos contemporains partagent plus ou moins les pensées « antispécistes » qui considèrent que rien ne justifierait de différencier l'humain qui paraît un être naturel comme les autres. Pourquoi aurait-il reçu quelque chose, l'esprit ou la conscience, dont les autres êtres naturels, les animaux, auraient été privés ? En quoi l'humain serait-il fondé à se croire supérieur à cause de certaines de ses particularités intellectuelles alors que divers animaux en ont d'autres et parfois bien supérieures selon d'autres critères ?

Ces pensées sont pertinentes si nous ne considérons que la nature physique.

Rien n'impose de penser que des créatures aient été privées de quoi que ce soit.

Mais, le Christ, par sa résurrection, nous montre une réalité autre. L'humain franchit les limites précaires de son corps naturel. Le corps est essentiel pour notre conception et notre existence en ce monde, mais, une fois créés, nous sommes davantage que notre réalité naturelle, nous sommes capables de vivre dans un au-delà du corps et du monde naturel.

Mon corps naturel peut mourir, mais je ne meurs pas avec lui. C'est la promesse autant que le témoignage du Christ, vrai être naturel précaire comme nous et pourtant, tout autant, vrai vivant éternel au-delà des réalités corporelles précaires de son corps.

Il y a un « je » qui demeure. Est-ce que l'arbre coupé ou un animal qui retourne à la poussière subsistent comme « je » lorsque leur corps naturel cesse d'être vivant ?

Ils peuvent subsister d'une certaine manière dans l'environnement où ils ont été vivants ainsi que dans la mémoire des autres vivants.

Mais, leur réalité propre n'a qu'un temps. C'est ce que comprennent les athées autant que la plupart des croyants.

Notre création par un autre que nous-mêmes et la venue en ce monde de celui par qui tout a été fait nous font découvrir que nous ne sommes pas supérieurs naturellement aux autres créatures mais « *autres* ».

Le « *moi* » peut souffrir avec conscience mais aussi demeurer au-delà de toute souffrance et mort dans ce monde physique.

La révélation nous ouvre à un plus. Nous sommes une création spécifique avec une nature double. Notre conscience est à la jonction de tout ce qui en nous est naturel et précaire et d'un au-delà où un « *autre* » nous partage sa « *vie* ».

Nous avons nos deux pieds dans cet au-delà autant qu'en ce monde, mais la destruction naturelle en ce monde ne peut rien contre notre vie dans l'au-delà.

Les animaux ne sont privés de rien. Ils sont « *autres* » et nous sommes « *autres* ».

Nous sommes des êtres dont la vie transcende les réalités naturelles et subsiste au-delà de la réalité physique dans laquelle et avec laquelle nous avons été créés.

Beaucoup d'humains sont particulièrement sensibles à la souffrance des animaux dont ils connaissent les bienfaits et la perception de la mort par les animaux est parfois bien concrète.

Mais, il me semble que notre souffrance n'est pas exactement la même que celle des animaux parce que notre réalité est aussi spirituelle. Le souffle de Dieu qui nous a créés fait de nous des êtres tout à fait singuliers en ce monde car il nous permet, corps, esprit et âme, de partager la vie et l'amour de Dieu. Nous sommes des enfants de Dieu et c'est une réalité tout autre que celle d'une simple créature naturelle ou physique.

Tout ce qu'un humain vit est marqué par sa nature double physique et spirituelle. La sensibilité et l'affectivité humaines sont certes neurologiques (c'est une réalité physique comme chez les animaux) mais la sensibilité et l'affectivité humaines sont aussi une réalité spirituelle.

Les deux se mélangent en l'être humain de sorte qu'il ne me semble pas possible de séparer la souffrance physique de la réalité spirituelle d'un humain. Il n'y a pas, d'une part, une souffrance physique naturelle qui serait semblable à celle des animaux et, d'autre part, un surplus moral, spirituel ou de conscience chez les humains.

Comme vous l'écrivez, la conscience (ou l'esprit, le cœur, la marque du souffle de Dieu qui nous crée...etc.) n'est pas un paramètre d'une plus ou moins grande souffrance physique.

Mais, il me semble que nous souffrons autrement du fait que nous sommes autres.

Quoi qu'il en soit, vous vous demandez pourquoi les animaux souffrent physiquement, y compris psychologiquement.

Cela reste, comme pour tout mal physique, un profond mystère pour lequel nous n'avons guère que le récit du péché originel qui se prolonge par le fait que le monde est dans « *les douleurs d'un enfantement qui dure encore* » (Rm 8, 22).

La question du pourquoi de la souffrance physique animale rejoint la question plus générale qui sera évoquée dans le sujet intitulé « 56. *Le mal physique dans la création* » (cf. infra).

Nous savons que l'humain a reçu la possibilité de développer tout le vivant en harmonie avec Dieu et que cette harmonie a été blessée d'une manière telle que nous sommes aujourd'hui soumis, dans la nature, à la souffrance et à la mort, mais aussi que toute la création, y compris donc les animaux, se trouve privée de cette harmonie que l'humain créé aurait pu y assurer.

Je ne pense pas que la nature est elle-même corrompue. Seul l'humain est corrompu par le péché originel, mais, par contre, toute la nature en subit des désordres.

Zelie pose trois autres questions :

11. Se pourrait-il que les animaux (au moins les animaux supérieurs) aient une âme sensible (comme l'enseignait, je crois, St Thomas d'Aquin) ?

oui.

12. Se pourrait-il qu'entre eux et nous, la différence soit essentiellement quantitative (l'intelligence), quoiqu'elle s'exprime extérieurement de façon qualitative (la raison) ? Ce qui expliquerait l'âme « raisonnable » de l'homme tout en gardant une sorte de continuum évolutif entre l'animal et l'homme ?

oui (mais, pas exclusivement, ni principalement : la capacité spirituelle de communier avec Dieu et l'immortalité de l'âme me semblent davantage caractéristiques)

13. Se pourrait-il que cette intelligence supérieure qui donne à l'homme une âme « raisonnable » se soit développée - dans la famille humaine - avant l'apparition d'homo sapiens (- 250 000 ans) ?

oui (dans la famille pré-humaine)

Que pensez-vous du résumé suivant ?

De même que le Christ a été fait homme avec un corps issu d'un autre être (Marie) ayant un corps semblable à celui du Christ fait homme, les premiers humains à l'image de Dieu ont été faits avec un corps issu d'autres êtres ayant un corps semblable à ceux des premiers humains faits à l'image de Dieu.

Tout à fait d'accord ou j'aime beaucoup 5/5

Plutôt d'accord ou cela me semble intéressant 4/5

Je ne sais pas ou je n'ai pas d'avis, mais je ne rejette pas 3/5

Plutôt pas d'accord mais cela reste à réfléchir 2/5

Je n'aime pas cette approche ou cela ne respecte pas le mystère de la création 1/5

Pas du tout d'accord 0/5

À cet instant, le sondage a déjà été consulté à de nombreuses reprises et les abstentionnistes sont majoritaires. Pour les autres, avec 5 avis, mon résumé recueille actuellement un 9,5/25... Il y a encore du travail...

Je précise :

1. De même que le Christ a été fait homme avec un corps issu d'un autre être (Marie) ayant un corps semblable à celui du Christ fait homme : je crois que nous sommes tous d'accord pour constater que Jésus de Nazareth avait un corps semblable à celui de chacun de nous. Le corps de Jésus n'était pas d'une autre espèce, ni d'une autre nature que notre corps. Un humain comme nous, semblable à tous les humains. Sauf qu'avant de devenir un homme, il était déjà vrai Dieu de toute éternité.

Malgré une différence de nature, Marie (qui est humaine) a conçu Jésus et lui a procuré un corps d'homme alors qu'il est Dieu. Par une action de l'Esprit Saint, le corps de Marie a fait de Dieu un homme alors qu'elle n'était qu'une femme humaine.

Il y a ainsi une femme qui n'est pas Dieu (Marie) qui donne naissance à un homme qui est Dieu (Jésus). La première « *n'est pas* ». Le second « *est* ».

2. les premiers humains à l'image de Dieu ont été faits avec un corps issu d'autres êtres ayant un corps semblable à ceux des premiers humains faits à l'image de Dieu :

Fée Violine écrit : « *le passage de l'animal à l'homme ordinaire est une mutation aussi importante que le passage de l'homme ordinaire au Christ* ».

Cinci écrit : « *l'homme serait lui-même issu comme directement de la chair des animaux* »

Le mots « *humains* » et « *animaux* » me semblent ambigus. Il me semble plus exact de distinguer les « *humains* » (les pré-humains) et les « *humains créés à l'image de Dieu* ».

Jésus était semblable physiquement à chacun de nous, malgré sa différence essentielle d'être aussi Dieu.

Les « *pré-humains* », et, notamment la mère biologique d'Adam et celle d'Ève, étaient, de même, semblables physiquement à Adam et Ève, à Jésus et à chacun de nous, malgré la différence essentielle d'Adam et Ève comme êtres créés à l'image de Dieu avec une âme immortelle leur permettant de vivre éternellement en communion avec Dieu.

Marie avait un corps semblable à celui de Jésus, vrai Dieu. Vrai Dieu, mais issu physiquement du corps d'une simple femme humaine.

Les mères biologiques d'Adam et Ève avaient un corps semblable à celui des premiers « *humains créés à l'image de Dieu* ». Elles ont donné naissance aux premiers « *homo **capax Dei*** » créés parmi les homos sapiens. Vrai premiers humains avec une âme immortelle, mais issus physiquement du corps d'une simple femme pré-humaine.

Cinci me semble bien comprendre la proposition du sondage lorsqu'il écrit : « *la nature spirituelle de l'humain serait plutôt discrète aux yeux d'un observateur extérieur et quand il lui faudrait se borner à considérer la matérialité des choses. Le plan physique ne nous sépare pas de la bête. Je pense bien que c'est vrai* ».

C'est exactement cela.

Ceux qui pensent que Adam et Ève ou que la survenance de premiers "humains à l'image de Dieu" n'ont aucune réalité historique peuvent donner 0/5.

Ceux qui pensent qu'Adam et Ève ont été créés sans une mère biologique peuvent aussi répondre 0/5.

Sans entrer dans les multiples détails évoqués ailleurs, la notion d'âme peut permettre, en effet, d'avancer concrètement dans la question posée.

L'âme, c'est la « *forme* » immatérielle du corps. Celle qui est créée instantanément de la rencontre d'un souffle spirituel et d'un corps matériel. À tout corps vivant distinct correspond une âme. Ce n'est pas spécifiquement humain. La Genèse utilise le même mot pour les animaux (Gn 1, 24) et pour les humains (Gn 2, 19).

L'âme n'est donc pas insufflée comme une réalité étrangère au corps puisqu'elle est la forme immatérielle d'un corps. Elle est autant le produit du corps que du souffle spirituel qui s'unit à ce corps.

Ce qui nous distingue des autres créatures vivantes, c'est le souffle spirituel qui nous façonne à l'image de Dieu. Ce souffle spirituel nous rend capable de partager sa vie éternelle et nous ouvre à l'immortalité.

La science nous aide aujourd'hui à savoir que dès la première cellule d'un être nouveau, son ADN est définitivement et complètement établi. Avec une seule cellule, on parvient à cloner un être entier. Dès la fusion des gamètes maternelle et paternelle formant un être nouveau, son corps et son âme existent simultanément et complètement.

Epsilon écrit : *« Je vais essayer de répondre à votre question : à quel moment dans l'histoire des hominidés pouvons-nous considérer que l'âme humaine y est définitivement établie ? C'est à la science de se prononcer notamment à quel moment un hominidé peut-être qualifié d'homme au sens ou nous l'entendons de nos jours »*

Votre réponse est assez surprenante !

Mais, ce n'est plus ma question !!!

Vous avez remplacé « âme immortelle » par « âme humaine » et en cherchant quand elle serait établie « définitivement » vous vous situez dans une progressivité ou une évolution qui n'ont pas de sens pour la présence d'une âme immortelle. Elle est ou elle n'est pas. Le corps et l'âme ont pu évoluer, mais l'accès à l'immortalité ne peut être réalisé à moitié.

En changeant la question, vous évitez de nouveau d'y répondre.

Le résultat, c'est que vous transférez les possibilités de réponse à la science, ce qui est logique par rapport à la question que vous posez, mais ce n'est pas pertinent par rapport à la question que je vous ai posée puisque la science ne peut étudier l'immortalité ou la capacité de partager éternellement la vie de Dieu.

Cela montre bien hélas qu'il n'y a aucune place dans cette logique pour une création d'une âme spirituelle à l'image de Dieu, d'un homo **capax Dei**.

Vous écrivez que l'âme immortelle se trouve « déjà » « lors de la première mutation faisant passer l'animal au premier hominidé ».

Le mot « déjà » maintient de l'ambiguïté qui évite une réponse précise.

À supposer que vous voulez dire que c'est « lors de la première mutation faisant passer l'animal au premier hominidé » que la première âme immortelle aurait été créée, vous continuez à situer l'apparition de l'humain à l'image de Dieu sur un plan strictement biologique (une « mutation » de « l'animal »).

Mais, même à supposer qu'il y ait une coïncidence entre cette mutation physique lointaine et la création de la première âme immortelle, vous vous retrouvez nécessairement avec des premiers humains créés à l'image de Dieu avec une âme immortelle dont les parents biologiques n'ont pas une telle âme immortelle.

Et quel que soit le moment dans l'histoire concrète, il s'agit d'un événement Créateur majeur, essentiel.

Et pourquoi donc la Genèse, Parole de Dieu, ne pourrait-elle pas nous évoquer ce moment décisif dans le temps historique ?

Ce n'est pas parce que nous approfondissons des questions très difficiles qui méditent nos origines qu'il faut en déduire une absence de Dieu et tout rejeter en considérant que c'est trop compliqué pour approcher une vérité quelconque, ou, pire, que c'est tellement confus que cela démontrerait l'absence de Dieu.

Nous sommes tous, chrétiens ou athées, devant une évidence : notre cerveau et nos sens terrestres ne nous donnent qu'une connaissance de la réalité limitée à ce que notre cerveau et nos sens peuvent percevoir.

Mais, pour tous, il y a bien des signes et des événements inexpliqués pour nous faire comprendre que la réalité est bien plus vaste. Vous êtes libre de l'ignorer, mais pour celui qui découvre Jésus de Nazareth, sa parole et ses actes, le cœur s'ouvre à une réalité autre, faite d'amour et de vie. Et en commençant à cheminer avec Lui, chacun peut commencer à expérimenter sa présence et son action puis à découvrir toute la vérité de sa vie, de sa résurrection, des Évangiles et de la foi que l'Église transmet fidèlement depuis 2.000 ans malgré ses fautes et ses faiblesses humaines.

La présence de Dieu n'est pas seulement une « croyance » comme le pensent les athées, mais une connaissance et une expérience vécues par beaucoup, par tous ceux qui sont attirés par le Christ.

Autre question : Y a-t-il eu création d'un couple d'humains créés à l'image de Dieu, de premières âmes immortelles, à un moment de l'histoire des hominidés, des homos sapiens, que nous décrit la science ?

1. Oui
2. Non
3. Probablement
4. Peut-être
5. Peu probable
6. Je ne sais pas
7. Cela me semble sans intérêt

Cinci écrit : « *Probablement. Il aura fallu probablement un premier couple au minimum. On pourrait le supposer. Ce probablement est indépendant de la projection biblico-crétionniste des pasteurs protestants américains fondamentalistes ou des idées de Thomas D'Aquin qui suppose lui-même, à son époque, un Adam biblique doté de pouvoirs préternaturels, etc.* »

Je comprends votre rejet des dérives fondamentalistes, mais votre réflexion sur un Adam « *doté de pouvoirs préternaturels* » touche l'essentiel.

La question ici est bien de savoir s'il y a eu une création d'êtres à l'image de Dieu dans l'histoire concrète. Pour les croyants, cette création a donné au nouvel être créé toute la puissance qui est en Dieu.

Théodore écrit : « *L'hypothèse la plus communément admise actuellement au sein de la communauté scientifique est effectivement celle d'un unique premier couple d'Homo Sapiens.* »

Sur le plan scientifique, n'est-il pas plus vraisemblable d'imaginer une mutation d'un individu suivie de sa transmission dominante ? Qu'un même changement se produise simultanément de manière identique chez deux personnes uniquement, est a priori exceptionnel.

Zelie écrit : « *Oui. En dépit de toute apparence scientifique actuelle.* »

J'ai cependant une difficulté à comprendre le commentaire. « *En dépit de toute apparence scientifique actuelle* » qui semble indiquer que la science dirait quelque chose de contraire. Mais, peut-être est-ce la question qui manque de clarté ?

Comment la science pourrait-elle, sur la base de ses observations et analyses limitées à ce qui est observable et analysable par le cerveau, dire quelque chose sur la création d'une âme immortelle, d'un être à l'image de Dieu ?

Je ne vois pas ce que la science pourrait dire de contraire à une création spirituelle. Elle peut certes observer le corps dans lequel cette création se réalise. Mais, comment pourrait-elle y constater ou contredire l'action et la marque de Dieu ?

La science ne peut observer que l'homme naturel. Les plus belles qualités naturelles d'intelligence n'ont jamais permis de créer de la vie éternelle, de l'immortalité, une survie de la conscience d'un être au-delà de la dissolution de son corps. Cette dissolution (la mort physique) se produit pour tous les vivants de la nature qui se renouvellent sans cesse depuis des milliards d'années.

Dieu a donné la vie éternelle à des humains vivant parmi d'autres humains semblables. Il a créé un être nouveau dans la chair et cet être nouveau a été transmis à toute leur descendance dans la chair.

Par l'Incarnation du Christ, il a recréé cet être nouveau et ce nouvel être nouveau est transmis par l'Esprit Saint à toute sa descendance spirituelle, à tous ceux qu'il incorpore en Lui.

La question historique est la même dans les deux cas : dans l'histoire des hominidés, y a-t-il eu d'abord une création d'un être nouveau à l'image de Dieu, puis une Incarnation de Dieu lui-même dans cette création ? Deux moments aussi historiques l'un que l'autre. Avec à chacun de ses moments, la présence d'autres semblables du point de vue de la science.

37. Un corps humain issu de l'évolution

Serge écrit : « *En passant, pour ce qui est de la forme de la création et de l'évolution, ne faudrait-il pas, avant toute interprétation, se souvenir que Dieu a créé pour l'univers les lois de la physique et de la chimie, dont découlent entre autres celles de la génétique ? Il ne pouvait donc échapper pour sa Création matérielle à ces (ses) lois. Donc, si la volonté de Dieu était bien de créer l'homme, fin de sa Création matérielle, il ne pouvait le faire directement, ni même par pré-déterminisme absolu, d'où les différentes étapes de l'évolution et de la flèche de cette même évolution. Ceci explique à la fois les six jours, les diverses étapes de l'hominisation, les divers rameaux et surgeons de l'évolution, mais aussi l'épisode d'Adam chassé du Jardin d'Éden (Gn 3, 23-24). Si Adam est chassé du Jardin d'Éden, c'est parce qu'il est devenu image de la volonté primaire de Dieu, et surtout premier épisode de l'homme conscient, successeur de Dieu pour la suite et le service de la Création (Gn 3, 22). Avec Adam, Dieu a achevé son œuvre matérielle, la faute d'Adam marquant la transition de l'animalité matérielle à la conscience organisée et créatrice. L'évolution est en fait peut-être un nouvel élément de démonstration de l'existence de Dieu, car elle s'inscrit dans la logique du dessein de Dieu; en effet, si Dieu avait choisi deux voies différentes, l'une pour le non humain, une autre pour l'homme, donc pour une même Création, il n'aurait pas été Dieu car il aurait alors créé des lois qu'il n'aurait pas respectées, ce qui est absurde.* »

Comprenons-nous bien : quand vous écrivez de Dieu que « *il ne pouvait* », ce n'est pas d'impossibilité matérielle qu'il s'agit, mais seulement de cohérence avec son propre projet, et sans nier les innombrables exceptions possibles aux règles que la science a déjà pu dégager et pleinement connues de Dieu seul.

La Genèse, lue avec nos connaissances actuelles, nous permet de nous émerveiller de l'évolution qu'elle relate à travers les six « *jours* » qu'elle nous décrit.

Il me semble qu'une correction est nécessaire lorsque vous écrivez que « Avec Adam, Dieu a achevé son œuvre matérielle, la faute d'Adam marquant la transition de l'animalité matérielle à la conscience organisée et créatrice ».

La conscience humaine est déjà pleinement présente lors de la reconnaissance d'Ève et de la décision d'Adam de s'y attacher et de quitter père et mère. Cette conscience humaine a aussi dû être déjà présente pour qu'il y ait un péché originel.

Mais, c'est bien au terme de son œuvre matérielle que Dieu fait la personne humaine, homme et femme, à son image et à sa ressemblance.

Pourquoi une telle méfiance vis-à-vis de la perspective évolutionniste ?

Quelle alternative ? Un peu de glaise ou de poussière transformé en un instant en un être corporel construit selon un processus instantané absolument nouveau dans le monde déjà créé ?

Lors de son Incarnation, le Christ s'est fait homme en assumant une nature humaine préexistante transmise par Marie en provenance d'une longue lignée humaine, et il faudrait admettre que l'homme n'aurait pas pu assumer une nature biologique préexistante transmise par une longue lignée biologique.

Mais pourquoi donc Dieu, qui a créé l'homme à son image puis qui s'est incarné dans une lignée biologique humaine par la Sainte Vierge, aurait-il eu davantage besoin, pour la création de l'homme, de façonner en un instant une poussière ou un peu de glaise en un être humain en dehors de toute lignée biologique existante dans le monde qu'il a lui-même créé pour la création de l'homme, alors qu'il n'en a pas eu besoin pour sa propre Incarnation ?

On pourrait imaginer une Incarnation de Dieu en homme (ce qui est une différence infiniment plus grande que celle qui sépare l'homme de l'animal) par un acte matériel instantané par lequel Dieu, créant ou prenant un peu de poussière non vivante, l'aurait transformée en un instant en un corps humain pour sa propre Incarnation. Cela n'aurait été qu'une copie de la nature humaine. Ce n'est pas le cas. Il est vraiment un fils d'Adam, issu biologiquement de la Sainte Vierge et de ses ancêtres.

Pourquoi donc Dieu se serait-il fait homme dans une lignée biologique humaine non divine sans avoir besoin de se transformer en un instant en un être corporel construit selon un processus instantané absolument nouveau dans le monde créé alors qu'il est de nature divine mais n'aurait pas fait advenir un homme dans une lignée biologique non humaine ?

Cmoi écrit : « Cela vous gênerait-il et en quoi que Dieu ait pu faire en un instantané ce qu'ici vous étalez dans la durée (car n'est-il pas « Tout puissant ») ? »

Cela me gênerait parce que le récit biblique le présente en six « jours » et que la science confirme une longue durée avant l'apparition des hominidés sur la terre.

Dieu forme l'humain, il lui insuffle une vie, il le met dans son Eden, il lui fait découvrir toute la création, il lui fait découvrir l'amour conjugal en lui présentant la femme, il lui permet un choix originel libre.

Cmoi écrit : « Pour moi, la thèse de l'évolution peut s'adjoindre comme une étape intermédiaire entre l'extraction de la terre et le premier instant de l'homme, peu importe le comment pour son aspect théologique. »

Oui, je suis d'accord.

Cmoi écrit : « *Je ne vois pas ce que vous mettez de théologique dans la nécessité de déterminer ce comment* ».

Je suis surtout sensible au fait théologique que toute la réalité physique me semble créée par Dieu pour l'humain.

Parce que la nature physique est entièrement et exclusivement créée pour l'humain qui va lui-même être créé par le produit d'une union d'éléments de cette nature physique (pas une autre) et d'un souffle spirituel divin, il me semble nécessaire d'éviter doute dissociation, tout dualisme séparant corps (de cette nature physique que nous connaissons) et esprit.

Si le corps l'humain ne venait pas de l'évolution physique de la nature, mais d'une transformation instantanée des éléments formant la poussière du sol, c'est que Dieu aurait écarté, pour le corps humain, toutes les règles ordinaires de la nature physique précisément créées pour faire advenir un jour ce corps humain.

La création instantanée suppose que Dieu n'aurait pas créé la nature d'une manière qui la rende capable de produire le corps humain et qu'il aurait dû corriger cette incapacité par un miracle insufflant une modalité particulière permettant une création physique instantanée de ce qui, dans la nature requiert une longue et complexe maturation.

En réalité, imaginer une création instantanée suppose que tout le logos du premier jour de la création, toutes les règles de la création des cieux et de la terre, devraient être remplacées par une règle spéciale permettant d'y substituer une création instantanée du corps humain au moment de la création d'Adam et Ève.

Rien dans le récit biblique ne me semble aller dans ce sens.

Je crois à une création, dans cette histoire, d'un premier couple d'êtres corporels et spirituels dont l'âme, la personne, est le produit indivisible de leur corps qui provient d'une lignée spécifique ininterrompue de reproductions successives durant toute l'histoire du monde physique depuis le Big Bang, et de leur esprit qui provient d'une action particulière directe de Dieu.

Coco Lapin écrit : « *Rien dans le texte biblique n'indique un intermédiaire autre que le "souffle de vie" entre la poussière et la naissance d'Adam : « Yahweh Dieu forma l'homme de la poussière du sol, et il souffla dans ses narines un souffle de vie, et l'homme devint un être vivant.* » (Gn2,7) »

Votre citation biblique me semble elle-même vous contredire.

Il y a bien un intermédiaire entre la poussière et la naissance d'Adam : c'est Dieu lui-même avec une action par laquelle il « *forma* ». Rien dans le texte n'indique que cette formation est instantanée. Pour moi, elle commence dès avant le Big Bang et s'étend durant des milliards d'années.

Ce n'est qu'à la fin de cette formation qu'un souffle de vie est insufflé.

Mais, en fait, vous interprétez les mots « *vie* » et « *vivant* » de manière exclusivement terrestre.

Or, je crois que le souffle qui crée l'humain est spirituel dans la poussière du corps que Dieu « *a formé* » et que le produit est une âme que la mort physique ne peut plus tuer. Cette âme est une créature absolument nouvelle, même si une réalité corporelle participe à sa création spirituelle et provient des éléments physiques de la nature physique.

Mais, si vous donnez un sens exclusivement terrestre aux mots « *vie* » et « *vivant* », vous ouvrez la porte à l'interprétation trompeuse du serpent. Car la mort c'est la fin de la vie et si vous changez le sens du mot vie, vous ne parlez plus de la même mort.

Dieu avait prévenu Adam et Ève qu'un acte de leur part pouvait causer leur « mort », mais il s'agissait bien sûr de la mort de leur être créé à l'image de Dieu. En tournant leur regard dans un point de vue exclusivement terrestre vers la mort physique, le serpent leur a montré qu'ils pouvaient continuer physiquement à vivre et ne pas mourir malgré le péché qui les tentait. Et, en effet, ils n'en sont pas morts physiquement immédiatement.

L'être nouveau, qui est devenu vivant lorsque Dieu a insufflé une haleine de vie dans la poussière initiale d'un corps, n'est en rien l'enfant des êtres corporels dont ce corps est issu. Sa vie vient du souffle divin.

Coco lapin écrit : « *Si l'homme-poussière devient un être vivant à la suite de l'insufflation du souffle de vie, c'est qu'il n'était pas un être vivant avant. Donc il n'est pas issu d'un autre être vivant antérieur. Il n'est pas écrit "Dieu forma l'homme en mettant de la poussière dans le sein d'un animal" ou "Dieu forma l'homme dans le sein d'un animal qu'il avait créé à partir de la poussière".* »

C'est parfaitement vrai !

Tout ce que vous écrivez ici me semble exact.

Mais si vous appelez « vie » ou « vivant » ce qui est exclusivement terrestre, vous comprenez tout d'un point de vue qui ne montre pas ce qu'est réellement la vie humaine créée par Dieu à son image.

Coco lapin écrit : « *La recherche d'une signification spirituelle n'exclut pas la réalité du sens littéral. Vous n'avez pas le droit de dire "c'est imagé" pour ensuite inventer une histoire qui n'a rien à voir avec la réalité* »

Ici encore, c'est parfaitement exact.

La réalité spirituelle n'exclut en rien la réalité corporelle physique. Les deux sont présentes ensemble indissociablement.

Mais, ici encore, avec une lecture exclusivement physique, comment pourriez-vous comprendre ce qu'est réellement la vie humaine créée à l'image de Dieu ?

Si vous pensez qu'il n'y a pas de formation du corps avant la création de l'humain par un souffle qui en fait une âme corporelle et spirituelle que la mort physique ne peut détruire parce que sa vie est « autre », et si vous ne considérez pas la réalité spirituelle de l'Eden dans lequel l'humain est mis, je comprends que, du point de vue qui est le vôtre, il n'y a pas de possibilité de comprendre autrement ce que signifie le récit de la côte d'Adam qui nous montre que la femme a été tirée de l'humain.

Cmoi écrit : « *Très franchement, par rapport au texte ici en cause, je ne vois pas ce que cela fait comme différence que le saut qualitatif soit réalisé par Dieu à la conception ou après... La poésie que vous y mettez dans ce qui se passe à la conception est certes aussi de belle littérature, mais elle n'apporte aucune preuve.* »

Vous êtes très affirmatif en écrivant « *très franchement* » que vous ne voyez pas de différence.

C'est pourtant la différence entre être et ne pas être. Avant la conception, vous n'existez pas. Après la conception, vous existez.

Par rapport au texte, c'est ce qui permet de penser que Dieu a façonné les prémisses du futur corps de l'humain depuis le Big Bang et pendant une longue durée de milliards d'années, avant de le créer.

Il a agi comme il l'a fait, plus tard, pour sa propre Incarnation.

Pour son Incarnation, Dieu a préparé depuis les origines la très sainte Vierge pour qu'elle ait en elle tout ce qui était nécessaire pour transmettre au Christ son humanité, alors même que cette sainte mère n'est pas elle-même divine, mais n'est qu'une humble créature humaine comme chacun de nous. Au moment de la fécondation qui a incarné le Christ, l'Esprit Saint l'a couverte de son ombre et a réalisé l'Incarnation de Dieu en elle.

Pour le premier Adam, sa conception fut préparée avec le même soin jusqu'au moment où deux gamètes se sont fusionnés et, à ce moment, l'Esprit Saint a créé Adam par un souffle spirituel. Aucun des deux gamètes n'était Adam. Le souffle n'était pas Adam. Mais leur union a produit une âme spirituelle capable de partager éternellement la vie de Dieu.

Les « *parents* » biologiques homos sapiens d'où sont provenus les gamètes qui ont formé le corps d'Adam n'ont pas eux-mêmes créé Adam qui est une âme immatérielle créée directement par Dieu, une réalité absolument nouvelle.

Cmoi écrit : « *qu'est-ce qui empêcherait de commencer à être un homme à partir de tel spécimen animal d'un âge adulte ?* »

On ne parlerait plus du même être, indissociablement corporel et spirituel.

Si un vivant existe avec seulement son corps ou avec seulement son esprit avant d'être complété, ce vivant est ce qu'il est et vous pouvez le faire évoluer, le modifier, le compléter ou l'adapter autant que vous pouvez l'imaginer, mais vous ne créez pas et jamais un autre vivant, un autre être.

Si vous supposez un animal, il restera un animal quoi qu'il arrive ensuite.

Jamais un singe ne pourra devenir un homme.

Dieu a créé des espèces, mais il n'a jamais transformé une espèce pour en faire une autre déjà existante. Un chien n'est jamais devenu un chat.

Vous posez la question à l'âge adulte, mais la réponse serait la même dès le premier instant après la simple conception d'un spécimen animal.

Pour l'humain qui est indissociablement d'une nature unique corporelle et spirituelle, ce qu'il est réellement, il l'est dès l'instant de sa conception. Impossible d'ajouter du spirituel après le corporel. Parce que ce qu'il est, il l'est précisément comme union du corporel et du spirituel qui forme sa nature, son âme. Il n'y a pas d'âme humaine à l'image de Dieu sans le corporel, mais il n'y a pas davantage d'âme humaine à l'image de Dieu sans le spirituel.

Considérer séparément le corporel et le spirituel ne permet pas de percevoir qui nous sommes.

Cmoi écrit : « *Car Adam et Eve dans le texte « commencent » à l'âge adulte...* »

Rien dans le texte biblique n'indique qu'ils « commencent » à l'âge adulte.

Mais, je pense cependant que Dieu a prolongé sa création jusqu'à ce qu'Adam et Ève atteignent un état de conscience et de maturité (le mot « *adulte* » est ici adéquat) leur permettant d'effectuer librement le choix originel fondamental qui, hélas, les a séparés de Dieu.

Cmoi écrit : « *Je ne vois toujours pas en quoi cela vous gênerait que Dieu ait pu les créer adultes* »

Une création à l'âge adulte suppose :

soit qu'un être existait déjà avec un corps avant d'être ensuite, à l'âge adulte, transformé pour devenir un autre être, comme si Dieu avait choisi deux homos sapiens, ce qui donne au corps une existence indépendante séparée de la personne créée, ce qui me semble un dualisme que l'Église rejette ; soit une création physique instantanée à l'âge adulte sans enfance ce qui sépare le corps humain de la nature physique et de ses règles de développement, ce qui sépare l'humain de la réalité terrestre créée pour lui et me semble nier le fait que toute la nature a été créée pour l'humain et fait du monde physique une réalité étrangère à l'humain.

Cmoi écrit : « *C'est bien à ce cas- là que je pensais et je ne vois pas en quoi cela « séparerait »* »

Toute la nature physique forme une mère indivisible comme le montre bien l'encyclique ***Laudato si'*** du Pape François. Du Big Bang qui forme les galaxies en passant par la formation des atomes et des molécules et des règles du vivant, tout se tient et est créé par Dieu dans une cohérence qui est celle que le Christ lui-même crée dès le premier jour de la création.

Pour les détails, vous pouvez vous référer au sujet concernant cette encyclique intitulé « 28. ***Laudato si'***, *l'aube d'une théologie de la création* » (cf. infra)

Si Dieu avait voulu créer instantanément un corps adulte, il aurait certes pu le faire avec la poussière du sol, mais il aurait écarté ainsi tout le logos du monde, toutes les modalités de fonctionnement de l'univers qu'il a lui-même créées et voulues, mais ce serait comme un corps étranger à sa propre nature. Ce n'est pas le cas.

Cmoi écrit : « *le plus perturbant dans ce qui nous est opposé, c'est le refus du côté surnaturel et pour nous merveilleux de ce qui est pourtant clairement raconté comme tel* »

C'est ce que vous pensez, mais je ne peux que répéter que la contradiction entre nous n'est pas là.

Non seulement, je ne refuse pas le côté surnaturel et merveilleux de la création, mais je l'affirme avec conviction et la réalité historique concrète des miracles m'est familière.

Mais, vous discutez de questions scientifiques là où je veux surtout observer des réalités spirituelles dans la réalité concrète historique de notre monde.

Tout ce que Dieu a créé et les règles naturelles du monde créé sont du plus grand intérêt pour comprendre qui nous sommes, le surplus magnifique de la création. Dieu a voulu nous créer dans et avec un corps, dans une nature avec ses règles et son caractère changeant, évolutif et modifiable.

Si les éléments constituant notre monde avaient été créés successivement de manière subite, par des actes procédant ex nihilo distinctement les uns des autres, sans des règles fondamentales permettant le mouvement, le changement, la transformation, la mutation, l'évolution, nous serions comme des êtres étrangers au monde que Dieu nous confie et non des êtres créés libres pour gouverner le monde, le développer, le faire accéder à du nouveau parce que nous en faisons pleinement partie dès l'origine.

Le rejet des erreurs et des caricatures de certaines opinions évolutionnistes ne doit pas justifier un doute sur l'évolution en six « *jours* » relatée par la Genèse et sur la création des humains dans cette évolution.

L'être créé immortel à l'image de Dieu, dont la conscience est la condition nécessaire à une action libre, a surgi dans l'histoire par un acte Créateur dont toute la valeur a été confirmée à un moment ultérieur de l'histoire par l'Incarnation de Dieu lui-même.

La perspective évolutionniste, nettoyée de ses erreurs et excès, n'est pas une nouveauté d'une pseudo-science, mais une approche plus vraie de la réalité de la création d'un monde fait pour des êtres libres que les premières images qu'une lecture rapide de la Genèse peut inspirer.

La déclarer « *dénuée d'intérêt* » affirme un vide, une absence de lien entre notre être, qui est corporel en même temps que spirituel, et le reste de la création. N'est-ce pas une profonde erreur ?

Dieu n'est pas un grand horloger qui aurait créé le monde jusque dans ses moindres détails avec un déterminisme total de telle sorte que les réalités n'auraient plus eu qu'à apparaître successivement au moment et de la manière prévus.

Notre monde n'est pas davantage issu de créations terrestres successives de réalités entièrement nouvelles par rapport aux réalités préexistantes.

Mais, tout ce que la science nous dit de vrai sur l'évolution corporelle ne justifie en rien d'en déduire une incapacité ou une inaction de Dieu dans sa création.

Au commencement, Dieu crée tout à partir de rien. Ensuite, dans sa création absolument nouvelle, sa puissance spirituelle lui permet de faire surgir du nouveau, de créer de l'absolument nouveau, mais son action intervient dans ce qui est déjà créé et en continuité avec sa création antérieure.

Dans le récit explicatif des origines, l'« *adam* », qui signifie « *rouge* », est formé de la poussière de l'« *adamah* », qui signifie le « sol d'argile rouge ». Ce qui fait l'humain, c'est un souffle de vie particulier que Dieu insuffle dans cette poussière. Les mots « *humain* » et « *homme* » viennent du latin « *humus* ». L'adam, c'est d'abord de la poussière du sol, une création animale déjà certainement complexe et douée de multiples qualités, mais à laquelle il manque encore la spécificité humaine.

Coco Lapin écrit : « *Il est précisé "la poussière DU SOL", et non "la poussière d'un animal".* »

En effet, mais le texte biblique précise lui-même que l'animal est lui-même produit par la terre et donc par la poussière du sol.

La différence, c'est que les autres êtres terrestres sont directement formés par la terre ce qui implique que Dieu a tout créé dans cette terre pour que cela soit possible. Alors que Dieu façonne lui-même le corps de l'humain dès le commencement, dès les premiers atomes de poussière dans l'univers.

Lorsque l'humain est créé, c'est le sixième jour (Gn 1, 31), ce qui exprime qu'il ne vient pas de rien, mais qu'il prolonge une création qui le précède. Il est modelé, formé, avec de la création qui le précède, il vient du sol. Le masculin et le féminin le précèdent dans la création animale.

Il y a toute une progression dans la création. De l'évolution, mais aussi une mutation majeure.

Non seulement, il est indiqué que la création des plantes et des animaux précède celle de l'humain, mâle et femelle, mais le récit nous précise que Dieu a façonné l'humain avant même la création des arbres et des plantes, avant même de modeler les bêtes et les oiseaux (Gn, 2, 4-9).

Tant la Genèse que la science nous attestent que la terre est peuplée lorsque l'homme est créé à l'image de Dieu. D'australopithèques ? D'homo sapiens ? Vraisemblablement d'une espèce qui émerge du monde animal avec une intelligence supérieure, des capacités exceptionnelles. Mais, ce n'est pas encore l'humain qui nous définit aujourd'hui encore. Dans cette espèce, Dieu va insuffler sa propre image, son propre souffle, sa propre vie et permettre qu'elle se transmette.

Prenons du bon matériau terrestre, de la matière du sol augmentée d'ouvertures infinies, de la matière et du transcendant, pour le façonner à notre image, qu'il nous devienne semblable. Un humain. De l'humus et un surplus de lumière, des cieux, de l'étendue.

Ce que Dieu veut faire, c'est prendre de la poussière du sol et la joindre à tout ce qui dans sa création est porteur d'immensité, de dépassement, de lumière, de grandeur. Un adame. Le mot hébreu est

proche de celui qui désigne le sol, mais il porte à la fin une lettre qui est dans le mot qui désigne Dieu (1,1), mais aussi les cieux (1,1-8), les abîmes (1,2), le temps (1,5), les eaux (1,6-7-10), le plus grand des astres (1,16).

Pour en faire son semblable, il le fait émerger de la créature matérielle et y insuffle son esprit. C'est l'humain.

Dieu va commencer à le façonner avant même les plantes et les animaux (2,5-7). Dès le fond des âges, il commence à façonner l'humain. Et le faire à son image et à sa ressemblance (1,26). Celle d'un Dieu multiple, au pluriel dans le texte de la Genèse, qui sera découvert plus tard unique mais aussi trinité de personnes en relation et en communion.

Le matériau est d'ordre animal. Une espèce sexuée. Avec mâle et femelle. Dès l'origine.

Avec du terrestre et du spirituel, Dieu a fait une personne vivante.

L'humain ne vient pas de nulle part. Sa création n'est pas un acte instantané, ni un acte réalisé entièrement le sixième jour même si ce jour est d'une durée immense. Il ne sera achevé qu'après un long travail de mutations dans une chaîne de reproductions cellulaires encore plus innombrables aboutissant à l'humain mâle et femelle.

La composition sexuée des être animés est constatée. Mais, elle n'est pas le propre de l'humain. L'humain est créé mâle et femelle (Gn 1,27 / 5,2), mais comme les animaux (Gn 7,2).

D'emblée, dans l'humanité, la différence animale est cependant dépassée.

Ce qui caractérise l'humain, ce n'est pas d'abord son patrimoine génétique. Comme tous les êtres animés, il est fait à partir des molécules matérielles terrestres, de la poussière du sol, et d'un souffle de vie. C'est d'abord une âme vivante (Gn 2,7), exactement comme les animaux (Gn 1,24 / 2,19).

Chacun selon son espèce (Gn 1,24).

Cette création ne sera pas située dans l'histoire par un acte matériel, mais par une marque divine. La science ne contredira jamais la création de l'homme, parce qu'elle n'est pas observable scientifiquement. Ce qui le définit, c'est l'image et la ressemblance du Dieu infini dont il est fait (Gn 1, 26-27). Une marque spirituelle dans une réalité terrestre.

La science peut observer la réalité terrestre de l'humain apparaissant au cours de l'histoire, mais non la vie divine que l'humain reçoit en lui et qui le distingue de toute autre créature.

Bien avant les acquis actuels de l'étude des animaux par l'éthologie moderne, la Genèse ne présente aucune différence objective entre les humains et les animaux. Là n'est pas l'essentiel.

Il est humain, à l'image, à la ressemblance de Dieu (Gn 1,27).

Cela transcende l'évolution sans la contredire.

Touriste écrit : « *La science est dans le domaine du comment, la bible est dans le domaine du pour qui, pour quoi. Elle est dans l'ordre théologique. Le récit de la création, ce sont des théologies de l'histoire humaine.*

La question est bien posée au Psaume 8 »

C'est vrai que la science s'occupe du comment et la théologie, comme la Bible, du pour quoi et du pour qui.

Mais, de là à prétendre que la science ne s'occupe jamais du pourquoi, ni la Bible du comment, rien ne permet de l'affirmer. Cela ressemble plus à un évitement qu'à une réponse aux questions difficiles que pose le début de la Genèse.

La foi en l'Incarnation nous relie pleinement aux questions les plus concrètes et rien n'interdit à la Bible, ni à la foi, d'aborder les questions du comment si cela peut être utile à la foi ou à l'évangélisation.

Le beau psaume 8 ne dit pas le contraire.

Que savons-nous des nuances et des exceptions des lois que nous dégageons ? Rien ne me semble permettre d'absolutiser une réalité terrestre, ni d'enfermer les possibilités d'action de Dieu dans les limites de notre propre pensée.

Le cerveau humain à l'échelle de l'univers n'a même pas la taille d'une poussière invisible à nos yeux. Qui est-il pour qualifier quoi que ce soit d'inchangeable, sans nuance ni réserve, dans la réalité terrestre ?

Vous ne savez pas exactement ce que Dieu a fait, ni avec quelles possibilités de changements, ni avec quelles exceptions.

Plusieurs intervenants exposent les idées suivantes :

« Adam et Ève sont les premiers êtres humains compris comme un corps animé par une âme spirituelle. Avant eux, il n'y en a eu aucun....Mais que l'ancêtre de l'homo sapiens sapiens soit un préhominien, nul, chez les Catholiques ne le conteste...

quels que soient les "ancêtres" biologiques de l'Homme, ils ne peuvent en aucun cas être qualifiés d'humains...

on comprend un peu mieux le désarroi premier d'Adam, si ses parents sont des êtres humanoïdes mais dépourvus d'intelligence humaine, et s'il se trouve, au début, ou se voit, le seul être pensant ayant un lien avec Dieu...

l'Homme n'est pas créé comme ça, pouf, mais tiré et façonné de la création déjà réalisée...

c'est graduellement que les gènes sapiens sapiens se sont répandus au travers du simple sapiens... Il y en a eu un qui a subi la mutation, l'a transmise à une génération qui s'est multipliée, pas nécessairement entre elle, peut-être avec les sapiens qui n'avaient pas pour autant subi la mutation...

ben, oui, Adam et Ève ont donc des ancêtres "hominidés" mais pas "humains". Oui. Ils sont les premiers humains...

Comment, alors, génétiquement et biologiquement, naît Ève, cela reste à voir... »

Une des possibilités, à l'origine du premier humain, est que l'union des père et mère d'Adam a produit, par une combinaison génétique ordinaire mais toujours unique, un être aux qualités terrestres suffisantes pour le rendre apte à recevoir une vie spirituelle éternelle, à vivre en communion avec Dieu. Enfin, presque, si l'humain doit, pour être achevé, être mâle et femelle, devenir un être de relation et de communion.

Dans les mêmes conditions d'évolution au même endroit géographique, dans la tribu partageant les mêmes caractéristiques, il est possible que les caractéristiques essentielles de la combinaison génétique qui a produit Adam, aient produit d'autres êtres, mâles et femelles avec ces caractéristiques.

Ève, qui n'est pas moins humaine qu'Adam, a-t-elle pu naître autrement ?

Ne cherchons pas trop de repères dans l'histoire. On y trouve des traces lointaines d'organisation sociale, d'écriture, et de fabrication d'objets qui semblent des signes de présence humaine selon les capacités qu'elles manifestent, mais rien ne permet a priori de considérer que ces êtres parmi lesquels se trouvent nos ancêtres biologiques ont déjà les attributs qui définissent un humain selon la Genèse.

Généralement, l'humain est distingué des animaux ou défini par rapport à ses capacités intellectuelles d'abstraction, ce qui est un sujet sans fin par rapport aux découvertes des capacités sans cesse plus étendues trouvées chez certains animaux. Où est la limite objective ? L'organisation sociale de certains animaux ou insectes est parfois très développée. Leurs constructions sont parfois géniales. Certains semblent même avoir un accès à certaines formes de langage et de raisonnement.

La Genèse ne relève aucune différence de ce type. Elle ne s'y intéresse pas. L'humain y est décrit comme une âme vivante comme les autres. Elle indique, par contre, une définition de l'humain que la science et l'histoire ne peuvent guère explorer. Il est à l'image et à la ressemblance de Dieu, doté de la vie spirituelle de Dieu. Sa personne a la capacité de franchir la mort physique. Cet humain, qui peut vivre de la vie même de Dieu, ne doit pas être confondu avec les hominidés, homo erectus, sapiens ou sapiens sapiens, ni avec aucun de ses ancêtres biologiques quel qu'ait été le niveau d'intelligence et de civilisation qu'ils aient atteint.

Dans le récit de la Genèse, l'essentiel de l'humain qui le distingue n'est pas dans sa réalité terrestre, issue de la nature comme celle de toutes les autres créatures matérielles, mais une caractéristique qui transcende le terrestre et inclut une réalité spirituelle : il est fait à l'image et à la ressemblance de Dieu. Pas de controverse possible avec Darwin ici.

Un jour vient, où la poussière, après une longue évolution et d'innombrables mutations est devenu un être animé particulièrement perfectionné, intelligent et réflexif. Une mère enfante un être qui est plus que la matière dont il provient. Un adam. Une porte s'ouvre pour du tout autre, de la transcendance.

Quand les caractéristiques terrestres de l'humain, au terme d'une longue évolution, sont achevées biologiquement (y compris dans ses capacités intellectuelles et psychologiques), l'humain n'existe pas nécessairement à l'image et à la ressemblance de Dieu. L'essentiel spirituel reste nécessaire pour l'existence d'un humain au sens biblique.

L'adam, comme le mot hébreu l'indique, n'est encore considéré par ce mot que comme du terrestre. Mâle et femelle sont appelés adam (Gn 1, 27 et 5, 2), mais la création n'est pas achevée au terme d'une évolution uniquement biologique.

L'humain, comme personne à l'image et à la ressemblance de Dieu, doit aussi être façonné et achevé spirituellement. Le récit surprenant de la création d'Ève nous en présente des éléments essentiels : l'humain commence à dialoguer, à aimer, à s'unir à un semblable.

Il faut, pour lire ce récit, se défaire de la pensée que, dans la réalité matérielle historique concrète, « *pouf* », elle est créée comme ça avec un os d'Adam.

Il faut tout autant cesser d'imaginer que « *pouf* », c'est l'acte matériel de la conception physique de l'humain qui a suffi à en faire un humain. L'essentiel, le décisif, c'est l'acte Créateur qui va l'achever, avec une dimension spirituelle, à l'image et à la ressemblance de Dieu. Avec ou sans effet physique simultané.

Os de mes os, chair de ma chair. Amour plus fort que l'affection parentale. Relation et communion avec un autre. L'union amoureuse d'Adam et Ève va ouvrir une porte, celle de l'amour. Dans leur état tourné l'un vers l'autre avec amour, Adam et Ève manifestent une vie spirituelle essentielle à l'achèvement de leur création.

Isabelle écrit : « *il s'agit d'expliquer la sorte de dyschronologie entre l'apparition de l'homme sur terre (homo sapiens) et la création d'Adam et Ève. Comment l'homme a-t-il été créé alors qu'avant eux il y avait déjà les homo sapiens ?* »

N'y a-t-il pas dans ce sujet un malentendu fondamental essentiel sur la définition d'un homme ?

À notre époque, la définition de l'homme paraît sans intérêt puisqu'il n'y a aucun désaccord. Quelles que soient notre race ou nos particularités, athées ou croyants sont parfaitement d'accord pour reconnaître les humains et les distinguer des autres êtres vivants.

La science trouve dans le passé la trace d'australopithèques, d'*homos erectus*, d'*homos sapiens* et *sapiens sapiens*. Elle nous en apprend chaque jour davantage sur ce qui nous est commun dans l'analyse des traces génétiques laissées par ces êtres préhistoriques.

À force de se concentrer sur la question sous un aspect scientifique, certes fort intéressant, n'y a-t-il pas un oubli du fait que l'origine de l'homme, qui est au centre de la réflexion, concerne un être qui n'est pas que terrestre, mais qui a aussi une réalité spirituelle ?

Créationniste ou évolutionniste, avec toutes les variantes, tous sont devant la même question très concrète.

À quel stade d'évolution, de mutation ou de création, y a-t-il un homme à l'image et à la ressemblance de Dieu, doté d'une vie qui peut se poursuivre au-delà de la mort physique ? Comment chacun y répond-t-il ?

À cet égard, il me semble excessif de séparer radicalement le comment et le pourquoi. La Bible peut aussi nous parler du comment dans la mesure où c'est utile à la vie spirituelle de l'humain, pour sa communion avec Dieu, pour l'évangélisation, ou pour n'importe quoi d'autre. Le christianisme, c'est une foi en Dieu qui vient dans l'histoire, la vraie, la scientifique.

Mais, attention, la Bible ne nous parle pas que de réalités terrestres, mais aussi de réalités spirituelles, célestes. Le christianisme, c'est aussi la foi dans une réalité spirituelle de l'histoire inaccessible à la science.

Dans la lumière de la Genèse et du Christ ressuscité, nous considérons que l'humain, fait à l'image et à la ressemblance de Dieu, a pour caractéristique essentielle d'avoir une âme personnelle qui lui donne accès à la vie spirituelle et à l'éternité.

Quand situons-nous sa survenance dans l'histoire ? C'est à cette question que les premiers chapitres de la Genèse nous font réfléchir.

L'Église n'a jamais prétendu que les *homos sapiens sapiens* qui vivaient il y a 50.000 ans, avec des rudiments d'intelligence et d'organisation préhistoriques, étaient des descendants d'Adam et Ève, ni qu'ils subsistent ou que nous les retrouverons dans la communion des saints.

Mais, l'Église, sur la base de la Genèse, annonce clairement un couple originel, une blessure dans le lien spirituel avec Dieu, un salut. Dans le temps et dans l'histoire, mais aussi de manière transcendante, dans une réalité spirituelle qui est présente dans l'histoire mais la déborde de toutes parts.

Quelles que soient les évolutions ou mutations retenues, le croyant, évolutionniste ou non, a toujours considéré que chaque âme humaine est créée instantanément et invitée à partager la vie éternelle de Dieu.

Jeremie-Daniel écrit : *Darwin enseigne le Hasard sans Dieu, ou alors avec un Rôle lointain. La Bible enseigne la création. Darwin nous dit que l'homme s'est amélioré sur une période longue et est issu de formes de vie inférieures (en fait les spécialistes de la biologie moléculaire ont démontré qu'il n'existe aucune forme de vie simple : la moindre de nos cellules est d'une complexité infinie et la moindre variation interne la tue).*

La Bible enseigne le contraire : L'homme est une création directe (elle ne provient d'aucun animal ou primate) et parfaite. Elle chute et se dégrade. Une "involution" en quelque sorte. Voilà pourquoi les chrétiens qui tentent d'harmoniser les deux s'obligent à des "contorsions intellectuelles" du genre de celles que vous faites

Il est certainement inévitable, en réfléchissant à des réalités complexes, et a fortiori à des réalités divines, de faire des efforts de réflexion qui peuvent paraître des contorsions pour tenter d'harmoniser ce qui vous paraît des contraires.

Ici, la première contorsion qui me semble nécessaire, c'est d'éviter une utilisation de l'ambiguïté des mots qui peut faire apparaître des contradictions qui n'existent pas réellement. Tout est dans les mots « *L'homme est une création directe* ». Chacun des trois mots « *homme* », « *création* » et « *directe* » est ambigu lorsque vous opposez la science et la foi parce que le sens exact n'est pas le même selon que le même mot est utilisé par l'homme de science ou par le croyant non scientifique.

À défaut, pour la science, d'avoir trouvé la moindre différence physique entre les homos sapiens primitifs et nous, n'est-il pas normal que la science considère qu'il s'agit d'une seule et même espèce qui se prolonge jusqu'à aujourd'hui ?

Pour la science, il y a dans les deux cas un homme, un homo sapiens.

L'ambiguïté du mot homme tient au fait que, vous comme moi, nous pensons qu'un homme est un être doté d'une âme capable de survivre à la mort physique de son corps et de partager éternellement la vie de Dieu, ce que la définition scientifique du mot « *homme* » ne prend pas en compte.

L'ambiguïté du mot création tient au fait que la création peut se limiter à la cause initiale, ou produire du nouveau à partir d'une première création déjà existante, ou produire de l'absolument nouveau. Le mot création n'éclaire pas sur la manière dont Dieu crée.

Ici, nous pensons, vous comme moi, que Dieu a créé l'homme avec d'autres éléments matériels déjà créés, avec de la poussière du sol terrestre. Mais, a-t-il créé instantanément un être physique et spirituel adulte en transformant en un instant des éléments inertes du sol ou a-t-il créé le corps humain par une lignée de reproductions naturelles successives pendant des millions, voire des milliards d'années ?

L'ambiguïté du mot « *directe* », déjà présente dans l'ambiguïté du mot création, est encore augmentée par l'ambiguïté du mot homme. Vous comme moi, nous pensons que la création de la personne d'Adam a été instantanée, directe. Mais, qu'en est-il de son corps ?

Il faut certes éviter ici les contorsions intellectuelles, mais cela ne peut servir d'alibi pour éviter de réfléchir clairement à la réalité concrète en cause.

Jeremie-Daniel écrit : « *Jésus est nommé le second Adam en ce sens que Notre Seigneur était parfait comme l'était Adam avant qu'il ne chute.*

Nous avons aussi un autre argument puissant en faveur de la perfection d'Adam : il fût créé à l'image de Dieu...Et un être imparfait, évoluant vers le haut, qui n'eut été qu'une "étape" ne peut pas être à l'image de Dieu.

Et cette image n'est pas l'enveloppe corporelle bien sûr mais il s'agit des attributs mentaux et spirituels de l'être humain parfait, de son comportement aussi. »

Voilà qui est très bien dit !

Jeremie-Daniel écrit : « *la croyance évolutionniste n'est pas compatible avec le récit biblique* ».

Pourquoi une telle affirmation ? La perfection du nouvel Adam ne l'a pas empêché dans toute sa perfection, de se donner un corps qui fut d'abord un embryon, un fœtus, un enfant... Pourquoi devrait-il en être autrement pour le premier Adam ?

En quoi la durée ou la manière concernant la formation du corps humain du premier Adam pourrait-elle contredire la perfection de la création, alors que le patrimoine génétique corporel du Christ a été façonné tout au long de la succession des ancêtres de la Vierge Marie ?

Ce qui nous intéresse ici, pour l'intelligence de la foi catholique, c'est la réflexion sur notre identité et notre création d'êtres immortels à l'image de Dieu, dans l'histoire du monde dont la science essaie de nous montrer les détails.

Un lecteur écrit : « *Vous croyez, si j'ai bien compris le sens de votre pensée que l'homme est le fruit d'un long processus évolutif puis soudain, qu'une "Âme" lui est tombée dessus* ».

Non ! L'âme est la personne, produit du corps et de l'esprit qui la constituent. C'est pourquoi, la Genèse utilise le même mot pour les animaux.

Seul le corps est le fruit d'un long processus évolutif.

Il y a bien eu, par contre, un fait soudain, une création soudaine qui a insufflé un souffle de vie spirituel nouveau qui a créé une âme nouvelle et a pu (mais cela reste à vérifier) modifier le corps (par un effet psychosomatique).

L'adam (l'être naturel de l'humain créé dans la nature selon les règles créées par Dieu) était sexué, comme les animaux. Le corps d'Adam et le corps d'Ève ont été créés dans l'ordre naturel et matériel de ce monde, suivant les lois de l'évolution que la science peut décrire plus ou moins bien.

La création d'Ève est un événement qui se produit « *dans* » l'Eden, le monde de Dieu. Le récit de la côte d'Adam nous donne une explication imagée de ce qui s'est passé dans la réalité spirituelle de Dieu.

Ce n'est pas le corps, ni la nature terrestre d'Ève qui ont été tirés « *de l'adam* » (rappel : le texte hébreu met un article et précise qu'il est sexué avec mâle et femelle) dans le jardin d'Eden, c'est sa créature nouvelle, sa personne capable de partager la vie de Dieu, son âme spirituelle immortelle. Le récit imagé nous raconte la création de l'humain « *à l'image de Dieu* ». Elle s'est réalisée dans la réalité spirituelle en même temps que dans la réalité corporelle de notre monde.

Ce n'est pas le corps d'Ève qui a été tiré du corps d'Adam, mais Dieu a façonné un être capable de partager sa vie « *dans* » son Eden, dans son paradis, dans sa réalité spirituelle. Il y a intégré le corps de nos premiers parents qui y a été plongé.

L'adam, mâle et femelle, est créé avant d'être mis dans l'Eden. Il ne s'agit pas d'un être unisexe qui serait à la fois mâle et femelle, mais d'une espèce dans laquelle il y a des mâles et des femelles.

Dans l'Eden, un couple d'êtres nouveaux a été créé dans la réalité spirituelle avec un corps qui est dans la nature matérielle.

Si vous pensez que, dans la réalité corporelle et matérielle de notre monde, Dieu a d'abord créé un adam masculin tout seul et qu'il a ensuite tiré matériellement un corps féminin de cet adam masculin, vous situez la création à un niveau terrestre qui me semble oublier que nous sommes « *dans* » l'Eden spirituel de Dieu et qu'à cet égard, il n'est possible de parler de la réalité de Dieu qu'en images.

Ne confondons pas l'image avec la réalité spirituelle qu'elle exprime.

Je peux comprendre le caractère irritant que ce type de réflexion fondamentale peut présenter, mais c'est cependant très important pour pouvoir présenter la foi de manière intelligente et raisonnable, ce qui peut lever des obstacles pour certains et consolider la foi de tous.

Nous ne pouvons pas répondre à tout, mais notre foi est raisonnable et elle peut nous permettre de dialoguer avec toute personne de bonne volonté sur les questions essentielles de ce qu'est la vie, un homme, l'éternité, la vie éternelle, la communion avec Dieu... etc.

Athées ou croyants, la question de nos origines est d'un intérêt commun et c'est un bon terrain pour évoquer notre foi en se dégageant des caricatures trop souvent rencontrées sous les termes de créationnisme, d'évolutionnisme, de concordisme, de fondamentalisme, ... etc.

Que tous ces termes ne nous découragent pas de continuer à réfléchir et à méditer les questions en cause !

J'ai déjà développé beaucoup de réflexions qui m'amènent, par rapport à la science, au résumé suivant:

Le récit d'Adam et Ève nous indique que tout humain descend d'un même couple originel.

La définition des premiers humains, comme image et à la ressemblance de Dieu, se réfère en partie à une création matérielle, mais aussi à une création spirituelle. Il est donc vain de chercher dans la science le début de l'humanité, puisque la science ne peut pas observer la réalité spirituelle.

À un moment, des personnes capables de franchir les limites de la mort physique et de vivre éternellement avec Dieu, en communion spirituelle avec Lui, ont été créées. Avant cette création des humains, il n'existait que des créatures vivantes sans cesse renouvelées naturellement par la mort, mais sans persistance d'une même personne. Seul l'humain a reçu la capacité de subsister comme personne, malgré et à travers la mort naturelle.

Adam et Ève ont des parents et des cousins pré-humains. Il ne s'agit pas de singes, mais d'une espèce spécifique qui précède l'humanité spirituelle. Elle a pu disposer d'une certaine intelligence, d'un certain langage, de capacités d'écriture, d'une organisation sociale. Mais, le récit de la Genèse ne situe pas à ce niveau la création achevée de l'humanité par Dieu.

L'achèvement de l'humain à l'image de Dieu, avec une vie spirituelle plus forte que la mort physique lui ouvrant la communion avec Dieu, s'est produite à un moment de l'histoire.

Lorsque le premier être capable de vie éternelle à l'image de Dieu a été créé, il est possible qu'il y ait eu une ultime mutation génétique, mais nous n'en savons rien.

Même si beaucoup de réserves sont nécessaires par rapport aux durées indiquées dans la Genèse, il est tout à fait plausible que la création de l'homme, comme être doté d'une âme immortelle transcendant la réalité terrestre, soit intervenu il y a moins de dix mille ans.

L'Église n'affirme pas que les homos erectus ou sapiens sapiens qui vivaient il y a des millions ou des dizaines de milliers d'années sont des descendants d'Adam et Ève .

L'espèce pré-humaine dont proviennent Adam et Ève a disparu. Cela pourrait s'expliquer, en tout ou en partie, par une mutation d'un gène dominant qui s'est répandu parmi les descendants de cette espèce d'origine, mais nous n'en savons rien.

Dans ce sujet et dans le prolongement de ce qui précède, je reprends ci-après quelques interventions particulièrement éclairantes.

Ti hamo écrit : « *le récit de la Genèse dit bien que Dieu tire l'être humain de la Création, (le façonne de boue), et à ce moment seulement lui insuffle son esprit.*
Il y aurait donc bien un être qui pourrait être humain, à un moment donné,
Dieu seul pouvant directement, à ce moment, faire qu'il le devienne. »

Tout à fait d'accord.

Il faut être très attentif à la différence essentielle entre Adam et Ève et tous les animaux.

Leurs corps sont assez semblables. Mais, l'humain est créé à l'image de Dieu. Il a été créé avec une vie spirituelle qui l'unissait à Dieu. Il a reçu une âme capable de survivre à la mort physique.

C'est un fait extraordinaire dans l'histoire du monde qui n'est compréhensible que parce qu'un fait semblable s'est reproduit par l'action de l'Esprit Saint quelques milliers d'années plus tard par la conception du Christ dans le sein d'une vierge, parce que Dieu s'est lui-même fait homme et qu'il nous montre ce qu'est vraiment un homme tel qu'il l'a créé.

Cinci écrit : « *Et à quel endroit chez les pères de l'Église pourriez-vous trouver une affirmation de ce genre ? Moi, dans la tradition de l'Église (peut-être je me trompe, si d'autres sont au courant ?) : je n'ai jamais rencontré nulle part une semblable correspondance. »*

En effet.

Les questions que nous nous posons aujourd'hui résultent d'avancées nouvelles de la connaissance humaine depuis Darwin.

Elles ne changent rien à notre foi, mais peuvent changer certaines de nos interprétations liées à des connaissances scientifiques moindres.

Dans la nature, toutes les réalités matérielles se transforment et se renouvellent sans cesse. L'humain a été créé pour demeurer comme Dieu, pour ne pas être soumis à la mort, pour pouvoir maîtriser le monde matériel, y compris son propre corps.

Mais, c'est par sa participation à la réalité spirituelle de Dieu que tout était possible. Le jardin d'Eden ce n'est pas uniquement l'endroit de la terre où Adam et Ève ont été créés et ont vécu, c'est un jardin divin, spirituel, où Adam et Ève pouvaient rencontrer Dieu, vivre avec les anges.

L'endroit terrestre où vivaient Adam et Ève était ordinaire. Mais, à cet endroit, ils étaient dans un jardin d'Eden spirituel, avec un « *arbre* » de la connaissance, des dialogues avec des êtres spirituels. De ce jardin, la Genèse ne peut nous parler qu'avec des images terrestres, mais il faut éviter de considérer que l'homme créé n'était que terrestre. Il avait une vie spirituelle que nous ne pouvons plus guère imaginer, sauf en regardant le nouvel Adam, l'homme nouveau, le vrai homme qu'est Jésus.

Il s'est produit une rupture (le péché originel) qui a eu pour effet que l'homme a perdu l'accès à ce monde spirituel, mais ce monde est toujours présent. Non seulement il existait pour Adam et Ève, mais il existe toujours.

Le paradis, le jardin d'Eden, n'a pas disparu, mais nous ne le voyons plus, nous n'y avons pas accès. Il ne se trouve pas uniquement à l'endroit terrestre où Adam et Ève ont vécu. Il est partout présent dans une autre dimension, dans la réalité spirituelle.

Hélas, le paradis est actuellement un désert, une réalité dans laquelle les hommes ne vont pas.

J'ai beaucoup aimé ce que le Pape Benoît XVI a écrit, à ce sujet, dans son livre sur Jésus.

Il a observé que, lorsque Jésus vit pendant quarante jours dans le désert. Il revit comme Adam. Il parle avec Dieu, mais aussi avec le tentateur. Mais, il est en communion et en harmonie avec son Père. Les bêtes sauvages et les anges le servaient ! Vous imaginez ce que l'homme créé pouvait vivre ?

Comme Jésus et avec lui, les humains auraient pu transformer le monde et le développer en harmonie de manière inouïe. Comme Jésus, l'homme aurait pu vaincre la mort et toute maladie, arrêter le vent et la tempête, multiplier les pains si nécessaire.

Le monde a été créé pour être gouverné par l'homme en communion avec Dieu. Il se retrouve aujourd'hui amputé de toute la lumière, la vie et la force spirituelles qui devaient assurer l'harmonie, et toute la création se trouve livrée à l'anarchie, à la dissolution. Au lieu de se développer et d'évoluer sous la conduite de l'homme en communion avec son Créateur, le monde est resté dans un état sous-développé, comme un embryon avorté qu'il faudrait ressusciter pour qu'il reprenne son histoire interrompue.

Pour retrouver le paradis perdu, il n'y a qu'un seul chemin proposé aux hommes : celui du Christ. Aucun autre ne montre ce que peut être réellement l'homme, comment il peut traverser la souffrance et la mort.

Dans sa création, Dieu a donné du temps à chacun pour un développement.

Le fait que le corps de l'homme provient d'une longue évolution est scientifiquement bien justifié.

Mais, il n'y a plus personne non plus pour affirmer scientifiquement qu'un être d'une espèce est devenu un être d'une autre espèce. Un chien n'est jamais devenu un chat.

L'idée répandue que l'homme descend du singe est, à cet égard, trompeuse. Cette affirmation est une caricature qui assimile de manière abusive nos ancêtres biologiques à des singes.

Ce n'est pas de la science, c'est de l'imaginaire, même si, bien sûr on peut faire des comparaisons entre un chien et un homme, et donc aussi des comparaisons entre les ancêtres biologiques des singes actuels qui vivaient il y a des millions d'années et les ancêtres biologiques des humains actuels à la même époque.

On a trouvé des traces des néanderthaliens dans le génome humain. Nous pouvons penser scientifiquement qu'il y a eu des croisements dans l'histoire biologique de l'humanité.

Les scientifiques n'auront jamais fini de sonder l'histoire biologique mais aussi la vie historique des ancêtres biologiques des humains.

Selon les définitions de ce qu'est un homme, les scientifiques pourront dater le début de l'humanité à telle ou telle période.

Notre foi chrétienne nous situe de manière singulière dans cette histoire et dans l'évolution que la science étudie. Nous n'avons qu'une question déterminante : quand y a-t-il eu sur la terre, un être doté d'une âme immortelle qui, aujourd'hui encore attend la résurrection de son corps à la fin du monde ?

Les plantes et les animaux se renouvellent sans cesse dans la nature, mais l'homme créé par Dieu a reçu une vie qui n'est pas que momentanée dans ce monde mais qui contient une réalité spirituelle éternelle qui lui permet de franchir la mort physique.

Aujourd'hui, à la lumière des connaissances scientifiques actuelles, nous croyons, comme St Augustin le pensait déjà, que la création du premier homme s'est produite lorsqu'un être a été créé avec une âme capable de survivre à la mort physique, une vie spirituelle à l'image de Dieu, et un corps provenant de l'évolution animale.

La foi de l'Église est que nous provenons tous d'un premier couple d'humains que l'Écriture nomme Adam et Ève.

Est-ce que toute la création provient d'une évolution variée d'un même tronc unique ? Un Big Bang d'un seul atome initial à l'origine de toutes les planètes, de toutes les plantes, de toutes les variétés animales et des humains ? C'est possible.

On peut aussi imaginer que plusieurs variétés ont été créées et que chaque tronc a développé des branches latérales.

Ce qui semble scientifiquement sûr, c'est que nous provenons d'une longue lignée historique et que notre corps a évolué par des phases de type végétal puis animal. Avec probablement de multiples branches latérales qui ont pu s'éteindre, mais dont certaines ont pu subsister.

Le fait que des ancêtres biologiques plus anciens qu'Adam et Ève, des pré-humains, aient eu toute une évolution avec des croisements avec des espèces biologiquement proches et compatibles est possible. Il est aussi possible que des branches latérales aient existé à l'époque d'Adam et Ève, et a fortiori avant.

La science nous situe, sans doute raisonnable, dans l'espèce des homos sapiens et elle nous affirme tout aussi fermement qu'il n'y a pas d'autres homos sapiens à notre époque et depuis longtemps que les humains actuels.

Ceci étant, la foi ne peut affirmer que tous les êtres du passé préhistorique que la science actuelle intègre dans une seule espèce sous l'appellation homo sapiens ne comprend que des humains, au sens chrétien de ce mot. La science et la théorie de l'évolution ne peuvent guère nous éclairer sur le moment historique, aussi extraordinaire que la conception du Christ dans le sein de Marie, de la création du premier humain à l'image de Dieu.

La scientificité de la théorie de l'évolution s'arrête aux limites du champ d'observation de la science qui ne peut pénétrer dans les réalités spirituelles.

Il est raisonnable et plus que vraisemblable de situer la création d'Adam et Ève dans le groupe historique que la science regroupe sous le terme général d'homo sapiens. Mais, ne pensons pas trop vite, à cause de ressemblances apparentes, que tout être préhistorique, a fortiori les néanderthaliens, sont des hommes au sens chrétien du mot, avec une âme immortelle. Sur ce point la science ne peut qu'être muette.

Parler de « l'homme » de Néanderthal est fondé sur un préjugé qui se fonde sur une définition de l'homme qui ne considère en rien la dimension spirituelle spécifique d'un descendant d'Adam et Ève.

Ligo écrit : « *Dieu a créé l'homme à partir de la glaise et lui a insufflé la vie (souffle divin)*
Voilà le véritable enseignement biblique et catholique. »

Vous avez tout à fait raison. Nous sommes faits de la glaise, des éléments matériels qui forment la poussière du sol, mais pas nécessairement d'un seul coup.

La question 91 de St Thomas montre, au contraire, que les Pères de l'Église sont partagés :

St Thomas écrit : « *St Augustin dit que l'homme a été fait quant au corps, parmi les œuvres des six jours, selon les raisons causales que Dieu inséra dans la création corporelle* »

Dire que notre corps provient de l'évolution animale « *parmi les œuvres des six jours* » (qui s'étendent sur des milliards d'années) et que c'est plus qu'une hypothèse, selon l'enseignement des derniers papes, ne contredit donc en rien la foi de l'Église mais l'éclaire et la renforce.

À cet égard, la scientificité de la théorie de l'évolution ne paraît plus guère contestable.

Pour ceux qui l'admettent, l'épouse de Caïn pose une question scientifique fondamentale.

Que se passe-t-il lors d'une mutation transmissible dans une espèce ? La science nous indique que le plus souvent les mutations ne sont pas transmissibles. D'autres s'éteignent rapidement.

La science ne précise pas quand a eu lieu la dernière mutation physique commune à tous les humains actuels.

Le croyant ne peut davantage préciser l'ultime mutation physique qui a pu se produire lors de la création du premier homme à l'image de Dieu.

C'est une double limite par rapport à la scientificité de la théorie de l'évolution.

Cependant, sur le plan scientifique, pour un croyant qui admet que le corps de l'homme provient de l'évolution, il n'est pas douteux qu'un premier être humain situé dans la lignée de l'évolution, qui serait caractérisé par son âme spirituelle, a nécessairement une mère biologique, des grands parents et des cousins biologiques n'ayant pas cette âme spirituelle qui le caractérise.

Les théories de l'évolution n'excluent pas qu'une mutation puisse maintenir une interfécondité. Elles ne l'imposent pas non plus. Tout dépend de la nature biologique d'une telle mutation.

Si l'on fait coïncider la création d'Adam et Ève avec une ultime mutation physique transmise de manière dominante à toute la descendance d'Adam et Ève, la théorie de l'évolution ne peut a priori ni exclure, ni confirmer que la femme de Caïn a eu ou non cette mutation, qu'elle a été ou non de la descendance d'Adam et Ève.

Du point de vue de la foi, ce qui est certain c'est que tous les descendants d'Adam et Ève sont des humains et que tous les humains sont des descendants d'Adam et Ève. Sans exception.

La théorie de l'évolution ne pourra que difficilement préciser à quel stade de l'évolution du cerveau la création de l'homme s'est produite.

Les rites funéraires comme l'art indiquent un certain niveau d'abstraction. Mais, chez certains animaux on peut aussi trouver des traces de rites funéraires. On peut penser aussi à l'écriture abstraite et au calcul. Mais, cela reste des critères terrestres.

Du point de vue de ce qui est scientifiquement observable, on ne peut repérer que des indices, mais on ne peut en déduire une conviction.

La conscience cérébrale a pu aussi connaître une évolution avant d'atteindre le niveau nécessaire à l'humanité.

Avec Adam et Ève, le palier est plus qu'un palier puisque la création des humains c'est surtout le don radicalement nouveau d'un être capable d'éternité, doté d'une vie spirituelle qui lui permet de vivre avec Dieu.

La question est développée dans le sujet intitulé « *41. Le saut de l'animal à l'humain* » (cf. infra).

Certains sont convaincus que Dieu a tout créé successivement à partir de rien il y a environ 7500 ans ou 6000 ans (selon un calcul des années mentionnées par les récits bibliques considérées comme équivalentes à nos années actuelles d'environ 365 jours de 24 heures).

Cette conviction doit être entendue et respectée, mais comment cesser de les inviter au dialogue par rapport à ce qui continue à faire difficulté pour un grand nombre ?

Il est impossible d'annoncer le Christ, Dieu fait homme, sans une parole sur ce qu'est l'homme créé en ce monde et sur la vie éternelle que nous promet la résurrection du Christ.

Nous sommes créés dans et avec un corps mais notre corps peut être changé, transformé et donc aussi évoluer. C'est notre personne, et non notre corps seul, qui demeure au-delà du temps que nous vivons en ce monde.

Prêcher un corps créé à partir de rien il y a 7.500 ou 6.000 ans est contredit par toutes les observations scientifiques mais contient aussi de profondes contradictions pour la foi.

La question est de savoir si Dieu peut transformer de l'eau en vin, faire des miracles « *dans* » et « *avec* » la matière.

Savoir si Dieu peut produire du vivant « *dans* » et « *avec* » la matière de la nature créée comme l'affirme le récit de la Genèse.

Savoir si Dieu peut faire exister une âme immortelle capable de partager éternellement sa vie d'amour « *dans* » et « *avec* » la matière de la nature créée, en la façonnant déjà avant même qu'il ait commencé à pleuvoir sur la terre et que de l'herbe y ait poussé, comme l'affirme aussi le récit de la Genèse.

Naheulebeuk écrit : « *La science affirme que l'homme descend du singe. Et la Sainte Bible dit que Dieu les a créés. Comment peut-on associer ces deux points de vue ?* »

Il me semble qu'il faut clairement contredire l'affirmation selon laquelle l'homme descend du singe. La science n'affirme pas une telle descendance.

Les singes sont des animaux que nous pouvons actuellement observer dans la nature.

Ce que la science affirme aujourd'hui, c'est que le corps biologique de l'homme provient, comme celui de tous les autres êtres animés actuels, d'une longue histoire marquée par des sélections, des transformations et des mutations.

La science ne nous parle que de l'histoire biologique et ne nous dit en rien à quel moment un premier être a été créé avec une âme immortelle.

Nous pouvons penser que le corps biologique des premiers humains provient naturellement d'une longue histoire biologique durant laquelle des êtres se sont reproduits au fil des générations pendant des milliards d'années, avec des transformations et des mutations successives.

Cette histoire terrestre du corps biologique permet de penser que, naturellement, le corps des premiers humains dont l'âme immortelle a été créée par Dieu, a été engendré par des parents pré-humains.

Ce sont des pré-humains dont nous ignorons les caractéristiques précises, mais rien ne permet de dire qu'il s'agit de singes alors que Dieu a façonné l'homme à travers cette lignée tout à fait spécifique.

Il faut même considérer comme probable que le cerveau, les caractéristiques psychologiques et d'autres traits qui allaient caractériser les futurs humains ont pu connaître un développement progressif dans cette lignée spécifique d'où provient l'humanité.

La science nous donnera certainement dans le futur davantage de détails sur cette évolution, mais jamais elle ne nous dira quand Dieu a créé une âme humaine immortelle.

Peut-être nous donnera-t-elle des renseignements sur un saut d'espèce avec une mutation importante que des croyants pourront juger décisive pour marquer un possible moment de la création des premiers humains.

La récente découverte d'un Bornavirus qui aurait modifié le génome humain de manière transmissible est une piste particulièrement intéressante à cet égard. Si une simple contamination par un bornavirus a pu modifier l'ADN du corps humain à un moment de son histoire, comment ne pas admettre que le souffle spirituel Créateur de Dieu ait pu, lui aussi, avoir un impact sur le corps ?

Mais, quoi qu'il en soit, nos ancêtres pré-humains n'étaient en rien des singes mais des êtres préparant la venue de l'humanité dans une lignée spécifique, ce qui n'est pas le cas des singes.

Ce que la foi de l'Église affirme, c'est qu'au début de l'histoire de l'humanité, Dieu a créé un premier couple humain dont nous descendons tous et que ce couple humain a été privé de sa communion avec Dieu, ainsi que de l'immortalité et des moyens de gouverner le monde qu'il avait dans cette communion, par une faute commise au début de l'histoire qui a brisé cette communion et a soumis à la mort non seulement ce premier couple fautif mais toute sa descendance.

Ce premier couple humain a été créé lorsque Dieu a insufflé son esprit, dans deux corps (masculin et féminin) issus de l'évolution, pour en faire des personnes immortelles capables de vivre en communion éternelle avec Lui.

Lmx écrit : *« S'il y a eu chute, il y a eu obscurcissement des essences (un "retrait" de Dieu symboliquement), or ce sont les essences qui, tels des diamants reflétant la lumière divine, conditionnent la "matière" et par là même les conditions spatio-temporels d'existence, d'où il suit que prétendre donner une parole absolue et définitive sur les conditions d'existence et sur le cours de la nature antérieurement à la chute à partir d'un donné matériel est problématique. »*

Merci Lmx pour cette excellente synthèse de la difficulté qui subsiste.

Vous avez raison de penser qu'il est impossible de *« prétendre donner une parole absolue et définitive sur les conditions d'existence et sur le cours de la nature antérieurement à la chute »* à partir du donné matériel dont nous disposons dans des conditions spatio-temporelles modifiées par le péché originel.

Ce qui reste certain c'est que nous vivons dans ces conditions, qu'elles furent celles du Christ, vrai Dieu et vrai homme, et celles, après la chute, d'un premier couple humain à un moment bien précis dans le temps et dans l'espace.

Ce que vous semblez mettre en doute, c'est que ce moment de la création des premiers humains puisse s'être produit dans l'histoire, dans le cours des milliards d'années qui nous précèdent étudiées par la science et au cours desquelles l'humanité n'a pas toujours existé mais a été créée.

Ce doute là ne met-il pas en doute l'intervention créatrice de Dieu dans l'histoire pour l'apparition de l'homme. Il modifie radicalement notre compréhension de l'Incarnation du nouvel Adam qui, lui, est bien dans l'histoire. Le Catéchisme le redit clairement : le péché originel s'est bien produit au commencement de l'histoire de l'humanité (C.E.C. 390), pas avant l'histoire

Lmx écrit : *« Ce qui me gêne c'est que la théorie de l'évolution semble être porteuse d'une vision matérialiste et totalement statique du monde. Elle réduit l'homme à n'être qu'un simple morceau d'un mécanisme purement physique et donc ontologiquement homogène. »*

La théorie de l'évolution ne constitue en effet qu'un point de vue matériel. Mais, elle n'élimine, ni ne contredit en rien la réalité spirituelle qui coexiste.

Pourquoi s'étonner qu'une théorie scientifique soit uniquement ... scientifique ?

La foi nous fait découvrir une réalité qui n'est pas contraire, mais plus vaste.

L'approche du professeur de Duve montre qu'une position scientifique très ferme n'exclut pas la découverte d'une réalité qui échappe à la science mais qui n'est pas séparée de la réalité matérielle. (cf. supra, le sujet intitulé « 20. Foi et raison ensemble pour comprendre »).

Zelie écrit : « Si on part du postulat que Dieu existe, alors on doit admettre aussi que l'homme a été créé pour entretenir durant tout son séjour terrestre un lien avec Dieu, une connexion, un canal, que sais-je? Mais un lien.

Si on refuse à Dieu ce "lien", mais qu'on est câblé pour avoir un "lien", alors un jour on peut se retrouver à faire fonctionner ce "lien", mais en dehors de Dieu. D'où les sectes et les cercles de pensée où on dissout la foi sur le seul fait de faire fonctionner une de nos capacités.

Comme si nous n'utilisions la vue pas pour nous diriger, mais seulement pour regarder ce qu'il y a à nos pieds... »

Excellent !

Mais, c'est exactement à cause de cette réalité, que vous décrivez si bien, qu'il est si important de ne pas confondre l'humain créé à l'image de Dieu avec tout ce que la science peut nous apprendre de l'évolution, ni de les mettre en opposition.

Car, l'essentiel, c'est, en effet, le « câblage ».

Pourquoi vouloir se perdre dans les méandres des recherches scientifiques pour les opposer à la foi ? Il est certain que, pour un chrétien, la vérité c'est la Parole de Dieu et que la science est nécessairement limitée à ce qu'elle peut observer. Elle ne peut nous éclairer sur le « câblage » spirituel.

Que Dieu nous ait façonnés avec la « boue », c'est la vérité, mais pourquoi vous accrocher à une interprétation du mot « boue » que ni le récit, ni la foi de l'Église n'impose ?

Nulle part, vous ne trouverez dans la Bible, ni dans l'enseignement officiel, qu'Adam a été façonné physiquement en beau jeune homme adulte en un instant, une seconde ou une minute.

Nous qui sommes catholiques, nous célébrons le nouvel Adam, lors de chaque Eucharistie, par une consécration où ce n'est pas de la boue, mais un peu de pain et de vin qui sont, en un instant, transformés en corps et en sang du Christ ! Et, pourtant, physiquement, le Christ présent n'implique aucune transformation matérielle des éléments physiques du pain et du vin (sauf miracle exceptionnel comme à Lanciano). Sous les espèces inchangées du pain et du vin, et même si les apparences physiques sont inchangées, ce n'est plus seulement du pain et du vin mais le Christ lui-même. À chaque Eucharistie, il se produit une véritable création. Ce qui n'était que physique devient le Christ vivant. C'est vraiment Son corps et Son Sang, même si un scientifique ne peut rien voir physiquement.

Pourquoi ne pas accepter qu'un fait comparable s'est produit pour la création du premier Adam ?

Son corps et son sang ont été façonnés par Dieu avant même que les plantes ne poussent (Gn 2, 5-7).

Pourquoi vouloir s'opposer à ce que la science peut nous apprendre concernant le corps matériel ? Aurions-nous l'idée de discuter de la fabrication du pain et du vin de l'Eucharistie ou de discuter des étapes de leur évolution ?

Dans l'Eucharistie, le Christ n'est pas devenu présent au moment où le pain a été fabriqué par un boulanger ou le vin par un vigneron, ni davantage au moment où le blé a commencé à germer et le raisin à mûrir. En quoi sa présence dépendrait-elle des détails et de l'évolution de cette fabrication ?

Non, l'essentiel c'est bien ce que vous avez appelé le câblage, le lien. L'humain est créé instantanément lorsque Dieu a insufflé son esprit dans une créature façonnée divinement dans ce but, faisant advenir un humain capable d'une communion d'amour avec Lui. Cette création instantanée n'exclut pas une existence et une évolution antérieures des éléments naturels corporels utilisés par Dieu.

La science regarde et étudie la créature physique. Elle peut vous décrire toute l'évolution qui va de la graine au pain déposé sur l'autel. Elle ne peut strictement rien vous dire du Christ vivant qui devient présent par la consécration eucharistique.

Par la foi, nous pouvons découvrir la création inouïe d'un être absolument nouveau produit par l'union d'une réalité matérielle et d'un souffle spirituel. L'âme immortelle créée par l'union d'un corps et d'un esprit dépendrait-elle des détails de la fabrication du corps ?

Pourquoi s'accrocher à une vision du corps lorsque la science nous démontre une réalité différente ignorée jadis ?

Il y a, bien sûr, de nombreuses incertitudes et erreurs dans l'étude des processus évolutifs par les scientifiques, mais attention de ne pas nous accrocher à des idées concrètes sur le corps qui feraient oublier le « câblage » essentiel dont vous parlez de manière très juste.

Zelie écrit : *« nous avons à reconsidérer la recherche pour l'orienter de façon à rechercher Dieu avant de rechercher à savoir par nous-mêmes en dehors de Lui »*

Oui ! Mille fois oui !

Notre réflexion sur la création n'a guère d'intérêt spirituel si son but est de connaître davantage les secrets des règles de fonctionnement du monde naturel depuis les origines. Laissons cette tâche aux scientifiques. Leur travail est d'une grande utilité pour développer le monde qui a été confié aux humains, mais elle est vaine par rapport à la connaissance véritable qui ne comprend le monde qu'en harmonie avec sa source divine et avec Dieu d'où il provient et qui assure sa subsistance.

Altior écrit : *« À la différence des animaux, l'homme n'a pas été créé ex nihilo, mais à partir de la matière préexistante: la boue dans le cas d'Adam, la côte d'Adam dans le cas d'Eve.*

On voit bien que toutes les autres existences visibles ont été créées par Sa simple volonté: «que les eaux produisent!»...

Seulement pour Adam, Il dit «faisons». Le même verbe est utilisé dans le cas d'Eve: «Je lui ferai... »

Cela nous rappelle l'œuvre primordiale de Notre Seigneur: la Création. Il peut créer par simple parole, comme Il l'a fait dans le cas des végétaux et des animaux. Il peut tout aussi bien créer à partir de matière préexistante, comme Il l'a fait dans le cas de nos premiers ancêtres. »

Il y a bien une différence, mais il me semble que ce n'est pas celle que vous indiquez.

Comment pouvez-vous considérer que, lorsque la Parole de Dieu dit « *que les eaux produisent* » ou « *que la terre produise* », cela signifierait que Dieu n'aurait pas créé les poissons, les végétaux et les animaux « *à partir de la matière préexistante* » ?

Il me semble, bien au contraire, que le texte biblique affirme sans ambiguïté que Dieu ne crée pas les poissons, les végétaux ou les animaux avec sa seule Parole mais « *à partir des eaux ou de la terre* », déjà créés par Sa Parole, et donc « *à partir de la matière préexistante* ».

Le texte ne dit rien du tout sur le comment.

Pour l'humain, le récit est certes spécifique : « *Faisons* » et « *à notre image* ».

Altior écrit : « *À mon humble avis, Dieu nous a créé avec de la boue et avec son souffle (à noter que la salive est un substitut pour souffle) pour que nous gardions dans nos pauvres têtes le fait que nous sommes corps et esprit.* »

Excellent !

Zelie écrit : « *l'idée que nous sommes boue et souffle divin pour souligner que nous sommes à la fois corps et esprit est une belle idée; en effet, se considérer seulement corps c'est très imprudent et prédispose à pas mal de chutes, mais ne considérer que l'esprit est aussi sot qu'orgueilleux. Nous sommes effectivement, à chaque seconde, corps et esprit ensemble et inséparables, même mentalement.* »

En effet !

Baraq écrit : « *Justement, c'est à cause de cette inséparabilité du corps et de l'esprit que j'ai du mal à concevoir qu'il y ait pu exister des êtres possédant un corps semblable à Jésus-Christ sans avoir une âme. Je crois donc qu'il y a eu un saut qualitatif, non seulement spirituel mais aussi physique, lors de la création du premier homme, fait de boue façonnée et animé du souffle divin.* »

Cela me semble bien exact et j'en suis aussi convaincu.

Il me semble certain qu'à toute époque de l'histoire, tous les humains créés à l'image de Dieu ont un corps semblable à celui de Jésus-Christ et seulement eux.

La nature double spirituelle et corporelle de l'humain créé à l'image de Dieu a dû (et a toujours), notamment, avoir des effets concrets dans le fonctionnement de son cerveau naturel. Il y a bien eu un saut qualitatif et pas seulement spirituel, mais aussi physique.

Les allusions à l'écriture (un progrès majeur dans l'histoire concrète de l'humanité et de ses capacités) dans le récit de la Genèse me semblent le confirmer ce qui est développé ailleurs dans le sujet « 43. *L'image et la ressemblance* » (cf. infra).

Baraq écrit : « *Il me semble pourtant que la différence entre le cerveau des chasseurs-cueilleurs du Paléolithique récent, ou celui des agriculteurs du Néolithique et le nôtre est nulle sur le plan strictement anatomique, d'après ce qu'on peut observer sur de très nombreux restes humains préhistoriques retrouvés dans le monde entier, et invérifiable pour ce qui est de son fonctionnement : d'après leurs réalisations ces hommes de la préhistoire récente ne semblent pas avoir eu un mental différent ou inférieur au nôtre. Il n'y a pas, me semble-t-il, de bond spirituel ou technologique particulier que l'archéologie ait pu mettre au jour à un moment donné, et l'écriture me paraît un bien maigre indice exclusif en faveur de la présence de l'âme* »

Je ne peux pas vous suivre lorsque vous écrivez que l'écriture est un « *bien maigre indice exclusif* ».

Vous savez que ce n'est pas l'avis de Stephen Hawking qui, bien que scientifique athée, considère, dans son dernier livre que : « *Avec l'espèce humaine, l'évolution a atteint un seuil critique, comparable en importance à l'apparition de l'ADN. Ce fut le développement du langage, et particulièrement du langage écrit. Dès lors, l'information pouvait passer de génération en génération, autrement que par l'ADN* » (Brèves réponses aux grandes questions, 2018, p. 94).

« *Quelque part, au long des 13,8 milliards d'années de notre histoire cosmique, quelque chose d'extraordinaire s'est produit. Ce traitement de l'information est devenu si intelligent qu'est apparue la conscience* » (id., p. 191).

En fait, l'écriture me paraît le seul témoin irréfutable d'une pensée intérieure libre de pouvoir « tout » imaginer, « tout » inventer, « tout » combiner, que les éléments « pensés » soient réels ou non.

Cette question est longuement développée dans le sujet intitulé « 41. Le saut de l'animal à l'humain » (cf. infra).

Vous constatez vous-même que, sans l'écriture, la différence entre le cerveau des chasseurs-cueilleurs et nous est « *invérifiable pour ce qui est de son fonctionnement* ». Or, c'est précisément ce fonctionnement qui peut se trouver bouleversé, aujourd'hui comme en tout temps, par une influence spirituelle.

Qui peut penser qu'il n'y aurait qu'une différence minime entre le fonctionnement du cerveau d'un être exclusivement naturel et celui du cerveau d'un être ayant une nature corporelle et spirituelle ?

Baraq écrit : « *Ce qui me pose problème ici c'est que des êtres qui pouvaient ressembler physiquement à Jésus, qui étaient capables de s'aimer entre eux et de prendre en charge les faibles, capables d'apprécier la beauté de la création et de la reproduire dans des œuvres d'art, figuratives ou symboliques, capables, si l'on considère le détail de leurs sépultures élaborées, de croire en une vie après la mort et dans la possibilité d'un dialogue avec un monde spirituel, n'aient pas eu d'âme. Je ne peux me résoudre à imaginer un seul instant que de tels êtres, très semblables à nous, et donc à Jésus-Christ, soient retranchés du nombre potentiel des âmes rachetées du péché originel par son Sang.* »

Le tout est de savoir si cette ressemblance est aussi nette que ce que vous pensez.

Derrière les mots, c'est quoi des sépultures « élaborées », c'est quoi « croire en une vie après la mort » ou « la possibilité d'un dialogue avec un monde spirituel » ? Il me semble difficile de constater une telle réalité alors que, comme vous l'écrivez avec justesse, le fonctionnement de leur cerveau est « *invérifiable* ».

Attention de ne pas nous projeter dans ces êtres préhistoriques et de ne pas leur attribuer trop vite des perceptions qui nous sont propres.

Il me semble qu'il n'y a pas d'indices suffisants pour penser qu'ils « *ne semblent pas avoir eu un mental différent ou inférieur au nôtre* ».

Mais, vous avez bien raison de vous attacher à cette certitude : tous les êtres « semblables » au Christ ont accès à la vie éternelle et sont sauvés par lui. Mais, attention à ne pas minimiser la différence infinie entre un être uniquement corporel et un être ayant une nature corporelle et spirituelle, en considérant comme « quasi semblables » des êtres de la préhistoire dont nous ne connaissons pas la réalité spirituelle.

Cinci écrit : « *Le procédé que vous imaginez ressemble au procédé que les extra-terrestres utilisent dans le film "Body Snatchers" de Don Siegel.*

Humain = Humain

E.T. = E.T.

L'humain qui est contaminé par un "agent extérieur émanant des espaces lointains" (substitué ici à l'intervention divine pour le scénario) se trouve à être physiologiquement utilisé afin de produire un "réplica" à sa ressemblance, parfaitement semblable en tous points sur le plan physique. Sauf que le réplica n'a en réalité rien d'humain. Au final il s'agit bien de se débarrasser des hommes. Les E.T. sont alors semblables aux hommes mais ce ne sont pas des hommes, comme l'Adam humain serait semblable au pré-humain bien qu'il ne serait pas un pré-humain. »

Je suis désolé d'une telle comparaison avec de la science-fiction.

Dans votre exposé, l'E.T. n'est qu'une pâle copie d'un humain, mais n'est pas un humain.

L'humain créé à l'image de Dieu a une nature corporelle et spirituelle qui en fait une âme immortelle tout autre que toutes les créatures uniquement terrestres qui l'ont précédé. Il n'est pas un « *réplica* » d'un pré-humain du seul fait que son corps provient de processus pré-humains et d'une longue histoire naturelle de milliards d'années.

Cinci écrit : « *Marie = humain*
Jésus = humain
Tandis que ...
pré-humain = pré-humain
.....Adam = humain
Marie = humain
Jésus = Dieu »

Et pourtant, Marie est bien la mère de Dieu. Humaine, elle enfante Dieu fait homme.

Cinci écrit : « *Jésus a deux natures, et sa mère possède la même nature humaine que lui. Dans votre schéma de compréhension, Adam n'a qu'une seule nature, et sa mère ne possède pas la même nature que lui.*

On dit : Adam possède la nature humaine. Mais Lucy posséderait plutôt une nature pré-humaine. Voyez que ... En terme d'humanité, il y a zéro point de contact entre Adam et Lucy. Ce n'est pas de Lucy qu'Adam aurait pu apprendre à penser comme un homme. »

J'ignore s'il existe un lien biologique entre Adam et Lucy et je laisse cette question aux scientifiques.

Pour le reste, votre résumé éclaire bien ce qui fait difficulté.

Vous écrivez que « *Jésus a deux natures, et sa mère possède la même nature humaine que lui* » Exact. Nous sommes bien d'accord, sauf que, déjà ici, vous ne précisez pas (mais nous sommes certainement d'accord) que la nature humaine est une « *double* » nature, corporelle « et » spirituelle.

Vous le savez, mais l'absence de cette précision permet de ne pas tenir compte de la vie spirituelle spécifique aux humains parmi toutes les créatures terrestres. Il me semble que c'est cette omission qui vous fait considérer ensuite à tort que, dans ma compréhension, Adam aurait une seule nature alors que sa mère biologique n'aurait pas la même nature.

En fait, Adam a une nature corporelle et spirituelle parce qu'il a été créé par un souffle spirituel. Tous les êtres naturels qui ont précédé Adam et Ève n'avaient qu'une nature corporelle. Ils n'étaient pas des enfants de Dieu, des êtres créés par le souffle spirituel de Dieu.

Toutes les créatures terrestres partagent la même nature physique.

La question à laquelle chacun doit répondre est de savoir si Dieu a décidé d'une véritable fusion entre le créé naturel et sa vie spirituelle qui a fait de l'humain ainsi créé, une jonction entre le monde naturel créé et Dieu.

Cinci écrit : « *Dans le cas de ce fameux "pré-humain" hypothétique, le "pré-humain" serait exploité utilitairement comme du matériel, pour ne pas faire un avec lui, le second pour jeter le premier au final, s'en débarrasser comme on se départirait d'une pelure de banane, des noyaux de cerise, de l'os de boeuf que l'on viendrait de se servir pour la soupe ... »*

Non, votre résumé ne correspond pas à ce que j'ai essayé de vous expliquer.

Dieu n'a rien jeté de sa création pour créer l'humain. Bien au contraire, l'humain était dès l'origine le but et le cœur de toute la création entièrement réalisée dans la perspective de cette œuvre majeure qu'est l'humain capable de partager éternellement la vie d'amour de Dieu.

À cet égard, il ne me paraît pas justifié de considérer que Dieu aurait « *exploité* » toute la création ou quoi que ce soit en elle (par exemple, les pré-humains) pour l'humain, alors qu'elle a précisément été créée pour l'humain.

Dieu ne se débarrasse de rien, mais il fait concourir toutes choses selon sa volonté.

Cinci écrit : « *Par "jeter", je veux dire que le "pré-humain" dont on parle ici n'a pas pour vocation à être sauvé, pour vivre avec Dieu pour l'éternité, etc. C'est bien ce que vous direz, non ?* »

Non.

Ici, encore, désolé de ne pas me faire comprendre mieux, mais toute la création attend l'avènement du Christ. Les cieux nouveaux et la terre nouvelle qui nous sont promis sont un mystère.

C'est toute la création qui sera sauvée par le Christ et le monde entier est dans les douleurs de l'enfantement. Rien n'est exclu.

Mais, et là se trouve la difficulté, vous ne pouvez vous empêcher d'attribuer une nature spirituelle aux pré-humains. C'est une impossibilité, car, s'ils ont une nature spirituelle, ils ont une âme immortelle et ce sont donc des descendants d'Adam et Ève et non des pré-humains.

Nous ne pouvons pas sortir de cette réalité claire sur laquelle nous sommes d'accord : tous les êtres terrestres spirituels sont des humains créés à l'image de Dieu et descendent donc d'Adam et Ève. Il n'y a pas d'exception.

Les autres, sans exception, sont toutes des créatures précaires qui se succèdent sans cesse dans la nature sans une âme personnelle qui subsiste indépendamment de leur corps. Les « *sauver* » ne peut en aucun cas signifier de nier ce qu'ils sont : des êtres physiques et uniquement physiques qui n'ont pas de réalité en dehors de leur existence corporelle. Il n'y a rien à « *sauver* » d'une feuille morte ou d'un corps naturel sans vie.

Avoir la vocation d'être sauvé ou de vivre avec Dieu dans l'éternité n'a de sens que pour des êtres dont l'âme est spirituelle et immortelle. Elle n'a pas de sens pour les créatures précaires.

Vous pouvez penser qu'il y a des âmes spirituelles et immortelles depuis 6000 ans, 25.000 ans, 200.000 ans ou des millions d'années, mais la notion de pré-humains dont nous parlons ici ne concerne, nécessairement, que des êtres plus anciens. La question « *où et quand* » est un autre sujet. À cet égard, vous pouvez dire, de manière exacte, que « *Les pré-humains n'ont pas plus d'âme immortelle que nos poulets qui sont élevés pour satisfaire les besoins de l'industrie alimentaire* » ou pas plus que les plantes de votre jardin ou que la lune et le soleil.

Cinci écrit : « *L'homme peut exploiter cette ressource de nourriture que sont les volailles. C'est défendu de parler d'exploitation ? Dans l'autre cas, nous aurions Dieu qui "utilise/exploite biologiquement/ se sert de" sa créature pré-humaine pour amener à l'existence une toute nouvelle créature dite humaine.* »

Je ne reviendrai pas sur cette notion d'exploitation par Dieu que vous utilisez à ce sujet d'une manière qui me semble inappropriée et à laquelle j'ai déjà répondu en rappelant que toute la création a l'humain comme finalité.

Aujourd'hui encore, toute la nature contribue à produire notre corps par l'alimentation. Dieu se sert de toute la nature pour nous donner un corps. Cela reste vrai. Toutes vos cellules se renouvellent sans cesse au moyen d'éléments naturels.

Car, la question difficile demeure inchangée.

Pour ceux qui ne croient pas en la résurrection, il n'y a pas de question particulière concernant la création des humains et tous les êtres disparaissent avec leur mort physique.

Pour ceux qui croient en la résurrection, il leur faut d'abord déterminer si leur chat ou leur chien va aussi ressusciter comme eux. S'ils le pensent, ils peuvent étendre plus ou moins leur pensée aux poissons, aux plantes, aux insectes, mais il n'y a pas non plus de question particulière concernant la création des humains.

La question de la création concrète de l'humanité dans l'histoire ne se pose que pour ceux qui pensent, conformément à la foi catholique, que l'humain est la « *seule* » créature à avoir une nature corporelle et spirituelle qui lui permet de vivre éternellement de la vie même de Dieu, malgré la mort physique.

Si c'est la « *seule* » créature, elle se distingue en cela de toutes les autres et a donc nécessairement un début dans l'histoire par rapport au Big Bang, à l'apparition des plantes, des poissons, de la vie animale.

Vous pouvez penser (comme la plupart des humains des siècles passés) que Dieu a créé l'humain directement à partir de la poussière (les éléments chimiques qui composent son corps) sans aucun lien avec les règles naturelles et sans « *mère* » biologique pré-humaine.

Mais, l'enseignement officiel de l'encyclique *Laudato si'* nous indique qu'en fait, notre corps provient de processus évolutifs.

Processus évolutifs dans la nature + souffle de l'Esprit Saint = l'humain est créé.

La Genèse nous relate ce que fut la création des premières âmes immortelles, mais, en ce qui concerne leur corps terrestre, elle ne mentionne pas une quelconque instantanéité. Au contraire, selon le récit biblique, le corps de l'humain a été façonné avant même qu'il ne pleuve sur la terre, lorsqu'aucune végétation n'avait encore poussé.

Mais, cela ne signifie pas que le corps humain ait été achevé à cette époque, mais seulement que les processus évolutifs, par lesquels Dieu a façonné le corps humain sur notre planète, avaient déjà commencé avant même la première pluie et la première plante terrestre.

Trebla écrit : « *Adam et Ève sont les premiers représentants du genre « homo ». Selon le texte biblique et la tradition juive, la création d'Adam et Ève a eu lieu il y a 5.777 ans.*

Nous savons qu'il n'y avait pas de pluie avant la désobéissance d'Adam car Dieu n'avait pas fait pleuvoir sur la terre, et il n'y avait pas d'homme pour cultiver le sol (Genèse 2, 5).

Cela signifie qu'il n'y avait pas de précipitations sauf le brouillard car une vapeur montait de la terre et arrosait toute la surface du sol (Genèse 2, 6)...

Voici une liste de phénomènes naturels qui n'existaient pas avant la désobéissance d'Adam :

Pluie, pluie verglaçante, bruine verglaçante, neige, grésil, granules de glace, neige en grains, grêle, cristal de glace, neige roulée, ... et ainsi de suite ...

Ainsi les catastrophes causées par la pluie, la neige, etc, n'existaient pas non plus. Donc pas d'inondation, pas d'érosion, pas d'avalanche, pas de verglas, etc... ».

Le rapport de Trebla au temps devrait cependant être éclairci, car s'il croit que Adam et Ève ont été créés corporellement à partir de la poussière en un instant il y a environ six mille ans, il considère

néanmoins qu'ils sont les ancêtres des néanderthaliens disparus depuis plusieurs dizaines de milliers d'années et de tous les homos sapiens apparus depuis plus de cent mille ans.

En effet, Trebla écrit : « *l'homme de Néandertal et l'homme de Lascaux, étaient des hommes comme tous les autres descendants d'Adam et d'Eve, nous inclus* ».

Il est difficile de comprendre comment alors il peut faire d'Adam et Ève, ayant vécu il y a 5777 ans, des ancêtres des néanderthaliens qui ont disparu depuis plus de 30.000 ans ou des peintres des grottes de Lascaux qui ont vécu il y a plus de 15.000 ans.

Trebla peut-il préciser pourquoi il rejette les datations scientifiques en cause ?

Pense-t-il que les ossements d'australopithèques, d'homo habilis ou d'homo erectus qui ont été retrouvés n'ont pas l'ancienneté qui leur est reconnue ?

Pense-t-il que les dinosaures retrouvés vivaient il y a moins de six mille ans ? Pense-t-il qu'il n'y avait aucune plante sur la terre il y a six mille ans ? Aucun homo sapiens ?

Le récit de la Genèse nous protège de la tentation de confondre trop vite les humains avec les homos sapiens dont ils peuvent provenir. Il nous dissuade de séparer l'homme de la création qui le précède et dont l'évolution a produit à travers de la poussière, de l'eau, du sec, de la vie végétale, de la vie animale terrestre puis une espèce pré-humaine au sein de laquelle Dieu a pu créer l'homme, issu des milliards d'années de l'évolution, en achevant de le former à son image, en lui insufflant une vie appelée à une communion immortelle avec lui.

Rien ne justifie de confondre un homme avec les pré-humains dont son être corporel provient mais qui ne sont pas d'êtres vivants de la vie spirituelle qui est spécifique aux hommes.

Parce que le Christ s'est fait homme et a assumé pleinement la nature humaine par une Incarnation qui a surgi dans l'histoire, il y a environ 2.000 ans, il faut éviter de confondre l'humain avec des êtres qui l'ont précédé.

Du point de vue d'une vie éternelle avec Dieu, rien ne permet de penser que des homos sapiens n'ayant guère progressé, ni laissé de traces pendant plus de 100.000 ans seraient des humains semblables à nous.

Comme la plupart des historiens, on peut penser que c'est l'écriture, la capacité de développer des signes abstraits pour dénommer et relier les réalités, qui manifeste le mieux le début de l'histoire autant que le début de l'humanité.

Pouvons-nous imaginer des humains semblables à nous qui auraient vécu des dizaines de milliers d'années sans être capable d'utiliser un minimum d'écriture abstraite pour écrire, lire ou calculer ?

Selon la Genèse, dès la création d'Adam, on commence à compter de manière abstraite puisqu'il est dit qu'il vit 130 ans lorsqu'il engendre. Contrairement aux jours de la Genèse qui comptent de longues durées en six « *jours* » dans les limites des nombres qui sont directement perceptibles sans calcul, le chiffre 130 indique, dès le début de l'humanité, une capacité de calcul abstrait qui dépasse la perception directe.

Le chiffre 130, suivi par bien d'autres de complexité variée pour nous présenter les débuts de l'histoire humaine, est certes plein d'incertitudes pour sa traduction en durée réelle et rien n'exclut des significations symboliques. Il paraît aussi viser davantage le clan d'Adam, selon l'usage chez les hébreux, que la personne physique d'Adam.

Cessons, par un effet pervers des caricatures fondamentalistes ou des concordismes injustifiés, d'avoir peur de croire en une création de l'homme au sommet de la création et dans l'histoire, une création qui n'est pas plus extraordinaire que l'Incarnation du Christ lui-même un peu plus tard dans cette même histoire. Au contraire...

Philémon Siclone écrit : *« Quel statut accorder alors à l'homme de Néanderthal ? C'est d'ailleurs d'actualité puisque certains projettent sérieusement de le faire revivre, par clonage, d'ici quelques années. Descend-il lui aussi d'Adam ? »*

Il me semble que parler d'homme de Néanderthal est un a priori qui ne repose sur rien ni sur le plan scientifique (ce n'est pas le même ADN), ni sur le plan de la foi, car l'ancêtre biologique commun nous remonterait à plusieurs millions d'années.

Comment imaginer que pendant tout ce temps, un être semblable à nous n'aurait jamais pu acquérir la capacité d'abstraction minimale qu'indique l'écriture au moins mathématique ?

Il est plus exact de parler de néanderthaliens, mais non d'hommes, sans se laisser impressionner par les images qui font penser à une ressemblance humaine.

Un clonage ne donnera jamais qu'un être non humain sans nos caractéristiques génétiques.

Philémon Siclone écrit : *« Ne peut-on pas envisager, en cas d'autres espèces humaines sur d'autres planètes, l'idée qu'Adam, dont l'origine se situe hors de l'espace et du temps, aurait engendré une descendance dans l'univers tout entier ? »*

A priori, tout est imaginable, mais rien dans l'Évangile, ni dans la Genèse, n'envisage une telle hypothèse.

Sur le plan physique, on peut tout imaginer, mais l'être humain n'est pas que physique. Il est aussi une création spirituelle. Et là, comme créature à l'image et à la ressemblance de Dieu, doté d'une âme spirituelle capable de survivre à sa mort physique, c'est bien sur notre terre du système solaire qu'il a été créé et l'allégation d'autres semblables ailleurs dans l'univers ne repose strictement sur rien d'autre que notre imagination et sur des possibilités théoriques d'ordre physique.

Au contraire, toute la création depuis l'origine y est présentée à travers six grandes étapes qui conduisent à la création de l'homme sur la terre.

Considérer que Adam aurait été créé ou aurait vécu hors du temps et de l'espace me semble incompatible avec l'Incarnation du Christ, venu dans l'histoire avec la même nature qu'Adam sans le péché.

Cette conception supprime aussi toute connaissance de foi sur la venue de l'homme dans ce monde. Pourquoi après des milliards d'années, un être aurait soudainement acquis une âme immortelle ?

Philémon Siclone écrit : *« Ou bien alors, effectivement, l'espèce humaine est née UNIQUEMENT sur la terre, et aurait vocation à coloniser et peupler le reste de l'univers, ce qui correspondrait bien au commandement : "multipliez-vous", et "cultivez et dominez la terre". Même si ce commandement peut aussi s'interpréter sur le plan personnel et intérieur (maîtrise de soi, pratique et développement des vertus). »*

Cela me paraît tout à fait exact.

Je n'imagine guère l'homme se répandre dans les galaxies..., mais c'est vrai que lorsque l'homme quitte la terre pour se rendre sur la lune, il me semble que nous devons bien admettre qu'il ne sort pas de la responsabilité dont parle la Genèse. Cela me semble exact.

Pour le reste, ce ne sont que des réflexions personnelles parce que l'Église ne s'est pas encore prononcée sur les questions particulièrement nouvelles que posent les découvertes les plus récentes.

Même si nous manquons de certitude et que des opinions différentes peuvent être présentées, il me semble important que les croyants d'aujourd'hui osent aborder ces difficultés bien concrètes car, au-delà de l'historicité des débuts de notre histoire, ce sont aussi les fondements de notre humanité, de l'Incarnation et de notre foi qui me semblent concernés.

Philémon Siclone écrit : *« Le temps linéaire, la mort, la vieillesse, en sont les conséquences. Les animaux qui se dévorent entre eux, par exemple. Alors qu'au départ, Dieu a donné seulement les fruits des arbres à manger aux bêtes et aux hommes. Les animaux carnivores sont donc la conséquence d'un désordre installé dans la nature depuis le péché d'Adam. Sans compter tous les bouleversements de la nature : tremblements de terre, catastrophes, tonnerre, foudre, incendies, inondations. Ou encore les étoiles qui naissent, vieillissent, éclatent et meurent, les galaxies qui entrent en collision. Tout cela est à l'opposé de la nature divine. Tous ces désordres, ces bouleversements, portent la trace évidente du péché originel.*

Or, vous savez bien que des espèces carnivores ont précédé l'homme. Et les bouleversements dont je parle existent depuis le Big Bang. Adam et Ève vivant au Paradis terrestre ne sont donc pas à situer dans ce temps-ci, ni dans cet espace-ci. »

Votre conclusion me semble tout à fait logique, mais c'est votre affirmation de base qui ne présente pas l'évidence que vous indiquez.

Le problème, dans cette observation, c'est que vous donnez une qualification morale ou une appréciation sur les faits objectifs dont vous parlez. Le récit de la Bible, qui indique que tout est bon après chaque étape de la création résumée en quelques jours pour représenter des milliards d'années, paraît contredire un chaos ou une déchéance dans la création avant l'apparition de l'homme.

Pneumatis écrit : *« L'âme humaine est une création immédiate, (c'est-à-dire indépendante de toute notion de temps et d'histoire) comme nous l'enseigne Pie XII. Le corps, quant à lui, est formé par l'âme et doué de vie, et rien n'empêche que sa formation ait connu une lente évolution. La création de tout cela est décrite dans le premier chapitre de la Genèse, en particulier l'hexamérone (les 6 jours de la création). Attendu que dès les premières phases de la création, il nous est enseigné une dualité en l'homme (ciel/terre, eaux d'en haut/d'en bas, homme et femme), on peut considérer que l'essence humaine possède en son principe une dimension propre à l'intelligible et une dimension propre au sensible. »*

D'accord.

Pneumatis écrit : *« L'Homme est donc créé immédiatement et instantanément au plan spirituel (hors du temps ou dans un éternel présent),*

... L'homme "apparaît" donc enfin au plan sensible, dans un état biologique le plus primitif que l'imagination nous laisse entrevoir, dans un environnement qui le précède, pour mieux participer de sa création. On peut alors le concevoir comme une simple cellule, immortelle car à l'image et la ressemblance de Dieu et ne connaissant pas encore le péché et la mort. On peut même soutenir que cette cellule était diploïde, correspondant alors mieux au caractère homme et femme

... Cette cellule ADAM pourrait être apparu, comme nous l'apprennent les sciences de l'évolution, consécutivement à l'apparition des océans »

Impossible de vous suivre, même si toutes les explications biologiques que vous indiquez et qui concernent tout homme encore aujourd'hui sont exactes.

Pneumatis écrit : *« Pour l'instant, et en l'absence de plus de "preuves" mon postulat est que l'homme n'est pas le descendant d'un être pré-humain. Comme je l'ai indiqué, je pense que c'est un être qui a pu*

connaître une lente et très longue évolution en lui-même, sans passer pour cela par une chaîne de pré-humains qui l'auraient engendré. Par exemple, il est bien apparu dans l'océan primordial une première cellule vivante (végétale), du moins ce que la théorie conçoit comme telle, il y a 4 milliards d'années je crois, et par générations successives ce micro-organisme vivant s'est développé et a évolué. A priori il ne me semble donc pas absurde de concevoir que le même processus se soit produit pour l'Homme, à la même échelle de temps, mais à une différence près : pas par génération successive. Par évolution d'un seul et même corps incorruptible et qui traverse les millions ou milliards d'années, avant le moment fatidique de la chute. Telle est aujourd'hui mon hypothèse, qui ne me semble pas incompatible avec la révélation, et me paraît même plutôt bien en rejoindre le sens »

La thèse est bien construite, mais elle me semble rester radicalement incompatible avec la Genèse qui situe la création de l'homme sur notre terre avec ses luminaires et après la création des espèces animales, et non avant ou au début du Big Bang. La nature avec ses caractéristiques naturelles, y compris le renouvellement et le mouvement dans les choses sans lesquelles l'univers et la terre ne peuvent exister, est créée avant l'homme qui est créé dans l'histoire.

Pneumatis écrit : « *Si on considère la durée de la vie d'Adam (930 ans) comme la durée de vie à partir du moment où il n'est plus immortel (il est soumis au temps), donc à partir de sa chute, cela nous amène à noter que Noé est le seul patriarche de sa lignée à ne pas avoir connu directement son arrière-arrière-...-grand-père Adam. D'une certaine manière, il est comme "coupé" historiquement du péché originel, et avec Noé l'histoire est donc soumise pour la première fois au règne de la mémoire des hommes, mémoire de l'histoire. On note aussi que le déluge emportera avec lui le grand-père de Noé, Mathusalem, à l'âge de 969 ans. Mathusalem ne faisait déjà donc plus, d'après le récit, partie des "justes".* »

Il y a de réelles incertitudes sur les durées qui suivent Adam et Ève et sur le sens à donner aux âges des patriarches qui me paraissent davantage correspondre à l'âge de clans.

Je ne peux que renvoyer ici à ce qui est écrit dans un autre sujet intitulé « 64. Adam a-t-il vécu 930 ans ? » (cf. infra).

Il me semble possible que la lignée des patriarches s'étale bien plus dans le temps que ce qu'on comprend au premier abord, mais pas nécessairement avant l'homo sapiens, ni même nécessairement de plusieurs dizaines de milliers d'années.

Pneumatis écrit : « *Il y a quand même un souci, avec le fait de vouloir retrouver une correspondance historique avec les événements de la Genèse, c'est le début du chapitre 6 et les héros antédiluviens. La mise en scène de l'accouplement entre des "fils de dieux" (ben 'elohiym) et des "filles d'hommes" (bath 'adam) devenus nombreux, donnant des enfants, est totalement incompréhensible historiquement, sauf sur un plan qui n'a plus rien d'une réalité physique bien entendu. Idem à propos des Nephilim, qu'on traduit par géant.... Le sens lui est totalement obscur.* »

Cette question fait l'objet du sujet intitulé « 60. La descendance d'Adam et Ève et les pré-humains » (cf. infra).

Il me paraît inévitable, même si cela paraît exclu par beaucoup, que la création de l'homme dans l'histoire, par une intervention divine faisant usage d'un patrimoine génétique pré-humain produit de l'évolution antérieure, implique nécessairement des relations avec d'autres êtres proches de l'espèce pré-humaine d'où dont issus les premiers humains.

Personnellement, cela ne me paraît pas aussi obscur du fait que j'accepte qu'Adam et Ève ont été créés dans le cours de l'évolution. Je pense qu'ils avaient l'un et l'autre un père et une mère terrestres biologiques qui étaient pré-humains et que la constatation faite par la Genèse selon laquelle l'homme quitte son père et sa mère s'appliquait à Adam lui-même, premier humain. Je sais que beaucoup n'acceptent pas cette idée sans laquelle il ne reste que l'hypothèse de la création ex nihilo, des thèses

comme la vôtre, ou un abandon de toute thèse du fait de l'évolution progressive constatée par les scientifiques. Un père et une mère terrestres biologiques impliquent aussi normalement des cousins et toute une espèce dont sont issus les premiers humains. Les membres de cette espèce sont aussi des créatures de Dieu et il me semble que tant Caïn, après sa fuite, que les premiers descendants d'Adam et Ève ont probablement eu des relations diverses avec ces êtres proches mais non humains.

Briscard écrit : « *Pourquoi les appeler des pré-humains ? C'étaient à votre avis des animaux comme leurs cousins les primates ? Quelle différence concrète entre eux ?* »

Ce n'étaient pas des animaux au sens où nous l'entendons généralement comme étant des « *non humains* ».

Durant les millions d'années du passé durant lesquelles l'ascendance biologique des humains est distincte de toute autre espèce, la différence avec les autres créatures vivantes et animées s'est développée jusqu'à atteindre la différence actuelle.

Les pré-humains qui se sont succédés durant des millions d'années sont nos ancêtres biologiques et sont donc des êtres spécialement façonnés par Dieu pour aboutir à la création achevée de notre corps.

Il ne s'agit pas de bêtes sauvages. Rien ne justifie donc de parler de zoophilie, ni d'imaginer une cruauté résultant d'accouplements avec des bêtes sauvages.

Il ne s'agit pas de penser à de la zoophilie. Les pré-humains ne sont pas des animaux, mais des pré-humains. Sur ce point précis, nous nous retrouvons un peu. Je pense volontiers comme vous qu'il y a quelque chose d'humain (voire plus) dans la toute première cellule au début de la lignée biologique humaine. L'homme ne descend pas du singe. Il y a eu un être pré-humain ayant les caractéristiques corporelles d'un animal, mais avant il y a eu la même chose dans les ancêtres sous-marin et même végétaux, et plus loin dans la matière antérieure. Mais, ici encore la réalité de type végétal pré-humaine, il y a des dizaines de milliards d'années, n'est pas un végétal, c'est déjà aussi du pré-humain en formation et nous pouvons remonter ainsi au début de la création car l'homme en était le but dès l'origine.

Le verbe s'est fait chair dès le commencement.

Vous écrivez ensuite : « *Et pourquoi donc Dieu en aurait-il choisi deux parmi eux pour les "humaniser" ? Selon quel critère ? Votre explication est bizarre* ».

Bizarre, en effet, sauf que ce n'est pas mon explication. Ce n'est pas la réalité. Dieu n'a pas choisi deux pré-humains pour les humaniser. Personne ne prétend cela.

Aucun pré-humain n'a été « *humanisé* ».

Avez-vous, vous-même, été « *humanisé* » ? Non, bien sûr. Vous n'existiez pas avant votre conception et vous avez été conçu lors de la fusion de gamètes issus respectivement de votre père et de votre mère.

Il en va de même pour le premier Adam. Comme chacun de nous, il a été créé lors de sa conception, mais cette conception fut extraordinaire car un souffle spirituel de Dieu y est intervenu pour y créer un être nouveau.

Vous avez seulement difficile à comprendre que Dieu ait créé un être nouveau avec un corps issu de processus évolutifs. Dieu nous a créés par un souffle spirituel dans un corps. Ce souffle y a non seulement laissé une trace, un esprit par lequel nous pouvons être en relation personnelle avec le Créateur qui nous l'a insufflé, mais a créé un être nouveau, une âme humaine avec une nature corporelle et spirituelle transmissible à sa descendance.

Diverses branches non humaines sont issues du tronc d'où provient l'humanité. Mais, ce n'est qu'à partir d'Adam et Ève que leur descendance est devenue exclusivement humaine. Personnellement, les nephilims me semblent pouvoir être situés parmi les derniers descendants des unions avec des créatures pré-humaines de l'espèce d'où sont issus directement les premiers humains. La Genèse nous dit qu'ils ont disparu. Ce fut une étape intermédiaire que je n'explique que parce que tous les descendants d'Adam et Ève ont reçu l'humanité en héritage, y compris ceux qui ont pu provenir d'alliances avec des membres de l'espèce pré-humaine vivant à l'époque. Je sais que certains pensent que de telles alliances sont impensables, que tout mélange a été immédiatement impossible, et que les enfants d'Adam et Ève se sont reproduits entre eux.

Pneumatis écrit : « *Je voudrais juste vous indiquer à ce propos un problème technique pour moi... Je n'arrive pas à morceler la question des origines avec l'Eden d'un côté, les Nephilim de l'autre, le déluge ailleurs, etc. Les origines historiques de l'humanité, c'est le sujet sur lequel vous exhorte les lecteurs à débattre, sujet qui me passionne, mais qui ne se morcelle pas pour moi aussi aisément que cela semble être possible pour vous.* »

Je partage bien sûr votre sentiment et cette difficulté inévitable que je ne trouve pas plus facile que vous.

Personne ne conteste, ni les croyants les plus fondamentalistes, ni les athées les plus rationalistes, qu'il y a eu un moment (qui a pu durer des milliards d'années) sans humain sur la terre. Et pourtant, vous y réagissez avec vigueur :

Pneumatis écrit : « *Attention ! Je ne vois rien d'incontestable dans ce que vous affirmez, et l'affirmer ainsi me semble nettement déborder le cadre d'extrême prudence que nous fixe l'Église pour cette réflexion. Ne confondons pas "création de l'Homme par Dieu" avec "apparition d'hominidés dans l'histoire". L'amalgame est plus que glissant. La science est incapable de dater l'acte Créateur de Dieu.* »

Il ne convient pas, en effet, de confondre la création de l'homme et l'apparition des hominidés. Votre réaction me semble basée que sur le malaise que suscite pour beaucoup la réflexion sur la création de l'humanité dans sa réalité historique. L'attention à cette réalité historique continue à me sembler très importante pour notre foi et par rapport à l'Incarnation et à la résurrection du Christ. Nous sommes d'accord là-dessus, de même que sur l'extrême prudence nécessaire.

C'est notre force de catholiques de pouvoir réfléchir d'autant plus librement que nous acceptons a priori la voix de l'Église exprimée par le magistère et nos réflexions sont comme quelques gouttes dans l'océan des méditations du peuple de Dieu où mûrissent les convictions de l'Église que le magistère peut parfois discerner pour tous après de nombreux siècles. Ce n'est qu'après 19 siècles que l'Église a pu proclamer en toute clarté l'Immaculée Conception.

Pneumatis écrit : « *Quand j'évoque la maturité "évolutive" d'Adam et Ève, j'évoque des êtres qui ont subi pour eux-même, l'ensemble des étapes de l'évolution (mutations génétiques ou autres mécanismes) propre à les faire évoluer d'un état très primitif à un état biologiquement évolué. Les milliards ou millions d'années et leur immortalité le permettant.* »

Votre thèse suppose qu'Adam et Ève ont vécu sur la terre dans une condition immortelle pendant des milliards d'années avant le péché originel. Outre que la Genèse n'en dit rien, où serait la trace d'une telle durée et pourquoi n'y aurait-il eu ni fécondité, ni reproduction, contrairement au commandement divin ? Votre thèse n'est pas absurde, mais je ne trouve rien qui puisse suffisamment l'accréditer sans fondement ni dans la Bible, ni dans l'enseignement de l'Église, ni dans la réalité scientifique, mais je constate seulement une contradiction avec la fécondité confiée à l'homme. Vous avez raison de constater que les premiers humains n'engendrent qu'après la chute. Personnellement, j'en déduis seulement que le péché originel s'est produit très vite après leur création.

Pneumatis écrit : *« Je ne crois pas qu'on puisse pousser le littéralisme au point d'affirmer qu'Adam était nécessairement en état de "parler" parce que dans la Genèse on le voit nommer les animaux que Dieu fait passer devant lui, ou qu'on le voit converser avec Dieu. Même si j'aurais tendance à être d'accord sur l'idée, sa justification me semble dangereuse car ultra-littérale (non y a pas de jeu de mots !). Si on prend le récit ici au pied de la lettre alors il faut être cohérent et le prendre au pied de la lettre jusqu'au bout. On ne peut pas changer de grille de lecture à chaque verset comme ça nous arrange, et penser un moment que l'Eden serait une réalité essentiellement spirituelle, mais que les paroles d'Adam seraient une réalité historique, lors même que le langage est d'abord et en premier lieu l'expression de l'esprit, justement. »*

Il me semble qu'ici, votre approche est trop limitée. Ce n'est pas l'un ou l'autre. Je ne pense pas ici qu'il faille retenir de l'ultra littéral. Mais, le fait qu'Adam parle, notamment après qu'il ait découvert Ève et lors du péché originel, me paraît incontestable dans la Genèse. Il ne me paraît pas exact de prendre le pied de la lettre jusqu'au bout, ni de se limiter à une grille de lecture. Il ne s'agit pas de changer de grille comme cela nous arrange, mais d'admettre que les deux réalités (terrestre et spirituelle) coexistent dans la réalité historique et que le texte de la Genèse doit nécessairement l'exprimer.

Pneumatis écrit : *« Le fait qu'Adam soit immortel avant la chute semble assez bien défini par la tradition : corps incorruptible, inaltérable et transcendant le monde physique. En somme, il est l'image parfaite de l'âme qui le forme. »*

Il y a, en effet, une différence entre nous sur le sens du mot « *immortel* », et de même pour les mots « *incorruptible* » ou « *inaltérable* ». La Genèse me semble indiquer, dans l'avertissement de Dieu avant le péché originel autant que par les conséquences du péché originel, que la mort, la corruption, était une possibilité qui existait avant la chute. L'homme ne devait pas y être soumis, mais avait tout ce qui était nécessaire pour dominer les renouvellements naturels.

Pneumatis écrit : *« ce n'est pas de l'aretz (terre au sens du monde sensible, opposé au ciel du monde intelligible) qu'Adam est tiré, mais de la poussière de la Adamah (terre au sens de nature). En hébreu on parle ici de nature, au sens de celle qui peut être par exemple humaine ou encore divine. Nature à laquelle Dieu associe une âme spirituelle. Nous avons là l'homme parfait, au-delà de tout critère biologique ou historique. »*

Tout à fait d'accord, mais pourquoi ajouter immédiatement une réduction du sens en affirmant « *C'est du sens métaphysique que le récit traite ici* » ce qui est vrai, mais n'exclut pas le sens historique. L'Incarnation du Christ ne cesse de mettre en lumière que les deux sont liés dans l'humanité créée.

Pneumatis écrit : *« les récits transmis par les générations précédentes dont il s'est inspiré, sont extrêmement précis sur les âges des patriarches et les engendremens. On ne peut ignorer cette précision... ceci a déjà été traité dans d'autres sujets. Mais n'a jamais été résolu. »*

Cette difficulté reste réelle, mais ne justifie pas d'exclure la réalité du récit principal. Il s'agit d'un développement assez distinct lorsque le péché originel s'est produit et a produit tous ses effets. Il s'agit de tracer les grandes lignes qui nous relient à nos premiers parents. Je n'ai pas d'explication certaine pour les chiffres. Je constate cependant qu'ils sont multiples, divers et complexes, ce qui peut indiquer que l'homme sait compter. Il dépasse la perception abstraite directe d'une quantité qui ne dépasse guère la dizaine, voire moins. Faut-il imaginer une transmission de durées notées au fil des générations ? Je n'en sais rien.

Pneumatis écrit : *« Soit on lui accorde une pertinence historique et il faut bien faire quelque chose de ces âges : on ne va pas les mettre de côté parce qu'ils nous embêtent ; soit on abandonne la pertinence historique de ce chapitre de la genèse, et là encore il faut être cohérent jusqu'au bout. »*

Attention, vous savez comme moi que les différents sens se combinent et s'éclairent. La pertinence historique n'exclut pas des présentations imagées ou symboliques. Se cantonner dans une interprétation littérale ou symbolique peut entraîner une perte de sens et même un dérapage complet hors du sens. Vous êtes certainement d'accord là-dessus.

Pneumatis écrit : *« Ce qui est intéressant, du point de vue de l'analyse historique, c'est que la mémoire du déluge semble bien présente à l'humanité, et pas seulement aux peuples ayant directement hérité de la révélation mosaïque (je pense notamment aux sumériens). Tandis que l'histoire précédant le déluge, pourtant nécessairement transmise sous le même mode, à partir de la famille de Noé, n'a de trace "historique" que dans la révélation mosaïque. Doit-on dès lors persister dans une lecture historiciste de ce qui précède le déluge dans la Bible ? »*

Le mot historiciste contient la réponse négative à la question. Le déluge est en effet évoqué ailleurs que dans le peuple hébreu ce qui confirme une certaine réalité historique qui reste à préciser. Pour la période qui précède, la Genèse n'en dit quasi rien : ce n'est quasi qu'une liste de noms et de durées dont la compréhension est très incertaine. Nous pouvons constater que les Évangiles reprennent aussi, pour la généalogie du Christ, une liste de noms avec des données calculées qui ouvrent une partie de l'explication possible puisque des générations sont sautées pour mettre en avant une symbolique mathématique : 3 x 14. Dire que Jules est engendré par Rudy n'exclut pas des générations intermédiaires. C'est d'autant plus vrai dans la Bible que les noms des patriarches sont aussi attribués à leurs clans.

Mais, tout à fait d'accord pour dire avec vous que *« nous ne pouvons rien affirmer comme donnée positive à la connaissance que la sainte tradition n'ait affirmé également »*.

Vous avez bien raison d'exclure tout ce qui vous paraît un nouveau dogme. Bien sûr qu'il faut être prudent. Mais, croire fermement que la création et que le péché originel se sont produits au cours de l'histoire du monde après d'autres étapes de la création continue à me sembler incontestable tant pour la foi que pour la science.

Nous sommes bien sûr d'accord avec votre conclusion lorsque vous écrivez *« je pose (et je m'autoriserai presque à affirmer) qu'on ne comprendra les origines de l'humanité qu'à la lumière de la résurrection, et que donc nulle science ne pourrait connaître l'origine de l'humanité si elle n'intègre pas cet aspect de l'humanité qu'est sa nature immortelle. Ne serait-ce que pour que cette condition de la science existe, il FAUT que les origines historiques de l'homme rendent témoignage de cette immortalité »*.

Vous écrivez aussi de manière tout à fait exacte que *« le premier homme n'est pas engendré, mais bien créé corps et âme. D'ailleurs, vous noterez qu'Adam est bien directement fils de Dieu, tandis que ses fils sont des fils d'Adam ; ce n'est pourtant pas Adam qui crée leur âme, mais bien Dieu, donc il faut qu'Adam se soit vu remettre par Dieu lui-même ce que les générations suivantes se sont vu remettre par engendrement. »*

Le mot création me semble réservé à ce que Dieu fait ex nihilo. Le mot engendré me semble approprié pour ce qui est déjà présent. Le Fils est engendré, non pas créé, parce qu'il est présent dans la Trinité de toute éternité. Par lui, tout a été fait, depuis la poussière matérielle qui a produit du vivant matériel, puis du vivant matériel animé, puis l'humain, jusqu'à donner un jour un corps au Christ, avec beaucoup de branches collatérales qui forment toute la création.

Le corps du premier homme me semble avoir été créé progressivement ex nihilo au fil de l'évolution depuis le début de la création du monde, mais son âme spirituelle (qui, contrairement aux animaux, lui permet de subsister spirituellement malgré la mort de son corps physique) a été créée ex nihilo instantanément, à un moment nécessairement précis au cours de l'histoire du monde, lorsque son corps était achevé et apte à cette union unique qui me semble définir l'être humain dans sa réalité physique et spirituelle.

Cette réalité physique et spirituelle est ensuite transmise sans exception à toute la descendance du premier couple humain. Cette descendance est engendrée sans qu'un nouvel acte de création spécifique soit nécessaire. En Adam et Ève, nous sommes déjà présents d'une certaine manière.

Je ne peux cependant vous suivre lorsque vous écrivez que :

« *La Bible n'ayant pas une prétention historique* »

« *Le truc c'est que la Genèse ne situe rien du tout dans le temps. Elle ne dit pas si la terre dont il est question est "notre terre" ou l'univers* »

« *Toujours selon mon hypothèse, il aurait été créé il y a suffisamment longtemps pour que l'échelle de temps nous paraisse une éternité, et qu'il aurait été créé, sans parents, dans un corps dont le niveau d'évolution s'apparente à celui d'une cellule embryonnaire au tout premier stade de sa formation, quoiqu'étant incorruptible et impérissable. Le quand, je ne prétends pas y répondre pour l'instant. Cela peut être en même temps que la toute première bactérie, ou avant, ou après, je n'ai pas d'hypothèse pour l'instant. Tout ce que je postule c'est qu'il faut que cela remonte suffisamment loin dans le passé pour permettre les mécanismes d'évolution propres à le faire évoluer jusqu'au stade du corps que nous avons aujourd'hui, et que cela s'exprime à notre conscience comme une mesure d'éternité.* »

Invité écrit : « *Je dois être dépourvu de toute foi car je ne conçois pas, comment au vingt-et-unième siècle, il est encore possible de croire en l'existence d'Adam et Ève et, qui plus est, dans un jardin, sans se mettre en porte-à-faux avec sa propre raison et nos connaissances modernes.* »

Eh bien ! C'est pourtant mon cas. Je crois, en effet, au 21^{ème} siècle, en acceptant tous les acquis des connaissances scientifiques modernes et sans jamais devoir écarter ma raison, en l'existence historique d'Adam et Ève dans un jardin.

Je veille d'ailleurs à vous répondre de manière parfaitement rationnelle et conforme aux sciences, mais je veille tout autant à vous faire observer les limites de la raison et des sciences et ce qui peut être connu au-delà par la foi. Sans porte-à-faux ni avec la raison, ni avec les connaissances modernes.

Mais, encore faut-il bien comprendre ces mots « *Adam* », « *Ève* », et « *jardin* » et ce que nous en savons historiquement. « *Adam* » veut dire « *tiré de la terre rouge* ». « *Ève* » veut dire « *vivante* » et « *jardin* » veut dire « *endroit limité* ». Au-delà, c'est souvent de la spéculation, de l'interprétation et la reconstruction peut ressembler à un film Walt Disney décalé de la réalité historique.

Pour l'essentiel, je crois à un premier couple composé d'un individu homo sapiens masculin et d'un individu homo sapiens féminin. Peu importe le nom qui les désignait dans la réalité historique. Peu importe aussi l'endroit géographique exact ou l'époque exacte, même si des hypothèses sont possibles.

Celui qui croit que l'être humain est la seule créature dont l'être conscient peut vivre au-delà de la mort physique (c'est ce que l'Église nomme une « **âme immortelle** ») doit nécessairement admettre qu'il y a eu, dans l'ensemble de ces créatures ayant existé, un premier être masculin et premier être féminin dans l'histoire concrète de ce monde.

Je crois à une réelle création survenue par une union d'une réalité physique issue de processus évolutifs et d'une intervention divine qui a créé, dans la nature physique, deux êtres absolument nouveaux dont seuls les corps physiques provenaient de l'évolution, mais dont la « *personne* » (désolé de devoir utiliser un concept moderne), bien que créée par et avec un corps, subsiste au-delà de la mort physique, parce qu'elle est aussi créée par et avec une vie qui vient de Dieu.

N' imaginez rien de spécialement observable d'un regard extérieur. De même que pour Jésus de Nazareth, un observateur extérieur n'aurait rien vu de spécial chez nos premiers parents, mais n'aurait vu que deux individus physiquement semblables à beaucoup d'autres de leur époque.

Il n'aurait pas davantage vu le moindre jardin spécial. Le mot « *jardin* » est un mot symbolique qui indique un endroit limité que le récit biblique situe « *dans* » l'Eden, soit dans le monde de Dieu. Mais, c'était aussi et, en même temps, à un moment où Adam et Ève étaient sur la terre. Ils vivaient pleinement leur nature corporelle et spirituelle, tant dans la réalité physique que dans la réalité spirituelle de Dieu. En se séparant de Dieu, ils ont perdu cette participation à l'Eden de Dieu qu'exprime le mot « *jardin* ».

La base historique me semble assez clairement une référence à l'eden sumérien, au lieu de rencontre des quatre fleuves qui se rejoignaient à l'endroit nommé actuellement Al Qurnah en Irak, dans ce pays de l'argile rouge (adam signifie rouge) où l'écriture a été inventée (avec une référence par la notion d'image utilisée dans le récit).

Mais, cette référence à la réalité historique est d'emblée présentée à l'envers, en miroir : dans le jardin biblique, ce ne sont pas les quatre fleuves qui se jettent dans le Chatt-el-Arab pour diriger leurs eaux vers le Golfe Persique, mais l'inverse.

On ne peut donc pas en déduire qu'Adam et Ève ont vécu à cet endroit, dans le sud du pays de Sumer, car il est possible que la référence ne soit que symbolique, inspirée de l'endroit où vivait l'auteur primitif du récit.

Ce qui me semble historique, ce n'est pas le détail littéral des eaux qui auraient coulé dans l'autre sens, mais le fait que l'endroit réel avait aussi une réalité « *en miroir* », spirituelle. On est sur la terre mais aussi dans un au-delà, une réalité spirituelle.

Dans cette réalité, ces deux premiers individus avaient une relation avec Dieu, dans l'au-delà du physique. Le récit raconte, de manière imagée, en utilisant des réalités physiques concrètes, un événement qui met en relation les deux individus physiques et leur Créateur. Par un choix, les deux premiers individus se sont séparés de leur Créateur.

Le reste, ce sont des détails qu'il faut entendre avec prudence dans le cadre imagé du récit biblique.

Raistlin écrit : « *je penche pour l'hypothèse selon laquelle le corps humain a évolué et, au bon moment, Dieu y a insufflé une âme spirituelle* »

En effet ! St Augustin l'avait compris bien avant Darwin. Il ne me semble pas qu'il y ait des contradictions avec la Genèse, mais plutôt une invitation à la redécouvrir avec un autre regard. Rien dans le texte de la Genèse n'affirme que le corps des humains a été façonné en un seul instant et non à travers une longue chaîne causale.

Non, nous ne sommes pas les simples produits d'ancêtres biologiques frustes et sauvages qui auraient engagé tout l'avenir de l'humanité par un péché originel commis dans les brumes de la bestialité.

Non, Dieu n'est pas l'auteur d'un « *Big Bang* » originel dont découlerait tout le reste de manière globalement préprogrammée, y compris l'humanité, sans autre création.

Il n'y a pas eu de développement progressif d'une âme devenant progressivement immortelle (ce qui n'a aucun sens) au fil de transformations génétiques des hominidés après de multiples transformations antérieures depuis le Big Bang.

L'immortalité est ou n'est pas. Seule une création instantanée a pu la rendre présente dans la réalité corporelle de l'histoire.

Même si les premiers humains ont été créés avec un corps façonné progressivement dans la glaise pendant des milliards d'années, la foi en la création d'êtres à l'image de Dieu, capables de partager sa

vie, son amour et sa liberté, écarte l'idée que les premiers humains auraient été des êtres frustes avec une intelligence moindre que la nôtre.

Rien ne justifie d'attribuer aux premiers humains un corps différent moins développé d'un hominidé préhistorique qui ne serait semblable ni à celui du Christ, ni au nôtre.

Les grandes évolutions biologiques que la science nous révèle ne doivent pas ébranler notre conviction que tous les humains de l'histoire ont un corps, y compris un cerveau, semblable pour l'essentiel à celui du Christ, même si ce corps a pu longuement évoluer avant la création de l'humanité et qu'on peut imaginer des évolutions biologiques futures.

Combien de temps durera l'humanité dans le monde présent ? Au total, peut-être seulement quelques milliers ou dizaines de milliers d'années, soit une durée insignifiante par rapport aux millions d'années que requièrent les évolutions biologiques majeures.

Dans l'histoire, il y a quelques milliers d'années, il y a bien eu création d'êtres nouveaux avec une âme immortelle à l'image de Dieu puis, quelques milliers d'années plus tard, une Incarnation de Dieu lui-même dans cette nature capable de partager la vie même de Dieu.

Le fait que leur corps animal ait été issu de milliards d'années d'évolutions et de transformations ou la possibilité biologique de transformations futures ne peut cacher l'essentiel de la création intervenue dans l'histoire.

Archi écrit : « *Il faudrait déjà s'accorder sur le terme d'"instant", justement. Peut-on parler de temps tel que nous le connaissons, pour la période d'avant la Chute ?* »

Cette question est, en effet, la question principale à poser par rapport à la création de l'humanité.

Les limites de la science que vous indiquez à juste titre amènent cette remise en cause fondamentale avec toujours davantage de clarté. Mais, le défi est énorme pour la foi et pour l'Église.

La création, la responsabilité de l'homme, le péché originel, la perception du corps, la morale et l'Incarnation elle-même y sont mis en cause de manière essentielle.

Comme l'écrit Archi, il est, bien sûr, « *aberrant de demander à la science de nous éclairer sur ce qui sort du champ de ce qu'elle sait étudier* », et « *Ceci, sans parler de la part énorme d'idéologie athée qui se dissimule plus ou moins efficacement sous le nom de « Science »...* ».

Il faut cependant constater que le résultat de la science sur la réflexion théologique est une mise en doute très répandue qui, précisément, « *sort du champ de ce qu'elle sait étudier* » ou plus exactement, parvient à faire sortir la foi d'un grand nombre « *du champ qu'elle sait étudier* ». Il en résulte l'allégation ou même la conviction que, contrairement à l'enseignement constant de l'Église, la création de l'humanité se serait produite en dehors de l'histoire du monde présent.

En profonde contradiction avec l'Incarnation concrète de Dieu dans l'histoire, la science parvient à faire sortir l'histoire concrète de la foi d'un grand nombre. La foi est renvoyée aux réalités abstraites. Et cette atteinte commence par la mise en doute de la création concrète de l'homme dans l'histoire.

Nul être humain, avec les limites de son cerveau, ne peut parler avec clarté de la réalité perceptible au-delà des mesures du temps et de l'espace que nous utilisons pour mesurer les réalités concrètes de manière compréhensible pour la raison et la science.

On ne peut guère parler de ce qui sort du temps et de l'espace.

Nous parlons ici de croire ou non en une création de l'humanité dans le temps et dans l'espace de ce monde, aussi concrète que l'Incarnation du Christ.

L'homme serait-il apparu, dans le monde présent, après des milliards d'années de « *phénomènes progressifs* », d'évolutions et de mutations, par un effet biologique d'un monde déchu et non par une création divine dans notre monde ?

Dans le monde réel et concret que la science étudie, chacun sait qu'il n'y a pas toujours eu des êtres dotés de conscience (et les croyants peuvent préciser ; dotés d'une âme immortelle).

Y a-t-il eu création dans cette histoire ou seulement dans une « *histoire* » hors du temps et de l'espace ?

Mais, comment nier qu'il y a nécessairement eu, dans l'histoire concrète, de premiers êtres dotés d'une âme immortelle ? Ont-ils surgi naturellement de l'histoire biologique sans création divine par un effet lointain d'une création antérieure au Big Bang et avec la marque d'un péché originel antérieur à l'histoire concrète ?

Affirmer de manière générale une absence de concordance entre la science et la Genèse est un a priori injustifié. Il n'y a pas deux vérités sur la réalité concrète de l'humanité et sur son origine.

Il n'y a eu dans l'histoire qu'une seule réalité dont la science cherche à connaître sans cesse davantage de détails et dont les croyants, y compris les auteurs de la Genèse, cherchent à discerner l'essentiel utile pour notre vie, pour notre cheminement avec Dieu.

Nous pouvons cependant comprendre Epsilon lorsqu'il affirme que « *à partir du moment où l'Homme est à même de prendre conscience de lui-même et de son environnement ... il entre de plein pied dans ce que nous pouvons appeler le « fait religieux »* ».

S'il s'agit du moment où sa conscience lui permet de partager la vie de Dieu, je suis d'accord.

Mais, c'est quand ce moment et comment se produit-il ?

Je suppose qu'il admet qu'à ce moment, il y a eu, sur la terre, la présence des premiers êtres ayant une âme immortelle et qu'il n'y en avait pas auparavant.

Mais, en quoi cela permet-il de considérer alors que, de même que l'apparition des hominidés est progressive et s'étend avec de multiples variantes sur des périodes très longues, il n'y aurait pas eu un moment précis d'apparition des premiers humains ayant une âme immortelle ?

Il ne s'agit pas ici de déterminer quand cela se serait produit, ni si la date pourrait un jour être déterminée même approximativement, mais uniquement d'accepter que cela s'est ou non produit à un moment précis de l'histoire concrète.

Même si Epsilon croit qu'on ne pourra jamais rien en dire et que la Genèse ne nous donne aucune indication concrète, historique ou scientifique, la question reste exactement la même.

Il ne semble pas possible d'imaginer une survenance progressive de l'acquisition de l'immortalité.

Nous croyons que l'humain a une âme immortelle qui lui permet de ressusciter, d'être sauvé par le Christ.

Les êtres non humains s'éteignent avec la mort physique. Les humains ressuscitent.

À un moment, dans le cours de l'histoire, il a bien fallu qu'il y ait de premiers êtres avec une âme immortelle, capables de partager la vie éternelle de Dieu, de ressusciter.

Comment placer Adam et Ève dans la lente histoire des formes humaines qui mènent jusqu'à la notre Sapiens ?

Le comment n'est pas ici d'ordre scientifique. Il ne s'agit pas de rechercher des détails concrets que la Genèse ne nous donne pas, mais de discerner l'essentiel de la création de Dieu, de la vocation des humains, de leur destinée historique, ce qui est utile pour comprendre aujourd'hui ce qu'est notre vie et la bonne nouvelle de l'Évangile.

Et, pour y répondre, la Genèse nous apporte une révélation qui garde toute sa pertinence et sa richesse par rapport à la réalité historique qui s'est nécessairement produite.

Epsilon écrit : *« votre question se résume par : à quel moment de l'Histoire « l'âme immortelle » a été créée ... une réponse triviale est de dire : c'est à partir du moment où l'Homme a commencé à y croire ... mais même cela n'est pas simple ... »*

Ici, vous mettez un doute sur l'immortalité.

Sans la conviction que l'homme est une personne immortelle, il est effectivement impossible d'être d'accord sur la compréhension de la Genèse.

Agnus écrit : *« Pour Theilhard de Chardin la conscience réfléchie arrive bien progressivement, comme si avant cela l'Humanité était en gestation. Corps et conscience évoluant constamment, l'évolution de cette dernière nous permettant de mieux nous rapprocher du Christ. »*

Tout-à-fait d'accord, pour autant que le mot « conscience » ne considère qu'une capacité cérébrale.

Les athées ont raison lorsqu'ils considèrent que la nature terrestre de l'humain, même avec les plus grandes qualités intellectuelles et affectives, n'implique pas nécessairement l'immortalité.

La création d'un être capable de partager éternellement la vie de Dieu est un acte gratuit de Dieu dans l'histoire et n'est en rien un produit nécessaire de l'évolution du monde, ni d'un être surdoué dans ce monde.

Agnus écrit : *« En somme, nous en serions toujours à la Genèse et l'Humanité est en cours de création à l'image de Dieu, si elle l'accepte en suivant l'enseignement du Christ. »*

C'est exact si le mot « création » est compris dans le sens qu'il reste un accomplissement ou un développement à réaliser par l'homme et avec l'homme, en communion avec Dieu.

L'Écriture nous dit que le monde est encore dans les douleurs de l'enfantement.

Agnus écrit : *« L'idée d'une âme éternelle donnée à un moment donné de l'évolution des hominidés est aussi une idée, mais elle ne se justifie pas plus. »*

Mais, si ! Sauf à mettre en doute la spécificité de l'âme immortelle des humains, en considérant que les autres créatures auraient aussi une âme immortelle, ce qui n'est pas le cas, l'idée d'une âme immortelle donnée à un moment s'impose.

Pourquoi donc accepte-t-on l'Incarnation de Dieu lui-même à un moment de l'histoire et a-t-on si difficile à accepter la création d'un être nouveau à son image à un autre moment de cette même histoire ?

Le rejet de cette création concerne, en réalité, un affaiblissement de la foi en l'immortalité et en la vocation spécifique de l'homme à partager éternellement la vie de Dieu qui se dilue chez un grand nombre.

Il est certain que nous cherchons à comprendre la Genèse à la lumière de l'ensemble de la révélation et de la foi catholique sans nous limiter à ce que les auteurs humains de la Genèse ont voulu consciemment écrire.

Le texte hébreu est extrêmement riche de significations et nous avons certainement encore beaucoup à découvrir dans tout ce que les auteurs de la Genèse ont voulu y mettre et même dans ce que leur inconscient y a mis malgré eux, sous l'effet d'influences multiples de leur propre vécu, de leur personnalité et du contexte extérieur dans lequel ils vivaient.

Mais, la Genèse est aussi un texte qu'avec l'Église nous reconnaissons comme Parole de Dieu, ce qui signifie que nous pouvons croire qu'au delà de ce que les hommes ont écrit ou voulu écrire, Dieu lui-même se révèle à nous, ce qui nous permet de trouver dans la Genèse bien davantage que la pensée humaine de ses auteurs et de raccrocher la révélation de la Genèse à l'ensemble de la révélation.

La mort et la résurrection du Christ, et tout le Nouveau Testament, nous permettent de découvrir un sens plus profond et plus étendu que les croyances humaines de l'époque de l'Ancien Testament.

Epsilon écrit : *« Il est difficile à la seule lecture de la Genèse d'avoir « la conviction que l'homme est une personne immortelle » ».*

Vous m'étonnez. En effet, lorsque Dieu dit à Adam que « si » il s'empare du fruit de l'arbre du milieu du jardin, « il mourra », il me semble qu'il s'en déduit de manière assez claire que, dans le cas contraire, s'il ne prenait pas ce fruit, il ne mourrait pas.

Il ne s'agit pas ici d'une punition avec une sanction injustement transmise à la descendance, mais d'une conséquence inéluctable d'une rupture de la communion qui est la source de la vie. Une coupure du courant qui fait vivre.

Epsilon écrit : *« Adam bénéficiait d'un "don préternaturel" qui préservait son intégrité physique/morale (corps et âme) ... ceci étant matérialisé par la consommation de l'arbre de vie (sorte de plante de jouvence) ... à la condition bien sûr qu'il reste exempt de Faute et donc reste au Paradis. Encore une fois l'homme n'a pas été créé "immortel" ... la Faute d'Adam/Eve n'a pas changé leur nature. »*

On est très proches avec des mots un peu différents.

Je peux comprendre (même s'il faut préciser et nuancer la plante de jouvence) ce que vous écrivez du don préternaturel d'Adam.

C'est exactement ce don qui lui ouvre l'immortalité. Ce que vous écrivez sur ce point me paraît juste.

De ce point de vue, lorsque vous écrivez que l'homme n'est pas créé immortel, les mots paraissent inexacts, mais vous semblez considérer l'immortalité comme un ajout dans la nature, ce que vous rejetez, mais uniquement par rapport à la nature terrestre.

Et là, je suis assez d'accord. La nature de l'être humain n'a pas été changée par le péché originel. Il a seulement perdu les dons liés à la communion qu'il avait avec Dieu et, notamment, le don préternaturel lui permettant de vaincre la mort, de la franchir.

Agnus écrit : *« Je suis de plus en plus convaincu que la notion clef est celle de discontinuité dans la continuité, notion que l'on retrouve chez Teilhard de Chardin, comme avec le Bienheureux Jean-Paul*

II. L'homme un singe, issu d'une lente évolution de la matière (et proportionnellement des capacités cognitives) depuis 3,5 milliards d'années, mais il a, à un instant T, été doté d'une âme spirituelle qui fait qu'on passe du simple Homo à l'Homme si j'ose dire. Quand à savoir comment est arrivée cette âme spirituelle je pense qu'il est plus que difficile de le dire... »

Cela me semble en effet la seule approche cohérente avec l'ensemble du trésor de la foi depuis 2.000 ans autant qu'avec les connaissances actuelles, sauf qu'il me semble inexact d'en déduire que nos très anciens ancêtres à l'état de primates auraient été des singes.

La question scientifique me semble aujourd'hui sans réponse certaine.

Faut-il nécessairement imaginer que toutes les créatures vivantes d'aujourd'hui, plantes et animaux, proviennent d'une seule créature terrestre qui se serait divisée, à partir d'un même tronc, en espèces multiples sans cesse davantage divisées au fil des générations ?

Faut-il, au contraire, admettre que, dans la nature créée, des êtres ont pu surgir distinctement, sans ancêtre biologique commun, dans un contexte permettant l'apparition au même moment ou à des moments distincts d'êtres nouveaux susceptibles de se reproduire et d'évoluer ?

Il ne semble pas exclu que notre humanité ait sa souche propre distincte de celles des plantes et des animaux.

Avons-nous des ancêtres biologiques communs avec certaines plantes ou certains animaux ?

Je n'ai pas la réponse certaine à cette question, mais elle me semble a priori sans intérêt déterminant par rapport au moment essentiel de notre création lorsque Dieu a créé dans l'histoire des âmes immortelles à son image.

Peu importe, pour la foi, qu'avec des connaissances moins développées, de nombreux croyants des siècles passés ont « imaginé » des récits où tout se produit soudainement alors que rien dans le texte de la Genèse ne l'impose. Au contraire, les six « jours » montrent déjà une étonnante perception d'une évolution par étapes successives.

Jusqu'à un instant T.

Cet instant où nos premiers parents ont été créés à l'image de Dieu.

Agnus écrit : « Quand à savoir comment est arrivé cette âme spirituelle je pense qu'il est plus que difficile de le dire... Est-elle déjà placée (par Dieu) sous pression dans la matière au point de n'être opérative qu'à un moment donné de l'évolution ? Est-elle insufflée à un moment donné ? Peu d'élément me permettent de trancher. »

Une âme spirituelle sous pression dans la matière ?

Nous pouvons penser à un cheminement préparatoire et une évolution dans une lignée spécifique d'hominidés puisque l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge nous montre qu'il y a bien eu dans la création une préparation à l'Incarnation du Christ. En effet, dans l'humanité terrestre, une femme a été conçue sans péché pour pouvoir accueillir en son sein et transmettre notre humanité à Dieu lui-même.

Puisqu'il y a eu une action spirituelle dans l'histoire de la Sainte Vierge avant mais en vue de l'Incarnation du Christ, il semble acceptable de penser qu'une action spirituelle ait préparé la création des premières âmes immortelles dans la réalité créée antérieure.

Il me semble a priori possible (cela reste à vérifier) qu'au-delà des caractéristiques cérébrales, du développement progressif des aptitudes intellectuelles et de l'affectivité, il y ait eu aussi une évolution et une maturation de l'esprit humain, mais il n'a pu en aucun cas évoluer naturellement ou progressivement vers l'immortalité.

Dans l'histoire concrète, une créature est ou n'est pas immortelle.

Seule une intervention active de Dieu a pu faire exister une âme spirituelle immortelle en façonnant une âme et un esprit d'un Homo.

Il me semble certain qu'elle n'a pu qu'être insufflée à un moment donné lors de la création des premiers humains à l'image de Dieu.

Exactement comme Dieu l'a refait, pour lui-même, lorsque par l'Esprit Saint il s'est incarné par un souffle à un moment donné dans le corps d'une jeune femme de Palestine.

En effet, Dieu lui-même est devenu une âme humaine, un nouvel Adam, dans une lignée biologique simplement humaine jusqu'à Marie, par une « *création* » nouvelle, pour reprendre ce terme éclairant et audacieux de Benoît XVI, ce qui est encore bien davantage que la création nouvelle des premières âmes humaines immortelles à l'image de Dieu.

Où voyez-vous une possible hésitation avec « *peu d'éléments permettant de trancher* » ?

Agnus écrit : « *Mais le fait est que la vision traditionnelle du Pêché originel est peu compatible avec l'Evolution. Je me demande si finalement le péché originel de l'Homme ce n'est pas tout simplement son incapacité à gérer sa propre Liberté.* »

Peu compatible ? Mais, pourquoi ?

La compatibilité me semble parfaite car rien dans la réalité physique et son évolution ne peut contredire la création d'une âme immortelle qui échappe à la science, ni un péché spirituel. N'oubliez pas que le péché originel se produit « *dans* » l'Eden et pas seulement dans la réalité terrestre que Dieu a mis « *dans* » son Eden.

Le péché originel n'est pas un résultat d'une incapacité que Dieu aurait lui-même créée.

Au contraire, notre incapacité de gérer notre liberté est un résultat du péché originel.

Ce qui est manifeste, par contre, c'est qu'il n'existe aucune trace matérielle distincte du péché originel dans l'histoire ce qui perturbe ceux qui pensent qu'avant le péché originel les feuilles ne tombaient pas et que tant les plantes que les animaux subsistaient éternellement dans la nature.

Mais, rien dans la Genèse ou la foi de l'Eglise n'affirme cela. Nous savons seulement que, depuis le péché originel, il y a eu une interruption dans l'enfantement du monde confié à l'humanité, et que ce monde reste aujourd'hui dans les douleurs d'un enfantement qui dure encore, mais cela n'a pas changé la nature terrestre, mais seulement la capacité de l'humain de la gouverner et de la développer en harmonie avec Dieu.

Avant comme après, l'évolution se poursuit sans discontinuité. Nous ne pouvons savoir ce que l'humain en harmonie avec Dieu aurait fait du monde présent.

Alors que l'esprit de nos premiers parents avait accès à l'Eden de Dieu, notre raison et notre sensibilité terrestres sont aujourd'hui comme enfermés dans la boîte de notre cerveau. Ils ne peuvent rien savoir de ce qu'il y a en dehors de la boîte par leurs seuls moyens. Comment un humain qui ne voit que ce

qu'il y a dans la boîte à l'intérieur de laquelle ses capacités humaines peuvent percevoir quelque chose peut-il savoir ce qu'il y a à l'extérieur de ce que son cerveau peut connaître ?

Heureusement, il nous reste un esprit qui peut recevoir l'Esprit Saint.

Le Christ nous révèle pleinement qu'en dehors de notre boîte, il n'y a pas seulement une réalité plus vaste, ni une réalité coupée de la nôtre, mais un Dieu qui est une union de personnes et qui agit, qui crée, qui invite dans son monde à Lui, avec une puissance d'action dans la réalité terrestre que le Christ, le vrai fils de l'homme tel qu'il a été créé, sans péché, nous montre par ses miracles et par sa résurrection.

Peccator écrit : *« il me semble fermement établi que nous ayons une souche commune : nous partageons la même structure cellulaire, celle des organismes eucaryotes, et il est difficile d'expliquer autrement comment cette structure cellulaire identique (avec notamment les mêmes mitochondries) se serait retrouvée indépendamment.*

Je trouve intéressant que l'on examine comment la création de l'homme peut s'insérer dans l'évolution, mais pour une réflexion fructueuse, il me semble nécessaire de regarder sérieusement ce que la biologie nous apprend. »

Je n'ai pas d'opinion arrêtée sur ce point, mais il ne me semble pas exact de considérer que la biologie indiquerait qu'il est *« fermement établi que nous ayons une souche commune »*.

C'est possible, mais il est aussi possible que des mêmes caractéristiques naturelles dans de mêmes circonstances puissent donner simultanément des êtres distincts très semblables. Un même nuage fait tomber beaucoup de gouttes distinctes. Si vous considérez, dans cet exemple, que le nuage est une souche commune, alors, dans ce sens, nous sommes d'accord.

En l'état actuel de science, le Big Bang paraît une souche commune à tous les vivants, mais plusieurs apparitions distinctes de vivants distincts ont pu surgir d'éléments chimiques similaires dans des circonstances communes. Tous les vivants de la nature ne proviennent pas nécessairement d'un unique ancêtre biologique commun.

Seba écrit : *« miser l'évolution sur le hasard... Lié tout ça au hasard ça me semble un peu gros »*.

Nous sommes bien d'accord !

Pour le chrétien, il est clair que l'évolution est une caractéristique de la création de Dieu et que l'évolution ne vient pas du hasard, même si Dieu a permis de la contingence et n'a pas tout prédéterminé parce que la création a été faite pour l'homme libre chargé de la développer en harmonie avec son Créateur.

Pourquoi donc tant de discussions sur ce qui ne concerne que des réalités terrestres ? Pourquoi chercher le moment de la création des premiers êtres à l'image de Dieu, des premières âmes immortelles, par référence à des critères uniquement terrestres.

Est-ce que le fait que le cerveau d'un être lui permet d'imaginer Dieu ou une survie des morts, est-ce qu'il lui attribue naturellement une vie immortelle ? Est-ce qu'un critère terrestre quelconque, les sépultures ou un autre, peut nous éclairer de manière certaine sur la réalité spirituelle d'une âme immortelle ?

Que le corps de nos premiers parents provienne d'une évolution d'un type ou d'une autre, ou d'une ou de plusieurs autres actions de Dieu dans la nature, comment pourrions-nous y retrouver la trace spirituelle de la création des premières âmes immortelles ?

Les théories de l'évolution sont évidemment à nuancer et les incertitudes sont nombreuses.

Ce qui paraît aujourd'hui convaincant, c'est que le corps de l'homme, y compris son cerveau, avec son intelligence et sa sensibilité naturelles, paraît provenir de la nature créée par Dieu et en cohérence avec l'histoire de cette nature, sans que rien ne permette plus guère de retenir l'idée d'une création corporelle instantanée en une seule « *seconde* » au moment de la création des premières âmes immortelles, sans aucun lien biologique avec la nature préexistante.

La création de nos premiers parents à l'image de Dieu n'est pas plus en discontinuité dans l'histoire de la nature que l'Incarnation de Dieu lui-même dans cette même nature.

Dieu s'est fait homme avec un corps banal que rien ne distinguait de celui des autres, issu d'une lignée biologique par Marie. N'est-il pas vain de chercher dans la provenance biologique du corps des premiers hommes à l'image de Dieu une nouveauté spirituelle qui n'est pas repérable dans le corps de Dieu fait homme ?

Notre corps est composé de milliards (voire davantage) d'éléments combinés de manière extrêmement complexe, déjà dans chacune de nos cellules, mais aussi dans les multiples combinaisons qui forment les organes de notre corps et notre corps entier.

Et chacune de ces combinaisons complexes nous vient d'une combinaison des combinaisons complexes de nos deux parents qui eux-mêmes proviennent de combinaisons complexes dans une longue lignée de générations successives qui remonte dans la nuit des temps.

Les éléments chimiques et leurs combinaisons de base sont communs à toute la nature.

Au delà des aspects plus particuliers que la science essaie d'approfondir, notre univers, notre galaxie, notre soleil, notre terre, ...etc, ont chacun une histoire, et, de même, les vivants, plantes ou animaux, ont aussi une histoire. Ils n'ont pas surgi d'un coup, en un seul instant, tels qu'ils sont aujourd'hui dans toute leur complexité, mais Dieu les a créés en les façonnant dans le temps comme l'indiquent les « *jours* » successifs de la Genèse.

Durant cette histoire, des modifications et des formes nouvelles ont pu se produire et se transmettre.

C'est d'ailleurs ce que nous affirmons pour l'humain créé à l'image de Dieu. Le premier couple originel a été créé immortel et, depuis cette création, malgré le péché originel, cette immortalité nouvelle a été transmise de génération en génération à tous les descendants de ce couple originel.

Sur le plan physique, au-delà des aspects particuliers qui peuvent être discutés, peut-on penser raisonnablement que chacune des combinaisons complexes de chacune des formes inertes, végétales ou animales de notre monde a été créée instantanément comme telle ? Ne faut-il pas admettre que la création des espèces actuelles s'est faite, avec la poussière infiniment petite des éléments chimiques, par une longue histoire au cours de laquelle les éléments se sont combinés progressivement avec des formes nouvelles successives jusqu'à devenir ce qu'elles sont aujourd'hui ? Avec certes des actions créatrices et des interventions de Dieu dans la nature créée, semblables au miracle de Cana, lorsque l'eau a été instantanément transformée en vin.

Les incertitudes et les trous des théories de l'évolution exigent de rester particulièrement prudents. Le mot évolution est assez vague pour permettre des dialogues de sourd ou pour simplifier les idées, surtout celle des autres.

L'évolution signifie seulement que notre corps a pu subir des changements multiples au fil des générations biologiques depuis la formation de la terre, voire auparavant, avant d'être ce qu'il est aujourd'hui depuis des milliers d'années, voire davantage, depuis la création des premiers humains à l'image de Dieu.

Il me semble clair que notre Pape Jean-Paul II n'a rien voulu dire d'autre lorsqu'il a affirmé que l'évolution est plus qu'une hypothèse.

Pour ce qui précède la création de l'humanité, je rejoins Raistlin lorsqu'il écrit que « *Dieu fait naître des espèces à partir d'autres. Et je pense aussi que le premier homme et la première femme (hypothèse du monogénisme qui n'est pas plus ridicule que l'hypothèse du polygénisme) ne sont pas le fruit d'une évolution au hasard, mais bien l'œuvre directe de Dieu. Qu'il se soit servi d'un substrat « animal » existant pour le corps, je ne vois aucun problème à le dire* ».

Les détails de l'histoire de ce substrat pendant des milliards d'années me semblent très intéressants, mais sans importance pour la foi qui ne contredit en rien ce que la science nous apprend et peut nous faire découvrir.

Les incertitudes de l'évolutionnisme ne peuvent en rien contredire le péché originel qui se produit dans l'Eden de Dieu.

Il me semble que, lorsqu'Adam et Ève ont été créés, la nature était ce qu'elle est aujourd'hui. Ils connaissaient la réalité de la « mort » physique dans la nature, ils savaient que les feuilles tombent et que les animaux cessent de « vivre » et se décomposent après un temps. Ils savaient certainement ressentir une « douleur » physique, comme chacun de nous. L'intérêt de revêtir une fourrure en cas de fraîcheur ne devait pas davantage leur échapper.

C'est parce qu'ils connaissaient tout cela, que Dieu, dans le jardin d'Eden, a pu les prévenir du risque de mourir qui les menaçait en cas de rupture avec la communion divine par une connaissance séparée.

Je mets des guillemets parce que comme le Christ, vrai fils de l'homme sans le péché, ils n'étaient pas soumis à la mort, ni à la souffrance, ni à la maladie, mais ont reçu la maîtrise de la création, ce que nous ne pouvons imaginer sauf, un peu, en regardant la puissance miraculeuse du Christ et sa résurrection.

C'est volontairement que le Christ s'est lui-même soumis à la souffrance et à la mort.

Je n'imagine pas davantage de traces archéologiques pour l'état d'Adam et Ève que pour les miracles du Christ. Mais, qui sait ? Il y a bien le linceul de Turin.

Y a-t-il eu un effet physique persistant transmissible lors de la création de l'humanité, tel, par exemple, une mutation génétique ou un autre effet dans le cerveau humain dont la science pourrait un jour trouver la trace ? C'est possible, mais rien ne permet de l'affirmer.

Alors qu'Adam et Ève auraient dû gouverner le monde et dominer ses règles physiques, le péché a renversé l'ordre divin et c'est la mort qui a désormais régné en maître. L'humain a désormais été soumis à la souffrance et aux phénomènes physiques abandonnés dans les douleurs de l'enfantement parce que l'humain ne maîtrise plus le monde, n'y tient pas son rôle.

Dans la communion divine, Adam et Ève ne connaissaient pas la discorde mais ont découvert un amour qui les a remplis de ravissement comme l'indique le magnifique récit de leur rencontre (« *Chair de ma chair...* »).

Je n'ai aucune raison de vouloir écarter une possible origine animale entre la glaise des éléments chimiques du monde et le corps actuel des humains.

Zarus écrit : « *Il me semble qu'on peut toujours s'arranger pour voir l'âme humaine comme une dotation divine à un proto-humain. (La génération juste avant ce que Dieu considérerait comme les premiers hommes). Le problème étant que cela est trop progressif pour voir un pur animal donnant*

bas à un être réellement supérieur; cela n'est pas comme cela que fonctionne l'évolution; tout ne peut être que progressif. »

Le progressif concerne le matériel, la nature terrestre, les réalités observables par la science, par notre cerveau.

Un pur animal donnant vie à un être spirituel d'une autre nature, et a fortiori à un humain immortel, ce n'est, en effet, pas possible sans une intervention extérieure.

Mais, il me semble assez évident que Dieu n'est pas progressif, ni en Lui-même, ni nécessairement dans son action. Dieu « est » de toute éternité sans progressivité et Dieu peut créer instantanément. Quand Dieu crée un « semblable » à son image, quand il crée un être nouveau avec une âme immortelle qui échappe à la limite du temps, Dieu peut surgir dans le temps, dans la réalité matérielle, pour y créer cet être nouveau à un moment et à un endroit.

Cela peut se réaliser de diverses manières et, notamment, par un don spirituel à un être qui provient biologiquement de géniteurs terrestres. Dans ce cas, le géniteur terrestre ne donne pas vie à un être qui lui est réellement supérieur, mais il ne donne vie qu'au corps de cet être nouveau qui reçoit d'un Autre ce qui le rend supérieur.

À cet égard, l'évolutionnisme du monde et l'apparition des homos sapiens il y a plus de cent mille ans ne donnent aucune indication sur la création d'Adam et Ève, sur le couple originel des humains qui a commis le péché originel.

Il s'agissait très probablement d'homos sapiens. Mais, il y avait d'autres homos sapiens semblables à l'époque. La Genèse nous parle de « *nephilims* » et de croisements entre ces nephilims et les descendants d'Adam et Ève.

La création des premières âmes humaines immortelles fut principalement spirituelle, même s'il est fort possible qu'elle ait eu des effets corporels. Même s'ils vivaient près du Mont Ararat ou à un autre endroit concret, le premier couple a été façonné dans l'Eden de Dieu, dans la réalité spirituelle. C'est dans la réalité spirituelle que le péché originel a blessé la nature humaine.

Le récit imagé de la Genèse ne doit pas nous faire oublier que la faute spirituelle commise l'a bien été par un homme et une femme qui vivaient à un endroit et à un moment bien précis de notre monde concret et de notre histoire.

À un moment bien précis de l'évolution du monde.

Pour ma part, et c'est une hypothèse personnelle de recherche qui me semble actuellement la plus solide même si elle reste actuellement incertaine, je situe Adam et Ève (ainsi que leur péché originel) il y a moins de dix mille ans, bien après l'apparition des homos sapiens et tous les faits discutés par les hypothèses évolutionnistes.

Je pense aussi qu'Adam et Ève ont eu, pour leurs corps terrestres, des géniteurs biologiques et que les nephilims dont nous parle Genèse 6 étaient d'autres homos sapiens qui ne descendaient pas d'Adam et Ève mais qui étaient bien de la même espèce puisque leurs descendants respectifs ont eu, selon la Genèse, des enfants communs.

L'hypothèse qu'Adam et Ève auraient vécu à une époque très éloignée dans le temps, il y a cent mille ou un million d'années ne me paraît guère trouver de fondement et ne fait qu'ajouter des questions. Plus nous reculons dans le temps, plus nous pouvons douter de la véritable ressemblance des êtres de l'époque avec nous et, surtout, avec le Christ. Pourquoi n'y aurait-il eu aucune révélation, ni l'Incarnation, pendant des dizaines ou des centaines de milliers d'années ? Pourquoi rejeter les

descriptions de la Genèse qui situent les premiers humains dans le néolithique à une époque où il y avait déjà de la culture, de l'élevage et des villes ?

D'un point de vue archéologique, historique ou biologique, la création d'Adam et Ève est aussi discrète que l'Incarnation du Christ, nouvel Adam.

Blaise écrit : « *Génèse 2,18 : Yahweh Dieu dit: " Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; je lui ferai une aide semblable à lui." - 1 Timothée 2,13 : " Car Adam a été formé le premier, Ève ensuite."*

OU BIEN :

Catéchisme 1998 art.383 : "Dieu n'a pas créé l'homme solitaire : dès l'origine, 'il les créa homme et femme (Gn 1,27); leur société réalise la première forme de communion entre les personnes (GS 12)."

La synthèse de Génèse 1 et Génèse 2 ?

Jean Paul II : "La théorie de l'évolution est plus qu'une hypothèse"...

Si l'on croit que cette théorie est "plus qu'une hypothèse" (elle correspondrait donc à la réalité), il est illogique de croire aussi que le péché originel fut un fait historique »

Il me semble assez clair qu'il n'y a ici aucune synthèse à faire. Genèse 1 parle de la création terrestre alors que Genèse 2 nous relate des événements dans l'Eden, dans le monde spirituel de Dieu.

La théorie de l'évolution ne concerne que la réalité terrestre et ne nous dit rien de la création spirituelle d'un être fait à l'image de Dieu, ni de ce qui s'est produit lorsque l'adam a été mis dans l'Eden de Dieu.

Blaise écrit : « *Il me semble inconcevable que le péché originel soit un fait historique (nécessité pour la cohérence de la doctrine de l'Immaculée Conception) sans qu'il ait été effectif, circonstanciel (la désobéissance commise par un couple humain initial).*

Or, les circonstances de ce péché sont incompatibles avec la théorie qui exclut que l'espèce humaine soit issue d'un couple humain initial. »

Ici, nous sommes bien d'accord.

Mais, attention, le péché originel se commet dans l'Eden de Dieu, dans la réalité spirituelle. Il ne contredit en rien l'évolution qui concerne exclusivement la réalité terrestre.

Blaise écrit : « *Est-il vraisemblable qu'un serpent puisse parler ? Non, s'il s'agit d'un serpent ordinaire ; mais "l'antique serpent" (apoc 20, 2) n'était pas un serpent ordinaire.*

Est-il vraisemblable qu'Adam ait vécu 930 ans ? Non, depuis que Dieu a décidé que la vie de l'Homme serait de 120 ans (Gen 6, 3).

Des "géants" (Gen 6, 4) ont-ils existé, alors que les archéologues n'en ont trouvé aucune trace ?

Est-il vraisemblable qu'il faille 2 hommes pour transporter une grappe de raisin (Nb 13, 23) produite dans un pays où ils faisaient l'effet de sauterelles à ses habitants (Nb 13, 33)?

Il faut donc choisir entre la vérité scientifique et ses théoriciens, et la vérité totalement inspirée par Dieu dans les Écritures d'après plusieurs conciles, mais incompréhensible sans l'assistance de l'Esprit Saint. »

Il n'y a aucune raison de devoir choisir.

Le serpent nous parle d'une réalité dans l'Eden, le monde spirituel de Dieu, qu'il serait vain et erroné de ramener à l'image d'un serpent terrestre.

Il a déjà été relevé pourquoi les « années » d'Adam n'ont pas nécessairement 360 ou 365 jours mais se réfèrent à des durées incertaines qui ne permettent pas de les situer avec précision dans une approche scientifique.

Blaise écrit : « *Les 120 ans fixés ensuite par Dieu ne se référaient pas à des campements ! »*

Observez qu'après cette parole en Genèse 6,3, de nombreux patriarches ont encore vécu plus de 120 « années ».

Quant au bois de vigne portant une grappe de raisin du livre des Nombres, rien ne permet de limiter la « grappe » à une petite masse et non à l'ensemble des masses de raisins portée par le bois de vigne que les deux hommes en cause ont porté et dont le poids, voire la dimension, peut suffire à expliquer leur transport par deux hommes sans rien d'extraordinaire.

Enfin, les « géants » de la Genèse ne sont qu'une traduction incertaine du mot hébreu « *nephilim* » qui n'a pas une précision permettant une contradiction scientifique. Cette question est développée dans le sujet intitulé « 60. La descendance d'Adam et Ève et les pré-humains » (cf. infra).

Blaise écrit : « *La création du 1er homme à partir du sol terrestre fut une réalité terrestre, comme la réalité de son retour au sol terrestre. Le 1er homme a été créé par Dieu, qui est Esprit, mais sa créature n'était pas pour autant une créature spirituelle (comme les anges) mais une créature terrestre monogénétique, impossible à intégrer dans la théorie de l'évolution relative à une réalité terrestre polygénétique.* »

Comment serions-nous immortels et, a fortiori à l'image de Dieu, si nous étions seulement des créatures terrestres et non aussi des créatures spirituelles ? Non seulement l'humain a été fait par un esprit insufflé dans un corps, mais il a été plongé dans l'Eden spirituel de Dieu.

Blaise écrit : « *Adam et Ève n'étaient ni des anges ni des extra-terrestres ; ils étaient les seuls humains d'origine terrestre, personnellement coupables de désobéissance en Eden, sans coexistence de primates en voie d'humanisation progressive et collective dans une réalité terrestre parallèle. Dieu n'a pas créé d'un côté l'homme à partir de son image et d'un autre côté l'homme à partir d'une arborescence animale.*

Vous êtes très clair, mais, je pense, au contraire, que le corps avec lequel Dieu a créé l'humain à son image a été créé à partir d'une arborescence terrestre.

Blaise écrit : « *Dieu est Esprit, mais son inspiration n'est pas pour autant irréaliste quand ses Prophètes s'adressent aux membres de l'unique Humanité terrestre créée à son image.* »

Ici, nous sommes bien d'accord.

Tout cela ne concerne pas l'évolutionnisme. Vous serez d'accord avec moi pour dire que, quelles que soient les opinions de chacun sur les théories évolutionnistes, celles-ci ne concernent que la réalité terrestre.

Certains croyants (majoritaires dans le passé) pensent que Dieu a créé l'humain instantanément. Dans le temps et l'espace du monde présent, il y aurait eu un moment précis où Dieu aurait fait soudainement surgir du néant un humain adulte en une seconde.

D'autres pensent que le corps humain a pu être façonné dans la réalité terrestre de sorte qu'entre la glaise de départ et notre corps actuel, la science peut découvrir une histoire de milliards d'années. C'est ce que je crois.

Mais, je reconnais volontiers que je n'ai pas d'argument déterminant pour vous le prouver car Dieu peut tout, y compris changer l'eau en vin.

Il y a entre la réalité terrestre et la réalité spirituelle des interactions dont nous ignorons quasi tout. Chaque miracle est là pour nous l'indiquer. Dieu peut agir et agit dans la réalité terrestre.

Mais, il n'y a aucun motif d'en déduire un doute sur ce que la science peut observer et constater. La raison a aussi été créée par Dieu, en ce compris notre capacité scientifique. La science elle-même a la modestie, lorsqu'elle est considérée sérieusement, de constater qu'il y a beaucoup de faits inexpliqués et que le réel est bien plus complexe et étendu que ce qu'elle connaît, mais cela n'écarter pas la valeur des connaissances qui sont convaincantes pour la raison.

Personnellement, je n'ai aucun doute sur les découvertes scientifiques concernant le Big Bang et l'apparition dans le temps d'espèces vivantes de plus en plus complexes avec, notamment, des primates ayant un corps (y compris un cerveau) de plus en plus similaire à notre corps humain.

Je ne vois aucun motif, ni dans le texte biblique, ni dans la théologie, ni dans la foi de l'Église, ni dans les connaissances scientifiques, pour considérer que c'est « *en un instant* » que Dieu aurait façonné le corps humain à partir de la glaise plutôt que de l'extraire à travers une longue histoire de la nature créée dont ce corps fait partie comme nous le montrent les sciences modernes.

Avec une nuance par rapport à l'existence d'une arborescence animale.

Blaise écrit : « *l'arborescence animale théorisée dans l'évolutionnisme ne peut pas avoir été le mode de création des 2 coupables du récit biblique.* »

C'est certainement vrai pour notre vie immortelle, pour notre être spirituel.

J'évite le mot animal qui suggère un monogénisme absolu qui affirmerait que tous les vivants terrestres ont, parmi les vivants du passé, des ancêtres biologiques communs ce que rien ne démontre.

Les mêmes causes ont pu produire des effets semblables mais distincts dans la nature. Rien ne me semble prouver de manière certaine que nous aurions un ancêtre commun avec les chimpanzés ou avec d'autres animaux, ni d'ailleurs qu'un chat a nécessairement un ancêtre commun avec une vache. Scientifiquement la question reste ouverte.

Par contre, il me semble qu'il existe bien une arborescence biologique pré-humaine dans laquelle nous avons des ancêtres biologiques cellulaires de type végétal et aquatique puis divers primates, des australopithèques, des homos erectus, des homos habilis, ...etc.

Mais, rien ne permet d'affirmer qu'il subsisterait de cette arborescence biologique pré-humaine d'autres créatures que des humains de notre espèce, d'autres créatures que des descendants d'Adam et Ève.

L'Incarnation nous encourage à ne jamais cesser nos efforts pour mettre face à face les réalités de notre monde complexe et notre foi, recherche scientifique et Écritures bibliques.

Blaise écrit : « *il me semble très (trop) complaisant de l'associer (La science) à l'explication de la création de l'Humanité , parce que ses propositions contredisent les Écritures. Il faudrait aussi renoncer à "Dieu n'a pas fait la mort" et à "Par la faute d'un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort." La théorie de l'évolution ne se conçoit pas sans la mort tout au long de l'arborescence évolutive des espèces.* »

Mais de quelle mort parlez-vous ? De celle dont Jésus dont nous parle lorsqu'il dit « *quiconque vit et croit en moi ne pourra jamais* » (Jn 11, 26) ou du phénomène physique qui caractérise tous les corps terrestres vivants pour lequel Jésus a précisé que « *celui qui croit en moi vivra* » « *même s'il meurt* » (physiquement) ?

La mort dont nous parle l'Écriture, celle qui est entrée dans le monde par le péché, c'est la mort spirituelle qui tue la vie qui est en Dieu et qu'il nous a donnée en partage en nous créant à son image.

Le phénomène physique de décomposition des êtres terrestres n'est qu'un mode de fonctionnement de la nature que l'humain en communion avec Dieu pouvait pleinement dominer, comme le Christ l'a manifesté par de multiples miracles et sa propre résurrection.

Si vous croyez que les feuilles ne tombaient pas des arbres avant le péché originel, alors nous sommes en effet en désaccord dans notre compréhension de la Genèse et il y a, dans ce cas, une contradiction radicale entre les connaissances archéologiques et biologiques actuelles et votre interprétation de la Genèse.

J'espère que vous restez attentif à ne pas confondre (comme beaucoup de protestants) votre interprétation personnelle de la Bible avec la Bible elle-même et que vous restez ouvert à ce que le Magistère nous indique.

Mais, de mon point de vue, je ne retiens aucune contradiction entre les constatations de la science et ce que la Bible nous révèle, pour autant qu'elle soit adéquatement comprise.

Dès le moment où la foi se réfère à des faits réels et concrets de l'histoire terrestre, elle n'a rien à craindre de la science et celle-ci peut certainement être associée, par ses diverses connaissances, à nos efforts pour comprendre ces faits et, notamment, la création.

Mais, ce qui est certain, c'est que la science est et restera incapable de tout expliquer car elle n'a pas accès à la réalité spirituelle, ni à l'action de Dieu. Elle peut en constater des traces terrestres et son incapacité fréquente de pouvoir expliquer.

Blaise écrit : « *Croire que Dieu forma l'homme, poussière du sol (Gen 2, 7) n'est pas plus absurde que de croire en la résurrection de la chair tombée en poussière.* »

En effet, ce n'est pas absurde. Au contraire, il serait absurde de prétendre limiter ce que Dieu peut faire. Il reste à réfléchir à ce qu'il a réellement fait dans l'histoire concrète par rapport aux constatations de la science et, notamment, aux théories de l'évolution.

Même si nous ne parvenons pas à nous mettre d'accord, au moins pouvons-nous approcher toujours mieux les réelles difficultés.

Vous avez raison d'évoquer prioritairement la difficile question d'Ève créée dans l'Eden. Elle constitue souvent l'obstacle majeur pour beaucoup de croyants et d'incroyants.

Blaise écrit : « *La première femme, progéniture femelle d'une femme préhominiennne , mais dotée par Dieu d'une âme immortelle, a été placée avec le premier homme en Eden ? Est-ce là le scénario "solidement biblique" ? Il ne correspond pas au scénario du premier homme placé seul dans le jardin d'Eden "pour le cultiver et le garder" (Gen 2, 15), jusqu'à ce que Dieu estime qu'il n'était pas bon pour lui d'être seul et décide de lui faire une aide (Gen 2, 18). Voilà le scénario "solidement biblique"...*

N'y aurait-il « aucune contradiction entre les constatations de la science et ce que la Bible nous révèle, pour autant qu'elle soit adéquatement comprise » ?

Et elle est adéquatement comprise quand on situe la création de la femme avant que l'homme soit placé seul dans le jardin d'Eden ? Excusez-moi , mais je n'adhère pas à cette adéquation.

Ou bien le 1er homme était seul quand Dieu l'a placé en Eden, ou bien il n'était pas seul ; ou bien le 1er homme a été tiré du sol, ou bien sa création fut un processus biologique (mutation génétique) à partir d'organismes préexistants. Je ne vois vraiment pas comment on peut interpréter Génèse 2 et 3 comme l'indique le Magistère depuis Darwin. »

Vous avez raison de considérer que toutes les connaissances scientifiques actuelles sont incompatibles avec l'apparition distincte d'un individu masculin sans présence d'aucun individu féminin et en dehors de tout autre individu de la même espèce biologique.

Les connaissances scientifiques ne sont pas davantage compatibles avec l'existence dans l'histoire d'un humain unisexe, simultanément homme et femme, dont la femme aurait été extraite.

Mais, je ne peux que constater que, dans le texte de la Genèse, il n'y a aucun argument pour affirmer que « *l'homme* » placé dans le jardin d'Eden est un individu masculin alors que le texte hébreu utilise l'expression « *l'adam* » (qu'il est plus exact de traduire par « *l'humain* ») et nous précise à deux reprises que l'adam est créé « *mâle et femelle* » (Gn 1, 27) et que tant le mâle que la femelle sont nommés « *adam* » (Gn 5, 2) ?

Dans l'Eden, les réalités sont spirituelles. Dieu qui est Trinité du Père, du Fils et de l'Esprit Saint, n'est pas « *seul* ». L'humain, mâle et femelle, est encore « *seul* » avant qu'il ne découvre une communion avec un vis-à-vis qui est créé dans la réalité spirituelle de l'Eden, ce qui n'écarte pas une existence biologique antérieure dans la réalité terrestre.

Mais, dans la réalité terrestre, avant d'être placé dans le jardin d'Eden, l'humain, tant le mâle que la femelle, restait « *seul* » malgré la pluralité d'individus, sans véritable communion à l'image de celle dont Dieu vit de toute éternité.

Je ne pense pas pouvoir vous en convaincre par un surplus d'arguments. C'est bien la question la plus difficile de la Genèse.

Elle l'est d'autant plus que St Paul nous parle de l'homme masculin créé d'abord et de la femme créée ensuite. Cette parole biblique ne paraît cependant pas devoir être interprétée de manière biologique.

Pour éviter des répétitions, je ne peux que vous renvoyer ici au sujet plus détaillé intitulé : « 46. *La joie d'une communion qui achève la création divine de l'humain* » (cf. infra).

Vous abordez ensuite un autre sujet très difficile qui est celui de la mort causée par le péché d'Adam.

Blaise écrit : « *C'est Dieu qui a créé la nature, et il n'a pas créé la mort ; la décomposition des corps est un dysfonctionnement de la nature, consécutif au péché originel qui a contaminé toute la création en attendant "la révélation des fils de Dieu" (Rm 8, 19).* »

La décomposition des corps est, en effet, inhérente à la nature physique. Pour qu'il y ait des fruits, il faut que d'autres cellules végétales se transforment. Quand le fruit est mûr, il est mangé et donc décomposé. Le fruit a été donné en nourriture avant le péché originel. Il suppose nécessairement déjà des décompositions et des transformations qui aboutissent au fruit qui ensuite se décompose soit en étant mangé, soit en se détachant de l'arbre sur lequel il a poussé et qui lui assure son existence.

Je ne vois aucun argument biblique permettant d'affirmer que les animaux étaient éternels avant la création d'Adam et Ève.

Blaise écrit : « *J'ai oublié un argument biblique : "A toutes les bêtes sauvages, à tous les oiseaux du ciel, à tout ce qui rampe sur la terre et qui est animé de vie , je donne pour nourriture toute la verdure des plantes" et il en fut ainsi. Gen 1, 30.*

Esaïe a prophétisé la restauration de la création des premiers jours : "le loup habitera avec l'agneau...le lion comme le boeuf mangera de la paille..." Es 11, 6-9.

= Quelle folie ! scientifiquement incompatible avec la physiologie des prédateurs. »

Il me semble que la différence et la restauration annoncée ne concernent pas la nature telle qu'elle existait avant l'humain, mais la pacification et l'harmonie que l'humain pouvait et pourra y mettre en harmonie avec Dieu.

C'est au-delà de ce que la science peut constater car elle ne peut examiner que les effets de l'action spirituelle de Dieu mais non leurs causes spirituelles. La notion de « *prédateurs* » a une perspective morale négative qui ne me paraît pas justifiée pour évoquer les diverses manières dont les êtres naturels disparaissent dans la réalité matérielle.

Blaise écrit : « *Catéchisme du concile de Trente - Ch.II - 1er article du symbole - § 5 :*

"Enfin Il forma le corps de l'homme du limon de la terre et, par un pur effet de sa bonté, Il lui accorda le don de l'immortalité et de l'impassibilité, qui n'était pas essentiellement attaché à sa nature..."

Il eut été préférable de dire "Il lui accorda le don de l'immortalité de l'âme." »

Comment l'âme aurait-elle pu être mortelle si son corps était physiquement immortel ? Il me semble que le concile de Trente a justement rappelé que le don de l'immortalité « *n'était pas essentiellement attaché à sa nature* ». Les êtres du monde créé ne sont pas éternels par nature. L'immortalité a été donnée par Dieu aux humains.

Blaise écrit : « *Le corps du Christ ne s'est pas décomposé parce que Dieu n'a pas laissé son saint voir la corruption ; il ne se serait pas décomposé non plus si Adam n'avait pas péché, mais cette spéculation me paraît hors sujet.* »

Attention, cependant, la résurrection du Christ a préservé son corps de toute corruption ce qu'Adam aurait pu aussi éviter sans le péché, mais cet évitement de la corruption n'a pas empêché le Christ de vivre comme tout homme dans un corps dont les cellules se sont renouvelées tout au long de sa vie terrestre par la décomposition et l'ingestion des aliments qu'il a mangés, même s'il avait la capacité de subsister sans manger.

Blaise écrit : « *Vous imaginez la vie spirituelle des préhominiens dans le scénario de l'évolution ?* »

Le souffle spirituel a été insufflé dans l'adam au moment de sa création. Il ne s'agit pas seulement ici de ce qui a fait de l'humain une âme vivante comme les animaux, ni des capacités cérébrales du cerveau, mais du souffle qui l'a rendu capable de partager la vie « *spirituelle* » de Dieu. Il faut y ajouter la vie spirituelle à laquelle l'humain a eu accès lorsqu'il a été mis dans l'Eden spirituel de Dieu.

Ce n'est pas le monde qui a eu une vie spirituelle, mais l'humain chargé de le développer en communion avec Dieu. Cette vie permettait à l'humain de dominer et de développer le monde et tous ces éléments matériels, y compris la mort physique. Cette vie pouvait aussi être tuée par l'humain.

Il n'y avait pas plus de vie « *spirituelle* » (au sens d'une capacité de partager la vie spirituelle de Dieu) chez les préhominiens que chez les animaux, même si leur cerveau avait atteint un haut niveau de performance, y compris des capacités d'abstraction et même des capacités de concevoir des dieux et une survie.

Bref, nous avons deux scénarios :

Selon le premier scénario que vous présentez, la nature actuelle est toute autre que la nature créée dans laquelle tout être terrestre, y compris les plantes et les animaux, subsistaient de manière immortelle sans ce renouvellement constant du vivant que nous constatons aujourd'hui. Dieu a créé de manière séparée un individu mâle sans géniteurs biologiques puis a tiré de lui un nouvel individu femelle. Tous les partisans de ce scénario admettent son incompatibilité, dans la réalité historique, avec les théories de l'évolution et les connaissances scientifiques. La plupart en déduisent que ce scénario est exclusivement symbolique et ne concorde en rien avec la réalité historique. D'autres (comme vous) en déduisent que les théories de l'évolution sont fausses.

Selon le second scénario, la nature actuelle est la même que celle qui a été créée, mais le péché originel a privé l'humain de sa capacité de maîtriser la création de sorte qu'il subit désormais des

souffrances et la mort physique parce qu'il ne contrôle plus spirituellement le monde terrestre comme il ne peut le faire qu'en communion avec Dieu.

Quelles conséquences pour la foi ?

Le premier scénario considère le monde terrestre, le matériel et le corps, comme rendus mauvais par le péché originel. Selon le second scénario, la nature créée est et reste bonne, et les souffrances subies par l'humain ne résultent que du péché originel qui le prive du pouvoir de maîtriser ce monde en communion avec Dieu.

Le premier scénario dévalorise la création terrestre dont la réalité actuelle est considérée comme un monde déchu. Le corps y perd sa valeur. Le second scénario considère que le monde est bon, que le corps est bon autant que l'esprit, et que le mal ne vient que du péché. Les souffrances et la mort que nous endurons aujourd'hui ne proviennent pas d'une nature rendue mauvaise mais uniquement du péché qui nous empêche de faire vivre ce monde en communion avec Dieu.

Le premier scénario considère que le Christ ne s'est pas incarné dans un corps semblable à celui du premier Adam, mais dans un corps devenu différent par l'effet du péché originel. Selon ce premier scénario, dans ce monde devenu mauvais, le Christ a fait des miracles et est ressuscité parce qu'il était Dieu, ce qui le différencie de nous.

Le second scénario considère que le Christ s'est incarné dans un corps semblable à celui du premier Adam, semblable au nôtre. S'il a fait des miracles et a franchi la mort, ce n'est pas parce qu'il était différent de nous ou du premier Adam, mais parce que, sans péché, il a vécu sur la terre en communion avec son Père. Il nous montre ce qu'est vraiment l'homme sans le péché. Il est vraiment et concrètement le fils de l'homme tel qu'il a été créé sans péché.

Repartons de l'essentiel : le Christ qui nous sauve.

Blaise écrit : *« Pendant le ministère du Christ, son être HUMAIN était identique à l'être constitutif de tout homme ; comme tout homme, il avait un corps, une âme, et un esprit. Ce qui le différenciait de tout homme était l'absence du péché dans son être (du fait de l'absence du péché dans l'être de la sainte vierge dont il tenait son humanité, sa "chair"). Jésus a eu faim, il a connu la fatigue, la souffrance et la mort, qui a séparé son corps et son âme après qu'il ait remis son esprit au Père ; son corps tué (mortel) a été enseveli, son âme (immortelle) est "descendue aux enfers" jusqu'à sa résurrection, qui a réuni pour l'éternité son esprit, son corps, et son âme, précédemment séparés par la mort à laquelle il s'était livré.*

Si le corps du Christ avait été incorruptible par nature, il n'aurait pas été authentiquement humain, et notre corps humain ne pourrait pas ressusciter. »

D'accord.

Par contre, vous écrivez : *« Le Christ a fait des miracles parce qu'il était Dieu »*. Je pense qu'il a fait des miracles parce qu'il était un homme sans péché, en communion avec son Père.

Blaise écrit : *« le Fils de Dieu s'est incarné dans un corps identique à celui d'Adam après le péché originel »*.

Je pense que le Christ a été mis dans la même situation qu'Adam avant le péché originel (avec un corps identique à celui d'Adam avant ce péché) et qu'il a fait un autre choix. De mon point de vue, Dieu s'est fait homme parce qu'il a d'abord créé l'humain à son image avec une nature dans laquelle il pouvait parfaitement s'incarner même après le péché originel parce que l'humain actuel est toujours, comme au moment de la création, une créature « bonne » et « à l'image de Dieu ».

Notre nature est toujours bonne comme lors de sa création. Notre corps n'est pas différent de celui d'Adam et Ève avant le péché originel, ni déchu. C'est spirituellement que nous sommes déchus et, comme notre âme est le produit de l'union du corps et de l'esprit qui constitue chaque humain, notre âme en est blessée et notre corps privé des bienfaits de la communion de Dieu.

Blaise écrit : « *L'Incarnation du Christ... Semblable à la création de l'humanité d'Adam ? Jésus n'a pas été extrait de la glaise du sol terrestre ! Je ne comprends pas votre raisonnement.* »

Le corps de Jésus, comme celui d'Adam et Ève, comme celui de chacun de nous, a été extrait de la glaise, des éléments chimiques qui composent le sol, par une longue histoire biologique de milliards d'années qui a façonné le corps de tout être humain, y compris celui du Christ, par une longue chaîne de générations jusque dans le sein de la mère de chacun.

Blaise écrit : « *Dieu s'est incarné dans le Fils de l'Homme précisément pour sauver le monde, perdu parce que devenu mauvais* ».

Je pense que Dieu s'est incarné pour sauver les humains créés à son image et qui devaient gouverner le monde qui n'est en rien devenu mauvais, mais qui est dans l'attente d'un enfantement que l'humain devait réaliser en communion avec Dieu.

Notre désaccord sur la décomposition normale des corps et sur la « mort » physique comme loi de la nature créée persiste.

Vous pensez que « *la violence instinctive des prédateurs ne concorde pas avec la nature créée bonne* », ni la mort physique ou la décomposition des corps. Je pense qu'il ne s'agit que de faits physiques qui ne sont « *violents* », « *pas bons* » ou « *mauvais* » que pour l'humain qui les ressent comme tels parce qu'il ne les maîtrise pas. Je pense qu'il s'agit de faits qui ne sont pas moins bons que la décomposition d'un fruit dans notre système digestif qui nourrit notre corps.

De même, avant la création d'humains à l'image de Dieu avec une âme immortelle, je pense aussi, comme vous l'avez relevé, que la mort physique d'un préhominien n'était encore qu'un fait naturel et n'était pas un « *mal* ». Il n'y avait pas de conscience spirituelle capable de partager la vie de Dieu. Sans une âme immortelle créée par Dieu, un être, même préhominien, n'avait pas plus de subsistance après sa mort physique qu'une plante ou un animal.

Malgré notre désaccord, vous écrivez cependant que « *Aucune créature n'a été créée éternelle; là, je suis d'accord avec vous* ». Mais, s'il n'y a pas de « mort » physique, une créature serait immortelle et donc éternelle.

Blaise écrit : « *Génèse 1 décrit la création d'animaux exclusivement végétariens, vivants sans violence sur la terre où ils ne se mangeaient pas les uns les autres* ».

Mais, ce que vous citez (Gen 1, 30) ne décrit pas la création des animaux et ne déclare pas qu'ils ont été créés végétariens. Ce texte concerne la vie des animaux sous la domination des humains en communion avec Dieu (Gen 1, 28). Il décrit les conditions de vie d'un monde conduit par l'humain sans péché.

Blaise écrit : « *Les réalités en Eden sont celles de deux personnes physiques, en chair et en os ("l'os de mes os et la chair de ma chair") qui sont en relation privilégiée avec Dieu, qui est Esprit, ce qui ne limite pas pour autant leurs réalités à des réalités spirituelles* », ce qui me semble exact, mais vous ajoutez ensuite : « *Je pense que vous spiritualisez des réalités physiques (que vous appelez "terrestres", ce qui produit une confusion dans l'analyse objective des faits qui se sont produits en Eden, soldés par le péché originel).* »

C'est bien exact et j'apprécie votre résumé. En mettant l'adam dans l'Eden puis des arbres et des animaux, je pense, en effet, que Dieu a « *spiritualisé des réalités physiques* ». Pour notre cerveau, la « *confusion* » est inévitable et le texte ne peut s'exprimer que de manière imagée.

Les réalités physiques et terrestres ne sont pas en dehors du jardin d'Eden. Il n'est pas « *que* » spirituel. Bien au contraire. Dieu a réalisé ce fait extraordinaire de parvenir à faire entrer du créé matériel (physique, terrestre) dans son Eden spirituel. C'est même la caractéristique de notre création, le « *surplus* » que Dieu a voulu pour nous. Il n'a pas fait de nous des anges purement spirituels. Il a voulu pour nous un corps. Il l'a même voulu pour Lui-même.

Blaise écrit : « *Génèse 2 décrit la création première de l'homme puis de la femme quand "il n'y avait encore aucun arbuste des champs sur la terre, et aucune herbe des champs n'avait encore poussé, parce que Dieu n'avait pas fait pleuvoir sur la terre..." (2, 5)* », mais, ici encore, je ne peux que relever que le texte hébreu ne se réfère pas ici à la création « *de l'homme puis de la femme* » mais à la création de « *l'adam* » d'une manière qui indique bien que la création du corps de l'humain a commencé avant la création des plantes. Dans l'action créatrice de Dieu, la création de l'humain est la pièce centrale, le moteur, ce qui doit faire « *fonctionner* » correctement toute la création qui, à cause du péché originel, n'est pas changée, ni devenue mauvaise, mais reste dans les douleurs d'un enfantement qui dure encore, comme le dit si bien St Paul (Rom 8, 22).

Blaise écrit : « *En Gen 2, 7 ("Dieu forma l'homme, poussière du sol") il n'est pas question de "l'adam" mais de "l'homme"* », mais je ne peux que vous contredire en vous invitant à consulter le texte hébreu (Par exemple, dans le site « *lexilogos.com* ») : [http://www.scripture4all.org/OnlineInte ... f/gen2.pdf](http://www.scripture4all.org/OnlineInte...f/gen2.pdf)

Le mot du texte hébreu est bien « *e-adm* » (l'adam) et non l'homme (masculin) dont le mot hébreu spécifique (« *aish* ») n'apparaît que dans Gen 2, 23 pour expliquer le mot femme (« *ashe* »).

Blaise écrit : « *Dieu a insufflé dans les narines de l'homme une "haleine de vie" qui a rendu vivante la forme modelée du sol. Le "souffle spirituel" est le don pneumatique de l'Esprit Saint à l'esprit de l'homme, et non pas à son corps ni à son âme.* »

Il me semble exact d'écrire que « *Dieu a insufflé dans les narines de l'homme une "haleine de vie" qui a rendu vivante la forme modelée du sol. Le "souffle spirituel" est le don pneumatique de l'Esprit Saint à l'esprit de l'homme* », mais comme l'âme est faite du souffle dans le corps, l'âme n'a aucune existence sans ce souffle qui lui donne la vie.

Blaise écrit : « *C'est l'immortalité de l'âme qui a été donnée aux humains, non pas l'immortalité de leur être dont l'âme est constitutive. En parlant d'immortalité, sans préciser qu'il s'agit de l'immortalité de l'âme, le Catéchisme de Trente laisse entendre que l'immortalité, qui n'était pas "essentiellement attachée à sa nature", est devenue essentiellement attachée à toute sa nature, même à sa nature corporelle, ce qui est faux.* »

C'est tout à fait exact, sauf qu'il me semble évident que le concile n'a pas laissé entendre le contraire. Bien sûr que le corps physique meurt.

Blaise écrit : « *ce n'est pas le corps du premier homme qui a changé à cause du péché originel, mais la faculté de son corps de n'être pas séparé de son âme, et le Fils de Dieu s'est incarné dans un corps identique à celui d'Adam après le péché originel, dans un corps susceptible d'être séparé de l'âme.* »

Je ne peux pas vous suivre ici, car la possibilité de cette séparation, me semble clairement indiquée par la menace de mort que Dieu adresse à Adam et Ève s'ils mangent le fruit défendu.

Vous écrivez que vous ne comprenez pas que j'écrive « *Comment l'âme aurait-elle pu être mortelle si son corps était physiquement immortel ?* ». L'âme humaine n'est rien d'autre que ce qui résulte de la

rencontre d'un souffle spirituel et d'un corps déterminé : c'est la rencontre de l'esprit et d'un corps qui produit chaque âme à nulle autre pareille. La forme que le corps donne à l'âme ne disparaît pas si elle a une conscience personnelle spirituelle qui subsiste. Toute créature vivante, tout animal, a une âme. Mais, sans conscience personnelle, cette âme disparaît avec la disparition du corps. Avec un corps immortel ne cessant pas d'être vivant, l'âme ne peut pas mourir puisqu'elle est présente tant qu'il y a vie. L'âme humaine peut survivre à la perte de son corps mais en communion avec Dieu, elle pourra toujours, même dans une autre réalité, retrouver son propre corps, le sien à nul autre pareil.

Blaise écrit : « *La restauration prophétisée concerne la nature telle qu'elle existait avant le péché originel; l'humain n'a pas le pouvoir de mettre en harmonie quoi que ce soit avec Dieu : C'est Dieu qui crée l'harmonie, parce que Dieu seul est Créateur ("Voici que je crée toutes choses nouvelles")... Avant le péché originel, " l'humain", aurait eu la capacité de maîtriser la création en contrôlant le monde terrestre ? Il aurait maîtrisé la création et empêché la mort des espèces évolutives avant même d'en être issu ?* »

C'est bien sûr Dieu qui crée et fait subsister l'harmonie, mais Gen 1, 28 (confirmé par le Psaume 8, v. 7 à 9) indique bien que c'est à l'humain qu'il incombe d'assujettir la terre et de dominer sur tous les vivants. Mais, sans Dieu, c'est impossible. La « mort » physique n'est qu'un fait de la nature parmi les autres, soumis à la domination de l'humain.

Blaise écrit : « *La forme que le corps donne à l'âme ? L'âme n'a pas de forme !* »

Nous sommes bien ici en désaccord. Notre corps participe avec notre esprit à « former » notre âme immortelle et le corps différent de chacun est un élément essentiel dans cette « formation » de chaque âme à nulle autre pareille. C'est ce que je comprends dans Gn 2, 7 : un souffle (d'une part) dans le corps (d'autre part) fait advenir une âme vivante.

Blaise écrit : « *vous inversez l'ordre des facteurs ; ce n'est pas un corps en vie qui fait que l'âme ne peut pas mourir ; c'est l'âme qui fait que le corps en vie cesse de l'être quand elle s'en sépare* »

Nous sommes aussi ici en désaccord sur ce qu'est le corps, sur son importance par rapport à l'âme, et, par conséquent, sur l'importance de sa réalité concrète dans le présent et dans l'histoire de l'évolution que nous décrit la science. Je pense que le corps naturellement mortel retourne à la poussière selon les lois naturelles et non par l'effet d'une décision ou d'une action de l'âme. L'âme subit la mort du corps. L'âme peut confier son esprit à Dieu lorsque le corps meurt, comme le Christ l'a fait sur la croix. Sous l'effet du péché originel, l'âme n'a aucune puissance contre la mort physique. Seul le Christ sans péché est mort de son plein gré, alors qu'il pouvait ne pas mourir.

Blaise écrit : « *Vous avez admis que la création dont il est question tout au long du ch.2 se situe avant la création des plantes ; pour être objectif, il faudrait admettre aussi que, dans ce même chapitre 2, l'homme et la femme ne font pas l'objet d'une création synchrone comme celle du 6 eme jour de la création générale, après la création des animaux par espèces...*

La création chronologiquement différenciée par sexes dans le chapitre 2, et située avant la création des plantes, n'est pas transposable dans la création synchrone des 2 éléments du couple du chapitre 1, après la création des animaux ».

Attention, la création dont il est question dans le chapitre 2 ne se situe pas entièrement « avant la création des plantes ».

Il ne me semble pas exact de dire que « *La création chronologiquement différenciée par sexes dans le chapitre 2* » est située « avant la création des plantes ». Rien n'affirme cela dans le texte de la Genèse. Seule la science peut nous préciser comment la différenciation sexuelle a émergé dans l'histoire de la nature créée, mais il me semble vraisemblable que cette différenciation est postérieure aux premiers états de vie de type végétal qui sont apparus il y a des milliards d'années.

Dans la perspective de l'évolution que j'admets, c'est le « *début* » de cette création du corps qui commence déjà « *avant* » la création des plantes, mais tant la différenciation sexuelle que la formation complète du corps humain « *semblable à celui du Christ* » se sont poursuivis longtemps, probablement pendant des milliards d'années, avant d'aboutir au corps des premiers humains à l'image de Dieu lorsqu'ils ont été créés.

Par contre, nous sommes d'accord pour constater (même si vous en tirez une autre approche) que la création chronologique du chapitre 2 (dans l'Eden !) n'est « *pas transposable dans la création synchrone des 2 éléments du couple du chapitre 1, après la création des animaux* ». Cela est très exact. Le chapitre premier nous parle de la réalité terrestre dans laquelle la différenciation sexuelle est apparue progressivement, alors que la chronologie du chapitre 2 nous parle principalement de la réalité spirituelle dans laquelle la différenciation sexuelle intervient autrement. Mais, ici, nous restons en désaccord.

Blaise écrit : « *Mon désaccord pour admettre que "l'adam" mis en Eden n'est pas que l'homme masculin ? Non seulement je l'admets, mais je le soutiens depuis le début de nos échanges : C'est l'homme masculin que Dieu a mis en Eden et non pas "l'adam" indifférencié , à la fois masculin et féminin , puisque le féminin a été créé à partir du masculin dans la suite du récit de Gen 2. Je ne comprends pas : N'est ce pas vous qui identifiez "l'adam" de gen 2, 8 à "L'adam" de Gen 1, 27 ? Eclairiez-moi sur ce point capital s.v.p. »*

C'est, en effet capital, mais vous avez bien compris ma pensée, sauf ma phrase que vous citez et que je peux vous préciser comme suit : Vous n'admettez PAS (votre désaccord pour admettre) que « *l'adam* » n'est pas QUE l'homme masculin. Désolé pour cette double négation qui semble causer de la confusion.

Vous pensez que Dieu a seulement (« *que* ») mis dans l'Eden un individu physique masculin qui sera nommé Adam (« *l'homme* »). Je pense que Dieu a mis dans l'Eden « *l'humain* » qui est mâle et femelle et donc non seulement un individu physique masculin mais aussi un individu physique féminin. C'est sur ce fait que vous êtes en désaccord pour admettre que Dieu n'a pas mis « *que* » un homme masculin mais aussi un individu physique féminin comme je le pense.

Autrement dit encore, je pense que Dieu a mis en Eden tant l'individu physique qui sera nommé Adam que l'individu physique qui sera nommé Ève. Tous les deux étaient « *seuls* » sans communion spirituelle entre eux avant que Dieu ait tiré et façonné un vis-à-vis dans l'humain. Avant le récit de la côte de l'humain tirée dans un sommeil mystérieux, il y avait déjà, dans la réalité terrestre biologique physique, un individu masculin qui allait être nommé Adam et un individu féminin qui allait être nommé Ève.

Il en résulte, bien sûr, une compréhension tout à fait différente du récit qui nous relate que, dans l'humain, Dieu a tiré une femme qu'il a façonnée pour l'homme. Pour moi, comme cela se passe dans l'Eden qui est la réalité spirituelle de Dieu, le récit est imagé lorsqu'il emploie des mots terrestres.

Ce point de vue que vous défendez était certainement celui d'une large majorité de croyants durant les siècles passés et je vous remercie beaucoup de venir ici soutenir de manière argumentée et avec intelligence le point de vue littéral qui contredit les théories de l'évolution.

Ce fut la pensée de pères de l'Église, comme Saint Thomas (St Augustin était plus nuancé). Elle mérite respect et attention. Mais, sur le plan des connaissances scientifiques et historiques, nous ne pouvons savoir ce qu'aurait pensé Saint Thomas s'il avait disposé de nos connaissances actuelles et nous devons tenir compte des limites de ses connaissances sans transformer ses écrits en références infaillibles ne tenant pas compte de ses connaissances concrètes de l'époque.

Votre point de vue me semble résulter d'interprétations incorrectes basées sur des connaissances anciennes aujourd'hui contredites, mais je tiens à vous dire que je reconnais volontiers que votre point

de vue n'est pas contraire à la foi et ne nuit pas à notre communion avec Dieu. Les connaissances terrestres et les opinions de chacun sur ce point sont secondaires, pour autant que chacun reconnaisse Dieu comme Créateur de toutes choses et le Christ comme vrai Dieu et vrai homme.

Je suis beaucoup plus inquiet des opinions qui font sortir Dieu de l'histoire concrète. Les diverses formes de « *modernisme* » qui réduisent les bases historiques de la foi à des signes symboliques sans réalité historique me semblent porter gravement atteinte à la présence concrète de Dieu dans l'histoire, non seulement dans l'histoire passée mais aussi dans l'histoire qui continue dans le présent de chacun de nous.

Je préfère beaucoup un croyant qui, de mon point de vue, se trompe scientifiquement, qu'un croyant qui perd de vue l'action de Dieu dans l'histoire.

Pour ceux qui admettent l'évolution concrète du monde bien avant l'apparition d'humains avec une âme immortelle, il me semble dangereux pour la foi en Dieu et en son action de soutenir que l'apparition d'humains avec une âme immortelle est un pur mystère dont la Parole de Dieu ne nous révélerait rien sauf des symboles hors du temps et de l'espace.

À tous ceux qui acceptent que les dinosaures ne ressuscitent pas et qu'il n'y avait pas d'humains du temps des dinosaures, je leur demande de réfléchir sérieusement à l'apparition des humains et à ce que la Genèse en raconte.

Souvent le rejet pur et simple de la Genèse hors de l'histoire concrète est suivi, peu après et pour des raisons semblables, d'une mise en doute du caractère réel et historique des faits des Évangiles.

Blaise écrit : « *Notre esprit (3eme élément de notre être créé corps, âme, et esprit) n'est pour rien dans la création ni du corps ni de l'âme ; notre esprit est formé par Dieu au dedans de l'homme depuis le 1er homme (Zacharie 12, 1) en plus du corps et de l'âme. Il me semble que vous restez fixé sur la constitution bipartite, comme si l'âme était spirituelle, alors qu'elle est psychique ("psuchê" = "âme" = psychique, par opposition à "pneuma" = esprit = pneumatique)* »

Nous sommes bien d'accord sur la réalité tripartite de l'être humain, mais dire que l'âme est psychique par « *opposition* » à l'esprit formé par Dieu ne me semble pas correct. Je pense que l'âme n'est pas que psychique et qu'elle est aussi spirituelle. Sans cela, elle ne pourrait être immortelle ce qui renvoie à notre désaccord sur la réalité naturelle de la « *mort* » physique indépendamment du péché originel. Sans Dieu et la vie en communion avec lui, tout ce qui est terrestre, physique, cérébral, est soumis à la mort terrestre par les lois naturelles.

Blaise écrit : « *Le souffle de Dieu, qui est Esprit, a fait advenir âme vivante le corps modelé de la glaise ; notre esprit n'est pas le souffle de Dieu en Gen 2, 7 !* »

Cela me paraît juste. C'est un point difficile. Le souffle de Dieu, l'Esprit Saint, est une personne divine. Elle ne se confond pas avec l'esprit humain par lequel ce souffle divin passe.

Blaise écrit : « *La science nous décrit une histoire évolutive sans âme immortelle ni esprit, contrairement à Gen 2, qui décrit la création du 1er homme (masculin) constitué d'un corps et d'une âme immortelle (Gen 2 ne fait pas encore état de l'esprit attesté par Zacharie 12, 1).* »

Il est exact que la science nous décrit une histoire évolutive sans âme immortelle, ni esprit. Mais, je ne suis pas d'accord pour affirmer qu'il y ait eu un premier humain constitué avec un corps et une âme immortelle sans esprit. L'âme résulte d'un souffle spirituel dans le corps. Je ne peux ici que répéter mes réflexions précédentes.

Blaise écrit : « *avant le péché originel, l'âme ne pouvait pas se séparer du corps. Dieu a décrété après le péché qu'elle se s'en séparerait, sans lui demander son avis.* »

Nous restons ici avec des points de vue différents. Ce n'est pas après le péché que Dieu a décidé que l'âme serait séparée du corps par la mort. C'est un effet « automatique », « certain », des lois naturelles en dehors de la communion avec Dieu. « Si tu manges, tu mourras certainement ».

Blaise écrit : « *Le Christ a donné sa vie librement , nous sommes d'accord ; mais s'il n'était pas mort, il n'aurait pas accompli les Écritures et ne serait pas ressuscité ; il avait le pouvoir de monter au ciel comme Elie, sans que son corps et son âme soient séparés, mais il voulait assumer notre condition jusqu'à son terme et, en ce sens, il ne pouvait pas ne pas mourir, parce qu'il voulait faire la volonté du Père, et non la sienne.* »

Ici, nous sommes bien d'accord.

Blaise écrit : « *l'homme est devenu une "âme vivante" avant la création des plantes : Dieu n'avait pas fait pleuvoir, et Il a modelé le corps de l'homme quand un flot montait de terre et arrosait toute la surface du sol* »

Ici, notre désaccord est assez clair. Ce n'est qu'après la création des animaux, que Dieu a fait advenir une âme humaine vivante à son image. Par contre, comme je l'ai indiqué, la création du corps humain a commencé dès l'origine du monde.

Blaise écrit : « *puis il a planté un jardin en Eden (qui n'était pas sur terre, puisque l'arbre de vie ne s'y trouvait pas) et a placé "l'âme vivante" dans ce jardin. Ensuite (logiquement), il a fait pleuvoir sur la terre, les plantes ont poussé, puis il a créé tous les êtres vivants dans l'eau, dans le ciel, et sur terre, pendant les autres "jours" , jusqu'au 6ème où il a créé l'humanité homme et femme selon le type du couple particulier qui vivait en Eden : C'était le paradis terrestre dans lequel la mort n'existait pas, jusqu'à ce qu'en Eden (qui n'était pas le paradis terrestre) le péché du couple particulier lui désobéisse et désordonne toute la création en 6 jours, parce que "le péché est entré dans le monde et, avec le péché, la mort" (St.Paul)* ».

Ici, je suis très surpris parce que vous situez soudainement la création d'Adam et Ève et le péché originel avant la création des plantes, la pluie sur la terre, la création des animaux, et même avant le 6ème « jour ». Bref, avant la période d'évolution que nous décrit la science.

C'est une opinion théologique répandue à notre époque et je me demande pourquoi vous avez un problème avec la science dans cette perspective.

Elle laisse entièrement dans le vide la question de savoir quand et comment une première âme immortelle est advenue dans l'histoire concrète. Elle fait du monde lui-même une créature rendue mauvaise et maudite.

Je renvoie ici à tous mes réflexions antérieures qui développent tout ce qui me fait penser que cette théorie d'un péché originel avant le sixième jour ne me paraît pas vraie. (cf. supra : « 26. Quelle théologie des origines historiques ? »).

Blaise écrit : « *La science compte des milliards d'années avec ses instruments de mesure dont Dieu n'a que faire, parce qu'il est le Maître de l'espace et du temps et que, pour lui, "mille ans sont comme un jour". C'est Dieu qui a créé le monde, pas la science, et si la science contredit sa Parole, c'est elle qui se trompe, avec ses instruments de mesure du temps et de l'espace qui ne mesurent pas la Sagesse du Créateur et la Puissance de l'Esprit qui a inspiré les prophètes (Moïse, en particulier).* »

OK, mais je ne vois aucune raison de penser que la science contredit la Parole de Dieu pour autant qu'elle soit correctement interprétée.

Blaise écrit : *« Vous faites confiance à la science ? Moi pas, parce que la science ne m'empêchera pas de mourir, et elle ne peut pas me promettre la vie éternelle qu'elle est incapable de mesurer. »*

Je fais bien sûr confiance à la science pour ce qu'elle peut m'apprendre dans ses limites.

Blaise écrit : *« Ce scénario est un amalgame de la théorie de l'évolution et de la Bible, qui sont inconciliables sans trahir certaines précisions, comme le fait le Catéchisme moderne d'après lequel "l'homme n'a pas été créé solitaire", alors que Dieu a créé la femme parce qu'il n'était pas bon qu'il soit seul (solitaire). »*

L'amalgame mélange des choses de nature différente. Il n'y a qu'une seule réalité concrète que la science étudie dans les limites de ses possibilités. La Bible nous parle aussi de cette même réalité mais elle la regarde avec sa réalité spirituelle que la science ne peut pas saisir. La Bible ne contient guère de « précisions ». Les précisions controversées ne se trouvent que dans les interprétations et non dans la Parole de Dieu elle-même qui ne se laisse jamais enfermer dans nos raisonnements ou nos limites cérébrales. Votre exemple de l'humain « seul » montre bien deux approches possibles. Pour vous, le mot « seul » signifie qu'il n'y avait pas d'autre semblable. C'est une interprétation. Pour moi, le mot « seul » se réfère à un état spirituel et une absence d'un « vis-à-vis » semblable. C'est une autre interprétation qui tient compte d'une précision donnée dans le texte de Gen 2, 18. Dans un HLM, on dit qu'il y a de nombreuses personnes « seules » et pourtant elles sont nombreuses.

Blaise écrit : *« Le 6eme jour, Dieu créa l'Homme homme et femme : la différenciation sexuelle n'est pas apparue progressivement tout au long des 5 jours précédents. »*

Mais si. Les animaux étaient sexués avant l'apparition des humains.

Blaise écrit : *« La chronologie du Ch.2 n'est pas la chronologie spirituelle d'une réalité spirituelle, mais la chronologie d'une création physique (celle du 1er homme) temporellement déphasée par rapport aux autres créations physiques. »*

La chronologie est une référence au temps qui est un instrument de mesure de notre cerveau. Ce n'est pas adéquat pour décrire ce qui se passe dans l'Eden spirituel.

Blaise écrit : *« Ce qui s'oppose à l'historicité de Gen 2, c'est la théorie de l'évolution , qui impose par sa logique que les 11 premiers chapitres de la Génèse ne soient pas historiques (comme l'a dit Paul VI) ».*

Il ne me semble pas exact d'attribuer sans nuance au Pape Paul VI un rejet de l'historicité du début de la Genèse dont nous sommes tous les deux convaincus. A fortiori sans aucune référence. Comme pour le texte de la Genèse elle-même, il faut éviter d'interpréter des textes du Magistère au-delà de ce qu'ils disent réellement. Si vous connaissez un texte précis du Pape Paul VI, il faudrait le citer, car il me paraît clair qu'aucun Pape n'a jamais rejeté l'historicité concrète d'Adam et Ève et du péché originel.

Comme je l'ai expliqué de manière détaillée, et contrairement à votre opinion, je trouve que cette historicité est compatible avec les théories de l'évolution pour autant que l'on accepte les limites de ce que dit réellement la Genèse et de ce que peut dire la science, pour autant que l'interprétation de la Genèse soit ouverte à l'action de Dieu au-delà de nos pensées et de notre compréhension, mais aussi à tout ce que nous pouvons connaître par la raison.

La raison créée a ses limites, mais aussi toute sa valeur. La raison doit accepter qu'il existe un au-delà d'elle-même, mais nous pouvons (devons) accepter ce qu'elle nous indique de manière convaincante.

Blaise écrit : *« St Paul a constamment opposé la chair et l'esprit, le psychique et le spirituel (notamment en 1 Co ch.15)...*

âme = *spuchê* ; esprit = *pneuma*. Ce qui est psychique n'est pas pneumatique et inversement. Une âme "spirituelle" est le concept en rapport avec une constitution bipartite de l'être, concept thomiste... L'être est constitué d'un corps, d'une âme, et d'un esprit, 3 éléments , et non pas 1 élément et 1 autre élément mixte , à la fois psychique et spirituel.

Gen 2, 7 parle d'une "âme vivante" et vous en déduisez que l'âme est spirituelle.

Zacharie 12, 1 ne parle pas de l'âme, mais de l'esprit que Dieu a "formé" au dedans de lui ; cette "formation" est complémentaire de la création du corps et de l'âme, immortelle sans être spirituelle...

Le souffle "spirituel" (pléonasme) est le souffle de Dieu qui est Esprit ; ce souffle a créé l'âme immortelle ; il n'a pas "formé" l'esprit attesté par Za 12, 1.

Vous écrivez que « L'être est constitué d'un corps, d'une âme, et d'un esprit, 3 éléments », ce qui est exact, et vous ajoutez « et non pas 1 élément et 1 autre élément mixte, à la fois psychique et spirituel », en oubliant le troisième « élément ». »

Il y a deux éléments de nature propre : le corps, d'une part, et l'esprit, d'autre part. Le troisième élément est, en effet, mixte : l'âme est, comme vous l'écrivez, un élément mixte « à la fois psychique et spirituel ».

Si notre âme n'était pas spirituelle, nous serions incapables de partager la vie éternelle de Dieu.

Donc, contrairement à ce que vous pensez, je pense que l'esprit de l'humain a été formé au moment de sa création « à l'image de Dieu » et non pas ultérieurement, de manière complémentaire. Les trois (corps, esprit et âme) sont indissociables dans la création de l'humain à l'image de Dieu.

Par contre, avant d'aboutir au premier couple qui a été introduit dans l'Eden de Dieu, cette création a pu être progressive. Le corps a pu évoluer.

Pour le surplus, il me semble encore utile de reprendre quelques points à éclaircir concernant l'âme immortelle des humains créés à l'image de Dieu par rapport aux théories de l'évolution.

Blaise écrit : « le corps des sauriens a été créé dans cette perspective d'un modelage de plus en plus conforme au corps humain ? Il fallait qu'ils aient des écailles pour parvenir à la finalité d'une peau lisse ? »

Je laisse la science répondre à de telles questions auxquelles la Genèse et la foi de l'Église n'ont aucune réponse à donner. Il y a beaucoup de questions discutables dans les théories scientifiques.

Personnellement, je ne crois pas à l'existence d'un ancêtre vivant unique pour tous les animaux et les hominidés de la terre. Je pense que les circonstances semblables ou des actes Créateurs distincts de Dieu ont pu être à l'origine de multiples espèces distinctes. Les seules ressemblances biologiques ne suffisent pas pour affirmer l'existence d'ancêtres communs. Je ne m'aventure pas davantage sur ce terrain.

Blaise écrit : « Ce n'est pas une éventuelle évolution corporelle d'Adam et Ève qui pose problème pour la concordance avec la théorie de l'évolution, mais la possession d'une âme immortelle que les animaux n'ont jamais possédée et ne posséderont jamais. La création d'une âme immortelle n'est pas une abstraction, et pour qu'il n'y ait pas conflit avec la théorie de Darwin, il faudrait admettre que la création d'une âme immortelle a été effective seulement après qu'Adam et Ève aient été chassés du jardin, ce qui est incompatible avec la création d'Adam avec une âme immortelle avant que Dieu ne le place dans ce jardin. »

Je ne suis pas d'accord avec ce raisonnement. Il n'y a aucun conflit possible entre la théorie de Darwin qui concerne exclusivement la réalité terrestre et tout ce que nous pouvons dire de l'âme immortelle qui est spirituelle.

Blaise écrit : « Dieu n'a jamais créé la moindre âme immortelle au moyen d'un corps ! »

Mais, bien sûr que si !

C'est même la caractéristique essentielle de notre création qui nous distingue des anges. Nous ne sommes pas de purs esprits, mais des âmes vivantes formées par un souffle spirituel dans un corps.

Blaise écrit : « *Vous partez du principe que l'image de Dieu est une similitude morphologique avec Dieu* ».

Non. Le corps est une création nouvelle par Dieu. Comme Dieu un en trois personnes, l'image de Dieu créée dans l'humanité est présente dans le couple formé par l'homme et la femme en communion avec Dieu, mais aussi dans le corps, l'âme et l'esprit de chaque individu humain.

Blaise écrit : « *Vous ne pouvez pas faire que des hommes ne soient pas des humains comme Adam et Ève ; tous les êtres "humains" ont été créés à l'image de Dieu.* »

Tout est une question de définition. Pour la science, il n'y a pas d'autre distinction que celles des observations objectives dans l'histoire. Pour la foi, il y a un critère spécifique : l'âme immortelle, la capacité de partager la vie de Dieu.

Tout hominidé défini selon les seuls critères terrestres est un « adam ». Mais, un « adam » terrestre n'acquiert pas, du seul fait de sa réalité naturelle, une immortalité et une vie spirituelle capable de Dieu pour lesquels une création spécifique fut nécessaire.

Blaise écrit : « *L'âme n'est pas l'ensemble du corps et de l'esprit* »

En effet. Elle procède du corps et de l'esprit ensemble, mais elle n'est pas l'ensemble du corps et de l'esprit. Vous avez tout à fait raison d'affirmer que « *Le souffle de Dieu de Gen 2, 7 n'était pas l'esprit de l'homme formé au dedans de lui (Za 12, 1)* ». Nous admettons tous une réalité « tripartite » de l'humain.

Blaise écrit : « *Vous apportez à votre point de vue des précisions qui me font comprendre à quel point il est élaboré. Je n'ai pas votre talent pour opérer une synthèse aussi complexe.* »

Elaboré ? Complexe ? La réflexion doit certes rencontrer des arguments et des questions d'une multitude et d'une complexité abordant la théologie autant que les autres savoirs jusqu'aux limites des mystères.

Mais, j'espère que chacun peut constater que ma conviction est simple. L'Incarnation, la vie et la résurrection du Christ nous montrent ce qu'ont été la création des premiers humains et leurs conditions avant le péché originel. L'Incarnation du Christ parmi des homos sapiens semblables nous montre tout simplement ce qu'a été la création des premiers humains parmi les homos sapiens semblables de leur époque.

Ni pour le Christ, ni pour les premiers humains, il n'y a eu de rupture généalogique dans l'ordre naturel. Dans les deux cas, il y a eu une action créatrice spéciale de l'Esprit Saint. Discrète dans la nature. Il n'y a eu, ni dans un cas, ni dans l'autre, une survenance instantanée et miraculeuse d'un adulte dans le monde présent.

Rien de compliqué, ni de contraire aux constatations modernes de la science.

Maintenant, la réponse aux objections est évidemment sans limites et d'une complexité infinie.

Blaise écrit : « *Sauf erreur de ma part, "hominidé" est du langage évolutionniste; "adam(e)" est du langage biblique...*

Je veux dire que la Bible ne parle jamais d "hominidé"; c'est votre synthèse intellectuelle qui impose l'équivalence. »

Oui, en effet. Le mot hominidé est un mot de la science moderne. La Genèse ne peut contenir que des mots hébreux de l'époque où elle a été écrite. Il nous faut inévitablement faire l'effort intellectuel de ne pas réduire trop vite les mots de l'hébreu aux sens beaucoup plus stricts et réduits des mots de nos langues modernes utilisés dans nos traductions.

Blaise écrit : *« "adam(e)" est du langage biblique, et ne désigne pas un individu autre qu'humain, créé à l'image de Dieu, avec une âme immortelle. »*

C'est seulement votre interprétation. La mienne est différente. Le mot « *adam* », surtout lorsqu'il est précédé d'un article, ne vise que l'aspect terrestre, naturel, corporel, matériel, de l'être : ce qui vient de l'adamah, du sol. De ce point de vue, il peut s'appliquer à tout hominidé, sans considérer nécessairement la création d'une âme immortelle à l'image de Dieu. Dans la nature, un hominidé n'a pas nécessairement une âme immortelle qui n'existe que chez Adam et Ève et leurs descendants.

Blaise écrit : *« La création des premiers humains n'était pas une résurrection. »*

Bien sûr, la résurrection du Christ nous montre la capacité d'Adam et Ève de franchir la mort physique. La création d'Adam et Ève ne se compare pas avec la résurrection, mais avec l'Incarnation.

Pneumatis écrit : *« Je travaille (sporadiquement) sur le sujet de la grille de lecture de la genèse, en particulier sur la chaîne des patriarches de Adam à Abraham, avec Noé au milieu... ma vision des choses a quelque peu évolué je crois également en une évolution passant par des stades d'une humanité physiquement plus primitive. »*

Qu'est-ce qu'un humain ? A quel stade de maturation physique, à quel stade de l'histoire apparaît-il ?

Pneumatis écrit : *« dans tous les cas, la Genèse n'est pas à lire comme un récit historique ».*

L'expression me paraît excessive. Le but n'est certes pas l'histoire terrestre, mais l'essentiel de l'action de Dieu et de l'humanité.

Les réalités matérielles évoquées dans le premier chapitre de la Genèse sont des réalités bien concrètes de l'histoire, mais il ne faut pas confondre la réalité historique avec la manière d'en parler qui peut être imagée, symbolique, ou chronologique selon le contexte.

Je rejoins plutôt ce qu'écrit Archi : *« Reste que dire "l'Écriture ne nous enseigne pas l'histoire, mais la merveilleuse aventure de la relation entre Dieu et l'homme", je trouve ça vague et bien peu satisfaisant. L'Écriture raconte l'Histoire Sacrée, et si la seule Réalité absolue est Dieu, il s'ensuit que l'Histoire Sacrée est l'Histoire par excellence.*

Dans ce cas précis, votre façon d'exprimer les choses ferait facilement penser à un beau conte pour enfants, voire un conte philosophique pour adultes, mais très éloigné de la réalité vraie.

Il me semble cependant que les témoignages des hommes du passé peuvent et doivent être pris au sérieux pour se faire une idée un peu moins vague de la figure du monde qu'ils ont connue, plutôt que de les prendre systématiquement pour des naïfs et des ignorants. »

Pneumatis écrit : *« Dites-moi ce que la Genèse définit comme Adam. Parle-t-elle d'un homme qui a deux bras, deux jambes, un cerveau, ou encore 23 paires de chromosomes... »*

Là est le vrai problème : pourquoi aborder la création de l'humain par sa réalité terrestre faite de la poussière du sol comme les autres créatures terrestres. C'est le souffle de vie particulier qui le fait à l'image et à la ressemblance de Dieu qui est spécifique.

Pour Saint Augustin, l'homme est tiré du limon de la terre sans parents et Ève est tirée d'une côte de l'homme. Point. Il ne s'en écartera pas. Il n'avait aucune idée des australopithèques, de l'homo habilis, de l'homo erectus ou de l'homo sapiens vivant il y a cent mille ans. Il n'avait aucune idée de l'ADN qui compose un être, ni de la chaîne chromosomique provenant d'un mélange des gènes parentaux.

Mais, le sujet l'a profondément interpellé et sa réflexion très concrète est riche d'ouvertures vers une compréhension différente de celle qu'il pouvait avoir à son époque.

Il nous y encourage lui-même : « *A-t-on une opinion plus vraisemblable sur ces vérités? Loin de la combattre, j'y applaudirai* » (De la Genèse au sens littéral, L. VII, Chap. 28, 42).

Pour Saint Augustin, il est clair qu'Adam et Ève ont réellement existé dans l'histoire réelle.

La première conviction très moderne de Saint Augustin, c'est celle d'une double création qui peut rejoindre la conviction actuelle qu'il ne faut pas nécessairement confondre l'adam (avec un article), l'humain terrestre, avec l'humain créé immortel à l'image de Dieu.

D'abord, il définit l'homme sur une base théologique. Il n'y a pas d'homme (au sens de Saint Augustin) lorsqu'il est seulement constaté une intelligence ou une religiosité terrestre : « *l'homme est, comme la lumière primitive, une intelligence, et ..., pour l'intelligence, exister, n'est au fond que prendre conscience du Verbe Créateur* » (id., L. III, 31).

« *il fut créé par la connaissance même qu'il eut de son Créateur* » (id., 32).

Notez le bien : sans cette « *intelligence* », cette « *conscience du verbe Créateur* », cette « *connaissance de son Créateur* », il n'y a pas d'homme, il n'existe pas.

« *Si donc l'homme a été formé de la terre comme le reste des animaux, quel est son titre de supériorité sinon sa ressemblance avec Dieu ? Cette ressemblance ne consiste pas dans la forme du corps, mais dans l'intelligence* » (L. VI, 22)

Pour Saint Augustin, il y a eu une double création. Il estime, en effet, que, dans un premier temps, « *l'homme fait comme en germe dans les profondeurs de la nature, ainsi que, tous les êtres créés ensemble à l'instant où naquit le jour, aurait pris avec le temps ces formes sous lesquelles aujourd'hui il passe sa vie dans la pratique du bien ou du mal, de la même façon que l'herbe, faite avant d'avoir poussé sur la terre, se développa avec le temps et sous l'influence des eaux de la source* » (id., L. VI, 1).

« *De tous ces êtres celui qui est arrivé à l'existence apparaît avec les modifications qui composent la vie, et qui sont le développement effectif dans une substance réelle des causes secrètes, virtuellement contenues dans toute créature : telle fut l'herbe, après avoir poussé sur la terre, tel fut l'homme formé en être vivant, et, en un mot, les animaux ou les plantes que Dieu produit en vertu de son activité continue* » (id., 17).

Qu'aurait-il pensé de la longue histoire anthropologique qui nous est aujourd'hui connue ?

« *Dieu fit tous ses ouvrages à la fois, pour produire dans la suite des temps tous leurs effets : elles sont complètes, en ce que l'existence qu'elles acquièrent dans le cours du temps a toutes les qualités implicitement contenues dans le principe de leur espèce ; elles sont inachevées, en ce qu'elles renferment le germe d'êtres à venir qui doivent apparaître dans la suite des temps, au moment opportun* » (id., 18).

« *Dieu, ayant volontairement établi les causes primitives, n'a point dérogé à cet ordre, non plus qu'à sa volonté même. Au contraire, n'a-t-il point déposé toutes les causes dans la création primitive et en a-t-il gardé quelques-uns dans les mystères de sa volonté ? Les effets de ces dernières ne sont point*

liés nécessairement aux effets des autres; cependant les principes que Dieu a voulu se réserver ne sauraient être contraires à ceux qu'il a voulu établir : car la volonté en Dieu ne saurait admettre de contradiction ; il a donc créé les premières de telle sorte que leurs effets soient possibles sans être nécessaires ; quant aux secondes, il les a enfermées dans l'univers, afin qu'elles produisent nécessairement les êtres, puisqu'elles sont la condition première de leur existence » (id., 29)

Quelle lucidité et quelle concordance par rapport aux connaissances scientifiques actuelles !

St Augustin perçoit toute la difficulté de sa réflexion : « On ne me comprendra peut-être plus; car je fais abstraction de toute idée physique, je dépouille les semences elles-mêmes de toute étendue. L'homme n'était pas même un raccourci d'atome, lorsqu'il fut fait dans la création des six jours. La semence fournit une métaphore assez heureuse pour faire comprendre cette idée, parce que les êtres qui doivent en sortir plus tard y sont virtuellement contenus; mais avant les semences matérielles, il y a les causes, les principes invisibles : c'est le point délicat à saisir. » (id., 11).

Délicat ? En effet. L'abstraction de toute idée physique ? Il imagine, dans les six jours, une création limitée aux « principes invisibles », avec, pour l'homme, « pas même un raccourci d'atome ».

Cependant, il admet que « lors de la formation de l'homme au sixième jour, la cause virtuelle du corps était renfermée dans les éléments matériels; tandis que l'âme créée comme le jour primitif, était restée enveloppée dans les œuvres de Dieu jusqu'au moment marqué où le souffle divin l'associa au corps formé du limon de la terre » (L. VII, 35).

Donc, pas même un atome pour l'âme, mais néanmoins une cause « dans les éléments matériels ». D'abord, une formation « dans les éléments matériels » puis ensuite, un « moment marqué » pour l'âme, « restée dans les œuvres de Dieu ».

Mais, avec nos connaissances d'aujourd'hui, ne pouvons-nous comprendre que ce qui n'était « pas même un raccourci d'atome », c'est l'être nouveau en relation avec Dieu, l'homo **capax Dei** ? Ne pouvons-nous comprendre aujourd'hui qu'un hominidé a pu se développer comme les plantes et les animaux avant la création d'un homo **capax Dei** ?

Pour Saint Augustin, la création de l'homme « mâle et femelle » précède la formation d'Ève dans le jardin d'Eden, ce qui peut ouvrir une compréhension distinguant clairement le développement des principes matériels de l'humanité et la création nouvelle qui s'est produite dans l'Eden de Dieu.

Il est même particulièrement affirmatif : « Le sixième jour en effet, Dieu, loin de créer l'homme, en laissant à la femme le temps nécessaire pour naître, « créa l'homme et le créa mâle et femelle: et il les bénit. » » (De la Genèse au sens littéral, L. VI, 3) et « L'Écriture énumère fort clairement les êtres créés le sixième jour, c'est-à-dire, les animaux selon leurs espèces, quadrupèdes, reptiles et bêtes, et l'homme créé mâle et femelle à l'image de Dieu ». (id., 5).

Or, constate-t-il, « les termes mêmes du récit où Dieu plante le Paradis, y place l'homme, son ouvrage, lui amène les animaux afin qu'il leur donne un nom, et ne trouvant point d'aide pour Adam qui fût semblable à lui, tire d'une de ses côtes et forme la femme, témoignent bien clairement que tous ces actes se rattachent, non aux œuvres dont il se reposa le septième jour, mais à celles qu'il produit dans le cours du temps » (id., 5).

« Qu'on ne dise pas que l'homme fut créé mâle le sixième jour, femelle les jours suivants. L'Écriture déclare expressément que « le sixième jour Dieu créa l'homme mâle et femelle et les bénit. » Ce fut donc encore une double création : l'une virtuelle, et comme un germe déposé dans le monde par la parole de Dieu, lorsqu'il fit à la fois les œuvres dont il se reposa le septième jour, et qui devaient être le principe de toutes les créatures appelées à naître chacune en son temps dans la suite des siècles; l'autre, analogue à celle d'aujourd'hui par laquelle Dieu opère dans le temps, le moment étant venu où Adam devait se former du limon de la terre, et la femme d'une de ses côtes » (id., 8).

« il est incontestable que la formation de l'homme tiré du limon de la terre, et celle de la femme, tirée d'une de ses côtes, se rattachent non à la création universelle et simultanée après laquelle Dieu se reposa, mais aux œuvres qu'aujourd'hui encore Dieu accomplit dans la suite des siècles » (id., 4)

« Il y eut donc une double création, l'une en principe et en puissance, comme il convenait à l'œuvre où Dieu créait tout à la fois, et dont il se reposa le septième jour, l'autre effective et successive qu'il continue encore aujourd'hui » (id., 7)

« dans la création primitive et simultanée, l'homme, loin d'avoir atteint le développement de l'âge mur, était moins qu'un enfant qui vient de naître, moins qu'un embryon dans le sein maternel, moins que le germe visible dont il naît, on pensera peut-être que c'est un rêve de métaphysicien. Qu'on revienne alors à l'Écriture : on y verra que le sixième jour l'homme fut créé à l'image de Dieu, et créé mâle et femelle. Qu'on poursuive et qu'on demande à quelle époque fût formée la femme; on trouvera qu'elle fut formée en dehors des six jours : car, elle fut faite à l'époque où Dieu fit produire, à la terre de nouvelles bêtes des champs, d'autres oiseaux du ciel; et non au moment où les eaux produisirent les oiseaux, et la terre, les animaux vivants auxquels se rattachent les bêtes des champs. Or, c'est à cette dernière époque que l'homme fut créé mâle, et femelle : l'homme fut donc créé à deux moments différents » (id., 10).

« dans la création primitive et simultanée, l'homme fut formé comme un être possible, c'est-à-dire, dans le principe dont il devait sortir, et non avec l'existence effective qu'il mena plus tard » (id., 16)

Ainsi, selon St Augustin, l'homme *« fut formé ainsi à l'origine du monde, parmi les causes primitives, au moment où elles furent créées toutes ensemble »* puis *« il fut créé, quand le temps marqué fut accompli, visiblement dans son corps, invisiblement dans son âme, ayant été composé d'une âme et d'un corps »* (id., 19).

Saint Augustin ne considère pas la création de l'homme, mâle et femelle, du sixième jour comme un achèvement : *« Quelque attention que j'aie mise, dans les développements qui précèdent, à prévenir toute confusion dans l'esprit des lecteurs, je suis bien convaincu qu'une foule d'entre eux, loin d'y voir clair, s'imaginent que, dans la création simultanée, l'homme reçut la vie et fut capable de discerner, de comprendre et de saisir la parole divine : « Voici que je vous ai donné toute herbe portant semence. » Qu'on veuille bien ne me prêter ni une pareille idée, ni un pareil langage »* (id., 9).

Dans *« le cours du temps »*, l'homme à l'image de Dieu est créé lorsqu'il est fait *« capable de discerner, de comprendre et de saisir la parole divine »*. Avant, nous pouvons considérer aujourd'hui qu'il pouvait y avoir une espèce biologique humaine (que nous pouvons considérer comme pré-humaine), mais pas encore un homme créé à l'image de Dieu, avec une âme immortelle.

Avant les événements du jardin d'Eden, il n'y a pas d'homme au sens que Saint Augustin l'a défini avec une *« conscience du Verbe Créateur »* et *« la connaissance même qu'il eut de son Créateur »*.

En résumé, selon Saint Augustin, *« De quelque façon que Dieu l'ait formé, il l'a formé comme pouvait et devait le faire un être tout-puissant et sage. Il a en effet déterminé les lois selon lesquelles les êtres sortent de leurs germes et apparaissent avec toutes les propriétés de leur espèce, d'une manière si infaillible que sa volonté domine tout. Sa puissance a assigné aux créatures leurs limites, mais sans s'y renfermer elle-même »* (id., 23) et *« quand on dit qu'il fut créé, on entend que Dieu créa la cause dont il devait sortir au temps marqué »* (id., 26).

En fait, St Augustin a une perception très claire des règles de l'évolution qu'il constate dans la nature et Darwin, qui est venu 1.400 ans plus tard, ne lui aurait rien appris d'essentiel.

C'est très clair pour Saint Augustin : il sait que « *pour se former et se développer* », « *tous les arbres ou tous les animaux que nous voyons naître ... eurent à traverser une période de temps plus ou moins longue, selon les convenances de l'espèce* ». (L. VI, 25).

Les règles de la nature n'ont pas changé depuis le commencement du monde : « *c'est à l'origine des temps, quand se fit le jour, que fut créé le monde et que furent déposés à la fois dans ses éléments les germes dont les plantes ou les animaux devaient sortir dans la suite des temps* » (id., 2).

Il observe que « *tout ce qui devait exister a été créé simultanément en principe* » et que « *les êtres ... sortent de ces causes primitives, au moment marqué* » (id., 17).

« *Celui qui est arrivé à l'existence apparaît avec les modifications qui composent la vie, et qui sont le développement effectif dans une substance réelle des causes secrètes, virtuellement contenues dans toute créature : telle fut l'herbe, après avoir poussé sur la terre, tel fut l'homme formé en être vivant, et, en un mot, les animaux ou les plantes que Dieu produit en vertu de son activité continue. Du reste, tout être contient en soi un autre lui-même, grâce à cette propriété de se reproduire qu'il tient des causes primordiales où il fut enveloppé, avant de naître sous les formes propres à son espèce, au moment où le monde fut créé avec le jour* » (id., 17).

Cette conscience de l'évolution qu'avait St Augustin ne garde-t-elle pas toute son exactitude ?

Pourquoi cette pensée si juste a-t-elle été si peu observée ?

St Augustin n'est pas moins lucide lorsqu'il réfléchit à la création de l'homme : « *Il serait par trop naïf de s'imaginer que Dieu forma l'homme du limon de la terre en le pétrissant avec des doigts : l'Écriture eût-elle employé cette expression, nous devrions croire que l'écrivain sacré s'est servi d'une métaphore* » (id., 20).

Il le sait : « *l'homme a été formé de la terre comme le reste des animaux* » (id., 22) et « *son corps animal l'exposait à la mort* » (id., 36).

Ne faut-il pas en tenir compte pour nuancer, avec nos connaissances actuelles de la préhistoire humaine, ce que St Augustin a voulu indiquer en considérant que « *Adam, il est vrai, a pour caractère particulier d'avoir été formé de la terre et de n'avoir point eu de parents* » (id., 23) et qu'il « *fut, pense-t-on, créé dans la vigueur de la jeunesse, sans se développer avec les années* ». (id., 25) ?

Si Dieu a pu se faire homme dans une lignée historique par Marie, ne pouvons-nous découvrir aujourd'hui, à la lumière de nos connaissances actuelles, qu'Adam et Ève ont pu être créés à l'image de Dieu dans une ligne historique semblable ?

Saint Augustin attire notre attention non seulement sur les causes primitives, les lois de la nature que la science étudie et ne cesse de découvrir, mais aussi sur les mystères de la volonté de Dieu qui ne cesse de pouvoir agir dans le monde matériel, en précisant que « *les principes que Dieu a voulu se réserver ne sauraient être contraires à ceux qu'il a voulu établir : car la volonté en Dieu ne saurait admettre de contradiction* » (id., 29).

Dieu a créé les causes primitives en harmonie avec son action créatrice afin que ces causes primitives aient en elles des effets « *possibles sans être nécessaires* » (id.). Ainsi, tant dans ses actes Créateurs que dans tous ses miracles de l'histoire, « *Dieu, ayant volontairement établi les causes primitives, n'a point dérogé à cet ordre, non plus qu'à sa volonté même* » (id.), mais tout n'est pas enfermé dans un dessein initial et, dans les causes primitives, Dieu en a « *gardé quelques unes dans les mystères de sa volonté ... de telle sorte que leurs effets soient possibles sans être nécessaires* » (id.).

Rappelons-nous ici les paroles du pape Benoît XVI dans son dernier livre : « *On concède à Dieu d'opérer sur les idées et les pensées, dans la sphère spirituelle – mais non dans la sphère matérielle.*

Cela dérange... Mais, il s'agit justement de cela : c'est à dire que Dieu est Dieu, et qu'il n'évolue pas seulement dans le monde des idées... La question en jeu est : la matière lui appartient-elle ? ... Si Dieu n'a pas aussi pouvoir sur la matière, alors il n'est pas Dieu. Mais, il possède ce pouvoir » (Benoît XVI, L'enfance de Jésus, p. 83-84)

L'enseignement de St Augustin sur cette puissance mystérieuse de Dieu dans le monde nous invite à considérer que la création des premiers humains a pu se réaliser de manière miraculeuse dans sa réalité matérielle par l'éclosion d'une cause cachée dès les origines du monde.

Il en résulte un des plus beaux passages de sa méditation sur la Genèse : *« Qui ne sait que l'eau mêlée à la terre, lorsqu'elle a pénétré dans les racines de la vigile, se transforme en sève et acquiert dans le bois la propriété de se changer en un raisin qui se développe insensiblement; qu'à mesure que le raisin se gonfle et mûrit, le vin se forme et perd son aigreur, bouillonne même dans la cuve, et fournit enfin, quand il s'est rassisi avec le temps, une liqueur plus saine et plus agréable? Eh bien! le Seigneur s'est-t-il mis en quête de tous ces éléments, le bois, la terre, le temps, lorsqu'il changea, par un prodige instantané, l'eau en vin, et en vin assez exquis pour flatter les convives déjà satisfaits ? Le Créateur du temps a-t-il donc besoin du concours du temps ? Il faut au développement de chaque espèce un certain nombre de jours spécial pour chacune ; ainsi se forment, naissent et grandissent les serpents. Fallut-il attendre tout ce temps avant que la verge se changeât en serpent dans la main de Moïse et d'Aaron ? Quand ces faits s'accomplissent, l'ordre de la nature n'est interverti que pour nous, qui sommes accoutumés à la voir procéder autrement: il ne l'est pas pour Dieu, dont les œuvres sont la nature elle-même » (id., 24).*

St Augustin nous présente ici une clé de compréhension de la création des premiers humains, mais avec cependant une certaine réserve. Il n'affirme pas que cela s'est passé comme cela pour la création d'Adam et Ève, mais il nous en montre la possibilité.

Oui, Dieu peut, en un instant, faire surgir un être de causes cachées sans avoir nécessairement besoin du temps. Il a pu en être ainsi lors de la création d'Adam et Ève. C'est possible.

Mais, pas nécessairement, mais seulement *« probablement »* (id., 29). St Augustin, bien conscient des règles de la nature et de l'évolution progressive des êtres matériels, n'est pas affirmatif.

Il imagine que, comme l'eau transformée en vin, l'homme a pu être matériellement créé adulte en un instant, par un enchaînement extrêmement accéléré de causes secrètes inscrites dans la création, mais il reste prudent : *« Adam fut formé du limon de la terre, probablement dans toute la vigueur de l'âge, selon le développement régulier des causes où l'homme fut créé parmi les œuvres des six jours »* (id., 29).

Le *« probablement »* a ici toute son importance car, en se référant au *« développement régulier des causes »*, il a pu imaginer une survenance par des parents et des origines biologiques des causes primitives et de leurs effets successifs. Surtout après avoir affirmé que *« l'homme a été formé de la terre comme le reste des animaux »* (id., 22) et que *« son corps animal l'exposait à la mort »* (id., 36).

Ce qui reste cependant certain, pour St Augustin, c'est que la formation de l'homme *« fut la conséquence des causes destinées à faire sortir le premier homme, non de parents antérieurs, mais du limon de la terre, en vertu du principe où il avait été virtuellement créé. En effet, s'il avait été formé autrement, il n'appartiendrait pas aux œuvres que fit Dieu dans la période des six jours »* (id., 26)

Le limon de la terre contenait, dès l'origine, tout ce qui était destiné à en faire sortir le premier homme. L'ADN d'Adam et Ève n'a pas été créé ex nihilo.

On dit certes qu'Adam et Ève n'ont pas de parents. N'est-ce pas la foi constante de l'Église ? Mais, de qui et de quoi parlons-nous ? : de deux corps mortels ayant existé à un moment de l'histoire du

monde ? ou des premiers êtres créés à l'image de Dieu ? des premières âmes immortelles créés dans le monde ? des premières créatures capables de vie éternelle en communion avec Dieu ?

Aucune créature n'a jamais été capable d'engendrer, selon les lois de la nature ou par elle-même, un être à l'image de Dieu. Un être à l'image de Dieu n'a pas pu surgir dans le monde par des parents, par reproduction ou génération d'autres créatures naturelles antérieures.

Que reste-t-il de notre corps actuel quant il meurt sauf des éléments qui retournent à la poussière de la terre ?

Notre corps, comme celui des plantes et des animaux, a été créé dans les causes primitives et s'est développé selon les lois de la nature.

Faut-il à notre époque retenir l'hypothèse de Saint Augustin inspirée du miracle de Cana ? Faut-il penser qu'en un seul instant, la chaîne des causes successives normalement nécessaires pour constituer le corps humain selon les lois de la nature par une succession de causes et d'effets pendant une très longue durée de milliards d'années, se serait produite instantanément, comme l'eau devenant du vin lors des noces de Cana ?

Cette thèse n'est-elle pas aujourd'hui contredite par les découvertes scientifiques ?

Ne faut-il pas se rappeler ce que St Augustin nous a dit lui-même : « *A-t-on une opinion plus vraisemblable sur ces vérités? Loin de la combattre, j'y applaudirai* » (De la Genèse au sens littéral, L. VII, Chap. 28, 42) ?

On a trouvé des restes très anciens d'une évolution des êtres humains (ou hominidés) avec des espèces différentes. L'homme de Néanderthal n'est pas un homo sapiens. On distingue des australopithèques, des homos habilis, des homos erectus, qui ne sont pas non plus des homos sapiens.

Leur existence a été reconnue de manière implicite par le pape Benoît XVI lorsqu'il a élevé au cardinalat l'abbé Julien Ries dont toutes les études anthropologiques ont montré cette évolution des êtres humains.

Mais, surtout, ni chez St Augustin, ni chez St Thomas, ni chez d'autres pères de l'Église, on ne trouve des arguments pour rejeter la possible création du corps des hommes par une évolution historique.

Une seule affirmation est fermement conservée par la Tradition : la création des premiers humains à l'image de Dieu ne vient pas de parents terrestres. Adam et Ève n'ont pas de parents, mais cette tradition ne concerne pas nécessairement la parenté biologique, mais la provenance de leur être.

Nous recevons notre existence par l'intermédiaire de nos parents. Mais, pas Adam et Ève. Ils n'ont pas reçu leur existence par l'intermédiaire de parents humains. Leur âme (leur être, leur personne) fut créée instantanément. C'est là, la réalité principale, essentielle.

La lumière vient du Christ. Le Christ n'a pas reçu son Incarnation par l'intermédiaire de parents humains. Ni Joseph, ni Marie, n'ont rien « *fait* » pour que le Christ s'incarne dans le sein de Marie. Ce fut un pur don gratuit et Créateur de Dieu qui n'a demandé de Marie qu'une acceptation. Tout fut fait par l'Esprit Saint. L'enfant fut conçu uniquement par le fait de l'Esprit Saint. Marie n'a rien eu à faire pour cette conception, sauf accepter l'action de l'Esprit Saint.

Pour quel motif biblique ou théologique faudrait-il penser qu'il n'en a pas été de même pour les premiers humains créés à l'image de Dieu ?

Aucun parent biologique n'a pu faire quoi que ce soit pour que soit créé dans la chair un être à l'image de Dieu. Ce fut un pur don gratuit et Créateur de Dieu. Tout fut fait par Lui. Le premier être créé à l'image de Dieu a été conçu uniquement par l'action de Dieu.

Et la Genèse est plus précise : il ne s'agit pas d'un être seul, mais d'un couple formé par deux êtres, l'un masculin et l'autre féminin. C'est l'humain, mâle et femelle, qui est créé à l'image de Dieu.

Le comment est mystérieux, mais l'intuition de St Augustin est déjà très précieuse pour nous guider dans le récit étrange de la côte d'Adam.

Il nous donne deux pistes principales de compréhension :

1. la création de l'humain, mâle et femelle à l'image de Dieu précède, dans le temps, le récit de la côte d'Adam, et,
2. ce récit se passe, dans la réalité terrestre, dans « *le cours du temps* » de la réalité historique, mais aussi dans le jardin d'Eden.

« *Le sixième jour en effet, Dieu, loin de créer l'homme, en laissant à la femme le temps nécessaire pour naître, « créa l'homme et le créa mâle et femelle: et il les bénit. » Mais alors comment la femme fut-elle créée pour lui, lorsqu'il eut été déjà placé dans le Paradis ?* » (id., 3). « *Qu'on revienne alors à l'Écriture : on y verra que le sixième jour l'homme fut créé à l'image de Dieu, et créé mâle et femelle. Qu'on poursuive et qu'on demande à quelle époque fût formée la femme; on trouvera qu'elle fut formée en dehors des six jours* » (id, 10) et « *l'expression suivant laquelle Dieu fit l'homme à son image ne peut s'appliquer qu'à l'âme; les termes de mâle et de femelle ont trait évidemment au corps* » (L. VII, 35).

« *Adam eut un corps animal avant et pendant son séjour dans le Paradis. Il n'était spirituel qu'à l'intérieur, selon l'image de celui qui l'avait créé* » (L. VI, 39).

À l'intérieur de son âme, mais aussi à l'intérieur du Paradis.

À cet égard, rien ne semble justifier de confondre ce qui s'est passé dans le Paradis, dans le monde spirituel de Dieu, avec la provenance biologique du premier couple créé à l'image de Dieu.

Bien sûr, Adam et Ève avaient un corps animal pendant leur séjour dans le Paradis. Tous les événements qu'ils ont vécus dans le jardin d'Eden, ils les ont vécus avec leur corps. Mais, ces événements concernent ce qui se passe dans l'Eden, dans le monde spirituel de Dieu, dans leur âme spirituelle qui y participait.

Et, rappelons que, selon St Augustin, « *les termes mêmes du récit où Dieu plante le Paradis, y place l'homme ... se rattachent, non aux œuvres dont il se reposa le septième jour, mais à celles qu'il produit dans le cours du temps* » (id, 5).

Dans le cours du temps ! Pas hors du temps ou de l'espace ou avant le Big Bang qui s'est produit, selon les dernières indications, il y a 13,8 milliards d'années.

Le texte complet de La Genèse par St Augustin est disponible en ligne :

[http://www.abbaye-saint-benoit.ch/saint ... /gen3f.htm](http://www.abbaye-saint-benoit.ch/saint.../gen3f.htm)

Coco Lapin écrit : « *Saint Augustin dit ensuite au chapitre 13 qui suit : « Adam, il est vrai, a pour caractère particulier d'avoir été formé de la terre et de n'avoir point eu de parents ; [...] »...*

Est-il possible en particulier de mettre en doute le sens littéral historique lorsqu'il s'agit de ... la formation de la première femme à partir du premier homme...? Réponse : Non. (Réponse du 30 juin 1909 de la Commission Biblique Pontificale...)...

le texte biblique indique incontestablement que Eve est créée de façon surnaturelle à partir d'Adam.... »

Exact, en ce sens qu'Adam et Ève n'ont pas de parents parce que ce sont des êtres absolument nouveaux créés par un souffle spirituel de Dieu et que, dans le jardin d'Eden, la formation d'Ève à partir d'Adam est « *surnaturelle* ».

Mais, je comprends, bien sûr, les mots autrement que vous et votre lecture, hélas, me semble ne comprendre le récit que d'un point de vue exclusivement un terrestre qui ne rend pas compte de la réalité spirituelle.

Coco Lapin écrit : « *Certaines créations dans la Création sont pour lui simplement des "potentiels", mais Saint Augustin reste créationniste et n'imagine pas des évolutions "naturelles" en dehors des limites propres à chaque espèce.* »

Cela me semble exact.

Coco Lapin écrit : « *il faut se référer à l'autre texte de saint Augustin pour comprendre sa théorie : « ...l'homme fut créé mâle, et femelle... l'homme fut donc créé à deux moments différents. ... le premier couple naquit sans parents, l'homme du limon de la terre, la femme de ses côtes. Et comment y étaient-ils contenus dira-t-on? Virtuellement, répondrai-je, en puissance ; bref, ils naquirent selon la loi qui d'un être possible fait un être réel.* » (Livre 6, chap 6 §10)

En lisant cela, on comprend que pour lui, Adam et Eve ne furent créés que "virtuellement", "en puissance", le sixième jour, et donc pas réellement. Ils furent simplement "rendus possibles". Et ce n'est qu'après le sixième jour qu'ils furent créés visiblement, physiquement, à partir du limon de la terre puis de la côte de l'homme. Pour Saint Augustin, le sixième jour, les premiers humains n'étaient encore qu'à l'état de limon, de "potentiel". »

La réflexion de Saint Augustin est complexe et j'en retiens surtout les chaînes causales dont il a perçu la réalité.

Dans l'extrait que vous citez, j'observe surtout que, pour St Augustin, c'est « *virtuellement* » que l'homme est « *contenu* » dans le limon de la terre et que la femme est contenue dans « *ses côtes* ».

Mais, la question de la côte est trop hors sujet ici (cf. infra : « 46. *La joie d'une communion qui achève la création divine de l'humain* »), sauf pour rappeler, une fois encore, par rapport aux six jours de la création comme pour les événements dans le jardin d'Eden, qu'il me semble que leur ordre chronologique ne doit jamais séparer la création des cieux et de la terre, du spirituel et du corporel, par des représentations exclusivement corporelles (physiques).

38. L'homme préhistorique a-t-il existé ?

Tous les historiens modernes et les manuels scolaires acceptent depuis longtemps de distinguer l'histoire de la préhistoire en faisant de l'invention de l'écriture le critère distinctif qui fait débiter l'histoire il y a environ 5.000 ans.

La notion d'homme préhistorique est utilisée pour désigner des ancêtres biologiques nous ressemblant physiquement, mais ayant vécu pendant des dizaines de milliers d'années, voire des millions d'années, sans avoir accès à l'écriture abstraite.

L'écriture, de même que le calcul et le langage, dépasse la simple représentation des réalités concrètes connues. Le dessin d'un arbre ou d'une activité concrète n'est pas encore de l'écriture. L'indication ou l'addition de nombres réduits, directement perceptibles, n'est pas du calcul, même s'il additionne quelques nombres réduits tels les doigts des deux mains. L'utilisation de sons simples utilisés pour communiquer quelque chose (le protolangage accessible à certains primates) n'est pas encore un langage qui combine des mots désignant des réalités absentes diverses ensemble.

La capacité d'abstraction que supposent l'écriture, le calcul et le langage, concerne aussi la connaissance religieuse. En effet, un culte à l'égard d'un être vivant au-delà des réalités matérielles suppose aussi une capacité d'abstraction, une capacité de percevoir et de s'attacher à un être sans apparence concrète. Ce n'est pas nécessairement le cas dans un attachement affectif à des êtres connus ou dans des pratiques funéraires manifestant de la persistance d'un tel attachement à des êtres après leur mort.

Le cerveau humain se caractérise par une capacité d'abstraction de la pensée (il est capable de penser à des choses non présentes) et de l'intelligence (il est capable, dans sa pensée, de relier des choses non présentes et de les combiner de diverses manières).

Cette capacité lui permet une conscience d'un être divin qui dépasse ses seules connaissances concrètes et une réflexion de choses non présentes.

Elle lui permet de nommer et de penser des choses non présentes par un signe abstrait et par des combinaisons de signes abstraits.

L'homme existe-t-il sans la possibilité d'une telle capacité ? Même lorsque, dans la réalité concrète, il ne l'a pas encore (à l'état d'embryon, de fœtus ou de jeune enfant) ou qu'il en est privé par le handicap, la maladie ou la vieillesse, la marque de cette possibilité est présente chez tout humain.

Pour que l'homme existe, il ne suffit pas de relever une organisation sociale, des cultes funéraires, ou d'autres activités, même artistiques, comparables à ce qui se constate dans l'humanité actuelle. Les comparaisons des humains avec divers animaux sont innombrables.

Il ne suffit pas non plus de se laisser convaincre par une apparence physique, a fortiori par une apparence physique reconstruite. Les beaux yeux d'un jeune néanderthalien redessiné avec un maximum d'apparence humaine n'en font pas nécessairement un homme dans la réalité passée.

Les prétendus hommes préhistoriques, représentés de manière dessinée avec plus ou moins de rigueur scientifique, ne sont-ils pas, en réalité, le fruit d'un compromis inconscient entre les découvertes scientifiques et le récit de la Genèse, un évitement devant l'obligation de situer des êtres aux apparences humaines ayant vécu dans un passé bien plus lointain que la date de la création calculée littéralement selon la Genèse ?

Comment ne pas observer la similitude entre la datation de la Genèse qui semble situer le début de l'histoire de l'homme environ 3.800 ans avant Jésus-Christ et la datation de l'invention de l'écriture environ 3.300 ans avant Jésus-Christ ?

Comment ne pas relever que le calcul abstrait, le langage et le culte religieux ne sont pas davantage anciens ?

La capacité d'abstraction que manifestent l'écriture, le calcul, le langage et le culte religieux, est liée à un état cérébral dont l'ancienneté de ce qui est commun à tous les humains n'est pas actuellement datée par la science. Les recherches ont permis de trouver chez les homos sapiens des évolutions, dans le cerveau, notamment de l'aire de Broca qui semble avoir une importance dominante dans la capacité du langage, mais rien ne permet de considérer que notre cerveau, tel qu'en disposent actuellement tous les humains normaux et en bonne santé de toutes les races, ait existé des dizaines de milliers d'années avant l'apparition de l'écriture.

Pourquoi qualifier d'hommes des ancêtres biologiques antérieurs n'ayant pas cette conscience capable d'abstraction, ni un cerveau semblable au notre ? À cet égard, la notion d' « *homme préhistorique* » est de simple convenance. Elle n'a aucune valeur scientifique (aucune constatation biologique ne permet d'affirmer que le cerveau et les capacités de ces êtres préhistoriques correspondent au nôtre), ni

aucune valeur religieuse (l'Église n'a jamais prétendu que les êtres ayant vécu il y a cent mille ans étaient des descendants d'Adam et Ève).

Rien ne semble permettre d'imaginer que des homos sapiens, apparus il y a près de 150.000 ans, aient vécu durant une si longue période jusqu'à aujourd'hui sans jamais utiliser une telle capacité d'abstraction et en laisser des traces, s'ils en avaient disposé.

Il semble que l'incapacité persistante d'une telle abstraction ne peut qu'indiquer un état cérébral différent de celui des humains actuels.

Les découvertes les plus récentes semblent admettre que tant l'ADN que le cerveau humain ont évolué depuis l'apparition des homos sapiens et que les homos sapiens qui ont vécu il y a dix mille ans présentent des différences avec ceux qui vivaient il y a cent mille ans, même s'ils sont classés dans une même catégorie d'hominidés.

Le plus vraisemblable est que le cerveau n'avait pas les mêmes caractéristiques que le cerveau humain actuel lorsqu'il n'y avait ni langage abstrait et complexe, ni écriture abstraite, ni calcul abstrait, ni culte religieux.

La notion d'homme préhistorique qui n'a aucune valeur scientifique, ni religieuse, ne refoule-t-elle pas dans un passé lointain inaccessible la création des premiers humains par Dieu et la réflexion théologique actuelle sur cette création ?

Mais, qui peut affirmer que les homos sapiens qui vivaient il y a cent mille ans sans langage et sans capacité de concevoir une présence divine avaient une âme immortelle ?

Pour ceux qui considèrent que la création d'Adam et Ève est intervenue par une action extraordinaire de Dieu à ce point particulière qu'ils seraient apparus sur la terre sans origine biologique (sans mère biologique), rien ne les incite à remonter si loin dans le passé.

Pour ceux qui considèrent qu'il y a eu une création des premiers humains, semblables à nous avec une âme immortelle, dans une lignée biologique pré-humaine, d'autres questions se posent.

Dans cette perspective, le corps animal provient du fonds des âges mais a atteint à un moment un état capable de recevoir une âme immortelle. C'est à ce moment qu'est créé le premier homme et les êtres antérieurs, y compris ses parents biologiques, ne sont pas des « *hommes* » préhistoriques. Ils ne sont pas des humains, mais seulement des pré-humains.

Pour que l'homme existe, il ne suffit pas de relever une organisation sociale, des cultes funéraires, ou d'autres activités, même artistiques, comparables à ce qui se constate dans l'humanité actuelle.

Il est incontestable, pour la foi chrétienne, que l'homme ne se définit pas uniquement ou suffisamment par des critères terrestres. Le critère spirituel de son âme immortelle faite à l'image et à la ressemblance de Dieu ne peut pas être oublié.

Qui peut prétendre limiter les activités concrètes qui pourraient être constatées chez des animaux ?

L'étude des comportements et des capacités des animaux demande beaucoup de prudence. Elle révèle des capacités concrètes très remarquables.

Le cerveau humain a des capacités spécifiques qu'il est difficile de définir.

Mais, pour ceux qui pensent que le cerveau humain vient d'une longue évolution biologique faite de multiples mutations et développements, il paraît évident que, dans cette lignée, des capacités

cérébrales se sont développées avant l'apparition de l'humanité actuelle et de manière de plus en plus spécifique par rapport aux capacités des animaux.

Il semble donc tout à fait normal de trouver des activités et des capacités déjà plus abstraites que tout ce qui peut s'observer chez les animaux, chez des pré-humains qui, dans une ligne biologique, ont dû précéder de peu la création des premiers êtres créés à l'image et à la ressemblance de Dieu avec une âme immortelle.

Philémon Siclone écrit : « *que faites-vous des tribus d'amérindiens ou d'africains qui n'avaient pas connu l'écriture jusqu'aux temps modernes ? Les considérez-vous comme des hommes ?* »

Vous apportez vous-même la réponse : « *Les tribus amazoniennes et africaines connaissaient le langage, le calcul, et la religion, sans connaître l'écriture !* »

Ce sont donc bien des humains. Ce qui compte, c'est la capacité des activités abstraites comme la religion, le langage, l'écriture et le calcul, même si l'une ou l'autre de ces activités est absente du fait de circonstances particulières. Un embryon, un nouveau-né, un malade mental ou un vieillard sénile ne sont pas moins humains parce qu'ils n'exercent pas ou plus la capacité humaine d'abstraction. La possibilité est en eux. Un développement ou une guérison peut l'établir ou la rétablir.

Vous constatez vous-mêmes que les tribus que vous citez disposaient du langage, du calcul et de la religion. Le fait qu'elles n'ont pas développé l'écriture est imputable à des circonstances propres.

La question ici est de réfléchir si l'humanité était déjà créée lorsque des êtres préhistoriques n'avaient pas la capacité d'abstraction qui permet la religion (pas seulement une représentation d'une réalité concrète connue), le langage (pas seulement un protolangage de désignations simples), l'écriture (pas une simple reproduction de réalités concrètes) et le calcul (au delà des nombres et ensembles directement perceptibles).

Dès qu'une seule de ces activités est constatée, les autres paraissent déjà être possibles. Mais, lorsqu'aucune n'est constatée, ni ne paraît vraisemblable, y a-t-il vraiment une présence humaine ?

Philémon Siclone écrit : « *Personne ne dit que les homos sapiens qui vivaient il y a cent mille ans ne connaissaient ni langage ni sentiment religieux.* »

Vous pouvez trouver sur internet de nombreuses publications sur l'histoire du langage, du calcul et des pratiques religieuses.

Vous constaterez que leur apparition certaine n'est pas établie à une époque sensiblement plus ancienne que l'écriture.

L'absence de traces connues semble prouver le contraire. Vous relevez vous-mêmes des traces solides de sculptures, de peintures, d'armes, et d'instruments de musique qui auraient dû laisser des traces de signes abstraits d'écriture ou de calcul indiquant l'existence d'un langage, si tel avait été le cas.

Rien ne permet d'affirmer que les simples reproductions d'animaux ou d'autres réalités concrètes (comme dans les grottes de Lascaux) puissent être considérées comme des preuves d'une conscience religieuse, d'une croyance en des idoles.

Des rites funéraires peuvent exprimer uniquement un attachement à un être qui vient de mourir ou un manque de capacité d'accepter, voire de conscientiser, le caractère définitif de la mort physique.

La question principale demeure : quel que soit le moment de l'apparition sur la terre d'activités abstraites, y a-t-il vraiment une présence humaine lorsque la possibilité d'une telle activité par une créature vivante n'est pas établie ?

Philémon Siclone écrit : « *J'ajouterais que la théorie qui relie la notion d'humanité uniquement au fait de développer un langage écrit, de calculer, et d'avoir une religion, à l'exclusion de toute autre forme d'expression, d'être, et d'activité, me paraît très franchement fumeuse, voire dangereuse.* »

Vous avez tout à fait raison. Il ne s'agit pas de « *développer* » ou d'exercer ces activités abstraites ou l'une d'elles, ce qui peut dépendre de circonstances concrètes extérieures. Le niveau de capacité d'abstraction peut aussi se manifester dans des activités artistiques ou artisanales.

Ce qui compte ici, c'est seulement la possibilité. Si un cerveau adulte et en bonne santé d'un être existant n'a pas la capacité d'une activité abstraite et ne peut l'avoir, cet être est-il humain ? Un bébé peut l'acquérir et la développer. Un malade mental ou un vieillard sénile pourrait l'avoir par une guérison de son corps qui, même lorsqu'elle est impossible pour l'homme, reste possible pour Dieu.

Le fait que l'enfance, la maladie, l'accident ou la vieillesse limite ou réduise les capacités d'abstraction du cerveau terrestre d'un humain n'empêche en rien la création en lui d'une âme humaine et une vie spirituelle, ni une nature parfaitement humaine dans sa substance même.

Ce n'est pas parce qu'il conçoit la présence d'un être divin en dehors des réalités concrètes visibles, parce qu'il parle un langage complexe, qu'il écrit ou qu'il calcule, qu'un être est un homme.

Le fait qu'un homme exerce ou non une telle activité ne doit pas être confondu avec la possibilité de l'exercer, mais n'est-ce pas la présence d'un cerveau normalement susceptible de pouvoir permettre une telle activité abstraite qui caractérise un corps humain même lorsqu'il n'est pas développé ou qu'il est altéré ?

L'anthropologie et l'archéologie remontent de plus en plus loin dans le passé. Sans cesse, les scientifiques nous font découvrir des êtres ayant vécu il y a des millions d'années, dans un passé de plus en plus lointain, dont la ressemblance est de plus en plus ténue avec les humains et de plus en plus manifestement de l'ordre des espèces animales.

Nous n'échapperons pas à devoir situer la création de l'homme dans cette histoire concrète qui sera sans cesse mieux connue.

Et la question sera de plus en plus précise. Il ne suffira pas de se réfugier dans le mystère ou de renoncer à toute connaissance religieuse par rapport à la réalité scientifique.

L'homme ne risque-t-il pas d'être considéré ainsi comme une espèce animale sans tenir compte de sa création spécifique comme une personne immortelle avec un corps spécifique ?

Car, pour les espèces animales, la Genèse est assez claire. Dieu dit, le sixième jour : que la terre produise les bêtes. Les espèces animales n'ont pas été faites directement par Dieu à partir de rien le sixième jour. Selon la Genèse, c'est la terre créée par Dieu qui a produit les divers animaux. C'est ainsi que Dieu a créé les animaux. Et, entre les éléments chimiques qui constituent la terre et leur rassemblement complexe formant un animal, il y a une longue nuit où tout se fait dans l'obscurité, une nuit de milliards d'années d'évolutions, de transformations et de mutations. Ce n'est que le matin que les espèces animales sont créées de manière achevée. Après une longue nuit. Tout commence un « *soir* », au début d'une nuit. Il y eut d'abord un soir et ensuite un matin. C'est ainsi que les choses furent créées.

Même pour le corps de l'homme, la nuit a pu être longue, puisque, dans la Genèse, Dieu façonne le corps de l'homme immédiatement après qu'il ait été dit qu'il n'y avait encore ni arbre, ni plante et qu'il n'avait pas encore plu sur la terre (Gn, 2, 4-7).

Ce qui nous intéresse, c'est cependant moins comment la terre a elle-même produit les espèces animales, ce que la science nous précisera sans cesse davantage, que cette affirmation que Dieu est intervenu de manière spécifique pour faire lui-même l'homme à son image et à sa ressemblance. Il ne dit plus « *Que la terre produise* », mais « *Faisons* ».

Les êtres préhistoriques, qui ont pu être nos ancêtres physiques, n'avaient pas un cerveau comme le nôtre selon les découvertes les plus récentes. Rien ne leur attribue la capacité cérébrale de concevoir la présence de Dieu ou de développer une activité abstraite des réalités concrètes. D'où la question : s'agissait-il bien d'hommes, de descendants des premiers humains créés par Dieu ?

Hormis le critère de sa création à l'image et à la ressemblance de Dieu, avec la vie spirituelle en communion avec Dieu qu'elle permet, il n'existe pas de critère distinctif déterminant de l'humanité.

Ni le langage, ni l'écriture, ni le calcul, ne sont des critères déterminants, mais je n'imagine pas la création de l'homme sans la création d'une capacité de concevoir l'existence et la présence de Dieu dans la réalité terrestre.

Il me semble que cela implique la création d'une capacité cérébrale d'abstraction. Rien de plus. L'écriture, le calcul et le langage peuvent révéler cette capacité, tout comme l'art, voire des outils ou d'autres ouvrages, mais aucun ne constitue un critère déterminant à lui seul.

Par contre, la création de l'homme paraît difficile à concevoir sans la création d'une capacité cérébrale d'abstraction.

Il n'est pas question d'évaluer l'appartenance humaine selon des critères choisis et sélectionnés en fonction d'un apriori complètement arbitraire, et à l'exclusion complète d'autres critères qui constituent pourtant aussi le propre de l'homme.

Vous avez tout à fait raison de n'exclure aucun critère a priori autant que de vous méfier de critères choisis de manière arbitraire. Ceci n'empêche pas la réflexion sur la spécificité et la nouveauté de l'humain parmi les autres créatures.

Lorsque vous écrivez « *Là où vos thèses deviennent vraiment dangereuses, c'est lorsque vous commencez à rejeter l'appartenance humaine de ceux qui ne réunissent vos trois critères* », je ne peux que protester contre un tel résumé erroné de mes propos.

Je n'ai présenté qu'un critère, celui de la capacité d'abstraction, et quatre manifestations de ce critère (la conscience de Dieu, le langage, l'écriture, et le calcul) sans exclure la possibilité d'autres (dans l'art ou les outils, par exemple). Sans exclure davantage de l'humanité l'absence de certaines de ces manifestations et même l'absence de capacité chez certains individus du fait de l'âge, de la maladie ou de l'handicap. Tous les descendants d'Adam et Ève sont humains. Tous les humains actuels le sont. L'essentiel du corps humain et de son cerveau est le même, même si certains individus sont affectés d'handicaps personnels divers. Tous ont une âme créée par Dieu.

Ce n'est pas l'absence d'une des manifestations de la capacité d'abstraction qui interpelle dans la préhistoire, mais l'absence apparente de toutes les manifestations de cette capacité d'abstraction.

Sur ce point, Philémon Siclone, vos allégations sur le nazisme, les Indiens ou les Africains, sur l'humanité évidemment incontestable des diverses peuplades, sur de prétendues mises en cause de l'humanité de certains, sont désolantes et inacceptables.

La capacité d'abstraction peut être constatée dans toutes les populations humaines connues depuis plusieurs milliers d'années. L'absence de tel ou tel critère particulier, telle l'écriture, ne permet en rien de la mettre en doute, pas plus qu'une absence de ces critères chez des individus en particulier.

En ce qui concerne l'art ou les outils, ils peuvent exister, dans une certaine mesure, chez les animaux. Ils peuvent aussi (mais pas toujours) manifester une capacité d'abstraction.

Un nid d'oiseau peut déjà révéler une élaboration technique complexe. Des trous pour faire sortir un son n'exigent pas nécessairement une capacité d'abstraction.

Les mots « *homme* », « *préhistorique* » ou « *art* » peuvent recevoir des sens divers. Aucun n'est inexact a priori, mais il faut bien s'entendre sur ce qui est visé pour éviter des contestations inutiles.

Pour un scientifique, par rapport aux seules réalités concrètes observables, l'humanité est apparue progressivement. De même qu'on qualifie d'humain un embryon qui n'a encore aucune capacité concrète autonome à un stade où sa vie matérielle n'est guère différente de celle d'un végétal ou un nouveau-né à un stade où ses capacités d'action sont moindres que celle des animaux adultes, on peut qualifier d'humain tous nos ancêtres biologiques, y compris ceux qui n'ont vécu qu'à un stade cellulaire de type végétal, puis ceux qui leur ont succédé à des stades de développement animal extrêmement réduits puis de plus en plus proches de notre nature complexe au fil du temps.

Dans tous mes réflexions, il ne faut pas perdre de vue que je me base sur une définition chrétienne de l'homme. Un être qui a une âme immortelle.

Si un scientifique me parle d'un homme préhistorique, il ne vise par là qu'un être semblable à nous dans le passé sans considérer si sa personne a ou non une existence éternelle qui dépasse son existence terrestre.

La préhistoire, dans le sens usuel que j'utilise, c'est la période qui précède l'invention de l'écriture telle qu'on peut la situer actuellement.

En l'état actuel des recherches historiques, cette invention est située environ 3.300 ans avant notre ère et précède celle des mathématiques.

À ma connaissance, il n'y a pas de traces certaines de l'existence d'un langage longtemps avant l'apparition de l'écriture. L'écriture ne fait que mettre du langage par écrit, pour assurer une communication entre absents.

Il est difficile d'imaginer que des êtres ayant un langage abstrait (avec des signes signifiant des choses qu'elles ne montrent pas par un dessin réaliste et leur combinaison dans des phrases) n'aient pas quasi immédiatement cherché des moyens de communiquer avec des absents temporaires.

Il y a eu certainement avant l'écriture une utilisation de mots et de phrases simples, mais, sur le plan scientifique, il me semble qu'aucune personne compétente ne considère qu'un langage utilisant des mots abstraits et les combinant de manière complexe dans des phrases ait existé longtemps avant l'invention de l'écriture.

Dans tout ce que j'ai lu, je n'ai jamais trouvé non plus de traces certaines d'une pratique religieuse antérieure. Les quelques indices retrouvés me paraissent forts ténus pour en déduire une certitude.

La question précise qui se pose ici ne concerne a priori que le croyant, mais avec un intérêt particulier pour l'étude scientifique et historique de l'évolution du cerveau et des capacités cérébrales.

Même pour ceux qui considèrent que le corps de l'homme ne provient pas d'une lignée biologique mais qu'il aurait été créé directement et instantanément à un moment de l'histoire, la question est la même si nous acceptons tous qu'il n'existe qu'avec une âme immortelle.

Quel est l'état de ce corps et de sa capacité cérébrale à ce moment ?

Si certains veulent défendre l'idée qu'au moment de sa création, l'homme pouvait avoir un cerveau ne lui permettant pas encore une pensée abstraite, comment l'homme aurait-il pu être en communion avec son Créateur de tout son être, non seulement avec l'esprit insufflé en lui, mais avec sa chair, avec son cerveau ?

J'ai relevé particulièrement l'écriture, de même que le langage, le calcul et la pratique religieuse, comme des signes, des manifestations d'une capacité d'abstraction. J'ai relevé aussi combien l'absence de cette capacité interpelle par rapport à ce qu'est un homme.

Je suis bien d'accord de considérer que l'art peut certainement manifester aussi une capacité d'abstraction.

Vous trouverez facilement sur internet l'étude faite avec une corneille mise en présence de nourriture au fond d'un cylindre et d'un fil de fer. Après plusieurs essais pour s'emparer de la nourriture, la corneille a tordu le fil de fer pour en faire un crochet qu'elle a introduit dans le cylindre au fond duquel le crochet fabriqué par l'oiseau a accroché de la nourriture que cette corneille a ainsi remonté hors du cylindre de manière à se procurer ainsi cette nourriture qu'elle a alors mangée.

On reste dans le concret et le simple. L'oiseau fabrique un outil pour prendre ce qu'il veut.

Un perroquet peut reproduire un grand nombre de mots et même utiliser des phrases simples.

Il faut même aller plus loin. Si le corps spécifique des humains vient d'une longue évolution, il est tout à fait vraisemblable qu'à la fin de cette évolution, avant la création d'un homme tel que nous, ayant un corps d'homme et une âme immortelle, les capacités cérébrales ont pu et dû atteindre un niveau dépassant celui des espèces animales les plus intelligentes que nous connaissons actuellement.

Il est donc normal que nous trouvions dans la préhistoire des traces d'hominidés manifestant déjà plus que les capacités d'abstraction des animaux, des activités qui sont aujourd'hui exclusivement humaines.

Lorsque Ti hamo écrit que « *Quelqu'un qui réalise une œuvre d'art est un être humain* », il me semble donner à l'expression « *œuvre d'art* » un sens qui, en réalité, rejoint la capacité d'abstraction que l'écriture ou le langage manifestent à leur manière.

Mais, je ne pense pas qu'on puisse affirmer sans nuance qu'un animal ne peut être sensible à une belle musique ou à la beauté, ni la rechercher de manière simple.

La flûte en est un bon exemple. En effet, un long cylindre avec des trous peut être un simple appeau utilitaire résultant de la découverte simple que des trous différents font sortir des sons différents.

De simples sons d'appeau ne sont pas nécessairement une « *œuvre d'art* » impliquant une capacité spécifiquement humaine d'abstraction. Un nid d'oiseau non plus. Et pourtant quelle technicité remarquable !

De même, la présence d'une peinture ou d'une sculpture ne permet pas a priori de savoir si cela exprime une capacité d'abstraction ou s'il s'agit d'une simple reproduction d'une réalité concrète similaire aux mots d'un protolangage.

Les autres exemples doivent être examinés de la même manière.

L'organisation de l'habitat et de la vie en groupe est très développée chez certains animaux.

Ti hamo redit avec pertinence que « *ne pas développer l'écriture ne signifie pas forcément qu'on ne dispose pas d'une capacité d'abstraction, ni d'un sens métaphysique.* »

(au fait, Socrate n'a rien écrit et se méfiait de l'écriture).

Tout ce qu'on peut conclure, c'est donc qu'il sera difficile de conclure de façon certaine quant à ces capacités chez les êtres n'ayant laissé aucune trace écrite. ».

Et c'est pour cela, parce qu'on ne peut pas conclure actuellement, sur base des découvertes archéologiques disponibles, que des êtres préhistoriques (vivant plusieurs dizaines de milliers d'années avant l'invention de l'écriture) avaient ces capacités que se pose la question de l'existence d'un corps, d'un cerveau, d'un homme créé, au sens chrétien du mot, des milliers d'années avant l'invention de l'écriture, à une époque où les capacités d'abstraction qui caractérisent un homme ne sont pas certaines.

L'absence persistante pendant des milliers d'années de l'écriture et du calcul ne permet-elle pas de considérer que les peintures, les sculptures, et les outils retrouvés longtemps avant l'apparition de l'écriture, ne constituent pas des preuves suffisantes d'un art ou d'actes manifestant une capacité d'abstraction similaire à la nôtre.

Il faut bien sûr rester prudent quant à la datation, car l'invention de l'écriture n'est actuellement datée que d'une manière qui pourrait être revue par des découvertes futures.

Philémon Siclone écrit : *« Vous considérez l'homme préhistorique comme un être intermédiaire, issu du monde animal. Selon vous, cet "homme préhistorique" est simplement un animal »*

Non.

La lignée humaine me semble spécifique. Des ancêtres biologiques de l'homme sont des pré-humains et non des animaux.

Lorsque, selon la Genèse, Dieu façonne déjà l'homme avant la moindre plante, il n'y a aucune confusion nécessaire avec l'évolution des lignées végétales ou animales même si, dans une même et unique nature, on retrouve des caractères semblables dans les diverses lignées.

Que peut-on dire de pré-humains ?

Philémon Siclone écrit : *« n'ayant pas encore reçu d'âme immortelle de Dieu, donc pas encore homme d'un point de vue spirituel, mais ayant quand même peu à peu élargi ses capacités cérébrales, de sorte à développer toutes les industries que l'on sait. »*

C'est bien ainsi que j'envisage un pré-humain.

Philémon Siclone écrit : *« Une fois cet être parvenu à maturité, Dieu y insère l'âme humaine »*

La formule ne me paraît pas exacte parce qu'elle semble considérer l'existence d'un corps humain sans âme, ce qui ne semble pas correct. L'âme humaine immortelle est créée par Dieu et existe dès que le corps humain existe avec ce qui le caractérise.

Philémon Siclone écrit : *« et commence alors le récit de la Genèse, Adam et Ève, et la suite. Alors commence l'histoire proprement dite. »*

Nous nous comprenons bien.

Philémon Siclone écrit : *« Il y a une chose au moins qui me paraît contestable : le lien que vous établissez entre "capacité d'abstraction" et la possession d'une "âme immortelle" »*

Sur ce point, il faut éviter une contestation non pertinente des mots.

Il est bien certain que l'expression « *capacité d'abstraction* » que j'utilise n'a pas de contours précis et demande certainement à être creusée et affinée en tenant compte, notamment, de vos observations et, probablement, d'autres encore.

Philémon Siclone écrit : « *Je ne vois pas sur quoi cela repose, et trouve encore une fois cette idée très dangereuse (en pensant par exemple aux Indiens d'Amérique, et aux Noirs d'Afrique, considérés à une époque comme n'ayant pas d'âme).* »

À moins de renoncer à toute possibilité de différencier l'homme et l'animal, vous vous trouvez nécessairement toujours devant la constatation que tous les individus humains n'ont pas ou n'ont pas toujours la différence concrète observable qui peut exister entre l'homme et l'animal.

Cela n'empêche pas d'y réfléchir, ni de réfléchir à ce qu'est un humain en bonne santé créé par Dieu sans aucun danger particulier. La similitude humaine de tous les humains de l'histoire connue est bien établie et les dangers que vous exposez sont d'un tout autre ordre. Ils se réfèrent à des conceptions erronées qui font des différences entre les humains sur la base de détails apparents. Cela n'a rien à voir avec notre réflexion.

Ce qui est réfléchi ici ne se réfère qu'à ce qui est commun à tous les humains, ce qui exclut a priori les dangers que vous présentez.

Si quelqu'un trouve une meilleure expression que « *capacité d'abstraction* », tant mieux.

Mais pour que la réflexion puisse avancer, il est indispensable de laisser ouvert le sens de cette expression, de la corriger autant que nécessaire.

Pourquoi persister à la déformer ?

Philémon Siclone écrit : « *je continue à contester votre évaluation de la "capacité d'abstraction" qui exclut l'art et l'industrie* »

Cette « *contestation* » est sans objet puisque j'ai dit et redit que je n'exclus pas du tout l'art et l'industrie.

Ti hamo écrit : « *Je maintiens que les peintures rupestres manifestent réellement un art véritable, au sens le plus humain et actuel du terme. C'est-à-dire que c'est exactement comme si on retrouvait un Klimt ou un Caravage dans une grotte et daté de la même époque (techniquement, non, ça n'est pas possible, mais cela, justement, pour de simples raisons techniques).*

Je maintiens qu'elles manifestent ce sens particulier qui, au contraire du monde technique, n'évolue pas, mais se perpétue et se répète à chaque génération.

Ceci rejoint peut-être l'avis de Philémon Siclone et c'est a priori possible d'y trouver une preuve d'humanité. »

Personnellement, je ne suis pas convaincu que les peintures préhistoriques anciennes qui ont été retrouvées manifestent de manière certaine un sens humain déjà identique au nôtre. Cela me semble beaucoup plus frustré.

Mais, la question me semble ouverte et je n'ai pas de conviction arrêtée sur ce point isolé.

C'est l'absence de tout indice d'un langage, d'écriture, de calcul et de pratique religieuse qui rend difficile d'attester, sur la seule base de peintures rupestres, même très belles, et des quelques traces connues d'outillages élémentaires, une réelle présence humaine qui me semble requérir au moins une capacité à concevoir une existence divine.

En ce qui concerne le grief de scientisme, Philémon Siclone l'a résumé : La Genèse a raison. La science a raison.

La Genèse a raison. Oui. Mais, elle ne parle pas que de spirituel. Elle parle de l'homme dans son intégralité. L'homme n'est pas qu'un esprit. Il est aussi un corps. La foi chrétienne ne l'oublie jamais. Et lorsqu'on parle du corps de l'homme, on parle d'une réalité dont parle aussi la science. Il n'y a pas deux réalités corporelles.

La science a-t-elle raison ? L'expression est trop imprécise. « *La* » science, cela n'existe pas comme tel. Il y a une démarche scientifique, des travaux et des découvertes scientifiques. Il s'agit toujours d'œuvres humaines perfectibles et dans lesquelles il y a des erreurs.

Mais, lorsque la science parvient à démontrer et à expliquer un fait d'une manière convaincante, et a fortiori lorsqu'elle le fait de manière non raisonnablement contestable, il me semble qu'il convient d'en tenir compte dans notre compréhension de la Genèse lorsqu'elle évoque les origines historiques de l'homme.

La science ne dit pas tout et son regard est limité. Le regard de la Genèse est beaucoup plus vaste et considère l'homme dans toute sa réalité, y compris mais pas seulement, spirituelle, et dans son rapport à Dieu.

Il faut oser affronter nos origines avec le même souci du détail et du sérieux historique que St Augustin et St Thomas d'Aquin. Ils n'avaient pas encore nos connaissances mais ils ont sondé, avec toute la rigueur scientifique possible à leur époque, toutes les questions concrètes que pose l'origine de l'homme et la Genèse.

Le développement des connaissances à notre époque nous oblige à poursuivre ce travail, car il est essentiel pour la bonne compréhension de l'Évangile qui concerne l'homme tout entier, corps et esprit.

La présence corporelle de l'homme sur la terre n'est pas que l'affaire de la science.

Philémon Siclone écrit : « *Une dernière chose très importante : d'après votre théorie, la race humaine n'apparaît qu'il y a 5000 ans, à partir d'un couple unique. Où situez-vous le berceau ? Comment et en combien de temps expliquez-vous le peuplement de la terre à partir de ce berceau : quand l'homme arrive-t-il en Chine, en Amérique, en Australie, etc. ? Alors qu'à cette époque, "l'homme préhistorique" est déjà présent partout.* »

La date de la création me semble rester incertaine, mais il est exact que le critère terrestre d'une capacité d'abstraction ne paraît guère pouvoir remonter à plusieurs dizaines de milliers d'années. Cela reste à réfléchir.

La question difficile ne concerne pas le peuplement de la terre qui peut être très rapide. À une époque de nomades, des déplacements de plusieurs milliers de kilomètres par une même génération sont possibles.

La difficulté la plus grande est celle qui est directement liée à l'hypothèse d'une lignée biologique. S'il y a une lignée biologique, il y a nécessairement une mère pré-humaine, une possibilité d'ascendants et de cousins pré-humains, un temps de cohabitation avec les premiers humains. Ces questions sont abordées dans les sujets consacrés à la femme de Caïn ou aux relations de femmes humaines avec des personnages mal définis évoqué dans le chapitre 6 de la Genèse (cf. infra : « 60. *La descendance d'Adam et Ève et les pré-humains* »).

Personnellement, je n'ai pas d'autre idée pour l'expliquer que d'imaginer un caractère dominant du corps humain qui a transmis l'humanité à tous les descendants du premier couple humain, mais aussi aux descendants d'unions avec des pré-humains.

Entre les derniers pré-humains et les premiers humains, entre Adam et une mère biologique pré-humaine, la différence corporelle a pu être minime et je n'exclus donc pas que des croisements aient été possibles avec toutes les populations pré-humaines de l'époque.

Si des croisements ont été possibles et que l'humanité d'Adam a été transmise à tous ses descendants, elle a pu être rapidement transmise à toutes les populations pré-humaines sur tous les continents.

Dans ce cas, il n'y a pas de disparition par extermination ou maladie, mais une humanité rapidement répandue sur toute la terre.

Ce point, pour rappel, est développé dans le sujet intitulé « 63. *Notre généalogie historique jusqu'à Adam et Ève* » (cf. infra).

Philémon Siclone a raison de rappeler que le dogme catholique « affirme que l'humanité descend d'un seul couple ». Mais, il ne me semble pas exclure la possibilité d'une ascendance biologique pré-humaine, ni la possibilité d'autres ascendants pré-humains dans la descendance humaine du premier couple humain.

Je ne répète pas toujours « *Adam et Ève* », mais il est bien certain que la question des ancêtres biologiques se pose de la même manière pour Ève et que ce j'ai écrit en citant Adam s'applique aussi à Ève.

Vous me direz « *Et la côte d'Adam ?* »

C'est bien sûr une question importante, mais la question particulière d'Eve, première femme humaine, est abordée dans un sujet spécifique intitulé « 46. *La joie d'une communion qui achève la création divine de l'humain* » (cf. infra).

Nous restons ici dans le thème déjà très riche de l'humanité à reconnaître ou non aux multiples hominidés de la préhistoire, soit avant l'invention du langage, de l'écriture et du calcul, ce qui, pour la date qui reste incertaine, n'exclut pas, selon les découvertes archéologiques, de devoir peut-être remonter aux hominidés ayant vécu il y a plus de 10.000 ou 20.000 ans.

En ce qui concerne les dates, nous ne disposons, de manière scientifique, que des dates actuellement retenues, mais il faut bien sûr rester prudent par rapport à d'autres découvertes possibles.

Bien sûr que c'est vague. Si on avait du précis sur le plan archéologique ou historique, cela se saurait.

On peut envisager des dates différentes, mais cela ne change quasi rien aux questions concrètes de l'apparition de l'homme que nous croyons être une création spécifique.

Ne pas trouver actuellement de traces certaines d'humanité, en ce qui concerne le langage, l'écriture, le calcul et la pratique religieuse, dans les populations d'hominidés ayant vécu plusieurs milliers d'années avant la date retenue pour l'invention de l'écriture (env. 3.300 ans AJC) est interpellant, mais ne suffit pas pour en tirer des conclusions certaines.

Dans des sujets aussi difficiles où toute parole paraît toujours manquer de nuances et où nous sommes chacun confrontés à tant d'ignorance personnelle, il est plus facile de se taire ou de répondre « *je ne sais pas* ».

Le Christ lui-même n'a pas hésité à s'exprimer au-delà des limites strictes des paroles « *convenables* ». Traiter des pharisiens de vipères ou de sépulcres blanchis, c'est assez rude ! Comparer une pauvre femme étrangère à de petits chiens, c'était aussi assez provoquant.

Vous avez parlé à plusieurs reprises de l'art. C'est un bel exemple ! On peut penser à la musique, à la poésie ou aux caricatures. Sortir du réalisme strict, par les mots ou par des moyens artistiques, permet souvent d'approcher de manière plus juste les réalités que la raison enferme facilement dans un cadre trop strict, voire faussé. L'art permet une forme d'abstraction particulièrement élevée pour exprimer des réalités et des pensées profondes.

Vous avez bien choisi votre pseudo. Il ne renvoie pas seulement au seul personnage d'Hergé dont vous reprenez le nom de Philémon Siclone, mais un peu à toute la sensibilité de ses BD dans lesquelles il parle de la réalité par un dessin en lignes claires à travers lequel il fait passer tant de choses par ses caricatures simples de tant de situations réelles.

N'oublions jamais que Jésus lui-même nous a rappelé qu'il n'est souvent possible d'exprimer des vérités qu'au moyen de paraboles.

Les mots sont un excellent outil de dialogue, mais il ne faut jamais oublier leur irréductible insuffisance pour évoquer la réalité et a fortiori lorsqu'elle touche les faits les plus importants et leur dimension spirituelle.

Philémon Siclone écrit : *dire que la musique, et même l'art en général, ne demande aucune capacité "d'abstraction mentale", me semble vraiment léger, et procéder d'un certain dédain pour les arts et de leur valeur »*

Tout à fait d'accord. Je dirais même plus : c'est faux. Je ne peux que répéter que l'art peut manifester la capacité d'abstraction mentale et que cette capacité est tout à fait liée à l'art. L'art permet précisément d'exprimer de manière abstraite des réalités diverses. L'art permet de refléter les pensées et le vécu de l'artiste.

L'art et la poésie sont des compléments indispensables de la raison. Ils lui apportent l'aération nécessaire qui permet de mieux percevoir la réalité vivante.

Mais, le mot « *art* » n'a pas de contours définis. L'art peut être une simple reproduction plus ou moins adroite d'une réalité concrète aussi bien qu'il peut exprimer avec finesse les réalités les plus abstraites. Toutes les œuvres d'art ne sont pas du même niveau.

Par rapport à l'abstraction de la pensée, le langage, l'écriture, le calcul et la pratique religieuse sont des manifestations plus précises, mais non les seules, de l'intelligence spécifiquement humaine que j'ai essayé d'approcher par l'expression « *capacité d'abstraction mentale* » qui reste à améliorer au vu des réactions qu'elle suscite.

Pour en revenir à l'art et l'outillage préhistoriques que vous considérez comme étant certainement l'œuvre d'hommes, je suppose que vous partagez la foi de l'Église sur la définition de l'homme.

Sommes-nous bien d'accord de définir les hommes comme des descendants d'Adam et Ève, dotés comme nous d'une âme immortelle et d'accepter qu'il n'y a pas toujours eu des hommes ainsi définis sur la terre mais qu'il y a bien eu un premier couple originel ?

Sur cette base, si l'art et l'outillage préhistoriques que vous évoquez sont considérés comme suffisants pour attester qu'ils sont certainement l'œuvre d'humains, il faut remonter plus loin dans le passé le début de l'humanité.

Je suppose que l'art et l'outillage auquel vous vous référez correspond, par exemple, aux fameuses grottes de Lascaux ou à ce qui est présenté, par exemple, sur le site :

<http://www.mammutland.de/index.php?id=24>

Ces œuvres dépassent manifestement les capacités de tous les animaux que nous connaissons et indiquent une capacité cérébrale supérieure.

Cependant, l'art et l'outillage préhistoriques de ceux qu'on nomme les homos sapiens, dont nous faisons partie, paraît comparable à l'art et l'outillage des néanderthaliens. Or, il semble acquis qu'il faut au moins remonter de 350.000 ans pour pouvoir espérer trouver une origine commune à ces deux espèces distinctes et le corps des néanderthaliens est très différent du notre.

Les néanderthaliens sont-ils des hommes ? Adam et Ève auraient-ils été à l'origine de deux espèces humaines différentes ? Cette hypothèse me semble étrangère à la foi.

Imaginer que les hommes aient vécu pendant 350.000 ans dans un état frustré sans découvrir aucune forme d'écriture tout en ayant une intelligence semblable à la nôtre me paraît assez peu vraisemblable.

Philémon Siclone écrit : « *Pourquoi ? L'homme a très bien pu vivre longtemps dans une certaine communion spirituelle avec Dieu qui lui suffisait... On peut justement envisager que l'homme préhistorique avait une telle spiritualité que le progrès technique lui était inutile.* »

Il me semble que le récit du péché originel écarte cette hypothèse. Les humains ont précisément perdu la vie spirituelle dont ils disposaient avant la chute et leur intelligence a été recouverte d'un vêtement de peau.

Vous observez, par contre, de manière judicieuse que « *Les grandes découvertes procèdent paradoxalement d'un éloignement de Dieu, il faut le garder à l'esprit.* »

C'est bien pourquoi, une durée de 350.000 ans sans la découverte du langage et de l'écriture me paraît invraisemblable après l'éloignement de Dieu.

Et ce délai immense ne change strictement rien à toutes les autres difficultés. Qu'Adam et Ève aient été créés il y a 6.000 ou 350.000 ans pose exactement les mêmes difficultés quant à leur provenance d'une mère biologique, à l'existence de pré-humains, à une éventuelle interfécondité, etc.

C'est ce qui ramène à l'hypothèse de pré-humains parmi lesquels on peut trouver des signes d'une activité d'art et d'outillage qui ne se trouve dans aucune lignée animale et uniquement dans la lignée humaine, mais cela ne signifie pas pour autant qu'il s'agisse déjà d'humains dont l'âme est immortelle.

Envisager une évolution et des pré-humains implique d'admettre que la conscience et la capacité d'abstraction mentale ont pu évoluer et atteindre des niveaux supérieurs à ceux des animaux avant l'apparition des premiers humains.

Philémon Siclone écrit : « *les sciences sont libres, et n'ont pas à craindre une quelconque contrainte venant des dogmes catholiques.* »

Là, vous avez raison. La science a une autonomie spécifique. Mais, elle ne considère pas toute la réalité ce qui permet aux dogmes d'affirmer des vérités et des faits au-delà de ce que la science peut affirmer elle-même. Beaucoup de choses ne peuvent pas être expliquées par la science.

Pour autant que la science évite d'absolutiser ou de généraliser ce qu'elle constate et analyse (ce qui ne serait pas scientifique), il n'y a pas de contrainte à craindre. Si la science dit que tel miracle ou que la résurrection du Christ n'a pas existé, c'est de la mauvaise science car dans toutes les lois qu'elle décrit, elle n'a pas les moyens d'exclure la possibilité d'exceptions ce qui, scientifiquement, exigerait de tout connaître, ce que la science n'atteint pas.

Philémon Siclone écrit : *« si la science découvre que l'homme vit depuis plusieurs centaines de milliers d'années, ça ne pose pas de problème non plus à la Foi. Science et Foi, deux domaines distincts, que vous voulez à tout prix mélanger ... notre désaccord est d'abord dans la distinction que je mets entre les différents domaines (Foi, Science), et la fusion que vous voulez y mettre. Tout découle de là. »*

Vous situez bien la difficulté, mais vous ne l'évitez pas car il me semble que vous ne cessez de confondre précisément la définition scientifique et la définition chrétienne de ce qu'est un homme. Pour la science, la notion d'un « humain » peut être beaucoup plus étendue car elle n'exige pas le critère essentiel que la foi ajoute pour la définition chrétienne d'un humain.

Philémon Siclone écrit : *« je n'accepte pas l'idée qu'il y aurait eu des hommes démunis d'âme ».*

Voilà qui est tout à fait exact par rapport à la nécessité d'une âme immortelle dans la définition chrétienne d'un humain.

Mais, comment voulez-vous que la science détermine si un être préhistorique a ou non une âme immortelle ? La science est incapable de découvrir une âme spirituelle. Il est étrange de constater que vous redoutez un mélange de la science et de la foi alors qu'en fait, vous affirmez l'existence d'êtres préhistoriques (c'est un fait scientifique) avec une âme (c'est un fait spirituel approché uniquement par la foi) ce qui mélange inévitablement science et foi.

Tout ce que vous observez dans l'art, l'outillage, les pratiques funéraires ou l'organisation sociale sont des observations de type scientifique, et c'est sur la base de ces constats que vous affirmez l'existence d'êtres avec une âme qui relève de la foi.

Votre volonté de distinction me semble ainsi contredite dans votre propre analyse.

La démarche et l'objet de la science sont distincts de la foi uniquement par les limites terrestres de ce que la science étudie et de ses modes d'observation et d'analyse.

Philémon Siclone écrit : *« l'Église n'établit pas ses dogmes dans le domaine de la biologie, de l'anthropologie, ... Les dogmes catholiques concernent uniquement la Foi. »*

Ce n'est évidemment pas exact si le mot « uniquement » exclut tout ce que la science considère.

La foi considère l'homme dans son intégralité : dans sa dimension spirituelle, bien sûr, mais aussi et non moins dans toute sa réalité corporelle et terrestre dont s'occupe la science.

Il y a bien sûr des affirmations concernant tant la biologie que l'anthropologie dans les dogmes, à commencer par tout ce qui concerne l'Incarnation du Christ. Sa conception dans le sein de Marie est un fait biologique. La distinction faite par l'Église entre les hommes et les animaux, c'est un fait anthropologique.

Philémon Siclone écrit, à propos d'œuvres de la préhistoire qu'elles « manifestent bien plus qu'une capacité cérébrale. Elles manifestent un esprit, et c'est surtout cela qui compte. »

Ici encore, ne mélangez-vous pas vous-même science et foi. Distinguer l'esprit de l'intelligence concerne la foi. L'intelligence, celle que la science observe et analyse, concerne sans limites toute l'activité cérébrale, y compris les sentiments et les pensées. L'imagerie médicale permet déjà d'objectiver très largement toutes les activités du cerveau.

Nous croyons qu'au delà de toute observation scientifique, il existe une vie spirituelle qui lui échappe. Mais, elle se vit sur terre et s'exprime à travers l'activité cérébrale. Ici encore, le corps et l'esprit ne

sont pas dissociés. Il n'y a pas, d'une part, une activité cérébrale examinée par la science et de l'autre une activité spirituelle totalement distincte.

La création de l'homme a précisément fusionné corps et esprit, ce qui fait la spécificité de l'être humain.

Vous avez tout à fait raison de dire que ce qui compte c'est bien plus que la capacité cérébrale, mais cela implique de ne pas se limiter à la seule observation apparente et scientifique des objets d'art ou d'outillage. On ne peut les considérer que comme des indices par rapport à la vie spirituelle spécifiquement humaine.

Philémon Siclone écrit : *« On parle d'intelligence. Mais l'homme n'est pas homme parce qu'il a une intelligence. Il est homme d'abord parce qu'il a un esprit. Il n'y a pas d'art sans esprit. Je n'ai jamais vu un animal composer une œuvre d'art, et l'admirer. Seul l'homme peut faire ça, parce qu'il a un esprit. »*

Ce qui me gêne, dans votre raisonnement, c'est que vous voulez relier la possession d'une âme à l'intelligence. Parce que c'est bien de cela qu'il s'agit, derrière la formule « capacité d'abstraction », ou « capacité cérébrale » ».

Votre observation est exacte.

Mais, attention, le mot intelligence est, en réalité, plus vaste que l'activité cérébrale et s'étend aussi au spirituel.

Il me semble exact de « relier la possession d'une âme immortelle » à un corps spécifiquement humain et, à cet égard, il me semble certain qu'en ce qui concerne le corps terrestre d'un homme, c'est l'activité cérébrale qui constitue le critère distinctif par rapport aux animaux. Les membres, les poumons ou le système digestif d'un humain ne paraissent pas fournir de distinction décisive.

Attention de ne pas réduire l'intelligence à ce qu'elle signifie au sens de la science, alors que l'intelligence s'étend à la réalité spirituelle.

Philémon Siclone écrit : *« Et c'est l'esprit qui rend l'homme Créateur, inventif, curieux, artiste, industriel, découvreur, qui lui permet d'évoluer, d'approfondir, de développer ses prouesses, ses connaissances. L'intelligence finalement n'est qu'un outil. Je crois que Dieu a d'abord donné l'esprit, et que l'intelligence est plutôt venue après, et s'est développée au fur et à mesure que l'homme progressait dans sa découverte du monde, poussé par l'esprit. Et chaque homme pris individuellement est comme ça. »*

D'accord.

Philémon Siclone écrit : *« Dès l'instant où l'on considère que l'évolution des espèces n'est pas un obstacle à la Foi, il peut bien y avoir eu deux races humaines. »*

Non. Pas si vous définissez l'homme comme ayant une âme immortelle.

Il me semble que le Christ est semblable à tous les humains, sauf le péché. Cela me semble exclure qu'il y aurait eu des humains d'une autre nature. Accepter cette idée relance d'ailleurs le danger de racisme que vous avez vous-même soulevé.

Philémon Siclone écrit : *« Pourriez-vous être plus explicite ? J'ai un peu de mal à comprendre. Pourquoi le fait d'admettre l'existence de Néanderthal en tant que race humaine devrait donc relancer le racisme ? »*

Admettre qu'il y aurait eu dans la nature deux espèces humaines ouvre la porte à des comparaisons avec des inférieurs et des supérieurs, ce qui est la base du racisme.

Philémon Siclone écrit : *« Par ailleurs, le fait que Néanderthal constitue une autre race humaine ne crée pas une autre "nature" humaine pour autant : race humaine et nature humaine ne sont pas synonymes. Il y a en effet une seule nature humaine, et je ne vois pas pourquoi Néanderthal n'y aurait pas sa place. »*

Parce que les corps sont différents. On en revient toujours à votre perception réduisant l'importance du corps : vous admettez que la nature humaine pourrait exister avec des corps d'espèces différentes. Comme si l'âme humaine n'était pas liée à l'espèce biologique humaine, mais qu'elle existait indépendamment.

Vous semblez considérer que Dieu aurait pu créer chaque âme dans n'importe quel corps. Celui d'un poisson ou d'un singe, par exemple. Ce n'est pas le cas. L'âme n'existe pas sans le corps. L'âme est créée par l'esprit insufflé dans le corps humain spécifiquement façonné par Dieu. Deux corps différents donneront deux âmes différentes.

Philémon Siclone écrit : *« Pourquoi cela serait-il absurde ? Pour la science ce n'est pas absurde. »*

Il me semble que je dois ici encore vous retourner le grief de confondre science et foi. La science ne dira jamais qu'un être a ou non une âme immortelle.

Pour la science, il y a une continuité dans l'histoire qui ne risque pas de contredire la foi.

Philémon Siclone écrit : *« Mais, en quoi cela peut-il déterminer notre définition basée sur une âme immortelle ? Mais la Foi ne définit pas l'être humain par rapport à l'animal. Elle le définit par rapport à Dieu. C'est la science qui définit l'homme par rapport à l'animal. Donc, les deux définitions ne se gênent ni ne se touchent. »*

C'est exact, mais vos diverses affirmations exactes imposent de constater qu'indirectement, la Foi retient une indication sur la différence entre l'homme (qui a une âme immortelle) et l'animal (qui n'en a pas).

La science peut constater deux races. Elle peut les qualifier d'humaines si cela correspond aux critères de la typologie qu'elle retient pour définir un humain. Mais, en quoi cela peut-il déterminer notre définition basée sur une âme immortelle ?

Nous pouvons situer la création du premier homme, au sens de la foi, à un moment de l'histoire des « humains » au sens de la science.

Philémon Siclone écrit : *« Ce qui n'est pas absurde pour la science ne doit pas l'être pour la Foi non plus. Qu'est-ce que cela change, fondamentalement ? Ou bien la Foi devient une vision complètement obscurantiste du monde, fermée à toute découverte. Ce n'est pas l'objet principal de la Foi. La Foi est d'abord ce qui nous relie à Dieu. En quoi le fait qu'il y ait eu Néanderthal nous empêcherait de nous fier en Dieu ? Quelle vérité de la Foi pourrait bien être détruite par Néanderthal ? Et puis, il me semble que la Genèse parle d'une antique race de Géants disparus, fameux hommes très redoutables. Et si c'était un lointain souvenir de notre homme de Néanderthal... ? Observez que, dans le récit de la genèse, ces géants ne sont pas des humains, des descendants d'Adam et Ève. »*

Mais, leur interfécondité avec des femmes humaines fait effectivement penser à des pré-humains qui pourraient correspondre à des néanderthaliens.

Philémon Siclone écrit : *« la Genèse parle d'une antique race... la Genèse ne dit pas qu'ils ne sont pas humains. Au contraire : viri famosi, "hommes fameux". De plus, le texte les dit nés des "fils de Dieu".*

L'expression "fils de Dieu" ne peut en aucun cas désigner des animaux ni même des "pré-humains". J'espère qu'on est d'accord... »

Il me semble que le mot « *vir* » que vous mettez en avant est une traduction latine qui indique la masculinité mais le texte distingue clairement ces êtres, qualifiés de « *fils de Dieu* », des filles « *des hommes* ». En ce qui concerne les « *géants* » de l'antique race qui vivait à cette époque, il peut s'agir de pré-humains, mais cette question est développée dans un sujet intitulé « *60. La descendance d'Adam et Ève et les pré-humains* » (cf. infra).

Il y a bien sûr beaucoup de réflexions exactes sur lesquelles nous sommes bien d'accord mais il faut essayer de ne pas trop noyer les opinions délicates à discuter sous un grand nombre de bonnes paroles justes. Le fait de dire beaucoup de choses exactes ne permet en rien d'en déduire l'exactitude de ce qui est réellement discuté.

Nous partageons la même foi chrétienne et nous réfléchissons à un mystère qui n'est qu'effleuré par la Genèse qui nous donne une parole sur l'essentiel.

Pour le reste, il faut approfondir nos différences d'approche.

Elles concernent surtout l'articulation entre la science et la foi, mais, en réalité, elles concernent plus profondément l'articulation entre le corporel et le spirituel.

Là où vous estimez que je considère trop la science, je considère qu'au contraire, vous ne lui laissez pas la place qu'elle doit avoir et c'est toute la place du corps qui me semble en cause.

Philémon Siclone écrit : « *la science ne fait qu'observer ce qu'est un être humain, tel qu'elle le voit aujourd'hui, et établir une définition à partir de cette observation, ce qui correspond à la méthode d'investigation scientifique.*

La Foi ... ne donne de l'homme ou de l'animal aucune définition de type scientifique...

Inversement, si la Science dit : l'homme se différencie de l'animal par le fait qu'il marche debout, la Foi ne peut pas s'en mêler, que ce soit pour approuver ou pour désapprouver, car cela ne regarde pas son propre champ d'application.

Comme le rôle de la Science est d'observer et de déduire, la Foi ne peut pas remettre en cause ses conclusions sans nier la faculté même d'observer et de déduire, ce qui serait nier la Science tout court. Alors, la Foi remplacerait la Science, et l'homme serait privé de sa faculté de connaître le monde par l'observation et la déduction. »

Exact.

Philémon Siclone écrit : « *La Foi dit seulement que cet être appelé homme possède une âme... C'est une question d'articulation entre Foi et Science. La Science observe l'existence d'êtres humains dans tel lieu à tel moment (peu importe le lieu et le moment). La Foi ne peut qu'indiquer que ces êtres humains ont nécessairement une âme, puisque tout être humain, d'après la Foi, possède une âme. »*

Une fois encore, vous confondez ici science et foi, alors que vous voulez l'éviter.

La foi ne se base pas et ne dépend pas de « *cet* » être appelé « *homme* » par la science. La définition de l'homme par la foi, avec la prise en compte de son âme immortelle, ne se base pas sur celle de la science. Elle ne dépend pas de la définition de la science et de ses limites. Ce n'est pas parce que la science utilise la notion d'« *homme préhistorique* » que la foi affirme que l'*homo erectus* ou l'*australopithèque* sont des descendants d'Adam et Ève, des êtres ayant une âme immortelle.

Philémon Siclone écrit : « *Donc, Science et Foi s'exercent dans deux champs d'application très distincts. La Science ne se mêle pas de Foi, et la Foi ne se mêle pas de Science. »*

Même confusion, me semble-t-il.

C'est paradoxal : à vouloir distinguer excessivement science et foi, vous aboutissez, en fait, à les confondre, à ne plus savoir de quoi vous parlez : de l'homme selon la science ou de l'homme selon la foi.

Vous semblez considérer que tout être que la science considère comme un « *homme* » a nécessairement une âme immortelle et doit être considéré comme un homme par la Foi, même l'*homo erectus*.

Elle aboutit à soutenir que Adam et Ève doivent être situés dans le temps plus loin que les hominidés les plus anciens que la science considère comme des hommes. Cela me semble mener un tel point de vue dans une impasse car le cerveau de ces êtres préhistoriques ne ressemble guère au notre.

Philémon Siclone écrit : « *Si la Foi parle d'évènements miraculeux, la Science répond : c'est du merveilleux, car elle ne peut pas les constater ni les définir dans son domaine spécifique. Et elle a raison. Le miraculeux est merveilleux, d'un point de vue scientifique. C'est la Foi qui dit : c'est vrai, nous y croyons. La Science dit simplement : c'est du merveilleux, sans aller au-delà. Elle ne va pas jusqu'à dire : c'est faux, nous n'y croyons pas, parce qu'alors, elle se mêlerait de Foi, et ce n'est pas son rôle.* »

Désolé, Philémon, mais je ne peux pas vous suivre.

C'est tout à fait inexact. La science peut constater les miracles. Ils sont des faits concrets, objectivement et scientifiquement constatables par tout observateur scientifique. Ce n'est pas du « *merveilleux* ». Pour la science, ce sont des faits réels et concrets mais non explicables en l'état de ses connaissances. Seule l'explication d'un miracle échappe à la science, mais non le fait.

Un miracle se compose d'un fait inexplicable et inexplicable que le croyant attribue à une action spirituelle ou divine.

C'est souvent là que réside la confusion. La foi ne se soucie guère des explications mais elle considère pleinement les faits. La science considère les mêmes faits mais essaye aussi de les expliquer.

Philémon Siclone écrit : « *Ce qui me permet, d'ailleurs, de glisser un nouvel élément qui me vient à l'esprit. Vous distinguez 3 types d'êtres : humains / pré-humains / animaux, en disant que seuls les 1ers ont une âme. Mais la Foi ne connaît que 2 types d'êtres : humains et animaux. Il n'existe pas de pré-humains, d'après la Foi. Les préhumains n'ont donc pas de statut particulier, du point de vue de la Foi. Donc, votre système repose nécessairement sur un remaniement du dogme catholique. Or, a-t-on autorité pour faire cela ?* »

La foi chrétienne, selon les enseignements des derniers papes n'exclut pas la provenance du corps de l'homme par des évolutions et mutations biologiques, ce qui suppose nécessairement des pré-humains dans la lignée historique.

Il n'est pas faux de considérer qu'ils ont constitué, sur le plan biologique, une espèce animale semblable aux autres, mais on ne peut pas les considérer sans nuance comme des « *animaux* » si on les considère comme formant avec les hommes une même lignée.

Tout dépend de la typologie que vous choisissez : si toutes les créatures animées qui n'ont pas d'âme immortelle sont des « *animaux* », vous placez les pré-humains dans cette catégorie.

Philémon Siclone écrit : « *Forcément, les récits bibliques sont bien obligés de parler du monde. Mais cela n'en fait pas pour autant un manuel de science. L'objet du récit n'est pas de nous enseigner les sciences, mais uniquement des vérités spirituelles, et rien d'autre.* »

Vous partez toujours des mêmes évidences (la science se base sur ses propres définitions et ses propres démarches, pas sur la Bible, et inversement la Bible n'est pas « *un enseignement scientifique* » puisqu'elle se base sur l'inspiration et non uniquement sur des observations et des analyses scientifiques) pour en déduire que, par rapport aux faits scientifiquement observables de multiples récits, elle contiendrait « *uniquement* » des vérités spirituelles.

Vous admettez qu'elle contient « *des choses vraies scientifiquement* », mais vous estimez que c'est « *purement accidentel* » et que son enseignement « *spirituel* » est « *le seul et unique but visé par cet enseignement* ».

Mais, vous redites cependant avec justesse que « *La vie spirituelle inclut la vie du corps et de l'esprit, elle inclut même notre vie sur terre, certes* ».

Vous avez une très belle phrase avec laquelle je suis 100% d'accord : « *Ce que la science permet de connaître, la Foi peut le méditer.* »

Vous ajoutez que « *Ce n'est pas pour autant que les deux domaines vont se mélanger, et s'ingérer mutuellement* ». C'est tout aussi exact.

Philémon Siclone écrit : « *Vous affirmez qu'au delà de toute observation scientifique, il existe une vie spirituelle qui lui échappe, qu'elle se vit sur terre et s'exprime à travers l'activité cérébrale, mais qu'ici encore, le corps et l'esprit ne sont pas dissociés et qu'il n'y a pas, d'une part, une activité cérébrale examinée par la science et de l'autre une activité spirituelle totalement distincte. Ce n'est pas tout à fait exact (et à la limite de l'hérésie, pour le coup) : la vie spirituelle se déroule dans l'âme, surtout. Elle se manifeste aussi dans le corps, mais son lieu privilégié est l'âme.* »

La Genèse me semble donner une perspective fondamentale : l'âme est le produit de l'esprit dans un corps. Il n'y a pas d'âme humaine sans corps. C'est l'esprit insufflé par Dieu dans chaque corps, y compris toutes les caractéristiques terrestres, psychologiques et mentales de chaque cerveau particulier, qui fait exister chaque âme.

Vous me semblez vouloir toujours affaiblir ou réduire la place du corps dans la réalité humaine. L'âme réunit le corps et l'esprit. Bien sûr que la vie spirituelle « *se déroule dans l'âme* », mais l'âme ne me paraît pas comme son « *lieu* » privilégié, c'est, au contraire, de l'union de l'esprit et du corps que naît l'âme.

Philémon Siclone écrit : « *Ceci dit, je saisis votre idée : nous avons un corps, et nous nous en servons pour prier, par exemple, ou pour exprimer les sentiments de dévotion, de compassion, etc. Etre charitable concrètement envers son prochain, c'est aussi à l'aide du corps. Oui, certes. Ce n'est pas l'aspect spécifique de mon idée, même si ce que vous dites est bien sûr exact.* »

Mais, le corps n'est pas uniquement un objet dont on se sert. Nous sommes notre corps insufflé par l'esprit qui vient de Dieu.

Même lorsque notre corps meurt, notre âme dans la réalité spirituelle invisible garde en elle la marque de son corps. Ce corps pourra ressusciter dans un « *matériau* » qui pourra être différent, mais ce sera toujours bien notre corps, celui qui correspond à notre âme.

Philémon Siclone écrit : « *Imaginons que j'entre dans l'atelier d'un sculpteur, j'aperçois les œuvres réalisées, les outils, les chutes, l'œuvre en cours, j'en déduis que l'auteur de tout ceci est un être humain, et non pas un animal. Parce que je sais qu'aucun animal ne serait pas capable de faire tout ça. L'esprit humain ne reste pas cantonné dans l'esprit : il se manifeste au dehors, et laisse des traces, des indices, via l'ouvrage accompli par la main humaine. Ces indices, donc, en témoignant de l'œuvre*

produite par la main humaine, témoignent aussi de l'esprit humain sans lequel elle n'aurait pas été produite. »

C'est ainsi votre connaissance, le résultat d'observations et d'analyses scientifiques, qui vous semble déterminant.

Personnellement, cela me paraît insuffisant. Cela reste uniquement des indices qui laissent la réflexion ouverte.

Philémon Siclone écrit : *« le point de départ de votre réflexion consiste à vouloir situer Adam à tout prix dans le temps historique connu, ... je ne cherche pas à situer Adam dans le temps... Adam a existé, et nous sommes bien issus historiquement du couple Adam et Ève, d'accord, et c'est aussi ce que dit le C.E.C., pour bien que chacun sache qu'il ne s'agit pas de symboles ni de chimères ... il y aura toujours une réalité mystérieuse que nous ne pourrions jamais atteindre, scientifiquement »*

Vous résumez bien ainsi nos différences et les limites dans lesquelles nos réflexions sont possibles.

Par contre, il subsiste de l'incompréhension lorsque vous m'attribuez des propos que je n'ai pas tenus mais que vous reformulez à votre manière.

Philémon Siclone écrit : *« vous dites : La Science définit telle créature comme être humain. Mais en réalité elle se trompe »*

Je n'ai pas écrit que la science *« se trompe »*, ce qui n'a pas de sens dans notre échange. La science opère selon ses propres critères.

Philémon Siclone écrit : *« Alors, vous revenez à la charge en disant, d'autorité : "Tout être connaissant le langage, et découvrant l'écriture dans un laps de temps inférieur à 5000 ans, ainsi que le calcul et la pratique religieuse, fait la preuve qu'il possède une âme immortelle, et peut donc être reconnu comme être humain." »*

Je n'ai jamais parlé de *« preuve »*, mais uniquement d'éléments de réflexion ou d'indices surtout par rapport à la capacité cérébrale d'une conscience religieuse et d'une pratique religieuse.

Philémon Siclone écrit : *« Si l'on croit dans cette théorie où l'âme est transmise à l'animal pour donner l'homme »*

Vous répétez sans cesse une théorie qui exclut l'existence de pré-humains pour diviser les créatures animées en animaux ou humains, ce qui est vrai aujourd'hui.

Dans une lignée biologique de l'humanité, on trouve probablement, il y a un ou deux milliards d'années, des ensembles de cellules formant un être pré-humain animé très rudimentaire n'ayant vécu que très peu de temps durant lesquels ces ensembles ont connu une conception, une reproduction, puis une fin de vie.

À cet égard, il est clair que vous ne partagez pas le même intérêt sur la question du passage d'un pré-humain (sans personnalité immortelle) à l'humain.

Je ne peux que rappeler ici tout ce que j'ai déjà écrit sur l'importance de la réalité historique et corporelle pour la vie spirituelle elle-même, pour la compréhension de ce qu'est l'homme, de sa vocation, de son salut, et pour la compréhension du Christ lui-même.

Philémon Siclone écrit : *« Vous pourriez donc douter que votre voisine de palier possède une âme, puisque vous n'avez que des indices scientifiques de son humanité, ce qui est parfaitement insuffisant »*

Il n'y a aucun doute sérieux possible.

Philémon Siclone écrit : « *La Science s'occuperait-elle de définir l'âme ?* »

Evidemment, non.

Philémon Siclone écrit : « *Car c'est le chemin que vous essayez de suivre : déterminer si, à partir d'indices, telle créature possède une âme, pour pouvoir ensuite décider si elle est humaine ou non. Or, personne n'est en mesure d'établir une qualité d'indice permettant incontestablement de reconnaître la possession d'une âme.* »

Il s'agit plus précisément de rechercher dans l'histoire passée (car cela ne concerne pas l'humanité présente incontestable), ce qu'est la création, en quoi l'humain est créé à l'image de Dieu et non l'animal, avec une recherche qui considère l'humain dans son intégralité, avec un corps spécifique (celui-là même que la science étudie) susceptible d'être capable de vivre une vie spirituelle dans un corps.

Il est certes vain de chercher chez les théologiens anciens des démonstrations précises par rapport aux questions que pose la science moderne, sauf en ce qui concerne l'importance et l'intérêt que cela mérite.

En ce qui concerne plus spécialement St Thomas d'Aquin, la précision historique et concrète de ses questions et de ses réponses concernant la création ne pourraient qu'exacerber votre grief de scientisme à son égard.

Ce qui nous différencie reste que les traces laissées par des hominidés ayant vécu il y a des dizaines voire centaines de milliers d'années vous paraissent suffisantes pour vous convaincre de leur humanité (ce que je n'exclus pas, malgré les arguments échangés) alors que je pense plutôt qu'une humanité ne peut être constatée longtemps avant l'écriture et d'autres critères associés.

Je n'ai pas l'impression que les traces laissées par des hominidés attestent d'une conscience de Dieu ou d'une pratique religieuse datant de plusieurs dizaines de milliers d'années, compte tenu de nos connaissances actuelles. Mais, je répète ici, après un échange déjà long et approfondi, que ce qui est connu est loin d'être suffisant pour alléguer des certitudes ou des convictions bien ancrées. Nous parlons ici d'opinions et de pensées qui imposent beaucoup de prudence. Je n'ai guère de conviction incontestable à proposer.

Philémon Siclone écrit : « *Quels sont donc ces critères qui mèneraient la science à des conclusions que la foi considèrerait comme fausses selon les siens (mélange foi/science, encore, où la foi revisiterait les conclusions de la science) ?* »

Il n'y a pas de critères qui mèneraient la science à des conclusions que la foi considèrerait comme fausses selon les siens. La science n'est limitée que par ses propres limites. Elle opère selon les règles de notre cerveau, dans le temps et dans l'espace. La réalité spirituelle et immortelle ne peut lui être connue que dans les limites de ce qu'elle peut constater dans la réalité terrestre.

Philémon Siclone écrit : « *Quand je vous ai dit que la créature "pré-humaine" n'avait aucun statut défini par l'Église (pour ce qui est de l'âme), vous m'avez répondu que du coup il fallait la ranger avec les animaux (pourquoi pas avec les humains, plutôt, d'ailleurs ?)* »

Je n'ai pas répondu cela. Les pré-humains ne sont pas des animaux. Ce sont des pré-humains dont l'humanité est issue. Mais, comme les animaux, ils n'ont pas d'âme immortelle. Leur existence est éphémère.

J'ai écrit que *« vous ne partagez pas le même intérêt sur la question du passage d'un pré-humain (sans personnalité immortelle) à l'humain »*

Philémon Siclone écrit : *« Je n'y crois pas ! C'est différent. »*

On est bien ici dans la croyance. Mais, ne pas y croire ne suffit pas. Sauf pour ceux qui considèrent que l'humanité a surgi soudainement directement du néant, il n'est pas possible d'éviter ou d'évacuer un moment de passage d'un pré-humain à un humain. Au long des milliards de générations successives d'où proviennent les humains, il y a eu des êtres unicellulaires, des êtres de type végétal, des êtres de type animal de plus en plus complexes aquatiques puis terrestres, des primates à quatre pattes puis atteignant la station debout, des hominidés successifs d'espèces diverses... Croyez-vous que le premier ensemble cellulaire qui a été conçu, s'est reproduit puis est mort avait une âme immortelle, était une personne que nous retrouverons dans la communion éternelle de Dieu ?

La foi en la vie éternelle des seuls humains, du fait qu'ils sont créés à l'image de Dieu pour pouvoir partager sa vie en communion avec Lui, impose nécessairement une création d'une première âme immortelle à un moment et à un endroit précis de l'histoire. Le primate pré-humain n'a pas d'âme immortelle. La présence d'une âme immortelle créée est un fait radicalement nouveau qui a surgi dans l'histoire.

Ne pas croire en l'existence de pré-humains, n'est-ce pas rejeter l'acte Créateur extraordinaire par lequel Dieu a créé dans la nature une âme immortelle ?

Philémon Siclone écrit : *« Pourquoi le "pré-humain" n'aurait pas d'âme ? »*

Comme tous les animaux, les pré-humains avaient une âme, mais pas une âme immortelle. La question n'a pas de sens par rapport à l'absence d'une âme immortelle puisque, précisément, un *« pré-humain »* qui aurait une âme immortelle serait un humain. Le pré-humain est un concept défini par rapport aux premiers humains créés avec une âme immortelle. On appelle pré-humains, les parents biologiques du corps des premiers humains, des premières âmes immortelles créées par Dieu.

Philémon Siclone écrit : *« Votre explication ne me convainc toujours pas. A partir d'homo habilis, on est en présence d'un être qui ne se comporte plus en animal dominé par l'instinct, mais qui découvre, invente, crée, ce qui est le propre de l'homme jusqu'à preuve du contraire. »*

N'est-ce pas un a priori ? D'où vient l'opinion que tout ce qui est propre à l'homme aujourd'hui suffirait pour constater l'humanité d'un être dans le passé, suffirait pour affirmer qu'un être du passé avait déjà une âme immortelle ?

N'oublions pas que la création d'une âme immortelle est un acte Créateur gratuit. Les plus belles capacités terrestres, en matière de sensibilité, de capacité artistique ou de compétence intellectuelle n'impliquent pas nécessairement par nature la vie immortelle et éternelle.

Philémon Siclone écrit : *« Je ne vois pas pour quelle raison objective vous ne lui reconnaissez pas sa qualité humaine, contrairement à ce que dit la science. »*

Il ne s'agit pas ici de dire le contraire de la science, mais de partir d'une définition différente de la science. Le fait que la science n'a pas encore découvert de distinction entre les homos sapiens qui vivaient il y a cent mille ans et les humains actuels ne nous éclaire pas sur l'apparition de la première âme immortelle qui échappe à ses investigations.

Pour le croyant, l'homme est la créature dotée d'une âme immortelle. Pour la science, l'homme est défini par des critères biologiques. Il est donc possible que, parmi ceux que la science définit plus largement comme humains vivant il y a des milliers d'années, le croyant constate une différence spécifique : la présence d'une âme immortelle. Son apparition dans le groupe de ceux que la science

qualifie d'humains crée une distinction essentielle pour le croyant. Sans une âme immortelle, il faut considérer que, quelles que soient les ressemblances et les similitudes, il n'existe pas d'humain selon la définition de la foi.

Philémon Siclone écrit : *« Comment savez-vous que votre voisine est un être humain ? Est-ce le Saint Esprit qui vous l'a dit ? Non, c'est la science qui vous le dit (l'observation). Donc c'est bien la science qui détermine ce qu'est un être humain, dans l'ordre naturel. Et l'Église le définit dans l'ordre surnaturel. »*

Comment savons-nous que nous sommes des êtres humains ? Simplement parce que nous sommes tous, y compris ma voisine, des descendants d'Adam et Ève, le premier couple d'êtres créés à l'image de Dieu.

Pour le reste, rien ne justifie d'affirmer a priori que ceux que la science considère comme humains dans la préhistoire soient nécessairement des descendants des premiers êtres immortels créés par Dieu. Il est exact de dire que l'Église définit ce qu'est un être humain dans l'ordre surnaturel (par référence à son âme immortelle), mais il n'est pas exact de prétendre que l'Église devrait nécessairement constater une âme immortelle dans tout être des temps préhistoriques que la science qualifierait d'humains.

Philémon Siclone écrit : *« vous considérez que Sapiens est supérieur à Néanderthal. Si quelqu'un dit alors que Néanderthal est humain, ça vous met mal à l'aise, parce que ça veut dire que le rapport d'infériorité est envisageable entre humains. »*

Il n'est pas question ici d'inférieur ou de supérieur. Seule la présence d'une âme immortelle est ici déterminante. Il faut cependant constater que, déjà sur le plan biologique, l'ADN et le cerveau des néanderthaliens sont différents de ceux des humains actuels.

Philémon Siclone écrit : *« pour la science, il n'est pas question d'infériorité, il n'est pas question de jugement moral. L'homme a connu différentes phases d'évolution, où il approfondissait ses découvertes à mesure que son corps se développait. Il n'est pas question de dire qu'Erectus est supérieur à Habilis, pas plus que l'adulte est supérieur à l'enfant ni d'ailleurs que tel enfant doué est supérieur à tel enfant lent. »*

On peut dire cela, sauf que ce n'est pas l'homme qui a connu différentes phases d'évolution, mais ses ancêtres biologiques pré-humains. Depuis Adam et Ève, les caractéristiques du corps humain liées à la présence d'une âme immortelle sont acquises. Ce sont celles du Christ, du corps de Dieu fait homme. Ce sont les nôtres. Depuis Adam et Ève, notre corps est semblable à celui du Christ. Il est en tout semblable sauf le péché.

Philémon Siclone écrit : *« Vous optez donc pour la posture créationniste : l'être humain est créé tout à coup, dans son intégrité définitive. Donc finalement, vous ne croyez pas dans l'évolution, du moins de l'être humain. Pour vous, l'être humain ne peut pas avoir évolué une fois pourvu d'une âme. Mais vous n'expliquez pas pourquoi. »*

La foi de l'Église n'est pas créationniste au sens biologique du terme, mais elle est ferme pour affirmer clairement que la création de l'âme est instantanée. Il n'y a pas eu dans l'histoire un millième, puis un centième, puis un dixième ou une demi âme humaine immortelle. Une âme immortelle est créée ou n'existe pas. L'immortalité n'est pas mesurable, ni divisible. On est ou on n'est pas immortel.

En ce qui concerne le corps, il provient d'une longue évolution et d'autres évolutions restent possibles, mais sans concerner l'essentiel de qui constitue un corps humain.

Philémon Siclone écrit : *« Attention : Sapiens n'est plus un "hominidé", mais bien un être humain complet, tel qu'il est actuellement. »*

Cela ne paraît pas établi sur le plan scientifique. L'homo sapiens existe depuis près de 150.000 ans et les connaissances actuelles sont insuffisantes pour pouvoir affirmer que des modifications importantes ne soient pas survenues durant cette période. Au contraire, les évolutions intervenues sans cesse depuis des milliards d'années permettent de considérer que des changements sont encore survenus durant une si longue période.

Philémon Siclone écrit : « *Vous n'expliquez pas pourquoi l'être humain ne pourrait pas avoir vécu longtemps sans connaître l'écriture. Vous n'expliquez pas non plus pourquoi les Noirs d'Afrique, qui ne connaissent pas l'écriture, sont des êtres humains, alors que vos critères les excluent de l'humanité. Et pas seulement eux, d'ailleurs. Les Celtes n'ont pas découvert l'écriture non plus. Et encore moins les Germains. Et encore moins les Slaves. Les Slaves étaient-ils humains avant St Cyrille ?* »

Il me semble que ces affirmations manquent de nuances. Aucun critère terrestre n'exclut qui que ce soit, puisque le critère déterminant est la présence d'une âme immortelle. Des formes élémentaires d'écriture me semblent avoir dû exister dès que la capacité d'abstraction les ont rendues possibles.

On retrouve déjà des formes de langage simple chez les animaux qui peuvent émettre des sons pour désigner certaines choses et comprendre des mots, ce qu'ils désignent.

Une étape importante dans l'évolution et le développement du langage, c'est l'apparition de la capacité d'utiliser des mots de manière abstraite, pour communiquer une réalité ou une pensée en dehors de la réalité immédiate, pour évoquer une réalité de manière imaginaire, éloignée du réel dans le temps et dans l'espace.

À un niveau simple, une parole peut désigner un objet dans le présent ou dans un futur proche. Elle peut aussi le désigner dans l'espace à un endroit proche ou pas trop éloigné pour la pensée.

La parole humaine va plus loin. Elle peut parler d'un objet qui n'est pas dans la réalité présente et même d'un objet uniquement imaginaire. La parole humaine dépasse les limites concrètes de l'espace. Elle peut aussi parler d'un objet à un moment du passé ou à un moment du futur. Elle dépasse les limites du temps présent.

Faut-il croire que le langage a pu atteindre ce niveau d'abstraction sans être simultanément capable d'utiliser des signes écrits pour l'exprimer ?

Est-ce que l'écrit, du fait de sa persistance à tout endroit du temps et de l'espace autre que ceux du moment et de l'endroit de sa rédaction, a été utilisé dès que le langage est devenu capable d'abstraction par rapport au temps et à l'espace ?

Il est difficile d'imaginer le contraire. Dès qu'une chose a été nommée par un langage partagé par plusieurs personnes, la nécessité de messages entre absents a immédiatement rendu nécessaire de pouvoir communiquer une chose ou une pensée par un signe que la personne présente peut laisser à un endroit pour une autre qui n'y sera présente que plus tard.

Il me semble que, dès qu'un être a été capable d'abstraction dans le temps et dans l'espace, le langage oral a dû quasi immédiatement susciter un recours à des signes écrits constituant une première forme d'écriture.

Affirmer que des « *hommes* » préhistoriques étaient des hommes sans cette capacité d'abstraction est un a priori qui reste à démontrer par rapport à ce qui est défini comme étant un homme.

Beaucoup pensent qu'il suffit de constater de la sensibilité artistique, des capacités technologiques ou une conscience de la mort par des pratiques funéraires pour attester d'une présence humaine semblable à la nôtre.

Ces réalités indiquent certes une importante continuité avec notre réalité humaine, mais notre point de vue de croyant nous ouvre une autre approche.

Pour un athée, il n'y a que de la continuité, des petites variations successives dans la longue histoire de l'évolution.

Pour le croyant, il y a une nouveauté extraordinaire qui est intervenue dans le cours de l'histoire et que l'athée ne prend pas en compte.

Quelles que soient les qualités intellectuelles, la sensibilité, ou les capacités d'un être vivant sur la terre, le croyant comme l'athée savent que l'être terrestre n'a qu'une vie éphémère. Sans cesse des êtres naissent, se reproduisent, et meurent. La vie terrestre ne subsiste pas de manière personnelle ou individuelle lorsque les êtres meurent. Dans la nature, il n'y a pas de survie individuelle mais un renouvellement constant des êtres vivants. De ce seul point de vue, « *l'homme* » préhistorique ne paraît pas moins homme que nous.

Mais, le chrétien découvre par le Christ ressuscité l'extraordinaire réalité d'une création d'un être éternel, d'un être destiné à la résurrection.

Rien n'obligeait Dieu à faire d'un homo sapiens un être capable de communion avec Lui, un être ayant une réalité terrestre et spirituelle dans laquelle il pourrait vivre lui-même, dans laquelle il pourrait s'incarner, un être ayant une vie éternelle semblable à la sienne, un être capable de vivre comme Lui et avec Lui dans une communion infinie d'amour.

Ce n'est pas parce qu'il a conscience de la mort ou qu'il est capable de dessiner des fresques magnifiques qu'un être devient naturellement éternel, qu'il acquiert une âme immortelle.

À un moment et à un endroit bien précis du temps et de l'espace, des âmes immortelles ont été créées dans un premier couple de la lignée des homos sapiens.

Ce fait historique s'est produit à un moment où, après une longue évolution de milliards d'années, un corps semblable au nôtre est devenu apte à être assumé par Dieu lui-même et, dès lors, apte aussi à faire vivre des âmes immortelles à son image et à sa ressemblance.

Ce corps ne devait-il pas avoir atteint, sur le plan cérébral, un niveau d'abstraction suffisant pour permettre simultanément de vivre dans la réalité terrestre et dans la réalité spirituelle de Dieu ?

Dès leur création, les premiers humains sont capables de parler de manière abstraite, d'évoquer des réalités non présentes. Cela a dû se traduire par un accès immédiat à des premières formes d'écriture et au calcul.

L'écriture est généralement admise comme le critère délimitant l'histoire et la préhistoire par son apparition environ 3.500 ans avant l'ère chrétienne.

Si « *l'homme* » préhistorique est défini comme un être issu de l'évolution qui n'était pas encore capable de transmettre des messages à ses semblables en utilisant des signes écrits abstraits pour désigner des choses non présentes et des pensées, alors il semble qu'il s'agit d'un critère qui peut être adéquat non seulement pour séparer histoire et préhistoire, mais pour identifier la présence d'un humain.

Peut-on penser que la création de l'humanité, des premières âmes immortelles, se soit produite à un stade d'évolution inférieur de son intelligence et de sa conscience ?

L'« *homme* » préhistorique paraît, en réalité, un pré-humain.

À cet égard, l'élection de l'abbé Ries comme cardinal est un signal fort que le pape Benoît XVI a adressé à l'Église.

Le but principal n'est pas d'honorer un vieil homme (il le mérite bien sûr, mais beaucoup d'autres le mériteraient autant...) mais de servir l'Église en attirant son attention sur les recherches de ce prêtre belge, sur sa spécialisation : l'anthropologie, l'étude de l'identité humaine, et surtout sur cet élément essentiel de l'identité humaine qu'est le sens du sacré, de la transcendance.

On lui attribue ce concept fondateur de « *l'homo religiosus* ». Il démontre dans ses multiples ouvrages que l'homme est naturellement religieux.

En parfait accord avec les recherches paléontologiques les plus pointues, il étudie le passage de la seule intelligence mécanique à la perception de l'immatériel, du transcendant qui donne un sens.

Si beaucoup imaginent volontiers une évolution du corps de l'humain, y compris de son cerveau et de son intelligence, au fil des milliards d'années de l'histoire du monde, certains ont parfois difficile à imaginer que la « conscience » ou, davantage encore, le sens du sacré, le sens du transcendant, le sens même d'une existence divine aient pu connaître aussi une évolution.

Le cardinal Ries a abordé la recherche historique et la diversité des expériences révélées par les traces laissées par l'homo habilis, l'homo erectus, l'homo sapiens ou l'homo sapiens sapiens.

Il a observé que l'être humain émerge de l'histoire non seulement comme un homo symbolicus (capable naturellement d'établir un rapport entre ce qui est visible et une réalité absente, et de se créer un univers culturel propre), mais aussi comme un homo religiosus, c'est-à-dire un homme capable de faire l'expérience du sacré et de la transcendance.

Dans une interview, le cardinal Ries indique : « *à l'heure actuelle, grâce aux découvertes qui ont été faites en Afrique notamment, par les archéologues et par les préhistoriens, nous voyons que l'homme était déjà un homme religieux au moment des premières cultures humaines...*

...l'homme a une notion de survie. Nous voyons déjà cela à la préhistoire. Les premières tombes datent de 90 000 avant notre ère. Il y a le squelette ou plusieurs squelettes, des ustensiles et des restes de nourriture. Donc à l'époque, le vivant pensait que le défunt avait besoin de ces ustensiles de travail et avait besoin de se nourrir. Et ces thèmes se retrouvent dans les différentes religions. »

([http://belgicatho.hautetfort.com/archiv ... -ries.html](http://belgicatho.hautetfort.com/archiv...-ries.html))

Comment ne pas ressentir l'encouragement du Pape, par l'élévation de l'abbé Ries à la dignité de cardinal, à une recherche déterminée sur l'identité humaine et sur ses origines en concordance avec tous les acquis de la science. Une volonté de confirmer le dépassement complet des vaines querelles suscitées par Darwin.

L'intelligence de la foi de l'Église est et doit être approfondie en tenant compte des acquis de la science et de tout ce que la science peut nous dire de vrai sur l'homme.

La création de nos premiers parents Adam et Ève, créés à l'image de Dieu, est une réalité historique qui n'est pas en dehors de l'histoire et de son évolution.

À un moment et à un endroit, aussi concrets que ceux de l'Incarnation ultérieure du Christ, des êtres, des hominidés, des « adams » pour reprendre l'expression de la Genèse, ont atteint un stade naturel d'évolution, un état de conscience, un accès au sacré, à la transcendance, à la perception de Dieu qui en a fait des « *capax dei* », des êtres devenus capables de partager la vie même de Dieu, de vivre en communion éternelle avec Lui, d'accéder à l'immortalité.

Mais, à l'époque des hommes préhistoriques (plus exactement des pré-humains, si nous voulons définir les humains par l'âme immortelle qui est transmise à tous les descendants d'Adam et Ève), la seule capacité naturelle ne suffit pas. L'existence d'âmes immortelles ne vient pas que de la seule évolution de la nature créée, même lorsqu'elle permet au cerveau d'atteindre un haut niveau de conscience, d'abstraction, ou de sens du sacré ou de la transcendance. Seule l'action créatrice et le souffle de Dieu ont pu créer dans la nature des êtres à l'image de Dieu, des êtres unis à Dieu par un souffle qui a fait exister, qui a créé, des âmes immortelles.

Ce furent nos premiers parents à l'image de Dieu, les premières créatures terrestres dotés d'une existence personnelle immortelle.

Le cardinal Ries a ouvert un champ fertile pour approfondir notre compréhension du mystère de la création des humains à l'image de Dieu.

Le cardinal Ries a exploré l'apparition de l'« *homo religiosus* » depuis l'homo habilis il y a 2,5 millions d'années. Il a souligné la prise de conscience du religieux dans la vie quotidienne des premiers hommes - de la voûte céleste aux croyances à la survie en passant par les rites du feu.

Ses études confirment l'ancienneté de la race humaine et la progressivité de la conscience religieuse.

L'homo religiosus, c'est un homo capax dei, un homme qui est capable d'imaginer, d'inventer et de prier des dieux. Il peut avoir une conscience de réalités invisibles autres que les réalités visibles. Cette conscience a pu être progressive.

Le concept d'homo religiosus nous ouvre des questions majeures.

L'homo religiosus c'est la base anthropologique de l'homo capax Dei. Mais, cet homo religiosus qui est « *capax dei* » est-il pour autant « **capax Dei** » ? Y a-t-il, dans l'histoire, une survenance d'un homo capable de dépasser sa condition naturelle, pour accéder à une autre réalité au-delà son existence terrestre, d'entrer, malgré sa mortalité terrestre, dans une vie qui subsiste au-delà de sa mort physique ?

L'homo religiosus a-t-il par nature une capacité d'entrer en dialogue et en communion avec Dieu ?

L'homo **capax Dei** est-il apparu progressivement ou par un événement particulier ?

Y a-t-il eu un fait majeur ouvrant dans l'humanité une perspective différente ?

Lors de récents travaux sur l'évolution de la Commission Pontificale des sciences, le Pape Benoît XVI a rappelé l'essentiel dans son discours d'ouverture du 31 octobre 2008 : « *Mes prédécesseurs le Pape Pie XII et le Pape Jean-Paul II ont noté qu'il n'y avait pas d'opposition entre la compréhension de la création par la foi et la preuve des sciences empiriques.* » et a relevé que « *La distinction entre un simple être vivant et un être spirituel qui est capax Dei indique l'existence d'une âme intellectuelle d'un sujet transcendant libre. En effet, le magistère de l'Église a constamment affirmé que "chaque âme spirituelle est immédiatement créée par Dieu - elle n'est pas "produite" par les parents - [et] qu'elle est immortelle" (Catéchisme de l'Église catholique, n. 366). Cela indique le caractère distinctif de l'anthropologie, et invite à l'exploration de celle-ci par la pensée moderne.* »

http://www.vatican.va/holy_father/bened...es_fr.html

À ma connaissance, le cardinal Ries ne s'est pas avancé dans une tentative de datation d'un homo **capax Dei**, mais est resté dans le champ de recherche scientifique de l'anthropologie.

Il a relevé des traces d'un homo religiosus depuis l'homo habilis, bien plus loin dans le passé que Néanderthal. Je ne connais pas le détail de ses travaux.

Des premières traces à un homo *capax dei*, puis a fortiori à un homo ***capax Dei***, le champ de recherche reste immense.

Je n'ai pas connaissance de traces de religion chez l'homo habilis. Il me semble qu'à cette date éloignée, on ne retrouve que des amorces de la pensée symbolique et du langage.

Pour en savoir plus, il serait utile de lire les ouvrages du cardinal Ries dont je ne connais que des résumés.

Mais, l'essentiel est, bien sûr, la portée des recherches sur les humains de la préhistoire par rapport à la création des homos ***capax Dei***.

Dans la perspective anthropologique étudiée, notamment, par le cardinal Ries, Adam et Ève sont-ils symboliques ou, du moins, hors de l'histoire du monde présent ? Ont-ils été les premiers homos habilis ou les premiers homos religiosus ? Ont-ils été créés à l'image de Dieu à un moment de l'histoire des homos sapiens ?

Les écrits du cardinal Ries et leur mise à l'honneur n'ont pas directement pour objet de répondre à ces questions, mais ils montrent l'importance et la valeur des recherches anthropologiques que nous sommes invités à prendre en compte.

L'abbé Jean-Pierre Delville, le successeur du cardinal Ries à l'Université Catholique de Louvain, a été à son tour honoré de la confiance du Pape François qui l'a désigné comme évêque de Liège. Ses connaissances historiques profondes seront précieuses au sein de l'épiscopat. Cela résonne comme un hommage supplémentaire aux travaux remarquables de cette équipe de Louvain fondée par le cardinal Ries.

Le professeur Denis Alexander, directeur de l'institut sciences et religion à Cambridge, a mis en ligne un article sur « *Le modèle de l'Homo divinus* » :

[http://www.scienceetfoi.com/ressources/ ... -adam-eve/](http://www.scienceetfoi.com/ressources/...-adam-eve/)

« Selon ce modèle, Dieu dans sa grâce a choisi un couple de fermiers du néolithique au Proche-Orient, ou peut-être une communauté d'agriculteurs à qui il a choisi de se révéler d'une manière particulière, afin d'entrer en communion avec eux, pour qu'ils puissent connaître le seul vrai Dieu d'une façon personnelle. À partir de ce moment, il y aurait eu une communauté d'hommes et de femmes conscients qu'ils avaient été appelés à une sainte entreprise, appelés à être les intendants de la création de Dieu, appelés à connaître Dieu personnellement... »

Être un homme moderne anatomiquement était nécessaire mais pas suffisant pour être spirituellement vivant ; c'est encore le cas aujourd'hui. Les Homo divinus ont été les premiers humains qui ont été vraiment vivant spirituellement, en communion avec Dieu, fournissant ainsi les racines spirituelles de la foi juive. Certes, les croyances religieuses existaient avant cette date, dans différentes parties du monde, des personnes ont cherché Dieu ou des dieux, en offrant leurs propres explications sur le sens de leur vie, mais l'existence d'Homo divinus a marqué le moment que Dieu a choisi pour se révéler lui-même ainsi que ses intentions pour l'humanité pour la première fois.

Le modèle de l'Homo divinus attire aussi l'attention sur le caractère représentatif de l'«Adam», l'«homme», comme l'a suggéré l'utilisation de l'article défini dans le texte de la Genèse mentionné ci-dessus. L'homme est donc considéré comme le chef fédéral de l'ensemble de l'humanité vivant à ce moment. Ce fut le moment où Dieu a décidé de lancer sa nouvelle famille spirituelle sur la terre, composée de tous ceux qui mettraient leur confiance en lui par la foi, une foi exprimée par l'obéissance à sa volonté. De ce point de vue, Adam et Ève ont été de vraies personnes, vivant dans un contexte historique précis à une époque et dans une situation géographique données, choisis par Dieu pour être les représentants de sa nouvelle humanité sur la terre, non pas en vertu de tout ce qu'ils avaient fait, mais simplement par la grâce divine. Quand Adam a reconnu qu'Ève était « os de ses os et chair de sa chair », il n'était pas seulement en train de reconnaître un autre Homo sapiens – il y en

avait beaucoup autour de lui – mais quelqu'un qui comme lui qui avait été appelé à partager la vie de Dieu dans l'obéissance à ses commandements. La population mondiale à l'époque néolithique est estimée se situer dans une fourchette de 1 à 10 millions d'individus, génétiquement semblables à Adam et Ève. Mais dans ce modèle, Dieu a choisi de se révéler à ces deux agriculteurs parmi tous ces millions.

Tout comme je peux sortir dans les rues de New York aujourd'hui et n'avoir aucune possibilité de reconnaître ceux qui sont spirituellement vivant juste en les regardant, dans ce modèle il n'y avait aucun moyen physique de distinguer Adam et Ève de leurs contemporains, tous membres de l'espèce Homo sapiens. Ce modèle se préoccupe de la vie spirituelle, de l'obéissance aux commandements et aux responsabilités révélées, et non pas de la génétique...

En revanche, le modèle se concentre sur l'événement de Genèse 2 :7, où Dieu communique son souffle à Adam pour qu'il devienne une nepesh, un être vivant qui peut répondre à l'appel de Dieu sur sa vie. Ce modèle nous parle de la façon dont Adam et Ève sont devenus les enfants de Dieu responsables, ce qui implique une relation personnelle avec Lui, l'obéissance à ses commandements... Dans ce modèle la chute devient alors la désobéissance d'Adam et Ève face à l'expression de la volonté révélée de Dieu, apportant la mort spirituelle dans son sillage, une relation brisée entre l'homme et Dieu. »

Trinité écrit : « Cette théorie se rapproche assez de la votre Xavi ! »

Merci Trinité pour cette réflexion intéressante de Denis Alexander qui est un protestant évangélique.

Il est utile de lire son article complet car, si certaines de ses observations sont convaincantes, sa conclusion semble clairement s'éloigner de l'enseignement de l'Église.

La notion d'Homo divinus qu'il propose paraît proche de la notion d'Homo **capax Dei** utilisée dans l'Église catholique, et lorsqu'il considère qu'Adam et Ève n'étaient pas les premiers homos sapiens, ni les seuls homos sapiens de leur époque, il exprime une constatation que je partage.

Nous partageons aussi les mêmes perspectives lorsqu'il considère que « Être un homme moderne anatomiquement était nécessaire mais pas suffisant pour être spirituellement vivant » et que « Les Homo divinus ont été les premiers humains qui ont été vraiment vivant spirituellement, en communion avec Dieu », même si des « croyances religieuses existaient avant cette date, dans différentes parties du monde »

Il me semble que c'est aussi avec justesse qu'il considère que « Adam et Ève ont été de vraies personnes, vivant dans un contexte historique précis à une époque et dans une situation géographique données », que « Quand Adam a reconnu qu'Ève était « os de ses os et chair de sa chair », il n'était pas seulement en train de reconnaître un autre Homo sapiens – il y en avait beaucoup autour de lui – mais quelqu'un qui comme lui qui avait été appelé à partager la vie de Dieu », et qu'il y a eu dans l'histoire concrète une « désobéissance d'Adam et Ève face à l'expression de la volonté révélée de Dieu, apportant la mort spirituelle dans son sillage, une relation brisée entre l'homme et Dieu ».

Mais, hélas, malgré beaucoup d'observations et d'analyses pertinentes, les hypothèses que Denis Alexander propose en conclusion ne tiennent aucun compte du jardin d'Eden et nient que toute l'humanité descend exclusivement d'un premier couple et que c'est aussi exclusivement à sa descendance que ce couple a transmis la vie nouvelle créée à l'image de Dieu avec la blessure d'un péché originel.

Alexander ne perçoit pas la création d'Adam et Ève comme un surgissement Créateur de Dieu dans l'histoire aussi concret que l'Incarnation du Christ, mais ne retient que l'émergence depuis l'apparition de l'homo sapiens il y a environ 200.000 ans d'une prise de conscience « progressive » et considère le

péché originel comme un « *processus historique étalé dans le temps* » avec la faute d'un « *chef* » « *répandant sa contamination spirituelle dans le monde entier* ».

Comment une âme immortelle peut-elle être créée « *progressivement* » ?

Comment la faute d'un couple à un moment et à un endroit de l'histoire peut-elle avoir contaminé les millions d'humains qui vivaient à leur époque, répartis sur tous les continents ?

Alexander se situe là en dehors des limites de la foi catholique qui a toujours considéré que toutes les personnes humaines descendent historiquement d'un premier couple créé (Adam et Ève) et qu'un péché originel de ce couple a été commis au début de l'histoire humaine.

À cet égard, il me semble que les conclusions d'Alexander ne peuvent pas être suivies.

39. L'hypothèse du monogénisme parmi d'autres hominidés

Aldebaran écrit : « *Le principe du monogénisme (thèse de l'Eglise traditionnelle ou conciliaire) est que nous descendons tous de deux parents, et uniquement.* »

Le monogénisme signifie que nous descendons tous d'un même couple formé par Adam et Ève. C'est bien ce que l'Église a toujours enseigné.

Mais, pourquoi ajouter « *et uniquement* » ? Avez-vous une référence vous permettant de trouver cela dans l'enseignement de l'Église ?

Trinité écrit : « *Petit aparté, sur le polygénisme : Wikipédia : La découverte des Indiens d'Amérique, contredit la thèse de l'unité du genre humain que soutient l'Église. En l'occurrence, si je comprends bien, les Indiens d'Amérique ne seraient pas originaires d'Asie!* »

Sauf ceux qui pensent que le monde a été créé il y a six mille ans, il me semble que personne ne doute du fait que les Indiens d'Amérique sont originaires d'Asie depuis beaucoup plus de dix mille ans, ni du fait que des hominidés de différentes espèces se sont succédés sur la terre depuis des millions d'années.

L'unité du genre humain (le monogénisme) enseigné par l'Église se fonde sur le fait que Dieu a créé un couple d'humains (nommés Adam et Ève) capables de partager éternellement sa vie et qui ont transmis cette vie nouvelle, affectée par un acte originel, à toute leur descendance.

Par contre, l'Église ne s'est jamais prononcée sur les détails des antécédents préhistoriques ou biologiques de ce premier couple.

Rien ne permet d'affirmer que tous les hominidés qui ont vécu pendant des millions d'années durant la préhistoire, ni que les Indiens préhistoriques qui se sont déplacés d'Asie en Amérique, étaient nécessairement des descendants de ce premier couple.

Il y a donc deux possibilités en ce qui concerne les Indiens d'Amérique : soit il s'agit d'êtres naturels antérieurs à Adam et Ève, soit il s'agit de descendants d'Adam et Ève.

Pneumatis écrit : « *Jérôme Lejeune (1926-1994), professeur de génétique, a constaté que la théorie darwinienne de l'évolution, si elle permet d'expliquer les variations raciales à l'intérieur d'une même espèce, ne rend en revanche pas compte de l'apparition d'espèces nouvelles. En effet, une espèce se définit par la notion d'interfécondité. Or le professeur Lejeune démontra que "chaque espèce vraie, c'est-à-dire présentant une barrière génétique avec les espèces voisines, possède un caryotype original. Une espèce - un caryotype". Le caryotype désigne l'arrangement standard de l'ensemble des chromosomes d'une cellule : passer d'une espèce à l'autre suppose des "remaniements*

chromosomiques". Ainsi, une douzaine de remaniements sont nécessaires pour passer du caryotype des primates à celui de l'homme. »

Ne faut-il pas imaginer, néanmoins, des cas intermédiaires ? Il y a un stade où les différences des cariotypes sont telles que l'interfécondité n'est plus possible, mais aussi un stade où, malgré des différences mineures, l'interfécondité est encore possible.

Pneumatis écrit : « Le professeur Lejeune avance l'hypothèse à l'époque totalement nouvelle, mais en accord avec les données paléontologiques, que la nature procède par bonds, par sauts brusques, dans la fabrication d'espèces nouvelles. Pour s'établir, un remaniement chromosomique nécessite qu'il existe un couple de sujets, de sexe différent, marqués de la même particularité. »

Ici encore, c'est une hypothèse possible, mais elle n'exclut pas une autre hypothèse qui ne l'est pas moins : celle d'un gène ou d'un remaniement chromosomique dominant qui se transmet soit à toute la descendance, soit uniquement par les mâles ou uniquement par les femelles. Diverses maladies et caractéristiques génétiques ont ces particularités.

Pneumatis écrit : « A partir de ce couple, une nouvelle espèce est isolée : les enfants sont identiques à leurs parents, ils sont féconds entre eux, mais ne peuvent échanger aucun gène avec la souche ancestrale dont ils viennent d'émerger. »

Comme dit ci-dessus, cette conclusion reste à démontrer. Si Adam et Ève présentaient un remaniement, une mutation ou une caractéristique génétique, elle pouvait a priori être encore suffisamment mineure sur le plan biologique pour ne pas empêcher immédiatement une interfécondité avec d'autres êtres de l'espèce pré-humaine dont ils provenaient.

Pneumatis écrit : « Reste à établir par quel miracle une telle mutation chromosomique, désavantageant sévèrement le premier porteur, pourrait se retrouver en double exemplaire, ce qui rétablirait la fertilité comme nous venons de le voir. »

C'est la difficulté majeure de l'hypothèse présentée qui ne retient qu'un monogénisme excluant immédiatement toute interfécondité. Il faut constater que, dans la Genèse, le monogénisme (tous les humains descendent du même couple originel d'Adam et Ève) contredit l'hypothèse d'une exclusion immédiate de toute interfécondité : le plus clairement en Gn 6, 2-4 qui nous relate une interfécondité des filles des hommes avec d'autres créatures, mais aussi, malgré des avis divergents, indirectement en Gn 4, 16-17, par la descendance de Caïn avec une femme trouvée après qu'il ait été chassé.

Pneumatis écrit : « La solution serait de partir d'un sujet unique se reproduisant par autofécondation. "Mais si toutes les espèces nouvelles obtenues chez les plantes l'ont été de cette façon, chez les animaux supérieurs, la séparation des sexes s'oppose à cette pratique. L'autofécondation n'existe pas chez les mammifères. En revanche, la pathologie fournit un exemple extrêmement proche de l'autofécondation. On sait que des jumeaux identiques sont issus du clivage d'un seul oeuf en deux embryons distincts. A partir d'un oeuf fécondé mâle porteur de 46 chromosomes dont un X et un Y, il arrive exceptionnellement que le chromosome Y soit perdu lors de la séparation. Il en résulte deux jumeaux dont l'un persiste dans son devenir de garçon, tandis que l'autre, qui n'a pas reçu de chromosome Y et ne possède donc que 45 chromosomes dont un chromosome X, se développe en une femme imparfaite." Au chromosome Y près, ces deux jumeaux de sexe différent ont exactement le même ADN. Et le généticien d'ajouter : "Chez la souris, la femelle porteuse d'un seul X est normalement féconde et, même dans notre espèce, de très rares femmes porteuses d'un seul X ont engendré".

Et si cet oeuf fécondé original portait un remaniement chromosomique, le couple ainsi produit aurait une descendance indéfiniment fertile, sans croisement possible avec l'espèce d'origine. "Tirer la femelle du mâle est une possibilité très réelle et un moyen expéditif pour contourner la difficulté majeure des théories évolutives", conclut Lejeune. »

L'hypothèse retenue c'est de considérer qu'Adam et Ève seraient frère et sœur et même faux jumeaux. Puis d'en déduire une concordance scientifique avec le récit de la Genèse qui indique que la femme est tirée de l'homme.

Mais, dans le récit de la Genèse, rien ne confirme l'hypothèse. Au contraire, un adam nous est présenté avant l'apparition de la femme. Il crie le nom des choses, il ne trouve pas d'aide semblable à lui, il est mis dans un état de torpeur.

Pneumatis écrit : *« Les seuls cas de fécondité inter-espèces constatés à ce jour (et ils sont pourtant assez nombreux) n'ont toujours donné naissance qu'à des êtres hybrides stériles. Jamais une spéciation n'a pu être observée ou n'a été rapportée par l'homme, à savoir la création d'un cariotype à la fois original et fécond à partir de deux êtres d'espèces différentes. »*

Je maintiens que la notion d'espèces étanches est un a priori qui me semble excessif et que des exceptions sont possibles aux extrêmes.

Pneumatis écrit : *« C'est un constat strictement biologique : aucune spéciation hybride n'a jamais été observée. »*

Le mot spéciation est trop précis. Il est évidemment impossible de procéder à une interfécondité entre des êtres dont l'ADN ne correspond pas. En ce sens, il est exact d'écarter toute spéciation hybride. Dans l'espèce homo sapiens, nous savons que 99,9 % nous est commun.

Là où nous ne faisons pas la même observation, c'est lorsque j'estime qu'aux extrêmes il peut y avoir une différence importante mais suffisamment minime pour ne pas empêcher une interfécondité. La définition d'une espèce n'est pas enfermée dans une définition absolument étanche à toute modification. Adam et Ève ont pu être créés par un changement biologique minime qui n'a pas empêché une possible interfécondité de persister par rapport à l'espèce pré-humaine dont ils sont issus.

Pneumatis écrit : *« Sans compter que pour que l'espèce subsiste, on doit imaginer, au moins dans le cas qui nous concerne, que ce "miracle" de la génétique jamais observé jusqu'alors ne se serait pas produit seulement une fois mais deux fois. »*

Pas impensable, si on veut bien intégrer la réalité spirituelle et ne pas réduire la définition de l'homme à du biologique étanche. Les caractères biologiques de l'humanité ont pu être quasi achevés avant Adam et Ève et la vie spirituelle qui leur a conféré une âme immortelle a pu achever en eux la création de l'humanité et même induire en eux un effet biologique. Ce que nous croyons pour le Christ, conçu physiquement dans le sein de la Vierge Marie par l'action de l'Esprit Saint, a pu se produire de manière similaire aux origines de l'humanité.

Pneumatis écrit : *« Un couple unique à l'origine de l'espèce humaine ?... »*

La réponse est oui, mais la difficulté reste dans les prémisses. Le monogénisme ne doit pas nous égarer dans une recherche exclusivement biologique. L'humain n'est pas que biologique, il a une âme immortelle et il a reçu la capacité de transmettre à sa descendance cette caractéristique spirituelle et pas uniquement ses caractéristiques biologiques.

S'il existait aujourd'hui (supposons...) un être ayant exactement toutes nos caractéristiques biologiques mais sans une âme immortelle, sans la vie spirituelle, sans être à l'image et à la ressemblance de Dieu, ce qui est essentiel à la définition d'un humain, selon la Genèse, il serait *« humain »* aux yeux de la science, mais le serait-il aux yeux de Dieu ?

La question me semble cependant absurde, car le biologique de l'humain a été façonné et pénétré par Dieu dès l'origine et rien ne permet de l'envisager sans sa réalité spirituelle. Nous ignorons tout des interférences qui ont pu se produire.

Nous connaissons à notre époque le psychosomatique, nous constatons des miracles qui nous témoignent de l'action du spirituel dans le monde concret, et nous savons surtout que Dieu est Créateur.

Dès lors, nous ne pouvons réduire la création de l'humain à sa seule survenance biologique considérée isolément.

À cet égard, ce que je reproche à la théorie du professeur Lejeune présentée ici (j'ignore ses détails et ses nuances) et à la plupart des débats actuels sur la création, c'est de se laisser enfermer dans une perspective et une approche exclusivement terrestres, matérialistes.

MB écrit : *« il me semble vain de vouloir à tout prix "coller" les données des théories et des expérimentations scientifiques sur les exigences du dogme. D'abord parce que la science bouge en permanence et qu'on n'est jamais totalement certain - surtout dans des domaines comme celui-là, où beaucoup reste à faire - d'avoir établi un corpus définitif de connaissances... qui, si ça se trouve, seront invalidées ou réévaluées dans 20 ans. De plus, on risque de tomber dans des interprétations totalement abusives. Les jésuites, dit-on, étaient grands ennemis de Galilée, non pour ses théories sur l'astronomie, mais en raison de son atomisme : s'il y a des atomes, que devient la transsubstantiation ? En fait, nous savons bien que cela ne change absolument rien à cette vérité... Le dogme n'a pas pour but d'expliquer pourquoi l'eau bout à 100°C. »*

D'accord.

MB écrit : *« Ce n'est pas une bonne idée de causer des questions de foi, touchant à des choses intemporelles, en employant des théories scientifiques... même si la question des origines de l'homme est passionnante, très franchement, du point de vue de la foi, je ne vois pas l'intérêt de savoir le fin du fin en ce qui concerne le monogénisme ou le polygénisme... Si ces théories doivent être discutées, qu'elles le soient donc du point de vue de leur seule cohérence scientifique. Pour le reste, on verra après. »*

Cette opinion est fort répandue, mais elle me semble vouloir à tort évacuer l'origine concrète de l'homme du domaine de la foi et je défends une opinion plutôt contraire.

La science a fait d'immenses progrès. Pas seulement les sciences physiques ou techniques, mais aussi les sciences humaines, l'exégèse, la théologie. Nous savons qu'avec l'informatique, les progrès du savoir vont certainement augmenter bien davantage et bien plus vite encore.

Beaucoup de pensées religieuses ont dû en tenir compte. Nous partageons la même conviction que la prudence s'impose lorsque nous évoquons la science par rapport à notre foi, entre personnes très peu compétentes sur le plan scientifique.

Là où je vois un piège, c'est lorsque le croyant croit devoir reconnaître à une science une autorité supérieure à sa foi, en oubliant qu'il s'agit toujours d'un savoir limité.

La science, qui explore le monde terrestre, ne peut guère nous parler que de lui. Elle peut certes éclairer notre foi.

Mais, notre foi en un Dieu Créateur, en un Dieu qui vient dans l'histoire et se fait homme, affirme, de manière essentielle, que la réalité terrestre (tant matérielle que immatérielle) n'est pas la seule, mais qu'il existe aussi une réalité (dite spirituelle) qui la transcende, qui est présente en même temps et, en plus, que cette réalité a des liens et des effets concrets dans notre réalité terrestre, dans notre histoire, notamment, par l'action de Dieu et des anges.

Dieu fait homme en Jésus-Christ, la conception du Christ par l'Esprit Saint, c'est une action spirituelle bien concrète dans la réalité terrestre, scientifique et historique. Le Christ ressuscité corporellement qui apparaît à ses amis, mais aussi les miracles, relie visiblement notre monde terrestre et ses limites au royaume de Dieu.

La toute-puissance absolue reconnue à la science me paraît contraire à la foi.

Si nous laissons à la science le seul discours concret sur les origines de l'homme et sur la vie, nous tombons dans du matérialisme et nous transformons la foi chrétienne en une abstraction spirituelle, intellectuelle, désincarnée.

La foi chrétienne est, au contraire, totalement incarnée. Rien de concret ne lui est étranger et certainement pas l'origine de l'homme et sa réalité concrète.

Si l'homme était exclusivement terrestre, il serait légitime de laisser les explications de son origine aux seuls scientifiques.

Mais, c'est une profonde erreur souvent inconsciente. C'est toute la compréhension de l'Évangile, de l'Incarnation, des miracles, de la résurrection et de la vie éternelle qui est en cause si nous acceptons, même inconsciemment, de considérer que l'homme n'est qu'un être biologique ou même qu'il est principalement biologique, ce que notre foi en la vie éternelle suffit déjà à contredire.

Il est urgent de ne pas laisser des pensées matérialistes ou scientistes détruire la vérité sur l'homme et sur le Christ en laissant détruire la réalité concrète, historique, que l'Écriture Sainte nous présente, dans la Genèse d'abord, et dans l'Évangile ensuite.

Le plus souvent, les discussions sur la Genèse s'enferment à tort dans une définition de l'homme qui est celle des athées et des matérialistes et non celle de la Genèse elle-même.

Cette définition, étrangère à la foi, se limite strictement à des considérations biologiques et terrestres.

Elle ignore totalement la réalité spirituelle qui complète la définition de l'homme.

Contrairement aux vaines discussions infinies sur ce qui distingue l'homme de l'animal, sans cesse battues en brèche par des découvertes de l'éthologie moderne mais aussi par les multiples nuances qu'implique l'évolution biologique de l'humanité elle-même, la Genèse ne retient aucune différence biologique entre l'homme et l'animal. Cette différence existe, mais sur ce point, la Genèse laisse toute liberté aux scientifiques car elle n'en dit rien. On peut en déduire que cette différence biologique n'est pas importante pour notre foi. Comme les animaux nous sommes faits de poussière du sol (l'adamah) et nous sommes une âme vivante (Gn 1, 24 et 2, 7).

Mais surtout, la Genèse contredit radicalement la prétention de l'homme à faire dominer par la science l'explication de son origine, en nous donnant de l'homme une définition qui transcende le terrestre, en nous indiquant qu'il est fait à l'image et à la ressemblance de Dieu, avec une âme immortelle.

À cet égard, c'est une question claire et précise qui revient sans cesse : Dans la longue chaîne de l'évolution des espèces et de l'humanité, croyez-vous qu'il y a un moment précis dans le temps et dans l'espace, dans l'histoire bien concrète que la science peut étudier, où Dieu a créé un être terrestre avec une âme immortelle à son image et à sa ressemblance ?

Pneumatis : « La théorie sur laquelle Benoît XVI nous invite aujourd'hui à nous pencher serait le "saut d'espèce", qui n'a plus rien à voir avec des mutations progressives, mais avec un véritable saut d'une espèce à l'autre où seul, peut-on en conclure, l'intervention divine explique cette spéciation. Cela dit c'est quand même une hypothèse scientifique à part entière, qui s'appuie sur des observations paléanthropologiques très précises. »

Il me semble en effet qu'il y a bien eu, au moins, un saut d'espèces en ce sens qu'aucune espèce hominidée autre n'a subsisté. Cette base minimale ne me semble pas discutée.

Pneumatis : *« Cela ne résout de toute façon rien du problème des descendance. Je ne crois pas, personnellement, à des croisements entre premiers hommes et pré-hommes. »*

La question me semble ouverte et relativement secondaire. Sur le plan concret, le rejet de tout croisement implique une rupture radicale immédiate avec l'espèce pré-humaine au sein de laquelle sont nés Adam et Ève, puis leurs descendants. Ils avaient pourtant des parents, des cousins, des amis, des voisins. L'idée implique aussi de l'inceste entre leurs descendants.

Personnellement, du fait de la descendance de Caïn et des croisements évoqués en Gn 6, je préfère une opinion qui me semble plus réaliste et qui admet un mélange entre humains et pré-humains au début de l'humanité, mais avec une transmission dominante des particularités biologiques et spirituelle de l'humanité. Nous descendons tous d'Adam et Ève, mais nous descendons aussi d'ancêtres pré-humains plus lointains, par les parents biologiques d'Adam et Ève, et aussi probablement par des partenaires pré-humains lors des premières générations. Mais, on est loin ici d'avoir des certitudes, ce ne sont que des hypothèses qui restent à vérifier.

Pneumatis : *« Je crois que la descendance d'Adam et Ève se présente comme toute une génération d'hommes et de femmes, et parmi eux certains ont été établis par la providence pour illustrer la révélation divine, tel Abel, Caïn ou Seth par exemple. Mais ils ne sont pas les seuls descendants d'Adam et Ève, loin de là, et les autres n'en sont pas moins humains. »*

D'accord.

Pneumatis : *« D'abord parce que si on s'en tient au strict sens littéral on peut imaginer qu'avec une vie aussi longue ils ont eu le temps d'établir une très large descendance. L'ordre des événements tels qu'annoncé dans la Genèse est perturbant, mais les récits façon tradition hébraïque n'avaient pas pour habitude d'avoir un grand respect pour la chronologie. Les anachronismes sont monnaie courante dans la Bible, parce qu'on mettait dans la bouche des personnages des paroles du "narrateur" que le personnage ne pouvait pas connaître au moment où on lui fait dire. C'est un style narratif qui nous dépasse un peu aujourd'hui, mais ce n'est pas plus bizarre que le cubisme en peinture, si vous voyez où je veux en venir. Les sages juifs ont d'ailleurs très bien compris cela. »*

D'accord. En effet, le narrateur s'exprime de nombreux siècles plus tard. Il me semble que son expression est du même ordre que les prophéties, mais en regardant le passé. Il dégage l'essentiel. Avec les expressions et la culture d'une époque postérieure. C'est vrai pour tous les textes, encore aujourd'hui. Un témoignage est toujours une traduction. L'auteur utilise des mots, des expressions et des images de son temps (que nous avons déjà les plus grandes difficultés à traduire pour nous, mais qui sont encore plus difficiles lorsqu'elles évoquent elles-mêmes une réalité d'une autre époque et encore davantage plus difficiles lorsqu'elles relatent des réalités spirituelles), mais cela ne supprime pas la vérité des faits qu'il veut nous rapporter.

Pneumatis : *« Ainsi lorsque que Caïn dit qu'il a peur que le premier venu lui tombe dessus, il faut arrêter de se représenter la scène comme si Caïn dialoguait pépère avec une grosse voix descendue du ciel. Il faut se rappeler une chose primordiale : ce n'est pas Caïn qui parle dans la Genèse, pas plus que ce n'est Adam ou Ève ou Noé... C'est Moïse (et à travers lui, l'Esprit Saint qui s'exprime). La Torah est le livre de Moïse, le Sepher Moshe. C'est Moïse qui nous raconte l'histoire de l'Homme, et cette histoire est Vérité inspirée par Dieu. »*

Ici, il me semble que le vrai se mélange à du moins vrai. L'auteur de la Genèse n'est pas un témoin direct historique des paroles qu'il rapporte. Mais, sous l'inspiration, il peut nous donner, de manière vraie, l'essentiel de ces paroles.

C'est ce que nous faisons nous-mêmes lorsque nous rapportons une conversation entendue dont nous avons oublié les mots exacts. Si nous sommes de bons témoins, nous relatons avec nos mots (qui ne sont pas exactement ceux de la réalité) ce qui a été vraiment dit.

Pneumatis : *« La question à se poser ce n'est donc pas pourquoi Caïn a dit ça, mais pourquoi l'Esprit Saint nous dit ça, sachant que c'est Moïse qui le raconte et qu'il nous raconte quelque chose de l'ontologie humaine. En l'occurrence, si Caïn ne pouvait pas savoir que sa génération allait côtoyer un peuple entier et qu'il y avait un potentiel de conflits, Dieu lui pouvait le savoir, et comme la parole est de toute éternité, il importe peu que l'on fasse faire cette observation à Caïn, faisant pour nous lecteur du futur un anachronisme. »*

Ici, je ne peux pas être d'accord, car les propos attribués à Caïn ne seraient plus vrais dans une telle hypothèse.

Pneumatis : *« est-ce que le fait qu'un homme nommé Caïn n'ait pas dit ces paroles exactes après avoir tué Abel et avant la naissance de Seth et d'une autre descendance d'Adam et Ève rend moins vrai la révélation ? »*

Avec le mot « exactes », je ne peux qu'être d'accord. Mais, de là à considérer qu'il n'y a peut-être eu aucune parole ou pensée de Caïn dans le même sens, cela va trop loin.

Pneumatis : *« Les sages juifs disent : il n'y a pas d'avant et pas d'après dans la Genèse. »*

C'est nier toute réalité historique et abandonner à la science l'origine de l'homme. Ces sages juifs ne me paraissent pas sages du tout !

Pneumatis : *« L'ordre des événements n'est pas à penser selon une chronologie, même si dans une chaîne de cause à effet on peut constater une chronologie. L'ordre (au sens de ce qui ordonne) suit une logique d'explicitation de la révélation, ce qui signifie que toute la révélation est déjà dans le premier verset, et qu'elle s'explique peu à peu. »*

Partiellement d'accord, mais uniquement en ce sens que le texte n'est pas toujours chronologique, ce qui ne l'empêche pas de l'être parfois.

Pneumatis : *« C'est pourquoi il n'y a pas d'avant et pas d'après. Les termes qui se présentent à un moment du récit n'arrivent pas parce que c'est leur tour dans l'ordre du temps, mais parce qu'ils existent déjà de toute éternité et que c'est là qu'ils sont porteurs de sens pour la révélation. »*

Cela me semble de nouveau excessif. Attention de ne pas sortir la foi de l'histoire !

Pneumatis : *« Ainsi de toute éternité l'humanité est nombreuse, multiple. De toute éternité Caïn a eu des frères. »*

Ici, on est, me semble-t-il radicalement en dehors de l'histoire, dans l'abstraction la plus totale. Si le Christ s'est incarné dans l'histoire à un moment et à un endroit bien précis, c'est dans une humanité réelle dans l'histoire.

Pneumatis : *« Il importe peu qu'on fasse référence à leur existence avant de faire référence à leur naissance, puisqu'ils existent déjà dans l'éternité du projet divin. »*

D'accord, mais sous les réserves qui précèdent.

Pneumatis : *« Ensuite, si on aborde encore un autre aspect du sens littéral (mais vraiment un tout petit peu), ma théorie c'est que les patriarches de la Genèse ne représentent pas qu'eux-mêmes dans le*

récit, mais qu'ils sont, tels qu'on les présente, une métonymie pour toute une époque de l'humanité qui leur correspond (une génération à part entière). Les générations s'engendrant évidemment les unes les autres. Peut-être justement par sauts d'espèces si on considère des espèces différentes au plan biologique (cariotypal), mais peut-être simplement par grandes étapes de l'évolution psychosociologique de l'humain. »

Je ne peux pas suivre cette hypothèse d'espèces successives car elle allègue un Adam et une Ève qui ne seraient pas pleinement humains. Je crois qu'il n'y a qu'une seule espèce humaine créée à l'image et à la ressemblance de Dieu. Quand situez-vous la création d'une âme immortelle dans votre hypothèse ?

Pneumatis : *« Par exemple, Adam et Ève dans la Genèse pourrait représenter non seulement la réalité d'Adam et Ève au début, puis lorsqu'on parle de leur génération (des fils et des filles) il est possible de parler de toute l'humanité qui en découle jusqu'à par exemple la découverte et la maîtrise du feu (je dis n'importe quoi, là comme ça, pour donner un exemple). En effet, la notion de "fils et de fille" étant surtout, dans l'hébreu biblique, à prendre au sens de l'œuvre d'une vie, de sa fécondité au sens complet du terme, de ce qu'elle engendre pour l'humanité. En fait si on veut vraiment comprendre ce qui a pu se passer au plan de l'évolution biologique, et la réalité des mécanismes physiques correspondant au récit de la Genèse après la chute, il faut surtout chercher à comprendre ce que signifie ce récit sur le plan anthropologique, c'est-à-dire ce qu'il nous révèle de la nature de l'homme. Alors seulement nous pouvons découvrir ce qui s'oppose ou non à la vérité révélée dans nos diverses interprétations. »*

On revient ici à la vraie question sur *« ce qu'il nous révèle de la nature de l'homme »* mais n'est-elle pas introduite par des approches strictement biologiques alors que le récit nous parle d'une humanité à l'image et à la ressemblance de Dieu, d'une réalité spirituelle, d'une immortalité qui transcende la seule réalité terrestre ?

MB écrit : *« les Écritures ne sont pas des écrits scientifiques ... ce que je dis ne signifie pas qu'elles ne sont pas vraies, mais que leur régime de vérité n'est pas le même. »*

Même si vous y ajoutez les bonnes nuances, je trouve un peu trompeuses les expressions comme : la Bible n'est pas un livre d'histoire, ni un livre de science. Elle ne parle pas du comment mais du pourquoi...etc.

Les écrits scientifiques ont la précision d'un film de cinéma réaliste, avec possibilité d'arrêt sur chaque image photographique du réel (on sait combien cela peut être trompeur et manipulé, mais c'est tout de même une représentation très fortement exacte du réel).

L'Écriture s'exprime plutôt comme une bande dessinée impressionniste (avec mes excuses à ceux que cette référence trop peu juste ou infantile pourrait choquer, ce n'est qu'une tentative imagée de ma part).

Cela n'empêche pas l'un comme l'autre de parler de la même vérité.

MB écrit : *« ce n'est pas en lisant la Bible, les Pères ou le Catéchisme qu'on saura si la nature fait faire ou non des sauts à une espèce, si nos ancêtres étaient ou non de petits êtres simiesques et recourbés... Le discours scientifique est limité ... il ne faut pas chercher à l'évaluer à travers le prisme des Écritures ou du dogme. »*

Tout à fait d'accord.

Là où le désaccord peut s'amorcer c'est dans la conclusion que vous tirez de ce qui précède :

MB écrit : *« Chacun son taf, c'est tout. »*

Là, cela me semble excessif. C'est la même vérité qui concerne l'un comme l'autre, même si la Bible s'étend bien au-delà de ce qui intéresse la science. La différence tient au fait que la Bible et la foi ne s'étendent pas à tous les détails qui intéressent la science, mais, lorsque la Bible et la foi évoquent des faits historiques ou scientifiques, elles attirent notre attention sur l'essentiel, sur ce qui est important pour notre vie en communion avec Dieu.

Je suppose que vous êtes d'accord, que ce n'est pas là la difficulté. Tout à fait d'accord aussi pour ne pas fonder la foi sur une quelconque conception scientifique du monde.

Nous sommes aussi d'accord lorsque vous écrivez de manière pertinente que *« si la science établit la validité de théories qui, à première vue, nous paraîtraient contradictoires, ce n'est pas grave, bien au contraire : cela serait une injonction à chercher toujours à en savoir un peu plus... "comment faire pour que la société reconnaisse à la philosophie et à la métaphysique leur juste place". Force est de constater que cette place est aujourd'hui singulièrement rabaissée. Mais ce n'est pas de la faute de la science ; c'est de la faute de certains idéologues pressés de l'enrôler à leur profit. »*

Mais, après avoir bien avancé ensemble et avoir trouvé nos repères communs, nous arrivons à la difficulté. Vous avez bien compris mes objections sur « l'omniprésence » d'un discours matérialiste.

Comme c'est le plus souvent le cas, c'est une exclusion (trop rapide, me semble-t-il) qui me pose problème.

MB écrit : *« La question à se poser n'est donc pas : "comment faire pour que les résultats de la science coïncident avec ceux du dogme" ».*

Si je vous comprends bien, vous pensez ici : il ne faut pas tomber dans le concordisme, cette forme révisée du fondamentalisme ou du littéralisme.

Cela mériterait un sujet distinct que j'intitulerais : Le concordisme, un danger trompeur.

Il ne faut pas accorder trop d'importance au sens littéral. Il y en a d'autres et il y a tous les éléments contextuels, linguistiques, culturels, à considérer pour ne pas se faire piéger, au pire, par une interprétation qui n'est que le produit d'une perception simpliste de la réalité, une compréhension particulière trompeuse d'une traduction de la Bible en langue moderne.

Celui qui pense trouver dans la Bible la preuve ou la démonstration d'affirmations scientifiques risque d'abord de subir au fil du temps de pénibles révisions, mais donne surtout à la Bible une portée qu'elle ne prétend pas avoir. Elle n'a pas pour but de prouver la science.

Tout cela ne fait pas difficulté entre nous.

Mais, vous serez aussi d'accord pour considérer que lorsque la science nous propose des découvertes convaincantes (à tort ou à raison), notre compréhension de l'Écriture ne peut l'ignorer.

Parfois, nous ne parvenons plus à faire concorder notre conviction religieuse avec une argumentation rationnelle ou scientifique. Cela ne suffit pas pour affirmer que la Bible n'est pas « historique » sur tel fait ou que tel autre fait qu'elle affirme est une contre-vérité « scientifique » ou est contredit par la « science ». Soyons plus modestes dans de tels cas.

Il me semble que nous ne devons jamais cesser de sonder le sens littéral des récits bibliques (sans exclure les autres, ni les nuances nécessaires), ni de chercher à faire concorder nos connaissances scientifiques convaincantes avec ces récits non pour en tirer une conclusion scientifique définitive ou une confirmation d'affirmations scientifiques (qui seront peut-être contredites ou nuancées demain), mais pour continuer à admettre que l'Écriture Sainte nous parle réellement et concrètement de notre

réalité humaine et de nos origines, qu'elle n'abandonne pas les explications de nos origines aux seuls scientifiques.

Lorsque les convictions scientifiques pensaient que la terre était un plateau au milieu de l'univers, le récit de la Genèse concordait avec ces convictions. Ce n'est pour autant qu'elle les prouvait ou les soutenait. Lorsqu'on a découvert que la terre était ronde et tournait autour du soleil, le récit de la Genèse a été compris autrement et a de nouveau été compris en concordance avec la science sans qu'il faille en déduire une preuve des affirmations scientifiques.

Cela ne veut évidemment pas dire ni que la Genèse a changé au fil des siècles, ni qu'elle a confirmé jadis que la terre était plate.

Les découvertes scientifiques doivent corriger nos interprétations lorsqu'elles s'avèrent erronées.

Il ne faut pas dire que la Genèse prouve les affirmations actuelles de la science, mais il ne faut pas affirmer non plus qu'elle ne parle pas de notre histoire réelle. Elle nous dit l'essentiel de cette histoire réelle et elle le dit de manière vraie.

Ce qui peut en être déduit, c'est que la science ne peut pas dire le contraire de ce que la Bible dit réellement. Si la science nous convainc sur un point, nous devons faire l'effort d'adapter notre compréhension et nos interprétations pour renouveler sans cesse une compréhension raisonnable de l'Écriture Sainte.

Non pas pour changer le moindre dogme, ni pour imposer « une » interprétation exclusive nouvelle, mais pour garder notre cœur ouvert tant à la science, qu'à une compréhension moderne de la vérité.

La vérité ne change pas, mais notre regard sur elle devra toujours être purifié dans notre monde marqué par le péché.

Revenons ici à la Genèse. Nous devons accueillir les diverses possibilités d'interprétations et celles que je suggère n'excluent pas les autres, mais je crois à l'intérêt très important, à notre époque, de ne pas laisser le discours sur l'homme et sur ses origines aux seuls scientifiques.

Il est important d'accepter que, dans ses limites propres et dans le respect de toute l'étendue complexe des interprétations possibles, c'est bien de l'histoire vraie et concrète que le récit de la Genèse nous parle et il est important de l'entendre avec tout le sérieux de la critique historique et des exigences scientifiques, mais sans prétendre lui donner une précision qu'elle ne nous donne pas. Cette absence de précision fait aussi partie de l'Écriture Sainte pour notre plus grand bien.

Il ne me semble pas du tout vain de s'intéresser à la réalité historique de nos origines sur la base de la Genèse, mais sans jamais oublier que notre compréhension personnelle est toujours insuffisante, sans jamais s'éloigner de la foi de l'Église qui reste notre guide indispensable pour une écoute vraie de l'Écriture Sainte.

La référence, pour le début de l'humanité, aux pratiques funéraires est raisonnable. Sans plus. Elle n'a, me semble-t-il, aucun appui dans la Genèse qui ne définit pas ce qu'est un humain par rapport à des pratiques funéraires.

MB écrit : « *en suivant des chemins scientifiques, il est impossible de savoir quand et où Dieu a permis la merveille que vous dites* ». »

Tout à fait exact, mais croyez-vous pouvoir en déduire que la Bible ne peut pas nous en dire davantage sur la réalité historique et scientifique ? La foi nous permet heureusement d'aller au-delà de la raison et des seules connaissances humaines.

MB écrit : *« Alors pourquoi se fatiguer à mélanger science et religion ? Autant croire, orienter notre vie vers Dieu, et faire ce qu'il faut... ça me paraît plus simple, plus sage, et cela n'empêche pas, par ailleurs, de réfléchir un peu. »*

Se fatiguer ? Réfléchir un peu ? Voilà du bien nuancé !

Pourquoi se fatiguer à mélanger science et religion ? Parce que c'est le cœur de notre foi ! Le Christ fait homme. L'action de Dieu dans notre monde concret. Le besoin d'une parole simple sur l'essentiel de ce qu'est l'humain, de son âme immortelle, de la vie éternelle, pour les gens de notre temps largement informés des découvertes scientifiques.

Parce que les enfants et les gens les plus simples posent des questions.

L'exemple auquel je pense, parce que j'y ai beaucoup réfléchi cette année, c'est particulièrement le début de la Genèse. au-delà des images et des modes d'expression, au-delà de toutes les interprétations symboliques, allégoriques ou philosophiques qui ont leur valeur, il y a aussi, en même temps, une parole sur l'histoire concrète de l'homme et de l'action de Dieu sans cesse à redécouvrir, en tenant compte des indications nouvelles de la science et de la critique exégétique.

Il me semble principalement qu'il faut refuser de laisser enfermer la Genèse dans une définition de l'homme exclusivement biologique qui aboutit à en déduire son inexactitude scientifique en évoquant Darwin, les homo erectus ou des homos sapiens, alors que la Genèse nous présente une autre définition de l'homme qui ne nous permet pas de situer Adam avec précision sur la base de critères uniquement biologiques.

Il me semble qu'il faut faire des efforts pour essayer de mieux comprendre quelle réalité concrète peut se trouver réellement présentée de manière raisonnable par rapport à nos connaissances actuelles, dans le début de la Genèse. La recherche est bien sûr ouverte et les résultats incertains, mais ils peuvent nous aider à considérer que la Genèse est une approche sérieuse qui résiste aux savoirs modernes sans être nécessairement en conflit avec eux, mais en ouvrant des perspectives plus larges.

Pneumatis écrit : *« ce qui importe aussi à l'Église il me semble, c'est de reconnaître le mode d'engendrement de l'humanité... C'est la question centrale, puisqu'est en jeu la transmission jusque dans toutes les fibres de notre corps (puisque dans nos âmes par engendrement) du péché originel. C'est bien un premier VRAI homme qui a péché ET une première VRAIE femme. Ce n'est pas anodin qu'ils aient péché tous deux... que des branches descendantes d'Adam et Ève ne soient pas pleinement dans le péché originel ... semble pour le moins contredire la révélation et le sens de la venue de notre Seigneur Jésus Christ »*

Tout à fait d'accord et c'est, en effet, essentiel.

Mais, toute la difficulté est dans votre conclusion.

Pneumatis écrit : *« Il est alors inévitable, et c'est la conclusion du magistère, que nous ayons tous comme parents communs Adam et Ève et uniquement cette branche (pas d'intervention de pré-humains)... »*

Pourriez-vous me donner une référence du magistère pour soutenir la seconde partie d'une telle affirmation ? D'accord, bien sûr, pour constater, avec vous que *« c'est la conclusion du magistère, que nous ayons tous comme parents communs Adam et Ève »*, mais pourquoi ajouter *« et uniquement cette branche (pas d'intervention de pré-humains) »*.

Pneumatis : *« dès lors que l'Homme a péché, tout homme qui ne serait pas pure descendance d'Adam et Ève ne serait qu'en partie dans le monde de la chute. Là cela contredit la révélation. »*

Ce qui compte, c'est la descendance dans ce qui caractérise l'humanité. Tout le reste nous vient de la création, dans un sens beaucoup plus large. Nos caractères exclusivement humains, soit principalement notre création spirituelle à l'image et à la ressemblance de Dieu, et, peut-être, une particularité génétique spécifique qui peut être encore inconnue à ce jour, nous proviennent uniquement d'Adam et Ève. Le péché originel y est entièrement rattaché.

À première vue, je ne vois pas en quoi les divers mélanges qui nous rattachent génétiquement à d'autres créatures (nous avons 99 % en commun avec les chimpanzés), ne nous permettent pas d'hériter pleinement et exclusivement notre humanité et le péché originel du seul couple originel d'Adam et Ève, parce que des alliances auraient persisté entre leurs descendants et des pré-humains de la même espèce qu'eux (ce ne sont pas des animaux). Cela n'empêche pas que le péché originel soit transmis par descendance de l'union d'un homme et d'une femme et cela ne me semble contredire en rien l'enseignement de l'Église.

S'il y a bien un accord entre nous, c'est pour adhérer avec fidélité à son enseignement et à poursuivre nos réflexions en communion avec l'Église et avec le Pape.

Pneumatis écrit : *« Ce que Dieu nous enseigne n'est pas une chronologie d'événements. Il nous enseigne par des faits qui ont du sens. ... il n'y a pas d'avant et pas d'après parce que le verbe divin est de toute éternité ... Car c'est là qu'est le sens, et pas dans l'ordre des événements. C'est en cela qu'on dit que le récit n'est pas un récit historique. »*

Malgré les excellentes réflexions que vous faites sur l'unité de la Parole, rien n'empêche le récit de la Genèse d'être chronologique, au moins en partie, même si cela peut impliquer diverses nuances.

Aller jusqu'à dire que *« il n'y a pas d'avant et pas d'après parce que le verbe divin est de toute éternité »* me semble fort loin de la réalité concrète de la création, et même de l'Incarnation.

Pneumatis écrit : *« je n'ai pas dit que la Genèse n'était pas chronologique, je n'ai pas dit qu'elle n'était pas historique ... J'ai dit que ... ce n'est pas de l'approche historique que nous tirons du sens de la révélation. »*

Je maintiens que la Parole de Dieu peut donner du sens dans toute réalité qu'elle présente. Il n'est pas exact d'exclure que nous puissions tirer du sens de la révélation même par une approche historique. Pas uniquement, ni principalement, certes.

À travers nos études bibliques et dans tout texte de l'Écriture, c'est toujours le Christ que nous recherchons et que nous rencontrons pour construire avec lui l'Église et annoncer l'Évangile à notre époque.

Pneumatis écrit : *« Sur la descendance exclusive par Adam ET Ève, ... c'est une déduction et un enseignement de la révélation. »*

Merci de me confirmer ainsi que votre opinion est basée sur votre raisonnement et votre compréhension d'un enseignement, mais non sur une autorité ecclésiale. La question reste ouverte et le magistère de l'Église n'a écarté aucune hypothèse.

Il est certain que tous les humains descendent d'Adam et Ève, mais proviennent-ils exclusivement d'unions (incestueuses) entre leurs enfants ou peuvent-ils aussi provenir d'autres unions au sein de l'espèce pré-humaine d'où provien(draie)n(t) Adam et Ève : la question, relativement nouvelle, n'est pas tranchée par l'Église et aucune de ces deux hypothèses ne peut se prévaloir de son autorité actuellement, sauf dans la confrontation indirecte d'autres indications du magistère.

Votre hypothèse ne me semble pas exclue, mais celle que je vous ai présentée me paraît aussi défendable tant du point de vue de la foi que de la raison.

Pneumatis écrit : « *Ainsi le Christ tient-il sa nature humaine exclusivement par sa mère, Marie* »

Effectivement, sans l'intervention d'un père humain, le Christ reçoit pleinement son humanité et nous rachète pleinement du péché originel uniquement par sa mère.

Vous introduisez ainsi vous-même, par cette réflexion, le motif principal qui me semble s'opposer à considérer que l'humanité et le péché originel ne pourraient être transmis uniquement par un descendant (fils ou fille) d'Adam et Ève uni à un pré-humain de la même espèce que leurs parents.

Pneumatis écrit : « *c'est par notre mère que nous tenons notre nature humaine ... L'enfant naît de sa mère qui lui prête "le corps" ... c'est par notre mère que nous héritons notre nature humaine. Je me suis rendu compte en l'écrivant que cette idée m'était évidente, mais que je n'avais que très peu d'éléments précis à l'appui. C'est surtout quelque chose qui ressort d'une méditation sur le sens du féminin, de la femme et de sa vocation.* »

Je ne peux pas vous suivre. Cela me semble totalement contraire à la foi et précisément à notre provenance d'Adam et Ève, autant qu'à la science. L'enfant est humain dès sa conception qui se réalise par une fusion du spermatozoïde du père et d'un ovule de la mère. Biologiquement, il est à parts égales de son père autant que de sa mère, même si vos autres commentaires sont exacts.

Pneumatis écrit : « *Quand bien même on réussirait à faire naître un être de l'union d'un humain et d'un hominidé qui n'aurait pas la dignité d'être humain (déjà rien que de le dire, ça me choque)... l'union d'un homme et d'un animal (puisque'il s'agit bien de cela). Cette idée me fait peur* »

Comment ne pas vous comprendre ? D'autres ont évoqué de la zoophilie ! Merci de faire l'effort d'aborder une telle hypothèse.

Les mots me semblent ici inadéquats et totalement choquants comme vous le ressentez.

Pour nous, c'est si clair à notre époque : les animaux d'un côté, les humains de l'autre.

Le sujet est fort nouveau dans la réflexion de l'Église.

Pour avancer dans cette réflexion, ne serions-nous pas d'accord de considérer que les parents terrestres non humains d'Adam et Ève sont d'une nature qui porte déjà en germe la préparation de l'humanité qui va être créée ?

Adam et Ève, dès lors que leur création n'est plus nécessairement perçue comme surgissant physiquement ex nihilo, sont issus d'une longue lignée qui remonte à la nuit des temps. Dieu les façonne avant même les plantes (Gn 2, 7-9).

Est-il vraiment juste de considérer que les ancêtres de cette lignée sont des animaux ? Ne sont-ils pas depuis toujours, pour Dieu, dans le projet de l'humanité ?

Pourquoi s'enfermer dans une pensée qui ne considère les êtres animés de la nature que comme divisés en humains ou animaux en oubliant le statut particulier des créatures qui n'ont existé que pour réaliser progressivement, par évolutions et mutations, l'image de Dieu que nous sommes ?

Ne fallait-il pas attendre un état de développement intellectuel et psychologique autant que physique avant qu'un être créé puisse atteindre l'humanité voulue par Dieu ?

Ni le mot animal, ni le mot hominidé ne me paraît juste. Dans la lignée terrestre dans laquelle l'humain a été créé, nous pouvons penser que, de tout temps, c'était déjà de l'adamah, de la poussière choisie et façonnée depuis son origine infiniment petite, pour l'homme et la femme voulus par Dieu.

Il y a, me semble-t-il, une totale incompatibilité entre ce que nous percevons comme étant un animal et l'application de ce concept aux père et mère d'Adam et Ève.

Il me semble qu'il faut fermement rejeter l'allégation trompeuse et choquante d'une animalité des parents d'Adam et Ève. Il faut sortir d'un manichéisme rationnel trop réducteur. Ils n'étaient pas encore humains, ils n'avaient pas encore la capacité d'une communion spirituelle et éternelle avec Dieu, mais ils étaient déjà les porteurs en germe d'une humanité future, ni humains, ni animaux. Extrêmement proches de notre humanité.

Pneumatis écrit : *« ne pourrait-on pas considérer que des pré-hommes soient humains en nature mais non en dignité ? Je serai tenté de répondre non, car alors l'analogie de ces pré-hommes entre leur nature et leur fin établie dans leur dignité ne concorderait pas. Cela signifierait que Dieu aurait créé un animal dont la nature est humaine (son essence) mais qu'il ne l'aurait pas élevé à la dignité d'être humain... Dieu ne s'accorderait pas à mettre dans une créature une nature qui ne soit pas conforme à son dessein... »*

Tout à fait d'accord avec cette observation. Je pense aussi que la réponse est non pour les mêmes motifs que vous développez très bien. Un ancêtre pré-humain n'est pas un humain. Il n'a pas encore une âme immortelle et il ne peut être affirmé que sa nature terrestre est achevée. C'est pourquoi, même si la science n'en dit rien, je pense que la création des humains n'a pas été que spirituelle, même si c'est le plus important, mais qu'il y a eu aussi une mutation physique majeure. J'imagine volontiers un petit quelque chose très peu détectable, mais essentiel pour la perception de Dieu, la vie spirituelle, la conscience.

Pneumatis écrit : *« il me semble impensable que Dieu donne la vie à un être né d'une union "hybride en dignité"... La dignité d'être humain doit être compatible avec sa nature. Cette nature ne peut donc pas être imparfaitement humaine. Et si toutefois une nature parfaitement humaine ne recevait pas la dignité d'être humain il s'en suivrait que Dieu a créé un être intrinsèquement divergent entre sa nature et sa finalité. La vie nouvelle vient de Dieu, et cela s'exprime dès les origines entre un vrai homme et une vraie femme. C'est ce qui fonde l'institution du mariage. L'homme et la femme peuvent certes pervertir cette divine institution mais ils ne peuvent pas pour autant créer la vie, et encore moins conférer la dignité d'être humain. Pour donc qu'un véritable humain naisse de l'union de deux êtres inégaux en dignité, il faudrait que Dieu le veuille. Il me semble qu'il irait alors un peu à l'encontre de son projet exprimé dans l'union d'Adam et d'Eve. »*

Comment ne pas partager de tels propos qui paraissent si justes ?

On peut en effet craindre pour les motifs que vous indiquez *« un voile obscur »* sur le mariage autant que *« sur la dignité de la personne humaine »*.

Mais, est-ce que cela implique nécessairement de devoir écarter l'hypothèse dont nous débattons ?

Ne faut-il pas admettre que la création d'Adam et Ève au sein d'une peuplade pré-humaine, avec des enfants vivant au quotidien avec de nombreux proches de cette peuplade a été réalisée de manière parfaite malgré les sérieuses questions que vous posez ?

La question est effectivement très difficile et je pense qu'il y a encore beaucoup à réfléchir !

Une piste prioritaire qui me semble à réfléchir est celle qui concerne l'histoire de la côte d'Adam qui nous met au cœur de la première union sexuelle d'un homme et d'une femme. C'est trop long à développer ici. Cela fait l'objet du sujet intitulé *« 46. La joie d'une communion qui achève la création divine de l'humain »* (cf. infra).

N'oublions pas que tout est grâce et que des pierres du désert Dieu peut faire naître des enfants à Abraham. Je ne dis pas cela pour conclure dans un sens, mais la réflexion continue.

Pneumatis écrit : *« Sur l'historicité je ne vais pas me fouler trop parce que j'ai toujours l'impression de mal me faire comprendre. Je reprends Humani Generis, pour changer, et fais miennes les paroles de Pie XII : « Comme dans le domaine de la biologie et de l'anthropologie, il en est qui, dans le domaine de l'histoire, négligent audacieusement les limites et les précautions que l'Eglise établit. Et en particulier, il Nous faut déplorer une manière vraiment trop libre d'interpréter les livres historiques de l'Ancien Testament, dont les tenants invoquent à tort, pour se justifier, la lettre récente de la Commission Pontificale biblique à l'Archevêque de Paris, Cette lettre, en effet, avertit clairement que les onze premiers chapitres de la Genèse, quoiqu'ils ne répondent pas exactement aux règles de la composition historique, telles que les ont suivies les grands historiens grecs et latins et que les suivent les savants d'aujourd'hui, appartient néanmoins au genre historique en un sens vrai, que des exégètes devront étudier encore et déterminer. »*

Pour l'historicité, merci de reprendre ces paroles de Pie XII qui nous mettent d'accord.

Vous dites beaucoup de choses que je partage pour les « jours » du début de la Genèse, mais vous me semblez trop abstrait et trop peu confiant dans la solidité étonnante du texte biblique face aux découvertes de la science moderne.

Pneumatis : *« je pense que le récit précédant la chute est un récit hors du temps... tout ce qui précède la chute correspond à un ordre où le temps n'existe pas, ... l'homme entre par la chute dans son histoire »*

Là, je trouve que vous êtes trop éloigné de la réalité concrète dont nous parle le début de la Genèse.

Il me semble que le récit de la Genèse a, notamment, pour objet de nous introduire dans le temps, dans l'espace, dans la réalité terrestre, tout en nous montrant l'origine divine, l'action de Dieu et la réalité spirituelle simultanément présentes.

Il me semble toujours dangereux de choisir une interprétation qui nous sort du réel de l'histoire alors que c'est de cette histoire réelle et concrète dont nous parle la Genèse et qu'il me semble que le lien entre le spirituel et le concret, qui atteint son sommet dans l'Incarnation du Christ et sa résurrection, doit toujours être préservé.

Il ne me semble donc pas *« vain de chercher une correspondance temporelle, par exemple, entre les 6 jours de la création et la formation de l'univers ou même de l'homme biologique »*, mais il faut bien sûr le faire avec la prudence, la réserve et l'ouverture aux réalités spirituelles dont le texte nous parle aussi et sans plaquer trop vite sur le texte nos connaissances (ou pseudo-connaissances) terrestres.

Nous sommes d'accord pour constater *« des correspondances entre le récit biblique et l'histoire. Non pas qu'ils s'expliquent l'un et l'autre, mais parce qu'ils illustrent chacun à leur manière la même vérité sur l'homme »*.

Pneumatis écrit : *« Sur Adam et Ève ... je voudrais d'abord mettre fin à un malentendu que je perçois suite à votre réponse. Quand je parle de nature humaine, je ne parle pas d'une définition biologique de l'homme. Je parle d'une nature au sens métaphysique, donc l'être humain en essence. Attendu que je considère qu'un être humain est humain en nature et en dignité dès sa conception, je suis capable de considérer une cellule comme un être humain. Par analogie entre ontogenèse et phylogenèse, si demain donc on me disait qu'Adam était en fait la première cellule vivante qui donna par une longue chaîne d'évolution l'homo sapiens que nous sommes, et qu'évidemment ce soit compatible avec la révélation (ce que je ne crois pas), ça m'irait très bien. »*

Je me sens d'accord avec ces réflexions qui me semblent très pertinentes et exactes.

Tant scientifiquement que sous le regard plus large de la foi. Dès le premier instant de la conception d'un humain, sa toute première cellule porte déjà en elle la combinaison unique des trois milliards et demi de gènes de son ADN et tout ce qui le caractérise.

Les découvertes récentes de la science l'ont pleinement mis en évidence. Dans les enquêtes criminelles, cela permet à un petit cheveu d'identifier une personne.

Quand vous écrivez que « *La nature humaine et la dignité humaine ne nécessitent pas, pour "être" d'être sous la forme d'un corps d'homo sapiens... a priori* », je suppose que vous ne visez par là qu'un corps davantage développé qu'une simple cellule.

Il me semble, en effet, que le corps humain, déjà pleinement présent dans la plus petite ou la première de ses cellules, est lié à la réalité spirituelle de l'humain. Ce qui donne toute son importance au corps, à la résurrection des corps, à l'Incarnation du Christ.

Pneumatis écrit : « *Bien sûr, le terme d'homo sapiens nous piège d'emblée, puisqu'il décrit un hominidé capable de sagesse, de science ou de raison... bref, tout en désignant un être humain sur le plan strictement biologique (voire social, à la limite), on empiète là sur le terrain de la véritable et complète anthropologie. Du coup, on fait vicieusement de la sagesse, la raison ou la foi une donnée biologique, puisqu'une donnée de l'évolution. Mais c'est un autre débat. J'aimerais juste qu'on ne confonde pas les notions.* »

Ici, je ne suis d'accord qu'avec le début de la réflexion et pas du tout avec la suite.

Oui, le terme d'homo sapiens est un piège d'emblée parce qu'il suppose que tout homo sapiens est nécessairement un humain, tant par le mot « *homo* » que par le fait qu'il nous inclut scientifiquement dans une seule et même espèce décrite sous ce terme issu du langage scientifique, tout à fait indépendamment de la foi.

Nous sommes scientifiquement des homos sapiens, mais rien ne nous permet d'affirmer, ni scientifiquement, ni surtout dans la foi, que tous les homos sapiens qui sont repérés dans l'histoire sont des humains au sens biblique du terme, avec une âme immortelle.

L'Église n'a jamais affirmé qu'Adam et Ève sont les parents de tous les homos sapiens qui ont vécu dans la préhistoire. Au contraire, il me paraît vraisemblable que les parents terrestres d'Adam et Ève étaient des homos sapiens. Mais, des ancêtres d'Adam et Ève ne peuvent pas être considérés comme étant des humains.

Le mot « *homo* » est trompeur parce qu'il contient à tort un a priori d'humanité, alors que c'est précisément le début de l'humanité qui est en cause dans la Genèse et dans notre réflexion.

On ne peut pas affirmer, dans les limites des connaissances scientifiques actuelles, qu'une mutation physique majeure avec une création spirituelle ne s'est pas produite à l'intérieur même de l'ensemble plus vaste des « *homos sapiens* », au cours de l'histoire de tous les homo sapiens, depuis leur apparition sur terre.

Le piège du mot me semble déjà fonctionner dans la définition que vous lui donnez comme étant « *un hominidé capable de sagesse, de science ou de raison* ». Il ne me semble pas démontré que les premiers homos sapiens correspondent bien à une telle définition qui me semble déjà trop humaine.

Contrairement à ce que vous écrivez, il me semble très important d'être attentif ici, dans notre réflexion, aux questions anthropologiques, pour éviter de définir l'humain (et donc le moment de sa création) par des références uniquement biologiques ou même psycho-sociales, alors que, en réalité, les caractères biologiques ont pu muter depuis l'apparition des homos sapiens, et que la Genèse nous

indique aussi une dimension spirituelle de l'humain qui échappe radicalement à la biologie, et même aux constatations psycho-sociales.

Ne pas confondre les notions ne peut pas signifier, sans perdre une part essentielle de la compréhension de ce qu'est un humain fait à l'image et à la ressemblance de Dieu, qu'on puisse définir l'humain uniquement sur une base biologique, même étendue à des constatations psycho-sociales, en omettant sa réalité spirituelle.

Nous sommes ici au cœur de la Genèse qui nous apprend à ne pas confondre, mais aussi à ne pas séparer le corporel du spirituel, à différencier sans isoler.

Pneumatis écrit : *« Quand donc je fais la différence entre homme et animal, je fais la différence entre deux êtres animés (animaux) dont l'un a la dignité d'être humain et la nature humaine et l'autre non. Mais le second pourrait à la limite être bien plus évolué biologiquement, pourquoi pas. D'autant que les critères de l'évolution, l'échelle, c'est encore nous qui la définissons. »*

Excellente observation.

C'est ce que j'observe dans la Genèse. Elle ne donne pas de critères biologiques pour distinguer les humains des autres créatures animées, même s'il y en a.

Au contraire, lorsqu'elle évoque Satan dans la réalité spirituelle, mais bien concrète, du jardin d'Eden, il est décrit sous une forme animale comme la plus intelligente des créatures, avec des capacités de langage et de raisonnement fortes.

J'espère que vous avez eu (ou que vous aurez) l'occasion de lire le texte poétique plus aéré et plus synthétique que j'ai posté dans le sujet intitulé « 25. Une parabole pour tenter d'expliquer le commencement » (cf. supra). Il exprime de manière plus globale tant le mystère qui entoure la création que les pensées que j'essaie de développer de manière plus argumentée et rationnelle dans ce sujet. C'est un peu comme le cadre impressionniste dans lequel j'espère que vous pourrez compléter ou corriger ce que nos échanges peuvent avoir parfois de trop aride.

Poursuivons notre conversation détaillée.

C'est vrai que le mot sapiens contribue à brouiller l'expression d'homo sapiens. Rendons et laissons à la science ce concept sans le confondre avec celui d'humain que nous essayons de comprendre selon l'Écriture. Nous sommes bien d'accord là dessus.

Pneumatis écrit : *« Tous les homos sapiens ne sont donc pas forcément dotés d'une nature et d'une dignité humaine. »*

D'accord, mais vous poursuivez :

Pneumatis écrit : *« a priori, la remarque marche en sens contraire : tout être vivant doté de nature humaine (qui n'est pas génétique, mais métaphysique) et de dignité humaine (pure grâce) n'est pas forcément un homo sapiens. Vous affirmez que si, et je suis assez d'accord avec ça, mais cela demande quand même autre chose qu'une simple affirmation. Pourquoi ? »*

Cela me paraît évident. Le mot homo sapiens est un mot scientifique qui recouvre sans aucune contestation tous les humains, quelle que soient les définitions proposées. Il est tout aussi évident que tout humain actuel est un homo sapiens, selon la science, et qu'aucune discussion n'existe à ce sujet dans la réalité concrète, ni pour les scientifiques, ni pour les juristes (oublions ici la période de la grossesse), ni pour l'Église.

Ce qui fait un humain, c'est un corps spécifique à nul autre pareil non seulement parce qu'il est d'une espèce distincte de toutes les autres sur le plan biologique, mais aussi parce que sa constitution (et, notamment, les combinaisons génétiques des trois milliards et demi de paires de son ADN) le distingue de tout autre humain.

Le souffle de vie qui l'anime lui donne une âme invisible, produit du mélange unique de terrestre et de souffle. Les animaux ont aussi une âme, selon la Genèse. Par contre, l'âme de l'humain est immortelle par le don spirituel de Dieu, l'image et la ressemblance de Dieu dont l'humain est fait.

Je suppose que nous sommes bien d'accord.

Pneumatis écrit : *« l'âme invisible étant la forme du corps visible, ce qui fait du corps le signifiant de l'âme. »*

Je dirais plutôt que l'âme invisible est la forme du corps visible et du souffle spirituel de Dieu, ou encore que l'âme est le signifiant du corps « et » de l'esprit.

Mais, c'est vrai que c'est généralement le matériel qui est signifiant. Je ne pense pas qu'il y ait un désaccord réel entre nous sur ce point. C'est plutôt une question de vocabulaire et de sens privilégié par chacun.

Pneumatis écrit : *« Nous sommes donc d'accord pour dire qu'un Homme peut être ainsi appelé que s'il possède en lui la nature humaine ET la dignité humaine. Et que la dignité humaine est étroitement liée à la nature humaine, comme la finalité l'est à un acte libre. Nous sommes donc d'accord aussi pour dire, si j'ai bien suivi, qu'il ne peut exister de créature qui reçoive la dignité humaine sans avoir été formé dans la nature humaine, ni de créature qui ait été formée dans la nature humaine sans en avoir reçu la dignité. »*

D'accord.

Pneumatis écrit : *« Nous nous interrogeons donc finalement pour savoir si un Vrai Homme peut naître de l'union d'un Vrai Homme et d'une créature qui n'est humain ni en nature ni en dignité. »*

Exactement.

Pneumatis écrit : *« si il y a analogie entre nature humaine et "structure génétique" (ce qui ne reste qu'une hypothèse, mais qui vous semble acquise), alors l'union de deux de ces êtres conduirait à un fait biologique jamais observé jusqu'alors par la science. »*

D'où sortez-vous une telle affirmation qui ne me semble pas exacte en l'absence de nuances ?

Ce fait biologique me semble, au contraire, relativement banal.

Toute fécondité unit des êtres différents biologiquement en partie.

Nous avons déjà évoqué plusieurs fois cette difficulté et j'ai un peu peur de me répéter sans me faire comprendre. Mais, je vais encore essayer.

Ce qui vous pose problème, c'est toujours la barrière entre les espèces à leurs extrêmes.

Nous avons 99,9 % de notre patrimoine génétique en commun avec tous les humains. Un millième varie parmi les humains, mais 99 % nous sont aussi communs aux chimpanzés.

Le 0,9 % qui nous différencie des chimpanzés est suffisamment important pour exclure toute interfécondité. Les espèces sont bien distinctes. Aucun animal connu n'a une différence de moins de un %.

Le 0,1 % qui nous différencie des autres humains n'empêche pas l'interfécondité de deux êtres différents entre eux de seulement 0,1 %.

Voulez-vous prendre votre loupe et me dire si une différence de 0,2 %, ou de 0,19 % ou de 0,101 % ... etc, peut empêcher l'interfécondité ?

Quand la science nous dit 0,1 %, c'est évidemment une approximation sans frontière plus précisément définie.

Avec la même approximation, ne pouvons-nous envisager que les homos sapiens non humains, pré humains, n'aient été différents de nous, sur le plan biologique, que de 0,15 %, par exemple, mais que cette différence ait cependant été associée à une mutation majeure sans être suffisamment importante pour empêcher l'interfécondité ?

Pneumatis écrit : « *en toute logique une nature hybride ... cumulerait en elle une nature humaine et une nature non humaine* »

Parler de nature « *hybride* » renvoie toujours à des espèces bien distinctes entre lesquelles l'interfécondité est impossible et introduit donc une contradiction immédiate qui rend aussi impossible d'envisager l'hypothèse d'une créature issue d'une telle union hybride.

Il ne s'agit pas ici d'une référence à deux natures distinctes comme pour le Christ.

Comme vous le ressentez de manière juste, il est difficile, d'un point de vue physique, de concevoir un mélange d'une nature humaine et d'une nature non humaine.

La nature humaine est faite biologiquement d'éléments naturels qui constituent aussi les autres vivants. À cet égard, il n'y a pas une « *nature* » humaine et une « *nature* » non humaine.

Ce ne sont pas les éléments matériels chimiques qui caractérisent l'humanité sur le plan biologique, mais leur combinaison particulière toujours différente pour chaque humain (à concurrence de 0,1 %).

Pneumatis écrit : « *On devrait donc déduire de l'union d'une nature humaine et d'une nature non humaine, que la créature née cumulerait en elle les deux natures. Peut-on appeler cette créature un vrai homme. Je serais tenté de dire oui* »

Moi, je suis tenté de dire non. Tout est dans votre mot « *nature* » qui enferme les possibilités dans une alternative sans issue.

Il y a d'innombrables combinaisons génétiques, dans des limites que Dieu seul connaît, qui peuvent accueillir la dignité humaine.

Ce qui est vrai, c'est qu'à l'origine, un être non encore humain donne naissance à un être qui reçoit de Dieu l'humanité, qui est créé humain. Ce qui est vrai pour Adam et Ève par rapport à leurs parents peut l'être aussi pour certains de leurs premiers descendants.

L'humain qui provient biologiquement de deux parents non humains (Adam et Ève), comme celui qui aurait eu un seul parent non humain, a pu recueillir pleinement l'humanité (et aussi le péché originel) par un seul de ses père et mère, tout comme Jésus a reçu pleinement l'humanité et l'a pleinement délivré du péché originel uniquement par sa mère.

Il n'y a pas de cumul de deux natures.

Pneumatis écrit : « *Si donc une vie peut naître de l'union d'un Humain et d'un non-Humain, c'est que Dieu a consacré cette union. Or nous savons par la Genèse que ce n'est pas ce type d'union que Dieu a consacré pour l'homme, quand il a uni Adam et Ève.* »

Votre observation est fort judicieuse et vous m'emmenez plus loin.

Pneumatis écrit : « *la reproduction humaine comporte une efficacité commune avec celle des animaux mais n'a pas la même finalité. Ce surcroît de finalité dans la reproduction humaine (image de l'union des natures divine et humaine, du Christ et de son Église, ...) s'accorde-t-il avec le fait qu'un des deux membres de l'union soit dénué de nature et dignité humaine ? On pourrait dire oui... Mais... (parce qu'il doit y avoir un mais, non ?)* »

Vous le dites du bout des lèvres. Je vous comprends.

Je ne pense pas davantage pouvoir soutenir un oui à votre pertinente interrogation principale. Je pense aussi qu'il doit y avoir un mais...

Oserais-je entr'ouvrir la porte vers le récit de la création d'Ève ?

N'oublions pas qu'elle a été créée humaine à partir de quelque chose tiré de son époux.

J'entends ici comme un écho de Saint-Paul : « *le mari non croyant se trouve sanctifié par sa femme, et la femme non croyante se trouve sanctifiée par le mari croyant. Car autrement, vos enfants seraient impurs, alors qu'ils sont saints* » (1 Co 7, 14).

Les sauts d'espèce ne sont pas impossibles dans le cours de l'histoire d'une même espèce, lorsqu'un changement génétique se produit et se transmet.

Ce qui est impossible, c'est un saut ou un passage entre deux espèces qui existent au même moment. Un chien ne deviendra jamais un chat.

Faut-il alors envisager un « *couple initial* » pour chaque espèce animale ?

Pas nécessairement, car tout dépend du changement génétique lorsqu'il se produit. On peut imaginer qu'une même cause dans une même espèce à un même endroit a suscité une nouvelle espèce chez plusieurs animaux de l'espèce préexistante.

Comme des changements génétiques semblent avoir été multiples au cours des âges, on ne peut pas dire qu'ils se sont tous produits au même moment.

Le plus probable, c'est que le changement génétique se produit de manière extraordinaire chez un individu et est ensuite transmis à sa descendance lorsque c'est possible car, dans beaucoup de cas, on peut imaginer qu'en l'absence de partenaire ayant subi la même modification, la fécondité n'est plus possible.

Nous savons actuellement que l'espèce à laquelle appartiennent tous les humains, celle de l'homo sapiens qui semble sur terre depuis environ 200.000 ans, se distingue physiquement des autres espèces par l'ADN nucléaire qui se retrouve dans chacune de ses cellules et qui est composé de trois milliards et demi de paires de gènes.

C'est parce qu'un élément de chacun de ces trois milliards et demi de paires dans un ovule rencontre son correspondant dans un spermatozoïde, dans une variété de combinaisons qui fait de chacun de nous un être unique, qu'une reproduction est possible.

Seul un millièm de cet ADN nucléaire distingue les humains les uns des autres. Notre distinction avec les autres espèces est assez réduite puisque nous partageons 99 % de cet ADN avec les chimpanzés dont un centième seulement nous distingue.

L'ADN nucléaire humain se trouve dans 23 paires de chromosomes dont l'une distingue les hommes des femmes en ce que les femmes héritent de leur père et mère deux chromosomes X, alors que les hommes héritent de leur mère un chromosome X mais de leur père un chromosome Y qui se transmet de père en fils et qui provient donc exclusivement de l'ascendance masculine de chaque homme.

Nous avons aussi, dans nos cellules, des mitochondries qui permettent de prendre l'oxygène et de la transformer en énergie. Et là, nous avons aussi un ADN mitochondrial d'environ 16.000 paires. Tant chez les hommes que chez les femmes, cet ADN mitochondrial (ADNmt) nous vient exclusivement de notre mère et provient donc exclusivement de l'ascendance féminine de chaque humain.

Les femmes ne peuvent transmettre le chromosome Y qu'elles n'ont pas, mais les hommes ne peuvent transmettre l'ADNmt qui ne se transmet que par les femmes (Bravo pour elles qui nous transmettent l'accès à l'oxygène et à l'énergie).

Tant le chromosome Y que l'ADNmt se reproduisent sans cesse à l'identique de génération en génération. On a retrouvé un enseignant anglais (Adrain Targett) qui avait exactement le chromosome Y d'un squelette vieux de 9.000 ans, celui d'un possible ancêtre direct dans sa lignée masculine (dit de Cheddar).

Parfois (environ en moyenne tous les 6.000 ans selon certains scientifiques), une mutation se produit lors de la reproduction d'un chromosome Y ou d'un ADNmt et c'est ce chromosome Y modifié ou cet ADNmt modifié qui est alors transmis.

Il en résulte aujourd'hui, dans la population humaine, environ quelques dizaines (environ 40) de chromosomes Y et d'ADNmt différents. Tous les hommes qui ont le même chromosome Y sont classés dans un groupe appelé haplogroupe Y. De même, tous les humains (hommes et femmes) sont classés selon leur ADNmt dans un autre haplogroupe ADNmt selon l'ADNmt de leurs cellules.

Actuellement, il semble que tous les chromosomes Y actuels peuvent avoir un ancêtre masculin commun (nommé « Adam » chromosomique), avant les diverses mutations qui ont permis les dizaines de variantes actuelles, à une époque éloignée d'environ 60.000 ans.

Par contre, les diverses variantes d'ADNmt ne paraissent pouvoir provenir d'une origine féminine commune (nommée « Ève » mitochondriale) qu'à une époque éloignée d'environ 150.000 ans.

Dans le récit biblique, Noé et ses trois fils n'ont pu transmettre à leur descendance masculine jusqu'à nous qu'un seul et même chromosome Y, mais qui a pu se subdiviser par des mutations ultérieures. Par contre, la femme de Noé et les trois femmes de ses fils ont pu transmettre quatre ADNmt différents qui ont aussi pu subir des variantes postérieures.

Une question principale se pose par rapport à ces données actuelles (à les supposer exactes, mais cela paraît déjà plus qu'une hypothèse, selon l'expression de Jean-Paul II pour l'évolution) : l'humain fait à l'image de Dieu, avec une âme immortelle, se confond-t-il entièrement avec l'homo sapiens de la science ?

Autrement dit, est-ce que tous les homos sapiens de l'histoire descendent d'Adam et Ève ? Ni la Bible, ni l'Église n'excluent qu'Adam et Ève aient pu être créés parmi d'autres homo sapiens (qui sont, dès lors pré-humains, selon la Genèse).

Question secondaire : est-ce que tous les homos sapiens ont été détruits par le déluge ?

Nous en sommes réduits ici à des hypothèses parce que la définition de l'humain, selon la Genèse, est plus large qu'une définition uniquement scientifique puisqu'elle inclut une dimension spirituelle essentielle, mais aussi parce que la science elle-même ne peut exclure une mutation majeure encore inconnue, dans l'espèce humaine, au cours de l'histoire des homos sapiens depuis 200.000 ans.

Nous savons déjà que des espèces proches des homos sapiens ont coexisté à certaines époques. Malgré des indices d'activités culturelles et d'intelligence, le Neanderthalien n'est pas un homo sapiens et n'a pas l'ADN des humains actuels. Leur probable origine commune nous oblige à remonter de plusieurs millions d'années.

Que penser, dans ce contexte, des six mille ans détaillés par les généalogies de la Genèse ?

Actuellement, certainement de la prudence.

Le problème des âges attribués aux patriarches et sur lesquels se base principalement la durée de six mille ans est développé dans le sujet intitulé « 64. *Adam a-t-il vécu 930 ans ?* » (cf. infra).

Rien n'exclut que, conformément à la pratique hébraïque, un même nom vise simultanément une personne déterminée et un groupe qui peut être sa descendance. C'est déjà le cas avec Adam, Hénok, fils de Cain, et surtout avec les tribus d'Israël souvent nommées par le nom de leur patriarche d'origine. A priori, l'âge peut être celui de la personne du patriarche, mais aussi celle de l'ancienneté du clan issu de lui.

La notion même d'années, dans un texte hébraïque très ouvert à l'origine avec ses seules consonnes et sans ponctuation, peut impliquer de prudentes réserves.

Chacun admet que les six jours de la création se réfèrent à des durées que nous mesurons actuellement en milliards d'années. Les années dont nous parlent les textes de la Genèse dans les généalogies peuvent devoir impliquer aussi une interprétation très extensive et correspondre à des durées beaucoup plus grandes selon nos mesures actuelles.

La question est ouverte.

Par contre, il paraît scientifiquement exclu de faire descendre toutes les variantes des chromosomes Y et des ADNmt dans la population humaine actuelle d'un couple originel ayant vécu il y a seulement six mille ans ou des huit occupants de l'arche de Noé il y a cinq mille ans.

En effet, on trouve déjà plusieurs de ses variantes à des périodes beaucoup plus éloignées.

Mais, que l'on situe Adam et Ève il y a six mille ans ou il y a 200.000 ans, la plus grande difficulté pour beaucoup c'est la jonction entre les premiers humains et les pré-humains de l'espèce dont ils sont issus.

L'humanité a pu naître au sein d'une espèce pré-humaine d'homos sapiens, lorsqu'Adam et Ève ont été créés avec une âme immortelle et, peut-être, une ultime mutation génétique, qui a pu être essentielle mais matériellement minime, dont la science ignore encore la réalité. Par exemple, par un agent mutagène plongeant Adam dans la torpeur et qu'il a communiqué à Ève dans un élan mutuel d'amour lors duquel leur vie spirituelle donnée par Dieu s'est épanouie. Une hypothèse à réfléchir parmi d'autres.

Adam et Ève avaient père, mère, cousins, voisins, dans l'espèce pré-humaine dont ils sont issus. Et surtout, probablement un ADN compatible n'excluant pas des descendance communes entre des descendants d'Adam et Ève et d'autres homos sapiens. Il ne s'agit pas ici de zoophilie : on est dans la même espèce !

Si la caractéristique humaine était dominante dans la combinaison génétique et dans l'état spirituel des descendants, elle pouvait se répandre en mille ans dans toute la population des homos sapiens de la terre. En doublant son nombre à chaque génération : 2, puis 4, puis 8, ...etc, il pouvait y avoir plusieurs centaines de millions d'humains après 30 générations à peine.

Dans ces conditions, les homos sapiens non humains, au sens de la Genèse (sans âme immortelle), ont pu disparaître relativement vite.

La durée de six mille ans reste réaliste dans de telles conditions, même en tenant compte d'un déluge n'ayant laissé subsister que huit personnes humaines.

Dès lors que rien n'exclut une mutation génétique majeure récente non encore repérée par la science et que rien ne permet de matérialiser la réalité spirituelle de l'âme immortelle qui définit essentiellement l'humain, les progrès évidents de l'humanité au cours des derniers millénaires incitent à maintenir cette possibilité.

Mais, dans ce cas, il faut tenir compte du fait que, selon les données actuelles de la science, les variantes des haplogroupes étaient déjà présentes parmi les homos sapiens lorsqu'Adam et Ève ont été créés parmi eux. Cela semble écarter l'hypothèse d'une descendance séparée des seuls humains entre eux (par incestes au départ), car, d'une part, les chromosomes Y de tous les hommes actuels devraient tous provenir d'une origine commune en Adam datant de six mille ans ce que contredisent les analyses génétiques de squelettes plus anciens, et d'autre part, les ADNmt de la lignée féminine de tous les humains actuels devraient aussi provenir d'une origine commune en Ève datant de six mille ans ce que contredisent aussi les analyses génétiques de squelettes plus anciens.

À si brève échéance dans le passé, seuls des descendance d'unions des premiers humains avec d'autres homos sapiens compatibles et porteurs de chromosome Y et d'ADNmt différents pourraient être à l'origine de toute la population humaine actuelle.

Le déluge relance le problème puisque les huit personnes de l'arche de Noé n'ont pu transmettre à l'humanité postérieure qu'un même chromosome Y (de Noé et de ses trois fils) et seulement un maximum de quatre variantes d'ADNmt.

Impossible en cinq mille ans, avec une noyade totale de la terre à si brève distance.

Ici, encore, comme pour les durées, l'ouverture du texte hébreu ne doit cependant pas nous enfermer nécessairement dans une compréhension contraire à la vraisemblance scientifique.

Toute la surface de la terre visée par le récit peut ne couvrir que la surface habitée par l'humanité et non toute la sphère terrestre. Tous les animaux de l'arche peuvent être considérés comme tous ceux que l'humain avait autour de lui dans sa région.

Dans ces conditions, en dehors de la zone inondée, il pouvait encore subsister ailleurs des homos sapiens pré-humains, avec des variantes du chromosome Y et de l'ADNmt.

Tout ce qui précède ne doit pas nécessairement convaincre. Bien d'autres hypothèses de compréhension de la Genèse sont possibles. Le seul intérêt de ces quelques lignes est d'essayer de maintenir la réflexion ouverte, de ne pas laisser nos interprétations de la Genèse s'enfermer trop vite dans des limites que ni la Bible, ni la foi de l'Église ne nous imposent, et de ne pas croire trop vite à la réalité de contradictions de la science et de la Bible.

Que tout le globe terrestre ait été recouvert d'une couche d'eau de plusieurs milliers de mètres d'épaisseur sur toute la hauteur habitable par des humains ou des animaux à une date éloignée de

moins de dix mille ans paraît plus qu'invraisemblable et est incompatible avec les acquis actuels de la science.

Les durées du début de la Genèse, que ce soient les six jours principaux ou les années de vie des patriarches, demandent une approche prudente. Les six jours se mesurent actuellement en milliards d'années. Quant aux années dans le début de la Genèse, que signifient-elles exactement ? L'addition des années au sens moderne de ce terme n'est guère moins difficile pour Noé que pour Adam et Ève.

Les mots hébreux, initialement limités à des consonnes ouvrant des sens multiples selon les ponctuations et les voyelles ajoutées ultérieurement, sont très riches de sens et de symboles.

Les questions concrètes ne peuvent être abordées qu'avec toute la prudence nécessaire, ce qui n'élimine cependant pas la réalité historique des origines du monde et de l'homme par l'action créatrice de Dieu, mais nous rappelle, notamment, qu'elle ne peut nous être racontée, à la frontière des réalités spirituelles et du monde terrestre qu'avec des images et des symboles.

La Genèse nous parle bien des origines du temps et de l'espace. Même entendue dans un sens symbolique maximum, c'est toujours de la réalité concrète et des débuts de notre histoire terrestre dont elle nous parle.

Mais, attention de ne pas attribuer trop vite à la Bible une interprétation littérale incertaine.

La définition de l'humain dans la Genèse ne se confond pas nécessairement avec celle de la science, celle de l'homo sapiens. Il y a un humain (à l'image et à la ressemblance de Dieu) qu'à partir du moment où un être de la création acquiert une âme immortelle qui lui permet de vivre éternellement avec Dieu.

Ceci étant, il me semble que ni la culture (vous avez déjà observé la technique de construction d'un nid d'oiseau ?), ni même la fabrication d'outils ne sont déterminants pour identifier un humain.

La référence à des débuts (très élémentaires) de civilisation il y a cinq mille ans n'apporte pas d'indication décisive à cet égard.

En cas de déluge local, il n'est pas exclu qu'il existait encore ailleurs des animaux et des homos sapiens pré-humains.

Et les premiers humains ne peuvent avoir que des parents biologiques non humains que vous pouvez qualifier d'hominidés. Ce n'est pas une question d'âme : je dois vous répéter que les êtres animés non humains en ont une, selon la Genèse, mais sans avoir une âme immortelle d'un être créé à l'image et à la ressemblance de Dieu.

Avec la même controverse concernant l'éventualité d'unions entre des humains et des proches non humains évoquée pour l'époque d'Adam et Ève, mais qui a pu se produire aussi à l'époque de Noé.

En ce qui concerne les différences mineures d'environ un millième (dans l'ADN humain commun entre tous les humains pour le surplus) qui distinguent les humains entre eux, y compris les races autant que la couleur des yeux ou la forme du nez, seul un biologiste pourrait vous expliquer les détails de ce qui explique ces différences et les origines possibles de leur survenance, mais probablement s'agit-il de traits génétiques dominants dans les conditions d'une région et qui s'y sont répandus.

Le fait que nous sommes physiquement, biologiquement, et spirituellement humains dès notre conception ne paraît pas contestable.

Mais, le cas d'Adam et Ève est particulier. La création d'Eve, dans la Genèse, paraît intervenir à l'âge adulte et la tradition n'a jamais considéré les premiers humains dans un état d'enfance, éduqués par des parents pré-humains. Dans tous les cas, ils sont pleinement humains dans le plan de Dieu dès leur conception.

Il me semble aussi que, même pour Adam et Ève, le dualisme doit être exclu. Je ne pense pas qu'un corps non-humain devient habité par une âme humaine. Nous sommes bien « *corps-et-âme* », nous sommes âme et corps liés dès notre conception.

Mais, cela exclut pas qu'un achèvement de la création ait pu se produire tant physiquement que spirituellement lors de la rencontre d'Adam et Ève.

Touriste écrit : « *selon votre explication, Adam et Ève sont arrivés il y a 6.000 ans et ne sont pas les premiers "humains", mais les premiers "humains dotés d'une âme" (et les autres "hommes" de la planète en étaient dépourvus)* »

Non, les dates sont incertaines pour des motifs qui ont été expliqués. Je ne peux pas affirmer que Adam et Ève ont vécu il y a environ 6.000 ans. Je n'ai pas davantage d'autre date à proposer.

Et, non, il n'y a jamais eu des humains sans âme.

Je pense que, physiquement et spirituellement, les humains sont humains dès leur conception et que les autres créatures, différentes tant physiquement que spirituellement ne sont pas des humains, même s'il y a eu des pré-humains et une espèce naturellement proche dont les humains sont issus.

Il me semble que le problème avec Touriste est le fait qu'il remplace, dans mes propos, le mot « *homo sapiens* » par le mot « *humains* » alors que précisément j'ai beaucoup insisté sur le fait que rien ne justifie, ni scientifiquement, ni bibliquement, de confondre nécessairement les deux.

Ici, nous pouvons essayer d'avancer par cette double observation :

1. Un humain est un homo sapiens : nous sommes tous d'accord.
2. Mais un homo sapiens est-il toujours un humain ? C'est la question.

Le mot homo sapiens se réfère uniquement au fait que la science ne constate pas actuellement de différences importantes entre certains êtres ayant existé il y a près de 200.000 ans et les humains actuels.

Mais, les éléments très minimes dont la science dispose actuellement sur les homos sapiens ayant vécu il y a plusieurs dizaines de milliers d'années doivent nous rendre particulièrement prudents.

Le fait que la science ne peut constater actuellement de différence entre les homos sapiens qui vivaient il y a plusieurs dizaines de milliers d'années et les humains actuels ne permet certainement pas d'en déduire que, dans le futur, avec les progrès prévisibles, la science ne découvrira pas des différences majeures encore inconnues aujourd'hui.

Les connaissances sans cesse plus détaillées de l'univers (dans l'infiniment grand) comme des cellules qui nous constituent (dans l'infiniment petit) permettent de penser, au contraire, que des découvertes seront faites qui permettront de différencier davantage le groupe actuellement indifférencié rassemblé par les mots homo sapiens.

Le simple bon sens permet de constater qu'au cours des derniers millénaires, des progrès fulgurants se sont produits qui nous font distinguer spontanément ce que nous appelons l'histoire (pour les quelques derniers millénaires) et ce que nous appelons la préhistoire (pour des millions d'années antérieures), ce qui permet, à tout le moins, de penser que des mutations importantes ont pu se produire dans les homos sapiens depuis 200.000 ans.

Nous ne pouvons pas affirmer, mais nous ne pouvons pas non plus exclure, s'il y a ou non des pré-humains dans le groupe actuellement recouvert par la notion non religieuse d'homo sapiens.

Ce qui me semble sûr, c'est qu'il n'y a pas d'humains sans âme. Tous les humains descendent d'Adam et Ève. La foi catholique ne permet pas d'affirmer le contraire.

Notre corps correspond à notre âme dès notre conception.

Il est possible a priori que tous les homos sapiens soient des humains (au sens biblique). Seulement possible. La notion d'homo sapiens est d'ordre scientifique. Elle ne concorde pas nécessairement avec la notion d'humains ayant une âme immortelle et un corps semblable au nôtre dans ses caractéristiques essentielles.

Il est donc aussi possible que certains êtres actuellement confondus avec les autres homos sapiens sans distinction ne soient pas des humains et que la science le constatera peut-être plus tard. Seulement possible.

La seule chose qu'il faut retenir prudemment, c'est que la notion d'humains ayant une âme immortelle, telle que la foi la définit conformément à la Genèse, ne correspond pas nécessairement à la notion d'homo sapiens.

Certes, aujourd'hui et depuis plusieurs millénaires, il n'y a pas d'autres homos sapiens que les humains comme nous, mais, lorsque les recherches découvrent des restes d'êtres qualifiés d'homo sapiens et qui ont vécu il y a plusieurs dizaines de milliers d'années, de prétendus « *hommes* » préhistoriques, il me semble qu'il faut constater avec prudence que ni la science, ni la religion ne peuvent actuellement être certains de l'étendue de leur ressemblance par rapport à nous, ni de leur réelle nature humaine (au sens biblique).

Touriste écrit : « *Le Catéchisme pour Adultes (Septième leçon) est très explicite :*

« Lorsque Dieu voulut créer le premier homme, il prit de la terre et en forma un corps ; il y répandit ensuite un souffle de vie, et de l'union ou de l'ensemble de ce corps et de ce souffle de vie résulta un être vivant et animé, un homme. Ce souffle de vie que Dieu unit au corps du premier homme est une substance intelligente et libre, une substance spirituelle et immortelle, un esprit, une âme que Dieu tire du néant, qu'il crée à son image et à sa ressemblance, c'est-à-dire une âme qui a, comme Dieu, le pouvoir et la faculté de connaître, d'aimer et de se déterminer librement.

Adam et Ève ont des enfants, ceux-ci en ont eu à leur tour ; et ainsi de suite, de génération, en génération, la race humaine s'est multipliée et perpétuée jusqu'à nos jours. Ainsi, tous les hommes descendent d'Adam et d'Ève ; ils sont tous frères ; or si tous les hommes sont frères, il s'ensuit qu'ils doivent s'aimer les uns les autres, et se faire réciproquement tout le bien qui est en leur pouvoir. »

Ce texte est tout à fait correct. Il est cependant écrit dans un langage d'une autre époque. Comme tous les Catéchismes de l'histoire, il est adapté à une époque où la science ne connaissait ni l'ADN, ni les précisions actuelles sur les homos sapiens.

Le problème de Touriste tient dans son interprétation implicite qui ajoute au texte qu'il cite le mot « *instantanément* ».

L'évangélisation consiste toujours à adapter la présentation de l'Évangile aux personnes de chaque époque, à leur culture, à leurs possibilités de compréhension, à l'exemple des disciples qui ont parlé dans toutes les langues des visiteurs des Jérusalem à la Pentecôte.

Oui, nous sommes formés de la même poussière que le sol brun rougeâtre sur lequel nous marchons. Oui, nous venons du néant par la volonté de Dieu, mais cela semble avoir pris un peu de temps, peut-être des milliards d'années.

Ce n'est pas parce que le texte d'un ancien Catéchisme ne le précise pas qu'il l'exclut et qu'il faut en déduire de manière enfantine que chaque création est instantanée, et notamment, que la création de l'homme est un acte qui a transformé en une seconde un tas de terre en bel homme plein de dynamisme.

Quant à la côte d'Adam, ici encore, attention de ne pas ajouter au récit des précisions ou une interprétation de nature chirurgicale qui ne s'imposent pas.

Le texte cité n'affirme pas qu'en une seconde, une femme a été créée uniquement à partir du quelque chose tiré de celui qui a été nommé Adam.

Il est seulement relaté qu'avec quelque chose tiré de celui qui allait être nommé Adam a été créée la femme qui allait être nommée Ève, ce qui n'exclut pas que, comme l'homme, elle a été faite avec la poussière du sol.

Créé ne veut pas dire nécessairement instantané.

Façonné avec quelque chose ne veut pas dire nécessairement façonné uniquement avec cette chose, ni instantanément à partir de rien

Plusieurs discussions ont déjà permis d'observer que la datation d'Adam et Ève est discutable et incertaine, qu'il y a un doute raisonnable, une incertitude, la possibilité d'opinions différentes, des arguments pour et contre, une question ouverte...

Le sens allégorique possible n'est pas exclusif de tout autre.

Rien ne permet d'affirmer que les homos sapiens qui vivaient il y a des dizaines, voire des centaines, de milliers d'années, n'étaient pas des humains.

Ce qui est exact, c'est que ceux qui croient qu'Adam et Ève ont vécu il y a 6.000 ans doivent admettre, soit que la science se trompe et qu'il n'y avait pas d'homo sapiens il y a plus de six mille ans, soit qu'une mutation majeure s'est produite à cette date si peu éloignée au sein des homos sapiens.

Sur ce point, plusieurs possibilités se présentent et il y a beaucoup d'incertitudes car la notion d'homo sapiens est relativement peu précise dans le temps. Certains distinguent les homos sapiens des homos sapiens sapiens.

Rien ne permet aujourd'hui d'affirmer que les homos sapiens, dont on situe l'apparition environ 150.000 ou 200.000 ans avant notre ère, ne feront pas l'objet, dans le futur, de distinctions plus fines.

À cet égard, la première possibilité, c'est de se rattacher à la notion actuelle et de penser que Adam et Ève pourraient être les premiers homos sapiens. C'est possible, mais pas certain.

Une autre possibilité, c'est de penser qu'une mutation s'est produite durant l'histoire des homos sapiens tel que considérés par les scientifiques.

Le critère scientifique principal pour définir un homo sapiens, c'est l'ADN, mais les capacités d'analyse des ADN anciens sont actuellement insuffisantes pour repérer de possibles différences dans des restes datant de plusieurs dizaines de milliers d'années.

Elles sont cependant déjà suffisantes pour distinguer les humains d'un néanderthalien souvent considéré comme un « *homme* » préhistorique alors qu'il n'a pas de concordance génétique avec les humains actuels et qu'il paraît aussi éloigné génétiquement qu'un chimpanzé.

Est-ce que ces êtres pré-humains (à une date incertaine, pour rappel) pouvaient être capables de communiquer, de peindre, de cultiver, de dresser des animaux, de fabriquer des outils, d'avoir une culture et un mode de vie « *quasiment humain* » ? C'est une bonne question.

Mais, cette question est théorique puisque ces capacités ne sont pas constatées de manière certaine à une période lointaine du passé et que rien ne permet d'affirmer que de telles capacités aient été ou non possibles avant Adam et Ève.

Par contre, il est possible que les parents pré-humains d'Adam et Ève aient eu des capacités « *quasiment* » humaines ou proches de celles de leurs descendants humains.

Il est, par contre, certain que, selon la Genèse, le don d'une âme immortelle est essentielle à la définition de l'homme et que les capacités terrestres en cause ne peuvent suffire à définir la spécificité d'un homme, du point de vue de la Genèse.

Mais, rien ne permet d'affirmer que c'est la SEULE différence. Ce qui est possible, c'est que la création de l'humain comprenne à la fois une mutation physique et une attribution spirituelle d'une âme immortelle.

Epsilon écrit : « *Vous le savez depuis bien longtemps que je ne vous suis pas dans cette « aventure » de faire coïncider la Bible avec l'Histoire/Science et autre Evolution ... je ne pose pas trop de question concernant « l'existence de pré-humain » au niveau biblique !!!* »

Vous pouvez ainsi écarter la Genèse de la réalité concrète de l'histoire que la science essaie sans cesse de mieux connaître, mais vous ne pourrez écarter la question simple et claire qui se pose aujourd'hui : un couple d'hominidés (des êtres issus biologiquement d'une espèce d'hominidés) sont-ils devenus, par une intervention divine (une création) à un moment et à un endroit de l'histoire concrète que la science étudie, des êtres capables de partager éternellement la vie de Dieu ?

La réponse d'un athée sera simple : c'est non. Pas de Dieu. Pas de vie éternelle. Pas d'intervention extérieure dans l'histoire du monde

La réponse de beaucoup de croyants (surtout parmi les intellectuels) est de penser que tout est mystère en ce qui concerne la présence et l'action de Dieu dans la réalité concrète. Dieu est présent. Il agit dans le monde. Il y a des miracles. Mais, il serait vain et sans intérêt de chercher des explications concrètes ou de déterminer des faits concrets. Beaucoup estiment que les récits bibliques nous donnent des enseignements imagés qui nous aident à comprendre notre vie présente et l'action de Dieu, mais qu'il serait vain d'y chercher la relation de faits historiques. Pour le passé historique, y compris les faits relatés par le Nouveau Testament, la réponse est souvent : je ne sais pas. Que chacun pense ce qu'il veut. Cela n'aurait pas de réel intérêt.

Quelle est votre réponse ?

Epsilon écrit : « *Ma réponse ... laissons Genèse de côté :*

- a) *Dieu est Créateur de toute chose entre autre des « hominidés »,*
- b) *« à un moment » ... il y a un « moment » à toute chose ... mais ce « moment » n'est pas un laps de temps ponctuel il s'étend sur des millions/milliard d'années,*
- c) *« à un endroit » ... je ne fais que suivre la Science sur ce sujet et c'est bien en Afrique ... du moins pour ce que je connais »*

Nous sommes bien d'accord ici en ce qui concerne les hominidés.

Epsilon écrit : « *Pour ce qui me concerne ... OUI Genèse (du moins la Création) donne des « images » et il est « vain » de chercher une qqconque concordance avec des « faits historiques » ... NON pour le NT (en général) qui lui est beaucoup plus près de l'Histoire ... la réponse ne doit pas être « je ne*

sais pas. Que chacun pense ce qu'il veut. Cela n'aurait pas de réel intérêt » au contraire, dans la mesure du possible, il faut chercher la Vérité Historique... quand je dis qu'il est vain de chercher des concordances entre la Création en Genèse et l'Histoire ... il ne faut pas extrapoler ceci à l'ensemble de la Bible ... heureusement d'ailleurs.

Je ne peux ici que renvoyer à mes réflexions précédentes. Votre opinion sur la Genèse rend difficile de discuter de l'historicité de la création sur cette base. Mais, cela n'empêche en rien de la méditer indépendamment de la Genèse. Je suis même convaincu qu'il vaut mieux, pour ceux qui ont des convictions comme les vôtres, attendre que la réflexion sur la création dégage les éléments essentiels sur la base de nos connaissances religieuses et scientifiques avant de revenir plus tard les confronter à la Genèse.

Ce type d'approche amène certains croyants à se détacher de l'historicité de tous les faits bibliques, y compris de ceux du Nouveau Testament. La résurrection, les miracles, la conception virginale deviennent des références davantage imaginées que réelles. La connaissance historique de Jésus lui-même s'amenuise. L'historicité est considérée comme sans intérêt.

Dans cette conception, il me semble que l'homme ne se distingue guère de tout le reste de la création appelée à un devenir qui nous échappe totalement. Il serait vain de chercher un « premier » humain dans l'histoire concrète ou de croire à une création d'un premier être ayant une âme immortelle à un moment et à un endroit de l'histoire concrète. Il serait vain de chercher à savoir si nos ancêtres biologiques qui vivaient il y a un million d'années avaient une âme immortelle et partageront avec nous le banquet du Royaume.

Cette conception renvoie radicalement dans l'abstrait tout ce qui concerne Dieu dans l'histoire, ce qui modifie aussi notre perception de son action dans le présent, dans notre réalité concrète.

Epsilon écrit : « *« des êtres capables de partager éternellement la vie de Dieu ? » ... nous changeons ici de concept c'est de la théologie ... mais je crois à la « vie » éternelle après la mort. »*

Je dois bien constater ici que vous évitez de répondre à la question de la réalité de la création de l'humanité dans l'histoire. Par exemple, pensez à un hominidé en Afrique, dans la région X, en l'année 189.357 avant notre ère (calculée selon notre calendrier) : s'agissait-il d'un être capable de partager éternellement la vie de Dieu ?

Remontez plus haut (ou moins haut) dans l'histoire concrète si nécessaire. L'âme immortelle ne pouvant pas être acquise progressivement, êtes-vous d'accord d'admettre que la survenance concrète d'un être capable de partager éternellement la vie de Dieu n'a pas pu être progressive ?

À un moment ponctuel de l'histoire concrète, il n'y avait pas de tels êtres. À un autre moment ponctuel, il y en a. Sommes-nous d'accord ? Quelle que soit votre opinion et vos interprétations de la Genèse, c'est de ce changement dont nous parlons.

Je crois que Dieu est venu dans la réalité historique concrète et que ceux qui partagent cette conviction peuvent aborder les questions les plus concrètes que pose cette réalité.

Admettre que Dieu lui-même a pu venir vivre dans notre humanité, aussi concrètement et corporellement que chacun de nous, me semble nous révéler toute l'importance de notre réalité concrète, l'importance de notre corps, de notre chair, de notre âme, de toute la nature créée, autant que l'importance du Royaume de Dieu qui est au milieu de nous.

Que croyez-vous ? La situation de l'humain, lorsqu'il meurt, est-elle autre que la situation de toute autre créature vivante animale ou végétale lorsqu'elle meurt ?

Si vous répondez non, la recherche historique de la création de premiers humains n'aurait effectivement aucun sens.

Si vous répondez oui, alors il y a eu nécessairement un événement dans l'histoire, un début historique de l'humanité, car les humains n'ont pas toujours existé. Avec ou sans création de Dieu. Avec ou sans péché originel.

Epsilon écrit : *« OUI ... mais cela n'est pas une « garantie » que la Création de Genèse soit Historiquement Vrai ... il y a toujours un « début » de l'Histoire le tout est de savoir démêler le Vrai du Faux (disons de la connaissance du moment) au regard de tel ou tel récit. »*

Bien sûr !

Mais, sauf à rejeter la création des premiers humains parmi des hominidés provenant de l'évolution et à en rester à une création soudaine des premiers humains arrivant soudainement dans la nature sans aucun lien terrestre avec la création préexistante, il me semble que la notion d'adame (pré-humain) s'impose pur comprendre le surplus spirituel des événements dans le jardin d'Eden.

Le danger de ne pas l'accepter, c'est le rejet complet de toute création de l'humanité dans l'histoire (aussi concrètement que l'Incarnation du Christ) et de la réalité du péché originel.

Le problème est grave pour la foi, car comment imaginer alors les premières âmes immortelles dans l'histoire concrète ?

Epsilon écrit : *« Concernant la « place » de « l'âme immortelle » dans l'évolution de l'Homme ... je ne saurais quoi répondre ... est-ce dès les premiers hominidés ou est-ce qu'à partir de Homo Sapiens ??? »*

C'est évidemment LA question. Et il est évident que la notion d'homo sapiens est très imprécise.

Epsilon écrit : *« Pourquoi « inventer » le concept d'individus ayant une « âme immortelle » et d'autres non ? ».*

Inventer ???

Mais, c'est la base de notre foi que d'affirmer qu'il y a bien eu une création d'individus ayant une « âme immortelle » dans la nature composée de toutes sortes d'autres êtres vivants qui n'ont pas une telle âme.

Epsilon écrit : *« ouvrant ainsi la porte non seulement à ce que la Bible ne dit/suppose pas mais en plus cela ouvre la voie à des problèmes de race entre les humains ... race qui en plus aurait pour fondement une croyance religieuse ... c'est digne de Christophe Colomb et de ses indiens !!! »*

De race ? Certainement pas !

Tous les humains actuels, de même que tous les humains vivant au temps du Christ sont des descendants d'Adam et Ève. Sans aucune exception. Sans aucun doute.

Epsilon écrit : *« il est IMPOSSIBLE qu'à l'intérieur de cette même Bible nous y trouvions la contradiction »*

Je ne peux que rejoindre et approuver sans réserve la réponse de Raistlin : *« Aucune contradiction formelle sur les enseignements clés de la Bible n'est possible (je ne parle pas évidemment des incohérences mineures qui n'impactent pas le message biblique).*

Il faudra donc s'assurer que les passages en question ont bien été compris. »

Personne n'échappera à la question concrète qui se pose aujourd'hui en présence des acquis de l'évolution constatée par la science qui, malgré de multiples aspects discutables est « *plus qu'une hypothèse* » pour reprendre l'expression du pape Jean-Paul II : l'homme avec une âme immortelle sauvé par le Christ a-t-il toujours existé dans l'histoire depuis le Big Bang ou a-t-il été créé dans le cours de l'histoire ? Adam et Ève sont-ils les premiers hominidés de la préhistoire ? Sont-ils créés à un moment de l'histoire des hominidés ? N'ont-ils existé qu'en dehors du temps et de l'espace ?

Notre intelligence de la foi ne peut s'y soustraire.

40. Adam et Ève parmi les pré-humains

Adam peut être considéré comme un patriarche, chef de famille. Surtout, si on considère que l'âge de 930 ans qui lui est attribué se réfère plutôt à la durée du clan dirigé par Adam et ses successeurs plutôt qu'à la personne physique du premier homme.

Il me semble aussi que rien ne permet de considérer Adam comme un prophète. Dans la Genèse, il n'apporte aux autres hommes ni une parole de Dieu, ni une vision inspirée par Dieu.

S'agit-il d'un personnage réel ou seulement symbolique ?

Comment pouvons-nous savoir si « *Adam* » est un personnage historique réel ?

Le récit de la Genèse sur la création n'est pas nécessairement vrai sur le plan historique parce qu'elle raconte la création. A priori et en considérant la Genèse de manière isolée des autres écritures saintes et de la foi de l'Église, on ne pourrait exclure nécessairement qu'il ne s'agisse que d'une parabole, d'un récit uniquement symbolique.

Lorsque l'Église fait de l'histoire ou affirme une vérité dans l'histoire, elle n'est pas dispensée de la même rigueur rationnelle que les scientifiques.

Mais, un fait peut devenir certain non seulement quand il est prouvé directement, mais aussi lorsque les faits connus excluent toute autre possibilité.

C'est exactement comme cela que tout scientifique peut affirmer la réalité de certains faits qu'il ne peut observer ou prouver directement, que l'historien peut affirmer certains faits du passé dont il n'y a pas de trace directe.

Pour les vérités liées à la foi, la différence avec l'approche scientifique ne consiste pas en une attitude moins raisonnable ou rigoureuse, mais tient uniquement en ce que le croyant ne limite pas ses convictions au champ des réalités terrestres observables. Le scientifique, croyant ou non, doit développer la science exclusivement à partir des constatations observables et vérifiables par tous dans la réalité terrestre.

Les convictions de la foi n'écartent en rien la science, mais vont plus loin parce qu'elles acceptent qu'il y a une autre réalité spirituelle qui coexiste avec la réalité terrestre observable.

Les faits historiques et les convictions de la foi peuvent aboutir, dans l'ensemble des Écritures Saintes et de la Tradition, à des convictions de la réalité de faits à partir d'autres faits connus et de l'exclusion de toute autre possibilité conforme à la foi de l'Église.

C'est ainsi que l'Église peut attester de la réalité historique de l'Immaculée Conception ou de l'Assomption de Marie, alors qu'il n'y en a aucune trace écrite dans les seules Écritures. Elle constate qu'il ne peut en être autrement dans l'ensemble de la révélation et de la foi de l'Église.

Il faut admettre que la Genèse ne donne que très peu de détails, mais, sous l'inspiration divine, un homme a pu deviner ou percevoir l'essentiel de la réalité historique de la création nécessaire à notre foi aujourd'hui.

À la lumière de l'ensemble de l'Écriture Sainte et de la Tradition, le magistère de l'Église a pu y voir un enseignement vrai sur le début de l'histoire de l'homme sur la terre et peut confirmer à la lumière de la foi que la Genèse nous relate bien le commencement de l'histoire de l'homme même si elle utilise des images et des symboles pour le faire.

Aujourd'hui encore, celui qui devrait réécrire le début de l'humanité pourrait-il raconter autre chose contraire à ce que nous dit la Genèse ? Cette question a été développée dans le sujet intitulé « 26. *Quelle théologie des origines historiques ?* » (cf. supra).

À moins d'imaginer une vie éternelle à tous les êtres qui ont précédé le premier homme dans l'histoire pendant des milliards d'années, depuis les premiers fragments, les premiers végétaux, les premiers animaux, il y a eu, à un moment de l'histoire bien réelle, un premier être dont l'âme lui donnait accès à l'immortalité, à une communion personnelle avec Dieu.

À cet égard, Adam est le premier homme apparu dans l'histoire, même si sa date est incertaine du fait des incertitudes dans la compréhension de ce que signifient les nombres, les jours et les années indiqués dans la Genèse.

Le nom d'Adam que nous lisons dans la Genèse ne doit, bien sûr, pas être compris comme les noms de notre état civil, ni même comme les noms utilisés historiquement.

À aucun moment, dans la Genèse, quelqu'un ne s'adresse au premier homme en l'appelant Adam, comme nous dirions Jean, Pierre ou Paul. Adam, c'est d'abord un mot d'identification concrète. Comme on dirait boucher, plombier ou soldat. C'est par sa provenance de l'adame, la poussière du sol terrestre, que le récit le nomme et considère qu'il peut être nommé. Il n'y a évidemment aucun témoin historique pour nous préciser par quel petit nom il était réellement nommé par Ève ou par d'autres.

Quand Adam nomme sa femme « Ève », c'est un attribut qu'il lui donne. Ici encore, il ne faut pas en déduire nécessairement que nous savons quoi que ce soit sur l'appellation réelle que le premier homme utilisait pour s'adresser à la première femme. Peut-être chou-chou ou mon amour...

Adam et Ève sont donc des personnages bien réels dans l'histoire, nos premiers ancêtres humains, même si nous n'en connaissons que les traits essentiels que nous en donne la Genèse et que la plus grande prudence s'impose lorsque nous essayons de nous les représenter.

Ne confondons pas nos livres d'enfant avec la réalité historique dont la Genèse nous parle.

Ce début, dans l'histoire, dépend des critères utilisés pour définir l'Homme, qui peuvent être anthropologiques, biologiques, culturels, philosophiques ou ... religieux.

Le critère religieux est celui que nous indique l'Évangile : la vie éternelle. Pour un croyant, le premier homme est celui qui a la même nature humaine que le Christ, vrai Dieu et vrai homme. Une personne qui peut franchir la mort, qui peut bénéficier de la promesse du Christ : celui qui vit et croit en moi ne mourra jamais.

L'Évangile nous indique un autre critère. L'humain peut être séparé de Dieu par le péché, mais il peut aussi être pleinement humain sans le péché, comme le Christ. L'humain se caractérise par un choix possible, donc par une liberté de choix.

Ici, le critère de distinction s'affine de manière moins nette, mais une perception spirituelle minimale semble nécessaire pour qu'un choix soit possible.

Un être n'ayant pas accès à une conscience ou à une sensibilité minimale pour pouvoir faire un tel choix ne paraît pas pouvoir être qualifié d'humain.

Soyons ici bien précis : il ne s'agit pas nécessairement d'un niveau d'intelligence, car cette conscience ou cette sensibilité peuvent exister spirituellement avant et après des capacités intellectuelles déterminées par le développement d'un cerveau.

Un fœtus, un malade mental, ou un vieillard dément peuvent avoir une perception spirituelle alors même que leur cerveau n'est pas encore ou n'est plus fonctionnel.

La Genèse nous précise la création du premier homme en évoquant quelques faits : la rencontre d'Adam et Ève et surtout, très longuement, le récit d'un choix originel (le péché originel) des premiers humains qui s'est produit au commencement et a eu des effets sur toute leur descendance.

La Genèse nous indique un autre critère : les premiers humains dialoguent avec Dieu et ont donc une capacité d'abstraction par rapport à la réalité terrestre.

Comment pouvons-nous situer leur apparition dans l'histoire ?

Une première hypothèse à envisager est celle d'une correspondance avec l'apparition des homos sapiens il y a près de 200.000 ans, voire avec des hominidés plus anciens (comme **Ardi**, récemment découvert et ayant vécu il y a 4 millions d'années).

Cette hypothèse présente une difficulté majeure. Comment expliquer qu'un être semblable à nous, avec une aptitude à une communion avec Dieu et une conscience suffisante pour pouvoir faire un choix libre ayant permis un péché originel, aurait vécu et se serait reproduit pendant des millions ou des centaines de milliers d'années, sans découvrir l'écriture permettant une communication abstraite avec les autres êtres de la même espèce, sans parvenir à développer un ensemble organisé de signes ou symboles, permettant de matérialiser et de transmettre des informations, des pensées, des sentiments.

Comment expliquer que l'écriture (par idéogrammes ou pictogrammes dessinant le monde ou par un alphabet dessinant la parole) n'est apparue qu'il y a moins de dix mille ans ?

Comment expliquer l'absence de toute trace plus lointaine d'une organisation de la production des biens ou d'une culture humaine ?

L'Homme est le fruit d'une lente évolution du matériel, puis du vivant, dans une durée qui se mesure actuellement en milliards d'années.

Il ne suffit pas de repérer, dans cette longue histoire, des êtres qui, par leur station debout, certaines capacités intellectuelles ou d'autres caractéristiques, nous sont semblables sur certains points, comme le sont encore de nombreux animaux actuels.

Où situons-nous, au cours de l'évolution, dans le passé historique, l'apparition d'êtres semblables à nous, ou plus précisément, semblables au Christ, vrai homme ? Des personnes qu'il peut sauver de la mort par sa résurrection ?

Sans tomber dans les travers d'une interprétation littérale incertaine des datations bibliques, ne faut-il pas admettre objectivement que l'assimilation des premiers humains aux premiers homos sapiens est particulièrement aléatoire et peu vraisemblable, au vu du peu de progrès constaté, avant les derniers millénaires, durant près de 200.000 ans ?

Inversement, les progrès extraordinaires constatés depuis moins de dix mille ans par rapport aux milliards d'années antérieurs ou depuis la présence sur terre d'homo sapiens, ne concordent-ils pas davantage avec une mutation majeure relativement récente ayant créé notre humanité ?

Pour nous qui ne connaissons aujourd'hui que des hommes ou des animaux parfaitement distingués, il est assez difficile de concevoir avec précision ce qu'ont pu être les plus proches parents pré-humains des premiers humains, l'état particulier de leurs capacités et la différence déterminante des premiers humains.

Ce qui rend difficile la création d'un premier humain, il y a 35.000 ou 50.000 ans, plus de 100.000 ans après l'apparition de l'homo sapiens, c'est l'absence de trace distinctive de l'apparition d'un être vraiment différent à cette époque.

A-t-on assez d'éléments objectifs pour considérer que les homo sapiens vivant il y a 60.000 ans n'étaient pas humains mais que ceux vivant il y a 30.000 ans l'auraient déjà été ?

Durant les 20.000 ans qui ont suivi, il n'y a guère de progrès. Aucune comparaison avec les progrès fulgurants des derniers millénaires.

Peut-on imaginer, pour la création des premiers humains, que la seule apparition de rites funéraires puisse être la seule trace d'une telle nouveauté ?

Cette hypothèse se heurte à une autre difficulté du fait que les néanderthaliens qui ne sont pas de la branche homo sapiens avaient des rites funéraires. Or, notre éventuel ancêtre biologique commun paraît devoir remonter il y a plusieurs centaines de milliers d'années.

Les néanderthaliens ne peuvent pas être des humains descendants de premiers humains apparus il y a 50.000 ans, ce qui écarte soit le critère des rites funéraires si les premiers humains sont apparus il y a 50.000 ans ou moins puisqu'il y avait des rites funéraires chez les néanderthaliens non humains, soit oblige à remonter de centaines de milliers d'années sans rites funéraires ce qui contredit aussi la pertinence de ce critère, si l'on veut considérer les néanderthaliens comme des humains malgré leurs différences génétiques avec nous.

Il n'y a qu'une seule possibilité de s'en sortir, c'est d'admettre un acte de création, à un moment et à un endroit bien précis dans l'histoire.

Il me semble impossible et trompeur de confondre un être pré-humain, un ancêtre des premiers humains, avec un singe. C'est pourquoi Teilhard de Chardin semble prudemment mettre des guillemets probablement encore insuffisants et qui appellent des nuances.

Aucun homme n'est jamais descendu d'un singe. Les ancêtres pré-humains de l'homme ne peuvent être confondus avec les animaux. Leurs particularités pré-humaines les distinguent des autres êtres qui ont vécu à leur époque, plus on s'approche du moment de l'apparition des premiers hommes.

Il me semble correct de parler de la création de l'homme en évoquant une « greffe » d'une âme immortelle dans un être provenant d'une évolution antérieure, ce qui a pu s'accompagner d'une mutation sur le plan physique.

Pour le reste, laissons la science nous éclairer sur les réalités que la Bible ne nous détaille pas.

La datation de l'australopithèque ou des premiers homo sapiens, définis sur des critères exclusivement terrestres, n'est pas du ressort de la foi et la Bible ne nous en dit strictement rien.

Restons sur la seule question déterminante pour un croyant : à quel moment de l'histoire bien concrète apparaît le premier être appelé à une vie éternelle avec Dieu, le premier être qui peut survivre à la mortalité naturelle.

Ce n'est que de manière importante mais secondaire que nous pouvons y rattacher notre conviction, constante dans l'Église, que la création d'une âme humaine immortelle est liée à un corps spécifique caractéristique à l'humain, ce qui nous permet de penser que cette création correspond dans l'histoire à un saut d'espèce décisif.

Ce lien permet de penser aussi que ce saut décisif sur le plan physique peut être lié à une modification cérébrale concernant la conscience, la spiritualité, la capacité d'abstraction.

C'est à cause de cela que, malgré toute la méfiance que peuvent susciter les approches fondamentalistes qui retiennent avec précision la durée précise de près de 6.000 ans qui appelle de sérieuses réserves, il n'est pas possible d'ignorer que les capacités d'abstraction que révèlent l'écriture et le calcul ne sont pas établies historiquement à des périodes plus anciennes. Il y a un réel problème concret à concevoir qu'un être ayant nos capacités humaines essentielles sur le plan de la conscience, de l'abstraction, et de l'intelligence ait pu exister pendant des milliers et a fortiori des dizaines ou des centaines de milliers d'années (voir des millions pour certains qui y rattachent les néanderthaliens) sans découvrir l'écriture et le calcul au moins de manière élémentaire.

Cracboum écrit : « *Le monogénisme suggère une date très reculée.* »

Pas nécessairement.

Il est même hautement probable que le plus proche couple d'ancêtres directs commun à tous les humains actuels ne date que de moins de trois mille ans.

Nous pouvons, notamment, affirmer avec une quasi certitude statistique que tous les humains actuels sont les descendants directs d'Abraham et Sarah (et, d'ailleurs, de tous les autres couples humains vivant à cette époque et ayant une descendance jusqu'à ce jour).

Cette question fait l'objet du sujet intitulé « 63. *Notre généalogie historique jusqu'à Adam et Ève* » (cf. infra).

Arrêter une date ? Notre curiosité y trouverait son compte, mais ...

La datation de la Genèse présente beaucoup de possibilités symboliques et de questions sans réponses.

Cracboum écrit : « *votre démonstration repose sur un calcul statistique selon lequel la semence d'un couple se propage à tous les membres de l'espèce, sans exception, en quelques milliers d'années. Il ne peut pas y avoir d'isolat ! (difficile à soutenir).* »

Ce n'est évidemment possible que si la mutation intervenue est génétiquement dominante et transmissible.

Au sein d'une espèce, une telle mutation transmissible et génétiquement dominante se transmet normalement à tous sans exception en quelques dizaines de générations, ce qui dépend du nombre global. Cela ne me semble pas difficile à soutenir, mais, au contraire, démontré statistiquement.

Ce point est développé dans le sujet intitulé « *Tous descendants biologiques d'Abraham* » (cf. infra).

Cracboum écrit : « *L'âme humaine est donc créée au sein d'une population ayant un minimum de conscience psychique et culturelle (communication). Ses parents, frères, soeurs, cousins etc. restent*

des animaux supérieurs, organismes biologiques, qui disparaîtront sous d'autres formes biologiques. Merci pour eux. »

En effet.

Cracboum écrit : *« A ce point une question : qu'est-ce qui a distingué ce couple de leurs congénères ? »*

Une âme immortelle leur donnant d'être à l'image et à la ressemblance de Dieu.

Cracboum écrit : *« Pas le degré de conscience spirituelle en tous cas. Non seulement les contemporains sont exclus, mais aussi tous ceux qui ne recevront pas le gène salvateur pour les siècles suivants, reproduisant ainsi les mêmes discriminations au sein des familles. »*

S'il y a conscience spirituelle (au sens donné habituellement à cette expression), il y a âme humaine. Ce qui distingue les premiers humains de tout contemporain, c'est l'âme immortelle et non un gène quelconque, même si la création des premières âmes immortelles correspond à une ultime mutation transmissible.

Il n'y a pas de discrimination car l'humanité se transmet à tous les descendants du premier couple humain sans exception.

Cracboum écrit : *« D'ailleurs, qu'est-ce qui prouve que le processus serait terminé ? La question de l'âme des pré-colombiens s'est posée après tout. »*

La foi en Jésus, vrai Dieu et vrai homme, confirme par son Incarnation que l'homme est bien le sommet de la création, ce qui n'exclut pas la continuation d'évolutions physiques non essentielles à la présence d'une âme capable de survivre à la mort physique et de partager la vie éternelle de Dieu.

Cracboum écrit : *« si Adam et Ève ne sont pas les premiers humains d'une lignée sans aucun autre apport, ce qui semble incompatible avec l'évolution des espèces, et que les critères retenus sont un degré minimal de conscience spirituelle et psychique, degré que vous ne pouvez pas préciser, vous ne pouvez soustraire deux individus au sein d'une population unie dans et par un réseau relationnel étroit et complexe. C'est tout simplement contraire à ce que Dieu nous a dit de Lui, à l'importance de la relation dans la théologie chrétienne. »*

Pourriez-vous me donner une référence d'un enseignement de l'Église sur laquelle vous pensez pouvoir baser une telle affirmation finale ?

Il me semble, au contraire, bien établi que la création des humains est intervenue dans le cours de l'histoire au milieu de beaucoup d'autres êtres préexistants. Et, sauf à considérer une survenance soudaine et surnaturelle, hors évolution, la création des premières âmes humaines immortelles est un fait qui s'est produit dans l'histoire à un moment nécessairement précis dans la lignée des hominidés, les premiers humains ont eu nécessairement des proches qui ne l'étaient pas, et, à cet égard, les critères exclusivement terrestres que la science peut considérer ne nous permettent pas d'affirmer que tel ou tel être préhistorique était déjà ou non un humain au sens de la foi.

Dans les relations terrestres, rien ne permet d'alléguer une soustraction d'Adam et Ève au sein de leur espèce d'origine.

À cet égard, il ne me semble pas qu'on puisse affirmer que *« tous les pré-hominiens, les néanderthaliens et même les sapiensX2 (sont) dotés du même niveau de conscience psychique, culturel et spirituel »*.

Zarus écrit : « *Et quels sont les raisons de penser que l'Homme possède une âme dite éternelle ? sinon des livres aux origines douteuses qui ne semblent pas coller à la réalité ?* »

La seule raison, c'est Jésus, tel que nous le révèlent les écrits convaincants de ses disciples qui ont rédigé le Nouveau Testament, et tout ce qui se révèle dans une vie vécue jour après jour avec Dieu.

La découverte des Écritures fait partager la foi de l'Église qui y reconnaît une parole de Dieu donnée à travers des écrits d'humains et même à travers des origines qui peuvent paraître douteuses puisqu'ils émanent d'humains faibles et pécheurs.

La vérité des Écritures saintes qui forment la Bible apparaît sans cesse davantage à ceux qui l'aiment et la Genèse, dans le sujet qui nous occupe ici, nous offre des lumières dont nous sommes loin d'avoir épuisé les trésors.

Pour les chrétiens, le Christ lui-même est la révélation du sens véritable de toutes les Écritures qui n'ouvrent toute leur richesse que par Lui. C'est sa résurrection qui nous révèle pleinement la vie éternelle qui a été offerte à l'humanité lors de sa création.

C'est un don gratuit car, dans la nature et dans l'histoire des hominidés, rien n'indique une vie éternelle.

Zarus écrit : « *Vous faites quoi des espèces "humaines" ayant cohabité avec l'Homo Sapiens ? (Homme de Néandertal par exemple)* »

Cela me semble un fait de l'histoire naturelle bien antérieur à la création d'Adam et Ève parmi les homos sapiens. Ni les australopithèques, ni les homos erectus ou habilis, ni les « hommes » de néanderthal, ni les homos sapiens, n'avaient par nature une âme immortelle, ni une capacité de partager la vie éternelle de Dieu. Il y a eu une création nouvelle dans le cours de l'histoire.

Zarus écrit : « *il est clair que l'intelligence dite "humaine" n'est clairement pas apparu avec les homos sapiens. Et l'Homme de Néandertal n'est pas du tout "inférieur" à l'homo sapiens; ils étaient même légèrement en avance intellectuellement sur ceux-ci (art plus nombreux et plus perfectionné que son homologue). L'idée même d'un néandertalien "primitif" est d'ailleurs un cliché en partie dû à la religion.*

Et la notion d'"animaux supérieurs" réellement intelligents (art, créativité) mais sans âmes est immorale. Vous avez des raisons de penser que les homos sapiens (et même pas les premiers) se démarquent vraiment des homos erectus, habilis et néanderthalus ? la science dit plutôt que non.

Vous avez entièrement raison et ce que vous dites me semble bien exact.

Archi écrit : « *J'ai beaucoup de mal avec toute cette idée d'une grande famille pré-humaine au milieu de laquelle Dieu est intervenu et a choisi un couple déjà vivant pour y faire insuffler une âme humaine.*

Déjà, ça n'est pas compatible avec le dogme catholique, qui veut qu'Adam et Ève aient été créés dans le Paradis Terrestre. »

Vous avez raison de rappeler que les premiers humains ont été créés dans le paradis terrestre, mais il ne me semble pas exact d'affirmer que leur création dans une espèce pré-humaine serait incompatible avec leur création dans le paradis terrestre.

Tout dépend bien sûr de ce que nous appelons paradis terrestre. S'il s'agit d'un endroit terrestre d'une autre nature terrestre, alors effectivement tout lien avec des pré-humains paraît facile à rejeter. On peut imaginer un endroit où les plantes ne poussent pas, où les feuilles ne tombent pas, où les animaux ne vieillissent, ni ne disparaissent, etc.

Dans ce cas, il faut, soit se situer en dehors du temps et de l'histoire et de tout lien avec l'apparition de notre monde concret et de notre humanité dans ce monde concret, soit imaginer une coupure complète entre les réalités de notre monde concret et la création des premiers humains.

Personnellement, je crois qu'il faut penser à l'apparition des premiers humains dans l'histoire concrète comme une création dans ce monde concret et non dans un endroit d'une autre nature. Il me semble tout simplement qu'il faut penser la création de l'homme comme l'Incarnation du Christ lui-même. De manière tout aussi concrète. Dieu agit et vient très concrètement.

Mais, la création de l'homme à l'image de Dieu est une création dans une double dimension : terrestre, certes, mais aussi spirituelle. Nous vivons dans la réalité terrestre, mais nous sommes aussi habitants des cieux.

Pour moi, le paradis terrestre nous parle de la présence simultanée d'Adam et Ève, ici sur terre, mais en même temps dans la réalité spirituelle de Dieu. Le dialogue dans le jardin d'Eden, c'est un peu comme le dialogue de Jésus avec Moïse et Elie sur la montagne de la transfiguration. Un arbre de la « *connaissance* », des dialogues avec un ange mauvais et avec Dieu, une fermeture par des anges : il me semble que ce sont autant d'indices du fait que le récit de la Genèse évoque une réalité autre que la réalité matérielle terrestre.

Il me semble que le paradis terrestre c'est la réalité spirituelle qui coexistait avec la réalité terrestre pour les premiers humains, dans laquelle ils pouvaient vivre en communion avec Dieu et agir dans la création concrète avec des dons qui leur permettaient de dominer les limites naturelles d'une manière que nous ne pouvons plus imaginer sauf en regardant le Christ vrai Dieu et vrai homme qui nous montre ce que l'homme sans péché aurait pu et du être.

Archi écrit : « *Les fossiles d'hommes de Néanderthal et autres, enfouis brutalement, ne pouvaient pas vivre dans le Paradis Terrestre.*

... je ne vois toujours pas pourquoi il est nécessaire que les Néanderthal soient des ancêtres pré-humains dont nous descendrions. »

Les connaissances actuelles indiquent que les Néanderthaliens ne sont pas nos ancêtres biologiques. C'est une certitude scientifique. Il ne suffit pas de constater certaines ressemblances ou des caractéristiques qui nous semblent « *humaines* » pour croire qu'il s'agit effectivement d'humains dont l'âme spirituelle n'est pas détruite par la mort physique.

Archi écrit : « *Ce qui est établi, ce n'est nullement la filiation entre les pré-hominiens et les hominiens.* »

C'est la difficulté principale. Si vous écarter ce lien, il faut alors nécessairement considérer que les humains ont été ajoutés sur la terre de manière quasi totalement extraterrestre et non naturelle. Il faudrait passer d'un seul coup de la poussière dont nous sommes formés à un être humain adulte (sans mère naturelle).

Je ne le crois pas. Rien dans l'Évangile, ni dans l'enseignement de l'Église ne l'affirme. Déjà Saint Augustin pensait que le corps biologique des humains vient d'une chaîne causale à travers les six « *jours* » de la création. La Genèse elle-même nous dit aussi que Dieu commence déjà à façonner l'homme avant même de créer les plantes (Gn 2, 5 et 2,9).

Archi écrit : « *La seule chose qui semble établie et qui pose question, c'est que ces espèces pré-hominiennes ont vécu avant les hominiens. En y repensant, il faudrait tout de même vérifier sur quoi repose cette datation (je ne l'ai pas fait)... Si c'est bien le cas, il faut essayer de comprendre ce qu'étaient ces lignées pré-hominiennes qui se seraient retrouvées dans un monde déchu AVANT (selon notre perception actuelle du temps) Adam lui-même... ce qui remet en question notre perception du temps et du cosmos.* »

La datation me paraît ici assez secondaire.

Par contre, il me semble exclu de penser que le monde était déchu avant la chute d'Adam. Il me semble tout aussi inexact d'affirmer qu'il serait déchu après cette chute.

Il me semble que ce n'est pas le monde qui est déchu, mais uniquement les hommes qui ont reçu la mission de gouverner le monde et de le conduire vers un avenir inachevé. Le monde n'est pas déchu, mais il est dans les douleurs de l'enfantement parce que l'homme n'y tient pas son rôle. Le monde est inachevé et désordonné à cause du péché de l'homme.

Que serait devenu le monde si l'homme l'avait conduit sans le péché en vivant dans le monde comme le vrai homme, le Christ, dont nous oublions vite qu'il n'est pas un dieu déguisé en homme et qu'il n'est pas seulement vrai Dieu, mais qu'il est aussi vrai homme, en tout semblable à nous, à Adam, sauf le péché ?

Le grain qui tombe en terre et se décompose pour donner un épi rempli de nouveaux grains, le renouvellement cellulaire dans le monde végétal et animal, ce ne sont pas des signes d'un monde déchu, ce sont des manifestations de la vie, de la bonté du monde créé.

Pourquoi acceptons-nous sans difficulté que le vrai Dieu s'est incarné dans une simple femme dont il a hérité toute la lignée biologique pour constituer son corps, au sein d'une espèce non divine, alors que tant de croyants ont difficile à admettre que le premier Adam a pu être créé dans des conditions semblables, en recevant une humanité dans un corps venant d'une lignée biologique de la même manière que la divinité est venue dans un corps venant aussi d'une lignée biologique ?

Il me semble que le nouvel Adam nous donne la meilleure des lumières pour comprendre le premier Adam.

DA 95 écrit : « *Ce que je comprends en lisant gn 4,14 "le premier venu" c'est qu'il existe d'autres hommes dans le monde.* »

Personnellement, je pense plutôt à des pré-humains, de même que pour les autres créatures avec lesquelles certaines des premières femmes humaines ont eu des relations et une descendance, comme le raconte Gn 6, 1-4.

DA 95 écrit : « *L'expulsion de l'Eden n'a pas été suivie dans le texte d'une création particulière pour le reste de l'humanité qui aurait rendu l'humanité plus humaine avec une âme immortelle.* »

En effet. Il n'y a pas deux humanités, l'une avec et l'autre sans âme immortelle, ni des humanités plus ou moins humaines.

Pour le croyant, et au sens de la foi, les humains ont une âme immortelle créée par Dieu.

Pour un scientifique ou un historien, la définition de ce qu'est un homme ignore totalement cette caractéristique spirituelle essentielle.

Ne confondons pas les deux : lorsque la science nous parle d'hommes préhistoriques elle assimile sans distinction tous les hominidés sur la base de critères exclusivement terrestres.

Le fait qu'elle distingue l'homo erectus, l'australopithèque, l'homo sapiens, ne nous aide guère dans notre réflexion sur l'apparition sur la terre des premiers hominidés ayant reçu une âme immortelle leur permettant de vivre au-delà de leur réalité biologique.

DA 95 écrit : « *Je pense que la bible donne du sens à la création, en explique le pourquoi.* »

Attention de ne pas limiter trop vite la portée de l'Écriture. Elle nous dit aussi certaines choses concrètes. Elle nous parle aussi du comment, mais dans la seule mesure nécessaire à notre foi et à la révélation dont l'Église a besoin.

DA 95 écrit : « *Quant au "comment", n'ayant pas la compétence pour en parler je ne fais qu'imaginer qu'il ne soit pas impossible qu'à un moment donné les "près-humain" avec leurs 46 chromosomes, leur station débout, etc. aient eu un corps capable de recevoir une âme et de devenir la personne humaine que nous connaissons, c'est-à-dire une personne relationnelle capable de Dieu.* »

D'accord.

DA 95 écrit : « *Ce qui me dérange c'est que Dieu choisisse un seul couple pour leur donner les premières âmes immortelles. Pour pouvoir ensuite engendrer une telle multitude ils n'auraient eu comme solution que la consanguinité, je trouve que ça ne colle pas avec le fait de quitter son père et sa mère pour former une seule chair...*

Cela dit avec un seul couple originel, y a-t-il eu consanguinité pour arriver à une multitude ? »

Le fait d'un couple exprime profondément un enracinement dans l'amour et une communion des personnes ce qui manifeste en quoi nous sommes faits à l'image du Dieu Trinité qui vit lui-même dans une communion d'amour et de don mutuel de toute éternité.

Beaucoup pensent que la descendance d'Adam et Ève s'est produite dans la consanguinité.

Personnellement, je ne le pense pas et il me semble que l'enseignement de l'Église ne tranche pas la question. Elle affirme seulement que nous sommes tous descendants d'Adam et Ève.

Dans la pensée que le corps biologique des premiers humains a été façonné dans une espèce pré-humaine, je pense plutôt (soyons ici bien prudents avec les réserves nécessaires : on est ici en pleine hypothèse de réflexion et je n'avance pas ici une certitude, ni une réalité démontrée à laquelle il faudrait croire) que la création de l'humanité est intervenue avec et lors d'une mutation physique importante qui a causé une modification importante, dominante et transmissible du génome humain, mais sans rompre les liens biologiques avec l'espèce dont ils provenaient, ni l'interfécondité.

Dès lors qu'on admet un trait génétiquement dominant, il s'est nécessairement transmis à toute l'espèce en quelques dizaines de générations. C'est mathématique et quasi inévitable statistiquement.

Il faut seulement admettre que si nous descendons tous d'Adam et Ève, nous ne descendons pas « *seulement* » d'Adam et Ève, mais aussi de toute la lignée préexistante et de lignées collatérales. C'est une opinion très controversée et difficile.

Mais de même que la divinité du Christ lui vient directement de sa nature divine dans un corps qui provient de toute une lignée humaine, pourquoi avons-nous si difficile à admettre que notre âme est créée immédiatement par Dieu mais que notre corps a aussi toute une lignée terrestre.

Donc, pour ma part, je pense plutôt que tant le premier venu dont Caïn se sentait menacé que la femme qu'il a choisi au loin dans Genèse 4, ou encore que les filles de « l'adam », au début de Genèse 6, sont des êtres pré-humains de l'espèce au sein de laquelle Adam et Ève ont été « *hominisés* ».

Beaucoup réagissent négativement en parlant de zoophilie.

Je pense qu'en fait, les pré-humains ne peuvent pas être totalement assimilés aux animaux. Ce sont des pré-humains.

Les ancêtres biologiques pré-humains ne sont pas des bestiaux mais des êtres façonnés par Dieu pour notre émergence. Ils sont autant d'étapes dans la création de notre corps.

Et à ce jour, malgré toutes les théories très convaincantes de l'évolution, le lien entre la lignée pré-humaine et les animaux qui nous entourent reste un sujet incertain.

Faut-il imaginer que tous les animaux proviennent d'un premier couple animal unique par une étrange application universelle du premier couple humain ?

Ce n'est en tout cas pas ce que présente la Genèse. Au contraire, les végétaux d'abord et les animaux ensuite apparaissent dans la création chacun selon son espèce.

De ce point de vue, nous pouvons penser que lorsque les conditions terrestres étaient remplies, des végétaux différents sont apparus dans le sol au contact du liquide. Il n'y a pas eu d'abord un végétal unique qui se serait ensuite divisé par mutations, transformations et sélections.

Lorsque les conditions de la vie biologique ont été remplies, divers végétaux sont apparus et chaque lignée s'est diversifiée en multiples variétés.

De même ensuite, dans l'eau, des végétaux puis des combinaisons cellulaires ont commencé à exister sans rattachement au sol.

De nouveau, rien ne permet d'affirmer que ces combinaisons cellulaires qui ont commencé à donner de premiers êtres autonomes du sol et animés viendraient tous d'un même couple (ou individu) unique.

Lorsque de premiers êtres animés ont commencé à vivre en dehors de l'eau, c'est encore pareil. Ce n'est pas parce qu'on constate des yeux, un système digestif ou un système respiratoire semblables qu'il faut nécessairement en déduire un couple originel unique qui aurait donné toutes les espèces différentes par mutations, transformations et sélections.

Les espèces d'animaux peuvent provenir de lignées distinctes avec de multiples sous-variétés à travers les étapes de la vie chimique, de la vie végétale et de vie aquatique, car les mêmes conditions naturelles pour tous ont pu faire surgir des réalités semblables dans les diverses lignées. Ce n'est pas parce que nous avons des yeux que nous avons nécessairement un ancêtre animal commun avec tous les êtres qui ont des yeux.

Tout ceci pour conclure que tous les animaux n'ont pas nécessairement un ancêtre animal commun du seul fait qu'ils ont certains traits identiques qui peuvent résulter de leur provenance dans un même environnement.

Et donc, si vous m'avez suivi jusqu'ici, il n'y a pas nécessairement un ancêtre animal commun aux singes (par exemple) et aux humains du seul fait de leurs caractéristiques corporelles similaires.

Il n'est pas exclu que la lignée pré-humaine ait recueilli des caractéristiques similaires à celles d'animaux au cours de son développement dans des conditions identiques, mais la science n'affirme pas pour autant qu'il y ait eu un ancêtre commun unique.

Les pré-humains peuvent provenir d'une lignée qui a pu être distincte depuis le début de la terre. On peut imaginer un début végétal à côté de plusieurs végétaux autres, un début d'être aquatique à côté de plusieurs autres êtres aquatiques, un début de vie animale terrestre à côté de plusieurs autres êtres animés terrestres. Avec à chaque mutation dominante, des branches collatérales qui ont pu persister temporairement et qui ont ensuite disparu.

Rien ne permet d'affirmer, dès lors, que les pré-humains au sein desquels l'humanité a été créée puissent être confondus avec des animaux. Ce serait ignorer leur destin tout à fait spécifique par rapport à la création des humains.

Archi écrit : *« l'action de l'homme, gardien du Jardin d'Eden, est aussi telle que la mort ne s'y trouvait pas. »*

Oui, mais personnellement c'est au sens spirituel du mot mort (comme pour le fils prodigue de l'Évangile qui était « mort » et est revenu à la vie).

Archi écrit : *« Ce qui exclut à priori les restes d'être vivants morts. Maintenant que j'y repense, on peut aussi émettre d'autres hypothèses, comme la fossilisation par couches (qui nous apparaissent comme une longue durée) des êtres vivants du Jardin, au moment de la Chute... »*

Ceci ramène la réalité du jardin d'Eden dans le matériel et le terrestre, ce qui me paraît contraire à sa réalité spirituelle. Il me semble qu'évoquer des fossiles c'est un peu comme la proposition des apôtres de dresser des tentes pour Moïse et Elie sur la montagne de la transfiguration.

Archi écrit : *« Je ne pense pas qu'il y ait une réalité "spirituelle" d'un côté et une réalité "matérielle" de l'autre, je pense au contraire que le monde "spirituel" et "matériel" forme un tout. »*

Je suis tout-à-fait d'accord avec cela. La rupture entre ces deux réalités ne vient que du péché.

Là où les premiers humains ont été créés (à un endroit terrestre ordinaire), ils ont été mis dans le jardin d'Eden spirituel. Des restes de vivants morts ou des fossiles ne peuvent se trouver que dans la réalité terrestre.

Il me semble personnellement fort important d'admettre que la vraie vie de l'homme comprend, outre sa réalité corporelle que la science peut étudier, une réalité spirituelle qui est blessée par le péché originel avant lequel l'homme avait une connaissance et une participation à un monde spirituel qu'il a perdues. Selon la Genèse il a été revêtu d'un vêtement de « peau » (le mot hébreu est traduit ailleurs par « aveugle »).

Il me semble dommage et inexact de ramener le récit de la Genèse à la seule réalité matérielle sans percevoir que ce récit évoque aussi, en grande partie, une réalité spirituelle dont il ne peut nous parler qu'avec des images et que c'est essentiel pour nous expliquer ce qu'est vraiment l'homme.

Archi écrit : *« Il est vrai que la création instantanée "ex nihilo" d'un homme adulte nous gêne, avec son côté "coup de baguette magique". Pourtant, pourquoi l'exclure à priori ? »*

Merci d'aborder franchement cette difficulté.

Personnellement, il me semble, en effet, qu'il est nécessaire de l'exclure parce que, tout réfléchi, cela me paraît incompatible avec l'ensemble de l'Écriture.

Si l'homme est créé instantanément comme par un coup de baguette magique, plus rien n'explique que l'ensemble de la création ait été faite en plusieurs « jours » et non aussi en un seul instant.

Par le Christ, tout a été fait. La création en six « jours », n'est-ce pas la manifestation du fait que toute la création a été faite avec une dynamique de vie autonome pour que l'homme puisse y vivre libre, pour qu'il y soit créé à l'image et à la ressemblance de Dieu d'une manière lui permettant de vivre en communion d'amour avec Lui avec les éléments qui forment cette nature et conformément aux dispositions de cette nature créée par le Christ ?

Si l'homme est créé instantanément, il serait créé sans lien avec le reste de la nature et il faudrait en déduire que la nature aurait une existence qui n'aurait pas été créée pour l'homme et qu'il y aurait une différence de nature entre l'homme et le monde dans lequel il a été créé. Il faudrait en déduire que ce n'est pas pour façonner l'homme que Dieu a créé le monde, qu'il a voulu les diverses étapes des jours successifs. Il me semble que l'homme et le monde sont liés : Dieu n'a pas voulu se limiter à faire de purs esprits, mais a voulu donner la vie à un être vivant à son image et à sa ressemblance dans une réalité corporelle faite pour lui. Dès le premier instant, c'est pour façonner le corps d'un homme qui puisse vivre dans une réalité corporelle que tout a été créé.

C'est par le Christ, vrai Dieu et vrai homme que tout a été fait. Tout est fait par lui et avec lui.

DA95 écrit : « *Voulez vous parler du Christ en tant que verbe ? Parce qu'à la création Jésus Christ incarné n'existait pas me semble t il.* »

Je pense bien sûr au début de l'Évangile de St Jean au-delà de l'Incarnation du Christ dans le sein de Marie. Cela me semble important de se rappeler que c'est par lui, le Verbe fait chair, que tout a été fait.

Pourquoi le Christ aurait-il fait un monde incapable d'engendrer l'homme pour lequel ce monde était créé ?

Admettre une création corporelle instantanée d'Adam, ce serait aussi admettre que le nouvel Adam, le Christ, ne s'est pas incarné comme le premier Adam, en tout semblable sauf le péché.

Pourquoi le Christ se serait-il incarné, nouvel Adam en tout semblable au premier sauf le péché, dans une nature et une lignée biologique autrement que le premier Adam ?

Si le premier Adam avait été incarné en adulte instantanément, pourquoi le Christ ne se serait-il pas incarné de la même manière ?

Rien dans le récit de la Genèse ne me semble justifier de considérer que le corps de l'homme ne serait pas issu de la nature créée pour sa venue et pour lui.

Archi écrit : « *Personnellement, je comprends les "jours" de la Création comme des étapes, ou comme des cycles. L'homme a été créé le sixième "jour"... ce qui ne dit rien sur la durée et la modalité de cette Création.* »

Personnellement, il me semble que le deuxième chapitre de la Genèse nous donne beaucoup d'indications détaillées sur la création des premiers humains que le premier chapitre n'évoque que de manière beaucoup plus sommaire.

Archi écrit : « *je considère qu'Adam est l'application (par l'action divine) de la forme humaine (et de la filiation divine qui va avec) sur la matière paradisiaque, donc la "glaise".* »

L'âme est la forme spirituelle du corps matériel. L'expression « *matière paradisiaque* » ne me paraît pas adéquate de ce point de vue car le « *paradis* » me semble évoquer la dimension spirituelle et non la dimension matérielle, même si les deux ont coexisté pleinement au début de l'humanité, en lien l'un avec l'autre.

Un corps humain, même issu d'une évolution, est autre qu'un corps animal non humain. Une âme humaine est créée instantanément par Dieu dès la création ou la conception d'un corps humain.

Par rapport à l'évolution, l'option qui me paraît actuellement la plus acceptable est celle d'une mutation, voire d'un saut d'espèce, ayant donné à un corps, à un moment très précis de l'histoire

concrète, les caractéristiques corporelles humaines actuelles qui ont permis la création d'une âme humaine immortelle. L'un n'existe pas sans l'autre.

À cet égard, j'ai déjà relevé tout l'intérêt de la découverte récente d'un bornavirus dans cette réflexion.

Alleluia écrit : « *J'aimerais comprendre également la Genèse, car nous savons que l'existence du 1er homme sur Terre ne date pas de -4000 av. J.C, alors comment interpréter la Genèse si Adam et Ève n'ont pas existé ?* » et Raistlin écrit : « *Alors certes, nos premiers parents n'ont sans doute pas vécu en -4000 avant J.C. Cependant, sachez que la Science n'invalidé pas leur existence. En fait, les scientifiques ne savent pas si oui ou non, il y a eu un seul couple à l'origine de l'espèce humaine. L'Église quant à elle enseigne que ce fut le cas.* »

On en a en effet beaucoup discuté...

Compte tenu du symbolisme et du langage imagé de la Genèse, il n'est certes pas possible de prétendre de manière mathématique que le premier couple humain a vécu il y a environ 6.000 ans sur la base d'une addition des années indiquées dans les premiers chapitres de la Genèse.

Chacun sait que les « *jours* » de la Genèse visent des milliards d'années dans la chronologie réelle. Les « *années* » de la Genèse peuvent aussi avoir des sens cachés. L'Église n'enseigne aucune certitude sur ce point.

Mais, cette absence raisonnable de certitude ne permet pas davantage d'affirmer le contraire !

Il n'est pas exclu que le premier couple humain ait vécu il y a environ 6.000 ans. Ce n'est pas certain, mais ce n'est pas impossible.

Ce qui est raisonnablement certain, c'est que l'espèce des « *homo sapiens* » décrite par la science existe depuis un peu plus de cent mille ans, mais rien ne permet d'affirmer que tous les « *homo sapiens* » avaient nécessairement déjà une âme immortelle il y a 100.000 ans et étaient déjà des humains capables d'une vie éternelle en communion avec Dieu, créés par un acte Créateur insufflant un esprit de Dieu dans de la chair terrestre, de la « *poussière* ».

Le corps humain provient d'une longue histoire de milliards d'années décrite par la science et au cours desquelles des reproductions et des mutations innombrables l'ont façonné.

Adam et Ève, le premier couple, n'ont pas été créés dans l'histoire à partir du néant, mais avec de la poussière du sol lentement façonnée en corps complexes.

La science ne pourra jamais nous préciser à quelle date précise de premiers êtres ont eu une âme immortelle.

Certains sont convaincus que les traces de rites funéraires ou d'activités artistiques constituent des critères qui ne leur permettent pas d'admettre une création survenue environ 4.000 ans avant Jésus-Christ.

Mais, l'invention de l'écriture et du calcul abstrait il y a seulement moins de six mille ans permet aussi de penser le contraire.

Sans tomber dans les excès de lectures trop littérales de créationnistes fondamentalistes, et dans les limites des règles d'interprétation de l'Église, il n'est certainement pas exclu que le premier couple humain ait vécu il y a environ 6.000 ans et que les *homo sapiens* plus anciens n'aient été que des pré-humains sans une âme immortelle qui est le propre des créatures créées à l'image de Dieu.

Ce qui est certain, c'est qu'il n'y a pas de certitude sur cette datation, mais seulement sur le fait de la création.

Beaucoup de croyants ont de grandes difficultés à concevoir des pré-humains, il y a 6.000 ans, 100.000 ans ou davantage, car cela suppose qu'Adam et Ève ont eu des géniteurs pré-humains quel que soit le moment de leur création, que leur corps est issu d'une espèce préexistante pré-humaine.

Il n'y a cependant pas d'alternative raisonnable permettant de contourner cette difficulté, car le fait que nos ancêtres biologiques sont passés par de multiples stades lors de leurs reproductions successives depuis un état amibien, il y a des milliards d'années, pour aboutir à notre réalité corporelle actuelle, ne permet pas de situer la création du premier couple humain avant le Big Bang.

Pour comprendre la création de l'humanité dans l'histoire, nous avons le Christ. Dieu s'est fait homme dans le sein d'une femme à un moment et à un endroit précis de l'histoire. Le nouvel Adam nous révèle, par son Incarnation bien concrète, ce qu'a pu être la création des premiers humains. Une action inouïe de Dieu dans l'histoire, dans la création.

Cet événement a pu se produire il y a seulement 6.000 ans. Pas certain, mais possible.

Il y a des ancêtres connus beaucoup plus lointains : l'homo habilis, l'australopithèque, etc... La science ne connaît pas d'ancêtre « *le plus lointain* ». Elle remonte jusqu'au Big Bang.

Le problème est de savoir ce qu'est un homme au sens théologique du terme.

Il paraît fort difficile de retenir la station debout comme critère déterminant de l'existence des premiers humains.

Par rapport à ce que nous savons du premier couple humain, ils devaient avoir atteint, à tout le moins, un état leur permettant de dialoguer avec Dieu, un langage, une conscience capable d'un choix libre.

Personne ne peut contester les progrès fulgurants des 6.000 dernières années.

Rien n'explique actuellement que des êtres capables de reproduire sur des murs des dessins reproduisant des réalités concrètes et, notamment, des animaux, n'aient pas découvert une forme quelconque d'écriture abstraite ou un début de mathématiques abstraites pendant des dizaines de milliers d'années, dont nous aurions pu retrouver des traces.

Ne leur manquait-il pas encore une capacité spirituelle ? cérébrale ?

Mais, quelles que soient les constatations de la science relatives aux capacités intellectuelles de nos ancêtres biologiques lointains et à leur acquisition progressive, il reste à dater le plus grand des mystères et la plus inouïe des créations : la présence sur la terre d'êtres dotés d'une âme immortelle. C'est le début de leur présence dans le cours de l'histoire, par une création de Dieu, qui nous occupe ici. Les premiers d'entre eux ont été nommés Adam et Ève.

Leurs corps étaient issus d'ancêtres biologiques pré-humains, mais leur âme immortelle a été façonnée par une création à un moment nécessairement précis de l'histoire, car si le corps peut évoluer et se reproduire, une âme immortelle ne peut exister en partie ou seulement un peu. Elle est ou elle n'est pas. Pour chacun de nous, comme pour les premiers humains, elle est nécessairement instantanée.

Mystike écrit : « *Pourquoi l'âme humaine n'aurait pas subi elle aussi une lente évolution comme le corps ? Parce que cela contredit la bible ?* » et Papoter écrit : « *C'est tout à fait possible que l'âme se soit progressivement installée dans l'homme et se soit façonnée au fil des millénaires* ».

En effet !

La Genèse utilise le même mot pour les animaux et pour les humains. Tous ont une âme, la forme immatérielle de leur corps.

Les capacités cérébrales ont aussi évolué.

Ce qui n'a pas pu évoluer, c'est l'immortalité. Cette caractéristique spécifique de l'âme humaine avec la vie spirituelle particulière qu'elle implique qui nous permet de partager la vie de Dieu et de vivre en communion d'amour avec lui, c'est elle qui caractérise l'humain à l'image de Dieu.

Ce qui est créé, au moment de la création du premier couple humain, ce n'est pas une nouvelle matière soudainement tirée du néant (c'est la « poussière » créé depuis longtemps que Dieu utilise pour façonner leur corps, ce qui s'est étendu sur des milliards d'années), c'est une forme nouvelle, parce qu'un esprit nouveau la forme à l'image de Dieu. Une âme immortelle.

Ce qui est cependant possible et même probable, c'est que cette création a pu avoir un effet corporel, cérébral.

Eric de Carcassonne écrit : *Comme vous le notez très bien il y a distorsion entre différents chapitres et si l'on peut essayer d'y trouver une réponse technique qui risque malgré tout de poser pas mal de problèmes car de tels phénomènes s'observent à plusieurs endroits du texte sur différentes façons d'appréhender l'action générale.*

Parler de distorsion me semble un a priori de contradiction en présence d'une difficulté de compréhension, là où le croyant peut préférer reconnaître ses propres limites par rapport à une parole qu'il croit infiniment plus riche que ce qu'il peut comprendre.

L'existence controversée de pré-humains est désormais plus qu'une hypothèse. Elle est, dans l'enseignement de l'Église, et depuis la chaîne causale déjà envisagée par Saint Augustin, une conviction conforme à la foi de l'Église.

Accepter que le corps humain peut avoir une histoire avant la création des premiers humains reste une difficulté pour beaucoup de croyants, indépendamment des discussions sur la manière dont cette histoire a pu exister. Évolutions, mutations, accidents, interventions divines directes, sont autant de moyens historiques par lesquels le corps humain a pu passer durant les six longs jours par lesquels la Genèse nous résume l'histoire de toute la création. Il reste certes beaucoup d'incertitudes et de contestations sérieuses possibles dans les recherches scientifiques.

Mais, selon l'enseignement de l'Église, nul ne doit croire que Dieu a créé Adam en un instant avec de la matière qui était encore de la poussière ou de la glaise au sens littéral, sans aucune forme animale préexistante. Le fidèle catholique peut considérer que le corps des premiers humains peut provenir d'une lignée biologique qui est passée par un stade cellulaire, un stade de type végétal, un stade de type aquatique, un stade de type animal.

Il en résulte aussi, quelle que soit la difficulté pour beaucoup de l'admettre, qu'Adam, dont le corps provient d'une lignée biologique, a eu des parents biologiques. C'est d'ailleurs à propos d'Adam que la Genèse nous dit que l'homme quitte son père et sa mère.

Et s'il a eu un père et une mère, il faut aussi admettre raisonnablement d'autres parents, de possibles frères et sœurs, de très probables cousins. Bref, une espèce préexistante d'hominidés sans laquelle, le corps des premiers humains ne peut provenir d'une lignée biologique.

Rien ne permet cependant de confondre de tels pré-humains avec des animaux ou des singes.

L'homme ne descend pas du singe, mais d'une lignée pré-humaine spécifique. Le pré-humain n'est pas un animal comme tous ceux dont nous pouvons constater l'existence.

N'oublions pas que le corps de l'homme a été créé pour chacun de nous mais aussi, et surtout, pour pouvoir être le corps du Christ, pour permettre l'Incarnation de Dieu dans sa création.

Depuis le premier instant du monde, aucun être matériel de la lignée biologique du corps humain, depuis le premier stade cellulaire jusqu'à l'achèvement de ce corps humain lors de la création d'Adam et Ève, n'a été étranger à la constitution du corps humain du Christ, du Fils de Dieu fait homme.

Malgré les similitudes physiques, aucun être de cette lignée biologique qui a traversé des milliards d'années, ne peut être considéré seulement comme un animal qui est un être sans personnalité faite à l'image et à la ressemblance de Dieu, sans capacité de communion personnelle et éternelle avec Dieu.

Pour un croyant, la définition d'un humain est théologique. Elle échappera toujours à la science terrestre. L'humain est fait à l'image de Dieu. Il est capable non seulement de dialoguer avec Dieu et de vivre en communion avec son Créateur, mais il a une nature capable d'une Incarnation de Dieu lui-même.

Tout ancêtre corporel d'Adam qui a vécu il y a un ou deux milliards d'années portait déjà en lui, de manière essentielle, non seulement les futurs premiers humains, mais le futur corps du Christ. En cela, la différence est essentielle par rapport à toute autre espèce vivante.

Pour un chrétien, il est vain de chercher à définir l'homme sans référence à Dieu puisque c'est son âme immortelle, sa capacité de communion éternelle avec Dieu qui le définit.

Il est tout aussi vain de chercher à distinguer l'homme des autres êtres vivants par des critères exclusivement terrestres, puisqu'il est à l'image de Dieu, qu'il a été créé de manière à permettre à Dieu lui-même de s'incarner dans cette humanité. Il faudrait être capable de définir Dieu lui-même pour pouvoir définir l'humain créé à son image et à sa ressemblance.

Il y a donc des erreurs à ne pas commettre.

Dieu pouvait créer un animal avec une très haute intelligence technique. Cela n'en faisait pas un homme. Aucune capacité cérébrale n'implique nécessairement la création d'une âme immortelle.

Dieu pouvait attribuer à des animaux des capacités d'abstraction ou des capacités artistiques sans devoir nécessairement leur attribuer une capacité de vie éternelle avec lui.

Méfions-nous donc des critères distinctifs terrestres lorsque nous essayons de repérer la création des premiers humains dans le cours de l'histoire.

C'est de manière gratuite, par un acte Créateur, que Dieu a pu façonner un corps pour l'humain, pour Son Fils unique, au fil des siècles, puis l'achever physiquement et spirituellement à un moment précis, par la création d'Adam et Ève, des premières âmes immortelles, par un souffle spirituel dans un corps issu de l'histoire.

Il en est ainsi d'Adam. La poussière du sol qui a fait son corps provient d'une longue lignée biologique. Il en est aussi de même pour Ève.

L'enseignement de l'Église qui nous permet de croire que le corps d'Adam provient d'une évolution à travers une lignée biologique, avec un père et une mère biologiques pré-humains n'ayant pas encore une âme immortelle humaine, ne nous oblige pas de croire que le corps d'Ève aurait été façonné en un instant soudain avec un morceau du corps d'Adam et sans aucune histoire biologique.

Le récit de la Genèse ne le prétend pas. Il est urgent de le constater et d'oser le défendre parce que les arguments sont raisonnables et solides.

Ce qui reste commun à toutes les interprétations, c'est que, dans le récit de la Genèse, Ève y apparaît d'emblée comme adulte. Son humanité est tirée de celle d'Adam.

Faut-il, en admettant que le corps d'Adam provient d'une longue évolution biologique, renoncer à toute compréhension concrète comparable du récit de la Genèse en ce qui concerne le corps de sa femme ?

Quel sens concret et/ou symbolique donner au récit de la côte d'Adam ?

Il faut réfléchir à ce que l'auteur humain de la Genèse, qui écrit cette parole de Dieu avec ses moyens humains, dans le contexte humain et avec le langage qui étaient les siens, mais sous l'inspiration de l'Esprit Saint, nous dit de cette création de manière largement imagée, mais avec une intuition juste et vraie sur l'essentiel de la réalité historique qu'il nous relate.

L'adam (jusqu'à ce moment, le texte hébreu met un article) va être nommé Adam, sa compagne va être nommée Ève.

Sommes-nous prêts à relire le récit en considérant que d'adame masculin tout comme sa compagne féminine ont l'un comme l'autre un corps issu de l'évolution biologique, un adam fait mâle et femelle dès leur conception terrestre comme le répète la Genèse (Gn 1, 27 et Gn 5, 1 : il créa l'homme et la femme, il « les » appela adam) ?

À notre époque surenvolée par la sexualité et l'attention au corps, mais où le sens vrai de la sexualité et de la valeur de notre corps est tellement difficile à percevoir, il est important d'écouter l'enseignement de la Genèse qui vient nous dire l'essentiel.

La création sexuée de l'humanité a toute son importance. L'union d'un homme et d'une femme est appelée à être image de l'union du Christ et de l'Église. Cette union fait partie de l'image et de la ressemblance de Dieu inscrite en eux. Elle reflète, notamment, la communion des trois personnes de la Trinité. L'amour des époux, exprimée corporellement par leur union sexuelle, nous révèle quelque chose d'essentiel sur la vie.

Chacun de nous provient d'une rencontre sexuelle de ses père et mère.

Le récit de la création d'Adam et Ève nous révèle l'essentiel de la réalité sexuelle.

Le Christ a fondé toute la morale sexuelle et la fidélité conjugale sur l'éblouissement amoureux d'Adam en présence d'Ève. Chair de ma chair. Os de mes os. Il s'attache à elle. Il quitte père et mère. Et Jésus ajoute : « *que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni* ».

Une côte saillante qui sort de l'homme, qui est prise de telle sorte qu'ensuite la chair se referme, pour se conclure par un éblouissement amoureux, franchement...

Faut-il vraiment croire que l'auteur de la Genèse pensait à une opération chirurgicale ?

À l'heure où la science a découvert que notre patrimoine génétique a une importante origine virale, où la sexualité peut transmettre des agents viraux et mutagènes, ne peut-on imaginer une ultime mutation physique expliquant la torpeur d'Adam, achevant le corps humain et transmise à Ève par leur union. Car c'est par ce qui a été tiré d'Adam que la première femme humaine a été créée.

Ne peut-on imaginer que l'esprit d'Adam ne s'est ouvert pleinement que lorsque l'amour de l'autre, de sa femme, a rempli son cœur, comme la pénétration de l'oxygène ouvre les poumons d'un enfant

nouveau-né ? que c'est à ce même moment qu'Ève, chair de sa chair, os de ses os, a vécu la même ouverture spirituelle, en tout semblable, que son corps et son esprit ont été achevés pour faire émerger pleinement son humanité de femme ?

La question est difficile. Si le corps biologique d'Adam et Ève provient d'une longue évolution, faut-il considérer nécessairement que la création de l'humanité s'est achevée au moment de la conception du corps d'Adam indépendamment d'Ève ?

Dotés d'un corps, dotés d'une âme, ne devaient-ils pas encore être connectés à Dieu, pénétrer dans sa communion d'amour pour devenir pleinement à l'image et à la ressemblance de Dieu, par leur découverte de l'autre et leur amour mutuel ? Leur création n'a-t-elle pas été achevée lorsqu'ils ont réalisé ensemble l'image future du Christ et de l'Église ?

Raistlin écrit : *« Peut-être confondez-vous humains et hominidés ? Ou alors peut-être que vous marquez une distinction entre ce que vous appelez "pré-humain" et "humain" ? »*

Dans ma réflexion, il y a, en effet, une distinction entre les hominidés qui peuvent se définir de manière uniquement scientifique et les humains au sens chrétien dont un critère distinctif essentiel échappe à la science, celui d'avoir une capacité de communion et de vie avec Dieu, une âme immortelle. Nous croyons qu'Adam et Ève furent les premiers humains, au sens chrétien du terme. Dans le cours de l'histoire et de l'évolution, il ne s'agit pas nécessairement des premiers hominidés au sens scientifique.

Raistlin écrit : *« Petite précaution : je ne crois pas que Dieu a créé l'être humain "ex nihilo". Cependant, pourriez-vous citer dans l'enseignement de l'Église ce qui interdit au fidèle de le croire ? »*

Non, bien sûr. Il est certain que l'Église n'interdit pas aux fidèles de croire que le premier humain a été tiré directement et immédiatement de la glaise, mais nul ne doit le croire. On peut y croire, mais on ne doit pas y croire.

Comme vous l'écrivez très justement, on ne peut faire que des hypothèses, mais on ne peut pas trancher. Il faut attendre le jugement de l'Église.

Mais, le Saint Père Benoît XVI a insisté sur l'importance de réfléchir à la théologie de la création à notre époque. Cette urgence me semble grande dans le temps présent.

Cracboum écrit : *« -Si l'évolution intellectuelle et artistique n'est pas déterminante, en quoi une mutation biologique le serait ?*

-Comment la mutation peut-elle se transmettre d'Adam à Ève par un acte sexuel, est-ce biologiquement possible ?

-Si rien ne distingue biologiquement Adam et Ève de leur parenté fondamentalement, la grâce de Dieu est totalement arbitraire ? Sinon, quelle serait la nature de cette mutation ?

Merci et pardon si mes questions vous paraissent naïves. »

Merci Cracboum pour ces très bonnes questions qui ne me paraissent pas naïves.

A priori, rien ne permet d'affirmer qu'une ultime mutation biologique serait déterminante, mais vous relevez vous-mêmes qu'on ne comprendrait guère que la grâce d'une âme immortelle ne soit pas donnée à des êtres proches qui seraient totalement semblables corporellement aux premiers humains.

L'âme est la forme du corps. Il semble donc que l'achèvement du corps humain ne puisse pas être séparé de sa vie humaine spirituelle, de la création d'une première âme immortelle.

Pneumatis écrit : *« l'accomplissement de la création de l'homme, c'est le Christ. C'est dans le Christ que l'Homme est pleinement achevé. C'est dans la résurrection qu'il est parfaitement créé. C'est donc*

bel et bien que, à l'image d'un corps biologique évoluant au fil des ères, l'âme humaine (forme du corps) connaît elle aussi une forme d'évolution. Évolution achevée en Jésus Christ.

L'Adam de la Genèse est bien la création de Dieu, il est donc bien l'Homme. Mais la Genèse dit là ce qu'est la création de l'Homme en ultra-résumé. Puis au fil des récits, elle explicite un peu plus la création de l'Homme, jusqu'à la dire totalement et clairement dans le Christ.

Tout comme la révélation est déjà toute incluse dans le premier chapitre, mais n'est pleinement accomplie qu'en Jésus, la création de l'Homme fait d'Adam un Homme à part entière en dignité, mais totalement qui ne sera accompli/achevé qu'en Jésus.

Le seul et unique événement historique qui dit tout de l'Homme étant alors la résurrection du Christ, qui achève parfaitement la création. »

Cher Pneumatis, c'est toujours une grande joie de vous lire, car chaque fois vous apportez à mes réflexions un regard qui élargit la perspective, qui apporte d'autres aspects qui l'enrichissent.

Votre approche par rapport au Christ me semble tout à fait pertinente.

Quand nous réfléchissons à une réalité terrestre et corporelle située dans le temps et dans l'espace, nous ne pouvons jamais oublier que l'action de Dieu est bien plus vaste. Nous sommes encore dans les douleurs de l'enfantement et notre création n'est pas une réalité qui a une fin dans le temps. Elle nous plonge dans l'éternité de Dieu.

Mais, autant on peut admettre une évolution sur le plan corporel, y compris pour les capacités d'abstraction, autant il ne me semble pas que l'esprit donné par Dieu soit évolutif. Il permet la communion avec Dieu. Pleine et entière.

Pneumatis écrit : « Le premier "Homme" ... qui, suivant les mécanismes de l'évolution qu'on peut supposer, a probablement été même bien plus primitif qu'un hominidé (peut-être d'abord un être unicellulaire, pourquoi pas), n'avait pas moins la dignité d'être humain (de même que l'embryon n'a pas moins la dignité d'être humain que l'adulte), mais ce premier homme montrait un stade de l'humanité à son commencement...

Ainsi il n'y aurait pas d'événement historique qui fait d'un hominidé un Adam ».

Ici, vous ne pouvez que constater que ce n'est pas compatible avec le Catéchisme de l'Église.

Comme voulez-vous attribuer une âme immortelle individualisée, personnelle, à un être unicellulaire ayant existé il y a des milliards d'années ? Un tel être unicellulaire de la lignée biologique humaine n'est pas une personne en communion avec Dieu, « capable de connaître et d'aimer son Créateur » pour reprendre l'expression du Catéchisme (C.E.C. 356).

Pneumatis écrit : « Vous dites des choses très importantes dans votre premier exposé, et qui m'amène d'ailleurs à vous proposer quelques nuances, voire à pointer quelques subtiles contradictions.

Du coup, puisque vous réfutez, à raison je pense, la création d'un "corps humain" instantané, je me permets de vous demander pourquoi vous plongez dans le "piège" de penser la création d'une "humanité" (à l'image de Dieu, et à sa ressemblance) instantanée. Non seulement vous rompez ainsi l'analogie entre l'évolution corporelle de l'humanité et son évolution spirituelle, mais en plus, comme je vous l'ai déjà dit, vous succombez au biais d'une lecture chronologique de la Genèse.

Dans votre hypothèse, vous prenez un "hominidé" au sens scientifique du terme, et soudain : paf, Dieu lui insuffle une âme immortelle, le voilà homme dans toute sa dignité, sa ressemblance à Dieu, etc. l'histoire peut être marquée, à une date précise, de cet événement capital.

Ne peut-on considérer, sur un mode qui me dépasse encore un peu et auquel il faudrait que je réfléchisse, penser que cette âme humaine suive la même évolution que celle que vous prêtez au corps. »

Notre corps évolue, mais il semble exclu de considérer que la vie spirituelle d'un enfant, d'un vieillard ou d'un malade mental soit moindre que celle d'un adulte au sommet de ses capacités.

Attention aux images de notre imagination qui peuvent tellement nous tromper. Le regard d'un animal peut susciter un tel transfert de nos sentiments humains que nous avons parfois difficile de nous en détacher et à éviter de les prendre pour l'expression d'une personne semblable à un humain. De même, attention à l'image que nous pouvons nous faire des hominidés pré-humains qui ont pu nous précéder, à nos critères exclusivement terrestres.

Personne ne sait ce que deviendra la création terrestre, y compris animale, dans l'éternité. On peut croire que dans le monde nouveau que Dieu nous prépare, il y aura bien des surprises et que la dissolution de toutes choses du monde présent ne débouchera pas sur un néant mais sur un enfantement qui dépasse nos imaginations.

Mais nous croyons fermement que les humains sont eux seuls dotés d'une âme personnelle immortelle capable de communion avec Dieu. Les mots sont trop faibles pour s'exprimer avec justesse, mais, comme vous le relevez bien, le plus significatif c'est de penser que c'est le corps même du Christ qui a été préparé au fils du temps.

Accepter la réalité corporelle créée me semble impliquer effectivement d'accepter une chronologie dans la création matérielle et corporelle ce que vous semblez rejeter. À mon avis, à tort.

Ne pas admettre une chronologie ne peut que conduire à une profonde impasse en présence de l'évolution. Dans le temps et dans l'histoire, au contraire de l'état du corps qui peut évoluer, le don de l'immortalité dans la création est nécessairement présent ou non, instantané, immédiat.

Nous avons été créés lorsque l'évolution et la lente maturation des choses ont abouti à un corps capable d'être celui de Dieu lui-même, capable de l'Incarnation de son Fils éternel par qui tout a été créé et par qui tout est sauvé et conduit vers la vie au-delà de toute mort.

Il est très important de redécouvrir toute la valeur de notre corps. Nous ne sommes pas des anges. Dieu a voulu nous créer dans et par un corps. Bien concret, dans le temps et dans l'espace. Nous sommes créés par l'union d'un corps humain et de l'esprit de Dieu, cette création nous donne une âme immortelle.

Chacun de nous a ainsi été créé dans le temps et dans l'histoire avec un corps bien à lui issu de ses parents. Le Christ s'est incarné dans le sein de la vierge Marie à un moment bien précis du temps et de l'espace.

Il est certain que, tant pour nous que pour le Christ, tout cela est infiniment plus vaste dans la réalité de Dieu qui transcende les limites des mesures du temps et de l'espace par notre cerveau.

Mais, nous sommes bien dans le temps et dans l'histoire. Il n'y a pas toujours eu des humains. Il y a bien eu création à un moment et à un endroit. Un fait, somme toute, moins extraordinaire que l'Incarnation de Dieu lui-même, mais un acte extraordinaire et gratuit.

À travers le langage imagé de la Genèse, écoutons l'essentiel de cette création. Ne cherchons pas à la spiritualiser entièrement comme si nous n'étions en réalité que des esprits vivant dans un corps.

Il a bien fait cette chose étonnante : créer un être vivant semblable à Lui dans et avec quelque chose de tout à fait nouveau. Un corps. Dans le temps et dans l'espace. Un corps dans lequel il est venu lui-même nous rejoindre.

N'ayons pas peur de tout ce que la science peut nous apprendre. Le miracle du souffle de Dieu qui a insufflé un esprit dans un corps pour en faire une âme immortelle appelée à vivre avec Lui n'en sera que plus beau à contempler.

Mais, vous avez raison d'appeler à une extrême prudence dans la compréhension chronologique de la Genèse. Ne perdons pas de vue que nous évoquons, en effet, des hypothèses. C'est nécessaire pour réfléchir, mais elles demandent la plus grande prudence.

Je réagis cependant à deux passages de votre réflexion.

Pneumatis écrit : « Vous admettez aujourd'hui l'idée d'évolution corporelle parce que l'évolution de la science et des consciences le permet. Mais proposez cette idée à quelqu'un il y a 2000 ans, et il vous traitera de fou.

A-t-il eu seulement des "parents biologiques" ? L'hypothèse frôle dangereusement avec l'hérésie, et l'Église reste encore volontairement très prudente avec ça. Je ne suis pas opposé à l'idée que des "parents biologiques" puissent constituer une "glaise" acceptable... mais ça demande quand même à être creusé. »

Tant Saint Augustin, quand il envisageait une chaîne causale durant les six jours de la création à l'origine du corps humain, que le pape Pie XII lorsqu'il a envisagé une matière déjà existante et que le pape Jean-Paul II, lorsqu'il a considéré que l'évolution est plus qu'une hypothèse, ont considéré implicitement une provenance corporelle et donc des parents biologiques pour les premiers humains. Le Pape François l'a confirmé dans son encyclique *Laudato si'*. Nous ne frôlons donc pas l'hérésie en considérant cette hypothèse.

Je ne suis pas certain que l'idée échappait nécessairement aux anciens, ni à l'auteur (ou les auteurs) inspiré(s) de la Genèse, même s'il(s) n'avai(en)t aucune notion de l'évolution scientifique considérée actuellement. Les six jours me semblent au contraire indiquer la conscience d'une progression.

Il me semble qu'il est davantage dangereux pour la foi de ne plus accepter la création de l'humanité dans le cours de l'histoire, malgré l'historicité toujours affirmée par l'Église et rappelée par le Catéchisme actuel. À un moment de l'histoire du monde créé, il n'existait aucun être matériel capable de vivre en communion avec Dieu, doté d'une âme immortelle. Ensuite, quelle que soit la manière dont les croyants l'envisagent, il y a bien eu création dans le temps et dans l'espace d'un premier couple humain doté d'une âme immortelle.

Ce que nous faisons ici ne concerne pas principalement de la recherche historique ou scientifique dans les manuscrits anciens. Nous cherchons tous à mieux connaître et aimer le Christ, notre sauveur et notre ami fidèle de l'invisible, à porter sa parole aux gens de notre temps d'une manière adaptée, à vivre en communion avec lui et à être ses témoins. Il n'y a que l'amour qui nous unit au Christ qui compte vraiment ici dans nos dialogues.

Sans le Christ et les besoins que nous ressentons pour l'annoncer à notre époque, il y aurait beaucoup de sujets plus intéressants que de réfléchir à des événements forts anciens.

Pneumatis écrit : « *que le corps humain soit le fruit d'une évolution soit, comme je vous l'ai déjà dit. Mais qu'il ait eu des parents biologiques non humain, est encore une autre hypothèse* ».

Ici, je ne comprends pas. Quelle serait cette autre hypothèse ? Comment le corps humain pourrait-il provenir de l'évolution sans passer par des parents (au moins, une « mère ») ?

Pneumatis écrit : « *franchement, faire naître un petit Adam d'une mère animale (aussi humaine qu'elle ait l'air) me dérange franchement. Je n'arrive pas bien à expliquer, mais la signification que cela donne à l'engendrement me heurte vraiment. Il y a une réelle différence de nature entre l'homme et l'animal... à moins que par essence, on puisse affirmer métaphysiquement que l'Homme soit : un animal doté d'une âme spirituelle. Dans ce cas, il y aurait une raison herméneutique à le considérer comme né d'une mère animal et d'un... "esprit" (un souffle ?). Ça correspondrait assez bien à la Genèse, finalement... vous allez finir par me convaincre. Sauf qu'il y a beaucoup de "si" qu'il faudrait creuser dans tout ça.*

En tout cas, je précise quand même que je rejette en bloc la conception d'un Homme par un couple d'animal. Là franchement, ça n'a juste aucun sens (au sens de comment cela renseigne notre intelligence sur l'Homme). »

Que pourrais-je ajouter ?, sauf que je suis d'accord.

Je pense aussi que l'homme ne vient pas d'un couple animal. Sa lignée biologique pré-humaine me semble spécifique.

Trinité écrit : *« Je trouve que l'hypothèse émise par Xavi, à savoir qu'à un moment X de la création (vraisemblablement à l'époque de l'homo sapiens). Dieu a créé un homme et une femme biologiquement identique aux pré-humains existants, mais dans laquelle il a insufflé le souffle de l'âme, pour en faire l'homme spirituel à l'image de Dieu, me satisfait.*

À cet égard, le parallèle avec l'Incarnation de Jésus dans le sein de la Vierge Marie me semble très judicieux!

Je conçois que ce n'est qu'une hypothèse, mais elle me semble crédible.

Où j'ai plus de mal, c'est par la suite, pour la descendance de l'espèce par accouplement avec des pré-humains, en l'occurrence des animaux, là ça se complique philosophiquement parlant. »

Aldebaran écrit : *« Penser qu'avant Sumer (et même pendant) les hommes n'étaient guère que des animaux est un grand pas à franchir, que je ne fais pas personnellement. »*

Briscard écrit : *« Pourquoi des mères pré-humaines s'accouplant avec les tout premiers hommes ? Elles étaient au même niveau d'évolution que ceux-ci et tous reçurent le "souffle de Dieu" qui les fit enfants de Dieu et leur donna une âme contrairement aux primates qui restèrent des animaux dans leurs arbres »*

Il me semble que la question ne concerne pas l' **« avoir »** (qu'on peut « recevoir » ou dont on peut être « privé »), mais l' **« être »**.

La vie à l'image de Dieu n'est pas un **« ajout »** dont seraient **« privés »** les pré-humains.

On ne devient pas immortel, on **est** immortel parce qu'on est issu d'un souffle de Dieu Lui-même. On est vraiment ses enfants.

La pierre est-elle privée de ne pas être une fleur ? Un arbre est-il privé de ne pas être un chat ? Une brique est-elle privée de ne pas être une statue ?

Est-ce que Dieu lui-même se **« privait »** de la réalité corporelle **« avant »** de la créer ? Mais, personne n'est privé de ce qui n'existe pas encore.

Des guillemets sont nécessaires puisque notre cerveau ne peut saisir le réel que dans le temps et dans l'espace. Le **« avant »** est une perspective de notre point de vue.

La perspective de Dieu est plus étendue.

Nous sommes issus de Dieu Lui-même. Seul notre corps vient de la nature, mais, dès le premier instant de notre conception, notre corps pétri d'esprit **est** une personne immortelle.

Il me semble vain de chercher dans la nature (y compris dans les capacités du cerveau naturel) ce que nous sommes ou qui nous sommes, ou de chercher à le comprendre comme un avoir qui peut s'acquérir ou se perdre.

Les pré-humains ne sont privés de rien. Ils ne sont pas des êtres spirituels immortels, même s'ils avaient un corps semblable au nôtre. Comme la compagne de Caïn dont est issu sa descendance

(pleinement à l'image de Dieu par la vie que Caïn a transmise en l'ayant lui-même héritée d'Adam et Ève), comme les filles de l'adam qui ont enfanté des enfants avec des « *filis de Dieu* » (des descendants d'Adam et Ève) dont parle le chapitre 6 de la Genèse.

Même si nous avons difficile à le comprendre, les pré-humains ne « *sont* » pas des personnes issues du souffle de Dieu. Ce n'étaient pas non plus des animaux. Seulement des êtres naturels comme les autres créatures vivantes sur terre.

Il me semble qu'ici, on est loin d'une lecture littérale à laquelle s'accrochent, au contraire, ceux qui écartent toute historicité. Ils pensent, comme les fondamentalistes les plus extrêmes, que le récit biblique raconte la création soudaine du corps d'un humain masculin à partir de la poussière sans aucun lien avec les règles naturelles puis l'extraction matérielle de l'une de ses côtes transformée en femme. La seule différence avec les fondamentalistes dont ils partagent la même lecture littérale est que ceux-ci pensent que c'est la réalité historique alors que ceux qui écartent toute historicité et tous les modernistes pensent que c'est symbolique.

Historique pour les uns, symbolique pour les autres, mais une même lecture littérale.

L'existence de pré-humains est une hypothèse qui n'a rien de la science-fiction. Bien au contraire, puisqu'elle ne discute en rien les constatations scientifiques et ne retient aucun fait visible extraordinaire. Elle se fonde seulement sur le fait que le corps humain suppose des « *processus évolutifs* » comme le Pape l'a rappelé dans son encyclique *Laudato si'* en affirmant, par contre, que la création de l'humain suppose tout autant une intervention surnaturelle et extraordinaire de Dieu.

De même que l'Incarnation du Christ (le nouvel Adam) fut un fait invisible extérieurement pour les témoins de cette époque et n'a rien d'un scénario de science-fiction, de même les croyants qui admettent que notre corps peut provenir de pré-humains ne font en rien de la science-fiction.

Bien au contraire, ils savent qu'aucune science ne peut observer directement une action extraordinaire et spirituelle de Dieu dont même la Bible ne peut parler que de manière imagée et symbolique.

Aux yeux des hommes, comment voir la différence spirituelle entre un pré-humain et un humain créé à l'image de Dieu, seul capable dans la nature de partager la vie éternelle de son Créateur ?

Ce n'est pas une lecture littérale qui peut permettre de comprendre, mais bien au contraire une lecture attentive au contexte historique des événements racontés au début de la Genèse et que l'auteur (ou les auteurs) pouva(en)t avoir en vue, ce qui est trop souvent oublié par ceux qui pensent, en ignorant les réalités historiques scientifiquement connues, que la Genèse aurait été inventée à l'époque de l'exil des Juifs à Babylone de 586 à 538 avant Jésus-Christ.

Un point essentiel doit cependant être immédiatement précisé. Admettre que le corps d'Adam et Ève puisse provenir de processus évolutifs, et donc d'une lignée pré-humaine, n'implique pas, bien au contraire, que cette lignée pré-humaine ait été une autre espèce.

Dans le récit biblique, la compagne qui donne une descendance à Caïn (Gn 4, 16-17) ou les filles de l'adam qui donnent une descendance à des fils de Dieu (Gn 6, 2 et 4) sont, nécessairement (puisqu'elles donnent une descendance), de la même espèce.

Donc, il me semble qu'il faut d'emblée rejeter « *La théorie d'un premier Adam conçu dans le ventre d'une mère porteuse d'une autre espèce* ».

Dans toutes les espèces, y compris chez les hominidés, les capacités du cerveau ont augmenté et vous avez raison de rejeter toute rupture dans la transmission des capacités ou des savoirs qui en résultent.

Cinci écrit : « nous n'arriverons jamais à figurer la possibilité qu'il y ait jamais eu un premier représentant de **l'espèce** humaine, en tant que spécimen véritablement isolé, seul et premier de son espèce, comme "pièce inédite" dans l'univers, et qui aurait pu parler un moment donné sans pourtant avoir dû passer lui-même par tout un processus d'apprentissage auprès d'un autre ».

Vous avez aussi raison mais, je souligne ici qu'il s'agit de l'espèce biologique et historique.

Il faut, en effet, rejeter l'idée d'un « Adam-Robinson Crusoé » qui aurait été « un surdoué capable pratiquement à lui seul d'apprendre le langage, l'art de manger avec des ustensiles, de produire des chansons, de fabriquer des chaises... ».

Cinci écrit : « On ne trouve pas dans la création d'homme qui se soit humainement construit tout seul ».

Exact, mais n'oubliez pas que vous avez ici un couple d'Adam et Ève.

Pour le surplus, vous pouvez observer tous les jours les extraordinaires relations que les humains parviennent à développer avec des animaux d'une autre espèce, alors il est évidemment certain qu'il ne faut pas imaginer des difficultés relationnelles au sein de l'espèce humaine.

Mais, je ne peux que comprendre votre difficulté d'imaginer sous divers aspects Adam et Ève avec un corps issu d'une espèce pré-humaine, si vous pensez à des êtres « *dépourvus* » ou « *privés* » d'une âme humaine. Nous n'avons pas une âme spirituelle, nous **sommes** des âmes spirituelles.

Vous évoquez beaucoup la Sainte Vierge. Elle n'est ni « *dépourvue* », ni « *privée* » de la divinité du Christ lorsqu'elle l'enfante en son sein par l'action de l'Esprit Saint.

Les pré-humains ne sont « *privés* » de rien. Ils sont des pré-humains. Ils ne sont pas des êtres créés à l'image de Dieu avec une nature corporelle et spirituelle capable de partager éternellement la vie d'amour de Dieu et qui subsiste au-delà de la mort physique.

Rien n'empêche Dieu de faire vivre ou revivre éternellement toute autre créature, y compris pré-humaine, mais il ne s'agit pas d'être spirituels qui subsistent au-delà de la mort physique. Ne parlez pas trop vite du « *sort peu glorieux des vils objets ou prosaïques créatures du monde naturel* ». Nous n'en savons rien. Il y avait des arbres et des animaux dans le jardin d'Eden et il est écrit que le loup paîtra avec l'agneau.

Cinci écrit : « le caractère d'humanité n'est pas uniquement tel un donné biologique brut. Ce n'est pas comme le fait de pouvoir être avec les cheveux roux au lieu de brun ou noir. Le caractère humain proprement dit n'en peut appartenir que d'un caractère à la fois personnel et communautaire simultanément ».

Certes, mais pas seulement, car nous sommes des enfants de Dieu dont la vie spirituelle est vraiment « **autre** » que celle des autres créatures présentes dans la nature.

Pouvons-nous comprendre ce que nous sommes si nous ne comprenons pas l'extraordinaire nouveauté dans la création que constitue l'esprit tracé dans l'humain par le souffle de Dieu et qui lui permet de partager la présence et la vie de son Créateur ?

Le passé historique, comme beaucoup d'autres réalités étudiées par les sciences, n'est pas connu uniquement par des observations directes de traces matérielles ou des expérimentations concrètes, mais peut aussi être connu par des réflexions et des raisonnements.

On peut certes multiplier les réflexions, mais, même sans aucune preuve matérielle, il me semble impossible d'éviter la question concrète de ce qui est possible dans la réalité historique en conformité avec la foi.

L'historicité de pré-humains ne repose pas sur le seul texte de la Genèse mais sur la foi de l'Église et sur la compréhension qu'on peut avoir de ce texte en cohérence avec cette foi de l'Église.

L'humain est la seule créature à l'image de Dieu, la seule créature dont la vie franchit la limite de sa mort physique, la seule capable de partager éternellement la vie de son Créateur.

Pour ceux qui partagent cette foi, il y a cette question : si, dans notre réflexion, nous remontons dans le passé les générations qui nous ont précédés, pensons-nous que, dans cette lignée biologique que la science fait remonter jusqu'à des milliards d'années et, notamment, jusqu'à des êtres éphémères formés de seulement quelques cellules, voire une seule, le corps de l'un de nos ancêtres biologiques a été enfanté par une créature (un « pré-humain ») qui, elle-même, n'était pas une créature « *à l'image de Dieu, dont la vie franchit la limite de sa mort physique, capable de partager éternellement la vie de son Créateur* » (un humain comme nous) ?

Si vous pensez « *non* », la seule alternative est que cet ancêtre lointain, premier humain comme nous dans notre lignée, aurait été créé immédiatement par Dieu, sans mère biologique dans la nature, soit avec des éléments chimiques nouveaux créés matériellement par Dieu, soit avec des éléments chimiques déjà existants mais réunis miraculeusement en un corps et formant son patrimoine génétique en un seul coup.

Voyez-vous une autre possibilité ?

Si vous répondez seulement « *je ne sais pas* » sans pouvoir envisager une autre possibilité historique concrète, c'est que vous estimez que les deux hypothèses sont possibles. Mais, dans ce cas, ne faut-il pas constater que vous admettez l'hypothèse de pré-humains ?

À défaut, il faut constater qu'il ne resterait que la création directe instantanée à un moment de l'histoire à situer dans le temps.

Le sujet est très vaste et s'il faut veiller à la cohérence de tous les détails, il est utile de veiller à distinguer les questions.

Il y a lieu, notamment, d'écarter toute forme de dualisme, comme l'Église y a toujours veillé. L'esprit humain n'est ni une masse physique, ni le simple produit d'une évolution naturelle. Et, en effet, l'esprit, l'âme et le corps sont « *tellement imbriqués qu'ils constituent une seule et même réalité* ». L'Église dit : « *une unique nature* », corporelle et spirituelle (C.E.C. 365)

En fait, il me semble qu'il faut éviter de penser qu'Adam aurait « *reçu* », « *en plus* », une âme immortelle. Adam n'est pas un pré-humain qui aurait « *reçu* » un esprit « *en plus* ». Adam n'existe pas sans ou avant son corps et son esprit.

C'est un point difficile mais essentiel pour comprendre ce qui est en cause. Il me semble qu'il faut sortir d'une approche physique qui se trompe de regard. Nous ne sommes pas de simples créatures vivantes éphémères comme le sont les autres créatures vivantes. Dieu nous a créés en insufflant sa propre vie, son souffle spirituel, dans une image façonnée par Lui dans la réalité corporelle du monde créé.

Nous ne sommes ni seulement le corps, ni seulement le souffle spirituel insufflé par Dieu, mais le « *produit* » de leur union, une réalité absolument neuve, un être nouveau. On peut dire que UN (du corporel) + UN (du spirituel) n'égale pas DEUX, mais fait surgir un TROISIÈME : l'âme humaine qui est autre que la simple addition du corps et de l'esprit qui la font exister ensemble.

Nous ne sommes pas une simple addition de corporel et de spirituel, mais une création résultant d'une union de corporel et de spirituel faite par Dieu qui fait surgir un être nouveau de cette union par et avec cette union. Le monde entier a été créé dans ce but.

Les pré-humains et tous les êtres de notre évolution biologique depuis le Big Bang ne sont que la matrice de notre corps. Notre âme, notre personne humaine fut une création singulière par une action de Dieu, mais cette action fut spirituelle comme l'a été plus tard sa propre Incarnation dans le sein de la Vierge Marie. Pour sa propre Incarnation, Dieu a acquis son corps de l'humanité qui préexistait. Il en fut de même pour le premier adam. Le corps vient de l'évolution, mais la création vient de Dieu.

Trinité écrit : « *Faudrait il imaginer qu'au même titre que Jésus, vrai Dieu, vrai homme, né de la Vierge Marie, Adam serait né mais de qui...d'un pré-humain ? Cela devient compliqué, et du coup donne "des billes" aux créationnistes, ne pouvant admettre que le Créateur serait passé par l'intermédiaire d'un pré-humain pour la création !* »

Adam est créé par Dieu. C'est une âme immortelle. Seul son corps vient de l'évolution et, en effet, dans la réalité physique il me semble né d'une mère biologique et d'une longue lignée de pré-humains depuis l'apparition du vivant il y a des milliards d'années. Ce n'est pas compliqué mais beaucoup ne peuvent l'admettre. Quelle est l'alternative ?

Invité écrit : « *Au lieu de verser dans des hypothèse dignes de la science fiction en imaginant l'existence de pré-humains qu'une lecture erronée de la Genèse engendre, pourquoi ne pas vouloir admettre que ses rédacteurs n'avaient pas la moindre idée que la création était en réalité le fruit d'une évolution sur des millions d'années, à laquelle l'homme n'a lui-même pas échappé? Que, par exemple, les dinosaures aient existé, et beaucoup plus tardivement l'homme de Neanderthal, échappait totalement à la connaissance des rédacteurs bibliques. Pour eux, l'homme tel que nous le connaissons remonte à l'origine de la création, c'est par sa naissance qu'elle s'achève au sixième jour et que Dieu peut enfin se reposer. Il n'y est donc nullement question d'une apparition tardive de l'homme. C'est un très beau texte poétique qui place l'homme comme l'aboutissement de l'acte de la création par lequel elle s'achève mais qui pour le reste, à la lumière de nos connaissances actuelles, est très naïf et sans autre intérêt.* »

Personne ici ne défend un scénario de science-fiction. La notion de pré-humains n'a rien d'extraordinaire pour les sciences de l'évolution. Il n'y avait que des pré-humains et pas d'humains au temps des dinosaures que vous citez. Pour le croyant qui définit un humain par son âme immortelle ou sa nature unique lui conférant une double vie corporelle et spirituelle, aucune fiction scientifique n'est davantage en cause sauf pour ceux qui s'écarterent totalement de la science en pensant à une création physique instantanée du monde et de l'humanité il y a six mille ans.

Vous êtes libre de penser que, même pour l'humain, « *la création était en réalité le fruit d'une évolution sur des millions d'années* », mais je crois, au contraire, que la création de l'humain a été une intervention singulière de Dieu, comme le Pape l'a si bien enseigné dans son encyclique ***Laudato si'***.

Vous êtes libre de penser aussi qu'outre le fait que le récit biblique présente l'homme comme l'aboutissement de la création, ce qui est exact, « *le reste, à la lumière de nos connaissances actuelles, est très naïf et sans autre intérêt* », mais je crois, au contraire, que, malgré les connaissances très limitées de ses rédacteurs que vous relevez, il s'agit d'un texte inspiré qui nous en révèle bien davantage sur la réalité historique.

Mais, il me semble qu'en fait, vous vous arrêtez aux portes de la révélation. Sauf si vous pensez que l'humain n'est qu'une créature naturelle comme les autres, la foi chrétienne, qui y reconnaît une âme immortelle malgré son corps mortel issu de l'évolution, n'échappe pas, si elle veut y réfléchir, à devoir méditer sa survenance dans l'histoire concrète. Même les rédacteurs les plus anciens ont pu en avoir conscience malgré leurs connaissances limitées et nous en révéler l'essentiel avec l'inspiration de Dieu

qui n'a jamais manqué de se révéler de manière authentique aux humains de chaque époque et selon leurs capacités.

Contrairement à ce que vous écrivez, l'apparition tardive de l'homme est un fait tant pour le récit biblique qui la situe au « *sixième jour* » dont vous acceptez le sens poétique que pour la science.

Gaudens écrit : « *ce qui fait l'humain c'est l'âme immortelle.*

D'où une question : puisque pour vous, corps, esprit et âme sont totalement unis (peut-on ajouter "évoluent ensemble" sans trahir votre pensée ?), qu'est-ce qui aurait différencié l'Adam primordial (pleinement homme car doué d'une âme immortelle) de ses père et mère? Je suppose qu'à vos yeux il y avait entre eux une totale ressemblance physique (pas de saut marqué de l'évolution entre eux) et que ceux-ci cultivaient déjà des capacités de leur esprit tel un langage développé, autant que sensorielles. Dans ces conditions comment considérer cette âme immortelle infusée par Dieu à l'Adam ? »

Attention, une fois encore : rien ne permet de considérer que Dieu a « *infusé* » une âme immortelle à l'adam. Adam « *est* » une âme immortelle créée par l'union d'une action spirituelle de Dieu dans de la matière façonnée par lui. Exactement comme une image est le produit d'une action du peintre et des éléments matériels que sont la peinture et le papier ou la toile. Un produit d'une volonté immatérielle et d'une réalité matérielle.

Il me semble que la difficulté se trouve dans votre réflexion concernant les ancêtres biologiques lorsque vous considérez « *que ceux-ci cultivaient déjà des capacités de leur esprit tel un langage développé* » (je souligne) parce que le mot « *esprit* » que vous utilisez ici ne me semble pas adéquat mais est confondu avec les capacités cérébrales naturelles qui font partie du corps.

L'esprit c'est la marque du souffle Créateur de Dieu qui nous permet de partager sa vie. Il ne provient en rien de l'évolution naturelle du cerveau.

Bien sûr, en nous, il nous est impossible de séparer esprit et intelligence cérébrale inséparablement unis.

L'extraordinaire de notre création c'est d'avoir fait advenir notre personne (notre âme) de cette union de l'esprit qui vient de Dieu et d'un corps naturel façonné par l'évolution.

Vous m'écrivez : « *puisque pour vous, corps, esprit et âme sont totalement unis peut-on ajouter "évoluent ensemble" sans trahir votre pensée ?* ». Oui, mais, bien sûr, seulement à partir de la création de l'humanité. Avant, il n'y a qu'une évolution de la création physique car il n'y a pas encore, dans le monde naturel, des êtres d'une nature corporelle et spirituelle leur permettant de partager la vie spirituelle de Dieu avec leur corps.

Peut-on affirmer que la création d'Adam et Ève n'a eu aucun effet corporel par rapport à leurs ancêtres biologiques ? Je ne le pense pas. Quand on observe tous les effets psycho-somatiques que la médecine peut constater, il me semble fort possible, et même probable, que la création spirituelle a eu des effets sur le psychisme naturel.

Je ne fais aucune distinction particulière parmi les pré-humains depuis l'apparition du vivant jusqu'à la création d'Adam et Ève. L'évolution a développé nos ancêtres depuis les premiers organismes cellulaires jusqu'aux divers hominidés préhistoriques. Je ne pense pas qu'il y avait des hominidés à l'époque des dinosaures, mais c'est sans intérêt ici.

Le récit biblique nous parle de l'histoire concrète à la manière et selon la culture de l'époque de ces rédacteurs pour nourrir ce qui nous est utile pour comprendre notre réalité aujourd'hui dans l'histoire.

L'auteur du récit s'exprime dans le contexte des connaissances qui sont les siennes. Cela ne l'empêchait pas de pouvoir percevoir, sous l'inspiration divine, l'essentiel utile à notre foi aujourd'hui.

On peut certes penser que l'âme immortelle est une notion tardive, mais, même si les anciens n'en avaient qu'une perception plus confuse que celle que nous donne la résurrection du Christ aujourd'hui, cela ne les a pas empêché d'avoir déjà une perception profonde de ce que nous sommes et d'une survie.

Ce qui est certain c'est que, aujourd'hui, c'est le fait que nous sommes des âmes immortelles qui nous distingue absolument de toute autre créature. Et cela n'a pas toujours existé sur la terre depuis le Big Bang, ni durant toute l'évolution de nos ancêtres biologiques pré-humains depuis l'apparition du vivant. Il s'est produit un fait historique

Kerygme écrit : *« Nous sommes seulement dans une réflexion théologique, je ne pense pas qu'il s'agisse de remettre en cause mais de réfléchir à une possible actualisation selon les connaissances actuelles; non pas seulement à partir des écrits bibliques mais avec l'ensemble de la Tradition (Bible, Tradition des Pères de l'Église, Magistère) qui sont pour les théologiens, et nous aussi, les trois moyens de la Révélation.*

La théologie est aussi une science et se doit de prouver ce qu'elle avance. Elle nécessite donc un travail de chercheurs et la collégialité, par exemple avec la publication des travaux afin qu'ils puissent être éprouvés ; méthodologie scientifique en somme. Nous en sommes loin sur le forum mais cela n'empêche pas - en tant que baptisés - de participer à la réflexion.

Les théologiens n'étant pas que les docteurs universitaires mais aussi nos évêques, nous pouvons à tout moment éprouver nous aussi nos réflexions.

Le véritable risque serait de développer une théorie dans son coin, de penser avoir trouvé une vérité fondamentale et de vouloir en convaincre les autres. Tant que nous agissons en faisant Église, nous nous prémunissons contre les erreurs.

Je vois plutôt ces échanges, sur le forum, non comme un attrait pour de la nouveauté ou le désir de changement mais comme des pistes pouvant participer à un discours apologétique ou même à une évangélisation à notre niveau; afin de faire face à des questions qui ne manquent pas d'être posées. Et en l'absence de foi pour notre interlocuteur, l'absence de réponses, une position fondamentaliste, la formule "c'est un grand Mystère" sont perçues comme un aveu d'échec.

Il s'agit donc d'être un relais pour permettre à des esprits scientistes de s'ouvrir à l'hypothèse de Dieu, pour le reste c'est toujours le saint Esprit qui agira et non nos mots ou nos théories. »

Merci à Kerygme pour ces excellentes réflexions qui me paraissent aussi justes que pertinentes.

C'est bien l'attitude et l'approche qui doivent être les nôtres.

Nous ne sommes ici que de simples croyants qui essayons d'approfondir l'intelligence de notre foi catholique non pour partager de petites théories privées mais pour essayer de mieux comprendre, dans le contexte actuel, la foi de l'Église en communion avec le Pape et de manière fidèle à la Tradition et à l'enseignement officiel de l'Église.

Crosswind écrit : *« Simple précaution d'usage : nous sommes d'accord qu'ici, vous invoquez la Bible et non la science? Le fait historique dont vous parlez est un fait d'histoire biblique ? »*

Merci pour cette bonne question qui éclaire une confusion fréquente. Un fait historique, c'est simplement un fait qui s'est produit réellement dans le passé. La réalité d'un fait historique ne dépend en rien de la circonstance qu'il est relaté par la Bible, par la science ou par n'importe qui.

Quand je parle d'un fait historique, je n'invoque ni la Bible, ni la science.

Mais l'expression *« fait historique »* a certes un autre sens. Tout différent. En effet, on peut aussi parler de fait historique lorsqu'un fait est attesté par des preuves scientifiques. Ce n'est pas dans ce sens, comme signifiant un fait scientifiquement prouvé, que j'utilise l'expression *« fait historique »* mais simplement dans le sens d'un fait qui s'est réellement, concrètement passé à un moment de

l'histoire et à un endroit de notre univers matériel. Peu importe qu'il soit connu ou inconnu, prouvé ou non. À cet égard, le Big-bang est un fait historique.

La plupart des faits historiques du passé n'ont laissé aucune trace et sont définitivement oubliés. Ce n'est pas pour autant qu'ils n'ont pas existé, même si plus rien ne les prouve.

Prenez l'exemple de la conception virginale du Christ. C'est un fait historique, en ce sens qu'il s'est réellement produit en Palestine il y a environ 2000 ans. Mais, ce n'est évidemment pas un fait historique dans le sens d'un fait prouvé de manière scientifique.

De même, le fait historique de la création d'Adam et Ève ne fait évidemment l'objet d'aucune preuve scientifique. Mais, pour un croyant, c'est cependant un fait historique en ce sens qu'il s'est réellement passé à un moment de l'histoire dans le temps et à un endroit concret de notre planète.

Si nous croyons à ce fait historique, ce n'est pas uniquement sur la base du texte biblique très poétique et symbolique, mais surtout sur la base de la foi de l'Église portée par la Tradition et le Magistère ainsi que sur les développements de l'intelligence de cette foi au fur et mesure de l'extension des connaissances scientifiques.

Vous avez bien sûr raison de constater que *« la science, et l'histoire, laïque serait bien en peine de démontrer quoi que ce soit en ce qui concerne le concept d'âme humaine »*.

Kerygme écrit : *« aucune découverte archéologique ne situe une quelconque variante de pré-humain à l'époque des dinosaures. La piste de Graecopithèque ou même de Homo Naledi nous situerait grosso modo à moins d'une dizaine de millions d'années; et les gros dinosaures avaient disparu depuis longtemps. »*

Il est important de rappeler qu'ici aussi le mot *« pré-humain »* a deux sens différents (cela vise soit tous les ancêtres biologiques des humains depuis l'apparition de la vie, soit l'espèce naturelle dont fut directement tirée le corps d'Adam et Ève) et nous sommes bien sûr tous d'accord pour observer que rien ne permet de constater une présence d'hominidés à l'époque des dinosaures.

Kerygme écrit : *« La pensée de Dieu étant créatrice (gen 1,3 : Dieu dit : « Que la lumière soit. » Et la lumière fut.), au moment où il pense l'homme, ce dernier est créé. Et cela me semble plus en accord avec le chapitre 2 de la Genèse qui dit : "il insuffla dans ses narines le souffle de vie, et l'homme devint un être vivant." Cela implique de manière explicite qu'il ne l'était pas avant.*

Hors les êtres vivants existaient déjà lors de la création d'Adam et donc notre présumé pré-humain. Alors comment sortir de ce paradoxe ? Ma proposition - purement hypothétique et c'est là que mon pré-humain intervient en tant que descendant de ces mammifères survivants - serait que Dieu a pu utiliser une forme de vie préexistante (et postérieure aux dinosaures) comme modèle tout en faisant une création nouvelle. C'est à partir de ce "chaînon manquant" que j'échafaude le reste de ma théorie. C'est alambiqué, je le reconnais. »

Je vous comprends et cela ne me paraît pas alambiqué.

C'est même exactement ce que me semble indiquer le récit biblique lorsqu'il raconte que Dieu façonne l'adam déjà avant même qu'il y ait eu de la pluie, ni aucune plante sur la terre (Gn 2, 5), ce qui remonte bien plus loin que les premiers mammifères jusqu'aux débuts de la vie.

La nouveauté, c'est le souffle de Dieu qui a uni le créé et l'incrée, le matériel et le spirituel, de manière à faire advenir un être nouveau.

Kerygme écrit : *« Mais je reste persuadé que dans la Génèse, et pour répondre à une compréhension de l'époque, il y a une part de récit cosmologique transmis de façon cosmogonique. Dans quelle proportion et dans quel agencement, ça c'est une autre histoire. »*

C'est bien vrai, même si ces mots sont un peu compliqués.

Plus simplement, c'est une explication de faits réels de l'histoire dans un langage d'une époque.

Kerygme écrit : « *j'essaie de progresser m'interrogeant sur un sens allégorique de boue/poussière. Une ébauche : ne pourrait-elle pas être cet état du pré-humain (au sens 1) qui n'est pas à la ressemblance de Dieu ? C'est dans cette perspective que j'avais abordé le souffleur de verre.* »

Oui, en effet, il y a beaucoup à creuser dans le sens allégorique de boue/poussière et dans l'état pré-humain qui précède la ressemblance à Dieu voulue par le Créateur.

Je ne vais pas développer ici les réflexions que j'ai présentées sur ce point dans le contexte sumérien de l'invention de l'écriture (cf. infra : « 43. *L'image et la ressemblance* »). Vous savez probablement combien je pense qu'une « *image* » exprime de manière particulièrement éclairante ce que nous sommes réellement : Prenez une image matérielle. Il a fallu tout un travail industriel pour façonner le papier ou le carton autant que les encres utilisées pour dessiner ou imprimer le dessin. Mais, ce qui est décisif (comme pour toute écriture), c'est une décision intérieure d'une personne et une action de cette personne. L'image que vous tenez en mains est le produit des éléments matériels préexistants préparés et d'une action décidée par une volonté immatérielle (Dieu façonne l'humain **comme** on réalise une image et afin qu'elle puisse lui ressembler).

Invité écrit : « *En réalité, vous interprétez le sens de ce verset comme si Dieu insufflait une âme à l'homme.* »

Non, certainement pas. Bien au contraire, ce serait un dualisme qui n'aurait aucun fondement biblique et serait incompatible avec la foi de l'Église.

Si vous avez lu mes réponses à d'autres intervenants, vous pourrez constater combien j'insiste pour rejeter une telle approche que nous sommes d'accord d'écarter.

Ce n'est pas sur ce point que nous sommes en désaccord.

Comment répéter avec des mots différents que nous ne sommes pas une addition d'un peu d'esprit et d'un peu de corps, mais le produit d'une union entre de la vie spirituelle divine et de la vie corporelle ? Notre âme en est le produit avec une nature unique mais une double vie : spirituelle et corporelle.

Invité écrit : « *ni ce récit ni le reste du pentateuque ne soutient pareille conception dans la mesure où la foi en une âme immortelle n'existait pas. La vie humaine se terminait avec la mort physique et l'espérance d'une continuité dans un au-delà n'effleurait même pas les pensées des rédacteurs bibliques.*

Votre interprétation s'élève donc au-delà des mots du texte et de son sens. Vous lui prêtez une dimension qu'il ne comporte pas. »

Il me semble que les « *mots* » du texte et « *son sens* » indiquent plutôt dans votre réflexion une approche qui ne tient compte ni de l'imprécision des « *mots* », ni de l'imprécision du « *sens* » d'un texte.

Sauf à croire à un prétendu sens littéral unique et clair, il est inévitable que toute interprétation, comme tous les enseignements de l'Église, implique toujours d'aller « *au-delà* » d'une signification particulière des mots d'un texte ou d'un sens particulier (tel le sens littéral perçu par un lecteur selon ses propres repères).

Il est évident que la théologie, l'exégèse et les dogmes se dégagent de manière de plus en plus fine selon des progrès influencés par la philosophie et les sciences humaines. Cela vaut pour l'âme

immortelle comme pour la Trinité et tous les sujets théologiques utilisant des concepts affinés par d'innombrables réflexions. Vous le savez.

La notion d'âme que nous utilisons, et a fortiori celle d'une âme immortelle, est effectivement le produit d'une longue histoire philosophique et théologique.

Mais, dire que « *La vie humaine se terminait avec la mort physique et l'espérance d'une continuité dans un au-delà n'effleurait même pas les pensées des rédacteurs bibliques* » me semble, par contre, non fondé.

Je crois (impossible d'utiliser ici un autre mot) que la mort et l'au-delà de la mort ont toujours été une question présente pour tout être conscient capable de partager la vie de Dieu, même si c'est, évidemment et comme toujours, dans les limites du langage et de la culture de chaque époque.

Sur quelles constatations ou preuves vous basez-vous pour affirmer que chez les Sumériens ou les Égyptiens du troisième millénaire, par exemple, aucun au-delà n'était imaginé ou espéré, au moins confusément ?

Chez les Hébreux, le shéol a exprimé la question de l'au-delà avec certes une absence profonde de réponse précise. Mais, je ne vois pas ce qui vous incite pour autant à croire que les anciens pensaient à un néant total après la mort comme le pensent aujourd'hui des athées. Des rites funéraires très anciens attestent du contraire.

Invité écrit : « *Je maintiens que l'immortalité de l'âme n'était pas la préoccupation des rédacteurs du pentateuque qui sont entièrement accaparés par l'attachement à la terre promise et à leurs conditions de vie* »

Le mot « *entièrement* » me paraît excessif, mais le « *vous mourrez* » déclaré par Dieu avant le choix originel d'Adam et Ève paraît bien sans issue à ce moment de l'histoire et il me semble exact qu'il n'y a ensuite plus d'autres mentions de l'âme immortelle dans la suite du Pentateuque.

En déduire, pour autant, que toute espérance ou toute conscience d'un au-delà avaient disparu ce serait aller trop loin.

Le soin apporté aux morts et à leurs tombeaux est un indice qui me semble déjà contredire une négation totale de tout au-delà, comme le comprendrait un athée moderne.

La seule évidence du mystère de la mort suffit à considérer que, de tout temps, la question de l'au-delà s'est posée à un être conscient de lui-même, même lorsqu'il était le plus souvent et principalement préoccupé par les besoins primaires de sa vie physique.

Invité écrit : « *Concernant le récit d'Adam et Ève, il n'enseigne absolument pas l'immortalité de l'âme humaine puisque l'homme qui est poussière, retourne à la poussière à l'issue de sa vie terrestre.* »

Je ne peux que rappeler ici la vie éternelle indiquée dans le récit lui-même et le fait que celle-ci n'est impossible que par une barrière posée par Dieu et que Dieu peut donc lever.

Le fait que l'homme retourne à la poussière parce qu'il est poussière concerne, comme vous l'observez, sa vie « *terrestre* ». Nous revoici aux portes de la question essentielle de ce que nous sommes.

Sommes-nous davantage ? C'est en effet ma conviction et ce que je comprends du récit d'Adam et Ève. Le terrestre a été façonné jusqu'à produire l'adam mais c'est un souffle (et la relecture chrétienne y perçoit Dieu lui-même par le mode d'action de l'Esprit Saint) qui a créé le « *nefesh* » (l'être ou l'âme) en le rendant « *vivant* ».

C'est bien certainement ma relecture chrétienne qui y lit une action qui unit une vie spirituelle à une vie terrestre préexistante, une création d'un être nouveau avec une nature unique mais double en ce qu'il participe tant à la vie terrestre corporelle qu'à la vie spirituelle.

Seule la vie corporelle s'éteint avec la mort physique et toute la poussière qui forme l'humain retourne à la poussière, ce que nous savons tous très bien à notre époque qui comprend que notre corps n'est formé que d'atomes semblables à ceux qui forment tous les autres corps physiques de la nature matérielle. Mais, cela ne concerne donc que la poussière physique.

Invité écrit : *« Et de l'arbre de la vie qui était le moyen d'acquérir la vie éternelle, l'homme n'en n'a pas goûté. »*

En effet ! On peut seulement se souvenir que même la vie éternelle se « nourrit ». C'est certes paradoxal. J'y perçois une invitation à éviter une imagination caricaturale d'une vie éternelle figée. Dieu est amour et la contemplation bienheureuse du Ciel se nourrira sans cesse de cet amour sans lequel il n'y pas de vie.

Invité écrit : *« Comment ne pas souligner également que si leurs auteurs avaient eu foi en l'immortalité de l'âme, la présence de l'arbre de vie n'aurait plus présenté le moindre intérêt dans le récit et perdrait toute sa signification. »*

Vous conviendrez que c'est trop rapide comme affirmation. C'est seulement l'intérêt et la signification par rapport à une interprétation (celle que vous retenez) qui sont en cause.

L'arbre de vie gardait, bien au contraire, tout son intérêt et sa signification comme source d'espérance même dans le brouillard de l'arrêt radical de la vie physique par la mort naturelle.

Ce brouillard suffit à expliquer que devant le mystère de la mort, les anciens ne pouvaient guère préciser comment franchir le « vous mourrez » de la Genèse.

Vous savez combien le concept de sheol exprimait cela avec l'impression d'une subsistance dégradée, une sous-vie obscure. Leur perception d'une vie immortelle était, en effet, très pauvre. Cela ne veut pas dire absente.

Donc, même s'il est exact que le concept d'âme immortelle est plus récent que le récit de la Genèse, il ne faut pas, pour autant, en déduire que la réalité que nous exprimons aujourd'hui avec nos mots actuels était ignorée totalement par un rédacteur de l'antiquité et ne pouvait être présente dans un écrit de manière implicite.

La théologie et l'enseignement de l'Église n'ont jamais cessé de relire, à la lumière de l'Évangile, le sens des textes plus anciens, bien au-delà ce que leurs auteurs pouvaient imaginer.

Il est évident qu'en réfléchissant aujourd'hui à la réalité concrète de la création, nous le faisons en tenant compte de nos connaissances technologiques et scientifiques actuelles bien au-delà du sens que les auteurs originaires pouvaient donner à leur propre texte inspiré parce que nos mots sont différents et que nos connaissances sont bien plus étendues.

Invité écrit : *« Dieu façonne l'homme à partir de la matière (image du potier qu'on retrouve plus loin dans la Bible) et lui donne la vie (image du souffle). Il n'est ni question d'une âme ni de l'Esprit-Saint. Voilà le sens de ce verset. »*

Pourquoi croyez-vous pouvoir limiter ainsi le sens d'un texte ?

Nous sommes bien sûr d'accord de constater que « *Dieu façonne l'homme à partir de la matière (image du potier qu'on retrouve plus loin dans la Bible) et lui donne la vie (image du souffle)* », mais pourquoi ajouter aussitôt, par une interprétation restrictive, que « *Il n'est ni question d'une âme ni de l'Esprit-Saint* » ?

Contrairement à ce que vous affirmez, beaucoup de traducteurs de la Bible utilisent le mot « âme » dans le premier chapitre de la Genèse et ils le font non seulement pour la création de l'adam qui devint ainsi une « âme vivante », mais en utilisant même aussi ce mot pour les animaux.

L'âme, c'est l'être vivant, et, le cas échéant, la personne. L'Église, confrontée à la question de l'âme immortelle, a confirmé que le mot est adéquat, même s'il est bien certain que l'auteur du récit de la Genèse en avait une perception intellectuelle différente et moins subtile que celle dont nous avons hérité par un affinement de milliers d'années tant du langage lui-même que de la philosophie et de la théologie.

Dans une note de 17 mai 1979, la Congrégation pour la Doctrine de la Foi a précisé que « *L'Église affirme la survivance et la subsistance après la mort d'un élément spirituel qui est doué de conscience et de volonté en sorte que le « moi » humain, bien que manquant pour un temps de ce complément qu'est son corps, subsiste. Pour désigner cet élément, l'Église emploie le mot « âme », consacré par l'usage de l'Écriture et de la Tradition. Sans ignorer que ce terme prend dans la Bible plusieurs sens, elle estime néanmoins qu'il n'existe aucune raison sérieuse de le rejeter et considère même qu'un outil verbal est absolument indispensable pour soutenir la foi des chrétiens.* ».

De même qu'il n'utilise pas le concept d'âme, il est évident que le livre de la Genèse ne parle pas expressément de la Trinité. Cela n'empêche pas l'Église d'en retrouver la trace bien au-delà de ce que l'auteur humain pouvait en penser lui-même.

Lorsqu'Abraham rencontre trois hommes près du chêne de Mambré, il ne pense pas avec le concept de Trinité. L'auteur du texte non plus. Et pourtant...

De même, pour le « souffle » qui fait l'adam vivant. C'est bien sûr notre foi qui nous permet de comprendre aujourd'hui ce langage bien au-delà du sens de l'auteur primitif.

L'Église n'est pas limitée, dans sa compréhension des textes sacrés, par le sens que leurs auteurs humains pouvaient en avoir.

En fait, chacun doit se confronter aux mêmes constats : nous sommes des âmes immortelles à la différence de toute autre créature terrestre, cela implique nécessairement un commencement dans l'histoire et il me semble que cela ne laisse que deux alternatives : soit une création physiquement instantanée sans évolution, ni pré-humains, soit une création spirituelle non pas « dans » mais « avec » du corporel issu de l'évolution d'une espèce biologique pré-humaine que la science nous décrit plus ou moins précisément.

Car, une chose est certaine : il est impossible que l'âme humaine soit devenue progressivement immortelle. Cela ne peut être qu'un fait instantané dans l'histoire concrète.

Si vous avez une autre alternative à proposer, je serais très heureux d'en prendre connaissance.

Mais, si c'est la réalité même d'une âme immortelle que vous mettez en doute, alors, effectivement, vous allez vous retrouver dans la mouvance antispéciste, sans possibilité de distinguer objectivement les humains des animaux et dès lors d'admettre une création historique.

C'est l'Incarnation du Christ qui peut seule convaincre de ce qu'a pu être notre propre création.

Lejardin écrit : « *Je pense que le véritable enjeu théologique repose sur la définition de l'humanité.* »

*Qu'est ce qu'un être humain ? Comment considère-t-on les différentes espèces humaines fossiles ayant existé par le passé ? Néandertal faisait de l'art, des outils, des bijoux, et une partie de son ADN existe encore dans les populations eurasiatiques : où pouvons-nous le mettre théologiquement ?
Que faire de l'homme de Flores ? D'homo ergaster ?
À partir de quel moment dans le continuum entre homo sapiens et australopithecus pouvons-nous parler d'humains ? »*

Ce sont, en effet, autant de questions pertinentes.

*Lejardin écrit : « Le problème c'est que rien ne permet de distinguer l'humanité de votre pré-humain. Factuellement, les hommes sont les mêmes depuis 300 000 ans.
Il faudrait déjà pouvoir prouver que certains ont une âme et pas d'autres.
Ensuite, le récit de l'ancien testament est lié au peuple d'Israël qui cherchait justement à se donner un Dieu pour se distinguer du reste des hommes.
La Genèse est une création tirée des religions ougaritique et sumero-babyloniennes. Pour comprendre certaines choses, il faut la replacer dans le contexte des peuples qui l'ont écrite. »*

Il ne me semble pas qu'on puisse affirmer que les hommes sont les mêmes depuis 300.000 ans.

Outre le fait que l'homo de Néanderthal a coexisté avec l'homo sapiens jusqu'à il y a environ 30.000 ans, rien ne permet d'affirmer que le cerveau de l'homo sapiens n'a pas du tout évolué durant 300.000 ans. L'évolution n'est pas un phénomène qui s'arrête. Qui peut mesurer actuellement les évolutions très subtiles de nos neurones depuis 300.000 ans par rapport à tout ce qui est corporellement en lien avec notre état de conscience ?

Les chasseurs-cueilleurs de type homo sapiens qui se sont succédés pendant des dizaines de milliers d'années avaient-ils les mêmes capacités neuronales que les Sumériens qui ont inventé l'écriture ? C'est loin d'être certain, même si « en gros » c'étaient les « mêmes » homos sapiens. Il ne faut pas oublier qu'il n'y a qu'une différence de un pourcent entre l'ADN des chimpanzés et le nôtre.

Le fait que la science n'ait pas repéré de différence dans ses constats actuels basés sur les restes disponibles n'est pas une preuve négative de l'absence de toute différence dans le temps.

Les différences qui se constatent sur des millions, voire des centaines de millions d'années, ne sont souvent que le résultat d'une succession de différences largement imperceptibles.

L'âme spirituelle qui définit l'humain ne pourra jamais faire l'objet d'un constat scientifique.

Pour le reste, je ne peux évidemment que rejeter votre idée que Dieu et la Genèse seraient des inventions du peuple d'Israël « qui cherchait justement à se donner un Dieu » avec « une création tirée des religions ougaritique et sumero-babyloniennes », même si, bien sûr, certaines perceptions du divin se retrouvaient de diverses manières dans les diverses religions de chaque époque antique et que, par exemple, le dieu El à Ougarit peut être rapproché d'Elohim, le Dieu Créateur d'Israël.

*Mpijery écrit : « En observant ce qui se passe dans la nature et en analysant ce que nous donne l'archéologie, il est clair que les interventions de Dieu ne violent aucune loi physique, ce qui est logique dans la mesure où c'est Lui-même qui a défini ces lois.
Partant de cet énoncé, je dirais qu'Adam avait nécessairement des parents biologiques et que Dieu lui a après coup insufflé la vie qui l'a véritablement défini comme un vrai humain.
Après, il y a les miracles mais qui sont finalement loin d'être "magiques" »*

La difficulté par rapport aux lois physiques, c'est que nous incapables de préciser et même de nous rendre compte de leur pleine réalité, en ce compris leur lien avec la réalité spirituelle.

Comment comprendre l'autonomie de la création et de l'humain libre avec le fait que tout provient du Créateur et qu'il a tout pouvoir sur la matière qu'Il a Lui-même créée ? Les miracles sont autant de signes pour nous inviter à être prudents par rapport aux réalités ultimes des lois physiques et à l'action de Dieu qui ne cesse jamais dans sa création.

Pour le reste, je ne peux qu'attirer votre attention, une fois encore (comme c'est difficile !) sur le fait que ce n'est pas « *après coup* » que Dieu a insufflé la vie à Adam.

Avant le souffle de Dieu qui l'a rendu vivant, Adam n'existe pas.

C'est comme pour chacun de nous. Avant notre conception, nous n'existons pas, même si les éléments corporels qui ont formé la première cellule de notre embryon existaient déjà dans le corps de chacun de nos père et mère.

C'est au moment même de sa conception physique qu'un souffle spirituel de Dieu a créé un être nouveau avec une nature unique mais double : corporelle et spirituelle.

Mpijery écrit : « *en partant de l'hypothèse qu'Adam a coexisté avec d'autres (pré)humains, est-il raisonnable de penser que Caïn ou d'autres fils d'Adam ont pu "épouser" une femme provenant d'autres tribus préexistantes? ce qui amène à supposer que tous les humains ne descendent pas forcément d'Adam (et d'Ève).* »

Cette question particulière est développée dans le sujet intitulé « *60. La descendance d'Adam et Ève et les pré-humains* » (cf. infra).

Mais, en aucun cas, nous ne pouvons douter du fait certain que tous les humains descendent forcément d'Adam et Ève.

Tous les descendants d'Adam et Ève ont hérité de la vie humaine créée par Dieu. Tous et chacun sont des âmes immortelles. Sans exception. Même si l'un des père et mère biologiques est un pré-humain.

L'existence de pré-humains et des unions comme celle de Caïn ou de certains « *fils de Dieu* » (descendants d'Adam et Ève selon Saint Jean Chrysostome) avec des filles de l'adam (l'espèce biologique adamique façonnée par Dieu avant le souffle spirituel Créateur de l'humanité) (Gn 6, 1-4) n'y change rien. Même dans tous les cas où le corps d'un descendant d'Adam et Ève a été conçu avec un pré-humain, la vie humaine nouvelle a été transmise.

Pour celui qui accepte que le corps d'Adam et Ève provient à 100 % de pré-humains, il est sans importance que le corps d'un descendant puisse aussi provenir à 50 % d'un pré-humain.

L'unique nature humaine d'Adam et Ève, qui est corporelle et spirituelle, n'est pas divisible lors d'un engendrement dans leur descendance, même si, outre cette nature transmise avec et par le gamète d'un descendant d'Adam et Ève, la conception de l'enfant engendré se fait, en outre, avec l'apport corporel biologique d'un gamète parental pré-humain.

Dans tous les cas, la progéniture d'un descendant d'Adam et Ève transmet la vie humaine avec l'intégralité indivisible de sa nature corporelle et spirituelle. De même que la couleur de vos yeux peuvent provenir d'un seul de vos deux parents, de même la transmission de la vie spirituelle créée, et qui n'est pas divisible, est acquise pleinement par tout descendant quelle que soit l'origine de son corps dans l'espèce biologique en cause.

Gaudens écrit : « *Le principe du monogénisme pourrait être un problème réel. Si Adam avait été créé (plus exactement "hominisé") par la réception d'une âme immortelle il y a environ 6000 ans, comme on sait par ailleurs que les homos sapiens étaient déjà largement représentés à la surface de la terre à*

ce moment là, comment pourrions-nous assurer que la totalité des humains peuplant la terre aujourd'hui descendraient du couple Adam-Ève ? »

Je ne peux que redire ici encore qu'Adam a bien « *été créé* » et non (ce qui ne me semble pas plus exact, mais au contraire inexact) « *hominisé* » « *par la réception d'une âme immortelle* ».

Nous sommes des âmes immortelles. La création de l'âme de notre personne qui est corporelle et spirituelle est instantanée au premier instant de notre existence terrestre. Il n'y a pas de corps avant l'âme, ni d'âme avant le corps. Corps et esprit font exister l'âme de manière indivisible au moment de la conception de l'unique nature indivisible physique et spirituelle de chaque humain. C'est ainsi depuis Adam et Ève et pour chacun de leurs descendants.

La génétique et les généalogistes nous apportent aujourd'hui des connaissances suffisantes pour attester qu'il ne faut que très peu de temps (3.000 ans, voire moins) pour qu'un humain quelconque devienne l'ancêtre direct de toute l'humanité.

Ce point particulier est développé dans le sujet intitulé « 63. *Notre généalogie historique jusqu'à Adam et Ève* » (cf. infra).

Le bon Seb écrit : « *Pourquoi passer son temps à lancer des sujets qui s'efforcent de faire dire à la Genèse plus que ce que la Genèse a à nous révéler ?* »

Vous faites très bien d'attirer l'attention sur les limites de ce que la Genèse et l'enseignement de l'Église retiennent de manière certaine. au-delà, nous sommes dans les hypothèses. Elles permettent seulement de faire observer, dès à présent, que la foi est raisonnable et qu'elle n'a rien à craindre des analyses scientifiques les plus rigoureuses. Pour le reste, la plus grande prudence s'impose et restons prioritairement en communion avec le jugement de l'Église.

Le sujet de la création, souvent enfermé dans une interprétation littérale venant de notre enfance que les écrits du Magistère ne confirment pas, me semble causer beaucoup de difficultés très importantes à notre époque qui s'expriment par de multiples objections très concrètes qu'il faut pouvoir rencontrer, ce qui donne l'impression d'aller fort loin dans des détails.

Chaque recherche théologique comme chaque commentaire ou chaque homélie, de même que les innombrables textes du magistère, nous lancent dans bien des réflexions détaillées.

Qui peut limiter « *ce que la Genèse a à nous révéler* » ?

La Parole de Dieu ne cesse de nous réserver encore bien des découvertes adaptées à chaque époque.

Il nous faut continuer à aborder les origines de l'humanité sous de multiples aspects derrière les mots évolution et création que la plupart des intervenants acceptent de combiner dans leur compréhension des débuts de l'histoire.

Il est constant que les humains n'ont pas toujours existé sur la terre et, par rapport à la création des étoiles ou aux périodes glaciaires, cette présence est même très récente.

Et la même question revient sans cesse : Y a-t-il, pour la création des premiers humains, une action créatrice dans une lignée biologique préexistante avec des milliers de naissances et de morts successives jalonnées de transformations cumulées au fil de milliards d'années amenant progressivement l'apparition de cellules formant des êtres de type végétal, puis de type animal, de plus en plus complexes ?

Si le corps biologique de l'homme provient d'une évolution ou de mutations successives au terme de milliards d'années avant d'atteindre un état dans lequel il a pu recevoir de Dieu une âme immortelle

qui peut vivre éternellement avec Dieu et qu'il a été créé ainsi à un moment de l'histoire, la réflexion aboutit à une question qui dérange, mais qui semble inévitable. Adam a-t-il une mère biologique ? Une mère non humaine.

Abandonner la question aux scientifiques, n'est-ce pas affaiblir non seulement la révélation sur la création à notre époque, mais notre compréhension de la Genèse et notre intelligence de la foi ?

Je crois à la vérité du récit de la Genèse, mais je crois aussi que sa compréhension, son interprétation, doivent tenir compte de l'état actuel de nos connaissances pour ne pas s'accrocher à tort à des images erronées d'une manière telle qu'un grand nombre rejette ce récit en dehors de toute réalité historique.

Savoir si l'homme a été créé d'un coup avec de la poussière du sol ou si la création de son corps a pris du temps n'a, en soi, aucun intérêt pour la foi. De même que la plupart des croyants ont pu croire sans dommage pendant des siècles que la terre était plate alors qu'elle est ronde, ils ont pu croire en une création en six jours de 24 heures.

Mais, à notre époque, s'accrocher à une interprétation contraire à la science que le texte n'impose pas ou sortir le texte de la réalité historique, peut être grave pour la foi, parce que s'il fallait considérer que la révélation ne dit rien de l'origine historique de l'homme, elle abandonnerait à la science, aux connaissances terrestres, l'apparition de l'homme, sa réalité, sa vocation concrète. Cela ouvre aussi une attitude souvent semblable à l'égard du Christ, car il est encore bien plus extraordinaire historiquement d'admettre qu'une femme a engendré Dieu par l'Esprit Saint sans intervention d'un homme que d'accepter que ce même Esprit Saint a créé un homme dans l'histoire.

Face aux contestations sévères de l'historicité des Évangiles et particulièrement de la conception virginale du Christ dans le sein de Marie, il me semble important de ne pas renoncer à évoquer la création concrète de l'homme et de chercher à pouvoir en parler de manière concrète aux hommes de notre temps.

Il nous faut sans cesse chercher à concilier la foi, la raison et les connaissances modernes, essayer de comprendre ce que le (ou les) auteur(s) du début de la Genèse ont voulu nous communiquer avec leurs connaissances et leurs expressions de l'époque, la vocation de l'homme qu'elle nous enseigne.

Le Christ lui-même s'est référé à ce texte. Les questions concrètes sont nombreuses. Ni la catéchèse, ni l'intelligence de la foi, ne peuvent les ignorer sans risquer de repousser la foi dans l'abstraction.

Non, les hommes n'étaient pas des animaux jusqu'à ce que Dieu en prenne un et lui insuffle une âme. Avant la création d'Adam et Ève, leurs ancêtres biologiques n'étaient pas des hommes dans le sens chrétien de ce mot, c'est-à-dire des personnes à l'image de Dieu ayant une âme immortelle que nous retrouverons à la résurrection.

Rien ne permet de déduire du court texte hébreu qui nous dit que Dieu façonne l'adam avec de la poussière du sol que cet ouvrage s'est produit en un instant. ma connaissance, une telle lecture littérale n'a jamais été imposée par le Magistère de l'Église puisque déjà Saint Augustin la rejetait en affirmant, comme la science actuelle, que le corps biologique de l'homme provient d'une chaîne causale.

Mais, l'Église n'a cessé d'affirmer que le début de la Genèse nous parle bien du début de l'histoire de l'humanité.

La science augmente et nuance sans cesse davantage la connaissance de nos origines biologiques et nous parle d'un individu, nommé Albert Perry, dont le chromosome Y, transmis exclusivement de père en fils dans la lignée exclusivement masculine de ses ancêtres, ne semble croiser aucune autre lignée exclusivement masculine des autres hommes à moins de plusieurs centaines de milliers d'années.

Mais, cette lignée par le chromosome Y n'est qu'une infime partie de nos ancêtres.

Vous avez 16 arrière-arrière-grands parents, mais vous n'avez reçu votre chromosome Y que d'un seul d'entre eux : vous avez celui du père du père du père de votre père. Mais vous êtes néanmoins aussi le descendant de vos 15 autres arrière-arrière grands-parents, y compris du père de votre mère et des ascendants masculins de votre mère.

Les fils des filles d'Adam et Ève avaient le chromosome Y hérité de leur père biologique. Ils n'avaient pas le chromosome Y d'Adam (sauf à imaginer des unions incestueuses et à ne pas admettre d'autres unions fécondes dans leur espèce biologique d'origine).

À cet égard, les descendants d'Adam ne sont pas seulement ses descendants masculins dans une lignée exclusivement masculine.

Les filles d'Adam et Ève et leurs descendants non porteurs du chromosome Y d'Adam sont aussi des descendants d'Adam et Ève.

Par rapport aux dates évoquées par la Bible ou par la science, on ne peut négliger les incertitudes des « années » de la Genèse (notamment pour les âges des patriarches) qui font développées dans le sujet intitulé « 64. Adam a-t-il vécu 930 ans ? » (cf. infra).

Mais, la Genèse paraît situer Adam et Ève dans le Proche-Orient, il y a environ six mille ans, à une époque du néolithique, où il existait de nombreuses tribus humaines dans cette région où se pratiquait déjà l'élevage et l'agriculture, où des villes commençaient à se construire, où il y avait beaucoup de nomades et de semi-nomades, où l'écriture et le calcul ont commencé à se pratiquer.

La manière dont le patrimoine génétique d'Adam et Ève s'est constitué par une longue chaîne causale, comme Saint Augustin l'admettait déjà, n'est en rien détaillée dans la Genèse qui se limite à dire que Dieu a créé l'humain, mâle et femelle, avec la poussière du sol avant de les plonger dans son Eden.

La grande difficulté, pour beaucoup, c'est d'accepter que, dans la réalité concrète de l'histoire de notre monde, l'âme immortelle n'existait pas dès le Big Bang, qu'elle n'est pas davantage apparue naturellement, qu'elle n'existe pas du seul fait de la présence d'homos sapiens, de nos qualités humaines, fussent nos plus belles qualités intellectuelles, affectives ou religieuses.

Il y a eu une véritable création dans l'histoire. Rien ne l'imposait. Cette création a marqué Adam et Ève au milieu d'une espèce dans laquelle ils ont été façonnés. Cette marque, cette vie spirituelle, cette capacité de vivre éternellement avec Dieu, cette immortalité à l'image de Dieu, ils l'ont transmise à toute l'humanité par leur descendance.

Mais, cette création nouvelle n'est pas un droit, ni une réalité imposée par la justice. Il ne suffisait pas aux autres êtres de l'espèce d'Adam et Ève de leur être semblables d'un point de vue terrestre pour considérer qu'ils avaient nécessairement aussi une âme immortelle, comme si une création d'êtres nouveaux à l'image de Dieu aurait été injuste pour des créatures préexistantes. Il n'y avait que des êtres précaires et Dieu a créé du neuf, du radicalement neuf, préparé de toute éternité. Celui qui n'avait pas n'était privé de rien parce que Dieu a créé du neuf !

Mais, sauf si nous rejetons la création de l'histoire concrète avec d'énormes conséquences pour notre compréhension du Christ et de l'Évangile, nous sommes inévitablement confrontés à cette réalité dérangement que le corps d'Adam et Ève provient de semblables qui n'avaient pas encore une âme immortelle, capable de communion avec Dieu. Et ces semblables, c'étaient des père et mère biologiques mais aussi d'innombrables êtres masculins et féminins de la même espèce avec lesquels des unions et des descendance étaient possibles.

Il me semble que la Genèse elle-même nous raconte (Gn 6, 1-2) que des descendants masculins d'Adam et Ève (nommés fils de Dieu parce que créés à l'image de Dieu) s'unissaient à des filles d'humains, de la même espèce, mais qui n'étaient pas des filles de Dieu, descendantes d'Adam et Ève. Il y a aussi le cas de Caïn qui a constitué une famille et même une ville après s'être enfui au loin.

À ma connaissance, l'Église n'a jamais enseigné qu'il fallait croire que les fils et filles d'Adam et Ève se sont unis exclusivement et incestueusement entre eux pour développer l'humanité.

Mais, par la lignée masculine ou la lignée féminine, tous les descendants d'Adam et Ève sont des humains créés à l'image de Dieu avec une âme immortelle et cette vie s'est répandue en quelques milliers d'années à toute l'humanité partout sur la terre.

C'est vrai que c'est difficile. Mais, l'alternative ne l'est-elle pas encore davantage ? Si le corps du premier humain ne provient pas d'une espèce pré-humaine, d'où viendrait-il ? Serait-il étranger à la création antérieure ? Il me semble que si Dieu commence à façonner l'humain déjà avant l'apparition des plantes (Gn 2, 8) avec de l'adamah (poussière du sol) (Gn 2, 7), cela peut confirmer une évolution du corps humain avant l'apparition d'un humain capable de vie éternelle, un humain complété par un souffle de Dieu spécifique, un souffle spirituel qui lui ouvre une possibilité de vie personnelle éternelle.

Durant l'évolution du corps du futur humain, il y a déjà une âme. L'expression en hébreu qui indique que l'humain est une « *âme vivante* » (Gn 2, 7) est exactement la même que pour les animaux (Gn 1, 24 / 2, 19). La seule spécificité indiquée c'est l'image et la ressemblance de Dieu (Gn 1, 27).

Cette différence a-t-elle une marque ou un lien corporel ? À creuser. Ce qu'on peut constater c'est que l'âme résulte de la combinaison de la poussière du sol (le corps) et du souffle de vie qui vient de Dieu (l'esprit) (Gn 2, 7).

Ce qui est très difficile, c'est notre distinction radicale entre les humains et les animaux. Elle rend extrêmement difficile d'imaginer une espèce pré-humaine, même si les scientifiques nous l'affirment avec des nuances à la suite de Darwin.

Ici encore, quelle est l'alternative possible ? La création d'un humain comme un météorite venant d'ailleurs ? Le Christ, le nouvel Adam, a pu s'incarner par l'action de l'Esprit Saint dans le sein d'une femme. Nous acceptons qu'un être divin a pu s'incarner dans l'humanité, mais nous avons très difficile à admettre qu'un être humain a pu s'incarner dans une espèce pré-humaine.

Epsilon écrit : « *Il y a transmission, là-dessus d'accord.*

Mais la transmission du caractère "humain" que nous pouvons observer, c'est la transmission par génération : un enfant d'humains est humain. En ce sens, il est humain dès le début de son existence, déjà corps-et-âme, il n'y a donc pas de moment où un principe inconnu vient le transformer. »

Tout à fait d'accord.

Etrigan écrit : « *D'accord sur le point que l'Homme est issu d'une espèce pré-humaine. Mais, tel que je le voyais, l'Adam est humain dès sa conception, en fait. Même si sa conscience s'éveille peu à peu au cours des premiers âges de sa vie comme chacun de nous. Corps-et-âme et à l'image de Dieu dès le début de son existence.*

De même pour l'Incarnation : pleinement Dieu et pleinement Homme dès sa conception.

Donc, ce qui me pose problème dans votre hypothèse, c'est le passage d'un être déjà existant, non-Humain, à un être humain qui soit pleinement corps-et-âme. »

Adam est-il humain dès sa conception ? Le texte ne le précise pas. On peut cependant le penser puisque, plus tard, le Christ est pleinement Dieu fait homme, nouvel Adam, dès sa conception. Mais,

contrairement au Christ qui est fait homme masculin dès sa conception, l'humain, dans la Genèse, est fait mâle et femelle, ce qui limite la comparaison.

Ce qui peut être retenu, c'est que, comme le Christ par rapport aux autres humains de son époque, la différence d'Adam avec les autres êtres de l'espèce pré-humaine de son époque ne pouvait pas être constatée ni physiquement, ni même intellectuellement.

De même que le Christ sur la terre nous était en tout semblable sauf le péché, ce qui lui ouvrait une communion spirituelle dont le péché originel nous prive, Adam n'était pas nécessairement plus intelligent que ses parents, ni différent psychologiquement ou physiquement d'eux. N'imaginons pas ses parents terrestres comme des animaux de notre époque ou des singes. Ils nous étaient semblables en tout sauf la seule distinction qui nous définit comme humains : l'image et la ressemblance de Dieu, le don d'une vie spirituelle permettant à notre personne de vivre éternellement en communion et comme Dieu.

N'oublions pas que dans la Genèse, la description de l'humain comme une âme vivante est exactement celle qui décrit les bêtes. Selon la Genèse, les animaux aussi ont une âme autant qu'un corps. Ce qui nous différencie, c'est que notre âme humaine est animée par l'image et la ressemblance de Dieu, ce qui lui donne une existence personnelle qui franchit les limites de la matière et peut subsister éternellement.

Il me semble, mais c'est un autre sujet, que ce don qui définit l'humanité ne va être pleinement créé que lorsque l'humain est fait mâle et femelle. Adam seul, ce n'est pas encore bon, dit la Genèse. On peut comprendre : pas encore achevé. Entre le moment où l'adam devient un être vivant, par un souffle dans un corps façonné au moment de sa conception, et le parfait achèvement de sa création mâle et femelle par Dieu, il y a une spécificité par rapport à ce que fut plus tard l'Incarnation du Christ.

Cette question sera développée dans le sujet intitulé « 46. La joie d'une communion qui achève la création divine de l'humain » (cf. infra).

Etrigan écrit : « Pour le couple originel, la science nous enseigne que cela ne tient pas. »

Là, je ne peux pas être d'accord. À ma connaissance, aucun ouvrage scientifique n'enseigne cela. Etrigan pourrait-il citer une seule référence ?

La probabilité scientifique d'une apparition distincte d'une humanité à deux endroits ou à deux moments différents me semble, au contraire, d'un point de vue strictement scientifique, quasi impensable, tant l'humain, quelle que soit sa race, est distinct des autres espèces vivantes.

Qui peut imaginer que deux humains, avec des millions de particularités complexes formant l'ADN humain, aient été produits naturellement avec un résultat identique à deux endroits et deux moments différents ?

Certes, inversement, l'arborescence complexe dans laquelle émergent les diverses espèces semble contredire la notion d'un couple originel sauf que des traits dominants peuvent se répandre dans une même espèce à partir d'un seul individu et qu'il est aussi possible qu'un couple partage un possible agent mutagène à l'origine d'un trait dominant transmissible.

Adam et Ève étaient évidemment humains. Ce sont nos premiers parents. Nous sommes dans la question du comment et il est facile de la rejeter en considérant que la Bible ne s'occupe que du pourquoi, mais c'est difficile à soutenir car l'Incarnation et la résurrection nous montrent bien aussi à plusieurs égards du comment, dans le concret.

L'homme est une créature unique en son genre. Il y a plusieurs espèces d'animaux, mais il n'y a qu'une seule espèce humaine.

Reste à en dégager la spécificité. Derrière les mots « *image et ressemblance de Dieu* », il peut y avoir beaucoup de spécificités. Principalement, l'immortalité de l'âme humaine, sa nature spirituelle la liant à Dieu.

Ti'hamo écrit : « *quand nous parlons de pré-humains en tant que l'espèce dont sont tirés Adam et Ève, nous ne faisons alors pas référence à des pré-humains dont il est question dans la Genèse* »

Cela me paraît un a priori que rien ne justifie.

Bien au contraire ! Les règles de l'interprétation biblique demandent de considérer d'abord les écrits selon la pensée ordinaire de chaque auteur dans son contexte.

Il n'est pas question à cette époque d'ADN, des limites de l'interfécondité, des espèces définies avec la précision actuelle.

L'auteur du récit de l'arche de Noé voyait comme nous les milliers de variétés animales, les ressemblances et les différences existantes.

Il savait comme nous que notre vie à chacun provient d'une union sexuelle entre un homme et une femme et toute l'importance de la persistance de ce lien pour le bonheur des personnes et de leurs enfants, pour l'équilibre des relations dans la société. Il connaissait aussi les ressemblances des humains avec certains animaux.

La création des humains pouvait être perçue tout normalement comme survenant dans une nature déjà remplie d'autres êtres. Les humains, c'est une famille reliée à un couple de parents (Adam et Ève), mais l'auteur de la Genèse n'a aucune raison d'exclure l'existence simultanée dans la réalité terrestre d'êtres semblables susceptibles d'une interfécondité.

Lorsqu'il parle de Caïn qui s'enfuit et craint d'être tué par le premier venu, qui va trouver une compagne ailleurs, lorsqu'il parle des femmes de la famille d'Adam qui s'unissent à d'autres créatures, il me semble assez manifeste que l'auteur de la Genèse ne fait pas une coupure nette entre les premiers humains et les autres êtres qui les entourent. Pourquoi persister dans des constructions intellectuelles, sans aucune base dans le récit biblique, selon lesquelles, les enfants du premier couple aurait eu des enfants incestueux entre eux et uniquement entre eux (malgré le contraire affirmé en Gn 6) ou selon lesquelles la descendance d'Adam et Ève aurait été tellement nombreuse que c'est par d'autres descendants que Caïn aurait été menacé par des agresseurs après sa fuite au loin et que c'est parmi cette même descendance de ses propres parents qu'il aurait trouvé sa femme au loin ?

La volonté de l'auteur de mettre en avant l'origine des humains dans une union sexuelle, un premier couple sexuel est aussi assez manifeste. Pourquoi se lancer dans des explications sur un Adam unisexe ou une division embryonnaire pour faire surgir une femme en dehors de toute sexualité ? Pourquoi sortir de la réalité ?

Pourquoi construire théologiquement ou symboliquement une réalité artificielle où les feuilles ne tombent pas et où la mort physique n'existe pas, alors que rien dans le récit ne présente une telle réalité ? Adam et Ève savent ce qu'est la mort puisqu'ils sont précisément avertis d'un risque de mort. La parole divine qui révèle leur immortalité ne nie pas la mort physique, elle indique indirectement une possibilité de la franchir sans mal. Dieu a créé l'homme dans une réalité terrestre « *et* » spirituelle : il est immortel à l'image de Dieu, mais cette immortalité est fondamentalement spirituelle, même si elle peut s'étendre à la réalité corporelle. Aussi, si l'homme s'écarte de la vie spirituelle de Dieu, son Créateur le prévient : « *de mort, tu mourras* » parce que ce qui est terrestre est mortel indépendamment de tout mal, de tout péché, selon les lois bonnes de la nature terrestre.

Cette phrase « *de mort, tu mourras* » ne nie pas la mort physique. Bien au contraire, elle en confirme l'incontestable réalité terrestre.

Quand cessera-t-on de fermer les yeux ? Pourquoi tant de lecteurs sont-ils aveuglés par les connaissances scientifiques et exégétiques au lieu de trouver dans ces mêmes connaissances scientifiques et exégétiques un surplus de confirmation humaine pour manifester toute la vérité de la Genèse qui nous révèle l'essentiel de notre création, de notre vocation et de notre salut par le Christ dans notre réalité concrète et historique bien réelle. Pas dans l'abstrait.

Ti'hamo écrit : « *Oui, on peut trouver trace de pré-humains dans la Genèse... parce que nous savons qu'il y a des pré-humains. C'est toute la subtilité. Mais on ne peut pas dire que la Genèse affirme textuellement leur existence.*

Quelqu'un qui ignore l'évolution et les mécanismes de spéciation, pourra interpréter les passages que vous citez dans le sens que vous rejetez (nombreuse descendance, etc.)... sans pour autant que le sens profond lui échappe, sans qu'on puisse prétendre non plus qu'il n'ait rien compris au récit de la Genèse.

Si nous cherchons à le comprendre de telle manière, c'est uniquement en référence à nos connaissances biologiques à nous. »

Personnellement, je pense exactement le contraire. Bien sûr, la notion de « *pré-humains* » est actuelle, mais, par contre, il me semble qu'en l'absence de connaissances biologiques modernes, l'émergence d'une famille spécifique parmi les espèces existantes ne devait pas paraître anormale au(x) auteur(s) de la Genèse.

J'imagine qu'ils ne pensaient pas à une mutation physique quelconque, mais plutôt à une espèce de préfiguration du peuple élu.

Il me semble qu'on attribue trop vite aux anciens une perception trop simpliste du réel, alors que les jours successifs de la création attestent de la perception d'une évolution et, si St Augustin croyait déjà à une chaîne causale, je pense a priori que l'auteur de la Genèse pouvait déjà y penser.

Mais, ce n'est bien sûr qu'une option sans aucun rejet de la qualité d'une autre compréhension et du point de vue contraire.

À ce stade des réflexions, il me semble qu'il est utile de faire le point sur les diverses approches de la réalité concrète de la Genèse.

1. Il est bien sûr possible de considérer le début de la Genèse comme une parabole sur l'humanité et l'action de Dieu dont la révélation est étrangère au cours de l'histoire, qui relate des vérités essentielles d'application universelle, mais hors du temps et de l'espace. En dehors de toute réalité historique ou scientifique. Dans cette hypothèse, la référence aux premiers humains issus de l'évolution est dénuée de toute pertinence.

2. Une variante de cette perception du début de la genèse en dehors du temps et de l'espace est de considérer qu'elle évoque bien la réalité historique du début du monde, mais qu'elle nous raconte des événements qui ont précédé ou coïncidé avec le début du monde. Il s'agit d'évoquer la réalité historique avant le Big Bang ou déjà existante lors du Big Bang, à la limite de l'éternité et du temps.

3. Une autre possibilité est de considérer le début de la Genèse comme un récit qui concerne les débuts du monde historique et l'apparition des humains sur la terre, mais dont il parle de manière uniquement symbolique. Ce qui est raconté ne correspond à aucune réalité scientifiquement observable ou historique. Il est totalement vain d'y chercher des coïncidences avec les connaissances scientifiques ou historiques. Il s'agit de nous révéler l'essentiel de ce qu'est l'homme et l'action de Dieu de manière générale et permanente.

4. Il est aussi possible de considérer que le début de la Genèse nous parle de manière mythique de l'essentiel de la réalité historique de l'apparition du monde et des premiers humains dans le temps et dans l'histoire. Cette approche considère que, par des faits, des images et des expressions poétiques, le début de la Genèse nous parle de la réalité historique de manière métaphorique ou symbolique. Le mythe est considéré ici non comme une légende inventée irréaliste mais comme un récit explicatif des origines, qui concerne bien la vérité scientifique et historique dans le temps et l'espace, mais dans un langage adapté à l'essentiel de cette vérité qui dépasse la seule réalité terrestre. Personnellement, c'est cette approche qui me paraît conforme à l'enseignement de l'Église et que je retiens.

5. Certains considèrent enfin que le début de la Genèse nous donne un résumé réaliste de l'histoire en évoquant des faits de la réalité terrestre qui se sont produits, par des mots à comprendre au sens propre et matériel (l'arbre du jardin d'Eden a la même réalité matérielle que le pommier de mon jardin), de manière scientifiquement ou historiquement constatable, à un moment et à un endroit précis dans le temps et dans l'espace.

Quelle que soit l'option retenue, chacun admet que le début de la Genèse a une portée universelle et divers sens symboliques. Le récit dépasse largement toute limite et a une portée fondamentale quant à la présence de Dieu et quant à l'homme et à sa destinée.

Quelle que soit l'option retenue, les difficultés de lecture sont assez semblables.

Adam et Ève : quelle réalité concrète ? La question concerne toutes les options de compréhension.

Elle se concentre particulièrement sur le récit de la côte d'Adam. Quel est le sens littéral de ce récit ? Que dit le texte ? Que raconte l'auteur de la Genèse ? Qu'a-t-il voulu raconter ? Avec ses mots, ses expressions, dans sa culture. Il s'agit de rechercher, avec toutes les compétences linguistiques de l'hébreu, le sens objectif de ce qui est raconté. Sans a priori par rapport au réalisme ou au symbolisme du récit.

Pour cette question, l'incroyant ou le plus moderniste peut partager une approche identique à celle du croyant le plus fondamentaliste.

Je ne connais ici que trois possibilités. Un adam unisexe divisé en deux êtres sexués. Un adam masculin dont un morceau est tiré pour en faire une femme à partir de rien d'autre, comme une opération chirurgicale avec un développement miraculeux. Ou, une description d'une relation sexuelle qui ouvre la conscience humaine.

Quelqu'un a-t-il une quatrième interprétation littérale ?

Quelle que soit la possibilité retenue au sens littéral, chacun peut encore choisir ensuite de lui appliquer une des cinq options principales qui ont été évoquées.

Il reste à déterminer, par rapport à l'enseignement du Magistère de l'Église et, notamment, du Catéchisme, s'il ne s'agit que de thèses théologiques également incertaines ou si l'une ou certaines d'entre elles est ou sont seule(s) compatible(s) avec la foi de l'Église.

Touriste écrit : « *L'interprétation de la Genèse qui me convient est la célébration de l'apparition (chez les désormais humains) de la conscience de soi et d'autrui, de la naissance de l'esprit (rien que ça) dans un monde jusqu'alors exclusivement 'animal' (l'humain gagna alors la capacité d'appréhender des concepts complexes, tel un Dieu unique). Une ode à la gloire de cette ère nouvelle que l'esprit apporta à l'humain, ainsi que le rappel de ses origines animales, sexuées et mortelles. Quand aux textes sumériens (parmi tant et tant d'autres ayant des similitudes pour le moins troublantes), eux aussi étaient le fruit de la création...*

Il est difficile de chercher à minimiser leur impact spirituel de façon crédible. Pour ces mêmes raisons il est futile de nier les influences helléniques parmi les contemporains de Jésus, et de même pour l'influence asiatique sur les hellénistes...

Aussi, rappelons-nous que le canon biblique actuel n'a été fixé que bien longtemps après la mort du dernier apôtre. C'est la main de l'homme qui a décidé de retirer bon nombres de livres. »

D'accord avec ces réflexions.

Touriste écrit : *« Quand aux textes sumériens ... Ils étaient au moins autant inspirés par leur Créateur que les Juifs ou les chrétiens...*

Comme le dit un dicton anglais: Devil is in the details ... »

Ici, pas du tout d'accord.

L'auteur du début de la Genèse partageait les pensées humaines et les influences de son époque. Il pouvait en retenir ce qui était vrai. Mais, je crois, comme tout catholique, que l'Esprit Saint a inspiré les Écritures Saintes et qu'elles sont la Parole de Dieu.

Les différences sont parfois limitées par rapport à des mythes païens. Ce n'est cependant pas le diable, mais Dieu lui-même qui inspire les détails qui font toute la différence entre une parole vraie (même si notre compréhension personnelle peut contenir bien des erreurs) et les approches humaines qui peuvent contenir des vérités partielles.

Touriste écrit : *« Par définition, il n'y a pas d'avant le big-bang et la réalité historique n'est à propos que si l'on possède des pièces écrites contemporaines. »*

L'histoire aussi est une science humaine.

Le Big Bang est un repère dans le temps d'un événement scientifique. Il y a nécessairement un « avant » à toute constatation d'un fait dans le temps. Même sans « pièces écrites », le Big Bang n'en est pas moins historique. Même sans « pièces écrites », qui ne sont jamais que des témoignages toujours postérieurs, beaucoup de faits historiques n'en sont pas moins réels et analysés par les historiens.

Comme toute science humaine, l'histoire se base certes sur les pièces écrites, mais aussi sur toute autre trace matérielle et sur les analyses et les raisonnements qui permettent d'aller bien au-delà de la seule approche immédiate des traces matérielles disponibles.

Rien ne justifie d'exclure a priori les réflexions d'un auteur ancien comme celui de la Genèse des recherches historiques. Rien n'empêche de confronter le cadre sommaire des récits de la Genèse avec les données actuelles de la science et de la science historique en particulier, ni d'y trouver des concordances possibles, même s'il faut éviter un « concordisme » qui prétendrait imposer une interprétation biblique pour la faire correspondre à une constatation historique ou pour en déduire une affirmation historique non vérifiée.

Belle synthèse sur la réalité concrète à lire sur Catholique.org :

<http://qe.catholique.org/evolution-et-creation/7293-les-parents-d-adam-etaient-ils-des-hommes>

« Si Adam et Ève inaugurent un nouveau maillon dans l'évolution, qu'en est-il de leurs parents ? Le texte de la Genèse précise qu'à l'heure de créer l'homme, Dieu a pris de « la poussière du sol » pour la modeler, avant « d'insuffler dans ses narines une haleine de vie ». (Gn 2, 7). Cette « poussière du sol », que d'autres Bibles traduisent comme « glaise » ou tout simplement « terre », pourrait signifier d'une façon imagée que nos premiers parents ont été créés à partir d'une matière préexistante. Certains exégètes pensent que cette matière préexistante désigne le dernier chaînon de

l'évolution avant l'apparition de l'homme. D'autres pensent qu'elle désigne le même Adam, avant de recevoir de Dieu l'âme spirituelle.

Ce qu'il faut bien comprendre, c'est que les parents d'Adam n'étaient pas des hommes. Quand ils sont morts, ils ne sont allés ni au ciel, ni en enfer et encore moins au purgatoire. Ils ont tout simplement « cessé d'exister » comme tous les autres animaux. Car les animaux ne possèdent pas d'âme spirituelle. Le principe qui les fait vivre, bien que parfois complexe et proche de l'homme, reste lié à la matière.

L'homme, en revanche, possède quelque chose en plus : une intelligence et une volonté qui lui permet d'être le sujet de ses actes, de substituer l'instinct et les passions par des décisions personnelles, et d'en être responsable. À juste titre, Saint Thomas d'Aquin place l'homme à cheval entre l'ange et la bête : de l'ange, il a l'esprit, l'intelligence, la volonté et l'immortalité. De l'animal, il a tout le reste : les passions, l'instinct, les sentiments. Quant à la mortalité, il l'a aussi, mais d'une façon qui n'est pas définitive. »

La création d'un premier homme et d'une première femme est non seulement une vérité de foi, mais elle est aussi une quasi évidence scientifique et historique.

Jpm écrit : « *L' homme universel: (Adam) repose sur le concept d'une corporisation double A-D-A ("homme"- "femme") dont la partie droite (DM) fournit l'idée d'universalisation, mais aussi d'assimilation, de conception ("femme") Bâti en miroir, à l'instar de l'existence dite absolue EE, (un souffle double), fournissant dans E'E, l'idée d'être-existant.*

Eve, dite épouse corporelle, est "tirée" du côté (côte) droit d'Adam: DM.

C'est intéressant. Il me paraît normal que le mot adam, sans article, qui vise un être fait mâle et femelle (Gn 1, 27) et qui désigne tant l'homme que la femme (Gn 5, 2) exprime, dans ses lettres, les deux sexes. Un mot est toujours construit à partir de la réalité qu'il nomme.

Jpm écrit : « *Cette "épouse" fut précédée par une autre "épouse" Aishah, dite épouse intellectuelle ou faculté volitive. Sans entrer en détail, disons que la racine sha, Sin-Aleph, développe l'idée d'un mouvement tourbillonnant, d'une action de faire éruption, mais aussi paradoxalement de repos... permettant ainsi la conception-corporisation. »*

Votre réflexion sur la racine sha est aussi intéressante et elle correspond parfaitement à l'irruption d'Ève dans la vie d'Adam.

Là où la difficulté commence, c'est lorsque vous affirmez l'existence d'une distinction entre une épouse corporelle et une épouse dite intellectuelle. Rien n'explique cette distinction qui ne me semble pas justifiée.

Jpm écrit : « *Comment une épouse intellectuelle, une faculté volitive (Aishah) prend t-elle l'aspect d'une réalité tangible ? »*

Bien sûr, si vous partez du principe qu'il y a une épouse intellectuelle qui n'a aucune réalité corporelle, elle ne peut être tangible ou historique. Cela ne démontre en rien votre principe qui contient déjà votre conclusion.

Le récit de la Genèse ne correspond pas à une réalité purement intellectuelle. L'homme reconnaît la femme de manière bien matérielle et terrestre : os de mes os, chair de ma chair. Il y adapte son action de manière concrète : non seulement il s'attache à sa femme, mais il quitte ses père et mère.

Certes, des mots nouveaux (Aishah et Aish) apparaissent dans le récit qui, auparavant, ne parle que de l'adam (avec un article), décrit comme mâle et femelle, et ce mot adam renvoie à la poussière du sol (l'adamah).

Il ne faut pas nécessairement en déduire un passage d'une réalité concrète, matérielle ou tangible à une réalité abstraite ou intellectuelle.

Ce qui me semble exact, c'est que le récit de la côte d'Adam va compléter ce qui n'est pas encore bon (il n'est pas bon que l'adam soit seul) et nous introduit dans une relation entre un homme et une femme, dans un exposé qui déborde de la seule réalité terrestre, sur la vie, sur la connaissance du bien et du mal.

Le récit doit, pour être vrai, nous parler simultanément de la réalité spirituelle aussi réelle et présente que la réalité terrestre tangible. Même si pour l'une comme pour l'autre, le récit doit utiliser des mots terrestres compréhensibles par nous et qui ne peuvent être que des images lorsqu'ils évoquent des réalités spirituelles.

Il ne faut pas en déduire que ces réalités spirituelles sont extérieures à la réalité terrestre. Elles sont autres, mais elles sont présentes ensemble.

Pneumatis écrit : « *Il peut exister une réalité tangible qui exprime une réalité intelligible, de sorte que la révélation exprime à la fois l'une et l'autre de ces deux réalités. Tout autant que Jésus est vrai Dieu et vrai Homme à la fois, et pas seulement vrai Dieu. C'est le sens de créer "le ciel et la terre" ».*

Cette réflexion peut être vraie dans plusieurs sens. Une réalité tangible peut exprimer une réalité spirituelle de manière symbolique, ou enseigner une réalité plus générale. Elle peut aussi la réaliser dans le concret (ce que fait, par exemple, l'Eucharistie, dans laquelle la réalité tangible du pain devient vraiment le corps du Christ, vrai Dieu et vrai homme).

Dans le récit de la Genèse qui nous présente l'homme et la femme par des mots nouveaux (Aïsha et Aïsh), il peut y avoir une réalisation spirituelle, dans la réalité tangible de l'adam mâle et femelle. Un achèvement par rapport à ce qui n'était pas encore bon (l'adam seul). Un achèvement de l'image et de la ressemblance de Dieu qui définit la personne humaine.

Rien n'impose de réduire le récit à du pur intellectuel.

Il paraît toujours plus facile de renvoyer dans l'abstrait ce que nos perceptions terrestres ne peuvent saisir, mais Dieu est présent parmi nous. Le ciel (les créatures spirituelles) et la terre (les créatures terrestres) ont été créés ensemble. Ils restent présents ensemble, y compris dans le temps et dans l'espace. Jésus vrai Dieu et vrai homme en est la manifestation principale.

Nous sommes bien sûrs tous d'accord pour constater que « *le propos de Moïse est autrement plus relevé qu'une banale histoire de généalogie* ».

Mais, il me semble, comme le relève Jpm, qu'en effet, « *nous n'accordons pas le même sens au mot esprit- souffle, et de là à ses succédanés : spiritualité par ex.* » et, contrairement à ce que pense Jpm, il est exact que, comme tout chrétien, je ne considère pas uniquement l'âme comme « *cachée dans les choses* », ni donc comme limitée à la réalité terrestre, mais je considère qu'elle nous lie à une autre réalité, celle de Dieu.

Ces deux réalités sont présentes en même temps. Notre foi et notre vie chrétiennes ne se vivent pas en dehors de la réalité historique.

Epsilon écrit : « *séparer la création de l'âme de celle de l'humain n'est pas biblique* ».

Voici bien le cœur de la difficulté. De quel humain parlez-vous : de tout homo sapiens ou d'un homo capable de communion avec Dieu ? De quelle âme parlez-vous : de la forme immatérielle de tout homo sapiens ou de l'être immatériel d'une créature immortelle capable de partager la vie de Dieu ?

Vous semblez convaincu que tout homo sapiens a une âme immortelle. Et pourquoi pas l'homo erectus, l'homo habilis, l'australopithèque... ?

L'humain, c'est un mot qui se réfère à l'humus, la terre. Comme « l'adam » (avec un article du début de la Genèse) qui se réfère à l'adamah, la poussière du sol.

Certes, l'âme est la forme immatérielle du corps. Dans le début de la Genèse, les animaux ont aussi une âme vivante. Et c'est la même expression qui est utilisée pour l'animal (Gn 1, 24) et pour l'humain (Gn 2, 19). Tout humain a une âme et donc on ne peut pas séparer l'âme de l'humain de ce point de vue. Tout homo sapiens a une âme. Mais, pas nécessairement une âme immortelle.

Ne faut-il pas distinguer l'âme de l'humain créé à l'image de Dieu, capable de partager éternellement la vie de Dieu ? Ne faut-il pas distinguer la création de l'âme immortelle ?

Adam et Ève, ce ne sont pas les premiers homos sapiens de l'histoire, ni les premiers homos erectus ou homos habilis.

Mais, dans la ligne du temps, Adam et Ève sont les premiers à avoir été créés à l'image de Dieu. La création de l'humain (l'être terrestre) tel que nous sommes s'est produite d'abord et s'est développée pendant des milliards d'années. La création de l'image de Dieu, d'êtres immortels à son image, d'Adam et Ève à l'image de Dieu, s'est produite ensuite distinctement à un moment de l'histoire.

Arrêtons de confondre la création de l'humain (le terrestre) avec la création de l'humain « à l'image de Dieu ».

Regardons l'enseignement de Dieu lui-même dans l'Évangile. Le royaume des Cieux est tout proche. Nous aussi, comme Adam et Ève, nous pouvons devenir des créatures nouvelles en étant plongés dans l'Eden de Dieu.

Si Dieu lui-même a pu s'incarner dans une espèce humaine parmi d'autres humains, pourquoi refuser de croire qu'il a d'abord fait surgir des êtres à son image dans une espèce d'hominidés parmi d'autres hominidés ?

Epsilon écrit : « l'âme immortelle bibliquement parlant est créée au moment de la création d'Adam/Eve point à la ligne ... séparer la création de l'âme de celle de l'humain n'est pas biblique A la rigueur je vous ai rejoint, sur la pointe des pieds, sur ce point ... à condition explicite que nous définissions cette notion « d'humain » ... »

C'est, en effet, une question de définition du mot.

Lorsque la science ou le langage courant parle d'humains, elle ne s'intéresse en rien à l'immortalité.

Comme croyants, il n'y a pas d'obstacle a priori à utiliser le mot dans ce sens courant parce que la Genèse elle-même l'utilise comme cela. En effet, dans le texte hébreu, l'adam (traduit par l'humain) est un mot qui se réfère uniquement au terrestre (à l'adamah ou à l'humus en latin).

Si nous parlons de l'homo habilis, de l'homme de Néanderthal ou de l'homo sapiens, nous parlons de l'humain au sens courant, nous parlons uniquement de l'être humain au sens terrestre, y compris ses capacités cérébrales, intellectuelles ou affectives.

Suivant Saint Augustin, je crois qu'il faut effectivement séparer la création du corps humain qui a été progressive dans l'histoire concrète et la création des premières âmes immortelles qui s'est produite à un moment aussi précis de l'histoire que l'Incarnation du Christ, le nouvel Adam.

Lorsque nous affirmons qu'Adam et Ève sont les premiers « *humains* », nous pensons, conformément à la foi de l'Église, qu'il s'agit des premières créatures ayant une âme immortelle, capables de partager la vie de Dieu. Ici, parmi les humains dont nous parle la science ou le langage courant, nous ajoutons un critère décisif spirituel.

Nous affirmons aussi que tous les humains actuels sont des descendants directs d'Adam et Ève. Il n'y en a plus d'autres.

Mais, pour ceux qui acceptent que le corps d'Adam et Ève provient d'une chaîne causale, il faut admettre qu'ils ont dû faire partie d'une espèce d'humains (au sens terrestre du mot) qui a compté progressivement de plus en plus de descendants d'Adam et Ève.

Les réalités généalogiques nous permettent de constater que tous les humains actuels ont tous au moins un couple d'ancêtres communs en remontant de 50 générations. Inversement, après 50 générations (et probablement moins), tous les humains de la terre étaient des descendants directs d'Adam et Ève.

Le problème vient de la lecture du texte principal de la Genèse. Quand Dieu crée l'homme à son image, nous regardons l'humus, l'adamah, la poussière du sol dont notre corps est fait. Mais, de ce point de vue, rien ne distingue l'humain des autres créatures terrestres.

Ce qui est spécifique dans notre création, ce n'est pas l'humain (le terrestre) qui, physiquement, n'est qu'une espèce parmi d'autres, mais son « *façonnage* », son modelage spirituel à l'image de Dieu (« *Faisons ... à notre image* »). Certes, les qualités terrestres des humains atteignent des niveaux d'intelligence et d'affectivité supérieurs à ceux de tous les autres vivants. Mais, l'essentiel, c'est l'image de Dieu qui forme l'être nouveau qui est créé et non la poussière avec laquelle Dieu a formé l'humain terrestre.

Il est utile de rappeler ici ce que St Thomas écrit : « *St Augustin dit que l'homme a été fait quant au corps, parmi les œuvres des six jours, selon les raisons causales que Dieu inséra dans la création corporelle ... Donc le corps fut produit par une vertu créée, et non immédiatement par Dieu...*

Il y a deux manières pour une chose de préexister dans les créatures selon les raisons causales. D'abord à la fois selon la puissance active, en ce sens qu'il y a non seulement une matière préexistante d'où elle puisse être tirée, mais aussi une créature préexistante qui soit capable de la faire. Ensuite selon la puissance passive seulement en ce sens qu'il y a une matière préexistante à partir de laquelle elle peut être faite par Dieu. C'est de cette deuxième façon que selon S. Augustin le corps de l'homme a préexisté dans les œuvres produites selon les raisons causales » (Somme Théologique, t. I, Q. 91)

Il est certain que vous ne trouverez pas chez St Augustin des réflexions que les connaissances scientifiques de l'époque ne lui permettaient pas.

Il est évident que les connaissances scientifiques de St Augustin étaient loin des nôtres et qu'il n'a jamais parlé d'une mère biologique d'Adam !

Mais, bien avant Darwin, il a déjà perçu la chaîne causale de l'évolution, même si la notion de parents biologiques n'entrait pas dans ses perspectives à cette époque où nul n'imaginait les australopithèques, les homos habilis, etc.

Il serait vain de chercher chez Saint Augustin des affirmations liées aux connaissances scientifiques actuelles et nos réflexions à notre époque vont effectivement plus loin que ce qu'il pouvait imaginer.

La réflexion de St Augustin qui m'inspire est sa conscience d'un corps "*produit selon les raisons causales*", car "*des*" raisons de causes à effets impliquent des faits successifs qui peuvent correspondre

à des mutations successives et à des milliards d'années (même si ce n'était certes pas l'idée de St Augustin) alors que la création de l'âme immortelle est, par nature, instantanée.

Astya écrit : « *je ne vois pas pourquoi Dieu aurait méprisé les humains existant avant 6000 ans, sous quel prétexte ?* »

Comme vous le présentez, c'est, en effet, inacceptable et impensable. Comment un Dieu juste pourrait-il trouver un prétexte quelconque pour mépriser des humains ou les priver de la vie éternelle que le Christ nous offre aujourd'hui ?

Mais votre question est, en réalité, difficile parce qu'elle se base sur l'affirmation qu'il y avait des « *humains existant avant 6000 ans* ».

Il est exact que la science atteste aujourd'hui de la présence d'homo sapiens depuis plus de cent mille ans.

Mais, de quoi ou de qui parlons-nous ?

Nous sommes des êtres corporels et spirituels. L'Évangile nous révèle que nous sommes invités à vivre en communion et en harmonie avec Dieu au-delà des limites de notre vie physique.

Est-ce injuste par rapport à mon chien ou mon chat ? Est-ce injuste par rapport à mes fleurs ou mes arbres ? Est-ce injuste par rapport aux éléments chimiques ou aux étoiles ?

La nature créée, avec ses règles et ses évolutions, est composée d'êtres précaires. Ils ne sont pas privés de quoi que ce soit parce qu'ils sont précaires et sont remplacés par des reproductions successives.

Notre grande difficulté par rapport aux êtres précaires (et peut-être demain par rapport à des robots à forme humaine s'exprimant avec une intelligence artificielle) est que nous les « *personnalisons* », que nous attribuons facilement à des êtres matériels ou physiques une réalité « *personnelle* ».

Certes, un animal naturel peut avoir une intelligence et une sensibilité singulière. Dans la Genèse, tous les êtres animés de la terre ont une « *âme* », exactement comme les humains.

Mais, le mot ne doit pas nous tromper, ni les apparences matérielles ou corporelles.

Adam et Ève, ainsi que tous leurs descendants, sont des êtres « *créés à l'image de Dieu* ».

Ce n'est pas une qualité supplémentaire qui a été ajoutée à une créature terrestre. C'est une nouveauté absolue. C'est un être absolument nouveau que Dieu a créé dans et avec la nature physique qu'Il a lui-même créée dans ce but.

Un être qui ressemble si parfaitement à Dieu avec la même liberté et la même vie, que Dieu lui-même a pu s'incarner dans cette création.

Nous participons certes à la vie naturelle par notre corps, comme tous les autres êtres de la nature, mais nous participons aussi à la vie « *spirituelle* » en laquelle nous pouvons vivre avec Dieu et en harmonie avec Lui.

Les êtres qui ne sont pas dans cette réalité « *spirituelle* » mais qui ne sont que des êtres de la réalité naturelle ne sont privés de rien là où ils ne sont pas.

Avons-nous été privés de Dieu ou de quoi que ce soit avant notre conception ? Avons-nous été privés de milliards d'années de vie depuis le Big Bang ? Non, bien sûr, parce que nous n'existions pas !

C'est exactement pareil pour tous les êtres naturels qui ne vivent pas, comme nous, dans la réalité spirituelle. Ils ne sont que des êtres corporels qui n'existent pas dans la réalité « *spirituelle* ». Seuls Adam et Ève, ainsi que leurs descendants, sont des êtres corporels « *et* » spirituels.

Avant que Dieu crée un homme et une femme « *à son image* » en leur donnant une vie semblable à la sienne, comme un père la donne à ses enfants, il n'y a pas d'humain à l'image de Dieu, il n'y a pas de « *fil et filles de Dieu* » ayant sa propre vie.

La science n'en dit rien et ne peut rien en dire car elle ne considère que les êtres naturels.

Donc, pour savoir s'il existait des « *humains existant avant 6.000 ans* », la science peut constater des homos sapiens vivant il y a cent mille ans ou plus, mais elle ne peut en rien nous faire savoir s'il s'agissait déjà d'êtres immortels créés à l'image de Dieu.

Le Pape François nous enseigne une observation essentielle. Si le corps naturel de l'homme a fait l'objet de « *processus évolutifs* », il faut, par contre, admettre que « *le surgissement d'un être personnel dans l'univers matériel suppose une action directe de Dieu, un appel particulier à la vie et à la relation d'un Tu avec un autre* » (*Laudato si'*, n° 81).

C'est un fait qui a dû se produire dans l'histoire concrète, à un moment et à un endroit. Une âme immortelle ne devient pas progressivement immortelle par une évolution. La nature ne produit pas, par elle-même, un être spirituel qui transcende sa seule réalité naturelle.

Dans les limites des connaissances scientifiques du passé, les chrétiens ont cru longtemps que le corps de l'homme avait été créé instantanément, aussi instantanément que son âme immortelle.

Aujourd'hui, nous pouvons penser que les premiers humains à l'image de Dieu ont été créés dans l'histoire avec un corps façonné par une histoire de milliards d'années.

La Genèse situe cette histoire dans la période néolithique durant laquelle les homos sapiens pratiquaient déjà l'élevage et l'agriculture, soit il y a moins de dix mille ans, longtemps après l'apparition des premiers homos sapiens, de l'« *Ève* » mitochondriale située il y a plus de cent mille ans ou de l'« *Adam* » chromosomique situé il y a environ 50.000 ans. Cette « *Ève* » et cet « *Adam* » n'ont rien à voir avec Adam et Ève du récit de la Genèse.

Il en résulte que le péché originel ne disparaît pas si on admet l'évolution, comme vous le pensez, mais seulement si on nie la création d'Adam et Ève dans le cours de l'histoire concrète.

Aldebaran écrit : « *Le sujet est souvent selon moi mal traité, soit selon une lecture littérale et fermée, soit simplement en l'évacuant derrière une pure allégorie. C'est Benoît XVI qui disait qu'il s'agit d'une des grandes questions théologiques qui restait. Et en effet comment vraiment comprendre notre religion sans le fil du péché originel ?* »

Merci de rappeler ainsi toute l'importance de la création pour la foi de l'Église. Depuis Darwin, les connaissances scientifiques imposent une réponse adaptée, mais ne mettent pas en doute l'essentiel de la foi que l'Esprit Saint assure infailliblement dans l'Église en communion avec le successeur de Pierre. Comme je suis en effet un laïc catholique, la fidélité à l'enseignement de l'Église me semble essentielle pour ne pas s'égarer dans la question difficile de la création.

Aldebaran écrit : « *Je connais votre position, j'ai longtemps moi-même pensé quelque chose de similaire et donc je ne chercherai pas à le critiquer durement. Sa faiblesse, et la raison pour laquelle je l'ai dépassé, est qu'il ne repose selon moi (mais vous me détromperez peut-être) sur rien de tangible qu'un raisonnement humain pour "coller" à un historique.* »

Oui, il s'agit bien de raisonner et de « *coller* » à la réalité historique. La foi n'est pas contraire à la raison, ni à la science. L'Incarnation nous invite à garder nos deux pieds (et le reste) dans la réalité historique du présent. Notre foi ne se base pas sur des mythes légendaires mais sur des réalités concrètes dans l'histoire, à commencer par celle de l'Incarnation du Fils de Dieu en Palestine.

La raison n'est cependant qu'un outil imparfait et insuffisant. La science et l'histoire ne disent pas tout de la réalité. Mais, il faut respecter ce qu'ils nous disent de la réalité, même s'ils ne nous disent pas tout et que l'essentiel ne peut être connu qu'avec le cœur.

Depuis Darwin, l'Église reste très prudente, mais l'enseignement de l'Église avance comme on peut le constater avec « *l'Évangile de la création* » de l'encyclique ***Laudato si'*** du Pape François. Il a fallu près de deux mille ans pour définir le dogme de l'Immaculée Conception. Le dogme de la création confronté aux découvertes scientifiques reste un défi difficile.

Astya écrit : « *Si j'ai bien compris l'exposé de votre pensée :*

- *la création de la vie matérielle est cohérente avec l'évolution, mais les animaux et les hominidés, y compris sapiens jusqu'à un temps t n'ont pas d'âme;*

- *Dieu revient à un temps t fournir une âme et une spiritualité à un couple de Sapiens pris au hasard;*

- *malgré tous les avantages matériels et spirituels que leur procure ce don, le couple préfère se détourner et acquérir la connaissance; mais ils conservent quand même leurs âmes spirituelles.*

Je vais avoir l'air de chipoter mais : ce n'est pas ce qui est écrit dans la Genèse. ».

Vous avez raison de dire que votre exposé « *n'est pas ce qui est écrit dans la Genèse* », mais il ne résume pas correctement ma pensée que vous modifiez sur des points essentiels.

Le mot « *âme* » que vous employez est ambigu. Littéralement, dans la Genèse, tous les animaux ont une « *âme* » et l'humain est défini comme une « *âme vivante* » par des mots hébreux qui, dans le texte hébreu de la Genèse, sont exactement les mêmes que ceux utilisés pour les animaux.

Ce qui est spécifique à l'humain c'est une âme spirituelle immortelle, c'est le souffle divin qui le crée à l'image de Dieu. L'âme humaine, ainsi créée, est le produit d'un corps et d'un souffle spirituel divin.

L'âme humaine immortelle n'est pas quelque chose qu'on reçoit ou qu'on possède : c'est la personne elle-même. De mon point de vue, cela n'a aucun sens de dire qu'un animal ou qu'un ancêtre biologique « *n'a pas* » d'âme humaine comme si elle était privée de quelque chose qui pourrait s'ajouter. De même, cela n'a aucun sens de dire que Dieu « *fournit* » ou « *donne* » une âme, comme si elle pouvait exister distinctement de sa création dans et avec un corps terrestre. Cela n'a pas davantage de sens de dire que l'on peut « *conserver* » ou non son âme comme un attribut ajouté.

L'âme humaine immortelle créée par Dieu, avec un corps matériel et un souffle spirituel, n'a aucune réalité avant d'exister par la réunion de ces éléments matériels et spirituels qui la constituent par leur réunion en un seul être. Elle n'est pas « *fournie* » par Dieu, comme un élément extérieur qui serait placé dans un corps, mais créée par la réunion d'une double source corporelle, d'une part, et spirituelle, d'autre part. Est-ce que l'eau, composée d'oxygène et d'hydrogène, existe avant et sans la réunion des deux éléments qui la constituent ?

Le péché originel n'a pas eu pour effet de supprimer l'âme immortelle spirituelle comme s'il s'agissait d'un accessoire.

Toute la création étant destinée à l'homme à l'image de Dieu, je ne partage évidemment pas votre allégation d'un choix « *au hasard* » parmi les homos sapiens. Le Christ s'est-il incarné « *au hasard* » dans le sein et la lignée génétique de la Vierge Marie ? Non, bien sûr.

Le corps d'Adam et Ève a été façonné par Dieu depuis les origines du monde à travers tous les processus évolutifs qui l'ont précédé.

Lorsque vous écrivez enfin que « *malgré tous les avantages matériels et spirituels que leur procure ce don, le couple préfère se détourner et acquérir la connaissance; mais ils conservent quand même leurs âmes spirituelles* », je dois de nouveau rectifier d'abord ce dernier point : ils ne « *conservent* » pas leurs âmes spirituelles. Ils « *sont* » des âmes spirituelles et ce qu'ils font, y compris le péché originel, est sans pertinence pour modifier ce qu'ils sont.

Sans détailler davantage ici le péché originel, je ne partage pas non plus votre résumé sur ce point, car il me semble que la chute d'Adam et Ève ne concerne pas la connaissance elle-même. Ils l'avaient en communion avec leur Créateur. Le péché c'était de s'emparer du fruit de l'arbre en le détachant pour le manger, c'était la volonté d'une connaissance séparée, mais le fruit détaché meurt.

Vous résumez ensuite la pensée contestée d'Aldebaran comme suit : « - *les humains ont été créés dans une réalité (ou un univers) alternatif(ve).*

- *Ils ont péché et se sont retrouvés ici dans notre réalité (univers) moins agréable.* ».

Outre qu'il s'agit d'une pensée qui sort totalement du récit de la Genèse et de l'enseignement de l'Église, mais aussi de la réalité concrète, vous aurez pu observer dans le dialogue l'impasse concrète d'une telle hypothèse.

Car « *se retrouver* » dans notre réalité, cela ne veut rien dire par rapport à la chaîne biologique des individus qui, sous une forme d'abord cellulaire, puis de plus en plus complexe, se sont succédés, pendant des milliards d'années, par reproductions successives avec des évolutions et des mutations, jusqu'à nous.

Pensez-vous que les êtres cellulaires de notre généalogie biologique qui vivaient il y a quelques milliards d'années, lors de l'émergence du vivant sur notre planète, étaient des âmes immortelles spirituelles, des personnes qui vivront éternellement avec nous dans le Ciel ?

Il ne suffit pas de répondre « *Je ne sais pas* » pour cacher cette impasse manifeste pour les chrétiens qui nient la création d'Adam et Ève dans la réalité concrète au commencement de l'histoire humaine.

Vous indiquez que « *Il semble bien que les restes d'humains anciens, y compris [des] traces de vie spirituelle comme peintures rupestres puis temples, soient là dans notre réalité.* ».

Ici, c'est les mots « *humains* » et « *vie spirituelle* » qui sont ambigus et doivent être précisés pour bien se comprendre.

Les humains, au sens biologique, sont apparus sur la terre à la suite de processus évolutifs. Par rapport aux humains créés à l'image de Dieu, capables de partager éternellement la vie de Dieu, il serait plus exact, avant Adam et Ève, de parler de pré-humains.

Adam et Ève ne sont pas les premiers hominidés ou homo sapiens biologiques, ce qui d'ailleurs n'existe pas car tout s'est développé progressivement dans le temps. Il n'y a pas « *un* » premier homo sapiens, ou un premier « *homo erectus* ». On constate seulement à divers époques de l'histoire des états de l'évolution qui ne se sont produits que très progressivement.

De même, le cerveau de nos ancêtres biologiques a évolué et ses capacités d'intelligence et d'abstraction aussi. Mais, le cerveau fait partie du corps. La création d'un être humain à l'image de Dieu par un souffle divin, c'est un fait extérieur qui est intervenu dans les germes d'un corps comprenant un cerveau et issus des processus évolutifs avec des capacités diverses de plus en plus étendues.

En conclusion, vous écrivez que « *la vie a été créée comme un processus évolutif* » : c'est vrai physiquement de la vie corporelle, naturelle. La vie spirituelle vient directement de Dieu.

Vous écrivez que « *Dieu aime les maths* ». À réfléchir puisqu'il a créé des humains à son image, capables (parfois) d'aimer les maths.

Vous écrivez enfin que « *les rédacteurs de la Genèse ont réfléchi au problème de mal : dans le cadre d'une spiritualité polythéiste, le mal est expliqué par un dieu mineur méchant ; dans le cadre d'une spiritualité monothéiste, il fallait bien l'expliquer d'une autre manière.* ». Ce n'est pas faux, mais ces quelques intentions attribués aux auteurs humains de la Genèse sont loin d'épuiser le sujet et écartent a priori sans motif réel toute vérité plus objective, toute révélation plus étendue.

Vous écrivez que « *L'église catholique :*

- *reconnait l'évolution comme théorie explicative depuis peu;*

- *reconnait les difficultés d'interprétations des textes anciens et la nécessité de replacer les textes dans le contexte historique depuis Vatican 2.*

On ne peut que souhaiter que l'église apporte plus de clarté en témoignant aux historiens et aux scientifiques un peu plus de bienveillance. La théorie de l'évolution n'est pas contradictoire avec l'idée de création de la vie comme processus évolutif il y a des milliers d'années. »

Tout cela est exact, sauf que les nuances de l'Église sont bien plus anciennes que Vatican II et que votre reproche d'un manque de bienveillance doit être aussi nuancé.

En conclusion, vous estimez que « *il faut accepter que les premiers chapitres de la Genèse soient un récit symbolique* ». C'est exact, mais c'est bien une révélation symbolique d'une réalité historique.

Comme le dit très bien Carhaix, « *symbolique si l'on veut, mais pas uniquement* ».

Carhaix se demande « *que signifie le changement de lieu qui s'opère lorsque Dieu enlève Adam et Ève du paradis pour les emmener sur la terre qui ne produit que chardon et labeur ? Y a-t-il véritablement changement de lieu, ou changement d'état ?* »

Vous aurez compris que, pour moi, il n'y a aucun changement de lieu (dans le temps et l'espace du monde présent où vivaient Adam et Ève), mais seulement un changement d'état (une sortie de la réalité spirituelle de l'Eden, le « *monde* » de Dieu).

Astya écrit : « *Je vais essayer d'être plus claire : le monogénisme et le polygénisme, théories élaborées au 18ème et rediscutées dans les années soixante, sont fausses toutes les deux.* »

Il me semble qu'il ne s'agit en rien de théories. Nous parlons ici de deux faits très précis et contraires : soit l'humanité créée à l'image de Dieu descend d'un seul couple (Adam et Ève) : c'est ce qu'on appelle monogénisme (mono = un seul), soit l'humanité créée à l'image de Dieu provient de plus qu'un seul couple : c'est ce qu'on appelle polygénisme (poly = plusieurs).

Un seul de ces faits contraires est exact et un seul est faux.

La foi de l'Église exprimée par le Magistère n'a jamais varié et n'a cessé de proclamer la seule vérité du monogénisme. Le polygénisme est contraire à la foi catholique.

Mais, si monogénisme et polygénisme sont des contraires pour un même sujet précis (l'humanité créée à l'image de Dieu), l'un et l'autre peuvent s'avérer vrais si leur objet est différent.

Ainsi, l'âme humaine immortelle n'est transmise que par Adam et Ève et leur descendance biologique, mais cette transmission simultanément physique et spirituelle qui provient d'un seul couple (c'est le monogénisme) n'implique pas une impossibilité que leur corps puisse, dans l'ordre naturel, provenir de nombreux couples d'ancêtres biologiques.

C'est le point qui fait aujourd'hui difficulté. Pour ceux qui ne croient pas à une création d'Adam et Ève dans l'histoire concrète, il n'y a rien à chercher, dans la nature, en dehors d'un polygénisme évident sur le plan exclusivement naturel et physique.

Parmi ceux qui croient en l'existence historique d'Adam et Ève dans le monde présent, certains pensent que le monogénisme incontestable de notre être dans sa double réalité terrestre et spirituelle impliquerait aussi un monogénisme physique : toute l'humanité proviendrait uniquement d'unions des descendants d'Adam et Ève entre eux (entre frère et sœur, ou entre oncle et nièce, voire petite-nièce, ou tante et neveu, voire petit-neveu) en considérant qu'il n'y aurait eu aucune union avec quelqu'un ne descendant pas physiquement d'Adam et Ève .

Pour d'autres, considérant notamment la descendance de Caïn ou les unions mixtes avec des Nephilims évoqués dans la Genèse, seule la génération de personnes humaines, d'âmes immortelles créées à l'image de Dieu et capables de partager éternellement sa vie, provient exclusivement d'Adam et Ève.

Ce qui est incontestable pour la foi, c'est que seuls les descendants d'Adam et Ève sont des personnes immortelles créées à l'image de Dieu et que tous les descendants d'Adam et Ève sont des personnes immortelles créées à l'image de Dieu. Mais, en ce qui concerne le corps des premiers humains, rien n'exclut ni qu'Adam et Ève aient eu un corps provenant de géniteurs biologiques à la suite d'une longue lignée généalogique de milliards d'années, ni que certains de leurs descendants aient été enfantés avec des géniteurs biologiques naturels qui ne descendaient pas eux-mêmes d'Adam et Ève (par exemple, la mère des enfants de Caïn après qu'il se soit enfui au loin, où les nephilims qui donnèrent des enfants à certains descendants d'Adam et Ève).

Astya écrit : *« Il se trouve qu'il y a à la fois souche unique (vérité des apôtres confirmées par les recherches génétiques sur les cellules Y : réalité d'un unique ancêtre masculin; et les cellules mitochondriales : réalité d'une unique ancêtre féminine). Et à la fois pluralité des groupes, espèces et sous-espèces qui se sont croisés et dont notre patrimoine génétique résulte.*

Ce qui veut dire : au temps où vivait notre unique ancêtre masculin, d'autres hominidés vivaient avec lui et nous sommes issus de leur descendance à lui et eux.

Pareil au temps où vivait notre ancêtre féminine : elle et lui ne sont pas un couple ancestral (ils ne se sont jamais rencontrés et ne vivent pas à la même époque) ; mais elle et lui sont les lointains ancêtres de l'ensemble de l'humanité. Qui de ce fait est un ensemble homogène, une espèce unique, d'humains qui peuvent se proclamer à ce titre frères. »

Vous parlez ici de ce qu'on nomme souvent l'Adam Chromosomique et l'Ève mitochondriale. Mais, comme vous le dites bien, ce n'est pas un couple et cela ne concerne que deux caractéristiques du corps humain : le chromosome Y transmis exclusivement de père en fils et les mitochondries transmises exclusivement de mère en fille.

Il est exact que les multiples variantes du chromosome Y semblent provenir de mutations successives permettant de situer l'origine biologique du chromosome Y de chacun de tous les hommes masculins actuels à un ancêtre biologique masculin commun (nommé l'Adam chromosomique) qui aurait vécu il y a environ 50.000 ans.

De même, les mitochondries semblent provenir de mutations successives permettant de situer l'origine biologique des mitochondries, (transmises uniquement de mère en fille) de chacun de tous les humains actuels à un ancêtre biologique féminin commun (nommé l'Ève mitochondriale) qui aurait vécu il y a environ 120.000 ans.

Il s'agit uniquement ici d'éléments du corps humain, mais non de la génération des âmes humaines créées à l'image de Dieu à laquelle s'applique le monogénisme proclamé par l'Église.

Mais, vous pouvez dire qu'il y a à la fois souche unique (pour la personne créée, pour la génération de l'humanité créée par Dieu) et pluralité des groupes, espèces et sous-espèces qui se sont croisés et dont notre patrimoine génétique résulte (pour les corps physiques naturels des personnes créées par Dieu)

Astya écrit : « A mon opinion, la paléoanthropologie actuelle ne remet pas en cause les fondements du judéo-christianisme, sauf à avoir une interprétation résolument littérale du texte de la Genèse (chap 1-4).

Mais l'Église catholique ne proclame pas une lecture littérale, mais une interprétation en fonction de la parole du Christ d'une part, et des interprétations conciliaires d'autre part.

Ces deux sources d'interprétations, à mon opinion, ne semblent pas être en contradiction avec les théories scientifiques actuelles du Big Bang ou de l'évolution.

... il semble que ce soit à partir de saint Augustin que l'Église a commencé à interpréter le terme "jour" utilisé dans la Genèse comme "période" ou "ère" et pas journée de 24h. »

Ici, nous sommes bien d'accord, même s'il y a d'autres opinions chez les catholiques.

Astya écrit : « il semble également que l'Église, très tôt (à vérifier), ait considéré l'utilisation de la glaise comme symbolique (corps de poussière).

dès le 18ème, l'Église s'est élevée contre les thèses polygéniques (sous tendues par un certain racisme) et a proclamé l'unicité du genre humain. »

Les textes bibliques sont toujours très symboliques, mais cela n'écarter pas la réalité que les symboles expriment. Notre corps est formé par des éléments chimiques de la nature. Les thèses polygéniques ont toujours été rejetées indépendamment du rejet du racisme et de la proclamation constante de l'unicité du genre humain.

Astya écrit : « Reste le couple, la chute et le serpent : une interprétation littérale du texte est exclue par la science actuelle : les deux ancêtres ne sont pas un couple ; la Mésopotamie d'il y a 6000 ans n'était pas un paradis ; les serpents en réalité ne parlent pas.

Par contre l'interprétation symbolique : libre arbitre (saint Augustin) et introduction du mal dans le monde par le choix des humains et pas par création divine reste hors du champ de la science actuelle : c'est le champ de la Théologie. »

C'était bien un couple et c'est la foi de l'Église.

La Mésopotamie n'était pas un paradis, en effet, mais, Adam et Ève, qui vivaient physiquement sur la terre, ont aussi été mis dans l'Eden de Dieu. Ce n'est pas un autre lieu physique, mais une autre réalité, spirituelle, divine, dont la Genèse ne peut nous parler que de manière imagée (symbolique).

Un serpent ne parle pas, en effet. Mais, derrière ce terme, l'Église reconnaît Satan.

L'interprétation symbolique qui est dans le champ de la théologie ne doit pas nous entraîner nécessairement en dehors de la réalité concrète.

Invité écrit : « Adam et Ève ont-ils été créés « dans » un hominidé et sont-ils des hominidés « dotés » d'une âme spirituelle ? »

Je n'aime pas ces formules que je préfère éviter car elles me paraissent incorrectes sur un point essentiel.

Les mots « *dans* » ou « *dotés* » me semblent, en effet, faire du corps un objet extérieur à la personne créée, lorsque Dieu a créé une âme.

Or, l'humain créé à l'image de Dieu est une âme créée par l'union d'un corps et d'un souffle spirituel.

Adam et Ève, comme chacun de leurs descendants, ont une nature indissociablement corporelle « et » spirituelle, qui me semble indissociablement liée dans leur création.

Nous ne sommes pas des personnes dans un corps. Mon corps, c'est moi. Mon esprit, c'est moi. Mon âme, c'est moi.

C'est important par rapport à l'Incarnation du Christ, à l'Eucharistie (Jésus est Son Corps qu'il donne en partage), au mariage, à la résurrection de la chair, à la valeur du corps, à la valeur de la nature, à l'image de Dieu qui est Trinité,...etc.

Nous ne sommes pas des esprits ou des êtres spirituels dans un corps, mais des êtres créés par et avec un corps et un esprit dont l'union fait advenir des humains à l'image de Dieu.

Donc, plutôt que de dire que nous sommes créés dans un corps d'hominidé, il me semble plus juste de dire que notre corps a été créé avec une semence d'hominidé, qu'il a son origine dans des processus évolutifs des hominidés préhistoriques parmi lesquels il y a les homo habilis et les homo erectus, entre autres.

Trinité écrit : « *Il y a pourtant eu un moment où l'association par Dieu d'une âme spirituelle, à un corps d'hominidés a abouti à la création d'Adam et Ève !* »,

Vous répétez ici, en d'autres mots, vos réflexions précédentes dont je me suis distancié.

Je ne sais pas si je pourrai trouver d'autres mots plus clairs, mais j'essaie.

L'âme spirituelle humaine n'existe pas sans le corps (même si, une fois créée, elle peut subsister malgré la dégradation de son corps naturel). Dieu ne crée pas une âme pour ensuite l'associer à un corps, comme si elle avait une existence quelconque sans ce corps ou avant ce corps.

Mais, par contre, avant la création de l'âme spirituelle, il y a bien des germes provenant de corps d'hominidés, une réalité corporelle à partir de laquelle ou de laquelle Dieu va créer l'humanité. Mais, ce corps peut se limiter à deux cellules provenant d'hominidés au moment de la conception d'un être nouveau. Vous pouvez considérer que cela se produit à « *un moment* ».

Il est utile de rappeler ici que St Augustin avait une très grande lucidité sur les questions en cause, malgré les connaissances scientifiques limitées de son époque, lorsqu'il écrivait déjà qu' « *Il serait par trop naïf de s'imaginer que Dieu forma l'homme du limon de la terre en le pétrissant avec des doigts : l'Écriture eût-elle employé cette expression, nous devrions croire que l'écrivain sacré s'est servi d'une métaphore* » (De la Genèse au sens littéral, L. VI, Chap. 12, 20).

Selon Saint Augustin, « *De quelque façon que Dieu l'ait formé, il l'a formé comme pouvait et devait le faire un être tout-puissant et sage. Il a en effet déterminé les lois selon lesquelles les êtres sortent de leurs germes et apparaissent avec toutes les propriétés de leur espèce, d'une manière si infaillible que sa volonté domine tout. Sa puissance a assigné aux créatures leurs limites, mais sans s'y renfermer elle-même* » (id., 23) et « *quand on dit qu'il fut créé, on entend que Dieu créa la cause dont il devait sortir au temps marqué* » (id., 26).

Saint Augustin sait que « *pour se former et se développer* », « *tous les arbres ou tous les animaux que nous voyons naître ... eurent à traverser une période de temps plus ou moins longue, selon les convenances de l'espèce* ». (id., 25).

« *Celui qui est arrivé à l'existence apparaît avec les modifications qui composent la vie, et qui sont le développement effectif dans une substance réelle des causes secrètes, virtuellement contenues dans toute créature : telle fut l'herbe, après avoir poussé sur la terre, tel fut l'homme formé en être vivant, et, en un mot, les animaux ou les plantes que Dieu produit en vertu de son activité continue. Du reste,*

tout être contient en soi un autre lui-même, grâce à cette propriété de se reproduire qu'il tient des causes primordiales où il fut enveloppé, avant de naître sous les formes propres à son espèce, au moment où le monde fut créé avec le jour » (id., 17).

Pour Saint Augustin, Adam et Ève ont réellement existé dans l'histoire réelle, mais il n'avait certes aucune idée des australopithèques, de l'homo habilis, de l'homo erectus ou de l'homo sapiens vivant il y a cent mille ans. Il n'avait aucune idée de l'ADN qui compose un être, ni de la chaîne chromosomique provenant d'un mélange des gènes parentaux.

Cependant, le sujet l'a profondément interpellé et il ne s'est exprimé qu'avec des réserves riches d'ouvertures vers une compréhension différente de celle qu'il pouvait avoir à son époque. Il nous y encourage lui-même : « *A-t-on une opinion plus vraisemblable sur ces vérités? Loin de la combattre, j'y applaudirai* » (De la Genèse au sens littéral, L. VII, Chap. 28, 42).

Quelle lucidité et quelle concordance par rapport aux connaissances scientifiques actuelles !

Astya écrit : « *Concernant l'historicité de la Bible :*

- *l'écriture de la Bible est un fait historique ;*
- *C'est un livre qui contient certains récits historiques ;*
- *c'est un livre religieux qui contient aussi des récits symboliques ;*
- *l'interprétation est compliquée mais nécessaire. »*

Ici, nous sommes entièrement d'accord.

Lorsque vous écrivez ensuite que : « *Concernant l'historicité des premiers chapitres de la genèse ... la mémoire orale ne peut pas dépasser un certain nombre de générations, au-delà desquelles il y a une dérive vers le mythe* », je suis aussi d'accord.

Mais, lorsque vous en déduisez, sans autre explication, que le récit de la création serait, dès lors, « *scientifiquement impossible* » et que « *Donc les premiers chapitres doivent être considérés soit comme un mythe, soit comme un récit symbolique. Ou les deux ; mais pas un récit historique* » votre raisonnement n'est pas clair, ni convaincant.

D'abord, il n'y a pas de contradiction de principe entre, d'une part, le mythe ou le récit symbolique, et d'autre part, la réalité historique. Le mythe et les symboles sont des modes d'expression qui peuvent être utilisés pour nous décrire la réalité historique.

Dès lors que des réalités spirituelles sont en cause, il est même inévitable de ne pouvoir en parler que de manière imagée.

Mais, cela ne permet en rien d'en nier la réalité historique. Le symbolique n'exclut pas l'historique. C'est seulement un mode de langage.

Faudrait-il exclure l'historicité du seul fait que « *la mémoire orale ne peut pas dépasser un certain nombre de générations* » ? La science elle-même remonte des milliards d'années sans la mémoire orale. Par intuition, observations et raisonnements, l'humain peut reconstruire de manière fiable des faits historiques du passé avec, certes, une imprécision proportionnelle à leur éloignement et aux informations disponibles.

Mais, je suppose que ce n'est pas cela que vous contestez mais la fiabilité historique des détails précis du texte écrit de la Genèse concernant Adam et Ève, le péché originel et leur descendance : Caïn et Abel, Seth, les patriarches, etc.

Sur ce point, votre réflexion en cause est pertinente.

Personnellement, ma réflexion a beaucoup évolué à cet égard au point d'être actuellement convaincu que Adam et Ève ont vécu historiquement durant le néolithique et dans le pays de Sumer. Je vous renvoie sur ce point au sujet intitulé « 61. Adam et Ève : où et quand » (cf. infra).

Comme c'est dans le pays de Sumer et durant le quatrième millénaire avant Jésus-Christ que l'écriture a été inventée et que des premiers textes religieux ont pu être écrits, je pense que la première mise par écrit du récit concernant Adam et Ève remonte à la même époque.

Le récit de la Genèse me semble d'ailleurs contenir en lui-même des indices qui confirment son écriture très ancienne, avant même l'émergence de l'écriture phonétique cunéiforme des Sumériens, mais ce serait trop long à développer ici et maintenant sans s'éloigner trop de la discussion en cours.

La réflexion à cet égard est développée dans le sujet intitulé « 16. L'ancienneté du récit de la Genèse » (cf. supra).

En ce qui concerne l'historicité du monogénisme, vous écrivez : « *Il faut d'abord trouver un accord sur les mots mêmes que nous utilisons* »

En effet. Lorsque nous parlons du monogénisme concernant Adam et Ève, nous ne parlons pas des origines de notre espèce naturelle, mais seulement de l'origine unique de toutes les personnes capables de partager éternellement la vie de Dieu.

Darwin, et la science en général, ne s'occupent que des réalités naturelles et ne donnent aucun avis, ni aucune théorie sur les âmes spirituelles et leur origine.

Darwin ou la science n'ont aucun avis sur un couple particulier ayant vécu à un moment lointain dans l'histoire. Ils étudient les espèces et, dans chaque espèce, il y a toujours de nombreux couples différents.

Donc, lorsque vous écrivez que Darwin « *invalide également la théorie adamique du couple unique* », cela ne concerne pas notre sujet car Darwin ne dit rien de ce qui nous occupe : les personnes capables de partager éternellement la vie de Dieu, des personnes qui sont corporelles et spirituelles. Darwin ne dit rien des réalités spirituelles.

À ce sujet vous écrivez que « *Concernant l'âme spirituelle : Comme c'est hors du champ de la science, on peut dire ce qu'on veut.* ».

Non, bien sûr. L'homme de science ne peut que constater qu'il ne peut rien dire des réalités spirituelles parce que c'est au-delà de l'objet observable de la science. Rien pouvoir dire, ce n'est pas « *dire ce qu'on veut* ».

L'Église ne conteste pas les processus évolutifs qui ont façonné le corps des êtres de notre espèce, mais affirme qu'il y a eu une création dans la nature (elle-même créée).

L'unicité de la race humaine n'a pas besoin de la foi de l'Église, ni du monogénisme, pour exister. La race humaine, c'est l'espèce humaine composée de tous les êtres naturels capables de se reproduire entre eux et, dans les périodes du passé éloignées de plus de 3.000 ans, nous avons tous les mêmes nombreux ancêtres biologiques. Par exemple, il est certain que tous les humains qui vivaient à l'époque de Moïse et qui ont des descendants actuellement sont tous nos ancêtres directs (cf. infra : 63. Notre généalogie historique jusqu'à Adam et Ève »).

Le monogénisme dont nous parlons ici est celui des personnes créées à l'image de Dieu et non de tous les homos sapiens ou hominidés du passé.

Vous écrivez, à propos de la foi de l'Église : « *Je n'ai pas trouvé de référence explicite au monogénisme* ». À cet égard, vous pouvez consulter toutes les références dans le sujet intitulé : « 39. *L'hypothèse du monogénisme parmi d'autres hominidés* » (cf. supra).

Mais, on peut rappeler ici, par exemple, cet extrait de l'encyclique **Humani generis** du Pape Pie XII : « *le magistère de l'Église n'interdit pas que la doctrine de l' " évolution ", dans la mesure où elle recherche l'origine du corps humain à partir d'une matière déjà existante et vivante ... Mais quand il s'agit d'une autre vue conjecturale qu'on appelle le polygénisme, les fils de l'Église ne jouissent plus du tout de la même liberté. Les fidèles en effet ne peuvent pas adopter une théorie dont les tenants affirment ou bien qu'après Adam il y a eu sur la terre de véritables hommes qui ne descendaient pas de lui comme du premier père commun par génération naturelle, ou bien qu'Adam désigne tout l'ensemble des innombrables premiers pères* ».

Il n'est donc pas exact de déduire du fait que « *l' Église en la personne des Papes récents admet la réalité de la théorie de l'évolution* », que « *de ce fait, en admettant cela, elle admet que le monogénisme ou l'adamisme sont infirmées, n'ont pas de réalité scientifique même si l'Église continue à utilisée les mots "parents" et "Adam et Ève " comme symboles de l'humanité primordiale et de la fraternité humaine* ».

Cette double affirmation est clairement contraire à la réalité de l'enseignement de l'Église et donc à la foi catholique.

Pneumatis écrit : « *je lisais récemment (il faudrait que je retrouve où, par contre) cette précision d'un spécialiste sur Humani Generis, disant justement que Pie XII avait été très prudent dans sa formulation, et laissé toute la place au développement de la connaissance dans ce domaine : "En effet on ne voit absolument pas comment pareille affirmation peut s'accorder"... on ne voit pas comment, mais ça n'exclut pas du tout qu'un jour on voit comment. On voit ici qu'on n'a pas une formulation positive et encore moins définitive, mais quelque chose qui laisse la porte ouverte.* »

Votre scepticisme actuel reste grand et, si la prudence du Pape Pie XII est évidente, je ne peux partager votre interprétation trop extensive du net rejet qu'il exprime par les mots « *on ne voit pas comment pareille affirmation peut s'accorder* ».

L'enseignement de l'Église, répété par l'encyclique **Laudato si'** du Pape François, accepte que Dieu a créé la vie avec un potentiel évolutif physique, mais affirme que la réalité spirituelle de l'humanité ne vient pas d'une évolution mais directement de Dieu.

Je peux comprendre votre approche de principe lorsque vous écrivez : « *Du moment qu'on considère que l'intégralité de l'humanité (actuelle et passée) est égale sur ce plan, ça me va. Le point d'émergence entre l'humanité et la proto humanité étant inconnu, mais il y a très longtemps.* ».

Mais, tout dépend ce que vous appelez « *l'humanité* ». Si votre critère est uniquement basé sur des critères observables scientifiquement, il n'y a aucun problème, ni risque de désaccord. Si vous pensez, par exemple, que l'apparition de l'homo sapiens, il y a environ 150.000 ans est « *le point d'émergence entre l'humanité et la proto humanité* », vous êtes dans une question et sur un critère uniquement scientifiques. L'Église n'affirme pas qu'Adam et Ève sont les parents biologiques de tous les homos sapiens. L'Église ne conteste pas l'origine polygénique des homos sapiens, ni des homos erectus, ni des australopithèques.

Si, par contre, avec l'Église, vous croyez que le critère distinctif (« *entre humanité et proto humanité* ») est celui de l'apparition historique d'une personne corporelle et spirituelle capable de partager éternellement la vie de Dieu, alors vous ne pouvez vous limiter aux critères observables scientifiquement. L'être humain créé à l'image de Dieu est un être corporel ET spirituel.

C'est uniquement de cet être là dont parle l'Église. Cet humain créé à l'image de Dieu n'est pas que spirituel. Il est aussi corporel et est donc une réalité concrète de l'histoire. C'est uniquement cet humain là qui a pour origine, tant spirituelle que biologique, un premier couple : Adam et Ève.

Mais, sur ce point vous m'attribuez une opinion qui n'est pas la mienne et selon laquelle « *Dieu a insufflé une âme spirituelle à un couple choisi par lui* ».

Vous ne trouverez nulle part une telle affirmation dans mes écrits, ni dans l'enseignement de l'Église, car elle nie la double réalité de l'humain créé à l'image de Dieu.

L'humain créé à l'image de Dieu n'est PAS une âme préexistante qui serait insufflée dans un corps, comme si l'âme préexistait au corps. Dieu n'a pas donné une âme à un corps et aucun corps n'a reçu une âme. Une telle vision dualiste nie la nature unique bien que double de l'humain créé à l'image de Dieu. L'âme, la personne, est créée par un souffle spirituel dans un corps. Elle est le produit vivant d'un souffle spirituel et d'une réalité corporelle. Sans le corps, il n'y a pas d'âme. De même que sans l'esprit il n'y a pas d'âme.

Comment expliquer cela ? Prenons pour exemple une lettre : vous prenez une feuille et un stylo, vous apposez sur le papier des lettres et des signes alphabétiques avec l'encre de votre stylo, et le résultat c'est une lettre.

Dites-moi, à partir de quand la « *lettre* » existe-t-elle ? Existe-t-elle déjà lorsque vous n'avez encore que du papier et un stylo avec de l'encre ? Avez-vous transformé physiquement le papier et l'encre ? Pouvez-vous contester que la lettre vient physiquement du papier et de l'encre qui préexistaient ? Pourtant, avant d'être écrite, la lettre n'existe absolument pas dans la réalité physique observable et n'existe que dans la pensée de son futur auteur.

La lettre est une réalité nouvelle qui est le produit de l'union de la réalité immatérielle d'une pensée et d'une réalité matérielle faite de papier, d'encre et du corps de celui écrit.

La fidélité à la foi catholique et à l'enseignement du Magistère est la base de toutes discussions d'un point de vue catholique, mais, bien entendu, cela n'empêche pas, que du contraire, d'interpréter les points obscurs et d'y réfléchir en se basant sur les déclarations du Magistère, ce qui ne signifie pas que d'autres interprétations des extraits cités ou d'autres déclarations ne permettent pas d'autres pensées qui peuvent être contraires.

Je crois en l'existence historique d'Adam et Ève, à un péché originel au commencement de l'histoire, et au monogénisme qui fait descendre tous les humains de ce premier couple.

Par rapport à ces trois éléments dans la réalité historique, le dialogue ne peut avancer que si vous expliquez une autre approche et sa concordance avec l'enseignement de l'Église.

En ce qui concerne Aldebaran, il me semble nécessaire, s'il veut avancer, de ne pas se limiter à des considérations abstraites sur la science, l'histoire et la Bible, ni à un aveu d'incompréhension. Attention de ne pas utiliser le mystère chrétien (bien réel) comme un alibi pour ne pas réfléchir. Attention de ne pas se réfugier dans le « *symbolique* » en cessant d'être attentif à la réalité, y compris historique et scientifique, que les symboles expriment.

Dire « *Je ne sais pas* » est un peu court et peut couvrir, en fait, un refus de considérer le réel.

Si vous n'êtes pas d'accord avec telle ou telle réflexion concernant l'apparition de l'humain sur la terre, il faut préciser votre pensée car souvent c'est dans l'imprécision que se cachent de réels éloignements par rapport à la foi de l'Église.

Vous pensez qu'il y avait des humains (des âmes immortelles capables de partager la vie de Dieu) il y a cent millions d'années ? Si non, comment pensez-vous le début de leur présence ?

Ne fuyez pas les questions !

Bassmeg écrit : « *La Bible évoque une Création ponctuelle et unique, les preuves archéologiques montrent elles une évolution lente et continue. Ce qui fait que l'hypothèse "création simultanée des humains et d'Adam et Ève" est invalidée des deux cotés* ».

C'est tout à fait exact, mais personne ne prétend que tous ceux qui sont considérés comme « humains » par l'archéologie et qui résultent d'une évolution lente et continue ont été créés simultanément en plus d'Adam et Ève, ni qu'ils sont tous des descendants d'Adam et Ève.

Du point de vue de la foi, les hominidés de l'histoire qui ne descendent pas d'Adam et Ève peuvent être des pré-humains, mais non des humains capables de partager éternellement la vie de Dieu.

Bassmeg écrit : « *Comment sortir de ce dilemme ? ... Comment concilier le récit Biblique et la réalité observable avec des idées simples ne faisant pas appel à la physique quantique ou autres ?* »

Très bonnes questions.

Certains croyants situent la création d'Adam et Ève en dehors de l'histoire réelle.

D'autres (surtout des fondamentalistes protestants) croient qu'Adam et Ève sont sortis corporellement directement de la poussière, ce qui les situe aussi en dehors de l'histoire réelle telle qu'il faut raisonnablement l'admettre en l'état actuel des connaissances scientifiques.

Actuellement, la seule possibilité qui demeure cohérente avec l'ensemble de la tradition catholique autant qu'avec les acquis de la science c'est la création d'Adam et Ève dans le cours de l'histoire de l'évolution lorsqu'un souffle spirituel a créé un être nouveau, avec une nature corporelle et spirituelle, dans et avec un corps façonné par l'évolution.

La création de l'humanité par Dieu et le fait historique du monogénisme (notre humanité provient d'un même et unique couple) sont des affirmations constantes de l'Église, malgré les nombreux avis différents que nous pouvons entendre à notre époque mais qui sont incapables de donner la moindre explication sur la survenance concrète d'âmes immortelles dans l'histoire et qui nient la réalité du péché originel au commencement de l'histoire.

Tous les descendants d'Adam et Ève sont des êtres humains, des âmes immortelles créées à l'image de Dieu. Sans exception. Y compris, les descendants de Caïn dont la mère devait être pré-humaine (une fille de l'espèce des adams) et les descendants issus, selon le récit biblique, des unions des fils de Dieu (descendants d'Adam et Ève) avec des filles (pré-humaines) de l'adam (de la même espèce biologique d'Adam et Ève). Tout cela a déjà été longuement détaillé.

Y a-t-il des critères permettant de situer dans le temps et l'espace l'existence d'Adam et Ève ? Certainement. La Genèse en donne beaucoup. Reste la difficulté de les comprendre.

On est clairement dans le néolithique (avec de l'élevage, de l'agriculture et des premières villes) et dans le pays de Sumer (identifié par les fleuves, Babel, et Ur). La chronologie en « années » a une précision mathématique particulièrement grande depuis Adam. Mais, outre des incertitudes sur le sens du mot « années », des chiffres arrondis et symboliques montrent les limites des connaissances approximatives des auteurs sumériens des premiers récits repris dans la Genèse.

En ce qui concerne les âges des patriarches, il ne faut pas nécessairement interpréter la durée des vies attribuées aux patriarches aux individus selon notre compréhension. Le mot années « *shaneh* » (traduit

par « *années* ») se réfère aux campements (peut-être s'agissait-il de saisons d'une demi-année solaire alternant périodes des cultures en été et périodes hivernales séparées par les crues importantes du printemps) et les vies paraissent concerner la collectivité dans laquelle un patriarcat subsiste. Cette question particulière est détaillée dans le sujet intitulé « 64. *Adam a-t-il vécu 930 ans ?* » (cf. infra).

Tout n'a pas commencé avec le judaïsme et le judaïsme n'a pas tout inventé. La famille d'Abraham était sumérienne et, dans le pays de Sumer, nous pouvons, dès lors, trouver des éclairages utiles.

Il y avait des homos sapiens disséminés sur toute la planète à l'époque néolithique en cause. Les processus évolutifs par lesquels notre corps a été façonné supposent une succession de reproductions d'innombrables parents biologiques depuis des milliards d'années.

La création dans l'histoire d'âmes immortelles capables de partager éternellement la vie de Dieu ne se confond pas avec l'apparition des homos erectus ou des homos sapiens.

Ce sont des êtres nouveaux, avec une nature corporelle et spirituelle, que Dieu a créés dans le cours de l'évolution naturelle. Par une création aussi radicalement nouvelle et résultant d'une action spirituelle dans une lignée biologique existante comme le sera l'Incarnation du Christ quelques milliers d'années plus tard dans cette même lignée biologique.

Il ne s'agit pas de se lancer ici dans des interprétations personnelles mais d'essayer d'éclairer la foi constante de l'Église en tenant compte des acquis de la science et des règles d'interprétation données par l'Église pour éviter tout fondamentalisme qui ne constitue qu'une erreur intellectuelle de lecture et d'interprétation, autant que tout modernisme qui croit pouvoir négliger les fondements historiques réels de la foi.

Alexandre écrit : « 1/ *La thèse de la naissance d'une nouvelle espèce humaine au néolithique s'effondre : de par les découvertes archéologiques, nous savons que Dieu n'a pas créé une nouvelle humanité aux alentours de 4069 avant JC puisque des squelettes antérieurs à cette période ont été découverts dans le monde et rien ne les sépare biologiquement de l'homme de 2018.*

2/ Ces mêmes hommes qui sont nos ancêtres étaient déjà dispersés en plusieurs endroits du monde contrairement à ce qui est relaté dans le récit des origines qui, par les différentes généalogies qu'il propose, permet de situer la dispersion des hommes au temps des fils de Noé, soit aux alentours de 2593 avant JC. Tout le monde aura compris que l'Europe, l'Afrique ou encore l'Asie sont déjà peuplées depuis des siècles par nos aïeux à cette période. »

Vos deux synthèses ne correspondent pas du tout aux explications qui me semblent aujourd'hui possibles, dans le respect de l'ensemble de la foi catholique autant que des acquis de la science non raisonnablement contestables.

Vous avez raison de constater qu'aucune nouvelle espèce biologique n'est apparue durant le néolithique. C'est certain.

On est bien d'accord. Rien ne séparait biologiquement Adam et Ève et leurs descendants des autres homos sapiens déjà répandus quasiment sur toute la planète à l'époque néolithique et donc, a fortiori, à l'époque de Noé située dans le troisième millénaire avant Jésus-Christ. Il n'y a aucune contradiction sur ce point.

La création des humains à l'image de Dieu n'a pas créé une nouvelle espèce biologique. C'est un souffle spirituel qui a créé un être nouveau fait d'un corps issu de l'évolution et d'un esprit insufflé par Dieu. Cet être nouveau a une nature corporelle et spirituelle, sans équivalent dans la création antérieure.

Ce qui fait difficulté pour beaucoup, c'est que Caïn a eu des enfants avec une compagne trouvée au loin qui n'était pas descendante d'Adam et Ève et c'est que les « *fils de Dieu* » (les descendants

d'Adam et Ève devaient être conscients de leur filiation divine par l'effet du souffle spirituel divin qui les a créés) ont eu des enfants avec les « *filles de l'adam* » (les femmes de la même espèce biologique adamique qui ne descendaient pas d'Adam et Ève).

Tous les descendants, même issus d'unions avec des pré-humains, ont reçu la même nature corporelle et spirituelle car le souffle spirituel divin est, bien sûr, indivisible. Les enfants de Caïn n'étaient pas moins « *fil de Dieu* » que ceux de Seth.

Pour le surplus, votre attention aux durées très précises de la Bible permet de montrer à quel point les auteurs des textes sacrés ont voulu s'inscrire dans l'histoire concrète.

Par contre, vous ne trouverez pas dans la Bible les additions que vous indiquez.

Pour une raison qui me semble résulter des durées en années indiquées elles-mêmes. Elles sont souvent arrondies à la centaine ou à la dizaine, et parfois de manière clairement symboliques (par exemple les 600 ans de Noé au début du déluge).

Donc l'addition de chiffres approximatifs ne peut donner un résultat précis historiquement fiable.

Il me semble, par contre, que la précision des durées successives montre une attention à être le plus exact possible par rapport aux connaissances disponibles, ce qui est l'attitude scientifique la meilleure possible. Un historien moderne ne pourrait faire mieux.

Ne cherchons pas dans l'histoire biblique des précisions qui n'y sont pas.

Les durées indiquées sont des évaluations faites par les auteurs du texte selon les documents et les traditions orales dont ils pouvaient disposer.

Autre observation importante, c'est la traduction de la mesure du temps utilisée.

Il me semble très vraisemblable qu'avant l'exil en Égypte, le temps n'était pas mesuré selon notre référence solaire. Aujourd'hui, une année c'est environ 365,25 jours, soit le temps d'une rotation de la terre autour du soleil.

Le mot hébreu « *shaneh* » traduit par années est un mot qui évoque un campement. Plusieurs indices permettent de penser qu'une « *année* » chez les Sumériens, c'était plutôt un campement qui alternait selon les deux principales saisons, l'hiver et l'été et donc une période d'une demi-année actuelle à laquelle l'engendrement de Noé fait référence puisque Lamec (qui vit 777 ans) l'engendre à 182 ans (comme 182 jours d'une demi-année solaire).

Cette question est développée dans un sujet intitulé « 64. Adam a-t-il vécu 930 ans ? » (cf. infra).

Ainsi, il faut comprendre que lorsqu'Abraham engendre à l'âge de 100 ans, il s'agit plutôt de demi-années actuelles qui correspondent pour nous à 50 ans.

Autre observation encore. Tant l'évidence biologique que plusieurs indices montrent que les durées indiquées par les généalogies concernent le « *nom* » des individus qui se prolongeaient dans leur descendance. Lorsqu'Adam engendre Seth à 130 ans (lire : 65 ans), il ne s'agit pas des individus mais de l'engendrement d'une famille, d'une collectivité, qui va se prolonger de manière autonome pendant des siècles. Les Sumériens « *bâtissaient* » un nom, comme le raconte le récit de la construction de la ville d'Hénoch (fils de Caïn) et le récit de la tour de Babel. Lorsque la vie d'Adam cesse à 930 ans (lire : 465 ans), c'est la collectivité qui prolonge son nom qui cesse de subsister comme telle après avoir été prolongée par de multiples successeurs.

Concrètement et historiquement, il me semble possible de proposer la synthèse suivante :

Dans le texte de la Genèse, Dieu façonne d'abord l'adam (l'espèce biologique), mâle et femelle, et il commence avant même l'apparition des plantes. Nous savons aujourd'hui que cela dure des milliards d'années.

À un moment, lorsque le corps et donc le cerveau de l'adam (l'espèce) a atteint un stade de son développement, Dieu crée un être nouveau par un souffle spirituel, une âme nouvelle capable de partager éternellement sa propre vie.

Cet être nouveau est mis dans un « *jardin* » dans la réalité spirituelle de Dieu (l'Eden) où une femme est créée en étant tirée d'un homme dans un amour conjugal qui a pour effet que, dans ce couple, l'adam cesse d'être « *seul* » et entre dans une communion d'amour qui achève l'œuvre créatrice de Dieu et le fait participer à la vie divine d'amour.

Une rupture dans cette communion a blessé la vie humaine ainsi créée et c'est une vie ainsi blessée qui a été transmise à la descendance.

Alexandre écrit : « *Sur quel(s) verset(s) de la Bible vous appuyez-vous pour émettre cette hypothèse ? Le chapitre 2 de la Genèse démontre au contraire que dès que Dieu a façonné le premier être humain, il lui a immédiatement donné l'esprit. Et nous voyons bien que le don de l'esprit remonte au tout début de l'humanité puisque le récit nous enseigne qu'aucune herbe n'avait encore poussé. La création elle-même n'est pas encore aboutie que déjà l'être humain recevait l'esprit. Votre théorie, bien qu'intéressante, est en contradiction avec la Bible.* »

Quelle contradiction ?

Nulle part vous ne trouverez dans la Genèse que Dieu aurait donné l'esprit lorsque « *aucune herbe n'avait encore poussé* », ni que le premier être humain aurait été façonné en un instant. Bien au contraire, vous relevez de manière pertinente qu'il commence à façonner l'humain avant même l'apparition des plantes le troisième « *jour* » de la création, alors que l'humain n'est créé à son image que le sixième « *jour* ». Entre les deux, nous savons aujourd'hui qu'il y a des milliards d'années.

Dieu a insufflé son souffle spirituel lorsque le corps humain fut apte à le recevoir. Il me semble que rien ne vous permet de soutenir qu'avant l'apparition de l'herbe et de la pluie (Gn 2, 5), il y avait déjà un être humain achevé corporellement et spirituellement.

Sur quel verset, je m'appuie ? Il me semble qu'il est plus que connu (Gn 2, 7) et je le décompose ici pour vous montrer les trois éléments qu'il contient :

« **Dieu forma l'homme de la poussière de la glaise** » : il s'agit plus exactement de la poussière de « *l'adamah* », la terre rouge (adam veut dire rouge) ce qui concerne la création terrestre, le corps (y compris le cerveau) façonné par Dieu pendant des milliards d'années ;

« **et lui insuffla un souffle de vie** » : c'est la vie même de Dieu qui est esprit qui est insufflée dans le corps façonné et ce souffle spirituel divin a laissé une trace, un esprit dans le corps qui l'a reçu ;

« **de sorte que l'homme devint une âme vivante** » : il ne s'agit pas d'une simple âme naturelle (comme celle des autres créatures vivantes animées) mais d'une âme qui « *devint* », qui est créée par l'effet du souffle de vie spirituel dans un corps, une âme qui a ainsi une nature corporelle et spirituelle.

Les autres créatures vivantes animées sont produites par les eaux (Gn 1, 20) ou par la terre (Gn 1, 24). L'être humain à l'image de Dieu est créé par un souffle de vie qui provient de Dieu dans un corps façonné par le Créateur.

Cela me semble conforme au récit de la Genèse. Si vous pensez à une autre explication de la survenance concrète de l'être humain créé à l'image de Dieu (capable de partager éternellement la vie de Dieu) plus conforme au récit biblique, quelle serait-elle ?

Alexandre écrit : « *Quelle est votre position par rapport au récit du Déluge qui est pratiquement un copier / coller de l'Épopée de Gilgamesh jusque dans ses détails (ex: lâchers du corbeau et de la colombe).* »

Ce n'est pas un copier-coller car il y a des différences et le texte biblique lui-même fusionne trois récits déjà eux-mêmes différents.

Il est possible que Noé ait eu connaissance de l'histoire de Gilgamesh, mais, comme il n'y a aucune trace certaine de ce récit avant le deuxième millénaire avant Jésus-Christ et que rien ne prouve une ancienneté plus grande (même si les faits sont situés vers 2850 ACN), rien n'exclut que cette épopée soit une déformation légendaire du récit de Noé (comme le sont les évangiles apocryphes par rapport aux faits réels rapportés par les Évangiles).

Aldebaran écrit : « *Adam et Ève ont été deux humains que Dieu a choisis pour devenir un homme et une femme au sens doté d'une âme, et qui ont eu descendance. C'est la thèse de gens comme Xavi, qui situe même la période à Sumer de ce que j'ai compris.* »

Le sujet est difficile et il est difficile de se faire bien comprendre. La référence qui me semble éclairante est l'Incarnation du Christ (Le pape Benoît XVI nous dit que c'est une « création »).

Non, Dieu n'a pas choisi deux humains pour devenir un homme et une femme. Il suffit de penser que Dieu n'a évidemment pas choisi un humain pour devenir le Christ.

Le Christ, vrai Dieu de toute éternité, est créé homme, nouvel Adam, au moment de sa conception.

L'être humain est aussi une création nouvelle dès sa conception.

De même qu'une femme humaine (qui n'est pas Dieu) a été capable d'enfanter un être nouveau et unique dans la nature (Dieu lui-même fait homme), il me semble que c'est de manière similaire que nous pouvons comprendre la création d'Adam et Ève (même si, ici, il s'agit d'êtres nouveaux et non d'une Incarnation du Fils de Dieu éternel préexistant). Leur conception fut immédiatement, simultanément et indivisiblement corporelle et spirituelle, mais il me semble que le corps de chacun d'eux a pu être conçu par une mère biologique pré-humaine (qui n'était cependant pas elle-même une « *personne capable de partager éternellement la vie de Dieu* » tout comme Marie n'était pas elle-même divine alors qu'elle a enfanté Dieu lui-même).

À défaut, pour ceux qui croient à une création, il me semble qu'il n'y a qu'une seule alternative c'est de penser que, par un miracle, Dieu aurait façonné en un instant un premier corps complet adulte sans lien avec toute la nature, sauf les éléments chimiques rassemblés ou créés, semblables à ceux de la nature, réunis instantanément et miraculeusement en un corps nouveau.

D'autres pensent que les humains ne proviennent que d'une longue évolution, mais ils ne répondent pas à la question savoir si nos ancêtres biologiques, qui n'étaient composés que de quelques cellules il y a un milliard d'années ou qui étaient des primates il y a cent millions d'années, étaient déjà des personnes qui ressusciteront comme nous ou, si ce n'était pas le cas, comment et à quel stade de l'histoire, des personnes capables de partager éternellement la vie de Dieu seraient apparues.

La question « *quand* » reste en toute hypothèse incertaine. Sumer est une piste de réflexion qui me semble actuellement la plus pertinente, mais la question reste ouverte.

Aldebaran écrit : « *ma réflexion est similaire pour l'instant (sauf que c'est plus logique selon moi après la Chute, dans un changement de réalité).*

... *une création première, une Chute / changement de réalité (une seule création).* »

Entre la vie d'Adam et Ève dans le jardin d'Eden et leur vie en dehors après qu'ils en aient été chassés, il y a, en effet, un changement de réalité pour eux.

Mais, comment aller plus loin sans se heurter d'emblée à la question qui concerne aussi tous ceux qui pensent qu'Adam et Ève n'ont pas de réalité historique.

Si Adam et Ève ont vécu dans une autre réalité, que le Big Bang lui-même serait une conséquence du péché originel et que Adam et Ève, hors du temps, seraient déjà présents d'une certaine manière lors de ce Big Bang, il subsisterait que l'humain tel qu'il est aujourd'hui n'est apparu que progressivement par une longue évolution qui a développé progressivement son intelligence et sa conscience.

La question de la survenance d'êtres capables de survivre spirituellement à leur mort physique après le Big Bang, dans une histoire où se sont produit d'abord la formation des atomes, puis des molécules, puis des premiers êtres vivants de type végétal, puis de type animal, etc., resterait entière.

Imaginer un premier être capable de partager la vie d'amour de Dieu au-delà de la mort physique à l'époque des êtres rudimentaires aquatiques ou même des primates se heurte à beaucoup d'obstacles.

Le principal obstacle est que le Christ ne serait plus vraiment un nouvel Adam, ni le vrai fils de l'homme créé, car lui s'est bien incarné dans notre réalité. Il me semble essentiel de considérer qu'à la seule exception du péché, le Christ a vraiment été confronté à la même réalité qu'Adam et Ève mais qu'il a choisi une autre attitude, celle de demeurer en communion avec le Père, et il nous montre que, dans cette même réalité, l'humanité peut, sans le péché, triompher des limites naturelles et de la mort.

Aldebaran écrit : « *Sumer est une époque que je trouve tardive, il y a déjà des humains "très humains" à cette époque. Faut-il penser que ces gens, avec leurs familles et leur capacité d'aimer, sont exclus de facto de la vie éternelle ?* »

Personne, ni même aucune créature n'est « *exclue* » de la vie éternelle (Dieu peut certainement faire vivre ou revivre toute créature, même toutes celles qui n'ont qu'une existence précaire et éphémère), mais, seul l'humain créé à l'image de Dieu (Adam et Ève et leur descendance) a reçu une vie qui survit à sa mort physique. Toutes les autres créatures vivantes ne subsistent que durant un temps et disparaissent totalement lorsque la vie naturelle s'en retire. Ce ne sont pas des personnes ayant une vie spirituelle qui demeure indépendamment de la mort physique de leur corps terrestre.

Est-ce que la masse d'argile qu'aucun potier n'a façonnée est exclue de la vie artistique ? Est-ce qu'une feuille blanche sur laquelle personne n'a écrit est exclue de la « *vie* » des livres ?

Nous ne savons quasi rien de la vie intérieure et subjective des homos sapiens de la préhistoire.

Des liens d'affection peuvent se développer, parfois de manière très intense, entre les diverses créatures, y compris entre des humains et des non humains.

Entre Jésus et les humains de son époque, personne n'aurait pu se rendre compte de la divinité du Christ et de la singularité de sa vie, de sa communion avec le Père. Il était en tout semblable sauf le péché.

Il est difficile, même s'il y a des traces d'activités artistiques et de capacités d'abstraction, de trouver des indices permettant de juger de la réalité spirituelle de la vie des homos sapiens qui vivaient il y a dix, vingt ou cent mille ans.

Voilà quelques éléments à considérer lorsqu'on s'interroge sur la question de savoir si Adam et Ève ont vraiment eu une existence historique.

Il s'agit bien ici de l'histoire concrète qui s'est écoulé dans le temps et l'espace du monde présent.

Situer Adam et Ève hors du temps (plus de 13 milliards d'années depuis le Big Bang) ou hors de l'espace (dans une réalité autre que celle de notre planète terre), c'est les considérer hors de l'histoire ou donner un autre sens au mot « *histoire* » mais alors cela embrouille la réflexion.

Briscard écrit : « *c'est une question très complexe que personne n'a encore traitée même parmi les pères de l'Église, sauf erreur de ma part.*

À mon humble avis, dès que les hominidés se sont séparés de leurs cousins les primates, et se sont dispersés, d'abord en Afrique de l'est puis dans le continent, ils sont devenus les enfants de Dieu. »

C'est une hypothèse qui maintient les difficultés. Comment seraient-ils devenus « *enfants de Dieu* » ? Avec des mères biologiques pré-humaines ? Une action divine ? On serait très loin du récit de la Genèse et devant plus d'un million d'années de mystère.

Rien, dans les Écritures ou la foi de l'Église, ne suggère une telle hypothèse.

Pourquoi chercher si loin ? Ne sommes-nous pas conscients de l'énorme différence que représente un esprit reçu du souffle de Dieu, cette singularité spirituelle qui nous rend capable de participer à la vie même de Dieu ?

Invité écrit : « *Pourquoi ne pas le proposer à l'Église s'il est une vérité que vous clamez à longueur de temps ?* »

C'est ce que chacun est sans cesse invité à faire, comme simple fidèle, pour chacune des questions nouvelles qui se posent au fil des siècles pour que, précisément le jugement de l'Église puisse se faire.

La question de l'historicité d'Adam et Ève est nouvelle dans le contexte des connaissances actuelles récentes et il est demandé à chaque fidèle d'approfondir l'intelligence de sa foi, avec modestie et, sans aucun paradoxe, de le faire avec une fidélité constante à la foi de l'Église telle qu'elle est transmise depuis 2000 ans par les successeurs des apôtres et de Pierre en particulier.

L'Église n'a jamais fui devant aucune question mais elle prend tout le temps nécessaire pour discerner la vérité au milieu d'un grand nombre d'erreurs.

Mais, c'est une question de foi. L'Église établie par le Christ est le corps du Christ, fondé de manière indestructible sur la foi transmise de manière infaillible avec l'assistance de l'Esprit Saint, pour l'essentiel, par les apôtres dans une communion assurée de manière ininterrompue par Pierre et ses successeurs.

Les théologiens, prêtres ou évêques qui s'écartent de la foi de l'Église transmise depuis deux mille ans en niant des réalités historiques aussi essentielles que la création des humains à l'image de Dieu, le péché originel ou les grands patriarches de l'histoire, dont Abraham, le Père des croyants, sont dans une voie sans issue.

Beaucoup fuient les questions concrètes. Dommage.

Invité écrit : « *Finalement, vous avez créé votre propre Magistère.* »

Non. Ce n'est pas parce qu'on essaie de comprendre l'enseignement de l'Église en tenant compte des connaissances nouvelles et en toute soumission à cet enseignement autant qu'au jugement futur de l'Église que l'on crée son propre Magistère.

C'est un non sens puisque précisément la réflexion catholique se soumet par principe à l'enseignement officiel tant passé que présent mais aussi d'avance au jugement futur du Magistère.

Il est évident qu'aucun de nous n'a une quelconque autorité magistérielle et que nous ne pouvons échanger ici que des opinions personnelles.

Mais, pour tout catholique, c'est avec cette conviction que la vérité doit toujours se chercher dans la communion avec l'Église et qu'elle n'est pas dans des interprétations personnelles séparées.

Invité écrit : « *vous passez l'essentiel de votre temps à soutenir des thèses qu'elle ne défend en aucun cas* »

L'Église ne s'est pas encore prononcée de manière précise sur les questions précises et nouvelles qui se posent par rapport aux progrès rapides et importants des connaissances historiques et scientifiques.

Cela n'empêche pas de réfléchir et de partager, ni de rappeler ou d'observer ce que l'Église en dit déjà aujourd'hui, comme, par exemple, tout ce qu'enseigne « *L'Évangile de la création* » proposé par le Pape François dans sa dernière encyclique ***Laudato si'***.

L'Église aurait-elle « *mieux à faire* » ?

Le Pape Benoît XVI a indiqué, au contraire, qu'il s'agit d'une « *urgence* », ce qui est développé dans le sujet intitulé « *19. Réfléchir à la création : une urgence pour le futur Benoît XVI* » (cf. supra)

Dans son livre, Jésus de Nazareth, deuxième partie, p. 221-222, il écrit : « *Nous pouvons dire également que rendre témoignage à la vérité signifie : en partant de Dieu, de la Raison créatrice, rendre la création déchiffrable et sa vérité accessible d'une manière telle qu'elle puisse constituer la mesure et le critère d'orientation dans le monde de l'homme...*

Disons même tranquillement : la non rédemption du monde consiste, précisément, dans le fait que la création n'est pas déchiffrable, que la vérité n'est pas reconnaissable. »

Pourquoi est-ce si important à notre époque ?

Parce que les développements de la science et de nos connaissances sur le cerveau et sur la chimie font croire de plus en plus que nous ne sommes que les produits naturels d'une évolution chimique de la matière.

La neurologie, la psychiatrie, la psychologie, la psychanalyse et toutes les sciences expliquent de plus en plus la conscience, l'affectivité, la sensibilité, la personnalité comme si tout n'était que production de notre cerveau et de notre corps, comme si tout n'était que chimie.

Ce qui, en fait, est aujourd'hui nié par beaucoup de penseurs de notre époque, c'est que nous sommes des créatures spirituelles dont la vie et l'être proviennent de Dieu lui-même et ne sont pas produits « *par* » la nature mais seulement « *avec* » et « *dans* » la nature.

S'il n'y avait pas de création divine extra-naturelle dans l'histoire concrète, nous ne serions vraiment que poussière. Une forme éphémère individuelle parmi d'autres. C'est une réduction à un matérialisme et un individualisme absolus. L'être humain ne serait qu'un animal parmi d'autres dans une nature qui serait la seule réalité concrète. Il n'y aurait pas d'autre connaissance que la connaissance scientifique produite par du cerveau naturel.

À cet égard, nous ne pouvons fuir la nécessité urgente de comprendre la création divine de l'humanité et la nécessaire réalité historique de l'existence de premiers humains tels que nous, compte tenu des processus évolutifs que démontrent les sciences.

Le risque actuel d'un évitement de ce sujet de réflexion est d'avoir, parmi les croyants, un nombre croissant de *Nicodème*, des croyants intellectuels qui ignorent ou nient, en fait, que nous sommes plus que notre corps.

En réalité, nous sommes des créations spirituelles autant que corporelles dont l'existence spirituelle demeure au-delà de leur existence corporelle en ce monde.

Chacun sait que notre vie corporelle autonome a commencé en ce monde lors de notre naissance, mais ce qui était déjà si difficile à comprendre pour Nicodème, c'est que nous sommes aussi, par création dans le concret de l'histoire, des êtres spirituels et que notre vie spirituelle, créée directement par Dieu pour vivre en communion avec Lui, doit aussi naître pour commencer à vivre dans le monde spirituel de Dieu, dans les cieux.

Dans son évangile, Saint Jean écrit : *« Jésus répondit : « Amen, amen, je te le dis : personne, à moins de naître de l'eau et de l'Esprit, ne peut entrer dans le royaume de Dieu. Ce qui est né de la chair est chair ; ce qui est né de l'Esprit est esprit. »*

Ne sois pas étonné si je t'ai dit : il vous faut naître d'en haut.

Le vent souffle où il veut : tu entends sa voix, mais tu ne sais ni d'où il vient ni où il va. Il en est ainsi pour qui est né du souffle de l'Esprit. »

Nicodème reprit : « Comment cela peut-il se faire ? »

Jésus lui répondit : « Tu es un maître qui enseigne Israël et tu ne connais pas ces choses-là ? » (Jn 3, 5-10)

Zélie écrit que *« Où et quand Adam et Ève, ce n'est pas très important au fond : ce que l'on nie aujourd'hui, c'est si ça a vraiment eu lieu comme on le lit dans la bible. »*

En effet. Le *« où et quand »* n'a pas d'importance, mais la réalité du fait historique en a beaucoup. Même si la Bible nous en parle avec des symboles et de manière imagée. Car c'est ce que nous sommes qui est en cause. La question *« où et quand »* me semble d'une grande utilité pour amener chacun à réfléchir à sa propre foi. Qui sommes-nous ? Des *« singes »* plus évolués que les autres ou des êtres créés tout autres ?

Levergero demande *« dites-nous donc quand et comment les hominidés ont reçu une âme, s'ils s'en ont aperçu...et pourquoi les primates, leurs cousins, en ont été exclus... »*.

Il me semble qu'aucun hominidé n'a jamais reçu une âme. Aucune créature n'en a davantage été privée. Notre âme n'est pas une chose ajoutée à une autre.

Nous sommes des créatures absolument nouvelles créées par l'union d'un souffle spirituel de Dieu et d'un corps matériel. Notre âme spirituelle, notre personne, est le produit de cette union de l'infini et du fini, du spirituel et du corporel, de l'éternel et du temporel. Comme le dit la Genèse, Dieu *« souffle »* sur l'humain façonné et l'âme humaine est ainsi créée.

Nous sommes comme une lettre de Dieu. Le papier serait-il privé de quoi que ce soit avant qu'une écriture y soit tracée ? Une lettre n'est pas l'addition d'un peu d'encre à du papier. C'est une réalité nouvelle, une parole immatérielle unie à des éléments matériels (le papier et l'encre) pour *« créer »* une lettre. Dieu n'a pas choisi un hominidé pour y ajouter une âme.

Invité écrit : *« Votre exemple est malheureusement mal choisi car, par définition, une lettre est justement un papier sur lequel l'encre est ajoutée. Ouvrez votre dictionnaire pour vous en convaincre. Ce n'est donc pas avec cette métaphore que vous arriverez à convaincre. »*

Comment ne pas apercevoir qu'une lettre c'est *« plus »* et *« autre chose »* que le papier et l'encre ?

Nous avons une nature corporelle et spirituelle dès notre conception et notre être, celui qui peut partager personnellement et éternellement la vie de Dieu, *« est »* autre que celui des créatures simplement naturelles.

Il est certain que, pour celui qui pense qu'il n'y a pas eu une création spirituelle dans le cours de l'histoire pour créer des êtres nouveaux, mais que l'humain est devenu progressivement immortel, ou progressivement spirituel, au fil de l'évolution, la question du où et du quand n'a pas de sens car elle suppose clairement un instant et un endroit précis dans le temps.

Les processus évolutifs qui ont façonné le corps humain pendant des milliards d'années ou les processus biologiques qui ont façonné notre propre corps depuis notre conception jusqu'à l'âge adulte, expliquent l'acquisition progressive de notre intelligence et de notre conscience du point de vue naturel.

Par contre, notre réalité spirituelle et notre immortalité ne sont pas des acquisitions divisibles.

Elles sont pleinement et instantanément présentes dès notre conception. On ne peut être progressivement immortels, ni progressivement spirituels, même si, comme Jésus le disait à Nicodème, la vie spirituelle demande aussi une naissance et souvent cela demande bien plus que les neuf mois suffisants pour la naissance naturelle.

Nous sommes des êtres corporels et spirituels et non des hominidés évolués auxquels Dieu aurait ajouté une âme.

Zelie écrit : « *Oui. Tout simplement oui. Mais dire cela revient à nier l'évolution et toutes les thèses darwiniennes. Et surtout, à se placer hors jeu intellectuellement.* »

Mais, pourquoi raisonner ainsi ? Pourquoi ne pas envisager que la réalité corporelle de ces êtres nouveaux ait pu être façonnée par des processus évolutifs perçus par Darwin ?

Vous semble-t-il impensable qu'à un moment de l'histoire concrète, lors d'une rencontre entre un gamète féminin et un gamète masculin d'une espèce naturelle (lentement façonnée dans la nature selon les processus évolutifs), un souffle spirituel divin ait créé un être nouveau à l'instant même de la rencontre de ces gamètes de sorte qu'un être nouveau a été conçu par cette union d'un gamète féminin, d'un gamète masculin et d'un souffle spirituel divin, ayant ainsi une nature corporelle et spirituelle ?

Vous semble-t-il nécessaire de considérer que la nature et ses règles ont été créés par Dieu sans lien avec la formation de notre corps qui n'aurait qu'une origine surnaturelle instantanée au moment de la création des premiers humains à l'image de Dieu, sauf la poussière des éléments chimiques dont il est composé ?

Epsilon écrit : « *penser qu'Adam et Ève ... ont une qqconque "réalité historique" en tant que premier couple ... il faudrait le démontrer car même dans le monogénisme ce n'est pas évident statistiquement parlant* »

Ce qui est évident, statistiquement parlant, c'est que nous avons tous au moins un couple d'ancêtres commun dans les 3.000 dernières années. C'est démontré par tous ceux qui s'intéressent à la généalogie.

Il est déjà quasi certain que tous les humains actuels de race blanche de la terre sont des descendants directs de Charlemagne. Ce point est développé dans le sujet intitulé « 63. Notre généalogie historique jusqu'à Adam et Ève » (cf. infra).

Il faut cependant relever une différence essentielle. Dire que nous provenons tous d'un même couple ne signifie pas que nous ne provenons pas aussi de milliards d'autres couples depuis le début de l'histoire biologique du monde,

Epsilon écrit : « *Adam/Eve n'ont qu'une "réalité" biblique ... et il faut, parlant d'eux, respecter cette "réalité" biblique ... ils sont donc les premiers et ont comme Créateur (corps et âme) Dieu et non pas un couple "pré-humain" ou non !!!*
Je ne saurais insister sur la séparation de l'Histoire (genèse de l'homme) de la Bible ».

Ici, nous sommes clairement en désaccord.

Bassmeg écrit : « *selon vous, homo floresiensis était-il humain ou non humain ?* »

L'homo floresiensis a disparu depuis des dizaines de milliers d'années et, contrairement à l'homo sapiens, il ne paraît pas issu des homos erectus.

Rien ne permet de penser, dès lors, que l'ADN de l'homo floresiensis serait compatible avec le nôtre et qu'il pourrait être considéré comme étant de la même espèce que nous.

Malgré certaines capacités proches de celles des humains (comme la fabrication d'outils, voire la maîtrise du feu) et des similitudes morphologiques, rien ne permet même de le situer dans la généalogie ascendante directe des processus évolutifs du corps des humains actuels.

Peut-être s'agit-il une branche cousine descendant comme nous des australopithèques ou d'autres ancêtres primates des humains ? On n'en sait rien.

Personnellement, je ne vois, dès lors, rien pour penser qu'il s'agirait de descendants d'Adam et Ève, d'humains créés à l'image de Dieu avec une nature corporelle et spirituelle.

Il ne faut pas oublier que, dans les sciences préhistoriques, le mot « *homo* » est utilisé par pure convenance pour désigner tout hominidé ayant avec nous une ressemblance morphologique ainsi qu'une pratique du déplacement debout (bipède) et que l'espèce humaine n'est qu'une espèce d'hominidés parmi d'autres. Ce n'est en rien un indice suffisant pour y reconnaître un humain à l'image de Dieu, descendant biologique d'Adam et Ève.

La création de l'humanité a pu impliquer, à l'origine, des unions avec des pré-humains, sauf à rejeter les processus évolutifs du corps des humains et à croire à une création instantanée de leur corps directement à partir de la poussière suivie d'une descendance incestueuse.

Seule l'âme spirituelle est créée directement par Dieu. Les premières âmes immortelles ont nécessairement été créées dans l'histoire concrète et tous les hominidés de la préhistoire ne sont pas des descendants d'Adam et Ève.

À cet égard, la différence entre humain et animal, c'est aussi la différence entre humains et pré-humains à un moment de l'histoire.

Au début de l'humanité, l'union des fils de Dieu, descendants d'Adam et Ève, et des fils de l'adam (Gn 6, 1-4) a donné des descendants humains qui ne résultaient pas de « *l'union d'un ovule complètement humain et d'un spermatozoïde complètement humain* ».

D'ailleurs, le Christ, vrai Dieu et vrai homme, est pleinement humain bien que sa première cellule de résultait pas de « *l'union d'un ovule complètement humain et d'un spermatozoïde complètement humain* ».

C.S. Lewis écrit avec justesse que « *Dieu a perfectionné la forme animale durant de longs siècles, forme qui devait devenir le véhicule de l'humanité et incarner sa propre image. Il lui a donné des mains dont les pouces pouvaient être opposés à chacun des doigts, et des mâchoires et des dents et une gorge capable d'articulation, et un cerveau suffisamment complexe pour exécuter tous les mouvements matériels permettant à la pensée rationnelle de s'incarner. La créature peut avoir existé*

en l'état durant des siècles avant que de devenir l'homme : elle peut même avoir été assez maligne pour réaliser des choses qu'un archéologue moderne validerait comme preuve de son humanité. Il ne s'agirait toutefois que d'un animal puisque tous ces processus physiques et psychiques étaient voués à des fins purement matérielles et naturelles. Puis, dans le temps, Dieu a infiltré dans cet organisme, aussi bien dans sa psychologie que dans sa physiologie, un nouveau type de conscience pouvant dire « je » et « moi », pouvant se percevoir comme un objet, connaissant Dieu, pouvant se faire une opinion de la vérité, de la beauté et de la bonté, et dominant tant et si bien le temps qu'il pouvait le sentir s'écouler devant lui [...]. »

Cmoi écrit : *« si notre espèce descend d'un ancêtre animal cet ancêtre a dû appartenir à une espèce qui n'existe plus car elle est toute devenue humaine. Il suffit de regarder ces prétendus ancêtres restés tels pour qu'une autre hypothèse paraisse farfelue. Pour prendre un exemple, un lynx a beau ressembler à un chat, il reste un lynx par ses dissemblances. Autrement dit, de Dieu à nous, la « chaîne » reste « à part » et cela me semble très important. »*

Oui, en effet.

Cmoi écrit : *« C'est une possibilité mais je n'en serais pas aussi affirmatif que vous, d'autant que l'écriture aura alors fait le choix de l'exprimer à l'envers. »*

Votre réflexion attire mon attention, mais pourriez-vous m'expliquer en quoi Écriture ferait « le choix de l'exprimer à l'envers » ?

En effet, tout me semble dans l'ordre normal à cet égard. Dieu façonne le corps de l'humain pendant des milliards d'années puis les crée par un souffle spirituel dans la réalité corporelle. Il met ensuite l'humain dans la réalité spirituelle du paradis, de l'Eden de Dieu, dans lequel l'humain n'est pas confondu avec toute la réalité spirituelle mais placé dans un « jardin », un « endroit » clos limité (ce sont des images puisqu'il s'agit d'une réalité immatérielle), où les premiers humains créés à l'image de Dieu vont être en mesure de découvrir pleinement l'amour dans toute son étendue et son intensité et pouvoir ainsi choisir en parfaite connaissance de cause et en toute liberté de partager ou non la vie de Dieu.

Cmoi écrit : *« Ce qui ouvre sur d'autres interprétations possibles : pendant ces milliards d'années, qu'y avait-il ? Rien (que du virtuel) ou un animal (homme incomplet) ?*

Mais non ! Il y avait déjà toute la création des cieux et de la terre (bien réelle et non virtuelle) déjà accomplie en vue de la création de l'humain à l'image de Dieu. Avec bien sûr, des vivants naturels que vous appelez « animaux » dans notre langage actuel.

Il y avait des hominidés, mais il n'y avait pas d'homme « incomplet ». Il n'y avait pas du tout d'humain à l'image de Dieu. La similitude corporelle d'être naturels à l'époque d'Adam et Ève n'était qu'une réalité naturelle. L'humain est le produit, absolument nouveau, d'une nature corporelle et spirituelle. L'âme immortelle du premier humain issue et créée par un souffle spirituel dans du matériel est une réalité nouvelle.

Cmoi écrit : *« J'aurais besoin que vous précisiez, vu que cet humain a une réalité corporelle reconnue, ce que vous entendez par réalité spirituelle. Quid de ce corps et de sa vie, sachant qu'il est impossible de « diviser » l'homme.*

S'il n'est pas confondu avec toute la réalité spirituelle, est-ce parce qu'il est aussi corporel ? Dans ce cas pourquoi parler de réalité spirituelle, pourquoi séparer ce que Dieu a uni ? Mais vous écrivez ensuite qu'il s'agit d'une réalité immatérielle ! Alors pourquoi avoir attendu de lui donner une réalité corporelle et à quoi lui sert-elle ? Pourquoi cela n'est-il pas resté dans le virtuel ? »

Mais, ayant choisi de connaître par eux-mêmes plutôt que dans la communion d'amour de Dieu, ils sont devenus incompatibles avec la vie d'amour de l'Eden et en sont alors retirés.

Il ne me semble pas qu'il y ait ici une inversion par rapport à l'Écriture.

Il y a bien, dans la nature, « *des semblables si dissemblables jusque dans leur sort surnaturel* ». Oui. À partir d'un moment dans l'histoire, il y a un humain créé à l'image de Dieu, seule créature terrestre capable de vivre éternellement de la vie même de Dieu.

Cmoi écrit : « *Derrière ce « oui » il y a une réalité fort précise : la cohabitation sur terre en une seule et même espèce de créatures ayant une âme et d'autres n'en ayant pas : je ne crois pas en cette possibilité. Je crois qu'elle est vénéneuse.*

Mais ce n'est pas encore dogmatisé, certes, donc vous pouvez en formuler l'hypothèse, mais je pense qu'elle devra peut-être être un jour condamnée par l'Eglise. »

Sur ce point, il faut bien préciser que nous parlons ici des « *âmes immortelles* » qui ne sont pas détruites par la mort physique et que ce n'est pas quelque chose que nous « *avons* », mais c'est ce que nous sommes.

Avec cette double précision, je ne connais actuellement pas d'autre hypothèse que celle d'admettre la création d'Adam et Ève au sein d'une espèce biologique façonnée durant les milliards d'années de l'évolution que la science nous décrit.

Quel est votre avis sur ce point ? Y avait-il des âmes immortelles à l'époque des dinosaures ou des australopithèques ?

Pensez-vous qu'Adam est le premier homo habilis, ou le premier homo erectus, ou le premier homo sapiens ?

Pensez-vous que les néanderthaliens sont des descendants d'Adam et Ève ?

Pensez-vous qu'Adam a été créé en un instant à une époque où il n'y avait aucun autre hominidé sur notre planète ?

Pensez-vous que tous les hominidés retrouvés par les paléontologues sont des descendants d'Adam et Ève ?

Cmoi écrit : « *Trinité (qui s'appuie sur vos écrits, semble-t-il) considère semble-t-il que l'homme a existé comme animal longtemps avant le péché originel et aurait connu plusieurs générations successives avant de devenir un humain. Il date en cela le péché originel très longtemps après sa création, sans que j'aie pu encore vouloir lui demander (à vrai dire, je voulais éviter de le mettre ensuite en difficulté*) s'il situe cette « création » au départ de ladite vie animale ou au départ de sa transformation en humain.* »

Non. Ce n'est pas cela du tout. Il n'y a aucun humain créé à l'image de Dieu avant Adam et Ève. Il n'y a que des êtres naturels de toutes espèces. Il n'y pas eu de transformation d'un pré-humain.

Dire que « *l'homme a existé comme animal* » ne peut pas s'appliquer à ce que nous appelons un humain, mais suppose une autre définition de l'humain exclusivement terrestre et qui peut avoir du sens d'un point de vue scientifique. Nous ne parlons ici que de l'homme créé à l'image de Dieu, que nous pouvons définir comme une âme immortelle capable de partager éternellement la vie de Dieu. Cet être absolument nouveau n'a jamais existé « *comme animal* » avant d'être créé.

Par contre, du point de vue scientifique, rien ne distingue Adam ou Jésus des autres hominidés de leur époque.

Le fait matériel que le corps de l'humain provienne de la nature animale ne permet pas d'affirmer que l'humain à l'image de Dieu existe avant d'être créé. C'est comme si vous affirmiez que le gamète qui était encore dans le corps de votre père avant votre conception, mais qui allait plus tard former votre corps lors d'une fusion avec un gamète de votre future mère, c'était déjà vous. Ce n'est pas le cas. Vous n'existiez pas encore.

Cmoi écrit : « *Quoiqu'il en soit, cette interprétation veut qu'au moment de la « transformation », vu la réponse que vous m'avez faite il y a peu, ce ne soit plus un couple mais un nombre indéterminé d'hommes et de femmes qui l'aurait connue.* »

Non. Il n'y a pas eu de transformation. Aucun homo sapiens n'a été transformé en humain à l'image de Dieu.

Chaque homo sapiens a un commencement d'existence au moment de sa conception par l'union d'un gamète d'un homo sapiens masculin et d'un gamète d'un homo sapiens féminin. Avant cet instant, il n'existe pas.

Adam a un commencement d'existence différent car un souffle spirituel de Dieu intervient dans l'union physique des gamètes. Il en résulte un être absolument nouveau et distinct des êtres physiquement semblables formés seulement, sans ce souffle spirituel divin, par une union physique de gamètes. Le souffle spirituel divin ne transforme pas un être déjà existant. Il en crée un nouveau « avec » des gamètes corporels.

Cmoi écrit : « *il faudrait ... envisager qu'un couple parmi d'autres d'une certaine espèce animale soit devenu humain et pas les autres. Hypothèse qui pose un vrai problème éthique aussi bien que scientifique.* »

Ce n'est pas l'hypothèse que je retiens. Aucun couple animal ou pré-humain n'est « devenu » humain. Il y a eu une création d'une nature absolument nouvelle.

Mais, votre question éthique a cependant pu se poser dans un temps très lointain entre l'époque de la création d'Adam et Ève parmi d'autres hominidés de la même espèce biologique et le moment où, après quelques milliers d'années, il n'y a plus eu sur la terre d'autres hominidés que des descendants d'Adam et Ève, du fait des lois de la génétique et de la généalogie.

Coco Lapin écrit : « *Quant à la théorie de la formation de l'embryon-Adam dans le sein d'un animal bipède sans âme spirituelle, c'est pas cohérent avec le texte biblique : « Yahweh Dieu forma l'homme de la poussière du sol, et il souffla dans ses narines un souffle de vie, et l'homme devint un être vivant.* » (Gn2, 7)

D'où le nom "Adam" qui signifie, paraît-il, "fait en terre rouge". On est donc plus proche d'un vase d'argile rendu animé et vivant, que d'un animal créé à partir d'un autre animal et rendu intelligent et spirituel.

Du reste, si Adam avait été créé à l'état d'embryon (le nouveau-né aurait ensuite été éduqué par ses parents non-humains et non mentionnés dans la Bible ??), pourquoi Eve n'aurait pas été créée de la même façon (dans le sein d'un bipède non-humain) ? Or, Eve est justement créée à partir d'une côte d'Adam. On ne peut pas transposer ça dans un scénario évolutif naturel. »

Vous avez raison de rappeler que nous sommes faits avec la poussière du sol, mais il faut observer qu'aujourd'hui encore, notre corps est formé des mêmes éléments chimiques qui forment aussi la poussière du sol et que rien dans le texte ne dit que la formation de l'humain fut instantanée.

Les connaissances scientifiques actuelles autant que la dernière encyclique ***Laudato si'*** attestent du contraire.

Cmoi écrit : *« la présence d'une âme a des conséquences qui déterminent une différence, une distinction. Sans quoi vous adoptez un point de vue matérialiste qui est une option scientifique qu'un croyant devrait combattre car c'est la porte ouverte à tous les abus et offense notre dignité. »*

Bien sûr !

Cmoi écrit : *« il y a bien à un moment donné 2 identiques qui ne le sont pas ontologiquement : cette confusion me semble indigne de Dieu. Vous le dites vous-même ensuite : leur nature est absolument nouvelle, pourtant ci-dessus vous écriviez « Du point de vue scientifique, rien ne distingue Adam ou Jésus des autres hominidés de leur époque. » »*

Non, il n'y a pas deux identiques car, comme vous l'avez relevé vous-même, nous ne « sommes » pas « animal ».

Mais, « du point de vue scientifique », rien ne permet aujourd'hui de savoir s'il y avait une différence physique entre Adam et Ève et les êtres contemporains de la lignée naturelle dont leur corps est issu.

Et, même si vous n'êtes pas d'accord, vous pouvez observer qu'en effet, dans cette hypothèse que vous contestez, il y a, à un moment donné, dans une même espèce biologique, des êtres qui ne sont pas identiques ontologiquement.

Cmoi écrit : *« Quant à cet homme et cette femme, que vous voyez comme uniques, comment se seraient-ils rencontrés et reconnus, « épousés » ? Comment leurs « clans d'origine » auraient vu cela et l'auraient permis ? Cela sent trop la construction hypothétique... même si on peut y mettre de la providence intentionnelle. »*

Sur ce point nous n'avons que le récit biblique de la côte d'Adam et de la vie d'Adam et Ève dans le jardin d'Eden.

Cmoi écrit : *« vous différenciez l'homme de son « animal source » (car même si l'homme « naît » comme homme à la conception, il est bien greffé sur une source non humaine dans la thèse de l'évolution, et cela suppose une intervention Divine qui va plus loin que de seulement donner une âme comme pour un enfant d'aujourd'hui...) »*

Oui, cela me semble bien exact.

Cmoi écrit : *« N'y a-t-il pas une réalité spirituelle dans l'œuvre même matérielle de Dieu ? »*

Oui.

Cmoi écrit : *« le cerveau en soi n'explique pas la pensée, les idées (la foi !), même si l'on sait qu'il en est le support, pas plus que le cœur n'explique les sentiments. Pour un animal et quels que soient les réductions à y apporter, nous n'en pourrions jamais dire autant.*

Ce pourquoi le saut qualitatif dans la thèse de l'évolution, suppose plus qu'une irruption, et bien une préparation – comme en informatique, on prévoit des connexions encore inexistantes dans le réel. »

Oui.

Cmoi écrit : *« En faisant de nos premiers parents une « suite » d'un animal source, et sachant les merveilleux dons que selon la théologie ils possédaient et que nous avons perdu je me pose des questions sur ce qu'à votre avis ils ont perdu (car ils sortaient à peine du règne animal !) et la façon dont vous voyez leur interaction avec leur environnement, et ce que le péché en a selon vous modifié, comment vous le conciliez avec ce que la science nous en rapporte... Pouvez-vous m'éclairer ? Je me demande quel degré d'évolution vous accordez à ces premiers parents... »*

Lors de leur création, ils bénéficiaient dans le jardin d'Eden d'une connaissance et de capacités que nous ne pouvons plus imaginer sauf en regardant le Christ, ses miracles et sa résurrection.

Sans la communion avec Dieu, ils se sont retrouvés avec leur intelligence naturelle au stade d'évolution que les paléontologues nous indiquent avec plus ou moins de précision, mais cette intelligence se trouvait augmentée par leurs capacités spirituelles subsistantes.

Ils ont dû apprendre à développer le langage, l'écriture et les techniques, mais aussi à chercher la présence de Dieu dans un au-delà désormais éloigné.

Cmoi écrit : « *Pourquoi ne seraient-ils pas aussi les premiers « animaux source », si ce n'est que cela vous poserait le problème de leur protection /croissance/alimentation/etc, mais ce problème s'est forcément posé pour chaque origine d'une espèce ?* »

Dans le règne animal, il me semble qu'il y a plusieurs cas où des animaux d'une espèce élèvent des petits d'une autre espèce et, bien des humains sont assistés et secourus de manière efficace et avec beaucoup d'affection par des animaux domestiques, donc je ne vois là aucune difficulté particulière.

Cmoi écrit : « *il aura fallu une nouvelle impulsion extérieure, qui consistât en une création du premier couple à l'état adulte, c'est-à-dire capable d'assurer sa survie car cette action n'est pas seulement assurée « passivement » ou par simple interaction à l'égard de l'environnement.*

Par « premier couple à l'état adulte » j'entends celui de chaque espèce animale, pas Adam et Eve. Car je ne vois pas comment à partir du règne végétal et par simple évolution, ...un "petit" de ces espèces a pu survivre - même sans prédateur, il fallait bien qu'ils se nourrissent, les premiers bébés mâle et femelle de chaque espèce.

Et en admettant même qu'une autre espèce les ait pris en charge... »

Nous sommes ici dans une question scientifique.

Votre hypothèse d'adultes ou de petits animaux créés comme premiers de leur espèce me semble contredite par tout ce que la science nous apprend du monde depuis les premiers atomes qui ont formé les premières molécules puis des êtres d'une complexité de plus en plus grande.

Il me semble que la notion d' « *animaux source* » n'est guère observable car les mutations et évolutions sont progressives et toujours mineures entre la nouveauté particulière du corps chez un individu et les caractéristiques du corps de ses auteurs biologiques.

En bref, il me semble qu'il n'y a pas de premier australopithèque, de premier homo erectus, de premier homo habilis, ou de premier homo sapiens, car ces termes ne sont que des repères dans le temps qui observent des niveaux d'évolution qui cachent des dizaines ou des centaines de milliers d'années de petites évolutions successives.

Cmoi écrit : « *Comment les premiers bébés ont-ils pu survivre, ceux en particulier qui sont carnivores, les bébés lions ou tigres (sans parler de comment ils ont été ou se sont formés, si on ne remonte pas à une autre espèce animale antérieure « ancêtre » et pour déplacer la question), mais aussi tant d'autres qui ont besoin d'être maternés un certain temps ?* »

En effet.

Cmoi écrit : « *A moins que sur ce point vous ne voyez autre chose de plus lent et progressif, mais sur le fond cela change quoi ?* »

Sur le fond, cela change l'objet de notre réflexion. Il me semble vain de chercher la création de l'humanité dans l'évolution physique progressive des êtres de l'histoire. La création d'Adam et Ève

fut spirituelle. Ce sont des âmes qui ont été créées. Des êtres absolument nouveaux produits par une union d'éléments corporels façonnés progressivement et d'un souffle divin.

Cmoi écrit : « *Et si alors on retient votre démonstration expliquant que ce n'est pas possible de « basculer humain en cours de route »* »

Ce point de vue reste possible pour ceux qui ne croient qu'à une réalité terrestre de l'humain. Mais, c'est un être « *autre* » qui a été créé et qui a fait vivre Adam et Ève d'une vie nouvelle transmise à toute leur descendance et quels que soient les mélanges avec d'autres êtres de leur espèce biologique, comme la mère des enfants de Caïn ou les nephilims du chapitre 6 de la Genèse.

Cmoi écrit : « *Vous évitez toutefois l'écueil d'imaginer plusieurs couples d'humains au départ, mais pas celui très fort symboliquement (or si la réalité disparaît, le symbole ne peut plus rien porter) qui dans le second récit voit l'humanité démarrer par l'amour nuptial d'un homme et d'une femme et non par deux bébés. Je ne suis pas certain que cela n'ait pas un impact théologique sur l'indissolubilité ou d'autres points... »* »

J'en suis convaincu car, oui, au-delà de la formation des corps par Dieu et du souffle qui nous a rendus vivant, tout commence, dans le jardin d'Eden, par un amour nuptial d'un homme et d'une femme. Dieu unit un homme et une femme. C'est le fondement de l'indissolubilité du mariage et de son lien profond avec notre création.

C'est le seul point du récit de la création que Jésus a mis en évidence et qui montre toute la beauté divine d'un mariage. C'est un prolongement spirituel majeur de la création de l'humanité qui n'était pas achevée lorsque l'humain est devenu vivant par un souffle dans un corps. La possibilité de pouvoir partager éternellement la vie du Créateur demandait encore une autre naissance, spirituelle, dont Jésus parlera plus tard à Nicodème (Jn, 3, 3).

Cmoi écrit : « *qui me semble résolu si on considère inévitable que les premiers spécimens créés le furent « adultes ». Alors pourquoi pas pour l'homme aussi ! »* »

À ma connaissance, dans la nature physique, il n'y a jamais eu de premiers spécimens « *adultes* ».

Mais, cependant, je pense comme vous que, pour la création d'Adam et Ève, il me semble exact de penser que ces premiers humains à l'image de Dieu furent créés « *adultes* » (en ce sens que Dieu a poursuivi son œuvre créatrice jusqu'à ce qu'ils aient atteint, dans le jardin d'Eden, une maturité de conscience parfaite pour pouvoir assumer le choix originel fondamental de leur communion d'amour avec Dieu), mais seulement si nous considérons pleinement leur nature corporelle et spirituelle.

Coco Lapin écrit : « *En somme, vous pensez que Dieu a formé spécialement un homme-animal à partir de la poussière, puis lui a insufflé une âme spirituelle des milliers d'années plus tard.* »

Ce résumé ne me paraît pas exact.

Nous sommes des âmes spirituelles créées immédiatement par Dieu au moyen d'un corps et d'un souffle spirituel. Seul le corps vient de la poussière et le souffle spirituel vient directement de Dieu, mais nous ne sommes ni l'un, ni l'autre. Nous sommes le produit de l'union des deux, une nature corporelle et spirituelle, une « *âme* » qui n'est pas détruite par la seule mort physique de son corps.

Mais, dans la seule réalité physique de ce monde vous pouvez observer, avant Adam et Ève, la réalité de pré-humains que vous pouvez appeler « *homme-animal* » et qui ont été formés avec de la poussière du sol.

Vous pouvez aussi considérer que, dans cette réalité physique de ce monde, il y a eu un souffle spirituel qui a créé des âmes spirituelles.

Coco Lapin écrit : « Vous jouez sur les mots, mais a priori rien ne permet de distinguer l'homme-animal de l'homme-spirituel dans le mot original correspondant à "l'homme", donc c'est une réalité que vous inventez de toute pièce, déjà, pour commencer. »

L'expression « jouer avec les mots » est critique, mais que pouvons-nous faire d'autre que de chercher toujours le sens des mots et de ce qu'ils expriment. Il ne s'agit pas de jouer, mais d'éviter de donner trop vite à des mots le sens que notre propre cerveau leur attribue souvent erronément.

Le mot hébreu « adam » a lui-même des sens différents. Rappelez-vous que tant l'homme que la femme sont nommés « adam » (Gn 5, 2).

Coco Lapin écrit : « Ensuite, même si vous prenez le mot "homme" dans le sens "l'humanité", vous avouez vous-même que l'homme était déjà dans le jardin et donc qu'il s'agissait déjà de l'homme-spirituel, c'est-à-dire de monsieur Adam, premier représentant de l'humanité spirituelle. »

Oui.

Cmoi écrit : « Si j'ai bien compris vos réponses, en fait vous envisagez 2 étapes :

Une où l'âme a été créée à la conception de 2 spécimens de ce que je continue d'appeler « animal source », car cette (ou ces) créatures auxquelles appartenaient les géniteurs n'avaient pas d'âme humaine...

Une autre où ces 2 spécimens sont introduits ensemble dans l'Eden, et où il se passe quelque chose de plus, un bouleversement total de leurs conditions d'existence mais aussi de leurs capacités, et où là Dieu notamment peut les rencontrer et le fait (un peu au départ comme dans l'épisode du buisson ardent pour Moïse, à ceci près aussi et qui n'est pas rien, qu'ils sont transformés, upgradés) ... il fallut du temps pour que l'homme soit « prêt ».

Oui, je peux vous rejoindre sur cette réflexion car cela me semble indispensable pour le choix originel fondamental de l'humain, mais je dois la nuancer.

Car, si vous considérez uniquement leur existence individuelle, alors leur âme (leur personne) a existé et est devenue vivante, à l'instant même de leur conception physique lorsque des gamètes physiques provenant d'êtres qui les précédaient (leurs auteurs biologiques pré-humains) ont été fusionnées par une action singulière de l'Esprit Saint avec un souffle qui a créé du nouveau.

Mais, je pense volontiers que l'action créatrice de Dieu ne s'est pas arrêtée là et s'est prolongée et achevée par une plongée de cet être nouveau dans l'Eden spirituel de Dieu. Ce fut un baptême qui y a ajouté une connaissance de l'amour.

Indispensable pour la suite : la possibilité de choisir ou non en toute liberté la communion d'amour avec Dieu.

Dans cette perspective, la création toute entière reste en voie d'achèvement, mais hélas l'humain n'y tient pas le rôle qu'il aurait pu y tenir pour achever la création dans la communion d'amour de Dieu. Heureusement que le Christ est venu restaurer la possibilité de cet achèvement espéré.

Cmoi écrit : « la création des animaux ne peut pas ne pas supposer une intervention divine qui la dépasse et du coup je ne comprends pas pourquoi Dieu n'aurait pas fait les 2 en un pour l'homme. »

Mais, pourquoi donc le Créateur n'aurait-il pas été capable de doter la nature physique, la « terre », de tout ce qui lui était nécessaire pour y développer les animaux dans toutes leurs variétés par des évolutions diverses et complexes ?

Pour l'humain, c'est différent car, ici, c'est une créature totalement différente même si son corps est issu de la même nature physique. Ce qui est créé n'est pas un animal dont l'existence est physique et précaire suivant les règles ordinaires de la nature physique, mais une âme spirituelle, une personne corporelle et spirituelle qui, contrairement aux animaux, n'est pas détruite par la mort physique.

Le souffle spirituel est une deuxième étape distincte de la longue étape par laquelle le corps a été façonné.

Et, même pour le corps, on peut observer que, contrairement aux animaux, la lignée physique des humains a été façonnée spécifiquement depuis les atomes et les molécules qui forment la poussière du « sol », le physique séparé le deuxième jour de la création. Le corps humain n'est pas seulement produit par la terre mais spécifiquement façonné par Dieu.

Cmoi écrit : *« j'ai toujours du mal à accepter dans votre présentation l'idée que Dieu ait pu « en choisir 2 » pour devenir des humains et laisser en quelque sorte tomber les autres. »*

Ne l'acceptez pas ! Vous m'obligez à me répéter : Dieu n'a pas choisi deux homos sapiens pour devenir des humains. Il a créé un être nouveau pour lequel il a choisi un corps ayant la forme d'un corps d'homo sapiens.

Dieu n'a laissé tomber personne. Les hominidés naturels parmi lesquels il a créé des êtres nouveaux autres sont restés ce qu'ils étaient. En créant du neuf, Dieu n'a causé aucun préjudice à quoi que ce soit, ni à qui que ce soit. Bien au contraire, il a introduit dans la création un être capable de la développer en harmonie avec son Créateur.

Mais, de même que Dieu Lui-même n'a pas changé sa nature divine en s'incarnant en humain sans rien changer à la nature ni de sa mère terrestre, ni des autres humains qui l'entouraient, de même la création d'Adam et Ève n'a rien changé à la nature des êtres naturels parmi lesquels ils ont été créés et dont ils ont partagé les conditions terrestres tout comme Jésus, bien que de condition divine, a partagé les conditions des humains de son époque.

Coco Lapin écrit : *« Selon votre hypothèse "Dieu forma l'homme (pré-humain) à partir de la poussière du sol, puis lui donna une âme spirituelle (des milliers d'années plus tard)" »*

Ce n'est pas mon hypothèse. Dieu n'a pas donné une âme spirituelle à un pré-humain. Dieu a créé un être nouveau avec de la matière corporelle qu'il a façonnée dans une lignée pré-humaine.

Cmoi écrit : *« vous faites procéder la « création » de l'homme en plusieurs étapes, et l'étape que vous indiquez est bien ... celle où seulement l'homme devient un homme, même s'il a déjà eu une âme et qu'avant cette âme il avait des ancêtres qui n'en avaient pas ! »*

Je ne peux que contester un tel résumé dans lequel je ne me reconnais pas !

Non, la création de l'humain est instantanée et sans étapes.

Mais, au moment de la création de l'humain, Dieu fait concourir du corporel (des éléments corporels façonnés tout au long de l'histoire depuis le Big Bang) et du spirituel (un souffle divin).

Il n'y a jamais un homme qui devient un homme, ni une âme humaine avant la création, ni des ancêtres sans âme. L'humain est créé par Dieu sans ancêtres. Le fait que le corps humain ait été produit avec des gamètes de pré-humains ne fait pas de ces pré-humains l'origine, ni les ancêtres de la vie humaine nouvelle ou des êtres humains créés par Dieu.

Cmoi écrit : « *j'avais retenu que cette étape d'introduction dans l'Eden était pour vous importante, car jusque-là si je vous ai compris l'homme n'avait pas encore tous ses attributs surnaturels qui le faisaient tel* »

Voilà un exemple de la confusion en cause.

La création de la personne est achevée instantanément lors de sa conception, par un souffle divin dans la fusion d'éléments corporels. Dès cette conception, il ne manque à la personne humaine créée aucun attribut, ni naturel, ni surnaturel.

Mais, il faut ensuite encore deux naissances : l'une après neuf mois pour l'autonomie du corps et l'autre pour la vie spirituelle. C'est en ce sens que j'évoque un « *achèvement* » et que nous retrouvons de la durée ainsi que des étapes.

À cet égard, la confusion est totale si vous mélangez la création de la personne et les étapes de sa formation.

Je ne me reconnais pas du tout dès lors dans le résumé que vous proposez. Non, je ne fais pas « *procéder* » la création en plusieurs étapes, mais je la fais « *précéder* » et « *suivre* » de plusieurs étapes.

Non, l'homme ne devient pas un homme après avoir eu une âme. Il n'y a pas d'homme quand il n'est pas encore créé et il n'a plus besoin de le devenir après être créé. L'homme n'acquiert jamais une âme parce qu'il est une âme dès sa conception. Et non encore, cette âme n'a pas d'ancêtres. Seul son corps a une provenance dans la nature dont il fait partie et, en ce sens, vous pouvez seulement parler d'ancêtres de son corps, mais la personne est une création de Dieu.

C'est seulement à partir d'Adam et Ève, que chaque personne humaine a des ancêtres humains car c'est bien leur vie humaine corporelle et spirituelle, telle que créée par Dieu mais blessée par leur péché originel, qui nous est transmise et Dieu nous a créés chacun avec cette coopération de nos parents humains.

Notre vie personnelle est une vie semblable à celle d'Adam et Ève. Mais, cette vie ne provient pas des ancêtres biologiques plus anciens de notre corps.

Cmoi écrit : « *Vous écrivez que « la création de l'humain est instantanée et sans étapes. », mais vous maintenez aussi (il faut s'y retrouver !) que « Le souffle spirituel est une deuxième étape distincte de la longue étape par laquelle le corps a été façonné. »*

Vous faites apparaître ainsi une contradiction manifeste.

Mais, il est toujours possible de trouver des contradictions si des mots s'appliquent à des réalités différentes. On peut écrire qu'il fait beau (à Marseille) et, un peu plus loin, qu'il pleut (à Paris). La contradiction est manifeste mais non réelle.

C'est la création de notre personne (notre âme immortelle) qui est « *instantanée et sans étapes* », mais la formation de notre corps s'étend dans une durée avec des étapes de même que la formation de notre vie spirituelle.

La formation de notre corps s'étend dans une durée qui va du Big Bang (voire avant) jusqu'à la conception d'Adam et Ève (la création instantanée), puis jusqu'à la rencontre de deux gamètes de nos pères et mères, puis qui se poursuit durant neuf mois de grossesse et ensuite, après notre naissance, pendant en moyenne quelques dizaines d'années jusqu'à notre mort physique.

Et parce que nous avons une nature corporelle et spirituelle, la formation de notre vie spirituelle s'étend aussi dans une durée qui va de la création des cieux jusqu'au souffle divin qui a créé Adam et Ève (la création instantanée), mais se poursuit par leur plongée dans l'Eden (leur baptême spirituel, leur nouvelle naissance dont Jésus parle à Nicodème), puis survient un péché originel qui blesse leur vie, un vêtement de peau qui protège cependant cette vie, une transmission à tous leurs descendants, une restauration spirituelle dans et par le Christ que nous recevons ou non.

Mais, hélas, la confusion entre, d'une part, la personne qui est créée et que la mort physique ne peut détruire, et, d'autre part, son corps considéré isolément de manière exclusivement terrestre brouille sans cesse les échanges et la compréhension.

Cmoi écrit : « Vous prenez donc ce que j'ai appelé l'animal source pour une sorte de moule-jetable... Hum ! il le façonne à travers un moule qu'il rejettera ensuite »

Non ! Comment pourrions-nous qualifier de « jetable » la réalité de la nature physique dont nous faisons partie du fait de notre nature corporelle autant que spirituelle ?

Cmoi écrit : « Si l'homme doit descendre d'un « animal source » qui a disparu, pourquoi cet animal n'aurait-il pas déjà été un homme ? »

Parce que nous ne descendons pas d'un animal !

Sans cesse, vous revenez à un point de vue exclusivement terrestre et vous considérez que nous descendons d'un animal source parce que Dieu a façonné notre corps avec des éléments physiques provenant de la nature. La réalité c'est que nous sommes une création nouvelle, autre. Nous sommes des âmes qui subsistent à la mort de leur corps physique et nous ne sommes pas produits par la nature physique mais par un souffle spirituel dans de la poussière de cette nature.

Cmoi écrit : « n'est-ce pas qu'une concession à la thèse de l'évolution qui n'a rien de nécessaire tant qu'elle n'est pas prouvée - et je ne vois pas comment, car comment prouver qu'un vivant d'il y a quelques milliers d'années avait ou non une âme ! Il faudrait déjà prouver qu'il y a aujourd'hui, entre certains animaux et nous autres, la preuve que nous avons des ancêtres en commun ! »

Je n'en sais rien. Bien au contraire, je privilégie plutôt l'idée d'une lignée spécifique pour les humains depuis le Big Bang avec d'innombrables branches descendantes éteintes.

La science ne tranche pas cette question et ne prétend pas que toutes les plantes descendent d'un ancêtre végétal unique, ou que tous les animaux descendent d'un ancêtre animal unique.

Les mêmes causes et un même contexte ont pu faire émerger des semblables dès la formation des premiers atomes et des premières molécules. Rien ne permet de prétendre que tous les atomes proviennent d'un premier atome unique, ni que toutes les molécules auraient un ancêtre moléculaire unique.

Cmoi écrit : « Ce récit serait donc celui de la création tout entière et ... se dirigerait sur nous (...) par un effet de zoom »

Oui.

Gaudens écrit : « Je me demande à partir de là si les hominidés préexistants à Adam et Eve avaient déjà une âme 'humaine' ? Immortelle comme nous ? Ou mortelle comme celle – dit-on parfois – des animaux ?...

Ce qui me fait penser que ces hominidés possédaient déjà une âme c'est qu'ils étaient déjà des êtres dotés d'intelligence et d'une certaine sensibilité, ouverts aux réalités durables, sinon éternelles, pratiquant déjà des rites funéraires. Bizarre s'ils n'avaient pas déjà une âme... »

Tout dépend de la définition que vous donnez au mot « *âme* » et au mot « *humain* ».

Du point de vue de la foi, l'âme humaine dont nous parlons ne concerne que les descendants d'Adam et Ève. La création concerne un être nouveau, et donc qui n'existait pas avant, ayant une nature corporelle et spirituelle. Cet être ne possède pas une âme comme un objet mais « *est* » une âme immortelle, en ce sens que la seule mort physique ne peut la détruire.

Donc, cela ne permet pas de penser à l'existence de telles âmes immortelles avant la création d'Adam et Ève.

Il y a, en fait, un véritable bouchon bloquant la compréhension de ce qu'est une personne humaine créée à l'image de Dieu.

Depuis le Big Bang, tous les êtres vivants dans la nature, les plantes, les arbres, les animaux, les hominidés, ont une forme précaire qui se constitue, demeure pendant un temps, puis se décompose.

Tout est créé par Dieu au moyen de la nature physique qu'il a lui-même créée avec ses règles et dans cette nature physique. Tous ces êtres, aussi intelligents et sensibles soient-ils, sont des formes précaires qui se constituent, demeurent puis se décomposent.

Est-il si difficile de le comprendre ? Athées et croyants peuvent avoir une même compréhension de tous ces êtres naturels. Mais, pour l'athée, nous les humains, nous sommes aussi des êtres naturels avec simplement d'autres caractéristiques.

Du point de vue catholique, l'humain créé à l'image de Dieu est un être différent, une personne qui continue à vivre lorsque son corps meurt.

Pourquoi tant de raisonnements, de questions ou d'objections pour contourner cette réalité et ne pas la reconnaître ?

Simplement, clairement et sans faux fuyants.

Après avoir regardé cette différence, il ne reste que deux alternatives.

Le corps de la première personne humaine à l'image de Dieu, créée par une action directe de Dieu, est :

- soit créé directement en l'état adulte par exception aux règles de la nature physique,
- soit issu de la nature physique selon les règles de la nature physique avec un début de vie physique à l'état d'embryon (c'est ce que je pense).

Cela n'a rien de confus, ni d'embrouillé. Mais, tout le reste devient confus et s'embrouille lorsque ces deux alternatives ne sont pas considérées clairement par ceux qui réfléchissent ou discutent de tous les autres aspects de la création et des débuts de l'histoire de l'humanité créée par Dieu.

Je vois bien que je ne parviens pas à ouvrir un chemin qui puisse clarifier votre compréhension de ce que j'essaie de vous présenter.

Il me semble qu'il ne vous est pas possible d'accepter les prémisses de mes réflexions à ce sujet sans lesquelles vous ne pouvez pas me comprendre.

Ces prémisses concernent, et sur ce point vous me comprenez bien, la création d'Adam et Ève en l'état adulte (sans vie embryonnaire, ni petite enfance) ou avec un corps façonné selon les règles de la nature physique.

Votre désaccord sur ce point entrave la compréhension possible de tout ce que je développe et suscite un rejet.

Je peux le comprendre parce que de nombreux chrétiens partagent cette sensibilité.

Vous avez insisté, de manière justifiée, sur l'étape de la création de l'humain après les dinosaures qui précède l'alternative que j'ai mise en évidence quant à une création d'Adam et Ève à l'état adulte ou embryonnaire.

Il me semble que, pour vous, à toute époque de l'histoire, il n'y a que deux types d'êtres qui se déplacent sur la terre : les animaux et les humains. Vous me semblez réfléchir à leur apparition dans l'histoire sur cette base.

Vous rejetez vivement mon approche qui est autre puisque, personnellement, je ne cherche pas particulièrement à situer dans l'histoire l'apparition de l'espèce humaine par rapport aux animaux qui ne sont considérés, dans cette typologie, que de manière binaire : humain ou non humain et animal ou non animal.

Vous savez que, pour ma part, je pense que le corps provient d'une lignée physique pré-humaine et que la création d'Adam et Ève n'est pas, pour moi, l'apparition des premiers êtres de l'espèce biologique humaine, mais l'apparition d'une « *personne qui continue à vivre lorsque son corps meurt* ».

Cmoi écrit : « *Je peux en accepter le concept, même s'il ne me semble pas confirmé par la science* »

En effet et cela me semble même absolument impossible car la science n'a accès qu'aux réalités terrestres.

C'est ici, me semble-t-il, la difficulté principale d'incompréhension et de confusion. L'immortalité spirituelle qui caractérise l'humain est au-delà de la science qui ne peut la connaître. Il n'y a ici aucune thèse scientifique. Seulement une affirmation de foi.

Pour moi, de même que Dieu s'est fait homme en étant conçu physiquement par une femme qui n'était pas Dieu et parmi des êtres physiquement semblables qui n'étaient pas Dieu, de même le premier Adam a été conçu par un être féminin qui n'était pas « *une personne qui continue à vivre lorsque son corps meurt* » et parmi des êtres physiquement semblables dont aucun n'était « *une personne qui continue à vivre lorsque son corps meurt* ».

Vous contestez ce point de vue, mais je constate que, malgré mes essais, chaque explication supplémentaire augmente votre impression de confusion et n'a pas du tout l'effet de clarification espéré.

J'y suis très attentif mais je dois bien constater que chaque fois que vous essayez de résumer ce que vous avez compris de mes réflexions, cela ne correspond pas à ce j'ai espéré faire comprendre et c'est même de plus en plus embrouillé.

Je suis désolé de ne pas parvenir à expliquer mieux, ni à trouver une méthodologie plus adaptée à votre réflexion.

Mais, comme vous l'avez compris, je reste intéressé d'écouter et de prendre en compte votre contradiction autant que votre ressenti.

Cmoi écrit : « *Je veux parler de la possibilité éthique que ne soit pas abominable aux yeux de Dieu l'union d'un humain avec un hominidé, lui serait-il ressemblant physiquement.*

Si la zoophilie a été condamnée si durement, ce n'est pas en raison d'autre chose que de voir s'accoupler un être ayant une âme immortelle (une conscience morale, des sentiments, une pensée, etc.) avec un qui n'en avait pas...

Et de penser que Dieu ait pu en offrir, en approuver la possibilité et y mettre une source possible de confusion me fait frémir d'horreur..

Imaginez ce que vous voulez, mais excluez cette hypothèse, de grâce ! »

Merci d'oser vous exprimer franchement, mais votre réaction n'est pas isolée.

Puis-je seulement vous faire observer que Dieu, qui est Dieu, a choisi d'unir sa nature absolument parfaite à celle d'un humain comme nous ? Puis-je vous rappeler que Lui, le Bien parfait, a choisi de se faire « *péché* » (2 Cor. 5, 21) ? Puis-je vous rappeler qu'il a accepté de recevoir son humanité de David, par le fruit d'un adultère et d'un assassinat combinés ?

Sans compter que votre opinion contraire implique un développement de toute l'humanité sur la base d'incestes entre les enfants d'Adam et Ève.

Il n'est pas question ici de zoophilie qui suppose des espèces différentes et l'hypothèse des pré-humains n'implique en rien de penser qu'ils auraient été totalement dénués de conscience morale, de sentiments ou de pensées dans toute la mesure qu'un cerveau naturel peut permettre.

Beaucoup de personnes qui vivent en compagnie d'un animal domestique vous témoigneront des sentiments qu'il peut manifester, et de la « *conscience* » du permis et de l'interdit qu'il peut avoir.

Une âme immortelle, c'est une autre réalité par l'effet d'un souffle spirituel qui donne à la vie intérieure de l'être nouveau ainsi créé une autre dimension transformante de la « *conscience* », des sentiments et des pensées que la nature physique peut produire dans une certaine mesure. Mais, sans rupture avec cette nature physique, en ce compris les capacités cérébrales, neurologiques et psychologiques préexistantes.

Coco Lapin écrit : « *l'union d'un humain avec un hominidé serait forcément abominable aux yeux de Dieu... Ce qui n'empêche pas d'imaginer que de telles unions aient eu lieu (excepté pour la lignée de Seth à Noé, évidemment), mais ça ne sert à rien.* »

Merci pour cette ouverture.

Coco Lapin écrit : « *L'âme spirituelle ne nous différencie pas seulement des animaux par le fait qu'elle nous rend immortels, mais elle nous dote notamment d'une conscience morale et d'un jugement libre, c'est-à-dire de la capacité de discerner et de choisir entre le bien et le mal, entre autres.* »

Oui, bien sûr.

Cmoi écrit : « *Je ne crois pas finalement que vous ayez précisé comment chronologiquement vous voyez la création de nos ancêtres par rapport aux animaux qui resteront des animaux : avant, concomitante, après ?* »

Les pré-humains qui ont précédé la création d'Adam et Ève ne sont pas des animaux mais une lignée spécifique qui s'est éteinte par les règles biologiques et généalogiques normales.

Je situe la création d'Adam et Ève durant le néolithique il y a moins de dix mille ans. Il n'y avait plus d'autres hominidés à cette époque que des homos sapiens parmi lesquels tous les descendants d'Adam et Ève ont hérité de leur vie nouvelle blessée de sorte qu'en 2.000 ou 3.000 ans (au maximum 5.000 ans) il n'y a plus eu sur la terre d'autres homos sapiens que des descendants d'Adam et Ève.

Cette question est détaillée dans le sujet intitulé « 63. Notre généalogie historique jusqu'à Adam et Ève » (cf. infra).

Peccator écrit : « *jamais la science ne trouvera de preuve certaine du moment du passage du pré-humain à l'homme... mais la science ... a des éléments attestant que ce passage a eu lieu : les rites funéraires, dont on a des traces archéologiques* »

Attention ! Le développement du cerveau et des capacités intellectuelles ou affectives du cerveau peut être étudié sans limite par la science et manipulé par des substances chimiques ou des interventions matérielles.

La capacité d'un cerveau de pouvoir atteindre des niveaux élevés d'abstraction et de pouvoir concevoir ou espérer une vie après la mort ainsi que l'existence de dieux ou même d'un Dieu unique reste une caractéristique terrestre.

Les capacités cérébrales les plus élevées ont pu résulter d'une évolution et de mutations au cours de l'histoire pendant des milliards d'années. Il est certain que ces progrès du cerveau, quels qu'ils soient, n'ont jamais pu créer de l'immortalité.

Le fait qu'une créature soit hyper intelligente ne peut en rien aboutir à acquérir l'immortalité. L'impossibilité d'aboutir à une création immortelle par une évolution terrestre ne s'applique pas qu'aux membres du corps mais aussi à notre cerveau, à notre système neurologique et à toutes nos capacités terrestres, y compris notre capacité religieuse naturelle dont la présence chez les hominidés est très ancienne comme l'ont observée les travaux sur l'homo religiosus du cardinal Julien Ries dont le pape Benoît XVI a confirmé la pertinence en élevant ce théologien peu connu au cardinalat.

Mais, un homo religiosus n'est pas, du seul fait de sa capacité intellectuelle religieuse, capable de communion éternelle avec Dieu. Adam et Ève ne sont pas nécessairement les premiers *homos religiosus*, mais les premiers homos **capax Dei**, les premières créatures immortelles capables de partager l'amour et la vie de Dieu.

Il me semble donc que les rites funéraires constatés dans la préhistoire ne sont pas davantage pertinents que les autres critères terrestres observables par la science pour prouver que le passage du pré-humain à l'humain avec une âme immortelle a eu lieu.

Peccator écrit : « *Le jour où on me montrera des animaux ayant des rites funéraires, je réviserai mon opinion* »

N'est-ce pas trop tranché ? Pourquoi croire que les pré-humains sont des animaux ? Il y a entre eux une différence essentielle, énorme : les pré-humains font partie de la création de l'humain, ils sont des créatures par lesquelles Dieu a façonné le corps des humains, le propre corps de son Fils Unique, y compris son cerveau intellectuel et affectif.

L'humain ne descend pas du singe et il me semble que les liens entre les animaux existant actuellement et les multiples branches des hominidés de la préhistoire, aujourd'hui éteintes, sauf notre humanité, restent incertains.

La ressemblance et les similitudes évidentes du corps des animaux et du corps des humains n'impliquent pas nécessairement un ancêtre animal unique commun. Dans les fonds lointains du passé de l'histoire, outre les actes Créateurs distincts de Dieu, de mêmes causes ont pu produire des réalités corporelles semblables sans qu'il faille nécessairement un ancêtre animal commun.

Peccator écrit : « *l'homme a une caractéristique unique dans la création : son rapport à la transcendance, qui est le tout premier pas du long chemin du retour à Dieu.* »

La transcendance est en effet unique à l'homme. Elle nous dit que « *plus est en nous* ». Elle se réfère à notre « *esprit* », à ce quelque chose qui est au-delà de toute science, au-delà du cerveau. Ce « *quelque chose* » qui nous permet de connaître et de partager une réalité au-delà de celle que notre petit cerveau nous permet de connaître.

Les rites funéraires ne prouvent pas une telle transcendance, mais seulement une capacité cérébrale d'imaginer et d'espérer une survie quelconque.

Le critère des rites funéraires comme signe distinctif de l'humain est souvent indiqué.

Des comportements évoquant des rites funéraires ont cependant été observés chez les animaux comme les éléphants et les hippopotames. On pourra consulter à ce sujet l'ouvrage de Julian Huxley, *Le Comportement rituel chez l'homme et chez l'animal*, Gallimard, 1971.

Des cimetières d'éléphants ont été observés, mais avec des controverses : cf.
http://www.dinosoria.com/cimetiere_elephant.htm

J'ai lu aussi que des chimpanzés s'intéressent aux dépouilles jusqu'au moment où la décomposition intervient et que des baleines procèdent à de véritables rituels funéraires, mais cela reste à vérifier.

« Une espèce de lama (auchenia guanaco) semble avoir à la fois l'idée de la mort et la velléité de se faire un cimetière ; car tous les individus libre appartenant à cette espèce vont mourir en un même endroit et y entasser leurs os. Certaines fourmis font mieux et, après leurs combats, elles enlèvent leurs cadavres de leurs guerriers. D'après Battel, les anthropomorphes de l'espèce gorilla gina ont soin de recouvrir avec des branches et du bois mort les cadavres des animaux de leur espèce » (cf. La sociologie d'après l'ethnographie, par Charles Jean Marie Letourneau, p. 205 et sv)

En ce qui concerne le gorille « *gorilla gina* » : « *Quand l'un meurt parmi eux, ils couvrent le mort avec de grands tas de branches et de brindilles, que l'on trouve communément dans la forêt.* » : <http://pagesperso-orange.fr/cryptozoo/d...orille.htm>

Pour les guanacos, cf. Remous, par PARAZ Albert.

J'ignore si des études plus complètes ont été faites sur la gestion de la mort par les animaux.

Quoi qu'il en soit, il ne peut pas être exclu que, dans nos lointains ancêtres biologiques, la maturation ou l'évolution des êtres pré-humains aient pu leur donner une perception de la mort qui dépasse celle des animaux, sans qu'ils aient été pour autant déjà des humains, ni par une similitude physiologique avec nous, ni a fortiori si on considère l'âme immortelle qui caractérise l'homme.

41. Le saut de l'animal à l'humain

Cracboum écrit : « *le discours qui consiste à instrumentaliser la Création au service de l'homme, sans autres considérations pour les différents éléments qui la composent, me heurte profondément. Je ne retrouve pas dans cette construction logique l'empathie d'un St François.*

Le même cœur par lequel je souffre de ne pas aimer Dieu m'attriste du sort que l'on réserve aux animaux, aux animaux supérieurs en particulier et à ceux qui nous sont plus proches davantage encore. Je veux dire que ma foi en Dieu et ma vision de Sa Création ne font qu'un. »

Merci Cracboum pour cette réflexion remarquable qui exprime votre sensibilité pour l'ensemble de la création. Votre référence à Saint François est tout à fait pertinente. Vous auriez pu citer aussi certains psaumes.

J'ai aussi difficile que vous à ne pas regarder les animaux sans ressentir tout l'effet de l'image de l'humanité qu'ils nous renvoient. Lorsque j'étais enfant, j'ai beaucoup pleuré et souffert de la mort

d'un petit hamster que j'avais adopté et auquel je vouais une grande affection. J'ai toujours ressenti de la répulsion pour toute mise à mort d'animaux dont les apparences font penser aux hommes.

Aussi, j'ai toujours évité d'avoir des animaux car je sais que je m'y attacherais au-delà de toute rationalité.

Je comprends très bien votre empathie et je comprends surtout à quel point mes réflexions sur la création peuvent blesser votre sensibilité.

Mais ...

Ma réaction à la mort de mon petit hamster a été très autocritique. J'ai eu l'impression que mes propres sentiments me trompaient et j'ai gardé cette conviction.

Je pense que psychologiquement l'homme a toujours tendance à attribuer les caractéristiques de son humanité à tout ce qui l'entoure. Pas seulement à son chien ou à son chat, mais parfois aussi à d'autres créatures ou dans les cieux à des idoles diverses. Il me semble que ce n'est pas vrai. Les créatures qui entourent l'homme lui renvoient des images de lui-même qui peuvent le tromper.

Il n'y a qu'une seule créature à l'image de Dieu, c'est l'humain.

Hélas, dans notre vie actuelle marquée par le péché, notre regard se trompe de multiples manières et au lieu d'être dans une communion d'amour avec Dieu et avec tous nos frères humains créés à son image, nous pouvons nous égarer en survalorisant les créatures ou par une perception des créatures qui n'est pas vraie mais qui peut faire beaucoup souffrir.

Cracboum écrit : « *De même, je trouve aberrant de penser, même à titre d'hypothèse, qu'au sein d'un groupe "pré-humain", selon votre définition de l'humain, dont tous les membres sont parvenus, peu ou prou, au même stade d'évolution, unis par les mêmes liens forts et complexes qui ne sont pas différents des nôtres qualitativement, que Dieu choisirait un couple pour un destin sublime, cependant que ses parents, frères, soeurs, amis... resteraient des agrégats biologiques n'ayant d'autres perspectives que la décomposition-recomposition. C'est faire fi du relationnel et c'est d'un matérialisme qui me laisse pantois.* »

Vous êtes très clair.

Votre pensée exprime d'ailleurs une vraie souffrance :

Cracboum écrit : « *Non, mon chien ne se réduit pas à un organisme sans avenir individuel, même si je ne sais pas comment, mais ce serait parfaitement incohérent avec la perception que j'ai de Dieu qui aime du même amour infini toutes Ses créatures et pour Qui la relation est essentielle, pour les raisons que l'on sait.*

Toute la Création souffre des douleurs de l'enfantement et tous ses éléments ou membres participeront à son apothéose dans le Christ glorifié selon la mesure de sa conscientisation, de sa qualité relationnelle et de sa souffrance et, concernant l'homme, de sa liberté. C'est mon espérance et je ne peux rien démontrer. »

Malgré la profonde difficulté que vous exprimez, il me semble que votre conclusion est cependant plus ouverte quant à l'avenir de la création.

J'aime bien cette conclusion que je peux rejoindre parce que vous prenez en compte « *la mesure de sa conscientisation, de sa qualité relationnelle* ».

C'est seulement l'étendue de cette mesure qui est approchée différemment.

Il me semble que, selon la foi de l'Église, cette mesure s'arrête en deçà de la persistance d'une réalité personnelle au-delà de la vie biologique terrestre.

Ici, je ne peux que rejoindre l'opinion exprimée en termes énergiques par Le gyrovague.

Le gyrovague écrit : *« les animaux ont été créés selon leur espèce puis Dieu créa l'Homme à son image comme à sa ressemblance (l'Homme uniquement, pas les animaux !). Cela signifie un rapport à Dieu de l'homme qui le sépare des animaux et une similitude générale de nature entre l'Homme et Dieu qui permet à l'Homme (uniquement !) d'entrer activement en relation avec Dieu.*

Toujours dans la Genèse il est dit plus loin que Dieu dit à l'Homme de "soumettre la terre" et de "dominer" sur les animaux. La terre comme les animaux, bien qu'on doive les respecter en tant que création ou créatures de Dieu, ne sont pas égaux à l'Homme puisque celui-ci a droit de domination sur eux.

Il est également dit plus loin que les animaux sont "animés par la vie" mais cela suffit-il pour en conclure qu'ils sont dotés d'une âme immortelle comme l'Homme ? Je réponds non.

... je ne partage pas cette idée... qui veut que les liens qui unissent la Création, les créatures et l'Homme avec Dieu sont les mêmes sous prétexte que nous sommes tous des créatures de Dieu. »

Cela me semble tout à fait exact.

Il n'est pas possible de considérer clairement ici la différence principale qui distingue un humain des animaux en ce qu'il a une nature corporelle et spirituelle et qu'il est, de ce fait, une âme immortelle.

Le critère de l'amour est aussi difficile à cerner concrètement, indépendamment de sa réalité spirituelle.

La différence essentielle de l'humain, par rapport à l'animal, est dans sa spécificité spirituelle et sa vocation à partager la vie de Dieu. Cette différence essentielle tient évidemment dans le fait que les humains sont des âmes immortelles, mais une différence peut-elle être trouvée dans la nature terrestre avec l'animal qui est un être de la création matérielle, de la nature dont nous faisons aussi partie ?

Cracboum écrit : *« Le marqueur du statut spirituel et donc éternel de l'âme est sa capacité d'abstraction : les abstractions ne nous viennent pas des sens puisqu'elles n'existent pas, ce critère confère à l'homme une différence de nature par rapport aux animaux. »*

La Samaritaine écrit : *« Les animaux vivent librement dans le jardin de Dieu, glorifiant Dieu par leur joie simple d'exister...*

ils vivent dans l'instant présent.

L'animal a un corps et une âme comme nous mais en plus, nous avons l'esprit, celui là même qui nous permet de recevoir l'Esprit, si nous consentons à cette grâce...

"A l'image et à la ressemblance de Dieu" : l'Humain, a le choix, ... l'Humain peut parler et donc se représenter par une pensée élaborée un sentiment. Il ne se contente pas de vivre un sentiment comme les animaux, il le représente par des images, des mots, des créations artistiques, il invente, conceptualise. »

La notion d'abstraction par rapport au présent me semble pertinente pour différencier l'humain de l'animal.

De beaucoup d'autres points de vue, les différences qui peuvent être constatées dans la réalité naturelle terrestre sont, en effet, de l'ordre de différences de mesures, de degrés. En plus et en moins.

Certains animaux ont un odorat, une ouïe ou une vue bien meilleure que nous.

Les animaux ont des affections parfois beaucoup plus profondes ou fidèles.

Ils ont une certaine capacité de langage en ce sens qu'ils sont capables d'émettre des sons pour s'exprimer et de comprendre, par un apprentissage, quel comportement leur est demandé par certains sons particuliers.

Leurs capacités techniques sont parfois plus affûtées.

Certains animaux sont capables d'imitations étonnantes comme ces éléphants capables de réaliser des dessins complexes après un apprentissage spécifique.

Certains animaux sont capables de comprendre la mort physique comme ces autres éléphants manifestant leur affection à un éléphant mort par des gestes funéraires lors desquels ils recouvrent son cadavre de branchages et expriment leur affection.

Lors de la mort d'éléphants, Cynthia Moss rapporte « *qu'à plusieurs reprises, (ils l'entourent) en manifestant tous les signes de la tristesse et, s'il ne bouge toujours pas, ils s'arrêtent, hésitants. Ils se retournent alors vers l'extérieur, la trompe pendante. Au bout d'un moment, ils évoluent de nouveau en cercle, puis se replacent dos à dos* » puis « *ils arrachent des branches et des touffes d'herbes à la végétation environnante et les lâchent sur le cadavre ou les posent autour de lui* » (Moss Cynthia, 1988, Elephant Memories, pp. 73-74).

Elle raconte aussi qu'à la mort d'un éléphant nommé Tina, les éléphants « *se tenaient autour de la carcasse de Tina, la touchant doucement avec leurs trompes et leurs pieds. Parce qu'il était rocailleux et que le sol était humide, il n'y avait pas de terre meuble; mais ils ont essayé de creuser dedans avec leurs pieds et leurs trompes et quand ils ont réussi à obtenir un peu de terre, ils l'ont répandu sur le corps. Trista, Tia et quelques-uns des autres sont partis et ont brisé des branches des buissons environnants et les ont ramenés et les ont placés sur la carcasse. Ils restaient très attentifs aux sons qui les entouraient et continuaient à sentir vers l'ouest, mais ils ne quittaient pas Tina. A la tombée de la nuit, ils l'avaient presque enterrée avec des branches et de la terre. Puis ils ont veillé sur elle pendant la plus grande partie de la nuit et seulement à l'approche de l'aube, ils ont commencé à s'éloigner à contrecœur, se dirigeant vers la sécurité du parc. Teresia était la dernière à partir. Les autres avaient franchi la crête et s'arrêtaient et grondaient doucement. Teresia se tenait face à eux avec son dos à sa fille. Elle tendit la patte derrière elle et sentit doucement la carcasse avec son pied à plusieurs reprises. Les autres grondèrent encore et très lentement, touchant le bout de sa trompe à sa défense brisée, Teresia s'éloigna pour les rejoindre.* » Cf. : <https://books.google.be/books?id=7JIAAt-yfIJgC&pg=PP1&lpg=PP1&dq=cynthia+moss+elephant+memories#v=onepage&q=cynthia%20moss%20elephant%20memories&f=false>

La mort physique est une évidence choquante pour tout être semblable et une rupture dans les liens d'affection. En quoi un cerveau naturel ne pourrait-il suffire à expliquer des actes de respect (tel un enterrement volontaire), indépendamment d'un être ayant une nature corporelle et spirituelle ?

Pourquoi faudrait-il en déduire nécessairement une action « *pour leur repos éternel* », une espérance ou une foi quelconque en une survie ? Les athées ne manquent pas d'avoir aussi diverses marques de respect pour les morts.

En ce qui concerne la mort, il me semble naturel, même chez les animaux, d'avoir l'impression qu'un être, qui a été connu vivant, continue à exister même après qu'il soit devenu immobile, sans respiration, et soumis à de la décomposition.

Il est certain aussi que les animaux ont des langages faits de gestes et de sons et que les homos sapiens ont développé leurs capacités à cet égard durant la préhistoire.

En ce qui concerne les réalités spirituelles, il me semble que tous les êtres naturels y sont sensibles de manières diverses, ce qu'ils peuvent exprimer dans leur comportement. La perception de puissances et

d'influences invisibles ne me semble pas exclusivement humaine. On peut penser, à cet égard, à ces animaux qui fuyaient la côte thaïlandaise avant le tsunami de 2004.

De là à pouvoir entrer en dialogue intérieur avec Dieu, à pouvoir ressentir et partager son amour, à le percevoir comme être Créateur personnel, et à pouvoir transmettre à d'autres ce partage d'amour, il y a un pas décisif au-delà des expressions naturelles qui peuvent ressembler vaguement à de la croyance religieuse.

À cet égard, les mots « *croyances* » ou « *spiritualités* » peuvent recouvrir des réalités très différentes selon qu'elles sont ou non vécues par un être créé à l'image de Dieu par un souffle spirituel, et selon qu'elles résultent uniquement ou non d'un corps naturel et de la sensibilité de toute créature à la présence de son Créateur.

Pour le surplus, en ce qui concerne les capacités « *religieuses* » de l'homo sapiens préhistorique, des réflexions ont été développées davantage dans le sujet intitulé « 38. *L'homme préhistorique a-t-il existé ?* » (cf. supra).

Par ailleurs, certains animaux sont capables de trouver des solutions techniques pour un résultat à travers une chaîne complexe de liens de causalité.

En ce qui concerne l'entraide entre animaux, il me semble que nous pouvons en trouver d'innombrables exemples (par exemple, sur Google).

Quant à la capacité de faire un dessin, il y a d'étonnantes vidéos qui ne permettent pas d'en faire une exclusivité humaine comme celle de cet éléphant ayant appris à dessiner :

<https://www.youtube.com/watch?v=aIyGSMArkOE>

https://www.youtube.com/watch?v=uypIj_BYzAw

Ici encore, la seule question est de savoir ce qui peut être réalisé du seul fait d'un développement naturel d'un cerveau physique et ce qui est spécifique à la nature spirituelle humaine.

Pourquoi est-il si difficile d'admettre que l'esprit qui résulte du souffle Créateur est le seul critère et qu'il n'est, du fait même de son origine divine, pas observable par la science ?

Souvent, on ne dit pas un mot de l'esprit ! De cette réalité essentielle de la nature double humaine dont le Christ nous dit qu'elle requiert une autre naissance dans sa rencontre avec Nicodème.

Trinité écrit : « *à partir de la découverte de quels sentiments humains, nous pourrions définir que ces sentiments appartiennent à une évidence de la création de l'âme, et en conséquence de la création de l'homme ?*

Je ne sais si je me fais bien comprendre. Pour résumer, disons que la découverte d'hommes dotés d'empathie - compassion - tendresse prouverait indubitablement qu'ils avaient une âme...

L'amour dont parle Jésus correspondrait à l'Agapè qui est différent des autres. C'est l'amour au sens de Dieu, inconditionnel et désintéressé (pour faire court). Il a été traduit en latin par Caritas : la charité. Et je trouve que ce mot nous aide à mieux comprendre son sens.

A partir de quel critère de l'Amour, peux-t-on affirmer que ces pré-humains étaient bien dotés d'une âme, en conséquence, des hommes ? »

Beaucoup de personnes qui ont des animaux de compagnie attesteront du fait qu'ils dotés « *d'empathie - compassion - tendresse* » et que ce n'est donc guère un critère sans autre précision.

La notion d'âme est aussi ambiguë si vous ne relevez pas spécifiquement son origine et sa réalité spirituelle. Dans la Genèse, tant les animaux que les humains sont décrits comme des « *âmes vivantes* ».

Vous avez raison de relever, parmi les significations du mot amour, l'amour « *agapé* », mais vous observez vous-même qu'il se définit par son caractère divin. Il s'agit d'aimer « *comme* » Dieu.

Dire que cet amour est « *inconditionnel* » ne me semble pas exact sans précision. L'amour divin est certes inconditionnel en ce sens qu'il est illimité et que Dieu nous pardonne tout, mais, parce qu'il y a un « *mais* », il faut encore qu'il soit partagé. Comment Dieu pourrait-il, sans écarter notre liberté, nous imposer son « *amour* » ? Le choix originel d'Ève de préférer son autonomie à une vie en communion demeure. Le péché contre l'Esprit Saint qui unit est un obstacle infranchissable, même pour Dieu.

Dire que l'amour divin est « *désintéressé* » ne me semble pas davantage exact sans précision. Dieu nous désire et nous a vraiment voulu. Il veut notre vie. Il veut un partage de sa vie d'amour avec nous. Il nous aime et il a un immense intérêt pour notre amour.

On en revient toujours à l'esprit. Pas d'autre critère possible. Pour Dieu, pour son amour, pour sa création d'un humain à son image. Ce critère spirituel n'est pas directement observable scientifiquement.

Tout ce qui peut être produit par un cerveau naturel ne nous éclaire pas sur la réalité spirituelle qui nous constitue de manière spécifique parmi toutes les créatures.

C'est sur cette base qu'il faut apprécier et nuancer, me semble-t-il, des critères comme des rites funéraires, des œuvres artistiques, ou des attitudes psychologiques ou affectives. Et donc préciser le où et le quand de l'apparition de l'humain à l'image de Dieu dans l'histoire.

Je partage votre conviction que l'amour d'un être spirituel présente une énorme différence quant à la capacité de communion avec un autre. C'est même essentiel pour l'humain à l'image de Dieu. Comment pourrions-nous aimer Dieu et entrer dans sa communion éternelle d'amour sans une aptitude spécifique à aimer un autre que nous-mêmes ?

Hélas, le critère est difficile à confronter aux réalités d'un passé lointain. Vous connaissez peut-être l'histoire de ce chien qui a attendu son maître pendant 9 ans et il semble qu'il arrive que des animaux se sacrifient : cf. par exemple : <https://www.reformes.ch/spiritualites/2018/03/les-animaux-aussi-se-sacrifient-sacrifice-altruisme-animaux-biologie-reformes>

Carhaix écrit : « *Et chose intéressante : les crânes de Herto présentent des traces d'entaille et de polissage, ce qui laisse supposer des pratiques funéraires, et donc un lien avec l'au-delà.* »

Pourquoi « *donc* » ? Pourquoi déduire nécessairement une croyance en un au-delà du seul fait de rites funéraires ?

Les athées, qui ne croient pas en un au-delà, sont capables de pratiques funéraires.

Certains animaux en sont aussi capables à l'exemple des éléphants déjà cités.

Le corps demeurant quasi le même avant et après la mort, il peut être naturel de continuer, de diverses manières, une affection à l'égard du corps mort d'un être corporel qui a été aimé de son vivant.

Dans quelle mesure et de quelle manière un animal peut-il comprendre la mort ? Il la connaît et la constate comme un arrêt du fonctionnement, un arrêt mécanique, un arrêt de la relation, mais, il ne semble pas qu'un animal puisse distinguer un être de son corps vivant ou mort.

Naturellement, rien ne permet de distinguer un être de son corps du seul fait de sa mort. La mort ne supprime pas la continuité physique du corps d'un être qui passe de vie à trépas.

Ne faut-il pas, au contraire, être un humain tel que nous pour parvenir à faire une telle distinction, soit par la conviction d'un au-delà, soit (et c'est plus rarement observé) par sa négation qui permet de dissocier totalement un corps mort de l'être qu'était le corps vivant ?

À cet égard, les humains ne sont-ils pas les seuls à être capables d'une pratique comme l'incinération par laquelle, après la mort physique, ils sont capables de dissocier totalement un corps mort de l'être vivant connu auparavant et dont c'était le corps vivant ? Ne sont-ils pas les seuls à être capables de penser qu'il ne subsiste rien de cet être comme de penser qu'il subsiste un être, au-delà de la mort physique.

Naturellement, les animaux ne peuvent-ils, comme les humains mais à leur manière, prolonger spontanément leur affection ou leur intérêt à l'égard d'un être qu'ils ont connu vivant lorsque sa présence se limite à celle de son corps mort ?

Rien ne permet de prétendre que la mort physique supprime nécessairement toute affection animale lorsqu'un être aimé meurt et ne laisse qu'un corps inerte. Il me semble qu'il ne faut pas nécessairement être humain pour continuer à exprimer de l'affection à l'égard d'un être mort lorsqu'il était aimé de son vivant.

Le critère des pratiques funéraires ne me semble donc pas décisif pour attester de la présence certaine d'une vie spirituelle humaine dans le chef des êtres préhistoriques qui avaient de telles pratiques.

Pour le surplus, la plupart des personnes continuent à ne considérer que des critères observables de type scientifique. Mais, sans la singularité spirituelle des humains, en tant qu'ils ont une vie spirituelle de source divine, il me semble qu'aucun critère n'est décisif, ni ne permet de penser qu'Adam serait le « premier » homo sapiens.

Chercher la création dans les traces archéologiques, n'est-ce pas sous-entendre que le critère spirituel serait secondaire ?

De même qu'il est très difficile pour certains propriétaires d'animaux domestiques de considérer que leur animal n'aurait pas, lui aussi, une âme immortelle subsistant au-delà de la mort physique, il semble très difficile pour beaucoup de penser que des êtres préhistoriques aussi apparemment semblables que nous, selon des critères terrestres, aient pu exister sans être des âmes spirituelles immortelles.

Chercher un critère ailleurs que dans la capacité d'aimer comme Dieu et de partager la vie de Dieu, n'est-ce pas une fausse piste pour discerner le moment de l'apparition sur terre des premiers humains à l'image de Dieu avec une nature corporelle et spirituelle ?

Trinité écrit : « *Je conçois aisément qu'aimer comme Dieu soit quelque chose de très spécifique, mais j'ai du mal à imaginer que cet Amour se démarque complètement des sentiments humains. À cet égard, Jésus sur terre a plusieurs fois fait état de sentiments humains, notamment quand il a pleuré !*

En ce qui concerne les animaux, nous avons déjà évoqué ce problème!

Le sentiment de peine et de manque, de la perte d'un animal peut durer toute une vie, au même titre que la perte d'un être cher. Il me paraît invraisemblable que ce manque ne puisse être comblé, au départ de cette terre! »

Bien d'accord avec vous ! Aimer « comme » Dieu c'est-à-dire comme lui-même nous a aimés d'abord en nous créant dans une nature unique liant corporel et spirituel. Donc, bien sûr que cet amour ne se démarque pas des sentiments humains mais unit la chair et l'esprit.

Pour la perte des animaux qui peut être très vive, je vous remercie d'utiliser cette expression prudente par laquelle vous dites qu'il est « *invraisemblable que ce manque ne puisse être comblé* ».

Oui, tout manque sera comblé et nous ne pouvons oublier que toute la création est dans l'attente d'un enfantement qui dure encore.

Rien ne permet d'affirmer que les capacités cérébrales aient été diminuées sensiblement par le péché originel, mais ce n'est pas exclu.

Ce qui me paraît sûr, c'est qu'il n'y a pas d'homme créé à l'image de Dieu s'il n'a pas une âme immortelle. C'est le critère décisif de l'humanité pour un croyant.

Les autres critères basés sur l'intelligence cérébrale ou d'autres critères terrestres me semblent insuffisants.

Donc, comme les historiens considèrent que l'écriture et le calcul ont moins de dix mille ans, je pense que la création d'un premier couple d'humains ayant une âme immortelle dont le corps et l'intelligence cérébrale sont issus d'une lignée marquée par un développement au fil du temps, par évolutions et mutations, n'est pas plus éloigné, mais la question est bien sûr ouverte et pleine d'incertitude parce que nous ignorons tout des effets du péché originel sur l'intelligence humaine qui, privée de la lumière spirituelle, a pu mettre du temps à se reconstruire.

C'est comme un couperet dans le temps. Avant, il n'y a pas d'humain. Un instant après la création des premières âmes immortelles, il y en a. On les nomme « *Adam et Ève* ».

Certains réagissent à un tel couperet en considérant qu'ils rejettent les êtres antérieurs dans le néant.

À cet égard, le problème c'est d'attribuer, à tort me semble-t-il, une personnalité à des réalités matérielles. Le petit chat qui vous regarde avec un regard dans lequel nous mettons facilement plein de personnalité humaine, ne retourne pas au néant lorsqu'il meurt. Il n'a pas d'autre réalité que matérielle. Son « *âme* » animale n'est qu'une réalité biologique.

Les mots « *aimer* » ou « *souffert* » appliqués à des plantes, des animaux ou des êtres pré-humains qui ont pu exister dans la lignée biologique de l'humanité, ne doivent pas nous tromper.

Lorsqu'une feuille se fane ou qu'un animal cesse de respirer, les éléments biologiques qui le composent poursuivent leur existence matérielle sous d'autres formes temporaires.

Il n'y a pas de « *retour* » au néant. Il n'y a pas d'existence réelle d'une personne indépendamment de la réalité biologique temporaire d'un animal même si elle comprend un cerveau et des réalités psychologiques.

La vie végétale et animale qui se reproduit et se renouvelle ne comprend pas de réalité personnelle indépendante de sa réalité biologique.

L'injustice que vous relevez ne me paraît donc pas réelle.

Par contre, rien n'empêche d'imaginer que la même réalité biologique végétale ou animale puisse être reconstruite et conservée dans l'éternité, mais il ne s'agit pas d'une même personne, d'une même conscience qui continuerait. Il s'agirait plutôt alors d'une réalité facultative ou d'un clonage.

Cracboum écrit : « *En fait, je ne partage pas votre raisonnement froidement analytique* »

Désolé de vous donner une impression froidement analytique. Je comprends bien ce sentiment pour un sujet qui paraît bien loin des réalités présentes de notre vie de croyants. Il est certainement préférable de se tourner vers le Christ qui éclaire toutes choses que de se plonger, même à la lumière du Christ, dans les méandres mystérieux de nos origines.

Ce type de sujet est facilement irritant et ceux qui s'y engagent doivent être disposés à subir des suspicions diverses que manifeste l'emploi fréquent des mots créationnisme, fondamentalisme, concordisme, modernisme, ou des griefs d'excès de rationalisme quand ce ne sont pas des soupçons d'hérésie, d'infidélité au Magistère, ...etc.

Je crois cependant qu'il est utile et important d'y réfléchir pour une bonne intelligence de la foi, surtout à notre époque. Une volonté ferme de suivre l'enseignement de l'Église permet de bonnes avancées sans trop de dispersion.

Inévitablement, une réflexion de nature intellectuelle, même lorsqu'elle concerne la foi, essaie de s'en tenir à une démarche rationnelle qui peut paraître froide et vous avez certainement une réaction saine de ne pas oublier de garder toujours la primauté aux valeurs spirituelles qui transcendent la raison, à l'amour, à la joie, à l'espérance, et à l'engagement concret de la foi dans la vie aujourd'hui.

Cracboum écrit : *« Il y a des choses qui échapperont toujours au raisonnement. Votre étude est très intéressante, mais je ne crois pas que vous trouverez une réponse scientifique à un mystère de foi, même si la recherche est légitime voire passionnante. »*

C'est certainement largement vrai et la création de l'âme immortelle échappe en effet à toute recherche sur la base de critères exclusivement terrestres, mais cela n'exclut pas toute réflexion.

Cracboum écrit : *« vous précisez que le critère de l'humain est une conscience spirituelle et pas nécessairement intellectuelle, puis vous vous appliquez ensuite à chercher un niveau suffisant de conscience intellectuelle, évolution psychique et technique, et ses productions (écriture) pour que soit possible l'apparition de l'humain (avec une âme). Il n'y a pas de contradiction ? Si vous observez une conscience spirituelle chez néanderthal, ce n'est toutefois pas un humain parce qu'il n'a pas une âme immortelle (sic). »*

La contradiction existe en effet dans cette dernière remarque, mais personnellement je n'attribue pas une « conscience spirituelle », ce qui est une expression généralement utilisée pour caractériser l'âme humaine, à des êtres préhistoriques dont l'humanité n'est pas établie et ne peut l'être sur la seule base de critères terrestres et d'apparences sans tenir compte de l'âme immortelle qui nous caractérise.

Il me semble que, dans la réalité terrestre, un trait caractéristique de l'humain, c'est sa capacité d'abstraction du présent dans sa relation à un autre que lui-même. On peut y discerner un mélange de liberté par rapport au présent concret et dans sa relation à un autre qui paraît s'exprimer, de manière extérieure accessible aux autres que soi, dans l'écriture (qui permet de manifester l'infinité de la liberté de pensée) et le calcul (qui permet de manifester l'infinité de la liberté de raisonner).

Personnellement, j'ai difficile à imaginer un homme créé tel que nous sans la capacité d'abstraction que révèle l'écriture et le calcul.

Et, j'ai tout aussi difficile à imaginer que des hommes ayant une conscience suffisante pour entrer en dialogue avec Dieu ou, en négatif, pour commettre le péché originel, aient pu vivre des dizaines de milliers d'années sans être capables ni d'écriture, ni de calcul.

L'humain est un être qui peut faire abstraction du présent et se percevoir en relation avec de l'absent dans la réalité naturelle présente à ses sens physiques.

Ainsi, il peut penser à un absent dans le lieu (dans l'espace) et au moment (dans le temps) où il se trouve et initier une communication avec cet absent.

Cela permet, notamment, de prier un être invisible, non perceptible dans la réalité naturelle, mais aussi de s'adresser à un être invisible dans la réalité naturelle du présent (dans le temps ou l'espace) par une communication dont cet absent pourra prendre connaissance en un autre lieu (de l'espace) et/ou à un

autre moment (du temps futur). Par exemple, je peux penser à un ami qui se trouve dans un autre pays (ailleurs dans l'espace) et lui adresser une lettre qu'il pourra lire plus tard (à un autre moment dans le temps).

Si la prière ne peut guère faire l'objet de comparaisons objectives avec les animaux dès lors que nous n'avons pas accès à l'intérieur de leur être, la capacité d'abstraction du présent se manifeste, par contre, objectivement et de manière observable dans la réalité naturelle, par l'écriture qui permet d'inscrire dans un support mobile une communication dont un absent peut prendre connaissance à un autre endroit dans l'espace et à un autre moment dans le temps.

Certes, l'humain doit apprendre à écrire et l'écriture dépend de diverses capacités physiques pour pouvoir être pratiquée, dont il peut être privé par l'immatrité, des circonstances ou des dégradations de santé.

Mais, en deçà des critères spirituels qui transcendent la réalité concrète, la capacité mentale d'abstraction du présent nécessaire à l'écriture entre absents n'est-elle pas « *la* » caractéristique de l'humain dans la réalité naturelle ?

Y a-t-il vraiment un humain tel que nous sans cette aptitude intérieure fondamentale, cette sensibilité à l'absent ?

Cela rejoint d'ailleurs le critère distinctif habituel des historiens qui ne situent le début de l'histoire qu'au moment de l'apparition de l'écriture.

Peut-on qualifier d'humains « *tels que nous* », les homos sapiens de la préhistoire qui ont vécu pendant plus de cent mille ans sans pratiquer l'écriture alors même qu'ils savaient dessiner (comme le montrent, par exemple, les fresques magnifiques des grottes de Lascaux) et façonner des objets (comme, par exemple, des poteries).

Cette question en introduit une autre : comment se fait-il que pendant plus de cent mille ans, les homos sapiens ne semblent avoir jamais pratiqué l'écriture ?

Certes, on peut observer que les Sumériens, inventeurs de l'écriture durant le quatrième millénaire avant Jésus-Christ, y ont été incités par les besoins de comptabilité de leur commerce autant que d'organisation de leurs cités et qu'ils ont disposé, avec l'argile abondante dans leur région, d'un matériel particulièrement adéquat pour en faire des tablettes adaptées à l'écriture. Mais, l'explication est-elle suffisante ?

La communication entre absents n'a-t-elle pas toujours été utile et nécessaire, même dans les forêts, les villages ou parmi les chasseurs-cueilleurs de la préhistoire ? N'y a-t-il pas toujours eu partout des matériaux, fusse la pierre ou le bois, qui auraient pu être utilisés pour des communications entre absents ?

Que s'est-il passé, durant le quatrième millénaire, pour faire accéder l'humanité à l'écriture ?

Le langage oral a-t-il pu atteindre un niveau au-delà du langage basique des animaux et permettant « *la formulation et l'articulation des réflexions profondes* » (ce n'est pas celui du perroquet) sans passer par l'écriture ?

Cinci écrit : « *Que c'est compliqué, que c'est compliqué ! J'ai le sentiment que vous vous embrouillez dans cette histoire juste parce que vous tenez mordicus à lier chronologiquement l'apparition de l'homme sur terre au seul fait de l'écriture principalement.* »

C'est vrai que c'est compliqué, très compliqué. Et trop embrouillé. J'espère que vous continuerez à creuser. Chaque réaction aide à avancer.

Dans cette réflexion, les connaissances sur les diverses formes d'intelligence animale sont utiles et elles obligent à mettre beaucoup de nuances et de prudence dans nos pensées, notamment dans les rapports d'un animal à l'absent.

Par contre, il me semble que la distinction entre le langage oral (qui semble pratiqué par les homos sapiens depuis plus de 100.000 ans) et le langage écrit (pratiqué seulement depuis moins de 6.000 ans) ne me semble pas compliquée.

Il s'agit de deux langages différents qui actionnent des parties différentes de notre cerveau et les liens entre ces deux langages ne doivent pas nous faire oublier la spécificité et la nouveauté du langage écrit (l'écriture) par rapport au langage oral beaucoup plus ancien dans l'histoire du monde.

Vous pensez que je tiens « *mordicus à lier chronologiquement l'apparition de l'homme sur terre au seul fait de l'écriture principalement* ». Il est exact que j'interroge ce lien, mais, on est dans le domaine de la recherche et des hypothèses, et non dans les certitudes de la foi. Il n'est pas question ici de tenir « *mordicus* » une position et le caractère « *embrouillé* » que vous observez montre que des efforts restent à faire pour dégager des avancées.

Pourquoi suis-je arrivé à penser que l'écriture pourrait être un critère principal dans la réalité terrestre de l'apparition de l'homme créé à l'image de Dieu ?

Il y a eu d'abord ma découverte du rattachement de tout le récit du début de la Genèse au pays de Sumer (le sud est de l'Irak et de l'ancienne Mésopotamie) :

1. Abraham vient d'Ur (la capitale de Sumer),
2. Babel est situé dans le même pays de Sumer,
3. la confluence du Tigre et de l'Euphrate (où le récit biblique imagé situe le jardin d'Eden) coulent et se rejoignent dans ce même pays de Sumer où se rejoignaient aussi d'autres fleuves qui correspondent au récit biblique (Wadi al Batin, Karkheh et Karoun),
4. l'adamah (littéralement : la terre rouge) dont est tiré l'humanité nouvelle correspond à l'argile rouge présent en abondance dans le pays de Sumer et qui a fourni le support qui a permis d'y inventer l'écriture,
5. le déluge biblique qui a inondé cet adamah paraît correspondre exactement à l'une des grandes inondations qui ont recouvert à plusieurs reprises le pays de Sumer de très faible altitude au bas de montagnes et au bord du golfe persique,
6. le récit de la Genèse semble situer la création dans le quatrième millénaire avant Jésus-Christ qui est l'époque de l'invention de l'écriture par les Sumériens,
7. l'écriture a été inventée par l'usage de tablettes d'argile rouge (l'adamah dont est tiré l'adam),
8. la première écriture sumérienne était faite d'images et le récit de la création parle de l'homme comme une « *image* » de Dieu,
9. la description de la création de l'humain peut être lue et comprise exactement comme un acte d'écriture : l'homme est créé par une action divine qui est montrée sous la forme de poussière extraite de l'argile rouge exactement comme un document écrit sumérien qui est créé par des images tracées en retirant de la poussière d'une tablette d'argile rouge,
10. la structure du début de la Genèse et son genre littéraire correspondent aux écrits des Sumériens,
11. le nouvel Adam, le Christ, est la Parole faite chair, soit une expression qui renvoie à l'écriture qui, en fait, est l'inscription d'une pensée immatérielle dans un support matériel, donc une parole faite chair,
12. et, enfin, comment ne pas relever que c'est par l'écriture d'hommes créés que Dieu donne sa Parole, l'Écriture Sainte, la Parole de Dieu.

De tels indices incitent, au moins, à considérer l'hypothèse que l'écriture soit un marqueur pertinent de l'apparition (de la création) de l'humain à l'image de Dieu dans l'histoire concrète.

Bien que de nombreux chrétiens d'aujourd'hui ne parviennent plus, depuis Darwin et les découvertes de l'exégèse historico-critique, à croire à la création d'Adam et Ève dans l'histoire concrète, celle-ci demeure un fondement essentiel de la foi chrétienne, une constante dans l'enseignement du Magistère.

Adam et Ève ont été aussi historiques que Jésus lui-même. C'est leur spécificité qui marque la différence entre un humain créé et l'animal.

Et, il ne s'agit pas ici de fondamentalisme. Il n'est pas question ici de contester ce que la science peut dire des évolutions survenues depuis des milliards d'années, ni de défendre une quelconque opposition entre la science et la foi. La lecture du récit biblique d'Adam et Ève doit respecter, pour être sérieuse et crédible, la vérité des règles d'interprétation qu'indique l'enseignement officiel de l'Église. Dans toute recherche exégétique catholique, l'Écriture Sainte ne se lit qu'en Église, selon la Tradition de la foi catholique et en communion avec le Pape.

Le corps d'Adam et Ève provient de processus évolutifs déjà largement connus par les sciences, mais leur création provient d'un souffle spirituel qui, dans la réalité corporelle que la science peut étudier, a créé des âmes immortelles capables de partager la vie éternelle d'amour de Dieu.

Tous ces éléments de réflexion font l'objet d'autres sujets déjà longuement développés.

Que peut-on en retenir ici, dans la réalité terrestre, dans une recherche de la différence terrestre scientifiquement observable entre l'homme et l'animal ?

Il est clair qu'aucun animal ne peut pratiquer le langage oral des humains, mais les possibilités animales par rapport au langage oral sont imprécises et il est compliqué de préciser les spécificités du langage oral humain qui a longuement évolué durant la préhistoire.

Entre le langage oral animal et le langage oral humain, il y a une différence qualitative ou de complexité. Mais, y a-t-il une spécificité plus précise permettant, selon le critère de Carolus, « *la formulation et l'articulation des réflexions profondes* ».

C'est dans tout ce contexte que je m'intéresse au critère plus précis de l'écriture.

Comment expliquer la tardiveté de son invention par rapport à l'émergence des homos sapiens, par rapport à l'émergence du langage oral ?

Est-ce que le souffle spirituel qui a créé l'humain a pu avoir un effet physique sur son cerveau ou sur sa vie psychique et intellectuelle rendant l'écriture possible ? C'est possible et les neurosciences actuelles sont très ouvertes aux effets des réalités psychiques sur le fonctionnement du cerveau. Mais, je n'en ai actuellement aucune idée.

On peut tout aussi bien penser que Dieu a créé l'humain par son souffle spirituel à un stade des processus évolutifs de la nature par lesquels il a façonné le corps humain, lorsque le cerveau nécessaire à l'écriture a atteint un état permettant l'écriture.

Est-ce que le souffle spirituel Créateur de l'humain a été nécessaire ou déterminant pour rendre l'humain capable d'écrire ou est-ce que ce souffle spirituel est intervenu lorsque l'humain est devenu capable d'écrire. La question reste ouverte.

Mais, par contre, l'humain créé à l'image de Dieu a pu, du fait de sa nature corporelle et spirituelle, acquérir, lors de sa création par un souffle divin, un sens de l'infini et de l'éternel sans lequel il me semble qu'il ne pourrait percevoir Dieu dans la totalité de la nature corporelle et spirituelle, de son être.

Ce qui est certain c'est que, dans sa pensée intérieure, un humain (lorsque son cerveau a la maturité nécessaire sans dégradation excessive) a la capacité de se représenter en images, en toute liberté et sans limites, n'importe quelle donnée disponible dans sa mémoire et de combiner toutes les images de sa pensée avec n'importe quelle variable et n'importe quelle autre donnée. Cette liberté illimitée d'imaginer nous permet de transformer dans notre pensée la couleur, la forme ou la position de n'importe quel objet, et même d'inventer des objets inexistant dans le réel, de penser un soleil vert, de transformer un rond en carré, de voir un sapin sur la mer, de marcher sur l'eau, de voler au-dessus de la tour Eiffel, etc.

Dans notre pensée, tout nous est possible sans aucune limite. Nous pouvons imaginer n'importe quoi, même si cela n'a aucune réalité concrète.

La pensée humaine peut ainsi disposer librement de tout ce qu'elle met en images à l'intérieur d'elle-même, et peut ainsi créer en elle-même n'importe quoi, par n'importe quelle combinaison de ce dont elle peut disposer ou qu'elle invente en elle-même. La puissance et l'étendue créatrices de la pensée humaine sont illimitées et permettent toutes les fantaisies imaginables, par un infini de combinaisons.

Dans le niveau de réalité de la pensée, l'humain n'est-il pas « *comme* » Dieu, à l'image de Dieu ? Il peut créer et transformer librement et sans limites. Il peut aussi penser l'infini et l'éternel.

Le souffle divin qui crée l'humain n'a-t-il pas aussi ouvert, en l'humain, une capacité infinie de créer une image comme Dieu lui-même l'a fait en le façonnant à son image d'une manière représentée de manière imagée par de la poussière extraite de l'argile rouge ?

N'est-ce pas parce qu'il a, en lui, cette capacité de créer de la pensée par une combinaison infinie des données de sa mémoire et du présent perçu par ses sens, que l'humain a pu recevoir, lors de la Création, la maîtrise du monde créé, que Dieu lui a confié la tâche de gouverner le monde et toutes les créatures ?

N'est-ce pas aussi parce qu'il a reçu cette liberté de pouvoir imaginer sans limite toutes les combinaisons qu'il peut vouloir penser que l'humain est devenu responsable des choix que cette liberté permet, mais, plus encore, de l'amour que cette liberté permet.

C'est ici que nous pouvons penser à l'écriture. N'est-ce pas parce que la pensée humaine peut effectuer volontairement d'infinies combinaisons qu'elle rend l'humain capable, à l'extérieur de lui-même, de pratiquer l'écriture ?

Car, attention, l'écriture ce n'est pas un simple dessin ou quelques mots ou images dessinés. L'écriture est un système infini de combinaisons de mots écrits qui désignent les êtres et les idées, par lequel le monde intérieur de la pensée (qui peut librement combiner des images à l'infini en elle-même) peut s'exprimer à l'extérieur d'elle-même avec les mêmes possibilités infinies de combinaisons.

L'écriture est un système qui permet d'exprimer à l'extérieur de la pensée et avec des signes graphiques, la même infinité de combinaisons que celle qui existe à l'intérieur de la pensée humaine. Comme dans ma pensée, je peux écrire que le soleil est vert, qu'un rond est carré, que la tour Eiffel se trouve au milieu de la mer ou que je marche sur la planète Mars.

Tout ce qui est impossible dans le réel concret est possible et peut être créé dans le monde intérieur de la pensée, comme dans le monde de l'écriture.

N'est-ce pas ces combinaisons infiniment possibles de notre pensée qui nous donnent accès aux combinaisons infinies d'un système d'écriture ?

Et, inversement, l'utilisation d'un tel système d'écriture n'est-elle pas la preuve d'une pensée capable de l'infinité de combinaisons et de la libre créativité qui caractérise l'écriture ?

N'est-ce pas parce qu'il a en lui cette faculté de pouvoir librement, volontairement et de manière illimitée et infinie, penser les données qu'il a reçues en lui et créer librement des combinaisons, que l'humain a seul accès au système illimité qu'est l'écriture et, notamment, au système illimité des mathématiques.

Le système illimité et infini de l'écriture, qui applique à l'extérieur la pensée humaine intérieure, lui permet d'extérioriser sa pensée dans la même mesure et ainsi de partager cette pensée avec d'autres que lui-même, et, plus profondément, de partager cette pensée dans un lien d'amour et de communion.

La pensée et l'écriture ne sont-elles pas les deux faces, intérieure et extérieure, de la spécificité de l'humain créé à l'image de Dieu ?

Est-ce que les animaux ont ce sens de l'infini et de l'éternel que montre cette spécificité à double face ?

L'incapacité d'un animal de pouvoir utiliser un système d'écriture infini n'indique-t-il pas son incapacité mentale à pouvoir s'abstraire du présent par une pensée capable de se représenter librement le réel par des images et des combinaisons d'images, de manière infinie et créatrice ?

Les animaux les plus proches des humains sont probablement capables, dans une certaine mesure, d'exprimer un équivalent des mots d'un langage oral désignant une chose ou une idée et de comprendre des signes oraux ou écrits. Certaines combinaisons de signes peuvent aussi être comprises comme un ensemble signifiant par un animal. Des animaux peuvent manifester une certaine maîtrise des nombres, voire de certaines opérations de nombres.

Mais, il semble qu'en aucun cas, on ne trouve le moindre indice d'une capacité animale de pouvoir gérer et combiner volontairement des données de manière infinie comme notre pensée humaine et l'écriture (y compris l'écriture mathématique) nous le permettent à l'intérieur (par la pensée) et à l'extérieur (par la parole orale, l'art et l'écriture) de nous-mêmes.

L'animal pourrait peut-être apprendre un système limité de combinaisons de données, mais non un système illimité d'écriture que permet la pensée humaine parce qu'elle est elle-même illimitée et donc libre.

Mais, il ne faut évidemment pas en déduire que celui qui n'écrit pas ne serait pas humain.

Ce n'est pas l'écriture elle-même qui est essentielle à l'existence d'un humain. Un humain est pleinement humain même s'il n'a pas appris à écrire, s'il n'a pas encore la maturité cérébrale lui permettant d'écrire ou si la perdu la capacité d'écrire pour un motif quelconque.

De même, ce n'est pas davantage la pensée dans le cerveau qui est essentielle à l'existence d'un humain. Il est pleinement humain même si la maturation de son cerveau est encore insuffisante pour penser ou si son cerveau dégradé ne lui permet plus de penser.

Le souffle spirituel dans un corps qui fait exister un humain, une âme immortelle à l'image de Dieu, ne permet jamais de détruire l'humain créé par une dégradation de son corps ou d'une partie de son corps comme son cerveau. Les faiblesses ou les dégradations de notre corps ne peuvent tuer l'âme, la personne humaine.

Nanimo écrit : « *Je persiste en souscrivant à ce que dit le monde scientifique : c'est notre capacité à apprendre vite et en quantité qui nous distingue du règne animal (oui, pour le meilleur et pour le pire, mais ce n'est pas la question ici).* »

N'est-ce pas l'écriture qui nous donne cette "*capacité à apprendre vite et en quantité*" ? Et cette capacité ne s'exprime-t-elle pas elle-même par l'écriture ?

Même si son corps, son cerveau et/ou son milieu culturel ne permettent pas à un humain particulier de savoir écrire dans certaines circonstances, tout humain n'a-t-il pas, dès sa conception et de manière inaltérable, « *quelque chose* » qui lui permet, lorsque son corps est mature et en bonne santé, d'apprendre et de pratiquer l'écriture qui permet d' « *apprendre vite et en quantité* » ?

À cet égard, les mots « *conscience* » et « *esprit* » me semblent parfois utilisés de manière trop ambiguë.

Si on déplace la question dans ces mots, il n'y a pas d'avancée. Plutôt que de parler de la différence entre humain et animal, on se demande, sans progresser, quelle est la différence entre la conscience humaine et la conscience animale, ou entre l'esprit humain et l'esprit animal.

Et, à cet égard, la discussion semble s'orienter vers une différence de degré et non de nature.

Par rapport au critère de l'écriture, Prodigal estime que « *L'écriture, quant à elle, est une possibilité impliquée par le langage. Disposer du langage, c'est être capable de lire et d'écrire* ».

Mais, ne faut-il pas, ici encore, observer toutes les capacités de langage des animaux qui nous ramènent, à nouveau, à une différence de degré et non de nature ? Quelle est la différence entre le langage humain et le langage animal ? La question demeure, en réalité, la même.

Le fait que le langage humain est « *articulé* » semble insuffisant si nous pensons au perroquet qui peut répéter du langage humain, avec une articulation de la même qualité que l'humain.

Le seul critère de savoir communiquer des informations par un langage est une capacité qu'on peut retrouver chez les animaux, mais elle ne suffit pas pour savoir lire et écrire comme un humain.

Il faut donc creuser davantage.

Et, comme l'écrit Prodigal, « *La difficulté est donc bien de comprendre ce que c'est que le langage, logos en grec* ».

Je ne reviens pas ici sur le fait que, quelle que soit la différence concrète observée, il est évident que, dans la pratique, l'humain n'est pas moins humain parce qu'il ne peut pas, dans certaines circonstances concrètes, pratiquer le langage oral ou l'écriture dans la réalité, par immaturité, manque d'apprentissage, ou dégradation de santé.

Ce qui fait la différence tient à une réalité plus profonde. Celle qui permet de parler et d'écrire.

L'écriture, comme système organisé de signes écrits, permettant de communiquer n'importe quelle information, sans être limité dans l'espace et le temps du présent, est un préalable aux capacités de faire de la chimie ou de la physique, ou de construire des machines sophistiquées. Ces réalisations humaines supposent calculs écrits et plans écrits.

Aussi ma question demeure sans réponse : si l'écriture est possible pour un humain, n'est-ce pas parce qu'en lui-même, il a une capacité d'imaginer librement n'importe quoi, de se représenter en lui-même n'importe quelle image de réalités existantes ou même de n'importe quelle réalité inventée ?

N'est-ce pas, dans la nature, le marqueur le plus pertinent de la différence entre l'humain et l'animal ?

Je trouve quelques échos d'une telle approche dans le dernier livre de **Stephen Hawking** (« *Brèves réponses aux grandes questions* », éd. Odile Jacob, octobre 2018).

D'un point de vue scientifique, il ne considère pas autrement la singularité humaine.

Hawking ne dit pas un mot de la succession des différents hominidés, mais il met en évidence cette capacité extraordinaire de l'humain à pouvoir penser en imaginant librement en lui-même tout ce qu'il veut et le caractère fondamentalement décisif du langage écrit qui exprime à l'extérieur de l'humain sa pensée libre intérieure.

« L'imagination reste notre outil le plus puissant. Grâce à elle, on peut se transporter n'importe où dans l'espace et le temps, et assister par la pensée aux phénomènes les plus incroyables, tout en conduisant, en somnolant ou en faisant semblant d'écouter un raseur pendant un dîner en ville... L'esprit humain est fascinant. Il peut concevoir la magnificence des cieux et l'arrangement des composants de la matière » (p. 206-207).

« Faites confiance à votre imagination. Faites advenir le futur » (p. 213).

N'est-ce pas pertinent pour décrire la différence par laquelle, dans la nature, l'humain a pu recevoir la capacité de gouverner toute la création ?

À l'origine de l'apparition de la vie, Hawking rappelle que « La Terre est surtout composée d'éléments lourds comme le carbone et l'oxygène. D'une façon ou d'une autre, ces atomes se sont assemblés pour former les molécules d'ADN...

Cette molécule ... se reproduit, et propage l'information génétique qui est codée par la séquence des acides nucléiques... » (p. 92)

« Quand l'ADN se reproduit lui-même, il y a parfois des erreurs. Beaucoup sont fatales et s'éliminent d'elles-mêmes. Certaines sont indifférentes, sans impact sur la fonction du gène. Et certaines autres, favorables à la survie de l'espèce, sont « choisies » et retenues par la sélection naturelle » (p. 94)

« L'ADN transmet le code de la vie d'une génération à l'autre » (p. 191-192).

« Le processus d'évolution biologique a d'abord été très lent. Il a fallu 2,5 milliards d'années pour passer des premières cellules aux premiers animaux multicellulaires, et un autre milliard d'années pour passer des poissons et des reptiles aux mammifères. Mais, à partir de là l'évolution semble s'être accélérée. Il n'a fallu que 100 millions d'années pour passer des premiers mammifères à nous. La raison en est que les premiers mammifères possédaient les prototypes de la plupart de nos organes actuels ; il ne manquait plus qu'un petit réglage pour passer aux humains.

Avec l'espèce humaine, l'évolution a atteint un seuil critique, comparable en importance à l'apparition de l'ADN. Ce fut le développement du langage, et particulièrement du langage écrit. Dès lors, l'information pouvait passer de génération en génération, autrement que par l'ADN » (p. 94).

Hawking observe que « dans les dix dernières dizaines de milliers d'années, a commencé une phase de « transmission externe » » et que « Certains veulent réserver le terme « évolution » à la transmission interne du patrimoine génétique, et le refuser à sa transmission externe. Cela me semble être une vue trop étroite. Peu importe que nous soyons plus forts ou plus intelligents que nos ancêtres des cavernes, ce qui nous distingue d'eux est le savoir que nous avons accumulé pendant les dix derniers milliers d'années...

Je pense qu'il faut avoir une vision plus vaste et inclure la transmission externe d'information à celle par l'ADN, comme moteur de l'évolution... » (p. 95-96).

« Quelque part, au long des 13,8 milliards d'années de notre histoire cosmique, quelque chose d'extraordinaire s'est produit. Ce traitement de l'information est devenu si intelligent qu'est apparue la conscience » (p. 191).

C'est ainsi que Hawking considère la transmission externe de l'information par l'écriture comme la nouveauté la plus importante depuis l'apparition de la vie par les premières molécules d'ADN, mais aussi comme le fondement « *extraordinaire* » (du point de vue scientifique) de l'apparition de la conscience humaine et de l'évolution désormais confiée à l'humain. La différence qui nous distingue de « *nos ancêtres des cavernes* ».

La possibilité d'une transmission externe par l'écriture n'est-elle pas le témoin extérieur de la liberté intérieure de l'imagination propre à une pensée humaine ?

Son apparition n'est-elle pas le signe visible extérieur de cet être nouveau qu'est l'humain créé à l'image de Dieu ? Le signe de sa différence dans la nature.

Le mot "*erreurs*" doit bien sûr se comprendre dans le sens scientifique de variantes, de mutations et d'exceptions par rapport à une reproduction généralement à l'identique, sans connotation négative. Ce sont des faits, pas des maladresses.

Rien n'empêche de considérer que beaucoup de ces gènes « *défectueux* » ou de ces « *erreurs* » ont eu des effets très positifs. Elles ne sont qualifiées d'« *erreurs* » ou de défauts que par une référence à des reproductions absolument identiques.

Mais, la science ne cesse d'observer que toute la nature créée par Dieu est faite de singularités dans les reproductions à l'identique et que ces reproductions ne sont pas toujours exactement identiques, ni nécessairement négatives.

Basmeg écrit : « *Après le langage articulé, dont on n'a vu qu'il n'était pas spécifique aux humains, on revient maintenant sur l'écriture. MAIS, en vrai, ça ne fait que déplacer le problème, il me semble. Koko et d'autres singes étaient capables de composer des phrases sur un tableau composé d'idéogrammes. C'est de l'écriture.* »

Tout dépend de la définition de l'écriture.

L'écriture, ce n'est pas seulement du dessin signifiant. Certains animaux semblent capables d'une telle communication.

L'écriture humaine est un système de matérialisation de la pensée qui permet d'exprimer librement n'importe quelle image ou combinaison d'images même totalement inventées. C'est de cela et de cela seulement qu'il est question ici dans notre réflexion sur la différence entre l'humain et l'animal.

Mais, il me semble que vous ne répondez pas aux questions par lesquelles j'ai essayé de mieux préciser en quoi l'écriture pourrait être un critère pertinent. Je vais vous les redire autrement.

Première question : **pensez-vous qu'un animal puisse se représenter volontairement dans sa pensée n'importe quelle image d'une réalité vue ou inventée, et n'importe quelle combinaison de telles images ?**

Attention à chaque détail de cette question complexe :

1. se représenter dans sa pensée = imaginer
2. volontairement = un choix intérieur libre de penser à quelque chose
3. n'importe quelle image (un pictogramme intérieur) d'une réalité vue ou inventée = une faculté de pouvoir imaginer de manière créative non seulement ce qui est connu mais n'importe quelle invention de l'imagination
4. n'importe quelle combinaison (une construction intérieure d'images) = une possibilité de relier librement les images volontaires de la pensée pour en faire des récits, des raisonnements, des poésies ou n'importe quoi d'autre.

Deuxième question : **pensez-vous que l'écriture est un critère pour répondre à la première question ?**

Ici, il me semble que la question elle-même montre le sens du mot écriture (comme système organisé) et en quoi l'écriture peut être adéquate comme critère de distinction entre l'humain et l'animal.

Si vous répondez non à la première question (même si cette réponse négative ne résulte que d'un seul détail), cette seconde question propose un critère pour expliquer cette réponse négative. Je n'en vois pas d'autre. C'est parce qu'il n'a pas la capacité libre d'imaginer n'importe quoi que l'animal n'écrit pas car l'écriture qui permet d'écrire n'importe quoi n'est que l'expression de la capacité intérieure correspondante.

Si vous répondez oui à la première question (dans tous ses détails), cela me semble contredit, dans le chef d'un animal, par l'absence totale et persistante de toute expression extérieure de la capacité qui serait ainsi attribuée à un animal.

Bassmeg écrit : *« A l'inverse, beaucoup d'êtres humains sont parfaitement incapables de maîtriser ce mode de communication. Sont-ils pour autant moins humains que Koko? Ma cousine est autiste. Incapable de parler, d'écrire... Elle ne réagit pas aux sentiments des gens l'environnant. Elle ne parle pas, n'écrit pas. Elle a 43 ans. Koko parlait le langage des signes. Elle savait exprimer ses désirs, ses craintes, ses tristesses et ses sentiments. Elle savait aussi comprendre les sentiments des autres, et y réagir. »*

Il me semble que vous répétez une fois de plus la même réflexion sans tenir compte de la réponse déjà elle-même répétée.

Non : l'écriture n'est pas elle-même le critère proposé. Elle n'en est que la manifestation, l'expression concrète. La capacité concrète des individus est sans pertinence, comme vous le répétez. On n'est pas moins humain pour autant. C'est évident !

Le critère proposé est intérieur, dans la pensée, comme le précise la première question détaillée plus haut. L'écriture n'en est que le mode d'expression extérieur qui, lorsque le corps est immature ou dégradé, peut être absente.

Et, tout aussi certainement, la pensée elle-même, dans sa réalité cérébrale, peut aussi être affectée dans ses capacités selon les circonstances concrètes.

Votre cousine autiste peut en être un excellent exemple. Elle est blessée dans sa communication extérieure. Peut-être l'est elle aussi à l'intérieur d'elle-même, mais, ici, c'est loin d'être clair. Ne garde-t-elle pas pleinement sa liberté d'imaginer en elle-même que seule la circonstance concrète de sa maladie l'empêche d'exprimer à l'extérieur par l'écriture ? Mais, quoi qu'il en soit, elle est pleinement humaine parce que si son corps (y compris son cerveau) était guéri, elle pourrait écrire, alors que, même avec un corps en parfaite santé et parfaitement mature, un animal n'écrit pas.

Par l'écriture, l'humain ne montre-t-il pas qu'il est le seul, dans la nature, à avoir la possibilité d'accéder à une pensée libre en lui-même qui lui permet de se saisir en pensée non seulement de n'importe quel élément du réel, mais aussi de n'importe quel élément qu'il souhaite inventer et de tout combiner à son gré ?

Il en résulte une puissante inventivité créatrice.

Ce qui caractérise le langage humain, ce n'est pas « *la seule profération des sons* ».

Il me semble qu'il faut aller un peu plus loin que les expressions « *moins simple* », « *plus profond* » ou « *plus complexe* », ou de la constatation qu'aucun dauphin ne peut participer à notre conversation.

Bassmeg écrit, par rapport à la première question posée : « *je ne sais pas, mais je ne peux absolument pas l'exclure. Je suis parfaitement incapable de savoir à quoi pense un dauphin (qui a un cerveau plus lourd et plus complexe que le mien).*

Par contre... Ce que je sais, c'est que mon chien, il lui passe des trucs par la tête. Parfois, il est calme, puis soudainement, part dans tout l'appartement à la recherche d'un jouet précis. Il se l'est donc représenté. »

Tout acte animal volontaire, comme tout acte humain volontaire, est précédé d'une volonté intérieure et de la mémoire de ce qui est nécessaire pour réaliser l'acte volontaire et atteindre son objectif.

Il me semble, par contre, que rien ne permet d'affirmer que l'objet précis de l'acte volontaire doive nécessairement être représenté dans la pensée. Même chez un humain : lorsque je me lève pour aller manger, je ne me représente pas nécessairement le repas.

L'animal prend des initiatives en vue d'un but qui peut être précis. Il me semble qu'on ne peut rien en déduire quant à sa pensée, parce que c'est un but simple et concret dans le présent, et que sa mémoire, y compris ses apprentissages, suffit pour comprendre son initiative. On ne peut rien en déduire en ce qui concerne sa pensée ou son imagination.

Bassmeg écrit : « *Il comprend assez de vocabulaire humain pour faire la différence entre une petite dizaine de jouets. Si je lui demande d'aller chercher le dinosaure, il me ramènera le dinosaure...*

Et il comprend aussi les concepts VAGUES. Exemple. Si au lieu de lui demander de me ramener précisément le dinosaure, je lui demande simplement un JOUET, il en choisira un. Peut-être le dinosaure, peut-être pas.

Il comprend aussi le concept vague de COPAIN ou COPINE, et sait exprimer sa joie à l'annonce de l'arrivée d'un copain non spécifié.

Il comprend aussi le mot CADEAU qui désigne à la fois des rogatons ou des peluches. Il imagine donc. »

Vos exemples intéressants pour préciser l'intelligence animale ne me semblent pas suffire pour permettre d'affirmer que la compréhension de l'acte précis demandé à un animal doive nécessairement être représenté dans la pensée, être imaginé. La mémoire animale suffit à expliquer que votre chien comprenne et exécute les indications simples que vous lui donnez.

Bassmeg écrit : « *Je sais aussi qu'il rêve. Parfois, il rêve qu'il mange, parfois qu'il court, parfois qu'il se bat... Alors que concrètement, il dort sur le canapé. »*

Comment pourriez-vous savoir qu'il rêve ?

Mais, je suis plutôt d'accord avec vous pour penser que c'est possible. Parce que rien ne permet d'exclure que le cerveau d'un animal puisse générer des images dans une phase de sommeil, voire dans la réalité éveillée.

Mais, comme pour un rêve humain, on est ici dans l'involontaire.

Bassmeg écrit : « *Il est donc capable d'imaginer. Mais je ne sais pas jusqu'à quel point. »*

Il me semble que vous n'avez cependant avancé aucun élément permettant de penser qu'un animal est capable d'imaginer volontairement, c'est-à-dire « *de se représenter volontairement des images dans sa pensée* ».

Si tel était le cas, il y en aurait une manifestation externe. Or, ce n'est pas le cas.

Vous dites « *je ne sais pas jusqu'à quel point* ». Ce n'est pas ici une question de degré, de mesure. C'est la réalité de la capacité d'imaginer qui est en cause.

Bassmeg écrit : « *Il faut remarquer au passage que plein d'humains n'ont que très peu d'imagination. De plus, nous avons plein d'exemples d'imagination et d'invention chez les animaux. Attention de ne pas mélanger les concepts d'imagination intérieure et d'invention extérieure.* »

Vos exemples d'inventions chez des animaux sont convaincants. Cela ne prouve pas, dans les cas cités, qu'ils ont dû, au préalable, décider volontairement de se représenter en images dans leur pensée intérieure ce qu'ils ont inventé.

Bassmeg écrit : « *Ensuite, vous parlez de poésies, de récits... C'est vrai que de ce côté là, nous sommes assez performants, certes. Mais nous ne savons rien des autres, sur ce sujet. Que racontent les baleines, les éléphants, les dauphins, les rats? Nous n'entendons que du bruit, comme la première fois que j'ai entendu un hongrois parler très vite. Est ce qu'on peut pour autant en conclure que ce n'est effectivement QUE des animaux qui gaspillent leur énergie durement gagnée à faire du bruit sans raison et au risque d'attirer les prédateurs ? Je ne le pense pas. Nous sommes incompetents à saisir leurs langages. Ça ne veut pas dire qu'ils n'en ont pas.* »

Certes. Il y a bien sûr du langage chez les animaux.

Bassmeg écrit : « *Non, l'écriture ne me paraît pas être un bon critère, pour des raisons simples déjà données. Plein d'humains sont illettrés. Si tous les humains étaient lettrés et qu'aucun animal ne l'était, là je serais d'accord, mais ce n'est pas le cas.* »

Vous revenez sans cesse avec les capacités concrètes qui dépendent de la maturation, de l'apprentissage et de la santé. À cet égard, vous avez raison : l'écriture n'est pas un critère pertinent pour distinguer l'humain de l'animal.

Mais, ce n'est pas l'objet de la discussion. L'écriture n'est qu'un critère extérieur (présent ou non dans les cas individuels) qui n'est retenu ici qu'en tant que manifestation d'une différence intérieure qui faisait l'objet de ma première question.

Vous écrivez « *Si tous les humains étaient lettrés et qu'aucun animal ne l'était, là je serais d'accord, mais ce n'est pas le cas.* » Vraiment ? Aucun animal n'est lettré. Cela me semble non douteux.

L'animal peut, dans une certaine mesure, agir volontairement et le choisir librement. Mais, est-il capable de se représenter « *volontairement* » des images en lui-même. Et, à supposer que l'animal soit capable de représentations imagées intérieures volontaires, l'animal est-il capable de se représenter des images « *inventées* », autres que les réalités contenues dans sa mémoire ?

Et, même à supposer que l'animal soit capable de représentations imagées intérieures volontaires de réalités librement inventées, l'animal est-il capable de se représenter en images n'importe quelle combinaison d'images et penser ainsi de multiples éléments ensemble, de manière illimitée, comme vous essayez de le faire en lisant tous les nombreux détails de nos échanges ?

Cinci écrit : « *rien ne prouve que des hommes auraient dû d'abord savoir écrire avant de savoir dessiner ou sculpter, graver.* »

Personne ne le prétend et c'est contraire aux constats de l'archéologie. Les fresques de Lascaux datent de plus de 20.000 ans et l'écriture n'a été inventée que durant le quatrième millénaire avant notre ère, soit il y a moins de 6.000 ans.

Il faut, bien sûr, d'abord « *savoir dessiner ou sculpter, graver* » avant de pouvoir écrire.

Cinci écrit : « *Par l'expression artistique, un sujet montre tout autant la possibilité humaine qu'il a d'accéder à une pensée libre en lui-même, comme le fait qu'il peut prendre une distance par rapport à n'importe quel élément du réel* »

Certes. Mais, l'expression artistique est un fait beaucoup moins précis que la pratique d'un système d'écriture. Quasi toute œuvre, autant animale qu'humaine, peut être considérée comme une œuvre « *artistique* ».

Je suis bien d'accord que l'art peut exprimer l'âme humaine, mais la liberté de l'artiste exclut de pouvoir enfermer dans une définition précise et limitée ce qui fait ou non partie de l'art. En quoi certaines œuvres animales ne pourraient-elles être aussi belles ou artistiques que des œuvres humaines ?

L'imprécision de ce qui est « *artistique* » ne permet guère d'y voir un critère assez précis pour distinguer l'humain de l'animal.

Bassmeg écrit : « *En fait, je connais UN critère de discrimination, mais il va paraître terriblement trivial. L'adn. Là on sait à coup sûr, même si la personne est handicapée ou dans le coma. Pour l'instant, je n'ai rien trouvé de mieux, mais je continue à chercher.* »

L'ADN définit chaque espèce, mais elle n'est pas un critère de la différence concrète que nous recherchons ici.

Bassmeg écrit : « *Vous dites qu'aucun animal n'est lettré. Pourtant, le langage des signes est un langage lettré, mais en pictogrammes. Et Koko ne maîtrisait pas seulement le langage des signes, mais aussi un tableau digital avec un grand nombre de symboles.* »

Il me semble que, dans le contexte, le mot « *lettré* » n'est pas adapté ici car il semble se référer aux lettres de l'écriture.

Je dois rappeler que l'écriture c'est un système organisé de signes extérieurs matérialisés permettant de communiquer volontairement n'importe quelle pensée de n'importe quelle image intérieure réelle ou inventée.

Le langage par signes n'est qu'un langage par gestes (sans inscription sur un support matériel) qui a toujours été pratiqué tant par les animaux que par tous les hominidés de l'histoire.

Il n'y a pas de doute que, par un apprentissage, certains animaux sont capables de reconnaître beaucoup de symboles et d'en comprendre le sens.

Bassmeg écrit : « *vous dites que l'écriture est une manifestation extérieure présente ou non d'une qualité intérieure présente chez tous les êtres humains (donc certainement chez les handicapés mentaux)...*

Qu'il y ait des manifestations extérieures ou pas ne vous empêche nullement de présupposer l'existence d'une qualité intérieure donc invisible et intangible. Je ne vois pas de mal à ça.

Mais ensuite, plus loin, quand on parle des animaux et de savoir si ils sont capables d'imaginer, et de se représenter des images, vous dites Si tel était le cas, il y en aurait une manifestation externe. Or, ce n'est pas le cas.

Est-ce que ce n'est pas faire deux poids, deux mesures ?

On évoque une autiste parfaitement bloquée et quasi hermétique à son environnement et aux stimuli sensoriels. Là, vous dites que le manque de manifestation extérieure de sa capacité de représentation intérieure n'implique pas son absence...

De l'autre côté, on vous montre des exemples.

Les chiens rêvent...Les chimpanzés ont des stratégies...

Mais..., là, vous ne voyez aucune manifestation extérieure de cette chose intangible qu'on appelle la pensée,

Là, contrairement au cas de l'autiste, vous choisissez de nier. »

Je le nie, en effet, pour un animal, parce qu'un animal n'écrit pas. **Jamais**. Si j'avais un seul cas d'un animal qui écrit, il y aurait un doute dans tous les autres cas. Mais, ce n'est pas le cas. Et, au contraire, l'absence de toute manifestation extérieure d'une représentation intérieure libre d'images dans la pensée permet d'en constater l'absence car, sinon, certains animaux écriraient.

La situation est toute différente pour un humain (par exemple, pour un handicapé mental). Lorsque l'humain n'écrit pas, c'est **toujours** parce qu'il lui manque quelque chose : de la maturité, de la santé ou de l'apprentissage.

Selon les circonstances, l'humain peut écrire ou ne peut pas écrire. Mais, ce n'est que dans l'espèce humaine qu'il existe de l'écriture.

Ce qui manque à certains humains pour pouvoir écrire est un empêchement qui ne met pas en cause ce qu'ils sont. Dès lors qu'il s'agit d'un empêchement, on peut a priori admettre que la condition intérieure nécessaire à l'écriture empêchée n'est pas nécessairement absente.

Ce qui manque à tous les animaux pour pouvoir écrire est une constante sans empêchement et les distingue dès lors des humains.

La manifestation extérieure qu'est une pratique de l'écriture prouve la réalité intérieure nécessaire à cette écriture. Mais, par contre, l'absence de la pratique de l'écriture (qui dépend d'autres conditions précitées) ne prouve pas l'absence de la réalité intérieure nécessaire mais non suffisante pour pouvoir écrire.

Est-ce deux poids, deux mesures ? Non.

Pour l'humain, comme pour l'animal, il faut regarder ce qui est possible dans l'espèce.

Chez l'humain, pour savoir s'ils sont capables d'imaginer, et de se représenter des images, nous en avons la preuve par l'écriture qui reproduit à l'extérieur un nombre infini d'images et de combinaisons d'images de faits réels ou inventés. Une telle expression extérieure serait impossible si ce qui est écrit ne pouvait être d'abord pensé avec la même liberté infinie.

Cette manifestation extérieure qu'est l'écriture est parfois (et même le plus souvent) présente, mais pas toujours. Un seul cas d'écriture suffit cependant pour dire que l'espèce en est capable.

Chez l'animal, aucun cas d'écriture ne peut être observé. Aucun. C'est pour cela qu'il peut en être déduit qu'il leur manque la réalité intérieure qui permet à l'humain, et uniquement à l'humain, d'écrire.

Bassmeg écrit : « *Pour qu'une caractéristique du genre humain soit trouvée, il faut qu'elle soit non seulement indubitablement inexistante chez l'intégralité des animaux, mais qu'en plus, elle soit indubitablement présente chez l'intégralité des humains*

... [ce qui] exclut (à raison selon moi) d'emblée [...] l'artisanat, l'art et plein de choses du champ des possibles critères pour reconnaître un humain d'un non humain »

Oui.

Bassmeg écrit : « *[ce qui] exclut (à raison selon moi) d'emblée la conscience, l'écriture ... du champ des possibles critères pour reconnaître un humain d'un non humain »*

Non.

Le seul fait qu'il n'y a jamais d'écriture chez aucun animal me permet d'y percevoir une possible manifestation extérieure d'un critère distinctif de l'humain.

Certes, vous l'avez observé, l'écriture n'est pas elle-même un bon critère distinctif puisque beaucoup d'humains ne savent pas écrire. Le critère distinctif peut, par contre, être recherché dans ce qui permet aux humains de pouvoir écrire lorsque certaines conditions sont remplies.

Et là, il faut évidemment penser à la spécificité de la conscience humaine et de la vie spirituelle qui s'y déploie, mais pour l'instant nous discutons de la différence entre l'humain et l'animal dans la réalité concrète.

Bassmeg écrit : « *Ce dauphin échange depuis 13 ans des masses d'informations avec ses congénères... parce qu'ils savent de mémoire et non d'instinct où aller et à quelle époque pour bien manger sans trop se fatiguer.*

Ce chimpanzé dominé vole ... DEUX bidons en plastiques ...

Il a vu que les bidons vides faisaient un bruit bizarre, limite effrayant quand ils sont choqués...

Il a vu aussi que même si ils sont vraiment effrayants, ces bruits et ces bidons sont en fait parfaitement inoffensifs ... pour celui qui les tient (il avait vu des humains les tenir sans problème).

Il les a ... transportés sur 5 kilomètres, puis a ... chargé les deux mâles dominants, en frappant les bidons, ce qui les a terrifiés et l'a lui, le chétif maltraité, fait instantanément passer du stade de dominé au stade de plus grand dominant du groupe...

il a préalablement réfléchi. Il a pensé. Il a pensé aux deux mâles dominants. Il a pensé à lui. Il a pensé aux bidons.

Ne croyez-vous pas que c'est la marque d'une représentation intérieure du monde extérieur ? »

Non. Parce que rien ne prouve qu'une telle représentation intérieure soit nécessaire à l'intelligence animale manifestée dans vos deux exemples.

Ainsi, dans votre exemple du chimpanzé (cela vaut aussi pour le dauphin), on comprend bien qu'il perçoit plusieurs éléments de la situation et les liens de causalité qui ont déterminé ses choix. Mais, une appréhension directe des multiples éléments en cause de la situation concrète est possible et n'implique pas nécessairement qu'il ait dû se les représenter en images dans sa pensée pour agir comme il l'a fait.

Vous-même, lorsque vous préparez votre dîner, vous faites une combinaison d'actes multiples (comme le chimpanzé) à la fin desquels vous amenez sur la table différents plats qui, chacun, a fait l'objet de multiples prestations. Pour faire tout cela, généralement, vous ne vous êtes rien représenté en vous-même. Pas besoin de penser en images tous les préparatifs. Vous savez. Vous réalisez.

Le mot « *réfléchir* » que vous utilisez pour le chimpanzé me paraît ici incertain et non démontré.

Le chimpanzé montre certes de l'intelligence, une capacité de relier des éléments par des liens de causalité et d'en déduire une décision efficace. Mais, est-ce pour autant de la réflexion, c'est-à-dire une pensée qui fait un retour sur elle-même pour examiner une situation ? Rien ne le prouve, ni ne le manifeste de manière certaine sans écriture. Il peut s'agir d'une appréhension directe d'une intelligence qui, chez les animaux, peut, parfois, être plus étendue et plus efficace que chez les humains.

Sans la preuve que donne l'écriture, rien ne prouve qu'il s'agisse réellement de réflexion, ni qu'il y ait une représentation intérieure.

Bassmeg écrit : « Vous assumez le fait de supposer la capacité d'écrire chez un humain n'écrivant pas pour cause de handicap. »

Non, la capacité d'écrire dépend de beaucoup de conditions nécessaires. Je pense seulement que l'une de ces conditions est spécifiquement humaine, mais elle ne suffit pas pour pouvoir écrire.

Bassmeg écrit : « Mais vous niez qu'un chimpanzé puisse écrire...
Pourtant la situation est la même.

L'une des choses qui nous distingue des autres grands singes est un petit os du poignet un tout petit peu plus mobile que chez les autres. Cet os nous permet d'être des artisans très fins.

Ne le possédant pas, les cétacés, les chimpanzés et autres n'ont effectivement pas développé l'écriture, comme d'ailleurs les enfants sauvages. Si j'ai bien compris, ce qui, selon vous, distingue les humains des non humains serait la motricité manuelle fine ? »

Non, il ne s'agit que de l'une des conditions nécessaires pour pouvoir écrire. Même avec une motricité manuelle aussi fine que la nôtre, le chimpanzé n'écrirait pas.

Bassmeg écrit : « Si on choisit un trait physique exclusif aux humains, le débat va vite arriver dans l'impasse. »

En effet, aucun trait strictement physique ne peut suffire à distinguer l'humain de l'animal car nous appartenons physiquement à une même nature.

Ce n'est pas du tout dans cette direction que j'ai développé mes réflexions, mais dans ce qui me semble exclusivement humain : la capacité intérieure de pouvoir librement se représenter et penser volontairement des combinaisons d'images dont la pratique d'une écriture me semble la manifestation extérieure.

Même si cette capacité peut elle-même être empêchée par l'état du corps, car la racine spécifiquement humaine est plus profonde.

Bassmeg écrit : « Imaginons que vous et moi soyons dans une pièce avec une porte donnant sur une autre pièce. Dans cette seconde pièce, se trouve un primate, mais vous ne savez pas lequel. Peut-être est-ce mon facteur, ou ma cousine autiste et analphabète, ou Koko le gorille parlant le langage des signes et sachant se servir d'un tableau à symboles. Ou n'importe quel primate entre le ouistiti et Einstein.

Quel genre de question me poseriez-vous pour savoir si le primate derrière la porte est un humain ou non ? »

Cela me semble étrange comme question car, dans la réalité, l'humanité relève d'une évidence non douteuse entre humains de sorte qu'il suffirait de demander d'ouvrir la porte ou d'interroger le primate inconnu à travers la porte. Mais, avec l'émergence d'un courant antispéciste, on ne sait pas si une telle question ne risque pas de se présenter même avec une porte ouverte. Vous pourriez d'ailleurs étendre votre question à un éventuel primate fabriqué (tel un robot avec une intelligence artificielle et un langage impeccable).

Supposons donc. Je pense que la seule question que je pourrais poser à l'inconnu serait de savoir qui sont ses parents biologiques ou du moins l'un d'eux. Une manière rapide de connaître l'ADN, l'incontestable critère objectif actuel que vous avez vous-même relevé. S'il l'ignore, je ne connais aucune autre question que je pourrais poser pour me permettre d'avoir une réponse certaine pour savoir si c'est un humain ou non qui est derrière la porte, dès lors qu'il peut être bébé, sourd, muet, dément, unijambiste, tétraplégique, etc.

Je ne pense pas que cela puisse nous aider dans ce sujet.

Vous écrivez : « *Ma cousine ne parle pas. Elle bouge très peu. Elle ne regarde quasiment rien. Elle n'échange pas de sentiments avec les humains de son entourage. Si je viens la voir et que je suis triste, elle réagit de la même manière que si je viens la voir en étant joyeuse. C'est peut être du à un gène défectueux ou absent* ».

Il me semble qu'il faut éviter ici toute méprise.

Il n'y a aucun doute sur l'humanité de votre cousine autiste, ni sur la non humanité de votre chien. Vous avez, avec raison, relevé le critère objectif de l'ADN qui, en fait, ne veut rien dire d'autre que ceci : votre cousine autiste est humaine parce qu'elle a été engendrée par un humain et votre chien n'est pas humain parce qu'il n'a pas été engendré par un humain.

Du point de vue catholique, tous les descendants biologiques d'Adam et Ève sont humains et seuls ces descendants biologiques d'Adam et Ève sont humains.

Adam et Ève ont été créés à l'image de Dieu et sont, dans l'histoire, les premières âmes immortelles capables de partager éternellement la vie d'amour de Dieu. Adam et Ève ont une nature corporelle et spirituelle qu'ils ont transmise à tous leurs descendants. Sans exception.

En conséquence, personne ici ne doute de la pleine humanité des handicapés, même les plus profondément atteints. Leur corps peut être blessé et amoindri, mais leur âme spirituelle est hors d'atteinte.

Mais, comme les derniers papes l'ont enseigné, le corps humain provient de processus évolutifs comme celui des animaux. Le corps humain est issu de la nature comme le corps de tous les animaux. Et, au niveau de la nature, il y a d'innombrables différences entre toutes les espèces et les humains ne sont qu'une espèce parmi d'autres.

La question de la différence qui est posée ici examine en quoi, par rapport à l'animal, et donc dans la nature, l'humain peut être différent.

On est ici dans les différences objectives, concrètes, observables, pour lesquelles votre affection pour les animaux et votre grande connaissance du monde animal sont très utiles pour évacuer les réponses qui ne sont basées sur des apparences trompeuses et un manque d'attention rigoureuse aux réalités animales.

Vous écrivez : « *Le point de rupture d'avec la bête réside dans l'intelligence. L'espèce humaine est la seule espèce sur terre qui possède un type d'intelligence que les animaux n'ont pas. C'est bien pourquoi les animaux ne peuvent ni parler ni développer un art, ni écrire ni lire.* ».

Oui, voilà qui doit être dit pour clarifier ce dialogue : Le point de rupture réside dans un type d'intelligence.

Ici, nous nous trouvons parfaitement d'accord.

Vous écrivez de manière judicieuse que « *Ce saut "qualitatif" de l'intelligence humaine par rapport à celle des bêtes à corne ou à fourrure fait que seuls les hommes sont capables de tout savoir en principe. La race humaine possède une sorte d'intelligence universelle* ».

Oui, c'est très exact.

Oui, l'universalité de l'intelligence de l'humain lui permet de « *tout* » penser et sa pensée n'est pas limitée aux seules connaissances présentes dans le réel ou dans sa mémoire. La pensée humaine peut s'étendre à l'infini.

Comme vous l'écrivez, « *Avec leur intelligence humaine les hommes sont ouverts sur une perspective d'infini. Les hommes sont bien seuls à pouvoir jongler avec des idées abstraites, avec une connaissance immatérielle* ».

Avant même de relever le point de rupture, vous précisez ce qu'est ce type d'intelligence spécifiquement humaine en écrivant : « *La caractéristique de l'espèce humaine est sa faculté de penser ou d'intelliger de telle sorte qu'il en résulte le langage, l'art ou l'écriture.* ».

Je souligne l'écriture. Vous admettez que c'est bien le type d'intelligence propre à l'humain qui permet l'écriture.

Vous écrivez, par référence à ma mise en évidence de l'écriture inventée durant le quatrième millénaire : « *Prétendre que l'humanité fait son apparition sur la scène terrestre vers l'an 4000 avant Jésus serait une affirmation n'appartenant qu'à vous* ». Merci d'utiliser le conditionnel adéquat, car on en est pas au stade des affirmations, mais des hypothèses, d'une possibilité parmi d'autres qui restent en discussion dans l'Église.

Sur ce point, et au-delà de vos excellentes observations sur l'intelligence spécifique des humains, vous laissez dans l'imprécision une question importante : pensez-vous que « *l'intelligence caractéristique de l'espèce humaine* » lui a toujours permis de pratiquer l'écriture ou pensez-vous que cette intelligence a dû évoluer entre, d'une part, l'époque où l'état du cerveau a permis d'être capable de pratiquer un langage oral et des activités artistiques, et, d'autre part, l'époque où l'état du cerveau a permis d'être capable de pratiquer une écriture qui représente la pensée humaine qui s'étend à l'infini ?

À cet égard, dans tout ce sujet sur la différence entre homme et animal, on est largement resté dans notre cadre historique, et la question peut évidemment rebondir dans la préhistoire. Au-delà de la différence entre homme et animal, nous pouvons nous interroger sur la différence entre humains et pré-humains puisque notre corps vient de processus évolutifs qui n'ont pas commencé avec la création d'Adam et Ève.

Cinci écrit : « *aussi loin que nous pourrions avoir affaire à des hommes dans le passé, la capacité d'écrire aura toujours été présente, comme celle de parler ou dessiner. Donc, il n'y a pas d'hommes étant comme totalement dépourvus de ces virtualités* ».

C'est une réflexion qui me paraît excellente.

Pour les datations, c'est secondaire. L'incertitude reste importante et la prudence est de mise.

Mais, on peut admettre que les trois virtualités dont vous parlez (écrire, parler, dessiner) ont du advenir progressivement parmi les hominidés. Le langage a été précédé par divers proto-langage, etc.

Certains langages élémentaires pouvaient précéder toute écriture. Des marques dessinées du genre du bâton cassé laissé par un singe pour communiquer un chemin ont pu aussi précéder toute écriture.

Héraclius écrit : « *Lorsqu'on discute de l'humanité, de la dignité humaine, on se situe forcément sur un terrain essentialiste.*

*Or un handicapé possède bien, de toute évidence, l'essence humaine. Certaines facultés lui manquent, mais précisément, elles lui *manquent* ; il devrait les avoir mais, par accident (au sens commun comme au sens philosophique) il ne les possède pas.*

Ainsi, personne ne doutera que l'Homme (grand H) a (entre autres) 2 bras. Le propre des êtres humains est d'avoir deux bras, pas un, pas trois, deux. Pourtant un être humain qui n'aurait qu'un seul bras parce qu'on lui en a coupé un, de toute évidence, serait quand même un être humain.

Ainsi, l'handicapé qui ne dispose pas du langage reste distinct de l'animal parce que chez lui l'absence de langage n'est pas essentielle, mais accidentelle ; l'absence de langage est chez lui une privation, alors qu'elle est normale chez l'animal. »

Merci à Héraclius pour cette mise en perspective de l'intégrité indestructible de l'être humain.

Prodigal écrit (je souligne et relève en gras) : « *Il y a cependant, cher Héraclius, encore une différence qui me paraît très importante.*

L'homme qui n'a qu'un bras ne retrouvera jamais son membre perdu, sans que son humanité en soit amoindrie en quelque façon. Il est affaibli, mais reste pleinement humain. Ce qu'il a perdu est accidentel au sens scolastique du terme (par opposition à essentiel)

L'homme qui a perdu la capacité de communiquer (je dis bien la capacité de communiquer et non le langage) tout d'abord plonge son entourage dans le désarroi. Mais surtout nul ne peut dire qu'il a perdu le langage, car nul ne le sait. Nul ne sait ce qui se passe dans la tête de cette personne, ce qu'elle se représente du réel et sous quelle forme. ».

Cela semble ambigu. Il n'y a pas de différence dans l'humanité de l'un et de l'autre.

« *L'homme qui a perdu la capacité de communiquer* » ne retrouvera peut-être jamais cette capacité, mais pour lui aussi, comme pour « *l'homme sans bras* », « *sans que son humanité en soit amoindrie en quelque façon* ». Lui aussi, comme « *l'homme sans bras* », « *il est affaibli, mais reste pleinement humain* ».

Pourquoi ne pas dire pareil pour les deux cas en introduisant une différence que vous voulez présenter. Même si vous ne dites pas expressément qu'il y a une différence au niveau de l'humanité de chacun d'eux, ne comprenez-vous pas que vous présentez une « *différence* » implicite choquante ?

Pour l'homme sans bras, vous indiquez clairement son humanité préservée. Pour l'homme qui a perdu la capacité de communiquer, vous dites « *Nul ne sait* ». Certes, dans le premier cas le handicap est clair et dans le second, le handicap intérieur ne l'est pas.

Mais, pourquoi attribuer au seul homme sans bras, pour expliquer une différence, un rappel de sa parfaite humanité et ne pas le faire pour l'handicapé de la parole (y compris comme le rappelle Héraclius, s'il a perdu sa réflexion intérieure) ?

Jamais, en effet, un animal ne pourrait devenir un homme, et c'est pourquoi nous croyons en la création.

Vous écrivez que « *Il me paraîtrait presque aussi difficile d'harnacher une nature humaine à une nature animale en vérité qu'harnacher une nature divine à une nature humaine* ». Cette phrase est magnifique. « *Harnacher une nature divine à une nature humaine* », n'est-ce pas une expression poétique de la bonne nouvelle inouïe de l'Incarnation du Christ, vrai Dieu et vrai homme, que tous les chrétiens proclament ?

« *Harnacher une nature humaine à une nature animale* », n'est-ce pas une approche pertinente de la création de l'humanité qui nous décale de toute vision trop naturaliste ?

Nous ne sommes pas un produit aléatoire de la nature, mais des êtres pour l'émergence desquels le Créateur a fait concourir tous les processus évolutifs pour y insuffler sa vie d'amour offerte en partage.

En créant Adam et Ève et par eux seuls toute l'humanité, Dieu n'a pas fait d'un animal un homme. Il a créé des êtres nouveaux pour lesquels il a façonné un corps depuis les origines. Non pas avec n'importe quelle pâte, mais en faisant concourir toutes choses créées par Lui.

Oui, on est homme ou on ne l'est pas. On ne le devient pas progressivement et on ne peut davantage cesser de l'être. C'est pourquoi la création de l'humanité ne peut qu'être un fait historique qui a une date concrète dans l'histoire, ce qui n'implique nullement de rejeter tout processus évolutif du corps humain.

Mais, il est certain, comme vous le pensez bien, qu'aucun animal, même très supérieur, voire demain augmenté peut-être par de l'intelligence artificielle, ne pourrait franchir le passage vers cet infiniment autre qui nous caractérise et dont nous cherchons ici des traces observables.

Il est bien certain, comme vous l'observez avec justesse, qu'il n'y a, dans le monde physique, qu'une seule nature et que cette nature est une nature animale dans laquelle nous vivons avec notre double réalité corporelle et spirituelle, mais qui ne peut et n'a jamais pu, en aucune manière, évoluer pour accéder à notre humanité.

Est-ce que le comment nous échappe ? Oui, certainement, non seulement pour notre création spirituelle mais aussi par rapport à ce que cette création a pu susciter de tout à fait singulier. Ce qui est vrai tant pour notre création que pour l'Incarnation virginale du Christ.

Trinité écrit : « *Pour résumer votre pensée : A un moment donné de l'évolution, Dieu a créé un homme nouveau, au stade biologique où il était rendu avec son âme immortelle ! C'est cela ?* »

Vous vous rendez bien compte que, dans ce sujet très difficile et très controversé, chaque mot a son importance pour éviter les contresens.

Il faut sans cesse rejeter les caricatures qui faussent la réalité : non, on ne descend pas du singe ; non Dieu n'a pas transformé un animal en homme ; non, la Genèse ne peut se comprendre de manière fondamentaliste par une interprétation matérialiste mot à mot qui n'en donne qu'une caricature ; non il n'y a pas de contradiction entre la foi et la science ; non aucun dogme de l'Église ne rejette ou ne contredit les processus évolutifs observés par la science,...etc.

Donc, je vous propose d'examiner votre résumé avec précision :

1. « **A un moment donné de l'évolution** » : oui, c'est bien clair, les premières âmes immortelles créées à l'image de Dieu (Adam et Ève) ont vécu « *à un moment donné de l'évolution* », aussi historiquement que le Christ lui-même (le nouvel Adam, vrai Dieu et vrai homme). La question posée implicitement ici en observant la réalité naturelle dans laquelle nous pouvons comparer l'humain et l'animal, est de savoir si une différence « *à partir de ce moment* » peut être observée ou non. La question est très difficile et la réponse pas du tout évidente.

2. « **Dieu a créé** » : oui, c'est aussi bien clair, il y a eu une véritable création, du véritablement nouveau, une réalité nouvelle qui n'existait pas auparavant. Créer, cela signifie faire exister ce qui n'existait pas du tout avant. Ex nihilo.

3. « *un homme nouveau* » : ici, le mot « *homme* » est difficile à utiliser sans ambiguïté car tout dépend de sa définition. Cette définition peut être très différente pour un athée et pour un chrétien. Rien ne justifie de confondre n'importe quel hominidé de la préhistoire dans une même catégorie. Les hominidés et leurs variantes sont des faits historiques qui s'étendent sur des millions d'années. Il serait, me semble-t-il, plus clair d'utiliser l'expression « **un être nouveau** ». De notre point de vue catholique nous appelons « *homme* », les êtres créés à l'image de Dieu, capables de partager éternellement sa vie d'amour.

4. « *au stade biologique où il était rendu avec son âme immortel* » : ici, il me semble que votre expression n'est pas parfaite en français. Je la détaille.

4.1 « *au stade biologique où il était* ». C'est qui « *il* » ? Comme vous parlez de « *l'homme nouveau* » qui a été « *créé* », il y a un risque de contradiction. Puisqu'il est « *créé* », vous ne pouvez en parler au passé (« *était* ») avant sa création. Il n'était nulle part avant sa création parce qu'il n'était pas, parce qu'il n'existait pas.

Le petit mot « où » vise l'état, la situation, les circonstances du moment où la création s'est produite, « à un moment donné de l'évolution ». Le stade biologique dont vous parlez c'est un « moment » dans le cours de l'histoire, et donc, puisque des processus évolutifs se sont succédés depuis des milliards d'années, d'un moment dans le cours de l'évolution qui concerne toute la nature.

Il serait plus clair, me semble-t-il, d'utiliser l'expression « au stade biologique de l'évolution où il a été créé ».

4.2 « où il était rendu avec son âme immortel » : Cela me semble obscur. Avant sa création à l'image de Dieu, il n'est pas, il n'existe pas. Il ne peut donc pas être « rendu » immortel. Il n'est pas une âme mortelle transformée en âme immortelle. C'est une création nouvelle, ce qui exclut que cet être aurait un « passé » ou qu'il aurait une âme avant d'exister, avant d'être créé.

Il serait plus clair, me semble-t-il, d'utiliser l'expression « au stade biologique de l'évolution où son âme a été créée, immortelle ».

En réalité, lors de la création d'Adam et Ève, ce qui est créé ex nihilo, ce n'est pas quelque chose, c'est quelqu'un.

Ce n'est pas un corps, c'est une personne.

Le corps humain a été façonné par Dieu selon les lois naturelles. Le corps humain fait partie de la nature et a évolué comme la nature et avec elle.

Ce qui est créé ex nihilo, c'est un être nouveau, des personnes (Adam et Ève), des âmes immortelles capables de partager éternellement la vie de Dieu. Leur corps a été façonné par de nombreux processus évolutifs durant des milliards d'années. C'est aujourd'hui un enseignement sûr de l'encyclique **Laudato si'** du Pape François.

Il en va de même pour le Christ, le nouvel Adam. Son corps vient par Marie et toute son ascendance généalogique. Il n'a pas été créé au moment de l'Incarnation. Pour le Christ vivant de toute éternité, ce qui a été créé ce n'est certes pas sa personne divine éternelle, mais cet être nouveau, absolument nouveau dans ce monde, qu'est le Christ incarné, vrai Dieu et vrai homme. C'est ce que le Pape Benoît XVI a mis en lumière dans son dernier livre : l'Incarnation est une création.

Bassmeg écrit : « *L "Humanité" n'est pas apparue ex nihilo d'un coup de baguette magique. On a des archives fossiles qui montrent au contraire la progressivité lente du processus* ».

À cet égard, il convient de bien distinguer « l'être nouveau » qui est bien créé ex nihilo (non par un coup de baguette magique mais par action directe de Dieu) et « le corps » dont vous avez raison de relever « la progressivité lente du processus ».

Cinci écrit : « Voyons alors les différentes représentations imaginables ou pas ...

Dans cette vision providentielle des choses, devrais-je comprendre que rien ne distinguerait le sujet humain créé de ses parents biologiques. Attention : je dirais s'il fallait s'en tenir qu'au seul plan naturel. Notre premier Adam créé à un moment donné, avec toutes les potentialités qui sont celles d'un homme (parler, dessiner, écrire, etc.) est intrinsèquement doté d'une nature humaine qui le sépare alors incroyablement de ses parents immédiats, mais alors que rien de cette différence de nature ne transparaît sur le plan physique...

Dans une telle éventualité, ... il faudra bien laisser tomber l'idée d'un premier Adam comme une sorte de super-humain doté de dons fantastiques, en plus d'être déjà muni d'un langage tout fait et d'un raisonnement clair qui aurait fait pâlir d'envie des sorbonnards les plus distingués...

En réalité, le premier Adam, le premier humain, n'aurait jamais su qu'il était le premier homme...

Le premier Adam dont parle la Bible serait en réalité une "synthèse de l'aventure humaine de ce collectif humain"... un raccourci de l'histoire ... d'un développement subséquent de l'état de la conscience humaine et jusqu'à la perpétration d'un premier péché contenant déjà tous les autres en lui-même. »

Vous proposez de voir « les différentes représentations imaginables ou pas ».

Vous écrivez que « Dans cette vision providentielle des choses, devrais-je comprendre que rien ne distinguerait le sujet humain créé de ses parents biologiques. Attention : je dirais s'il fallait s'en tenir qu'au seul plan naturel..., mais alors que rien de cette différence de nature ne transparaît sur le plan physique ».

Autrement dit, faut-il exclure toute modification concrètement observable dans l'histoire lorsque Dieu a créé l'humanité ?

Pas nécessairement, car le lien entre le spirituel et le naturel nous échappe et on ne peut exclure que la création de l'humanité ait eu un effet biologique observable, ni qu'elle ait causé une ultime mutation physique spécifique transmissible à toute la descendance. Mais, c'est une vraie question à laquelle il est difficile de répondre.

On sait cependant que, sur le plan biologique, les neurosciences actuelles retiennent des effets importants du psychique sur le physique.

Le père **Thierry Magnin**, de Lyon, qui est à la fois théologien et ingénieur, développe d'intéressantes réflexions sur cette question. Vous pouvez trouver sur **Youtube** quelques exposés qui donnent à réfléchir et dont je vous cite quelques extraits (je vous indique le moment des citations dans le minutage de chaque vidéo) :

Par exemple, dans la vidéo intitulée « Qu'est-ce que l'homme ? » :

<https://www.youtube.com/watch?v=Pxqe8uIOFrA>

15.00 « Et voilà qu'en biologie aujourd'hui, autant on dit depuis longtemps qu'il y a une influence du biologique sur le psychique, autant aujourd'hui le biologiste est en train de voir des effets du psychique sur ses propres mécanismes biologiques. Si nous ne prenons pas en compte ces effets du psychisme nous n'entrons pas dans la complexité du vivant en tant que biologiste ».

16.45 « Avant on disait que tout est génétique et puis aujourd'hui on parle d'épi-génétique qui est l'influence de l'environnement des gènes sur l'expression de ces gènes et cet environnement concerne aussi l'environnement psychique »

22.18 « Si ce vivant est complexe, s'il y a des liens entre biologie et psychisme, qu'est-ce que l'homme ? On retrouve les grandes visions de l'homme corps, âme, esprit qui débordent largement la question chrétienne »

22.55 « St Irénée de Lyon, quand on lui demandait qu'est-ce que l'homme, parlait d'esprit, d'âme et de chair. Il disait déjà que la chair participe à son corps, mais c'est pas tout l'homme, l'âme c'est pas l'homme, l'esprit est essentiel, mais on dit c'est un esprit et pas c'est l'homme. Ce qui fait l'homme, c'est le mélange et l'union de ces trois dimensions en interaction. Aujourd'hui on pourrait dire que c'est l'union dynamique, le mélange dynamique, l'interaction dynamique et complexe entre ces trois dimensions qui s'interfèrent en interaction avec ses écosystèmes que ces écosystèmes soient biologiques, psychiques, spirituels, culturels, sociaux. Il y a toujours quelque chose qui échappe quelque chose qui est reçu avant d'être construit »

Ou encore dans la vidéo intitulée « L'homme est-il un animal comme les autres ? »

<https://www.youtube.com/watch?v=yZSiXCzFq7M>

24.00 « La question de l'émergence n'est pas scientifiquement complètement résolue. Il y a de la continuité et de la nouveauté à la fois et voilà que, dans la complexification, une nouveauté radicale surgit. La nouveauté est plus que la somme des constituants et le tout a une influence sur chaque

partie. Dans cette émergence, il y a à la fois de la matière au sens classique du terme et un dynamisme et un principe d'organisation qui est beaucoup plus difficile à définir »

31.05 « *Lorsque Dieu donne une âme à l'homme (cela) ne se confond pas avec la matérialité de son évolution* »

Cinci écrit : « *Notre premier Adam créé à un moment donné, avec toutes les potentialités qui sont celles d'un homme (parler, dessiner, écrire, etc.) est intrinsèquement doté d'une nature humaine qui le sépare alors incroyablement de ses parents immédiats* ».

Oui, et même plus. Adam est un être absolument nouveau, un « *fil de Dieu* ». Les auteurs biologiques de son corps ne peuvent être, avant la création, que des êtres naturels, des « *fil de l'adam* (litt : le terrien) », dont nous parle Gn 6, 1-4. Des nephilims.

C'est déroutant, mais que l'événement de la création de l'humanité se soit produit il y a un million d'années ou il y a six mille ans, la difficulté est exactement la même, peu importe que les auteurs biologiques soient des homos sapiens, des homos erectus ou des primates.

Quoi qu'il en soit, les ancêtres biologiques pré-humains ne sont pas des humains créés à l'image de Dieu. Rien ne permet de penser que les australopithèques ou leurs ancêtres primates avaient une âme immortelle. Et que penser de leurs ancêtres plus anciens jusqu'aux invertébrés ?

Cette impasse demeure complète si vous faites d'Adam « *une synthèse de l'humanité* » et non plus une personne créée à un moment dans le cours de l'évolution.

Vous avez cependant fait l'effort d'essayer d'imaginer une existence historique du premier Adam, mais en considérant alors qu'il n'aurait eu aucun pouvoir sur la nature et qu'il n'aurait eu aucune connaissance de sa création par Dieu. Sa conscience ne serait apparue qu'au terme d'un développement jusqu'à un stade où un premier péché ce serait alors produit avec une conscience minimale à un stade minimal de langage.

Pourquoi donc le Créateur aurait-il créé un être nouveau inconscient de sa création, inconscient de son lien avec Dieu ? Pourquoi Dieu aurait-il créé un être à son image destiné à partager sa vie, en le soumettant à un monde naturel où tout est précaire et mortel ? Pourquoi Dieu aurait-il créé un être soumis à la mort dès l'origine puisque la mort est dans la nature ? Que serait un premier péché sans conscience du lien de filiation avec Dieu et dans une soumission originelle à la nature mortelle ?

Sans la réalité historique du péché originel, comment comprendre les souffrances et la mort que les humains subissent en ce monde ? Comment comprendre la nécessité d'une restauration de l'humanité dans et par le Christ.

Il y aurait beaucoup à dire sur votre hypothèse par rapport à l'enseignement de l'Église, mais on sortirait du sujet qui nous occupe ici.

Pour les circonstances concrètes imaginables de la création d'Adam et Ève, il faut certes rester les deux pieds sur terre.

Mais, d'un point de vue catholique, il me semble que cela implique de considérer quelques points fondamentaux :

1. La création spirituelle dans le monde matériel implique de reconnaître que la science ne peut pas tout savoir et qu'il y a des interférences avec une réalité spirituelle autre que la réalité scientifiquement observable.

2. Les miracles du Christ attestent que, malgré tout ce que la science peut observer, il y a une maîtrise de la création naturelle que ne connaît pas la science. Les « *supers pouvoirs* » du premier Adam

n'étaient pas davantage que les « *pouvoirs* » que le Christ a manifestés sur terre en vivant en communion avec Son Père.

3. La résurrection du Christ nous atteste que la personne humaine peut franchir la mort physique sans lui être soumise. Sans le péché originel, le premier Adam n'était pas soumis à la mort.

En se faisant homme, le nouvel Adam, Jésus-Christ, ne s'est pas attribué des « *supers pouvoirs* » que n'aurait pas eus le premier Adam. Pourquoi le premier Adam aurait-il été privé de la maîtrise de la création que le Christ, nouvel Adam, a manifestée dans son humanité ?

Le nouvel Adam n'a pas eu une conscience humaine de Son Père que n'aurait pas eue le premier Adam.

Vous écrivez cependant que « *En réalité, le premier Adam, le premier humain, n'aurait jamais su qu'il était le premier homme* ».

Même si le premier Adam a été créé à un stade de développement culturel où le langage restait encore dans les limbes, pourquoi penser que sa conscience et son intelligence d'être nouveau créé en harmonie avec Dieu auraient été moins éclairées que les nôtres du seul fait d'un langage terrestre encore élémentaire ?

Que reste-t-il, dans votre hypothèse, de la soumission de toute créature à l'humain créé à l'image de Dieu dont parle la Genèse, que reste-t-il du jardin d'Eden, des dialogues avec Dieu et avec le tentateur, du péché originel qui se transmet à la descendance, de la nécessité d'un salut ?

Que deviennent l'Incarnation, la mort et la résurrection du Christ dans cette hypothèse ? En quoi, le Christ est-il en tout semblable à nous lorsqu'il accomplit ses miracles ?

Il me semble assez manifeste que, sauf à imaginer un monde désordonné dans lequel Dieu aurait créée une humanité assujettie à la nature mortelle, ce qui serait contraire à l'amour de Dieu et sans fondement dans la foi de l'Église, notre réflexion ne peut pas évacuer la réalité historique du péché originel au début de l'histoire de l'humanité, même si le récit que nous en avons est inévitablement imagé.

Du point de vue philosophique, notre réflexion sur l'émergence de la personne humaine dans l'histoire concrète maintient la question principale : y a-t-il une différence qui marque concrètement cette émergence par une création de Dieu ? y a-t-il une différence qui marque concrètement la nouveauté ou la spécificité de l'humain créé par rapport aux autres créatures animées dans la nature ? Cette question, qui se pose dans l'échelle du temps (différence entre pré-humains et humains) comme dans le présent (différence entre animal et humain) peut être réfléchie indépendamment de sa cause divine dès lors qu'elle considère la réalité concrète, la face terrestre de notre nature indissociablement terrestre et spirituelle.

Cela ne signifie évidemment pas qu'elle soit réfléchie en dehors de l'éclairage de la foi.

Car, bien sûr, nous parlons ici de l'humain créé à l'image de Dieu, avec sa nature corporelle et spirituelle, avec son âme capable de partager éternellement la vie de Dieu, avec une conscience capable d'aimer librement et de choisir.

Bassmeg écrit : « *Mon point de vue, c'est qu'on doit faire un choix entre deux alternatives, dans ce débat.*

Soit on est essentialiste, et alors on considère qu'un être est humain, pour autant qu'il ait un adn d'homo sapiens et même si il n'écrit pas le français, ne parle pas, ne fabrique pas d'outils, etc.

Soit on essaie de mieux comprendre et de ne pas réfléchir en NOIR et BLANC.

Cette position me paraît plus fertile, au vu des faits. Et il faut donc nous pencher sur les faits. Les corbeaux ont une intelligence...Les fourmis, les rats, les loups, les chimpanzés...Beaucoup de singes (et mon chien, je crois) sont capables... Selon vous, Proconsul était-il humain? »

Il me semble qu'il n'est plus utile de répéter vos multiples exemples sur l'intelligence animale et ses variantes, avec souvent des performances supérieures à celles des humains.

Il n'est pas davantage nécessaire de répéter encore qu'aucune incapacité concrète d'un individu particulier, existant dès sa conception ou survenue durant son existence terrestre, ne peut mettre en doute son humanité.

Mais, par contre, il y a bien une différence comme en « *noir et blanc* » entre l'humain et le non humain.

La création de l'humain à l'image de Dieu nous présente du radicalement nouveau par rapport aux animaux et à tous les êtres antérieurs de la création. À cet égard, je réponds ici à votre question concernant Proconsul qui était un hominidé vivant il y a plus d'un million d'années. Je ne sais pas si c'est un ancêtre biologique pré-humain ou si nous avons un ancêtre commun ou s'il s'agit simplement un animal présentant des similitudes avec nous. Quoi qu'il en soit, je ne vois aucun motif pour le considérer comme un descendant d'Adam et Ève. Il ne me paraît pas un humain créé à l'image de Dieu, semblable à nous.

Bassmeg écrit : « *On disait donc que l'âme est créée par création spéciale chez certains singes hominidés: les humains par création spéciale.*

Au moment de la création, rien de matériel ne permet de constater cette création.

Même avec des outils de détection super pointus.

Jusque là, nous sommes d'accord, je crois.

Ce n'est pas matériel, donc pas de flash, pas de quoi que ce soit de détectable. »

Non, je vous ai déjà indiqué l'incertitude qui existe à cet égard et l'approche différente qui me semble préférable.

Les pré-humains ne sont pas des singes. Le corps des humains fait l'objet de processus évolutifs depuis les origines du monde. Il est seulement exact que les singes et les pré-humains peuvent avoir des ancêtres biologiques communs, mais ce n'est pas prouvé.

Ce qui est prouvé c'est une arborescence dans laquelle des primates et des hominidés pré-humains se développent en de multiples branches dont la plupart sont éteintes depuis des dizaines de milliers, des centaines de milliers ou des millions d'années.

Ce qui est raisonnablement prouvé aussi c'est que les primates viennent eux-mêmes d'une généalogie biologique qui remonte à des organismes invertébrés et, plus loin, encore à des organismes unicellulaires.

Mais, dans les mêmes conditions concrètes à certains moments du passé, la vie a pu, à chaque étape, susciter plusieurs formes semblables mais différentes.

Non, rien de scientifique n'impose d'imaginer que tous les vivants descendent nécessairement d'un premier vivant unique (un espèce d'adam végétal ancêtre commun unique de tous les vivants), ni que tous les animaux descendent nécessairement d'un premier animal (un espèce d'adam animal, ancêtre commun unique de tous les animaux actuels), ni que tous les mammifères descendent d'un ancêtre unique (un espèce d'adam de tous les mammifères), ni donc que tous les singes et hominidés descendent d'un ancêtre simiesque unique (un espèce d'adam de tous les singes et hominidés).

On n'en sait rien et c'est, ici, hors sujet.

Quelle que soit l'opinion de chacun sur Adam et Ève, sur l'évolution et sur la création divine de l'humanité, cela ne nous empêche pas de réfléchir à l'émergence dans l'histoire de la différence qui caractérise l'humanité et cette différence s'exprime dans la réalité concrète. Rien ne permet d'exclure des traces historiquement observables de l'émergence à laquelle nous réfléchissons ici.

Cinci écrit : *« La narration simplifie les choses..., ce qui ne change rien au fait qu'il prend bien un premier sujet au début. Le drame de tous les hommes et de toutes les époques se trouve aussi bien présent, déjà, dans la prise de conscience du premier homme conscient qui aura pu exister sur terre... Aussitôt qu'il existe une humanité consciente d'elle-même ... il y a le premier péché qui s'ensuit... S'agissant des hommes, je ne parlerai jamais d'un péché sans conscience du lien de filiation avec Dieu... »*

Dans une vue évolutive des origines de l'homme, une sorte de vue teilhardienne du cosmos : on abandonne l'idée d'un Dieu qui envoie son Fils nous faire le coup du divin plombier au profit d'un Dieu qui envoie son Fils porter la création à son accomplissement dernier. »

Merci pour vos éclaircissements qui me semblent montrer notre accord pour constater qu'il y a bien, dans l'histoire concrète de l'humanité, « un premier sujet au début » et un premier péché « aussitôt qu'il existe une humanité consciente d'elle-même » avec une « conscience du lien de filiation avec Dieu ».

Crosswind écrit : *« Qu'est ce qui vous pousse, vous motive, à vous penser "différent" au point d'en justifier l'idée de Dieu ? »*

Votre question est assez étrange et difficile à comprendre. Si vous ne vous pensez pas vous-même « différent » des êtres naturels, est-ce parce que vous pensez que tant les humains que les animaux sont exclusivement naturels ou, au contraire, parce que vous pensez que les animaux ont une vie spirituelle comme les humains ?

En outre, je ne sais pas pourquoi vous évoquez Dieu comme une « idée », ni en quoi il y aurait lieu de la « justifier ».

Quoi qu'il en soit, je pense, en effet, que nous sommes « différents » des autres créatures et que cette différence confirme, en effet, la réalité de Dieu.

Qu'est-ce qui me « motive » ou me « pousse » à le penser « au point d'en justifier l'idée de Dieu » ?

D'abord, il me semble nécessaire de préciser d'emblée que Dieu n'est pas une idée, mais quelqu'un à reconnaître et à rencontrer dans une relation personnelle qui est possible.

Un cerveau naturel (animal ou humain) est limité par ce que la nature lui permet. Les êtres naturels ne peuvent connaître, par des moyens uniquement naturels, que ce qui est naturel ou peut être perçu naturellement. Une différence est nécessaire pour entrer en relation avec un Autre au-delà de la réalité naturelle.

À cet égard, notre intelligence nous suffit pour admettre que, nécessairement, notre connaissance naturelle (ce que notre cerveau est capable de connaître naturellement) ne peut s'étendre à toute la réalité mais ne peut connaître que les choses (visibles ou invisibles) de la nature.

La réalité au-delà du naturel, c'est ce qu'on peut nommer « le spirituel » ou « les cieux ».

Il n'y a certes aucune raison a priori de penser que nous serions les seuls parmi les créatures à être en relation, d'une manière ou d'une autre, avec cet au-delà de la nature.

Mais, comment rencontrer Quelqu'un qui est au-delà de tout, qui règne dans les cieux, qui est esprit et amour, si nous sommes incapables de le connaître.

Or, si nous sommes seulement naturels, comment pouvoir rencontrer un être qui est au-delà du naturel ?

Les êtres naturels sont tout simplement naturels. Rien ne prouve, ni même ne permet de penser que les animaux soient davantage que des êtres naturels.

Vous demandez quelle est notre différence ? Mais, précisément, notre seule réelle différence par rapport à tous les êtres naturels, n'est-ce pas que nous pouvons rencontrer Dieu au-delà des limites naturelles ? Nous pouvons le rencontrer et le reconnaître parce que lui sommes semblables, parce qu'il nous a créés par son souffle, sa vie, et que cela nous confère une nature spirituelle qui nous permet de le rencontrer, de le reconnaître et de partager sa vie et son amour.

Il ne s'agit pas ici de « justifier » une « idée » de Dieu, mais de pouvoir vivre une rencontre, un partage que notre cerveau ne peut expliquer car c'est au-delà de ses capacités, mais que notre cœur, notre esprit créé par Dieu, rend possible parce qu'il n'est pas « que » naturel mais est différent de cette nature.

Il n'y a pas besoin d'être « poussé » ou « motivé » pour percevoir la différence de cette vie « particulière » que nous avons reçue de Dieu au-delà des réalités terrestres naturelles qui nous entourent, inertes, végétales ou animales.

Nous sommes des enfants de Dieu. Si vous en cherchez une preuve naturelle ou terrestre, vous risquez d'être déçu, car la preuve de notre lien à Dieu ne peut être trouvée que par l'esprit et l'amour. C'est par une rencontre de cœur à cœur avec notre Dieu que nous découvrons à la fois notre singularité d'enfants de Dieu et la présence de Dieu.

Pourquoi un animal n'est-il pas un enfant de Dieu ? Pourquoi cette différence alors qu'il est aussi créé par Dieu ?

Mais, cette question a-t-elle un sens ? Pourquoi faudrait-il que tout soit de nature spirituelle divine ? Dieu est capable de créer en dehors de lui une nature autonome avec ses règles propres et pas seulement des êtres capables de partager sa vie.

Ceux qui nient toute différence réelle de l'humain créé à l'image de Dieu par rapport aux animaux, s'empêchent de voir la réalité spirituelle qui éclaire ce que nous sommes.

N'est-ce pas parce qu'il a voulu nous confier le monde et toutes les créatures qu'il a voulu créer la nature, y compris les animaux, avec une existence et des règles autonomes (et donc avec une existence uniquement naturelle) pour que l'humain, créé, par contre, avec une nature corporelle et spirituelle, puisse y agir et développer cette nature librement en communion spirituelle avec son Créateur ?

L'humain n'est-il pas ce lien entre le fini et l'infini, le naturel et l'éternel, le créé et Dieu ?

42. Le souffle qui crée l'homme

Nous sommes, bien sûr, les descendants (biologiques) de nombreux homo sapiens qui vivaient il y a cent mille ans et qui font partie de la longue liste de nos ancêtres successifs dont les générations se sont succédées depuis des milliards d'années.

Il n'y a pas de « premiers » homo sapiens. Ceux-ci sont apparus par des mutations et évolutions qui se sont produits pendant des milliers de générations successives.

Personne ne prétend que l'une de ces populations d'hominidés (homo sapiens, homo erectus ou autres) serait soudainement devenue « humaine », capable de partager la vie de Dieu, dotée d'une âme immortelle.

Une âme immortelle n'a pas pu apparaître « progressivement » et elle n'a pas été acquise soudainement et au même moment par tout un village ou toute une espèce de créatures antérieurement uniquement animales.

Selon la foi de l'Église fondée sur l'Écriture Sainte et une tradition constante, l'humanité actuelle faite de personnes capables de partager éternellement la vie même de Dieu a commencé sur terre par un couple d'un homme et d'une femme qui ont reçu le nom d'Adam et Ève.

La présence d'autres hominidés avant et en même temps que ce premier couple ne modifie pas la nouveauté qu'ils ont été dans la création, ni l'apparition d'une vie nouvelle dont les qualités spirituelles spécifiques ont été transmises à tous leurs descendants successifs jusqu'à nous.

Rappelons encore ici que, selon le Pape François, « *Bien que l'être humain suppose aussi des processus évolutifs, il implique une nouveauté qui n'est pas complètement explicable par l'évolution d'autres systèmes ouverts* » et « *La nouveauté qualitative qui implique le surgissement d'un être personnel dans l'univers matériel suppose une action directe de Dieu, un appel particulier à la vie et à la relation d'un Tu avec un autre tu.* » (*Laudato si'*, n° 81).

Le corps d'Adam et Ève a pu provenir d'une longue évolution et leur être donné par une créature biologique, une hominidée de l'espèce homo sapiens. Comme le dit la Genèse, dans la nature, l'humain (l'adam) a été créé mâle et femelle. Mais, l'humain a aussi été mis dans l'Eden de Dieu et rendu capable de participer à la vie de Dieu.

C'est dans ces conditions que le premier homme et la première femme, unis par un lien d'amour dans un jardin spirituel dont la Genèse ne peut nous parler qu'avec des images, ont été les premiers humains capables de partager éternellement la vie divine avec une âme immortelle et une capacité de transmettre cette vie nouvelle à leurs descendants.

Trinité écrit : « *la liaison de Cain pour la descendance avec une humanoïde ou homo sapiens, non pourvu d'une âme et conscience, me paraît compliquée à expliquer !* »

Oui, en effet. Et même plus que compliqué !

Certes, il est simple à comprendre que deux homos sapiens de sexes différents ont pu s'unir et avoir une descendance. Mais, il est beaucoup plus difficile de penser que l'un était une personne humaine dotée d'une âme immortelle alors que l'autre n'était qu'un être pré-humain dotée d'une existence éphémère.

Car, si le corps des premiers humains « à l'image de Dieu » vient de la nature, il faut aussi admettre qu'Adam et Ève ont eu des géniteurs biologiques. Leur corps a été conçu par des homos sapiens. Ils devaient avoir un « père », une « mère », des « frères et sœurs », des « cousins », des « voisins »... homos sapiens comme eux, mais, avant une création d'humains avec une âme spirituelle capable de partager la vie spirituelle, tous ces proches n'étaient encore que des êtres naturels pré-humains aussi éphémères que les autres vivants de la nature, végétaux ou animaux.

Pour beaucoup de chrétiens, c'est une spéculation insupportable.

Pourtant, chacun admet aisément qu'aucune des caractéristiques physiques, y compris cérébrales, de l'être humain naturel provenant de l'évolution n'a pu engendrer naturellement ou physiquement une âme immortelle, capable de partager éternellement la vie de Dieu.

De même qu'une feuille sur un arbre, un fruit, une fleur, un moustique, un oiseau ou un chat, toutes les créatures terrestres sont des vivants éphémères par nature. Dans l'ordre naturel de la création, les êtres apparaissent puis disparaissent après un temps en se reproduisant. C'est vrai aussi pour les australopithèques, les homos erectus et les homos sapiens.

Pourquoi est-il si difficile d'admettre que Dieu a pu intervenir, dans la nature, pour y faire vivre une créature nouvelle par une transformation « à son image et à sa ressemblance » qui a façonné spirituellement un être corporel éphémère, produit corporellement par la nature créée, en une âme spirituelle immortelle capable de partager sa vie divine ?

La création d'une conscience spirituelle immortelle, donnée à un être naturel conçu physiquement par la reproduction d'autres êtres naturels, semble extrêmement difficile à imaginer pour beaucoup. Mais, quelle est l'alternative pour notre foi ?

Trinité écrit : « *La genèse, relatant la création d'un homme et d'une femme il y a 6000 ans et assurant toute la descendance de la race humaine, soulève un tas de questions* »

Pourtant, il peut être observé que l'humanité créée à l'image de Dieu transmise par Adam et Ève à tous leurs descendants, y compris ceux venant des unions avec d'autres homos sapiens, a pu se généraliser à tous les homos sapiens en moins de trois mille ans.

Cette observation est longuement détaillée dans le sujet intitulé « 63. *Notre généalogie historique jusqu'à Adam et Ève* » (cf. infra).

Notre personne humaine à l'image de Dieu vient uniquement par le premier couple créé par Dieu, mais notre corps fait partie de la nature et provient d'une chaîne de reproductions extrêmement variée depuis le Big Bang parmi lesquelles de nombreuses générations successives d'hominidés.

Comme le pape François le relève dans son encyclique ***Laudato si'***, « *Notre propre corps est constitué d'éléments de la planète* » (n° 2) et « *le livre de la nature est unique et indivisible* », (n° 6) comme un « *vêtement sans coutures* » (n° 9), de sorte que « *aucune des créatures ne se suffit à elle-même. Elles n'existent qu'en dépendance les unes des autres, pour se compléter mutuellement, au service les unes des autres* » (n° 86).

Le Pape François nous présente ainsi une création de l'humanité sans rupture matérielle dans la nature qu'il nous présente, au contraire, comme une mère.

« *saint François d'Assise... nous rappelait que notre maison commune est aussi comme une sœur, avec laquelle nous partageons l'existence, et comme une mère, belle, qui nous accueille à bras ouverts* » (Ls, n° 1).

Fee Violine écrit : « *L'évolution fut lente, oui. Mais il y a forcément eu un moment où c'était un animal et un autre moment où c'était un homme. Et ça, ça a pu être rapide.* »

C'est tout simplement ça !

Pour les détails que la Genèse ne nous donne pas ou qu'elle nous résume de manière imagée, nous n'avons que la science. Il ne s'agit pas de lui faire confiance aveuglément, mais seulement de constater que croyants ou incroyants, les humains n'ont que la science pour en savoir davantage. La science avec ses tâtonnements.

Le bon Seb écrit : « *Tout ce qu'on peut dire c'est qu'à partir du moment où une créature est capable de Dieu alors c'est un homme...*

Voir des conflits entre la science et la foi suppose qu'on a soit une mauvaise conception de la science, soit une mauvaise conception de la foi chrétienne, soit plus probablement des deux. »

Cela me semble fort exact.

Le bon Seb écrit : *« Le critère archéologique pour faire la différence entre un singe et un homme c'est la "mise en scène" des ossements : si la disposition des ossements et/ou d'autres objets témoigne d'une certaine recherche alors cela témoigne qu'il y avait une certaine conscience de la mort chez la créature exhumée par l'archéologue et que donc nous avons affaire à un homme, qui a une certaine idée de la transcendance et qui est capable de Dieu. »*

Le critère des rites funéraires est en effet le critère le plus souvent retenu.

Il reste imprécis et incertain. Il y a des traces de pratiques funéraires chez certains animaux et chez les néanderthaliens dont l'ADN est différent des humains actuels de type homo sapiens.

La capacité d'abstraction a pu se développer progressivement.

Reste le moment décisif, lorsque Dieu crée l'humanité avec un corps animal fait de la poussière du sol et de l'esprit, un être doté d'une âme immortelle, capable de communion avec son Créateur, une communion qui lui donnait une science spirituelle que nous ne pouvons que difficilement imaginer en pensant à ce qui se serait passé si le péché ne nous avait pas éloignés et livrés à la mort.

Touriste écrit : *« Que pouvait bien penser Adam ? Que pouvait-il savoir ? »*

Comme nous, à la mesure de sa mémoire et de ses connaissances acquises.

Touriste écrit : *« Savait-il calculer, faire des multiplications, résoudre des équations ? Savait-il faire des plans pour bâtir une maison ? Avait-il la notion de "maison" ? Avait-il une idée de ce qu'est la neige ou la glace ? »*

Il en avait la possibilité, ayant la capacité d'abstraction pour découvrir et pratiquer l'écriture et le calcul, pour penser et nommer des choses non présentes.

Touriste écrit : *« Savait-il fabriquer une brouette avec une roue ? Savait-il faire du feu ? »*

Possible, car des animaux ont des capacités techniques de ce niveau, donc les premiers humains pouvaient avoir une telle capacité.

Touriste écrit : *« Savait-il que la Terre était sphérique ? Savait-il comment le soleil fonctionne ? »*

Non, puisqu'il s'agit de connaissances de la science physique que les humains n'ont découvert que beaucoup plus tard.

Touriste écrit : *« il était totalement ignorant, pour ne pas dire totalement frustré... ou alors, au contraire, peut-être avait-il la science infuse ? »*

Les premiers humains étaient frustrés sur le plan des connaissances scientifiques terrestres qui proviennent de notre cerveau et se développent dans notre cerveau, en s'enrichissant au fil du temps des connaissances des générations passées.

Les premiers humains étaient à la limite d'un développement intellectuel simplement animal.

Mais, en communion avec Dieu, ils avaient une science infiniment supérieure pour conduire, dominer et développer le monde créé.

On sait ce que le péché en a fait...

Quelle est la singularité de l'humain dans cet immense univers. Pourquoi serait-il seul à avoir une conscience ? Ne serait-ce pas une forme d'orgueil ou d'égoïsme de le penser, alors que l'univers pourrait abriter d'innombrables formes de vie ?

En réalité, ne faut-il pas observer qu'en posant ainsi la question de la singularité de l'homme, il y a déjà un sous-entendu sur la nature de l'humain qui est ainsi imaginé comme une créature à laquelle Dieu aurait ajouté une conscience ou une âme spirituelle immortelle ?

Cela fait paraître l'humain comme quelqu'un qui aurait reçu plus que les autres créatures.

En réalité, il faut fermement écarter la pensée que nous serions une créature « *dotée* » d'un surplus, à titre exceptionnel.

Nous sommes une création absolument nouvelle.

Dieu n'a pas créé l'homme par un souffle « *descendu dans l'homme biologique* » et la création d'Adam n'est pas un souffle « *dans* » un homme biologique. À cet égard, Il serait plus exact d'écrire qu'à l'instar de l'Incarnation de Jésus dans le sein de la Vierge Marie, Dieu a créé l'homme par un souffle descendu dans l'**espèce** biologique, Homo sapiens.

Adam n'est pas du spirituel + du corporel. En calcul, je dirais que Adam ce n'est pas 2, produit de 1 (un homme biologique) + 1 (un souffle spirituel). Non, Adam c'est une création absolument nouvelle. C'est un troisième être absolument nouveau qui n'est pas la simple addition de ce qui le constitue, mais le produit résultant d'une fusion d'un patrimoine biologique et d'un souffle spirituel. Adam, c'est le troisième dans une opération du genre $1 + 1 = 3$.

À cet égard, l'enseignement de l'Église sur la nature unique de l'homme ne me semble pas permettre d'affirmer correctement que l'homme serait simplement l'addition de deux natures, avec un esprit dans un corps.

Trinité écrit : « *Je trouve votre explication " lumineuse". Pourtant, nulle part dans le Catéchisme, l'on ne retrouve une telle explication sur la création de l'homme...la genèse étant si vague...* ».

Vous écrivez que cela ne se trouve pas comme tel dans le Catéchisme, mais ce qui est important à cet égard c'est la conformité à tout ce qui s'y trouve.

Nous sommes des âmes spirituelles, des personnes, dès notre conception corporelle. Ce n'est pas un privilège par rapport aux autres créatures, c'est une création absolument autre et nouvelle.

Les animaux ont une vie biologique précaire avec des caractéristiques similaires à celle de notre corps, mais ce corps essentiel à notre création et à notre vie terrestre peut mourir et se dissoudre sans que la personne dont il était le corps soit elle-même dissoute.

Nous pouvons réfléchir à perte de vue sur la conscience des animaux, comme sur leur intelligence ou leur affectivité, mais tout ce qui est de l'ordre de l'avoir terrestre ne permettra jamais de distinguer ce qu'est l'humain créé à l'image de Dieu.

Tout ce qui est de l'ordre de la création corporelle pourrait en effet se retrouver ailleurs et sans limites dans diverses formes de vie en divers endroits de l'univers, mais nous, les humains créés à l'image de Dieu, sommes « *autres* ».

À cet égard, pour préciser notre singularité, il est impossible de décrire clairement ce que nous appelons une conscience car ce mot imprécis évoque une réalité à la jonction du cérébral corporel et du spirituel qui nous lie à Dieu.

Tout ce que vous pourriez imaginer intellectuellement de la conscience ne vous permettra jamais de saisir la spécificité spirituelle de l'humain créé à l'image de Dieu.

Le souffle de Dieu, sa vie même, a été insufflée dans la création pour y faire surgir une personne nouvelle, une âme immortelle.

Ce n'est pas un privilège, mais une création nouvelle et différente d'êtres capables de partager la vie éternelle de Dieu.

La fête de la Pentecôte, c'est d'abord la fête de l'Esprit Saint, cette personne souvent méconnue de la Trinité.

Et pourtant...

Entre l'Esprit Saint et nous, il y a un don essentiel. Je peux lui dire tout simplement : sans Toi, je n'existerais pas. Sans toi, je ne pourrais pas être moi-même. Sans toi, là où je suis, il n'y aurait personne, mais seulement des créatures naturelles précaires.

Rappelons-nous notre origine. Après avoir fait surgir des êtres vivants sur la terre, Dieu fait un humain à son image. Il le fait mâle et femelle, comme la plupart des animaux. Jusque là, rien ne les distingue clairement des autres créatures naturelles. Chaque créature naturelle est une structure complexe d'éléments chimiques de la planète : ces éléments s'agglomèrent pour former un vivant qui se développe jusqu'à son terme. À ce moment, la circulation biologique cesse et les éléments se dissolvent.

L'humain seulement naturel ne serait qu'une image animée par une vie précaire comme toutes les autres créatures vivantes.

Il se produit alors un acte capital que nous raconte la Genèse : Dieu « *insuffla dans ses narines* (littéralement en hébreu, on peut comprendre : sur son visage, sur sa face) *un souffle* (littéralement en hébreu, on peut comprendre : un « *esprit* ») *de vie* » (Gn 2,7).

Voyez ce magnifique résumé de Job, « le Juste » : « *en réalité, dans l'homme, c'est l'esprit, le souffle du Tout Puissant qui donne l'intelligence* » (Jb 32, 8) parce que « *L'Esprit de Dieu m'a créé. Et le souffle du Tout Puissant m'anime* » (Jb 33, 4).

Dans ce qui n'était qu'une réalité naturelle précaire, l'Esprit Saint a soufflé et ce souffle y a déposé une marque, y a créé un esprit.

Ce souffle a créé une réalité spirituelle qui ne s'est plus jamais éteinte. Ce fut un don gratuit et irrévocable, confié à la liberté de ses bénéficiaires humains qui l'ont transmis sans exception à tous leurs descendants jusqu'à ce jour.

Ce souffle spirituel divin dans un corps naturel a fait surgir un être absolument nouveau dans la création.

Des êtres vivants, des mâles et des femelles, il y en avait déjà sur la terre. Il y avait déjà des êtres sensibles, affectueux, raisonneurs, perspicaces, dotés de capacités diverses leur permettant diverses actions dans la nature.

Mais, ne voyons-nous pas que, quelles que soient les qualités de ces êtres, ils n'existaient (comme leurs descendants aujourd'hui) que temporairement dans la réalité terrestre, sans existence personnelle au-delà de leur propre réalité naturelle précaire ?

Dans la réalité spirituelle, Dieu n'a pas transformé une âme humaine en y ajoutant un esprit. Non ! Avant que l'Esprit Saint ne souffle un esprit dans une créature, cette créature n'était pas une « *personne* » dans la réalité spirituelle. Il y avait déjà des êtres naturels sur la terre, mais pas des « *personnes* » vivant dans la réalité spirituelle au-delà de leur réalité corporelle.

L'esprit insufflé lors de la création des premiers humains à l'image de Dieu a façonné dans leurs corps une âme absolument nouvelle dotée de l'immortalité de l'esprit insufflé par l'Esprit Saint.

À partir de cet instant, la personne humaine a été créée. Elle est une âme par l'effet d'un esprit insufflé dans un corps.

Le corps peut se dissoudre par l'effet de la mort naturelle. L'esprit peut être rendu à Dieu qui l'a insufflé dans l'humanité. Mais, l'âme, créée par cet esprit dans ce corps à nul autre pareil, ne meurt pas dans la réalité spirituelle où la mort n'a aucun pouvoir. Son corps pourra être ressuscité sous des formes diverses avec l'esprit immortel qui vient de Dieu. L'âme spirituelle est immortelle.

Dès la conception physique d'un descendant d'Adam et Ève, l'esprit insufflé par l'Esprit Saint, pour créer nos premiers parents à l'image de Dieu, est transmis dans ce petit corps infinitésimal et à nul autre pareil, formé par la fusion des noyaux des cellules reproductrices de ses père et mère.

Dès cette conception, et donc bien avant les différenciations complexes qui formeront son futur cerveau, ses futures capacités neurologiques, son affectivité, sa sensibilité, son caractère et ses capacités cérébrales. Bien avant.

L'esprit qui crée l'homme existe et subsiste sans aucune des facultés humaines cérébrales par lesquelles nous croyons si souvent pouvoir définir un humain et le distinguer des animaux. Il existe et subsiste bien avant qu'elles ne soient formées. Il existe et il subsiste même si ces facultés sont dégradées par maladie, vieillesse ou accident. Cet esprit dans notre cœur nous permet une véritable communion spirituelle tant avec les plus petits qui nous sont chers, avant que leur cerveau ne soit formé, qu'avec nos proches dont le cerveau a été dégradé.

Aucune capacité de notre cerveau, de notre affectivité ou de notre raison ne nous distingue par elle-même des animaux.

Ce qui nous différencie c'est l'esprit que nous avons reçu par un souffle de l'Esprit Saint et qui nous fait exister dans la réalité spirituelle de Dieu, qui nous rend capable d'y participer et d'y partager éternellement la communion d'amour de Dieu.

Mon âme, ma personne, moi, mon être immortel, a été créé et est devenu vivant, dès le premier instant de ma conception, par l'effet de cet esprit transmis depuis la création d'Adam et Ève. C'est vrai pour chacun de nous.

Mon âme, c'est moi. Mon esprit, c'est ce que l'Esprit Saint a insufflé dans Adam et Ève et qu'eux-mêmes ont ensuite transmis à tous leurs descendants successifs de sorte qu'il m'a été transmis, avec mon corps, par mes propres parents, lorsqu'ils m'ont conçu.

Un esprit transmis. Un corps à nul autre pareil provenant de la multitude des croisements généalogiques de mes innombrables ancêtres. Cet esprit dans ce corps a créé cette âme, cette personne : moi. Et chacun de nous peut en dire autant.

Lors de chaque Pentecôte qui est le temps de la fête de l'Esprit Saint, puissions-nous célébrer au plus profond de nous-mêmes ce don inouï de l'Esprit Saint qui nous permet d'être.

Sans oublier, bien sûr, cet autre don inouï de l'Esprit Saint que fut l'Incarnation du Christ.

Sans oublier, non plus le don de la confirmation et de sa présence continue pour soutenir l'Église et chacun de nous.

Célébrons et rendons grâce à l'Esprit Saint de tout notre cœur, ce si beau mot qui exprime l'esprit reçu qui nous fait vivre au plus profond de nous-même.

Sa Sainteté le Pape Benoît XVI a apporté une contribution remarquable à la réflexion sur le souffle spirituel qui a créé l'humanité en publiant, durant son pontificat, un petit ouvrage particulièrement lumineux intitulé « **Credo pour aujourd'hui** », dans lequel il développe ce qui peut être compris à notre époque de la création des premiers humains à l'image de Dieu, dans l'état actuel de nos connaissances scientifiques.

Il estime « *pouvoir établir un diagnostic sur la forme de l'évolution de l'être humain. La glaise était devenue homme au moment où un être, dans un premier temps, même si ce fut quelque peu obscur, fut capable d'élaborer la pensée de Dieu. Le premier « tu » même à peine balbutié, qui sortit de la bouche de l'homme en direction de Dieu, coïncide avec la venue au monde de l'esprit. C'est à ce moment là que fut franchi le Rubicon de l'évolution de l'être humain. Car ce n'est pas l'utilisation des armes ou du feu, ni de nouvelles méthodes de cruauté ou d'exploitation qui font l'homme, mais sa capacité d'être en contact direct avec Dieu.* » (p. 55-56).

Le pape Benoît XVI précise que « *l'apparition de l'homme est l'éveil de l'esprit* » ce qui aide l'homme « *à se comprendre et à devenir de plus en plus celui qu'il est : un être qui peut dire « tu » à Dieu pour l'éternité* » (p. 56)

Au préalable, le Pape s'est demandé si l'esprit qui caractérise l'humain créé à l'image de Dieu, était le résultat d'un hasard dans l'évolution de la nature ou s'il en était au contraire le but : « *doit-on considérer l'esprit, et la vie dans ses formes progressives, comme un simple pourrissement accidentel à la surface du matériel (c'est-à-dire de l'existant qui ne se comprend pas lui-même), ou doit-on le considérer comme le but de l'action et ainsi, à l'inverse, voir la matière comme étant la préhistoire de l'esprit ? Si l'on penche pour la seconde solution, alors il est clair que l'esprit n'est pas le produit accidentel d'une évolution matérielle, mais que c'est plutôt la matière qui représente un moment de l'histoire de l'esprit. Mais cela n'est qu'une autre manière d'exprimer que l'esprit est créé et non qu'il est le pur produit de l'évolution, même s'il apparaît à la manière d'une évolution* » (p. 53-54)

Serait-ce trop audacieux ? Comment peut-on ainsi relier l'esprit à la matière au point de pouvoir dire que l'esprit « *apparaît à la manière d'une évolution* » et que la matière est la « *préhistoire de l'esprit* » ou que la matière « *représente un moment de l'histoire de l'esprit* » ?

On peut se demander si le souffle de Dieu qui insuffle l'esprit qui crée l'homme dans un corps a eu une durée correspondant à la durée de l'évolution de ce corps ou s'il s'agit d'un acte Créateur spécifique instantané, mais, du point de vue de l'évolution constatée par les sciences modernes, le Pape observe que la capacité de l'homme a été façonnée et a évolué jusqu'au « *moment* » de la création de l'humanité, lorsque le souffle divin a créé un esprit capable de partager sa vie, de devenir spirituellement vivant.

Le Pape constate, en effet, avec des mots concrets, que « *la glaise est devenue homme* » à un « *moment* ». Un moment où a été franchi « *le Rubicon de l'évolution de l'être humain* », ce qui reconnaît que le moment où la glaise est devenue homme se situe dans une « *évolution* » de l'être humain et donc à un moment historique dans le cours du temps.

Il considère qu'à ce moment il y a une « *apparition de l'homme* » que le Pape ne définit cependant pas comme un fait matériel mais comme un fait spirituel, un « *éveil de l'esprit* ».

On est loin ici d'un « *Adam* » corporel qui, par miracle, aurait été instantanément façonné avec de la poussière du sol, sans évolution physique dans le temps, par une transformation physique aussi soudaine et immédiate que la transformation de l'eau en vin lors des noces de Cana.

Dans le Credo du Pape Benoît XVI, l'apparition de l'homme dans l'histoire n'est plus considérée comme un événement matériel, la survenance d'un corps sans histoire biologique préalable, mais comme un événement spirituel, même si cet événement se produit dans la réalité matérielle, à un moment et à un endroit concrets scientifiquement et historiquement.

La « *venue au monde de l'esprit* » est un « *éveil* ». Il ne s'agit pas d'une intervention matérielle dans la nature créée.

Ce qui se produit au moment de l'apparition ou de la création de l'homme à l'image de Dieu, c'est un « *éveil* » d'un « *esprit* ». Cet événement n'est ni symbolique, ni abstrait, mais se produit à un moment de l'évolution. Il s'agit d'un éveil d'un « *déjà là* » dans la nature créée qui est advenu à un moment de son évolution.

Sans cet « *éveil* », ce « *déjà là* » est comme un moteur inerte, une capacité inactivée. L'esprit n'existe pas du seul fait de la capacité spirituelle produite par l'évolution du cerveau humain. Même si elle est aussi créée par Dieu, cette capacité naturelle reste absolument incapable, par elle-même, de se « *connecter* » à Dieu, à la vie spirituelle de Dieu.

Sans un souffle Créateur, l'esprit capable de « *dire « tu » à Dieu* » n'est pas encore présent, ni vivant. Il ne va être créé que par le souffle de Dieu.

Cet esprit humain qui se trouve ainsi éveillé, n'est pas un « *pur* » produit de l'évolution, mais le Pape Benoît XVI ne le considère pas non plus comme une créature absolument autre par rapport à la réalité matérielle déjà créée.

Il est facile de penser que l'esprit a été donné par Dieu. Le Pape nous emmène beaucoup plus loin. L'esprit humain n'est pas étranger au corps et, comme tout l'humain lui-même, son esprit est aussi créé avec son corps et dans son corps.

Non pas comme un « *pourrissement* », ni comme un fait « *accidentel* », ni comme une réalité extérieure « *à la surface du matériel* », comme on pourrait être tenté de considérer a priori une création spirituelle qui viendrait du corps. Dans la création de l'esprit que le Pape nous présente, le corps n'est pas méprisable et la survenance de l'esprit n'est pas accidentelle, ni extérieure au corps.

Bien au contraire, avant la création de l'humanité, la matière qui constitue le corps est « *la préhistoire de l'esprit* ». L'expression est audacieuse : elle récusé toute coupure entre la matière et l'esprit. La matière est reconnue comme « *un moment de l'histoire de l'esprit* ».

La création de l'esprit n'est cependant pas un « *pur* » produit de l'évolution, mais, néanmoins, l'esprit humain « *apparaît à la manière d'une évolution* » comme étant « *le but de l'action* », le but de l'évolution de la matière qui a précédé cette création de l'esprit humain.

Ce qui, dès lors, fait apparaître que si l'esprit n'est pas le « *pur* » produit de l'évolution, l'évolution matérielle participe cependant à sa survenance et que l'esprit humain n'est donc pas non plus une « *pure* » réalité spirituelle.

Comme la personne humaine qui est créée par le souffle de l'Esprit dans un corps, l'esprit humain ainsi insufflé par Dieu est aussi créé et façonné dans un corps, dans la matière.

Tout se passe comme si, tout au long de la longue évolution corporelle de l'être humain, son corps, et particulièrement son cerveau, avait ouvert progressivement, dans son système psychique profond, une

béance, un vide, un « *trou noir* » dans la matière et la réalité psychique, jusqu'à un moment historique bien précis où la création corporelle de l'humain est arrivée au bord d'un « *Rubicon* », ce fleuve qui exprime l'endroit d'une traversée décisive, essentielle et irréversible.

C'est « *l'instant* » de la création de la personne humaine : un souffle divin vient insuffler un esprit dans un corps façonné pour cette création par une évolution.

Mais, voyons le bien, l'esprit humain n'existerait pas sans le souffle de Dieu qui l'a créé, ni sans le corps dans lequel il est créé.

Ce souffle divin a soufflé dans la « *poussière* » du sol, dans la matière, dans un corps. Il en est résulté une âme avec un esprit capable de partager la vie de Dieu, d'aimer Dieu, d'entendre Dieu et d'entrer en communion avec Lui.

Une âme spirituelle immortelle mais façonnée par un souffle spirituel dans un corps, à un « *moment* » dans le cours historique de l'évolution.

Mais, cet esprit créé « *apparaît à la manière d'une évolution* ». Tout n'est pas achevé lorsque la personne humaine devient vivante par un souffle spirituel insufflé dans un corps. C'est dans le jardin d'Eden, que l'action créatrice de l'humanité par Dieu va s'achever (cf. infra : « 45. *Un jardin dans l'Eden* »).

Et le Pape Benoît XVI nous précise, de manière très concrète, que ce moment ne peut être déterminé uniquement par des critères relatifs aux capacités terrestres car « *ce n'est pas l'utilisation des armes ou du feu, ni de nouvelles méthodes de cruauté ou d'exploitation qui font l'homme, mais sa capacité d'être en contact direct avec Dieu.* » (p. 55-56)

Le Magistère de l'Église avance ainsi dans une compréhension actualisée d'une question théologique fondamentale posée aux croyants par la science moderne : faut-il, à la lumière des connaissances scientifiques modernes depuis Darwin, considérer que l'être humain à l'image de Dieu, **capax Dei**, a été créé dans le cours de l'histoire des homos sapiens et que les premiers humains à l'image de Dieu ont été créés à un moment et à un endroit aussi précis et historique que l'Incarnation du Christ dans le sein de Marie, à Nazareth, il y a 2.000 ans ?

Avec, comme l'Église l'a toujours enseigné, un vrai premier couple situé dans l'histoire réelle et doté à l'origine des mêmes pouvoirs sur la création naturelle que ceux du nouvel Adam sans péché qui nous sont montrés par les miracles de Jésus de Nazareth et par sa résurrection.

Avec, hélas, comme l'Église l'a aussi toujours enseigné, un péché originel au commencement de l'histoire, par lequel nos premiers parents ont rompu leur communion avec Dieu, qui est tout aussi réel et historique que la passion du Christ lors de laquelle, au contraire du premier Adam, le nouvel Adam n'a cédé à aucune tentation mais est resté en communion avec le Père et l'Esprit Saint.

Mais, ne faut-il pas y percevoir aussi aujourd'hui, en l'état actuel des connaissances, une constatation implicite que la création d'un esprit dans le cours de l'évolution, implique que le corps d'Adam et Ève, ce premier couple d'humains créés à l'image de Dieu et capables de partager la vie de Dieu, a eu des ancêtres biologiques naturels comme toutes les autres créatures et comme le Christ lui-même ?

Quelle que soit l'opinion de chacun des croyants, l'éclairage du Pape Benoît XVI permet à tous de considérer que la provenance du corps n'est pas le critère décisif de la création de l'humanité, de la survenance dans le monde créé d'âmes spirituelles immortelles capables de partager la vie de Dieu et de participer personnellement à la vie spirituelle.

L'évangile de la création du Pape François, dans son encyclique ***Laudato si'***, nous invite, à la suite des réflexions de son prédécesseur, à ne pas avoir peur de méditer la création de l'humanité comme un fait

de l'histoire survenu dans une nature indivisible qui, même pour la création de l'homme, s'avère un vêtement sans couture.

Pourquoi est-il si difficile d'accepter que nous sommes des êtres créés ?

Il n'y a que Dieu qui peut dire « *Je suis celui qui suis* ». Il n'y a que Dieu qui est éternel, de toute éternité.

Notre existence est un vrai cadeau gratuit. On peut imaginer que Dieu nous « *pense* » dans l'éternité, mais cela ne nous donne pas une existence antérieure à notre conception.

Non, nous ne sommes pas des êtres sans début, présents de toute éternité. Avant notre conception, nous ne sommes pas, nous n'existons pas. Nous sommes des créations dans le temps et dans l'espace par une action de Dieu dans la nature et dans la réalité spirituelle à laquelle il fait concourir toutes choses, y compris l'intervention de nos parents et ancêtres.

Selon la foi catholique, un être qui n'aurait pas une âme immortelle ne peut être qualifié d'humain. Cette immortalité permet de continuer à vivre au-delà des limites physiques de notre corps, au-delà de la mort physique qui est sur notre route.

Cette âme immortelle est une création gratuite de Dieu, un don gratuit de sa volonté.

Le seul fait que nous ayons une intelligence remarquablement développée peut s'expliquer aujourd'hui par l'évolution et par diverses règles de fonctionnement de notre cerveau sur lesquelles des médicaments divers peuvent agir. Cela ne permet pas d'en déduire nécessairement l'existence d'une âme immortelle qui peut vivre éternellement avec Dieu, ni un droit à l'existence d'une telle âme à l'image et à la ressemblance de Dieu.

Pourquoi attribuer nécessairement une âme immortelle à un australopithèque, un néanderthalien ou même à un homo sapiens ayant vécu il y a cent mille ans du seul fait que leur cerveau leur donnait déjà accès à une certaine intelligence, à de l'organisation sociale, à des rites funéraires, à de la culture, ou à d'autres facultés terrestres ?

Un critère terrestre ou le fait que les animaux qui nous entourent actuellement en sont dépourvus peuvent-ils être à eux seuls suffisants pour en déduire la présence d'une âme immortelle ? L'acquisition d'un début de culture ou d'intelligence ont-ils eu à un moment un effet nécessaire ou contraignant sur l'acquisition d'une âme immortelle ?

Si nous croyons que la création de l'homme comprend, au moins en partie, une création spirituelle qui n'est pas observable par la science, faut-il nécessairement chercher à faire concorder le moment de la création des premiers humains avec l'apparition historique de l'une des grandes espèces repérées dans le passé par la science ?

Faut-il exclure que la création des premiers humains soit, au contraire, beaucoup moins éloignée de l'apparition du langage, du calcul et de l'écriture ?

Dans la lumière du Christ, ne faut-il pas penser que la création de la première âme humaine immortelle par l'action de l'Esprit Saint a été aussi instantanée que l'Incarnation du Christ dans le sein de Marie ?

Mais, le pape Benoît XVI, dans son encyclique ***Spe Salvi***, écrit : « *Mais alors se fait jour la question suivante : voulons-nous vraiment cela – vivre éternellement ? Peut-être aujourd'hui de nombreuses personnes refusent-elles la foi simplement parce que la vie éternelle ne leur semble pas quelque chose de désirable. Ils ne veulent nullement la vie éternelle, mais la vie présente, et la foi en la vie éternelle semble, dans ce but, plutôt un obstacle. Continuer à vivre éternellement – sans fin – apparaît plus comme une condamnation que comme un don. Bien sûr, on voudrait renvoyer la mort le plus loin*

possible. Mais vivre toujours, sans fin – en définitive, cela peut être seulement ennuyeux et en fin de compte insupportable. C'est précisément cela que dit par exemple saint Ambroise, Père de l'Église, dans le discours funèbre pour son frère Satorus: « La mort n'était pas naturelle, mais elle l'est devenue; car, au commencement, Dieu n'a pas créé la mort; il nous l'a donnée comme un remède [...] à cause de la transgression; la vie des hommes commença à être misérable dans le travail quotidien et dans des pleurs insupportables. Il fallait mettre un terme à son malheur, afin que sa mort lui rende ce que sa vie avait perdu. L'immortalité serait un fardeau plutôt qu'un profit, sans le souffle de la grâce ». Auparavant déjà, Ambroise avait dit: « La mort ne doit pas être pleurée, puisqu'elle est cause de salut ».

Quel que soit ce que saint Ambroise entendait dire précisément par ces paroles – il est vrai que l'élimination de la mort ou même son renvoi presque illimité mettrait la terre et l'humanité dans une condition impossible et ne serait même pas un bénéfice pour l'individu lui-même. Il y a clairement une contradiction dans notre attitude, qui renvoie à une contradiction intérieure de notre existence elle-même. D'une part, nous ne voulons pas mourir; surtout celui qui nous aime ne veut pas que nous mourions. D'autre part, il est vrai que nous ne désirons pas non plus continuer à exister de manière illimitée et même la terre n'a pas été créée dans cette perspective. Alors, que voulons-nous vraiment? Ce paradoxe de notre propre attitude suscite une question plus profonde: qu'est-ce en réalité que la « vie » ? Et que signifie véritablement « éternité » ? Il y a des moments où nous le percevons tout à coup : oui, ce serait précisément cela – la vraie « vie » – ainsi devrait-elle être. Par comparaison, ce que, dans la vie quotidienne, nous appelons « vie », en vérité ne l'est pas. Dans sa longue lettre sur la prière adressée à Proba, une veuve romaine aisée et mère de trois consuls, Augustin écrivit un jour : dans le fond, nous voulons une seule chose – « la vie bienheureuse », la vie qui est simplement vie, simplement « bonheur ». En fin de compte, nous ne demandons rien d'autre dans la prière. Nous ne marchons vers rien d'autre – c'est de cela seulement qu'il s'agit. Mais ensuite, Augustin ajoute aussi: en regardant mieux, nous ne savons pas de fait ce qu'en définitive nous désirons, ce que nous voudrions précisément. Nous ne connaissons pas du tout cette réalité ; même durant les moments où nous pensons pouvoir la toucher, nous ne la rejoignons pas vraiment. « Nous ne savons pas ce que nous devons demander », confesse-t-il avec les mots de saint Paul (Rm 8, 26). Nous savons seulement que ce n'est pas cela. Toutefois, dans notre non-savoir, nous savons que cette réalité doit exister. « Il y a donc en nous, pour ainsi dire, une savante ignorance (docta ignorantia) », écrit-il. Nous ne savons pas ce que nous voudrions vraiment; nous ne connaissons pas cette « vraie vie »; et cependant, nous savons qu'il doit exister un quelque chose que nous ne connaissons pas et vers lequel nous nous sentons poussés.

Je pense qu'Augustin décrivait là de manière très précise et toujours valable la situation essentielle de l'homme, la situation d'où proviennent toutes ses contradictions et toutes ses espérances. Nous désirons en quelque sorte la vie elle-même, la vraie vie, qui ne finisse pas par être atteinte par la mort ; mais, en même temps, nous ne connaissons pas ce vers quoi nous nous sentons poussés. Nous ne pouvons pas cesser de nous diriger vers cela et cependant nous savons que tout ce que nous pouvons expérimenter ou réaliser n'est pas ce à quoi nous aspirons. Cette « chose » inconnue est la véritable « espérance », qui nous pousse et le fait qu'elle soit ignorée est, en même temps, la cause de toutes les désespérances comme aussi de tous les élans positifs ou destructeurs vers le monde authentique et vers l'homme authentique. L'expression « vie éternelle » cherche à donner un nom à cette réalité connue inconnue. Il s'agit nécessairement d'une expression insuffisante, qui crée la confusion. En effet, « éternel » suscite en nous l'idée de l'interminable, et cela nous fait peur ; « vie » nous fait penser à la vie que nous connaissons, que nous aimons et que nous ne voulons pas perdre et qui est cependant, en même temps, plus faite de fatigue que de satisfaction, de sorte que, tandis que d'un côté nous la désirons, de l'autre nous ne la voulons pas. Nous pouvons seulement chercher à sortir par la pensée de la temporalité dont nous sommes prisonniers et en quelque sorte prévoir que l'éternité n'est pas une succession continue des jours du calendrier, mais quelque chose comme le moment rempli de satisfaction, dans lequel la totalité nous embrasse et dans lequel nous embrassons la totalité. Il s'agirait du moment de l'immersion dans l'océan de l'amour infini, dans lequel le temps – l'avant et l'après – n'existe plus. Nous pouvons seulement chercher à penser que ce moment est la vie au sens plénier, une immersion toujours nouvelle dans l'immensité de l'être, tandis que nous sommes simplement comblés de joie. C'est ainsi que Jésus l'exprime dans Jean: « Je vous reverrai, et votre cœur se réjouira; et votre joie, personne ne vous l'enlèvera » (16, 22). Nous devons penser dans ce

sens si nous voulons comprendre ce vers quoi tend l'espérance chrétienne, ce que nous attendons par la foi, par notre être avec le Christ. » (n°s 10-12).

43. L'image et la ressemblance

Dans le récit de la Genèse, nous voulons découvrir le mystère de la création de l'humain, mais c'est surtout Dieu qui se révèle à nous en même temps qu'il nous révèle qui nous sommes et quelle est notre vocation.

Il nous est dit que nous sommes créés à l'image de Dieu. À cet égard, il ne s'agit pas d'abord de s'intéresser à l'image, mais de s'intéresser au modèle, de découvrir ce que l'image nous révèle de Celui dont elle est l'image.

L'image du Fils qui s'incarne dans le monde matériel et par qui tout a été fait, l'image du Père qui donne la vie en faisant entrer dans sa demeure spirituelle, l'image de l'Esprit Saint qui fait vivre dans l'amour les trois personnes semblables de la Trinité.

L'adam qui vient du sol (Gn 1, 26 à Gn 2,7), l'Eden qui vient du ciel (Gn 2, 8 à Gn 2, 20), l'amour qui vient de l'autre semblable (Gn 2, 21 à Gn 2, 25).

Le corps, la vie spirituelle, la communion. À l'image de la Trinité.

Blaise écrit : « *La Trinité est-elle une création nouvelle ? L'image de Dieu présente dans le corps, l'âme et l'esprit de chaque individu humain ?*

Je crains d'avoir compris votre comparaison avec la Trinité : L'humanité a un corps, une âme, et un esprit parce que Dieu est Trine ; c'est en cela que l'humanité est créée à l'image de Dieu.

Si c'est bien ce que vous voulez dire (et j'espère me tromper), le corps humain serait l'image du Père, l'âme humaine serait l'image du Fils, et l'esprit humain serait l'image du Saint Esprit ? »

Je n'ai pas développé une telle réflexion. La Trinité de Dieu est évidemment éternelle.

On peut certes réfléchir à ce qu'est l'image de Dieu par rapport à chaque individu. A priori, le corps humain est plutôt à l'image du Fils incarné. L'âme humaine peut être vue à l'image du Père en ce qu'elle est la volonté que, d'une part, le corps humain réalise comme le Fils incarne le Père pour faire Sa volonté et que, d'autre part, l'esprit humain nourrit d'amour et de connaissance comme l'Esprit exprime et transmet, la vie, l'amour et la connaissance du Père.

Créé à l'image de Dieu, le corps des premiers humains, ceux qui sont appelés Adam et Ève, a été façonné depuis la nuit des temps comme le sera le corps terrestre du Christ façonné dans le sein de Marie, et provenant, par elle, de ses propres parents antérieurs par générations successives depuis la nuit des temps. Faisons l'humain à notre image est une parole qui vient du fond des âges : une cellule s'est reproduite et le phénomène s'est reproduit tant et tant de fois avec des transformations, puis des groupes complexes de cellules se sont reproduits à leur tour, puis des êtres aquatiques, des êtres terrestres, des primates.

Antioche écrit : « *Quelqu'un pourrait-il m'expliquer ce qu'est la différence entre "l'image" et "la ressemblance" lorsqu'on affirme que Dieu nous a créés à son image et à sa ressemblance ?* » et Boris écrit : « *Je pense que les 2 termes sont équivalents* »

Il est difficile d'avancer dans notre compréhension de l'image et de la ressemblance sans amener notre réflexion dans le contexte culturel du texte primitif des premiers chapitres de la Genèse.

A priori, une image doit normalement ressembler à ce qu'elle représente et nous considérons spontanément que « *à l'image de Dieu* » ou « *à la ressemblance de Dieu* » sont des équivalents. Et,

nous ne nous étonnons pas lorsque le récit nous dit d'abord que Dieu créa l'homme « *à son image* » (Gn 1, 27) puis, plus loin, que Dieu créa l'homme « *à la ressemblance de Dieu* » (Gn 5, 1).

Pour nous, une image c'est une représentation généralement apposée sur un papier et « *à l'image de* » signifie « *qui ressemble à* ».

Mais, en a-t-il toujours été ainsi ? Que signifiait une image à l'époque où le récit de la création a pu être écrit pour la première fois ?

Rien ne permet d'alléguer ni que le récit de la création de la Genèse ait été dicté, ni qu'il ait été inventé par Moïse ou un scribe quelconque sans provenir d'une tradition antérieure. Il n'y a aucune raison de penser que, dès que les descendants d'Adam et Ève ont commencé à écrire des textes religieux, ils n'auraient pas mis par écrit le récit de la création dont ils avaient connaissance, ni veillé à sa transmission avec tout le soin apporté à un texte sacré.

N'oublions pas qu'Abraham est issu d'Ur, la capitale du pays des Sumériens, les inventeurs de l'écriture. Les Sumériens ont longtemps dominé intellectuellement tout le Moyen Orient par leur écriture. L'étendue de la pratique de l'écriture dans le Moyen Orient ne semble pas permettre de penser que les récits de la création n'aient fait l'objet que de traditions orales avant Moïse et même avant Abraham.

L'origine géographique et ethnique du peuple hébreu, c'est la ville d'Ur, dans le pays de Sumer, des Sumériens, le foyer de l'invention de l'écriture. C'est de là que provient Abraham. Le pays de Sumer, cela n'a rien de mythique : c'est une région bien précise au sud est de Bagdad où coulent le Tigre et l'Euphrate.

Il me semble vraisemblable que les Sumériens inventeurs de l'écriture se soient sentis extraordinairement supérieurs du fait de cette capacité inconnue avant eux chez les homos sapiens.

Dans la nature, tout n'est que répétition du même et évolutions accidentelles involontaires, et voilà que des Sumériens ont constaté en eux une capacité de créer du neuf : une liberté intérieure de tout imaginer et une capacité de tracer leur pensée créatrice dans de l'argile.

Ils se sont aisément considérés comme des fils des dieux car l'origine divine paraissait l'explication la plus facile d'une telle capacité créatrice exceptionnelle qui s'est répandue dans le monde entier de l'époque où l'écriture sumérienne fut universelle.

Le récit biblique s'inscrit dans cette perspective, comme d'autres récits mésopotamiens qui racontent aussi une création de l'humain dans l'argile utilisée pour l'écriture, en ce qu'il raconte la création de l'humain comme un acte d'écriture par lequel Dieu crée en faisant une image (l'image est le caractère de base de l'écriture sumérienne) qui lui ressemble car cet humain ainsi créé est rendu capable de créer à son tour comme Dieu. Dieu façonne l'argile comme l'écrivain en retirant un peu de poussière ce qui crée un être nouveau. Il le rend capable à son tour de créer des images dans l'argile, de faire du neuf. D'écrire.

Le premier livre de la Bible, le livre de la Genèse, est d'abord l'histoire, depuis leurs origines, d'une famille de Sumériens exilés en Égypte, descendants d'Abraham, Isaac et Jacob.

Les Sumériens étaient d'abord et surtout les inventeurs de l'écriture sur l'argile rouge.

Au temps d'Abraham, les Sumériens pratiquaient depuis plus de mille ans une écriture dont ils ont développé les potentialités à un point tel que cette écriture sumérienne était connue dans tous les pays avoisinants jusqu'en Égypte. A Ur, comme dans la plupart des villes que l'abondance de la production de briques d'argile cuites a permis d'édifier, des bibliothèques pouvaient accumuler des tablettes

d'argile rouge, gravées de textes divers puis cuites pour leur conservation. Des centaines de milliers de tablettes de cette époque ont été retrouvées.

Le rayonnement du sumérien et le développement de l'écriture cunéiforme des sumériens a été attesté jusqu'à Ebla, cette cité antique située à près de mille km de Sumer (dans le nord ouest actuel de la Syrie) où on a retrouvé plus de 17.000 tablettes d'argile datant d'environ 2300 avant Jésus-Christ, soit plusieurs siècles avant Abraham, rangées dans une salle d'archives, selon leur objet (administratif, commercial, ou autres), comme dans une bibliothèque moderne, dont la plupart étaient en sumérien mais d'autres dans la langue locale différente (l'éblaïte) avec, notamment, parmi ces tablettes, un dictionnaire de traduction de l'éblaïte et du sumérien.

Au temps d'Abraham, même s'il y avait de nombreuses langues différentes dans les pays voisins, tous utilisaient le sumérien comme référence pour l'écriture. Une même langue dont l'usage oral semble avoir soudainement disparu lors de la destruction du royaume d'Ur en 2004 ACN, comme le relate le récit biblique de la tour de Babel (future Babylone), autre ville de Sumer près de l'Euphrate.

Dans ce contexte historique, n'y a-t-il pas là un surplus de sens à méditer lorsque la Genèse nous dit que « *Dieu forma l'homme de la poussière de la glaise et lui insuffla un souffle de vie, de sorte que l'homme devint une âme vivante* » (Gn 2,7).

Quelle est cette action de Dieu dans la réalité terrestre qui se trouve liée, pour la création de l'humain, à un souffle de vie qui fait exister dans la chair une âme capable de partager éternellement la vie de Dieu, une âme immortelle ?

Adam et Ève ont été créés à un endroit et à un moment de l'histoire, par une action divine lors de laquelle « *Dieu a façonné l'humain* [en hébreu : *adam*] *de la poussière du sol* [en hébreu : *adamah*] ».

L'humain, ce n'est pas n'importe quel homo sapiens, mais un « *adam* », ce qui signifie, en hébreu, un « *rouge* », et ce mot qui le caractérise vient d'une matière : le sol. Et ce sol, c'est en hébreu : l'« *adamah* », la « *terre rouge* ». Ce n'est pas n'importe quelle terre ou n'importe quel sol. C'est avec de l'argile rouge que Dieu modèle pour faire advenir une réalité terrestre de l'humain dans lequel Dieu va insuffler un souffle spirituel de vie pour qu'il soit créé à son image.

Le texte biblique ne dit pas que l'humain est tiré de la poussière de la « *terre* » (en hébreu : l'« *erets* ») sans autre précision.

La référence est faite expressément à de la poussière de l'argile rouge.

Comment comprendre cette étape ultime du développement terrestre de l'humain au moment de la création lorsque Dieu « *forma l'homme avec la poussière du sol* ». (Gn 2,7).

Le mot hébreu « *yatsar* », traduit par « *façonna* », est le même que le mot utilisé ailleurs pour décrire l'action d'un potier qui travaille l'argile (2 Sa 17,28 ; Ps 2,9 ; Is 29, 16 ; Is 41, 25 ...etc.).

Mais, qu'a-t-il modelé, façonné comme un potier, au moment où il insuffle à l'humain sa propre vie, son souffle spirituel ?

Contrairement au potier, Dieu ne façonne pas une masse d'argile pour lui donner une forme comme un potier qui transforme un morceau d'argile en vase ou en sculpture.

Ce que Dieu façonne, c'est de la « *poussière* » de la glaise, de l'argile rouge.

Le mot hébreu « *aphar* » traduit par « *poussière* » est un mot qui peut aussi se traduire par poudre, mortier, rebuts, débris.

Le mot latin de la nouvelle vulgate traduit ce mot « *aphar* » par « *pulverem* », ce qui évoque une matière « *pulvérisée* », réduite en poudre. Ainsi, cela n'exprime pas seulement une poussière présente passivement, mais une poussière produite par une action dans l'argile, un résidu ou un déchet provenant d'une masse d'argile.

Dieu ne forme pas l'humain en modelant une masse d'argile, mais par un retrait d'un peu de matière.

Comment, pour des Sumériens qui dominent le monde par leur maîtrise de l'écriture sur des tablettes d'argile rouge, ne pas y percevoir, au-delà d'un premier sens qui renvoie à la formation générale du corps humain dans son ensemble, une possible référence à la poussière extraite d'une tablette d'argile rouge par un acte d'écriture ?

Car, pour un sumérien, écrire c'est retirer une fine couche de poudre d'argile en creusant un trou dans une tablette d'argile rouge afin de lui donner un sens.

Des récits de la création rédigés en sumérien et datés de près de deux mille ans avant Jésus-Christ ont été retrouvés avec de nombreuses similitudes avec les récits bibliques. Des récits sumériens évoquent un même déluge. Le récit de la tour de Babel concerne la même région des Sumériens. Le Tigre et l'Euphrate qui baignent le jardin d'Eden coulent dans le pays de Sumer.

Dans ces conditions, bien avant l'apparition de la langue hébraïque, le récit des premiers chapitres de la Genèse a dû faire l'objet d'une rédaction écrite en sumérien dès les premiers temps de l'écriture, inventée au quatrième millénaire avant Jésus-Christ.

Dans le contexte sumérien des débuts de l'écriture, l'image et la ressemblance apparaissent tout autrement. Il est étonnant que les exégètes semblent y avoir été si peu attentifs.

Et il ne faut pas s'arrêter ici à l'écriture cunéiforme la plus connue qui s'est répandue dans tout le Moyen Orient durant le troisième millénaire avant Jésus-Christ.

En effet, la première observation qu'il faut faire c'est que l'écriture sumérienne primitive fut d'abord iconographique ou pictographique. Lors de ses débuts, durant le quatrième millénaire, elle était faite principalement d'images que les Sumériens traçaient dans de petites mottes de terre d'argile, un matériau disponible en abondance dans le pays de Sumer par le fait des alluvions abondantes du Tigre et de l'Euphrate.

Avant l'écriture phonétique dite « *cunéiforme* » des Sumériens dans laquelle, comme maintenant encore, les signes écrits exprimaient des sons, l'importance de l'image comme élément de base de l'écriture peut aider à mieux comprendre la création de l'humanité à l'image et à la ressemblance de Dieu que relate la Genèse.

Pour les Sumériens de cette époque, une image c'est comme une lettre alphabétique pour nous, c'est la base de l'écriture, sauf qu'une image pour les Sumériens, c'est d'emblée plus qu'une simple lettre, c'est un mot ou une phrase. Une parole.

Une image, c'est une parole écrite, une parole faite chair, une pensée immatérielle inscrite dans un objet matériel.

N'est-ce pas ce qu'il faut entendre en premier lorsqu'il est question d'image dans la création d'Adam et Ève ?

Et, faisons attention de ne pas nous précipiter trop vite sur la question de savoir à quoi elle ressemble, cette image. Ne confondons pas de suite une « *image* » (l'objet sur lequel une écriture est tracée) et sa « *ressemblance* » (le sujet qu'elle représente qui peut être une chose, un personnage, une situation).

C'est ici que, d'emblée, l'image et la ressemblance évoquées dans le début de la Genèse peuvent aisément être brouillées par notre lecture qui oublie trop aisément, d'une part, la réalité matérielle de la réalisation de l'image (indépendamment de son objet) et, d'autre part, le fait que l'image est aussi un symbole qui exprime et écrit, de manière générale, une action : celle de créer une réalité nouvelle (une parole écrite) dans un support matériel (un écrit) par une pensée immatérielle.

On veut s'intéresser directement et « *littéralement* » à ce que le dessin représente. Une image, cela nous paraît d'emblée une image de ce qu'elle représente avec plus ou moins de ressemblance.

Ainsi, on pense facilement que, puisque l'homme est à l'image de Dieu, cela veut dire qu'il lui ressemble. De ce seul point de vue, image et ressemblance paraissent des équivalents.

Mais, dans le contexte d'une écriture sumérienne faite d'images assez sommaires sur des morceaux d'argile, ce n'est guère équivalent.

Il y a même plusieurs niveaux de perception à considérer pour l'image chez un Sumérien.

Au niveau particulier, l'image, pour un Sumérien comme pour nous, c'est ce que nous percevons d'emblée : c'est ce qui est représenté par un dessin qui ressemble (plus ou moins bien) à ce qu'il montre. C'est le niveau de la ressemblance concrète.

À un niveau plus général, l'image, pour un Sumérien, c'est l'outil de base de l'écriture.

Au niveau de son écriture elle-même, le mot écrit « *image* » peut être un dessin symbolique qui représente l'outil de base de l'écriture ou l'action d'écrire.

Et l'action d'écrire peut elle-même être une image d'une réalité plus générale, celle de créer une réalité nouvelle par une pensée immatérielle transcrite de manière visible dans une réalité matérielle. C'est, par exemple, l'action de Dieu qui « *pense* » l'humain puis le rend réel dans le monde matériel.

Comment ne pas être interpellé par cette variété de points de vue et ne pas y chercher des pistes de réflexion pour essayer de mieux comprendre l'image et la ressemblance au cœur de notre création ? S'agit-il vraiment et simplement d'équivalents ? Cette équivalence est réelle (d'un point de vue possible), mais n'y a-t-il rien de plus à découvrir ?

Invité écrit : « *Il est intéressant de noter les prépositions accompagnant image et ressemblance.*

En Gn1, 27, c'est le beth qui est devant image et le caph qui est devant ressemblance...

Beth étant la consonne de la construction, de la maison, de la création...

Le caph ... exprime la conformité, le selon, le comme en français.

En Gn5, 1-5, quand nous sommes dans le livre des enfantements d'Adam c'est le beth qui passe devant ressemblance »

C'est, en effet, intéressant et pertinent de relever que, dans le texte hébreu, chacun des deux mots (image et ressemblance) est précédé par une préposition différente :

La traduction française officielle relève bien la différence en traduisant « *Faisons l'homme à notre image et **selon** notre ressemblance* ».

En lisant « *Faisons l'homme à notre image* », il ne faut pas trop vite penser à la ressemblance qui concerne l'objet ou le sujet de cette image, à ce qu'elle représente, mais pensons d'abord à ce qu'est une image en général.

Une image, c'est d'abord un concept général et abstrait (comme : une maison), avant d'être appliquée à un cas particulier (une image de telle maison de tel style à tel endroit).

Il n'y a pas de répétition dans les mots image et ressemblance si on accepte de considérer que l'image est un concept général et la ressemblance une indication sur l'objet ou le sujet d'une image.

Et ici, la différence des deux prépositions hébraïques (*beth* devant le mot image et *caph* devant le mot ressemblance) peut se comprendre. Pour savoir ce que représente une image ou à quoi ressemble ce qu'elle montre, il est normal d'utiliser le mot « *caph* » (selon) car la ressemblance renvoie au modèle qu'une image concrète représente. La ressemblance concerne le sujet ou l'objet d'une image concrète.

D'emblée, il faut observer que la préposition « ***beth*** » traduite par « à », dans l'expression « à notre image », n'a pas le sens de « comme » ou « selon » de la préposition « ***caph*** » dans la suite du verset biblique en cause, ni ailleurs dans le même premier chapitre de la Genèse.

La préposition « *beth* » peut être traduite par « dans », ou « sur » ou « à », mais semble toujours accompagner un verbe actif et renvoyer à une action, et donc ici au fait même de faire une image.

Cette préposition « *beth* » se retrouve, d'ailleurs, répétée à cinq reprises (!) dans la suite du même verset où elle est appliquée à la vocation de l'humain créé qui est de « dominer sur » (le texte hébreu comprend un verbe actif suivi de cinq objets précédés chacun de la préposition *beth*).

La traduction officielle italienne traduit bien le texte hébreu en cause de Gn 1, 26 : « *E Dio disse : "Facciamo l'uomo ... e domini sui pesci del mare e sugli uccelli del cielo, sul bestiame, su tutte le bestie selvatiche e su tutti i rettili che strisciano sulla terra" ».*

Il me semble que si un texte répète cinq fois une préposition qui vient d'être utilisée dans le même verset pour la création de l'humain, cela peut vouloir attirer notre attention sur l'importance de cette préposition pour bien comprendre le sens de ce qui nous est dit.

Littéralement, le texte hébreu, généralement traduit par « *Faisons l'homme à notre image* », peut être traduit littéralement par « *Faisons l'humain **dans** une image **de** Nous* ». C'est ainsi que le texte est traduit dans la version officielle du Vatican en anglais : « *« Let us make man **in our** image »*. Le site internet Lexilogos propose une traduction mot à mot encore plus précise : « *and he is saying Elohim we shall make human **in image of us** as likeness of us* ». (Scripture4all [PDF] Bible interlinéaire : hébreu & traduction de chaque mot en anglais).

Une image « *de* » Dieu (« *Notre* » image) cela peut signifier une image qui « *provient de Dieu* » ou une image qui « *représente Dieu* » ou les deux (une image qui provient de Dieu et qui le représente). Faire « *dans* » une image cela peut signifier « *à l'intérieur d'une image* » ou « *par le moyen d'une image* ».

Mais, ici, comme la ressemblance fait l'objet de la seconde partie du projet divin lorsque, après avoir indiqué « *Faisons l'homme à notre image* », la parole de Dieu précise « *et selon notre ressemblance* », il semble qu'on peut comprendre, par cette double précision, que l'humain créé est à la fois une image « *de* » Dieu, en ce sens qu'il s'agit, d'une part, d'une « *image* » réalisée par Dieu, d'une œuvre de Dieu qui est une « *image* » (qui, comme symbole de base de l'écriture sumérienne, indique une création par l'inscription d'une pensée immatérielle dans du matériel), et, d'autre part, d'une image qui ressemble à Dieu.

Et, nous retrouvons ici l'utilité de comprendre ce qu'est une image dans la culture sumérienne du quatrième millénaire avant Jésus-Christ : un nouveau mode de langage pour exprimer une pensée, une parole. Non plus par un langage oral qui ne peut être entendu que dans le temps et l'espace du présent, mais par un langage écrit qui permet à la parole de dépasser les limites du présent, pour être communicable à un absent, ailleurs, à un autre moment. Le langage écrit demeure dans le temps.

Pour un Sumérien, lorsque Dieu fait une image, il écrit. Il transforme une pensée, une réalité immatérielle, pour en faire une parole qui sort de Lui-même pour demeurer dans une réalité matérielle.

Et, lorsqu'il fait une image (l'homme) à son image (qui lui ressemble), il indique que l'homme lui-même comme Dieu auquel il ressemble est capable de faire à son tour une image, d'écrire comme Dieu.

La création de l'humain, n'est-ce pas d'abord cela ? De l'immatériel dans du matériel. Une réalité nouvelle qui est créée par de l'immatériel dans du matériel mais qui, en outre, demeure au-delà des limites du présent.

Dans la réalité corporelle où tout se renouvelle sans cesse, les êtres sont précaires comme une parole orale qui n'est entendue qu'au moment où elle est dite, qu'à l'endroit où elle est dite.

L'humain est créé dans le matériel par une pensée immatérielle et pour y demeurer.

Pour créer l'humain, Dieu fait une image, une écriture, c'est-à-dire une action qui fixe dans un support matériel une pensée immatérielle pour en faire une réalité nouvelle, matérielle et immatérielle. Aujourd'hui, c'est de l'encre et du papier qui forment matériellement un écrit. Pour les Sumériens, c'était un petit paquet (une tablette) d'argile creusé par un roseau qui formait matériellement un écrit.

Pour créer l'humain, un être corporel et spirituel, il fallait, et c'est ce que le Créateur a fait, réaliser une image, c'est-à-dire fixer de l'immatériel dans du matériel.

N'est pas là l'élément essentiel qui caractérise notre création comme « être à la fois corporel et spirituel » (C.E.C., 362) en qui « *L'unité de l'âme et du corps est si profonde que l'on doit considérer l'âme comme la « forme » du corps* » de sorte que « *l'esprit et la matière, dans l'homme, ne sont pas deux natures unies, mais leur union forme une unique nature* » (C.E.C., 365) ?

Et, pour confirmer que c'est bien ainsi qu'on peut comprendre que Dieu, pour créer l'homme, a décidé de « *faire une image* », une image faite par Dieu, une image provenant de lui, ne suffit-il pas de lire, dans la suite du récit, ce qu'il a réellement fait ?

Le récit de la Genèse va très exactement nous montrer Dieu qui fait une image pour créer l'humain, tel que pouvaient le comprendre les Sumériens, le lecteur d'une écriture primitive pictographique faite principalement d'images.

Pour décrire et représenter, par une image écrite, l'action de Dieu qui crée une réalité immatérielle dans la réalité matérielle qui est elle-même une image, c'est précisément la réalisation d'une image qui en donne une représentation symbolique adéquate.

Dieu dit, d'abord, « *faisons l'homme dans une image de nous* », une image faite par nous, une écriture (un acte qui crée de l'immatériel dans du matériel, qui inscrit de la pensée dans du corporel). Dieu crée l'homme en faisant une image.

L'image dont Dieu parle lorsqu'il dit « *Faisons l'humain dans une image de Nous* » ne nous montre pas Dieu lui-même, dans sa substance abstraite en dehors de toute action, mais Dieu à l'œuvre lorsqu'il crée l'humain. L'image de Dieu qui écrit une image.

Pour écrire cela, comme on le faisait chez les Sumériens lorsqu'ils ont inventé l'écriture durant le quatrième millénaire avant Jésus-Christ, il fallait écrire (dessiner, graver) une ou des images montrant Dieu qui extrait de la poussière d'un morceau d'argile du sol pour y graver une écriture de sorte que la masse d'argile qui n'était que matière devienne une parole inspirée, une parole faite chair.

Que nous dit le texte, dans sa version française officielle ? : « *Alors le Seigneur Dieu modela l'homme avec la poussière tirée du sol ; il insuffla dans ses narines le souffle de vie, et l'homme devint un être vivant* » (Gn 2, 7).

Nous pensons spontanément à l'argile du potier, même si nous avons quelque peine à imaginer qu'il soit possible d'y insuffler de la vie.

Mais, attention, le mot français « *sol* » nous renvoie trop vite et à tort à la surface du sol sous nos pieds. En réalité, le mot du texte hébreu est « *adamah* », ce qui renvoie à un matériau particulier caractérisé par sa couleur, l'argile rouge, et non à la surface du sol de la terre indépendamment de son matériau.

Il nous faut donc comprendre, de manière plus précise, que le Seigneur Dieu modela l'homme avec la poussière tirée de « *l'argile rouge* ».

Et, ici, il faut constater que la référence au potier perd de sa pertinence car, si le potier travaille et façonne de l'argile pour en former un objet, ce n'est pas avec de la poussière de l'argile, mais avec sa masse agglomérée. Une masse d'argile est moulée par le potier pour en faire l'objet souhaité.

Par contre, le Sumérien, lorsqu'il réalise une image, doit graver dans l'argile et en gratter un peu de matière pour y tracer un signe.

La traduction latine de la Vulgate ouvre ici la compréhension du mot « *poussière* » qu'elle traduit par le mot « *pulverem* » ce qui renvoie davantage à une poussière produite volontairement, « *pulvérisée* », de la masse de l'argile rouge.

Il faut ici se détacher de notre compréhension de l'écriture qu'à notre époque, nous percevons matériellement davantage comme une peinture (de l'encre colorée ajoutée sur un support) que comme une gravure (des traits marqués par un retrait d'un peu de matière du support).

Ne pensons-nous pas trop vite que l'adam c'est la poussière elle-même (que Dieu rassemblerait puis façonnerait après l'avoir enlevée du sol argileux) ? Le texte ne le dit pas expressément, ni certainement.

Par contre, si Dieu fait une image, s'il écrit, la poussière qu'il pulvérise de l'argile rouge est-elle, elle-même, l'image ? Cette poussière n'est-elle pas seulement ce qui est retiré de l'argile rouge pour que l'image y apparaisse ?

Ne sommes-nous pas ici comme ce fou d'un proverbe chinois qui, lorsque le sage lui montre la lune avec le doigt, regarde le doigt et non la lune ?

Ce qui importe ici, ce qui est créé, il ne faut pas le regarder dans la poussière retirée mais dans ce que la masse d'argile est devenue après que la poussière en ait été retirée par une écriture qui y a inscrit une pensée ou une parole.

Le récit biblique nous montre que Dieu réalise bien ce qu'il a dit : Faisons l'homme dans une image que nous allons réaliser et, Il l'a fait, lorsqu'il a enlevé de la poussière de l'argile rouge pour en faire l'homme ce qui représente une action divine qui inscrit de la pensée, de l'immatériel, du spirituel, dans du physique, du matériel, du corporel.

C'est en faisant une image que Dieu a créé l'homme. Nous sommes une lettre vivante de Dieu.

Mais, ceci ne suffit pas pour nous préciser ce qu'est l'homme, quel est le sujet de l'image que Dieu fait. Quel est l'être nouveau que Dieu décide de créer ? Quel est l'objet ou le sujet de l'image réalisée par Dieu ? Qui est cet humain voulu par Dieu ?

N'est-ce pas ce que révèle la précision distincte « *selon notre ressemblance* » ?

On peut en relever d'emblée quelques éléments principaux.

D'abord le pluriel, qui semble une évocation de la Trinité. « *Selon notre ressemblance* », cela ne parle pas d'abord de l'humain qui est encore à créer, mais de Dieu Lui-même, de la ressemblance du Père, du Fils et de l'Esprit Saint.

Et cette pluralité se trouvait déjà dans l'image elle-même lorsque Dieu dit « *Faisons l'homme à notre image* ».

« *À notre image* » évoque une création trinitaire qui se retrouve dans l'image de la création de l'homme.

En effet, cette image de Dieu qui crée en écrivant dans l'argile rouge nous montre le Père Créateur, mais aussi, ce qui sera révélé plus tard, Celui par qui tout a été fait, la parole qui se fait chair (le Christ est Lui-même image en tant que Parole qui se fait chair), et qui va s'incarner dans cette image, et, enfin, l'Esprit Saint. Ce n'est que lorsque le souffle de l'Esprit Saint vient dans l'image façonnée que l'homme devient un être vivant.

Mais, il reste à préciser la ressemblance de l'image. Comment l'humain va-t-il être réalisé selon la ressemblance du Père, du Fils et de l'Esprit Saint ?

Pour l'humain, il faudra aussi un vis-à-vis semblable pour que l'humanité ressemble à la communion de semblables dans la Trinité. L'humain ne trouvera pas un tel semblable dans la nature. Il faudra un surplus de création pour réaliser cette ressemblance dans l'humanité. C'est la création d'une femme, une semblable, qui va faire advenir une communion d'amour entre un homme et une femme semblables, selon la communion divine de semblables. Une communion qui ressemble à la communion de la Trinité de Dieu. Cette ressemblance sera créée dans le jardin d'Eden, dans cette réalité spirituelle du monde de Dieu.

Mais, dans un premier stade, lorsque Dieu fait l'homme, il le crée d'abord dans sa singularité. Il crée une personne. La ressemblance n'est pas immédiatement trinitaire.

Reprenons ici les extraits en cause de la Genèse dans le texte officiel français :

« *Faisons l'homme à notre image et selon notre ressemblance* » (Gn 1, 26),

« *Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, il les créa homme et femme* » (Gn 1, 27),

« *Le jour où Dieu créa l'homme, il le fit à la ressemblance de Dieu ; il les créa homme et femme ; il les bénit et il leur donna le nom d'« homme », le jour où ils furent créés.* » (Gn 5, 1-2),

« *Adam vécut cent trente ans, puis il engendra un fils à sa ressemblance et selon son image* » (Gn 5, 3).

Dieu est un. Mais, il n'y a pas de ressemblance de Dieu, ni de vie de Dieu, sans amour et communion, sans pluralité, sans altérité. Cependant, en tout, Dieu est toujours « *un* ».

L'humain à la ressemblance de Dieu doit être « *un* » autant que « *communion* ». Singulier et en communion avec d'autres.

Avant de réaliser la ressemblance à Dieu, en ce qu'il est une communion d'amour de trois personnes, « *selon **notre** ressemblance* », Dieu crée d'abord l'humain selon « *sa* » ressemblance. Au singulier. C'est d'abord l'unicité de Dieu qui est montrée. Il crée d'abord à « *son* » image (ou « *dans* » une image de Lui). C'est dans une image de « *Lui* » qu'il crée. Et le texte précise que cette singularité et cette unicité ne disparaissent pas dans la différence sexuelle. Mâle et femelle, il les crée, dans son image, dans une image de Lui. Mais, le seul fait de la différence sexuelle n'est pas suffisant pour accomplir une création selon « *notre* » ressemblance.

Sans l'amour librement choisi de l'homme lui-même, Dieu peut réaliser et créer une ressemblance avec l'unicité de Dieu, en créant un être singulier. Un être qui, comme son Créateur, peut « *écrire* », c'est-à-dire, dépasser mentalement le présent pour créer de l'immatériel dans du matériel.

Mais, pour ouvrir un accès à une ressemblance trinitaire, l'être singulier sexué doit encore découvrir un vis-à-vis semblable mais distinct dans une réelle altérité.

La ressemblance de plusieurs personnes en communion d'amour sera réalisée dans le jardin d'Eden. L'amour conjugal d'Adam et Ève montre l'achèvement de la création selon « *Notre* » ressemblance.

Après le péché originel, le pluriel disparaît et il demeure seulement que Dieu a créé Adam à « *sa* » ressemblance. L'amour trinitaire n'est plus pleinement présent, mais seulement la singularité, l'image de l'unicité de Dieu.

Adam ne va plus pouvoir engendrer une image à la ressemblance de Dieu, mais il va seulement engendrer « *à sa ressemblance* » et « *selon son image* » (Gn 5, 3). Il n'a plus que lui-même pour modèle. Il ne peut pas lui-même créer un être nouveau qui pourrait être autre sans péché originel, mais seulement reproduire un semblable selon ce qu'il est lui-même devenu.

Le modèle de Dieu pour l'homme, c'est la Trinité, la ressemblance en communion d'amour des personnes de la Trinité. Le modèle d'Adam, après le péché originel, ce n'est plus qu'une image qui lui ressemble.

Il transmet et reproduit cette image créée par Dieu : un être nouveau, corporel et spirituel, fait d'immatériel dans du matériel. Nous sommes des images d'Adam qui est lui-même image de Dieu. Nous sommes bien ainsi à l'image et à la ressemblance de Dieu.

Mais, hélas, la ressemblance n'est plus celle du Dieu trinitaire, mais celle d'Adam blessé par le péché originel, séparé de Dieu.

Il reproduit non plus dans une image qu'il crée librement, mais il engendre directement à l'identique, à sa propre ressemblance.

Voilà qui peut renverser le sens d'un texte et faire apparaître un sens « *autre* ».

L'humain, créé par un souffle spirituel de Dieu, n'est-il pas aussi créé, dans la chair terrestre, par le don d'un accès au langage symbolique que l'humain découvre par l'écriture qui lui donne accès à un « *autre* », par des signes écrits dans l'argile matérialisant la parole ? L'humain est créé par la parole. Celle qui se parle, s'écrit et se lit.

N'est-ce pas la poussière de l'argile qui est retirée par l'écriture qui montre ce que fut la création singulière de l'humain ? Par ce grattage d'une argile rouge, Dieu n'a-t-il pas exprimé la singularité qui caractérise l'adam, qui va lui donner son nom ? Il devient l'adam. Pas n'importe quelle créature : il est celle qui est façonnée par de la poussière retirée de l'argile rouge, par un acte d'écriture créant un être capable d'accéder à son tour à l'écriture et la lecture.

Le vide, le trou, creusé dans l'argile par le retrait d'un peu de poussière lors d'une écriture, ne montre-t-il pas la formation de l'intelligence de l'homme dans laquelle Dieu a insufflé un souffle spirituel qui en a fait une âme immortelle d'une nature indissociablement terrestre et spirituelle ?

Dans l'argile, la parole pensée ou orale se fait matière. Elle se fait chair.

La poussière d'argile que le calame retire dans l'argile fait surgir un trou qui fait sens et qui devient symbole pour lui et pour tout autre qui peut en partager le sens.

Cette ouverture au symbole permet à l'homme de se construire, s'édifier, et se développer avec un autre que lui-même.

Pensons à ce qu'est, concrètement, l'écriture.

Avec des gestes et un langage oral sans écriture, l'adam peut dialoguer avec ses semblables, mais uniquement en la présence de l'autre. La parole orale n'est entendue que par celui qui est présent au moment et à l'endroit de celui qui parle. Seule la parole fixée sur un support matériel extérieur à lui-même permet à l'humain de la transmettre et de l'accumuler au-delà du présent, dans le temps et dans l'espace. La parole écrite étend la parole à d'autres que les yeux ne peuvent voir au moment et à l'endroit de l'écriture.

En creusant des signes dans l'argile, l'humain dispose aussi d'un moyen de penser lui-même ses propres écrits, mais aussi de partager ses pensées avec un autre que lui-même et d'accumuler un savoir qui va permettre des connaissances et des réalisations de plus en plus complexes, de manière comparable à l'évolution biologique qui, à partir des atomes puis des molécules, a fait émerger des êtres de plus en plus complexes aux capacités de plus en plus étendues.

Dès le moment où un humain a acquis un moyen de représenter matériellement sa pensée, en dehors de lui, son psychisme transcende la limitation dans le temps et l'espace de la parole orale et entre dans une perspective qui peut le tourner vers l'infini de Dieu qui est présent sans limite dans le temps ou l'espace. L'écrit, au contraire de l'oral, peut être transmis et partagé avec d'autres qui ne sont ni au même endroit, ni au même moment.

Dans son livre « *Où en sommes-nous ? Une esquisse de l'histoire humaine* », Emmanuel Todd observe que : « *Nous aurions tort de ne voir, dans l'apprentissage de la lecture que l'acquisition d'une technique. On commence aujourd'hui à mesurer l'élargissement du fonctionnement cérébral induit par un usage intensif et précoce de la lecture... On peut évoquer un cerveau modifié par l'alphabétisation...*

La lecture crée un homme nouveau. Elle change le rapport au monde. Elle permet une vie intérieure plus complexe et réalise une transformation de la personnalité, pour le meilleur et pour le pire... la transformation psychique qui accompagne la pratique régulière de la lecture ... la transformation d'une personnalité... en une personnalité nouvelle dirigée par un gyroscope intérieur. » (p. 159).

Au cœur de la création de l'humain à son image, façonné en être libre d'aimer, de choisir ou non la vie en communion avec Dieu, en être responsable, Dieu n'a-t-il pas forgé sa conscience en rendant l'humain capable de distance et de réflexion hors de lui-même, comme l'écriture en est la manifestation concrète ?

Le Christ, Parole faite chair, n'en donne-t-il pas un écho ou une image lorsqu'il est confronté à un adultère, ce péché qui symbolise l'infidélité d'Israël autant que l'infidélité de tout homme ?

En effet, nous pouvons observer qu'outre une parole, par laquelle Jésus invite chaque auditeur à comprendre l'universalité du péché depuis le péché originel, ce choix libre fait par les humains (« *Que celui qui parmi vous est sans péché lui jette la première pierre !* »), n'est-ce pas la formation de la conscience de chacun qui se trouve évoquée lorsque Jésus se baisse et écrit sur le sol, par des traits qui enlèvent un peu de poussière du sol ? (cf. Jn, 8, 1-10) N'est-ce pas comme au jour de la création lorsque Dieu forme l'humain avec de la poussière retirée du sol ?

En présence du péché (l'infidélité de tout homme à son Créateur), le Christ, par qui tout a été fait, n'a-t-il pas façonné la conscience de ceux qui se trouvaient en présence du mal en écrivant sur le sol ? N'était-ce pas une évocation de l'acte Créateur de la conscience humaine ? Y a-t-il une responsabilité d'un choix conscient devant le bien ou le mal sans une possibilité de mise à distance en dehors du soi ?

A-t-on assez perçu ce que l'écriture peut nous dire de la création de l'humanité ?

A priori, sur le plan physique, on peut tout imaginer, mais l'être humain n'est pas que physique. Il est aussi une création spirituelle. Et là, comme créature à l'image et à la ressemblance de Dieu, doté d'une âme immortelle, c'est bien sur notre terre du système solaire qu'il a été créé et l'allégation d'autres semblables ailleurs dans l'univers ne repose strictement sur rien d'autre que notre imagination et sur des possibilités théoriques d'ordre physique.

44. Le corps, l'esprit et l'âme

Invité écrit : *« Je comprends tout à fait votre hypothèse selon laquelle, Dieu, à un moment de l'histoire, a donné une âme immortelle à l'homme, le distinguant en cela de pré-humains. Mais je la rejette. »*

Attention aux mots utilisés. Je dois répéter, une fois de plus, que Dieu n'a pas « *donné une âme immortelle à l'homme* ». Non. Nous sommes des âmes immortelles créées directement par Dieu. Il n'y a jamais eu « *quelqu'un* » (par exemple, un pré-humain) qui aurait « *reçu* » une « *âme immortelle* » et aurait ainsi été transformé en « *homme* ».

Dieu a façonné le monde et la nature corporelle par une longue évolution, mais je ne pense pas du tout qu'il ait « *donné* » une âme immortelle à un individu préexistant. Cela semble très difficile à faire comprendre. Il a créé du neuf en unissant du corporel venant de la nature matérielle et du spirituel venant de Lui-même. L'âme immortelle est le produit de cette addition. Ce n'est ni le corps seul, ni l'esprit insufflé seul, qui se transformerait en âme immortelle. Cette âme est l'effet supplémentaire et créé de leur fusion.

Notre corps n'est pas éternel. En utilisant des termes du langage scientifique actuel, il me semble qu'on peut dire que notre corps n'existe pas avant que ne se forme notre ADN singulier lors de la fusion des gamètes de nos père et mère. Le corps c'est l'expression de l'ADN original qui se forme lors de cette fusion et à partir de laquelle des éléments de la nature vont être intégrés et organisés d'une manière qui va développer ce corps singulier et le faire exister avec ses innombrables particularités jusqu'à sa mort physique.

Dieu a uni son souffle spirituel dans cette aventure. C'est bien sûr une conviction de foi, une relecture chrétienne du souffle spirituel que Dieu insuffle dans les narines. Il en résulte une âme immortelle.

Invité écrit : *« Je rejette cette conception que je considère comme anthropocentriste puisque par nos connaissances actuelles, nous savons que la terre fut peuplée pendant des millions d'années par les dinosaures et qu'aucun humain ni même pré-humain ne les a cotoyés. L'apparition de l'humanité est relativement récente au regard de la formation de l'univers et à l'évolution de notre planète. »*

Je ne comprends pas la déduction qui est faite ici. Bien au contraire, si nous sommes d'accord sur cette apparition récente, le risque d'un point de vue « *anthropocentriste* » n'est-il pas plus grand si nous ne voulons comprendre cette apparition que sous l'angle de sa réalité naturelle visible qui nous est connaissable par nos sens terrestres ?

Mais, en parlant de réalité invisible, cela nous renvoie à la question de l'âme immortelle.

Invité écrit : *« Encore une fois, le récit de la Genèse n'établit pas de distinction entre humains et pré-humains dans la mesure où les auteurs bibliques situent la création de l'homme dans le cadre de l'unique acte de création. Ce n'est qu'au terme du sixième jour, qui marque la naissance de l'humanité, que la création est achevée et que Dieu peut se reposer de son œuvre. L'humanité est donc associée directement au commencement de tout ce qui existe. »*

Ici, il me semble que nous sommes d'accord.

Invité écrit : « *Concernant ma position : je pense que l'homme est le fruit d'une évolution entièrement naturelle et dépourvu de toute intervention divine.* »

Ici, nous nous trouvons au cœur de la question.

Invité écrit : « *Dieu est la cause première de la naissance de l'univers, par Lui la création se substitue au néant. Mais l'expansion continue de l'univers, la formation de notre planète, l'apparition de la vie et son évolution, la naissance et l'évolution de l'humanité obéissent entièrement aux lois de la physique, issues du génial Penseur.* »

Sur ce point nous sommes en effet d'accord.

Le contraire supposerait que Dieu aurait oublié ou « *mal fait* » quelque chose, ce qui serait absurde.

Dieu a fait le monde qui convient parfaitement pour que l'humain puisse y vivre libre et le développer librement. Et même pour qu'il puisse faire un choix autre. Pour qu'il y soit libre de vivre ou non en communion d'amour avec son Créateur. Sans liberté, aucun être ne peut partager la vie d'amour de Dieu.

Invité écrit : « *Je ne crois pas que Dieu ait doté l'homme d'une âme immortelle à un moment de l'histoire, créant ainsi une séparation entre hommes et supposés pré-humains. Je n'adhère d'ailleurs pas à cette distinction.* »

Une fois encore, il me semble que je dois de nouveau répéter que, de mon point de vue, il n'y a pas d'homme (un individu préexistant) qui serait « *doté* » d'une âme immortelle à un moment de l'histoire, mais une création nouvelle avec un corps provenant de la nature matérielle, sans aucune violation des lois physiques du monde matériel pré-créé pour l'humain. Par une action spirituelle.

L'Incarnation du Christ, nouvel Adam, est la révélation la plus lumineuse de ce que fut notre propre création. Rien dans la nature et les lois physiques ne pouvait y faire exister Dieu fait homme. Il ne s'est pas fait homme en « *dotant* » un Jésus humain de sa nature divine ou en venant habiter « *dans* » un humain.

Par l'Immaculée Conception de Marie puis une conception virginale, l'Esprit Saint a insufflé Dieu lui-même dès le premier instant de la formation de son ADN physique (pour utiliser encore un langage actuel). Dès le premier instant de sa conception, Jésus fut indivisiblement vrai Dieu (ce qu'il est de toute éternité) et vrai homme.

Invité écrit : « *Pour moi, l'homme est le fruit d'un long processus de l'évolution, auquel est soumis l'intelligence elle-même : elle s'est en effet développée peu à peu. De la découverte du feu, l'homme est aujourd'hui capable de concevoir et envoyer des fusées dans l'espace.* »

Nous sommes ici au cœur du problème. Comment concevoir une « *intervention divine directe dans l'histoire* » sans entrer en contradiction avec la liberté essentielle à l'humanité et relevée dans les réflexions qui précèdent ?

On est bien ici au cœur de la foi et aux limites de ce que l'intelligence peut saisir de manière satisfaisante à elle seule. La connaissance par l'amour et la foi ne sont-elles pas ici incontournables ?

Invité écrit : « *Par le développement de son intelligence, l'homme a fini au fil du temps par prendre conscience de lui-même (ce qui le distingue du règne animal) et dans le cadre de sa réflexion sur ses origines et sur sa destinée qui découle nécessairement de cette prise de conscience du soi, a fini par conceptualiser très récemment à l'échelle de l'histoire humaine le principe d'une âme immortelle. Cette profession de foi est donc l'aboutissement d'un long cheminement intellectuel.* »

C'est vrai, mais ce n'est clairement pas suffisant comme l'indique immédiatement la suite de votre réflexion.

Invité écrit : *« une âme immortelle... Est-elle une réalité pour autant, toute la question est là. Je n'ai pas de réponse. »*

Que dire devant un tel témoignage de ce que peut être une « nuit » de la foi ?

Nous sommes ici en train de développer de longues réflexions argumentées et elles ne peuvent déboucher seules sur la lumière. Il me semble que nous le savons et devons le savoir depuis le choix originel d'Adam et Ève. Il n'y a pas de connaissance, ni de vie, « seul ». Nous ne pouvons connaître et vivre que par l'amour, en communion d'amour. Comme Dieu Lui-même. Comme l'amour du Père, du Fils et de l'Esprit Saint.

Notre seul cerveau ne peut dépasser seul ses propres limites pour découvrir ce qui est au-delà du terrestre.

Invité écrit : *« Il me semble en tout cas important d'établir une distinction entre intelligence et âme. La première est selon moi entièrement régie par le cerveau et obéit donc à une cause scientifique. »*

C'est cohérent avec l'ensemble de votre réflexion, mais je pense la réalité autrement parce que l'âme immortelle, la personne humaine créée, me semble indivisiblement corporelle et spirituelle.

Cette nature unique mais double ne me semble pas permettre de diviser notre intelligence entre « ce qui est terrestre, neurologique » et « ce qui est spirituel ». C'est une distinction impossible, parce que le « moi », le « je », est, précisément, le produit fusionné de ce qui est corps produit par la nature et de ce qui est esprit insufflé par Dieu.

Invité écrit : *« peut-être l'homme a-t-il eu une âme de tout temps dont il a fini par prendre conscience par le développement de son intelligence. »*

Si vous ne considérez que l'âme et l'intelligence qui proviennent de l'évolution physique, il est cohérent de penser que ce sont des réalités « de tout temps ».

C'est directement lié à la question préalable de l'intervention directe du Créateur dans la création d'un être nouveau qui n'est pas « que » corporel.

Invité écrit : *« je pense que la conscience de soi découle de l'intelligence. Peut-être les animaux en ont-ils une également sans en être conscients, faute d'une intelligence suffisante. Et que range-t-on dans l'idée d'une âme, la question est également posée. »*

Si vous ne pensez qu'à une intelligence issue de l'évolution, il n'y a plus entre les vivants que des différences secondaires avec des capacités secondaires variables sans délimitation franche des espèces.

L'âme, en tant que forme du corps, est une notion applicable aux animaux comme aux humains. La Genèse utilise d'ailleurs le même terme pour les deux dans les récits de la création.

Invité écrit : *« Ce qui fait l'essence de ce que nous sommes, notre identité ? Pourquoi pas. Là non plus, je n'ai pas de réponse. »*

C'est bien ici la question essentielle et pour laquelle l'actualisation de notre foi en la création me semble tellement importante pour annoncer l'Évangile aujourd'hui.

Comment annoncer le Christ sans un message amélioré sur l'homme tenant compte des connaissances et des attentes de notre époque ?

Bassmeg écrit : « Si j'ai bien compris l'idée, l'âme apparaît d'un seul coup... quand le gamète mâle rencontre le gamète femelle.

Quand on féconde in vitro une gamète femelle humaine avec une gamète mâle humaine, on observe strictement la même chose que quand ce sont des gamètes de bovins, de singes ou de canidés. Pas de flash lumineux, ni de rayons gamma, ni rien n'indiquant la création d'une âme. On a pourtant bien regardé.

Mais il se passe concrètement la même chose, que l'on fasse une fécondation avec des animaux ou des humains. C'est un fait. Si une âme se créait chez les gamètes humains, mais pas chez les gamètes de gorilles, ne devrait-on pas attendre une différence puissamment observable ?...

Une personne n'apparaît jamais ex nihilo. Elle est plutôt le résultat d'un TRÈS long processus. Je m'explique. Il y a des années, deux personnes se sont croisées...

Je me suis construite petit à petit, atome après atome...

Pour ma personnalité, c'est peu ou prou la même chose. A ma naissance, j'avais moins de personnalité que n'importe quel caniche d'un an...

Premier point, nos corps sont issus de l'évolution lente et continue...

Deuxième point, les personnalités individuelles se forment lentement, au cours de la vie... »

Vous écrivez que « Une personne n'apparaît jamais ex nihilo. Elle est plutôt le résultat d'un TRES long processus. Je m'explique. Il y a des années, deux personnes se sont croisées... ».

Il y a ici un malentendu. Personne ne conteste ici les processus que vous expliquez.

Mais, dans la réalité concrète, même les scientifiques admettent que parfois, $1 + 1 = 3$ en ce sens que la somme de deux choses est une chose autre que chacune des deux choses constituantes séparées. Nous sommes plus et autre que la somme de nos cellules.

C'est en ce sens que la personne est créée ex nihilo, parce qu'elle est un être nouveau, une âme immortelle qui est créée par un souffle spirituel divin dans un corps. Ex nihilo ne veut pas dire sans éléments constitutants.

Avant la création, il y a une réalité corporelle (avec une évolution de milliards d'années dans et par la nature que Dieu a aussi créée) et l'Esprit Saint. Au moment de la création, le souffle de l'Esprit dans le corps façonné par Dieu crée une âme nouvelle. Cette âme est le « **produit** » du corps et du souffle spirituel et cette âme est « **autre** » que le corps et le souffle spirituel qui la constituent.

C'est en ce sens, et en ce sens uniquement, que la personne est créée ex nihilo. Elle n'est pas créée par une évolution du corps sans le souffle spirituel de Dieu. Elle n'est pas davantage créée par le souffle spirituel de Dieu sans le corps.

Vous pouvez décomposer tous les éléments du corps, vous ne trouverez jamais la personne.

Vous pouvez étudier profondément toutes les caractéristiques de l'Esprit et de son souffle, vous n'y trouverez jamais la personne humaine.

On peut dire que l'âme est comme la forme du corps.

Où est la preuve du souffle spirituel ?

Je ne peux pas vous le prouver matériellement ou scientifiquement. Ce serait un parfait contre-sens puisque la réalité spirituelle est précisément ce qui est au-delà de ce que notre cerveau naturel peut comprendre.

Cela n'empêche pas de pouvoir l'expliquer de manière raisonnable et aucune science humaine ne peut prouver le contraire.

Vous écrivez : « *Je me suis construite petit à petit, atome après atome* ».

Certes, mais ici de nouveau, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Les atomes ne sont que des constituants du corps. Ils ne nous disent rien de l'esprit, ni de la création nouvelle d'un souffle spirituel dans un corps.

Les mots sont plus ambigus lorsque vous parlez de « *personnalité* ». Car, dans un sens, la personnalité ce sont les caractéristiques de la personne, et cela peut recouvrir la même réalité, mais je suppose que vous visez plutôt ici ce qui évolue dans les caractéristiques psychologiques et se développe tout au long de notre existence terrestre.

Vous serez cependant d'accord, autant que votre mémoire vous le permet, de considérer que, dans votre plus ancien souvenir parfois à l'âge de 4 ou 5 ans, ou dans les troubles immatures de votre adolescence, vous vous reconnaissez néanmoins vous-même.

Chacun de nous se reconnaît dans tous les événements de son passé, même s'il a changé et évolué. C'était bien moi, et je « *me* » reconnais.

Ce « *moi* » que l'on reconnaît dans tout notre passé, c'est la personne. Il y a de l'évolution et de la discontinuité dans notre existence, mais c'est toujours bien « *moi* ».

Ici, ce n'est que de ce « *moi* » dont nous parlons. Donc, sans contradiction avec toutes les évolutions que vous observez. J'espère que nous pourrions être d'accord sur ce point et que ce « *moi* » ne se confond pas avec tout ce qui évolue et change. C'est l'âme.

Est-ce que cette âme apparaît après la conception, à un moment de l'évolution de l'embryon, du fœtus ou de l'enfant ? Il me semble que rien ne permet de le penser.

Voyez vous-même que le « *moi* » reste le même alors qu'il connaît cependant de nombreux changements durant toute l'existence terrestre dont vous avez le souvenir.

Chaque parent de famille nombreuse sait d'ailleurs par expérience que la personnalité différente de chaque enfant se révèle et est présente dès la naissance, et que le bébé, que chaque enfant a été, était déjà bien, par tout son comportement, la même personne que celle devenue ensuite adulte.

Même dans le ventre de leur mère, on pouvait déjà percevoir un peu chacune de leurs différentes personnalités.

Oui, le « *moi* » est présent dès la conception.

Dans la réalité, vos multiples sous-questions par rapport au moment de la création de l'âme et à la conception suffisent déjà pour montrer à quel point il serait vain de prétendre pouvoir choisir de placer le début de la vie humaine après la conception, à tel moment plutôt qu'à tel autre.

La biologie elle-même vient aujourd'hui nous éclairer : l'ADN de chacun est totalement et parfaitement déterminé dès le jour de la conception, sans qu'il soit utile de chercher à détailler toutes les étapes des premières heures d'une nouvelle vie conçue. Dans cet ADN, c'est déjà tout le corps de l'adulte futur qui est déterminé. Par ailleurs, le souffle spirituel (qui est distinct du cerveau et de toutes les caractéristiques psychiques du corps) se transmet inchangé à tous les humains depuis la création d'Adam et Ève, car Dieu qui en est la source est immuable.

Donc, dès lors que le corps singulier est entièrement présent dès la conception et puisque le souffle spirituel se transmet depuis la création, il me semble exact de penser que chaque être nouveau est créé dès le moment de la formation de son ADN lors de sa conception.

Mais, les mots et la science ont ici leurs limites. Le concept de l'ADN est pratique mais il doit peut-être être affiné et nuancé. Il n'est qu'un repère relativement adéquat en l'état actuel de la science.

Bassmeg écrit : *« Si on part du postulat que l'âme "apparaît" à la fécondation, alors quid des jumeaux ? Ont-ils une moitié d'âme ? Et les triplés ?... alors quid des clones ? »*

C'est quoi le « *moment de la formation de l'ADN* » chez des jumeaux qui ont a priori un ADN identique ?

Nous savons, sans aucun doute sérieux, que ce sont des personnes distinctes.

Sofia écrit : *« Pour vous, la création de l'âme a lieu dès la conception, c'est-à-dire dès que le spermatozoïde rencontre l'ovule. C'est bien ça ?*

Or, dans le cas des vrais jumeaux, la cellule-œuf qui résulte de la fécondation s'est séparée en deux, et a abouti à deux embryons (donc deux individus) distincts. Or cette cellule-œuf, dans votre hypothèse, elle avait déjà une âme. Si elle se sépare en deux au bout de quelques jours (?), qu'arrive-t-il à l'âme ? Elle est aussi coupée en deux ? Un des embryons n'a pas d'âme ? Il y avait deux âmes pour une seule cellule-œuf ?

Vous dites : "Tant qu'il n'y a qu'un embryon, il n'y a qu'une âme et dès qu'il y a deux embryons, il y a deux âmes." Sauf que, si j'ai bien compris, et toujours dans le cas des vrais-jumeaux, la cellule-œuf "originelle" n'existe plus en tant que telle. »

Personnellement, il me paraît également inexact de prétendre qu'un embryon ayant une âme s'est divisé en deux embryons, en deux âmes, que de prétendre qu'un même embryon avait à un moment deux âmes.

Si un embryon se divise biologiquement, c'est toujours pour une cause biologique même si cette cause nous est inconnue. Nous croyons, selon nos connaissances scientifiques limitées, qu'il y a un embryon, mais rien ne nous permet d'affirmer, en réalité, que la première cellule embryonnaire à l'origine de jumeaux ne contient pas, dès sa conception, une double présence biologique et spirituelle. La division n'est-elle pas déjà présente dans ce qui peut nous apparaître (à tort) comme un embryon indivisible ? Bref, dès sa conception, n'est-il pas déjà, dans sa réalité biologique autant que spirituellement, une union du type de celle de frères siamois ?

Même si la science ne peut rien distinguer, la division ultérieure en deux jumeaux ne peut-elle suffire à nous convaincre que, dès la conception, cette division était déjà en germe dans l'unique cellule initiale et très certainement dans l'acte Créateur des deux âmes spirituelles par Dieu.

Dès la conception de jumeaux, il me semble qu'on peut affirmer l'existence de deux âmes distinctes et de deux corps distincts qui, dans leur histoire, ont vécu ensemble dans une même cellule mais non de manière indistincte ou avec un seul corps puisque, précisément, ils se sont distingués pour des motifs biologiques qui existent même s'ils nous échappent.

Donc, personnellement je préfère penser que, dans l'unique première cellule, il y a déjà deux corps et deux âmes dès la conception de cette cellule initiale d'où deux jumeaux vont surgir distinctement. La division cellulaire qui sépare deux jumeaux fait apparaître et révèle deux corps et deux êtres distincts qui existaient déjà de manière cachée dans l'unique cellule (ou les premières cellules) qui s'est (se sont) divisée(s).

Contrairement à ce qui se passe normalement pour tous les « *non-jumeaux* », l'ovule fécondé à l'origine de jumeaux se sépare en deux après la conception. La cause physiologique en est actuellement inconnue, mais je peux imaginer deux hypothèses.

Soit, la cause de la future division de l'œuf fécondé se trouve, dès la conception, dans l'œuf fécondé et, dans ce cas, les jumeaux sont en réalité déjà deux êtres présents avant même la séparation qui intervient ensuite, même si nos connaissances scientifiques ne peuvent nous éclairer davantage actuellement. Si l'œuf se divise, c'est précisément parce qu'il y a en lui un élément de distinction.

Soit, la cause de la future division de l'œuf fécondé est ultérieure et extérieure à la fécondation, et, dans ce cas, il est possible qu'en fait, il y aurait un aîné, conçu pleinement dès la fécondation, puis un second jumeau qui serait conçu, comme un clone, au moment de la division de l'œuf.

On est, bien sûr, en pleine spéculation avec des tentatives d'explication d'une situation particulière, mais une de vos questions évoque précisément l'hypothèse du clonage.

Et vous avez raison de la poser car il n'y a guère de doute que le clonage d'humains ne soit pas moins possible biologiquement que le clonage d'animaux déjà réussi.

Heureusement que des lois s'y opposent autant que possible, mais... dans quelques années, un savant fou...

Quelle que soit la manière dont les humains réalisent leur reproduction (naturelle, par fécondation in vitro ou par clonage), il me semble qu'il n'y a aucun doute que l'être ainsi conçu est pleinement humain, comme chacun de nous, avec une âme immortelle.

Gaudens écrit : « *le souffle divin est-il la même chose que l'âme ou viendrait-il en sus d'une âme déjà existante pour de nombreuses générations précédant Adam et Eve ?* »

Tout dépend du sens donné au mot « âme ». Comme principe de vie, tout vivant terrestre, y compris les animaux, ont une âme.

Le souffle divin est une action de Dieu qui fait d'Adam et Ève ainsi que leurs descendants, des âmes ayant une nature corporelle et spirituelle. Aucune autre créature n'est ainsi.

Le souffle divin n'est donc pas la même chose que l'âme mais est une action de Dieu qui produit une âme singulière.

Elle est singulière parce que cette action divine, insufflant un esprit dans une réalité corporelle, produit l'âme, la personne humaine qui survit à la mort physique de son corps.

Nous sommes ici dans une situation du type $[1 + 1 = 3]$. Dieu met ensemble du corporel (1) et du spirituel (2) et il advient une réalité nouvelle : une âme humaine (3) qui n'est pas une simple addition de ce qui a été mis ensemble, mais une création produite par cette addition.

Le meilleur exemple reste celui que j'aime percevoir dans la Genèse, celui d'une image.

1. Vous avez du papier et de l'encre ou, à l'époque, une tablette d'argile : c'est le corps.
2. Vous avez une action du dessinateur ou de l'écrivain qui écrit ou qui grave la pensée immatérielle de quelque chose, ou de quelqu'un, ou d'une scène qu'il veut représenter dans une image : c'est le souffle divin immatériel dans le corps (le papier ou la tablette d'argile)
3. Vous avez finalement une image indivisiblement corporelle et immatérielle : il faut à la fois, d'une part, le papier, l'encre et le crayon (ou la tablette d'argile et le calame pour y graver), et, d'autre part, l'action du dessinateur qui est mue par une pensée immatérielle. Sans l'un et l'autre ensemble, il n'y a pas d'image.

Gaudens écrit : « *l'âme que vous reconnaissez à tout principe de vie : hominidés, animaux, (plantes aussi?) est-elle le fruit d'un développement intrinsèque comme le corps et en même temps que lui? Ce qui du reste pourrait signifier qu'une telle âme commencerait dans une sorte d'indétermination foetale, puis d'enfance et enfin d'âge adulte avant de mourir comme le corps. Ou est-elle donnée par*

Dieu, tout comme le serait celle qui est donnée par le "souffle divin" Créateur d'hommes véritables ? En ce cas, Adam n'aurait-il pas reçu deux âmes, ce qui fait un peu désordre, peut-être ? »

Je n'ai jamais entendu qu'on parle d'âme pour les plantes et je n'aime guère utiliser ce mot pour les animaux.

Le principe de vie accompagne nécessairement chaque corps d'un être vivant dès sa conception tout au long de son développement et jusqu'à sa mort. Mais, il n'y a aucune indétermination fœtale. Bien au contraire, comme le montre la connaissance actuelle de l'ADN, ce principe est fixé en tout dès l'instant de la conception. Et il est unique pour chaque être.

Cela vaut aussi pour l'âme de l'humain créé à l'image de Dieu qui ne cumule évidemment pas deux âmes. Il est une âme indivisible, corporelle et spirituelle, dès l'instant de sa conception. Il n'a pas d'abord une âme animale qui deviendrait ensuite une âme spirituelle.

Cette âme n'est pas « *donnée* » par Dieu (ce qui supposerait un receveur ou une âme qui existerait déjà), mais « *créée* » par Dieu (les éléments corporels et spirituels qui participent à cette création ne sont pas des âmes, ni des personnes).

Gaudens écrit : « *Mais surtout, dans le cas des hominidés, cette âme suffirait-elle à produire une sorte d'attrait pour le divin (je ne sais trop comment l'exprimer...) et, j'y reviens, la capacité de concevoir une après-vie comme semble le montrer (est-ce une déduction hâtive ?) la pratique des rites funéraires ? Une telle hypothèse semble bancal : si cette "âme" était de même nature que celle des animaux, elle devrait également permettre à ceux-ci de pratiquer des rites funéraires... Et donc ne serait-il pas plus correct de lui reconnaître l'immortalité, résidu du caractère parfait donné par le souffle divin avant la chute ? Avec la conséquence de devoir remonter quelques millénaires auparavant pour dater celle-ci... »*

Votre question ici est scientifique et les athées pensent que le cerveau humain suffit à pouvoir imaginer et inventer le divin et une survie.

Je n'ai aucun indice me permettant de les contredire. Où sont ou seraient les limites d'un cerveau naturel ? Qu'est-ce qui nous permettrait d'exclure qu'un cerveau issu de la nature ne puisse imaginer des abstractions ?

Cela vaut aussi pour les rites funéraires.

Le seul critère de réelle distinction c'est la nature simultanément corporelle et spirituelle de l'humain créé à l'image de Dieu avec son immortalité, en ce sens, qu'une fois conçue, sa personne n'est plus détruite par la mort physique de son corps.

Et, ici, vous mettez le doigt sur la réelle difficulté en inversant l'approche par votre question concernant les êtres préhistoriques pratiquant, par exemple, des rites funéraires : « *ne serait-il pas plus correct de lui reconnaître l'immortalité, résidu du caractère parfait donné par le souffle divin avant la chute ?* ».

Je comprends cette approche, mais il me paraît aléatoire de partir d'une observation d'une caractéristique terrestre pour en déduire une réalité spirituelle. Il me paraît douteux de remonter de cent mille ans, pendant lesquels les homos sapiens n'ont laissé aucune trace d'un développement significatif évoquant la vocation qui a été donnée à Adam et Ève, mais aussi de se décaler complètement des indications de temps données par l'auteur de la Genèse et du contexte clairement néolithique du récit d'Adam et Ève dont les enfants pratiquent l'agriculture et l'élevage.

Invité écrit : *« Que signifie concrètement l'âme selon vous ? Quelles réalités concrètes couvre-t-elle ? Je vous adresse la question car il semble qu'elle soit, selon votre conception, notre être dans sa dimension corporelle et spirituelle. L'association du corps et de l'esprit en clair. »*

Il me semble que vous m'avez bien compris.

Invité écrit : *« Si tel est le cas, comment la concilier avec un corps mortel et corruptible ? Car à l'exception de Jésus qui s'est élevé au ciel après sa résurrection (récit de l'Ascension), aucun homme n'a connu pareil destinée (en ce sens, j'exclus l'enlèvement d'Élie de l'Ancien Testament auquel je ne crois pas). »*

Il y a aussi Hénok ou l'Assomption de la Vierge Marie.

Personnellement, je les accepte comme des faits qui me semblent en cohérence avec tout le reste (Adam et Ève, le péché originel, l'Incarnation, la résurrection), mais je comprends toute la difficulté par rapport à votre point de vue.

La question que vous posez me semble la même que celle qui peut être posée pour la création d'Adam et Ève ou pour l'Incarnation du Christ.

Comment Dieu peut-il unir du créé précaire et de l'incrée ? Comment peut-il unir du « mortel et corruptible » avec de l'éternel immortel ?

Il me semble que vous avez compris que, de mon point de vue, c'est cela l'âme humaine immortelle.

Invité écrit : *« je crois que finalement, le cœur de notre réflexion, au-delà des différences d'interprétation scripturaires que nous avons, réside dans la notion d'âme. Savoir si elle est une réalité qui dépasse la seule intelligence à laquelle participe notre cerveau. S'interroger sur son origine dans la perspective qu'elle est une réalité. Réfléchir sur les implications et les réalités concrètes qu'elle recouvre. Bref, beaucoup de questions nouvelles pour moi mais qui sont nécessaires et, je pense, passionnantes. »*

Je ne pourrais mieux le dire. C'est bien ainsi que je le ressens et je ne peux que vous confirmer que c'est, en effet, la foi de l'Église qui soutient mes convictions.

Pour un catholique, tout ne se décide pas sur la base d'un examen personnel des textes bibliques, mais dans la conviction que le Christ ne nous a pas laissés seuls avec nos questions mais a fondé son Église, qui est son corps vivant à travers les siècles avec l'assistance de l'Esprit Saint, pour nous conduire vers la vérité toute entière, et qu'il a assurée de sa prière pour que sa foi ne défaille pas.

Je vous concède volontiers que des milliers de pages et de preuves ne suffiraient pas pour vous convaincre, par rapport aux milliers d'interprétations individuelles possibles, de l'exactitude de quoi que ce soit concernant l'essentiel de la foi, si vous n'adhérez pas au fondement de la foi catholique qui ne reçoit pas la connaissance de Dieu par un libre examen individuel des textes bibliques mais dans une communion au corps du Christ qu'est l'Église.

Pour la question de l'âme immortelle, vous allez vous retrouver devant cette même difficulté.

La foi catholique est raisonnable et cohérente, y compris par rapport à toutes les découvertes des sciences, mais elle ne prétend pas pouvoir convaincre sur la seule base d'arguments cérébraux ou de preuves scientifiques.

Le bon Seb écrit : *« puisque l'âme est la forme du corps, à partir du moment où une créature est dotée d'une âme spirituelle alors c'est un homme. »*

Il ne saurait être question qu'une âme spirituelle soit surajoutée à un animal puisque l'âme est la forme du corps.

Quand bien même les vicissitudes de l'évolution voudraient que le premier homme ressemble beaucoup physiquement au pré humain qui le précède dans l'évolution.

Je pense en effet qu'anatomiquement et biologiquement le saut effectué entre le pré humain et l'humain est vraisemblablement faible, en raison de la théorie de l'évolution, mais que le saut entre un pré humain, doté d'une âme sensible, et l'humain, doté d'une âme spirituelle, est ontologiquement un grand saut — même s'il n'est pas visible physiquement ou très peu, mais ça on n'en sait rien, c'est à la science de nous le dire —

je pense que c'est l'infusion de l'âme spirituelle qui a provoqué le saut ultime qui a fait apparaître l'homme sur terre. Rien n'empêche d'ailleurs que le saut dans l'évolution provoqué par l'infusion d'une âme spirituelle ait aussi eu des répercussions physiologiques, ou soit la conséquence d'une transformation physiologique, ou plus vraisemblablement qu'elle soit concomitante »

Voilà des réflexions en tout point excellentes et avec lesquelles je suis en parfait accord.

Cela me semble un grand pas dans la clarification de la création de l'humanité.

Pour le reste, ce sont beaucoup de détails complexes.

Le bon Seb écrit : « Est-ce que vous comprenez ce que ça veut dire « l'âme est la forme du corps » ? l'âme forme le corps, elle modèle le corps, elle le met en place...

Le corps étant formé par l'âme, le corps est à l'image de l'âme qui le forme. »

Il est bien exact que « l'âme est la forme du corps », mais ici, la question est plus délicate et la compréhension difficile. C'est un peu la question de l'œuf et de la poule. Qui précède l'autre ? Imaginer une âme qui préexiste au corps dans lequel elle est ensuite implantée ouvre la porte à un dualisme.

L'âme est la forme du corps signifie qu'à un corps d'une personne correspond l'âme de cette personne et qu'à l'âme de cette personne correspond le corps de cette personne. La matière du corps peut changer, être transformée. Mais non son lien essentiel avec l'âme qui en est la forme.

Il me semble qu'on ne peut pas dire que l'âme précède le corps, ni que le corps précède l'âme. Dès qu'il y a un corps humain, il y a une âme humaine. La création du corps et de l'âme d'une personne humaine n'est pas divisible.

La meilleure définition me semble être tout simplement celle de la Genèse : l'âme est créée par un souffle spirituel de Dieu dans une matière corporelle. La science peut nous éclairer sur l'évolution de cette matière corporelle dont est fait notre corps. Mais, elle ne pourra rien nous dire de ce souffle spirituel qui nous donne une vie éternelle, une capacité de communion avec Dieu.

Nous chercherons vainement ce souffle spirituel dans les capacités de notre cerveau, y compris dans ses capacités terrestres d'abstraction, par les seules démarches de type scientifique.

Analyser les capacités d'abstraction reste terrestre.

Il ne me semble pas exact d'affirmer que l'âme est tirée de la matière.

Il faut éviter d'oublier ou d'exclure la possibilité d'une création qui est un acte divin qui peut intervenir dans un continuum sur le plan biologique.

La réalisation du corps humain, sa conception corporelle qui est pleinement réalisée dans chacune de ses cellules depuis la toute première lors de la conception de chacun de nous, peut être analysée et

étudiée de manière scientifique dans sa continuité y compris ses mutations accidentelles. Il n'y a pas eu soudainement un cortex tiré de rien.

Dieu a façonné la matière qui constitue ce corps au cours de l'histoire pour l'amener à la forme qui correspond à une âme spirituelle immortelle. À ce moment, l'âme et le corps d'un humain sont créés ensemble. À un même instant chronologique. Il y a bien eu un premier homme. Une première femme. Un premier couple humain dont nous descendons tous, qui nous a transmis l'essentiel de ce qui fait un corps et une âme d'un humain.

Cracboum écrit : *« A votre avis, cet organisme parvenu à ce degré d'évolution prêt à recevoir l'âme humaine était-il, oui ou non, pourvu ou dépourvu de toute rationalité et pouvoir d'abstraction ? Tout le débat est là.*

Question subsidiaire, car elle découle de la réponse donnée à la première question : de quelle nature est cette âme spirituelle et immortelle ? »

Les mots rationalité et pouvoir d'abstraction me semblent se référer à des capacités terrestres du cerveau. Il me semble difficile d'en faire des critères suffisants pour définir une âme spirituelle. Mais, il semble clair que le corps humain parvenu à un degré d'évolution l'ayant rendu prêt à recevoir l'âme humaine est un corps pourvu de rationalité et d'un pouvoir d'abstraction.

De quelle nature est cette âme spirituelle et immortelle ?

Réussir à bien répondre à cette question demanderait de pouvoir définir Dieu lui-même puisque l'âme est créée par le souffle spirituel de Dieu dans un corps. Nous sommes faits à l'image de Dieu. Notre rationalité et notre pouvoir d'abstraction sont insuffisants pour en comprendre la nature spirituelle et immortelle.

Ici, nous ne pouvons avancer dans la compréhension qu'en regardant le Christ, vrai Dieu, mais aussi vrai homme, et en marchant en communion avec lui. Lui seul peut nous révéler ce qu'est vraiment une âme humaine et sa merveilleuse vocation. Difficile de rester dans la seule philosophie.

Cracboum écrit : *« la science ... découvre le continuum évolutif, aussi bien ontogénétique que phylogénétique, de l'être vivant, depuis les premiers organismes jusqu'aux systèmes nerveux/cérébraux de plus en plus complexes et autonomes des mammifères supérieurs, primates et branches qui en sont issues, hominidés et enfin homme. Or la transcendance ne peut résulter d'une évolution.*

Il faut, pour accéder au "spirituel" une action transformante de l'Esprit. Mais on entre là dans le domaine de la Révélation et on sort de la philosophie. Nous croyons que cet être abouti, chef-d'œuvre et finalité de la Création qu'est l'homme, est appelé par Dieu à vivre de sa Vie et en a reçu la promesse par un acte Créateur intervenu dans l'histoire suscitant deux êtres totalement nouveaux, dont nous sommes issus et dont le Christ est le parfait accomplissement en même temps que la parfaite restauration après la chute. »

Merci pour cette magnifique synthèse !

Estel écrit : *« j'aimerais savoir quelle est la différence entre l'âme et l'esprit humains. Il paraît qu'on est composés d'un corps, d'un esprit et d'une âme, mais où s'arrête l'esprit; où commence l'âme ? Est ce vraiment fondé de faire cette distinction, où n'est-ce que des catégories abstraites ? »*

Merci pour cette bonne question qui ramène le sujet à l'essentiel.

Il faut être prudent dans la recherche d'une réponse, car le corps, l'âme et l'esprit sont unis indivisiblement en chaque être humain et la définition de chacun d'eux n'est jamais parfaite sans les deux autres.

L'âme est la forme immatérielle de la personne, sa personnalité, la réalité (l'être) invisible de chaque humain, tout comme son corps en est la forme matérielle, la réalité (l'être) visible ou perceptible aux sens physiques et terrestres de chacun.

On peut parler des âmes pour désigner les personnes. L'âme, c'est la personne.

Selon le texte de la Genèse qui utilise le même mot pour les animaux et pour les humains, les animaux ont aussi une « âme » immatérielle, mais elle n'a pas d'existence distincte du corps. L'âme animale, au contraire de l'âme humaine, n'a pas de subsistance personnelle sans corps vivant. Par contre, notre âme humaine, c'est nous. Elle est créée immortelle. Elle subsiste au-delà de notre mort physique. Elle correspond à un corps, son corps. Les âmes des humains défunts demeurent actuellement dans l'attente de la résurrection des corps. Chaque âme va retrouver son propre corps, même s'il aura dans la résurrection une nature différente de celle que nous connaissons. Quelle que soit la réalité corporelle, celle d'aujourd'hui ou celle de la résurrection, à chaque âme correspond un corps, un seul, qui n'est celui d'aucune autre âme.

Le corps de chacun est unique et seul son « matériau » peut varier. Seul le matériau physique de notre corps actuel peut disparaître par l'effet de la mort naturelle et le « matériau » de notre corps ressuscité sera autre que celui de notre corps naturel actuel, mais le corps d'une personne est indissociablement lié à son âme. Le corps peut être « en bronze puis en or », mais sa réalité unique pour chacun demeure.

L'esprit, c'est une faculté. C'est une faculté de connaissance et d'amour. C'est ce qui nous permet d'être en communion avec Dieu. C'est l'équivalent, pour connaître le monde immatériel de Dieu et être en rapport avec Dieu, de ce qu'est le corps pour connaître le monde matériel et être en rapport avec lui.

Par le corps, nous pouvons connaître tout ce qui est de ce monde terrestre, y compris les réalités immatérielles de ce monde. Par l'esprit que Dieu a insufflé dans tout humain, son âme peut connaître tout ce qui est du monde de Dieu.

Tétraèdre écrit : « *Le corps est procréé par les parents... À la mort temporelle ... le corps matériel retourne à la matière (terre eau air)* »

D'accord, mais n'oublions pas que le corps comprend aussi le cerveau, y compris ses perceptions et ses actions intellectuelles et psychologiques.

Tétraèdre écrit : « *chaque être humain à une âme particulière ... L'âme créée par Dieu à la première seconde de la procréation* »

En effet, l'âme c'est la personne humaine.

Tétraèdre écrit : « *À la mort temporelle l'âme quitte avec son esprit* »

En effet.

Tétraèdre écrit : « *chaque être humain ... laisse naître un esprit cerveau bilan de vie particulier unique ... L'esprit est le bilan de vie de chacun ... bilan immatériel* »

Ici, je ne peux pas vous suivre.

Il me semble que l'esprit se réfère à ce qui, en l'homme, lui permet d'être en lien, en connexion (en langage informatique) avec Dieu. Par l'esprit, l'homme a accès au monde spirituel avec son corps. Par l'esprit, il peut accueillir l'Esprit Saint dans son propre cœur. Il peut entendre la voix de Dieu dans son cœur, recevoir sa lumière. Il nous ouvre à la transcendance.

L'esprit qui nous relie à Dieu provient du souffle spirituel qui nous crée. La Genèse nous montre que nous existons (nous sommes créés) par un tel souffle spirituel dans une réalité terrestre. De ce point de vue, n'est-il pas aussi impossible de parler du corps sans l'âme dont il est le corps que de parler de l'esprit sans le corps dans lequel cet esprit est insufflé ?

En fait, l'esprit humain n'a pas de réalité distincte du corps ou de l'âme. Il est la trace dans le corps du souffle spirituel divin qui permet à l'âme de vivre, d'une part, par un corps qui lui permet d'être en relation avec la création terrestre (visible ou invisible), mais aussi, d'autre part, par son esprit dans ce corps qui lui permet d'être en relation avec ce qui dépasse la réalité corporelle.

Lorsque Dieu façonne l'humain dans la nature, nous pouvons comprendre aujourd'hui qu'il a façonné, en réalité, l'ADN génétique progressivement augmenté et qui organise le corps. Le corps n'est pas dissociable de son ADN qui peut être perçu comme son âme végétative.

Mais, dans la nature, corps et âme c'est une seule réalité naturelle, une réalité terrestre.

Le corps et l'âme de l'être humain naturel (terrestre, psychique), issu de l'évolution et constitué par une longue complexification de son ADN, a été insufflé, à un moment, par un souffle spirituel qui y a tracé une trace transmissible. C'est son esprit.

Ne pouvons-nous comprendre aujourd'hui, dans le récit de la Genèse, que le souffle spirituel a créé une nouvelle « âme » par l'effet de ce souffle dans une âme terrestre (dans l'adam). On peut utiliser pour le comprendre l'image génétique de l'ADN. L'ADN naturel ne fait pas l'objet ici d'une augmentation supplémentaire dans sa complexification terrestre (encore que...), mais reçoit un souffle spirituel qui crée un être nouveau dans et par un ADN génétique préexistant, par une augmentation ou complexification spirituelle qui transcende le terrestre.

Par l'effet de la trace de ce souffle spirituel (l'esprit humain qui subsiste), la somme de l'ADN préexistant et de cette trace spirituelle dans le corps et l'âme terrestre préexistants crée un être nouveau. Ici, on est au cœur du mystère de la création. Ici, $1 + 1 = 3$.

De ce point de vue, l'esprit humain n'a pas une réalité distincte du corps puisqu'il s'agit d'une trace dans ce corps. Si le corps disparaît, son esprit disparaît nécessairement avec lui. Où est alors l'immortalité ?

Ce qui peut subsister, c'est l'âme nouvelle créée par le message d'informations ADN enrichi lui-même d'une trace spirituelle par le souffle Créateur de Dieu. C'est l'âme humaine, d'une nature indissociablement terrestre et spirituelle. C'est la personne créée.

Elle ne peut être dissociée ni de son corps terrestre, ni de l'esprit qui lui a été insufflé. L'humain est âme, corps et esprit.

Pas plus que le corps ne peut être « ajouté » à l'âme naturelle (ce qui n'a pas de sens puisqu'il n'est que de la matière organisée par l'âme végétative ADN et que cette âme ADN n'existe pas sans un corps qu'elle informe même si c'est initialement dans une mesure infime au moment de la conception physique et dans les heures suivantes), l'esprit ne peut être « ajouté » à l'âme nouvelle. Cette âme « est » le corps et l'esprit ensemble qu'elle « organise » comme l'ADN organise le corps. Cette âme n'existe ni sans le corps, ni sans l'esprit.

Certes, le corps meurt, mais cela signifie seulement que la matière agglomérée et organisée par l'âme naturelle a cessé d'être vivante, d'être le corps de cette âme, d'être le corps vivifié par cette âme. L'esprit tracé dans ce corps n'a pas davantage de subsistance distincte.

L'âme humaine créée, la personne, peut, par contre, avec sa nature indissociablement terrestre et spirituelle, avoir un avenir immortel. Pour chacun de nous, dans le passé, il n'y a que de la poussière

du sol et une potentialité de rencontre de gamètes avec une trace spirituelle insaisissable qui peuvent se mélanger. Dans le futur, une fois réalisée la rencontre, n'est-ce pas cet être nouveau qui est « *destiné à ne pas mourir* » ?

De ce point de vue, l'esprit insufflé par Dieu n'est pas « *réservé* » à l'être humain, comme s'il y était « *ajouté* » par un privilège dont les autres créatures seraient privées. Mais, aucune âme humaine capable de partager l'amour de Dieu ne peut advenir si le souffle spirituel rencontrait un autre corps quelconque non façonné à cette fin.

À la création de l'homme, la Genèse nous dit que l'âme humaine est créée par une action divine qui met ensemble un souffle spirituel et de la matière, celle qui forme notre corps, y compris notre cerveau.

Ce mélange, jamais totalement identique, crée dans chaque cas une âme, une personne, que la vie va enrichir d'une manière dont vous pouvez faire un « *bilan* » par référence au jugement particulier de chacun.

Mais, ce bilan concerne l'âme humaine elle-même qui n'est pas détachée de son esprit lorsque le corps meurt. Cet esprit reste le lien avec le monde spirituel, avec Dieu.

Donc parler d'un « *esprit cerveau* » me semble confondre l'esprit et le corps. Parler d'esprit « *bilan immatériel* » me semble détacher à tort l'âme de l'esprit qui la lie à Dieu, mais aussi de ce qu'elle a vécu.

Les saints défunts attendent ardemment la résurrection de leur corps. Ils sont comme des anges dans les cieux, en communion spirituelle avec Dieu. Le corps n'est pas une partie divisible de nous-mêmes. Nous sommes créés corps et esprit. Notre âme, notre personne, est précisément faite de cette union unique de notre corps et de notre esprit.

En dresser une hiérarchie me semble source de dérives délicates par rapport à ce qui concerne le corps et ne donne pas au corps son égale dignité. Bien sûr qu'il n'est rien, qu'il n'est qu'une vaine chair sans l'esprit. Il serait erroné de lui donner une priorité sur l'esprit, mais il y a bien une égalité.

Moi, c'est mon corps et mon esprit ensemble, sur pied d'égalité. Mon corps, c'est moi. Mon esprit, c'est moi. Comme dans l'Eucharistie, le pain consacré c'est Jésus tout entier, le vin consacré, c'est aussi Jésus tout entier.

La différence avec nous, c'est que le Christ est la source de tout le monde matériel, c'est ce qui lui permet de faire d'un morceau de pain, son propre corps.

Une égalité peut en effet être ordonnée. Il y a parfaite égalité entre Jésus et son Père, mais dans cette égalité, Jésus se soumet au Père. Il n'est pas pour autant moindre ou inférieur. Il y a entre le Père, le Fils et L'Esprit-Saint une parfaite égalité des personnes. L'union du corps et de l'esprit en chaque personne respecte les liens qui mettent la personne en harmonie, mais dans une égalité préservée de l'égale importance et valeur du corps et de l'esprit.

C'est cette harmonie qui a été blessée dès l'origine. Cette blessure nous fait parfois confondre notre chair blessée par le péché avec le corps voulu dans l'acte Créateur de Dieu, nous incite à traiter le corps comme un objet de moindre importance, à survaloriser l'esprit et les abstractions.

Il n'est bien sûr pas exact de nous réduire à notre corps. En ce sens, l'expression « *je suis mon corps* » n'est pas tout à fait exacte si on la comprend à tort comme étant le tout de ma personne.

La personne ne cesse pas d'exister lorsque son corps meurt. À ce moment, on peut dire qu'elle est amputée de son corps.

On peut se perdre dans les mots à vouloir les enfermer de manière trop précise.

Ce qui me paraît important, c'est uniquement de ne pas nous laisser entraîner par une spiritualisation qui réduit le corps à une réalité secondaire, inférieure, voire à un objet. Là, le risque est important pour tout croyant.

Il me semble essentiel de redécouvrir sans cesse que depuis la Genèse, le corps est essentiel à la création et à l'être de chaque humain. Il n'est pas moins important, ni de moindre valeur que l'esprit.

Il y a une tendance très forte à vouloir spiritualiser la création elle-même, à la rejeter hors de la réalité corporelle du temps et de l'espace. Si on ne reconnaît plus la valeur de notre monde corporel créé par Dieu et qu'on n'y voit plus qu'un monde issu du péché, on risque fort de ne plus donner au corps sa juste place et cela me semble d'une grande actualité.

Les réalités de l'être humain sont bien sûr ordonnées.

Mais, il serait aussi vain de chercher à donner à l'esprit une valeur supérieure au corps ou à nier leur parfaite égalité pour chaque être humain que de chercher une supériorité ou une inégalité entre les trois personnes divines de la Trinité. Le Père, le Fils et l'Esprit Saint partagent une même nature et ont la même valeur divine, ce qui n'empêche pas les liens harmonieux par lesquels le Père donne sa vie, le Fils accomplit la volonté du Père, et l'Esprit les unit. De même, l'homme n'est pas plus son esprit que son corps. L'un n'est pas moins que l'autre. Le corps de l'homme n'a pas pour vocation de cesser d'être un corps pour devenir pur esprit. Il est appelé non pas à un anéantissement mais à une transformation de même que toute la création.

Ce n'est pas parce que l'esprit peut inspirer au corps des voies justes et bonnes que le corps doit être considéré comme inférieur ou, pire, comme un objet secondaire n'ayant qu'une réalité utilitaire et temporaire.

Aimons notre corps et ses réalités diverses avec autant d'affection que notre vie spirituelle avec laquelle notre corps peut vivre en harmonie pour son épanouissement le meilleur.

Mais, comment ne pas s'inquiéter lorsqu'un grand nombre de croyants ne croient plus en la création par Dieu de notre corps actuel, un corps semblable à celui du Fils unique venu parmi nous, mais ne considèrent plus ce corps que comme une partie d'un monde déchu qui ne serait plus que le produit d'un péché originel et d'une création réalisés hors du temps et de notre réalité corporelle présente ?

Comment, notamment, aborder avec justesse les délicates questions que la sexualité humaine pose actuellement au sein de l'Église, si les bases de notre foi sont obscurcies en ce qui concerne la création de l'homme et toute l'importance essentielle qu'elle donne au corps ?

Que dit le Catéchisme de l'Église ?

« L'homme tient une place unique dans la création : il est à l'image de Dieu; dans sa propre nature il unit le monde spirituel et le monde matériel. » (n° 355)

« La personne humaine, créée à l'image de Dieu, est un être à la fois corporel et spirituel. » (n° 362):

« Le corps de l'homme participe à la dignité de l'"image de Dieu" : il est corps humain (précisément parce qu'il est animé par l'âme spirituelle ... l'homme, dans sa condition corporelle, rassemble en lui-même les éléments du monde matériel qui trouvent ainsi en lui leur sommet » (n° 364)

« c'est grâce à l'âme spirituelle que le corps constitué de matière est un corps humain et vivant; l'esprit et la matière dans l'homme, ne sont pas deux natures unies mais leur union forme une unique nature. » (n° 365)

À cet égard, l'affirmation répétée par Omega 3 que le monde matériel n'existe pas, que Dieu ne l'a pas créé ou que l'être humain est entièrement (dans le sens exclusivement) spirituel porte gravement atteinte à l'acte Créateur de Dieu autant qu'à l'Incarnation, au cœur de la foi catholique.

Il suggère un profond rejet de la réalité corporelle qui blesse la compréhension de l'Évangile et crée de la confusion.

L'humain, créé homme et femme, me semble à l'image de Dieu, qui est communion de trois personnes, en tant qu'être de relation doté d'une vie éternelle et de la capacité d'être uni à Dieu.

Le corps humain a reçu toutes les capacités terrestres, tant physiques que cérébrales et psychologiques, pour pouvoir vivre dans la chair la vie spirituelle reçue de Dieu, même s'il en est actuellement incapable et a besoin d'en être sauvé.

Lorsque Ti hamo écrit que « *La raison de l'Homme, ne se résume pas, je crois, à son intellect mesurable* », il semble inclure dans la raison toute forme de connaissance et de conscience.

Il me semble que, dans la langue française, il faut constater que souvent le mot raison vise plutôt l'intellect mesurable uniquement et qu'il est dès lors ambigu.

Comme le précise le Catéchisme de Saint Pie X : « *l'âme humaine est spirituelle ET raisonnable* » (Chap. 2, § 3).

Etrigan écrit : « *Pour ma part, les deux termes, psychologique et spirituel sont synonymes. Une psychologie souffrante est le signe d'une spiritualité souffrante et réciproquement.* »

Il me semble important de ne pas confondre psychologique et spirituel. Je pense que ces deux mots ne sont en rien synonymes et qu'au contraire, ils sont totalement, je pèse le mot, distincts l'un de l'autre.

Le psychologique, comme le sentimental, dépend largement du neurologique et de nos cellules cérébrales et nerveuses. On est, bibliquement, dans le domaine de la chair, du terrestre. Il peut être influencé par l'état physique de la personne et par des médicaments.

Le spirituel concerne notre possibilité de communion avec Dieu.

Nous pouvons être très mal psychologiquement tout en étant dans un excellent état spirituel. Et inversement, nous pouvons être gravement blessé et affaibli spirituellement, alors que nous nous sentons psychologiquement en pleine forme, très heureux.

La question de la différence entre le psychologique et le spirituel ne manque pas d'intérêt.

Le propre de l'homme n'est pas d'avoir un vécu psychologique, ni une âme. Selon la Genèse, rien n'exclut que des animaux puissent avoir un vécu psychologique, voire davantage. L'étude moderne des animaux ne dit pas autre chose.

C'est même un autre être animé de la création, non humain, qui est présenté par la Genèse comme le plus subtil, le plus intelligent de tous. Il est même doté de la parole avec la possibilité de dialoguer avec la première femme. Un nesch, généralement traduit par serpent, mais le mot reste incertain compte tenu de l'intelligence et de la parole dont il dispose.

L'allégorie de Satan ne doit pas, ici comme ailleurs, nous écarter d'une lecture et d'une observation plus concrète sur ce que raconte le récit.

La différence essentielle qui précise en quoi l'humain se distingue comme créature à l'image de Dieu, c'est l'étonnante affirmation que l'humain a la possibilité de ne pas mourir. Cette mort ne le menace que par son attirance pour un fruit de la connaissance du bien et du mal à la base du péché originel.

Pourtant, il est créé dans une création où tous les êtres animés sont naturellement mortels. Ils se renouvellent sans cesse, mais sans persistance de leur réalité propre.

L'humain a reçu cette possibilité de franchir la mort. Pour les chrétiens, le Christ a restauré cette possibilité par sa résurrection.

C'est très concret. Mais, ce n'est pas que du physique, du corporel, du matériel, ni même du psychologique. Ce psychologique dépend fort du cerveau et peut être aisément manipulé par des médicaments chimiques.

Il me semble qu'il faut éviter de réduire l'humain à ses caractéristiques terrestres, tant physiques que psychologiques. La Genèse nous dit qu'il a en lui de la transcendance qui relie ces caractéristiques terrestres à du spirituel, qui lui ouvre une possibilité de dépassement lui permettant de vivre en Dieu au-delà de ses propres limites terrestres.

Chaque humain reçoit le même souffle de vie divin qui se combine en lui avec un donné terrestre (la poussière du sol dont il est formé) infiniment varié. Il n'y a pas deux ADN semblables. Chaque mélange produit une âme vivante ouverte sur l'éternité.

N'est-ce pas un enseignement important de la Genèse à l'époque de l'Ancien testament où la perspective de la résurrection était encore fort peu développée ?

Même grosso modo, il me semble que la vieille notion d'âme végétative ne correspond guère à la notion d'esprit et n'a pas été reprise par l'Eglise.

Que dit l'Écriture ?

La création de l'humain y est décrite comme étant la création d'une âme par un souffle spirituel dans un corps :

Gn 2,7 : « *Alors Yahvé Dieu modela l'homme (litt. : l'humain) avec la glaise du sol, il insuffla dans ses narines une haleine de vie (litt. : un souffle de vie) et l'homme devint un être vivant (litt. : une âme vivante)* »

1Thess 5,23 : « *Que votre être entier, l'esprit, l'âme et le corps soit gardé sans reproche* ».

Saperlipopette écrit : « *Mais je ne vois pas pourquoi on appelle l'être du nom d'âme. S'il est le nefesh hébraïque, c'est-à-dire l'être vivant, pourquoi traduire nefesh en "âme"?* »

Pourquoi traduire littéralement "nefesh" par âme vivante? être vivant convient mieux, puisque de toutes façons, pour la majorité des gens, âme ne signifie pas personne !....

Mais il est pourtant évident qu'il s'agit du mot "être vivant" ou "corps animé" et non pas âme ! »

Dans la Genèse, c'est le même mot hébreu « *néfesh* » qui est utilisé pour les animaux et pour les humains.

Le mot « *âme* » qui traduit le mot « *néfesh* » ne s'applique qu'à des êtres corporels qui ont une autonomie de déplacement. Par exemple, on ne parle pas d'âme pour un ange.

Le mot « *être* » est beaucoup plus général et peut s'appliquer à n'importe quoi qui « *est* ». Il peut s'appliquer à Dieu comme aux créatures, aux choses inertes comme aux vivants biologiques, aux plantes attachées aux sols comme aux êtres qui peuvent se déplacer de manière autonome.

Il me semble qu'ici, il n'y a pas vraiment de difficultés, mais il y en a davantage lorsque vous écrivez que « *pour la majorité des gens, âme ne signifie pas personne !* ».

En effet, et cela doit nous rendre prudent dans l'usage d'un mot aussi chargé de sens.

Souvent, le mot âme est utilisé pour exprimer uniquement la réalité spirituelle d'un être humain. Et, c'est pourquoi l'âme et l'esprit sont souvent confondus sans distinction.

C'est d'autant plus facile que nous expérimentons tous le fait que le corps est mortel et que sa mort naturelle le désagrège. Alors, il reste l'âme et on ne sait que faire de la notion distincte d'esprit.

Mais, cette perception peut entraîner dans une approche dualiste trompeuse qui finit par réduire l'humain à son esprit et à mépriser le corps réduit à un accessoire temporaire à utiliser durant la vie terrestre.

Or, en réalité, nous avons été créés dans, avec et par un corps (on peut même dire avec une allusion eucharistique : par lui, avec lui et en lui), et nous ne sommes pas davantage spirituels que corporels. Nous sommes créés par le produit unique d'un corps façonné par Dieu tout au long de l'évolution du monde à travers une longue chaîne de croisements généalogiques et d'un esprit insufflé par Dieu. Aussi corporels que spirituels, aussi spirituels que corporels.

Notre corps nous est essentiel malgré la mort naturelle qui peut nous en séparer et notre esprit donné par Dieu nous est tout aussi essentiel mais cet esprit qui vient de Dieu reste un don distinct qui vient de Dieu mais ne nous absorbe pas en Dieu. Moi, je ne peux pas davantage être réduit à l'esprit qui me constitue qu'au corps qui me constitue.

Mon âme ne pas être réduite à mon corps, mais elle ne peut pas davantage être réduite à mon esprit.

Mon corps, c'est moi. Mon esprit, c'est moi. Mon âme, c'est moi.

Toute tentative de dissocier mon âme de mon esprit serait vaine car le souffle de Dieu qui m'a façonné n'a pas formé une partie de moi mais il m'a formé tout entier.

Toute tentative de dissocier mon âme de mon corps serait tout aussi vaine, malgré le détachement de la mort naturelle, car le souffle de Dieu dans mon corps n'a pas fait de mon corps une partie de moi, mais mon corps m'a formé tout entier par le souffle de Dieu.

La notion d'âme exprime particulièrement bien cette double réalité spirituelle et corporelle de l'être humain, de la personne humaine.

Il est donc particulièrement juste de dire que l'âme c'est la personne.

Le père Souchon explique bien pourquoi le dualisme grec n'est pas chrétien. Nous ne sommes pas composés d'un corps « et » d'une âme. Non, « *l'homme est « corps animé* ». Il reprend une belle parole de Péguy qui indique que « *le spirituel est lui-même charnel* » (Qu'est-ce que l'âme, La Croix, 25 février 2015) (cf. : <http://croire.la-croix.com/Definitions/...-que-l-ame>).

Le père Souchon poursuit par ces paroles éclairantes : « *Le mot hébreu néfesh (traduit le plus souvent par psychè en grec, par anima en latin et par "âme" en français) dit non pas une partie de l'homme, mais la personne entière. Le psalmiste exprime le désir de tout son être en disant : "Mon âme a soif de Dieu" (Psaume 42,3).* ».

Donc, même s'il est exact d'écrire que « *l'homme est « corps animé* » », il ne me semble pas exact d'en déduire, comme vous l'écrivez, que « *Le nefesh est traduit par l'auteur comme un corps animé, c'est-à-dire pas une âme* ».

Il n'y a pas de contradiction ou d'opposition entre un « *corps animé* » et une « *âme* ». Bien au contraire, l'âme ne peut pas être dissociée du corps animé qui est le sien. Ce corps n'est pas une partie de l'âme ou de la personne : elle constitue cette personne en entier autant que l'esprit.

Ce qui est vrai, c'est que d'un point de vue scientifique et terrestre, il est possible de considérer le corps animé de manière distincte. Mais, le regard terrestre réducteur ne change rien à la double réalité spirituelle et terrestre de l'âme humaine.

Vous terminez vos réflexions par une question sur la différence dans l'hébreu biblique entre le *neshama* et le *ruwa*. Le *neshama*, c'est le souffle de vie que Dieu a insufflé pour créer spirituellement l'homme dans un corps dans le texte de base de Gn 2,7.

Le mot *ruwa* (*ruwach*) est utilisé beaucoup plus souvent dans la Bible et est souvent traduit par souffle ou esprit.

Je partage votre difficulté à distinguer ces mots proches. Leur origine met cependant l'accent sur une perspective différente : *neshama* est un mot qui vient du mot « *nasham* » qui n'est utilisé qu'une fois dans la Bible pour exprimer le halètement d'une femme qui accouche (Is 42, 14 : « *Comme la femme qui enfante, je gémissais, je soupirais tout en haletant* ») alors que le mot *ruwach* a comme premier sens celui de sentir (le souffle qui entre plutôt que le souffle qui sort).

C'est peut-être une clé de compréhension : le *neshama* semble mettre l'accent sur celui qui souffle alors que le *ruwach* met l'accent sur celui qui reçoit le souffle. Le *neshama* insufflé par Dieu est le *ruwach* de l'homme. Les deux mots peuvent être traduits par « *esprit* ».

Le corps, c'est une réalité matérielle. Mais, le corps n'est pas que matériel. Notre cerveau matériel détermine aussi notre caractère, notre sensibilité, notre intelligence, notre affectivité.

L'esprit que Dieu a insufflé en nous et l'Eden, la réalité spirituelle de Dieu, dans lequel il a plongé nos premiers parents créés à son image, ne peuvent pas être clairement compris par le seul cerveau de notre corps. Mais, nous savons que ce souffle spirituel divin est la source de notre être.

L'âme, c'est le produit de la rencontre de cet esprit qui vient de Dieu et d'un corps matériel humain qui a été lentement façonné dans la création de Dieu depuis le Big Bang.

Il me semble qu'une image pertinente pour comprendre ce qu'est l'âme, qui est une réalité spirituelle dans et par un corps, c'est celle d'une sculpture (l'âme) dans un moule (le corps) par un « *matériau* » (l'esprit). Désolé pour cette inévitable contradiction qui matérialise ce qui est spirituel pour présenter une image...

Imaginez le corps humain comme un moule. Chaque corps humain, qui est le produit absolument unique d'une lignée de millions de combinaisons successives depuis le Big Bang, est comme un moule original, différent pour chacun.

Imaginez l'esprit comme un matériau liquide d'une sculpture qui prend exactement et parfaitement la forme du moule jusque dans ses moindres détails et qui se solidifie de manière définitive dans le moule.

Si vous retirez le moule, vous gardez une sculpture qui correspond parfaitement au moule et à lui seul.

Cette sculpture dont le « *matériau* » est spirituel, c'est l'âme, c'est la personne humaine. Son corps (le moule) peut être détruit lors de notre mort physique, mais l'âme spirituelle de ce corps garde la forme de ce corps et d'aucun autre. À la résurrection, chaque âme retrouvera et ne peut retrouver que son propre corps, même s'il sera d'une nature autre.

L'âme spirituelle, la personne, « *moulée* » dans un corps ne peut être créée sans ce corps personnel dans lequel elle a été façonnée. Cette âme spirituelle ne peut davantage exister sans l'esprit insufflé dans ce corps.

Corps, esprit et âme définissent ainsi chaque humain de manière indivisible.

L'humain, c'est une âme qui est créée au moment de la conception de chacun de nous, lorsque l'esprit insufflé par Dieu dans l'humanité rencontre un nouveau corps humain façonné par Dieu, lors de la fusion des gamètes provenant de chacun de ses père et mère.

Sans corps, il n'y a pas d'humain.

Sans esprit, il n'y a qu'un corps matériel et animal, même s'il peut être très intelligent et plein de sensibilité.

Une querelle de mots ? Oui, c'est parfois cela ! Mais, on touche bien cependant à l'essentiel de ce que nous sommes et cela mérite toute notre attention.

L'esprit de l'homme (qui peut recevoir l'Esprit Saint) reste une réalité difficile à ne pas confondre avec son âme.

La question est au cœur de notre être et de ce qui nous différencie des animaux, mais elle est aussi une question centrale pour comprendre ce que fut la création de l'humanité, en quoi Adam et Ève furent une création nouvelle, des enfants de Dieu faits à son image, en quoi Dieu lui-même a pu s'incarner dans une telle créature.

Dans la création, le récit de la Genèse nous montre que les animaux sont produits par la terre. C'est de la terre seule que Dieu fait advenir la vie des animaux : « *Et Dieu dit : « Que la terre produise des êtres vivants selon leur espèce, bestiaux, bestioles et bêtes sauvages selon leur espèce. » Et ce fut ainsi.* » (Gn 1, 24).

Par contre, pour l'homme créé à l'image de Dieu, la Genèse nous révèle que Dieu fait advenir la vie humaine par son propre souffle. Ce souffle ne dépose aucune matière supplémentaire, mais il donne à l'âme humaine sa réalité particulière en ce qu'elle est façonnée en même temps par ce souffle spirituel de Dieu et par son corps naturel. L'âme humaine qui advient à la vie s'en trouve ainsi façonnée d'une manière qui la crée tant spirituelle que terrestre.

Chaque humain est ainsi le produit unique d'un corps unique qui est le résultat naturel d'innombrables croisements généalogiques et d'un esprit insufflé par Dieu lors de la création de l'humanité puis transmis sans interruption à tous les descendants biologiques d'Adam et Ève.

Dans chaque âme humaine, il n'y a pas que la sensibilité ou l'intelligence qui provient d'un cerveau naturel. Il y a aussi la marque du souffle spirituel qui a créé l'humanité : c'est l'esprit humain.

Certains me semblent confondre cet esprit de l'homme avec son intelligence, sa raison, voire sa sensibilité alors que notre cerveau terrestre, qui détermine aussi ces capacités, est parfois faible ou malade, au contraire de l'esprit inaltérable qui vient de Dieu et nous rend immortel.

Ne confondons jamais l'esprit humain insufflé par Dieu avec les capacités intellectuelles, psychologiques et affectives de notre cerveau qui sont variables et affectées par la précarité de notre corps naturel. Ces capacités sont quasi imperceptibles chez l'embryon au début de la vie et parfois extrêmement dégradées par de la sénilité à la fin de l'existence naturelle, alors que l'esprit transmis dès la conception ne cesse jamais d'être présent et inaltérable.

Le corps humain a reçu toutes les capacités terrestres, tant physiques que cérébrales et psychologiques, pour pouvoir vivre dans la chair la vie spirituelle reçue de Dieu, même s'il en est actuellement incapable et a besoin d'en être sauvé.

Il me semble qu'il faut éviter de confondre la capacité spirituelle du cœur d'entrer en relation avec Dieu et de percevoir les réalités spirituelles, donnée à tout être humain dès sa conception, avec la raison, qui est une capacité cérébrale liée à nos neurones, qui se développe dans le sein de la mère puis pendant l'enfance, qui peut connaître de graves détériorations, et qui peut être modifiée par des médicaments chimiques.

La connaissance spirituelle est entière chez le plus petit fœtus comme chez le vieillard sénile atteint par la maladie d'Alzheimer, même lorsque le cerveau est immature ou détruit et que la capacité de raisonner cette connaissance est absente.

Dans des réflexions à ce sujet, j'ai trouvé de très belles observations sur l'esprit mais elles sont parfois attribuées à l'âme, ce qui n'est pas faux puisque l'esprit est indissociablement dans l'âme, mais cela maintient parfois de la confusion, car l'âme est la personne résultant de sa nature indissociablement terrestre (le corps) et spirituelle (l'esprit). Elle procède autant de son corps que de son esprit, puisque c'est précisément l'union de son corps (qui vient de la terre) et de son esprit (qui vient de Dieu) qui constitue son être.

Dans ce qui fait exister chaque personne, chaque âme, Pneumatis observe qu'il « *faudrait nécessairement distinguer le principe animal (qui anime le corps) et le principe spirituel (qui relie à l'Esprit ...). Dans ce cas, seul le principe spirituel est immortel. C'est pourquoi nous sommes destinés à l'immortalité. Mais les animaux, eux, meurent quoiqu'ils fassent* » car « *Les animaux n'ont pas un "statut spirituel" différent de n'importe quel arbre, fleur ou caillou de la création* ».

Ti hamo observe que « *notre âme connaît, pense et agit, par son corps. Nos connaissances nous viennent (à l'âme, donc) par nos sens, corporels* », mais que « *Au-delà de cet ordre naturel, il y a l'ordre surnaturel, et Dieu peut choisir de s'adresser ou de se faire connaître directement à l'âme* ». Il y a ainsi deux canaux de connaissance.

C'est par l'esprit que la connaissance spirituelle peut parvenir. C'est par l'esprit qu'aujourd'hui encore, l'Esprit Saint peut être reçu en chacun de nous.

Angelo propose l'image suivante : « *Je prendrais, pour tenter d'explicitier au mieux ma pensée, l'exemple de la circulation sanguine. En effet, le sang part du cœur et circule dans notre corps à travers de multiples canaux irrigant ainsi nos organes et leur fournissant ce dont ils ont besoin afin d'assurer leur fonctionnalité. Cet échange qui va du cœur vers le corps se fait par l'artère. Ensuite, après avoir utilisé ce dont ils ont besoin, les organes libèrent d'autres substances dans le sang qui est renvoyé vers le cœur par le biais des veines. Ces substances permettent alors au cœur de fonctionner et de renvoyer le sang, et ainsi de suite. Maintenant, imaginons que le cœur, c'est Dieu. Dieu cherche à envoyer des Grâces, de l'Amour, ... à l'homme, autrement dit, il veut nous donner un peu de ce qui le constitue afin que nous vivions en lui.* ».

Il ajoute « *A présent, prenons l'âme comme ces canaux d'irrigation* », mais, ici, il me semble plus juste et plus précis de dire que les canaux d'irrigation par lesquels Dieu agit, c'est l'esprit de l'âme, de la personne. L'âme, c'est la personne issue du corps et de l'esprit qui la forment. Dans l'image proposée par Angelo, l'esprit est « *l'artère, les vaisseaux sanguins et les veines* », « *un moyen d'échange entre Dieu et nous* ».

Comme le considère Gerardh, l'esprit est la « *partie de l'homme par laquelle il a conscience de Dieu* » et Griffon a considéré de même que « *L'esprit est la marque de Dieu en nous. Il permet de Le comprendre et de L'aimer.* ».

Hélène distingue l'esprit des facultés psychiques de l'âme : « *intelligence, volonté, mémoire, imagination, affectivité* », pour observer ensuite avec clarté que l'esprit humain « *C'est le sanctuaire sacré, le lieu le plus secret où l'Homme est seul avec Dieu et peut entendre sa voix. La Bible le nomme le "cœur" de l'Homme (non pas le palpitant). Vatican II parle de la conscience. C'est l'esprit qui nous différencie des animaux* ».

C.J. a des paroles très justes : « *L'esprit est l'élément de l'homme qui lui permet d'avoir une relation intime avec Dieu... L'homme a un esprit, mais l'homme est une âme...*

Quand le mot « âme » est utilisé, il est fait référence à la personne toute entière, vivante ou après sa mort.

Il importe de comprendre que tous deux font référence à la partie immatérielle de l'humain, mais que seul l'esprit désigne le chemin de l'homme avec Dieu. »

C'est une très belle observation : l'esprit est un « *chemin* » qui permet à l'âme humaine d'être en relation avec Dieu.

L'esprit que Dieu a créé en l'homme est le chemin d'accès à l'amour de Dieu, mais aussi le chemin par lequel Dieu se fait proche de chacun de nous.

Hélène rappelle que « *l'esprit est ce que Thérèse d'Avila nommait "la fine pointe de l'âme"* ».

Mais, hélas, comme C.J. le relève, « *Toutefois, dans les Écritures, seuls les croyants, ceux qui sont habités par le Saint Esprit, sont « spirituellement vivants » (1 Corinthiens 2:11 ; Hébreux 4:12 ; Jacques 2:26). Les incroyants sont spirituellement morts (Ephésiens 2:1-5 ; Colossiens 2:13). Dans les écrits de Paul, « l'esprit » est central à la vie spirituelle du croyant (1 Corinthiens 2:14 ; 3:1 ; 15:45 ; Ephésiens 1:3 ; 5:19 ; Colossiens 1:9 ; 3:16).* ».

Le « *chemin* » de notre esprit façonné pour notre relation avec Dieu peut, hélas, être délaissé, nié, rejeté. Ce chemin qui nous permet de recevoir Dieu, de faire circuler la vie entre Lui et nous, de l'entendre, est obstrué par le péché originel et peut être rendu inerte par l'homme.

Mais, n'oublions jamais que l'esprit insufflé par Dieu, puis transmis à tous les descendants d'Adam et Ève, fait de nous tous des enfants de Dieu et nous façonne immortels, capables d'une communion d'amour éternelle avec notre Créateur.

Saperlipopette écrit : « *Il y aurait donc l'âme, union du corps charnel et de l'esprit qui vient de Dieu, lequel esprit nous rend immortel puisqu'il est le lien entre nous et Dieu.*

Et si l'on a besoin, comme moi, de placer tout en cases et sous cases, j'imagine donc que chacun peut placer, au gré de son envie, les facultés sensibles, intellectuelles, etc. purement humaines caractérisées par le cerveau soit dans une troisième partie de l'âme, soit dans le corps ?

Je conclus avec Benoît XVI qui m'a beaucoup aidé : « *L'âme et « la capacité de Vérité », ou plutôt « la vocation à entrer dans un dialogue indestructible avec la Vérité éternelle et l'Amour » sont des formes d'expression d'une unique et même réalité. L'âme n'est pas un « quelque chose occulte » que l'on a, une parcelle de substance, qui serait cachée quelque part dans l'homme. Elle est la dynamique d'une ouverture infinie, qui signifie en même temps une participation à l'Infini, à l'Eternel. (...) Cette dynamique, si fragile soit-elle, est cependant l'être même qui perdure. La dynamique est la substance et la substance est la dynamique. Cette réalité fondamentale qui caractérise réellement l'humain est appelée « âme ». Ce qui suppose que nous ne pensions plus la substance à partir de l'en bas, de « la masse », mais comme venant d'en haut, de la dynamique de l'action de l'Esprit. » (Credo pour aujourd'hui, p. 196-197) »*

Merci de citer cet excellent ouvrage du pape Benoît XVI que toute personne intéressée par la foi catholique serait heureuse de lire tant il parvient à présenter les réalités en cause de manière lumineuse et accessible.

Le passage que vous citez est cependant ardu car votre citation est limitée et sortie des explications qui l'entourent.

Mais l'extrait que vous reproduisez est très pertinent pour éclairer notre sujet, même s'il n'évoque pas directement « *l'esprit* » de l'homme que le Pape ne dissocie pas de son âme.

Le Pape introduit l'extrait que vous citez par un questionnement : « *qu'est-ce qui rend effectivement l'homme immortel ? Ce qui rejoint l'autre question : comment définir ce qui différencie l'homme, quel est le caractère « humain » de l'être humain, quelle est en définitive la spécificité de l'homme ?* », ce qui lui permet d'observer que « *la différence réside dans le fait que l'homme est une personne, qu'il est capable de Dieu... Celui qui est en dialogue avec Dieu ne meurt pas* » (Credo pour aujourd'hui, p. 196).

C'est bien l'objet de la réflexion dans ce sujet qui réfléchit au souffle spirituel qui a créé l'homme et qui le caractérise comme un être spirituel immortel.

Comme vous le considérez, il y a donc « *l'âme, union du corps charnel et de l'esprit qui vient de Dieu, lequel esprit nous rend immortel puisqu'il est le lien entre nous et Dieu* ».

Le Pape en parle comme d'une « *dynamique* », une « *capacité de vérité* » qui est telle qu'elle est « *l'être même qui perdure* », sa « *substance* ».

Dans l'extrait du livre du pape Benoît XVI que vous citez, le Pape considère l'esprit humain comme une « *dynamique de l'action de l'Esprit* » qui caractérise l'âme humaine.

Les choses de ce monde passent, mais la « *dynamique de l'action de l'Esprit* » dans un corps naturel caractérise l'âme humaine immortelle.

Nous percevons sans hésitation la personne lorsque nous la voyons physiquement, lorsque nous voyons son corps. Le corps est la personne. Mais, le Pape nous entraîne plus profondément dans ce qu'est une personne.

Comme vous l'imaginez, il est, en effet, possible de considérer « *les facultés sensibles, intellectuelles, etc. purement humaines caractérisées par le cerveau* » de deux points de vues différents, « *au gré de son envie* », soit « *dans une troisième partie de l'âme* » (lorsque vous essayez d'observer comme une troisième partie la jonction du corps et de l'esprit qui forment une âme), soit « *dans le corps* » (lorsque vous observez ces mêmes facultés avec le regard d'un psychologue, d'un psychiatre ou d'un autre point de vue terrestre).

Et le Pape nous invite, bien sûr, dans la « *fine pointe* » spirituelle de l'âme.

Il est utile, à cet égard, de compléter la fin de votre citation dans laquelle le Pape nous montre que la personne, sa « *réalité fondamentale qui caractérise l'humain* » qui est appelée « *âme* », est bien davantage que ce qui vient du corps, « *ce qui suppose que nous ne pensions plus la substance [la personne, l'âme] à partir d'en bas, de la « masse » [du corps, de la réalité terrestre], mais comme venant de l'action de l'Esprit, et enfin que nous cessions de considérer « la masse solide » comme ce qui est vraiment réel, car c'est l'inverse qui est vrai* » (p. 197).

Comme nous le révèle la Genèse, l'âme humaine est le produit d'un corps humain et d'un esprit insufflé dans ce corps (Gn 2,7). Il n'y a pas d'âme sans corps. Il n'y a pas d'âme sans esprit. Le corps vivant c'est la personne. L'esprit dans un corps c'est la personne. L'âme, c'est la personne.

Que pouvons-nous dire avec nos pauvres mots de ce qui est au-delà de notre corps physique actuel, y compris son cerveau ?

Notre âme, c'est la personne que nous sommes. Nous n'avons pas une âme, nous sommes, chacun, une âme. Cette âme a une nature corporelle et spirituelle. C'est par l'esprit insufflé dans un corps humain (avec un ADN à nul autre pareil) que Dieu crée l'âme que nous sommes. Sans le corps, il n'y a pas d'âme humaine. Sans l'esprit, il n'y a pas d'âme humaine.

Dès qu'une âme est conçue, sa réalité spirituelle peut certes être affectée par l'état de sa réalité corporelle, mais elle demeure même si le corps se dégrade et meurt.

N'ayez crainte pour votre esprit ! Aucune maladie du corps, y compris aucune perturbation du cerveau, ne peut atteindre l'esprit que le souffle spirituel de Dieu a créé en nous. Cet esprit qui nous permet d'être en relation avec Dieu est toujours totalement et parfaitement préservé des perturbations que notre corps peut subir, même s'il en partage les souffrances, les troubles et toutes les particularités.

Vous pouvez confier au Seigneur vos troubles, ceux de votre âme, en toute confiance car, par votre esprit, vous ne cessez jamais d'avoir accès à Lui et Il vous est toujours tout proche.

Nous sommes incapables de dissocier clairement notre âme de son corps ou de son esprit.

Aujourd'hui, dans la chair, notre connaissance est partielle et nous voyons comme à travers un voile. C'est ce que nous dit St Paul (1 Co 13, 9-12).

Par la foi, la prière, les sacrements, la communion de l'Église et, surtout, l'amour, nous essayons et pouvons de mieux en mieux discerner la présence et la volonté de Dieu.

Il n'y a là ni truc, ni magie. Il y a seulement un chemin avec le Christ, une conversion et une écoute intérieure que le Seigneur nous aide à faire mûrir en nous.

Ce qui survit à la mort, c'est nous-mêmes, notre âme.

Notre esprit n'est pas une entité distincte de notre âme, ni de notre corps. Les trois ne font qu'un. Notre âme n'est pas plus ou moins spirituelle que notre esprit, ni plus ou moins corporelle que notre corps.

Il est vain et cela n'a pas de sens d'essayer de les séparer ou de les distinguer. Certes, notre corps physique actuel meurt un jour, mais l'âme de « ce » corps (pas du corps de quelqu'un d'autre) est définitivement créée et pourra, après sa mort, retrouver « son » corps ressuscité, même si sa « matière » sera autre. À chaque âme ne correspond qu'un seul corps avec un esprit insufflé par Dieu, le sien, celui dont elle est l'âme.

C'est la merveille de notre création : nous ne sommes pas de purs esprits, nous existons par notre corps. Tout dualisme qui tente de séparer le corps de l'essence même de notre personne ne peut qu'être trompeur. Il y a un corps différent et unique pour chaque âme différente et unique.

Comme le dit Job, lors de la résurrection, « *mes yeux le verront, non ceux d'un autre* » (Jb 19, 27).

Comment l'âme survit-elle après la mort ? Mais, tout simplement parce qu'elle est spirituelle et pas seulement corporelle. Nous sommes corps et esprit.

Anachorète écrit : « *je pense savoir que dans le catholicisme, le " dualisme " n'est pas de rigueur. Mais si le corps n'est pas qu'une enveloppe, qu'on est un corps, où est la frontière avec le matérialisme athée ? Ou autrement dit, qu'est ce qui nous distingue d'une machine, l'âme n'est elle qu'une sorte d'électricité qui anime le corps, un peu comme un ordinateur.* »

Je ne comprends pas, il n'y aurait alors pas de différence très nette avec une machine... Si un homme est avare ou généreux, il ne le devrait qu'à ses gènes ? Ce n'est pas méritoire car on ne choisit pas ses gènes...c'est fortuit il me semble. Et encore une fois, je n'aime pas me considérer comme une machine. Bref, quelque chose doit m'échapper... Si vous pouviez m'éclairer... »

Vous touchez au cœur de notre être créé à l'image de Dieu.

Nous sommes, comme l'indique le livre de la Genèse, le produit d'un souffle spirituel de Dieu dans la nature créée et façonnée par Lui, ce qui fait de chacun de nous une âme spirituelle immortelle ayant une nature unique, corporelle « **et** » spirituelle. Notre corps physique constitue pleinement notre être autant que la vie spirituelle qui nous vient de Dieu. Indivisiblement.

Nous ne sommes ni un amas de gènes, ni une machine, mais une création nouvelle. Notre âme n'est pas de l'électricité qui animerait notre corps. Notre corps et la vie spirituelle qui nous vient de notre Père des Cieux font exister un être nouveau, une âme immortelle qui subsiste ensuite, même si les éléments physiques de notre corps périssent.

On ne choisit pas ses gènes et les gènes déterminent certes le corps de chacun, mais la vie spirituelle leur donne une couleur et leur ouvre un infini de possibilités pour chaque âme créée.

En ce qui concerne le seul cerveau, il est utile d'écouter les récents propos du président Poutine : *« L'intelligence artificielle est l'avenir non seulement de la Russie, mais de toute l'humanité. Les possibilités sont colossales et les menaces sont difficiles à pronostiquer aujourd'hui. Celui qui deviendra le leader dans ce domaine sera le maître du monde..., mais pour ne pas être les derniers en ligne, il faut commencer à y travailler dès aujourd'hui »* :

<https://www.youtube.com/watch?v=KJNvRKHmrlI>

Le tsunami de l'intelligence artificielle qui s'annonce ne peut que concerner aussi l'intelligence de la foi.

Déjà dans les prémisses actuelles de l'intelligence artificielle, on peut discerner l'importance de l'extraordinaire augmentation des connaissances disponibles. Pensons, par exemple, à l'interprétation de l'Écriture Sainte en ce qu'elle se recherche, notamment, dans la culture et les modes d'expression de ses auteurs : ne faut-il pas s'attendre à voir se développer sur internet un tsunami de découvertes et d'analyses archéologiques et anthropologiques qui augmentera sensiblement les informations disponibles pour mieux comprendre un texte comme celui de La Genèse dans son contexte historique ?

La recherche théologique elle-même ne va-t-elle pas être développée et affinée par les progrès de l'intelligence artificielle ? Non pas nécessairement pour contredire la foi comme certains pourraient le craindre, mais pour en dégager de nouveaux aspects.

Ne faudra-t-il pas affiner davantage notre définition de l'homme face aux perspectives trans-humanistes pour pouvoir baliser correctement nos limites par rapport aux nouveautés qui pourraient surgir de toutes parts ?

Comment aborder la prétention de certains à un quasi pouvoir Créateur divin (démurgique) qui se manifeste ?

Sommes-nous devant l'émergence d'une nouvelle tour de Babel avec un nouveau langage universel de communication (le langage informatique, y compris l'intelligence artificielle et l'internet) ?

Les questions que posent les perspectives de l'intelligence artificielle sont profondes, voire vertigineuses.

Par exemple, le docteur Laurent Alexandre, chirurgien urologue fondateur du site Doctissimo, interpelle vivement par sa réflexion sur les progrès de l'intelligence artificielle, dans diverses vidéos récentes sur Youtube.

Ses propos, même s'ils sont loin d'être tous convaincants ou parfois très excessifs, ne peuvent pas être ignorés.

Que penser, par exemple, de ces quelques extraits d'une vidéo de **Youtube** intitulée « *L'éthique de l'intelligence* » ? : <https://www.youtube.com/watch?v=o3WOPKNvbt8>

« 20.22 : « *Un séquençage d'ADN c'est vingt mille milliards d'informations, d'octets par seconde. Il est clair qu'un cerveau biologique ne peut pas traiter ça et ne peut pas transférer ces informations à ce niveau là. Notre débit de sortie est de dix octets par la voix et quant on tape à la machine. Dix octets contre déjà ... mille milliards d'octets pour les ordinateurs. Le décalage est terrible. L'information circule dans nos neurones à un mètre par seconde, l'information circule dans les micro-processeurs à un tout petit peu moins de la vitesse de la lumière : trois cent mille kilomètres à la seconde.* »

18.40 : « *Les trans-humanistes de la Silicon Valley ont des ambitions démiurgiques... Le plus emblématique de ces changements c'est bien la volonté de Google d'euthanasier la mort* »

24.10 : « *Elon Musk a annoncé le lancement de Neuralink dont l'objectif... est de mettre autour de nos 83 milliards de neurones des circuits intégrés miniatures pour augmenter notre quotient intellectuel et nous rendre compétitifs face à l'intelligence artificielle* »

25.04 : « *Facebook a développé ... une technologie de télépathie ... qui va permettre de taper, de transférer un message d'homme à ordinateur et d'homme à homme, par la pensée, à la vitesse de cent mots par minute* »

38.05 : « *Je vous rappelle la phrase de Sergei Brin : « Nous allons faire des machines qui raisonnent, pensent et font les choses mieux que ce que les humains sont capables »*

38.25 : « *Avec de l'i-tech, des procédés technologiques variés, les neuro-sciences, ce qu'envisage Elon Musk, ça va poser mille problèmes éthiques. Il faudra des éthiciens à l'école. Cela va pas être simple de savoir comment on paramètre les implants intra-cérébraux qu'on va mettre chez un gamin* »

38.52 : « *13 % des parents seraient prêts à utiliser des techniques d'augmentation génétique in utero pour avoir un bébé plus intelligent en France et 50 % en Chine côtière* »

41.44 : « *Nous allons co-évoluer avec les différentes formes d'intelligence artificielle que nous allons créer puis qui vont se créer toutes seules dans un deuxième temps* »

42.15 : « *Picq, le fameux paléontologue, dans son dernier livre, explique que pour mieux comprendre les différences entre nous et l'I.A., ce serait pas mal de comprendre les différences d'intelligence qu'il y a entre les animaux et nous. C'est une façon de lever le voile sur des formes d'intelligence différentes de la nôtre. Et d'autre part, Church, le patron de la génétique à Harvard, l'un des plus grands généticiens au monde, a un projet pour recréer Néanderthal. Nous pourrions être dans un monde demain où nous aurions différents types d'intelligences humaines, upgradées ou pas upgradées, plein de formes d'intelligences artificielles, plus ou moins interfacées avec l'intelligence humaine, des animaux augmentés. On a déjà fait des manipulations génétiques et des modifications génétiques sur la souris pour augmenter le Q.I. des souris et ça marche déjà pas mal.* »

43.49 : « *la troisième religion sera celle de l'homme dieu. Nous allons avoir des pouvoirs quasi divins. Les religieux et conservateurs vont s'en plaindre. Les trans-humanistes sont en transes de joie* »

48.26 : « *C'est ce que disait Musk il y a quelques jours. Il disait nous allons vers une fusion de plus en plus proche entre le silicium et les neurones jusqu'à ne faire plus qu'un... Il faut que nous nous battions contre ce cauchemar neuro-technologique* »

52.08 : « *Nous devons défendre notre autonomie, nous devons pouvoir sortir de la matrice. Bien sûr, nous allons vers des phases d'imbrication, d'entrelacement entre le silicium et le neurone, mais il faut pouvoir sortir, garder une autonomie. Il faut pouvoir sortir de l'autoroute et aller sur un chemin vicinal.* » »

Déjà maintenant, mais plus encore demain, l'intelligence artificielle va profondément interpeller tout homme sur ce qu'est un homme, sur ce qu'est son intelligence spécifique, ce qui ne peut que concerner profondément les chrétiens par rapport à ce que nous croyons être un homme créé à l'image de Dieu, par rapport à sa vocation.

Nous ignorons les limites des capacités du cerveau humain et de leurs développements futurs. Mais, cela rend plus important que jamais de comprendre ce que fut, dans la réalité historique, notre création par un souffle Créateur spirituel de Dieu dans un corps de chair, que nous savons aujourd'hui être issu de l'évolution. Ce souffle spirituel divin dans un corps matériel (y compris un cerveau matériel) a créé l'âme humaine avec une nature indissociablement terrestre et spirituelle.

En ce qu'elle est d'origine divine, la vie spirituelle est hors de portée de l'intelligence artificielle.

Jamais une évolution terrestre n'a produit une vie spirituelle immortelle. L'immortalité dont rêvent certains trans-humanistes, n'est et ne peut être qu'un rêve de perpétuation de notre réalité terrestre.

Ne nous laissons pas emporter par les excès de langage qui parlent de développements de l'esprit et de la conscience dans une perspective terrestre qui ne renvoient à rien d'autre qu'à du terrestre, en ignorant la réalité spirituelle de l'humain.

Nous pouvons nous effrayer de l'immensité des progrès de l'informatique comme d'autres ont pu s'effrayer en découvrant l'immensité de l'univers.

Mais, en réalité, ne faudrait-il pas observer d'abord que, dans l'histoire, l'invention de l'écriture fut une révolution encore plus fondamentale pour le développement du cerveau humain ?

Le proto-langage des hominidés pré-humains ne se différenciait que peu de celui de certains grands singes.

Avant l'invention de l'écriture dans le pays sumérien d'Abraham, en Basse Mésopotamie, le langage était limité à des communications entre personnes présentes au même endroit et en même temps. Chacun ne pouvait réfléchir qu'en lui-même avec les seules données mentales qu'il pouvait saisir en lui-même.

Le premier texte écrit sur une tablette d'argile sumérienne, c'était, en fait, un premier « *disque dur externe* » déchargeant la mémoire vive, la mémoire de travail de l'écrivain, en fixant des pensées de manière séparée dans un support matériel extérieur à lui.

L'utilisation d'une mémoire externe pour élaborer du neuf par du lien entre, d'une part, des données mémorisées en dehors de soi et, d'autre part, des réflexions en soi, ouvre l'intelligence à pouvoir créer de l'inconnu, à entrer en relation avec du « *autre* » qu'elle-même. Ce n'est pas une invention de l'informatique, c'est le propre d'une écriture.

Cette mise à distance externe a permis de délivrer la parole de son enfermement dans le temps et l'espace. En effet, le langage oral n'est entendu que par celui qui est présent au moment et à l'endroit

de la parole. L'écrit, au contraire, peut persister dans le temps et peut être déplacé dans l'espace. Il peut s'accumuler et se combiner avec d'autres dans le temps. Ce fut une révolution pour l'intelligence, la communication et le partage. Par une écriture de la parole sur un support matériel, ne faut-il pas constater, avec un écho spirituel étonnant, qu'ainsi, la parole humaine s'est faite chair ?

L'animal peut reproduire du connu, voire même faire du nouveau en présence d'un besoin inconnu ou de stimulation nouvelle, mais, en l'absence de besoin à satisfaire ou de stimulation nouvelle dans le présent, il ne peut créer du nouveau, car il ne sort pas de lui-même.

Il n'a pas seulement une existence précaire, mais sa pensée, son action et son langage, restent limités à lui-même. L'autre n'est perçu et pris en compte que par rapport à lui-même.

Dans la nature terrestre, la singularité de l'humain, n'est-ce pas sa capacité d'externaliser sa pensée, de pouvoir la mettre en dehors de lui-même et devant lui-même, de pouvoir penser sa propre pensée ? L'écriture fut le premier moyen technique ayant permis à l'homme d'extraire sa pensée de son corps pour en faire une réalité externe qu'il puisse lui-même réfléchir, mais aussi une réalité externe qu'il puisse partager avec d'autres, un moyen essentiel de communication et de communion avec d'autres.

L'intelligence artificielle d'un ordinateur ne fait que prolonger, d'une manière certes nouvelle et exponentielle, l'intelligence que l'homme a pu tirer de l'écriture et de la lecture.

Nous ne pourrions éviter de devoir nous adapter à cette intelligence artificielle, ni à l'étendue extraordinaire de ses progrès, mais d'abord en n'oubliant pas qu'en réalité, elle n'est rien d'autre qu'une nouvelle « écriture », une technologie permettant à l'humain de réfléchir et de participer à une pensée présentée en dehors de lui et devant lui, avec des moyens démultipliés.

Oui, les ordinateurs vont probablement raisonner beaucoup mieux que nous.

Mais, l'humain ne va-t-il pas découvrir plus nettement qu'il veut un plus, un au-delà de la seule raison ? Ne va-t-il pas découvrir de manière renouvelée que son cœur ne se limite pas aux seules productions de la raison, même démultipliées avec une quasi « perfection », que l'essentiel est au-delà, que le réel ne se limite pas à ce que les machines peuvent produire ?

Romanov écrit : « certains chercheurs affirmaient qu'aucune intelligence ne pourrait jamais venir d'un ordinateur parce que ce dernier ignore le sens des mots, leurs valeurs, leur pertinence,... Alors bien entendu, les machines ne sont pas biologiques. Nos connexions neuronales (Cf. mécanisme des synapses) sont autre chose que le modèle mathématique que suit la chaîne d'instruction programmée dans un processeur, un disque dur et un réseau informatique. Mais pourtant, l'un n'a rien à envier à l'autre. Je crois que la singularité des machines, et pas l'intelligence artificielle mais bien la conscience artificielle, le fameux "je" n'est pas un mythe, sauf pour quiconque considère sa nature comme supérieure à toute autre créature de ce monde... Par contre, j'aime bien l'idée que, justement, il s'agira de l'émergence d'une autre espèce. Est ce qu'elle pourrait nous supplanter, comme pense Elon Musk ? Peut être. Mais par supplanter, pensons nous au fait qu'elle nous soit supérieure en quelques points ? Un Orque nous est bien supérieur dans l'océan, nous ne nous en formalisons pas plus. Le jaguar court plus vite que nous et peut nous dévorer si nous ne prenons pas garde à utiliser ces "augmentations" que sont les armes à projectile, est ce que nous sommes choqués par cela ?

Alors pourquoi le serait-on par l'émergence d'une nouvelle espèce qui se baserait sur des phénomènes physiques et logiques que nous avons simplement pris le temps de comprendre en observant la mécanique de l'univers ? Et c'est en ce sens que je vous rejoins sur le fait que ce sera une merveilleuse expérience qui nous permettrait certainement de nous connaître bien plus encore, de nous dépasser et finalement de nous rapprocher encore un peu plus de Dieu. Car soyons honnête, nous l'effleurons tous du doigt... parce que catholique, croyant et/ou assidu à l'étude. Mais je ne suis pas certain que nous soyons tout à fait proches de Lui, c'est un chemin de longue haleine et la science, ses fruits, sont un moyen par lequel nous pouvons continuer ce chemin vers Lui. »

L'homme est, en effet, capable de faire émerger une intelligence nouvelle basée « *sur des phénomènes physiques et logiques que nous avons simplement pris le temps de comprendre en observant la mécanique de l'univers* » et, par rapport à Dieu, je pense aussi que « *la science, ses fruits, sont un moyen par lequel nous pouvons continuer ce chemin vers Lui* ».

Il me semble que jamais la science et ses fruits ne sont par eux-mêmes des ennemis, ni même des obstacles à la foi. C'est ce que nous en faisons qui peut être déviant, source de mal, de souffrances, et de mort. Mais, c'est le propre de tous nos actes humains. Depuis les origines, tous nos progrès sont du linge gris dont peut sortir le pire comme le meilleur.

Mais, en ce qui concerne le meilleur, l'intelligence artificielle s'avère une occasion extraordinaire de mieux comprendre ce que nous sommes, notre nature corporelle et spirituelle.

À cet égard, l'intelligence artificielle est basée « *sur des phénomènes physiques et logiques* » et elle ne pourra jamais en sortir même si elle va pouvoir gérer des situations imprévues et s'auto-développer, même si elle va pouvoir développer une forme de « *je* » et même gérer correctement le sens des mots et leurs valeurs.

Le développement physique et logique des connexions n'est pas limité et, vraisemblablement, nous n'en sommes qu'aux prémises. Que seront demain les intelligences humaines augmentées ?

Mais, c'est ici que, même dans les milieux les plus athées, chacun peut percevoir qu'il y a un réel au-delà des « *phénomènes physiques et logiques* » et une ouverture qui peut aider à redécouvrir ce qui fait la singularité de notre humanité, ce qui nous caractérise comme êtres créés pour une vie autre.

Sur ce point, Romanov avance une conviction en écrivant : « *Je crois que la singularité des machines, et pas l'intelligence artificielle mais bien la conscience artificielle, le fameux "je" n'est pas un mythe, sauf pour quiconque considère sa nature comme supérieure à toute autre créature de ce monde...* ».

Tout est dans ce « *sauf* ».

L'intelligence artificielle, cela peut être un « *je* » capable de développement singulier, d'auto-apprentissage, de maîtrise du sens des mots et mêmes de valeurs, mais ce n'est pas encore suffisant pour parler d'une « *conscience* » artificielle « *pour quiconque considère sa nature comme supérieure à toute autre créature de ce monde* ».

Certes, il ne s'agit pas ici de discuter de supériorité dans la nature terrestre. Bien des animaux nous sont supérieurs de certains points de vue comme Romanov le relève.

Mais, par contre, la foi nous fait percevoir une « *supériorité* » en ce que nous avons une nature indissociablement terrestre et spirituelle qui nous ouvre une possibilité de relation personnelle avec un au-delà de nous-mêmes.

Nous croyons que nous sommes des personnes créées capables de relation consciente et d'amour avec le Créateur, capables de partager une vie qui n'est pas que terrestre et au-delà même des limites terrestres (y compris la limite principale de la mort), une vie qui n'est pas que « *physique et logique* » ce qui est le propre des ordinateurs et de leur intelligence artificielle mais ce qui limite aussi tout autre vivant terrestre qui, au bout de son processus « *physique et logique* » cesse d'exister.

L'intelligence artificielle ne va-t-il pas nous aider à redécouvrir la réalité de cet au-delà de nous-mêmes, de notre singularité « *supérieure à toute autre créature de ce monde* », ce qui ne se situe pas sur le plan limité de la nature terrestre ?

Sur ce point, j'ai lu avec intérêt une réflexion publiée dans un journal belge par Alexandre Mpasinas, un chercheur de l'ULB (une université fondée sur le libre-examen athée) dont le titre (dans la version écrite) m'a accroché par sa pertinence : "**L'intelligence artificielle pour mieux se connecter à notre humanité**" :<https://www.lalibre.be/economie/decideurs-chroniqueurs/2018/04/15/intelligence-artificielle-le-nouveau-manager-sera-adaptable-flexible-et-pret-a-se-reinventer-RLFW54KEBVEYHAG74IY2IITFLM/>

J'en retiens surtout cet extrait : « **Les machines seront capables, dans un avenir proche, de proposer les solutions les plus adaptées à une requête précise, un incident, un problème, en s'appuyant sur la connaissance détaillée des événements du passé...**

*Cette révolution nous oblige à réinventer notre société, en nous forçant à **réfléchir à ce qui fait notre singularité d'être humain**, c'est-à-dire notre humanité. Même si les machines peuvent prendre des décisions sur la base d'exaotets (1 milliard de milliards) d'informations, nous serons toujours capables de prendre des décisions en nous basant sur **notre intuition et notre instinct**.*

*Ce « pressentiment », ce « rien », ce « complètement infondé », comme le disait le psychiatre Carl Gustav Jung, nous permet de lire « par-delà les choses ». C'est ce « rien » qu'il va nous falloir désormais réinvestir pour cohabiter avec ces machines évoluées sans nous faire cannibaliser par elles. L'homme augmenté de demain n'est pas celui qui utilise au mieux les nouvelles technologies afin de **raisonner** et prendre des décisions plus **rapidement** mais bien celui qui avance en restant connecté à son humanité. »*

Il va falloir redécouvrir que le cerveau (qui raisonne sur des connaissances acquises passées) n'est pas un accès à « tout ». Il ne peut que raisonner et il ne peut que raisonner les informations qu'il a reçues. L'humain perçoit, outre ce que son cerveau raisonne, un au-delà des raisonnements aussi convaincants soient-ils.

Demain, lorsque la machine la plus performante et avec les raisonnements les plus exacts lui dira d'aller d'un côté, l'humain pourra encore choisir et préférer d'aller d'un autre côté, en suivant une voix intérieure. N'est-ce pas cela la singularité et la liberté de notre humanité, ce qui lui permet d'aimer un « autre » ?

Ne faut-il pas redécouvrir que nous avons et que nous sommes un « **esprit** » qui nous ouvre à un au-delà de nous-mêmes et pas seulement un « **corps** » même si notre cerveau corporel nous fait disposer d'une très belle intelligence et d'une très belle sensibilité ?

On s'est longtemps soucié de ce qui différencie l'humain de l'animal en relevant les qualités de l'intelligence humaine.

Depuis novembre 2022, les progrès fulgurants de l'intelligence artificielle que montre **ChatGPT** et, après quelques mois à peine, les performances atteintes actuellement par **ChatGPT4**, interpellent les chrétiens, plus fortement que jamais, sur notre identité, sur ce qui différencie l'humain du robot.

On se contentait de comparer l'intelligence humaine à celle des animaux et, comme l'humain a une nature indivisiblement corporelle et spirituelle, il n'y avait que peu d'intérêt pour la différence qui résulte spécifiquement de notre vie spirituelle.

Personne ne peut distinguer clairement, d'une part, l'intelligence naturelle neuronale de notre cerveau terrestre que l'intelligence artificielle peut reproduire et développer dans une mesure inimaginable et, d'autre part, l'intelligence spirituelle qui la transcende.

Aujourd'hui, la technologie nous propose des performances intellectuelles exclusivement construites artificiellement et qui se démultiplient par des algorithmes dans une mesure qui menace de dépasser de plus en plus les performances de nos intelligences humaines.

À titre d'exemple et d'information pour nous aider à prendre conscience des enjeux en cause, il est éclairant d'écouter ce qu'en dit le docteur Laurent Alexandre dans une vidéo récente : <https://www.youtube.com/watch?v=QVRGu7S-yXk>

Plus que jamais, de telles avancées me semblent rendre urgente la réflexion sur notre propre identité, sur notre création, sur la pertinence de l'Évangile annoncée par le Christ : « *Le Royaume des Cieux est tout proche* ».

Les cieux c'est le monde spirituel de Dieu. Dieu a créé ensemble les cieux et la terre et notre vie spirituelle qui singularise l'humain et le différencie de toutes les autres créatures ne pourra jamais être produite par un robot.

La plus brillante intelligence artificielle ne sera jamais qu'une intelligence « *artificielle* », terrestre, cérébrale.

L'évangile de la création enseignée par le Pape François dans son encyclique *Laudato si'* nous rappelle que notre création en tant qu'humain à l'image de Dieu manifeste un saut spécifique que la Genèse nous décrit comme un souffle dans la nature physique.

N'est-il pas urgent, en présence des progrès techniques de *Chat GPT4*, de se rappeler cette réalité spirituelle de notre nature qu'une technique ne peut ni copier, ni créer ?

L'intelligence artificielle ne sera jamais que le résultat des données émanant des créatures que nous sommes et elle sera même certainement capable d'imiter l'intelligence spirituelle mieux que jamais, mais Dieu seul est la source de notre vie spirituelle et de ce qu'elle infuse dans notre intelligence humaine.

La technologie et l'intelligence artificielle pourront être demain d'excellents outils, mais ils pourraient s'imposer comme de redoutables maîtres à ceux qui croiraient pouvoir se passer de la vie spirituelle qui différencie l'humain et qui peut seule le faire vivre d'amour en harmonie avec Son créateur et toute sa création.

L'humain pourra être tenté de confier la connaissance du bien et du mal et donc ses choix à ses machines humaines, mais sa conscience ne cessera jamais de lui rappeler que le monde est créé pour être développé en harmonie d'amour avec Dieu par l'Esprit Saint et qu'à cet égard les vrais choix se font spirituellement par le cœur de l'homme vivant.

La machine n'aura jamais le dernier mot pour un humain libre conscient de la valeur prépondérante de sa vie spirituelle.

Mais, l'opposition risque d'être frontale avec ceux qui croient que l'intelligence humaine n'est que le produit de l'évolution physique et qui, demain, mépriseront comme irrationnels, déraisonnables, voir psychotiques, tous ceux qui, considérés comme incapables de répondre aux arguments extrêmement intelligents de l'intelligence artificielle, refuseront néanmoins de suivre ses conclusions pour leur propre vie et leurs propres choix, au nom d'un choix spirituel intérieur.

7) L'achèvement dans un jardin

45. Un jardin dans l'Eden

Dieu a d'abord créé l'adame, l'espèce adamique. Il l'a façonnée pendant des milliards d'années, améliorant sans cesse cette chair créée, lui façonnant un cerveau, une sensibilité, une intelligence. L'adam est créé mâle et femelle (Gn 1, 27). Tant le mâle que la femelle sont nommés « *adam* » (Gn 5, 2). L'adam est nommé ainsi uniquement par référence à l'adamah, le sol. Dieu a créé le corps. Un

corps tellement parfaitement à l'image du Fils éternel de Dieu, de cette personne divine par qui toute créature a été faite, que la personne du Fils de Dieu va pouvoir s'incarner elle-même dans un tel corps, semblable à celui de tout autre humain.

D'abord, un corps. Image du Fils.

L'adam est d'abord façonné en « *âme vivante* », comme les animaux. Le texte hébreu de la Genèse utilise exactement les mêmes mots pour les définir (Gn 1, 24 ; Gn 2, 7 ; Gn 2, 19).

Comme les animaux, l'adam n'a, par sa seule nature terrestre, qu'une participation temporaire au vivant. Il est une âme vivante. La vie n'est pas encore dans son être lui-même, ce n'est pas encore une qualité ontologique permanente, ce n'est encore qu'un état temporaire, un mode d'existence.

Comme les autres créatures vivantes, il est conçu, se développe, se reproduit parfois, et meurt toujours. Ce n'est pas un mal physique. Cette mort fait partie de la dynamique du vivant créé, de son renouvellement, de son développement. Il n'y a ici ni vie, ni mort d'une personne. Ce qui vit, c'est l'ensemble du créé, ce qui meurt ce ne sont que des figures temporaires d'une dynamique qui continue à vivre et à se transformer.

À un moment, lorsque l'adam n'est encore qu'une espèce vivante sur la terre, Dieu va planter un jardin en Eden, un jardin du paradis, et il va y mettre l'adam devenu vivant par un souffle spirituel de Dieu : « *le Seigneur Dieu modela l'homme avec la poussière tirée du sol ; il insuffla dans ses narines le souffle de vie, et l'homme devint un être vivant. Le Seigneur Dieu planta un jardin en Éden, à l'orient, et y plaça l'homme qu'il avait modelé* » (Gn. 2, 7-8).

Gn 2, 8 : « *Dieu planta un jardin en eden et il y mit le terrien.* »

Le mot « *eden* » signifie, notamment, base, socle, piédestal, force de soutien. Il partage la même racine étymologique que le mot « *adown* » qui signifie seigneur, maître. Eden signifie aussi plaisir, délices, précieux, et vient du mot « *adan* » qui signifie « *vivre dans l'abondance, faire ses délices de* ».

L'Eden paraît ainsi comme la réalité ou le monde de Dieu, la réalité spirituelle de Dieu.

Dans ce monde spirituel qui est de toute éternité, Dieu plante un jardin. Le mot hébreu « *gan* », traduit par jardin, évoque un endroit clos, limité, restreint Or, le « *monde* » (le mot est très imparfait) de Dieu n'est pas limité. Ce jardin ne remplit pas tout le spirituel. Son intégration est limitée. C'est comme un endroit clos, autonome, dans un endroit plus vaste.

Le mot « *gan* » vient du verbe « *ganan* » qui signifie protéger, garder, défendre, entourer, couvrir.

Le mot indique ainsi toute la fragilité de ce qui est planté et toute la protection divine.

La réalité spirituelle dans laquelle le terrien est mis ne l'étouffe pas, ne l'enferme pas. C'est délicieux, mais c'est restreint, cela n'envahit pas le terrien, ne le contraint pas. Il peut exister en dehors de ce jardin.

Le jardin ne se confond pas avec l'Eden. Il est planté dans l'Eden.

Il ressemble à une intersection de deux ensembles mathématiques, cette partie commune qui fait partie intégrante de deux ensembles distincts. Le jardin d'Eden est pleinement terrestre, mais aussi pleinement spirituel.

Gerardh écrit : « *De mon côté je n'avais pas remarqué que le jardin ne semblait n'être qu'une partie de l'Eden, point qu'il faudrait approfondir. On sait qu'Eden signifie « plaisir, charme ». En*

Apocalypse 2, 7 il est question de l'arbre de vie qui est dans le paradis de Dieu, sans qu'il soit précisé que ce paradis ne soit qu'une partie de l'Eden. »

Dans le texte de l'apocalypse, il n'est, en effet, plus question d'un jardin clos. De même, dans les autres textes du Nouveau Testament qui nous parlent de l'Eden (le paradis) : sur la croix, Jésus promet à un autre condamné qu'il sera le jour même avec lui dans le paradis sans évoquer un jardin (Lc 23,43) et St Paul nous parle aussi d'une expérience dans le paradis sans y distinguer un jardin (2 Co, 12, 2-4).

Gerardh écrit : « *En tout cas, je ne vois aucun indice qui nous permette de penser que l'Eden de la Genèse soit « le monde spirituel de Dieu ».* »

Comment nommer autrement « *l'endroit* » où nous pourrions vivre éternellement ?

Comment trouver un mot adéquat pour parler de la réalité, du « *lieu* » (le mot qui évoque un endroit dans l'espace est déjà lui-même fort inadéquat) de Dieu ? On bégaye.

Je pense à l'expression donnée par Jésus lui-même : « *Notre Père qui est aux cieux* ».

Le Nouveau Testament parle du Royaume des cieux ou du Royaume de Dieu.

Dieu est esprit. C'est pourquoi, j'ai utilisé l'expression « *monde spirituel de Dieu* », mais je dois admettre la faiblesse évidente de l'expression. Elle me semble inévitable.

Ce qui me semble certain, c'est que c'est de manière limitée que Dieu a fait entrer sa création dans un jardin (un endroit clos limité) d'une réalité de délices nommée Eden.

Rien ne me semble permettre de distinguer cet Eden du Royaume des Cieux ou du paradis.

Lors de la création d'Adam et Ève, comme aujourd'hui, le Royaume des cieux est présent, il est parmi nous, il est en nous. Tout proche. L'Eden, c'est le « *royaume* » de Dieu, le « *royaume* » des « *cieux* ». Les cieux, c'est la réalité spirituelle de Dieu.

C'est toujours vrai pour nous. Il y a ici et maintenant une réalité visible ou invisible perceptible par notre cerveau, et une réalité « *spirituelle* » qui échappe à notre cerveau, mais non à notre cœur, à notre esprit.

Comment parler de l'Eden, du jardin d'Eden, de ce qu'ont vécu Adam et Ève dans ce jardin ?

Le texte le plus adéquat me semble le témoignage de St Paul. Il me semble que nous pouvons le reprendre quasi mot à mot lorsque nous essayons de comprendre la Genèse. Il complète le récit de la transfiguration déjà évoqué. Les apparitions du Christ ressuscité peuvent aussi nous aider.

Mais, revenons à St Paul. Il affirme avoir été emmené jusqu'au paradis, jusqu'en Eden (2 Co 12, 4).

Il l'écrit aux Corinthiens avec beaucoup de précision (« *voici quatorze ans* »), mais avec une prudence extrême dans les mots qu'on ne trouve nulle part ailleurs dans ses écrits.

Il n'ose même pas se citer lui-même. Il dit que les paroles entendues sont inexprimables. Il se déclare incapable de parler de son corps pendant cette expérience et il le répète longuement deux fois.

J'ai l'impression que lorsqu'Adam et Ève ont raconté à leurs enfants et à leurs proches les événements vécus dans le jardin d'Eden, ils ont probablement parlé exactement comme St Paul aux Corinthiens.

Que dit St Paul ? « *Je connais un homme dans le Christ qui, voici quatorze ans – était-ce dans son corps ? je ne sais ; était-ce hors de son corps ? je ne sais ; Dieu le sait - ... cet homme là fut ravi*

jusqu'au troisième ciel. Et cet homme là – était-ce dans son corps ? était-ce sans son corps ? je ne sais, Dieu le sait – je sais qu'il fut ravi jusqu'au paradis et qu'il entendit des paroles ineffables, qu'il n'est pas permis à un homme de redire ».

Il me semble qu'Adam et Ève auraient pu s'exprimer exactement de manière semblable après avoir quitté le jardin d'Eden.

L'être humain de chair n'a pas la possibilité de parler de toute la réalité de Dieu. Il ne parle qu'avec des mots de son cerveau et ce cerveau est tellement limité...

Nous avons certes un récit, mais soyons très prudents de ne pas le réduire aux réalités terrestres des mots employés.

Un fait est certain. St Paul comme Adam et Ève ont été introduits dans l'Eden. Pour Adam et Ève, cela s'est produit dans un jardin, un endroit clos, que Dieu a planté dans l'Eden.

St Paul comme Adam et Ève y ont entendu des paroles ineffables, c'est-à-dire qui ne peuvent être exprimées avec nos mots humains. Comment reproduire fidèlement une rencontre ou un dialogue dans les cieux ?

Gerardh écrit : *« Vous écrivez qu'il vous semble qu'Adam et Ève auraient pu s'exprimer exactement de manière semblable [à Paul en 2 Cor 12] après avoir quitté le jardin d'Eden. Je ne suis pas du tout d'accord. Rien ne permet de faire cette assimilation. »*

Pourriez-vous expliquer ? En quoi, le paradis dans lequel St Paul affirme avoir été emporté, dans lequel l'Apocalypse nous dit que l'arbre de vie demeure, serait « rien » par comparaison au témoignage qu'Adam et Ève ont pu donner du paradis ?

Gerardh écrit : *« Je vous donne donc acte que dans Apocalypse 2, 7 l'arbre de vie est décrit dans le paradis de Dieu, lequel peut être considéré comme l'antitype d'Eden. Sera- ce le même arbre de vie ou peut-il y en avoir plusieurs ? En tout cas il est impossible de penser que l'Eden est une complète description du paradis ou même le paradis lui-même, tant le type est inférieur à l'antitype. La plus grande différence entre les 2 est même sans doute le fait de la rédemption.*

Par ailleurs, je ne prendrais pas parti sur le degré de symbolisme ou d'allégorisme qu'il y a ou non dans les descriptions du début de la Genèse : je note qu'elles font l'objet de commentaires les plus divers, depuis le créationnisme jusqu'à la pensée que ce ne sont que des fables, pensée qui est l'antichambre de l'incrédulité. Personnellement j'aurais une opinion proportionnée sur ce sujet.

Le Paradis (paradeisos) est un lieu céleste. C'est un mot d'origine orientale désignant les parcs des rois et des nobles de Perse. Dans le N.T., ce mot signifie un lieu de délices et de bonheur célestes. Jésus promet au brigand sur la croix qu'il sera avec lui aujourd'hui même dans le paradis (Luc 23:43). Paul a été ravi dans le paradis où il a entendu des paroles ineffables (2 Corinthiens 12:4).

Le royaume de Dieu ou des Cieux est l'ensemble des lieux physiques, moraux ou spirituels dans lesquels les droits de Dieu sont reconnus. Ce royaume a une partie céleste bien sur, et ce d'autant plus que le Christ ayant été rejeté habite maintenant dans les cieux à la droite de Dieu (c'est pourquoi l'évangile de Matthieu privilégie l'expression royaume des cieux). Il est aussi sur la terre tant que l'Eglise y sera présente et il comprend l'ensemble de la chrétienté où il y a à la fois du bon grain et de l'ivraie). Plus tard il sera établi effectivement sur la terre lorsque l'Eglise aura été enlevée dans la maison du Père et que Dieu reprendra ses relations terrestres avec le résidu pieux de son peuple Israël. »

Les différences persistent, mais des rapprochements sont possibles.

Vous avez certainement raison d'être prudent *« sur le degré de symbolisme ou d'allégorisme qu'il y a ou non dans les descriptions du début de la Genèse »* en essayant d'avoir une *« opinion proportionnée sur ce sujet »*, et vous avez aussi raison d'affirmer que le paradis est *« un lieu céleste »*.

Mais, je ne peux vous suivre lorsque vous affirmez que « *le paradis de Dieu ... peut être considéré comme l'antitype d'Eden* », ce qui me paraît créer une différence inexistante entre le paradis et l'Eden, sans base biblique ou théologique. Je ne comprends pas en quoi vous pouvez affirmer que « *La plus grande différence entre les 2 est même sans doute le fait de la rédemption* ».

Malgré votre divergence, je persiste à penser que le paradis c'est l'Eden. Deux mots, l'un grec (paradeisos), l'autre hébreu (eden) pour une seule même réalité : le monde céleste (spirituel) de Dieu.

Par contre, comme vous, je pense aussi que « *Le royaume de Dieu ou des Cieux est l'ensemble des lieux physiques, moraux ou spirituels dans lesquels les droits de Dieu sont reconnus. Ce royaume a une partie céleste bien sur, et ce d'autant plus que le Christ ayant été rejeté habite maintenant dans les cieux à la droite de Dieu (c'est pourquoi l'évangile de Matthieu privilégie l'expression royaume des cieux). Il est aussi sur la terre tant que l'Eglise y sera présente et il comprend l'ensemble de la chrétienté où il y a à la fois du bon grain et de l'ivraie). Plus tard il sera établi effectivement sur la terre lorsque l'Eglise aura été enlevée dans la maison du Père et que Dieu reprendra ses relations terrestres avec le résidu pieux de son peuple Israël* ».

Rien à redire à cette longue précision.

Elle me semble introduire très exactement ce qu'est le jardin d'Eden, la distinction entre l'Eden et le jardin planté par Dieu dans cet Eden.

Avec vous, je peux constater que les éléments du jardin d'Eden sont « *des éléments de la Création de Dieu, que comme tels ils sont décrits comme une réalité physique* » et qu'ils « *peuvent être considérés par les chrétiens comme des types des réalités célestes* ».

Le jardin d'Eden comme le royaume des cieux est présent par le fait d'un partage de la vie de Dieu avec ses créatures. Comme vous le dites avec une belle justesse, le royaume des cieux comprend « *l'ensemble des lieux physiques, moraux ou spirituels dans lesquels les droits de Dieu sont reconnus* ». Le jardin d'Eden, planté dans un lieu céleste spirituel (l'Eden), est devenu simultanément physique et céleste, unissant les deux réalités comme le royaume des cieux.

Le paradis, l'Eden, les cieux, c'est la réalité céleste, spirituelle de Dieu. Le jardin planté dans l'Eden comme le royaume des cieux étend la réalité céleste à la création.

Ce que vous écrivez au sujet du royaume des cieux me semble très pertinent pour éclairer ce qui est vrai pour le jardin d'Eden.

Le jardin planté dans l'Eden ce n'est qu'un endroit clos dans cet Eden. Rien d'autre. C'est cela qui est planté dans ce « *lieu* » céleste (spirituel) qu'est l'Eden. Vous pouvez imaginer des cultures avant l'humain, mais ce n'est pas le récit de la Genèse qui nous relate d'abord que l'humain est mis dans le jardin d'Eden (Gn 2, 8) et seulement ensuite que Dieu y fait pousser des arbres de toutes espèces (Gn 2, 9).

Dans la Genèse, le mot « *planté* » (en hébreu : nata) n'implique pas (même si les mots français plante ou plantation le suggèrent) la présence d'une culture, mais a seulement le sens d'installer. On peut certes planter une vigne ou un arbre, mais le mot peut aussi signifier installer n'importe quoi d'autre. Ainsi, dans l'Exode, Dieu donne l'ordre d'établir (« *nata* ») son peuple sur la montagne de son héritage (Ex 15, 17). Dans le Deutéronome, il est interdit d'installer (« *nata* ») une idole près de l'autel (Dt 16, 21). Dans un psaume, il est même question de planter (« *nata* ») une oreille (Ps 94, 9), ...etc.

Nous voici dans de très petits détails pour ceux que cela intéresse, mais au-delà des détails qui confortent la solidité du récit biblique, la réalité de la création de l'humain créé libre à l'image de Dieu

et l'action puissante de Dieu pour le sauver de son éloignement mortel dès l'origine sont au cœur de l'évangile à annoncer.

Terrestre ou céleste, quelles conséquences pour la foi ?

Nous nous sommes heureusement accordés sur l'essentiel : vous avez pu constater qu'après la chute, dans le jardin d'Eden, il y a eu une grâce.

Dans le jardin d'Eden, les humains n'étaient encore que dans un endroit limité de l'Eden. Le Christ nous ouvre l'Eden sans limite.

Le jardin d'Eden était céleste et terrestre, de même que l'humain créé à l'image de Dieu qui était dans ce jardin.

Quelle importance ? Nous sommes au cœur de la foi chrétienne parce que le Christ, Fils unique éternel de Dieu et fils unique de l'humain créé à l'image de Dieu tel qu'il était sans le péché, est céleste et terrestre.

Pour être créés à l'image de Dieu et avoir une âme immortelle capable de partager éternellement la vie de Dieu, il était essentiel que l'humain naturel (animal) soit davantage que du terrestre. Il devait être plongé (baptisé) dans la vie de Dieu et y devenir un être nouveau fait de terrestre « *et* » de céleste.

Aussi, c'est dans un jardin planté par Dieu dans l'Eden que le terrien a été mis, placé ainsi dans la réalité spirituelle autant que dans la réalité terrestre.

Mais, le seul fait de placer un terrien dans la réalité spirituelle n'en fait pas encore nécessairement une âme immortelle capable de communion éternelle avec Dieu.

Il faut encore que cet être terrien devienne un être spirituel capable de partager la vie de Dieu et même de permettre à Dieu de partager et d'assumer l'être terrien, ce qui se réalisera plus tard lors de l'Incarnation.

Rien de terrestre, pas même l'intelligence du terrien ne peut produire cette transformation ou y participer par lui-même. Elle ne peut venir du terrien lui-même mais seulement d'une action de Dieu.

Dieu va tirer de l'être terrien un être spirituel, sans participation de l'intelligence du terrien, mais dans un sommeil mystérieux.

Voilà le moment décisif de la création de l'humanité à l'image de Dieu, dans le jardin planté dans l'Eden.

Ce jardin d'Eden n'est pas abstrait. Il est clairement situé dans la réalité terrestre, mais il est cependant tout autre. C'est une toute autre réalité dont le texte de la Genèse ne peut nous parler que de manière imagée, avec des images de la réalité terrestre.

Cette réalité de l'Eden accueille l'adam dans une situation où Dieu lui parle, dans un monde où il peut partager la vie et l'amour de Dieu. Bref, dans la demeure de Dieu. Il a plongé l'adam dans la réalité spirituelle, dans les cieux, dans une réalité spirituelle unie à la création terrestre, présente dans la création terrestre. Les deux sont ensemble.

Seules les apparitions du Christ ressuscité, revenu à la vie dans un autre jardin, nous a donné quelques signes de ce qu'a pu être l'existence des premiers humains participant pleinement tant à la réalité terrestre de la création qu'à la réalité spirituelle du ciel. Avec un corps bien réel et une capacité de transcender ses limites matérielles d'une manière qui nous échappe encore.

De même que les lieux des apparitions du Christ ressuscité, le jardin d'Eden n'était pas purement spirituel ou extérieur au monde créé. Il était uni au sol. C'est du sol (Gn 2, 9) que Dieu a fait pousser des arbres dans le jardin d'Eden.

Dieu y place l'adame. Il ne s'agit pas d'un déplacement physique, mais d'une interpénétration de deux réalités qui sont présentes ensemble et entre lesquelles une interaction est présente.

Lorsqu'après sa création par un souffle spirituel divin qui l'a rendu vivant en créant sa nature unique faite de corps et d'esprit, l'être corporel autant que spirituel est placé dans le jardin d'Eden, il y reçoit en partage la vie même de Dieu. Dans ce jardin spirituel, le Père donne sa propre vie à l'humain dans la réalité terrestre. Cette vie devait lui permettre de gouverner et de développer le monde créé sans être soumis à la mort.

Le jardin d'Eden dans lequel il est mis, c'est une réunion du monde matériel et du monde spirituel dans lequel Dieu peut être rencontré, où sa vie peut être partagée, où un dialogue peut exister entre l'humain et son Créateur.

L'adame, fait d'un souffle spirituel mais aussi d'un corps façonné et vivant dans le monde matériel, y est mis, y est plongé. Pour le cultiver et pour le garder. Pour le développer et pour le conserver.

La présence de la réalité spirituelle de Dieu dans le monde matériel n'est pas imposée par Dieu. Elle est confiée à l'humain. Pour un développement, une maturation, un avenir encore à construire. Tout n'est pas fait. Une vraie tâche libre est confiée à l'humain.

Mais, cette présence spirituelle qui n'est pas imposée peut disparaître de l'existence de l'adam corporel. Il faut la garder, la conserver, la protéger contre la mort, contre cette limite qui caractérise la dynamique normale du vivant matériel dans lesquelles les formes se succèdent dans le temps mais ne subsistent pas personnellement.

Participant de la terre, par son corps, l'adame, dont la nature est aussi spirituelle, devient participant des cieux dans le jardin d'Eden.

La vie spirituelle est donnée à l'adame. Il peut vivre et donner la vie, à l'image du Père qui donne la vie.

Mais, dans le jardin d'Eden, l'adam est d'abord seul. Il ne peut encore que crier et non dialoguer. Il n'a pas de vis-à-vis semblable en relation avec lui.

Certes, de nombreux autres adams mâles et femelles pouvaient exister dans la réalité terrestre autour de lui, mais, dans la réalité spirituelle du jardin d'Eden, il est d'abord seul même si, dans la réalité terrestre, il est entouré de toutes les autres créatures.

« Il n'est pas bon que l'adam soit seul » (Gn 2, 18).

Pour achever l'humain à l'image de Dieu, il ne suffit pas de créer un corps, de créer un esprit qui lui donne accès à un univers spirituel. Il reste à l'achever à l'image de l'Esprit Saint qui est communion, qui met en relation et unit des personnes par une vie d'amour.

Le seul fait d'être un corps vivant lui fait participer à la réalité terrestre, mais le seul fait d'être aussi un esprit vivant demande encore une autre naissance, un éveil sortant l'humain d'un état spirituel inactif, d'une simple potentialité spirituelle créée en lui, d'une spiritualité en état de sommeil ou de torpeur, pour l'introduire dans la vie spirituelle et le rendre participant à la vie spirituelle.

Il lui manque encore un don essentiel pour que la vie (la vraie, celle qui demeure à l'abri de la mort) ne soit pas qu'une possibilité mais une réalité en lui.

Il ne lui suffit pas d'avoir seulement une vie temporaire, une animation de la matière de son corps, y compris de sa sensibilité et de sa raison, durant le temps qui s'écoule de sa conception jusqu'à sa cessation dans le monde matériel, la mort physique. Il ne lui suffit pas d'avoir un esprit créé par le souffle divin. Il lui faut la vie. Celle qui demeure, celle qui transcende les limites du temps et de l'espace, qui est, de façon permanente, en Dieu. Celle qui ne dépend pas de la matière temporaire.

L'adam reçoit la vie qui vient du Père. Dans le jardin d'Eden, il est plongé dans une vie nouvelle. La vie éternelle de Dieu. À l'image du Fils unique au moment de l'Incarnation, l'adam est conçu comme être matériel et spirituel, fait de poussière du sol et d'un souffle de vie divin (Gn 2, 7). Après avoir été créé par le souffle de vie de Dieu, il accède, en étant placé dans le jardin d'Eden, à la vie spirituelle.

Pour que l'adam soit achevé à l'image de Dieu, il manque encore l'image de l'Esprit Saint, la communion de personnes sans laquelle une créature ne peut être à l'image de Dieu. Il n'y a pas de vie, de vie divine, sans lien d'amour. Un lien qui est en Dieu de toute éternité.

Dieu lui-même n'est pas seul, il est Trinité. La révélation atteint ici son sommet principal.

Sans communion d'amour, il n'y a pas de vie. Ceux qui parlent uniquement de l'unicité de Jéhovah ou d'Allah n'aperçoivent pas cette réalité essentielle, qui est au cœur de l'Évangile, lorsqu'ils pensent, à tort, que Dieu « *peut* » vivre « *seul* ». De toute éternité, il est communion de personnes. La Trinité nous révèle qu'il n'y a pas de vie sans amour, sans communion de personnes. C'est d'abord vrai en Dieu, avant de l'être pour nous.

Car, en réalité, il n'y a pas de vie, de vraie vie qui ne meurt pas, sans communion de personnes. Dieu lui-même vit de toute éternité en communion d'amour de trois personnes dans laquelle l'Esprit Saint unit le Père et le Fils.

Sans une personne autre, coopérante, semblable à lui, en communion avec lui, l'adam n'est pas encore à l'image de Dieu qui est Trinité. Sa création n'est pas encore achevée.

Cet achèvement sera développé dans le sujet suivant intitulé : « *46. La joie d'une communion qui achève la création divine de l'humain* » (cf. infra).

Trinité écrit : « *Si je comprends bien votre raisonnement, en substance, il faudrait imaginer qu'à un moment donné, DIEU a séparé d'un groupe d'humanoïdes Adam et Ève pour les diriger vers L'Eden, les dotant d'une âme et d'une conscience ?* »

Nous sommes, en effet, dotés d'une âme spirituelle immortelle avec une conscience.

C'est bien cela que Dieu a créé en nous faisant « *à son image* », capable de partager sa vie d'amour.

Deux autres aspects me paraissent importants : Adam et Ève ont-ils été « *séparés* » d'un groupe d'humanoïdes (1) et ont-ils été « *dirigés vers l'Eden* » (2) ?

1. Je pense qu'Adam et Ève étaient, physiquement, des homos sapiens vivant parmi d'autres homos sapiens que la Genèse nomme les fils de l'adam ou les nephilims. C'est parmi ces autres homos sapiens que Caïn a choisi son épouse. La Genèse nous raconte aussi les mariages entre les fils de Dieu (les descendants d'Adam et Ève) et les fils de l'adam (les pré-humains) et évoque les enfants qui en sont issus.

Il me semble que rien ne permet de penser qu'il y ait eu une séparation. Adam et Ève ont vécu parmi les hominidés (ou humanoïdes ou pré-humains) de leur époque.

La meilleure explication me semble donnée par le Christ lui-même. Il vit de toute éternité et, à un moment donné, il est devenu un humain comme nous lors de son Incarnation dans le sein de la Vierge Marie. Dans la création, le Christ a été, à un moment donné, une créature absolument nouvelle : il y avait déjà des humains, mais ce fut une nouveauté absolue sur la terre et dans notre histoire : la présence historique d'un homme qui est aussi Dieu : vrai Dieu et vrai homme. Bien que vrai Dieu, son âme humaine a été créée lors de son Incarnation à un moment de l'histoire et il n'a pas été séparé des autres humains, mais a été un homme parmi les hommes.

Ce fut comparable pour Adam et Ève. Bien sûr, eux ne sont pas des êtres vivant de toute éternité mais uniquement des créatures. Leur âme immortelle à l'image de Dieu a été créée à un moment de l'histoire et ils furent ainsi des créatures absolument nouvelles, mais bien que créés à l'image de Dieu, ils n'ont pas été séparés physiquement des autres hominidés de l'espèce homo sapiens au sein de laquelle leur corps a été façonné. Adam et Ève ont été des homos sapiens parmi les homos sapiens.

2. L'expression « *diriger vers l'Eden* » ne me paraît pas très claire car elle semble évoquer un déplacement physique qui ne me paraît pas correspondre à ce qu'est l'Eden : le paradis de Dieu.

L'Eden n'est pas « *ailleurs* » ou à un endroit particulier de la terre. Il ne me semble pas se situer dans un lieu différent de notre espace, mais concerne la réalité spirituelle de Dieu.

Carhaix écrit : « *le paradis terrestre est distinct de la terre. Et l'entrée du paradis est désormais gardée par un ange afin que l'homme n'y retourne pas. Quel est donc ce paradis ? Il n'y a nul lieu sur la terre où l'homme soit empêché d'aller par un ange à l'épée étincelante, donc forcément ce lieu est bien distinct de la terre, et il semble peu probable qu'il se situe ailleurs dans l'univers.* »

Pourquoi un tel raisonnement ? L'Eden, n'est-il pas le paradis de Dieu ? N'est-ce pas dans l'Eden que Jésus a promis d'accueillir le bon larron le jour même de la crucifixion ?

Pourquoi voulez-vous réduire l'Eden à une réalité terrestre ? Dans le jardin d'Eden, l'humanité est dans une double réalité. De même que nous avons une nature corporelle et spirituelle, dans l'Eden, Adam et Ève vivaient simultanément en présence de Dieu dans la réalité spirituelle et sur la terre, dans la réalité physique créée.

Il me semble que ce qui caractérise le jardin d'Eden c'est sa nature indissociablement terrestre et spirituelle.

C'est de cette double réalité qu'Adam et Ève me semblent avoir été chassés, mais non de la réalité terrestre autonome où ils se trouvaient.

Si vous vous rendez aujourd'hui dans cet endroit, vous n'y verrez rien de particulier d'un point de vue terrestre. Et, comme vous l'écrivez « *Il n'y a nul lieu sur la terre où l'homme soit empêché d'aller par un ange à l'épée étincelante* ». En effet.

Carhaix écrit : « *Et concernant l'Eden, on peut lire que Dieu a pris de la terre pour façonner l'homme, et l'a mis au Paradis, où était l'arbre de vie. Après la chute, il l'en a chassé, et placé l'ange à l'entrée pour qu'il n'y retourne jamais. Voilà ce qui est écrit. Il y a bien deux lieux.* »

Sur le plan physique, il est exact que Dieu a composé notre corps avec des éléments de la nature.

Mais, comme le dit la Genèse, il a commencé ce travail avant même que les plantes aient poussé sur la terre.

Pour le surplus, je ne pense pas qu'il soit justifié d'affirmer qu'il y a deux lieux « *physiques* ». La réalité ici c'est que, sur la terre (dans la réalité physique), l'humain n'est plus simultanément dans la réalité spirituelle de l'Eden de Dieu.

Carhaix écrit : « *Mais il faudrait entendre un seul et même lieu, et seule la perception de l'homme aurait changé ? Je veux bien, mais alors, on est obligé d'interpréter très librement ce qui est écrit. Et si cela doit être interprété, mais alors, pourquoi pas tout le reste ?* »

Vous m'étonnez.

Bien sûr que tout doit être interprété. Tout texte doit toujours être interprété car les mots et les expressions ne sont que des symboles qui, déjà entre ceux qui parlent la même langue, ont diverses nuances différentes dans la compréhension de chacun. Et, lorsqu'en plus, un texte est traduit, à de multiples reprises au fil des siècles, dans des langages différents et dans des cultures différentes, la nécessité de l'interprétation est encore plus grande.

C'est, notamment, pour cela que l'Église est un don irremplaçable que Dieu a fondé et entretient sur la foi infaillible de Pierre et de ses successeurs. Toujours, le texte biblique doit être compris selon la Tradition (l'interprétation) de l'Église.

Et celui qui croit pouvoir comprendre « *seul* », *sola Scriptura*, se retrouve dangereusement dans la position d'Ève qui a cru pouvoir s'approprier la connaissance pour répondre à cette question de tous les siècles, posée par le Tentateur : « *Dieu a-t-il vraiment dit ?* »

Cette question, vous pouvez l'appliquer à toutes les questions concernant les milliers de pages de la parole de Dieu qu'est l'Écriture Sainte.

Carhaix écrit : « *Qu'est-ce qui empêche, alors, d'envisager l'évolution ? Ce ne sera qu'une interprétation exactement du même ordre. Nous aurions un récit très symbolique pour dire que l'homme, issu du monde animal, a évolué vers sa condition actuelle, et a progressivement pris conscience de son intellect qui le distingue du reste du monde animal, mais que cette prise de conscience, la perte de l'instinct animal, lui a imposé aussi la souffrance psychique quant à son état misérable, et également le poids des responsabilités (dont sont exemptés les animaux puisque gouvernés par l'instinct). Et tout cela s'est traduit sous la forme du mythe du péché originel.* »

Hélas, ce résumé me semble se limiter à considérer la condition naturelle de l'humain que nous pouvons observer avec notre cerveau.

Mais, en réalité, notre âme spirituelle et immortelle n'a pas pour origine une quelconque évolution naturelle. Comme l'a écrit le Pape François dans son encyclique ***Laudato si'***, les processus évolutifs ne concernent que le corps naturel.

Non, le péché originel n'est pas un mythe légendaire, mais une réalité bien concrète au commencement de l'histoire de l'humanité.

Carhaix écrit « *Pourtant, l'Église a toujours affirmé que la Création d'Adam appartenait bel et bien à l'histoire, et donc au monde créé présent. Ça ne colle pas !* »

Oui, elle appartient à l'histoire, et cela colle très bien, pour autant que l'on accepte de considérer que nous ne sommes pas des produits de la terre et de l'évolution, mais des créatures nouvelles avec, certes, un corps que Dieu a façonné dans la nature mais avec surtout un esprit insufflé par Dieu qui a créé des êtres nouveaux avec une nature corporelle et spirituelle.

Adam et Ève ont été mis dans l'Eden de Dieu à l'endroit où ils vivaient. Ils n'ont pas été déplacés à un autre endroit physique. Le jardin d'Eden n'est pas un paradis « *terrestre* » dans le sens d'un endroit particulier et limité sur la terre que nous habitons, mais un paradis terrestre dans le sens où des créatures terrestres ont été plongées (comme l'exprime un baptême) dans la « *réalité* » spirituelle de Dieu, son Eden, son paradis, sans cesser de vivre sur la terre, dans la réalité physique.

La meilleure explication me semble ici encore donnée par le Christ lui-même lorsqu'il est ressuscité des morts. Il n'est pas parti « *ailleurs* », en un autre lieu physique. Il est resté présent, mais il est apparu d'une manière qui a révélé qu'il était à la fois présent dans notre réalité matérielle et présent dans la réalité spirituelle. Les mots sont incapables d'expliquer clairement cette double réalité matérielle et spirituelle, mais les récits des apparitions du Christ ressuscité nous donnent probablement ce qu'il y a de mieux pour comprendre cette situation particulière où une personne participe pleinement au Ciel (l'Eden) tout en étant capable d'être dans la réalité terrestre.

Adam et Ève étaient dans la réalité terrestre, comme nous. Ils ont été mis dans l'Eden de Dieu sans quitter cette réalité terrestre mais leur « *plongée* » dans l'Eden spirituel de Dieu fut un événement aussi difficile à imaginer que la double présence du Christ ressuscité. Pleinement dans le ciel spirituel, il est cependant venu pleinement se mettre dans notre réalité terrestre sans cesser d'être dans le ciel.

Pleinement dans la réalité terrestre, Adam et Ève ont été mis pleinement dans la réalité spirituelle de l'Eden sans cesser d'être pleinement sur la terre, dans la réalité terrestre.

Agnus écrit : « *Si je résume dans les grandes lignes, vous pensez qu'un hominidé de notre monde terrestre fut placé dans un Eden divin aux allures terrestres mais en dehors de l'espace (et du temps ?) où il est doté d'une âme universelle, et qu'après la Chute il est renvoyé sur le plan terrestre en ne gardant que son âme immortelle ?* »

Ah non ! On ne se comprend pas.

Lors de la création d'Adam et Ève, comme aujourd'hui, le Royaume des cieux est présent, il est parmi nous, il est en nous. Tout proche. L'Eden, c'est le « *royaume* » de Dieu, le « *royaume* » des « *cieux* ». Les cieux, c'est la réalité spirituelle de Dieu.

C'est toujours vrai pour nous. Il y a ici et maintenant une réalité visible, une réalité perceptible par notre cerveau, et une réalité « *spirituelle* » qui échappe à notre cerveau, mais non à notre cœur, à notre esprit.

Il est délicat de détailler ou de diviser la création du premier couple originel pour en dissocier les éléments de la création des premiers êtres à l'image de Dieu.

C'est « *l'adam* », l'humain, qui est mis dans la réalité de Dieu.

Il n'est pas placé dans « *un* » Eden. L'Eden est indivisible. C'est la « *réalité spirituelle* » de Dieu.

Il est placé dans un « *jardin* » de l'Eden. C'est une intégration limitée.

Cet eden n'a pas des « *allures terrestres* ». C'est le récit qui, inévitablement, parce qu'il nous parle de réalités spirituelles, utilise des images terrestres. Mais, par contre, c'est bien du « *terrestre* » (dont le corps d'Adam et Ève) qui y est mis. Ce n'est pas seulement leur esprit qui est mis dans l'Eden.

Dans l'Eden de Dieu, l'humain partage la vie de Dieu et son âme est immortelle. Est-elle créée au moment même où il est mis dans l'Eden ou avant ? C'est très délicat de vouloir diviser la création. C'est à réfléchir de manière nuancée. Comme Jésus le dira à Nicodème : il y a une personne (une âme avec une nature unique corporelle et spirituelle), mais deux naissances, l'une physique et l'autre spirituelle.

Mais, quoi qu'il en soit, dans le jardin d'Eden, Adam et Ève ne sont pas en dehors du temps et de l'espace, ni en dehors de leur réalité terrestre. Les deux réalités coexistent, comme c'est toujours le cas pour nous, même si nous n'avons plus accès à l'Eden de Dieu.

Lorsque nos premiers parents rompent la communion avec Dieu par le péché originel, ils ne sont pas renvoyés dans la réalité terrestre, mais seulement renvoyés du jardin d'Eden.

Supposons que les événements se soient passés dans le pays de Sumer (actuellement au sud-est de l'Irak) : Adam et Ève y naissent et y vivent avant d'être mis dans l'Eden. Dans l'Eden spirituel, la femme est façonnée et l'humain découvre une rencontre, une unité, une vie d'amour. Dans l'Eden, cette harmonie est cependant brisée par Adam et Ève. Ils restent dans le pays de Sumer, lorsqu'ils sont dans l'Eden. Ils continuent à y vivre lorsqu'ils sont chassés de l'Eden.

La meilleure explication nous est donnée par le Christ ressuscité. Lorsqu'il apparaît au bord du lac, il est au bord du lac (un endroit terrestre bien concret en Galilée), mais il ne cesse pas d'être pleinement dans l'Eden, dans la réalité spirituelle où il est de toute éternité avec le Père et L'Esprit. Adam et Ève se trouvaient dans une situation comparable, même si, avant la mort physique, il s'agissait de créatures dans la réalité terrestre mises dans l'Eden spirituel, alors que le Christ ressuscité, après avoir traversé la mort physique, est dans l'Eden lorsqu'il vient dans la réalité terrestre.

Agnus écrit : « *Donc vous rejetez la lecture littérale du couple et des animaux créés dans l'Eden (puisque l'Eden n'est plus la Terre), mais vous gardez le fruit défendu et le monogénisme ?* »

Que voulez-vous dire ? La lecture littérale n'indique pas comment il faut la comprendre. Les termes sont inévitablement imaginés. Il nous est impossible de parler avec les seuls moyens de notre cerveau de ce qui est créé dans l'Eden de Dieu puisqu'il s'agit de réalités qui dépassent ce que notre cerveau peut saisir.

L'Eden ce n'est pas la terre. La merveille de la création, c'est une mise ensemble réalisée par Dieu que le péché originel ne nous permet plus de comprendre sans l'Esprit de Dieu.

Cinci écrit : « *Vous vous intéressez par-dessus tout à la manière par laquelle Dieu pourrait susciter du nouveau... Et, à ce compte-là, mais il y aurait la mère Ève qui nous serait donné figurativement, dans le récit biblique, telle que pour avoir été littéralement créée à partir d'un Adam qui lui aurait été antécédent...*

Dans le récit de la Genèse, il me semble qu'il faut distinguer nettement la partie du récit qui raconte des événements pendant la période durant laquelle Adam et Ève sont dans le jardin d'Eden. »

Je rappelle que l'Adam est mâle et femelle (Gn 5,2).

Au cœur de la création, il y a un fait essentiel : Dieu plante un jardin « *dans* » l'Eden, L'Eden, c'est le paradis, le « *monde* » de Dieu, une « *réalité* » « *spirituelle* ». Aucun mot n'est assez juste pour parler ici de Dieu. Toute la partie du récit concernant l'Eden est nécessairement imaginée car les mots terrestres ne permettent pas autre chose,

Je retiens ceci : Dieu introduit du terrestre dans son monde « *spirituel* ». Un « *jardin* ».

Après les avoir créés avec une nature unique corporelle et spirituelle par l'effet d'un souffle spirituel dans de la poussière corporelle façonnée pendant des milliards d'années, Dieu a mis Adam et Ève dans cette réalité spirituelle qu'était le jardin planté dans l'Eden. C'est dans cette réalité que le récit nous raconte de manière imaginée comment « *Ève* » y est « *créée* ». L'événement se passe « *aussi* » dans la réalité terrestre, mais le mystère est profond pour nous, car nous ne pouvons pas ramener tout le récit à du terrestre.

Dans le jardin d'Eden, la réalité terrestre est banale. Ce qui est unique, c'est la pleine présence simultanée de la réalité spirituelle dans une harmonie totale que nous ne pouvons nous représenter.

Dieu façonne d'abord l'humain (l'adame), mâle et femelle, jusqu'à en faire une « *âme vivante* » (Gn 2,7). En cela, rien ne semble encore distinguer l'humain (ou le pré-humain) des animaux qui sont aussi

décrits, dans la Genèse, comme des « *âmes vivantes* » (Gn 1,24). Les mots hébreux sont les mêmes. À ce stade, c'est l'adame. On est uniquement dans le terrestre animé. Il peut s'agir de pré-humains, sauf qu'un nouveau vivant advient par l'effet d'un souffle spirituel.

Nous savons que ce premier travail a duré des milliards d'années.

Après avoir façonné le corps de l'humain dans la poussière de la terre et l'avoir rendu vivant par un souffle spirituel, Dieu a planté un jardin dans son monde, dans l'Eden, et, fait inimaginable, il a mis l'adam dans ce jardin (Gn 2,8 et Gn 2,15) avec une nourriture adaptée à sa réalité terrestre, des « *arbres* » que Dieu a fait pousser du sol terrestre pour le nourrir dans la réalité spirituelle de l'Eden.

Il a ainsi placé, dans le monde spirituel de Dieu, l'adame, encore défini uniquement par la poussière du sol, l'adamah, qui le constitue matériellement, car, bien qu'il ait déjà été rendu vivant par un souffle qui lui a conféré une nature corporelle et spirituelle, il est encore dans l'attente d'un éveil de la vie spirituelle en lui.

Voyons-nous cette extraordinaire révélation : après avoir façonné la réalité terrestre dans toutes ses dimensions et tous les êtres qui s'y trouvent inertes ou vivants (C'est le premier récit de Gn 1, 1 à Gn 2, 4), Dieu a décidé de placer un terrien, un adame, un être créé, dans son ciel, dans sa réalité (C'est le second récit de Gn 2, 5 à Gn 3, 24), après un souffle de vie ayant rendu cet humain vivant spirituellement et capable de participer à la vie spirituelle de Dieu.

Il a planté un jardin dans l'Eden, dans le paradis, dans le monde spirituel invisible, là où la vie est de toute éternité, là où Dieu est de toute éternité en communion d'amour de trois personnes.

Dans ce monde spirituel qui est de toute éternité, Dieu plante un jardin (Gn 2,8). Le mot hébreu « *gan* », traduit par jardin, évoque un endroit clos, limité, restreint. Ce jardin ne remplit pas tout le spirituel. Son intégration est limitée. C'est comme un endroit clos, autonome, dans un endroit plus vaste.

Il faut rappeler que le mot « *éden* » provient du mot « *adôn* » qui signifie seigneur, maître. C'est le paradis, le monde surabondant de Dieu, la réalité spirituelle de Dieu.

Le jardin ne se confond pas avec l'Eden. Il est planté dans l'Eden spirituel.

Mais, le récit nous précise expressément que les arbres de ce jardin poussent du sol terrestre, de l'adamah (Gn 2, 9).

Ce jardin ressemble ainsi à une intersection de deux ensembles mathématiques, cette partie commune qui fait partie intégrante de deux ensembles distincts. Le jardin d'Eden est pleinement terrestre, mais aussi pleinement spirituel.

À cause de cette double réalité et parce que les mots de notre langage ne peuvent nommer que des réalités terrestres, la Genèse ne peut nous parler de la réalité spirituelle de l'Eden, avec des mots de notre langage, que d'une manière imagée qui nous oblige à une grande prudence dans nos interprétations et compréhensions.

Nous pensons facilement que, de manière réelle pour les uns ou seulement symbolique pour d'autres, le jardin d'Eden est un paradis terrestre créé par Dieu quelque part sur la terre, là où Adam et Ève ont vécu.

En réalité, il me semble que la Genèse nous donne un point de vue autre. Dieu n'a pas créé un paradis sur la terre ou un jardin terrestre extraordinaire, mais il a planté un jardin dans l'Eden (Gn 2,8).

Adam et Ève ont bien vécu dans le paradis sur la terre, là où ils vivaient, mais rien ne permet de penser que la réalité terrestre de cet endroit ait été extraordinaire. Ce qui est extraordinaire, c'est que cet endroit a été planté dans le paradis, dans l'Eden.

L'Eden, c'est le monde de Dieu, la réalité spirituelle de Dieu qui est esprit. C'est dans cette réalité spirituelle que Dieu a planté un jardin, un espace clos, une réalité terrestre.

Il a fait entrer dans les cieux de Dieu, un jardin, une réalité nouvelle, autre, qu'il a créée. La création matérielle ne vient pas occuper toute la réalité de l'Eden, du monde de Dieu. Le monde de Dieu est bien plus vaste. Dieu n'y plante qu'un jardin, un endroit clos, limité, à cultiver, à garder. Il le fait pour l'humain.

Ce jardin n'occupe pas l'entièreté de l'Eden. Il est une réalité finie dans une réalité infinie. Nous pouvons ainsi comprendre que Dieu a fait entrer dans sa réalité quelque chose qu'il a créée, un jardin.

Mais, attention, il ne s'agit pas ici de parler principalement de la terre, mais de l'Eden. Voyons l'extraordinaire de ce qui est planté dans le monde de Dieu ! C'est une réalité terrestre qui est plantée dans l'Eden, dans le monde de Dieu, pour permettre de partager sa vie, sa communion spirituelle éternelle.

Dieu plante un jardin dans l'Eden. Ce qui est planté est quelque chose qui a pour but de prendre racine dans l'endroit où il est planté, de se développer, et l'endroit où il est ici planté n'est pas un sol matériel, c'est l'Eden, le monde de Dieu, à ne pas confondre avec le « *sol* » (l'*adamah*, en hébreu) dont Dieu va faire pousser des arbres dans le jardin planté dans la réalité spirituelle de l'Eden.

Dieu ne crée pas un paradis sur la terre, il plante un jardin dans son paradis, un espace dans lequel il va, d'une part, faire pousser dans la réalité spirituelle des arbres du sol terrestre (en hébreu : de l'*adamah*) et, d'autre part, placer dans cette même réalité spirituelle l'adame, un être vivant terrestre, créant ainsi un lieu de rencontre du monde matériel et du monde spirituel dans lequel un être terrestre va aussi accéder à la réalité spirituelle.

Epsilon écrit : « *Non non ... Jardin et paradis sont les deux faces d'une même pièce.* »

Ici, on est au cœur de l'essentiel ! Le texte dit explicitement que le jardin est planté « *dans* » l'Eden. Alors, d'où tirez-vous votre étrange affirmation que le jardin se confond avec l'Eden, se confond avec le Paradis ? Le « *jardin* » est, par définition, limité. Il n'occupe pas tout le Paradis.

Cela doit attirer notre attention : les événements dans le jardin d'Eden sont des faits réels qui se produisent dans l'Eden, le monde de Dieu, et pas seulement dans la réalité terrestre. Même s'ils se sont aussi produits dans la réalité terrestre.

Que peut signifier ou représenter l'image terrestre d'un arbre dans l'Eden de Dieu, un arbre qui pousse du sol terrestre dans le monde spirituel ? Il nous est infiniment difficile de comprendre un tel mélange.

La Genèse nous indique que, dans l'Eden spirituel, Dieu fait pousser des arbres du sol terrestre pour nourrir l'adame, et l'arbre de vie, et l'arbre de la connaissance du bien et du mal (Gn 2,9).

Sauf l'interdiction concernant l'arbre de la connaissance, tous les arbres, y compris l'arbre de vie, ont été donnés pour nourrir les humains, ce qui est à renouveler sans cesse.

L'humain créé avait, même avant tout péché, besoin d'une nourriture. Le propre d'une nourriture c'est d'alimenter un être qui en a un besoin continu d'une manière qui doit être répétée. Une nourriture ne se prend pas en une seule et unique fois pour créer un état éternel qui subsiste à jamais sans qu'aucune autre nourriture semblable ne soit plus encore nécessaire ensuite pour l'alimenter. La nourriture se

prend et se reprend tant qu'il y a vie et pour alimenter la vie. Parce que la vie est amour et que l'amour s'alimente sans cesse.

L'humain n'a pas été créé pour l'immobilisme, mais pour développer un monde nouveau, créé par Dieu (Gn 1, 28 et 2, 15), avec une nourriture reçue de Dieu.

L'arbre de vie donne une nourriture à consommer continuellement car la vie est vivante et s'entretient sans cesse. On ne cesse jamais d'alimenter ni la vie, ni l'amour. La vie, ce n'est pas un avoir qu'on possède une fois pour toutes dans un état d'immobilisme mais c'est une communion d'amour en mouvement qui s'alimente sans cesse.

Selon le dictionnaire, un arbre, c'est un être vivant végétal, donc peu ou pas mobile au contraire des êtres vivants animaux. Il est stable et ne se dérobe pas. Il demeure là où il est. Il peut exprimer ainsi la réalité présente de Dieu lui-même. Ce qui caractérise un arbre parmi l'ensemble des végétaux, c'est d'avoir une tige ligneuse (en bois), ferme, solide, dont les branches ne se développent qu'à une certaine hauteur au-dessus du sol.

On peut ainsi observer que le fruit d'un arbre est un fruit porté à une certaine hauteur au-dessus du sol. Sur l'arbre de la connaissance du bien et du mal, le fruit ne peut pas être détaché de sa position en hauteur dans le ciel de l'Eden pour être confondu avec ce qui est seulement terrestre, pour être ramené au sol terrestre.

La vie spirituelle est faite pour l'humain terrestre créé à l'image de Dieu, mais sans confusion panthéiste. Le jardin planté par Dieu dans l'Eden, dans la réalité spirituelle, doit être développé avec une connaissance qui n'est pas ramenée entièrement au seul niveau terrestre mais qui reste en Dieu.

Il y a mis l'adame, le mâle et la femelle. La Genèse nous le répète deux fois : tant le mâle que la femelle sont nommés « *adam* » (Gn 1, 27 et Gn 5, 2).

Qui perçoit l'extraordinaire création que Dieu fait surgir ? Dans le matériel, il fait surgir des êtres vivants qui relient le terrestre et le spirituel, des êtres vivants qui participent à la réalité matérielle et, simultanément, à la réalité spirituelle.

Mais, au début, dans le jardin d'Eden, ces êtres sont des « *arbres* », une « *nourriture* » pour l'adame. Comment évoquer la réalité spirituelle pour des humains autrement qu'avec des mots nécessairement imagés ? Ce ne sont encore que des êtres représentés par des êtres vivants de type végétal, pas encore de type animé. Il n'y a pas encore de vie en mouvement. Mais, c'est déjà un être vivant qui participe simultanément à la réalité matérielle et à la réalité spirituelle.

Dans l'Eden, le vivant « *est* » de toute éternité : il n'est pas limité au terrestre. Ainsi, l'arbre de la connaissance du bien et du mal, même si Dieu le fait pousser du sol terrestre, ne porte ses branches et ses fruits qu'au-dessus du sol, à une certaine hauteur. C'est ce qui définit et caractérise un arbre parmi les végétaux. Quelle image juste ! La vraie connaissance dépasse et se trouve en hauteur par rapport aux seules réalités terrestres.

Mais, attention de ne pas tout ramener à du terrestre ! Dieu prévient l'humain que ce serait la mort, que la vie spirituelle peut en mourir.

Prendre le fruit de la connaissance qui se trouve en hauteur par rapport au sol pour le ramener et l'absorber dans la réalité terrestre, n'est-ce pas détruire tout ce que la réalité spirituelle peut apporter dans la réalité terrestre dans un état transcendant non absorbé par elle ? Il y a union, communion et harmonie entre le monde terrestre et le monde spirituel, mais non confusion ou réduction du spirituel au terrestre.

N'est-ce pas encore un péché très présent que de vouloir ramener la vérité et la connaissance au niveau du sol, au lieu de les laisser être à une certaine hauteur par rapport au sol, à notre réalité terrestre ?

La vraie connaissance, qui unit sans confusion la connaissance terrestre et la connaissance spirituelle, ne se développe-t-elle pas comme les branches d'un arbre, à une certaine hauteur du sol ?

Après avoir planté un jardin dans l'Eden et y avoir fait pousser du sol terrestre, des « *arbres* », soit des êtres vivants stables, fermes, portant du fruit en hauteur, dont un arbre plaçant la connaissance du bien et du mal et ses fruits en hauteur par rapport à la réalité du sol terrestre, et y avoir mis l'adame, Dieu n'a pas encore achevé sa création. Il le constate expressément : ce n'est pas encore bon (Gn 2,18).

Vincent écrit : « *pourquoi faire pousser l'arbre de la connaissance du bien et du mal, si c'est pour empêcher l'homme d'y toucher ?* »

Cela peut signifier que l'arbre de la connaissance du bien et du mal, et le fait que l'homme en mangera fait partie du plan de Dieu. Le fait que Dieu empêche Adam et Ève d'en manger peut signifier que Dieu veut d'abord préparer l'homme à cet état futur. La faute d'Adam et Ève ne serait pas tant d'avoir mangé le fruit, mais de l'avoir mangé trop tôt, s'écartant du plan de Dieu. »

Cette réflexion me semble très profonde et me fait observer que l'interdiction de manger du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal est faite à l'adame, au terrien, avant la création d'Ève, quand l'adam est encore « *seul* » (Gn 2,16-18).

Epsilon écrit : « *Exact ... d'où la question : comment Ève était-elle au courant ???* »

L'adam est mâle et femelle. La femelle reçoit l'interdit autant que le mâle, mais il me semble que nous sommes ici avant que les personnes humaines deviennent pleinement à l'image de Dieu, « *capax Dei* », avant leur achèvement à l'image de Dieu.

L'interdiction est faite avant l'achèvement de la création des premiers humains créés à l'image de Dieu. L'interdiction précède l'achèvement de la création de l'humanité à l'image de Dieu et il me semble, dès lors, possible d'envisager, comme le fait Vincent, que cette interdiction pourrait avoir une fin après l'achèvement de cette création mais cette fin ne devrait-elle pas se situer après que les humains aient développé le monde créé en communion avec Dieu et non avant ce développement confié à l'humanité ?

Aujourd'hui le monde créé est encore dans les douleurs de l'enfantement (Rm 8,22), mais, un jour, « *je connaîtrai comme je suis connu* » (Ro 13, 12).

Nous sommes ici aussi sur une question très délicate. Mais, il me semble que tant que ce n'est pas « *bon* » (lorsque l'adam est « *seul* ») l'œuvre créatrice de Dieu n'est pas encore terminée.

L'interdit concerne un « *arbre* », mais, dans le récit imagé d'une réalité spirituelle, qu'est-ce qu'un « *arbre* » dans le jardin d'Eden ?

Lorsque Dieu plante un jardin dans l'Eden et y fait pousser des arbres du sol terrestre, le matériel créé surgit dans le spirituel de Dieu. Tous les arbres poussent de l'adamah (Gn 2,9). L'arbre de la vie permet de faire vivre le créé matériel dans le monde spirituel de Dieu. Il alimente le monde créé pour lui donner ce qui lui est nécessaire pour la vie dans l'Eden. L'arbre de la connaissance n'est pas accessible séparément à l'adam terrestre, mais peut-être l'interdiction n'était-elle que temporaire tant que l'adam n'avait pas fait le choix de vivre en communion avec Dieu.

L'arbre de la connaissance a ouvert ce choix libre sans lequel il n'y a pas vraiment d'être créé à l'image de Dieu. L'interdiction d'en manger le fruit a ouvert une possibilité de choisir librement la connaissance par la vie en communion avec Dieu ou une connaissance séparée ramenée au terrestre. L'amour de Dieu aurait dû faire préférer de ne pas s'emparer d'un tel fruit.

Gerardh écrit : « *Je crois qu'on a tendance à faire un usage abusif et excessif du terme de liberté de choix, qui serait un don positif et explicite de Dieu envers l'homme. Dans leur état d'innocence Adam et Ève n'avaient pas vraiment de liberté de choix à exercer, mais seulement le commandement d'obéir à Dieu sur un seul point.* »

Pourquoi une vision si restrictive de la liberté ? Appelés à gouverner le monde et à le développer pour achever son enfantement, ils avaient une totale liberté pour cette mission qui ne faisait l'objet que du seul commandement concernant le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Dans la communion avec Dieu, où sa vision du bien et du mal est partagée, tout est possible, tout est permis.

Mettre en doute la liberté d'Adam et Ève, cela me paraît mettre en doute leur création à l'image de Dieu.

C'est Satan qui a essayé de faire croire que l'absence de liberté était plus large en suggérant que l'interdiction portait sur tous les arbres.

Vous avez cependant raison de suggérer qu'il ne faut pas exagérer la notion de liberté. Dieu lui-même déclare qu'il ne peut se renier. Personne n'en déduira qu'il n'est pas libre.

D'accord pour dire que la liberté est un appel à la responsabilité et qu'une impulsion du Saint Esprit est nécessaire pour se tourner du bon côté.

Gerardh écrit : « *Le jardin d'Eden était un élément de la Création physique de Dieu. Le royaume des cieux ou de Dieu est autre chose et le paradis encore autre chose.* »

Si vous pensez pouvoir distinguer, il serait très utile de préciser vos distinctions.

Un jardin c'est un endroit limité affecté à des plantations pour des récoltes ou pour l'agrément. Au départ, c'est n'importe quel terrain. Il peut être vide.

Au départ, dans le récit de la Genèse, il n'a rien de terrestre. Dieu plante un jardin « *dans* » l'Eden. Dieu va y faire pousser « *du sol* » (dans le texte : de « *l'adamah* », le sol terrestre dont l'adam est issu) des arbres de toute espèce. Il va aussi y amener tous les animaux des champs et tous les oiseaux du ciel.

Mais, avant toute plantation et tout animal, Dieu y a mis l'adam, créé mâle et femelle. Dans le jardin planté dans l'Eden, l'humain va précéder toute autre créature et toutes créatures vont lui être soumises. N'imaginons pas immédiatement un beau jardin terrestre avec plantes, arbres et fleurs, lorsque l'humain est mis dans une partie de l'Eden clôturée par Dieu. C'est dans l'Eden spirituel de Dieu, dans les délices de Dieu lui-même que l'humain est mis.

Le jardin d'Eden n'était donc pas lui-même un élément de la Création physique de Dieu, mais Dieu y a mis des éléments de la création terrestre. Le contenu matériel du jardin est terrestre mais pas l'Eden dans lequel il se trouve.

Si nous pensons que le jardin d'Eden est seulement ou principalement terrestre, nous risquons de penser que seul l'Eden, le paradis, est spirituel et qu'en conséquence, le terrestre qui n'en fait pas partie serait méprisable. Le corps et le monde présent risquent de perdre de leur valeur or c'est l'essentiel de ce qui nous caractérise. Dieu a voulu créer non seulement des anges mais des êtres spirituels avec un corps. Avec un corps : c'est cela que Dieu a spécialement voulu de tout à fait original.

Est-ce que ce corps, ce monde créé, ont une place, une valeur, dans l'Eden de Dieu ?

Si nous pensons que le jardin d'Eden est seulement ou principalement spirituel ou si nous pensons qu'il n'est que symbolique, nous risquons la même déviation : le mépris du terrestre et du corps qui sont aussi essentiels à notre être que notre âme et notre esprit.

Accepter la nature double céleste et terrestre du jardin d'Eden nous permet de comprendre, dans la lumière de cette révélation, la nature double du Christ, la splendide union de sa divinité et de notre humanité. De comprendre que Lui, vrai Dieu de toute éternité, est vraiment venu vivre une vie d'homme comme la nôtre, mais en nous révélant ce qu'est vraiment une vie humaine sans le péché, sans la rupture de la communion avec son Créateur.

Le Christ n'a pas fait tous ses miracles et n'est pas ressuscité parce qu'il était Dieu ce qui ne pourrait pas sauver les humains que nous sommes, mais parce qu'il était vraiment un homme comme nous, mais sans la blessure du péché. Il nous révèle ce qu'est vraiment un homme créé à l'image de Dieu, tel qu'il était avant le péché originel, toute la puissance terrestre autant que spirituelle qu'Adam et Ève avaient reçue.

Le jardin d'Eden fait partie de cette révélation pleinement manifestée par le Christ.

Ignorer la nature double tant terrestre que céleste du jardin d'Eden affaiblit la compréhension de la nature double tant terrestre que céleste des humains créés à l'image de Dieu, la compréhension de la nature double tant terrestre que céleste du Christ, et la compréhension de la réalité tant terrestre que céleste de notre rédemption, de notre espérance.

Le danger est grand de dévaloriser tout ce qui est corporel et terrestre pour s'orienter vers une religion exclusivement spirituelle. C'est une porte ouverte à la dévalorisation de l'Incarnation et une cause profonde des tendances théologiques à écarter la réalité terrestre de la résurrection du Christ, puis de ses miracles, puis de son Incarnation virginale, puis de sa divinité.

L'Eden, c'est le paradis. Le jardin d'Eden n'est qu'une partie limitée de cet Eden. C'est un « *endroit* » dans l'Eden. Nous pouvons donc distinguer ce jardin de l'Eden. Dieu a mis du terrestre dans sa réalité spirituelle et cette mise ensemble est un acte Créateur qui dépasse nos capacités de compréhension.

Si vous pensez pouvoir distinguer les cieux dans lesquels se trouve Notre Père de l'Eden, je suis curieux de vous lire sur ce point. Qu'est-ce qui ferait partie de l'Eden sans faire partie des cieux ou le contraire ? À quelle distinction pensez-vous ?

En s'emparant d'une connaissance séparée de l'amour de Dieu, les humains ont ouvert un précipice car dans le jardin d'Eden, ils pouvaient s'alimenter éternellement à l'arbre de vie. Mais, vivre éternellement dans la séparation de Dieu, c'est l'enfer.

En s'emparant immédiatement du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal dans la réalité terrestre sans respecter la présence de ce fruit en hauteur par rapport au sol, Adam et Ève ont détruit en eux la vie d'amour et empêché l'avènement du monde en harmonie avec Dieu du monde qui leur était confié.

Cet arbre nous plonge ainsi, de même que le péché d'Adam et Ève, au plus profond du mystère de notre propre réalité créée.

Il y a bien deux arbres au centre du jardin d'Eden. On y trouve tant l'arbre de vie (Gn 2, 9) que l'arbre de la connaissance du bien et du mal (Gn 3, 3). Et, après avoir mangé du fruit de l'arbre de la connaissance, les humains pouvaient encore manger du fruit de l'arbre de vie, ce que Dieu empêchera (Gn 3, 22).

Plusieurs arbres au centre : c'est possible comme trois personnes en un seul Dieu.

Epsilon écrit : « Cette « comparaison » est qcq peu mal choisie ... le fait de dire « au milieu du jardin » est pour souligner l'importance de cet arbre (arbre de vie en 2,9) ... pour ce qui concerne l'arbre de la connaissance sa position « au milieu du jardin » vient du verset 3,3 ... le « milieu du jardin » n'étant point le centre d'un cercle nous pouvons en conclure que ces DEUX arbres étaient voisins l'un de l'autre.....

« eden » trouve son étymologie avec le sumérien « edin » (champ/plaine/steppe fertile) ... qui en akkadien deviendra « edinu » (vallée/jardin en tant que lieu cultivé et florissant).

« gan », traduit par jardin » désigne effectivement un endroit clôturé ... que l'on retrouve dans toutes les langues sémitiques pour nommer un « jardin/parc » entourant un palais. Chez les Bédouins (nomades du désert) il y a le mot « djanna » (jardin) ... dont la racine hébraïque « dn » signifie : délice, luxure ... et ces fameux jardins d'Eden ont donné le nom de « jardin des délices ».

La LXX donne le mot grec « paradeisos » d'où le mot « paradis » ... qui vient du Persan païri-daéza (lieu/enceinte protégé par un rempart) »

OK. Mais, Satan ne montre qu'un seul arbre et confond les deux arbres qui se trouvent au milieu du jardin d'Eden. Il montre uniquement l'arbre de la connaissance (mais il ne parle pas de l'arbre de vie qui est aussi au milieu du jardin) et il affirme que le fruit de l'arbre de la connaissance ne les empêchera pas de vivre (mais il ne parle pas de l'arbre de vie qui est donné pour faire vivre).

Epsilon écrit : « Non non ... Satan ne saurait, ici, se tromper ... il montre bien l'arbre de la « mort » à dessein »

OK. Le mot « confond » que j'ai utilisé ne se réfère ici qu'au seul fait qu'il évoque la vie uniquement par rapport au risque de mort de l'arbre de la connaissance et non par rapport au besoin de se nourrir de l'arbre de vie.

Satan fait croire à Adam et Ève qu'en mangeant du fruit de l'arbre de la connaissance, ils vivront éternellement (« Vous ne mourrez pas ») (Gn 3, 4) sans plus avoir besoin d'entretenir et d'alimenter leur vie à l'arbre de vie, à la communion spirituelle avec Dieu.

Ni le jardin dans l'Eden, ni l'arbre de vie, n'ont disparu. Bien au contraire, cet arbre de vie dans l'Eden fait l'objet, dans le Nouveau Testament, d'une promesse qui demeure : « Celui qui a des oreilles, qu'il entende ce que l'Esprit dit aux Églises : au vainqueur, je ferai manger de l'arbre de vie placé dans le paradis de Dieu » (Apoc. 2, 7).

Epsilon écrit : « Une "imagination" aussi débordante doit être respectée ... »

Vous avez raison de parler d'imagination ! C'est bien cela la démarche à laquelle nous invitent les images de la Genèse : chercher à « imaginer » ce que fut la création, chercher à comprendre comment, sous l'inspiration de l'Esprit Saint, l'auteur de la Genèse, en composant le texte avec des récits de provenances multiples, a « imaginé », représenté en images, ce que fut le début de notre histoire avec une intelligence parfois beaucoup plus riche et profonde que ce nous nous pouvons penser d'auteurs très anciens.

L'auteur de la Genèse croyait aussi fermement à la création des premiers humains dans l'histoire que nous croyons à l'Incarnation de Dieu lui-même dans un corps d'homme un peu plus tard dans le cours de cette même histoire.

Nous représenter ces réalités demande un grand effort d'imagination à renouveler sans cesse selon l'état de nos connaissances actuelles, en oubliant jamais de considérer que le réel dépasse infiniment nos images qui peuvent s'approcher un peu de la réalité terrestre et si peu de la réalité spirituelle.

Epsilon écrit : « il est inutile de chercher à comprendre Genèse (notamment) sans avoir étudié les mythes Sumero-akkadien, Cananéens et Egyptiens »

Hélas, je n'ai pas étudié ces mythes. C'est aussi le cas de 99,99 % des croyants. C'était aussi le cas de celui qui a composé le texte final de la Genèse.

La connaissance de ces mythes par les Hébreux était même très probablement moindre que la nôtre.

Il me semble que, le cas échéant, le sens premier d'un texte mythique repris dans la Genèse, non pas strictement, ni exactement, mais de manière transformée, n'est pas nécessairement le sens à retenir.

Il faut aussi tenir compte de l'inspiration divine qui est spécifique à la Parole de Dieu et qui ouvre le sens des textes bien au-delà de ce que ses auteurs ont voulu dire consciemment.

La référence aux mythes humains préexistant est utile pour la compréhension du sens littéral des textes bibliques, mais cette référence n'est pas déterminante. C'est la foi de l'Église et la lumière de l'Évangile qui restent le guide à suivre dans nos efforts de compréhension. Ceux-ci restent de la plus grande utilité pour nous, même sans connaissance des mythes anciens.

Ce qui compte c'est de comprendre qui nous sommes, quelle est notre vocation, les chemins qui nous sont ouverts, et particulièrement celui qui nous est ouvert par le Christ.

Epsilon écrit : *« Dans toutes théologies Orientales et donc dans le Judaïsme primitif le Paradis est terrestre ... le Paradis de Genèse deviendra, avec la Faute, un Paradis interdit ... un jardin clos/verrouillé où l'homme en est définitivement banni (Gn 3,23-24) ... aussi d'une image « positive » de la mythologie orientale ... la Bible en fait une description « négative » »*

En quoi cette description est-elle négative ? Le jardin d'Eden est, au contraire, un « pays » de délices.

Epsilon écrit : *« Dans les mythologies Orientales qui sont toutes polythéistes (tout au plus hénothéistes) avec plusieurs dieux/déeses ... ainsi qu'un nombre conséquent de « petits » dieux assurant leurs suites ... avaient tous pour résidence une demeure/palais sur terre. »*

Voyez la différence essentielle avec le jardin planté « dans » l'Eden ! Le paradis n'est pas « sur » la terre mais « dans » le ciel. C'est une réalité terrestre introduite « dans » le ciel.

Epsilon écrit : *« Les Hébreux comme tout peuple épris de spiritualité étaient, du moins leurs scribes, parfaitement au courant des mythes environnants ... puisqu'ils les ont copiés/transformés/adaptés au gré de leur propre théologie. »*

Le mot « parfaitement » me semble devoir être fort relativisé. Nous avons nous-mêmes plein de difficultés avec la Genèse, alors il me semble qu'il ne faut pas idéaliser les connaissances des anciens.

Mais, vous avez tout à fait raison de rappeler qu'en ce qui concerne les mythes qu'ils connaissaient « ils les ont copiés/transformés/adaptés au gré de leur propre théologie ».

Epsilon écrit : *« Je ne vois pas la différence entre Eden (qui peut être pris en tant que région) et Jardin (plus localisé dans l'Eden là où se trouve la demeure de Dieu et le lieu de séjour d'Adam/Eve) ... car les deux mots participent au même thème du Paradis terrestre. »*

Le Paradis c'est la demeure de Dieu, tant dans l'Ancien que dans le Nouveau Testament.

La différence touche à ce qui distingue la réalité terrestre (celle que nous pouvons connaître avec notre cerveau) et la réalité « spirituelle » de Dieu.

Je ne peux que répéter que le jardin est décrit de manière très terrestre et avec la précision que Dieu y fait pousser des arbres du sol terrestre (l'adamah). Il y met aussi l'adam (le terrestre). Mais, il plante ce jardin terrestre « dans » son Paradis, dans son Royaume, dans l'Eden.

Epsilon écrit : « *Quand je dis que Genèse transforme le mythe en « négatif » ... ce n'est pas péjoratif ... mais d'une fin heureuse au niveau du mythe nous avons un drame au niveau de Genèse ... puisque le Paradis terrestre est définitivement clos ...* »

Je ne peux que rappeler encore ici la promesse de l'Apocalypse : « *Au vainqueur, je donnerai à manger de l'arbre de vie dans le Paradis* ». L'histoire n'est pas définitivement close.

Epsilon écrit : « *Concernant Apo (2,7) que j'avais oublié ... nous changeons là de dimension et de signification des termes ... le Paradis est ici au ciel lieu de résidence des âmes sauvées ... d'ailleurs Paul fait le « lien » entre Paradis (II Cor 12,4) et « troisième ciel » en II Cor (12,2).* »

On peut faire d'autres rapprochements, mais l'Eden, c'est le paradis et l'arbre de vie auquel nous retrouverons accès est bien celui du jardin d'Eden.

N'oublions pas qu'à la fin du récit de la Genèse, le jardin d'Eden n'est pas détruit, mais le récit nous indique seulement que les humains en sont chassés.

Epsilon écrit : « *est-ce que l'auteur biblique anticipait déjà une spiritualisation et donc un « déplacement » du paradis de la terre vers le ciel ... personnellement je ne crois pas car la notion du Shéol perdurera jusqu'à l'avènement du christianisme ... pour lui la terre et partant les Hommes n'avaient plus droit à une vie « paradisiaque » ... c'est un constat de sa part.* »

En attendant la pleine réalisation du salut qui nous vient par le Christ, il y a une situation intermédiaire, mais il me semble que nous pouvons croire fermement que Dieu n'a pas créé le monde pour tout détruire, mais bien pour l'intégrer harmonieusement dans le ciel où il est de toute éternité. La terre est toute entière appelée à un avènement cosmique.

Dans le jardin planté dans l'Eden, l'adame, le terrien, est mis dans la réalité spirituelle autant que dans la réalité terrestre où il était déjà. Mais, le seul fait de placer un terrien dans la réalité spirituelle n'en fait pas encore nécessairement une âme immortelle capable de communion éternelle d'amour avec Dieu. Un homo **capax Dei**.

À ce stade, l'adam est « seul » (Gn 2,18). Cette solitude de l'adam ne signifie pas nécessairement qu'il n'y a qu'un unique individu adame. Au contraire, la Genèse nous répète que tant le mâle que la femelle sont nommés « adam » (Gn 1,27 et Gn 5, 2). Ils sont certes déjà des êtres animés. Ils peuvent même nommer les autres vivants qui sont présents et ils peuvent même goûter des arbres d'un jardin dans l'Eden, mais ils ne connaissent pas encore la communion spirituelle dont Dieu vit de toute éternité.

Ce qui manque encore à l'adame, c'est une « aide semblable à lui » (Gn 2, 20).

Le mot traduit par aide (ou secours) est assez clair, mais l'expression complète « *aide semblable à lui* » paraît unique dans la Bible. Les termes « *semblables à lui* » sont aussi traduits par l'expression « *qui lui fut assortie* » ou « *qui lui corresponde* ». En anglais, les traductions s'ouvrent davantage : « *as front as him* » (traduction du rabbinat) ou « *meet for him* » (King James).

Pour comprendre cette expression, ne faut-il pas nous tourner vers ce qui manque encore à l'adame, mâle et femelle, pour que soit achevée leur création à l'image de Dieu, et plus précisément à l'image d'un Dieu trinitaire qui vit dans une communion spirituelle d'amour ?

Et n'est-ce pas ouvrir ici une difficulté infinie : comment représenter dans une créature la Trinité divine, comment donner à l'adam un vis-à-vis à l'image du vis-à-vis qui existe pour chaque personne divine dans la communion du Dieu unique ? Comment peut-on nommer ce qu'est le Père pour le Fils

et pour l'Esprit, le Fils pour le Père et l'Esprit, l'Esprit pour le Père et pour le Fils ? Un vis-à-vis ? Un semblable ? Une aide ? Un soutien mutuel ?

Après lui avoir façonné un corps et un esprit, puis l'avoir introduit dans l'Eden, il faut encore que le Créateur fasse de cet être terrien un être spirituel capable de partager la vie de Dieu qui est communion d'amour et même, ce qui est encore infiniment plus, de permettre à Dieu de partager et d'assumer l'être terrien, ce qui se réalisera plus tard lors de l'Incarnation du Christ.

Rien de terrestre, pas même l'intelligence du terrien ne peut produire cette transformation ou y participer par lui-même. Aucune évolution biologique ne peut produire une âme immortelle vivant de la vie éternelle de Dieu. Elle ne peut venir que par une action de Dieu. Un être pré-humain, aussi intelligent soit-il ne peut, du seul fait de ses capacités cérébrales biologiques, psychologiques et affectives, acquérir la capacité de partager la vie éternelle de Dieu.

Quels que soient les progrès biologiques du cerveau et de ses capacités d'abstraction au fil des milliards d'années de l'histoire, ces progrès ne pouvaient, par eux-mêmes, aboutir à une âme immortelle. Seule une création par Dieu a fait exister dans notre monde des âmes immortelles à son image, capables de partager sa vie, sa communion d'amour, tellement capables qu'il a pu lui-même s'incarner et assumer cette humanité.

Blaise écrit : « "...qu'il n'avance pas sa main et ne prenne aussi de l'arbre de vie et n'en mange et ne vive à toujours." me fait dire que l'homme n'a pas été créé immortel ; il le serait devenu s'il avait mangé de l'arbre de vie et non pas de l'arbre interdit ; il n'a pas non plus été créé mortel, parce qu'il ne pouvait le devenir qu'en mangeant de l'arbre interdit.

L'homme, (quand il était seul en Eden) était une créature terrestre (créée à partir du sol de la terre) vivant dans un état intermédiaire entre la mortalité et l'immortalité. »

Il me semble que vous parvenez à mettre en évidence une question essentielle.

Même créé avec un esprit, l'humain, en tant que « *créature terrestre* » (créée à partir du sol de la terre) ne peut encore être qu'un « *vivant dans un état intermédiaire entre la mortalité et l'immortalité* ». La créature terrestre n'a pas été créée immortelle et n'a pas pu produire de l'immortalité par elle-même, par une évolution quelconque.

Il me semble aussi exact de dire qu'il ne serait devenu immortel qu'en mangeant de l'arbre de vie.

Mais, je pense que vous serez d'accord d'ajouter de suite une nuance essentielle.

L'immortalité que l'arbre de vie aurait pu conférer concerne l'humain entier : corps, esprit et âme. Il est bien « *tripartite* » comme vous l'écrivez même si l'expression à ses limites.

Par contre, lors de la création, il y a bien une immortalité qui a été créée indépendamment de l'arbre de vie.

Blaise écrit : « *L'immortalité (la vie éternelle) n'est pas constitutive de la nature humaine mais promise à l'humanité qui se conforme à la BONNE NOUVELLE.* »

Je pense que vous serez d'accord de corriger cette phrase en constatant que tous les descendants d'Adam et Ève (et seulement eux parmi les créatures terrestres) ont reçu cette immortalité, mêmes les plus grands pécheurs et les pires ennemis de Dieu. Tous nous pouvons survivre à la mort physique de notre corps, tous nous ressusciterons, pour vivre en communion avec Dieu ou pour vivre éloignés de lui, pour le ciel ou l'enfer.

Aucun descendant d'Adam et Ève ne va, après sa mort physique qui l'attend à cause de son éloignement de l'arbre de vie, vers un néant, mais va se retrouver face au Christ ressuscité.

En ce sens, tous les descendants d'Adam et Ève reçoivent, dès leur conception, une vie blessée par un péché originel, mais immortelle.

« *L'âme* » de chacun de ces descendants, constituée par l'union du « *corps* » reçu des père et mère biologiques, qui est d'une complexité génétique unique différente pour chacun, et de « *l'esprit* » insufflé par Dieu lors de la création, est immortelle.

Blaise écrit : « *L'éternel qui a étendu les cieux, et qui a fondé la terre, et qui a formé l'esprit de l'homme au dedans de lui.* » (Zacharie 12, 1) *me fait dire que la spiritualité de l'homme résulte d'une "formation" et non pas d'un "plongeon" dans un lieu (Eden, en l'occurrence). La constitution de l'homme n'est pas bipartite mais tripartite (cf. 1 Th 5, 23 et Heb 4, 12) »*

Tout à fait d'accord. Mais, comme vous l'avez relevé justement, cette constitution ne suffit pas encore pour conférer l'immortalité. Elle l'a rend seulement possible.

Adam et Ève ont reçu quelque chose de plus, une immortalité, qu'ils ont transmise, mais hélas avec une blessure qui nous soumet à la mort terrestre.

La spiritualité de l'humain résulte bien d'une formation. Mais, cela ne donne pas nécessairement ni la possibilité de partager la vie de Dieu, ni l'immortalité.

Le plongeon dans l'Eden ne donne pas non plus l'immortalité par lui-même, mais réalise, par contre, du radicalement neuf. Dieu a amené l'humain dans sa réalité, dans son « *monde* ». Par son plongeon dans l'Eden, il a fait de l'humain, formé matériellement « *et* » spirituellement, un être capable de partager la vie de Dieu, un homo **capax Dei**.

Après avoir été plongés dans l'Eden et malgré le péché originel qui le vouait à la mort, Dieu a laissé aux humains de quoi vivre éternellement, un état d'immortalité. Même le pire des pécheurs va survivre à sa mort physique.

Blaise écrit : « *L'âme (immortelle) du premier homme a-t-elle été créée (par Dieu) et infusée dans son corps (par Dieu) quand il a été conçu dans le "sein" d'une mère préhominienne ? C'est la nécessité de la synthèse intellectuelle de la théorie de l'évolution et de la création de l'âme immortelle du premier homme (les animaux n'ont pas une âme immortelle), à supposer qu'il ait été choisi parmi d'autres rejets préhominiens qui lui étaient contemporains.*

La première femme serait dans ce cas la progéniture femelle (dotée d'une âme immortelle) d'une autre femme préhominienne, et Dieu aurait placé les deux premiers humains en Eden (nécessité pour que le péché originel soit historique, comme l'impose la préservation de la sainte vierge de la tâche transmise par voie de génération). Voilà le scénario non biblique. »

Vous résumez bien le scénario en cause mais ce scénario est solidement biblique. La solidité biblique de ce scénario a été développée dans les réflexions qui précèdent.

Il faut cependant préciser, en ce qui concerne l'immortalité, qu'avant le péché originel, Adam et Ève pouvaient mourir s'ils mangeaient le fruit défendu. Aujourd'hui, tous les descendants d'Adam et Ève continueront à vivre après leur mort mais, soit de la vie éternelle en communion avec Dieu, soit dans un état éloigné de Lui.

Cmoi écrit : « *vous écrivez que « l'humain n'est pas confondu avec toute la réalité spirituelle mais placé dans un « jardin », un « endroit » clos limité (ce sont des images puisqu'il s'agit d'une réalité immatérielle), » Donc s'il n'est pas confondu, est-ce parce qu'il est aussi corporel ? »*

Oui.

Cmoi écrit : « *Mais vous écrivez ensuite qu'il s'agit d'une réalité immatérielle !* »

Il y a ici deux sens possibles. Oui, la personne (l'âme humaine) est « *immatérielle* ». Elle ne disparaît pas lorsque notre corps meurt.

Mais, la personne a une nature unique « *mixte* » qui est corporelle et spirituelle. Ici, vous avez les deux indissociablement : le corporel et le spirituel. D'abord en ce sens qu'en créant un « *autre* » (distinct de Dieu) dans un monde créé « *autre* » (physique), Dieu a créé notre âme immatérielle par, avec et dans un corps en lequel il a insufflé un esprit. Lors de notre conception, ce corps est formé par une union des gamètes venant de chacun de nos père et mère, mais aussi par un souffle spirituel de Dieu.

Ensuite, cette nature unique corporelle et spirituelle demeure indissociable tout au long de notre vie terrestre. Notre corps, c'est nous, c'est notre âme, c'est notre esprit. Aucune division n'est possible, ni adéquate. De même que Jésus peut dire « *Qui me voit, voit le Père* », nous pouvons dire qui voit mon corps, me voit. Lorsque nous recevons le corps du Christ dans l'Eucharistie, nous recevons le Christ. Et « *par Lui, avec Lui et en Lui* », nous voyons et nous recevons le Père dans l'unité du Saint Esprit.

Cmoi écrit : « *y a-t-il des cas où votre « spirituel » ne pourrait pas être remplacé par « surnaturel » ?* »

Oui.

Mais, attention, le mot nature a des sens différents dans l'enseignement de l'Eglise. Lorsqu'elle nous enseigne que l'humain a une « *nature* » corporelle et spirituelle, le mot « *surnaturel* » est, bien sûr, inadéquat. Mais, le mot surnaturel peut exprimer le spirituel lorsqu'il exprime ce qui est au-delà ou transcende la nature « *physique* ».

Cmoi écrit : « *Pourquoi cela n'est-il pas resté dans le virtuel ?* »

À cet égard, le mot « *virtuel* » me semble viser Dieu lui-même et, de ce point de vue, tout ce qui précède la création.

Pourquoi Dieu a-t-il créé ? Parce que Dieu a voulu créer un surplus d'amour et que, pour aimer, il faut un « *autre* ». Il a réellement voulu un « *autre* », bien concret, pour partager son amour.

Cmoi écrit : « *Alors pourquoi avoir attendu de lui donner une réalité corporelle et à quoi lui sert-elle ?* »

Dieu n'a pas attendu parce qu'il n'a rien donné à quelqu'un déjà existant. Il n'a pas donné ou insufflé une âme à un homo sapiens. Il n'a pas davantage donné une réalité corporelle à une âme. C'est ici le point **essentiel** du point de vue que j'essaie de vous présenter.

Dieu n'a pas choisi un ou deux homo(s) sapiens pour leur insuffler une âme. Il n'a pas donné une âme à un corps. Il a créé un être absolument nouveau. Mais, il a préparé sa création dès le commencement du monde, de la création des cieux et de la terre.

Cmoi écrit : « *De (Gen, 3, 23-24) je retiens que : « nous avons été expulsés du jardin d'Eden » : donc nous n'y sommes plus, donc notre environnement n'est plus le même, ...*

toute spéculation tentant de rapprocher ce que la science peut nous apprendre sur notre univers ou environnement, son origine, etc. ne permet en rien d'en déduire quoi que ce soit sur l'Eden : son origine, la durée de notre séjour, ses habitants (espèces, plantes, etc.)

Car « la terre et les cieux » que le Seigneur Dieu fit (jusque Gen, 2, 6) peut englober bien plus que ce que nous connaissons...

Il m'apparaît donc fort probable que cet Eden fasse aujourd'hui partie de ce monde que notre Credo qualifie d'invisible, et qui pour autant n'en puisse pas moins être matériel et fort proche... »

Voilà quelques extraits avec lesquels je me sens en parfait accord.

Pour le reste, toutes les questions dépendent de ce que nous appelons le jardin d'Eden.

En bref, il me semble que c'est l'image d'une réalité spirituelle dans laquelle Adam et Ève ont été plongés sans quitter en rien leur réalité terrestre à un endroit et à un moment bien concrets.

L'achèvement de la création dans le jardin d'Eden (n'oubliez pas qu'elle reste aujourd'hui dans les douleurs d'un enfantement qui se prolonge encore) concerne le chemin que l'humain créé avec une nature corporelle et spirituelle avait encore à parcourir lui-même dans la réalité spirituelle pour entrer pleinement dans la vie de Dieu qui lui était offerte en partage.

Nous pouvons peut-être situer l'endroit géographique où Adam et Ève vivaient dans l'Eden, mais les traces terrestres que nous pourrions en retrouver sont dénuées d'intérêt car elles ne peuvent nous éclairer sur la réalité spirituelle dans laquelle ils ont vécu puis dont ils ont été privés sans aucun changement de leur lieu terrestre.

Cmoi écrit : « *Dans ce cas pourquoi parler de réalité spirituelle, pourquoi séparer ce que Dieu a uni ?* »

Vous avez raison, c'est inséparable. Les deux sont toujours présents ensemble dans tout le récit de la Genèse, mais il nous est impossible, dans le langage humain, d'éviter complètement de regarder parfois du point de vue terrestre et parfois du point de vue spirituel.

Cmoi écrit : « *C'est exact, mais votre façon de le faire me donne souvent l'impression que vous les séparez de trop... Et cela embrouille ma compréhension.* »

Vous avez inévitablement raison. Nous les séparons toujours trop et l'effort à faire pour l'éviter ne peut jamais cesser.

Mais, vous avez parfaitement raison de veiller sans cesse à tenir le spirituel et le corporel ensemble dans toute la compréhension, notamment, du récit du jardin d'Eden.

Cmoi écrit : « *« Vous écrivez ... : « Il met ensuite l'humain dans la réalité spirituelle du paradis, de l'Eden de Dieu » et moi j'aurais besoin que vous précisiez, vu que cet humain a une réalité corporelle reconnue, ce que vous entendez par réalité spirituelle. Quid de ce corps et de sa vie, sachant qu'il est impossible de « diviser » l'homme. »*

Le corps est pleinement présent.

Ce qui est important pour l'existence même de l'humain, pour sa liberté et pour sa capacité d'aimer, c'est de ne pas être confondu avec Dieu. C'est en ce sens qu'il est d'abord dans un « jardin », un « endroit limité et clos » de l'Eden de Dieu.

Cmoi écrit : « *Etrange préoccupation que la vôtre ici, qui explique peut-être quelque chose de ce que j'ai qualifié de monde « virtuel ». Ce serait bien que vous en cherchiez la raison et vous l'expliquiez car je la ressens comme vous étant très personnelle.* »

Cela me semble au cœur de la création. Dieu a créé un « autre » que Lui-même. Et Dieu veut le faire vivre dans sa communion d'amour. J'y prête en effet une attention très personnelle, mais personne ne me semble contester cette évidence que l'humain créé n'est pas Dieu.

Vous reparlez de monde virtuel, mais, en ce qui me concerne, je n'utilise pas ici cette notion des communications informatiques même si je peux comprendre qu'on peut y trouver des symboles pertinents.

Si vous souhaitez présenter une réflexion sur cette base, il faudrait la développer pour que je puisse, le cas échéant, la comprendre et me situer par rapport à ce que vous exprimeriez de ce point de vue.

Pour le corps de l'humain, la nature est, dans le jardin d'Eden, celle que nous connaissons. L'endroit n'est pas particulièrement clôturé sur la planète terre. Mais, il y a une participation et une présence qui est « *autre* » et pour lesquelles le récit ne peut nous utiliser, pour nous, que des images terrestres.

Cmoi écrit : « *Mais ce ne sont pas que des images ! vous me faites parfois penser aux gnostiques...* »

Désolé ! Gardez-vous en !

Non, ce ne sont pas « *que* » des images. Il y a bien une réalité terrestre. Mais, nous, humains, par notre langage, nous ne pouvons nous exprimer « *que* » par (au moyen) des images. Chaque mot est une image.

Je pense volontiers qu'il s'agit de la région située actuellement au sud-est de l'Irak, mais il n'y a aucune certitude et cela n'a aucune importance. C'était quelque part sur la terre qu'Adam et Ève se trouvaient dans un « *jardin* » (spirituel) de « *l'Eden de Dieu* », mais c'était aussi un paradis pleinement terrestre.

Cmoi écrit : « *L'importance elle est que soudain vous devenez très « physique » dans votre préoccupation, et semblez retenir une option là où précisément le texte prévoit une ambivalence et que le lieu en question ne soit pas sur notre terre actuelle : c'est curieux...*

On dirait simplement que vous avez du mal à accorder à Dieu la possibilité de les « déplacer » ou « téléporter » parce que cela ne fait pas partie des lois physiques de notre monde matériel visible et actuel. »

Vous avancez ici l'hypothèse que « *le texte prévoit une ambivalence et que le lieu en question ne soit pas sur notre terre actuelle* » et la possibilité pour Dieu d'avoir pu « *déplacer* » ou « *téléporter* » Adam et Ève.

Est-ce que vous pensez qu'Adam et Ève ne vivaient pas physiquement sur notre terre actuelle ?

Ce serait sortir complètement du réel terrestre. Ma réflexion ne veut pas séparer le spirituel de notre réalité corporelle.

La réalité spirituelle, c'est ce qui est au-delà du terrestre. Impossible de la définir davantage avec des mots terrestres. Vous pouvez l'approcher en pensant aux « *cieux* » lorsque vous priez « *Notre Père qui est aux cieux* ».

Cmoi écrit : « *Je ne le vois pas comme cela, sauf votre référence au « notre père » car il s'agit alors du ciel que nous ne connaissons pas.* »

Il s'agit bien de cela et de ce que l'Esprit Saint nous permet d'en connaître.

Cmoi écrit : « *Le terrestre que nous connaissons fait intégralement partie de la réalité spirituelle, sans quoi Dieu ne l'aurait pas créé. Là encore vous dissociez ce qui ne doit pas l'être, désolé de vous contredire en ce que vous pensez ne pas le faire, mais ce que vous écrivez le fait.* »

Non, je pense bien le faire et vous le constatez à juste titre.

Il me semble que nous pouvons, à certains égards, dissocier ce qui doit l'être dès lors qu'il nous est révélé, dans les six jours de la Genèse, que Dieu crée en séparant, en dissociant.

Le terrestre est une création, et donc une réalité « *autre* » que la réalité spirituelle éternelle de Dieu. De ce point de vue, le terrestre ne fait pas « *intégralement* » partie de la réalité spirituelle. Et, c'est bien pour cela et en cela que Dieu l'a réellement créé en distinguant les cieux et la terre.

Je vous renvoie sur ce point à ce que j'ai écrit en ce qui concerne le deuxième jour de la création dans le sujet intitulé « 31. *L'ordre des six jours de la création est-il historique ?* » (cf. supra)

Créer, cela signifie précisément « *sortir* » du « *neuf* », une réalité « *autre* », de la réalité spirituelle éternelle de Dieu. Mais, cela ne signifie pas en être séparé et nous provenons certes « *intégralement* » de cette réalité spirituelle. En ce sens, vous pouvez dire que le terrestre en fait partie « *intégralement* ».

C'est pourquoi Dieu n'a pas mis l'humain dans l'intégralité de l'Eden, mais dans un « *jardin* », un endroit clos limité dans l'Eden de Dieu.

Cmoi écrit : « *vous dites une chose et son contraire à la fois ! A se demander si pour vous leur lieu physique n'est pas seulement leur propre corps...* »

Non, le lieu physique où Adam et Ève vivaient est un endroit sur notre planète terre qui n'a pas disparu et demeure bien concret.

Je ne dis nulle part le contraire lorsque je considère, par contre, qu'ils y ont vécu un événement spirituel que des mots nous présentent, inévitablement, dans un langage terrestre imagé.

Cmoi écrit : « *Votre façon de le dire exprime une forte répugnance pour l'aspect matériel qui est pourtant bien premier, avant tout symbolisme, et cause efficiente de tout symbolisme.*

Quand Dieu nous chasse, la réalité spirituelle est directement dépendante de la réalité physique qui la signifie et non le contraire. On dirait que vous voudriez l'embellir, la rendre anodine, gentille !

« Il m'a giflé mais je n'ai rien senti, c'était spirituel, il exprimait juste mon mécontentement. »

Attention à ne pas dénier la vérité de l'autre quand l'autre est Dieu ! »

L'aspect matériel est, bien sûr, important et une « *répugnance* » à cet égard n'a pas de sens, même s'il ne me semble pas exact d'affirmer que l'aspect matériel est « *premier* ».

Il ne me semble pas justifié de déduire une prétendue « *répugnance* » du seul fait de l'hésitation que je vous ai partagée sur ce point.

Mais, vous écrivez de manière juste que « *Quand Dieu nous chasse, la réalité spirituelle est directement dépendante de la réalité physique qui la signifie et non le contraire.* ».

Cela ne supprime cependant pas les difficultés en cause.

Cmoi écrit : « *c'est comme cela que vous éliminez la possibilité d'un jardin qui serait matériel. Or vous ne pouvez d'un seul coup le rendre matériel pour le permettre, d'autant qu'alors vous étiez sorti du texte littéral qui en portait le sens.* »

Non. Le lieu physique et matériel de l'endroit où vivaient Adam et Ève au moment du péché originel est réel. Avant, pendant et après.

Il n'est pas question ici de sortir du texte.

Cmoi écrit : « Ainsi, croire qu'ils n'auraient pas changé de lieu, c'est à mes yeux adopter une hypothèse qui n'est pas celle de l'évolution, et qui en soi n'exclut pas qu'ils auraient pu aussi bien en avoir changé. »

Le lieu physique où vivaient Adam et Ève ne contredit en rien l'évolution physique du monde.

Le fait que leur expulsion de l'Eden spirituel n'a pas changé leur lieu physique n'exclut évidemment pas un possible déplacement physique simultanée, ni aucun des déplacements terrestres qui ont eu lieu après.

Cmoi écrit : « Les choses se compliquent en estimant que le lieu reste le même, donc la confrontation/cohabitation entre des semblables si dissemblables jusque dans leur sort surnaturel devient un vrai casse-tête. »

Il n'y a ici ni confrontation, ni casse-tête.

Cmoi écrit : « Ce n'est pas étonnant que vous le voyez ainsi si parler de réalité spirituelle est une façon d'ôter sa réalité à ce qui est spirituel. Vous en faites un symbole... »

Un peu plus haut, vous parliez de dire une chose et son contraire. Il me semble que c'est ce que vous faites ici avec un retournement complet par lequel, après avoir déploré l'absence d'usage du symbole dans mes propos et une dissociation critiquée de la réalité spirituelle, vous déplorez maintenant que le fait de parler de la réalité spirituelle, comme j'essaie de le faire, serait « une façon d'ôter sa réalité à ce qui est spirituel » pour en faire « un symbole ».

Je vous confirme bien volontiers, au contraire, que la réalité spirituelle est bien réelle, qu'elle n'est pas qu'un symbole, et qu'elle ne se réduit pas aux symboles qui l'évoquent.

Mais, il y a bien une cohabitation de l'incrée et du crée, du spirituel et du corporel qui atteint son sommet lorsque Dieu lui-même se fait homme.

Cmoi écrit : « Elle n'y atteint pas son sommet : c'est unique et très différent du concept d'immanence. »

Bien sûr que c'est « unique et très différent du concept d'immanence », mais je suis désolé que vous puissiez contester que l'Incarnation soit le sommet de la « cohabitation de l'incrée et du crée, du spirituel et du corporel ».

Mais, cela s'explique dans la continuité de ce que vous avez écrit sur la réalité spirituelle.

Cmoi écrit : « cette terre, ce sol, cet Eden, ce jardin, tel que dans le récit, rien ne nous oblige à le voir comme appartenant à notre planète...

je ne vois pas en quoi cela entraînerait cette séparation. Puisque le texte indique qu'ils ont été chassés de l'Eden, ils ont pu « atterrir » sur notre planète et donc l'Eden être ailleurs...

je pense que nous avons « débarqué » sur la terre suite au péché originel (un peu comme le « petit prince » !), avec ou sans des animaux (je m'en fiche un peu, quoique pas totalement car si la science pouvait trouver des preuves...) et sous la forme d'un homme et d'une femme...

Pourquoi l'exclure alors que c'est l'interprétation la plus simple ! ... »

Ici encore, pour les mêmes motifs que les réflexions qui précèdent.

Supposer que le jardin dans l'Eden serait « ailleurs » que sur notre planète terre est une séparation des deux réalités corporelle et spirituelle.

Cela reviendrait à considérer que la nature physique créée serait incapable de permettre une union du spirituel et du corporel puisqu'il faudrait mettre l'humain « *ailleurs* » pour qu'il y soit dans la réalité spirituelle de l'Eden.

La nature corporelle et spirituelle de l'humain à l'image de Dieu, et particulièrement l'Incarnation de Dieu lui-même, nous attestent du fait que le corporel de cette terre et le spirituel de la vie de Dieu sont compatibles au point de pouvoir être réunis et de permettre ensemble une création d'une âme humaine capable de partager éternellement la vie d'amour de Dieu.

Cmoi écrit : « *Vu que vous situez l'Eden comme ayant été sur notre terre* »

L'Eden, qui est le paradis de Dieu, ne peut pas être situé dans le temps et l'espace. C'est une réalité spirituelle.

Mais, à l'endroit de la terre où vivaient Adam et Ève, ils ont été mis dans cette réalité spirituelle en laquelle ils auraient pu vivre en communion avec Dieu et gouverner le monde en harmonie avec lui.

Cmoi écrit : « *je pense pour le coup que c'est plus qu'une simple réalité spirituelle, qu'elle fut très concrète et que ce n'est pas parce que la science ne peut parvenir à l'analyser en en donner une quelconque image qu'elle ne l'a pas été.* »

Bien sûr ! C'était simultanément une réalité terrestre. J'ai seulement voulu exprimer que l'expulsion d'Adam et Ève ne concernait que le jardin « *dans l'Eden* », dans les cieux, gardé par des anges.

L'Eden, c'est le monde spirituel de Dieu, le « *paradis* ». Ils y ont été mis puis en ont été retirés, mais, d'un point de vue exclusivement terrestre, un observateur scientifique n'aurait rien pu observer. Avant comme après le péché originel, Adam et Ève vivaient et ont continué à vivre au même endroit terrestre.

Cmoi écrit : « *Votre vision de l'Eden en fait un lieu presque abstrait dans une dimension parallèle. (Mais je pense qu'après quelques précisions où vous me corrigeriez nous pourrions être d'accord qu'il y eut un support matériel autre que ce que nous connaissons et qui a disparu du fait du péché. Reste à savoir comment s'est fait la disparition/transition.)* »

Une dimension parallèle ? On peut dire cela. Mais, je n'imagine pas un support matériel autre que la nature physique créée y compris la réalité corporelle d'Adam et Ève semblable à la nôtre, ni un « *lieu* » autre que l'endroit où ils vivaient sur notre planète terre.

Cmoi écrit : « *Nous serions d'accord sur la terrible régression de notre condition issue du péché originel. Mais du coup retrouvèrent-ils le lieu d'où ils étaient venus, et donc leurs géniteurs et frères et sœurs et cousins etc., et donc les mêmes conditions de vie qu'avant l'Eden ?... leurs anciens « colocataires » de la terre appartenaient-ils à l'Eden ?* »

Je ne peux que vous rappeler qu'Adam et Ève ne me semblent pas avoir changé de lieu terrestre. Dans le jardin d'Eden, les arbres, les plantes et les animaux sont présents, tout comme les pré-humains. L'humain y est placé sans éloignement de toute la création physique à laquelle il participe par son corps. Le jardin d'Eden est une réalité spirituelle dans laquelle toute sa nature corporelle et spirituelle est placée.

Le jardin d'Eden est le chemin d'une nouvelle naissance, spirituelle, à laquelle Jésus a fait allusion à Nicodème : « *« Ne sois pas étonné si je t'ai dit : il vous faut naître d'en haut...Il en est ainsi pour qui est né du souffle de l'Esprit. » Nicodème reprit : « Comment cela peut-il se faire ? » Jésus lui répondit : « Tu es un maître qui enseigne Israël et tu ne connais pas ces choses-là ? »* » (Jn 3, 7-10)

Cmoi écrit : « *Rien n'aurait changé ?* »

À cause du péché originel, l'humain a changé. Seulement l'humain. Tout le reste est demeuré inchangé, mais tout le reste a perdu son « *logiciel* », l'humain qui devait le gouverner sans désordre dans l'harmonie avec le Créateur.

Gaudens écrit : « *Vous écrivez « je ne peux que vous rappeler qu'Adam et Ève ne me semblent pas avoir changé de lieu terrestre ». Or il me semble bien que si : ils furent expulsés du jardin « qui était en Eden* »

L'Eden c'est le monde spirituel de Dieu, le paradis promis par Jésus au bon larron. Le récit est inévitablement imaginé lorsque nous parlons des réalités spirituelles.

Mais, spirituel et images ne renvoient pas à des abstractions. Adam et Ève avaient, dans le jardin d'Eden, leur nature humaine corporelle et spirituelle. Ils n'étaient pas désincarnés dans le jardin d'Eden. Leur réalité corporelle y était présente.

Par contre, lorsqu'ils sont expulsés du jardin dans l'Eden, cette expulsion les prive de l'accès à l'arbre de vie et à l'arbre de la connaissance dont le chemin est barré par des anges à l'orient du jardin, du côté où le jour se lève dans la nuit. Ce sont des faits spirituels. Ils sont chassés vers l'orient, vers un nouveau commencement.

Y a-t-il, en même temps, une expulsion physique d'un endroit terrestre ? Je ne peux pas l'exclure, mais rien ne l'indique dans le texte de manière certaine. La question est ouverte.

Gaudens écrit qu'Adam et Ève « *restèrent peut-être en Eden, plus vaste que le jardin.* »

Cette hypothèse me semble aussi ouverte si nous considérons le jardin non comme un endroit clos limitant leur présence dans l'Eden, mais, au contraire, comme un endroit privilégié par la présence des arbres de son centre et la présence de Dieu. La question me semble aussi ouverte.

Gaudens écrit : « *Du reste la superficie tant du jardin que de l'ensemble de l'Eden est un peu problématique. Ce jardin « à l'Orient de l'Eden mais toujours dedans a priori était irrigué par un fleuve qui, à la sortie (du jardin ? de l'Eden lui-même ?) se divisait en quatre bras dont deux identifiables, le Tigre et l'Euphrate. Formulation bizarre d'ailleurs puisqu'on imagine plutôt l'inverse : quatre fleuves qui se réuniraient pour n'en former plus qu'un, ce qui se produit en effet (pour le Tigre et l'Euphrate, les deux autres fleuves étant inconnus ou disparus) très loin en aval, au-delà de la future ville d'Ur en Chaldée, pas loin de l'embouchure du Golfe persique actuel* »

Je pense que c'est bien à la plaine de l'eden sumérien que la Genèse se réfère.

Le Tigre et l'Euphrate se rejoignent aujourd'hui à Al Qurnah (on y trouve toujours un « *arbre de la connaissance* » abondamment visité) à environ 150 km du golfe persique. Mais, la position exacte de cette confluence dans l'antiquité ancienne reste incertaine car le rivage du Golfe Persique s'est avancé jusqu'à Ur, en Chaldée. Il y a toujours, à cet endroit, une connexion canalisée avec un troisième fleuve qui vient de la région de Suse, le Karkheh qui, lui-même est relié au Karoun, et un quatrième fleuve qui existait jadis, le Wadi al batin. Les eaux de ces quatre fleuves se déversaient dans le Chatt el Arab. Seul le Wadi al batin est aujourd'hui asséché.

Gaudens écrit : « *Adam et Eve furent donc chassés à l'Orient du jardin, au-delà de la barrière de feu des Chérubins. Mais où ?* »

On peut observer qu'avant la remontée de 120 mètres du niveau des eaux des mers après la dernière époque glaciaire, l'actuel golfe persique était totalement émergé et à sec à l'orient de la jonction des quatre fleuves précités jusqu'à une époque située le plus probablement il y a moins de dix mille ans, mais qui n'est pas actuellement connue de manière précise.

Nous sommes d'accord pour considérer qu'il y a bien une réalité physique qui se trouve décrite tant dans le récit des six jours de la création que dans par le récit imagé de la création d'Ève dans le jardin d'Eden. Ces événements ne sont pas que spirituels. Ils sont aussi corporels. Là où nous divergeons, en ce qui concerne l'Eden, c'est dans le fait que vous considérez que le récit nous parle d'un paradis terrestre sur la terre alors qu'il me semble qu'il s'agit d'un paradis spirituel sur la terre. Ce n'est pas un endroit de la terre qui devient un paradis, c'est un peu de paradis qui est présent sur la terre. Dans votre perspective, c'est un endroit précis de la terre qui est devenu un paradis merveilleux ou un endroit extraterrestre, alors que, de mon point de vue, il s'agit d'un endroit de la terre resté inchangé mais où Adam et Ève ont vécu dans une réalité spirituelle.

De votre point de vue, Adam et Ève ont été chassés d'un endroit physique. De mon point de vue, ils ont été chassés d'une réalité spirituelle, même s'il est possible que cela corresponde à un déplacement physique mais je n'en sais rien.

Blaise écrit : « 1) *Que Dieu a fait pousser du sol du jardin des arbres en quantité alors qu'il n'y avait ni arbuste ni herbe sur la terre.*

2) *Que Dieu se promenait dans le jardin.*

3) *Que Dieu a maudit le sol à cause d'Adam, et qu'il ne pouvait s'agir que du sol terrestre (et non pas du sol du jardin).*

4) *Que Dieu a renvoyé Adam du jardin pour cultiver le sol d'où il avait été tiré (et il n'avait pas été tiré du sol du jardin).*

5) *Que le jardin d'Eden devrait encore se trouver sur la terre, avec des chérubins postés pour garder le chemin de l'arbre de vie.*

Il me semble que ces éléments s'opposent à ce que le jardin d'Eden fut un lieu terrestre. L'Eden est la réalité de Dieu. Ce n'est pas une réalité terrestre. »

Le jardin d'Eden est donc une réalité spirituelle, mais il n'est pas exact cependant d'affirmer que ce n'est « pas » une réalité terrestre.

En effet, Dieu met l'humain dans un endroit clos « *un jardin* » où il fait pousser des arbres et où il fait venir des animaux qu'il présente à l'humain.

Il y a une intégration du terrestre dans le spirituel qui nous échappe. L'adam (le terrestre tiré de l'adamah) est mis « *dans* » l'Eden.

C'est la réalité profonde de notre humanité créée à l'image de Dieu. Dieu qui est esprit a créé un monde matériel et corporel pour créer un être nouveau à son image fait de corps et d'esprit formant ensemble une âme.

Il y a une création qui permet à l'homme d'entrer corps, esprit et âme dans la vie éternelle de Dieu.

Notre cerveau ne peut actuellement se représenter cette réalité qui nous est inévitablement présentée avec des mots de réalités terrestres qui ne peuvent être que des images par rapport aux réalités spirituelles de l'Eden.

Lorsque vous écrivez que « *Dieu a fait pousser du sol du jardin des arbres en quantité alors qu'il n'y avait ni arbuste ni herbe sur la terre* », cela me semble une lecture trop rapide de Gen 2, 5-9. Je pense qu'il se passe des milliards d'années entre le moment du début de la création du monde et du corps de l'humain et le moment où il est placé dans l'Eden qui se produit lorsque le corps de l'humain est rendu vivant par un souffle spirituel. C'est Adam et Ève qui sont mis dans l'Eden.

Le sol n'est « *maudit* » que dans la mesure où il est privé de l'humain chargé de le cultiver et de le garder en communion avec Dieu. Lorsqu'Adam et Ève commettent le péché originel et sont chassés, le

monde reste le même et il n'y a aucun changement immédiat, mais à partir de ce moment la nature est privée de son développement par l'humain en communion avec Dieu.

Blaise écrit : « *le péché originel s'est produit sur la terre ? Vous situez le jardin d'Eden sur la terre ?* »

Lorsque Adam et Ève sont dans le jardin d'Eden qui est une réalité spirituelle, ils sont aussi et en même temps sur la terre dans la réalité terrestre. Il ne s'agit pas d'endroits différents, ni de moments différents. Adam et Ève sont sur la terre lorsqu'ils commettent le péché originel dans l'Eden. Je ne puis que répéter une fois encore que les deux réalités coexistent.

Blaise écrit : « *Adam et Ève étant humains dans le jardin, ils auraient dû perdre leur humanité (leur âme immortelle) au moment précis où ils en ont été chassés, pour acquérir une autre humanité (avec une autre âme immortelle) grâce à une mère biologique quand ils se sont retrouvés sur terre.* »

Non. Ils ne cessaient pas d'être sur terre, avec la même humanité, la même âme immortelle (capable de survivre à la mort physique de leur corps), lorsqu'ils étaient dans le jardin d'Eden. La réalité spirituelle du jardin d'Eden dans laquelle ils vivaient coexistait avec la réalité terrestre dans laquelle ils vivaient au même moment.

Adam et Ève ont été conçus dans le sein de leur mère biologique avant d'être « mis » dans le jardin d'Eden. Lorsqu'ils en ont été chassés, ils ne se sont pas « retrouvés » sur la terre. Ils n'ont jamais cessé d'y être, mais ont été chassés de la réalité spirituelle de l'Eden.

On peut comparer leur situation dans le jardin d'Eden à celle de Bernadette Soubirous à Lourdes. Elle voit une réalité (la Vierge) que tous les autres ne voient pas et elle participe par un dialogue à cette réalité invisible pour les autres. Cela me paraît une bonne image d'Adam et Ève dans le jardin d'Eden. Les autres homos sapiens autour d'eux n'en voyaient et n'en percevaient rien.

Blaise écrit : « *dans votre exemple, Ste Bernadette n'était pas invisible. C'est donc la Sainte Vierge qui est sensée figurer Adam et Ève à elle seule, et Ste Bernadette figurerait les "homo sapiens" regardant quoi ? Cette comparaison ne me semble pas adaptée au jardin d'Eden* »

Ce n'est pas cela que j'ai voulu représenter et ce n'est évidemment pas la Sainte Vierge qui représente Adam et Ève.

Bernadette est comme Adam et Ève. Les personnes qui entouraient Bernadette étaient comme les homos sapiens qui entouraient Adam et Ève. La Sainte Vierge est comme les réalités du jardin d'Eden. Lorsque Bernadette accède à sa vision, elle est comme Adam et Ève qui entrent dans l'Eden. Bernadette voit la Sainte Vierge, comme Adam et Ève voient l'arbre de Vie et Dieu lui-même.

Mais, pendant que Bernadette participe à une réalité dans laquelle elle rencontre la Sainte Vierge, elle ne cesse pas d'être en même temps sur la terre, à genoux sur le sol de France, de manière visible pour tous les terrestres qui l'entourent. De même, pendant qu'Adam et Ève participent à la réalité de l'Eden dans laquelle ils rencontrent Dieu qui se promène dans le jardin et peuvent approcher l'arbre de vie, ils ne cessent pas d'être en même temps sur la terre, probablement à un endroit du Moyen Orient, de manière visible pour tous les homos sapiens qui les entouraient.

Les personnes qui entouraient Bernadette ne voyaient pas la Sainte Vierge. De même, les homos sapiens qui entouraient Adam et Ève ne voyaient pas les réalités de l'Eden, ne voyaient ni l'arbre de vie, ni Dieu.

La Sainte Vierge est apparue à Bernadette avec un corps de femme terrestre et des vêtements terrestres, de même que les réalités de l'Eden invisibles sont apparues à Adam et Ève avec des formes terrestres, tels des arbres.

La volonté créatrice de Dieu a donné l'immortalité à Adam et Ève dès la conception de leur corps et de leur âme dans le corps de leur mère biologique, qui elle-même n'était encore qu'un produit de l'évolution et des changements dans la nature créée par Dieu et selon les lois naturelles créées par Dieu.

Genèse 2 et 3 nous détaillent leur création à l'image de Dieu, depuis le début de la création de leur corps avant les plantes et les arbustes, en nous relatant comment ils sont façonnés homme et femme à l'image de Dieu dans le jardin d'Eden avec encore une menace de mort s'ils mangent le fruit interdit, puis comment Dieu les sauve de la mort après le péché originel. Je vous renvoie ici au sujet intitulé « 52. *Le pardon si peu connu du jardin d'Eden* » (cf. infra).

Blaise écrit : « *Le jardin d'Eden ...*

Je vous ai parlé d'un "lieu", c'est à dire d'un endroit ; Qu'est ce qu'un endroit "spirituel" dans lequel vivaient des humains d'os et de chair qui tomberaient ultérieurement en poussière ? »

Dans l'Eden, le jardin n'est pas un « lieu », ce qui correspond à une mesure dans l'espace par notre cerveau. Dans l'Eden, les réalités ne peuvent être situées de cette manière. Pas davantage, par exemple, que le Christ ressuscité ou les cieux.

Mais, sur la terre, ce jardin avait une réalité terrestre où Adam et Ève vivaient concrètement en harmonie avec Dieu.

Blaise écrit : « *Ce que je qualifie d'invisible, vous le qualifiez de spirituel.* »

Attention : ce qui est spirituel est invisible, mais tout ce qui est invisible n'est pas nécessairement spirituel. Nos réflexions sont invisibles, mais elles sont, dans l'ordre naturel terrestre, cérébrales et neurologiques.

Blaise écrit : « *Or, le spirituel concerne exclusivement ce qui relève de l'esprit, et les os et la chair d'Adam et Ève n'étaient pas "spirituels" ; je pense qu'ils étaient concrets, palpables, mais dans un lieu qui n'était pas visible comme l'était la terre, un lieu entre le Ciel et la terre.* »

Comme c'est difficile ! Tout semble exact dans ce que vous écrivez, sauf que votre notion de « lieu » paraît s'accrocher à une mesure purement terrestre, alors qu'il y a coexistence de deux réalités que votre expression « entre » le Ciel et la terre n'exprime qu'approximativement.

46. La joie d'une communion achève la création divine de l'humain

Invité écrit : « *Que la femme ait été tirée de la cote d'Adam provient du second récit de la création.*

Le premier récit, quant à lui, nous précise que "Dieu et femme il les créa" sans préciser l'ordre de la création. Dans sa rédaction, le texte suggère plutôt une simultanéité.

Rien d'étonnant à cela, nous sommes face à deux récits qui étaient indépendants l'un de l'autre mais qui ont été assemblés.

C'est d'ailleurs pour cette raison que tout lecteur objectif remarquera une contradiction évidente :

Dans le premier récit, l'homme est appelé à peupler toute la terre et à la soumettre. Ici la terre a une connotation positive et est associée à la bénédiction de Dieu.

Dans le second récit, l'homme est appelé à vivre avec Dieu en un jardin qui, par définition, est un lieu clos, délimité. Et parce qu'il a commis une faute, l'homme est expulsé du jardin et condamné à vivre sur la terre. Ici la terre est associée à la souffrance, elle est un environnement hostile.

Deux conceptions opposées de la terre pour deux récits issus de traditions et d'époques distinctes. »

Tout dépend du lecteur et de son interprétation.

Il me semble que vous considérez à tort le jardin spirituel d'Eden d'un point de vue exclusivement terrestre, comme un « ailleurs » physique d'où l'humain aurait été expulsé sur la terre ou (vous n'êtes

pas clair sur ce point) comme un endroit terrestre limité « *sur la terre* » dont l'humain aurait été expulsé physiquement.

En réalité, pour celui qui accueille ce double récit comme la Parole de Dieu, il n'y a aucune contradiction possible et la contradiction ressentie par un lecteur ne peut être qu'une invitation à corriger l'interprétation qu'il retient.

Il s'agit ici de deux traditions qui regardent la même réalité historique de deux points de vue différents. Dans le premier récit, le lecteur découvre l'humain comme l'aboutissement de toute la création. Dans le second récit, le lecteur découvre que cette création de l'humain est au cœur de toute la création, dès le début de l'univers matériel, et nous détaille ce qu'est l'humain créé à l'image de Dieu et ce qu'il est devenu.

Il n'y a là aucune contradiction. Les deux récits sont parfaitement vrais et cohérents l'un avec l'autre. Ils se complètent.

Le premier récit nous montre la création des cieux et des réalités physiques dans l'univers.

Dans le second récit, il est question d'amour, d'arbres de vie et de connaissance, d'un serpent qui parle, de conversations avec Dieu, de péché, d'anges. L'Église nous enseigne qu'il s'agit d'un récit imagé. L'Eden est un mot qui peut désigner la réalité spirituelle de Dieu. Le second récit nous parle de réalités spirituelles.

L'humain créé à l'image de Dieu est un être corporel et spirituel. C'est une âme immortelle, une personne qui subsiste au-delà de la mort physique de son corps par lequel et avec lequel chacun de nous a été conçu et est devenu un être vivant.

Le premier récit nous révèle l'action créatrice de Dieu par rapport à sa réalité corporelle.

Le second récit nous révèle l'action créatrice de Dieu par rapport à sa réalité spirituelle.

Les deux récits nous révèlent ainsi la réalité historique de deux points de vue différents, des faits qui ont existé concrètement et réellement dans le passé historique. Mais, ce n'est ni un reportage journalistique, ni un exposé scientifique, ni un compte rendu objectif d'un historien, c'est un double regard qui va bien au-delà des choses observables par la science pour nous révéler l'essentiel de l'action de Dieu et de notre création.

Mplt écrit : « *Moi, ce qui m'a toujours interrogée, c'est le silence d'Ève, le fait que le deuxième Adam - pas l'Adam générique, deux en un, la bible de Chouraqui traduit le Glébeux, - définit la femme par rapport à lui-même, à son désir, à son manque, et ne lui adresse pas la parole, ne la fait pas exister comme vis à vis, comme personne. Le premier dans le récit à s'adresser à elle comme personne c'est le serpent...* »

Vos observations expriment une souffrance qui peut souvent être ressentie par une femme à la lecture du second récit de la création. Et, vous pourriez prolonger votre réflexion en considérant le rôle de la femme dans le péché originel.

Je voudrais de suite rappeler que le récit est imagé, ce que l'Église enseigne et que vous savez certainement, mais vous me répondriez peut-être aussitôt qu'utiliser de cette manière l'image de la femme ne change pas la vision de la femme que présentent le récit de la côte d'Adam et celui du péché originel.

Mplt écrit : « *Ce qui m'interroge c'est que ce cri de Adam soit défini comme cri d'amour. Cri d'admiration oui, de désir oui, d'amour narcissique oui, d'amour véritable non. Adam définit la*

femme en miroir de lui-même, par rapport à lui, pas en vis à vis, pas en dialogue. Il va devoir apprendre à aimer, à se décentrer. L'Ancien testament ne suffira pas... »

Votre observation est correcte, mais pourquoi survoler d'un coup tout l'Ancien Testament ?

La suite du récit de la Genèse est indispensable pour ne pas se méprendre sur ce que représente la « femme » dans ce texte biblique.

L'essentiel, en effet, c'est de comprendre ce que l'humain (homme ou femme) est aujourd'hui et pourquoi tout l'Ancien Testament « ne suffira pas », pourquoi la délivrance par le Christ nous est nécessaire pour pouvoir vivre un « amour véritable ».

Mpl't écrit : « *C'est Jésus qui viendra enseigner, témoigner, de ce qu'est aimer véritablement... en Marie, Dieu sanctifie la maternité, dans son rapport avec les femmes Jésus ne se comporte pas en Maître. Il les laisse suivre, s'approcher... Il se décentre toujours pour les faire exister, leur adresse la parole, les écoute, entre en dialogue... par Marie-Madeleine et les femmes présentes au pied de la Croix, les femmes sont introduites par Jésus dans le sanctuaire le plus sacré qu'est le Golgotha pour demeurer avec lui jusqu'au bout, et au matin de Pâques Jésus signifie aux disciples que la parole des femmes est crédible et à prendre en compte... et qu'Il s'adressera à eux, se révélera à eux, aussi par la parole des femmes...*

Considérer les femmes comme des vis à vis à la parole crédible, voire prophétique, ne pas vouloir les exclure comme dans l'Ancien testament, du sacré et des lieux décisionnels ou / et sacrés, où se vit l'avenir, le salut...aujourd'hui encore, dans l'Église, ce n'est pas gagné ! et dans la société... cela dépend où... »

Merci Mpl't pour ces observations tout à fait justes.

Alors, où est le problème ?

Il me semble que pour comprendre la création de l'humain et les événements qui se sont produits au commencement de l'histoire de l'humanité et qui ont été vécus par les premiers humains créés à l'image de Dieu, il est préférable de lire l'ensemble des deux récits de la création sans se focaliser séparément sur des détails isolés.

N'oublions pas que, dans la réalité matérielle ou biologique et selon le premier récit de la création, l'humain est créé masculin et féminin. La Genèse nous précise expressément que tant l'homme masculin que la femme sont nommés « adam » (Gn 5, 2). Sur le plan biologique ou physique, la création de l'humain masculin et féminin est inséparable. Il n'y a jamais eu un mâle humain unisexe sans femelle dans la réalité physique. L'adam générique unisexe n'est pas une réalité historique ou biologique.

Dans la réalité physique, l'adam est une espèce dans laquelle les individus sont sexués, les uns étant masculin et les autres féminins. Le plus souvent, le récit biblique parle de « l'adam » (avec un article) comme nous parlerions de « l'humain », sans distinction de sexe, ce qui peut viser une espèce et pas nécessairement un individu.

La femme tirée d'une côte de l'adam nous est présentée dans un récit imagé qui va montrer une rupture avec Dieu qui va être mortelle, non sur le plan physique (car elle n'empêchera pas nos premiers parents de vivre normalement leur existence terrestre et d'engendrer une descendance dont nous provenons tous), mais sur le plan spirituel.

Certes, ce qui s'est produit a bien été vécu concrètement dans la réalité physique mais c'est principalement ce qui s'est passé dans la réalité spirituelle que le récit nous révèle avec des images. Peu importent l'endroit physique et le moment (ou sa date), ce qui compte ici c'est ce que nous

sommes dans la réalité spirituelle et ce que nos premiers parents ont fait de leur vie spirituelle insufflée par Dieu et qu'ils nous ont transmise en bien mauvais état.

Il y a vraiment eu un premier couple, mais leur conception est aussi mystérieuse que l'Incarnation du Christ. Le Christ, Dieu éternel, Fils du Père en communion avec l'Esprit Saint de toute éternité, s'est incarné, par une action de l'Esprit Saint, dans un corps provenant de l'évolution par la Vierge Marie. Les premières âmes immortelles dont la personne subsiste au-delà de la mort physique ont été créées dans l'histoire de manière tout aussi mystérieuse, par une autre action de l'Esprit Saint, un souffle de Dieu.

Bien qu'étant Dieu lui-même de toute éternité, le Christ fait homme nous a enseigné, par son baptême et sa tentation au désert, et comme il le rappellera à Nicodème, que l'humain doit encore, après sa naissance physique, vivre une autre naissance, spirituelle, et faire ensuite le choix libre d'aimer Dieu ou non.

N'est-ce pas le cœur du récit du jardin d'Eden ? Comment le comprendre ?

Si vous acceptez de considérer, par exemple, que l'arbre « *de la vie* », l'arbre « *de la connaissance du bien et du mal* », ou le « *serpent* » qui parle sont des images, pourquoi penser que la « *femme* » ne serait pas aussi une image d'une autre réalité ?

Posons-nous alors la question : est-ce que cette image méprise ou dévalorise la femme dans l'ensemble du contexte du récit ?

Première observation : l'homme masculin va être nommé le « *glébeux* », celui qui vient « *du sol* », le terrien ou le terrestre. Son nom n'évoque rien de divin, ni de spirituel. Seulement la réalité physique naturelle. Rien de plus qu'un animal. Il est pourtant devenu vivant par un souffle divin, mais son nom n'en dit rien. Il est seulement nommé « *adam* ». Et encore, ce n'est même pas une qualité distincte par rapport à la femme puisqu'elle aussi est nommée « *adam* ».

Privé de toute référence à la vie spirituelle dans son nom, l'homme masculin n'est pas une image qui puisse correspondre à une quelconque supériorité de genre par rapport aux femmes.

Seconde observation : la femme va être nommée « *la vivante* », Ève. Elle va être nommée ainsi en lui attribuant une qualité exceptionnelle : elle se nomme Ève, parce qu'elle est la mère (on peut comprendre aussi la matrice, l'origine) de « *tous les vivants* ». La voici bien au-delà du misérable « *terrien* ».

Troisième observation : dans le récit du péché originel qui va blesser toute l'humanité, elle prend certes la première place, mais, contrairement au silence de la femme partout ailleurs dans le récit où seul l'homme masculin parle mais lorsque tout est harmonie, c'est l'homme masculin qui ne dit rien au moment du choix originel essentiel pour la vie de l'humanité. La femme y tient le rôle dominant alors que l'homme masculin y paraît d'une faiblesse totale.

C'est donc avec ces images très valorisantes pour la femme, qu'il ne faut pas oublier, qu'il devient possible de comprendre qu'au cœur même de ces valeurs positives se trouvent aussi d'autres réalités, un envers qui peut paraître négatif s'il est considéré isolément.

Parce que la femme est l'image de la vie insufflée par Dieu, elle est aussi l'image adéquate pour révéler ce qu'est cette vie et pour montrer ce qui peut la blesser.

Revenons dès lors au début du récit lorsqu'il évoque la côte de l'adam et le premier cri humain.

Dans la réalité physique, Adam et Ève se sont rencontrés et unis pour ne faire qu'une seule chair.

Dans la réalité spirituelle, le désir et l'affection intenses suscités par Dieu chez nos premiers parents ont suffi pour en faire une seule chair. La chair c'est le tout de l'humain, corporel et spirituel.

Ils ont été rendus capables d'aimer. Cependant, comme vous l'observez finement, ce n'est pas encore l'amour véritable, celui d'une communion avec un autre.

Mais, le récit nous montre que c'est à ce moment là que l'humain (d'abord indifférencié parce que tant l'humain masculin que l'humain féminin ne sont d'abord présentés que comme des « *adams* » dans leur réalité terrestre) va être nommé, pour la première fois, de manière différenciée : la femme est nommée « *isha* » parce qu'elle est tirée de l'ish. Le récit n'utilise pas ici le mot « *adam* » et le mot « *ish* » peut désigner de manière imprécise une personne, quelqu'un, un être.

On peut comprendre que la femme qui est « *la vie* », façonnée par Dieu lui-même, introduit la vie spirituelle dans la réalité concrète. Elle en est l'image de sa source divine. L'humain est certes déjà pleinement créé, corporel et spirituel, par l'effet simultané d'un corps façonné et d'un souffle de Dieu.

Tout est déjà là dès leur conception. L'humain créé, tant Adam qu'Ève, sont des êtres dont la nature est corporelle et spirituelle dès leur conception. Ils sont des âmes. Des êtres absolument nouveaux produits par un souffle divin dans un corps physique façonné par Dieu.

Mais, comme pour tout bébé, il y a un chemin de 9 mois pour amener à la naissance physique et il est suivi d'un chemin beaucoup plus long pour amener la conscience à un état adulte, apte à un amour libre et véritable. Un amour semblable à celui dont Dieu vit de toute éternité. Un amour qui peut être partagé avec un autre que soi-même.

Ce second chemin n'est pas que spirituel. Il se parcourt durant l'existence terrestre comme le montrera le Christ qui l'a parcouru pendant trente ans jusqu'au jour de son baptême lorsque l'Esprit Saint est descendu sur lui comme une colombe. L'être humain peut accéder à une nouvelle naissance, à un baptême d'en haut, dans toute son intégrité, tant corporelle que spirituelle.

Dieu a créé l'adame. Avec un corps et un esprit insufflé formant une nature unique. Il a planté le jardin d'Eden spirituel dans la réalité matérielle. Il a ensuite créé les premières personnes humaines avec une âme immortelle en les plongeant dans une communion de personnes qui a ouvert leur esprit et leur a donné la vie, celle qui demeure, qui ne meurt pas. C'est par une communion de personnes que la création a atteint l'objectif divin : faire l'humain à son image. C'est à ce moment, dont le mystère nous échappe, qu'Adam et Ève ont été créés comme personnes à l'image de Dieu. Avec un corps adamique façonné au fil des siècles, devenue un être vivant par un souffle spirituel, puis placée dans la réalité spirituelle du jardin d'Eden en même temps que dans le monde matériel, leur âme immortelle a été conçue et créée par une communion de personnes dans l'amour.

Le corps à l'image du Fils. La vie à l'image du Père. La communion à l'image de l'Esprit Saint. N'est-ce pas l'homme créé à l'image de Dieu que nous révèle le récit de la Genèse ?

Dieu qui est amour et communion nous a ainsi laissé la création de l'humain à son image et à sa ressemblance comme une lumière que Dieu lui-même nous envoie pour éclairer le mystère de sa Trinité.

Le seul fait de conférer une nature spirituelle à un terrien puis de le placer dans la réalité spirituelle de l'Eden avec la possibilité d'un choix libre en conscience n'en faisait pas encore nécessairement une âme immortelle capable de communion éternelle avec Dieu.

Il fallait encore que cet être terrien spirituel partage réellement la vie d'amour de Dieu, qu'il la choisisse librement.

En le mettant dans le jardin planté dans l'Eden, Dieu va le rendre capable de vivre une communion d'amour à l'image de l'amour trinitaire qui demeure éternellement en Dieu, après un temps de sommeil mystérieux.

Voilà le moment décisif de la création de l'humanité à l'image de Dieu.

L'achèvement de l'adam à l'image de Dieu, la création spirituelle d'une âme immortelle dans un corps matériel se produit par une rencontre, une communion éblouissante. Celle du terrien placé dans le jardin spirituel d'Eden et de sa compagne.

L'être terrien va découvrir une communion avec un autre semblable à lui et accéder ainsi pleinement à la vie de Dieu qui est Trinité et amour.

Dans un extraordinaire échange amoureux éblouissant (Gn 2, 21-24), des adams mâle et femelle vont se découvrir en communion, homme et femme. L'un va porter le nom de son origine terrestre : Adam. L'autre va porter le nom même de vivante : Ève (Gn 3, 20).

N'est-ce pas cet amour conjugal, divin, entre ceux qui vont être nommés Adam et Ève, qui achève l'œuvre créatrice de Dieu avec un effet spirituel et corporel qui a finalisé l'humanité qui va être transmise ?

L'être terrien va découvrir une communion avec un autre semblable à lui et en être ébloui.

Adam va accéder à la parole, à l'amour, à son identité humaine masculine (en hébreu : l'isch) en découvrant sa femme (en hébreu : l'ischa).

La création à l'image de Dieu ne s'achève que par une communion d'amour, une union conjugale qui signifie déjà l'union du Fils et de l'Église par l'Esprit Saint.

Créé par un souffle divin dans la réalité matérielle, l'humain est l'adam vivant, une personne avec une nature corporelle et spirituelle. Placé, avec son corps vivifié par un esprit, dans la réalité spirituelle, il est dans le jardin d'Eden. Mis en présence de l'autre, d'une autre, il découvre l'amour, la communion qui fait vivre. Il est créé homme et femme. À l'image de Dieu. À l'image de la Trinité divine de trois personnes en communion.

Quelque chose est tiré d'Adam et, par l'action créatrice de Dieu, ce qu'elle devient, une femme, est éblouissant, bouleversant, pour Adam. Des paroles d'amour explosent dans sa bouche : « *Os de mes os. Chair de ma chair* ». De quoi quitter père et mère, les êtres les plus aimés, s'attacher, faire une seule chair.

L'intensité de la rencontre, corporelle, affective, et spirituelle, transfigure et éblouit. La lumière qui en jaillit fait sortir l'adam de son sommeil mystérieux, elle ouvre la porte à l'amour et le vent qui souffle dans le cœur d'Adam et Ève fait jaillir un cri, semblable au cri de l'enfant qui naît. Adam et Ève naissent vraiment, accèdent à la vie qui est amour, communion et partage.

C'est à ce moment que la femme est créée. Adulte. Comme la foi de l'Église l'a toujours considéré, tant lorsque les connaissances scientifiques permettaient de penser à une création instantanée que depuis que la science nous a fait découvrir bien d'autres nuances de la richesse et de la durée des six jours de la création.

C'est un achèvement spirituel de la création par Dieu qui transforme des adams mâle et femelle, déjà créés vivants dans la nature terrestre par un souffle spirituel, en les éveillant à l'amour, à la vie spirituelle des cieux.

Le corps de la future Ève a été développé dans la réalité adamique, mais il n'y avait encore ni amour, ni communion avec celui qui va être nommé Adam, l'adam par excellence. La vie à l'image de Dieu n'était pas encore pleinement présente dans un humain avant cet instant de communion qui a fait passer Adam du sommeil à l'éblouissement.

La femme créée va recevoir le nom de « *chue* » (traduit en français par Ève), celle qui vit. Ce n'est plus un état ou une qualité temporaire, ni une action ou un mode d'existence de cette femme. Elle est vie. Elle est identifiée à la vie. La vie identifie son être même.

Adam est identifié au sol, l'adamah. Ève est identifiée à la vie. C'est par elle qu'est donnée la vie à l'image de Dieu, qui est Trinité en communion d'amour.

Ève est nommée ainsi, la vivante, non parce qu'elle a enfanté des enfants à Adam, mais avant même de devenir une mère biologique. En Gn 3, 20 : elle est déjà la mère de tout « *chi* », de tout vivant véritable, alors qu'elle n'a pas encore enfanté biologiquement. Ce n'est qu'en Gn 4, 1, qu'elle devient la mère de Caïn.

Bien avant Ève, de nombreuses créatures animées se trouvaient déjà sur la terre.

Ce n'est pas de tous les vivants temporaires de la création, ni de leur existence biologique, qu'elle est la mère.

Un animal est conçu et est dans un état temporaire de vivant, capable d'agir en vivant, de participer au réel de manière vivante pendant un temps jusqu'à sa mort physique qui éteint cette participation. Son être ontologique, sa forme, ne se caractérise que par une vie temporaire. Son être n'est que dans sa réalité matérielle temporaire. Il ressent des sentiments et a une intelligence durant le temps où il est animé. La réalité est désormais nouvelle et tout autre : Ève est vie.

C'est par elle que la vie est donnée et pourra être transmise.

Elle est nommée Ève (la vivante) parce qu'elle est la mère de tous ceux qui sont vie en eux-mêmes, dont la vie fait partie de l'être même.

Ève est vraiment la « *mère* » de tous les êtres créés qui sont des vivants par nature, de tous les êtres créés qui ont une âme immortelle, les humains. Elle est la matrice à partir de laquelle la vie humaine, l'existence d'êtres ayant une âme humaine immortelle, l'existence de personnes, est entrée dans le monde et a été transmise.

Avant la création d'un humain à l'image de Dieu, durant le temps qui a précédé la réalisation parfaite de cette image, aucune âme immortelle capable de participer à la vie divine n'existait encore. Il n'y a pas encore de personne humaine, il n'y avait encore que des adams pré-humains.

Lors de la création des premiers humains, ce n'est pas simplement une chair terrestre qui a reçu une vie éternelle comme un attribut supplémentaire venant du dehors d'elle-même, de Dieu. C'est bien davantage. Par l'action créatrice de Dieu, la vie elle-même a pris chair lors de la création de l'humanité. La vraie vie, celle qui est communion de personnes, celle qui demeure, celle qui est.

Cette Incarnation a créé, à un moment précis de l'histoire et à un endroit précis sur la terre, un être nouveau, une personne nouvelle, une âme immortelle.

Le terrien est créé matériellement en premier et reçoit une existence vivante, une nature indissociablement corporelle et spirituelle, mais la vie divine devient créature par Ève. La vie n'est pas encore incarnée lorsque des créatures deviennent capables de se mouvoir et d'agir de manière autonome. La vie, qui est une réalité de Dieu lui-même, va s'incarner, commencer à exister dans une réalité matérielle, corporelle, et spirituelle, par une rencontre, une communion.

Adam a reçu la vie dans son être même, à l'image de Dieu, par l'intermédiaire d'Ève tirée de lui. Ils sont créés ensemble comme humains à l'image de Dieu. Leurs âmes immortelles sont créées ensemble par l'action de Dieu car, même avec une nature corporelle et spirituelle vivant sur la terre, il n'y a pas encore d'immortalité sans une participation à la vie d'amour de Dieu, sans une infusion de cette vie. De même que la vie n'est en Dieu que dans la communion des trois personnes divines de la Trinité, la vie humaine n'a été achevée à l'image de Dieu que dans la communion d'Adam et Ève entre eux et avec Dieu.

Le don de la communion fait exister Ève comme Adam comme personnes à l'image de Dieu. Sans ce don de la communion, une adam féminine comme un adam masculin ont pu exister dans la réalité matérielle. L'adam est créé mâle et femelle, mais il n'y a pas encore de dialogue, ni de vie partagée, ni de personne créée à l'image de Dieu avec une existence immortelle, une âme qui transcende les limites du temps et de l'espace.

Ce n'est que dans une union amoureuse avec Adam qu'Ève est façonnée, créée comme femme humaine, que son âme immortelle à l'image de Dieu est créée par Dieu par l'amour qui surgit en elle, en Adam et entre eux.

Dans l'amour, l'image de Dieu est achevée et des âmes immortelles sont créées. Celle d'Adam, celle d'Ève.

L'humain reçoit une vie immortelle, à l'image de la vie du Père, par un lien d'amour à l'image de l'Esprit Saint, par, avec et dans un corps à l'image du Fils.

L'œuvre créatrice de Dieu est achevée. Mais, comment cette création pourrait-elle s'achever sans une participation à cette création de l'humain lui-même ?

À ce moment, il n'y a encore que deux âmes immortelles créées ensemble, chacune dans une humanité qui, plus tard, sera aussi capable d'être celle du Fils de Dieu lui-même.

L'adam devient Adam. Sa compagne devient Ève. C'est par elle et avec elle qu'ils commencent ensemble à exister comme êtres humains à l'image de Dieu, dont la réalité ontologique est vie et communion d'amour. Ce ne sont plus seulement des êtres qui vivent physiquement, ce sont des êtres faits à l'image de Dieu en ayant désormais la vie dans leur être même, dans leur réalité et leur identité ontologiques.

Je suis celui qui suis, dit Dieu dans le désert. L'humain fait à son image est, comme son Créateur et indépendamment des contingences du temps et de l'espace, un être qui est. Il est. La vie n'est pas une action, une qualité, ou une caractéristique détachable. La vie est sienne. Même s'il a un commencement dans le temps comme créature, désormais, il est. Pour l'éternité.

Seul le péché va briser cette identité. Seule l'Incarnation de Dieu lui-même va la rétablir.

À l'image de Dieu, l'humain achevé est une personne en communion de vie. Il est constitué de vie dans son être même. Ce n'est pas seulement un être qui vit, qui a pour action de vivre ou la qualité d'exister de manière vivante mais précaire, c'est un être qui est une vie individualisée, personnalisée.

Adam, le premier être vivant dans son être même à l'image de Dieu dont la vie est de toute éternité, existe pleinement par et avec Ève, mère, matrice, origine créée de tous les humains à l'image de Dieu.

Ève est l'ancêtre biologique de tous les humains, mais elle coopère aussi à la création d'Adam comme personne à l'image de Dieu par un extraordinaire échange qui achève leur création.

Pas étonnant que le Christ lui-même va se faire humain par une femme pure de tout péché.

Ève n'est pas la mère biologique d'Adam, mais par sa présence, elle lui ouvre l'esprit et achève sa création comme humain à l'image de Dieu en même temps qu'elle est créée elle-même.

Il y a ici une parfaite interaction par laquelle Dieu donne la vie, la vraie, l'immortelle, à un couple de créatures.

C'est l'homme qui explose de joie à la découverte de sa femme. C'est lui qui sort de son sommeil mystérieux, qui accède à l'amour qui fait vivre. Mais, c'est la femme qui suscite ce jaillissement de vie par sa présence, sa compagnie, son être, son interaction.

Le récit ne dit rien des paroles d'Ève, de son action au moment de l'éblouissement d'Adam.

Ce n'est ni sa parole, ni son action qui nous sont révélées. C'est elle. Façonnée par Dieu, elle est la vie. Elle donne la vie.

Adam parle. Ève est présente, vivante et vivifiante.

Elle n'est décrite que par sa provenance, que par le comment. Elle est faite par Dieu avec ce qui vient de son compagnon. Ce lien avec son compagnon est la seule source qui nous soit révélée.

Pourquoi s'étonner que la communion la plus intime entre deux êtres humains que constitue l'union conjugale, sexuelle, qui engage au maximum l'amour entre deux personnes dans toute leur réalité ait été, pour l'humanité, l'image de la Trinité, l'image du Christ et de l'Église, la réalité terrestre et spirituelle dans laquelle la création des humains à l'image de Dieu s'est réalisée ?

Ensemble, le premier couple originel formé par un adam de sexe masculin et un adam de sexe féminin accède à une communion. Les voici à l'image de Dieu, avec une capacité de vivre éternellement en communion avec leur Créateur, avec une âme immortelle qui ne résulte pas des évolutions de leurs ancêtres biologiques, mais d'une création de Dieu.

C'est ensemble, l'un par l'autre, qu'ils ont ainsi été créés à l'image de Dieu, dans une communion d'amour. Ils sont devenus spirituels et immortels avec leurs corps matériels, dans une harmonie parfaite.

Hélas, c'est encore et toujours ensemble qu'ils ont choisi de suivre leur intelligence créée plutôt que leur communion avec Dieu, en s'emparant du fruit de l'arbre de la connaissance au lieu de s'alimenter à l'arbre de vie en laissant dans l'Eden la connaissance du bien et du mal de manière à développer l'humanité et le monde créé en communion avec Dieu.

Heureusement que Dieu a empêché qu'ils s'alimentent sans fin à l'arbre de vie pour pouvoir les délivrer par le Christ.

Aussi, l'adam (pas seulement Adam, mais aussi Ève) a été éloigné du jardin planté dans l'Eden (Gn 3,24).

*Théo d'Or écrit : « Dieu ne peut donc pas exister sans **être aimé**. Et si ce n'est par nous, au moins par quelqu'un... qui nous représente néanmoins dans le troisième acte!!! Comme s'il y avait bien une nécessité d'être aimé par nous, mais de façon indirecte pour ôter toute possibilité de mercantilisme, ce qui ferait alors du "**besoin**" d'amour une expression tronquée...*

Christ est bien ce que devient Jésus au moment du sacrifice, c'est ça ? »

Certains ont essayé de trouver des distinctions en Jésus-Christ, mais aucune ne résiste à la nécessaire constatation que Dieu est une trinité de personnes en communion d'amour vivant dans et de cet amour

de toute éternité, au-delà de toutes les limites de temps ou d'espace que nous pouvons essayer de concevoir.

Jésus est le Christ. Il ne devient pas le Christ à un moment. Le Fils de Dieu vit de toute éternité avec son Père. Imaginer le contraire suggérerait, à tort, que le Père « *pourrait* » vivre seul, or la communion d'amour avec le Fils et l'Esprit est de toute éternité. La vie et l'amour ne sont pas séparables dans l'éternité de Dieu. Imaginer que la vie du Père pourrait être une réalité sans l'amour contredit de manière essentielle ce qu'est la vie, qui est Dieu : une communion éternelle d'amour qui nous révèle cette vérité essentielle : il n'y a pas de vie sans amour. Sans amour, il n'y a que de l'existence précaire, de la souffrance et de la mort.

Dieu n'a pas besoin d'être aimé par une créature pour exister. Il vit dans et de l'amour de toute éternité. C'est précisément cet amour sans limites qui Lui a permis de créer en toute liberté et en toute gratuité.

Le mot « *exister* » n'est d'ailleurs pas très approprié (littéralement : ex-ister signifie tirer son être d'une autre réalité). Dieu est. De toute éternité.

Nous avons été créés à l'image de ce qu'Il est.

Cmoi écrit : « *Prenons maintenant la création d'Eve. Qui cherche à concilier les récits littéraires n'y arrivera pas. Pas même en leur donnant un sens allégorique car il n'y aura plus rien de réel.* »

Je suis d'un avis contraire.

Cmoi écrit : « *Ce n'est qu'en en dégagant le sens mystique qu'ils peuvent s'accorder, et seulement ensuite on peut redescendre au réel, au littéral. Ce qu'ils nous disent de commun c'est l'intervention de Dieu et sa puissance. C'est le lien entre l'homme et la femme. C'est la représentation que donne leur réalité et celle de ce lien. Il reste un mystère, cependant.* »

Je suis bien d'accord, mais cela me semble expliquer l'avis contraire qui précède.

Il ne faut jamais abandonner le sens littéral, ni accepter une contradiction comme définitive, mais il faut sans cesse retravailler nos interprétations.

Cmoi écrit : « *Je ne vais pas polémiquer sur le fait que vous utilisez ou rejetez le littéral selon ce qui vous convient* »

C'est pourtant vrai car le sens littéral d'un texte doit, en effet, être compris dans le sens qui convient à la foi catholique dans son ensemble et que c'est bien cette foi qui me « *convient* » et avec laquelle je cherche toujours à rester en harmonie.

Le sens littéral du texte biblique, comme d'un dogme de l'Église, doit toujours être compris selon la foi de l'Église qui est le corps du Christ.

Serge écrit : « *Il peut paraître inepte à certains de se référer à la création lorsque l'on parle de Dieu, mais le visionnaire que fut Nicolas Léonard Sadi Carnot lui-même, c'est-à-dire le père de la thermodynamique, ne parlait-il pas de l'unité fondamentale de deux mondes apparemment distincts : la science et le beau ? N'avait-il pas écrit : Thermodynamique et Dynamique sont comme l'Homme et la Femme apparus simultanément en I, 27 de la Genèse, et dont les interactions restaient empiriques. Pour qu'ils puissent devenir une seule chair thermodynamique, il a fallu attendre qu'en II, 22 de la même Genèse, Yahvé remplace la première « femme » par une autre, consubstantielle, car tirée d'une côte de l'homme, faisant ainsi un lien entre Foi, Création, science et mécanique, forçant au constat de la dissymétrie de la nature, mais aussi de son unité globale, tout comme Dieu est à la fois un et trine, Trinité et Unicité ?* »

Voilà une très solide introduction à une partie particulièrement difficile du récit de la Genèse concernant la côte d'Adam.

Au terme de la création de l'animalité matérielle, il y a l'adam mâle et femelle (Gn 1, 27). Il me semble cependant excessif de dire que « *Yahvé remplace la première « femme » par une autre* » comme si une « *autre femme* » aurait remplacé la « *femelle* ». Ne faut-il pas considérer plutôt que l'adam femelle va devenir « *autre* », la « *femme* » de l' « *homme* » ?

Ce qui me semble vrai, c'est que la création de la femme et de l'homme à l'image de Dieu un et trine vient bien s'achever en Gn 2, 22 dans la double réalité matérielle et spirituelle qui coexiste distinctement dans le jardin d'Eden.

Cmoi écrit : « *il a fallu pour nous aussi une intervention extérieure, d'un genre au moins partiellement différent, et quitte à faire je ne vois pas pourquoi il en aurait fallu 2, je veux dire que Dieu n'aurait pas « tout fait » en une seule étape...*

Et là encore, je ne vois pas d'autre solution que de « commencer » par un couple d'adultes »

Oui, en ce qui concerne la création par Dieu qui s'achève (dans une certaine mesure) lorsque l'humain « *adulte* » peut prendre le relais pour achever la création en toute conscience et liberté, tout commence par un couple, celui d'Adam et Ève.

Dieu ne pouvait pas « *tout* » faire en une seule étape car l'amour, à l'image de la Trinité divine, demande un « *autre* ».

Cmoi écrit : « *Vous sous-entendez que pour franchir une étape Dieu aurait eu besoin d'un préalable, celui qu'il y ait un « autre », comme s'il ne suffisait pas qu'il l'ait dans l'esprit ou en vue... si c'était vrai Dieu n'aurait pas pu commencer la création vu qu'il n'y avait personne d'autre que lui.* »

En réalité, il y a un « *autre* » en Dieu même de toute éternité puisqu'il est Trinité du Père, du Fils et de l'Esprit Saint.

Mais, il ne suffit pas, même en Dieu, d'avoir quelque chose « *dans l'esprit ou en vue* ». Il faut vraiment plusieurs personnes en Dieu pour que Dieu soit amour, pour que sa vie soit amour. L'amour est relation et communion. S'aimer soi-même tout seul, ce n'est pas une représentation possible de Dieu dans l'éternité, car si cette solitude était la perfection éternelle de Dieu, Dieu n'aurait jamais rien créé.

Cette question a été développée dans le sujet intitulé « *4. Jésus de Nazareth : Qui me voit, voit le Père* » (cf. supra).

Cmoi écrit : « *il y a bien 2 récits de la Genèse qui ont été regroupés ensuite. Le premier est en (1 : 26-27) et ne parle pas de côte d'Adam ni que la femelle serait issue du mâle.* »

Oui, c'est exact.

Cmoi écrit : « *C'est vous qui avez décidé qu'ils disaient la même chose et (ce que ne disent pas les exégètes) ne faisaient qu'un seul récit.* »

Je n'ai jamais écrit, ni pensé, qu'ils « *disaient la même chose* », mais ils forment (même si historiquement c'est par un regroupement) un seul récit harmonieux en ce sens que le second prolonge le premier et l'éclaire.

Coco Lapin écrit : « *Eve est justement créée à partir d'une côte d'Adam. On ne peut pas transposer ça dans un scénario évolutif naturel.* »

Certes, mais vous ne considérez ainsi la création d'Adam et Ève que de manière exclusivement terrestre.

Le jardin d'Eden est précisément un jardin dans l'Eden, la réalité spirituelle de Dieu. Si vous n'y voyez qu'un paradis uniquement « *terrestre* », vous ne pensez, pour Ève, qu'à une côte terrestre d'un individu masculin extraite comme un acte chirurgical actuel.

Mais, l'enseignement de l'Église nous invite à considérer qu'il s'agit d'un récit imagé. C'est indispensable pour comprendre sa dimension spirituelle.

Sur le plan corporel terrestre, le premier chapitre de la Genèse nous dit bien que l'humain est créé mâle et femelle. Sur le plan terrestre, le corps physique d'Ève n'a pas d'origine différente que celui d'Adam et me semble en effet avoir été créé de la même façon. C'est dans l'Eden, la réalité spirituelle de Dieu, qu'un événement singulier fait advenir la femme pour l'homme. Cet événement de la côte d'Adam est certes aussi et indivisiblement terrestre, mais il peut être compris autrement que par une compréhension uniquement terrestre comme vous le faites.

Vous ne pouvez admettre une origine de notre corps provenant d'un « *bipède non humain* ». Et pourtant, le corps humain de Dieu lui-même, celui de Jésus de Nazareth, a bien été façonné à partir d'une simple femme qui n'était pas Dieu.

Coco lapin écrit : « *Eve a été créée à partir d'Adam.* »

Oui, nous pouvons penser comme cela pour autant que nous évitions une interprétation exclusivement terrestre.

Coco lapin écrit : « *une histoire où Eve non seulement n'est pas créée à partir d'une côte d'Adam, mais où elle n'est pas créée à partir d'Adam du tout. Ce qui n'a plus rien à voir avec le texte biblique. Autant prétendre qu'Ève a été créée à partir d'un poisson, et que Caïn et Abel ne sont pas les enfants d'Adam, mais qu'ils ont été créés par des extra-terrestres, et que Jésus n'a pas physiquement guéri les malades, etc. On peut nier tous les miracles avec votre façon d'interpréter les textes.* »

La réalité des miracles est bien réelle, mais cela ne signifie pas qu'il faut tout interpréter dans un sens non naturel.

Je pense comme vous que Caïn et Abel sont des enfants d'Adam et Ève et que Jésus a physiquement guéri des malades.

Il est toujours possible de tout nier, mais, pour ceux qui veulent intégrer la réalité spirituelle des textes sans se limiter à une lecture littérale terrestre, il n'y a pas d'obstacle, contrairement à ce que vous pensez, à y intégrer aussi la réalité terrestre, ni de doute sur la toute-puissance de Dieu et ses manifestations concrètes.

Les faits de l'histoire sainte, depuis la création d'Adam et Ève, le déluge, l'exode en Égypte, l'Incarnation de Dieu dans le corps d'une vierge, tous les miracles du Christ jusqu'à sa résurrection sont des faits historiques bien concrets dans la réalité corporelle mais ils ne se laissent pas réduire à cette seule réalité physique.

Coco lapin écrit : « *Pour vous, Eve n'a pas été créée à partir d'Adam.* »

Je ne pense pas cela.

L'incompréhension entre nous tient toujours uniquement dans le point de vue exclusivement terrestre que vous adoptez. Vous pensez toujours la création de manière exclusivement corporelle et du seul point de vue corporel et, dans ces conditions, vous ne la comprenez que de manière absolument instantanée alors l'impasse est insoluble.

Si déjà, vous ne pouvez accepter une histoire de milliards d'années pour la formation du corps, alors comment pourriez-vous accepter que l'humain (le texte hébreu utilise un nom commun avec un article) a été mis « dans » une réalité spirituelle, ce qui prolonge sa création par un souffle divin qui l'a rendu vivant.

C'est là, dans ce contexte, que, pour la première fois, le texte hébreu de la Bible utilise des mots distinctifs pour dire qu'il y a une femme et un homme. S'il est exact que la femme (en hébreu « *isha* ») est tirée de l'homme, ce n'est qu'ensuite que l'homme masculin (en hébreu « *ish* ») est mentionné pour la première fois.

Coco lapin écrit : « *Libre à vous d'imaginer des aspects psychologiques et spirituels variés au texte de la Genèse, mais cela ne peut pas supprimer la signification historique littéraire.* »

Bien sûr ! Les aspects spirituels n'éliminent pas la réalité physique bien réelle.

Coco Lapin écrit : « *Le récit de la côte d'Adam ne nous montre pas que la femme a été tirée de l'humain, mais que la femme a été tirée spécifiquement de la personne d'Adam. Or si, comme vous semblez le croire, Eve a été créée depuis un homme-animal qui n'est pas Adam, cela contredit forcément le récit biblique. Et si Eve est née d'Adam, avec qui Adam s'est-il accouplé pour donner naissance à Eve ?* »

Avec Ève.

Mais, Ève n'est pas un bébé conçu et enfanté par Adam. C'est ici, dans le jardin dans l'Eden spirituel de Dieu, une naissance spirituelle dans une union conjugale qui était cependant corporelle autant que spirituelle.

Il me semble juste d'écrire qu'Ève est « *tirée spécifiquement de la personne d'Adam* ». Mais, avant ce moment, l'humain (le texte hébreu met un article (« *l'adam* ») désignait tant la personne féminine que la personne masculine, comme le récit biblique le précise à deux reprises (Gn 1, 27 et Gn 5, 2).

Cmoi écrit : « *quitte à ce que ce soit, comme vous en avez discrètement souligné la possibilité, par un modèle d'abord « omnisexe » qui s'est séparé, disjoint.* »

Je n'ai jamais souligné une telle possibilité qui me paraît dénuée de toute réalité physique.

Coco Lapin écrit : « *Vous n'allez quand même pas oser prétendre que l'homme qui a été endormi était, contre toute logique, l'humanité-animale ?* »

Non, en effet.

Coco Lapin écrit : « *Or si Dieu a besoin de créer la femme-spirituelle à partir de l'humanité spirituelle, c'est qu'il n'existait pas encore de femme-spirituelle.* »

Votre déduction ne me semble pas exacte parce qu'elle suppose qu'il n'y a rien avant.

Or, nous sommes à ce moment dans le jardin spirituel d'Eden où l'humain a été mis après avoir été créé mâle et femelle. Il me semble que ce n'est pas le corps, l'esprit ou l'âme d'Adam et Ève qui est créé ou formé à ce moment (ils sont déjà des êtres créés vivants) mais que le récit nous raconte un événement principalement spirituel, même s'il a aussi simultanément une réalité corporelle.

C'est dans une relation d'amour qu'Ève va être « tirée » d'Adam.

À cet égard, vous ne trouverez pas le mot « créer », dans le texte hébreu du récit biblique qui nous raconte que Dieu amène une femme à Adam, ou un autre mot utilisé pour un acte Créateur dans le récit de la création des deux premiers chapitres de la Genèse. Le mot hébreu utilisé est « *banah* » qui a le sens de bâtir, fonder, établir.

Elle est « amenée » (en hébreu : « *bow* ») à Adam et le mot hébreu « *bow* » est le même que celui qui est utilisé pour présenter à l'humain les animaux afin qu'il les nomme.

Peut-être pensez-vous que le corps d'Ève se trouvait d'abord matériellement à l'intérieur du corps d'Adam sous la forme d'un os pour en être ensuite retiré et séparé puis miraculeusement transformé par Dieu en corps humain complet ? Mais, c'est, ici encore, une lecture littérale exclusivement terrestre des mots imagés de la Genèse qui me semblent devoir être considérés autrement pour comprendre ce qui s'est passé, tant corporellement que spirituellement, dans le jardin spirituel planté dans l'Eden spirituel de Dieu.

Coco Lapin écrit : « *Expliquez-moi comment on peut interpréter ce texte en éliminant le sens littéral corporel alors qu'il est question de côte, de chair et d'os.* »

Il ne faut pas éliminer le sens littéral corporel, mais l'interprétation possible de sa réalité corporelle ne se limite pas à la représentation d'une opération chirurgicale.

Cmoi écrit : « *Il y a 2 récits de la création d'Eve. Dans l'un d'eux elle n'est pas issue d'une côte d'Adam. Donc cela ouvre des possibilités quasiment infinies... sans vraie contradiction.* »

Non, Ève est issue d'une côte d'Adam, mais les interprétations de la réalité corporelle de l'événement sont différentes.

Coco Lapin écrit : « *Qu'entendez-vous par « une naissance spirituelle dans une union conjugale qui était cependant corporelle autant que spirituelle » ? Il est inutile de donner naissance à Eve si Eve existe déjà* » et Cmoi écrit : « *Comment Eve a-t-elle pu naître d'une union conjugale : il aurait fallu qu'elle soit déjà !* »

C'était la question de Nicodème à Jésus.

Coco Lapin écrit : « *Et si l'Eve animale existe déjà, Adam se serait accouplé avec une créature dénuée d'âme spirituelle, et ça lui en aurait donné une ?* »

Adam et Ève existent pleinement avec leur nature corporelle et spirituelle lorsqu'ils sont mis dans le jardin d'Eden.

Coco Lapin écrit : « *Et si l'Eve spirituelle existait déjà, pourquoi Dieu a dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul, faisons-lui une aide semblable à lui » » ?*

Parce qu'il lui reste à découvrir l'amour, la relation avec un autre, la vie même que Dieu lui offre en partage.

Coco Lapin écrit : « *C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme, et ils deviendront une seule chair.* »

Si je ne m'abuse, l'Eglise considère que ce verset est l'institution du sacrement du mariage et fait référence à l'union conjugale. Or, puisque Adam parle au futur, c'est que l'union conjugale n'avait pas encore eu lieu. »

Cela me semble inexact car le verbe « *quitter* » est exprimé dans le texte hébreu avec le même temps grammatical imprécis (qui exprime de l'inaccompli, proche de notre imparfait en français ou du présent continu en anglais) que celui utilisé pour l'action de Dieu dans tous les jours de la création.

L'hébreu ancien s'exprime en deux temps (le fini, l'accompli ou l'infini, l'inaccompli). Ici, c'est l'idée d'une réalité qui demeure et donc aussi dans le futur, mais pas seulement et cela s'applique a priori aussi à Adam.

Notez, par rapport aux géniteurs biologiques de son corps, que c'est aussi pour lui qu'il est écrit qu'il quitte son père et sa mère.

Il me semble que l'union conjugale est bien pleinement réalisée dans le jardin d'Eden car c'est l'achèvement de la création réalisée par Dieu lui-même qui amène l'humain dans l'état où, après avoir connu ce qu'est une relation d'amour avec un autre que lui-même, il pourra faire le choix originel fondamental de vivre ou non dans la communion d'amour de Dieu. Parce que, comme Jésus nous l'a enseigné, cette union conjugale c'est encore un acte divin, c'est « *ce que Dieu a uni* » (Mt 19, 6).

Gaudens écrit : « *Au sujet d'Eve, je crois comprendre qu'elle devint une « fille de Dieu » à l'égal d'Adam quand celui-ci s'unit à elle dans l'étreinte conjugale, par une sorte de capillarité ce qui rendrait un certain sens concret à la mention de la côte et du corps d'Adam comme source de la création de la femme. Est-ce ce que vous avez voulu dire ?* »

Je ne suis pas sûr du sens que vous donnez aux mots utilisés dans ce résumé, mais je retiens l'idée d'un baptême spirituel et d'une interaction entre Adam et Ève dans un amour conjugal suscité par Dieu lui-même qui achève ou prolonge ainsi sa création de manière à les mettre en pleine conscience devant le choix originel de vivre ou non en communion d'amour avec leur Créateur.

Franclazur écrit : « *Adam et Ève sont les premiers êtres humains compris comme un corps animé par une âme spirituelle. Avant eux, il n'y en a eu aucun....Mais que l'ancêtre de l'homo sapiens sapiens soit un préhominien, nul, chez les Catholiques ne le conteste...* » et Raistlin écrit que « *quels que soient les "ancêtres" biologiques de l'Homme, ils ne peuvent en aucun cas être qualifiés d'humains...* »

David écrit : « *Supposons que c'est graduellement que les gènes sapiens sapiens se sont répandus au travers du simple sapiens... Il y en a eu un qui a subi la mutation, l'a transmise à une génération qui s'est multipliée, pas nécessairement entre elle, peut-être avec les sapiens qui n'avaient pas pour autant subi la mutation...* »

Ti'hamo écrit : « *L'Homme n'est pas créé comme ça, pouf, mais tiré et façonné de la création déjà réalisée...*

ben, oui, Adam et Ève ont donc des ancêtres "hominidés" mais pas "humains". Oui. Ils sont les premiers humains...

on comprend un peu mieux le désarroi du premier d'Adam, si ses parents sont des êtres humanoïdes mais dépourvus d'intelligence humaine, et s'il se trouve, au début, ou se voit, le seul être pensant ayant un lien avec Dieu...

Comment, alors, génétiquement et biologiquement, naît Ève, cela reste à voir... »

Une des possibilités, à l'origine du premier humain, est que l'union des père et mère biologiques d'Adam a produit, par une combinaison génétique ordinaire mais toujours unique, un être aux qualités terrestres suffisantes pour le rendre apte à recevoir simultanément à sa conception une vie spirituelle éternelle, à vivre en communion avec Dieu. Enfin, presque, si l'humain doit, pour être achevé, être mâle et femelle, devenir un être de relation et de communion.

Dans les mêmes conditions d'évolution au même endroit géographique, dans la tribu partageant les mêmes caractéristiques, il est possible que les caractéristiques essentielles de la combinaison génétique qui a produit Adam, aient produit d'autres êtres, mâles et femelles avec ces caractéristiques.

Ève, qui n'est pas moins humaine qu'Adam, a-t-elle pu naître autrement ?

Ne cherchons pas trop de repères dans l'histoire. On y trouve des traces lointaines d'organisation sociale, d'écriture, et de fabrication d'objets qui semblent des signes de présence humaine selon les capacités qu'elles manifestent, mais rien ne permet a priori de considérer que ces êtres parmi lesquels se trouvent nos ancêtres biologiques ont déjà les attributs qui définissent un humain selon la Genèse.

Généralement, l'humain est distingué des animaux ou défini par rapport à ses capacités intellectuelles d'abstraction, ce qui est un sujet sans fin par rapport aux découvertes des capacités sans cesse plus étendues trouvées chez certains animaux. Où est la limite objective ? L'organisation sociale de certains animaux et insectes est parfois très développée. Leurs constructions sont parfois géniales. Certains semblent même avoir un accès à certaines formes de langage et de raisonnement.

La Genèse ne relève aucune différence de ce type. Elle ne s'y intéresse pas. L'humain y est décrit comme une âme vivante comme les autres. Elle indique, par contre, une définition de l'humain que la science et l'histoire ne peuvent guère explorer. Il est à l'image et à la ressemblance de Dieu, doté de la vie spirituelle de Dieu. Sa personne a la capacité de franchir la mort physique. Cet humain qui peut vivre de la vie même de Dieu ne doit pas être confondu avec les hominidés, homo erectus, sapiens ou sapiens sapiens, ni avec aucun de ses ancêtres biologiques quel qu'ait été le niveau d'intelligence et de civilisation qu'ils aient atteint.

Dans le récit de la Genèse, l'essentiel de l'humain qui le distingue n'est pas dans sa réalité terrestre, issue de la nature comme celle de toutes les autres créatures matérielles, mais une caractéristique qui transcende le terrestre et inclut une réalité spirituelle : il est fait à l'image et à la ressemblance de Dieu. Pas de controverse possible avec Darwin ici.

Un jour vient, où la poussière, après une longue évolution et d'innombrables mutations est devenue un être animé particulièrement perfectionné, intelligent et réflexif. Une mère enfante un être qui devient capable d'être plus que la matière dont il provient. Un adam. Une porte s'ouvre pour du tout autre, de la transcendance.

Quand les caractéristiques terrestres de l'humain, au terme d'une longue évolution, sont achevées biologiquement (y compris dans ses capacités intellectuelles et psychologiques), l'humain n'existe pas nécessairement à l'image et à la ressemblance de Dieu. L'essentiel spirituel reste nécessaire pour l'existence d'un humain au sens biblique.

L'adam, comme le mot hébreu l'indique, n'est encore considéré par ce mot que comme du terrestre. Mâle et femelle sont appelés adam (Gn 1, 27 et 5, 2), mais la création n'est pas achevée au terme d'une évolution uniquement biologique.

L'humain, comme personne à l'image et à la ressemblance de Dieu, doit aussi être façonné et achevé spirituellement. Le récit surprenant de la création d'Ève nous en présente des éléments essentiels : l'humain commence à dialoguer, à aimer, à s'unir à un semblable.

Il faut, pour comprendre ce récit imagé, se défaire de la pensée que, dans la réalité matérielle historique concrète, « *pouf* », elle est créée comme ça avec un os d'Adam.

Il faut tout autant cesser d'imaginer que « *pouf* », c'est l'acte matériel de la conception physique de l'humain qui a suffi à en faire un humain. L'essentiel, le décisif, c'est l'acte Créateur qui va l'achever, avec une dimension spirituelle, à l'image et à la ressemblance de Dieu. Avec ou sans effet physique simultané.

Os de mes os, chair de ma chair. Amour plus fort que l'affection parentale. Relation et communion avec un autre. L'union amoureuse d'Adam et Ève va ouvrir une porte, celle de l'amour. Dans leur état

tourné l'un vers l'autre avec amour, Adam et Ève manifestent une vie spirituelle essentielle à l'achèvement de leur création. Ils sortent d'un état de torpeur ou de sommeil spirituel. Ils s'éveillent et naissent à la vie spirituelle dans l'Eden de Dieu.

Boanerges écrit : « *Maintenant, souvenez-vous que toutes les créatures de la terre, Adam leur avait donné des noms... le bétail, et les bêtes, et tout. Et aujourd'hui, ... les chronologistes, et plusieurs des grands cerveaux de la science, essaient depuis six mille ans de trouver le chaînon manquant...*

Et la femme est simplement une partie de l'homme, un produit dérivé. La femme n'était pas dans la création originale. Ça faisait déjà des années, et des années, et des années, que Dieu avait arrêté de créer, quand Il a formé la femme à partir d'une côte prise de son côté. Adam avait déjà donné des noms à toute la création, à tout le reste, mais pour lui-même il n'y avait rien. Alors, Il lui a fait une aide. Il a pris une côte de son côté, Il a refermé la coupure, et Il lui a fait une aide. Et l'homme, dans son esprit, il était à la fois homme et femme.

Et la femme est simplement une partie de l'homme. Et quand un homme prend une épouse, et si elle est vraiment son épouse, une épouse donnée par Dieu, alors elle sera pour lui tout comme une partie de lui. »

Vous n'avez pas tort d'écrire que « *quand un homme prend une épouse, et si elle est vraiment son épouse, une épouse donnée par Dieu, alors elle sera pour lui tout comme une partie de lui* », mais il est tout aussi vrai que quand une femme prend un époux, et s'il est vraiment son époux, un époux donné par Dieu, alors il sera pour elle tout comme une partie d'elle.

Sur le plan de la réalité terrestre, il est peut-être exact d'affirmer que « *Ça faisait déjà des années, et des années, et des années, que Dieu avait arrêté de créer, quand Il a formé la femme à partir d'une côte prise de son côté* ». Cela peut être correct en ce sens qu'il n'y a pas eu création d'une nouvelle matière lors de la création de l'humanité tirée, matériellement, de la poussière préexistante du sol façonnée par une longue évolution.

Cela ne permet pas d'en déduire que l'homme était à l'origine asexué, « *à la fois homme et femme* », avant que la femme en soit tirée, ce qui n'est guère compatible avec la sexualité de la vie animale des corps humains.

Mais, le baptême des premiers humains à l'image de Dieu, dans l'Eden de Dieu, dans un « *jardin* » où la vie terrestre et la vie « *spirituelle* » de la réalité de Dieu se sont trouvés en harmonie, n'a-t-il pas créé du radicalement neuf ?

La femme qui y a été façonnée n'est-elle pas bien davantage que l'humain femelle qui pouvait provenir d'une création biologique antérieure ? N'a-t-elle pas fait surgir l'amour, la parole et la communion dans le cœur et la vie d'Adam ?

Cinci écrit : « *La Genèse nous explique clairement qu'Ève est issue d'Adam... Et qu'elle est la "mère" de toute l'humanité. Votre notion "d'Adame pré-humain" n'existe que dans votre esprit et n'est pas biblique non plus.*

Vous me semblez défendre ici un point de vue protestant fondamentaliste qui procède à tort à une lecture littérale de la Bible contraire à son contenu. »

La Genèse dit clairement que l'adam est créé mâle et femelle et que tant le mâle que la femelle sont nommés « *adam* ».

En ne considérant que Adam « *seul* », comment Ève pourrait-elle être la « *mère* » de « *toute* » l'humanité sans être la mère d'Adam ? Adam ne ferait-il pas partie de l'humanité dans votre point de vue ?

Ce que je comprends, c'est que dans l'Eden spirituel de Dieu, Ève a été façonnée pour introduire dans la création la vie à l'image de Dieu par l'amour mutuel d'un couple qui a été suscité par Ève tirée

d'Adam. C'est ainsi qu'en façonnant Ève, Dieu en a fait la mère de tous les vivants créés à son image, y compris Adam et Ève eux-mêmes.

Mais, le sujet est très difficile et les mots pour le dire sont insuffisants pour y introduire tout ce qu'ils devraient exprimer.

Trebla écrit : « *L'homme [Αδαμ], c'est un homme (et non pas une femme) qui est identifié par son nom Αδαμ, c'est à dire Adam.*

Quant au sexe de ce premier être humain, il n'y a maintenant plus aucun doute : il s'agit d'un mâle nommé Adam.

Gn 2.22 L'Eternel Dieu forma une femme de la côte qu'il avait prise de l'homme [Αδαμ], et il l'amena vers l'homme [Αδαμ].

J'espère que cela vous donne la réponse précise que vous avez attendue. »

Hélas, je ne peux que constater que vous ne tenez pas compte des affirmations de la Genèse que je ne peux que répéter : l'adam est créé mâle et femelle (Gn 1, 27) et tant le mâle que la femelle sont nommés « adam » (Gn 5, 2).

Contrairement à ce que vous affirmez, la Genèse utilise parfois le singulier, et pas seulement le pluriel, pour évoquer les espèces. Ainsi, la Genèse nous dit, par exemple, que « *Il créa aussi tout oiseau ailé, selon son espèce* » (Gn 1, 21)

Trebla, vous écrivez : « *je dirais que Dieu a réussi à transmettre un message clair et concis quant au sexe d'Adam...*

Commençons par la fin et examinons les versets dans l'ordre inverse :

*« L'homme et sa femme étaient tous deux nus » Combien de personnes est-ce qu'il y avait à ce moment donné ? Il y en avait **deux**.*

*« L'Eternel Dieu forma une femme de la côte qu'il avait prise de l'homme » Combien de femmes est-ce qu'il y avait à ce moment donné ? Il y en avait seulement **une**.*

Les faits : Il y avait deux personnes à la fin de notre récit dont l'une n'était pas présente au début.

Un calcul arithmétique de base : Alors, combien de personnes est-ce qu'il y avait au début ?

Réponse : Il y avait seulement une personne au début.

Question : Qui était cette personne ?

Réponse : Cette personne était le premier homme.

Est-ce que c'est « très subjectif tout cela » ? Je dirais que non. »

Etrange raisonnement !

Il y avait une pomme et une poire. Combien y avait-il de fruits ? Deux.

Combien y avait-il de poires ? Une

Alors combien de fruits est-ce qu'il y avait au début ?

Vous répondez : Il y avait seulement un fruit. Ce fruit c'était la pomme.

Oui, votre mathématique est très subjective et non convaincante.

En réalité, vous confondez des individus spécifiés par leur sexe (les pommes et les poires, les hommes et les femmes) et l'ensemble plus général des personnes (la catégorie générale des fruits, la catégorie générale des humains créés à l'image de Dieu). Vous confondez les individus naturels qui existaient d'un point de vue strictement terrestre et les personnes créées par Dieu.

Ni le grec que vous invoquez pour essayer d'écarter des précisions du texte original en hébreu, ni vos raisonnements ne peuvent écarter les indications explicites de la Genèse qui indiquent que « *l'adam* » ne vise pas un individu unique, mais une créature qui est soit masculine, soit féminine, et qui, quel que soit son sexe masculin ou féminin, est nommée « adam », c'est-à-dire « humain ».

Votre lecture littérale basée sur des traductions française ou grecque ne veut pas admettre qu'une personne humaine, ce n'est pas un individu uniquement naturel, mais une création spirituelle dans la nature.

Si vous voulez considérer Adam uniquement comme un individu naturel qui se confond avec « *l'adam* » créé mâle et femelle, vous ne pouvez que sortir de la réalité concrète (d'un point de vue objectif, scientifique, historique) et aussi de la réalité spirituelle de la création (du point de vue de la foi), en ramenant la création de l'humanité à une caricature terrestre.

Vous ne pouvez ainsi percevoir le jardin d'Eden que comme un paradis seulement « *terrestre* », alors que c'est l'Eden de Dieu, un paradis « *spirituel* » dans lequel Dieu a introduit du terrestre.

La création unit terrestre et spirituel.

C'est dans le jardin spirituel d'Eden qu'Ève est tirée de l'adam terrestre et façonnée, que le premier couple accède ensemble à une communion d'amour.

Ramener la lecture de ce qui est spirituel à un niveau terrestre est une lecture qui ne respecte pas la nature spirituelle de la création de l'humanité dans la nature terrestre.

Sur la base d'une telle lecture, il ne vous reste, hélas, qu'à vous représenter la création terrestre « *tout d'un coup* » d'un homme masculin dont, ensuite, une des côtes de son corps terrestre aurait été extraite pour bâtir « *tout d'un coup* » une première femme. À notre époque, cette vision me semble un obstacle pour comprendre notre création à l'image de Dieu qui est Trinité, pour comprendre qu'une personne ne peut vivre de la vie de Dieu que dans une communion d'amour semblable à celle de la Trinité.

Si vous croyez que Dieu a créé une personne seule (l'individu Adam), comment cet individu seul (pas bon, selon le Genèse) pourrait-il être à l'image de Dieu, sauf à modifier aussi l'image de Dieu ramenée à celle d'un individu unique ? Non, Dieu est Trinité et c'est Adam « *et* » Ève qui sont créés ensemble à l'image de Dieu.

Non, Dieu n'a pas d'abord fait une « *erreur* » en créant un individu masculin tout seul et en constatant seulement ensuite que n'était « *pas bon* » de sorte qu'il l'aurait ensuite corrigée en ajoutant un individu féminin. Qui peut imaginer que Dieu se « *trompe* » ?

Vous cherchez un message « *clair et concis quant au sexe d'Adam* » que Dieu a voulu nous transmettre.

Vous avez la réponse : l'adam est créé mâle et femelle et tant le mâle que la femme sont nommés « *adam* ». Parmi les adams, il y a des individus de sexe masculin et des individus de sexe féminin.

C'est dans le jardin « *de l'Eden* », de la réalité spirituelle de Dieu, que le Créateur façonne une adam de sexe féminin pour en faire une « *femme* », une mère de tous les vivants, tirée d'un « *homme* ».

Cela se passe certes aussi dans la nature terrestre, mais l'action est d'abord et essentiellement spirituelle. Une femme et un homme accèdent ensemble à l'amour qui fait vivre.

À cet égard, la lettre aux Romains (Rom, 5, 12-19) nous enseigne que : « *Par un seul homme, Adam, le péché est entré dans le monde, et par le péché est venue la mort, et ainsi, la mort est passée en tous les hommes...*

Adam préfigurait celui qui devait venir...

Si la mort a frappé la multitude des hommes par la faute d'un seul, combien plus la grâce de Dieu a-t-elle comblé la multitude ... cette grâce qui est donnée en un seul homme, Jésus-Christ...

Le don de Dieu et les conséquences du péché d'un seul n'ont pas la même mesure non plus : d'une part, en effet, pour la faute d'un seul, le jugement a conduit à la condamnation...

*En effet, si, à cause d'un seul homme, par la faute d'un seul homme, la mort a régné...
la faute commise par un seul a conduit tous les hommes à la condamnation...
En effet, ... tous sont devenus pécheurs parce que un seul homme a désobéi... »*

À sept reprises, St Paul mentionne la faute « d'un seul » homme par laquelle la mort est entrée Et pourtant, le premier humain qui a fauté ... c'est une femme : c'est Ève qui prend et mange le fruit interdit qui introduit le péché et la mort dans le monde, avant de susciter la même faute d'Adam.

À sept reprises, St Paul mentionne la faute « d'un seul »... et pourtant... ils étaient deux : Adam et Ève.

Voilà une manière tellement éclairante pour nous aider à savoir comment considérer la Genèse, comment éviter des interprétations littérales erronées.

Dans l'épître aux Romains, nous voyons que ce qui compte c'est la révélation du Christ qui nous sauve dans son Incarnation concrète : celle d'un homme masculin, vrai Dieu et vrai homme, et non la précision mathématique ou chronologique abstraite.

L'homme masculin concret qu'est Jésus est comparé au premier homme masculin concret qu'est Adam. Il ne faut pas en déduire qu'Adam était « *seul* » au moment de la faute, ni même qu'il fut le premier à faire entrer le péché et la mort dans le monde. Il s'agit seulement d'une parole de comparaison par rapport à la faute du premier homme masculin.

Tous les lecteurs de l'épître aux Romains le savent bien. Adam n'était pas « *seul* ». Ils étaient deux : Ève et Adam, et le premier humain qui a fauté, c'est bien Ève et non Adam.

Reste alors la question : le péché est-il entré dans le monde par Ève ou Adam ?

Ève a certes péché la première et, en ce sens, c'est par elle que le péché entre dans le monde, mais l'expression semble plus large. Il ne s'agit pas seulement de la présence d'un péché à un moment dans le monde, mais de la présence permanente du péché dans le monde et de la soumission de toute la création au péché.

Et, à cet égard, il me semble que c'est bien par Adam que le péché entre dans le monde car, après la transgression d'Ève, tant qu'il subsistait un humain sans péché, le projet de Dieu pouvait subsister et le monde toute entier restait soumis à Adam en communion avec Dieu.

Le seul choix d'Ève laissait subsister la possibilité d'une communion de toute l'humanité par Adam. Par un seul homme, la vie pouvait se répandre et demeurer.

Comme le Christ le démontrera, la grâce peut advenir par un seul homme.

Ne fallait-il pas le choix de toute l'humanité, d'Ève « et » d'Adam, pour que le péché et la mort entrent dans le monde lui-même de manière dominante et persistante, pour que toute l'humanité et toute la création y soient soumises ?

Mais, bien sûr, la seule faute d'Adam n'était pas davantage suffisante que celle d'Ève. Il fallait la faute des deux, la faute de toute l'humanité. La seule faute d'Ève n'a fait entrer le péché qu'en elle-même car l'humanité créée subsistait en Adam. Le monde, y compris la mort naturelle, restait soumis à Adam. Mais, après la faute d'Ève, la faute du seul autre humain créé à l'image de Dieu qu'était Adam a fait disparaître le lien vivant de l'humanité avec Dieu que seul le Christ a pu restaurer.

Tout cela demeure. Les faits historiques considérés sont toujours des faits sélectionnés et présentés selon le but de la parole, et non de manière neutre ou abstraite.

La discussion est difficile du fait que semblez extrêmement attaché à l'idée d'une création instantanée et achevée d'une première personne humaine seule qui serait l'individu terrestre de sexe masculin Adam. Vous pensez que, dans le temps et l'espace, Adam aurait ainsi existé séparément « *avant* » toute existence séparée d'un autre individu terrestre de sexe féminin nommée Ève qui aurait été créée entièrement et instantanément « *après* » le premier individu Adam.

Vous interprétez tous les textes bibliques dans ce sens et vous me reprochez l'inverse.

C'est compréhensible, dès lors que nous essayons tous deux de comprendre l'Écriture, avec une cohérence personnelle, en interprétant les textes en cohérence les uns avec les autres, et en étant attentif à l'état des connaissances scientifiques autant qu'à la foi de l'Église.

Attention aux innombrables possibilités d'interprétation des mêmes textes.

À cet égard, il faut sans cesse rappeler qu'un catholique essaie de comprendre l'Écriture en communion avec l'enseignement du Magistère pour ne pas s'égarer dans des interprétations personnelles aux possibilités infinies.

Quel est l'enjeu qui me semble le plus profondément en cause ici ?

Ce n'est pas la discussion scientifique ou historique, même si elle a aussi toute son importance pour l'intelligence de la foi.

L'essentiel pour moi, c'est notre création à l'image de Dieu qui est Père, Fils et Saint Esprit, qui est communion de trois personnes.

C'est sur cette base fondamentale de la foi chrétienne présente dans toute l'Écriture inspirée par l'Esprit Saint, bien au-delà de la conscience que ses auteurs humains pouvaient en avoir, que j'essaie de comprendre la révélation de la création racontée par la Genèse en cohérence avec les acquis raisonnables de la science et de l'exégèse, autant qu'avec les règles d'interprétation que nous indique l'Église.

Même si le récit largement imagé nous présente un ordre chronologique, cet ordre ne doit jamais s'écarter de la perspective principale : Dieu qui est Trinité (Elohim est au pluriel dans le début de la Genèse) crée l'humain à son image, avec une pluralité de personnes que le souffle spirituel de Dieu unit.

L'humain (« *l'adam* »), qui est créé à l'image de Dieu mâle et femelle (Gn 1, 27) de sorte que tant l'homme que la femme sont nommés « *humain* » (« *adam* ») (Gn 5, 2), n'est pas un individu physique isolé : c'est un homme et une femme qui forment un premier couple.

Dans la réalité physique terrestre, l'adam était « *seul* », ce qui n'exclut pas d'autres individus, mais tant l'adam mâle que l'adam femelle étaient, chacun, « *seul* ». Cette solitude n'a pas disparu du simple fait d'être mis dans l'Eden spirituel de Dieu. Elle n'a disparu que lorsque le Créateur a façonné dans l'Eden spirituel une femme tirée de l'adam de sorte qu'ils sont sortis de leur solitude par une communion d'amour achevant leur création à l'image de Dieu.

L'adam, c'est bien sûr Adam, mais c'est bien aussi Adam et Ève. Le récit ne peut être lu dans une optique exclusivement individualiste qui ne considère que des individus créés successivement en oubliant que l'humain est créé à l'image de Dieu. Homme et femme il « *les* » créa, à l'image de Dieu qui est communion de personnes.

La question est d'autant plus importante qu'elle nous révèle qu'il n'y a pas de vie véritable sans communion de personnes et qu'elle fonde le mariage comme structure fondamentale de la création de l'humanité.

À ce stade de notre dialogue, ma question est donc précise : de votre point de vue, comment, lors de sa création, l'humain est-il l'image de la Trinité de Dieu Père, Fils et Saint Esprit ?

Trebla écrit : « *Est-ce que le sexe biologique a quelque chose à voir avec l'idée d'une création « à l'image de Dieu » ?* »

Oui, c'est exactement ce qu'affirme la Genèse : il les créa à l'image de Dieu, mâle et femelle il les créa.

Trebla écrit : « *Est-ce que vous suggérez que nous nous imaginions Dieu comme étant à la fois mâle et femelle ?* »

Mâle et femelle sont l'image terrestre de la pluralité qui est en Dieu. Dieu qui est esprit, n'est ni mâle, ni femelle puisqu'il n'est pas terrestre.

Vos deux premières questions confirment l'importance d'avoir votre réponse à ma question précitée par rapport à la Trinité sans laquelle le mystère de la création ne peut être compris dans la lumière de la foi.

Trebla écrit : « *Que pourriez-vous me dire au sujet du code génétique ? Est-ce que vous vous rendez compte que chaque cellule dans votre corps contient toute l'information nécessaire pour former l'homme « Xavi » ?* »

Non ! Clairement non ! Le code génétique contient certes toute l'information terrestre pour former le corps, mais ce code génétique ne contient pas toutes les informations pour former la personne. Ce code génétique ne contient pas toutes les informations pour former « l'homme » créé à l'image de Dieu. Il ne contient que des informations terrestres. Il ne dira rien de la réalité spirituelle.

C'est la personne humaine avec une âme spirituelle qui est créée dans le cours de l'histoire lorsque Dieu crée Adam et Ève.

Trebla écrit : « *Selon vous, comment pourrait-on changer ce code génétique pour obtenir un résultat différent, par exemple le tigre « Xavi » ? Est-ce qu'il y a un processus vérifiable dans la nature qui supporte une telle idée ?* »

C'est évidemment impossible, parce que les mutations génétiques ne se produisent que par accident ou exception par rapport à une reproduction normalement à l'identique.

Il est évident que jamais un chien ne devient un chat. Mais, sur une très longue durée, de multiples mutations successives se combinent pour faire évoluer le patrimoine génétique de chaque lignée biologique.

Il me semble que vous n'arrêtez pas de confondre le corps terrestre des premiers humains avec la création des personnes à l'image de Dieu qui est Trinité.

Sans considérer la communion d'amour qui fait vivre Dieu lui-même, l'image d'un dieu solitaire devient logiquement un individu, mais la foi chrétienne ouvre un regard tout autre.

La Trinité est une communion de trois personnes : le Père, le Fils et l'Esprit Saint qui les unit.

Adam et Ève sont des personnes créées ensemble par un souffle spirituel qui est une action de la personne de l'Esprit Saint. C'est l'homme et la femme en communion avec Dieu par l'Esprit Saint qui sont l'image de Dieu qui est unique mais qui est aussi plus qu'une individualité : une communion d'amour de personnes.

Il est clair que, partout où vous lisez le mot « *adam* », vous comprenez « *l'individu nommé Adam* », comme ceux qui, lorsqu'ils lisent le mot « *Dieu* », comprennent un individu nommé « *Dieu* ».

Le mot Dieu renvoie certes au Dieu unique mais aussi à une pluralité de personnes et à chacune de ces personnes. Le mot « *adam* » renvoie à l'humanité dans son ensemble, mais aussi à la pluralité des humains et parfois à un individu.

Dans le jardin spirituel de l'Eden, la création d'Ève ne se confond pas avec une extraction matérielle intégrale du corps d'un individu préexistant. Lorsqu'elle est « *tirée* » de « *l'adam* », le mot « *adam* » vise certes l'homme masculin nommé Adam mais aussi « *l'adam* », dans le sens plus large de l'humanité biologique naturelle de l'adam créé mâle et femelle.

L'espèce biologique des « *adams* » a été façonnée par Dieu dans la nature, mais la personne est une création spirituelle dans cette nature matérielle.

C'est le point où nous divergeons dès lors que vous faites une lecture « *physique* » de la création d'Ève dans le jardin d'Eden, alors que, de mon point de vue, le récit d'Ève tirée de l'adam concerne la réalité spirituelle des individus physiques nommés Ève et Adam.

Sur un plan strictement intellectuel, l'explication s'arrête là où c'est le mystère insaisissable de Dieu Un et Trinité qui se reflète dans l'humanité créée à son image.

Personnellement, j'aime considérer qu'Adam et Ève ont été créés comme personnes immortelles capables de partager la vie de Dieu et sont devenus de telles personnes pleinement « *vivantes* » tant corporellement que spirituellement, dans et par l'élan d'amour conjugal que Dieu a suscité en façonnant Eve.

Mais, vous continuez à considérer que l'image créée de Dieu c'est un individu « *seul* », alors que je considère que c'est un couple qui a été créé à l'image de Dieu.

L'extrait précité de la lettre aux Romains montre que le mot « *seul* » n'exclut pas une pluralité de personnes. Il y a un seul Dieu et pourtant aussi trois personnes divines.

Dans vos citations bibliques, vous ne distinguez jamais la formation du corps et la création d'une personne. Mon point de vue considère, au contraire, que la formation du corps peut être progressive et étalée dans le temps. Il n'y a que la personne qui est une création instantanée : une âme immortelle n'est pas à moitié ou progressivement immortelle.

Le récit de la femme façonnée avec une côte tirée du côté d'Adam ne peut pas être lu sans tenir compte du contexte que la Genèse indique elle-même.

L'événement se produit dans le jardin d'Eden, après que Dieu y ait mis l'humain (l'adame, mâle et femelle).

L'Eden, c'est la réalité de Dieu. Le Créateur y a « *planté* » un jardin (Gn 2,8), un espace d'intégration limité, dans lequel il a mis « *l'humain* » (Gn 2,15) qui en sera chassé après la faute d'Adam et Ève.

Le jardin d'Eden, ce n'est pas un morceau du Paradis planté à un endroit sur la terre, mais, tout au contraire, une réalité terrestre « *plantée* » dans le Paradis. Le Paradis, la réalité « *spirituelle* » de Dieu est indivisible. Mais, Dieu a fait entrer dans son Eden une réalité créée par Lui. Il y a mis l'humain.

Il nous est impossible de nous représenter, avec notre cerveau et notre sensibilité terrestres, tout ce que peut être cette « *réalité* » de l'Eden. Même la Parole de Dieu ne peut nous en parler qu'avec des images, en utilisant des réalités terrestres que nous pouvons nous représenter.

Mais, le fleuve qui sort de l'Eden, les arbres tirés du sol terrestre, la rencontre d'Adam et Ève, le serpent qui tente, le fruit de la tentation, et les conversations avec Dieu, par lesquels le récit nous raconte l'essentiel de ce qu'a été l'extraordinaire présence de l'humain dans l'Eden de Dieu, ne peuvent être réduits à des réalités uniquement terrestres.

Ce qui était vécu se passait à la fois dans la réalité terrestre, là où vivaient Adam et Ève, et dans la réalité « *spirituelle* » de Dieu. Hélas, notre cerveau n'est pas capable de comprendre par ses seuls moyens limités la réalité spirituelle des événements essentiels du jardin d'Eden. Il n'a accès qu'à une représentation imagée qui est la seule possible pour lui.

Il n'est pas convaincant, dans ce contexte, de lire le récit de la femme tirée d'une côte de manière matérielle et terrestre. Nous sommes dans le jardin d'Eden, dans la réalité spirituelle de Dieu. L'humain y est mâle et femelle. La rencontre d'Adam et Ève va y être un éblouissement. C'est une femme, Ève (la vivante), la mère de tout vivant, qui va être tirée de l'humain.

L'événement est bien réel. Il s'est produit à un moment bien concret et précis du temps et de l'espace, mais il s'est produit non seulement dans la réalité matérielle que nous pouvons connaître, mais aussi, simultanément, dans la réalité spirituelle de Dieu.

Ce n'est qu'après ce moment, que le récit ne nous parle plus seulement de « *l'humain* », avec un article indiquant un nom commun indéterminé, mais de deux personnes précises : Adam et Ève, nos premiers ancêtres créés à l'image de Dieu.

Affirmer que la femme (l'être humain féminin) est une partie de l'homme (l'être humain masculin) est certes vrai en ce que chacun de nous provient d'un père masculin et d'une mère féminine. Nous sommes chacun tiré en partie d'une femme et en partie d'un homme.

Mais, considérer que seule la femme serait un produit « *dérivé* », au contraire de l'homme qui ne le serait pas ne me semble pas justifié, mais ne me semble basé que sur une lecture littérale incorrecte de la Genèse qui a pu faire souffrir injustement beaucoup de femmes.

L'homme masculin (pourtant nommé par une référence à la seule poussière du sol) me semble en avoir parfois tiré bien à tort une prétendue supériorité infondée par rapport à la femme (alors pourtant que la première d'entre elles a été nommée par une référence à la vie elle-même puisque « *Ève* » veut dire « *vivante* »).

Par rapport à un couple originel d'un homme et d'une femme, le monogénisme (nous provenons tous d'un premier couple humain) pose une difficulté concrète évidente.

Il est aisé de considérer qu'Adam a reçu à sa conception (comme le Christ) ou ultérieurement, ce qui lui a conféré son humanité (ce qui caractérise l'humain par rapport aux autres être animés de la création), puis qu'il a ensuite transmis cette humanité à sa descendance tant masculine que féminine.

Mais, si l'humain mâle engendre des filles, cela ne permet en rien de comprendre d'où vient l'humanité de la compagne d'Adam, l'humanité d'Ève ?

Si Adam ne vient pas de nulle part, mais surgit au terme d'une longue évolution dans une espèce pré-humaine, il faut en déduire qu'Adam est né physiquement d'une mère biologique et que les parents d'Adam, le premier humain, n'avaient pas encore eux-mêmes la spécificité humaine. Le récit nous dit qu'Adam va quitter ses père et mère. La portée de cette observation s'applique à tout homme, mais le récit l'applique d'abord au premier humain.

Adam n'a-t-il pas rencontré sa compagne parmi les êtres de son espèce d'origine ? Comment est-elle, elle-même, devenue humaine ?

Si on lit le début de la Genèse comme un roman dans l'ordre chronologique, ce n'est guère compréhensible.

Mais, en fait, il a été constaté que la Genèse a été composée avec des textes qui abordent la création de point de vue différents.

Le premier chapitre décrit les grandes étapes de la création jusqu'à la création de l'humain (dans le texte hébreu : l'adam, avec un article de genre). L'adam est créé à l'image de Dieu, mâle et femelle. Ce premier chapitre nous parle de l'humanité dans l'ensemble de la création.

Le deuxième chapitre est davantage concentré sur la création des premiers humains et il est davantage détaillé. Il nous présente l'humain dans sa double dimension matérielle et spirituelle. Comme nous encore, les premiers humains ont un corps (y compris un cerveau pour réfléchir ou pour avoir des émotions) dans la réalité matérielle (c'est la poussière du sol qui forme ce corps) mais aussi une âme spirituelle insufflée et formée dans le corps humain par un souffle spirituel de Dieu qui nous permet de participer à la réalité spirituelle.

Lorsque la Genèse nous parle de cette réalité spirituelle (qui coexiste et a des liens avec la réalité matérielle), elle doit utiliser des images qui soient compréhensibles pour notre intelligence limitée.

Le troisième chapitre nous parle surtout de réalités immatérielles pour nous raconter la faute essentielle qui blesse encore aujourd'hui notre humanité spirituellement, mais avec des effets bien concrets et, principalement, notre soumission à la mort.

Comme le pensait déjà St Augustin et comme le Pape saint Jean-Paul II puis le pape actuel l'admettent, le corps des premiers humains provient d'une évolution animale. Les circonstances de la naissance corporelle d'Adam et Ève nous sont inconnues. Nul ne sait rien des êtres pré-humains qui ont donné naissance au corps d'Adam et Ève, et, sauf à imaginer une coïncidence improbable que rien ne permet d'affirmer, leur conception corporelle ne s'est pas nécessairement produite en même temps, mais, elle est certes possible.

Cependant, pour qu'il y ait un humain, un corps ne suffit pas. C'est la formation d'une âme immortelle, (capable de communion avec Dieu) avec une créature corporelle qui en fait un humain. Cette création spirituelle a pu se produire en même temps pour Adam et Ève, mais la question est difficile.

Pour la descendance d'Adam et Ève et donc pour nous, nous sommes humains dès notre conception physique. Dès notre première cellule, notre ADN humain, notre corps humain est formé, même s'il n'est pas encore développé. Nous croyons que Dieu crée une âme immortelle dès qu'un corps humain est conçu.

Pour Adam et Ève, c'était également vrai, mais quand leur corps humain a-t-il été conçu, achevé ? À la fin de milliards d'années d'évolution matérielle, végétale et animale, leur corps a pu acquérir toutes les caractéristiques essentielles à un humain et lui permettant de devenir une âme immortelle, à un moment où leur corps animal était déjà adulte.

Rien ne permet d'affirmer que Adam et Ève ont été créés pleinement humains (ou qu'ils en avaient déjà tous les attributs essentiels) dès leur conception animale dans le corps de leur mère pré-humaine avec un souffle de vie qui leur a donné une âme spirituelle qui en a fait des humains. Contrairement à leur descendance qui reçoit pleinement son humanité dès la conception physique, l'achèvement de la création d'Adam et Ève a pu se faire à l'âge adulte. Il n'y a pas de certitude, mais il est tout aussi impossible d'imaginer un corps humain sans âme immortelle qu'une âme immortelle sans un corps humain correspondant. Si son corps humain n'était pas réalisé dans le sein de sa mère pré-humaine,

comment Adam aurait-il pu avoir une âme dès ce stade ? Mais, était-il, pour autant, achevé pleinement, compte tenu de sa nature corporelle et spirituelle ?

C'est à ce sujet que la découverte récente d'un Bornavirus qui aurait modifié, de manière définitive et transmissible, 8 % du génome humain, avec d'importants effets sur le système neurologique et cérébral, peut nous présenter aujourd'hui une explication possible. L'Adam presque achevé a pu contracter ce virus ou un autre qui aurait modifié son ADN et achevé son corps, en l'ayant ainsi rendu pleinement humain. Un tel virus tiré d'Adam pourrait avoir été transmis à Ève et avoir aussi modifié et achevé son propre corps d'une manière telle qu'ils seraient devenus au même moment, dans un partage d'amour intense, capables d'intelligence humaine et de recevoir le don d'une vie spirituelle éternelle.

C'est ici que le Bornavirus qui vient d'être découvert comme constitutif d'une partie importante de l'ADN humain ouvre une approche raisonnable, mais il faut oser aborder le récit de la Genèse dans le sens sexuel que lui donne non seulement le texte du récit (chair de ma chair, attachement), mais surtout l'enseignement du Christ lui-même qui fonde sur ce récit toute la morale sexuelle chrétienne.

L'extraordinaire découverte scientifique d'un bornavirus affectant 8 % du génome humain (soit une proportion énorme si on la compare à la différence de seulement un % entre notre ADN et celui d'un chimpanzé) n'implique pas nécessairement que ce virus précis ait été à l'origine d'une particularité de notre cerveau ce qui est possible mais doit encore être vérifié.

Mais, le principe de la mutation par un virus ou un autre agent mutagène, que l'on pouvait déjà imaginer en théorie, est confirmé.

Sciences.cafeduweb écrit : « Des chercheurs japonais et américains viennent de révéler une de ces petites surprises que nous réserve l'Evolution : 8 % du matériel génétique humain provient d'un virus, le bornavirus et non pas de nos ancêtres.

C'est peut-être une nouvelle pour vous mais les spécialistes en génétique savent depuis longtemps que notre génome contient des gènes qui nous ont été apportés de l'extérieur, naturellement.

Le meilleur vecteur pour l'introduction de gènes dans notre ADN, ce sont a priori les virus.

Ces "parasites", dont on ne sait pas au juste s'ils appartiennent à l'ordre du Vivant ou non tellement ils sont frustrés, sont justement entièrement conçus pour cette action !

On commence même à réussir à se servir de cette machinerie virale pour nous soigner (dans le cadre de la toute récente stratégie thérapeutique nommée thérapie génique).

Lorsqu'un virus s'insère dans le génome, le résultat est en général plutôt négatif pour l'hôte ; pas toujours, toutefois !

Ainsi, au moins deux fois dans l'évolution des primates (rappel : dont nous faisons partie), des rétrovirus ont inséré des gènes qui ont aidé à la fabrication de protéines qui participent au développement du placenta.

Définir ce qu'est un humain devient donc de plus en plus difficile et angoissant. Un "paléovirologue" américain, Robert Gifford déclare d'ailleurs : « Nous nous représentons de manière incorrecte la notion de ce que nous sommes en tant qu'espèce. »

Notre ADN a incorporé au fil du temps les contributions génétiques de bactéries et d'autres organismes. Certaines des modifications de notre génome nous aident justement à combattre les infections présentes ! ... »

Ti'hamo écrit : « Un virus n'est pas "nuisible par nature", et tous les virus ne sont pas nuisibles : il s'agit avant tout de séquences d'ADN baladeuses. Le mal qu'ils provoquent vient d'un déséquilibre, comme dans tout mal résultant d'une relation hôte/parasite.

Mais, de lui-même, le virus n'est qu'un bout d'ADN répliquable et parasite.

D'ailleurs, il joue un rôle dans l'évolution..., mais comme déjà le décrivaient ou le pensaient pas mal de scientifiques, qui affirmaient que les virus avaient sûrement joué un rôle dans l'évolution, notamment des unicellulaires primordiaux.

Rien donc de "néfaste en soi" dans un virus, pas moins que dans un ver, un requin, ou un tigre. »

Il peut être considéré raisonnablement aujourd'hui que l'ultime mutation majeure qui a fait notre corps humain a pu avoir une cause de type viral, qu'une telle atteinte virale a pu provoquer une mutation transmissible.

La question d'une transmission par voie sexuelle est bien connue à notre époque du SIDA. Il semble bien qu'un virus puisse avoir un effet mutagène.

Y a-t-il eu, lors de la rencontre d'Adam et Ève, une mutation, affectant de manière décisive et transmissible, leur nature unique corporelle et spirituelle par une contamination virale positive venant d'Adam, compte tenu du fait que le « *bornavirus* » découvert montre des effets particuliers sur le fonctionnement psychique et cérébral ?

Pourquoi la création d'Adam et Ève n'aurait-elle pas été achevée par une ultime contamination par un « *bornavirus* » positif (ou un équivalent) très rare auquel leurs corps auraient été spécifiquement sensibles dans le chef d'Adam tout comme chez Ève ? Un « virus » (ou un autre agent mutagène) qui aurait apporté une modification héréditaire de leur génome par une dernière mutation nécessaire tant à une ouverture décisive de leur cerveau et de leur psychisme à l'abstraction et à la spiritualité qu'à la création d'une âme immortelle ? Un apport de type viral qui aurait achevé une création d'un corps tiré de la poussière en un « *instant* » pour Dieu mais dont la durée pour nous s'étend sur des milliards d'années.

Rien ne confirme cependant la réalité physique d'une telle mutation virale, mais sa possibilité ouvre l'attention à la possibilité de changements physiques soudains lors de la création, non seulement lorsque l'humain est devenu humain par un souffle spirituel, mais aussi lors des événements survenus dans le jardin spirituel d'Eden.

Des observations scientifiques ont aussi relevé la possibilité de changements chromosomiques par l'effet d'événements d'ordre mental ce qui a été évoqué dans le sujet intitulé « 24. *L'approche historique des faits de la Genèse* » (cf. supra).

Ici comme ailleurs, le sujet ne peut progresser pour la compréhension de la création que s'il se base fermement et sans exception sur l'enseignement de l'Église pour en chercher toujours davantage le sens et la portée par rapport aux questions nouvelles de notre époque.

N'est-ce pas tout naturellement qu'il faut penser qu'une telle atteinte virale a pu provoquer d'abord un état de torpeur, comme beaucoup d'atteintes virales (de la grippe au sida), que ce virus a pu être transmis dans l'intimité d'un être masculin à un être féminin et uniquement entre eux, comme beaucoup de virus transmissibles uniquement par le sang ou le sperme, tel le sida), que le corps biologique de l'être féminin, transformé ainsi par quelque chose venant d'un être masculin, est devenu le corps féminin humain en son état achevé, une femme, et que le corps biologique masculin est devenu un homme, en son état achevés.

Mais, rien n'indique qu'une telle cause physique ait été nécessaire pour envisager une ultime modification physique qui a pu résulter du seul fait d'effets corporels des événements spirituels du jardin d'Eden, ce qui a déjà été évoqué dans le sujet intitulé « 24. *L'approche historique des faits de la Genèse* » (cf. supra) concernant l'effet d'événements mentaux sur la structure terminale des chromosomes.

L'amour de l'homme et de la femme est une image de Dieu. Avant qu'ils ne se découvrent dans un éblouissement d'amour et ne s'attachent dans une unité, à l'image de l'amour dans la Trinité, Dieu dit dans la Genèse que ce n'est pas bon que l'adam soit seul, ce qui permet de penser que le travail de création n'était pas encore achevé. Dans et pour l'amour, ils ont bien sûr besoin l'un de l'autre, car il n'y a pas d'amour tout seul, pas même en Dieu qui est Trinité.

Le récit de la Genèse nous dit que Dieu façonne la femme humaine avec quelque chose qui vient du corps de l'homme. Le mot hébreu « *tslo* » qui est traduit en français par « *côte* » est un mot très rare et de traduction très incertaine.

Il ne semble utilisé ailleurs que pour évoquer des pièces du temple : cf. 1 R 6, 8 ; Ez 41, 5-6 ; Ez 41, 11.

Pas plus que pour Adam, il ne faut penser nécessairement que ce qui complète la « *côte* » avec laquelle Ève est façonnée arrive de nulle part. A priori, n'est-elle pas sa compagne de la même espèce pré-humaine que les parents naturels d'Adam ? Mais, Dieu l'a façonnée pour en faire une femme. Pleinement à l'image de Dieu. Un être d'amour.

Le récit nous parle d'un événement qui paraît bref. Une torpeur ou un sommeil mystérieux. Un organe saillant. Il en est pris quelque chose. Au réveil, Adam reconnaît Ève comme sa semblable, mais aussi comme ayant reçu cette similitude de lui : os de mes os, chair de ma chair.

Même os que lui : c'est assez normal s'ils proviennent tous deux de la même espèce pré-humaine, mais le texte semble évoquer un transfert corporel, matériel.

Chair de ma chair : c'est plus large et spécifique, car la chair vise toute la réalité humaine faite certes de matériel comme les autres êtres animés (« *l'homme ... vit de pain* »), mais aussi de spirituel, de l'image et de la ressemblance de Dieu qui le caractérise (Gn 1, 27) et le définit distinctement (« *l'humain vit aussi de toute parole qui sort de la bouche de Dieu* »).

Pour le matériel, nous avons aujourd'hui des éléments de réflexion qui peuvent nous aider. Chacun sait qu'un agent mutagène ou un virus peut atteindre et modifier entièrement l'ADN d'une personne par un simple contact.

Pour le spirituel, c'est par une rencontre que l'humain (en hébreu l'adame) devient une femme (isha) et un homme (ish). Avant le récit de l'apparition de la femme, la Genèse ne parle que de l'humain : l'adam (avec un article), mâle et femelle. L'image de Dieu, nommé au pluriel au début de la Genèse, n'est-ce pas une communion dans laquelle chaque personne du Dieu unique se donne aux autres. Dieu ne vit pas seul, même s'il est un. Le père donne la vie au Fils. Le Fils donne sa vie au Père. Par l'Esprit Saint.

Ce n'est qu'après le récit de l'apparition de la femme qu'un autre mot (ish) est utilisé pour désigner un humain mâle et que l'adam devient Adam (sans article), devient un nom propre.

De ce point de vue, par une approche réaliste, on peut penser que le récit de la « *côte* » de l'humain d'où provient la femme ne serait rien d'autre que le récit d'une relation intime, un exposé légèrement voilé d'un organe saillant dont une semence est prise puis dont la chair se replie, et que l'objet du récit serait d'expliquer que la femme provient d'un homme et non uniquement de la femme (mère) qui lui donne naissance. L'évidence, c'est que tout homme naît d'une femme. Toute femme vient aussi d'un homme.

Mais, ne faut-il pas comprendre davantage encore du récit de Gn 2, 21-25 que c'est lors de la rencontre d'Adam et Ève, lorsqu'ils s'unissent et s'attachent l'un à l'autre, pour faire une seule chair, que la création de l'humanité s'achève ?

Que faut-il en penser ? Trop audacieux, trop littéral ou trop réaliste ?

C'est important pour le sujet particulier de la côte d'Adam discuté ici.

La question des parents terrestres d'Adam et Ève et de leur non humanité est déjà très difficile. Le récit de la création d'Eve à partir de la « côte » (le mot hébreu « *tzlo* » est très complexe à appréhender) d'Adam n'est pas moins difficile.

On peut certes penser qu'Adam est humain dès sa conception, même si le texte ne le précise pas, Car, en effet, plus tard, le Christ est pleinement Dieu fait homme, nouvel Adam, dès sa conception.

Mais, est-ce que la Bible ne laisse pas entendre autre chose ? Là, je continue à réfléchir. Comment comprendre qu'après toutes les créations des cinq premiers jours, Dieu dit que c'est bon et qu'il le dit aussi après la création de l'humain, mâle et femelle, mais que, dans le second récit plus détaillé de la création, Dieu lui-même dit que l'adam (il y a un article) seul : ce n'est « *pas bon* » (Gn 2, 18).

On ne peut pas considérer que Dieu aurait créé quelque chose de pas bon qu'il aurait fallu retoucher, ni qu'il aurait oublié quelque chose.

Le récit qui va nous présenter de manière détaillée la création de l'humain mâle et femelle nous incite à une profonde réflexion. Faut-il penser qu'Adam proviendrait naturellement d'ancêtres pré-humains, mais qu'Ève proviendrait naturellement d'une autre origine ?

Le récit de la femme tirée de l'homme n'est-il pas plus ouvert qu'une lecture littérale qui ne retiendrait qu'une interprétation matérielle selon laquelle un morceau détaché du corps d'Adam aurait, en un instant, été transformé par Dieu en un être humain féminin ?

Jésus, le nouvel Adam, a eu une naissance humaine normale. Marie, nouvelle Ève, a aussi eu des parents terrestres.

Le sujet est difficile et même irritant. Essayons d'y réfléchir avec prudence. Restons très humbles devant des interrogations qui viennent du fond des âges.

Dieu a créé l'humain, mâle et femelle. Nous venons d'un couple humain, nos premiers parents humains. Le monogénisme n'est pas simplement une conviction de la foi, c'est aussi une option scientifique solide.

L'humain, mâle et femelle, à l'image de Dieu (au pluriel dans le début de la Genèse), c'est déjà le premier enseignement sur la Trinité. Dieu est un, de toute éternité. Il n'y a jamais eu un Dieu le Père seul, ce qui indiquerait qu'il est possible de vivre seul sans communion, ni relation. Dieu est un, mais en trois personnes en communion.

Comme le Père est pleinement Dieu tout comme le Fils et l'Esprit Saint, l'homme est pleinement humain comme la femme.

La question est de savoir si l'adame, pleinement achevé dans sa réalité matérielle terrestre et spirituelle, descendant mâle de parents pré-humains, vit déjà pleinement comme humain lorsqu'il est seul sans vivre dans un état de relation avec un autre semblable mais différent qu'est la femme.

La création de l'humain comme image de Dieu est-elle pleinement réalisée (ou, autrement dit, y a-t-il vraiment un humain qui est essentiellement différent de ses propres parents pré-humains), en communion avec Dieu, avec la vie spirituelle qui est essentielle à son être, avant la présence de la femme, ou la création de la femme participe-t-elle comme dernière étape à la naissance spirituelle de l'humanité, comme image de Dieu avec une vie spirituelle qui permet à la personne humaine de franchir la mort, de telle sorte qu'avant cette création, l'adam n'est pas encore achevé comme humain ?

Ne faut-il pas éviter de rejeter trop vite cette question sous l'effet de l'irritation qu'elle peut susciter en touchant au fondement de ce que nous sommes, mais aussi de qui est Dieu dont nous sommes à l'image et à la ressemblance ?

Théo d'Or écrit : « Avant la création, du moins si on réfléchit avec les données du temps et de l'espace et qu'on envisage l'"avant", Dieu était-il tout seul ? Je crois fermement que la réponse est non, car toute existence, y compris celle de Dieu, ne peut être possible sans qu'il n'y ait DEUX polarités et un MOUVEMENT qui les unisse... Ce dernier pouvant être envisagé comme une troisième instance, qui a toute son importance pour créer l'existence... D'où le concept de trinité, reprise chez les chrétiens mais également dans d'autres religions, tel l'hindouisme, ou diverses mythologies ou philosophies... Même la matière ne peut exister sans qu'il n'y ait, d'une part deux polarités (noyau-électron(s)) et d'autre part un mouvement énergétique qui permette de créer la dite matière... Saviez-vous que celle-ci est composée quasi exclusivement de vide ? Et qu'une table, par exemple, est tout le temps en mouvement et que si la communication entre le noyau et le/les électrons des atomes qui construisent les molécules qui composent la table en question s'arrêtait, elle n'existerait plus ?

Dans une vision métaphysique et philosophique, qui tenterait d'explorer en s'extrayant quelque peu de la notion de temps et d'espace, et dans la même idée que ce que je viens de dire ci-dessus, il est évident que l'homme fait la femme et que la femme fait l'homme et qu'il y a un principe divin qui les unit, lui-même trinitaire... Ce qui veut dire deux choses : l'homme et la femme sont bien faits à l'image de Dieu et qu'il y a une mise en abîme du principe trinitaire : la première étant au centre de la deuxième, ce qui veut dire que la vie est, par essence, féconde... et qu'elle existe de tout temps...

Ce qui fait la particularité de l'homme et de la femme, par rapport aux animaux, c'est qu'ils sont capables de se penser eux-mêmes et capables d'envisager la divinité qui les unit, d'où un nouveau mouvement polarisé : l'être humain se rend compte du principe de vie et SAIT, plus ou moins consciemment selon les individus, qu'il fait partie d'un tout et que pour perpétuer la vie, il doit aller à la rencontre de l'Autre... Les animaux n'ont pas cette capacité et agissent par instinct...

Laissons-nous donc imaginer que le récit de la création de l'homme et de la femme est une prophétie qui est en train de se réaliser. Le mariage est pour bientôt mais il existe déjà, en réalité. Et si ceux-ci se créaient toujours notamment par la divinité qui les unit ?... Ainsi, le superbe récit de la genèse relaterait bien une superbe métaphore toujours en cours de réalisation : la Divinité lui apparaît à Adam et il est capable de la conscience de cette dernière qui lui permet de réaliser qu'il est homme (la fameuse côte, métaphore de l'attribut masculin- la torpeur étant le signe qu'il est importé par l'Esprit, qu'il vit une extase exceptionnelle hors du temps lors de son union avec la femme avec la conscience de leur extraordinaire potentiel de vie, ou alors, pour être un peu dans l'humour il vit qu'on appelle « la petite mort », vous savez, ce fameux moment où l'on a joué). Il réalise du même coup qu'il a besoin, pour perpétuer le mouvement de la vie, de sa polarité inverse, la femme, qui, dans ce récit métaphorique, est en même temps créée par l'homme et achève la création de ce dernier. En fait ils se créent l'un l'autre grâce à l'action divine qu'ils conscientisent et qui les unit...

Alors, toujours en cours de réalisation ? Oui, oui ! La faculté humaine de se penser lui-même et d'envisager la divinité se transmet de génération en génération... Mais dans un monde où le libre arbitre a sa place et où, du coup, souffrances et refoulements sont présents, l'être humain est sans cesse appelé à reconscientiser cette divinité et la capacité de création de vie en allant à la rencontre de son contraire... Il est appelé à affirmer la création jour après jour, en fait appelé à se laisser créer.... »

Les prophéties, parole de Dieu sur l'histoire à venir mais aussi sur le passé, ont souvent plusieurs applications vraies.

La Genèse qui nous raconte nos origines nous parle de l'histoire, mais aussi de Dieu qui agit et qui transcende le temps et l'histoire.

À la jonction du temps et de la vie hors du temps, la lecture de Théo d'Or me semble fort intéressante et sa perception particulière, exprimée à travers des images scientifiques qui ont bien sûr leurs limites, ne me paraît pas contraire à l'essentiel du récit de la Genèse, mais en présente une approche qui, comme une poésie, peut nous aider à comprendre un peu plus une réalité qui nous échappe encore.

Ti'hamo écrit : « *Quant au fait de vouloir caser des références et images et interprétations sexuelles partout à tout les coins de phrase dans la Genèse, ça n'est jamais qu'un travers de notre temps, avec peut-être un brin d'influence freudienne. Mais ça n'a aucun fondement réel.* »

D'accord avec les réflexions de Ti Hamo et sa prudence par rapport aux influences freudiennes excessives.

Il ne faut pas voir du sexuel partout, mais ici il faut bien constater que le récit de la Genèse (Gn 2, 20-25) est la base de toute la morale sexuelle chrétienne.

Dans l'Évangile (Mt 19,3-9), c'est en évoquant le divorce, l'adultère et la prostitution que Jésus nous renvoie à ce récit et particulièrement en y trouvant la base de l'indissolubilité du mariage parce que l'homme et la femme y sont unis en une seule chair. C'est aussi la base de la moralité sexuelle dans le Catéchisme (n° 2331).

Les paroles d'Adam devant Ève ne sont-elles pas les paroles les plus amoureuses de l'Écriture ? Même le cantique des cantiques peut paraître réservé à côté de l'enthousiasme d'Adam. Os de mes os, chair de ma chair. Le Catéchisme parle d'« *un cri d'admiration, une exclamation d'amour et de communion* » (n° 371).

Plus fort encore : Adam déclare qu'elle vient de lui. C'est une part de lui qui la fait vivre. C'est sa femme.

Jésus interprète l'attachement d'Adam à sa femme en nous indiquant que ce lien vient de Dieu lui-même (« *ce que Dieu a uni* ») et qu'il est tellement fort et important que l'homme ne peut pas le séparer (Mt 19, 6).

Tellement fort que l'homme quitte son père et sa mère, nous dit déjà la Genèse. Tellement fort qu'il en est même exclusif, nous précise Jésus.

Le texte fondamental de la Genèse se termine par une évocation de la nudité et de la pudeur. Ils étaient nus et n'avaient pas honte (Gn 2, 25).

Comment rejeter la sexualité d'un tel récit ? Si Freud peut inciter à oser en parler à notre époque, il n'y a vraiment pas besoin de Freud pour constater que le récit concerne la sexualité puisque non seulement c'est assez manifeste mais surtout puisque le Christ lui-même nous l'indique.

Une lecture littérale du récit de la côte d'Adam dans la Genèse peut sembler nous indiquer qu'elle dit seulement que Dieu crée la femme et que c'est Adam qui s'y attache, mais Jésus nous montre plutôt l'importance du lien sexuel dans ce récit. Jésus ne dit rien de la création de la femme, mais il nous dit « *qu'ils ne sont plus deux* », mais « *une seule chair* » et que c'est « *Dieu qui unit* ».

Quelle leçon d'exégèse ! On imagine volontiers qu'il y avait un humain et qu'ensuite, il n'y a « *plus* » un mais deux humains par une intervention de Dieu, mais Jésus nous indique plutôt qu'au contraire, ils étaient deux et que Dieu n'est pas intervenu pour séparer mais pour unir. Ils ne sont « *plus* » deux. Et il s'agit bien ici de chair, dans la réalité terrestre, avec ses implications concrètes pour le divorce, l'adultère, la prostitution.

La Genèse ne nous raconte pas la création d'un homme parfait achevé, suivie de la création d'une femme. L'humain (l'adam, mot hébreu neutre) est créé mâle et femelle (Gn 1,27). Dans le second récit

plus détaillé de la création de l'humain, il nous est précisé que l'adam n'est pas encore bon (Gn 2,18), donc pas encore achevé comme humain à l'image de Dieu, tant qu'il est seul. L'union de l'homme et de la femme est au cœur de l'achèvement de la création de l'humain à l'image et à la ressemblance de Dieu.

La sexualité étant toujours fort mystérieuse, il est juste de l'évoquer de préférence de manière poétique, légèrement voilée, sinon le risque est grand de tomber dans la vulgarité trompeuse qui l'abaisse à un simple fait terrestre en cachant la beauté et la valeur de la sexualité qui ouvrent au don de soi, qui fait de l'homme et de la femme une image de Dieu. Tant chacun d'eux (comme le Père, le Fils et l'Esprit sont chacun pleinement Dieu) que ensemble (comme la Trinité forme un seul Dieu).

Il ne me semble pas inacceptable ou inconvenant, dans de telles conditions, de considérer le récit de la côte d'Adam, au début du texte en cause (Gn 2,20), en préférant à un os d'Adam (voire pour certains, à un côté formé par une moitié d'Adam) et à une transformation corporelle difficilement compréhensible, une interprétation, certes davantage poétique, mais plus réaliste, plus conforme au contexte et aux déclarations amoureuses qui vont suivre immédiatement.

Le mot hébreu « *tzlo* », traduit en français par côte, est un mot dont la signification exacte est très mystérieuse et il a déjà été relevé qu'il n'est utilisé ailleurs dans l'Écriture que pour décrire des annexes d'un temple.

Selon la Bible de Jérusalem, « *Il prit une de ses côtes et referma la chair à sa place* » et une traduction anglaise littérale du Rabbinat nous propose ceci : « *and-he-is-taking one from-angular-organs-of-him and-he-is-clothing flesh under-her* » ce qui peut se traduire « *Il prend un organe saillant et il referme la chair en dessous de lui* ».

Dans le contexte sexuel du récit, est-il exclu d'y voir une allusion au seul organe saillant qui disparaît sous la chair ?

Y a-t-il une argumentation contraire ? Il me semble important de veiller à ne pas réagir trop vite sous le sentiment de références excessives à la sexualité alors qu'une écoute attentive d'un texte ancien peut ouvrir des échos nouveaux bien nécessaires à notre époque sur-envahie par la sexualité mais aussi par un manque de repères dans ce domaine, source de beaucoup de souffrances.

Comment penser autrement la création d'Ève ?

Si nous croyons que Adam et Ève ont été créés dans l'histoire bien concrète du monde, à un endroit et à un moment bien précis, dans le temps et dans l'espace, nous nous trouvons devant une alternative :

1. soit leur création intervient soudainement par un miracle transformant un peu de terre en être humain sans transition biologique en un instant (tel un jour de 24 heures ou une seconde à nos mesures actuelles), puis transformant un peu du corps de premier humain pour en faire une femme, ce qui est certes possible pour Dieu et rejoint la pensée qui fut celle des croyants pendant des siècles,
2. soit le corps des premiers humains est façonné au fil des siècles de la préhistoire, pendant une durée qui peut être de milliards d'années, pour aboutir à la création d'un premier homme d'où sera tiré quelque chose qui va façonner la première femme.

Malgré son fondement dans des croyances partagées pendant des siècles, la première hypothèse pose des problèmes majeurs, non seulement parce qu'elle est radicalement en dehors de toute compréhension scientifique, mais aussi parce qu'elle prive la création d'une partie de son sens orienté vers et pour l'humain qui serait créé sans lien avec cette création antérieure et parce qu'elle fait naître le premier Adam d'une manière toute autre que la naissance du second Adam.

Devant cette constatation, beaucoup de croyants préfèrent rejeter entièrement la création de l'homme en dehors de la foi et ne considérer la création que comme une réalité qui nous échappe dont la Genèse et la foi ne pourraient nous donner que des images symboliques. Dans cette perspective, seule la

science peut nous apprendre quelque chose de concret sur l'apparition de l'homme sur la terre et le péché originel n'est plus qu'une réalité hors du temps et de l'espace. Dans cette perspective, le Christ lui-même n'est pas venu dans une humanité semblable à celle d'Adam avant la chute, mais dans une humanité concrète différente qui correspond seulement à la nôtre mais non à celle du premier homme.

Personnellement, je continue à croire à la création de l'homme dans l'histoire, à une Incarnation du Christ dans un corps semblable à celui du premier Adam, à la seule exception du péché.

Je pense aussi que les miracles restent des exceptions qui manifestent la présence toujours active de Dieu au-delà des limites de nos connaissances, mais que nous devons continuer sans cesse à utiliser notre raison, à développer l'intelligence de la foi, en écoutant et en acceptant les vérités scientifiques lorsqu'elles sont établies.

Si l'on excepte les simplifications et les erreurs, il semble acquis que la science nous a appris aujourd'hui que, conformément aux étapes de la Genèse, le monde a évolué par sélections et mutations successives depuis des milliards d'années. Il est aussi assez manifeste que l'homme, tel qu'il est actuellement, n'est apparu que récemment dans l'histoire du monde.

Dans ce contexte, il me semble raisonnable de considérer que son corps biologique a participé à toute cette évolution dans une création dont il était le but.

Je retiens donc la deuxième alternative.

Elle demande d'admettre nécessairement, pour ne pas retomber dans la première hypothèse ou dans le rejet de toute historicité concrète, que le corps biologique des premiers humains, tant celui d'Adam que celui d'Ève, a été façonné tout au long des milliards d'années de l'évolution du monde mais, à proximité plus immédiate, au sein d'une espèce pré-humaine qui avait déjà acquis un corps plus proche de nous que celui des chimpanzés (qui nous correspond déjà à 99 %), avec une sensibilité et une intelligence plus proches de nous que celle de n'importe quel animal.

Notre âme immortelle étant selon la Genèse le produit de la matière (la poussière) dont l'homme est tiré et du souffle spirituel de Dieu, il faut considérer qu'au moment même où notre corps humain a été achevé dans la réalité terrestre, le souffle spirituel de Dieu y a créé notre âme immortelle.

Rien ne permet de dissocier les deux. Aujourd'hui encore, dès que le corps humain est achevé dans sa toute première cellule lors de sa conception, l'être humain est pleinement créé même si son corps doit encore se développer dans le sein d'une mère et durant un temps d'enfance. N'en fut-il pas de même pour son esprit ?

Mais, rien ne permet d'affirmer que, pour les tous premiers humains, l'achèvement de leur création n'ait pu se produire à un âge physique adulte, comme la croyance des siècles passés l'a toujours considéré. Dans l'imagerie des millénaires passés, la création d'Adam et Ève a toujours été présentée comme intervenant à l'âge adulte ce qui se déduisait logiquement de l'absence de mère biologique dans une création soudaine ex nihilo en un instant.

Certes, pour tous les descendants d'Adam et Ève, la création de l'âme humaine intervient immédiatement dès la conception dans le sein d'une mère, mais rien ne semble imposer d'exclure que l'achèvement de leur création ait pu intervenir à l'âge adulte pour les premiers humains.

Si on peut imaginer la réalité concrète autrement pour Adam, la création d'Ève ne me semble pas permettre d'imaginer une autre réalité sauf à sortir de la réalité concrète ou de l'hypothèse retenue. Si quelqu'un a une autre idée, qu'il le dise.

À la lecture du récit de la torpeur d'Adam et de l'apparition d'Ève, la Genèse nous contraint à choisir radicalement notre approche. Il semble vain de considérer que le corps d'Adam résulterait de

l'évolution biologique s'il faut considérer ensuite que le corps d'Ève serait, lui, façonné en un instant miraculeux par un prélèvement de type chirurgical formant son corps uniquement à partir d'un morceau du corps d'Adam.

DA95 écrit : « *La torpeur me fait penser qu'il s'agirait d'un acte créatif de Dieu, qui fait passer l'homme d'un état de solitude que Dieu reconnaît mauvais pour l'homme, à un état ou dans la différence sexuelle l'homme dans l'union de la chair peut être communion: image et ressemblance de son Créateur.* »

Tout à fait d'accord.

DA95 écrit : « *La chair de ma chair peut aussi ici signifier la consanguinité (juste une hypothèse)* »

Cette hypothèse circule (c'est, notamment, l'hypothèse du professeur Lejeune), mais rien dans le récit ne la confirme.

La réflexion sur la vie prise de l'homme pour former la vie de la femme ne peut ignorer l'idée que la vie humaine est pleinement la même pour l'homme et la femme.

Archi écrit : « *Ah, si je comprends bien, le gros virus s'introduit dans l'ADN (ou ici l'ARN) d'un individu et pouf, celui-ci engendre un tout nouvel individu d'une espèce entièrement nouvelle et viable par elle-même, sans étape intermédiaire ? C'est fou la crédulité de l'évolutionniste moyen* »

Il n'est évidemment pas question, en cas de mutation par un virus qui s'introduit, de voir apparaître « *pouf ... un tout nouvel individu d'une espèce entièrement nouvelle* ».

La mutation peut être minime et l'individu biologique peut ne subir qu'une modification apparemment imperceptible. Mais, de même qu'actuellement en psychiatrie, une toute petite molécule médicamenteuse peut modifier fortement l'état de la conscience cérébrale, il est tout à fait raisonnable d'imaginer qu'un virus ait pu avoir un tel effet modificatif et transmissible de ce type.

Cela ne crée pas un individu nouveau, mais un individu autre. Cela ne crée pas une espèce « *entièrement* » nouvelle, mais cela peut créer une espèce « *autre* ».

Archi écrit : « *A part ça, quand je lis : « Lorsqu'un virus s'insère dans le génome, le résultat est en général plutôt négatif pour l'hôte ; pas toujours, toutefois ! Ainsi, au moins deux fois dans l'évolution des primates (rappel : dont nous faisons partie), des rétrovirus ont inséré des gènes qui ont aidé à la fabrication de protéines qui participent au développement du placenta* »

Comment le savent-ils ? Ils y étaient ?

Sinon, je croyais que les virus passaient leur temps à muter... comment se fait-il qu'on se retrouve avec le même virus aujourd'hui ? »

L'étude des ADN permet, en effet, d'avancer de manière étonnante. Et, ce n'est certainement qu'un début.

Il ne faut pas nécessairement avoir été présent à l'époque lointaine de l'évolution pour en avoir des connaissances fiables. L'auteur du récit de la Genèse n'y était pas non plus lorsqu'Adam et Ève ont été créés. Il n'a pas reçu directement du ciel un récit à transcrire. Il a, par contre, ouvert son cœur à l'inspiration de Dieu pour nous donner un exposé vrai sur l'apparition de l'humanité.

Il a pu tenir compte de l'état des connaissances de son époque et des mythes qui circulaient. Il a pu en retenir ce qui lui paraissait vrai. Il n'a pas écrit dans l'inconscience. Même si l'inspiration divine a donné à son texte bien plus de vérité que ce qu'il a eu conscience d'y écrire, l'auteur a cependant raconté ce qui lui paraissait vrai, en utilisant le langage et les expressions de son époque. L'Église y a

reconnu, sur les indications du Christ lui-même, la Parole de Dieu qui nous révèle la vérité sur l'origine de l'humanité, même si l'auteur humain de la Genèse n'y était pas.

Nous ne pouvons donc mépriser ce que la science nous apprend des débuts de l'humanité du seul fait que les scientifiques n'y étaient pas.

Pour en revenir aux virus, ce qui est envisagé ici, ce n'est pas un virus qui continue à muter, mais l'effet qu'un virus a pu laisser dans le corps qu'il a envahi après avoir été vaincu.

Lorsqu'Adam et Ève sont sortis de la torpeur et qu'Adam a exprimé tout son bien être avec enthousiasme, tout état maladif, viral ou autre, a disparu. Mais, un changement essentiel s'est produit.

Selon cette hypothèse, Ève a été « *façonnée* » en femme humaine par une ultime mutation physique de son corps biologique venant de l'évolution lors de sa rencontre avec Adam, par la transmission de ce quelque chose qui a été tiré du corps d'Adam.

Le corps d'Adam aurait été lui-même transformé de la même manière par cette « *chose* » (virus ou autre).

Cette transformation a pu être limitée à une modification physiologique objectivement minime mais avec un effet déterminant sur la conscience d'Adam et Ève qui a pu être ouverte lors de leur rencontre.

Il me semble que cette caractéristique spécifique de l'humanité (par rapport aux autres êtres) a pu être transmise à l'humanité issue de leur union (leur descendance humaine).

C'est ici que nous pouvons penser à un achèvement de la création de l'humanité lors de la rencontre d'Adam et Ève et situer à ce moment l'ultime mutation physique qui, au terme d'une longue évolution depuis les origines du monde, a amené des corps biologiques préexistants à un dernier changement qui a abouti au corps humain que nous connaissons. Au moment même de cet aboutissement, l'âme humaine immortelle a été achevée par Dieu.

Nous savons aujourd'hui qu'une telle mutation est biologiquement possible. Mais, pour que cette mutation ne se soit produite que chez deux êtres formant un couple, il n'y a que deux possibilités : soit une coïncidence extraordinaire (la même mutation s'est produite tant chez Adam que chez Ève, mais chez personne d'autre de leur espèce d'origine), soit une transmission d'un fait extraordinaire chez l'un transmis uniquement à l'autre.

Le texte biblique présente clairement cette seconde alternative, qui est aussi la plus vraisemblable.

Si la création du corps humain a pu ne pas être instantanée mais résulter d'une longue évolution biologique, le choix fondamental du péché originel effectué par nos premiers parents s'est-il effectué immédiatement dès la création de leurs âmes et a-t-il une durée terrestre ? Ont-ils, comme êtres humains pleinement créés et dotés de tous les dons préternaturels, vécu « *un temps* » de quelques années, mois, jours ou heures avant le péché originel ? Y a-t-il un « *avant* » le péché originel au commencement de l'histoire de l'homme ?

La question est d'autant plus délicate qu'elle sous-entend d'autres questions à résoudre au préalable, dont la première est de savoir si la création d'Adam était achevée « *avant* » celle d'Ève, ce qui mettrait déjà un premier début de l'histoire sans Ève ?

Même si les mots sont délicats à utiliser et que nous savons que Dieu maîtrise tout dans sa pré-science, je pense plutôt que l'adam (mot de genre avec article qui est seul utilisé avant la création d'Ève) dont il est dit qu'il n'est pas « *bon* » qu'il soit seul, n'est vraiment achevé qu'avec la création d'Ève, dans une rencontre où leur communion les achève pleinement à l'image et à la ressemblance de Dieu Trinité.

On peut retrouver une trace d'un tel achèvement chez St Augustin : « Suppose-t-on que l'homme, à qui l'être avait été donné, subsistait déjà dans l'union de l'âme et du corps ? Le souffle de Dieu vint ajouter le sens et la raison à l'âme vivante, lorsqu'en vertu de cette insufflation l'homme fut fait âme vivante, non pas que le souffle eût été changé en âme vivante, mais il agit sur l'âme vivante. Jusque-là néanmoins nous ne devons pas encore voir l'homme spirituel dans celui qui a été fait âme vivante, mais toujours l'homme animal : il ne devint spirituel que quand placé dans le Paradis, c'est-à-dire mis en possession d'une vie heureuse, il reçut aussi le précepte de la perfection qu'il devait trouver dans la soumission à la parole de Dieu. Aussi après qu'il eut péché en rejetant le précepte divin et qu'il fut chassé du Paradis, il ne lui resta que son être animal » (De la Genèse contre les Manichéens, L. II, Chap. 8, 10).

Certes, dès la conception de leur corps biologique dans la réalité terrestre (avant le péché originel qui suppose un état de conscience), Dieu connaissait pleinement leur humanité. Dès cet instant, ils ont une « âme vivante » (l'expression en hébreu pour « l'adam » est cependant encore exactement la même que celle utilisée pour les animaux). Mais, dès lors que le Créateur indique que tout n'est pas encore « bon », ne faut-il pas entendre que la création de l'humain n'est pas encore pleinement achevée et que la totalité des dons préternaturels dont l'immortalité qui ont créé l'âme humaine n'a été pleinement donnée qu'à l'homme et à la femme reflétant ensemble l'image de Dieu ?

Si la création s'achève dans le cours d'une vie biologique déjà entamée, avec des parents pré-humains tant pour Adam que pour Ève, la faute originelle a pu se produire dès le premier instant de leur conscience spirituelle.

Le comment scientifique ne me semble pas l'objet du chapitre 2 de la Genèse, tout simplement parce que la réalité scientifique ne regarde que la dimension terrestre de l'humain, or le début de la Genèse nous montre sa double dimension terrestre et spirituelle.

Les détails du chapitre 2 me semblent approfondir les réalités concrètes de cette double dimension avec des précisions sur la création humaine qui mettent spécialement en évidence la double présence masculine et féminine et la création des premiers humains dans cette double réalité qui forme un tout sans confusion.

Malgré toute l'importance que le Christ y a attaché lui-même, il est étonnant que le regard soit souvent si peu attentif au lien entre l'homme et la femme dans la création.

DA95 écrit : « Il prit une de ses côtes et referma la chair à sa place » Gn 2, 21. Je pense que l'accent est mis sur le corps de l'homme...

A ce moment du récit la femme n'est pas encore créée (il n'y a pas de distinction d'ordre de la sexualité) je ne pense pas qu'il faille faire référence aux caractères sexuels à ce niveau du récit. »

Cela me paraît difficile à admettre par rapport au texte qui va indiquer expressément à la suite du récit de la côte que c'est pour cette raison qu'il est dit que la femme (isha) est tirée de l'homme masculin (ish).

DA95 écrit : « je veux bien accepter qu'un virus soit à l'origine d'une mutation qui achève la maturation du corps et de la psyché de l'homme et la femme afin que Dieu leur insuffle une âme immortelle. C'est même une hypothèse qui me plaît bien, elle porte en elle une part de mystère qui de plus laisse l'initiative à Dieu d'agir afin que ce virus et cette mutation produisent cet « individu autre » et cette « espèce autre ».

Que cette mutation ait pour vecteur une transmission d'un fait extraordinaire chez l'un transmis uniquement à l'autre me convient également. La seule objection que je formule est pourquoi cette transmission serait elle de nature sexuelle ? N'y a-t-il pas d'autre vecteur de transmission que le sang et le sperme ? Si la transmission se fait par un autre vecteur, cela n'enlève rien à l'explication, et en toute subjectivité je trouve alors l'explication plus belle. »

Rien dans le récit ne parle de communication par le sang. Tout le texte évoque, par contre, l'union sexuelle du premier couple. Et l'enseignement du Christ le confirme. Le récit de la « côte » d'Adam correspond à une transmission sexuelle.

La description sexuelle prend tout son sens dans le contexte et donne à l'union conjugale une portée positive de l'image de Dieu.

N'avons-nous pas perdu le sens de toute la beauté de la sexualité à cause de tous les désordres qui l'ont blessée ?

Jpm écrit : « "sur ce coup là", vous êtes en plein délire psycho-crétif. »

A-t-il raison ?

Ti'hamo écrit : « À propos de l'action du virus : biologiquement, je ne vois pas comment un virus pourrait transformer un être déjà formé en une autre espèce, ou reconfigurer son corps ou son organisme...

En fait, si intervention d'un ADN viral il y a dans l'évolution, cela ne peut se faire, il me semble, que par intégration de cet ADN dans les cellules germinales (celles qui donnent les gamètes), soit en se retrouvant intégré aux gamètes, soit en modifiant la formation des gamètes. Alors cela crée des gamètes modifiés, ou portant un ADN modifié, qui, s'ils sont féconds, entraînent donc l'apparition d'un être portant cette mutation.

Le changement, l'évolution, se fait donc à la génération suivante de celle infectée par le virus.

Je ne vois pas comment il peut en être autrement. »

Je ne sais pas si on peut être aussi affirmatif sur le plan scientifique. Il me semble que votre conclusion va au-delà des certitudes en l'état actuel des connaissances. Les atteintes à la structure cellulaire fondamentale d'un corps peuvent prendre des formes diverses. Pouvez-vous donner des références vous permettant d'exclure de manière certaine qu'une modification transmissible des gamètes modifiant un point précis du corps ou sa physiologie puisse coïncider avec une survenance de cette modification dans le corps même qui subit cette modification des gamètes ?

Affirmer sans réserve qu'une modification ne peut avoir effet qu'à la génération suivante me paraît injustifié.

Pour le reste, il me semble qu'il ne faut pas utiliser le mot espèce de manière trop stricte. Il me paraît notamment peu exact de considérer que le passage d'une espèce à une autre ne puisse se faire par des phases intermédiaires d'interfécondité persistante. Il ne faut pas imaginer nécessairement que toute mutation affecte de suite la structure cellulaire fondamentale rendant toute interfécondité impossible.

Ce n'est cependant pas essentiel à la réflexion pour notre sujet si l'on accepte que la création n'est achevée qu'après le récit de la côte. À ce stade, le texte ne parle que de l'adam, mot de genre avec article. Il n'est donc pas exclu a priori que l'ultime mutation soit transmise par des parents pré-humains.

À cet égard, comme pour d'autres détails du récit biblique (et des autres textes de l'Écriture), à commencer par le mot adam lui-même où l'on passe de l'espèce (jusqu'en Gn 5, 2 qui indique que l'homme et la femme se nomment tous les deux « adam ») à l'individu (*Adam*), il ne faut pas exclure que le récit de la côte puisse viser plusieurs réalités et concerner à la fois l'origine des premiers humains et l'union du premier couple humain.

Le propre de la Genèse est déjà de nous présenter toute la création dans une double dimension ou réalité terrestre et spirituelle. Pour nous le faire comprendre elle doit ouvrir notre intelligence car nous

avons toujours tendance à tout ramener à la dimension terrestre que notre intelligence peut plus ou moins appréhender. L'attitude de Pierre lors de la transfiguration rappelle cette tendance.

J'ai déjà évoqué toute l'imprécision du mot hébreu traduit par « *côte* » dans ce récit. Je retiens plutôt le sens d'un organe saillant trouvé dans une traduction anglaise. Même en français, le mot *côte* évoque une saillie hors du corps.

Si nous examinons la réalité concrète, ce n'est que dans la sexualité que nous pouvons constater un organe saillant d'un homme masculin sur lequel les chairs se referment après que quelque chose en ait été tiré.

On peut en imaginer une explication raisonnable.

L'adam, pas encore très bon selon la Genèse et qui ne peut encore que crier le nom des choses, contracte un « *bornavirus* » (ou quelque chose de ce genre). Il tombe dans la torpeur qui caractérise tout envahissement viral général. Cet envahissement viral cause une mutation physique majeure sur le plan cérébral et psychique qui modifie le génome de l'adam (Notez que jusqu'à ce moment, le récit en hébreu n'en parle qu'avec un article sans le personnifier).

Lorsqu'il s'unit sexuellement à sa partenaire, un amour réciproque intense les unit spirituellement et de l'organe saillant de l'homme est tiré quelque chose à partir duquel la partenaire va elle-même être façonnée par une transformation identique à celle subie par l'adam.

Lorsque s'achève la torpeur due à l'envahissement viral et que tant l'homme que la femme en ont subi les effets généraux dans leur corps, leur corps humain est achevé et leur âme est créée. Ils accèdent ensemble à la vie, à l'amour, à l'attachement affectif, mais aussi au langage : désormais, et désormais seulement, Dieu dit que c'est très bon. L'humain est créé, homme et femme. Ensemble, unis et parfaitement égaux en humanité.

Parce que Dieu est Trinité, trois personnes en un seul Dieu unies par l'amour, la création de l'homme et de la femme s'achève lorsqu'ils reflètent ensemble cette communion.

Je trouve assez intéressant d'imaginer qu'après la torpeur dans laquelle l'adam aurait été plongé par une invasion de type viral qu'il aurait communiqué à sa compagne, ils se seraient relevés, guéris mais transformés dans leur intelligence terrestre et ouverts à l'amour qui est en Dieu, de telle sorte qu'Adam et Ève se sont alors reconnus et attachés dans un élan d'amour qui reflète si bien la Trinité, qu'ils ont eu accès au langage, mais aussi à la conscience qui, hélas, leur a aussi permis dès le commencement de se séparer de leur Créateur.

Mais, cela reste une hypothèse...

Actuellement, y a-t-il une autre explication raisonnable ?

Si vous avez d'autres suggestions, je les lirais avec le plus grand intérêt.

N'oublions pas que l'écriture a été inventée par les Sumériens durant le quatrième millénaire avant Jésus-Christ et qu'Abraham était lui-même un Sumérien, provenant de « *Ur, en Chaldée* », la capitale du pays de Sumer (dans le sud est actuel de l'Irak).

Or, aux débuts de l'écriture sumérienne, avant de devenir « *cunéiforme* » et de s'étendre dans tout le Moyen-Orient, cette écriture était principalement constituée d'images et non de mots comme aujourd'hui qui n'ont été écrits que plus récemment.

Il en résulte qu'à cette époque, les premiers récits écrits de la création ont été exprimés par des images.

Soyons donc prudents, lorsque nous lisons les récits de la création dans le livre de la Genèse, de ne pas mériter le jugement proverbial du philosophe chinois Lao Tseu : « *Quand le sage montre la lune, le fou regarde le doigt* ».

Pensez seulement au langage actuel par gestes imagés des sourds-muets qui, pour désigner un humain, utilise un mouvement des doigts qui s'ouvrent à partir de la bouche.

Celui qui regarderait ce geste peut certes percevoir qu'il manifeste un son sortant de la bouche, mais s'il en déduit une définition, sur cette seule base, comment pourra-t-il distinguer un humain d'un animal qui émet aussi des sons d'une bouche ?

L'image de la côte indique une réalité historique, mais ne traduisons pas trop vite qu'il s'agirait d'une opération chirurgicale de retrait d'un os du squelette d'un premier homme masculin.

N'oublions pas que le texte en cause nous montre le premier amour conjugal et que le Christ s'y est référé comme fondement du mariage et de toute la morale sexuelle.

Suliko écrit : « *dans la Genèse, il est précisé que la femme fut tirée de l'homme. Or, dans votre hypothèse, cet enseignement est mis de côté, non ? Pourtant, la Commission biblique pontificale, répondant à certaines questions relatives à la Genèse, a déclaré en 1909 qu'on ne pouvait nier ce point : formatio primae mulieris ex primo homine.* »

La Commission ne fait que reprendre ce que disait déjà Saint Paul. Mais attention de ne pas surinterpréter ce qui est décrit dans le récit imagé du jardin d'Eden qui raconte des événements qui se sont produits après que la Genèse ait indiqué que Dieu a créé l'humain mâle et femelle. Il y est dit aussi que tant la femme que l'homme masculin sont nommés « *adam* » (Gn 5, 1).

Nous partageons ensemble cette conviction que Dieu nous a bien créés concrètement dans l'histoire et que le péché originel est un fait qui s'est réellement produit dans l'histoire. Ce n'est pas un récit uniquement métaphorique. C'est un récit, certes imagé et symbolique, mais de faits bien réels.

Faut-il pour autant limiter l'interprétation à un récit matériel où un morceau d'os physique est transformé matériellement ? Où sont l'action spirituelle et la réalité spirituelle dans une telle interprétation ?

Le problème d'une telle lecture c'est de ne pas prendre en considération la réalité spirituelle essentielle de l'humain créé, de comprendre le récit comme si l'humain n'était que corporel en oubliant qu'il a une nature double.

Le jardin planté « *dans* » l'Eden de Dieu peut-il être compris de manière uniquement corporelle ou doit-il être compris dans la double réalité corporelle et spirituelle qui est aussi la nôtre ?

Oui, la femme est « *tirée* » de l'homme, mais ce fait historique bien concret doit-il et peut-il se comprendre d'un point de vue limité au physique et au matériel ? Je ne le pense pas.

Ce qui s'est produit dans l'Eden de Dieu, c'est une naissance spirituelle, même si ce fut aussi un fait dans la réalité bien concrète.

Gerardh écrit : « *La scène de l'établissement de la femme, est une image saisissante de l'Eglise, créée depuis le Christ.*

Adam est entré dans un profond sommeil (image de sa mort). De sa côte (qui est située près du cœur), est suscitée Ève, une aide qui lui a correspondu. Etc. On pourrait développer cette comparaison ... »

Oui, la femme dans le second récit de la création est aussi une image de l'Eglise qui donne la vie parce qu'elle est le corps du Christ.

Oui, le « sommeil » d'Adam peut être compris comme l'image d'une absence de vie spirituelle, une image d'un état de mort spirituelle.

Oui encore, la côte dans la région du cœur est une image qui peut évoquer le cœur de l'humain, sa conscience spirituelle.

Je reste dans l'étonnement, par rapport au récit imagé de la création d'Eve, de la réticences à y lire tout simplement une relation sexuelle à peine voilée que tout le contexte et son interprétation par le Christ semble pourtant confirmer. Dans un texte qui se termine par un élan amoureux, un attachement de l'homme à sa femme au point de quitter père et mère, une affirmation de la chair unique formée par l'homme et la femme, et qui est le fondement de la morale sexuelle dans l'enseignement du Christ, comment ne pas y voir ce qui peut correspondre particulièrement bien à l'organe saillant de l'adam sur lequel la chair se renferme après que quelque chose en ait été tiré ? Aujourd'hui encore, beaucoup disent qu'une jeune fille « devient » une femme par sa première union sexuelle.

Ti'hamo écrit : *« Et bien, justement, moi ça me pose un peu problème lorsqu'on dit qu'une jeune fille "deviendrait" une femme au moment de sa première relation sexuelle - comme si c'était l'homme par son seul sexe qui "faisait devenir" femme ; ça m'a toujours semblé une réflexion machiste visant avant tout à soumettre l'être féminin au désir masculin et à l'en rendre dépendante.*

Que l'homme fasse devenir femme la jeune fille, et la femme homme le jeune homme, là-dessus je suis d'accord - mais c'est avant tout par leur union d'âme, leur charité, leur soutien mutuel ; ce qui culmine et s'exprime dans l'union des êtres, physique et spirituelle, oui. Mais il me semblerait réducteur de faire devenir la femme uniquement par la seule union sexuelle. »

Tout à fait d'accord, bien sûr.

Ti'hamo écrit : *« D'autre part, habituellement la Bible ne s'embarrasse pas de métaphores alambiquées sur ce sujet, aussi je ne vois pas pourquoi dans ce seul passage cet acte serait évoqué sous cette forme. »*

Mais, pourquoi est-ce ma proposition de compréhension très littérale et simple qui est considérée comme une métaphore ? En quoi est-elle alambiquée ?

La compréhension d'une opération de type chirurgical généralement retenue n'est-elle pas bien davantage une métaphore ? bien davantage alambiquée ? Est-elle davantage explicable par le contexte dans lequel le lien sexuel est manifestement dominant ?

Y a-t-il une autre interprétation ?

Si nous ne parvenons pas à sortir de cette difficulté, c'est toute l'historicité du début de la Genèse que beaucoup écartent à cause de la soudaine extraction d'Eve du corps d'Adam, bien loin de l'évolution du corps biologique que la science nous démontre.

DA95 écrit : *« Votre question est difficile. Je dois en premier lieu vous dire que je ne me retrouve ni dans cette explication sexuelle ni dans l'explication de type chirurgical. »*

Il serait utile de préciser pourquoi vous ne vous retrouvez pas dans chacune de ces explications ce qui n'apparaît pas dans la suite de votre réflexion.

DA95 écrit : *« Nous en sommes donc à ce passage où la femme est formée "avec la côte" que Dieu avait soustraite à l'homme pendant sa torpeur. L'homme s'endormit nous dit le texte...*

Comme si le sommeil pouvait par analogie signifier la mort ou plus exactement dans le cas de la création un non-être et ou un non-temps, un "moment" qui permettrait à dieu d'engendrer de l'homme

seul une double unité d'homme et de femme. Ou la femme est un être semblable à l'homme "une aide qui lui soit assortie" Gn 2, 18.

Cette torpeur souligne que l'homme dans cet état de sommeil (de non-être) n'est pas, ne peut pas être actif à la création de la femme, c'est Dieu qui crée. »

Merci pour cette excellente réflexion avec laquelle je suis tout à fait d'accord.

Elle conforte nos échanges précédents. À ce stade, la création n'est pas achevée. Il n'y a pas d'être humain vivant spirituellement. C'est bien un état de non être.

L'adam ne peut pas être actif « à la création de la femme ». Il ne peut pas le faire, ni même le concevoir, car sa vie spirituelle est encore endormie.

Mais, pourquoi donc en déduisez-vous la conclusion suivante :

DA95 écrit : « *C'est pourquoi je ne me retrouve pas dans votre explication sexuelle, qui aurait demandé l'intervention de l'homme.* »

Comme vous venez de l'écrire, il n'y pas encore l'être de l'homme dont la vie spirituelle est encore dans la torpeur. Il y a un adam inachevé.

Le fait d'une union sexuelle à ce stade ne peut encore être qu'un fait de la nature, selon les lois de la nature créée par Dieu et l'inspiration qu'il a pu susciter à un moment, et non un acte « *volontaire* » « *humain* ».

Dès lors qu'on accepte que le corps biologique d'Adam et Ève provient de l'évolution, ne faut-il pas admettre que, dans le temps, avant qu'Adam n'exprime son attachement à sa femme, l'un et l'autre étaient biologiquement présents et donc, aussi, sexuellement présents ?

Est-ce qu'une relation sexuelle à ce stade exclurait une intervention créatrice déterminante de Dieu seul ? Il me semble que non.

DA95 écrit : « *Il prit une de ses côtes et referma la chair à sa place* » Gn 2, 21. *Je pense que l'accent est mis sur le corps de l'homme.* »

En effet. Mais, si l'accent est mis sur le corps de l'homme (masculin), n'est-ce pas dès lors à ce qui caractérise le corps d'un homme (masculin) qu'il faut penser ?

DA95 écrit : « *Cette côte accentue la nature commune de l'homme et de la femme. Ils sont semblables car fait du même matériel, de la même réalité somatique. Il y a une homogénéité de l'être de l'homme qui se retrouve dans l'être de la femme. Les premières paroles de l'homme le confirment « c'est l'os de mes os et la chair de ma chair » Gn 2,23. La femme appartient donc à la même espèce que l'homme. Alors elle est, elle aussi, différenciée de l'animal* »

D'accord.

Mais, pourquoi préciser aussitôt qu'alors elle est « *différenciée de l'animal, seule, et créée à l'image et ressemblance de Dieu.* »

Seule ? Pourquoi « *seule* » ? N'est-ce pas oublier ici que c'est ensemble que l'homme et la femme sont créés à l'image et à la ressemblance de Dieu ?

DA95 écrit : « *Ici nous dépassons de loin l'hypothèse chirurgicale. Homogénéité suppose il me semble que rien n'ait été enlevé à l'homme pour former la femme.* »

Ici, vous devez constater que vous arrivez à une affirmation qui s'écarte du texte du récit biblique. Je suppose que vous voulez dire que l'homme n'est « *privé* » de rien par ce qui lui est « *enlevé* ». C'est le cœur de la difficulté concrète : le récit biblique affirme que quelque chose est bien tiré de l'homme et que c'est avec ce quelque chose que la femme est formée.

C'est ici que tant le texte, que le contexte et les données de la science nous renvoient à la réalité sexuelle et je cherche vainement une alternative qui n'aboutit pas à une contradiction franche avec le récit.

Une hypothèse qui considère sans nuance que « *rien n'ait été enlevé à l'homme pour former la femme* » me semble exclue du fait même de cette affirmation.

L'explication que nous cherchons doit être compatible avec le récit, la foi de l'Église et les connaissances acquises de la science.

L'évolution du corps biologique des humains avant la création des premiers humains dotés d'une âme immortelle, nommés Adam et Ève, suppose que tant Adam qu'Ève ont été conçus biologiquement dans la réalité terrestre par une mère pré-humaine.

Comment sont-ils devenus humains, alors que leurs pères et mères terrestres ne l'étaient pas, au sein d'une espèce où personne d'autre ne l'est devenu, en dehors de leur descendance ? Comment la première femme a-t-elle pu être formée à partir du premier homme, comme l'affirme le récit biblique ?

Sont-ils pleinement humains dès cette conception biologique ? C'est une hypothèse, mais elle laisse entièrement sans réponse la création de la femme à partir de quelque chose tiré de l'adam. L'hypothèse du professeur Lejeune qui imagine un embryon initial qui s'est divisé me semble peu convaincante.

L'alternative, c'est l'achèvement de la création de l'âme immortelle des premiers humains à un âge biologique adulte. Dans ce cas, il y a eu, pendant quelques années, des « *adams* » biologiques mâle et femelle (futurs Adam et Ève) avec déjà une nature unique corporelle et spirituelle, mais néanmoins encore dans un état de « *non être* » comme humains. Il n'y a encore ni homme, ni femme. Il n'y a pas encore d'êtres terrestres en relation spirituelle. Seulement des adams. L'adam est décrit à ce stade, par le texte biblique, comme constitué par la poussière du sol (les éléments biologiques de la réalité matérielle) et le souffle de Dieu qui en fait à ce stade une « *âme vivante* » (Gn 2, 7), mais cette expression dans le texte hébreu est exactement celle qui définit les animaux (Gn 1, 24), sans aucune différence. La création de l'humain ne semble donc pas nécessairement achevée à ce stade.

Après avoir raconté ce qu'est la création d'un « adam », qui n'est d'abord nommé ainsi que par référence au sol terrestre (l'adamah), et après avoir relevé qu'un adam « *seul* », ce n'est « *pas bon* » (Gn 2, 18), le récit de la création nous fait découvrir celle qui va être nommée « *la vivante* » (Ève) et ce n'est qu'avec sa présence que tout a été déclaré « *très bon* » (Gn 1, 27 et 31). La Genèse va alors nous parler de l'isha (la femme) et de l'ish (l'homme masculin) et plus seulement de l'adam dont le mot désigne tant le mâle que la femelle comme le précise Gn 5, 2.

Quelle force amoureuse dans le récit ! Chacun connaît l'extase, l'enthousiasme du premier homme : os de mes os, chair de ma chair ! C'est si fort qu'il va s'attacher lui-même, librement, avec joie, à sa femme, la première femme. C'est si fort qu'il va quitter ceux qu'il aime naturellement le plus, son père et sa mère ! Mesurons-nous toute la puissance de l'amour qui a suscité une telle réaction ?

Quand le premier homme quitte son père et sa mère, la séparation est bien davantage que physique. Après la séparation des cieux et de la matière, de la lumière et de la nuit, et toutes les autres séparations des jours de la création, cette ultime séparation marque le moment le plus décisif de l'histoire, celui où le Créateur a créé, à son image, des âmes immortelles avec des corps de ce monde matériel façonnés par une longue histoire, des âmes fondamentalement différentes de toute autre

créature. La création du premier homme et de la première femme a créé des êtres radicalement différents de leurs pères et mères biologiques pré-humains.

Percevons-nous, au milieu de tant d'incroyance à notre époque, que l'instant fut fabuleux, d'une importance cosmique incomparable ? Il n'y avait pas d'âmes immortelles appelées à partager la vie de Dieu du temps des dinosaures et des premiers primates, même s'il existait déjà parmi eux des êtres biologiques dont naîtraient un jour le corps des premiers humains créés à l'image de Dieu.

Et le moment décisif qui sépare le premier humain de ses père et mère biologiques pré-humains radicalement différents, c'est lors de la rencontre de la première femme, dans l'éblouissement de cette rencontre.

L'être biologique et spirituel existait déjà, mais le récit nous dit que la femme (isha) a été façonnée, créée, à ce moment. C'est à ce moment que l'adam masculin va pour la première fois être nommé ish, l'homme. La Genèse (Ch. 5, v. 2) nous a dit que tant le mâle que la femelle sont nommés « *adam* ». Ici, deux adams vont devenir isha et ish, femme et homme.

Après avoir été créé mâle et femelle dans la nature animale, l'humain était encore seul, malgré tous les liens matériels, intellectuels et affectifs qu'il pouvait avoir avec toutes les autres créatures vivantes.

Pour être parfaitement à l'image de Dieu, il lui fallait encore accéder à la vie spirituelle qui fait vivre Dieu de toute éternité dans une communion d'amour.

La Genèse nous révèle que, pour donner à l'humanité cette vie immortelle, Dieu a introduit toute la création terrestre dans sa propre réalité, dans son monde à Lui. Il a planté un « *jardin* » (un endroit protégé) dans « *l'Eden* » (le paradis spirituel de Dieu). Il y a introduit le vivant créé, aussi bien végétal qu'animal, et il y a mis l'humain.

C'est là, par une entrée du terrestre dans l'Eden spirituel de Dieu, que le Créateur a achevé de façonner un être vivant absolument nouveau par une communion d'amour qui a fait exister, dans un homme et une femme, une vie immortelle à l'image de la vie même de Dieu.

L'humain terrestre solitaire, animé uniquement d'une vie naturelle animale précaire incapable de partager la vie d'amour de Dieu, a été plongé dans cette vie éternelle de Dieu et a accédé à l'amour de Dieu, ce qui en a fait des créatures nouvelles et immortelles vivant de la vie même de Dieu.

Ce plongeon dans la vie divine est l'événement le plus essentiel de notre création, de notre identité, de notre vocation. Il est la source de notre vie. Un baptême spirituel qui est éclairé par le baptême par lequel le Christ fait homme passera lui-même dans le Jourdain.

L'essentiel dans la création, ce n'était pas la longue histoire de la création terrestre, mais son aboutissement dans la communion divine par une créature à l'image de Dieu, gouvernant et développant le monde en communion avec son Créateur.

L'essentiel n'est pas dans la longue création des corps humains, mâles et femelles, au milieu des autres espèces vivantes de la création, mais la création de personnes immortelles capables de partager et de multiplier la vie de Dieu.

Et cet événement Créateur s'est réalisé par l'union sexuelle d'un couple d'humains, par une femme tirée d'un homme par une côte saillante qui est prise avant une chair qui se replie, ce qui a fait surgir dans ce couple d'humains un amour, plus fort que celui qu'ils avaient pour leurs propres pères et mères, qui les a attachés l'un à l'autre et les a fait devenir une seule chair.

Avant la création de cette humanité dans le jardin d'Eden, il y avait déjà des humains naturels mâles et femelles, avec une vie animale, mais leur création à l'image de Dieu était encore en cours, inachevée. L'humain seul, ce n'était pas encore bon.

Une partie saillante d'un humain est prise, puis les chairs sont refermées, et Dieu en tire un être radicalement nouveau qui va transmettre sa vie nouvelle sur la terre aux générations qu'elle va engendrer. Il y avait déjà des mâles et des femelles. Il y avait déjà une vie sexuelle dans la réalité terrestre. Mais ici, le lien sexuel devient spirituel et une « *femme* » est créée de sorte que l'humain en est rempli d'amour au point que l'homme quitte ses père et mère, sa solitude naturelle, pour s'attacher à sa femme et faire une seule chair avec elle dans une communion de toute sa nature corporelle et spirituelle, corps, esprit et âme.

Comment ne pas comprendre, dans une telle révélation, la valeur essentielle pour l'humanité et pour sa communion avec Dieu de ce lien que les générations suivantes vont reproduire ?

Ne pas reconnaître cette création dans la réalité spirituelle céleste de Dieu, c'est ne pas voir qui nous sommes. Notre être a été achevé dans le jardin spirituel d'Eden. Adam et Ève y étaient corps, esprit et âme. Ce jardin était aussi pleinement terrestre que céleste et spirituel.

La merveille de Dieu, c'est d'avoir créé un être éternel nouveau fait de chair et d'esprit. Si nous ne reconnaissons pas dans Adam et Ève à l'intérieur du jardin d'Eden tout ce que le Christ nous a montré de la réalité d'un homme créé, nous risquons de ne pas comprendre ce que cela nous révèle en ce qui concerne qui nous sommes et qui est le Christ, vrai Dieu et vrai homme.

47. L'amour conjugal signe et moyen de Dieu

L'union sexuelle, qui attache un homme et une femme par un amour plus fort que l'affection que chacun d'eux peut avoir pour ses père et mère, reproduit l'acte Créateur le plus essentiel de l'humanité à son origine, la création spirituelle de notre âme immortelle à l'image de Dieu, le baptême de l'humanité dans l'amour de Dieu qui a achevé la création.

Dans l'Évangile, Jésus nous indique que c'est Dieu lui-même qui a ainsi unis Adam et Ève l'un à l'autre, et qu'il continue à le faire de sorte que c'est ce même lien que les humains reproduisent de générations en générations, et que ce lien nous ouvre à l'amour à l'origine de nous-mêmes au point que l'humain ne peut pas le séparer sans un adultère dans le royaume des cieux.

Sauf les unions sexuelles sans attachement de la prostitution ou d'autres rencontres précaires, le Christ lui-même nous révèle que l'union sexuelle d'un homme et d'une femme engage l'humain créé à l'image de Dieu dans une réalité voulue par Dieu qui a ainsi créé l'humanité à son image et qui lui a ainsi donné une vie immortelle, une capacité de partager la vie éternelle de Dieu.

Dans l'évangile de St Matthieu (Ch. 19), lorsque Jésus est interrogé sur la pratique du divorce et la fidélité des époux, il situe immédiatement sa réponse à l'origine de l'homme et se réfère au récit de la création dans la Genèse. Il en confirme toute la valeur pour nous permettre de comprendre pourquoi l'union sexuelle est tellement importante au point qu'elle engage l'humain pour toute sa vie.

À notre époque où le choix mutuel des époux l'un par l'autre et leur liberté sont d'une valeur incontestable, Jésus vient nous dire que cela ne suffit pas pour bien comprendre ce qu'est l'union conjugale. Il nous dit qu'à l'origine, c'est Dieu qui unit. L'union sexuelle d'une femme et d'un homme est un acte de Dieu lui-même. Un acte de l'origine, un acte de la création que chaque union sexuelle reproduit dans le présent.

Cet acte est tellement important qu'une séparation de deux époux est une blessure contre ce qui est à l'origine de l'humanité, de sa création.

Cette blessure peut être de deux natures différentes. Il y a l'adultère par lequel une personne mariée s'unit à une autre personne que son conjoint, mais il y a aussi l'union sexuelle de personnes sans lien conjugal.

Dans un cas, il y a une infidélité à une union existante. Dans l'autre, il y a une union sans fidélité.

Pourquoi un tel rejet de l'union sexuelle en dehors du lien conjugal, du mariage ?

Parce qu'à l'origine, il n'en était pas ainsi. C'est ce que nous dit le Christ. Et l'origine est ici un mot qui est plus fondamental qu'une simple référence au commencement historique de l'humanité.

L'origine nous indique un élément essentiel de l'humanité. Et Jésus situe immédiatement cet élément en Dieu lui-même.

En nous rappelant que c'est Dieu qui unit, c'est la marque même de Dieu dans l'humanité que Jésus nous montre.

Et la conclusion qu'il en tire est extraordinairement forte : que l'humain ne sépare pas ce que Dieu a uni. Cela rejette l'adultère qui sépare des époux par une union de l'un d'eux avec une autre personne. Cela rejette aussi toute union sexuelle en dehors du lien conjugal dans laquelle l'homme et la femme sont séparés parce qu'il n'y a pas de lien.

Il est contraire à la réalité essentielle de l'humain, inscrite en lui dès l'origine, de vivre une union sexuelle dans un état de séparation, soit sans mariage, soit en dehors du mariage.

Ce qui blesse l'humanité et est contraire à ce que Dieu a uni, c'est la séparation de l'homme et de la femme qui s'unissent sexuellement.

À l'origine, ils sont créés avec une sexualité qui leur permet de vivre l'un avec l'autre.

Et la Genèse nous en dit bien davantage. Ils sont créés à l'image de Dieu. C'est l'image même de Dieu, la vie même de Dieu, qui se retrouve dans leur sexualité. Leur union sexuelle est l'image de la communion et de l'amour qui sont en Dieu, qui unissent dans l'éternité les trois personnes de la Trinité, de manière indissoluble, inséparable.

Une union sexuelle en dehors d'un lien inséparable est une contradiction par rapport à la communion éternelle en Dieu dont elle est l'image et une blessure à la vie qui n'existe que dans une telle communion permanente d'amour.

L'auteur inspiré du récit de la création dans la Genèse nous en parle avec discrétion et délicatesse.

Ne faut-il pas être attentif à toute la portée du récit par rapport à la sexualité ? Oublions-nous que Jésus lui-même va s'y référer pour enseigner l'essentiel de ce que nous avons à respecter dans la sexualité ?

Croyons-nous qu'il n'est pas question ici d'union sexuelle, contrairement à ce que le Christ nous en dit expressément ?

Comme le Christ nous y invite lui-même, sachons lire dans le récit de la création le fondement même de nos convictions quant à la manière saine de vivre la sexualité.

Croyons-nous que l'extase du premier homme résulte d'un acte magique par lequel, en un instant, un os d'Adam aurait été retiré pour être transformé en une femme sans existence biologique antérieure, par un développement magique de matière ?

À notre époque où la parole sur la sexualité est si explicite et où nous comprenons que les étapes successives et les séparations des six jours de la création se sont étendues sur des milliards d'années, ne pouvons-nous découvrir que le récit de la création dans la Genèse peut nous donner une parole sur la sexualité particulièrement actualisée qui peut avoir un écho nouveau pour nos générations ?

Lorsque le premier homme rencontre la première femme et s'unit à elle, tous deux proviennent de l'évolution, mais le récit de la création nous donne des détails décisifs qui nous révèlent que, par la sexualité, le premier homme et la première femme vivent l'un par l'autre.

Il faudrait peut-être l'approche d'un psychanalyste pour comprendre la persistance de tant de chrétiens de notre époque à croire que l'auteur inspiré du récit de la création n'a pas fait allusion à un acte sexuel mais seulement à une intervention de type chirurgical lorsqu'il nous relate, pour introduire l'éblouissement amoureux du premier homme devant la première femme, qu'une côte de l'homme a été prise, puis que les chairs de la côte de l'homme ont été refermées à sa place, et qu'avec ce qui a été pris de cette côte, la femme a été façonnée.

À l'image de la communion d'amour qui unit les trois personnes divines et les font vivre, c'est dans la communion et l'amour que Dieu a façonné les premiers humains. Il n'y a pas de vie éternelle, semblable à la vie même de Dieu, sans communion et amour.

Aussi, il est essentiel de discerner que, dans leur création, le premier homme et la première femme vivent non seulement l'un avec l'autre, mais qu'ils reçoivent la vie l'un par l'autre.

C'est pour cela aussi que l'union sexuelle est tellement sacrée et importante. Elle porte dans son origine et dans son fondement même l'image de la communion et de l'amour qui font vivre. Une union sexuelle ne peut, sans un dommage essentiel, être vécue d'une manière étrangère à l'amour inséparable de Dieu qu'elle exprime uniquement dans un lien à l'image de l'union indissoluble du Père, du Fils et de l'Esprit Saint.

C'est pourquoi une union sexuelle sans le lien indissoluble du mariage est si gravement contraire à la foi.

Le mot mariage n'est peut-être pas très clair. Le mariage des premiers humains ou des patriarches bibliques fut bien différent de ceux que nous connaissons. Il y a le mariage civil de formes très variables selon les époques et les pays. Il y a le sacrement du mariage.

Les juristes et les canonistes peuvent en préciser les enjeux.

Ce qui me semble essentiel, c'est l'engagement indissoluble à l'image de Dieu. On ne peut imaginer une relation instable ou un divorce entre les personnes divines de la Trinité.

Avons-nous conscience que l'union des époux est non seulement l'image de l'union indissoluble du Christ et de son Église, mais qu'à l'origine elle est à l'image de la communion d'amour indissoluble de Dieu lui-même ?

Dans l'union sexuelle, le corps de l'autre n'est pas un objet que l'on essaie puis que l'on peut rejeter sans une profonde blessure.

S'il n'y a pas un attachement ferme pour la vie entière, s'il n'y a pas un nouveau foyer stable détaché des père et mère, l'union sexuelle devient tout autre chose que l'image de Dieu qu'elle est dans une union indissoluble.

En vivant, au moins en espérance et par la foi, avec la volonté d'être en communion avec Dieu et de vivre en harmonie avec ce qui nous constitue vraiment, tel que nous avons créés à l'origine sans le péché, nous devenons lumière et témoins de ce qui est vrai.

Seul le péché nous a éloignés de notre identité véritable d'êtres créés à l'image de Dieu.

Personne ne contestera toute l'affection et tous les aspects positifs qui peuvent exister dans des relations affectives et sexuelles indépendamment ou avant tout mariage, mais l'enseignement du Christ et de l'Église à sa suite restera toujours de redire que l'union sexuelle mérite bien plus de respect et de considération.

Elle est un ciment pour une vie de couple stable et indissoluble permettant d'être signe et moyen de la présence de Dieu en ce monde.

L'union sexuelle séparée d'une mise en commun définitive de la vie des deux personnes qui forment une seule chair est très banal à notre époque, mais cela reste une profonde et grave perte.

Une union sexuelle dans laquelle chacune des personnes n'est pas assurée de l'engagement définitif de l'autre, mais reste dans l'incertitude d'une appréciation de la qualité de la relation et de chacun par l'autre transforme chacun en partenaire à l'essai ou précaire, bien loin de l'image du don total et de la communion indissoluble qui est en Dieu

Pouvons-nous imaginer construire ainsi ce qui essentiel dans notre vie ? Dieu nous aime-t-il à l'essai ? Son don et son amour sont irrévocables et c'est parce que nous pouvons être sûr de son amour que nous pouvons donner le meilleur de nous-mêmes, que nous pouvons vivre dans l'assurance du pardon.

Dans une relation à l'essai et précaire, l'union sexuelle qui touche au plus profond de notre humanité rend un tout autre témoignage : non pas celui d'un amour ferme et définitif où la vie est donnée irrévocablement, mais une situation dans laquelle chacun est évalué et jugé par l'autre, dans laquelle les mérites seront appréciés avec le temps.

Tout le contraire de l'Évangile où Dieu aime sans condition, où le salut et la vie sont des grâces gratuites.

L'amour de Dieu ne se gagne pas par une accumulation de mérites personnels ou après une évaluation de nos qualités et défauts, mais par l'accueil gratuit de sa vie donnée, par le don de notre vie en retour.

Dire à celui qu'on aime, je veux attendre et m'unir pleinement à toi que dans un engagement total pour la vie, c'est un chemin de vie et une marque profonde d'un amour à l'image de Dieu, conforme à la création de l'humanité, à sa vérité réelle. Une source de sainteté et de joie.

Kiryne écrit : « Je sais que du point de vue de l'Église, on souhaite que les relations aient lieu après la bénédiction nuptiale. Je n'accordais pas une très grande importance à cela, il y a encore quelques années. Mais depuis, je suis très regardante par rapport à cela. Ce qui m'embête un peu, c'est que je ne (re)trouve pas (peut être que je ne lis pas comme il faut) de passage biblique associé. Y en a-t-il ? Je connais l'histoire de Tobie et Sarah mais bon. Est ce un péché d'avoir des relations sexuelles avant le mariage ? Les prêtres sont partagés sur le sujet. »

Le mariage est une réalité humaine d'un lien stable sans limite de durée. Le croyant le vit dans la foi et le sacrement du mariage lui permet de le vivre comme un signe et un moyen de la présence de Dieu dans sa vie.

La réponse à la question ne me semble pas différente avant le mariage civil, naturel ou coutumier qu'avant le mariage religieux. Même s'il peut y avoir plusieurs significations, plusieurs engagements complémentaires et plusieurs cérémonies, il n'y a qu'un seul mariage que le croyant vit selon sa foi.

Est ce un péché d'avoir des relations sexuelles avant le mariage ?

Qu'est-ce qu'un péché ?

Pour celui qui pense que le péché, c'est tout ce qui nous éloigne de notre communion avec Dieu, nous trouvons une parole de Jésus lui-même et cette parole nous renvoie à une autre parole : celle de la création dans la Genèse.

L'union sexuelle nous permet de vivre dans la réalité humaine une relation à l'image de la communion et de l'amour qui sont en Dieu de manière inséparable.

Pour celui qui croit que l'union sexuelle est un témoignage de la vie même de Dieu, de l'amour qui unit par un lien indissoluble les trois personnes du Père, du Fils et de l'Esprit Saint, comment vivre une telle union dans un lien précaire sans blesser l'image qu'une telle union exprime et qui permet de vivre dans un lien qui concorde avec celui qui est en Dieu, par lequel Dieu lui-même vit de toute éternité.

Kiryné écrit : *« nous sommes le temple du Saint Esprit, d'autre part, Il dit que ce que Dieu a uni que l'homme ne le sépare pas. Oui mais ça ne veut pas dire qu'il ne faut pas avoir de relations sexuelles avant le mariage! ou je ne saisis pas le sens de ce que vous dites. »*

Ce n'est pas dit textuellement, mais cela s'inscrit dans la cohérence générale de la parole de Dieu, et on peut comprendre que la relation sexuelle ne peut intervenir avant le mariage.

Sans le mariage qui est le lien inséparable qui unit les époux, les partenaires sexuels sont séparés. C'est un fait. Ils ne sont pas engagés. Ils vivent chacun de leur côté.

Bien sûr, ils vont peut-être écrire chacun qu'ils vivent en couple sur Facebook et ils vont se considérer comme étant ensemble. Même si chacun vit chez ses parents, qu'ils n'ont pas de vie commune, ils ne se considèrent pas comme séparés.

Le mot séparation est bien sûr un mot relatif. C'est par rapport à une unité particulière que toute séparation se produit. Deux amis qui vont ensemble au cinéma se séparent après la soirée. On se sépare plusieurs fois chaque jour après diverses rencontres.

Ici, la séparation concerne l'union dont la Genèse nous dit l'essentiel et que Jésus nous rappelle, l'union par laquelle *« l'homme s'attache à sa femme et quitte son père et sa mère »* (Mt. 19, 5).

L'union sexuelle ne peut pas, sans une atteinte profonde à l'humanité telle que Dieu l'a créée à l'origine, être séparée de l'attachement des deux époux qui ne se réalise vraiment que dans le lien du mariage. Et le signe autant que le moyen de cet attachement, c'est la constitution d'un foyer séparé de celui des père et mère.

La relation sexuelle sans attachement ou sans quitter les parents est un acte qui maintient les deux partenaires dans une séparation de fait. Ils sont et restent séparés par rapport à cette union que nous présente la Genèse. Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a unit, cela signifie d'abord qu'il n'est pas bon que l'union sexuelle soit vécue dans un état de séparation.

Sennahoj écrit : *« S'agit-il seulement de (excusez si je choque, je ne souhaite pas être grossier) pénétration ou toute autre pratique en lien avec les organes sexuels, ou bien est-ce que le simple fait d'être nus et de se regarder constitue un péché aux yeux de l'Eternel ? »*

Et en monokini ? en bikini ? en sous-vêtements ? Et quid pour les naturistes ? Quid d'un baiser sur les lèvres superficiel ou plus intense ? Quid de se promener bras dessus bras dessous ? de sentir les genoux qui se touchent ? Quid des caresses sur la joue, sur une épaule, sur les fesses ? ...

Entre fiancés, et déjà sur la route qui peut mener à des fiançailles, les inclinations sexuelles sont présentes et elles sont saintes, ne l'oublions pas. Toute référence aux inclinations adultères évoquées dans l'évangile ne sont guère pertinentes ici.

Les inclinations amoureuses portent en elles, dans une mesure variable, le désir d'une possible union totale corps, esprit et âme. Il n'est donc pas pertinent d'évoquer l'adultère, ni même l'adultère par le regard dans une telle situation. Lorsque des célibataires, libres de se marier, se rencontrent et s'attirent, ils expérimentent une réalité inscrite depuis Adam et Ève dans la nature humaine.

C'est une réalité saine et belle, soutenue par une espérance divine : celle de pouvoir peut-être, car qui peut savoir au départ d'un sentiment ce que sera demain, participer à un acte de Dieu lui-même (car, comme Jésus nous le rappelle dans l'évangile, c'est Dieu qui unit dans un vrai mariage).

Le Nouveau Testament ne s'encombre pas de subtilités dans le domaine du mariage et de la sexualité. Il ne semble considérer que deux pratiques de la sexualité : la sexualité des époux et le « *pornéa* » (traduit par fornication, débauche, impudicité, adultère).

La sexualité d'une personne est une inclination intérieure qui, dès le plus jeune âge, oriente vers une union complémentaire avec une personne de l'autre sexe pour former une unité nouvelle créatrice, unissant deux êtres dans une communion d'amour à l'image de Dieu.

Le péché originel et toutes les tentations du monde moderne suscitent cependant diverses formes de *pornéa*.

Lorsqu'une personne mariée se laisse conduire par une inclination sexuelle vers une personne autre que son conjoint, fusse par un regard de désir, le Christ nous indique que c'est déjà de l'adultère.

Lorsqu'une personne non mariée se laisse conduire par une inclination sexuelle vers une personne déjà mariée, c'est aussi de l'adultère.

Par contre, lorsqu'une personne non mariée se laisse conduire par une inclination sexuelle vers une autre personne non mariée, son comportement est parfaitement pur s'il est vrai et qu'il espère un possible mariage même si la perspective en est encore extrêmement lointaine et incertaine.

Qui peut prétendre juger de manière détaillée les actes d'approches et de tendresse qui peuvent se développer entre deux célibataires qui s'attirent ? Tout est affaire de circonstances personnelles toujours différentes et de constructions infiniment variées selon les personnes.

Mais, un fait est clair : l'union sexuelle totale n'est vraie que si elle est vécue dans une situation réelle de don total. Unir les corps, lorsque l'union concrète n'est pas réalisée parce que les amis, voire les fiancés, ne sont pas encore mariés, c'est briser la signification même de l'union sexuelle qui est d'exprimer une union totale des personnes.

On ne peut pas faire une seule chair et rentrer chez soi. On ne peut pas faire une seule chair et ne pas s'attacher pour la vie par un don total.

Ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas.

Le respect du caractère divin de l'union sexuelle implique, comme pour Adam et Ève, de quitter père et mère, de s'attacher, d'être définitivement une seule chair.

Pour un chrétien, comment réaliser une telle union sans un engagement aussi total que ce que les corps expriment dans une union sexuelle ?

S'abstenir avant le mariage, c'est penser, avec amour, que ce don merveilleux des corps doit être vrai et manifester par les corps un engagement total aussi réel pour toute la personne que pour son corps.

Je ne veux pas prêter mon corps comme un simple objet. Mon corps, c'est moi. Je ne veux pas te donner mon corps séparément (c'est cela de la pornéa), mais je veux me donner entièrement à toi avec et par mon corps, ce qui ne peut être séparé du don total de toute la personne, de la mise en commun de toute l'existence de la personne, de l'engagement de toute la personne.

C'est ce qu'exprime le fait de « *quitter père et mère* » qui signifie la formation d'un nouveau foyer distinct quelles que soient les modalités concrètes très variables par lesquelles cela peut être vécu car cela n'implique pas nécessairement un changement physique de lieu d'habitat.

Le sexe hors mariage est une tromperie, de la pornéa qui oublie que le corps n'est pas un objet d'une personne mais est la personne elle-même.

Considérer le sexe comme un objet n'est pas seulement une faute, mais aussi une erreur.

Céder son corps par amour dans une relation sexuelle hors mariage reste toujours une profonde blessure par rapport à ce qu'est le corps, à ce qu'est un humain fait à l'image de Dieu, à la vérité du corps qui est la personne.

Même pour des fiancés proches du mariage, donner son corps totalement sans don simultané de toute la personne dans sa réalité concrète avec tout ce que cela implique (nouveau foyer indépendant des pères et mères, engagement définitif, mise en commun de la vie concrète), est une profonde atteinte à la vérité présente des deux fiancés pas encore mariés et les prive l'un et l'autre de la grâce de faire de leur union sexuelle l'expression d'un don total entre eux.

Si l'union sexuelle est offerte pour exprimer un don réel de toute la personne, elle va garder cette valeur dans toute sa clarté.

Lors de chaque union sexuelle, chacun des époux qui aura attendu son mariage pour sa première union physique totale, bénéficiera tout au long de sa vie d'un lien exclusif et indissociable entre le don de son corps et le don de sa personne.

Celui qui n'y a pas veillé (et c'est probablement hélas une majorité) subit une perte. Entre les époux, l'union sexuelle n'aura pas toujours été l'expression d'un don total. Dans le souvenir, la dissociation reste une blessure parce qu'entre les époux, le corps n'aura pas toujours été l'expression indissociable du don total des personnes.

C'est difficile à comprendre pour ceux qui n'ont pas expérimenté cette grâce, mais la réserve du don total du corps avant le mariage est le plus beau des cadeaux que les fiancés peuvent se faire entre eux.

Pour moi, pour toi, quand je m'unis totalement à toi avec mon corps, c'est parce que je m'unis totalement à toi pour toujours, parce que je sais que Dieu lui-même nous unit de manière indissoluble, parce que nous sommes vraiment un et non plus deux.

En ce qui concerne le chemin qui prépare au mariage, beaucoup d'avertissements sont exprimés et chacun doit éviter les occasions de chute.

Ce qui est réservé aux époux, c'est seulement l'union sexuelle totale, la rencontre par pénétration des organes sexuels.

Cela ne signifie pas que tout le reste soit permis ou sans importance, mais il y a une progressivité dans le rapprochement des personnes au temps des attirances initiales puis tout au long des fiançailles.

La perspective sincère du mariage développe progressivement la rencontre des personnes dans toute leur réalité qui est corps, esprit et âme.

Ce développement peut être parfaitement pur lorsque le corps reste parfaitement en harmonie avec toute la personne selon l'état de son engagement.

Un gentil athée écrit : « *pourquoi Dieu et le Christ sont-ils contre la sexualité plurielle ?* »

NB : Je préférerais que vous évitiez de me donner des arguments fondés sur la foi. Comme je n'ai pas la foi, c'est la partie rationnelle de la doctrine catholique qu'il m'intéresserait de discuter en priorité. La relation sexuelle (au moins lorsqu'elle est ouverte à la vie et portée par l'amour) est un don de soi, n'est-ce pas ? Bien. Et êtes-vous d'accord que donner de soi-même à plusieurs reprises et de différentes façons est mieux et plus complet et représente un don de soi global plus important que donner de soi-même une seule fois seulement (toutes choses égales par ailleurs) ? »

Ne pas donner d'arguments fondés sur la foi est impossible pour un croyant, car il n'y a pas de séparation, ni de contradiction entre la foi et la raison. Les deux concourent ensemble à nous approcher de la vérité.

Le Christ a clairement indiqué que la sexualité plurielle est mauvaise pour l'homme. Son enseignement se trouve dans l'évangile de St Matthieu (ch. 19). Il ne se limite pas à l'affirmer, mais il nous explique pourquoi les relations sexuelles hors mariage ne sont pas bonnes ni pour une personne mariée, ni pour une personne non mariée.

Cette explication se rattache à l'essentiel de ce qu'est un humain, à ce qu'il est à l'origine, tel qu'il a été fait, créé par Dieu.

La partie rationnelle de cette explication qui vous intéresse ne peut guère être détachée de la foi. N'oubliez pas que cette volonté d'une connaissance directe, indépendante de la foi, est perçue par la foi comme étant la faute la plus fondamentale, celle qui blesse le plus l'être humain. C'est le péché originel.

Il est cependant possible de présenter une approche rationnelle pour expliquer un peu pourquoi la sexualité plurielle n'est pas bonne, alors qu'à première vue on pourrait effectivement penser que l'amour doit être ouvert et libre sans limites.

Dieu a créé l'homme et la femme à son image. Jésus en déduit principalement ceci : « *que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni* ».

Dieu vit de toute éternité dans une fidélité à une communion d'amour entre le Père, le Fils et l'Esprit Saint. Non seulement cette communion est indivisible et inséparable, mais elle est la vie en elle-même. Elle est parfaite. Il n'y a ni manque, ni imperfection, ni réalité extérieure nécessaire.

C'est une communion tellement parfaite que chacune des personnes divines y comble parfaitement les attentes des autres, vit parfaitement par et avec les autres. Ce ne sont, bien sûr, que des mots humains pour tenter d'expliquer une réalité qui nous dépasse infiniment.

Sortir de cette communion, c'est sortir de la vie.

En créant, Dieu a certes créé quelque chose en dehors de Lui, mais ce n'est pas l'amorce d'une affection « *plurielle* » pour un autre séparé de lui-même, c'est une volonté d'étendre à des êtres nouveaux la communion éternelle d'amour de Dieu. Il a voulu créer des êtres à son image pour qu'ils puissent vivre avec Lui dans sa communion d'amour.

Toute la création existe pour cette communion. La création n'a pas d'autre but que d'amener des humains à l'existence pour leur permettre de partager cette communion.

Cela nous amène à la sexualité. Elle est à l'image de Dieu, donnée pour être signe et moyen de la présence de Dieu dans notre vie.

De même qu'en Dieu, les personnes de la Trinité vivent exclusivement l'une par l'autre de toute éternité dans une fidélité parfaite, sans relation avec une personne extérieure à cette communion, mais en ayant toute vie à l'intérieur de la communion divine, de même l'homme et la femme unis sexuellement reçoivent la possibilité de vivre et de découvrir dans leur union exclusive l'image de cette communion, le trésor de la vie qui est en Dieu, l'image même de Dieu.

Bien sûr qu'il y a, par ailleurs, de multiples possibilités de vivre d'amour et du don de soi en célibataire ou à travers de multiples liens d'amitié. Jésus lui-même complète immédiatement sa parole sur la valeur fondamentale de l'union sexuelle exclusive par une parole sur toute la valeur spécifique du célibat qu'il a d'ailleurs choisi pour lui-même.

Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni ! Dans le récit de la création, l'union d'Adam et Ève est éblouissante. Elle achève la création. Chair de ma chair. Os de mes os. Adam quitte père et mère pour s'attacher à cette merveilleuse compagne qu'il découvre.

Mais, il leur reste à rencontrer leur Dieu en esprit et en vérité. Pour entrer dans le royaume des cieux, il est sans importance de prendre mari ou femme. Il faut aimer en esprit et en vérité. Ceux qui entrent dans le royaume, qu'ils soient célibataires ou mariés, ne prennent ni femme, ni mari pour y entrer.

Même si l'union conjugale est essentielle dans la création de l'humanité comme pour la création de chacune de nos vies créées pour entrer dans l'existence, l'accès à la vie éternelle, à la communion vivante avec Dieu, ne dépend pas d'une telle union.

Au contraire, comme le Christ l'a montré lui-même et l'a enseigné, le choix du célibat peut être un chemin parfait vers la vie éternelle. On ne prend ni femme, ni mari pour entrer dans le Royaume. On y entre chacun dans la communion de Dieu en esprit et en vérité, en accueillant l'invitation du Christ à une union conjugale d'une toute autre dimension. Celle qu'il a offerte à la Samaritaine. Celle qu'il offre à chacun de nous.

Avec déjà cinq maris au compteur et la fréquentation hors mariage d'un homme qui n'est pas son mari, la samaritaine qui se trouve près d'un puits ne doit pas être bien vue. D'ailleurs, elle s'y rend seule et non en compagnie de copines. Elle s'y rend à midi, à l'heure la plus chaude de la journée, à un moment où personne ne s'y rend et où elle évite ainsi les possibles affronts des autres femmes.

Quand Jésus s'approche d'elle, le tableau est surréaliste. Pas seulement parce qu'il n'était pas banal d'aborder ainsi une femme, ni a fortiori pour un juif d'aborder ainsi une samaritaine.

Surréaliste, parce que le tableau est biblique. Ce n'est pas n'importe quel puits, mais le puits de Jacob. Il fallait déjà une certaine audace à cette femme méprisée par les gens de bonne conduite pour se rendre à ce puits là. Mais, surtout, parler à une femme pour lui demander de l'eau à boire dans son récipient personnel, c'était non seulement entrer dans son intimité, mais c'était reproduire l'attitude biblique par excellence d'ouverture vers un possible mariage.

C'est en lui demandant de puiser de l'eau que Rebecca a été abordée pour être choisie comme épouse d'Isaac (Gn 24, 14), c'est en puisant de l'eau pour le troupeau conduit par sa future épouse bien-aimée que Jacob s'est approché de Rachel (Gn 29, 10-11), et c'est aussi en puisant de l'eau pour le troupeau conduit par sa future épouse Séphora que Moïse s'en est d'abord approché.

Ni la samaritaine, ni Jésus ne l'ignoraient.

Pour la samaritaine, un mariage est possible. Elle n'est pas mariée. Elle imagine que la démarche de Jésus est celle d'un homme attiré par elle et qui entame une opération de séduction. Elle est probablement un peu flattée de l'intérêt qu'elle suscite, d'autant plus que la démarche vient d'un juif. Elle est prête à jouer quelque peu avec son pouvoir de séduction. Elle va affirmer avec aplomb qu'elle n'a pas de mari.

Elle ignore que Jésus sait qu'en réalité, elle a déjà eu cinq maris et qu'en réalité, elle n'est pas vraiment libre puisqu'elle vit avec un homme qui n'est pas son mari. Jésus n'a évidemment aucune intention de se marier avec la samaritaine, mais il joue le jeu franchement. Il sait bien que sa démarche est ambiguë.

Et quand Jésus lui parle d'une autre eau, d'une eau vive, elle n'hésite pas à lui renvoyer ce qu'elle a considéré comme une tentative d'approche à connotation conjugale, voire sexuelle. À son tour, elle lui demande de lui donner de l'eau, d'agir comme Jacob et Moïse l'ont fait pour leur future épouse.

Et Jésus ne quitte pas le terrain conjugal. Cette parole d'invitation à un acte d'alliance que la femme lui adresse concerne un éventuel mari. La réponse de Jésus reste dans cette logique : va chercher ton mari. Mais la samaritaine a la réplique facile qui lui permet de persister dans sa demande qui n'est que normale. Je n'ai pas de mari. Sous-entendu : puisque tu m'as demandé à boire, je peux te le demander aussi et continuer le dialogue engagé sur le terrain de l'approche mutuelle.

Veut-elle vraiment approfondir la possibilité d'une alliance ? C'est là que Jésus lui renvoie une nouvelle question. Certes, tu n'as pas de mari même si tu en as eu cinq, mais il y a un autre homme que moi dans ta vie. Ne doit-elle pas choisir ?

Perçoit-on toute l'audace de ce dialogue où Jésus, tout en ayant aucune intention de nouer une alliance conjugale avec cette femme au sens où elle l'entend, l'emmène virtuellement dans un dialogue où il fait comme s'il s'engageait dans la recherche d'une possible alliance conjugale avec elle comme elle le pense, renversant toutes les barrières, celles des religions, celles du passé et du présent de cette femme bien loin des règles morales.

Et, en réalité, c'est bien une vraie alliance conjugale qu'il lui propose, mais pas celle qui unit exclusivement un homme et une femme, mais celle qui unit le Christ à son Église.

Jésus n'ignore pas que la Samaritaine comprend tout autre chose et se situe sur le terrain d'une alliance humaine, et qu'elle ne se situe pas sur ce terrain de manière réelle, mais seulement virtuelle. Tous les deux jouent avec la symbolique d'une alliance terrestre. Il y a Jésus, qui rencontre cette femme pour l'aimer de l'amour même de Dieu, pour lui offrir une vraie alliance conjugale éternelle, à elle telle qu'elle est, sans condition, avec sa religion et tous les défauts de son existence. Il y a la Samaritaine, qui croit avoir attiré cet homme par ses attraits et veut s'amuser dans un jeu de séduction en lui faisant croire à une possible union terrestre voire une possible aventure sexuelle, faisant semblant de lui offrir une perspective d'union, alors qu'elle sait bien qu'elle est en réalité avec un autre homme.

Mais, Jésus le sait. Je n'ai pas de mari, dit-elle pour faire croire qu'elle est libre. Tu en as eu cinq et tu es avec un homme, dit-il pour lui révéler qu'il n'est pas dupe, mais il constate ainsi que la demande de la femme reste acceptable. Elle peut lui demander de lui donner l'eau qu'il possède. La possibilité d'une alliance reste ouverte.

Vient l'obstacle religieux. Balayé. C'est en esprit et en vérité qu'il faut aimer Dieu.

Il n'y a plus d'obstacle. Le jeu s'arrête. Il faut s'engager dans un lien d'alliance ou partir. Elle part. Elle n'a pas donné d'eau à Jésus. Elle n'en a pas reçu de lui. Mais, elle est troublée.

La samaritaine n'est-elle pas soudain dans la position même d'Ève ? C'est en esprit et en vérité qu'Adam et Ève étaient invités à vivre en alliance avec Dieu. Ève avait aussi un homme dans sa vie,

lorsqu'elle a été confrontée à la possibilité d'être unie à Dieu, mais qu'elle a choisi l'autonomie, de décider elle-même du bien et du mal.

Comme Ève, la Samaritaine retourne vers son homme, voire vers ses hommes. Avec la question fondamentale. N'est-ce pas le retour de Dieu parmi nous ? Le Christ présent ? Et la porte s'ouvre. Ils viennent écouter.

Le moment est essentiel. C'est le seul moment et devant la seule personne, dans les Évangiles, où Jésus révèle aussi clairement qu'il est le Messie. Je le suis, moi qui te parle.

Jésus a respecté la situation de cette femme unie à un homme après avoir eu cinq maris. Quel paradoxe de se révéler comme Messie dans une approche conjugale avec cette femme ! Juste après les noces de Cana.

La rencontre avec la samaritaine rejoint les autres paroles de Jésus sur l'union de l'homme et de la femme. Celles sur l'importance essentielle du mariage, sur ceux qui se consacrent au célibat sans mari, ni femme, ou sur cette femme qui avait eu sept maris.

Levergero écrit : « *Est-ce qu'elle peut signifier que les "célibataires" n'ayant pas "connu" de femmes ont mille fois plus de chances d'entrer dans "la vie éternelle" que les malheureux couples, régulièrement et religieusement mariés, et ayant engendré de nombreux descendants (comme il leur a été demandé dans la Genèse : "multipliez-vous") ?* »

Non, bien sûr.

Epsilon écrit : « *C'est un véritable « délire » amoureux que vous nous décrivez ... j'espère que Dan Brown ne vous lit pas. Pour ma part ce n'est pas du tout cela ... Jésus en déroulant le tableau de sa vie passée cherche à l'humilier en lui présentant la vérité à l'état brut* »

Vous ne précisez pas en quoi vos réflexions contredisent mes réflexions, ni pourquoi vous le ressentez comme un « délire » ou pourquoi ce n'est « pas du tout » le sens du texte.

Comme pour les autres récits bibliques, les lectures possibles sont multiples et ne s'excluent pas, mais se complètent et s'enrichissent mutuellement sans se contredire.

Cependant, je ne peux pas vous suivre lorsque vous écrivez que « *Jésus en déroulant le tableau de sa vie passée cherche à l'humilier en lui présentant la vérité à l'état brut* ». Le Christ partage nos humiliations, mais cherche à nous élever, sans jamais nous mépriser. Je ne ressens dans son attitude à l'égard de la samaritaine aucune volonté de l'humilier.

J'ai difficile de vous faire comprendre les aspects que j'ai voulu développer à notre époque où les questions sexuelles et conjugales posent tant de problèmes. À l'époque des Écritures, les choses étaient abordées moins difficilement. Beaucoup de textes évoquent la sexualité et la rencontre de l'homme et de la femme de manière discrète en essayant d'élever la réflexion.

Votre réaction me semble révéler une difficulté dans la compréhension des termes utilisés. Quand je parle de Jésus qui reproduit une attitude, il s'agit d'une simple constatation objective, d'un fait, et non, comme vous semblez le comprendre, d'une présentation de la pensée de Jésus.

Il ne s'agit pas ici de Dan Brown. Rien ne permet de penser sérieusement que Jésus ait voulu flirter. Il n'est pas question ici d'un flirt de Jésus. Cela ne l'empêchait pas d'être conscient et d'user de la position particulière dans laquelle il se trouvait pour révéler quelque chose de plus profond, la perspective d'une union conjugale de Dieu avec les siens.

Comme nous le dit la Genèse, nous sommes faits de poussière du sol et d'esprit.

Nous ne sommes pas des anges. Dieu a voulu nous créer corps et esprit. Pas l'un sans l'autre.

C'est là l'extraordinaire de la création terrestre. C'est là que Dieu nous rejoint par son Incarnation. Vraiment.

Nous ne sommes pas temporairement dans un corps pour devenir uniquement des esprits. Nous attendons la résurrection de notre corps dans un état transformé pour l'éternité. Retrouvons toute la valeur de notre corps terrestre. C'est Dieu qui nous a voulu comme cela, faits de corps et d'esprit. Pas seulement spirituels.

Mais, il faut rappeler ici l'essentiel : l'union sexuelle est une image de la communion indivisible de Dieu lui-même. Lorsqu'une telle union est vécue sans lien entre deux personnes qui se considèrent comme libres pour vivre d'autres unions semblables avec d'autres personnes, l'humain est blessé au plus profond de sa réalité d'image de Dieu.

La sexualité n'est pas créée pour une relation exclusive par limitation de l'amour, mais pour nous dire la réalité vraie de la communion divine qui fait vivre, pour nous ouvrir à cette réalité dont l'attente est inscrite au plus profond de nous-mêmes. Peut-être peut-on ajouter tout simplement que dans des unions multiples, un humain s'enferme en lui-même, devient lui-même le centre entre les partenaires différents, alors que dans une communion unique, c'est la communion elle-même qui est le centre, qui est la vie, et non plus chacune des personnes isolément. L'amour connaît alors son développement maximal, illimité.

Dans le pluriel, l'humain redevient seul et limité par lui-même. Dans la communion d'un don réciproque où la volonté d'un autre prévaut sur tout autre extérieur, la vie et l'amour s'étendent à l'infini.

L'union de l'homme et de la femme touche le plus profond de notre être.

Notre foi chrétienne en une création débute par un couple, une union de personnes créée par une autre union de personnes pour en être une image ressemblante.

La foi chrétienne annonce que notre réalité n'est pas faite que des réalités visibles à nos yeux ou perceptibles par nos autres sens terrestres, mais que notre vie provient d'une source infiniment plus riche, qui dépasse nos limites dans le temps et dans l'espace, d'un être vivant de toute éternité, qui n'est pas un grand solitaire dont nous serions les jouets, mais une communion de personnes unissant, dans un amour qui les fait vivre de toute éternité, un Père, un Fils et un Esprit Saint, selon les mots que les chrétiens ont appris à utiliser.

Nous croyons que l'homme et la femme ne sont pas que le mâle et la femelle d'une espèce, mais qu'il y a eu une véritable création, une action ayant fait surgir du néant des êtres radicalement nouveaux à l'image de la communion éternelle de personnes existant de toute éternité (que nous nommons Dieu) créés capables de vivre éternellement dans cette communion de leur Créateur.

C'est par un couple, dans l'harmonie et la communion particulière d'un couple, que cette création extraordinaire s'est accomplie dans la diversité (ce mot me semble plus juste et mieux nuancé que le mot différence).

Sans vous arrêter trop vite aux difficultés du langage imagé de la Genèse, ni aux origines physiques du corps des humains dans une histoire dont nous connaissons déjà des traces vieilles de milliards d'années, vous pouvez y lire, au sommet de la création, la magnifique explosion amoureuse d'Adam quand il découvre Ève, comment à ce moment là seulement, l'être humain qui n'était pas encore bon lorsqu'il était seul, est désormais très bon.

Le Christ est, pour la foi chrétienne, un nouvel Adam, qui rétablit une nouvelle communion éternelle avec tous ceux qui veulent vivre en union avec Lui et qui forment ensemble comme une épouse. Jésus de Nazareth, le Christ, est, en effet, l'époux de l'Église. Le Créateur nous donne ainsi une image nouvelle qui est comme un écho de la création du premier couple humain créé à son image.

Et le mot image est faible puisque notre foi annonce que nous sommes tellement parfaitement à l'image de notre Créateur que ce Nazaréen, ayant vécu il y a deux mille ans, est le « *Fils* » (nous n'avons pas d'autre mot dans notre langage humain) de la communion éternelle de Dieu et qu'il s'est fait homme, comme nous, en tout semblable à nous, sauf, bien sûr, sa vie en communion parfaite dans la Trinité des personnes divines dont nous nous sommes éloignés (mais c'est une autre histoire...).

Ce n'est pas la différence (le mot peut être un peu trompeur s'il enferme un humain dans une définition limitée selon son sexe), mais la communion de l'homme et de la femme, en harmonie sans confusion, qui apporte une lumière essentielle sur ce que nous sommes, sur qui nous sommes, sur notre vie et notre vocation.

Johnny écrit : « *L'acte sexuel est la conséquence du mariage, donc de l'engagement et du don de soi mutuel.* »

Pas tout à fait : les trois me semblent indissociables, et comme le rappelle Fée Violine, « *l'amour, c'est se donner en entier et pour toujours* » et « *l'acte sexuel est ce qui scelle le mariage définitivement* ».

Trinité écrit : « *Malheureusement force est de constater, que ce qui semblait idyllique dans le cadre d'une relation amoureuse sans rapports sexuels, peut très bien se transformer en drame, lorsque les relations sexuelles interviennent.*

Malgré l'Amour entre deux personnes, Il y a beaucoup de femmes qui éprouvent de la répulsion ou du dégoût pour les rapports physiques et tant que ceux ci n'ont pas été réalisés elles n'en ont pas connaissance. Il y a des cas d'intolérances physiques, de répulsions pour l'acte etc. qui ne peuvent être révélés que par la pratique de cet acte... qui engendrent des conflits irréversibles... et qu'on ne me dise pas qu'avec de l'Amour on arrive à résoudre ce problème... je ne suis pas du tout convaincu de cela également... C'est vraiment une loterie à ce niveau.

Ces situations mènent à la catastrophe et à la destruction du couple. Vous me direz que s'il y a de l'Amour entre l'homme et la femme cette étape doit être dépassée, mais je n'en suis pas du tout convaincu!

L'harmonie physique est très importante dans un couple...

Le désir peut dans certains cas être à l'origine au rendez-vous, mais à l'accomplissement de l'acte et dans l'hypothèse évoquée de dégoût ou répulsion ou au minimum ...peu d'entrain, la résultante est la même...

Le manque d'harmonie physique se répercute irréversiblement et je dirais...malheureusement à la longue, sur une destruction des belles valeurs platoniques initiales.

Les rapports sexuels avant mariage sont interdits par l'église... Je sais ! et c'est bien dommage, car cela empêcherait bien des divorces!...

Faut-il supporter deux vies gâchées en partant de ce principe? La question reste entière !

[Le] désaccord [sexuel] peut conduire à des situations conflictuelles dramatiques, avec des répercussions également dramatiques pour le couple et les enfants éventuels ! C'est pour cela que l'expérience sexuelle a une très grosse importance, car bien souvent elle conditionne l'harmonie future d'un couple. Je ne parle pas de libertinage, qui est un autre aspect évidemment condamnable ...

Je vous accorde que la frontière est tenue entre le libertinage et l'expérience sexuelle!

C'est pour cela que le concubinage (je n'ai pas dit libertinage...) est une expérience pouvant éviter cet état de fait ! Je sais ce n'est pas prévu par le Catéchisme de l'Église Catholique, mais c'est un constat ! »

Je lis avec attention vos réflexions qui s'appuient principalement sur un souci de vérifier, avant un mariage, l'harmonie sexuelle des personnes pour éviter un risque d'incompatibilité sexuelle.

Les exemples ne manquent pas.

Et, pour vérifier la compatibilité, vous ne voyez pas d'autre possibilité que d'expérimenter la sexualité avant tout mariage, comme si seule une relation sexuelle préalable au mariage pouvait satisfaire la vérification nécessaire.

Est-ce vrai ?

Depuis Adam et Ève, l'union d'un homme et d'une femme est un sacrement naturel par lequel Dieu unit lui-même deux personnes dans une communion d'amour à son image qui est le signe et le moyen de sa présence dans l'humanité.

Les lois de l'Église ne peuvent que proposer des vases d'argile ou de verre plus ou moins étanches et résistants pour aider les fidèles à pouvoir recueillir ce sacrement et à en vivre.

Depuis Adam et Ève, un mariage se réalise par une attirance corps, esprit et âme, entre un homme et une femme, qui les décide, de commun accord, à quitter père et mère pour unir leur vie.

Cette volonté inclut, notamment, un désir commun d'une union qui s'étend à tout l'être humain, jusqu'au plus intime de son corps et de son âme, ce qui inclut le désir d'une union sexuelle et l'ouverture à la procréation, à l'enfant qui réalise l'union désirée.

C'est Dieu lui-même qui inscrit dans l'humanité cette aspiration à un don mutuel à l'image du don mutuel éternel des personnes divines.

La communion du Père, du Fils et de l'Esprit Saint est le seul modèle qui peut être à la hauteur de ce qu'est un amour conjugal inspiré par Dieu.

Le mariage met les conjoints en route sur un chemin que Dieu lui-même leur ouvre.

L'amour des époux trouve sa source dans l'amour de Dieu qui vient se montrer de la manière la plus étendue dans le Christ en croix qui donne sa vie pour nous faire vivre.

Certes, nous ne pouvons recevoir un tel amour conjugal inspiré par Dieu et en vivre que dans nos vases d'argile, dans notre condition de pécheurs, avec toutes nos faiblesses qui feront toujours d'un sacrement du mariage une réalité plus grande que nous, un chemin sur lequel Dieu nous invite à davantage que ce que nous pouvons atteindre aujourd'hui.

Cet amour n'est pas donné à des justes mais à des pécheurs. Il est donné totalement, gratuitement, inconditionnellement. Il est pure grâce.

Le Christ ne vérifie pas au préalable si nous remplissons les conditions de son amour. Il nous aime tels que nous sommes, malades et pécheurs.

C'est parce qu'il est total, gratuit et inconditionnel que cet amour est présent et peut être reçu.

N'en est-il pas de même de l'amour conjugal dans le mariage, dans la relation sexuelle ?

Vérifier avant de se donner, c'est vivre et expérimenter la relation sexuelle sans le don total, gratuit et inconditionnel dans lequel elle peut être sacrement de Dieu.

Une telle expérience, un tel essai, manque sa cible. Comment expérimenter le don total du corps dans la relation sexuelle qui exprime le don total de la personne si, précisément, ce don total est absent dans l'essai ?

Ce qui doit être vérifié, c'est exactement le contraire. Y a-t-il une réelle volonté d'une communion des personnes ?

Y a-t-il un réel désir d'unir sa vie à celle d'un(e) autre, de vivre d'une communion reçue de Dieu, à l'image de Dieu qui donne sa vie pour faire vivre ?

L'union sexuelle inspirée par Dieu contient et réalise ce désir. Le corps y est le signe et le moyen d'un don total de soi. Un tel don est indivisible. Il constitue un nouveau foyer, il réalise une seule chair qui fait que les deux ne font plus qu'un.

Il ne s'agit pas ici d'un idéal abstrait. Chacun y vient tel qu'il est avec ses failles, ses faiblesses, ses fautes, ses lourdeurs, ses insuffisances. Le mariage n'est pas la réalisation concrète instantanée de cet amour divin dont il est le signe et le moyen. Il est seulement un chemin dans lequel les époux se mettent en route avec Dieu.

Une union sexuelle qui n'est pas l'expression d'un tel don mutuel, mais qui aurait pour fondement de vérifier et de mettre à l'épreuve une union encore incertaine, est d'emblée profondément différente dans son essence même.

Ce n'est plus une union qui exprime un don, mais un test qui éprouve l'autre autant que soi-même.

Ce test peut-il réellement vérifier si les partenaires peuvent former une seule chair dans l'amour ?

Ne va-t-il pas seulement permettre de constater ce qu'est la sexualité des partenaires sans l'amour d'un don total ?

Il ne permettra en aucun cas de vérifier ce qu'est une union sexuelle comme expression d'un don total dans l'amour puisque, précisément cette union interviendrait ou serait tentée volontairement comme préalable et donc avant et en dehors d'un tel don mutuel.

Il permettra seulement de constater soit que les partenaires sont capables d'une entente sexuelle sans un tel don, soit, au contraire, qu'une entente sexuelle entre eux n'est pas possible entre eux sans un tel don.

Dans ces conditions, le concubinage préalable au mariage, à titre d'essai de vérification, est donc un leurre, surtout s'il « réussit ».

Les partenaires auront seulement démontré entre eux que leur union sexuelle peut être vécue sans don total et inconditionnel de soi, sans être l'expression d'un don de soi. Au fond de chacun d'eux, pourra se glisser une profonde déception de ne plus y percevoir le signe et le moyen d'un don total.

Par contre, si l'essai « échoue » parce que l'un des partenaires ou les deux s'y refusent dans un tel contexte d'expérimentation, il peut s'agir de l'expression sainte d'un désir profond, divin, de ne pas vouloir se priver de vivre l'union sexuelle comme un ciment authentique où chacun se donne pleinement et accepte pleinement d'entrer en communion avec l'autre tel qu'il est.

La virginité jusqu'au mariage se révèle alors une marque profonde d'amour des époux l'un pour l'autre, l'expression d'un désir d'une communion à l'image de Dieu, l'expression d'un désir de ne pas priver l'autre autant que soi-même de la grâce d'une union sexuelle qui réalise ce don total mutuel des époux.

Y aura-t-il des surprises ? Certainement !

Il me semble tout à fait illusoire de penser qu'une expérimentation préalable au mariage supprimerait ces surprises.

Car pour tous, le conjoint n'est jamais un objet vivant sa sexualité de manière préformatée. La sexualité vécue comme un ciment dans un don de soi exprime sans cesse des réalités multiples et changeantes. Elle intègre sans cesse l'autre qui change comme soi-même.

Et les dysfonctionnements qui peuvent se présenter sont souvent une invitation à augmenter la qualité et la vérité de la relation des conjoints dans des situations de vie infiniment variables et insaisissables.

On pourrait en parler des heures...

Ne croyez pas trop vite que la « *connaissance* » vient par l'expérience sexuelle hors mariage. Elle ne vient que dans et par un amour où le don mutuel est réellement présent.

La connaissance par une expérimentation personnelle préalable blesse profondément notre humanité et fait penser à cette connaissance si séduisante pour Ève dans le jardin d'Eden. Connaître en dehors de la communion d'amour de Dieu.

Trinité écrit : « *ce don total dans l'Amour peut être très mal vécu, malgré le respect de la phase initiale ...*

Dès que l'on passe à la phase relations sexuelles, cela peut être le drame, et ...c'est très courant, répulsions, dégoûts, impuissance... Cette situation est plus courante que l'on pense, ne vous y trompez pas! Les valeurs morales en deviennent affectées et le couple se désagrège!

Et que l'on ne me dise pas qu'avec de l'Amour on puisse palier à cette situation, je n'en suis pas du tout convaincu! Tout cela est de l'ordre du constat ! Dans ces conditions le mariage est toujours un risque ! »

Votre constat me semble objectif.

Non, en amour, il n'y a pas de « *truc* » qui puisse palier nos propres faiblesses, nos propres failles, ni les risques du chemin.

Même l'amour conjugal le plus intense ne fait pas disparaître tous les désordres que nous portons dans notre monde jusque dans notre intimité, durant le temps présent.

C'est avec nos faiblesses et nos failles, et même par elles, que l'amour conjugal inspiré par Dieu peut nous faire avancer.

Toutes sortes de difficultés peuvent survenir dans la communion de deux conjoints. Et la montagne peut parfois paraître infranchissable, voire désespérante.

Mais, dans l'amour, y a-t-il un autre chemin que de continuer à avancer avec confiance, amour et espérance en présence de tous les mystères que chaque conjoint peut présenter à l'autre, des innombrables obstacles qui peuvent en résulter ?

Je ne connais pas d'autre réconfort que celui que nous donne le Christ dans l'Évangile : c'est Dieu lui-même qui unit les conjoints pour toujours, c'est Lui-même qui a fait de l'amour conjugal avec un « *autre* » que soi-même le fondement de l'humanité dans le jardin d'Eden.

C'est un trésor sacré dont nos insuffisances ou nos échecs ne peuvent détruire la valeur.

Marié depuis plus de quarante ans et père de nombreux enfants, mon attachement à la vocation du mariage fut un choix fondamental au cours de mon adolescence, après avoir été attiré par la prêtrise, tant le besoin de couples chrétiens vivant pleinement leur foi, d'une manière aussi forte que les célibataires consacrés dans une vie religieuse, m'a semblé prioritaire dans la société des années septante et ce besoin me paraît toujours aussi important aujourd'hui, voire davantage.

Cette orientation et diverses circonstances personnelles m'ont incité à creuser toujours davantage les fondements de la valeur du couple chrétien, ce qui m'a amené à méditer de plus en plus la révélation de la Genèse vers laquelle le Christ renvoie celui qui écoute sa parole sur l'union conjugale.

Certains se demandent : à quoi bon ?

Parce que la Genèse n'est pas qu'un vieux livre poussiéreux des temps anciens loin des réalités concrètes du temps présent qui ne serait évoquées que de manière symbolique, mais se révèle, à la lumière de l'Évangile du Christ, comme Parole de Dieu authentique sur ce que nous sommes dans la réalité concrète de l'histoire du monde présent autant que dans la réalité spirituelle de Dieu.

La parole du Christ résonne avec force : *« que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni... celui qui répudie sa femme et qui en épouse une autre, commet un adultère à son égard, et si une femme quitte son mari et en épouse un autre, elle commet un adultère ».*

Et le fondement de cette parole, le Christ le montre dans la création de l'homme et de la femme relatée par la Genèse. C'est à cause de cette création que l'homme quitte son père et sa mère, s'attache à sa femme, et que les deux deviennent une seule chair.

L'Église est attentive aux cas difficiles de certains divorcés remariés en citant les paroles de Jésus sur l'indissolubilité du mariage et sur les dispositions tolérantes de Moïse.

D'autres ont rappelé que Jésus déclare adultères les divorcés remariés conformément à la loi de Moïse.

Il y a ici beaucoup de confusion.

Jésus parle dans l'Évangile de la répudiation d'une femme par un homme, sans les distinctions juridiques de notre époque.

Il écarte clairement les unions sexuelles précaires désapprouvées en étant qualifiées de fornication, mais il ne distingue pas les autres unions sexuelles d'un homme et d'une femme. Dans le récit fondateur de la Genèse, il n'y a pas encore de loi, ni de célébration formelle d'un mariage. Lorsque le Christ évoque la situation d'un homme qui répudie sa femme, il ne précise pas s'il s'agit d'une union libre, d'une cohabitation légale, d'un mariage légal ou d'un mariage religieux.

La question des divorcés remariés évoque des situations sacramentelles dans l'Église et ne concerne pas toutes ces unions terrestres, mais seulement les mariages religieux catholiques célébrés par un sacrement de mariage.

Et encore, pour autant qu'ils aient été contractés de manière valide, en connaissance de cause des engagements impliqués, avec la possibilité s'ils ne l'ont été qu'avec une conscience immature ou insuffisante, d'en obtenir l'annulation.

Cette perspective limitée ne montre guère la valeur divine de toutes les unions sexuelles non précaires qui attachent un homme et une femme par une répétition, de génération en génération, de l'union conjugale créée par Dieu.

L'Église ne peut se limiter à parler du seul mariage sacramentel conclu en connaissance de cause par des catholiques.

C'est, en effet, une situation bien plus limitée que la question générale de l'indissolubilité des unions conjugales dont Jésus nous parle dans l'Évangile.

L'Église doit rester témoin de l'indissolubilité fondamentale de toute union conjugale d'un homme et d'une femme que le Christ a enseignée.

Elle peut d'autant moins ignorer l'étendue de cet enseignement que les catholiques unis par un sacrement du mariage ne sont qu'une minorité des couples dans le monde et que de nombreux baptisés se retrouvent aujourd'hui dans des unions conjugales sans le sacrement du mariage.

Suffit-il de vivre en cohabitation informelle ou légale pour être dispensé du devoir moral de fidélité indiqué par le Christ ?

Moralement, y a-t-il des devoirs moraux du mariage qui n'existeraient pas dans la même mesure entre des concubins après de nombreuses années de vie commune ?

Dira-t-on à de tels concubins (et c'est le cas de tant de jeunes, même catholiques...) : séparez-vous parce que vous n'êtes pas mariés et soyez libres de chercher des nouveaux liens amoureux avec d'autres personnes ou, plutôt, mariez-vous entre vous parce que toute recherche d'un autre lien amoureux serait fautive ?

Le Christ a parlé pour tous et pour toutes les unions conjugales humaines. Dieu est présent dans toute union conjugale qui attache un homme et une femme dans l'amour à la sortie de leur foyer parental parce qu'à l'origine, c'est Dieu qui a créé cette union.

Cette union, qui se reproduit de génération en génération, est une création de Dieu lui-même dont toute l'humanité est héritière.

L'Église ne devra-t-elle pas d'abord renouveler sa pensée et sa parole pour tous les hommes à notre époque où les unions conjugales prennent des formes diverses qui s'écartent de multiples manières de l'union stable de l'homme et de la femme, à la sortie de leur foyer parental, qui est au cœur de notre création à l'image de Dieu ?

L'indissolubilité spécifique du sacrement du mariage nous plonge dans une réalité plus profonde, celle de la vie éternelle qui nous vient par le Christ.

L'union conjugale humaine est, hélas mais comme toute autre réalité humaine, marquée par le péché et par la mort.

À cet égard, Jésus n'a pas rejeté la loi de Moïse qui autorisait la répudiation, mais il a clairement dissocié la loi de la vérité. Ce que la loi permet n'est pas nécessairement juste et bon. Jésus nous montre que la répudiation permise légalement (comme nos divorces juridiques modernes) et les remariages qu'elle permet en conséquence n'en retirent en rien la réalité négative, dommageable, ni le caractère adultère et pécheur d'un remariage après une répudiation.

Le sacrement du mariage va plus loin que la loi.

Il considère, audacieusement, que le mariage contracté en communion avec le Christ entre un homme et une femme, par un sacrement de l'Église, est indissoluble au contraire du mariage selon la loi de Moïse ou selon la loi civile qui peut être rompu par une volonté humaine adultère.

Aussi indissoluble que le baptême.

Aussi indissoluble que l'union du Christ et de l'Église.

Ce qui est lié sur la terre est lié dans les cieux.

Parce que ce qui est proposé aux époux chrétiens, c'est de devenir des figures de l'union du Christ et de l'Église, c'est de faire de leur mariage un sacrement de cette union conjugale du Christ.

Le sacrement du mariage permet ainsi aux époux de rejoindre l'acte Créateur de l'humanité, de réintroduire en eux, dans leur vie conjugale, l'union sans péché qui a créé le premier couple humain, qui a créé l'humanité, qui a créé sa fécondité spirituelle, sa capacité à partager l'amour de Dieu et à multiplier la vie nouvelle créée dans toute sa descendance de manière indissoluble.

Car, malgré le péché et la mort ainsi que la nécessité d'une délivrance par le Christ, jamais aucun descendant de ce couple originel ne sera privé de cette vie nouvelle transmise de manière infaillible de génération en génération.

Parce que c'est la volonté de Dieu que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni et parce que le Christ nous délivre du péché, le baptisé peut, à nouveau, par le Christ et en communion avec lui, revêtir le lien indissoluble de la communion conjugale donnée à nos premiers parents.

Lorsqu'un homme et une femme veulent, en connaissance de cause, avec une conscience et une maturité suffisantes, contracter un mariage conforme à l'union inséparable voulue par Dieu, le sacrement du mariage leur permet de créer un tel lien indissoluble, à l'image du lien originel qui a achevé la création de notre humanité et du lien entre le Christ et l'Église.

Certes, le lien légal et le lien humain restent avec leurs fragilités. Le couple chrétien n'est pas à l'abri des échecs ou de l'obscurité.

L'indissolubilité n'est ni une assurance tous risques, ni une contrainte. C'est une grâce qui réalise dans la vie des conjoints qui s'unissent par un sacrement du mariage, la volonté divine d'une union indissoluble et leur fait devenir signe et moyen de la présence du Christ, de l'union indissoluble du Christ et de son Église.

L'Église doit certes toujours rappeler que ce signe suppose une volonté réelle que la légèreté de certains mariés autant que de certains célébrants ne permet pas toujours de constater. Dans ce cas, il n'y a pas vraiment de sacrement et la nullité du mariage doit être constatée.

Mais, attention ici de ne pas s'égarer dans une approche abstraite. L'homme et la femme qui contractent un sacrement du mariage sont des pécheurs dont la conscience et la connaissance sont faibles.

La conscience et la maturité nécessaires à un mariage valable sont celles de pauvres pécheurs.

Le discernement ne peut ici devenir de la mauvaise foi.

À cet égard, comment ignorer aujourd'hui le nombre élevé de mariages catholiques célébrés pour des motifs davantage sociologiques que religieux par des baptisés qui ne fréquentent guère l'Eucharistie et ne pratiquent qu'occasionnellement la religion catholique ?

Ont-ils vraiment voulu inscrire leur union dans l'union indissoluble du Christ et de l'Église ?

Quoi qu'il en soit, ce qui demeure, en tous temps, ce sont cependant des baptisés remplis de l'amour du Christ, malgré leurs faiblesses et leurs péchés, qui ont en eux un désir de réaliser dans leur vie une union conjugale indissoluble, pour le meilleur et pour le pire, pour être témoins de l'amour inconditionnel et indéfectible de Dieu, de l'union indissoluble du Christ et de son Église, dans leur vie conjugale.

Ce que ces baptisés croient, c'est que la volonté initiale et créatrice de Dieu reste possible malgré les vicissitudes humaines. Oui, Dieu lui-même vient unir l'homme et la femme et ce lien peut tenir, même si les ténèbres de ce monde viennent le recouvrir. La réalité spirituelle de cette union est indestructible.

C'est ici que se joue le drame de ceux qu'on appelle, improprement, des divorcés remariés.

Les mots sont impropres parce que le mot divorcé signifie qu'un mariage est dissous (alors que le sacrement du mariage est indissoluble) et que le mot remarié signifie qu'un nouveau mariage est conclu (alors qu'il ne s'agit ici que d'un remariage légal, mais non d'un nouveau sacrement).

Pourquoi un drame ? Parce que ce qui est en cause ce n'est pas seulement, ni principalement, la situation douloureuse d'un couple de divorcés remariés, ni toute la miséricorde et l'accueil qu'elle exige, mais la valeur du sacrement du mariage.

La question que les divorcés remariés ne peuvent éviter concerne la valeur du sacrement de leur mariage dont ils ont divorcé légalement.

S'ils pensent que ce mariage n'était pas valable, l'Église ne cesse de les inviter à considérer cette validité avec attention et il est probable que, dans un avenir proche, des voies nouvelles plus adéquates seront proposées pour apporter des réponses aux questionnements sur cette validité.

Mais, s'ils admettent que le sacrement de leur mariage a bien été contracté valablement, puis généralement vécu de manière satisfaisante pendant plusieurs années avec l'accueil d'enfants nés en son sein, comment considèrent-ils la dégradation de l'entente des époux survenue ensuite avec diverses difficultés et souffrances ayant abouti à une décision de séparation précédée ou suivie de la constitution d'un autre attachement sexuel ?

Cette dégradation, bien réelle, a-t-elle détruit le sacrement du mariage qui les a unis ?

Croire à cette destruction, c'est cesser de croire à son indissolubilité. Non seulement pour soi-même, mais aussi pour tous les autres.

C'est croire que l'indissolubilité n'existe pas, mais qu'elle dépend des circonstances et des personnes.

Mais, ne plus pouvoir proposer un mariage indissoluble serait une atteinte immense à un des dons les plus essentiels de Dieu à l'humanité et à l'Église.

L'Église ne peut cesser de proposer la grâce du sacrement de mariage indissoluble à ceux qui le désirent. Oui, le mariage indissoluble est un sacrement qui existe.

Il ne s'agit pas ici de juger les personnes et les circonstances, mais de sauvegarder un bien essentiel pour l'humanité.

Il serait vain et injuste d'affaiblir l'indissolubilité du mariage par des jugements concrets qui feraient des exceptions en considérant les fautes, les difficultés ou les souffrances en cause.

Le mariage sacramentel n'est pas moins infaillible pour la victime de l'infidélité de son conjoint ou pour celui qui a de nombreuses obligations dans un autre mariage légal.

Le sacrement du mariage d'un divorcé remarié, qui n'a eu aucun enfant avec son premier conjoint dont il a divorcé après avoir été abandonné par l'effet de violences et d'adultères répétés, mais qui a ensuite contracté un autre mariage avec un conjoint actuellement gravement handicapé, dont sont issus de nombreux enfants à prendre en charge, n'est pas moins indissoluble que n'importe quel autre.

Qui oserait cependant prétendre qu'un tel divorcé remarié devrait abandonner son foyer actuel ?

Mais, faut-il pour autant oublier l'indissolubilité de son mariage sacramentel ?

Elle demeure au plus profond de l'obscurité avec toutes ses lumières.

C'est un message pour tous les conjoints unis dans le Christ. Même lorsque l'obscurité ou les contradictions des réalités terrestres sont extrêmes ou totales, la grâce du sacrement du mariage demeure et peut, et même doit, être regardée comme une lumière et une vérité qui demeurent pour l'éternité.

Comment le conjoint lié à une personne par un sacrement du mariage indissoluble, mais légalement divorcé et remarié avec une autre personne, peut-il exprimer sa foi persistante dans l'indissolubilité de son mariage sacramentel alors même que la contradiction objective de sa vie présente est manifeste ?

C'est ici que l'abstention de la communion eucharistique peut prendre tout son sens pour le baptisé repentant, lié par un remariage, qui ne cherche plus à justifier sa propre route, ni ses échecs et ses contradictions, mais qui prend conscience de l'immense valeur sacramentelle du mariage pour l'Église et le monde jusqu'à admettre que son conjoint dans ce sacrement dont il est divorcé demeure son époux dans le mystère de Dieu, alors même qu'il a cessé de l'être dans la réalité intelligible du monde présent.

Dans un discours du 16 juin 2016 à Saint-Jean-de-Latran, le Pape François a prononcé deux déclarations qui demandent une grande attention : « **une grande majorité de nos mariages sacramentels sont nuls**, car ils, les époux, disent : « Oui, pour toute la vie », mais ils ne savent pas ce qu'ils disent, car ils ont une autre culture. Ils le disent et ils sont de bonne volonté, mais ils n'en ont pas la conscience »

et :

« j'ai vraiment vu une grande fidélité dans **(des) concubinages**, une grande fidélité; et je suis certain que c'est un véritable mariage, ils **ont la grâce du mariage**, précisément en raison de la fidélité qu'ils vivent »

Ne nous arrêtons pas trop vite aux réactions que ces affirmations surprenantes peuvent nous inspirer. C'est le Pape : prenons le temps d'écouter et de regarder ce qu'il nous montre.

C'est certes d'autant plus difficile que le Vatican lui-même a modifié la version officielle de la première affirmation en relatant (ce qui est contraire à la réalité prouvée par une vidéo) que le Pape aurait dit (ce qui n'est pas le cas) qu'« une partie » des mariages sacramentels sont nuls, ce qui est vague et de moins d'intérêt (une partie, cela peut être un pour cent).

Le Pape n'a pas non plus affirmé que « la moitié » des mariages sacramentels sont nuls, comme un titre du Figaro l'a affirmé dans un essai d'interprétation.

Le Pape, qui s'exprimait en italien a parlé réellement de « *una grande maggioranza* », une grande majorité, comme le montre une vidéo sur YouTube (cf. Opening of the Pastoral Conference of the Diocese of Rome : écouter le moment situé à 1.14.32-34 sur 1.37.31) :

<https://www.youtube.com/watch?v=jQ5h2efV0a4>

Le Pape n'a pas retiré ses propos. On ignore par qui et pourquoi les propos réels du Pape ont été modifiés sur le site officiel du Vatican. Rien ne permet d'affirmer que ses propos ont dépassé sa pensée.

Mais à quoi pensait-il ? De quoi parlait-il ?

D'une question de droit canon. Car, la nullité est une notion juridique.

On n'imagine guère parler de la nullité d'un baptême ou d'une Eucharistie parce que leur validité ne dépend pas de la conscience du baptisé ou du communiant.

Mais, l'importance de la conscience de ceux qui se confèrent le sacrement du mariage a, par contre, pris une place déterminante en droit canon.

Une place tellement déterminante que, dans la réalité juridique actuelle du droit canon tel qu'il est interprété et appliqué par les tribunaux ecclésiastiques, le Pape sait que, aujourd'hui, l'examen du consentement de ceux qui demandent une déclaration de nullité aboutit presque toujours à constater que les époux n'avaient pas une conscience de leurs engagements à la mesure de la grâce du sacrement.

Selon le témoignage que j'ai personnellement recueilli d'un juge ecclésiastique, la nullité semble toujours reconnue.

Les chiffres des statistiques semblent très cachés mais ils existent puisqu'ils ont été précisés lors de la présentation de l'instruction ***Dignitas Connubii*** le 8 février 2005 (juste avant le départ de S.S. le Pape Benoît XVI). À cette époque, il a été précisé qu'en 2002, dans le monde entier, il y avait eu 56.236 procès ordinaires pour la déclaration de nullité d'un mariage, et que 46.092 ont abouti à une sentence affirmative, soit 81 % :

https://www.vatican.va/roman_curia/pontifical_councils/intrptxt/documents/rc_pc_intrptxt_doc_2005_0208_present-dignitas-connubii_en.html

Cela ne signifie pas qu'il y avait 19 % de refus, car les indications données n'ont pas précisé le nombre des procédures abandonnées, ni celles dont l'instruction était prolongée par un surplus d'enquête. Le nombre des sentences négatives, déclarant non fondée une demande de déclaration de nullité d'un mariage, n'a pas été indiqué.

Il semble probable que le Pape, qui connaît les chiffres, a pu constater que la quasi-totalité des contestations de la validité d'un mariage sacramentel, sur lesquelles un jugement est rendu, aboutissent à une déclaration de nullité.

C'est la vérité, certes dérangeante, du droit canon actuel. Le Pape François ne l'a pas inventée.

Ce qu'il nous dit à tous, de manière implicite, en mentionnant une grande majorité (outre les nombreux mariages fidèles valables), c'est que la quasi-totalité des divorcés remariés civilement après un premier mariage sacramentel peuvent, aujourd'hui, selon le droit canon actuel tel qu'il est appliqué, obtenir une déclaration de nullité de leur mariage sacramentel suivi d'un divorce et d'un remariage civil.

On peut contester le droit canon, mais le Pape constate un fait. Il ne dit qu'une vérité objective : vous croyez que le mariage sacramentel des divorcés-remariés est indissoluble ? La réalité, c'est que la nullité de ce mariage sacramentel peut être constatée dans quasi tous les cas si une demande en est faite. Sachez-le et pensez-y.

Bien sûr, en théorie, il y a la présomption de validité, mais ce n'est qu'une présomption. La vérité c'est que celui qui demande de déclarer nul son mariage sacramentel semble pouvoir l'obtenir quasiment à coup sûr.

Alors, cela devient très dérangeant, car les plus pauvres et les moins informés des divorcés remariés ne s'adressent pas aux tribunaux ecclésiastiques, ni ceux qui refusent de nier la vérité du mariage qu'ils ont vécu même s'il a pris fin.

On sait que la première réponse pratique du Pape François a été de simplifier l'accès aux procédures. Mais, cela ne fera qu'augmenter le constat : n'importe qui veut contester son mariage sacramentel semble pouvoir obtenir une déclaration de nullité. C'est très surprenant, mais faut-il fermer les yeux ?

En réalité, aucun être humain n'est jamais à la hauteur de la grâce divine. Qui peut prétendre avoir une pleine conscience des engagements du mariage ? A fortiori à 20 ou 25 ans.

Mais, si nous pensons à la foule qui écoutait Jésus lorsqu'il disait que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni, si nous pensons au premier couple d'Adam et Ève que Jésus a présenté comme modèle valable jusqu'à la fin des temps, si nous pensons aux mariages de l'Ancien Testament, si nous pensons au mariage de Marie et Joseph...

Ne devons-nous pas réfléchir d'urgence à la pertinence ou à la portée de la définition juridique actuelle du mariage sacramentel si, en vérité, une grande majorité des mariages sacramentels sont nuls, selon le droit canon actuel ?

N'y a-t-il pas une vision déformée du sacrement du mariage lorsque la qualité de la volonté des époux devient plus essentielle que la grâce de Dieu ? Une vision assez similaire à celle des protestants qui déclarent nul le baptême des nouveaux nés parce qu'ils n'ont pas la conscience de leur baptême.

Si le droit canon actuel permet de déclarer nul une majorité de mariages sacramentels et permet de déclarer nuls quasi tous les mariages abandonnés, ne faut-il pas le constater avec lucidité comme le fait le Pape et, surtout, nous interroger sur la valeur du droit canon actuel ?

Dans ses déclarations du 16 juin 2016 à Saint Jean de Latran, le Pape fait une constatation essentielle : *« on ne sait pas ce qu'est le sacrement: on ne sait pas qu'il est indissoluble, on ne sait pas que c'est pour toute la vie »* et, plus encore, car même *« ceux qui disent : « Oui, pour toute la vie », ... ils ne savent pas ce qu'ils disent, car ils ont une autre culture. Ils le disent et ils sont de bonne volonté, mais ils n'en ont pas la conscience »*.

Et cela introduit sa deuxième déclaration surprenante : le Pape reconnaît, et il s'en déclare *« certain »*, que des concubinages sont parfois un *« vrai mariage »*.

Ici, il faut se rappeler que la manière de se marier a fortement changé au cours de l'histoire.

Au-delà des discussions canoniques fondées sur un droit canon qui permet de déclarer nul tout mariage qui échoue, ne faut-il pas revenir à la vérité des faits naturels ?

Même sans sacrement, et les couples qui écoutaient l'enseignement de Jésus sur le mariage n'étaient pas mariés sacramentellement au sens de notre droit canon mais étaient souvent unis par des mariages arrangés par les familles, il ne faut pas oublier que le mariage est un don de Dieu pour toute l'humanité de toutes les époques.

Des papes n'ont pas hésité à parler de *« sacrement naturel »* (pas seulement de mariage naturel).

Dans le modèle d'Adam et Ève, qui sert de base à l'enseignement de Jésus sur le mariage, la grâce de Dieu qui unit les époux, depuis les origines, est beaucoup moins compliquée que notre droit canon : après un éblouissement amoureux, les époux quittent père et mère (ils forment un foyer distinct), les époux s'attachent l'un à l'autre (ils forment une union stable) et les époux font une seule chair (ils s'unissent corps et âme).

Dieu unit encore des époux dans le monde entier, dans tous les peuples, quelle que soit leur religion ou leurs pensées. Et c'est à tous que Jésus enseigne : que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a unit.

Cette indissolubilité proclamée par le Christ dépasse largement le seul problème particulier des baptisés catholiques ayant contracté un sacrement du mariage suivi d'un divorce légal et d'un remariage non religieux.

Et c'est sur cette réalité naturelle et divine du mariage qui a toujours existé, qui peut se constater sous des formes multiples, que le pape attire notre regard : un couple de concubins fidèles, même en dehors des règles juridiques prévues et des sacrements de l'Église, peut manifester un vrai mariage, uni par Dieu. Le Pape François s'en déclare « *certain* ».

Qui peut prétendre que de jeunes cohabitants, formant un foyer distinct, liés l'un à l'autre par un amour non limité et fidèle, et unis sexuellement, ne sont pas déjà engagés et invités par le Christ à respecter une fidélité indissoluble, à ne pas séparer ce que Dieu a uni ?

Plus de 90 % de ceux qui se confèrent aujourd'hui le sacrement du mariage sont, déjà, de fait engagés dans un état de vie commune qui est celui d'un mariage naturel.

Le Pape nous invite à reconnaître une réalité de fait.

Le mariage n'est pas une invention humaine. C'est Dieu qui unit par un souffle d'amour. Et ce souffle d'amour ne souffle pas seulement pour les chrétiens ou les croyants.

Et, il souffle bien avant que des fiancés catholiques ne se confèrent le sacrement de mariage qui n'est que le signe et le moyen par lequel ils accueillent la grâce du mariage dont ils ont déjà reconnu la présence dans leur vie.

Tout cela ne doit, ni ne peut en rien diminuer la grâce du sacrement. Mais, ne faut-il pas d'urgence reconsolider son indissolubilité gravement blessée par un droit canon qui, tel qu'il est aujourd'hui appliqué, permet de déclarer nuls une grande majorité des mariages sacramentels et qui ignore l'indissolubilité de tant de mariages naturels par lesquels Dieu continue à unir tant d'hommes et de femmes partout sur la terre ?

Il n'y a pas de nullité au regard de Dieu lorsqu'un homme et une femme sont unis par Dieu et tous sont invités à reconnaître l'indissolubilité de ce que Dieu unit.

Même les concubins, les jeunes cohabitants, sont invités à reconnaître la grâce de Dieu dans leur vie lorsqu'ils forment dans l'amour un couple fidèle.

Qui dira à un couple de cohabitants non liés par une autre union : vous êtes libres, cherchez librement s'il n'y a pas un meilleur partenaire ailleurs, séparez-vous si votre union présente une difficulté quelconque ou si votre désir vous attire vers d'autres projets ?

Le désir naturel de la fidélité et de s'y engager, pour le meilleur et pour le pire, est généralement déjà présent bien avant le sacrement du mariage, même sans aucune consécration juridique.

Ne faut-il pas considérer qu'en vérité, un engagement indissoluble par un sacrement du mariage n'est indissoluble que parce qu'il confirme un lien indissoluble tissé d'abord par Dieu lui-même.

Cette grâce qui précède le sacrement, nous pouvons parfois la constater, comme le Pape, chez bien des couples fidèles qui se constituent et avancent loin des règles de l'Église, voire de la société.

Même si le chemin royal pour accueillir cette grâce reste inchangé depuis les origines et consacré dans le sacrement de l'Église du Christ qui en est le signe et le moyen.

Que celui qui est bouleversé par un souffle amoureux, comme celui qui a soufflé entre Adam et Ève dans le jardin d'Eden, observe la vérité d'une union réalisée par Dieu : quitte ton père et ta mère, sois lié à ta (ton) bien-aimé et sois une seule chair.

Celui qui fait une seule chair, sans foyer distinct et/ou sans être lié, blesse l'œuvre de Dieu.

Car, pour que le don total des corps exprime vraiment le don total des personnes, il implique des époux un attachement l'un à l'autre dans une fidélité mutuelle promise quoi qu'il arrive et dans une union qui demeure et forme ainsi un foyer que chacun des époux ne délaisse plus pour retourner chez ses père et mère.

Les relations sexuelles sans cohabitation et sans lien blessent profondément l'œuvre de Dieu.

Les relations sexuelles avec cohabitation mais sans lien blessent profondément l'amour des époux l'un pour l'autre, insufflé par Dieu.

Les relations sexuelles avec un lien dans le cœur mais sans cohabitation blessent aussi cet amour des époux.

Mais, parfois, et même de plus en plus souvent, il y a cohabitation, lien fidèle et relations sexuelles dans des conditions concrètes semblables en tout à celles d'un mariage civil ou sacramentel, mais sans union juridique et sans sacrement. Ici, ne devons-nous pas être attentif à ne pas nier et à parfois reconnaître une possible grâce du mariage que la fidélité des partenaires peut exprimer ?

Car, surtout dans notre société contemporaine, on est bien obligés de constater que beaucoup s'engagent dans les liens naturels sans égard pour les liens juridiques ou rituels.

Mais, les liens juridiques et rituels ne créent pas un mariage, ils le consacrent et l'établissent dans l'ordre civil ou dans l'ordre religieux. N'oublions pas que le sacrement du mariage est un signe et un moyen de la présence de Dieu dans le couple des époux qui précède toujours ceux qui reçoivent un sacrement. C'est Lui qui les unit avant que les époux ne reconnaissent et ne s'engagent dans cette union que Dieu réalise.

Si Sa Sainteté le Pape François s'est exprimé du point de vue juridique du droit canon, un juriste peut le comprendre, mais, pour l'immense majorité des chrétiens et des non chrétiens, ses paroles paraissent pouvoir être mal comprises par un grand nombre dans le sens commun des mots.

Ne risquent-elles pas de décourager ceux qui ont la vocation du mariage par un doute excessif de leur propre conscience des engagements du mariage (Puis-je me prétendre mieux éclairé que la grande majorité de ceux qui ne font qu'un mariage nul malgré leur bonne volonté ?) ?

Ne risquent-elles pas d'affaiblir ceux qui doutent de leur union après plusieurs années de mariage et découvrent, par un examen de conscience actuel, toutes les limites de ce dont ils avaient conscience lors de leur mariage sacramentel ?

Ne risquent-elles pas d'inciter les époux séparés, voire divorcés, à aller chercher dans les faiblesses de leur conscience des motifs de renoncer à leur mariage sacramentel ?

Les paroles du Pape pourront cependant avoir un effet positif dans les explications ultérieures.

Car, il faut bien constater qu'on va actuellement loin, beaucoup plus loin que jadis, jusqu'à faire dépendre le sacrement de la subjectivité des consciences.

Faire dépendre la validité d'un sacrement de la conscience de celui qui le reçoit est très délicat.

N'est-ce pas une voie qui va révéler ses limites au fur et à mesure de l'importance de l'attention qui lui est portée ?

Le droit canon n'est et ne peut être que du droit, de la réglementation de la discipline dans l'Église, dont les clés sont confiées au Pape qui a le pouvoir (juridique) de lier et de délier.

Mais, un mariage nul, selon le droit canon, ce n'est pas nécessairement un mariage inexistant mais seulement un mariage déclaré juridiquement non valide et sans effet. C'est « *comme* » s'il n'avait pas existé.

Le non juriste peut toujours dire et constater qu'il a existé et que sa réalité concrète demeure.

C'est un peu comme la vérité des paroles du Pape.

Selon le site officiel du Vatican, il a « *dit* » que « *une partie* » des mariages sacramentels sont nuls. C'est une « *vérité* » officielle.

Mais, chacun sait qu'en réalité, la vérité historique est autre.

Le droit canon, comme toute vérité juridique en général, est une fiction, une construction artificielle de la réalité pour gérer la discipline dans l'Église.

Elle ne correspond pas complètement, et même parfois pas du tout, à la vérité historique, à la vérité réelle, concrète.

Le Pape François paraît préoccupé par la question de l'exclusion disciplinaire et juridique des divorcés remariés civilement et le droit canon qui concerne cette question paraît dans un état interpellant.

Quand la nullité d'un acte juridique affecte une « *grande* » majorité, c'est le droit qui l'organise (ici, le droit canon) qui est en cause et sa révision en profondeur peut devenir une priorité.

L'Église ne pourra que se remettre sans cesse à l'écoute des paroles du Christ qui ne concernent pas principalement ni a fortiori uniquement le mariage sacramentel organisé par le droit canon, mais le mariage naturel.

N'est-ce pas le mariage naturel, celui qui existe depuis Adam et Ève, que Jésus a révélé comme un sacrement en exprimant sa volonté que l'homme ne sépare pas « *ce que Dieu a uni* » ?

Et ce mariage naturel dépend-t-il des critères subjectifs de la conscience que le droit canon actuel retient comme essentiels pour le mariage sacramentel ?

Lorsqu'un mariage naturel est constaté et qu'il a été consacré par un mariage sacramentel, est-il bon et juste de déclarer « *nul* » ce mariage sacramentel, dans le chef de divorcés, du fait d'un défaut de la conscience subjective individuelle de l'un ou des époux divorcés en cause ?

Le Pape François présente très exactement les éléments de la réalité qu'il faut considérer : « *ils, les époux, disent : « Oui, pour toute la vie », mais ils ne savent pas ce qu'ils disent, car ils ont une autre culture. Ils le disent et ils sont de bonne volonté, mais ils n'en ont pas la conscience...* ».

Puisque c'est Dieu lui-même qui unit ceux qui se marient, puisque la grâce de tout sacrement vient de Dieu et que ce n'est pas un don de Dieu mais seulement son efficacité qui peut dépendre de celui qui le reçoit, le mariage qui est l'œuvre de Dieu lui-même demande-t-il davantage pour exister, outre les éléments objectifs (la vie commune, le lien et une seule chair, conformément au modèle du premier couple indiqué par le Christ), que la « *bonne volonté* » ?

Les paroles du Christ sur l'indissolubilité du mariage ne s'adressent-elles qu'aux catholiques unis par un sacrement de mariage canonique valide ?

Faut-il nier la réalité d'un mariage naturel et sacramentel, dont la réalité objective est présente, parce que les époux « *ne savent pas* » et « *n'en ont pas la conscience* » ?

Qui peut prétendre « *savoir* » et « *avoir la conscience* » de la grâce de Dieu ?

Lorsque le souffle d'amour de Dieu unit un homme et une femme, gardons-nous de déclarer nul ce que Dieu a uni.

L'Évangile, n'est-il pas un appel à se tourner, à se convertir vers Dieu, pour nous libérer du joug de nous-mêmes ?

Attention de ne pas nier, rejeter ou entraver ce souffle de Dieu par un examen de conscience davantage tourné vers soi-même que vers Dieu.

Attention de ne pas se détourner de la grâce de Dieu par un examen de conscience tel que chacun ne pourrait y découvrir que sa profonde et désespérante incapacité pécheresse à répondre de manière satisfaisante au don de Dieu.

Certains considèrent que les juges ecclésiastiques sont laxistes et n'appliquent pas bien le droit canon. Mais, est-ce les juges ou le droit canon qu'il faut mettre en cause ?

Le droit est une science complexe et il me semble difficile de considérer que tous (ou quasi tous) les juges ecclésiastiques se trompent lorsqu'ils appliquent le droit matrimonial de l'Église.

Dans un état de droit ordinaire, lorsque les juges disent le droit et le font de manière unanime ou à une large majorité, il est vain de contester le droit appliqué. En cas de désaccord, il ne reste que la possibilité de faire voter d'autres lois.

Suliko écrit : « *Faire dépendre une institution aussi importante que le mariage de critères aussi subjectifs que l'immaturité ou la jeunesse des conjoints, l'absence de foi ou d'état de grâce, etc. n'est pas conforme à ce qu'a toujours enseigné l'Église.* ».

C'est la bonne question.

Mais, pour savoir ce qu'en dit le droit canon actuel, nous sommes bien obligés de constater ce qu'en disent les juges ecclésiastiques unanimes (ou quasi) et de nous y référer.

C'est ici que les déclarations du Pape François sont importantes car elles nous font observer que le droit canon actuel aboutit aujourd'hui à pouvoir considérer comme nuls la majorité des mariages sacramentels et permet quasiment à tous les divorcés remariés civilement d'obtenir une déclaration de nullité de leur mariage sacramentel.

Les propos du pape n'entrent pas dans les nuances juridiques mais me semblent un constat sincère qui invite à une réflexion en profondeur de la place prépondérante que le droit canon a donné à la conscience subjective dans la validité d'un mariage sacramentel.

La question est difficile et ne peut être simplement évacuée par une critique des décisions des juges ecclésiastiques.

Dans l'Évangile, Jésus nous dit que « *au commencement du monde, quand Dieu créa l'humanité, il les fit homme et femme. À cause de cela, l'homme quittera son père et sa mère, il s'attachera à sa femme,*

et les deux ne feront qu'une seule chair. Ainsi, ils ne sont plus deux mais une seule chair. Donc, ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas ! » (Mc 10,8-9 ; Mt 19,4-6).

Nous connaissons si bien ces paroles que nous risquons de ne plus entendre en profondeur à quel point cet enseignement du Christ est une lumière inouïe pour toute l'humanité au moment où les discussions religieuses sur le mariage se concentrent souvent sur la discipline des sacrements au sein de l'Église, par rapport aux seuls baptisés.

C'est bien sûr très important, mais n'oublions pas que la parole du Christ sur le mariage concerne tous les hommes, chrétiens ou non, croyants ou non.

Le pape Pie XI, dans l'encyclique **Casti Connubii** écrit : « *ces paroles du Christ s'appliquent à n'importe quel mariage, même seulement naturel et légitime ; car cette indissolubilité convient à tout vrai mariage, qui, par elle, pour ce qui est de la rupture du lien, est soustrait au bon plaisir des parties et à toute-puissance séculière...*

Pie VI, d'heureuse mémoire, écrivait avec une grande sagesse à l'évêque d'Eger : « Par où il est évident que même dans l'état de nature, et, en tout cas, bien avant d'être élevé à la dignité d'un sacrement proprement dit, le mariage a été divinement institué de manière à impliquer un lien perpétuel et indissoluble, qu'aucune loi civile ne peut plus dénouer ensuite. C'est pourquoi, bien que le mariage puisse exister sans le sacrement — c'est le cas du mariage entre infidèles, — il doit, même alors, puisqu'il est un mariage véritable, garder — et il garde, en effet — ce caractère de lien perpétuel qui, depuis l'origine, est de droit divin, tellement inhérent au mariage qu'aucune puissance politique n'a de prise sur lui. Aussi bien, quel que soit le mariage que l'on dit contracté, ou bien ce mariage est contracté en effet de façon à être effectivement un mariage véritable, et alors il comportera ce lien perpétuel inhérent, de droit divin, à tout vrai mariage ; ou bien on le suppose contracté sans ce lien perpétuel, et alors ce n'est pas un mariage, mais une union illicite incompatible comme telle avec la loi divine : union dans laquelle, en conséquence, on ne peut ni s'engager ni demeurer. » (Pie VI, Rescript. ad Episc. Agriens., 11 juillet 1789) ».

Selon le Catéchisme de l'Église Catholique, « *La communauté profonde de vie et d'amour que forme le couple a été fondée et dotée de ses lois propres par le Créateur. Dieu lui-même est l'auteur du mariage. La vocation au mariage est inscrite dans la nature même de l'homme et de la femme, tels qu'ils sont issus de la main du Créateur. Le mariage n'est pas une institution purement humaine... leur amour mutuel devient une image de l'amour absolu et indéfectible dont Dieu aime l'homme... Que cela signifie une unité indéfectible de leurs deux vies, le Seigneur Lui-même le montre.* » (n°s 1603 à 1605).

Dès les origines, il a été donné à Adam et Ève de pouvoir transmettre leur vie nouvelle à toute leur descendance biologique dans la nature.

Ce que le Christ nous révèle dans l'Évangile, c'est que cette transmission dans la nature, que le péché originel n'a pas supprimée, ne concerne pas seulement la transmission d'une immortalité de l'âme la rendant capable de partager éternellement la vie de Dieu, mais aussi la transmission d'une attirance entre l'homme et la femme par laquelle Dieu lui-même reproduit jusqu'à la fin des temps le lien conjugal d'Adam et Ève, qui est l'image du lien conjugal du Christ et de son Église, dans tous les couples qui s'unissent comme Adam et Ève .

Pourquoi Dieu a-t-il créé l'humain à son image en le créant homme et femme ? N'est-ce pas parce que c'était nécessaire pour leur permettre, par leur amour mutuel, de partager la vie éternelle d'amour de Dieu, dans une humanité à l'image et à la ressemblance de la communion d'amour qui fait vivre la Trinité de toute éternité ?

Pourquoi les a-t-il unis ? N'est-ce pas, de même, parce qu'il fallait créer en eux l'amour même de la vie de Dieu pour les faire vivre comme Dieu, pour leur permettre de partager sa vie d'amour.

C'est ce lien d'amour qui a achevé la création de l'humanité à l'image de Dieu qui est une Trinité d'amour, qui a achevé de façonner l'âme humaine de manière à lui permettre de partager la vie éternelle d'amour de Dieu.

Ce lien conjugal ne fut pas une rajoute à une création achevée. Il fut, dans le jardin spirituel d'Eden, le dernier acte du Créateur réalisant l'humanité à son image. Jésus nous révèle que Dieu n'a pas seulement créé l'homme et la femme, mais qu'il les a aussi unis Lui-même.

Cet achèvement s'est produit dans une communion d'amour entre Adam et Ève avec leur Créateur dont le Christ a révélé la transmission à toutes les générations ultérieures.

Ce souffle d'amour n'a pas été donné qu'une seule fois à Adam et Ève dans un passé révolu.

Des attirances et inclinations, inscrites dans la nature elle-même, attirent sans cesse des hommes et des femmes de toutes nations et de toutes races à s'attacher comme Adam et Ève, à réaliser par leur amour conjugal, le lien puissant de vie par lequel Dieu a insufflé dans l'humanité une vie d'amour capable de partager sa propre vie.

Le Christ nous révèle que le mariage d'Adam et Ève est une œuvre de Dieu qui se renouvelle dans tous les couples semblables de leur descendance. Il concerne de manière universelle tous les hommes de toutes les générations et en tout lieu, sans distinction entre chrétiens ou non chrétiens.

L'enseignement de Jésus nous montre désormais le mariage, qui ne paraissait qu'une institution humaine consolidée par l'un des dix commandements, comme un signe et un moyen d'une action renouvelée de Dieu Lui-même.

Ainsi, avant de devenir un sacrement formel, le mariage a d'abord été indiqué par le Christ comme un sacrement naturel. Un sacrement où depuis l'origine, dans chaque union semblable à celle d'Adam et Ève, un homme et une femme réalisent volontairement dans leur vie un acte de Dieu Lui-même, auquel ils collaborent même lorsqu'ils n'en sont pas conscients.

Bien avant d'être un sacrement chrétien, le mariage est un sacrement naturel qui permet à des inclinations dans l'homme et la femme de désirer et d'accueillir une union voulue et réalisée par Dieu lui-même.

Le pape Léon XIII, dans l'encyclique ***Arcanum divinae*** écrit : « *le sacrement de mariage existe chez les fidèles et chez les infidèles... le mariage est un sacrement, parce qu'il est un signe sacré qui produit la grâce et offre l'image des noces mystiques du Christ avec l'Église* ».

Le sacrement du mariage est pour tous. Le mariage qui est signe et moyen de la présence de Dieu se réalise encore aujourd'hui partout et toujours lorsqu'il y a un vrai mariage semblable à celui de nos premiers parents.

Chaque fois qu'une telle union se réalise sur la terre, la lumière fondamentale du Christ, l'action créatrice de Dieu et l'image de Dieu Créateur viennent surgir dans l'humanité créée avec toute la puissance inégalable de Dieu Lui-même.

Le souffle divin se renouvelle et est présent dans l'amour inouï qui peut surgir entre un homme et une femme qui s'unissent comme nos premiers parents.

Ainsi, comme le lien du Saint Esprit dans la Trinité divine, Dieu lui-même se fait lien dans une seule chair formée par un homme et une femme qui, ainsi, ne sont plus deux, mais une seule chair formée par trois personnes : l'homme, la femme et Dieu qui les fait un comme l'Esprit Saint fait un avec le Père et le Fils.

Ainsi encore, l'homme et la femme mariés deviennent ensemble une image de Dieu Trinité par la présence de Dieu qui les unit.

Et, parce qu'il est une œuvre de Dieu lui-même, Jésus a déclaré un tel mariage indestructible, indissoluble dans le cœur de tous les hommes qui le choisissent, même lorsqu'ils n'en ont aucune conscience.

Un tel mariage est non seulement une image qui figure les noces du Christ et de l'Église, mais il incorpore un lien divin de Dieu lui-même parce que, dès l'origine, Dieu a mystérieusement intégré dans la nature de l'homme et de la femme tout ce qui était nécessaire pour leur permettre de reproduire entre eux le lien conjugal créé par Dieu, aussi sûrement qu'un prêtre peut reproduire la présence du corps et du sang du Christ.

Le mariage devient ainsi Eucharistie, c'est-à-dire une action de grâce, un don qui rend Dieu présent dans un lien entre deux époux.

Comme dans le sacrement de l'Eucharistie, c'est Dieu lui-même qui se fait chair chaque fois qu'il unit un homme et une femme à travers leur propre volonté amoureuse comme il l'a fait pour Adam et Ève dans l'Eden. Dans l'Eucharistie, il se fait corps et sang de chair. Dans le mariage, il se fait lien dans la chair pour les époux.

De même que l'amour du Christ se renouvelle et est sans cesse présent à nouveau dans chaque Eucharistie par l'acte volontaire d'un homme prêtre et un don de Dieu, qui, ensemble, réalisent une transsubstantiation qui rend le Christ présent sous les espèces du pain et du vin de sorte que celles-ci deviennent réellement le corps et le sang du Christ, quelles que soient les qualités et l'état de conscience du prêtre, l'enseignement de Jésus nous révèle qu'une transsubstantiation semblable se produit de la même manière lorsqu'un nouveau couple se constitue comme celui d'Adam et Ève.

Dans l'Eucharistie, un même corps divin. Dans le mariage, un même lien divin.

Voici un enseignement sûr que le Christ adresse à toute l'humanité, et pas seulement aux chrétiens : Dieu unit lui-même. Dieu crée un lien substantiellement identique à celui qu'il a réalisé entre Adam et Ève, chaque fois qu'un homme et une femme de leur descendance s'unissent de la même manière.

Quelles que soient les fautes, les blasphèmes, les inconsciences et les faiblesses des hommes, un miracle eucharistique se reproduit d'innombrables fois dans l'histoire depuis Adam et Ève.

Ce miracle, inscrit dans la nature créée depuis les origines de l'humanité, insuffle sans cesse le souffle divin d'amour et de vie des origines dans l'humanité et la création toute entière. Il fait entrer le souffle divin d'amour avec autant de puissance et d'efficacité qu'au premier jour de l'humanité.

Ce miracle qui se reproduit sans cesse insuffle dans toute la création l'amour de Dieu, son amour pour l'humanité. Il préfigure depuis les origines l'amour du Christ et de l'Église.

La force d'amour de ce miracle perpétuel est un bienfait qui innerve la vie de l'humanité tout au long de son histoire comme un levain dans la pâte sans lequel le péché et la mort déborderaient de toutes parts.

Le Christ nous invite à veiller soigneusement à ce trésor eucharistique perpétuel. Ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas.

Dans ce trésor, le Christ lui-même, par qui tout a été fait, est présent.

Que l'Église ne cesse jamais de veiller soigneusement à proclamer cette grâce donnée à tous les hommes et à bénir les hommes et femmes de toutes nations, de toutes religions et de toutes convictions qui, dans un élan d'amour, quittent père et mère pour s'attacher l'un à l'autre et former une seule chair.

Même s'ils ne le savent pas, c'est Dieu Lui-même qui les unit par un lien indissoluble.

Carmela écrit : « *D'un point de vue plus terre à terre, le mariage c'est : les enfants, le travail, la cuisine, le ménage, les courses.* »

Oui, les charges peuvent être fades et lourdes. Parfois, notre plat quotidien n'a guère de goût lorsqu'il manque de lumière et d'amour pour l'assaisonner. Mais, parfois aussi, dans le terre à terre, notre cœur peut se remplir d'un sel qui donne de la saveur.

La théologie n'est qu'un pot de sel dans lequel nous pouvons puiser pour y prendre une pincée qui peut donner du goût à notre plat, qui peut allumer un feu qui réchauffe et éclaire dans le froid et l'obscurité.

À chacun de prendre la quantité qui lui convient pour donner à son plat la saveur qu'il aime.

Normalement, la vie et ses activités concrètes ordinaires ne sont pas fades, mais, dans la souffrance ou une perspective terre à terre sans autre horizon, il faut admettre, comme le relevait Carmela, que les activités concrètes peuvent parfois paraître lourdes ou fades.

Personnellement, j'ai ressenti la brève réaction de Carmela en ce sens qu'elle trouvait mes réflexions trop « *idéales* » ou « *théoriques* » par rapport aux difficultés concrètes de la vie. Et, hélas... c'est bien vrai.

Dans une réflexion théologique qui essaie de progresser dans l'intelligence de la foi, il est parfois impossible d'éviter une certaine complexité de la réflexion avec des longueurs théoriques autant qu'un manque de nuances dans les résumés nécessaires.

Heureusement que d'autres peuvent venir corriger, compléter et nuancer.

Le rappel de la réalité terre à terre est utile pour nous rappeler qu'il vaut mieux éviter de goûter le sel à cuillère.

C'est bien cela que chacun peut, en effet, comprendre.

Et vous avez raison de considérer que le sens spirituel du mariage n'est que du vent sans la réalité concrète qu'il habite.

Ce qui m'interpelle, ce n'est pas la vérité de votre réflexion, mais son rappel ici et en réponse aux réflexions de ce sujet, comme si ce sujet n'était que spirituel ou, du moins, insuffisamment concret.

Un mariage, c'est concret.

Lorsqu'un homme et une femme s'unissent comme l'ont fait Adam et Ève en premiers, c'est concret. Quitter père et mère, s'attacher, une seule chair, c'est concret.

Lorsqu'un homme est attiré par une femme, ou réciproquement, et envisage de se lier de cette manière, c'est concret.

Lorsqu'une personne mariée est tentée de se lier avec une autre personne que son conjoint, sait-elle encore aujourd'hui que Dieu Lui-même l'a unie « *définitivement* » à son conjoint ou croit-elle davantage, selon une expression fréquente que son mariage est une réalité concrète qui peut échouer « *définitivement* » ?

Lorsque des jeunes se marient aujourd'hui doivent-ils prudemment considérer, de manière concrète, que leur mariage peut échouer définitivement ou peuvent-ils croire la parole du Christ qui leur dit que c'est Dieu lui-même qui unit par un lien que l'homme ne peut plus séparer ?

Lorsqu'une personne mariée se présente pour faire bénir ou accueillir dans l'Église une autre union, est-il vrai que le lien du mariage antérieur est toujours présent, que son conjoint reste son conjoint donné par Dieu, et que, même dans une situation d'échec qui paraît irrémédiable dans le présent, son mariage reste une grâce vivante et une communion divine à l'image de Dieu, donnée par Dieu dans sa vie ? Ou serait-il vrai que ce lien a « *définitivement* » échoué ?

Le prétendu échec définitif de certains mariages sur la base duquel beaucoup de propositions de changements sont aujourd'hui envisagées est-il une vérité ou une erreur concrète ?

Un vrai mariage peut-il échouer définitivement ?

Le parcours concret d'un être humain peut être chaotique, rempli de chutes, d'infidélités et d'échecs.

L'homme peut abandonner, mais Dieu n'abandonne jamais.

Et ce mystère spirituel s'accomplit dans la réalité concrète de chaque mariage qu'un homme et une femme ont noué comme Adam et Ève. L'indissolubilité n'est pas une abstraction spirituelle, c'est une vérité concrète que l'homme a seulement la possibilité de nier, à laquelle l'homme peut ne pas croire.

Mais, personne ne pourra effacer les paroles de Jésus.

Un surplus de nuances est certainement nécessaire.

En indiquant que le mariage est « *une grâce donnée à tous les hommes* », il convient d'ajouter cependant que tous les humains n'ont pas la vocation à se marier et que l'union au Christ est un mariage bien supérieur au mariage naturel.

Lorsque j'écris que le mariage est une grâce « *donnée* » à « *tous les hommes* », je veux dire, bien sûr, par le mot « *donnée* », que cette grâce est « *mise à la disposition* » de toute l'humanité, de toutes les générations et des humains de toutes convictions ou religions et cette expression ne veut évidemment pas dire que cette grâce est « *attribuée* » ou « *imposée* » à tous les « *individus* », ni que tous les individus sont appelés à se marier, ni qu'il n'y a pas d'autre vocation que le mariage.

Les Écritures autant que la tradition de l'Église n'ont cessé de montrer la valeur du célibat consacré et le célibat subi est certainement une souffrance pour laquelle Dieu lui-même a une affection d'autant plus grande.

La grâce de Dieu pour chaque célibataire vient sans aucun doute lui ouvrir d'autres portes qui peuvent ouvrir une voie supérieure à celle du mariage dans les noces du Christ et de son Église.

À notre époque, beaucoup d'efforts supplémentaires restent nécessaires pour que la catéchèse puisse répondre aux nombreuses interpellations complexes des réalités actuelles avec une clarté suffisante que nous essayons tous de puiser dans la lumière du Christ.

Belin écrit : « *On a cette façon de contemporaine de présenter le mariage comme un bien "ultime" et non comme un bien de "moyen" et cela brouille les cartes, je cite d'abord saint Augustin pour mieux illustrer ma pensée : « Il est à remarquer que parmi les dons de Dieu, il en est que l'on doit rechercher pour eux-mêmes, tels sont la sagesse, la santé, l'amitié; il en est d'autres qui ne sont nécessaires que comme moyens, tels sont la science, la nourriture, la boisson, le sommeil, le mariage et les relations conjugales. Parmi les derniers actes les uns sont nécessaires à la sagesse, telle est la science; les*

autres sont nécessaires à la santé, tels sont la nourriture, le breuvage, le sommeil; d'autres enfin sont nécessaires à l'amitié, comme le mariage et l'acte qui lui est propre ; car c'est sur lui que repose la propagation du genre humain, pour qui les relations de l'amitié sont un bien si grand. Quant aux biens qui sont nécessaires comme moyens celui qui n'en use pas dans le but qui leur est assigné, pèche tantôt véniellement, tantôt mortellement »

Je trouve que dans votre présentation le mariage est vu comme un bien "ultime" c'est à dire on présente les beautés du mariage, en nous laissant implicitement croire qu'en y participant on accomplit ainsi un bien "ultime", et cela nous donne alors un motif de fierté personnelle. Je le pense parce que parallèlement elle ne dit pas les exigences auxquelles ce bien nous engage. Pourtant le mariage c'est pour une mission précise qui est de chercher à procréer et à éduquer les enfants en vue du royaume, et si on n'accomplit pas cette mission on pèche. En d'autres termes, toute fin autre que cette finalité fera qu'on pèche soit véniellement soit mortellement car on a détourné le moyen de la fin que Dieu a voulu. Ceci dit, "l'amour" (dans le sens où on dit qu'on est amoureux, ou qu'on "fait l'amour") n'est pas un bien "ultime" dans le mariage. ».

Votre notion de bien de « moyens » me semble justifiée et intéressante pour bien et mieux comprendre la réalité du mariage et aussi la valeur du célibat choisi ou même subi.

De ce point de vue, le mariage n'est pas, en effet, un bien « ultime ». Depuis les origines, le bien ultime, c'est l'harmonie avec Dieu.

La notion de bien « ultime » est cependant ambiguë ici car le mot « ultime » est susceptible d'un double sens par rapport à la création.

En effet, le mariage est « l'ultime » action de Dieu lors de la création et, selon les paroles du Christ, cette ultime action de Dieu se reproduit dans les mariages semblables ultérieurs de l'humanité.

De ce point de vue, pour prolonger vos réflexions sans vouloir les contredire, le mariage nous est révélé par le Christ, comme un « moyen », parmi d'autres, pour prolonger l'action créatrice « ultime » de Dieu et y participer.

Mais, dans l'extrait cité, St Augustin mentionne bien « l'amitié » parmi les « dons de Dieu ... que l'on doit rechercher pour eux-mêmes » et, parmi les actes qui peuvent être « nécessaires » à l'amitié, St Augustin cite « le mariage et l'acte qui lui est propre ».

Entre des époux, c'est avant tout une amitié de communion totale des personnes (corps, esprit et âme) qui est la réalité principale du mariage et cette réalité est un bien en soi.

Belin écrit : « Lorsque l'union conjugale des époux ne vise pas la procréation, je partage alors totalement le point de vue de saint Augustin selon qui c'est un péché véniel. »

Belin interprète ici St Augustin en oubliant l'amitié des époux que St Augustin a considéré comme un don de Dieu à rechercher pour lui-même.

Lorsque St Augustin écrit que « celui qui n'en use pas dans le but qui leur est assigné, pèche tantôt véniellement, tantôt mortellement », cela concerne certes les « biens nécessaires comme moyens » (dont le mariage et l'acte qui lui est propre), mais Belin oublie que le but assigné au mariage et à l'acte qui lui est propre dans l'extrait qu'il cite est « l'amitié » (ici, la communion des époux) que St Augustin présente comme un don de Dieu à rechercher pour lui-même.

Si l'on retire les multiples précision accessoires, St Augustin nous dit clairement ceci : « parmi les dons de Dieu, il en est que l'on doit rechercher pour eux-mêmes, tels ... l'amitié; il en est d'autres qui ne sont nécessaires que comme moyens, tels ... le mariage et les relations conjugales... nécessaires à l'amitié... celui qui n'en use pas dans le but qui leur est assigné, pèche tantôt véniellement, tantôt mortellement ».

Cet extrait vient du texte de St Augustin intitulé « *De ce qui est bien dans le mariage* », dans lequel il écrit aussi que « *l'union de l'homme et de la femme est en elle-même un bien réel ...*

L'honorabilité du mariage ne résulte pas seulement de la création des enfants, mais encore du besoin naturel à des sexes différents de faire entre eux société. Autrement le mariage ne serait pas convenable entre vieillards, surtout s'ils avaient perdu leurs enfants ou s'ils n'en avaient jamais eu. Or ce mariage entre vieillards, tous le regardent comme légitime; l'ardeur juvénile des époux n'existe plus, mais il suffit que l'affection les unisse » (n° 3)

Ceci étant, St Augustin insiste et détaille certes divers autres points de vue sur le mariage, sans guère détailler l'amitié des époux et la valeur du mariage comme bien en lui-même.

Quoi qu'il en soit, la valeur du mariage mise en évidence par le Christ n'a rien à craindre des nuances et des précisions qui peuvent et parfois doivent être apportées pour ne pas tomber dans des caricatures qui peuvent enfermer de manière fausse les trésors que Dieu met à notre disposition.

Lorsqu'un trésor de Dieu est enfermé faussement, il a déjà quitté la pièce.

Merci Belin de veiller à garder les fenêtres ouvertes.

Belin écrit : « *La nouvelle création se fait en Jésus et l'homme est maintenant invité à se placer sous la perspective de la seconde création et non sous la perspective de la première. Alors que sous la première création l'homme était invité à quitter ses parents pour s'attacher à sa femme, sous la seconde création l'homme est invité à tout quitter y compris sa femme et ses enfants pour s'attacher à Jésus... »*

La nouvelle création nous conduit bien sûr plus loin et dépasse en excellence tout ce qui l'a précédée.

Mais, la perspective de la création originelle n'a pas perdu de sa valeur. C'est ce que l'enseignement du Christ nous révèle.

Belin écrit : « *Est ce qu'on croit que c'est par une éducation et une prise en charge totale d'un enfant dès sa conception qu'on a le plus d'aptitude à faire de nouveaux disciples? Alors on peut se marier. Donc on ne devrait pas se marier d'abord parce qu'on est amoureux, être amoureux peut être important pour trouver son(sa) partenaire et rendre les chose faciles pour les débuts, mais en arrière plan on doit savoir que ce qui est visé c'est chercher à procréer en vue de faire des nouveaux disciples. »*

Le lien sacré du mariage a toute sa valeur même pour des époux qui ne peuvent avoir d'enfant ou qui sont devenus trop âgés pour encore en avoir.

Il ne faut évidemment pas nier le lien qui existe entre le mariage et la procréation. Il n'y a pas de véritable amour conjugal sans ouverture à la vie. Mais, cette ouverture ne veut pas dire que la fécondité est la finalité principale du mariage ou le but poursuivi par les époux, comme si l'enfant à venir avait plus d'importance que l'amour mutuel des époux ou que cet amour par lequel Dieu crée une communion à son image n'avait pas une valeur sacrée en lui-même.

La question est importante tant pour ne pas donner un excès d'importance ou une priorité à l'enfant possible d'une union que pour ne pas affaiblir la valeur prépondérante de l'amour des époux qui est à l'image de la communion d'amour de Dieu qui unit le Père le Fils et l'Esprit Saint.

Ni dans le jardin d'Eden, ni dans l'enseignement du Christ sur le mariage, il n'est fait mention de la procréation. La procréation n'y est pas évoquée explicitement en relation avec le mariage.

Lors de la création, le commandement « *Soyez féconds et multipliez-vous* » a été adressé tant aux animaux (Gn 1, 22) qu'aux humains (Gn 1, 28).

L'éblouissement amoureux entre les époux, dans le récit d'Adam et Ève, a toute sa valeur indépendamment de leur descendance. Il en va de même pour l'indissolubilité de leur union indiquée par le Christ.

Mais, pour éviter toute déduction hâtive et erronée qui voudrait dissocier fautivement le mariage de l'ouverture à la vie, tant l'évangile de St Matthieu que celui de St Marc nous racontent qu'immédiatement après son enseignement sur le mariage, Jésus a pris des petits enfants dans ses bras et a déclaré à ses disciples : « *Laissez venir à moi les petits enfants* » !

Il me semble que, dans plusieurs textes du magistère, on peut relever que l'amour des époux est premier, même si la procréation est « *aussi* » une finalité du mariage.

Cette prépondérance est soulignée en gras et italiques dans les trois extraits qui suivent.

Selon le Catéchisme de l'Église Catholique, « " *Les actes qui réalisent l'union intime et chaste des époux sont des actes honnêtes et dignes. Vécus d'une manière vraiment humaine, ils signifient et favorisent le don réciproque par lequel les époux s'enrichissent tous les deux dans la joie et la reconnaissance* " (GS 49, § 2). La sexualité est source de joie et de plaisir : Le Créateur lui-même (...) a établi que dans cette fonction [de génération] les époux éprouvent un plaisir et une satisfaction du corps et de l'esprit. Donc, les époux ne font rien de mal en recherchant ce plaisir et en en jouissant. Ils acceptent ce que le Créateur leur a destiné. Néanmoins, les époux doivent savoir se maintenir dans les limites d'une juste modération (Pie XII, discours 29 octobre 1951).

Par l'union des époux se réalise la double fin du mariage : le bien des époux eux-mêmes et la transmission de la vie. On ne peut séparer ces deux significations ou valeurs du mariage sans altérer la vie spirituelle du couple ni compromettre les biens du mariage et l'avenir de la famille. L'amour conjugal de l'homme et de la femme est ainsi placé sous la double exigence de la fidélité et de la fécondité. » (n°s 2362 et 2363).

Selon le pape saint Jean-Paul II, dans l'Exhortation apostolique ***Familiaris Consortio***, « Comme chacun des sept sacrements, le mariage est aussi un symbole réel de l'événement du salut, mais à sa manière propre. « Les époux y participent en tant qu'époux, à deux, comme couple, à tel point que ***l'effet premier et immédiat du mariage*** (res et sacramentum) n'est pas la grâce surnaturelle elle-même, mais le lien conjugal chrétien, ***une communion à deux typiquement chrétienne parce que représentant le mystère d'Incarnation du Christ et son mystère d'alliance.*** Et le contenu de la participation à la vie du Christ est aussi spécifique : l'amour conjugal comporte une totalité où entrent toutes les composantes de la personne - appel du corps et de l'instinct, force du sentiment et de l'affectivité, aspiration de l'esprit et de la volonté - ; ***il vise une unité profondément personnelle, celle qui, au-delà de l'union en une seule chair, conduit à ne faire qu'un cœur et qu'une âme*** ; il exige l'indissolubilité et la fidélité dans la donation réciproque définitive ; et il s'ouvre sur la fécondité (cf. encyclique *Humanae vitae*, n. 9). En un mot, il s'agit bien des caractéristiques normales de tout amour conjugal naturel, mais avec une signification nouvelle qui, non seulement les purifie et les consolide, mais les élève au point d'en faire l'expression de valeurs proprement chrétiennes » (n° 13).

Mais, « *même dans les cas où la procréation est impossible, la vie conjugale garde toute sa valeur.* » (id. n° 14).

Et, « *Là où il n'y a pas d'estime pour le mariage, il ne peut pas y avoir non plus de virginité consacrée ; là où l'on ne considère pas la sexualité humaine comme un grand don du Créateur, le fait d'y renoncer pour le Royaume des cieux perd son sens.* » (id., n° 16)

Selon le pape saint Paul VI dans l'encyclique *Humanae Vitae*, « Dans cette lumière apparaissent clairement les notes et les exigences caractéristiques de l'amour conjugal, dont il est souverainement important d'avoir une idée exacte.

C'est **avant tout** un amour pleinement humain, c'est-à-dire à la fois sensible et spirituel. Ce n'est donc pas un simple transport d'instinct et de sentiment, mais aussi et surtout un acte de la volonté libre, destiné à se maintenir et à grandir à travers les joies et les douleurs de la vie quotidienne, de sorte que les époux deviennent un seul cœur et une seule âme et atteignent ensemble leur perfection humaine.

C'est ensuite un **amour total**, c'est-à-dire une forme toute spéciale d'amitié personnelle, par laquelle les époux partagent généreusement toutes choses, sans réserves indues ni calculs égoïstes. Qui aime vraiment son conjoint ne l'aime pas seulement pour ce qu'il reçoit de lui, mais pour lui-même, heureux de pouvoir l'enrichir du don de soi.

C'est encore un amour **fidèle et exclusif** jusqu'à la mort. C'est bien ainsi, en effet, que le conçoivent l'époux et l'épouse le jour où ils assument librement et en pleine conscience l'engagement du lien matrimonial. Fidélité qui peut parfois être difficile, mais qui est toujours possible et toujours noble et méritoire, nul ne peut le nier. L'exemple de tant d'époux à travers les siècles prouve non seulement qu'elle est conforme à la nature du mariage, mais encore qu'elle est source de bonheur profond et durable.

C'est enfin un **amour fécond, qui ne s'épuise pas dans la communion entre époux**, mais qui est destiné à se continuer en suscitant de nouvelles vies. " Le mariage et l'amour conjugal sont ordonnés par leur nature à la procréation et à l'éducation des enfants. De fait, les enfants sont le don le plus excellent du mariage et ils contribuent grandement au bien des parents eux-mêmes » (n° 9).

L'échange sur un tel sujet peut être rendu difficile par des perceptions différentes des mots « amour » et « finalité » qui peuvent faire paraître de faux désaccords qui peuvent être éclaircis.

Belin semble distinguer l'amour eros de l'amitié de l'amour eros de l'union.

Si vous considérez l'amour comme l'eros, et particulièrement comme la relation sexuelle (dans le sens de l'expression « *faire l'amour* »), alors il est juste de ne pas considérer cet amour comme une valeur en soi, ni comme la finalité principale du mariage.

Se marier dans le but principal de satisfaire un instinct, cela rejoint plutôt la lutte contre la concupiscence que Belin évoque par ailleurs. Difficile d'y voir une valeur, un bien ou une finalité principale de manière positive. Au mieux, un pis-aller.

L'amour et l'union des époux considérés comme finalité principale aussi naturelle que divine est, bien sûr, une communion totale. C'est un désir de communion qui inclut toute la personne et non seulement son corps. Cette communion comprend aussi de l'amitié, l'union des âmes et des cœurs.

C'est en ce sens que j'ai utilisé les mots amour, union et communion.

C'est cette communion totale à l'image de Dieu qui constitue la valeur essentielle et première du mariage. C'est ce bien prépondérant que cherchent « *avant tout* » les époux. C'est ce bien prépondérant (y compris les inclinations sexuelles) qui est sacré et d'une valeur eucharistique en lui-même comme signe et moyen de la présence de Dieu.

Il comprend l'ouverture à la vie autant que le bien des époux, mais avant même de recueillir cette fécondité et ce bienfait comme effets bénéfiques du mariage que les époux peuvent rechercher et considérer comme des finalités, il y a d'abord le désir et la réalisation d'une communion entre les époux. C'est cela qui est premier.

D'ailleurs, la première des finalités que Belin cite est bien celle-là : « *l'union est un bien* ». Un bien en soi.

L'Eucharistie peut éclairer ce point de vue. Le sacrement de l'Eucharistie comme l'union des époux dans le mariage est un bien en soi. La présence du Christ dans le pain eucharistique est un bien en soi. Mais, c'est aussi un bien pour ceux qui communient au Christ et une source de fécondité.

À cet égard, le mot finalité est aussi un mot difficile qui peut créer de la confusion. Souvent, ce mot est utilisé pour exprimer les effets d'une réalité (ici, le mariage) et non pour évoquer cette réalité elle-même.

Lorsque le Catéchisme écrit que la double fin du mariage, c'est le bien des époux eux-mêmes et la transmission de la vie, il s'agit clairement de décrire des effets du mariage. Ces effets peuvent être considérés et recherchés pour eux-mêmes. Ils peuvent être une finalité du mariage.

Mais, il y a là un éclaircissement important qui reste nécessaire.

On ne se marie pas (du moins principalement) pour avoir des relations sexuelles (ce serait faire de son conjoint un objet en séparant son corps de sa personne), ni pour avoir des enfants (ce serait faire de son conjoint un instrument utilitaire en séparant une fonction de sa personne).

Tant chez les incroyants que chez les croyants, chez les païens que chez les chrétiens, le désir et la réalisation d'une communion d'amour des personnes est la finalité première et déterminante pour la plupart des fiancés. Elle a été inscrite dans l'humanité par Dieu lui-même.

Je me marie avec toi parce que je t'aime.

Ne faudrait-il pas s'inquiéter de celui qui viendrait dire : je me marie avec toi parce que je ne sais pas contenir ma sexualité ou je me marie avec toi parce que je veux des enfants ?

Entre un mariage considéré comme un bien en soi ayant comme valeur première une union de deux personnes et un mariage considéré d'abord pour ses effets pour la reproduction ou la lutte contre la concupiscence, il y a une différence qui peut être lourde dans l'approche de toutes les questions secondaires.

Le mariage : splendeur eucharistique et sacrement naturel ou sacrement utilitaire pour lutter contre la concupiscence et faire des enfants ?

Sur ce point, Belin pose un premier problème essentiel pour un dialogue fructueux.

Belin écrit : *« Ce que je dis n'est pas mon opinion uniquement, mais celle que l'Église a toujours enseigné par le passé. C'est Saint Jean-Paul II qui écrit le C.E.C. et c'est Lui qui a donné une doctrine sur le mariage qui semble être en contradiction avec ce que l'Église a toujours enseigné depuis plus de 2000 ans et il a même changé la définition de la finalité du mariage du droit canon. J'ai l'impression que la fameuse "théologie du corps" de Saint Jean-Paul II n'a aucune autre référence ni dans la Bible, ni dans la tradition, et ce ne sont que de simples enseignements qui n'ont pas été fait dans le cadre de l'enseignement du magistère, bref cela me semble être l'opinion personnelle de Saint Jean-Paul II et non un enseignement de l'Église, toutefois je souhaiterais que quelqu'un qui a plus de connaissance là-dessus nous éclaire. »*

Accepter d'opposer les papes entre eux et, a fortiori, s'opposer à l'enseignement d'un pape de notre époque sur la base des enseignements de papes plus anciens ayant vécu dans des contextes différents que nous ne vivons pas, est une position qui peut affaiblir profondément la foi catholique qui cherche toujours à réactualiser la foi à chaque époque et dans chaque culture dans le respect et la cohérence avec l'enseignement de l'Église depuis 2000 ans.

Je crois que l'enseignement du pape saint Jean-Paul II n'est pas contraire aux enseignements antérieurs de l'Église, mais qu'il ouvre d'autres points de vue sur une même réalité.

Selon les époques et les circonstances, le point de vue est orienté vers tel ou tel aspect du mariage.

Pour la compréhension de la foi catholique, il me semble indispensable, pour éviter une vaine dispersion, de fonder nos réflexions sur une soumission loyale aux écrits du Magistère et sur des interprétations (une herméneutique) qui lisent ces écrits du magistère et cherchent à les comprendre en les mettant en harmonie les uns avec les autres.

Vouloir opposer un pape à un autre mène inévitablement à des impasses, voire à un relativisme profond.

Il faut, au contraire, chercher inlassablement la cohérence à travers les différences par lesquelles les pères de l'Église et les papes successifs ont tenu compte des connaissances, du langage, de la culture, et de toutes les circonstances de l'époque de chacun d'eux.

À certaines époques, le point de vue a pu retenir prioritairement la valorisation du célibat consacré, la lutte contre la concupiscence ou les questions relatives à la contraception, mais sans écarter pour autant la valeur du mariage en lui-même.

Mais, le mariage est aujourd'hui profondément blessé et j'ai l'impression que sa valeur peut et doit être redécouverte, même dans les écrits anciens des Pères et du Magistère qui étaient davantage orientés vers d'autres aspects.

Il y a aujourd'hui une grande souffrance et Belin en témoigne clairement.

Belin écrit : « *En fait le seul choix raisonnable à la lumière de la Foi est le renoncement.*

Lorsqu'on désire trouver son bonheur dans une relation conjugale et auprès de la famille qu'on aura :

- On n'a aucune garantie qu'on trouvera effectivement un(e) compagnon (compagne). J'ai beaucoup de cousines qui ont cherché sans succès un époux durant leur vie, aujourd'hui elles tendent vers la soixantaine...célibataires malgré elles.

- Si on en trouve, on n'a aucune garantie que effectivement notre compagnon (compagne) ou notre famille feront effectivement notre bonheur: Il y a souvent des désillusions, et notre foyer devient pratiquement pour nous l'enfer sur terre.

- Même si on y trouve le bonheur il est éphémère et précaire: un jour on peut vous apprendre que votre épouse et tous vos enfants sont morts dans un accident, un jour votre compagnon peut vous dire qu'il veut le divorce et vous forcer à vivre célibataire malgré vous.

- Enfin même si au final vous trouvez du bonheur auprès de votre épouse, vos enfants, les enfants de vos enfants, ce bonheur n'est pas un motif d'Espérance pour un bonheur éternel auprès de Dieu.

Par contre lorsqu'on renonce par amour pour Dieu à ce bonheur (et à tout autre bonheur selon le monde la précision est importante):

- On a la certitude d'avoir auprès du Christ et dès ce monde un bonheur qui sera le centuple du bonheur qu'on a sacrifié

- On a la certitude d'avoir dans l'éternité auprès de Dieu ce bonheur sacrifié, mais dans sa perfection Alors entre choisir un bonheur incertain, précaire, illusoire, et sans motif d'Espérance d'une part et d'autre part choisir un bonheur qui est le centuple du premier bonheur, qui est certain et éternel, je pense que le choix s'impose de lui-même pour peu qu'on regarde les choses sous la perspective de la Foi. »

Il me semble que ce message montre assez clairement la perception de Belin.

Difficile de ne pas y lire une profonde désespérance.

C'est même effrayant. Comment notre société peut-elle susciter une si grande tristesse ?

Le cri de douleur de Belin rend urgent de redécouvrir la grâce du mariage que Jésus nous a enseignée.

Pourquoi rester si méfiant et craintif lorsque le Christ lui-même nous révèle que, des milliers d'années après Adam et Ève, c'est encore et toujours Dieu lui-même qui unit les époux, c'est encore et toujours le premier des sacrements de l'histoire humaine ?

Mais, encore faut-il croire à sa parole ! C'est la foi qui sauve !

Que les jeunes qui aspirent au mariage se tournent avec ferveur vers le Seigneur pour lui demander ce don indissoluble qu'il promet de donner !

Le tableau extrêmement sombre de Belin est contredit par d'innombrables époux de toutes époques, y compris de la nôtre.

L'amitié conjugale qui unit totalement un homme et une femme, corps, esprit et âme, reste un trésor magnifique que peut découvrir celui qui accepte d'y voir la main de Dieu collaborant avec les époux qui se laissent conduire par Lui.

Belin écrit : *« quand quelqu'un envisage la pauvreté effective, le détachement véritable, le célibat, la solitude, (chemins les plus faciles où il y a le moins d'obstacles pour le salut) là on devient soupçonneux. On doit aller vers le prochain par charité ou bien par nécessité et non pour y rechercher son bonheur propre »*

Vous semblez exprimer une profonde méfiance à l'égard du mariage.

Non, il n'y a pas de chemin plus facile où il y aurait *« moins d'obstacles pour le salut »*. Le célibat n'est pas plus facile à vivre que le mariage.

Non, on ne doit pas aller vers le prochain uniquement *« par charité ou bien par nécessité »*. On peut aussi y aller par amour, par une vocation intérieure à vivre une communion de vie d'époux par laquelle Dieu nous a permis de refléter son propre amour dès la création de l'humanité. Tout simplement.

La vocation au célibat peut avoir une très grande valeur, mais vous ne pouvez y trouver des arguments pour blesser la valeur sacrée du mariage.

Belin écrit : *« De quel amour parlez vous? L'amour dont il est question dans la perspective du salut est l'amour de charité! L'amour de concupiscence c'est à dire l'amour qui trouve sa joie dans les créatures et non dans le Créateur est dans le meilleur des cas une vanité. On peut voir même les grands ennemis de Dieu, des grands criminels qui aiment leur femme ou leurs enfants de l'amour naturel. On n'a pas besoin d'être chrétien et de prendre un sacrement pour aimer de l'amour naturel. Je tiens à rappeler en terme d'image et de reflet que même un ennemi de Dieu ou un grand criminel qui aime sa femme ou ses enfants, reflète aussi une image de l'amour de Dieu, mais c'est juste une image extérieure, dans le fond c'est totalement différent car le moteur de son amour est la concupiscence, alors que le moteur de l'amour de Dieu est la charité ».*

Vous posez la bonne question, mais vous avez vous-même coupé la précision de ma réflexion qui vous apportait la réponse. L'amour dont je parle c'est *« une vocation intérieure à vivre une communion de vie d'époux par laquelle Dieu nous a permis de refléter son propre amour dès la création de l'humanité »*.

Pourquoi n'y voyez-vous que de la concupiscence ?

Votre jugement sur le mariage naturel est tout aussi désolant.

Certes, sous l'effet du péché, la concupiscence peut certainement devenir le moteur principal des attirances humaines, mais, même chez les athées et les grands criminels, comme chez tout autre

pécheur, la grâce de l'amour conjugal suscité dans le jardin d'Eden par Dieu lui-même ne peut disparaître d'aucun humain créé à l'image de Dieu qui en a hérité, au plus profond de lui-même, par la vie qu'Adam et Ève ont transmise à tous leurs descendants.

La vocation à l'amour conjugal qui reflète notre Créateur est profondément inscrite dans l'humanité, malgré les péchés qui l'étouffent et la blessent parfois profondément dès le plus jeune âge dans un climat contemporain où l'épanouissement individuel en toute indépendance dévalorise le mariage qui ouvre à un épanouissement en communion, à l'image et à la ressemblance de notre Créateur.

Ne jugez pas trop vite l'amour conjugal que Dieu peut continuer à susciter dans toutes les générations et toutes les cultures ! N'oubliez pas que le mariage est un sacrement naturel !

Cela n'est contredit en rien par les conseils évangéliques que vous rappelez. Ni par ceux du Concile de Trente, ni par ceux de St Paul.

Ce qui compte pour celui qui envisage une vocation religieuse c'est d'avoir une saine vision du célibat qu'il implique, ce qui demande une réflexion tout aussi saine par rapport à la valeur sacrée du mariage.

La création de l'humain, homme et femme, nous a ouvert à l'amour, à la communion, à la complémentarité, mais nous avons été bloqués par un repli sur soi, une volonté vertigineuse de solitude.

La création de Dieu s'est achevée au moment où l'homme et la femme ont été créés dans un lien d'amour qu'Adam a exprimé avec une force extraordinaire (os de mes os, chair de ma chair, il quitte père et mère pour s'attacher, faire une seule chair) et que la création tout entière leur a été confiée pour qu'ils la développent et la mènent plus loin sur la chemin de la vie, en communion et en coopération avec Dieu, au-delà de tout ce que nous pouvons imaginer, mais la route a été barrée par un choix différent.

Le choix de la liberté et de l'autonomie, merveilleux cadeaux divins de Dieu à ses créatures, est entré en conflit avec le choix complémentaire de l'amour et de la communion.

La réalité sexuelle est restée bloquée dans la différence. Le curseur s'est arrêté sur cette différence qui, au lieu de faire de la réalité sexuelle une source de grâces, d'épanouissement, de croissance dans la liberté et l'amour, est devenue incomplétude, manque.

Dans la vie éternelle, à la résurrection de la chair, la route interrompue va se rouvrir.

Bien sûr que tout l'amour vécu sur cette terre sera préservé, que la communion conjugale particulière des époux aimants ne sera pas perdue, diluée dans une indifférenciation générale où toute différence personnelle aurait disparu, où chacun aimerait tous les autres sans plus aucun lien personnel et de manière indifférenciée.

Non, nos corps et nos affections resteront singuliers, personnels. Pas moins que dans la Trinité divine à l'image de laquelle nous sommes faits, pas moins que le Père qui ne se confond pas avec le Fils ou l'Esprit Saint, nous ressusciterons chacun avec son propre corps, ses propres affections.

Rien de vrai et de bon ne sera perdu. C'est un surplus de communion et de vie que nous recevrons.

Pas plus que les autres différences innombrables qui caractérisent chacune des personnes humaines, la différence homme femme ne sera pas supprimée, mais dépassée d'une manière que nous ne pouvons imaginer. Nous ne ressusciterons pas avec les limites de notre réalité corporelle présente, mais notre corps sera transformé d'une manière et dans une réalité qui dépasseront notre condition présente.

Il est vain de parler de relations sexuelles dans l'éternité au sens où nous les connaissons dans un corps qui sera transformé. Un homme masculin restera-t-il un homme masculin au sens terrestre dans l'éternité ? Une femme restera-t-elle une femme au sens terrestre ?

Nous serons comme des anges dans les cieux. Il n'y aura cependant pas de rupture par rapport à notre condition actuelle d'homme ou de femme, mais une continuité vers un état où cette différence sera dépassée.

Pneumatis écrit : « *Matthieu 22, 30 écrit : A la résurrection, en effet, on ne prend ni femme ni mari, mais on est comme des anges dans le ciel.*

On est donc forcé d'admettre que cette vocation à engendrer dans le mariage n'est au minimum pas éternelle. Si donc quand tout sera accompli, en l'état de participation à la vie divine, dans le royaume, on ne prend ni femme ni mari, pourquoi devrait-on affirmer absolument quelque chose de différent pour Adam et Ève dont l'état de participation à la vie divine est du même ordre que l'état du ressuscité ? »

L'affirmation me semble trop rapide. Ce qui disparaît de manière certaine c'est le lien juridique du mariage qui unit deux êtres humains sur la terre jusqu'à la mort. Jésus répondait à une question concernant le mariage obligatoire successif de 7 frères.

En déduire la disparition de toute affection entre ceux qui se sont connus sur la terre serait excessif. L'affection mutuelle du Christ ressuscité avec les siens contredit une telle approche. Le mystère est profond en ce que nous pouvons croire que nos affections particulières vraies seront préservées mais en même temps qu'elles ne limiteront plus en rien notre communion avec Dieu et avec tous les saints.

Il peut seulement être considéré que la sexualité que nous connaissons dans notre condition sera dépassée d'une manière que nous ne pouvons percevoir.

Il est interpellant qu'après la faute de la prise du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, c'est avec le même mot « *connaître* » que la relation sexuelle est évoquée, alors que ce mot n'est pas utilisé pour la relation entre Adam et Ève avant la chute. Il y a là un lien qui nous permet de penser que la délivrance des effets de la faute affectera aussi la « *connaissance* » sexuelle qui existe depuis la chute.

Notre condition de pécheurs affecte l'union entre l'homme et la femme qui reflétait l'image de Dieu trinitaire, qui inscrivait dans l'humanité la communion divine. Le péché originel a brisé ce lien de manière essentielle, en blessant de manière essentielle le lien de l'homme et de la femme que le récit de la création d'Adam et Ève nous relate.

La pulsion sexuelle que nous connaissons, avec ses difficultés de contrôle et ses impacts psychologiques parfois douloureux, n'est que la trace qui subsiste d'un lien qui devait être tout autre. Notre sexualité est pénétrée de notre situation psychique blessée par le péché.

Il en sera de la différence sexuelle comme il en a été de la loi. Pas un iota, pas une virgule de la loi de l'Ancien Testament n'a été retirée par le Christ, mais quel dépassement !

Le sujet est un jardin de délices ! Il a le goût de l'Eden de Dieu.

À notre époque éclairée mais aussi troublée par les formidables découvertes de la science, y compris dans les sciences humaines, les révélations de la Genèse apportent une lumière réjouissante et fortifiante.

Elle nous montre que nous ne sommes pas seulement le produit de l'évolution des réalités visibles et invisibles des matériaux et des énergies de l'univers, mais une véritable création dans l'histoire qui s'est produite par une plongée de l'homo sapiens dans l'édén spirituel de Dieu qui a créé un être

nouveau immortel à l'image de Dieu. Cet éden nous invite à contempler que la réalité est bien plus et autre que les réalités visibles ou invisible que notre seul cerveau naturel peut connaître.

Et ce qui est magnifique, à notre époque si troublée aussi dans ses valeurs fondamentales, c'est l'amour conjugal dans lequel et par lequel Dieu a achevé de façonner, dans son Eden spirituel, la matrice de toute vie dans la création.

C'est la vie même de Dieu qui est entrée dans l'histoire concrète de l'homo sapiens et qui y a créé un être nouveau, immortel comme Dieu, lorsque notre Créateur a achevé sa création à son image.

L'amour conjugal de nos premiers parents en reste à jamais le témoin et la première image achevée de ce Dieu qui est amour.

La beauté de cette création est immense et tous les humains qui ont été engendrés par Adam et Ève, par la succession des générations, ont hérité de cet être nouveau créé à l'image de Dieu, créé âme immortelle capable de partager la vie éternelle d'amour de son Créateur.

Plus nous approchons le cœur de la création des humains à l'image de Dieu, plus nous touchons au plus sacré de ce que nous sommes et plus nous nous approchons de l'indicible réalité divine.

Avec mon épouse, nous avons été voir hier le film de Pedro Almodovar, ***La piel que habito***. Quel choc, quelle émotion !

C'est un film superbe, d'une extraordinaire profondeur. Quelle pénétration dans l'humanité !

Celui qui s'arrête au premier degré de ce film risque de ne pas en percevoir toute la richesse. Almodovar est au cinéma ce que Magritte est à la peinture. Un point de vue surréaliste qui permet d'aller au-delà des limites d'une simple approche intellectuelle ou trop concrète.

Il ne faut pas y chercher un message quelconque que le cinéaste essayerait de faire passer par une histoire particulièrement sordide. Moins encore une tentative de banaliser le mal étalé, au contraire, tel qu'il est : le mal.

Mais, c'est une extraordinaire parabole poétique sur la réalité homme femme, sur son ouverture vers une réalité autre qui la dépasse.

La scène finale semble résumer en un instant de vérité exceptionnel ce que la réalité homme femme devient dans le sein de Dieu, au moment du retour au Père.

Pneumatis écrit : « *quand on parle d'Adam et Ève, qui sont ce père et cette mère qu'ils quittent : par le péché originel ils quittent l'intimité du Père. Ils sont chassés du jardin, leur "mère-nature" en quelque sorte, celle en laquelle ils étaient en parfaite harmonie. C'est une fois chassés de l'Eden, une fois déchus, qu'ils commencent à s'unir et avoir une descendance. Tout ceci tendrait donc à corroborer l'idée que le Père d'Adam est bien Dieu.* »

Cela signifierait que le texte clé de l'union conjugale assimilerait le père humain que l'homme quitte en se mariant au péché originel par lequel Adam a quitté son père Créateur !!! Je suis sûr que vous ne persisterez pas dans cette interprétation.

Rien ne permet de reporter leur union physique après le péché originel ce qui ne peut se déduire du seul fait qu'ils n'ont pas immédiatement engendré un descendant avant ce péché.

Pour moi, le récit de la côte d'Adam me semble un récit à peine voilé d'une telle union sexuelle.

Des parents pré-humains ne sont en aucun cas des animaux mais des ancêtres biologiques des humains que Ti hamo et moi envisageons entre la terre d'où l'homme est tirée et le résultat final que nous sommes. Dans les deux cas, Adam est créé ex nihilo, mais Ti Hamo et moi ne voyons aucun obstacle à accepter cette création dans une durée en ce qui concerne son corps.

Comme le dit Pneumatis, nous n'envisageons pas Adam sans nombril, la trace du cordon ombilical dans le sein de la mère.

Sur le plan de la définition de l'homme, je pense qu'il y a eu une mutation physique qui a accompagné la création spirituelle d'une âme immortelle. La capacité d'abstraction que manifestent le langage, l'écriture et le calcul, lorsqu'ils relient un grand nombre de réalités non présentes physiquement, s'explique, au moins en partie par des capacités du cerveau de l'homme qui le distinguent des autres créatures animées.

Je pense que l'identité de la structure de l'ADN de tous les humains, qui a intégré cette mutation, écarte tous risques de confusion basée sur une prétendue hypothèse d'hominidés non humains.

L'idée que le premier Adam aurait été créé dans le sein d'une mère virginale comme le second Adam le sera plus tard dans le sein de Marie est certainement séduisante du seul fait qu'elle accentuerait la paternité de Dieu pour le premier Adam mais plus encore parce que c'est le Christ lui-même qui peut nous attirer vers cette idée.

On peut même ajouter que la tradition de l'Église qui a dégagé le dogme de l'Immaculée Conception parce qu'il est nécessaire qu'une mère humaine ait été rendue apte à enfanter le Christ, à être la mère de Dieu, pourrait se retrouver de manière comparable pour le premier Adam.

La mutation physique et transmissible qui a pu achever la création d'Adam peut aussi concorder avec une conception exceptionnelle.

Mais, à ce stade, ce n'est qu'une idée, une hypothèse.

Tout ce que je peux en dire c'est qu'elle est séduisante et qu'elle peut concorder avec la création d'Adam dans une espèce pré-humaine.

J'ai parfois utilisé à cet égard aussi le mot « *animaux* », mais je préfère désormais l'éviter car manifestement la plupart des lecteurs paraissent ressentir ce mot comme une assimilation aux espèces animales que nous connaissons et une reprise de l'idée fausse que l'homme descend du singe.

Bien sûr, si le mot animal veut dire un être animé, qui bouge, sur la surface terrestre, l'homme est un animal. Si le mot animal veut dire un être animé d'une espèce non humaine, alors l'homme n'est pas un animal, mais un ancêtre biologique pré-humain ne l'est pas non plus car il porte en lui la base du corps humain.

Maintenant si vous voulez appeler animaux tous les êtres qui n'ont pas une âme immortelle qui survit à la mort de son corps physique, alors les pré-humains ne sont pas des humains. C'est ce qui me paraît le plus correct.

Nous pouvons affirmer que la mutation qui aurait caractérisé l'espèce humaine a été transmise à toute la descendance, mais elle n'exclut pas d'emblée que Adam et Ève ainsi que leurs descendants aient été rendus nécessairement immédiatement incapables, par cette mutation, d'une reproduction avec des êtres de l'espèce dont ils provenaient.

Pneumatis écrit : « *l'important est que nous soyons au moins d'accord sur le fait qu'Adam et Ève n'ont pas engendré avant le péché originel. Notez que si, cela a de l'importance ... dans la question de*

savoir si Adam et Ève ont vécu très longtemps AVANT le péché originel, ou pas... mais le Catéchisme nous enseigne que le péché originel se situe au commencement de toute l'histoire de l'Homme. »

Cela me semble assez clair. Lorsque l'humain devient conscient, la question posée par le fruit de l'arbre est immédiate (ou quasi) et, hélas, la réponse des premiers humains l'est aussi.

Pneumatis écrit : *« J'imagine que votre argument serait de dire : ils n'ont pas eu le temps d'engendrer, ils ont désobéi à Dieu tout de suite. Peut-être. Reconnaissons simplement qu'en l'espèce, il existe un état de l'Homme, créé en parfaite communion avec Dieu, vivant dans le parfait Amour de Dieu, et qui dans cet état n'a pas voulu engendrer. À moins, et c'est la seule supposition qu'on pourrait tenir, c'est que le tout premier acte de volonté libre de l'Homme, fut le péché originel lui-même. »*

Le raisonnement me paraît contredit par tous les couples qui attendent vainement d'avoir un enfant et par le fait qu'une union sexuelle n'aboutit pas toujours à une conception. Rien ne permet d'affirmer que, contrairement à la parole qui leur avait été dite de se multiplier, Adam et Ève n'aient *« pas voulu engendrer »* ce qui ne peut être déduit du fait qu'ils n'ont pas engendré avant le péché originel puisque celui-ci s'est produit dès le *« commencement de l'histoire de l'homme »*.

Pneumatis écrit : *« Dans les généalogies, dont celle de Jésus, chaque ascendant est fils de quelqu'un d'autre, tandis que lorsqu'on arrive à Adam il est fils de Dieu ».*

En effet, car les auteurs biologiques du seul corps d'Adam ne sont pas des personnes. Ils n'ont pas engendré l'âme immortelle créée par Dieu ; ils n'ont servi que pour produire le corps de cette âme. Les généalogies ne considèrent que les personnes. Adam est directement créé par Dieu et ce n'est que pour créer son corps que Dieu a utilisé la poussière du sol progressivement transformée pendant des milliards d'années jusqu'à pouvoir être utile au Créateur pour la création des premiers humains.

Pneumatis écrit : *« les restes d'espèces homininées aujourd'hui disparues, et n'appartenant pas nécessairement à l'ascendance humaine, est un fait. L'homme de Néanderthal est en soi une preuve d'accidents dans l'évolution...Je dois me poser la question car, dans mon hypothèse bien plus que dans la votre, les "espèces accidentelles" sont une réalité si Adam ne descend d'aucun hominidé connu. Mon hypothèse a le mérite de ne plus faire de l'homme de Néanderthal (ou d'autres espèces homininées parallèles) une exception mais un cas comme les autres. »*

Cela me semble en effet important à constater pour ne pas définir trop vite un humain selon des critères uniquement terrestres. Dans les musées, on reconstruit un visage d'un être préhistorique qui suggère de l'humain, mais cela peut être très trompeur.

Pneumatis écrit : *« On pense : dans le sein d'une mère "pré-humaine" se conçoit un embryon dont la première cellule se voit insuffler une âme humaine au lieu d'une "âme animale". Et hop, la nouvelle espèce est fondée. Très bien, sauf que déjà, il en faut deux : Adam et Ève. Alors jumeaux hétérologues ou deux miracles distincts et quasi simultanés, peu importe, ce n'est pas ce qui me pose problème. Ce qui me pose problème c'est :*

- ils doivent être uniques et pourtant se trouver : ce qui accréderait plutôt l'idée des jumeaux, ou alors d'une puissante inspiration de l'Esprit, tout à fait possible au regard de l'état primordial de participation à la vie divine

- l'espèce parente doit disparaître à un moment donné, tout en ayant cohabité avec cette nouvelle humanité, se distinguant notamment par des dons extraordinaires. Une espèce intermédiaire, si elle ne s'est pas limitée seulement à deux individus (dont on aurait par miracle retrouvé des restes), comporte donc nécessairement une palette d'individus, peut-être même une population très importante, qui aurait disparu sans rien laisser, sans rien engendrer de pérenne. Notez que ma remarque vaut aussi pour les dinosaures...

vos hominidés, que sont-ils devenus ensuite ? »

Personnellement, je ne me situe pas dans cette alternative, mais vous posez bien le problème. Vous savez que je pense qu'une reproduction est restée possible avec des êtres pré-humains.

Il me semble que l'humanité achevée, selon la Genèse, a été transmise d'abord d'Adam et Ève et réciproquement, puis à toute leur descendance, y compris, le cas échéant, à toute descendance provenant d'unions avec d'autres êtres de l'espèce pré-humaine d'origine, comme les enfants de Caïn. Adam et Ève ont chacun un père et une mère biologiques pré humains. De ce point de vue, rien d'extraordinaire à ce que des descendants d'Adam et Ève aient aussi un père ou une mère pré-humain.

Mais, dès le moment où la mutation génétique humaine était dominante, l'espèce pré-humaine d'où a été tirée l'humanité a disparu rapidement. À cet égard, le sujet intitulé « 63. Notre généalogie historique jusqu'à Adam et Ève » (cf. infra) détaille cette question en faisant observer, pour le faire comprendre, que nous sommes tous, avec une certitude statistique, les descendants biologiques directs non seulement d'Adam mais aussi d'Abraham et de centaines de millions d'autres humains des siècles passés.

Pneumatis écrit : « *Pour tenir alors l'analogie pleinement cohérente avec cette proposition d'évolutionnisme spirituel chère à De Lubac, il faudrait envisager qu'après Adam, d'autres pré-humains soient devenus humains par "participation à la vie d'Adam" comme transsubstantiés dans une sorte de communion primitive avec Adam. Il aurait fallu, probablement, pour cela que cela se fasse après le péché originel pour que soit transmis ce péché. Mais pourrait-on tenir encore que ce péché serait transmis par génération ? Vraisemblablement pas. Fausse route.* »

Mais, pourquoi cette conclusion que rien ne justifie ? La réponse n'est pas « *vraisemblablement pas* » mais « *très certainement* » ! Par contre, des pré-humains ne deviennent jamais humains, mais leurs enfants ont néanmoins été humains s'ils étaient conçus avec un parent humain.

Pneumatis écrit : « *Autre chemin possible : il faudrait donc considérer une créature animale (un pré-humain), fonctionnellement antitype de l'humanité (si quand je me relirais j'arrive à comprendre ce que j'ai dit, je me sors une bonne bouteille), qui prend substance de cette humanité, sans toutefois être ontologiquement humaine. Cette créature est alors humaine uniquement par participation, au même titre qu'en Christ nous deviendrons divin, sans l'être ontologiquement, mais par participation* ».

Fort intéressant et juste ! Je suppose que vous voulez écrire « *anté-type* » et non « *antitype* ». On peut considérer d'un tel point de vue qu'un gamète parental pré-humain devient humain par participation s'il est uni à un gamète parental d'un humain descendant d'Adam et Ève.

Pneumatis écrit : « *Bon, à la limite ça tient. Mais pour le coup ça semble une hypothèse beaucoup trop audacieuse pour ma petite intelligence. Ça pourrait avoir le mérite de réchauffer un peu l'idée de cette particularité des fils de dieux qui prennent les filles des hommes au chapitre 6 de la Genèse, mais je n'ai pas le courage de l'envisager plus sérieusement pour l'instant. Faut que je laisse mijoter. Pourtant c'est une voie qui pourrait me réconcilier avec votre hypothèse, je dois avouer, puisque soudain elle donnerait du sens à beaucoup de choses. C'est même très excitant à quel point ça recolle plein de morceaux entre eux.* ».

Super ! Votre intelligence me paraît bien autre que « *petite* », mais cela vous admettez que je l'ai toujours reconnu même au cœur de nos controverses les plus intenses.

Pneumatis écrit : « *L'Homme n'est pas "obligé" pour faire le bien, et ce n'est pas là la perfection ultime de la Vie (donnée par Dieu), ... d'engendrer une descendance. Dire le contraire serait pure extrapolation.* »

La notion d'obligation, qui implique des désirs contraires et une souffrance implicite, un retour au péché originel, n'a pas de sens dans la communion éternelle avec Dieu.

Pneumatis écrit : « *Contrairement à ce que je pourrais laisser croire, je ne crois pas que la résurrection ce soit juste un simple retour à la case Adam. L'histoire de l'humanité jusqu'au Christ ressuscité nous re-génère dans l'état Adamique mais en apportant quelque chose de plus, et même d'essentiel.* »

En effet, puisqu'une tâche était confiée à l'homme et restait à accomplir vers un achèvement interrompu.

Pneumatis écrit : « *C'est un peu comme si avant le péché originel nous étions l'épouse en harmonie parfaite avec l'époux, mais avant de faire l'amour avec Lui. Là on s'est disputé, on s'est refusé à lui (sans prétexter de migraine, mais une histoire bidon de serpent qui parle), il est venu nous rechercher, nous a pardonné et est allé au-delà du pardon, puisqu'il a achevé son don Créateur en nous faisant l'Amour (j'espère que je ne choque personne avec cette analogie) et nous l'avons reçu en nous (ou nous l'aurons pleinement reçu au dernier jour). Et la résurrection c'est ça, c'est Dieu qui nous fait l'Amour.*

Nous revenons bien, dans la résurrection, par la miséricorde divine, à cet état d'harmonie parfaite en Dieu d'avant la chute, mais en plus, par ce don extraordinaire de son amour, nous voilà fécondés par Lui. Et comme l'épouse prendrait le nom du mari, de cette union avec Dieu consacrée, au lendemain de la résurrection nous prenons le nom de l'époux. Voilà en quoi non seulement la vocation au mariage est inscrite dans notre nature même, dès l'origine, mais voilà aussi pourquoi, une fois cette union à Dieu accomplie on n'a plus à remettre ça, si je peux me permettre. De même je dirais bien que le péché pourrait être ce refus du don d'Amour de Dieu, que l'union charnelle des époux nous apprend à "réparer". C'est une manière, lorsque les époux s'unissent, de se préparer et de témoigner à Dieu de ce que nous désirons nous unir à Lui. »

L'approche est audacieuse, mais l'image ne me semble pas a priori inexacte pour exprimer la réalité de l'action de Dieu à travers la création et nos vies. Mais rien ne justifie d'en déduire la conclusion que vous en tirez en écrivant : « *Tout ça pour dire que quoi qu'on en dise, Adam et Ève ne se sont pas unis avant la chute* ».

Cela ne me semble pas exact et même franchement contraire au cri d'amour d'Adam avant la chute (« *chair de ma chair, os de mes os* ») et plus encore à la référence que le Christ lui-même y fait pour fonder toute la morale sexuelle et conjugale.

48. L'harmonie de l'homme et de la femme dans l'Eden

À l'origine, il nous est dit qu'Adam et Ève sont sans vêtement. Cela peut viser les deux réalités (corporelle et spirituelle). Ils sont parfaitement en harmonie avec leur environnement. Ils dominent la créature matérielle qui ne les menace en rien. Ils ne craignent ni le froid, ni la chaleur, ni le vent, ni la pluie, ni les autres créatures. Ils peuvent vivre en communion avec Dieu et partager sa vie spirituelle, ils ont une parfaite connaissance de tout leur environnement spirituel, du monde spirituel. Rien ne les gêne, ni ne les menace. Ils ont reçu le pouvoir de dominer toute la création.

Ils vivent pleinement tant dans la réalité matérielle que dans la réalité spirituelle. Ils voient aussi bien avec les yeux de leur cœur qu'avec les yeux de leur corps. Ils sont unis à Dieu. C'est ainsi qu'ils peuvent dominer toute la création, comme le chante le psaume 8 ou comme nous le montrent tous les signes puissants de Jésus, le nouvel Adam, qui nous montrent la vraie humanité créée par Dieu sans le péché.

Adam et Ève sont créés immortels. Rien ne peut leur faire du mal. Tout leur est soumis. Ils n'ont besoin d'aucune protection contre un risque extérieur quelconque, d'aucun vêtement, ni pour leurs corps, ni pour leur âme, ni pour leur esprit. L'harmonie est totale.

Harmonie avec la réalité terrestre. Harmonie aussi avec la réalité spirituelle. Harmonie avec Dieu.

Ils voient la réalité corporelle avec les yeux de leur corps, ils perçoivent les réalités immatérielles du monde terrestre avec le cerveau et la sensibilité de leur chair. Ils voient et perçoivent aussi la réalité spirituelle dans laquelle ils vivent et dialoguent avec Dieu.

Tant l'être terrien que l'être spirituel sont sans vêtement protecteur, en harmonie entre eux, entre le terrestre et le spirituel. Ce n'est pas seulement Adam et Ève qui sont nus, mais c'est aussi, en chacun d'eux et en présence de l'autre, tant l'être terrien que l'être spirituel qui sont nus.

Quelle était la réalité corporelle concrète ? Elle nous échappe inévitablement dans une large mesure. Car, si nous voulons nous représenter de manière concrète les événements du jardin d'Eden qui étaient corporels « et » spirituels, nous ne pouvons que réduire voire supprimer ce qui est spirituel que nous ne pouvons saisir avec des mots terrestres.

Adam et Ève sont d'abord nus et sans honte avant le péché originel. Ils se rendent compte ensuite qu'ils sont nus, à cause du péché. Lorsque Dieu s'approche, ils se cachent parce qu'ils sont nus.

Et la question de la nudité est très présente dans le récit de la Genèse sur les origines de l'humanité.

Dans le récit imagé des événements du jardin d'Eden, les mots de la réalité terrestre qui sont utilisés ne peuvent être que des images, des symboles ou des signes lorsqu'ils nous parlent des réalités spirituelles de l'Eden.

Inévitablement, comme pour les apparitions du Christ ressuscité, même pour exprimer la réalité corporelle terrestre, les mots doivent être imagés pour y intégrer la réalité transcendante du monde de Dieu, des cieux. Certains détails physiques sont donnés mais ils ne peuvent nous dire tout. Ils seraient trompeurs et même faux s'ils nous présentaient une réalité uniquement corporelle et terrestre comme si la réalité transcendante des événements pouvait être entièrement dissociée de la réalité concrète.

Comme pour les autres détails du récit de la Genèse, il y a beaucoup de significations pour la nudité dans le jardin d'Eden.

Le pape saint Jean-Paul II a consacré de multiples audiences des mercredis de 1979 et 1980 à examiner la signification de la nudité physique et de la honte avant et après le péché originel.

Saint Jean-Paul II ne s'est cependant pas limité à se référer au sens symbolique ou mythique du récit biblique, ni aux réalités spirituelles dont ce récit nous parle, car il nous parle aussi et simultanément de la réalité historique et concrète.

C'est par rapport à toute une théologie du corps que le pape Jean-Paul II a exploré la nudité physique dans le récit d'Adam et Ève. Que nous dit-il ?

1. La nudité originelle exprime la personne dans toute sa vérité et sa liberté.

« Le corps humain ... exprime ... la personne concrète sur le plan ontologique et existentiel, laquelle est quelque chose de plus que l' « individu » et exprime donc le « moi » humain personnel... le corps, du fait qu'il est visible, manifeste l'homme » (Audience du 19.12.1979)

« La Révélation ... consiste à présenter l'être humain, homme et femme, dans toute la réalité et dans toute la vérité de son corps et de son sexe (« ils étaient nus ») et en même temps dans la pleine liberté par rapport à toute contrainte du corps et du sexe. C'est ce dont semble témoigner la nudité de nos premiers parents, libres intérieurement de la honte. On peut dire que, créés par l'Amour, c'est-à-dire dotés dans leur être de masculinité et de féminité, l'un et l'autre sont « nus » parce qu'ils sont libres... Libres intérieurement par rapport à la contrainte de leur corps et de leur sexe, libres de la liberté du don, l'homme et la femme pouvaient jouir de toute la vérité, de toute l'évidence humaine... » (Audience du 16.01.1980).

« L'homme ... est en même temps libre de la « contrainte » de son corps et de son sexe. Cette nudité originelle ... exprime cette liberté intérieure de l'homme. » (Audience du 09.01.1980).

« On ne peut ... pas déterminer ce que signifie la nudité originelle en prenant seulement en considération la participation de l'homme à la perception extérieure du monde. On ne peut le déterminer sans descendre au plus intime de l'homme...

Cette participation à la perception du monde — dans son aspect extérieur — est un fait direct et, en quelque sorte spontané, antérieur à toute complication « critique » de la connaissance et de l'expérience humaine... » (Audience du 19.12.1979).

Cela « remonte jusqu'aux racines les plus profondes de la conscience et du subconscient, jusqu'aux couches dernières de l'existence subjective » (Audience du 30.01.1980).

2. La nudité originelle exprime la valeur pure de l'être humain dans toute sa réalité.

« La « nudité » signifie le bien originel de la vision divine. Elle signifie toute la simplicité et la plénitude de la vision à travers laquelle se manifeste la valeur « pure » de l'être humain comme homme et femme, la valeur « pure » du corps et du sexe...

La révélation originelle du corps ... ne connaît pas de rupture intérieure ni d'opposition entre ce qui est spirituel et ce qui est sensible, de même qu'elle ne connaît pas de rupture ni d'opposition entre ce qui constitue humainement la personne et ce qui, dans l'homme, est déterminé par le sexe : ce qui est masculin et ce qui est féminin.

En se voyant mutuellement..., l'homme et la femme se voient eux-mêmes encore plus pleinement et plus distinctement qu'à travers la vue, c'est-à-dire à travers les yeux du corps. En effet, ils se voient et ils se connaissent eux-mêmes avec toute la paix du regard intérieur... » (Audience du 02.01.1980).

« La phrase disant que les premiers êtres humains — l'homme et la femme — « étaient nus, sans en éprouver de honte » décrit indubitablement l'état de leur conscience, et même leur expérience réciproque du corps, c'est-à-dire l'expérience que fait l'homme de la féminité révélée dans la nudité du corps et, réciproquement, l'expérience analogue de la masculinité faite par la femme. » (Audience du 12.12.1979).

3. La nudité originelle exprime une plénitude de conscience.

« Les mots employés par Genèse 2, 25 : « ils n'en éprouvaient pas de honte » n'expriment pas une carence. Ils indiquent au contraire une plénitude particulière de conscience et d'expérience, surtout une plénitude de compréhension de ce que signifie le corps, en liaison avec le fait qu'« ils étaient nus »..., avec une profondeur originale, de ce qui est inhérent à la personne, de ce qui est « visiblement » féminin et masculin et constitue l'« intimité personnelle » de la communication réciproque dans toute sa pureté et sa simplicité radicale. À cette plénitude de perception « extérieure », exprimée par la nudité physique, correspond la plénitude « intérieure » de la vision de l'homme en Dieu, c'est-à-dire selon la mesure de « l'image de Dieu »... » (aud 19.12.1979)

« La nudité correspond à cette plénitude de conscience du corps et de ce qu'il signifie...

l'homme et la femme étaient originellement donnés l'un à l'autre dans cette vérité puisqu'« ils étaient nus »...

La honte, et en particulier la pudeur sexuelle que l'on y voit apparaître, sont en effet, liées à la perte de cette plénitude originelle » (aud 19.12.1979).

« Si la « honte » porte avec elle une limitation spécifique de la vue par les yeux du corps, cela arrive surtout parce que l'intimité personnelle est comme troublée et presque « menacée » par cette vision. D'après Genèse 2, 25 l'homme et la femme « n'éprouvaient pas de honte » : en se voyant et en se connaissant eux-mêmes dans toute la paix et la tranquillité du regard intérieur, ils

« communiquaient » dans la plénitude de l'humanité qui se manifeste en eux comme une complémentarité réciproque précisément parce qu'ils sont « homme » et « femme »...

Dans la réciprocité, ils arrivent ainsi à une compréhension particulière de la signification de leur propre corps. La signification originelle de la nudité correspond à cette simplicité et à cette plénitude de vision... » (Audience du 02.01.1980).

4. La nudité originelle exprime une communion de personnes

« Lorsque Dieu Yahvé dit qu'il « n'est pas bon que l'homme soit seul » (Gn 2, 18), il affirme que l'homme, par lui-même, ne réalise pas totalement cette essence. Il la réalise seulement en existant « avec quelqu'un » — et encore plus profondément et plus complètement en existant « pour quelqu'un »...

...la relation et la communion des personnes sont fondamentales et constitutives pour l'homme. Une communion des personnes signifie exister dans un « pour » réciproque, dans une relation de don réciproque... » (Audience du 16.01.1980).

« Cette communion se construit de l'intérieur en comprenant aussi toute l'« extériorité » de l'homme c'est-à-dire tout ce qui constitue la nudité pure et simple du corps dans sa masculinité et dans sa féminité. Alors — comme nous le lisons dans Genèse 2, 25 — l'homme et la femme n'en éprouvaient pas de honte. » (Audience du 16.01.1980).

« Le corps humain, orienté intérieurement par le « don sincère » de la personne, révèle non seulement sa masculinité ou sa féminité sur le plan physique, mais il révèle encore une valeur et une beauté telles qu'elles dépassent la dimension simplement physique de la sexualité » (Audience du 16.01.1980).

« Le corps qui exprime la féminité « pour » la masculinité et, vice versa, la masculinité « pour » la féminité, manifeste la réciprocité et la communion des personnes. Il l'exprime à travers le don comme caractéristique fondamentale de l'existence personnelle. Tel est le corps, témoin de la création comme d'un don fondamental et, par conséquent, témoin de l'Amour comme source d'où est né ce don lui-même. » (Audience du 16.01.1980).

« Il s'agit donc d'« accueillir » l'autre et de l'« accepter », précisément parce que, dans cette relation mutuelle dont parle Genèse 2, 23-25, l'homme et la femme deviennent don l'un pour l'autre par le moyen de toute la vérité et de toute l'évidence de leur propre corps, dans leur masculinité et dans leur féminité. Il s'agit de ce fait d'une « acceptation » ou d'un « accueil » tels qu'ils expriment et soutiennent dans la nudité réciproque la signification du don et que, pour cette raison, ils approfondissent la dignité réciproque de cette signification. » (Audience du 06.02.1980).

49. La limite qui fait vivre l'autre comme soi-même

Dans le récit de la côte de l'adam, l'amour conjugal façonné par Dieu (c'est Dieu qui unit, rappellera Jésus dans l'Évangile) est à la fois une image de l'amour divin et ce qui le rend concret comme un sacrement dans la vie des humains, comme un baptême.

Ce dont la femme est ici l'image, c'est de la conscience illuminée par l'amour, celle qui attire vers le Bien, vers l'Amour, vers la Vie. Conscience de soi, conscience de l'autre et conscience de la relation de soi à l'autre.

C'est la conscience qui ouvre la personne à une communion possible avec un autre que soi-même. Elle émerge par une plongée dans les eaux de l'amour.

C'est cette conscience et ce désir d'amour que la femme représente que Dieu forme, par elle, dans la personne humaine. Adam et Ève se découvrent autres mais semblables et attirés dans une communion en laquelle ils forment une seule chair, en parfaite harmonie, « nus et sans gêne », selon le récit.

Mais, pour que cette communion se réalise, il reste nécessaire, outre le don de Dieu et ce qu'il suscite, de le vouloir vraiment et personnellement par un choix libre, car, comme l'observe Mplt, dans sa première réaction, Adam « *définit la femme par rapport à lui-même, à son désir, ... et ne lui adresse pas la parole* ».

Cependant, il me semble qu'Mplt va ici au-delà du récit lorsqu'il pense pouvoir aussi observer qu'à ce moment, Adam définit la femme « *par rapport ... à son manque* » et qu'il « *ne la fait pas exister comme vis à vis, comme personne* ».

Elle comble, bien sûr, l'absence de semblable parmi les animaux qui rendait la création de l'humain incomplète. Mais, Il me semble, par contre, que, dans le cri joyeux d'Adam, il n'y a plus aucun manque et que la femme y est bien reconnue comme un vis-à-vis, un semblable, une personne, dans toute sa réalité corporelle et spirituelle, même si le dialogue reste à commencer.

Cela me semble même au cœur de l'harmonie parfaite à laquelle Adam et Ève accèdent. Rappelez-vous comment l'humain, dans le jardin d'Eden, échoue d'abord à trouver un vis-à-vis semblable parmi les animaux. Voyez le bonheur total d'Adam et Ève vivant « *nus et sans gêne* ».

Mais, en fait, cela anticipe le vrai défi que le récit biblique me semble aborder par la suite et que l'humain rencontre dès qu'il s'unit à un autre que lui-même, comme l'homme et la femme dans un élan amoureux profond qui saisit tout l'être et qui est ici l'image d'une réalité spirituelle.

Ce qui me semble essentiel d'observer ici c'est que, toujours et partout, l'autre n'existe comme autre et l'amour n'est possible avec un autre, qu'en intégrant la limite que représente le fait même de l'existence d'un « *autre* ».

À cet égard, contrairement à ce que beaucoup pensent trop vite, il ne faut pas confondre d'emblée limite et manque.

La limite est un bien parfait. C'est l'inévitable condition pour qu'un autre puisse être « *autre* » et puisse être aimé comme « *autre* » dans une communion d'amour où chacun des sujets est respecté tel qu'il est dans sa singularité. Tout le contraire d'une fusion absorbante où un sujet peut se trouver dégradé. Dieu, qui est le Bien, a lui-même accepté de créer l'humain comme un autre comprenant une limite pour Dieu Lui-même. Dieu nous a créés libres, y compris par rapport à Lui.

Mais, et nous nous approchons alors du choix fondamental du péché originel, la limite nécessaire et bienfaisante peut être « *interprétée* » ou considérée comme un « *manque* », c'est-à-dire un déficit à combler. Un manque est une imperfection.

Là est le vrai enjeu qui restait en cause lorsqu'Adam et Ève ont été baptisés dans l'amour que Dieu lui-même leur a inspiré. Tout était parfait, mais pas encore pleinement réalisé.

Dans la pensée humaine intérieure, pour que le désir d'amour se transforme en amour véritable, après avoir pleinement découvert la vie de l'amour comme Adam et Ève après leur rencontre ponctuée d'un cri puissant et joyeux, il reste un choix fondamental à faire : la limite de l'autre est-elle pour moi un bien divin indispensable à la communion, l'amour, la vie, ou cette limite de l'autre est-elle pour moi un manque à combler ?

Dans le jardin d'Eden, il y avait des « *arbres* » pour nourrir les humains, des arbres fruitiers pour nourrir leur être corporel, mais aussi des arbres pour nourrir leur être spirituel, leur âme, leur personne : un arbre de vie et un arbre de la connaissance du bien et du mal (ou plus exactement du bon et du mauvais).

Ces deux arbres sont immatériels puisqu'il s'agit de vie et de connaissance, et même, comme l'indiquait un interdit de Dieu, de vie et de mort.

Adam et Ève ne vont pas se nourrir à l'Arbre de vie. Ils pouvaient s'approcher librement de l'arbre de la connaissance, mais il leur était interdit d'en manger. Manger, c'est mettre en soi-même. C'est mettre à l'intérieur de l'individu ce qui est nécessaire pour décider en toutes choses de ce qui est bien ou mal, pour aller à gauche ou à droite en tout.

Ne pas manger, c'était laisser la connaissance du bien et du mal à l'extérieur de soi-même, là où l'autre se trouve.

Le choix était, soit de faire du « moi » le maître souverain décidant de tout, soit de se nourrir de vie par l'amour que Dieu avait suscité en formant « la femme », en créant un vis-à-vis, un autre que soi à aimer, afin que toute connaissance ne soit pas déterminée en soi-même mais dans une communion d'amour avec un (ou des) autre(s).

En vérité, on ne connaît vraiment que par l'amour.

La vie c'est l'amour. Faire de soi-même la référence ultime de la connaissance, c'est la mort.

À cet égard, la femme, image de la vie, peut être comprise, devant l'arbre de la connaissance, comme une image de la conscience spirituelle, et le serpent peut alors être compris comme une image de la raison dans le cerveau terrestre. N'est-il pas défini dans le récit biblique comme la plus intelligente des créatures ? L'humain n'est-il pas cette créature la plus intelligente et, plus précisément, n'est-ce pas la capacité de réflexion de l'humain qui est cette créature ?

Le dialogue entre le serpent et la femme, dans la réalité spirituelle du jardin d'Eden, n'est-il pas l'image d'un débat spirituel intérieur dans la pensée humaine entre la raison et la conscience ?

Missiam écrit : « *Le diable est-ce un mythe ou une réalité ? Car, en lisant, il m'est venu l'idée que cet "être" est une part de nous même, celle qui tend vers le mal et qui désobéit à Dieu. Car, lors de sa chute, on peut assimiler les paroles pour lui mais aussi pour nous. C'est une idée théologique sur laquelle je réfléchis en ce moment, sachant que l'enfer serait un état d'être à la mort physique et non un lieu ? Qu'en pensez-vous ?*

Oui, le diable est bien une réalité, mais, attention, nous sommes ici en présence d'une réalité spirituelle que nous ne pouvons comprendre qu'avec notre cerveau terrestre qui perçoit tout dans l'espace et le temps, à un endroit ou dans un lieu, dans une durée.

Or, ce qui est spirituel échappe au temps et à l'espace, transcende le temps et l'espace, même si cela n'empêche pas les êtres spirituels d'être présents dans le temps et l'espace de notre réalité terrestre.

Lorsque Dieu a créé les cieux (le monde spirituel) et la terre (le monde physique), il a, notamment, créé des esprits, dans les cieux, que nous nommons les anges. Ils sont bien réels et vivants.

Comme les humains, les anges ont été d'emblée confrontés au choix originel de vivre ou non en communion d'amour avec Dieu.

L'être humain vit ce choix originel dans la réalité terrestre du temps et de l'espace en même temps que dans la réalité spirituelle, ce qui lui fait vivre ce choix dans ce double contexte du fait de sa nature humaine qui est indissociablement terrestre et spirituelle.

La situation des anges est différente car ils sont seulement spirituels de sorte qu'ils ont été créés d'emblée avec une vision directe et claire des réalités spirituelles et ne doivent, dès lors, pas vivre ce

choix originel avec la simultanéité d'une vie corporelle, alors que l'humain doit faire ce même choix, vécu d'abord par Adam et Ève, par, avec et dans un corps.

Avec cette vision directe et claire hors du temps et de l'espace dès leur création, les anges choisissent « *immédiatement* » (rien d'autre ne convient lorsqu'il n'y a pas de temps) la communion avec Dieu ou la séparation de leur Créateur. Ceux qui se sont séparés de Dieu sont traditionnellement nommés des démons. Dans les « *eaux* » spirituelles des cieux, ils sont devenus comme ces monstres marins évoqués le cinquième jour de la création (cf. supra : « *31. L'ordre des six jours de la création est-il historique ?* »).

Selon le récit biblique, lors du choix originel d'Adam et Ève, l'un de ces démons, qualifié de serpent, est désigné comme la plus intelligente des créatures. C'est ce démon qui est considéré comme le diable, le « *chef* » des démons en considération de son intelligence maximale. Le langage ici est certes imagé et mythique, mais les êtres et les faits montrés sont bien réels au commencement de l'histoire des humains créés à l'image de Dieu.

Dans le jardin spirituel planté par Dieu dans l'Eden, ce diable s'est trouvé en face à face spirituel avec le cerveau correspondant de l'humain, la plus intelligente des créatures terrestres. Avant d'avoir choisi de vivre en harmonie avec Dieu avec sa nature corporelle autant que spirituelle, l'humain ne pouvait atteindre la pleine intelligence dont disposait le diable avec son corps et donc son cerveau, tant que l'harmonie parfaite de sa nature terrestre n'était pas réalisée en communion avec Dieu. La connaissance devait passer par l'amour. L'humain avait le choix, libre et éclairé, entre la rébellion du diable ou la communion d'amour avec Dieu.

Les anges, comme tout dans les cieux comme sur la terre, ont été créés pour servir l'humanité et, par elle, le Christ fait homme, le roi de la Création toute entière. Chaque ange existe pour assister l'humain dans tous ses besoins, y compris ses besoins spirituels les plus profonds.

Le plus intelligent des anges a été créé pour le besoin le plus essentiel de la plus intelligente des créatures terrestres : l'humain. Le diable est créé « *sur mesure* » pour être présent dans le choix originel libre le plus essentiel de l'humain. Par l'alternative qu'il propose à l'humain par rapport à la Parole de Dieu, il contribue à la liberté parfaite de l'humain qui ne serait pas parfaite sans l'alternative « *diabolique* » à la vie d'amour que Dieu propose.

Mais, celui qui parle pour mettre en doute la Parole de Dieu le plus intelligemment possible, c'est en même temps le diable, le plus intelligent des anges devenus démons, et le cerveau libre d'Ève qui envisage par lui-même l'alternative possible à la Parole de Dieu selon sa propre liberté. Dans ce cerveau d'une nature humaine indissociablement terrestre et spirituelle, la parole intérieure, qui présente l'alternative à la vie d'amour que Dieu propose, est, en même temps, une « *voix* » intérieure de son propre cerveau et une « *voix* » spirituelle du diable. Pour que le choix humain soit vraiment libre avec la plus haute intelligence possible.

Mais, le terrestre (le corporel, y compris le cerveau) et le spirituel ne sont pas deux parts de nous-mêmes. Notre nature humaine est unique et indissociablement terrestre « *et* » spirituelle. En ce sens, le diable, qui est uniquement spirituel, n'est pas et ne peut pas être une « *part* » séparable de nous-même. Mais, par contre, il peut être actif en nous-même de manière indissociable dans nos propres pensées. Heureusement que l'Esprit Saint peut y être tout autant avec, en outre, une toute-puissance supérieure à tout autre esprit.

Il me semble que nous pouvons penser que, dans toute tentation, c'est, en même temps, une part de nous-même et un esprit extérieur qui nous tentent.

De même, notre esprit humain, créé par le souffle Créateur de Dieu, nous permet, en même temps, d'entendre Dieu dans notre cœur et avec notre cerveau terrestre.

Qu'advient-il alors de nous lorsque notre corps meurt pour ne laisser subsister qu'une âme spirituelle dans l'attente d'une résurrection de son corps ?

Ici encore, le paradis et l'enfer ne sont pas deux parts d'une même « *éternité* », dissociables dans l'espace ou le temps. L'éternité ce n'est pas un temps qui durerait infiniment longtemps, ni dans un endroit divisible qui s'étendrait infiniment loin, ce qui représenterait l'éternité d'une manière exclusivement terrestre, selon un point de vue terrestre.

Le feu de l'enfer brûle éternellement en ce sens qu'il ne s'éteindra jamais et consumera sans cesse et infiniment tout mal, sans aucune limite ni de temps ni d'espace. Tout le temps et en tout lieu, au-delà de toute représentation terrestre par ces mesures.

En ce sens, je comprends que vous puissiez, dès lors, parler de l'enfer (qui est aussi une réalité spirituelle au-delà du temps et de l'espace terrestres) comme d'un « *état d'être* » (ce qui est plus adéquat pour une réalité spirituelle hors du temps et de l'espace) plutôt que d'un « *lieu* » (qui renvoie à l'espace et au temps terrestres, ce qui est mal adapté pour exprimer une réalité spirituelle).

Lorsque le Nadach (le « *serpent* ») est voué à ramper sur le sol (Gn 3, 14), n'est-ce pas qu'il est lui aussi voué à une existence et à une emprise limitée dans le seul monde corporel, matériel ? N'a-t-il pas été privé de la communion divine, de la vie spirituelle avec Dieu.

Même s'il s'agit d'un être spirituel, il n'a plus d'action possible dans le monde spirituel de Dieu. Son action ne peut plus influencer que le monde terrestre avec la réalité spirituelle qui s'y attache, même si elle s'y exerce de manière immatérielle en influençant les pensées des humains.

Alors que le cœur et la conscience d'Adam et Ève pouvaient demeurer dans l'amour et la confiance à l'égard de Dieu en considérant la limite comme un bien, la raison va entraîner le cœur et la conscience dans une attitude considérant cette limite bienfaisante comme un manque. Si c'est un manque, ce serait donc une privation à combler. Dieu n'aurait pas tout donné. Il ne serait donc pas le bien. Etc.

Le choix libre de nos premiers parents, choisissant de faire de leurs propres pensées (faites de raison et de conscience) la référence ultime pour déterminer le bon ou le mauvais en tout choix, est fondé dans une attitude de méfiance contraire à l'amour et tuant en eux cet amour qui est la vie même de Dieu qui leur était offerte.

Dans le récit, le choix de la femme (la conscience) après un débat intérieur avec le serpent (la raison, la sensibilité, l'intelligence) fut de manger par méfiance plutôt que d'aimer. Le fruit fut alors donné à l'ish (le mot hébreu qui signifie la personne) et mangé par lui.

La présence maléfique de Satan qu'on peut y voir, selon la Tradition, ne doit pas empêcher d'y percevoir aussi et simultanément tout le combat qui se passe en l'homme lui-même, en toute âme humaine.

Ce fut la mort. Pas physique, mais spirituelle.

Dieu n'a cependant pas abandonné les humains créés avec sa propre vie. Il les a recouverts d'un vêtement protecteur. Protégés pour pouvoir encore être sauvés. C'est déjà le Christ que ce vêtement annonçait et préfigurait (cf. infra : « 52. *Le pardon si peu connu du jardin d'Eden* »)

En résumé, au-delà de la réalité concrète d'Adam et Ève, vécue au commencement de l'histoire de l'humanité, l'image de la femme tirée de l'adam pour y ouvrir sa conscience dans l'amour est aussi le cœur du choix fondamental de l'humain. Le second récit biblique de la création me semble nous montrer combien la vie et la mort sont ensemble au cœur de notre liberté et de l'amour auquel nous sommes conviés.

Blue Eyes écrit : « *Si Dieu les voulait vraiment à son image et à sa ressemblance pourquoi alors leur interdire le fruit de la connaissance ?* »

Excellente question !

Il me semble qu'il n'y a qu'une réponse possible sans contradiction : parce que c'était nécessaire ! Mais, il nous reste alors à essayer de comprendre : c'est quoi le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal ?

Blue Eyes écrit : « *La connaissance du bien et du mal n'est-elle pas une nécessité pour exercer pour acquérir le libre arbitre en question ? Est-ce que le libre arbitre était vraiment accessible à nos premiers ancêtres avant l'acquisition de la connaissance du bien et du mal ?* »

Oui. Sinon, l'humain n'aurait pas été un être à l'image de Dieu, ni capable de partager sa vie d'amour, ni capable de commettre un péché originel.

Il me semble certain qu'il n'y a pas de liberté véritable sans conscience, ni de libre arbitre sans connaissance de la valeur en bien et en mal des choix possibles en cause.

La difficulté pour nous est de comprendre ce que signifie « *la connaissance du bien et du mal* » et, plus exactement le « *fruit* » de « *l'arbre* » de la connaissance du bien et du mal.

Mais, quoi qu'il en soit, sans libre arbitre il n'y a pas de péché possible.

Sans libre arbitre, il n'y a pas non plus d'humain à l'image de Dieu. L'interdit de manger le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal ne peut être compris dans un sens qui réduit ou limite le libre arbitre ou la liberté fondamentale d'un être créé capable de vivre la vie d'amour de Dieu.

Blue Eyes écrit : « *Pourquoi la question du péché est-elle abordée après la consommation du fruit et non avant ?* »

Il me semble que la question est pleinement présente avant le péché originel lorsque l'humain créé à l'image de Dieu est confronté à l'interdit donné par Dieu et donc à la possibilité de pécher.

Blue Eyes écrit : « *Pourquoi n'ont ils pas eu conscience de leurs nudités avant d'avoir mangé le fruit ?* »

Il me semble que rien ne permet d'affirmer qu'ils n'avaient pas conscience de leur nudité. Le récit nous indique seulement qu'ils n'en ressentaient aucune honte.

Blue Eyes écrit : « *Leur état d'innocence d'avant la consommation du fruit était-il dû à la perfection Divine en eux où à leur état premier animal ?* »

L'innocence c'est l'absence de culpabilité. Il me semble que parler d'innocence ou de culpabilité pour des êtres précaires de la nature n'a pas de réalité. Un animal sans conscience spirituelle n'est ni innocent, ni coupable : il lui manque la conscience, le libre-arbitre spirituel et concret.

Le libre arbitre, avec la conscience qu'il implique, est en effet dû à la perfection divine de la création des humains à l'image de Dieu. Avant la faute originelle, l'innocence peut être considérée comme un effet de la création divine.

Théo d'Or écrit : « *A moins que ne pas avoir la connaissance et juste de la confiance était LA voie ?* »

L'un ne va pas sans l'autre.

C'est cela le péché originel : La connaissance sans l'amour. Vouloir la connaissance indépendamment de la communion d'amour avec Dieu.

Adam et Ève n'étaient pas créés pour vivre « *juste* » de confiance ou d'amour « *sans* » la connaissance.

Adam et Ève étaient éclairés parfaitement par l'amour et cette communion leur donnait accès à toute la connaissance. La liberté essentielle à leur être à l'image de Dieu leur donnait, au milieu du jardin d'Eden dans lequel ils vivaient pleinement tant dans la réalité spirituelle que dans la réalité terrestre, le choix de pouvoir se saisir directement du fruit de la connaissance sans la communion d'amour avec leur Créateur.

Mais, connaître sans aimer coupe de la vie, introduit la souffrance et la mort. En dehors de la communion d'amour en Dieu qui fait vivre toutes choses, il fait froid.

Dans un autre jardin, au pied d'un autre arbre, le nouvel Adam a dit une autre parole : « *pas ce que je veux, mais ce que tu veux* ». Il ne s'est pas caché, mais il s'est laissé trouver. Ce n'était plus Dieu qui cherchait l'homme, mais c'étaient les hommes qui le cherchaient. Mais, savaient-ils qui ils cherchaient ? Qui cherchez-vous ?

Le Christ, dans un autre jardin, va refaire le chemin du premier Adam dans l'autre sens. Il va refranchir la mort et la nuit dans laquelle le péché a plongé l'homme pécheur pour revenir à la lumière des origines. Il invite ses amis à rejeter la tentation, à veiller avec lui.

Dans le jardin des Oliviers, ce n'est plus un arbre vivant que Jésus a en vue. Ce qu'il voit déjà devant lui, c'est un arbre mort, un bois dressé sans feuilles, ni vie, ni fruits. Le contraire de l'arbre de vie. Un arbre de mort.

Ce n'est pas un fruit savoureux d'un arbre de vie qui est devant lui, c'est l'absence de fruit d'un arbre mort, toute la tristesse de la mort.

Ce bois dressé en croix pour lui, il est convié à le prendre par une démarche inverse de celle du péché originel. Pas ce que je veux, mais ce que tu veux.

Et cet arbre mort transformé en croix de souffrances, en croix de mort, Jésus va le faire revivre. Il va lui faire porter plus de fruits qu'aucun arbre du monde n'en a jamais porté.

Invité écrit : « *Votre raisonnement s'affranchit du texte et rentre en contradiction avec car ce dernier n'enseigne à aucun moment que "le fruit de la connaissance pouvait être partagé en communion". C'est même tout l'inverse* »

Du début à la fin du récit du jardin d'Eden, le cœur d'Ève bascule d'un interdit de « *manger* » (mettre la connaissance à l'intérieur de soi-même) à un interdit de « *toucher* » (rejoindre une connaissance à l'extérieur de soi-même) qui l'amène à ressentir comme un « *manque* » (une privation négative, qui met en doute la plénitude et l'amour de Dieu) ce qui n'était que une « *limite* » (un indispensable bienfait qui permet à un « *autre* » et donc à l'amour d'exister).

De mon point de vue, cette nuance qui me semble essentielle peut être méditée sans aucune contradiction avec la synthèse que vous écrivez et qui me plaît beaucoup : « *Les deux arbres dont les propriétés du fruit sont l'acquisition du discernement et la vie éternelle sont deux attributs divins par excellence. L'homme avait vocation à manger du fruit de l'arbre de vie s'il en avait le désir (d'où l'absence d'interdiction) mais pas de l'arbre de la connaissance du bien et du mal. La raison en est simple et réside dans la signification symbolique de ces deux arbres :*

L'arbre de vie représente la possibilité pour l'homme d'acquérir la vie éternelle dans la communion avec Dieu. En cueillir était un acte de foi et de libre adhésion au plan de Dieu, l'engagement

inconditionnel de soi dans une communion éternelle avec le Créateur, voie qu'Adam et Ève n'ont pas choisi de suivre.

Au contraire, l'interdiction de manger du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal est le moyen par lequel l'homme peut exercer sa liberté. Il incarne la possibilité offerte à l'homme de choisir sa propre destinée : avec Dieu en s'abstenant d'en manger, en dehors de Dieu par la désobéissance. Au-delà d'être un instrument au service de la liberté de l'homme, l'arbre est éminemment symbolique et l'interdiction autour de cet arbre n'est pas dénuée de fondement : l'acquisition de la connaissance du bien et du mal représente la volonté de l'homme de décider par lui-même, affranchi de son Créateur. Il est donc le symbole de la rupture avec Dieu.

Deux attributs divins étaient donc à la portée de la main de l'homme : la vie éternelle dans la communion avec Dieu, l'acquisition du discernement comme coupure avec Dieu. L'homme a fait le choix de conduire son existence en dehors de Dieu en s'octroyant la possibilité de décider entièrement par lui-même. Dieu n'est plus la boussole de sa vie, l'homme se suffit à lui-même par le discernement qu'il a acquis. »

Mille mercis pour ces excellentes réflexions avec lesquelles nous sommes en parfait accord.

« Je mets devant toi la vie ou la mort, la bénédiction ou la malédiction. Choisis donc la vie, pour que vous viviez, toi et ta descendance » (Deut. 30, 17).

8) Le choix originel

50. L'homme a-t-il été créé bon ?

Didyme écrit en se demandant « *si l'homme était neutre à la base, comme une matière vierge pouvant avancer de manière égale vers le bien comme le mal sans attache particulière au bien. Ou bien s'il était bon à la base et donc avait une racine de bien et avait pour fin le bien.* »

La lune est-elle créée neutre ? Un lapin est-il bon à la base ?

Il me semble que l'homme n'est pas « neutre » à la base. Il est créé « *à l'image de Dieu* ». Il est « *absolument* » fait d'une vie adaptée à la vie même de Dieu, une vie d'amour avec un « *autre* ».

Théo d'Or écrit : « *Il crée de l'altérité, plein d'altérité puisque c'est son rôle et la condition sine qua non pour garder le caractère éternel de la Vie. Il la crée à son image, lui insufflant toute sa connaissance intrinsèque, y compris celle de la potentialité de mal.* »

En effet, la liberté et l'altérité pleinement présente en Dieu n'excluent pas la possibilité du mal. Il n'existe pas avant l'homme, avant qu'un être ait une conscience qui puisse extraire le mal de sa simple potentialité pour l'amener à être, ait fait ex-ister le mal.

Il est exact de dire que le bien est la « *fin* » (la finalité) de l'homme, puisqu'il est créé à l'image de Dieu, adapté à une vie en communion avec Dieu. Mais, il a la liberté de s'en écarter, mais il est alors en dehors et privé de ce qui lui convient parfaitement.

À l'origine, dans la nature, la créature terrestre humaine est un corps soumis aux mêmes règles naturelles que celles des autres créatures. Tout est bon, mais il n'y a pas encore de personne capable de partager la vie de Dieu. Les êtres, naissent, se reproduisent et se transforment par des combinaisons de cellules qui se succèdent dans le temps et forment parfois des ensembles vivants qui subsistent quelque temps puis disparaissent.

Lorsque l'humain, mâle et femelle, est plongé, baptisé, dans le monde de Dieu (l'Eden), dans un « *jardin* » où Dieu le fait vivre en harmonie avec son monde spirituel, il est créé à l'image de Dieu avec la possibilité, la liberté, de vivre en communion avec Dieu... ou sans lien d'amour avec Dieu.

Il me semble très probable que cette création spirituelle a dû avoir un effet psycho-somatique énorme sur le corps même de nos premiers parents issu d'une évolution de milliards d'années, y compris sur leur psychisme, dont les effets se sont transmis dans toute leur descendance. Les miracles et la résurrection du Christ nous montrent ce qu'est la vraie vie humaine sans le péché, dans toute sa force spirituelle et physique.

L'homme n'a pas une « *attache* » au bien. Il est libre de s'en détacher.

Il est alors dans une réalité inadaptée, avec inévitablement diverses souffrances qui résultent de cette inadaptation. Ce qui n'est pas adapté ne fonctionne pas « *bien* », mais fait « *mal* ».

À cet égard, il me semble exact de dire que l'homme a une « *racine* » de bien. C'est, en effet, dans la vie même de Dieu, dans le bien parfait de la vie divine, qu'il a reçu son existence. Sa racine s'est, en effet, nourrie de Dieu. Mais, il est aujourd'hui déraciné. Le Christ lui offre de pouvoir être greffé en Lui.

Mpijery écrit : « *Plus globalement, Dieu est parfait, pourquoi ses créations ne le sont pas? Ça voudrait donc dire que c'est la nature même de la création qui veut qu'elle ne peut être parfaite et que Dieu a en quelque sorte "laissé faire" ? Sinon, nous avons bien le libre arbitre et nous faisons librement des choix, en même temps, tout est déjà "écrit" mais nous ne le saurons - contrairement à Dieu - que lorsque ce sera accompli. »*

Tout dépend de ce que vous appelez « *parfait* ». Si parfait veut dire immuable et immobile parce que plus aucune amélioration n'est possible, observez que cela ressemble à la mort.

Ce qui est « *parfait* », c'est ce qui est apte à partager la vie absolument parfaite de Dieu et cette vie est une vie d'amour éternelle du Père, du Fils et de l'Esprit Saint. Pas de vie sans amour. Mais, pour que l'amour soit présent il faut, nécessairement, de la liberté. Sinon vous n'avez que des robots. Si, en plus, vous les imaginez sans possibilité du moindre changement, l'ennui risque d'être... mortel.

Donc, oui, Dieu a « *laissé faire* » l'humain créé libre pour pouvoir partager éternellement sa vie d'amour. C'est bien ainsi que l'humain est « *parfait* ». Et le monde a été créé, de même, non dans un état immuable mais dans un état où l'humain peut exercer sa liberté en le développant et le transformant dans une relation d'amour avec son Créateur ou indépendamment de Lui.

Sa liberté lui permet de choisir entre une vie où c'est lui le roi et une vie où tout se vit en harmonie d'amour avec Dieu. Vous connaissez le choix originel d'Adam et Ève. Mais, après avoir débranché la prise du courant qui les reliait à Dieu, il ne faut pas s'étonner que l'harmonie ait disparu et que les dysfonctionnements soient multiples.

Rien n'est « *écrit* » mais tout est remis à la liberté nécessaire des humains.

La connaissance que Dieu peut avoir des actions humaines n'affecte en rien la pleine liberté qui est la leur.

Nos premiers parents ont blessé profondément leur relation avec Dieu. Cela aussi a dû avoir un profond effet psycho-somatique dont les effets se sont aussi transmis dans toute leur descendance.

Ils ont transmis à leurs descendants la vie nouvelle créée en eux, mais aussi sa blessure spirituelle. Ils n'ont pu transmettre qu'une vie blessée.

Aldous écrit : « *nous ne sommes pas rendus mauvais et violents (après la désobéissance d'Adam et Ève). Si nous étions rendu mauvais et violents nous serions obligés de commettre des péchés... Nous*

sommes rendu avec une tendance au péché. Si nous étions rendu mauvais et violents nous serions obligés de pécher, et ce ne serait plus un péché car un péché implique toujours la liberté...

Ce qu'il faut comprendre, je crois, c'est que l'homme a été créé à l'image de Dieu. Il a donc été créé bon (le "cela était très bon" de la Genèse vient après la création de l'homme)... et libre. C'est parce qu'il est libre qu'il bascule dans le mal, séduit par Satan, selon la Genèse. Il n'est donc, l'homme, même pas responsable du mal, il y succombe de par sa liberté, sa faiblesse et sa limite (il n'est pas parfait comme Dieu, même si il est à son image).

Il faudrait ajouter que cette création est valable pour le commencement de chacun d'entre nous. »

Pas vraiment ! Notre création ne vient pas directement de Dieu, comme celle d'Adam et Ève. Elle vient par l'intermédiaire de nos parents. Même la nature humaine du Christ n'a pas été créée directement par Dieu mais par l'intermédiaire de la libre coopération de la Vierge Marie.

Et, hélas, sauf lors de cette transmission sans péché par la Vierge Marie qui a donné une âme humaine à Dieu lui-même, la transmission de la vie humaine ne nous donne qu'une vie blessée.

Cette faiblesse ne nous permet pas d'éviter le mal, ni de faire le bien comme nous pourrions le vouloir. Notre harmonie avec Dieu et avec la nature est profondément blessée.

Aldous a raison d'écrire que nous ne sommes pas rendus mauvais et violents. L'humain reste bon et peut encore préférer la communion avec Dieu, le vrai bien.

Il ne me semble même pas juste de dire qu'il aurait une tendance au péché dès l'origine. En cela, il serait déjà fondamentalement mauvais.

Contrairement à ce que propose Aldous, il me semble que nous avons bien été créés « parfaits ». Sinon, nous ne serions pas vraiment « à l'image de Dieu ». Sinon, Dieu n'aurait pas dit que c'était « très bon ». Sinon, surtout, Dieu n'aurait pas pu s'incarner Lui-même en vrai homme.

Zeusinthemegalife écrit : « *Ma question est simple: Est ce que la création actuelle est exactement ce que Dieu a voulu, ou bien est elle contaminée par le péché?*

... si la création n'est pas exactement comme Dieu l'aurait souhaité ... Comment puis je dire : " Merci Seigneur pour les beautés de ta création " Vu qu'il n'a pas voulu les choses comme cela.....!!!! »

Cela me semble une excellente réflexion.

Ce n'est pas le monde qui est mauvais. C'est l'homme qui n'y tient pas son rôle.

Si Adam et Ève avaient conservé la vie qui leur avait été donnée lors de leur création dans le jardin d'Eden, ils auraient achevé avec Dieu la naissance et le passage de notre monde dans l'Eden de Dieu.

Adam et Ève ont été créés aussi parfaits que le Christ. Nous avons été créés aussi beaux et parfaits que le Christ.

Il nous suffit de regarder le Christ. Il nous montre ce qu'est le vrai homme, tel qu'il a été créé à l'image de Dieu sans le péché. Les miracles et la résurrection du Christ nous montrent toute la puissance qu'Adam et Ève avaient reçue.

Adam et Ève ont été plongés dans l'Eden de Dieu où ils avaient tout ce qui était nécessaire pour développer le monde et le conduire vers un avenir qui, aujourd'hui, resté bloqué dans un enfantement qui se prolonge dans des douleurs.

Paul écrit : « *la terre n'est qu'un prélude à encore plus de beauté* »

C'est vrai.

Comment comprendre ce qu'est vraiment notre monde sans l'harmonie et la vie avec Dieu dont Adam et Ève se sont écartés ? Ils n'ont gardé et transmis qu'une vie blessée.

Comme Adam et Ève, comme Jésus dans le Jourdain, il nous faut aujourd'hui être replongés dans l'Eden de Dieu.

Avec le Christ et en Lui, nous sommes invités à reprendre l'enfantement du monde interrompu par le péché.

Mais, pourquoi devant tant de douleurs du monde présent, penser que c'est le monde qui est mauvais et oublier que toutes ses douleurs ne proviennent que du péché des hommes qui se sont eux-mêmes privés de toute la puissance spirituelle de Dieu, de la communion avec Dieu où la création trouve son origine autant que son sens.

Le monde est bon. Nous avons été créés dans ce monde pour le faire passer avec le Christ vers les cieux nouveaux et la terre nouvelle où toute larme aura disparu.

Ce qui blesse tout homme depuis Adam et Ève (à la seule exception du Christ et de sa mère divinement préparée pour lui donner une vie sans péché), c'est seulement de ne pas être dans la communion avec Dieu. Cet éloignement spirituel en fait un être sans boussole, faisant tantôt le bien, tantôt le mal, mais incapable par lui-même de pouvoir éviter le mal ou choisir le bien en toute perfection. Tous ses actes, mêmes les meilleurs, sont un peu ou beaucoup comme du linge gris. Le mal se glisse en lui et en ses actes, même les plus beaux, par la blessure de son éloignement de Dieu.

Il peut tendre au bien, s'en approcher, mais il ne peut l'atteindre parfaitement sans une communion parfaite avec Dieu.

Sans cette communion, même « *vierge de toute expérience* », l'homme est coupé de ce qui est essentiel pour pouvoir vivre « *bien* ».

Cinci écrit : « *Didyme naît lui-même dans une condition de pécheur = Dieu est "comme" absent pour Didyme. Pécheur équivaut à être tel que coupé de Dieu. Pécheur équivaut à ressentir "comme" l'absence de Dieu. Les hommes naissent désormais dans une condition anormale depuis le premier péché. L'être est bon, la condition est mauvaise.* »

Cela me semble très juste. C'est vrai bien sûr pour chacun de nous et pas seulement pour Didyme.

Vincichristi écrit : « *Dieu a fait l'homme libre donc l'homme a le choix entre deux possibilités : choisir Dieu et la vie, se couper de Dieu et mourir... il n'y pas de liberté sans choix* ».

C'est vrai et, bien plus encore, il n'y a pas d'amour sans liberté, pas de vie sans liberté, pas d'être créé à l'image de Dieu sans la liberté même de Dieu qu'il nous a donnée

Vincichristi écrit : « *par conséquent pour que cette liberté puisse être effective, il a bien fallu un Tentateur pour pousser l'homme à s'éloigner de Dieu jusqu'à la rupture complète conduisant à la damnation éternelle ... donc la Chute causée par l'Ennemi était inévitable* »

Là, je ne peux pas vous suivre.

Il n'était pas du tout nécessaire de créer un tentateur pour que le choix libre existe. Il suffisait de créer la liberté.

Même si Dieu a pu prévoir la chute (et prévoir son divin remède), la chute n'était pas inévitable. Sinon, il n'y aurait pas eu de liberté, et donc pas eu de véritable création d'un être semblable à Dieu capable d'aimer et de vivre de sa vie.

Dieu n'a créé ni le tentateur, ni le mal qui ne vient que de l'éloignement de Dieu. Il a créé la liberté et son fruit magnifique : une vie d'amour dans la joie de Dieu.

Sofia écrit : « *les anges déchus peuvent-ils encore voir Dieu ?*

J'en viens à me demander pourquoi Dieu ne nous a pas créés comme eux sur le plan de l'intelligence : nous aurions toujours la liberté de pécher (puisque une partie d'entre eux l'a fait) mais nous aurions une conscience beaucoup plus aiguisée de ce que nous faisons, nos choix seraient plus réfléchis, plus responsables dans le sens où nous en saisirions mieux le sens et les conséquences. »

Les anges déchus me semblent voués à ramper au niveau de la réalité terrestre selon ce qui a été dit au serpent de la Genèse (Gn 3, 19). Lui qui a incité l'humain à manger le fruit spirituel de la connaissance du bien et du mal, est voué à ne plus pouvoir absorber dans son ventre que de la poussière, la part matérielle de la création.

Comme vous l'écrivez, le serpent est, en effet, décrit comme la plus intelligente des créatures (Gn 3, 1). Le mot est, en réalité, quasi le même que celui qui décrit Adam et Ève immédiatement avant (Gn 2,25). Il semble qu'on pourrait traduire que Adam et Ève étaient « *sans vêtements* » (en hébreu : orumim) mais que le serpent était « *le plus sans vêtement* » (en hébreu : orum m kl). Aucun n'avait besoin d'une protection contre l'extérieur. Ils vivaient en harmonie dans le monde tant matériel que spirituel. Peut-être que le serpent, en qui la Tradition reconnaît le premier ange déchu, était encore plus en harmonie du fait qu'il ne devait pas subir les limites particulières d'un corps matériel comme Adam et Ève.

La participation d'Adam et Ève à la création, dans laquelle Dieu leur a demandé d'être féconds et d'assujettir la terre (Gn 1, 28), était une grâce, mais aussi un engagement particulier pour leur liberté. Nous n'avons pas l'intelligence spirituelle des anges, mais nous avons une intelligence de la réalité terrestre dans laquelle nous vivons qui peut être éclairée par l'Esprit Saint. Rien ne me semble permettre d'affirmer que nous n'aurions pas reçu toute l'intelligence possible.

Ti'hamo écrit : « *Vous écrivez : "Les anges déchus me semblent voués à ramper au niveau de la réalité terrestre "*

Là-dessus je ne vous suis pas : il semblerait plutôt que Satan déteste la création entière, et le principe même d'associer le spirituel au charnel.

Il semble bien détester l'amour, détester particulièrement l'amour charnel, les mères, et l'enfantement. La caractéristique de Satan serait plutôt, au contraire, de vouloir une réalité toute spirituelle ne passant pas par la création matérielle, et méprisant les créatures de chair. »

Tout à fait d'accord ! Je ne visais bien sûr que l'exclusion du monde spirituel de Dieu.

Là où je ne le suis plus, c'est lorsque Philémon Siclone écrit : « *ce serait une erreur de vouloir à tout prix situer le récit du Péché originel dans notre temps et notre espace. Car notre monde, cet univers visible dans lequel nous vivons, semble marqué par le Péché originel, depuis son origine même. Allez savoir si le fameux « Big Bang » ne serait pas justement la première conséquence visible du péché d'Adam, qui a peut-être eu lieu dans une toute autre dimension que la nôtre, c'est-à-dire : ailleurs... ».*

C'est bien de notre terre et de notre humanité que nous parle l'Écriture, de l'action de Dieu parmi nous dès l'origine et cela nous apprend beaucoup sur son action aujourd'hui et sur nous-mêmes.

Philémon Siclone écrit : « *nous parlons de l'humanité et de la terre d'avant le péché d'Adam. Etait-ce dans la même dimension, dans la même réalité spatio-temporelle que la nôtre ? L'Écriture ne précise rien à ce sujet. »*

Il me semble clair, dans la Genèse, qu'il n'y a pas d'humanité avant Adam. Il y a, bien sur, déjà la terre. Dans la dimension et la réalité spatio-temporelle que nous connaissons.

Ce qui me semble tout à fait pertinent, c'est de considérer que la Genèse nous parle aussi d'une autre réalité, d'une autre dimension, qui peut être dite spirituelle et qui est aussi présente.

Vous observez que : « les données que nous connaissons sur le passé de notre monde, la formation de l'univers, l'histoire de la vie sur terre, permettent de voir le chaos et la déchéance de la création à l'œuvre bien avant l'apparition de l'homme ».

Le problème, dans cette observation, c'est que vous donnez une qualification morale ou une appréciation sur les faits objectifs dont vous parlez. Le récit de la Bible, qui indique que tout est bon après chaque étape de la création résumée en quelques jours pour représenter des milliards d'années, paraît contredire un chaos ou une déchéance dans la création avant l'apparition de l'homme.

En réalité, le récit de la Genèse confirme que le chaos précède toute la création (Gn 1, 2) et me paraît indiquer que les étapes de la création, présentées avec l'humain à son apogée, mettent les choses progressivement en ordre pour l'humanité. La mort et les événements naturels, avant l'humanité, sont des moyens qui ont permis de renouveler sans cesse toutes choses et d'adapter progressivement le monde créé pour permettre l'apparition de l'humanité. Rien ne me semble permettre de considérer cela en termes de mal ou de négatif. La Genèse nous dit, au contraire, que c'était bon, malgré les apparences.

Vous écrivez ensuite : « D'ailleurs, si l'on établit un comput de l'histoire humaine d'après les récits bibliques, on arrive aux origines du monde environ 5000 ans avant nous, ce qui est absurde. Comment explique-t-on par exemple l'apparition d'homo sapiens il y a 200 000 ans ? ».

Il faut, bien sûr, être prudent avec les durées précises que les auteurs inspirés de la Genèse nous indiquent en des termes hébreux et selon la culture de l'époque, mais il faut observer que, ni la Genèse, ni l'Église n'ont jamais prétendu que les homos sapiens qui vivaient il y a 200.000 ans, avec des rudiments d'intelligence et d'organisation préhistoriques, étaient des descendants d'Adam et Ève, ni qu'ils subsistent personnellement pour l'éternité ou que nous les retrouverons dans la communion des saints.

Il me semble qu'il y a ici un malentendu fondamental essentiel sur la définition d'un homme.

À notre époque, la définition de l'homme paraît sans intérêt puisqu'il n'y a aucun désaccord. Quelles que soient notre race ou nos particularités, athées ou croyants sont parfaitement d'accord pour reconnaître les humains et les distinguer des autres êtres vivants.

Mais, la science trouve dans le passé la trace d'australopithèques, d'homos erectus, d'homos sapiens et sapiens sapiens. Elle nous en apprend chaque jour davantage sur ce qui nous est commun dans l'analyse des traces génétiques et autres laissées par ces êtres préhistoriques.

À force de se concentrer sur l'aspect scientifique, certes fort intéressant, n'y a-t-il pas un oubli du fait que l'origine de l'homme, qui est au centre de la réflexion, concerne un être qui n'est pas que terrestre, mais qui a aussi une réalité spirituelle ?

Créationniste ou évolutionniste, avec toutes les variantes, tous sont devant la même question très concrète : À quel stade d'évolution, de mutation ou de création, y a-t-il un homme à l'image et à la ressemblance de Dieu, capable de partager la vie éternelle de son Créateur ? Comment chacun y répond-t-il ?

Dans la lumière de la Genèse et du Christ ressuscité, nous considérons que l'humain, fait à l'image et à la ressemblance de Dieu, a pour caractéristique essentielle d'avoir une âme personnelle qui lui donne accès à la vie spirituelle et à l'éternité.

Quand situons-nous sa survenance dans l'histoire ? C'est à cette question que les premiers chapitres de la Genèse nous font réfléchir.

Nous ne sommes pas qu'un simple produit de l'évolution naturelle, mais une action de Dieu dans l'histoire qui se réalise tant dans la réalité matérielle que dans la réalité spirituelle.

Quel est le premier humain, façonné à l'image et à la ressemblance de Dieu, qui peut être sauvé par le Christ, accueilli dans la communion des saints ?

La réponse de la Genèse est de nous dire que c'est à la fin de création qu'apparaît l'humanité. La science et l'histoire ne nous diront jamais quand apparaît le premier homme créé à l'image de Dieu avec la faculté de vivre éternellement avec lui. De ce point de vue, une durée réduite à quelques milliers d'années n'a rien d'étonnant, ni a fortiori d'absurde, et ne contredit en rien la science.

Vous concluez en écrivant que : *« Il me paraît donc raisonnable de supposer que tout ce qui touche au récit de la Création, du Paradis terrestre, et de la chute d'Adam, se situe dans une dimension autre que la nôtre, et que ce monde déchu dans lequel nous vivons aujourd'hui en serait le résultat »*.

Raisonné, certes. Mais, il ne faut pas dissocier les deux réalités. Dieu vient dans l'histoire, dans notre histoire, dans notre dimension spatio-temporelle, mais il est tout aussi vrai que les récits du début de l'humanité dans la Genèse se réalisent aussi *« dans une autre dimension »*. En même temps, mais aussi de manière transcendante.

Il est évidemment impossible pour les auteurs inspirés de la Genèse de nous en parler autrement qu'avec des mots terrestres qui ne peuvent en donner qu'une image à la mesure des limites de notre compréhension terrestre, mais la réalité n'en est pas moins vraie pour autant.

Votre réflexion finale situe bien le sujet : *« Si l'on suit à la lettre ce que dit la Genèse, il devrait se trouver quelque part sur cette planète, gardé par des anges à l'épée flamboyante... »*.

Toujours délicat de suivre à la lettre. Il s'agit des lettres de l'hébreu, ce qui est déjà très difficile, et d'expressions dans un contexte culturel, ce qui augmente encore la difficulté.

Adam et Ève ont effectivement vécu à un endroit bien concret. Mais, les anges sont des êtres spirituels, et il me semble que le Jardin d'Eden où il est question d'arbre de la vie, de la connaissance, de dialogue avec Dieu, concerne surtout la réalité spirituelle, dans le récit du péché originel, ce qui n'exclut pas sa réalité terrestre à un moment et à un endroit précis, mais la Genèse ne nous affirme nulle part que ce jardin était extraordinaire sur le plan terrestre.

L'extraordinaire, dans ce jardin, concerne la vie d'Adam et Ève en communion avec Dieu. C'est l'accès à l'arbre de vie qui est aujourd'hui barré.

Le mot jardin renvoie à un lieu de vie. Nos yeux de chair ne peuvent plus voir ce jardin. C'est l'accès à la réalité spirituelle de ce jardin qui est barré par des anges. À l'endroit physique concerné où vivaient Adam et Ève, vous ne trouveriez plus rien de particulier.

Aussi, il me semble que nous ne devons pas renoncer à chercher toujours le concret et le spirituel en même temps sans isoler l'un de l'autre, tant dans nos réflexions sur la Genèse que dans celles sur le Christ.

À cet égard, le « *péché originel* » me paraît un fait historique bien réel et concret, même si le récit ne peut nous le raconter que de manière imagée puisqu'il s'est passé à la fois dans la réalité concrète de l'histoire et dans la réalité spirituelle de l'Eden de Dieu.

51. Le péché originel : quelle réalité concrète ?

Dans la nature, Adam et Ève n'étaient que des homos sapiens mortels. Leur belle intelligence supérieure ne leur donnait en rien accès à la vie divine, à une immortalité.

Les êtres terrestres sont naturellement mortels, temporaires. Dieu seul a la capacité de créer de l'immortalité.

Lorsque Dieu a fait entrer et a façonné des créatures terrestres dans son monde spirituel, dans son Eden, pour leur ouvrir la possibilité d'une vie éternelle en communion avec Lui, il n'a pas anéanti leur réalité terrestre, naturellement temporaire et mortelle.

Adam et Ève ont été avertis d'un fait fondamental : la vie de Dieu qu'ils pouvaient partager éternellement en communion avec Dieu lui-même, comprend en elle-même une liberté sans laquelle il n'y a pas d'amour vivant. Cette liberté implique un choix sans lequel elle n'existe pas. Et Dieu a donné ce choix libre à Adam et Ève invités dans son Eden.

Mais, avec une parole vraie : si vous ne restez pas dans cette communion, si vous choisissez une « *connaissance* » séparée, vous serez coupés de la vie éternelle qui est en Dieu et vous ne serez plus que des mortels selon votre propre nature sans Dieu. Vous mourrez (Gn 2, 17).

Trinité écrit : « *On a du en parler déjà quelque part, mais cette interrogation me revient souvent en tête : Comment est ce possible que par la faute d'un seul (Adam et Ève ...) l'humanité innocente à cette faute, doive en subir les conséquences...* »

Oui, en effet, on en a déjà beaucoup parlé. Cela n'empêche pas d'en reparler encore, mais, en résumé, il me semble que, pour le « *péché originel* », ce n'est pas une question de culpabilité pour les humains actuels puisque nous en sommes effectivement innocents, mais de vérité. La vie humaine, qui nous provient de nos parents, est une vie blessée par nos premiers parents. Mais, il y a un remède : le Christ.

Devant une souffrance concrète, nous pouvons nous rappeler les paroles du Christ en présence d'une interpellation semblable : « *Ni lui, ni ses parents n'ont péché* ». Cela ne veut, bien sûr, pas dire, qu'ils n'étaient pas des pécheurs comme les autres, mais que leur malheur particulier n'était pas en lien direct avec une faute personnelle particulière.

À cet égard, le récit biblique du péché originel ne nous donne qu'une réponse fondamentale qui éclaire notre réalité terrestre.

Le mystère du mal et de la mort reste immense malgré tout ce que nous pouvons en dire.

Feuillet écrit : « *Les enfants qui naissent handicapés ou qui meurent dans la douleur n'ont jamais eu le choix de dire oui ou non à quoi que ce soit.* »

En effet ! Mais, ils ont chacun un père et une mère d'où procède leur vie. Il en est ainsi depuis Adam et Ève, enfantés par Dieu lui-même.

Cette vie d'amour, qui fait vivre Dieu lui-même dans une Trinité éternelle d'amour, n'a pas d'autre réalité que l'amour. Sans l'amour, elle est morte, même si la vie terrestre se poursuit de manière biologique et qu'une forme d'existence spirituelle subsiste.

Notre vie, reçue de nos parents, est blessée dans son fondement essentiel, mais, la bonne nouvelle, c'est qu'un chemin de salut nous est ouvert par le Christ. Nous n'avons pas choisi notre blessure originelle, mais nous pouvons choisir la vie nouvelle qui nous est offerte par le Christ.

Feuillet écrit : « *La doctrine catholique (et orthodoxe) s'enferme dans un raisonnement absurde : si Dieu est bon, pourquoi inflige-t-il des maladies hideuses à des innocents qui n'ont jamais personnellement commis de péché ? On peut tourner et retourner la question dans tous les sens, la seule conclusion logique c'est que le Dieu chrétien n'est pas (entièrement) bon et bienveillant.* »

Qu'est-ce qui est plus absurde que d'attribuer à l'infiniment bon un manque de bonté ?

Le Père Créateur est amour et infiniment bon. Entièrement.

Serait-ce un a priori indémontrable ? Non, on peut en présenter un raisonnement philosophique.

1. Du néant absolu, rien ne peut sortir car s'il en sort quoi que ce soit cela prouve que ce prétendu néant absolu n'est pas réellement un néant absolu. Nous avons donc nécessairement une origine.
2. Tout ce que nous sommes est en cohérence avec cette origine car sans cette cohérence nous ne pourrions être issus de cette origine.
3. Le bien, l'harmonie, se définit donc par rapport à cette origine et uniquement et totalement par rapport à cette origine puisque cette origine définit le bien.

L'athée ou l'agnostique reste certes en mesure de contester que cette origine ait elle-même les attributs d'une personne avec une conscience et une volonté, même si elle est notamment l'origine de notre conscience, de notre volonté, et donc de notre âme personnelle. Par contre, il me semble qu'il est impossible de dénier que cette origine définit entièrement le bon.

Le Christ nous révèle cette origine comme un Père avec lequel il nous invite à entrer en relation spirituelle d'amour.

Car, étant notre origine, il est nécessairement et entièrement bon et bienveillant. Il n'est donc pas vrai de prétendre que « *la seule conclusion logique c'est que le Dieu chrétien n'est pas (entièrement) bon et bienveillant* », mais il me semble clair, au contraire, que la seule conclusion logique c'est que Dieu est la définition même du bien, de la bonté, de la bienveillance pour le monde issu de Lui.

Mais, il n'y a pas d'amour sans liberté.

Et, il n'y a pas davantage de liberté sans un monde autonome dans lequel l'être libre peut subsister et exercer sa liberté.

Et, comment exercer sa liberté sans conscience de la réalité, de la vérité ? Celui qui agit sur une base fausse ne va pas atteindre ce qu'il a cru choisir et réaliser sa liberté mais n'aura qu'un résultat non choisi. On ne peut choisir librement qu'en pleine connaissance de cause du vrai.

La bienveillance de Dieu consiste donc à nous montrer la vérité sans nous l'imposer mais en respectant notre liberté dans un monde autonome.

Comment peut-elle se concilier sans contradiction avec la douleur voire la mort d'un enfant innocent ?

Nous ne pouvons prétendre épuiser la réponse à une telle question car cela supposerait que nous ayons une connaissance totale de tout le réel, et donc une pleine connaissance de Dieu.

Ce que nous pouvons néanmoins savoir, c'est que l'homme a été créé pour gouverner le monde avec tout pouvoir mais ce monde vient de Dieu et c'est en Dieu et avec Lui que se trouve l'harmonie. Cette communion et cette harmonie n'existent que dans et par l'amour que l'homme peut librement choisir,

mais sa liberté lui permet de s'en écarter et la vérité est de dire qu'il ne peut en même temps choisir la communion avec Dieu et l'absence de communion avec Dieu.

Sans la vie d'amour de Dieu, il est simplement une créature terrestre vivant selon les lois terrestres autonomes auxquelles il ne peut échapper.

Feuillet écrit : « *Coco lapin écrit : « Quel avantage pour un enfant d'être atteint d'une grave maladie ? Cela lui permet peut-être de recevoir plus d'amour de la part de ses proches, et de se tourner vers Dieu (...). » Pourquoi faire naître un tel enfant ? Ce n'est pas cohérent avec la notion de liberté qui est au centre de la doctrine chrétienne. L'unique résultat d'une telle mort en bas âge est la douleur (de l'enfant, des parents, des proches). On ne peut RIEN en tirer de positif. »*

Comment un être humain pourrait-il prétendre, avec la connaissance limitée qui est la sienne, connaître « tout » du réel au point de pouvoir affirmer qu'en dehors de ce qu'il perçoit il n'y aurait « rien » et qu'il n'y aurait qu'un « unique » résultat, celui que vous percevez ?

Une telle affirmation n'est possible qu'avec une connaissance absolue dont vous conviendrez qu'aucun de nous ne peut se prévaloir.

Invité écrit : « *je crois que le véritable amour ne peut naître que dans une relation librement consentie, dépourvue de toute contrainte ou pression.*

Dieu a créé l'homme entièrement libre pour lui donner le choix de cheminer vers lui et de l'aimer, s'il en a le désir. Je ne crois pas que ceux qui n'ont pas fait ce choix seront condamnés pour avoir rompu l'alliance. Car cela signifierait que l'homme n'est pas réellement libre : il ne serait qu'un pantin forcé d'aimer Dieu pour échapper à la damnation à l'issue de sa vie. La miséricorde de Dieu elle-même serait sacrament entachée. »

Ici, il me semble que vous voyez juste.

Ce que nous appelons, depuis St Augustin, le « *péché* » originel ne doit pas nous tromper. Le « *péché* » c'est ce qui sépare de Dieu. C'est aussi ce que nous appelons le « *mal* », mais, attention, c'est à partir de notre point de vue que Dieu est le bien et il ne faut, en effet, pas y percevoir une contradiction avec notre réelle liberté.

C'est d'abord et surtout un « *choix originel* ». Fondamental. Pour celui qui choisit de se séparer de Dieu, il n'y a, de son point de vue, pas de « *mal* » à faire ce choix.

La conséquence n'est pas une « *punition* » mais un fait, une « *mort* » (celle de la vie d'amour de Dieu). Le choix libre c'est de désirer ou non vivre la vie d'amour de Dieu. L'absence d'amour, ce n'est pas la négation de l'autre et de relations avec d'autres, mais la volonté d'être soi-même le centre et la référence ultime parmi d'autres pour qui c'est pareil.

Personnellement, cela me semble un enfer : une collision infinie d'individus aux intérêts divergents.

Dieu nous en avertit. Mais, chacun est libre de refuser de vivre dans et par l'amour avec Dieu.

Selon le Pape Benoît XVI : « *Un grand nombre de personnes pense que, à la lumière de l'histoire de l'évolution, il n'y a plus de place pour la doctrine d'un premier péché, qui ensuite se diffuserait dans toute l'histoire de l'humanité... Le péché originel existe-il donc ou non ?*

...

il existe un modèle principal d'explication ...on suppose que l'être comme tel porte dès le début en lui le mal et le bien. L'être n'est pas simplement bon, mais ouvert au bien et au mal. Le mal est aussi originel, comme le bien... le péché originel ne serait en réalité que le caractère mixte de l'être, un mélange de bien et de mal qui, selon cette théorie, appartiendrait à l'étoffe même de l'être. C'est une

vision qui au fond est désespérée : s'il en est ainsi, le mal est invincible... Cette pensée moderne peut, à la fin, ne créer que la tristesse et le cynisme...

que dit la foi? ... Le mal ne vient pas de la source de l'être lui-même, il n'est pas également originel. Le mal vient d'une liberté créée, d'une liberté dont on a abusé ... Le mal vient d'une source subordonnée. Dieu avec sa lumière est plus fort. Et c'est pourquoi le mal peut être surmonté. C'est pourquoi la créature, l'homme peut être guéri. Les visions dualistes, même le monisme de l'évolutionnisme, ne peuvent pas dire que l'homme peut être guéri ; mais si le mal ne vient que d'une source subordonnée, il reste vrai que l'homme peut être guéri...

Dieu a introduit la guérison. Il est entré en personne dans l'histoire. A la source constante du mal il a opposé une source de bien pur. Le Christ crucifié et ressuscité, nouvel Adam » (Audience du 3 décembre 2008).

Peut-on croire à une quelconque réalité historique de cette histoire d'un serpent qui parle, d'un fruit défendu, d'un paradis perdu ? Pure allégorie ?

La tendance naturelle à vouloir abstraire les actions de Dieu dans le registre uniquement symbolique arrête certes les discussions avec les athées ou tous ceux qui doutent, mais la question n'est que voilée car le Dieu Créateur qui s'incarne en Jésus-Christ vient bien dans l'histoire.

Il me semble important, en ce qui concerne le récit du péché originel du troisième chapitre de la Genèse, de mettre davantage en évidence la limite à considérer par rapport à l'historicité du début de la Genèse.

Ce récit nous parle de l'histoire, bien concrète et terrestre, des premiers humains, mais elle la raconte à des humains qui ne sont plus dans le jardin d'Eden, à des humains qui sont séparés de l'arbre de vie et n'ont plus le même accès à la vie spirituelle qu'ils avaient en partage.

C'est là que nous avons une particularité des premiers chapitres de la Genèse et, particulièrement du troisième. Comment peut-elle nous raconter une réalité qui, avant et au moment du péché originel, était vécue dans la réalité terrestre mais aussi dans une réalité spirituelle à laquelle nous n'avons plus guère accès sauf à travers un voile et par le Christ, dans la lumière de l'Esprit Saint ?

Par la Bible qui est un écrit matériel qui utilise des mots de notre cerveau et de notre réalité concrète, tout récit d'un fait spirituel ne peut nous parvenir que dans un langage qui, nécessairement, le matérialise de manière symbolique ou allégorique.

Cela ne signifie pas qu'il n'ait pas de réalité historique, au sens commun du terme, mais un fait spirituel ne peut être saisi et compris par un regard exclusivement terrestre ou historique.

Un fait spirituel peut se produire à un moment et à un endroit précis dans le temps et dans l'espace de notre réalité terrestre, mais il ne peut nous être raconté dans notre réalité terrestre qu'avec le langage terrestre.

Le serpent, les paroles, l'arbre, le fruit, la rencontre avec Dieu, le jardin d'Eden, cela peut raconter un fait précis dans le temps et dans l'espace, mais ce fait peut être spirituel sans être moins réel, moins historique, même si, au moment et à l'endroit où il s'est produit, il ne consistait pas uniquement en une réalité scientifiquement ou matériellement observable par n'importe qui et qu'il nous est raconté par des images, des symboles.

La meilleure manière de comprendre la réalité historique du récit du péché originel, n'est-ce pas encore en regardant la réalité historique du Christ ressuscité lui-même ?

Il vient se rendre pleinement présent dans la réalité historique par des apparitions au cours desquelles, il peut être touché, il mange devant ses amis, ce qui est concrètement compréhensible, mais il surgit toutes portes closes, parfois sans être reconnu, et disparaît aux yeux des témoins d'une manière mystérieuse pour notre compréhension. Ces apparitions ont rétabli un accès à une réalité autre pour ceux qui en ont été témoins, mais la réalité du Christ ressuscité n'y apparaît que partiellement sous un aspect que l'humain peut percevoir corporellement. Le fait du Christ ressuscité est bien davantage que ses apparitions. On peut aussi penser à l'événement de la transfiguration.

Comment comprendre le récit du péché originel dans sa double réalité terrestre et spirituelle ?

Le jardin d'Eden dans lequel Adam et Ève ont vécu historiquement sur la terre se trouvait à un endroit précis qui n'a pas cessé d'exister. Il est tout aussi probable que des hommes passent et ont dû passer au même endroit sans rien constater de particulier. Sur le plan terrestre, cet endroit est vraisemblablement tout à fait banal matériellement et son accès barré par des anges ne paraît pas concerner sa réalité matérielle car toute la surface de la terre est actuellement visitable.

Mais, dans sa dimension spirituelle en harmonie avec Dieu, ce jardin ne nous est plus accessible. Pouvons-nous encore voir l'arbre de vie, l'arbre de la connaissance ?

Au moment de la chute, les événements se produisent dans la réalité terrestre à un endroit et à un moment précis, mais l'humain vit encore pleinement dans la double réalité spirituelle et charnelle (ce qui vise le matériel mais aussi l'immatériel terrestre).

Ce qu'il pouvait voir et percevoir au-delà de ce qu'il peut encore voir et percevoir actuellement, nous l'ignorons.

L'ouïe peut perdre sa capacité à entendre certains sons trop aigus ou trop graves, ou trop peu intenses.

La vue peut perdre sa capacité à percevoir de manière distincte certaines réalités, comme un daltonien cesse de pouvoir distinguer les couleurs rouges et vertes. L'imagerie médicale montre que d'autres capacités de vue sont possibles. Il y a les lecteurs infra rouges qui permettent de voir dans l'obscurité.

Beaucoup d'animaux ont une vue et une ouïe beaucoup plus performantes que les humains.

Ce qui paraît vraisemblable, c'est que l'arbre de la connaissance, les dialogues avec le serpent (le Nadach) et avec Dieu n'étaient perceptibles à l'humain que par des sens qu'il a perdus.

Si nous étions replacés aujourd'hui dans le lieu terrestre du jardin d'Eden, nous ne verrions plus ni l'arbre de vie, ni l'arbre de la connaissance, ni le serpent. Nous n'entendrions plus la voix de Dieu.

Nous portons aujourd'hui un vêtement qui nous rend aveugle. Un vêtement de peau (Gn 3, 21). Ce mot est le même que le mot aveugle en hébreu. L'hébreu semble indiquer un surplus de corporéité.

Pour l'humain, la dimension spirituelle de l'Eden n'est plus visible à ses seuls yeux de chair.

L'arbre de vie, l'arbre de la connaissance, ce sont des réalités concrètes dans l'espace physique, mais non nécessairement des réalités que nous pouvons nous représenter physiquement, des réalités perceptibles par les seuls yeux de chair, par les seuls sens terrestres de la vue, de l'ouïe, du toucher, du goût, de l'odeur.

Si des humains passent dans le jardin d'Eden, à l'endroit historique et physique où il se trouvait lors du péché originel, ils ne peuvent voir que ses réalités terrestres que rien ne distingue et rien ne peut leur indiquer qu'il s'agit de ce jardin.

Ils ne peuvent y voir l'arbre de vie ou l'arbre de la connaissance, ni y avoir accès.

Ce n'est que par une action divine particulière que le Christ ressuscité s'est manifesté en sens inverse, se rendant visible dans le monde matériel avec son corps ressuscité.

La création nous montre que, dès l'origine, le monde spirituel ne nous est pas étranger et qu'il peut coexister avec le monde matériel créé. Par la prière et en communion avec le Christ nous pouvons y avoir un accès, certes encore limité. Nous pouvons voir un peu, comme à travers un voile, nous dit St Paul.

Mais, ne cherchons pas trop à nous représenter matériellement l'arbre de vie, l'arbre de la connaissance, le jardin d'Eden, ni le Christ ressuscité, car, inévitablement, notre représentation sera construite uniquement d'images terrestres et cette réduction à la réalité terrestre sans la réalité spirituelle ne peut qu'être erronée, caricaturale, réductrice.

Nous aussi, dans notre représentation du réel, nous rampons au niveau du sol.

Des anges gardent l'accès au jardin d'Eden. Ce sont des êtres spirituels. Ce jardin est essentiellement spirituel. C'est un espace de vie. Comment pourrions y entrer par nos seuls moyens terrestres ? C'est un peu comme le courant électrique qui ne circule que par l'attraction des pôles positif et négatif. Avec un seul d'entre eux, il n'y a aucun courant, aucun accès à la lumière électrique.

Imaginons-nous dans l'obscurité la plus noire, en plein jardin d'Eden. Avec notre réalité terrestre, nous tenons un fil électrique, un pôle. Si nous ne nous rapprochons pas de l'autre pôle, de l'autre fil, la lumière n'apparaît pas.

C'est ainsi que nous vivons aujourd'hui dans la réalité terrestre. Mais, le Christ nous en révèle pleinement une autre qui nous donnera accès à un monde nouveau.

Philémon Siclone écrit : *« C'est une question intéressante, mais pas très importante finalement... Ce qui compte surtout, c'est de reconnaître la réalité du Péché tel qu'il se présente dans nos vies... Personne n'a de point de vue arrêté sur cette question, qui est l'une des plus mystérieuses qui soient... »*.

C'est très juste, mais c'est une question qui interpelle beaucoup, et sa complexité ne permet guère de s'y engager sans être trop long, mais il me semble utile que le croyant puisse affronter eux qui l'abordent au nom de la science et de l'histoire ou tout simplement d'une recherche sincère qui est souvent celle des plus petits.

Il me semble exact de relever qu' *« après cet événement se produit une déchéance, une « blessure », une « déformation » qui n'affecte peut-être pas seulement l'homme, mais la Création toute entière »,* ce que le Nouveau Testament confirme. La nature entière attend la rédemption.

Invité écrit : *« Le récit enseigne que l'homme a choisi d'acquérir le discernement, attribut divin qu'il n'avait pas vocation à posséder, car il représente la rupture avec Dieu. »*

Mais quelle idée ! Comment croire qu'un Dieu d'amour puisse ne vouloir partager son amour qu'avec une créature privée de discernement ?

Si vous retenez une telle idée de l'homme et de Dieu, on peut comprendre un doute sur l'âme immortelle.

Je comprends tout autrement le récit du jardin d'Eden. Ce qui nous était offert c'était une connaissance en communion avec Dieu, une connaissance dans et par l'amour. En dehors de l'amour partagé, la vie de Dieu n'est pas et il n'y a que de la mort, malgré les apparences d'une vie physique précaire.

Le récit de la Genèse nous montre qu'au cœur de l'Eden, Adam et Ève se retrouvent confrontés au « *plus intelligent* » de tous les vivants de la terre (Gn 3, 1).

Comment se représenter aujourd'hui l'antique « *serpent* » ?

D'où sort-il ? Pas un mot de son origine, de sa création, de celle des anges, de la rébellion de certains d'entre eux. Même Satan n'est pas nommé par la Genèse mais seulement représenté, de manière symbolique, par un serpent.

Mais, qui est cette « *créature* » qui semble venir à la rencontre d'Adam et Ève à l'heure où ils sont remplis d'amour, de liberté, de vérité et d'harmonie ?

Quelle est la créature « *la plus intelligente* » ? Est-ce une personne ? Rien ne le dit.

En fait, la créature la plus intelligente n'est-ce pas le cerveau humain augmenté d'un esprit insufflé par le souffle divin du Créateur ? N'est-ce pas l'humain lui-même ?

Nous savons mieux que jamais dans l'histoire que la personne humaine ne se confond pas avec son intelligence. Aujourd'hui déjà, et demain probablement, l'intelligence artificielle dépassera de beaucoup l'intelligence humaine naturelle non seulement dans ses capacités logiques et mathématiques, mais aussi par l'ampleur des données mémorisées qu'une intelligence peut gérer et même pour la perception et la gestion des émotions et des sentiments.

Rien ne permet cependant de confondre cette intelligence artificielle, qui se développe à une vitesse inouïe bien au-delà de la plus grande des intelligences naturelles, avec une personne.

La sinuosité d'un serpent n'exprime-t-elle pas d'abord la sinuosité illimitée de notre cerveau qui a reçu la faculté illimitée de pouvoir tout imaginer. Non seulement des faits réels autant qu'inventés, mais aussi tout lien réel autant qu'inventé. L'humain a reçu la capacité d'une pensée libre.

Mais, cette pensée n'est pas que naturelle et son cerveau a été augmenté au-delà des limites de la matière par le souffle Créateur qui fait de l'humain créé à l'image de Dieu un être ayant une nature indissociablement corporelle (physique) et spirituelle.

Parce qu'il a reçu un esprit, la transcendance est ainsi en l'homme. Elle nous dit que « *plus est en nous* ». Elle se réfère à notre « *esprit* », à ce quelque chose qui est au-delà de toute science, au-delà du cerveau. Ce « *quelque chose* » qui nous permet de connaître et de partager une réalité au-delà de celle que notre petit cerveau naturel nous permet de connaître.

N'est-ce pas ici que se glisse la possibilité d'une double lecture du récit du serpent dans la Genèse, si ce serpent qui peut se faufiler par l'agilité de son intelligence n'est pas seulement le symbole d'un être extérieur mais aussi le symbole de notre propre intelligence ?

La Tradition du peuple hébreu, reprise par l'Église, y a discerné une créature spirituelle ayant rompu sa communion avec Dieu. Un ange devenu démon, présent dans la réalité spirituelle.

Parce que l'humain a été créé libre et autonome, un esprit séparé de Dieu pouvait être présent à son cerveau autonome mais augmenté lui-même d'un esprit.

Est-ce seulement Satan, le prince des esprits séparés de Dieu, ou aussi le cerveau humain lui-même qui a exprimé la première des questions : Dieu a-t-il réellement dit la parole mémorisée ?

Mais, en fait, dans la réalité spirituelle de l'Eden, la réponse est-elle divisible ? N'est-ce pas simultanément et indivisiblement tant la matrice humaine de la vie et de l'amour qu'était Ève, dans

toute sa vérité et son harmonie, que l'esprit séparé le plus intelligent qui posent ensemble la même question ?

Le serpent, la plus intelligente des créatures, c'est Satan, mais c'est aussi le cerveau humain. N'en déduisez pas que le cerveau humain c'est Satan ! Non, bien sûr. L'intelligence du cerveau humain comme l'intelligence des anges sont des réalités bonnes mais libres.

La liberté essentielle au cœur de l'amour ne devait-elle pas ouvrir devant l'humain créé à l'image de Dieu le choix décisif et libre entre, d'une part, un esprit séparé de Dieu qui veut être pour lui-même la référence principale, le but prépondérant, ou, d'autre part, un esprit qui veut choisir de manière prépondérante la vie en communion avec Dieu ?

L'humain, pour pouvoir librement aimer, devait pouvoir, avec la plus parfaite intelligence, voir, regarder et assumer ce choix spirituel le plus essentiel à sa vie dans sa double alternative.

Dès lors qu'il était en présence du choix fondamental de vivre ou non en communion avec Dieu, ne se trouvait-il pas aussi en présence même de l'esprit qui a choisi la réponse négative ?

Ce choix qui met l'humain en présence de l'esprit qui a choisi la réponse négative le met aussi, d'abord et tout simplement, devant cette alternative dans son propre cerveau spirituel.

Le choix de l'humain est en lui autant que devant lui.

Le serpent c'est l'expression extérieure du choix présent dans la liberté humaine, de la possibilité d'écarter la communion avec Dieu. Le serpent représente la réponse négative personnalisée à la ressemblance proposée par Dieu.

Ainsi, le serpent, la plus intelligente des créatures, peut représenter tout autant et simultanément le cerveau humain libre en ce qu'il porte en lui le choix possible de la séparation et le plus intelligent des anges qui a fait ce choix.

Car tout se passe en parfaite connaissance de cause. Avec la plus haute intelligence.

Le choix originel d'Adam et Ève ne fut pas le résultat d'une incapacité ou d'une ignorance que Dieu aurait lui-même créée.

Avec toute la lumière spirituelle de Dieu, les premiers humains créés avaient non seulement les capacités cérébrales et affectives qui sont les nôtres, avec un corps semblable à celui du Christ comme au nôtre, mais ils avaient en plus une intelligence spirituelle pleinement éclairée dans l'Eden dont ils n'ont été privés que par leur choix originel qui nous marque encore.

N'est-il pas très erroné de penser que notre intelligence, avec un savoir développé par l'éducation et la culture mais aussi une conscience privée de la lumière de l'Eden, serait supérieure à la connaissance et à la conscience des premiers humains créés dans la lumière de Dieu ?

Dans les conditions les plus parfaites d'amour, d'harmonie, de connaissance, d'intelligence et de liberté, Adam et Ève ont été amenés devant leur propre conscience. La tentation a commencé de la plus belle des manières en attirant leur attention sur la Parole de Dieu. Elle les a, d'abord, invités à s'interroger eux-mêmes, dans leur conscience propre, pour savoir ce que Dieu « *a vraiment dit* ».

C'est bien là, dans leur conscience, que le choix fondamental était à faire. Quelle primauté allaient-ils choisir ? Moi, seul, ou une communion avec un autre que Moi ?

C'est ensuite, et seulement ensuite, lorsque leur conscience avait pris la première place, que le tentateur les a amenés à nier la parole de Dieu.

Pour Ève, la tentation commence d'abord par cette question : « *Dieu a-t-il réellement dit ?* » (Gn 3, 1), ce qui invite Ève à en juger « *par elle-même* » et l'introduit déjà dans la possibilité de se détourner de la lumière de Dieu pour se tourner vers elle-même, vers sa conscience individuelle, pour qu'elle interprète elle-même et qu'elle juge elle-même de ce que Dieu a dit.

Car, c'est déjà une interprétation que le tentateur propose. Il ne répète pas la parole que Dieu avait dite (« *Tu pourras manger de tous les arbres du jardin* ») (Gen 2, 16), mais demande à Ève de l'interpréter : est-ce que cela signifie « *Tu ne mangeras pas de tous les arbres du jardin* » ?

Il faut reconnaître que la citation du diable était « *objectivement* » exacte. En effet, puisque Dieu a interdit de manger d'un arbre, il était « *objectivement* » exact de dire, comme l'a fait le tentateur, que Dieu avait interdit à Adam et Ève de manger de « *tous* » les arbres puisque l'un d'eux leur était interdit.

La tromperie était dans la suggestion d'une signification : Dieu veut vous priver de quelque chose (ce qui était faux), et dans la manipulation de la question en ce sens. La citation du tentateur n'était fausse que par cette manipulation.

En fait, le Serpent amène Ève dans la position d'examiner par elle-même, seule (et non dans une attitude d'ouverture à son Créateur et de communion avec Lui), ce que dit la parole de Dieu.

Nous avons ici le premier exemple du danger d'une prétendue lecture « *littérale* » « *objective* ». Un premier exemple type d'une lecture qui isole la compréhension d'une parole tant de la personne qui la dit que du contexte dans lequel elle l'a dite et lui a donné son sens. On dirait aujourd'hui un premier exemple d'une lecture « *fondamentaliste* ».

N'est-ce pas un événement essentiel pour évaluer le principe protestant *Sola Scriptura* qui a si profondément blessé l'unité de l'Église ?

Il n'y a pas d'erreur objective d'interprétation dans ce que dit le tentateur. Il est d'ailleurs aussi prudent que possible.

En effet, le Serpent ne commence pas par une affirmation mais se limite à poser une question. Il ne prétend pas que Dieu a dit « *Vous ne mangerez pas de tous les arbres du jardin* ». Il pose seulement une question, il interroge. Ensuite, il propose (sans être affirmatif) une compréhension, une interprétation, de ce que Dieu a dit et cette interprétation est « *objectivement* » correcte : « *tous les arbres sauf un* » cela signifie, en effet, « *pas tous les arbres* » sauf que le regard est moins précis et ne précise pas que c'est seulement un arbre qui est en cause alors que dans l'expression « *pas tous les arbres* » de nombreux arbres, voire même une majorité, pourraient faire l'objet de l'interdit.

À cet égard, la question n'impliquait pas nécessairement et uniquement un « *oui* » ou un « *non* », un vrai ou faux, un bien ou mal. Il faut éviter d'enfermer le récit en rejetant ainsi la possibilité de nuances. Le vrai ou le faux peut se trouver ailleurs que dans un oui ou un non.

La question demandait d'interpréter, de détailler, de réfléchir, de nuancer. Que dit, que veut dire « *vraiment* », la parole de Dieu ?

Deux interprétations peuvent être objectivement correctes, mais être différentes par leur sens général.

Prenons l'exemple d'un enfant qui reçoit de son père un grand nombre de jouets lors d'une fête.

Un copain lui dit : « *Est-il réellement vrai que tu n'as pas reçu tous les jouets du magasin ?* » (Cela correspond à la première question du Serpent). La question présente une absence (négative) d'une action négative (tu n'as « *pas reçu* »), un manque, une privation, une souffrance.

Un autre copain lui dit : « *Est-il réellement vrai que ton père ne t'a pas privé de tous les jouets du magasin ?* ». Ici, la question présente une absence (positive) d'une action négative (il ne t'a « *pas privé* »), une absence de privation.

Dans ce double exemple qui compare deux questions, la différence objective n'est pas dans le texte objectif, mais dans le regard de celui qui interroge et l'orientation de ses questions.

Attirer le regard sur un manque lorsque quelqu'un est comblé de dons, c'est un déplacement du regard de la donation faite par celui qui donne vers une vérité particulière négative pour celui qui a reçu. Ève avait reçu un accès à tous les arbres sauf un et, au lieu de regarder le don qui correspond à la quasi-totalité des arbres, le Serpent attire son attention sur l'unique exception pour elle.

Dans l'Évangile, lorsque le tentateur propose à Jésus de se jeter en bas d'un rocher, il utilise aussi une citation exacte de la parole de Dieu. Jésus ne lui répond pas que la citation est incorrecte, mais il lui oppose un autre regard par une autre citation.

La question du serpent est juste « *mathématiquement* » mais elle introduit une perversion du tentateur en regardant l'interdit là où il y a surtout des dons. Et, hélas, celui qui reçoit des dons en abondance et qui, au lieu de s'en réjouir, regarde ce qui manque, perd toute la joie des dons reçus.

Par une interprétation objective exacte mais trompeuse, le Serpent propose de détourner le regard d'Ève des dons de Dieu vers ce qui la sépare de Dieu et en le présentant comme un manque. En l'amenant à regarder elle-même la parole de Dieu sur la base d'une interprétation certes exacte objectivement, mais par une approche critique et négative, le Serpent amorce ce qui peut nous paraître a posteriori un piège, mais qui, en réalité, amène seulement Ève vers le choix fondamental que nul ne peut éviter.

C'est le choix fondamental entre l'amour et le non amour qui est, en réalité, introduit : la connaissance en dehors de soi en communion avec un autre est-elle un chemin de vie ou une privation causée par un autre que soi ?

Dans sa réponse, d'un point de vue uniquement cérébral et terrestre, Ève a peut-être fait ce qu'elle a pu. Qui serait capable, après quelque temps, de répéter « *textuellement* » une longue phrase de plusieurs dizaines de mots ? Et, même si Ève avait pu le faire, il fallait encore bien comprendre. Certains pourraient penser que si elle s'était accrochée à la Parole de Dieu, elle aurait pu éviter le piège.

Mais, ce n'est pas certain parce que le piège était précisément non dans la parole objective mais dans le fait de la considérer « *seule* », isolée de Dieu. En fait, elle a accepté de prendre une attitude critique et de se faire elle-même, seule, le juge du sens objectif de la parole de Dieu et elle a abouti, objectivement, à un doute car, objectivement, les mots sont toujours susceptibles de sens multiples.

Et, lorsqu'on est dans le doute, on est déjà sorti de la communion, de l'amour de Dieu.

D'abord le doute, puis la transgression.

La question du Serpent était pourtant « *objectivement* » neutre : il avait seulement demandé à Ève de « *vérifier* » ce qui avait été dit.

Mais, en réalité, lorsque le tentateur commence par demander à Ève « *Dieu a-t-il réellement dit ?* », il invite Ève à en juger « *par elle-même* » et à se détourner ainsi de la lumière de Dieu pour se tourner vers elle-même, vers sa conscience individuelle, pour qu'elle interprète elle-même et qu'elle juge elle-même de ce que Dieu a dit.

Le tentateur demande à Ève de lui dire ou de « *vérifier* » ce qui a été dit, de comprendre ce qui a été réellement dit par la parole de Dieu. Bref, de l'interpréter, et de le faire elle-même, seule devant la parole de Dieu reçue.

Le Serpent amène ainsi Ève dans la position du principe ***Sola Scriptura*** : examiner par soi-même, seul, ce que dit la parole de Dieu. Il a attiré son attention sur la « *seule* » Parole de Dieu (oh que cela paraît bien !) mais, en réalité, en attirant son attention sur la « *seule* » Parole de Dieu, sans plus se préoccuper de son auteur et de la communion d'amour dans laquelle cette parole lui avait été dite, il l'a, surtout, invitée à s'interroger elle-même, dans sa conscience propre, pour savoir ce que Dieu « *a vraiment dit* ».

C'est la posture dans laquelle Ève se trouve : elle est interrogée pour dire elle-même, seule, ce que Dieu a dit. Et, en fait, elle a répondu sans se tourner ni vers Dieu, ni vers Adam.

Dès qu'Ève accepte cette posture, une faille s'ouvre. Elle exerce son propre jugement (celui de sa propre conscience et de sa propre intelligence) pour déterminer « *ce que la parole de Dieu a dit* ».

Dès qu'Ève accepte cette posture, le choix originel n'est-il pas déjà effectué ?

En effet, le tentateur et Ève vont interpréter et comprendre la parole de leur point de vue. Bien différent de celui du Créateur.

Ève regarde ce que la parole dit mais elle n'en retient plus que sa propre compréhension, qui est, en réalité, une interprétation.

C'est ainsi qu'Ève va désormais comprendre et interpréter la parole de Dieu jusqu'à la nier.

En effet, dès qu'elle commence à répondre, elle interprète et son affirmation de ce que Dieu a dit n'est plus exactement ce que Dieu a réellement dit, mais une parole interprétée, son interprétation de la parole de Dieu.

Et cette interprétation d'Ève laisse d'emblée s'infiltrer une confusion.

Dieu dit : « *Tu pourras manger de tous les arbres du jardin ; mais tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance du bon et du mauvais, car le jour où tu en mangeras, tu mourras* » (Gn 2, 16-17).

Ève dit : « *Dieu a dit : Vous n'en mangerez point et vous n'y toucherez point, de peur que vous ne mouriez* » (Gn 3, 3).

Ève a ainsi étendu l'interdiction de manger pour en faire une interdiction de toucher.

Toucher la connaissance, voir et avoir pleinement accès à cette connaissance n'était pas interdit, bien au contraire. Il n'y avait aucune limitation à la connaissance elle-même.

Que vaudraient l'amour, la vérité et la liberté d'Adam et Ève sans l'intelligence et la connaissance qui sont indispensables pour un choix libre ?

Que serait, en effet, la liberté, sans la compréhension de toutes les réalités du monde et de leurs interactions ? La liberté n'est pas seulement une absence de contrainte extérieure, c'est aussi la capacité autonome de percevoir tous les liens de toutes les réalités et de toutes leurs interactions.

Cette capacité augmente, à notre époque, de manière exponentielle et à une vitesse quasi inimaginable. L'intelligence artificielle promet à l'homme de demain une augmentation impensable de son intelligence naturelle. La plus intelligente des créatures artificielles est en devenir à nos portes.

Le récit de la Genèse va probablement y retrouver une étonnante réactualisation où, comme dans le jardin d'Eden, l'humain va se trouver confronté à des paroles et des questions de la plus intelligente des créatures qui n'ait jamais existé.

Ce que Dieu indiquait à l'humain créé à son image, c'était uniquement de ne pas « manger » la connaissance du bon et du mauvais. Manger, c'est faire passer ce qui est extérieur à soi-même à l'intérieur de soi-même, c'est supprimer l'altérité de ce qui est mangé, c'est déplacer la connaissance avec un autre que soi par une connaissance exclusivement en soi.

La parole de Dieu concernant l'arbre de la connaissance du bon et du mauvais se révèle, en réalité, comme une vérité enseignée à l'homme. Il n'y a pas de participation à la vie divine possible sans communion avec Dieu.

À l'origine, Adam et Ève étaient parfaitement créés. Tout était très bon. Ils avaient tout en communion avec leur Créateur. Tout, y compris la connaissance, contrairement à ce que pourrait faire penser une lecture trop rapide du récit biblique.

Pourquoi Dieu, qui a créé les humains à son image, aurait-Il voulu les priver de la connaissance du bon et du mauvais sans laquelle leur liberté ne pouvait exister ?

Que vaut une liberté de choix si celui qui l'exerce n'a pas la possibilité de connaître le bon et le mauvais dans les alternatives entre lesquelles il exerce sa liberté ?

En fait, Dieu n'a pas refusé l'accès des humains à la connaissance du bien et du mal. Ce qui leur était interdit c'était, non pas la connaissance, mais de manger le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal.

C'est seulement en interprétant la parole du Créateur qu'Ève a affirmé que Dieu aurait dit « Vous n'y toucherez pas » (Gn 3, 3) alors qu'il avait seulement dit « tu n'en mangeras pas » (Gn 2, 17).

Manger, cela signifie prendre, détacher de l'arbre et mettre la connaissance en soi-même. C'est une connaissance séparée, une rupture d'une connaissance partagée en Dieu et avec Dieu.

Dans ces conditions, l'interdiction ne concernait que le fait de manger du fruit de l'arbre de la connaissance du bon et du mauvais. Mais, pas la connaissance elle-même. Ils y avaient accès, ils pouvaient la toucher, mais il était essentiel, vital, qu'elle reste en dehors d'eux-mêmes, portée par un autre qu'eux-mêmes.

Comment imaginer que, dans le paradis, nous n'aurions pas une parfaite connaissance en vivant dans la communion de Dieu ?

Créé à l'image de Dieu, l'humain avait la liberté parfaitement éclairée de Dieu lui-même. Il n'a pas péché par manque de connaissance. Hélas, il a péché librement et en parfaite connaissance de cause. Dieu n'en est en rien responsable.

Cette liberté de l'humain créé à l'image de Dieu est très importante. Comment pourrions-nous aimer Dieu sans être libres ? Comment pourrions-nous partager sa vie éternelle d'amour sans pouvoir l'aimer librement ?

Le fruit de la connaissance pouvait être partagé en communion, mais le choix de vouloir le prendre pour le mettre en soi (le manger) est une voie sans issue.

Dieu nous avertit : lorsque le « je » s'empare du fruit pour que la connaissance soit « dans » le moi, séparément et hors la communion, c'est la mort.

Imaginer un humain créé sans connaissance, ni discernement parfait, c'est, hélas, penser que Dieu n'aurait pas réellement partagé sa vie comme Dieu l'a cependant fait. C'est une vie d'amour que l'humain créé libre pour la partager peut refuser en préférant une existence où c'est en lui et non dans une communion qu'il veut être.

Si l'humain veut « *posséder* » en lui la connaissance, ce n'est pas un attribut de Dieu qu'il recherche car, bien au contraire, Dieu nous partage sa vie et ne la retient pas en Lui. C'est d'autant moins un attribut, mais ici j'ai bien les deux pieds dans une relecture chrétienne, que Dieu est Trinité et qu'en Dieu même la connaissance est partagée.

En mangeant le fruit de la connaissance les humains ne sont devenus que des dieux divisés par leurs intérêts individuels et en conflit comme tous les « *dieux* » auxquels croyaient les anciens polythéistes.

Blue Eyes écrit : « *N'est-il pas possible que ce texte soit un héritage des descendants du serpent et non de Dieu ?* »

Je ne comprends pas cette question.

Il n'y a pas de descendants du serpent, mais une révélation divine donnée aux humains par d'autres humains inspirés par L'Esprit Saint, certes descendants pécheurs de nos premiers parents incités à la faute originelle par le « *serpent* ».

Blue Eyes écrit : « *Je tiens cependant à spécifier ici que je ne cherche pas à nier l'existence même du péché mais plutôt son origine, ce qui est fort différent. Le nouveau testament nous offre en effet, une autre alternative à l'origine du péché : l'histoire de Caïn et Abel...* »

L'histoire de Caïn et Abel nous raconte une autre faute qui n'est pas à l'origine du péché mais qui est déjà commise par un pécheur marqué par le péché originel de ses parents.

Cette faute de Caïn n'est pas commise dans l'Eden de Dieu dont les humains ont déjà été chassés.

À cet égard, la faute de Caïn n'a pas la même portée essentielle et fondamentale qui marque notre humanité actuelle. C'est la faute d'Adam et Ève qui nous fait vivre en dehors du jardin d'Eden dans un état marqué par le péché, « *déconnecté* » de la communion spirituelle avec Dieu qui nous aurait permis de développer le monde créé en harmonie avec notre Créateur.

Par le Christ, Dieu nous rouvre un chemin de retour dans cette communion de vie.

En ce sens, vous pouvez écrire qu'en effet, « *Jésus est venu défaire les œuvres de celui qu'il appelle meurtrier et père du mensonge...* ».

Bien des doctrines sont empoussiérées dans les mots et nous ne sommes tous que des hommes qui essayons de comprendre et de transmettre comme nous le pouvons les petites lumières que nous pensons parfois apercevoir. Hélas, les dérives ne sont pas rares et il faut sans cesse revoir et corriger nos compréhensions pour rester réellement fidèle.

Adam et Ève sont représentés en nous par la présence du péché originel. Le récit de la genèse est imagé, allégorique et symbolique, mais il nous parle néanmoins d'un fait bien réel et historique. Il ne nous parle pas seulement du par qui et pourquoi, mais aussi du comment. C'est de toute la réalité de la création que ce récit nous parle.

DA95 écrit : « *a-t-on des éléments permettant de déterminer la durée du séjour de l'homme dans l'Eden ?* »

Votre question sur la durée de la vie dans le jardin d'Eden, que je comprends comme une réalité spirituelle à laquelle le premier couple humain pouvait participer de manière bien réelle lors de sa création dans le temps et à l'endroit concret où il a été créé, est délicate.

La foi de l'Église nous dit que le péché originel se produit « *au commencement de l'histoire de l'homme* » et, même si le récit nous détaille de manière imagée toute la réalité de cette faute par une succession de faits et de paroles qui correspondent à une durée, le fait de se situer dans la réalité spirituelle situe aussi l'événement à la limite entre l'éternité qui transcende le temps et le temps terrestre qui marque la vie corporelle.

Beaucoup oublient que tout était bon dans la création avant que l'homme n'y introduise le mal après plusieurs « *jours* » que la science nous détaille en milliards d'années.

Tout était bon, y compris les phénomènes naturels, le renouvellement de toutes choses, les évolutions et les mutations. Tout était bon.

C'est dans l'histoire, longtemps, longtemps, après le début de la création, que le mal est entré dans le monde par un acte libre, un acte conscient, l'acte d'un homme. Pas celui d'un primate préhistorique.

Cet acte libre n'a pas pu exister dès l'origine, comme le bien. Il s'est produit à un moment bien réel et concret de l'histoire.

Si nous cherchons des arguments sérieux, rationnels, raisonnables, il faut, pour cela, parler d'autre chose que d'une historicité littérale d'images pour enfants qui ne doit pas nous empêcher de réfléchir à l'histoire réelle que les récits de nos livres d'enfants ont essayé de nous raconter.

Cela implique d'examiner les questions en cause avec les deux pieds sur terre, avant de parler de métaphysique.

La Genèse est riche de nombreux enseignements profonds sur notre réalité, mais ici, il s'agit de savoir si elle nous dit quelque chose par rapport à notre origine bien concrète et donc de l'apparition de l'homme sur la terre.

Nul ne conteste qu'elle survient dans l'histoire, qu'il y a un avant et un après cette apparition dans le temps et dans l'espace, qu'elle constitue un fait dont la réalité concrète et terrestre est observable par tout scientifique, même si le croyant ajoutera que le scientifique ne peut pas tout observer.

C'est un événement. Un fait. Non dans l'abstrait, mais au commencement de l'histoire humaine. Dans la réalité concrète. Dans le temps et dans l'espace. Un acte libre d'humains déjà créés. Commis par nos premiers parents humains.

Un autre viendra, avec la même nature, dans la même histoire humaine, bien concrète, à un endroit et à un moment bien précis, mais son action libre sera bonne. Elle nous sauvera des effets désastreux du mal originel. Elle nous rétablira dans la vocation immortelle qui avait été donnée à nos premiers parents.

Le Pape Benoît XVI affronte les questions en cause : « *Comment cela a-t-il été possible, comment cela s'est-il produit ? Les choses demeurent obscures. Le mal n'est pas logique. Seul Dieu et le bien sont logiques, sont lumière. Le mal demeure mystérieux. On l'a représenté avec de grandes images, comme dans le chapitre 3 de la Genèse, avec cette vision des deux arbres, du serpent, de l'homme pécheur. Une grande image qui nous fait deviner, mais ne peut pas expliquer parce qu'elle est en elle-même illogique. Nous pouvons deviner, pas expliquer ; nous ne pouvons pas même le raconter comme un fait à côté d'un autre, parce que c'est une réalité plus profonde. Cela demeure un mystère d'obscurité, de nuit. Mais un mystère de lumière vient immédiatement s'y ajouter. Le mal vient d'une source*

subordonnée. Dieu avec sa lumière est plus fort. Et c'est pourquoi le mal peut être surmonté. C'est pourquoi la créature, l'homme peut être guéri. » (Audience du 3 décembre 2008).

Il ne faut pas oublier, en lisant la Genèse, qu'elle nous parle de la réalité terrestre mais aussi, simultanément, de la réalité spirituelle, des « *cieux* » que Dieu habite.

N'oublions pas que notre regard est actuellement très limité et que nous ne voyons guère les réalités spirituelles.

Dans le jardin d'Eden, il n'y a pas que des réalités terrestres. Il y a aussi des réalités spirituelles : un ange déchu, des « *arbres* » bien loin des réalités matérielles en ce qu'ils portent un fruit de la connaissance du bien et du mal ou la vie même, des conversations avec Dieu, un « *lieu* » qui sera gardé par des anges.

Pour prendre une image plus moderne. Imaginez que vous êtes en pleine nuit. Vous voyez certaines choses dans la pénombre. Imaginez qu'une lumière s'allume. Vous en apercevez beaucoup d'autres et vous apercevez tout autrement celle que vous perceviez un peu dans l'obscurité.

Lorsque la lampe est éteinte, vous ne voyez plus le jardin d'Eden. Adam et Ève le « *voyaient* » avant la chute. Ils voyaient aussi mais autrement la réalité dans laquelle nous sommes toujours.

Pour comprendre la situation d'Adam, le mieux c'est de regarder le Christ lui-même. Beaucoup pensent qu'il a pu faire tant de miracles parce qu'il était Dieu. Beaucoup oublient qu'il les a fait aussi parce qu'il était vraiment homme.

Le Christ parmi nous a pu voir et agir comme Adam avant sa chute. Avec la même nature qu'Adam. Il nous ouvre l'espérance de la même possibilité.

La création d'Adam n'a pas été plus extraordinaire dans l'histoire que l'Incarnation du nouvel Adam, vrai Dieu et vrai homme. Pourquoi la première paraît-elle si difficile à admettre à beaucoup de chrétiens d'aujourd'hui ?

Etrigan écrit : « *Ce mal subordonné, il est subordonné à quoi ? A Satan qui est là dans le Jardin parfait créé par Dieu !!*

De là, deux idées :

**soit Satan y est entré de lui-même (on nous dit bien que Dieu a créé le Serpent - donc le Mal, merci) et donc Dieu n'a aucun contrôle sur sa créature.*

**soit Dieu a installé le Serpent dans le Jardin - auquel cas, merci aussi*

**soit c'est l'Homme qui fait venir le Serpent en refusant la Lumière de Dieu »*

Mais, ce n'est pas Satan qui est entré dans ce jardin, c'est un ange de Dieu qui y a été créé. Comme l'humain plus tard, cet ange a lui aussi décidé de sortir de la communion qui l'unissait à Dieu.

Les *cieux* des êtres spirituels n'ont pas de frontières géographiques. L'ange déchu y était du fait même de sa création comme être spirituel. Il était une créature parmi les autres. Le diable ne s'est pas immiscé dans le chef d'œuvre de la création. Il en faisait partie comme créature bonne, comme les autres.

Dieu n'a pas créé le mal, ni un serpent incarnant le mal. Il a créé les anges et les hommes. Certains anges ont rompu avec Dieu. Les hommes ont suivi.

Mais, il est exact que, pour permettre à des créatures de vivre réellement comme personnes, il a permis leur liberté. Et donc la liberté de faire le mal.

Ce n'est évidemment pas l'homme qui fait venir le serpent (la Genèse le présente comme un être animé qu'il ne faut pas assimiler nécessairement à un animal terrestre dont l'image est utilisée pour nous en parler).

Etrigan écrit : *« on en arrive à dire que l'Humain est une belle saloperie puisque c'est lui qui a foutu royalement en l'air toute la Création. Si après ça on ne désespère pas... »*

Qui vous dit qu'il l'a foutu en l'air ? Il en a simplement perdu la maîtrise et la nature est privée de l'action bénéfique de l'homme en communion avec Dieu.

Heureusement que l'Incarnation du Christ a été pensée de toute éternité. En quoi est-ce désespérant ? dangereux ? effrayant ?

Vous écrivez : *« on ne peut qu'avoir peur de l'Humain »* ? De l'humain, par rapport au mal dans le monde, certes. Mais, de l'humain, délivré du mal par le Christ incarné dans la même nature humaine qu'Adam ?

Etrigan écrit : *« Nous n'avons repris que le deuxième récit car il est le seul à envisager la Chute. Ceci implique-t-il que pour le premier courant, il n'y avait pas de Chute ? Une hypothèse intéressante, non ? »*

Non. Ce n'est pas parce qu'un second récit nous éclaire d'un autre point de vue qu'il faut en déduire une contradiction avec le premier récit.

Dans le premier récit, il n'y a pas encore de chute. Le chapitre 2 de la Genèse nous détaille la création de l'homme. Le chapitre 3 nous détaille un événement au début de son histoire.

Etrigan écrit : *« Soyons bref et clair : ce texte entend justifier la souffrance humaine et expliquer pourquoi l'Homme se sent privé d'une part de sa dimension et pourquoi le mal existe donc la souffrance et la peine. Ce sont des questions ontologico-métaphysiques qui sont de toute éternité. »*

Tout à fait d'accord pour la réalité actuelle, mais non pour le constater en Dieu ou en l'homme *« de toute éternité »*. Ce serait désespérant. Contraire à la perfection de Dieu.

Etrigan écrit : *« que nous enseigne la plus élémentaire des psychologies ? Que la perfection est source de mort : face à la beauté parfaite, comment ne pas se sentir laid ? Face au calme plat de notre vie, comment ne pas ressentir de l'ennui et du désappointement ? Bref, sans Adversaire, nous serions des êtres-pour-la-mort comme le dit Heidegger et rien que cela. »*

Vous abordez un grand mystère qu'est, en effet, celui de la mort.

Le thème est, en effet, au cœur de la Genèse et de toute réflexion sur la création autant que sur la vie éternelle.

Nous ne sommes pas pour la mort, nous sommes pour le mouvement qui nous fait traverser la mort, la dépasser.

À un moment, au cours de l'histoire du monde, parmi tous ces êtres créés qui se reproduisaient et se renouvelaient sans cesse depuis des milliards d'années, Dieu a créé une âme semblable à Lui, une âme immortelle branchée sur sa propre vie. Seul un attachement à Dieu, une connaissance de cœur à cœur avec Lui assurait ce branchement, ce lien à la vie qui demeure.

Avons-nous encore conscience de l'extraordinaire réalité cosmique de cet événement historique ? À un moment de l'histoire, des êtres semblables à Dieu sont apparus sur cette terre ! Après les amibes, les dinosaures, les primates. À un moment clé pour l'histoire de l'univers.

Le premier homme et la première femme, créés en union avec Dieu, ont reçu dans cette communion une connaissance illimitée pour vivre éternellement et pour gouverner le monde.

Nous avons peine à nous imaginer cette réalité historique. Nous pouvons seulement regarder ce que nous a montré Dieu venu parmi nous, en vrai homme, pour nous imaginer un peu, par les récits des Évangiles, ce que peut être, pour un humain, vivre en communion avec le Père, quelle puissance et quelle vie extraordinaire cela permet.

Mais, pour ces créatures nouvelles et immortelles à l'image de Dieu, apparues à un moment de l'histoire, après une longue évolution, impossible de demeurer éternellement dans la création, comme Dieu, sans connaître ce qui la fait vivre, sans être uni à la source de la vie.

La vie éternelle, c'est de te connaître. De rester librement uni à notre Créateur.

Il y a un autre choix possible. Celui que le premier couple humain a choisi et transmis.

La connaissance de Dieu produit des fruits éternels, des fruits de vie : le premier couple humain a voulu s'en emparer, détacher un fruit de cette connaissance, de cette vie abondante. Le détacher. Le prendre pour eux. Le partager entre eux séparément.

Mais, le fruit détaché de Dieu se décompose et meurt s'il ne reste pas attaché à la connaissance et la vie qui sont Dieu même.

Le fruit qui demeure n'est jamais détaché de Lui. Ce n'est que dans la communion avec Dieu, dans la connaissance de Dieu, que la vie demeure. Éternelle.

Invité écrit : *« il m'est évident que ce récit n'a aucune existence historique, il n'est rien d'autre qu'une réflexion d'un ou plusieurs rédacteurs sur nos origines et sur plusieurs spécificités de notre nature humaine »*

Vous savez que cette évidence ne me paraît pas comme telle.

Il s'agit bien évidemment d'une réflexion *« d'un ou plusieurs rédacteurs sur nos origines et sur plusieurs spécificités de notre nature humaine »*, mais pourquoi ajouter *« rien d'autre »* ?

Outre l'inspiration divine, il me semble tout aussi *« évident »* que le récit explique le passé historique, même s'il le fait à la manière et avec les connaissances autant que la culture de l'époque du rédacteur.

Invité écrit : *« le discernement de l'homme, l'existence de la mort, le travail, les souffrances de l'accouchement. Autant de spécificités humaines qui sont interprétées comme la conséquence d'une rupture avec Dieu. Idem dans le chapitre de la tour de Babel où l'existence des langues et des peuples est également interprétée comme une nouvelle opposition de l'humanité à Dieu. Vous en conviendrez, à la lumière de notre raison et de l'enseignement du Christ, Dieu est totalement étranger à tous ces éléments qui relèvent uniquement de notre nature et de notre histoire. »*

Je conviens avec vous que *« le discernement de l'homme, l'existence de la mort, le travail, les souffrances de l'accouchement »* sont *« autant de spécificités humaines qui sont interprétées comme la conséquence d'une rupture avec Dieu. Idem dans le chapitre de la tour de Babel où l'existence des langues et des peuples est également interprétée comme une nouvelle opposition de l'humanité à Dieu »*.

Mais, pourquoi en déduire que *« Dieu est totalement étranger à tous ces éléments qui relèvent uniquement de notre nature et de notre histoire »* ?

Bien au contraire, je pense que la particularité de l'historicité réelle des récits en cause c'est d'y intégrer la présence et l'action de Dieu. De mon point de vue, c'est précisément pour nous montrer que ce n'est pas « *uniquement* » en considérant ce qui relève de notre nature terrestre et de notre histoire que nous pouvons comprendre ce que fut réellement le passé historique, mais dans un rapport à Dieu qui intervient dans l'histoire.

Nous revoici à la question clé de l'intervention directe de Dieu dans l'histoire au cœur de nos échanges précédents.

Sans intervention directe de Dieu dans l'histoire, il n'y ni Immaculée Conception, ni conception virginale, ni miracles, ni résurrection physique du Christ, ni apparitions corporelles du Christ.

Tout simplement, pas de réelle Incarnation et une nature irrémédiablement mortelle.

C'est bien sûr la foi qui nous permet de passer l'obstacle. La même depuis Adam et Ève. Celle de Hénok que le récit ne définit que très simplement. Il marchait avec Dieu. Celle d'Abraham.

Il me semble aujourd'hui impossible de croire en l'Incarnation de Dieu sans croire aussi à la création historique d'Adam et Ève. Et, il n'y a guère que deux alternatives (je n'en connais pas d'autre) : une création instantanée (tant physique que spirituelle) comme le considèrent ceux que l'on nomme généralement « *créationnistes* » ou « *fondamentalistes* » ou une création spirituelle dans le cours de l'histoire de manière semblable à ce que fut, historiquement, l'Incarnation du Christ par laquelle Dieu s'est fait humain.

Dans un cas comme dans l'autre, il y a une intervention directe de Dieu dans l'histoire.

La Genèse nous raconte de manière imagée la création de ce premier couple humain. Une action spirituelle déterminante a achevé de créer des premiers humains avec une âme immortelle, à l'image de Dieu, après une longue évolution décrite en six « *jours* » (en fait : des milliards d'années) durant lesquelles leur corps a progressivement été façonné jusqu'à être prêt pour qu'adviennent des êtres capables de vivre éternellement de la vie même de Dieu, en communion avec Lui.

Adam et Ève ont reçu le privilège de pouvoir vivre de la vie immortelle de Dieu, avec tous les dons qui s'y attachent et qui leur permettaient de maîtriser et gouverner ce monde sans être soumis à la mort. Avec toute la puissance que le Christ a montrée concrètement durant sa vie terrestre jusqu'au delà de la mort physique.

Adam et Ève ont aussi reçu le pouvoir de transmettre leur propre vie reçue.

Hélas, en brisant leur communion d'amour avec Dieu, ils ont blessé leur propre vie. Ils n'ont plus gardé qu'une vie diminuée, amputée de tout l'amour et de toute la puissance que leur vie pouvait avoir s'ils vivaient en communion avec Dieu.

Ils n'ont, dès lors, transmis que cette vie diminuée, blessée, coupée de sa force spirituelle. Parce qu'ils ne disposaient plus que de cela. Nous n'avons pu recevoir davantage de nos premiers parents humains. Avant de produire des actes fautifs, l'état de péché qui nous caractérise n'est que cet état blessé, privé de la communion divine qui fait vivre dans l'amour.

L'état de péché originel qui caractérise chacun de nous n'est pas ajouté à notre nature ou à notre âme. Il exprime, au contraire, un vide, un manque d'une puissance de vie qui faisait partie de la vie humaine créée mais qui a été perdue par nos premiers parents humains.

Cependant, nous n'avons pas cessé être créés à l'image de Dieu, d'avoir une nature appelée à vivre en communion avec Lui, de porter l'empreinte de Dieu qui nous ouvre à l'immortalité.

Notre âme, autant que notre corps ou notre esprit, n'ont jamais cessé d'être purs, d'être « *très bons* », comme le dit la Genèse. C'est bien pourquoi Dieu lui-même a pu s'incarner dans un corps humain, avoir une âme humaine. Mais, hélas, la vie d'Adam et Ève n'était plus qu'imparfaite lorsqu'ils l'ont transmise.

Tant notre corps que notre âme et notre esprit sont privés dès notre conception de la vie spirituelle du jardin d'Eden qu'Adam et Ève ont perdue. Notre âme n'est pas sortie « *pure* » de Dieu pour « *entrer* » dans un corps marqué par le péché. L'un et l'autre sont purs, mais privés de la grâce de la communion avec Dieu.

L'âme de chacun de nous n'a pas été davantage préservée du péché originel que son corps ou son esprit.

Notre âme est certes créée par Dieu, mais elle vient à l'existence, de même que tout notre être, par nos parents terrestres, depuis Adam et Ève. Elle souffre de la même déficience que notre corps ou notre esprit.

L'âme n'existe pas sans son corps et l'esprit qui l'anime. La Genèse nous enseigne que c'est un souffle spirituel de Dieu dans de la poussière, dans de la matière, qui crée l'âme (Gn 2, 7). L'âme est la forme immatérielle et spirituelle de son corps.

Il n'est pas exact de penser à une âme pure qui existerait, préservée du péché originel, sans corps ou avant son corps (comme si le corps n'était qu'un objet ajouté qui ne serait pas essentiel), ni d'imaginer que le péché originel serait lié au corps (qui serait source de toutes les fautes) et non tout autant à l'âme elle-même. Tout notre être souffre du même déficit, a besoin du même secours.

Seul Dieu peut compléter à nouveau tout notre être de ce qui a été perdu dans le jardin d'Eden.

Nos comportements expriment cette privation de la vie spirituelle dont nous souffrons depuis la faute originelle de nos premiers parents humains. Les lois de la vie que nous donnent les commandements de l'Écriture nous révèlent notre incapacité à pouvoir diriger notre propre vie comme nous le voudrions, même lorsque nous avons appris à aimer ces lois. À cause d'Adam et Ève, nous sommes pécheurs, agissant sans harmonie avec Dieu.

52. Le pardon si peu connu du jardin d'Eden

Judith écrit : « *Avant de chuter, Adam et Ève avaient le droit de manger de l'arbre de Vie, ce qui paraît logique, puisqu'à ce moment avant la faute ils étaient immortels.*

Mais après la chute : " Qu'il n'étende pas maintenant la main, ne cueille aussi de l'arbre de vie, n'en mange et ne vive pour toujours" (Gen. 3, v 22)

Est-ce que cela signifie, que si après avoir goûté à l'arbre de la connaissance, ils avaient pu manger de l'arbre de vie, ils seraient restés immortels ?

Si cela est exact, cela voudrait dire qu'ils n'auraient jamais pu rejoindre Dieu au ciel et seraient restés à jamais coupés de Dieu ?

Donc en fait, est-ce que l'on peut dire que c'est par amour pour nous que Dieu éloigna Adam et Ève de l'arbre de Vie, pour avoir la possibilité d'être rachetés et de nouveau être unis à Lui ?

C'est la première fois que je lis ce passage de la Bible sous cet angle là, en l'approfondissant autant.

Cela montre à quel point Dieu est plein de miséricorde : Adam et Ève viennent de pécher contre lui et Lui ne pense qu'à leur salut futur.

C'est vraiment une immense preuve d'amour et je trouve ça merveilleux. »

Excellent !

Merci d'observer que ce n'est pas par punition, mais pour sauver l'humanité des conséquences du péché que Dieu dit, après le péché originel : « *Qu'il n'étende pas maintenant la main, ne cueille aussi de l'arbre de vie, n'en mange et ne vive pour toujours* » (Gn 3, 22).

Dieu en protège l'humain. Il exclut de nourrir sa séparation éternellement.

Il ne s'agit pas ici de priver les humains de la vie elle-même qui est en Dieu de toute éternité, mais de l'arbre de vie qui est nourriture pour l'humanité. Cet arbre ne donne pas la vie, il l'alimente. Dieu veille à ce que l'humanité séparée ne s'alimente pas à cette source pour demeurer dans l'enfer.

L'homme s'est coupé de la communion qui fait vivre. Il serait encore pire d'alimenter cette rupture, de la faire vivre. Dieu ne fait pas vivre l'enfer ! Le salut reste possible.

Chassés du jardin d'Eden, Adam et Ève nous apparaissent facilement comme les premiers punis de l'histoire humaine et nous nous sentons vite injustement punis à cause d'eux pour une faute que nous n'avons pas commise.

Ne sommes-nous pas aveugles et injustes ?

Pas de suite dans la réalité matérielle, certes. Mais, en dehors de la communion avec Dieu, les êtres naturels ne subsistent pas plus longtemps que la courte durée de leur existence terrestre.

Remarquons-le : le choix originel d'Adam et Ève de « *connaître* » séparément de Dieu ne les a privés immédiatement de rien de perceptible directement ni dans la réalité terrestre, ni même dans la réalité spirituelle du jardin d'Eden.

Ce fut certes un acte volontaire de séparation de Dieu, c'est-à-dire un péché, le premier péché de l'histoire, mais, après le péché originel, Adam et Ève ont continué leur existence terrestre et même leur existence dans le jardin spirituel d'Eden. Ils ont continué à vivre tant dans la réalité terrestre, là où ils vivaient dans le monde présent à un moment de l'histoire, que dans le monde spirituel imagé du jardin d'Eden qui échappe bien sûr à toute réduction matérielle dans le temps ou l'espace.

Cependant, coupés de la vie qui est en Dieu, Adam et Ève étaient désormais des êtres mortels soumis aux limites de la nature, à la maladie, à la vieillesse et à la mort. Sans remède. Par nature. Ils étaient aussi mortels qu'une fleur ou que n'importe quel animal. L'avertissement de Dieu était clair et simple : vous mourrez !

« *Le jour où tu en mangeras, tu mourras certainement* » (Gn 2,17).

Mais, dans le cœur de l'adam, tout n'est pas éteint après la chute. L'adam, créé mâle et femelle, se souvient de l'action de Dieu qui, dans un sommeil mystérieux a façonné une femme qui a ouvert entre Adam et Ève un amour éblouissant et l'humain nomme cette femme « Ève », ce qui signifie la « *vivante* », parce qu'elle est reconnue comme mère de toute vie (Gn 3, 20).

N'y a-t-il pas ici, chez l'humain, une reconnaissance de la création de Dieu, un tout petit lumignon d'amour et de reconnaissance pour la vie donnée par Dieu dans le jardin d'Eden ?

Oui, Seigneur, c'est bien toi qui a tiré de l'adam terrestre, une mère de tout vivant.

Et la réaction de Dieu est remplie de tendresse.

Non, Il ne chasse pas Adam et Ève du paradis terrestre pour les punir de leur faute. Pas du tout. Bien, au contraire.

Après le péché originel, après aussi le tout petit grain de reconnaissance manifesté par le nom donné à la première femme, Dieu a un geste d'une tendresse infinie.

Il recouvre Adam et Ève d'un vêtement (Gn 3, 21). Le vêtement, c'est ce qui protège des agressions extérieures, tant physiques que morales.

Avant la chute, nous savons que, dans la communion avec Dieu, leur vie était parfaitement protégée. Ils n'avaient aucun vêtement (Gn 2, 25). Ils n'avaient pas besoin d'une protection quelconque.

Mais, désormais, sans communion avec Dieu après s'être emparés d'une connaissance séparée, Adam et Ève allaient mourir. Certainement (Gn 2, 17). Selon les règles normales de la nature.

Pour les sauver de la mort, Dieu a recouvert leur peau terrestre d'un vêtement. Donné par Dieu lui-même, ce vêtement est une protection divine.

Un cadeau inouï ! Regardons ce qu'il donne à l'humain selon ce que Dieu en dit lui-même après les avoir revêtus : « *Voici, l'adam est devenu comme un autre nous-même* » ! ! ! Désormais, revêtu de son vêtement divin, l'humain ne doit plus nécessairement et certainement mourir : Dieu constate qu'il peut désormais « *prendre de l'arbre de vie pour en manger et vivre éternellement* » (Gn 3, 22). Avec leur vêtement nouveau, Adam et Ève ne meurent plus « *certainement* » comme Dieu le leur avait dit.

Malgré leur faute mortelle à cause de laquelle ils devaient mourir certainement, la mort n'est plus certaine. Par le don d'un vêtement divin, Dieu les a rendus capables désormais de vivre éternellement.

Le vêtement reçu de Dieu est le premier pardon fait à l'humanité.

Dieu aime et pardonne encore. Malgré le péché originel.

Avec ce vêtement nouveau, cette création supplémentaire, Adam et Ève peuvent vivre éternellement. Désormais, ils sont comme Dieu.

Mais. Car, il y a, hélas, un immense « *mais* » ! Un « *mais* » infiniment douloureux.

Que vaut cette vie éternelle sans la communion avec Dieu ? Avec ce vêtement nouveau, reçu de Dieu qui « *par-donne* », qui donne « *par-dessus* » la faute, le choix libre qui sépare de Dieu n'a pas disparu, la vie éternelle possible reste celle d'une vie dans un état séparé de Dieu par le péché originel.

Et ici, Dieu va encore ajouter un surplus de tendresse et d'amour.

Observons que Dieu a créé un vêtement qui permet à l'humain de vivre éternellement malgré le péché.

Bonheur ou terrible perspective ?

Le néant de la mort physique n'est rien. La feuille qui tombe et se décompose n'est qu'un fait passager. Mais, survivre à la mort physique en dehors de la communion de Dieu, c'est l'enfer. La privation éternelle de l'amour de Dieu n'est-elle pas la pire des souffrances ?

N'est-ce pas pour sauver l'humain de cette perspective que Dieu décide de retirer l'humain de son jardin d'Eden ? Lui barrer l'accès à l'arbre de vie en le mettant en dehors du jardin d'Eden, n'était-ce pas la seule manière d'éviter que l'humain ne vive éternellement dans des conditions « *infernales* » ?

Théo d'Or écrit : « *On garde bien quelque désir de retourner à l'expérience du Tout, de l'harmonie naturelle avec le Créateur, mais là, ça n'est pas possible, on doit d'abord explorer. Une fois engagé dans ce type de chemin, on ne peut reculer sans tomber prisonnier d'un choix qui ne nous appartient plus ou pas encore, vu la nouveauté de l'expérience.*

L'arbre de Vie devient dangereux, il pourrait signifier une forme de stationnement dans la phase d'exploration et les périodes de néant qui y sont liées. On a commencé le périple, on ne peut plus s'arrêter sous peine de mort éternelle. »

En effet, dans la Genèse, après le péché originel, Dieu considère l'arbre de vie comme un danger par rapport à l'homme.

L'homme, qui a choisi de s'emparer du fruit de la connaissance du bien et du mal, personnellement et individuellement, et de se séparer d'une connaissance en harmonie avec Dieu, avec l'Autre, ne peut plus supporter de vivre dans la communion dans l'état où il se retrouve. Un chemin de salut est nécessaire.

Théo d'Or écrit : *« En tous cas, ce Créateur qui se serait incarné a quand même ramené une sérieuse piste : impossible de sortir du mal tout seul : il faut un tiers ! Il parle sans cesse de son Père, s'adresse à Lui. Il se fait lui-même tiers »*

Oui, la réflexion paraît juste. C'est bien au contact du mal que le Christ s'est mis. Au plus près. C'est dans la communion continue avec son Père qu'il s'est préservé lui-même du mal tout au long de sa vie terrestre et malgré qu'il ait touché le mal au plus près, sous toutes ses formes.

Théo d'Or écrit : *« Il m'est impossible de ne pas encore sauvagement protéger mon individualité au détriment, parfois, du collectif, alors que celui-ci m'a toujours façonné et fait vivre. Je suis trop faible et le mal est allé trop loin. Tant pis, je vais continuer à y aller à fond. Parce que tout de façon, point de vie sans mouvement et au diable la culpabilité ! »*

Impossible ? Pour l'homme, en effet.

Tant pis ? Là, ici, il y a quelqu'un qui continue à appeler et que l'Église continue à présenter comme issue, comme chemin, comme vrai, comme vie.

Cette question de péché originel est essentielle, mais il ne me semble pas correct de comprendre que nous serions « punis », aujourd'hui, pour une faute commise par des ancêtres.

Nous avons trop tendance à tout interpréter comme si Dieu était un juge arbitraire qui nous aurait privé de la connaissance par un interdit auquel Adam et Ève auraient désobéi.

Quelle vision de Dieu peut soutenir une telle approche qui paraît tellement confondre le Créateur avec un tyran humain ?

Dieu a créé des humains à son image pour les faire participer éternellement à sa communion d'amour. La vie divine qu'Il a insufflée en nous pour faire de nous des âmes immortelles est une vie d'amour. Dieu qui est Trinité du Père, du Fils et du Saint Esprit est amour. Sa vie est amour. Il n'y a pas de vie en dehors de cet amour divin que nous avons reçu en héritage de notre Père qui est aux Cieux.

Mais, n'est-il pas évident qu'il n'y a pas d'amour sans liberté. Ce serait quoi une vie créée sans liberté ?

Dieu ne peut que respecter notre liberté car sinon il n'y aurait plus ni vie, ni amour. Mais, en dehors de l'harmonie avec Dieu, il y a souffrances et mort parce que notre vie est celle de Dieu.

Les détails du récit du péché originel nous sont rapportés par la Genèse en termes imagés, car il mélange une réalité terrestre qui s'est produite au commencement de l'Histoire avec une réalité spirituelle.

Mais, il peut être relevé, de manière principale, qu'Adam et Ève ont fait le choix de rompre l'harmonie avec Dieu ce qui, du fait même de cette rupture voulue, a blessé la vie nouvelle et parfaite reçue du Créateur.

Le cœur de leur vie ayant été blessé, c'est, hélas, cette vie blessée qu'ils ont transmise à toute leur descendance dont nous sommes. Ils n'ont pas pu transmettre une autre vie que la vie blessée qui était devenue la leur.

Il en résulte des conséquences douloureuses.

Mais, Dieu n'a jamais manqué de nous aimer et de nous aider autant que possible. Toujours en respectant notre liberté, ses enfants bien aimés que nous sommes.

En se faisant homme, semblable au premier Adam avant la chute et semblable à nous, sauf le péché, le Christ est venu guérir ce qui était perdu.

« Père, ... la vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent », nous dit Jésus (Jn 17, 3).

Celui qui écrit le récit du début de l'humanité dans la Genèse le savait au fond de son cœur.

3emeType écrit : « *Ma question est peut-être mal posée. Je ne voulais pas demander ce que représente cet arbre, mais quelle est son utilité : pourquoi l'avoir créé si c'est pour en interdire l'accès ?* »

N'y a-t-il pas une ambiguïté tant dans le mot créer que dans l'interdit ?

Peut-on imaginer la création d'un homme à l'image et à la ressemblance de Dieu destiné à vivre dans la communion divine sans qu'il ait la connaissance, la conscience ? L'accès à la connaissance n'est-elle pas liée au fait même d'une vie personnelle ?

La connaissance du bien et du mal ne doit pas être créée distinctement. C'est un fait qui me semble découler du fait même de la création d'un être libre invité dans une communion d'amour. Le bien ne s'impose pas. Le mal n'est pas une création mais l'être libre peut s'écarter du bien ce qui donne réalité au mal.

L'image de l'arbre de la connaissance du bien et du mal me semble exprimer une réalité qui résulte de la création d'un homme libre davantage qu'une création distincte. Un peu comme une plante qui surgit du terreau de l'humanité.

Astya écrit : « *La connaissance qui nous était interdite et que Adam et Ève, séduits par le tentateur, ont finalement voulu acquérir, c'est celle du bien et du mal...* »

Dans un sens, il y avait bien un interdit de manger du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, mais y avait-il pour autant, comme le tentateur l'a suggéré, une interdiction de la connaissance elle-même ?

Il me semble qu'en réalité, c'est la consommation détachée et individuelle du fruit de l'arbre qui était l'élément essentiel. L'indication de Dieu n'était pas arbitraire. Dieu n'a pas privé l'homme créé à son image de quoi que ce soit. Mais, Dieu qui est amour, et dont la vie n'est qu'amour et communion, ne pouvait mentir sur la réalité de la vie créée à son image : cette vie divine, donnée à Adam et Ève, ne subsiste pas en dehors de la communion d'amour de Dieu.

Vous observez que la réalité se révèle compliquée si on veut la définir, car la réalité est naturelle mais aussi spirituelle. Le Créateur, qui a mis Adam et Ève dans son monde spirituel (son « Eden ») pour partager sa vie éternellement, n'a pas « inventé » un interdit limitatif. Il a seulement indiqué à Adam et

Ève que cette vie spirituelle divine reçue en héritage « est » une vie d'amour et de communion. Choisir une connaissance séparée est incompatible avec cette vie. Pour la vie à l'image de Dieu, c'est la mort.

À cet égard, l'interdit s'avère un point de vue ambigu. Il ne s'agit pas ici de priver l'homme de quoi que ce soit, mais de lui dire une vérité, de l'avertir d'un fait. S'il s'empare d'un fruit pour s'emparer d'une connaissance séparée de Dieu, de l'arbre divin, l'homme ne peut pas vivre : « *de mort, tu mourras* » l'avertit le Seigneur.

Si vous dites à un enfant, en haut d'une falaise, de ne pas sauter sinon il mourra, s'agit-il d'un interdit moral ou d'un avertissement pour le prévenir d'un danger majeur ?

La question posée me semble donc orientée à tort comme si Dieu avait créé quelque chose de bon pour ensuite empêcher l'homme d'en bénéficier.

Il s'agit, en réalité, d'une vérité enseignée à l'homme. Il n'y a pas de participation à la vie divine possible sans communion avec Dieu.

3ème type écrit : « *Pourquoi interdire la connaissance du bien et du mal. Et comment l'Homme peut-il faire le mal s'il n'a pas la connaissance du mal ?* »

Vous me donnez l'impression de penser que c'est une vérité qui s'impose même à Dieu, que Dieu n'a pas le choix.

Une connaissance séparée de Dieu ? Comment quelque chose pourrait être en dehors de Dieu ?

Dans le cas de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, le danger vient de Dieu : c'est Lui qui punit les Hommes, c'est Lui qui a décrété que la connaissance du bien et du mal méritait un châtiment. Il aurait pu en décider autrement, puisqu'il est parfait. »

Comment quelque chose pourrait être en dehors de Dieu ? Vous posez une très pertinente question. La réponse n'y répond pas vraiment : c'est pour faire un homme libre capable d'aimer car sans liberté, il y a seulement un robot. Mais, comment concilier la toute-puissance de Dieu avec un être qui lui échappe par sa liberté ? Je ne peux que vous exprimer ma conviction que Dieu est capable de faire cela, mais je comprends l'objection.

Vous écrivez que je vous donne l'impression de penser que c'est une vérité qui s'impose même à Dieu, que Dieu n'a pas le choix. En réalité, Dieu a le choix de créer ou non un être à son image, mais la liberté sans laquelle il n'y a pas d'amour est un fait. Il serait erroné de penser que Dieu pourrait se trahir lui-même. Il est lui-même libre et aimant dans la communion de la Trinité. La liberté qu'il donne à l'homme est vraiment de la liberté. Il pouvait ne pas créer un homme à son image, mais le faire signifie pour Dieu lui-même de lui donner la liberté.

Tout ce que Dieu peut faire par amour, c'est lui indiquer la vérité. Il ne s'agit pas de créer un interdit, une punition ou un châtiment. Mais, de dire la vérité : la vie divine n'existe que dans une communion d'amour en lui. Dieu ne peut se contredire lui-même. Il dit à l'homme qu'il n'y a pas de liberté sans responsabilité par rapport au choix possible de se séparer de lui. Là où la vie n'est plus présente, c'est la mort.

Dieu ne peut inventer une vie divine qui ne serait pas la vie divine et laisser l'homme croire à tort qu'une vie divine sans Dieu est possible. Je peux difficilement vous l'expliquer davantage.

Le fabricant vous livre un excellent ordinateur et vous dit de ne pas débrancher la prise en vous avertissant que si vous débranchez, l'ordinateur ne fonctionnera plus. L'ordinateur a-t-il un défaut ? Le fabricant a-t-il créé un danger ? L'avertissement est-il la menace d'une sanction, d'une punition, d'un châtiment ?

3ème type écrit : « *C'est Lui qui a décidé que "la vie divine n'existe que dans une communion d'amour en lui". C'est une vérité qu'Il a choisie. Il aurait très bien pu en choisir une autre. »*

Non. C'est un fait et comme vous l'écrit Raistlin : « *Dieu n'altère pas la vérité à sa guise étant lui-même la Vérité.* »

Dans cette histoire, nous ne sommes pas responsables du péché d'un autre, nous ne sommes pas punis injustement pour la faute d'un autre, et nous n'héritons pas d'une faute mais seulement de ses effets.

Si je dégrade un objet qui m'appartient, mon héritier n'héritera de cet objet que dans son état dégradé et non, hélas, dans son parfait état originel.

Mais, heureusement, son fabricant a un excellent service après-vente et propose une restauration gratuite.

Il faut seulement accepter de lui confier l'objet dégradé.

Nous n'avons pas hérité d'une punition mais des bénéfices d'un pardon et d'un salut que Dieu met en œuvre dès le jardin d'Eden.

Serions-nous cupables de la faute d'un autre ? N'est-il pas utile de nuancer les effets du péché originel qu'Adam et Ève ont transmis à chacun de nous ?

Dieu ne nous impute pas la responsabilité d'une faute que nous n'avons pas personnellement commise. Il a fait aux humains le don inimaginable d'être façonnés à son image corps, esprit et âme et d'être ainsi rendus capables de participer à sa vie immortelle et éternelle, avec, en outre, le pouvoir de transmettre la vie reçue à une descendance. Et il a pourvu à tout ce qui était nécessaire pour nous préserver un chemin d'accès possible à sa vie d'amour.

De ce point de vue, ce n'est pas par punition, pour lui causer un mal ou le priver d'un bien, mais par un surplus d'amour protecteur et prévenant, que Dieu décide aussitôt, après avoir recouvert Adam et Ève d'un vêtement protecteur qui leur permet de pouvoir vivre éternellement en se nourrissant à l'arbre de vie, de les écarter du jardin d'Eden et de l'arbre de vie. Provisoirement.

À défaut de pouvoir s'alimenter à la vie et à la connaissance de Dieu dans le jardin spirituel d'Eden, Adam et Ève vont certes devoir subir la mort terrestre naturelle, mais ils vont pouvoir éviter de vivre éternellement séparés de Dieu et le vêtement qui les protège demeure. Parce que ce vêtement est spirituel, la mort de leur corps, selon les lois normales de la nature, ne détruit pas tout leur être.

L'humain, tout descendant de ce premier couple sauvé de la mort, est désormais protégé par un vêtement divin qui lui a été donné dans le jardin d'Eden, dans le monde spirituel de Dieu, dans les cieux. Ce vêtement fait partie de son être et a été transmis par Adam et Ève à toute leur descendance.

Grâce à ce vêtement, l'âme immortelle de tous les enfants d'Adam et Ève que nous sommes est préservée et notre être spirituel conserve la capacité de s'alimenter éternellement à l'arbre de vie par une protection divine. Mais, pour éviter l'enfer d'une vie séparée de Dieu, il va falloir rétablir un accès à l'arbre de vie dans une communion avec Dieu délivrée du péché.

Avec ce vêtement, l'humain conserve, malgré le péché originel, la possibilité d'accéder à l'arbre de vie. Il est « *comme chacun de nous* » dit Dieu (Gn 3, 22). Par la connaissance du bien et du mal, hélas acquise de manière séparée par le péché originel. Mais aussi par sa capacité protégée de pouvoir se nourrir éternellement à l'arbre de vie auquel il a aussi accès désormais « *comme chacun de nous* ».

Et là nous pouvons nous réjouir de voir Dieu qui intervient pour protéger l'humain de l'enfer.

Sans le vêtement de peau reçu de Dieu, Adam et Ève seraient morts éternellement. Réduits à rien d'autre que la poussière du sol.

Avec ce vêtement, ils sont désormais comme Dieu. Ce vêtement protège leur âme et maintient éternellement leur capacité à se nourrir à l'arbre de vie. Ce vêtement spirituel les a rendus immortels parce que Dieu est immortel, mais leur corps terrestre reste soumis à la mort naturelle.

Grâce à ce vêtement, l'humain peut encore être sauvé de la mort.

Grâce à son éloignement temporaire de l'arbre de vie, l'humain peut éviter la souffrance infinie d'une vie sans Dieu.

Le Christ lui ouvre aujourd'hui un chemin nouveau, la possibilité d'un autre choix différent de celui du premier couple humain qui a plongé l'humanité dans le péché originel.

Reconnaissons que nous avons certes hérité d'une vie blessée, diminuée, dégradée, par le péché originel. Mais, aussi d'une vie protégée par un vêtement divin et préservée d'une vie éternellement éloignée de l'amour de Dieu.

Chassés provisoirement du jardin d'Eden, oui. Mais, pour être sauvés par un pardon divin.

Que devient l'humain avec son vêtement de peau qui protège désormais sa vie, créée à l'image de Dieu mais blessée, dans un monde précaire qu'il ne contrôle plus et où il est désormais soumis à la souffrance et la mort ?

L'amour de Dieu et son respect de la liberté de l'humain vont aller au-delà du choix originel d'Adam et Ève.

Car, après avoir fait le choix originel de faire prévaloir le moi individuel sur la communion avec Dieu, de mettre la connaissance en lui-même plutôt que dans un chemin d'attention à un autre, l'humain découvre dans la réalité terrestre les effets concrets de ce choix. Il expérimente son choix, ce qui, même s'il avait toutes les connaissances préalables possibles, ajoute encore un ultime surplus de connaissance et de conscience de la réalité de ce choix originel et de ses conséquences.

Et pour percevoir toute la réalité en cause, l'humain va ainsi pouvoir connaître l'expérience contraire à celle d'une humanité en communion avec son Créateur qui lui a été offerte. Il va connaître l'alternative choisie par Adam et Ève.

Mais, un nouvel Adam va aussi révéler pleinement l'autre choix possible et le réaliser dans l'humanité créée pour permettre à l'humain qui expérimente le choix hérité d'Adam et Ève, de pouvoir pleinement et librement faire à nouveau le choix de la communion avec Dieu qui existait à l'origine dans le jardin d'Eden.

Et si une nourriture, la connaissance du bon et du mauvais qui était un fruit dans l'Eden de Dieu, a été mangée par Adam et Ève qui l'ont ainsi absorbée au plus profond d'eux-mêmes, jusqu'au plus profond de leur conscience, alors qu'ils en disposaient pleinement dans la communion harmonieuse d'amour avec leur Créateur, Dieu ne les a cependant pas abandonnés. Ni eux-mêmes, ni aucun de leurs descendants qui ont reçu leur vie blessée mais divinement protégée par un vêtement qui leur permet, aujourd'hui encore, un autre choix.

Aujourd'hui, c'est une autre nourriture que Dieu donne pour rejoindre pleinement l'homme blessé jusqu'au fond de sa conscience. Et cette nourriture, c'est Dieu lui-même.

Car Dieu lui-même vient nous rejoindre dans notre humanité en se faisant lui-même nourriture que nous puissions manger pour guérir cette autre nourriture mortelle que fut le fruit de la connaissance du bon et du mauvais dans le jardin d'Eden.

En fait, la conscience du chrétien, où le fruit interdit a désormais placé la connaissance du bon et du mauvais, a besoin, comme tout son être, de se convertir, de ne pas rester l'esclave d'elle-même, mais de retrouver la communion perdue avec son Créateur.

Sans la communion d'amour avec Dieu qu'Adam et Ève ont délaissée, la conscience et l'intelligence humaines sont obscurcies. Ce n'est pas seul, dans sa propre conscience, que l'homme peut retrouver l'harmonie avec Dieu, la vie avec Dieu, l'intelligence et la compréhension de la Parole de Dieu.

Il n'est pas bon que l'homme soit seul. C'est vérité profonde que la parole de Dieu exprime dans la Genèse n'a jamais cessé d'être vraie. Cela ne concerne pas que l'union conjugale par laquelle Adam et Ève ont pu refléter la vie d'amour de Dieu qui est Père, Fils et Esprit Saint. Cette vie conjugale à l'image de Dieu c'est aussi l'ouverture de l'humanité à la vie de Dieu qui est amour et communion. Cette vie « *n'est pas* » en dehors de cette communion où toute connaissance du bon et de mauvais comme du vrai et du faux est en Dieu.

Convertissez-vous !!! Tournez-vous vers le Royaume des Cieux qui est tout proche ! C'est le fondement de l'Évangile prêché par le Christ.

Et, attention ! À cet égard, l'expression « *repentez-vous* » qui, en français, ne met l'accent que sur la pénitence, la désolation du mal commis, ne rend pas toute la force de l'Évangile. L'expression « *convertissez-vous* » met mieux l'accent sur le changement de direction qui semble essentiel et que la traduction par « *repentez-vous* » fait disparaître.

La repentance ne suffit pas si elle ne s'accompagne pas d'une conversion qui inverse le choix originel qui a blessé l'humanité.

Comme pour l'arbre de la connaissance dans le jardin d'Eden, celui qui choisit librement la communion avec Dieu considère que le « *bon* » c'est ce qu'il partage en communion avec Dieu et que c'est donc le « *bien* » et, inversement, que ce qui n'est pas en communion avec Dieu est « *mauvais* », contraire au Bien, et donc « *mal* », que celui qui se tourne vers lui-même plutôt que vers le bien doit se « *repentir* », que tout ce qui sépare de la communion avec Dieu est « *péché* », mais tout cela ne peut nous faire oublier qu'il ne s'agit pas d'un bien ou d'un mal qui s'imposerait à l'humain comme une contrainte préétablie contraire à sa liberté.

« *Dieu seul est bon* » nous dit le Christ (Mt 19, 17).

Mais, la liberté de l'humain c'est de pouvoir saisir toute connaissance et la manger pour la mettre en lui pour décider lui-même de ce qui est « *bon* » ou « *mauvais* ».

Dieu s'est dessaisi Lui-même de tout pouvoir contre cette liberté lorsqu'il a décidé de créer un être à son image et à sa ressemblance, aussi libre que Lui, pour qu'il puisse aimer comme Lui avec la même liberté et partager sa vie divine.

Dieu ne peut que nous avertir, nous donner toute la connaissance nécessaire pour que nous puissions choisir librement, en pleine connaissance de cause, puis nous inviter par cette parole essentielle : « *convertissez-vous* », tournez-vous vers Dieu, car il est et reste tout proche. Plus encore, en assumant notre condition humaine et en franchissant la mort par sa résurrection, le Christ a restauré le chemin qui nous permet à chacun de pouvoir réintégrer l'Eden de Dieu.

Mais, cette fois non plus dans un jardin limité mais dans la plénitude de l'amour de Dieu qui ne peut être partagé pleinement que s'il est librement choisi.

Car, tout est là : comment renverser, retourner, la voie sans issue d'une connaissance mangée par nos premiers parents qui l'ont ainsi placée en eux-mêmes ?

Certains, surtout nos frères protestants, pensent qu'il suffirait, grâce à la présence de l'Esprit Saint qui nous est donnée, d'écouter et d'accepter la parole de Dieu. *Sola scriptura* : la Bible seule suffirait pour être fidèlement en communion avec Dieu.

Mais, comment sur ce point essentiel, pourrions-nous oublier les circonstances qui ont amené Adam et Ève à manger le fruit de la connaissance du bon et du mauvais malgré l'avertissement contraire de Dieu ?

Suffirait-il pour connaître la volonté de Dieu et nous mettre en harmonie avec elle de regarder la parole de Dieu et de nous demander : Que dit-elle, au juste ?

À cet égard, il est important d'observer que c'est précisément de cette manière qu'Ève a été amenée à la transgression mortelle et d'entendre un enseignement pour aujourd'hui.

Il n'y a que dans la communion avec Dieu que Sa parole peut être bien comprise. L'intelligence séparée de l'homme est un piège dans lequel Ève puis Adam sont tombés.

Si nous croyons être capables de comprendre « seuls » la parole de Dieu, nous faisons de l'homme l'interprète de la parole de Dieu par son propre jugement !

Rappelons-nous le Serpent de la Genèse ! Il pose une question (« Dieu a-t-il réellement dit ? ») que tout exégète comme tout homme peut se poser à n'importe quel sujet lorsqu'il cherche lui-même une réponse dans la Bible.

Il peut découvrir une interprétation objectivement exacte (« Vous ne mangerez pas de tous les arbres du jardin », ce qui est juste puisqu'il ne devait éviter de manger que les fruits d'un arbre), mais néanmoins trompeuse par un regard personnel différent (Ne plus voir tous les fruits donnés par tous les autres arbres pour se concentrer sur un seul et y voir un manque).

Le récit nous montre que l'homme « seul » est capable de quitter la joie de ce qu'il a reçu pour la tristesse, lorsqu'il regarde négativement la même réalité.

L'objectivité ce n'est jamais que la concordance d'un mot ou d'une phrase avec un sens que le lecteur peut donner, souvent au milieu de plusieurs autres possibles. La vérité n'est pas dans cette seule objectivité mais dans le regard de celui qui lit ou écoute, dans la relation entre celui qui parle et celui qui écoute.

Le Serpent a exploité la compréhension objective de la parole de Dieu.

Oui, Dieu avait interdit de manger de « tous » les arbres du jardin puisque l'un d'eux était interdit.

Mais, le regard uniquement objectif ne suffit pas pour préserver l'humain de la mort d'une connaissance qui ne se trouve qu'en lui-même.

Car par la seule objectivité prétendue d'une écoute personnelle, le tentateur invitait Ève à observer, à se mettre à l'écoute de la parole de Dieu, mais, en même temps à en juger par elle-même.

Mais, comment pourrions-nous faire autrement ?

C'est ici que l'Évangile résonne : « Convertissez-vous ! »

Pour effacer jusqu'au plus profond de nous-mêmes les effets du fruit de la connaissance mangé par Adam et Ève, c'est un nouvel Adam, le Christ, qui se donne Lui-même à manger.

Son corps se fait nourriture pour atteindre tout ce que le fruit de l'Eden a pu atteindre en nous. En mangeant le corps du Christ, nous pouvons être guéris au plus profond de nous-mêmes.

« *Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle* » (Jn 6, 54).

Certes, comme dans le jardin d'Eden, notre raison nous amène la même question « *Dieu a-t-il réellement dit ?* » A-t-il réellement demandé de manger son corps terrestre ?

N'est-ce pas seulement symbolique, figuré, spirituel ?

Ne suffit-il pas de croire en lui ?

Quelle importance alors qu'il ne s'agit que d'un petit morceau de pain ?

« *Ceci est mon corps* », a dit le Christ en instituant l'Eucharistie. Il s'en trouve pour dire : « *mais non, ce n'est pas réellement son corps, c'est symbolique : donc, sur le plan physique et matériel, ce n'est pas son corps* ».

Mais, faisons bien attention aux conséquences, car, de même que nous mangeons un même pain eucharistique, nous formons ensemble un même corps et c'est le corps du Christ.

Le drame de ceux qui ne peuvent recevoir le corps du Christ donné par l'Eucharistie dans lequel ils ne voient qu'un symbole, c'est qu'ils risquent de ne pas percevoir toute la réalité concrète du corps du Christ aujourd'hui.

Car si nous ne mangeons qu'un même pain spirituel, nous ne formons ensemble qu'un corps spirituel.

Or, ce corps qu'est l'Eglise est le corps du Christ et si ce corps n'était que spirituel, comment chacun pourrait-il être délivré de la tyrannie de ses propres pensées jusqu'au fond de sa conscience, alors que sa nature n'est pas seulement spirituelle mais aussi corporelle ?

Non, ce corps, rassemblé par le successeur de Pierre, le Pape, est un corps réel, concret, terrestre, autant que spirituel, comme chaque humain.

Et ce corps n'est pas une abstraction pour des gens parfaits. Pierre était un pécheur avec des défauts que les Evangiles ne cachent pas. Mais, c'est à lui que Dieu a confié son corps qu'est l'Eglise et ses successeurs prolongent le ministère de Pierre jusqu'au retour du Christ.

Il y a eu des papes avec toutes sortes de défauts et qui ont parfois commis des fautes très graves. Certains ont persévéré dans des comportements particulièrement répréhensibles et parfois criminels, mais le Christ n'a jamais cessé de porter tous les péchés des hommes et de prier pour que la foi de Pierre ne défaille pas (Lc 22, 32). Lorsque des scandales éclatent, il ne faut pas l'oublier.

Les péchés restent nombreux dans l'Eglise. En actes, mais certainement aussi en paroles, y compris dans de multiples détails de l'enseignement, mais l'Esprit Saint veille infailliblement à l'essentiel de la foi de l'Eglise que les fautes de ses membres, papes ou simples fidèles, ne peuvent atteindre, car c'est une garantie que le Christ nous assure lui-même.

Parce que l'Eglise est le corps du Christ, elle est assurée non seulement de la communion avec le Père, mais aussi de la présence agissante et efficace de l'Esprit Saint.

Il ne s'agit pas de croire en une infaillibilité des hommes, mais au Christ dont l'Eglise est le corps.

C'est le seul chemin de délivrance pour notre propre conscience. L'Eglise est pour nous comme un nouvel arbre de la connaissance du bon et du mauvais dont les fruits peuvent être regardés et même touchés, contrairement à l'interprétation erronée d'Eve, pour être ainsi partagés.

Mais, il est essentiel pour notre vie spirituelle de ne pas manger cette connaissance en faisant du fond de notre être le maître suprême. C'est dans l'Église, le corps du Christ, que nous pouvons retrouver la communion perdue dans le jardin d'Eden. C'est dans l'Église que la parole de Dieu peut être comprise dans la communion et l'amour.

C'est dans l'Église que la présence du Christ est pleinement assurée par le Magistère de Pierre entouré des successeurs des apôtres. Rien ne peut l'altérer.

C'est la communion avec Dieu dans son Église qui permet de rester fidèle au trésor intégral de la foi et qui reste, en tous temps, la meilleure garantie pour la compréhension de l'Écriture Sainte et, dès lors, la seule possibilité pour convertir la conscience individuelle et la préserver d'être pour elle-même l'autorité suprême.

Car, sans l'Église, le Serpent reste le plus intelligent de tous et il sait observer « *objectivement* » la parole de Dieu pour tromper et pervertir.

C'est en communion avec l'Église que la conscience est délivrée de la malédiction d'être l'esclave d'elle-même.

L'Église est le corps du Christ qui en garantit la solidité de l'assemblage par des jointures et des liens jusqu'à son retour. C'est l'incarnation et le don de l'Église qui répond au piège de la conscience individuelle que montre le péché originel.

S'agirait-il d'un asservissement par lequel chacun devrait se dissoudre en Dieu ? Non ! L'Église elle-même ne reconnaît-elle pas la liberté de chacun de pouvoir suivre, en dernier ressort, la voix de sa conscience ? « *L'homme a le droit d'agir en conscience et en liberté afin de prendre personnellement les décisions morales* » et « *L'homme ne doit pas être contraint d'agir contre sa conscience. Mais il ne doit pas être empêché non plus d'agir selon sa conscience surtout en matière religieuse* » (C.E.C., n° 1782).

Le choix de la communion, de l'amour, de la vie avec Dieu, n'est réel que s'il est libre jusqu'au plus profond de la conscience. C'est vrai aujourd'hui comme ce l'était pour Adam et Ève dans le jardin d'Eden.

La liberté de la conscience de chacun est une réalité indestructible sans laquelle il n'y a pas de vie en communion éternelle avec Dieu, ni d'amour possibles.

Cette liberté, qui demeure absolue et sans laquelle nous ne serions que des robots, nous permet cependant d'aimer et de choisir la communion avec un autre que nous-mêmes, Dieu.

C'est au cœur de cette liberté et jusqu'au plus profond de nous-mêmes que Dieu vient nous rejoindre malgré le péché originel.

« *L'amour ne fait qu'un, mais lequel ?* » pense le moqueur. Ici encore, on ne peut oublier que c'était la suggestion du Serpent dans le jardin d'Eden : faire croire que la communion n'est qu'une fusion qui anéantit un être dans un autre, que seule une connaissance séparée permettrait d'être comme des dieux, d'être pleinement parfaits.

Telle n'est pas la réalité de la vie de Dieu qui est amour et communion de toute éternité.

Et c'est parce que la vie divine elle-même est amour et communion qu'une personne autre peut y participer, que Dieu a pu nous créer capables de la partager.

Lui seul peut venir rechercher l'humain qui s'en est écarté depuis le choix originel du jardin d'Eden.

Aujourd'hui, comme hier, il n'y a qu'un seul chemin de salut : celui qui passe par la conversion. Une vraie conversion qui implique de se tourner vers le Seigneur, ce que l'homme seul, même avec l'assistance de l'Esprit Saint, est cependant incapable de faire car nécessairement il se retrouve dans la position d'être lui-même le juge suprême de tout, quand bien même il fait tous les efforts possibles pour écouter l'Esprit Saint et se soumettre à la Parole de Dieu.

La conversion de la conscience est impossible pour l'homme « *seul* ».

Seul le Christ peut venir le sauver et lui permettre cette impossible conversion en le prenant en Lui. Pas seulement en théorie, symboliquement ou spirituellement, mais en entier, avec son corps, son intelligence et sa conscience. Parce que l'homme est âme, corps et esprit.

Tant que la conscience individuelle est son propre maître suprême, l'humain est dans un état d'éloignement de Dieu, de la source de vie qui est en Dieu, qui est Dieu.

À cet égard, on a trop vu dans le choix originel un « *péché* », une « *faute* ». C'est certes exact, mais uniquement pour celui qui croit et choisit Dieu comme « *le* » Bien. On a trop facilement considéré l'arbre de la connaissance dont le fruit ne pouvait être mangé comme un arbre d'une connaissance morale préétablie, un arbre de la connaissance « *du bien et du mal* », ce qui porte un pré-jugement moral qui ne paraît pas exact par rapport aux mots hébreux du texte original qui semblent mieux traduits par les mots « *du bon et du mauvais* » dont le sens est plus large.

Chacun doit sans cesse juger de ce qui lui paraît bon ou mauvais dans toute situation, même lorsqu'aucune considération morale n'est en cause. Vais-je me rendre dans telle ville ou telle autre, vais-je manger tel aliment ou tel autre, vais-je poser tel acte ou tel autre ? Le choix est souvent à faire entre des alternatives qui sont, a priori, aussi valables l'une que l'autre, sans choix entre un bien ou un mal.

Pour vivre par une conversion véritable, l'homme a besoin de pouvoir se tourner « *concrètement* », « *réellement* » vers Dieu pour être délivré de la corruption du choix originel en lui-même, dans son propre corps (« *corporellement* ») mais aussi jusque dans sa propre conscience (« *spirituellement* »).

N'est-ce pas pour cela que le corps du Christ reste présent parmi nous, comme il nous l'a promis, dans l'Eucharistie et dans l'Église solidement assemblée de manière indestructible par la succession apostolique de Pierre ?

L'Église est le corps dont le Christ est la tête et l'Esprit Saint y est dès lors présent et à l'œuvre, car l'Église, le Christ et l'Esprit Saint sont en interaction de manière indivisible. L'Esprit Saint agit dans l'Église et par l'Église. Bien sûr, il agit « *aussi* » dans et avec chacun des chrétiens. Mais, sans contradiction et en harmonie.

Tout chrétien a besoin « *aujourd'hui* » de pouvoir s'unir « *aujourd'hui* » au Christ incarné (« *dans un corps terrestre* »), de pouvoir se tourner aujourd'hui vers le Christ incarné, sinon il est voué à se retourner nécessairement vers lui-même comme vers un gouffre qui le tire vers la dégradation et la mort.

Pour être sauvé du péché originel et de la mort qui ont brisé la vie d'amour en harmonie et en communion avec Dieu qu'Adam et Ève avaient reçue, le Christ vient nous rechercher dans le péché. Il est vivant et présent simultanément (comme Adam et Ève dans le jardin d'Eden) au ciel ET sur terre, dans les cieux autant que sur la terre.

Gerardh écrit : « *Dieu les a couverts d'un vêtement de peau, ce qui sous-entend qu'une bête avait dû préalablement être sacrifiée. C'est l'une des premières allusions, certes encore floue, au futur sacrifice de Jésus à la croix.* »

Franchement Gérardh : qu'est-ce qui vous permet de penser qu'Adam et Ève avaient besoin de Dieu pour se fabriquer une fourrure pour les protéger du froid ? Que voyez-vous dans le texte ou dans la révélation chrétienne qui vous permette de penser que le « *vêtement de peau* » dont nous parle le texte serait une peau d'un animal ?

Ne sommes-nous pas ici à un moment décisif pour notre salut ? Après avoir annoncé la mort à Adam et Ève s'ils mangeaient le fruit interdit, le vêtement qu'ils ont reçu de Dieu, avant d'être rejetés du monde spirituel de l'Eden, n'est-il pas la protection essentielle qui va les préserver et permettre leur salut ?

Ce vêtement n'est-il pas le dernier acte Créateur de notre être actuel ? La nature humaine transmise de génération en génération dans toute la descendance d'Adam et Ève comprend, outre un corps humain naturel façonné progressivement parmi toutes les autres créatures depuis des milliards d'années, une âme créée immortelle.

Cette immortalité de tous les descendants d'Adam et Ève n'était pas encore assurée lorsqu'ils étaient dans le jardin d'Eden puisqu'ils pouvaient encore mourir s'ils mangeaient le fruit défendu. Mais, avant d'être privés de l'Eden de Dieu, Adam et Ève ont reçu un vêtement qui a rendu leur vie immortelle et leur a permis de transmettre cette vie immortelle à toute leur descendance. Une vie capable de partager éternellement la vie de Dieu, une vie qui peut être sauvée.

Etienne écrit : « *Je voudrais, tout simplement en guise de remarque, relever la formidable astuce de Satan lorsqu'il s'en prend à Ève. Il pose la question à la manière de l'ignorant :*

- « *Alors, Dieu vous a vraiment dit : "Vous ne mangerez d'aucun arbre du jardin" ? (Verset 1)*

Eve n'aurait jamais dû entrer en dialogue avec le serpent. Mais au moment où elle entend cette question, elle est de bonne volonté: elle veut rectifier l'erreur du serpent et elle corrige :

- "« *Nous mangeons les fruits des arbres du jardin. Mais, pour le fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu a dit : "Vous n'en mangerez pas, vous n'y toucherez pas, sinon vous mourrez."* » (Versets 2 et 3)

Et d'un seul coup, on l'imagine comme le serpent, lancer ses crocs en avant et cracher son venin :

- " *Le serpent dit à la femme : « Pas du tout ! Vous ne mourrez pas ! Mais Dieu sait que, le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront, et vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. » (Versets 4 et 5)*

Satan a feint l'ignorance, la méconnaissance, afin d'endormir la conscience d'Eve et de la rendre vulnérable à son attaque.

C'est ainsi que les exorcistes disent qu'il ne faut jamais entrer en dialogue avec le démon. »

Dès la première tentation, on peut constater, en effet, que le dialogue du démon est trompeur. Non seulement, il commence par une affirmation fausse dans son contenu, mais elle est aussi fausse dans son objectif. Son but est de détruire la relation avec Dieu, de causer une faute. Et pour cela, Satan utilise même la vérité. Il fait de la vérité un mensonge. Le vrai est utilisé de manière fausse pour susciter le mal.

Yann écrit : « *Raisonnement simple : Genèse 3:3, 4 "Dieu a dit: Vous n'en mangerez point et vous n'y toucherez point, de peur que vous ne mouriez. Alors le serpent dit à la femme: Vous ne mourrez point". Donc si l'âme est immortelle, Ève n'est donc pas morte et donc le serpent (Satan) avait raison et Dieu était un menteur car il a dit qu'elle mourrait. »*

Hélas, votre raisonnement simple semble simplement incomplet ce qui vous amène à une déduction non fondée.

Incomplet, d'abord parce que le mot « *mort* » se réfère au mot « *vie* ». La mort, c'est la fin de la vie. Or, de quelle vie s'agit-il ici ? De la vie du corps ou de la vie de l'âme ? À cet égard, votre raisonnement doit tenir compte du fait que le serpent a changé le sens des mots et ne parle pas de la même vie, ni de la même mort, que la parole de Dieu qui avait été adressée à Adam et Ève.

On retrouve cette importante distinction dans les paroles de Jésus : « *Ne craignez pas ceux qui tuent le corps sans pouvoir tuer l'âme ; craignez plutôt celui qui peut faire périr dans la géhenne l'âme aussi bien que le corps.* » (Mt 10, 28)

Dans le jardin spirituel de l'Eden dans lequel Dieu avait mis Adam et Ève, c'est la mort de leur âme spirituelle qu'ils étaient invités à éviter. Ils ont préféré tourner leur regard vers la vie et la mort de leur corps terrestre. Dieu leur avait parlé de la vie et de la mort de leur âme. Le serpent en a détourné le sens pour interpréter faussement la parole divine en leur parlant de la vie et de la mort de leur corps.

Et même de ce point de vue, votre raisonnement semble aussi incomplet car le serpent a ajouté un élément de temps dans la durée terrestre que la parole de Dieu ne contenait pas. À cet égard, même si leur corps était naturellement mortel, Adam et Ève avaient la possibilité de ne pas mourir, mais seule la communion avec Dieu leur permettait de franchir la mort physique.

Dieu ne leur avait pas dit que, dans le temps, leur mort physique serait immédiate s'ils mangeaient le fruit de l'arbre de la connaissance. En ce sens, le serpent pouvait leur dire qu'ils ne mourraient pas « *physiquement* » mais il aurait dû, en outre, ajouter « *de suite* », car la parole de Dieu restait pleinement vraie puisqu'ils allaient désormais nécessairement mourir physiquement sans pouvoir y échapper.

En refusant de vivre en communion avec Dieu, ce qui impliquait de laisser la connaissance sur l'arbre, en dehors d'eux pour qu'elle reste en harmonie avec Dieu, ils ont préféré mettre cette connaissance en eux-mêmes pour en décider seuls sans l'amour de Dieu. Et, comme Dieu le leur avait dit, ils en sont morts, même s'ils ont encore vécus physiquement quelques années.

Seul le Christ a restauré, pour eux comme pour tous les humains, un chemin possible de vie.

Il y a plusieurs manières de mentir. On peut mentir en disant une affirmation qu'on sait contraire à la réalité. On peut aussi mentir en disant beaucoup d'affirmations vraies dans un but détourné pour en déduire une conclusion fausse, en raisonnant faussement des réalités vraies, ou pour donner du crédit à une affirmation fausse mêlée à du vrai, ou même uniquement pour provoquer une faute.

Satan sait très bien que Dieu n'a pas interdit de manger les fruits de tous les arbres, mais, ce qui peut surprendre, c'est que, pour atteindre son but qui est de tromper pour provoquer le péché, il trompe en disant ... le vrai !

Dès qu'Ève choisit l'attitude qui consiste à donner l'autorité à son propre jugement (au jugement de sa propre conscience et de sa propre intelligence) pour déterminer ce que Dieu a dit, il faut bien constater qu'avant même de pécher concrètement, sa compréhension personnelle de la parole de Dieu est déjà une interprétation qui la modifie.

Ce n'est que dans la communion et l'harmonie avec Dieu, que l'homme « *sait* » décider ce qui est conforme à cette communion d'amour harmonieuse. Le résultat de l'homme « *seul* », avec « *sa* » conscience et « *son* » interprétation, on le connaît désormais.

La prétention d'Ève à juger elle-même, « *seule* », de ce que dit la parole de Dieu, ouvre une porte déterminante. C'est la première application du *Sola Scriptura* (même si la Parole de Dieu n'était pas encore écrite) : elle regarde ce que la parole dit mais elle n'en retient que sa propre compréhension, qui est, en réalité, une interprétation.

Et quelle sera la tentation déterminante, le motif de cette rupture de la communion avec Dieu que nous appelons « *péché originel* », depuis Saint Augustin ?

Ève vit que le fruit interdit était « précieux pour ouvrir l'intelligence », son intelligence individuelle, isolée de Dieu, désormais apte à servir de référence suprême pour donner la « bonne » compréhension de ce point de vue.

Elle a vérifié seule ce que dit la parole de Dieu, elle a ainsi mis sa conscience personnelle au sommet. Elle a assumé « sa » responsabilité mais elle s'est ainsi séparée de Dieu.

Elle a ainsi choisi de faire de sa conscience individuelle l'autorité suprême.

Mais, il y a un immense « mais », la vie qui nous vient de Dieu est amour et communion. La solitude de l'homme est un enfer, une infinie souffrance, mais cette souffrance est un choix possible pour celui qui croit que le fait de ne pas être le maître suprême de sa propre vie est une souffrance pire encore.

Ce choix originel est une rupture avec la vie de Dieu. C'est le sens du mot péché. Parce qu'il est rupture avec Dieu, ce choix originel est un péché originel.

Et parce qu'il tue la vie même reçue du Dieu qui est amour et communion, cette vie reçue n'était plus transmissible qu'avec cette blessure mortelle.

« *Vous ne mourrez pas* », avait dit Satan. Cela allait être vrai, même si cette vérité était détournée pour tromper et provoquer une faute mortelle. Sans la communion de Dieu, les humains étaient voués à la mort naturelle. Mais, revêtue du vêtement protecteur donné par Dieu, l'âme d'Adam et Ève est restée immortelle et ils ont transmis cette immortalité à tous leurs descendants.

Peut-être même qu'en leur déclarant « *Vous ne mourrez pas* », Satan, qui était un ange déchu de Dieu, avait deviné que Dieu, qui est amour, n'abandonnerait pas l'humanité dans la mort causée par le péché que Dieu savait possible en créant l'humain à son image avec une liberté semblable à la sienne.

« *Vous serez comme des dieux* », avait dit Satan. C'était vrai aussi mais Satan en cachait la condition essentielle : la communion d'amour et de vie avec le Créateur.

Gerardh écrit : « *Non : le royaume de Satan ne peut pas être divisé contre lui-même.* »

En quoi cela empêchait-il Satan de prévoir l'action de Dieu ? Les démons de l'Évangile nous montrent qu'ils avaient souvent une connaissance du salut amené par le Christ que les humains n'apercevaient pas.

Ce qui me semble important, c'est de ne pas tomber dans le mensonge du Serpent que la Genèse nous présente comme la plus intelligente des créatures.

Nous constatons qu'après le péché originel, Adam et Ève ne meurent pas immédiatement et qu'ils ont une âme immortelle qui pourra être sauvée de la mort par la mort et la résurrection encore futures du Christ.

Avait-il raison contre Dieu en affirmant « *Vous ne mourrez pas* » alors que Dieu avait dit « *Vous mourrez certainement* » s'ils mangeaient du fruit défendu ? Certainement pas !

La mort était certaine. Seul un don gratuit, pleinement réalisé dans le Christ, a sauvé l'humanité de la mort, par un don unique fait à un couple d'humains sauvés de la mort par un « *vêtement* » les protégeant tout entier, protégeant leur vie.

C'est cette vie protégée du péché originel qui nous a été transmise et nous permet aujourd'hui encore d'être sauvés par le Christ.

La parole de Dieu avait dit la vérité aux humains créés à son image : s'ils s'emparaient d'une connaissance séparée du bien et du mal, ils étaient condamnés à la mort car seule la vie reçue de Dieu pouvait les faire vivre au-delà de leur vie naturelle mortelle. Certes, Dieu pouvait et allait venir à leur secours. Mais ce secours demandait un acte d'amour nouveau de Dieu dont Satan s'est saisi pour tromper.

L'immortalité donnée aux humains est tout autre que la caricature que Satan a présentée dans le jardin d'Eden. Tout autre aussi la possibilité de partager l'amour, la vie et la connaissance de Dieu qui leur a été donnée. Contrairement à l'immortalité absolue prétendue par Satan, l'immortalité de la vie en Dieu et le partage de l'amour de Dieu ne peuvent se vivre en dehors de son amour.

La vérité cachée par Satan demeure : le péché conduit à la mort.

L'immortalité n'est pas naturelle. Elle est un par-don gratuit de Dieu. Un don gratuit d'un chemin de vie éternelle offert à l'humain libre.

Alors, la réflexion d'Etienne pointe le doigt sur le cœur du pardon donné par Dieu à Adam et Ève, après le péché originel.

Satan a essayé de mettre de la confusion en affirmant lui-même la réalité vraie de l'action de Dieu. Subtil mensonge du menteur qui utilise sa propre fausseté. Si le menteur annonce lui-même l'immortalité et le partage de la vie de Dieu, il les présente ainsi comme un mensonge.

Mais la réponse du Christ est puissante pour l'écarter. Malgré le péché, il nous ouvre les portes de la vie éternelle.

« *Vous ne mourrez pas* » dit Satan. « *Celui qui vit et croit en moi ne mourra jamais* » lui, répond Jésus.

Et ce pardon inouï a bien commencé dès le jardin d'Eden. Revêtue du vêtement donné par Dieu, l'âme d'Adam et Ève était immortelle lorsqu'ils ont été chassés de l'Eden. Revêtue du vêtement donné par Dieu, leur âme restait capable de partager la vie éternelle de Dieu lorsqu'ils ont été chassés de l'Eden. Revêtue du vêtement donné par Dieu, leur âme pouvait encore être sauvée par le Christ lorsqu'ils ont été chassés de l'Eden.

Cette vie protégée par Dieu, Adam et Ève nous l'ont transmise. Qu'en avons-nous fait ?

Elenos écrit : « *l'histoire devient tragique avec le premier meurtre issu de la jalousie... Dieu avait-il préparé le salut ? Par le sacrifice de son fils "engendré mais non créé de même nature que Lui" ? Le pardon est-il déjà possible ?* »

Dieu ne pouvait-il prévoir qu'en créant un être nouveau aussi libre que Lui, il y avait, au moins, un risque que cet être nouveau fasse le choix libre de se séparer de Lui ?

Comment imaginer le contraire ? La possibilité de se séparer est essentielle à l'existence d'un être libre, autant qu'à une vie d'amour impossible sans une telle liberté, et le choix d'une telle séparation, même mortelle, était prévisible.

Je crois qu'en effet, Dieu préparait déjà le salut par son Fils unique lorsqu'il a créé l'humain à son image et à sa ressemblance. En créant un être à son image et à sa ressemblance dans le monde créé, il rendait possible de devenir Lui-même une telle créature dans le monde créé et venir sauver ainsi le développement et l'enfantement du monde confié aux humains. Comment aurait-il pu se faire homme s'il n'avait d'abord fait l'homme à son image ? Comment aurait-il pu ne pas préparer un tel salut en sachant que cet homme, créé libre comme Lui, pouvait choisir un chemin de mort pour lui-même et

pour le monde, et qu'il faudrait un autre homme, un nouvel Adam, pour reprendre et accomplir la mission originelle confiée à l'humanité créée à l'image de Dieu ?

En présence du péché le plus absolu qui soit, celui qui brise la communion avec Dieu et qui porte en lui tous les meurtres et tous les péchés les plus douloureux de la suite de l'histoire humaine, le récit de la Genèse vient nous montrer qu'en effet, le pardon est déjà possible. Le pardon commence déjà et s'accomplira pleinement dans le Christ.

Gerardh écrit : « *Vous écrivez qu'après le péché originel, Adam et Ève ont continué leur existence terrestre et même leur existence dans le jardin spirituel d'Eden. Non : ce n'est pas ce que dit la Bible.* »

Je suppose que c'est un malentendu. Vous savez certainement comme moi que la Bible relate longuement un temps d'existence d'Adam et Ève dans le jardin d'Eden après le péché originel et avant leur expulsion de ce jardin.

Avant de continuer à vivre comme nous une existence terrestre dans le monde présent et d'y avoir une descendance, la Bible indique clairement qu'ils ont continué à vivre durant un temps dans le jardin d'Eden. Cela fait l'objet des versets 7 à 22 du troisième chapitre de la Genèse.

Avoir conscience de cette période dans le jardin d'Eden après le péché originel est essentiel pour notre réflexion ici, pour comprendre l'attitude de Dieu à l'égard de l'humanité pécheresse dont nous parlons.

Gerardh écrit : « *Contrairement à ce que vous expliquez, je ne crois pas du tout qu'Adam et Ève soient restés longtemps dans le jardin d'Eden après leur chute. Rien ne permet d'affirmer cela. Au contraire, Dieu prend simplement le temps de leur communiquer un jugement, mais accompagné d'une prophétie rédemptrice (en Genèse 3, 15), et il les chasse du jardin d'Eden : c'est aussi un jugement et une grâce de sa part, car il les empêche de manger le fruit de l'arbre de vie par lequel ils auraient eu une vie éternelle dans leurs péchés.* »

Nous sommes bien d'accord. Votre résumé me semble excellent. Les événements me semblent se suivre sans interruption dans une même histoire qui ne s'étend guère dans le temps. Rien ne permet de penser que cela ait duré longtemps. Je ne pense rien de contraire. Est-il même possible de pouvoir mesurer le récit avec notre échelle du temps de notre petit cerveau ?

Vous dites avec beaucoup de justesse : « *un jugement et une grâce* ».

Et le jugement n'est pas arbitraire. C'est plutôt, une parole de vérité, une constatation objective. Un peu comme un jugement judiciaire qui dit la vérité judiciaire, ici le jugement divin dit la vérité divine, constate ses effets. Le péché, c'est la mort.

Gerardh écrit : « *Vous écrivez que Dieu recouvre Adam et Ève d'un vêtement et que le vêtement, c'est ce qui protège des agressions extérieures, tant physiques que morales.* »

C'est vrai, mais relisons le passage : « Et l'Eternel Dieu fit à Adam et à sa femme des vêtements de peau, et les revêtit ». Il s'agit bien de vêtements de peau. On peut dire que Dieu a créé la peau ex-nihilo, mais cela n'aurait pas beaucoup de sens et la leçon est qu'il les façonna à partir de la peau d'un animal qui pour se faire avait été sacrifiée : c'est l'un des innombrables types du sacrifice du Christ figurant dans la Bible et que la foi et l'intelligence spirituelle peuvent discerner. »

L'expression « *vêtement de peau* » est de traduction assez imprécise et l'image est d'autant plus difficile qu'elle nous représente une réalité de l'Eden spirituel, mais le Christ me semble nous donner la meilleure compréhension.

À cet égard, votre réflexion met en lumière que le vêtement donné par Dieu dans le jardin d'Eden est, en effet, comme une préfiguration du Christ.

L'image est terrestre (comme les arbres et le serpent) mais la réalité est spirituelle puisque nous sommes ici dans le monde spirituel de Dieu. Pour rappel, il faut éviter de comprendre de manière trop matérielle que Adam et Ève étaient dans un paradis « terrestre », comme on le dit souvent de manière peu exacte, alors que la Genèse nous dit qu'ils ont été mis dans un jardin planté « dans » l'Eden qui est le monde spirituel de Dieu.

Adam et Ève étaient un peu comme les apôtres lors de la transfiguration de Jésus. Ils voient Moïse et Élie, ils veulent dresser des tentes. Tout est si réaliste, mais lorsqu'une nuée arrête leur vision, il n'y a plus que Jésus seul.

Qu'est-ce qu'une peau ? Une peau a deux particularités : d'abord, elle recouvre la totalité du corps de la tête au pied et toutes les parties du corps sans exception sont recouvertes par sa peau. Ensuite, elle est essentielle à la vie même du corps car sans une peau, le corps meurt.

Nous retrouvons ici une image parfaite du Christ que nous sommes invités à revêtir. Le Christ nous sauve tout entier. C'est tout notre être, corps, esprit et âme, qui est sauvé par le Christ. Revêtez le Christ, nous dit l'Écriture (Rom, 13, 14). Le vêtement nouveau est comme une peau qui nous recouvre tout entier sans exception et sans lequel nous ne pouvons vivre de la vie de Dieu.

Dans cette perspective, le vêtement de peau donné dans le jardin d'Eden est-il un vêtement dont le matériau est une peau ou est-ce un vêtement qui est lui-même une peau ?

On peut imaginer une fourrure d'un animal comme ceux que nous représentent les dessins d'hommes préhistoriques, mais, même si on peut imaginer un sacrifice préalable qui évoque la croix, on est fort loin d'une image du Christ. Une fourrure animale ne recouvre jamais qu'une partie du corps et elle n'est pas indispensable à la vie car il y a d'autres possibilités de se vêtir adéquatement.

Comme les apôtres avant, pendant et après la transfiguration, Adam et Ève sont restés dans la même réalité terrestre, avec ou sans les mêmes vêtements, lorsqu'ils ont vécu dans l'Eden (le monde spirituel de Dieu) et lorsqu'ils en ont été chassés.

Je ne pense pas qu'au moment où ils ont été chassés, ils étaient revêtus partiellement d'une fourrure animale reçue de Dieu dans l'Eden.

La préfiguration du Christ me fait penser que le vêtement de peau est une réalité spirituelle plus profonde qui les a protégés entièrement de la mort méritée et les a rendus capables d'être sauvés par le Christ. Comme une peau, ce vêtement fut le premier cadeau à l'humanité pécheresse couvrant et préservant tout leur être, protégeant leur vie, pour qu'Adam et Ève et leurs descendants puissent encore partager éternellement la vie de Dieu par le Christ.

Un vêtement « de peau » est un vêtement qui correspond à la peau qui recouvre la totalité du corps et est essentielle à la vie.

Gerardh écrit : « Vous écrivez que « désormais, sans communion avec Dieu après s'être emparés d'une connaissance séparée, Adam et Ève allaient mourir. » Ce n'était pas une connaissance séparée mais LA connaissance du bien et du mal ».

L'un n'exclut pas l'autre. Les deux me semblent vrais ensemble. Il me semble important de ne pas limiter les sens multiples du texte très riche de la Genèse, surtout lorsqu'il nous parle de la réalité spirituelle de l'Eden que nous devons éviter de réduire aux images qui nous en parlent.

C'est bien sûr LA connaissance du bien et du mal, mais n'était-ce pas aussi et surtout une connaissance séparée de Dieu. Détacher le fruit de l'arbre et le manger individuellement, n'est-ce pas une séparation, une rupture ?

N'est-ce pas la rupture de la communion avec Dieu qui est ici l'essentiel ? Le fruit défendu ne peut être réduit à une image d'une connaissance intellectuelle du bien et du mal. Ce qui est en cause, c'est la vie ou la mort.

Nous pouvons, inversement, comprendre que la vie divine donnée à l'homme pour gouverner et développer le monde créé est incompatible avec le fait de manger du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal qui cause la mort.

Gerardh écrit : *« Certes car ils connurent le bien sans avoir la capacité de le faire et le mal sans avoir le pouvoir de l'éviter. »*

Ici, je ne peux pas vous suivre. Car si Adam et Ève n'avaient pas reçu la capacité de faire le bien ou si Adam et Ève n'avaient pas le pouvoir d'éviter le mal, Dieu serait responsable, au moins en partie, de leur faute. Ce n'est évidemment pas le cas.

Adam et Ève ont reçu la capacité de faire le bien et le pouvoir d'éviter le mal. Mais, créés à l'image de Dieu, ils ont aussi reçu la liberté sans laquelle une vie d'amour n'est pas possible et nous connaissons la suite.

Blessée par le péché originel, revêtue par un vêtement divin, et éloignée de l'Eden, notre vie héritée d'Adam et Ève est, hélas, profondément incapable de faire le bien et d'éviter le mal sans la délivrance du Christ. Mais, à l'origine, il n'en était pas ainsi pour Adam et Ève parfaitement créés. Tout était très bon.

Gerardh écrit : *« Il y a bien sûr une rupture de communion, mais au-delà je ne vois pas bien ce que vous entendez par « connaissance séparée ». »*

A priori, rien de plus : une rupture de communion.

Je ne vois pas pourquoi Dieu, qui a créé les humains à son image, aurait voulu les priver absolument de la connaissance du bien et du mal sans laquelle leur liberté ne pouvait exister.

Que vaut une liberté de choix si celui qui l'exerce n'a pas la possibilité de connaître le bien et le mal dans les alternatives entre lesquelles il exerce sa liberté ?

Il me semble que Dieu n'a pas refusé l'accès des humains à la connaissance du bien et du mal. Ce qui leur était interdit c'était, non pas la connaissance, mais de manger le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal.

Manger, cela signifie prendre, détacher de l'arbre et absorber dans un être séparé de l'arbre.

C'est ce qui me fait penser à une connaissance séparée, une rupture d'une connaissance partagée en Dieu et avec Dieu.

Il me semble que l'interdiction ne concerne que le fait de manger du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Mais, pas la connaissance elle-même.

Comment imaginer que, dans le paradis, nous n'aurons pas une parfaite connaissance en vivant dans la communion de Dieu ?

Créé à l'image de Dieu, l'humain avait la liberté parfaitement éclairée de Dieu lui-même. Il n'a pas péché par manque de connaissance. Hélas, il a péché librement et en parfaite connaissance de cause. Dieu n'en est en rien responsable.

Cette liberté de l'humain créé à l'image de Dieu est très importante. Comment pourrions-nous aimer Dieu sans être libres ? Comment pourrions-nous partager sa vie éternelle d'amour sans pouvoir l'aimer librement ?

La nature et notre corps n'ont rien perdu de leur valeur originelle. Le monde concret n'a pas cessé d'être bon comme Dieu l'a créé. Il est seulement maudit et maintenu dans les douleurs d'un enfantement parce que l'humain n'y tient pas son rôle à cause du péché originel qui a blessé la vie que nous avons reçue.

Cela met aussi en lumière, dans cette situation catastrophique, l'importance du pardon de Dieu qu'a été le vêtement dont il a recouvert nos premiers parents à l'image de Dieu pour préserver la vie blessée qu'ils nous ont transmise et permettre de la sauver par le Christ.

Tout cela n'est pas de la théorie. Nous pouvons vraiment et concrètement êtres sauvés entièrement corps, esprit et âme par le Christ, vrai Dieu qui s'est fait vrai homme.

L'évangélisation des hommes modernes ne peut se réfugier sans pertes dans un « *je ne sais pas* » lorsqu'il s'agit de révéler ce que nous sommes réellement dans ce monde où des êtres se sont succédés avec des mutations diverses depuis des milliards d'années.

Si le jardin d'Eden n'a pas été pour notre humanité terrestre une véritable plongée dans le monde céleste et spirituel de Dieu lors de laquelle a été achevée notre création à l'image de Dieu, comment un être naturel a-t-il pu un jour être immortel ?

Certains choisissent de rejeter les affirmations de la science et de soutenir qu'il y a environ six mille ans, le monde actuel a été créé avec des règles naturelles différentes où ni les plantes, ni les animaux n'avaient une existence limitée et où Dieu aurait transformé de la poussière en humain sans aucun lien avec une nature animée préexistante.

Outre son caractère inacceptable pour la plupart des personnes raisonnables dans l'état des connaissances modernes, cette thèse me paraît sans base biblique sérieuse et affecte gravement la crédibilité concrète de l'Évangile.

Vous pouvez, plus prudemment, repousser le récit loin dans le passé : il y a cent mille, un million ou un milliard d'années, mais la difficulté reste quasi la même.

Croyez-vous que notre lointain ancêtre biologique australopithèque ou primate avait une âme immortelle et que Dieu aurait attendu des millions d'années avant de se révéler et de sauver l'humanité par le Christ ?

Vous pouvez continuer à dire je ne sais pas.

La vérité est pourtant simple et le récit de la Genèse convaincant pour celui qui accepte d'admettre que l'humain a été mis avec toute sa réalité terrestre dans un jardin créé dans l'Eden céleste spirituel de Dieu.

Le corps d'Adam et Ève provenait d'ancêtres biologiques naturels, mais ceux-ci ne pouvaient produire que des êtres naturels terrestres à l'existence précaire si Dieu n'était pas intervenu pour les façonner dans sa propre réalité céleste, pour unir du terrestre et du céleste dans ce qui pouvait devenir ainsi un être nouveau.

Comme le dit la Genèse, l'humain tiré de l'humus (mot latin du sol) (dans le texte hébreu : l'adam tiré de l'adamah) a été créé mâle et femelle, comme les animaux, avec une âme vivante comme les animaux. Nulle part, la Genèse ne prétend que cette création aurait été instantanée ou réalisée en un jour de 24 heures de 60 minutes. La science peut nous détailler comment cette création de l'humain

naturel constitué des éléments chimiques de la terre a pu se développer progressivement depuis des milliards d'années.

Comme le dit la Genèse, l'humain a été mis dans un endroit limité de l'Eden où il lui a été offert de vivre en communion avec Dieu et de gouverner et développer toute la création en communion avec son Créateur.

En se faisant homme, le Christ, Fils de Dieu de toute éternité, a suivi un chemin semblable. Il s'est d'abord incarné en humain, dans une condition en tout semblable à la nôtre sauf le péché, dans une condition en tout semblable à celle du premier Adam avant le péché originel.

Il a ensuite été plongé dans l'eau du baptême pour recevoir l'Esprit qui est descendu dans son humanité « *comme une colombe* », suivant ainsi un chemin semblable à l'humain créé à l'image de Dieu lorsqu'il fut plongé dans le jardin d'Eden.

Par tous ses miracles réalisés après ce baptême, le Christ a montré toute la puissance concrète que l'humain avait reçue dans le jardin d'Eden. Tous les miracles du Christ relatés par les Évangiles nous montrent tout ce que l'humain aurait pu réaliser de la même manière lorsqu'il était dans le jardin d'Eden et qu'il pourrait toujours réaliser sans le péché.

Dans le jardin d'Eden, la mort n'avait aucun pouvoir. La résurrection du Christ nous montre que l'humain créé à l'image de Dieu n'était pas soumis à la mort dans le jardin d'Eden. Dans la réalité terrestre, les plantes et les animaux continuaient leurs existences précaires, mais dans le jardin d'Eden, toute la création s'ouvrait sur un avenir nouveau.

Cela nous montre, au moins un peu, toute l'importance qu'il convient d'accorder au jardin d'Eden et aux événements fondateurs de notre humanité en cause.

Si nous rejetons la double réalité spirituelle et historique du récit du jardin d'Eden, nous risquons d'affaiblir notre compréhension de la double réalité spirituelle et historique du Christ, de sa nature double divine et humaine, de l'étendue totale de son salut à toute la réalité corporelle autant que spirituelle qui nous constitue.

Il est urgent d'éclaircir notre foi en la création concrète de notre humanité à l'image de Dieu, d'âmes immortelles, d'*homos capax Dei*, dans la réalité concrète de l'histoire du monde présent.

Ici, il a pu être observé que Jésus est l'unique fils de l'homme. Lui-même se déclare « *le* » fils de l'homme. Parmi les humains, lui seul est un fils humain sans péché ayant hérité de la vie sans péché du premier Adam créé. Nous n'avons hérité que d'une vie blessée protégée par un vêtement.

Le premier et le seul fils d'Adam et Ève ayant vécu sur terre sans la marque du péché, le seul héritier d'Adam à qui ce premier homme a pu transmettre une vie telle qu'il en vivait avant le péché originel, c'est Jésus.

Jésus n'avait pas humainement une connaissance du bien et du mal différente du premier Adam. Il était en tout semblable sauf le péché. Un vrai homme ! Bien que aussi vrai Dieu !

La connaissance humaine de Jésus a été approfondie dans un autre sujet intitulé : « *9.Dieu se fait homme* » (cf. supra).

Raistlin écrit : « *Je crois donc que la foi fait partie de la pédagogie divine : si Dieu se donnait directement à nous, sans purification préalable, l'orgueil nous menacerait et nous n'aurions pas appris à aimer, condition sine qua non pour être admis en présence de Dieu.* »

Oui, la foi fait partie de la pédagogie divine et la foi est liée à l'amour. C'est parce qu'on aime qu'on a confiance et l'invitation à cette confiance éprouve la présence de l'amour. L'intelligence et la raison peuvent imposer leurs raisonnements sans aucun amour et susciter la foi, mais la qualité spirituelle de la foi ne vient que de l'amour.

Saint Jacques écrit que les démons aussi croient et ils tremblent (Jacq. 2, 19).

C'est précisément le désir de pouvoir saisir le fruit de la connaissance du bien et du mal par sa propre intelligence, perçue orgueilleusement comme suffisante, qui blesse toute la création depuis le péché originel.

C'est bien de cela que nous avons besoin d'être délivrés par un autre chemin fait d'amour, de foi et de don de soi, dans lequel l'intelligence n'a de sens qu'au service de la vie et de l'amour, mais non comme moyen de domination personnelle.

Philémon Siclone écrit : *« Et que signifie le fait que Dieu revêtisse Adam et Ève de peaux de bête ? »* et Didyme écrit : *« C'est marrant à la réflexion que Dieu fasse à Adam et à sa femme des vêtements "de peau", ça donne l'impression que ce vêtement de peau serait en fait notre corps physique, charnel. Mais j'imagine que cette idée poserait quelques problèmes théologiques (?). Quoique si on considère 1 Corinthiens 15 : 37-38 : « ce que tu sèmes, ce n'est pas le corps qui naîtra; c'est un simple grain, de blé peut-être, ou de quelque autre semence; puis Dieu lui donne un corps comme il lui plaît, et à chaque semence il donne un corps qui lui est propre. » On semble retrouver ce même ordre. Je ne sais pas ».*

Il me semble que ce beau texte de St Paul ne permet pas de suggérer que le vêtement de peau dont nous avons été revêtus après le choix originel (qui est le « *péché* » en ce qu'il sépare de Dieu) « *serait en fait notre corps physique* ». Au contraire, St Paul évoque une semence qui existe dès la création et qui se transforme alors que le vêtement de peau est venu recouvrir la nature (et donc aussi le corps) qui existait déjà.

Ce vêtement ne peut se confondre avec le corps qu'il recouvre. Il me semble protéger l'humain blessé mortellement par le péché originel et lui assurer un possible accès à la vie éternelle qui lui sera ouvert par le Christ.

Le corps d'Adam et Ève avait déjà nécessairement une peau corporelle, matérielle, comme tous les animaux.

Il me semble difficile d'imaginer que Dieu lui-même aurait tué des animaux pour en retirer la peau et fabriquer un vêtement. Adam et Ève auraient pu aisément le faire eux-mêmes, après avoir utilisé des végétaux.

Epsilon écrit : *« pour ce qui concerne Dieu à la rigueur pourquoi pas ... mais concernant Adam/Eve pourquoi voulez-vous qu'ils tuent des animaux ... ils sont végétariens il me semble ??? »*

Ceci semble sans importance. Outre qu'ils vont devenir carnivores après le péché originel, rien n'empêchait les premiers humains de recueillir la peau d'animaux morts ou de les tuer pour en prendre la peau.

Il n'y a pas grand chose à ajouter concernant le vêtement. Personnellement, je pense qu'il ne s'agit pas d'une fourrure d'un animal mais d'un vêtement qui couvre tout homme, même lorsqu'il est tout nu physiquement. Ce vêtement est une caractéristique de l'homme marqué par le péché originel.

Il me semble donc utile de chercher s'il n'y a pas un autre sens possible.

En fait, le texte ne parle pas de peaux « *de bête* ». La plupart des traductions n'ajoutent pas cette précision. Il y a un seul mot dans le texte hébreu : le mot « *our* ».

En hébreu, le mot « *peau* », dans le texte de Gn 3, 21 qui indique que Dieu revêt Adam et Ève d'un vêtement de « *peau* », est exactement le même mot que celui qui, avec une autre ponctuation, se traduit par « *aveugle* » dans d'autres passages bibliques (Le 19, 14 et 21, 18; Dt 15, 21 ; 27, 18 ; 2 Sam 5, 8 ; 2 R 25, 7 ; Is 42, 19 et 43, 8, etc.). Le vêtement, c'est ce qui nous protège de l'extérieur, de l'autre, et ainsi il exprime aussi ce qui nous en sépare : des menaces ou de dangers dont il sert à nous protéger.

Je suis d'ailleurs étonné qu'à l'inverse c'est quasi le même mot qui indique qu'Adam et Ève sont « *sans vêtement* » (Gn 2, 25) puis qui est utilisé ensuite dans la phrase suivante pour dire que le Serpent est « *avisé* », « *subtil* », « *rusé* » (Gn 3, 1), ce qui pourrait correspondre à un lien entre l'absence de vêtement et la perception intelligente du réel.

Le serpent est, en effet, décrit comme la plus intelligente des créatures (Gn 3, 1) par un mot qui est, en réalité, quasi le même que celui qui décrit Adam et Ève immédiatement avant (Gn 2,25). Il semble qu'on pourrait traduire qu'Adam et Ève étaient « *sans vêtements* » (en hébreu : *orumim*) mais que le serpent était « *le plus sans vêtement* » (en hébreu : *orum m kl*). Aucun n'avait besoin d'une protection contre l'extérieur. Ils vivaient en harmonie dans le monde tant matériel que spirituel. Peut-être que le serpent, en qui la Tradition reconnaît le premier ange déchu, était encore plus en harmonie du fait qu'il ne devait pas subir les limites particulières d'un corps matériel comme Adam et Ève. Les anges aussi ont été créés, mais ils n'ont pas le privilège d'un corps terrestre.

Adam et Ève n'avaient pas besoin d'une protection contre l'extérieur, ni pour l'extérieur physique car ils dominaient le monde, ni pour l'extérieur spirituel où ils pouvaient vivre en parfaite intelligence avec Dieu.

Ce n'est qu'après la chute que l'humain ressent le besoin d'une protection à l'égard de l'extérieur (Gn 3, 7 et 10) et qu'un voile (le vêtement de « *peau* » qui le rend « *aveugle* ») va exister entre lui et Dieu, entre lui et le monde de l'esprit.

Nous sommes cependant appelés à être sauvés, à retrouver pleinement notre humanité faite de chair et d'esprit.

Lorsque nous lisons la Genèse, nous devons prendre garde de ne pas ramener tout à la seule réalité matérielle que nous sommes encore capables de percevoir. Le récit nous parle de réalités concrètes, mais aussi de réalités spirituelles.

Il ne s'agit pas ici de considérer deux réalités distinctes, comme s'il y avait d'un côté, la réalité terrestre que nous percevons dans une certaine mesure et, d'un autre côté, une réalité spirituelle.

Omega3 a longuement présenté et défendu l'idée d'une objectivation, comme si ce monde était issu d'un autre monde prime, comme si ce monde présent n'était pas le monde créé, mais seulement un autre monde rendu apparent par le péché.

Il est vrai que le péché ne nous permet plus de voir toute la réalité du monde créé, mais il me semble important de relever qu'il n'y a qu'une seule réalité créée dans laquelle la réalité corporelle est unie à la réalité spirituelle, même si au-delà des limites de la réalité corporelle, un « *vêtement* » nous sépare actuellement d'une claire vision, nous aveugle. Il nous sépare de l'harmonie avec Dieu.

Le vêtement de peau est donné à Adam et Ève à la fin du récit du péché originel dans lequel seules des images peuvent nous relater le drame spirituel qui s'est produit. À ce stade du récit, le langage reste inévitablement imagé bien qu'il nous parle d'une réalité historique, de faits qui se sont produits à un

moment et à un endroit bien précis de l'histoire de notre monde, mais de faits principalement spirituels d'une rupture avec Dieu.

La difficulté vient de ce que nous ne pouvons parler de réalités spirituelles qu'avec des mots de la réalité terrestre. Lorsque le récit nous parle de leur chute spirituelle, de leurs dialogues avec Dieu et avec Satan, de la connaissance du bien et du mal, seules des images peuvent nous en parler.

Après la chute, nous qui sommes faits de corps et d'esprit, nous avons tellement difficile à percevoir la réalité de l'esprit. Nous ne voyons qu'à travers un voile...

Désormais, une peau de chair nous recouvre, nous a rendus aveugles à la réalité du monde spirituel dans lequel on ne peut vivre qu'en communion avec Dieu. Mais, ce monde spirituel subsiste et sa présence se manifeste encore.

Le monde spirituel peut avoir des manifestations matériellement visibles, comme celles du Christ ressuscité qui vient manger avec les siens, se laisser toucher, qui apparaît et disparaît à la vue des yeux de chair de ses amis. Mais, la réalité spirituelle est bien davantage que ce que nos moyens terrestres nous permettent de percevoir.

Le jardin d'Eden, dans lequel il n'y a pas de séparation entre la vie corporelle et la vie spirituelle, mais la possibilité de vivre en communion avec Dieu, n'a pas disparu. Il est toujours présent, mais nous ne pouvons plus le voir.

Notre situation est bien décrite par Saint Paul, lorsqu'il nous parle de la connaissance humaine : « *En effet, notre connaissance est partielle... Quand viendra l'achèvement, ce qui est partiel disparaîtra. Lorsque j'étais enfant, je parlais en enfant, je raisonnais en enfant ; une fois devenu homme, j'ai fait disparaître ce qui était de l'enfant. Car nous voyons à présent dans un miroir, en énigme, ... A présent, je connais d'une manière partielle* » (1 Co 13, 8-12).

Les miroirs de l'époque ne renvoyaient qu'une image troublée, « *comme à travers un voile* » selon certaines traductions.

Une exploration terrestre approfondie avec nos moyens de chair ne peut pas nous permettre de retrouver ou de voir le jardin d'Eden dont la réalité était cependant bien présente et perceptible pour Adam et Ève avant la chute. Aujourd'hui, ce jardin n'a pas disparu dans la réalité spirituelle, mais sa perception nous est barrée parce qu'un vêtement « *de chair* » nous recouvre et réduit notre vue.

À travers le Christ sans péché, nous pouvons retrouver en lui et par lui cette perception voilée.

On peut vouloir rapprocher le vêtement de peau et les feuilles de figuier. Mais, la finalité est-elle tout à fait la même ? Les feuilles de figuier sont utilisées comme vêtement par Adam et Ève après la faute qui a blessé leur communion avec Dieu.

Les feuilles de figuier ne protègent de rien d'autre que du regard de Dieu. Et encore... C'est l'homme qui se cache, qui évite de rencontrer Dieu.

Le vêtement de peau est voulu par Dieu. Contrairement aux feuilles de figuier, ce vêtement n'est pas choisi par l'homme. C'est une conséquence qui vient de Dieu.

Après le péché originel, il y a une incompatibilité entre la vie divine et la vie terrestre. Le mot peau ne doit pas nécessairement nous faire penser à une fourrure d'homme préhistorique. Il me semble que le mot principal est le mot « *vêtement* ». Désormais, notre peau, notre chair terrestre, notre corps, va devenir un vêtement, quelque chose qui nous protège de la lumière et de la présence divine dont nous ne pouvons vivre sans être en communion avec Dieu.

Voir Dieu face à face est brûlant pour l'homme pécheur. Il ne peut voir Dieu sans mourir. C'est très difficile à comprendre. C'est une réalité spirituelle que beaucoup de textes de l'Écriture évoquent.

Les feuilles de figuier avec lesquelles le récit de la Genèse nous dit qu'Adam et Ève tentent de se cacher, ne sont guère efficaces.

L'homme croit volontiers qu'une simple feuille peut suffire à le protéger du regard, de la présence de Dieu qu'il vient de trahir. Une feuille, cela se met, cela s'enlève.

Hélas, l'effet de la faute qui blesse la relation de l'homme à Dieu est beaucoup plus grave et ses effets s'étendent à toute la réalité terrestre de l'homme. C'est toute sa vie terrestre, toute sa chair, qui sont blessés, et qui doivent désormais être revêtus d'un vêtement qui les protège et les sépare d'une vie divine incompatible avec l'existence qu'Adam et Ève ont choisie. Ils ont choisi de se saisir eux-mêmes du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal. D'exister par eux-mêmes, de manière autonome, en ignorant que la vie est en Dieu, dans la communion d'amour avec Lui.

En dehors de Dieu, cette existence débouche sur la mort.

Ce qui importe ici c'est le pardon et l'immortalité révélés à l'humanité dès le jardin d'Eden là où tant de lecteurs ne paraissent voir qu'une punition injuste pour une descendance innocente.

Epsilon écrit : « *Sur un autre rapport qui demanderait plus de développement ... s'il est "globalement" juste de dire "Adam et Ève sont créés immortels" ... il n'en est pas moins vrai qu'eux mêmes étaient corporellement mortels ... Dieu suite à la transgression n'a pas changé la nature humaine ... qui était et restera mortelle !!! d'où l'importance de "l'arbre de vie" et de ses fruits.* »

Cela me semble exact.

La mort physique est un renouvellement naturel. Ce qui est immortel, c'est l'âme de l'homme. Mais, en outre, la mort physique dans la création naturelle était soumise à l'homme lui-même. En communion avec Dieu, il pouvait faire vivre sans limites matérielles toutes les choses créées, y compris son propre corps.

En regardant le Christ et ses miracles, nous pouvons prendre conscience de ce que l'homme sans péché aurait pu faire.

Vrai Dieu mais aussi vrai homme, l'Écriture nous dit qu'il est en tout semblable à nous sauf le péché. Il nous montre donc ce qu'est le vrai homme sans le péché.

Gaudens écrit : « *vous écrivez qu'après la chute Adam et Eve « revinrent comme avant ».*

Je ne me souviens pas avoir jamais écrit cela et cela ne me semble pas exact car, entretemps, il y a eu le baptême spirituel dans le jardin d'Eden et le péché originel qui ont fondamentalement modifié les conditions d'existence et d'interaction d'Adam et Ève dans le monde.

Gaudens écrit : « *Mais vous évoquez d'ailleurs la possibilité que quelque chose leur soit quand même resté de leur état prestigieux antérieur; pas l'immortalité bien sûr mais peut-être cette extrême longévité que la Genèse indique pour leur descendance (longévité décroissante jusqu'à Yèred puis à nouveau croissante jusqu'à Noé).* »

L'immortalité de leur âme n'a pas été totalement anéantie, ni les effets de leur baptême spirituel dans l'Eden. Dieu a veillé à leur maintenir une possibilité de pouvoir partager éternellement sa communion éternelle d'amour, ce qu'il réalisera pleinement par le Christ.

Par contre, je pense plutôt que les durées en cause ont d'autres explications et concernent des collectivités, des noms de famille, ce qui est développé dans le sujet intitulé « 64. Adam a-t-il vécu 930 ans ? » (cf. infra).

Invité écrit : « *En conséquence, l'homme est mortel. Privé de la possibilité d'acquérir la vie éternelle, l'homme redevient poussière à l'issue de sa vie. Le récit est en soi parfaitement cohérent avec le reste du pentateuque où la mort physique marque la fin définitive. Aucun verset ne me contredira, voyez vous-même.* »

Une conséquence du choix originel d'Adam et Ève certes, mais qui n'efface pas tout ce qu'indique le récit du jardin d'Eden.

Bien d'accord cependant pour constater avec vous que l'immortalité n'est plus qu'une perspective dans les brumes après l'événement que raconte ce récit et au temps de l'écriture du Pentateuque.

Invité écrit : « *Ceci étant dit, ce récit est à mon sens une mise en scène de ses auteurs dans le cadre de leur réflexion sur nos origines et qui est l'objet des onze premiers chapitres de la Genèse : pourquoi l'intelligence humaine, la souffrance, le travail, les douleurs de l'accouchement, la mort, les langues, les nations, etc.* »

C'est, bien sûr, exact. Mais, la relecture chrétienne et la conviction d'une inspiration permet donc à la foi d'aujourd'hui d'y lire davantage.

Invité écrit : « *Objectivement, vous ne pouvez pas soutenir que le récit du jardin d'Eden enseigne l'immortalité de l'âme humaine sans entrer en contradiction avec son sens et avec la symbolique de l'arbre de vie.* »

Je continue à croire au contraire « *que le récit du jardin d'Eden enseigne l'immortalité de l'âme humaine sans entrer en contradiction avec son sens et avec la symbolique de l'arbre de vie* ».

Relisez autrement le magnifique récit d'amour du jardin d'Eden. Après avoir tout donné à Adam et Ève, à qui il fait découvrir l'amour dans la paix et l'harmonie, à qui il a confié toute la création, à qui, surtout, il a fait pleinement confiance en les créant libres à son image, Dieu les a avertis avec amour d'un fait qui n'a pas changé : la vie reçue de Dieu ne subsiste que dans l'amour parce que la vie de Dieu qui est Trinité, une pluralité en communion d'amour, est et n'est qu'amour.

La « *connaissance* », tout ce qui est nécessaire pour éclairer et décider de tout, pour choisir ce qui est bon, moins bon ou mauvais en toutes choses ne se vit qu'en communion. Au plus profond de notre être résonne sans cesse cette vérité qui fait vivre : aime ton prochain comme toi-même. Le moi et l'autre sont également indispensables pour vivre.

Celui qui veut s'emparer de la connaissance pour la mettre en soi-même (la manger) choisit de décider séparément et par lui-même seul de ce qui est bon ou mauvais. Et Dieu, plein d'amour pour nous, prévient que ce chemin est mortel. Sa vie qu'il nous a insufflée et partagée est amour. Sans l'amour, c'est la mort. Non pas la mort directe du corps, mais la mort spirituelle.

Faudrait-il en déduire que Dieu n'a pas respecté le choix libre de ses enfants de s'écarter de lui ? Non ! Il a de suite veillé à préserver leur vie, l'espoir d'un salut. Peut-être que, comme l'enfant prodigue de l'évangile, ils reviendront après avoir expérimenté le chemin de la mort.

Pour les protéger, il les revêt d'un vêtement et, par amour, il veut leur éviter l'enfer d'une existence immortelle sans amour. Il indique pourquoi il les éloigne de son jardin d'Eden : pour qu'ils ne vivent pas éternellement en se nourrissant de l'arbre de vie en étant séparés spirituellement de Dieu. Pour cela, il faut comprendre que vivre dans la séparation de Dieu et la solitude intérieure, c'est l'enfer.

Sans Dieu, l'existence est rude car toute la création a vocation de vivre dans l'harmonie avec le Créateur. La séparation, c'est la souffrance et la mort.

Si vous croyez pouvoir juger de l'amour de Dieu parce que vous ne comprenez pas certains des faits racontés par la Bible, vous risquez de nourrir uniquement votre désolation.

Ce que Dieu permet, ne croyez pas que c'est par impuissance, sauf son impuissance volontaire pour préserver notre vie, notre liberté.

Des anciens disent parfois devant un drame « *C'est la volonté de Dieu* » et c'est une lecture du réel qui parfois aussi regarde comme une « *punition* » ce qui n'est que « *conséquence* », mais toute la souffrance et la mort que paraît tolérer Dieu n'est rien d'autre que l'effet du choix originel des premiers humains créés à son image de vivre en ce monde séparé de Dieu. Choix que Dieu permet dans son infini respect pour l'humain, pour sa liberté, pour qu'il puisse aimer à son tour. N'oublions pas, dans nos pensées, que notre point de vue est très imparfait et très partiel.

Souvent, nous ne comprenons pas et n'en sommes pas capables.

Mais, ce qui est sûr, c'est que la Parole de Dieu ne peut se comprendre qu'en communion d'amour avec Lui.

Si votre conception de la « *punition* » se réfère à un père ou une mère aimant, pas de problème. Si elle se réfère à un juge arbitraire et cruel, vous ne comprendrez rien.

Le récit de la Genèse, même s'il est largement imagé et symbolique, est néanmoins historique, non en ce sens qu'il y aurait des preuves matérielles scientifiques irréfutables, mais en ce que la foi de l'Église atteste de sa vérité historique.

Même sans le livre de la Genèse, la foi de l'Église ferait découvrir des faits identiques qui ont dû se produire. Comme elle l'a fait, par exemple, pour l'Immaculée Conception ou l'Assomption de la Vierge Marie. Oui, nous sommes des créatures appelées à partager la vie de Dieu. Oui, Dieu est amour. Oui, sa vie qui crée la nôtre n'a pu être créée que par un couple dans lequel il y a un « *autre* », une communion possible. Oui, la vie conjugale est l'image d'une communion totale dans la création qui transmet la vie, une communion par laquelle deux êtres s'unissent entièrement, corps, esprit et âme. Oui, le choix fondamental de l'amour est bien celui de décider librement de faire de soi-même ou d'une communion avec Dieu la primauté. Oui, le choix de la primauté du soi-même entre en conflit avec les choix similaires d'autres pour faire régner les conflits et la mort. Oui, la dysharmonie avec Dieu qui a tout créé fait entrer du désordre dans le monde.

Tout cela s'est produit au commencement de l'histoire, sauf pour ceux qui croient que Dieu, qui est parfait, aurait créé l'humain mauvais, ce qui, en fait, est un non sens.

Il l'a créé libre et capable d'aimer un autre pour vivre de la vie divine qui est amour.

Nous ne sommes pas victimes d'une punition à cause de nos premiers parents, ni coupables de leur faute. Nous ne sommes que les héritiers de ce qu'ils ont pu nous transmettre : une vie imparfaite parce que privée de la communion avec Dieu.

Dieu ne reproche pas à chacun de nous cet état incomplet, diminué par la faute originelle. Nous n'en sommes pas personnellement coupables. Au contraire, il nous aime infiniment et ne cesse, depuis la faute originelle, de se battre avec toute son énergie jusqu'à se faire homme et à venir souffrir et mourir dans notre humanité pour rouvrir un chemin de vie qui nous est offert, reconstituer l'homme complet tel qu'il a été voulu et créé.

À cet égard, il serait erroné d'imaginer que le Christ nous présenterait un retour en arrière. Bien, au contraire, la résurrection n'efface rien du passé de l'histoire mais va beaucoup plus loin.

Théophile écrit : « il me semble que Dieu ne veut pas restaurer l'homme à l'état originel. Par la résurrection de Jésus, Il va beaucoup plus loin. Des corps fragiles sur cette terre, il en fait des corps glorieux si on veut bien le suivre. Ce n'est pas un retour en arrière, mais un bon en avant, hors d'atteinte de l'homme par ses propres forces.

De plus en vous lisant, il me semble que vous voyez Adam comme homme étant complet, si je ne m'abuse. L'était-il vraiment ? La réponse de Jean-Paul II devrait être non, si ma mémoire ne flanche pas. Car son incomplétude se révèle dans sa solitude première, lorsqu'il cherche un vis-à-vis dans la création et qu'il n'en trouve pas. Adam est donc incomplet, mais ordonné à Dieu. Sa faute est de s'être coupé volontairement de Dieu, mais pas à cause de son incomplétude, mais par sa liberté. »

La merveille de la création, c'est que Dieu n'a pas voulu créer un homme « complet », un « tout » achevé, mais un être vivant appelé à développer un monde nouveau et à vivre un avenir sans cesse nouveau.

Là où, par contre, vous posez une question difficile mais essentielle, c'est lorsque vous évoquez une « solitude première » et la recherche d'un vis-à-vis.

Il me semble que l'humain, créé homme et femme, est, dès l'achèvement de sa création, dans un état où la communion lui était possible l'ayant sorti de la solitude. Il est créé à l'image de Dieu, qui est communion de trois personnes, Père, Fils et Esprit Saint, et l'âme humaine immortelle n'est pas créée à l'image de Dieu sans cette communion.

C'est probablement un des aspects les plus difficiles de la création de l'humanité.

Entre l'adam (dans le texte hébreu de la Genèse, le mot a un article et est un mot de genre avant la présence d'Ève) qui crie et cherche et Adam, le premier humain, il est délicat de procéder à une assimilation trop rapide dans le récit largement imagé de la Genèse.

Comme Saint Augustin l'avait déjà compris, bien avant Darwin, le corps animal des humains est issu d'une longue histoire, avant que ne se produise l'événement extraordinaire de la création qui a créé Adam et Ève. Un événement aussi concret et historique que l'Incarnation ultérieure du Christ lui-même.

Dans les ultimes étapes précédant la création d'Adam et Ève, l'adam (l'ancêtre biologique d'Adam et Ève) avait déjà un corps, un cerveau et des capacités intellectuelles très proches des nôtres, mais il ne connaissait pas encore la communion des personnes qui fait vivre, il était encore dans un état de solitude, de recherche d'un vis-à-vis. Il n'était pas encore à l'image de Dieu.

De manière imagée, mais très explicite, la rencontre d'Adam et Ève dans un éblouissement intense semble décrire l'aspect décisif de la création des premiers êtres pleinement humains à l'image de Dieu. Ils ne sont pas créés « complets », mais dans un état capable de vivre de la vie de communion de Dieu, à l'image de Dieu, ouverts sur un avenir à construire, à réaliser.

Invité écrit : « Manque de confiance ou désobéissance, les deux sont intimement liés ; le premier est la cause et le second la conséquence : celui qui n'a pas confiance désobéit. Le résultat n'en demeure pas moins identique avec la réaction punitive du Dieu du récit qui ne se limite pas à chasser Adam et Eve du jardin mais leur inflige la souffrance et la mort physique. Il me semble impossible de vouloir défendre l'amour et la miséricorde de Dieu à travers une reconnaissance historique de ce récit.

Et s'attacher à invoquer le respect du libre arbitre de l'homme et les multiples tentatives de Dieu de partir à sa recherche à travers l'histoire d'Israël ne me convainc pas. Un Dieu d'amour et de miséricorde ne va pas :

- créer l'Homme puis le chasser d'un jardin et lui infliger la souffrance et la mort physique

- le laisser se multiplier pour l'exterminer par un déluge, à l'exception d'une poignée d'élus,
- brouiller leur langue et les disperser de force sur la surface de la terre,
- promettre le don d'une terre à un homme et à sa descendance pour châtier d'autres hommes qui l'occupent,
- dévaster un pays et semer la mort (y compris d'enfants) par des plaies... »

Désolé, Invité, mais il n'est pas possible de vous suivre.

Là où vous ne voyez qu'une allégorie, vous montrez vous-même ce qu'a dû être le péché originel.

Rappelez-vous l'intelligente question du serpent : « *Dieu a-t-il vraiment dit ?* » (Gn 3, 1)

Rappelez-vous la subtile interprétation, objectivement exacte, qu'il propose. Là où Dieu avait autorisé de manger de tous les arbres sauf un seul, il fait observer que Dieu n'a « *pas* » autorisé de manger de « *tous* » les arbres. Il met l'accent sur un manque limité plutôt que sur le don infiniment plus grand.

Et, dès que la méfiance s'introduit, la parole de Dieu va être subtilement comprise de travers.

Dieu avait dit « *vous ne mangerez pas* », Ève comprend « *vous ne toucherez pas* ». Or, toucher et partager avec Dieu la connaissance n'était pas interdit. La connaissance en communion d'amour et de confiance était permise. Ce qui était interdit c'était seulement de se l'approprier en la « *mangeant* », c'est-à-dire en la détachant de l'arbre divin pour la mettre en soi-même.

Sans la communion, sans l'amour, la vie qui vient de Dieu ne peut être vécue. Ici, le Serpent va déformer le sens du mot « *mort* » (la cessation de la vie spirituelle venant de Dieu) pour l'utiliser dans un autre sens : celui de la mort physique (la cessation de la vie naturelle du corps). Et là, le Serpent peut dire, objectivement : « *le jour où vous en mangerez ... vous ne mourrez pas* ». Pas ce jour là en tous cas.

Désolé, Invité, mais lorsque, pour rejeter toute historicité, vous croyez pouvoir écrire « *Un Dieu d'amour et de miséricorde ne va pas* » faire tout ce que l'Écriture Sainte raconte, il me semble que vous manifestez d'emblée un manque de confiance en l'amour et en la miséricorde de Dieu qui ne peut que vous empêcher de comprendre ce que vous avez déjà rejeté en vous appuyant sur votre propre interprétation, hélas faussée.

Vous vous accrochez à une lecture littérale « *punitive* » sans tenir compte du langage, des modes d'expression et de la sensibilité de l'époque.

Si vous ne partez pas d'une conviction que Dieu est amour et que Sa Parole en témoigne à tous les instants de l'histoire, mille interprétations négatives vous seront possibles.

Mais, je ne pourrai pas vous suivre.

Carhaix écrit : « *le Christ, à la fin des temps, doit nous rendre la condition glorieuse qui était celle d'Adam à l'époque où il fut créé à l'image de Dieu. Autrement dit, nous devons être restaurés à cette image. Or, il dit à ce sujet : au Royaume des Cieux, nous serons comme des anges volant dans le Ciel. Et c'est la seule indication que nous avons. Tout cela laisse penser que l'homme glorieux "à l'image de Dieu" n'a sans doute pas grand chose à voir avec notre image actuelle, qui est celle du péché.* »

Attention de ne pas limiter cette restauration de la création à la situation d'Adam lorsqu'il fut créé.

Il ne faut pas oublier qu'Adam et Ève étaient invités à développer le monde en harmonie avec Dieu jusqu'à l'avènement d'une terre nouvelle et de cieux nouveaux.

Comme Marie, lors de son Assomption, Adam et Ève pouvaient franchir la mort physique et atteindre une condition glorieuse que nous ne pouvons guère imaginer. Pour vivre « *comme des anges* », certes, mais pas seulement. Aussi avec un corps transformé que nous ne pouvons guère davantage imaginer.

Et là, il est vrai que cela « *n'a sans doute pas grand chose à voir avec notre image actuelle, qui est celle du péché* ».

Carhaix écrit : « *Je ne sais pas d'où vous tirez votre dernière affirmation. Vous auriez une source théologique ? Pour moi, la condition glorieuse promise par le Christ est une restauration de l'état qui était celui d'Adam, à la seule différence qu'à présent l'humanité n'est plus révoltée contre le plan divin, mais lui est unie pleinement. Vous dites également qu'Adam devait connaître la mort. Là aussi, je suis étonné. J'ai toujours appris qu'au contraire, c'est le péché originel qui a rendu Adam mortel.* »

Non, avant le péché originel, Adam ne devait pas mourir, mais il pouvait mourir, comme Dieu le lui a indiqué.

Le péché originel a soumis l'humain à la mort.

Mais, avant le péché originel, « *L'homme ne devait ni mourir, ni souffrir* » (C.E.C. 376). Il n'était pas soumis à la précarité du monde naturel.

Pour le reste, vous trouverez toutes les réflexions et références à cet égard dans le sujet intitulé « 56. *Le mal physique dans la création* ».

53. Une vie humaine préservée mais blessée

Ange Gabriel écrit : « *dans la Genèse il est dit que Adam et Ève se sont sentis gênés face à leur nudité suite au péché d'Adam. Suite à cela, toujours selon la Bible, l'homme et la femme ne pouvaient plus se voir sans éprouver une quelconque forme d'attirance physique (si le corps nous plaît) ou de jugement (si le corps nous déplaît)* »

El Padrecito écrit : « *la chute a fait que le regard de l'Homme sur l'Autre ou sur lui-même a changé, et de ce fait, il est devenu quasi-impossible de rester en nu à nu sans pécher, de quelque manière que ce soit* »

Popeye écrit : « *En effet, si le corps humain est sorti nu des mains de Dieu, de sorte que de ce point de vue la nudité, de soi, est bonne, il s'est passé entre temps un épisode nommé "péché originel", en conséquence de quoi l'humanité entière, même revigorée par le bain du baptême, reste soumise - hélas - à la triple concupiscence héritée d'Adam, en conséquence de quoi la nudité devient, par accident, un puissant vecteur de concupiscence. Nous voyons d'ailleurs dans le midrash du texte biblique, au livre de la Génèse, que c'est suite au péché d'Adam, donc suite à la concupiscence corollaire de ce péché originel, qu'Adam se vêt, pour couvrir sa nudité désormais honteuse parce qu'alimentant le désordre des appétits, désordre (concupiscence) qui procède du péché et qui mène au péché.* »

Attention de ne pas glisser d'un rejet du naturisme à une perception dévalorisante du corps et de la sexualité qui peut s'écarter de la révélation de la Genèse.

Il me semble que rien dans le récit de l'Écriture ne permet de considérer que l'attirance physique aurait été modifiée du fait du péché originel ou qu'il serait devenu impossible de voir un nu sans pécher ou que la nudité alimenterait désormais un désordre des appétits par elle-même.

Hélas, après la rupture de la communion avec Dieu, tout désormais dans la création (la nudité comme le vêtement) peut alimenter le péché, parce que le péché n'est pas dans telle ou telle créature mais dans l'homme lui-même.

Il n'est certes plus possible de rester nu à nu sans pécher, comme l'écrit El Padrecito, mais, hélas, les vêtements ne mettent pas davantage les humains à l'abri du péché.

Le sujet est délicat, car un sentiment de pudeur peut freiner d'emblée toute méditation sur la nudité et on frôle des valeurs essentielles.

Le péché qui a brisé la communion d'Adam et Ève avec Dieu a introduit de la honte et de la pudeur protectrice. Mais, notons le bien : le récit biblique ne nous parle ici que de deux époux l'un devant l'autre et par rapport à Dieu.

Rien n'indique que la nudité aurait désormais été empêchée par des regards impurs entre Adam et Ève ou par rapport à d'autres créatures. Ils ne redoutent évidemment pas un regard impur de Dieu.

Aucune impureté n'est alléguée dans le texte de la Genèse. Seule la peur les fait se cacher.

Pourtant, le récit semble directement sexuel. La nudité qu'ils paraissent cacher immédiatement ne concerne pas tout leur corps, mais leur sexe car c'est une ceinture qu'ils se fabriquent au moyen de feuilles de figuier.

Cependant, dans la suite du récit, même avec cette ceinture, Adam continue à constater qu'il est nu et se cache.

« *J'ai eu peur parce que je suis nu et je me suis caché* », déclare Adam à son Créateur qui confirme sa nudité. Alors, si la ceinture en feuilles de figuier n'a pas fait cesser sa nudité, de quoi s'agit-il ?

Dans le texte original, le mot hébreu « *chagowr* », traduit par le mot français ceinture, ne désigne pas principalement une ceinture de type vestimentaire destinée à resserrer un vêtement autour de la taille, mais une préparation à un combat.

Le mot « *chagowr* » se distingue des autres mots qui peuvent désigner en hébreu une simple ceinture vestimentaire (« *abnet* » ou « *ezowr* » ou « *chesheb* » ou « *qishshur* »). Il n'est utilisé que dix fois dans tout l'Ancien Testament.

Dans le livre d'Isaïe, le mot « *chagowr* » n'est pas considéré comme un vêtement mais au contraire associé à la nudité : « *mettez-vous à nu et « chagowr » vos reins* » (Is 32,11).

Dans le deuxième livre des Rois (2 R 3,21), il est indiqué qu'il faut normalement être en âge de « *chagowr* » pour participer à la guerre.

Dans 2 Sa 10,28, Joab est « *chagowr* » d'une épée par-dessus les habits dont il était revêtu.

Le mot peut être traduit par « *armure* ». Il s'agit plutôt de quelque chose qui dispose à porter une arme ou à être prêt au combat.

Le mot semble donc indiquer qu'Adam et Ève, en l'absence d'une relation trinitaire avec Dieu, étaient désormais dans un risque conflictuel l'un par rapport à l'autre, et par rapport à Dieu.

Désormais, en présence d'un « *autre* », chacun adopte une attitude défensive. Le *chagowr* dont chacun s'équipe n'est pas principalement un vêtement, mais une tenue protectrice préventive par rapport à un risque de combat.

Mais, quel combat pour quel conflit ?

Les yeux d'Adam et Ève s'ouvrent comme Satan le leur avait annoncé. Cette ouverture concerne la connaissance du bien et du mal. Désormais, il leur incombe de choisir eux-mêmes et ils se rendent

compte qu'ils risquent de mal choisir et de subir le mal. Rien ne les protège du mal qu'ils peuvent désormais choisir. Et là, ils se rendent compte qu'ils sont nus et donc sans protection.

Même l'un par rapport à l'autre.

Puisqu'ils ont décidé librement de s'opposer à la volonté de Dieu lui-même, ils savent qu'ils décident aussi désormais avec la même liberté de leur propre volonté respective comme de tout le reste. Chacun est devenu un « *autre* » dont la volonté peut être contraire, qui peut trahir et faire du mal.

Adam va déclarer à Dieu que c'est la femme qu'il a mise près de lui qui a causé sa chute.

Voilà qu'il accuse celle qui l'éblouissait dans une effusion d'amour peu avant. Et voilà que celle qui lui a permis de vivre en communion, d'entrer dans l'amour, en faisant avec lui une seule chair, devient désormais aussi celle qui l'a fait entrer dans le péché et la mort. Source de vie, puis source de mort.

À l'origine, la nudité d'Adam et Ève est totale. Aucun vêtement ne les protège, mais, après le péché originel, la ceinture de combat dont ils s'équipent paraît leur premier vêtement. Et les grandes feuilles de figuier (qui peuvent avoir une largeur de 25 cms) de leur ceinture paraissent couvrir le sexe de chacun d'eux. C'est d'abord là que la possibilité du mal a pu leur paraître la plus menaçante.

Ce qu'ils ont immédiatement caché, c'est la partie du corps par laquelle Dieu a fait d'eux une seule chair et a réalisé ainsi une communion entre eux, ce qui a achevé leur création à Son image, à l'image de la communion éternelle d'amour de la Trinité, jusque dans leur chair corporelle.

C'est cette partie du corps, par laquelle la vie divine leur a été partagée, qui leur a paru la plus menacée. Dieu n'a-t-il pas annoncé la mort si le fruit de l'arbre de vie était mangé par Adam et Ève ?

Ils ont peur. Ils se protègent l'un de l'autre et par rapport à Dieu.

Par une ceinture, ils protègent ce qui les unit, ce qui fait d'eux une seule chair. Ils ont peur de perdre ce qui leur est le plus précieux. La connaissance du bien et du mal, la conscience individuelle séparée, dont chacun d'eux doit désormais faire usage pour juger de tout, leur fait découvrir qu'ils ne sont plus à l'abri de rien, ni protégés de leurs possibles volontés contraires.

Désormais, ils sont dans la confusion. C'est un des sens du mot hébreu « *buwsh* » généralement traduit par « *honte* ». Le mot honte est fort limité pour en rendre toutes les nuances.

Et Adam cache ce qui l'a uni à Ève physiquement. Il rétablit une distance avec la source de la vie qu'est le sexe parce que le bien et le mal sont désormais dans la même source.

Dans le récit d'Adam et Ève, il n'est pas encore question de règles d'impureté ou d'autres règles morales. Cela ne viendra que plus tard.

Ce n'est pas par rapport à un regard d'impureté d'un autre que la peur ou la honte de la nudité est ressentie par Adam et Ève.

Ils sont mari et femme. Il n'y a encore aucune autre personne, sauf Dieu. En aucun cas, la ceinture qu'ils se mettent n'a pour objet de cacher un sexe d'un regard impur extérieur. Il s'agit de le protéger d'une menace ressentie d'une autre nature. Entre époux et par rapport à Dieu.

Cela ne concerne pas directement la pudeur en dehors du mariage entre humains, le naturisme ou d'autres exhibitions publiques de la nudité.

L'abandon de la nudité originelle est étrangère à une vision par des tiers. Elle concerne les premiers époux eux-mêmes, entre eux et par rapport à Dieu. L'amour dans la communion est désormais menacé par toutes les formes de désirs égoïstes individuels.

Les regards impurs qu'un manque de pudeur dans un lieu public peut susciter ou favoriser sont certes une suite du péché originel, mais cette réalité bien actuelle que chacun doit considérer est bien loin de la nudité originelle d'Adam et Ève dans le jardin d'Eden.

La réserve de la pudeur vient cependant manifester qu'après le péché originel, la source de la vie peut devenir la source de la désunion, de la dysharmonie, de la rupture.

Elle nous montre notre situation sous l'effet du péché originel.

Nous sommes désormais dirigés intérieurement par une volonté individuelle en présence d'autres volontés individuelles. Et chacun cherche à protéger par priorité ce qui lui paraît essentiel.

La soudaine pudeur d'Adam et Ève après le péché originel montre une distance nouvelle entre eux.

Faut-il pour autant en déduire que toute la beauté de la communion d'Adam et Ève a disparu après le péché originel et n'est plus que malédiction, que désormais Adam devra vivre totalement séparé de sa femme coupable ?

Non, bien sûr. La parole du Christ nous invite clairement à considérer autrement les effets de la chute originelle. Ce que Dieu a uni avant le péché, que l'homme ne le sépare pas. Et le Christ nous parle bien ici d'Adam et Ève unis avant le péché, pour nous affirmer que cette union doit continuer à être respectée par tous les époux de leur descendance dans le monde des pécheurs que nous sommes.

Malgré le péché originel, les époux d'aujourd'hui sont encore unis par Dieu, ils forment encore une seule chair, ils sont encore invités à quitter père et mère pour s'attacher l'un à l'autre. La nudité sans honte des premiers époux reste accessible aux époux d'aujourd'hui.

La référence pour les époux reste ce qui a été créé et vécu avant le péché originel.

La circonstance que le péché a eu pour effet de susciter une réaction de pudeur d'Adam et Ève, qui les a incités à se fabriquer une parure cachant leur sexe, n'a pas anéanti toute la valeur du corps et de sa nudité originelle, ni l'intimité sexuelle de nos premiers parents et des couples ultérieurs de leur descendance. La pudeur causée par le péché ne devient pas une vertu absolue, mais elle montre une blessure qui demeure.

Gerardh écrit : « *Je voudrais vous soumettre un passage de 1 Timothée 2 à partir du verset 9, difficile à comprendre, mais surtout difficile à accepter : "De même aussi, que les femmes se parent d'un costume décent, avec pudeur et modestie, non pas de tresses et d'or, ou de perles, ou d'habillements somptueux, mais par de bonnes œuvres, ce qui sied à des femmes qui font profession de servir Dieu. Que la femme apprenne dans le silence, en toute soumission ; mais je ne permets pas à la femme d'enseigner ni d'user d'autorité sur l'homme ; mais elle doit demeurer dans le silence ; car Adam a été formé le premier, et puis Ève ; et Adam n'a pas été trompé ; mais la femme, ayant été trompée, est tombée dans la transgression ; mais elle sera sauvée en enfantant, si elles persévèrent dans la foi et l'amour et la sainteté, avec modestie".* »

C'est en effet un texte difficile à comprendre. Dès lors que c'est dans la Parole de Dieu, comment pourrions-nous ne pas l'accepter ? Mais, attention de ne pas accepter trop vite une interprétation littérale personnelle qui n'est pas le texte lui-même mais seulement l'interprétation d'un lecteur. Ne confondons pas la Parole de Dieu avec notre compréhension personnelle. Si un texte nous choque, commençons d'abord par nous méfier de nos propres égarements possibles.

Le principe *sola Scriptura* de votre conviction protestante peut aisément vous égarer devant une telle parole de Dieu et vous amener à la question du Serpent : « *Dieu a-t-il vraiment dit ?* » puis à vous saisir d'une connaissance séparée de l'Église pour chercher en vous-même la bonne interprétation.

La question générale en cause a été développée dans le sujet intitulé : « *21. Le vrai se cherche en communion* » (cf. supra).

Toute parole de Dieu ne se comprend bien que dans l'amour d'une communion avec Dieu. Par son corps qu'est l'Église, le Christ a restauré un chemin de communion sans lequel aucune compréhension authentique n'est garantie. Le chemin de la compréhension individuelle par sa seule conscience personnelle (qui fut celui d'Ève) est sans issue s'il aboutit à une interprétation contraire à la foi de l'Église. On ne peut séparer l'Écriture Sainte de la Tradition qui, par le Corps du Christ qu'est l'Église unie autour du successeur de Pierre, en assure l'interprétation authentique et nous préserve de l'océan des interprétations individuelles multiples et contradictoires dans lesquelles la vérité peut se retrouver noyée et inaccessible. Un texte biblique ne se comprend bien que dans la communion de l'Église qui est le corps du Christ, au moins en conformité avec la foi de l'Église.

L'Église catholique ne fait pas une lecture littérale matérielle ni du texte du second récit de la création dans le livre de la Genèse qui est un récit imagé, ni du texte de St Paul que vous citez.

Le fait que l'apôtre Paul utilise le récit imagé de la Genèse dans le contexte culturel de son temps, pour expliquer le comportement qu'il estimait adéquat dans les assemblées de cette époque, n'impose pas une interprétation littérale matérielle du récit de la Genèse, ni d'imaginer, dans la réalité biologique de l'histoire, un être unisexe masculin (ou hybride) dont aurait été extrait physiquement un premier être féminin.

Une telle interprétation ne tient pas compte du caractère imagé du récit du jardin d'Eden qui, pour rappel, décrit des événements dans un jardin « *dans* » l'Eden de Dieu, et donc principalement spirituels.

La première partie de votre citation montre bien que St Paul y indique ce qui était convenable dans le contexte culturel d'Éphèse à cette époque. L'Église ne confère pas à cet enseignement une portée universelle pour tous les temps, en ce qui concerne ses détails pratiques.

La seconde partie de votre citation applique le récit imagé de la Genèse à l'organisation de la société de l'époque selon les genres sexuels. Ce n'est pas un exposé biologique.

Dans la réalité terrestre marquée par le péché originel, on peut comprendre que la Genèse nous enseigne que le terrestre (l'adam) dominera la vie spirituelle venant de Dieu (dont Ève est l'image) et il faut hélas constater que, dans le monde, c'est le plus souvent le terrestre qui domine le spirituel.

En ce qui concerne les réalités terrestres, le conseil est toujours le même : rendez à César ce qui est à César, faites-vous juif avec les juifs, grec avec les grecs. Voyez ce qui est convenable dans les circonstances concrètes et évitez de scandaliser ou de contester sans utilité spirituelle.

Oui, l'intelligence terrestre, la raison et la sensibilité psychologique de la chair (la réalité cérébrale terrestre dont le serpent me semble pouvoir être l'image) dominant la vie spirituelle de l'humain marqué par le péché originel. Ton vis à vis « *dominera sur toi* » dit Dieu à la femme (Gn 3, 16).

Et, de ce point de vue, ce n'est pas « *Adam* », le terrestre, qui est trompé en premier. Ce n'est pas au niveau cérébral que la faute a été commise en premier. Et, même aujourd'hui, ce n'est jamais au niveau cérébral qu'une faute est commise en premier lieu. L'humain ne commet aucune faute en utilisant son intelligence, sa raison et sa sensibilité. Sur le plan cérébral ou naturel, l'humain ne commet que des erreurs. C'est le cœur spirituel de la conscience (qui me semble pouvoir être représenté par la femme dans le récit du péché originel) qui pêche, qui s'éloigne ou s'oppose à Dieu.

Ce n'est pas pour rien que l'Église nous invite à former notre conscience, car c'est dans le cœur que tout est déterminé. Jésus lui-même nous l'enseigne : C'est du cœur que sortent tous les actes mauvais (Mt. 15, 19).

Le péché n'est-il pas toujours un acte où le cœur se détourne de Dieu ? Le cœur en communion avec Dieu ne pèche pas. L'intelligence, la raison et la sensibilité (qui me semblent pouvoir être représentés par le Serpent) peuvent séduire le cœur. Le terrestre, la chair, l'humain, l'adam ne sont pas trompés par le Serpent, mais peuvent certainement tromper le cœur séparé de Dieu.

Dieu n'a pas créé la réalité terrestre de l'humain avec une défectuosité ou une malfaçon de nature à provoquer sa chute. Rien de ce qui est terrestre et créé par Dieu ne trompe l'humain. Ce n'est pas l'être naturel, animal (représenté par Adam) qui est séduit par sa propre intelligence. C'est Ève (image du cœur et de la conscience) qui a été séduite. C'est le cœur de l'humain qui, séduit par toutes ses capacités terrestres, choisit de suivre sa propre voie plutôt que de demeurer en communion d'amour et de vie avec son Créateur.

Les images de St Paul sont difficiles à comprendre dans notre contexte culturel très différent, mais qui prétendrait que, pour être sauvé, l'homme masculin n'aurait pas besoin, autant que la femme, « *de rester avec modestie dans la foi, la charité et la recherche de la sainteté* » ? Qui prétendrait que la femme ne pourrait être sauvée qu'en « *devenant mère* » sur le plan biologique ? Et, dès lors que cette maternité est spirituelle, la même nécessité ne s'applique-t-elle pas à tous ?

Gerardh écrit : « *Je ne retiens pas du tout l'idée qu'Adam représenterait "le terrestre", tandis qu'Eve représenterait "le spirituel". Quelles sont vos sources bibliques ?* »

Mais, tout simplement le texte biblique lui-même. Dans le livre de la Genèse (Gn 2, 7) le mot hébreu « *adam* » est tiré du mot hébreu « *adamah* » qui signifie « *sol rouge* » ou « *argile rouge* ». Le texte nous dit que « *l'adam* » est formé avec la poussière de « *l'adamah* ». Le mot « *adam* » se réfère à la terre du sol, à la poussière physique du sol. Bref, au « *terrestre* ».

C'est aussi dans le livre de la Genèse (Gn 3, 20), que « *l'adam* » (observez l'article) nomme la femme « *Ève* » (le mot hébreu signifie « *vie* ») et elle est déclarée mère de tous les vivants. Or, il est manifeste qu'il ne s'agit pas de la vie naturelle, car les animaux qui sont aussi appelés vivants (Gn 1, 20) ne sont évidemment pas des descendants biologiques d'Ève. La vie dont il est question dans le jardin d'Eden, c'est la vie qui nous vient de Dieu. Bref, la vie « *spirituelle* ».

Votre réflexion est, à cet égard, très éclairante sur la différence qu'il peut y avoir entre un regard protestant et la foi de l'Église.

Vous ne pourriez mieux exposer à quel point une lecture personnelle littérale peut suggérer une compréhension de l'Écriture complètement détachée de son contexte historique et de sa signification spirituelle pour transformer la Parole de Dieu des écrits de St Paul en commandements réglementant et figeant la réalité matérielle visible de manière universelle, en imposant des différences rigides dans la vie sociale selon les genres.

Hélas, votre regard ne se plonge que dans la réalité **physique terrestre** de la nature, et y ramène toute la portée spirituelle des extraits de l'Écriture Sainte que vous présentez.

Ève aussi a regardé la réalité physique. Non, elle ne mourrait pas, pensait-elle, non elle ne perdrait pas la vie dans cette réalité physique.

Votre vision orientée vers le physique et la nature matérielle, sans considérer que la nature de l'humain est corporelle **et** spirituelle, vous amène à une interprétation littérale personnelle détachée et bien éloignée de la foi catholique, des enseignements de l'Église qui traduisent et comprennent ces textes pour notre temps avec des nuances indispensables à une compréhension correcte.

Si vous croyez que tous ces textes de Saint Paul doivent se comprendre dans la réalité physique sans aucune considération de leur portée dans la réalité spirituelle, j'en suis désolé pour vous et pour les protestants qui se retrouvent ainsi, en ce qui concerne les femmes, avec des commandements encore plus lourds que ceux dont le Christ n'a cessé de montrer les limites par rapport aux interprétations à la lettre qui imposaient déjà tant de lourds fardeaux à son époque.

Les questions en cause sont très difficiles. Évitions donc de nous éloigner du sujet qui concerne le récit de la côte d'Adam que Gerardh interprète de manière extrêmement littérale.

Conformément à l'enseignement de l'Église, il me semble que le récit que nous en donne la Genèse doit être accueilli comme un récit imagé de la réalité historique concrète qui a existé et non comme un récit littéral donnant une description physique d'un événement terrestre biologique qui indiquerait que le corps de la première femme ne serait pas issu d'une longue évolution biologique comme tous les corps des vivants terrestres mais d'un miracle physique par lequel un os extrait d'un homme mâle créé sans femelle aurait été façonné en un instant en corps humain adulte féminin, sans enfance, et sans père ni mère biologiques.

Ceci concerne tant le récit de la Genèse que les enseignements qu'en tire St Paul dans ses épîtres et que Gerardh me semble comprendre erronément sur une base principalement biologique pour en tirer des règles universelles.

N'oublions pas, comme l'observait Saint Jean-Paul II dans une lettre du 29 juin 1995 que « *Le Livre de la Genèse parle de la création de manière synthétique et dans un langage poétique et symbolique* » et que « *Nous avons malheureusement hérité d'une histoire de très forts conditionnements qui, en tout temps et en tout lieu, ont rendu difficile le chemin de la femme, fait méconnaître sa dignité, dénaturer ses prérogatives, l'ont souvent marginalisée et même réduite en esclavage* ».

[http://www.vatican.va/content/john-paul ... women.html](http://www.vatican.va/content/john-paul...women.html)

Altior écrit : « *À mon avis et selon ce que je vois le vrai écart n'est pas entre les protestants et les catholiques, mais entre les catholiques modernistes et les catholiques traditionalistes. Ce que dit Gerard est beaucoup plus proche de la foi qui m'a été transmise que ce que vous affirmez. Vraiment, vous ne vous rendez pas compte que, pour faire court, vous ne croyez plus dans l'inerrance de la Bible ?* »

En quoi devrais-je m'en rendre compte, alors que je crois en cette inerrance, du seul fait que je ne partage pas l'interprétation que défend Gerardh d'un point de vue protestant ?

L'inerrance de la Bible est une conviction profonde et solide de l'Église. Comme vous et Gerardh, je n'en doute pas. La Parole de Dieu est vraie et parfaitement sûre. Mais, il n'y a pas d'inerrance des interprétations humaines.

Au contraire, l'errance des humains dans leur compréhension de la Bible est infinie. L'interprétation authentique ne peut être cherchée, pour un catholique, que dans la communion de la foi de l'Église telle que le Christ l'a fondée. Pour un catholique, la Parole de Dieu ne peut être interprétée que dans une fidélité à la foi de l'Église, corps du Christ.

Le modernisme, le traditionalisme ou le protestantisme sont des mots qui peuvent être très caricaturaux. Mais, ils se rejoignent parfois lorsque, par une interprétation particulière de la Bible ou de la Tradition, les uns ou les autres prétendent interpréter le trésor de la foi en contradiction avec l'enseignement officiel du Magistère de l'Église.

Donc, ici, il est certes possible que certains protestants fondamentalistes partagent une même opinion concernant les femmes dans l'Église ou la compréhension du récit de la Genèse que certains catholiques traditionalistes, mais ce qui importe ce ne sont pas les opinions personnelles mais ce que

l'Église nous enseigne comme garante d'une interprétation authentique de la Parole de Dieu qui ne peut jamais être séparée de la Tradition de la Foi.

Pour comprendre cet enseignement, il faut croire en l'Église fondée par le Christ et en l'assistance de l'Esprit Saint dont elle ne cesse jamais de bénéficier.

L'important n'est pas notre opinion personnelle mais une volonté partagée d'essayer de mieux comprendre la foi de l'Église et sa signification authentique sans enfermer notre compréhension personnelle dans une tour d'ivoire.

Ici, en ce qui concerne la côte d'Adam, essayons de méditer ensemble comment le récit imagé en cause peut être compris en harmonie et en cohérence avec la foi de l'Église, celle des Pères anciens mais aussi des enseignements officiels des papes de notre époque.

De même, en ce qui concerne les enseignements de St Paul concernant les femmes, essayons de la même manière d'en méditer ensemble ce qu'ils signifient aujourd'hui sans retenir nécessairement une interprétation littérale biologique qui ne se fonde pas sur l'enseignement de l'Église.

L'obligation de tenir compte du contexte historique de chaque texte biblique n'est pas du modernisme, c'est une nécessité pour ne pas donner à une interprétation particulière une valeur supérieure à ce que nous recevons de la Tradition vivante de l'Église selon l'enseignement actuel du Magistère et dans le prolongement de l'enseignement des plus anciens.

Epsilon écrit : « *Vouloir faire de "la semence mâle" le véhicule de transmission de toute la réalité humaine, ça me pose toujours un problème.* »

Je comprends et il y a beaucoup à dire et à nuancer sur ce thème que l'homme vient d'abord et la femme ensuite...

St Paul s'exprime avec beaucoup de force : « *Pendant l'instruction, la femme doit garder le silence, avec une entière soumission. Je ne permets pas à la femme d'enseigner, ni de faire la loi à l'homme. Qu'elle demeure dans le silence. Car Adam en effet a été formé le premier, Ève ensuite. Et ce n'est pas Adam qui se laissa séduire, mais la femme qui, séduite, s'est rendue coupable de transgression. Elle sera néanmoins sauvée en devenant mère, à condition de persévérer avec modestie dans la foi, dans l'amour, et dans la sainteté.* » (1 Tim, 2, 11-15).

Bigre... !

« *Le chef de tout homme c'est le Christ ; le chef de la femme, c'est l'homme... Si donc une femme n'est pas voilée, qu'elle se coupe aussi les cheveux. Mais, si c'est une honte pour une femme d'avoir les cheveux coupés ou d'être rasée, qu'elle mette un voile. L'homme ne doit pas se couvrir la tête, parce qu'il est l'image et la gloire de Dieu, tandis que la femme est la gloire de l'homme. En effet, l'homme n'a pas été tiré de la femme, mais la femme a été tirée de l'homme, et ce n'est pas l'homme, bien sûr, qui a été créé pour la femme, mais la femme pour l'homme* » (1 Cor. 11, 6-9).

Et s'y rattachent d'autres passages des écrits de St Paul prescrivant des comportements spécifiques pour les femmes : « *Femmes, que chacune soit soumise à son mari, comme au Seigneur, car le mari est le chef de sa femme comme le Christ est le chef de l'Église qui est son corps, et dont il est le Sauveur. Or, de même que l'Église est soumise au Christ, les femmes aussi donc et de la même manière doivent se soumettre en tout à leurs maris* » (Eph., 5, 22-24)

Mais, St Paul précise cependant une importante nuance qui doit être considérée pour comprendre correctement ses propos très choquants à notre époque : « *Toutefois, dans le Seigneur, la femme n'est point sans l'homme, ni l'homme sans la femme. Car, de même que la femme a été tirée de l'homme, de même l'homme existe par la femme, et tout vient de Dieu* » (1 Cor, 11, 11-12).

Et il ajoute : « *Si quelqu'un se plaît à contester, nous n'avons pas cette habitude, pas plus que les Églises de Dieu* » (1 Cor. 11, 16).

Dans ces conditions, l'Église situe les paroles de Saint Paul dans leur contexte culturel et pastoral.

Il ne faut pas confondre la réalité « *dans le Seigneur* » avec la réalité terrestre et culturelle à laquelle l'Église cherche à s'adapter en évitant de vaines contestations.

Ce qui compte, c'est de ne pas contester vainement, au détriment de l'annonce de l'Évangile, les pratiques en vigueur dans une société d'un intérêt secondaire.

Certains des arguments de St Paul le confirment lorsqu'ils présentent des évidences qui n'existent plus à notre époque.

Ainsi, lorsqu'il écrit que « *si c'est une honte pour une femme d'avoir les cheveux coupés ou tondus, qu'elle mette un voile* » (1 Co, 11, 6), il faut constater qu'une telle honte a disparu dans notre société et que la condition qu'il indique n'est donc plus remplie.

Ou encore : « *Jugez-en par vous-mêmes. Est-il convenable que la femme prie Dieu la tête découverte ?* » (1 Co 11, 13). Il faut bien constater que cela paraît tout-à-fait convenable à notre époque.

Ou encore : « *La nature elle-même ne vous enseigne-t-elle pas que c'est une honte pour l'homme de porter les cheveux longs ?* » (1 Co 11, 14). Qui prétend encore aujourd'hui trouver un tel enseignement dans la nature ? Vincent Lebbe portait une longue tresse de cheveux pour se faire chinois parmi les chinois.

Blaise écrit : « *L'apôtre des nations a été taxé de misogynie pour avoir écrit "l'homme est le chef de la femme" ; pourquoi a-t-il écrit cela ? Parce que c'est l'une des leçons du péché originel, leçon conforme à la hiérarchie dans la Parole de Dieu : "Voici que l'homme (Adam) est devenu comme l'un de nous pour connaître le bien et le mal..." , non pas "Voici que l'homme et la femme sont devenus comme l'un de nous pour connaître le bien et le mal..."* ...

Le péché originel se transmet par voie de génération parce que c'est l'homme (le père) qui engendre ; la femme n'engendre pas, elle conçoit. »

Je ne peux qu'exprimer mon vif désaccord avec ce que vous écrivez concernant la femme par une interprétation particulière qui me semble vous mener à une blessure de l'humanité.

Contrairement à ce que vous écrivez, c'est, bien sûr, l'adam « *créé mâle et femelle* », comme le précise à deux reprises le texte de la Genèse, dont Dieu dit qu'il est devenu « *comme l'un de nous* ».

Si c'est bien dans le corps de la femme que chaque être humain est conçu (normalement, puisqu'il existe désormais des fécondations in vitro), ce n'est pas la femme seule qui conçoit puisque la conception de chacun résulte de la rencontre de deux gamètes de ses père et mère (normalement, puisque le Christ a été conçu sans père biologique).

Affirmer que seul l'homme engendre et que la femme n'engendre pas me semble une distinction sans fondement, ni intérêt.

Aujourd'hui, l'Église ne confirme pas la place de chef qui était donnée à l'homme masculin. Le pape Jean-Paul II ne l'a pas confirmée dans son encyclique sur les femmes. Le Catéchisme n'en dit rien.

Au contraire, l'égalité « *parfaite* » de l'homme et de la femme est fermement affirmée (C.E.C. n° 369). « *Créés ensemble, l'homme et la femme sont voulus par Dieu l'un pour l'autre* » et l'affirmation

est même répétée avec insistance « *L'homme et la femme sont faits « l'un pour l'autre » » (n° 371-372).*

La soumission de la femme ne fait pas partie de l'enseignement catholique actuel.

Dans l'encyclique ***De Mulieris*** sur les femmes (1988), le pape Jean-Paul II s'exprime sans ambiguïté : « *tandis que dans la relation Christ-Église, la seule soumission est celle de l'Église, dans la relation mari-femme la « soumission » n'est pas unilatérale mais réciproque* » (n° 24).

Y a-t-il contradiction ? Non !

L'Église conserve sans défaillance la parfaite égalité de l'homme et de la femme « *dans le Seigneur* » indiquée par St Paul lui-même, ce qui ne change pas, et constate que St Paul situe son enseignement différencié selon les sexes sur des bases culturelles par rapport à un contexte terrestre, ce qui change selon le temps et le lieu.

« *L'homme et la femme sont créés, c'est-à-dire ils sont voulus par Dieu : dans une parfaite égalité en tant que personnes humaines, d'une part, et d'autre part dans leur être respectif d'homme et de femme.* » (C.E.C., n° 369).

Pas plus que les apôtres ne se sont sentis liés par les commandements de l'Ancien Testament, l'Église ne se sent pas liée par des commandements du Nouveau Testament lorsque ceux-ci ont perdu leur actualité à cause du contexte dans lequel ils étaient ordonnés.

À cet égard, les textes de St Paul sur la condition de la femme deviennent surtout, à notre époque, des références adéquates pour mieux comprendre les règles d'interprétation de l'Écriture, pour comprendre les limites du sens littéral des textes sacrés et la nécessité de les comprendre en Église.

Le récit de la création est invoqué par St Paul comme une image biblique pertinente dans un contexte culturel. Il n'est pas justifié d'en déduire nécessairement une théologie de la création sur la base d'un sens littéral exclusif de toute autre compréhension.

St Paul a utilisé le récit de la Genèse, tel qu'il était compris par ses interlocuteurs, pour en déduire une image et un argument dans un but pastoral et dans un contexte qui n'est plus le nôtre, mais il serait erroné d'en déduire une interprétation théologique exclusive du récit de la Genèse lui-même.

L'enseignement de l'Église qui n'impose pas une soumission unilatérale dans le couple humain nous renvoie surtout à la soumission importante qui subsiste entre le Christ et l'Église.

Dans la société de l'époque des apôtres, la soumission de la femme présentait une image de cette soumission de l'Église au Christ.

Mais, ce n'était qu'une image.

L'enseignement de l'Église nous invite à ne pas nous laisser troubler par les images, mais à aller plus en profondeur. C'est à l'Esprit Saint que chacun est invité à se soumettre.

Entre les personnes, la vérité, l'image de Dieu dans la création, ce n'est pas la soumission unilatérale de l'un ou de l'autre, c'est la soumission réciproque dans l'amour, la communion.

Mais, les arguments bibliques subsistent : « *Adam en effet a été formé le premier, Ève ensuite. Et ce n'est pas Adam qui se laissa séduire, mais la femme qui, séduite, s'est rendue coupable de transgression* » et « *l'homme n'a pas été tiré de la femme, mais la femme a été tirée de l'homme, et ce n'est pas l'homme, bien sûr, qui a été créé pour la femme, mais la femme pour l'homme* ».

Adam a-t-il vraiment été formé le premier ? Ève seulement ensuite ?
Ève a-t-elle été créée pour Adam et pas l'inverse ?
Ève a-t-elle été tirée d'Adam et pas l'inverse ?
Adam ne s'est-il pas laissé séduire autant qu'Ève, a-t-il été moins coupable ?

La réponse peut être oui à toutes ces questions et St Paul a pu s'en inspirer.

Mais, car il y a un mais, la réalité est beaucoup plus riche que cette réponse sommaire et amène non seulement des nuances mais peut même aboutir à un renversement complet du raisonnement qui voudrait en déduire une supériorité de l'homme masculin.

Pour régler une question pratique dans la réalité superficielle de la société, St Paul s'est référé à la réalité superficielle du récit d'Adam et Ève. Il ne faut en déduire ni un enseignement fixant pour tous les temps et toutes les situations les comportements des humains selon leur sexe, ni l'existence d'une réalité plus profonde dans la réalité historique que nous relate la Genèse.

Le récit biblique d'Adam et Ève, c'est une explication imagée qui a été écrite après le péché originel et qui utilise la différence sexuée après la chute pour expliquer la création avant la chute et la chute elle-même.

Oui, il y a bien eu un premier couple humain, deux êtres de sexes différents que la Bible a nommé Adam et Ève.

Mais, attention : ce qui est attribué distinctement à Adam ou à Ève n'est pas nécessairement exclusif d'une réalité vécue tant par l'un que par l'autre. Si Adam fait ceci, cela ne signifie pas nécessairement qu'Ève ne le fait pas. Et inversement. Ils ont pu faire ou vivre ensemble ou réciproquement ce que le récit attribue à l'un d'eux.

C'est pourquoi le Catéchisme peut affirmer fermement qu'ils ont été « *voulus* » et « *faits* » « *l'un pour l'autre* », « *ensemble* », dans une « *parfaite égalité* ».

Acceptons de ne pas lire la Genèse uniquement au premier degré lorsqu'elle nous parle d'Adam et Ève, les deux premiers humains dotés d'une âme immortelle.

Cette lecture n'exclut pas nécessairement un enseignement plus profond, ni le fait que, dans la réalité sexuée de l'humanité qui existait lors de l'élaboration de la Genèse, le premier homme et la première femme aient été pu être considérés comme des images pertinentes pour révéler une réalité historique plus profonde.

Dans la création de l'humanité racontée par le récit de la Genèse, Adam est formé le premier. C'est de lui qu'Ève est tirée. Oui, mais les deux perspectives sont différentes : Adam n'est considéré que dans sa réalité terrestre et seul. Son nom n'évoque que l'adamah (le sol). Par Ève, c'est la présence de l'autre, la communion à l'image de Dieu qui est introduite. Son nom évoque la vie.

Oui, la réalité terrestre est façonnée avant que des âmes immortelles à l'image de Dieu ne soient créées. Les plantes et les animaux sont-ils supérieurs aux humains parce qu'ils ont été créés en premier ? Non, bien sûr.

Un être tiré d'un autre qui fait surgir une communion d'amour, à l'image de la Trinité du Père, du Fils et de l'Esprit, est-il inférieur à un être seul et uniquement terrestre dont il est tiré ? Les plantes et les animaux sont-ils supérieurs aux humains parce que ceux-ci proviennent biologiquement d'êtres semblables à des végétaux puis à des animaux dans la longue lignée de milliards d'années qui a précédé l'apparition des humains sur la terre ?

Celui qui complète un être incomplet est-il inférieur à celui qu'il complète. Ce qui est ajouté n'est-il pas supérieur à ce qu'il complète ?

Et, même par rapport au récit du péché originel, celui qui a pris la responsabilité d'une action n'est-il pas plus important que celui qui n'a fait que suivre ? N'est-ce pas le supérieur qui décide et le subordonné qui suit ?

Oublions un instant le premier degré de compréhension pour considérer le début de la Genèse au-delà de la différence des genres que nous connaissons aujourd'hui.

Gn 1, 27 : « *Dieu créa le terrien (l'adame) à son image, il le créa à l'image de Dieu, il créa l'être masculin et l'être féminin.* »

Gn 5, 2 : « *Il nomma « adam » (« terrien ») l'être masculin et l'être féminin lorsqu'ils furent créés.* »

Ne l'oublions pas : tant l'homme masculin que la femme sont nommés « *adam* » !

En les appelant « *adam* », uniquement par ce qui, dans leur être, vient du sol terrestre (l'adamah), Dieu atteste de leur liberté, de leur autonomie par rapport à Lui. Ils sont essentiellement une créature distincte de Lui. La capacité de partager la vie de Dieu, la vie spirituelle dont les humains sont dotés et qui les relie à Dieu n'est pas considérée dans leur nom. Ils peuvent librement s'en détacher, ce qu'ils vont d'ailleurs faire.

Ils peuvent être seulement des adams , vivant seulement dans le terrestre mortel.

La participation à la vie de Dieu est un don, une grâce, pas une nécessité, ni une contrainte. Elle peut être refusée. Ils sont des adams , des terrestres. Ils ont une possibilité d'être plus. Ils sont capables de Dieu.

L'être terrien va découvrir une communion avec un autre semblable à lui, s'exclamer, dans un éblouissement. L'être terrien (l'adame) découvre l'être spirituel (l'ishsha tiré de lui).

C'est l'homme et la femme. Deux vis-à-vis en relation corporelle autant que spirituelle. N'est-ce pas aussi deux réalités de chaque être humain créé à l'image de Dieu qui est, en même temps, être terrien et être spirituel ?

L'adam qui s'exclame est, rappelons-nous, être masculin autant qu'être féminin (Gn 5, 2).

Comment savoir, dans le texte biblique si le mot « *adam* » est un nom propre ou un nom commun ? Souvent les significations se superposent et coexistent sans que rien ne permette d'écarter un sens ou d'imposer exclusivement une interprétation.

Quoi qu'il en soit, l'un n'est pas moins ébloui que l'autre. L'un ne parle pas moins que l'autre. L'un comme l'autre sont des êtres terriens qui découvrent l'être spirituel. L'un et l'autre quittent père et mère. L'un et l'autre s'attachent à l'autre pour être une seule chair.

L'être terrien qui découvre l'être spirituel, cela se passe aussi dans une même personne et réciproquement entre deux personnes. La chair est aussi une dans sa double réalité terrienne et spirituelle. Chacun est pour l'autre l'être spirituel autant que l'être terrien.

Et, au cœur du jardin d'Eden, est-ce seulement une femme qui s'empare du fruit de l'arbre de la connaissance ?

N'est-elle pas aussi, et même surtout, l'image de l'être spirituel qui s'empare du fruit pour le donner à l'être terrien ?

Le serpent, la plus intelligente des créatures, n'est-ce pas aussi, voire surtout, l'image de l'être cérébral, rationnel, qui existe au cœur de l'être, à la croisée de l'être terrien et de l'être spirituel en tout être humain ?

La connaissance par l'intelligence terrestre rencontre la connaissance par la communion spirituelle dans l'amour.

C'est une réalité pour tout être humain. C'était une réalité tant pour le premier être humain masculin que pour le premier être humain féminin.

Epsilon écrit : *« On retrouve ici la « fonction » d'un « interdit » qui est là justement pour être transgressé ... car dans un mythe l'interdit ne s'oppose qu'à celui à qui il a été signifié c-à-d à Adam et non à Ève ... de même l'interdit véhicule sa propre tentation ... l'interdit est donc là pour être dépassé d'une manière ou d'une autre ... sans transgression il n'y aurait pas « d'Histoire » ».*

Il me semble que l'interdit a été signifié à l'adame, mâle et femelle. Il n'y a pas encore d'identification d'une personne nommée Adam et d'une autre nommée Ève. Ils n'apparaissent que plus loin dans le récit. Au moment de l'interdit, il ne s'agit encore, dans le texte, que de l'adam (le terrestre), avec un article, et pas encore d'une personne individualisée par un nom.

Tout me semble achevé lorsqu'ils sortent de la solitude pour accéder à une communion dans l'amour à l'image de la communion d'amour qui est en Dieu de toute éternité. À ce moment, Adam et Ève deviennent capables de partager la vie éternelle de Dieu.

Ils ont tous les deux reçu l'interdit. Sinon, comment Ève aurait-elle commis une faute ?

Epsilon écrit : *« Je n'aime pas beaucoup cette notion « adame, mâle et femelle » ... c'est de la Kabbale juive reprise par certains dont notamment Hani qui lui-même pompe sur Fabre d'Olivet ... je me demande si ce dernier ne vous inspire pas qcq peu ??? »*

Mais ceci est en rapport avec Gn (1,27) à partir d'une mauvaise traduction disant : « mâle et femelle il LE créa » ... il est nul question d'androgynie au niveau de Genèse ... et ce verset n'a strictement rien à voir avec Gn (2,16-17) qui nous préoccupe ici !!!

L'interdit est bien spécifié à l'homme uniquement ... qui est en qcq sorte nommé en Gn (2,7) via le mot sol « 'adâmâh » qui fournit l'étymologie de « 'adâm » homme ... et partant de Adam nom du premier homme qui n'est nommé qu'à partir de Gn 4,25 ; 5,1,3 ... »

Je ne connais guère la kabbale juive, ni Fabre d'Olivet dont l'occultisme semble justifier de la méfiance, mais je ne peux ici que rappeler qu'il n'y a pas que Gn 1,27. Il y a aussi Gn 5, 2 : *« Homme et femme, il les créa : il leur donna le nom adam ».*

Epsilon écrit : *« La bonne traduction de Gn (5,2) est la suivante : « Mâle et femelle il les créa, il les bénit et les appela du nom d'Homme, au jour où ils furent créés ».*

Il y a donc bien DEUX êtres sexués (mâle, femelle) créés et tout le verset est au pluriel ... le nom « Homme » (issu de 2,7) sans article est devenu un nom propre (4,25) ... le fait de ne nommer qu'Adam/Homme peut être rapproché soit à une règle grammaticale (le masculin l'emporte sur le féminin) ... soit à une préséance d'Adam sur Ève (ce qui d'ailleurs est le cas de par sa création en préalable à Ève et par le verset 3,16).

Il me semble que l'attribution du nom d'Adam au premier homme masculin peut se rapprocher des effets du péché originel. Dieu dit à la femme : « Je multiplierai les peines de tes grossesses, dans la peine tu enfanteras des fils. Ta convoitise te poussera vers ton mari et lui dominera sur toi » (Gn 2, 16). »

L'homme masculin, qui, sous l'effet du péché, domine la femme affaiblie par les souffrances de ses enfantements, exprime la domination du terrestre (l'adamah) après la chute. Il reçoit donc le nom d'Adam (Terrestre).

Epsilon écrit : « *NON ... l'étymologie du nom d'Adam est liée à sa « fabrication » et non à sa Faute. »*

Les deux explications me semblent vraies ensemble.

Epsilon écrit : « *NON ... l'Homme « domine » le « terrestre » depuis Gn (1,26) ... en qq sorte il reste la « domination » du mari sur sa femme ... mais c'est sous un tt autre rapport. »*

La domination du terrestre confiée à l'adam en Gn 1, 26 devait être assurée dans la communion spirituelle avec Dieu. Il n'est pas du tout question, à ce stade du récit, d'une domination de la femme.

Au contraire, avant le péché originel, c'est une communion d'amour qui se réalise entre l'homme et la femme à l'image de la communion des personnes divines. Après la chute, la domination du terrestre par l'adam sera nettement moindre et c'est désormais à la sueur de son front que l'humain doit l'assumer.

Epsilon écrit : « *L'interdit est spécifié dans l'ordre ... de Dieu à Adam, puis de Adam à Ève et pour finir d'Eve au serpent.*

La condamnation de Dieu fait un chemin inverse ... elle est spécifiée d'abord au serpent ... puis à Ève et enfin à Adam ... on remarquera que, contrairement à Adam, Dieu ne reproche pas à Ève d'avoir mangé des fruits de l'arbre sujet de l'interdit ... et donc de lui avoir désobéi. »

Il ne me semble pas justifié d'affirmer que « *Dieu ne reproche pas à Ève d'avoir mangé des fruits de l'arbre sujet de l'interdit ... et donc de lui avoir désobéi* ».

Epsilon écrit : « *SI ... car ce n'est pas explicitement écrit ... à la rigueur nous pouvons supposer que Dieu reproche à Ève de n'avoir pas écouté Adam ... ce dernier étant supposé l'avoir parfaitement mis au courant de l'interdit ... d'où la condamnation de la femme concernant sa « domination » par son mari. »*

Prétendre que la faute de la femme ce serait la désobéissance à son mari, c'est considérer que la domination du mari indiquée à la femme après la chute existait déjà avant. Cela me semble contraire au récit, mais cela prolonge votre réflexion précédente.

Au contraire, le récit de la Genèse relate que Dieu interpelle la femme « *Pourquoi as-tu fait cela ?* » (Gn 3, 13) puis lui indique qu'elle va en souffrir (Gn 3,16).

Epsilon écrit : « *NON ... ce n'est pas la bonne traduction ... il faut lire : « Qu'est-ce que tu as fait ? » c'est la même forme interrogative du : « Où es-tu ? » (v9) ... Dieu feint d'ignorer la Faute commise. »*

Il me semble que les deux traductions sont similaires et contiennent le même reproche. Rien ne me semble permettre d'affirmer que Dieu feint d'ignorer la faute.

L'esprit de l'humain, son être spirituel, va être corrompu par son choix de l'accès à la connaissance par son être rationnel. Et le fruit saisi va être donné à son être terrien et le corrompre à son tour.

Cela s'est passé en Adam. Cela s'est passé en Ève. Le péché originel est commis ensemble par le premier couple humain.

Et désormais, l'accès au jardin d'Eden n'est plus possible, car ce jardin n'est pas seulement dans la réalité matérielle, mais est aussi dans la réalité spirituelle de Dieu où rien ne peut être sans communion d'amour en Dieu.

Désormais, ce n'est plus l'être spirituel qui conduit l'être terrien et lui permet de gouverner toute la création, c'est l'être terrien qui domine l'être spirituel. « *Ta convoitise te poussera vers ton « ish » et lui dominera sur toi* » (Gn 3, 16).

La domination de la femme par l'homme masculin n'est-elle pas une image, tirée de la réalité concrète qui existait à l'époque des auteurs de la Genèse, pour exprimer la réalité des effets du péché originel, la domination du terrien sur le spirituel ?

Il y a bien eu un premier couple originel formé par un adam de sexe masculin et une adam de sexe féminin. C'est ensemble, l'un par l'autre, qu'ils ont été créés à l'image de Dieu, dans une communion d'amour. Ils sont devenus spirituels et immortels avec leurs corps matériels, dans une harmonie parfaite.

C'est encore et toujours ensemble, dans un mystérieux mélange de liberté et de communion avec Dieu, qu'ils ont choisi de suivre leur intelligence créée plutôt que leur communion avec Dieu.

C'est cela aussi que nous pouvons découvrir dans le récit de la création et du péché originel de la Genèse.

Cette lecture n'exclut pas les autres.

Elle peut même paraître orientée, rationnelle, mathématique. Froide comme la connaissance par l'être rationnel que le serpent représente. Une tentative de démonstration cérébrale qui peut être détruite par une autre et ne présente aucune garantie de vérité.

Une connaissance vaine. Pire, une reproduction du péché originel par une tentative de connaître le mystère de la création par la raison plutôt que par l'esprit.

Il n'y a pas d'autre connaissance véritable que celle qui est reçue en communion, par l'Esprit Saint.

Alors, la présente réflexion n'est-elle qu'un message justificateur, qui essaie de rattraper les écrits irritants de St Paul par de savants raisonnements plaqués comme de la pommade sur une plaie ?

Faut-il tout jeter à la poubelle ?

Non. La raison a certes ses limites. Mais, nous vivons sous l'effet du péché originel et c'est dans cette condition que Dieu vient nous sauver et qu'il nous faut vivre, réfléchir et nous convertir. La raison peut dégager des ouvertures dans la pensée et dans les cœurs. Mais, seul l'Esprit et la communion avec Dieu nous permettra un jour de connaître véritablement.

Darwin nous demande de revoir sérieusement les bases de notre foi. Si nous voulons annoncer de manière crédible une Incarnation de Dieu dans un corps d'humain, nous devons pouvoir annoncer la création d'un homme dans l'histoire concrète du monde dans lequel les hominidés n'ont pas toujours existé.

Dans un monde où le féminisme paraît comme un iceberg qui exprime une profonde souffrance cachée de beaucoup de femmes, cette création doit pouvoir être racontée d'une manière attentive et respectueuse de tous les humains, sans dévaloriser les femmes.

Notre compréhension de la Genèse ne peut l'ignorer et cela stimule ma réflexion sur la Genèse.

Dans Gn 5, 2, les mots (adam, être masculin et être féminin) sont exactement les mêmes que dans Gn 1, 27 où il nous est dit que « *l'adam* » est créé être masculin et être féminin. Difficile d'y voir un nom propre puisqu'un article est utilisé. Mais, on peut observer qu'aujourd'hui, dans notre société, la femme porte encore souvent le nom propre de son mari.

Méditer la Genèse et particulièrement la création, ce n'est pas de l'archéologie théologique, mais une plongée dans l'actualité, et, notamment, dans les fondements du mariage tellement malmené à notre époque.

Retrouvons l'éblouissement de nos premiers parents lorsque « *l'autre* » est apparu et a suscité une communion d'amour qui a réalisé pleinement l'image de Dieu qui est une trinité d'amour de trois personnes qui ne font qu'un. Croyez-vous que la première femme est restée passive ou inerte dans ce moment incomparable ?

Retrouvons toute l'immense valeur incomparable du mariage qui peut réaliser cette image dans notre vie concrète.

Le mariage indissoluble de l'homme et de la femme est l'image de la communion indissoluble qui existe en Dieu d'abord, et aussi entre le Christ et l'Église. Ce n'est que de manière circonstancielle qu'une soumission unilatérale de la femme a aussi pu exprimer, dans certaines cultures, la soumission nécessaire de l'être matériel (le corps, l'Église, représenté par la femme) à l'être spirituel (l'esprit en communion avec Dieu, dans le Christ, le nouvel Adam, représenté par l'homme).

Dans la Genèse, c'est d'ailleurs le contraire : c'est la femme qui représente la vie spirituelle, qui est la « *vivante* » (Ève), la mère (ou la matrice) de tout vivant, et c'est l'homme masculin (l'adam nommé Adam) qui représente le terrestre. C'est l'homme qui se soumet à la femme qui décide de s'emparer du fruit défendu et ce n'est qu'à cause du péché que cette soumission s'inverse, mais, à l'origine, il n'en était pas ainsi.

Dans une culture matriarcale, St Paul aurait pu prêcher que l'homme devait être soumis à sa femme parce qu'à l'origine, la femme est la mère de toute vie. Parce que c'est par elle que l'amour est venu.

Mais, ce qui est essentiel n'est-ce pas que, dans chaque être humain créé, l'image de Dieu, c'est la soumission de l'être terrestre à l'être spirituel qui existe à l'origine, avant la chute. ? Cela vaut pour l'homme comme pour la femme.

Le Christ, vrai Dieu et vrai homme, sans péché, représente parfaitement l'être spirituel créé à l'origine et tous ses miracles ainsi que sa résurrection nous montrent que l'être matériel lui est soumis. Ce n'est pas à l'être rationnel ou cérébral qu'il nous renvoie pour avoir une vraie connaissance, mais à l'Esprit Saint.

L'Église qui est son corps (son être visible, matériel) est soumise au Christ (son être spirituel) par l'Esprit Saint (et non par un être cérébral ou rationnel). Mais, il n'y a pas ici des êtres distincts. L'Église est le corps du Christ, de manière indivisible, par l'Esprit Saint.

Jésus nous dit « *C'est l'esprit qui fait vivre* ». C'est la première femme, qui a été appelée « *Ève* », la vivante, parce qu'elle est la mère de tout vivant.

Dans le texte de la Genèse, ce n'est pas « *Adam* » qui donne des noms, mais « *l'adam* » (« *l'humain* »), un nom commun précédé d'un article (Gn 2,20). Et la Genèse précise à deux reprises que l'adam (l'humain) est mâle et femelle (Gn 1,27 et Gn 5,2). Tant le mâle que la femelle sont nommés « *adam* » (Gn 5,2).

Mandonnaud écrit : « *Non, cela n'est pas exaltant de vivre sans conscience du péché originel, et nous pouvons dire que l'opinion de l'Église a évolué sur sa conscience de l'état exact de l'homme quand il découvre sa relation à Dieu au début de l'apparition des hommes. Est-ce avec des personnes nommées Adam et Ève comme nous le disent certains mystiques ? Ou est-ce à un moment de l'évolution de l'espèce humaine à différents lieux à la fois ?* »

Cette question est clairement tranchée pour la foi catholique. Bien sûr, la Genèse ne nous dit pas que, dans leurs échanges, les premiers humains s'appelaient par les noms d'adam (le terrestre) et d'ève (la vivante) qui les qualifient dans la Genèse. Elle dit d'ailleurs que tant l'homme masculin que la femme sont nommés « adam » (Gn 5, 2). Le monogénisme qui affirme que nous venons tous d'un même couple originel est non seulement la foi de l'Église, mais constitue aussi une hypothèse scientifique vraisemblable. Comment un être formé par une combinaison extrêmement complexe composé notamment de trois millions et demi de gènes formant son ADN spécifique aurait-il pu se produire à deux endroits différents ? Une telle probabilité dépasse les limites des statistiques raisonnables.

Mandonnaud écrit : *« Il paraît sûr qu'à un moment, Dieu a créé une relation avec l'homme et que par une influence extérieure d'ange rebelle, l'homme, avec plus ou moins de responsabilité personnelle, a affirmé son indépendance et coupé un lien avec Dieu, ce qui l'a diminué dans sa dignité, lui a rendu le travail pour l'homme et l'accouchement pour la femme pénibles, et l'arrivée de sa mort comme un échec. Que Dieu n'a pas voulu ça définitivement et qu'il vient, lui-même, dans le monde pour retrouver une relation à l'homme, a valu un tel acte d'amour de Dieu car notre destin est meilleur puisqu'il nous ouvre l'éternité et la filiation avec Dieu, en ami et frère.*

Pour conclure je vous rappelle que le Nouveau Testament en Jésus parle du péché originel à travers la parabole de l'ivraie semée par l'ennemi. L'ivraie est imbriquée dans le cœur de l'homme et dans tous les hommes, donc le tri entre le bon grain et l'ivraie se fera au jugement dernier seulement. En attendant, le baptême permet pour les petits enfants que la grâce de la passion de Jésus rétablisse la plénitude de l'action de Dieu pour résister au mal, car c'est nos proches et la société qui nous apprennent par contagion et habitude ce mal quotidien. Et cette même grâce, en toute-puissance, a agi en Marie, lui permettant tout au long de sa vie de répondre oui à Dieu et non au mal, en perfection, grâce à la souffrance de la croix de son fils par anticipation.

Soyons conscients de ce péché du monde, ou péché originel. Enfin à Pâques, puis chaque jour, renonçons au mal et au démon. Cela crée une authentique humilité et nous met en attente d'un sauveur et en action d'une conversion, pour vivre dès aujourd'hui le royaume de Dieu annoncé par Jésus et vécu en notre intériorité. »

D'accord.

Je comprends votre pensée et beaucoup ressentent ce désir d'éviter tout mélange entre les réflexions temporelles, scientifiques, et la vie de foi.

Ce qui me semble important c'est que le Christ nous rejoint pleinement dans notre humanité. Rien ne lui est étranger. Sa révélation éclaire toute réalité, mais il faut vivre avec une certaine tension insaisissable entre le spirituel et le terrestre.

Il est important de ne pas exclure de la foi nos réalités terrestres.

54. Un monde dans les douleurs de l'enfantement

Comment douterions-nous de l'harmonie entre les créations de Dieu à l'origine ?

Par contre, lorsque les humains se sont coupés de la communion d'amour avec Dieu, c'est toute la création qui s'est trouvée privée de sa maîtrise par les humains en communion avec Dieu et le développement de la création s'est retrouvé dans les douleurs de l'enfantement...

Dans les Évangiles, le Christ, le nouvel Adam, nous montre ce qui aurait pu être...

Les événements du jardin d'Eden peuvent être considérés comme le début de notre humanité actuelle marquée par le péché originel mais demeurant capable de partager la vie éternelle de Dieu par le Christ.

En s'écartant de la communion d'amour avec Dieu, c'est le cœur de leur propre vie qu'ils ont blessé mortellement. Ils n'ont pas seulement perdu la vie reçue du Créateur, mais, ensuite, ils n'ont pu transmettre à leur descendance, et donc à nous, qu'une existence blessée au cœur de sa réalité.

Il ne s'agit pas ici d'une « *punition* », mais d'un effet secondaire d'un fait : la vie est en Dieu, c'est en Lui qu'elle subsiste de toute éternité. La vie sans Dieu est une existence pleine d'illusions trompeuses. En réalité : un enfer !

Si Dieu avait pu « *par-donner* » le choix libre d'Adam et Ève, passer outre, en les gardant dans le jardin d'Eden, dans la communion avec lui, il l'aurait certainement fait, mais la rupture spirituelle avec Dieu, le péché contre l'Esprit, est le seul qui n'est pas pardonnable.

Il faut, de manière mystérieuse, l'Incarnation de Dieu lui-même, ainsi que sa mort et sa résurrection, pour trouver une issue de secours aux désordres et aux effets mortels de la rupture spirituelle d'Adam et Ève.

Nous ne sommes pas seulement souillés par le péché originel. L'atteinte est profonde.

Est-ce que nous le commençons ? Dans un sens, non si l'on considère le fait de la rupture qui s'est produit à un moment dans le passé au début de l'histoire : c'est Adam et Ève qui l'ont commis, transformant leur couple créé à l'image de Dieu en association de complices pour s'en écarter.

Mais, il est vrai que l'attitude fondamentale de nos premiers parents humains nous est transmise et, en ce sens, nous prolongeons hélas le péché originel.

À cet égard, Trebla considère que « *Adam et Ève ont été créés parfaits en ce qui concerne leur ADN. Ils n'avaient aucun problème génétique. Tout a changé au moment de leur chute. Dès ce moment fatal, le génome de tous les êtres vivants s'est détérioré progressivement.* »

Rien dans la Genèse ne relate une détérioration progressive des êtres vivants après le péché originel.

Une compréhension mot à mot peut ramener tout à du terrestre. Où est Dieu là-dedans ? Où est la réalité spirituelle, celle qui est au-delà de ce que notre petit cerveau peut saisir ?

L'homme est corporel et spirituel. L'Eden, le paradis dans lequel Jésus promet au bon larron d'entrer le jour même de sa mort sur la croix, c'est une réalité spirituelle.

Comment Trebla, qui cite si souvent l'Écriture, peut-il, en même temps affirmer que l'arbre de vie s'est « *corrompu* » et « *fossilisé* » !!! alors qu'il s'agit d'un arbre de l'Eden spirituel de Dieu, en citant les textes mêmes qui le contredisent lorsque l'Apocalypse confirme que l'arbre de vie subsiste toujours : « *Au vainqueur, je ferai manger de l'arbre de vie placé dans le paradis de Dieu* » (Ap. 2,7) et « *Heureux ceux qui lavent leurs robes; ils pourront disposer de l'arbre de Vie, et pénétrer dans la Cité, par les portes* » (Ap 22,14) ?

Prétendre que l'Arbre de vie au centre du jardin d'Eden est un arbre terrestre qui s'est corrompu après la chute se heurte au texte même de la Genèse qui nous dit qu'Adam et Ève en sont chassés. Si le jardin d'Eden au centre duquel se trouve l'arbre de vie avait été corrompu par la chute, il n'aurait pas été nécessaire d'en chasser Adam et Ève.

Après la chute, le récit confirme que l'arbre de vie garde toute sa vitalité puisque Dieu dit, à propos de l'homme qui s'est séparé de Lui par le péché « *Qu'il n'étende pas maintenant la main, ne cueille aussi de l'arbre de vie, n'en mange et ne vive pour toujours !* » (Gn 3, 22).

Soyons-en sûr, l'arbre de vie au centre du jardin d'Eden porte la vie même de Dieu et n'a pas disparu. Il est toujours dans l'Eden de Dieu.

Pierre Carhaix écrit : *« La supposition que je fais, mais elle n'est pas orthodoxe, c'est une idée personnelle, que l'on rencontre paraît-il chez certains écrivains comme Léon Bloy : d'abord Dieu crée l'homme à son image et le monde, nécessairement un monde parfait, paradisiaque, et les anges. Mais il leur offre aussi la liberté, qui les conduit à se détourner de lui : d'abord les anges, ensuite l'homme, enfin toute la création, sont successivement déchus par le péché originel, donnant naissance à ce monde dégradé et corrompu, marqué par le temps et la mort, que nous connaissons à partir du Big Bang théorique, qui ne serait pas le début de la création, mais celui de la déchéance du monde, due à la faute originelle. A la fin des temps, ce monde corrompu sera balayé, comme l'on roule un livre, pour que la création soit rétablie dans sa condition glorieuse, transfigurée, et qui concernera les anges et humains ayant librement choisi Dieu. C'est ce monde recréé qui sera la nouvelle terre, ou paradis. »*

Mais, pourquoi donc vouloir construire une théorie non orthodoxe qui considère le monde entier et notre corps comme des réalités déchues, alors que la création dans laquelle nous vivons est si belle, malgré les blessures et les drames qui jalonnent son histoire présente ?

Nulle part l'Écriture Sainte, ni l'enseignement officiel de l'Église n'annoncent un monde déchu, mais seulement un monde dans les douleurs de l'enfantement.

Tout a été créé et bien créé pour que les humains, créés à l'image de Dieu, gouvernent éternellement toute la création en communion d'amour avec leur Créateur.

Dans la réalité naturelle, les choses se renouvellent et se transforment sans cesse. Le principe de la reproduction existe dès le troisième jour de la Genèse. Et Dieu vit que cela était bon. Il n'y a pas de véritable mort lorsque la semence pourrit en terre pour donner une plante nouvelle, ni lorsque des feuilles tombent ou que des animaux cessent de respirer : ce qui compose leur chair retourne à la terre qui en fera resurgir des choses et des êtres nouveaux.

Mais, la clé du monde a été confiée aux humains. Tous les désordres et toutes les souffrances du monde présent ne sont que l'effet du péché originel qui a privé l'humain de la communion d'amour avec Dieu qu'il avait dans le jardin spirituel d'Eden. Une communion nécessaire pour développer et faire vivre le monde en harmonie avec son Créateur.

Ce n'est pas le monde, ni la nature, ni notre corps, qui sont déchus ou mauvais. C'est seulement l'humain qui en a perdu le contrôle.

Carhaix écrit : *« Juste une chose : l'humanité n'est plus exactement, aujourd'hui, "à l'image de Dieu", mais déchue, et je crois que l'Église catholique n'a jamais précisé si cette déchéance touchait à l'apparence physique. C'est une vieille question qui garde tout son mystère, et il est intéressant de rappeler la thèse d'Origène, certes rejetée par l'Église »*

Pourquoi vouloir relancer cette vieille hérésie ?

Prétendre que l'humanité aujourd'hui ne serait plus « à l'image de Dieu » signifierait que le Christ se serait incarné dans une humanité qui ne serait plus « à l'image de Dieu ». Cela me semble incompatible avec la foi chrétienne.

Carhaix écrit : *« Car en effet, nous portons sur notre corps une peau de bête, d'une certaine manière. L'Église a prudemment rejeté cette idée, mais à cette époque, on n'avait pas les connaissances actuelles, et je me demande si les dogmes ne pourraient pas être remaniés à la lumière de ces connaissances. »*

Prudemment ? Non, fermement !

Non, notre corps n'est pas une peau de bête. Attention de ne pas développer un grave mépris du corps qui a fait l'objet de gnosés dans le passé, alors que, précisément, au contraire des anges, Dieu nous a créé avec un corps. L'Incarnation de Dieu dans un corps est la preuve la plus évidente de sa valeur.

Nos connaissances actuelles ne changent rien à l'enseignement de l'Église. Non, nous ne sommes pas les produits déchus tombés dans un monde déchu. Notre corps n'est pas une prison dans lequel le péché originel nous aurait plongés.

La création est bonne. Si elle souffre des douleurs d'un enfantement qui dure encore, comme l'écrit Saint Paul, c'est seulement parce que l'humain qui devait la développer en harmonie avec son Créateur, s'en est séparé. Ce n'est pas le monde qui est devenu mauvais, c'est seulement l'humain qui n'est plus capable de le gouverner en communion avec Dieu avec les désordres, les souffrances et la mort que cela implique, hélas.

Carhaix écrit : *« Il ne me semble pas non plus que le corps humain, comme nous le voyons aujourd'hui, soit à l'image de Dieu, ni n'ai jamais rien lu qui aille dans ce sens... Comment nier que notre corps soit animal (et pourquoi vouloir y déceler un mépris du corps) ? Notre corps possède exactement les mêmes caractéristiques que celui des animaux. Nous appartenons même à l'un de leurs sous-groupes : celui des mammifères. Nous sommes des mammifères ! Les mammifères ne sont pas des animaux ? Dieu est un mammifère ? »*

Bien sûr, c'est l'humain, corps, esprit et âme indivisiblement qui est à l'image de Dieu. Pas son seul corps considéré séparément.

Carhaix écrit : *« Le Christ a pris notre condition humaine, il a endossé ce corps de mort : je ne crois pas être hors des clous en disant cela. Durant sa vie terrestre, le Christ partage la condition humaine, sauf le péché. Et il a connu la mort dans ce corps parce que ce corps était mortel, sinon il aurait survécu à la Croix. C'est dans le Credo. Le Christ est mort, puis il est ressuscité. Donc on peut dire, effectivement, qu'il s'est incarné dans l'humanité déchue, qui avait perdu son image divine. Il me semble que c'est ce que dit le Catéchisme »*

Ici, on est bien d'accord et le terme « *déchue* » me semble approprié dans ce sens là.

L'humanité est « *déchue* » de la position qu'elle avait, avant le péché originel, de pouvoir développer ce monde en communion avec Dieu.

Ullysse écrit : *« Depuis l'aube de l'humanité, depuis Adam et Ève, l'homme vit dans le péché. Ce qui semble vouloir dire que la création a sombré dès le commencement. Ainsi, l'homme est-il une création déchue ? Le mal ne règne-t-il pas en maître depuis la Genèse ? »*

Oui, l'homme est, en effet, une création « *déchue* ». Il ne vit pas de la vie bien supérieure qui lui a été donnée, mais d'une vie diminuée par un fait qui s'est produit « *au commencement de l'histoire de l'homme* », comme nous le dit le Catéchisme (C.E.C., n° 390), mais non au commencement de l'histoire de la création, ni au commencement de l'histoire de l'univers.

La création du monde n'a pas sombré dès son commencement.

Ce n'est pas le monde lui-même ou la nature créée elle-même, dont toute la beauté montre la création bonne par Dieu, qui sont changés. Mais le monde, dont l'humain aurait pu assurer la jonction harmonieuse avec Dieu, subit tous les désordres qui résultent du fait que l'humain, pécheur, n'y tient pas son rôle.

Tous les miracles du Christ nous montrent ce que devrait être la puissance de l'homme dans la création.

Mais, hélas, c'est la création toute entière qui souffre par l'incapacité de l'homme pécheur d'y tenir son rôle.

Qui peut savoir quelle transformation et quel développement auraient pu être réalisés par l'humain sans le péché originel ? Il est certain que le monde devait être transformé par l'homme et qu'il n'a pas été confié à l'homme comme un produit fini et figé.

Il est évident qu'aujourd'hui, nous pouvons constater la corruption partout dans la nature autant que dans notre propre corps, mais cela ne signifie pas nécessairement que la nature, y compris notre corps, ait changé ou ait été déchu. Le péché originel a déchu notre personne. C'est nous qui sommes déchus, pécheurs et perdus loin de Dieu. C'est nous que le Christ vient sauver dans notre situation blessée par le péché.

La différence est considérable entre un monde dont les lois naturelles seraient mauvaises depuis le Big Bang comme certains l'affirment et un monde seulement désordonné parce que l'humain en a perdu la maîtrise qu'il devait assurer. Dans le premier cas, les lois naturelles, la nature et notre corps auraient été rendus mauvais et une telle conviction peut affecter notre affection, notre respect et notre admiration pour la création, pour la nature, y compris notre corps, alors que, dans le deuxième cas, la nature et notre corps dans le monde présent sont bien ceux créés par Dieu et s'ils nous font si souvent souffrir, ce n'est pas à cause de Dieu mais uniquement à cause du péché de l'homme qui n'en a plus le contrôle.

Si nous reconnaissons que le péché originel n'a pas directement changé la nature mais que la nature subit seulement les désordres causés par l'absence de sa gouvernance par l'homme en harmonie avec Dieu, alors nous pouvons comprendre que la nature et le corps dans lesquels nous vivons sont bien l'œuvre de Dieu et que les lois naturelles sont bonnes, mais que la corruption que nous constatons dans le monde comme dans notre corps ne sont que des désordres causés par le péché des hommes.

Le monde n'a pas changé lorsqu'Adam et Ève ont été chassés de l'Eden de Dieu, mais ce monde s'est dégradé à partir de ce moment car il n'est plus gouverné comme il devrait l'être.

Vous me direz que, dans les deux cas, nous reconnaissons tous que le monde est désordonné et cause de souffrances, de même que notre corps. Mais, rien dans l'enseignement de l'Église ne permet d'affirmer que les lois naturelles que nous pouvons observer (et notamment les lois de la reproduction d'êtres précaires) sont elles-mêmes marquées par le péché. Le péché ou le mal n'est pas dans la nature, il est seulement en nous.

La nature est et reste bonne. C'est la nature créée par Dieu. Notre corps est bien une réalité essentielle de notre être qui a toute sa valeur.

Et, lorsque le Christ se fait homme sans le péché, il nous montre, par ses miracles et sa résurrection, qu'en communion avec Dieu, tout reste possible car ce monde n'est pas régi que par les lois naturelles.

Mais, la nature toute entière souffre et est soumise à la mort parce que l'homme a trahi sa mission de la gouverner en communion avec Dieu. Et cet homme est hélas bel et bien déchu. Mais c'est sa personne même qui est déchu et qui doit être sauvée. La nature n'en est qu'une victime indirecte.

Les épines et les chardons ne sont pas moins bons que les guêpes ou les lions. La chute n'a créé ni les uns, ni les autres.

De même, les tremblements de la terre, les explosions volcaniques, les raz de marée ou le Big Bang ne sont pas moins bons que tous les autres mouvements dans la nature. Ces événements font partie de la création bonne de Dieu. C'est l'homme qui a rendu catastrophiques beaucoup de faits naturels qui se produisent désormais de manière désordonnée et non maîtrisée.

L'Eden étant la réalité spirituelle de Dieu, il n'est en rien modifié par les événements de la nature.

C'est « *pour nous* », qui sommes éloignés de Dieu par le péché, que la terre produit des épines et des chardons par l'effet du péché et que nous devons désormais souffrir pour en tirer notre subsistance.

C'est l'absence de contrôle de la création qui a pour effet que les événements naturels deviennent des causes de souffrance et de mort pour l'homme.

Nul ne mesure l'effet négatif dans toute la création de la disparition de l'harmonie que l'homme devait y mettre, ni, en sens inverse, l'évolution positive que cette harmonie aurait permise.

Les événements de la nature ne sont, en eux-mêmes ni idylliques, ni mauvais. Ils ne deviennent négatifs que par la disparition de l'harmonie que l'homme aurait dû y mettre.

Comme le dit Pierre Carhaix, « *Adam a refusé, préférant tourner la nature vers son seul profit, et le résultat est ce monde marqué par la mort* ». En effet.

Eh oui, le sol est maudit, mais non pas en lui-même mais par le mal que l'homme lui cause en le privant de l'harmonie avec Dieu.

Ce sol maudit, de même que les épines, les chardons ou toute autre créature terrestre, cela se trouve dans la création où l'homme vit après avoir été chassé de l'Eden.

Cette expulsion n'est pas une délocalisation physique, mais un éloignement de la réalité spirituelle vivante de Dieu. Ne cherchons pas un endroit physique sur la terre que des anges rendraient inaccessible. L'Eden, c'est la réalité spirituelle de Dieu, le royaume des Cieux.

Il est toujours tout proche comme Jésus l'annonce dans l'Évangile.

Cmoi écrit : « *« nous avons été expulsés du jardin d'Eden » : donc nous n'y sommes plus, donc notre environnement n'est plus le même, et nous ne savons pas si les animaux qui nous entourent sont les mêmes que ceux qu'il y avait dans ce jardin puisqu'ils ne sont pas mentionnés : Dieu les en a-t-il chassés avec nous ? Il semblerait même que nous ayons été remis à l'endroit où nous avons été créés, lequel est différent de l'Eden... »*

Ce qui a été changé, c'est l'environnement spirituel (le jardin dans l'Eden de Dieu) où nous pouvions tout vivre, y compris avec toute la nature terrestre et avec les animaux, en communion avec Dieu.

Nous en étions les maîtres et tout nous était soumis, y compris les phénomènes naturels et la mort physique.

Les animaux n'ont pas été expulsés, mais ils ont perdu, de même que toute la nature, le contrôle et le développement dans l'harmonie que l'humain aurait pu y apporter en communion d'amour avec Dieu.

Cmoi écrit : « *Suite au péché originel, Dieu a maudit le sol à cause de l'homme. Donc il s'est introduit un dérèglement dans la nature – aucun animal ne nous était nuisible avant. On peut en voir l'origine en Dieu* »

Dieu n'a pas maudit le sol, la nature. Il a seulement dû constater que le sol (toute la nature physique) était maudit par le péché originel de l'humain qui en avait perdu le contrôle.

Cmoi écrit : « *En ce qui concerne cette malédiction, ce n'est évidemment pas un acte de vengeance, mais d'incompatibilité de sa nature avec le péché. Et sa venue sur terre nous a donné par la foi le moyen de recouvrer ce que nous avons perdu, et par le plus beau des moyens : l'amour. Et qui lui a valu la dénomination de Sauveur.* »

Merci pour ces réflexions fort justes.

Cmoi écrit : *« cela ne change rien à la différence qu'il y a entre le sens d'un état constaté changé et celui d'une action divine (lequel changement d'état serait de toute manière le fruit d'une intention/action divine préalable : cela seulement en adoucirait/atténuerait le sens). »*

Il me semble qu'il est très différent de croire que toute la nature (le sol) a été changée à cause du péché par une volonté divine ce qui peut créer une profonde dévalorisation de la nature et du corps qui en fait partie plutôt que de considérer que Dieu n'a rien changé à la nature à cause du péché originel mais que celle-ci est maudite par le seul effet du péché originel qui a privé la nature de l'humain qui devait en être le gouverneur en harmonie avec sa source divine. Dieu a constaté avec désolation que la terre était maudite. Il n'a pas puni la terre par une malédiction.

Cmoi écrit : *« pensez-vous que les règnes minéral et végétal, animal, soient les mêmes aujourd'hui que dans l'Eden ? Autrement dit que le péché originel ne les a pas transformés, que la création était finie au moment du péché originel ? Ce qui veut dire que toute espèce nouvelle ne serait que le croisement de celles antérieures (sans parler des extinctions)... ! »*

Oui, dans le sens de ce que vous indiquez car il y a une suite.

Le péché originel n'a rien transformé par lui-même, mais l'humain a cessé de gouverner le monde en communion avec Dieu de sorte que le monde entier en subit des désordres et reste dans les douleurs de son enfantement qui dure encore.

Cmoi écrit : *« je ne vois rien qui prétende à ce changement dans la bible. Nous avons été expulsés d'un lieu qui a pu être resté intact. »*

Le changement, c'est le fait, dans le récit biblique, d'être expulsés d'un jardin dans l'Eden, gardé par des chérubins, ce qui me semble confirmer son caractère spirituel. Je ne pense pas que cette expulsion les ait éloignés d'un « lieu » physique qui est resté intact.

Nous en étions les maîtres et tout nous était soumis, y compris les phénomènes naturels et la mort physique.

Les animaux n'ont pas été expulsés, mais ils ont perdu, de même que toute la nature, le contrôle et le développement dans l'harmonie que l'humain aurait pu y apporter en communion d'amour avec Dieu.

Cmoi écrit : *« Et c'est effectivement une interprétation possible de ce verset (3 : 17), certes plus « confortable ». Mais le « confort » n'est pas un critère d'exactitude, et toutes les traductions que je possède (il faudrait reprendre le texte hébreu originel) donnent au temps du verbe « être » utilisé un sens qui est plutôt le mien : « maudit soit » et non « maudit est ».*

Je préfère aussi votre traduction car « maudit soit » indique mieux que cela ne concerne pas que le présent mais aussi le futur.

Le confort n'a évidemment aucune pertinence ici, mais le sens profond du texte est en cause.

Cmoi écrit : *« Concernant la nature de la malédiction divine, je pense pour ma part qu'elle ne porte pas tant sur l'objet qu'elle désigne et auquel on peut en effet associer le corps humain, que sur l'usage qu'en fera celui à qui Dieu parle et comment il entrera en rapport avec (Dieu comme la nature), ce qui lui posera des difficultés nouvelles qui lui étaient jusqu'alors épargnées. Il y a eu un dérèglement visant la source du péché et pour son amendement, ce pour quoi et envers quoi la foi intervient (j'y tiens !) pour combler le manque et permettre une restauration. »*

Cela me semble très juste.

ChristianK écrit : « *La providence touche tous les événements causés par les lois de la nature qui sont nécessairement sous causalité divine, les événements positifs ou négatifs. Les volcans sont donc une part du plan général.*

Pour transfigurer ces maux il faut faire comme la tradition et Bossuet: sous un angle ils sont des biens car justes châtiments divins (donc Dieu punit en ce monde), soit médicaux pour les pénitents, soit vindicatifs pour les impénitents, soit des épreuves pour les justes (job). Si Dieu ne punit pas, on va arriver à des absurdités qui peuvent être dangereuses pour la foi car il est incontestable que Dieu est cause des lois de la nature, lesquelles sont causes des maux en bonne partie et on va être poussés à la conclusion que Dieu est méchant. Or il ne l'est pas s'il punit à raison.

Tout est sous motion providentielle sauf le péché. Je peux faire une recherche au Denzinger mais je suis à peu près sûr que c'est dogmatique. D'où l'idée toute naturelle que la providence punit. D'ailleurs pas besoin de st Thomas pour savoir que Dieu est cause des lois de la nature, ça me semble unanime... j'ai l'impression de répéter des banalités répétées pendant des siècles »

Vous présentez en effet diverses réflexions sur la causalité divine mais il me semble nécessaire de ne pas oublier que le péché originel a causé une rupture qui brise toutes les adaptations par les humains qui auraient été possibles en communion avec Dieu.

À cet égard, il ne me semble pas juste de dire que Dieu « veut » que des phénomènes se produisent avec leur lot de souffrances car ces souffrances ne se produisent que parce que l'humain ne tient pas, dans la création, le rôle qui lui avait été confié.

À cet égard, Dieu veille mystérieusement à la nécessaire liberté de l'humain sans laquelle sa participation à la vie d'amour de Dieu n'est pas possible, mais Il vient sans cesse à son secours autant que possible.

Bien sûr que sa puissance pourrait détourner tout mal, toute souffrance, toute mort, mais Dieu seul sait tout ce qui est nécessaire pour notre vie d'amour qui n'est pas celle de robots mais d'êtres libres.

Dieu nous aime et nous aime vivants. De la vraie vie. Celle qui, au cœur de tant de souffrances, l'empêche d'agir autrement qu'il ne le fait.

Cmoi écrit : « *la mort ... la souffrance ... sont bien des conséquences de ce premier péché, tel que l'expose la Genèse et tels qu'ils sont en tout cas aujourd'hui.* »

Oui, en effet.

Cmoi écrit : « *Tout ceci s'appuie sur l'idée centrale que le péché originel se transmet par hérédité à toute la race humaine (oublions le cas exceptionnel de Marie), puisque chaque être humain est un descendant du premier homme après qu'il ait péché.* »

Oui.

Cmoi écrit : « *La réponse la plus courte et la plus simple serait de vous renvoyer aux 2 versets de l'écriture concernés (3 : 23- 24) qui parlent bien d'expulsion et que l'homme a été « chassé », mais je devine que vous me direz qu'il ne faut pas l'entendre au sens physique... il n'y aurait pas eu de déplacement ni de changement de lieu pour eux, mais comme vous ne le définissiez (il me semble) que comme une réalité spirituelle, forcément il y en a eu dans cette réalité (sans quoi il n'y aurait pas eu de péché)* »

Oui, mais je n'exclus pas qu'il y ait eu peut-être une réalité physique simultanée, mais l'essentiel ici est spirituel.

Cmoi écrit : « *Vous illustrez ici à merveille ce que je viens d'écrire ci-dessus. Vous rendez-vous compte de ce que vous écrivez ? Vous « n'excluez pas » qu'il y ait eu « peut-être » ! Et quoi ? : une réalité physique « simultanée » ! De là à vous en fiche, il n'y a qu'un pas vite franchi et que vous semblez bien franchir... Vouliez-vous seulement dire que cette expulsion est purement spirituelle ? »*

Je ne m'en fiche pas du tout et j'exprime seulement ici une incertitude et même une hésitation sur une opinion incertaine ou une probabilité à cet égard.

De mon point de vue, il s'agit ici de savoir si Adam et Ève ont ou non été expulsés, après le péché originel, d'un endroit physique de notre planète où ils se trouvaient au moment du péché originel vers un autre endroit physique de cette même planète.

Personnellement, je n'ai pas de réponse certaine ou probable à proposer à cause du caractère imagé du récit, mais je suis intéressé de connaître l'avis de ceux qui ont une conviction sur ce point et ma pensée ne demande qu'à progresser.

9) Le mal dans le monde

55. D'où ça vient le mal ?

Seba écrit : « *Est-ce que Dieu est à la fois bon et mauvais ? ou est-ce que c'est séparé : tout ce qui est bon est pour le compte de Dieu et tout ce qui est mauvais de la faute de Satan ?*

Dans l'ancien testament on a l'impression que c'est Dieu qui fait la pluie et le beau temps en tuant des fidèles qui ne suivent pas ses principes ou parce qu'il est contrarié pour x ou y raison, par exemple pour le déluge de noé, la peste du temps de David ou la période avec Moïse et la punition contre ceux qui aimaient d'autres dieux ou des idoles.

Enfin c'est assez troublant ce genre de passage et nous fait poser la question sur la nature de Dieu dans l'ancien testament. »

Dieu n'est-il pas obligé d'utiliser notre langage pour que nous puissions un peu comprendre ?

Mais, ne tombons pas dans la caricature des limites de notre compréhension terrestre.

Dieu est Dieu. Le monde est créé par Dieu, selon Dieu, en harmonie avec Dieu. L'homme a été créé pour développer le monde librement avec toutes les grâces de Dieu pour avancer de manière heureuse et faire advenir un monde que nous ne pouvons guère imaginer.

Il me semble important de ne pas imaginer qu'il y a d'abord le bien et le mal. Il y a d'abord Dieu, sa vie, son amour, son action. Lorsqu'il crée, tout est bien. Tout est en harmonie avec Dieu.

Mais, n'est-il pas clair que ce qui est en harmonie avec Dieu cesse de fonctionner correctement si cette harmonie est rompue ?

Dieu ne crée ni le mal, ni les effets négatifs du choix libre de l'homme de s'écarter de cette harmonie, de la communion de vie et d'amour en dehors de laquelle le monde vit « *mal* », la souffrance surgit et la mort détruit.

Dieu est le même, dans l'Ancien Testament comme dans le Nouveau.

Ce qui change, c'est la découverte progressive de Dieu qui se révèle à l'homme.

La puissance de la mort ne vient pas de Dieu, mais de l'éloignement de l'homme.

Que la mort survienne par un déluge collectif ou par un cancer ou la vieillesse, c'est hélas toujours la mort.

Dieu ne crée pas les désordres qui tuent parce que l'homme ne tient pas son rôle en harmonie avec Lui.

Dieu lui-même subit les effets de la liberté qu'il a voulu donner à l'homme pour qu'il puisse partager sa vie, son amour.

Aujourd'hui encore, ses actes et ses miracles respectent mystérieusement cette liberté et n'interviennent qu'avec une délicatesse profonde.

Levergero écrit : « *Oui, effectivement dans l'ancien testament Dieu est violent et se reproche d'avoir créé l'homme sur la terre du fait de sa cruauté et déclare que celui-ci redeviendra poussière, qu'il se nourrira à la sueur de son front et que la femme souffrira en accouchant, notamment...Il le chasse lui et Ève du paradis terrestre, du jardin de l'Eden du fait de leur péché... (la Genèse) ».*

Le déluge et les autres actes violents de la Genèse ne sont pas des actes arbitraires même si la Genèse utilise des termes imagés se référant à de la colère que les hommes connaissent bien.

La foi nous invite à croire qu'en tout, Dieu agit toujours au maximum pour notre bien, notre vie. Il nous aime

Levergero écrit : « *Par contre, dans le nouveau testament Il n'est qu'amour et pardon pour les hommes... Difficile à comprendre puisque le second est la suite du premier... »*

Lorsque Jésus chasse les marchands du temple, critique les pharisiens, ou évoque le jugement dernier, ce n'est tout de même pas du rose bonbon...

Dieu est bien toujours le même, même si sa parole s'exprime de manières diverses pour nous révéler toujours davantage l'étendue de son amour

Hélas, pour beaucoup de chrétiens d'aujourd'hui, il n'y a pas eu de péché originel tout simplement parce qu'il n'y a pas eu un premier couple pécheur dans l'histoire réelle. Darwin a emporté les convictions d'un grand nombre. La création n'est plus qu'un concept abstrait : Dieu nous a créés dans la nuit des temps et le péché originel n'est plus qu'une réalité symbolique hors du temps et de l'espace.

Et pourtant, Darwin a eu bien raison de nous éclairer sur notre histoire concrète et de nous confronter à la réalité, même s'il reste beaucoup de zones d'ombre et d'erreurs que la science continue à dissiper.

Que répondre à un athée ou à un croyant qui pose la question de Dieu face à toute grande souffrance qui survient dans l'histoire ?

La question n'a rien de stupide, ni de provocatrice. C'est une vraie question sincère que beaucoup de croyants tentent sans cesse d'éviter par des abstractions, mais que le Christ incarné nous invite à regarder avec droiture.

Première chose à rappeler à l'athée comme aux croyants : Nous avons tous un cerveau de quelques centimètres cubes dans notre boîte crânienne. N'est-il pas évident, pour tout homme sincère, que notre cerveau, avec ses règles physiologiques et chimiques, nous donne une connaissance de réalités qu'il peut percevoir dans les limites de ses capacités, mais qu'il est incapable d'aller au-delà de ses propres limites ? Qui peut sérieusement prétendre qu'au-delà de ce que notre cerveau peut connaître, il n'y a rien ? Qui peut prétendre que notre outil extrêmement limité de connaissance (notre cerveau à chacun est moins qu'une poussière infiniment petite dans l'univers) connaît « tout » ?

Première conclusion que tout athée peut venir réfléchir avec tout croyant : la réalité est plus étendue que notre connaissance.

Affirmer que Dieu n'existe pas est une impossibilité, même pour un athée. Ni l'athée, ni le croyant, ne peut affirmer quoi que ce soit avec son cerveau au-delà de la réalité que ce cerveau peut raisonner et connaître. Tout ce qu'il peut penser ou dire, il le pense ou le dit avec son cerveau et dans les limites de ce cerveau.

Avec un cerveau humain, il n'y a que deux possibilités : être agnostique (je ne sais pas) ou croyant (je crois que Dieu est ou je crois qu'il n'est pas). L'athée est un croyant qui croit à une absence de Dieu. Le vrai incroyant est agnostique.

Deuxième chose à faire méditer : La foi chrétienne ne nous fait pas partir d'une histoire depuis nos origines, mais d'une personne humaine bien concrète : Jésus, fils d'une certaine Marie, ayant grandi il y a deux mille ans, à Nazareth en Palestine.

Ici, le croyant peut raconter un ensemble de faits extraordinaires qui échappent à toute explication scientifique : un enfant né d'une vierge sans père biologique, des actes modifiant le cours normal des règles naturelles connues (de l'eau transformée en vin, des aveugles qui retrouvent la vue, des malades et des handicapés qui guérissent soudainement, des morts qui recommencent à vivre, des pains qui se multiplient, une marche sur l'eau, une tempête qui s'arrête sur un ordre, une pièce de monnaie trouvée dans la bouche d'un poisson, ...etc.), puis, plus fort encore, un franchissement de la mort physique après une mise à mort sur une croix.

Bien sûr, l'incroyant va trouver tout cela non crédible.

Pour le croyant, tout est possible à Dieu, mais il n'a pas de preuve simple et évidente à présenter.

Il faut revenir ici à la première réflexion qui précède : entre la réalité que notre cerveau (notre science) peut observer et la réalité qui échappe à ses observations, des liens sont possibles. Qui peut prétendre qu'il n'y a pas d'interférences entre la réalité que nous pouvons connaître et la réalité que nous ne pouvons pas connaître ? Quel cerveau peut prétendre exclure toute possibilité d'exception aux règles naturelles qu'il connaît ?

Il faut surtout revenir au début de la seconde réflexion. La foi chrétienne ne présente pas une connaissance, mais une personne : Jésus de Nazareth.

Les récits de sa vie nous montrent de multiples signes d'une domination et d'une maîtrise des règles normales de la nature : elles ne sont pas absolues et Jésus présente en lui un pouvoir supérieur.

Troisième réflexion : Jésus nous indique que ce pouvoir n'est pas seulement une réalité autre avec laquelle il peut agir de manière extraordinaire, au-delà des réalités que notre science peut connaître, mais que ce pouvoir vient de quelqu'un.

Il nous révèle que Dieu est présent au-delà de la réalité que notre cerveau peut connaître et qu'il peut agir dans notre réalité.

Ici, l'incroyant s'arrête, mais notre cerveau comme le sien peut encore comprendre l'explication de la foi chrétienne, même s'il la rejette.

Dieu a fait notre cerveau et la réalité que notre cerveau peut connaître.

Il a aussi fait davantage. Il a créé des semblables avec lesquels Dieu peut nouer une relation et partager sa vie.

Toute la puissance extraordinaire montrée par Jésus, qui s'est montré plus fort que toute maladie, toute souffrance et toute mort, Dieu l'a donnée à ces semblables qu'il a créés.

Jésus n'est pas un homme extraordinaire. C'est un humain en tout semblable à nous.

Mais, avec une particularité : il a vécu en parfaite entente avec Dieu.

Comment est-ce possible ? Simplement, parce qu'il n'était pas limité comme nous par notre réalité que notre cerveau peut comprendre. Il venait directement de Dieu, de l'éternité divine. C'est Dieu lui-même, vivant de toute éternité bien au-delà des réalités du temps et de l'espace que notre cerveau peut saisir, qui est venu parmi nous, qui s'est fait Lui-même un être humain semblable à nous.

Ici encore, l'athée ne peut pas suivre. Mais, il peut encore avancer dans la compréhension de la réponse chrétienne.

Dans l'histoire de ce monde, avant de venir lui-même dans notre réalité, Dieu a créé un couple formé par un homme et une femme en tout semblables à Jésus, avec un même pouvoir sur toute la nature et, notamment, sur toute souffrance et sur la mort.

Mais, et c'est un immense « *Mais* », toute cette réalité naturelle dans laquelle nous vivons, provient de Dieu et est dans une réalité plus vaste avec des liens que nous ne pouvons imaginer parce que notre cerveau nous ramène toujours à la seule réalité limitée que nous pouvons connaître avec ce cerveau.

Il n'y a qu'en Dieu et avec Dieu que cette réalité concrète que notre cerveau connaît peut être maîtrisée et que cette réalité concrète peut vivre de manière harmonieuse et heureuse, parce que cette réalité n'existe, jusque dans ses lois les plus profondes, que dans la réalité plus vaste de Dieu.

Le couple créé il y a quelques milliers d'années à l'image de Dieu a brisé son entente avec Dieu et blessé le cœur de sa propre vie.

Nous avons tous hérité de leur capacité de vivre avec Dieu éternellement et de maîtriser le monde en parfaite entente avec Dieu, mais la rupture qui s'est produite, le péché originel, a blessé la vie que nous avons reçue et le contrôle de toute la réalité qui nous entoure.

Nous voici devant la réponse dérangeante mais simple de la foi devant toute souffrance, toute catastrophe, toute mort.

Ce n'est pas le monde qui est mauvais, ni les événements douloureux qui se produisent dans l'histoire. C'est nous. Simplement nous. Le péché originel qui blesse la vie que nous avons reçue nous empêche de dominer ce monde de sorte qu'il n'y ait ni souffrance, ni mort.

Il n'y a qu'un seul chemin pour rétablir cette situation, c'est celui de Jésus de Nazareth. Il restaure l'homme créé dans la communion de Dieu, il restaure son pouvoir originel sur la création et le délivre de toute mort.

Et ce chemin nouveau est un chemin d'amour, de communion. Il n'y en a pas d'autre.

Et l'amour ne peut exister que dans la liberté. Y compris la liberté de rejeter cet amour.

Soyez certains que si Dieu pouvait venir guérir directement toute souffrance sans toucher à notre capacité d'aimer, à la liberté qu'elle implique, à la vie qui en dépend, Il le ferait toujours et immédiatement.

Notre point de vue ne voit les souffrances du monde présent qu'avec les limites de notre cerveau. Il nous est quasi impossible de comprendre comment un péché originel, qui subsiste dans le cœur de chaque humain, peut causer tant de mal.

Il n'y a cependant pas d'autre cause que notre péché originel, pas d'autre guérison que celle que nous propose le Christ.

Nous faisons partie d'une réalité plus vaste que celle de notre monde. Sans un lien correct avec toute cette réalité dans laquelle Dieu est, rien ne vit correctement.

Ce lien n'existe pas automatiquement dans la réalité de la nature.

Un humain, aussi intelligent et sensible qu'il puisse être, même avec les plus grandes capacités philosophiques ou artistiques que lui permet son cerveau qui s'est développé au fil de milliards d'années, n'a aucun moyen terrestre de dépasser les limites de la nature physique dont il fait partie.

Quand donc les nombreux croyants d'aujourd'hui qui ne parviennent plus à imaginer une existence réelle d'Adam et Eve dans l'histoire, redécouvriront-ils ce qu'a été l'extraordinaire création à l'image de Dieu qui s'est produite il y a quelques milliers d'années ?

Depuis longtemps, dans la préhistoire, existent des liens affectifs, des structures sociales, des chefs, des connaissances. Les êtres existant pouvaient déjà percevoir des réalités abstraites, mais tant qu'il n'y avait que des êtres naturels vivant dans les limites de la nature, cette nature ne leur donnait pas encore par elle-même une vie à l'image de celle de Dieu, une vie éternelle.

Comme toute autre réalité de notre nature, toute existence y est précaire et est sans cesse remplacée par d'autres. Dans la nature physique, la vie humaine n'a pas d'autre durée que celle des animaux ou des plantes.

Mais, un jour, à un moment de notre histoire concrète, la nature est parvenue là où Dieu l'a menée. Un moment où Dieu a créé un être nouveau à son image pour diriger cette nature en parfaite entente avec Lui.

On a cru longtemps que cet être nouveau a été créé soudainement en un instant. Mais, en fait, ni la Bible, ni la foi de l'Église ne l'affirment. L'instantanéité n'est pas un élément essentiel de la foi. Elle n'est qu'une pensée humaine accessoire.

Aujourd'hui, nous pouvons croire, à la lumière des connaissances modernes, que le corps de ces êtres nouveaux créés à l'image de Dieu a été façonné par des générations successives pendant des milliards d'années. Tous ces êtres précaires, qui se sont succédés dans la nature pour façonner notre corps actuel jusqu'à la création des premiers êtres humains à l'image de Dieu, n'avaient pas plus de durée que les animaux ou les plantes.

Entre la poussière des éléments de la terre et notre corps actuel, nous pouvons désormais imaginer plus aisément une longue histoire qu'un acte instantané. Nous pouvons nous entendre avec les athées sur cette connaissance.

Mais, Dieu est intervenu deux fois pour y mettre du divin.

Une première fois, pour faire, avec un corps de l'espèce des homos sapiens, un homme et une femme à son image, capables de partager éternellement sa vie et de développer le monde en harmonie avec Lui. Parmi les homos sapiens, il a créé des homos *capax Dei*, des âmes immortelles.

Une seconde fois, après une rupture de cette vie nouvelle par le premier couple qui l'avait reçue et dont nous provenons tous, pour se faire Lui-même un homo sapiens afin de restaurer pour toute l'humanité la vie brisée, de la délivrer de toute souffrance et de la mort.

Alors, devant chaque drame sur cette terre qui nous fait pleurer, pensons que si Dieu ne l'a pas empêché, c'est uniquement parce que nous l'avons empêché. Pensons que cette souffrance n'existe qu'à cause notre péché originel. Pensons que si Dieu avait pu l'empêcher sans nous causer un mal plus grand encore que nous ne comprenons pas, il l'aurait certainement fait. Pensons que, sans notre péché originel qui nous sépare de Dieu, nous aurions nous-mêmes pu l'empêcher et développer ce monde en harmonie avec notre Créateur dans une vie d'amour à l'abri de toute souffrance.

Ce monde est dans les douleurs d'un enfantement qui dure encore, mais le Christ est notre espérance.

Trinité écrit : *« Il me semble cependant que le mal existait avant la création de l'homme, les anges révoltés et déchus en sont l'exemple évident. La chute de l'homme dans le cadre du péché originel, après la proposition de "la pomme" par celui qui incarne le mal, en est la confirmation. »*

Merci pour cette observation pertinente sur un point difficile.

Je n'ai évoqué l'origine du mal que par rapport à l'humain et à la création du monde, mais vous avez raison de penser à l'attitude des anges.

J'ignore la réponse à cette question à laquelle je ne vois aucune réponse dans le récit de la Genèse.

Le Serpent qui représente la plus intelligente des créatures serait-il à l'origine du mal avant la création d'Adam et Ève ? Y aurait-il un péché originel de certains anges avant le péché originel des humains ? Ou, au contraire, ce péché originel aurait-il été commis par le Serpent, Ève et Adam au même moment ?

À réfléchir !

Dieu n'a pas créé le mal. Il n'a pas non plus créé des anges ou des humains mauvais. Toute la création est très bonne.

Bien qu'il n'y ait aucune certitude à ce sujet, je pense volontiers que la chute du premier des anges s'est produite lors de la création de l'humain à l'image et à la ressemblance de Dieu, pour la même cause : l'attrait pour une connaissance personnelle du bien et du mal.

Le récit du Serpent, que la tradition assimile au premier des anges, nous montre qu'Adam et Ève partagent avec lui la même faute.

Cinci se demande pourquoi *« un être supérieur si magnifique aurait pu déchoir, choisir de repousser la volonté divine »* et propose l'explication suivante : *« Personnellement, après plusieurs réflexions, la seule explication que je puisse trouver et conforme à la pensée chrétienne : c'est que Dieu a créé des êtres intelligents afin de participer de sa gloire ou de sa félicité. Seulement, pour accéder à cette gloire divine, il en réclame bel et bien un sacrifice de soi, une sorte de mort à soi-même. C'est la condition de l'amour. Il ne s'agit pas là d'une fantaisie ou d'un caprice. C'est la dynamique divine qui est ainsi faite.*

L'orgueil n'est en contraste qu'une crainte de la mort (perte, privation, etc.). Le mal apparaît en conséquence d'une panique qui saisit la créature en face de la perspective de devoir s'effacer au profit d'un autre...

La raison de la révolte tient à ce refus de devoir mourir à soi-même. C'est le refus à l'idée de ne plus pouvoir se conserver soi-même, ne plus pouvoir être soi-même, la crainte d'être aliéné, de ne plus pouvoir se reconnaître, etc. ».

Comment concilier une telle approche avec l'amour et avec la création d'un être libre pour aimer, d'un être créé « à l'image et à la ressemblance de Dieu » ?

Il ne faudrait pas en arriver à penser que l'amour c'est l'anéantissement de l'être créé, que, pour être sauvé, il faudrait se nier soi-même et s'auto-détruire.

N'oublions pas que, dans l'Évangile, le Christ ne nous demande pas d'aimer les autres « *plus que* » soi-même ou « *avant* » soi-même, mais « *comme* » soi-même. Dans la communion éternelle de Dieu, le Fils n'est pas moins que le Père ou que l'Esprit Saint. Il y a une parfaite égalité dans la communion d'amour en Dieu. Personne n'y disparaît pour laisser tout à un autre.

Nous sommes créés pour vivre ainsi éternellement et pas pour nous détruire pour un autre, pas même pour Dieu. Ce que Dieu nous offre, c'est une communion d'amour dans laquelle nous pouvons demeurer sans nous détruire.

Donc, l'expression « *mort à soi-même* » me semble devoir être précisée pour ne pas être comprise de manière fausse par rapport à l'amour que Dieu nous porte. Aujourd'hui encore, il ne veut pas la mort du pécheur, mais sa vie.

Ce qui doit mourir, c'est le désir de faire de soi-même une idole, la valeur prépondérante, le principal. Ce qui doit mourir c'est le « *moi d'abord* ».

Ce n'est pas en soi-même que se trouve la source de la vie. Sans cesse, dans nos idées, dans nos projets comme dans nos actes, nous devons choisir ce qui est pour nous le préférable (le bon) ou le moins préférable (le mauvais, y compris tout ce qui est jugé moins bon).

Et, à cet égard, c'est le choix originel qui reste au cœur de tout humain. Mettre en soi-même la connaissance du bon et du mauvais pour tout choix ou préférer déterminer cette connaissance en communion d'amour avec Dieu, avec un autre que soi. De ce point de vue, il s'agit bien de mourir à soi-même en tant qu'idole pour préférer la vie qui détermine toute connaissance dans une communion d'amour.

Le récit imagé de la Genèse en donne une image très réaliste. Pour Adam et Ève, il fallait choisir entre une connaissance qui restait en dehors d'eux (le fruit sur l'arbre) ou une connaissance déplacée en eux-mêmes (en mangeant le fruit, ce qui mettait la connaissance en eux et non plus en dehors d'eux). Ils pouvaient voir et toucher le fruit de l'arbre de la connaissance, mais ils étaient voués à la mort s'ils s'en emparaient pour le manger de manière à mettre cette connaissance en eux.

En ce sens, il faut mourir à soi-même mais n'est-il pas normal et heureux de refuser « *l'idée de ne plus pouvoir se conserver soi-même, ne plus pouvoir être soi-même, la crainte d'être aliéné, de ne plus pouvoir se reconnaître, etc.* » ?

Peut-on vraiment parler d'amour si on ne peut plus se « *conserver soi-même* », si on ne peut plus « *être soi-même* » ?

Dieu n'est pas une idole qui veut nous dévorer mais un Créateur qui nous aime et veut vivre avec nous dans une relation d'amour, même si en cette vie nous acceptons de mourir avec le Christ pour vaincre ce qui nous sépare de Dieu et que cela peut impliquer concrètement le sacrifice de soi-même de diverses manières et dans diverses circonstances.

Nous avons été créés vraiment libres. Le corollaire de cette liberté de tout être créé, c'est la possibilité de choisir entre une existence « *seul* » (certes avec d'autres, mais dans des relations où le moi est le fondement et le repère principal) ou « *en communion d'amour* » où le moi ne se détruit pas mais vit dans et par cette communion qui est elle-même le fondement et le repère principal.

Vous savez que Dieu a voulu créer des humains à son image et à sa ressemblance. Pas des robots, ni des esclaves, mais des êtres libres comme lui parce que sans liberté, il n'a pas d'amour possible, et sans amour, il n'y a pas de vie divine possible.

Et, non seulement, Dieu a voulu créer des êtres comme lui, mais il a même voulu leur donner une vie surabondante en créant de la matière, en leur permettant de vivre librement non seulement de la réalité spirituelle, mais, en plus, dans une réalité matérielle dans laquelle leur vie libre devait pouvoir se développer et s'épanouir.

Est-ce vraiment bizarre et difficilement compréhensible ?

Si le Créateur n'avait pas permis aux anges comme aux humains de se « *rebellier* » ou de « *désobéir* », et donc tout simplement de s'écarter de Lui, c'est qu'il aurait créé des robots, programmés pour vivre selon la volonté de Dieu.

La merveille de notre création, c'est que Dieu a fait le choix inouï de créer des êtres libres, capables de choisir librement et donc capables de dire non, mais aussi dès lors capable de dire oui et d'aimer, car vous conviendrez que sans liberté (parce que sans possibilité de dire non) il n'y a pas d'amour possible.

Non, les êtres humains n'avaient pas le mal en eux avant le péché originel.

Personne ne veut immédiatement la violence ou la haine, mais, une fois séparés de Dieu, les humains qui cherchent chacun leur propre intérêt entrent en conflit avec les intérêts concurrents et souvent contraires des autres, ce qui suscite de la jalousie et de la haine, puis, plus loin, de la violence.

Désolé que vous trouviez cela farfelu. La réalité est cependant sous nos yeux.

Dieu, Père, Fils et Esprit Saint, vit en communion. Il n'y a pas de vie sans communion. L'homme seul, ce n'est pas bon. Tous les psychologues le constatent aujourd'hui, la présence de l'autre est essentielle pour vivre. La foi chrétienne a découvert là un fondement essentiel pour la vie de tout homme : même Dieu ne peut pas vivre seul : il est Trinité, don mutuel.

Comment introduire dans cet amour, faire partager cette vie sans liberté ?

Une connaissance personnelle séparée. Quelle tentation insondable ! Pour nous encore.

À l'humain, Dieu avait fait savoir que sortir de cette communion en s'emparant du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal était mortel.

Ce n'est pas créer le mal que de dire qu'un appareil électrique cesse de fonctionner si on retire la prise.

Peut-être même fallait-il que l'homme découvre et ressente l'effet d'une chute pour accepter la vie qui lui est offerte. Dieu pouvait prévoir la chute mais aussi le salut.

Il n'y a pas d'alternative à la vie de Dieu, au bien qu'elle est pour nous. Il y a simplement un fait, une vérité. Dieu est communion et amour. En dehors de lui, c'est la mort, la destruction, le néant, un peu de fumée qui vient et disparaît. Le mal n'est pas une réalité distincte, créée à côté du bien, c'est seulement l'absence du bien, la possibilité nécessaire dans tout amour de pouvoir dire non.

Cela me fait penser à la phrase audacieuse de la veillée pascal : « *bienheureuse faute qui nous valut un tel Sauveur* ».

Le mal n'est pas une chose, ni une créature, c'est seulement une possibilité sans laquelle il n'y a pas de liberté. Et s'il n'y a pas de liberté, il n'y a pas d'amour. Et s'il n'y a pas d'amour, il n'y a pas de vie.

Dieu n'a pas créé le mal, mais il a bien créé un monde dans lequel le mal est possible en créant un être libre à son image pour qu'il puisse choisir le bien qui fait vivre, l'amour qui fait vivre. Sans la possibilité du mal, il n'y a pas de liberté, ni d'amour, ni de vie.

N'ayons pas peur ! Il sait ce qu'il fait. Le mal et les désordres que nous voyons aujourd'hui ne doivent pas nous faire croire que le résultat voulu par Dieu ne sera pas atteint et qu'il ne sera pas bien supérieur à toutes les désolations du temps présent.

La création est magnifique et très bonne. L'univers visible créé par Dieu est bon. Tellement bon qu'il a pu s'y incarner lui-même.

Et tous les désordres, toutes les détresses, tous les dysfonctionnements, alors ?

Nous oublions trop vite que le péché n'a pas seulement un effet dans la vie de chaque homme. L'effet du péché affecte toute la création, tout l'univers.

Nous oublions trop vite que toute la réalité visible est faite et créée pour l'homme. En lui et par lui, le sang de la vie aurait dû couler dans les veines de tout l'univers.

Au lieu de cela, l'homme a brisé sa propre vie, s'est coupé du sang qui fait vivre. Il a cessé de s'alimenter de la vie de Dieu qui lui est offerte. Le monde entier, au lieu d'être gouverné et développé par l'homme, est privé de la vie spirituelle que l'homme devait y insuffler et par laquelle l'homme devait faire vivre toute la création. Le monde est comme un embryon privé du sang maternel parce que le cordon ombilical a été coupé.

Et cet embryon se dessèche et meurt. Il reste encore, pendant quelque temps, un ensemble qui survit quelques instants, dans lequel des micro-organismes subsistent isolément pendant quelque temps, mais qui se décompose et meurt.

Ce n'est qu'une image.

Cet embryon n'a aucun défaut en lui-même. Seule l'absence du sang qui lui est nécessaire le fait périr.

Ce n'est qu'une image, parce que tout n'est pas perdu. L'embryon peut encore recevoir du sang qui peut le faire vivre. L'Évangile contient l'annonce pleine d'espérance que si Adam et Ève ont brisé en eux la source de la vie et que toute la création a cessé d'en être irriguée correctement, Dieu est venu lui-même dans ce monde visible qu'il a créé, ce qui n'est possible que parce que ce monde est bon, pour y faire le bon choix libre qu'Adam et Ève n'ont pas fait.

Nous avons ainsi deux moments clés dans l'histoire du monde :

1. La création de l'homme qui devait tout parfaire en faisant passer librement dans tout le monde physique la vie spirituelle reçue de Dieu, mais qu'il a choisi librement de négliger en cassant ainsi en lui-même sa propre vie qu'il n'a pu alors transmettre qu'avec la même perte fondamentale.
2. L'Incarnation de Dieu lui-même dans ce même monde physique pour y refaire le choix d'Adam mais, cette fois, sans choisir le péché. Le Christ réintroduit dans le monde la vie de Dieu. Plus encore, il rétablit par sa résurrection un passage de ce monde vers celui de son Père par lequel tous les hommes et toute la création peuvent retrouver le chemin de la vie.

La possibilité du mal qui nous désole c'est aussi l'espérance d'un plus grand bien par le Christ.

Comme nous le disons dans le Credo, Dieu a créé le monde visible comme le monde invisible. Il n'y a rien de mal en eux-mêmes, mais le péché en a brisé la perfection que l'homme devait y mettre en toute liberté dans une communion d'amour avec Dieu.

Zarus écrit : « *une certaine dégradation du cosmos (nature amoral, univers tendant vers l'entropie) est dû selon la doctrine au péché originel* »

Certes, mais cette dégradation due au péché originel ne doit pas être confondue avec les réalités physiques normales que nous ressentons comme négatives.

Porter un jugement moral, en bien ou mal, sur de pures réalités matérielles n'a guère de sens. Ce que nous appelons une dégradation, n'est-ce pas seulement une appréciation de la souffrance ou du déplaisir qu'un événement naturel suscite en nous ?

Ce qui est vrai, c'est que l'histoire du monde aurait pu être gouvernée par l'humanité sans péché dans une direction différente que celle que nous pouvons constater. Le monde sans Dieu est privé d'une gouvernance essentielle à son bon développement. Sans la conduite de l'humain en communion avec Dieu, le monde dysfonctionne et se dégrade par rapport à ce qu'il aurait pu être.

Il y a une « *dégradation* » très objective entre un monde gouverné par les humains en communion avec Dieu et un monde qui en est privé.

Il me semble que c'est seulement en ce sens que le péché originel cause une dégradation par rapport à un autre développement et une maîtrise des événements qui auraient été possibles sans ce péché originel.

Mais, une feuille qui tombe en automne, un arbre qui se brise sous l'effet du vent, un animal noyé par un tsunami ou un chat qui mange une souris, ce n'est ni bien, ni mal.

Zarus écrit : « *la Science dit bien que la nature est ainsi depuis les premières formes de vies et que l'univers a toujours été ainsi...*

... dire que le péché originel aurait un effet en partie rétroactif ou en dehors du temps ... cela revient à nier le monde observable et donc la Science. (aussi stupide que dire que Dieu aurait créé les fossiles de dinosaures pour tester notre foi comme certains créationnistes le disent) »

C'est bien exact !

Le monde n'a pas été créé imparfait. Il n'a pas non plus été puni par la faute de l'homme.

Il est seulement privé des effets bénéfiques que les humains auraient dû et devraient toujours lui apporter pour son bon fonctionnement, pour son bon développement.

Si nous avons la foi, la confiance en Dieu, même un tout petit peu, nous déplacerions des montagnes. Qui peut imaginer ce que l'humain aurait fait du monde sans le péché ? Mais, dans cette existence marquée par le péché originel, notre confiance et notre amour pour Dieu ne restent-ils pas d'une infinie pauvreté qui nous oblige à crier comme les apôtres : Qui donc peut-être sauvé ? Mais aussi à entendre comme eux la réponse de Jésus : « *Pour les hommes, c'est impossible, mais pour Dieu, tout est possible* ».

Il me semble que nous pouvons en avoir une compréhension bien concrète.

Comme nous le rappelle le Catéchisme (n° 285), le monde matériel dans lequel nous vivons n'est pas le produit d'une déchéance, mais une création bonne de Dieu que la Genèse nous décrit.

Tous les désordres, toutes les souffrances, tout le mal qui s'y déploient ne résultent que du péché qui a blessé l'humanité et la création tout entière. La blessure est immense, mais l'Incarnation dans ce monde de Dieu lui-même nous ouvre par Jésus de Nazareth, vrai Dieu et vrai homme, une délivrance cosmique qui concerne chaque homme mais aussi toute la création.

Le Christ s'est incarné il y a environ 2.000 ans en Palestine. Tous ses miracles et sa résurrection montrent toute la puissance de l'homme sans péché sur la nature et ses limites.

Il est venu lui-même exactement dans les mêmes conditions que le premier Adam pour rétablir pour tout homme et pour toute la création la vie donnée dès l'origine.

C'est hélas le péché d'Adam et Ève qui a suffi pour blesser leur nature et transmettre les effets de ce péché originel à toute leur descendance, mais aussi à toute la création.

Nos péchés particuliers contribuent à augmenter le désordre dans le monde, mais leur source profonde est dans le péché originel des premiers humains. Il ne faut évidemment pas chercher dans nos péchés particuliers la cause d'un tremblement de terre ou d'une catastrophe naturelle.

C'est le choix d'Adam et Ève qui est à l'origine du mal.

Il me semble qu'il faut éviter de passer trop vite de la liberté qui est à l'origine du péché et du mal à la déduction que le péché ou le mal serait un principe en soi au point qu'il serait « *coéternel* » à Dieu.

La possibilité du mal ou du péché ne signifie pas que le mal existe. Il est seulement devenu possible lorsque Dieu a décidé la création d'un être libre capable d'aimer.

Dieu ne crée pas le mal et le mal n'est pas une réalité éternelle, mais lorsque Dieu décide de créer un être à son image, capable de partager éternellement sa vie d'amour, cela implique, nécessairement, un être libre et donc une possibilité de dire non à l'offre divine, car, sans liberté, l'amour est impossible et ce qui aurait été créé sans liberté n'aurait été qu'un objet, un robot, mais non un être capable de relation et d'amour avec un autre.

« *Avant* » la création, Dieu « *est* » éternellement. Il « *est* » le bien. Il n'y a rien d'autre. Il n'y a donc pas de mal. Mais, dès qu'il crée en dehors de lui, tout ce qui est créé par Dieu est certes bien ou bon, comme son Créateur, mais ce bien ne subsiste que si le créé demeure dans l'harmonie avec le Bien qui est Dieu.

Le mal n'a pas d'autre réalité.

Didyme écrit : « *La liberté offrant ici deux possibilités indispensables, deux voies distinctes, deux expressions de la liberté, le bien ou le mal* », mais il serait plus exact de dire que les deux possibilités c'est le « *bien* » (Dieu et tout ce qui demeure en harmonie avec Dieu) ou le « *non bien* » (ce qui est sans harmonie avec Dieu).

Tant qu'il n'y a pas de création de quelque chose ou de quelqu'un qui n'est pas Dieu, le mal n'existe pas et n'a aucune réalité. Seul Dieu est. Il est le Bien. De toute éternité. C'est bien sûr le point de vue de celui qui aime Dieu. Rien n'empêche celui qui le veut de considérer que Dieu n'est pas le Bien ou de nier la présence éternelle de Dieu et donc du Bien qu'il est pour nous.

Mais, dès qu'il y a une création de quelque chose ou de quelqu'un de nouveau qui n'est pas Dieu lui-même, mais une réalité en dehors de Lui, et que cette création reçoit une liberté, il y a une possibilité que cette liberté soit exercée en contradiction avec l'harmonie de Dieu.

Il n'y a pas de liberté sans une telle création préalable. Le « *non bien* », que nous appelons le « *mal* », n'existe pas davantage avant la création pa53. r Dieu d'un être libre.

Ensuite, faut-il, comme le propose Didyme, que « *sa possibilité demeure éternellement pour ne pas brider la liberté humaine* » et en déduire que « *la résurrection avec ce qu'elle a d'incorruptibilité devient une aberration puisque privant de cette liberté* » ?

Cette question de Didyme est pertinente. Où serait la liberté dans l'éternité s'il n'y a plus la possibilité de choisir le mal ?

Mais, la réponse n'est pas aberrante comme le considère Didyme, si nous regardons du point de vue de l'amour.

Dieu est amour. Dieu est une communion d'amour éternelle du Père, du Fils et de l'Esprit Saint. Or, cet amour, même en pleine liberté, veut toujours vivre en harmonie avec l'aimé. Celui qui a le goût de l'amour, ce goût du Père pour le Fils, de l'Esprit Saint entre eux, et réciproquement, va toujours, éternellement autant que librement, vers l'aimé. Jamais vous n'observerez le contraire. Parce que Dieu « est » amour.

Le mystère de la présence éternelle de Dieu c'est que ce goût est lui-même éternel de sorte que celui qui aime librement demeure éternellement dans l'amour. La possibilité de s'éloigner de l'harmonie de l'amour en Dieu est présente « *théoriquement* », mais celui qui vit dans l'amour de Dieu, qu'il a accepté librement de partager, a la promesse de la vie éternelle, de rester éternellement dans cet amour, d'en conserver éternellement le goût.

C'est seulement en ce sens que nous pouvons penser que la liberté ne nécessite pas la possibilité du péché car l'amour lui-même, lorsqu'il est pleinement choisi et vécu dans la communion de Dieu, nous en préserve éternellement. En ce sens, dans l'éternité, on peut considérer que, dans la communion de Dieu, la « *possibilité du péché* » n'a plus de réalité, tout comme elle n'a pas de réalité en Dieu, de toute éternité, sans contredire sa parfaite liberté.

Mais, avant ce choix libre de l'amour que Dieu nous permet, la création d'un être libre implique, par contre, la possibilité de s'écarter de l'harmonie de l'amour divin à l'origine du mal.

Faut-il croire que le problème ne pourrait disparaître que si « *l'on renferme l'origine du mal plutôt dans la finitude, le manque, la faiblesse, l'imperfection du créé* » ? Cette suggestion de Didyme considère que Dieu lui-même serait à l'origine du mal, ce qui est une contradiction avec la bonté de Dieu. Dieu est le Bien. Il est impossible qu'il soit à l'origine du mal.

En fait, le récit biblique de la création indique lui-même que Dieu a confié le monde aux humains pour le développer, ce qui implique que ce monde est, en effet, inachevé avec de la finitude à dépasser, du manque à combler, de la faiblesse à rendre plus fort, de l'imperfection permettant un développement meilleur. Dieu a créé un monde autonome avec ses propres règles pour que l'humain puisse y vivre et y exercer sa liberté.

Mais, dès que le monde est créé en dehors de Dieu, il peut se développer soit en harmonie avec Dieu, soit autrement.

À cet égard, le péché (l'acte qui s'écarte volontairement de l'harmonie avec Dieu) est certes un « *manquement à l'amour* », mais ce n'est pas une « *défaillance de la liberté* » comme le propose Didyme, mais bien une « *expression de la liberté* ».

Le mal n'existe que par le choix d'Adam et Ève de déterminer par eux-mêmes, et non en harmonie avec Dieu, ce qui est « *bon* » ou « *mauvais* ».

En laissant l'humain expérimenter ce choix, Dieu ne l'a pas pour autant abandonné. Au contraire, le Christ s'est incarné lui-même pour que nous puissions aujourd'hui encore faire le choix de l'harmonie avec Dieu et en vivre éternellement.

Le péché originel et le mystère de la mort sont un sujet central dans les récits du début de la Genèse.

Tout homme est atteint par le péché originel transmis par Adam et il en est délivré par le baptême dans le Christ, le nouvel Adam.

La mort est dans la nature. Elle permet à toutes choses de se renouveler. Elle ne devient un mal que si elle détruit, si elle ne peut être franchie, vaincue.

L'homme qui reçoit en partage une vie à l'image et à la ressemblance de Dieu peut transcender la limite de la mort physique, matérielle.

Cette vie de Dieu et en Dieu est cependant faite de communion. Déjà dans le texte hébreu, le Dieu de la Genèse est indiqué et s'exprime au pluriel. Bien avant la révélation du mystère de la trinité. L'homme est créé libre, et doit l'être à l'image de Dieu.

Contrairement aux autres créatures animées, sa personne peut vivre éternellement, malgré la mort physique. Celle-ci peut être franchie. Mais, la condition de sa vie est fondamentalement en Dieu, dans une connaissance en communion avec Dieu et non dans une connaissance séparée qui lui fait décider séparément de ce qui est bien ou mal.

Pour la personne humaine, il n'y a pas de vie sans Dieu au-delà de la matière dont il est formé. L'Évangile nous rappelle que l'homme ne vit pas seulement de pain matériel mais qu'il a aussi un besoin vital de pain spirituel.

La liberté de pouvoir se déterminer lui-même le confronte à la mort en dehors d'une communion avec Dieu.

De quelle mort s'agit-il ?

Petit rappel du récit de la Genèse par deux extraits :

« Le Seigneur Dieu donna à l'homme cet ordre : « Tu peux manger les fruits de tous les arbres du jardin ; mais l'arbre de la connaissance du bien et du mal, tu n'en mangeras pas ; car, le jour où tu en mangeras, tu mourras. » (Gn 2, 16-17)

« Le serpent dit à la femme : « Pas du tout ! Vous ne mourrez pas ! » (Gn 3, 4)

La mort c'est la fin de la vie. Mais, de quelle vie et de quelle mort s'agissait-il ? Était-ce la même mort lorsque Dieu dit, pour interdire de manger de l'arbre de la connaissance, que « le jour où tu en mangeras, tu mourras » et lorsque Satan a affirmé, au contraire, « Vous ne mourrez pas » ?

Le jour où Adam et Ève en ont mangé, sont-ils morts physiquement ? Non, le jour de leur acte, ils ont continué leur existence terrestre.

Lorsque Dieu « insuffla dans ses narines le souffle de vie, et [que] l'homme devint un être vivant. » (Gn 2, 7), de quelle vie s'agissait-il ? De la vie naturelle qui, dans tous les vivants de la nature, a toujours un début et une fin ? Ou de la vie de l'âme humaine qui subsiste au-delà de la mort physique, capable de partager éternellement la vie de Dieu ?

La mort causée par le péché originel et qui entre dans le monde, n'est-ce pas la fin de la vie insufflée par Dieu dans l'humain créé à son image avec une nature corporelle et spirituelle ?

N'est-ce pas la fin (la mort) de la vie que Dieu nous a donnée en partage pour que nous puissions vivre éternellement en communion d'amour avec Lui ? Même si, bien sûr, privé de cette vie divine, Adam et Ève se sont aussi retrouvés soumis à la mort naturelle qu'ils auraient pu franchir s'ils étaient demeurés en communion avec Dieu.

Qui mesure encore toute la puissance que cette vie divine donnait à l'humain pour gouverner et développer le monde que Dieu a créé dès l'origine pour le confier à cet humain ?

Depuis la rupture du péché originel, le mal et la mort naturelle dominent parce que l'humain a perdu la communion avec Dieu qui aurait dû lui permettre de vaincre toute mort physique. Le mal ou le péché, ce n'est rien d'autre que tout ce qui est en dysharmonie avec Dieu.

Les miracles et la résurrection du Christ nous montrent ce qu'aurait pu faire l'humain s'il était demeuré en communion avec Dieu.

On sait qu'hélas, le choix originel de nos premiers parents fut autre.

Au lieu de partager la connaissance du bon et du mauvais avec le Créateur, en la laissant en dehors d'eux-mêmes, ils ont préféré s'attribuer cette connaissance en la mangeant pour la mettre en eux-mêmes, séparée de l'arbre divin.

Ce choix majeur subsiste et distingue encore celui qui croit pouvoir vivre « *seul* », par lui-même, et celui qui croit que la connaissance qui permet de vivre est dans une communion avec un autre en dehors de soi.

Le mal ou le mauvais, dans la Genèse, n'est-ce pas uniquement ce qui n'est pas en harmonie, et donc en harmonie avec Dieu ?

Manoukun écrit : « *Je crois que Science et religion ne sont pas opposées mais se complètent et répondent à des questions différentes.*

Cependant, il y a quelque chose qui ne colle pas avec le récit de la Création. Je veux dire, même sans le prendre au pied de la lettre, ça doit nous apprendre des choses sur nos origines et notre nature...

Or, j'ai des doutes quant à un passage fondamental (je le sais, c'est pour ça que j'y réfléchis et que je le retourne dans tous les sens) où on explique que la mort est entrée dans le Monde à la suite du péché d'Adam et Ève (que je considère comme nos premiers parents). Mais de quelle mort parle-t-on ? De la séparation de Dieu, de tout ce qu'elle entraîne d'erreurs et de souffrances ? Ou bien, on parle vraiment de la mort physique !? Si c'est ça, je ne comprends pas. Je veux dire, la mort (physique) existait bien avant l'arrivée de l'Homme : les plantes, les animaux, ils mourraient, ça fait partie du fonctionnement de l'univers, les dinosaures, ils sont morts, on a des traces, ya pas de doute là-dessus... Ou alors, on parle de la mort physique de l'Homme, qui a vraiment été créé immortel !? Pareil, j'ai du mal à comprendre qu'un corps organique issu du Monde puisse être immortel ... Le Souffle de Dieu lui a donné en plus une espèce de magie qui le protège de l'oxydation (vieillesse), des bactéries, virus (qui existaient bien avant l'Homme aussi) ... ?? »

St Paul nous enseigne que la mort « *règne* » depuis le péché originel (Rm 5, 12-21). Cela n'exclut pas sa réalité naturelle positive antérieure pour le renouvellement de toutes choses dans la nature, mais la faute a permis à la mort de pénétrer dans l'humanité, d'atteindre l'immortalité que l'homme a reçue de Dieu pour son corps comme pour son âme.

Le corps est certes naturellement mortel (car la beauté de la création n'est faite que de réalités qui se transforment et se développent sans cesse avec des vivants qui se reproduisent et se succèdent dans le temps), mais, sans le péché, l'être humain aurait pu franchir ce passage de la mort physique sans subir lui-même la mort, comme le Christ l'a fait par sa résurrection ou la Vierge Marie par son Assomption.

Faisons confiance à la bonté de la création de Dieu ! Il nous a donné un monde à développer et à transformer en communion avec Lui. Et, en communion avec Lui, la mort n'a aucun pouvoir.

Astya écrit : « *Votre affirmation que « Ce n'est que le péché originel qui nous fait subir les misères du monde » ressemble à une référence circulaire : est-ce que la Bible explique le mal dans le monde par la symbolique du péché originel ? »*

Vous ajoutez ici le mot « *symbolique* ». Je suppose que vous avez compris que, dans ma réflexion, le péché originel est reconnu comme une réalité historique, concrète. Adam et Ève sont aussi historiques que Jésus de Nazareth. Même s'il est essentiellement spirituel, le péché originel est survenu à un moment aussi historique que la mort et la résurrection de Jésus de Nazareth.

Vous continuez par une question : « *est-ce que vous pensez que c'est le péché qui introduit le mal dans un monde parfait ?* ».

Je pense en effet que c'est le péché qui introduit le mal. Pour être plus précis, il me semble que le mal n'a aucune réalité, aucune existence, sans le péché. Sans le péché, le mal n'est qu'une possibilité virtuelle. Le bien, c'est l'harmonie avec Dieu. En dehors, c'est le mal.

Carhaix intervient ici pour indiquer : « *Il ne faut pas oublier le rôle de Satan. Avant la chute d'Adam, il y a celle des anges.* ». C'est exact, mais, avant le péché originel, rien ne permet de penser que ce « *péché* » des anges ait eu, pour la création, une influence contraire à la volonté de Dieu.

56. Le mal physique dans la création

Est-ce que le monde créé par Dieu était « *parfait* » ? Il était « *bon* » ou « *bien* », mais pas encore « *parfait* » en ce sens qu'il était confié et soumis à l'humain créé pour qu'il y soit fécond : « *Soyez féconds et multipliez-vous, remplissez la terre et soumettez-la. Soyez les maîtres des poissons de la mer, des oiseaux du ciel, et de tous les animaux qui vont et viennent sur la terre.* » (Gn 1, 28).

Le monde « *parfait* » c'est un monde fécondé et gouverné par l'humain. Le monde créé était destiné à l'humain et devait encore être développé « *parfaitement* » par l'humain et avec l'humain en harmonie avec Dieu.

Carhaix écrit : « *Si votre pensée est bien que "le péché introduit le mal dans le monde" alors c'était il y a longtemps. Le mal et la mort sont existants dès qu'apparaît la vie.* ».

Vous mettez ici le doigt sur un point essentiel par un raisonnement dont la prémisse est présentée comme une évidence. Or, c'est la difficulté.

Vous considérez comme « *mal* » des réalités naturelles et vous ne considérez tant la « *mort* » que la « *vie* » que comme des réalités naturelles. En ce sens, dans la nature, vous avez évidemment raison et un péché originel, survenu dans l'histoire, n'a rien à voir avec cela.

C'est bien pour cela que certains suggèrent que le péché originel précède et est en dehors de l'histoire concrète, ce qui permet de rattraper « *théoriquement* » ou « *symboliquement* » le péché originel, mais, dans une telle vision, le corps et toute la nature ne sont plus que des réalités déchues. La création toute entière devient un produit du péché originel et, de ce point de vue, tous les désordres en seraient la preuve. Quelle triste perception de la beauté du monde créé par Dieu ! En réalité, les désordres ne sont subis que parce que l'humain, à cause du péché originel, ne dirige plus la création naturelle en harmonie avec Dieu.

Il suffit de regarder le Christ, le vrai fils de l'homme créé sans péché, pour contempler ce que serait le rapport à la création de l'humain sans péché. En communion avec son Père, toute la nature lui était soumise.

Cependant, Carhaix observe avec justesse que « *Objectivement, le monde que nous voyons est marqué par un certain chaos, fruit du mouvement, lié au cycle de la vie et de la mort, depuis le macrocosme jusqu'au microcosme. Les galaxies naissent et meurent. Les étoiles, les planètes, les systèmes stellaires, suivent le même processus. Jusqu'aux espèces animales et végétales.* ». Qui peut sérieusement le contester ?

C'est la réalité de la nature créée où sont apparues successivement, par l'effet des énergies et des mouvements, de multiples planètes et de multiples êtres qui se sont reproduits avec des processus évolutifs.

Carhaix poursuit avec cette question profonde : « *D'après la Genèse, la mort entre dans le monde par le péché originel. Donc peut-on supposer que le péché originel aurait eu une portée cosmique ?* ».

Il faut seulement déterminer de quelle « *mort* » il s'agit. Quel est le sens de cette notion à l'échelle des lois naturelles de l'univers où les formes précaires se substituent sans cesse les unes aux autres depuis le Big Bang. L'étoile qui s'éteint ou la feuille qui se décompose, meurent-elles ?

La mort dont Dieu avait averti Adam et Ève, n'est pas une mort physique. D'ailleurs, le péché originel ne les a pas tués et n'a pas modifié immédiatement leur réalité naturelle. La mort c'est la séparation d'avec la vie de Dieu et toute la création a été privée de l'ordre et du développement que l'humain avait la vocation d'assurer en harmonie avec Dieu. En ce sens, la portée du péché originel est bien cosmique.

En ce qui concerne le « *mal* » de nature, il me semble qu'il y a ici une profonde ambiguïté qui persiste.

Les mots du langage n'ont jamais que le sens qu'on leur donne.

Le mot « *mal* » est particulièrement ambigu.

Les mots « *mal* » ou « *souffrance* » doivent être compris avec prudence lorsqu'ils sont appliqués à des animaux, des plantes ou des phénomènes biologiques. Le « *mal de nature* » tente de nommer une réalité mais ne peut se comprendre comme un mal empêchant le bien-être de la vie en Dieu ou contraire à la bonté parfaite du monde créé. Les mouvements et les renouvellements des créatures ne sont pas un mal de ce point de vue mais des caractéristiques de la nature créée que l'homme aurait dû gouverner et développer comme le dit la Genèse (1, 28) et comme le redit si bien le Psaume 8.

Dès la Genèse, n'y a-t-il pas une profonde ambiguïté sur ce qu'est la mort ? Les espèces créées se renouvellent par la mort de génération en génération. A-t-il pu en être autrement pour Adam et Ève qui ont été créés à l'image de Dieu et ont reçu leur humanité dans un corps animal naturellement mortel que Dieu commençait déjà à façonner avant même l'apparition des plantes (Gn 2, 5-9) ?

Le fait qu'une feuille tombe, ce n'est pas le mal. Le fait qu'un animal cesse de respirer, ce n'est pas le mal. Un tremblement de terre ou une explosion physique, ce n'est pas un mal. Rien de ce qui est matériel n'est un mal, même si on utilise parfois l'expression « *mal physique* » qui peut être trompeuse.

Chacune de nos cellules doit mourir pour en susciter une autre. Toute la nature vit en se renouvelant sans cesse.

Est-ce vraiment la mort ? La vie est passage d'un état dans un autre. La mort est immobile. Elle est destruction définitive.

Dans la nature, la mort n'existe physiquement que de manière relative. Une forme visible disparaît, mais tous les éléments chimiques qui la composent retournent dans la poussière du sol et sont réincorporés dans d'autres vivants.

La profonde différence des humains par rapport aux autres créatures, c'est qu'ils ont reçu la vie divine éternelle, la capacité de franchir la mort physique sans que leur être, leur âme soit détruite. Cette capacité a été blessée par la faute originelle.

Dans Gn 2, 17, l'avertissement du risque de mort indiqué par Dieu à Adam n'évoque pas une réalité qui lui est inconnue. Elle ne semble pas viser nécessairement la mort physique. Le texte hébreu paraît viser deux morts en écrivant : « *de mort, tu mourras* ». Ce qui est visé, n'est-ce pas un risque de mort pour la personne humaine faite de corps mais aussi d'esprit à l'image de Dieu ? Sans la communion avec Dieu, la vie de l'homme, sa personne, n'est-elle pas vouée à se dissoudre dans la mort physique : la mort (physique) n'est-elle pas vouée à détruire sa personne, à la faire mourir ? De la mort (physique), tu mourras (ta personne).

Le Christ, le nouvel Adam, n'a pas supprimé la mort physique, il l'a franchie, il en a vaincu les effets négatifs. Elle n'a plus aucun pouvoir sur lui. N'était-ce pas la situation d'Adam sans la chute ?

Enverité écrit : « *On peut aussi se poser la question si la mort n'est pas simplement résultant d'un état particulier dû à la consommation de l'arbre qui fera passer d'un état insensible au temps à un monde temporel.* »

Cela me semble correct : la chute fait passer l'humain de l'état insensible au temps (de la mort physique qui est dans la nature, sa personne ne meurt pas, sa vie spirituelle en Dieu se poursuit sans interruption et son corps se renouvelle autant que nécessaire) à un monde temporel (la blessure spirituelle de la chute le soumet à la mort : de la mort physique tu mourras (Gn 2, 17) car, en dehors de la communion spirituelle avec Dieu, il est soumis aux limites terrestres temporelles.

Le problème vient probablement de l'ambiguïté du mot « *mort* » qui évoque une destruction totale, définitive, irrémédiable. Ce qui n'est pas tout à fait exact, ni dans la nature où la mort permet un renouvellement de la vie, ni pour nous du fait que le Christ a franchi la mort.

La mort passage peut être positive pour un état meilleur. Elle n'est pas nécessairement négative, ni punitive.

Mais, la mort peut aussi faire mourir. Le nouveau testament évoque la seconde mort. (Apoc. 20, 6). C'est la menace de mourir de la mort que Dieu évoque en Gn 2, 17 : « *muth th muth* ».

Les références aux mots du texte hébreu sont quasi poétiques et ne sont guère compréhensibles. Sauf, comme un reflet de la grande complexité de la Genèse et du voile qui recouvre notre compréhension.

Le mal est une réalité qui se réfère toujours à Dieu et à l'homme.

Le mal physique est un mal dans la réalité physique parce que l'homme n'y tient pas sa place. Il a reçu pour mission de dominer la création et de la développer. Sa rupture avec son Créateur l'empêche actuellement de tenir ce rôle.

Le renouvellement de toutes choses par une succession de naissances, de reproductions et de morts n'est pas en soi un mal dans la création. Au contraire, ces phénomènes naturels en font partie. Ils font partie du monde bon créé par Dieu. La mort concernait aussi le corps de l'homme créé, mais il n'y était pas soumis. Il a reçu à sa création une faculté de dominer la mort, de la franchir. Les hommes n'étaient pas soumis à la mortalité physique naturelle de leurs corps. Par le péché, la mort n'est pas entrée dans le monde, mais la mort est entrée dans l'humanité parce que, privés de la communion avec Dieu qui donne la vie, ils sont devenus dépendants de leur corps mortels.

Trebla écrit : « *Genèse 1, 30 : « A toutes les bêtes sauvages, à tous les oiseaux du ciel, à tout ce qui rampe sur la terre et qui est animé de vie, je donne pour nourriture toute la verdure des plantes" et il en fut ainsi.* » Selon cette base biblique, « *il en fut ainsi* ». Tous les animaux étaient végétariens au commencement, les créatures ne se nourrissaient pas avec d'autres créatures.»

Le fait que les créatures se nourrissaient déjà auparavant des autres créatures me paraît résulter de la création du troisième jour lorsque sont créées les plantes portant semence. Une semence (qui est une

créature végétale vivante), cela implique une plongée dans le sol et une nourriture de cette semence par assimilation de divers éléments qui la nourrissent de sorte qu'elle en tire croissance et transformation en un être végétal nouveau de la même espèce que la plante ayant donné sa semence.

Je pense qu'il n'y a pas une créature supérieure à l'autre, avant la création de l'homme à l'image de Dieu. Toutes les créatures participent à une même nature créée.

La nouveauté par la création de l'homme ne met pas en cause la bonté de la création qui précède mais ouvre un avenir à construire par l'homme.

À cet égard, il peut être observé que la parole de Dieu sur la nourriture de Gn 1, 30 est donnée après la création de l'homme et ne change pas le passé mais concerne le monde confié à l'homme.

De même, les mouvements dans la nature créée, leurs variations et leurs combinaisons ne sont pas davantage un mal dans la création. Avant la création de l'homme, il y avait des tremblements de terre, des tsunamis, des ouragans, des espèces végétales et animales plus fortes qui supprimaient et remplaçaient des plus faibles, des animaux plus forts qui se nourrissaient du corps d'animaux plus faibles dont ils enlevaient la vie, etc. Il n'y a là aucun mal, mais simplement des réalités naturelles. Au moment de sa création, l'homme en communion avec Dieu et créé à son image a reçu une vie spirituelle qui lui permettait de dominer ces phénomènes d'une manière que nous ne pouvons que difficilement imaginer.

Aujourd'hui, l'homme en a perdu le contrôle ce qui fait exister le mal physique. Il n'y a un mal physique qu'en ce sens que des réalités physiques peuvent désormais lui causer du mal, de la souffrance.

Les miracles et la résurrection du Christ nous manifestent un peu ce qu'aurait pu être et faire un homme sans péché.

En présence d'un drame comme celui qui s'est produit au Japon, il serait vain de penser que, sans le péché originel, il n'y aurait eu ni tremblement de terre de niveau 9, ni tsunami avec des vagues de dix mètres de hauteur, ni les immenses désordres qui les ont suivi, mais nous devons penser avec désolation que, sans le péché qui est le nôtre, nous aurions pu dominer ces éléments naturels et éviter qu'ils nous causent un mal et une souffrance quelconques.

Ti'hamo écrit : « N'y a-t-il pas une différence entre "douleur" et "souffrance"? Il est vrai qu'au-delà d'un certain seuil, une douleur peut devenir ou engendrer une souffrance. Mais ce qu'on appelle douleur, au sens physiologique, est effectivement partie intégrante du fonctionnement normal de notre corps : message neurologique nous informant de telle atteinte à notre corps, nous permettant de réagir aussitôt en conséquence - ménager une articulation meurtrie, éloigner immédiatement la main de la flamme, etc.

Cette douleur physiologique, dans ses proportions acceptables, nous ne la considérons pas comme une "souffrance" intolérable et révoltante opposée au Bien : la "question du Mal" (c'est-à-dire comment croire à un Dieu bon et tout-puissant tout en constatant la réalité du Mal) ne se pose pas lorsque nous nous tapons sur le doigt avec un marteau ou quand nous avons des courbatures après une journée de marche.

Aussi, il n'y a nul besoin d'imaginer cette douleur normale absente de la vie humaine avant la chute.

Si on y réfléchit, ou en tout cas si j'y réfléchis, je ne vois pas de raison de croire impossible qu'Adam se foule la cheville en butant sur une racine ou s'écorche le gros orteil sur un caillou en pêchant des écrevisses dans un ruisseau.

La souffrance, c'est encore autre chose. D'ailleurs, ce qu'on appelle "souffrance" ne passe pas nécessairement par la douleur physique : dépression, angoisses, tourments...

Il n'est donc pas contradictoire de dire qu'Adam et Ève ont été créés sans souffrance, mais que leur organisme pouvait pour autant intégrer la douleur (la nociception) en tant que message physiologique...

la souffrance, comme ce qu'on entend par "douleur" dans l'expression "Notre Dame des Sept Douleurs", ne concerne pas que le corps. Alors que la douleur physiologique, elle, est simplement un message nerveux, donc ne concerne que le corps...

la sensation douloureuse, la sensibilité, est une des propriétés du corps faisant partie de la nature humaine, c'est un mécanisme naturel de fonctionnement de ce corps. D'ailleurs, le fait de ne pas disposer de cette sensibilité douloureuse est une déficience (comme chez ceux dont une maladie détruit les terminaisons nerveuses, c'est notamment le cas pour la lèpre) ; une déficience qui fait perdre un des moyens de connaissance et d'interaction avec l'environnement...

ce n'est pas la sensation de faim en soi qui est mauvaise, si on a toujours à disposition de quoi y répondre ; dans ce cas elle n'est qu'un message naturel du corps pour tenir au courant de son fonctionnement et de ses besoins, exactement comme la sensation de fatigue. Ce qui est mauvais c'est de n'avoir rien pour se nourrir, et que le corps dépérisse, et que la sensation de faim devienne une souffrance. »

Tout à fait d'accord.

Si je me fais souffrir pour gagner un marathon dans un temps record, je ne subis pas un mal.

Si une douleur m'avertit d'un danger, je ne subis pas un mal.

Le mal est ce qui est subi « contre » ma volonté. Il y a une dimension de conscience en plus de la seule dimension physique de la douleur. Il me semble que le critère est adéquat. Une souffrance voulue ou acceptée n'est pas un mal. Dieu lui-même souffre de nos fautes. Mais, il a accepté pour un bien plus grand que nous ayons la liberté de commettre le mal.

Pour Adam et Ève, il faut sans cesse se rappeler qu'ils n'étaient pas soumis aux lois matérielles, ni, notamment, à la douleur et à la mort, comme Jésus l'a manifesté de multiples manières.

La Chartreuse écrit : *« Soyons logiques, si je ressens de la douleur à une jambe c'est automatique qu'elle va me faire souffrir ! Donc, dans le Paradis terrestre Adam et Ève n'auraient pas pu éprouver de la douleur parce qu'ils en auraient souffert ! »*

Cela ne me semble pas exact. Les miracles du Christ nous montrent qu'une douleur peut être guérie instantanément sans que celui qui la ressent doive la subir contre sa volonté.

La Chartreuse écrit : *« Si on parle de sensation, cela est possible, Adam ayant un corps comme le nôtre, c'est-à-dire doté de nerfs sensitifs.*

Mais, en lisant la Genèse, un passage intéressant sur ce point, est celui où Dieu dit à Adam : tu gagneras ton pain à la sueur de ton front...

Cette sentence de Dieu après la faute, montre qu'avant la faute, Adam pouvait travailler sans ressentir la sensation de fatigue.

Je crois que cette sentence de Dieu laisse entendre que les sensations d'Adam ne sont pas du même calibre que nous...

Vous avez tout à fait raison d'écrire qu'avant la faute, Adam pouvait travailler « sans ressentir » de fatigue.

Il y avait de la sueur physique avant comme après en cas d'effort identique, mais avant il avait tout ce qui était nécessaire pour ne pas en souffrir, pour ne pas la ressentir contre sa volonté.

La Chartreuse écrit : *« le corps obéissait à l'âme, la volonté à la raison »*

Tout à fait exact

Ligo écrit : « *il est difficile de faire comprendre à un athée que, au paradis terrestre, les animaux pouvaient se blesser, souffrir et mourir ... mais pas les hommes ...* »

Les hommes aussi « *pouvaient* » se blesser, souffrir et mourir. C'est bien pour cela que Dieu les a avertis d'éviter un comportement qui pouvait causer la mort. En communion avec Dieu, ils pouvaient, par contre, vivre en franchissant tous les obstacles et toutes les difficultés corporelles.

Il nous est impossible de comprendre les réalités naturelles sans les interpréter par nos perceptions. La souris croquée par le chat nous paraît souffrir d'un acte cruel.

Cependant, même si c'est difficile à considérer, il me semble que lorsque nous parlons d'animaux en utilisant les mots « *souffrance* » et « *mort* », nous exprimons, en réalité, des perceptions humaines que nous appliquons aux animaux. Mais, en réalité, il me semble que nous ne savons guère de ce qu'est réellement pour un animal une « *souffrance* » ou la « *mort* ».

Certes, nous pouvons en connaître les réalités physiologiques, y compris neurologiques. Nous pouvons constater qu'un animal exprime des sentiments ou des douleurs, mais nous les percevons toujours par une identification à nos sentiments et à nos douleurs.

En fait, si nous partageons avec les animaux une même nature, notre perception d'humains, c'est-à-dire d'êtres ayant une nature corporelle et spirituelle, est « *autre* » et notre ignorance du réel vécu animal nous trompe lorsque nous lui attribuons nos perceptions humaines différentes.

Non, l'animal ne « *souffre* » pas « *comme* » nous, et il n'a pas de sentiments « *comme* » nous.

Lorsque nous souffrons, nous souffrons de tout notre être. Les phénomènes physiologiques peuvent être les mêmes chez les animaux et les humains, mais, du fait de sa nature corporelle et spirituelle, la réalité de ce qui est vécu par un humain n'est pas celle qui est vécue par un animal.

Bien sûr, nous allons utiliser les mêmes mots et parler de la souffrance des animaux, comme nous allons parler aussi de la violence ou de la cruauté des animaux.

Tant les « *souffrances* » que les « *violences* » des animaux sont des faits naturels.

Personne ne conteste la réalité des douleurs physiologiques ou psychologiques que des animaux peuvent ressentir. Mais, ils ne les vivent pas « *comme* » nous, parce que notre souffrance n'est pas **que** physiologique et psychologique, mais aussi spirituelle, du fait de notre nature corporelle et spirituelle.

Personne ne conteste que sur le plan "*physique*", il n'y a pas de différence. Mais, nous ne vivons pas que de pain, nous ne sommes pas que physique.

Il ne faut pas tomber dans les travers de l'antispécisme à la mode. Nous ne pouvons pas oublier que nous sommes des êtres corporels **et** spirituels, des âmes immortelles. Ce que nous vivons et ressentons ne se limite pas à la réalité animale, malgré toute les similitudes réelles que vous pouvez relever de manière exacte.

Il faut éviter de confondre les réalités naturelles avec la mort et la souffrance causées par le péché.

La création est bonne dans toutes ses réalités physiques sans lesquelles nous ne pourrions vivre.

Le chat n'est pas coupable lorsqu'il croque la souris. Un chien agressif n'est pas « *méchant* », au sens moral humain du terme. Il n'y a pas de responsabilité morale, ni de faute, sans conscience libre.

Bien sûr, nous pouvons ressentir de l'affection pour des animaux, de la compassion pour tout ce qu'ils expriment comme pénible à leur manière.

Certes, sans le péché, Adam et Ève en communion avec Dieu pouvaient apaiser tout trouble dans la création à leur gré. Et le lion et l'agneau pourront paître ensemble dans le Royaume des Cieux.

Mais, il me semble que nous devons éviter de porter un regard d'ordre moral sur les phénomènes naturels même lorsqu'ils heurtent notre sensibilité parce que les animaux sont réellement « *autres* » que nous et que nous sommes réellement « *autres* » qu'eux, ce qui ne nous empêche pas de ressentir de l'affection, ni d'avoir du respect pour les animaux et pour toute la nature créée par Dieu.

Sous l'effet du péché originel qui nous a séparés de la communion d'amour en harmonie avec Dieu, notre regard sur la création est blessé et fausse nos perceptions.

Kérygme écrit : « *Les animaux ont également contribué à la [faute] corruption de la Création ainsi que le précise le texte biblique en Gn 6,12 : « Dieu regarda la terre, et voici qu'elle était corrompue car, sur la terre, tout être de chair avait une conduite corrompue. » ».*

Il est inapproprié de parler de « *faute* » dans le chef d'animaux, mais la faute d'Adam et Ève a brisé leur possibilité de gérer harmonieusement toute la création en communion avec Dieu de sorte que, désormais, la corruption de l'humain s'est étendue à toute la création et toute la création vit dans les douleurs d'un enfantement qui dure encore, selon St Paul.

Il est tout aussi inapproprié de considérer la mort d'animaux comme une « *punition* ». La mort physique est un phénomène naturel normal. Tout se renouvelle et est remplacé sans cesse dans le monde physique.

Mais, tout y est en désordre parce que, depuis qu'il s'est séparé de Dieu par un péché originel, l'humain n'y assume pas le rôle qui devrait être le sien en communion avec Dieu.

Toute la « *cruauté* » qui peut « *me* » paraître dans la préhistoire me semble certes un mystère mais elle ne met pas en doute la bonté du monde créé par Dieu.

Nous savons que ce monde que l'homme devait diriger et développer en harmonie avec son Créateur vit aujourd'hui dans les douleurs d'un enfantement qui dure encore.

Raistlin écrit : « *Un corps impassible (comme on dit que ceux d'Adam et Ève l'étaient) ne saurait avoir besoin de soins et ne saurait craindre le danger. L'impassibilité d'Adam ne devrait alors pas être conçue comme une imperméabilité à toute sensation désagréable, seulement à la vraie souffrance, celle qui est subie. »*

Le mot « *impassible* » ne signifie pas ici inerte, immobile, mais le fait que leur corps n'étaient pas soumis à la mort et à la corruption.

Raistlin écrit : « *Pour les créatures matérielles, la souffrance est une conséquence inévitable : si j'existe et que le feu existe, il s'en suit logiquement et nécessairement que je ne peux me jeter dans le feu sans conséquence. Ainsi, la souffrance chez les animaux n'est pas du tout un mal, elle n'est que la conséquence logique (et nécessaire) de la matérialité. »*

Cependant, les choses sont différentes pour l'Homme qui fut doté dès les origines de dons préternaturels car l'Homme, malgré un corps issu de l'animalité, n'a pas été fait pour souffrir.

En effet, les dons préternaturels dont l'homme créé disposait dans sa communion avec Dieu lui permettaient de vaincre toute forme de mal. La douleur qui prévient physiquement d'une situation

inappropriée n'est pas un mal. C'est un excellent avertissement physique. Mais, l'homme créé n'aurait pas dû en souffrir puisqu'il pouvait immédiatement s'adapter à la situation.

Imaginer un comportement insensé, c'est se remettre dans le péché originel. L'homme en communion avec Dieu n'agit pas de manière insensée. Il aime et veut une autre attitude.

Par la puissance du Christ, St Paul a rendu la vie à un jeune homme qui était tombé d'une fenêtre. Jésus lui-même a fait disparaître la coupure d'une oreille dans le jardin des oliviers.

Avant le péché originel, une chute ou une coupure étaient possibles, mais l'homme créé pouvait y remédier immédiatement tant physiquement que psychologiquement. Il n'en subissait aucun mal, il n'en mourrait pas.

Ligo écrit : « *Voilà une autre réflexion de mon interlocuteur, croyant sans être croyant, pas vraiment athée, mais pas du tout enclin à croire en un Dieu personnel.*

Je lui dis qu'Adam et Ève ont été créés sans "maux", sans souffrance et sans mort, et que tout cela est la conséquence de leur péché (originel).

Il me rétorque que la souffrance est nécessaire pour tout être vivant "matériel" (avec un corps) car si nous n'avions pas mal suite à une blessure (coupure ou autre) nous ne pourrions pas survivre : nous ne nous soignerions pas, des infections surviendraient, gangène et mort au bout..

Et que, de plus, nous ne serions pas conscients du danger si nous n'avions pas peur de la douleur et de la mort, et serions alors fichus de sauter de 100 metres de haut ... et il n' imagine pas Adam capable de sauter de 100 metres de haut sans dégats corporels ... et sans mort certaine ! Que lui répondre ? »

Votre exemple est particulièrement pertinent puisque c'est exactement ce que le tentateur suggérait à Jésus dans le désert.

À cet égard, pour comprendre ce qu'était la situation d'Adam, il nous suffit de regarder le Christ. Il est le vrai fils d'Adam. Le fils sans le péché qu'Adam n'a pas eu. Vrai Dieu mais aussi vrai homme.

Comme Jésus, Adam aurait pu ressusciter les morts, guérir les malades, transformer les éléments (de l'eau en vin, par exemple), marcher sur la mer, multiplier la matière (comme les pains, par exemple), faire cesser le vent et la tempête, etc.

Il était créé pour dominer et gouverner toute la nature avec toute la puissance que la communion avec son Créateur lui permettait.

Il pouvait éviter la souffrance et la mort au lieu de leur être soumis.

Il nous est impossible d'imaginer ce que le monde serait devenu au lieu de se développer de manière désordonnée parce que l'homme n'y tient pas sa place.

Il y a, en effet, une loi majeure de fonctionnement de toute la création qui a changé, c'est le rôle spirituel de l'homme. L'homme devait influencer dans toute la création par son action spirituelle en communion avec Dieu.

Le monde n'a pas été créé comme un jouet pour le bon plaisir arbitraire d'Adam et Ève, mais leur permettre de vivre en communion avec leur Créateur.

Désormais, depuis la chute, le monde continue à exister mais uniquement par l'effet de ses lois qu'on peut qualifier de secondaires. Toutes opéraient autrement sous le contrôle d'Adam et Ève.

Nous avons difficile à mesurer l'ampleur de cette différence entre la vie dans le monde prélapsaire (avant le péché originel) et celle dans le monde postlapsaire (après le péché originel).

C'est le Christ qui nous l'indique et nous le montre. N'oublions pas que son identité préférée dans l'Évangile, c'est celle de « *fil de l'homme* ». Adam et Ève, les premiers hommes créés, n'ont pas eu d'enfant avant la chute. Dans toute leur descendance, leur premier fils conçu sans le péché originel, c'est Jésus. Il est le premier vrai fils d'Adam, vrai fils de l'homme tel que Dieu l'a créé sans le péché, sans la blessure causée à sa nature même par le péché.

Que nous dit-il ? Si nous avons une foi même aussi petite que la plus petite des graines, nous dirions à cette montagne : déplace-toi et elle le ferait ! La foi qui est attachement, fidélité, confiance, est une attitude et une communion qui étaient possibles pour Adam et Ève au moment de leur création.

Ce que l'homme aurait pu et dû faire dans la création s'il était resté en communion avec Dieu, nous avons les plus grandes difficultés à l'imaginer, mais le Christ nous le montre : se faire obéir des animaux, marcher sur l'eau, transformer les éléments (de l'eau en vin), multiplier des éléments matériels (multiplication des pains), guérir les maladies, refaire fonctionner des corps handicapés, ressusciter les morts (comme la fille de Jaïre ou Lazare), arrêter le vent et la tempête, dessécher un arbre, supprimer les plaies d'un lépreux, connaître la présence d'une pièce d'argent dans un poisson nageant dans l'eau, réparer instantanément une coupure subie, arrêter un flux de sang, ne subir aucun mal d'un poison mortel, ...etc.

Tout est possible à celui qui est en communion avec Dieu.

L'homme que nous voyons aujourd'hui n'est plus exactement comme l'homme créé. Il a perdu la communion spirituelle avec Dieu qui atteint profondément sa capacité de gouverner le monde, qui le soumet aux lois de la nature physique, et notamment à la souffrance et à la mort. Il a toujours le même corps qu'Adam, mais le péché originel l'a privé d'une intelligence, d'une force et d'une possibilité d'interaction dans toute la création.

La Chartreuse écrit : « *Le domaine des miracles ne relèvent pas de la nature humaine, mais de la nature divine. C'est en raison de l'union hypostatique que Notre-Seigneur Jésus faisait des miracles. La perfection originelle ne donne pas à entendre qu'Adam eut une nature apte à faire des miracles, à moins que Dieu lui-même les fasse à travers Adam. Un miracle comble une déficience or dans le Paradis Terrestre nulles déficiences, alors je ne vois pas très bien le besoin de faire des miracles en cet endroit.* »

Le mot « *miracle* » vise, en effet, un acte qui « *comble une déficience* » et il me semble juste de penser qu'avant le péché originel, le mot « *miracle* » n'a pas de sens puisque, précisément, il n'y a pas de déficience.

Vous avez aussi raison de parler de « *perfection originelle* » et les pouvoirs qu'Adam avait avant le péché originel étaient, en effet, liés à sa communion avec Dieu. Il me semble correct de dire que, par cette communion, Dieu lui-même pouvait agir à travers Adam.

Sans la chute, Adam et Ève auraient toujours agi en communion avec la volonté de leur Créateur, de même que la puissance que Jésus a manifestée par ses miracles a toujours été liée à la volonté du Père, à sa communion avec son Père.

C'est par la puissance de Dieu, de la vie même venant de lui, que le Christ a accompli des miracles, mais aussi qu'Adam et Ève auraient pu agir avec la même puissance dans la création.

Mais, pourquoi voulez-vous faire une distinction entre les deux natures du Christ ? Pourquoi voulez-vous imaginer que l'homme créé avait une communion imparfaite avec son Créateur ?

Jésus n'était pas Dieu habillé en homme. Il est vraiment un homme, un vrai fils d'Adam, le fils de l'homme en tout semblable sans le péché.

Croire, par une division de sa nature double de vrai Dieu et de vrai homme, que les miracles seraient de sa seule nature divine me semble une erreur, une profonde atteinte à son humanité, à son Incarnation.

Même dans ses miracles, Jésus est vraiment semblable à nous en tout, sauf le péché.

La Chartreuse écrit : *« Adam était en communion avec Dieu, absolument d'accord, mais cela ne faisait pas de lui un "dieu". Si nous regardons, les Saints, ceux qui étaient thaumaturges, l'étaient en raison de leur invocation du nom du Christ. Si Adam a marché sur les eaux, ce n'est pas par sa propre puissance, mais par celle de Dieu agissant en lui. »*

Tout à fait d'accord, bien sûr.

La Chartreuse écrit : *« Notre Seigneur est la Deuxième Personne de la Sainte Trinité, or il me semble que les miracles viennent de ce fait. Lorsque nous lisons les Saints Évangiles, nous remarquons que Notre -Seigneur lorsqu'il fait un miracle, le fait du seul fait de son commandement. " Lève-toi et marche... Je le veux sois guéris... C'est la différence, que je vois, entre Lui et Adam. »*

Jésus est Dieu. Adam est une créature.

C'est parce qu'il est la deuxième personne de la Trinité que Jésus échappe au péché originel, bien qu'il soit aussi un descendant d'Adam. De ce point de vue, on peut dire que les miracles viennent de ce fait.

Par contre, il ne me semble pas tout à fait juste de dire que Jésus fait des miracles du « seul » fait de son commandement sans y ajouter de suite une nuance. Lui aussi se réfère à son Père, à la communion divine, après un miracle : *« Je te rends grâce de ce que tu m'as exaucé. Pour moi, je sais que tu m'exauces toujours »* (Jn 11, 41). Jésus n'agit pas « seul » mais en communion spirituelle avec son Père.

Adam qui était invité à partager cette communion l'a délaissée.

Mais, n'oublions pas que le monde matériel a été créé pour l'homme et non pour lui-même. Dieu peut bien sûr y agir comme Créateur. C'est lui qui l'a fait. Il en connaît tous les secrets de fonctionnement. Mais, il a bien voulu donner à l'homme un pouvoir de maîtrise de cette création. Rien ne permet de penser qu'Adam et Ève auraient reçu un pouvoir incomplet, moindre que celui que Jésus a montré.

Mais, certes, rien n'est possible pour l'homme sans la communion spirituelle avec Dieu.

Cette communion était évidemment présente en Jésus, mais cette communion avec la volonté de son Père ne contredit en rien son humanité.

Il est vraiment un nouvel Adam, le vrai fils de l'homme, un homme semblable à nous en tout sauf le péché, tout en étant aussi vrai Dieu.

La Chartreuse écrit : *« Il est évident que Notre-Seigneur était en communion avec son Père, mais était-ce bien la même communion que celle d'Adam.*

Selon cette explication, nous constatons que les miracles sont une prérogative divine, certes Dieu peut la concéder à tout homme qui vit en grâce avec Lui.

Comme des saints pouvaient avoir le don de bilocation, lévitation, etc.

Cette "concession" de Dieu à l'homme a-t-elle été, comment dire, inclus de façon systématique dans les dons d'Adam, là je ne suis pas certaine, personnellement, le pouvoir d'Adam de faire des miracles, serait non un don de la perfection originelle mais un clin d'œil que Dieu faisait selon son bon plaisir à Adam..

Je ne vois pas pourquoi le pouvoir d'Adam et Ève serait incomplet sans l'inclusion des miracles. Pour soumettre la création avaient-ils besoin de ce don ? On pourrait le penser sans atteinte à la Foi, car nous sommes en ce domaine dans le monde des hypothèses. »

Nous sommes en effet dans le monde des hypothèses.

Bien sûr, nous ne sommes que des créatures. Nous sommes invités à participer à une communion divine qui nous précède. Dans la création, tout nous vient par prérogative divine.

C'est la notion de miracles qui rend la comparaison difficile entre avant et après le péché originel. Le miracle est précisément une action qui rompt les enchaînements du monde présent qui échappent au contrôle de l'homme à cause de son éloignement de la volonté de Dieu.

« *En dehors de moi, vous ne pouvez rien faire* » (Jn 15, 5) ! Tout nous vient par la communion à Dieu.

Parler de « *miracles* » avant le péché originel ne me paraît pas tout à fait adapté. Le miracle est un signe de notre salut dans ce monde marqué par le péché. Le miracle est un signe qui nous ouvre à une réalité autre que celle que nous connaissons par notre science.

Dans le jardin d'Eden, la notion de miracle n'a guère de sens. Dieu crée et donne. Tout y est pour que l'homme soit en communion avec Dieu et puisse dire comme le Christ : « *je sais que tu m'exauces toujours* » (Jn 11, 41) parce que « *je suis venu pour faire ta volonté* » (Héb. 10, 9).

Avant et sans le péché originel, l'homme pouvait avoir la même volonté que Jésus d'être toujours en communion avec Dieu, dans le désir de vivre de la communion qui lui était offerte.

La Chartreuse écrit : « *Alors, si comme vous le croyez en plus de tous les dons naturels, surnaturels et préternaturels ils avaient celui des miracles... alors, notre esprit est pris d'un vertige devant ces conséquences insondables pour notre intelligence.*

Heureusement que le saint Roi David s'est exclamé : Heureuse faute qui nous a valu un si grand Sauveur... ce cri d'espérance nous fait descendre(ou monter) dans les profondeurs infinies des grandeurs de l'Incarnation et de la Rédemption et la, mon vertige est double »

C'est tout-à-fait vrai !

Le corps physique d'Adam et Ève était mortel comme tout être de la nature physique créée et le fruit de l'arbre de la connaissance n'y a rien changé physiquement, mais, avec ce corps mortel, Dieu a créé un être corporel et spirituel avec son propre souffle de vie qui, lui, est immortel.

Nous sommes des traits d'union entre le monde physique où les êtres ne sont que précaires parce que tout se recompose sans cesse (C'est cela la mort physique dans la nature créée) et la réalité spirituelle éternelle de Dieu.

Nous avons été créés parfaits à l'image et à la ressemblance de Dieu, mais cette perfection n'est pas celle d'un robot qui réaliserait automatiquement une volonté divine prédéterminée. La perfection de notre création implique une capacité de partager la vie éternelle d'amour du Père, du Fils et de l'Esprit Saint. Et cette capacité implique une liberté intérieure qui est la singularité de l'humain parmi tous les êtres de la nature. Il n'y a pas d'amour partagé possible sans liberté.

Et cette liberté, qui permet l'amour éternel et sans lequel cet amour ne peut exister, nous confronte à la réalité de ce qu'est l'amour de toute éternité.

Il y a nécessairement un choix possible entre cet amour et son absence si un être est créé capable d'aimer et de vivre d'amour.

C'est ce que nous raconte le récit du choix originel dans le jardin d'Eden. Il ne suffit pas de créer des humains parfaitement capables d'aimer pour les faire vivre d'amour. Il faut encore qu'ils choisissent librement d'aimer.

Dieu ne pouvait faire davantage que les prévenir de la réalité spirituelle de sa vie d'amour offerte en partage : si vous préférez une existence où chacun décide seul par lui-même (s'emparer de la connaissance pour la mettre en soi-même) plutôt qu'une existence où chacun préfère décider de tout en communion d'amour (laisser la connaissance en dehors de soi pour la partager avec un autre), la conséquence est la mort et cette mort n'est pas une punition arbitraire, c'est une simple vérité. La vie qui vient de Dieu est amour et celui qui préfère s'en écarter fait le choix de la mort.

À cet égard, Dieu ne nous a donc pas soumis à un temps de probation, mais Il nous a créés libres de choisir entre la vie d'amour ou son absence qui est une mort.

Mais, c'est une mort spirituelle, une cessation de la vie d'amour de Dieu. Cela ne change rien aux réalités physiques de la mort naturelle, sauf que sans la vie spirituelle d'amour de Dieu, tout être précaire de la nature se retrouve incapable de franchir la mort physique.

Par contre, comme nous le montrera la résurrection du Christ puis l'Assomption de la Sainte Vierge Marie, la vie de Dieu en l'homme permettait à Adam et Ève de franchir la mort physique en communion avec Dieu. En cela, nous pouvons constater que leur âme a été créée immortelle.

Malgré leur choix originel qui a blessé la vie humaine créée, Dieu a préservé cette possibilité de partager sa vie et de franchir la mort physique pour tous leurs descendants.

Aldebaran écrit : *« le sait-on vraiment ? J'avoue que Genèse est assez confuse pour moi... Un avis, des références? »*

C'est ce qu'enseigne le Catéchisme : *« la mort corporelle est naturelle »* (C.E.C. 1006) mais *« Bien que l'homme possédât une nature mortelle, Dieu le destinait à ne pas mourir. »* (C.E.C. 1008).

Cette question des désordres du monde physique est centrale pour ceux qui pensent que la nature physique du monde qui évolue depuis le Big Bang ne serait qu'un effet du péché originel. Mais, en réalité, rien dans le récit de la Genèse, ni dans l'enseignement officiel de l'Église, ne reprend une telle hypothèse qui renverrait Adam et Ève en dehors de l'histoire (ce qui est contraire à l'enseignement de l'Église) et qui ferait que notre monde ne serait plus qu'un monde déchu.

Selon cette thèse, la nature elle-même serait altérée dans son essence même par le péché ce qui aboutit à ne plus considérer qu'avec mépris toute la création concrète (et notamment notre corps qui en fait partie) et à ne plus pouvoir y admirer l'œuvre de Dieu puisqu'elle ne serait plus qu'un produit perverti du péché.

Non, toute la beauté du monde et l'intelligence de ses règles physiques et biologiques ne cessent d'inviter à la louange. C'est bien Dieu qui est le Créateur du monde dans lequel nous vivons.

Ce qui a changé c'est seulement l'humain qui aurait pu maîtriser et développer toute la création en harmonie avec Dieu jusqu'à pouvoir maîtriser et au besoin franchir toutes les limites de la mort physique en lui et autour de lui, comme le nouvel Adam (le Christ) a montré qu'il était possible de le faire sans le péché, par ses miracles et sa résurrection.

Si l'humain subit de la souffrance, de l'agonie, la mort ou des accouchements douloureux, c'est parce que cet humain, ayant choisi de s'attribuer à lui-même une connaissance séparée, est désormais soumis aux règles naturelles qu'il ne maîtrise plus comme il aurait pu le faire en communion d'amour avec son Créateur.

Le monde entier souffre du fait que l'humain n'y tient pas le rôle qu'il aurait pu tenir. Mais sa nature physique n'a pas changé. Les feuilles et les fruits poussaient puis tombaient et se décomposaient avant comme après le péché originel. Tous les vivants dans la nature n'avaient qu'une existence précaire que montre, dans le récit de la Genèse, le fait que l'alimentation était nécessaire pour tous, avant autant qu'après le péché originel.

Quelle serait l'alternative ?

La supposition d'un monde déchu depuis le Big Bang pose une difficulté insoluble pour la création des humains. Seuls êtres du monde physique ayant une nature corporelle et spirituelle leur permettant une vie éternelle avec Dieu, les humains ne vous paraissent-ils pas une nouveauté à l'intérieur de l'histoire concrète après le Big Bang ? S'il n'y avait pas d'humains capables de partager la vie éternelle de Dieu à l'époque des dinosaures, lorsque les caractéristiques de notre monde physique étaient cependant déjà présentes, il faut bien constater que le péché postérieur des premiers humains n'a rien changé à cet égard.

La liberté et l'amour sont éternels en Dieu et ils ne disparaissent jamais, mais l'humain ne doit-il pas les choisir à son tour pour qu'ils deviennent éternels pour lui et que son être tout entier, y compris son corps ressuscité, revête l'incorruptibilité ?

En Dieu, la possibilité du mal n'a pas de réalité et cela n'affecte en rien sa liberté et son amour. En communion éternelle avec Lui, il peut en être de même pour tout humain.

Les mots et nos explications humaines ont bien sûr inévitablement leurs limites, mais l'amour de Dieu que nous pouvons découvrir sans cesse davantage se révèle sans cesse aussi comme étant la vie même qui nous a été donnée.

Cet amour ne s'est pas arrêté avec le choix libre d'Adam et Ève dans le jardin d'Eden, que Dieu pouvait d'ailleurs prévoir, et dès cet instant, il a, au contraire, tout préparé avec amour pour que le chemin de vie nous soit encore possible.

Cmoi écrit : « *la possibilité du mal a bien pris une réalité pour Dieu dès l'instant où il a posé un acte de création !* »

En effet, et j'apprécie beaucoup cette précision que vous amenez. Cela me semble juste, car créer c'est faire exister hors de soi.

Dans l'éternité en Dieu, le mal n'est pas et le mal n'existe pas. La possibilité même du mal n'a pas de sens en Dieu qui est le bien.

Le monde n'est pas Dieu, même si Dieu y est présent. Il est une créature. Et, aussitôt, nous pouvons, en effet, observer que « *hors de Dieu* », il peut exister une alternative entre, d'une part, l'harmonie et la communion avec Dieu qui est le bien (et l'humain a été créé pour en être le gouvernail) et, d'autre part, une absence de cette harmonie et de cette communion que vous pouvez appeler « *la possibilité du mal* ».

Théo d'Or écrit : « *En ce qui concerne le corps souffrant, mon questionnement est assez simple: s'il y avait moyen d'avoir le libre choix sans être confronté aux douleurs physiques (comme c'est le cas pour les anges, déchus ou pas), pourquoi devons-nous subir la densité physique et toutes ses souffrances? Ou, autrement dit, s'il n'était pas absolument nécessaire d'en passer par là pour avoir le choix, pourquoi Dieu a-t-il organisé les choses ainsi? Y aurait-il plusieurs libertés de choix possibles? Les anges sont-ils moins libres ou libres différemment ?* »

Dans le récit de la Genèse qui nous donne l'essentiel de la création, le libre choix n'est pas confronté aux douleurs physiques. Il n'était pas du tout nécessaire de passer par là.

Nous avons été créés pour vivre mieux et plus que les anges. Ils ne vivent que dans la réalité spirituelle. Dieu a voulu nous donner davantage : une vie dans la réalité spirituelle comme les anges, mais aussi une vie radicalement nouvelle dans une réalité corporelle nouvelle.

Dans cette double réalité, l'humain n'est pas soumis à la réalité corporelle créée. C'est le contraire qui existe : cette réalité corporelle est pleinement harmonisée sans souffrance dans la communion spirituelle.

Nous avons été conçus dans et avec un corps parfait, avec la maîtrise de toutes ses transformations possibles, sans être soumis à aucune mort physique, façonnés pour vivre de la vie d'amour qui fait vivre Dieu dans la Trinité de toute éternité.

Mais, si nous retirons cette communion qui fait vivre, nous souffrons et nous mourons.

Pouvons-nous imaginer ce qu'a été la création du premier couple humain ? Nous connaissons la puissance positive et négative que manifestent dans notre corps les effets psychosomatiques provenant de nos états mentaux, de nos stress ou de nos états de bien-être. Lorsque Dieu a créé les premières âmes immortelles, la puissance spirituelle positive insufflée a dû être d'une force positive énorme pour le corps humain, mais inversement, la perte de cette puissance a pu avoir un effet négatif.

À l'origine, le choix n'a pas du tout été voulu dans la souffrance. Ce fut un vrai choix éclairé et sans la pression d'une souffrance, ni même d'un manque.

L'amour qui fait vivre n'existe vraiment que dans la liberté. Aussi mystérieux que cela puisse paraître à nos pensées un peu mercantiles où nous imaginons vite que tout choix ne résulte que de la pesée des avantages et des inconvénients des possibilités, l'amour est un choix encore plus libre : il ne dépend même pas d'avantages. Il peut être voulu pour lui-même.

Le récit du péché originel nous apprend qu'il ne dépend pas non plus des inconvénients. La seule crainte de la mort que provoque la rupture de la communion de l'amour qui fait vivre ne suffit pas pour susciter le choix libre de l'amour.

La matière et la chair nous ont ouvert un surplus de vie. Les souffrances n'y sont pas nécessairement liées. Mais sans l'amour, la communion d'amour qui est en Dieu, nous coupons le courant. La nuit, le froid, et la mort étendent leur présence. La souffrance.

Aujourd'hui, n'y a-t-il plus d'autre possibilité de choix que d'être confronté à un choix dans la douleur ? N'est-ce pas ce que la croix nous montre ?

N'est-ce pas surtout ce qui nous montre le chemin qui ramène vers un vrai choix dans la liberté sans mort, ni souffrance ? Comme les anges, mais bien mieux qu'eux encore. Un chemin pour redécouvrir qu'avec l'esprit, la chair n'est pas créée pour la souffrance mais appelée à ressusciter pour vivre dans l'harmonie et la joie de l'amour.

Mike adoo écrit : *« Les épisodes violents de la nature ont bien évidemment toujours existé. Le mal n'est entré dans le cœur de l'homme que quand ce dernier a été en mesure d'en avoir conscience. »*

Ce résumé est bien exact, mais Mike adoo ajoute : *« Fausse piste ! Il ne faut pas mélanger le physique et le symbolique ... »*

Qu'est ce que cela veut dire ? Il est évident qu'une réalité physique est un fait physique (matériel, corporel, historique), alors qu'un symbole est une image d'un fait qui peut être une réalité spirituelle ou une réalité physique. C'est différent.

Mais attention à la tendance religieuse humaine de rejeter dans le ciel et le spirituel tout ce qui concerne Dieu ce qui, en réalité, l'éloigne de notre réalité qui est aussi corporelle et pas seulement spirituelle. N'y a-t-il pas là une fausse piste ?

Une des plus graves fausses pistes depuis Darwin, c'est celle qui fait oublier aux croyants, qui ont soudainement découvert l'évolution et les milliards d'années de l'histoire du monde, que l'homme, à l'image de Dieu, a été créé dans le cours de l'histoire, que la création d'une âme immortelle dans la nature n'est pas un fait symbolique. C'est fait. Un fait d'une valeur inouïe.

Le propre du christianisme est de révéler toute la valeur de l'homme, de lui reconnaître toute sa valeur, tant corporelle que spirituelle. Dieu n'a pas voulu nous créer comme des êtres uniquement spirituels. Il a voulu nous créer comme êtres spirituels et corporels. Il a voulu le monde corporel. Ce n'est pas pour l'anéantir et revenir, pour l'éternité, à un monde uniquement spirituel.

Lui-même, par l'Incarnation, s'est donné un corps. N'oublions jamais toute l'importance de la réalité corporelle de l'homme.

La foi chrétienne n'est pas uniquement basée sur des symboles. Elle est solidement fondée dans l'histoire concrète et elle ne considère pas les faits matériels de l'Écriture, ordinaires ou miraculeux, comme n'ayant que la valeur de symboles. Ils ont souvent une valeur symbolique et un sens théologique. Ils ont aussi souvent une réalité concrète.

Quand la Parole de Dieu et l'enseignement de l'Église nous parlent de la création de l'homme, ils s'expriment certes de manière imagée et symbolique, mais c'est pour nous parler de notre réalité historique bien concrète. L'homme a été créé par Dieu dans le temps et dans l'espace. Il n'a pas été créé dans un Big Bang lointain pour n'apparaître que progressivement au fil de milliards d'années passant doucement d'un état animal à une acquisition progressive d'une âme immortelle. Comme si on pouvait avoir un peu ou une partie d'une âme immortelle.

Non, l'invertébré puis le primate qui ont été nos ancêtres biologiques il y a des milliards d'années n'avaient pas d'âme immortelle. Oui, Dieu est intervenu à un moment pour créer une première âme immortelle, à un endroit précis de la terre, à un moment tout aussi précis de l'histoire concrète.

La foi ne nous écarte pas de la science ou de la raison. Au contraire, elle nous affirme la création de ce monde bien concret par Dieu et nous encourage à le découvrir, à le développer avec toute la connaissance et l'intelligence possibles.

Comment comprendre l'identité de l'homme, sa vocation, le salut que nous apporte l'Incarnation de Dieu lui-même, si nous croyons que l'apparition de l'homme à un moment de l'histoire n'est qu'un fait symbolique et non aussi une réalité physique ?

La tendance à ne plus voir dans l'Écriture qu'un récit symbolique de vérités spirituelles abstraites sans réelle vérité historique, fait glisser la foi dans l'abstrait, l'éloigne de la vérité de l'Évangile qui concerne l'homme tout entier, corps et esprit.

Stéphane écrit : *« je comprends qu'il y a eu une profonde rupture entre l'Homme et Dieu, ce qui a exposé l'homme au monde physique en somme... »*

D'accord. C'est bien exact.

Stéphane écrit : *« Je comprends en même temps que Dieu a également modifié la création suite à la chute de l'Homme... »*

Gn 3:17 : *« Il dit à l'homme : Puisque tu as écouté la voix de ta femme, et que tu as mangé de l'arbre au sujet duquel je t'avais donné cet ordre : Tu n'en mangeras point ! le sol sera maudit à cause de toi. » »*

Rien ne permet d'affirmer que le sol a été modifié, ni que la création a été modifiée à cause du péché originel.

Le sol est maudit parce que l'homme n'assume pas le rôle qui aurait dû être le sien. Le sol est maudit parce que l'homme en a perdu le contrôle, mais non parce que Dieu ne lui aurait jamais donné ce contrôle.

Toute la création est dans les douleurs de l'enfantement parce qu'elle est privée de l'homme qui devait la gouverner et la développer.

Le Psaume 8 l'exprime si bien : *« Qu'est donc le mortel, que tu t'en souviennes, le fils d'Adam, que tu le veuilles visiter. À peine le fis-tu moindre qu'un dieu ; tu le couronnes de gloire et de beauté pour qu'il domine sur l'œuvre de tes mains ; tout fut mis par toi sous ses pieds, brebis et bœufs, tous ensemble, et même les bêtes des champs, l'oiseau du ciel et les poissons de la mer ».*

Pourquoi oublions-nous la Genèse : *« emplissez la terre et soumettez-là ; dominez sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et tous les animaux qui rampent sur la terre ».* (1,28) ?

Stéphane écrit : *« J'imagine en conséquence qu'il ne devait pas y avoir de Tsunami dans le jardin d'Eden. »*

Le jardin d'Eden nous représente une réalité dans laquelle l'homme est en relation directe avec Dieu ce qui dépasse la seule réalité corporelle et matérielle.

Le serpent et les arbres de ce jardin sont des images d'une réalité qui ne se confond pas avec celle que nous pouvons connaître, ni avec le monde dans lequel ce jardin existait non comme une réalité uniquement matérielle mais comme quelque chose que nous ne pouvons que difficilement nous représenter.

Pour prendre une image plus moderne, le jardin d'Eden existait à l'endroit et au moment où vivaient les premiers humains un peu comme les ondes radio ou de téléphonie mobile sont présentes dans notre environnement même si nos sens ne nous donnent aucune conscience de leur présence.

L'humain, en se coupant de Dieu, a perdu la perception du jardin d'Eden. Il avait accès à une réalité spirituelle que nous ne percevons plus guère. Il n'y a évidemment pas de tsunami matériel dans cette réalité spirituelle.

Mais, à l'époque du péché originel des premiers humains, le monde matériel était comme celui d'aujourd'hui avec des tsunamis et tout ce que nous connaissons. L'homme en a reçu le contrôle, le pouvoir de se soumettre tous ces phénomènes et tous les vivants. Il l'a hélas perdu.

Benoît XVI, dans Jésus de Nazareth, t. II, p. 122-123 écrit : *« L'universalité de la mission de Jésus est rendue évidente : elle ne concerne pas seulement un cercle limité d'élus ; son objectif est le cosmos, le monde dans sa totalité. Par les disciples et leur mission, le monde dans son ensemble doit être arraché à son aliénation, il doit retrouver l'unité avec Dieu...*

C'est justement cela la mission de Jésus, dans laquelle les disciples sont impliqués : conduire le « monde » hors de l'aliénation de l'homme par rapport à Dieu et à lui-même ».

Cinci écrit : *« Il n'y a pas de raison pour supposer une absence de catastrophes naturelles dans un passé très lointain : volcan, tremblement de terre, chute de météorite, etc. Aucun commentateur sérieux dans le monde catholique ne va souscrire à des thèses fantaisistes juste pour le plaisir de braquer de front les spécialistes de quinze disciplines savantes différentes, et en faisant appel pour cela à leur interprétation personnelle d'un verset de Bible ! »*

Trebla écrit : « *Est-ce qu'il n'y a pas de raison non plus « pour supposer une absence de catastrophes naturelles dans » le paradis terrestre ?* »

Selon le Catéchisme de l'Église Catholique (332), les anges qui sont là dès la création, « *ferment le paradis terrestre (cf. Gn 3, 24)* ».

Les anges ont-ils fermé l'accès aux « *catastrophes naturelles dans un passé très lointain : volcan, tremblement de terre, chute de météorite, etc.* » ?

Un paradis terrestre avec du malheur, de la souffrance et de la mort à cause des catastrophes naturelles ? Je dirais que non.

Dans cette réalité spirituelle du paradis terrestre, il n'y a pas de « *volcan, tremblement de terre, chute de météorite, etc* » puisqu'il s'agit de phénomènes terrestres.

On ne peut, par contre, en déduire qu'avant la création d'Adam et Ève, il n'y avait pas, sur la terre, de « *volcan, tremblement de terre, chute de météorite, etc* ».

Ces phénomènes matériels font partie des mouvements énergétiques dans la matière depuis le Big Bang.

Lorsqu'ils vivaient en communion avec Dieu, dans le jardin d'Eden, Adam et Ève avaient la maîtrise de toutes choses sur la terre et ne pouvaient en subir aucun mal. Exactement, comme le Fils de l'homme dans l'Évangile lorsqu'il a fait cesser la tempête.

Mais, il faut éviter de tout confondre. L'Eden c'est la réalité spirituelle de Dieu. C'était un paradis terrestre en ce sens qu'Adam et Ève étaient à la fois dans la réalité spirituelle du paradis et dans la réalité terrestre, comme, par exemple, Jésus ressuscité s'est trouvé, au moment de ses apparitions, à la fois dans la réalité spirituelle du ciel (qui ne peut être située de manière terrestre) et dans la chambre haute ou au bord du lac de Tibériade

Trebla écrit : « *Donc selon vous, Adam et Ève pouvaient faire « cesser la tempête.* »
En fait, selon vous, ils avaient la même maîtrise « comme le Fils de l'homme dans l'Évangile ».
Cela impliquerait le suivant :

- 1) *Ils pouvaient changer de l'eau en vin.*
 - 2) *Ils pouvaient marcher sur l'eau.*
 - 3) *Ils pouvaient maudire le figuier pour qu'il dessèche.*
- ... et ainsi de suite ...

Question : *Dieu a-t-il vraiment donné aux hommes les pouvoirs ci-dessus en disant : " Soyez féconds, multipliez, remplissez la terre et soumettez-la, et dominez sur les poissons de là mer, sur les oiseaux du ciel et sur tout animal qui se meut sur la terre " (Genèse 1, 28) ? »*

Oui.

Trinité écrit : « *vous pensez qu'Adam et Ève vivant dans le paradis terrestre, et issus de l'évolution biologique, n'étaient pas mortels biologiquement, avant le péché originel, à contrario de tout le vivant ?* »

Pourquoi une telle déduction que je rejette comme vous ? Le corps du Christ a connu la mort physique. Le corps naturel du premier Adam avait les mêmes caractéristiques précaires que toute la nature créée, y compris la mortalité physique de tous les êtres précaires qui se succèdent, en ce monde, depuis des milliards d'années. Mais, sans le péché originel, Adam et Ève n'aurait pas été soumis à la mort physique et auraient pu, en communion avec Dieu et comme le Christ, la franchir soit temporairement, dans la nature précaire, comme Jésus l'a fait lorsqu'il a ressuscité la fille de Jaïre ou

Lazare, soit, de manière plus transcendante, comme Jésus l'a manifesté dans sa résurrection, par une transformation de son corps naturel en un corps glorieux qui dépasse nos perceptions terrestres.

En rompant leur communion avec Dieu, Adam et Ève ont fait de la simple précarité naturelle de leur vie biologique, sur laquelle ils avaient la maîtrise en harmonie avec leur Créateur, une mort infranchissable pour eux.

Carhaix écrit : « *Adam est bel et bien devenu mortel physiquement, et cela, la Genèse le dit très clairement* »

Vraiment ? Où lisez-vous cela ?

La Genèse ne dit pas qu'il est « devenu » mortel, ni que son corps physique aurait été immortel par nature, indépendamment de sa réalité spirituelle, de sa création à l'image de Dieu.

Le Catéchisme constate, au contraire, que « *la mort corporelle est naturelle* » (C.E.C. 1006), mais que « *Bien que l'homme possédât une nature mortelle, Dieu ne le destinait pas à mourir* » (C.E.C. 1008) et que « *Tant qu'il demeurait dans l'intimité divine, l'homme ne devait ni mourir, ni souffrir* » (C.E.C. 376).

Toutes les créatures des premiers jours de la Création, cités dans le premier chapitre de la Genèse, sont des réalités précaires dont l'existence est temporaire par nature. L'arbre ne peut pousser que si la semence d'un arbre antérieur tombe en terre et se décompose pour former un arbre nouveau. Le fruit de l'arbre doit se décomposer pour être assimilé comme nourriture. Rien ne dit dans la Genèse que les plantes, les poissons, les oiseaux ou les animaux auraient été créés dans une nature perpétuelle immuable sans connaître le renouvellement naturel permanent de toutes choses. Dans la nature créée, le corps d'Adam était précaire (« *mortel* » physiquement), comme toute autre créature terrestre.

Mais, comme le dit fort bien le Catéchisme, Adam ne « devait pas » mourir. La mort n'était pas, pour lui, une nécessité ni physique, ni spirituelle. Mais, dès sa création, Dieu le prévient qu'il « *peut* » mourir si...

Et s'il « *peut* » mourir, c'est bien parce qu'il est « *mortel* », sinon il lui aurait été impossible de mourir.

Et cette mort pouvait le frapper dans sa double réalité corporelle et spirituelle.

Dans sa réalité spirituelle, parce que la vie de Dieu est amour et communion, parce que la vie spirituelle venue de Dieu est une réalité divine qui ne peut vivre qu'en Dieu. Nous sommes des fruits divins qui, une fois détachés de l'arbre, ne peuvent que se décomposer.

Mais, la mort pouvait aussi frapper Adam dans sa réalité corporelle parce que sa nature corporelle était précaire comme celle de toute autre créature corporelle. Ce n'est qu'en communion avec son Créateur, que la mort lui était soumise (cela ne nie pas sa réalité naturelle dans la création). L'humain en communion avec Dieu pouvait empêcher que la précarité de la nature, qui lui était entièrement soumise, devienne une mort implacable. La mort est entrée dans le monde confié à l'humain quand il a perdu la communion avec Dieu qui lui donnait tout pouvoir sur cette précarité de la nature.

Depuis le péché originel, l'humanité est soumise à la mort. Le monde entier, qui aurait été gouverné par l'humanité en communion avec Dieu sans le péché originel, est maudit parce que l'humain n'y tient pas son rôle. Il attend « *dans les douleurs d'un enfantement qui dure encore* » le salut de l'homme par le Christ qui va le sortir du désordre et le transformer pour faire advenir un monde nouveau.

Rejeter le péché originel en dehors de l'histoire a pour premier effet de considérer le monde entier comme un produit déchu du péché et de nier sa beauté et sa bonté comme création de Dieu. C'est

refuser d'accepter que seul le péché humain est la cause des désordres et de la mort qui causent tant de souffrances.

Mais, rejeter le péché originel en dehors de l'histoire, n'est-ce pas aussi nier (souvent inconsciemment) que le Christ est venu parmi nous en tout semblable au premier Adam sauf le péché, voire considérer tous ses miracles et sa résurrection comme la manifestation de pouvoirs divins dont notre humanité créée (celle du Christ Lui-même !) n'aurait pas été dotée puis privée seulement par l'effet du péché, ce qui peut obscurcir profondément Son Incarnation en homme semblable à nous ?

Non, le Christ s'est fait homme, un vrai fils de l'homme tel qu'il a été créé à l'origine, sans le péché. Jamais dans sa vie d'homme, il n'a utilisé un pouvoir de sa nature divine. Il s'en est, au contraire, dépouillé et a tout obtenu par la prière à Son Père et en communion avec Lui, nous montrant à chacun le chemin, la vérité et la vie. Tels qu'ils sont, accessibles à tout homme dans le Christ.

Carhaix pose une question interpellante qui montre à quel point le doute peut devenir profond : « *est-ce que la Genèse commémore en réalité l'état paradisiaque de l'homme, à l'époque où il n'est justement pas encore un homme doté de raison, et où il vit à l'état animal et instinctif, et donc innocent et insouciant, et donc aveugle aux préoccupations terrestre, et réceptif à Dieu ?* ».

Mais, s'il n'est pas « *un homme doté de raison* », comment peut-on dire qu'il s'agirait d'un homme à l'image de Dieu, capable de partager librement la vie et l'amour en Dieu ? Comment pourrait-il d'ailleurs commettre un péché, être « *innocent* » ou « *coupable* » ? Comment pourrait-il être réceptif à Dieu en être libre capable d'aimer s'il est aveugle, inconscient ? Comment un homme vivrait-il dans un état paradisiaque sans conscience, ni raison ?

Ce n'est pas cela un humain créé à l'image de Dieu, capable, avec la liberté et la conscience que cela implique, de partager la vie même de Dieu.

La question de Carhaix se montre ainsi éclairante sur l'importance de la création par Dieu dans l'histoire, non d'un robot ou d'un esclave de Sa Grandeur, mais d'un être conscient, libre, capable d'aimer et de partager éternellement Sa vie.

Il y a bien eu, dans l'histoire, des « *hommes* » (en réalité, des hominidés, des pré-humains) qui, en l'état de l'évolution de leur corps et, notamment, de leur cerveau, étaient des individus naturels « *pas encore un homme doté de raison* », mais vivant « *à l'état animal et instinctif* », « *insouciant* » et « *aveugle* ».

C'est un fait scientifique de l'histoire concrète qui ne paraît plus sérieusement contestable.

Alors, surgit « *la* » question ! A-t-il été doté de « *raison* », de « *conscience* » ? A-t-il dépassé son « *état animal et instinctif* » ? Et comment cela a-t-il pu se produire ? Ou, y a-t-il eu, dans l'histoire, un acte Créateur, comme l'Eglise l'a toujours enseigné ?

Ce qui est difficile pour notre génération, c'est la confrontation des découvertes scientifiques développées depuis Darwin avec la perception « *historique* » de la création de l'humanité dans les enseignements des Pères de l'Eglise et du Magistère.

Une lecture attentive permet cependant de constater que la vision historique des temps passés n'a pas été fixée dans des dogmes, mais que des nuances et des ouvertures ont toujours laissé des distances par rapport aux connaissances scientifiques de chaque époque. L'Eglise s'en est toujours tenue, dans son enseignement infaillible, à l'essentiel sans se perdre dans des détails de type scientifique.

Attention de ne pas penser que « *tout* » est dit dans les enseignements du passé. Des dogmes importants peuvent émerger parfois longtemps après avoir été médités dans le cœur des croyants depuis les temps apostoliques.

L'Église n'a jamais douté que la création de l'humanité ne vient pas d'une évolution naturelle mais d'une action divine. Rien d'essentiel ne menaçait la foi de ceux qui ont pensé une création physique en six jours et une création immédiate des premiers humains avec de la poussière. Mais, en l'état actuel des connaissances, il y a de vraies menaces pour la foi si nos connaissances empêchent de découvrir la vérité de la création de l'humanité dans l'histoire.

L'Église avance avec prudence.

Il lui a fallu près de vingt siècles pour mettre en lumière et définir, seulement en 1951, le dogme de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge.

C'est un fait historique par rapport au péché originel qui n'avait cessé de se transmettre auparavant à tous les autres descendants d'Adam et Ève. Dans le cours de l'histoire, par une action divine en vue de l'Incarnation du Fils Unique, une jeune fille a été préservée, dès sa conception, du péché d'Adam et Ève qui a blessé toute leur descendance.

Avant elle, Adam et Ève ont aussi été créés par une « *immaculée conception* » (une conception sans péché) et nous pouvons espérer que l'Église pourra bientôt définir, dans des termes adaptés à notre époque, ce que fut cette première immaculée conception dans l'histoire.

Voyons déjà les prémisses dans l'encyclique *Laudato si'* : pas question d'une nature déchue, mais de la beauté d'une création à aimer et à défendre, le corps des humains provient bien de processus évolutifs, mais nous sommes créés directement par Dieu.

Et, notons bien les termes du Saint-Père : il nous présente « *L'Évangile de la création* ». Désolé pour ceux qui ont oublié qu'une encyclique c'est un « *enseignement* » officiel du Magistère, et qui n'y ont vu qu'un discours sur l'environnement.

Trinité écrit : « *Là j'ai besoin que vous expliquiez ! Adam et Eve créés par une immaculée conception ? Et pourtant ils ont péché ! N'y a-t-il pas une contradiction ?* »

L'immaculée « *conception* » ne concerne que... la conception, le début d'une vie humaine nouvelle. L'Église a toujours proclamé la sainteté originelle de nos premiers parents. À leur conception, il n'y avait en eux aucun péché, aucun mal. C'est par un choix libre qu'ils ont rompu leur communion par le péché originel.

Il n'en est pas de même de la Sainte Vierge Marie qui a été préservée du péché dès sa conception mais qui est demeurée dans la sainteté durant toute sa vie, y compris après sa conception immaculée. À cet égard, elle a fait un autre usage de sa liberté et le dogme de son Immaculée Conception s'étend donc au-delà du moment de sa conception.

Invité admet que « *Les plantes “ sont des réalités précaires dont l'existence est temporaire par nature”* », mais, en considérant que Dieu a donné à Adam et Ève toute herbe verte pour nourriture, il en déduit que « *Donc les animaux ne sont pas encore “ des réalités précaires dont l'existence est temporaire par nature”* ».

Je ne comprends pas cette déduction.

En quoi, la nourriture d'Adam et Ève permettrait-elle d'en déduire que la précarité des végétaux « *produits par la terre* » (Gn 1, 11) ne concernerait pas les animaux, également « *produits par la terre* » (Gn 1, 24) ?

Mais, comme il évoque la nourriture des humains, je suppose qu'il étend sa déduction à Adam et Ève, et non seulement aux animaux.

En ce qui concerne Adam et Ève, il me semble que s'ils avaient besoin d'une nourriture, cela confirme plutôt, au contraire de sa déduction, que leur corps était précaire comme tout dans la nature, car un corps terrestre immortel, non précaire, n'aurait pas eu besoin de se nourrir d'une herbe terrestre.

Le dialogue cale ici sur le mot « *mort* » ou « *mortel* ».

Invité confond en un seul et même sens la réalité physique de la cessation d'une créature naturelle précaire et la mort causée par le péché originel. Cette absence de distinction bloque la compréhension d'une réflexion plus approfondie fondée sur une distinction qu'il n'aperçoit pas.

Invité cite cependant, de manière pertinente, le Catéchisme qui observe que « *Bien que l'homme possédât une nature mortelle, Dieu ne le destinait pas à mourir* » (C.E.C. 1008).

C'est exactement cela ! Une nature mortelle (avant le péché) mais une destinée, une vocation, à ne pas mourir.

Le cas des dogmes de l'Immaculée Conception et de l'Assomption de la Sainte Vierge montre que l'Église peut préciser, après de nombreux siècles, sur la base de la méditation des Écritures et de la Tradition, des réalités historiques concrètes.

Pour ce qui concerne le péché originel et la mort, on peut dire ceci par rapport à la Vierge Marie :

1. Adam et Ève ont été créés (conçus) sans péché. De même, la Sainte Vierge a été conçue sans péché (immaculée).

2. Le corps naturel d'Adam et Ève était mortel. De même, le corps terrestre de la Sainte Vierge et celui de son divin Fils étaient naturellement mortels.

3. Adam et Ève, dont le corps physique était aussi mortel dans la nature, ont coupé leur communion avec Dieu (c'est le péché originel) et ont perdu leur harmonie avec la nature qu'ils avaient en communion avec Dieu. À partir de ce moment, ils n'ont plus été capables de dominer leur fin naturelle précaire et ont dû subir physiquement leur mort.

Marie, préservée du péché (c'est son Immaculée Conception), n'a pas été soumise à la mort, mais a pu faire passer son corps dans une réalité autre sans mourir (c'est son Assomption). Elle était physiquement mortelle, mais elle n'a pas subi la mort physique et la mort physique n'a eu aucun pouvoir sur elle.

Bien que, comme Adam et Ève, comme la Sainte Vierge Marie, le corps terrestre de Jésus était naturellement précaire et physiquement mortel, Jésus-Christ sans péché n'était pas davantage soumis à la mort physique. C'est volontairement, et non par nécessité (car il avait tout pouvoir sur son corps mortel) qu'il a choisi de se soumettre à la mort physique et de la vaincre par une résurrection (plutôt que de l'écarter dans la réalité terrestre comme il l'a fait pour Lazare ou de la franchir par une Assomption comme sa mère) au bénéfice de toute l'humanité.

Les miracles et la résurrection du Christ, vrai nouvel Adam, ainsi que l'Assomption de la Vierge Marie sont les meilleurs enseignements pour nous montrer ce qui aurait été possible pour le premier Adam et pour Ève, sans le péché.

Ne confondons pas les réalités du renouvellement des êtres précaires de la création avec notre perception humaine de la souffrance et de la mort. Cela fait partie de la création de Dieu qui vit que c'était « *bon* ». Satan n'intervient que pour causer la « *soumission* » à la mort qui résulte du péché d'Adam et Ève qui les a séparés de Dieu et a brisé leur communion avec Dieu.

L'humain étant désormais définitivement mortel, le Christ est son seul salut.

Le sujet du mal physique est une question difficile dont l'éclairage catholique ne peut être approfondi que sur la base d'un respect de la foi et des dogmes qui la fondent. À défaut, c'est la fuite en avant dans le brouillard des innombrables pensées particulières.

Bassmeg écrit : *« Expliquer le mal physique par le péché originel, je comprends l'idée. C'est effectivement ce qu'on nous apprend dans le Catéchisme. Et il est bon de le rappeler. »*

D'où sortez-vous une telle affirmation fausse ? Non, ce n'est pas ce que enseigne le Catéchisme, ni aucun autre document du Magistère de l'Église.

Voilà ce que dit le Catéchisme : *« Mais pourquoi Dieu n'a-t-il pas créé un monde aussi parfait qu'aucun mal ne puisse y exister ? Selon sa puissance infinie, Dieu pourrait toujours créer quelque chose de meilleur (cf. S. Thomas d'A., s. th. 1, 25, 6). Cependant dans sa sagesse et sa bonté infinies, Dieu a voulu librement créer un monde " en état de voie " vers sa perfection ultime. Ce devenir comporte, dans le dessein de Dieu, avec l'apparition de certains êtres, la disparition d'autres, avec le plus parfait aussi le moins parfait, avec les constructions de la nature aussi les destructions. Avec le bien physique **existe donc aussi le mal physique**, aussi longtemps que la création n'a pas atteint sa perfection. (C.E.C. 310).*

Trinité écrit : *« Je pense que le mal est entré dans le monde par la mort, juste après la création bonne de Dieu, satan déchu ne supportant pas un monde de bonté et d'Amour. Mais cette vision m'est tout à fait personnelle. »* et Foxy écrit : *« Ce que vous appelez "une vision personnelle", c'est celle aussi à laquelle j'adhère. »*

Non, une telle invention personnelle n'est pas conforme à la foi de l'Église.

On n'invente pas comme cela un nouveau dogme qui, en fait, parvient à affirmer le contraire de ce que nous disent tant la parole de Dieu de la Genèse que l'enseignement constant de l'Église. La nature est bonne.

Il n'est pas sérieux de considérer que Satan l'aurait transformée avant le péché originel sans aucun fondement pour aboutir, en fait, à poser, sur la création déclarée bonne par Dieu, un regard négatif qui ne pourrait que vite s'étendre à toute la réalité corporelle.

C'est une déviation fausse qui a beaucoup d'antécédents dans l'histoire de la philosophie et dans l'histoire de l'Église.

Carolus écrit : *« D'après C.E.C. 1009, la mort physique (un mal physique) est la conséquence d'une malédiction. »*

Non, le Catéchisme que vous citez ne dit pas, comme vous l'affirmez à tort par une lecture incorrecte, que *" la mort physique (un mal physique) est la conséquence d'une malédiction "*. Ce que cette disposition nous enseigne à cet égard, c'est que : *« La mort est transformée par le Christ. Jésus, le Fils de Dieu, a souffert Lui aussi la mort, propre de la condition humaine »* (C.E.C. 1009).

La malédiction de la mort c'est la soumission à la mort que l'humain subit depuis le péché originel. Ce n'est pas la négation des réalités physiques de la nature créée par Dieu, mais l'effet de la perte de notre communion avec Dieu.

Vous niez le mal physique avant le péché originel parce que vous êtes convaincu que le monde n'existait pas il y a six mille ans. Mais vous refusez de vous expliquer alors je ne sais pas comment pouvoir avancer avec vous.

C'est, hélas, un fondamentalisme protestant qui ignore l'enseignement de l'Église sur l'interprétation de la Bible et qui s'accroche à une interprétation littérale qui refuse d'entendre tout ce que la science et

la raison apportent pour comprendre le sens réel des textes bibliques qui ne sont pas tombés du Ciel mais ont été inspirés à des hommes qui ont écrit selon leur culture et leur langage, dans un contexte historique, utilisant comme nous des images et des symboles pour nous communiquer une parole qui ne trouve son sens que dans le Christ et par son Corps qu'est l'Église. L'interprétation littérale en dehors de la communion de l'Église ne conduit qu'à idolâtrer ses propres pensées.

Les réalités physiques ont été créées par Dieu et, à chaque étape, le Créateur bénit sa création et déclare que c'est bon. Si le grain ne meurt, il n'y a pas de fruit. Aucune vie humaine n'existerait sur la terre sans le renouvellement incessant qui est dans la nature depuis les origines.

La « soumission » et la « servitude » c'est la réalité de l'humain qui ne vit plus dans l'harmonie avec Dieu. C'est une malédiction non seulement pour lui-même mais aussi pour toute la nature qui est dans la douleur de l'enfantement parce que l'humain n'y assure pas l'ordre et l'harmonie en communion avec son Créateur qui lui a confié le soin de gouverner et de développer le monde.

Aldous écrit : *« pourquoi serait-il rationnel que Dieu accepte qu'il y ait le mal (l'homme est frappé par le malheur comme le marteau vous frappe la tête) en vue d'y trouver un bien.*

Le mal quand on parle de son existence par rapport à Dieu ne se circonscrit pas au péché (et à la liberté de l'homme) mais aussi au malheur, c'est-à-dire tout le mal qui n'est pas conséquence du péché: les intempéries, la maladie qui fait perdre son bébé à une maman, etc.

... et il faut bien le dire il y a dans cette création (imparfaite) un mal qui ne vient pas du choix de l'homme. C'est comme je viens de le dire: le malheur des intempéries, de la maladie qui frappe injustement donc irrationnellement.

...les athées disent justement qu'il y a un problème à croire en un Dieu infiniment bon et infiniment tout puissant et le mal. C'est ce qui (les) choque et révolte... »

Ce que vous écrivez est, en effet, au cœur de la difficulté. Elle est insurmontable si vous considérez le mal comme une réalité indépendante, et même une réalité physique.

Il me semble que la réponse de la révélation chrétienne est toute autre.

Le monde est bon. Il demeure seulement dans un état inachevé et incontrôlé parce que l'homme créé à l'image de Dieu pour le diriger et le développer ne remplit pas son rôle.

Dans l'harmonie avec Dieu, l'homme avait tout, absolument tout, y compris toute-puissance nécessaire pour vaincre toute mort physique, jusqu'à pouvoir déplacer les montagnes, pour ne subir aucune souffrance, ni aucun effet négatif d'aucun événement de la création physique.

Faut-il rappeler comment le vrai fils de l'homme, tel qu'il a été créé sans péché, a ressuscité des morts, guérit des handicapés et des malades, multiplié des pains, arrêté une tempête, jusqu'à ressusciter lui-même ?

Raistlin écrit : *« Le fait par exemple que nous subissions la souffrance si nous nous brûlons n'est pas forcément un mal mais la simple conséquence du fait que la Création existe. Le fait par contre que nous fassions n'importe quoi avec le feu, ou que nous subissions le malheur comme vous dites, est le fruit direct du péché. »*

C'est très juste.

Nous pouvons encore ajouter qu'en harmonie avec Dieu, nous aurions pu nous guérir de toute brûlure et ne subir aucune souffrance d'aucun événement naturel.

Aldous écrit : *« Des enfants qui brûlent dans un incendie à cause d'une catastrophe naturelle ce n'est pas un mal pour vous ? En quoi la souffrance la mort d'un enfant innocent est-elle une nécessité ? »*

Pour une seule et unique raison : parce que l'homme ne tient pas son rôle. Dans l'Évangile, Jésus ressuscite la fille de Jaïre et le fils unique de la veuve. L'homme subit la mort de ceux qui l'entourent tout comme la sienne parce qu'il a perdu le contrôle de la création par l'effet du péché originel. Lui seul est responsable de cette situation.

Les interventions de Dieu dans sa création, y compris son Incarnation et le salut qu'il nous offre, continuent à tenir compte de cette responsabilité et de la liberté essentielle à la vie de l'homme.

Si Dieu devait se substituer à l'homme pour empêcher toutes les souffrances que la création peut causer aux hommes parce que les hommes ne maîtrisent pas la création à cause du péché qui les tient en dehors de la communion divine, il supprimerait notre liberté et donc notre possibilité d'aimer et donc de vivre.

Si des enfants brûlent dans un incendie ou si des innocents meurent dans un tremblement de terre, c'est, bien sûr, un mal, mais ce mal n'existe qu'à cause de l'homme éloigné de Dieu, parce que, en dehors de Dieu, il ne maîtrise ni le feu de l'incendie, ni les mouvements du sol, ni les souffrances des brûlures et des chocs, ni la mort physique.

Nous oublions beaucoup trop que les règles de la création ne se limitent pas à celles que nous connaissons. Il y a entre la création et son Créateur des règles d'une étendue que notre seul cerveau ne peut mesurer.

Nous pouvons regarder le Christ pour mieux mesurer toute la puissance qui a été donnée à l'homme sans péché.

L'enfant qui meurt dans la souffrance est innocent du péché originel et de l'éloignement avec Dieu qu'il subit. C'est exact.

Les explications ne légitiment rien du tout. Toute souffrance et toute mort sont des scandales inacceptables que rien ne peut justifier. Mais, ne reprochons pas à Dieu ce qui ne résulte que de notre vie blessée par le péché de nos premiers parents dont nous continuons, chacun, enfants comme adultes, à partager la même inclination qui éloigne de Dieu.

Peut-être pensez-vous que Dieu n'avait qu'à guérir immédiatement la blessure originelle ou recréer chaque descendant dans la même harmonie originelle ?

Il l'aurait certainement fait si c'était possible sans porter atteinte à notre liberté, à ce qui est essentiel pour vivre éternellement dans l'amour, dans la communion divine.

Nous croyons que le Christ est le chemin le meilleur pour cette guérison, et même le seul chemin possible.

Mais, je suis d'accord pour constater que je ne peux l'expliquer, ni le justifier par une démonstration suffisante de la seule raison. Je ne peux qu'être (ou ne pas être) convaincu par le Christ, dans la lumière spirituelle de l'Esprit Saint, dans la confiance et l'amour. Mais, précisément, n'est-ce pas là l'explication, ce nécessaire chemin pour la guérison ?

Cmoi écrit : « *je partage intuitivement l'idée que les animaux furent créés mortels et que ce n'est pas notre péché qui les rendit tels... ces morts et ces cataclysmes naturels identifiés sur notre terre comme pouvant précéder le péché originel n'ont rien de dérangeant pour moi... en quoi la mort est-elle un mal quand elle ne concerne pas des humains ? Il y a des tas de théories philosophico-religieuses qui vous expliqueront que c'est le cycle de la vie et de la nature, qui « recycle » les atomes etc., certains disant même que ce n'est donc pas vraiment une mort, car où commence et s'arrête l'identité avec le Tout, voire Dieu, etc.*

Sans l'aspect moral qui suppose d'avoir une conscience et une âme, en quoi la mort est-elle un mal - et pas seulement la mort, mais les éruptions volcaniques ou les tremblements de terre ou les tsunamis, bref, si cela n'entraînait pas la mort « en aveugle » d'humains (ou disons l'interruption d'un cycle de leur vie laquelle est susceptible par spéculation de changer leur sort éternel) ?

tout dans ces différents règnes (minéral, végétal, animal) et l'univers matériel (solide, liquide ou gazeux) "loue le Seigneur"...

La mort sous ses différentes formes n'y fait pas exception... »

Il s'agit ici de la mort physique qui, en effet, fait partie de la nature créée par Dieu et qui, en effet, le loue « sous ses différentes formes ». Nous sommes d'accord ici.

Cmoi écrit : « *Il y a tous ces animaux qui nous sont hostiles ou nuisibles, dangereux. Sans parler des bactéries, virus, microbes, plantes vénéneuses, etc. séismes, coulées de lave, tremblements de terre, etc. Ils ne découlent pas d'un désordre dû au fait que nous ne gouvernions plus le monde en communion avec Dieu (ou alors d'un manque de foi de notre part ! Je suis le seul à oser le soutenir...), ils seraient plutôt ce que nous ne parvenons pas à contrôler... Or si comme le texte l'affirme, tout était bon et parfait avant le péché, ils ne pouvaient pas nous être tels (hostiles nuisibles) »*

Vous le dites bien : « nous » sont hostiles ou nuisibles.

Et c'est bien dû à « un manque de foi ». Non, vous n'êtes pas « le seul à oser le soutenir ». Mais, manque de foi ou manque de communion avec Dieu, c'est la même réalité.

Cmoi écrit : « *Ou pour le dire autrement, s'ils découlent de la cause que vous en donnez, c'est en vertu de la malédiction indiquée par Dieu comme résultant directement de notre péché, et non de conséquences indirectes passant par notre liberté affectée.*

En eux-mêmes, aussi hostiles ou nuisibles nous soient-ils, ces créatures ou ces phénomènes naturels ne subissent rien... Ils sont ce qu'ils sont.

C'est donc que le péché a affecté un équilibre naturel qui les a rendus tels. »

C'est exact.

Pourquoi semblez-vous percevoir un désaccord là où il me semble, au contraire, qu'il n'y en a pas ?

Le problème ce ne sont pas les phénomènes naturels mais le fait qu'ils nous nuisent, le fait que nous soyons incapables d'empêcher cette nuisance à cause de l'effet du péché originel.

57. Pourquoi Dieu n'empêche-t-il pas le mal ?

Lors de chaque drame ou catastrophe, se présente la même question : étaient-ils de plus grands pécheurs pour qu'il leur arrive un tel malheur ? Dieu ne pouvait-il empêcher ou, du moins, atténuer une telle souffrance ? Comment peut-on croire que Dieu existe s'il laisse survenir une telle détresse ?

Lorsque la maladie, l'accident ou d'autres drames se produisent, le cri du Christ lui-même surgit dans les cœurs : « *Mon Dieu, Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* »

Nous pensons vite, comme les passants, les scribes, les membres du sanhédrin et les soldats au pied de la croix : le Christ était bien capable de se sauver lui-même, de descendre de la croix, et c'est donc parce qu'il l'a voulu qu'il a accepté de mourir. C'est vrai. Pourquoi donc crie-t-il son abandon ?

Ce n'est pas sa seule douleur sur la croix à ce seul moment qu'il considère. Son cri est cosmique. Dieu laisse le monde vivre distinctement de lui malgré tout le mal qui s'y déploie. Au commencement, dit la Genèse, Dieu créa le ciel et la terre. Il a créé un monde matériel distinct pour l'homme. C'est toute

l'humanité, tout le monde créé par le Christ, que Dieu laisse vivre sans tout ramener à une fusion bienheureuse en Lui qui priverait le monde et l'humanité de leur existence propre.

Dieu ne peut pas être infidèle à son amour, à sa création. Tout a été fait par le Christ jusqu'à l'homme créé à son image et jusqu'à devenir lui-même homme par son Incarnation.

Il a fait ex-ister tout l'univers pour y créer l'homme, celui qui était le but de toute la création, celui qui devait la gérer et la conduire à un accomplissement qui nous peignons à imaginer.

Pour que l'homme puisse vivre, être une personne et non une simple extension fusionnée en Dieu sans distinction, il a été créé, et il a été créé libre dans une réalité autonome de Dieu pour y vivre et y développer une vie à l'image et à la ressemblance de Dieu.

Dieu ne peut pas être fidèle à sa création et y intervenir en brisant son autonomie. Le projet de Dieu ce n'est pas une fusion mais une communion d'amour comme celle que partagent le Père, le Fils et l'Esprit Saint.

En réalisant une création distincte du ciel et de la terre, Dieu montre Sa volonté de ne pas y faire des miracles tout seul. Le maître de la création, c'est l'homme. C'est lui qui a été créé pour dominer le monde matériel. Dans le monde matériel créé et distinct du ciel, les miracles de Dieu passent toujours par l'homme.

Et d'abord par le Christ, vrai Dieu et vrai homme.

Le Christ nous a montré toute la puissance du vrai homme par ses miracles et surtout par sa résurrection. C'est le péché, et le péché seulement, qui prive l'humanité de son pouvoir d'empêcher tout mal de s'y produire et de blesser les hommes.

Si nous avons la foi, la communion avec Dieu, nous pourrions déplacer les montagnes. En lui, nous pouvons obtenir tout ce que nous demandons.

Parfois, nous voyons des miracles et nous disons facilement que Dieu a fait un miracle, ou la Sainte Vierge, un saint du ciel ou les saints anges, mais est-ce bien exact ? Ne serait-il pas plus vrai de dire qu'un homme a tendu la main et a pu rejoindre avec son cœur la présence active au ciel de Dieu, de Marie, d'un saint, des anges ?

Les mains du ciel ne cessent de se tendre vers nous. Elles ne demandent qu'à nous aider à saisir les bienfaits de la communion avec Dieu dans ce monde. Nous sommes si faibles.

Le problème n'est jamais l'inaction du ciel, mais notre inaction d'hommes pécheurs qui nous empêche de remplir le rôle donné à nos premiers parents.

S'il y a tant de souffrances ce n'est pas à cause de l'inaction de Dieu mais seulement à cause du péché de l'homme, ce terrible péché originel par lequel nos premiers parents se sont emparés du fruit de la connaissance, l'ont séparé du tronc de Dieu.

Quand redécouvrirons-nous tout le dégât causé par cette faute, toute l'importance du salut que nous apporte le Christ ?

Les hommes devraient maîtriser la création en communion avec Dieu et ils sont sortis de cette communion, ils ont perdu le jardin spirituel d'Eden, ils sont devenus aveugles, ils ne savent plus comment faire.

Avec désormais des hommes qui ont chacun leur propre idée, comment le monde qui devait être ordonné par l'homme en unité avec Dieu peut-il échapper au chaos ?

Le mal ne vient pas de Dieu, mais de notre incapacité présente à faire vivre le monde dans l'harmonie depuis le péché originel. Le monde est bon, la création est bonne, mais elle est actuellement privée de celui qui aurait dû la conduire vers son accomplissement : nous.

La prière est et a toujours été et sera toujours d'une grande efficacité. Souvent, elle nous obtient mystérieusement des secours extraordinaires, des miracles. Lorsque le cœur de l'homme se tourne vers Dieu, par le Christ, nous voyons parfois tant d'effets puissants dans nos vies concrètes. Ce sont autant de signes de ce que l'homme pourrait, aurait dû et devrait faire dans la création.

Aussi, en pensant à des malheurs, soyons bien certains que Dieu fait tout ce qui est possible dans l'amour de sa création, mais il ne veut pas nous détruire en faisant cesser l'autonomie de sa création créée pour l'homme. À nous, les hommes d'aujourd'hui, de saisir le ciel par la prière et la communion avec Dieu pour commencer à rétablir avec le Christ le règne de Dieu sur la terre avec l'homme.

Quand le mal est sous nos yeux, ce n'est pas Dieu qu'il faut accuser, mais le mal et le péché parmi les hommes et en nous, le manque d'ouverture au salut du Christ, seule véritable issue.

N'en déduisons cependant pas que de grands efforts de notre volonté ou la longueur de nos prières vont suffire pour déplacer des montagnes. Parfois, un petit clin d'œil de notre cœur peut avoir une plus grande efficacité.

Devant le mal, tournons-nous davantage vers le Christ qui nous rétablit dans la communion divine, prenons davantage conscience de l'étendue du mal en nous et de la délivrance nécessaire.

Ne croyons jamais que Dieu ne fait pas tout ce qu'il peut sans nous détruire. Seule la nécessité d'éviter notre propre destruction le retient d'en faire davantage.

N'oublions pas qu'Adam a été créé pour diriger et ordonner le monde créé, le renouvellement de toute chose, la mort physique, les variations multiples du vivant, les tremblements de terre comme les tempêtes, les virus comme toutes les combinaisons des éléments vivants. La création est bonne. Prions pour que l'homme y retrouve sa place.

Dieu ne peut pas sauver à lui seul l'homme et le monde.

Sofia écrit : *« Et s'il n'est pas nécessaire de sauver qui que ce soit ici-bas ..., alors pourquoi Dieu intervient-Il parfois ? Il fait des miracles dans certains cas et pas dans d'autres, pourquoi ? »*

Notre difficulté, c'est de tout percevoir à l'échelle de notre petite vie de quelques années, alors que la réalité que Dieu prend en compte est bien plus grande.

Hélas, notre petit cerveau et notre intelligence terrestre ne nous donnent guère accès à cette réalité plus grande que Dieu considère. Si la question est de savoir si quelqu'un a un truc pour connaître et comprendre, avec notre petite intelligence terrestre, ce qui est bien ou mal par rapport aux interventions divines dans toutes les situations pénibles, il me semble qu'on retourne directement dans le jardin d'Eden devant le fameux arbre...

Seules la confiance, l'espérance et l'amour nous permettent de croire sans une connaissance du pourquoi de l'action ou de l'inaction de Dieu par rapport à tant de souffrances concrètes et parfois extrêmement insupportables.

Sofia écrit : *« Imaginons que l'enfant qui se noie est un futur criminel. Ce fait va-t-il influencer sur la décision divine. »*

C'est évidemment une simple supposition que strictement rien ne permet de confirmer, ni d'ailleurs de contredire. On peut tenter par de multiples suppositions d'essayer de savoir un peu plus, mais nous savons déjà que c'est vain.

Ce qui nous est donné aujourd'hui, c'est une connaissance, comme à travers un voile, par l'inspiration insaisissable de l'Esprit Saint qui nous habite. Nous avons l'Écriture, la Tradition, l'Église. Avec, encore et toujours, la foi, l'espérance et l'amour qui donnent une connaissance vraie de ce qui nous est vraiment nécessaire.

Donc, d'accord avec Ti'hamo qui écrit : *« Heu, alors, là, "pourquoi lui et pas tel autre", j'ai bien peur qu'aucun de nous n'ait la réponse. »*

Du moins, maintenant.

Nous sommes incapables de comprendre le mal que nous constatons souvent. La souffrance est parfois tellement grande.

Je ne sais pas si vous connaissez Bernanos, mais il a résumé la foi en trois mots : *« tout est grâce »*.

Enfermée dans nos œillères terrestres, notre souffrance jaillit souvent comme un cri, mais je suis sûr d'une chose : Dieu m'aime et à travers tous les événements, il m'ouvre un passage pour mon plus grand bien.

La découverte de cet ami et père qu'est Dieu transforme le regard intérieur sur toutes choses.

Je ne sais pas si vous connaissez la petite Thérèse de Lisieux, ce petit bout de femme, mais elle est terrible.

Elle n'a rien d'un saint écrasant. Sa vie au 19ème siècle n'a rien d'emballant : morts, maladies, souffrances, abandons, échecs, frustrations...

Comment s'intéresser à une carmélite, ayant vécu dans un des ordres religieux les plus durs, les plus austères ?

Pour découvrir une petite Thérèse qui se faufile avec une sensibilité, un cœur brûlant, de l'affection, là où l'obscurité paraît la plus noire. Quand je pense à elle, l'émotion m'étreint tant elle me touche.

Sofia écrit : *« Je parle de les sauver dans ce monde, d'intervenir dans ce monde. »*

Oui, c'est bien de ce monde, notre monde bien concret, dont nous parlons, mais en considérant aussi que ce monde ne se limite pas à ce que nous en connaissons ici et maintenant. Il est évident que Dieu n'empêche pas chaque mal, ni chaque mort, que nous constatons autour de nous.

Cinci écrit : *« Dans votre exemple de la femme qui perd son enfant, il est abominable de suggérer que c'est Dieu qui veut cette perte et qui veut que la femme souffre. La femme qui perd son enfant, c'est la femme qui voit son enfant être massacré par la soldatesque d'Hérode. Pensez donc! Ce n'est pas le Père éternel qui trouve bon un massacre d'enfants innocents, et qui s'organise tout exprès pour que la chose monstrueuse survienne... Non, Dieu ne veut pas le mal. »*

Et Belin répond : *« Bien sûr que oui! ces enfants sont au ciel selon l'Église et c'est un bien... Pour le chrétien le mal est le péché et non ce qui fait mal. Ainsi le mal est la volonté d'Hérode de tuer, et non le fait que ces bébés soient morts... Dieu n'a pas voulu que Hérode ordonne l'assassinat des bébés (c'est ça qui est le mal car c'est un péché), mais il a voulu que ces bébés soient effectivement tués par Hérode, il a voulu que Hérode réussisse le mal que lui Hérode voulait faire... »*

Vous avez raison de ne pas confondre la souffrance et le mal. La souffrance est le ressenti de la personne qui souffre. On peut souffrir pour un plus grand bien. Toute souffrance n'est pas un mal et d'une souffrance peut surgir une grâce infiniment plus grande.

Vous avez aussi raison de rappeler que le péché est le mal par excellence car le mal est ce qui nous éloigne de Dieu, de l'harmonie d'amour qui est en Dieu et avec Dieu.

Vous écrivez de manière juste que « *c'est librement que Dieu décide de laisser qu'un mal se fasse ou non* ».

Vous écrivez aussi que « *Dieu contrôle tout! Tout ce qui arrive c'est parce que en dernier recours il l'a voulu. Il permet que j'aie la liberté de faire le mal ou non, mais si je parviens à réussir le mal que j'ai voulu faire, c'est parce que Dieu l'a voulu lui-même* ».

Mais, est-ce le mal ou ma volonté libre de pouvoir faire le mal que Dieu a voulu ?

Ici, la discussion met mal à l'aise lorsque vous attribuez directement le mal à la volonté de Dieu.

Il me semble qu'il n'est pas juste de confondre ce que Dieu « *permet* » avec ce que Dieu « *veut* », ni de séparer un fait dans la volonté de Dieu qui prend en considération une réalité infiniment plus vaste dont nous n'apercevons qu'une toute petite partie et seulement de manière confuse.

Il n'y avait aucun mal dans le monde créé par Dieu, mais il y avait un monde naturel avec ses lois propres soumis à des êtres créés à son image avec une liberté semblable à la sienne pour leur permettre de vivre de la vie d'amour éternelle du Père, du Fils et de l'Esprit. Sans le péché originel, l'humain n'aurait souffert d'aucun mal.

Les humains, créés avec une nature double spirituelle et terrestre, auraient dû gouverner et développer le monde en harmonie avec leur Créateur.

À cause du péché originel, cette harmonie est absente et cause d'innombrables souffrances dans ce monde désormais soumis à la mort naturelle sans cette harmonie confiée à l'humanité.

Que savons-nous des liens mystérieux qui continuent à nous unir à notre Créateur ? Que savons-nous de la réalité infiniment plus vaste que Dieu ne cesse de considérer avec amour ? Avec notre connaissance très partielle et imparfaite, que savons-nous de sa volonté insondable ?

En présence de la violence du mal, nous ne pouvons parfois que nous taire tant notre incompréhension est grande mais nous pouvons toujours demeurer dans une confiance en son amour bien au-delà de ce que nous pouvons expliquer.

Soyons-en certains, c'est toujours à cause d'un plus grand bien que Dieu « *permet* » un désordre douloureux ou « *veut* » qu'un tel désordre puisse se produire.

Si Dieu voulait imposer dans la nature l'harmonie que l'humain devait lui-même y assurer, ne tuerait-il pas mystérieusement la liberté qui nous est essentielle pour aimer et donc pour vivre de la vie de Dieu ? Si Dieu se substituait à l'humain pour empêcher tous les malheurs qui résultent des désordres causés par le péché originel, n'est-ce pas notre propre mort comme êtres libres et capables de partager sa vie éternelle d'amour qui en résulterait, l'anéantissement d'un monde autonome créé pour l'humain libre et capable d'aimer et de vivre comme Dieu et avec Dieu ?

Raistlin écrit : « *la liberté inclut NECESSAIREMENT la possibilité du mal. La seule autre solution aurait été que Dieu ne crée que des automates* »

Cette réflexion tout à fait juste ne signifie pas que le mal est une chose qui existe et que Dieu aurait créée.

Notre liberté essentielle à notre vie, à une communion éternelle avec Dieu, implique nécessairement la possibilité de partager la liberté même de Dieu, essentielle à un véritable amour partagé, et donc la possibilité d'exister en dehors de cet amour, de cette communion avec Lui.

Levergero écrit : « *Dans un but de caricature pour dédouaner Dieu d'avoir laissé le mal s'installer dans l'être humain ? Des hommes qui n'auraient connu et fait que le bien comme à l'origine dans le jardin d'Eden, cela est inconcevable ? Pourquoi vouloir les traiter de pantins ? Non, c'est indéfendable et cette antienne devient vraiment lassante...* »

Cette réaction me semble considérer le mal comme une réalité distincte, comme une chose matérielle créée à côté d'une autre qui serait le bien.

En réalité, il y a la vie et l'amour en Dieu, l'attachement éternel à la communion divine, et la liberté de s'en écarter.

Même si cela nous semble inconcevable, le Christ lui-même, qui est Dieu, a exprimé qu'il avait lui-même ce choix essentiel : « *Non pas ce que je veux, mais ce que Tu veux* ». Le Fils unique a toujours été dans la communion divine de toute éternité. Mais, en Lui, la liberté a toujours été présente. On est, bien sûr, en plein mystère car comment pourrions-nous imaginer que le Fils s'écarte du Père ?

Il est cependant certain que Dieu est libre. Il agit gratuitement sans obligation, par un choix libre, en tout ce qu'il fait.

On n'est pas des pantins parce qu'on choisit de vivre dans cette communion et d'y rester éternellement.

Adam et Ève n'avait pas pour unique perspective de faire « *le bien* », comme si tout était prédéterminé, mais ils étaient libres de vivre en communion avec Dieu, après avoir été mis dans l'Eden, avec la liberté de Dieu lui-même. Dans cette communion, ils avaient toute liberté pour développer le monde qui leur a été confié.

Nous ne pouvons jamais affirmer que Dieu « *veut* » un mal. Dieu ne veut que le bien. Mais, Il nous aime jusqu'à vouloir pour son propre Fils la pire des souffrances nécessaire à notre vie. Il ne « *veut* » jamais le mal pour lui-même, mais dans un monde désordonné à cause du péché, Dieu « *veut* » la vie et l'amour et, hélas, cela peut signifier des passages nécessaires par des souffrances et la mort.

Mais, Dieu ne cesse jamais d'être présent à nos côtés. Par la prière et la contemplation, nous pouvons parfois apercevoir qu'il continue à agir en ce monde avec une bienveillance infinie. Il continue à veiller sur nous et, si les malheurs sont innombrables, son action concrète ne s'arrête jamais d'œuvrer à notre plus grand bien.

Prions sans cesse pour lutter contre toutes les formes de mal résultant des désordres causés par le péché originel. Dieu reste puissant pour nous entendre et nous aider. La prière reste d'une grande efficacité et de grands miracles continuent à se produire concrètement pour toutes les générations, mais Dieu n'agit que dans des limites qu'il a lui-même établies pour que l'homme vive et partage son amour.

Ne perdons ni confiance, ni courage, lorsque le mal nous afflige. Il ne cesse de faire concourir toutes choses à notre bien (Rm 8, 28).

58. Le mal peut-il être vaincu éternellement ?

Sofia écrit : « si Dieu possède l'amour de Dieu, si je puis-dire, que Lui importe l'amour de l'homme (bien plus limité et imparfait) ? Pourquoi "rajouter" de l'amour alors qu'Il avait déjà à disposition un amour infini ? Si je devais m'exprimer autrement, je vous demanderais pourquoi Dieu nous a créés, et donc entraîné indirectement l'apparition de mauvaises choses (enfer, mal) alors qu'Il lui suffisait de rester "entre Lui" ? »

Raistlin écrit : « Dieu n'a pas besoin de la création ... Dieu est communion d'amour entre 3 personnes et n'a besoin de personne d'autre pour être heureux. Mais le propre de l'amour est de se communiquer, d'entrer en relation. L'amour est diffusif de soi. ...

Seulement, qui dit amour dit liberté. Nul ne crée de relation amicale ou amoureuse avec un automate, de même il était nécessaire que les anges et nous-mêmes soyons libres pour dire oui à l'amour de Dieu. Mais le risque de la liberté, c'est le refus de l'amour. Et Dieu ne peut nous forcer à L'aimer car cela s'apparenterait à un viol.

La question que l'on peut se poser, c'est est-ce que tout ceci en valait vraiment la peine ? Est-ce que le risque de damnation éternelle de certains valait la création des Élus ? La réponse est oui, mille fois oui. »

Solide question de Sofia et la réponse de Raistlin me plaît sauf ... qu'il faudrait un surplus de nuances.

Ce que la Genèse nous enseigne clairement c'est que Dieu est Créateur, que la vie divine est créatrice. C'est de cette vie que nous sommes invités à vivre. Dieu ne vit pas dans l'immobilisme et la suffisance. Comme le dit très justement Raistlin « le propre de l'amour est de se communiquer, d'entrer en relation ». Donc, il ne semble pas adéquat, ni exact, de s'exprimer en termes de besoin, de liberté ou de nécessité pour Dieu lui-même. C'est tout simplement la vie, l'amour. Dieu ne doit pas aimer, mais on peut penser qu'il aime « nécessairement » puisqu'il ne « peut pas » ne pas aimer, « car il ne peut se renier lui-même » écrit St Paul (2 Tim 2,13).

Reste le risque de damnation éternelle évoqué par Raistlin. Bien sûr que tout est bon, au total, dans l'action de Dieu. Mais, la souffrance éternelle de la seconde mort est une réalité qui dépasse notre seule compréhension terrestre et que nous devons méditer avec autant de prudence que nos pensées sur le paradis. Rien ne sera contraire à l'amour de Dieu, ni à la joie du ciel, mais tout mal sera vaincu.

Sofia écrit : « lorsque vous me dites que le mal est vaincu alors que l'enfer et les damnés sont toujours là, c'est un peu (je transpose dans un domaine trivial) comme si vous m'affirmiez qu'il n'y a plus aucune saleté dans votre cuisine alors qu'elles sont toutes dans la poubelle, donc "à l'écart", "vaincues" (l'épluchure de tomate ne va pas sortir de la poubelle pour revenir se loger sur la nappe) mais toujours là. »

La question de l'enfer est l'une des plus difficiles. La vie me semble en effet impossible sans Dieu, alors dire que le mal va subsister comme dans une poubelle ne paraît effectivement pas compréhensible. Comment pourrait-on être heureux pendant que d'autres souffrent ?

Mais, quelle sera la subsistance de ceux qui refusent la communion à Dieu qui est la vie ? Les images des flammes de l'enfer sont loin de satisfaire nos questions.

Nous avons la parabole du mauvais riche qui constate un abîme entre les perdus et les sauvés : mais, on est encore dans le temps puisque le mauvais riche veut avertir ses frères sur terre.

Y a-t-il pour l'enfer, un équivalent (en sens contraire) du purgatoire ?

Le feu éternel consume-t-il totalement ceux qui se sont définitivement coupés de l'amour ?

Raistlin écrit : « Bon, il faut que je cherche un peu une réponse convenable. Ce sont des sujets compliqués et il serait dommage de répondre à la va-vite. »

C'est en effet sage...

Gop-Girafe écrit : « Je pense qu'effectivement, aujourd'hui le concept d'enfer éternel est insupportable psychologiquement. De plus, certains raisonnements sur le sujet me paraissent assez douteux : les péchés étant par définition temporels, il est au moins cruel de permettre un châtimement éternel pour les punir. Et puis selon la Bible elle-même, ne sommes nous pas des enfants de Dieu ? Si on part de cette idée, alors l'image d'un dieu injuste se trace assez vite : quel parent mettrait son enfant au coin pour l'éternité, alors que celui-ci lui aurait mal parlé et ne se serait pas excusé avant un temps défini ?... Et puis d'ailleurs pourquoi a-t-il laissé le diable s'introduire chez lui comme ça ? Il ne pouvait pas le sortir peut-être ? »

Votre longue interpellation est partagée par beaucoup et vous semblez vous demander quelle réponse pourrait bien détruire vos arguments et répondre à vos raisonnements.

Mais, toutes les réponses ne s'enferment pas dans la logique de notre cerveau car vous conviendrez que notre minuscule petit cerveau, qui n'a même pas la taille d'une infime particule à l'échelle de l'immensité de l'univers, ne peut raisonnablement prétendre saisir et comprendre tout le réel. Notre cerveau physique ne voit et ne comprend que ce que ses capacités lui permettent. Il est évident que le réel est bien plus vaste que ce que cet instrument de mesure et de perception qu'est notre cerveau nous permet.

Si vous espérez pouvoir comprendre le paradis ou l'enfer avec uniquement les critères de votre cerveau vous risquez de ne voir qu'un enchaînement de causes et un déterminisme absolu. Pour le cerveau, tout se comprend dans le temps et l'espace par des liens de causalité qui se cessent de se succéder depuis le Big Bang, voire depuis loin encore.

Mais, la physique quantique qui sonde l'infiniment petit y découvre déjà des failles et aperçoit que, même dans la réalité physique de ce monde, le déterminisme et les causalités n'y sont plus présents de la même manière. Cela peut aider à comprendre qu'il y a un au-delà de ce que notre cerveau peut comprendre.

La foi chrétienne ouvre la porte à une connaissance au-delà de celle du cerveau, à une réalité spirituelle, à de la transcendance qui nous relie à un au-delà de ce monde présent.

Tout se ramène à un mot : l'amour. L'amour permet de connaître une réalité autre, au-delà de nous-mêmes, et pas seulement une réalité figée, mais un être avec qui une relation personnelle est possible.

Vivre, c'est aimer et aimer, c'est vivre.

Voilà le cœur de la foi de l'Église : Dieu qui est la vie est amour. Dans cet amour, il se révèle à la fois un et multiple, en trois personnes : Père, Fils et Esprit Saint unis dans cet amour qui est la vie. Parce qu'il est amour et vit d'amour, Dieu est un mais il n'est pas un individu seul (qui vivrait alors, comme certains l'imaginent à tort, d'une vie nécessairement sans amour avant qu'un autre ne soit créé), mais une communion de plusieurs personnes unies dans l'amour de toute éternité.

La réalité de Dieu est au-delà de ce que notre cerveau naturel peut saisir. C'est une réalité spirituelle à laquelle nous n'avons accès que parce que Dieu nous a créés avec une nature double, corporelle mais aussi spirituelle par un souffle de l'Esprit. La Genèse nous révèle que l'Esprit a soufflé et qu'un terrien façonné par Dieu est ainsi devenu un être vivant, capable de partager la vie même de son Créateur.

Lorsque Dieu crée un être à son image et à sa ressemblance, pour partager sa vie, c'est une vie d'amour, en communion avec un autre qu'il nous propose.

Cela ne peut se comprendre uniquement à travers le prisme de la justice humaine, de la punition, de la sanction. Ces notions sont utiles et ont été abondamment utilisées, mais aujourd'hui il est

probablement important de prendre davantage le point de vue de l'amour et de la liberté, ce qui ne contredit pas les approches juridiques, mais ouvre une autre perspective.

Dieu n'a créé ni le mal, ni l'enfer. Il a voulu et créé un être capable de partager sa vie d'amour, ce qui implique la liberté. Car, cela, chacun le comprend bien : sans liberté, il n'y a que des robots et pas de possibilité d'aimer.

Même en Dieu, cette liberté est absolue et infinie. Mais, l'amour y demeure sans cesse entre le Père, le Fils et l'Esprit. Celui qui aime demeure dans l'amour éternellement. Et pourtant, librement.

Pour partager la vie de Dieu et pouvoir aimer comme lui et donc vivre en communion avec lui, l'homme doit être libre. Rien d'autre n'est possible dans une vie d'amour.

Sans liberté, il n'y a pas d'amour, pas de vie.

La révélation de la foi fait découvrir cette action extraordinaire de Dieu par laquelle il a créé une réalité en dehors de lui-même avec une liberté qui permet à des créatures de faire un choix autre.

Pour un chrétien, la notion de bien et de mal, de bon ou de mauvais n'est pas une réalité abstraite qui existerait par elle-même. Ce qui est en harmonie avec Dieu est appelé « *bien* » ou « *bon* », et ce qui n'est pas en harmonie avec Dieu est appelé « *mal* » ou « *mauvais* ». Mais, vous êtes libre d'inverser la perspective et de penser autrement.

Sans la création, Dieu seul est, de toute éternité. La notion de mal n'a aucun sens. Dieu est bon. Point. Rien d'autre n'existe.

Lorsque Dieu crée un être libre, il ne fait pas exister le mal. Il fait exister un être capable de partager sa vie d'amour, mais donc capable aussi de faire librement un autre choix.

Pour un chrétien, tout autre choix que celui de partager la vie d'amour de Dieu, c'est le « *mal* », c'est l'enfer.

C'est ce que nous pouvons découvrir dans le récit du péché originel qui est, en réalité, le choix fondamental de tout humain créé libre pour pouvoir, s'il le veut, partager la vie éternelle d'amour de Dieu.

L'arbre de la connaissance du bon et du mauvais, du bien et du mal, n'a rien d'un arbre maléfique. Bien au contraire, il est essentiel à la vie même des humains créés. Cet arbre matérialise la possibilité nécessaire d'une communion d'amour avec un autre que nous-mêmes, sans quoi il n'y a ni amour, ni vie de Dieu que nous puissions partager.

L'humain libre a un choix devant lui pour toute connaissance. Soit il partage cette connaissance dans une communion d'amour avec son Créateur dont il a reçu la vie en partage, soit il préfère être seul maître de la connaissance. C'est un choix raisonnablement possible.

Laisser le fruit sur l'arbre en dehors de soi-même pour partager la connaissance dans une communion d'amour avec un autre que soi-même, ou prendre le fruit et le manger pour qu'il soit à l'intérieur de soi-même et avoir la connaissance en soi-même. Connaître et chercher en soi-même toute connaissance déterminante pour choisir à tout instant et à tout moment ce qui est bon ou mauvais par nous-mêmes, ou connaître en communion d'amour avec un autre, notre Créateur et tous ceux qui partagent sa vie d'amour.

Ce que nous appelons l'enfer, ce n'est pas un lieu ou un temps, c'est l'absence de communion avec Dieu. Et cette communion est de l'amour et ne peut donc être imposée.

Aussi, il est vain d'imaginer un petit enfant ou qui que ce soit qui, tout d'un coup, se rendrait compte de son erreur et serait alors rejeté par un juge impitoyable. C'est une vision trompeuse.

N'accordez pas trop d'importance aux péchés temporels car, en réalité, ils ne font qu'exprimer le péché originel, la marque de la vie blessée qui nous a été transmise depuis Adam et Ève, et sa prolongation dans les humains ultérieurs.

La question principale n'est pas d'améliorer ou de punir des humains, mais de leur permettre de vivre de la vie de Dieu offerte en partage.

Ce qui est vrai, c'est que nous pouvons choisir ou refuser l'amour, la vie d'amour, pour préférer faire de soi-même la priorité.

Certes, celui qui fait le choix du non amour et de la priorité au « moi » peut chercher la présence des autres et toutes sortes de bénéfices particuliers de l'amour qui lui paraissent dans « son » intérêt. Il peut souffrir éternellement d'en être privé par l'effet de la priorité au « moi ». Mais, aucun avantage pour soi-même ne peut avoir pour effet de changer le goût ou le rejet de l'amour. Aucun miracle, aucun signe, aucun avantage ne pourrait faire préférer l'amour à celui qui se préfère lui-même. Ensemble ou moi d'abord ?

Jamais Dieu ne rejette, ni ne rejettera celui qui veut aimer, partager sa vie d'amour. Mais, l'être libre peut le rejeter. Dans l'éternité, ce rejet, c'est l'enfer.

Feuillet écrit : « *Le seul fait que l'Église prêche la doctrine de la damnation éternelle est déjà un argument suffisant pour refuser le catholicisme.* »

Mais, Prodigal écrit : « *Cependant, il ne vous a pas échappé que l'idée d'une souffrance éternelle dépasse les limites de l'imagination. On peut imaginer une terrible souffrance qui dure - pas trop cependant, car si elle est si terrible l'on risque de ne pas survivre trop longtemps - mais une souffrance vraiment éternelle, non.* »

Voyez à quel point c'est inimaginable pour notre cerveau !

Mais, voyez aussi que ce qui vous semble inacceptable ne se déduit que de la durée dans laquelle votre compréhension se situe. Le mot « éternelle » accolé aux mots « damnation » ou « souffrance » se trouve insupportable surtout parce que vous le comprenez dans une durée du temps. Notre cerveau nous y ramène inévitablement.

Il me semble, en vous lisant, que vous vous concentrez sur une perception de la réalité éternelle dans une ligne du temps. Vous savez cependant que le temps et la matière sont liés et que le temps n'est qu'une perception par notre cerveau qui se révèle sans pertinence pour comprendre ce qu'est une réalité au-delà du temps.

En effet, quel sens y a-t-il à vouloir comprendre ce qui est hors du temps avec une mesure du temps ?

Appliquer le temps dans ce qui est éternel n'est guère pertinent sauf pour en parler de manière symbolique et imagée.

Comme le disait un humoriste pour mettre en lumière cette impasse pour notre raison, « *l'éternité c'est long surtout vers la fin* ».

Le pape Benoît XVI disait, dans son encyclique ***Spe Salvi***, tout l'ennui que pouvait susciter une vie qui durerait sans fin.

Et, en outre, comme vous le comprenez bien, comment être heureux pendant une durée infinie durant laquelle mon voisin brûle en enfer ?

Mais, parler de « *durée* » a-t-il un sens quelconque pour une réalité qui n'est pas dans la durée mais dans l'éternité ?

L'éternel ne « *dure* » pas. Il n'a pas de durée limitative en lui-même.

Notre cerveau lui-même ne manque pas de nous éclairer sur l'absence de sens de toute tentative de vouloir mélanger du temps (à la perception duquel notre cerveau ne peut échapper) et du non-temps.

Feuillet écrit : « *dire à une personne qui brûle dans le feu de l'Enfer (une des pires souffrances physiques, paraît-il) et ce, pour l'éternité – dire à cette personne qu'elle mérite ce qui lui arrive, ce n'est pas violent ?*

Ensuite, même en admettant un choix éclairé et une décision mûrement réfléchie, un Dieu qui ne pardonnerait pas ou qui ne donnerait pas au pécheur en Enfer une possibilité de rachat serait un Dieu monstrueux, dénué de toute humanité. Mais l'enseignement de l'Église veut que le salut s'opère en cette vie – après, il est trop tard.

C'est tout simplement inhumain et en contradiction totale avec les principes de pardon, de générosité, de charité que l'Église prétend défendre par ailleurs. »

Dans de tels propos se retrouvent toujours des références au temps, or, il me semble plutôt nécessaire de s'en détacher si nous voulons méditer ce qui est éternel.

Le temps n'est qu'une image ou un concept pour notre cerveau terrestre dont il faut admettre l'inévitable incapacité à saisir son contraire : le non temps, l'éternel. Le temps n'est pas un concept permettant de saisir clairement les réalités du non temps.

À cet égard, la réalité éternelle ne peut pas être confondue avec l'éternel dans le temps ou l'infini dans l'espace que notre cerveau mathématique peut conceptualiser. L'infini mathématique dans le temps ou dans l'espace n'est qu'une perception terrestre qui continue à se référer au temps et à l'espace par lesquels notre cerveau saisit le réel.

Ce n'est, au mieux, qu'une image imparfaite de ce qu'est réellement l'éternité.

L'Écriture nous parle certes de l'enfer comme une réalité « *éternelle* » que nous comprenons dans une durée et comme une durée sans fin, mais elle nous parle aussi d'une « *seconde mort* » qui, elle, se réfère à une fin, un terme.

S'il est exact que tout se décide en cette vie terrestre marquée par le temps de sorte qu'au-delà, il est « *trop tard* », il ne faut pas se laisser abuser par la référence au temps que contient l'expression « *trop tard* ». À cet égard, le « *après* » pour évoquer l'au-delà de notre vie terrestre, le temps qui suit une mort physique, nous maintient dans une perspective temporelle radicalement inappropriée pour décrire ce qui est hors du temps. Nous ne pouvons en parler qu'en paraboles et en images qui n'épuisent pas sa réalité.

Face à de telles questions, il me semble important de ne pas oublier que, bien qu'elle soit aussi pleinement une parole inspirée par Dieu, l'Écriture Sainte est aussi écrite par des hommes et pour des hommes dans leur langage terrestre, seul accessible à leur raison terrestre, et les mots humains que nous employons sont inévitablement limités et ne peuvent nous parler qu'avec la perception du temps et de l'espace que notre cerveau peut comprendre.

Si vous les caricaturez ou si vous leur donnez une signification littérale absolue qui oublie leurs limites humaines, vous ne pouvez que vous égarer. Dieu et l'éternité d'amour à laquelle Il nous invite sont inévitablement bien au-delà de nos mots.

Je ne crois pas davantage que vous aux caricatures de la vie éternelle que vous imaginez dans des durées et que vous rejetez, mais je ne partage pas les conclusions que vous en tirez par rapport à Dieu, à son Église ou aux dogmes de la foi catholique.

Les excès de sens attribués à certains mots ne doivent pas vous entraîner dans un rejet de la réalité que le cœur du sens de ces mêmes mots essaie de vous montrer. Il ne faut pas jeter le bébé (la vérité authentique parfaite) avec l'eau du bain (les mots imparfaits qui la transmettent aux humains imparfaits).

Le secret de la compréhension de la foi de l'Église est et reste toujours l'amour pour le Christ et son Corps qu'est l'Église, ou, du moins, le désir d'amour.

Désirer aimer le Christ et son Église ouvre l'intelligence au sens véritable des mots. Depuis Adam et Ève, il n'y a pas d'autre voie pour la connaissance que celle de l'amour qui va au-delà de soi. La connaissance est un fruit délicieux, mais ce fruit meurt et se décompose si on le détache de l'arbre divin pour mettre en soi-même la connaissance plutôt que d'y accéder dans un amour qui va au-delà de soi-même.

C'est d'ailleurs tout aussi vrai dans la vie ordinaire. Nous avons toujours tendance à comprendre dans un sens négatif les propos d'un ennemi et à comprendre, au contraire, dans un sens aussi positif que possible les propos d'un être aimé. Tous les amoureux du monde en font fortement l'expérience, et tous nous faisons cette même expérience dans d'innombrables dialogues que nous pouvons avoir.

On aime ou on n'aime pas la vaccination généralisée contre le Covid-19 et nous comprenons plus facilement ceux qui développent des idées dans le sens que nous préférons. C'est pareil pour l'Ukraine, selon qu'on n'aime ou on n'aime pas le discours occidental dominant. Etc.

Ne rejetons pas les mots de l'Église qui expriment la foi à cause d'objections souvent justes mais basées seulement sur notre compréhension individuelle, mais cherchons plutôt à comprendre en quoi les mots peuvent être justes pour nous exprimer correctement la vérité qu'ils essaient de porter.

Certes, cela n'enlève pas le questionnement difficile et mystérieux de l'articulation entre l'éternel et le temps.

Dieu qui crée ou qui se fait homme, ce sont des faits qui inévitablement articulent l'éternel et le temps.

Pour nous qui vivons sur cette terre, nos liens avec le Christ ressuscité, les anges ou ceux qui nous précèdent déjà dans l'au-delà éternel articulent aussi inévitablement l'éternel dans lequel ils vivent et le temps qui est le nôtre.

Ce qui est éternel peut agir et intervenir dans le temps, ce que notre propre création démontre, mais ce qui est perçu dans le temps ne peut prétendre limiter et enfermer l'éternel qui le dépasse même s'il en provient.

N'enfermez pas la vérité de l'amour dans des mots et des raisonnements vains !

Dieu est bon, infiniment bon. Ce ne sont pas des robots qui l'intéressent, ni qu'il a voulu créer, mais des hommes debout et libres qu'il respecte infiniment.

Vous croyez avoir l'argument massue en imaginant un Dieu omniscient. Il sait à l'avance qu'un ange va trahir, qu'Adam et Ève vont manger le fruit, que certains refuseront son amour, alors aurait-il commis un « *mal* » en les créant ?

Cette question dérangeante suggère l'impossible pour un chrétien, puisque Dieu « est » le Bien, de toute éternité. Elle n'a de sens que pour vous.

Le chrétien fait confiance à Celui qui l'aime et qu'il aime.

La connaissance de cet amour est inaccessible à l'homme qui ne partage pas cet amour.

Je vous souhaite de le désirer et vous verrez Dieu venir à votre rencontre.

Il me semble que vous avez bien posé le problème là où il se trouve, mais avec des affirmations qui me semblent devoir être affinées.

Posons la question franchement : Ève était-elle libre lorsqu'elle a choisi de s'écarter de la volonté de Dieu ?

La seule chose qui lui manquait c'est l'expérience de s'écarter de Dieu.

Aujourd'hui, nous avons tous cette expérience, mais le choix initial d'Adam et Ève reste le même pour chacun de nous.

Ce choix était parfaitement libre.

Attention de ne pas nier cette liberté par une interprétation qui la supprime a priori. Il est évident que personne ne choisit ce qui lui paraît mal et que tout le monde préfère ce qui lui paraît bien.

Une condamnation éternelle de celui qui aurait fait un choix par erreur est en effet une perspective impensable aussi contraire à l'amour qu'à la justice la plus élémentaire.

Mais, pourquoi rejeter la réalité d'un vrai choix où chacun peut réellement choisir de considérer qu'une possibilité est le plus grand bien alors qu'un autre choisit de considérer que c'est une autre possibilité qui est le plus grand bien ?

Ne croyez-vous pas que l'humain peut librement choisir ce qu'Adam et Ève ont choisi ?

Que chacun considère le vrai choix qui fut celui d'Adam et Ève !

Faire du moi la priorité et vivre avec Dieu comme avec les autres selon le choix principal du « *Moi d'abord* », c'est un vrai choix possible.

L'autre choix, c'est vouloir vivre en communion, en harmonie, avec Dieu et avec tous les autres en harmonie avec Lui. Non pas ma volonté, mais notre volonté avec le désir que la volonté de Dieu soit aussi la mienne, dans une communion d'amour.

Une vie de partage et d'amour. « *L'amour d'abord* », c'est un autre choix possible. Celui auquel nous sommes invités.

La primauté de la conscience et de la volonté individuelle. Ou la primauté de l'amour et de la communion dans lesquels la conscience et la volonté individuelle sont tournées vers l'Autre et s'harmonisent à l'autre dans un mouvement du cœur que Dieu peut rendre éternel, aussi éternel que l'amour du Père, du Fils et de l'Esprit.

C'est un vrai choix libre que le Christ a restauré pour toute l'humanité. En Lui et par Lui, nous pouvons à nouveau refaire le choix de nos premiers parents.

Il ne faut pas confondre ce choix fondamental avec nos choix particuliers marqués par toutes les servitudes de notre condition qui peuvent affaiblir, voire parfois anéantir, notre libre arbitre dans toutes sortes de circonstances.

Les péchés particuliers n'ont d'importance qu'en ce qu'ils expriment le choix de se préférer soi-même plutôt que de préférer l'harmonie avec Dieu.

Celui qui voit la joie de l'harmonie avec Dieu peut comprendre que l'alternative, c'est l'enfer.

Comment imaginer autrement la réalité cumulée des individualités sans harmonie que des humains peuvent choisir alors même qu'ils peuvent rechercher ardemment des bénéfices qu'ils aperçoivent chez ceux qui vivent dans l'amour ?

Mais, hélas, l'abîme est infranchissable.

Voici comment Jésus nous le raconte dans l'évangile : *« Au séjour des morts, il était en proie à la torture ; levant les yeux, il vit Abraham de loin et Lazare tout près de lui.*

Alors il cria : "Père Abraham, prends pitié de moi et envoie Lazare tremper le bout de son doigt dans l'eau pour me rafraîchir la langue, car je souffre terriblement dans cette fournaise.

Mon enfant, répondit Abraham, ... un grand abîme a été établi entre vous et nous, pour que ceux qui voudraient passer vers vous ne le puissent pas, et que, de là-bas non plus, on ne traverse pas vers nous. » (Lc 16, 23-26).

Entre l'amour et le « *moi d'abord* », l'abîme est infranchissable. Le « *moi d'abord* » pervertit et détruit tous les véritables bénéfices de l'amour qui ne sont plus recherchés que par intérêt.

Si Dieu avait créé Ève sans liberté, non seulement elle ne serait pas à son image, mais elle aurait été affectée d'un défaut essentiel qui serait imputable à Dieu lui-même, ce qui est impossible.

Soyons-en sûr, Dieu a créé l'humain aussi parfait que possible, mais cette perfection implique nécessairement la liberté pour pouvoir aimer véritablement, pour pouvoir partager éternellement la vie de Dieu, pour pouvoir développer le monde en harmonie avec le Créateur.

Et cette liberté, sans laquelle nous ne serions que des robots, nous permet de choisir librement de vivre ou non en communion avec Dieu ou de faire prévaloir notre propre chemin.

Donc, je ne peux pas suivre ceux qui mettent en doute la liberté humaine de nos premiers parents. Ce qui est vrai c'est que cette liberté est aujourd'hui blessée par le choix originel d'Adam et Ève et que nous avons tous besoin d'être délivrés de cette blessure qui peut affecter notre liberté actuelle. Mais notre liberté essentielle de pouvoir choisir à nouveau la communion avec Dieu a été pleinement restaurée pour tous par la mort et la résurrection du Christ.

N'oublions pas que la mise en doute de la bonté de Dieu fut la porte d'entrée du péché originel. Tout au contraire, la foi nous permet de faire pleinement confiance en son amour en tout temps et en toutes circonstances.

Perlum Pimpum rappelle que le vrai ne se manipule pas. En cela, l'éloignement du vrai et de Dieu a des effets qui sont les mêmes depuis le jardin d'Eden : la souffrance et la mort. Il n'est pas faux d'affirmer qu'on est « *obligé* » à tel choix pour obtenir ou éviter tel « *effet* ». Il n'est pas faux de dire que tel choix est « *puni* » par tel effet qu'il cause. Il n'est pas faux de dire que tel choix est « *mauvais* » par rapport au Bien qu'est Dieu. Etc.

Mais, attention de ne pas juger avant l'heure.

Beaucoup de croyants aiment exprimer leur foi en termes de devoir, d'obéissance, de faute, de culpabilité, de punition et de récompenses.

D'autres préfèrent mettre en avant l'amour et la liberté.

Attention de ne pas donner une portée excessive aux mots humains, nécessairement limités à un point de vue humain.

La réalité est la même pour tous : il y a un chemin qui mène à la vie et un chemin qui mène à la destruction. La vie de Dieu est ce qu'elle est. On peut l'aimer et en vivre. On peut ne pas l'aimer et s'en écarter.

Pour parler de cette réalité et annoncer l'Évangile dans cette réalité, le langage est et restera toujours secondaire.

Perlum Pimpum écrit : « *Non. Pour parler il faut user du langage. Le langage est essentiel pour parler des choses de Dieu. Et certains discours sont vrais, d'autres faux.* »

Il me semble que votre réponse indique d'emblée une compréhension de ce qu'est le langage qui s'écarte de ce que j'ai voulu exprimer. Le langage n'est qu'un média entre les personnes et demande toujours un effort de chacun pour comprendre le sens des textes de quelqu'un d'autre.

De mon point de vue, le langage est secondaire en ce sens que la réalité dont parle un langage n'est jamais la réalité elle-même mais des mots qui essaient au mieux de la présenter.

Vous avez bien sûr raison de relever la nécessité du langage et, même s'il y a beaucoup de points de vue possibles ou des langages différents, vous avez aussi raison de rappeler que les uns sont vrais et d'autres faux. « *Secondaire* » n'est pas le contraire d'« *essentiel* ».

L'Évangile ne concerne pas ceux qui choisissent de ne pas aimer Dieu et de s'en écarter.

Perlum Pimpum écrit : « *Faux. L'Évangile s'adresse à tous, à commencer par ceux qui n'aiment pas Dieu, afin qu'ils se convertissent et qu'ils vivent (Mc I, 14-15).* »

Ici encore, je ne peux que vous inviter à essayer de comprendre le sens de ce que vous lisez plutôt que de lui attribuer uniquement et exclusivement un sens qui est, en effet, manifestement faux comme vous l'observez.

Évidemment que l'Évangile s'adresse à tous, mais il n'a aucun pouvoir de convertir et de sauver ceux qui n'en veulent pas. C'est en ce sens que l'Évangile ne les concerne pas. C'est en ce même sens, par exemple, que Jésus nous a dit qu'il ne priait pas pour le monde (Jn 17, 9) ou a évoqué le péché contre l'Esprit. Ceux qui rejettent l'Évangile s'empêchent eux-mêmes de bénéficier de la grâce qu'il offre à tous.

Dieu ne peut rien contre la volonté libre de celui qui veut le rejeter car, sinon, il ne serait plus un vivant capable d'aimer librement mais un robot. « *Concerner* » ne signifie pas, dans mes propos, « *s'adresser à* » car en ce sens ce serait faux comme vous l'observez.

Mais, ne jugeons personne sur le critère du choix réel d'une personne connu de Dieu seul. Vous pouvez avoir des gens très religieux qui croient fermement à l'existence de Dieu, mais qui, par peur de l'enfer ou pour d'autres motifs quelconques, en ont peur et veulent au fond d'eux-mêmes s'en écarter autant que possible en évitant autant que possible certaines conséquences secondaires redoutées. Ils n'accueilleront pas l'Évangile ou ils ne l'accueilleront que superficiellement.

Vous pouvez avoir, au contraire, des gens non religieux, écartés de la foi pour toutes sortes de motifs personnels, sociaux ou intellectuels, mais qui, au fond d'eux-mêmes aspirent à une communion avec Dieu, même si rien ne semble le montrer en surface. Il est vain de prétendre pouvoir juger le fond des cœurs selon ce que nous pouvons voir et entendre de l'extérieur. Ils accueilleront l'Évangile quand tout obstacle sera effacé, ce que Dieu lui-même fera pour eux, au besoin.

L'Évangile concerne ces gens là et, bien sûr, tous ceux qui aspirent à vivre en communion avec Dieu. Pour tous ceux qui le souhaitent ou qui y aspirent, l'Évangile montre toute la puissance de Dieu pour sauver l'homme, en montrant que l'humain est en tout semblable à Dieu pour pouvoir partager éternellement sa vie d'amour puisque Dieu lui-même se fait homme et qu'il franchit la mort par sa résurrection.

Concevoir un enfer où l'on souffre sans arrêt en même temps qu'un paradis où le mal n'existe plus est un regard de croyant qui ne peut se comprendre clairement.

Perlum Pimpum écrit : *« Navré de devoir encore vous contredire, mais c'est pleinement compréhensible. Dieu est Souverainement aimable parce qu'il est infiniment parfait. Donc Dieu s'aime infiniment. Donc Dieu n'aime pas ceux qui ne l'aiment pas, en tant qu'ils ne l'aiment pas. Il les aime en tant qu'ils sont hommes, et il les hait en tant qu'ils sont pécheurs, de cette « haine parfaite » dont parle l'Écriture, et qui est fille de charité. »*

Ce langage me semble trop ambigu car il obscurcit le fait que Dieu aime le pécheur et veut lui donner la vie éternelle. C'est le péché que Dieu rejette parce qu'il voue l'humain à la souffrance et à la mort, mais jamais le pécheur à qui il ne cesse de tendre la main.

Qui pourrait être pleinement heureux pendant que son frère souffre ? Personne, ni homme, ni Dieu.

Perlum Pimpum écrit : *« Faux, faux, archi-faux. Ni Dieu ni les saints du Ciel ne souffrent de ce que les damnés soient damnés : les damnés ne sont pas nos frères ni les fils du Très-Haut : Dieu ne les a pas surnaturellement adoptés : il les a rejetés loin de sa face, les maudissant pour l'éternité. Bref la doctrine de l'Amour théologal n'est pas une doctrine bisounours : l'amour implique la haine. »*

Votre vision me semble montrer elle-même ses limites.

C'est un profond mystère qui enveloppe la liberté de l'amour en Dieu et la liberté de s'en écarter. Il n'y a pas d'amour sans choix libre et pas de liberté sans possibilité réelle de dire non.

Comment l'amour de Dieu résoudra-t-il cette équation qui nous semble impossible ?

L'Écriture nous parle de Paradis et d'Enfer. C'est incontournable pour un être créé libre pour pouvoir aimer.

Peut-on aujourd'hui le comprendre autrement que dans une confiance infinie à l'égard de Dieu, avec amour et espérance ?

Les propos de Saint Thomas d'Aquin que vous citez ne séparent pas l'amour des pécheurs de la haine du péché, même lorsqu'il les présente subtilement comme *« haïs en tant que pécheurs »*. Le mot haine, comme tous les mots du langage, doit être utilisé et compris avec prudence et nuances.

Votre langage à cet égard me semble ambigu du fait que vous utilisez le mot *« haine »* en vous éloignant du sens commun.

Entre la parole du Seigneur qui déclare que nul ne peut entrer dans le Royaume sans haïr son frère et sa parole qui déclare que nul ne peut aimer Dieu qu'il ne voit pas s'il hait son frère qu'il voit, le mot ne

signifie pas exactement la même réalité. Le mot « haïr » a parfois le sens de « détester » la personne et parfois simplement le sens d'écarter pour faire prévaloir une action ou une autre affection.

On retrouve une difficulté similaire avec le mot crainte.

Perlum Pimpum écrit : « *Que faites vous des nombreux passages scripturaires où Dieu commande la crainte de Dieu ? Vous êtes obligé de les nier car ils contredisent votre théorie : si Dieu menace des châtements infernaux ceux qui se détournent de lui, vous devrez, à suivre votre fausse conception de la liberté : (a) ou conclure qu'aucun homme n'est libre, et alors pourquoi devrions nous encore être châtiés (sans liberté pas de responsabilité) ; (b) ou nier l'inspiration de l'Écriture - donc retomber dans votre naturalisme païen.* »

Pour Dieu, comme pour l'homme, un fait est un fait. Pour celui qui croit et accueille l'amour de Dieu, la réalité de la vie sans Dieu, c'est l'enfer.

Dieu ne menace personne en le rappelant aux humains. Le mot sanction ou châtement ne doit pas tromper. Il ne s'agit pas ici d'un enfer pour corriger, amender ou redresser. C'est seulement un fait qui nous dit ce qu'est la vie sans Dieu.

Mais, il ne faut pas en déduire que tous seraient, pour autant, séduits ou attirés par une vie avec Dieu. Non, il reste toujours possible à l'être libre de se préférer lui-même, de préférer par-dessus tout sa propre personne individuelle malgré tous les avantages et la béatitude d'une vie d'amour où le moi vit et veut vivre en harmonie avec un autre que lui-même.

On ne peut ici que répéter qu'il n'y a pas d'amour sans liberté réelle.

Il ne s'agit pas de choisir ou non une chose que tous voudraient avoir et dont aucun ne voudrait être privé.

Des êtres libres peuvent préférer souffrir et mourir dans l'indépendance et une maîtrise solitaire d'eux-mêmes plutôt que de vivre dans une communion d'amour. Pour ceux qui aiment Dieu, un tel choix est incompréhensible et infernal, mais pour ceux qui préfèrent exister en dominant seuls leur propre vie, c'est la communion dans l'amour qui leur paraît indésirable. Comprenez qui pourra !

Certains pensent que, du fait de l'amour de Dieu, l'enfer ne pourra être que vide, ce qui est nommé « *apocatastase* ». On peut lire à ce sujet avec intérêt l'étude historique et théologique présentée dans un essai fouillé de **Damien Saurel**, intitulé « *Apocatastase – Irons-nous tous au paradis ?* » disponible sur internet : http://www.hypallage.fr/saurel_hypallage.html

Même si ses conclusions me semblent caricaturer excessivement des opinions qu'il perçoit comme contraires à son point de vue par des jugements lapidaires (notamment, contre le théologien cardinal *Urs von Balthasar*), c'est une réflexion de qualité d'un laïc chrétien non diplômé en théologie, mais d'une bonne rigueur intellectuelle basée sur une formation en archéologie. Il présente de bonnes analyses et de bonnes questions sur le sujet en cause présenté dans le titre même de son ouvrage.

Hélas, à trop caricaturer et condamner les points de vue divergents des siens sans pénétrer dans ce qui peut être juste dans la sensibilité et l'opinion de ces autres qu'il rejette, l'ouvrage laisse l'impression d'une tentative de compréhension de l'au-delà qui n'est pas suffisamment attentive au fait que nous ne pouvons guère nous empêcher de raisonner autrement que sur une ligne du temps qui manque cependant de pertinence dans l'éternité qui est hors du temps.

La notion d'anéantissement que développe *Damien Saurel* ne peut échapper à l'obstacle de l'impossibilité de comprendre dans le temps la réalité hors du temps.

L'Enfer est éternel et dure sans fin en ce sens qu'il remplit l'infini et l'éternel du temps, ce qui n'éclaire cependant pas nécessairement ce qu'il est hors du temps.

Dans le temps que mesure notre cerveau, les âmes des défunts qui refusent Dieu demeurent éternellement dans les souffrances de la privation de Dieu. Dans l'échelle du temps ou de l'espace, l'anéantissement n'existe pas et est même impossible. Il n'y a ni début ni fin dans l'étendue du temps ou de l'espace que mesure notre cerveau.

Chacun peut le constater. Essayez, par exemple, de mettre une limite dans le futur. Dans un million, un milliard d'années ou davantage, mettez une fin. Comment cette fin pourrait-elle arrêter le cours du temps ? Il en est de même pour l'espace : comment imaginer un endroit final sans concevoir, du fait même d'un tel endroit, un au-delà de cette limite ?

La discussion d'un prétendu vide de l'Enfer se heurte à la même difficulté profonde car la notion de vide y est inévitablement réfléchie du point de vue du temps et de l'espace pour pouvoir être raisonnée par notre cerveau.

59. Le péché contre l'Esprit

Jésus nous dit que *« Tout péché, tout blasphème, sera pardonné aux hommes, mais le blasphème contre l'Esprit ne sera pas pardonné. Et si quelqu'un dit une parole contre le Fils de l'homme, cela lui sera pardonné ; mais si quelqu'un parle contre l'Esprit Saint, cela ne lui sera pas pardonné, ni en ce monde-ci, ni dans le monde à venir. »* (Mt 12, 31-32)

Cmoi écrit : *« Mais n'y en -t-il pas des versions atténuées ou dégradées ? »* et Arnaud Dumouch lui répond que *« Par définition, celui qui est dans le blasphème contre l'Esprit NE S'EN REPENT JAMAIS. Voilà pourquoi :*

1° pleine lucidité (donc aucun motif nouveau ne vient jamais éclairer son intelligence)

2° pleine maîtrise de soi (donc il n'y a strictement aucune faiblesse en lui).

Donc JAMAIS on ne s'en repent. Si un homme s'en repent, c'est qu'il n'était pas en état de blasphème contre l'Esprit. »

Le péché contre l'Esprit me semble un rejet de Dieu Lui-même. De ce point de vue, il ne peut pas y avoir une version *« atténuée »* ou *« dégradée »* de ce péché car le *« dieu »* qui serait alors rejeté ne serait pas réellement Dieu, mais une notion humaine faussée.

À cet égard, la réponse d'Arnaud Dumouch me semble la seule possible.

Certes, tout péché peut évidemment être considéré comme un péché *« contre »* l'Esprit Saint, mais il me semble que le péché impardonnable contre l'Esprit vise un rejet définitif de Dieu comme le considère Arnaud.

Cmoi écrit : *« Il affirme dans une vidéo que seul le péché contre l'esprit conduit en enfer (et que donc tout péché mortel se réduit à celui-là, implicitement) or sommé de le dire explicitement par mes soins il reconnaît ici qu'il y a aussi des péchés mortels en plus. »*

La distinction est difficile si nous considérons le Jugement dernier, mais non si nous considérons la vie terrestre durant laquelle le repentir et le pardon sont toujours possibles pour tous les péchés mortels ce qui les distingue clairement du péché impardonnable contre l'Esprit qui est un état figé de refus de l'amour de Dieu.

Mais, l'absence persistante de repentance et l'endurcissement dans un état de péché mortel ne deviennent-ils pas l'équivalent d'un refus de l'amour de Dieu, d'un péché contre l'Esprit ?

Cmoi écrit : « *il prétend aussi que les démons "veulent" être en enfer et qu'ils pourraient en sortir s'ils le voulaient. Vous en pensez quoi, vous? Les faits sont là...* »

Je pense aussi que les démons ne veulent pas vivre dans la communion d'amour de Dieu. Cela n'a pas de sens de se demander ce qui se passerait « *s'ils le voulaient* » puisque précisément, comme pour le péché impardonnable contre l'Esprit, c'est un état figé de refus.

Si le péché contre l'Esprit Saint est impardonnable ce n'est pas par une volonté divine spéciale ou une limitation de son pardon infini, mais uniquement parce que c'est un fait. C'est un constat d'un rejet de la communion d'amour à laquelle Dieu nous invite.

À cet égard, je n'aime guère le mot « *blasphème* » contre le Saint-Esprit qui me semble, en français, évoquer davantage un acte ponctuel qu'une attitude de cœur. Le mot « *péché* » contre l'Esprit-Saint me semble mieux exprimer que c'est une attitude permanente, « *en pleine lucidité* » et « *en pleine maîtrise de soi* », qui est considérée ici. Ce n'est jamais un acte ponctuel en soi, même intrinsèquement extrêmement mauvais, qui suffirait par lui-même et à lui seul à engager l'infini car Dieu seul connaît tous les secrets de ce qui détermine un acte dans les circonstances concrètes.

Il est totalement vain, pour un humain, de chercher à en juger dans le chef d'une personne concrète. Nul ne peut prétendre savoir, sauf Dieu seul, si un péché concret exprime un péché contre l'Esprit Saint compte tenu des innombrables circonstances particulières qui amènent un humain à rejeter la foi en pensée, voire en paroles, ou à poser des péchés même mortels.

Tous les péchés seront pardonnés. Parce que les actes concrets, infiniment variés dans leurs circonstances concrètes, ne peuvent jamais suffire à révéler ce qui est dans le cœur.

Mais, le péché contre le Saint-Esprit est impardonnable en Lui-même puisque c'est le refus même de la vie d'amour de Dieu. Ce n'est pas Dieu qui refuse de le pardonner, mais son caractère impardonnable est l'effet du choix libre possible de ne pas accepter la communion d'amour de Dieu sans lequel nous ne serions que des robots et ce choix écarte l'objet même du pardon qui est de rétablir la communion d'amour avec Dieu.

Ce choix d'accueillir ou non l'amour de Dieu est celui de chaque humain créé avec sa nature unique indissociablement corporelle et spirituelle. Lorsque le corps est mort, le choix est ce qu'il est pour chacun selon ce qu'il en a décidé avec son corps et son esprit durant sa vie terrestre.

Il me semble qu'imaginer que l'âme humaine, produit indivisible d'un souffle de Dieu dans un corps, comme le raconte le livre de la Genèse, pourrait, au-delà de la mort physique, faire un choix autre que celui qu'elle fait avec sa nature unique corporelle et spirituelle, n'a pas de réalité.

Son choix et sa volonté réels durant sa vie terrestre seront mises en lumière.

La lumière de Dieu ne changera pas ce choix car c'est un choix fondamental de l'être. Mais elle le révélera et, le cas échéant, le purifiera.

Cette lumière ne fera pas apparaître un ensemble d'avantages, de plaisirs ou de faveurs qui inciteraient certains à encore vouloir changer d'avis après la mort physique.

Toute âme qui aime Dieu sera pardonnée. Mais, toute âme qui n'aime pas Dieu (c'est le péché contre l'Esprit Saint) ne changera pas en pleine lumière. Elle n'aimera ni Dieu, ni rien de la communion d'amour éternelle proposée aux hommes. La lumière révélera son refus.

Arnaud Dumouch écrit : « *L'Église catholique a un repère dogmatique qui date du pape Benoît XII : "Aussitôt après la mort, tout homme trouvé sans la grâce est conduit en enfer".* »

Qu'est ce qui prouve que le mot "mort" du dogme signifie l'arrêt du cœur ? Rien ne le précise dans le dogme.

Et si ce mot "mort" devait être pris au sens Biblique comme le "passage" voire le "séjour" où sont les morts et où le christ finit par apparaître, autrement dit comme le shéol selon ces textes :

Il y aurait entre ce monde et l'autre, un "passage" où le baptême et la conversion est possible.

C'est ce que suggère le pape Benoît XVI dans Spe Salvi 47 : « Il est clair que la « durée » de cette brûlure qui transforme, nous ne pouvons la calculer avec les mesures chronométriques de ce monde. Le « moment » transformant de cette rencontre échappe au chronométrage terrestre – c'est le temps du cœur, le temps du « passage » à la communion avec Dieu dans le Corps du Christ. » »

François-Xavier lui répond : « Vous reformulez ce que dit le pape. Il ne parle pas de conversion, il parle d'une purification. Ce qui est tout de même différent. »

Arnaud Dumouch écrit : « La foi (Constitution Benedictus Deus) affirme que les âmes du purgatoire classique sont saintes et certaines d'être sauvées car elles ont déjà reçu la sentence finale. Dès que leur purification sera accomplie, dit le pape Benoît XII (Moyen âge), elles verront Dieu face à face sans attendre la fin du monde.

Il y a donc dans le texte de Benoît XVI (Spe Salvi) autre chose : Un purgatoire face au Christ qui permet aussi une conversion (en lui se trouve le salut) et qui précède le jugement individuel (en lui se trouve le jugement). »

En quoi y aurait-il autre chose dans le texte du Benoît XVI ? Il ne mentionne pas un purgatoire « qui permet aussi une conversion (en lui se trouve le salut) ».

Ceux qui sont au purgatoire sont sauvés, mais « comme à travers du feu » nous dit l'Écriture (1 Cor. 3, 15). Ils n'ont pas besoin de se convertir « pour le salut ».

En effet, une « brûlure qui transforme » quelqu'un de déjà sauvé ne dépend pas d'une conversion après la mort physique.

Arnaud Dumouch écrit : « Il parle de :

- Son Regard qui efface en nous "toute fausseté".
- La rencontre avec Lui
- Brûlure
- Transformation
- Libération pour nous faire devenir vraiment nous-mêmes.
- Dans cette rencontre se trouve le salut (la notion de salut implique, dit le Concile de Trente, entrée dans la grâce sanctifiante, donc conversion).
- une transformation certainement douloureuse, comme « par le feu ». »

Tout cela ne relève que de la purification nécessaire pour qu'un homme pécheur puisse pleinement partager la communion d'amour de Dieu.

En effet, le salut, « l'entrée » dans la grâce sanctifiante et la conversion par laquelle un homme accueille la vie éternelle d'amour que Dieu lui propose depuis les origines, ne suffisent pas à délivrer immédiatement l'humain de tout ce qui, en lui, est encore marqué par le péché originel, ni ne suppriment la nécessité d'une purification pour partager la sainteté de Dieu.

Arnaud Dumouch écrit : « « Ce qui se passe A L'HEURE DE LA MORT, ne se passe pas APRES LA MORT, quand tout est fini. A L'HEURE DE LA MORT, une conversion est possible. C'est là qu'est donné à tous, dans les trois jours de ténèbres, le grand avertissement et tout ce qui est annoncé par ce genre de texte. » »

Ces trois jours de ténèbres qui se réfèrent au temps écoulé entre la mort de Jésus sur la croix et sa résurrection au matin de Pâques se passent bien réellement après la mort physique et avant la résurrection du corps de Jésus.

L'heure de la mort, selon Arnaud Dumouch, c'est un temps après la mort physique. Une conversion décisive pour la vie éternelle durant ce temps semble supposer que le corps pourrait être étranger au salut, à la vie même de l'humain.

Accepter qu'il y a un corps physique avant l'heure de la mort, puis le temps de l'heure de la mort sans corps durant lequel une conversion serait possible, puis le jugement dernier avec la résurrection des corps, avec un temps après la mort, ramène l'éternité dans un temps tel que l'imaginer notre cerveau et me semble considérer à tort que le corps ne serait pas essentiel à l'humanité et à sa vie éternelle.

À cet égard, je partage le malaise de plusieurs intervenants contre la pensée d'une « *conversion* » ou d'une « *ultime chance* » après la mort physique.

Bien sûr, la pleine lumière de Dieu suscitera d'emblée du repentir et de la conversion par rapport à toutes les pensées ou les actes qui n'auront été réels dans la chair que du fait de l'absence de cette pleine lumière ou de l'état de l'humain causé par le péché originel. Mais, cette lumière ne fera que révéler qui est chaque âme et quel est son désir réel de Dieu.

Imaginer que quelqu'un qui refuse réellement Dieu (pas une image erronée qu'il s'en fait) durant sa vie terrestre, « *en pleine lucidité* » et « *en pleine maîtrise de soi* » comme l'écrit Arnaud Dumouch, pourrait avoir « *une dernière chance* », après la mort physique, me semble ne pas tenir compte du fait que d'un tel choix, on « *ne s'en repent jamais* ».

À cet égard, il me semble important de prendre en compte la nature unique, corporelle et spirituelle, de l'humain créé à l'image de Dieu pour éviter des points de vue divergents qui ne s'opposent que du fait d'un regard intellectuel différent sur une même et unique réalité.

Il me semble que lorsque la mort physique retire la vie au corps, l'âme spirituelle humaine qui subsiste conserve parfaitement tout ce qu'elle est selon la nature unique, corporelle et spirituelle, de chaque humain. On ne se convertit pas sans son corps après l'instant physique de la mort, mais, lorsque le corps meurt, ce qu'on est et ce qu'on a choisi d'être par rapport à Dieu vient en pleine lumière. Tout est révélé, mais l'être humain ne change plus de manière essentielle. Son choix ou son refus de la vie divine est réalisé pleinement durant sa vie terrestre parce que l'être humain est un être de chair et non un pur esprit comme les anges.

Lorsque Jésus lui-même meurt sur la croix, son âme « *descend aux enfers* » comme celle de tous les humains qui l'ont précédé après leur mort physique. Le Christ a prêché aux morts et beaucoup sont ressuscités avec Lui.

À l'heure de la mort, dans l'Hadès, le Purgatoire ou le Ciel, nous ne serons pas « *autre* » que ce que nous sommes au cours de notre vie physique jusqu'à son terme. Après la mort physique, nous verrons la vérité telle qu'elle est, la vérité de Dieu, mais aussi la vérité de ce que nous sommes et de notre volonté réelle. Beaucoup, athées ou religieux, découvriront qu'ils aiment ce Dieu qui leur apparaîtra en pleine lumière, mais d'autres, athées ou religieux, pourront constater qu'ils n'aiment pas ce Dieu d'amour et qu'ils n'en veulent pas.

Ce sera une mise en lumière de ce que chacun aura cherché et vraiment voulu, parfois à tâtons et avec beaucoup de chutes, durant sa vie terrestre, avec son unique nature corporelle et spirituelle.

Imaginer une conversion après l'instant de la mort physique, sans le corps, me semble contraire à la nature unique indivisible de l'humain.

Mais, il faut bien s'entendre sur le sens du mot « *conversion* ». Oui, certains changeront radicalement leur point de vue intellectuel, leurs raisonnements, sur leurs actes et leurs pensées durant leur vie terrestre, par l'effet de la connaissance parfaite, reçue par la pleine lumière de Dieu, qui leur fera percevoir d'un coup leurs erreurs intellectuelles et leurs fautes les plus diverses, mais cela ne changera rien à l'état de leur cœur et de son choix essentiel pour ou contre la vie éternelle d'amour que l'Esprit Saint propose à tout humain.

Oui, certains se repentiront radicalement de certains actes et de certaines paroles ou pensées qu'ils ne pouvaient reconnaître mauvais pour diverses raisons avant la mort physique.

À cet égard, Dieu est amour et Il pardonne tout, comme Arnaud Dumouch le rappelle bien.

Mais, Arnaud Dumouch me semble bien connaître tout cela et je ne suis pas certain qu'au-delà des mots qu'il utilise et des opinions qu'il défend, il y a un réel désaccord, car il me semble qu'il y a peut-être seulement, dans ses réflexions, un manque de distinction entre la purification du purgatoire (qui peut rester nécessaire après la mort physique avec toutes les conversions « *secondaires* » que cela peut impliquer) et la conversion qui est décisive pour le salut.

Que les mots sont insuffisants pour s'exprimer avec justesse et ils ont tant de sens variés !

Arnaud Dumouch écrit : « *Vous oubliez de citer la fin du texte de Benoît XVI : Spe Salvi 47 : « Mais dans la souffrance de cette rencontre, où l'impur et le malsain de notre être nous apparaissent évidents, se trouve le salut. » »*

Il faut citer le texte entier sans s'arrêter au mot « *salut* » car Benoît XVI poursuit en ajoutant que « *Le regard du Christ, le battement de son cœur nous guérissent grâce à une transformation assurément douloureuse, comme « par le feu ». Cependant, c'est une heureuse souffrance, dans laquelle le saint pouvoir de son amour nous pénètre comme une flamme, nous permettant à la fin d'être totalement nous-mêmes et par là totalement de Dieu* ».

Nous sommes certainement d'accord pour constater avec Lui que le salut c'est « *être totalement nous-mêmes et par là totalement de Dieu* ». En ce sens, le mot signifie le salut « *accompli* » alors que la conversion vise le salut comme « *accès à la communion éternelle d'amour de Dieu, au Royaume de Dieu* ». Mais, nous accédons déjà au « *salut* » du Christ en ce sens que nous sommes sauvés par le Christ en accueillant son amour par un choix du cœur que l'être humain fait durant sa vie terrestre.

Pour nous sauver et nous permettre de partager éternellement la communion d'amour de Dieu, il faut être délivré de tout mal, être guéri de tout ce qui nous entrave. En ce sens, le Pape montre ce qui doit encore être guéri au-delà de la mort physique pour que le salut soit accompli.

Mais, c'est l'humain tout entier qui est engagé dans le choix décisif à cet égard. Il me semble qu'avec sa nature unique corporelle et spirituelle, tel qu'il a été créé, corps, esprit et âme, c'est donc durant sa vie terrestre (puisque entre la mort physique et la résurrection des corps le défunt est dans l'attente d'un corps nouveau dont il ne dispose pas encore) que ce choix décisif intervient. Le Pape Benoît XVI ne dit pas autre chose.

Tout est ainsi dans le sens que vous donnez aux mots « *conversion* » et « *salut* ». Il me semble que la conversion c'est l'accueil décisif de la grâce qui ouvre le chemin du salut mais que le salut n'est pleinement accompli que par la purification nécessaire qui présuppose la conversion initiale durant la vie terrestre.

Arnaud Dumouch écrit : « *C'est cela qui est nouveau (le texte commence par : "Certains théologiens récents"). Cette rencontre est certes un purgatoire (le troisième, après cette terre et le passage de la mort). Mais il n'est pas le purgatoire classique (décrit par sainte Catherine de Gênes) et qui se trouve après le jugement.*

Le pape ajoute : Il existe un moment entre cette vie et la résurrection "où la Sentence finale n'est pas posée" (Spe salvi 44). Ça aussi c'est absolument nouveau. C'est complètement étranger à saint Thomas d'Aquin. »

Ici encore, il est utile de lire tout le passage en cause.

Le Pape ne présente pas le mauvais riche dans un purgatoire de purification pour accéder au ciel, ni dans un état « *avant la sentence finale* » où une conversion serait encore possible, mais dans une situation où il souffre d'une soif « *ardente et désormais **irréversible*** ».

Il me semble qu'il n'y a rien de nouveau à rappeler que le jugement dernier et la résurrection des corps ne suivent pas immédiatement la mort physique, qu'il y a « *un moment entre cette vie et la résurrection où la Sentence finale n'est pas posée* ».

Et le Pape poursuit en observant que « *Cette idée vétéro-juive de la condition intermédiaire inclut l'idée que les âmes ne se trouvent pas simplement dans une sorte de détention provisoire, mais subissent déjà une punition, comme le montre la parabole du riche bon vivant, ou au contraire jouissent déjà de formes provisoires de béatitude. Et enfin il y a aussi l'idée que, **dans cet état, sont possibles des purifications et des guérisons** qui rendent l'âme mûre pour la communion avec Dieu. L'Église primitive a repris ces conceptions, à partir desquelles ensuite, dans l'Église occidentale, s'est développée petit à petit la doctrine du purgatoire.* » (Spe Salvi, 45).

Ici encore, rien ne me semble remettre en cause le choix que chaque humain fait durant sa vie terrestre. Rien n'indique que ce choix se ferait après, sans le corps et hors du corps.

Dans une vidéo, vous retenez l'idée que, selon le Pape Benoît XVI, le mauvais riche appelle encore un salut, mais, selon le Pape Benoît XVI, il s'agit, dans la parabole, d'une « *âme ravagée par l'arrogance et l'opulence, qui a créé elle-même un fossé **irfranchissable*** » qui s'est transformée en soif « ***irréversible*** ». Il ne me semble pas qu'on puisse y voir une possibilité persistante de conversion et de salut, ni une volonté d'un salut qui suppose un vrai désir d'aimer Dieu et de partager sa vie éternelle d'amour.

Rien ne me semble permettre davantage de déduire de l'encyclique que l'âme au Purgatoire ressentirait un « *véritable désespoir* » et que le salut ne serait « *proposé par le Christ* » qu'à ce moment là. C'est bien au contraire l'assurance de sa purification nécessaire dont l'âme au Purgatoire bénéficie car elle a déjà accueilli le salut durant sa vie terrestre, même si une importante purification reste à faire.

Il me semble que les 6 degrés que vous relevez sont une interprétation particulière qui requiert de la prudence et de la réserve.

En ce qui concerne la descente du Christ aux enfers, c'est bien sûr un moment essentiel de l'histoire puisque le Christ est ainsi entré dans la mort et en est sorti victorieux par sa résurrection au bénéfice de toute l'humanité.

Mais, que savons-nous du cœur de ceux qui refusaient de croire avant la venue du Christ ? Leur situation est particulière et mystérieuse. Ce qui est sûr, c'est que leur refus n'était pas nécessairement un péché contre le Saint Esprit puisque certains, au moins, restaient capables d'une vie « *selon Dieu dans l'Esprit* » (1 Pi. 4, 6) et que l'Écriture relate que plusieurs ressuscitèrent corporellement avec le Christ : « *Les tombeaux s'ouvrirent ; les corps de nombreux saints qui étaient morts ressuscitèrent, et, sortant des tombeaux après la résurrection de Jésus, ils entrèrent dans la Ville sainte, et se montrèrent à un grand nombre de gens.* » (Mt 27, 52-53).

La situation particulière d'ignorance et d'enfermement des humains morts avant l'Incarnation et le salut du Christ est différente de celle résultant de sa mort et de sa résurrection.

Quoi qu'il en soit, Il reste beaucoup à réfléchir et à méditer. Nos connaissances restent très limitées par rapport aux fins dernières.

Arnaud Dumouch écrit : « *Le Catéchisme de l'Église Catholique nous dit que le Christ continue à venir nous chercher dans l'Hadès (donc dans le passage de la mort). C'est logique et merveilleux* »

Il est certain que la descente aux enfers du Christ a un effet qui s'étend aux hommes de tous les temps et je suis bien d'accord de constater avec vous que le Christ est présent pour tous les hommes dans le passage de la mort. Vous écrivez beaucoup de belles pensées à ce sujet.

Dans l'ensemble, il ne me semble pas constructif de répondre à Arnaud en mettant en doute sa bonne foi ou la sincérité de sa réflexion théologique et il faut mettre à son crédit son souci de veiller à la conformité de ses thèses à l'enseignement officiel de l'Église. Y parvient-il ? C'est tout l'objet de ce fil de discussion.

Il est déjà extrêmement difficile de discuter des questions du présent et de celles du passé, notamment de notre création, mais c'est encore davantage difficile de discuter des fins dernières.

Personnellement, j'y réagis surtout sous l'angle qui m'intéresse le plus : qui sommes-nous et pour quelle vocation ? Et que fut notre création à cet égard ?

L'idée d'un homme perdu avant la mort physique et qui se convertit après la mort physique en rencontrant le Christ me semble contraire à l'enseignement de l'Église parce qu'elle me semble contraire à la nature même de l'humain créé avec un corps matériel du monde créé et un esprit venant de Dieu qui forment une unique nature. Dans ces conditions, l'Église enseigne que le salut se décide en ce monde, durant la vie terrestre de chacun, avant la mort physique, mais, pour ceux qui n'ont pas entendu l'Évangile sur cette terre tout en ayant le cœur disposé à l'accueillir, le Christ se révélera effectivement à eux à l'heure de la mort.

Peut-être n'y a-t-il là qu'une nuance par rapport aux thèses d'Arnaud car je ne suis pas certain qu'il pense réellement le contraire lorsqu'il force trop ses explications pour tenter de se faire comprendre.

Arnaud Dumouch écrit : « *Le retour du Christ dans sa gloire à l'heure de la mort, accompagné des saints et des anges (troisième purgatoire) comme clef de voûte qui rend tout logique : C'est là que nous choisirons ou refuserons notre Époux céleste, en fonction de ce que nous serons devenu sur terre et dans l'Hadès... Une possibilité de salut qui ne repose pas exclusivement sur l'intégralité de sa vie humaine, mais sur un choix au moment de la rencontre.* »

Votre thèse (contestée) est ici portée à l'extrême. Vous imaginez ainsi un purgatoire dans l'incertitude du salut jusqu'au retour du Christ dans sa gloire. Un temps de vie terrestre suivi d'un temps de vie dans un purgatoire avant le Jugement dernier. Et comme ce temps de purgatoire précède directement le jugement, c'est ce temps et non plus celui de la vie terrestre qui deviendrait décisif pour le salut. Non seulement vous avancez qu'il serait possible de réaliser dans l'Hadès une conversion décisive qui sauverait de la perte éternelle après la mort physique, mais aussi que ce que chacun serait « *devenu dans l'Hadès* » pourrait aboutir à un refus de l'Époux céleste puisque le choix n'interviendrait qu'à la fin de ce séjour dans l'Hadès. On pourrait ainsi non seulement acquérir mais aussi perdre son salut dans ce purgatoire.

Pensez-vous vraiment qu'après une vie terrestre vécue avec le désir de l'amour de Dieu et sans péché mortel, selon la foi chrétienne, certains, dans ce purgatoire, pourraient être damnés à cause non de ce qu'ils sont devenus sur terre, mais à cause de ce qu'ils seraient devenus dans l'Hadès ?

Il me semble que vous allez trop loin.

Trinité écrit : « *Que faites vous des N.D.E. ou E.M.I ...? Comment pouvons-nous savoir, si les personnes décédées ne sont pas passées également par cette étape ?* »

Je ne sais guère quoi penser des NDE qui me semblent cependant des témoignages de bonne foi qui me paraissent pouvoir s'expliquer en partie par des réactions neurologiques mais qui peuvent aussi exprimer de véritables expériences spirituelles. Le corps et l'esprit y sont pleinement présents, ce qui n'est plus le cas des personnes décédées dont le corps est mort, mais, il est possible que toutes les personnes décédées soient passées, au moment de leur mort physique, par une étape similaire. Mais, comme vous l'écrivez, comment pouvons-nous savoir ?

À cet égard, pour les défunts, je me sens en accord avec ce qu'écrit Arnaud sur la réalité de l'hadès et d'un passage. De notre point de vue terrestre, il s'agit bien d'un temps pour lequel je ne perçois pas d'inconvénient à utiliser l'expression « *l'heure de la mort* », mais cela dépasse les instants limités d'une NDE. C'est ce temps de passage, qui commence avec la mort physique (précédée peut-être d'une NDE), qui me semble le sujet ici.

L'apparition du Christ à l'heure de la mort attire l'attention sur la mort, la vie terrestre, le jugement particulier, le purgatoire et le second avènement du Christ.

À cet égard, il faut éviter de s'écarter de l'enseignement de l'Église.

Il y a un jugement particulier décisif du destin éternel de chaque personne immédiatement après la fin de sa vie terrestre qui, parfois après une purification, sera confirmé et pleinement réalisé lors de la résurrection des corps et du Jugement dernier lors du second avènement du Christ. L'âme a, bien sûr, sa propre existence entre les deux pendant une période durant laquelle elle sera, au besoin, purifiée de tout ce qui pourrait l'entraver pour partager pleinement la béatitude éternelle.

À cet égard, les NDE sont des phénomènes qui se produisent avant la mort qui met fin à la vie terrestre et ne peuvent donc pas nous éclairer sur ce qui est au-delà, mais ils peuvent nous éclairer, par contre, sur la réalité de ce que nous sommes : des êtres ayant une nature corporelle et spirituelle.

Trinité écrit : « *je pense que cette étape existe, relatée dans le cadre des N.D.E. et elle permet en l'espèce à des personnes de revenir vers Dieu.*

J'oserais penser que : même si cette chance est en opposition avec leur vie sur terre et devant l'amour de Dieu perçu à cet instant ultime, il soit possible que cette âme face un retour instantané vers Dieu...la miséricorde de Dieu est infinie. Pour moi, il n'y aurait pas d'injustice.

À cet égard Jésus a montré plusieurs fois dans les paraboles qu'il n'appliquait pas une justice terrestre.

"Le retour de l'enfant prodigue"" l'ouvrier de la dernière heure"...évidemment cela relate des événements de notre vie terrestre, mais je ne vois pas pourquoi au dernier moment de notre vie et devant son amour infini, il ne permettrait pas à une âme qui enfin comprendrait ces erreurs de revenir vers lui... »

Il me semble que nous sommes tous d'accord sur ces observations dès lors qu'une NDE se passe avant la mort physique.

Libremax écrit : « *j'aimerais revenir sur ce que vous écrivez sur l'impossibilité pour l'âme de se convertir sans son corps. L'homme est corps, esprit et âme. Cela signifie-t-il pour vous que le corps est uniquement d'essence matérielle ?*

L'absence de corps dans la mort rend-elle donc l'homme inhumain ?

Le corps est-il donc la condition sine qua non du cheminement de la volonté ? Et pourquoi ? »

D'abord, parce que le Christ vient sauver l'humain tel qu'il l'a créé : avec une nature unique, corporelle et spirituelle.

« *Le corps est-il uniquement d'essence matérielle ?* » Il me semble qu'en ce qui concerne le corps humain, répondre oui serait un glissement vers un dualisme qui diviserait l'unique nature de l'humain.

La création d'Adam et Ève est, au contraire, ce miracle inouï où Dieu insuffle sa vie spirituelle dans le monde matériel qu'il a créé pour y rendre vivants des âmes immortelles. Il y a là un être nouveau produit d'une fusion (une espèce d'opération $1 + 1 = 3$) qui nous fait exister avec une nature unique corporelle et spirituelle, singulière dans toute la création. Donc, il me semble que le corps humain n'est pas « *uniquement* » d'essence matérielle. (Nous ne parlons pas ici du corps des autres créatures, ni du fait que le corps comprend le cerveau qui produit de l'immatériel).

« *L'absence de corps dans la mort rend-elle donc l'homme inhumain ?* » Il me semble que la réponse est non puisque c'est le cas des défunts dans l'attente de la résurrection des corps. Une fois créée en ce monde, avec un corps et un esprit fusionnés en une unique nature, l'âme immortelle (qui est le produit créé qui existe par l'effet de cette création) ne disparaît pas lorsque la vie biologique cesse dans son corps physique. L'être spirituel créé qui subsiste est dans un état qui fait l'objet des discussions ici. La personne humaine (l'âme) demeure pleinement (avec sa nature unique corporelle et spirituelle) et elle reste destinée par sa nature singulière à ressusciter avec un corps nouveau qui lui est promis dans la communion de Dieu.

« *Le corps est-il donc la condition sine qua non du cheminement de la volonté ?* » C'est la question la plus difficile et elle est au cœur de la réflexion d'Arnaud Dumouch qui nous occupe ici.

Dans le cadre de la vie terrestre, il me semble que la réponse est évidente. Impossible de vouloir (consciemment) sans faire usage de son cerveau. Toutes nos réflexions par lesquelles se produit le cheminement d'une volonté se font dans notre cerveau.

Mais, qu'en est-il durant le temps où les humains défunts sont sans corps entre leur mort biologique et la résurrection des corps à la fin des temps ? On est en plein mystère car que pouvons-nous imaginer d'une telle situation ? L'être qui subsiste ne me semble pas privé de volonté, ni de sensibilité. Mais, il me semble dans la lumière de Dieu qui éclaire toutes choses. Peut-on imaginer un « *cheminement* » de la volonté dans cette situation ? Il me semble que non car celui qui est mort en union avec le Christ est tout entier uni à Lui, non seulement s'il est déjà dans une pleine béatitude, mais même s'il est seulement dans un temps de purification (de purgatoire) encore nécessaire.

Didyme écrit : « *s'il y a volonté subsistante, il semble inévitable qu'elle puisse cheminer, se mouvoir. Car en quoi une volonté fixe est-elle encore une volonté ? Si toute l'activité de l'âme est arrêtée, elle est comme morte, en sommeil. Mais alors comment pourrait-elle ressentir des choses telles la joie, la béatitude ou le tourment ? Il faut bien qu'elle reste "éveillée".*

S'il ne se produit rien de nouveau, aucun événement, comment mon âme, ma volonté, ma vie intérieure évoluerait-elle ?

Mais Dieu ne cessant jamais d'aimer sa créature, il ne cesse jamais de l'attirer, il ne cesse jamais d'être présent dans la créature. Et cela me semble ne pouvoir aboutir à une fixité totale. On peut avoir l'impression que l'âme est prise dans les glaces, que rien ne bouge mais il me semble que du fait de Dieu, il y a nécessairement un mouvement ».

Il me semble que ces mots sont justes. Le cheminement qui me semble achevé au moment de la mort est celui du cœur qui accueille ou rejette le Christ.

Je pense que cela dépasse notre entendement et qu'il nous faut être réservé par rapport à des théories trop humaines à cet égard.

Arnaud Dumouch écrit : « *Xavi pense comme saint Thomas d'Aquin que, après la mort, l'homme perd deux choses : sa vie biologique et sa vie sensible. Du coup, comme l'esprit de l'homme use de sa vie sensible pour penser, Xavi pense comme saint Thomas d'Aquin que les esprits séparés sont paralysés et dorment.* »

Ah non ! Je ne pense pas cela, ni qu'Arnaud puisse exprimer ainsi sans nuances la pensée de saint Thomas d'Aquin à cet égard.

Bien au contraire, les âmes des défunts ont une pleine conscience en Dieu.

J'ignore cependant pourquoi Arnaud affirme, à cet égard, que « *les NDE montrent que c'est faux* » ce qui me semble sans pertinence puisque la mort physique n'est pas encore présente lors de telles NDE.

Arnaud Dumouch écrit : « *Par deux voies :*

1° Les gens en trains de mourir, alors que l'EEG est plat, sortent de leur corps avec un corps sensible qui voyage, et qui possède toutes leurs facultés sensibles démultipliées (voir entendre, imaginer etc.)

2° Les morts qui accompagnent l'Être de lumière ont tous ce même corps sensibles. Or ils sont parfois morts depuis 50 ans.

Conclusion : l'Égypte antique et l'extrême Orient avaient raison : les morts emportent avec eux leur Bah (esprit) et les Ka (vie sensible). »

Votre réponse ne considère qu'un temps de la vie terrestre qui peut exister à son extrémité avant que la mort physique ne soit totale et que vous assimilez d'ailleurs aux NDE. Vous pouvez aussi vous référer à cet égard à des expériences similaires qui peuvent se produire durant la vie terrestre chez certaines personnes qui ont vécu la sensation d'être sortie de leur corps (out of body experience). On est à cet égard dans un phénomène de la vie cérébrale, dans le vivant terrestre, même si le phénomène peut se produire à l'extrême fin d'une vie terrestre avec une expérience spirituelle.

Votre opinion à cet égard ne me semble pas poser de problème théologique particulier, même si c'est très spéculatif car rien n'est vérifiable concrètement. En toute hypothèse, la décomposition du cerveau voire sa destruction met fin aux phénomènes cérébraux de ce type.

Nous croyons tous dans ce fil, comme S. Augustin cité par Arnaud, « *que seul l'homme possède une âme subsistante qui, séparée du corps, continue à vivre et garde vivants ses sens et son intelligence* ».

Libremax écrit : « *Ce qu'il vous semble, que vous décrivez ci-dessus, n'est-il pas une théorie ... bien humaine, elle aussi ? Il me semble qu'Arnaud s'appuie sur des références, qui tendent à montrer que l'âme est capable de décision, même si c'est sous le regard de Dieu. Qu'en pensez-vous ?* »

Hélas, c'est difficile d'avancer davantage sans se retrouver dans des théories trop humaines.

Toute âme consciente est capable de décision, sur terre comme dans le purgatoire ou le ciel.

Et pourtant, dans la lumière et l'amour de Dieu, dans l'éternité, et comme dans la communion d'amour qui est de toute éternité entre le Père, le Fils et l'Esprit Saint, il me semble que nous pouvons considérer que nous Lui serons définitivement et parfaitement fidèles dans l'amour sans cesser de continuer à être libres et capables de décisions personnelles. Mais, ce ne seront plus des décisions semblables à celles que nous prenons aujourd'hui sur la terre.

Arnaud Dumouch écrit : « *L'Hadès est à l'image de la traversée du désert par le peuple Hébreu. Il dure trois jours symboliques (donc très court). C'est ce que Jésus appelle "le signe de Jonas "Le Fils de l'homme restera trois jour dans l'Hadès, comme Jonas dans le ventre du poisson"*

Ce n'est que chez un certain types d'humains pas prêts que l'Hadès dure "40 ans " dans le désert entre ce monde et l'autre. EXPLICATION :

Hadès 9- Le passage de la mort (limbes) peut-il se transformer en séjour ? (6 mn)
https://youtu.be/b7vu_5sCN_Q »

La difficulté avec l'enseignement de l'Église vient lorsque vous faites coïncider la fin de ce temps avec le retour en gloire du Christ et que vous envisagez une vie distincte prolongée (« 40 ans », voire deux mille ans et plus ?) durant laquelle se déciderait le salut. Là, cela ne va pas.

Nous pouvons tous constater qu'il y a un délai entre chaque mort physique de tous ceux qui sont morts depuis des milliers d'années et le retour en gloire du Christ qui ne s'est pas encore produit. La vie spirituelle qui continue après la fin de la vie terrestre biologique n'est plus la vie terrestre et ne peut en rien être confondue avec les NDE qui sont encore des expériences de cette vie terrestre. Il n'y a pas de NDE pour ceux qui n'ont plus de cerveau.

Dans l'enseignement de l'Église, il n'y a aucun temps après la fin complète de la vie terrestre qui permette encore une conversion décisive pour le salut et je ne vois rien dans cet enseignement qui admette qu'on puisse « devenir » sauvé dans l'Hadès, pendant un temps qui s'étendrait jusqu'au moment du retour du Christ.

Il est utile de rappeler ici ce qu'en dit le Catéchisme :

1. La mort est la fin de la vie terrestre et c'est une fin biologique « *comme chez tous les êtres vivants* » (comme pour les plantes ou les animaux) et nous n'avons qu'un seul temps pour « *réaliser notre vie* » : « **La mort est le terme de la vie terrestre.** Nos vies sont mesurées par le temps, au cours duquel nous changeons, nous vieillissons et, **comme chez tous les êtres vivants de la terre, la mort apparaît comme la fin normale de la vie.** Cet aspect de la mort donne une urgence à nos vies : le souvenir de notre mortalité sert aussi à nous rappeler que **nous n'avons qu'un temps limité pour réaliser notre vie** » (C.E.C. 1007)

2. C'est cette vie terrestre que Dieu offre à l'homme « *pour décider son destin ultime* ». Il n'y a ni prolongation, ni séance de rattrapage : « **La mort est la fin du pèlerinage terrestre de l'homme, du temps de grâce et de miséricorde que Dieu lui offre pour réaliser sa vie terrestre selon le dessein divin et pour décider son destin ultime.** Quand a pris fin " l'unique cours de notre vie terrestre " (LG 48), nous ne reviendrons plus à d'autres vies terrestres. " Les hommes ne meurent qu'une fois " (He 9, 27). Il n'y a pas de " réIncarnation " après la mort. » (C.E.C. 1013)

« **La mort met fin à la vie de l'homme comme temps ouvert à l'accueil ou au rejet de la grâce divine manifestée dans le Christ** (cf. 2 Tm 1, 9-10). Le Nouveau Testament parle du jugement principalement dans la perspective de la rencontre finale avec le Christ dans son second avènement, mais il affirme aussi à plusieurs reprises la rétribution immédiate après la mort de chacun en fonction de ses œuvres et de sa foi. » (C.E.C. 1021)

« Chaque homme reçoit dans son âme immortelle sa **rétribution éternelle dès sa mort** en un jugement particulier qui réfère sa vie au Christ, soit à travers une purification (cf. Cc. Lyon : DS 857-858 ; Cc. Florence : DS 1304-1306 ; Cc. Trente : DS 1820), soit pour entrer immédiatement dans la béatitude du ciel (cf. Benoît XII : DS 1000-1001 ; Jean XXII : DS 990), soit pour se damner immédiatement pour toujours (cf. Benoît XII : DS 1002). » (C.E.C. 1022)

« C'est face au Christ qui est la Vérité que sera définitivement mise à nu la vérité sur la relation de chaque homme à Dieu (cf. Jn 12, 49). Le jugement dernier révélera jusque dans ses ultimes conséquences ce que chacun aura fait de bien ou omis de faire **durant sa vie terrestre** » (C.E.C. 1039)

3. L'assurance du salut est entière dès la mort terrestre, lorsque seule une purification demeure nécessaire. Il n'y a pas de choix au moment du retour en gloire du Christ : « *Ceux qui meurent dans la grâce et l'amitié de Dieu, mais imparfaitement purifiés, bien qu'assurés de leur salut éternel, souffrent après leur mort une purification, afin d'obtenir la sainteté nécessaires pour entrer dans la joie du ciel* » (C.E.C. 1030)

« Ignorants du jour et de l'heure, il faut que, suivant l'avertissement du Seigneur, nous restions constamment vigilants **pour mériter, quand s'achèvera le cours unique de notre vie terrestre, d'être admis avec lui aux noces et comptés parmi les bénis de Dieu, au lieu d'être, comme de mauvais et paresseux serviteurs, écartés par l'ordre de Dieu vers le feu éternel, vers ces ténèbres du dehors où seront les pleurs et les grincements de dents** (LG 48). » (C.E.C. 1036)

Libremax écrit : « *Le problème pour moi est que ces passages ne contredisent pas la thèse d'Arnaud et restent valides si la mort est comprise comme un passage et non un instant T.* »

Mais, c'est simplement un détournement de sens dont le seul objet ici est de contredire que le salut du Christ se réalise et se décide ici et maintenant durant la vie terrestre de chacun et vient sauver chaque personne humaine entière telle qu'elle est, corps, esprit et âme.

La mort limite la vie terrestre. C'est un fait. Peu importe les discussions sur le moment T. Prétendre que les défunts des siècles passés sont dans un « *passage* » pour en déduire que leur vie terrestre n'est pas achevée n'est pas une interprétation acceptable. D'autant plus que ce passage est imaginaire.

Le séjour des morts existe, mais après la vie terrestre. Le purgatoire existe, mais après la vie terrestre.

Il est utile, en évoquant limite et mérites, de compléter ces rappels du Catéchisme pour ne pas s'égarer dans des réflexions vaines car, par-dessus tout, comme Arnaud le développe souvent très bien, Dieu est amour. Sa miséricorde est infinie. Le Catéchisme l'exprime en ces mots : « *Dieu ne prédestine personne à aller en enfer : il faut pour cela une aversion volontaire de Dieu (un péché mortel) et y persister jusqu'à la fin.* » (C.E.C. 1037)

« *Mourir en péché mortel sans s'en être repenti et sans accueillir l'amour miséricordieux de Dieu, signifie demeurer séparé de Lui pour toujours par notre propre choix libre. Et c'est cet état d'auto-exclusion définitive de la communion avec Dieu et avec les bienheureux qu'on désigne par le mot « enfer »* » (C.E.C. 1033)

À cet égard, Arnaud va bien au-delà de la période des NDE qui font encore partie de la vie terrestre et étend le passage ou l'heure de la mort jusqu'au retour en gloire du Christ.

En ce qui concerne Moïse et Élie lors de la transfiguration, je n'exclus pas que, comme les anges (qui sont des êtres uniquement spirituels), des saints défunts puissent (avant la résurrection des corps) apparaître avec un corps. Mais, c'est une apparition temporaire et précaire dont la réalité corporelle concrète nous échappe. En outre, comme la Vierge Marie lors de son Assomption, Élie a été enlevé directement au Ciel et le corps de Moïse n'a jamais été retrouvé, mais voilà, cela ne nous éclaire pas sur la réalité concrète qui s'est produite lors de la transfiguration, mais peut éventuellement expliquer des apparitions comme celles survenues à Lourdes ou Beauraing.

Ces questions me semblent très secondaires.

Arnaud Dumouch écrit : « *Je prends le mot "mort" au sens Biblique.* »

Cela ne vous dérange pas de devoir constater que votre définition contredit celle qui est donnée explicitement par le Catéchisme qui indique que la mort est la fin de la vie terrestre et que c'est une fin biologique « *comme chez tous les êtres vivants* » (comme pour les plantes ou les animaux) (C.E.C. 1007). Cette vie biologique ne dure pas 10.000 ans.

Estimez-vous que l'enseignement catholique que je vous ai rappelé est inadéquat ou dépassé avec l'espoir que votre thèse contraire devienne un jour le dogme catholique ? C'est l'impression que cela donne, mais peut-être allez-vous apporter des nuances ou des précisions ouvrant d'autres perspectives.

Arnaud Dumouch écrit : « *Le Catéchisme de l'Église Catholique n'est pas le dogme.* »

Hélas, Arnaud semble s'enfermer dans sa propre pensée lorsqu'il écarte ainsi le Catéchisme de l'Église.

Le Catéchisme exprime le dogme et chaque catholique est invité à le préférer à ses propres pensées sur la vérité des dogmes.

Désolé Arnaud, mais en interprétant tout l'enseignement de l'Église sur la base d'une définition de la vie terrestre et de son terme qui est contraire au Catéchisme autant qu'au sens commun, vous vous mettez au dessus et en dehors de la foi de l'Église.

En prétendant que la fin de la vie terrestre peut se produire après 10.000 ans, vous déformez tout l'enseignement de l'Église sur l'importance de la vie terrestre et de la réalité de l'homme qui n'est pas un pur esprit.

Non, le salut ne se décidera pas par un choix dans dix mille ans, après dix mille ans de vie dans l'Hadès.

Ce n'est pas cela qui attend ceux qui meurent dans la paix du Christ, mais l'accueil dans l'amour avec, au besoin, une purification dans le même amour dont le plein accomplissement nous est assuré par Dieu Lui-même.

Spe Salvi dans le numéro 47 nous parle de la purification du Purgatoire et est évidemment à comprendre en conformité avec ce que dit le Catéchisme : « *Certains théologiens récents sont de l'avis que le feu qui brûle et en même temps sauve est le Christ lui-même, le Juge et Sauveur. La rencontre avec Lui est l'acte décisif du Jugement. Devant son regard s'évanouit toute fausseté. C'est la rencontre avec Lui qui, en nous brûlant, nous transforme et nous libère pour nous faire devenir vraiment nous-mêmes. Les choses édifiées **durant la vie** peuvent alors se révéler paille sèche, vantardise vide et s'écrouler. Mais dans la souffrance de cette rencontre, où l'impur et le malsain de notre être nous apparaissent évidents, se trouve le salut. Le regard du Christ, le battement de son cœur nous guérissent grâce à une transformation assurément douloureuse, comme « par le feu ». Cependant, c'est une heureuse souffrance, dans laquelle le saint pouvoir de son amour nous pénètre comme une flamme, nous permettant à la fin d'être totalement nous-mêmes et par là totalement de Dieu. Ainsi se rend évidente aussi la compénétration de la justice et de la grâce: notre façon de vivre n'est pas insignifiante, mais notre saleté ne nous tache pas éternellement, si du moins nous sommes demeurés tendus vers le Christ, vers la vérité et vers l'amour. En fin de compte, cette saleté a déjà été brûlée dans la Passion du Christ. Au moment du Jugement, nous expérimentons et nous accueillons cette domination de son amour sur tout le mal dans le monde et en nous. La souffrance de l'amour devient notre salut et notre joie. Il est clair que la « durée » de cette brûlure qui transforme, nous ne pouvons la calculer avec les mesures chronométriques de ce monde. Le « moment » transformant de cette rencontre échappe au chronométrage terrestre – c'est le temps du cœur, le temps du « passage » à la communion avec Dieu dans le Corps du Christ. Le Jugement de Dieu est espérance, aussi bien parce qu'il est justice que parce qu'il est grâce. S'il était seulement grâce qui rend insignifiant tout ce qui est terrestre, Dieu resterait pour nous un débiteur de la réponse à la question concernant la justice – question décisive pour nous face à l'histoire et face à Dieu lui-même. S'il était pure justice, il ne pourrait être à la fin pour nous tous qu'un motif de peur. L'Incarnation de Dieu dans le Christ a tellement lié l'une à l'autre – justice et grâce – que la justice est établie avec fermeté: nous attendons tous notre salut « dans la crainte de Dieu et en tremblant » (Ph 2, 12). Malgré cela, la grâce nous permet à tous d'espérer et d'aller pleins de confiance à la rencontre du Juge que nous connaissons comme notre « avocat » (parakletos) (cf. 1 Jn 2, 1). » (Benoît XVI, **Spe Salvi**, 47)*

Pas un mot de **Spe Salvi**, ni d'un autre texte du Pape Benoît XVI ou de l'Église ne concorde avec votre affirmation qu'après les quelques dizaines d'années de vie terrestre (tel que ce mot est défini par le Catéchisme) ; il y aurait un temps beaucoup plus long de milliers d'années avant le choix décisif.

Arnaud Dumouch écrit : « *Je ne vous parlais pas de cet aspect là dans Spe salvi 47. Cet aspect là est présenté dans Spe Salvi 44, 45* »

Non encore. Rien dans ces autres passages n'allègue que le temps de la possible conversion serait prolongé de milliers d'années après la mort biologique qui est totale après quelques dizaines d'années de vie terrestre.

Spe Salvi 44 et 45 est un texte magnifique de parfaite justesse qui contredit votre affirmation d'une détermination du salut pendant un temps « *entre* » la fin de la vie terrestre (la mort biologique) et le jugement dernier lors du retour en gloire du Christ.

Personne ne conteste qu'il y a un temps entre la mort biologique (la fin de la vie terrestre) et le jugement dernier. Mais, clairement et sans contradiction, le choix de l'humain est déterminé durant sa vie terrestre biologique.

Après, comme le confirme **Spe Salvi** dans les extraits que vous citez, le fossé est « *infranchissable* » et la soif « *irréremédiable* » sans possibilité d'un autre choix décisif à l'heure du retour en gloire du Christ.

Spe Salvi précise bien que « *la condition intermédiaire inclut l'idée que les âmes ne se trouvent pas simplement dans une sorte de détention provisoire* » (n° 44) où le salut resterait encore à choisir dans un futur (celui du retour en gloire du Christ) comme vous l'affirmez, mais qu'elles « *subissent déjà une punition, comme le montre la parabole du riche bon vivant, ou au contraire jouissent déjà de formes provisoires de béatitude* ». Selon, **Spe Salvi**, « *dans cet état, sont possibles des purifications et des guérisons qui rendent l'âme mûre pour la communion avec Dieu* » (n° 45).

Il me semble que c'est ici que vous basculez dans votre interprétation qui contredit la foi de l'Église. **Spe Salvi** distingue ici deux réalités « *contraires* » avec une référence à la parabole dans laquelle il vient de relever de l'« *infranchissable* » et de l'« *irréremédiable* » (n° 44). Ceux qui « *subissent déjà une punition* » sont distingués des sauvés et « *des purifications et des guérisons qui rendent l'âme mûre pour la communion avec Dieu* » ne sont « *possibles* » que pour ceux qui « *jouissent déjà de formes provisoires de béatitude* » (n° 45).

Arnaud Dumouch écrit : « *Je ne suis pas d'accord pour dire que la mort biologique met fin au temps de la vie terrestre.* »

C'est là précisément que se trouve votre originalité contraire à la foi de l'Église et qui vous amène à des réinterprétations qui ne peuvent être suivies.

Dans tout l'enseignement de l'Église, et c'est explicite dans les textes du Catéchisme, c'est la mort biologique qui met fin au temps de la vie terrestre.

Vous thésisez que la mort qui met fin à la vie terrestre ne serait effective qu'après un passage qui pourrait durer dix mille ans n'a pas d'appui dans les enseignements de l'Église.

Le problème pour vous, c'est que vous avez diffusé une longue thèse et qu'il vous est dès lors très difficile d'admettre qu'elle puisse, parmi beaucoup de vérités, contenir une erreur.

Il y en a pourtant une ici car en changeant le sens de ce qu'est la mort qui met un terme à la vie terrestre corporelle pour l'étendre à des milliers d'années, vous vous écarterez de tout l'enseignement de l'Église qui en découle et vous mettez en doute la mort du Christ lui-même, la réalité et la puissance de sa résurrection, et l'espérance offerte à tout homme à la fin de sa vie biologique.

Vous semblez reprendre la notion du shéol, de l'hadès ou du séjour des morts des religions animistes ou archaïques, comme si le Christ n'avait pas vaincu la mort et changé radicalement l'espérance pour tous les hommes.

La vie terrestre du Christ, son heure de la mort, et son passage de la mort se sont totalement achevés le Vendredi Saint. Jésus est mort. Vraiment mort comme tout autre humain. Il est descendu dans le shéol, le séjour des morts, comme tous les humains morts avant lui.

Mais, il en est ressuscité et la situation en est complètement changée pour tous les humains.

À la fin de la vie biologique de tout humain, le Christ a ouvert désormais le séjour des morts. Lors de la fin biologique de leur vie terrestre, tous se trouvent désormais face au Christ Sauveur, comme vous l'avez bien compris car cette rencontre est décisive, mais ce n'est pas pour entrer dans une longue période de doute avec une décision reportée de milliers d'années.

Dès notre mort biologique qui est totale en peu de temps, la vie terrestre a pris fin et vous ne pouvez pas déformer tous les enseignements de l'Église par une définition personnelle de cette limite de la vie terrestre qui ne se base que sur ce qu'était le séjour des morts sans la résurrection du Christ.

Désormais, à notre mort biologique qui met fin à notre vie terrestre (pleinement réalisée par les défunts du passé), nous n'entrons plus dans une incertitude de milliers d'années mais le Christ nous accueille en Lui pour l'éternité avec certitude et de manière définitive car, même pour ceux qui ont encore besoin de beaucoup de purification, ils sont assurés que Dieu réalisera Lui-même cette purification.

Prétendre que le salut ou la perdition se décidera au terme d'un long séjour de milliers d'années dans l'Hadès, lors du retour en gloire du Christ, rejette la réalité de la mort du Christ (sa vie terrestre biologique a pris fin totalement le Vendredi Saint, comme celle de tout humain) autant que sa victoire sur la mort qui délivre réellement du séjour dans l'Hadès auquel étaient voués tous les hommes défunts avant sa résurrection.

Je me réjouis du fait que vous admettez la réalité de la mort biologique qui met fin à la vie terrestre. Sur ce point, les NDE, qui surviennent avant la mort biologique, sont donc sans pertinence pour comprendre ce qui est au-delà.

La difficulté pour laquelle vous affirmez à tort pouvoir vous appuyer sur **Spe Salvi** n'est pas celle-là et vous n'apportez aucune réponse à cet égard.

Arnaud Dumouch écrit : « *Vous poussez trop loin mes dires* »

J'en serais heureux, mais, hélas, il me semble que vous persistez dans votre affirmation que le salut ne se décide pas durant le temps de la vie terrestre biologique, ni immédiatement lors de la rencontre avec le Christ dès cette mort biologique, mais par un choix qui se ferait lors du retour en gloire du Christ.

Si je n'ai pas bien compris, corrigez-moi avec précision.

Arnaud Dumouch écrit : « *Voici un texte de saint Paul qui montre que définir la mort est complexe : 2 Corinthiens 12, 2-4 Je connais un homme dans le Christ qui, voici quatorze ans - était-ce en son corps ? (donc avant la mort biologique) Je ne sais ; était-ce hors de son corps (donc après la mort biologique) ? Je ne sais ; Dieu le sait - cet homme-là fut ravi jusqu'au troisième ciel. Et cet homme-là - était-ce en son corps ? Était-ce sans son corps ? Je ne sais, Dieu le sait --, je sais qu'il fut ravi jusqu'au paradis et qu'il entendit des paroles ineffables, qu'il n'est pas permis à un homme de redire. »*

Définir la mort biologique est certes complexe, mais il me semble évident que, dans ce texte, les mots « *hors de son corps* » ne signifient pas « *après la mort biologique* » mais se rapprochent plutôt des expériences de sensations extracorporelles. Il est certain que Saint Paul n'était pas mort biologiquement au moment de l'événement. Quoi qu'il en soit, c'est hors sujet ici par rapport à la difficulté qui nous occupe.

Libremax écrit : « *les NDE peuvent survenir quand le cerveau n'a plus aucune activité, quand ils sont en état de "mort cérébrale". On est tout de même proche de la mort, et ce n'est en tout cas plus le cerveau qui est artificiellement maintenu en activité (si je ne me trompe)?* »

Proche de la mort oui, mais c'est toujours durant la vie biologique, même si plus aucune activité n'est constatée dans le cerveau par nos appareils de mesure.

Que savons-nous de ce qui continue à vivre encore pendant quelque jours après que plus aucune activité du cerveau ne soit captable et que le cœur ait cessé de battre ? Mais, cela me semble hors sujet ici. Il est certain que le Christ peut apparaître dans ces moments extrêmes de la vie terrestre, mais ce qui compte ici c'est la rencontre avec le Christ au-delà de cette vie biologique lorsqu'elle est terminée.

Libremax écrit : « *Qu'est-ce qui différencie l'état de mort clinique de la fin de la vie biologique ? Vous semblez dire qu'on ne le sait pas. N'est-ce pas vous qui fixez une limite arbitraire entre les deux ? Les morts ne sont-ils pas tous en état de mort clinique ? Ne parle-t-on pas de "mort clinique" uniquement dans la mesure où on en revient ?* »

En fait, on en parle aussi dans de nombreux cas dont on ne revient pas comme pour ceux qui sont en état de mort cérébrale mais dont la vie biologique est entretenue artificiellement, parfois pour en conserver des organes en vue d'une greffe.

Je ne sais pas vous en dire davantage sur le plan scientifique et je ne mets aucune limite à ce sujet. Cela me semble sans intérêt ici pour ce qui est en discussion.

Libremax écrit : « *On pourrait dire que tel voyage de retour "est le terme" de mes vacances... la mort "apparaît" comme la fin de la vie ... est-elle autre chose derrière cette apparence ? cet "aspect" de la mort donne une urgence à nos vies ... La mort a-t-elle donc d'autres aspects que la fin normale de la vie ?* »

Oui, bien sûr.

C'est le mérite d'Arnaud Dumouch d'oser se plonger dans ce mystère. Oui, il y a « *autre chose* » et « *d'autres aspects* » que la fin normale biologique. Mais, je pense que c'est le phare de l'enseignement de l'Église qui donne le meilleur éclairage possible.

La mort a été vaincue par la résurrection du Christ. La Bible ne contredit en rien le fait que la mort biologique met fin au temps durant lequel se décide le choix de l'humain d'accepter ou de refuser la grâce du salut que le Christ nous offre par sa résurrection.

Vous ne trouverez pas un seul texte biblique pour dire le contraire. Après la mort biologique qui met fin à la vie terrestre, la survie est consciente mais spirituelle.

Nous sommes bien d'accord pour constater que le Christ, descendu aux enfers, y a prêché à tous les défunts morts avant sa résurrection. Mais, depuis sa résurrection, c'est le Christ qui se rend présent à tous et qui sauve. Chacun peut désormais choisir ou refuser durant sa vie terrestre, jusqu'à son extrémité. La présence du Christ éclaire le secret des cœurs dès que chaque âme arrive au terme de sa vie terrestre.

Depuis sa résurrection, la mort est vaincue et l'espérance chrétienne est tout autre que celles des esprits des morts des temps plus anciens auxquels le Christ a pu prêcher le salut.

Mais, ce n'est qu'au jour du retour en gloire du Christ que toutes choses s'accompliront pleinement et que commencera la pleine béatitude pour les uns et la seconde mort de ceux qui l'auront refusé.

Entretiens, ce n'est pas une période intermédiaire durant laquelle qui que ce soit serait privé d'une possibilité de conversion ou durant laquelle la grâce serait moindre. Non, mais l'Évangile, la Bible et l'Église ne font que révéler un fait : c'est durant la vie terrestre que la réalité du choix ou du refus existe.

Au-delà, c'est une autre réalité. Le choix de chaque humain sera révélé dans la lumière du Christ. Ceux qui l'accueilleront ne risqueront plus de se perdre et seront purifiés autant que nécessaire. Leur destin ne dépendra pas de dix mille ans d'attente incertaine. Ceux dont le cœur s'est figé dans le refus

ne souhaiteront pas autre chose car le désir de Dieu aura disparu de leur cœur. C'est l'effet du péché contre l'Esprit qui a été évoqué.

Il n'y a pas de conversion décisive durant la période intermédiaire entre la fin de la vie biologique terrestre et le retour du Christ en gloire.

Libremax écrit : *« En toute honnêteté, je ne vois pas de passage du C.E.C. que vous avez cités qui force à penser que la mort doit être considérée uniquement comme la mort biologique et que l'âme serait dans l'incapacité de manifester un repentir même au-delà de sa vie terrestre. »*

La mort est, en effet, bien plus que la mort biologique mais les textes du Catéchisme (et tous les autres textes du Magistère) me semblent clairs pour affirmer que la vie terrestre prend fin avec cette mort biologique (peu importe les discussions du moment précis de sa survenance) et que c'est durant cette vie terrestre que l'humain accepte ou refuse la grâce.

Libremax écrit : *« je crois que c'est vous qui rajoutez le terme "biologique" aux textes du Catéchisme. Dès lors, tout ce qu'il dit de la mort peut tout aussi bien se comprendre comme un processus, et non comme une condition. »*

Le mot biologique est loin d'être parfait et ne veut rien ajouter. Il rappelle seulement que la mort, selon le Catéchisme, est explicitement définie comme la fin de la vie terrestre et est la même pour tous les êtres vivants de ce monde. (C.E.C. 1007)

Je n'utilise ce mot que pour essayer de préciser la fin concrète de la vie terrestre que me semble déformée dans la théorie d'Arnaud Dumouch lorsqu'il parle d'un passage durant un temps qui peut atteindre dix mille ans.

L'essentiel ne me semble pas là mais dans ce qui me semble une inacceptable atteinte au salut réalisé par le Christ qui vient sauver l'homme tel qu'il a été créé avec un corps. C'est dans cette vie terrestre que le Christ réalise le salut de l'humanité de l'homme entier, corps, esprit et âme, et non dans une période de temps après la vie terrestre lorsque l'humain serait sans son corps.

Libremax écrit : *« Êtes-vous sûr de ne pas opposer ici un paradigme qui n'est pas davantage dogmatique que la thèse d'Arnaud ? Le corps ne peut-il être spirituel, comme le dit Saint Paul ? »*

Le corps est dit spirituel lorsqu'il est conduit par l'esprit et n'est plus soumis aux désordres de la chair.

Le corps humain c'est la réalité matérialisée de notre être. Il est *« constitué de matière »* (C.E.C. 365) Cette matière sera nouvelle dans le monde nouveau.

« L'homme tient une place unique dans la création : il est " à l'image de Dieu " ; dans sa propre nature il unit le monde spirituel et le monde matériel » (C.E.C. 355)

*« La personne humaine, créée à l'image de Dieu, est un être à la fois corporel et spirituel. Le récit biblique exprime cette réalité avec un langage symbolique, lorsqu'il affirme que " Dieu modela l'homme avec la glaise du sol ; il insuffla dans ses narines une haleine de vie et l'homme devint un être vivant " (Gn 2, 7). L'homme **tout entier** est donc voulu par Dieu. »* (C.E.C. 362)

*« Le corps de l'homme participe à la dignité de l'" image de Dieu " : il est corps humain précisément parce qu'il est animé par l'âme spirituelle, et c'est **la personne humaine toute entière** qui est destinée à devenir, dans le Corps du Christ, le Temple de l'Esprit (cf. 1 Co 6, 19-20 ; 15, 44-45) : Corps et âme, mais vraiment un, l'homme, dans sa condition corporelle, rassemble en lui-même les éléments du monde matériel qui trouvent ainsi, en lui, leur sommet, et peuvent librement louer leur Créateur. Il est donc interdit à l'homme de dédaigner la vie corporelle. Mais au contraire il doit estimer et respecter son corps qui a été créé par Dieu et qui doit ressusciter au dernier jour (GS 14, § 1). »* (C.E.C. 364)

La théorie d'une période de temps dans la mort qui pourrait être de dix mille ans avant le choix décisif est incompatible avec le salut réalisé par le Christ qui a pris un corps comme le nôtre. C'est en cette vie terrestre, que l'humain accepte ou rejette le salut. C'est en cette vie terrestre que Dieu vient le sauver.

Il n'y a pas de seconde session de milliers d'années.

Même lorsqu'il a prêché aux morts lors de sa descente aux enfers, les défunts étaient ce qu'ils étaient au terme de leur vie terrestre.

Libremax écrit : « *Là encore : qu'en savez-vous ? Qu'en savons-nous tous ?* »

Je n'affirme rien ici, c'est simplement un constat : pour tous ces défunts, leur vie terrestre était terminée.

Libremax écrit : « *Ce qui vous fait dire cela n'est-il pas votre idée que l'esprit privé de son corps matériel serait dans une sorte d'hibernation de la volonté ?* »

Non, je ne pense pas du tout qu'il y ait une hibernation de la volonté.

Je pense seulement, comme les articles précités du Catéchisme me semblent l'indiquer clairement, que l'être humain détermine sa destinée éternelle durant sa vie terrestre. Il ne perd jamais ni sa conscience, ni sa volonté. Après la mort, il est dans une réalité différente selon qu'il entre dans l'amour de Dieu ou qu'il s'y refuse. Dans l'éternité, pour ceux qui l'acceptent, nous ne serons plus ballotés par des « *volontés* » contradictoires mais pleinement unis à Dieu.

Libremax écrit : « *Mais que leur est-il arrivé lors de la visite que leur a fait le Christ ? S'ils ne peuvent choisir, regretter ou refuser, quoi qu'il en soit, quelle utilité pour le Sauveur d'aller leur prêcher la Bonne Nouvelle ? A quoi bon "manifester de ce que chacun est, tel qu'il est dans sa vie terrestre", si chacun est incapable d'y réagir sans son corps ?* »

Il me semble que, lors de la descente du Christ aux enfers, ceux qui, malgré les fautes et les rejets dus à leur ignorance, étaient disposés à vivre en communion avec Dieu, ont bien sûr été capables de suivre le Christ qui s'est révélé à eux.

Avant l'Incarnation, la mort et la résurrection du Christ, ils étaient enfermés dans la mort.

Le Christ leur a annoncé leur délivrance.

Mais, depuis lors, la victoire du Christ sur la mort a effet immédiatement à la mort de chaque homme.

L'apparition du Christ à l'heure de la mort est une manifestation de ce que chacun est, tel qu'il est dans sa vie terrestre.

Et, lors de la rencontre avec le Christ à l'heure de la mort, cette acceptation ou ce refus seront révélés selon la réalité des cœurs et non selon les apparences des actes.

Il me semble comme vous insupportable de penser qu'une âme serait dans l'incapacité de manifester un repentir au-delà de la vie terrestre. En effet ! Mais, en écrivant cela vous posez un *priori* qu'un désir de manifester un repentir subsisterait dans tous les cas.

Il me semble que la réalité sera autre. Ceux qui seront dans la Vie choisiront éternellement l'amour et ne s'en écarteront pas. Comment nous représenter l'état de ceux qui n'y sont pas ?

Que restera-t-il de l'être qui aura pleinement réalisé un refus de Dieu ?

Cinci écrit : *« Dans les premiers siècles, l'Église avait maille à partir avec des gnostiques, des docètes, des gens qui voulaient nier que Jésus soit mort réellement dans sa chair, mort-mort, non pas mort en apparence mais mort de la même mort que tout le monde, mort vraiment comme le roi David et les autres. De dire «mort» simplement, ce n'est pas assez; à raison des esprits tordus qui imaginent des systèmes pour contourner la difficulté.*

Aussi le credo est-il bâti de telle manière à pouvoir insister lourdement sur la donnée ... « ... est mort, a été enseveli, est descendu aux enfers»

nulle part il n'est affirmé que les morts se convertissent !

*Si Jésus a **évangélisé les morts** du passé, il a très bien pu aussi évangéliser les morts de l'avenir puisque pour Dieu le temps n'existe pas. J'avais lu cette idée dans un texte du Père Gallez et ça rejoint la théorie d'Arnaud.*

Le terme «évangéliser» s'agissant des morts ne fait pas renvoi à un appel à la conversion, pas plus qu'à une nécessité de recevoir le baptême dans le Jourdain, pour ensuite vivre de la foi, faire mourir la chair, etc. Ces gens sont morts, le temps de la foi est fini ainsi que le temps pour mériter.

L'annonce en question aux morts est tout simplement qu'il leur est communiqué cette victoire de Jésus-Christ, une victoire sur la mort, le fait que Dieu a bien tenu sa promesse du Messie »

En effet.

Cinci écrit : *« Je dis qu'il n'est pas besoin de cette histoire de choix décisif à réaliser dans le mystérieux passage mal défini et antécédant le jugement particulier (... tel d'un "autre" purgatoire avant le purgatoire classique), d'un choix à opérer là-dedans d'une manière extraordinaire, là et uniquement là, avec des outils dont personne ne peut disposer sur terre (lucidité fantastique et au moins égale à celle des anges, libéré du foyer du péché, etc ...); pas besoin, dis-je bien, pour comprendre à quel point Dieu est juste, bon, équitable, honnête, intéressé à sauver tout ce qu'il peut sauver et de sa manière à Lui. Il n'est nul besoin d'une prolongation dans la 4e dimension du docteur Moody (passage inconnu de la tradition ecclésiale) et avant le vrai passage du purgatoire »*

Bravo et merci Cinci.

Annoncer une période décisive au-delà de la vie terrestre est non seulement un mépris du corps de l'humain qui, tel qu'il a été créé par Dieu, a une nature indissociablement corporelle et spirituelle, mais une dévalorisation grave de toute la vie de foi et des sacrements en cette vie terrestre qui deviendraient sans réelle importance puisque c'est une longue période après la vie terrestre qui serait décisive pour le salut. C'est incompatible avec l'enseignement de l'Église, malgré les affirmations non réellement fondées d'Arnaud Dumouch lorsqu'il prétend le contraire.

Libremax écrit : *« ce que vous décrivez est très binaire! On a l'impression à vous lire que pour vous, l'âme va soit dans les ténèbres de l'enfer, soit dans la lumière du Paradis. Mais j'interprète peut-être mal votre écrit. »*

Ce n'est pas qu'une impression. Il en est bien ainsi.

La discussion ici ne porte pas sur cette différence binaire qui ne me semble pas contestée ici par personne, mais sur le caractère décisif, à cet égard, soit de la vie terrestre, soit d'une période ultérieure « dans la mort » prolongée jusqu'au retour du Christ en gloire.

Libremax écrit : *« Une différence binaire ? Moi, je la conteste. Le Purgatoire vient modifier la binarité du Jugement. »*

En rien ! Vous savez bien que le Purgatoire ne concerne que des sauvés. La réalité est bien binaire entre paradis et enfer. Le purgatoire de purification et de guérison ne concerne que ceux qui entrent dans l'amour de Dieu, dans la mesure qui leur est nécessaire

Libremax écrit : « *La période de temps en tant que telle est déjà incluse dans la doctrine catholique : c'est le dogme du Purgatoire. En soi, l'idée d'un séjour nécessaire, ressenti comme une durée, pour accéder à la vision béatifique ne contredit pas la foi dans le salut réalisé par le Christ.* »

Oui, on est bien d'accord.

C'est le temps qui s'écoule actuellement pour nous entre tous les décès de l'histoire et le retour en gloire du Christ.

Libremax écrit : « *La "longue période" dont parle Arnaud n'est pas, selon lui, systématique pour toutes les âmes. Elle concernerait celles qui sont trop attachées à la vie terrestre et qui craindraient le Jugement ... Il n'est pas question du croyant fidèle et confiant en son Dieu. La thèse ne dévalorise donc pas la vie de foi et les sacrements : au contraire. Ils sont toujours la voie de l'âme vers le Salut.* »

Qui donc serait concerné ? Selon Arnaud, ce seraient tous ceux qui ne seraient ni damnés immédiatement, ni admis directement dans l'amour de Dieu.

Arnaud Dumouch écrit : « *vous prenez la nouvelle définition du péché mortel dans le CEC[/b] : "1° Matière grave 2° Pleine lucidité 3° pleine maîtrise de soi". Et dans ce cas, le temps d'errance dans les limbes ne sert à rien. Les âmes en état de blasphème contre l'Esprit ne se convertissent jamais, VOLONTAIREMENT.*

Il est clair que l'Hadès ne change en rien leur sort scellé à la fin de leur vie terrestre.

Au sens spirituel, un homme peut donc rester dans le séjour de l'Hadès pour deux raisons :

1° Trop forte attache aux bien mondains de cette terre (argent, carrière, gloire, plaisirs)

2° Peur du jugement individuel suite à de grands péchés.

L'âme fondamentalement égoïste va immédiatement rejeter Jésus de tout son cœur

L'âme fondamentalement bonne et humble va immédiatement aimer Jésus de tout son cœur.

L'âme mitigée, pécheresse parfois comme nous, va vivre en elle ce que l'Apocalypse appelle la "bataille d'Armageddon". La grâce l'aidera. Le démon la séduira mais en fin de compte, elle choisira en toute lucidité et maîtrise. »

L'Hadès imaginé par Arnaud Dumouch est un nouveau genre de purgatoire avec une durée durant laquelle l'être change encore avec une destinée indéterminée jusqu'au retour en gloire du Christ.

Sauf erreur, dès lors qu'il exclut les damnés et les saints immédiatement admis dans la pleine béatitude, il semble inclure dans son Hadès tous ceux dont l'état requiert une purification dans le purgatoire.

Mais, à la différence de ce qu'enseigne l'Église, ce purgatoire imaginé par Arnaud Dumouch ne serait plus réservé à une purification de gens « assurés de leur salut éternel » (C.E.C. 1030), mais concernerait des personnes dont le choix ne sera fixé qu'au terme de cette période dans l'Hadès lors du retour du Christ en gloire.

Il vaut mieux croire l'enseignement de l'Église.

Libremax écrit : « *C'est face au Christ qui est la Vérité que sera définitivement mise à nu la vérité sur la relation de chaque homme à Dieu (cf. Jn 12, 49). Le jugement dernier révélera jusque dans ses ultimes conséquences ce que chacun aura fait de bien ou omis de faire **durant sa vie terrestre*** » (C.E.C. 1039)

Ce dernier passage n'a rien de contraire à la thèse d'Arnaud. Selon lui, c'est bien relativement aux "ultimes conséquences de sa vie terrestre" que le Jugement arrivera. »

En fait, Arnaud Dumouch prétend y ajouter, et même de manière prépondérante, qu'il faut aussi tenir compte de ce que les défunts vont « devenir » dans l'Hadès.

Au lieu de prêcher l'Évangile de la victoire du Christ sur la mort qui proclame un salut ici et maintenant, il propose de croire en la réalité d'un séjour des morts durant lequel les défunts pourraient, sans leur corps, se convertir durant des milliers d'années jusqu'à la fin des temps, lors du retour en gloire du Christ et du Jugement dernier.

Libremax écrit : « *Eh bien, je ne vois pas sa thèse comme cela.* ».

Hélas, sauf nouvelle indication d'Arnaud Dumouch, c'est bien cela qu'il affirme. Mais, comme il modifie ce qu'est la vie terrestre, peut-être modifie-t-il aussi ce qu'est le corps humain. Je vous ai rappelé l'enseignement du Catéchisme à cet égard. C'est bien de notre corps matériel dont nous parlons ici et non du corps nouveau que nous recevrons à la résurrection. On parle ici du « *terrestre* ».

L'idée d'Arnaud semble certes généreuse. Pourquoi ne pas permettre de se convertir après la mort ? La miséricorde de Dieu serait-elle limitée ?

Mais, non ! Si une seule âme pouvait être sauvée en lui accordant un million d'années, il est évident que Dieu le ferait.

Là n'est pas la réalité. L'être humain est corps, esprit et âme. C'est dans cette réalité qu'il est. C'est dans cette réalité qu'il choisit la vie ou la mort. Le choix décisif dans la vie terrestre n'est pas une limite arbitraire, c'est un fait. C'est comme dans le jardin d'Eden. Se saisir du fruit de l'arbre de la connaissance pour le manger et mettre ainsi la connaissance en soi au lieu de la partager avec Dieu en dehors de soi cause la mort spirituelle. Dieu avertit que si l'homme mange, il mourra. C'est un fait.

Il me semble qu'on se retrouve quasiment ici dans un remake de l'histoire du jardin d'Eden où le Serpent fait croire que la mort n'est pas la mort. Dieu a-t-il vraiment dit ? La limite de la vie terrestre est-elle réelle ? Mais, non, selon Arnaud Dumouch, elle se prolongerait longtemps, longtemps jusqu'à la fin du monde.

Libremax écrit : « *Le serpent ne fait pas croire que la mort n'est pas la mort : il fait croire qu'on ne mourra pas. Je pense qu'on est en droit d'accorder au sens du mot mort dans le cadre des récits de la Genèse un sens bien plus large que le seul arrêt de nos constantes biologiques.* »

Très certainement, mais c'est précisément sur les nuances du mot « *mort* » que le Serpent a exercé sa séduction. Il a fait comprendre à nos premiers parents que, sur le plan physique, ils continueraient à vivre même en mangeant le fruit interdit, ce qui fut le cas. Adam et Ève ont mangé et ont continué à vivre physiquement. Mais, la mort spirituelle était entrée en eux et la mort corporelle était désormais leur destinée inévitable.

Arnaud Dumouch a développé et propose beaucoup de belles choses mais, comme tous ceux qui, avant, lui ont pensé pouvoir faire prévaloir leur propre pensée contre l'enseignement de l'Église, il se retrouve dans une impasse dont j'espère qu'il pourra se dépêtrer.

Revenez, cher Arnaud, à l'enseignement de l'Église et ne croyez pas avoir une meilleure connaissance du dogme que celle du Catéchisme.

Libremax écrit : « *Le corps de l'homme participe à la dignité de l'" image de Dieu " : il est corps humain précisément parce qu'il est animé par l'âme spirituelle, et c'est **la personne humaine toute entière** qui est destinée à devenir, dans le Corps du Christ, le Temple de l'Esprit (cf. 1 Co 6, 19-20 ; 15, 44-45) : Corps et âme, mais vraiment un, l'homme, dans sa condition corporelle, rassemble en lui-même les éléments du monde matériel qui trouvent ainsi, en lui, leur sommet, et peuvent librement louer leur Créateur. Il est donc interdit à l'homme de dédaigner la vie corporelle. Mais au contraire il doit estimer et respecter son corps qui a été créé par Dieu et qui doit ressusciter au dernier jour (GS 14, § 1).* » (C.E.C. 364)

Tous ces beaux passages disent ce que nous croyons, vous et moi : l'homme est corps, âme, esprit, les trois sont voulus par Dieu et participent de l'image de Dieu à laquelle nous sommes créés. La question n'est pas là.

Rien ici n'indique que dans la mort, l'esprit humain ne peut pas exprimer un repentir. Je m'interroge toujours sur l'impossibilité que vous y voyez. »

Bien au contraire, la question est bien là. L'impossibilité est un fait sauf si vous acceptez de sortir de ce qu'est un être humain : une personne avec une unique nature corporelle et spirituelle.

Il me semble qu'il ne suffit pas de dire que « l'homme est corps, âme, esprit » et que « les trois sont voulus par Dieu et participent de l'image de Dieu ». L'humain créé que Dieu sauve ce sont les trois ensemble. C'est ensemble qu'ils forment une unique nature car « l'esprit et la matière, dans l'homme, ne sont pas deux natures unies, mais leur union forme une unique nature » (C.E.C. 365).

Dieu n'a pas besoin d'un million d'années pour sauver l'homme entier. Sa vie terrestre lui suffit. C'est là qu'il réalise le salut de l'humain entier, corps, esprit et âme.

Pas dans un séjour des morts sans corps. Après la vie terrestre, la conversion n'a plus d'objet. Elle n'est pas empêchée et personne n'en est privé, mais l'être humain est ce qu'il a choisi d'être. Dans ses explications sur le péché mortel par lequel l'amour de Dieu est refusé en pleine conscience et lucidité, Arnaud Dumouch le comprend très bien.

Avant l'Incarnation, la mort et la résurrection du Christ, les défunts étaient enfermés dans la mort. Le Christ leur a annoncé leur délivrance. Mais, depuis lors, la victoire du Christ sur la mort a effet immédiatement à la mort de chaque homme.

Libremax écrit : « Si ceux qui étaient enfermés dans la mort et qui avaient commis des fautes dues à leur ignorance ont pu suivre le Christ qui s'est révélé à eux, c'est qu'ils se sont repentis de ces fautes, en accueillant favorablement la révélation qui leur a été faite.

Pourquoi refuser ce privilège à tout homme qui depuis lors s'est endormi dans la mort ? »

Mais, aucun privilège n'est refusé à quiconque.

Ceux qui se repentent lors de l'apparition du Christ lors de sa descente aux enfers ou lors de chaque décès ultérieur le font conformément à ce qu'ils sont devenus « *durant leur vie terrestre* ». Ce repentir est le même pour tous ceux qui acceptent le salut et l'amour du Christ. Il est immédiat.

Libremax écrit : « Donc, il y a bien possibilité de repentir, non ? Vous croyez qu'il est le même pour tous ? Mais comme la pécheresse parfumant les pieds de Jésus, ne croyez-vous pas que certains auront plus de repentir que d'autres ? »

Oui, bien sûr ! Mais, ce repentir ne fera qu'exprimer l'accueil du salut déterminé « *durant la vie terrestre* ».

Notre seul privilège est que, désormais, Jésus a vaincu la mort.

Libremax écrit : « Votre explication de l'impossibilité de choisir hors la vie biologique n'est pas claire, excusez-moi. ».

Merci de me montrer ainsi qu'elle a besoin d'être clarifiée davantage comme plusieurs de vos réactions vont me permettre de le faire, du moins je l'espère.

Libremax écrit : « C'est un sens différent, qui met tout autant un terme à notre vie terrestre, et qui ne contredit rien. »

Non, ici, cela me semble aussi clair que possible : en étendant la vie terrestre jusqu'au retour du Christ en gloire, la réalité de la vie terrestre est radicalement modifiée et artificiellement étendue au-delà de la fin biologique ce qui écarte les limites de la vie terrestre indiquées par l'enseignement de l'Église.

Si vous n'acceptez pas cela, je ne vois pas ce que je pourrais ajouter utilement.

Libremax écrit : « *l'œuvre de salut du Christ ne s'arrête pas à partir du moment où la vie biologique s'arrête...la victoire du Christ sur la mort ne cesse pas de sauver les âmes sous prétexte que leur vie biologique s'est arrêtée* ».

Bien sûr que non, puisqu'il reste toute la purification et la guérison des âmes encore abîmées par le péché et, surtout, l'avènement final avec la résurrection des corps. Tout cela fait partie du salut qui continue à s'accomplir.

Libremax écrit : « *Le Christ ne vient hélas pas sauver chaque personne humaine ici bas, c'est faux, c'est un constat : des quantités de gens meurent sans le connaître, sans le connaître suffisamment, voire sans rien connaître du tout...*

Le concept même de Purgatoire indique que la vie terrestre ne suffit pas à être sauvé. »

Ici, il me semble que vous mélangez deux aspects du salut : d'une part, le salut éternel que chaque personne humaine accepte ou refuse durant sa vie terrestre, ce qui détermine sa vie éternelle (cela est vrai : Le Christ vient sauver chaque personne humaine ici-bas, quelles que soient ses connaissances) et, d'autre part, la réalisation concrète de ce salut individuel qui implique une délivrance complète du péché et donc, pour beaucoup, des purifications et des guérisons (cela n'est que partiellement réalisé ici-bas).

Comme avant la descente aux enfers du Christ, aujourd'hui encore des gens « *meurent sans le connaître, sans le connaître suffisamment, voire sans rien connaître du tout* », mais, si dans le secret du cœur, ils sont ouverts à la communion éternelle d'amour que Dieu offre à tous, ils y adhéreront lors de l'apparition du Christ à l'heure de la mort qu'évoque Arnaud Dumouch. Dans les mêmes conditions que les chrétiens, avec, au besoin, une purification.

Libremax écrit : « *Que le Purgatoire, le séjour des morts soient qualifiés comme postérieurs ou appartenant à la vie terrestre, qu'importe? Ils existent, point.* »

Mais, la différence est essentielle. Le séjour des morts a été ouvert par la résurrection du Christ et il n'est plus le même.

Certes, un séjour des morts subsiste d'une certaine manière jusqu'à l'avènement du Christ et au Jugement dernier pour tous les défunts, mais ceux qui accueillent la vie éternelle sont immédiatement accueillis par Dieu, au besoin avec une phase de purification et de guérison ajustant leur être blessé par le péché à la plénitude de la sainteté.

Dans le séjour des morts, il y a aussi bien les brebis que les boucs, pour reprendre les expressions par lesquelles le Christ révèle le jugement dernier.

Dans le purgatoire, il n'y a que des brebis.

Qu'importe ?

La réponse a déjà été donnée plusieurs fois. C'est durant la vie terrestre que les uns deviennent des brebis et les autres des boucs.

Prétendre que la vie terrestre s'étend durant des milliers d'années après la mort biologique (peu importe son moment précis) n'est qu'un refus de l'enseignement de l'Église qui fait croire, à tort, que le salut ne se détermine pas ici et maintenant.

Libremax écrit : « *Mais si le corps est nécessaire à l'âme pour être pleinement humain, à quoi lui sert-il d'être purifiée par le feu, la souffrance, dans le Purgatoire (dont nulle limite de durée n'est fixée par le dogme) ? Comment se fait-il que certaines âmes puissent être directement sauvées, alors qu'elles ne sont pas des êtres humains ?* »

Il n'y a que les âmes humaines qui puissent être sauvées.

Pourquoi la purification est-elle possible sans le corps ? N'est-ce pas parce que, le cas échéant, c'est l'âme spirituelle qui doit être guérie ? Mais, peut-être que cette guérison ne s'achèvera pleinement que lors de la résurrection des corps que même les saints doivent attendre.

Libremax écrit : « *Le seul problème qui vous gêne est-il la description de quelque chose ressemblant à de la durée, une durée qui serait nécessaire à l'expression de ce repentir ?* ».

Non, pas du tout. Peut-être certains auront-ils besoin des soins du Bon Berger dans une mesure plus ou moins grande pour purifier des difficultés à se repentir.

Libremax écrit : « *Vous ne m'avez vraiment pas indiqué en quoi le Magistère statuait que le corps matériel était nécessaire à l'expression d'une volonté libre, donc éventuellement changeante.* »

Le Magistère n'a jamais dit cela et moi non plus.

J'ai seulement voulu exprimer que l'être humain n'engage son salut que durant la vie terrestre qu'il vit corps, esprit et âme. Tout se détermine durant cette vie terrestre pour et par la personne entière (dans sa pleine réalité spirituelle et corporelle telle qu'elle a été voulue et créée), ce qui n'exclut en rien une volonté dans l'au-delà, mais cette volonté sera vécue tout autrement, avec ou sans Dieu.

Libremax écrit : « *Je crois que le cadre de la vie terrestre est donné par le C.E.C. 1013 pour affirmer que 1) il n'y a pas de réIncarnation et 2) c'est l'intervalle qui nous est donné pour construire notre relation à Dieu. Or, je crois fondamentalement à un Dieu juste et miséricordieux, et que le fondement de Sa justice et de Sa miséricorde, c'est l'appel à l'amour. C'est en vertu de cette conviction, que je crois fidèle au dogme, qu'il me semble qu'une possibilité de conversion à l'instant du jugement peut s'imaginer.* »

C'est notre foi.

Libremax écrit : « *Je ne peux que témoigner que, pour moi :*

- *la thèse d'Arnaud part d'un sens plus élargi de la mort, s'étendant à un passage durant lequel l'âme peut avoir à se départir de ses pesanteurs concupiscentes pour rencontrer le Christ pour accepter ou refuser son salut,*
- *cette définition s'appuie sur le témoignage de plusieurs saint et docteurs*
- *cette thèse garde identique le fait que ce passage est la fin du temps de vie terrestre (même si on considère ou non qu'elle en fait toujours partie : pour moi, peu importe)*
- *cette thèse conserve le fait que ce qui a été vécu sur terre conditionne tout ce qui se passe en terme de jugement.*
- *elle intègre une possibilité de se repentir jusqu'au moment de ce Jugement, possibilité qui n'est pas admise par tous.* »

Ainsi exprimé, nous sommes d'accord, mais vous savez bien qu'ainsi formulé, votre témoignage évite le vrai problème qui est l'élargissement de la mort pendant des milliers d'années au-delà du passage de

la mort terrestre lors duquel, en effet, le salut peut encore être accepté ou refusé. Cet élargissement affirmé par Arnaud est contraire à l'enseignement de l'Église.

Pas un seul témoignage d'un saint ou d'un docteur de l'Église ne confirme une telle thèse. Aucun. Les prétendus appuis d'Arnaud Dumouch ne sont jamais que des déductions ou interprétations qui attribuent ses propres pensées à des personnes de références. C'est assez évident lorsqu'il cite, notamment, l'encyclique **Spe Salvi** du Pape Benoît XVI.

Dire que l'élargissement pendant des milliers d'années « *garde identique le fait que ce passage est la fin du temps terrestre* » contredit l'évidence puisqu'il étend la vie terrestre à toute la période entre le jugement particulier et le retour du Christ.

Sur ce point, votre résumé évite de distinguer ces deux jugements.

Selon l'enseignement constant de l'Église, il n'y a aucune conversion entre le jugement particulier et le jugement dernier. Non parce que la miséricorde de Dieu s'arrêterait, mais parce que c'est un fait.

Que de contorsions pour écarter l'enseignement de l'Église !

Libremax écrit : « *Je ne les mélange pas. Je crois que le second dépend du premier, mais que, pour beaucoup sans doute, il exige cette purification qui a lieu dans l'au-delà, le Purgatoire. Donc : tout n'est pas joué pour toutes les âmes après la vie terrestre. Je sais que ça n'implique pas de facto la thèse d'Arnaud. Cela pose pourtant déjà que dans l'au-delà, des âmes doivent vivre, ressentir, quelque chose qui les change et qui est nécessaire au salut.*

Ce qui implique, donc, que le salut ne sera pleinement donné qu'à la résurrection des corps, au Jugement Dernier. »

Ici, nous voilà bien d'accord. Mais, avec de l'ambiguïté, car si « *tout n'est pas joué* » après la vie terrestre par rapport à la purification encore nécessaire, tout est réalisé par rapport à la vie éternelle.

Libremax écrit : « *je tire de ce que vous écrivez la différence fondamentale avec la thèse d'Arnaud que serait une possibilité encore donnée de se repentir après la mort biologique, dans cet état qui est le séjour des morts, et un processus différent du Purgatoire, qui conserve pourtant la même finalité.*

Encore une fois, je n'y vois pas de trahison ni de déviation du dogme dans la thèse d'Arnaud, en ceci que la vie terrestre reste l'aune avec laquelle le jugement de chacun et avec laquelle la réception de la pleine illumination de l'Évangile y sont faits. Pour moi, ce serait une reformulation, si elle était confirmée. »

La finalité n'est pas du tout la même. Dans le purgatoire, les âmes bénéficient pleinement de l'amour de Dieu qui purifie et leur salut éternel est assuré. C'est l'enseignement de l'Église. Dans la thèse d'Arnaud, au contraire, le salut n'est pas assuré et les âmes vivent dans une incertitude quant à leur vie éternelle, soumise à un état de tergiversation qui peut durer (ou qui dure pour tous ?) jusqu'à la fin des temps.

Libremax écrit : « *Ceci donne toujours l'impression que, comme le dit Arnaud, les âmes jugées, pour vous, ne sont pas pleinement libres. Elles ne peuvent pas refuser le salut de leur propre chef. Elles ne peuvent qu'accepter le Jugement de Dieu. »*

Non, elles sont pleinement libres, mais leur liberté est celle qu'elles partageront avec Dieu. Refuser ou accepter la vie éternelle n'a pas de sens pour les âmes sauvées vivant de l'amour de Dieu.

Imaginez-vous une seule seconde que le Père, le Fils ou l'Esprit saint ne seraient pas pleinement libres ou que l'une des personnes divines vivrait dans un choix incertain entre accepter ou refuser leur communion d'amour ? Ce serait absurde.

L'amour pleinement vécu dans l'éternité (avec ou sans purgatoire) sera nécessairement au-delà des choix que notre cerveau terrestre peut concevoir.

Vous imaginez des âmes vivant dans la tergiversation pendant des milliers d'années, voire pendant l'éternité, là où l'Église vous dit simplement qu'après la mort physique qui met fin à la vie terrestre, une telle tergiversation n'existe plus.

Arnaud Dumouch écrit : « *je ne résiste pas à la joie de vous transmettre cet extrait de la lettre testament de Benoît XVI. Il m'a toujours soutenu (quand il était Cardinal) dans cette thèse de la rencontre avec le Christ à l'heure de la mort, Christ qui viendra comme avocat (pas seulement comme juge).* »

Tous les chrétiens partagent ou devraient partager cette conviction d'une rencontre bienheureuse avec le Christ qui, à l'heure de la mort, viendra à notre rencontre comme avocat.

Mais, vous n'avez rien (sinon vous l'auriez produit depuis longtemps) pour suggérer, comme vous le faites, un soutien quelconque du cardinal Ratzinger (futur pape Benoît XVI) à votre thèse d'une conversion décisive dans un séjour des morts entre le jugement particulier et le Jugement dernier, ni à votre affirmation que des âmes y seraient des milliers d'années dans une incertitude et une tergiversation quant à leur salut éternel, malgré et après l'apparition du Christ au temps de leur mort biologique à la fin de leur vie terrestre.

Cette allégation, qui semble créditer sans fondement votre opinion particulière contestée par un prétendu soutien de grande valeur, est d'autant moins acceptable que le pape Benoît XVI fut l'auteur principal du Catéchisme que vous rejetez en ce qu'il contredit votre thèse contestée.

Pour rappel, vous avez écrit : « *Le Catéchisme de l'Église Catholique n'est pas le dogme.* »

À cet égard, il est regrettable que vous n'ayez pas peur de faire prévaloir vos propres pensées sur le dogme tel que ce Catéchisme l'enseigne.

Le soutien général accordé à un chercheur et même l'imprimatur d'une thèse n'implique pas une reconnaissance de la vérité de chaque détail. Cela ne signifie pas qu'il y ait accord sur leur contenu.

Vous n'avez aucun soutien des personnes que vous indiquez en ce qui concerne précisément votre thèse contestée d'une conversion décisive dans un séjour des morts.

À cet égard, l'allégation d'appuis inexistants et trompeurs n'est pas acceptable.

Bien sûr que le Pape Benoît XVI est un théologien d'une qualité extraordinaire dont la pensée a augmenté sensiblement la réflexion théologique.

Je comprends et partage pleinement la conviction d'une « *rencontre avec le Christ qui se fait notre avocat et nous sauve, avant le jugement individuel, dans le temps du passage* ».

Je pense aussi que la référence au divin « *juge* » est souvent détournée de sa compréhension en harmonie avec l'amour et la miséricorde de Dieu.

Vous affirmez implicitement que, malgré l'Incarnation et la résurrection du Christ, le jugement particulier (« *individuel* ») des défunts morts depuis 2000 ans n'aurait pas eu lieu. Ici encore se montre votre désaccord avec l'enseignement de l'Église.

Il vous reste à éclairer ce que serait, selon votre thèse, le moment du jugement particulier « *dès la mort* » qui ne se serait pas encore produit pour « *certains* » défunts décédés depuis 2000 ans.

Selon le Catéchisme (C.E.C. 1021), c'est avant le second avènement du Christ, or vous affirmez que le choix décisif serait à ce moment.

Il vous reste à éclairer aussi qui sont ces défunts « *sans jugement particulier* » à ce jour et si vous admettez le purgatoire de purification pour d'autres défunts qui en ont besoin mais qui sont assurés de leur salut éternel dès l'arrêt définitif de leur cœur et de leur cerveau.

Y a-t-il un purgatoire de purification pour d'autres défunts qui en ont besoin mais qui sont assurés de leur salut éternel dès l'arrêt définitif de leur cœur et de leur cerveau ?

Arnaud Dumouch écrit : « *Attention : Le second avènement du Christ peut signifier deux choses : Manifestement, vous les confondez :*

1° Celui qui se passera à la fin du monde. (Voir C.E.C. 1021)

2° Celui qui se passe à l'heure de la mort. (Voir C.E.C. 634) »

Voilà une nouvelle distinction inexistante dans l'enseignement de l'Église.

Vous inventez un concept nouveau (un autre second avènement) sans aucune référence et de manière obscure par rapport au jugement particulier qu'enseigne l'Église.

Le texte du Catéchisme que vous citez n'indique en rien votre distinction mais évoque l'apparition du Christ et le jugement particulier qui suit immédiatement la mort. Il est clair que la descente aux enfers du Christ et sa victoire sur la mort ont effet pour tous les hommes de tous les temps.

Arnaud Dumouch écrit : « *C'est tout l'objet de ce débat. Le Christ vient-il nous chercher à l'heure de la mort ? Nous apparaît-il dans sa gloire accompagné des saints et des anges à l'heure de la mort ?* »

Ce n'est en rien l'objet des réflexions ici.

Le Christ, depuis son ascension, est assis à la droite du Père, dans la gloire, entouré des anges et des saints. Donc, qui peut en douter à l'heure de la mort ? Son second avènement concerne notre salut et la création tout entière mais ne réduit pas sa gloire présente qui est déjà totale.

Lorsque le Christ apparaît à un humain à l'heure de sa mort, il est dans la gloire du Ciel entouré des saints et des anges. Cela n'a rien à voir avec son second avènement et avec les questions concernant le jugement particulier qui intervient immédiatement à la mort de chaque défunt.

Vous essayez vainement de nier le jugement immédiatement après la mort physique qu'enseigne l'Église et le temps de Purgatoire qui peut précéder le jugement dernier pour ceux qui en ont besoin.

Il est temps de proposer une synthèse de ce sujet excessivement long dans lequel Arnaud Dumouch a expliqué et fait la promotion de sa thèse particulière.

Il n'hésite pas à la considérer comme une nouveauté qui diffère du Catéchisme.

Beaucoup d'objections ont montré qu'en réalité, elle le contredit et est, à cet égard, hétérodoxe.

Arnaud Dumouch part de principes justes, mais il les comprend selon sa propre théorie sans veiller à la cohérence de sa pensée particulière avec l'enseignement de l'Église. C'est la faille majeure de toutes les déviations.

Il ne s'agit pas ici d'un sujet pour lequel des découvertes scientifiques nouvelles apporteraient des éclairages dont les Pères de l'Église n'ont pu connaître, mais de la situation des défunts après la fin de leur vie terrestre dont nous ne savons rien de plus que ce qui était connu il y a deux mille ans mais qui n'a cessé d'être médité et approfondi par l'Église.

Arnaud Dumouch considère que sa compréhension est meilleure et plus exacte que le Catéchisme de l'Église rédigé sous la direction du Cardinal Ratzinger devenu le Pape Benoît XVI dont il allègue sans aucun fondement un soutien.

Il affirme sans davantage de fondement trouver une confirmation de sa théorie dans l'encyclique ***Spe Salvi*** qui, en fait, reste parfaitement dans la ligne de l'enseignement du Catéchisme.

À cet égard, Arnaud Dumouch constate principalement que le Pape y confirme « *une condition intermédiaire entre mort et résurrection, un état dans lequel la sentence dernière manque encore* » pour y percevoir qu'il existerait, après la mort et la fin de la vie terrestre, un temps pour la conversion dans le séjour des morts alors qu'en fait et conformément au Catéchisme, le Pape ne fait que rappeler que le Jugement dernier (la « *sentence dernière* ») et la résurrection des corps n'interviennent pas immédiatement après la mort physique et le jugement particulier immédiat de chaque âme humaine, ce qui implique un état intermédiaire dans l'attente du second avènement du Christ à la fin des temps.

Arnaud Dumouch développe ensuite sa théorie en utilisant le mot « *purgatoire* » dans un sens différent de celui de l'Église. Il fait de même pour le mot « *mort* », le mot « *immédiat* », l'expression « *vie terrestre* », l'expression « *second avènement* » de sorte que, en changeant le sens des mots, il pense pouvoir revisiter et réinterpréter les enseignements de l'Église qu'en réalité il contredit.

Au lieu d'accepter, conformément à l'enseignement de l'Église, la bonne nouvelle d'un jugement particulier immédiat des âmes à la fin de leur vie terrestre et, pour les défunts qui accueillent la grâce qui les sauve, leur accès immédiat à l'amour de Dieu avec, au besoin, les soins d'une purification dans un purgatoire où elles sont déjà pleinement assurées de leur destin éternel avec Dieu, Arnaud Dumouch imagine et affirme l'existence d'un « *domaine des âmes errantes* » où une conversion restera possible pendant, au besoin, des milliers d'années jusqu'à une « *apparition glorieuse du Christ accompagné des saints et des anges* » qui précéderait le jugement particulier de chaque âme défunte ce qui, d'une part, reporte ce jugement particulier bien loin de la fin de la vie terrestre et, d'autre part, confond le jugement particulier avec le temps du « *second avènement du Christ* » (auquel il prétend ainsi donner un autre sens différent de celui qui se produira à la fin des temps).

C'est contraire à ce qu'enseigne le Catéchisme.

Après s'être ainsi écarté de l'enseignement de l'Église, Arnaud Dumouch prétend retrouver sa théorie personnelle d'un « *domaine des âmes errantes* » dans l'encyclique ***Spe Salvi*** en affirmant que « *C'est ce purgatoire là, qui provoque et accompagne le jugement individuel, que le pape invite à contempler* » alors qu'en réalité, le Pape ne fait que rappeler que, lors du jugement particulier qui intervient immédiatement à la fin de la vie terrestre, « *le feu qui brûle et en même temps sauve est le Christ lui-même, le Juge et Sauveur. La rencontre avec Lui est l'acte décisif du Jugement. Devant son regard s'évanouit toute fausseté. C'est la rencontre avec Lui qui, nous brûlant, nous transforme et nous libère pour nous faire devenir vraiment nous-mêmes. Les choses édifiées durant la vie peuvent alors se révéler paille sèche, vantardise vide et s'écrouler. Mais dans la souffrance de cette rencontre, où l'impur et le malsain de notre être nous apparaissent évidents, se trouve le salut. Le regard du Christ, le battement de son cœur nous guérissent grâce à une transformation certainement douloureuse, comme « par le feu » » (n° 47).*

Comme le Pape se réfère à « *certaines théologiens récents* » sans les nommer, Arnaud Dumouch s' imagine être de ceux-là. À tort et sans fondement tant sa théorie est contraire au Catéchisme dont le Pape, lorsqu'il était cardinal, fut le rédacteur principal.

Ce n'est pas au « *domaine des âmes errantes* » imaginé par Arnaud Dumouch (qui le considère comme un purgatoire parmi d'autres) auquel le Pape fait allusion, mais à la rencontre du Christ qui éclaire et brûle chaque âme lors du jugement particulier immédiatement après sa mort. Toute

confusion avec le second avènement lors de la résurrection des corps est absente du texte de cette encyclique.

Ce n'est qu'après la Parousie qu'Arnaud Dumouch imagine un purgatoire (en plusieurs degrés) pour atteindre la vision béatifique.

Ici encore, c'est contraire à l'enseignement de l'Église qui ne présente le purgatoire que pour préparer les âmes à l'avènement du Christ à la fin des temps lorsqu'il fera toutes choses nouvelles. Il n'y a pas de purgatoire après cet avènement.

En tout cela, la théorie d'Arnaud Dumouch est une invitation faite à chacun de veiller avec prudence à suivre la voix de l'Église sans se laisser égarer par les innombrables théories particulières contraires qui ont foisonné depuis 2000 ans.

Le mot « *hétérodoxe* » ne concerne clairement ici que l'opinion particulière d'Arnaud Dumouch par laquelle il affirme l'existence d'un « *domaine des âmes errantes* » contraire au dogme sur les fins dernières tel que le Catéchisme l'enseigne et il le sait très bien.

Il espère seulement que sa thèse sur ce point « *devienne* » le dogme, ce qui ne fait que confirmer la contradiction avec le dogme qu'il souhaite remplacer.

Il connaît aussi les limites d'un imprimatur qui n'atteste pas d'une orthodoxie de chaque point particulier de ses recherches.

La critique de son opinion sur ce point particulier, qui peut être imputable à une erreur de bonne foi ou à des circonstances intellectuelles concrètes inconnues, est exprimée sans aucune mise en cause de sa personne qui m'est inconnue, ni de la bonne foi chrétienne d'Arnaud Dumouch, ni de la qualité de l'ensemble de ses recherches, publications ou activités.

Je ne pense pas du tout qu'Arnaud Dumouch soit hérétique et je ne connais quasi pas ses publications pour avoir une opinion générale sur son travail qui est peut-être remarquable à d'autres égards.

Il ne s'agit ici que du point particulier en cause.

À cet égard, il ne me semble pas qu'il soit seulement « *à la limite* » comme si ses affirmations en cause étaient « *peut-être* » vraies ou compatibles. Même s'il a bien sûr des arguments valables, il me semble clairement en opposition avec le dogme tel que le Catéchisme l'enseigne.

Ici, le mot *hétérodoxe* me paraît le seul qui soit adéquat. Quel mot plus juste pourrait-on utiliser ? Mais, heureusement, une opinion hétérodoxe sur un point particulier peut être une erreur de bonne foi et ne fait pas de son auteur un hérétique.

L'appréciation porte sur un point et non sur sa personne.

Arnaud Dumouch écrit : « *Je comprends votre prudence en tant que défenseur des textes du C.E.C. Il faut cependant constater que l'Église n'a jamais été tellement prolifique en ce qui concernait la mort et sa définition. Elle était en l'occurrence bien incapable d'avancer autrement, vu ses connaissances scientifiques en la matière...* »

Trinité écrit : « *Je reviens sur ces expériences vécues dans le cadre des N.D.E. dont vous ne parlez absolument pas, et c'est bien dommage, car il est évident qu'il se passe quelque chose à cet instant.... Certes, ces personnes ne sont pas mortes, puisqu'elles reviennent à la vie, mais je trouve que c'est cependant un grand espoir pour certaines personnes, espoir qui était inconnu avant ces phénomènes... D'autre part, et nous en avons déjà parlé, qui sait si le commun des mortels ne passe pas par cette étape ?* »

Si je n'en ai pas parlé dans la synthèse finale du sujet, c'est précisément parce que ce thème particulier ne pose aucun problème en lui-même. Il peut faire l'objet d'un autre sujet distinct.

Mais, comme vous le dites bien, « *ces personnes ne sont pas mortes* » ce qu'Arnaud Dumouch ne semble pas reconnaître dans la mesure où il mélange ces phénomènes avec la réalité de l'au-delà de la mort, parce qu'il donne de la mort et de la fin de la vie terrestre une définition qui détruit la limite de la vie terrestre que l'enseignement de l'Église considère.

Il n'est pas du tout reproché à Arnaud Dumouch de développer une opinion « *personnelle* ».

À cet égard, vous avez raison de constater que mes réflexions sur la création sont aussi des développements personnels originaux. Mais, j'attire votre attention sur mon souci de veiller à leur stricte conformité à l'enseignement du Magistère qui me paraît pour moi une obligation de foi.

Et, à cet égard, contrairement à des réflexions sur l'au-delà, la théologie de la création doit prendre en compte des découvertes scientifiques nouvelles dont les Anciens n'avaient pas connaissance ce qui oblige à faire des réflexions nouvelles. Mais, elles doivent rester en harmonie avec le dogme et l'enseignement de l'Église.

Le problème avec Arnaud Dumouch, qui contredit sur plusieurs points le Catéchisme de manière très explicite, c'est sa prétention à relativiser l'autorité du Catéchisme et à affirmer le contraire de ce qu'il enseigne en modifiant le sens des mots. Sur ce point, il n'y a pas de doute sérieux.

Sauf à tordre le sens des mots comme il le fait, que devient le jugement particulier immédiatement après la mort enseigné par l'Église, que devient l'affirmation que le destin éternel humain se décide durant la vie terrestre, que devient la différence entre le jugement particulier et le second avènement du Christ à la fin des temps, que devient le plein accomplissement du salut lors du retour en gloire du Christ après lequel il invente un purgatoire ?

Vous m'écrivez que « *Pour ma part, à la lecture de ses textes et à l'écoute de ses vidéos, je ressens une extrême miséricorde de Dieu* » et je vous comprends très bien. Je pense même que c'est le moteur principal des recherches d'Arnaud Dumouch qui me semble sincère.

Aussi, il développe beaucoup de pensées justes et de critiques pertinentes de certaines théologies où la miséricorde paraît tellement absente.

Mais, rien ne peut justifier de s'éloigner de la foi de l'Église. C'est notre socle qui nous protège des déviances. C'est notre foi, car c'est le corps du Christ et qu'il y assure la continuité authentique de la foi.

Hélas, il me semble qu'Arnaud Dumouch s'est enfermé dans ses propres pensées qui ont dévié parce qu'il ne s'est pas accroché fermement à la foi de l'Église, mais a cru pouvoir inventer du nouveau contraire à l'enseignement de l'Église au moyen d'une déformation du sens des mots que les Anciens n'auraient pas bien compris. Et tout cela dans un sujet où, contrairement à celui de la création, il n'y a aucune connaissance objective nouvelle sur cet au-delà sur lequel la science objective ne peut rien apporter de nouveau depuis 2000 ans.

Vous m'écrivez que « *quelque part il est dommage que l'on ne laisse pas le bénéfice du doute à Arnaud* », mais, nous ne pouvons que constater qu'il ne laisse aucun doute lui-même sur le caractère contraire de ses affirmations par rapport au Catéchisme.

Il ne le conteste pas mais affirme, avec culot, que ce n'est pas le dogme. Là, impossible d'être d'accord : le Catéchisme exprime le dogme de manière authentique et il est injustifié de prétendre faire prévaloir ses propres pensées.

La foi catholique est celle que le Magistère exprime et donc, notamment, par le Catéchisme. En tordant le sens des mots, il est évidemment possible de lui faire dire le contraire, mais ce n'est pas admissible.

Nous ne sommes pas seuls dans nos méditations de la foi que nous sommes invités à vivre en communion dans l'Église en parlant un même langage.

À cet égard, Arnaud a dépassé la limite du bénéfice du doute.

Contrairement à ce qu'il pourrait peut-être penser, mon approche à son égard est plutôt positive. Dans sa démarche théologique personnelle audacieuse et persévérante, je me retrouve assez bien.

Celui qui a eu l'occasion de lire mes propres recherches sur la création a pu percevoir des similitudes d'approche et, peut-être, comprendre l'a priori de sympathie que je peux avoir pour ses écrits et vidéos largement diffusés.

Nous partageons manifestement la même affection pour le Pape Benoît XVI d'une extraordinaire intelligence théologique dans une fidélité solide à la foi de l'Église, voire pour Mgr Léonard mais, en ce qui concerne celui qui fut le primat de l'église belge, je ne peux, hélas, que me désoler de sa théologie de la création ce qui a été réfléchi dans un sujet intitulé « 26. *Quelle théologie des origines historiques* » (cf. infra).

Il me semble possible d'ailleurs que ce fut un obstacle à son élection comme cardinal par le Pape Benoît XVI dont il était pourtant si proche par ailleurs.

Il est très difficile pour Arnaud Dumouch de pouvoir revenir en arrière sur une idée diffusée et défendue à de nombreuses reprises.

Mon impression c'est que, confronté à un détail non surmonté (mais pourtant corrigible de mon point de vue) qui lui a paru contraire à l'enseignement de l'Église, il a pensé pouvoir dépasser cette contradiction en faisant le choix d'y voir un enseignement caché à découvrir en modifiant le sens des mots.

Il aurait pu cependant, sans contradiction avec ses recherches en cours, choisir une autre piste parfaitement compatible avec l'enseignement de l'Église et sans aucune modification du sens des mots, conforme au jugement immédiat des âmes dès la fin concrète de la vie terrestre accomplie totalement dès la fin totale de la vie biologique.

Je peux comprendre sa lecture qui lui fait discerner six « *purgatoires* », et même son idée d'un domaine des âmes errantes.

Il y a évidemment une différence qui peut être très forte entre le purgatoire d'une âme proche de Dieu mais encore affaiblie « *légèrement* » par le péché et le purgatoire (que je pourrais qualifier aussi de « *domaine des âmes errantes* ») de certaines âmes très profondément atteintes par le mal. Je peux imaginer les unes quasi prêtes à accueillir directement la Lumière alors qu'elle serait encore insupportable pour d'autres. Avec un très grand nombre d'âmes dans un état intermédiaire.

Mais, qu'est-ce qui l'empêche de penser que, sauf celles figées dans un rejet définitif à la fin de leur vie biologique, toutes les autres âmes, qui ne sont pas en état d'entrer dans la béatitude de Dieu, entrent et demeurent, autant que nécessaire, dans le Purgatoire après la vie terrestre et avant le jugement dernier et que Dieu a la puissance nécessaire pour les sauver toutes ? Il lui suffit d'un lumignon, d'une minuscule mais essentielle ouverture à la grâce pour que Dieu puisse faire le reste. Et « *pouvoir* » signifie bien que ces âmes sont assurées de leur salut éternel.

Pour tous, tout se détermine durant la vie terrestre, y compris à l'heure de la mort lors de la révélation spirituelle du Christ à chacun.

Le temps ne compte guère à ce stade car la rencontre spirituelle avec le Christ éclaire ce choix décisif (et il peut le faire en un instant aussi bref que celui de la création d'une nouvelle âme lors de la conception) de manière aussi parfaite pour l'avorton dont le cerveau n'a encore aucune fonctionnalité de raisonnement que pour le sénile. Dès la conception autant qu'à l'heure de la mort biologique, l'âme spirituelle est pleinement présente et capable de choisir ou de rejeter la grâce.

Arnaud écrit : « *L'idée de la disparation définitive de l'Hadès n'est pas la foi de l'Église.* ».

Je suis bien d'accord avec cette constatation. Le séjour des morts est une réalité incontestable qui demeure jusqu'à la résurrection des corps à la fin des temps. Ce qui fait difficulté, c'est ce qui a changé par l'effet de la descente aux enfers et de la résurrection du Christ.

Arnaud écrit : « *« En fait, je visais par Hadès, uniquement ce lieu ou cet état, entre la mort biologique et la venue du Christ, où la sentence finale n'est pas encore donnée (selon le texte de Spe Salvi 44-45).* »

Oui, nous sommes d'accord sur cette précision, mais ce n'est pas la difficulté en cause. Peut-être déjà de l'ambiguïté ?

Je comprends par « *sentence finale* » l'exact équivalent du « *Jugement dernier* ».

Je reste sceptique sur la question des trois jours et la question strictement physique de la fin de la vie biologique est complexe. C'est une petite question qu'il reste utile de méditer.

La vie biologique de notre corps a des racines aux origines de la vie. Depuis des milliards d'années, de l'information génétique s'est reproduite, transmise, modifiée jusqu'au corps de chacun de nous avec qui cette chaîne va s'arrêter lorsque notre ADN va cesser de se reproduire.

Sauf incinération, vous savez certainement que cet arrêt complet ne se produit pas immédiatement à l'arrêt du cœur ni même de l'activité cérébrale observable.

J'ai lu récemment qu'elle pouvait se poursuivre plusieurs jours dans les cellules souches : [https://www.quebecscience.qc.ca/sante/v ... e-la-mort/](https://www.quebecscience.qc.ca/sante/v...e-la-mort/)

Dès lors que je pense que l'âme spirituelle est pleinement présente dès la conception, il me semble incertain d'exclure que sa vie terrestre ne puisse se prolonger parfois un peu plus longuement ("*trois jours*" ?) que l'arrêt du cœur ou de l'activité cérébrale observable, mais cela me laisse néanmoins perplexe car il est certain que le Christ était mort bien avant ce délai de trois jours lorsqu'il a décidé (« *ma vie on ne la prend pas mais c'est moi qui la donne* ») de rendre l'esprit et de descendre aux enfers.

De manière générale, je n'ai aucun désaccord avec tout ce que vous exprimez par rapport à la vie sensible après la mort biologique.

Arnaud écrit : « *Donc, pour résumer : La question est si les "trois jours de la mort" que vous semblez accepter, peuvent se transformer en 40 ans d'errance* ».

Je ne perçois pas de divergence entre nous par rapport aux limites imprécises de la mort biologique et je suis d'accord pour constater avec vous qu'en ce qui concerne la mort biologique, « *l'entrée dans l'autre monde peut se faire en quelques minutes* ».

Je n'exclus pas que cela puisse s'étendre un peu davantage, mais nous parlons bien ici de la mort biologique et ici, comme vous l'écrivez, « *La perte porte uniquement sur le corps biologique* ». Nous sommes d'accord pour affirmer qu'il y a une survie de la vie sensible.

C'est ici que nous pouvons dès lors affiner la question qui fait réellement difficulté.

Il me semble que nous sommes d'accord sur la réalité et l'importance des quelques dernières minutes de la vie biologique. Il me semble que nous sommes aussi d'accord sur la conversion qui peut encore se produire durant ces quelques dernières minutes. Il me semble que sommes encore d'accord pour affirmer que le Christ peut se révéler à une âme durant ces quelques dernières minutes.

Je suis bien d'accord pour affirmer avec vous que « *Tout homme sans exception verra le Christ (mais aussi Lucifer). Les grands pécheurs pervers le verront car Jésus essayera de les sauver et Lucifer essayera de les confirmer dans leur révolte définitive. Mais aussi nous chrétiens, qui avons tant de clichés faux sur Jésus, qui comprenons souvent si mal l'union en lui entre "vérité, amour et humilité".* »

Pourquoi pensez-vous que je puisse ne pas être d'accord ? La pleine lucidité implique tout ce que vous écrivez.

Nous sommes bien d'accord pour constater aussi que, pour la conversion d'une âme, « *En réalité, le Christ le peut dans les dernières minutes de l'agonie en lien avec les derniers spasmes du corps biologique. On le voit dans certaines NDE (17%).* », même si, dans la plupart des cas de reprise de conscience après un arrêt cardiaque (ou même après une cessation de l'activité cérébrale observable), il n'y a aucun souvenir d'une conscience ou d'une expérience.

Mais, vous conviendrez que cela ne nous donne aucune indication sur ce qui se passe dans les cas où il n'y a pas de reprise de conscience et où la mort biologique est définitive.

Le détail important ici c'est le mot « *conscience* » car ceux qui reprennent « *conscience* » expriment seulement leur état de conscience « *cérébrale* » selon les souvenirs enregistrés dans leur cerveau auxquels ils ont accès, or c'est la pleine conscience spirituelle qui est en cause dans la question du salut. Celle de l'enfant à peine conçu comme celle du dément sénile.

Nous sommes d'accord sur le fait que le Christ peut se révéler à une âme durant les quelques dernières minutes de sa vie biologique.

Mais, d'autres questions s'en suivent. Peut-il le faire dans toute la mesure nécessaire pour un choix définitif et en pleine lucidité spirituelle ? Ou, serait-ce impossible dans certains cas ? Faudrait-il, pour déterminer le choix définitif entre le salut ou la perte de certaines âmes, un surplus de temps après la mort biologique ? Faudrait-il penser que l'apparition du Christ à l'extrémité de la vie biologique serait, dans certains cas, insuffisante pour clarifier le choix définitif de chaque âme ?

Arnaud écrit : « *Oui, il faut se retrouver face au Christ dans le même état de perfection qu'Adam et Ève. C'est indispensable car Dieu ne saurait laisser se décider un choix éternel dans la fragilité.* ».

Cette réflexion me paraît excellente. Je n'avais jamais pensé les choses comme telles, mais cela me paraît excellent.

Je ne sais comment vous exprimer ma gratitude de dire ainsi une vérité qui m'a toujours paru essentielle parce qu'elle écarte toutes les constructions théoriques qui prétendent fonder le péché originel sur une fragilité ou un défaut d'Adam et Ève.

Oui, il faut le rappeler clairement et sans crainte. Nous avons été créés parfaits. Et, précisément, cette perfection impliquait notre liberté pour nous permettre d'aimer, impliquait un choix d'aimer ou non dans le chef de la créature. À défaut, Dieu n'aurait créé que des robots.

Vous abordez ensuite l'opinion de saint Thomas en ce qu'il « *pensait que cela se faisait obligatoirement en lien avec sa chair* ». C'est en effet ce que je pense aussi précisément pour le motif que vous avez indiqué de manière si excellente.

Dieu nous a créés parfaits dans la chair, capables de choisir dans la chair de vivre en communion d'amour avec Lui. Tel était son but, tel est toujours son but. C'est tellement toujours son but qu'il s'est fait homme lui-même pour le réaliser en venant vivre Lui-même dans la chair.

Je ne sais pas bien ce que saint Thomas pensait exactement de la survie car, aujourd'hui encore le mot *conscience*, comme les mots *sensible* ou *volonté* sont souvent ambigus. Lorsque ces mots ne sont considérés que sous l'angle naturel, physique, neurologique, ils ont une signification réduite qui ne rend pas compte de ce que ces mêmes mots signifient pour l'humain dont la nature est certes corporelle mais aussi spirituelle.

Avec vous et comme vous, j'affirme avec certitude que « *à la mort et sans le cerveau, la vie sensible survit et permet une opération intellectuelle parfaite* ».

Je constate, par contre, que vous pensez devoir en déduire que « *Donc ... le temps entre la mort biologique et le jugement est le lieu de la rencontre avec le Christ* ».

C'est ici que nous touchons la difficulté. Et mes questions demeurent là entières.

Pourquoi, même avec un cerveau embryonnaire ou dégradé, l'âme spirituelle ne serait-elle pas capable, même dans une chair extrêmement faible, d'être en face de Dieu, avec cette lucidité (cette conscience, cette sensibilité et cette intelligence) qui survit à la mort biologique ? Si elle survit, c'est bien qu'elle est déjà présente avant la mort biologique.

Dieu ne serait-il pas capable d'offrir la pleine lucidité spirituelle même dans un état extrême de la chair ? Peut-on penser que certains humains ne seraient jamais amenés à pouvoir faire leur choix décisif dans la chair ?

Pourquoi vous arrêtez-vous aux seuls cas de ceux qui ont repris conscience ? Pourquoi Dieu ne pourrait-il en faire autant pour tous ceux qui sont morts sans reprendre un état terrestre de conscience et qui en avaient besoin ?

C'est la situation qui prévaut après la descente du Christ mort aux enfers qui est au cœur de nos échanges. De mon point de vue, l'Hadès ne subsiste que pour ceux qui ne ressuscitent pas avec le Christ, avec ou sans purgatoire.

Vous savez bien qu'il n'y a pas de contradiction entre l'incontestable événement passé entre le vendredi de la mort et le dimanche de la résurrection du Christ (un fait historique « *passé* » situé il y a environ deux mille ans) et sa portée (son efficacité) pour tous les hommes de tous les temps. Je ne perçois aucune divergence avec le Magistère, ni entre nous, sur ce point.

Peut-être faut-il davantage creuser la réalité de l'heure de la mort ? Peut-être faut-il renoncer davantage à une chronologie entre la vie terrestre, sa fin (l'instant T biologique) et le jugement particulier.

Il n'y a pas de distinction entre la vie terrestre et sa fin. La fin fait partie de la vie terrestre. Mais, comme toute autre limite, ne fait-elle pas aussi partie de l'au-delà ?

À cet égard, peut-être faudrait-il aussi renoncer à distinguer cette fin de la vie terrestre du jugement particulier ?

Les mots « *immédiatement* » ou « *aussitôt* » peuvent être entendus, dans *Spe Salvi*, comme une invitation à ne pas faire cette distinction mais à considérer que le Christ est en même temps le Sauveur de la dernière heure et le Juge de la dernière heure. Sous cet angle, ne faudrait-il pas creuser davantage la réalité du passage de la mort ? Le Catéchisme précise que la rétribution immédiate de chaque homme vient « *après la mort* » mais que le jugement particulier vient « *dès sa mort* » (C.E.C. 1021-1022)

À cet égard, dire que le jugement particulier vient « *après* » la vie terrestre peut susciter une confusion entre, d'une part, la **limite** qu'est la mort d'un point de vue qui permet de considérer que la mort fait partie aussi bien de la vie terrestre que de l'au-delà sans aucun temps entre les deux et, d'autre part, le **passage** qu'est aussi la mort mais qui permet de penser un temps entre un avant et un après comme un pont entre deux rives.

Il me semble que vous réflexion vous a amené là et que vous voyez la réalité en trois temps distincts :

1. Le temps de la vie terrestre biologique y compris sa fin ;
2. Le temps du passage de la mort, distinctement après la vie terrestre et avant l'au-delà ;
- puis 3. L'au-delà après le passage de la mort.

En résumé, il me semble que, sur cette base, vous pensez, en fait, que, pour certaines âmes, le salut ne se décide pas durant la vie biologique terrestre mais dans un deuxième temps durant un passage dans l'Hadès.

Vous savez que c'est hétérodoxe par rapport à ce qu'enseigne le Catéchisme, mais vous imaginez un changement de dogme. C'est une impasse.

Dieu a créé l'humain, corps, esprit et âme en ce monde avec une chair autant qu'un esprit. C'est l'humain intégral, tel qu'il l'a créé qu'Il vient sauver et qui décide de son salut. Il n'y a pas d'autre temps pour se sauver ou se perdre que le temps limité de la vie biologique. Le Christ se révèle à tout humain, du plus petit embryon jusqu'au plus sénile des adultes d'une manière qui lui permet de choisir en toute lucidité spirituelle avec sa chair quelle qu'elle soit.

Comment une lumière intellectuelle pourrait-elle être suffisante si elle ne provient que de l'intelligence naturelle des raisonnements des neurones de notre cerveau ? C'est l'intelligence spirituelle qui vient du souffle de Dieu qui est essentielle.

J'ai perdu jadis un enfant âgé de moins d'un an. Sa personne était déjà bien réelle, malgré l'incapacité de raisonner de son cerveau.

J'ai aussi accompagné récemment mon beau-père mort à la fin d'un parcours de troubles cognitifs profonds et croissants durant ses dernières années. Beaucoup trouvaient qu'il « *n'était plus là* » alors que je l'ai toujours perçu pleinement présent jusqu'au bout et que cela m'a permis d'avoir avec lui des moments de partage intenses et profonds qui n'étaient pas moindres que ceux que j'ai pu avoir avec lui durant toute sa vie « *normale* ».

L'intelligence de notre cerveau n'est qu'un outil radicalement incapable d'être suffisant sans la communion spirituelle de l'amour avec Dieu dans son Église qui est le corps du Christ, surtout en théologie.

Et cette communion d'amour est possible quel que soit l'état du cerveau de notre chair.

Mais, même si le salut peut se produire in extremis lors de la révélation du Christ immédiatement avant la fin biologique, il ne faudrait pas en déduire que toute la vie terrestre qui a précédé cet instant n'aurait aucun effet sur cette pleine révélation à l'heure de la mort. Si cette vie terrestre fut très brève,

son contenu n'aura aussi qu'un faible impact sur le choix décisif de l'âme. Par contre, tous les péchés d'une longue vie terrestre ont été autant de moments où l'âme s'est façonnée elle-même jusqu'à se trouver dans l'état où elle est lorsque la mort survient. Dans la lumière du Christ qui lui assure une pleine lucidité, chaque âme terminera sa route selon le choix qu'elle aura fait.

Je ne vois plus ce que je pourrais ajouter comme éclairage à cet égard. Comme le dirait la petite Bernadette, je ne me sens pas chargé de vous convaincre, mais seulement de vous le dire.

Dans son encyclique ***Spe Salvi***, écrit en parfaite harmonie avec le Catéchisme dont il fut le principal artisan et auquel il se réfère d'ailleurs en notes de bas de pages, le Pape Benoît XVI a éclairé de manière magnifique l'enseignement de l'Église sur le jugement particulier : « *L'image du Jugement final est en premier lieu non pas une image terrifiante, mais une image d'espérance* » (n° 44) et « *demandons-nous seulement de quoi il s'agit réellement. Avec la mort, le choix de vie fait par l'homme devient définitif – sa vie est devant le Juge* » car « *le fait d'aller vers Dieu conduit seulement à l'accomplissement de ce qu'elles [les personnes] sont désormais.* » (n° 45) »

C'est ainsi que le Pape nous présente le jugement particulier de chaque âme à l'heure de la mort, à la jonction de sa vie terrestre et de l'au-delà, par cette affirmation pleine d'espérance que « *La rencontre avec Lui est l'acte décisif du Jugement* ».

Libremax écrit : « *Y a-t-il une rencontre, à la fin de notre vie sur terre, avec le Christ qui soit déterminante, et qui constitue en fait le jugement de l'âme ?* ».

Il me semble qu'il y a rencontre et jugement.

Cette rencontre « *décisive* » avec le Christ qui brûle et qui sauve ne peut se produire qu'avant le jugement dont elle est la base décisive car un jugement n'est jamais qu'un constat et une conclusion et, à cet égard, le jugement particulier après la mort de chacun semble donc un constat déterminé par la rencontre décisive de chaque âme avec le Christ.

Perlum Pimpum écrit : « *C'est à ce double caractère du feu du Purgatoire, brûlure douloureuse (peine temporelle) destructrice des scories du péché ET en cette destruction même purification totale de l'âme, qu'est consacré le N.47 de Spe Salvi* ».

Vous avez raison de souligner que ***Spe Salvi*** concerne largement la doctrine du Purgatoire et je suis en parfait accord avec tout ce que vous relevez à cet égard, mais j'ai évité de mélanger ce sujet distinct concernant ce qui suit le jugement particulier, comme j'ai évité aussi de le mélanger avec la question du péché mortel et les autres questions qui ne sont pas directement impliquées dans la réflexion qui me semble nécessaire en ce qui concerne le passage de la mort à l'au-delà, à un instant T, le terme de la vie terrestre, comme l'enseigne l'Église.

Je pense comme vous que le Pape a « *envisagé l'état des âmes non plus conséquemment à leur Jugement particulier, comme au numéro 45 et dans la suite du numéro 46, mais à l'article de la mort, où une ultime conversion, « une ultime ouverture intérieure » reste possible pour ceux qui n'ont pas « détruit totalement en elles le désir de la vérité et la disponibilité à l'amour* ». »

Cet enseignement est, bien sûr, à comprendre dans la conformité à la foi de l'Église et vous pouvez y percevoir « *une parenthèse ou une transition entre ce qui le précède et le suit* » dès lors qu'il est clair que nous sommes toujours dans la vie terrestre et avant le jugement particulier.

Mais, à cet égard, il me semble que la question d'une possible « *ultime conversion* » est aussi présente dans le n° 47 de ***Spe salvi*** qui ne parle pas exclusivement du purgatoire, même s'il en parle beaucoup.

C'est ici que je ne me suis pas bien fait comprendre. Le salut éternel étant décidé durant la vie terrestre, le Jésus qui « *sauve* » ne me semble pouvoir concerner qu'une ultime conversion comme

vous l'observez en commentaire du n° 46. L'acte « *décisif* » de la vie éternelle, c'est durant la vie terrestre, mais cela peut être durant ses derniers instants. Ainsi, le Christ peut-être à la fois celui qui se révèle et sauve in extremis, celui qui juge, et celui qui purifie après le jugement.

Avant la mort qui met fin de la vie terrestre : la rencontre décisive. Immédiatement après la mort qui met fin à la vie terrestre : le jugement particulier. Entre les deux, il n'y a aucun temps, seulement l'instant T de la mort.

Le jugement particulier va constater ce que nous serons devenus au terme de notre vie terrestre, mais le Pape attire notre attention sur ce qui sera décisif dans ce jugement de notre vie terrestre : la rencontre avec le Christ.

Personne ne quitte sa vie terrestre sans cette rencontre décisive pour le jugement particulier de chaque personne.

Le Pape me semble expliciter ainsi ce que le Concile Vatican II a indiqué en affirmant que « *nous devons tenir que l'Esprit-Saint offre à tous, d'une façon que Dieu connaît, la possibilité d'être associé au mystère pascal* » (***Gaudium et spes***, 22, § 5).

Avant la fin de chaque vie terrestre d'un humain créé à l'image de Dieu, *tous* (y compris les enfants à peine conçus ou nés ou ceux qui n'auront jamais pu entendre l'annonce de l'Évangile) auront eu cette possibilité.

À cet égard, le Pape nous invite à ne pas enfermer la puissance de Dieu dans les limites quelconques d'un « *chronométrage terrestre* ». Certains l'ont expliqué en disant que l'arbre tombe du côté où il penche. Pour certains, le choix décisif pourra être la révélation du Christ dans les ultimes instants de leur vie terrestre. Est-ce possible ?

C'est ici que se trouve, me semble-t-il, la difficulté qui va éloigner certains du Catéchisme et les convaincre qu'il faudrait, après la mort biologique, un « *temps* » dans l'au-delà durant lequel ils auraient une possibilité de rencontrer le Christ et d'être sauvés sans avoir pu l'être durant leur vie terrestre biologique. Une espèce de seconde chance dans un surplus de vie après la mort biologique.

Arnaud Dumouch écrit : « *Si, tout en gardant la position thomiste (la mort est la séparation de l'âme et du corps), vous posez entre l'arrêt du cœur et cette séparation un moment de lucidité parfaite où l'âme soit se convertit à la charité, soit transforme son état de péché mortel en péché contre l'Esprit saint, je n'ai aucune difficulté à rester thomiste et je retire mon objection. Mais avouez que c'est difficile d'admettre cela alors que le cerveau est en arrêt total (EEG plat).* »

Il me semble qu'il y a pourtant clairement une réponse positive dans ***Spe Salvi*** et dans le reste de l'enseignement de l'Église qui permettent d'admettre une « *lucidité parfaite* » même lorsque « *le cerveau est en arrêt total (EEG plat)* ».

La lucidité spirituelle de l'âme ne dépend pas de l'état des capacités de notre cerveau. Un bébé ou un vieillard sénile peut disposer de toute sa lucidité spirituelle alors même que sa pensée cérébrale est dans un état d'incapacité profonde de raisonner.

L'âme d'un enfant ou d'un vieillard sénile est bien présente, vivante et lucide, quel que soit l'état de son cerveau.

Il y a ici un point essentiel de notre nature corporelle et spirituelle. Notre âme existe pleinement dès notre conception alors même que notre adn singulier est à peine formé et que nos premières cellules réduisent notre corps à de l'extrêmement petit dans lequel notre cerveau n'est encore qu'une potentialité.

De même, notre âme reste pleinement présente lorsque notre corps se retrouve avec un cerveau gravement dégradé par une maladie d'Alzheimer ou pour autre cause.

Donc, oui, notre être, notre âme, est pleinement présent avec toute sa lucidité spirituelle même lorsque le cerveau n'est pas encore développé ou dégradé.

Et donc, le seul arrêt du cœur ou de l'activité cérébrale observable ne suffisent pas, ni en médecine, ni sur le plan spirituel, pour déterminer la mort effective, la fin de la vie terrestre.

Et donc, oui aussi, la vie spirituelle peut encore être parfaite et intense dans les derniers instants qui précèdent la mort effective, quel que soit la faiblesse ou la dégradation du corps mourant.

De cela, les NDE peuvent témoigner. Mais, ces expériences dans un état proche de la mort ne disent rien de la mort elle-même qu'elles précèdent. Rien ne permet de confondre sans nuance un électroencéphalogramme plat (parfois suivi d'une reprise de l'activité) avec la mort elle-même qui est physiquement définitive. Un EEG plat n'est que la constatation de l'absence d'activité observable par la machine qui observe. On sait que, même totale dans l'observation, elle n'est pas nécessairement absolue, ni définitive. Cet examen ne peut à lui seul constater la mort définitive.

Une révélation ou apparition du Christ à l'heure de la mort peut être perçue avec une parfaite lucidité dans ces états extrêmes et le choix de l'âme peut se déterminer à cet instant, juste avant ou au moment du passage dans l'au-delà. Quel que soit l'état physique et fonctionnel du cerveau.

Quand survient la mort définitive ? On peut en discuter, mais pas longtemps. Quelques minutes, quelques heures, voire quelques jours, mais pas quelques semaines ou davantage.

Il est tout-à-fait possible qu'elle ne survienne qu'au terme d'un peu de temps après l'arrêt du cœur durant lequel une rencontre spirituelle décisive peut se produire.

Mais, il est certain que la mort est survenue et le passage dans l'au-delà terminé lorsque la vie biologique a totalement cessé. À ce moment, la vie terrestre d'une âme a pris fin.

Arnaud Dumouch écrit : « *C'est là justement que les NDE ont eu pour moi un effet PHILOSOPHIQUE révélateur (comme je le disais plus haut, elles sont secondes en théologie). En effet, on constate que les mourants (ceux qui approchent la mort par NDE) témoignent tous d'une expérience commune : ils voient, ils entendent, ils se souviennent des images apprises, ils éprouvent des SENTIMENTS. Bref, ils gardent entièrement leur vie SENSIBLE. Et pourtant ils voient de leurs yeux leur corps biologique qui est là, couché par terre, en train de mourir.* »

Les NDE peuvent être un témoignage d'une lucidité spirituelle parfaite dans des conditions cérébrales extrêmement dégradées, voire en état de mort clinique sans activité observable (EEG plat).

Mais, attention, ce n'est pas avec leurs yeux biologiques qu'ils se voient, mais ils restent pleinement présents avec leur unique nature corporelle et spirituelle. La compréhension de la vie sensible, bien réelle, qui est présente dans ces circonstances, nous reste largement inconnue tant scientifiquement que spirituellement.

À la charnière de la vie, il me semble, quoi qu'il en soit, qu'il faut éviter de vouloir expliquer cette sensibilité en cherchant à distinguer la sensibilité corporelle de la sensibilité spirituelle par une division dualiste du corps et de l'esprit.

Séparée par la mort de son corps terrestre, l'âme spirituelle n'en perd rien de ce qui est en elle au terme de sa vie terrestre à l'extrémité de laquelle le Christ peut se révéler dans une parfaite lucidité spirituelle à toute âme dans toute la mesure nécessaire pour qu'elle puisse l'accueillir réellement.

Arnaud Dumouch écrit : « Saint Augustin, qui avait été mis au courant de deux de ces expériences de retour à la vie (NDE), s'était lui-même interrogé sur la nature de l'âme qui sort du corps biologique et il écrit par deux fois dans ses recherches : « L'âme se sépare du corps, emportant tout avec elle : la sensibilité, l'imagination, la raison, l'intellection, l'intelligence, l'appétit concupiscible et l'appétit irascible. » (Saint Augustin, *De l'esprit et de l'âme*, Chap. 15.)

S. Augustin dit encore : « Nous croyons que seul l'homme possède une âme subsistante qui, séparée du corps, continue à vivre et garde vivants ses sens et son intelligence. » (Commentaire du livre de Qohelet, Chap. 16.)

Mais ces remarques de saint Augustin n'auront pas de suite en scolastique ou l'approche d'Aristote s'imposera. Saint Thomas d'Aquin pense à sa suite que les âmes séparées perdent (avec le cerveau) toute faculté sensible et ne gardent que leurs deux facultés spirituelles (intelligence et volonté). »

Il me semble qu'il ne s'agit pas ici d'une opposition mais de deux points de vue différents et qu'il faut éviter d'opposer des regards de St Augustin sur la réalité spirituelle de l'âme à des regards de St Thomas d'Aquin sur la réalité corporelle du cerveau terrestre.

Dans l'unique nature humaine, l'intelligence et la volonté sont tout autant corporelles (cérébrales) que spirituelles.

La sensibilité spirituelle ne disparaît pas au moment où la mort du cerveau physique arrête toute sensibilité terrestre.

Arnaud Dumouch écrit : « Il semblerait qu'il faille changer de perspective et se poser la question suivante : il se pourrait que les âmes séparées du corps soient plutôt comparables à des "fantômes" qu'à des "purs esprits" et emportent avec elles une sorte de corps sensible qu'il nous est impossible de voir. Voilà pourquoi j'ose dire qu'elles VOIENT DE LEURS SENS Jésus qui vient dans sa gloire, dans ce passage de la mort. Elles voient son corps glorieux qui révèle à leur esprit, de la manière la plus connaturelle possible à un esprit humain, son âme, son Évangile, sa passion et le propre péché de ces mourants. »

Voilà une excellente réflexion qui me semble juste.

10) Les débuts de l'humanité

60. La descendance d'Adam et Ève et les pré-humains

La question de la descendance de Caïn est un grand classique. A-t-il épousé sa sœur ? Par qui avait-il peur d'être tué lorsqu'il a fui au loin ? Y avait-il d'autres êtres ?

Les fils d'Adam et Ève ont pu choisir leur femme parmi les milliers de femmes de l'espèce Homo sapiens qui vivaient à leur époque. La Genèse nous raconte que les femmes humaines de l'époque ont eu des enfants en s'unissant à des hommes qui descendaient d'Adam et Ève et qui étaient appelés fils de Dieu. Après s'être enfui, c'est bien loin des siens que Caïn a trouvé une femme.

Du temps de Caïn, fils aîné des premiers humains créés à l'image de Dieu (Adam et Ève), il y avait sur la terre toutes les autres créatures et, notamment, tous les autres humains de la même espèce qu'eux. Il s'agissait d'humains (selon la foi, il s'agissait plus exactement de pré-humains), mais pas encore de créations à l'image de Dieu, pas encore de créations capables de partager éternellement sa vie et son amour, pas encore d'âmes immortelles.

Epsilon écrit : « il est évident, dans le contexte biblique, que la femme de Caïn est une descendante d'Adam/Eve ... Genèse n'a pas pour objet/prétention d'énumérer tous les enfants des uns et des autres ... c'est d'ailleurs ce qui est formulé en Gn (5,4). »

Évident ? Des enfants issus d'une union sexuelle entre des anges et des femmes ? Une sœur trouvée au loin devenant la femme incestueuse de Caïn ?

Je ne partage pas ce point de vue que vous ne retenez vous-mêmes que dans une approche étrangère à toute réalité historique concrète. Si vous pensez qu'Adam et Ève n'ont pas réellement existé dans l'histoire concrète, je peux comprendre que des questions concrètes dépassant le récit n'ont guère de sens.

Si les personnages du début de la Genèse ne sont pas réels, il me semble vain de chercher à imaginer des relations incestueuses de personnes symboliques inexistantes.

Mais, Adam et Ève ont réellement existé dans l'histoire.

Elenos écrit : « *Caïn gagne la Terre de Nod, à l'est d'Éden ; là, il " connaît " (au sens biblique) sa sœur Awan (selon le livre des Jubilés) dont il a un enfant, Hénok. Après sa naissance, Caïn bâtit une ' ville ' qu'il appela aussi Hénok.* »

Les nombreux détails symboliques et romancés ajoutés au récit de la Genèse dans le livre des Jubilés étaient connus parmi les Juifs à l'époque de Jésus et le Nouveau Testament paraît y faire allusion à plusieurs reprises, mais cela reste du roman et de la poésie qui expriment et développent une interprétation littérale de la Genèse qui s'écarte beaucoup du texte biblique autant que de la réalité. Ce livre des Jubilés ne fait pas partie de la parole de Dieu reconnue par l'Église.

Ce n'est pas parce qu'un texte a été écrit il y a plus de deux mille ans dans un langage similaire au langage biblique qu'il a plus de valeur que tout texte similaire qui pourrait être écrit aujourd'hui par un théologien ou un romancier.

On peut imaginer de mille manières les détails que la Genèse ne nous donne pas, mais il faut éviter de s'écarter de ce que le texte nous dit et nous révèle par des détails aussi incertains que secondaires.

Les fils d'Adam et Ève ont pu choisir leur femme parmi les milliers de femmes de l'espèce Homo sapiens qui vivaient à leur époque. La Genèse nous raconte que les femmes humaines de l'époque ont eu des enfants en s'unissant à des hommes qui descendaient d'Adam et Ève et qui étaient appelés fils de Dieu. Après s'être enfui, c'est bien loin des siens que Caïn a trouvé une femme.

Du temps de Caïn, fils aîné des premiers humains créés à l'image de Dieu (Adam et Ève), il y avait sur la terre toutes les autres créatures et, notamment, tous les autres humains de la même espèce qu'eux. Il s'agissait d'humains (selon la foi, il s'agissait plus exactement de pré-humains), mais pas encore de créations à l'image de Dieu, pas encore de créations capables de partager éternellement sa vie et son amour, pas encore d'âmes immortelles.

Certains pensent que « *Si la femme de Caïn est pré humaine, alors Caïn était zoophile !* », mais une telle pensée ne considère que l'alternative selon laquelle on est humain ou animal.

Votre expression « *zoophile* » vise une relation entre un humain et un animal.

Pour nous et à notre époque, la distinction entre les animaux et les humains est très claire.

Mais, les pré-humains ne sont ni des singes, ni des animaux, ce sont des ... pré-humains. Il ne manque « *que* » la vie spirituelle qui caractérise l'humain selon la Genèse. Sur le plan biologique, ce sont des êtres de la même espèce, des semblables.

Pourquoi s'accrocher, sans aucune base ni biblique, ni de foi, ni scientifique, à séparer l'humain des animaux sur une base autre que spirituelle à l'origine. Il y a des différences matérielles et intellectuelles observables actuellement, mais la Genèse ne distingue en rien l'humain des autres créatures, ni pour sa composition corporelle (l'adamah, la poussière du sol), ni même sur le plan mental où son âme vivante est dite avec les mêmes mots que l'âme vivante des animaux.

La seule différence retenue par la Genèse, c'est l'image et la ressemblance de Dieu, la vie spirituelle en communion avec Dieu. Mais la parole et l'intelligence ne sont pas présentées comme spécifique à l'humain puisque le récit nous présente même un serpent qui est déclaré le plus intelligent et qui parle comme l'humain.

Ne cherchons pas dans les réalités matérielles une différence importante avec les animaux. L'important qui nous distingue c'est notre marque spirituelle à l'image et à la ressemblance de Dieu, notre accès à une communion avec Dieu, notre personnalité immortelle.

Pour quelle raison (malgré le contraire indiqué dans Gn 6, 1-4), les premiers humains n'auraient-ils pas fréquenté des semblables de la même espèce que les père et mère biologiques du corps d'Adam et Ève ?

C'est peut-être ici la première question à vous poser : comment décrivez-vous les père et mère des premiers humains, des âmes qui survivent au-delà de la mort physique de leur corps ? et leurs cousins, leurs amis ... ? Mettez-vous en doute la provenance des premiers humains d'une espèce pré-humaine antérieure ? Croyez-vous que leur création sur terre s'est produite comme la chute d'un météorite ?

À notre époque, le danger pour la foi n'est-il pas plus grand de fuir ces questions que de les aborder dans le respect de l'Écriture et de la Tradition, en communion avec la foi de l'Église ?

La fuite aboutit souvent à considérer la Genèse comme sans intérêt.

D'accord pour lutter contre les anachronismes et toute mauvaise compréhension, mais osons néanmoins réfléchir sans tabou et sans peur injustifiée.

Philomag écrit : « Une équipe scientifique internationale a mis à jour Ardi, le squelette d'une hominidée vivant en Éthiopie il y a 4,4 millions d'années. Publié dans un dossier spécial de la revue américaine, Science, en date du 2 octobre, le cas Ardi fait aussitôt le tour de la presse mondiale, de l'édition du New York Times à 20 minutes en passant par Al Jazeera (voir les liens infra). Beaucoup plus vieille que Lucy (2,5 M), Ardi révèle que notre plus vieil ancêtre était déjà bipède : il marchait sur ses deux pieds et non à quatre pattes.

En quoi cela bouleverse-t-il notre vision des origines ?

Jusqu'ici on s'imaginait que l'homme, issu de la même branche que les grands singes, s'était différencié, en se dressant sur ses pieds (vers 2,5 millions d'années). Si l'ancêtre commun de l'homme et des singes, que l'on se représentait comme un grand singe, était déjà debout, alors, il faut inverser le schéma de l'évolution.

La découverte d'Ardi confirme le principe darwinien d'une origine animale de l'humanité et d'une différenciation des espèces s'adaptant à la modification de leur milieu.

En quoi cela nous concerne-t-il directement ?

Ardi nous prive du grand événement qui permettait de penser l'émergence de l'humanité. Si la station droite – associée au développement de l'outil et du cerveau – ne suffit plus à distinguer l'homme et l'animal, alors il faut se forger une nouvelle idée du propre de l'homme sur la base d'un partage de l'ensemble de ses compétences avec les grands singes ».

La Genèse a précédé depuis longtemps cette réflexion en ne présentant pas de distinction physique ou physiologique entre les humains et les animaux. Tous les deux sont qualifiés par le même mot hébreu d'âme vivante.

Le critère déterminant de la distinction est d'ordre divin : l'homme est fait à l'image et à la ressemblance de Dieu, il a reçu en partage une communion avec Dieu, une capacité de soumettre la création et de ne pas être détruit par la mort physique

La science ne pourra guère déterminer à quel moment de l'histoire a vécu ce premier être ayant une âme capable de dépasser les limites mortelles de la nature, de vivre éternellement.

La station debout n'est pas plus pertinente que d'autres critères uniquement terrestres pour situer la création de ces premiers humains dans le temps.

Et quand on observe les progrès extraordinaires de l'humanité au cours des derniers millénaires, rien ne permet d'affirmer que des êtres suffisamment conscients et éclairés pour vivre en communion avec Dieu auraient vécu pendant des millions ou même des centaines de milliers d'années sans guère de progrès perceptible.

Alors imaginer un homme, au sens d'une personne dotée d'une vie apte à partager la vie éternelle avec Dieu, il y a quatre millions d'années, ce n'est guère vraisemblable.

Je ne m'attends pas à rencontrer Ardi dans l'éternité. Il me paraît plutôt un grand singe, peut-être un ancêtre non humain de l'humanité, mais pas un humain capable de vie éternelle avec Dieu.

Dans une méditation de la Genèse ou de nos origines, il faut certes *«se forger une nouvelle idée du propre de l'homme»*, plutôt que de courir derrière la science qui ne s'intéresse pas au premier homme appelé à la vie éternelle et qui se distingue radicalement de tous les autres êtres terrestres animés qui se renouvellent sans cesse par la mort naturelle sans persistance éternelle de leur âme qui s'éteint sans pouvoir traverser la mort, au contraire de celle d'un humain créé à l'image de Dieu.

Adam et Ève ont été les premiers humains créés à l'image de Dieu. Les premières créatures capables de partager la vie de Dieu éternellement. Les premières âmes immortelles.

Le Christ, qui fut une création humaine nouvelle, nous montre exactement ce que fut la création des premiers humains à l'image de Dieu.

Le Fils de Dieu, vivant de toute éternité avec le Père et le Saint-Esprit, n'a pas surgi dans un corps directement façonné avec de la poussière, mais il s'est fait homme avec un corps issu de la nature déjà créée et préparée pour lui. Marie lui a donné un corps provenant d'une longue histoire, provenant des parents de Marie et de toute la lignée des ancêtres de Marie.

La nouveauté de Jésus, ce n'était pas son corps semblable au nôtre. Ce qui était nouveau dans le monde, c'était la soudaine survenance d'un être tout autre dans un corps terrestre. Un corps vivant terrestre habité par Dieu.

Il y avait des millions d'humains vivant à l'époque du Christ. Mais, aucun d'entre eux n'était Dieu. Le Christ est venu habiter un corps semblable à celui de tous les humains de son époque, semblable au nôtre. Mais, il était Dieu. Soudain, sur la terre, un corps, une âme et un esprit humains ont été le corps, l'âme et l'esprit de Dieu lui-même.

Ce fut un nouvel Adam, le vrai fils du premier Adam créé, parce que, contrairement à nous, mais de même que le premier Adam, il était sans péché, en pleine communion avec son Père par l'Esprit Saint.

Jésus, vrai fils de l'homme créé à l'image de Dieu, nous montre la réalité de la création : une création nouvelle au milieu de semblables, une création nouvelle avec un corps semblable à des créatures déjà existantes.

Lors de la création d'Adam et Ève, des premiers humains à l'image de Dieu, capables de partager l'amour et la vie de Dieu, Dieu a créé les premières âmes terrestres immortelles.

Cette création a créé des êtres radicalement nouveaux, mais non des corps nouveaux.

Le Christ éternel a été créé dans le monde lorsqu'il s'est fait homme, mais il a reçu un corps qui n'était pas nouveau, mais semblable au corps de tous les autres vivants de l'espèce terrestre dans laquelle il s'est fait homme.

Il en était de même du temps d'Adam et Ève (et donc de Caïn). Ils ont été créés dans le monde, mais avec un corps qui n'était pas nouveau, mais semblable au corps de tous les autres vivants de leur espèce terrestre dans laquelle, à un moment de l'histoire, ils ont été faits humains à l'image de Dieu.

Du point de vue de la science, ils paraissent tous des humains semblables. Pour la science, le Christ est un humain comme les autres. Pour la science, Adam et Ève étaient des humains comme les autres de leur époque.

Mais, nous savons qu'en réalité, le Christ est Dieu de toute éternité et que Dieu a créé des êtres nouveaux à son image à un moment de l'histoire du Monde.

Il y avait, à l'époque d'Adam et Ève, de nombreux autres « *humains* » (au sens que la science peut donner à ce mot). La Genèse nous parle de nephilims. Elle nous indique que ces autres « *humains* » ont eu des enfants communs avec des descendants d'Adam et Ève.

Du point de vue de la foi, il s'agit plus exactement de pré-humains. Ils ne s'agissaient encore que d'êtres naturels parmi lesquels Dieu n'avait pas encore créé des âmes immortelles à son image. Parmi eux, il y avait des vagabonds qui pouvaient tuer Caïn en fuite. C'est aussi parmi eux que Caïn a trouvé une femme et a eu une descendance.

Beaucoup pensent que Dieu a créé les humains séparément du reste de sa création. À un moment lointain de l'histoire, lorsqu'il y avait déjà des planètes, notre terre, des plantes et des animaux, Dieu aurait créé des humains en transformant soudainement un peu de poussière pour construire des humains sans parents terrestres. Avec un peu de matière du sol non vivante, Dieu aurait façonné un premier homme mâle, puis un peu plus tard, une première femme tirée du premier homme mâle.

Cette vision n'est pas seulement contraire à la science moderne. Elle risque, en outre, de se retrouver en contradiction avec l'éclairage que la révélation chrétienne peut apporter sur l'histoire réelle que montrent les connaissances scientifiques actuelles.

C'est par le Christ, Fils de Dieu, que tout a été fait en harmonie.

Tout a été créé dans une continuité harmonieuse. La science nous parle d'un Big Bang d'où sont venus successivement au cours de milliards d'années, les galaxies, notre système solaire, notre terre, les plantes, les animaux, et puis notre espèce humaine qui, elle-même, a connu des mutations et des transformations au cours des derniers millions d'années.

La science n'a que confirmé et détaillé ce que la Genèse nous a relaté depuis longtemps dans un résumé de six « *jours* ».

Oui, les humains ont bien été créés le « *sixième* » jour, après la matière, la terre, des plantes et des animaux, avec les mêmes éléments chimiques qui forment la matière de la terre.

Mais, non, rien dans la Genèse, ni dans la foi de l'Église, ni dans les connaissances scientifiques ne permet de penser que la poussière du sol qui a constitué le corps des premiers humains n'a pas eu une histoire. Cette poussière a été transformée en corps humains pendant des milliards d'années au cours desquelles des êtres vivants se sont succédés par des reproductions successives. Des êtres ont été conçus, ont vécu quelques années, se sont reproduits, puis ont cessé de vivre.

Les règles de la nature créée par Dieu ont produit d'innombrables créatures successives. C'est encore la situation aujourd'hui.

Mais tout a été créé par le Christ et pour le Christ. Il a façonné sa création jusqu'à produire des êtres terrestres aptes à devenir, par une création de Dieu, des amis éternels de Dieu capables de partager sa vie et son amour. Tellement parfaitement aptes à cette vie divine que Dieu lui-même a pu se faire l'un d'eux.

Voilà pourquoi, il ne faut pas s'étonner de l'existence de beaucoup de semblables lors de la fuite de Caïn. Ces semblables ne vivaient cependant pas de cette vie nouvelle immortelle créée en Adam et Ève dont seuls leurs descendants ont hérité.

Imaginer Adam ou Ève dans l'histoire concrète sans mère biologique, sans autres humains semblables à leur époque, c'est sortir de la réalité de l'histoire et nier la vérité de la création de l'humanité dans l'histoire.

Il me semble clair qu'il faut distinguer, d'une part, la création de l'espèce humaine qui a été façonnée pendant des milliards d'années et, d'autre part, la création des premiers êtres à l'image de Dieu, capables de vivre la vie de Dieu, de partager sa communion de manière éternelle.

Adam et Ève ne sont pas tombés du ciel. Pour un simple observateur historique, Adam était un homme ordinaire né d'une femme ordinaire, parmi de nombreux autres hommes et femmes vivant à son époque, et, de même, Jésus était un homme ordinaire, né d'une femme ordinaire, parmi de nombreux autres hommes et femmes vivant à son époque.

Adam comme Jésus vivait au milieu de semblables. Leur corps est issu d'une longue histoire. Et pourtant, Jésus vrai Dieu était tout autre que ses semblables humains et Adam, vrai fils immortel à l'image de Dieu, était aussi tout autre que ses semblables humains.

Mais, tout autre ne veut pas dire d'une autre espèce. Adam et Ève ne sont pas les parents biologiques de tous les hommes préhistoriques.

Les humains qui vivaient du temps d'Adam et Ève n'étaient pas des animaux. Ils étaient pleinement humains comme nous d'un point de vue terrestre, mais ils n'étaient encore que des humains façonnés dans le monde terrestre. Ils n'étaient pas encore créés capables de vivre la vie même de Dieu. Leur être n'était encore que précaire sans âme immortelle dans une nature se renouvelant sans cesse.

Pour un athée, il n'y a aucune différence entre Adam et Ève et les autres humains de leur époque, aucune différence entre Jésus de Nazareth et les autres humains de son époque.

Nous croyons que Dieu a créé dans ce monde présent des âmes immortelles, à son image, capables de partager éternellement sa vie dans une communion d'amour avec Lui. Tellement bien capables qu'il a pu lui-même assumer la nature humaine et être un vrai homme comme nous alors qu'il est Dieu.

Pourquoi tant de croyants persistent-ils à rejeter la réalité de la création d'êtres radicalement nouveaux dans l'histoire, par une lecture littérale injustifiée par rapport aux nuances du texte hébreu ? Pourquoi retenir l'idée d'une soudaine apparition d'Adam et Ève, sans père, ni mère, ni aucun autre de la même espèce terrestre pour imaginer ensuite que leurs enfants ont dû se marier entre eux ?

En quoi est-il plus étonnant d'affirmer que Dieu lui-même s'est incarné dans un corps issu d'une longue évolution jusqu'à Marie, parmi des semblables, que d'affirmer que, de la même manière, des êtres radicalement nouveaux ont été créés jadis dans des corps issus d'une longue évolution parmi des semblables ?

La difficulté majeure semble venir du vocabulaire.

Ne pensons-nous pas trop vite que tous les humains de l'histoire sont des descendants d'Adam et Ève sans vérifier le sens que nous donnons au mot « *humains* » ?

Un humain (celui qui vient de l'humus, de la terre) c'est d'abord celui que la Genèse nomme l'adam (mâle et femelle) qui vient de l'adamah (la poussière du sol). L'humain (l'espèce sexuée) existe avant d'être introduite dans l'Eden, le monde de Dieu, avant que cette nature humaine ait été assumée par un être radicalement nouveau, à l'image de Dieu, puis, un peu plus tard, par Dieu lui-même lors de l'Incarnation.

Nous appelons « *hommes* » tous les humains de l'histoire selon le seul critère de l'appartenance à la même espèce biologique. Mais l'histoire, pour nous croyants, c'est celle de l'humanité à l'image de Dieu qui commence avec Adam et Ève, premières créatures avec une âme immortelle. Cette âme immortelle n'est pas un produit de leur humanité terrestre, ni un attribut naturel d'une créature, fût-elle intelligente et sensible.

Pour la foi qui considère le début de l'humanité lors de la création des premiers humains à l'image de Dieu, ce qui précède c'est la préhistoire avec des pré-humains.

Pour la science ou le langage courant, l'humain apparaît progressivement depuis les origines en passant par l'australopithèque et l'homo habilis. Si nous considérons uniquement la réalité terrestre, le corps et les capacités intellectuelles, tous les « *humains* » du passé ne descendent pas d'Adam et Ève. Si nous considérons uniquement ceux qui sont capables de partager la vie de Dieu, alors seuls les descendants d'Adam et Ève sont des « *humains* » et leurs ancêtres biologiques ne sont que des pré-humains.

Comment exprimer uniquement avec des mots humains la création spirituelle d'un être radicalement nouveau en communion avec Dieu ? Si le récit était réduit à une vision humaine terrestre, il ne pourrait nous parler de l'essentiel.

Est-il symbolique ? Bien sûr ! Pédagogique ? Bien sûr aussi !

Dieu vient se révéler et nous révéler qui nous sommes. Des êtres à Son image : radicalement nouveaux, parce que nous ne sommes pas que des esprits, mais un mélange de corps et d'esprit créé sur la terre pour y former une âme immortelle capable de partager la vie éternelle de Dieu. En cela, il est principalement théologique.

Le récit n'est cependant pas une fable, même s'il reprend des éléments des fables de l'époque. Il nous parle de la réalité, mais de toute la réalité, pas seulement de la réalité spirituelle, ni seulement de la réalité matérielle, mais des deux ensemble.

Ce n'est pas de l'abstraction permettant de considérer que la vraisemblance matérielle est sans importance. Le matériel ou le corporel est d'autant plus important qu'il nous caractérise de manière essentielle. Ce qui nous est tout à fait particulier c'est précisément d'être créé d'esprit et de matière.

L'Incarnation de Dieu elle-même vient nous rappeler toute l'importance du corps. La révélation de notre création dans l'histoire concrète ne peut être renvoyée dans l'abstrait et le spirituel.

Bien sûr que la question de la femme du fils d'Adam est, en soit, futile. Mais, il ne faut pas fuir loin de la raison ou de la science du fait de notre difficulté à comprendre ce qui nous est révélé de la création.

Il n'y avait pas d'humains du temps des dinosaures. La présence d'âmes immortelles sur la terre n'est pas un produit naturel de l'évolution. N'écartons pas trop vite la valeur concrète et historique de ce que la Genèse nous raconte à cause de nos difficultés ou de nos interprétations trop caricaturales.

Beaucoup ne peuvent plus considérer qu'Adam a été créé matériellement en un instant comme l'eau a été transformée en vin aux noces de Cana. Il est très difficile d'imaginer qu'Adam et Ève sont les premiers primates, ou les premiers australopithèques, ou les premiers homos habilis, ou même les premiers homos sapiens.

Mais, ne rejetons pas la foi constante de l'Église qui nous atteste que nous provenons bien d'un premier couple d'êtres créés à l'image de Dieu dans l'histoire, en nous limitant à tort à des représentations qui ne résultent souvent que de mauvaises lectures littérales de nos traductions du texte hébreu de la Genèse qui ne tiennent pas compte des règles d'interprétation que l'Église nous indique.

Hélas, le poids de ces mauvaises interprétations nous pèse encore tellement ! Tant de questions concrètes s'évaporent si on accepte que l'humain naturel issu de l'évolution a été créé à l'image de Dieu à un moment de cette évolution et qu'Adam et Ève étaient, tout naturellement, entourés des « humains » naturels de l'espèce dont leur corps provenait. Mais, ils étaient des créatures nouvelles créées en communion avec Dieu, avec toute la puissance de Dieu. En tout semblables au Christ, sauf que le nouvel Adam, qui fut aussi une nouvelle création en ce que Dieu lui-même s'est fait homme, n'a pas choisi le chemin mortel de nos premiers parents, mais le chemin de la communion qui franchit la mort et nous rend la vie.

Quelle était la situation selon les récits de la Genèse ?

Lorsque l'humain est créé, c'est le sixième jour (Gn 1, 31) : cela peut exprimer qu'il ne vient pas de rien, mais qu'il prolonge une création par étapes qui le précède. Il est modelé, formé, avec de la création qui le précède, il vient du sol. Un jour est comme mille ans (Ps. 90, 4). Bien plus encore selon la science.

Il y a toute une progression dans la création. De l'évolution, mais aussi, à un moment, une mutation majeure lors de laquelle apparaît l'humanité.

Il est indiqué que la création des plantes et des animaux précède celle de l'humain, mâle et femelle, mais le récit nous précise cependant aussi que Dieu a façonné l'humain avant même la création des arbres et des plantes, avant même de modeler les bêtes et les oiseaux (Gn, 2, 4-9). Il y a de la simultanéité et non uniquement des créations successives.

La création de l'humain n'est pas un acte instantané, ni un acte réalisé entièrement un sixième jour même si ce jour est d'une durée immense. Il ne sera achevé qu'après un long travail de mutations dans une chaîne de reproductions cellulaires encore plus innombrables aboutissant à l'humain mâle et femelle.

Dans le récit explicatif des origines, un « adam » signifie « *poussière du sol* », un humus-oïde, ce qui renvoie à la poussière du sol avec laquelle l'humain, sans référence à l'espèce ou au genre, est formé. Ce qui fait l'humain, c'est le souffle de vie particulier que Dieu insuffle dans cette poussière. Les mots « *humain* » et « *homme* » viennent du latin « *humus* ». L'adam, c'est d'abord de la poussière du sol, une création animale déjà certainement complexe et douée de multiples qualités, mais qui intègre une spécificité humaine.

Tant la Genèse que la science nous attestent que la terre est peuplée lorsque l'homme est créé à l'image de Dieu. D'australopithèques ? D'homo sapiens ? Vraisemblablement d'une espèce qui émerge du monde animal avec une intelligence supérieure, des capacités exceptionnelles. Des hominidés. Mais, ce n'est pas encore l'humain tel que la Genèse nous le définit et qui nous définit aujourd'hui encore. Dans un couple de cette espèce, Dieu va insuffler sa propre image, son propre souffle, sa propre vie et permettre qu'elle se transmette.

Si l'on accepte un lien avec la création qui le précède, ne faut-il pas imaginer que les premiers humains font partie d'une espèce d'hominidés et que leur création comme humains intervient dans ce contexte ?

Ce qui caractérise l'humain, ce n'est pas d'abord son patrimoine génétique. L'humain est créé mâle et femelle (Gn 1, 27 / 5, 2), comme les animaux (Gn 2, 7). Comme tous les êtres animés, il est fait à partir des molécules matérielles terrestres, de la poussière du sol, et d'un souffle de vie. C'est d'abord une âme vivante (Gn 2,7), exactement comme les animaux (Gn 1, 24 / 2, 19).

Chacun selon son espèce (1, 24).

Un jour vient, où la poussière, après une longue évolution et d'innombrables mutations est devenue un être animé, particulièrement perfectionné, intelligent et réflexif. Une mère a pu enfanter un être qui devient capable d'être plus que la matière dont il provient. Un adame. Une porte s'ouvre pour du tout autre, de la transcendance.

Une mutation génétique de son ADN ? Un gène a pu être modifié, altéré. Rien ne le précise. Quoi qu'il en soit, il ouvre du nouveau.

Un surplus de vie lui est donné. La porte ne va pas se refermer. Ce surplus de vie va passer à d'autres.

L'adam n'est pas isolé. Il est entouré d'êtres animés divers, d'une nature riche de multiples espèces. Il vient du sol.

Des hominidés dont provient l'humanité, seul les humains de notre espèce actuelle vont subsister.

Cette création de l'humain ne sera pas située dans l'histoire par une caractéristique corporelle ou matérielle précise, mais par une marque divine. Ce qui le définit spécifiquement, c'est l'image et la ressemblance du Dieu infini dont il est fait (Gn 1, 26-27). Une marque spirituelle dans une réalité terrestre. À cet égard, la science ne contredira jamais la création de l'homme, parce que sa spécificité spirituelle n'est pas observable scientifiquement.

La science peut observer la réalité terrestre de l'humain apparaissant au cours de l'histoire, mais non la vie divine que l'humain reçoit en lui et qui le distingue de toute autre créature, qui l'ouvre sur la vie immortelle.

Bien avant les acquis actuels de l'étude des animaux par l'éthologie moderne, la Genèse ne présente aucune différence objective entre les humains et les animaux. Là n'est pas l'essentiel.

Il est humain, à l'image, à la ressemblance de Dieu (Gn 1, 27).

Il semble pouvoir être considéré comme un hominidé devenu un humain, mais la réelle nouveauté est spirituelle et au-delà d'une observation terrestre.

Fait à l'image de Dieu avec la vie de Dieu, cet humain avait en lui de quoi vaincre la mort qui marquait sa nature terrestre, mais cette victoire sur la mort n'existe qu'avec la vie de Dieu, faite de relation et de communion, pas de connaissance autonome, séparée.

Qu'est-ce qui le différencie des autres êtres animés, des hominidés de l'espèce dont il provient ? Sa plus grande intelligence ? Non. Il y a parmi les êtres animés sur la terre, un autre être non humain qui est décrit comme le plus subtil, le plus intelligent, le plus rusé. Il parle. Il raisonne. Il interroge. (Gn 3, 1).

Ce n'est ni l'intelligence, ni la parole qui distinguent l'humain, c'est la ressemblance avec Dieu, la relation et la communion. C'est uniquement l'image de Dieu, une vie semblable à celle de Dieu, qui distingue l'homme parmi les êtres animés sur la terre.

Des hommes et des femmes de la nouvelle humanité créée vont nouer des relations avec des créatures non humaines (Gn 6, 2-4) qui ont pu être des hominidés de l'espèce dont proviennent les humains.

L'humain, qui reçoit une vie spécifique, un souffle particulier de Dieu en lui, est une créature nouvelle, mais c'est d'abord, une âme vivante comme les autres êtres animés sur la terre avec un surplus de transcendance.

Caïn, Abel, Seth, et de nombreux autres fils et filles d'Adam et Ève ont pu transmettre à leur tour la vie spécifique d'êtres humains à l'image de Dieu, qui a transformé un être naturel surdoué en image de Dieu, avec un patrimoine génétique matériel qui n'a cessé de se transmettre depuis les origines du monde, par évolutions et mutations successives jusqu'à la création de l'humain.

Et cette vie humaine n'a cessé de se transmettre. On peut imaginer que les enfants des premiers humains se sont unis aux êtres de l'espèce d'où provenaient ces premiers humains qui existaient au même moment et à la même époque. Ces êtres ont pu apporter à la descendance la même base animale et matérielle qui a permis de créer l'homme et la femme, mais les premiers humains ont pu transmettre une caractéristique (génétique ?) dominante conférant l'humanité dans des unions entre un humain et un être non humain de l'espèce dont provient l'humanité, par la transmission d'un ajout, d'une mutation conférant un souffle nouveau, inégalé dans la création, de la vie même de Dieu.

Chacun, dans notre propre arbre généalogique fait d'hommes et de femmes, nous avons plus d'un milliard d'ancêtres potentiels à la 30ème génération, soit seulement près de mille ans avant nous ($2 \times 2 \times 2 \dots$ etc.) dont le nombre se réduit certes du fait des multiples recoupements dans les lignées ascendantes, mais qui permet de constater qu'en moins de mille ans n'importe quel couple fécond dont la descendance s'étend durant ces mille ans devient l'ancêtre de tous les habitants ayant, mille ans plus tard, une ascendance de mille ans dans la région de ce couple originaire.

Les démographes admettent que, même aujourd'hui, malgré la dispersion des huit milliards d'habitants de la terre jusque dans les endroits les plus isolés, tous les humains actuels ont probablement des ancêtres communs qui vivaient il y a moins de trois mille ans.

Ainsi, en 2004, les mathématiciens Joseph T. Chang, Douglas Rhode et Steve Olson ont calculé que les plus proches ancêtres communs à tous les humains actuels pourraient même avoir vécu 300 ans avant notre ère.

Dans ces conditions, par la multiplication et la dispersion des générations successives, il est statistiquement plus que probable qu'à l'exception des individus restés sans enfant ou dont la descendance s'est éteinte, les millions de couples d'humains ayant engendré une descendance plus de 3.000 ans avant l'ère chrétienne, même dans les coins les plus isolés du monde, sont chacun des ancêtres directs de chacun de tous les humains actuels et même, très probablement, de tous les humains qui vivaient à l'époque du Christ.

Un couple sumérien du quatrième millénaire avant Jésus-Christ a pu avoir plus de 100 descendants directs en moins de cent ans puis, malgré des unions entre eux et des fécondités variables, il a pu avoir déjà mille descendants en moins de deux cent ans.

Parmi ceux-ci, ce couple a eu vraisemblablement quelques descendants qui, comme Caïn, se sont enfuis au loin, l'un en Égypte, l'autre en Inde dans la vallée de l'Indus, un autre encore en Grèce, voire en Chine, pour y développer une communauté, une « ville », et y avoir des descendants nouant des relations avec les populations locales comme les fils de Dieu s'unissant aux filles de l'adam dans le récit de la Genèse.

Chacun de ces quelques émigrés a pu, à son tour, avoir plus de mille descendants après deux cents ans parmi lesquels à nouveau, l'un ou l'autre « Caïn » émigrant plus loin encore, de l'Égypte vers l'Éthiopie ou la Lybie, de la Grèce vers l'Espagne ou la Gaule, de l'Inde vers l'Océanie, ou de la Chine vers l'Amérique. Et, ainsi de suite.

Mille ans après leur mort, n'importe quel couple sumérien du quatrième millénaire avant Jésus-Christ, ayant encore une descendance, était déjà l'un des ancêtres de quasiment toute la population locale de la Mésopotamie, à la seule exception des descendants des immigrants récents. Après deux mille ans, c'était déjà la majorité de la population humaine de la planète qui en était directement descendante.

Avoir un couple d'ancêtres du quatrième millénaire avant Jésus-Christ ayant transmis une vie nouvelle à toute l'humanité vivant sur la terre depuis le Christ est donc, au moins, un fait historiquement possible et il est exclu qu'un humain actuel, même dans l'endroit le plus reculé de la planète, puisse ne pas être un descendant direct de tous les couples du quatrième millénaire avant Jésus-Christ ayant une descendance actuelle.

Rien dans le récit d'Adam et Ève ne me semble permettre d'affirmer qu'il y ait eu un inceste dans leur descendance.

Lorsque Caïn a été chassé, il pouvait craindre d'être tué par des hominidés de la même espèce que lui mais non humains. Lorsqu'il rencontre sa femme, il a pu rencontrer une hominidée non humaine, mais il va cependant transmettre l'humanité à sa descendance.

Des croisements ont été possibles avec la descendance de Seth, le descendant des premiers humains retenu dans l'ascendance patriarcale de Noé par le récit de la Genèse.

Ces recoupements semblent se retrouver dans les descendance de Cain et de Seth.

N'ya-t-il pas une étrange ressemblance entre Hénok, Irad, Mehuyael, Metushael et Lamek (Gn 4, 18) et Hénok, Mathusalem et Lamek (Gn 5, 21-25) ? Les noms de Hénok et Lamek sont identiques. Dans le texte hébreu, les quatre premières lettres de Metushael et Mathusalem sont identiques, ainsi qu'une des deux dernières lettres dans une position différente. Les deux noms ont six lettres. Une seule lettre différente dans les deux derniers.

Après cinq cents ans, si l'on considère que les noms ne visent pas que les patriarches mais toutes les générations de leur clan tant qu'il a subsisté, un recoupement généalogique est normal. Hénok peut être simultanément de la descendance de Caïn et de Seth. Encore maintenant, un grand nombre de personnes descendent de deux frères si on remonte de cinq cents ans dans les arbres généalogiques.

Oublions-nous que chacun, dans notre propre arbre généalogique fait d'hommes et de femmes, nous avons plus d'un milliard d'ancêtres potentiels à la 30ème génération, soit seulement près de mille ans avant nous ($2 \times 2 \times 2 \dots$ etc.) dont le nombre ne se réduit que du fait des multiples recoupements ?

Dans ces conditions, il paraît compréhensible qu'après mille ans, Noé était de la descendance de Seth autant que de celle de Caïn.

En bref, la question importante d'un point de vue historique, c'est la manière dont le premier homme a été créé. Faut-il imaginer nécessairement sa venue sur terre comme celle d'un météorite venant d'un ailleurs ?

Rien dans la Genèse ne l'affirme. L'alternative plus conforme aux connaissances scientifiques actuelles, n'est-ce pas de considérer que l'humain provient d'une espèce vivante antérieure au sein de laquelle, à un moment, un être de cette espèce est devenu un humain avec la capacité de transmettre son humanité ?

Il ne s'agit pas d'un singe qui devient un homme, mais d'une espèce beaucoup plus proche de ce que nous sommes, voire quasi identique.

La création s'est faite par étapes successives évoquées par les six jours du récit biblique (avant la création de la terre et du soleil, il ne s'agit pas encore des 24 heures de durée de la rotation de la terre devant le soleil) et, bien que l'homme soit créé le sixième jour, c'est cependant déjà bien avant les plantes créées le troisième jour, que Dieu commence à le façonner (Gn 2, 5-7).

La Genèse nous indique aussi que l'humain est une âme vivante (Gn 2, 7) exactement comme les animaux (Gn 1, 24 / 2, 19).

La Genèse ne s'intéresse pas aux différences corporelles ou de capacité entre les autres êtres animés et l'humain. L'humain ne se différencie que parce qu'il est spécifiquement créé à l'image et à la ressemblance de Dieu (Gn 1, 26-27).

Il est fort possible qu'il y ait eu une ultime modification biologique, une ultime mutation génétique, un élément mutagène, mais la Genèse n'en dit rien, sauf peut-être dans le récit où il est dit qu'un élément de l'homme va permettre de façonner une femme.

Si l'on considère que la création de l'humain n'est pas de l'ordre de la venue d'un météorite, alors ne faut-il pas envisager Adam et Ève comme venant au sein d'une espèce préexistante où il y avait de multiples mâles et femelles ?

À un moment, un humain est façonné au sein de cette espèce sexuée où il y a des mâles et des femelles. Seule sa caractéristique divine, l'image et la ressemblance de Dieu qu'il reçoit en lui, le distingue. Adam n'a-t-il pu connaître une femelle de son espèce ?

Si Adam n'est pas venu sur terre comme un météorite, faut-il imaginer une opération instantanée pour la création de la femme ? Elle est tirée de la côte de l'homme, dit le récit. Le mot hébreu « *tzlo* » traduit par côte est très rare dans la Bible et il n'est pas traduit ailleurs par le mot côte (dans les autres textes, il vise des pièces du temple : cf. 1 R 6, 8 ; Ez 41, 5-6 ; Ez 41, 11).

N'oublions pas qu'un agent mutagène ou viral peut se transmettre dans le corps entier d'une personne puis de ce corps au corps entier d'une autre. Le récit de la Genèse nous dit seulement qu'après un sommeil, Dieu a façonné une femme avec la transmission d'une *tzlo* venant de l'homme. Façonner ne veut pas dire nécessairement que la femme n'a été faite qu'avec cette *tzlo*.

Ne faut-il pas éviter de chercher beaucoup plus loin les détails de la création d'Adam et Ève ? L'humain a été créé mâle et femelle dès l'origine, dans l'espèce d'où ils sont issus (Gn 1, 27 et Gn 5, 2).

La côte d'Adam (Gn 2, 21-22), cette « *tzlo* », mot hébreu d'un sens quasi intraduisible de manière certaine, qui appartenait à un humain, a pu être transmise à un être féminin de la même espèce dont tous deux provenaient par leur être corporel. Cette *tzlo* ne cache-t-elle pas le trait dominant caractéristique de l'humanité qui a permis de façonner l'humain par une marque l'ayant formé à l'image de Dieu ? Elle a pu être transmise d'Adam à Ève dans un achèvement divin de l'humanité créée à l'image de Dieu.

L'humain est créé mâle et femelle dès l'origine (Gn 1, 27 / Gn 5, 2). Le texte peut aussi être compris en ce sens que la femelle, de la même espèce dont provenait Adam, a reçu à son tour la caractéristique de l'humanité. Ils sont devenus homme et femme.

L'humain à l'image de Dieu est créé mâle et femelle (Gn 1, 27). Tous deux sont appelés « *adam* » (Gn 5, 2). C'est ainsi, à deux, qu'il est « *très bon* » (Gn 1, 31). Seul, l'adam, l'humain, n'est pas encore bon (Gn 2, 18).

Dans la Genèse, ce n'est qu'après le récit de la création de la femme, dans lequel il ne s'agit encore que de l'adam (mot de genre avec un article) que Adam va devenir un homme, un nom propre.

Adam et Ève, puisque c'est ainsi qu'ils vont être nommés, n'étaient pas nécessairement seuls au sens physique, mais, sauf leur humanité (l'image de Dieu qui définit l'humanité et qui ne paraît pas observable scientifiquement), ils pouvaient s'agir d'homos sapiens vivant parmi d'autres homos sapiens.

Lorsque Caïn s'enfuit, il a peur d'être tué et c'est après être parti au loin qu'il rencontre une femme dont il aura une descendance (Gn 4, 16-17). On peut imaginer que c'est par d'autres homos sapiens qu'il craignait d'être tué et que c'est parmi d'autres homos sapiens qu'il a rencontré sa femme et c'est ainsi que Caïn va transmettre l'humanité (Gn 4, 17-24).

Les autres fils et filles d'Adam et Ève ne se sont pas nécessairement unis entre eux, de manière incestueuse, pour avoir une descendance. Comme leurs parents Adam et Ève, ils ont pu vivre et nouer des relations avec d'autres homos sapiens de leur espèce.

Ne serait-ce pas ce qu'évoque le récit de relations des filles des hommes avec d'autres créatures de Dieu (Gn 6, 2) ?

Tout dans le récit semble indiquer qu'Adam transmet ce qui caractérise l'humanité à Ève. Ce n'est que par Ève, que cette humanité va se transmettre à leur descendance.

Si le trait était dominant, il pu se transmettre et s'étendre progressivement jusqu'à ce que disparaissent tous les autres êtres de l'espèce d'origine n'ayant pas cette caractéristique humaine.

De ce point de vue, aucun inceste n'a dû nécessairement se produire : la marque de l'humanité, son aptitude à une vie personnelle éternelle en communion avec Dieu, a pu se transmettre sans plus de difficulté que la transmission d'un sida ou d'un gène dominant, par les unions des premiers humains avec des mâles ou femelles de leur espèce d'origine.

À la lumière des connaissances modernes, ne faut-il pas redécouvrir la Genèse et chercher à renouveler notre compréhension ?

Dans le récit de Genèse 6, 1-4, on peut retrouver la trace d'unions qui ont pu exister entre des descendants d'Adam et Ève et des êtres de l'espèce adamique dont ils proviennent biologiquement, des pré-humains. Ce récit nous indique qu'au début de l'humanité, des êtres, qualifiés de « *nephilims* », dont la traduction du mot hébreu est incertaine, existaient à l'époque d'unions mixtes entre des filles « *de l'adam* » et des fils « *de Dieu* ».

Coco Lapin écrit : « *L'interprétation de l'Eglise catholique est que "les fils des hommes" sont les descendants de Caïn. Vous trouverez cette interprétation dans n'importe quelle bible catholique commentée.* »

C'est une affirmation à nuancer, car, même si vous trouvez votre interprétation dans quelques bibles (et non dans « *n'importe quelle* »), vous savez très bien que les commentateurs des bibles n'ont aucune autorité magistérielle et que leurs commentaires n'engagent pas l'Église, ni son Magistère.

Coco Lapin écrit : « *Certes, c'est loin d'être un dogme, mais c'est l'interprétation communément admise par la majorité des ecclésiastiques, donc elle figure dans quasiment toutes les bibles commentées (vous aurez du mal à trouver un commentaire de Genèse 6 qui n'en parle pas).* »

Il s'agit seulement d'une interprétation parmi d'autres et, en aucun cas, d'un enseignement faisant autorité.

C'est cependant l'opinion de saint Jean Chrysostome qui considère, dans la 22^{ème} homélie sur la Genèse que « *l'Écriture a l'habitude de donner à des hommes le nom de fils de Dieu. Ceux qu'elle appelle ainsi descendent de Seth et de son fils Enos, celui de qui il est dit qu'il se confia dans l'invocation du nom de Dieu. (Gen. IV, 26.) Ces descendants sont appelés fils de Dieu dans les saintes Écritures, parce qu'ils avaient imité jusque-là les vertus de leurs ancêtres ; le nom de fils des hommes fut donné à ceux qui étaient nés avant Seth, c'est-à-dire aux fils de Caïn, et aussi à leurs descendants. Il arriva, quand les hommes se furent multipliés sur la terre, qu'il leur naquit des filles. Dès que les fils de Dieu (les descendants de Seth et d'Enos) eurent vu les filles des hommes (celles dont on indiquait tout à l'heure la naissance), ils les trouvèrent belles.* »

Mais, les filles de l'adame, dans le chapitre 6 de la Genèse, cela peut aussi viser des êtres féminins de l'espèce des adams qui n'étaient pas des descendantes d'Adam et Ève, mais des pré-humaines. Parmi ces filles de l'adame, Cain a pu trouver sa femme après qu'il se soit enfui au loin. Il est utile de rappeler ici que selon la Genèse, tant Adam qu'Ève sont nommés « *adam* » (Gn 5, 2).

Comme seuls Adam et Ève et leurs descendants ont une âme immortelle, les filles de Genèse 6 n'ont donc pas d'âme immortelle, mais, pour le reste, sont semblables à Adam et Ève.

Les filles de Genèse 6 qui font des enfants avec des descendants masculins d'Adam et Ève sont de la même espèce biologique qu'Adam et Ève. Elles sont des hominidés, des homos sapiens. Elles sont des « *adams* ». Le mot « *adam* » signifie uniquement celui qui est tiré de « *l'adamah* », le sol, la glaise. Le mot « *adam* » ne vise que le corps matériel, naturel.

Adam et Ève sont des « *adams* » qui, parmi d'autres adams, ont été créés immortels à l'image de Dieu, créés capables de partager la vie éternelle de Dieu.

Les deux mères biologiques d'Adam et d'Ève étaient des « *filles de l'adam* » (c'est l'expression exacte dans le texte hébreu de Genèse 6) semblables aux filles de l'adam de Genèse 6.

Ces filles de l'adam n'avaient pas d'âme immortelle puisqu'elles n'étaient que de la race naturelle d'Adam et Ève et qu'elles n'avaient pas la vie nouvelle avec une âme immortelle transmise aux seuls descendants d'Adam et Ève.

Ici, le récit du début du chapitre 6 de la Genèse donne un éclairage essentiel sur la création de l'humanité que ne révélaient pas encore clairement les chapitres précédents.

Il nous délivre une révélation essentielle à laquelle notre éducation chrétienne nous a trop habitués pour en saisir la réalité inouïe. Dieu a créé des fils, des enfants, des fils de Dieu, des êtres ayant reçu en eux la vie éternelle qui est la sienne.

Saint Jean Chrysostome est assez lumineux pour nous montrer que les fils de Dieu, ce sont des humains. C'est la première fois qu'ils sont nommés ainsi dans la Genèse. Le récit de la création semble ainsi s'achever par la révélation principale. Dieu s'est donné des fils et des filles. Il a créé des humains à qui il a donné sa propre vie, une vie immortelle.

L'Église n'a jamais rejeté ladite opinion de Saint Jean Chrysostome qui concorde parfaitement avec la foi de l'Église, sinon il n'aurait pas été canonisé.

Mais qui étaient les enfants de Dieu parmi les adams, dans l'espèce dont Adam et Ève provenaient biologiquement ? Comment les distinguer ?

La réalité était claire pour les enfants des femmes humaines. Les enfants d'une femme descendant elle-même d'Adam et Ève étaient clairement des enfants de Dieu, des humains.

La situation pouvait être moins évidente pour les enfants provenant d'une femme pré-humaine de l'espèce des adams à la suite d'une union avec un descendant masculin d'Adam et Ève, un fils de Dieu.

Dans le récit du début du chapitre 6 de la Genèse, les fils de Dieu peuvent alors être compris comme une première description collective des descendants masculins d'Adam et Ève. Fils de Dieu parce qu'ayant reçu, comme Adam et Ève, la vie éternelle de Dieu en partage.

Le début du chapitre 6 de la Genèse nous donne par là un éclairage important sur les premiers chapitres de la Genèse.

L'exégèse traditionnelle considère souvent ce début de la Genèse comme la réunion de deux traditions distinctes de la création et non comme une suite chronologique. Cette perspective, même exacte, risque de cacher une distinction essentielle entre la création matérielle et l'événement extraordinaire qu'a constitué, dans l'histoire, la création des humains, de personnes avec une âme immortelle capables de partager la vie éternelle de Dieu, d'êtres faits d'un corps mais aussi d'une vie spirituelle spécifique, participant à la vie des cieux autant qu'à la vie de la terre.

Le premier chapitre de la Genèse nous parle de la création des espèces et de la création spécifique de l'espèce adamique. Dieu crée le figuier, le chameau, mais aussi l'adame. Lorsqu'il crée l'adame, mâle et femelle, c'est avec le projet de faire un être à son image, mais, dans le temps, il crée d'abord une espèce. C'est ensuite, au sein de cette espèce, qu'il va créer Adam et Ève.

D'un point de vue biologique, l'adam a été d'abord un être cellulaire, guère différent des végétaux, ensuite, un être aquatique puis un être quadrupède. Son cerveau s'est développé. À un moment, le chapitre 2 de la Genèse nous dit que l'adam (toujours mentionné avec un article indéfini qui confirme qu'il s'agit toujours de l'espèce des adams) est rendu vivant par un souffle de Dieu puis amené par Dieu dans la réalité spirituelle décrite comme un jardin, où il se montre capable de nommer les choses par un cri.

À un moment, l'adam est plongé dans un sommeil mystérieux. Nous sommes à la jonction du corporel matériel et du spirituel. Il en est tiré quelque chose dont Dieu fait une femme. Il en résulte un premier couple humain, nommé Adam et Ève.

Adam, c'est l'adam par excellence, celui en qui s'achève la création de l'adam en tant que fait à l'image de Dieu. Cet achèvement ne se réalise pas isolément mais avec l'achèvement simultané d'Ève. L'humanité est créée homme et femme dans une communion d'amour à l'image de Dieu.

Le corps des descendants d'Adam et Ève a pu être très semblable à celui des autres adams pré-humains de l'espèce biologique dont ce corps est issu. On peut penser qu'une ultime différence est intervenue lors de la création des premières âmes immortelles humaines, mais des liens et des relations, y compris sexuelles, ont pu persister entre les premiers humains, fils et filles de Dieu, et les pré-humains de l'espèce dont ils provenaient.

Le début du chapitre 6 de la Genèse indique que leur descendance ne se confondait pas avec les autres : c'étaient « *les héros du temps jadis, des hommes de renom* ». Ils vivaient à l'époque des « *nephilims* », mot souvent traduit par géants.

La différence caractéristique de l'humanité créée a dû être dominante de sorte qu'elle a été transmise à tout descendant d'Adam et Ève, y compris à ceux provenant d'unions entre des descendants d'Adam et Ève et des pré-humains. Dans ces conditions, les pré-humains n'ont pu que disparaître progressivement et complètement, car chaque union entre un humain et un pré-humain n'a donné

naissance qu'à des humains et ceux-ci, devenant de plus en plus nombreux, les unions avec les pré-humains qui n'ont donné naissance qu'à de nouveaux humains ont diminué de sorte que les humains se sont multipliés et que les pré-humains se sont raréfiés jusqu'à disparaître.

Le récit des versets 1 à 4 du chapitre 6 de la Genèse nous indique qu'il y avait « *dans les temps anciens* » deux espèces d'adames, « *lorsque les filles de l'adam s'unissaient aux fils de Dieu* ». Il n'en est resté qu'une seule, la nôtre.

Il n'y a qu'aux hommes qu'il a été dit d'appeler Dieu « *Notre Père* ».

On cherche souvent à déterminer qui étaient ces fils de Dieu, mais, notre attention ne devrait-elle pas se porter plutôt sur les femmes concernées.

La traduction française du passage de Gn 6, 1-4 est délicate car les mots essentiels orientent sa compréhension d'une manière qui peut l'obscurcir. Il est souvent traduit que les fils de Dieu se sont unis à des filles des hommes. En réalité, dans le texte hébreu, le mot traduit par hommes est au singulier. Il s'agit littéralement des filles de l'adame. Les mots « l'adam », au singulier dans le texte hébreu, traduits sans réserve par « *les hommes* », nous renvoient trop vite à notre définition du mot homme et peut nous cacher le sens du texte.

L'adame, cela vise la réalité matérielle, physique, corporelle. L'adam, c'est ce qui est tiré de l'adamah, le sol. Ce n'est pas encore nécessairement davantage qu'un corps vivant façonné tout au long d'une longue histoire. Ce n'est pas encore nécessairement un adam fait à l'image de Dieu, un adam qui a reçu la vie même de Dieu en partage, une âme immortelle.

N'avons-nous pas tendance à confondre trop vite l'adame, cet être défini et nommé uniquement par référence à la matière qui le constitue, avec Adam, ce premier humain doté d'une âme immortelle, et avec l'espèce humaine nouvelle constituée par Adam et Ève et leurs descendants ?

N'avons-nous pas tendance à oublier que l'adame, dans sa seule réalité matérielle, ne définit pas complètement l'humain, n'évoque pas nécessairement sa réalité et sa vie spirituelles ?

La Genèse nous dit que l'adam est fait mâle et femelle (Gn 1, 27), que tant le mâle que la femelle se nomment « *adam* » (Gn 5, 2). Elle nous parle ainsi d'une espèce adamique et non du premier humain qui porte le nom d'Adam.

Dieu dit : « *Faisons l'adam à notre image* » (Gn 1, 27). Nous comprenons que Dieu a décidé de faire un homme, au sens où nous comprenons ce mot en français. Mais, le texte dit plus que cela. Il nous parle de l'adam que Dieu façonne, mais il nous parle aussi de l'image de lui-même qu'il crée. Le mot français « *homme* » confond immédiatement l'objet (L'adam corporel) et le résultat (l'être humain qui est une âme immortelle). L'adam est certes créé par Dieu mais il n'est achevé qu'au moment de la création d'Adam et Ève, premières âmes immortelles créées dans l'histoire du monde, mais, au moment de cette création d'Adam et Ève, cet adam a déjà été façonné pendant des milliards d'années, c'est une espèce vivante parmi les créatures qui provient d'une longue histoire faite de multiples changements.

De même que chacune des espèces végétales ou animales, l'origine et l'histoire biologique de l'adam remonte dans la nuit des temps. Une tulipe ou un olivier proviennent d'une longue histoire faite d'évolutions et de mutations pendant des milliards d'années. Une fleur a poussé puis s'est fanée, mais a donné entre-temps de la semence qui a permis à une autre fleur de lui succéder dans le fil du temps. Aucune fleur d'aujourd'hui n'existe sans une histoire biologique de milliards d'années avec une succession ininterrompue de reproductions avec divers changements.

Il en est de même pour chaque animal. Il en est de même pour le corps de l'homme, pour l'adame.

Ce que Dieu a fait, c'est d'abord, de créer un adame, de le façonner pendant des milliards d'années. L'adam, cet être qui vient du sol terrestre, ce n'est pas nécessairement et immédiatement une personne avec une âme immortelle, c'est une créature terrestre vivante qui a évolué depuis le jour où elle a commencé à être tirée de la poussière du sol. Cette créature va être façonnée afin de pouvoir recevoir la vie même de Dieu, de recevoir une âme immortelle à l'image et à la ressemblance de Dieu. Il va façonner un adam à son image.

Lorsque Dieu crée l'adame, qu'il le crée mâle et femelle, on peut se situer à l'origine du monde, mais on ne se situe pas uniquement à un moment précis. L'adam, comme chaque espèce créée, tant végétale qu'animale, s'est développé et transformé au cours d'une longue histoire faite de reproductions successives.

L'âme immortelle a été créée à un moment et à un endroit bien concrets de notre histoire, lorsque son corps a été achevé. Adam et Ève ont été créés à un moment et à un endroit précis, mais leur corps biologique provient d'une histoire beaucoup plus ancienne qui remonte aux débuts du monde.

Leurs ancêtres cellulaires, invertébrés ou primates n'avaient pas d'âme immortelle. Ils ont été conçus, sont nés, se sont reproduits, puis sont morts successivement comme les autres créatures. Tout au long de milliards d'années, ils ont subis des évolutions, des mutations, avant qu'une créature n'acquière à un moment une âme immortelle lui permettant de vivre éternellement dans une communion avec son Créateur. Un tel être n'existait pas au temps des dinosaures. Un jour, les premiers humains ont été créés sur la terre.

L'adame, ce n'est pas encore nécessairement l'homme créé à l'image de Dieu, doté d'une âme immortelle lorsqu'il commence à exister comme être vivant dans la réalité terrestre.

L'adame, c'est une espèce parmi les créatures qui est passé par des stades divers de son développement dont la science nous donne sans cesse davantage de détails. Dans cette espèce, un adam nouveau va être conçu et devenir Adam, une adam nouvelle va être conçue et devenir Ève. L'adam qui se transforme et se multiplie, comme il l'a fait tout au long des milliards d'années de son évolution, ce n'est pas encore un descendant d'Adam et Ève lorsqu'il vit à un stade cellulaire, aquatique ou dans les premiers stades de son existence de quadrupède terrestre. Le mot est au singulier. C'est une espèce qui se multiplie. C'est l'espèce pré-humaine au sein de laquelle Adam et Ève vont être créés.

Aujourd'hui, nous constatons que l'humain descend d'un père et d'une mère descendant l'un et l'autre d'Adam et Ève.

Mais, dans le contexte de l'époque, Adam et Ève ont eu des parents biologiques pré-humains à l'origine de leur corps terrestre. Ils ont pu avoir des cousins pré-humains multiples de la même espèce. Si leur corps humain provient de l'évolution, les premiers humains n'ont pu surgir corporellement que d'une espèce préexistante.

Le récit de Genèse 6 nous parle de ces êtres absolument nouveaux qui étaient fils d'un divin pluriel dans un monde naturel. Ils n'étaient pas seulement des descendants naturels de la race biologique d'Adam, ils étaient des descendants de ces êtres créés qu'étaient Adam et Ève. Des êtres absolument nouveaux, des âmes immortelles ayant une nature spirituelle et corporelle, capable de partager la vie éternelle de Dieu.

Dans ce monde naturel, les premiers descendants d'Adam et Ève vivaient encore parmi d'autres hominidés naturels, mâles et femelles, de la même race et capables d'avoir biologiquement des enfants de leurs unions.

L'humanité nouvelle s'y est répandue comme le récit biblique le raconte.

Quoi qu'il en soit des opinions concernant les fils de Dieu de Genèse 6, et sauf à s'accrocher à un point de vue en dehors de toute compatibilité avec la science, comment peut-on imaginer autrement la survenance sur terre des premiers humains avec une âme immortelle que par une création divine au sein d'une espèce adamique préexistante, une espèce pré-humaine ?

« En ces jours-là, et même plus tard, il y avait des géants sur la terre. Les fils des dieux s'approchaient des filles des hommes et elles en avaient des enfants : ce sont les héros du temps jadis, des hommes de renom. » (Gn 6, 4)

On peut observer qu'étrangement, la traduction française officielle mentionne des fils « *des dieux* », contrairement au texte latin de référence du Vatican qui traduit l'expression en cause en mettant la divinité au singulier (« *fili Dei* »). Le mot hébreu en cause « *elohim* », est certes au pluriel, mais partout ailleurs dans la Genèse le même mot y est traduit au singulier. Pourquoi alors le mettre ici, et seulement ici, au pluriel alors que le même mot est utilisé abondamment dès le premier verset de la Genèse pour nommer Dieu ?

Pourquoi surtout mettre le mot français avec une minuscule (« *dieux* ») ce qui accentue une compréhension différente par rapport à « *elohim* » qui crée le ciel et la terre ?

Ce qui est certain c'est que dans le texte hébreu du début de la Genèse, il n'y a qu'un seul et même mot, pluriel, tant pour désigner le Créateur que ceux qui sont désignés, dans le chapitre 6, comme étant des fils de cet Être Créateur nommé au pluriel.

Dieu n'ayant jamais changé et étant Trinité de toute éternité, sa désignation inspirée avec un pluriel a toute son importance.

Dans la culture mésopotamienne au temps d'Abraham et de ses ancêtres, on ne trouve aucune trace d'une discussion mathématique pour savoir si Dieu est un individu ou une pluralité d'individus. Cette question théologique pointue semble sans pertinence pour les Anciens.

Ce qui différenciait les pensées des uns et des autres, c'était, comme aujourd'hui encore, de percevoir ou non le Créateur divin comme un être d'harmonie, d'amour et de paix, de projeter ou non sur le divin toutes les divisions et les égoïsmes humains. Reconnaître ou non un être infiniment bon et au-delà des limites réductrices de l'imagination humaine. Cette question fondamentale n'a jamais changé pour tout homme depuis Adam et Ève.

Dès la création des premiers humains, certains ont refusé de confondre le divin avec une réalité matérielle quelconque. Dieu, ce n'est ni le soleil, ni la lune, ni la tempête ou le tremblement de terre, ni le tonnerre, ni la mer, ni rien de ce qui peut être représenté matériellement.

Si un grand nombre d'anciens de l'Antiquité, ont imaginé des idoles et ont développé des cultes projetant dans les cieux toutes les images limitées des humains, d'autres, à toutes époques, ont refusé et rejeté tout ce qui prétend limiter le divin.

À cet égard, imaginer le divin comme un individu humain était (et est toujours) tout aussi trompeur que d'imaginer une cohorte de dieux en relations opposées et en conflits.

Dès l'origine, Dieu s'est révélé aux hommes tel qu'Il est : indivisiblement un et unique, mais non réductible à un individu quelconque. Il y a en Dieu du pluriel, du « *plusieurs* ». Le mot n'est pas utilisé par les Anciens, mais la réalité était déjà bien perçue : en Dieu, il y a, de toute éternité, de l'amour.

On peut d'ailleurs penser que le polythéisme était, à cause de ses excès et contradictions, un terreau favorable à une ouverture au monothéisme.

Qui étaient donc ces « *géants* » (en hébreu : « *nephilim* ») tout au début de l'humanité, lorsque les descendants d'Adam et Ève commençaient à se multiplier ?

Le mot « *géants* » de nos traductions françaises est tout à fait incertain car il n'est utilisé que deux fois dans la Bible.

La traduction du mot hébreu « *nephilim* » par le mot « *géants* » ne semble provenir que de l'usage du même mot dans un autre récit où il présente des adversaires lors d'un combat par rapport auxquels les enfants d'Israël étaient « *comme des sauterelles* » (Nb 13, 33). Cette seule expression littéraire n'impose évidemment pas d'imaginer une taille qui devrait laisser des traces exceptionnelles dans l'archéologie.

Dans ce récit du livre des Nombres, il est raconté que, lorsque le peuple d'Israël se trouvait dans le désert, après avoir quitté l'Égypte et franchi la mer rouge, Moïse envoya une avant-garde dans la terre promise et ils y virent « *des gens de grande taille, des géants* [en hébreu : « *nephilims* »], *enfants d'Anak, de la race des géants* [en hébreu : « *nephilims* »] » (Nb, 13, 32-33).

Mais, du temps de Moïse, des milliers d'années après Adam et Ève, s'agit-il encore de la race biologique évoquée par le même nom au début du livre de la Genèse ?

À cause de la grande taille de ces « *nephilims* » qui vivaient dans la terre promise du temps de Moïse, on traduit généralement le mot « *nephilim* » par « *géants* », mais, le mot hébreu « *nephilim* » n'a aucun rapport avec la taille ou la grandeur.

En fait, il vient du mot hébreu « *naphal* » qui évoque l'abattement. Après sa fuite, le visage de Caïn était « *naphal* » (abattu) (Gn 4, 5-6), les gens de Sodome et Gomorre furent « *naphal* » (tombèrent) dans leur fuite (Gn 14, 10), et Abraham « *naphal* » (tomba) en face de Dieu (Gn 17, 3 et 17).

Le mot « *nephilim* » paraît se rattacher au mot « *nephel* » qui signifie « *avorton* », l'être qui meurt sans être né.

Job nous dit que le « *nephel* » (l'avorton) est celui qui « *n'a pas connu l'existence* », « *comme les petits qui n'ont pas vu le jour* » (Job 3,16) et David nous dit que le « *nephel* » (l'avorton) « *ne voit pas le soleil* » (Ps 57, 9).

Les nephilims, n'est-ce pas un peuple de « *nephel* » ?

À notre époque, les découvertes de la science et la conviction que la création des premiers humains à l'image de Dieu, d'Adam et Ève, a pu se produire dans l'histoire avec un corps façonné par une évolution biologique, ouvre une lecture nouvelle qui prend en compte l'existence d'une espèce humaine (ou pré-humaine, si l'on définit l'humain comme étant uniquement un homo *capax Dei*) au sein de laquelle ils ont été créés.

Les nephilims, n'est-ce pas une expression particulièrement adaptée pour nous parler des pré-humains) non encore créés immortels à l'image de Dieu, qui meurent sans être nés à la vie de Dieu ?

N'y a-t-il pas déjà ici comme un parfum d'Évangile ?

Sans le Christ, ne resterions-nous pas des nephilims, des avortons, mourant dans les douleurs d'un enfantement sans naître à la vie nouvelle à laquelle Jésus seul nous permet d'accéder ?

Aujourd'hui, il y a parmi tous les humains un peuple de créatures nouvelles qui reçoivent la vie du Christ, du nouvel Adam, parmi beaucoup d'autres semblables qui refusent de naître à cette vie.

Autour de nous encore, ils sont tellement nombreux ceux qui ont tout pour naître à une vie nouvelle, pour devenir des créatures nouvelles, par le nouvel Adam qui nous annonce des cieux tout proches, et qui se laissent mourir sans naître dans cette vie offerte.

Aujourd'hui, nous avons le peuple de Dieu formé de créatures nouvelles qui sont passées par une nouvelle naissance qui les a incorporés dans le Christ par le baptême dans sa mort et sa résurrection, mais aussi un peuple de ceux qui restent dans les douleurs de l'enfantement, dans l'attente de naître à la vie nouvelle.

Il en était de même du temps du premier Adam.

Il y a eu aussi une double naissance. Une naissance biologique dans le monde matériel et une naissance spirituelle. Une naissance dans la chair et un baptême qui incorporait dans le monde de Dieu.

Avant la création d'Adam et Ève dans le jardin d'Eden, Dieu a façonné lentement à travers des milliards d'années un être vivant qui s'est transformé par des mutations génétiques diverses qui ont fait vivre des primates, puis des australopithèques, des homos habilis, des homos erectus, des homos sapiens, jusqu'à l'apparition de l'humain de notre espèce, avec un ADN semblable au nôtre, il y a quelques dizaines de milliers d'années ou peut-être un peu plus.

Ce sont des humains, au sens terrestre du mot, des gens de notre espèce terrestre.

Mais, ce n'est pas encore nécessairement l'homme créé à l'image de Dieu, celui qui, selon la définition du Catéchisme, est « *capable de connaître et d'aimer son Créateur* » et « *capable de se connaître, de se posséder et de librement se donner et entrer en communion avec d'autres personnes* » (C.E.C. 356), qui est à l'image de Dieu parce que « *dans sa propre nature il unit le monde spirituel et le monde matériel* » (C.E.C. 355), parce qu'il est « *un être à la fois corporel et spirituel* » (C.E.C. 362).

Avant la création d'Adam et Ève à l'image de Dieu, il y a eu six « *jours* » durant lesquels le corps de l'espèce humaine a été façonné et, tout au long de cette histoire de milliards d'années, des êtres se sont succédés dans des états de développement de plus en plus perfectionnés mais ces êtres tirés de la poussière du sol n'étaient pas encore participants au monde spirituel de Dieu. Leur nature n'était encore que terrestre.

Il n'y avait pas encore de naissance dans un monde nouveau, dans le monde spirituel, dans l'Eden de Dieu. Ils avaient déjà un corps, mais ils mourraient comme les plantes et les animaux. Comme un embryon, un fœtus ou un petit enfant dans le sein de sa mère, ils ont vécu, à des stades divers de développement, de plus en plus proches de l'état dans lequel Dieu a fait naître des humains à son image dans un monde autre, son monde spirituel.

Lorsque cette création des premiers humains à l'image de Dieu s'est produite, ils étaient nombreux sur la terre à vivre dans un corps terrestre semblable au leur, tout proches, physiquement, de l'état de l'homme créé à l'image de Dieu, né dans le monde spirituel de Dieu.

À tous ces êtres qui vivaient lors de la création d'Adam et Ève, le premier Adam, qui a été mis dans le jardin planté dans l'Eden de Dieu, aurait pu annoncer, après le péché originel et sa sortie de l'Eden, que « *Le royaume des cieux, le royaume de Dieu est tout proche* » comme l'annoncera un jour un autre Adam, un nouvel Adam.

Après le péché originel, Adam et Ève, qui n'avaient certainement rien oublié de leur passage inouï dans le jardin d'Eden, auraient pu annoncer à tous ces êtres qui mourraient sans être nés dans le monde spirituel de Dieu, cette nouvelle naissance qui s'était produite dans ce monde spirituel, qui avait fait d'eux des créatures nouvelles, par un baptême dans le monde de Dieu.

Probablement que, s'ils en avaient été capables, tous ces êtres de leur espèce auraient dû leur répondre : c'est impossible, nous ne sommes pas créés à l'image de Dieu, notre nature n'est que terrestre, elle n'est pas capable d'entrer en communion avec Dieu, elle ne participe pas au royaume de Dieu !

Et Dieu aurait pu répondre : pour les humains, c'est impossible, mais pour Dieu tout est possible. Il peut prendre un terrestre et le mettre dans son Eden. Des pierres que voici, des éléments matériels les plus durs et les plus morts de la terre, Dieu peut susciter des enfants à Adam (cf. Mt 3,9).

Les parents biologiques d'Adam et Ève, leurs frères et sœurs, leurs cousins et leurs semblables, étaient des humains de la même espèce terrestre, mais ce n'étaient pas des humains créés à l'image de Dieu, des âmes immortelles, mais seulement des êtres semblables à un enfant dans le sein de sa mère juste avant sa naissance, ayant atteint un développement physique parfait pour naître à une vie dans un monde autre mais pas encore né.

Ils mourraient comme des avortons, sans avoir connu le monde spirituel dans lequel ils étaient cependant physiquement aussi prêts à naître que le couple d'êtres semblables de leur espèce lorsque celui-ci a été créé à l'image de Dieu, mis dans l'Eden de Dieu.

Après que des humains aient été créés à l'image de Dieu, il y a eu une cohabitation entre ces êtres nouveaux et les autres humains (ou pré-humains) de l'époque « *qui mourraient sans être nés* ».

Lorsque les humains créés à l'image de Dieu ont commencé à se multiplier sur la terre, il y avait les enfants de Dieu, créés à son image, baptisés dans son Eden en Adam et Ève dont ils étaient les descendants, qui participaient non seulement au monde matériel comme tous les autres humains de leur espèce terrestre mais étaient aussi capables de participer au monde spirituel de Dieu, et il y avait, en même temps, tous ceux qui mourraient sans être nés à cette vie nouvelle à l'image de Dieu.

Ceux qui mourraient sans être nés à cette vie nouvelle étaient comme des avortons, des nephels. N'est-ce pas eux que la Genèse appelle des nephilims, des gens qui sont comme des nephels ? C'étaient des humains, d'un point de vue terrestre, mais ils mourraient sans être nés à cette vie nouvelle créée par Dieu sur la terre.

Entre les descendants d'Adam et Ève créés à l'image de Dieu dans le jardin d'Eden et les nephilims dont ils étaient issus physiquement, il n'y avait aucune incompatibilité physique.

Lorsque les descendants d'Adam et Ève ont commencé à se multiplier et que des filles leur étaient nées, elles ont enfanté de multiples descendants. La Genèse nous donne de longues listes des descendants d'Adam et Ève qui ont engendré des fils et des filles.

À chaque conception humaine par des enfants de Dieu, la création divine s'est reproduite pour susciter une âme immortelle nouvelle.

Mais, aux débuts de l'humanité créée à l'image de Dieu, quand cette humanité a commencé à se multiplier, il n'y avait pas que des femmes descendant d'Adam et Ève, mais il y avait sur la terre de

nombreuses femmes de l'espèce dont Adam et Ève provenaient physiquement. Celle que Caïn a rencontrée au loin et tant d'autres.

En ce temps là, vivent les nephilims, les humains (ou pré-humains) qui ne sont pas créés à l'image de Dieu, qui sont comme des avortons de l'humanité à naître, qui mourraient sans être nés dans la vie spirituelle. Au même moment, vivent aussi des humains qui étaient enfants de Dieu, nés dans la vie spirituelle, même s'ils n'étaient pas restés dans le monde spirituel du jardin d'Eden, s'ils vivaient privés de la communion d'amour en Dieu.

Et il y avait des femmes humaines des deux espèces. Et c'est parmi toutes ces femmes que les hommes enfants de Dieu vont choisir leurs épouses. Pas seulement parmi des femmes enfants de Dieu provenant de la descendance d'Adam et Ève, mais aussi parmi les autres.

Le regard de la Genèse est porté sur les mères qui enfantent. Les fils de Dieu prennent des épouses parmi les filles des humains et pas uniquement parmi les filles de Dieu. Les fils et les filles de Dieu ne restent pas entre eux, mais des fils de Dieu se reproduisent avec des filles des humains qui sont des filles de nephilims.

Et le texte précise : ces nephilims étaient là avant et ils sont encore là après que ces enfantements se produisent. Ils seront encore là jusqu'à l'époque de Moïse.

Selon la Genèse, « *Lorsque les hommes eurent commencé à être nombreux sur la surface de la terre, et qu'il leur fut né des filles, les fils de Dieu virent que les filles des hommes étaient belles, et ils en prirent pour femmes parmi toutes celles qui leur plurent* » (Gn 6, 1-2).

Pourquoi ? Le récit de la Genèse nous dit qu'ils les trouvaient « *belles* ». Le mot est faible. En réalité, dans le texte hébreu, ils les trouvaient « *towb* » et ce mot est extrêmement fort. Il est même divin car c'est le mot par lequel Dieu lui-même qualifie sa création à la fin de chacun des six jours des origines.

À la fin de chaque jour, Dieu dit que c'était « *bon* », et c'est le mot hébreu « *towb* » qui est utilisé. Plus fort encore, au milieu du jardin d'Eden, c'est ce mot qui est utilisé pour nous parler de l'arbre de la connaissance du bien (en hébreu : *towb*) et du mal.

Toutes les femmes humaines de l'époque, tant les nephilims que les enfants de Dieu, étaient « *towb* ». Cela résonne bien en français : elles étaient top ! Elles étaient bien. Toutes.

Cmoi écrit : « *quid de l'enfant issu d'un « croisement » (et je ne parle pas au physique, mais par rapport à notre sujet : est-il ou non atteint du péché originel ?)* »

La réponse est claire. Tout descendant d'Adam et Ève hérite de leur nature nouvelle corporelle et spirituelle. Sans exception. Y compris, les enfants issus de croisements avec des êtres de la même espèce biologique comme l'évoque le chapitre 6 de la Genèse. Hélas, tous héritent aussi de la vie blessée par le péché originelle transmise par Adam et Ève.

Et les descendants des unions mixtes avec des pré-humaines furent, selon nos traductions françaises habituelles de la Genèse, des « *héros fameux dans l'antiquité* » ou « *des héros renommés dès les temps anciens* ». Les termes hébreux nous font découvrir beaucoup de richesses dans ces quelques mots particulièrement difficiles à traduire. Selon la traduction strong, il s'agit de « *gibbowr* » (des héros, des puissants) qui furent des « *enowsh* » (des gens) « *e-shem* » (de nom ou renommés) dans « *l'owlam* » (dans les temps).

Le texte dit qu'il s'agit d'enowsh, c'est-à-dire, de gens, de gens mortels. Le mot est assez banal et est souvent utilisé dans la Genèse.

Le texte nous parle aussi de leur shem, c'est-à-dire de leur nom. C'est le mot utilisé au début de la Genèse, lorsqu'il nous est dit qu'Adam donna un nom à toutes les créatures. C'est aussi un mot assez courant dans la Genèse. Le nom, c'est l'être.

Que nous dit-on du nom de ces gens ? de leur être ? S'agit-il de nephilims, de gens qui meurent sans être nés à la vie nouvelle d'enfants de Dieu ? de gens abattus ? Pas du tout.

Le texte nous parle de gibbowr, c'est-à-dire de forts, de puissants. Le mot est utilisé dans l'Écriture Sainte pour Dieu lui-même : c'est Lui-même qui est « *gibbowr* » (Dt 10, 17 ; Néh. 9, 32 ; Ps 24, 8 ; Is. 10, 21). On l'appellera admirable, conseiller, Dieu *gibbowr* (puissant), Père éternel, prince de la paix (Is. 9, 6). Le Seigneur est au milieu de toi comme un *gibbowr* qui sauve (Soph. 3, 17).

Le texte nous parle surtout de l'owlam. Ce mot est utilisé par Dieu lors de la création du monde. Lorsque Dieu dit que la vie de l'humain sera limitée à 120 ans dans la chair, c'est pour qu'il ne demeure pas « *à toujours* » (en hébreu : owlam) (Gn 6, 3) comme Il l'avait dit lorsque l'humain a du quitter l'Eden après le péché originel : Empêchons-le de vivre éternellement (en hébreu : owlam) (Gn 3, 22). L'arc en ciel est le signe d'une alliance « owlam » (perpétuelle) (Gn 9, 12 et 16).

Le mot « owlam » évoque l'éternité, ce que la traduction française ne fait guère ressortir en nous parlant d'antiquité ou de temps anciens.

Dans la traduction de Chouraqui, il nous est proposé de traduire l'expression « *héros renommés dans les temps anciens* » par « *Ce sont les champions de toute perpétuité, les hommes du Nom* ».

Dans l'Écriture, Dieu lui-même est « *gibbowr* ». C'est Lui qui donne la vie à perpétuité « owlam » à des gens mortels « enowsh ». Il en fait des êtres capables de la puissance de Dieu (*gibbowr*), des gens (*enowsh*) de l'éternel (*owlam*). Bref : des homos capax Dei.

En résumé, ne convient-il pas de comprendre que les Nephilims étaient les humains (ou pré-humains) de la race d'Adam et Ève, que Adam et Ève étaient eux-mêmes issus physiquement des Nephilims, que ces humains (non encore nés à la vie de Dieu) étaient sur la terre lors des débuts de l'humanité créée à l'image de Dieu, que les descendants d'Adam et Ève ont connu des filles d'humains, y compris des filles de nephilims, et que de toutes ces unions sont nés des forts dont le nom est pour toujours, des homos **capax Dei** ?

Le petit texte du début du sixième chapitre de la Genèse peut fonder ainsi toute la transmission de la création à l'image de Dieu. Tous les descendants d'Adam et Ève sont enfants de Dieu, créés à son image, capables d'une vie éternelle d'amour avec Lui.

Les mères de leurs descendants ne sont pas distinguées : ce sont des filles de l'adame, des filles terrestres. Qu'elles soient elles-mêmes filles de Dieu, parce que descendantes d'Adam et Ève, ou filles de nephilims épouses de descendants d'Adam et Ève, toutes vont transmettre un nom pour toujours à ces gens issus de ces filles qui seront « *forts* », de la force venant de Dieu.

Ne peut-on, dès lors, comprendre de manière nouvelle le récit de Gn 6, versets 1 à 4 ?

Ne peut-on comprendre ceci ? : Lorsque les descendants d'Adam et Ève ont commencé à se multiplier sur la terre, les hommes créés à l'image de Dieu virent que les femmes de l'espèce humaine étaient belles. Ils choisirent pour épouses celles qui leur plaisaient parmi toutes ces femmes. Or, à cette époque, il y avait des humains qui mourraient sans être nés dans la vie nouvelle créée par Dieu, et il y en avait même encore après que les hommes créés par Dieu se soient unis aux femmes de l'espèce humaine et qu'elles leur eurent donné des enfants : ce sont des gens dont le nom vit pour toujours.

Un nom qui demeure pour toujours : voici ce que tous les descendants d'Adam et Ève ont reçu.

Le récit des nephilims est au centre du récit de la Genèse d'Adam et Ève à Abraham.

Mais il est aussi une clé pour la compréhension de la création nouvelle, de sa transmission. D'un nephilim est issu un fils de Dieu. Hier, la transmission était biologique. Dans le Christ, la transmission est spirituelle.

Les nephilims meurent avant de naître.

Depuis la création d'Adam et Ève jusqu'à Moïse, il y avait des nephilims de la première création.

Aujourd'hui, il y a de nouveaux nephilims de la nouvelle création dans le Christ.

Tous les enfants d'Adam perdus depuis la chute sont aussi comme des avortons par rapport à la vie nouvelle qui est dans le Christ. Ils sont de nouveaux nephilims.

Les nephilims de la Genèse au sein desquels ont été créés des humains à l'image de Dieu sont une image de notre salut car nous étions tous comme des nephilims sans notre baptême dans la mort et la résurrection du Christ qui nous fait naître dans et par le Christ.

Sans le Christ, les fils d'Adam restent dans les douleurs d'un enfantement encore à venir, d'un enfantement à une vie éternelle que le Christ a ouvert pour nous par sa mort et sa résurrection, nous permettant de naître à une vie nouvelle.

Notre vie spirituelle a avorté par le péché originel d'Adam et Ève. Il nous faut désormais renaître, passer par un nouveau baptême dans le Christ. Nous étions comme des avortons voués à la mort. Il nous a fait naître à une vie d'amour pour l'éternité.

Il n'y a que deux passages de la Genèse qui nous parlent des nephilims. L'un avant le déluge, et l'autre après (qui relate l'impression que les envoyés de Moïse se sentaient comme des sauterelles). Ce n'est pas parce qu'il y a eu, une seule fois, des nephilims de grande taille que tous étaient nécessairement de grande taille ou que Goliath aurait été un nephilim.

La traduction du texte de la Genèse concernant les nephilims est extraordinairement difficile tant elle touche au plus profond.

Certains y ont vu des enfants issus d'anges déchus s'unissant à des femmes humaines, une race étrange lors des débuts de l'humanité. D'autres y ont vu des croisements des enfants de Seth restés fidèles à Dieu avec des descendants de Caïn. Le texte nous expliquerait la provenance d'une race de géants dans l'antiquité.

Il reste bien sûr possible de retenir plusieurs interprétations. Mais, chacune demande d'abord de réfléchir à la provenance des nephilims. Créatures humaines ou anges déchus ?

Je ne vois rien de convaincant pour retenir l'idée qu'il s'agirait d'anges déchus. Quel serait l'ADN, le patrimoine génétique des descendants de ces êtres mi-anges, mi-hommes ? Non seulement, le texte biblique ne contient aucune indication en ce sens, mais cette interprétation présente l'état corporel comme une déchéance alors qu'il s'agit au contraire de la merveille spécifique de la création : Dieu a créé un être nouveau dans un corps. Il ne s'est pas limité à la création des anges, des purs esprits. Notre plus value, c'est un corps.

Dans sa 22ème homélie, Saint Jean Chrysostome écrit : *« écoutons les paroles mêmes de Moïse; comme il est inspiré par l'Esprit-Saint, il ne peut enseigner que la vérité: ... Les fils de Dieu voyant que les filles des hommes étaient belles, en prirent pour épouses parmi toutes celles qu'ils choisirent. Etudions chaque parole avec attention pour ne rien perdre de leur sens profond. Il faut, en effet, discuter avec soin ce passage, pour détruire les fables que l'on a faites avec irréflexion sur ce sujet.*

Voici d'abord la plus audacieuse, dont nous allons vous montrer l'absurdité, en présentant à votre recueillement le vrai sens de l'Écriture pour ne pas vous laisser ouvrir l'oreille à ceux qui profèrent de tels blasphèmes et qui osent parler contre eux-mêmes. Ils disent qu'il ne s'agit pas ici d'hommes, mais d'anges, et que ce sont les anges qu'on appelle fils de Dieu. D'abord c'est à eux à montrer où les anges sont appelés fils de Dieu, mais jamais ils n'ont pu le trouver; les hommes ont été appelés fils de Dieu; mais les anges, jamais. L'Écriture dit en parlant d'eux : Il a envoyé ses anges au milieu des vents, et ses ministres au milieu des feux ardents. (Ps. CIII, 4.) Mais elle dit des hommes : J'ai dit : vous êtes des dieux (Ps. LXXXI, 6) ; et de plus : J'ai engendré des fils et je les ai élevés (Is. I, 2) ; et aussi : Israël, mon fils aîné (Ex. IV, 22) ; mais jamais l'ange n'est appelé fils, ni fils de Dieu.

... quelle extravagance n'y a-t-il pas à dire que ... cette nature incorporelle ait pu s'unir avec des corps ? Ne savez-vous pas ce que dit le Christ à propos de la nature des anges ? Dans la résurrection, il n'y a ni mariages, ni union : on est comme les anges de Dieu. (Mat. XXII, 30; Marc, XII, 25; Luc, XX, 35.) Une nature immatérielle ne peut jamais avoir de pareils désirs. Mais, en dehors même de cela, il faut réfléchir que c'est de toute manière une chose trop absurde pour être admise. En effet, les saints, même inspirés par le Saint-Esprit, n'ont pu voir les anges (Dan. X, 7, 11): car l'homme des désirs, Daniel, n'a vu que l'apparence d'un ange et non sa substance (comment voir une substance immatérielle ?); mais devant cette apparition il fut sur le point de perdre toutes ses forces et même la vie. Si donc un pareil homme a presque expiré à cette vue, quelle folie n'y aurait-il pas à admettre ce blasphème insensé qu'une nature incorporelle et spirituelle ait pu s'unir à des corps humains ! ... l'Écriture a l'habitude de donner à des hommes le nom de fils de Dieu ».

Saint Jean Chrysostome a solidement expliqué ainsi pourquoi les fils de Dieu dans le récit des nephilims ne peuvent pas être considérés comme des anges. Non seulement c'est contraire à l'Évangile qui indique que les anges ne sont pas sexués (dans les cieux, on vit comme des anges sans prendre ni mari, ni épouse), mais surtout l'appellation de fils de Dieu n'est jamais donnée à des anges dans l'Écriture, mais seulement à des humains.

Didymos écrit : *« Le Seigneur vit que la méchanceté de l'homme était grande... et que si la création toute entière s'est pervertie, l'arrivée de ces nephilim en est la cause. Sinon pourquoi lit-on que "Le Seigneur vit que la méchanceté de l'homme était grande" immédiatement à la suite de la présence nouvelle de ces êtres ? »*

Pourquoi pensez-vous qu'une « arrivée » des nephilims aurait causé la perversion de toute la création ? Il me semble que c'est plutôt les descendants d'Adam et Ève qui en sont la cause.

C'est la méchanceté de l'homme conscient du bien et du mal que Dieu me semble constater. C'est lui qui aurait dû gouverner le monde en communion avec Dieu.

Nulle part, il n'est question d'une arrivée des nephilims. Ils étaient là dès que les premiers humains créés à l'image de Dieu ont commencé à se multiplier.

Il me semble que les quatre versets parlant des nephilims ne sont pas liés uniquement à ceux qui précèdent et qui suivent qui concernent l'histoire de Noé.

Ces quatre premiers versets du chapitre 6 de la Genèse, qui nous parlent des nephilims, viennent s'insérer dans le récit majeur entre Adam et Abraham : celui de Noé qui commence en Gn 5, 28 et s'achève seulement en Gn 9, 29. Il semble que ces quatre versets pourraient aussi bien se retrouver après le chapitre 3 ou le chapitre 4.

En effet, la durée de 120 ans qu'ils indiquent ne correspond pas aux « années » de vie beaucoup plus nombreuses attribuées aux humains dans les chapitres avoisinants. La mort de la chair est une conséquence directe du péché originel. Dieu ne laisse pas son souffle spirituel dans la chair déchue de manière illimitée. Cela aurait pu être dit immédiatement après le péché originel.

Remarquons qu'à l'exception de Noé et de 7 membres de sa famille, le déluge a exterminé tous les méchants et ceux qui vivaient avec eux, mais la méchanceté ne semble pouvoir concerner que les descendants d'Adam et Ève créés conscients du bien et du mal.

Par contre, il faut constater que le déluge n'a pas exterminé tous les nephilims puisque la Bible nous indique expressément qu'il en existe encore du temps de Moïse, longtemps après le déluge (cf. Nb, 13, 32-33).

Il est donc douteux d'affirmer que c'étaient eux les mauvais et qu'il s'agirait d'une descendance de Caïn ou d'une autre branche des descendants d'Adam et Ève particulièrement méchante ou mauvaise qui aurait causé sa propre chute.

Rien dans le texte ne me semble permettre de soutenir cette hypothèse.

La création des premiers êtres humains semblables au Christ et leur péché originel se sont, le plus probablement, produits quelques milliers d'années auparavant et les événements en cause ont été vécus par des homos sapiens créés immortels et capables de partager éternellement la vie de Dieu, au milieu d'autres homos sapiens (on peut les appeler proto-humains comme Zarus ou pré-humains) déjà bien développés sur le plan intellectuel, affectif et même religieux, selon les moyens acquis par les cerveaux des homos sapiens.

Aujourd'hui, les découvertes scientifiques ne permettent en rien de distinguer dans l'histoire ces nouveaux homos sapiens qu'ont été Adam et Ève parmi les autres homos sapiens de leur espèce terrestre, ni, dès lors, de les situer dans l'espace ou le temps.

Nous n'avons que la révélation que nous présente la Genèse de manière imagée et très mystérieuse dans ses rapports plein d'inconnues et d'incertitudes avec la réalité historique.

Cependant, même s'il reste difficile de dissocier, dans la Genèse, les aspects mythiques des réalités concrètes et même s'il faut éviter d'attribuer trop vite aux jours et aux années du début de la Genèse, des durées ou des précisions qui n'étaient pas nécessairement les nôtres, il est utile de dire que la création des premiers humains semblables au Christ et leur péché originel ont pu se produire il y a moins de dix mille ans dans la région du Moyen-Orient que semble indiquer le début de la Genèse, à une époque où, selon les connaissances archéologiques actuelles, il y avait déjà de nombreuses tribus, voire des villes d'homos sapiens dans cette région et aux quatre coins du globe.

Il me semble qu'il peut être dit clairement que rien n'impose de croire que tous les homos sapiens, ni a fortiori tous les homos erectus ou les australopithèques, descendent d'Adam et Ève. Cela paraît très peu probable.

Beaucoup se demandent alors ce que sont devenus tous les homos sapiens pré-humains et leurs descendants ?

Comme la foi chrétienne affirme que tous les descendants du premier couple d'humains semblables au Christ ont reçu leur vie nouvelle créée mais blessée par leur péché originel, cette descendance s'est répandue parmi toute l'espèce des homos sapiens.

Après dix générations, les descendants d'Adam et Ève n'étaient probablement encore que quelques centaines ou milliers parmi des millions d'autres homos sapiens sur la terre.

Mais, en mille ans, soit environ en quarante générations, les descendants d'Adam et Ève pouvaient déjà être des dizaines de millions et s'être répartis sur toute la terre.

Faut-il rappeler que la population des homos sapiens sur toute la terre est estimée à moins de vingt millions de personnes il y a cinq mille ans et à moins de 200 millions de personnes à l'époque du Christ, et que nous sommes aujourd'hui plus de huit milliards ?

Petit rappel : Si un humain a deux enfants et que chacun de ses descendants a une moyenne de deux enfants, cet humain a deux enfants qui ont aussi un autre parent (père ou mère) et ensuite quatre petits enfants qui ont trois autres grands-parents qui les rattachent à trois autres familles d'homos sapiens.

À la troisième génération, les deux enfants de chacun de ses quatre petits-enfants lui donnent huit arrière-petits-enfants qui ont sept autres arrière-grands-parents d'autres familles d'homos sapiens.

À la quatrième génération, ils sont 16 (8×2).

À la cinquième génération, ils sont 32 (16×2) et, même s'ils ont 31 autres arrière-arrière-arrière-grands-parents, ils sont tous des descendants directs de l'humain d'origine.

À la dixième génération ($32 \times 2 \times 2 \times 2 \times 2 \times 2$), ils sont déjà 512.

À la vingtième génération, on est environ 500 ans après l'humain d'origine et celui-ci peut déjà avoir plus d'un demi million de descendants ($512 \times 2 \times 2 \times 2 \times 2 \times 2 \times 2 \times 2 \times 2 \times 2$).

Si chacun de ces 500.000 humains a une descendance similaire durant les vingt générations suivantes, le chiffre dépasse largement les centaines de milliards.

Il faut évidemment nuancer en tenant compte d'innombrables croisements dans la descendance. Mais, néanmoins, il n'est pas douteux que, dans une même espèce se déplaçant et se reproduisant sur toute la terre, tous les individus ont, en moins de trois mille ans, au moins un ancêtre commun parmi leurs centaines de millions d'ancêtres directs qui ont vécu dans les trois mille années qui précèdent.

C'est une évidence généalogique que tous les homos sapiens qui vivaient il y a cinq mille ans et qui ont aujourd'hui des descendants directs dans la population actuelle sont TOUS nos ancêtres directs, sans aucune exception possible (cf. infra : « 63. *Notre généalogie historique jusqu'à Adam et Ève* »)

61. Adam et Ève : Où et quand ?

Adam et Ève : Où en est-on dans l'histoire concrète ?

Nous avons la foi de l'Église, le récit de la Genèse, et les connaissances de la science moderne.

Il y a des convictions qui font partie de la foi et que la science ne peut contredire : Dieu a créé, dans la réalité terrestre autant que dans la réalité spirituelle, un être radicalement nouveau à son image, avec une âme immortelle capable de partager éternellement sa vie divine, en façonnant dans l'histoire concrète du monde un premier couple dont nous provenons tous.

Ce premier couple a brisé sa communion avec Dieu et n'a transmis à sa descendance qu'une vie blessée, privée de la communion avec Dieu, soumise à la souffrance et à la mort.

C'est à la racine de la foi des chrétiens qui forment l'Église.

Quand et où cela s'est-il produit ?

Nous ne pouvons que constater que ni la foi de l'Église, ni le récit de la Genèse, ni la science ne peuvent nous éclairer avec précision et certitude. Il y a certes une chronologie, des durées et des nombres dans le récit de la Genèse, mais rien ne permet de distinguer clairement ce qui est réel ou symbolique, ni le sens exact des unités de mesure proposées, ni le caractère complet des indications données.

La prudence la plus grande s'impose et ce qui peut être imaginé reste incertain.

Il y a de grandes pistes de réflexion.

Certains imaginent que le premier couple a été créé hors du temps et de l'espace et que c'est aussi hors du temps et de l'espace que la faute originelle a été commise. Selon cette opinion, tout serait déjà arrivé lors du Big Bang. La création de l'homme précéderait le Big Bang.

L'homme actuel serait l'apparition dans le temps de l'homme créé.

On ne saurait ni quand, ni comment. Il serait vain d'imaginer un couple originel unique dans le temps de l'histoire concrète. Le mal serait dans le monde dès le Big Bang.

Dieu seul sait quand, dans cette histoire concrète, des primates auraient acquis une âme immortelle.

Il est cependant difficile de contester qu'il n'y avait pas d'humains au moment du Big Bang, ni il y a un milliard d'années. Alors, depuis quand y a-t-il eu une créature capable de vivre éternellement avec Dieu ? La question reste sans réponse.

Les conséquences théologiques de cette opinion ne sont pas négligeables. D'abord, il en résulterait que le monde et ses lois seraient marqués par le péché originel dès leur origine, dès le Big Bang. Le concret n'existerait aujourd'hui que déformé ou blessé par le péché. La nature serait mauvaise en elle-même car le monde concret actuel serait lui-même un produit du péché.

Le Christ ne serait pas un nouvel Adam semblable au premier Adam dans la réalité historique. Le premier Adam serait hors du temps alors que le Christ est dans le temps.

L'Église devra, tôt ou tard, dire ce qu'il peut y avoir de vrai ou de faux dans cette approche très répandue.

Elle contient au moins une part de vrai car il n'est certes pas correct de limiter la création à ce que nous pouvons en connaître dans le temps et dans l'espace que mesure notre cerveau.

Se limiter à décrire et à comprendre nos origines selon ce que notre cerveau peut en dire serait certainement erroné. La réalité de la création ne peut pas être enfermée dans le temps et l'espace qui ne sont que des instruments de mesure de notre cerveau terrestre.

Mais, la foi de l'Église n'a-t-elle pas toujours été attachée à une création historique bien concrète ?

Certes, les six jours de la création générale, décrits par le début de la Genèse, ne sont pas de la durée de nos jours de 24 heures et le récit de la Genèse est largement imagé.

L'Église n'exclut pas les connaissances actuelles de la science même si des réserves et de la prudence sont nécessaires à bien des égards.

Il me semble raisonnable et même nécessaire de relire et de comprendre la foi de l'Église et le récit de la Genèse en tenant compte de ces connaissances qui ont particulièrement augmenté au cours des deux derniers siècles, depuis Darwin.

Le corps humain est formé et existe selon des règles naturelles semblables à celles des animaux, des plantes et de toute la nature.

Rien ne permet plus de penser concrètement que ce corps, tel qu'il est actuellement, serait issu directement et instantanément d'un acte divin à un moment de l'histoire concrète.

Il n'est plus possible, selon les connaissances actuelles, de contester que l'homo sapiens vit depuis des dizaines de milliers d'années, qu'il provient d'homo habilis et de primates ayant vécu il y a des centaines de milliers d'années, et qu'il provient d'une évolution d'êtres plus élémentaires encore ayant vécu il y a des millions et même des milliards d'années.

Mais, la création d'une âme immortelle dans l'histoire concrète n'est pas un fruit naturel de la nature, ni de l'évolution des créatures depuis le Big Bang.

À un moment, l'action créatrice de Dieu a façonné à son image un premier couple d'humains dans une espèce vivant déjà dans la nature. Dieu a créé sur la terre bien concrète des êtres radicalement nouveaux capables de vivre en communion avec Lui, de développer le monde en communion harmonieuse avec Lui, mais avec un corps naturel provenant de cette nature.

Le corps d'Adam et Ève a été façonné par une longue histoire biologique qui a abouti à leur conception physique dans le sein de leur mère biologique. La création de leur âme spirituelle, de leur personne immortelle, fut l'événement majeur de l'histoire du monde avant l'Incarnation du Christ lui-même dans des conditions très semblables.

Est-ce incroyable ? N'est-ce pas moins difficile à croire cependant que l'Incarnation de Dieu lui-même ? Si Dieu a pu se créer un corps et une âme d'humain pour Lui-même dans le sein de la Vierge Marie, en recevant ce corps d'une femme terrestre déjà créée provenant d'une longue lignée d'ancêtres, en quoi serait-il incroyable qu'il ait fait d'abord de même en créant un premier couple originel avec des corps issus d'êtres terrestres déjà créés ?

Une âme immortelle créée dans un corps tiré de la nature, est-ce plus extraordinaire que Dieu lui-même venant vivre dans un corps tiré de la nature ?

Les conséquences théologiques sont très importantes.

Le Christ est vraiment semblable au premier Adam. Il est en tout semblable au premier homme créé. Avec un corps concret semblable et non un corps différent de celui d'un Adam ayant vécu hors du temps et de l'espace.

Les miracles du Christ ne sont pas ceux d'un Dieu déguisé en homme, mais nous montrent ce que pouvait vraiment et concrètement réaliser l'homme créé, nous montrent comment l'homme aurait pu maîtriser la nature et la mort en harmonie avec Dieu pour poursuivre le développement et l'enfancement de ce monde entamés par Dieu.

La résurrection du Christ nous montre concrètement le passage que le premier Adam aurait pu franchir.

Le monde et ses règles naturelles sont bons. Lorsque la souffrance et la mort nous affligent, ce n'est pas parce que le monde est mauvais mais parce que l'homme qui devait le gouverner dans une communion harmonieuse avec Dieu n'y tient pas son rôle, ne remplit pas sa vocation, à cause du péché originel de sa séparation d'avec Dieu.

Il y a bien eu création à un moment bien concret de l'histoire, aussi concret que le moment de l'Incarnation du Christ, vers l'an 6 avant notre ère, et à un endroit aussi concret que la Palestine où le Christ a été conçu.

Où et quand ?

Adam et Ève ont-ils été les premiers primates, les premiers australopithèques, les premiers homos habilis ? Difficile à considérer, car le corps et, notamment, le cerveau de ces ancêtres biologiques des humains n'étaient pas semblables au nôtre, ni donc à celui du Christ.

Adam et Ève ont-ils été les premiers homos sapiens ? C'est possible a priori, mais rien ne le confirme. Rien ne permet de constater une apparition soudaine de l'homo sapiens au moment d'une création

spirituelle d'un être nouveau. De l'homo habilis à l'homo sapiens, la transformation se réalise dans une évolution de milliers d'années.

La création d'Adam et Ève s'est-elle produite il y a environ 6.000 ans, dans la région du Moyen Orient ? C'est possible. Cela correspond aux références géographiques du texte de la Genèse et à la période du néolithique à laquelle correspondent les activités d'élevage, d'agriculture et de construction de villes attribuées à Abel et Caïn, les enfants d'Adam et Ève.

Mais, les centaines d'« *années* » de vie des premiers patriarches sont bien loin des limites d'une vie humaine dans un corps tel que le nôtre, tel que celui du Christ. D'autres interprétations sont possibles. Les généalogies peuvent être incomplètes, voire symboliques.

Ces « *années* » peuvent se référer à des durées variables ou qui ne correspondent pas aux durées fixes de nos années.

ChristianK écrit : « *5000 à 10000 ans semblent fantaisistes.* »

Cmoi écrit : « *je ne vois pas d'intérêt théologique à ces spéculations éventuellement scientifiques.* »

Beaucoup ressentent les réflexions sur la création dans l'histoire concrète comme des « *spéculations* » « *fantaisistes* ». Toute réflexion sur un sujet difficile peut être qualifiée ainsi par celui qui pense qu'il n'y a rien de sérieux en cause.

Mais, je considère, au contraire, que l'histoire sainte qui nous est transmise, par la Bible et la tradition, nous enseigne sur Dieu et ses actions pour éclairer notre chemin aujourd'hui et notre espérance pour demain.

Pour ma part, je pense actuellement comme une hypothèse possible de situer la création d'Adam et Ève, du premier couple d'âmes immortelles créées à l'image de Dieu, il y a environ 6.000 ans, dans le pays de Sumer (dans le sud de la Mésopotamie) et que la terre rougeâtre où ce premier couple a été créé a été inondée, après quelques générations.

À cette époque, de nombreuses populations humaines occupent la région et ses environs, ainsi que des endroits éloignés sur toute la terre. Il y a déjà un début de sédentarisation et des villes en Mésopotamie.

En poursuivant mes recherches sur le sens du mot années dans la Genèse, il me semble pouvoir aussi envisager actuellement le VIIème millénaire avant Jésus-Christ, comme époque possible de la création d'Adam et Ève.

Cette hypothèse fait l'objet d'un sujet distinct intitulé « *64. Adam a-t-il vécu 930 ans ?* » (cf. infra).

Mais, il faut le répéter : ce ne sont que des hypothèses.

Pneumatis écrit : « *Par exemple la datation de fossiles, d'arts funéraires ou de formes de vie sociale, l'examen d'ossements, ... et toutes ces choses qui démontrent par les faits que l'homme a une existence terrestre remontant à bien plus de 6000 ans et passant par des stades d'évolution physique, culturelle et sociale manifestes. Cela nous oblige alors à projeter une autre grille de lecture sur la Genèse.* »

Démonstré ? Non, cela n'est pas le cas. De quel homme parlons-nous ? De l'homme qui a une âme qui peut vivre éternellement en communion avec Dieu ou des êtres, semblables ou proches physiquement, qui ont peuplé la terre : australopithèques, erectus, sapiens, sapiens sapiens ?

Pourquoi ignorer la définition que l'Écriture donne de l'homme ? Les amibes ressusciteront-elles ? Ou les plantes ? Ou les singes pré-humains ? L'australopithèque ? Le sapiens sapiens ? Sont-ils dans la communion de saints ?

Non, aucune science, ni aucune constatation historique ne permet de dater la venue d'une âme immortelle dans une créature. Rien n'oblige de remonter à cet égard au-delà de quelques milliers d'années.

Vous proposez des critères (la « *puissance spirituelle* » de certains dessins, les pratiques funéraires ou le langage).

Mais, comment pourrions-nous déterminer avec précision, dans des capacités terrestres liées au développement de notre cerveau naturel, la marque certaine d'une création spirituelle ?

Ceux qui aiment beaucoup les animaux connaissent l'intelligence et l'affectivité étonnantes de certains d'entre eux.

Quel peut être leur lien avec le divin ?

Qui peut prétendre limiter les capacités naturelles de développement d'un cerveau terrestre ?

Est-ce que le cerveau naturel n'a pu acquérir progressivement des capacités esthétiques, des capacités affectives, des capacités d'abstraction, des capacités de concevoir des réalités au-delà de lui-même, la possibilité d'une survie ou d'un dieu ?

La question ne peut être fermée avec précision.

Il y a des homos *religiosus* très anciens. Mais, s'agit-il pour autant déjà d'êtres créés à l'image de Dieu, d'« *homo capax Dei* », créés enfants de Dieu capables de partager éternellement la vie de Dieu ?

L'humanité des humains de la préhistoire pouvait encore être celle d'hommes naturels. De notre point de vue de croyants, il est possible qu'il s'agissait de pré-humains.

Il nous faut clairement renoncer à rattacher nécessairement l'immortalité avec la capacité de vivre éternellement en communion avec Dieu, d'exister à l'image de Dieu, à la nature et aux capacités intellectuelles ou affectives des hommes naturels.

Les hommes naturels sont issus d'une évolution avec des mutations qui s'est étendue sur des milliards d'années. Rien dans la nature n'a produit des êtres éternels, des êtres capables de partager la vie de Dieu, de manière spontanée, par cause et effet.

La création d'Adam et Ève, des premiers êtres créés à l'image de Dieu, des premières âmes immortelles, est un don gratuit de Dieu.

Adam et Ève ont vécu parmi de nombreux autres humains. Ce n'étaient pas des êtres créés à l'image de Dieu, ni des âmes immortelles. On peut adéquatement préférer de les nommer pré-humains. Mais, ils étaient de la même espèce biologique qu'Adam et Ève. C'est de cette espèce que Adam et Ève sont issus biologiquement.

Mais, les âmes immortelles d'Adam et d'Ève sont des créations nouvelles. Aussi nouvelles, dans leur lignée biologique, que l'Incarnation du Christ dans la lignée biologique de Marie.

La différence, c'est que le Christ, vrai Dieu, vit de toute éternité avant son Incarnation, sa création dans la réalité terrestre. Le corps d'Adam et Ève provient de leurs parents biologiques, mais leur âme immortelle a été créée immédiatement par Dieu.

Malgré sa blessure par le péché originel, cette vie nouvelle a été transmise à toute leur descendance et s'est répandue au fil des siècles dans toute l'humanité par l'effet normal des transmissions génétiques, des migrations et des mélanges de populations.

Au temps du Christ, tous les humains étaient des descendants directs d'Adam et Ève, de même que nous sommes tous aujourd'hui des descendants directs d'Abraham et des pharaons d'Égypte. Tous les européens de race blanche d'aujourd'hui sont déjà tous des descendants de Charlemagne après seulement 1.200 ans (cf. infra : « 63. Notre généalogie historique jusqu'à Adam et Ève »).

La question qui se pose alors est de savoir si le récit des événements en cause a pu être transmis historiquement et si le récit biblique de la Genèse a pu reprendre une tradition historique fiable.

À cet égard, il faut considérer qu'Adam et Ève ont été pleinement conscients du caractère exceptionnel de leur création. Même après le péché originel, ils n'ont rien oublié de leur vie en harmonie et en communion avec Dieu leur Créateur, ni de leur faute, ni de leur vie heureuse et de toute la puissance dont ils disposaient dans l'Eden de Dieu.

Ils en ont très certainement parlé à leurs enfants et petits-enfants. Ceux-ci savaient l'extraordinaire de leur nature de fils et filles d'Adam et Ève. Ils n'ignoraient rien de la vie extraordinaire qui leur avait été donnée par la création immortelle d'Adam et Ève et la vie, même blessée par le péché originel, qu'ils leur avaient transmise.

Il est très vraisemblable que certains ont dû veiller soigneusement à la mémoire d'une si exceptionnelle lignée jusqu'à ce que le texte de la Genèse en recueille l'essentiel sous l'inspiration divine.

Une histoire magnifique.

Hélas, blessée par une chute et une rupture qui ont marqué l'humanité et ont bloqué le monde dans les douleurs d'un enfantement qui dure encore, mais que le Christ est venu sauver par une création nouvelle qui a rouvert la route pour toute l'humanité.

Mike.adoo écrit avec beaucoup de justesse que « *Dieu est Amour ; Par amour, il a créé l'homme. Parce qu'Il est Amour, Il l'a créé libre. Pour que cette liberté ait un sens, pour que l'homme puisse choisir de suivre Dieu ou non, il ne doit pas avoir de preuve de l'existence de Dieu. Parce que Dieu est Dieu, Il savait que l'homme dériverait (et ça n'a pas manqué). Pour les mêmes raisons, Il savait qu'un jour, Il devrait se faire homme ... Tout est lié. Que l'homme ait péché à telle époque ou à tel endroit me semble superfétatoire* ».

Bien sûr !

Beaucoup de croyants d'aujourd'hui se basent sur de telles considérations bien exactes pour conclure de multiples réflexions sur l'historicité des récits tant de l'Ancien que du Nouveau Testament par la pensée que cela « *semble superfétatoire* ».

Ma conviction, vous l'avez bien perçu, est très différente.

Nous sommes des êtres spirituels et corporels. Parce que nous sommes un corps et pas seulement une âme et un esprit, notre foi, notre espérance et notre charité ont besoin d'une révélation et d'une délivrance dans l'histoire concrète de notre vie et de notre monde.

Il est dangereux de limiter l'essentiel de la foi dans la spiritualité, dans l'abstrait.

L'Incarnation de Dieu lui-même me semble nous inviter à rester les deux pieds sur terre sans nous tourner uniquement vers les réalités du ciel.

Bien sûr, les limites de la Genèse elle-même nous font constater que les détails du où, du quand et du comment sont sans importance.

Donc, je partage votre avis sur le fait « *Que l'homme ait péché à telle époque ou à tel endroit* » est sans importance.

Mais, la réalité concrète des faits eux-mêmes : la création, l'harmonie avec Dieu et le péché originel au commencement de l'histoire de l'homme, dans le cours de l'histoire de la création concrète, me semblent, par contre, beaucoup trop négligée, au point d'affaiblir notre compréhension du Christ lui-même, de ce que nous sommes et de notre vocation.

L'intérêt d'aborder des détails qui restent incertains n'est pas d'espérer trouver des certitudes qui dépassent les limites de la révélation mais seulement de montrer la crédibilité sérieuse et solide des convictions de la foi de l'Église, par des faits, des précisions et des hypothèses qui montrent cette crédibilité, la cohérence de la foi avec les savoirs scientifiques les plus pointus.

Cessons de nous replier frileusement dans l'abstrait sous le coup des révélations de Darwin et de la science moderne. Ils ne touchent, ni ne peuvent toucher l'essentiel de notre foi. Ils nous aident, au contraire, à la réaffirmer avec plus de force, de lumière et de vérité.

Levergero écrit : « *ces parents communs à toute l'humanité remontent à des centaines de milliers d'années !* » et Christophe lui répond : « *Ah ? Sur quel critère ? Un début de preuve ?* »

En effet ! Pourquoi préférer situer il y a des centaines de milliers d'années la création des premiers humains à l'image de Dieu avec une âme immortelle ? Toutes les difficultés concrètes restent les mêmes : création soudaine ou parmi une tribu terrestre préexistante ?

Mais, il y a des difficultés supplémentaires.

D'abord, cela ne correspond plus du tout au contexte du récit de la Genèse qui ne situe pas cette création dans la préhistoire à l'époque des cueilleurs chasseurs, mais à une époque où on pratique déjà l'élevage et l'agriculture, où on construit des villes.

Ensuite, le cerveau des homos habilis ou erectus qui vivaient il y a des centaines de milliers d'années n'avaient pas encore notre développement. Le péché originel ne paraît pas avoir pu être commis par des êtres qui n'avaient pas notre état de conscience.

Mais surtout, ces êtres hominidés qui vivaient il y a des centaines de milliers d'années n'étaient pas semblables au Christ. Comment pourrait-il être le nouvel Adam s'il n'est pas en tout semblable au premier homme créé ?

Et pourquoi n'y aurait-il eu aucune révélation connue, aucune histoire connue de l'humanité avec Dieu pendant des centaines de milliers d'années avant l'Incarnation du Christ ?

Bref, je ne vois pas d'argument en faveur d'une création remontant à des centaines de milliers d'années.

Il me semble que cette hypothèse s'explique seulement par la grande difficulté pour beaucoup d'admettre une véritable création survenue dans l'histoire lorsque des corps issus d'hommes naturels (des adams, selon la Genèse) ont été façonnés spirituellement par Dieu pour en faire des humains à son image, des âmes immortelles, pour en faire surgir des êtres nouveaux, aussi radicalement

nouveaux que le Christ façonné dans le sein de la Sainte Vierge avec un corps issu de sa mère et de tous ses ancêtres, alors qu'il est Dieu de toute éternité.

Christophe écrit : « *Il serait bon de revoir tout ça selon la Tradition de l'Église, nous voyons chaque jour ou mènent les interprétations personnelles.* »

C'est, en effet, exactement, ce que nous avons à faire, notre responsabilité de croyants !

Renouvelons notre intelligence de la foi dans le parfait respect de l'enseignement de l'Église et de la foi transmise depuis deux mille ans.

Gardons fermement notre foi en la création de l'humanité dans l'histoire !

Mais, osons ne pas nous accrocher à certaines caricatures qui ne provenaient que des connaissances humaines moins étendues d'autres époques et non du cœur de la foi transmise.

Écoutons la Genèse avec nos savoirs d'aujourd'hui et non avec ceux d'hier.

Christophe écrit : « *Tenez histoire de compliquer un peu le tout, pourquoi Adam et Ève quand ils sont chassés du paradis terrestre rencontrent des tribus ? Qui épouse leurs enfants ?* »

Mais où est le problème ? N'y avait-il pas tout simplement des hommes naturels non créés à l'image de Dieu de la même espèce qu'Adam et Ève ?

Pourquoi toujours douter qu'il y a bien eu une création nouvelle, gratuite, spirituelle ?

Non, l'homme naturel issu de l'évolution n'a pas d'âme immortelle par nature. Adam et Ève ont été une création gratuite et radicalement nouvelle, mais cela n'implique en rien que leur corps n'a pas été façonné par des reproductions successives depuis le Big Bang, pendant des milliards d'années, amenant la glaise, la poussière du sol, jusqu'en l'état où une espèce d'hommes naturels a été façonnée spirituellement et physiquement pour la création d'un être radicalement nouveau : l'homo **capax Dei**, un être capable de partager éternellement la vie de Dieu.

Christophe écrit : « *Soit vous penchez pour la théorie de l'évolution et dans ce cas notre humanité remonte à environ 4 millions d'années...*

Soit pour une version anthropologique et là nos traces les plus anciennes remontent à environ 40.000 ans...

Soit vous optez pour la chronologie biblique, comme James Ussher (calviniste, il fallait le préciser), et qui a conclu que "La création de la terre est datée au dimanche 25 octobre 4004 av. J.C., Adam et Ève sont chassés du Paradis terrestre le lundi 10 novembre 4004 av. J.C. et l'Arche de Noé touche le Mont Ararat le mercredi 5 mai 2348 av. J.C." Ce qui s'approche du calendrier juif qui nous place en ce jour en 5773... »

Pourquoi limiter ainsi les hypothèses ?

Il y en a beaucoup d'autres.

Mais, il faut d'abord faire l'effort de ne pas enfermer notre compréhension de la Genèse dans des caricatures, dans des interprétations qui souvent prennent le récit de la Genèse comme une photographie de dix millions de pixels alors qu'elle se présente comme un tableau impressionniste.

Va-t-on chercher dans une peinture la précision d'une photographie ?

Une peinture d'une scène historique n'est-elle pas fiable ? Ne faut-il pas seulement accepter son témoignage avec son imprécision normale, évidente ?

Le récit de la Genèse me semble fiable à condition d'être lu selon les règles d'interprétation que nous enseigne l'Église et selon la foi de l'Église.

Astya écrit : « Voilà, ça me choque : vous mettez sur le même plan des **faits** deux affirmations (du biologiste et de l'anthropologue) qui sont en effet des faits : une réalité biologique et une réalité sociale et psychologique. Vous les mettez sur le même plan de réalité que la croyance du chrétien dans l'âme immortelle. Cela me semble vraiment un abus intellectuel. Les biologistes et les anthropologues peuvent être chrétiens et croire en l'immortalité de l'âme, tout en sachant que c'est une croyance. Il, elle, ou je croient que c'est une vérité de croyance et que donc c'est hors du champ scientifique. Vérité de croyance : la foi ; réalité des faits : la science. »

Un abus intellectuel ?

Je ne peux, bien sûr, que vous exprimer mon désaccord sur ce jugement.

Vous semblez penser que seule la science aurait le droit de constater des faits.

N'oubliez pas que la science n'est que le produit cumulé de nombreux minuscules petits cerveaux d'êtres encore plus minuscules à l'échelle de l'univers !

Vous opposez à tort science et croyance. D'abord, parce que tout est croyance. Je crois ce que la science m'apprend de manière convaincante.

Mais, vous savez évidemment que la science ne sait pas tout et, souvent, elle ne peut travailler qu'avec des hypothèses plus ou moins vraisemblables ou probables.

Lorsque les historiens ou les autres scientifiques vous décrivent un fait passé, ils le font par raisonnement et déductions toujours ouvertes à la possibilité de contradictions ultérieures. Les certitudes absolues sont rares.

Je crois que Jules César a existé et qu'il a mené une campagne militaire en Gaule. Je crois aussi que l'homme a une âme immortelle.

Je sais, bien sûr, que la science peut s'exprimer sur Jules César, mais non sur mon âme immortelle.

Mais, il me semble que vous devez, malgré votre désaccord, respecter ma liberté de considérer l'un comme l'autre comme des faits que je considère avec la même conviction d'une réalité à constater.

Libre à vous de refuser la réalité des faits qui sont au-delà de l'univers concret (visible ou invisible, matériel ou immatériel) observable par les sciences.

Mais, dans ce cas, vous n'observez que la partie du réel que notre minuscule cerveau peut observer.

Vous êtes certainement assez lucide pour vous rendre compte que le réel est bien plus vaste que ce que la science ou notre cerveau peut en connaître.

L'âme immortelle c'est un fait que nous pouvons découvrir avec la même certitude qu'un fait scientifique, mais il faut mobiliser en nous davantage que le seul cerveau, que la seule connaissance scientifique.

Astya écrit : « La science travaille sur des faits soit observables, soit calculables. Y compris ce qu'on appelle des "faits religieux" : des rituels funéraires, des rites, un corpus écrit ou oral... La croyance en l'âme immortelle est un fait religieux observable et datable.

L'âme immortelle ... Personne n'en nie la réalité, mais je maintiens que c'est hors du champ de la science, n'étant ni observable, ni quantifiable au jour d'aujourd'hui du moins. Le mot "fait" prête à confusion, j'aurais dû dire "fait observable".

C'est objectif.

Par contre, lorsque vous écrivez que « *L'âme immortelle elle même est un ressenti spirituel, un affect comme l'amour* », vous paraissez (au besoin, corrigez-moi) réduire l'âme à une de ses manifestations.

L'âme, c'est la personne.

C'est une question qui a été développée dans le sujet intitulé « 46. *L'âme, l'esprit et le corps* » (cf. supra)

En ce qui concerne la science, vous écrivez que vous n'êtes « *pas du tout d'accord* » de constater avec moi que « *la science n'est que le produit cumulé de nombreux minuscules petits cerveaux d'êtres encore plus minuscules à l'échelle de l'univers* ».

C'est pourtant un fait observable.

Il me semble que votre explication ne le contredit en rien lorsque vous écrivez que « *Les scientifiques eux aussi ont une âme, à l'image de Dieu, et leurs travaux sont aussi une fumée qui monte au ciel. Je n'oppose pas science et croyance : il y a des tas de scientifiques croyants. Je dis qu'il y a deux domaines : celui de la science, des faits observables, des hypothèses à infirmer ou confirmer, et des vérités démontrées. Celui de la foi : d'une réalité spirituelle ressentie, de recherches philosophiques et théologiques, et des vérités du dogme.* »

D'accord, mais vous admettez que les vérités « *démontrées* » par la science ne sont que celles qui sont démontrées dans les limites des règles et méthodes de la science. Et, même pour la science, il ne s'agit souvent pas d'observations objectives directes, mais de vérités résultant de raisonnements.

La foi n'exclut pas les données de la science et de la raison, mais son champ d'observation est plus vaste que les seules observations que peut faire la science.

Vous pensez que « *Ces deux domaines ne peuvent pas être opposés tant qu'ils restent dans des champs distincts.* ».

Ici, nous sommes probablement en désaccord, en partie.

Aucun problème pour la science. Croyants ou non croyants font de la science de la même manière avec les mêmes règles. Un croyant et un non croyant doivent aboutir aux mêmes conclusions objectives ou aux mêmes incertitudes lorsqu'ils font de la science.

La science doit rester dans son champ spécifique parce que ses propres règles le lui imposent.

Par contre, la foi n'a pas de champ limité. Elle prend en compte tout ce que constatent objectivement les sciences. Mais, pas seulement.

Astya écrit « *Par ailleurs j'ai beaucoup de respect pour les Papes, et plus je lis leurs écrits, plus mon admiration augmente : François est beaucoup plus prudent que vous !* »

Heureusement ! Le Pape François engage le Magistère de l'Église. Ici, nous sommes de simples croyants qui cherchons à mieux comprendre la foi catholique.

Astya écrit « *Si je comprends bien, c'est la liberté qui induit l'homme. Et en corollaire la responsabilité : pas de date, c'est prudent. Peut être l'apparition du langage ?* »

Oui, la liberté est essentielle dans ce qu'est un homme créé à l'image de Dieu. Oui, la responsabilité en est un corollaire.

Pas de date, c'est prudent ? Pas seulement par une prudence abstraite, mais tout simplement parce qu'il y a de vraies questions non résolues avec une certitude suffisante.

L'apparition du langage est un fait scientifique que les sciences pourront peut-être dater avec une précision plus grande qu'aujourd'hui, mais il s'agit d'un critère de l'état du cerveau terrestre et de la vie sociale qui n'est pas nécessairement pertinent ou suffisant pour évaluer le moment de la création d'un être spirituel, d'une âme immortelle.

Astya écrit « *Vous voyez bien qu'il y a une faille : si les animaux ont une âme dans la Genèse, pourquoi l'auraient-ils perdue après ?* »

Mais, ils n'ont rien perdu. Pourquoi voulez-vous leur attribuer un « avant » ou un « après » comme s'ils avaient une réalité existante distincte de leur vie biologique ?

L'âme des animaux n'est pas une réalité distincte de leur vie biologique. Leur âme n'est pas « *spirituelle* » (vous n'allez peut-être pas comprendre ce mot qui évoque l'au-delà de ce que le cerveau peut connaître), ni « *immortelle* ».

L'humain est corporel et spirituel. Il participe à la réalité naturelle par son corps, mais il participe aussi à une réalité autre.

Astya écrit « *Il y a donc un fait scientifique : sapiens existe depuis plus de cent mille ans. et d'autre part une croyance religieuse : Dieu a créé l'homme le 6ème jour. Ces deux affirmations ne sont pas dans le même champ de connaissance.* »

Certes ! Votre propre langage montre déjà la difficulté. Il est clair que l'expression « *Dieu a créé l'homme le 6ème jour* » est un langage religieux et non un langage scientifique.

Ce n'est, en effet, pas le même champ de connaissance.

Astya écrit « *Cela ne remet pas en cause la portée symbolique de la Genèse, en ce qui concerne le libre arbitre par exemple. Par contre la portée scientifique, historique, juridique ... de ces textes ne peut être explorée qu'en étant ramenée au niveau des connaissances scientifiques, historiques ... du temps de ses rédacteurs.* »

Nous sommes bien d'accord. Notre désaccord ne commence que si vous pensez que le texte de la Genèse n'a rien à nous apprendre de la réalité historique.

Astya écrit « *Ce n'est pas exactement ça que je pense :*
- *si on admet l'évolution, il n'y a plus en effet d'Adam et Ève, sauf comme symbole des humains se détachant des pré-humains, ayant acquis le langage, la conscience de leur condition mortelle, la conscience qu'ils peuvent choisir une action "bonne" ou "mauvaise" et pas simplement suivre le diktat de l'instinct.* »

Vous ne pouvez pas dire cela. J'admets l'évolution et je crois tout autant à l'existence historique d'Adam et Ève dont nous descendons tous biologiquement.

Où et quand ? C'est la question ici.

Vous examinez quelques critères observables qui peuvent nourrir la réflexion, mais dès lors qu'on parle de réalité spirituelle et d'âme immortelle, c'est autrement plus délicat à réfléchir.

Astya écrit « *si c'est cela que vous appelez "péché originel" : la conscience d'être libre de choisir entre le bien et le mal, et choisir le mal : cela existe : mais ce n'est pas la faute de nos ancêtres : c'est la faute de chaque humain qui le fait, chaque fois qu'il le fait, non ?* »

La fin de votre phrase évoque une évidence, mais le début lance une définition étrange puisque vous appelez « *péché originel* » la « *conscience d'être libre...* ».

Ce n'est pas cela que j'appelle le « *péché originel* ». La conscience est une réalité bonne qui fait partie de la création de l'homme à l'image de Dieu.

Vous parlez du « *mal* », mais rien que ce mot ouvre la difficulté.

Astya écrit « *si par "péché originel" vous entendez un acte sexuel entre Adam et Ève (ce qui est généralement admis ou sous entendu) cela devient difficile pour des êtres symboliques.* »

Généralement admis ? Heu... Ce n'est pas mon point de vue.

Peut-être dans un milieu très particulier... ?

N'ayez pas peur ni d'être passionnée, ni de choquer. Ce sont les « *violents* » qui s'emparent du Royaume plutôt que les « *tièdes* ».

Astya écrit « *Je ne pense pas être issue ou avoir fréquenté un milieu très particulier... En français très courant, l'expression "croquer la pomme" signifie avoir un rapport sexuel. Heu ... peut être vous même êtes vous d'un milieu très particulier ? Pour tout vous dire, j'ai eu un grand oncle curé.* https://fr.wiktionary.org/wiki/croquer_la_pomme »

Je suis bien sûr, comme chacun de nous, issu d'un milieu très particulier, et j'ai seulement voulu vous exprimer que cette interprétation sexuelle ne m'était pas connue et n'a donc jamais retenu mon attention.

Mais on s'éloigne du sujet « *où et quand* » qui nous occupe ici.

Astya écrit : « *J'ai du mal à vous comprendre. Vous voulez dire que la réalité a un aspect naturel, matériel, et un autre aspect spirituel ? Là dessus je serais en accord avec vous. Il me semble que la physique quantique cherche à étudier un autre aspect encore (mais là je suis totalement ignorante dans ce domaine).* »

Nous sommes ici au cœur de la même difficulté. La physique quantique comme les affects psychologiques, cela reste du domaine des sciences. C'est quoi exactement le « *plus vaste* » que la foi considère, au-delà de ce que les sciences peuvent considérer ?

Le mot « *spirituel* » essaie de l'exprimer.

Peut-être pourriez-vous mieux comprendre ce que j'essaie d'expliquer en pensant au « *royaume des cieux* » dont Jésus proclamait la proximité parmi nous, en nous, ou à la vie éternelle au-delà de notre mort physique ?

Astya écrit : « *Vous ne pouvez pas à la fois admettre l'évolution et en même temps admettre l'existence historique d'Adam et Ève. J'en suis désolée, parce qu'apparemment cela fait de la peine à beaucoup de gens mais les deux théories s'excluent l'une l'autre.* »

Cela veut dire quoi « *vous ne pouvez pas* » alors que, précisément, c'est ma conviction que vous prétendez nier.

Mettez-vous des limites à la liberté d'opinion ?

C'est comme si, pour Jésus, vous me disiez que je ne peux pas admettre qu'il est le fils biologique de Marie et en même temps admettre qu'il est le Fils éternel de Dieu.

Si vous voulez un dialogue, il est inévitable d'accepter d'abord le point de vue de l'autre tel qu'il est si vous voulez pouvoir le critiquer ou le contester.

À défaut, vous resterez dans vos propres pensées.

Mais, la suite de votre message manifeste cependant une compréhension qui me semble, heureusement, contredire ce que je viens de vous reprocher et nuancer votre réflexion.

Astya écrit : « *Par contre, cela ne remet pas du tout en question l'hypothèse d'un don d'une âme immortelle à un moment t inconnu. Si vous pensez que cette hypothèse est préférable à celle que je soutiens : pas d'existence historique mais symbolique. Nous sommes libres chacun.* »

Ici, on se comprend bien et vous voyez bien qu'il n'y a aucune contradiction avec les théories de l'évolution.

Au moment « T », l'évolution est à un stade « X ».

S'il n'y a pas de création d'une âme immortelle à un moment « T », dites-moi comment cette âme immortelle pourrait surgir de la nature ? Pouvez-vous imaginer une âme progressivement immortelle ?

Astya écrit : « *A mon opinion, le choix que vous posez en hypothèse du moment t à peu près au milieu du néolithique est problématique : bien que cohérent avec la Bible, il rend impossible votre autre hypothèse : un unique couple biologiquement ancêtre de toute l'humanité.* »

Vous touchez au point le plus délicat.

Notre âme immortelle, notre vie spirituelle, notre capacité à partager éternellement la vie de Dieu, notre humanité à l'image de Dieu, nous proviennent d'un unique couple biologiquement ancêtre de toute l'humanité actuelle.

Mais, cela ne veut pas dire nécessairement (même si beaucoup le contestent) que notre corps provient « *seulement* » d'un unique couple.

Le récit de la Bible indique que les descendants d'Adam et Ève ont eu des relations et des enfants avec d'autres êtres.

Cette question a été développée ailleurs dans le sujet intitulé « 37. *L'hypothèse du monogénisme parmi d'autres hominidés* » (cf. supra).

Astya écrit : « *A mon opinion, le choix que vous posez en hypothèse du moment t à peu près au milieu du néolithique est problématique : ... c'est exactement la période où les préhistoriens commencent à avoir des vestiges de guerres organisées : avant, on trouve (très peu) de traces de ce qui pourrait être des assassinats ou de très petits raids. A partir du milieu du néolithique, on a des traces de raids (des os avec des pointes de flèches, des peintures de guerriers contre d'autres humains). Cela me semble problématique de faire coïncider l'émergence de la guerre avec le don d'une âme immortelle.* »

Pourquoi ?

Était-il plus extraordinaire de créer la réalité nouvelle d'un couple de fils et fille de Dieu (Adam et Ève) à cette époque parmi les homos sapiens ou de créer, il y a deux mille ans, la réalité nouvelle d'un Fils de Dieu, vrai Dieu et vrai homme ?

Pourquoi tant de difficulté à admettre historiquement l'Incarnation du premier Adam (la création dans, par et avec un corps terrestre) alors que nous croyons à l'Incarnation du nouvel Adam, le Christ ?

Axou écrit : « *Quand apparaît en l'humain l'être spirituel ? (ou dans le primate si l'être spirituel marque justement le passage du primate à l'humain ?)* ».

C'est la bonne question.

Vous écrivez : « *L'être spirituel apparaît-il dans un groupe d'hommes et de femmes ou chez Un homme et Une femme ? Je ne sais pas.* »

Mais si, nous le savons si nous partageons la foi de l'Église. Nous provenons d'un couple d'un homme et d'une femme créés à l'image de Dieu et de leur amour conjugal qui reflète la Trinité divine.

Nous ne sommes pas Adam et Ève, mais bien leurs descendants biologiques autant que spirituels.

En incarnant sa propre personne éternelle dans une créature semblable, par un fait historique extraordinaire bien concret, le Christ, nouvel Adam, nous révèle et nous montre lui-même ce que fut le fait historique extraordinaire de la création d'Adam et Ève : une réalité historique et spirituelle.

Le Christ a refait pour nous le même chemin, mais sans le péché qui a rompu l'harmonie avec Dieu.

Astya écrit : « *à votre avis, il existe une réponse ni littérale, ni symbolique, mais non encore interprétée.*

- *Sur ce point on n'est donc pas d'accord, mais je comprends que vous postulez un état Adamique apparu vers -4 500.* ».

Je ne sais pas d'où vous sortez cette datation. Je ne suis pas aussi précis. Je retiens a priori, pour la création d'Adam et Ève, la période néolithique, mais, au Moyen Orient, elle s'étend de -8.000 à -2.500. Difficile d'exprimer davantage que des hypothèses.

Personnellement, je pense qu'on ne peut exclure ni le sens littéral (dont il ne faut jamais cesser de vérifier l'interprétation correcte selon le sens des mots pour l'auteur qui les a écrits), ni le sens symbolique (dont il ne faut jamais cesser de vérifier l'interprétation correcte selon la foi de l'Église, par rapport à la réalité tant historique que spirituelle).

Ce travail d'interprétation ne s'arrête jamais car il faut sans cesse réactualiser notre compréhension par rapport aux connaissances et aux pensées de chaque époque.

Il ne faut pas en exclure la science, mais seulement se rappeler que la science a un domaine limité. La foi a un domaine plus vaste et illimité qui inclut la science. La foi chrétienne, fondée sur une Incarnation concrète de Dieu, se fonde sur des actions concrètes de Dieu dans l'histoire, dans la nature terrestre que la science étudie.

Il me semble vain de chercher des contradictions entre la science et la foi, sur la base de prétendues contradictions entre « *le pied de la lettre* » et nos connaissances.

Le « *pied de la lettre* » ce n'est que la lecture que nous faisons spontanément d'une traduction en langue moderne en ignorant tout de la richesse et des nuances que des mots peuvent avoir pour celui qui les a écrits dans une autre langue ancienne.

Pour la Genèse, c'est d'autant plus délicat que sa datation est incertaine et que ses récits relatent, en fait, la généalogie et l'histoire d'une famille sumérienne de la région de Babylone : celle d'Abraham.

Il est, dès lors, possible que le texte hébreu doive être compris par rapport à des récits élaborés d'abord en sumérien, en tenant compte du fait que le peuple hébreu s'est formé entre deux grandes cultures très différentes, celle de l'Égypte et celle de la Mésopotamie (Babylone).

A priori, il faut considérer que les récits de référence ont été élaborés et transmis avec toute la complexité et les nuances d'une culture sumérienne cunéiforme qui ne s'exprimait à une époque reculée qu'avec des clous et des coins et, pour le calcul, dans un système sexagésimal (par 60) et non un système décimal (par 10).

Il est possible que les récits de la Genèse ont intégré des traces sumériennes lorsque les Hébreux sont revenus pendant des dizaines d'années dans le pays sumérien de leur ancêtre Abraham lors de l'exil à Babylone en 586 avant Jésus-Christ.

Prenez, par exemple, le mot hébreu « cent » qui, dans le système décimal égyptien (comme pour nous), signifie un nombre qui correspond à « 10×10 » (le carré de la base décimale). Dans le système sexagésimal mésopotamien, le nombre « cent » n'existe pas comme mot ou signe distinct car le nombre résultant de (10×10) s'écrit avec un clou (60) suivi de quatre coins (4×10) .

Dans le système sexagésimal, le nombre 1 (un clou) peut signifier « 60 unités » ou « une unité » ou « un soixantième », mais aussi 60×60 unités ou d'autres multiples ou divisions de 60.

Si le mot « cent » signifie le carré de la base, la puissance 3 de l'unité, ou la troisième unité vers la gauche dans un nombre, alors, dans ce cas, le carré de la base sexagésimale (60×60) c'est 3.600 dans le système décimal.

Si vous écrivez 925 dans le système sexagésimal des sumériens, cela signifie $[9 \times (60 \times 60) + 2 \times (60) + 5 \text{ unités}]$, soit $(32.400 + 120 + 5)$ ou 32.525 unités dans notre système décimal.

Et comme, en outre, il n'y a pas de virgules, vous pouvez multiplier ou diviser par 60 selon les contextes.

Donc, pour le calcul, attention aux interprétations rapides...

Astya écrit : « votre hypothèse d'apparition d'humains spirituels avec une âme immortelle seulement au néolithique... me semble "raciste" pour les chasseurs cueilleurs; à cette époque, le peuplement de l'Amérique et de l'Océanie était effectué et le niveau des océans ne permettait plus de mixité avec ces populations ;

vous mentionnez la génétique des populations : à l'époque du milieu du néolithique, les grandes vagues migratoires sont plus faibles, donc ».

Au cours des trois mille ans avant la naissance du Christ, les contacts avec l'Amérique et l'Océanie n'ont jamais cessé, compte tenu des capacités de navigation durant cette période.

Pour le reste, il ne faut guère plus de deux mille ans pour pouvoir croiser toute la population humaine sur la terre.

Cette question est développée dans le sujet intitulé : « 63. Notre généalogie historique jusqu'à Adam et Ève » (cf. infra).

Quant à l'accusation de « racisme », c'est un grief qui exprime probablement la difficulté la plus profonde.

Mais, de même que les autres enfants de mon quartier ne sont pas mes enfants et n'ont pas reçu mon patrimoine génétique, la création fut un évènement historique par lequel Dieu a engendré un fils et une

filles dans la nature parmi d'autres créatures qui n'ont pas été enfantés comme Adam et Ève. C'est un fait et c'est une réelle différence.

Nous avons été créés par Son souffle spirituel et avons reçu Sa propre vie spirituelle. Nous sommes ses enfants faits par un souffle spirituel de Dieu dans un corps naturel. Oui, cela nous distingue de tous les autres êtres. Nous avons été enfantés par une semence paternelle spirituelle qui nous transmet la vie de Dieu lui-même. Cela nous permet de partager éternellement la vie d'amour de Dieu. Cela fait de nous des âmes immortelles.

Cela ne provient pas des seules capacités d'abstraction de notre cerveau terrestre et de leurs progrès.

Demain, la science et la génétique pourraient amener des animaux, voire des machines, à des capacités inimaginables aujourd'hui.

Mais, la vie spirituelle immortelle qui vient de Dieu ne pourra jamais être construite par l'homme.

La nature peut produire un hominidé et en développer les capacités terrestres, y compris les capacités d'abstraction et les capacités affectives, mais la nature ne peut sortir d'elle-même.

Seul Dieu a pu créer en nous une vie qui est au-delà de notre vie naturelle.

Par la création à l'image de Dieu, d'un homme et d'une femme partageant sa vie, mais aussi la vie de la réalité terrestre, Dieu a créé un être nouveau, inouï, capable de partager éternellement sa vie d'amour.

Selon un auteur anonyme cité par Cinci, « *Dans le fond, il y a encore une objection majeure au maintien de l'historicité d'Adam et du récit de la Genèse. C'est qu'après avoir commencé à historiciser Adam, il faut alors se mettre à historiciser tous les éléments du récit, y compris les éléments que nous considérons spontanément comme symboliques. En effet, il n'est écrit nulle part où commence et où s'arrête le symbolisme.* »

C'est exact. Mais, ce n'est pas parce que c'est difficile et inconnu qu'il faut nécessairement nier toute historicité de ce qui nous est révélé dans un mélange d'images et de réalités concrètes.

L'article, cité par Cinci, considère que, si l'on admet l'historicité d'Adam et Ève, « *Il faut supposer que le jardin d'Eden avait un emplacement géographique réel, localisable, dont l'accès est actuellement gardé par des chérubins: où se trouve ce jardin?; où sont les chérubins?* »

Cette observation, qui croit écarter toute historicité, me semble certes permettre d'éviter les pièges du littéralisme mais aussi les pièges d'un rejet excessif de l'historicité.

Oui, le jardin d'Eden « *avait* » (et, même s'il n'y a peut-être pas pensé, l'auteur de l'article cité par Cinci a raison de ne pas dire « *est* » ou « *était* ») « *un emplacement géographique réel, localisable* », car, en effet, dans la réalité d'une histoire concrète, Adam et Ève vivaient nécessairement quelque part sur la terre au moment où ils ont commis le péché originel.

Parce que le récit biblique le situe à la confluence du Tigre et de l'Euphrate, cet endroit semble situé par la Genèse dans le sud-est de l'Irak et de l'ancienne Mésopotamie, dans le pays de Sumer où l'écriture est apparue il y a environ cinq mille ans et où Abraham est né.

Tout reste à l'état d'hypothèses à vérifier dans l'incertitude.

Mais, attention, si l'endroit où Adam et Ève vivaient sur la terre pourrait être localisé un jour de manière certaine, cela ne signifie pas que « *le jardin d'Eden* » soit une réalité terrestre limitée dans l'espace. L'Eden, c'est le monde de Dieu, c'est une réalité spirituelle.

L'Eden de Dieu n'est pas une réalité géographique terrestre. Cela n'écarte pas l'historicité des faits. Sur terre, on vit nécessairement les événements spirituels à un moment et à un endroit de notre histoire concrète, mais ce qui se vit dans et par l'esprit ne se limite pas à ce qui peut se voir dans la chair.

Adam et Ève pouvaient être dans le jardin d'Eden à n'importe quel endroit de la terre. Le jardin d'Eden n'était pas plus en Arménie qu'en Chine ou en Océanie. Mais, l'événement du jardin d'Eden « *avait* » une localisation terrestre : celle où Adam et Ève l'ont vécu.

Au moment du péché originel, l'endroit terrestre où Adam et Ève vivaient dans le jardin d'Eden était un endroit terrestre qui pouvait être banal, mais à ce moment et à cet endroit, Dieu les a fait entrer dans une réalité spirituelle : celle d'un jardin dans l'Eden.

Vous ne pourrez jamais trouver cette réalité de l'Eden ou les chérubins qui la gardent dans la réalité terrestre concrète puisqu'il s'agit d'une autre réalité : la réalité spirituelle des cieux.

Mais, cela ne change rien à la réalité historique de l'endroit et du moment où Adam et Ève ont vécu cet événement spirituel. Le jardin d'Eden a eu une localisation, même s'il n'est pas une réalité terrestre.

Pensez au Christ ressuscité. Ses apparitions ont eu une localisation là où les apôtres l'ont vu et rencontré. Mais, le Christ ressuscité n'est pas localisable à un endroit particulier de la réalité terrestre.

Cinci écrit : « *Alors que l'on m'indique le chemin qui mène au jardin.* »

C'était exactement la question de l'apôtre Philippe à Jésus ! Le chemin est, bien sûr, spirituel.

Et, comme le jardin d'Eden est une réalité spirituelle, il n'est possible d'en parler que de manière imagée : serpent, arbre, fruit ...etc, mais cela n'écarte en rien la réalité historique du moment et de l'endroit où les événements spirituels du jardin d'Eden ont été vécus par Adam et Ève, ni la réalité historique de leur création et de leur existence dans le cours de l'histoire concrète.

La réalité terrestre y était ce qu'elle est toujours, avec des êtres précaires se renouvelant par des reproductions avec des mutations et des évolutions diverses.

Pourquoi imaginer nécessairement une réalité terrestre différente lors des événements spirituels du jardin d'Eden ?

Ce n'est pas une « *mort* » terrestre qui est entrée dans le monde par le péché originel, mais une mort spirituelle.

L'historicité d'Adam et Ève pose beaucoup de questions, mais elles sont toutes surmontables.

L'absence d'historicité pose, au contraire, une contradiction insurmontable pour la foi.

Nous sommes des âmes immortelles. Ce n'est pas la réalité des objets, des planètes, des plantes ou des animaux. Les créatures naturelles vivantes n'ont qu'une existence temporaire durant leur vie biologique qui provient d'évolutions et de mutations.

Mais, ce qui est immortel ne peut pas devenir immortel progressivement. On ne peut pas être de plus en plus immortel depuis le Big Bang. Il est impossible d'être immortel un peu ou dans une mesure limitée. L'immortalité ne peut devenir présente dans une réalité mortelle que de manière instantanée, immédiate.

On peut décrire l'apparition de la vie biologique, des premiers êtres animés, puis l'apparition successive sur la terre, de primates, puis d'hominidés au cerveau de plus en plus développé jusqu'à l'apparition de l'homo sapiens. Impossible d'envisager l'apparition progressive d'une âme immortelle dans ce contexte historique.

Il n'y avait pas d'âme immortelle au temps des dinosaures. Il y en a aujourd'hui.

Un dinosaure ou un primate de la préhistoire n'a pas pu enfanter naturellement une âme immortelle.

Sauf pour ceux qui nient l'immortalité de l'âme humaine ou, au contraire, qui prétendent que tous les animaux auraient la même immortalité spirituelle que les humains, la réalité historique d'une création des âmes immortelles par Dieu est incontournable.

Et comme chacun de nous tient sa propre âme immortelle de ses parents, il nous faut nécessairement constater qu'en remontant notre généalogie, nous devons normalement remonter à un couple de parents à l'origine de cette vie transmise.

Dans la chaîne ininterrompue des couples mortels de notre généalogie biologique depuis l'apparition du vivant sur la terre, seule une création divine a pu faire advenir une âme immortelle.

Mais, ce que la science moderne nous a appris et ce que l'Incarnation du Christ avait en réalité déjà montré, c'est que, si le Fils éternel de Dieu a pu s'incarner lui-même dans une chair naturelle et une lignée biologique, il ne faut pas s'étonner que Dieu a pu engendrer d'autres fils et filles dans une chair naturelle provenant, comme pour le Christ, d'une lignée biologique.

Nous sommes des créatures instantanées de Dieu, mais notre corps a pu être façonné par des processus évolutifs.

Adam et Ève sont les premiers homos *capax Dei* capables de partager la vie éternelle de Dieu, les premières âmes immortelles. Pas nécessairement les premiers homos sapiens.

La question « où » et « quand » a donc toute sa pertinence dans la réalité historique.

À cet égard, la lecture de la Genèse est délicate car elle ne nous parle pas que de la réalité corporelle, mais aussi de la réalité spirituelle qui ne peut être exprimée qu'en images.

La question « où et quand ? » ne doit pas nous tromper. Elle vise un endroit et un moment de notre réalité terrestre. Mais, l'homme est terrestre « et » spirituel.

La création d'Adam et Ève, dans le cours de l'histoire de la réalité terrestre, fut une création spirituelle. Un souffle spirituel divin dans la chair naturelle a créé un être nouveau. Cette création spirituelle a pu avoir des effets dans la réalité naturelle, et, notamment, dans le fonctionnement et les capacités de notre cerveau naturel. Mais, la nouveauté n'est pas à chercher dans la nature que Dieu avait déjà créée, mais dans l'effet produit par un souffle spirituel divin qui, dans une nature mortelle, a créé des êtres immortels capables de partager la vie de Dieu, de participer à la réalité spirituelle divine.

C'est dans l'Évangile de St Jean que Jésus lui-même nous montre l'étendue de la difficulté pour un humain de percevoir et de comprendre la réalité spirituelle à laquelle notre âme immortelle participe par son esprit.

Beaucoup de gens parlent de la spiritualité comme d'une aptitude de notre cerveau physique, comme d'un surplus d'intelligence et de sensibilité de notre cerveau naturel. Ils ne perçoivent pas qu'il s'agit d'une participation à une autre réalité.

Nous sommes nés biologiquement à une date que nous connaissons parfaitement, mais cette naissance biologique ne montre que du terrestre et notre intelligence peut aisément y penser. Mais notre naissance est précédée d'une conception qui n'est pas que biologique mais qui est aussi spirituelle.

De même qu'il y a une naissance biologique en ce monde terrestre qui ne se produit qu'après un temps de gestation dans le sein maternel environ neuf mois après notre conception, il y a aussi une autre naissance après notre conception qui doit se produire dans la réalité spirituelle.

Cette naissance ne concerne pas le fait de croire, ni la pratique d'une religion, ni la compréhension ou l'adhésion intellectuelle à des vérités religieuses. De même que nous sommes nés dans la réalité terrestre, nous devons aussi naître dans la réalité spirituelle.

À Nicodème qui s'en étonnait, Jésus répondit « *Ne sois pas étonné si je t'ai dit qu'il vous faut renaître... Toi, tu es chargé d'instruire Israël, et tu ne connais pas ces choses-là ?* » (Jn 3, 7 et 10).

Tant de religieux d'aujourd'hui ne sont-ils pas déroutés devant la même réalité ?

De même que le corps humain vivant animé par son ADN est pleinement présent dès la conception, l'esprit humain insufflé par Dieu est aussi pleinement présent dès la conception. Le corps et l'esprit humain sont indissociables.

Mais, de même que le corps humain doit vivre une gestation avant sa naissance qui ne se produit que neuf mois plus tard, par le seul effet des règles naturelles terrestres, l'esprit humain ne doit-il pas aussi vivre une gestation avant sa naissance ?

Notre être spirituel, qui est présent dans la réalité terrestre dès la conception, tant avant qu'après la naissance physique, attend aussi sa naissance. Cette seconde naissance, de l'esprit humain, ne nous est-elle pas montrée par le baptême d'Adam et Ève lorsqu'ils sont plongés dans le jardin d'Eden et, plus tard, par le baptême de Jésus, le nouvel Adam, dans le Jourdain ? Ne s'agit-il pas d'entrer dans la communion de l'humanité avec Dieu ?

Le jardin d'Eden nous décrit de manière imagée ce que fut la naissance spirituelle d'Adam et Ève. Par une rencontre amoureuse dans l'Eden de Dieu.

Ce fut un événement spirituel, mais il s'est bien produit dans la réalité historique. On pourra peut-être répondre un jour à la question bien concrète du « *où et quand ?* », car la création d'Adam et Ève n'est pas différente de la création de chacun de leurs descendants, ni de l'Incarnation du Christ. Elle se produit dans l'histoire concrète.

Adam et Ève ont été conçus simultanément dans la réalité biologique et dans la réalité spirituelle. Leur âme immortelle a été conçue par un souffle spirituel dans la réalité terrestre. À un moment et à un endroit bien concrets dans l'histoire.

C'est bien dans l'histoire réelle que cette création s'est produite. Mais, ils ont aussi été créés dans la réalité spirituelle de Dieu. Le souffle de Dieu qui les a créés en fait des enfants du Créateur qui vivent de la vie même de Dieu, qui participent à sa vie.

Ne cherchons pas dans la seule réalité terrestre les faits que nous relate la Genèse. Mais, ne cherchons pas davantage à exclure de la Genèse la réalité historique indissociable de la réalité spirituelle. Nous sommes faits de corps et d'esprit.

Notre conception est un moment situé environ neuf mois avant notre naissance. Cette conception est un fait biologique.

Le « *fait* » spirituel est simultané. Il me semble qu'aucune contradiction ne peut exister entre la réalité spirituelle et la réalité biologique ou terrestre.

Au moment de la conception biologique il y a aussi, simultanément, une conception spirituelle.

Jusque là, je pense que c'est compréhensible pour tous, même si on peut ne pas être d'accord.

Trinité écrit : « *Si notre naissance est précédée d'une conception qui n'est pas que biologique, c'est à contrario avec l'âme immortelle conçue à posteriori dans la réalité terrestre!* »

Il n'y a pas de difficulté particulière à admettre qu'au moment de notre conception, nous sommes conçus tant dans la réalité terrestre que dans la réalité spirituelle, et que notre nature indissociablement terrestre et spirituelle est conçue simultanément. Néanmoins, notre naissance biologique survient environ neuf mois plus tard.

Le bébé qui sort du ventre de sa mère est le même que celui qui s'y trouvait un instant auparavant.

De même, notre être spirituel, qui est présent dans la réalité terrestre dès la conception, tant avant qu'après la naissance physique, attend aussi sa naissance.

Mais, votre observation est plus fine. Vous semblez vous demander, par rapport à la création d'Adam et Ève dans le temps, s'il n'est pas contradictoire d'admettre une conception a posteriori d'une âme immortelle puisque, précisément, il y a alors une distinction, dans le cours du temps, entre le terrestre et le spirituel, avec, d'abord du terrestre (l'espèce biologique des homos sapiens provenant de processus évolutifs) puis, ensuite et donc sans simultanéité, du spirituel créé à un moment.

Il me semble que vous touchez là au cœur de ce qu'est la création de l'humanité.

Seul le Christ me semble pouvoir nous aider. Il y avait uniquement une femme humaine en Palestine, et, dans son corps, à un moment et à un endroit, un être tout autre, le Fils de Dieu, s'est fait homme. Un être nouveau, vrai Dieu et vrai homme, est advenu dans l'histoire concrète.

La création d'Adam et Ève me semble compréhensible à la lumière de cette Incarnation du nouvel Adam qu'est le Christ.

Adam et Ève n'existaient pas avant leur conception. C'est une action de Dieu, un « *souffle* » spirituel divin qui les a créés au premier instant de leur création matérielle, corporelle.

Aucune séparation du corps et de l'esprit n'est concevable au moment de cette création. Leur personne, leur âme immortelle, est précisément le produit d'un souffle spirituel dans un corps, selon la définition toujours valable de la Genèse. Cela reste vrai pour chacun de nous. Ce fut vrai aussi pour l'Incarnation du Christ, vrai Dieu et vrai homme dès le premier instant de sa conception dans le sein de la Vierge Marie.

Y aurait-il une contradiction ?

Où et quand ? La réflexion continue.

Dans le pays de Sumer (au sud est de Bagdad, en Irak), durant le quatrième millénaire ?

Plusieurs indices peuvent être observés en ce sens dans plusieurs sujets particuliers.

Dans le sujet intitulé « 16. *L'ancienneté du récit de la Genèse* » (cf. supra), il a été observé que le niveau littéraire atteint par les Sumériens ainsi que les traces archéologiques et la structure du texte

même du début de la Genèse en parties séparées par des colophons, semblent indiquer une origine sumérienne de ce texte sur des tablettes en argile.

Dans un sujet intitulé « 43. *L'image et la ressemblance* » (cf. supra), il a été observé une possible allusion à l'invention de l'écriture par les Sumériens durant le quatrième millénaire avant notre ère, dans le texte même de la création de l'humain.

Dans le sujet intitulé « 66. *Le Dieu de Sem, le père des fils d'Héber* » (cf. infra), il est observé la concordance du récit biblique de la Tour de Babel avec deux événements historiques survenus dans le pays de Sumer : l'abandon de Babel (ancien nom de Babylone) et la disparition de la pratique de la langue sumérienne survenue lors de l'effondrement de la troisième dynastie d'Ur, à la fin du troisième millénaire avant Jésus-Christ.

Dans le sujet intitulé « 65. *Sur les traces du déluge* » (cf. infra), il est observé que le déluge biblique semble localisé à l'endroit de l'adamah des débuts de l'humanité qui correspond au pays de Sumer.

Autant d'indices concordants qui relient les débuts de l'humanité à ce pays de Sumer, voire à l'invention de l'écriture qui en fut la découverte majeure durant le quatrième millénaire avant Jésus-Christ.

À réfléchir !

Astya m'attribue l'hypothèse qu'il y aurait « *une humanité partielle dotée d'âme co existant avec une humanité dépourvue d'âme* » ce qu'elle rejette car ce serait contradictoire avec le récit « *qui institue le principe d'une création de la totale humanité* ».

Ici, je ne suis pas sûr que nous nous comprenions, car vous utilisez les mots « *humanité* » et « *âme* » dans un sens qui peut être variable.

Dans le sens que l'Église donne à ces mots, il n'y a pas d'humanité avant Adam et Ève et, après eux, en dehors de leur descendance.

L'être humain à l'image de Dieu est créé instantanément par Dieu avec sa nature indissociablement terrestre et spirituelle. Une âme immortelle est créée par un souffle spirituel dans un corps. Il n'y a pas d'humanité dépourvue d'âme. Il n'y a pas d'humanité partielle.

Je suppose que, en utilisant le mot « *âme* », vous parlez bien ici de « *l'âme immortelle capable de partager la vie et l'amour de Dieu* » (et non d'une « *âme* » animale ou naturelle) et que, en utilisant le mot « *humanité* », vous parlez bien ici de « *l'humain créé à l'image de Dieu* », et non de n'importe quel « *hominidé* » ayant existé durant l'évolution.

Si vous pensez que l'humain (créé à l'image de Dieu) n'est pas une âme immortelle ou qu'il n'a pas une réalité spirituelle autre que celle des animaux, ce n'est pas la foi de l'Église et ce n'est pas le sujet ici.

Si vous pensez qu'il n'y a pas eu de création divine dans l'histoire concrète (à un endroit et à un moment), vous risquez ne plus percevoir qu'une évolution naturelle ayant progressivement augmenté l'intelligence cérébrale d'une lignée biologique jusqu'à aboutir aux humains modernes. Vous risquez de croire que l'esprit humain ne serait qu'une production de l'évolution. Ce n'est pas la foi de l'Église et ce n'est pas le sujet ici.

Par contre, si vous acceptez que l'humain a une réalité spirituelle spécifique qui transcende la nature et la réalité des animaux, vous ne pouvez pas échapper à la double réalité (et question) du où et du quand.

Et les possibilités de réponse ne sont pas nombreuses. Il y a ceux qui pensent que le corps humain a été façonné en un instant sans processus naturels évolutifs. Il y a ceux qui pensent que le corps humain provient d'une évolution de la nature créée par Dieu.

Je n'en vois pas d'autre.

Il reste la possibilité de se soustraire à la question en la déclarant sans intérêt.

Astya écrit : *« en ce qui concerne le récit de la création : j'y vois d'abord un récit à usage philosophique, peut être sociologique, certainement théologique, avec un contenu philosophique important, volumineux pour un récit assez court. Mais pas un récit historique : mon opinion, ce que je crois, c'est que le contenu philosophique est tellement dense que l'ambition historiciste est une manière de passer à côté du récit. »*

À cet égard, il vous semble « *historiciste* » de s'interroger sur le comment (y compris le « où » et le « quand », dans l'espace et dans le temps) et non seulement sur le pourquoi, parce que, de votre point de vue, ce serait vain et que la question du comment passerait à côté du récit biblique dont le contenu réel serait philosophique, théologique, voire sociologique.

C'est un point de vue très répandu.

Dans le « *comment* » que vous souhaitez écarter, attention de ne pas y glisser toute l'action de Dieu dans la réalité concrète, terrestre. Non seulement la création d'Adam et Ève, mais l'Incarnation de Dieu dans le sein d'une vierge, les miracles, la résurrection du Christ, l'action de Dieu aujourd'hui, ...etc.

Nous sommes bien sûr d'accord pour penser que les précisions concrètes n'ont un intérêt pour la foi qu'en lien avec le spirituel.

Mais, nous ne sommes pas des anges, de purs esprits. Nous sommes créés dans la chair.

Dieu qui se fait homme, cela concerne le « *comment ?* » (la réalité concrète, historique) autant que le « *pourquoi ?* » (la finalité). Le corps autant que l'esprit. Il en va de même pour notre création.

Parce que nous sommes corps autant qu'esprit, le « *comment* » (tout ce qui concerne la réalité corporelle) a de l'intérêt comme le « *pourquoi* » (tout ce qui concerne la finalité) parce que c'est dans le concret que le spirituel se réalise.

Le contenu philosophique du récit de la création que vous observez est certes plein de bon sens. Vous mettez en avant la liberté, la responsabilité, la connaissance, la capacité d'aimer. Même si ce sont des notions difficiles à préciser, ce sont des réalités dans le récit biblique des débuts de l'humanité.

Mais, vous semblez exclure l'intérêt que le récit pourrait avoir pour le concret, l'historique, ce qui, en réalité, correspond au terrestre, au matériel. Vous conviendrez cependant que la foi ne concerne pas que le monde des idées, des valeurs, de la réalité spirituelle.

Omettre l'ancrage historique, c'est risquer de tomber dans l'abstrait, de dévaloriser le corps, voire toute la création physique qui risque de n'être plus considérée que comme une réalité passagère, un objet sans réel intérêt.

Nous avons été créés dans et avec un corps. La création de l'humain lie le corporel et le spirituel.

Il ne s'agit pas ici de curiosité gratuite, mais d'une question importante pour l'intelligence et la solidité de la foi. Mais, chacun avance à son rythme selon sa sensibilité.

Astya écrit : « *Je pense plutôt (comme beaucoup, dont des scientifiques) que l'univers, la vie évolutive, et même le fonctionnement du cerveau sont autant d'indications de l'existence d'une volonté créatrice transcendante qu'en général on appelle Dieu. Donc je penserais plutôt qu'il y a de la création divine partout et tout le temps...*

Le désaccord est que vous considérez (si j'ai bien compris) l'évolution comme quelque chose en dehors du dessein divin, qu'il aurait du en quelque sorte compléter ou corriger. Alors que je la considère plutôt comme le plan même : le plan divinement génial et foisonnant. »

Je ne pense pas que Dieu ait eu besoin de corriger ou compléter sa création. Elle est bonne dès l'origine. L'évolution n'est pas en dehors du dessein divin. Vous avez raison de croire en l'unité indivisible de la création, que « *l'univers, la vie évolutive, et même le fonctionnement du cerveau sont autant d'indications de l'existence d'une volonté créatrice transcendante* ». Vous avez raison de parler de « *plan divinement génial et foisonnant* », même s'il faut le nuancer par la liberté de l'humain créé. Le développement du monde qui lui a été confié à l'origine n'est pas l'exécution d'un dessein intelligent prédéterminé.

Je ne peux ici que vous renvoyer à « *L'évangile de la création* » que le Pape François nous présente de manière lumineuse dans son encyclique ***Laudato si'*** qui fait l'objet d'un sujet intitulé « ***Laudato si'***, *l'aube d'une théologie de la création* » (cf. supra).

Toute la création est faite par le Christ et pour l'humain dès l'origine. Et tant l'homme à l'image de Dieu que le Fils de Dieu fait homme ne sont pas des accidents, des corrections, des changements ou des compléments dans l'histoire générale du monde mais le but et l'objet principal de toute la création, matérielle autant que spirituelle.

Astya écrit : « *Vous admettez que Dieu a créé la vie comme processus évolutif, et vous posez comme hypothèse qu'à un moment T du processus, dans un lieu L il a ajouté un élément spirituel à deux êtres humains, à charge pour eux de le diffuser. Mais pourquoi Dieu aurait fait une chose pareille ? Pourquoi choisir ces deux là et exclure leurs contemporains ?* »

Il ne me semble pas adéquat d'affirmer que Dieu a insufflé une âme immortelle « *dans* » Adam et Ève, comme si Dieu leur avait « *ajouté* » « *quelque chose* » (qui serait « *un élément spirituel à charge pour eux de le diffuser* ») dont les autres créatures auraient été privées, exclues. Je comprends que vous rejetiez une telle idée.

Astya écrit : « *le cerveau humain est bien le résultat de l'évolution, l'évolution étant le processus que Dieu a mis en place pour gérer l'animation de la matière, en d'autres termes la vie. Son processus étant absolument parfait, il me semble, à mon opinion, bizarre de penser qu'il ait eu besoin de revenir l'améliorer* ».

Comme vous, je pense qu'il faut résolument sortir de la perspective d'un « *ajout* » qui aurait corrigé un « *manque* » et constitué un « *privilège* » réservé à certaines créatures. Merci de me permettre de rejeter avec vous cette hypothèse.

La création de l'humain à l'image de Dieu fait surgir de l'inexistence un être absolument nouveau, mais Dieu a créé la nature pour la faire contribuer à cette création nouvelle.

Et ici, comme vous le comprenez bien, je pense, en effet, que cela se produit « *à un moment T du processus, dans un lieu L* », alors que vous préférez penser « *qu'il y a de la création divine partout et tout le temps* ».

Mais, vous admettez ici qu'il faut nuancer ce « *partout et tout le temps* ». Vous et moi, nous dialoguons ici et maintenant. Ni vous, ni moi n'existions avant notre conception « *à un moment T...*, *dans un lieu L* ».

La difficulté et la différence, que nous réfléchissons ensemble, apparaissent lorsque vous pensez que « *l'humain est un animal assez évolué pour se poser la question de sa nature à la fois physique et spirituelle* ».

Cette réflexion est exacte, mais elle ne regarde l'humain que dans sa réalité naturelle d'un être « *animal* », même si c'est pour constater que, dans cette réalité provenant de processus évolutifs, il est assez évolué pour pouvoir se poser la question de sa réalité spirituelle.

Vous dites que l'humain a « *commencé* » à pouvoir se poser la question lorsqu'il a commencé à enterrer ses morts. Je suppose que vous accepterez de considérer que ce commencement a été très progressif et évolutif, mais aussi que l'attachement affectif au corps mort d'un être auquel un animal a été attaché peut exister chez certains animaux. Le critère ne me paraît pas suffisant pour attester d'un état de conscience humain, équivalent au nôtre. Il s'agit seulement d'un indice qui a pu n'être qu'une étape dans l'évolution.

Vous écrivez que « *si vous voulez dire que Dieu a fait des miracles anti naturels pour manifester sa toute-puissance, je ne suis pas sûre d'être d'accord* ».

Mais, l'expression « *miracles anti naturels* » considère les miracles comme des ajouts à la réalité naturelle.

À cet égard, cette compréhension suppose implicitement que la nature matérielle (physique) aurait une autonomie naturelle absolue et absolument séparée de Dieu, dont un miracle violerait les règles normales.

La création de l'humain, dans sa double réalité corporelle et spirituelle, ouvre une autre perspective.

Entre la réalité naturelle avec ses règles de cause à effet observables par la science et la réalité « *spirituelle* » qui nous permet de rencontrer notre Créateur et de vivre avec Lui, pourquoi croire à une séparation absolue, au lieu d'admettre, au contraire, des liens essentiels présents dès le premier instant de la création ?

Ce qui me semble parfois oublié ou nié, c'est que des liens existent entre, d'une part, la nature (visible ou invisible) observable et, d'autre part, le réel plus « *vaste* » dans lequel la nature est créée et que notre cerveau naturel ne peut prétendre saisir au-delà de lui-même.

Les miracles peuvent paraître « *anti-naturels* » car il ne paraît pas naturel qu'une femme vierge enfante, qu'un homme marche sur l'eau, transforme de l'eau en vin, ressuscite des morts..., mais que savons-nous des influences « *spirituelles* » dans le monde naturel que notre cerveau peut observer ?

Et c'est ici que la difficulté peut être grande. Oui, je crois que Dieu, qui vit dans cette réalité « *spirituelle* », peut créer du neuf dans la nature. Sans altérer la nature mais parce que la nature vient de plus qu'elle-même et qu'elle reste liée à plus qu'elle-même.

Dans cette nature, Dieu a créé du plus qu'elle-même, non comme quelque chose spirituel ajouté dans la nature, mais comme un être nouveau créé dans et avec cette nature. À un moment T, dans un lieu L. La nature n'a pas été changée. Dieu n'a pas changé. Mais, un être nouveau capable de partager Sa vie a été créé.

Nous sommes d'accord pour constater que « *ce qui est immortel ne peut pas devenir immortel progressivement* ».

Mais, à cet égard, il est exact que la question du « *où et quand ?* » ne se pose que par rapport à la création d'une âme immortelle dans le cours de l'histoire et que cette question disparaît si vous pensez

que cette même âme immortelle est éternelle parce qu'elle aurait été présente de toute éternité, comme Dieu.

C'est dans cette voie que vous semblez vous orienter, mais la question de l'émergence de cette âme dans la réalité historique demeure la même.

À ce sujet, vous rapprochez les réalités matérielles et spirituelles en considérant que « *Au niveau des atomes l'éternité est une réalité observable* » et que « *Donc si sur le plan matériel on peut constater l'éternité des éléments à une certaine granularité, que se passe-t-il sur le plan spirituel qu'on ne peut pas observer ?* », ce qui semble suggérer que tant sur plan matériel que sur le plan spirituel l'immortalité serait un fait éternel.

Dans ces conditions, vous pensez que « *Notre corps biologique est mortel (l'assemblage) mais nos atomes restent* » et que « *A mon opinion c'est immortel de toute éternité (le plan spirituel), mais nous, les humains, on y participe peut être d'une infime manière (une étincelle de grâce)* ».

Serions-nous immortels de toute éternité ? Donc, incréés ?

Pour autant que je vous comprenne bien, vous ne serez pas surprise que je ne puisse, le cas échéant, vous suivre dans une telle voie.

Dans le prolongement de la Genèse, la foi de l'Église me semble claire à cet égard. Nous sommes des êtres créés dans le temps et non des êtres éternels incarnés à un moment dans l'histoire.

À cet égard, l'Incarnation du Christ, vrai Dieu qui se fait homme, n'est pas une contradiction pertinente car l'éternité du Fils de Dieu dans la Trinité n'est pas celle d'une créature.

N'est-ce pas ce que le Christ, vrai Dieu et vrai homme, précise lui-même lorsqu'il indique par rapport à Abraham qui est un vrai homme mais qui n'est pas Dieu : « *Avant qu'Abraham fut, je suis* » (Jn 8, 58) ? Abraham est créé immortel dans l'histoire (il « fut » à un moment du passé), mais Jésus « est » de toute éternité.

Nous ne sommes pas des êtres éternels, sans début, mais des créatures qui avons un commencement. Notre immortalité est une création.

D'un point de vue terrestre, on peut certes observer que, pour notre cerveau, il n'y a pas de limite imaginable ni dans le passé, ni dans le futur, ni dans le lointain, ni même dans l'infiniment petit.

Par contre, il faut aussi admettre que les assemblages de molécules ou d'atomes qui forment une créature physique sont précaires. Vous l'écrivez vous-même : « *Notre corps biologique est mortel (l'assemblage) mais nos atomes restent* » et « *Ils ne disparaissent pas, ils se réorganisent différemment* ».

À cet égard, ce qui fait l'objet de cette réflexion, ce ne sont pas les atomes mais la création des premières âmes humaines immortelles et ces âmes ne sont pas des atomes, mais, au contraire, ce que vous appelez des assemblages.

L'âme humaine est créée par un souffle spirituel dans un corps qui est un assemblage de combinaisons généalogiques innombrables, ce qui produit des corps et des âmes toujours différents dans chaque cas.

Il s'agit, dans la nature, d'« *assemblages* » que vous reconnaissez « *mortels* » et dont l'organisation propre disparaît même si les atomes de l'assemblage se « *réorganisent autrement* »

Que devient l'assemblage (la forme organisée) après sa dissolution ?

Pour la feuille qui tombe, nous pensons sans difficulté que ses atomes organisés en feuille vont se décomposer et se fondre dans le sol d'où ils pourront être intégrés dans des formes nouvelles, et parfois dans des plantes qui viendront nourrir des humains et s'intégrer dans leur corps.

Il en va de même pour toutes les formes précaires des créatures terrestres.

Mais, les innombrables combinaisons de particules (et même de nanoparticules) qui se succèdent au fil des milliards d'années font sans cesse du singulier, même s'il y a d'innombrables similitudes.

Chaque humain a un corps à nul autre pareil. Chaque humain a une âme à nulle autre pareille.

Comment un tel assemblage pourrait-il subsister et être immortel ?

Vous l'observez vous-même : dans la nature, les assemblages sont mortels. L'immortalité de l'âme et la résurrection des corps ne peuvent venir que de l'extérieur de la nature.

Sans une intervention concrète de Dieu dans l'histoire, une âme immortelle ne peut exister dans ce monde naturel.

Astya écrit : *« Non, nous sommes bien créés mais à partir de plusieurs choses : sur le plan matériel, nous sommes créés avec des atomes qui ont été créés avant ; et avec un "plan d'assemblage" ou code génétique qui vient de nos parents mais est différent pour chacun puisqu'il est le résultat d'une combinaison entre deux parents. Il me semble qu'il y a forcément eu un moment de création non pas du code personnel de chacun, mais de la méthode de codage : Dieu ne nous crée pas chacun, mais quelque chose s'est passé pour que nous soyons créés, chacun différent. »*

Vous vous situez ici dans la réalité naturelle créée avec ses lois et c'est sur cette base que vous réfléchissez ensuite à la réalité spirituelle.

Astya écrit : *« Donc sur le plan spirituel : peut-être qu'on peut faire une analogie. L'univers est composé d'atomes et aussi d'énergie. Nos corps composés d'atomes, tant qu'ils sont animés, ont une sorte "d'énergie vitale" et après la mort on peut constater l'inertie des atomes.*

Donc voilà : je pense que l'âme c'est en rapport avec l'énergie. Je pense que l'énergie est là dans l'univers en même temps que Dieu depuis l'éternité, mais que c'est sur sa volonté, sa grâce ou son plan, qu'une partie de cette énergie se combine pour animer un corps. »

Attention ici de ne pas mélanger le terrestre et ce qui est au-delà de notre compréhension terrestre : le spirituel.

On peut penser que *« l'énergie spirituelle »* est éternelle en Dieu, mais il faut éviter de la confondre avec *« l'énergie naturelle »* de l'univers créé par Dieu.

Donc, attention aussi aux analogies.

Tout ce que vous écrivez sur le plan matériel, mais aussi sur l'énergie, me semble concerner la création terrestre.

Vous essayez de remonter à la frontière originelle. Est-ce que l'énergie est éternelle ?

Dieu est éternel. L'univers et son énergie sont une création. Le mot énergie peut certes nous renvoyer à la limite du vivant et on peut penser que la vie divine éternelle inclut de *« l'énergie »*, mais attention de ne pas enfermer cette énergie divine éternelle dans une perception terrestre limitée.

S'il y a une *« énergie »* éternelle en Dieu, ne la confondons pas avec l'énergie du Big Bang.

Le passage de « *l'énergie* » qui est éternellement en Dieu à la création de l'énergie qui anime l'univers dépasse nécessairement notre compréhension terrestre.

Lorsque vous écrivez que « *l'énergie est là dans l'univers en même temps que Dieu depuis l'éternité, mais que c'est sur sa volonté, sa grâce ou son plan, qu'une partie de cette énergie se combine pour animer un corps* », il me semble que vous procédez à un mélange de l'éternité en Dieu et de la création dans le temps, un mélange de « *l'énergie en Dieu* » et de « *l'énergie dans la création* ».

En appliquant ce même mélange à l'être humain, il y a un risque de dissoudre dans le terrestre le « *spirituel* » qui est « *au-delà* » des réalités terrestres.

Ce qui nous caractérise, c'est un « *plus* », une vie spirituelle (le « *souffle* » dans la poussière dont parle la Genèse).

L'humain, l'âme humaine, n'est pas que son corps animé par de l'énergie.

Le corps vivant, animé par de l'énergie, est transmis naturellement par les parents.

Mais, l'âme humaine de chacun de nous ne vient pas uniquement de cette transmission naturelle par nos parents mais est créée par le souffle spirituel de Dieu.

Depuis Adam et Ève, chacun de nous est fait d'une vie spirituelle qui vient de Dieu et d'un corps (y compris son énergie naturelle) qui vient naturellement de nos parents.

C'est ce mélange spirituel et corporel qui a créé l'âme, à nulle autre pareille, de chacun de nous. Cette âme, produit d'un souffle spirituel de Dieu et d'un corps unique issu d'une combinaison unique du patrimoine génétique de nos père et mère, vient certes par l'intermédiaire de nos parents en ce qui concerne le corps, mais c'est, pour chacun, une création nouvelle.

Astya écrit : « *C'est, à mon opinion, en contradiction avec l'hypothèse que l'âme vient de nos parents : s'il s'est incarné dans un corps, c'est que l'âme coïncide un certain temps avec le corps mais qu'elle en est indépendante.* »

Pourquoi y percevoir une contradiction ? Y aurait-il une contradiction en ce qui concerne l'Incarnation du Christ comme vous l'écrivez ?

L'âme humaine du Christ a été créée comme la nôtre à un moment et à un endroit dans l'histoire, mais le Christ vit de toute éternité de ce souffle divin qui nous fait exister à partir de notre conception.

C'est par son propre souffle que Dieu vient habiter parmi nous et se faire semblable à nous. Le Christ est Dieu de toute éternité et devient homme dans le temps de l'histoire. Nous, nous sommes créés dans le temps de l'histoire.

Pour le Christ comme pour chacun de nous, l'âme humaine, une fois créée, est certes indépendante du corps matériel essentiel à sa création, en ce sens qu'elle subsiste spirituellement lorsque le corps matériel cesse de vivre. Mais, comme vous le relevez vous-même, ce corps, à nul autre pareil car il correspond à l'âme que le souffle spirituel divin a produit dans ce corps, peut être ressuscité par Dieu, dans un matériau qui peut être différent, mais avec exactement les mêmes caractéristiques dont Dieu garde « *l'information* ».

Vous écrivez à ce sujet : « *Notre être matériel se dissout ; mais le code génétique qui a permis de le former peut rester. Dieu nous a créés de telle sorte que le plan de montage est intégré en nous. Une partie de nous c'est l'information...*

Il faut supposer que Dieu a la clef de l'information, et qu'il est capable de recréer à l'identique nos corps.

Il faut supposer en plus que ce que nous appelons "âme immortelle" est le réceptacle de l'information qui fait "nous" : le code génétique et la mémoire ».

Il me semble qu'il n'y a pas de contradiction. L'âme est certes le produit d'un corps et d'un souffle spirituel, même si, une fois créée, il y a, en effet, une indépendance de l'âme par rapport à son corps à nul autre pareil. Ce corps dans la nature terrestre actuelle peut cesser de vivre et se décomposer, mais « *l'information* » demeure et peut permettre de redonner à l'âme son propre corps dans une autre « *nature* », dans les cieux nouveaux et la terre nouvelle que nous attendons.

Vous écrivez : « Donc pour en revenir au "où et quand", je répondrais que je n'en sais vraiment rien. Mais en tout cas pas dans notre réalité actuelle. Après il faudrait définir ce qu'est une réalité mais ne compliquons pas. C'est mon interprétation. »

En quelques mots, vous mettez le doigt sur deux difficultés majeures.

Vous pensez que Adam et Ève ne sont « *en tout cas pas dans notre réalité actuelle* ». Dans un sens, comme notre réalité est marquée par péché originel, on ne peut qu'être d'accord. Mais, la difficulté est plus subtile. Y avait-il avant Adam et Ève, des galaxies, des continents, un Moyen Orient, notre terre actuelle avec ses reliefs, ses mers, ses plantes et ses animaux ?

Les croyants peuvent avoir des avis divers sur la provenance du corps d'Adam et Ève que les uns imaginent créé en un instant, en dehors des évolutions naturelles, mais que d'autres (c'est mon avis) pensent provenir naturellement de l'évolution (qui ne cesse jamais d'être conduite par la Providence divine et les règles de la nature créée par Dieu).

Adam, le premier homme à l'image de Dieu, n'a pas été créé de manière moins concrète que le Christ, le nouvel Adam. Le corps de l'un comme de l'autre a une provenance généalogique naturelle. Dieu s'est fait homme dans le corps de la Vierge Marie dont il a reçu tout son héritage génétique naturel. De même, le premier Adam, le premier être créé à l'image de Dieu, a reçu aussi son corps de la nature.

Pour Jésus, comme pour le premier Adam, il y a eu une création nouvelle dans la nature. Et donc, dans l'histoire concrète.

Jésus a été conçu en Palestine vers l'an – 4 ou – 6 de notre ère. Tout permet de penser qu'Adam a été conçu dans le pays de Sumer, quelques milliers d'années avant notre ère.

L'existence d'Adam et Ève est aussi historique que celle du Christ.

La chute du péché originel est donc aussi historique de même que ses effets pour l'humanité car Adam et Ève ont été privés de la possibilité de contrôler et de développer toute la création en communion avec Dieu parce qu'ils ont rompu cette communion. Le second Adam, sans péché, a montré, par ses miracles et, surtout, par sa résurrection, toute la puissance que permet la vie dans la communion divine.

Baraq écrit : « dans le cas où Adam et Ève seraient des pré-sumériens "créés" spirituellement par Dieu il y a quelque 6000 ans, quels seraient pour vous leurs haplogroupes respectifs, sachant que les lignées masculines et féminines ont des origines qui remontent à 160 000 ans pour celle des femmes, et plus de 200 000 ans pour les hommes ?

...la majorité des hommes ne descendraient pas d'Adam en ligne paternelle. Ce qui est contraire à ce que dit le pape Pie XII dans son encyclique Humani Generis : "... Les fidèles en effet ne peuvent pas adopter une théorie dont les tenants affirment ou bien qu'après Adam il y a eu sur la terre de véritables hommes qui ne descendaient pas de lui comme du premier père commun par génération naturelle " »

Merci pour vos observations attentives, mais je ne perçois pas la contradiction que vous évoquez.

Adam est bien sûr « *le premier père commun* » de tous les hommes « *véritables* » ! L'Église entend par là les créatures ayant une nature corporelle et spirituelle capables de partager éternellement la vie de Dieu et non nécessairement tous les hominidés de l'histoire.

Cela signifie que la vie nouvelle, créée à l'image de Dieu, a été transmise par Adam à toute sa descendance sans exception et qu'il est donc notre père à tous. Il est notre ancêtre commun à tous. C'est par lui que cette vie nouvelle nous a été transmise.

Mais, pourquoi faudrait-il en déduire (ce que l'Église n'a jamais affirmé), qu'Adam aurait du nécessairement transmettre à tous les hommes son chromosome Y ? Adam ne nous a pas transmis nécessairement tous les détails de son patrimoine corporel. N'oublions pas Ève, ni le fait que notre corps est le produit d'innombrables croisements de lignées maternelles autant que paternelles.

Adam n'est pas seulement le père de tous les hommes masculins, mais le père de tous les humains, des femmes autant que des hommes.

À l'époque de la création d'Adam et Ève, au sein de la nature, et sauf si vous rejetez tout lien entre leur corps et la nature antérieure et que vous imaginez leur création physique en un instant et à l'âge adulte, il y avait d'autres êtres de la même espèce corporelle (par exemple, l'épouse de Caïn ou les filles de l'adam du chapitre 6 de la Genèse, des nephilims dont parle la Bible) avec lesquels les enfants de Dieu (les descendants d'Adam et Ève) ont eu des descendants mélangeant les lignées chromosomiques et mitochondriales.

Les haplogroupes que vous évoquez proviennent de combinaisons infinies depuis la nuit des temps et ne concernent que le corps humain de la nature, mais non la création qui s'est produite lorsque Dieu y a insufflé un esprit. Le chromosome Y (qui ne se transmet que par les hommes) d'Adam n'a été transmis qu'à ses fils et à leurs descendants masculins. De même l'Adn mitochondrial (qui ne se transmet que par les femmes) d'Ève n'a été transmis qu'à ses filles et à leurs descendantes féminines.

Baraq écrit : « *S'il existe un ancêtre patrilinéaire commun à des familles juives connues et la dynastie hashemite, par exemple, nous aurons quelques chances de tomber sur une lignée issue d'Adam, exclusivement de père en fils, comme pour les généalogies bibliques.*

Cette lignée existe bien, elle inclue notamment la lignée dite d'Aaron, commune à la majorité des familles juives d'origine sacerdotale, plusieurs lignées rabbiniques, la dynastie Hashemite mais aussi celle des Saoud, ainsi que d'autres dynasties arabes. Mieux encore, on trouve dans cette même lignée beaucoup d'ADN ancien, prélevé sur des restes humains découverts dans des sépultures du Proche Orient à diverses époques, ainsi que dans des cimetières juifs médiévaux.

Le site du laboratoire Family Tree DNA présente d'une manière très claire les lignées du chromosome Y. J'ai remonté celle qui nous intéresse jusqu'à un ancêtre qui correspond à peu près à la date que vous avez donné, vers 6500 avant JC, voici un arbre simplifié de sa descendance, assez impressionnant malgré tout : <https://discover.familytreedna.com/y-dna/J-PF4678/tree>

Sur la carte qui donne les fréquences selon les pays, on voit que les descendants de cet ancêtre testés se retrouvent un peu partout mais sont très majoritairement originaires du Moyen-Orient, ainsi que des pays où les arabes se sont installés après la conquête musulmane.

Il y a donc de fortes chances que cette lignée issue de l'haplogroupe J-M267 corresponde à celle des patriarches ancêtres du peuple juif. Il y a d'autres possibilités, mais elles sont beaucoup moins convaincantes.

Le reste de l'humanité se partage en une vingtaine d'autres lignées de ce genre, les haplogroupes du Chromosome Y, identifiés par des lettres de l'alphabet, toutes apparentées entre elles, mais de façon plus ou moins éloignées. L'ancêtre commun en lignée patrilinéaire de toutes ces lignées aurait vécu il y a plus de 200 000 ans. A cause de cela, et pour d'autres raisons, j'ai du mal à concevoir Adam vivant au Néolithique, mais nous en avons déjà parlé. »

Vous avez parfaitement raison de rappeler que la lignée masculine ininterrompue que la Bible présente, dans ses généalogies, implique la transmission du même chromosome Y dont on devrait retrouver la trace à notre époque et dans le passé.

Hélas, il me semble que le tableau auquel vous renvoyez est fort léger à cet égard car on n'y retrouve guère d'Hébreux ni dans les périodes proches des généalogies bibliques, ni dans les périodes plus récentes.

Pourriez-vous m'expliquer pourquoi ce tableau vous fait penser que l'haplogroupe J-M267 correspondrait à celui des patriarches ancêtres du peuple juif ?

Quoi qu'il en soit, peut-être en existe-t-il un autre qui pourrait davantage attester de la lignée chromosomique d'Adam à laquelle vous êtes attentif à juste titre.

Comme vous le rappelez, les lignées chromosomiques remontent très loin dans le passé à 50.000 voire 200.000 ans.

Elles nous renseignent sur l'origine génétique des humains, mais cela ne pourra que nous renseigner sur notre corps mais non sur le souffle spirituel qui a créé une âme corporelle et spirituelle, un être radicalement nouveau capable de partager la vie d'amour de Dieu.

Il est en effet possible, même s'il y a beaucoup d'incertitudes, que la lignée de l'haplogroupe du chromosome Y dénommé **J-Z18271** nous indique la lignée exclusivement masculine des patriarches bibliques descendant d'Adam et Ève.

Vous avez aussi raison de constater que cette lignée ascendante ne s'arrête pas au VII^{ème} millénaire et que les multiples lignées ascendantes exclusivement masculines des haplogroupes du chromosome Y des humains actuels ne remontent pas à un ancêtre commun (qu'il est d'usage de nommer « *l'adam chromosomique* ») avant plusieurs dizaines de milliers d'années.

Je suppose que vous savez que, dans les lignées exclusivement féminines, on trouve un marqueur similaire, l'adn mitochondrial qui ne se transmet que par les femmes, et que, pour ces lignées, la plus proche ancêtre commune des femmes actuelles (qu'il est d'usage de nommer « *l'ève mitochondriale* ») est située il y a plus de 100.000 ans.

Mais, nous ne sommes pas les descendants d'une lignée « *exclusivement* » masculine ou féminine, mais les descendants d'Adam et Ève, et ces êtres nouveaux avec une nature nouvelle corporelle et spirituelle, créés par un souffle de Dieu qui les a rendus vivants, ne me semblent pas pouvoir être confondus avec ces deux ancêtres génétiques que la science a nommés du même nom.

Rien dans la Bible ne permet d'alléguer que la transmission de cette vie nouvelle ait été exclusivement masculine (ou féminine).

Il ne faut pas oublier que, même si vous situez Adam et Ève il y a 70.000 ou 200.000 ans, ils vivaient entourés d'autres hominidés de la même espèce biologique appartenant à de nombreux haplogroupes différents.

Lorsque Caïn, après avoir fui au loin, a enfanté des filles avec une mère biologique qui ne descendait pas d'Adam et Ève, ces filles étaient des descendantes d'Adam et Ève, aussi humaines que vous et moi, avec une nature corporelle et spirituelle d'êtres créés à l'image de Dieu, mais un ADN mitochondrial qui n'était pas celui d'Ève. Et, lorsque ces filles de Caïn ont, à leur tour, engendré des fils avec des pères biologiques qui ne descendaient pas d'Adam et Ève, ces petit-fils d'Adam et Ève étaient eux aussi des humains comme vous et moi alors que la lignée chromosomique exclusivement masculine de leur haplogroupe ne provenait pas d'Adam et était probablement différente de celle d'Adam.

Adam n'était dès lors pas l'ancêtre chromosomique commun de tous ses propres petits-fils et rien ne permet donc de considérer qu'Adam devrait être l'ancêtre chromosomique commun de tous les hommes actuels situé il y a plus de 50.000 ans.

L'ancêtre commun chromosomique des seules lignées exclusivement masculines ne me semble dès lors pas pertinent pour situer l'Adam biblique. Notre génétique vient d'innombrables croisements au cours de la préhistoire. La création par un souffle spirituel qui a créé des âmes immortelles est indépendante du moment de sa survenance dans l'histoire génétique car notre corps partage cette histoire avec toute la création depuis le Big Bang.

Mais, nous croyons que Dieu a façonné notre corps tout au long des milliards d'années de cette histoire pour nous enfanter, le moment venu, par son souffle Créateur.

Baraq écrit : « Zaratoustra écrit : « *Qu'est-ce qui rend l'Homme Humain, sa morphologie ou son âme ?* » Peut-être bien l'intime union des deux ! »

Oui, exactement !

La création des humains, c'est, comme l'Incarnation du Christ, une fusion inouïe de l'infini et du fini, de l'incrée et du créé, de l'éternel et du précaire, de l'immatériel et du matériel, du corporel et du spirituel.

L'être nouveau, qui a ainsi été créé, a un corps qui a hérité du chromosome Y de ses ancêtres terrestres masculins (en ce qui concerne Adam) ou de l'adn mitochondrial de ses ancêtres féminins (en ce qui concerne Ève).

On sait actuellement que, dans les lignées exclusivement masculines, le plus proche ancêtre corporel masculin commun à tous les hommes masculins (nommé « *l'Adam chromosomique* »), aurait vécu il y a au moins 50.000 ans et que, dans les lignées exclusivement féminines, le plus proche ancêtre corporel commun à toutes les femmes (nommée « *l'Ève mitochondriale* »), aurait vécu il y a au moins 120.000 ans. Voire davantage comme vous l'écrivez. Il ne s'agit pas du couple de nos premiers parents créés à l'image de Dieu, même si leur nom est utilisé par convenance, mais de repères théoriques à des époques différentes.

Cela ne concerne que l'histoire des corps mais non la création d'une nature corporelle et spirituelle. On ignore tout de ce qu'a pu être le chromosome Y d'Adam ou l'adn mitochondrial d'Ève. Ce que nous savons, c'est que Dieu a créé des êtres nouveaux à son image avec une nature corporelle et spirituelle les rendant capables de partager éternellement la vie de Dieu.

Mais, c'est une vie de communion parce que Dieu est amour et, hélas, cette vie a été blessée par une séparation choisie par nos premiers parents.

La création de l'être libre que nous sommes a été tellement parfaitement à l'image de Dieu qu'il a pu s'y incarner lui-même. En se faisant homme, il a rouvert un chemin d'accès à la communion avec Dieu. Les haplogroupes qui distinguent les humains peuvent être infiniment variés à cet égard.

Baraq écrit : « *Le gros problème de cette datation très tardive d'Adam, c'est le polygénisme. Cela voudrait dire qu'il y a des lignées humaines qui descendent d'Adam, et d'autres de "pré-humains" sans âme (pour ma part je trouve cette hypothèse inacceptable du point de vue de la foi catholique). Si l'on considère que les populations de l'Amérique et des îles du Pacifique ont eu très peu de contact avec celles de l'Eurasie occidentale, cette vision des choses va dans le même sens que ceux qui considéraient au 15ème ou 16ème siècle que les amérindiens ou les papous n'avaient pas d'âme.* »

Vous avez raison d'exclure l'idée qu'il y aurait « *des lignées humaines qui descendent d'Adam, et d'autres de "pré-humains" sans âme* ». Non, bien sûr. Dans une même espèce, ces lignées se sont mélangées et confondues jusqu'à ce que la vie nouvelle créée soit présente dans toute l'espèce sans exception.

Tous les humains actuels descendent d'Adam et Ève. Sans exception. Depuis des milliers d'années.

Par contre, et c'est une réelle difficulté pour beaucoup, il est inévitable qu'il y ait des pré-humains naturels sans âme spirituelle avant la création d'Adam et Ève sauf si vous considérez qu'ils ont surgi physiquement par un miracle soudain qui a transformé en un instant de la poussière en humain sans lien avec la nature préexistante et ses règles.

Mais, cela n'implique pas un quelconque polygénisme de l'origine de notre être qui a une nature corporelle et spirituelle qui lui vient exclusivement du seul couple d'Adam et Ève, même si notre corps fait partie indivisiblement de la nature dont il provient par des processus évolutifs comme le Pape François l'a bien développé dans son encyclique *Laudato si'*.

En fait, il faut considérer que, même avec « *très peu de contacts* », la vitesse avec laquelle une réalité dominante peut se transmettre dans une espèce est très rapide à l'échelle des milliards d'années de l'évolution de l'univers.

On peut estimer aujourd'hui à seulement trois mille ans ou une centaine de générations ce qui suffit à faire de tous les humains d'une époque les descendants directs de tous les ancêtres ayant vécu trois mille ans auparavant et ayant eu une descendance. Ce sujet particulier a été développé dans sujet intitulé « 63. Notre généalogie historique jusqu'à Adam et Ève » (cf. infra).

L'hypothèse d'une création à l'époque sumérienne reste donc ouverte, mais sans certitude du fait du symbolisme des durées bibliques du chapitre cinq de la Genèse. Qu'est-ce qu'une "année" dans le contexte sumérien de l'époque ? Que signifient des nombres aussi manifestement symboliques que les 777 ans de Lamek après avoir engendré Noé ou les 600 ans de Noé lors du déluge ? Que représentent ces patriarches à qui sont attribués des durées de vie qui paraissent davantage concerner des « *noms de famille* » ou des collectivités issues d'un patriarche, que des individus physiques ?

Les six jours du premier chapitre de la Genèse se détaillent aujourd'hui en milliards d'années, alors comment comprendre les 1.656 « *années* » des dix générations qui séparent Adam du déluge ?

Baraq écrit : « *J'essaie toutefois de résumer ici cette hypothèse d'une "création spirituelle" récente de l'homme avec son âme : corrigez-moi si je me trompe ou si je caricature un peu trop, ce n'est pas mon intention. Admettons donc qu'Adam et Ève ont vécu en Mésopotamie méridionale il y a quatre ou cinq mille ans, à l'époque des cités états sumériennes... au milieu d'une civilisation déjà brillante...* »

Personne n'envisage une création d'Adam et Ève « *en Mésopotamie méridionale il y a quatre ou cinq mille ans, à l'époque des cités états sumériennes* », ni « *au milieu d'une civilisation déjà brillante* », ni à un moment où « *leurs contemporains maîtrisent ... la navigation côtière, la musique et ... construisent des villes et des temples où ils adorent des divinités* ».

L'hypothèse la plus proche qui retient mon attention est une création de l'humain à l'image de Dieu durant le quatrième millénaire avant Jésus-Christ, donc il y a plus de cinq mille ans, « *avant* » la fondation des cités états sumériennes.

Baraq écrit : « *il me paraît évident que pour de très nombreuses populations, comme par exemple les amérindiens, les africains du sud et les peuples asiatiques, les sumériens ne représentent qu'un très infime pourcentage de leurs ancêtres.* »

Ici, il me semble qu'il n'y a pas de réel problème car la réalité spirituelle qui caractérise les descendants d'Adam et Ève est totalement en dehors des proportions mathématiques. Tous leurs descendants ont une nature corporelle et spirituelle qui les rend capables de partager la vie de Dieu. La proportion « *sumérienne* » qui serait observée n'aurait aucune incidence. La vie spirituelle ne serait pas augmentée si cette proportion génétique est de 99 % ou diminuée si elle n'est que de 1 %. L'esprit n'est ni divisible, ni mesurable. On ne peut pas être « *à moitié* » spirituel, ou « *à moitié* » immortel.

Non seulement le pourcentage peut être « *très infime* », mais, bien davantage encore, notre foi atteste qu'il se réduit, pour la création de l'humanité, à un seul et unique couple parmi les millions de couples d'ancêtres que « *les amérindiens, les africains du sud et les peuples asiatiques* » tout comme nous-mêmes et tout autre humain actuel avons à l'époque de la création, quelle qu'elle soit.

Baraq écrit : « *Qu'étaient tous ces contemporains d'Adam et Ève si ce n'étaient pas des hommes comme nous ? Des animaux humains sans âme, mais très intelligents ? Que sont-ils devenus après leur mort ? Poussière exclusivement ?* »

Ces questions sont très pertinentes et nous introduisent au cœur de la difficulté.

Il me semble que seul le Christ peut nous aider à comprendre ce qui est en cause.

Qu'étaient tous ces contemporains de Jésus de Nazareth si ce n'étaient pas des « *vrai Dieu et vrai homme* » comme lui ? Ils étaient en tout semblables sauf le péché. Jésus était et est resté en communion avec son Père.

Entre la divinité éternelle du Christ et les créatures que nous sommes, l'écart est absolu et pourtant, le Christ s'est fait homme. Une femme l'a enfantée et est devenue la mère de Dieu alors qu'elle est une simple créature humaine.

Oui, la différence était similaire pour les êtres naturels de l'espèce d'Adam et Ève qui leur étaient aussi en tout semblables sur le plan naturel sauf qu'ils n'étaient pas des êtres spirituels ayant une nature corporelle et spirituelle.

Ce n'étaient pas des animaux mais des pré-humains. Pour un scientifique qui ne considère que la réalité objective qu'il peut observer, il n'y avait aucune différence naturelle observable physiquement.

Qui mesurera l'impact du souffle spirituel qui a créé Adam et Ève sur leur corps, leur intelligence, leur affectivité, leur sensibilité ?

Que sont « *devenus après leur mort* » les contemporains de la même espèce biologique naturelle qu'Adam et Ève ? « *Poussière exclusivement* » ?

Ces questions sont à réfléchir attentivement.

Que devient une étoile qui s'éteint « *après sa mort* » ? Que devient une feuille qui tombe « *après sa mort* » ? Que devient un oiseau, un chat ou un chien « *après sa mort* » ?

Tous les êtres naturels, y compris les vivants végétaux ou animaux, sont des réalités précaires qui se succèdent dans le temps. Certains animaux sont extrêmement intelligents, sensibles et affectueux. Mais, cela ne change pas leur réalité précaire. Leur être, leur âme, ne subsiste pas sans leur corps. Leur existence réelle est inséparable de leur corps.

Notre être, notre âme, est une nouveauté radicale dans la nature. L'esprit reçu du souffle de Dieu et uni à un corps précaire fait advenir une âme qui a une nature corporelle et spirituelle.

Du fait de sa nature spirituelle, notre âme ne disparaît pas avec la mort de son corps.

C'est une différence essentielle par rapport à toutes les autres créatures, animaux ou pré-humains.

Après la mort physique, ni les végétaux, ni les animaux, ni les pré-humains, ni les humains créés à l'image de Dieu, ne « *deviennent* » d'autres êtres. La mort ne change pas la réalité de ce que chacun « *est* ».

L'humain créé à l'image de Dieu disparaît physiquement mais son être spirituel subsiste parce que sa nature double physique et spirituelle est ainsi faite.

Le vivant naturel précaire disparaît parce que sa nature exclusivement naturelle est ainsi faite.

Baraq écrit : « *Leurs descendants ont forcément perduré longtemps avant que toutes les populations humaines reçoivent la petite goutte de sang sumérien qui a fait la différence, en faisant d'eux des hommes capables de communier avec Dieu. Donc comment concilier cela avec ce que dit le pape Pie XII dans Humani Generis ?* »

Tout simplement en acceptant que le monogénisme n'exclut pas que le corps des humains puisse provenir de la nature mais indique seulement que c'est un premier couple qui est seul à l'origine de notre être, de notre âme, en tant que réalité nouvelle créée par Dieu avec une nature corporelle et spirituelle capable de partager éternellement la vie de Dieu.

L'encyclique **Humani Generis** ne permet nulle part de confondre les « *véritables hommes* » qu'elle considère avec les « *homo sapiens* » ou les « *hommes modernes* ».

Les « *véritables hommes* » (tous les descendants d'Adam et Ève et uniquement eux) sont définis par le Catéchisme comme étant des créatures ayant une nature corporelle et spirituelle. Il s'agit d'âmes immortelles capables de partager éternellement la vie de Dieu. La distinction est spirituelle.

Jamais l'Église n'a enseigné que Adam serait le « *premier* » homo sapiens. À cet égard, elle n'émet aucun avis par rapport aux Néanderthaliens ou aux homos erectus ou habilis. La notion d'homo sapiens est une notion scientifique qui situe l'état de certains hominidés il y a environ 150.000 ans et qui est étrangère à la définition de ce qu'est un humain créé à l'image de Dieu. La notion d'homme « *moderne* » est tout aussi étrangère à la foi en raison de sa totale imprécision.

Baraq écrit : « *Comment expliquez-vous la doctrine du péché originel dans cette optique ? Le sang sumérien me paraît dans ce cas être un cadeau empoisonné et on comprend alors l'attitude des Sentinelles, ces indigènes des îles Andaman qui refusent tout contact avec la civilisation.* »

Ici, il me semble que la réponse doit rester située dans l'histoire comme l'enseigne l'Église.

Oui, le péché originel est bien le choix effectué par nos premiers parents au commencement de l'histoire des humains créés à l'image de Dieu.

Vous avez, hélas, raison de nous parler d'un « *cadeau empoisonné* » qui nous laisserait désespérés sans le Christ qui, heureusement, s'est fait lui-même homme, en tout semblable à nous, pour restaurer les dégâts spirituels du péché originel et l'harmonie perdue avec toute la création.

Les traces antérieures au quatrième millénaire avant Jésus-Christ sont difficiles à évaluer lorsqu'on parle de « *maîtrise* », de « *navigation* », de « *ville* » ou de « *temple* ».

Çatal Höyük, en Turquie, voire, dans d'autres domaines, les plus anciennes traces de religiosité étudiée par le cardinal Ries ou les peintures de Lascaux, entre autres, suscitent la même difficulté à nous représenter les possibles capacités parfois bien étonnantes des homos sapiens ou néanderthaliens qui ont précédé Adam et Ève.

On trouve chez certains animaux des structures d'organisation sociale très complexes.

Qui pourrait préciser les limites des capacités du cerveau naturel avant le souffle spirituel qui a créé un humain à l'image de Dieu avec un patrimoine génétique qui était celui des autres homos sapiens de cette époque ?

Les athées pensent d'ailleurs que l'évolution du cerveau naturel peut tout expliquer ce qui met le croyant à l'aise quant à la détermination du moment où Dieu a fait intervenir une nouveauté radicale par une action spirituelle que la science ne peut saisir.

On peut penser à tel ou tel critère terrestre décisif, mais le seul véritable critère est la présence nouvelle d'une nature unique corporelle « *et spirituelle* » qui différencie l'humain de toutes autres créatures.

Il y a environ deux mille ans, l'Esprit Saint a fait advenir Dieu Lui-même fait homme en couvrant de son ombre une femme humaine avec un patrimoine génétique qui était celui des autres humains de son époque. Le Christ, en tant qu'homme, était en tout semblable aux autres hommes de son époque, sauf le péché bien sûr !

Il en était de même d'Adam et Ève que Dieu a créés parmi les autres homos sapiens de leur époque, même si par le souffle spirituel Créateur leur cerveau s'est ouvert à une autre dimension.

L'auteur primitif du récit de la Genèse nous présente un récit qui situe cette création dans le temps à la manière des anciens, avec symbolisme et approximations, mais avec cependant une précision par laquelle nous essayons ici de comprendre l'ancienneté du temps écoulé qu'il nous a indiquée.

Du point de vue de la création spirituelle, il faudrait pouvoir dissocier ce qu'un cerveau naturel est capable de faire du seul fait de son développement naturel (avant la création d'Adam et Ève) et ce dont il n'a été rendu capable que par le fait de sa nature double (en ce qu'elle participe tant à la réalité corporelle qu'à la réalité spirituelle) à cause de l'esprit insufflé par Dieu (à partir de la création d'Adam et Ève).

Les multiples formes et aptitudes de l'intelligence, de l'affectivité ou de la sensibilité chez les divers animaux montrent déjà des pratiques funéraires, des capacités de construction, d'organisation sociale ou l'usage d'outils qui sont impressionnant. Il est certain que les pré-humains devaient déjà être naturellement bien plus avancés que ce que nous pouvons observer dans le monde animal.

Une certaine perception de l'inconnu et du mystérieux dans les réalités invisibles peut déjà exister dans le monde naturel. Les animaux « *savent* » ce qu'est la mort d'une certaine manière. Jusqu'où un être naturel peut-il percevoir l'au-delà du visible et s'y adapter ?

L'esprit humain qui lui donne accès à la transcendance et la possibilité d'une relation consciente avec Dieu « *ouvre l'intelligence* », mais la causalité spirituelle échappe à toute observation scientifique.

Comme vous l'écrivez, « *C'est l'une des limites de l'archéologie qui ne peut pas dire grand chose de la vie spirituelle des fossiles humains qu'elle découvre* ».

Vous croyez plutôt « *à un Adam très antique, à des centaines de milliers d'années, peut-être même des millions du Néolithique* » en considérant que « *L'agriculture et l'élevage qui apparaissent dans les premiers chapitres de la Genèse reflètent plutôt... le contexte historique de l'hagiographe qui a mis par écrit une tradition orale ou reçu une révélation.* ».

Cela paraît, en effet, possible, même si, personnellement, je trouve beaucoup d'indices en faveur du néolithique quelques millénaires avant notre ère.

Mais, nous sommes bien obligés de constater les limites de ce que nous pouvons connaître avec certitude.

Il me semble seulement important d'essayer, autant que possible, de percevoir ce que les auteurs primitifs des plus anciens récits repris dans la Genèse ont pu vouloir exprimer.

Cependant (hélas pour notre curiosité), il faut bien constater que la symbolique est parfois si manifeste dans les durées historiques indiquées au début de la Genèse qu'il est difficile d'en retenir autre chose que la représentation d'une idée, mais laquelle ?

Dès lors, on ne peut avancer que des hypothèses sur le plan de la réalité historique concrète et exprimer des opinions personnelles avec des réserves et sans certitude.

Vous vous demandez si « *En supposant que des populations reculées n'aient encore pas eu de contact génétique à l'époque où les disciples de Jésus ont commencé l'Évangélisation, et ne comptent pas, ne serait-ce qu'une seule fois, Adam et Ève parmi leurs ancêtres, que se passe-t-il lorsqu'un disciple baptise l'un de ces derniers pré-humains ?* ».

L'hypothèse est interpellante, mais elle me semble très improbable, et même invraisemblable.

L'absence de contact génétique d'une population isolée me semble quasi impossible sur une période de quelques milliers d'années. Même sur une île perdue supposée de l'Océanie ou au fond de l'Amazonie. Si une population y est arrivée par navigation à un moment de l'histoire et a pu y survivre, d'autres y seront venus. Et il en suffit d'un seul pour qu'en très peu de temps, une petite population sur un petit territoire soit entièrement de sa descendance. Je n'ai pas connaissance que les généticiens aient jamais trouvé une population génétiquement isolée au sein d'une même espèce depuis des millénaires.

Carolus écrit : « *Sur le territoire des Sentinelles, une île d'une superficie de 72km² (l'équivalent de l'île de Manhattan, à New York), une tribu autochtone vit en totale autarcie et rejette tout contact avec le monde moderne. Il s'agit d'un peuple de chasseurs-cueilleurs venu d'Afrique il y a 60 000 ans et dont le mode de vie n'a jamais évolué...*

Considérons la tribu appelée les Sentinelles. Il s'agit d'un peuple de chasseurs-cueilleurs venu d'Afrique il y a 60 000 ans. Les Sentinelles sont des êtres humains comme vous et moi. On peut en déduire que les premiers humains ont été créés avant « l'occupation de cette petite île particulière [et les autres] semblables à proximité », n'est-ce pas ?

Il s'agit d'êtres humains qui ont besoin de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ... Ces « chasseurs-cueilleurs venus d'Afrique il y a 60 000 ans et dont le mode de vie n'a jamais évolué » sont « dotés d'une même âme raisonnable » (C.E.C. 1934), n'est-ce pas ? »

Il me semble que vous confondez le territoire des Sentinelles qui est un archipel de plus de 300.000 habitants occupé depuis 60.000 ans (qui a toujours eu divers échanges avec les autres régions comme, par exemple, une visite de Marco Polo au 13ème siècle) et une population isolée qui ne concerne qu'environ 50 à 200 individus qui vivent sur la petite île de *North Sentinel* de 72 km² (superficie d'environ 8 x 9 km) qui n'est pas très isolée mais ne se trouve qu'à 30 km de l'île d'Andaman.

L'occupation et l'autarcie de 50 à 200 personnes ne concernent que la population actuelle de *North Sentinel*. L'occupation de 60.000 ans concerne l'ensemble de l'archipel dans lequel je ne pense pas qu'il y ait eu de l'autarcie prolongée à aucune époque.

On ne peut rien en déduire en ce qui concerne la création des premiers humains créés à l'image de Dieu, Adam et Ève.

On peut seulement en déduire que des hominidés de notre espèce biologique ont été créés avant l'occupation de cet archipel il y a 60.000 ans.

Il me semble qu'il y a 60.000 ans, c'était une occupation par des pré-humains et non par des descendants d'Adam et Ève.

Les 50 à 200 occupants d'une petite île (*North Sentinel*) dont l'ancienneté de l'occupation est totalement inconnue, sont, bien évidemment, des descendants d'Adam et Ève comme chacun de nous.

Malgré leur isolement actuel et la forte consanguinité probable de ces personnes qui vivent en autarcie comme des chasseurs-cueilleurs, rien ne permet d'alléguer qu'il n'y aurait pas eu de multiples contacts au cours des derniers siècles avec la population non isolée de l'île principale voisine de l'archipel.

Rien n'indique d'ailleurs l'ancienneté de l'occupation de cette petite île particulière, ni d'autres semblables à proximité.

Carolus écrit : « *D'après C.E.C. 1934, « tous les hommes ont même nature et même origine », n'est-ce pas ? Tout le genre humain veut dire tous les hommes sur la face de la terre de n'importe quelle époque, n'est-ce pas ? À partir de la création d'Adam, bien sûr. Il n'y a pas d'hommes avant la création d'Adam.*

Considérons de nouveau l'article 28 du C.E.C. : C.E.C. 28 parle d'un fait accompli. Tout le genre humain est issu d'un seul... (C.E.C. 28), n'est-ce pas ?

Ce principe s'applique tant au genre humain de 2020 ap. J.-C. qu'à celui de 2020 av. J.-C., n'est-ce pas ?

Toute la face de la terre inclut « cette petite île particulière [et les autres] semblables à proximité », n'est-ce pas ? »

Oui, nous sommes bien d'accord. Les humains sont définis comme étant, tous et sans exception, exclusivement Adam et Ève et leurs descendants.

Où commence le problème ?

Dans l'ambiguïté du mot « *humains* » qui définit soit uniquement les créatures créées à l'image de Dieu avec une vie spirituelle et corporelle, soit, plus largement (pour tout athée et dans le langage scientifique) tout hominidé ou, du moins, certains d'entre eux définis exclusivement sur des critères terrestres indépendamment de toute vie spirituelle.

Pour vous, il n'y a qu'une seule définition des humains et les humains dont parle le Catéchisme correspondent sans distinction aux humains dont parlent les scientifiques ou les athées.

Pensez-vous que les *homos erectus*, les *homos habilis*, voire les australopithèques sont des humains (dans le sens des citations du Catéchisme) ? Ce serait déjà si éclairant si vous acceptiez de répondre à cette question sous-jacente, mais j'en doute car vous ne me semblez pas accepter de remonter l'histoire de plus de six mille ans même si vous évoquez les 60.000 ans d'occupation des Sentinelles dans ce qui me semble, en réalité, une tentative de mettre vos interlocuteurs qui admettent une histoire plus ancienne en contradiction avec eux-mêmes.

Carolus écrit : « *les premiers humains ont été créés avant « l'occupation de cette petite île particulière [et les autres] semblables à proximité », n'est-ce pas ? »*

De qui parlons-nous ?

Je ne peux ici que rappeler que tout dépend de ce que vous appelez « *humains* ».

C'est sur ce point précis que Carolus refuse de répondre et d'explicitier sa conviction.

Ce qui serait intéressant pour faire avancer la réflexion ici, ce serait de savoir pourquoi vous pensez que le corps humain ne peut avoir une histoire biologique durant laquelle notre création a été précédée d'hominidés pré-humains.

Carolus écrit : « *Tout le genre humain est issu d'un seul... (C.E.C. 28), n'est-ce pas ? D'après vous, de quoi s'agit-il ? D'un seul pré-humain ?* »

L'ambiguïté subsiste dans cette question.

Le genre humain comme nous avec une vie spirituelle et corporelle est issu du seul Adam.

C'est une créature nouvelle capable d'éternité qui a été créée par Dieu à son image et à sa ressemblance, mais la question du corps de cette créature nouvelle concerne les pré-humains dans l'histoire concrète du monde.

Qu'il y ait ou non des pré-humains, cela ne change ni le où, ni le quand, qui font l'objet de ce fil, ni votre information imprécise sur des « *humains* » vivant dans les îles sentinelles il y a 60.000 ans, ni la question posée concernant ces pré-humains et tous les êtres préhistoriques qui ont vécu pendant des millions d'années avant nous.

Croyez-vous à la présence d'humains sur les îles sentinelles depuis 60.000 ans (ou du moins 10.000 ans) que vous avez vous-même présentée dans les échanges ou non ?

Croyez-vous qu'Adam et Ève ont été créés il y a environ 6.000 ans (ou moins de 10.000 ans) ?

À partir de réponses (claires ou nuancées) à ces questions, vous pourrez sereinement expliquer votre opinion et introduire d'autres questions.

Je pense que le « où » et le « quand » de la création d'Adam et Ève peuvent être situés dans l'histoire concrète, mais non par une recherche biologique d'une différence physique car l'événement de la création est spirituel. Aucun scientifique ne pourra jamais observer la création des premières âmes spirituelles immortelles. Si Darwin avait été présent à l'endroit où vivaient Adam et Ève, il n'aurait constaté que la présence de deux hominidés naturels, avec ou sans caractéristique génétique nouvelle.

La question du sujet me semble donc concerner un événement spirituel, une action créatrice de l'Esprit Saint. Mais, à un moment et à un endroit aussi concrets et historiques que ceux de cette autre action de l'Esprit Saint lors de l'Incarnation du Christ. Il serait vain de chercher cette autre action de Dieu dans une différence physique du bébé conçu dans le sein de la Vierge Marie.

Je sais que vous n'êtes pas d'accord sur ce que fut l'événement de la création, mais ce n'est pas le sujet ici et vous êtes libres de le considérer autrement.

Sauf par un simple rappel des pré-humains que suppose l'événement de la création tel que je le considère, le sujet ici n'est pas de savoir s'il y avait ou non des pré-humains au moment de la création d'Adam et Ève, ni par quelle modalités cette création d'Adam et Ève a été réalisée, mais « où » et « quand ».

Si voulez dialoguer, vous pouvez préciser ce que vous entendez par « *création d'Adam* » (puisque vous préférez distinguer Ève), mais osez, enfin, assumer et présenter votre opinion de manière constructive sans vous soustraire par d'incessantes questions nouvelles aux autres intervenants.

Sauf erreur de ma part, vous croyez que le monde et Adam (a fortiori Ève) ont été créés il y a environ 6.000 ans. Vous n'êtes pas le seul. Mais, assumez et parlons-en !

Ce qui serait intéressant pour faire avancer la réflexion, ce serait de savoir pourquoi vous pensez que le corps humain ne peut avoir une histoire biologique durant laquelle notre création a été précédée d'hominidés pré-humains.

Aucune étude génétique d'une population isolée ne permet d'ailleurs, à ce jour, d'affirmer, de manière crédible, que des humains d'un endroit quelconque seraient restés génétiquement isolés depuis des milliers d'années.

L'espèce humaine des homos sapiens s'est répandue et mélangée sur toute la planète depuis des dizaines de milliers d'années.

La génétique confirme ces mélanges et il a été démontré de manière convaincante que ces innombrables croisements permettent de considérer que tous les individus vivant à une époque ont les mêmes ancêtres environ trois mille ans auparavant.

Par exemple, nous sommes chacun les descendants directs d'Abraham, mais aussi des pharaons d'Égypte et des rois de Mésopotamie vivant à la même époque, ou encore de n'importe quel individu vivant à cette époque et ayant une descendance à ce jour. Sur ce point précis, vous pouvez consulter le sujet intitulé « 63. Notre généalogie historique jusqu'à Adam et Ève » (cf. infra).

Personnellement, je pense que l'Incarnation du Christ « lorsque les temps furent accomplis » (Ga 4, 4) s'est produite à un stade de l'histoire où l'évangile pouvait être annoncé jusqu'aux « extrémités » de la terre (Ac 1, 28), et donc à une époque où, sur toute la terre, tous les humains pouvaient être sauvés parce qu'il n'y avait plus de pré-humains mais seulement des descendants d'Adam et Ève.

Nous devons réfléchir à la création tout en admettant que nos pensées sont aujourd'hui remplies de mystère et d'incertitudes de sorte que nous devons rester ouverts à des points de vue différents car, fondamentalement, nous ne savons pas.

Je suis bien sûr sensible aux objections et difficultés pertinentes que vous exposez. Je peux seulement vous présenter les indices qui me font penser autrement sur quelques aspects particuliers.

Baraq écrit : « *Il m'est difficile de voir que ce don gratuit de Dieu à l'humanité qu'est la possibilité de participer à sa nature divine puisse se transmettre comme un gène, de la même manière qu'on hérite de l'un de ses parents d'une maladie héréditaire.* »

Cela ne se transmet pas comme un gène ! C'est tout l'adn, tout le corps qui est marqué indivisiblement par l'esprit insufflé qui nous a créés. La nature double humaine corporelle et spirituelle est indivisible.

Dès le premier instant de sa conception, le corps et l'esprit d'Adam étaient aussi indivisibles que ceux du Christ, vrai Dieu et vrai homme, dès le premier instant de sa conception dans le sein de la Vierge Marie.

Tout le corps, pas seulement le cerveau ou une partie comme un gène.

Le gamète d'un descendant d'Adam avait la nature corporelle et spirituelle indivisible en tous ses éléments. C'est cela qui a eu pour effet de transmettre nécessairement cette humanité créée à toute la descendance, y compris à celle d'unions entre les fils de Dieu (les descendants d'Adam et Ève) et les pré-humains (les filles de l'adame, de la même espèce) à l'époque de leur coexistence.

Baraq écrit : « *Est-ce qu'à votre avis, une différence pouvait se constater au niveau de l'intelligence entre les deux populations qui cohabitaient sur terre pendant cette phase ? Dans le cas d'une réponse positive, cela voudrait dire, qu'au moins à une certaine époque dans l'histoire récente, le racisme, dans le fait de distinguer en valeur les hommes entre eux, a été justifié dans le temps.* »

La réponse est bien positive car l'esprit de l'homme créé à l'image de Dieu façonne son intelligence, sa sensibilité et son être tout entier.

Ma conviction sur ce point a beaucoup augmenté en constatant à quel point le récit de la Genèse peut évoquer l'apparition de l'écriture comme indice concret d'une nouveauté essentielle directement liée à la création de l'humain à l'image de Dieu autant qu'à la future Incarnation du Christ

Rapprochement de la première écriture sur argile de cette glaise dont parle la Genèse et de la parole faite chair. Rapprochement de l'image qui est l'élément de base de la première écriture sumérienne et de la définition de l'humain créé comme une image. Rapprochement de la nouveauté d'un document sumérien (dans lequel de l'argile devient une réalité nouvelle : un écrit contenant une information, une parole) par rapport aux éléments matériels qui le constituent par un peu de poussière retirée par l'écrivain sumérien primitif qui écrit en sculptant des images dans l'argile.

Certes, le corps humain est aussi constitué de la « *poussière* » des éléments chimiques qui le constituent, mais l'image façonnée par Dieu paraît aussi une manière pour un Sumérien d'évoquer l'écriture pour définir ce que l'humain a de particulier (la capacité infinie de pouvoir « *tout* » penser et de pouvoir « *tout* » écrire dans un support matériel).

C'est cela, et bien davantage que tout le reste, qui fait penser que l'auteur primitif a fait un lien entre l'écriture et l'humain créé, comme une écriture (une "*image*"), par une parole de Dieu dans une chair.

Il n'est pas question ici de parler de « *race* » car la transmission de l'humanité est universelle.

Par contre, même avec un corps semblable au nôtre, un pré-humain qui n'a pas une nature corporelle et spirituelle n'est pas un être tel que nous.

Sur ce point, la difficulté que vous pouvez ressentir peut paraître moindre si vous imaginez une création survenue il y a des centaines de milliers d'années puisque les homos erectus ou homos habilis n'avaient pas un corps semblable au nôtre, mais il vous faut alors considérer que si nous n'étions effectivement pas des humains comme eux, le Christ n'était pas non plus un humain comme eux.

Il me semble important de retenir que, sauf le péché, le Christ est, en tout, semblable à tous les hommes créés à l'image de Dieu.

Il me semble que les homos erectus ou les homos habilis n'étaient pas des humains comme nous. Je pense de même des néanderthaliens, même s'ils nous sont plus proches.

En ce qui concerne les homos sapiens, nous avons certes le même corps naturel, mais le critère n'est pas suffisant. Le critère déterminant c'est la nature corporelle et spirituelle insufflée par Dieu pour créer Adam et Ève et les humains de leur descendance.

Baraq écrit : « *Ensuite, même en admettant que la phase de "fécondation" spirituelle de toute l'humanité soit rapide, par la voie généalogique naturelle, il faut admettre que cette phase se fait au minimum sur deux à trois milliers d'années, à cause du nombre de générations nécessaire à la transmission.* »

Il me semble qu'à l'exception de quelques populations isolées en divers endroits de la terre, le mixage et la disparition des pré-humains fut beaucoup plus rapide et se sont probablement réalisés dans les populations locales en moins de mille ans, notamment sur l'axe commercial de la Chine à l'Éthiopie, en passant par la vallée de l'Indus, la Mésopotamie et l'Égypte.

L'apparition de l'écriture (pourquoi l'homo sapiens n'a-t-il pas écrit pendant cent mille ans ?) et ses effets tant sur le langage que sur le développement des savoirs, y compris technologiques, peuvent

exprimer un surplus d'intelligence qui peut expliquer la domination des Sumériens qui s'est développée durant les quatrième et troisième millénaires avant Jésus-Christ.

Baraq écrit : *« J'ai beaucoup de mal à vous suivre dans cette idée. L'écriture n'est à mon sens qu'une technique, certes l'une des plus utiles qu'il soit, mais je ne pense pas ... que l'homme du Paléolithique n'était pas capable de concepts abstraits. C'est même exactement l'inverse qui ressort des dernières études sur le sujet. »*

Tout dépend de ce que vous mettez derrière les mots « *abstraits* ». Personnellement, je ne suis pas sûr qu'il faille retenir comme critère la capacité d'abstraction. Est-ce qu'il est exclu qu'un cerveau exclusivement naturel puisse être capable d'abstraction ? Vos exemples sont pertinents pour émettre des réserves à cet égard.

Ce qui me semble davantage pertinent c'est cette liberté que nous avons de pouvoir imaginer « *n'importe quoi* » et de pouvoir écrire volontairement « *n'importe quoi* », la capacité de mettre n'importe quelle pensée dans un support matériel (une parole dans la chair). Vous prenez un plume, de l'encre et du papier et vous pouvez transformer ces éléments matériels en poème, en faire un livre portant matériellement une parole.

Ce que Dieu a fait en nous créant, c'est de fusionner, d'une part, une parole ou une pensée immatérielle et spirituelle, et, d'autre part, des éléments physiques, et d'en faire une « *image* », un « *livre* ». Nous sommes une parole faite chair.

Baraq écrit : *« l'homme simple, dont le livre est la nature, n'a aucun besoin de l'écriture pour contempler son Créateur. Et comme il n'en a pas besoin, il ne l'invente pas. »*

Là, je ne peux que vous exprimer mon désaccord.

Comment imaginer une absence d'intérêt pour une matérialisation d'une pensée ou d'une volonté permettant des communications pour des absents ou pour la préservation de la mémoire ? Seule une incapacité me semble pouvoir expliquer l'absence de toute technique d'écriture pendant cent mille ans après l'apparition de l'homo sapiens. On ne peut constater que des traces d'une proto-écriture.

À une époque où la polygamie était répandue autant que diverses formes d'esclavage, la domination intellectuelle a pu se traduire par une domination sociale. Les fils de Dieu, créés à l'image de Dieu, ont pu multiplier les relations avec des filles de l'adame, des pré-humaines.

Les descendants des unions avec des pré-humains, évoquée par le chapitre 6 de la Genèse, étaient « *fameux* » (Gn 6, 4), ce qui relève, sans précision la valeur de ces descendants d'Adam et Ève résultant d'unions mixtes par rapport aux pré-humains contemporains.

Le récit biblique détaille les prouesses techniques de la descendance de Caïn avec une compagne pré-humaine dont la descendance s'est signalée par la construction de villes avec toute l'organisation intelligente qu'elle implique au-delà des simples rassemblements locaux, mais aussi par la fabrication d'outils et d'instruments de musique.

Baraq écrit : *« Pendant ces 2000 à 3000 ans de la phase de "fécondation spirituelle généalogique", il va nécessairement y avoir des millions de couples hybrides où l'un sera un homme au sens où la religion catholique l'entend et l'autre un pré-humain. Est-ce que ces couples avaient conscience, à votre avis de cette disparité, que j'ose appeler un dimorphisme sexuel spirituel ? »*

Tout dépend de ce que vous appelez conscience. Notre conscience participe à notre nature corporelle et spirituelle, et il est impossible d'appliquer la réalité spirituelle à une créature qui n'a pas une nature spirituelle lui permettant de partager la vie spirituelle et d'y participer.

À l'époque, comme aujourd'hui, certains vivaient en accordant la priorité à leur cœur qui les ouvre à la présence de Dieu, mais d'autres préféraient vivre à un niveau principalement ou exclusivement terrestre.

Certains n'ont cessé de chercher la communion avec Dieu, tels Hénoc, Noé ou Abraham, mais d'autres se sont dispersés dans l'égoïsme et la violence en orientant leur spiritualité vers toutes sortes de pratiques religieuses idolâtres et polythéistes, s'éloignant de toute affection pour une communion harmonieuse avec leur Créateur.

Pour les premiers, on peut imaginer qu'ils ont vécu leur relation conjugale dans le souci de partager une communion spirituelle avec leur conjoint, de sorte que, très vite, ils n'ont cherché que des unions entre descendants d'Adam et Ève partageant la même nature corporelle et spirituelle.

Pour les autres, par contre, il est fort possible qu'un grand nombre ont surtout cherché à satisfaire leurs instincts en recherchant des unions avec des « *filles de l'adam* » sur la seule base d'un critère corporel : parce qu'elles étaient « *belles* » (Gn 6, 2).

Baraq écrit : « *Je m'attendais que vous me répondiez que la probabilité soit très faible que les derniers pré-humains aient vécu jusqu'à l'époque de Jésus, mais en se plaçant dans votre hypothèse, et en imaginant que Dieu ai permis que cela soit possible, que peut-on répondre si l'un de ces derniers pré-humains, capable de raisonner et de comprendre des concepts abstraits, comme vous le pensez, avait demandé le baptême à un apôtre ?* »

Je ne peux guère que confirmer que je ne pense pas qu'il y avait encore des pré-humains à l'époque du Christ et la question me semble donc sans objet.

L'Évangile qui annonce le royaume des Cieux et invite à y participer par une conversion ne peut s'adresser qu'aux créatures capables de choisir spirituellement de partager la vie éternelle de Dieu.

Comme vous le savez déjà, il ne me semble pas correct de dire qu'un pré-humain est un « *animal* ». Dieu a commencé à façonner l'humain depuis les origines, déjà lorsque « *aucune herbe n'avait poussé, parce que le Seigneur Dieu n'avait pas encore fait pleuvoir sur la terre* » (Gn 2, 4-7) et il me semble qu'il faut faire l'effort de ne pas se limiter à tout percevoir en seulement deux catégories : les « *animaux* » d'une part et les « *humains* » d'autre part.

D'un point de vue scientifique, les « *pré-humains* » et les « *humains créés à l'image de Dieu* » ne forment qu'une seule et même espèce dont la lignée spécifique a eu pour but, dès l'origine et à travers un buissonnement de processus évolutifs, la création d'un être capable de partager la vie de Dieu. Aucune science ne pourra jamais observer un « *esprit* » (qui résulte de l'acte Créateur de la vie nouvelle que nous avons héritée d'Adam et Ève), ni la dimension spirituelle spécifique de notre nature corporelle et spirituelle.

Pour le surplus, je comprends bien ce qui vous gêne (et vous n'êtes pas le seul...), mais je ne vois pas actuellement d'alternative plus convaincante. La réflexion continue et reste ouverte.

Baraq écrit : « *Je crois moi aussi que le meilleur moyen de comprendre ces mystères de l'origine de l'homme créé à l'image de Dieu est de méditer sur le nouvel Adam qui est Jésus-Christ et la nouvelle Ève, la Mère de Dieu...*

du point de vue génétique, la moitié de l'ADN de Jésus (et l'intégralité de son chromosome Y) n'est pas d'origine humaine. »

Attention à ce point très délicat qui a été âprement discuté.

Le nouvel Adam, Fils de David, n'est pas mi-homme, mi-Dieu. Il est vrai Dieu et vrai homme. À 100%, pas seulement pour une moitié ! Pour être fils de David et semblable en tout au premier Adam

et à chacun de nous, sauf le péché, sa masculinité physique doit provenir, selon les règles juives, de la lignée masculine de David et non d'une origine extraterrestre.

Selon la foi de l'Église, « toute » son humanité lui vient par Marie qui, mystérieusement lui a donc transmis son chromosome Y (normalement transmis exclusivement par les hommes) et tout ce qui aurait normalement dû provenir d'un gamète paternel.

La question est cependant hors sujet ici, mais vous pouvez retrouver les réflexions à cet égard dans le sujet intitulé « 10. Jésus, fils de Marie » (cf. supra).

Baraq écrit : « *il faut bien qu'il y ait une origine naturelle au moins partielle à un moment de l'histoire puisque nous partageons nos gènes avec l'arbre du vivant. Je médite souvent sur ce que veut dire Ève issue du côté d'Adam ? Est-ce qu'Ève est la fille d'Adam est d'une Adama pré-humaine, avec une conception miraculeuse pour l'un puis pour l'autre ?* »

L'hypothèse qu'Ève serait une fille d'Adam me paraît à exclure parce que c'est contraire à l'enseignement de l'Église et sans aucun fondement dans le récit biblique.

Sauf à retenir l'idée d'une création instantanée à l'âge adulte étrangère à l'arbre du vivant, Adam et Ève ont été créés, dès leur conception dans le sein d'une mère biologique, avec une nature corporelle et spirituelle.

Le récit imagé du jardin d'Eden me semble évoquer simultanément une réalité terrestre et une réalité spirituelle. C'est dans le contexte d'une union conjugale de « l'adam » (avec un article) que le texte cite pour la première fois une femme (en hébreu : isha) et un homme masculin (ish).

La question est abondamment détaillée dans le sujet intitulé « 46. La joie d'une communion achève la création divine de l'humain » (cf. supra).

Carhaix écrit : « *L'idéal, pour moi, dans la démarche de comprendre les premiers pas de l'humanité, serait de commencer par faire abstraction de ses convictions religieuses, qui ne devraient pas interférer.* »

Merci pour cette observation essentielle car il est clair que si vous sortez la conviction religieuse, le sujet n'est plus le même.

La raison en est simple. Notre singularité « est » religieuse, spirituelle. Si vous mettez de côté notre capacité d'entrer en relation avec Dieu, notre capacité de partager la vie éternelle de Dieu, vous n'aurez plus, en effet, que des critères « terrestres » ou « naturels ».

Vous pouvez, sur une telle base, distinguer ce que vous voulez dans l'unique nature et ses infinies nuances. Appeler humain ce que vous voulez. Ce n'est plus que de l'intérêt scientifique dans les analyses du passé.

Ici, l'homme dont nous parlons ne peut pas être défini sans Dieu qui le crée. Faire abstraction de la conviction religieuse n'a pas de sens d'un point de vue chrétien. Comment voulez-vous réfléchir, sans Dieu, à la nature spirituelle de l'homme, de l'esprit de l'homme créé à l'image de Dieu, de son âme immortelle, sans conviction religieuse ?

Mais, c'est aussi la difficulté principale. Beaucoup ignorent que nous sommes davantage que des êtres intellectuels et sensibles. Ils ignorent que nous sommes d'une nature qui vient de Dieu, que notre être n'est pas que corporel mais aussi spirituel. Nous sommes une union d'un corps et d'un esprit qui nous rend capable de relation et de communion avec Dieu.

Vous considérez comme un « idéal » de « *comprendre les premiers pas de l'humanité* » en commençant « *par faire abstraction de ses convictions religieuses, qui ne devraient pas interférer* ».

Il me semble que, dans ces conditions, vous ne pouvez aborder la question du « *où et quand* » de la création de l'humain à l'image de Dieu, mais seulement l'histoire scientifique des pré-humains ou des processus évolutifs de notre corps biologique.

St Augustin observe que : « *le point de ressemblance n'est pas dans la forme du corps, mais dans l'essence immatérielle d'un esprit que la vérité éclaire* » et que « *cette ressemblance consiste dans le don de la raison, de l'intelligence, peu importe le mot* » (De la Genèse au sens littéral, Livre III, Les êtres vivants. Chap. 20, article 30).

Dans cette magnifique citation, il me semble que saint Augustin confirme que la création de l'humain à l'image de Dieu avec une nature corporelle et spirituelle n'est pas la création d'un corps. La Genèse distingue clairement deux étapes : d'une part et d'abord, Dieu façonne un corps, puis, ensuite, d'autre part, pour faire advenir un être vivant nouveau, il y insuffle un esprit.

C'est une action spirituelle par laquelle Dieu a créé un être absolument nouveau dans la nature qu'il a créée et développée en « six » jours que la science nous détaille en milliards d'années.

Mais, attention aux mots. L'intelligence dont il s'agit ici n'est pas celle des animaux ou du cerveau naturel. « *Connaître le Dieu saint voilà l'intelligence* » (Prov. 9, 10), c'est « *la connaissance de la vérité* », celle qui nous est donnée par la vie spirituelle reçue de Dieu qui fait de nous des enfants de Dieu. Celle qui a été blessée par le péché originel. Il s'agit de l'intelligence de l'esprit insufflé en nous qui nous permet d'être en relation avec Dieu, de partager sa vie.

Carhaix écrit : « *saint Augustin n'est pas aussi précis que vous pour définir l'esprit ou l'intellect de l'homme (je n'ai justement pas employé le mot "intelligence"). Il se montre même embarrassé pour le qualifier, car il dit dans un passage, que je cite de mémoire : "l'esprit, l'intellect, peu importe comment on le nomme". Je crois qu'en philosophie, Dieu est d'abord et avant tout défini comme un pur "intellect". Il me semble que c'est le terme employé par la scolastique (à vérifier, ma lecture est ancienne, j'ai un peu oublié). Ce terme, l'intellect, recouvre tout ce qui distingue le monde visible du monde invisible. Les anges sont eux aussi des intellects. Cela va bien au-delà de l'intelligence.* »

Je ne sais pas en quoi vous trouvez que je suis plus précis sur la notion d'esprit. Je me sens, au contraire, en accord avec votre réflexion, même si je préfère utiliser le mot « *esprit* » que le mot « *intellect* » qui, dans la langue française, me paraît peu adapté pour parler de la réalité spirituelle.

Comment définir avec des mots humains ce qui vient de Dieu ?

Carhaix écrit : « *Enfin, Saint Augustin signale, dans l'ouvrage que j'ai cité (ou dans un autre, à vérifier), les hypothèses de certains d'une création de l'homme en deux temps. D'abord il aurait créé son esprit. Et ensuite aurait formé son corps pour lui insuffler cet esprit. Mais Saint Augustin réfute clairement cette hypothèse, et affirme la création en une nature double de l'homme dans un seul et même temps.* »

Bien certainement !

Mais, on ne peut confondre notre création « *dans un seul et même temps* » avec la création des éléments physiques qui composent notre corps (y compris notre cerveau) et leurs processus évolutifs.

Carhaix écrit : « *C'est pourtant ce que dit Saint Augustin. Le corps est animal. Seule l'âme est à l'image de Dieu.* »

Il n'y a pas d'âme qui puisse exister sans corps. St Augustin n'ajoute pas le mot « seule » qui me semble inapproprié.

Les processus évolutifs ont amené notre corps à un état d'homo sapiens. C'est une réalité naturelle que la science peut observer avec des progrès incessants. On retrouve des homos sapiens à telle ou telle période éloignée de plus de cent mille ans dans le passé. Mais, il n'y a pas nécessairement un « premier » homo sapiens biologique car les processus évolutifs s'étalent dans le temps. Il n'y a pas, dans le cours de l'évolution, un « premier » homo sapiens sans mère biologique et il est probable que l'ancêtre biologique des homos sapiens vivant il y a un million d'années avait un corps très différent qui a été progressivement changé.

« Où et quand » ne concerne que ceux qui croient à une création d'une nature spécifique dans l'histoire qui ne provient pas d'une évolution naturelle, mais d'une action de Dieu qui a donné son propre souffle pour créer un être unissant la nature par son corps et la vie spirituelle.

C'est l'action spirituelle de Dieu qui est l'acte décisif dans l'histoire.

Ce qui me semble « à l'image de Dieu » c'est, tout particulièrement, ce que l'humain est capable de faire comme Dieu : une image, une écriture d'une pensée libre dans la matière, une parole faite chair, partager de l'amour dans la réalité terrestre concrète, y vivre dans une communion qui ressemble à la vie éternelle en communion du Père, du Fils et de l'Esprit Saint.

Carhaix écrit : « Nous sommes donc bien d'accord que l'expression "fait à l'image de Dieu" concerne seulement l'esprit, et non le corps. »

Mais non, car, hélas, vous ajoutez le mot « seulement » et cela devient une pensée qui me semble trop dualiste.

La création à l'image de Dieu concerne l'humain dans sa nature corporelle et spirituelle. Tout l'humain, et pas seulement son esprit.

Je ne peux que répéter, à cet égard, que l'humain ce n'est pas un corps + un esprit, mais que c'est une âme produite, créée, par une union d'un corps et d'un esprit. L'humain n'est pas l'addition d'un corps et d'un esprit, c'est une création produite par cette union d'esprit et de corps réalisée par Dieu. En maths, on pourrait dire que $1 + 1 = 3$, l'humain étant le troisième provenant de l'addition.

Le « où et quand » réfléchit au moment et à l'endroit de cette addition créatrice.

Suliko écrit : « Je ne suis pas d'accord avec vous, Xavi. Nous sommes à l'image et à la ressemblance de Dieu quant à notre âme, pas notre corps. Du moins est-ce ce que j'ai toujours lu. Je ne comprends pas non plus pourquoi vous écrivez que l'âme = union d'un corps et d'un esprit. Le corps ne fait pas partie de l'âme ! Ou peut-être vous ai-je mal compris ? »

Le corps ne fait pas partie de l'âme, mais il n'y a pas d'âme sans corps.

Suliko écrit : « Ben si, chez les anges, qui sont aussi faits à l'image de Dieu. Rien ne dit que le corps est à l'image de Dieu. »

Si vous considérez les anges comme des âmes (pour ma part, le mot me semble plutôt réservé aux créatures terrestres), alors il me semble qu'il faut seulement préciser qu'il n'y a pas d'âme « humaine » sans corps.

Personne ici ne prétend que « le corps », considéré seul, serait à l'image de Dieu.

Ni St Augustin, ni St Thomas, ni le Concile de Trente, ni aucun autre enseignement des Pères ou de l'Église n'ajoutent « *pas notre corps* » comme vous l'écrivez. L'image n'est bien sûr pas davantage dans le corps « *seul* » que dans l'esprit « *seul* » ou l'âme « *seule* ». C'est l'humain entier et indivisible qui est à l'image de Dieu. Ce point est essentiel car nous sommes créés corps et esprit avec une nature double. L'image de Dieu ne concerne pas que l'esprit ou que le corps ou que l'âme qui devient vivante et est créée par une union d'un corps qui vient de la nature et de l'esprit insufflé par Dieu.

Pour rappel, « *le Seigneur Dieu modela l'homme avec la poussière tirée du sol ; il insuffla dans ses narines le souffle de vie, et l'homme devint un être vivant* » (Gn 2, 7)

Cette question est davantage développée dans le sujet intitulé « 44. *L'âme, l'esprit et le corps* » (cf. supra).

Invité écrit : « *Créé à l'image de Dieu me semblait évoquer l'intelligence et la liberté de l'humanité. La certitude, c'est qu'il ne peut évoquer un quelconque aspect corporel. Pourquoi ? La réponse se trouve dans l'Évangile selon Saint-Jean : "Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent, c'est en esprit et vérité qu'ils doivent l'adorer." (Jn 4,24) Le dialogue avec Nicodème démontre bien cette séparation stricte entre l'esprit et le corps. Je vous invite à le relire.* »

Non, cette séparation stricte ne résulte de rien de ces références à St Jean et me semble contraire non seulement à la création, mais tout autant à l'Incarnation.

Dieu est esprit, mais il a créé la matière dont le corps est formé. C'est avec cette matière et son esprit qu'il a créé l'humanité, qu'il a réalisé une union du fini et de l'infini. C'est la création de l'humain, tel qu'il est intégralement et donc dans sa nature corporelle et spirituelle, qu'il a faite à son image.

Baraq écrit : « *je recherche une hypothèse qui ne soit pas en contradiction avec la tradition, le magistère, et au moins une mystique : Maria Valtorta.* »

J'espère que vous n'oubliez pas qu'il s'agit, en ce qui concerne les mystiques, d'interprétations particulières dont l'authenticité n'est pas garantie.

Attention de ne pas substituer les écrits de Maria Valtorta à la Parole de Dieu, la Bible, ou d'oublier que, malgré tout ce qu'ils peuvent avoir d'extraordinaire, il s'agit d'une œuvre littéraire, ce que les autorités de l'Église ont confirmé et ce qui apparaît d'emblée à tout lecteur comme le Pape Pie XII semble l'avoir exprimé.

Les écrits de Maria Valtorta, ce sont des milliers de pages de paroles dites « *par Jésus* », Dieu fait homme. Si vous croyez que c'est Dieu lui-même qui a dit ces paroles, ce serait la Parole de Dieu dictée par Dieu lui-même, un peu comme le Coran. Ce serait bien supérieur à la Parole de Dieu écrite par des hommes inspirés mais par leur humanité. Que resterait-il de la Bible, si Jésus lui-même venait nous dicter un cours d'histoire, de géographie et de théologie détaillé ?

Cela ne signifie pas que les écrits de Maria Valtorta soient sans aucune valeur, mais, comme chacun de nous, elle est, hélas, marquée par le péché originel qui, depuis le jardin d'Eden, marque tout ce que nous vivons, y compris les productions de notre intelligence. Hélas, hors la communion de l'Église, notre intelligence subit des influences qui ne viennent pas seulement de Dieu.

En toutes choses, restons attachés à l'Écriture Sainte et à son interprétation authentique par l'Église rassemblée par le successeur de Pierre.

Les interprétations particulières de chacun de nous comme de Maria Valtorta ne sont pas des paroles de Dieu (et donc pas des paroles de Jésus). Le récit du péché originel doit nous rappeler sans cesse que la connaissance ne s'approprie pas de manière individuelle mais n'est possible qu'en communion. Si

nous nous approprions le fruit de l'arbre de la connaissance pour le mettre en nous au lieu de le laisser hors de nous, nous mourrons.

Jésus lui-même nous avertit dans l'Évangile. Il y aura des miracles plus grands que les siens et beaucoup viendront en son nom.

Heureusement, vous semblez nuancer vous-même la valeur des écrits singuliers aux apparences surnaturelles de Maria Valtorta en présentant des écrits tout aussi singuliers de don Guido Bortoluzzi (cf. supra) fondés sur des voix et des visions mais dont pouvez observer les contradictions par rapport à ceux de Maria Valtorta. Et, il y en a bien d'autres.

Chacun apporte le fruit de ce qu'il a médité dans son cœur. Et ce qui vient du cerveau, du paranormal, du Saint Esprit ou du Malin peut hélas produire des mélanges parfois bien étranges qui demandent beaucoup de prudence avec des dangers pour lesquels il n'y a pas de meilleure protection que la communion dans le corps du Christ qu'est l'Église, armée par le Christ lui-même pour résister à tous les traits du Malin.

Le jugement des interprétations particulières n'appartient qu'à l'Église. Heureusement !

Comme nous l'écrit notre Pape émérite dans le petit livre qu'il vient de publier avec le Cardinal Sarah, « *Hors de la communion à l'Église qui est son corps, nous ne pouvons annoncer la Parole du Christ de manière juste* » (Des profondeurs de nos cœurs, p. 66).

Pour le surplus, la question « *où et quand ?* » n'a de sens que pour celui qui croit en une création, dans le temps historique de ce monde, d'un être capable de partager éternellement la vie de Dieu.

Certains pensent qu'il s'agit d'une création instantanée tant sur le plan corporel que sur le plan spirituel. Les connaissances scientifiques ne permettent pas de situer un tel fait dans l'histoire concrète. Il y a certes l'hypothèse évoquée par Kerygme qui imagine une contraction du temps, mais, ramener à six jours les 14 milliards d'années écoulées depuis le Big Bang et toute l'évolution biologique ne change en rien les données de notre réflexion concernant l'humanité et tous les êtres préhistoriques qui nous ont précédés même en supposant leur succession dans un temps compressé.

Si nous admettons que le corps humain a pu être façonné pendant des milliards d'années avant de devenir ce qu'il est aujourd'hui, il ne subsiste pas mille possibilités.

L'Immaculée Conception fêtée le 8 décembre nous rappelle que l'Incarnation fut un fait historique par lequel Dieu s'est créé pour Lui-même une vie humaine avec un patrimoine génétique provenant d'une lignée biologique déjà existante. Rappelons-nous ces paroles du Pape Benoît XVI : « *Jésus est le nouvel Adam, un nouveau commencement ab integro... De cette façon a lieu une nouvelle création* » (L'enfance de Jésus, p. 83).

Puisque Dieu l'a fait pour le nouvel Adam créé au sein d'une espèce déjà existante dans laquelle Dieu vivant de toute éternité est devenu un humain comme nous, pourquoi n'aurait-il pas fait de même pour le premier Adam en créant un être nouveau dans une espèce biologique préexistante ?

Était-ce il y a 5.000 ans, 6.000 ans, 10.000 ans ou davantage ? Les seuls nombres et durées des généalogies bibliques laissent subsister l'incertitude, mais attention de ne pas s'enfoncer dans les brumes de la préhistoire en imaginant Adam et Ève à une époque où l'état de leur développement cérébral, social ou culturel ne permettait pas encore une capacité réelle d'exercer leur liberté spirituelle d'aimer ou d'écarter leur Créateur.

Derrière un éloignement dans le temps du passé, il peut y avoir parfois un rejet de la réalité historique du péché originel et, en fait, de la création elle-même, voire de ce que nous sommes réellement : des

êtres ayant dès leur conception une vie spirituelle et corporelle avec une âme immortelle ayant la vocation de partager la vie éternelle de Dieu.

Les hominidés de la préhistoire sont une réalité naturelle mais ils ne sont pas naturellement des êtres ayant une vie spirituelle leur permettant de partager éternellement la vie de Dieu, du seul fait de ressemblances avec nous selon des critères terrestres ou de leur lien génétique avec notre corps dont ils sont de lointains ancêtres biologiques.

Comme le Pape François l'a rappelé dans « *L'Évangile de la création* » qu'il enseigne dans son encyclique *Laudato si'*, il a fallu une intervention de Dieu : « *La nouveauté qualitative qui implique le surgissement d'un être personnel dans l'univers matériel suppose une action directe de Dieu, un appel particulier à la vie et à la relation d'un Tu avec un autre tu* » (n° 81).

Nous pensons de commun accord que tous les humains qui vivent aujourd'hui sur la terre sont des êtres capables de vivre éternellement avec Dieu. Sans exception. Ils viennent tous d'une même souche : celle d'Adam et Ève. Il est sans intérêt de le répéter sans cesse par des citations avec lesquelles nous sommes tous d'accord mais qui ne répondent ni à la question « *où et quand* », ni à la question de l'existence ou non de pré-humains avant Adam et Ève et à leur époque.

Trinité écrit : « *Je suis entièrement de votre avis, vous le savez. Sauf peut-être sur le "quand" ou je suis moins catégorique que vous, votre vision d'une époque sumérienne en corrélation avec l'écriture et les tables d'argile me semble très rationnelle, mais les signes d'intelligence trouvés depuis (au moins...) homo sapiens, me laisse plus perplexe* ».

Vous avez bien raison de ne pas être « *catégorique* » en ce qui concerne le « *quand* ». À cet égard, je suis bien d'accord avec vous pour ne pas écarter les nuances et les réserves que vous faites bien de rappeler et qui restent nécessaires. Je ne propose qu'une hypothèse car il est impossible d'être davantage affirmatif et votre perplexité est une sage prudence.

La réalité concrète pourrait être beaucoup plus ancienne que la culture sumérienne dans laquelle le récit très symbolique du début de la Genèse a pu trouver les images adéquates pour exprimer les origines de manière authentique et traduire dans un langage de l'époque la tradition que les croyants fidèles ont transmis à Abraham.

Il ne suffit pas d'additionner des nombres et une durée pour faire une certitude.

C'est pareil pour le « *où* ». En effet, ce n'est pas parce que le récit décrit parfaitement le grand fleuve à quatre branches de la vaste plaine que les Sumériens appelaient déjà l'Eden qu'il faut en déduire nécessairement que c'est à cet endroit concret (actuellement : *Al Qurnah*, à la confluence du Tigre et de l'Euphrate) qu'Adam et Ève ont vécu.

Il doit être observé, au contraire, que le récit ne présente cette réalité que de manière singulière en miroir car, dans le jardin d'Eden biblique c'est le grand fleuve qui se divise en quatre branches, alors que dans la réalité terrestre concrète de l'époque sumérienne, c'était le contraire : ce sont bien évidemment les quatre grands fleuves qui s'écoulaient (vers 4.000 avant Jésus-Christ) des montagnes pour se jeter dans le Chatt el Arab, ce grand fleuve qui dirige leurs eaux vers le Golfe Persique, et non l'inverse.

Comme le considère l'Église et la plupart des commentateurs, nous sommes en présence d'un récit « *mythique* », ce qui ne signifie pas « *léendaire* » et n'exclut pas l'historicité, mais indique une intention principalement explicative.

Le récit « *mythique* » explique une réalité historique dans un langage imagé et en utilisant des symboles d'une époque qu'il faut éviter de comprendre trop rapidement selon le sens littéral du récit tel qu'il peut être compris à notre époque.

Dans un livre, le Pape François a très finement expliqué le sens du mot « *mythique* » à propos d'un autre sujet (le concept de « *peuple* »), mais ce qu'il en a dit est parfaitement adapté au récit du début de la Genèse : c'est une approche « *mythique, non pas au sens d'une fantaisie ou d'une fable, mais comme une histoire particulière* » qui « *s'inspire de nombreuses sources : historiques, linguistiques, culturelles (...), mais surtout une sagesse et une mémoire collectives. Un peuple est maintenu par cette mémoire, qui est précieuse dans l'histoire, les coutumes, les rites (religieux ou non) et autres liens qui transcendent ce qui est purement transactionnel et rationnel.* » (***Un temps pour changer***, p. 145-146).

Le fait qu'un récit situe un fait historique, en utilisant des images et un langage de son époque, demande beaucoup de prudence.

Trinté écrit : « *Ce n'est qu'un avis personnel, mais il me semble cependant, que l'association de l'évolution du cerveau, avec la création divine de l'homme spirituel, au vu des découvertes scientifiques (Lascaux etc.) culte des morts chez les néanderthaliens ...permet de penser que la création divine a été bien antérieure à 9000 ans avant Jésus Christ* ».

Certes, nous nous sentons semblables et proches de ces homos sapiens ou néanderthaliens tel qu'ils nous sont représentés par des images ou des reconstitutions, et tels qu'ils se font connaître par la sensibilité de certaines de leurs œuvres que l'archéologie a permis de retrouver.

Mais, penser la création d'Adam et Ève comme « *bien antérieure à 9000 ans avant Jésus-Christ* » ouvre des difficultés par rapport à la révélation biblique.

D'abord parce que rien dans le texte biblique ne semble permettre concrètement une telle ancienneté qui suppose de retirer toute portée concrète, même approximative, aux durées précises que la Genèse nous mesure dans le temps et au contexte historique qu'elle présente. Avant la période historique du néolithique, on ne retrouve pas le tableau biblique concret de la création à une époque où on pratiquait l'élevage et même l'agriculture.

Vous savez combien je lis, dans le récit même de la création, que l'écriture exprime au mieux la liberté intérieure qui caractérise l'humain invité à vivre éternellement de la vie d'amour de Dieu. En créant l'humain, Dieu n'est pas seulement un potier qui façonne un objet, il est comme un écrivain sumérien qui, en retirant un peu de poussière par des traits dans de la glaise, la transforme en une réalité nouvelle qui a du sens et devient une parole écrite qui peut librement se penser et se partager. La première écriture humaine sumérienne était faite d'images et Dieu révèle dans le récit biblique que nous sommes des images de Dieu capables de lui ressembler, de créer et d'écrire comme Lui, de vivre d'une communion éternelle d'amour comme Lui.

À cet égard, il me semble que la créativité et le dynamisme intérieur du souffle spirituel qui a créé l'humanité s'est exprimé dans la réalité concrète par une explosion du développement humain qui n'a pas son pareil dans l'histoire des hominidés que vous considérez plus de neuf mille ans avant Jésus-Christ par rapport aux progrès fulgurants de l'humanité depuis les débuts du néolithique avec surtout l'invention majeure de l'écriture au quatrième millénaire avant notre ère.

Il me semble dès lors que la création de l'humanité ne peut être de beaucoup antérieure à cette invention de l'écriture.

Cependant, il semble que l'émergence de l'écriture présuppose peut-être des préalables sociaux complexes et des développements cérébraux du langage et de la communication entre les individus qui restent largement à analyser. Cela a pu correspondre à des progrès peu visibles mais nécessaires pendant quelques centaines voire quelques milliers d'années.

Rien ne me semble inciter à remonter davantage dans le temps. Ni dans le récit biblique, ni dans les connaissances archéologiques, ni par rapport à toute l'intelligence et l'affectivité qui se constatent

dans diverses espèces animales et qui montrent tout ce qui peut résulter du seul développement naturel d'un cerveau terrestre d'homo sapiens.

Il me semble, au contraire, peu vraisemblable que, durant de nombreux millénaires, voire de nombreuses dizaines de millénaires, des humains tels que nous aurions vécus comme chasseurs cueilleurs, seulement capables de nouveautés aussi rares que réduites dans un état de stagnation incomparable avec la puissance de développement de l'humanité que nous connaissons seulement depuis quelques millénaires.

Mais, à mes yeux, la difficulté la plus grande que présente tout éloignement de la création de l'humanité au-delà du néolithique, c'est qu'en supprimant ainsi les repères bibliques, on se retrouverait avec des millénaires, voire des dizaines de millénaires sans histoire concrète de l'humanité avec son Créateur alors que Dieu a aimé et accompagné constamment les descendants d'Adam et Ève parmi lesquels je crois qu'Il n'a cessé de se manifester et de susciter des justes, des saints, qui ont marché avec Lui durant leur vie et ont transmis leur foi avec les moyens qui étaient les leurs.

Tous ont attendu la descente du Christ aux enfers pour ressusciter avec lui.

Reporter la création de l'humanité de plus de dix mille ans dans le passé me semble donc manquer de fondement concret par rapport au souffle spirituel qui a créé l'humain, son unique nature corporelle et spirituelle.

Nous semblons d'accord sur les questions historiques en cause, mais il reste la conclusion différente quant à l'époque où situer la création des premières âmes subsistant au-delà de leur mort physique par rapport à laquelle nous divergeons dans l'appréciation des actions et comportements des homos sapiens qui ont pu exister durant la préhistoire du seul fait de l'évolution naturelle.

La sensibilité à la musique, à la beauté ou à la mort, de même que la fabrication d'objets, qui peuvent être observés dans la préhistoire lointaine, nous semblent certes aujourd'hui largement au-delà des aptitudes animales que nous connaissons.

Mais, à cet égard, il me semble normal de considérer que, façonnés par le Créateur, les pré-humains de l'époque d'Adam et Ève ont développé, au cours de la préhistoire, des capacités et des singularités bien au-delà de ce que nous pouvons constater aujourd'hui chez des animaux.

Au moment choisi par Dieu pour la création de l'humanité, l'être nouveau créé par un souffle spirituel fut aussi peu perceptible par les pré-humains de l'époque d'Adam et Ève que la divinité du Christ pour ses contemporains.

Et, à cet égard, c'est bien sûr le récit biblique et toute la valeur que je lui reconnais comme Parole de Dieu inspirée qui m'incitent à y discerner les circonstances de toute la réalité historique de la création qu'elle nous révèle et à interpréter les données historiques en cohérence tant avec cette Parole qu'avec le monogénisme et le péché originel qu'enseigne l'Église.

Cela me fait croire à une création il y a moins de dix mille ans.

Baraq écrit : « le récit de la Genèse est la Parole de Dieu inspirée, et dans le même temps la raison nous oblige à admettre que nous ne pouvons pas prendre ce récit au pied de la lettre. Par exemple, la génétique et la paléontologie ont montré que le corps humain est issu de l'arbre évolutif du vivant qui inclut tous les animaux et les végétaux. »

Personnellement, j'évite de dire cela car il me semble que cela confond la lecture littérale, qui n'est que l'écoute attentive du texte avec la plus grande attention à chaque détail, ce qui est toujours nécessaire pour comprendre un autre que soi, avec le fondamentalisme qui n'est, en réalité, qu'une mauvaise lecture littérale qui plaque sur un texte une interprétation du lecteur lui-même qui manque

d'attention à ce que l'auteur a voulu exprimer avec toutes les caractéristiques de son langage profondément imprégné de sa culture, de son contexte historique, de ses convictions, de ses finalités.

Il me semble qu'il est juste d'essayer de comprendre un texte jusqu'au « *pied de la lettre* » autant que possible, mais cette compréhension doit se faire de manière juste par rapport à ce que l'auteur d'un texte a voulu exprimer. Et, comme catholique, nous pouvons ajouter que cette compréhension doit aussi veiller à se faire de manière juste par rapport à la foi de l'Église.

Il me semble que, même au pied de la lettre, le récit biblique de la Genèse peut être compris sans contradiction avec l'évolution que la science nous décrit. Mais, il faut seulement admettre une différence de langage.

Je m'émerveille de constater que l'auteur très ancien de la Genèse ait pu exprimer les principes de l'évolution naturelle par étapes (les six jours) et avec une évolution d'une étape à partir de la précédente. Ainsi, Dieu ne crée pas directement les arbres ou les animaux, mais les fait produire par la terre déjà créée.

Et, il faut bien comprendre « *au pied de la lettre* » le mot « *jours* » ou le mot « *terre* », mais dans le sens donné par l'auteur primitif lorsqu'il utilise ces deux mots qui, dans le langage hébreu comme dans les langages qui l'ont précédé, ont des sens multiples.

Interpréter le mot « *jour* » (en hébreu : « *yowm* ») comme nécessairement équivalent à 24 heures est simplement une erreur de compréhension « *au pied de la lettre* ». Et c'est pareil si nous interprétons le mot « *terre* » (en hébreu « *erets* ») comme nécessairement équivalent à la planète sur laquelle nous vivons.

Baraq écrit : « *La glaise dans laquelle nous avons été modelés par Dieu représente donc le symbole de la matière qui compose tout être vivant, et le Souffle divin est l'âme qui nous donne la Vie éternelle.* »

Ici, il me semble que vous évoquez le cœur de la création de l'humanité dans le temps.

Mais, ne mettez-vous pas ici une différence essentielle dans l'appréciation de ce que nous cherchons à dater dans l'histoire concrète ?

Il me semble en effet essentiel de ne pas diviser la matière et l'esprit dans l'unique nature de l'humain créé à l'image de Dieu qui est à la fois corporelle et spirituelle indivisiblement. Notre âme n'existe pas sans notre corps même si elle peut lui survivre au-delà de la mort physique. Notre âme n'existe pas non plus sans le souffle spirituel divin.

Ce que vous dites de la glaise me semble juste, mais il ne me semble pas juste, par contre, de dire que le souffle divin « *est* » l'âme comme si celle-ci était en dehors de la matière. Dans ces conditions, ce souffle pourrait surgir ici et là dans l'histoire très ancienne comme vous l'envisagez en écrivant : « *Il me semble donc possible d'envisager que Dieu se soit déjà révélé, au moins partiellement, à quelques âmes de ces époques reculées. Si c'est le cas, Adam est évidemment bien antérieur au Paléolithique Supérieur.* »

En fait, il me semble que l'humain est autre.

Il est rendu vivant par un souffle spirituel dans une réalité physique, façonnée par Dieu tout au long de l'évolution, qui ne se limite pas à influencer un corps. En effet, à un moment de l'histoire (le « *quand* » que nous cherchons ici) crée un être nouveau avec et par ce corps. Il s'agit, pour ma part, d'une opération du genre : 1 (un corps matériel issu de l'évolution naturelle) + 1 (un souffle, un esprit, venant de Dieu) = 3 (par l'effet de l'union du corps et de l'esprit qui précèdent se trouve conçu un être vivant radicalement nouveau, un « 3 » qui ne se réduit pas à ses éléments constitutifs assemblés [1 + 1], mais fait advenir une nature unique nouvelle corporelle et spirituelle).

Baraq écrit : « *De même, la répartition géographique des mammifères placentaires et des marsupiaux, par exemple, prouve qu'il n'y a pas eu de destruction récente de toute la Création : il n'est donc plus possible de soutenir raisonnablement l'historicité d'un déluge universel ayant détruit toute vie sur terre. Le croyant se retrouve donc dans une position peu confortable, entre l'interprétation strictement littérale et le classement des récits de la Genèse parmi les mythes originels folkloriques.* »

Ne faut-il pas nuancer davantage ?

C'est un manque de lecture littérale qui nous fait confondre le mythe légendaire du déluge qui s'est développé avec le récit littéral qui n'impose pas cette interprétation universaliste critiquable qui, loin d'être littérale, extrapole, au contraire, de la portée symbolique universelle et bien réelle du récit du déluge une compréhension matérielle et historique que ni le texte, ni la foi de l'Église n'imposent.

Il me semble, bien au contraire, qu'une lecture littérale « *au pied de la lettre* », et dans le contexte mésopotamien de mieux en mieux connu du récit biblique, permet de comprendre que, sur le plan historique, c'est un événement local qui est raconté pour exprimer des vérités universelles.

Pour le détail d'une lecture littérale en ce sens, je ne peux que renvoyer au sujet intitulé « 65. *Sur les traces du déluge* » (cf. infra).

Baraq écrit : « *La vérité doit pourtant se trouver quelque part, parmi les différentes positions intermédiaires, qui relèvent du concordisme. Ce dernier est décrié parce que toute hypothèse concordiste nécessite de faire un tri dans le récit biblique entre ce qui serait symbolique et ce qui serait historique, tant dans les récits que dans les généalogies et les chronologies.* »

Le mot « *concordisme* » présente les mêmes caractéristiques que le mot « *créationnisme* ». L'un et l'autre visent des formes erronées de fondamentalisme mais ne doivent pas suggérer qu'il n'y aurait pas de réalité historique dans le récit biblique « *en concordance* » avec celle qu'étudient objectivement les historiens, ni qu'il n'y aurait pas de « *création* » dans la réalité historique.

L'expression « *de faire un tri dans le récit biblique entre ce qui serait symbolique et ce qui serait historique* » est aussi délicate car tout est symbolique non seulement dans le récit biblique, mais déjà dans le langage lui-même. Mais, l'histoire sainte de Dieu parmi les hommes n'est pas moins historique que les guerres de Napoléon ou l'éruption du Vésuve.

Mais, il reste toujours à bien comprendre ce que le récit biblique nous raconte de la réalité historique dans le langage et le contexte qui sont les siens. Sur ce point, il me semble que nous sommes bien d'accord.

Baraq écrit : « *proposer une date minimum à partir de laquelle l'humanité aurait été capable de croire en Dieu, et de transmettre cette croyance. Cette double capacité est à mon avis exclusive à notre humanité, à la fois corps et esprit, telle que définie dans la doctrine catholique.* »

Oui, bien sûr !

Baraq écrit : « *Le Quellec, qui n'est pas croyant et range la Bible au même rang que les autres mythes, pense que ce mythe a suivi les migrations de l'humanité au Paléolithique, depuis sa dispersion hors d'Afrique, il y a au moins 70 000 ans. Si Le Quellec a raison, la capacité de l'humanité à croire en un Dieu Créateur remonterait au minimum à la fin du Paléolithique Moyen.* »

Je ne vois pas le moindre élément qui permette de passer du déluge mésopotamien des environs de 2900 ACN à 70000 ACN.

Où trouve-t-il une quelconque information sur un mythe plus ancien que 2900 ACN qui aurait été répandu sur la planète par les migrations ? Il me semble qu'il n'y a rien à cet égard et je ne comprends

pas son raisonnement qui remonte de 70000 ans en référence à des migrations dont nous ne connaissons quasi rien sauf qu'elles ont existé.

Je ne pense pas que vous pourrez trouver des traces de la transmission de mythes à une époque antérieure au néolithique.

62. Les généalogies bibliques

Deux longs chapitres de la Genèse détaillent avec précision la généalogie d'Abraham et les Évangiles confirment cette généalogie.

On doit certes relativiser les listes : des noms manquent, ces noms peuvent avoir un sens individuel ou collectif, des générations sont sautées. En outre, la mesure du temps est très incertaine, mais elle est cependant détaillée avec une précision mathématique de sorte que chaque ancêtre fait l'objet d'une durée de vie précise lors de laquelle il engendre l'ancêtre suivant et d'une autre durée de vie précise après qu'il ait engendré cet ancêtre, puis, pour les premières générations, d'une addition exacte de ces deux mesures qui en confirme l'exactitude.

Par exemple, Seth, le troisième fils d'Adam et Ève vit « *cent cinq ans* » et engendre Enosh. Après avoir engendré Enosh, il a vécu « *huit cent sept ans* ». Le texte ajoute que toute la durée de la vie de Seth est de « *neuf cent douze ans* » (105 + 807). Il est difficile de discerner la signification symbolique ou la finalité de ces multiples noms et mesures en dehors d'un souci d'insistance sur la réalité concrète.

Le chapitre 5 de la Genèse nous donne ces précisions pour neuf ancêtres. Le chapitre 11 nous donne une liste similaire jusqu'à Abraham.

Malgré des particularités symboliques, ces précisions extrêmement concrètes et mathématiques semblent indiquer une réelle généalogie concrète qui paraît incompatible avec une extension sur des centaines de milliers d'années.

En outre, une telle extension reporterait la création de l'humanité en dehors de la période néolithique où elle est située il y a moins de 10.000 ans, selon la Genèse, par les activités d'élevage et d'agriculture de Caïn et Abel et par la construction d'une ville par Caïn, sans compter les compétences mathématiques attestées par la généalogie des premières générations.

Enfin, la généalogie de la Genèse nous raconte une humanité accompagnée par Dieu. Pourquoi donc, Dieu aurait-il créé une humanité il y a des centaines de milliers d'années sans qu'il n'en reste rien de connu et sans que la Genèse n'en mentionne rien ?

Et que dire du langage, des capacités d'abstraction et de réflexion des hominidés vivant il y a des centaines de milliers d'années ? Ils ne sont guère semblables à nous, ni au Christ.

En réalité, une opinion qui déplace le récit d'Adam et Ève loin dans le passé me semble avoir pour principal motif d'essayer de maintenir une interprétation littérale de la Genèse incompatible d'une part avec une lecture correcte du texte hébreu prenant en compte les nuances linguistiques et culturelles qu'il contient manifestement et, d'autre part, avec une prise en compte sérieuse des acquis scientifiques.

Beaucoup semblent admettre que la multiplication des preuves scientifiques ne permet plus de maintenir le compte littéral fixant la création de l'humanité il y a 5783 ans (selon le calendrier juif), mais au lieu de relire les textes fondateurs en tenant compte des multiples connaissances nouvelles de notre époque, ils me semblent procéder simplement à un déplacement à une époque reculée pour laquelle les contestations scientifiques paraissent plus aisées à mettre en doute.

Il me paraît plus conforme au récit biblique autant qu'à la foi de l'Église de considérer que la création de l'humanité fut une création spirituelle avec des corps que le Créateur a fait produire par la terre au cours de milliards d'années par diverses mutations successives alternant de longues périodes de stabilité de chaque espèce avec des mutations rares, ce qui est tout relatif durant des milliards d'années au cours desquelles ces multiples petites mutations forment une évolution.

Mais, cela demande de relire les textes sans s'accrocher à des interprétations reçues dans l'enfance ou dans un contexte culturel dépassé qui ne sont pas la Parole de Dieu elle-même.

À l'époque de l'écriture de la Genèse au temps de Moïse comme au temps de l'exil à Babylone, l'individu n'a guère d'autonomie. Il dépend fortement du groupe social. Sa vie est précaire.

Les Hébreux sont répartis en grandes familles patriarcales qui ont chacune leur territoire. Juda, Zabulon ou Nephtali, ce sont des fils de Jacob, mais ce sont surtout des groupes issus d'eux qui portent le même nom, qui occupent un même territoire.

À cette époque, les douze tribus d'Israël sont souvent nommées par le nom de leur auteur. C'est Juda (Jér. 9, 26) qui a le cœur incircconcis, mais cela vise toute sa tribu. C'est Ephraïm et Manassé qui attaquent Juda (Es. 9, 20). Zabulon, une tribu ... (Ezé, 48,26). Le patriarche subsiste comme groupe portant son nom tant que ce groupe n'est pas dissous.

Le monde habité est constitué de plusieurs groupes patriarcaux reliés aux origines de l'humain. La création de l'humain n'est pas située très loin dans le temps.

Au cœur du passé du peuple hébreu, à l'origine des douze tribus, il y a d'abord Abraham qui quitte son pays et va constituer une nouvelle tribu patriarcale. Plus loin encore, il y a le souvenir d'une immense catastrophe, d'un envahissement par les eaux de tout le pays habité par des humains dont seul un homme, Noé, fut sauvé avec sa famille.

L'imagination et la réflexion qui vont être inspirées au(x) auteur(s) de la Genèse pour comprendre et deviner ce que furent les origines vont en être imprégnées.

Cette dénomination identique de l'individu d'origine et du groupe qui en provient est une manière de penser et de s'exprimer qui va se retrouver dans le récit des origines de la Genèse.

Dans la Genèse, on passe sans transition du multiple à l'individu et de l'individu au multiple. Souvent avec ambiguïté.

Il est dit que « *l'humain* » est créé mâle et femelle (Gn 1, 27). Le mâle et la femelle sont nommés « *humain* » (Gn 5, 2).

Sans l'article, humain ne peut-il vouloir dire « *un humain* » ou « *un groupe humain* » ou « *du humain* » ?

Dans les traductions, on passe sans transition, ni explication, de un humain à l'humain puis de l'humain à Adam. Ne faudrait-il pas parler d'espèce humaine, d'humanité ? de genre humain plutôt que d'un individu ?

Pourquoi confondre homme masculin et humain, passer sans distinction claire d'un humain, un adam indéfini, à une personne déterminée qui sera appelée Adam ?

L'homme masculin ne vient que tard dans le texte (Gn 2, 23), après la mention de la femme, le récit de l'origine de la femme. C'est par rapport à cette origine que l'homme apparaît. Il n'est pas cité avant mais il précède dans la dénomination même de la femme. Elle est celle qui vient de celui dont elle

vient. Il est premier tout en étant second. L'homme n'est pas considéré sous l'angle de l'individu mais « avec celle qui vient de l'homme ».

Le mot « *ish* » qui sera traduit par homme vient après le mot « *isha* » qui sera traduit par femme et ce mot femme est expliqué comme étant tiré du mot homme non encore cité.

Le récit de l'origine de la femme ne se réfère pas à un homme mais à l'humain. Au terme du récit, ils se définissent l'un par l'autre.

Par la suite, l'homme masculin est à nouveau peu cité. Il lui est préféré l'expression l'humain, puis le mot humain sans article où il semble devenir le nom d'une personne alors même que, sans l'article défini, il est encore davantage espèce, multiple, surtout dans le peuple d'Israël où il est d'usage de nommer chacune des tribus par le nom de leur auteur, un des douze fils de Jacob.

Avec l'histoire d'Adam et Ève, les traductions ont totalement effacé les nuances du texte hébreu.

Dans le chapitre 5 de la Genèse, c'est le plus frappant, car le texte passe du verset 1 sur la création du « *humain* » (sans article), mâle et femelle qui sont tous les deux nommés « *humain* », au verset 5 sur la durée de vie de « *humain* » (sans article) : 930 ans.

Avec les mêmes mots, on a parlé des origines des cieux et de la terre (2,4) et ici des origines du humain (5,1). Sa femme est la mère de tous les vivants. Mais ici, cet humain vit 930 ans. Il s'agit davantage de la durée d'une collectivité, d'une tribu, d'une ville comme pour Hénoc (4,17). La première tribu humaine. Adam. Issue d'un humain initial, mâle et femelle.

Le premier humain est-il considéré ici comme le patriarche d'une tribu, par référence aux patriarches des douze tribus d'Israël ? Comme Juda, c'est la tribu de Juda, Adam c'est la tribu d'Adam.

La Genèse attribue à Adam une subsistance pendant 930 ans (Gn 5, 5). Ce groupe va coexister avec plusieurs autres issus directement ou indirectement de lui. Du début de l'existence d'Adam à l'engendrement de Noé, la Genèse décrit dix générations successives en 1056 ans de sorte qu'au temps de Noé, le groupe d'Adam, nommé Adam selon l'usage de nommer chaque groupe par son auteur, vient seulement de disparaître depuis 126 ans.

Il faut observer la confusion, déjà présente pour Adam, entre l'humain en général, en groupe, par espèces, et un individu déterminé.

Faut-il nécessairement croire que le texte veut lever toute ambiguïté, toute incertitude sur les origines ? Un texte ne peut jamais dire « *tout* ».

Il dit des choses. Certaines choses.

L'ambiguïté permet parfois d'être plus vrai pour exposer une vérité essentielle. N'est-il pas important de ne jamais isoler l'individu et l'ensemble ? Seul, ce n'est pas bon.

Les durées de vie attribuées par la Genèse aux patriarches sont de centaines d'années qui paraissent incompatibles avec la durée connue de vies humaines individuelles dans la réalité historique à l'époque du néolithique.

Ces durées paraissent correspondre davantage à celles de la survivance d'une tribu dénommée par son auteur d'origine. Lorsque la tribu se constitue (naît), elle subsiste jusqu'à sa disparition (meurt), par la suite de son absorption ou après un conflit guerrier, un génocide. La loi du plus fort a pu dominer avec violence.

Ce qui est « engendré », c'est moins un descendant – il devait y en avoir un grand nombre – qu'un patriarche dont l'autorité est constatée ultérieurement et dont la maison subsiste à travers plusieurs générations. Comme les maisons royales. Les tribus patriarcales se succèdent de diverses manières. Un peu comme les Capet, les Bourbons ...

Le premier humain est nommé Humain et sa femme est nommée Vivante. Abel est mort. Caïn s'est enfui (Gn 4, 8-16). Parmi les descendants, seul un nouveau patriarche est retenu, celui qui est à l'origine généalogique d'Israël. C'est Seth (Gn 5, 3).

Caïn a un fils qui s'appelle Enoch. C'est un bâtisseur de ville. Et la ville qu'il bâtit s'appelle elle-même Enoch (Gn, 4, 17). Ainsi est racontée la première descendance et le principe des autres. Enoch, comme les autres qui vont suivre, c'est à la fois et d'abord un individu situé dans l'histoire mais aussi, sous le même nom, la collectivité qui va en provenir. De son vivant, Enoch est devenu le patriarche d'une grande famille à la tête de ses enfants et petits-enfants, mais la mort physique de l'individu Enoch n'a pas mis fin à son existence. Elle persiste comme groupe distinct.

Non pas indéfiniment. Le groupe distinct peut s'éteindre par son absorption dans un autre groupe dominant ou être détruit par des guerres. Un membre du groupe peut aussi en sortir et former un nouveau groupe autonome.

Mais, un même groupe patriarcal peut subsister des centaines d'années, voire davantage. Ce fut le cas des douze tribus d'Israël.

Seth est engendré dans le groupe d'Adam après 130 ans d'existence de l'humanité. C'est un individu, mais il devient à son tour une tribu. Il y a bien d'autres fils et filles qui y naissent. Avant et après l'individu Seth (Gn 5, 4-8).

Seth, n'est-il pas le père de la première tribu qui s'émancipe et se détache ? Qui va vivre séparément de la tribu d'origine. La tribu d'Adam a 130 ans (on est après Caïn et Abel), lorsque Seth est engendré. Cet engendrement n'est pas nécessairement la naissance physique de Seth mais peut être le moment de l'établissement séparé de sa descendance.

Adam va subsister 930 ans, soit 800 ans après l'engendrement de Seth, et Seth va subsister 912 ans après son engendrement. Il y a donc ainsi une coexistence de 800 ans.

Enos est engendré 105 ans après Seth (Gn 5, 6). Nouvelle coexistence supplémentaire de 695 ans avec Adam.

Coexistence d'encore 605 ans pour Cainan, de 535 ans avec Mahalalel, de 470 ans avec Yèred, de 308 ans avec Énosh, de 243 ans avec Mathusalem, de 56 ans avec Lamek, avant que Noé, issu de la tribu de Lamek, n'arrive 126 ans après la disparition d'Adam. (Gn 5, 9-28).

Pneumatis écrit : « *Je rejoins tout à fait ce que vous dites sur la métonymie du patriarche et du clan, et c'est d'ailleurs ce que je propose comme interprétation. Cela dit, je me pose la question, peut-être comme vous, de ce qui détermine une nouvelle lignée.* »

A priori, comme actuellement, un groupe se distingue par une structure sociale distincte avec une autorité distincte et généralement un territoire.

Le nom paraît pouvoir désigner indistinctement un lieu ou un territoire, un clan qui l'occupe et chacun de ses patriarches successifs.

N'est-ce pas par le nom du patriarche d'origine que l'on désignait les tribus d'Israel ?

On peut penser que, lorsque X engendre à 130 ans, cela peut signifier que lorsque la tribu X existe depuis 130 ans, une nouvelle tribu s'en sépare et commence une existence distincte. La « mort » à 800 ou 900 ans peut signifier la fin de l'existence distincte de la même tribu après ce délai d'existence distincte.

Invité écrit : *« considérer les âges du récit de la Genèse dans une dimension collective plutôt qu'individuelle, c'est se mettre en porte-à-faux avec le texte biblique. Les généalogies sont claires et concernent exclusivement une personne déterminée, avant de passer à la suivante. Objectivement, le doute n'est pas permis. »*

Il me semble qu'ici vous vous enfermez à tort dans une interprétation littérale, mais vous ne répondez rien à ce que j'ai développé sur ce point.

Invité écrit : *« La vérité est que, comme tout un chacun, vous êtes mal à l'aise devant les âges avancés qui ne correspondent en rien à l'espérance de vie humaine et que dans votre souci permanent de vouloir donner crédit à la Bible, vous développez vos propres hypothèses. »*

Exact. Sous toutes réserves et ouvert à la contradiction, car le mystère reste étendu.

Invité écrit : *« Quitte à vous affranchir du texte biblique que vous entendez pourtant défendre. Sur la question de l'âge d'Adam et de ses successeurs, il est à mon sens évident que seule une lecture symbolique fait sens. »*

Vous faites ici une distinction qui me semble injustifiée.

Une lecture est toujours symbolique. Le langage n'est fait que de symboles. Aussi, ce n'est pas s'affranchir du texte biblique que de chercher inlassablement à le comprendre des multiples points de vue possibles, sans exclure des interprétations compatibles avec ce qu'admet la foi de l'Église et les acquis des sciences.

À cet égard, j'entends bien chercher à défendre le texte biblique sans jamais m'en affranchir, et, s'il m'arrive certainement de le faire involontairement, j'espère toujours que d'autres me corrigeront pour avancer mieux.

Invité écrit : *« L'Église ne reprend pas à son compte la possibilité qu'un homme ait vécu plusieurs centaines d'années, ni même une collectivisation des âges. »*

Exact. Il n'y a pas de dogme sur ce point, mais un espace ouvert pour la recherche dans les limites générales de la foi de l'Église.

Invité écrit : *« Ce n'est pas la foi de l'Église qui vous défendez ici mais la vôtre. »*

Lorsqu'un catholique défend une opinion particulière sur un point où la foi de l'Église n'est pas fixée, c'est toujours la foi de l'Église qu'il cherche à défendre et à mieux comprendre. Mais, bien évidemment, une opinion particulière et les convictions particulières qui peuvent s'y attacher n'engagent en rien la foi de l'Église.

Cela ouvre la méditation collective, mais devant le mystère de l'action de Dieu dans l'histoire, la modestie et la prudence s'imposent avec évidence à chacun.

Pneumatis écrit : *« Car de deux choses l'une :*

- soit toute nouvelle descendance masculine d'un patriarche constitue un nouveau clan du nom de l'enfant du patriarche. Et donc il faut conclure nécessairement que le patriarche ait une durée de vie (et de fécondité) qui soit celle de son clan. Dans ce cas, la durée de 930 ans du clan Adam serait celle de son patriarche puisque sa maison ne pourrait subsister par ses enfants, ceux-ci étant

respectivement fondateurs de leurs propres clans. Ou alors la descendance, tout en fondant son propre clan, continue de faire perdurer la vie du clan ascendant ; par exemple, la descendance de Seth serait tout à la fois de la maison de Seth et de celle d'Adam. Mais dans ce cas, il faut alors se demander qu'est-ce qui détermine, non plus la formation d'un nouveau clan, mais la disparition d'un clan. »

Pourquoi ce raisonnement ? Il me semble que cette première hypothèse ne s'impose guère.

En effet, dans l'histoire, par exemple pour la royauté en France, la direction est généralement reprise par un descendant, souvent l'aîné. Rien n'empêche plusieurs descendants et plusieurs générations de rester ensemble dans un même groupe. L'exemple des tribus d'Israël qui ont persisté pendant des centaines d'années sous le nom de leur patriarche montre que la survie du nom ne dépend pas de la survie personnelle du patriarche.

Pneumatis écrit : *« - soit il y a un autre critère social : par exemple seul le premier-né serait fondateur de clan... dans ce cas, il faut alors conclure, par exemple, que le patriarche Adam a au moins vécu 130 ans et été fécond jusqu'à cet âge. »*

Pourquoi cette conclusion ? Le premier successeur du patriarche initial a pu maintenir le même clan sans division, ni séparation. Le récit qui indique la généalogie d'Israël peut aussi ignorer les branches secondaires.

Pneumatis écrit : *« Ça pourrait aller dans le sens de l'expression "et il engendra des fils et des filles" qui vient ponctuer chaque formation d'un nouveau clan.*

Le critère peut être aussi géographique : émigration du descendant qui, ce faisant, a créé son propre clan dans une autre région. C'est un peu ce qui semble être décrit à partir d'Abraham. »

Ce critère me paraît davantage probable pour assurer la constitution d'un clan distinct.

Pneumatis écrit : *« Cependant rien dans le récit des premiers patriarches ne laisse penser cela. »*

L'alternative est celle d'un individu qui vit 930 ans... Ce qui laisse penser à des tribus, c'est à la fois les durées et la situation du peuple hébreu lui-même divisé en tribus patriarcales qui subsistent durant des centaines d'années.

Pneumatis écrit : *« Cela n'a peut-être simplement pas d'intérêt de le préciser, et on peut imaginer que si la définition d'un clan est évidente pour les hébreux, la précision est inutile dès lors que le positionnement géographique n'a aucun sens symbolique particulier venant enrichir la connaissance des origines de l'homme. Mais dans ce cas, quel intérêt dans cette révélation sur l'origine de l'homme y a-t-il de discerner des clans les uns des autres, sans savoir véritablement ce qui les détermine ? Les seules informations que nous avons sont les âges et les noms des patriarches : cela est une information capitale puisqu'on peut facilement imaginer que le nom fait office de vocation particulière du clan, mais cela reste une information bien maigre (appréciation très subjective) et pour le moins mystérieuse. »*

L'intérêt des auteurs inspirés de la Genèse pourrait être, comme pour tout le reste des récits de la Genèse, d'expliquer la solidité des tribus d'Israël selon des modalités qui remonte aux origines de l'humain.

Pneumatis écrit : *« Cela m'amène donc à poser la question, quel que soit le critère de formation d'un clan, et surtout (mystère ?) de sa disparition, de ce que nous apportent ces "généalogies" comme connaissance de l'origine de l'humain. »*

N'est-il pas important de découvrir notre commune humanité pour faire prévaloir l'amour, la communion, l'image de Dieu qui définit l'humain ?

Pneumatis écrit : « *D'où l'hypothèse que ces clans pourraient se distinguer par quelque chose d'encore plus fondamental que la seule séparation sociale, à savoir des étapes de l'évolution de l'espèce humaine.* »

C'est une autre piste de réflexion, mais elle me semble se heurter à une objection fondamentale. Il me semble qu'il n'y a qu'une seule espèce humaine : la nôtre que nous partageons avec le Christ et le premier homme. L'évolution peut expliquer une apparition de l'humain dans une espèce antérieure d'hominidés qui ont disparu, mais ces hominidés et d'autres espèces proches ne me semblent pas pouvoir être qualifiés d'humains au sens de la Genèse, soit des êtres faits spécifiquement à l'image de Dieu.

Pneumatis écrit : « *Sans compter que les deux peuvent être étroitement liés l'un à l'autre : une séparation géographique et/ou de communauté permet de fonder des nouvelles dérivations culturelles, donc des avancées différentes sur le plan de l'évolution psychologique des individus, sur la maîtrise de leur environnement, sur les formes de cultes et de foi, etc.*

Bref, la question revient de toute façon à cela : qu'est-ce qui distingue un clan d'un autre dans la longue chaîne des engendremens ? Quels sont les critères qui déterminent cette singulière "phylogénèse" de l'humain de ses origines jusqu'à Abraham ? »

Il faut bien constater que le récit de la Genèse ne semble indiquer aucune distinction particulière sauf une étonnante précision chiffrée du nombre d'années dont j'ignore l'explication.

11) L'histoire sainte depuis Adam et Ève

63. Notre généalogie historique jusqu'à Adam et Ève

Pour comprendre la Genèse et pouvoir envisager une création d'Adam et Ève durant le néolithique il y a moins de dix mille ans, il est utile de s'intéresser à la généalogie qui nous fait découvrir des réalités surprenantes par un peu de mathématiques.

Est-il étonnant d'être tous descendants d'un même couple, Adam et Ève ? En réalité, nous avons bien d'autres ancêtres communs à tous les humains actuels.

Qui est conscient du fait qu'Abraham est, de manière quasiment certaine, votre ancêtre direct autant que le mien ? Qui se rend compte que si Isaac avait été sacrifié, nous n'existerions pas, ni vous, ni moi ?

Il ne faut d'ailleurs pas remonter si loin.

Il peut être observé qu'à l'exception d'immigrés récents, tous les européens (au moins) sont, avec une certitude quasi totale, des descendants directs de Charlemagne.

Si vous retrouvez au moins un ancêtre d'une famille ayant un peu de patrimoine ou liée à la noblesse, faites en l'expérience, avec les moteurs de recherches généalogiques actuels ! Nombreux sont ceux qui peuvent retrouver sans beaucoup de difficultés une ligne ascendante directe les reliant à Charlemagne.

Petite démonstration explicative : nous avons 2 parents (père et mère), 4 grands-parents, 8 arrière... À chaque génération de nos ancêtres le nombre est multiplié par deux et étend le nombre de nos ancêtres directs.

En remontant seulement trois siècles en arrière, nous constatons que, vers l'an 1700, 10 générations seulement avant nous, nous avons déjà 1.024 arrières-arrières-etc... grands parents à cette époque. Si un seul d'entre eux est lié à la noblesse ou à la bourgeoisie fortunée, les livres d'histoire et les sites de généalogie permettent aisément de remonter les siècles.

Pour chacun d'eux, vous pouvez multiplier à nouveau par 1.024 si vous remontez à la vingtième génération (vers l'an 1400), ce qui nous donne déjà plus d'un million d'ancêtres directs possibles en quelques siècles seulement. Si vous remontez à Charlemagne, vous avez à son époque des milliards d'ancêtres directs possibles théoriquement, bien au-delà du nombre total des habitants de la terre de l'époque.

Il est évident que ces nombres sont réduits par des recoupements multiples. Vous retombez à de multiples reprises sur des ancêtres identiques, mais la probabilité pour un européen d'être un descendant direct de tous les habitants qui vivaient en Europe à l'époque de Charlemagne et qui ont eu une descendance qui s'est continuée jusqu'à ce jour est quasi certaine.

Charlemagne a eu de nombreuses compagnes et plusieurs dizaines d'enfants qui ont eux-mêmes eu une importante descendance pour la plupart. Si nous prenons seulement une moyenne (minimale dans une telle lignée assez fortunée) de deux enfants par génération ayant eux-mêmes deux enfants, nous pouvons constater, en inversant le calcul effectué ci-dessus qu'après dix générations, il y a plus de mille descendants ($2 \times 2 \times 2 \dots$ etc.) et qu'après 35 générations, soit environ à notre époque, le calcul arrive à près de 35 milliards de descendants... ce qui dépasse la population mondiale.

Ici encore, il faut tenir compte de multiples recoupements, mais ils ne sont pas statistiquement et mathématiquement suffisants pour que tous les européens, au moins, ne se retrouvent pas dans la descendance directe de Charlemagne qui avait beaucoup plus que la moyenne de mille descendants après dix générations, selon les connaissances généalogiques actuelles.

La généalogie de Charlemagne remonte elle-même aux souverains d'Arménie, de Syrie et de Perse (aux portes de l'Asie centrale), aux pharaons d'Égypte et à la dynastie Lybienne, à proximité des populations éthiopiennes.

Alors, ce qui vaut pour Charlemagne, vaut a fortiori, pour des humains plus éloignés dans le passé et atteint mathématiquement la certitude, si l'on remonte de plus de 3500 ans et d'environ 120 générations, jusqu'à Abraham.

Nous sommes donc tous des descendants biologiques d'Abraham, Isaac et Jacob, même si nous sommes aussi, avec la même probabilité certaine, les descendants de tous les autres habitants de la même époque ayant eu une descendance jusqu'à ce jour. Bien sûr, nous ne sommes pas les descendants biologiques de ceux qui n'ont pas eu d'enfant, ou de ceux qui n'ont eu que des enfants qui sont eux-mêmes morts sans descendance, ni des quelques autres lignées éteintes.

Si Isaac avait été tué, Jacob n'aurait pas existé, ni sa descendance, ...ni vous, ni moi, car nous sommes chacun les descendants de millions de couples humains ayant existé avant nous et sans chacun desquels nous n'existerions pas avec notre ADN génétique personnel à nul autre pareil.

À réfléchir...

Pour les mêmes motifs, on peut aussi considérer que tous les humains actuels sont quasi certainement des descendants directs du roi David qui vivait il y a trois mille ans, compte tenu de sa nombreuse progéniture. Pas, bien sûr, par la seule lignée masculine comme le Christ, mais par un mélange des lignées masculines et féminines. Seule une centaine de couples d'ancêtres directs nous sépare du roi David et d'ailleurs de tous les humains de son époque qui ont une descendance jusqu'à ce jour.

Les connaissances généalogiques et statistiques permettent de constater qu'à l'exception peut-être de certains immigrants récents venant de pays lointains, tous les habitants de l'Europe dont tous les quatre grands-parents sont nés en Europe sont certainement des descendants directs de tous les européens qui vivaient en Europe en l'an 1000 et qui ont une descendance actuelle. De même, tous ces habitants de l'Europe qui vivaient en l'an 1000 et qui ont une descendance actuelle en Europe sont tous les ancêtres directs de tous les habitants de l'Europe dont tous les quatre grands-parents sont nés en Europe.

Faites le compte : mille ans, c'est environ 30 générations, ce qui donne à chacun plus d'un milliard d'ancêtres directs dont le nombre est, bien sûr, réduit par d'innombrables recoupements inévitables. En effet, deux parents, quatre grands-parents, 8 arrières grands-parents, et ainsi de suite en multipliant par deux le nombre des ancêtres de chaque génération, cela donne déjà plus de mille ancêtres directs à l'époque de la dixième génération (soit aux environs de l'an 1700) et plus d'un million d'ancêtres directs possibles à l'époque de la vingtième génération qui vivaient aux environs de l'an 1400.

Les mélanges de population sont très rapides et il faut peu de générations pour s'étendre sur toute la terre et inversement pour avoir des descendants partout.

Je suppose que, comme moi, vous connaissez des couples mixtes noir et blanc qui, après trois générations, ont des descendants blancs ou noirs dont plus rien ne montre la mixité raciale. Ce n'était pas différent à l'époque d'Abraham.

En ce qui concerne Abraham, il me semble qu'il serait bien difficile et aléatoire de savoir s'il était davantage blanc, noir ou jaune ou à égal distance de ces traits, mais nous pouvons le supposer de type sémite, sans aucune certitude.

Pourquoi des descendants actuels de type éthiopiens, chinois ou européens ? Parce qu'il suffit d'un descendant émigré pour y parvenir rapidement.

Entre Abraham et nous il y a des milliers d'années, or, rien qu'en mille cinq cents ans, nous avons des milliards d'ancêtres potentiels qui influencent notre race et notre composition génétique.

Entre Abraham et nous, le chiffre est tellement petit (essayez le calcul : la moitié de son patrimoine pour Isaac, un quart pour Jacob, un huitième pour ses arrières petits enfants, ... continuez) que vous pourrez comprendre aisément qu'il est normal de ne pas en repérer de traces visibles. Si certains ont le type éthiopien, c'est parce qu'ils ont beaucoup d'ascendants éthiopiens et seulement une mini trace d'Abraham.

C'est mathématique et statistique.

Il est important de ne pas limiter la réflexion à une population homogène. Le raisonnement ne part pas du tout d'une population homogène, mais au contraire du pourcentage de mélanges qui finit par s'étendre à toute la terre. À cet égard, le déplacement de quelques descendants suffit pour rapidement étendre leur lignée ascendante directe dans une nouvelle région, puis dans une autre.

Il suffit qu'une tribu nomade avec son troupeau ou que certains individus se soient déplacés de 10 kilomètres par semaine pour atteindre plus de 500 kilomètres en un an et, au même rythme, 15.000 kilomètres en une génération.

Biologiquement, notre trace à chacun de nous remonte à la nuit des temps par des croisements de chaque couple qui a précédé nos père et mère.

Chaque fois, ce fut un mélange. Les noirs ont hérité d'un mélange dominé par le noir, les blancs d'un mélange dominé par le blanc... etc.

Dans l'histoire, nous ignorons depuis quelle époque datent les mélanges actuels qui donnent les grandes races que nous connaissons. Il est très probable qu'elles existaient déjà à l'époque d'Abraham.

Abraham n'est, biologiquement, qu'un père parmi des millions d'autres vivant à la même époque et dont nous sommes tout autant les descendants s'il en est resté une lignée jusqu'à ce jour. Personne ne prétend que toute l'humanité descend uniquement d'Abraham. Mais, quelques uns de ses milliers puis millions de descendants ont pu partir vers l'Afrique, vers l'Asie et partout ailleurs, de même que quelques uns des milliers puis millions de descendants des autres personnes vivant à la même époque qu'Abraham.

Dites-moi seulement combien avez-vous d'ancêtres directs 50 générations avant vous ? Vous avez un père, 2 grands-pères, 4 arrière à la troisième génération. Dites-moi combien vous en avez à la 50^{ème} ? Vous comprendrez que la trace de chaque ancêtre est biologiquement petite et n'exclut pas celles des autres ancêtres innombrables.

Désolé pour ceux qui croient, à tort, n'avoir aucun ancêtre chinois, ni éthiopien, parmi les 50 générations de leurs ancêtres directs.

La probabilité statistique qu'il n'y en ait aucun parmi les huns, d'origine chinoise, qui ont envahi l'Europe au 5^{ème} siècle me paraît quasi nulle.

De même, pour les liens avec l'Égypte, et avec les descendance des Ethiopiens qui ont vécu en Égypte et en Europe.

Prenez, par exemple, une petite servante éthiopienne vivant à Rome qui a eu 2 enfants avec son maître en l'an 500 et imaginez, ce qui est plausible, que chacun d'eux a en moyenne 2 enfants. Après trois siècles, vous avez des centaines de descendants éparpillés, après 600 ans, vous pouvez déjà en compter des centaines de milliers, après mille ans...

Etienne écrit : « *Oui, je sais bien que le propos est purement biologique, et c'est pour ça que j'ai mis mon grain de sel... puisque "la chair ne sert de rien, mes paroles sont esprit et vie !" Franchement, à quoi ça servirait de comparer l'ADN d'Abraham et disons celui du Grand Rabbin de Jérusalem ? Quel est le sens de ce débat ?* »

Merci pour le grain de sel. Il est toujours utile de ne pas perdre de vue l'essentiel lorsque nous débattons d'un sujet si terre à terre et même de le rappeler comme le fait Etienne.

Quel sens a ce débat ?

Il s'agit, bien sûr, d'un débat annexe du débat principal sur la compréhension de la Genèse qui occupe de nombreuses réflexions.

Sur le plan pratique immédiat, l'intérêt d'un grand nombre et les questions des enfants imposent déjà de trouver des réponses adéquates pour l'origine de l'homme et l'action de Dieu dans le monde.

Mais, plus fondamentalement, Dieu lui-même n'a pas trouvé suffisant une parole uniquement spirituelle et symbolique, mais a estimé nécessaire de s'incarner dans notre histoire.

Cela donne l'essentiel du pourquoi il est important de s'intéresser à l'histoire, car c'est un Dieu qui s'intéresse à l'homme non seulement dans sa réalité spirituelle, mais aussi dans sa réalité bien concrète.

Je trouve important pour la foi de méditer la réalité corporelle de la conception du Christ, de ses miracles et de sa résurrection, qui se prolongent dans les sacrements. La réalité corporelle de l'homme et de son origine a aussi son importance et pas uniquement sa réalité spirituelle.

Fée Violine écrit : « *On disait autrefois, en oubliant d'ailleurs les Asiatiques et les Américains, que les Africains descendaient de Cham et les Européens de Japhet (il me semble), et bien sûr les sémites de Sem.* »

On descend des trois selon toute évidence statistique !

Quelle synthèse utile peut-on finalement tirer du sujet ?

La constatation statistique et mathématique qu'en moins de cinq mille ans, nous avons tous, avec certitude, au moins un ancêtre commun, même avec le plus noir, le plus blanc et le plus jaune des hommes.

Comprenons donc qu'il n'y a rien d'étonnant à affirmer que l'âme immortelle créée un jour dans l'histoire de manière transmissible, au sein d'une espèce pré-humaine issue des évolutions et mutations antérieures, a humanisé, en moins de cinq mille ans, toute cette espèce.

De la même manière, la vie du nouvel Adam, le Christ, a la puissance de se répandre dans toute l'humanité, ... pour autant que notre liberté l'accepte.

Aldebaran écrit : « *pourquoi nos parents seraient devenus les seuls à avoir descendance in fine. Même ainsi, cela a du prendre un temps considérable ?* »

Rien ne permet, en effet, d'affirmer que « *nos parents seraient devenus les seuls à avoir descendance in fine* ». Pourquoi les « *pré-humains* » auraient-ils soudainement disparu sans descendance ?

Il me semble qu'il faut seulement constater que, dès lors qu'Adam et Ève, ont transmis leur vie nouvelle à toute leur descendance, sans exception, celle-ci s'est nécessairement répandue progressivement dans toute l'espèce des homos sapiens ce qui, selon les généalogistes, se produit quasi certainement en seulement quelques milliers d'années.

Les informations actuellement disponibles sur Internet permettent de reconstituer une généalogie jusqu'à Adam et Ève. Avec, certes, beaucoup d'incertitudes et de questions.

C'est un moyen parmi d'autres de se confronter aux réalités concrètes de l'histoire.

Les actes d'état civil et les registres paroissiaux permettent d'identifier beaucoup de nos ancêtres ayant vécu en Europe occidentale au cours des quatre cent dernières années.

Pour remonter plus haut, il est possible de retrouver quelques écrits, mais aussi beaucoup de généalogies des milieux nobles attachés à la spécificité de leurs origines et à leurs liens de sang avec des personnages illustres.

Cela permet, sur plusieurs sites de généalogie, de faire remonter les généalogies de nos familles actuelles jusqu'aux rois du Moyen Age.

À cette époque, des liens familiaux se sont créés, notamment, avec la communauté juive de la région de Narbonne dirigée par des chefs héréditaires en exil, nommés exilarques, qui veillaient à justifier et à assurer leur autorité par une transmission héréditaire de père en fils, selon la loi salique, qui était loin de l'égalité des sexes mais avait pour avantage généalogique de permettre et d'encourager la conservation écrite des généalogies masculines directes assez simples.

C'était d'autant plus important que les exilarques justifiaient leur autorité par une qualité de descendants masculins directs du roi David. Ceux qui pouvaient se prévaloir d'une telle descendance en ligne directe masculine pouvaient se considérer comme « *fils de David* » ou « *prince de David* ».

Deux des Évangiles nous donnent une telle liste généalogique précise pour attester que Jésus avait cette qualité de « *fils de David* », ce qui lui conférait aux yeux de tous une qualité royale, même pour ses adversaires.

Les renseignements actuellement disponibles indiquent que Saint Guillaume (Guillaume de Gellone), un des ancêtres des rois de France dans l'ascendance de Robert II le Pieux, est un fils d'une tante de Charlemagne (Aude de France, fille de Charles Martel) et d'un exilarque de Narbonne (Makhir ben Habibai surnommé Theodoric ou Thierry d'Autun).

C'est ainsi qu'une généalogie des exilarques de Narbonne permet de faire remonter les généalogies de l'Europe de l'Ouest par une généalogie masculine directe assez simple de seulement septante générations successives qui relie le roi de France de l'an 1000 (Robert le Pieux) au Roi David qui vivait deux mille ans plus tôt. Elle peut être consultée, notamment, à l'adresse suivante :

<http://french.ccg.org/s/p067.html>

Cette généalogie a le mérite d'exister, mais les erreurs et les reconstructions artificielles ne sont pas exclues nécessairement. Les généalogies anciennes disponibles restent l'objet de beaucoup de discussions, voire de contradictions. Elles constituent cependant une base pour un travail historique qui devra encore beaucoup vérifier et corriger.

La Bible mentionne une partie de la généalogie des exilarques depuis le Roi David et donne une généalogie des ancêtres du roi David jusqu'à Adam et Ève.

Même si elles n'ont pas été conservées, il est très possible que les Hébreux aient soigneusement conservé des traces écrites de leur histoire et de leur généalogie depuis les origines, conformément aux usages mésopotamiens attestés par la Liste royale sumérienne. La Genèse en donne des précisions particulièrement détaillées.

Mais, ici encore la prudence s'impose et il faut être attentif aux incertitudes des évaluations des durées particulièrement incertaines et souvent à forte connotation symbolique, ainsi qu'aux avertissements qui résultent des généalogies données par les Évangiles eux-mêmes qui nous indiquent que des générations ont pu être omises. Il peut y avoir deux, trois ou beaucoup de générations entre un patriarche et celui qu'il engendre.

La réflexion historique reste très ouverte.

Mais, quoi qu'il en soit, il est possible de présenter la liste suivante selon des données généalogiques disponibles à partir du Roi Robert le Pieux, avec toutes les réserves qui précèdent.

1. Robert II le Pieux de FRANCE (970-1031), Roi de France de 996 à 1031, fils de
2. Hugues CAPET, Roi de France de 987 à 996, fils de Hugues le Grand de France, et de
3. Hadwig de SACHSEN de GERMANIE (Edwige de SAXE) (920-965), fille de
4. Henri Ier L'Oiseleur de SAXE, époux de Sainte Mathilde de RINGELHEIM (894-968), fils de
5. Othon 1er de SAXE (von SACHSEN) (850-912), fils de
6. Ludolf von SACHSEN, né en 830, fils de Billung II von SACHSEN (788-840) et de
7. Aeda d'ITALIE (née en 806), fille de Pépin 1er d'Italie, roi d'Italie (773-810) et de
8. Ingeltrude d'AUTUN de TOULOUSE, née en 780, fille de
9. Guillaume le Grand (Saint) de GELLONE (742-812), fils de
10. Makhir ben Habibai (alias Thierry Ier) d'AUTUN (725-793), exilarque de Narbonne, fils de
11. Yehudai Habibai (Makir) Théodoric D'AUTUN ou Thierry HA-DAVID, né à Babylone en 705 et décédé en France en 752 ou 755, exilarque de Pumbeditha (Babylone) de 719 à 730, fils de Chrodelinde d'AUSTRASIE et de
12. Natronai Yehudai (Bernarius) HA-DAVID (679-706), fils de
13. Nehemiah ben Haninai HA-DAVID (655-725), fils de

14. Haninaï al nehar pekkod ben Bustanai Bar Adaï HA-DAVID (620-689), fils de Sassaid (Izdunda) Dara Izdadwar, princesse de Perse (595-651) et de
15. Hananya Bustenai HA-DAVID (589-665), 1er exilarque de la 3ème dynastie de 642 à 665, fils de
16. Haninaï I Ben Hofnai HA-DAVID (560-589), 33ème exilarque à Babylone de 581 à 589, fils de
17. Hofni Haninai Ben Ahunai (530-609), 32ème exilarque à Babylone de 560-581, fils de
18. Ahunai ben Hanunai (Huna Mar II) (508-560), 31ème exilarque à Babylone de 550 à 560, fils de
19. Mar Zutra II Ben Rav David (488-520), 30ème Exilarque à Babylone de 512 à 520, fils de Havah HA-DAVID “the hairress” bat Mar Huna VI et de
20. Rav David ben Rabeina II (454-508), fils de
21. Rabeina II Sof Hora’a (430-500), fils de
22. Huna IV ben Nathan (395-442), 24ème exilarque de 415 à 442, fils de
23. Nathan II bar Abba Mari (352-400), 21ème exilarque de 370 à 400, fils de
24. Abba Mari ben Ukba DAVID (330-370), 20ème exilarque à Babylone de 350 à 370, fils de
25. Mar Ukba III HA-DAVID (290-337), rabbin, 17ème exilarque de 320 à 337, fils de
26. Nehemiah ben Nathan HA-DAVID (250-313), 14ème exilarque de 270 à 313, fils de
27. Nathan de Zusita bar Hanan HA-DAVID (230-270), 11ème exilarque de 260 à 270, fils de Bat Abba Arikha de BABYLONE et de
28. Anani bar Nathan (Huna II) (190-260), 8ème exilarque de 240 à 259, fils de
29. Nathan Ben Nachum (156-240), 7ème exilarque Mar Ukba I, exilarque de 215 à 240, fils de
30. Nakhum ben Achaya (120-170), 2ème exilarque de 145 à 170, fils de
31. Ahija (ou Achaya bar Akkub) (100-145), premier exilarque de la seconde dynastie à Babylone de 135 à 145, fils de
32. Yakov, né à Bagdad en 75,
33. Shlomo, né en 50 et décédé en Iraq en 120, exilarque d’inter règne, fils de
34. Hunya ben Nathan (30-90 EC), exilarque d’inter règne, fils de
35. Nathan ben Shalom (né en l’an 5 et décédé en l’an 80), exilarque d’inter règne, fils de
36. Shalom II ben Hizkiah, né en - 20 AEC et décédé en 40 EC, exilarque d’inter règne, fils de
37. Hizkiah ben Shehanya, né en 50 AEC, 33ème exilarque, fils de
38. Shechanya II ibn Da’ud (85-45 AEC), fils de
39. Da’ud ben Shemaya, né en 110 AEC, fils de
40. Shemaya I ben Shlomo, né en 140 AEC, fils de
41. Shlomo III ben Da’ud (168-135 AEC), 28ème exilarque, fils de
42. Da’ud ibn Akkub (197-167 AEC), fils de
43. Akkub (244-180 AEC), exilarque en 200 AEC (1 Chr 3, 24), fils de
44. Elyoénai (272-197 AEC), 20ème Exilarque (1 Chr 3, 23), fils de
45. Néarya (290-227 AEC), 18ème exilarque (1 Chr 3, 22), fils de
46. Shemaya (308-225 AEC), 13ème exilarque (1 Chr 3, 22), fils de
47. Shekanya (336-250 AEC), 12ème exilarque (1 Chr 3, 21), fils de
48. Obadya, 11ème exilarque, né vers 354 AEC (1 Chr 3, 21), fils de
49. Arnan, né en 372 AEC (1 Chr 3, 21), fils de
50. Refaya, né à Jérusalem en 390 AEC, 10ème exilarque (1 Ch 3, 21), fils de
51. Yesaiah (Isaïe), 8ème exilarque (1 Chr 3, 20), né en 420 AEC, fils de
52. Hasadya, 7ème exilarque (né en 450 AEC) (1 Chr 3,20), fils de
53. Bèrèkya (470-400) 6ème exilarque (1 Chr 3, 20), fils de
54. Meshoullam (530-440 AEC), 4ème exilarque (1 Chr 3, 19) et fils de Esthra (ou Esther) et de
55. Zorobabel (566-510 AEC), 3ème exilarque, gouverneur de la Judée en 537 AEC lors du premier retour de Babylone sous le règne de Cyrus II, roi de Perse (559-530 AEC), fils de Hachalya et de
56. Pedaya, qui n’est pas cité par la généalogie de l’évangile de St Matthieu qui attribue la paternité de son fils Zorobabel (1 Chr 3, 19) à son frère aîné Salathiel (Mt 1, 12 / Esd 3, 2 et 8), ce qui paraît pouvoir s’expliquer par une loi du levirat après le décès sans enfant de cet aîné. Pedaya est le fils de
57. Jékonias (1 Chr 3, 17) (2 R 24, 6) (616-561 AEC) qui règne trois mois en 598 à la mort de son père (2 R 24, 6-8), fils de Nehoushta, fille d’Elnatane, et de
58. Elyakim ou Joakim (634 - 598 AEC), qui devint roi de Juda à 25 ans et régna 11 ans, fils de Zébida de Ruma, fille de Pedaya (2 R 23, 36) et de

59. Josias (648 - 609 AEC), qui devint roi à 8 ans et régna 31 ans (2 R 22, 1), fils de Yedida, fille d'Adaya (2 R 22, 1) et de
59. Amon (665 - 640 AEC), qui devint roi de Juda à l'âge de 22 ans pendant 2 ans, fils de Meshullemeth (2 R 21, 19) et de
60. Manassé (709 - 642 AEC) (2 Chr 32, 33), qui devint roi de Juda à l'âge de 12 ans pendant 55 ans (2 R 21, 1 et 2 Chr 33, 1), fils de Hefsi-Bah (2 R 21, 1) et de
61. Ézékias (749 - 697 AEC) (2 Chr 29, 1), qui devint roi de Juda à l'âge de 25 ans pendant 29 ans. Fils de Abija, fille de Zacharie (2 Chr 29, 1) et de
62. Acaz (762 - 726 AEC), qui devint roi à l'âge de 20 ans pendant 16 ans (2 R 16, 2 et 2 Chr 28, 1), fils de Ahio et de
63. Yotam (783 - 742 AEC), qui devint roi à l'âge de 25 ans pendant 16 ans (2 Chr 27, 1) (762 AEC – 721 AEC). Il a régné dix ans en synarchie avec son père Ozias. Fils de Yérousha (2 Chr 27, 1) et de
64. Ozias (aussi nommé Azarias) (804 - 736 AEC), qui devint roi de Juda à l'âge de 16 ans pendant 52 ans (2 R 15, 2 et 2 Chr 26, 3), fils de Jékolie (2 R 15, 2) et de
65. Amasias (830 - 776 AEC), qui devint roi de Juda à l'âge de 25 ans pendant 29 ans (2 R 14, 2), fils de Yoadane (2 R 14, 2) et de
66. Jéhoram (ou Joas) (849 – 802 AEC) qui devint roi à l'âge de 7 ans et régna 40 ans. (2 Chr 24, 2 et 2 R 12, 1), fils de
67. Joram (882 - 842 AEC) (Mt 1, 8) Il avait 32 ans lorsqu'il devint roi de Juda et régna 8 ans à Jérusalem (dont 5 ans en synarchie avec son père Josaphat) (2 R 8, 17), fils de Athalia, fille d'Omri, et de
68. Josaphat (905 - 845 AEC) (Mt 1, 8). Il avait 35 ans lorsqu'il devint roi de Juda et régna à Jérusalem pendant 25 ans (1 R 22, 42), fils d'Azouba (1 R 22, 42) et de
69. Asa (décédé en 871 AEC) (Mt 1, 7). Il régna sur Juda pendant 41 ans (1 R 15, 10), fils de Muaka Mahalat (Maaca) (1 R 15, 10) et de
70. Abiam (971- 911 AEC) (Mt 1, 7) (1 R 14, 31) Il devint roi pendant 3 ans (1 R 15, 2), fils de Maaka (2 Chr 13, 2) et de
71. Roboam (972 - 914 AEC) qui avait 41 ans lorsqu'il devint roi pendant 17 ans (1 R 14, 21), fils de
72. Salomon, roi d'Israël de 971 à 931 AEC. Il régna 40 ans (2 Chr 9, 30) et a construit le temple de Jérusalem 480 shaneh après la sortie d'Égypte, la quatrième année de son règne (1 R 6, 1), soit vers 967 AEC, fils de Bethsabée et de
73. David, né en -1042 et décédé en -972, fils de
74. Jessé (Isaï) (1 S 17, 12 / Ru 4, 21 / Mt 1, 6 / Lc 3, 32), fils de
75. Jobed (1 Chr 2, 12 / Ru 4, 21 / Mt 1, 5 / Lc 3, 32), fils de Ruth (Ru 4, 13-17) et de
76. Booz (1 Chr 2, 11 / Ru 4, 21 / Mt 1, 5 / Lc 3, 32), fils de Rahab (Mt 1, 4) et de
77. Salmon (Sala) (1 Chr 2, 11 / Ru 4, 20 / Mt 1, 4 / Lc 3, 32), fils de
78. Naasson (1 Chr 2, 10 / Ru 4, 20 / Mt 1, 4 / Lc 3, 32), fils de
79. Aminadab (1 Chr 2, 10 / Ru 4, 19 / Mt 1, 3 / Lc 3, 33), fils de
80. Admin (Lc 3, 33 qui ajoute cet ancêtre dans la lignée du premier livre des Chroniques, du livre de Ruth et de l'évangile de Matthieu), fils de
81. Arni (ou Ram ou Aram) (1 Chr 2, 9 / Ru 4, 19 / Mt 1, 3 / Lc 3, 33), fils de
82. Heçron (ou Hesron ou Esrom) (Gn 46, 12 / 1Chr 2, 5 / Ru 4, 19 / Mt 1, 3 / Lc 3, 33), fils de
83. Phares (Mt 1, 3 / Lc 3, 33) engendré par Juda et Tamar (Gn 38,24-29 / 1 Chr 2,4 et 4,1) se rend en Égypte avec son père Juda, ses oncles et son grand-père Jacob, ainsi que leurs familles (Gn 46, 8). Ces familles et leurs descendants y restent 430 shaneh (Ex 12, 40), fils de Tamar (Gn 38, 24-29) et de
84. Juda, fils de Léa (Gn 35, 22-23) et de
85. Jacob (Gn 25, 26), fils de Rebecca et de
86. Isaac, engendré par Abraham et Sarah après 100 shaneh (Gn 21, 5)
87. Abraham, engendré par Thara après 70 shaneh (Gn 11, 26)
88. Thara, engendré par Nachor après 29 shaneh (Gn 11, 24)
89. Nachor, engendré par Sérouch après 30 shaneh (Gn 11, 22)
90. Sérouch, engendré par Ragau après 32 shaneh (Gn 11, 20)
91. Ragau, engendré par Phalec après 30 shaneh (Gn 11, 18)
92. Phalec, engendré par Eber après 34 shaneh (Gn 11, 16)
93. Eber, engendré par Sala après 30 shaneh (Gn 11, 14)

94. Sala, engendré par Kaïnam 35 shaneh après la naissance d'Arpaxad (Gn 11,12)
95. Kaïnam, engendré par Arpaxad (Lc 3,36 qui ajoute cet ancêtre dans la lignée de la Genèse)
96. Arpaxad, engendré par Sem après 100 shaneh (Gn 11,10)
97. Sem, engendré par Noé après 500 shaneh (Gn 5,32)
98. Noé, engendré par Lamek après 182 shaneh (Gn 5,28). La terre entière occupée par les descendants d'Adam et Ève a été inondée à cette époque et Noé n'a été sauvé avec sa famille qu'au moyen d'un grand coffre flottant qu'il avait construit dans la région probablement inondable où il vivait et dans lequel il aurait flotté sans visibilité pendant une année avant d'échouer sur un flanc du massif montagneux de l'Ararat. Cela pourrait correspondre à une inondation majeure de la vaste plaine du delta Tigre et de l'Euphrate, au bas du massif de l'Ararat d'où ils s'écoulaient vers le Golfe Persique, dans sud-est actuel de l'Irak, qui formait jadis le pays de Sumer.
99. Lamek, engendré par Mathusalem après 187 shaneh (Gn 5,25)
100. Mathusalem, engendré par Hénok après 65 shaneh (Gn 5,21)
101. Hénok, engendré par Yèred après 62 shaneh (Gn 5,18)
102. Yèred, engendré par Mahalalel après 65 shaneh (Gn 5,15)
103. Mahalalel, engendré par Kaïnam après 70 shaneh (Gn 5,12)
104. Kaïnam, engendré par Énosh après 90 shaneh (Gn 5,9)
105. Énosh, engendré par Seth après 105 shaneh (Gn 5,6)
106. Seth, engendré par Adam après 130 shaneh (Gn 5,3)
107. Adam et Ève qui, selon la Genèse, vivent dans l'adin sumérien (au sud-est actuel de l'Irak) là où confluaient dans un seul fleuve (nommé actuellement le Chatt-el-Arab) quatre fleuves le Wadi el Batin (actuellement asséché depuis près de 4000 ans), le Karkheh et le Karoun (actuellement distincts), le Tigre et l'Euphrate.

Les 35 générations connues avant Salomon correspondent normalement à une durée de seulement environ mille ans. Faudrait-il situer Adam et Ève aux environs de 2.000 avant l'ère chrétienne ?

Les « *shaneh* » mentionnés par la Bible pour évaluer le temps correspondent-ils à des années de 365 jours situant Adam et Ève il y a environ 6.000 ans ?

En réalité, rien ne permet d'affirmer que les durées estimées, dans le texte biblique hébreu, en « *shaneh* » (mot traduit par années) nous donnent une évaluation du temps aussi mathématique, régulière et précise que nos années de 365 jours.

Le texte n'utilise pas des chiffres, mais des mots qui peuvent avoir des sens symboliques ou imagés pour exprimer le temps. À combien de temps correspondent les mots « *quatre cent shaneh trente shaneh* » de la présence des descendants de Jacob en Égypte ou les « *quatre cent shaneh quatre-vingts shaneh* » entre leur sortie d'Égypte et la construction du temple de Salomon ? À combien de temps correspondent les centaines de « *shaneh* » de la vie des premiers patriarches qui a souvent dépassé neuf cent « *shaneh* » ?

La question est développée dans le sujet intitulé « 64. Adam a-t-il vécu 930 ans ? » (cf. infra).

En ce qui concerne le nombre des générations ou le caractère complet des successions indiquées par la Bible, il semble que le terme « *engendré* », souvent utilisé pour relier deux individus par un lien généalogique direct, ait été appliqué entre un individu et un ascendant plus ancien que son propre père biologique.

Ainsi, les 22 générations connues d'Adam et Ève à Jacob correspondent normalement à environ 700 ans, mais ici encore, malgré la précision apparente des générations, l'évangile de St Luc nous indique la possibilité de générations intercalées puisqu'il nous en donne une (Kaïnam) parmi celles de la Genèse et que l'imprécision et la symbolique des shaneh ne permettent pas de certitude.

Il est possible que les listes de la Genèse n'aient retenu que des patriarches successifs parfois petit-fils ou arrière petit-fils du géniteur indiqué. Lorsqu'il est écrit que Enosh « *engendra* » Qénan à quatre-

vingt-dix « *shaneh* » puis qu'il vécut encore « *huit cent shaneh quinze shaneh* », soit, au total « *neuf cent shaneh cinq shaneh* », il n'est pas exclu que Qénan ne soit né que plusieurs générations après la mort d'Enosh et que cet Enosh ne l'a engendré que dans le sens qu'il a conçu l'ancêtre direct de Qénan durant sa vie.

Rien n'exclut donc qu'il y ait eu de multiples générations supplémentaires situant Adam et Ève beaucoup plus loin dans le passé que la durée de seulement 35 générations successives. De même que les Évangiles, des traces archéologiques plus anciennes pourraient révéler des générations intercalées aujourd'hui inconnues.

La Genèse nous relate que la famille d'Adam et Ève pratique l'élevage et de l'agriculture (Gn 4,2), ce qui les situe après le début de la période néolithique au Moyen Orient, moins de 10.000 ans avant l'époque actuelle.

À cette époque, la population des humains de type « *homo sapiens* » est estimée entre cinq et vingt millions d'individus dispersés sur tous les continents.

Par la multiplication et la dispersion des générations successives, il est certain qu'à l'exception des individus restés sans enfant ou dont la descendance s'est éteinte, les millions de couples d'*homos sapiens* ayant engendré une descendance plus de 2.000 ans avant l'ère chrétienne, même dans les coins les plus isolés du monde, sont chacun des ancêtres directs de chacun de tous les humains actuels.

Les chrétiens considèrent Adam et Ève comme les premiers humains de type « *homo capax Dei* », capables de survivre à la mort physique et de vivre éternellement. Tous leurs descendants ont hérité de leur vie nouvelle créée par Dieu.

De manière générale, il faut sans cesse rappeler les réserves qu'impliquent toutes les généalogies anciennes.

Il doit certainement y avoir diverses imprécisions, de noms, de lieux et de date dans ce genre de liste généalogique. Certains généalogistes citent les dénominations de l'époque, mais d'autres se réfèrent aux dénominations actuelles.

L'ascendance davidique des rois de France par Thierry d'Autun est contestée.

Le fait qu'il serait né à Bagdad ne peut viser la ville actuelle avant qu'elle n'existe, mais on peut supposer que cela vise la région de l'actuelle Bagdad ou de l'antique Babylone.

Les exilarques juifs vivaient, en réalité, dans la région de Babylone qui s'étendait à la région de l'actuelle Bagdad (les deux villes sont distantes de moins de 100 kms), ce qui couvre une grande partie du territoire irakien actuel. J'ignore s'il existe des renseignements plus précis.

Mais, l'allégation d'une erreur ou d'un canular affirmée par Wikipédia manque de références pour convaincre.

D'emblée, on peut observer que l'article du Wikipédia attribue ce prétendu canular à un Prieuré de Sion « *fondé en 1956* » (en réalité, le Prieuré de Sion date du Moyen Age et ne doit pas se confondre avec l'association du même nom fondée en 1956) alors que ce même article précise lui-même qu'il s'agit d'une opinion développée en 1972 de manière argumentée par le rabbin Zuckerman dans un ouvrage de l'université américaine de Columbia dont la thèse a été reprise par d'autres, dont l'historien Alexandre Adler.

L'allégation d'un canular ne se réfère, dans l'article en cause, qu'à une seule source.

À ce jour, aucune certitude ne paraît manifeste dans un sens ou dans l'autre. Beaucoup de généalogistes continuent à admettre la validité de l'ascendance davidique de Thierry d'Autun.

64. Adam a-t-il vécu 930 ans ?

6 jours et 6.000 ans, nous dit la Genèse.

Avec notre scolarité mathématique, nous comprenons spontanément 6 durées de 24 heures de 60 minutes de 60 secondes, de 0 heure à minuit, et 6.000 durées de 365 jours, mais la Genèse a été écrite dans un peuple d'hébreux qui n'avaient pas une perception mathématique aussi pointue que la nôtre.

Et encore moins notre perception physique d'une rotation de la terre devant le soleil pour un jour et d'une rotation de la terre autour du soleil pour une année.

La Genèse corrige elle-même d'emblée notre perception en nous donnant le sens du mot jour lorsqu'elle distingue le jour de la nuit. Le jour, c'est le contraire de la nuit. Elle nous définit aussi le jour par la distinction entre la lumière et les ténèbres. « *Dieu appela la lumière jour et les ténèbres nuit* » (Gn 1, 5) et il créa « *des luminaires au firmament du ciel pour séparer le jour et la nuit* » (Gn 1, 14).

Même aujourd'hui, nous donnons encore au mot jour un autre sens que celui d'une durée de 24 heures qui rejoint celui que la Genèse nous indique explicitement.

Le jour, pour nous comme pour les Hébreux, c'est aussi le temps entre le lever du soleil ou l'apparition de la lumière et le coucher du soleil ou le retour de l'obscurité. Ce temps n'a aucune durée précise puisqu'il varie sans cesse selon les saisons et les régions.

En droit et dans les sciences techniques de la construction, un jour, c'est une petite ouverture dans un mur qui permet d'obtenir de la lumière dans une pièce. Souvent ces ouvertures, pour des causes légales, doivent être opaques et ne laisser passer que la lumière et non la vue.

N'est-ce pas davantage en ce sens qu'il faut comprendre les six jours de la Genèse ? De petites ouvertures qui ressemblent chacune à une petite lucarne en verre opaque dont nous ouvririons le volet dans une cave obscure.

Six petites ouvertures qui donnent de la lumière dans l'obscurité.

Pour autant que nous ne leur appliquions pas une interprétation qui se nourrit davantage de notre obscurité que de la lumière qui nous vient, aucune de ces ouvertures ne contient de contre-vérité scientifique.

La Genèse nous donne six éclairages, six enseignements sur l'essentiel de ce qui fait notre terre. N'y cherchons pas vainement une précision qui ne s'y trouve pas. Elle ne nous indique pas que les jours dont elle nous parle sont des durées de 24 heures, mais elle nous dit qu'un jour c'est une lumière qui sépare de la nuit, elle nous renvoie à un espace entre deux obscurités.

C'est d'abord et surtout cela que comprenaient les Hébreux dont l'activité s'arrêtait à la fin de chaque journée avec l'obscurité que quelques feux ne pouvaient que faiblement diminuer. Difficile à comprendre à notre époque où l'électricité permanente ne nous fait plus guère ressentir ce qu'est l'obscurité de la nuit.

Le jour, c'est un temps de lumière qui apparaît quand il fait nuit mais qui est limité et cesse au retour de la nuit.

De ce point de vue (qui n'est qu'un point de vue qui n'élimine pas les autres interprétations admises dans l'Eglise), chaque jour de la Genèse n'est pas une durée, ni de 24 heures, ni de mille ans, mais une lumière qui nous fait découvrir un peu de la réalité de notre création. Bien sûr chacun des jours de la Genèse a une durée dans l'histoire, mais la Genèse ne la précise pas et n'indique en rien que chacune des ouvertures sur une phase de la création correspondrait à une durée identique.

La même déviation mathématique peut nous tromper si nous cherchons à calculer le temps des années dont la Genèse nous donne des nombres multiples et précis.

L'addition des âges des patriarches successifs nous donne environ 6.000 ans jusqu'à ce jour.

Sans formation scolaire, la plupart des hébreux n'avaient guère le sens des grands nombres.

Pour nous, un nombre, c'est un chiffre. Lorsque nous lisons l'âge d'Adam, nous lisons 930 ans et nous comprenons spontanément 930×365 jours.

Dans le texte hébreu et à cette époque, un nombre n'est pas un chiffre, mais un ensemble de mots. Ce n'est pas 930 ans, mais neuf cent trente ans.

Une année, ce n'est pas 365 ou 354 jours, mais un temps de renouvellement naturel des réalités de la nature.

Les unités ont, dans la langue et la culture hébraïque, une forte signification symbolique.

Les dizaines y ont surtout la signification de pluriel. Pas nécessairement de pluriel précis.

Cent, ce n'est pas d'abord, ni surtout, le résultat d'une addition de 100 unités ou de 10 dizaines, c'est un mot qui peut aussi viser une grande quantité aux contours imprécis. Beaucoup (centaine) de pluriels (dizaines). Non pas un chiffre précis inconnu et arrondi à la centaine, mais une quantité elle-même imprécise.

À propos des centaines d'années attribuées aux patriarches, la question de savoir s'il s'agit de l'âge de la personne physique d'Adam (et des patriarches ultérieurs) ou celle de la durée de son clan aborde un autre aspect de l'âge des patriarches de la Genèse à une époque où, naturellement et scientifiquement, une durée moyenne de vie de 30 ou 35 ans est beaucoup plus probable.

Mais, neuf cent trente ans, cela peut aussi signifier, par exemple : neuf (chiffre de l'imperfection humaine de $6 +$ chiffre de la plénitude de Dieu de 3) et beaucoup (cent) et plusieurs présences de Dieu (3 au pluriel) pendant des années.

Les six cents ans de l'âge de Noé, cela peut signifier beaucoup d'imperfections ou de mal, bien plus qu'une comptabilité précise de 600 années, beaucoup de mal pendant des années.

Quelqu'un connaît-il des essais d'interprétations des multiples nombres précis indiqués, non sans signification, ni utilité spirituelle, par la Genèse. Quelqu'un a-t-il déjà tenté ce travail ?

Comment et pourquoi l'Esprit Saint a-t-il inspiré tant de nombres ?

Dans la lecture de la Genèse, il faut être prudent non seulement avec les notions mêmes de jour ou d'années, mais peut-être plus encore avec les nombres, sans nous accrocher à notre formation mathématique généralisée qui n'était pas celle des Hébreux de l'époque.

Selon le texte de la Genèse, Adam semble vivre depuis 130 ans à la naissance de Seth, puis meurt 800 ans après cette naissance, et le texte nous confirme ces deux chiffres par la durée totale de la vie d'Adam : 930 ans (Gn 5, 3-5). Le texte fait de même pour les autres patriarches ultérieurs.

La Genèse est à cet égard d'une grande précision mathématique (même lorsqu'il s'agit de chiffres arrondis vraisemblablement approximatifs) et, pour renforcer cette précision, les âges de chacun des premiers patriarches sont précisés par trois événements : sa naissance, celle de son successeur et sa mort.

Les connaissances scientifiques modernes excluent qu'un humain tel que nous puisse vivre des centaines d'années.

Certains en déduisent que tous les chiffres sont exclusivement symboliques. Mais, leur variété et leur grand nombre autant que la précision des calculs renforcent, au contraire, l'impression que l'auteur de la Genèse a voulu être très concret dans sa généalogie des patriarches et dans le lien historique concret du peuple juif avec ses ancêtres depuis la création des premiers humains.

Il faut être prudent avec les mots du texte hébreu qui expriment des durées. Les six « *jours* » de la création ne sont pas des jours de 24 heures, correspondant à une rotation de la terre devant le soleil. Les « *années* » de vie des patriarches sont des périodes qui ne correspondent pas nécessairement aux années de 365 jours de chaque rotation de la terre autour du soleil.

Dans les premiers chapitres de la Genèse, le mot hébreu « *shaneh* » traduit par « *année* » indique certes un temps, mais il n'avait pas nécessairement la durée fixe de 365 jours que nous lui attribuons aujourd'hui.

Il est assez manifeste que le mode de vie des premiers humains au début de la Genèse décrit une humanité vivant dans les conditions semi-nomades des Sumériens au Néolithique (dans la période de 8.000 à 3.000 ans avant notre ère) dans la région du Tigre et de l'Euphrate, se situant dans la région qui actuellement se situe principalement et approximativement en Irak (l'ancienne Mésopotamie), entre le Koweït et la Turquie.

À cette époque du Néolithique, les Sumériens ont cessé progressivement de vivre uniquement de la chasse et de la cueillette comme leurs ancêtres. Ils pratiquent l'agriculture (Caïn est laboureur et offre des produits de sa récolte) et l'élevage (Abel est berger et offre des produits d'un troupeau). Caïn et Abel n'offrent pas des produits de la chasse, ni des fruits ou légumes cueillis dans la nature. Ils ne sont pas des chasseurs-cueilleurs comme les homos sapiens des temps plus anciens.

Ils cessent aussi d'être uniquement nomades. Caïn bâtit une ville. La population devient sédentaire ou semi-nomade. Elle se déplace encore, mais les récoltes saisonnières ou d'autres causes régulières ramènent les semi-nomades aux mêmes endroits.

Le calcul se développe et, à sa suite, l'écriture.

À une époque où la vie semi-nomade domine, ce qui rythme le temps, ce n'est pas encore principalement les saisons ou les récoltes, mais les campements successifs lors de migrations qu'imposent des circonstances variables : on se déplace d'abord pour assurer sa nourriture lorsque les possibilités de trouver du gibier et de récolter des fruits ou légumes ne sont plus suffisantes à un endroit, puis, lorsque l'élevage se développe, pour assurer, en outre, la nourriture des troupeaux, ou à cause de circonstances naturelles ou de conflits.

Ce n'est que lorsque le développement de l'agriculture attache les populations à un endroit déterminé et qu'un habitat durable s'y construit que le nomadisme commence à diminuer et que le temps commence à être compté davantage par les saisons annuelles et les récoltes qui s'y attachent.

Dans ce contexte, le sens littéral du mot « *années* », qui traduit le mot hébreu « *shaneh* » au début de la Genèse, n'est pas nécessairement celui de notre dictionnaire. Il faut le comprendre selon le sens

qu'il avait à l'époque des nomades ou semi-nomades parmi lesquels ont vécu les premiers humains, voire l'auteur humain de la Genèse.

Qu'est-ce qu'une « *année* », un « *shne* » dans le début de la Genèse ?

Une mesure fixe du temps indépendante de l'espace ?

Pour nous, c'est évident : il ne faut pas confondre le temps et l'espace. Un jour, c'est 24 heures. Une année, c'est 12 mois d'environ 30 jours de 24 heures. Très exactement 365 ou 366 jours.

Cette distinction mesurant le temps indépendamment de l'espace a-t-elle toujours existée ? Existait-elle déjà lors de la rédaction de la Genèse ?

Nous savons déjà que les « *jours* » de la Genèse se mesurent en milliards d'années de 12 mois.

Que dire des « *années* » de la vie d'Adam (930 « *ans* ») et de ses descendants successifs : Seth (912 « *ans* »), Enosh (905), Qénan (910), Mahalalel (895), Yèred (962), Hénok (365), Mathusalem (969), Lamek (777), Noé (950), Sem (600), Arpakshad (438), Shélah (433), Eber (464), Péleg (239), Réu (239), Sérug (230), Nahor (148), Téraah (205), puis Abraham (175 « *ans* ») ?

En calculant leur vie en années d'une durée fixe de 12 mois ou d'une quelconque autre manière fixe, il faut constater qu'Adam aurait encore vécu en présence de huit générations suivantes, en même temps que le père de Noé.

Lorsqu'Adam meurt à 930 « *ans* », Seth a 800 « *ans* », Enosh en a 695, Qénan en a 605, Mahalalel en a 535, Yèred en a 470, Hénok en a 308, Mathusalem en a 243, et Lamek, père de Noé, a 56 « *ans* ».

Des durées incompatibles avec nos connaissances scientifiques si nous considérons qu'il s'agit d'années au sens actuel du mot d'environ 365 jours de 24 heures.

Lorsqu'il est dit qu'Adam engendre à 130 ans puis vit encore 800 ans, pour un total de 930 ans, c'est une mathématique dont il est difficile de trouver un sens symbolique, d'autant plus que les chiffres varient pour chacun de ses successeurs mais toujours avec une exactitude mathématique dans les additions.

Certes, les chiffres paraissent souvent arrondis à la dizaine, voire à la centaine, et parfois symboliques (777).

Difficile d'y voir un relevé mathématique précis. Cela ressemble davantage aux 5.000 et 4.000 personnes des multiplications des pains que nous relatent les Évangiles. Des évaluations approximatives.

Mais, était-ce bien des années au sens actuel du mot ?

Certains ont pensé que les années, dans le début de la Genèse, pourraient n'être que des périodes lunaires, des lunaisons d'environ 28 jours, mais, en divisant les années indiquées en 12,5 lunaisons, ceux qui ont engendré à 62 ou 65 « *ans* » auraient eu un enfant à l'âge de 5 ans et ceux qui ont engendré à environ 30 ans l'auraient fait à moins de trois ans, ce qui écarte une telle hypothèse.

L'examen des mots hébreux ouvre d'autres possibilités de compréhension.

Le mot de la Genèse qui est traduit par « *années* » est le mot hébreu « *shaneh* » ou « *shenah* ».

Le même mot « *shenah* » (ou « *shenath* » ou « *shehah* ») peut aussi être traduit par « *sommeil* » (Dn 6, 18).

Il est très proche des mots « *shana* », « *shanah* » ou « *shéna* » qui signifient changer ou changé, et du mot « *shanac* » qui signifie « *se ceindre* ».

Il est proche aussi du mot hébreu « *chanah* » qui signifie camper et de son dérivé le mot « *machaneh* » qui signifie campement ou camp.

Tous ces mots hébreux rapprochent le temps et le changement, l'espace et le mouvement.

Dans un contexte de nomades, l'origine du mot « *shaneh* » ne se réfère pas nécessairement à une période d'une longueur déterminée, mais peut se référer aux changements des campements qu'implique une vie nomade.

En outre, dès le début de la Genèse, les mêmes mots changent parfois de sens au fil du texte. La terre qui définit d'abord le sec par rapport au liquide, définit ensuite la planète sur laquelle nous vivons. L'adam qui est fait mâle et femelle devient le nom du premier humain, ...etc.

Dans ce contexte, le sens du mot hébreu actuellement traduit par « *année* » a pu aussi évoluer.

La mesure en « *années* » du changement et du mouvement qui caractérise l'histoire des hommes dont le cerveau mesure tout dans le temps ET dans l'espace, n'a-t-elle pas d'abord mesuré la réalité de l'histoire dans cette double mesure ?

Le mot « *année* » n'a-t-il pas évolué, comme le mot « *terre* » ou le mot « *jour* » ?

À l'origine, il détermine peut-être une période (un temps) à un endroit (un espace).

Les « *ans* » ne sont-ils pas ici des « *périodes* » visant des campements successifs de tribus nomades ?

On peut comprendre ainsi qu'après 130 périodes ou déplacements, Adam engendre Seth. Il va encore vivre 800 déplacements. La durée de chaque campement va varier. Rien ne justifie de considérer qu'elle serait égale de manière fixe à une rotation de la terre autour du soleil ou à environ 12 mois de 30 jours de 24 heures.

Après avoir serré sa ceinture (« *shanac* ») et changé d'endroit (« *shanah* » ou « *shéna* »), chaque campement (« *machaneh* ») où l'on vient camper (« *chanah* ») et où l'on se repose (« *shenah* ») est d'une durée variable de quelques semaines à quelques mois. Le temps de ce repos « *shenah* » (un « *sommeil* ») dans les changements successifs de nomades devient un « *shenah* » (une durée). La mesure de l'histoire.

La mesure du temps indépendamment de l'espace n'a-t-elle pas commencé seulement lorsque l'espace est devenu fixe parce que les humains ont cessé d'être nomades et que le mouvement et le changement n'ont plus caractérisé le lieu où vivaient les humains qui, de changeant pour des nomades, est devenu fixe pour des sédentaires.

La mesure fixe du temps, selon le retour régulier des saisons, n'est-il pas lié au sédentarisme ?

Pour une population nomade, le temps et l'espace se mesurent bien davantage par le rythme variable des mouvements et des déplacements que par le rythme régulier des saisons. Chaque déplacement à un nouvel endroit marque simultanément un temps ET un espace nouveaux.

La nouvelle « *année* », la principale durée de temps considérée, n'est pas une affaire de calendrier et de saison pour un nomade, mais d'abord un nouvel endroit où il vit pendant un temps.

Dans cette optique des nomades, l'histoire n'est pas faite d'un calcul de durées fixes abstraitement déterminées, mais surtout d'une succession de lieux de vie dans lesquels la durée variable pendant laquelle un groupe y demeure compte moins que le lieu lui-même où des événements sont vécus.

La priorité est donnée à tout ce que les humains vivent et non à la durée mathématique durant laquelle une période est vécue.

Vivre à tel endroit, puis à tel autre, puis à tel autre encore, au rythme des transhumances, compte bien davantage que la durée pendant laquelle on y vit.

À une époque et pour des nomades qui ne règlent pas leur existence sur le retour régulier des saisons, comme des agriculteurs sédentaires, le rythme annuel des saisons n'est pas le plus important dans leur vécu. Ce sont les besoins de leur nourriture ou de celle de leur bétail, les besoins de protection contre les variations de températures ou contre les agresseurs éventuels qui déterminent les changements, et pas principalement ou exclusivement les saisons.

Le calcul des périodes successives au rythme variable des campements successifs au fil des déplacements, qui, pour des nomades, tient compte du temps et de l'espace, a cessé d'être possible lorsque les patriarches sont devenus sédentaires.

Dès lors qu'ils cessaient de se déplacer, le temps a cessé d'être déterminé par leurs déplacements et a commencé à être déterminé par les variations régulières de la nature (climat, végétations, fruits et productions agricoles) de l'endroit où ils se sont fixés.

La fixité de l'habitat a alors limité la mesure du temps aux variations naturelles déterminées par la répétition de la rotation de la terre autour du soleil. Cette période est devenue fixe dans sa durée parce que les humains ont cessé de se déplacer. Et cette immobilité causée par l'installation sédentaire et la cessation de la vie nomade a pu donner aux périodes, aux « *années* », un nouveau sens qui n'était plus celui d'une durée variable des campements successifs des patriarches nomades, mais, sur la base du soleil et des saisons, pouvait être celui d'une durée fixe de 365 jours de 24 heures.

Pourquoi plaquer sur le texte biblique ancien notre notion strictement mesurée d'une « *année* » en oubliant le sens différent que ce mot a pu avoir lorsque le temps était mesuré par les changements successifs de campements de nos ancêtres nomades ?

Pour le (ou les) rédacteurs du début de la Genèse, la nouvelle « *année* » pour les patriarches de la Genèse, n'était-ce pas, chaque fois, le jour où ils ceignaient leur ceinture pour changer et repartir vers un autre endroit ?

Le mot « *shaneh* » avait le sens d'un campement. Ce sont les campements successifs qui rythmaient le temps et situaient dans l'espace, bien davantage que les saisons annuelles.

Dans un contexte semi-nomade, les enfants et les vieillards se déplaçaient moins que les adultes vigoureux. Les moins vigoureux restaient parfois dans un campement pendant que certains adultes du clan allaient camper ailleurs pour les besoins de l'alimentation des troupeaux (voire pour du pillage des ressources d'un autre clan), ou pour des récoltes ou des chasses éloignées.

Il peut être constaté que, durant la vie de chaque patriarche, les « *shaneh* » sont moins nombreux pendant la période de la naissance à la conception du successeur.

À notre époque sédentaire, cette période correspond le plus souvent à une fraction d'un tiers à un quart de la vie totale d'une personne.

Dans le calcul de la vie des patriarches de la Genèse, il y a généralement cinq à six fois plus de « *shaneh* » après la naissance du successeur qu'avant cette naissance.

Ainsi, Adam vit 130 « *shaneh* » du début de sa vie jusqu'à la naissance de son fils Seth. Puis, il vit ensuite encore 800 « *shaneh* ». Et c'est plus ou moins pareil pour la plupart des patriarches suivants de sa descendance.

Cela ne serait guère compréhensible si le mot « *shaneh* » se référait à des années comme nous les comprenons. Comment imaginer que Seth ne serait né qu'après 130 années solaires de 365 jours ?

Par contre, en comprenant que le « *shaneh* » est une durée qui correspond au temps (variable) d'un campement (parfois d'une durée de seulement une ou deux semaines, mais parfois aussi de plusieurs mois), on peut comprendre que, pendant l'enfance, le nombre de ces campements a pu être moins important. Pendant l'enfance et pendant que les parents doivent garder et élever leurs enfants, les déplacements peuvent être limités aux déplacements de l'ensemble du groupe complet, mais certains adultes effectuaient aussi d'autres déplacements plus courts et avec des objectifs plus limités.

Pendant l'âge adulte, les déplacements et les campements successifs de ceux qui peuvent se déplacer par petits groupes pour les besoins de l'alimentation des troupeaux, de la chasse, ou de la guerre, pouvaient être beaucoup plus nombreux.

Dans ces conditions, Adam a pu vivre 930 « *shaneh* » pendant une vie terrestre de 60, 70 ou 80 ans. Et, peut-être, par exemple, seulement 130 « *shaneh* » de 0 à 20 ans (un campement différent tous les deux mois en moyenne pendant la jeunesse) et 130 « *shaneh* » de 60 à 80 ans (idem pendant la vieillesse), mais 670 « *shaneh* » de 20 à 60 ans (un campement différent toutes les trois semaines en moyenne pendant l'âge adulte). À l'âge adulte, en possession de toutes ses forces, Adam a pu emmener son troupeau ou chasser loin des siens pendant des durées qui pouvaient être de seulement une ou deux semaines, parfois juste le temps de nourrir son troupeau ailleurs et de recueillir quelque gibier ou récolte (voire un butin) avant de revenir au campement principal laissé à la garde d'un petit nombre avec les enfants et les vieillards.

En réalité, si l'on attribue les durées de vie en cause à des individus, il me semble qu'il n'y a guère d'argument pour penser que les « *shaneh* » mesurant la vie des premiers patriarches de l'humanité soient des années solaires de 365 jours de 24 heures.

N'est-il pas plus raisonnable de penser plutôt, dans le chef d'individus humains, que les 930 « *années* » de la vie d'Adam, comme les 912 « *ans* » de Seth ou les 905 « *ans* » d'Hénok, étaient 930, 912 et 905 campements d'une durée variable et sensiblement moindre qu'une année solaire, mesurant le temps et l'existence selon les campements successifs des semi-nomades qu'étaient les premiers patriarches ?

Quel sens littéral l'auteur de la Genèse a-t-il attribué au mot « *shaneh* » traduit par « *années* » dans les âges attribués aux patriarches ? Le temps (variable) d'un campement (de quelques semaines à quelques mois) de semi-nomades ou le temps fixe d'une année solaire de 365 jours ?

Certains pensent qu'il y aurait eu une réduction progressive des âges des humains par un retrait progressif des grâces de Dieu. Cela pose plusieurs problèmes : le nouvel Adam, le Christ qui avait un corps tel que le nôtre, ne se serait pas incarné dans un corps semblable à celui du premier Adam, mais dans un corps différent d'une moindre longévité. Le récit de la Genèse n'évoque qu'une perte unique et immédiate de l'accès au jardin d'Eden, et il me semble que rien ne nous révèle, ni dans la Genèse, ni ailleurs dans l'Écriture ou dans l'enseignement de l'Église, que Dieu aurait retiré progressivement des grâces à l'humanité pécheresse.

À cet égard, il y a bien la limitation à 120 « *années* » (*shaneh*) de Gn. 6, 3, mais que veulent dire ces « *années* » ? Cela rejoint des affirmations scientifiques actuelles de la durée normale possible de nos cellules (environ 120 années solaires). Mais, dans le texte de la Genèse, il faut observer que les

patriarches ultérieurs aux paroles de Gn 6, 3 continuent à vivre des centaines d' « *années* » (de « *shaneh* »). Abraham lui-même vit 175 « *années* » et Isaac 180 « *années* ».

Aussi, les 120 « *shaneh* » de Gn 6, 3 ne sont-ils pas une invitation à nous ouvrir à des sens différents que ce mot « *shaneh* » peut avoir ? Sans cette ouverture, il ne paraît pas possible de comprendre cette limite directement contredite peu après dans le même texte.

La question demeure : un retrait progressif des grâces avec une durée de vie toute autre que la nôtre et progressivement réduite (en retenant uniquement notre compréhension actuelle du mot « *années* ») ou une diminution progressive des migrations et campements du fait d'une sédentarisation croissante (en retenant le sens qu'un « *shaneh* » évoque le temps d'un campement) ?

Dans tous les cas, l'étude du sens littéral du texte est nécessaire et la question concernant le sens exact du mot « *shaneh* » traduit par « *année* » demeure.

Il me semble utile de se replacer dans la situation de l'auteur humain de la Genèse. Les textes bibliques ne sont pas écrits sous une dictée divine directe mais sont inspirés à des auteurs humains.

Moïse ou un autre rédacteur inconnu a-t-il inventé, imaginé, les noms et âges des patriarches d'Adam à Noé sans aucune base historique réelle ? A-t-il recueilli une tradition dont l'auteur ancien inconnu (ou les auteurs) a lui-même (ont eux-mêmes) inventé ou imaginé les noms et âges des patriarches d'Adam à Noé sans aucune base historique réelle ? A-t-il recueilli une tradition écrite ou orale qui a conservé, en tout ou en partie, la mémoire du nom et des âges de patriarches ayant réellement vécu historiquement ?

Cette dernière hypothèse n'est pas à exclure d'emblée, compte tenu de l'invention de l'écriture attribuée aux Sumériens de la Mésopotamie environ 3.500 ans avant notre ère et de la liste royale sumérienne avec des durées, trouvée en plusieurs exemplaires dans la région dont provient Abraham et datée de plusieurs siècles avant Abraham.

À ce jour, les arguments bibliques ou scientifiques ne permettent cependant pas d'affirmer que les noms et les âges des patriarches du début de la Genèse correspondent à une réalité historique même approximative.

Mais, les précisions des âges et des noms peuvent s'expliquer raisonnablement par une volonté de manifester la réalité concrète de la généalogie historique des humains et plus particulièrement du peuple juif ainsi que leur origine concrète dans une création de Dieu.

Selon la foi constante et ferme de l'Église, ce qui est certain c'est la création de l'humanité par Dieu, c'est la création d'un premier couple d'humains à un moment de l'histoire dont tous les humains sont des descendants biologiques directs. Sur ce point, les hésitations de beaucoup ne me paraissent pas justifiées.

Pour expliquer le fait historique de la création de l'humanité, l'idéal c'est de disposer de constatations historiques. Mais, à défaut, dès l'antiquité, il a pu paraître adéquat de recourir à de la généalogie construite pour les besoins pédagogiques sur la base des fragments de connaissance disponibles.

C'est, par exemple, ce que j'ai dû faire pour essayer d'expliquer les différences des « *shaneh* » durant l'enfance puis durant le reste de la vie de chacun des patriarches.

Chaque lecteur a pu comprendre clairement que ce sont des chiffres précis et additionnés avec exactitude, mais inventés pour les besoins de l'explication : dans l'hypothèse que les « *shaneh* » se réfèrent à des campements et non à des années solaires, j'ignore totalement si Seth a été engendré après 130 campements ou à 20 ans, si Adam est mort à 80 ans et combien de campements il a

effectués pendant chaque période. J'ai imaginé des chiffres « *possibles* » mais sans connaissance de la réalité historique pour l'explication nécessaire.

À supposer que les noms et les âges des patriarches aient été mentionnés dans la Genèse uniquement dans le but d'une explication mythologique et de manière imaginaire, ce qui paraît possible mais pas certain, il reste important de réfléchir au sens du mot « *shaneh* ».

En effet, si l'auteur de la Genèse se réfère à une durée réaliste des campements de son époque, il affirme très concrètement que la création des premiers humains était proche dans le temps historique, et il a pu intégrer certains éléments historiques (par exemple, les noms mais pas les âges ?)

Par contre, si l'auteur se réfère aux années solaires de 365 jours, il est manifeste qu'avec des durées de vie de près de mille ans, il ne se réfère pas, pour un individu humain, à des durées historiques concrètes et renvoie davantage dans l'infini du passé et dans un imaginaire mythologique. Il serait aussi raisonnablement exclu qu'il puisse se référer à une tradition historique quelconque.

Mais, dans cette dernière hypothèse, il est difficile de donner un sens aux multiples chiffres complexes des âges indiqués et à l'exactitude précise de leurs additions.

L'affaiblissement de la valeur historique des affirmations du début de la Genèse serait aussi important et guère compréhensible pour consolider les bases généalogiques du peuple juif.

N'oublions pas que le mythe a pour but d'expliquer une réalité historique connue ou inconnue. Le caractère mythique d'un texte ne nous dispense pas de chercher à comprendre la réalité concrète qu'il essaie de nous expliquer.

Parfois, la contestation de l'historicité de la Genèse considérée comme un mythe dénué de toute réalité historique concrète cache, en réalité, un rejet de toute création dans la réalité historique matérielle, un refus d'admettre qu'à un moment de l'histoire réelle, Dieu est intervenu pour créer des humains à son image soit à partir d'aucune créature vivante antérieure (sans père, ni mère biologique, comme le considèrent certains croyants, notamment des fondamentalistes), soit par une action créant une âme immortelle avec un être corporel provenant de créatures vivantes antérieures.

Et pour tous ceux qui refusent une telle création, il leur reste à réfléchir au fait qu'une âme immortelle ne peut pas exister progressivement. Elle est ou elle n'est pas. S'il n'y avait pas d'humains avec une âme immortelle il y a un milliard d'années, comment imaginer un autre début que celui d'une création par Dieu ?

Si la Genèse n'existait pas, il faudrait l'inventer pour comprendre notre foi chrétienne.

En ce qui concerne les réflexions que nous pouvons partager et surtout par rapport à un détail comme l'âge d'Adam, nous sommes confrontés aux limites de nos savoirs et de nos raisonnements qui comprennent bien des conjectures et des incertitudes qui nous obligent à rester prudents.

Quant à la réalité spirituelle et aux effets concrets des influences spirituelles, ils sont toujours bien au-delà de ce que notre intelligence peut saisir, bien au-delà des connaissances de la science. Mais, ils sont bien présents.

N'est-ce pas la bonne nouvelle que Jésus lui-même a prêchée pendant trois ans ? : Le Royaume des cieux est tout proche, parmi nous. Les réalités spirituelles des cieux ne sont pas séparées du monde concret. En l'ignorant, le scientifique peut parfois se fourvoyer.

Archi écrit : « *Je dois dire que je vois mal comment le temps d'un campement varierait dans un rapport de 1 à 5 entre Abraham et les premiers patriarches, pourquoi la sédentarisation se ferait à ce*

point-là - mais chez des gens qui continueraient de considérer le "campement" comme une unité fiable de temps »

La remarque est pertinente, mais la question est de savoir si la Genèse a besoin d'une « *unité fiable de temps* » pour la révélation qu'elle nous communique ou si les durées précises n'ont ici aucune importance, mais bien le mouvement, le changement, dans le temps.

Est-ce ici le temps mathématique qui compte ? Ou plutôt l'avancée de la vie, de la révélation, dans le temps, au fil de l'histoire concrète qui va mener d'abord au peuple élu, puis au Christ, puis à l'Église jusqu'aux cieux nouveaux et à la terre nouvelle ?

Il faut continuer à réfléchir au sens des « *shaneh* » que nous traduisons par « *années* » dans les textes du début de la Genèse.

Il ne me semble pas justifié de croire nécessairement que les unités de mesure du temps ou de l'espace auraient toujours été, au moins approximativement, similaires à ce qu'elles sont devenues, ni qu'elles n'auraient pas eu des sens multiples.

Les unités de mesure ont pu varier de manière importante selon les besoins de précision de ceux qui en faisaient usage. Est-ce que cela a de l'importance pour la foi que la durée de vie des patriarches de la Genèse soit mesurée dans le temps avec une unité de mesure précise ou que les dimensions de l'arche de Noé soient connues dans l'espace avec une mesure de précision ?

Il est risqué d'appliquer sans réserve une mesure précise d'une époque ultérieure à des récits de temps anciens. Il faut d'ailleurs la même prudence pour les mesures de longueur. De mêmes que les mesures du temps, elles ont pu avoir des sens variés ou imprécis.

Ne pensons pas trop vite que les « *ammah* » (traduit par coudées) qui mesurent les dimensions dans l'espace de l'arche de Noé ont nécessairement une longueur correspondant aux tailles plus ou moins précises des coudées dans le système ultérieur de calcul des mesures. D'ailleurs, le mot hébreu « *ammah* » vient du mot « *Em* » (mère) et n'a aucun rapport avec une partie de l'anatomie humaine. C'est plutôt la « *matrice* » de la mesure.

Cela reste vrai pour la langue française. Le sens des mots a évolué et n'a pas toujours été le même.

Il ne faut pas interpréter littéralement les traductions françaises des textes bibliques sans veiller, en même temps, à être attentif à donner aux mots, écrits il y a près de trois mille ans, le sens qu'ils avaient à l'époque pour les auteurs inspirés des textes bibliques.

Lorsque le mot hébreu « *shaneh* » est traduit par « *années* » pour exprimer la durée de vie des patriarches du début de la Genèse, ce n'est pas nécessairement avec le sens mathématique rigoureux que ce mot a pu acquérir par la suite.

Rien n'oblige à accepter que les centaines de « *shaneh* » mentionnées pour exprimer la durée de la vie d'Adam, Noé ou Abraham puissent correspondre à des années solaires régulières d'environ 365 jours de 24 heures.

Le mot *shaneh* n'a pas cette précision.

Dans le texte de la Genèse, qui nous donne une révélation utile à notre foi et à notre vie, l'auteur humain n'a pas nécessairement cherché à donner des précisions sans intérêt pour la foi et il a pu chercher uniquement à rapporter des faits et des paroles pour le sens qu'ils pouvaient avoir pour la foi et la vie du peuple des croyants.

Cela ne veut pas dire qu'il ne va nous parler que de symboles et de théories spirituelles ! L'Incarnation dans l'histoire réelle est essentielle pour la foi et la vie de croyants qui ont les deux pieds sur terre.

Les mesures données dans le temps et dans l'espace pouvaient avoir pour finalité de nous indiquer fermement la réalité concrète et historique des faits.

La Genèse nous parle de l'histoire. Ce n'est pas une légende pour évoquer seulement des réalités de l'homme d'aujourd'hui.

Mais, en nous parlant de l'histoire réelle, la même que celle que les scientifiques peuvent étudier, elle nous parle simultanément de Dieu présent dans cette histoire dont les scientifiques ne nous parleront pas et elle peut éviter les précisions inutiles sauf lorsque ces précisions inutiles ont elles-mêmes un intérêt pour nous conforter dans la solidité d'une histoire.

Lorsque l'Évangile nous dit que, lors d'une multiplication des pains, il y avait 4.000 personnes, une interprétation correcte nous fait comprendre aisément qu'il n'y a pas eu de comptage et que, dans la réalité exacte d'une comptabilité scientifique, le chiffre était peut-être de 3.528 ou 4.167 personnes.

La précision suffisante nous dit 4.000. Elle arrondit.

Un chiffre approximatif ou une appréciation poétique ne contredisent pas la réalité objective des faits rapportés de cette manière. Cela demande seulement une interprétation correcte.

Pour comprendre ce qu'est une « *année* » au début de la Genèse, il ne suffit pas de dire qu'au moment où le texte final de la Genèse a été composé quelques siècles avant notre ère ou lorsque Moïse est sorti d'Égypte, les Hébreux savaient ce qu'était une année solaire. Savoir ce qu'est une année solaire ne permet pas d'en déduire nécessairement qu'un « *shaneh* » est une année solaire dans le début de la Genèse.

Le « *shaneh* » est d'abord cité dans la Genèse comme étant marqué par les luminaires de même que les époques et les jours. Le soleil et la lune sont donnés pour situer dans le temps. Mais, il n'y a pas nécessairement ici un lien avec une durée déterminée. Ils situent d'abord les époques, les temps fixés ce qui ne se réfère pas nécessairement à de la précision. Les luminaires situent aussi les « *jours* », aux sens très variables. Ils distinguent le jour et la nuit, ce qui ne se réfère à aucune durée fixe, mais à une succession de jours et de nuits de durées variables.

On a déjà beaucoup écrit sur le sens variable du mot « *jour* ». Il y a les six « *jours* » de la création. Il y a le « *jour* » opposé à la « *nuit* ». Il y a le « *jour* » de 24 heures.

Le soleil et la lune aident à situer les « *shaneh* » dans la ligne du temps, mais cela n'indique pas nécessairement la durée d'un « *shaneh* », ni son caractère fixe ou variable, ni une référence au soleil.

Dans l'antiquité, c'est davantage la lune qui semble indiquer le temps avec une relative précision par le rythme des mois lunaires dont la durée n'est que très légèrement variable. Le soleil distingue le jour de la nuit et rien n'indique qu'il mesurait le temps comme la lune. La notion d'une rotation de la terre autour du soleil ne paraît pas connue à cette époque.

Le soleil déterminait probablement déjà à cette époque les saisons, celles où il faut tantôt préparer le sol, tantôt semer, tantôt récolter, tantôt se rendre dans les hauteurs, tantôt s'abriter du froid, etc...

La notion de campement se rapproche ici, car les déplacements des nomades ne sont guère le fruit de hasards, mais se répètent généralement pour les mêmes causes saisonnières marquées par le soleil de chacune des saisons.

Pour comprendre au mieux le sens du mot « *shaneh* » au début de la Genèse, rien de tel que de se référer à ce que la Genèse peut nous en apprendre elle-même par l'usage qu'elle en fait.

Après la création jusqu'à fuite en Égypte, le mot « *shaneh* » n'intervient plus dans la Genèse que pour nous présenter les existences des patriarches les uns à la suite des autres (il vit X « *shaneh* », il engendre son successeur, puis il a encore vécu après Y « *shaneh* », de sorte qu'il a vécu au total Z « *shaneh* ») et dans le récit de Noé.

Les grands âges des patriarches bibliques, dont plusieurs dépassent 900 ans, sont un sujet persistant de perplexité.

Compte tenu de ces âges irréalistes pour des individus et de leur caractère symbolique souvent manifeste, comme les 600 ans de Noé qui symbolisent le mal sur la terre, c'est souvent avec le sourire qu'on observe la précision des additions qui prétendent fixer une création d'Adam à une date précise dans l'histoire, comme le calendrier hébreu qui situe le début de la vie d'Adam il y a 5783 ans, en 3760 avant Jésus-Christ.

Les âges des patriarches bibliques n'intéressent guère les historiens actuels parce qu'ils leur apparaissent d'emblée comme « *irréalistes* », mais n'est-ce pas à cause d'une interprétation d'emblée trop littérale qui ne tient pas assez compte de la manière dont les anciens pouvaient rendre compte du temps ? Aujourd'hui, on comprend bien que le mot « *jour* » dans le début de la Genèse, cela ne signifie pas 24 heures. Pourquoi ignorer que le mot « *année* » peut lui aussi avoir eu des sens différents dans l'antiquité ?

1. Passer de la légende à l'histoire

Sans tomber dans les pièges du fondamentalisme qui manque d'attention au langage, à la culture et au contexte des auteurs des textes bibliques en cause, ou d'un concordisme qui chercherait à faire coïncider les textes avec des découvertes de la science que ces anciens auteurs ne pouvaient connaître, les précisions de durée données par l'Écriture ne peuvent cependant pas être négligées par celui qui veut comprendre ce que peuvent nous enseigner ces textes que nous reconnaissons comme Parole inspirée par Dieu alors même qu'ils sont écrits par des humains avec toute leur fragilité et leur langage propre.

Comprendre les textes sacrés dans la fidélité à la foi de l'Église ne nous dispense pas d'être sans cesse invités à les revisiter à la lumière des découvertes les plus diverses des sciences, exégétiques autant que biologiques ou historiques.

Cette compréhension demande toujours une double attention. D'abord, il nous faut nous méfier de nous-mêmes et de nos interprétations modernes en cherchant d'abord à comprendre avec un maximum d'objectivité tout ce qu'un écrivain de l'antiquité a voulu exprimer dans son contexte et avec son langage. Ensuite, en ce qui concerne les récits de type historique, il nous faut essayer de comprendre ce que fut ou a pu être la réalité historique que l'auteur ancien a voulu nous relater avec un regard souvent approximatif, symbolique et sélectif selon les finalités qui étaient les siennes.

Dans la présente réflexion, tout ce qui peut être envisagé d'un passé historique lointain se fait, dès lors, inévitablement sans guère de précision scientifique ou historique réelle en ce qui concerne les dates. Les historiens modernes ne peuvent le plus souvent que proposer des dates approximatives avec des marges d'incertitude lorsqu'il s'agit de l'antiquité ancienne et il en va encore bien davantage ainsi pour les écrivains antiques.

Mais, la précision du texte biblique est un fait qui doit être constaté, non pour nous y attacher comme à une vérité scientifique établie, mais en ce que cette précision peut nous être utile pour notre compréhension aujourd'hui.

Après beaucoup d'autres, j'ai essayé de reconstituer un calendrier fondé sur les précisions bibliques et en les rapprochant des connaissances historiques, mais les dates précises proposées restent inévitablement au stade des hypothèses dans la réalité historique.

Leur précision n'a d'autre but que de clarifier ces rapprochements de la Bible et de l'Histoire, car les incertitudes des dates de l'histoire ancienne ne permettent pas davantage.

À cet égard, une relecture nouvelle du texte biblique semble possible, sans discuter ici de l'existence historique d'Adam et Ève, ni même de la valeur historique du Pentateuque ou de son ancienneté, mais dans un effort de compréhension de ce qu'a voulu exprimer l'auteur primitif des récits en cause que l'Église attribue à Moïse, en considérant que cet auteur primitif des généalogies de la Genèse a pu procéder avec la même rigueur que l'auteur de la longue Liste Royale sumérienne qui, déjà à la fin du troisième millénaire avant Jésus-Christ, relevait, de manière précise et chronologique, la succession des rois du pays de Sumer avec la durée de chacun de leurs règnes dont on peut admettre la valeur historique avérée pour les dynasties les moins anciennes.

En l'absence d'éléments probants suffisants, cette hypothèse n'exclut en rien de possibles variantes du fait de son imprécision objective résultant du caractère arrondi et symbolique des nombres en cause, ainsi que des incertitudes qui subsistent quant à la durée des années considérées par les généalogies bibliques du début de la Genèse qui a pu être moindre que les 365 jours de nos années du fait du sens incertain du mot hébreu « *shaneh* ».

L'objectif ici est uniquement d'essayer de comprendre le récit en cause qui va d'Adam à l'installation du peuple hébreu en Canaan, quelle que soit l'opinion que chacun peut avoir sur sa valeur historique concrète que je pense bien réelle ou sur la perspective limitée de l'auteur antique d'un tel récit.

À cet égard, même si le récit de la Genèse est d'abord un texte théologique et que son but principal n'est pas de procéder à un relevé historique objectif ou de type journalistique, il nous éclaire sur ce que Dieu fait pour les hommes dans leur vie concrète, sur Sa présence et Son action dans l'histoire concrète. En ce sens, la réalité historique est essentielle. Dieu n'est pas une abstraction. Il s'est vraiment manifesté dans l'histoire que la Bible nous relate.

Mais, comment imaginer que l'auteur antique du récit biblique ait attribué aux patriarches Abraham, Isaac et Jacob des durées de vie non réalistes de 175 ans (Gn 25, 7), de 180 ans (Gn 35, 28) et de 147 ans (Gn 47, 28) ? Comment comprendre que Sarah aurait enfanté à l'âge de 90 ans (Gn 17, 17) et serait décédée à 127 ans (Gn 23, 1) ? Comment comprendre qu'Abraham, âgé de 137 ans à la mort de Sarah (Gn 17, 17) se serait remarié ensuite avec Ketoura dont il a encore eu 6 enfants (Gn 25, 1-2) ?

Si vous lisez que Sarah est âgée de 90 ans lorsqu'Abraham se rend en Égypte, comment comprendre qu'Abimélek était amoureux d'elle au point qu'Abraham l'ait fait passer pour sa sœur parce qu'il avait peur d'être tué (Gn 18, 17 et Gn 20, 1-4) ?

2. La nouvelle année à Ur lors de chaque équinoxe

Ne convient-il pas, pour chercher à comprendre de tels âges ou durées, d'être attentif au lien historique avec la ville antique d'Ur citée trois fois dans la Genèse (Gn 11, 28 et 31 ; Gn 15, 7) et d'où provient Abraham, le père des croyants ?

On y connaissait déjà le rythme des années selon douze mois lunaires de 354 jours (29,5 x 12) arrondis à 360 jours qui suivaient la succession régulière des saisons déterminée par le soleil selon son cycle de 365,25 jours.

À cet égard, il y avait de multiples calendriers annuels en Mésopotamie avec des variantes. Ceux-ci débutaient généralement à la nouvelle lune après un solstice (d'hiver ou d'été) ou un équinoxe (de printemps ou d'automne).

Mais, à Ur, dans cette cité antique de la Basse Mésopotamie d'où provient Abraham mais aussi dans d'autres cités proches comme Uruk et Nippur, la nouvelle année était cependant célébrée jadis lors de chaque équinoxe, chaque fois que le jour était d'une durée égale à la nuit (soit, actuellement, aux environs des 20 mars et 22 septembre). Cette fête de la nouvelle année se nommait **a-ki-ti** en sumérien ou **akitu** en akkadien et elle est mentionnée dans des textes relatifs à plusieurs des villes majeures du pays de Sumer, dès la seconde moitié du III^e millénaire av. J.-C.

À cet égard, le professeur d'histoire et d'anthropologie Edwin Oliver James a observé que, dans le pays de Sumer, « *Les deux moments les plus importants de l'année agricole sont le printemps, dans lequel la croissance est apparente, et l'automne, quand les récoltes ont été moissonnées* » et que « *Chacun de ces deux moments peut être considéré comme le début de l'année et, au travers des textes rituels babyloniens, nous savons que, lors de ces deux moments, on célébrait le festival de l'An nouveau dans les villes d'Erech et de Ur* » (*Histoire des Religions*, Tome II, p. 59-60).

Ainsi, dans le pays de Sumer, les années pouvaient se compter par périodes entre équinoxes équivalant environ à la moitié de nos années solaires de 365 jours, ce qui dédouble le décompte des années dans une mesure que nous ne pouvons comprendre aujourd'hui qu'en divisant par deux les nombres des durées mentionnées dans les textes bibliques en cause.

Ne faut-il pas constater que seule l'application d'un tel décompte du temps, qui était en vigueur dans la cité d'Abraham et à son époque, paraît pouvoir expliquer les âges d'Abraham, Sarah, Isaac et Jacob relatés par la Genèse autant que les durées qu'elle précise concernant d'autres patriarches ou l'exode en Égypte ?

Dans une étude de 1999 intitulée « *La chronologie biblique d'Adam à la mort de Moïse* », le professeur Bernard Barc, spécialiste de l'herméneutique juive ancienne qui a enseigné dans les universités de Nancy II, Lyon et Laval et s'est intéressé à mettre en lumière les règles anciennes d'interprétation de la Bible, a observé que « *des années doubles (existent) après le Déluge, comme si la sortie du Déluge avait pour conséquence la mise en place d'un double modèle du temps* ».

Le professeur Barc estime que « *Le lien étroit de cette architecture numérique avec les événements de l'histoire me semble exclure l'hypothèse d'une chronologie plaquée a posteriori et de façon artificielle par un ultime rédacteur. Les nombres font corps avec le récit. Le sens symbolique ressort de la mise en correspondance des nombres et des faits rapportés, ce qui suggère une écriture du texte en fonction d'un projet chronologique global* ».

À ma connaissance, le professeur Barc n'en a cependant pas déduit une réflexion plus globale sur la durée de vie des patriarches de la Genèse avant et après le déluge, ni sur la durée d'une année dans l'ensemble du Pentateuque.

Mais, j'en retiens l'hypothèse que, dans le récit biblique, les années des patriarches d'Abraham à Moïse ont pu être doublées par rapport à nos années de 365 jours. Cette hypothèse permet de se représenter de manière réaliste et compréhensible ce qu'a pu être la réalité historique considérée par l'auteur des récits bibliques, même s'il ne disposait à cet égard que de renseignements relativement incertains ou imprécis qu'il a pu exprimer dans une forme symbolique ou arrondie.

À cet égard, comprendre les années des premiers livres de la Bible comme des périodes entre les équinoxes se révèle d'une grande fécondité pour ouvrir une compréhension nouvelle des durées bibliques par rapport à la réalité historique.

Cela rejoint le sens littéral du mot hébreu « *shaneh* » que nous traduisons par « *année* » mais qui, en fait, vient du mot « *shanah* » qui signifie « *changer* », comme le changement qui se produit lors de chaque équinoxe lorsque le jour devient plus long que la nuit ou l'inverse.

Cela pourrait aussi correspondre aux changements de campement des nomades déterminés par les saisons d'hiver ou d'été.

Mais surtout, c'est déjà le texte fondateur de la mesure du temps dans le récit de la création de la Genèse qui nous incite à considérer un possible décompte des années du Pentateuque selon la nouvelle année célébrée à Ur, la cité d'origine d'Abraham, lors de chaque équinoxe.

3. Dès l'origine, une indication du Créateur contre l'idolâtrie

« Et Dieu dit : « Qu'il y ait des luminaires au firmament du ciel, pour séparer le jour de la nuit ; qu'ils servent de signes pour marquer les fêtes, les jours et les années...

Dieu fit les deux grands luminaires : le plus grand pour commander au jour, le plus petit pour commander à la nuit ; il fit aussi les étoiles. Dieu les plaça au firmament du ciel pour éclairer la terre, pour commander au jour et à la nuit, pour séparer la lumière des ténèbres. Et Dieu vit que cela était bon. » (Gn 1, 14-18).

On peut y observer que, dans l'Antiquité où le soleil et la lune étaient considérés comme des divinités, avec, notamment, une prévalence du dieu-lune à Ur et du dieu-soleil en Égypte, ce récit biblique invite d'emblée à une conversion par un premier enseignement qui va immédiatement écarter toute divinisation ou supériorité de l'un ou de l'autre de ces deux astres, en révélant que le soleil et la lune sont créés sans distinction comme de simples lampadaires pour éclairer la terre, séparer les jours et les nuits et marquer les époques. L'un pour présider au jour et l'autre pour présider à la nuit.

Il n'y a pas de semaines, ni de mois dans ce texte fondateur de la mesure du temps, mais une mise à égalité du soleil et de la lune, « *le plus grand pour commander au jour, le plus petit pour commander à la nuit* ».

Fallait-il mesurer le temps par années de 360 ou 365 jours sous l'autorité supérieure du dieu-soleil ou par mois de 29,5 ou 30 jours sous l'autorité supérieure du dieu-lune ? Ne fallait-il pas préférer une mesure du temps des années selon les équinoxes dans une égalité écartant aussi bien une prévalence des mois lunaires de 29,5 jours qu'une prévalence des années solaires de 365 jours ?

À Ur, cité dominée par le dieu-lune et d'où est issu Abraham, le temps annuel n'était pas soumis au seul soleil. Comme dans la Genèse, le repère des équinoxes, lorsque le jour est égal à la nuit, prévalait et permettait de mettre sur un pied d'égalité les deux astres majeurs : le grand pour le jour et le petit pour la nuit.

Ce qui marquait le temps, ce n'était pas le seul rythme du soleil ou celui de la lune, mais l'équinoxe, ce moment de l'année où la durée du jour est égale à la durée de la nuit, ce qui se produit vers le 20 mars et le 22 septembre.

En présence des Égyptiens qui divinisaient le soleil, les Hébreux ont pu préférer ce calcul du temps sumérien et refuser d'adopter le calendrier solaire des Égyptiens.

Durant un temps (une année), le jour présidé par le soleil est plus long que la nuit (environ du 20 mars au 22 septembre) et durant un autre temps d'une durée quasi égale, la nuit présidée par la lune est plus longue que le jour (environ du 22 septembre au 20 mars).

Contrairement au point de vue égyptien idolâtrant le soleil et rejetant le calcul du temps sur cette base païenne, Moïse a pu vouloir raconter l'histoire sainte avec le calendrier d'Ur, la ville originaire d'Abraham, le père des croyants, qui fixe une nouvelle année à chaque équinoxe, en mars et septembre de notre calendrier, ce qui fixe la durée moyenne de chaque année biblique à environ 186 jours et 9 heures pendant la saison d'été entre les équinoxes de mars et septembre et 178 jours et 20 heures pendant la saison d'hiver entre les équinoxes de septembre et mars.

Cette mesure du temps correspond à ce que Dieu indique à Noé après le déluge : « *Tant que la terre durera, semailles et moissons, froidure et chaleur, été et hiver, jour et nuit jamais ne cesseront.* » (Gn 9, 22).

Toutes les durées du Pentateuque exprimées en années saisonnières entre équinoxes peuvent ainsi s'écarter de la référence païenne au soleil, la divinité des Égyptiens, et concorder avec la mesure du temps indiquée dans le récit de la création.

4. Les années entre équinoxes éclairent l'histoire d'Abraham à Moïse

Nous pouvons alors comprendre que lorsque Abraham quitte Harane à l'âge de « 75 ans » (Gn 12, 4), il en a, en réalité, de notre point de vue, seulement 37. Il a 50 ans lorsque Sarah donne naissance à Isaac (Gn 21, 5). Et Sarah n'enfante pas à « 90 ans » (Gn 17, 17), mais à 45 ans.

Sarah n'avait pas non plus « 90 ans » (Gn 18, 17) lorsqu'Abraham se rend en Égypte (Gn 20, 1-4) et qu'Abimélek était amoureux d'elle au point qu'Abraham l'a fait passer pour sa sœur parce qu'il avait peur d'être tué. Elle était seulement âgée de 90 années sumériennes entre équinoxes, ce qui correspond pour nous à 45 ans.

Lorsque Sarah meurt à « 127 ans » (Gn 23, 1), elle en a en réalité 63. Abraham devient donc veuf à 68 ans (et non 137) ce qui permet de comprendre qu'il est encore capable d'avoir six autres enfants après s'être remarié avec Ketoura (Gn 25, 1-2).

Isaac n'enfante pas Jacob à l'âge de « 60 ans » (Gn 25, 26) mais à l'âge de 30 ans.

Ce n'est pas à l'âge de « 130 ans » (Gn 47, 28) que Jacob arrive en Égypte, mais à 65 ans.

On peut trouver un indice supplémentaire d'une telle mesure du temps dans le dénombrement du peuple d'Israël lors de la sortie d'Égypte en observant qu'il ne compte que « *ceux qui avaient 20 ans et plus, tous ceux qui pourraient aller au combat* » (Nb 1, 21 à 46). Peut-on imaginer que les hommes de 16, 17, 18 et même 19 ans n'étaient pas comptés ? Cela paraît invraisemblable. Il est plus réaliste de comprendre ici, comme pour les âges des patriarches précités, qu'il s'agit de 20 années sumériennes d'environ une moitié d'une année actuelle, ce qui fixe la limite minimale pour combattre à l'âge de 10 ans.

Dès la puberté parfois proche de cet âge, les jeunes pouvaient participer à la vie adulte. Aujourd'hui, la Bar-Mitsva est fixée à 12 ans pour les filles et 13 ans pour les garçons. Mais rien ne précise cette limite dans l'Antiquité.

Dans les conditions qui précèdent, il semble que nous pouvons comprendre, dans le critère précité du livre des Nombres, que les hommes étaient comptés « *à partir de 10 ans* » dès que la puberté, survenant à un moment variable à partir de cet âge, leur assurait une stature physique suffisante pour « *aller au combat* ».

Toute la chronologie de l'Exode s'éclaire aussi d'un jour nouveau avec des années entre équinoxes qui permettent de l'inscrire dans la chronologie connue de l'Égypte antique.

À cet égard, il me semble que c'est aussi sur la base de telles années sumériennes qu'il faut comprendre les 430 ans du séjour en Égypte (Ex 12, 40) alors qu'il avait été dit à Abraham que ses descendants reviendraient en Canaan « *à la quatrième génération* » (Gn 16, 15), que Moïse, qui a conduit le peuple d'Israël hors d'Égypte, n'est que le petit-fils de Qehath (1 Chr. 6, 1-3) qui est arrivé en Égypte avec Jacob (Gn 46, 11-12) et que les généalogies des Évangiles ne mentionnent que 2 ou 3 générations entre le début et la fin du séjour en Égypte (cf. Mt 1, 3-4 et Lc 4, 32-33).

En fait, si le livre de l'Exode, dans les traductions modernes, indique que « *Le séjour des enfants d'Israël en Égypte fut de quatre cent trente ans* » (Ex 12, 40), il peut être observé qu'en réalité, le texte hébreu ne dit pas exactement que c'est le séjour en Égypte qui dura 430 ans mais seulement que ce séjour est dans une période de 430 ans (littéralement : « *Et le « mowshab » des enfants d'Israël, pendant lequel ils « yashab » en Égypte, quatre cent trente ans* »).

Aussi, il semble d'abord qu'il faille comprendre, dans le texte biblique, que le séjour fut « dans » une période de 430 ans. Selon Flavius Josèphe, le séjour en Égypte n'a pas duré 430 ans, mais seulement 215 ans. D'ailleurs, dans la Bible samaritaine et dans la version des Septante en grec, le texte le précise expressément : « *le séjour que les fils d'Israël avaient fait tant dans la terre d'Égypte que dans celle de Canaan, avait duré quatre cent trente ans* » (Ex. 12, 40).

La confirmation se trouve dans l'épître aux Galates lorsque Saint Paul indique que la loi lors de la sortie d'Égypte est intervenue 430 ans après la promesse faite à Abraham (Ga 3, 17), ce qui réduit la durée du seul séjour en Égypte puisqu'Abraham part vers Canaan à 75 ans, soit 25 ans avant la naissance d'Isaac qui, lui-même, à l'âge de 60 ans, engendre Jacob 130 ans avant son exil en Égypte, ce qui, au total, relate une période en Canaan de 215 ans ($25 + 60 + 130 = 215$ ans).

Dès lors qu'il y a 215 années entre le moment où Abraham quitte la Mésopotamie, après avoir reçu la promesse, et l'arrivée de son petit-fils Jacob en Égypte, cela réduit à 215 ans la durée pendant laquelle les Israélites ont séjourné en Égypte dans la période de 430 ans.

Mais, il faut encore tenir compte des 400 ans (ici : 200) de servitude subie par la descendance d'Abraham à partir de la naissance d'Isaac (Gn 15, 13 et Ac 7, 6), ce qui implique, pour concorder avec les 430 ans indiqués à partir de la promesse, que celle-ci a été donnée 30 ans avant la naissance d'Isaac lorsqu'Abraham a 70 ans (puisque'il enfante Isaac a 100 ans) et donc cinq ans avant le départ d'Abraham de Harane vers Canaan lorsqu'il a 75 ans, ce qui fixe à 220 ans la période entre la promesse et l'exil de Jacob en Égypte et donc à seulement 210 ans la durée du séjour d'Israël en Égypte dans la période totale de 430 ans.

Ensuite, en comptant chacune de cette périodes de 210 ans en années sumériennes entre équinoxes, cela limite à 105 années de notre calendrier la durée du séjour des Israélites en Égypte entre l'arrivée de Jacob et l'exode sous la conduite de Moïse, auxquels il faut ajouter les 40 années sumériennes au désert, soit 20 ans dans notre calendrier, ce qui permet de situer l'entrée en Canaan près de 125 ans ($105 + 20$) seulement après l'exil en Égypte et explique le peu de générations en cause que mentionnent tant la Genèse que les Évangiles.

Les années entre équinoxes permettent aussi de mieux comprendre toute l'histoire qui s'étend d'Abraham à Moïse par rapport à ce qui est connu actuellement de l'histoire égyptienne, même si la période de la naissance d'Abraham à l'entrée en Canaan après l'esclavage en Égypte est décrite dans une période symbolique de 500 ans ($70 + 430$), soit la moitié d'un millénaire, soit l'équivalent approximatif de 250 ans dans notre calendrier.

Mais, lorsque le peuple hébreu s'est installé en Canaan, qu'il s'est assimilé aux populations locales et est devenu sédentaire, il semble que le cycle solaire des saisons est devenu la référence pour les Hébreux indépendamment de toute référence solaire et on ne trouve plus de traces ultérieures dans la Bible d'un calcul des années selon les équinoxes.

Après le livre de Josué qui relate l'entrée en Canaan après l'exode d'Égypte, le calcul du temps dans la Bible ne paraît plus considérer que des années de 365 jours.

Mais, si le calcul en années de 365 jours s'est généralisé lorsque le peuple d'Israël s'est éloigné de l'Égypte, on peut comprendre que les années du récit primitif soient restées inchangées au cours des siècles de transmission de ce récit car il était impossible de réadapter son calcul du temps, par une division par deux, sans perdre toute la symbolique rattachée aux nombres. Ces nombres demeurent tel

quels, mais il ne faut pas perdre de vue la signification spécifique que le mot « *années* » peut avoir dans le Pentateuque.

Sur la base des observations qui précèdent, il est possible de considérer que Moïse a « *signé* » son récit du Pentateuque en utilisant une mesure du temps par années entre équinoxes qui était en vigueur à Ur d'où provenait Abraham et par laquelle l'idolâtrie pouvait être combattue.

À cet égard, la durée moyenne de 182 jours d'une année entre équinoxes (d'environ 186 jours en été et de 179 jours en hiver) était comme les 182 années de vie de Lamek (dont la durée totale de 777 ans est symboliquement parfaite) lorsqu'il engendra Noé (Gn 5, 28-31), celui dont il est dit ailleurs, selon le sens littéral du texte hébreu, qu'il est « *juste complet dans son temps* » (Gn 6, 9), et, comme au terme des 365 années de la vie de Hénok que Dieu a enlevé et fait disparaître, on peut penser que l'année de 365 jours « *disparut parce que Dieu l'avait enlevé* » (Gn 5, 23-24).

Dans les cinq livres du Pentateuque, avec peut-être une exception symbolique dans le récit complexe du déluge dont la durée semble étendre la malédiction à une année solaire de 365 jours (cf. infra : 65. *Sur les traces du déluge* »), il me semble qu'on peut observer que le temps d'une année est généralement mieux compréhensible sur une base moyenne de 182 jours.

Cette année sumérienne entre équinoxes va aussi ouvrir une nouvelle compréhension des généalogies de la Genèse conforme à l'approche historique des Mésopotamiens que montre la Liste royale sumérienne dont la plus ancienne version date du XXI^{ème} siècle avant Jésus-Christ, plus de trois siècles avant Abraham.

5. D'Adam à Abraham, des généalogies bibliques à comprendre dans le contexte sumérien

Que penser alors des centaines d'années attribuées aux patriarches avant Abraham et, d'abord, des 10 générations du déluge à Abraham que nous décrit le chapitre 11 de la Genèse ?

Dans un premier sens, le plus apparent, ces générations semblent correspondre, de père en fils, à une période de seulement 292 ans (selon le texte massorétique retenu par l'Église), et, à cet égard, si l'on considère des années entre équinoxes, on se retrouve même avec seulement 146 ans entre le déluge et la naissance d'Abraham.

Or, la dernière inondation importante de la Mésopotamie, évoquée à de multiples reprises dans la littérature sumérienne et attestée par des traces archéologiques dans les niveaux anciens de plusieurs cités, semble située vers 2900 avant Jésus-Christ, plus de mille ans avant Abraham ce qui mène une telle interprétation à une impasse.

Mais, même avec des années de 365 jours, faut-il vraiment faire prévaloir une interprétation strictement biologique de père en fils qui a pour effet de faire coexister ensemble, à la même époque, Noé et Abraham ainsi que tous les ancêtres de la généalogie biblique entre eux ? En effet, selon cette interprétation habituelle, au moment où Noé meurt 350 ans après le déluge (Gn 9, 29), son fils Sem, qui ne meurt que 502 ans après le déluge (Gn 11, 10-11) est alors âgé de 450 ans, et ses descendants successifs vivent encore puisqu'Arpaxad (qui naît 2 ans après le déluge et vit 437 ans) est âgé alors de 348 ans, Shélah (qui naît 35 ans plus tard et vit 433 ans) de 313 ans, Héber de 283 ans, Peleg de 249 ans, Rehu de 219 ans, Seroug de 187 ans, Nachor de 157 ans, Tèrah de 128 ans et même Abraham âgé alors de 58 ans (cf. Gn 11, 10-29) ?

Pour sortir de l'impasse, on peut certes se référer à la version grecque des Septante qui y ajoute un total de 780 ans, mais l'Église n'a pas retenu cette version sur ce point.

On peut aussi envisager que, comme aujourd'hui, un même nom soit porté de père en fils, de sorte que, lorsqu'un patriarche est engendré, cela peut concerner, en fait, un ascendant de ce patriarche.

Ainsi, lorsque, par exemple, Arpaxad engendre Shélah puis que Shélah engendre Héber, l'individu Shélah engendré par Arpaxad peut être un ascendant de l'autre individu Shélah qui prolonge le nom de son aïeul lorsqu'il engendre Héber, ce qui empêche tout calcul du temps écoulé qui peut être étendu sans limite selon le nombre inconnu des générations intercalées.

Et, à cet égard, c'est ce que semble confirmer l'évangile de St Luc qui reprend sur ce point la version grecque des Septante en intercalant, dans sa généalogie, un ancêtre supplémentaire nommé Kaïnam entre Arpaxad et Shélah (Lc 3, 36).

Il paraît dès lors douteux de calculer le temps des généalogies en cause en additionnant simplement les durées successives d'engendrement car, par exemple, entre le moment où Arpaxad engendre Shélah à l'âge de 35 ans et le moment où Shélah engendre à son tour Héber à l'âge de 30 ans, une durée indéterminée a pu s'intercaler car le même nom Shélah peut concerner ici deux personnes physiques de générations différentes.

N'est-il pas préférable de chercher une explication par une autre interprétation avec, ici encore, un recours à des années entre équinoxes divisant par moitié l'année solaire de 365 jours ? La version des Septante ne paraît pas avoir cherché dans cette direction puisque, au contraire, on peut même y observer que la référence symbolique aux « 182 ans » de Lamek, qui correspondent à la moitié d'une année solaire de 365 jours, pour l'engendrement de Noé, le « *juste complet en son temps* », y est différente et remplacée par « 188 ans ».

On peut cependant observer, à cet égard, qu'il faut exactement 188 jours pour que la saison d'été, entre les équinoxes de printemps et d'automne, complète exactement les 177 jours (6 x 29,5) des six lunaisons qui correspondent environ à la saison d'hiver et qu'ils forment ainsi ensemble les 365 jours du cycle solaire saisonnier en ajoutant des mois intercalaires à la seule saison d'été lorsque celle-ci comprend sept nouvelles lunes, ce qui se produit environ lors de chaque cycle de sept semestres.

Dans ces conditions, il serait plus exact, en français et à notre époque, de traduire le mot « shaneh », utilisé dans le Pentateuque et le livre de Josué, par le mot « semestre » qui, pour nous divise par moitié une année solaire de 365 jours et évoque une période de six mois qui varient de 28 à 31 jours.

Quoi qu'il en soit, il semble pertinent de vérifier le sens possible des généalogies de la Genèse sur la base d'années entre équinoxes sans écarter les durées bibliques de la version officielle de l'Église qui, sur ce point, suit le texte massorétique.

À cet égard, si l'on se réfère à la division par dynasties de la Liste Royale sumérienne qui donne une chronologie durant la même époque, il peut être observé que, dans les généalogies des chapitres 5 et 11 de Genèse, il y a toujours deux temps dans la vie d'un patriarche qui peuvent être compris comme étant, d'une part, le temps qui précède son patriarcat (qui précède son « *règne* ») et durant lequel il vivait sous l'autorité du patriarche précédent puis, d'autre part, le temps de son patriarcat (de son « *règne* ») durant lequel il est patriarche.

Ces deux temps se retrouvent dans les généalogies bibliques d'Adam à Noé, puis de Sem à Abraham.

En cela, ces généalogies pourraient être principalement, comme la liste royale sumérienne, une succession de dynasties.

À cet égard, pour calculer le temps, l'attention des interprètes s'est portée traditionnellement sur les naissances qu'évoquent les engendremens, mais on sait cependant qu'en Mésopotamie et même le plus souvent dans l'antiquité, comme le montre la fameuse liste royale sumérienne, le temps était compté le plus souvent selon les règnes et non selon les naissances, ce qui se retrouve dans la Bible à l'époque des rois.

C'est ainsi que les décomptes bibliques s'appuient sur la quatrième année du règne du roi Salomon lors de laquelle il a entamé la construction du premier temple de Jérusalem dont il écrit qu'elle a été entamée 480 ans après la sortie d'Égypte.

Même dans l'histoire plus récente, c'est la succession des règnes qui donne la trame de l'histoire et non les dates de naissance souvent mal connues. Pourquoi l'auteur du récit biblique aurait-il agi autrement ?

Si, au lieu de calculer le temps des généalogies bibliques en additionnant les premières parties de la vie de chaque patriarche au terme desquelles chaque successeur est engendré, nous retenons, au contraire, les deuxième parties des vies de chaque patriarche et en considérant les années en cause comme étant les saisons entre équinoxes, il peut être observé que du déluge à Abraham, les seules durées de survie de chaque patriarche, après engendrement de son successeur, forment un total de 2471 années (500 + 403 + 403 + 430 + 209 + 207 + 200 + 119), ce qui, pour des années de 365 jours, correspond à 1235 ans, soit une durée qui permet de se rapprocher de l'histoire réelle par rapport à une naissance d'Abraham située en 1697 avant Jésus-Christ, environ 1200 ans après l'époque de la dernière grande inondation de la Basse Mésopotamie constatée par l'archéologie vers 2900 avant Jésus-Christ et évoquée dans la littérature sumérienne.

À cet égard, il faut rappeler que les durées en cause de plusieurs centaines d'années (500, 403, 430, etc.) dépassent la durée de vies humaines individuelles, mais aussi que, dans l'Antiquité, un nom peut être porté successivement par plusieurs individus, et aussi par une famille, par un peuple et par un territoire. Ainsi, « *Israël* », c'est l'individu Jacob, fils d'Isaac, mais c'est aussi le clan familial de 70 personnes qui émigre en Égypte, et c'est plus tard le peuple conduit par Moïse, puis le pays de Canaan où ce peuple s'installe.

En fait, rien dans le texte biblique ne permet de déterminer avec certitude ce qui est réellement désigné par les noms successifs des généalogies du début de la Genèse.

Par contre, l'attention particulière portée, dans des durées de centaines d'années, à l'engendrement d'un successeur et en distinguant cet engendrement de celui de tous les autres engendrés ultérieurs du même nom, suggère que les généalogies en cause semblent se préoccuper principalement, pour chaque nom, d'une succession qui dépasse le cadre individuel d'un patriarche.

Dans ces conditions, il peut être vain de chercher dans ces généalogies des indications sur les moments individuels de naissance ou de mort des patriarches bibliques car, dans les chroniques historiques de l'antiquité, ce sont plutôt les règnes qui déterminent les généalogies et la succession des temps, et non la vie individuelle d'un patriarche.

Et, comme le nom d'un patriarche peut être prolongé par les héritiers successifs de sa maison (ce qui est toujours le cas à notre époque pour les noms de famille), il peut être considéré que, lorsque les jours d'un patriarche prennent fin, c'est parfois après plusieurs générations et, dans ce cas, il s'agit plutôt de dynasties que de règnes individuels.

Abraham, comme Noé et n'importe qui d'autre, a été engendré dans un groupe (clan, tribu, peuple ou nation identifié par un nom qui peut s'appliquer au chef de ce groupe) qui lui-même est issu d'un groupe précédent.

Et la fin d'un groupe dans une généalogie peut résulter d'une dispersion de ce peuple par une mort sans héritier de son dernier patriarche, mais aussi simplement par un détachement d'un ancêtre ou de son clan.

De ce point de vue, ce qui importe pour le calcul du temps dans l'histoire, ce ne sont pas les dates de naissance ou de mort des individus généralement inconnues, ni même la première partie de la vie de

chaque patriarche qui se passe durant le temps du patriarcat précédent dont il est issu, mais la succession des groupes dont est issu la personne dont une généalogie donne les origines.

N'est-ce pas cette succession de groupes qui fait le cours de l'histoire et qui est retenu par la mémoire collective, comme l'indique, dans le milieu d'Abraham, la liste royale sumérienne ?

L'histoire se révèle alors comme une suite de patriarcats et, dans les généalogies bibliques de l'ascendance de Noé puis de l'ascendance d'Abraham, il peut être considéré dès lors, que c'est l'addition des secondes parties des vies attribuées à chaque nom qui donne une estimation du temps général écoulé et non l'addition des premières parties qui situent l'engendrement de chaque successeur.

L'objet exact de ces premières parties est d'ailleurs assez incertain car le seul critère de distinction du texte biblique c'est le fait que l'engendrement du successeur intervient pour chaque nom avant la deuxième partie de sa vie qui semble celle de chaque patriarcat.

Pour ces premières parties de la vie de chaque patriarche, s'agit-il du temps écoulé depuis la naissance physique de ce patriarche jusqu'au moment où il succède au patriarche précédent (ce qui demande une mémorisation de dates individuelles très précises peu vraisemblable dans la haute antiquité) ou s'agit-il plutôt du temps durant lequel le clan familial de ce patriarche a existé distinctement avant cette succession ? La question reste ouverte, mais n'influe pas sur le calcul du temps de l'histoire basé sur la succession des seuls patriarcats selon les durées de la seconde partie de la vie de chaque patriarche prolongée sous le même nom par un nombre inconnu de successeurs.

Dans ces conditions, les généalogies bibliques ne doivent pas nécessairement se comprendre comme une succession d'engendrements individuels, mais peuvent se comprendre plutôt comme une succession de « *dynasties* » ou de peuples, et, dans ce cas, les généalogies de la Genèse semblent pouvoir nous présenter, en réalité, et pour chaque nom, les années de « *règne* » ou de « *patriarcat* » durant lesquelles, comme pour les dynasties, un nom s'est prolongé tant qu'un héritier d'un patriarche lui a succédé dans sa maison et aussi longtemps que les ancêtres en cause ne s'en sont pas détachés.

Il est même possible que cela concerne un peuple ou une cité prolongeant un même nom, indépendamment de son chef, tant qu'il demeure en un même lieu ou du moins de manière distincte parmi les autres peuples.

À cet égard, au sein de chaque tribu patriarcale, et comme à toute époque, lorsqu'il constitue une famille, l'homme quitte son père et sa mère, et s'attache à sa femme avec laquelle une engendre une descendance. À partir de ce moment, il n'est plus seulement un individu dans la tribu patriarcale de son père, mais une nouvelle famille distincte dans cette tribu qui, plus tard, peut s'en détacher pour devenir ailleurs une nouvelle tribu patriarcale.

Dans ce cadre, on peut comprendre que la généalogie du déluge à Abraham n'indique qu'une seule naissance individuelle, c'est celle d'Arpaxad « *deux ans après le déluge* » (Gn 11, 10) mais aussi que ce premier-né n'est que l'ancêtre initial dans la tribu de Sem du futur Arpaxad qui s'en est détaché plus tard.

À cet égard, lorsque ce clan d'Arpaxad se sépare de la tribu de Sem, son patriarche Arpaxad ne part pas seul mais à la tête d'un clan familial et ce n'est que plus tard, après quelques autres années, qu'il succède à Sem.

De ce point de vue, la première durée de vie de 35 ans d'Arpaxad (Gn 11, 12) pourrait viser la durée personnelle depuis sa naissance jusqu'au moment il engendre une descendance ou jusqu'au moment où il se sépare de la tribu de Sem, mais, et a fortiori en considérant que ces 35 années sumériennes ne correspondent qu'à 17 ans et demi, cela paraît peu vraisemblable, d'autant que pour les patriarches suivants cette première durée de vie ne sera pour certains que de 30 ou 29 ans.

Il paraît plus vraisemblable, par rapport au caractère collectif manifeste de la seconde partie de vie d'Arpaxad qui dure 403 ans (201,5 ans de 365 jours), que la première partie de 35 ans ait aussi une signification collective qui permet de penser qu'elle vise la période d'existence distincte de son clan à partir du moment où il a constitué un clan familial distinct par son mariage et l'engendrement d'une descendance au sein de la tribu patriarcale de Sem, avant de lui succéder lorsque les jours de Sem ont pris fin.

Dans ces conditions, par la première durée de vie de 35 ans attribuée à Arpaxad, le texte biblique ne nous donnerait aucune indication précise sur l'âge individuel d'Arpaxad lorsqu'il s'est séparé du clan de Sem pour former un clan distinct, ni même pour savoir si cette séparation s'est réalisée du vivant de l'individu Arpaxad né deux ans après le déluge ou par un successeur prolongeant son nom, mais ne ferait connaître qu'une estimation de la durée durant laquelle le clan d'Arpaxad a existé séparément sous l'autorité du patriarcat de Sem avant de lui succéder comme clan patriarcal pendant une deuxième durée de 403 ans.

Dans ce contexte, pour situer plus précisément la naissance d'Abraham par rapport au déluge selon les dates bibliques, il convient de tenir compte du fait que les 500 ans de Sem prennent cours après qu'il ait engendré Arpaxad « *deux ans après le déluge* » (Gn 11, 10), mais aussi du fait que, pour Tèrah, le père d'Abraham, la généalogie biblique ne précise pas, comme pour les patriarches précédents, une autre durée vécue « *ensuite* » après qu'il ait vécu 70 ans et engendré Abram, Nachor et Haran (Gn 11, 26).

À cet égard, à partir de Tèrah, le récit biblique ne semble plus évoquer des patriarcats de manière collective, mais paraît entamer le récit particulier de la vie d'individus qui vont quitter le pays des origines.

Ce n'est que plus loin dans le récit, qu'on apprend que Tèrah meurt à 205 ans (Gn 11, 32) et puis qu'Abram est âgé de 75 ans (Gn 12, 4) ce qui rend ces trois durées sans lien direct entre eux. Si Tèrah engendre Abram à l'âge de 70 ans, Abram doit être âgé de 135 ans lorsque Tèrah meurt à 205 ans, or il n'a alors que 75 ans.

À cet égard, le texte ne mentionne pas un seul successeur, comme pour les autres patriarches, mais trois fils (comme Noé), ce qui permet de penser que le récit signifie en fait que Tèrah engendre ses trois fils « *à partir* » de 70 ans, mais qu'Abram lui-même a été engendré 60 ans plus tard lorsque Tèrah avait déjà 130 ans. Dans ce cas, Abram a en effet 75 ans lorsque Tèrah meurt à 205 ans. En les évaluant comme des années sumériennes entre équinoxes, ces âges sont compréhensibles.

Une lecture attentive du texte biblique confirme que les 70 ans de Tèrah sont sans lien certain avec la date précise de naissance d'Abraham, comme le considère la traduction française de l'épiscopat français qui indique que « *Térah vécut soixante-dix ans, puis il engendra Abram, Nahor et Harane* » (Gn 11, 26), même si le texte hébreu est moins précis en ce qu'il indique seulement que Tèrah « *vécut soixante-dix ans [et] il engendra Abram, Nahor et Harane* » comme l'indique aussi la traduction officielle en latin du Vatican (« *Vixitque Thare septuaginta annis et genuit Abram, Nachor et Aran* »).

Dans ces conditions, les 70 ans de Tèrah paraissent seulement situer la fin du patriarcat précédent de Nachor et le début de son patriarcat, comme pour les âges indiqués de manière similaire par le récit biblique pour tous ses ancêtres depuis Adam, et, en concordance avec les autres âges indiqués, il peut être considéré que la naissance d'Abraham intervient 60 ans plus tard lorsque Tèrah a 130 ans (et non 70) puisqu'Abram a 75 ans lorsque Tèrah meurt à 205 Ans.

Dès lors, compte tenu des deux années entre le déluge et la naissance d'Arpaxad à ajouter entre le déluge et le début des 500 ans de Sem ainsi que des 60 ans qui séparent la naissance d'Abraham de la fin du patriarcat de Nachor lorsque Tèrah a 70 ans, le total des années bibliques entre le déluge et la naissance d'Abraham est, dès lors, de 2533 années (2471 + 2 + 60) qui, sur la base d'années

sumériennes entre équinoxes, correspondent à un total de 1266,5 ans avant la naissance de Abraham en 1697, ce qui situe le déluge vers l'an 2964 avant Jésus-Christ, soit approximativement à l'époque de la dernière grande inondation mésopotamienne indiquée tant par la littérature sumérienne que par l'archéologie.

Qu'en est-il alors de la généalogie pré-diluvienne ?

À cet égard, en reconstituant la généalogie d'Adam au déluge sur les mêmes bases que celle du déluge à Abraham et en considérant que les années bibliques ne correspondent qu'à la moitié de nos années actuelles, on peut constater un rapprochement possible avec les estimations de la Liste royale sumérienne et une cohérence avec l'état des connaissances archéologiques.

Si nous calculons la chronologie des patriarchats d'Adam à Lamek, le père de Noé, sur la base de la seconde partie de la vie de chacun de ces patriarches après qu'ils aient engendré leur successeur, nous avons un total de 5754 ans ($800 + 807 + 840 + 830 + 800 + 300 + 782 + 595$), auxquels s'ajoutent les 130 premières années d'Adam, ce qui porte le total depuis le début de la vie d'Adam jusqu'à la fin des jours de Lamek à 5884 années, qui, sur une base d'années entre équinoxes, correspondent à 2942 années de 365 jours.

Pour Noé lui-même, le récit biblique ne donne pas les mêmes repères que pour ses ancêtres. Après la fin des jours de Lamek, il est seulement précisé que Noé a 500 ans et que le déluge se produit lorsqu'il a 600 ans, soit cent ans plus tard (Gn 5, 32 et Gn 7, 6), ce qui, pour des années entre équinoxes, porte à 2992 années de 365 jours ($2942 + 50$) le temps entre le début de la vie d'Adam et le déluge.

6. Une chronologie incertaine pour montrer la vérité du récit biblique dans l'histoire réelle

Sur les bases qui précèdent, une chronologie générale cohérente des années bibliques peut être proposée à partir de la construction du temple de Jérusalem et par rapport à quelques repères historiques et, notamment, ceux de la liste royale sumérienne, sous toutes réserves quant à la réalité historique de toutes ces dates dont la précision, pour rappel, n'est ici qu'indicative pour la clarté de la chronologie.

À partir du point de référence de l'exil à Babylone dont la réalité historique est établie vers 586 avant Jésus-Christ, les livres bibliques des Rois et des Chroniques qui détaillent longuement les règnes successifs durant les siècles qui précèdent, permettent de situer le début de la construction du temple de Salomon vers 967 avant Jésus-Christ. C'est cet événement qui sert de repère biblique pour les temps plus anciens en ce qu'il est situé, par le texte biblique, 480 ans après l'exode d'Égypte sous la conduite de Moïse (1 R 6, 1) à qui l'Église attribue le Pentateuque.

Pour la période qui précède l'entrée en Canaan, la mesure sumérienne du temps, par un doublement des années calculées entre les équinoxes, permet d'ancrer dans la réalité historique les récits de ce Pentateuque et du livre de Josué qui le complète en ce qu'il relate l'entrée en Canaan immédiatement après la mort de Moïse.

An 967 ACN : Début de la construction du temple de Salomon

An 1427 ACN (An 1447 – 20) : Entrée en Canaan (Jos. 1, 2) après 40 ans dans le désert (ici : 20 ans) (Nb 32, 13 et Jos. 5, 6), mort de Moïse à l'âge de 120 ans (ici : 60 ans) (Dt 34, 7)

An 1446 ACN : En l'an 9 du règne d'Amenhotep II, celui-ci effectue une campagne militaire pour ramener 89.600 personnes l'année suivant l'exode de 600.000 hommes ayant réduit le nombre de personnes à nourrir mais aussi le nombre des travailleurs disponibles pour les travaux des champs.

An 1447 ACN ($967 + 480$) ($1447 + 215$) ($1647 - 200$) : Sortie d'Égypte, sous la conduite de Moïse, 480 ans avant la construction du temple de Salomon en 967 avant Jésus-Christ (1 R 6, 1), 430 ans (ici :

215 ans) (Ex 12, 40 et Ga 3, 17) après la promesse faite à Abraham (Gn 12, 1-3) et après 400 ans (ici : 200) de servitude subie par sa descendance à partir de la naissance d'Isaac (Gn 15, 13 et Ac 7, 6)

An 1450 ACN : Mort du pharaon Thoutmôsis III et Moïse revient en Égypte après un exil d'environ 20 ans « *longtemps après* » (Ex 2, 23)

An 1454 ACN : Début du règne d'Amenhotep II [Selon Donald Redford (1986) de 1454 à 1419 ACN] d'abord en corégence avec le pharaon Thoutmôsis III

De l'An 1454 à 1450 ACN : Corégence de Thoutmôsis III et d'Amenhotep II

An 1470 ACN : Moïse, devenu adolescent voire adulte, fuit hors d'Égypte (Ex 2, 15). Selon Manéthon, Thoutmôsis l'expulsa.

An 1481 ACN : Mort de Hatchepsout à l'âge de 50 ans

An 1487 ACN (1447 + 40) : Naissance de Moïse 80 ans (ici : 40 ans) avant la sortie d'Égypte

An 1492 ACN : Décès de Néfêrourê, fille unique de la reine-pharaon Hatchepsout

De l'An 1554 à 1503 ACN (1503 + 51) : Période de 51 ans durant laquelle meurent tous les frères de Joseph et cette génération-là venus avec Jacob (Ex 1, 5-6) avant qu'un nouveau roi (Thoutmôsis III) s'élève sur l'Égypte « *qui n'avait pas connu Joseph* » (Ex 1, 8)

An 1503 ACN (1481 + 22) : Mort du pharaon Thoutmôsis II et début du règne de 22 ans de la reine-pharaon Hatchepsout, régente de Thoutmôsis III, alors âgé de 11 ans

An 1507 ACN : Mort du Pharaon Thoutmôsis Ier et début du règne de Thoutmôsis II de 1507 à 1503 ACN

An 1514 ACN (1503 + 11) : Naissance de Thoutmôsis III

An 1516 ACN : Mort d'Amenhotep Ier et début du règne de Thoutmôsis Ier (qui, a connu Joseph avant le début de son règne, de même que son fils Thoutmôsis II) de 1516 à 1507 ACN

An 1518 ACN (1573 - 55) : Mort de Joseph à l'âge de 110 ans (ici : 55 ans) (Gn 50, 22)

An 1531 ACN (1481 + 50) : Naissance de la reine pharaon Hatchepsout

An 1536 ACN : Mort du pharaon Ahmôsis Ier et début du règne de 20 ans du pharaon Amenhotep Ier (1536-1516). Selon les avis différents des égyptologues, le règne d'Ahmôsis Ier prend fin à une date située entre 1546 et 1504 ACN. Joseph reste gouverneur sous l'autorité de ces deux pharaons jusqu'à sa mort en 1518

An 1544 ACN (1617 - 73) : Mort de Jacob à l'âge de 147 ans (ici : 73,5 ans) (Gn 47, 28). Joseph confie à ses frères la mission de « *préserver la vie à un peuple nombreux* » car « *Vous aviez voulu me faire du mal, mais Dieu a voulu le changer en bien* » (Gn 50, 20). Les frères de Joseph et ses deux fils vont former un peuple de 12 tribus « *plus nombreux et plus puissant* » que le peuple du pharaon (Ex 1, 8) parce que les fils d'Israël vont unir à eux « *une multitude disparate* » (Ex 12, 38)

An 1551 ACN : Mort du pharaon Apophis et début du règne d'Achmôsis Ier, pharaon de Thèbes à partir de 1565 ACN et qui règne à Avaris à partir de 1551 ACN pendant 15 ans

An 1552 ACN (1617 - 65) : Exil de Jacob en Égypte à l'âge de 130 ans (ici : 65 ans) lorsque la famine se déclare après 7 années d'abondance (ici : 3,5 ans)

An 1557 ACN (1647 – 90) : Mort d'Isaac à l'âge de 180 ans (ici : 90 ans) (Gn 35, 28)

De l'An 1558 à 1555 ACN (1554 + 3,5) : 7 années d'abondance (ici : 3,5 ans) (Gn 41, 47)

An 1558 ACN (1573 – 15) : Joseph est âgé de 30 ans (ici : 15 ans) lorsqu'il est engagé au service de Pharaon (Gn 41, 46) et devient gouverneur de l'Égypte (Gn 41, 40-43).

An 1559 ACN (1558 + 1) : Joseph est âgé de 28 ans (ici : 14 ans) lorsqu'il devient le gérant de Potiphar (Gn. 39, 4) avant d'être mis en prison pendant deux ans (ici : un an) (Gn 41,1).

An 1565 ACN (1573 – 8) : Joseph arrive en Égypte à l'âge de 17 ans (ici : 8,5 ans) (Gn 37, 2). Ce n'est pas un adolescent, car c'est encore un enfant (Gn 37, 30).

An 1573 ACN (1565 + 8) : Naissance de Joseph

An 1591 ACN : Début du règne de 40 ans du pharaon Hyksôs Apophis à Avaris dans le delta du Nil (1591-1551 ACN)

An 1610 ACN (1697 – 87) : Mort d'Abraham à l'âge de 175 ans (ici : 87,5 ans) (Gn 25, 7)

An 1617 ACN (1647 – 30) : Naissance de Jacob qu'Isaac engendre à l'âge de 60 ans (ici : 30 ans) (Gn 25, 26)

An 1629 ACN (1697 – 68) : mort de Sarah à l'âge de 127 ans (ici : 63,5 ans) (Gn 23, 1) qui a 10 ans de moins qu'Abraham (Gn 17, 17) qui devient donc veuf à l'âge de 137 ans (ici : 68,5 ans) mais se remarie avec Ketoura et aura encore 6 enfants avec elle (Gn 25, 1-2)

An 1647 ACN (1697 – 50) (1447 + 200) : Naissance d'Isaac lorsque Abraham a 100 ans (ici : 50 ans) (Gn 21, 5) et Sarah 90 ans (ici : 40 ans) (Gn 17, 17) et début de 400 ans (ici : 200) de servitude de la descendance d'Abraham jusqu'à la sortie d'Égypte (Gn 15, 13 et Ac. 7, 6)

An 1660 ACN (1762 – 102) (1697 – 37) : Mort de Tèrah à l'âge de 205 ans (ici : 102,5 ans) (Gn 11, 32) et départ d'Abraham vers Canaan (Gn 12, 4) à l'âge de 75 ans (ici : 37,5 ans)

An 1662 ACN (1447 + 215) (1697 – 35) : Promesse faite à Abraham, à Harane, après que Tèrah et Abraham aient quitté Ur (Ac 7, 4-5), 430 années (ici : 215 ans) avant la sortie d'Égypte (Ga 3, 17). Abraham est déjà marié avec Sarai depuis assez longtemps sans enfant pour qu'elle soit jugée stérile. Abraham est âgé de 70 ans (ici : 35)

An 1697 ACN (1647 + 50) : Naissance d'Abraham 100 ans (ici : 50) avant la naissance d'Isaac (Gn 21, 5)

An 1727 ACN (1787 – 60) (1762 – 35) : Fin du patriarcat de 119 ans (ici : 59,5 arrondi à 60) de Nachor (Gn 11, 25) et début du patriarcat de Tèrah lorsqu'il a 70 ans (ici : 35)

An 1762 ACN (1727 + 35) : Début de l'existence du futur patriarche Tèrah ou du clan familial distinct de Tèrah et de ses successeurs dans la tribu patriarcale de Nachor pendant 70 ans (ici : 35) (Gn 11, 26)

An 1787 ACN (1887 – 100) (1727 + 60) : Fin du patriarcat de 200 ans (ici : 100) de Seroug (Gn 11, 23) et début du patriarcat de 119 ans (ici : 59,5 arrondi à 60) de Nachor de 1787 à 1727 ACN

An 1801 ACN (1787 + 14) : Début de l'existence du futur patriarche Nachor ou du clan familial distinct de Nachor et de ses successeurs dans la tribu patriarcale de Seroug pendant 29 ans (ici : 14,5) (Gn 11, 24)

An 1887 ACN (1990 – 103) (1787 + 100) : Fin du patriarcat de 207 ans (ici : 103,5) de Rehu (Gn 11, 21) et début du patriarcat de 200 ans (ici : 100) de Seroug de 1887 à 1787 ACN

An 1902 ACN (1887 + 15) : Début de l'existence du futur patriarche Seroug ou du clan familial distinct de Seroug et de ses successeurs dans la tribu patriarcale de Rehu pendant 30 ans (ici : 15) (Gn 11, 22)

An 1990 ACN (2095 – 105) (1887 + 103) : Fin du patriarcat de 209 ans (ici : 104,5 arrondi à 105) de Peleg (Gn 11, 19) et début du patriarcat de 207 ans (ici : 103,5) de Rehu de 1990 à 1887 ACN

An 2006 ACN (1990 + 16) : Début de l'existence du futur patriarche Rehu ou du clan familial distinct de Rehu et de ses successeurs dans la tribu patriarcale de Peleg pendant 32 ans (ici : 16) (Gn 11, 20)

An 2095 ACN (2310 – 215) (1990 + 105) : Fin du patriarcat de 430 ans (ici : 215) de Héber (Gn 11, 17) et début du patriarcat de 209 ans (ici : 104,5) de Peleg de 2095 à 1990 ACN

An 2110 ACN (2095 + 15) : Début de l'existence du futur patriarche Peleg ou du clan familial distinct de Peleg et de ses successeurs dans la tribu patriarcale de Héber pendant 30 ans (ici : 15) (Gn 11, 18)

An 2310 ACN (2511 – 201) (2095 + 215) : Fin du patriarcat de 403 ans (ici : 201,5) de Shélah (Gn 11, 15) et début du patriarcat de 430 ans (ici : 215) de Héber de 2310 à 2095 ACN

An 2327 ACN (2310 + 17) : Début de l'existence du futur patriarche Héber ou du clan familial distinct de Héber et de ses successeurs dans la tribu patriarcale de Shélah pendant 34 ans (ici : 17) (Gn 5, 28)

An 2511 ACN (2713 – 202) (2310 + 201) : Fin du patriarcat de 403 ans (ici : 201,5 arrondi à 202) de Arpaxad (Gn 11,13) et début du patriarcat de 403 ans (ici : 201,5) de Shélah de 2511 à 2310 ACN

An 2526 ACN (2511 + 15) : Début de l'existence du futur patriarche Shélah ou du clan familial distinct de Shélah et de ses successeurs dans la tribu patriarcale d'Arpaxad pendant 30 ans (ici : 15) (Gn 11, 14)

An 2713 ACN (2963 – 250) (2511 + 202) : Fin du patriarcat de 500 ans (ici : 250) de Sem (Gn 11, 11) et début du patriarcat de 403 ans (ici : 201,5) d'Arpaxad de 2713 à 2511 ACN

An 2730 ACN (2713 + 17) : Début de l'existence du futur patriarche Arpaxad ou du clan familial distinct d'Arpaxad et de ses successeurs dans la tribu patriarcale de Sem pendant 35 ans (ici : 17,5) (Gn 5, 28)

An 2789 ACN (2964 – 175) : Fin du patriarcat de Noé 350 ans (ici : 175) après le déluge (Gn 9, 29)

An 2963 ACN (2713 + 250) : Naissance d'Arpaxad et début du patriarcat de 500 ans (ici : 250) de Sem (Gn 11, 10-11), « *père de tous les fils d'Héber* » (Gn 10, 21), les Hébreux ou Apirous (les nomades de la Mésopotamie), premier patriarche d'un nouveau peuple à venir, distinct des nations issues de Noé et parmi lesquelles Noé est resté patriarche pendant 350 ans (ici : 175) après le déluge (Gn 9, 29). Sem semble ainsi se séparer du patriarcat de Noé deux ans après le déluge et commencer les 500 ans de son patriarcat à partir de la naissance d'Arpaxad.

An 2964 ACN (3264 – 300) (2963 + 1) : Déluge de quarante jours lorsque Noé a 600 ans (ici : 300) et deux ans (ici : un an) avant la naissance de l'ancêtre d'Arpaxad engendré par Sem deux ans (ici : un an) après le déluge (Gn 11, 10)

An 3014 ACN (3311 - 297) (3264 – 250) : Fin du patriarcat de 595 ans (ici : 297,5 ans) de Lamek lorsque Noé a 500 ans (ici : 250) (Gn 5, 30-32)

An 3264 ACN (2964 + 300) : Début de l'existence du futur patriarche Noé ou du clan familial distinct de Noé 600 ans (ici : 300) avant le déluge (Gn 7, 6) et début du règne de 36000 ans (ici : 600 années entre équinoxes x 60, soit 300 ans) de Ziusudra (équivalent de Noé dans la Liste royale sumérienne)

An 3311 ACN (3014 + 297) : Début des 595 ans (ici : 297,5 ans) du patriarcat de Lamek (Gn 5, 30)

An 3402 ACN (3311 + 91) : Début de l'existence du futur patriarche Lamek ou du clan familial distinct de Lamek et de ses successeurs dans la tribu patriarcale de Mathusalem pendant 182 ans (ici : 91) (Gn 5, 28)

An 3419 ACN (3264 + 155) : Début du règne de 18600 ans (ici : 310 années entre équinoxes x 60, soit 155 ans) de Ubara-Tutu de 3419 à 3264 ACN

An 3594 ACN (3419 + 175) : Début du règne de 21000 ans (ici : 350 années entre équinoxes x 60, soit 175 ans) de Emendurana de 3594 à 3419 ACN

An 3702 ACN (3311 + 391) : Début des 782 ans (ici : 391) du patriarcat de Mathusalem (Gn 5, 25)

An 3796 ACN (3702 + 94) : Début de l'existence du futur patriarche Mathusalem ou du clan familial distinct de Mathusalem et de ses successeurs dans la tribu patriarcale de Hénok pendant 187 ans (ici : 93,5 arrondi à 94) (Gn 5, 25)

An 3834 ACN (3594 + 240) : Début du règne de 28800 ans (ici : 480 années entre équinoxes x 60, soit 240 ans) de Enzipadzidana de 3834 à 3594 ACN

An 3852 ACN (3702 + 150) : Début des 300 ans (ici : 150) du patriarcat de Hénok (Gn 5, 22)

An 3884 ACN (3852 + 32) : Début de l'existence du futur patriarche Hénok ou du clan familial distinct de Hénok et de ses successeurs dans la tribu patriarcale de Yèred pendant 65 ans (ici : 32,5) (Gn 5, 21)

An 4134 ACN (3834 + 300) : Début du règne de 36000 ans (ici : 600 années entre équinoxes x 60, soit 300 ans) de Dumuzid de 4134 à 3834 ACN

An 4252 ACN (3852 + 400) : Début des 800 ans (ici : 400) du patriarcat de Yèred (Gn 5, 19)

An 4333 ACN (4252 + 81) : Début de l'existence du futur patriarche Yèred ou du clan familial distinct de Yèred et de ses successeurs dans la tribu patriarcale de Mahalael pendant 162 ans (ici : 81) (Gn 5, 18)

An 4374 ACN (4134 + 240) : Début du règne de 28800 ans (ici : 480 années entre équinoxes x 60, soit 240 ans) de Enmengalana de 4374 à 4134 ACN

An 4734 ACN (4374 + 360) : Début du règne de 43200 ans (ici : 720 années entre équinoxes x 60, soit 360 ans) de Enmenluana de 4734 à 4374 ACN

An 4667 ACN (4252 + 415) : Début des 830 ans (ici : 415) du patriarcat de Mahalalel (Gn 5, 16)

An 4700 ACN (4667 + 33) : Début de l'existence du futur patriarche Mahalalel ou du clan familial distinct de Mahalalel et de ses successeurs dans la tribu patriarcale de Kénan pendant 65 ans (ici : 32,5 arrondi à 33) (Gn 5, 15)

An 5034 ACN (4734 + 300) : Début du règne de 36000 ans (ici : 600 années entre équinoxes x 60, soit 300 ans) d'Alagar de 5034 à 4734 ACN

An 5087 ACN (4667 + 420) : Début des 840 ans (ici : 420) du patriarcat de Kéna (Gn 5, 13)

An 5122 ACN (5087 + 35) : Début de l'existence du futur patriarche Kéna ou du clan familial distinct de Kéna et de ses successeurs dans la tribu patriarcale de Enosh pendant 70 ans (ici : 35) (Gn 5, 12)

An 5274 ACN (5034 + 240) : Début du règne de 28800 ans (ici : 480 années entre équinoxes x 60, soit 240 ans) de Alulim d'Eridu de 5274 à 5034, époque de la fondation de la ville d'Eridu vers 5000 ACN

An 5495 ACN (5087 + 408) : Début des 815 ans (ici : 407,5 arrondi à 408) du patriarcat d'Enosh (Gn 5, 10)

An 5540 ACN (5495 + 45) : Début de l'existence du futur patriarche Enosh ou du clan familial distinct de Enosh et de ses successeurs dans la tribu patriarcale de Seth pendant 90 ans (ici : 45) (Gn 5, 9)

An 5898 ACN (5495 + 403) : Début des 807 ans (ici : 403,5) du patriarcat de Seth (Gn 5, 7)

An 5950 ACN (5898 + 52) : Début de l'existence du futur patriarche Seth ou du clan familial distinct de Seth et de ses successeurs dans la tribu patriarcale d'Adam pendant 105 ans (ici : 52,5) (Gn 5, 6)

An 6298 ACN (5898 + 400) (6363 – 65) : Début des 800 ans (ici : 400) du patriarcat de Adam (Gn 5, 4) après 130 ans (ici : 65)

An 6363 ACN (6298 + 65) : début de la vie d'Adam d'une durée de 130 ans (ici : 65) avant le début de son patriarcat (Gn 5, 3). C'est le début de la période d'Obeïd et l'époque de la plus ancienne construction mésopotamienne à Tell el-Oueili (altitude : 8 m), situé à 38 km au nord-ouest d'Ur.

Mais, **attention** ! Il convient de rappeler encore qu'il ne s'agit ici que d'hypothèses et que la précision mathématique des dates bibliques qui précèdent a une valeur pédagogique pour nous montrer la réalité historique des événements que ces dates situent, mais qu'elle ne peut nous faire oublier l'imprécision des connaissances des auteurs antiques des textes bibliques qui nous les indiquent, ni l'imprécision de l'usage approximatif et symbolique des nombres qu'ils utilisent pour nous les raconter.

Il faut rappeler particulièrement ici qu'au-delà du déluge vers 2900 ACN, l'incertitude de la durée réelle des « années » en cause est grande par rapport au mot hébreu « *shaneh* » (cf. supra).

Quoi qu'il en soit, il importe peu de savoir si la création d'Adam date de 6363 ou 3760 ou d'une autre date avant Jésus-Christ ou si Jésus de Nazareth est né en l'an 6 ou l'an 4 avant notre ère plutôt qu'en l'an 1. Ce qui importe, en méditant les généalogies bibliques, c'est de retenir qu'elles nous montrent que la réalité de la création de l'humanité au cœur de l'histoire de ce monde est tout aussi concrète que l'Incarnation du Christ au cours de cette même histoire.

Si une chronologie historique qui peut être envisagée jusqu'au VII^{ème} millénaire avant Jésus-Christ sur la base des années sumériennes entre équinoxes qu'Abraham connaissait à Ur où la nouvelle année était fêtée lors de chaque équinoxe (actuellement vers les 20 mars et 22 septembre), il reste cependant utile de nuancer davantage les possibilités de datation de la création historique d'Adam et Ève.

Il faut répéter qu'il ne s'agit ici que de dates repères pour la clarté des hypothèses chronologiques possibles sans oublier toutes les incertitudes qui affectent chacun des détails en cause et donc la précision finale des dates présentées.

La Bible elle-même ne procède à aucune addition chronologique permettant de situer historiquement la création dans un calendrier linéaire de plusieurs milliers d'années. Les nombres sont néanmoins un outil de réflexion et de compréhension utile pour ne pas s'envoler dans une abstraction excessive par rapport aux réalités concrètes.

Les informations archéologiques disponibles permettent aujourd'hui de se convaincre du fait que le déluge qui s'est produit en Basse Mésopotamie vers 2900 avant Jésus-Christ et le personnage dénommé Ziusudra dans la mythologie sumérienne correspondent de manière légendaire au déluge biblique et à Noé, ce qui, en tenant compte des années sumériennes entre équinoxes en vigueur dans la ville d'Abraham, donne une clé d'interprétation de la chronologie de l'histoire depuis la construction du temple de Salomon en 967 avant Jésus-Christ, mais plus spécialement pour la généalogie de Noé à Abraham du chapitre 11 de la Genèse.

Cette clé d'interprétation consiste à considérer les vies des patriarches en cause comme étant celles de leur clan dont le nom fut porté successivement de père en fils en formant une succession de dynasties dont le pouvoir dominant est passé de l'une à l'autre de la même manière que celle indiquée par la Liste Royale sumérienne.

La similitude de cette liste avec les généalogies du début de la Genèse est un indice de l'ancienneté de ces généalogies intégrées dans l'enseignement de Moïse, la Torah qui correspond au Pentateuque de notre Bible dont l'original hébreu a été finalisé quelques siècles avant Jésus-Christ.

Selon la clé d'interprétation retenue, il peut être considéré que, dans les deux généalogies des chapitres 5 et 11 de la Genèse, chaque nom peut représenter un clan dominant qui s'est développé d'abord pendant un temps durant lequel s'est formé le germe du clan qui lui succédera et la seconde partie de la vie de chaque nom peut correspondre, en fait, à la période durant laquelle ce clan a dominé avant que ne lui succède la dynastie du patriarche suivant.

Cela permet, sur la base des années sumériennes entre équinoxes, de remonter la généalogie jusqu'au déluge de manière cohérente par rapport aux données historiques disponibles.

C'est en appliquant cette même clé d'interprétation à la généalogie biblique avant le déluge qu'il est possible de remonter jusqu'à une création d'Adam vers 6363 avant Jésus-Christ.

Mais, nous nous retrouvons ainsi près de 3.000 ans avant l'invention de l'écriture qui apparaît comme le témoin majeur de la liberté intérieure d'une âme corporelle et spirituelle et la référence dans sa création figurée par une image, ce qui a été développé dans le sujet intitulé « 43. *L'image et la ressemblance* ».

Dans ces conditions, il est difficile de comprendre comment des âmes déjà capables de pratiquer l'agriculture, de construire des villes avec une architecture monumentale et de reproduire des dessins artistiques de la qualité que montrent, par exemple, des poteries retrouvées à **Tepe Sialk**, seraient restées pendant trois millénaires sans pratiquer une quelconque forme d'écriture.

En outre, le récit biblique n'indique une dispersion des descendants d'Adam et Ève qu'après le déluge comme s'ils étaient restés concentrés dans le pays de l'adamah qui fut inondé par ce déluge ce qui paraît peu vraisemblable pendant trois millénaires.

En fait, il faut observer que rien ne permet d'affirmer a priori que la manière ayant déterminé la généalogie d'Abraham depuis le déluge, pendant une période historique de près de 1200 ans, fut nécessairement la même que celle qui a prévalu pour le récit primitif, qui a pu être plus ancien, de la généalogie des ancêtres avant le déluge.

Dans la Liste royale sumérienne, la différence est déjà flagrante entre les détails des noms et des durées après le déluge et ceux de la courte liste de neuf noms de la période plus ancienne généralement tenus pour légendaires.

Dans le texte biblique, les deux généalogies ne sont pas davantage semblables. Non seulement le nombre des « *années* » est sensiblement plus important dans la généalogie avant le déluge comme dans la Liste royale sumérienne, mais chaque période attachée à un nom y est incluse dans un total, ce qui n'est pas le cas pour la généalogie d'Abraham après le déluge.

Après le déluge, il n'y a, en effet, dans la généalogie de Noé à Abraham, aucun lien cumulant les deux parties de la vie de chaque patriarche.

À cet égard, dans la première généalogie de la Genèse, il est dit d'Adam qu'il vit 130 ans puis 800 ans et que sa vie dure au total 930 ans et les mêmes précisions sont données pour les huit patriarches ultérieurs jusqu'au père de Noé (Lamek), alors qu'aucune durée totale n'est donnée pour la vie de Sem et de chacun des huit patriarches ultérieurs jusqu'au père d'Abraham (Tèrah).

Dans ces conditions, le calcul chronologique de la succession de dynasties, qui peut être détaillé pendant près de 1200 ans sur la base des secondes parties de la vie de chaque patriarche après le déluge, ne s'applique pas nécessairement à la période avant le déluge durant laquelle les dynasties en cause ne se sont pas nécessairement succédé l'une à l'autre comme après le déluge mais ont pu coexister simultanément dans le pays de l'Adamah, le pays de Sumer.

Dans ce cas, l'interprétation traditionnelle qui n'y voit qu'une succession d'engendremens pourrait s'avérer plus convaincante pour la période avant le déluge.

Dans ces conditions, le clan de Seth se serait, par exemple, constitué distinctement du clan d'Adam après 130 ans et ce clan d'Adam aurait encore subsisté pendant 800 ans, soit au total pendant 930 ans, soit, puisqu'il s'agit d'années sumériennes, pendant 465 années de 365 jours.

Ensuite, le clan d'Hénok se serait à son tour constitué distinctement du clan de Seth après 105 ans et ainsi de suite pendant 1656 ans (828 ans dans notre calendrier) jusqu'au déluge selon le nombre des années indiquées par la première partie de la vie de chaque patriarche dans la première généalogie de la Genèse ($130 + 105 + 90 + 70 + 65 + 65 + 187 + 182 + 600 = 1656$).

Rappelons ici l'essentiel du texte biblique (Gn 5, 3-31) :

Adam vit 130 ans et, après qu'il eut engendré Seth, la durée de sa vie fut encore de 800 ans. Adam vécut en tout 930 ans ;

Seth vit 105 ans et, après qu'il eut engendré Énosh, la durée de sa vie fut encore de 807 ans. Seth vécut en tout 912 ans ;

Énosh vit 90 ans et, après qu'il eut engendré Kénan, la durée de sa vie fut encore de 815 ans. Énosh vécut en tout 905 ans ;

Kénan vit 70 ans et, après qu'il eut engendré Mahalalel, la durée de sa vie fut encore de 840 ans. Kénan vécut en tout 910 ans ;

Mahalalel vit 65 ans et, après qu'il eut engendré Yèred, la durée de sa vie fut encore de 830 ans. Mahalalel vécut en tout 895 ans ;

Yèred vit 162 ans et, après qu'il eut engendré Hénok, la durée de sa vie fut encore de 800 ans. Yèred vécut en tout 962 ans ;

Hénok vit 65 ans et, après qu'il eut engendré Mathusalem, la durée de sa vie fut encore de 300 ans. Hénok vécut en tout 365 ans ;

Mathusalem vit 187 ans et, après qu'il eut engendré Lamek, la durée de sa vie fut encore de 782 ans. Mathusalem vécut en tout 969 ans ;

Lamek vit 182 ans et, après qu'il eut engendré Noé, la durée de sa vie fut encore de 595 ans. Lamek vécut en tout 777 ans.

Dans ces conditions, tous les clans d'Adam à Lamek auraient coexisté au début de l'existence de Lamek et le calendrier biblique de la généalogie ascendante de Noé (toujours avec les mêmes réserves du fait des importantes incertitudes en cause) peut se comprendre comme suit avant le déluge :

An 2964 ACN (3264 – 300) (3449 – 485) (3355 – 391) : Déluge de quarante jours lorsque Noé a 600 ans (ici : 300) et fin de la vie de Mathusalem d'une durée totale de 969 ans (ici : 484,5 arrondi à 485) et de son patriarcat de 782 ans (ici : 391)

An 2967 ACN (3355 – 388) (3264 – 297) : fin de la vie de Lamek d'une durée totale de 777 ans (ici : 388,5 arrondi à 388) et de son patriarcat de 595 ans (ici : 297,5 arrondi à 297)

An 3014 ACN (3264 – 250) : engendrement de Sem, Cham et Japhet lorsque Noé a 500 ans (ici : 250) (Gn 5, 30-32)

An 3081 ACN (3562 – 481) (3481 – 400) : fin de la vie de Yèred d'une durée totale de 962 ans (ici : 481) et de son patriarcat de 800 ans (ici : 400)

An 3147 ACN (3595 – 448) (3562 – 415) : fin de la vie de Mahalalel d'une durée totale de 895 ans (ici : 447,5 arrondi à 448) et de son patriarcat de 830 ans (ici : 415)

An 3175 ACN (3630 – 455) (3595 – 420) : fin de la vie de Kénan d'une durée totale de 910 ans (ici : 455) et de son patriarcat de 840 ans (ici : 420)

An 3223 ACN (3675 – 452) (3630 – 407) : fin de la vie d'Enosh d'une durée totale de 905 ans (ici : 452,5 arrondi à 452) et de son patriarcat de 815 ans (ici : 407,5 arrondi à 407)

An 3264 ACN (2964 + 300) (2967 + 297) : Début de l'existence du futur patriarche Noé ou du clan familial de Noé 600 ans (ici : 300) avant le déluge (Gn 7, 6) et début du règne de 36000 ans (ici : 600 années entre équinoxes x 60, soit 300 ans) de Ziusudra (équivalent de Noé dans la Liste royale sumérienne), et début des 595 ans (ici : 297,5 ans arrondi à 297) du patriarcat de Lamek (Gn 5, 30).

An 3271 ACN (3727 – 456) (3675 – 404) : fin de la vie de Seth d'une durée totale de 912 ans (ici : 456) et de son patriarcat de 807 ans (ici : 403,5 arrondi à 404)

An 3299 ACN (3481 – 182) (3449 – 150) : fin de la vie d'Hénok d'une durée totale de 365 ans (ici : 182,5 arrondi à 182) et de son patriarcat d'une durée de 300 ans (ici : 150)

An 3327 ACN (3792 – 465) (3727 – 400) : fin de la vie d'Adam d'une durée totale de 930 ans (ici : 465) et de son patriarcat de 800 ans (ici : 400)

An 3355 ACN (3264 + 91) (2964 + 391) (3449 – 94) : début de l'existence du futur patriarche Lamek ou du clan familial distinct de Lamek et de ses successeurs dans la tribu patriarcale de Mathusalem pendant 182 ans (ici : 91) (Gn 5, 28), et début des 782 ans (ici : 391) du patriarcat de Mathusalem (Gn 5, 25) après 187 ans (ici : 93,5 arrondi à 94) de vie de Mathusalem. À cette date, les vies (les clans) d'Adam, Seth, Enosh, Kénan, Mahalalel, Yèred, Hénok et Mathusalem coexistent dans la région de l'adamah.

An 3449 ACN (3355 + 94) (3299 + 150) (3481 – 32) : début de l'existence du futur patriarche Mathusalem ou du clan familial distinct de Mathusalem et de ses successeurs dans la tribu patriarcale de Hénok pendant 187 ans (ici : 93,5 arrondi à 94) (Gn 5, 25), et début des 300 ans (ici : 150) du patriarcat de Hénok (Gn 5, 22) après 65 ans (ici : 32,5 arrondi à 32) de vie d'Hénok

An 3481 ACN (3449 + 32) (3081 + 400) (3562 – 81) : début de l'existence du futur patriarche Hénok ou du clan familial distinct de Hénok et de ses successeurs dans la tribu patriarcale de Yèred pendant

65 ans (ici : 32,5 arrondi à 32) (Gn 5, 21), et début des 800 ans (ici : 400) du patriarcat de Yèred (Gn 5, 19) après 162 ans (ici : 81) de vie de Yèred

An 3562 ACN (3481 + 81) (3147 + 415) (3595 – 33) : début de l'existence du futur patriarche Yèred ou du clan familial distinct de Yèred et de ses successeurs dans la tribu patriarcale de Mahalalel pendant 162 ans (ici : 81) (Gn 5, 18), et début des 830 ans (ici : 415) du patriarcat de Mahalalel (Gn 5, 16) après 65 ans (ici : 32,5 arrondi à 33) de vie de Mahalalel

An 3595 ACN (3562 + 33) (3175 + 420) (3630 – 35) : début de l'existence du futur patriarche Mahalalel ou du clan familial distinct de Mahalalel et de ses successeurs dans la tribu patriarcale de Kénan pendant 65 ans (ici : 32,5 arrondi à 33) (Gn 5, 15), et début des 840 ans (ici : 420) du patriarcat de Kénan (Gn 5, 13) après 70 ans (ici : 35) de vie de Kénan

An 3630 ACN (3595 + 35) (3223 + 407) (3675 – 45) : début de l'existence du futur patriarche Kénan ou du clan familial distinct de Kénan et de ses successeurs dans la tribu patriarcale de Enosh pendant 70 ans (ici : 35) (Gn 5, 12), et début des 815 ans (ici : 407,5 arrondi à 407) du patriarcat d'Enosh (Gn 5, 10) après 90 ans (ici : 45) de vie de Enosh

An 3675 ACN (3630 + 45) (3271 + 404) (3727 – 52) : début de l'existence du futur patriarche Enosh ou du clan familial distinct de Enosh et de ses successeurs dans la tribu patriarcale de Seth pendant 90 ans (ici : 45) (Gn 5, 9), et début des 807 ans (ici : 403,5 arrondi à 404) du patriarcat de Seth (Gn 5, 7) après 105 ans (ici : 52,5 arrondi à 52) de vie de Seth

An 3727 ACN (3675 + 52) (3327 + 400) (3792 – 65) : début de l'existence du futur patriarche Seth ou du clan familial distinct de Seth et de ses successeurs dans la tribu patriarcale d'Adam pendant 105 ans (ici : 52,5 arrondi à 52) (Gn 5, 6), et début des 800 ans (ici : 400) du patriarcat de Adam (Gn 5, 4) après 130 ans (ici : 65)

An 3792 ACN (3727 + 65) : début de la vie d'Adam d'une durée de 130 ans (ici : 65) avant le début de son patriarcat (Gn 5, 3) ce qui correspond approximativement au calendrier hébraïque qui fixe la création d'Adam en 3760 ACN.

Bien sûr, les mêmes réserves déjà exprimées concernant les imprécisions et les incertitudes des nombres autant que de la notion même des « années » demeurent et on ne peut que rester au stade d'hypothèses de réflexion.

L'essentiel reste de ne pas perdre de vue que nous sommes les descendants des êtres absolument nouveaux que furent, en ce monde, Adam et Ève dont l'âme intérieure a été créée par un corps tiré de la matière physique et un souffle spirituel divin ce qui a les fait exister avec une nature unique corporelle et spirituelle que nous avons héritée, à une date qui, même si elle reste couverte à nos yeux par un voile d'incertitude, est tout aussi historique et concrète que celle de la création du nouvel Adam que fut l'Incarnation de Dieu Lui-même il y a un peu plus de deux mille ans en Palestine.

65. Sur les traces du Déluge

Selon le récit de la Genèse, « *L'an six cent de la vie de Noé, le deuxième mois, le dix-septième jour du mois, ce jour-là, les réservoirs du grand abîme se fendirent ; les vannes des cieux s'ouvrirent.* » (Gn 6, 11) et, ensuite, après 150 jours, « *Les sources de l'abîme et les vannes du ciel se fermèrent, la pluie des cieux s'arrêta.* » (Gn 8, 2)

Selon d'autres traductions, « *toutes les sources du grand abîme jaillirent, et les écluses des cieux s'ouvrirent* ».

Le mot hébreu « *baqa* » traduit, dans la version officielle en français, par « *se fendirent* » peut, en effet, aussi se traduire par « *jaillirent* », ou « *sortirent* », ou encore « *éclatèrent* ».

Il faut, à cet égard, éviter de considérer que le déluge ne résulta que de pluies abondantes lorsque « *les vannes des cieux s'ouvrirent* ». Selon le récit biblique, il y a bien eu une autre provenance des eaux qui ont inondé le pays de l'adamah car le récit mentionne deux causes et même une première cause précédant les pluies et provenant des « *réservoirs* » ou des « *sources* » (ces deux mots traduisent le même mot hébreu « *mayan* ») du « *grand abîme* ». Le mot hébreu « *tehowm* », traduit par « *abîme* » peut viser les profondeurs, la mer, l'océan. Ce sont les eaux qui viennent d'en bas par rapport aux eaux de pluie qui viennent d'en haut.

Ne faut-il pas comprendre ici qu'il y eut ce que nous appellerions aujourd'hui un tsunami ?

Baraq écrit : « *ce récit n'aurait fait que réactualiser les vérités universelles dont vous parlez, exprimées dans un mythe beaucoup plus ancien et déjà répandu. Sinon, comment expliquer la présence de ce mythe sur toute la surface du globe ?*

Le Quellec, anthropologue, a recensé 703 versions de ce mythe, dont le thème commun est celui d'une première humanité ou création détruite par les eaux ou par le feu...

Si ces mythes ont une origine commune, ce que croit Le Quellec et il explique dans son livre en quoi c'est l'hypothèse la plus parcimonieuse, alors ils remonteraient bien au-delà du 3ème millénaire avant JC, puisqu'on les trouve en Afrique australe, en Australie et dans toutes les Amériques...

Le Quellec résume ainsi les traits communs de tous ces mythes : "En général l'idée centrale des mythes du déluge est moins celle d'une "pluie diluvienne" que celle d'une double création. Alan Dundes les a d'ailleurs qualifiés de mythes de re-crétion". Une première humanité fut d'abord créée, mais ... le Créateur décida de l'éradiquer complètement pour repartir à zéro et en refaire une autre. »

Vous pouvez constater d'emblée qu'on est clairement dans une version mythique universaliste qui correspond certes à une interprétation et une extrapolation du texte biblique très répandues, mais seule une interprétation fondamentaliste du déluge en fait un mythe semblable aux autres car, en fait, littéralement, le récit biblique n'évoque qu'une destruction totale du pays de « *l'adamah* » (le sol en argile rouge des tablettes sumériennes et le pays de la création de l'humain à l'image de Dieu) et de tous ses occupants humains ou animaux, mais non un cataclysme universel sur la planète qui ne peut être constaté historiquement durant le néolithique.

Baraq écrit : « *La conception du temps historique n'est pas linéaire dans le cerveau humain : le passé récent, c'est-à-dire ce qui a été vécu par la génération présente en occupe la majeure partie, puis vient ce que les deux ou trois générations précédentes ont pu raconter de vive voix, et enfin ce qui est venu indirectement des générations plus anciennes...*

Dans les temps historiques, deux éruptions de volcans indonésiens ont eu un impact à l'échelle de la terre, celle du Samalas en 1257 et celle du Tambora en 1816, qui a engendré un hiver volcanique appelé "l'année sans été". Mais ces deux éruptions étaient cent fois plus faibles que celle du Toba il y a 75000 ans ! La faune et la flore ont vraisemblablement été très impactées par cet hiver volcanique, et peut-être est-il possible d'y trouver des traces dans l'âge du génome respectif de certaines espèces...

En ce qui concerne les hommes, la génétique des populations montre que la totalité de l'humanité en dehors de l'Afrique descend d'un petit groupe humain très restreint remontant à 70000 ans environ... Si le Déluge biblique correspond à la catastrophe de Toba, alors nous descendons tous évidemment de Noé, et plus de 90% de l'humanité descend de lui de père en fils, comme semble le dire la table des peuples du chapitre 10 de la Genèse. »

Évoquer une catastrophe survenue il y a 75.000 ans ne me paraît guère convaincant pour le récit biblique sans aucun lien avec les détails du texte, même s'il y a eu des déluges dont la mémoire a traversé les époques et qui ont inspiré des mythes partout sur la planète.

L'interprétation universaliste du récit de la Genèse me paraît surtout expliquée par la portée symbolique universelle d'une délivrance du mal à travers une purification, mais peut-être aussi par un souci des Hébreux d'éviter tout ce qui pouvait rattacher leur propre origine et leur propre histoire au

pays de leurs ennemis. Mais, ils n'ont pas pu effacer le fait que le père du peuple d'Israël est issu de « *Ur, en Chaldée* », le pays de Babylone.

Le mythe du déluge est certes universel, mais, sauf erreur de ma part, nous pouvons observer qu'aucun mythe connu du déluge ne remonte « *bien au-delà du 3ème millénaire avant JC* » et aucun n'est plus ancien que les récits mésopotamiens, dans lesquels il me semble qu'il faut inclure le récit biblique primitif qui raconte des événements qu'il situe dans le pays de Sumer (le sud-est de la Mésopotamie).

Il me semble normal que, sur toute la surface du globe, les humains de l'antiquité, terrifiés par des cataclysmes survenus par inondations ou tsunamis un peu partout sur la planète, y aient vu une action vengeresse imputable à la puissance de leurs dieux qu'ils ont présentée par des mythes similaires.

Baraq écrit : « *Ces mythes étaient présents avant l'arrivée des missionnaires chrétiens du 16ème siècle, puisque ce sont souvent eux qui les ont découverts, à leur grande surprise.* »

Oui, bien sûr, mais nous sommes là plusieurs millénaires après l'inondation majeure survenue vers 2900 avant Jésus-Christ en Basse Mésopotamie et longtemps après le récit biblique.

À cet égard, rien n'exclut que son récit ait accompagné les nombreuses migrations du troisième et du deuxième millénaire avant Jésus-Christ qui ont pu avoir des effets, y compris pour la transmission de récits symboliques, jusqu'en l'Amérique du Sud (via l'Asie, le détroit de Bering et l'Amérique du Nord), en Océanie et au fond de l'Afrique, selon des chemins migratoires qui remontent à des dizaines de milliers d'années avec un berceau pré-humain qui est généralement situé en Afrique.

En Basse Mésopotamie, une inondation majeure a pu susciter spécifiquement des mythes en tous genres.

Mais, il me semble que cela a du susciter aussi un regard de croyant sur les événements et un désir d'en faire mémoire pour les générations futures en soulignant l'action et le secours de Dieu vécus dans ces circonstances.

À cet égard, le récit biblique me paraît extraordinairement soucieux de vérité en ce qu'il combine manifestement trois traditions différentes en respectant chacune d'elles malgré ce qui peut paraître des incohérences ou des divergences.

L'auteur du récit du déluge aurait pu faire une synthèse bien cohérente de ces trois traditions, mais il a choisi un respect plus strict de chacune des versions primitives dont il avait connaissance.

Panisse écrit : « *Au hasard de mes recherches sur internet, j'ai trouvé une vidéo de l'expédition de Fernand Navarra en 1952 qui était alors accompagné de son jeune fils Raphaël : Regardez à partir d'1'23" avec l'image d'un morceau de la poutre ramenée par nos explorateurs. De bien touchantes images d'archives ! : <https://youtu.be/EMV6MmcqMjw>* »

Ce morceau de poutre, est-ce sérieux ?

Gyrovague écrit : « *Selon Flavius Josèphe, c'est dans le pays dit de Carrhes ('Haran) que se trouvent les restes de l'arche où, dit-on, Noé échappa au déluge, restes qui, jusqu'à nos jours, sont montrés à ceux qui veulent les voir.*

Et voici les photos de ce qui pourrait être l'Arche de Noé échoué sur l'une des faces du mont Ararat. »

Vous parvenez à y croire un peu ?

Il me semble qu'il en faudrait bien plus pour donner une apparence de crédibilité sérieuse permettant d'attribuer un lien entre cette forme mythologique d'un bateau, naturelle ou construite à une époque quelconque, et l'arche de Noé qui, pour rappel, a dans la Genèse une forme rectangulaire.

La position de la trace montrée par vos photos rejoint une interprétation littérale extrême du texte de la Genèse que rien n'impose. Lorsqu'un témoin d'une vaste inondation dit qu'il y a de l'eau « *partout* » et que « *tout* » est inondé, le sens normal ne nous fait pas comprendre que l'Everest est sous eau.

Comment imaginer de l'eau surmontant les 8.000 mètres de l'Everest, le pôle nord et le pôle sud, sans aucun problème ni de froid, ni d'altitude pour ceux qui flotteraient au-dessus ?

Trebla écrit : « *On a retrouvé des fossiles marins végétaux et animaux à une altitude de plus de 3 500 mètres à environ 50 kilomètres au nord de Lhasa au Tibet.* »

Cela paraît étranger au déluge biblique dès lors que l'Himalaya semble s'être formé il y a environ 40 millions d'années par une collision de plaques continentales qui a provoqué un important soulèvement de fonds marins qui explique les fossiles marins trouvés à 3.500 m d'altitude.

Comment imaginer que des couples de chacune des milliers (voire des millions) d'espèces animales et d'espèces d'oiseaux se seraient concentrés à un endroit de la planète pour monter dans une arche, auraient survécu plus d'une année dans cette arche, seraient redescendus à près de cinq mille mètres d'altitude pour retourner qui au pôle nord (pingouins et ours blancs par exemple), qui au centre de l'Afrique, (hippopotames, chimpanzés, éléphants ...), qui en Australie (par quel bateau mystérieux des kangourous en seraient-ils venus puis retournés ?) et en Amérique du Nord et du Sud... ?

Comment imaginer qu'un cataclysme recouvrant toute la planète d'eau sur plus de 8.000 mètres d'altitude il y a moins de cinq mille ans ne laisserait aucune trace scientifique ?

Certes, pour Dieu tout est possible. Mais tout est aussi possible pour notre imagination et n'est pas pour autant vrai.

Je suppose que vous n'imaginez pas que Noé a fait le voyage du pôle nord pour y chercher un couple de pingouins et d'ours blancs à embarquer dans son arche, ou un voyage au centre de l'Afrique pour y chercher un couple d'éléphants et de chimpanzés. Une vie entière n'aurait pas suffi pour rassembler un couple des milliers espèces animales de la planète.

Pourquoi imaginer au-delà du texte de la Genèse et de ce qu'il impose que Dieu aurait assuré miraculeusement le transfert d'un couple de pingouins du pôle nord vers l'arche puis son retour au même endroit et sortir totalement de la réalité concrète raisonnable, de manière extrêmement déconnectée de la nature que Dieu a réellement créée autant que des miracles qu'il y accomplit toujours dans un profond respect de cette nature que manifeste beaucoup de discrétion ?

Les animaux à embarquer dans l'arche sont classés selon leur pureté (7 couples de chacun des animaux purs) ou leur impureté (un seul couple de chaque espèce), soit selon un critère de la relation des animaux concernés avec les humains. Aucun animal, ni aucun oiseau sauvage n'est pur ou impur en soi. Il ne l'est que pour l'humain qui le côtoie.

Il me semble que le déluge nous est raconté par Noé ou l'un des siens. La terre, c'est celle qu'ils occupaient et qu'ils voyaient, mais non la planète entière. Les animaux à embarquer sont ceux avec lesquels ils vivaient sur cette terre. Il n'est nulle part question d'une grande chasse pour rassembler toutes les espèces animales susceptibles de se trouver à plus de vingt mille kilomètres alentour sur la planète, ni d'essayer d'attraper tous les oiseaux migrants de passage.

En nous parlant des nephilims, la Genèse nous confirme elle-même qu'il n'en était pas ainsi. Noé n'a pas embarqué de nephilims. La Genèse nous indique cependant qu'il y en avait avant le déluge (Gn 6, 4) et le livre des Nombres nous précise qu'il y en avait encore après (Nb 13, 32-33).

Invité écrit : « nous sommes face à une composition littéraire. Dieu est Amour et ne peut avoir déclenché un déluge pour châtier les fautes de l'humanité.

Cela n'exclut pas pour autant qu'une catastrophe naturelle majeure ait pu se produire, que les auteurs du récit ont interprété à tort comme un châtiment divin. Or, nous savons par le témoignage du Christ, que Dieu est totalement étranger aux catastrophes (Lc 13,1-5). Voilà la seule réponse catholique et raisonnable. Le reste tient d'une lecture littérale erronée de la Bible... »

Que le récit du déluge est « une composition littéraire ». Bien sûr !

Mais, n'oublions pas qu'une composition littéraire s'écrit dans un contexte, dans une culture.

Vous écrivez que « Dieu est amour », et que les auteurs du récit biblique ont interprété le déluge « comme un châtiment divin », ce qui est vrai, mais vous pensez que c'est « à tort » et vous rejetez l'idée d'un déluge « pour châtier les fautes de l'humanité ».

N'oublions pas que les mots « châtiment » ou « faute » sont eux-mêmes imprégnés de sens symboliques à interpréter dans leur contexte. N'enfermons pas les mots dans la caricature négative que nous pouvons en avoir.

Le croyant (et a fortiori l'auteur inspiré des textes bibliques) fait toujours une lecture interprétée des événements, selon la foi qu'il partage.

Comme vous l'écrivez avec justesse, « Cela n'exclut pas pour autant qu'une catastrophe naturelle majeure ait pu se produire ».

Mais, prétendre déduire de l'Évangile que « Dieu est totalement étranger aux catastrophes » et, en plus que c'est « la seule réponse catholique et raisonnable » me semble devoir être nuancé.

Certes, Dieu est toujours « étranger » au mal sous toutes ses formes et dans toutes ses variantes puisque le mal est dysharmonie avec Dieu.

Le mal ne provient que du péché de l'humain depuis les origines. L'humain avait reçu la possibilité de gouverner le monde en harmonie avec Dieu et nous savons ce qu'il en a fait.

La possibilité du péché et de tout le mal qui peut en résulter est une conséquence de la liberté de l'humain. Cette liberté est essentielle pour que l'humain soit un être vivant capable de partager la vie d'amour de son Créateur.

Toutes les catastrophes et les souffrances sont mystérieusement des effets du choix originel de l'humanité.

Le respect de cette liberté par Dieu est un profond mystère car Dieu nous paraît simultanément Celui qui peut intervenir et Celui qui peut laisser faire. La limite entre les deux possibilités est pour nous insondable.

Dieu peut tout, mais ne fait pas tout.

Jakolomon écrit : « Comment expliquer les massacres que Dieu ordonne dans l'AT ? On peut même parler de génocides. Hommes femmes enfants. C'est bizarre un Dieu qui génocide et bénit tout ça, puis vient et nous dit "celui qui prend l'épée périra par l'épée" non ? »

La question est certes provocante, mais c'est une vraie question à laquelle nous ne pouvons échapper.

Elle nous renvoie aux questions essentielles de la création et de notre réalité.

En présence d'une catastrophe naturelle, la lecture des Anciens était plutôt de penser que Dieu « *fait* » la catastrophe alors que nous pensons plutôt que Dieu « *laisse faire* » la catastrophe.

Mais, dans les deux cas, c'est une lecture humaine qui ne peut prétendre enfermer l'action de Dieu dans les causalités physiques et qui se transforme aisément en révolte contre Dieu.

N'enfermons pas la compréhension des événements dans nos interprétations personnelles actuelles.

L'Écriture est plutôt une invitation à essayer de comprendre en quoi, aujourd'hui, le mot « *châtiment* » peut encore avoir du sens pour montrer que tout mal, et donc toute catastrophe, est bien causée fondamentalement par le péché de l'humain.

Il nous faut seulement éviter d'en donner une interprétation caricaturale.

S'il faut, en effet, éviter « *une lecture littérale erronée de la Bible* », cela s'applique aussi aux mots et aux modes d'expression utilisés auxquels il faut aussi éviter de donner une signification « *littérale erronée* » pour en déduire, de manière injustifiée, que les auteurs du récit biblique auraient « *interprété à tort* ».

Ce n'est pas le cas. Mais, la compréhension de la Parole de Dieu demande toujours un effort pour la comprendre, dans l'Église et conformément à la Tradition de la foi, en harmonie avec des textes inspirés hier dans un contexte différent, de manière authentique et non « *à tort* ».

Il me semble qu'à la lumière de l'Évangile, la Genèse nous ouvre une perspective réjouissante.

Oui, le monde est bon, la nature est bonne. Tout est bon dans la création de Dieu.

Et, ce qu'il y a de meilleur, c'est l'homme créé à Son image pour partager éternellement Sa communion d'amour d'une manière absolument nouvelle : dans la nature avec un corps qui en fait partie.

Nous sommes des êtres corporels ET spirituels. Nous avons été créés pour participer pleinement à la réalité naturelle terrestre et à la réalité spirituelle, sans séparation.

Et c'est le monde entier créé par Dieu qui a été soumis à l'homme pour se développer en harmonie avec le Créateur.

La science nous aide à découvrir sans cesse davantage les lois naturelles du monde créé. Mais, attention, elle ne peut aller au-delà et nous faire comprendre les liens du monde naturel avec la réalité spirituelle.

Comment le monde devait-il se développer en harmonie avec Dieu et la réalité spirituelle, sous la conduite de l'homme créé ? Qui pourrait répondre à cette question ?

Quels sont encore aujourd'hui les liens réels qui unissent le monde présent et ce qui est au-delà de ce monde, au-delà de ce que notre cerveau peut connaître ?

Les miracles accomplis par le Christ et surtout sa résurrection sont là pour ouvrir notre regard. Tout ne s'arrête pas aux limites des lois que la science peut découvrir.

La foi peut déplacer une montagne, nous dit Jésus.

Dieu n'a causé aucun mal, ni aucune souffrance, ni aucun désordre. Il a créé un monde pour un homme libre parce que sans liberté, il n'y a pas d'amour possible, pas de communion d'amour avec Dieu.

Dieu a voulu nous créer avec une liberté égale à la sienne pour que nous puissions partager sa vie d'amour.

Le monde est créé avec un logiciel, une structure fondamentale dans laquelle l'humain a reçu le rôle clé. Tout a été soumis à l'humain. Les règles physiques de la création ne sont pas les seules : le monde entier a été créé dans une harmonie naturelle et spirituelle au sein de laquelle l'homme libre, créé à l'image de Dieu, a reçu un rôle essentiel.

Mais, pouvons-nous comprendre ce que ce monde est devenu lorsque, par l'effet d'un choix libre de nos premiers parents qui ont brisé leur communion avec Dieu, ils ont dû sortir de l'Eden de Dieu dans lequel cette communion leur permettait de faire vivre et de développer toute la création en harmonie avec le Créateur ?

L'homme créé à l'image de Dieu était le vecteur de la vie dans toute la création.

Réduite à ses lois naturelles parce que l'humain n'y assure plus son rôle et son harmonie avec Dieu, la création toute entière souffre dans les douleurs de l'enfantement.

Dieu n'a donc causé aucune mort, n'aucune souffrance, ni aucun désordre, mais il a créé une œuvre magnifique dans laquelle il a créé des êtres capables de partager éternellement son amour en gouvernant le monde en communion avec lui.

Hélas, sans cette communion, l'homme ne contrôle plus le monde. Les lois naturelles laissées à elles-mêmes, sans l'harmonie avec la réalité spirituelle que l'humain devait y apporter, sont désormais soumises à la mort et causent d'innombrables souffrances.

Heureusement, le Christ restaure l'homme dans son intégrité et toute la création va en bénéficier.

Trinité propose de consulter un article du théologien protestant évangélique Paul Seely, intitulé « *Regard scientifique et théologique sur le déluge de Noé* » qui est en ligne par le lien suivant : <https://scienceetfoi.com/science-interpretation-deluge-noe/>

M. Seely y trace un tableau général que rien ne permet de mettre en doute : « *Des données provenant de différentes disciplines scientifiques nous donnent des indications claires sur le fait que le déluge de Noé n'a pas recouvert tout le globe...*

A une extrémité nous avons Adam, dont la culture est néolithique et ne peut donc être daté pas avant 9000 ou 10 000 avant J.C. A l'autre extrémité nous avons Abraham qui peut être daté approximativement en 2000 avant J.C. Dans ces deux généalogies, le déluge est au milieu de ces extrémités...

Depuis 9000 avant J.C. jusqu'à présent, les seules roches de la Mésopotamie du Nord qui ont été façonnées par les rivières ou les océans se trouvent le long des rives des rivières. Ceci nous montre que les seules inondations qui ont affecté le nord de la Mésopotamie ces 11 000 dernières années ont été causées par des débordements de rivières...

les seules traces d'inondations conséquentes dans le Proche Orient à cette période sont sur les bords des rivières...

après 5000 avant J.C., il existe des sites ... dans le Proche Orient à cette date où des gens ont vécu sans être dérangés par une quelconque inondation...

Les données empiriques de la géologie, de la glaciologie et de l'archéologie, interprétées par la quasi-totalité des scientifiques qualifiés dans ces domaines nous attestent clairement qu'aucune inondation n'a recouvert le globe ou même tout le Proche Orient depuis 11 000 ans ».

Il observe que « *Il y a tant de ressemblance entre le récit biblique du déluge et le récit mésopotamien que des théologiens « conservateurs » comme Alexandre Heidel, Merrill Unger, Donald Wiseman,*

John Walton et d'autres en ont conclu que le récit du déluge remonte à une tradition commune à propos du même déluge. Ceci signifie que si nous pouvons localiser le déluge mentionné dans les récits mésopotamiens, nous aurons localisé le déluge biblique ».

Cela paraît, en effet, exact.

Ainsi, selon Wikipedia, Ziusudra « régna sur la cité de Šuruppak aux environs de 2800 av. J.-C. Ayant été informé en songe par un dieu que le genre humain allait périr par un déluge, il construisit un grand navire, y fit entrer sa famille, des oiseaux, des animaux de chaque espèce, puis quand les eaux baissèrent, débarqua sur une montagne et fut enlevé au ciel ».

Cela permet de considérer que le récit des origines n'a pas été « inventé » par Moïse ou d'autres rédacteurs du peuple hébreu, mais qu'il devait déjà exister à l'époque d'Abraham, il y a environ 4.000 ans, lorsque celui-ci était un Mésopotamien parmi les autres, vivant à Ur, au sud est de la Mésopotamie.

Selon Wikipedia, « Plus tard, les Hébreux transposèrent l'histoire de Ziusudra à leur patriarche Noé ».

En réalité, rien ne permet d'affirmer une telle transposition plutôt que l'inverse. Rien ne permet davantage de prétendre que le récit de la Genèse n'existait pas déjà du temps d'Abraham, bien avant la constitution du peuple hébreu en Égypte et la rédaction du livre de la Genèse

Car, si les récits mésopotamiens sont très semblables au récit de la Genèse, rien ne permet d'en déduire que le récit de la Genèse s'en est inspiré. L'inverse n'est pas moins vraisemblable. Les faits relatés par la Genèse, qui ont pu être initialement un récit mésopotamien du temps d'Abraham, ont pu inspirer plusieurs autres récits mésopotamiens avec diverses déformations.

P. Seely relève cependant qu' « En travaillant à partir d'inscriptions et de la liste des rois sumériens, on peut dater sommairement le Noé sumérien : Ziusudra, qui vivait dans la ville de Shuruppak en environ 2850 avant J.C. » et que « Ceci est en accord avec la seule inondation mésopotamienne qui a laissé des traces en trois endroits simultanément (Shuruppak, Uruk et Kish) » de sorte que « Un nombre conséquent de spécialistes du Proche Orient Ancien en ont donc conclu que ce déluge est probablement celui dont il est question à la fois dans les récits biblique et mésopotamiens ».

À cet égard, P. Seely considère cependant « qu'aucun déluge réel, ni le déluge de 2900 avant J.C., ni celui de la mer Noire, ni la fonte de calottes glaciaires en divers endroits ne correspondent étroitement à la description biblique du déluge. Les théories d'un déluge local ne correspondent pas au récit biblique sur des aspects secondaires, tels que la durée d'une année et la destruction de tous les oiseaux (même localement). Plus important, aucune théorie locale du déluge n'est en accord avec le récit biblique sur des points critiques : l'échouage de l'arche sur les montagnes de l'Ararat, un déluge qui couvre tout le Proche Orient (Genèse 9 :19, « toute la terre »=Genèse 10), l'établissement de Noé en tant que nouvel Adam, c'est-à-dire, un nouveau commencement de la race humaine, et le démantèlement de l'univers par une dé création des jours deux et trois de Genèse 1.7 ».

P. Seely croit pouvoir en déduire que le récit du déluge de Noé serait une légende et qu'il raconterait une histoire « comme si elle avait eu lieu avec le but de nous apprendre une leçon d'ordre spirituel », mais plusieurs points qui fondent son raisonnement paraissent fragiles.

Ainsi, l'affirmation que la Genèse relate « un déluge qui couvre tout le Proche Orient (Genèse 9 :19, « toute la terre »=Genèse 10) » se fonde sur la seule hypothèse que « toute la terre » signifie nécessairement « toute la planète » ou « tout le Proche Orient » alors qu'il s'agissait principalement, dans la Genèse, d'une destruction de l'humanité issue de l'adamah, la terre argileuse rouge très présente dans le sud de la Mésopotamie, de sorte que « toute la terre » cela peut aussi signifier seulement « toute la terre de l'adamah », toute la terre où Dieu avait créé l'humanité.

Le critère de « *l'établissement de Noé en tant que nouvel Adam* » ne se retrouve pas comme tel, de manière précise, dans la Genèse. Un nouvel Adam, cela signifierait d'abord un nouvel homme parfait, sans péché. Or, malgré la sainteté de Noé, rien ne permet d'affirmer qu'il ait été préservé du péché originel. Les occupants de l'arche de Noé sont seulement présentés comme les survivants de l'humanité détruite sur toute la surface de la terre de l'adamah. Il est d'ailleurs possible qu'après seulement dix générations, tous les descendants d'Adam et Ève se trouvaient encore concentrés dans la région de l'adamah qui peut être le pays de Sumer à la confluence du Tigre et de l'Euphrate.

Comme le début de la Genèse le rappelle, le Mont Ararat est le siège de plusieurs grands fleuves, dont le Tigre et l'Euphrate. Il est le sommet d'un vaste massif montagneux qui étend ses racines jusqu'au niveau des mers que rejoignent ses fleuves.

Lorsqu'on parle aujourd'hui du Mont Ararat, on pense spontanément à son cône enneigé, mais la perspective de la Genèse pourrait être plus large et les mots moins précis.

Un massif montagneux peut être considéré dans son ensemble du sommet jusqu'à ses bases où ses eaux atteignent la mer.

À cet égard, le récit biblique n'exclut pas l'hypothèse d'une inondation du pays de Sumer à la fin de laquelle l'arche de Noé se serait échouée à Ur, cette cité antique que son descendant Abraham a quitté à une époque ultérieure, car s'il indique que « *l'arche s'arrêta sur les monts Ararat* » (Gn 8,4), le mot hébreu « *har* » traduit par monts est très imprécis, car il peut tout aussi bien s'appliquer à une petite colline qu'à une région de colline ou de montagnes.

Dès le deuxième chapitre de la Genèse (Gn 2, 11-14), le récit biblique paraît davantage dans cette perspective lorsqu'il évoque le jardin d'Eden en mentionnant le Tigre et l'Euphrate qui s'écoulent par le sud dans le Golfe Persique.

L'Euphrate, c'est précisément ce fleuve immense qui coule des flancs du Mont Ararat dans le Caucase et qui aboutit à Ur là où, jadis, il se jetait dans le golfe persique avant que le rivage de ce golfe ne recule vers le sud à plus de 200 kms.

Si l'on considère l'ensemble du massif montagneux dont le Mont Ararat n'est que le sommet atteignant 5.137 mètres d'altitude à 980 km de la ville d'Ur, cette cité à l'embouchure de l'Euphrate dans le golfe persique, peut être considérée comme le bas du massif de l'Ararat.

À cet endroit, l'hypothèse d'un déluge local reste actuellement la seule crédible dans les dix mille dernières années, pendant le néolithique dans lequel la Genèse situe le récit de la création de l'humanité à l'image de Dieu.

Malgré la lecture littérale que certains en ont faite, il n'y a aucun élément concret qui oblige de considérer que le récit biblique relaterait une inondation de toute la planète engloutissant l'Himalaya avec une arche dans laquelle on aurait eu un couple d'ours blanc du pôle nord et un couple d'éléphants d'Afrique.

Quant à un « *démantèlement de l'univers par une dé création des jours deux et trois de Genèse 1.7* », P. Seely s'éloigne lui-même à cet égard du récit biblique et il n'est pas possible d'y voir une objection à la réalité possible d'un déluge local.

Bref, la question reste ouverte.

En fait, la décision divine indiquée par la Genèse permet, au contraire, de privilégier l'idée que le déluge fut, en réalité, un événement local. Ce qui fut inondé lors du déluge, c'est la « *terre rouge* » (l'adamah) où l'humanité fut créée :

« Dieu vit que la méchanceté de l'adam était grande ... et Dieu dit « J'exterminerai de la surface de l'adamah [la terre rouge, ce n'est pas la planète entière, mais celle dont la poussière a servi à façonner l'adam (litt. : le rouge) (Gn 2,7)] l'adam que j'ai fait, ... le bétail, les animaux, les oiseaux... » » (Gn 6, 5-7).

Le mot « exterminer », qui traduit le mot hébreu « *macha* », ne signifie d'ailleurs pas nécessairement tuer mais seulement enlever de l'endroit : les oiseaux se sont envolés ailleurs, des animaux ont pu s'enfuir.

Certes, selon le professeur Seely précité, « *les seules traces d'inondations conséquentes dans le Proche Orient à cette période sont sur les bords des rivières* », mais cette opinion n'évalue guère la situation particulière du pays de Sumer à l'embouchure du Tigre et de l'Euphrate dont les crues à proximité du golfe persique pouvaient avoir, à cette époque, un effet diluvien tant le relief y est peu élevé au dessus du niveau de la mer. Ainsi, par exemple, aujourd'hui encore, la ville de Bagdad, située à plus de 500 km du golfe persique et en amont du pays de Sumer, n'est qu'à une altitude de 34 mètres et l'antique cité d'Ur, d'où Abraham est sorti, n'est qu'à une altitude de 6 à 10 mètres alors qu'elle est actuellement située à plus de 200 km du golfe persique.

En réalité, l'affirmation précitée de Seely doit être, au moins nuancée tant les crues pouvaient s'étendre en largeur dans la vaste plaine de l'eden sumérien qui s'étale sur plus de 200 km de largeur.

D'importantes couches d'alluvions entre les strates des cités redécouvertes dans le pays de Sumer témoignent de multiples déluges dans la région de la Basse Mésopotamie dus à la conjonction de l'étendue des régions montagneuses drainées par le Tigre et l'Euphrate et de la faible altitude de la région par rapport au niveau de la mer dans le golfe persique qui la borde et où aboutissent ces fleuves.

Le déluge biblique, qui concernait l'adamah, la terre des premiers humains à l'image de Dieu, ne fut pas nécessairement le plus important, ni le plus remarquable.

Touriste écrit : « *On imagine mal effectivement la quantité d'eau nécessaire pour recouvrir les 51.067.420 km² de la terre, sur une hauteur de l'Everest : 8,8 km ! Impossible d'imaginer ces millions de metres cubes d'eau tomber en 40 jours et se résorber également en 40 jours !* Mais alors : cela veut dire clairement que la totalité de la population terrestre (humaine et animale) n'a pas été éliminée, détruite, par Dieu à ce moment là ! (comme l'affirme la Bible). L'humanité actuelle ne descend donc pas exclusivement de Noé ».

Contrairement à ce qu'affirme Touriste, il me semble injustifié de dire que la Bible « affirme » que toute la sphère terrestre a été recouverte et que toute la « *population (humaine et animale)* » de la sphère terrestre a disparu.

Attention de ne pas attribuer trop vite à la Bible une interprétation littérale incertaine.

En fait, dans le texte, rien n'impose de raisonner la destruction totale en pensant à toute la sphère terrestre alors.

En effet, le texte se réfère à toute la surface de la terre, mais si ces termes doivent être compris comme ne concernant que la zone locale habitée par des humains, seule toute la population de cette zone est visée.

Et dans l'hypothèse d'un déluge localisé seulement à tout le pays (« *erets* ») occupé par les humains, cela implique qu'une population animale autant qu'humaine ou pré-humaine a pu subsister en dehors de cette zone, dès lors que ce déluge est survenu de nombreux siècles après Adam et Ève, sauf à imaginer que toute leur descendance, sans exception et y compris la descendance d'unions avec des

pré-humains (cf. Gn 6, 1-4), serait restée exclusivement concentrée pendant ces nombreux siècles dans la plaine de l'adamah.

Ce qui caractérise le récit biblique c'est la survenance du déluge sur la terre de l'adamah, c'est l'extermination de tous les humains, des animaux et même des oiseaux de toute la surface de toute la terre « *de l'adamah* ». Mais non de la Planète, ni même de toute la Basse Mésopotamie.

Durant le troisième millénaire, le rivage du golfe persique, qui a beaucoup varié au cours des derniers millénaires, se trouvait à hauteur de la ville antique d'Ur et la première région a été envahie par l'eau en cas d'inondation majeure, c'était la partie la plus au sud de la Mésopotamie bordant à la plus basse altitude le golfe persique : le pays de Sumer.

Certes, la Bible ne cite jamais ni Sumer, ni les sumériens.

Le mot « *Sumer* », actuellement retenu par les linguistes, les archéologues et les historiens, semble se référer au mot akkadien « *Shumeru* » par lequel les akkadiens nommaient le pays qui, au sud de la région d'Akkad, s'étendait de Babylone jusqu'au golfe persique. Cela n'a rien de mythique : c'est une région bien précise au sud est de Bagdad où coulent le Tigre et l'Euphrate.

Sumer et Akkad formaient ensemble la Basse Mésopotamie unifiée, vers 2340 ACN, dans l'empire d'Akkad, un territoire que la Genèse nomme « *pays de Schinear* » (Gn 10, 10) ou « *Chaldée* », sans distinguer clairement sa partie nord (Akkad) de sa partie sud (Sumer).

Selon le récit biblique, Abraham quitte Ur en Chaldée (Gn 11,31).

Le premier livre de la Bible, le livre de la Genèse, apparaît d'abord ainsi comme l'histoire, depuis leurs origines, d'une famille de Sumériens exilés en Égypte, des descendants d'Abraham, Isaac et Jacob. Sumer, c'est le début.

Et, à cet égard, même si les durées chronologiques de la Genèse restent mystérieuses, il est interpellant d'observer que la Genèse établit une coïncidence entre l'époque du départ d'Abraham du pays de Sumer et la fin de la vie de Noé, l'homme du déluge. Les jours de Noé s'arrêtent 350 ans après le déluge (Gn 9,28), soit exactement 58 ans après la naissance d'Abraham dont il est séparé par huit générations, selon le calcul précis donné par le chapitre 11 de la Genèse (v. 10 à 26).

N'est-ce pas un indice qui suggère que, malgré un écart historique réel qui semble plutôt d'environ 1200 ans (cf. supra : « 64. *Adam a-t-il vécu 930 ans ?* »), la durée de la vie de Noé s'achève symboliquement à l'époque où Abraham quitte Ur et que les 950 ans de Noé ne devraient pas être considérés comme une durée individuelle mais comme une durée collective que ses descendants ont prolongée à Ur, dans le lieu où il s'était établi, de sorte que la fin de sa vie n'est constatée que lorsque ses descendants, qui ont prolongé son nom, ont quitté son lieu de vie ?

Ne faut-il pas considérer ici que Noé a lui-même vécu à Ur et que, lorsque ses descendants la quittent, comme le fait la famille d'Abraham, c'est cela qui marque la fin des jours de Noé et le début d'une ère nouvelle ?

Et si c'est à Ur que Noé s'est établi après le déluge, n'y a-t-il pas alors un indice sur l'endroit du déluge et, en outre, sur l'endroit de vie des patriarches qui l'ont précédé, l'adamah des origines ?

En effet, rien n'indique, dans le récit biblique, que Noé aurait émigré dans une autre région après le déluge.

Durant le troisième millénaire avant Jésus-Christ, une inondation importante pouvait concrètement provoquer une étendue d'eau à l'intérieur de la Mésopotamie sans discontinuité avec le golfe persique.

La maison flottante prudemment construite par Noé a pu être emportée dans le golfe persique puis ramenée sur la côte, près d'Ur, par les courants dominants.

D'où provenait-il avant ? Pourrait-on situer l'adamah où l'arche a été construite ?

En l'absence de mention de flots tumultueux en provenance des montagnes, le récit de la Genèse ne parle que d'une montée des eaux, ce qui semble situer le déluge dans le bas du delta du Tigre et de l'Euphrate. La montée des eaux n'est pas associée à un torrent vers la mer qui caractérise les crues situées dans des régions plus encaissées et aux pentes plus accentuées situées davantage en amont.

À cet égard, on semble donc bien, avant comme après le déluge, dans le pays de Sumer, entre le Tigre et l'Euphrate, au sud est de l'actuelle Bagdad.

C'est donc aussi là qu'il faudrait situer l'adamah immergé et donc le lieu de la création de l'humanité,

Noé devait connaître les dangers de cette région de très basse altitude située entre le Tigre et l'Euphrate, ces deux immenses fleuves provenant du massif de l'Ararat.

Le récit biblique d'un déluge authentique a pu inspirer des légendes mésopotamiennes, mais celles-ci peuvent aussi provenir du souvenir d'autres déluges.

Un léger retrait par rapport au fleuve, à quelques mètres de hauteur, et la solidité des maisons en brique assuraient la sécurité ordinaire, même en cas de grandes crues, mais Noé, considérant la perspective d'un déluge plus important, élaborait, selon la Genèse, un plan écrit d'une maison flottante en bois et en bitume dans laquelle il pourrait s'abriter avec sa famille et un minimum d'animaux préservant, le cas échéant, la survie de son cheptel. En veillant à ce qu'elle soit assez grande pour ne pas être déséquilibrée par des flots impétueux, mais pas trop chargée, par un embarquement complet du cheptel, pour assurer au mieux sa flottaison. Un mélange de taille et de légèreté devait assurer son flottement même dans des eaux tumultueuses.

Le déluge biblique causa une inondation majeure, mais pas nécessairement plus grande que quelques autres déluges du passé. Elle a inondé tout le pays de l'adamah et emporté la maison flottante.

Si l'évènement s'est produit dans le pays de Sumer, il est possible qu'après avoir longtemps dérivé sur les eaux qui recouvraient la vaste plaine immergée de l'adamah et qui ne formaient plus qu'une vaste étendue d'eau avec le golfe persique de plus de 200 km de largeur dans lequel l'arche a pu dériver à perte de vue, les courants ont pu la ramener à Ur, au pied du massif de l'Ararat, là où l'un de ses fleuves venait se jeter dans le golfe persique.

Il en résulte que l'hypothèse selon laquelle l'adamah, où l'humanité a été créée et qui a été inondée par le déluge, se trouvait dans le pays de Sumer, a de la consistance.

Les mots hébreux « *adam* » qui signifie « *rouge* » et « *adamah* » qui signifie « *terre rouge* » ou « *argile rouge* » semblent confirmer la référence au pays de Sumer qui est historiquement celui des premières villes de l'antiquité dont la construction a bénéficié de l'une de ses caractéristiques principales : celle d'être une terre où l'argile rouge est abondante. Cette argile dont la cuisson permet la fabrication de briques.

Autant d'indices dans le sens d'un déluge dans le pays de Sumer.

Baraq écrit : « *Je suis tout à fait d'accord avec vous quand vous dites qu'un même évènement récent, datant du 3ème millénaire avant JC, et localisé en Basse Mésopotamie, soit partiellement à l'origine des récits bibliques et mésopotamiens comme Uta-Napishtim ou Atrahasis.* »

Pour les mythes et légendes mésopotamiens, vous avez raison d'observer que la réalité historique de cette inondation catastrophique du début du troisième millénaire est un événement largement transformé par des développements légendaires dans ces mythes et légendes.

Par contre, je ne comprends pas pourquoi, en ce qui concerne le récit biblique, il faudrait penser que l'événement de référence ne serait que « *partiellement* » à son origine.

En effet, pour autant que l'interprétation s'en tienne au texte hébreu sans donner au récit biblique des développements universalistes ou imaginaires incertains, il me semble que le récit biblique, qui est en fait très sobre, correspond en tous points, compte tenu des traces archéologiques, à ce qu'a dû être l'inondation majeure survenue vers 2900 ACN en Basse Mésopotamie et le comportement d'un nomade qui n'ignorait rien des risques d'inondation soudaine dans l'immense plaine de Sumer de très faible altitude où il pouvait parfois se rendre avec ses troupeaux.

Didymos écrit : *En tous cas, vous me donnez un éclairage nouveau sur le déluge, avec le fait que Noé a certainement dû rassembler les espèces de son environnement immédiat, chose à laquelle je n'avais jamais pensé.* »

Cela tient à si peu : dans le texte hébreu de Gn 6, 7, Dieu dit : « *je vais effacer l'humain que j'ai créé* » puis, nous pouvons lire la suite de deux manières :
soit nous comprenons : « *de la surface du sol de l'humain* » (ce qui limite l'action au territoire où vivent les humains) « *jusqu'au bétail, jusqu'à tout animal qui bouge, et jusqu'aux oiseaux du ciel* » (ce qui étend l'action à tous les vivants qui se trouvent dans le seul territoire où vivent les humains)
soit nous comprenons : « *de la surface du sol* » (ce qui ne limite pas le territoire de l'action) « *de l'humain jusqu'au bétail, jusqu'à tout animal qui bouge, et jusqu'aux oiseaux du ciel* » (ce qui ne limite pas les créatures vivantes supprimées).

Vous noterez que Dieu parle d'effacer « *les hommes que j'ai créés* », ce qui me semble viser les descendants d'Adam et Ève créés à son image, et il me semble qu'il est plus exact, pour la suite, de comprendre que Dieu a aussi décidé de supprimer « *les bestiaux, les bestioles et les oiseaux du ciel* [qui sont] *avec les hommes* ».

En fait, dans le texte hébreu, il faut lire littéralement « *et il dit Yahvé je vais effacer l'humain que j'ai créé de la surface du sol de l'humain jusqu'au bétail jusqu'aux bestioles et jusqu'aux oiseaux du ciel* ».

Didymos écrit : *Je me demandais depuis longtemps comment comprendre ce récit en le faisant coller à la réalité.* »

Merci pour cette réflexion qui rejoint exactement la démarche qui me semble particulièrement nécessaire à notre époque. Comment comprendre non seulement le récit de Noé mais tout le récit du début de la Genèse « *en le faisant coller à la réalité* » ?

Trebla écrit : « *Dieu appela le sec Terre [עֲרֵץ = erets] (Genèse 1, 10). Le déluge est « une inondation de la terre [עֲרֵץ = erets] » (Genèse 7, 6) et « fut quarante jours sur la terre; les eaux grossirent et soulevèrent l'arche, et elle s'éleva au-dessus de la terre [עֲרֵץ = erets] » (Genèse 7, 18). Selon le récit dans la Genèse, les eaux couvrirent toutes les hautes montagnes du sec que Dieu appela Terre. En fait, les eaux s'élevèrent de quinze coudées au-dessus des montagnes qu'elles recouvraient. Selon le récit biblique, il s'agit d'un déluge universel.* »

En fait, je ne peux que constater que vous exprimez votre conviction sur la seule base du mot hébreu « *erets* », sans tenir compte du fait que ce mot a plusieurs sens.

Or, comme vous le relevez vous-même, le mot « *erets* » définit uniquement d'abord, dans un premier sens utilisé par les premiers versets de la Genèse, le « *sec* » par rapport aux « *eaux* ». Toutes les planètes font partie de ce « *sec* ».

Ce « *sec* », ce n'est pas uniquement notre terre qui n'existe pas encore de manière distincte avant la galaxie comprenant, notamment, le soleil et la lune, que Dieu ne fait advenir distinctement que le quatrième jour, dans l'univers étoilé.

Vous ne tenez pas davantage compte des sens multiples du mot hébreu traduit par « *montagnes* » qui s'applique aussi aux petites collines.

Le seul fait que huit personnes ont été sauvées ne permet en rien d'en déduire qu'il n'y avait aucune autre créature animale ou humaine sur la terre.

Ce qui a été exterminé, ce sont tous les vivants de l'*adamah* (Gn 6,7).

Le seul homme dont provient toute l'humanité, dans le texte que vous citez, ce n'est pas Noé, mais Adam et même, en réalité, deux humains qui ne font qu'un : Adam et Ève.

Vous pensez que la terre inondée par le déluge, c'est toute la planète, et vous voulez le montrer par le mot hébreu "*erets*", mais vous ne tenez pas compte des sens différents de ce terme, ni surtout de son sens le plus fréquent.

Ce mot hébreu est utilisé plus de deux mille fois dans l'Ancien Testament. Dans la plupart des cas, cela ne vise qu'un territoire particulier et non pas la planète.

Il y avait, par exemple, le pays (*erets*) de Canaan (Gn 42, 49), le pays (*erets*) d'Égypte (Ex 12, 1), le pays (*erets*) des ennemis (Lév. 26, 36).

Dans le récit du déluge, lorsqu'il est écrit que « *toute la terre (erets)* » est inondée, on peut comprendre « *tout le pays* ».

La référence aux cieux et à la terre des premiers versets de la Genèse n'est pas davantage pertinente, car, hélas, comme pour le mot « *erets* » (terre), vous ignorez aussi les sens différents du mot « *ciel* » ou « *cieux* ».

« *Notre Père qui est aux cieux* » cela ne signifie pas « *Notre Père qui est dans les galaxies au-dessus de notre tête* ».

Le texte biblique ne vous demande pas d'imaginer que notre planète terre a été créée avant le soleil et les étoiles.

Adam n'a pas été créé avec la poussière de l'*erets* (la terre) mais avec celle de l'*adamah*, soit une terre particulière d'argile rouge.

Une lecture attentive du texte hébreu montre que, lorsque Dieu annonce le déluge, il annonce seulement une extermination sur toute la surface de l'*adamah* (Gn 6, 7) et non sur toute terre ou sur toute la planète. Vous ne répondez rien sur ce point précis et essentiel.

La terre inondée par le déluge biblique ce n'est que la terre (en hébreu : *erets*, qui signifie, notamment, région, pays) de l'*adamah*, de Sumer.

C'est seulement de toute la surface de « *l'*adamah** » (la terre d'argile rouge où Adam et Ève ont été créés) que, selon le récit, Dieu décide d'exterminer « *depuis l'homme jusqu'au bétail, aux reptiles, et*

aux oiseaux du ciel » (Gn 6, 7, Gn 7,4 et Gn 7, 23) et ce que Noé doit embarquer, ce sont seulement des animaux de « *l'adamah* » (Gn 6, 20 et Gn 7, 8).

À la fin du déluge, c'est sur la surface de « *l'adamah* » que les eaux diminuent (Gn 8, 8).

Lorsque Noé enlève la couverture de l'arche et regarde, c'est le sol de « *l'adamah* » qui avait séché (Gn 8, 13).

C'est seulement « *l'adamah* » que Dieu décide, après le déluge, de ne plus jamais maudire (Gn 8, 21) Et, lorsque Noé descend de l'arche, il n'a pas changé de région et c'est encore « *l'adamah* » qu'il commence à cultiver (Gn 9, 20).

Dans ce contexte, ce qui est prévu, c'est uniquement la protection de la famille de Noé et de son cheptel en prévision d'une inondation du pays d'argile rouge où Adam et Ève ont été créés. Sept couples des animaux purs et un couple des animaux impurs (Gn 7, 2-3).

Le cheptel des Sumériens comprenait des moutons, des bovins, des chèvres, des porcs, des ânes, des chiens, des canards, des oies, des pigeons.

L'arche qui est construite n'a pas la forme d'un bateau, mais d'une maison flottante de forme rectangulaire.

Le récit en donne les dimensions en coudées. Attention ici encore à ne pas se cramponner à une interprétation littérale qui ne tient pas compte du contexte. La coudée (environ 50 cm) est une mesure de référence. On ignore le terme utilisé dans le récit sumérien primitif et, quoi qu'il en soit, le mot « *coudée* » peut être utilisé comme image d'une unité de mesure imprécisée ou uniquement pour donner des proportions.

Dans le sens littéral actuel d'une coudée, l'arche, mesurée en coudées (Gn 6, 15), aurait eu une longueur de 150 mètres (300 x 0,5), une largeur de 25 m (50 x 0,25) et une hauteur de 15 m (30 x 0,5). Énorme, et même invraisemblable pour y emporter uniquement huit personnes et quelques couples de leurs animaux domestiques.

Ne pensons pas trop vite que les « *ammah* » (mot hébreu traduit par « *coudées* ») qui mesurent les dimensions de l'arche de Noé ont nécessairement une longueur correspondant aux tailles plus ou moins précises des coudées dans le système ultérieur de calcul des mesures. D'ailleurs, le mot hébreu « *ammah* » vient du mot « *em* » (mère) qui n'a aucun rapport avec une partie de l'anatomie humaine. Il pourrait s'agir de la « *matrice* » de la mesure.

Un détail du récit nous montre que le mot « *coudée* » ne peut y être traduit littéralement comme étant environ 50 cm. En effet, le récit indique que l'arche n'a qu'une seule fenêtre d'une « *coudée* » de hauteur (Gn 6, 16) et précise qu'à la fin du déluge, il était nécessaire d'enlever le toit de l'arche pour pouvoir constater que la terre était sèche (Gn 8, 13).

Si la fenêtre avait 50 cm de hauteur, il est évident que Noé aurait pu aisément regarder par elle l'état de la situation autour de l'arche. En fait, dans le récit, elle ne doit avoir que la hauteur nécessaire pour y lâcher un corbeau puis une colombe qui, à défaut de trouver une terre proche, sont revenus dans l'arche (Gn 8, 6-12).

On ne voit pas non plus pour quelle raison, il aurait fallu faire trois niveaux (Gn 6, 16) sur une hauteur de 15 mètres, soit 5 mètres en moyenne par niveau. Cela n'a aucun sens par rapport à la taille des humains et des animaux domestiques à emporter.

Dans le contexte sumérien et dans le contexte concret du récit, la « *coudée* » ne peut se référer adéquatement à la mesure précise d'environ 50 cm, mais a manifestement un autre sens, qui me semble celui d'un celui d'un **susi** sumérien.

À cet égard, plusieurs tablettes sumériennes font état de l'utilisation par les Sumériens, qui pratiquaient principalement le calcul sexagésimal (par 60), d'une mesure (le « *su* » ou le « *susi* ») qui était une subdivision de la coudée par 6 mesurant 8,25 cm.

Avec environ 8,25 cm, le *susi* sumérien (qu'il y a lieu de considérer comme traduit dans le texte hébreu par le mot coudée), cela donne environ une arche d'une longueur de 24,75 mètres (300 x 0,0825), d'une largeur de 4,12 m (50 x 0,0825) et d'une hauteur de 2,47 m (30 x 0,0825), soit une superficie d'environ 100 m². Une telle mesure paraît réaliste pour y emporter uniquement huit personnes, 7 couples de chacun de leurs animaux purs et un seul couple de chacun de leurs animaux domestiques impurs, avec une division en trois niveaux portant à 300 m² la surface totale d'occupation.

Une hauteur de 2,47 m permettait des étages différenciés dans lesquels il était prévu des cellules (Gn 6, 14). Pour la volaille et les petits animaux, une hauteur d'un demi-mètre pouvait suffire. Peut-être 80 cm pour les brebis et 120 cm pour les bovins. Suffisant pour un secours d'urgence.

La fenêtre de seulement 8,25 cm [une seule mesure (coudée/*susi*) de hauteur] était parfaitement adéquate pour le passage d'un corbeau ou d'une colombe et permet de comprendre qu'il n'y avait que très peu de vue pour les occupants qui ne pouvaient y passer la tête et cela explique pourquoi le récit raconte qu'il a fallu soulever le toit de l'arche pour voir que les eaux avaient baissé (Gn 8, 13).

Ainsi, une relecture de la signification réelle de la coudée dans le contexte sumérien permet de considérer que l'arche n'avait que des dimensions normales pour un père de famille soucieux de préserver les siens et son patrimoine des risques importants de crues à l'endroit inondable où il vivait.

La taille même de cette arche confirme le nombre limité des animaux embarqués autant que le caractère local du déluge dont il fallait se protéger.

Ce qui a été détruit c'est toute la terre de l'adamah, toute la terre du pays de Sumer où l'humanité a été créée. L'idée d'un déluge universel recouvrant l'Himalaya, ne résulte plus que d'interprétations fondamentalistes qui transposent sans fondement la signification universelle du déluge dans la réalité historique sans considérer le récit dans son contexte ou d'un refus a priori d'admettre un récit réaliste et historique dans le contexte sumérien de mieux en mieux connu.

À cet égard, l'attribution à l'arche de Noé d'un morceau de poutre trouvé près du sommet du Mont Ararat manque de fondement raisonné.

Lorsque le récit nous raconte que les « *montagnes* » furent recouvertes (Gn 7, 19-20) ou que les sommets des « *montagnes* » réapparurent après la diminution du niveau des eaux (Gn 8, 5), la traduction française peut être trompeuse et sa lecture littérale doit être considérée, dans son contexte, par rapport au mot hébreu « *har* » qui est traduit par « *montagnes* » mais qui signifie aussi, et c'est le sens à retenir ici, « *colline* » ou même simplement « *élévation* » ou « *dénivellation* ».

Lorsque l'arche échoue sur les « *montagnes* » d'Ararat, c'est aussi, tout simplement, sur le début de « *l'élévation* » du massif de l'Ararat qui monte, du pays de Sumer où l'arche s'est échouée, jusqu'à son sommet enneigé situé à mille kilomètres de l'adamah du pays de Sumer et à plus de 5.000 mètres d'altitude.

Tout le pays ou la terre (erets) de l'adamah ce n'est donc pas la terre entière de la planète.

Il faut veiller à ne pas s'accrocher à une lecture qui n'est pas fondée sur une écoute objective du texte biblique et des nuances du texte hébreu, mais qui ne se base que sur les apparences des traductions

modernes, sans tenir compte ni des acquis sérieux de la science, ni des enseignements du Magistère dont, surtout, l'encyclique *Laudato si'* du Pape François.

Les traces archéologiques permettent actuellement d'affirmer qu'il est certain qu'il n'y a pas eu de déluge universel il y a moins de cinq mille ans.

Aucun des textes que vous citez ne concerne le déluge.

Toutes les familles des descendants d'Adam et Ève sont des familles de l'adamah.

La bénédiction promise à Abraham s'étend certes à toute l'humanité ("*toutes les familles de l'adamah*"), mais cela ne donne aucune information permettant d'étendre le déluge au-delà du seul territoire de l'adamah indiqué par le texte biblique (Gn 6,7).

Pensez-vous sérieusement que Noé a embarqué, par exemple, des pingouins et des ours blancs du pôle nord, des éléphants et des lions d'Afrique, ainsi que des kangourous d'Australie ? Un couple de chacun des millions d'espèces animales ?

Il y a beaucoup d'hypothèses sur la localisation du déluge.

J'ai d'abord envisagé jadis l'hypothèse de la vallée de l'Araxe qui m'a longtemps paru intéressante, mais jamais une certitude. Depuis lors, j'ai développé les motifs pour lesquels l'hypothèse d'un déluge dans le sud du pays de Sumer me paraît actuellement la plus probable.

En ce qui concerne les textes bibliques que vous citez concernant l'extermination survenue, lors du déluge « *sous le ciel* », cela n'implique pas nécessairement « *tout* » ce qui peut être « *partout* » sous le ciel et cela ne permet donc en rien de préciser l'étendue du déluge sur la terre qui s'est produit, selon texte biblique, dans tout le pays de l'adamah.

À chaque endroit de la terre, on est sous le ciel et rien ne vous permet de considérer que ces mots visent sans exception toute la planète, contrairement au texte biblique qui nous précise bien qu'il s'agit du pays particulier de la terre rouge de « *l'adamah* ».

L'expression « *sous le ciel* » nous précise, comme vous le relevez vous-même, que l'extermination ne concerne que les entités terrestres (humains et animaux).

Le déluge a exterminé « *toute chair ayant en soi souffle de vie sous le ciel dans le pays de l'adamah* ».

En ce qui concerne l'expression « *sous le ciel* », vous serez d'accord avec moi pour constater que le déluge biblique n'a pas exterminé les oiseaux dans le ciel.

Pensez-vous que les millions d'oiseaux de la planète ont tourné pendant un an au-dessus de toute la planète inondée, à une altitude dépassant les plus hauts sommets ?

Attention, ici encore, au sens large du mot hébreu « *owph* », traduit en français par « *oiseaux* ». Ce mot s'applique à tous les animaux ailés, y compris la volaille domestique.

Comme vous l'avez observé vous-même, l'extermination du déluge ne concerne que les vivants terrestres « *sous le ciel* ».

Le texte biblique le précise même une seconde fois lorsqu'il indique ensuite que l'extermination concerne tous les vivants « *sur* » la terre de l'adamah : « *je vais faire venir le déluge ... pour détruire toute chair ayant souffle de vie sous le ciel ; tout ce qui est sur la terre périra* » (Gn 6,17).

Rien dans le texte biblique ne permet d'étendre le déluge aux oiseaux qui volaient « *dans* » le ciel, aux oiseaux qui n'étaient ni sous le ciel, ni sur la terre de l'adamah.

Noé a fait monter dans l'arche un couple de chaque espèce domestique de son cheptel, y compris de la volaille (des oiseaux domestiques).

Mais, il n'a pas fait monter dans l'arche un couple de chacune des milliers d'espèces d'oiseaux volant dans le ciel au dessus de tous les endroits de la planète.

Aucune nouvelle espèce n'a été créée après le déluge. Or, on dénombre actuellement plus de 9.000 espèces d'oiseaux dans le monde.

Il s'agit donc uniquement d'espèces ayant survécu au déluge.

Croyez-vous qu'un couple de chacune des 9.000 espèces actuelles d'oiseaux a été dans l'arche ?

Votre réponse devra tenir compte du fait que, par ailleurs, il y a aussi actuellement plus de cinq millions d'espèces animales pour lesquelles une question similaire va se poser pour tous les animaux qui ne vivaient pas dans le territoire particulier du pays de l'adamah, pays de la terre rouge où Dieu a créé Adam et Ève que rien ne permet de confondre avec la planète terre qui n'est pas partout une terre rouge.

Je résume la question actuellement en discussion que vous ne cessiez d'essayer d'éviter.

Il y a actuellement des milliers espèces d'oiseaux et des millions d'espèces d'animaux dont aucune n'a été créée après le déluge.

Ces milliers et millions d'espèces ne vivaient pas toutes dans la région habitée par Noé. La taille de l'arche n'aurait pu en contenir un couple de chaque espèce.

Il est donc impossible que Noé ait pu faire rentrer dans l'arche un couple de chacune de ces milliers et millions d'espèces d'oiseaux et d'animaux.

Conclusion : il est donc certain qu'il n'y a pas eu dans l'arche un couple de tous les oiseaux et les animaux de la planète terre.

Comment comprendre aujourd'hui le récit du déluge ?

C'est une histoire attribuée aux trois fils de Noé (Gn 10,1). Cette attribution est un indice du découpage primitif du début de la Genèse en tablettes sumériennes par des colophons qui indiquent l'auteur du récit d'une tablette par un petit mot (le mot hébreu « *Towledah* ») qui a un double sens qui peut signifier à la fois les origines de l'auteur (son histoire passée) et sa postérité (son histoire future).

Le récit écrit de chacun des trois fils devait déjà être bien différencié par trois écrits distincts lorsque la Genèse a été composée, car le texte biblique reprend et fusionne ces trois versions différentes sans chercher à effacer leurs différences, même lorsqu'elles peuvent paraître contradictoires.

L'événement est situé plusieurs siècles avant Abraham. À une époque que les historiens connaissent bien. Le niveau culturel et littéraire est déjà très élevé en Mésopotamie. C'est l'époque où à Ebla, il y avait déjà une bibliothèque avec des tablettes rangées par catégories et des dictionnaires éblaïte / sumérien.

Des crues et des inondations, il y en a eu beaucoup en Mésopotamie, surtout dans la région d'Ur et Babylone (Babel) d'où Abraham est originaire. La Genèse situe la Création à cet endroit qui est une région entourée de hautes et vastes montagnes : les Monts d'Arabie d'où s'écoulait le fleuve Wadi-el-

Batin (actuellement asséché depuis plus de trois mille ans), les montagnes du Zagros iranien d'où s'écoulaient le Karoun et le Karkheh (actuellement distincts mais qui s'écoulaient très proches et parfois réunis), et les montagnes du massif de l'Ararat d'où s'écoulaient le Tigre et l'Euphrate. Tous ces fleuves confluaient dans le pays de Sumer pour y former un fleuve unique rejoignant le Golfe Persique (actuellement nommé le Chatt-el-Arab).

Le récit du déluge est très précis sur le plan historique. Il s'agit du dernier déluge dans la région. Il n'y en a plus eu d'autres (Gn 8, 21).

Et, en effet, il n'y a plus eu de crues majeures dans la région qui a connu, après une période de plus grande pluviosité, un changement climatique majeur que les géographes actuels situent il y a 4200 ans. Le golfe persique qui s'avancait jusqu'à Ur a reculé depuis lors et son rivage se trouve aujourd'hui à plus de 200 km de cette ancienne capitale de Sumer.

Par contre, des récits sumériens font aussi état d'un déluge ancien et notamment d'une histoire d'un certain Ziusudra sauvé des eaux par un grand bateau, au début du troisième millénaire avant Jésus-Christ.

Dans l'immense plaine du delta des grands fleuves qui baignaient le pays de Sumer, nommé « **adin** » en sumérien, la montée des eaux pouvait être brutale, soudaine et meurtrière. Il pouvait être prudent de prévoir un abri flottant en cas de crue soudaine.

Tout indique que le déluge biblique ne concerne pas la planète terre, mais la terre de « **l'adamah** », cette terre d'argile rouge du pays de Sumer. C'est uniquement le pays de Sumer qui est inondé par le déluge biblique.

Il n'y a aucune trace d'un déluge universel, ni même d'un déluge étendu à l'ensemble de la Mésopotamie au cours des 10.000 dernières années.

Oublions donc les images enfantines amenant à Noé les ours blancs et les pingouins du pôle nord, les éléphants, les gorilles et les girafes d'Afrique, ou les kangourous d'Australie. Les milliers d'espèces animales de la planète.

Dans les réflexions qui précèdent, vous pouvez lire tout ce qui conforte l'hypothèse d'un événement local : la dernière inondation de la terre d'argile rouge (« **l'adamah** ») de la plaine de l'Eden sumérien traversé par le Chatt-el-Arab qui en amont se divisait en quatre fleuves qu'étaient le Karkheh, le Tigre, l'Euphrate et la Wadi-el-Batin) dont les Sumériens gardaient le souvenir comme étant le « **dernier déluge** » pourrait correspondre au dernier changement majeur de la pluviosité survenu, dans la région, il y a 4.200 ans, selon les climatologues.

Baraq écrit : « *Il y a tout de même quelques indices dans un sens universel dans le texte, et même ailleurs dans la Bible lorsqu'il est question du Déluge.* »

Pourriez-vous me préciser les indices que vous considérez « *dans le texte* » ?

Il me semble que, sur le plan concret, il n'y en a aucun dans le texte de la Genèse. Il est, en effet, inimaginable d'envisager un rassemblement en un seul endroit d'un couple de chacune des milliers d'espèces animales de la planète. Inimaginable aussi d'envisager une survie de quelques humains et de tous les animaux des tropiques dans un froid glacial au-dessus des 8.000 mètres de l'Everest.

La portée universelle du déluge dans d'autres textes et l'interprétation de sa portée universelle dans les temps passés, ne doivent pas nécessairement exclure un point de vue plus local pour les auteurs des récits primitifs que Moïse a pu reprendre dans la Genèse.

Peut-être pourriez-vous préciser et compléter les indices auxquels vous faites allusion, mais nous pouvons déjà examiner ceux que vous considérez..

Baraq écrit : « *La région montagneuse de l'Ararat biblique n'est pas vraiment proche du plat pays de Sumer mais se trouve beaucoup plus au nord, aux confins de la Turquie actuelle, de l'Iran et de l'Arménie, comme le confirme le passage du prophète Jérémie (51,27). Ce pays n'est ni sumérien ni sémite de culture, c'est le pays des hourrites, et je me demande d'ailleurs si l'Urartu n'a pas la même racine qu'Ararat.* »

Ce qui me frappe dans la référence à l'Ararat, aux confins de la Turquie actuelle, c'est le fait que les deux fleuves du pays de Sumer (le Tigre et l'Euphrate) y ont leur source et s'en écoulent.

Dans le texte hébreu, c'est le même mot qui désigne une « montagne » ou une « élévation ».

Aussi, il me semble que, pour un Sumérien, le mot « Ararat » ne signifiait pas nécessairement son sommet neigeux situé à près de mille km mais pouvait couvrir toute son élévation depuis le pays de Sumer où aboutissaient le Tigre et l'Euphrate qui y ont leur source.

Mais, il ne s'agit, bien sûr, que d'une hypothèse.

Baraq écrit : « *D'après le texte les fils de Noé ne sont-ils pas ancêtres des peuples du monde connu de l'hagiographe ? Égyptiens, cananéens, libyens, éthiopiens et autres peuples du Levant et de la Corne de l'Afrique pour Cham, grecs et méditerranéens septentrionaux, anatoliens du nord, caucasiens, iraniens du nord et autres peuples d'Asie centrale pour Japhet, et enfin les peuples sémites du Moyen-Orient (sauf les cananéens) mais aussi les anatoliens méridionaux et les iraniens du sud pour Sem.* »

En effet.

Mais, comme vous le relevez vous-même, il ne s'agit que « *des peuples du monde connu de l'hagiographe* », soit des peuples de régions relativement proches qui étaient en relations commerciales avec la Mésopotamie, et il est vraisemblable que divers mouvements migratoires aient dispersé des Sumériens parmi toutes ces populations.

À cet égard, on sait aujourd'hui que l'écriture cunéiforme sumérienne s'est répandue dans tout le croissant fertile du Moyen-Orient. Partout, cet élément essentiel de la culture sumérienne semble s'être imposé.

Je comprends, bien sûr, l'impression d'universalité que donnent les nombreux détails de la descendance de Noé, mais cela ne me paraît pas décisif dès lors que, précisément, cela ne concerne guère que les populations relativement proches et que les indices contraires à l'universalité me paraissent d'un poids beaucoup plus convaincant.

Baraq écrit : « *S'il existe des mythes communs à de nombreux peuples, et dont l'origine remonte très loin au Paléolithique, tout comme les langues parlées sur toute la terre, et s'il est question d'un déluge dans tous ces mythes communs, ça ne me paraît pas extraordinaire que ce soit celui-là dont il soit question pour ce qui est du fond dans le texte biblique.* »

À l'exception des mythes babyloniens dont l'ancienneté ne remonte guère plus loin que le début du deuxième millénaire avant Jésus-Christ (l'époque d'Abraham), tous les autres mythes n'ont à ma connaissance qu'une ancienneté nettement moindre.

Il me semble que tout au long du second millénaire avant Jésus-Christ, l'influence des récits mésopotamiens a pu s'étendre partout mais qu'il est aussi vraisemblable que les catastrophes par inondations diverses, du fait de crues ou de raz-de-marée, aient pu susciter partout des mythes sur cette base.

Ici encore, il faut mettre cet élément en balance avec les indices contraires à l'universalité.

Baraq écrit : *« Pourquoi les textes historiques de la Genèse, textes inspirés, ne fonctionneraient pas comme les prophéties apocalyptiques du Nouveau Testament où deux futurs, l'un proche et l'autre éloigné, sont placés en apparence sur le même plan ? »*

C'est a priori possible, mais je ne vois pas quel intérêt cela aurait ici, ni pourquoi les Sumériens qui connaissaient les inondations récurrentes de la plaine de Sumer (les historiens affirment qu'au troisième millénaire avant Jésus-Christ, la mer s'étendait jusqu'à Ur et recouvrait tout l'eden sumérien), auraient dû se référer à une inondation universelle.

Il est, par contre, fort possible, que le déluge décrit par la Bible comme étant le dernier, ait été précédé par d'autres qui ont pu être plus importants et être à l'origine de mythes plus anciens.

Baraq écrit : *« Comment dans ce cas pouvez-vous dire qu'il s'agit de la dernière inondation dans le pays de Sumer alors que l'Irak n'a jamais cessé d'être inondé régulièrement, le dernier "déluge" local remontant au printemps dernier. Et même si l'on ne prend que les catastrophes, il y en a eu un certain nombre depuis l'époque sumérienne »*

Il me semble que, depuis le changement climatique constaté il y a 4.200 ans, il n'y a plus jamais eu d'inondation de l'ampleur de celle indiquée par le récit biblique avec plusieurs mois sans plus apercevoir aucun sommet, ni aucun rivage, comme cela a pu être le cas dans la vaste plaine de l'eden sumérien de très faible altitude (Ur, la capitale du pays de Sumer, à 250 km du Golfe persique, n'est qu'à 6 mètres d'altitude).

C'est ce que vous confirmez de manière exacte lorsque vous écrivez que *« Il n'y a aucune trace archéologique en faveur d'une inondation de cette ampleur. Les couches de limon que l'on attribuait autrefois au déluge ne concernent que deux ou trois villes du pays sumérien, et rien ne prouve qu'il s'agisse d'inondations simultanées. »*

Certes, mais l'imprécision des datations ne permet pas davantage de l'exclure et l'importance des couches d'alluvions observées rend, au contraire, très probable, un événement simultané. Comment plusieurs mètres d'alluvions auraient-ils pu envahir une cité et non les autres dans la même plaine de Sumer ?

Baraq écrit : *« dans le sens exclusif d'une inondation locale en Irak, je ne vois pas très bien comment comprendre les promesses divines et l'alliance avec l'humanité annonçant que la terre ne serait désormais plus châtiée de la sorte (8,21-22 et 9,1-17)... Les expressions "toute la terre" ou "sous le Ciel" sont malgré tout universalistes »*

Dans le verset 8, 21, lorsque Dieu dit *« Je ne maudirai plus cette terre »*, ce n'est pas le mot *« erets »* utilisé pour désigner la planète terre dans le premier chapitre de la Genèse, mais le mot *« adamah »* qui signifie *« la terre rouge »* ce qui vise de manière spécifique le pays d'argile rouge de Sumer où cette argile était utilisée, notamment, pour former des tablettes d'écriture.

Par contre, dans le verset 8,22, la bénédiction universelle pour les temps à venir qui ne concerne plus directement le déluge utilise le mot plus imprécis de *« erets »*.

Dans le chapitre 9, le mot *« erets »* est aussi utilisé lorsqu'il ne vise plus le déluge. Ainsi, dans le verset 1 lorsqu'il s'agit de se multiplier et de remplir *« la terre »* (*« erets »*).

Mais, dans le verset où il est question avec précision de l'endroit où Noé a accosté, c'est de nouveau le mot *« adamah »* qui est utilisé.

« *Toute la terre* », il me semble que c'est seulement tout le pays en cause de l'adamah, le pays de la création de tous les humains descendant d'Adam et Ève. C'est à cet égard qu'il a une portée universelle malgré son caractère local.

Le mot « *erets* » a aussi, dans de nombreux textes bibliques le sens de « *région* » ou de « *pays* ». Rien n'impose de la traduire par « *planète* » dans le récit du déluge.

L'expression « *sous le ciel* » indique seulement que ni les insectes, ni les oiseaux, n'étaient concernés par le déluge. Ce qui a été inondé, c'est évidemment ce qui se trouvait sur le sol.

Baraq écrit : « *Ce n'est certes pas un indice en faveur de l'universalité, mais l'aire géographique qui va du Golfe Persique à l'Ararat est tout de même un territoire immense qui recouvre la quasi totalité de l'Irak et de bonnes parties de la Syrie, de la Turquie et de l'Iran. Ur n'est pas située au pied du massif de l'Ararat mais à l'ouest des piémonts sud de la chaîne du Zagros dont les sommets culminent à plus 4000 mètres.* »

Votre description est exacte, mais l'eden sumérien ne s'étend pas dans tout le territoire que vous considérez. Il ne s'agit que de la plaine du sud de l'Irak, de la région autour de la ville actuelle d'Al Qurnah où le Tigre rejoint l'Euphrate (la région de « *l'adamah* » où la Genèse situe la création de « *l'adam* »).

Pour le surplus, c'est une question de point de vue. Il n'était pas anormal de rattacher plutôt le Tigre et l'Euphrate au sommet de l'Ararat d'où ils s'écoulaient encore aujourd'hui plutôt qu'aux monts Zagros.

Baraq écrit : « *Je parlais aussi des descendants d'Adam : la Genèse ne dit pas que les descendants de Noé sont allés essaimer un peu partout dans les pays voisins, elle identifie les petits-fils de Noé aux peuples eux-mêmes, et c'est ainsi que ce texte a toujours été interprété. Il me semble que lorsque le texte biblique parle de Misraïm, de Javan ou d'Aram, il parle des peuples de l'Égypte, de l'Ionie et de la Syrie, pas des communautés sumériennes qui auraient pu s'exiler dans ces pays là.* »

Sur ce point, il faut tenir compte des pré-humains (les « *nephilims* ») qui ont cohabité dans toute la région ainsi que du fait (un autre indice biblique qui contredit l'universalité) qu'il en subsistait encore après le déluge (cf. Nb 13, 33) et parmi lesquels les descendants d'Adam et Ève se sont rapidement multipliés.

La supériorité des Sumériens qui maîtrisaient l'écriture et ont répandu leur écriture partout dans le croissant fertile a pu transformer profondément et rapidement toutes les régions dans lesquelles ils se sont implantés.

Le genre littéraire utilisé me semble pouvoir expliquer le reste. Mais, c'est clair : on est dans l'hypothèse.

Baraq écrit : « *Mais le plus important à mon sens, beaucoup plus que la lettre du texte, c'est la manière dont la tradition a compris le Déluge depuis trois mille ans. Si vraiment le sens d'une inondation locale était aussi évident que cela, ce texte n'aurait jamais suscité des débats aussi passionnés. Jamais les littéralistes n'auraient fait preuve de tant d'ardeur pour pouvoir justifier leur croyance en une inondation qui aurait submergé les plus hauts sommets de l'Himalaya. Jamais les sceptiques n'auraient pu utiliser ce texte pour se moquer de cette croyance dans un déluge universel comme de la foi et de la religion en général.*

D'où vient donc cette idée d'universalité du Déluge, si présente dans les traditions juives et chrétiennes ? J'ai du mal à croire qu'elle ne soit due qu'à l'ignorance des hommes, d'autant qu'il y a tout de même de très grands noms parmi les Pères de l'Église qui ont défendu cette idée. Je ne peux pas exclure que cette tradition ne soit pas aussi l'œuvre du Saint-Esprit. »

Bien sûr !

C'est tout sauf « évident ». Loin de là ! On ne peut actuellement parler ici que d'hypothèses.

Celui qui s'intéresse au déluge (comme à tout le début de la Genèse, d'ailleurs) doit être modeste autant que prudent. On n'en sait pas grand-chose et le champ des multiples interprétations possibles est très vaste.

Quelle que soit l'interprétation, la portée du récit est certainement universelle, mais cela n'implique en rien que l'événement en cause soit lui-même matériellement universel.

Pour le reste, il me semble inévitable que l'ignorance relative de l'histoire favorisait des interprétations conformes aux connaissances scientifiques limitées du passé.

Cela ne doit pas nous enfermer, comme le Pape Pie XII l'a si bien écrit dans son encyclique **Divino afflante Spiritu** déjà citée (cf. supra).

Baraq écrit : « Voilà pourquoi, quand j'entends des spécialistes de différentes disciplines parler d'un événement volcanique de très grande ampleur dans le passé, ayant eu des répercussions profondes sur le climat mondial et des effets destructeurs sur la faune et la flore de l'époque, et quand je constate, grâce à la génétique des populations, que cet événement coïncide dans le temps avec un renouvellement quasi complet de la population humaine, je ne peux que faire le rapprochement avec la tradition du Déluge universel de Noé que rapporte l'Écriture Sainte, non seulement dans la Genèse mais ailleurs dans la Bible, par exemple dans le Siracide et le Nouveau Testament.

Et voilà pourquoi je pense que ce récit est à comprendre historiquement sur au moins deux plans, l'un récent et local, et l'autre lointain et universel, à l'instar de la double prophétie de Jésus sur la ruine prochaine de Jérusalem et sa Parousie à la fin du monde. »

Il me semble qu'il n'y a guère d'indices permettant de parler d'un « renouvellement quasi complet de la population humaine » dans un lointain passé que vous avez situé il y a environ 75.000 ans.

Quoi qu'il en soit, j'y vois éventuellement un épisode de la préhistoire des pré-humains que rien ne permet de rattacher au récit biblique du déluge situé avec beaucoup de précision seulement une dizaine de générations avant Abraham avec, contrairement à la généalogie d'avant le déluge, des écarts très réalistes d'une trentaine d'années (voire la moitié s'il s'agit d'années sumériennes qui étaient, à Ur, dans la ville d'Abraham, d'environ seulement six mois).

Sur le plan historique, dans le pays de Sumer, il y avait fréquemment des inondations du fait des crues fluviales dont l'ampleur pouvait être augmentée par des pluies abondantes.

Dans les niveaux superposés d'occupation de plusieurs villes mésopotamiennes, on a retrouvé des couches d'alluvions qui pourraient correspondre à une inondation importante vers 2900 ans avant Jésus-Christ, mais rien n'indique que les alluvions en cause puissent correspondre à l'ampleur du déluge biblique.

Selon Salanville, il y a eu, en Mésopotamie, des « périodes plus humides au cours de l'Holocène. La principale a été datée de l'Holocène inférieur, entre 9 500 et 6 000 BP [entre 7500 et 4000 avant Jésus-Christ] : la remontée vers le nord de la mousson africaine a alors entraîné une sensible augmentation des pluies d'été, conjuguée probablement, dans le nord du Moyen-Orient, avec un accroissement non négligeable des précipitations hivernales tempérées » et « Il en est donc résulté, globalement, des conditions de vie plus favorables aux hommes et la possibilité pour eux d'occuper des secteurs qu'ils ont dû ensuite abandonner lorsque les conditions arides se sont rétablies. ».

https://www.persee.fr/doc/paleo_0153-9345_2005_num_31_1_4780

À cet égard, il semble aujourd'hui certain que la plaine de Sumer, nommée « *eden* » en sumérien (le pays de l'adamah dans la Genèse), était particulièrement fertile et habitable durant plusieurs millénaires du néolithique à partir de 7500 avant Jésus-Christ.

Ce n'est qu'à partir de 2200 ans avant Jésus-Christ, qu'un changement climatique majeur a amené dans la région un temps beaucoup plus sec qui a persisté jusqu'à ce jour et qui a rendu la plaine de Sumer beaucoup plus désertique.

https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89v%C3%A9nement_climatique_de_4200_AP

Mais, entretemps, les recherches archéologiques ont découvert que la plaine de Sumer, l'eden sumérien, a été recouverte durant une période par les eaux du golfe persique.

Selon les travaux de Salanville, « *On sait que lors du dernier maximum glaciaire, vers 18 000 B.P., l'abaissement général du niveau des Océans a entraîné la disparition du Golfe arabo persique, les fleuves mésopotamiens rejoignant directement l'Océan dans le Golfe d'Oman, c'est-à-dire à 800 km au sud de leurs embouchures actuelles* » et « *La remontée glacio-eustatique du niveau de l'Océan mondial est bien connue. Celui-ci se trouvait vers 120 m au-dessous du niveau actuel lors du maximum de la glaciation, tandis qu'il atteignait ou dépassait le niveau actuel autour de 6 000 BP* » et « *Lors du maximum glaciaire, le golfe Persique était totalement émergé. En raison de sa faible profondeur, son envahissement par les eaux marines n'aurait guère commencé avant 12 000 BP. La mer a repris alors progressivement possession de la cuvette et la transgression est arrivée à son terme vers 6 000 BP* ». Dans ces conditions, « *le niveau marin s'est élevé progressivement de — 20 m, vers 8 000 BP, jusqu'à + 2 m entre 6 000 et 5 000 BP* ».

À cet égard, il a fallu des milliers d'années avant que la remontée de 120 mètres du niveau des mers atteigne le plateau formé par la plaine de Sumer qui, aujourd'hui encore, ne dépasse le niveau des mers que de moins 10 mètres, ce qui implique que les eaux n'ont envahi la plaine de Sumer qu'à la fin de cette remontée du niveau des mers aux environs de 4000 à 3000 ans avant Jésus-Christ (= 6000 à 5000 BP).

Compte tenu de la marge d'incertitude des datations, il est possible que les traces d'inondation observées dans certaines cités mésopotamiennes et datées d'environ 2900 avant Jésus-Christ puissent correspondre à ladite avancée maximale du golfe persique.

Ceci confirme une bonne habitabilité de l'eden sumérien jusqu'aux environs de 4000 à 3000 (voire 2900) avant Jésus-Christ.

Au maximum de la transgression postglaciaire, on estime, par contre, que le rivage septentrional du golfe Persique passait approximativement par les villes actuelles de Nasiriya, Amara et Ahwaz, et donc que les villes sumériennes d'Ur ou Eridu étaient établies à proximité de la mer.

Il s'en déduit qu'à cette époque, la plaine de Sumer, le pays de l'adamah, était entièrement sous eau.

Dans ce contexte historique, un tsunami a pu se produire comme le considère le récit biblique, avec des effets aggravés par des pluies abondantes, lors de l'avancée du golfe persique dans l'eden sumérien.

Par contre, sa destruction totale par les eaux à cette époque ne permet pas d'envisager un déluge biblique plus récent qui est, par ailleurs, écarté par l'absence de traces dans les niveaux des ruines des cités mésopotamiennes correspondant à leur occupation pendant le troisième millénaire.

Comment comprendre le récit du déluge dans le cadre d'années d'environ 182 jours en moyenne entre les équinoxes qui semblent considérées dans le Pentateuque (cf. supra : « 64. Adam a-t-il vécu 930 ans ? »).

Avant l'exil en Égypte, et sauf pour les âges des patriarches par rapport aux naissances et aux décès, le récit de la Genèse ne contient qu'un seul récit chronologique détaillé dans le temps après les événements du jardin d'Eden jusqu'à Abraham qui peut nous éclairer sur le sens du mot « *shaneh* » dans le déroulement du temps.

Ce récit, qui est celui de Noé et du déluge, ne contient aucune référence aux saisons, ni aux chaleurs de l'été, ni aux froids de l'hiver.

Le calcul du temps ne se réfère qu'à l'âge de Noé. L'année ne commence pas un premier janvier ou à une autre date d'un calendrier. L'année ne commence pas non plus avec le début du déluge. Rien ne permet d'imaginer une date anniversaire du jour de la naissance de Noé dans un calendrier.

Le repère dans le temps, c'est Noé lui-même : il a 600 « *ans/shaneh* ». Le chiffre paraît arrondi autant que symbolique. Le chiffre « 6 » exprime souvent le mal et « *cent* » exprime un grand nombre. Avant de raconter le déluge, la Genèse nous dit que la méchanceté était grande.

Le chiffre 600 paraît davantage nous orienter vers le sens de ce qui se passe et peut montrer que la rigueur mathématique du calcul du temps est ici sans intérêt. Le « *shaneh* » paraît une période dans le temps mais non nécessairement une mesure stricte du temps.

Le récit va situer dans le temps cinq événements le 17ème jour du second mois (le début du déluge), le 17ème jour du septième mois (l'arrêt de l'arche sur les monts Ararat), le premier jour du dixième mois (les sommets des montagnes deviennent visibles), le premier jour du premier mois de l'an 601 (la couverture de l'arche est retirée), puis le 27ème jour du second mois (la terre est sèche et tous les occupants de l'arche en sortent).

Initialement, j'ai d'abord considéré l'année du déluge comme une possible exception qui pouvait avoir une durée de 365 jours maudite par ce déluge, mais, après avoir étudié davantage la chronologie du déluge biblique, il me semble désormais qu'en fait, comme dans le reste du Pentateuque, le récit qu'en donne la Genèse peut aussi se comprendre dans le cadre d'une année d'été entre les équinoxes du printemps et d'automne, comme je vais en détailler l'hypothèse dans cette contribution complémentaire à la réflexion précédente.

À cet égard, il faut d'autant plus prêter attention au récit biblique que celui-ci est d'une grande précision par rapport aux mesures du temps, en situant successivement le début du déluge « *L'an six cent de la vie de Noé, le deuxième mois, le dix-septième jour du mois* », puis, après « *cent cinquante jours* » d'inondation tumultueuse, l'immobilisation de l'arche « *le dix-septième jour du septième mois* », la visibilité retrouvée des montagnes « *le premier jour du dixième mois* », le retrait des eaux « *l'an six cent un de la vie de Noé, au premier mois, le premier jour du mois* » et, enfin, l'assèchement du sol « *au deuxième mois, le vingt-septième jour du mois* ».

On y observe un surplus de onze jours entre le 17ème jour du deuxième mois d'une année et le 27ème jour du même mois de l'année suivante, qui correspond exactement aux onze jours qu'il faut ajouter aux 354 jours (12 x 29,5) des douze cycles lunaires qui se succèdent dans un cycle solaire des saisons, pour que l'inondation du déluge s'étende aux 365 jours de ce cycle qui est la mesure de nos années actuelles.

L'importance de la mesure du temps dans le récit biblique y est soulignée par une parole divine qui indique, à la fin de l'inondation causée par le déluge, que « *Tant que la terre durera, semailles et moissons, froidure et chaleur, été et hiver, jour et nuit jamais ne cesseront.* » (Gn 8, 22).

Été et hiver, c'est la grande mesure du temps, c'est l'alternance sur 365 jours de deux saisons (années) séparées par les équinoxes du printemps et d'automne. Pour rappel, à Ur, la ville d'origine d'Abraham, une nouvelle année commençait lors de chaque équinoxe.

Jour et nuit, c'est la petite mesure du temps, c'est l'alternance sur 24 h du jour et de la nuit.

Mais, la chronologie du récit biblique du déluge est cependant très complexe du fait qu'il semble être une combinaison de plusieurs récits primitifs différents avec des répétitions, des variantes et des retours en arrière chronologiques.

Un examen attentif de ces mesures m'a amené à découvrir que, contrairement à ce que je pensais trop spontanément, les équinoxes ne divisent pas l'année de 365 jours par moitiés égales d'environ 182 jours, mais que la durée entre l'équinoxe de printemps et l'équinoxe d'automne est de 186 jours et 9 heures alors que la durée entre l'équinoxe d'automne et l'équinoxe de printemps n'est que de 178 jours et 20 heures, soit une différence de 7 jours et 13 heures qui peut aider à comprendre que le déluge s'est produit pendant une saison d'été à l'époque normale des crues saisonnières en Basse Mésopotamie qui se produisaient vers fin avril et début mai, et que cette année saisonnière comprenait un septième mois.

Chacune des indications qui précèdent paraissent utiles pour préciser le déluge dans le temps compte tenu des trois principaux cycles naturels bien connus dans l'antiquité :

1. celui du jour et de la nuit qui s'étend sur 24 heures et qui donne la mesure des **jours**,
2. celui du cycle de la lune qui s'étend sur 29,5 jours de 24 heures et qui donne la mesure des **mois**,
3. et celui des solstices, des équinoxes et des saisons qui s'étendent au total sur 365,25 jours de 24 heures et qui donne la mesure des **années**.

Ce cycle solaire de 365 jours est aussi le cycle des semis et des diverses récoltes agricoles ou fruitières qui situaient dans le temps les cycles lunaires (les mois) qui étaient ordonnés, identifiés et nommés par rapport aux événements de chaque cycle solaire. Mais, du fait qu'un cycle solaire de 365 jours ne correspond pas à un nombre exact de lunaisons mais à douze lunaisons (ou mois) d'un total de 354 jours avec un surplus de 11 jours, il était nécessaire d'inclure régulièrement un mois supplémentaire pour maintenir chaque lunaison particulière à son époque précise.

À cet égard, de tels mois supplémentaires n'étaient guère nécessaires pour les saisons d'hiver d'une durée de 178 jours et 20 heures quasi équivalente à six lunaisons d'un total de 177 jours et 4 heures [(29 jours 12 heures et 44 minutes) x 6], et compte tenu du fait que les Mésopotamiens arrondissaient les mois à 30 jours qui étendaient ces lunaisons d'hiver à un total de 180 jours.

Dans ces conditions, seule la saison d'été d'environ 186 jours devait être parfois prolongée d'une lunaison supplémentaire car chaque mois commençait lors d'une nouvelle lune et qu'entre les équinoxes de printemps et d'automne il y a une septième nouvelle lune environ une année sur trois, ce qui lui ajoutait un septième mois supplémentaire au milieu de la série des douze mois ordinaires du cycle de 365 jours répartis sur les deux périodes principales d'été et d'hiver distinguées par les équinoxes.

À cet égard, le septième mois de l'an 600 de Noé dans le récit du déluge indique, pour une année entre équinoxes, que le déluge s'est produit durant une année d'été entre l'équinoxe du printemps et l'équinoxe d'automne.

Mais, outre les mois des années 600 (le deuxième et le septième) et 601 (le premier et le deuxième) mentionnés par le récit biblique, celui-ci mentionne spécifiquement un « *dixième* » mois qui ne peut pas se rattacher à une année entre équinoxes et ne semble compréhensible, à cet égard, que par référence à l'ordre des douze mois ordinaires débutant généralement à partir du solstice d'hiver.

À cet égard, il peut être observé que de multiples calendriers étaient utilisés en Mésopotamie, que le premier mois d'une nouvelle année après l'équinoxe de printemps était le quatrième des douze mois ordinaires, et que le dixième mois ordinaire suivait normalement le sixième mois de cette année d'été et était donc, le premier mois de l'année suivante entre équinoxes commençant à l'équinoxe d'automne. Mais, en cas de septième mois intercalaire, ce qui était le cas l'année du déluge, le dixième

mois ordinaire et premier mois de l'année suivante entre équinoxes était reporté après ce septième mois.

En considérant les jours, les mois arrondis de 30 jours (dans un ensemble de cinq mois d'un total de 150 jours) autant que les lunaisons exactes de 29,5 jours (dans un ensemble de 354 jours), leur numérotation tant au cours de chaque période d'été ou d'hiver (les années entre équinoxes) que dans l'ordre ordinaire des douze lunaisons saisonnières, un septième mois à intercaler environ une fois sur trois dans la saison d'été ainsi que les onze jours supplémentaires qu'il fallait ajouter aux lunaisons d'une saison d'été, le récit a détaillé tous les éléments de la mesure du temps.

Les événements du déluge survenu en Basse Mésopotamie, vers 2900 avant Jésus-Christ, paraissent, dans les conditions qui précèdent et selon l'hypothèse retenue d'années entre les équinoxes, pouvoir se comprendre, par exemple, selon la chronologie suivante (selon les dates des lunaisons et équinoxes de 2009 qui permettent de constater une septième nouvelle lune entre les équinoxes avec une nouvelle lune du mois suivant 14 jours plus tard pour correspondre à deux intervalles de sept jours racontés par le récit).

Hypothèse d'une chronologie du déluge

Équinoxe de printemps le 20 mars. C'est le début de l'an 600 de Noé (Gn 7,11)

Premier mois (lunaison) de l'an 600 (quatrième mois ordinaire à partir du solstice d'hiver) de la nouvelle lune du 26 mars au 24 avril

Deuxième mois (lunaison) de l'an 600 (cinquième mois ordinaire à partir du solstice d'hiver) de la nouvelle lune du 25 avril au 23 mai

4 mai : Jour 1 : 10ème jour du deuxième mois. Noé entre dans l'arche sept jours avant le déluge (Gn 7, 7-10)

11 mai : Jour 8 : 17ème jour du deuxième mois. C'est le début du déluge (Gn 7, 11)

Du **11 mai au 19 juin** : Jours 8 à 47 : 40 jours de déluge (Gn 7, 12 et 17)

Troisième mois (lunaison) de l'an 600 (sixième mois ordinaire à partir du solstice d'hiver) de la nouvelle lune du 24 mai au 21 juin

20 juin : Jour 48 : Après les 40 jours de déluge, Noé lâche un corbeau qui va aller et venir jusqu'à ce que les eaux aient séché (Gn 8,6)

Quatrième mois (lunaison) de l'an 600 (septième mois ordinaire à partir du solstice d'hiver) de la nouvelle lune du 22 juin au 21 juillet

Cinquième mois (lunaison) de l'an 600 (huitième mois ordinaire à partir du solstice d'hiver) de la nouvelle lune du 22 juillet au 19 août

Sixième mois (lunaison) de l'an 600 (neuvième mois ordinaire à partir du solstice d'hiver) de la nouvelle lune du 20 août au 17 septembre

Septième mois (lunaison) de l'an 600 (mois intercalaire supplémentaire aux 12 mois ordinaires) de la nouvelle lune du 18 septembre au 17 octobre

Équinoxe d'automne le 22 septembre. C'est le début de l'an 601 de Noé.

Du **11 mai au 3 octobre** : Jours 8 à 153 : Les eaux sont tumultueuses pendant « *cent cinquante jours* », soit cinq mois de 30 jours selon un usage mésopotamien qui attribuait 30 jours à chaque lunaison d'une durée réelle de 29,5 jours de sorte qu'en réalité, cette période de 150 jours n'était, en fait (selon le calendrier de référence de 2009), que de 146 jours du 11 mai au 3 octobre, veille du 17ème jour du cinquième mois (cf. ci-après)

4 octobre : Jour 154 : 17ème jour du septième mois : les eaux s'apaisent (Gn 8, 1), l'arche s'immobilise (Gn 8, 4) et Noé lâche une colombe (Gn 8, 8)

11 octobre : Jour 161 : deuxième envoi de la colombe après sept jours (Gn 8, 10)

Première mois (lunaison) de l'an 601 après l'équinoxe d'automne (dixième mois ordinaire à partir du solstice d'hiver) de la nouvelle lune du 18 octobre au 15 novembre

18 octobre : Jour 168 : troisième envoi d'une colombe et premier jour du mois ordinaire « *dixième* » et du premier mois de l'an 601 : nuages et brumes se dissipent et les montagnes apparaissent en redevenant visibles dans le lointain (Gn 8, 5), Noé retire le toit et constate que la terre est ravagée (Gn

8, 13). L'état extrêmement boueux et marécageux (la couche d'alluvions observée à Ur a une épaisseur de plus de trois mètres) ne permet pas une sortie immédiate de l'arche.

Deuxième mois de l'an 601 (onzième mois ordinaire à partir du solstice d'hiver) de la nouvelle lune du 16 novembre au 15 décembre

12 décembre : Jour 223 : 27ème jour du deuxième mois : La terre est désormais sèche (Gn 8, 14). Noé sort de l'arche.

Il reste à en mesurer la part de symbolique et d'historique...

La chronologie qui précède ne me paraît cependant plus aujourd'hui pleinement satisfaisante car cette hypothèse ne présente pas le déluge dans le cadre traditionnel d'une année complète et présente, en outre, l'étrangeté de cumuler deux adaptations de l'année entre équinoxes au cycle solaire puisqu'elle mentionne, d'une part, un septième mois intercalaire à ajouter environ un été sur trois pour aligner les lunaisons sur le cycle solaire et, d'autre part, le surplus de 11 jours qu'il est nécessaire d'ajouter aux six lunaisons de chacune des saisons d'été afin d'aligner le temps sur le cycle solaire pour correspondre à une année complète puisque le déluge survient le 17ème jour du deuxième mois de l'année 600 de Noé (Gn 7,11) et qu'il sort de l'arche le 27ème jour du deuxième mois de l'année suivante (Gn 8, 14-15).

La lecture du récit biblique du déluge dans son ordre chronologique laisse souvent perplexe, mais il me semble désormais préférable de proposer un autre calendrier.

Outre les âges des patriarches, il faut observer que la crédibilité de toute historicité des premiers chapitres de la Genèse se heurte tout autant au mythe d'un déluge universel qui est manifestement irréaliste dans le troisième millénaire avant Jésus-Christ où le récit biblique le situe.

Comment comprendre aujourd'hui ce récit du déluge ?

C'est une histoire qui paraît attribuable aux trois fils de Noé (Gn 10, 1) si on admet une subdivision primitive du début de la Genèse en tablettes sumériennes par des colophons qui indiquent l'auteur du récit d'une tablette par un petit mot (le mot hébreu « *Towledah* ») qui a un double sens qui peut signifier à la fois les origines de l'auteur (son histoire passée) et sa postérité (son histoire future).

On peut penser que le récit écrit de chacun des trois fils de Noé devait déjà être bien différencié par trois écrits distincts et respectés lorsque la Genèse a été composée, car le texte biblique reprend et fusionne ces trois versions différentes sans chercher à effacer leurs différences, même lorsqu'elles peuvent paraître contradictoires.

Mais, il est aussi possible que l'auteur de la Genèse ait volontairement écrit son récit sous la forme de trois versions distinctes fusionnées pour mieux montrer que le vrai résulte mieux de la rencontre de trois points de vue différents que du témoignage d'un seul.

La version française officielle de la Genèse nous indique que « *Parmi ses contemporains, Noé fut un homme juste, parfait* » (Gn 6, 9), mais la version anglaise du Vatican traduit qu'il était « *blameless in that age* » (irréprochable dans ce temps) et la version protestante Segond traduit qu'il était « *intègre dans son temps* ». Peut-on y percevoir une allusion à la justesse de la mesure du temps de Noé dans le récit lui-même.

Juste en son temps. Noé n'était pas seulement un juste à son époque, mais Noé fut juste dans la mesure de son temps, du temps du déluge qu'il a vécu.

Pour observer la mesure du temps du déluge selon des années entre les équinoxes déjà observées ailleurs dans le Pentateuque, il est utile d'être attentif au fait que le récit de la Genèse ne relate pas le déluge par un seul récit harmonisé mais par une union de trois récits dans laquelle, du point de vue

chrétien, nous pouvons voir une image trinitaire de Dieu, au-delà des apparentes incohérences chronologiques.

Pourquoi est-il écrit après le jour du début du déluge que Noé entre dans l'arche « *en ce jour même* » (Gn 7, 11-13) alors qu'il vient d'être répété à deux reprises qu'il y entre sept jours avant (Gn 7, 1-4 et 7-10) ?

Pourquoi est-il écrit que « *Les sources de l'abîme et les vannes du ciel se fermèrent, la pluie des cieux s'arrêta* » après qu'il ait été indiqué que « *les eaux montèrent au-dessus de la terre pendant cent cinquante jours* » (Gn 7, 24) et alors qu'il a été répété auparavant à deux reprises que le déluge n'a duré que 40 jours (Gn 7, 4 et 12) ?

Pourquoi est-il écrit que l'arche s'arrête sur une montagne le 17^{ème} jour du septième mois (Gn 8, 4), mais que les sommets des montagnes n'apparaissent que le dixième mois (Gn 8, 5) ?

Pourquoi est-il écrit que ces sommets apparaissent le premier jour de ce dixième mois avant un temps de 40 jours (Gn 8, 6) et le constat qu'une colombe n'est plus revenue (Gn 8, 12), mais que Noé ne regarde l'état du pays en enlevant la couverture de l'arche seulement le premier jour de l'année suivante ?

Pourquoi attend-t-il encore 57 jours avant de sortir de l'arche, onze jours après qu'une année ait été échuë ?

Le temps est un, mais, comme dans la Trinité, les modes opératoires semblent triples et différents dans le récit du déluge. Un même mois y semble, en réalité, décrit comme le « *septième* » (Gn 8, 4) dans une première version qui le calcule et le situe dans les mois de l'année d'été à partir de l'équinoxe du printemps, comme le « *dixième* » (Gn 8, 5) dans une deuxième version qui le calcule et le situe dans les mois du cycle solaire de douze mois à partir du solstice d'hiver, et comme le « *premier* » (Gn 8, 13) dans une troisième version qui calcule et situe toujours ce même mois dans les six mois de l'année d'hiver à partir de l'équinoxe d'automne.

Il faut rappeler ici que, du fait de la durée de l'année d'été, soit 186 jours et 9 heures entre les équinoxes de printemps et d'automne, il y avait souvent dans cette période (3 fois sur huit) une septième nouvelle lune qui faisait débiter un septième mois d'été ce qui suffisait pour ajuster les calendriers lunaire et solaire en complément de l'année d'hiver, d'une durée de 178 jours et 20 heures entre les équinoxes d'automne et de printemps, qui se limitait à un nombre fixe de six mois qui correspondaient approximativement tant à six lunaisons d'une durée de 177 jours (6 x 29,5 jours) qu'à la durée de six mois arrondis de 180 jours (6 x 30 jours).

Dans ces conditions, dans l'hypothèse qui considère que, dans le récit biblique, le septième mois de l'an 600 est le même que le premier mois de l'an 601, il faut que l'équinoxe d'automne coïncide approximativement avec une nouvelle lune qui fixait le début d'un nouveau mois (car il était impossible, dans l'antiquité, de préciser à la seconde près le moment de l'équinoxe et de la nouvelle lune comme on peut le faire actuellement), pour que certains aient pu considérer un même mois comme étant le septième mois de l'année d'été entre les équinoxes de printemps et d'automne alors que d'autres le considéraient comme le premier mois de l'année d'hiver suivante entre les équinoxes d'automne et de printemps, ce qui indique que le début de ce mois devait être situé vers le 22 septembre et permet de situer tous les autres événements datés du déluge.

Avec ces indications précises, il peut être constaté que la terre fut ravagée et inhabitable pendant une période de 188 jours depuis le premier jour du déluge jusqu'à la sortie de l'arche, ce qui correspond exactement à la durée d'une année d'été (du « *dix-septième jour du deuxième mois* » de l'an 600 au « *vingt-septième jour du deuxième mois* » de l'an 601) complétant les six lunaisons de chaque année d'hiver (177 jours) pour suivre le cycle solaire de 365 jours.

Dans ces conditions, il peut être constaté, d'un point de vue, que le déluge a duré une période de 40 jours du 13 mai au 21 juin et fut suivi d'une période de 148 jours du 22 juin au 17 novembre (soit les jours qui correspondent à cinq lunaisons de 29,5 jours arrondis à cinq mois de 30 jours ou 150 jours) jusqu'à la sortie de l'arche mais aussi, d'un autre point de vue, qu'une période de dévastation de 148 jours du 13 mai au 8 octobre fut suivie d'une période de restauration de 40 jours du 9 octobre au 17 novembre.

Dans ces conditions, la chronologie du déluge semble, selon les années sumériennes entre équinoxes, pouvoir être comprise comme suit (sur la base du calendrier de 2006 qui présente une situation similaire de proximité entre l'équinoxe d'automne et une nouvelle lune) :

Solstice d'hiver le 21 décembre

Premier mois du cycle solaire de la nouvelle lune du 31 décembre au 29 janvier

Deuxième mois du 29 janvier au 28 février

Troisième mois du 28 février au 29 mars

Équinoxe de printemps le 20 mars

Premier mois de l'année 600 de Noé du 29 mars au 27 avril (quatrième mois du cycle solaire)

Deuxième mois de l'année 600 de Noé du 27 avril au 27 mai (cinquième mois du cycle solaire)

Entrée dans l'arche 7 jours avant le déluge (Gn 7, 1-4 et 7-10), soit le 6 mai

Jour 1 : Début du déluge le 17^{ème} jour du deuxième mois de l'année 600 de Noé (Gn 7, 11), soit le 13 mai

Du Jour 1 au jour 40 : 40 jours de déluge (Gn 7, 12 et 17) du 13 mai au 21 juin

Troisième mois de l'année 600 de Noé du 27 mai au 25 juin (sixième mois du cycle solaire)

Du jour 41 au jour 188 : Période de « 150 » jours pendant 5 mois qui correspondent en réalité à cinq lunaisons de 29,5 jours qui s'étendent au total sur 148 jours jusqu'à la sortie de l'arche, du 22 juin au 17 novembre

Quatrième mois du 25 juin au 25 juillet (septième mois du cycle solaire)

Cinquième mois du 25 juillet au 23 août (huitième mois du cycle solaire)

Sixième mois du 23 août au 22 septembre (neuvième mois du cycle solaire)

Jour 133 : Nouvelle lune le 22 septembre (à 11h45 GMT). Les sommets des dénivellations apparaissent (Gn 8, 5) le « *premier jour du dixième mois* », ce qui est aussi le « *premier jour du premier mois* » de la nouvelle année 601 de Noé, et, en conséquence, Noé enlève la couverture de l'arche pour observer l'état du pays ce qui lui permet de constater que la terre est dévastée (Gn 8, 13) (c'est le sens qui peut être donné ici au mot hébreu « *charab* » qui ne signifie pas ici « *à sec* » comme le considère la traduction officielle en français et qu'il faut distinguer du mot hébreu « *yabesh* » qui décrit l'état asséché du sol à la fin du mois suivant lors de la sortie de l'arche (Gn 8, 14))

Équinoxe d'automne le 23 septembre (à 4h03 GMT)

Septième mois d'été de l'année 600 de Noé ou premier mois d'hiver de l'année 601 ou dixième mois du cycle solaire, du 22 septembre au 22 octobre

Jour 148 : L'arche s'immobilise le 17^{ème} jour du septième mois (Gn 8, 4), soit le 8 octobre

Jours 149 à 188 : Pendant 40 jours (Gn 8, 6) du 9 octobre au 17 novembre, envoi d'un corbeau jusqu'à ce que la terre soit sèche (Gn 8, 7), avec envoi d'une colombe à sept jours d'intervalle (Gn 8, 8-12) les 2, 9 et 16 novembre

Premier ou deuxième mois d'hiver ou onzième mois du cycle solaire, du 22 octobre au 20 novembre

Jour 188 : Sortie de l'arche le 27^{ème} jour de ce deuxième mois, le lendemain du jour où la colombe n'est plus revenue, soit le 17 novembre.

On retrouve ainsi, dans le récit du déluge, tous les éléments de mesure du temps qui semblent appliqués dans le Pentateuque qui veille partout à écarter toute prévalence du soleil ou de la lune qui étaient faussement divinisées et ne semble mesurer le temps que de manière équilibrée entre ces astres de référence, par des années entre équinoxes, alternativement d'été ou d'hiver, et par des jours de 24 heures comprenant un temps d'obscurité et un temps de lumière à égalité lors de chaque équinoxe.

« Dieu parla à Noé et lui dit : « [...] Tant que la terre durera, semailles et moissons, froidure et chaleur, **été et hiver** [la grande mesure du temps, c'est l'alternance sur le cycle solaire de 365 jours de deux « années » de 188 ou 177 jours entre les équinoxes], **jour et nuit** [la petite mesure du temps,

c'est l'alternance des « *jours* » sur 24 h de la clarté et de l'obscurité] *jamais ne cesseront.* » » (Gn 8, 15-22).

Après l'avancée des eaux du golfe persique, le pays de l'adamah a pu s'en trouver inondé ou marécageux pendant des siècles. Rien n'indique, à cet égard, dans le récit biblique, qu'au moment où l'arche s'est immobilisée sur une hauteur et que la terre a séché à cet endroit de sorte que Noé a pu sortir de l'arche, tout le pays de l'adamah ait été lui-même asséché.

Dans la réalité historique, c'est le contraire qu'il faut constater.

Selon la traduction française officielle du récit biblique de la fin du déluge, « *C'est en l'an six cent un de la vie de Noé, au premier mois, le premier jour du mois, que les eaux s'étaient retirées, laissant la terre à sec* [en hébreu : « *charab* »]. *Noé enleva le toit de l'arche, et regarda : et voici que la surface du sol était sèche* [charab]. *Au deuxième mois, le vingt-septième jour du mois, la terre était sèche* [en hébreu : « *yabesh* »]. *Dieu parla à Noé et lui dit : « Sors de l'arche... » »* (Gn 8, 13-16)

Pourquoi Noé serait-il encore resté 57 jours dans l'arche si le sol autour de l'arche était déjà sec le premier jour de l'an 601 ?

À cet égard, il semble utile d'observer des nuances dans le texte hébreu qui utilise deux mots différents que la version française traduit pourtant par les mêmes mots « *à sec* » ou « *sèche* ». En effet, pour indiquer que la terre était sèche au moment de la sortie de l'arche, le texte hébreu utilise le mot « *yabesh* » qui n'a que ce sens d'un sol sec ou asséché, mais c'est le mot « *charab* » qui est utilisé pour constater la situation 57 jours plus tôt et il faut observer que ce mot, qui a plusieurs sens, signifie aussi ravagé, en ruines, dévasté, exterminé.

Et, lorsque Noé constate 57 jours avant de sortir de l'arche que la surface du « *sol* » était « *charab* », il faut observer, en outre, que le mot hébreu traduit par « *sol* » est le mot « *adamah* ». Ce que Noé semble constater à ce moment, ce n'est pas qu'il n'y a plus d'eau sur le sol mais que tout le pays (la région) de la création de l'humanité (l'adamah) a été anéanti.

La circonstance que la hauteur sur laquelle l'arche s'est immobilisée est ensuite devenue sèche de sorte que Noé pouvait sortir de l'arche, ne permet en rien d'en déduire que l'eau s'était retirée des zones d'altitude plus basse.

Dans la réalité historique, après avoir inondé la vaste plaine de l'eden sumérien aux environs de 3000 avant Jésus-Christ, le rivage du golfe persique n'a reculé que progressivement au cours des siècles suivants.

Plusieurs mythes mésopotamiens du début du deuxième millénaire confirment l'événement évoqué dans le récit biblique et le fait que les populations gardaient le souvenir d'une époque où l'eden de Sumer, devenu ensuite marécageux puis désertique, avait été habité avec bonheur par leurs ancêtres.

66. Le Dieu de Sem, le père des fils d'Héber

Charlotte écrit : « *J'avais une interrogation sur le passage de la Genèse qui nous dit qu'un des fils de Noé [...] le découvre nu et ivre sous sa tente. Quand Noé apprend cela, il fait de Canaan, son petit fils, un esclave...Je ne comprends pas pourquoi puisque Canaan n'y est pour rien.* »

Ne pensons-nous pas trop vite à une punition ?

Le récit de l'ivresse de Noé et de la malédiction de Canaan est un des plus profondément universels de l'Écriture. Il introduit la longue description généalogique de la dispersion de la descendance de Noé parmi les nations qui aboutit cependant à la promesse d'une nation nouvelle faite à Abraham.

Toute l'action de Dieu est à la fois corporelle et spirituelle, concrète et symbolique. L'un ne va pas sans l'autre car l'action de Dieu est toujours au-delà des seules apparences et effets dans la réalité concrète, mais l'action de Dieu n'est cependant pas une abstraction. Il serait tout aussi vain et erroné de mépriser sa réalité concrète, corporelle, physique que de négliger sa dimension spirituelle.

Certes, Canaan est maudit et, pourtant, c'est le seul territoire décrit avec précision dans la généalogie de la descendance de Noé et c'est surtout la terre de la promesse.

Le territoire des Cananéens s'étend, à l'ouest, sur une longueur d'environ 250 km, le long de la Méditerranée, de Sidon à Gaza, et, à l'est, jusqu'à « *Lèsha* » (qui signifie la fente, la fissure, et se réfère probablement à la vallée étroite dans les montagnes formée par le Jourdain et qui se prolonge au sud de la Mer morte jusqu'à Eilat et la Mer rouge) (Gn 10, 19).

La description géographique et culturelle (selon leurs lieux, leurs langues et leurs nations) de la descendance de Noé est greffée sur le monde perçu dans le Proche Orient antique avec beaucoup de références concrètes précises et pourtant l'essentiel s'y trouve aussi dans des non-dits et des renversements de perspectives.

Canaan n'est que le quatrième fils de Cham, second des trois fils de Noé que sont Sem, Cham et Japhet. Mais, à la sortie de l'arche, rien n'est dit de Sem et Japhet alors qu'il est précisé que Cham « *fut le père de Canaan* » (Gn 9, 18). De même, dans le récit de l'ivresse de Noé, l'action de Cham y est racontée avec la précision répétée qu'il est « *père de Canaan* » (Gn 9, 22). Sans référence à ses autres fils.

L'expression « *père de* » est plutôt rare dans la Genèse alors qu'au contraire, il y a de très nombreuses mentions de « *fils de* ». Contrairement à la réalité passive de l'expression « *fils de* » qui évoque l'origine d'un individu ou d'une communauté, l'expression « *père de* » exprime une transmission, une prolongation d'une personne dans les générations suivantes.

Cette expression est utilisée pour deux descendants de Caïn, dont l'un, Ada, est le « *père de ceux qui habitent sous la tente ou parmi les troupeaux* » et, l'autre, Yabal, est le « *père de tous ceux qui jouent de la cithare et de la flûte* » (Gn 4, 20-21).

Ces deux premières mentions montrent déjà une paternité autre que biologique.

Dans la généalogie de Noé, il n'y a qu'une seule autre mention d'un « *père de* », c'est lorsqu'il est dit qu'il naît aussi des fils à « *Sem, père de tous les fils d'Heber* » (Gn 10, 21), ce qui se réfère aux Hébreux qui, plus tard, recevront Canaan en héritage.

Dans la descendance de Cham, il faut observer qu'avant Canaan, il y a trois autres fils : Koush (c'est ainsi que la Bible nomme l'Éthiopie), Misraïm (c'est ainsi que la Bible nomme l'Égypte) et Pouth (probablement une autre nation d'Afrique du Nord Est qui peut être la Lybie), et que Canaan, souvent sous domination égyptienne, fut pour ces nations un carrefour commercial essentiel pour leur commerce avec les autres nations dont principalement la Mésopotamie.

Canaan, avant d'être un individu ou un territoire, c'est d'abord un mot qui signifie « *commerce, marchand, trafic* ».

Dans ce contexte, dès sa première mention, lorsqu'il est dit de Cham qu'il est « *père de Canaan* », il y a une ambiguïté car cela n'indique pas nécessairement ici le fait qu'il a engendré un fils nommé Canaan, mais peut se comprendre comme sa désignation comme fondateur du commerce, le père des commerçants et des trafiquants, de ceux qui vivent au carrefour commercial des nations qu'était Canaan.

La généalogie de Noé invite à mettre en parallèle ce Cham « *père de Canaan* » et son frère Sem « *père des fils d'Heber* », sur la base de leur attitude différente en présence de l'ivresse de leur propre père Noé.

Le commerce est une activité orientée vers les biens matériels, les biens terrestres.

Avec un cœur ainsi tourné vers le terrestre, Cham ne cherche pas par priorité à secourir son père mais choisit par priorité de diffuser l'information (le scoop) alors même que cela peut augmenter l'humiliation de son père.

Tout au contraire, Sem adopte immédiatement et prioritairement une attitude qui cherche à couvrir l'humiliation, voire la faute de son père. La priorité est donnée à l'amour et au pardon. En fait, en couvrant son père d'un manteau, Sem agit comme Dieu lui-même l'avait fait dans le jardin d'Eden. Après avoir choisi de s'approprier une connaissance séparée de Dieu, Adam et Ève se sont découverts nus et honteux (dans un état qui sera celui de Noé), mais le Créateur les a couverts d'un vêtement de peau pour protéger leur vie. Ce fut le premier pardon de Dieu.

En voyant son père Noé nu et humilié, Sem a choisi l'amour et le pardon par priorité. Après avoir ainsi agi comme Dieu, il est le premier, dans la Genèse, à être reconnu non seulement comme priant Dieu ou comme marchant avec Dieu, mais comme un humain inspiré par Dieu car Noé, pour la première fois, va qualifier le Seigneur, le Créateur, YHWH (Yahveh), de « *Dieu de Sem* » (Gn 10, 26), le Dieu d'un humain.

Il sera de ce fait le « *père* » des fils d'Heber, des Hébreux, de ceux qui ne vont pas subir la dispersion des nations, du peuple qui adore le Créateur unique du Ciel et de la terre.

Tout au contraire, le commerce, la recherche des biens matériels du « *père de Canaan* », sera source d'esclavage.

C'est l'amour et le pardon qui fondent la descendance bénie. Et Canaan lui sera soumis.

Le récit de la malédiction de Canaan se révèle ainsi sous un autre jour non comme une punition mais comme une révélation. L'attention prioritaire aux choses matérielles écarte de l'amour et réduit en esclavage.

Mais, la malédiction est toute relative car Canaan ce sera aussi la terre de la promesse, la terre du peuple élu, la terre de l'Incarnation du Christ et du salut.

Le pardon de Dieu vient rechercher le pécheur au plus profond des malédictions.

Ici, une fois encore, comme dans la création des cieux et de la terre ou la nature unique de l'humain corporelle et spirituelle, matériel et spirituel vont se retrouver réunis par la promesse d'un peuple en Canaan qui sera faite à Abraham, l'hébreu.

Invité écrit : « *cette théorie du matérialisme me semble étrangère au sens du récit biblique.*

Lévitique 18,7 : "Tu ne découvriras point la nudité de ton père et la nudité de ta mère ; c'est ta mère, tu ne découvriras pas sa nudité."

Or que nous apprend Gn 9,22 ? "Cham, père de Chanaan, vit la nudité de son père, et il alla le rapporter dehors à ses deux frères."

Il n'est donc guère étonnant qu'il reçoive une malédiction contrairement à ses frères

J'ajouterais également qu'il me semble tout à fait plausible de souligner que la malédiction de Canaan présente un lien implicite avec la future conquête de son pays ».

Je suis surpris que vous perceviez ma méditation comme une « *théorie du matérialisme* » ... Comme vous y allez !

Mais, vous ne dites pas en quoi elle vous semble « *étrangère au sens du récit biblique* ».

En ce qui concerne le matérialisme, vous ne précisez pas ce que vous contestez et, en ce qui me concerne, il me semble, en effet, que le récit en cause de la malédiction de Canaan (qui signifie commerce ou marchand) nous invite effectivement à ne pas survaloriser les aspects matériels, terrestres ou physiques de la réalité, mais à faire prévaloir, au contraire, la portée spirituelle des événements concrets en cause et de la généalogie qu'ils introduisent.

Pour la question de la nudité, votre rapprochement avec le Lévitique est pertinente, mais elle n'aborde qu'un aspect limité du récit qui me semble pouvoir être compris dans le contexte plus général de la postérité de Noé expliquée dans la Genèse.

Je ne connais pas de réflexions d'un Père de l'Église qui ait détaillé la question en cause en ce qui concerne Canaan (qui n'est pas responsable de l'attitude de son père), mais cela ne nous empêche pas d'y réfléchir et d'approfondir notre intelligence de la foi, en restant, bien sûr, toujours attentif à une parfaite cohérence avec tout le reste de l'Écriture et l'enseignement de l'Église.

Et, il y a du boulot à notre époque où beaucoup croient trouver dans les avancées de la science, de la critique historique ou de l'exégèse, des motifs de mettre en doute la valeur historique de ces anciens récits de la Genèse remplis de symbolisme.

En réalité, la valeur spirituelle de l'Écriture est profondément enracinée dans l'histoire concrète.

De même que l'humain est indivisiblement corporel et spirituel, la révélation de Dieu dans l'Écriture sainte s'enracine dans l'histoire concrète même si c'est souvent avec des images et des symboles.

Vous pouvez certainement préférer une lecture « *beaucoup plus simple* », voire littérale, et y trouver un éclairage suffisant, mais vous conviendrez qu'une telle lecture laisse sans réponse beaucoup d'observations.

Il n'y a d'ailleurs aucune contradiction entre nos observations qui éclairent seulement des aspects différents.

Vous terminez votre réflexion en évoquant un lien possible avec la future conquête du pays.

Et vous avez raison, mais c'est précisément ce « *lien* » qui ne doit pas être perçu trop « *matériellement* ».

Canaan (qui signifie commerce ou marchand) me semble pouvoir représenter la recherche de biens matériels ou visibles et il me semble qu'il faut le mettre en perspective avec les fils d'Heber qui me semblent représenter la fidélité à Dieu.

À cet égard, il me semble pertinent d'être attentif au fait que la descendance de Noé est dispersée, selon la descendance génétique, les lieux, les langages et les nations, et que, dans ce tableau, nous avons d'une part, Cham, le « *père de Canaan* » qui est maudit (Gn 9, 25), et, d'autre part, Sem, le « *père des fils d'Heber* » qui est béni (Gn 9, 26 et Gn 10, 21).

Heber, c'est celui qui précède la division du pays comme l'indique le nom de son fils aîné Peleg (Gn 10, 25).

De manière a priori étonnante, il n'est pas dit un mot de la descendance de ce Peleg dans la longue description de la descendance dispersée, alors même qu'il s'agit pourtant de l'ancêtre d'Abraham et du peuple d'Israël. Ne faut-il pas être attentif au sens de cette omission ?

La seule descendance d'Heber qui est développée est celle d'un autre fils, nommé Yoqtane, ce qui signifie « *insignifiant* » (Gn 10, 25-31).

Dans ce contexte, lorsqu'il est écrit que Sem est le « *père des fils d'Heber* », l'omission de la descendance de Peleg me semble indiquer qu'elle n'est pas « *dispersée* » selon la génétique, les lieux, les langages ou les nations. Des rabbins ont développé l'idée qu'Heber était ainsi l'homme « *un* », universel avant la division.

En fait, le mot hébraïque « *ebri* », traduit en français par « *hébreu* », semble correspondre au mot akkadien « *habirou* » (ou « *apirou* ») qui signifie « *nomade* ». En effet, l'écriture akkadienne (où l'on trouve le mot « *apirou* ») ne distingue pas les sons « *p* » et « *b* », ni les gutturales, absentes du français mais bien connues en arabe, qui se trouvent ici au début du mot « *habirou* ».

L'hébreu va progressivement se confondre avec l'israélite puis le judéen, mais il est important de ne pas donner au mot « *hébreu* » utilisé à une époque ancienne le sens qu'il ne prendra qu'ultérieurement. On peut y percevoir un exemple de réinterprétation.

Au temps d'Abraham « *l'hébreu* » (Gn 14, 13), on ne parle pas encore d'Israël. Le mot indique seulement qu'il était nomade, mais on peut observer qu'Abraham est ainsi désigné à une époque où il s'est déplacé en Canaan, longtemps après avoir quitté Ur puis Harane.

Les nomades, qui étaient nommés en akkadien (langue diplomatique universelle durant le deuxième millénaire avant Jésus-Christ, et donc, notamment, à l'époque d'Abraham) « *habirous* » ou « *apirous* », avaient plutôt une mauvaise réputation chez les citadins sédentaires des cités mésopotamiennes. La littérature mésopotamienne en dresse un portrait peu flatteur. Errant en divers lieux, ils vivaient de leurs troupeaux ainsi que des produits de la chasse et de la cueillette, mais, passant de lieux en lieux, ils se nourrissaient aussi des récoltes des sédentaires avec qui ils collaboraient parfois mais qu'ils pillaient au besoin.

Du fait qu'ils étaient nomades ou semi-nomades, les « *apirous* » ou « *hébreux* » n'étaient pas rattachés à une cité ou un territoire et étaient souvent considérés par les sédentaires des cités comme des sauvages non civilisés ayant des mœurs étranges.

Selon la généalogie des descendants de Noé du chapitre 10 du livre de la Genèse, les « *ebri* » ou « *apirous* » se rattachent au patriarche Eber ou Héber dont la descendance, les « *Hébreux* », est considérée, lors de la dispersion des nations sur toute la terre après le déluge, comme une descendance particulière de Sem, l'héritier spirituel de Noé.

Dans cette généalogie, Heber c'est celui qui vient avant la division de l'humanité qui se produit à l'époque de la naissance de son fils Peleg qui est nommé ainsi « *parce que de son temps le pays est divisé* » (Gn 10, 25). Heber, celui qui vient avant la division, est ainsi devenu le symbole de ceux qui ne sont pas rattachés à l'un des peuples, villes, nations ou territoires divisés. L'hébreu ou l'habirou, c'est le nomade.

On pouvait trouver toutes sortes d'ethnies et de langages chez les habirous. Du fait même de son errance, l'hébreu mésopotamien n'est rattaché à aucune ethnie, ni à aucun langage particulier, ni à aucune ville. Il n'est pas sous la protection de dieux particuliers, mais sous la seule protection du Dieu du Ciel, le divin qui n'est pas dépendant d'un endroit particulier.

À cet égard, il est utile d'observer que c'était surtout dans les villes que l'on fabriquait des statues de dieux, multiples et variés selon les lieux. Chaque cité mésopotamienne avait son panthéon de divinités.

Dès que des humains se concentrent et demeurent ensemble dans un même lieu, ils développent un langage commun, y compris religieux.

Le perfectionnement du langage parlé et de l'écriture amène avec lui un langage religieux, une manière singulière de parler du divin qui varie selon les cités, même si des éléments communs s'y retrouvent.

La sédentarisation amène aussi à construire des lieux de prière et des statues fixes.

Dans ces conditions, le nomade se trouve rapidement confronté à des religions multiples, différentes et parfois contradictoires, entre lesquelles il ne peut choisir sans un rattachement qui le met en difficulté lorsqu'il se trouve en d'autres endroits.

Sa religion a dès lors tendance à rester indépendante des langages religieux divisés et des pratiques dépendantes d'un lieu.

Il ne s'agit pas d'une distinction théologique qui ferait des apirous des monothéistes distincts des polythéistes. Il n'y a guère de place pour imaginer à cette époque des distinctions élaborées, mais les nomades sont orientés, du fait même de leur mode de vie, vers une religion détachée des attaches sédentaires, conforme à leur mode de vie libre et indépendant.

À cet égard, les nomades (apirous ou hébreux) pouvaient, du fait même de leurs déplacements, relativiser les représentations du divin de chaque cité et, déjà de nombreux siècles avant Abraham, beaucoup de mésopotamiens faisaient prévaloir un culte beaucoup plus abstrait basé sur des pierres dressées (des bétyles) sans aucune inscription ni sculpture.

Selon Thomas Römer, « *on oppose traditionnellement les Mésopotamiens de l'est, qui vénéraient les dieux avec des statues et autres emblèmes, à ceux de l'ouest, qui auraient pratiqué des cultes sans images, utilisant notamment des stèles, ou des bétyles, appelés sikkatum en akkadien et maššebah dans des textes bibliques.* » (Avant-Propos Actes du Colloque du Collège de France des 5-6 mai 2015 sur le thème « *Représenter dieux et hommes dans le Proche-Orient ancien et dans la Bible* », p. VIII).

Cela correspond exactement, dans le récit biblique, à la pratique du petit-fils d'Abraham lorsqu'il rend un culte à Dieu à Bethel : « *Jacob se leva de bon matin, il prit la pierre qu'il avait mise sous sa tête, il la dressa pour en faire une stèle, et sur le sommet il versa de l'huile. Jacob donna le nom de Béthel (c'est-à-dire : Maison de Dieu) à ce lieu qui auparavant s'appelait Louz.* » (Gn 28, 18-19)

On peut percevoir dans cette antique pratique religieuse sans image ni statue, une perception primitive d'un Dieu non divisible, opposée au polythéisme des innombrables statues différentes dressées dans chaque cité mésopotamienne.

Ce refus de diviser le divin et de le limiter dans des représentations par des statues de divinités multiples et contradictoires pouvait être davantage compris par les nomades qui passaient de villes en villes, relativisant les divinités des uns et des autres.

Cela peut nous aider à comprendre pourquoi les « *filz d'Heber* », les hébreux dont Abraham, ont eu un lien particulier avec le Dieu de Sem, « *père de tous les filz d'Heber* » (Gn 10, 21), ce Dieu d'amour et de compassion dont Sem fut le témoin lorsqu'il a manifesté de la compassion pour son père Noé quand il était humilié et à qui Noé lui a rendu ce témoignage : « *Béni soit le Seigneur, le Dieu de Sem* » (Gn 9, 26).

Lorsqu'il est dit de Sem qu'il est le « *père* » des filz de son arrière-petit-fils Heber (et l'évangile de St Luc y ajoute même une génération), et que cette descendance principale est ensuite omise, ce n'est clairement pas le seul lien génétique qui compte.

Lorsque Canaan est maudit et qu'aucun territoire ne situe la descendance de Peleg, ce n'est clairement pas le territoire qui compte.

Ce qui compte, n'est-ce pas la foi, l'amour et le pardon de Sem que montre le récit où il secourt Noé et qui révèle ainsi le « *Dieu de Sem* » ? N'est-ce pas aussi le fait qu'une descendance d'Heber va éviter la division et manifester ainsi une humanité à l'image d'un « *Dieu de Sem* » indivisible qui est amour ?

Parce qu'elle n'est pas mentionnée dans la descendance divisée physiquement (matériellement) en lieux, en langages et en nations, cette descendance se révèle comme fondée sur une base autre.

Héber n'est rattaché ni à une famille, ni à une nation, ni à un langage, ni à un territoire.

Ce qui unit et évite la division, c'est la foi au Dieu unique, Créateur du Ciel et de la terre. Dans l'antiquité où chaque peuple avait « son » dieu, puis souvent de multiples dieux en conflit, et les langages religieux étaient aussi divisés que le reste, mais il y a toujours eu des humains qui ont cru que Dieu est « *un* », qu'il est amour, pardon et harmonie. Quoi qu'en pensent ceux qui imaginent que le monothéisme aurait été inventé au cours du premier millénaire avant Jésus-Christ.

Tant Noé que Sem ou Abraham adoraient le Dieu « *un* ». Même si le polythéisme était généralisé parmi les nations.

Canaan, qui est maudit, est le carrefour commercial de ces nations. Ce n'est pas ce lieu géographique qui fonde le peuple de Dieu, même si Dieu va y envoyer Abraham et y installer sa descendance. C'est bien le matérialisme de Canaan qui éloigne de la bénédiction.

Les fils d'Héber, ce sont ceux qui ont hérité de sa vocation de nomade marchant avec Dieu comme son ancêtre Sem, l'un des trois fils de Noé, et ces héritiers forment un peuple non divisé, ni dispersé parmi les divers dieux des nations. Ils ne se définissent pas par un territoire, ni par un langage, ni par une race, mais par leur mode de vie détaché des fixations terrestres et leur attachement à Yahvé, le Dieu Créateur.

Les apirous mésopotamiens étaient des gens nomades de toutes sortes vivant du lait et de la viande de troupeaux, de la chasse et de la cueillette étendues parfois aux récoltes de peuples sédentaires qui les considéraient avec mépris comme des pillards non civilisés.

Mais, c'est parmi eux que Dieu s'est formé un peuple.

Le récit de la Tour de Babel vient compléter la compréhension de la malédiction de Canaan.

Dans le contexte du pays des inventeurs de l'écriture (la plaine de l'eden sumérien à la confluence du Tigre et de l'Euphrate, Babel et Ur sont tous deux dans le pays de Shinear au sud de la Mésopotamie aussi appelé Sumer), un cœur tourné vers l'accumulation des biens terrestres (Canaan = marchand, commerce) n'est-il pas un cœur perdu, privé de la vie de Dieu ?

J'ai déjà observé ailleurs la résonance que « *l'image de Dieu* » et l'argile, dans le récit de la création de l'humain, présentent par rapport à l'écriture sumérienne gravée dans l'argile et qui, à l'origine, était faite d'images. Ne sommes-nous pas des lettres vivantes de Dieu qu'Il grave dans la matière ?

L'écriture, qui permet à une pensée libre de s'exprimer dans de la matière (une tablette d'argile ou un papier avec de l'encre), n'est-elle pas un symbole particulièrement pertinent pour la création sur terre d'un être nouveau capable de partager la vie d'amour de Dieu mais aussi de lui ressembler par une pensée libre capable, à son tour, de transformer et de développer le monde matériel créé ? Un symbole pertinent pour exprimer que l'immatériel (l'incrée, Dieu) vient rejoindre notre monde (le créé) pour y créer du nouveau.

Immédiatement après la malédiction de Canaan, le récit biblique donne une longue généalogie de la descendance dispersée de Noé après le déluge puis en donne l'explication. Pourquoi Dieu a-t-il dispersé cette descendance ?

Eh bien, ici encore, on retrouve, symboliquement, de l'accumulation matérielle, celle qui me semble maudite en Canaan. Avec, à nouveau, une allusion à l'écriture, car, au lieu de fabriquer des tablettes d'argile pour écrire comme Dieu (en mettant de la pensée, de la parole, du spirituel, dans le matériel), les descendants de Noé préfèrent utiliser les briques d'argile pour les accumuler et faire monter une tour jusqu'au ciel, « *dont le sommet soit dans les cieux* » (Gn 11, 4).

Si nous ne nous enfermons pas dans une lecture littérale, la symbolique semble forte.

Que faire avec et dans le monde matériel, terrestre ? L'objectif est-il d'accumuler toujours et encore des biens terrestres comme le symbolise Canaan, le marchand, pour atteindre Dieu de cette manière, voire pour maîtriser les cieux, la réalité spirituelle de Dieu ?

L'objectif proposé par le Créateur n'est-il pas tout autre ? Ne s'agit-il pas plutôt de mettre de l'immatériel, du spirituel, dans la création, en harmonie d'amour avec le Créateur ?

Invité écrit : « *parce que l'une des significations de Canaan pourrait être "marchand", vous construisez tout un raisonnement à partir de cette seule supposition, tout en vous éloignant complètement du texte biblique.* »

Vous avez raison d'observer que je médite le texte en cause à partir de l'une des significations du mot « *Canaan* ». Cela ne supprime, ni ne contredit en rien les autres interprétations possibles, ni leur valeur pour éclairer d'autres aspects du récit sacré.

Par contre, vous ne précisez en rien en quoi vous pensez que la réflexion proposée s'éloignerait « *complètement* » du texte biblique. Un tel grief n'est pas fondé si vous ne répondez pas aux observations proposées et que vous vous limitez à en proposer d'autres qui ne les contredisent en rien.

Ne nous arrêtons pas au premier degré : il n'y a pas là une condamnation des marchands ou du commerce, en tant que tels, mais peut-être de ce qu'ils symbolisent : la priorité dans le matériel et son accumulation. On peut être un excellent marchand et donner néanmoins la priorité aux biens spirituels et à Dieu. Le commerce peut être sain lorsqu'il est un outil pour le bien commun.

Il n'y a, évidemment, pas davantage de condamnation des constructeurs de villes ou de tours. Mais, le symbole n'est-il pas éclairant ? La glaise argileuse peut être utilisée pour « *l'écriture* » (mettre de l'immatériel, de la pensée libre, du spirituel, dans une réalité physique) ou pour « *la construction* » (accumuler du matériel physique).

À cet égard, le récit biblique, qui a ses racines dans le pays de Sumer d'Abraham et de ses ancêtres, paraît se référer à une réalité historique que les Sumériens connaissaient bien. Grâce à leur écriture cunéiforme, leur langue et leur écriture étaient connues de tous et pratiquées par tous les érudits dans le monde antique de la fin du troisième millénaire avant Jésus-Christ. C'était la langue universelle. Sa pratique orale a soudainement cessé à l'époque de la destruction d'Ur en 2004 avant Jésus-Christ et elle n'a plus subsisté (pendant néanmoins encore plus de mille ans) que comme langue sacrée écrite connue des seuls spécialistes, de manière comparable à la subsistance du latin après la chute de l'empire romain.

Lorsqu'ils accumulaient les briques dans le but d'édifier une tour pour la faire monter jusqu'au ciel, les humains pensaient atteindre ce ciel avec une accumulation physique. Mais, il y avait beaucoup de ziggourats (des villes construites en forme de pyramide) en Mésopotamie et les Sumériens savaient bien que, chaque fois, il fallait arrêter la construction après quelques étages sans avoir atteint le ciel.

Le récit s'inscrivait ainsi dans la réalité historique mais, en fait, une lecture spirituelle peut y révéler une action de Dieu.

C'est Lui qui « *descend* » vers celui qui tente vainement de « *monter* » vers Lui.

Et, pour les empêcher de « *de faire tout ce qu'ils décideront* » (littéralement : « *tout ce qu'ils sont en train de planifier* ») (Gn 11, 6), Dieu décide de confondre leurs langages afin qu'ils ne se comprennent plus les uns les autres et de les disperser au loin.

Il me semble qu'il ne faut pas nécessairement y voir trop vite une punition ou une vengeance divine. Comme dans le jardin d'Eden, Dieu est toujours amour et pardon.

Dans le jardin d'Eden, Dieu a recouvert Adam et Ève d'un vêtement pour les protéger de la mort introduite par leur péché originel, mais il les a écartés de l'arbre de vie pour leur éviter de vivre éternellement dans la séparation et la souffrance.

Ici encore, lorsque les humains ne projettent que d'accumuler du matériel et d'en dresser une tour au cœur de leur ville pour tenter vainement et orgueilleusement de se saisir du ciel divin, le regard d'amour de Dieu ne regarde pas la réalité créée séparément de sa réalité spirituelle et du chemin de vie qu'il veut offrir aux humains.

Par la création, et plus encore plus tard par son Incarnation, Dieu vient rejoindre la réalité créée et la féconder.

Le but de Dieu est toujours le même : faire partager sa vie éternelle d'amour.

En tournant leur cœur vers l'accumulation matérielle, terrestre, et en cherchant à atteindre la réalité spirituelle (le ciel) de cette manière, les humains s'engagent dans une impasse où les opinions humaines sur le divin vont se démultiplier et se perdre dans d'innombrables contradictions polythéistes.

La réalité, c'est qu'il est impossible pour l'humanité d'être « *un* » sans communion et harmonie avec le Dieu « *un* ».

Dans le jardin d'Eden, il fallait les empêcher de « *vivre éternellement* ». À Babel, il fallait les empêcher de « *faire tout ce qu'ils sont en train de planifier* » car c'est un sommet matériel, de nature terrestre, incapable d'atteindre les cieux dont la vaine recherche ne peut que les égarer loin de la communion avec Dieu et de la vie d'amour sans souffrance ni mort à laquelle Dieu les invite.

Le but des humains était de consolider leur communauté et d'éviter leur dispersion, mais, en essayant vainement de se saisir de Dieu par des moyens terrestres et leurs efforts, que symbolise la tentative de construire une tour « *dont le sommet atteint le ciel* ». En vain, car les humains qui cherchent ainsi à s'emparer de Dieu se perdent simplement dans leurs tentatives. Seul Dieu peut « *descendre* » au niveau de l'humain, mais l'humain est incapable d'atteindre Dieu par ses propres moyens terrestres. Le créé ne peut atteindre l'incrée. Seul l'inverse est possible.

La construction matérielle d'une tour pour atteindre les cieux n'était pas l'objectif initial de croître et multiplier, de se soumettre toute la création, que Dieu a voulu pour l'humanité, mais un objectif enfermé en un lieu et sur la base d'une accumulation exclusivement matérielle et terrestre.

Sur la base d'une lecture littérale du texte, on peut cependant se demander pourquoi donc, dans le récit biblique, Dieu a-t-il voulu embrouiller leurs langues pour qu'ils ne se comprennent plus les uns les autres ?

C'est là une question qui paraît insoluble si la parole de Dieu est entendue littéralement selon la compréhension humaine des liens de causalité. Est-ce que Dieu « *cause* » la mésentente et l'incompréhension entre les humains en ce sens que, sans une nouvelle intervention divine dans l'histoire, cette mésentente et cette incompréhension n'auraient pas existé ?

L'accumulation des biens terrestres symbolisée par Canaan n'atteindra jamais le Ciel.

Un tel raisonnement n'est-il pas obscur par rapport à la réalité spirituelle ?

Ne faut-il pas plutôt chercher davantage à comprendre la parole de Dieu, dans le récit biblique de la tour de Babel, comme une révélation de Dieu et de la réalité de sa création ?

Dieu dit ce qui est. Pour les anciens, dans le langage biblique, cela peut souvent s'exprimer sous la forme « *Dieu veut ou décide ce qui est* ». Mais, la volonté de Dieu n'était-elle pas toujours une volonté de respecter la liberté des humains qu'Il a voulus libres pour être capables de partager sa vie d'amour ?

La division et la méfiance étaient depuis longtemps dans le cœur des humains. Ils n'avaient, hélas, pas besoin d'une intervention divine pour se disputer, se diviser et se disperser.

C'est bien par l'action des humains que la langue universelle sumérienne a disparu dans l'histoire concrète. Mais, c'est aussi, réellement, la volonté de Dieu qui s'est ainsi accomplie.

Invité écrit : « *Vos interprétations sont décidément alambiquées Xavi. Vous êtes tout à fait libre de développer votre propre théologie mais il serait peut-être judicieux d'avertir les lecteurs non informés qu'elle n'est ni développée dans le Catéchisme de l'Église catholique ni par ses Pères.* »

Vous pouvez, certes, considérer mes réflexions comme personnelles ou originales, mais j'espère éviter toute incohérence de mes méditations par rapport à l'enseignement des Pères ou de l'Église. L'objectif ici est seulement d'y intégrer les nombreuses connaissances nouvelles de notre époque.

Vos griefs irrités ne répondent d'ailleurs rien aux détails et observations en cause, mais proposent seulement d'autres interprétations qui ont certes leur valeur, mais ne contredisent pas d'autres approches possibles.

Vous semblez seulement considérer que les textes bibliques ne seraient susceptibles que d'une seule lecture ou d'une seule interprétation à la manière des fondamentalistes protestants qui pensent que la Bible est « *claire* ».

Invité écrit : « *Les préoccupations que vous développez sont étrangères au récit de la Tour de Babel dont le sens consiste une nouvelle fois à démontrer la désobéissance de l'homme face à la volonté de Dieu.* »

Le sens que vous relevez est bien exact, mais il me semble que c'est à tort que vous pensez pouvoir y limiter le sens du texte et considérer comme « *étrangères* » les réflexions que j'ai développées d'un autre point de vue.

Les textes bibliques, comme d'ailleurs tous les écrits humains, sont susceptibles de plusieurs niveaux de lecture et de points de vue différents qui ne sont pas en contradiction du seul fait de leurs différences.

Invité écrit : « *Gn 9,1 : Dieu bénit Noé et ses fils et leur dit : " Soyez féconds, multipliez et remplissez la terre."*

Au lieu de remplir la terre, que décident de faire les hommes ? L'inverse !

Gn11, 4 : Ils dirent encore : « Allons, bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet soit dans le ciel, et faisons-nous un monument, de peur que nous ne soyons dispersés sur la face de toute la terre. » Ils veulent rester groupés !

Quant à Dieu qui "descend", ce n'est absolument pas pour répondre par amour à l'homme qui tente de monter à lui. Vous voyez bien que l'homme n'est pas dans ce récit dans un cheminement spirituel pour répondre à l'appel de Dieu mais dans une logique d'opposition à Dieu.

Dieu, dont l'AT dit qu'il est au Ciel, descend "pour voir la ville et la tour que bâtaient les fils des hommes". Il n'est nullement question de tendre la main à l'humanité mais de constater l'ouvrage de leur rébellion.

Dieu descend de sa maison (le Ciel) pour vérifier de ses propres yeux les activités de l'homme. On retrouve exactement la même idée juste avant la destruction de Sodome et Gomorrhe : « Et Yahweh dit : " Le cri qui s'élève de Sodome et de Gomorrhe est bien fort, et leur péché bien énorme. Je veux descendre et voir si, selon le cri qui est venu jusqu'à moi, leur crime est arrivé au comble ; et s'il n'en est pas ainsi, je le saurai. " (Gn 18,20-21) »

Tout cela est bien exact et je suis entièrement d'accord avec vos observations, mais en quoi y voyez-vous une contradiction avec les réflexions que vous critiquez ?

Le mythe de la Tour de Babel imagine une explication de la diversité des langues des humains sur la terre qui, à l'origine, parlaient une même langue, mais qui ont été punis par une dispersion divine des langages lorsqu'ils ont entrepris la construction orgueilleuse d'un tour qui devait monter jusqu'à rejoindre Dieu dans le ciel.

Le récit de la Genèse est cependant beaucoup plus sobre et les connaissances archéologiques en permettent aujourd'hui une compréhension plus réaliste.

Ce récit n'évoque pas spécialement une « *emprise de Lucifer* » ou un orgueil, même s'il révèle la parole et l'action de Dieu en présence des humains qui veulent « *pénétrer les cieux* » (Gn 11, 4) par eux-mêmes, dans le prolongement de la faute du jardin d'Eden où ils ont voulu s'emparer d'une connaissance séparée du bien ou du mal.

La réalité historique connue montre que ce n'est pas seulement une allégorie. Wikipedia suffit pour en avoir des résumés pertinents et objectifs auxquels on peut se référer avec les mots suivants : Shinar, Babylone, Sumer, écriture, sumérien, ziggourat, Ebla, éblaïte, langues sémitiques.

Babel est le nom araméen de la ville de Babylone dont les ruines subsistent encore aujourd'hui au sud de Bagdad, en Irak. C'est le pays de Shinar ou Shinar (Gn 11, 2) qui est aussi nommé pays de Sumer.

Cette région était occupée, durant le troisième millénaire avant Jésus-Christ, par les Sumériens qui sont les premiers, dans l'histoire humaine, à avoir élaboré une écriture de leur langue. Les plus anciennes traces de Babylone datent d'environ 2500 ans avant Jésus-Christ.

À partir de 3300 avant Jésus-Christ, l'écriture sumérienne (dite : cunéiforme) a été la première à exprimer des sons par des signes écrits, ce qui a permis progressivement un développement exceptionnel du vocabulaire et de la grammaire de la langue sumérienne qui est devenue, en quelques siècles, la langue de référence de toutes les autres.

Contrairement à ce qu'on pense souvent, le récit de la Genèse n'affirme pas que toutes les nations « *parlaient* » le même langage, mais dit seulement que « *tous se servaient d'une même langue et des mêmes mots* » (Gn 11, 1) : il s'agit, dans le pays de Sumer, de la langue et des mots du sumérien.

Au troisième millénaire avant Jésus-Christ, il y avait certes plusieurs langues et dialectes dans les diverses régions du Moyen Orient, mais, en l'absence d'écriture des sons, leur vocabulaire et leur grammaire restaient pauvres avec des communications limitées à celles que permettaient les gestes, la parole et les écritures limitées à la communication de dessins (écriture pictographique).

Déjà avant le récit de la tour de Babel, le texte biblique indique une division des nations « *selon leurs langues* » (Gn 10, 5-20-31)

Mais, le sumérien est devenu la première langue écrite et toutes les autres s'en sont inspirées.

Dans les ruines de la cité antique d'Ebla (dans le nord ouest actuel de la Syrie, à mille km de Babylone), on a retrouvé plus de 17.000 tablettes d'argile datant d'environ 2300 avant Jésus-Christ, soit plusieurs siècles avant Abraham, dont la plupart était en sumérien mais d'autres dans la langue locale différente (l'éblaïte) et, parmi ces tablettes, rangées comme dans une salle d'archives ou une bibliothèque modernes, on a retrouvé, notamment, un dictionnaire de traduction de l'éblaïte et du sumérien.

Il semble que le sumérien était connu et pratiqué partout. C'était la langue commune à cause de la qualité de son écriture, de son vocabulaire et de sa grammaire.

Une des circonstances qui a favorisé l'invention de l'écriture par le sumériens, c'est la présence abondante d'argile dans la plaine du Tigre et de l'Euphrate qui est au centre du pays de Sumer.

Le récit de la Genèse le mentionne lorsqu'il écrit que les humains se dirent l'un à l'autre : « *Faisons des briques et cuisons-les au feu* » (Gn 11, 3). Mais, en réalité, le terme français « *brique* » indique mal ici le sens plus large du mot hébreu « *lebenah* » qui s'applique aux diverses formes des morceaux d'argile prélevés pour être séchés puis cuits. L'expression « *blocs d'argile* » traduirait mieux le terme « *lebenah* » du texte hébreu.

Ces blocs donnaient certes un excellent matériau de construction lorsque le morceau était un bloc épais, mais, lorsque le morceau formait un bloc plus mince en forme de tablette, c'était aussi un excellent support pour fixer par écrit des accords et des lois, puis d'autres paroles à conserver.

C'est plutôt dans ce sens qu'on peut mieux comprendre le livre de l'exode lorsqu'il relate que les scribes étaient obligés de fabriquer des « *lebenah* » : « *Les scribes des Israélites vinrent se plaindre ... en disant ... « ... l'on nous dit : « Faites des « lebenah »... vous livrerez la quantité de « lebenah » fixée ... vous ne diminuerez en rien la quantité quotidienne de « lebenah »* » (Ex 5,15-19).

C'est aussi plutôt dans le sens de tablettes d'écriture que d'un matériau de construction qu'Ezechiél utilise ce même mot « *lebenah* » dans ce verset : « *Quant à toi, fils d'homme, prends une « lebenah » et mets-la devant toi : tu y graveras une ville, Jérusalem* » (Ez 4,1)

On a retrouvé des centaines de milliers de tablettes d'argile recouvertes de textes figés définitivement par la cuisson de l'argile.

La fabrication de minces blocs d'argile formant des tablettes a permis le développement de l'écriture sumérienne, ce qui explique que toutes les populations du Moyen Orient de l'époque avaient, malgré leurs langages différents, « *une même langue et des mêmes mots* », ceux du sumérien. « *Faisons des tablettes d'argile et cuisons-les* » : c'est la base de l'invention de l'écriture et de la langue commune de l'époque.

L'argile abondante a aussi été utilisée pour construire des immeubles et, notamment, des tours.

Les ruines qui subsistent et les recherches archéologiques confirment que les Sumériens construisaient de hautes tours carrées et pyramidales (des « *ziggourats* ») et les restes de l'une d'elles (de 91 mètres de côté) a même été retrouvée à Babylone, mais sans que rien ne permette d'affirmer si c'est exactement celle-là dont parle le récit de la Genèse. D'autres ont été retrouvées et Babylone a été détruite et reconstruite à plusieurs reprises.

Ces tours se terminaient au sommet par un autel à la divinité. Dans la réalité concrète, une tour qui s'élève très haute « *dans le ciel* », cela n'évoque pas nécessairement de l'orgueil et on utilise encore une expression semblable pour les « *gratte-ciels* » de notre époque. Rien dans le récit de la Genèse n'affirme que les constructeurs de la tour de Babel auraient voulu la construire en hauteur de manière infinie ou jusqu'à atteindre Dieu, comme l'ont présenté des interprétations mythologiques.

Le but plus précis, indiqué par le récit de la Genèse, peut être assez banal : « *Faisons-nous un nom* (littéralement en hébreu : un « *sem qui demeure* ») *et ne soyons pas dispersés sur la terre* » (Gn 11,4).

On peut observer ici le double sens du mot « *sem* » qui désigne, d'une part, l'un des fils de Noé nommé « *Sem* » et, d'autre part, le « *nom* » qui identifie une personne.

Dans le contexte de la descendance de Sem dont parlent tant les versets précédents que suivants, il pouvait s'agir de perpétuer à Babylone le nom et la présence de l'ancêtre Sem autant que la langue sumérienne connue de toutes les nations environnantes.

Mais, comme le relate le récit de la Genèse, les historiens indiquent que le langage oral sumérien commun a cependant soudainement disparu après la chute de la dernière dynastie d'Ur, en 2004 avant Jésus-Christ, pour une raison inconnue. Il est possible qu'un pouvoir dominant installé dans une autre région (le plus probable c'est le pouvoir exercé par le roi d'Akkad) ait imposé, à cette époque, sa langue particulière (l'akkadien) dans le pays de Sumer, mais cette langue n'avait pas du tout l'extension du sumérien et, même si l'akkadien est devenu à son tour la langue dominante, elle n'a pu remplacer le sumérien comme langue universelle et les textes religieux en sumérien ont cessé d'être compris par tous dès lors que le sumérien n'était plus parlé. L'effondrement d'Ur a pu coïncider avec un abandon de la construction de Babylone à la même époque, avant que celle-ci ne connaisse ultérieurement un essor nouveau et important.

Le sumérien a subsisté encore dans les écrits, notamment religieux, pendant de nombreux siècles (un peu comme le latin), mais il n'était plus parlé et n'a plus dès lors été connue que des érudits.

Je n'ai pas d'information particulière utile concernant l'écriture égyptienne. À ma connaissance, il n'y a aucun indice permettant de penser qu'elle pourrait être plus ancienne que l'écriture sumérienne en ce qui concerne l'élément essentiel que constitue la représentation des sons et des syllabes par des signes écrits. Le sumérien est la plus ancienne langue (parole) écrite. Et, quoi qu'il en soit, l'égyptien n'a pas eu la même universalité. Après le sumérien, c'est l'akkadien qui se répandra comme langue internationale.

Cependant, des hiéroglyphes égyptiens, qui sont des dessins représentant les choses elles-mêmes (et non les mots parlés qui les désignent), pourraient, certes, être plus anciens que l'écriture sumérienne, car la capacité d'exprimer des faits par des dessins est beaucoup plus ancienne comme le démontrent, par exemple, les fresques des grottes de Lascaux.

En bref, le récit de la Genèse concernant la tour de Babel ne peut être réduit à une allégorie car il évoque des éléments historiques aujourd'hui certains : l'invention, au moyen de tablettes d'argile, de la langue écrite sumérienne, son expansion dans tout le Moyen Orient comme langue commune, la pratique mésopotamienne de la construction de hautes tours surmontées d'un autel à la divinité (des ziggourats), la construction ancienne de la ville de Babylone, et la fin soudaine de la langue commune sumérienne.

Le rédacteur croyant du récit y a perçu et présenté la parole et l'action de Dieu.

67. L'histoire sainte d'Abraham

Diviacus écrit : « *Concernant Abraham, la phrase qui me semble résumer l'opinion des historiens est celle-ci " La conclusion des études scientifiques est la non-historicité d'Abraham, personnage biblique, donc, et non pas personnage historique."*

On peut imaginer que suffisamment d'anachronismes ou d'affirmations contredites par l'archéologie les amène à cette conclusion, et que le personnage d'Abraham tel que décrit dans la Bible, est un condensé de plusieurs personnages ».

Cette conclusion ne me paraît pas fondée.

Je suis certes bien d'accord pour constater avec vous que la foi n'a rien à craindre des avancées des historiens, ni de la science.

Par contre, la mise en doute quasi généralisée des faits historiques qui fondent la foi peut affaiblir les convictions d'un grand nombre et l'annonce de l'Évangile.

Ce qui me semble important c'est de relever que l'Incarnation plonge Dieu dans toute notre réalité concrète tout au long de l'Histoire et écarte les tentations de renvoyer la religion dans les seules abstractions symboliques.

D'où vient ce doute, répandu à notre époque, de l'existence historique des patriarches des premiers livres de la Bible, Adam, Noé, Abraham, Moïse et tant d'autres ?

En fait, le doute répandu actuellement semble principalement une conséquence d'un doute quant à l'attribution à Moïse des premiers livres de la Bible qui forment le Pentateuque. La question a été développée dans un sujet intitulé « 16. *L'ancienneté du récit de la Genèse* » (cf. supra). Où sont les réponses aux arguments présentés ?

Il me semble que j'ai fait l'effort de présenter des éléments précis par rapport à ce que les historiens peuvent constater objectivement et à ce que la foi peut admettre au-delà de ce que la science peut actuellement démontrer.

Mais souvent, hélas, le dialogue s'éteint vite lorsqu'il s'agit de l'histoire concrète de Dieu parmi les hommes.

« *on peut imaginer que...* » : n'est-on pas loin d'une constatation objective ?

« *une majorité des historiens conclut* » : connaissez-vous un seul historien qui ait conclu comme vous l'indiquez « *après* » avoir étudié la question et répondu aux arguments en cause ?

« *suffisamment d'anachronismes ou d'affirmations contredites* » : où sont-ils ?

« *Abraham... un condensé de plusieurs personnages* » : où est le fondement objectif d'une telle hypothèse qui semble gratuite ? On peut tout imaginer sans référence précise, mais on est très loin de la rigueur d'une démarche scientifique d'un historien.

Selon le Catéchisme, « *Les patriarches et les prophètes et d'autres personnages de l'Ancien Testament ont été et seront toujours vénérés comme saints* » (C.E.C. n° 61). Pourrait-on vénérer une légende qui n'aurait pas réellement existé ?

Que devient l'enseignement du Christ lorsque, par exemple, pour prêcher la résurrection aux sadducéens, il rappelait fermement la réalité historique d'Abraham, Isaac et Jacob : « *Jésus leur répondit : « Vous vous égarez, en méconnaissant les Écritures...n'avez-vous pas lu ce qui vous a été dit par Dieu : Moi, je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob ? Il n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants. » »* (Mt 22, 29-32). Comment pourraient-ils être vivants s'ils n'étaient que des légendes ?

Peut-on imaginer aujourd'hui, à la lumière des découvertes archéologiques récentes, ce qu'a pu être l'enfance d'Abram, à Ur, dans le pays de Sumer ?

Ur, c'est l'un des deux sanctuaires du dieu-lune. Cette divinité (Nanna, en sumérien, ou Sin, en akkadien) avait deux sanctuaires en Mésopotamie, l'un au sud, à Ur, et l'autre, au nord, à Harane.

C'est là, à Harane, que se rendra la famille d'Abram lorsqu'elle quittera Ur. Les deux villes partageaient la même religion.

Il ne faut pas en déduire trop vite cependant que tous les habitants de Ur étaient des astrolâtres adorant la lune ou caricaturer sans nuances leur polythéisme. La ville du dieu-lune, cela ne signifie pas nécessairement que tous ses habitants adoraient la planète lune.

Abram, comme tous les gens normalement cultivés de son époque, devait connaître la différence entre un symbole et ce qu'il symbolise. Il n'adorait pas le symbole lui-même par une compréhension littérale fondamentaliste de l'objet matériel utilisé comme symbole, mais devait savoir comprendre le sens d'un symbole et considérer à travers ce symbole ce qui était symbolisé.

La lune, c'était simplement un luminaire qui éclairait certaines nuits et qui, en Mésopotamie, apparaissait sous la forme d'un croissant de lune puis d'un disque à chaque nouvelle lune sans nuages.

Et, à Ur, ce luminaire pouvait symboliser la divinité créatrice, celle du premier jour de la création lorsque la lumière brille dans les ténèbres, distingue le jour de la nuit. Cette lumière dans la nuit pouvait représenter le divin, sa présence et son action dans le monde, et elle était symbolisée par un croissant de lune, selon la forme que la lune présentait le plus souvent dans le ciel mésopotamien.

Le récit de la création dont Abram a dû avoir connaissance durant son enfance à Ur, dans un contexte religieux où la lune était le symbole principal de la divinité, pouvait déjà correspondre à celui du début du livre de la Genèse qui établit clairement la distinction entre la lumière du premier jour qui sépare le jour des ténèbres (ce dont la lune peut être le symbole) et l'astre qui éclaire la terre pendant la nuit (la lune matérielle) considéré comme un accessoire de la création de la terre créée seulement le quatrième jour, comme un simple luminaire.

Abram ne confondait pas Dieu, symbolisé à Ur par un croissant de lune, avec la lune elle-même. Il ne faut pas, à cet égard, caricaturer et généraliser les conceptions religieuses des Sumériens. Face à la transcendance, leurs pensées pouvaient faire l'objet d'autant de variations nuancées que les nôtres.

Le croissant de lune évoquait aussi, par sa ressemblance avec un bateau, le récit d'un déluge où Dieu sauve l'humanité, ou un bovin par sa ressemblance avec une paire de cornes.

Ce n'est pas pour autant qu'Abram a divinisé les bovins, comme le peuple hébreu le fera en se construisant un veau d'or dans le désert, se mettant ainsi à adorer le symbole matériel au lieu de ce qu'il pouvait symboliser dans certaines religions antiques.

Gerardh écrit : « *Tout cela est fort intéressant mais en certains points hautement spéculatif, notamment quant à l'appétence qu'aurait eue Abraham pour le culte de la lune.* »

Ce sont bien sûr des hypothèses.

Mais, je ne pense pas qu'Abram (à l'époque d'Ur, il ne s'agit pas encore d'Abraham, un nom donné plus tard) aurait eu une « *appétence pour le culte de la lune* ». Bien au contraire, je pense qu'on caricature et généralise souvent excessivement les convictions et pratiques religieuses de cette époque.

Ce qui me semble possible c'est que le symbole du croissant de lune a pu être utilisé à cette époque pour évoquer le divin et que la lune a pu être utilisée comme symbole de la lumière qui brille dans les ténèbres. En ce sens, un juste pouvait utiliser adéquatement un tel symbole dans le contexte de l'époque sans qu'il faille nécessairement y voir une « *appétence pour le culte de la lune* ».

Admettre la lune comme symbole ne signifie en rien une inclination quelconque à adorer le symbole lui-même.

Pourquoi faudrait-il penser qu'Abram aurait été incapable de distinguer entre une utilisation juste de la lune comme symbole et l'adoration idolâtre de la lune elle-même ? À l'époque de la première écriture pictographique, faite d'images, comment fallait-il « écrire » Dieu dans un texte primitif composé uniquement d'images ?

Selon le récit de la Genèse, lorsqu'Abram est âgé de 8 ans, Noé semble encore vivant et a 900 ans. Abram voit bien qu'il ne s'agit pas d'un individu. Son nom demeure vivant dans la communauté qu'il a établie à Ur. Abram ne confond pas le nom qui demeure des centaines d'années et le lointain patriarche qui a porté ce nom et a survécu à un déluge plusieurs siècles plus tôt, dont il est séparé par neuf générations.

Le langage sumérien, dans lequel les mêmes mots désignent souvent de multiples réalités différentes, a appris à Abram, dès l'enfance, à ne pas confondre un mot ou un symbole avec ce qu'il représente qu'il faut comprendre selon le contexte et l'intention de l'utilisateur.

Selon les pratiques scolaires en vigueur à l'époque dans le pays de Sumer, Abram a dû apprendre l'essentiel du patrimoine culturel de sa communauté à Ur dans une maison des tablettes où l'apprentissage des écoliers consistait principalement à copier et recopier encore des écritures sur des tablettes d'argile et, notamment, des listes thématiques qui pouvaient être des listes généalogiques comme celles que nous lisons aujourd'hui dans la Genèse. Grâce à ce type d'apprentissage, on a pu reconstituer des textes à partir des fragments retrouvés de nombreuses copies, malgré les dégradations et le caractère incomplet de ces fragments, du fait que ce qui était illisible sur les fragments de certaines copies pouvait être lisibles sur des fragments d'autres copies.

À Nippur, à 150 km au nord-ouest d'Ur, le sumérologue Miguel Civil a retrouvé des fragments relatant ainsi la formation d'un jeune sumérien à l'époque d'Abram (l'époque paléo-babylonienne) :

« Si tu es un écolier, connais-tu le sumérien ?

Oui, je peux parler le sumérien.

Tu es si jeune, comment peux-tu t'exprimer si bien ?

J'ai écouté maintes fois les explications du maître. [...] J'ai récité et écrit les mots sumériens et akkadiens, depuis a-a me-me jusqu'à [...] J'ai écrit les lignes (de la liste de noms propres) [...], même les formes désuètes. Je peux montrer les signes [...] Je peux donner 600 lignes avec [...]

Le bilan des jours que je passe à l'école est le suivant : mes jours de vacance sont 3 par mois ; les différentes fêtes sont 3 jours par mois ; avec ça, ce sont 24 jours par mois que je passe à l'école. Le temps n'est pas long. [...]

Désormais, je peux m'appliquer aux tablettes, aux multiplications et aux bilans, à l'art de l'écriture, au placement des lignes, à éviter les coupures. [...]

... Après avoir été à l'école aussi longtemps que prévu, je suis à la hauteur du sumérien, de l'art de l'écriture, de la lecture des tablettes, du calcul des bilans. »

<http://cm2.ens.fr/print.php?nid=2590&print=yes>

Dans son livre « *L'histoire commence à Sumer* », Samuel Kramer relève que d'autres fragments de la même époque retrouvés à Nippur ont fourni le récit d'un écolier qui montre que l'éducation scolaire était déjà assez rigoureuse : « Écolier, où es-tu allé depuis ta plus tendre enfance ? [...]

Je suis allé à la maison des tablettes [...]

Qu'as-tu fait à la maison des tablettes ? [...]

J'ai récité ma tablette, j'ai pris mon déjeuner, j'ai préparé ma nouvelle tablette, je l'ai remplie d'écriture, je l'ai terminée ; puis on m'a indiqué ma récitation et dans l'après-midi on m'a indiqué mon exercice d'écriture. Après le renvoi de l'école, je suis rentré chez moi. Je suis entré dans la maison où j'ai trouvé mon père assis. J'ai parlé à mon père de mon exercice d'écriture, puis je lui ai lu ma tablette, et mon père a été ravi [...]

[Je lui ai dit :] "J'ai soif, donne-moi à boire, J'ai faim, donne-moi du pain. Je veux laver mes pieds, mettre en place le lit, aller dormir. Réveille-moi tôt le matin, je ne dois pas être en retard, sinon mon maître me battra. "

Quand je me suis réveillé tôt le matin, je me suis tourné vers ma mère et je lui ai dit : "donne-moi mon déjeuner, je dois aller à la maison des tablettes ". Ma mère m'a donné deux "petits pains" et je suis allé à l'école. À la maison des tablettes, le surveillant [...] m'a dit : " Pourquoi es-tu en retard ? " Effrayé et le cœur battant, je suis allé au devant de mon maître et je lui ai fait une respectueuse révérence [...]

...Mon maître m'a dit : " Ton écriture n'est pas satisfaisante ", il m'a battu.

J'ai négligé l'art du scribe, j'ai abandonné l'art du scribe. [...]

Le père a prêté une grande attention à ce qu'a dit l'écolier.

On fit venir le maître de la maison des tablettes, et quand il fut entré dans la maison, on le fit asseoir à la place d'honneur. L'élève le servit et l'entoura de soins, et tout ce qu'il avait appris de l'art d'écrire sur les tablettes, il en fit étalage auprès de son père [...]

Son père, avec un cœur joyeux dit joyeusement à son "père-école": "Tu 'ouvres la main' de mon jeune, tu fais de lui un expert, tu lui montres tous les beaux points de l'art scribal. Tu lui as montré tous les détails les plus évidents de la maîtrise de la tablette, du calcul et de la comptabilité, Tu as clarifié pour lui les détails les plus secrets... "

<http://chnm.gmu.edu/cyh/primary-sources/408>

Autant d'indices qui permettent de penser que les origines de l'humanité relatées par les onze premiers chapitres de la Genèse pouvaient déjà être relatées par écrit du temps d'Abraham.

Les Sumériens utilisaient, notamment, dans leurs écoles dites « *Maisons des tablettes* », des poèmes et des listes généalogiques.

Or, le livre de la Genèse se compose, dans sa première partie avant Abraham, de plusieurs textes de ces genres littéraires qui correspondent à des tablettes sumériennes reliées entre elles, à la manière sumérienne, par des colophons.

La première partie du livre de la Genèse forme ainsi un recueil de six textes qui se compose successivement d'un poème sur la création du monde (l'histoire de l'origine des cieux et de la terre), puis d'un poème sur les débuts de l'humanité (l'histoire de l'origine d'Adam), d'une liste généalogique avec de multiples chiffres, nombres et calculs précis (l'histoire de l'origine de Noé), d'un poème sur le déluge (l'histoire de l'origine des fils de Noé), d'une liste généalogique générale avec des précisions historiques et géographiques (l'histoire de l'origine des familles des fils de Noé), puis d'une liste généalogique familiale (l'histoire de l'origine de Tèrah, le père d'Abraham).

Chacune de ces histoires se termine par un colophon (« *towledah* » en hébreu) à double sens qui note successivement la conclusion de l'histoire qui vient d'être racontée (« *l'origine de* » à la fin d'une tablette) mais tout autant l'introduction de l'histoire qui va être racontée (« *la postérité de* » au début de la tablette suivante), ce qui relie ainsi des textes sur tablettes à la suite l'un de l'autre.

Pourquoi constituer un tel livre à l'époque d'Ur ? À cet égard, rien n'indique que des lectures étaient effectuées lors des cultes ou d'autres rassemblements. Mais, les Sumériens, inventeurs géniaux de l'écriture et, en particulier, de l'écriture cunéiforme phonétique, pouvaient être soucieux de la transmission de cette écriture tout autant que de leurs traditions et de leurs récits principaux.

À cet égard, la tradition orale informelle ne pouvait guère présenter de garantie suffisante pour assurer la transmission de récits comme ceux formant le début de la Genèse, compte tenu de leur longueur et des multiples détails qu'ils contiennent.

Dans ces conditions, comme ailleurs, de tels textes faits de listes généalogiques et de poèmes étaient utilisés dans les maisons des tablettes pour y apprendre simultanément l'écriture et la lecture, mais aussi les mathématiques, l'histoire, les fondements du monde, du pays, voire de la famille.

C'est à tous ces objectifs cumulés que répond le recueil des textes qui forment la première partie de la Genèse.

En lisant et en recopiant le début de la Genèse (ou certains de ses textes), Abram pouvait acquérir des connaissances essentielles, à commencer par une compréhension correcte du symbole de la lune représentant la divinité, comme la lumière du premier jour qui jaillit dans les ténèbres, ainsi que des modalités pour la mesure du temps (cf., pour la base biblique des années sumériennes à Ur entre les équinoxes, le sujet intitulé « 64. *Adam a-t-il vécu 930 ans ?* » (cf. supra).

En fait, rien n'indique que les textes primitifs du début de la Genèse aient été nécessairement écrits dans un but théologique ou pour des motifs religieux. Au contraire, ils paraissent avoir pu être écrits, dans la communauté sumérienne, avec une finalité principalement scolaire et éducative. La première partie de la Genèse paraît, à l'origine, avoir pu être d'abord écrite à des fins éducatives, comme un manuel scolaire enseignant les fondements de l'écriture et de la lecture, mais aussi des mathématiques, de l'histoire et de la religion.

La généalogie biblique des premiers patriarches, ce n'est pas seulement une liste de noms, mais des chiffres (tous les chiffres de 1 à 9 à plusieurs reprises), des nombres (une trentaine quasi tous différents composés d'unités, de dizaines et de centaines) et des additions à recopier et à apprendre à utiliser. La liste généalogique du cinquième chapitre de la Genèse, n'est-ce pas d'abord surtout une tablette d'apprentissage des mathématiques ?

C'est comprendre, compter et écrire de nombreux nombres. C'est même, ce qui n'ajoute rien au contenu objectif de la généalogie, une dizaine d'additions à partir desquelles l'élève pouvait aussi apprendre les soustractions et les comprendre.

Adam a 130 ans lorsqu'il a engendré Seth. Cela permettait de comprendre comment on arrive de l'unité à un nombre multiple. 130, c'est une centaine, trois dizaines sans unité distincte, c'est aussi une multiplication par 10 de $10 + 3$. Après avoir engendré Seth, Adam vit encore 800 ans. C'est $8 \times$ une double multiplication (10×10) ou une centaine. Au total, il vit 930 ans ce qui apprend l'addition mais aussi la soustraction car $930 - 800 = 130$ et $930 - 130 = 800$.

Dix patriarches sont présentés de manière similaire avec des nombres toujours différents (sauf pour 800 qui revient deux fois). La plupart des nombres permettaient d'apprendre la multiplication car, par exemple, 800 c'est 8×100 ou $8 \times 10 \times 10$. C'est, inversement, un apprentissage simultané de la division.

Pour apprendre à écrire, Abraham a fréquenté la maison des tablettes de sa communauté ou une maison des tablettes de la ville d'Ur.

Quelles tablettes ou quel recueil de tablettes a-t-il utilisé ?

N'était-ce pas déjà des textes primitifs de la future première partie de la Genèse qui constituaient, objectivement, un manuel scolaire d'apprentissage particulièrement adapté tant pour apprendre l'écriture et la lecture que pour l'apprentissage des mathématiques, des principales connaissances et des traditions, y compris religieuses ?

C'est non seulement possible, mais même vraisemblable, voire probable dans l'ensemble du contexte biblique et historique.

Car, en effet, où et quand un tel récit sumérien aurait-il été composé s'il n'existait pas déjà, au moins oralement, à l'époque où Abram a été engendré à Ur ? Et, dès lors qu'il existait oralement, pourquoi n'aurait-il pas été utilisé normalement par écrit pour les apprentissages scolaires, selon les usages de l'époque ?

Beaucoup pensent qu'il aurait été rédigé pour la première fois à l'époque de l'exil à Babylone au VI^{ème} siècle avant Jésus-Christ.

C'est une opinion aussi répandue que répétée, mais est-elle fondée ?

Bien sûr qu'on peut retrouver dans le texte hébreu actuel des indices d'une rédaction au VI^{ème} siècle, mais aucun de ces indices ne peut permettre de savoir s'il s'agit de la trace d'une invention d'un texte nouveau ou s'il s'agit seulement d'indices d'une réécriture ou d'une interprétation lors d'une traduction d'un texte écrit auparavant en hébreu plus ancien et, voire plus anciennement encore en cananéen, en égyptien, en éblaïte, en akkadien, au départ de textes primitifs sumériens.

Rien ne permet de penser qu'entre l'époque de Moïse, vers 1400 avant Jésus-Christ, et l'exil à Babylone en 586 avant Jésus-Christ, le peuple hébreu ait cessé d'écrire et d'assurer une transmission de l'écriture et de ses textes principaux, au moins dans ses classes les plus aisées ou par ses scribes.

Comment penser que ce peuple aurait cessé de pratiquer l'écriture alors qu'il vit en Canaan au milieu du Croissant fertile, près de la Phénicie, sur une route marchande qui relie l'Égypte à l'Assyrie, au cœur d'une région où le dynamisme de l'écriture est tel qu'on y passe, à cette époque, des signes proto-sinaïtiques aux signes du premier alphabet phénicien, ce phénicien d'où dérive l'hébreu ?

Pour quelle raison obscure, le peuple hébreu exilé à Babylone aurait-il inventé une histoire fondatrice le rattachant au pays de son ennemi païen et idolâtre ?

Pourquoi aurait-il inventé un texte avec des traces sumériennes précises, près de 1.500 ans après la disparition de Sumer ?

Même s'il est déjà fort ancien, il n'y a pas de raison, en fait, de mettre en doute l'enseignement officiel de l'Église sur le livre de la Genèse qui est publié actuellement sur le site officiel du Vatican.

Il s'agit d'un avis déjà cité du 27 juin 1906 de la Commission biblique pontificale approuvé par le Pape Pie X et confirmé dans une lettre du 16 janvier 1948 de cette même commission approuvée par le Pape Pie XII, qui indique qu'il ne peut être affirmé que les livres du Pentateuque « *n'ont pas Moïse pour auteur, mais ont été composés d'éléments pour la plus grande partie postérieurs au temps de Moïse* », même si on ne doit pas tenir pour certain « *que Moïse écrit de sa propre main ou dicté à des secrétaires tout l'ouvrage et chacune de ses parties* », qu'il a pu subir « *quelques modifications* » et qu'il peut être admis que « *Moïse, pour composer son ouvrage, s'est servi de sources, documents écrits ou traditions orales* »

Aujourd'hui, les connaissances de l'époque d'Abraham et du pays de Sumer permettent de considérer que Moïse a pu disposer de documents écrits remontant à l'époque sumérienne d'Abraham et que, compte tenu du rang social d'un homme riche, il est vraisemblable que la famille d'Abraham a bénéficié à Ur, dans le pays de Sumer, d'une éducation scolaire et religieuse impliquant un apprentissage de l'écriture dans une « *maison des tablettes* » comme c'était l'usage.

La première partie de la Genèse a pu être un recueil scolaire de référence pour l'apprentissage des principaux savoirs. Pourquoi la famille d'Abraham aurait-elle négligé en quittant Ur d'emmener avec elle ce condensé de leurs savoirs principaux puis d'en assurer la transmission ?

Diviacus écrit : « *Les Juifs se sont inventés un ancêtre sumérien en situant l'enfance d'Abraham à Ur. A cette époque, Sumer ne fait pas partie de l'empire assyrien. Comme je l'ai déjà écrit, la thèse majoritaire considère que le récit d'Abraham a commencé à être écrit au VIII^e siècle av. J.-C. A cette époque non plus, Ur ne fait pas partie de l'empire néo-Assyrien. Ce n'est qu'au VII^e siècle, en 646, sous Assurbanipal, que la région d'Ur passe sous domination assyrienne, bien après la destruction du royaume d'Israël par Salmanazar V vers 725.*

En situant l'enfance d'Abraham à Ur, la Bible la situe donc sur un territoire non-ennemi ni à cette époque, ni à l'époque où les premiers récits concernant Abraham ont été écrits. Et même après l'invasion de l'Elam en 646, cette région n'est pas considérée par les Juifs comme un territoire ennemi,

mais comme un territoire occupé par les Assyriens, comme les Assyriens ont occupé précédemment tout le Levant. Tout ceci est de l'histoire. »

Votre réponse reste étrange et difficile à comprendre puisque l'exil des Juifs en Babylone commence en 586 avant Jésus-Christ et que Sumer (y compris Ur) fait partie du pays de Babylone. C'est donc bien un territoire ennemi. En outre, la référence à Ur, avec la précision "*dans le pays de Chaldée*" qui désigne Babylone, l'ennemi, dans de nombreux autres textes bibliques, confirme qu'il n'y a pas de confusion.

Il est invraisemblable qu'étant exilés dans le pays de Chaldée où ils étaient étrangers et opprimés, ils y auraient inventé un ancêtre Abraham provenant de ce pays ennemi.

Vous ne répondez rien à la pratique constante de l'écriture et à ses développements dans la région de la Palestine occupée par les Hébreux entre l'exode d'Égypte durant le deuxième millénaire avant Jésus-Christ et l'exil à Babylone en 586 avant JC. Rien ne permet d'alléguer que les scribes juifs n'auraient pas disposé d'un récit des origines durant cette période, ni qu'ils ne l'auraient jamais copié par écrit avant l'exil à Babylone en 586 avant Jésus-Christ.

Alexandre-invité écrit : *« J'ai déjà cité W. Schniedewind : "Nos connaissances archéologiques et historiques montrent que la société des royaumes de Juda et d'Israël s'est alphabétisée à partir du VIIIe siècle av. J.-C.)". Il n'y a aucune attestation d'une pratique constante de l'écriture dans le territoire des Juifs avant le VIIIe siècle (à moins que vous n'ayiez une connaissance toute personnelle sur ce sujet, non connue de tous les spécialistes). »*

Si vous préférez croire que les royaumes de Juda et d'Israël, situés sur des axes commerciaux importants entre l'Égypte et la Phénicie (région des inventeurs de l'alphabet dit « *cananéen* » à la fin du deuxième millénaire avant J.-C.) et entre l'Égypte et l'Assyrie, sont restés composés exclusivement analphabètes jusqu'au VIIIème siècle AJC, vous m'étonnez mais il me semble que vous niez l'évidence.

Durant le premier millénaire, la pratique de l'écriture parmi les élites a dû subsister en tous temps, dans la région des Hébreux, au moins dans des foyers culturels urbains.

Diviacus partage d'excellentes références, mais il les interprète trop vite en transformant des hypothèses en probabilités.

Je retiens, par exemple, sa référence la plus détaillée : *« Pour les anglophones, ci-après un texte (un peu ardu), expliquant les indices permettant de situer les premiers textes sur Abraham au VIIIe siècle av. J.-C. (voir pages 10, 12, 16 et 17), et les premiers textes parlant de l'origine mésopotamienne d'Abraham à la période exilique, voire post-exilique (pages 19-20).*

http://www.academia.edu/29972948/Commen..._Narrative »

Cette étude de M.M. Finkelstein et Römer me semble montrer comment un manque de rigueur scientifique et historique peut transformer trop vite des hypothèses en probabilités.

Ils construisent tout leur raisonnement qui imagine un Abraham inventé au VIIIème siècle sur des prémisses qui suffisent à montrer leur manque d'appui.

Ces auteurs indiquent eux-mêmes, avec objectivité, qu'à cette époque *« on peut raisonnablement supposer que cette population avait aussi au moins un sanctuaire central et des récits d'ancêtres »* et qu'il est *« difficile d'imaginer qu'il n'y a pas eu de traditions concurrentes du sud pendant plusieurs siècles, alors que les deux royaumes hébreux vivaient côte à côte, et après la chute d'Israël »*, de sorte que *« En d'autres termes, il est impensable que le sud - avec une population intensive commençant dans l'âge de fer IIB - n'ait pas développé une ou plusieurs traditions concernant les ancêtres éponymes »*.

C'est bien exact.

Dans ces conditions, il faut bien observer que ces auteurs ne présentent pas le moindre élément qui permette d'exclure que les éléments principaux du récit de la Genèse ne faisaient pas déjà partie de ces traditions antérieures sans traces connues qu'ils évoquent. Les développements de ces auteurs retiennent toutes sortes d'indices qui concordent certes avec leur hypothèse, mais cela reste des spéculations que rien ne prouve.

À cet égard, il me semble qu'il faut éviter de minimiser la valeur de l'enseignement de l'Église que j'ai cité. La Commission Biblique Pontificale n'a certes pas d'autorité particulière par elle-même, mais son avis en cause a été expressément approuvé par le Pape Pie XII en 1948 et reste aujourd'hui publié sur le site officiel du Vatican.

Comment l'Église pourrait-elle renoncer à la réalité historique d'Abraham qui suppose nécessairement une tradition orale et/ou écrite ininterrompue depuis l'époque de son existence durant la première moitié du deuxième millénaire avant Jésus Christ ?

Merci à Cepora de rappeler, à cet égard, l'excellente pensée théologique du Pape Benoît XVI qui a, en effet, attiré l'attention de l'Église sur l'importance des fondements historiques de la foi : *« Le message néotestamentaire n'est pas seulement une idée ; ce qui est arrivé dans l'histoire réelle du monde est justement déterminant pour lui : la foi biblique ne raconte pas des légendes comme symboles de vérités qui vont au-delà de l'histoire, mais elle se fonde sur une histoire qui s'est déroulée sur le sol de cette terre... »*

...il faut dire que, si l'historicité des paroles et des événements essentiels pouvait être démontrée comme impossible de façon vraiment scientifique, la foi aurait perdu son fondement... Il est donc important pour nous de vérifier si les convictions de fond de la foi sont historiquement possibles et crédibles, même confrontées au sérieux des connaissances exégétiques actuelles. »
(Benoît XVI, Jésus de Nazareth, t. II, p. 127-129)

C'est une mode facile de jeter du doute partout.

Mais, celui qui commence à douter de l'existence historique d'Abraham, issu d'Ur en Chaldée, ayant vécu durant la première moitié du deuxième millénaire avant Jésus-Christ, risque rapidement de douter de beaucoup d'autres fondements historiques de la foi.

Comment répondre au doute sur l'origine historique d'Abraham que répandent les opinions qui affirment que le récit de la Genèse aurait été inventé par des scribes durant le premier millénaire avant Jésus-Christ, au moment de l'exil ou, du moins, seulement vers le VIIIème siècle avant Jésus-Christ ?

L'indice qui me semble le plus convaincant concernant la réalité historique d'Abraham comme étant réellement issu d'Ur, en Chaldée, durant la première moitié du deuxième millénaire avant Jésus-Christ, c'est le calendrier utilisé par le récit de la Genèse lui-même.

Tant à Babylone qu'en Canaan ou en Égypte, durant tout le premier millénaire avant Jésus-Christ, le temps se mesurait selon le retour des saisons semblables déterminé par le soleil par des années d'environ 365 jours parfois calculée sur la base de 12 mois lunaires d'un total de 354 jours avec l'ajout de mois intercalaires.

Par contre, dans la cité antique d'Ur, environ deux millénaires avant Jésus-Christ, le calendrier annuel était particulier car une année se mesurait entre les deux équinoxes lorsque le jour est d'une durée égale à la nuit (soit, actuellement vers le 20 mars et le 22 septembre). Une année, c'était donc, en moyenne, 182 jours, comme le nombre des années de vie de Lémec lorsqu'il engendra Noé (Gn 5, 28).

Comment imaginer qu'un récit inventé durant le premier millénaire avant Jésus-Christ aurait attribué aux patriarches Abraham, Isaac et Jacob des durées de vie, non réalistes dans le calendrier annuel d'environ 365 jours généralisé à cette époque, de 175 ans (Gn 25, 7), de 180 ans (Gn 35, 28) et de 147 ans (Gn 47, 28) ? Comment comprendre que Sarah aurait enfanté à l'âge de 90 ans (Gn 17, 17) et serait décédée à 127 ans (Gn 23, 1) ? Comment comprendre qu'Abraham, âgé de 137 ans à la mort de Sarah (Gn 17, 17) se serait remarié ensuite avec Ketoura dont il a encore eu 6 enfants (Gn 25, 1-2) ?

La question a été longuement développée dans le sujet intitulé « 64. Adam a-t-il vécu 930 ans ? » (cf. supra).

Cela montre toute l'importance pour l'exégèse biblique d'être attentif au lien historique avec la ville antique d'Ur citée trois fois dans la Genèse (Gn 11, 28 et 31 ; Gn 15, 7).

Il faut seulement accepter que les faits historiques ne sont pas relatés dans la Bible à la manière d'une chronologie historique moderne mais selon les usages culturels en vigueur lorsque les textes primitifs ont été rédigés.

Diviacus écrit : « *Tout le monde sait que l'année mésopotamienne faisait autour de 360 jours. Une centaine d'articles confirme cela et vous pouvez les trouver sur Internet. Chacun pourra le vérifier aisément.*

2- *La citation d'Edwin Oliver James reflète seulement le fait que le début de l'année a changé au cours du temps et était différente suivant les régions ou villes.*

3- *Bernard Barc est un obscur chercheur, adepte de la numérologie. La lecture de ses articles déposés sur Academia.edu (entre 4 et 36 vues pour chacun), et le nombre de ses "followers", au nombre de 8, montrent que c'est un auteur complètement marginal (un auteur sérieux a des articles qui sont lus des centaines de fois et a des centaines de followers : voyez par exemple Israël Finkelstein, ses 4992 followers et ses plus de 125 000 vues totales).*

Vous faites de "l'histoire biblique" comme on le faisait jusqu'au XIXe siècle. Vous recherchez le fait, ou l'article, qui vous va bien, vous en faites la référence ou oubliant volontairement tous les faits ou articles qui vont dans le sens contraire. C'est une approche anti-scientifique et trompeuse. »

Désolé de vous contredire, mais il me semble que vous n'exprimez que vos a priori sans répondre à tous les éléments précis de mes réflexions. Et, comme souvent lorsque quelqu'un ne veut ou ne peut répondre aux faits et arguments présentés, vous préférez attaquer la personne.

Par rapport à ce que vous écrivez, il est possible de vous répondre brièvement.

1. Vous pouvez aisément vérifier sur internet que les cités mésopotamiennes n'avaient pas un calendrier unique vers 2.000 avant Jésus-Christ.

2. Vous niez sans raison le fait que l'on fêtait deux fois la nouvelle année à Ur, la cité d'Abraham, en observant, ce qui n'est pas contesté, que le début de l'année a beaucoup varié.

3. Votre mépris non respectueux du professeur Barc n'est pas une réponse aux faits qu'il observe.

Contrairement à ce que vous soutenez, je n'ai ignoré aucun des éléments que vous avez relevé ou dont j'ai connaissance. Votre accusation d'oubli volontaire est gratuite et non fondée.

Je conteste souvent des conclusions répandues qui ne deviennent pas correctes parce qu'elles sont répétées par beaucoup de chercheurs référencés, mais vous ne pouvez m'indiquer aucun fait précis qui serait resté sans réponse.

Il est évident que je cite de préférence les articles qui contiennent des faits ou des analyses qui me semblent convaincantes, mais tout scientifique fait pareil et cela ne signifie en rien que je néglige les autres.

Mais, il est clair que mes recherches ne se font pas en l'air et qu'elles ont toujours l'objectif de chercher à mieux comprendre la foi de l'Église et, notamment, sa foi en la création telle que l'Écriture Sainte reconnue comme parole de Dieu nous la révèle.

Cette démarche n'est pas limitée à ce que la science peut prouver mais doit cependant toujours rester conforme à la raison et à tout ce que la science peut démontrer. Elle n'est ni "anti-scientifique", ni "trompeuse".

Personne ne conteste que l'année mésopotamienne était généralement comptée en 360 jours. On ne discute ici que d'une particularité locale (la nouvelle année fêtée à Ur deux fois par an lors de chaque équinoxe) et d'une explication possible pour les âges attribués à Abraham, Sarah, Isaac et Jacob dans la Genèse.

Il ne s'agit pas d'une thèse isolée. Je n'en connais pas d'autre sur cette question précise.

Une attitude scientifique consiste à examiner avec objectivité les éléments précis qui sont avancés.

Vous avez un fait (la nouvelle année à chaque équinoxe dans la ville d'Ur) et un récit (celui de la Genèse) qui attribue des âges à une famille de Sumériens provenant de cette ville d'Ur.

Plutôt que d'émettre des critiques générales qui me semblent un évitement, dites-nous plutôt comment vous pensez pouvoir expliquer autrement les âges qui sont ici en discussion de manière précise. Même si vous ne croyez pas à l'historicité des récits et des patriarches en cause, il vous reste à proposer, au moins, un sens symbolique aux âges que le récit de la Genèse indique avec précision, qui puisse permettre un dialogue.

Désolé, Diviacus, vous savez qu'il n'y a pas d'autre thèse précise concernant les âges en cause. Vous n'opposez que le mot « symbolique » sans lui donner aucun contenu. Symbolique de quoi ? À défaut de précision, ce n'est qu'une technique d'évitement.

Y a-t-il d'autres textes ? Je n'en connais pas d'autre, en dehors de la Bible, ni pour infirmer, ni pour confirmer l'hypothèse, puisqu'il s'agit d'une circonstance locale à Ur, à une époque qui a pu être limitée.

Dans la Bible elle-même, la période en cause ne concerne guère que le Pentateuque dans lequel ont été rassemblés des écrits d'origines diverses et la manière de calculer les années a pu varier.

Diviacus écrit : « Je vous donne ici des extraits du commentaire de K.A. Kitchen, archéologue de renom et maximaliste.

"No reader of Gen1-11 could possibly miss noticing the very long lives attributed to Abraham's ancestors before and after the flood, down to Tèrah his father ".

Il cite ensuite, à titre de comparaison les âges attribués aux premiers rois mythiques de Sumer : Emmenluanna (43 200 ans), Alagar (36 000 ans), Alulim (28 800 ans)...

Pour la suite de ces rois sumériens, il écrit ensuite :

"After the flood, numbers are not so high. Two kings reigned a more modest 1 200 et 1 560. This phenomenon after the flood is true also in Gen 1-11."

Il dit ensuite que ces longues durées de vie existent également dans des textes égyptiens sur les pharaons de la période prédynastique.

(Ces commentaires donnent quelques exemples sur les durées de vie irréalistes des textes anciens mentionnés au point 1 ci-dessus)

Il termine cette partie en faisant remarquer que toutes les analyses des âges de personnes ayant vécu dans tout le monde biblique indiquent que la plupart mourraient dans leurs 60-70 ans au plus tard.

Donc, d'où peuvent venir ces longues durées de vie ?

Tout en faisant remarquer que l'on rentre ici dans de la haute spéculation, Il remarque ensuite qu'en divisant les âges des rois mythiques de Sumer par 600 on obtient des âges acceptables, et que si on divise les âges de première procréation des premiers patriarches par 5 on obtient également des âges acceptables, mais que cela donne alors des durées de vie très hautes (autour de 180/190 ans), "not unlike the later patriarchs from Abraham to Jacob" (comme celles des patriarches ultérieurs d'Abraham à Jacob).

Il donne comme explication possible que ces durées de vie pourraient couvrir non seulement la vie de ces personnes mais également celle de leur descendance portant le même nom.

En bref, alors que tout le livre de K.A.Kitchen (On the reliability of the Old testament) a pour but de montrer que l'essentiel de ce qui est écrit dans la Bible est vrai, sur ce point il est beaucoup plus prudent et avoue que tous les essais d'explication de ces âges sont hautement spéculatifs. »

Vous constaterez que les centaines d'années évoquées dans le début de la Genèse sont très différentes des dizaines de milliers d'années des légendes mésopotamiennes ou égyptiennes.

Ici encore, il me semble qu'il faut éviter de passer trop vite du caractère manifestement irréaliste des dizaines de milliers d'années des légendes à une affirmation que les centaines d'années de la Genèse seraient elles-mêmes nécessairement irréalistes sans s'assurer que ce n'est pas l'interprétation qui est elle-même trop étroite.

Certes, ici, la seule division par deux du calendrier d'Ur ne peut suffire car 900 ou 450 ans cela reste hors de toute réalité pour une existence individuelle.

Il ne faut pas davantage s'arrêter au symbolisme souvent manifeste des nombres indiqués par la Genèse. Il est évident, par exemple, qu'aucun calendrier précis n'a compté les 600 ans de Noé au moment du déluge ou les 777 ans de vie de son père Lamek.

L'historicité d'un récit ne disparaît pas parce que celui qui raconte des faits s'exprime dans les limites imprécises de ses connaissances à son époque et en utilisant les modes d'expression symboliques des usages culturels de son époque.

Mais, à cet égard, une division par 5 des âges des patriarches d'avant le déluge ne permet pas d'y trouver une explication réaliste parce que 900 ans divisé par 5, cela fait encore 180 ans ce qui est au-delà d'une durée de vie réaliste. Si l'on envisage qu'il s'agirait de demi-années (comme à Ur), c'est l'âge auquel ils ont engendré qui deviendrait irréaliste car la plupart ont engendré vers 60 « ans » ce qu'ils n'ont évidemment pu faire à l'âge de 6 ans.

Par contre, je partage l'avis de l'archéologue Kitchen que vous citez lorsqu'il considère « *comme explication possible que ces durées de vie pourraient couvrir non seulement la vie de ces personnes mais également celle de leur descendance portant le même nom* ».

Mais, plus encore que le nom, c'est le lieu d'habitat (le campement qu'évoque le mot hébreu « *shaneh* » que nous traduisons par « *années* ») où un patriarche s'était établi et qu'il a fondé qui semblait prolonger sa vie individuelle. Ne faut-il pas envisager que, du point de vue de l'auteur du récit, le patriarche fondateur ne meurt pas tant que sa descendance subsiste dans le lieu qu'il a établi ?

Le texte biblique lui-même nous ouvre cette approche par le récit de la tour de Babel qui nous rapporte, selon la traduction littérale du texte hébreu, que l'objectif de ses constructeurs était exprimé comme suit : « *Faisons-nous un nom* » (littéralement en hébreu : un « *nom qui demeure* ») (Gn 11, 4).

Il faut donc être prudents, mais tout autant lorsqu'on critique l'historicité que lorsque qu'on la défend.

Diviacus écrit : « *les historiens ne s'intéressent pas aux âges d'Abraham et des ses proches puisqu'ils considèrent à la quasi unanimité que ces détails ont été ajoutés au moins 1000 ans après la date supposée de la naissance d'Abraham...*

Réfléchissant à la fin de son livre sur l'âge étonnant qu'atteignent les patriarches, A. Wénin fait part d'une explication. Le point de départ en est le nombre 17, car il désigne la somme obtenue en additionnant la valeur des lettres composant le tétragramme. Il signifie alors certainement la présence de Dieu. ...Ce genre d'élucubration ne m'intéresse pas. Mais si vous voulez en trouver d'autres vous en trouverez sur internet. »

Je ne connaissais pas cette interprétation symbolique d'André Wénin et je ne la considère pas comme une élucubration, car la correspondance des chiffres me semble dépasser le hasard.

L'observation du professeur Wénin est séduisante :

Le point de départ en est le nombre 17 (un nombre premier indivisible sauf par lui-même). Ce nombre 17 est lui-même le 7ème des nombres premiers (2,3,5,7,11,13,17), et c'est aussi 10 (la totalité qui additionne les deux chiffres divins 3 et 7) + 7 (le chiffre divin). Il peut signifier la présence de Dieu.

17 peut être décomposé de trois façons similaires faisant apparaître, en additionnant et en multipliant les mêmes trois nombres composant le chiffre 17, la durée de vie de chacun des trois patriarches Abraham, Isaac et Jacob.

$17 = 7+5+5$ et $7 \times \underline{5 \times 5} = 7 \times 5^2 = 175$, l'âge d'Abraham à sa mort

$17 = 5+6+6$ et $5 \times \underline{6 \times 6} = 5 \times 6^2 = 180$, l'âge d'Isaac à sa mort

$17 = 3+7+7$ et $3 \times \underline{7 \times 7} = 3 \times 7^2 = 147$, l'âge de Jacob à sa mort

L'addition des carrés des trois multiplications de ces patriarches ($5^2+6^2+7^2 = 25 + 36 + 49$) = 110, l'âge de Joseph à sa mort.

Les nombres montrent ainsi Joseph comme le successeur d'Abraham, Isaac et Jacob et la somme de ses prédécesseurs ($5^2+6^2+7^2$).

On peut y voir un indice supplémentaire de l'ancienneté du texte primitif en cause car cette prévalence de Joseph ou des deux tribus issues de lui (Ephraïm et Manassé) ne se retrouve pas dans la suite de l'histoire du peuple Hébreu qui aurait dû faire prévaloir Jacob, Israël, plutôt que Joseph. Comment expliquer une mise en évidence de Joseph par les nombres dans un texte qui aurait été inventé plus de mille ans plus tard ? Cela paraît invraisemblable.

Cette prévalence discrète de Joseph par les nombres semble correspondre à une rédaction par un proche de Joseph (peut-être l'un de ses deux fils) et donc à une époque encore assez proche de celle où leur famille d'origine vivait encore à Ur, dans le pays de Sumer, ce qui peut aussi expliquer pourquoi les âges ont été comptés selon le calendrier semestriel connu à Ur.

Bref, un indice de plus pour une rédaction initiale ancienne du récit de la Genèse plutôt que pour une invention ultérieure.

La place du symbolique dans les nombres bibliques est évidente pour d'autres chiffres (comme, par exemple, les 600 ans de Noé ou les 777 ans de la vie de son père).

Il est aussi manifeste que de multiples nombres concernant les patriarches bibliques sont arrondis et il n'est pas possible d'y voir la transcription de durées historiques précises.

Je reconnais volontiers que l'exactitude mathématique précise des 175 ans d'Abraham ou des 180 ans d'Isaac n'est en rien assurée par le texte biblique, ni par ailleurs, quelle que soit l'interprétation de la durée des années en cause.

Il ne s'en déduit pas une contradiction avec la durée des années à Ur et sa possible prise en compte dans le texte de la Genèse, même si c'est simultanément avec une adaptation symbolique des nombres comme celle proposée par le professeur Wénin.

Les anciens racontaient l'histoire avec les limites importantes de leurs connaissances et les formes culturelles de l'époque.

Vos observations pertinentes ne changent rien au fait que rien ne contredit l'essentiel du récit biblique, que rien ne prouve son impossibilité historique et que rien ne prouve davantage son invention durant le premier millénaire.

Vous apportez certes de justes nuances, mais elles n'écartent en rien la foi de l'Église que je partage quant à la réalité historique d'Abraham.

Je ne peux pas vous empêcher de penser le contraire.

Comme vous me l'écrivez de manière exacte, les âges des patriarches n'intéressent guère les historiens parce qu'ils leur apparaissent d'emblée comme « irréalistes », mais n'est-ce pas à cause d'une interprétation d'emblée trop littérale qui ne tient pas assez compte de la manière dont les anciens pouvaient rendre compte du temps ? Aujourd'hui, on comprend bien que le mot « jour » dans le début de la Genèse, cela ne signifie pas 24 heures. Pourquoi ignorer que le mot « année » peut lui aussi avoir eu des sens différents dans l'antiquité ? Le mot hébreu « *shaneh* », que nous traduisons par « année » évoque la notion de campement, ce qui peut, pour des nomades ou des semi-nomades, se référer davantage à des déplacements et des changements de campements qu'au retour régulier des saisons d'une année solaire d'environ 360 ou 365 jours.

À cet égard, l'excellente observation du professeur Wénin, que vous m'avez fait découvrir, peut certes, être perçue comme un indice d'une construction artificielle pour celui qui ne croit pas en l'historicité du récit de la Genèse et l'imagine inventé durant le premier millénaire avant Jésus-Christ, mais, pour celui qui (comme moi) croit en la réalité historique de l'essentiel du récit de la Genèse retenue par l'enseignement de l'Église qu'il faut discerner au-delà de ses modes d'expression symboliques et culturels, en tenant compte de tous les éclairages et a fortiori des acquis des sciences, une autre lecture est possible.

Le récit d'Abraham, Isaac et Jacob qui leur attribue des âges qui sont réalistes selon le calendrier semestriel en vigueur à Ur où la nouvelle année se célébrait tous les six mois, lors de chaque équinoxe, a probablement été rédigé peu après l'exil en Égypte et la mort de Jacob.

L'auteur n'avait probablement qu'une connaissance vague des âges réels des patriarches et il est donc fort possible qu'il ait choisi de les évoquer avec des nombres symboliques comme le suggère le professeur Wénin, ce qui n'écarte en rien l'historicité du récit mais demande seulement de l'interpréter correctement avec les imprécisions que révèlent le choix de nombres symboliques ou arrondis, en tenant compte du calendrier semestriel sumérien qui pouvait encore être connu à l'époque de Joseph dans sa famille d'origine sumérienne.

Outre le calendrier sumérien utilisé qui permet seul de comprendre les âges en cause de manière réaliste, la prévalence accordée par ces nombres à Joseph plutôt qu'à Jacob est un indice supplémentaire qui indique que le récit a été rédigé par un proche de Joseph à une époque proche de celle où il était le patriarche principal plutôt qu'à une époque plus tardive (a fortiori durant le millénaire suivant) lorsque qu'une telle prévalence ne s'expliquerait plus et que les Hébreux se rattachaient davantage à Jacob, le père des douze tribus d'Israël.

Diviacus écrit : « *Faisant suite à cette discussion relative à la numérologie, je me suis dit que manifestement quelque chose nous reliait, vous Xavi, et moi Diviacus.* »

J'ai remarqué que la somme des lettres de votre nom faisait 56 (24+1+22+9) et que celle des lettres de mon nom faisait 88 (4+9+22+9+1+3+21+19). Jusque-là, rien de très remarquable. Ce qui me trouble quand même, c'est que la somme de ces 2 nombres fait 144 (56+88), soit 12².

Vous êtes marqué par 56, dont la somme des chiffres fait 11. Je suis marqué par 88, dont la somme des chiffres fait 16. Le produit de ces 2 nombres (11 et 16) fait 177. La différence entre ces 2 nombres fait 33 (177-144), nombre qui ne peut que nous évoquer quelque chose.

Du coup, je me suis dit que $56 = 33 + 23$ et $88 = 3 \times 33 - 11$

Nous sommes donc liés d'une certaine façon à 33, mais pourquoi 23 chez vous et 11 chez moi ?

Bingo !

Nous sommes le 06/05/2019. La somme des 8 chiffres fait 23 et la somme des 4 premiers fait 11 ! Je ne peux donc pas laisser passer ce jour-là !

Pour continuer comme M. Wénin (évidemment pas aussi bien), voyons les diviseurs de 56 et 88 :

$56 = 7 \times 8$ et $88 = 8 \times 11$.

Or $7^2 \times 8^2 = 3136$ et $8^2 \times 11^2 = 7744$. Là je suis meilleur que vous puisque $77 - 44 = 33$, alors que vous vous contentez d'approcher le 33 avec votre 31 et votre 36.

La différence entre ces 2 derniers nombres est égale à 4608 (7744-3136). Or 4608 est la valeur d'un niveau de la Jérusalem céleste (voir [https://r.search.yahoo.com/_ylt=AwrP4k ... QlDeXOV Q-](https://r.search.yahoo.com/_ylt=AwrP4k...QlDeXOVQ-) vers la fin de l'article : ce n'est pas innocent !

Quant à la somme de ces 2 nombres, elle est égale à 10880 (7744+3136). Quelle est la probabilité que ce nombre soit divisible par 33 ? En gros une chance sur 33. Eh bien, vous n'allez pas me croire, 10880 est divisible par 33 et $10880/33 = 320$! (chiffre remarquable égal à 2 puissance 5 x (2x5)

Tout ceci ne peut pas être dû au hasard.

Mais pourquoi notre rencontre a-t-elle lieu dans ce forum « La Cité catholique » ?

La somme des lettres de La Cité catholique est égale à 161 ($12+1+3+9+20+5+3+1+20+8+15+12+9+17+21+5$). Comme par hasard, 161 est divisible par 23 (ça c'est vous – une chance sur 23 !) et par 7, chiffre vénérable. Et là vous m'écrasez, parce que le seul 11 que je trouve est formé par le 1er et le 3ème chiffre.

Allez, vous avez gagné, je me retire. »

Alors là.... !

J'espère plutôt, cher Diviacus, que, plutôt que de vous inciter à un retrait, vous y trouverez plutôt un petit clin d'œil plein d'humour que vous pouvez recevoir compte tenu de votre sensibilité.

Tant que vous y êtes, il m'étonne que vous n'ayez pas commencé par observer que, dans les multiplications croissantes des carrés qui forment le nombre 17, le nombre 144 (4 x 4 x 9), qui rassemble nos deux pseudos (56 + 88), c'est surtout ce qui précède les 175 ans d'Abraham (5 x 5 x 7), les 180 ans d'Isaac (6 x 6 x 5) et les 147 ans de Jacob (7 x 7 x 3) .

Peut-être que cela vous aidera à redécouvrir que, dans nos échanges, c'est bien un fondement historique réel de ces trois patriarches que nous examinons, malgré les modes contraires et répandues.

Tous les indices confirment que les patriarches Abraham, Isaac et Jacob formaient bien une famille de Sumériens issue d'Ur, la capitale du pays de Sumer, et que, dans ce contexte, le récit primitif a pu et dû être écrit en sumérien (langue religieuse encore dominante durant le deuxième millénaire avant Jésus-Christ) et, probablement, en akkadien qui était la langue (sémitique comme l'hébreu plus tardif) pratiquée à Ur après la chute de sa dernière dynastie en 2004 avant Jésus-Christ.

Certes, à l'époque d'Abraham, l'akkadien était la langue parlée dominante dans le pays de Sumer, même si le sumérien y restait une langue sacrée. L'akkadien est une langue sémitique comme l'hébreu qui n'a commencé à être parlée que de nombreux siècles plus tard. Les liens entre ces langues sont difficiles à préciser d'autant plus qu'après avoir émigré en Canaan puis en Égypte, les descendants d'Abraham ont pu y pratiquer d'autres langues.

En réalité, je ne connais aucun argument qui permette de soutenir que les récits de la Genèse, et notamment de la vie d'Abraham, Isaac et Jacob, auraient été inventés lors de l'exil ou vers le VIII^{ème} siècle avant Jésus-Christ. Cela me semble une simple spéculation probablement retenue par des scribes hébreux dans le souci d'éviter de reconnaître une provenance réelle de leur peuple du pays de leurs ennemis de Babylone. C'est la même attitude qui a probablement tenté d'effacer l'origine sumérienne des Hébreux en transformant en légendes universelles les récits de la création dans le pays de Sumer ou du dernier déluge qui s'y est produit.

Vous relevez aussi le nombre 33 (l'âge du Christ). Vous aurez peut-être lu ailleurs que le temple de Jérusalem a été achevé 980 ans avant la crucifixion, en 947 avant Jésus-Christ (980 – 33), soit très exactement (puisque nous discutons des années doubles sumériennes signalées par le professeur Barc) le double des 980 ans qui précèdent cet achèvement du temple depuis la naissance d'Abraham qui enfante Isaac à 100 ans, ce qui est le début d'un asservissement de sa descendance pendant 400 ans qui prend fin 480 ans avant l'achèvement du temple de Salomon ($100 + 400 + 480 = 980$).

Vous relevez ensuite un étrange calcul pour découvrir un chiffre évoquant la Jérusalem céleste. Voilà qui nous renvoie au nombre 144 qui rassemble nos deux noms ($56 + 88$), car c'est le nombre qui mesure la Jérusalem céleste dans l'Apocalypse (Ap 7, 4 : 14, 1 ; 14, 3, et 21,17).

Oui, le symbolisme des nombres n'est pas étranger à l'histoire bien concrète et ne contredit pas l'historicité des faits rapportés avec des symboles.

Mes explications sont précises et fondées sur des faits historiques.

Concrètement, quels sont les indices précis que vous pensez trouver dans l'étude de Finkelstein et Römer pour rejeter l'historicité du récit biblique concernant Abraham ? Il ne suffit pas d'aligner des références. Vous restez dans une totale imprécision et vos deux auteurs ne me semblent faire rien d'autre que ce que vous avez fait avec des chiffres.

Il est facile de trouver des similitudes avec des traditions dans un océan d'incertitudes historiques dans lequel n'émergent que quelques éléments connus. Mais, c'est loin de faire une preuve.

Vos deux auteurs sont d'ailleurs prudents. Ils n'excluent pas une existence historique d'Abraham, mais prétendent sans preuve déterminante, et donc, en réalité, de manière spéculative, que ce que le récit biblique en raconte ne serait qu'une invention.

Si nous comparons leurs raisonnements avec vos calculs, il semble manifeste que vos calculs symboliques étaient plus précis et mieux démontrés. Et pourtant...

Désolé, Diviacus, mais vous discutez de la notoriété ou du nombre des personnes qui partagent votre opinion et non des faits de manière à éviter de vous confronter à la réalité. Une conclusion ne se tire pas uniquement en mesurant le nombre ou la qualité des personnes qui expriment chaque opinion en cause.

Si vous refusez d'indiquer les arguments concrets qui vous font croire, à tort, à une invention du récit d'Abraham durant le premier millénaire avant notre ère, je ne peux que constater que vous-même ne trouvez aucun argument réellement convaincant en ce sens.

Cinci écrit : « Visionné l'émission sur KTO dont le lien avait été suggéré par Alexandre-invité.

Ici : <https://www.youtube.com/watch?v=mhXhTS5EbmK>

Il se dit des choses intéressantes de la part des invités en effet. Il y a là une manière bien différente d'appréhender la Bible. On y fait son deuil de ce grand désir à toujours vouloir faire coïncider le texte biblique avec de l'événementiel brut de chroniqueur. ».

Je ne vois pas où vous trouvez dans cette vidéo de la rigueur scientifique ou de l'objectivité en ce qui concerne Abraham.

Elle n'en parle que très peu, comme un nomade (on sait, en effet, qu'il avait des troupeaux et qu'il a quitté Ur pour Harane puis, de nombreuses années plus tard, Harane pour le pays de Canaan) en ignorant totalement le fait qu'il provenait d'Ur qui était une capitale culturelle de haut niveau et qu'Abraham a ensuite vécu à proximité d'Ebla dont le niveau culturel très élevé est aussi prouvé à une période beaucoup plus ancienne.

Dans cette vidéo, le père Abadie résume bien le manque de rigueur de Finkelstein, beaucoup cité par Diviacus, lorsqu'il affirme que « *tout ce que l'archéologie ne démontre pas, c'est de la fiction, de l'affabulation* ». La réalité, évidente, c'est que l'archéologie ne retrouve qu'une minime partie de la réalité du passé antique. Un fait biblique n'est pas nécessairement fictif ou légendaire du seul fait qu'il n'a pas laissé de traces archéologiques.

La rigueur scientifique, c'est plutôt la réflexion exacte du père Tassin lorsqu'il constate que l'archéologie c'est seulement un « *garde-fou* » et qu'on « *ne peut pas dire de l'histoire le contraire de l'archéologie* ». Ici, c'est exact.

Mais, entre ce que l'archéologie peut constater et la réalité que raconte la Bible, il y a un inévitable écart. Objectivement, la Bible est, au moins, un récit antique et, pour les croyants, un témoignage authentique (à interpréter selon son mode d'expression qui peut être mythique ou poétique) qui, nécessairement du fait de l'ancienneté des faits qu'elle relate (d'une manière qui est souvent très symbolique et poétique, ce qui n'exclut pas une évocation d'un fait réel), ne peut être confirmé que très partiellement par des traces matérielles ou objectives, ce qui ne permet pas pour autant d'en déduire nécessairement et a priori une absence d'objectivité ou d'authenticité historique.

Il faut évidemment considérer, comme on le rappelle à juste titre dans la vidéo, que « *l'histoire est toujours une reconstruction* ». Inévitablement, en racontant le passé on y projette ce qu'on pense du présent et de l'avenir. Tout cela reste toujours vrai encore aujourd'hui, pour un historien autant que pour un journaliste ou pour n'importe quel témoin de n'importe quel fait.

On ne peut rien en déduire pour contester la valeur historique d'un écrit biblique, mais on doit en tenir compte pour interpréter le mieux possible chaque témoignage, chaque récit.

À cet égard, c'est de manière non fondée que le père Abadie affirme a priori que, pour nous, ce qui est vrai, c'est « *ce qui s'est passé réellement* » alors que ce ne serait « *pas du tout la manière de voir des anciens* ». L'intérêt pour l'histoire réelle a toujours existé. Oublie-t-il ou ignore-t-il que, déjà à Ebla, plusieurs siècles avant Abraham, dans l'axe de circulation entre l'Égypte et l'Assyrie, on a retrouvé une bibliothèque d'archives soigneusement classées qui indique tout l'intérêt que l'on avait déjà à cette époque pour la mémoire des faits anciens ?

Ce qui a changé ce sont les informations disponibles ainsi que la manière de raconter et de transmettre les éléments utiles ou intéressants de cette histoire réelle. Les mots « *pas du tout* » sont donc excessifs.

Cela semble indiquer, chez le père Abadie, une difficulté à reconnaître le niveau des capacités intellectuelles qui existaient déjà durant les troisième et deuxième millénaires avant Jésus-Christ.

Par ailleurs, prétendre qu'avant l'exil « *Israël n'était pas monothéiste* », comme le fait le père Abadie, est ici encore une affirmation qui simplifie excessivement le niveau de la pensée théologique de l'époque sans base historique réelle. Certes, l'affirmation est probablement exacte si vous considérez l'opinion commune du plus grand nombre dans le pays d'Israël, mais il n'y a pas de raison d'exclure que, parmi les gens religieux et cultivés comme Abraham, Joseph ou Moïse, il n'y avait pas de gens capables de percevoir et de comprendre, déjà à leur époque, qu'au-delà des apparences des cultes multiples et d'une perception plurielle du divin, Dieu est un.

Dans cette vidéo, le père Tassin est prudent, mais le père Abadie succombe à deux pièges classiques.

1. Oui, tout écrit de la bible a des finalités qui influencent de manière déterminante ce que l'auteur raconte. Mais, non, il ne s'en déduit pas que l'auteur ne se réfère pas à des faits réels, historiques.

Lorsque le père Abadie affirme que « *La Bible n'informe pas, elle forme* ». C'est exact en ce qu'il constate qu'elle « *forme* », mais c'est sans aucun fondement qu'il nie le fait qu'elle peut, pour réaliser ses finalités, se fonder sur les faits réels, historiques. La Bible informe de faits pertinents quant à l'action et la présence de Dieu, en même temps qu'elle forme. Elle le fait cependant à sa manière, celle de ses auteurs dans leur contexte, et selon des finalités spécifiques.

Bien sûr qu'elle nous forme et qu'elle a des finalités pédagogiques évidentes. Bien sûr qu'elle utilise largement le langage symbolique et qu'elle révèle le réel selon des finalités théologiques ou autres, mais elle est aussi une révélation qui nous informe de ce qui est vrai.

2. Oui, on peut affirmer, comme le fait encore le père Abadie, que « *Moïse est le miroir de l'exilé (à Babylone) plus qu'une figure du 13ème siècle* » mais, cela ne fait que rappeler le fait que tout témoignage est toujours une reconstruction du témoin selon son point de vue au moment où il témoigne. C'est nécessaire pour comprendre son témoignage, mais, non, cela ne permet en rien d'en déduire un manque d'authenticité mais impose seulement d'appliquer les règles adéquates de toute interprétation selon les caractéristiques personnelles et sociales de celui qui témoigne.

La caricature est trompeuse lorsque le père Abadie ne distingue que des minimalistes qui pensent que tout est inventé au 3ème siècle avant Jésus-Christ et des maximalistes qui prennent les textes « *au pied de la lettre* ». Est-ce sérieux ? Prendre un texte au pied de la lettre, c'est limiter sa compréhension à un sens littéral strict, c'est une erreur intellectuelle dite « *fondamentaliste* ». Mais, exclure tout fondement historique dans les textes antiques en est une autre.

Et le problème est toujours le même et illustré dans la vidéo par l'exemple des murailles de Jéricho. On oppose une version Walt Disney interprétée au pied de la lettre, qu'on peut comprendre comme « *un mur de pierres de plusieurs mètres de haut s'effondre tout seul lorsqu'un cortège tourne autour* » à une constatation archéologique au centre de la ville actuelle de Jéricho où la plus ancienne trace d'une muraille détruite est datée de 1500 avant Jésus-Christ, soit bien avant l'installation du peuple hébreu en Canaan.

Ne faudrait-il pas, au moins, dans cet exemple, envisager sérieusement que l'interprétation du récit biblique peut viser un autre lieu et être exprimée de manière poétique de sorte que le mot « *murailles* » peut avoir un sens plus ouvert, de même que le mot « *effondrement* » ?

L'écoute de cette vidéo ne permet donc guère de progresser dans la recherche historique de ce que furent les conditions de vie et de pensée de la famille d'Abraham à Ur puis à Harane.

Les dernières découvertes permettent de s'en faire une idée qui s'écarte de l'opinion répandue qui considère Abraham comme un brave nomade, incapable de percevoir un Dieu unique et de considérer la création de l'humanité comme le livre de la Genèse la présente.

Il faut être attentif aux conditions culturelles et religieuses objectives dans le pays de Sumer dont Abraham est issu et à son époque. Cela donne un tout autre point de vue que les légendes qu'on en fait.

À cet égard, même un incroyant est le bienvenu car la recherche est ici strictement objective.

Mais, évitons de considérer les gens de cette époque comme étant tous des ignares ou quasi, car cela n'est pas justifié par l'état actuel des recherches archéologiques et historiques.

Le site officiel du Vatican a publié une interview de l'assyriologue français **Dominique Charpin** qui présente une synthèse de l'état actuel de la réflexion historique :

<https://www.vaticannews.va/fr/monde/news/2021-03/voyage-pape-francois-irak-mesopotamie-interview-charpin.html>

Le fait même de cette interview sur le site officiel du Vatican montre déjà par lui-même que l'Église ne situe pas sa réflexion historique en marge de celle de la science et des historiens profanes.

Il n'y a pas deux réalités historiques concrètes. Il n'y en a qu'une. Même s'il y a des points de vue différents. Même s'il y a des opinions différentes au-delà des faits qui peuvent être prouvés par des traces matérielles ou dans les interprétations de la valeur des sources disponibles.

Il n'y a pas deux manières différentes de faire valablement de la science historique. Il n'y en a qu'une. Même s'il y a des convictions au-delà de ce que la science peut objectivement constater. Même s'il y a de multiples variantes dans les modalités scientifiquement acceptables.

Dominique Charpin attire d'emblée l'attention que le fait que l'ancienne Mésopotamie est le « *berceau de prestigieux empires et civilisations, dont les vestiges ont traversé les siècles* » et qu'il s'agit de la « *terre d'origine d'Abraham* ».

C'est une réalité historique, même s'il ne faut pas tout de suite en déduire une indication quant à la valeur historique du récit biblique de la Genèse que l'assyriologue comme tout autre scientifique doit examiner, lorsqu'il fait de la science, avec objectivité comme une source ancienne parmi d'autres.

M. Charpin décrit ce qu'est la région d'Ur : « *La caractéristique de la plaine mésopotamienne au sud de Bagdad est d'être une zone très plate, autrefois régulièrement inondée. Son sol argileux est très fertile, à condition d'être irrigué. Pendant des siècles, cette région a été marquée par la complémentarité entre les agriculteurs sédentaires et les pasteurs nomades* ».

La question historique majeure concernant Abraham est clairement posée : « *Peut-on aujourd'hui situer chronologiquement le départ d'Abraham d'Ur, sa ville natale, selon la Genèse? La Bible donne-t-elle des indications à l'historien sur ce point ?* »

Selon M. Charpin, « *L'historien constate qu'il n'existe aucun élément relatif à Abraham en dehors de la Bible. C'est seulement à partir du VIII^e siècle av. J.-C. que certains rois d'Israël et de Juda sont mentionnés dans les inscriptions des rois assyriens, puis babyloniens. Auparavant, même des figures comme David et Salomon ne sont connues que par la Bible –l'inscription découverte en 1993-94 à Tell Dan ne mentionne David qu'indirectement dans l'expression la «Maison de David», c'est-à-dire la dynastie qui se réclame de David comme fondateur.*

Pour des figures comme Abraham, on ne dispose pas d'autres données que les récits de la Genèse: son nom n'apparaît pas dans les quelques 1 500 tablettes d'archives écrites en cunéiforme datant des années 2000 à 1738 retrouvées à Ur. »

Cette réponse est aussi complète que possible. La même réponse devrait être faite pour quasi tous les autres personnages de l'époque qui, à quelques très rares exceptions, n'ont laissé aucune trace. Il ne s'en déduit rien quant à la réalité concrète. De nombreux personnages ont vécu concrètement à cette époque. Le fait que leur existence ne fait plus l'objet d'aucune preuve ne contredit pas le fait qu'ils ont existé.

La constatation que la plupart des faits relatés dans l'Ancien Testament ou par les Évangiles n'ont laissé aucune trace matérielle, ni aucune preuve extérieure en dehors des écrits bibliques, ne contredit pas leur réalité concrète dans l'histoire, ni aucune constatation scientifique. Dire que la source n'est « *que* » biblique ne signifie pas que le fait est inventé et n'aurait pas existé. L'historien peut seulement

constater une insuffisance de preuve historique, en tant que scientifique, tout en croyant ou non à la véracité concrète historique sur la base du seul témoignage biblique et de l'enseignement de l'Église.

Dominique Charpin considère que « *On voit bien que le récit biblique n'est pas historique au sens moderne de ce terme* ». Cela ne signifie pas qu'il n'y a rien d'historique dans le récit, ni que les faits relatés par ce récit ne se sont pas produits concrètement dans la réalité du passé historique. Seulement que ce n'est pas une constatation selon les critères de la science historique.

L'assyriologue nous précise sa pensée par un exemple : « *Par exemple, les deux frères d'Abraham sont nommés Nahor et Haran; or il s'agit, non pas de nom de personnes, mais de villes situées en Haute-Mésopotamie, dans une région irriguée par des affluents de l'Euphrate. Harane se trouve sur le Balih, en Turquie, juste au nord la frontière actuelle avec la Syrie; Nahur, qui n'est pas encore identifiée, se situait un peu plus à l'est, dans la région du « triangle du Habur ».*

Il ne peut certes pas être affirmé qu'il n'y aurait pas eu d'individus nommés « *Nahor* » et « *Haran* », mais seulement que rien ne constate objectivement leur existence concrète individuelle. Les noms à cette époque sont souvent ceux de collectivités ou de territoires.

Même le nom d'Abram semble lié à une collectivité. « *ab-ram* », c'est le père des Araméens. Il sera nommé « *Ab-raham* », le père d'une multitude.

Il est important de relever que, dans la Genèse, les noms attribués à des individus, comme ici les deux frères d'Abraham, ne sont pas nécessairement des « *noms* » au sens où nous le comprenons comme un terme utilisé pour identifier un individu particulier dans son milieu de vie. Mon prénom m'identifie au milieu de mes intimes et de mon voisinage. Mon nom m'identifie, avec mon prénom, par rapport à tous les autres individus de la société.

Nom et prénoms sont pour nous des identifiants personnels. M. Charpin nous introduit dans un monde antique où l'approche était différente.

Lorsque les proches ou des voisins désignaient l'individu que le récit biblique nomme « *Abram* » puis « *Abraham* », rien ne permet d'affirmer que l'un de ces mots était utilisé pour son identification individuelle. Il en va de même pour les autres patriarches cités par la Genèse qui souvent passe imperceptiblement d'un individu à une collectivité en usant du même nom.

On peut considérer, par exemple, que ce n'est pas nécessairement le seul individu « *Noé* » qui vit 950 ans.

Le fait que M. Charpin considère que « *Nahor* » et « *Haran* » n'étaient pas les noms individuels des frères d'Abraham à leur naissance ou pour les désigner individuellement mais des noms collectifs qui leur sont attribués ne signifie pas que les frères d'Abraham n'ont pas existé.

Dominique Charpin aborde ensuite la crédibilité du récit biblique dans le contexte historique : « *La région est alors régulièrement sujette à de nombreux mouvements de population. L'exode d'Abraham doit-il s'appréhender à cette aune ?*

Il est vrai que la circulation des hommes, des biens et des idées, entre la Mésopotamie et la côte levantine existait depuis au moins le troisième millénaire: les archives d'Ebla de Mari ou d'El-Amarna en témoignent. Certains ont voulu relier les pérégrinations d'Abraham aux migrations des Amorrites. Mais leur mouvement général, aux alentours de 2000 av. J.-C., va des régions occidentales vers le Sud-Est –exactement le mouvement inverse de celui de Tèrah, qui emmena avec lui son fils Abraham et son petit-fils Lot: leur itinéraire les conduisit d'Ur à Harane, donc du sud vers le nord-ouest. Du coup, certains ont voulu faire de Tèrah et d'Abraham des marchands; il est vrai que l'on possède un itinéraire daté de 1748 av. J.-C. qui retrace le déplacement d'une caravane depuis le sud de l'Irak jusqu'au nord-ouest de la Syrie, mais ce document prouve seulement l'existence d'une telle route, pas celle de Tèrah et Abraham.

De façon plus pertinente, on a remarqué que les deux points extrêmes de cette pérégrination, Ur et Harane, sont des villes dont la divinité principale était le dieu-Lune (Sîn), et cela depuis au moins le début du II^e millénaire. Ce n'est sans doute pas un hasard mais le texte biblique, dans son état actuel, ne permet que des spéculations sur ce point. »

Voilà une excellente réflexion nuancée sur les réalités de l'époque d'Abraham.

Les mouvements de population entre le nord et le sud de la Mésopotamie existaient. La plupart existaient dans le sens du nord vers le sud, mais, et surtout à l'époque de la chute d'Ur (en 2004 avant Jésus-Christ) un mouvement dans l'autre sens est aussi tout à fait crédible.

La crédibilité d'un trajet entre les deux villes qui partageaient une même religion est un fait historique qu'il peut être très utile de constater pour comprendre le contexte de l'émigration d'Abraham.

Dominique Charpin aborde ensuite les doutes répandus sur l'ancienneté de la tradition biblique en faisant observer que *« Les récits sur les Patriarches, même s'ils n'ont été intégrés au Pentateuque qu'à une époque récente, contiennent des éléments sûrement anciens, notamment le passage relatant la conclusion d'une alliance entre Dieu et Abraham ; elle comporte un rite d'immolation d'animaux qu'on rencontre pour la première fois dans les archives du palais de Mari, qui fut détruit par Hammurabi. »*

Examinant, à titre d'exemple, le récit de la tour de Babel, l'assyriologue constate que *« La ziggurat d'Ur a toujours attiré l'attention des voyageurs et elle reste aujourd'hui une attraction pour de nombreux visiteurs –notamment irakiens.*

Bâtie au XXI^e siècle av. J.-C., elle fut restaurée une dernière fois par des rois babyloniens du VI^e siècle av. J.-C. C'est son homologue de Babylone qui donna lieu au récit de la Tour de Babel dans la Genèse. Nous connaissons encore mal le rôle exact des ziggourats dans les sanctuaires, mais il est sûr que les Hébreux, dans leur polémique contre la religion babylonienne, ont déformé la réalité: pour les Mésopotamiens, les ziggourats n'étaient pas tant un moyen pour les hommes de s'élever jusqu'au ciel qu'au contraire une possibilité offerte aux dieux de descendre visiter les hommes sur terre. »

Ces observations attirent l'attention sur le fait que la lecture des événements faite par le récit biblique n'est pas neutre mais est déterminée par le contexte et les finalités de l'auteur du récit. Cela ne se résume pas en vrai ou faux par rapport à la réalité concrète. Tout récit est toujours une interprétation du réel qui demande au lecteur d'éviter d'y rattacher des reconstructions imaginaires au-delà de ce que le texte dit objectivement. L'approche poétique, patriotique ou théologique n'a souvent pas pour finalité de décrire des faits de manière neutre et objective, au sens du réel concret recherché par un historien.

Selon M. Charpin, *« Notre dette envers la Mésopotamie est considérable, en commençant par l'écriture: certes, l'alphabet latin dérive du grec lui-même issu de l'écriture phénicienne, mais celle-ci est née dans un milieu où l'écriture cunéiforme s'était imposée depuis longtemps. L'invention de l'écriture à Sumer remonte à la fin du IV^e millénaire à Uruk.*

Parmi les éléments directement hérités de la Mésopotamie, on peut également citer le comput du temps, avec la division de l'heure en soixante minutes, selon un principe de calcul qui remonte aux Sumériens. Plus généralement, les Mésopotamiens ont légué bien des éléments de leur culture à leurs voisins et la Bible nous a transmis une partie de cet héritage. Les récits du Déluge ou le livre de Job ont des précurseurs dans la littérature mésopotamienne, qui a fourni de véritables chefs-d'œuvre dont le plus connu est l'épopée de Gilgamesh. »

Ce sont des constats objectifs qui montrent les sources mésopotamiennes de la Genèse.

Mais, il ne faut en aucun cas en déduire que le récit biblique les aurait copiés lors d'une invention ultérieure. Il faut seulement constater que le récit biblique est dans une continuité qui remonte à la

littérature mésopotamienne. Le texte a pu évoluer, intégrer des traditions orales et des sources écrites diverses, au fil des copies, des traductions, des interprétations.

La similitude littéraire entre l'épopée de Gilgamesh et le récit biblique du déluge permet de constater que, même s'il y a d'importantes différences dans le contenu, le style et le genre du récit biblique existaient déjà avant l'époque d'Abraham. On pourrait retrouver dans les centaines de milliers de tablettes (voire les millions) déjà retrouvées ou encore enfouies un récit similaire au récit biblique.

Le fait historique c'est la constatation qu'un tel récit a pu être écrit dès cette époque. L'état d'avancement et de développement de la littérature mésopotamienne le permettait.

Oui, l'existence d'Abraham n'est connue que par le récit biblique. C'est tout à fait banal. Quasi tous les individus de son époque ne sont même pas connus par un récit personnel quelconque, ni autrement. Ils ont pourtant existé. Réellement. Historiquement.

Ce qu'il faut constater c'est que rien ne contredit l'existence d'Abraham.

C'est le crédit que chacun accorde ou non au récit biblique qui détermine le point de vue de chacun.

Le mien, qui rejoint celui de l'enseignement officiel de l'Église, c'est qu'Abraham a existé. Ce n'est pas une légende.

Invité écrit : « *L'écriture est née simultanément en Iran, l'histoire de l'humanité ne commence donc pas dans cette région du monde. Pourriez-vous m'expliquer en quoi la civilisation européenne trouve ses racines en Mésopotamie ?* »

Distinguer l'Iran et l'Irak n'a ici aucun intérêt en ce qui concerne les débuts de l'écriture. C'est la même région. Il n'y a rien à en déduire sur le plan de la véracité du récit biblique.

Quant au fait de nier les racines de notre civilisation en Mésopotamie, vos souvenirs de l'école devraient suffire à vous en convaincre. Il est évident que nos racines plus proches sont romaines et grecques, mais les mathématiques, les sciences et surtout l'écriture ont leurs racines les plus anciennes en Mésopotamie. Vous pouvez, bien sûr, y associer la région où se situe actuellement l'Iran.

Invité écrit : « *je considère davantage l'Ancien Testament comme une œuvre de réflexion que comme le témoignage d'une révélation divine.*

Je suis conscient que mon point de vue tranche avec le vôtre dans la mesure où vous avez au contraire une approche historicisante des récits abordés dans lesquels, selon vous, Dieu se manifeste réellement.

Ceci dit, la foi en les patriarches est effectivement revendiquée par l'Église. Fidèle à ma ligne de pensée, je les considère prioritairement comme des constructions littéraires post-exiliques qui s'inscrivent dans la réflexion sur les origines des rédacteurs de la Genèse. Je ne conteste pas la possibilité d'une existence historique mais en aucun cas dans la perspective biblique. »

C'est bien sûr votre droit de rejeter l'enseignement de l'Église.

Abraham est un personnage qui a vécu dans le réel de l'histoire concrète.

Sans le témoignage du récit biblique, il n'en resterait aucune trace, ce qui est normal pour les dizaines de milliers d'individus vivant à l'époque dans le pays de Sumer dont il ne reste rien sauf pour quelques exceptions que l'archéologie nous permet de retrouver.

M. Charpin attire l'attention sur quelques précisions historiques.

1. D'abord, « *ce récit de la Genèse est davantage un texte de nature théologique qu'historique au sens moderne* ». Oui, c'est certain. C'est principalement une parole de Dieu, même si elle nous parvient par une complexe élaboration humaine dans un contexte qui a varié au fil des siècles. C'est d'abord un texte théologique. Son but principal n'est pas de procéder à un relevé historique objectif, ni même à un relevé journalistique.

C'est un texte « *pour* » la foi. La finalité, c'est notre vie avec Dieu. La Parole de Dieu nous éclaire sur ce que Dieu fait pour les hommes dans leur vie concrète, sur Sa présence et Son action dans l'histoire concrète. En ce sens, la réalité historique est essentielle. Dieu n'est pas une abstraction, il s'est vraiment manifesté à Abraham et a marché avec lui dans la réalité historique qui était la sienne.

Dire que le récit biblique est « **davantage** » théologique que « *historique au sens moderne* » ne signifie en rien que les faits racontés ne se sont pas réellement passés dans la réalité concrète historique. Il faut seulement éviter de déduire trop vite du texte biblique une reconstruction romancée du réel en le considérant comme un reportage journalistique ou un exposé par un historien.

2. M. Charpin vient confirmer le fondement sumérien du récit de la Genèse : « *Les fouilles réalisées à Ur, et la connaissance de la civilisation mésopotamienne, nous aident d'ailleurs à mieux comprendre comment des éléments de cette culture ont pu faire leur entrée dans le livre de la Genèse. Par exemple, et cela m'a toujours frappé, la manière dont Dieu et Abraham font alliance dans le récit biblique – avec des animaux partagés – rappelle des rites déjà présents en Mésopotamie au IIe millénaire.* »

M. Charpin confirme ici des indices importants sur l'ancienneté sumérienne des récits de la Genèse.

C'est conforme à l'enseignement de l'Église qui a indiqué expressément que Moïse lui-même a pu s'inspirer lors de ses propres écrits à des sources écrites antérieures. Nous savons aujourd'hui qu'elles peuvent remonter à l'époque sumérienne.

3. Avec justesse, M. Charpin confirme, en ce qui concerne le déluge, qu'il s'agit sans doute d'une « *réutilisation d'un récit ancien* ».

Il en déduit que « *le voyage d'Abraham aurait été introduit lors de l'exil à Babylone au VIe siècle avant JC, pour que les exilés puissent eux aussi se réclamer du patriarche Abraham* ».

Il est important, dans cette hypothèse de M. Charpin, d'observer que, selon lui, les exilés juifs à Babylone se seraient ainsi emparés d'un texte plus ancien concernant le « voyage » d'Abraham qu'ils auraient « *introduit* » afin qu'ils puissent « *aussi* » se réclamer du patriarche Abraham. Ils ne l'ont donc pas inventé. Le récit d'Abraham est plus ancien que l'exil à Babylone.

L'hypothèse de M. Charpin semble limitée au seul « voyage » d'Abraham. Rien ne permet sérieusement de douter qu'Abraham, Isaac et Jacob étaient depuis longtemps le fondement historique du peuple juif.

À cet égard, rien ne permet d'exclure a priori que des détails aient été ajoutés aux textes de la Tradition religieuse juive à l'époque de l'exil à Babylone.

Faut-il pour autant imaginer que le voyage d'Ur jusqu'en Canaan aurait été un récit sumérien « *introduit* » seulement à cette époque dans les textes du Pentateuque ? Rien ne le prouve.

Au contraire, cela me semble objectivement invraisemblable. Des exilés ne feraient pas le choix de s'attribuer une origine dans le pays étranger et ennemi de leur exil.

Rien ne permet d'alléguer qu'Abraham aurait déjà été un patriarche pour les Babyloniens avant d'être « *introduit* » dans l'histoire du peuple hébreu.

L'hypothèse de M. Charpin n'est pas convaincante à cet égard, même si ses autres observations sont, par contre, pertinentes et judicieuses.

Dans un message du Pape François à la veille de son voyage en Irak en 2021, il relève en particulier *« sa visite à Ur, terre natale d'Abraham selon la Genèse »* et rappelle aux Irakiens : *« C'est à partir de chez vous, il y a des millénaires, qu'Abraham a commencé son voyage »*.

Il rappelle aussi l'importance d'Abraham *« qui, bien qu'il ait tout quitté, n'a jamais perdu l'espérance (cf. Rm 4, 18) ; et en se confiant à Dieu, il a donné naissance à une descendance aussi nombreuse que les étoiles du ciel »*.

Dans un éditorial du 2 mars 2021, **Vatican News** rappelle que *« C'est en 1999 que saint Jean-Paul II avait prévu un pèlerinage bref mais significatif à Ur des Chaldéens », qu'« Il voulait partir d'Abraham, du père commun reconnu par les juifs, les chrétiens et les musulmans »* et que *« Le cœur du premier voyage international après 15 mois de blocus forcé dû aux conséquences du Covid-19, sera le rendez-vous à Ur, dans la ville d'où est parti le patriarche Abraham »*.

<https://www.vaticannews.va/fr/vatican/news/2021-03/editorial-tornielli-voyage-pape-irak.html>

Le voyage du Pape en Irak, nom donné aujourd'hui à l'ancienne Mésopotamie, c'est, au-delà de toutes les motivations politiques et contemporaines données à ce voyage, une confrontation majeure à l'histoire.

C'est là que, dans les écoles, commence l'histoire de l'humanité. C'est là que commence l'écriture. C'est là que l'on trouve les fondements de notre civilisation, mais c'est aussi de là que sort le *« père des croyants »*, le patriarche Abraham, issu de *« Ur, en Chaldée »*.

La Chaldée, c'est ainsi que la Bible nommait le pays des *« deux fleuves »*, le Tigre et l'Euphrate.

Les ruines de la ville d'Ur sont toujours visibles près de la ville actuelle de Nassiriya (à 300 km au sud est de Bagdad), où une importante rencontre interreligieuse fut organisée le 6 mars 2021.

Compte tenu des opinions critiques de nombreux théologiens et exégètes par rapport à l'histoire des patriarches relatée par le livre de la Genèse à laquelle beaucoup refusent d'accorder un crédit historique réel, le voyage semble une étape importante en ce que le Pape a décidé de visiter *« la plaine d'Ur liée à la mémoire d'Abraham »*.

Lors de sa visite à Ur, le Pape François a déclaré que *« Ce lieu béni nous reporte aux origines, aux sources de l'œuvre de Dieu, à la naissance de nos religions. Ici, où vécut Abraham, notre père, il nous semble revenir à la maison. C'est ici qu'il entendit l'appel de Dieu, d'ici il partit pour un voyage qui devait changer l'histoire. Nous sommes le fruit de cet appel et de ce voyage. Dieu demanda à Abraham de lever les yeux vers le ciel et d'y compter les étoiles (cf Gn 15, 5). Dans ces étoiles, il vit la promesse de sa postérité, il nous vit. Et aujourd'hui, nous, juifs, chrétiens et musulmans, avec nos frères et sœurs d'autres religions, nous honorons notre père Abraham en faisant comme lui : nous regardons le ciel et nous marchons sur la terre.*

En contemplant, après des millénaires, le même ciel, les mêmes étoiles apparaissent. Elles illuminent les nuits les plus obscures parce qu'elles brillent ensemble. Le ciel nous livre ainsi un message d'unité : le Très-Haut au-dessus de nous nous invite à ne jamais nous séparer du frère qui est à côté de nous. L'Au-delà de Dieu nous renvoie à l'autre du frère. Mais si nous voulons préserver la fraternité, nous ne devons pas perdre de vue le ciel. Nous, descendance d'Abraham et représentants de diverses religions, nous sentons avoir avant tout ce rôle : aider nos frères et sœurs à élever le regard et la prière vers le ciel.

De ce lieu source de foi, de la terre de notre père Abraham, nous affirmons que Dieu est miséricordieux et que l'offense la plus blasphématoire est de profaner son nom en haïssant le frère. Hostilité, extrémisme et violence ne naissent pas d'une âme religieuse : ce sont des trahisons de la religion.

Il est important de pérégriner vers les lieux sacrés : c'est le plus beau signe de la nostalgie du Ciel sur la Terre. C'est pourquoi aimer et préserver les lieux sacrés est une nécessité existentielle, en souvenir de notre père Abraham qui, en divers endroits, éleva vers le ciel des autels au Seigneur (cf Gn 12, 7.8; 13, 18; 22, 9). Que le grand patriarche nous aide à faire, des lieux sacrés de chacun, des oasis de paix et de rencontre pour tous ! Par sa fidélité à Dieu, il devint une bénédiction pour toutes les nations (cf. Gn 12, 3) ; que notre présence ici aujourd'hui sur ses traces soit un signe de bénédiction et d'espérance pour l'Irak, pour le Moyen-Orient et pour le monde entier. Le Ciel ne s'est pas lassé de la Terre : Dieu aime chaque peuple, chacune de ses filles et chacun de ses fils ! Ne nous laissons jamais de regarder le ciel, de regarder ces étoiles, les mêmes que, en son temps, notre père Abraham regarda.

Les yeux levés au ciel ne détournèrent pas, mais encouragèrent Abraham à marcher sur la terre, à entreprendre un voyage qui, à travers sa descendance, devait toucher chaque siècle et chaque latitude. Mais tout commença ici, avec le Seigneur qui "le fit sortir d'Ur" (cf. Gn 15, 7).

Le patriarche Abraham, qui nous rassemble aujourd'hui dans l'unité, fut un prophète du Très-Haut.

Le père Abraham, qui a su espérer contre toute espérance (cf. Rm 4, 18) nous encourage. Au cours de l'histoire, nous avons souvent poursuivi des buts trop terrestres et nous avons cheminé chacun pour son propre compte ; mais avec l'aide de Dieu nous pouvons changer en mieux.

Il nous revient d'avoir le courage de lever les yeux et de regarder les étoiles, les étoiles que notre père Abraham a vues, les étoiles de la promesse.

Le chemin d'Abraham fut une bénédiction de paix. Mais ce ne fut pas facile : il dut affronter des luttes et des imprévus. Nous aussi, nous avons devant nous un chemin accidenté, mais nous avons besoin, comme le grand patriarche, de faire des pas concrets, de pérégriner à la découverte du visage de l'autre, de partager des souvenirs, des regards et des silences, des histoires et des expériences.

Ce fut précisément à travers l'hospitalité, trait distinctif de ces terres, que Abraham reçut la visite de Dieu et le don désormais inespéré d'un fils (cf. Gn 18, 1-10).

Dieu Tout-Puissant, notre Créateur qui aime la famille humaine et tout ce que tes mains ont accompli, nous, fils et filles d'Abraham appartenant au judaïsme, au christianisme et à l'islam, avec les autres croyants et toutes les personnes de bonne volonté, nous te remercions de nous avoir donné comme père commun dans la foi Abraham, fils éminent de cette noble et bien-aimée terre.

Nous te remercions pour son exemple d'homme de foi qui t'a obéi jusqu'au bout, en laissant sa famille, sa tribu et sa patrie pour aller vers une terre qu'il ne connaissait pas.

Nous te remercions aussi pour l'exemple de courage, de résistance et de force d'âme, de générosité et d'hospitalité que notre père commun dans la foi nous a donné.

Nous te remercions en particulier pour sa foi héroïque, manifestée par sa disponibilité à sacrifier son fils afin d'obéir à ton commandement. Nous savons que c'était une épreuve très difficile dont il est sorti vainqueur parce qu'il t'a fait confiance sans réserve, que tu es miséricordieux et que tu ouvres toujours des possibilités nouvelles pour recommencer.

Nous te remercions parce que, en bénissant notre père Abraham, tu as fait de lui une bénédiction pour tous les peuples.

Nous te demandons, Dieu de notre père Abraham et notre Dieu, de nous accorder une foi forte, active à faire le bien, une foi qui t'ouvre nos cœurs ainsi qu'à tous nos frères et sœurs ; et une espérance irréprouvable, capable de voir partout la fidélité de tes promesses. »

Invité écrit : « je vous partage cet extrait du Monde de la Bible, par le Père Pierre Gibert qui rejoint en tout point ce qui a été développé précédemment : « Depuis une dizaine d'années, s'est affirmée l'«évidence» d'une composition «tardive» de l'essentiel de l'Ancien Testament, jusqu'à susciter parfois des réactions polémiques : non seulement les grandes synthèses du Pentateuque et des livres prophétiques et historiques, mais l'élaboration de certains personnages remonterait au plus tôt au retour de l'Exil, dans la mouvance plus ou moins exclusive de cet Exil et donc de l'expérience babylonienne. Ce coup de jeune empêcherait de parler véritablement d'Israël ou de peuple juif avant le Ve siècle ou VIe av. J.-C. Car l'épreuve de l'exil a joué un rôle de catalyseur de questions. En outre, au retour de l'Exil, le souci de refonder l'unité d'un peuple divisé devait conduire à ces grandes synthèses. (...) La Bible est donc née à Babylone, de cette expérience de l'étranger qui faillit être mortelle mais que la foi du peuple juif a transformé en grâce divine : car, ainsi que nous-même, notre père était un araméen errant...

Abraham est la parfaite figure de l'exilé. Il est l'image des juifs déportés à Babylone qui attendent de (re)conquérir la terre promise. Je ne peux que vous conseiller cette vidéo du Collège des Bernardins : <https://www.ktotv.com/vidéo/00178207/qui-se-cache-derriere-abraham> ».

Il est important lorsque vous vous référez à des sources d'être attentif à leurs nuances sans lesquelles les difficultés réelles ne sont pas rencontrées.

Ainsi, dans la citation du Père Pierre Gilbert que vous mentionnez, il faut observer que, prudemment, il ne présente qu'au conditionnel et entre guillemets la prétendue « évidence » que vous semblez vouloir retenir mais que vous savez contraire à l'enseignement et à la foi de l'Église.

On retrouve des nuances semblables dans la vidéo de la théologienne Sylvaine Lacout que vous indiquez. Elle écarte clairement l'hypothèse d'une « invention » du récit biblique à l'époque de l'exil. Elle demande à ceux qui la soutiennent d'être « un peu plus prudents ». Elle développe l'idée que tant les exilés que les Juifs restés en Palestine se sont « ressaisis » d'un récit existant. C'est vrai à toutes les époques, mais Mme Lacout vous contredit lorsque écrivez, que cela « ne suppose pas l'existence d'un récit antérieur à l'exil, ni même d'une tradition ».

Il est certain que le récit de la vie d'Abraham dans le texte hébreu actuel ne semble pas avoir une ancienneté certaine antérieure à la traduction des Septante vers 270 avant Jésus-Christ. Il est possible qu'il ait été finalisé à l'époque de l'exil, mais cela ne signifie pas qu'il ait été inventé à cette époque.

La Tradition attribue à Moïse le texte de la Genèse, comme l'ensemble du Pentateuque, ce qui fait remonter son origine durant la seconde moitié du deuxième millénaire avant Jésus-Christ. L'Église considère que Moïse a pu s'inspirer de sources orales et écrites plus anciennes.

Cette foi de l'Église n'exclut pas que le texte canonique actuel ait été précédé d'une longue et complexe élaboration avec des ajouts et des interprétations. Moïse n'a évidemment pas raconté lui-même sa propre mort dans le récit qui lui est attribué. La Parole de Dieu, c'est le texte canonique reconnu comme tel par l'Église. Cela n'exclut pas l'existence de textes primitifs antérieurs qui ont pu être nombreux et différents, ni a fortiori de traditions orales antérieures multiples et variées.

Le fait de savoir depuis quand le texte actuel n'a plus été modifié ne répond pas à la question de ses origines plus anciennes.

Attribuer le Pentateuque à Moïse c'est reconnaître que la version canonique actuelle en provient par une transmission fidèle et authentique de ce que Moïse a enseigné et écrit sous l'inspiration de l'Esprit Saint, mais non que son texte n'ait pas ensuite dû être traduit et adapté au fil des siècles. Les mots et les expressions doivent inévitablement être adaptés à l'évolution du langage, de la culture et de la théologie. L'Esprit Saint a pu inspirer des ajouts adéquats dans une continuité authentique de la Tradition remontant à Moïse.

L'histoire plus ancienne du texte hébreu actuel reste pleine de mystères.

Mais, prétendre sans nuance que le récit d'Abraham est une création littéraire de l'époque de l'exil est invraisemblable et contraire aux constatations archéologiques et scientifiques objectives autant qu'à la foi et à l'enseignement de l'Église.

Mais, ici encore, il ne faut pas caricaturer le point de vue de l'Église en négligeant ses nuances.

L'Ancien Testament est Parole de Dieu. Mais, cela ne signifie évidemment pas qu'elle serait descendue directement du Ciel. La Parole de Dieu est aussi à 100 % une parole d'hommes élaborée et transmise par des hommes. Les écrivains de l'Ancien Testament vivaient dans une population majoritairement polythéiste et il est normal d'en trouver des traces diverses.

Vous pouvez considérer de manière exacte que ces écrivains se sont inspirés des autres écrits de leur époque et qu'ils les ont parfois utilisés en les adaptant à leur théologie. C'est ce que St Paul n'hésitera pas à faire plus tard avec une statue d'Athènes dédiée à un dieu inconnu.

Pour l'inspiration de l'Écriture Sainte comme pour sa propre Incarnation, Dieu vient toujours rejoindre l'humanité en l'état où elle vit, y compris en l'état de ses pensées scientifiques et théologiques. Cela ne l'a jamais empêché de se révéler de manière authentique.

Invité écrit : « *À Ur, l'historien ne trouve aucune trace d'Abraham* ». *Contrairement au récit sumérien du déluge dont ce sont largement inspirés les rédacteurs bibliques, par exemple.* »

Vous revenez sans cesse avec cette observation qu'en dehors du texte biblique, il n'y a aucune trace d'Abraham. C'est exact, mais en quoi est-ce pertinent ?

Abraham est certes présenté comme un homme riche, mais le récit biblique ne lui attribue aucune fonction officielle, ni aucune construction durable, ni aucun événement particulier dont une trace devrait pouvoir être retrouvée. Rien ne permet même d'affirmer qu'il s'agissait d'un personnage « *notoire* ». Pourquoi voudriez-vous qu'une trace matérielle, comme une mention dans une chronique historique de l'époque ou sur une stèle aurait dû subsister ?

Mais, plus encore, quel nom faudrait-il rechercher ? Le nom de « *Abram* » et le second nom d'« *Abraham* » sont des noms écrits en hébreu carré du temps de l'exil. Qui chercherait dans des documents de la Palestine au temps du Christ le nom de « *Jésus* » que nous trouvons dans nos textes actuels ? Vous pourriez trouver des traces d'un « *Yeshoua* » écrit en araméen ou sa traduction dans une langue de l'époque, mais non son écriture en français.

Abram signifie en hébreu « *père exalté* » et, peut-être, « *père des Araméens* » ou « *père d'une multitude* ». Mais, il est certain qu'à l'époque d'Abraham, on ne parlait pas l'hébreu et l'écriture en hébreu n'existait pas encore. Alors, quel était le nom réellement porté par Abraham à son époque et par lequel il était désigné par ses contemporains, ses voisins ou ses amis et qu'on pourrait retrouver dans une trace archéologique ? Comment imaginer le nom qui serait un équivalent d'Abram ou d'Abraham en éblaïte, en langage sémitique nord-occidental, en akkadien ou en sumérien ? Nous n'en savons rien.

Nous ne savons même pas si le nom « *Abraham* » attribué par Dieu a été porté, dans la vie concrète et familiale, par le patriarche Abraham. L'attribution du nom a pu concerner la manière dont il serait nommé par sa descendance et dans l'histoire.

Même le nom d'origine, « *Abram* », est plein de mystère. S'agit-il du nom par lequel l'individu en cause était désigné à son époque par ses proches ou d'une appellation qui lui a été attribuée puis reprise par la Tradition pour le désigner.

Souvent le nom dans l'antiquité est celui d'une localité à laquelle un individu est rattaché, voire d'une communauté humaine. Il n'y a pas dans les textes antiques de césure claire entre l'individu et le collectif auquel il est rattaché.

Rappeler, dès lors, que l'historien ne trouve aucune trace matérielle d'Abraham est donc dénué de toute pertinence. C'est normal. Cela ne constitue en rien ni une preuve, ni même un indice, de rien. Ni de l'existence historique d'Abraham, ni du contraire.

Invité écrit : « *Les emprunts de la Genèse à la littérature sumérienne sont effectivement nombreux. Les rédacteurs bibliques s'en sont clairement inspirés et les ont adaptés au service de leur théologie.* »

La seule réalité certaine ici, ce sont les similitudes et le rattachement à un même contexte. Rien ne permet a priori d'affirmer qu'il s'agit d' « *emprunts* » (par des non sumériens) plutôt que de traces écrites différentes issues d'une même culture sumérienne.

En fait, il me semble injustifié de prétendre que la Genèse s'est « *inspirée* » a posteriori de la littérature sumérienne sur la base d'indices qui, au contraire, confirment les racines historiques du récit biblique.

Rien ne permet d'affirmer, par exemple, que les récits primitifs qui ont abouti au texte biblique du déluge qui nous est parvenu soient plus ou moins anciens que ceux de la littérature mésopotamienne. L'épopée de Gilgamesh dont le texte mésopotamien nous est parvenu a probablement coexisté à l'époque avec d'autres récits de déluge dont certains pourraient être découverts dans les centaines de milliers de tablettes retrouvées par les archéologues et qui restent à déchiffrer. La version plus récente du texte écrit de la Genèse en hébreu carré n'exclut pas des sources remontant à des traditions orales ou écrites aussi anciennes que l'épopée de Gilgamesh.

Abraham est un sumérien (au sens géographique) puisqu'il provient d'Ur, la capitale du pays de Sumer.

Il est donc normal que le récit de la Genèse concernant une famille sumérienne soit semblable à ceux de la littérature sumérienne. C'est un indice objectif en faveur de l'historicité réelle d'Abraham et non le contraire.

Et l'indice qui me paraît le plus significatif est celui de la durée des années dans ce récit. Abraham enfante Isaac à l'âge de 100 ans puis encore quatre autres enfants que lui donne sa seconde épouse Ceturam après la mort de Sarah lorsqu'il avait 137 ans. Il y a aussi les 180 ans d'Isaac ou les 147 ans de Jacob, etc. À cet égard, sauf à imaginer un récit ayant d'emblée attribué à des individus des âges contraires à la réalité naturelle, il me semble que les âges des individus qu'étaient Abraham, Isaac et Jacob montrent que le récit en cause a été composé d'un point de vue sumérien qui, au début du deuxième millénaire avant Jésus-Christ (et non plus à l'époque de l'exil à Babylone au VI^{ème} siècle avant Jésus-Christ), pouvait considérer, à Ur, où la nouvelle année était célébrée à chaque équinoxe du printemps ou de l'automne, que les années n'avaient qu'une durée d'environ six mois.

Invité écrit : « *Abraham est la parfaite figure de l'exilé. Il est l'image des juifs déportés à Babylone qui attendent de (re)conquérir la terre promise.* »

On peut, bien sûr, faire des parallèles, mais de là à en déduire une preuve que le texte daterait de l'exil, cela manque de fondement.

Abraham quitte Ur en toute liberté sur la base d'une promesse. Les exilés de Babylone sont, au contraire, des prisonniers involontaires. Leur retour en terre promise est une espérance de revenir dans un pays connu (alors que pour Abraham, c'était un pays inconnu) et ce retour leur permettait de revenir dans un pays déjà occupé par leurs familles non exilées (alors qu'Abraham a dû quitter la terre

de ses ancêtres). Rien de tout cela ne permet d'alléguer, et moins encore de prouver, que le récit aurait été inventé pour les besoins d'alimenter l'espérance d'un retour.

Faut-il rappeler que le Christ lui-même, pour attester de la réalité de la résurrection, met en avant la réalité historique d'Abraham, Isaac et Jacob (cf. Mt 22, 32) ? Le Christ affirme qu'ils sont vivants et qu'ils subsistent au-delà de leur mort physique ce qui suppose nécessairement qu'ils ont existé historiquement.

Invité écrit : « *Peut-être la figure d'Abraham a-t-elle une existence historique même si à titre personnel, je n'en suis nullement convaincu... Le Abraham de l'histoire nous échappe totalement, sous réserve qu'il fut.* »

L'Église nous enseigne, tout au contraire, qu'Abraham et l'essentiel de son existence nous est révélé fidèlement par la Parole de Dieu, dans le livre de la Genèse.

Ce désaccord essentiel ne nous empêche pas de discuter des données historiques qui sont à notre disposition. C'est un débat objectif de type scientifique et rationnel que notre divergence de foi ne nous empêche pas de développer par un même recours à la raison et aux preuves objectives. Notre divergence n'est justifiée que pour ce qui dépasse les constats de type scientifique qui peuvent être faits.

Lorsqu'il s'agit de faire de la science, et c'est le cas lorsque nous faisons de l'histoire, le croyant et l'incroyant doivent respecter les mêmes règles intellectuelles, la même rigueur dans les analyses et les constatations objectives.

La science doit parfois conclure : je ne sais pas ou je ne peux pas affirmer que telle affirmation est fausse ou contraire à la réalité.

En ce qui concerne Abraham, la science ne peut actuellement que dire : je ne sais pas si Abraham a existé. Mais, la science ne peut pas non plus affirmer qu'il n'a pas existé.

Jusqu'ici, nous sommes d'accord. Mais, il me semble que vous allez plus loin de manière injustifiée sur la question de l'origine historique du récit de la Genèse.

La science ne peut affirmer que le récit de la Genèse ait été inventé ou écrit pour la première fois à l'époque de l'exil à Babylone.

La science permet au contraire de relever de multiples indices qui permettent de penser qu'il est possible, voire probable, de manière objective, que le récit provienne de traditions orales et écrites remontant à l'époque sumérienne.

Invité écrit : « *Il n'existe pas la moindre preuve d'une transmission de la foi au Dieu unique par Abraham à ses descendants. Le polythéisme a été la norme en Babylonie et à Canaan, avant Abraham, pendant l'époque supposée d'Abraham et de longs siècles après Abraham. L'archéologie est formelle, les traces de divinités locales sont nombreuses. Aurait-il eu la foi au Dieu unique, elle n'a pas été transmise, la Bible nous montre ce long cheminement qui ne s'achève qu'avec les prophètes.* »

Vous raisonnez ici en vous basant sur ce qui était « la norme » qui était, en effet, le polythéisme à l'époque d'Abraham et même durant les mille ans qui ont suivi.

D'un point de vue strictement objectif et scientifique, il n'y a cependant rien qui vous permette de nier la réalité d'exceptions à cette norme. Ni la réalité d'approches plus nuancées.

Entre le monothéisme que nous comprenons aujourd'hui et celui d'Abraham, il y a certainement toutes les différences de deux contextes culturels (y compris philosophiques et théologiques) très éloignés par quatre mille ans d'histoire et d'évolution des pensées.

Mais, rien ne permet objectivement de considérer que des individus et des collectivités du monde antique auraient été incapables de se distancier des pensées polythéistes dominantes. Au contraire, les réalités sociologiques ne permettent pas d'imaginer artificiellement que, dans l'antiquité, les humains n'auraient vécu que d'une pensée unique.

Avec la liberté intérieure qui caractérise l'humain depuis Adam et Ève, il me semble qu'il faut, au contraire, tenir pour certain qu'à toute époque, toute idée dominante de certains a été contestée par d'autres.

Un homme de cette époque avait un cœur et une intelligence lui permettant autant qu'à nous de considérer les puissances invisibles avec des regards différents.

Pour les uns, de multiples puissances invisibles exerçaient leurs pouvoirs sans harmonie : les dieux des uns pour les protéger contre les dieux des autres, des dieux engendrant d'autres dieux, des dieux ayant des intérêts particuliers opposés ou différents de ceux d'autres dieux, des dieux en conflit entre eux, des dieux en relations hiérarchiques ou généalogiques, etc.

À cet égard, rien ne permet d'affirmer qu'il n'y aurait pas eu, à toute époque, des humains rejetant ces considérations polythéistes dont les contradictions étaient assez manifestes.

Entre, d'une part, la pensée d'une humanité provenant d'une origine divisée entre des dieux multiples et, d'autre part, la pensée d'une origine dans l'harmonie ou à partir d'une réalité où l'amour prévaut sur toute contradiction et tout conflit, les êtres humains ont toujours pu orienter librement leurs convictions qui ont toujours pu être différentes.

Croyez-vous qu'il n'y avait aucun athée à l'époque d'Abraham ? Croyez-vous qu'il n'y avait aucune différence dans les pensées ? Croyez-vous que les pensées des élites dominantes dans les écoles retrouvées dans les tablettes suffisent pour penser qu'il n'y avait pas de contradiction.

Il est facile, mais erroné de vouloir simplifier le passé et en supprimer les nuances.

Le cœur de la foi en un Dieu un, ce n'est pas une question mathématique (Avec les trois personnes de la Trinité, nous serions polythéistes d'un tel point de vue). Le « *monothéisme* » d'Abraham n'est pas à chercher dans un modèle mathématique adapté à notre cerveau mais non à la réalité de Dieu. Plaquer un concept de « *monothéisme* » gorgé de nos références mûries par des millénaires d'évolution religieuse ne peut que nous tromper.

L'essentiel de notre foi monothéiste ce n'est pas un nombre mathématique, c'est que l'être d'où provient le monde et l'humanité est UN. C'est une réalité qu'Abraham pouvait approcher par des concepts comme ceux de l'amour conjugal, de l'harmonie, de la paix, de la cohérence, de la bienveillance, etc. L'unicité de Dieu c'est d'abord cela, le contraire des dieux multiples en conflit.

Sous cet angle et dans la culture de la Mésopotamie, la conviction d'Abraham et de sa famille a pu s'écarter des pensées dominantes.

Même à Ur, où dominait la religion du dieu-lune, rien ne justifie de penser que tous considéraient la sphère lumineuse visible dans la nuit comme un être personnel susceptible d'une volonté néfaste ou bienfaisante. L'humain pouvait déjà percevoir un être au-delà de toute réalité visible.

Méfions-nous des simplifications excessives des capacités intellectuelles et des réflexions religieuses des humains de l'antiquité. Avec des connaissances scientifiques, philosophiques et théologiques

moins développées, ils pouvaient développer autrement, dans leur contexte, une perception de Dieu qui pouvait être juste.

Et, à toutes les époques, il y a toujours eu une transmission des valeurs et de la foi d'une génération à l'autre.

Il me semble vain de vouloir caricaturer des étapes comme des inventions successives. C'est un problème majeur à notre époque d'imaginer que notre liberté nous permet de tout réinventer à zéro. Nous vivons tous notre vie dans le prolongement de ceux qui nous précèdent avec des adaptations, des ajoutes, des modifications et des nouveautés.

On n'invente pas un Abraham, comme cela, à partir de rien, au moment de l'exil à Babylone. Cette vision n'est pas réaliste. La tradition de la foi est une réalité qui ne s'interrompt jamais.

La foi s'adapte aux influences nouvelles et se réapproprie dans chaque nouveau contexte des données qui lui viennent du passé.

C'est un long cheminement et il ne s'arrête jamais. Pour le texte de la Genèse, il y a une longue évolution certainement très complexe au fil des traductions et des transmissions par des traditions multiples et variées autant orales qu'écrites. Nous avons certes un arrêt par une fixation du texte hébreu, mais même avec le même texte en hébreu, aujourd'hui fixé, la compréhension et l'interprétation de ce même texte restent vivants et prolongent le cheminement.

Et, à cet égard, l'unité n'est assurée que par l'Église sans laquelle la compréhension et l'interprétation des textes peuvent partir dans tous les sens.

Invité écrit : « *La rédaction du Pentateuque par Moïse est incompatible avec son statut de berger. L'écriture était réservée aux élites, en particulier religieuses.* »

Le récit biblique ne présente pas Moïse comme un berger ce qui ne se déduit pas du seul fait qu'il s'est réfugié chez son beau-père qui avait des troupeaux. Selon le récit biblique, Moïse est un prince royal comme fils adoptif du pharaon. Dans ce contexte, il faut lui reconnaître un accès à l'écriture.

Attention aux affirmations trop rapides et non vérifiées.

Certes, comme aujourd'hui encore, un texte écrit est toujours accompagné d'une tradition orale qui en éclaire le sens.

Le texte hébreu actuel de l'Ancien Testament a été fixé au Moyen Âge par les Massorètes et les originaux les plus anciens montrent des indices des derniers siècles avant Jésus-Christ.

L'archéologie ne permet guère de dégager des traces plus anciennes spécifiques des textes que l'Église a toujours attribués à Moïse.

Faudrait-il penser que « *les textes de la Bible ont existé longtemps sous forme orale avant d'être mis par écrit* » ?

La question est historique et archéologique.

Faudrait-il penser que le texte écrit par Moïse n'a jamais existé ou a été perdu et entièrement reconstruit à l'époque de l'exil à Babylone ou à une autre période du premier millénaire avant Jésus-Christ ?

La foi de l'Église est constante pour affirmer que Moïse est l'auteur des livres du Pentateuque même s'ils ont subis diverses adaptations au fil des transmissions et des traductions des siècles ultérieurs. Et,

aujourd'hui encore, il n'y a aucune constatation scientifique pour le contredire. Bien au contraire, puisque l'écriture n'a cessé d'être pratiquée dans la région de Canaan depuis l'époque de Moïse. C'est un fait certain.

Certes, la transmission de ces récits de Moïse fut en même temps orale et écrite. Rien n'atteste d'une uniformité à cet égard. La tradition orale et écrite en Samarie fut différente de celle en Judée. De multiples variantes ont pu se développer et se combiner selon les lieux et les époques, les traductions et les interprétations.

Mais, rien, dans nos connaissances actuelles, ne permet de penser que les textes bibliques du Pentateuque (De Genèse au Deutéronome) aient existé « *sous forme orale* » « *avant* » d'être mis par écrit, ni a fortiori « *longtemps* » avant. Rien ne justifie de douter que Moïse ne soit pas l'auteur d'un texte écrit original à l'origine des traditions orales et écrites ultérieures, même s'il a disposé lui-même de traditions orales et écrites de son époque.

C'est une mauvaise mode, contraire à la réalité historique prouvée, qui tente d'imaginer qu'il n'y aurait eu, à l'époque de l'exil à Babylone, que des traditions orales d'où des scribes auraient tiré une prétendue inspiration pour inventer les livres du Pentateuque.

Les textes babyloniens retrouvés prouvent, au contraire, la solidité des traditions écrites au cours des deux derniers millénaires avant Jésus-Christ.

Les textes du Pentateuque à l'époque de Moïse, sont tout à fait conformes, sur le plan littéraire, aux écrits de la même époque retrouvés à Babylone.

Les similitudes concernant le récit biblique du déluge sont, par exemple, manifestes.

Cela ne permet en rien d'en déduire que, durant le premier millénaire avant Jésus-Christ, les Hébreux se seraient inspirés de textes babyloniens pour inventer leurs propres textes. Non ! Mais, il est certain que tous se sont abreuvés dans la même réalité historique.

Il faut seulement se rappeler qu'à l'origine, Abraham, le père du peuple d'Israël, est un Mésopotamien, issu de « *Ur, en Chaldée* ». L'histoire d'Abraham et de ses ancêtres, telle que Moïse la raconte, se passe dans le sud de la Mésopotamie, dans ce que les historiens nomment aujourd'hui le pays de Sumer.

Un pays qui, à l'époque d'Abraham et depuis de nombreux siècles pratiquait abondamment l'écriture et, notamment, l'écriture littéraire et religieuse.

Sans une profonde attention à la réalité historique de cette région, on risque de perdre de nombreux trésors dans la compréhension des plus anciens récits bibliques.

Et, dans cette réalité historique, il n'y avait pas que de la tradition orale, mais déjà une solide tradition écrite dont les archéologues ne cessent de découvrir des textes de plus en plus nombreux.

Personne, en effet, ne prétend qu'il n'y aurait eu « *que* » des traditions orales « *à l'époque de l'exil à Babylone* » (586-536 ACN) et il semble exact que « *l'Ancien Testament a été écrit principalement entre les VIII^e siècle et III^e siècle av. J.-C.* ».

Mais, le sujet ici ne concerne pas tout l'Ancien Testament, mais seulement l'histoire d'Abraham telle qu'elle est rapportée par le premier des cinq livres du Pentateuque attribués à Moïse par la Tradition et par l'Église.

Sur ce point, il ne faut pas seulement être attentif à la période « *entre les VIII^e siècle et III^e siècle av. J.-C.* » mais à une regrettable pensée répandue qui imagine, sans fondement historique, que, depuis le

milieu du second millénaire avant Jésus-Christ jusqu'au VIII^{ème} siècle (de 1400 à 800 avant Jésus-Christ), la population en Canaan y aurait vécu sans un usage de l'écrit pour la transmission de ses savoirs tant profanes que religieux alors même que la région y a connu des développements majeurs de l'écriture, notamment la généralisation de l'alphabet phénicien à l'origine de notre alphabet.

Certes, on n'a pas retrouvé en Canaan l'équivalent des centaines de milliers de tablettes sumériennes datant de la même époque et retrouvées en Mésopotamie. Mais, l'usage du papyrus dans la zone d'influence égyptienne suffit à expliquer cette différence. Les documents en papyrus végétal utilisés en Canaan pour l'écriture (comme en Égypte) ont évidemment disparu parce qu'il s'agit d'un matériau biodégradable alors que les tablettes d'argile durcie utilisées en Mésopotamie ont pu être retrouvées.

Dans ce contexte, l'intensité des échanges entre l'Égypte et la Mésopotamie et la présence du pays de Canaan sur la route marchande entre ces deux pôles dominants ne permettent en rien de déduire du peu de traces laissées en Canaan par une pratique de l'écriture sur papyrus que la tradition écrite en Canaan aurait été moindre qu'en Mésopotamie.

Bien au contraire, la pratique continue et croissante de l'écriture par les élites vivant en Canaan paraît se déduire avec certitude de l'ensemble du contexte dans la prolongation des quelques traces subsistantes dont, surtout, les lettres retrouvées à El Amarna établissant des correspondances écrites avec divers rois de Canaan au XIV^{ème} siècle avant Jésus-Christ.

Je ne connais pas d'argument permettant de soutenir que l'écriture y aurait été abandonnée totalement de 1400 à 800 avant Jésus-Christ.

Diviacus écrit : « *Je suis sûr qu'aucun historien n'a écrit cela car les historiens ne vont pas contre les faits. En revanche, la tendance lourde de la recherche est de considérer que, même si on a des traces d'écriture avant le VIII^e siècle av. J.-C., l'alphabétisation d'Israël a vraiment commencé au VIII^e siècle, et que la très grande majorité des textes de l'Ancien Testament, y compris ceux relatifs à Abraham, date de cette période.* »

Comme vous le constatez, aucun historien ne peut soutenir qu'en Canaan, « *l'écriture y aurait été abandonnée totalement de 1400 à 800 avant Jésus-Christ* » car ce serait « *contre les faits* ».

Mais, vous constatez simultanément une « *tendance lourde* » qui affirme que « *même si on a des traces d'écriture avant le VIII^e siècle av. J.-C., l'alphabétisation d'Israël a vraiment commencé au VIII^e siècle, et que la très grande majorité des textes de l'Ancien Testament, y compris ceux relatifs à Abraham, date de cette période* ».

Ne faut-il pas constater d'emblée qu'une telle affirmation est gratuite car dénuée de tout fondement historique objectif et même de toute argumentation ?

Il est exact, comme vous l'écrivez, qu'il « *existe très peu de traces d'une diffusion de l'écriture en Judée avant le VIII^e siècle* » et que « *l'archéologie peut également montrer que Jérusalem ne devient une ville relativement importante qu'au cours du VII^e siècle avant notre ère* ». Mais, cela n'implique en rien d'en déduire « *qu'on ne peut guère dater les textes les plus anciens du pentateuque avant le VIII^e voire le VII^e siècle.* »

La plupart des faits historiques de l'antiquité n'ont laissé aucune trace. Cela n'exclut en rien qu'ils aient été réels.

Rien à ma connaissance ne permet d'inventer ainsi un prétendu « *commencement* » d'une alphabétisation d'Israël au VIII^{ème} siècle dès lors que rien ne pourrait expliquer un quelconque décalage par rapport aux développements de l'alphabet et de l'écriture dans cette région. Certes, la population générale n'avait, comme partout, qu'un accès limité à l'écriture, mais dans toutes les villes,

en Israël comme ailleurs dans toute la région d'Égypte jusqu'en Assyrie, des scribes et des élites pratiquaient et utilisaient l'écriture.

La destruction des documents en papyrus en usage n'a certes guère laissé de traces matérielles sauf dans quelques pierres ou dans l'usage de tablettes d'argile, mais le doute quant à la pratique constante de l'écriture au moins par les élites me semble cependant invraisemblable et seul un a priori de doute à l'égard de la tradition de la foi me semble nourrir cette affirmation imaginaire que l'écriture ou l'alphabétisation aurait « *commencé* » en Israël plus tard qu'ailleurs.

Vous aurez pu constater à quel point vos citations (qui sont bien représentatives du courant dominant qui nie l'attribution réelle du Pentateuque à Moïse affirmée par l'Église) multiplient les mots « *semble* » ou « *probablement* » qui indiquent le manque de certitude pour nier la foi de l'Église.

C'est de manière gratuite et même fausse, en l'absence de la moindre preuve concrète, que Römer affirme que l'histoire de Moïse « *fut mise par écrit pour la première fois à l'époque de la domination assyrienne (VIIIe-VIIe siècle av. J.-C.)* » ou que il « *semble* » « *que la première mise par écrit du cycle du Patriarche prit place durant l'époque babylonienne* ». Cela ne repose sur rien. Aucune apparence ne permet de poser une telle affirmation de manière scientifique.

Affirmer que quelque chose « *semble* » suppose de présenter les éléments apparents auxquels on se réfère. Il n'y a rien ici à ma connaissance.

De même, c'est de manière gratuite que W. Schniedewind affirme, sans aucun argument connu, que « *Nos connaissances archéologiques et historiques montrent que la société des royaumes de Juda et d'Israël s'est alphabétisée à partir du VIIIe siècle av. J.-C. et que le recours à l'écrit s'y est alors répandu* ». C'est un exemple type d'une affirmation « *à la mode* » où « *tout le monde pense que* » sert de paravent à l'absence de fondement réel. Non, les connaissances archéologiques et historiques ne montrent en rien un début d'alphabétisation « *à partir du VIIIème siècle* ». C'est tout simplement faux et contraire à la pratique étendue de l'écriture dans cette région durant les siècles qui précèdent.

Comme souvent lorsque des plaideurs d'une opinion manquent d'arguments, ils s'en prennent alors personnellement à ceux qui les contredisent par des appellations peu respectueuses. Ainsi, en est-il de Liverani qui parle des « *traditionalistes radicaux qui croient encore que le Pentateuque remonte à l'époque de Moïse* » avec une attitude « *en dehors de la recherche scientifique* ». J'en fais clairement partie, mais je ne suis cependant ni « *traditionaliste* », ni « *radical* ». Simplement, un croyant en l'enseignement de l'Église.

On n'est pas « *radical* » du seul fait de croire à des faits que Liverani met en doute. On n'est pas davantage « *traditionaliste* » du seul fait de croire en la Tradition de la foi. On n'est pas « *en dehors de la recherche scientifique* » parce qu'on refuse les a priori sans fondement de Liverani auquel il est justifié au contraire d'adresser ce même reproche lorsqu'il affirme comme des faits ce qui n'est pas prouvé ou comme des vraisemblances ce qu'il n'appuie pas sur des faits montrant de telles prétendues vraisemblances.

Personne ne prétend, comme le pense Brown, « *étouffer* » la critique biblique par un « *piétisme* » ou un « *traditionalisme excessif* » en évoquant pour argument fondamental « *que cela ne pouvait pas être vrai puisque c'était différent de ce que les catholiques disaient auparavant* ». La critique biblique est nécessaire et bienvenue lorsqu'elle respecte ses propres limites scientifiques mais non lorsqu'elle affirme des conclusions non fondées scientifiquement pour rejeter la foi de l'Église.

Le doute est de règle pour le chercheur, mais les limites des connaissances scientifiques dans l'océan des incertitudes n'affectent pas nécessairement la foi dans la réalité historique d'événements que l'historien ne peut ni constater, ni contredire. Cela concerne à l'évidence, la création d'Adam et Ève, l'Incarnation du Christ ou la résurrection, mais aussi l'essentiel de l'histoire sainte que nous raconte la Parole de Dieu, même si la critique historique peut nous aider à mieux cerner les limites de nos

propres représentations qui doivent éviter les pièges de toute lecture fondamentaliste qui ignorerait le sens des textes pour leur auteur dans son propre contexte historique.

Nous devons tous admettre, mais cela vaut pour ceux qui doutent de l'historicité des faits bibliques comme pour les autres, une « *fragilité d'informations* » évoquée à juste titre par Gibert.

Volokhine est rigoureux lorsqu'il reconnaît que « *le personnage de Moïse et le motif de l'Exode appartiennent à l'histoire de la mémoire* » et que « *Penser que cette mémoire se nourrisse de faits réels ... est légitime* », mais il est important d'étudier les conditions et les réalités historiques de la transmission tant écrite qu'orale de cette mémoire au lieu de se limiter à des affirmations gratuites selon lesquelles ces faits n'appartiendraient pas à « *l'histoire tout court* » même s'il est certes exact que la mémoire d'une tradition se nourrit « *aussi d'anecdotes, voire d'inventions idéologiques pures et simples* ».

Rien ne justifie de qualifier d'emblée de « *mythe* » (sous-entendu : non réel) toute tradition historique de la mémoire écrite et orale d'un peuple. Non, c'est sans fondement que Volokhine affirme qu'il « *faut se contenter d'accepter le mythe* » et que « *retrouver directement les traces de cette mémoire dans la documentation connue des archéologues demeure, à preuve du contraire, un échec* » ce qui est clairement contraire à la réalité tant on a retrouvé de multiples traces de ce type qu'il serait trop long de détailler ici.

Certes, il y en a peu, mais c'est vrai et normal pour tous les événements précis d'un passé lointain.

Il ne s'agit pas d'abolir « *la frontière séparant le mythe de l'histoire* » comme le prétend Volokhine, mais de chercher à mieux comprendre ce que fut la réalité historique évoquée, selon des styles divers, tant par des récits anciens que par des mythes.

Là où Volokhine dit vrai, c'est que la démarche du croyant va au-delà de celle de l'historien. À l'historien, il est demandé de rapporter avec rigueur les faits qui sont établis et les éléments objectifs de vraisemblance ou d'invraisemblance des faits possibles mentionnés dans des traces anciennes. Dans les diverses citations, on peut constater d'emblée que les auteurs vont au-delà de ce que l'historien peut affirmer.

Le croyant ne se limite pas aux constats de l'historien mais reconnaît avec l'Église l'authenticité de certaines traditions pour faire connaître l'essentiel de la réalité historique d'une époque. La foi va plus loin que les limites des connaissances scientifiques, mais sans jamais s'écarter de la rigueur scientifique ou historique lorsqu'elle confronte sa foi avec les acquis objectifs de la science.

En résumé, à cet égard, comme pour quasi tous les humains et les événements de la première moitié du deuxième millénaire avant Jésus-Christ durant laquelle Abraham a vécu, l'Église comme les historiens doivent constater qu'il n'y a quasiment pas de traces permettant de confirmer le récit biblique concernant Abraham. Cela ne permet en rien de nier son existence, même si l'historien peut et doit mettre en doute le récit biblique qui ne lui parvient qu'avec une ancienneté certaine objective limitée à quelques siècles avant Jésus-Christ. Il n'y a aucune trace matérielle non plus de la résurrection de Jésus-Christ. La conviction de la foi n'en est en rien diminuée.

En ce qui concerne Abraham, Gibert prétend que « *La mise par écrit de la tradition d'Abraham s'est faite plus tardivement que de celle de Jacob, probablement durant le VI^e siècle* » en invoquant l'argument que « *En effet, contrairement à Jacob, tous les textes de la Bible hébraïque, en dehors du Pentateuque, qui mentionnent Abraham, datent du VI^e au III^e siècle av. J.-C.* ».

L'argument me semble trop léger pour convaincre. Jacob, c'est Israël, c'est le père des douze tribus d'Israël. Le fait qu'il soit davantage cité qu'Abraham dans des textes bibliques plus récents du peuple d'Israël ne me semble permettre aucune déduction certaine concernant Abraham.

Penser que « *Les quelques textes qui présentent la famille d'Abraham comme originaire de Mésopotamie (Gn 11, 27 – 12,9; Gn 15,7; Gn 24) sont de l'avis quasi unanime des exégètes, des réinterprétations tardives* » manque de clarté pour en déduire une prétendue absence de fondement historique objectif qui ne peut se déduire du seul fait qu'un texte est retravaillé au fil de sa transmission et de ses traductions pendant de nombreux siècles.

Au terme de cette analyse rapide de citations de Diviacus qui résument l'opinion qui écarte l'historicité d'Abraham, chacun demeure avec la Parole de Dieu et la foi de l'Église en présence de connaissances historiques qui demeurent incomplètes et qui, contrairement aux opinions dominantes, ne permettent cependant en rien d'écarter la réalité historique de l'essentiel des faits relatés par l'Ancien Testament et de l'attribution à Moïse des cinq premiers livres de la Bible qui nous racontent une histoire bien réelle, même si elle ne nous parvient qu'à travers une longue et complexe histoire littéraire dont les caractéristiques doivent corriger souvent nos représentations.

Diviacus écrit : « *Vos deux seuls arguments sont : "On ne peut pas montrer que c'est impossible", ce qui est vrai, mais ce qui ne rend pas vos affirmations vraisemblables," et "C'est contraire à la foi de l'Église", ce qui est un argument de foi et pas un argument historique.* »

C'est exact, sauf que ce ne sont pas mes « *seuls* » arguments.

La foi de l'Église n'est pas, en effet, un argument historique ou scientifique. Et, il est exact que la conviction (notamment en ce qui concerne la réalité de l'existence et des événements concernant Abraham dans la réalité concrète du passé) vient de la foi en la Tradition, y compris la Parole de Dieu qu'est la Bible.

La foi est cependant affaire d'humains dotés de raison et elle ne dispense en rien chaque croyant de veiller à une saine compatibilité de sa foi avec ce que son intelligence lui demande raisonnablement d'admettre comme prouvé (notamment tous les acquis des recherches scientifiques et archéologiques concernant le passé).

Donc, la première chose importante c'est de s'assurer que la représentation du passé qui résulte d'une interprétation de la Bible conforme à l'enseignement de l'Église ne soit pas contredite par la science ou « *impossible* ». Merci de reconnaître que c'est vrai en ce qui concerne Abraham et les autres différends discutés ici.

Mais, vous ajoutez de manière justifiée que cela ne suffit pas pour rendre mes affirmations vraisemblables.

En effet, tout ce qui est possible n'est pas pour autant vraisemblable, ni a fortiori probable.

Lorsque nous faisons de l'histoire, croyant ou incroyant sont à égalité à cet égard et soumis aux mêmes exigences de rigueur dans les arguments nécessaires.

C'est un reproche que j'ai dirigé vers diverses affirmations contenues dans vos citations. Je n'ai évidemment pas lu tout ce qui pourrait les expliciter, mais j'attends que vous-même (ou n'importe qui d'autre qui présenterait une affirmation non justifiée) fassiez l'effort de venir présenter les arguments éventuels qui les rendent au moins vraisemblables.

Personnellement, c'est ce que j'essaie de faire sur chaque point précis. Trop facile d'affirmer, par exemple, qu'il y avait aucun écrit biblique avant telle ou telle date.

Diviacus écrit : « *Pour prendre l'exemple de l'écriture, de nombreux peuples n'ont pas écrit (peuples qui ont côtoyé pendant des centaines d'années des peuples qui écrivaient) à une certaine époque, au sens "ils n'ont pas écrit d'histoire". Pour beaucoup de ceux-ci, on a relevé des inscriptions, plus ou*

moins longues. Mais dans tous les cas, les historiens sont unanimes pour dire que ces peuples n'ont pas écrit (Celts, Thraces, Sardes....). »

Voyez ici la différence évidente. Les peuples que vous citez ne se trouvaient pas dans un contexte permettant d'affirmer qu'ils écrivaient.

Pour Israël, au contraire, la pratique généralisée de l'écriture dans sa région géographique sur la route entre l'Égypte et l'Assyrie, ne permet pas de soutenir une absence d'écriture de 1400 à 800 avant Jésus-Christ. Je ne connais aucune argumentation qui puisse le rendre crédible sur le plan historique ou archéologique.

Diviacus écrit : *« Non, pour tous ces peuples, sauf un, avec comme seul réel argument "la foi de l'Église". Nous ne sommes plus dans l'histoire. »*

Sauf qu'il ne s'agit pas ici de tous les peuples sauf un. L'écriture n'était pas seulement répandue en Israël, mais dans toute la Phénicie, le Liban, la Syrie. Dans tout le croissant fertile depuis l'Égypte jusqu'à Babylone.

Je n'invoque pas la foi de l'Église sur ce point, mais la réalité historique objective de toute la région et je critique, au contraire, la tentative de chercher à affaiblir la solidité continue certaine de la pratique de l'écriture dans toute cette région pour soutenir un excès de mise en doute de l'ancienneté du Pentateuque. Je regrette que l'incrédulité ou l'obsession de nier l'attribution du Pentateuque à Moïse écarte un grand nombre de la rigueur scientifique nécessaire sur ce point précis.

Diviacus écrit : *« L'histoire doit être aconfessionnelle. L'Histoire du peuple juif ne peut pas dépendre de la confession de celui qui en fait la recherche. »*

En effet, rien ne justifie de confondre ici la foi et la recherche scientifique.

L'Histoire, c'est la réalité qui a existé et personne d'entre nous n'était présent pour en témoigner.

La foi donne bien sûr de solides convictions. Je vous rappelle, par exemple, qu'il en est ainsi de la résurrection du Christ.

Lorsque nous faisons de la science historique, nous sommes soumis aux mêmes exigences qui nous obligent à distinguer ce qui est prouvé, ce qui est probable, ce qui est vraisemblable et crédible ou ce qui est impossible.

Sur le plan scientifique, il n'y a en effet pas de preuve matérielle de l'existence d'Abraham telle que racontée par la Genèse en dehors du texte biblique. Il n'y a pas même de preuve ou d'indices d'une simple probabilité. Mais, en l'état des connaissances historiques, l'authenticité du récit est vraisemblable (en ce qu'elle correspond de ce qui est connu dans la région et à l'époque en cause) et est donc crédible et n'est pas impossible, de sorte qu'elle est crédible.

Le surplus de conviction vient en effet de la foi.

Diviacus écrit : *« Pour avoir un aperçu des arguments de Thomas Römer, vous pouvez lire l'article ci-après : [https://www.academia.edu/42048018/R%C3%B6mer T 2007 Lhistoire des Patriarches et la l%C3%A9gende de Mo%C3%AFse une double origine In D Dor%C3%A9 Editor Comment la Bible saisit elle lhistoire LD 215 Cerf Paris pp 155 196](https://www.academia.edu/42048018/R%C3%B6mer_T_2007_Lhistoire_des_Patriarches_et_la_l%C3%A9gende_de_Mo%C3%AFse_une_double_origine_In_D_Dor%C3%A9_Editor_Comment_la_Bible_saisit_elle_lhistoire_LD_215_Cerf_Paris_pp_155_196)*

Quand vous dites que "le surplus de conviction vient en effet de la foi", je pense que vous devriez écrire "mon surplus de conviction vient en effet de ma foi".

Comme vous pourrez le constater, T. Römer ne cite à aucun endroit sa foi, qui est réelle.

Comme vous pourrez le constater, P. Gibert, professeur à l'Institut catholique de Lyon, a une foi inébranlable qui s'accommode très bien d'écritures tardives de l'histoire du peuple d'Israël concernant

les époques antérieures au VIII^e siècle av. J.-C. Voir : <https://www.cairn.info/revue-etudes-2005-11-page-497.htm> »

L'article de Pierre Gibert auquel vous renvoyez comprend les nuances nécessaires et je me sens en parfait accord avec tout ce qu'il y écrit. C'est une excellente présentation des réalités objectives que tout examen historique doit considérer.

L'article de Thomas Römer est aussi excellent et de grande qualité intellectuelle pour présenter un résumé de l'opinion dominante qui nie toute historicité des patriarches bibliques et toute ancienneté du Pentateuque. Il développe très bien de nombreux détails argumentés qui, chacun, mériteraient autant de sujets de discussion.

Mais, la qualité évidente du travail très intéressant de Römer n'empêche pas de devoir constater que ses conclusions dépassent ses constats objectifs et débordent dans une conviction subjective qu'il rend compréhensible par ses explications claires, mais qui n'est pas convaincante. Bien au contraire.

Je pense qu'il s'égare pour les raisons déjà évoquées dans nos échanges : son refus injustifié d'admettre l'usage de l'écriture en Judée dans la période de 1400 à 800 avant Jésus-Christ.

Il est heureusement prudent et ne parle sur ce point que de probabilité. Il estime ainsi que du temps de Salomon « *Il est peu probable qu'il ait existé à cette époque déjà l'infrastructure administrative permettant la rédaction d'ensembles littéraires tels qu'un « Proto Pentateuque », et cela d'autant plus qu'il existe très peu de traces d'une diffusion de l'écriture en Judée avant le VIII^e siècle* » (p. 159).

La découverte improbable du site d'Ebla et notre ignorance quasi-totale de ce qui peut subsister encore actuellement dans les couches inférieures du temple de Jérusalem reconstruit à plusieurs reprises demandent davantage de prudence et de réserve.

Je suis en désaccord avec Römer qui me semble manquer de nuances lorsqu'il conclut que « *les Patriarches servent de figures légendaires qui échappent à l'historien* » (p. 192) sur la base d'un judaïsme « naissant » à partir du VIII^e siècle, mais je peux rejoindre la conclusion de son article lorsqu'il écrit que « *La cohabitation, dans le même document fondateur, de plusieurs manières de voir ses origines, la combinaison d'une identité généalogique et d'une identité vocationnelle est encore aujourd'hui le meilleur remède contre tout discours intégriste. La double origine que nous offre la Torah appelle au dialogue et à la tolérance.* » (p. 196).

En fait, Römer et beaucoup des spécialistes qui le rejoignent semblent tomber dans un piège qu'ils ont eux-mêmes dressé.

Ils observent avec beaucoup de finesse le caractère composite très complexe du texte hébreu finalisé dans les derniers siècles avant Jésus-Christ qui semble détruire leur rêve d'un texte de Moïse qui aurait été retrouvé caché dans une caverne ou un soubassement du temple de Salomon.

Ce rêve ne résiste pas à sa confrontation au réel.

Mais, cela ne justifie en rien d'en déduire une solidité moindre de la foi ferme de l'Église qui ne cesse, aujourd'hui encore, d'attribuer le Pentateuque à Moïse.

Bien au contraire, la vérité et la solidité de cette tradition demeurent plus fiables que jamais pour autant que, spécialistes comme simples croyants, nous acceptions de recevoir ce trésor sans fondamentalisme artificiel comme s'il avait été écrit et transmis selon nos modes modernes de transmission.

Il ne faut jamais oublier que la Parole de Dieu est aussi à 100 % une parole d'hommes, transmise par une tradition humaine.

Le texte canonisé par l'Église n'est pas tombé du ciel. Il a une histoire et une tradition de foi. Il doit se lire et se comprendre en communion de foi avec le Magistère de l'Église, mais aussi dans une ouverture aux conditions humaines de ses origines.

Ce que beaucoup semblent oublier dans l'approche historique des récits du Pentateuque c'est le fait que l'écriture elle-même n'a pas toujours eu le statut sacré qui est aujourd'hui reconnu.

C'est sur ce point que les réflexions concernant la jeunesse d'Abraham peuvent permettre des avancées importantes dans le contexte sumérien d'Abraham qui va laisser dans le texte biblique de nombreuses traces de la réalité de son ancienneté historique.

Car sur ce point une question difficile demeure sans réponse aisée pour ceux qui, comme l'Église ne cesse de l'affirmer et comme je le crois moi-même, pensent que Moïse est l'auteur du Pentateuque et que l'histoire sainte qu'il raconte est authentique, même si ce mot demande de multiples nuances.

Pourquoi le peuple juif n'a-t-il pas veillé soigneusement à la conservation des écrits de Moïse ?

Même écrits sur du papyrus dégradable, pourquoi ne pas avoir veillé à leur écriture sur des supports plus solide et, notamment, sur des tablettes en cunéiforme sumérien et en plusieurs exemplaires ?

Le caractère composite complexe du texte hébreu actuel atteste, tout au contraire, d'un parcours extrêmement complexe qui rend vain la recherche d'un original unique de Moïse car, à supposer qu'on le retrouve (par exemple dans les soubassements du temps de Jérusalem), il est plus que probable que sa lecture nous plongerait dans un océan d'incertitudes.

Qui pourrait retrouver le sens réel des mots et des expressions utilisés vers 1400 avant Jésus-Christ dans une langue de l'époque et avec une écriture à l'aube des alphabets ? Chaque tradition ultérieure y apporterait ses couleurs et le texte composite actuel montrerait d'innombrables nuances et explicitations au fil des transmissions et des traductions.

Car, ce qui est certain, c'est que des traditions multiples et différentes se retrouvent dans le texte actuel.

Ce qui est important c'est de redécouvrir ce qu'était l'écriture au temps d'Abraham. Le récit biblique ne fait aucune mention d'un acte d'écriture d'un patriarche avant Moïse. L'écrit servait aux apprentissages scolaires, à la comptabilité marchande, à la gestion administrative, aux échanges à distance (notamment diplomatiques), aux archives, et, parfois à de la poésie, mais il n'avait manifestement pas l'importance qu'on lui attribue aujourd'hui.

Abraham n'a pas quitté Ur avec une « Bible » dans ses bagages.

Pendant longtemps, l'écriture a même probablement été considérée avec méfiance, notamment en considération de l'interdit de représenter Dieu.

Ce que l'humain pouvait figer dans un écrit était surtout utilitaire.

Manifestement, les Juifs vivant en Canaan ne pensaient guère autrement. Rien n'indique, ni dans les textes bibliques eux-mêmes, ni dans les traces historiques, que les écrits de Moïse aient été sacralisés, ni a fortiori considérés comme une parole de Dieu au sens où nous l'entendons.

Des rouleaux étaient certes conservés, mais sans la sacralisation que nous avons tendance à imaginer.

Rien n'indique que les écrits aient tenu un rôle d'autorité de référence avant une période récente proche de notre ère. La traduction des Septante a pu être une étape majeure à cet égard.

Il est, par contre, probable que tant à Ur qu'à Harane, Abraham a eu à sa disposition des tablettes sumériennes.

Les premiers chapitres de la Genèse correspondent parfaitement aux textes utilisés à cette époque pour les apprentissages scolaires comme le montrent bien Samuel Kramer.

Les généalogies du début de la Genèse sont simultanément des cours d'histoire et de mathématiques.

Les textes mésopotamiens recopiés par les élèves en de multiples exemplaires ont permis de retrouver des centaines de milliers de tablettes avec des textes sur la création, sur le déluge et des généalogies d'un genre similaire aux textes du début de la Genèse.

Il a été observé que le texte du début de la Genèse est, aujourd'hui encore, divisé par des colophons typiques des tablettes sumériennes.

Il est quasi certain qu'Abraham a appris à écrire et compter avec des textes de ce genre, mais rien n'indique qu'ils aient eu à l'époque une quelconque autorité de référence, ni dans quelle mesure ils correspondent au texte qui nous est parvenu par une histoire très complexe.

Mais, plutôt que de nier vainement l'historicité d'Abraham, il est beaucoup plus utile de retrouver tout ce qui peut en être compris dans le riche terroir de la réalité sumérienne de l'époque.

Alors, l'observateur peut y retrouver la solidité des indices qui confortent l'historicité réelle du récit biblique et avancer dans une compréhension meilleure de ce qu'a été l'histoire sainte depuis la création de l'humanité.

Ademimo écrit : *« J'ai lu l'article en question... Mais lorsqu'il s'agit d'articuler ces nouvelles connaissances avec le contenu de la foi, il se fait tout à coup beaucoup plus vague - et je le comprends !*

Si je peux faire une digression, ce n'est pas sans raison si les intellectuels de gauche s'attaquent depuis mai 68 au "roman national" (Vercingétorix, Clovis, les croisades, etc., jusqu'à Versailles, et même jusqu'au colonialisme) : l'œuvre de sabotage est plutôt efficace et a permis d'obtenir des Français qu'ils cultivent la honte de leur identité et de leur histoire. Sans récit, il n'y a plus d'identité. Sans roman national, il n'y a plus de "foi" en ce que nous sommes, plus de projection possible dans l'avenir non plus. C'est un peu la même chose dans le domaine religieux : vous supprimez le mythe, le récit, l'"histoire", que reste-t-il ? Vous me direz : il reste l'essentiel, les valeurs de l'Evangile (amour du prochain, tout ça). Un peu comme les progressistes proposent en échange du "roman national", les "valeurs de la République", donc l'essentiel de l'idéal politique représenté par la France. Vous proposez la même chose sur le plan théologique : on supprime le mythe (Adam et Eve, Moïse, et puis pourquoi pas tous les faits merveilleux de l'Evangile), mais il devrait demeurer l'essentiel, la substantifique moelle : la charité évangélique, autrement dit "les valeurs de l'Evangile" ...

Tout à coup, je vous pose une question : où est Dieu dans tout ça ?

Pourquoi ne pas s'arrêter en si bon chemin et ne pas appliquer la même rigueur aux récits du Nouveau Testament ? Au final, que reste-t-il ? Une philosophie purement humaine ? Une parmi d'autres ?

Car il ne faudrait pas oublier un élément fondamental : nous parlons de la foi. Qu'est-ce que la foi ? Une idée vague sur des valeurs humaines et morales ou la certitude de l'intervention divine ? Que dit le Christ sur la foi ? Que dit-il à l'aveugle ? Que dit-il au sujet de la montagne jetée dans la mer ? Si nous acceptons qu'en fait, non, les choses ne se sont pas déroulées comme on le dit : Dieu n'a pas créé l'homme directement, enfin pas vraiment comme c'est raconté ; Dieu n'a pas fait tomber le Déluge en mettant Noé et les animaux à l'abri de l'arche ; Dieu n'a pas appelé Abraham ; Dieu n'a pas arrêté la mer pour laisser passer Moïse et le peuple hébreux ; etc. Je continue : Dieu n'a pas envoyé l'archange Gabriel à la Vierge Marie, etc. jusqu'à Pathmos : Dieu n'a pas envoyé à saint Jean la vision de l'Apocalypse (soyons complet dans notre démarche). Bon, il reste quoi de la "foi" ? Rien. »

Ademimo exprime bien l'impasse dans laquelle conduisent le rejet de l'historicité et les thèses qui nient l'attribution du Pentateuque à Moïse.

Invité en vient logiquement à nier que l'Ancien Testament soit Parole de Dieu : *« Je fais partie des sceptiques sur l'Ancien Testament dans la mesure où je crois pas en l'historicité de l'écrasante majorité des événements relatés que la foi en un Dieu d'amour infirme (exit l'expulsion du jardin, le déluge, la tour de Babel, les plaies d'Égypte, la division de la mer, la conquête de Canaan, etc.), de même que la réalité du terrain d'un point de vue de l'archéologie. Je conteste donc la révélation de l'Ancien Testament que je considère comme une œuvre de réflexion humaine. »*

Même si nous faisons de l'histoire, la base d'une foi commune en la Parole de Dieu me semble indispensable pour ne pas se disperser dans l'océan infini des opinions possibles sur le passé historique.

Un catholique ne fait pas de l'histoire comme un libre-exaministe, mais plutôt comme un avocat d'une cause à laquelle il adhère a priori.

Oui, toute ma foi est celle de l'Église, une foi reçue au baptême qui fait croire à la vérité ce qu'elle enseigne, y compris à la réalité historique de l'Ancien Testament même si nos interprétations doivent sans cesse être nuancées par les découvertes de la science et de l'exégèse critique.

Et, à cet égard, la Parole de Dieu c'est le texte des écritures reconnues comme telles par l'Église et non des textes primitifs inconnus.

L'Église n'enseigne aucune vérité précise sur la manière dont le texte de l'Ancien Testament lui est parvenu, même si elle affirme que Moïse est l'auteur de la Torah (le Pentateuque).

Sur les questions historiques et exégétiques, le catholique n'est pas dispensé de la même rigueur scientifique que n'importe qui d'autre.

Je maintiens, sans entendre d'argument contraire, que l'allégation que les récits du Pentateuque aurait été inventés durant le premier millénaire avant Jésus-Christ est un a priori idéologique qui manque de fondement.

Il y a de solides arguments pour fonder, au contraire, la foi de l'Église.

Si je pouvais résumer ce que je ressens des auteurs cités par Diviacus qui nient l'attribution du Pentateuque à Moïse, c'est qu'ils font comme quelqu'un qui aurait devant lui un homme noir et un homme blanc et qui en déduirait que d'évidence ils n'ont pas d'ancêtre commun.

Prenez, par exemple, les deux grands courants Elohistes et Jahviste qui semblent présenter une différence en noir et blanc dès le début de la Genèse. Serait-ce une preuve de l'absence d'une source commune et de la création récente du récit ?

Mais non ! Bien au contraire, un écrivain plus récent aurait veillé à une meilleure harmonisation. Vous avez seulement des traces de l'histoire complexe des textes primitifs qui ont précédé notre texte hébreu actuel.

Voyez comment, dans les tablettes sumériennes retrouvées, on reconstruit des textes à partir de multiples fragments différents.

Au fil des siècles, des traditions orales et écrites se sont développées simultanément avec d'innombrables nuances dans d'innombrables lieux sans qu'existe une autorité unique pour

harmoniser les variantes, ni une sacralisation de l'écriture ayant figé un texte avec une autorité s'imposant aux autres.

L'incontestable évidence de la pratique continue de l'écriture en Canaan n'est écartée que par des a priori d'incrédulité.

C'est de manière tout aussi évidente qu'il faut considérer qu'une religion ne s'invente pas soudainement à partir de rien dans le cours de l'histoire mais est toujours dans la continuité d'une tradition.

Malgré les affirmations d'historiens et d'exégètes basées sur de prétendues probabilités, la thèse d'une invention d'Abraham à l'époque de l'exil à Babylone manque de fondement objectif.

Je pense qu'aujourd'hui, nous avons, au contraire, de solides éléments objectifs nouveaux pour confirmer l'ancienneté du Pentateuque et consolider son attribution à Moïse.

Ademimo écrit : « Voici la fameuse clef proposée : Ce fut une intention précise qui poussa Israël et ses rédacteurs : transmettre une expérience particulière du Dieu unique, susceptible un jour de concerner l'humanité entière. Encore faut-il ne pas se tromper d'objet : ce n'est pas l'histoire qui est primordiale, c'est Dieu ou, plus précisément, la relation de l'humanité avec Dieu. L'histoire n'est ici que ce qu'elle peut être selon les conditions de l'époque et de l'Antiquité en général ; le « message » est offert à chacun pour le recevoir – ou le refuser – dans sa teneur significative. Dès lors, les genres littéraires anhistoriques, le mélange des genres dans une historiographie qui ne peut être fiable à nos yeux de modernes, sont secondaires par rapport à l'intentionnalité générale d'une portion de l'humanité, Israël, qui s'affrontait « autrement » au divin – ce qu'une part non négligeable de l'humanité depuis vingt siècles a reconnu et accepté pour donner sens à son existence. Un peu léger, non ? N'est-ce pas négliger l'importance du "récit", du "roman" fondateur, dans la transmission fidèle de la foi ? »

C'est, bien sûr, trop léger et cela ne justifie pas d'écarter l'historicité des faits en cause, mais il est important de constater cependant que la clef proposée est exacte.

Secondaire ne signifie pas sans importance.

Mais, dans nos tentatives de nous représenter le passé historique concret, nous ne pouvons jamais oublier toutes les nuances qui nous viennent du contexte dans lequel un écrit biblique a été élaboré pendant des siècles.

Le texte que nous reconnaissons aujourd'hui comme Parole de Dieu a une histoire humaine. Il n'est pas une parole divine tombée du ciel. Et, ce qui est davantage souvent oublié, il n'est pas non plus, sauf exceptions, un texte primitif original d'un auteur unique à un moment précis.

L'Église ne conteste pas la possibilité de textes primitifs différents plus anciens que les versions reconnues comme Parole de Dieu. Même pour le Pentateuque, l'Église considère que Moïse a pu se baser non seulement sur des traditions orales mais même sur des traditions écrites plus anciennes.

Il y a ici une erreur que certains commettent. La parole de Dieu de l'Ancien Testament, c'est, pour chacun de ses livres et de son contenu, le texte reconnu par l'Église et non des textes primitifs inconnus dont le texte hébreu ou grec de l'Église ne serait qu'une copie incertaine.

L'Ancien Testament reconnu par l'Église est vraiment la Parole de Dieu quels que soient les textes primitifs qui ont contribué au texte que l'Esprit Saint a veillé à nous faire parvenir par la Tradition authentique de l'Église, corps du Christ.

À cet égard, les discussions sur l'histoire des textes est sans importance, sauf pour nous faire prendre conscience que le Pentateuque de Moïse, ce n'est pas seulement une inspiration de Moïse par l'Esprit Saint au moment et à l'endroit où il écrit ce qui est devenu les cinq premiers livres de la Bible. L'inspiration de l'œuvre humaine s'étend depuis Moïse jusqu'à la reconnaissance par l'Église et ne s'arrête d'ailleurs jamais, car la Tradition de la Foi ne cesse jamais d'actualiser le don de la Parole de Dieu qui doit continuer sans cesse à être traduite et interprétée.

La Vulgate officielle en latin a été revue et adaptée à plusieurs reprises. Il y a de multiples nuances différentes dans les versions officielles du Vatican en langues modernes, ou entre la version des Septante en grec et la version des Massorètes. D'innombrables détails des textes font l'objet de variantes discutées, mais c'est ainsi que la Parole de Dieu est aussi une parole d'humains. Le texte du Pentateuque écrit par Moïse ne nous est pas parvenu par une conservation sacralisée d'un original primitif. Non, c'est à travers toute une transmission complexe de multiples humains de multiples générations que l'Esprit a inspiré la Parole de Dieu que l'Église nous présente aujourd'hui.

Affirmer que Moïse est l'auteur du Pentateuque ne signifie pas que l'Esprit Saint ce serait ensuite retiré. Il a continué à agir à travers de nombreux autres humains qui ont contribué, avec leurs variantes et mêmes leurs contradictions, à nous transmettre, par l'Église, un texte authentique et fiable.

Diviacus écrit : « *la Bible raconte une histoire dont une partie est allégorique, comme le faisaient tous les peuples de l'antiquité - même jusqu'au Moyen-Âge ...*

La Bible contiendrait donc des événements réels, ou au moins en grande partie, à partir de cette époque, mais ses rédacteurs auraient fait pour la période antérieure comme les rédacteurs de toutes les autres histoires fondatrices : ils auraient raconté une histoire à partir d'éléments de la tradition enjolivés de passages qui font rêver.

Quel problème de foi pourriez-vous avoir aujourd'hui ? : aucun... à partir du moment où la Bible est écrite à peu près au moment des faits racontés, cette histoire est beaucoup moins critiquable. »

Nous ne sommes guère éloignés à cet égard. Il y a, en effet, de l'allégorique dans la Bible et des éléments « enjolivés ».

Et vous avez raison de retenir à cet égard, même si c'est inévitablement imprécis, que « *du moment où la Bible est écrite à peu près au moment des faits racontés, cette histoire est beaucoup moins critiquable* ».

C'est bien pour cela que l'attribution à Moïse a toute son importance, de même que l'ancienneté sumérienne du début de la Genèse.

Invité écrit : « *La foi des rédacteurs du Pentateuque et de l'Ancien Testament n'est pas la nôtre...*

De même, la Bible ne présente pas une compréhension unifiée de Dieu. Yahweh comme Dieu d'Israël impulsif et vengeur n'est pas le Dieu universel de Jésus qui aime tous les hommes et leur accorde son amour et sa miséricorde. Deux compréhensions antagonistes se côtoient et mettent clairement en cause la révélation de l'Ancien Testament...

Je conteste donc la révélation de l'Ancien Testament que je considère comme une œuvre de réflexion humaine. Et pourtant, ma position de scepticisme ne s'inscrit pas en porte à faux avec la doctrine chrétienne. Par la philosophie au moyen de sa raison, l'homme est tout à fait capable d'accéder aux vérités bibliques essentielles, en particulier celle en la certitude de l'existence d'un Dieu d'amour et de la vie éternelle pour l'homme. De même, l'enseignement de Jésus avec l'amour comme principe et finalité de la vie est lui aussi philosophiquement vrai. »

Votre position me semble, au contraire, intenable.

Comment pouvez-vous croire « *en la certitude de l'existence d'un Dieu d'amour et de la vie éternelle pour l'homme* » tout en pensant simultanément sans aucun rapprochement que « *La foi des rédacteurs du Pentateuque et de l'Ancien Testament n'est pas la nôtre* » ?

Bien sûr, ils ne connaissaient pas encore le Christ et ne bénéficiaient pas encore de toute la lumière de l'Incarnation et de l'Évangile, mais pensez-vous qu'ils n'étaient pas des hommes comme nous, capables, comme nous, de distinguer le vrai Dieu des idoles ?

Croyez-vous qu'ils n'étaient que des « *sauvages* » incapables d'aimer le vrai Dieu et de partager Sa Vie ?

Croyez-vous qu'il n'y a jamais eu, dans le cours concret de l'histoire, de création d'un être capable d'une vie éternelle ?

Avez-vous la certitude d'une vie éternelle pour les primates, puis les australopithèques et les autres hominidés qui nous ont précédés biologiquement dans le cours de l'évolution ? À défaut, une création de premiers humains est incontournable.

Croyez-vous que, depuis ces premiers humains, la capacité de discerner le bien et le mal ou d'aimer Dieu ait changé fondamentalement ?

Croyez-vous que, même dans un contexte intellectuellement et culturellement beaucoup moins développé, les humains n'étaient pas semblables à nous ?

Croyez-vous que Dieu les aurait délaissés pendant des siècles et qu'ils n'ont pu vivre avec Dieu une histoire d'amour malgré leurs perceptions antiques qui peuvent nous paraître simplistes ? Leur foi s'exprimait différemment de celle que nous pouvons vivre aujourd'hui, mais les humains n'ont pas changé.

Il est évident que « *la Bible ne présente pas une compréhension unifiée de Dieu* ». La Bible témoigne de la foi des anciens telle qu'elle était avec toutes leurs incohérences, contradictions et errements. Nous avons les nôtres.

Bien évidemment que l'Ancien Testament est une « *œuvre de réflexion humaine* », mais elle est aussi Parole de Dieu.

C'est cela aussi l'Incarnation, le Verbe qui se fait chair.

Plus personne ne discute le caractère manifestement mésopotamien (sumérien) du texte biblique du début de la Genèse.

À cet égard, il me semble que l'erreur (basée sur la fausse conviction d'une rédaction tardive à l'époque de l'exil à Babylone), c'est de soutenir que les textes (prétendument inventés) du début de la Bible auraient été copiés par les scribes juifs, alors qu'en réalité tous se sont simplement alimentés à la même source. Parce que sa réalité est historique.

Les échanges montrent que c'est la mise en doute de l'ancienneté du livre de la Genèse qui suscite la mise en doute de l'existence d'Abraham et de la réalité historique des faits racontés par la Genèse.

En affirmant que c'est à l'époque de l'exil à Babylone que la Genèse a été écrite, soit de nombreux siècles après la vie racontée d'Abraham, tout en niant l'attribution de ce livre et de l'ensemble du Pentateuque à Moïse, on en déduit une invention tardive.

Je ne vais pas re-détailler ici à quel point il n'est pas fondé de nier la tradition écrite qui n'a cessé d'exister en Canaan depuis Moïse en alléguant qu'une tradition religieuse aurait été ainsi inventée par des scribes juifs qui auraient imaginé une origine de leur peuple dans le pays de leurs ennemis de Babylone.

Il est vain aussi de relever l'extrême complexité de la composition des premiers livres de la Bible qui contredisent une élaboration récente et prouvent, au contraire, les inévitables influences qui ont dû nécessairement marquer une longue transmission historique.

On peut constater clairement, par exemple, que des fragments proviennent d'une tradition « *élohiste* » (qui a traduit et interprété le texte provenant de Moïse selon cette tradition), alors que d'autres fragments proviennent d'une tradition « *jahviste* » (qui a traduit et interprété le texte provenant de Moïse selon cette autre tradition).

Par quel cheminement complexe a-t-on abouti au texte actuel ? Nul ne le sait. Dès lors qu'il ne subsiste aucune trace d'un écrit conservé qui aurait fait autorité, on imagine aisément les innombrables variantes qui ont pu se développer en sens divers selon les traductions et les interprétations de chaque scribe. L'Esprit Saint a ses secrets pour être parvenu, de manière certaine, à assurer la transmission authentique de l'essentiel même si les scribes humains qui ont réalisé ce travail à la fin du premier millénaire avant Jésus-Christ se sont nourris à des sources orales et écrites multiples.

Je considère, à titre d'hypothèses privilégiées, que le Pentateuque lui-même contient une double preuve de son ancienneté remontant à Moïse.

Première preuve : le début du texte de la Genèse montre une écriture primitive sur tablettes.

D'abord, dès le début du premier millénaire avant Jésus-Christ, l'écriture sur papyrus s'est généralisée de sorte qu'il est invraisemblable d'avoir inventé des textes sur tablettes à la fin du premier millénaire avant Jésus-Christ. Or, le début de la Genèse montre aussi clairement que possible qu'il s'agit de textes primitivement écrits sur des tablettes.

En effet, les textes sur tablettes d'argile étaient plus courts (seuls les rouleaux de papyrus permettaient de longs textes) et les Sumériens les reliaient par des petites phrases à double sens que l'on appelle des colophons que l'on traduit par « *voici l'histoire de* » ce qui clôturait une tablette qui racontait l'histoire passée de quelqu'un mais permettait d'introduire aussi la tablette suivante qui racontait l'histoire future de la même personne.

Le contenu même du début de la Genèse correspond parfaitement aux écrits sur tablettes du début du deuxième millénaire avant Jésus-Christ dans le pays de Sumer.

Cette observation a été détaillée dans le sujet intitulé « *16. L'ancienneté du récit de la Genèse* » (cf. supra).

Deuxième preuve : la mesure sumérienne du temps dans le Pentateuque qui se réfère aux années entre équinoxes selon la fête de l'akitu célébrée à Ur lors de chaque équinoxe

Sur la base des observations pertinentes de Bernard Barc, il me semble, après des années de recherches, pouvoir constater que Moïse a « *signé* » son récit du Pentateuque en utilisant une mesure du temps qui était en vigueur, durant le deuxième millénaire avant Jésus-Christ, à Ur d'où provenait Abraham et par laquelle l'idolâtrie était combattue.

Dans les cinq livres du Pentateuque, il me semble qu'on peut observer que le temps d'une année est d'environ 182 jours (et non 365 jours, comme nos années solaires) ce qui n'a pu servir de référence qu'à une époque antique où la vie nomade était encore répandue. Rien ne pourrait expliquer qu'un tel calendrier soit utilisé durant le premier millénaire avant Jésus-Christ lorsque, du fait de la sédentarisation des Juifs installés en Canaan, tous utilisaient (avec de légères variantes) le même calendrier suivant l'année solaire de 365 jours.

La question a été détaillée dans le sujet intitulé « *64. Adam a-t-il vécu 930 ans ?* » (cf. supra).

Cette approche par années d'environ 182 jours me semble permettre, notamment, de recadrer harmonieusement le récit de Moïse dans l'histoire connue des pharaons d'Égypte, ce qui est développé dans le sujet intitulé « 68. Comprendre Joseph et Moïse dans l'histoire de l'Égypte » (cf. infra).

Plusieurs aspects de la réalité historique d'Abraham n'ont pas encore été abordés dans ce sujet.

Vincichristi écrit : « On peut lire que Tèrah, le père d'Abram et de ses deux frères, a un rôle actif dans leur départ de la ville d'Ur. Ce n'est qu'aux versets suivants que Dieu parle à Abram et lui demande de partir. Qui donc a pris la décision de quitter la Mésopotamie ? Tèrah ? sous la demande de son fils, Abram ? Il est étonnant que le premier départ de la ville d'Our se fasse à l'initiative de Tèrah. Quand Dieu demande à Abram de quitter son pays, il semble que ce soit déjà fait puisqu'il est à Haram »

Epsilon écrit : « LA question est pourquoi une telle "migration" ??? »

Carolus écrit : « Abraham fut donc appelé hors de son pays, c'est-à-dire hors d'Ur, en Chaldée (C.E.C. 59). »

Attention, la référence du Catéchisme ne cite pas Ur.

Rien, dans le récit biblique, n'indique que c'est Dieu qui aurait appelé Abraham hors d'Ur. Bien, au contraire, il est précisé que la promesse et son envoi en Canaan par Dieu se produisent lorsque Tèrah et Abraham ont quitté Ur et se trouvent à Harane, à près de mille km, depuis « de longs jours » (Gn 12, 1-5 ; Jud. 5, 8).

C'est dans le livre de Judith que nous trouvons un récit plus détaillé de ces événements, fait par un babylonien pour expliquer les origines du peuple d'Israël : « Ce peuple, ce sont des gens qui descendent des Chaldéens. Ils allèrent d'abord s'établir en Mésopotamie, parce qu'ils ne voulaient pas suivre les dieux de leurs pères qui étaient nés en Chaldée. Ils s'étaient écartés, en effet, du chemin de leurs ancêtres et se prosternaient devant le Dieu du ciel, le Dieu qu'ils avaient appris à connaître. On les expulsa loin des dieux de Chaldée et ils s'exilèrent en Mésopotamie, où ils s'établirent pour de longs jours. Puis leur Dieu leur dit de quitter ce lieu où ils s'étaient établis et d'aller au pays de Canaan. Ils s'y installèrent et furent comblés d'or, d'argent et de troupeaux en surabondance. » (Jud. 5, 6-9).

La Chaldée, c'est le pays de Sumer dont Ur était la capitale avant Babylone. C'est là que vivaient Tèrah et Abraham, qui étaient de ce fait des Chaldéens.

La Mésopotamie désignait la région au nord-est de la Chaldée qui comprenait, à son extrémité, la région d'Harane où Tèrah et Abraham se sont rendus après avoir quitté Ur en Chaldée.

Ce départ d'Ur ne fut pas volontaire. « On les expulsa loin des dieux de Chaldée... parce qu'ils ne voulaient pas suivre les dieux de leurs pères qui étaient nés en Chaldée ». On ne constate aucun appel particulier de Dieu dans ce départ d'Ur.

Par contre, Tèrah et Abraham, contrairement à leurs ancêtres, « ne voulaient pas » adorer les dieux d'Ur. Le livre de Josué confirme que leurs ancêtres « servaient d'autres dieux » (Jos. 24, 2).

Ils ont fait un choix radicalement autre : « ils se prosternaient devant le Dieu du ciel » qu'ils avaient « appris à connaître ».

Nous avons là la trace d'une première « évangélisation » (ils avaient « appris à connaître »), de premières conversions (« ils s'étaient écartés, en effet du chemin de leurs ancêtres et se prosternaient devant le Dieu du ciel »), de premières persécutions religieuses (« on les expulsa »).

Selon le livre de la Genèse, « *Tèrah prit son fils Abram, son petit-fils Loth, fils de Harane, et sa bru Saraï, femme de son fils Abram, qui sortirent avec eux d'Our des Chaldéens pour aller au pays de Canaan. Ils gagnèrent Harane où ils s'établirent.* » (Gn 11, 31)

La route d'Ur jusqu'en Canaan était fréquentée par de nombreux nomades à cette époque.

Ils choisirent de se rendre en Canaan, mais ils s'arrêtèrent à Harane, dans le nord de la Mésopotamie, à mille km d'Ur, ce qui permet de supposer que la tolérance religieuse y était meilleure dans la zone d'influence d'Ougarit et de son port cosmopolite, situé à environ 300 km.

Harane, c'était toujours le pays des deux fleuves, le Tigre et l'Euphrate. C'est là, « *au-delà de l'Euphrate* » (Jos. 24, 3), que Dieu a appelé Abraham.

Dans son homélie d'un dimanche des vocations, le prêtre de la messe à laquelle je participais a présenté Abraham comme un modèle pour la vocation de tous. Et cela m'a fait repenser à son double départ, d'abord d'Ur, puis de Harane.

Le choix humain de quitter Ur vers Canaan devient une vocation par Dieu en cours de route.

Libremax écrit : « *il paraît qu'autour du II^e millénaire avant JC, le Proche Orient a connu une grande vague de sécheresse, qui a provoqué le flux de nombreuses peuplades du nord vers le sud, et même la chute de plusieurs empires. La migration d'Abraham s'inscrirait, de ce point de vue, dans un mouvement plus large de migrations. Les peuplades auraient eu tendance à se réfugier vers l'Égypte, où la présence de l'eau n'était pas liée aux variations climatiques.*

Abram viendrait d'Ur, grand centre religieux du dieu lunaire Ensu, ou Sîn, "Seigneur de la Sagesse", symboliquement représentatif de la divinité transitoire, mourant et ressuscitant, mais lui-même lumière triomphante. Ce dieu était aussi adoré à Harân. Les noms de la famille d'Abram seraient porteurs de ce culte lunaire. "Tèrah" serait à lire "Terah", qui veut dire "lune" en sémite, "Laban" c'est "blanc", "Harân" c'est "l'aube". »

Oui, en effet, les géographes notent un assèchement du climat du pays d'Ur à partir de 2200 ans avant Jésus-Christ et les nomades mésopotamiens se déplaçaient dans le croissant fertile, le long de l'Euphrate puis dans les montagnes bordant la méditerranée jusqu'en Canaan.

Selon Dominique Charpin, certaines tribus amorrites « *faisaient tous les ans avec leurs troupeaux le parcours depuis la vallée de l'Euphrate jusqu'à la Méditerranée* » et le nom d'Abraham « *est de structure amorrite et ...certaines des coutumes mentionnées dans la Genèse cadrent parfaitement avec ce que nous savons des usages amorrites. C'est pourquoi une partie de l'historiographie contemporaine a considéré qu'Abraham pourrait avoir été contemporain d'Hammurabi de Babylone* » (Les Amorrites fondateurs de Babylone, 2002).

On sait que les Amorrites, qui provenaient du nord de la Mésopotamie et sont descendus en grand nombre dans le sud après la chute d'Ur en 2004 avant Jésus-Christ, étaient nombreux dans le pays de Sumer durant les premiers siècles du deuxième millénaire avant Jésus-Christ. Ils ont donné à la région de Babylone plusieurs de ses rois dont, notamment, le fameux Hammurabi (1810-1750 ACN).

Mais, l'influence de la période amorrite sur le nom d'Abraham et les détails amorrites du récit biblique ne permettent pas de savoir s'il venait lui-même du nord de la Mésopotamie ou si sa famille résidait dans le pays de Sumer depuis de nombreuses générations.

La Bible nous précise qu'il était « *hébreu* » (Gn 14, 13), c'est-à-dire « *habirou* », nomade. Mais, l'était-il dès sa naissance ou l'est-il devenu parce qu'il a été expulsé d'Ur à cause de ses convictions religieuses, voire seulement lorsqu'il a quitté Harane ?

Le livre du Deutéronome le décrit comme un « *araméen nomade* » (Dt 26, 5), mais le mot hébreu « *abad* » traduit par « *nomade* » est généralement traduit ailleurs par « *détruit* » ou « *exterminé* » ce qui semble se référer davantage à la persécution qui a fait fuir Abraham d'Ur, sa ville d'origine, plutôt qu'à un nomadisme paisible et permanent.

Cette question reste ouverte car la réponse n'est pas évidente. L'« *expulsion* » d'Ur permet de penser que Tèrah et Abraham y étaient plutôt installés et le fait qu'ils se sont ensuite établis à Harane indique plutôt un mode de vie sédentaire, ou du moins seulement semi-nomade.

Gerardh écrit : « *« Le Dieu de gloire apparut à notre père Abraham lorsqu'il était en Mésopotamie, avant qu'il habitât en Charan... et de là, après que son père fut mort, Dieu le fit passer dans ce pays où vous habitez maintenant » (Actes 7:2-4). Le résultat de cette communication se trouve au verset 31 du chapitre 11 de la Genèse : « Et Térakh prit Abram son fils et Lot, fils de Haran, fils de son fils, et Saraï, sa belle-fille, femme d'Abram, son fils ; et ils sortirent ensemble d'Ur des Chaldéens, pour aller au pays de Canaan ; et ils vinrent jusqu'à Charan, et habitèrent là... et Térakh mourut à Harane ». De tous ces passages, pris collectivement, nous apprenons que les liens de la nature empêchèrent que le cœur d'Abram répondît entièrement à l'appel de Dieu. Bien qu'appelé à se rendre en Canaan, il s'arrêta à Harane jusqu'à ce que la mort eût rompu le lien de la nature qui le retenait auprès de son père ; et ensuite, sans se laisser arrêter davantage dans sa route, il se rendit au lieu où « le Dieu de gloire l'avait appelé ». »*

Merci Gerardh pour votre rappel pertinent du témoignage d'Étienne dans les Actes des Apôtres qui relate autrement le récit en cause de la Genèse concernant le départ d'Ur.

Vous observez qu'Étienne relate une parole dite à Abraham « *avant qu'il s'établisse à Harane* » alors que la Genèse nous parle d'une parole dite à Abraham dans le contexte de son départ de Harane vers Canaan.

Harmoniser la compréhension des deux récits n'est pas facile si nous pensons qu'il n'y a eu qu'une seule parole invitant Abraham à quitter son pays et sa famille pour le pays de Canaan.

Il me semble plutôt qu'il n'y a pas de contradiction entre les deux récits parce que Dieu se manifeste pour susciter chacun des deux départs (d'Ur vers Harane, puis de Harane vers Canaan).

Certes, la Genèse indique que Tèrah et Abram « *sortirent ensemble d'Ur en Chaldée pour aller au pays de Canaan* » (Gn 11, 31) ce qui semble suggérer un but unique connu dès le départ d'Ur. Cependant tant le récit de la Genèse que le témoignage d'Étienne montrent qu'au moment du départ, la parole de Dieu indique que la destination ne sera connue que dans le futur. Il s'agit du pays que « *je te montrerai* » (Gn 12, 1 et Ac 7, 3).

Un autre texte nous dit clairement qu'Abraham « *partit sans savoir où il allait* » (Hb 11, 8).

Aussi, il semble qu'il faut considérer que le but de la sortie d'Ur indiqué par la Genèse « *pour* » aller en Canaan est, en réalité, un résumé écrit a posteriori, lorsque l'arrivée en Canaan est accomplie. Cela ne signifie donc pas qu'au moment où ils ont quitté Ur, ils savaient déjà qu'ils partaient « *pour* » aller au pays de Canaan.

Au contraire, Tèrah et Abram s'établissent à Harane (Gn 11, 31 et Ac 7, 4) et rien n'indique qu'ils avaient à ce moment conscience d'une autre destination, ni qu'ils se seraient volontairement arrêtés à Harane de manière contraire à la volonté divine ou en manifestant une « *lenteur* » fautive.

En fait, ne faut-il pas observer que c'est deux fois que Dieu fait partir Abraham et qu'il y a deux départs successifs, sur la route de Canaan ? D'abord une étape à Harane. « *De là* », nous dit Étienne, « *Dieu le fit passer* » en Canaan avec une promesse (Ac 7, 4-5).

Pour partir d'Ur vers Harane comme pour partir d'Harane vers Canaan, n'est-ce pas deux fois la même parole qui a pu être entendue : « *Quitte ton pays et ta famille, et va dans le pays que je te montrerai* » (Gn 12, 1 et Ac 7, 3) ?

N'est-ce pas cette même parole qui fait partir d'Ur, ce pays de Sumer où toute l'histoire antérieure se passe et où la famille d'Abraham vit depuis les origines, puis qui, des années plus tard, est répétée pour faire partir Abraham d'Harane où Tèrah, le père d'Abram s'était établi avec toute sa famille ?

C'est ici que la difficulté est la plus grande pour ceux qui considèrent qu'il n'y aurait eu qu'un seul appel à se mettre en route qui aurait été reçu par Abraham à Ur, ce que la Genèse ne raconte pas elle-même et ce que le récit d'Étienne n'affirme pas davantage.

Selon le témoignage d'Étienne, il y a d'abord un appel à quitter Ur « *avant de venir habiter Harane* » (Ac. 7, 2-4), « *et là* », lorsqu'il était donc à Harane, « *il promet de lui donner ce pays en possession ainsi qu'à sa descendance* » (Ac. 7, 5 et Gn 12, 1-3). Selon la Genèse, Abram a 75 ans lorsqu'il quitte Harane (Gn 12, 4) et il engendre à l'âge de 100 ans une descendance dont la servitude va durer 400 ans (Gn 15, 13 et Ac. 7, 6) jusqu'à la sortie d'Égypte 430 ans après la promesse (Ex. 12, 40 et Ga. 3, 17).

La promesse semble ainsi intervenue lorsqu'Abram avait 70 ans (pour rappel, on peut considérer qu'il s'agit d'années sumériennes entre équinoxes à diviser par moitié dans notre calendrier), cinq ans avant son départ d'Harane lorsqu'il avait 75 ans et 30 ans avant la naissance d'Isaac lorsqu'il avait 100 ans. Mais, rien ne précise la date du départ d'Ur.

En ce qui concerne l'âge de Tèrah, qui meurt à 205 ans, le récit relate qu'il engendre Abram à 70 ans ce qui semble indiquer qu'il aurait 135 ans à la mort de son père alors qu'Abraham a 75 ans lorsqu'il part vers Canaan après ce décès de Tèrah.

À cet égard, il faut rappeler que les noms et les âges des patriarches sont souvent appliqués aux collectivités par lesquelles un patriarche continue à vivre.

Il était, en effet, d'usage à l'époque de nommer et de personnifier une collectivité par le nom d'un patriarche.

Les sources sont tout simplement bibliques : Hénok, fils de Caïn, qui donne son nom à sa ville (Gn 4, 17), le récit de la tour de Babel construite « *pour donner un nom* » (Gn 11, 4) et les innombrables citations bibliques où une tribu d'Israël est nommée par le nom de son patriarche.

Lorsqu'Abraham et Sarah donnent naissance à Isaac, il s'agit, par contre, d'individus, de même que lorsque Noé et ses trois fils sont sauvés des eaux avec leurs épouses,

Dans les conditions qui précèdent, il peut être considéré que, dans les généalogies bibliques, celui qui engendre n'est pas nécessairement le père biologique direct de celui qui est engendré. Il peut en être le grand-père, voire un ascendant plus éloigné. C'est ainsi, par exemple, que la Genèse rapporte, dans la généalogie d'Abraham, qu'Arpaxad, engendre Sala (Gn 11, 12) alors que, selon l'évangile de Saint Luc, il y a une génération intercalée car Arpaxad engendre Kaïnani qui lui-même engendre Sala (Lc 3, 36).

On peut penser que, lorsqu'elles s'étendent sur des centaines d'années, la vie et la mort d'un patriarche ne visent pas nécessairement un seul individu.

Ainsi, l'individu engendré par Lamek après 182 ans n'est pas nécessairement l'individu Noé qui a vécu le déluge 600 ans plus tard, mais peut être un aïeul dont Noé est issu après plusieurs générations. De même, la mort de Noé ne vise pas nécessairement la mort physique de l'individu Noé qui a vécu le déluge, mais peut être datée par le moment lors duquel sa maison, son lieu ou sa communauté de vie, sont délaissés par sa descendance.

Un nom peut être porté par des générations successives, ce qui encore le cas aujourd'hui.

Aussi, l'individu nommé Tèrah qui quitte Ur, pourrait être, en réalité, le fils ou le petit-fils du Tèrah engendré 128 ans plus tôt par Nachor (Gn 11, 25).

A priori, c'est plutôt son fils Tèrah II, voire son petit-fils Tèrah III qui quitte Ur avec toute sa famille et prolonge le nom de Tèrah après le départ d'Ur jusqu'à la mort de « Tèrah » à l'âge de 205 ans.

Jésus lui-même s'exprima à la manière hébraïque qui permet de considérer qu'un fils prolonge et représente la vie de son père : « Celui qui m'a vu a vu le père... Ne crois-tu pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi ? » (Jn, 14, 9-10).

Marie écrit : « pourquoi Abraham demande-t-il à Sarah de dire qu'elle est sa sœur à au moins deux reprises (chapitres 12 et 20 de la Genèse) ? Je ne suis pas sûre de comprendre: est-ce uniquement pour "sauver sa peau", donc sa nombreuse descendance, ou faut-il y voir autre chose ? »

Kerygme écrit : « la lâcheté (?) d'Abraham nous interroge, cependant il faut aussi poser un regard sur celle à qui on ne donne pas la parole : son épouse...
Abraham trompe pour sauver sa vie, et peut être celle de sa tribu, et son épouse en est le sacrifice. »

Attention : Sarah était vraiment la sœur d'Abraham.

C'est ce que nous précise le livre de la Genèse : « Abraham répondit : « Je m'étais dit : pour sûr, en cet endroit, il n'y a aucune crainte de Dieu ; ils me tueront à cause de ma femme. De plus, c'est vrai qu'elle est ma sœur, la fille de mon père mais non celle de ma mère. Et elle est devenue ma femme. » (Gn.20, 11-12).

Selon saint Augustin, « il a répondu que c'était sa sœur, sans nier cependant qu'elle fût son épouse; il a tu une partie de la vérité, mais il n'a point dit de mensonge. » (Augustin contre Fauste, Ch. XXXIV)

Jean-Mic écrit : « Les mots d'Abram "ma sœur, la fille de mon père" (Gn 20,12) sont à prendre dans ce contexte clanique qui parcourt tout l'AT. Certes, la généalogie de Sarai/Sarah n'est pas précisée, à la différence de celles des frères et neveux d'Abraham, mais faisons confiance à l'auteur biblique, si soucieux des filiations et des engendrements : si Sarai avait été de la même lignée, il n'aurait manqué de le mentionner. De plus, et c'est de loin plus important, il est impensable, je dis bien impensable, dans le contexte biblique que la nation élue soit issue d'un inceste ! Une telle transgression constituerait en effet un tabou infranchissable chez les peuples sémitiques (à la différence des Egyptiens et des Grecs anciens) et un péché impardonnable aux yeux de Dieu. Nous sommes donc obligés de penser que "la fille de mon père" doit être traduit par "de la même lignée que mon père", et donc probablement comme une nièce ou une petite-nièce de ce père.

Et alors, que penser de saint Augustin ? Saint Augustin est indéniablement un grand, un très grand saint, un très grand théologien, un "docteur" de l'Eglise. Néanmoins, Augustin, comme d'autres docteurs de l'Eglise, n'est pas infaillible en tout point ...

Abram a bien menti, sinon par action, du moins par omission. »

Même s'il est exact que le mot « sœur » a parfois un sens large (comme pour les « frères et sœurs » de Jésus), il me semble que, pour la femme d'Abraham, la précision du texte de la Genèse va à l'encontre de l'idée de Jean-Mic, même si cela lui semble « impensable ».

Abraham réfute la réalité d'un mensonge en insistant sur le caractère « vrai » du fait qu'il s'agissait de sa sœur avec non seulement la précision qu'elle est « fille de son père », mais aussi surtout avec la précision complémentaire qu'elle n'est « pas la fille de sa mère » ce qui, ensemble, me semblent bien viser ainsi le couple de ses parents naturels et écarter une interprétation plus large du mot « sœur »

Nous pouvons nous effrayer du fait que la nation élue soit issue d'un inceste, mais l'évangile (Mt. 1, 6) lui-même nous rappelle que Jésus est descendant d'un adultère (de Salomon avec Bethsabée) couvert par un meurtre (celui d'Ourias, l'époux de Bethsabée) (cf. 2 Sam. 11, 1-4 et 15).

Nous ne devons jamais oublier que le Christ a porté tous les péchés des hommes et qu'il est venu sauver des pécheurs dont il fait même son Église, son propre corps.

Je trouve pénible de mettre en jugement Abraham, notre père dans la foi, qui a marché avec Dieu dans un contexte culturel et religieux bien différent du nôtre et en qui tous les croyants ont été bénis au-delà de toute mesure.

Ayons pour Abraham toute l'affection de Dieu Lui-même avec une reconnaissance profonde pour sa vie et tout ce qu'il a construit pour nous. Cherchons à le comprendre avec amour et compassion. C'était un pécheur comme nous, mais il a toujours continué à mettre toute sa confiance dans son Créateur qui le lui a bien rendu.

Cmoi écrit : *« en quoi l'analyse de ce péché vous dérange-t-elle plus que celle du péché originel à l'égard d'Adam et Eve (qui à mon avis n'ont pas dû en commettre d'autre...) ? Ou du péché d'adultère+meurtre de David ? »*

Mais, précisément, parce que vous partez d'un jugement (*« en quoi l'analyse de ce péché »*) dans une situation où rien ne prouve qu'il y a péché (contrairement aux deux autres cas que vous citez).

Cmoi écrit : *« La réponse est facile et classique en exégèse : en raison de la pré-compréhension que vous avez du texte, de laquelle il convient de se débarrasser car elle nuit à une bonne analyse et donc compréhension... votre sentiment de pénibilité, c'est bien celui qui est éprouvé quand nous réalisons que ce que nous ne prenions pas pour un péché en était un. »*

Ici encore, vous vous basez uniquement sur votre jugement en alléguant que je ne prenais pas pour un péché *« ce qui en était un »*. Une fois encore, ce n'est pas prouvé, ni certain, c'est une appréciation que vous en faites, un jugement.

Il faut certes toujours se méfier de sa pré-compréhension. Ici, je peux seulement vous dire que si j'ai bien sûr de l'affection pour Abraham et un a priori non suspicieux, je suis sans avis quant à savoir s'il y a eu ou non péché dans le cas en cause. Dieu seul peut en juger dans l'ensemble des circonstances.

Cela n'empêche pas d'en discuter, mais sans se départir de l'affection et du respect qui lui sont dus et sans se permettre d'affirmer un jugement. *« Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés. »*

Il me semble que notre ligne de conduite peut adéquatement s'inspirer de l'encyclique **Splendor veritatis** de saint Jean-Paul II qui nous permet de juger abstraitement et objectivement les actes intrinsèquement mauvais, mais sans glisser dans le jugement des personnes qui ne s'apprécie que dans la connaissance de toutes les circonstances extrinsèques que nous ne pouvons guère connaître et apprécier que de manière très partielle.

Les limites sont certes imprécises et difficiles. Voilà pourquoi j'ai préféré exprimer un sentiment qu'une opinion, et a fortiori un jugement.

Kerygme écrit : *« Dieu prend Abram comme il est, et le fait se "convertir" par sa pédagogie; la conversion étant passage de l'obscurité à la lumière. Jésus en fera tout autant : « Moi non plus, je ne te condamne pas. Va, et désormais ne pèche plus. » (Jean 8,11)...*

C'est ainsi qu'après 25 années de "conversion" dans les épreuves : Abram devient Abraham; et quand Dieu nomme, il crée !

Tout comme Saül deviendra Paul, Abraham est un homme nouveau et de cette alliance naîtra le judaïsme. Cet appel qui suit les épreuves, auquel vous faisiez référence.

Abram/Abraham représente tout ce que l'Ancien Testament préfigure. L'homme n'y est pas décrit vertueux, ordonné, pacifique mais combien il est esclave du péché et de ses conséquences, quels sont ses comportements et comment Dieu intervient dans son histoire pour le redresser, lui faire connaître ce qui est bon et juste, le libérer et l'amener vers le Salut.

Un Dieu bon et patient, lent à la colère, pédagogue ... un bon Père ! Incompris mais certainement pas injuste comme cela a été écrit »

Merci pour cette belle synthèse éclairante !

Par contre, vous y ajoutez un commentaire qu'il me semble important de contester sur un point très important pour une bonne théologie dogmatique à une époque où, hélas, la compréhension de l'histoire sainte, précieusement transmise par l'Écriture, reste excessivement négligée par le développement des approches historico-critiques qui souvent s'éloignent de la foi de l'Église pour lui préférer une théologie libre-exaministe.

Kerygme écrit : *« L'erreur exégétique, il me semble, serait de projeter sur Abram l'image d'une vision judaïque ou chrétienne. Ce serait être dans le déni de sa propre histoire : il vient d'une nation païenne, idolâtre et polythéiste avec même des divinités familiales, tribales. Le Dieu unique n'y était pas connu. »*

Mais, bien sûr, que si ! Pas par la majorité, mais toujours par quelques uns.

Le Dieu d'Abraham, c'était déjà le Dieu d'Adam et Ève, d'Hénoc, de Noé, ou de Sem.

Le Dieu Créateur un et indivisible était déjà connu dès la création. Comment y aurait-il eu un péché originel sans une manifestation d'un Dieu un ?

Dès l'origine, cette unité de Dieu n'était pas d'ordre mathématique et le mot hébreu « *elohim* » que nous traduisons par Dieu, est un mot pluriel qui faisait déjà percevoir qu'il y a de la pluralité en Dieu comme le Christ puis Son Église le feront découvrir plus clairement.

Le polythéisme était très répandu en Mésopotamie d'où Abraham est issu, mais dans le monde il y a toujours eu d'innombrables idoles qui prennent aujourd'hui d'autres formes mais qui toujours rejettent l'harmonie parfaite qui est en Dieu.

Certes, on ne parlait pas de monothéisme, de Trinité, de substance, de nature dans les termes pointus développés progressivement par la théologie, mais, depuis Adam et Ève, il y a toujours eu, dans toutes les cultures, des humains qui ont cru à un Dieu indivisible, bon et Créateur, dans l'au-delà des réalités visibles,

C'était la foi d'Abram/Abraham. C'est ce Dieu unique qui lui a parlé et l'a envoyé en Canaan lorsqu'il se trouvait à Harane (dans le nord de la Mésopotamie), après avoir quitté sa ville natale d'Ur (dans le sud de la Mésopotamie), et Abram/Abraham a quitté Ur puis Harane, parce qu'il croyait à ce Dieu Un.

Vous avez raison de vouloir éviter « *L'erreur exégétique [qui] serait de projeter sur Abram l'image d'une vision judaïque ou chrétienne* », mais, hélas, cette erreur me semble surtout consister à projeter en négatif cette vision judaïque ou chrétienne sur la vie religieuse en Mésopotamie antique comme si les patriarches étaient restés privés d'une connaissance du vrai Dieu et voués aux seules errances polythéistes dominantes de leur époque, comme si les Hébreux avaient tout inventé et tout compris en premier, comme si Dieu ne s'était pas révélé aux hommes de toute génération dans leur contexte et selon leur langage.

Il me semble, au contraire qu'il est important de préserver la mémoire de l'histoire active du Dieu unique parmi les hommes qui a commencé et s'est poursuivie sans interruption dès Adam et Ève et le livre de la Genèse nous montre que Dieu a toujours eu des amis parmi les hommes qui, avant d'avoir

les mots pour le dire avec le surplus de clarté que le Christ a rendue possible, ont déjà pu marcher et avancer fidèlement avec ce Dieu unique que nous adorons à la suite de notre père Abraham.

Les informations historiques et bibliques actuellement disponibles sur internet permettent à notre génération d'approfondir notre compréhension des récits bibliques dans l'histoire comme jamais auparavant.

Certes, la Bible s'exprime dans un langage culturel spécifique avec beaucoup de symboles et de mystères dans les durées bibliques, mais cela n'empêche pas d'y observer une image de la réalité historique.

Il a déjà été relevé qu'une suite de nombres et de durées symboliques ou approximatives peut s'inscrire dans une durée globale qui exprime une approximation chronologique de l'ensemble de la période en cause par l'auteur du récit.

Abraham, qui a 10 ans de plus que Sarah (Gn 17, 17), devient veuf à l'âge de 137 ans lorsque Sarah meurt à 127 ans.

« Sarah vécut cent vingt-sept ans. Elle mourut à Kiriath-Arba, c'est-à-dire à Hébron, dans le pays de Canaan. Abraham s'y rendit pour le deuil et les lamentations. Puis il laissa le corps pour aller parler aux Hittites qui habitaient le pays : « Je ne suis qu'un immigré, un hôte, parmi vous ; accordez-moi d'acquérir chez vous une propriété funéraire où je pourrai enterrer cette morte. »

Les Hittites répondirent à Abraham : « Écoute, mon seigneur. Tu es, au milieu de nous, un prince de Dieu. Ensevelis ta morte dans le meilleur de nos tombeaux. Aucun d'entre nous ne te refusera son tombeau pour y ensevelir ta morte. »

Abraham se leva et ... leur parla en ces termes : « ...Intervenez pour moi auprès d'Éphrone, fils de Sohar, pour qu'il me cède la caverne de Macpéla ... contre sa valeur en argent... »

Éphrone ... dit : « Non, mon seigneur ! Écoute-moi ! Le champ, je te le donne ; Alors, Abraham ... dit : « Si seulement tu voulais m'écouter ! Je te donne l'argent pour le champ. Accepte-le de moi. Et là j'ensevelirai ma morte. » Abraham pesa pour lui l'argent dont il avait parlé » (Gn 23, 1-16).

Mike-adoo écrit : *« Je voudrais comprendre l'insistance d'Abraham à payer ce qu'on lui offre. Je remarque aussi un luxe de détails concernant cette grotte (?) ».*

Oui, c'est étonnant cette insistance d'Abraham à vouloir acheter une propriété.

En fait, il y a déjà 52 ans qu'il est venu habiter dans le pays lorsqu'il avait 75 ans (Gn 12, 4-6). Même en considérant qu'il s'agit d'années dédoublées (cf. supra : le sujet « 64. Adam a-t-il vécu 930 ans ? »), Abraham est dans le pays depuis de nombreuses années, mais il y reste un étranger, un résident temporaire : *« Je ne suis qu'un immigré, un hôte, parmi vous ; accordez-moi d'acquérir chez vous une propriété (en hébreu : « achuzzah ») » (Gn 23, 4).*

Abraham n'oublie pas la promesse de Dieu qui n'a pas encore commencé à être réalisée : *« À toi et à ta descendance après toi je donnerai (en hébreu : « nawthan ») le pays où tu résides, tout le pays de Canaan en propriété (en hébreu : « achuzzah ») perpétuelle » (Gn 17, 8).*

Les gens du pays reçoivent sa demande avec bienveillance et considèrent comme évident qu'Abraham peut enterrer sa femme avec tous les honneurs dans le pays où elle est décédée. Mais, ils confirment les propos d'Abraham : il est resté et il est encore un étranger, un résident temporaire dans le pays de Canaan.

En effet, ils n'entendent pas sa demande de devenir propriétaire et ils proposent seulement à Abraham d'enterrer sa femme Sarah « chez eux ». Ta femme peut être inhumée « chez nous » : *« Écoute, mon seigneur. Tu es, au milieu de nous, un prince de Dieu. Ensevelis ta morte dans le meilleur*

de nos tombeaux. Aucun d'entre nous ne te refusera son tombeau pour y ensevelir ta morte. » (Gn 23, 6).

Mais, ce qu'Abraham veut, c'est la réalisation de la promesse de Dieu et acquérir une propriété (*achuzzah*) perpétuelle. Un droit de propriété. Il demande qu'on lui cède la grotte de Macpéla « *comme une propriété* (en hébreu : *achuzzah*) » (Gn 23, 9).

Devant son insistance, les gens du pays persistent cependant à ne lui offrir que de la générosité et de l'accueil, mais la nuance n'apparaît guère dans la version française qui présente leur offre comme une donation : « *Non, mon seigneur ! Écoute-moi ! Le champ, je te le donne* (en hébreu : « *nawthan* »); *et la caverne qui s'y trouve, je te la donne ; aux yeux des fils de mon peuple, je te la donne : ensevelis ta morte !* ».

Mais, en réalité, le verbe hébreu « *nawthan* » est ambigu. Il ne signifie pas clairement l'octroi d'un « *droit* » de propriété (comme le suggère le mot « *donner* » en français), car le mot hébreu « *nawthan* » a aussi le sens de permettre, d'accorder, de prêter. La promesse de Dieu était de « *donner* » (*nawthan*) une terre nouvelle en « *propriété* » (*achuzzah*).

Ce n'est qu'à la troisième demande qu'Abraham obtient ce qu'il souhaite : il devient propriétaire dans le pays de Canaan, il cesse d'en être seulement un résident temporaire.

Ainsi commence la réalisation de la promesse.

Mais, l'objet même de cette acquisition est étonnant. Au lieu de commencer par acquérir simplement une propriété pour y habiter, Abraham veut commencer la réalisation de la promesse par l'acquisition d'un tombeau, d'un lieu pour y enterrer un mort.

La promesse divine d'acquérir une terre nouvelle commence par l'acquisition d'un tombeau.

Et l'acquisition de ce terrain fait l'objet de deux précisions : Abraham devient propriétaire d'un terrain qui « *se trouve à Macpéla, en face de Mambré, le champ et la caverne, avec tous les arbres qui y poussent* » (Gn 23, 17).

Il est situé « *en face de Mambré* » là où Abraham, le sumérien, a manifesté sa foi en Dieu un et pluriel. Un Dieu qui n'est pas un être solitaire mais dont la vie donnée aux hommes est amour de toute éternité. Puisque Dieu est amour et qu'il nous a donné sa vie, Abraham croit que la mort ne peut triompher.

La précision que le terrain est acheté « *avec tous ses arbres* » paraît a priori superflue. N'est-il pas évident que la propriété d'un terrain comprend celle des arbres qui s'y trouvent ?

N'est-ce pas pour évoquer symboliquement un autre endroit où la mort a été présente parmi des arbres ?

N'est-ce pas, pour Abraham, un acte de foi qui le conduit du jardin d'Eden au tombeau du Christ ?

Au milieu des arbres du jardin d'Eden, le péché a fait entrer la mort dans le monde. Sur la terre nouvelle que Dieu promet à Abraham, après la destruction de l'adamah lors du déluge, la mort sera vaincue dans un autre jardin.

Ce n'est pas seulement, ni d'abord, pour une meilleure vie terrestre que Dieu promet une terre nouvelle. Abraham comprend et croit que c'est la victoire sur la mort, sur les effets dévastateurs du péché originel, que Dieu lui promet.

Il croit que Dieu, qui a créé les humains à son image, leur a donné une vie qui ne cesse pas lorsque le corps meurt. C'est déjà une foi en la résurrection qu'Abraham manifeste en voulant pour le corps défunt de son épouse bien-aimée non seulement un lieu provisoire mais une propriété perpétuelle.

Sur cette terre nouvelle de Canaan, la mort sera vaincue. Sans victoire sur la mort, que vaudrait une terre nouvelle ?

C'est par une victoire sur la mort que Dieu promet une terre nouvelle. C'est donc d'abord par un tombeau dans un jardin qu'Abraham commence la prise de possession de la terre nouvelle promise par Dieu.

Le tombeau qu'il acquiert préfigure le tombeau du Christ par lequel Dieu recommence tout, efface la mort entrée par le péché dans le jardin d'Eden.

Comment comprendre les âges des patriarches (les 205 ans de Tèrah, les 175 ans d'Abraham, etc.) dans la durée historique réelle avant le début de la construction du temple par le roi Salomon en 967 avant Jésus-Christ ?

Comment les cent ans d'Abraham à la naissance d'Isaac, les 400 ans de servitude et les 480 ans séparant l'exode de la construction du temple, qui ne présentent que des nombres arrondis et symboliques, peuvent-ils se retrouver néanmoins dans la réalité historique ?

De nombreuses théories explicatives existent par rapport aux durées bibliques et celle que je retiens ici n'est pas plus certaine que les autres. Elle n'est qu'une occasion de réflexion et une contribution à la recherche commune de tous ceux qui aiment se plonger dans les détails des récits bibliques de la Parole de Dieu avec la conviction qu'Abraham, Moïse et Salomon ont réellement existé, même s'il n'en reste que quelques traces dans les seuls récits bibliques.

Comme le rappelle le Catéchisme de l'Eglise, « *Les patriarches et les prophètes et d'autres personnages de l'Ancien Testament ont été et seront toujours vénérés comme saints* » (CEC n° 61). Ce ne sont pas des légendes.

Deux hypothèses sont proposées ici.

D'une part, les âges des patriarches me semblent présentés de manière doublée jusqu'à la réalisation de la promesse faite à Abraham, de sorte qu'il faut les diviser par deux pour connaître les durées historiques réelles considérées approximativement par le récit biblique.

D'autre part, il me semble vraisemblable que, pour la période plus ancienne, les 950 ans de la vie de Noé et les 205 ans de la vie de Tèrah (qui engendre Abraham à 70 ans) ne représentent pas uniquement les âges de deux individus, mais concernent aussi leur descendance qui a prolongé leur nom pendant un temps.

L'hypothèse que les années des patriarches ont pu être doublées permet de se représenter ce qu'a pu être la réalité historique considérée par l'auteur des récits bibliques, même s'il ne disposait à cet égard que de renseignements relativement incertains ou imprécis qu'il a pu préférer exprimer dans une forme symbolique ou, du moins, arrondie.

L'auteur de la Genèse a préféré une peinture impressionniste qu'une peinture plus réaliste de la réalité historique, ce qui respecte mieux les limites de la vérité historique qu'il pouvait connaître. Il ne serait pas justifié d'en déduire que ce n'est pas une réalité historique mais seulement des légendes qu'il aurait voulu nous présenter. Au contraire, sa prudence est l'indice d'un auteur considérant l'histoire réelle de manière sérieuse et authentique, avec un souci d'objectivité et de vérité qui n'est pas moindre que celui de scientifiques, mais toujours de manière à parler à l'homme de ce qui lui est important pour sa vie en communion avec Dieu.

On peut y observer un lien de continuité et de salut entre, d'une part, l'extermination par le déluge du peuple de Noé, fils de Lamek, qui occupait le pays de l'adamah, et, d'autre part, la promesse d'un nouveau peuple pour une nouvelle terre, faite à Abraham, fils de Tèrah.

Lamek, le père de Noé le juste (Gn 6,9), vit 777 ans (Gn 6,31). Dans la succession des engendremens de la généalogie biblique, à la fin des jours de Noé, Tèrah, le père d'Abraham le juste (Rm 4, 2-3), est engendré depuis 128 ans et il va encore vivre jusqu'à 205 ans (Gn 11,32), soit pendant 77 ans.

Tèrah prolonge et renouvelle ainsi, après le déluge, les 777 ans de la vie de Lamech en y ajoutant 77 ans après la mort de son fils Noé. Plus tard, Saint Luc nous présentera la généalogie du Christ en 77 générations (Lc 3, 23-38).

De même que Noé, le fils de Lamek, a été l'homme de Dieu pour sauver l'humanité et assurer sa descendance après le déluge, de même Abraham, le fils de Tèrah, va être l'homme de Dieu pour sauver l'humanité par une autre descendance.

Dans le texte de la Genèse, il peut être observé que jusqu'au déluge, la vie de chaque patriarche était décrite en deux parties (avant et après l'engendrement d'une descendance) réunies ensuite par un total d'années (Gn 5, 3-31). Après le déluge, ces deux parties de la vie de chaque patriarche ne sont plus réunies en un total, mais forment seulement deux parties jointes (Gn 11, 10-25).

Avant le déluge, Noé a été engendré par Lamech après 182 ans (Gn 5, 28), soit la durée de la moitié d'une année solaire. Abraham et les patriarches qui vont lui succéder vont doubler l'œuvre brisée par le déluge, jusqu'à l'installation d'un peuple nouveau sur une terre nouvelle qui remplaceront le peuple et la terre de l'adamah.

L'enfantement de Noé à la moitié d'une année solaire évoque une autre moitié, mais aussi une division en deux moitiés.

Désormais, des années divisées par moitié ont pu devenir signe de la naissance d'un nouveau peuple (le peuple hébreu issu d'Abraham, Isaac et Jacob) sur une nouvelle terre (Canaan), en remplacement du peuple issu d'Adam et de l'adamah, détruits par le déluge.

Mais, plus encore, ne faut-il pas penser que, pour les patriarches, ce temps n'a été compté par moitiés incomplètes que parce qu'il devait lui-même être doublé jusqu'à l'avènement d'un autre temple et d'un autre peuple destiné à une autre terre nouvelle ?

À cet égard, il peut être observé que, dans l'ère nouvelle d'Abraham, Isaac va naître 100 ans après le début de la vie de son père (Gn 21, 5) et que c'est le début de 400 ans d'asservissement de sa descendance (Gn 15, 13 et Ac 7, 6) après lesquels une période de 480 ans va s'écouler jusqu'à la construction du temple de Salomon (1 R. 6, 1), et que, s'il y a ainsi 980 ans de la naissance d'Abraham à la réalisation du temple de Salomon en 967 avant Jésus-Christ, cette durée est doublée ensuite, après l'achèvement de ce temple dont la construction a duré 20 ans (1 R 6, 38 et 7, 1), pour un autre temple que le Christ a promis de relever en trois jours (Jn 2,19) environ 33 ans après les 947 années avant Jésus-Christ qui ont suivi l'achèvement du temple de Salomon (33 + 947 = 980 ans).

Certes, qui sait si ces dates ne seront pas demain revues par de nouvelles découvertes des historiens ? Chacun des détails peut être discuté et qui sait si d'autres n'auront pas des arguments exégétiques différents ? Mais, aujourd'hui, elles nous permettent d'apercevoir et de goûter, dans le récit biblique, un tableau poétique et symbolique de la réalité historique dans lequel les événements bibliques prennent du sens. Certains pourront penser que ce ne sont que coïncidences basées sur des interprétations particulières orientées. D'autres pourront peut-être partager la beauté d'une peinture qui nous dessine une représentation du passé et peut nous éclairer sur la manière dont les auteurs des plus anciens textes bibliques ont pu faire de l'histoire.

Quoi qu'il en soit, dans ce contexte, on peut retenir l'hypothèse qu'en ce qui concerne les âges des patriarches en cause, le récit a pu retenir des années dédoublées (lors desquelles chaque année réelle compte pour deux ans) qui font d'Abraham, Isaac, Jacob, et Moïse, des figures d'un nouveau peuple et d'une terre nouvelle, par un temps divisé incomplet (une première moitié) et en vue d'un temps futur qui l'achèvera (une seconde moitié).

Dans ces conditions, jusqu'à la réalisation de la promesse par l'installation du peuple issu de la descendance d'Abraham dans la terre nouvelle, les années des patriarches ne sont pas des temps complets mais des périodes d'environ 182 jours, de sorte que leurs années prises en compte par moitié ont été doublées par rapport à la réalité historique dans laquelle deux années réduites de moitié ne correspondent qu'à une seule année du calendrier ordinaire.

Les repères proposés ici, sur la base d'hypothèses, doivent continuer à être confrontés aux progrès de la connaissance des faits historiques qui peut varier par rapport à celle des auteurs de la Bible sans affecter l'essentiel du caractère historique des faits en cause que ceux-ci ont pu vouloir exprimer dans les limites de leurs connaissances réelles et de leurs modes d'expression.

Il importe peu de connaître l'année précise de naissance ou de mort de tel ou tel individu. Ce qui compte, c'est une parole vraie sur sa présence et ses actions réelles dans l'histoire concrète.

Les égyptologues se disputent encore aujourd'hui sur les datations des règnes des divers pharaons d'Égypte. La date exacte de l'effondrement de la troisième dynastie d'Ur, de la construction du temple de Salomon ou de la durée de vie de Moïse importe peu. Les historiens proposeront leurs appréciations.

Les faits bibliques ne sont que des témoignages très indirects qui ne relatent historiquement que les connaissances limitées des auteurs bibliques et dans le cadre de finalités autres que la connaissance historique elle-même. Demain, des dates aussi précises que 2004 ou 967 avant notre ère seront peut-être davantage affinées ou rectifiées. Pour le récit biblique, cela ne change rien à l'essentiel que ce récit veut nous communiquer et qui résulte de manière suffisante des approximations possibles à l'époque où les textes bibliques ont été écrits.

Cela n'enlève rien à la valeur historique des récits que la Bible a pu raconter sur la base des connaissances de l'époque qui, à ce jour, concordent largement avec l'état actuel des connaissances archéologiques et historiques.

Façonnés parmi les humains naturels à un moment de l'histoire, Adam et Ève, Noé ou Abraham, ont été aussi historiques que Jésus lui-même, même si leur réalité historique concrète ne nous parvient qu'à travers des symboles et des images.

Les auteurs des récits bibliques en donnent davantage une peinture impressionniste qu'une description précise, ce qui, en fait, respecte au mieux les limites de la vérité historique qu'ils pouvaient connaître. Mais, il ne serait pas justifié d'en déduire que ce n'est pas une réalité historique mais seulement des légendes qu'ils auraient voulu nous présenter. Au contraire, leur prudence est l'indice d'un auteur considérant l'histoire réelle de manière sérieuse et authentique dans le respect des limites de ses connaissances, avec un souci d'objectivité et de vérité qui n'est pas moindre que celui de scientifiques, mais toujours de manière à parler à l'homme de ce qui lui est important pour sa vie en communion avec Dieu.

Le tableau biblique montre que le mystère et les symboles de la révélation ne doivent pas faire oublier leur ancrage dans la réalité historique.

Comment comprendre les âges des patriarches (les 205 ans de Tèrah, les 175 ans d'Abraham, etc.) dans la durée historique réelle entre 2004 (la chute de la troisième dynastie d'Ur) et 967 avant Jésus-Christ (début de la construction du temple par le roi Salomon) ?

Comment les cent ans d'Abraham à la naissance d'Isaac, les 400 ans de servitude et les 480 ans séparant l'exode de la construction du temple, qui ne présentent que des nombres arrondis et symboliques, peuvent-ils se retrouver néanmoins dans la réalité historique ?

De nombreuses théories explicatives existent par rapport aux durées bibliques et celle que je retiens ici n'est pas plus certaine que les autres. Elle n'est qu'une occasion de réflexion et une contribution à la recherche commune de tous ceux qui aiment se plonger dans les détails des récits bibliques de la Parole de Dieu avec la conviction qu'Abraham, Moïse et Salomon ont réellement existé, même s'il n'en reste que quelques traces dans les seuls récits bibliques.

Mais, les diverses possibilités d'interprétation ne sont pas nécessairement exclusives l'une de l'autre et le texte peut ouvrir lui-même des lectures différentes pour confirmer que l'auteur de la Genèse a préféré une peinture impressionniste plutôt qu'une peinture plus réaliste de la réalité historique, ce qui respecte mieux les limites de la vérité historique qu'il pouvait connaître. Il ne serait pas justifié d'en déduire que ce n'est pas une réalité historique mais seulement des légendes qu'il aurait voulu nous présenter. Au contraire, sa prudence et l'intégration de sens symboliques multiples sont des indices d'un auteur considérant l'histoire réelle de manière sérieuse et authentique, avec un souci d'objectivité et de vérité qui n'est pas moindre que celui de scientifiques, mais toujours de manière à parler à l'homme de ce qui lui est important pour sa vie en communion avec Dieu.

La base de l'hypothèse retenue ici, c'est qu'il y a un lien de continuité et de salut entre, d'une part, l'extermination du peuple de Noé, fils de Lamek, qui occupait le pays de l'adamah, par le déluge puis lors de la chute de la tour de Babel lors de la destruction du royaume d'Ur et, d'autre part, la promesse d'un nouveau peuple pour une nouvelle terre, faite à Abraham, fils de Tèrah.

Dans le texte de la Genèse, il peut être observé que jusqu'au déluge, la vie de chaque patriarche était décrite en deux parties (avant et après l'engendrement d'une descendance) réunies ensuite par un total d'années (Gn 5, 3-31). Après le déluge, ces deux parties de la vie de chaque patriarche ne sont plus réunies en un total, mais forment seulement deux parties jointes (Gn 11,10-25).

Avant le déluge, Noé a été engendré par Lamek après 182 ans (Gn 5,28), soit la durée de la moitié d'une année solaire. Abraham et les patriarches qui vont lui succéder vont doubler l'œuvre brisée par le déluge, jusqu'à l'installation d'un peuple nouveau sur une terre nouvelle qui remplaceront le peuple et la terre de l'adamah.

L'enfantement de Noé à la moitié d'une année solaire évoque une autre moitié, mais aussi une division en deux moitiés.

Désormais, des années divisées par moitié ont pu devenir signe de la naissance d'un nouveau peuple (le peuple hébreu issu d'Abraham, Isaac et Jacob) sur une nouvelle terre (Canaan), en remplacement du peuple issu d'Adam et de l'adamah, détruits par le déluge.

Mais, plus encore, ne faut-il pas penser que, pour les patriarches, ce temps n'a été compté par moitiés incomplètes que parce qu'il devait lui-même être doublé jusqu'à l'avènement d'un autre temple et d'un autre peuple destiné à une autre terre nouvelle ?

En effet, s'il y a, dans le texte biblique, 980 ans de la naissance d'Abraham à la réalisation du temple de Salomon en 947 avant Jésus-Christ, cette durée est doublée ensuite pour un autre temple que le Christ a promis de relever en trois jours (Jn 2,19) environ 33 ans après les 947 années avant Jésus-Christ qui ont suivi l'achèvement du temple de Salomon ($33 + 947 = 980$ ans).

Ce n'est ici qu'une méditation personnelle de l'Écriture Sainte, une promenade dans une période de l'histoire biblique pour les amateurs.

Cette période commence dans le pays de Sumer où se trouvaient deux grandes villes : Ur, la capitale, et Babel, une ville voisine.

La famille d'Abraham quitte Ur, en Chaldée, dans le pays de Sumer qui était jadis la Basse Mésopotamie et qui se situe actuellement en Irak, au sud-est de Bagdad.

Le récit de la Genèse n'explique pas ce départ de la famille d'Abraham à un moment où, dans le récit biblique, elle n'avait pas encore reçu l'appel et la promesse qui l'enverront, plus tard, dans un nouveau pays (Gn 11, 31 et Gn 12, 1).

Selon l'addition précise des engendremens successifs donnée par le chapitre 11 de la Genèse (v. 10 à 26), le départ de la famille d'Abraham de cette capitale de Sumer peut, coïncider avec la fin des jours de Noé qui s'arrêtent 350 ans après le déluge (Gn 9, 28), soit exactement 58 ans (en réalité : 29 ans) après l'engendrement d'Abraham dont Noé est séparé par seulement huit générations. On peut comprendre que les jours de Noé cessent lorsque sa descendance quitte Ur, le lieu où il a vécu.

Dans ces conditions, le départ d'Ur a pu survenir, en réalité, six ans avant la promesse qu'Abram a reçu à Harane à l'âge de 70 ans (en réalité : 35 ans), cinq ans avant son départ d'Harane à l'âge de 75 ans (en réalité : 37,5 ans).

À cet égard, dans la période historique entre un déluge survenu en 2964 ACN et le départ d'Ur situé alors (selon la chronologie précitée infra) vers 1662 ACN, les 350 années (en réalité : 175 ans) de la vie de Noé après le déluge ne semblent avoir pris en compte que les années nécessaires aux engendremens des huit générations de l'ascendance d'Abraham mentionnés dans le récit biblique, comme si seules ces années-là avaient réellement compté.

À la fin des jours de Tèrah, et après avoir quitté la terre de Noé, Abram et Saraï paraissent replongés dans l'histoire d'Adam et Ève. En effet, comme Adam et Ève, Abram et Saraï sont fils et fille d'un même père (Gn 20, 12). En outre, comme nos premiers parents séparés de leur père, éloignés de l'Eden, et dans l'attente d'une descendance qui sauvera l'humanité (Gn 3, 15), Abram et Saraï se retrouvent, de même, séparés de leur père, loin de leur pays d'origine, et dans l'attente d'une descendance nouvelle par laquelle l'humanité sera recréée. Abram est engendré depuis 135 ans (58 + 77).

Une ère nouvelle commence.

En ce qui concerne l'âge de Tèrah, qui meurt à 205 ans, il peut être observé que, dans les généalogies bibliques, celui qui engendre n'est pas nécessairement le père biologique direct de celui qui est engendré. Il peut en être le grand-père, voire un ascendant plus éloigné. C'est ainsi, par exemple, que la Genèse rapporte, dans la généalogie d'Abraham, qu'Arpaxad, engendre Sala (Gn 11,12) alors que, selon l'évangile de Saint Luc, il y a une génération intercalée car Arpaxad engendre Kaïnam qui lui-même engendre Sala (Lc 3,36).

On peut penser que, lorsqu'elles s'étendent sur des centaines d'années, la vie et la mort d'un patriarche ne visent pas nécessairement un seul individu.

Ainsi, l'individu engendré par Lamek après 182 ans n'est pas nécessairement l'individu Noé qui a vécu le déluge 600 ans plus tard, mais peut être un aïeul dont Noé est issu après plusieurs générations. De même, la mort de Noé ne vise pas nécessairement la mort physique de l'individu Noé qui a vécu le déluge, mais peut être datée par le moment lors duquel sa maison, son lieu ou sa communauté de vie, sont délaissés par sa descendance.

Dans les conditions qui précèdent, la cessation des jours de Tèrah après 205 ans peut signifier l'achèvement d'un cycle, celui de Noé, marquant l'ouverture d'une ère nouvelle. Celle d'un autre juste

(Abraham préfiguré par Noé), d'une autre descendance (Isaac préfiguré par les fils de Noé ou par Sem, le « *père des fils d'Héber* », les Hébreux).

À la fin des jours de Tèrah, 77 ans (205 - 128) après le départ d'Ur, le pays du péché originel, n'y a-t-il pas, pour Abram et Saraï, fils et fille d'un même père comme Adam et Ève, le début d'une ère nouvelle au moment où ils sont séparés de leur « *père* » dans l'adamah, en vue d'une descendance qui va recréer l'humanité (Ga 3,16), selon un nombre symbolique d'années que l'on retrouve dans les 77 générations d'Adam à Jésus de Nazareth présentées par l'Évangile de St Luc à l'origine d'une autre nouvelle descendance dont nous sommes (Lc 3, 23-38) ?

68. Comprendre Joseph et Moïse dans l'histoire de l'Égypte

L'arrivée de Jacob en Égypte concorde avec le fait que des historiens relèvent que, vers 1700 avant Jésus-Christ, de nombreuses populations venant de Palestine, de Syrie et de l'ouest de l'Asie arrivent en Égypte. Ces populations sont connues sous le nom d'Hyksôs. La famille de Jacob n'était pas la seule à fuir la famine. Provenant de Canaan et du pays du Sumer, elle fait partie de la masse des Hyksôs.

Les Hyksôs ont été si nombreux qu'ils sont devenus majoritaires en Égypte au point que plusieurs d'entre eux en ont été les pharaons. Ils ont ultérieurement fait l'objet d'importantes persécutions qui confirment celles que relate la Bible et qui ont abouti, notamment, à l'exode que le livre des Rois situe en 1447 ACN, 480 ans avant le début de la construction du temple de Jérusalem en 967 ACN, durant la quatrième année du règne de Salomon (1 R. 6, 1). Cet exode ne concernait pas que des Israélites. Au contraire, la Bible relate elle-même qu'une foule immense de gens de toute espèce accompagnait les tribus d'Israël. Ce ne sont pas les seuls descendants de Jacob qui formaient cette foule de 600.000 hommes (sans les femmes, ni les enfants) indiquée par le récit biblique (Ex 12, 37-38).

La réalité historique, vers 1447 ACN, d'un tel exode, qui a dû priver l'Égypte d'un grand nombre de travailleurs, concorde avec une campagne militaire du pharaon Amenhotep II qui, en l'an 9 de son règne (qui commence à une date que les égyptologues situent entre 1454 et 1413 ACN), a ramené en Égypte 89.000 personnes de Palestine parce qu'il était en manque de main d'œuvre.

Si on retient aussi l'hypothèse que, pour le récit particulier de la vie de Moïse (comme pour les récits de la Genèse concernant Abraham, Isaac et Jacob), c'est encore le mode sumérien de calcul des années en vigueur à Ur, ville d'origine d'Abraham, qui est utilisé, soit des années d'environ six mois, Moïse avait 40 ans (80 années sumériennes) (Ex 7, 7) au moment de l'exode vers 1447 ACN et il avait 60 ans (120 années sumériennes) à sa mort survenue vers 1427 ACN, alors que « *sa vue n'avait pas baissé, sa vitalité n'avait pas diminué* » (Dt 34, 7).

Dans ces conditions, lorsque Moïse naît vers 1487 ACN, sa naissance et son adoption comme prince royal peuvent s'expliquer par le fait que la fonction de pharaon était probablement (car il reste des discussions entre les égyptologues quant aux dates des règnes) exercée par une femme pharaon, Hatchepsout (née vers 1531 ACN et décédée vers 1481 ACN), veuve sans descendant mâle du précédent pharaon Thoutmôsis II (décédé vers 1503 ACN). Hatchepsout avait pris le pouvoir du fait du très jeune âge du seul héritier mâle Thoutmôsis III, fils d'une autre femme, concubine ou épouse secondaire, de Thoutmôsis II.

L'histoire égyptienne nous rapporte qu'à la mort de son père, le pharaon Thoutmôsis II, le jeune Thoutmôsis III n'a encore qu'environ 11 ans et que durant plus de 20 ans, c'est sa belle-mère, la reine-pharaon Hatchepsout qui va exercer la fonction de pharaon.

En écartant la loi salique réservant la succession aux descendants mâles, Hatchepsout, qui ne pouvait prétendre au trône en sa qualité de veuve de son frère et mari Thoutmôsis II, s'était imposée comme héritière en sa qualité de fille et seul enfant survivant du pharaon précédent Thoutmôsis Ier et assurait en outre le trône à sa fille Néfêrourê, par priorité sur Thoutmôsis III.

Hélas, cette jeune fille semble décédée jeune après la onzième année du règne de Hatchepsout.

Hatchepsout, régnait ainsi comme pharaon d'Égypte depuis la mort de son frère et mari pharaon Thoutmôsis II, mais se trouvait néanmoins en situation de rivalité avec le jeune Thoutmôsis III issu d'une relation de Thoutmôsis II avec une concubine (ou épouse secondaire).

Mais, au fil des années, une rivalité va se développer entre Hatchepsout et son beau-fils Thoutmôsis III. Celui-ci semble avoir été dominé par sa belle-mère jusqu'à ce que celle-ci soit écartée par la maladie puis la mort. Hatchepsout pouvait contester la légitimité de Thoutmôsis III qui n'était, dans la résidence royale, que le fils d'une maîtresse, mais elle se trouvait elle-même contestée par la loi salique imposant une succession par la descendance masculine.

Compte tenu de la succession des pharaons précédents dans la seule lignée masculine et en l'absence de toute autre héritier mâle, Hatchepsout a pu trouver adéquat, pour assurer le trône dans sa propre descendance, d'adopter un enfant mâle. Il est possible, dans ce contexte, que la maman du futur Moïse d'origine sumérienne, se souvenant peut-être de la légende de Sargon d'Akkad sauvé des eaux dans un panier, ait tenté avec succès de faire adopter l'enfant Hatchepsout en faisant dériver son bébé sur le fleuve où elle se baignait (Ex 1, 22 à 2, 10).

Il est possible que ce soit sa fille Néférourê qui aurait recueilli l'enfant en cause à qui un nom royal a été donné en le nommant « *Môsis* » (comme les pharaons Thoutmôsis Ier et II, grand-père et père de la petite Néférourê) (cf. Ex 2, 1-10).

Compte tenu des partisans de la loi salique, Hatchepsout avait un intérêt à adopter un tel descendant mâle pour assurer sa succession en second rang après sa fille.

Hélas, cette jeune fille est décédée jeune et les dernières analyses de la dépouille d'Hatchepsout indiquent qu'elle est elle-même morte prématurément à l'âge de 50 ans d'un cancer des os.

C'est dans ce contexte de la XVIIIème dynastie que Thoutmôsis III arrive au pouvoir, mais, entre-temps, la reine-pharaon Hatchepsout se prétendra être le pharaon légitime en sa qualité de « *filles de pharaon* », selon l'expression utilisée par le récit de l'Exode (Ex 2, 5 à 10).

À son décès, Thoutmôsis III s'est emparé du trône occupé par sa belle-mère et a écarté sa dépouille de la mortuaire des pharaons, malgré la salle qu'elle avait préparée à cet effet tant pour elle-même que pour son père Thoutmôsis Ier.

Mais, en tant que fils adoptif d'Hatchepsout, Moïse gardait un statut de prince royal et de possible rival.

Pour assurer sa propre légitimité et écarter les droits du fils adoptif d'Hatchepsout, Thoutmôsis III a dû réaffirmer la loi salique écartée par Hatchepsout qui lui permettait de se prévaloir du fait qu'il était le seul héritier mâle des pharaons Thoutmôsis Ier et II. Il aurait, dès lors, éloigné la dépouille de Hatchepsout de la mortuaire des pharaons.

Au décès prématuré d'Hatchepsout à l'âge de 50 ans, le jeune Moïse a perdu sa protection et, pour Thoutmôsis III, il a pu devenir un prince rival encombrant, de sorte qu'il a quitté la maison royale après un incident (Ex 2,11-21). Thoutmôsis III a encore eu un règne de plus de trente ans après la mort d'Hatchepsout, ce qui correspond au fait que l'Exode indique qu'il est mort « *longtemps après* » (Ex 2, 23). Selon les avis divergents des égyptologues, Thoutmôsis III meurt à une date qui varie de 1452 à 1413 avant Jésus-Christ.

Il est possible, dans ce contexte, que Moïse ait négocié le départ du peuple Hébreu avec le nouveau pharaon Amenhotep II et organisé l'exode vers 1447, même s'il subsiste une imprécision.

À cet égard, pour cette date de 1447, comme pour les autres dates proposées, il ne faut pas chercher une exactitude historique certaine dans l'hypothèse suggérée ici. Elles ne sont mentionnées que pour la clarté de la compréhension de la perspective historique du ou des auteur(s) des textes bibliques en cause qui est envisagée.

Au contraire, en mélangeant des années doubles et des années ordinaires, en y intégrant des durées arrondies (indiquant une approximation et une ignorance des durées précises réelles) ou des durées manifestement symboliques confirmant l'importance prépondérante du sens des événements et leur réalité historique malgré l'absence de dates précisément connues avec certitude, les auteurs bibliques ont écrit avec autant de sagesse et de prudence que des historiens modernes, sans dépasser les limites de leurs connaissances concrètes.

Il n'y a pas eu de boulier compteur précis et fiable, mais la réalité historique générale est affirmée tant par la rigueur mathématique des durées présentées que par le respect des limites des faits connus.

Les dates proposées ici, sur la base d'hypothèses, doivent continuer à être confrontées aux progrès de la connaissance des faits historiques qui peut varier par rapport à celle des auteurs de la Bible sans affecter l'essentiel du caractère historique des faits en cause.

Il importe peu de connaître la date ou l'année précise de naissance ou de mort de tel ou tel individu. Ce qui compte, c'est une parole vraie sur sa présence et ses actions réelles dans l'histoire concrète.

Les égyptologues se disputent encore aujourd'hui sur les datations des règnes des divers pharaons d'Égypte. La date exacte de l'effondrement de la troisième dynastie d'Ur, de la construction du temple de Salomon ou de la durée de vie de Moïse importe peu. Les historiens proposeront leurs appréciations.

Lorsqu'une concordance semble constatée entre des dates historiques et des indications bibliques, cela confirme le caractère concret historique des faits bibliques en cause, mais ceux-ci restent des témoignages très indirects qui ne relatent historiquement que les connaissances limitées des auteurs bibliques. Demain, des dates aussi précises que 2004, 1447 ou 967 avant notre ère seront peut-être davantage affinées ou rectifiées. Pour le récit biblique, cela ne change rien à l'essentiel que ce récit veut nous communiquer et qui résulte de manière suffisante des approximations possibles à l'époque où les textes bibliques ont été écrits.

Cela n'enlève rien à la valeur historique des récits que la Bible a pu raconter sur la base des connaissances de l'époque qui, à ce jour, concordent largement avec les opinions archéologiques et historiques majoritaires.

Impossible de détailler ici toutes les hypothèses et controverses suscitées par les liens historiques qui ont pu exister entre les récits bibliques concernant Moïse et les pharaons historiques dont aucun nom précis n'est cité dans la Bible, ni les innombrables incertitudes concernant tant les dates exactes de ces pharaons que la date de la sortie d'Égypte.

Le spectaculaire déplacement récent de 22 momies, dont celles de la reine-pharaon Hatchepsout, du pharaon Thoutmôsis III et du pharaon Amenhotep II, évoque les liens que ces souverains d'Égypte ont pu avoir avec Moïse et, peut-être, avec le mystère de sa sépulture restée inconnue (Dt 34, 6).

Les images de ce transfert du 3 avril 2021 sont hollywoodiennes ! :

<https://www.youtube.com/watch?v=lKzLYNTrz74>

Quelle mise à l'honneur et quelle revanche cependant pour la reine-pharaon Hatchepsout, possible mère adoptive de Moïse, dont le corps fut rejeté sans sarcophage et à même le sol dans un obscur tombeau très probablement par son neveu et successeur Thoutmôsis III pour asseoir sa succession. Le

corps de cette reine-pharaon fut d'abord retrouvé comme simple momie anonyme en 1903 puis identifié seulement en 2007.

Les déplacements de corps constatés durant l'antiquité égyptienne confirment qu'il était de tradition que l'héritier du trône assure sa légitimité de successeur en procédant aux funérailles de son prédécesseur, au besoin en les recommençant.

Du point de vue biblique, on peut observer plusieurs concordances possibles permettant d'envisager, même si la chronologie des pharaons reste incertaine et approximative, que l'exode s'est produit 480 ans (cf. 1 R 6, 1) avant le début de la construction du temple de Salomon en 967 avant Jésus-Christ, soit vers 1447 ACN, après le décès de Thoutmôsis III vers 1450, à l'époque d'Amenhotep II qui semble être le pharaon qui a poursuivi Moïse et les Hébreux jusqu'à la mer rouge.

La légitimité d'Amenhotep a pu être contestée par Moïse ou par certains de ses partisans.

Aussi, à la mort de Moïse, le Pharaon, qui ne tenait sa légitimité qu'en sa qualité de descendant masculin de Thoutmôsis III et selon la loi salique qu'Hatchepsout avait écartée, avait un intérêt à éviter qu'un successeur de Moïse se lève en organisant ses funérailles et en lui assurant une sépulture, car il s'agissait d'une modalité symbolique par laquelle un héritier reprenait le pouvoir d'un pharaon égyptien.

De manière mystérieuse, le livre du Deutéronome a été achevé par un autre que Moïse par un récit qui raconte sa mort près du Mont Nebo à l'est du Jourdain et son inhumation en face de Beth-Péor, mais avec l'indication que « *personne ne sait où se trouve son tombeau* » (Dt 34, 6).

Pourquoi ?

La dépouille de Moïse aurait-elle été transportée en Égypte en sa qualité de prince royal pour y être inhumée dans le tombeau de sa famille adoptive ? Amenhotep II pouvait y avoir un intérêt pour éviter qu'un successeur de ce prince royal ne s'empare de son pouvoir en organisant ses funérailles selon la tradition égyptienne.

Mais, dans ce cas, il était impossible pour les Hébreux d'aller honorer cette dépouille chez leurs ennemis païens et idolâtres. Cela ne pouvait subsister dans la mémoire du peuple élu.

Ce n'est qu'une hypothèse, mais je la partage volontiers pour les amateurs d'histoire au moment où l'actualité évoque les pharaons de cette époque.

Trinité écrit : « *Dans une revue sciences et évolution, j'ai trouvé ceci sur Sargon D'akkad, le vendredi 19 février 2016, par Robert Paris : « Celui qui deviendra le grand roi mésopotamien Sargon 1er qui fonda le royaume d'Akkad a été retrouvé à sa naissance abandonné dans un panier flottant sur l'Euphrate et sera élevé par le jardinier Akkis puis sera l'échanson du roi Kis. Cette histoire sera reprise dans l'Ancien Testament pour Moïse. Les rédacteurs ont recopié la légende du roi Sargon en détail en précisant que le berceau était calfaté par du bitume pour le rendre étanche. Le bitume (pétrole brut) est un matériau très courant en Mésopotamie dans le pays du roi Sargon. Il est totalement inconnu en Égypte » ».*

Par rapport à la légende du roi Sargon d'Akkad (qui a régné en Mésopotamie durant le XXIIIème siècle avant Jésus-Christ), Aroll répond judicieusement que « *Il est tout à fait normal de trouver des faits historiques qui puissent rappeler d'autres faits, mythiques ceux là, parce que les faits historiques sont le résultat d'action d'hommes et de femmes qui sont eux même imprégnés d'une culture comprenant des histoires légendaires qui influencent leur choix.* » et qu'en ce qui concerne « *le parallèle régulièrement fait entre Moïse bébé confié au Nil, et Sargon d'Akkad lui aussi déposé par sa mère dans un Fleuve (Le Tigre ou L'Euphrate)* », « *L'histoire légendaire de Sargon, ne signifie pas forcément que celle de Moïse est inventée, mais il est tout à fait normal que cette histoire ait pu*

influencer la mère de Moïse dans sa décision en se souvenant que Sargon finit ainsi par devenir le premier roi de la dynastie d'Akkad en Mésopotamie ».

Pour le surplus, il est vrai que les Égyptiens n'utilisaient pas le bitume pour l'étanchéité de leurs bateaux, mais le bitume était cependant utilisé en Égypte bien avant Moïse, dès le troisième millénaire avant Jésus-Christ, pour la momification des défunts. La couleur noire de la momie était due au bitume et à la poix qui sont les deux matériaux utilisés pour le bébé Moïse. L'étymologie du terme « *momie* » le fait d'ailleurs remonter au mot arabe « *mumia* », qui signifie « *bitume* ».

Et, à cet égard, le matériau utilisé pour le panier dans lequel Moïse fut déposé se révèle un indice de l'ancienneté du récit et du contexte égyptien de son écriture primitive.

Car, en effet, ce n'est pas seulement de bitume que ce panier fut enduit pour protéger l'enfant des eaux, mais « *de bitume et de poix* » (Ex 2, 3).

Ce mélange de bitume et de poix était typiquement égyptien en ce qu'il était le mélange utilisé pour la momification des dépouilles royales. Pour le bébé Moïse, il a pu avoir une valeur symbolique égyptienne d'une protection royale de son corps menacé.

En utilisant les matériaux des momifications royales, c'est une qualité royale qui était symboliquement attribuée à l'enfant aux yeux du Pharaon. De quoi augmenter le caractère sacré, digne d'une adoption royale.

Et ici cet indice égyptien rejoint l'ensemble du contexte égyptien du récit à l'époque du pharaon Thoutmôsis III.

On est près de mille ans avant la plus ancienne tablette mésopotamienne racontant une légende similaire au récit biblique, mais qui date du VII^{ème} ou VI^{ème} siècle avant Jésus-Christ. Rien ne prouve que cette légende de Sargon, qui a pu être elle-même inspirée par le récit biblique de Moïse, soit plus ancienne, et, quoi qu'il en soit, il est aussi possible, comme l'observe Aroll, qu'une légende ait inspiré les parents de Moïse, d'origine sémitique.

Le peuple hébreu habitait dans le pays de Goshen (Gn 47, 6 et 27 ; Ex 8, 22) qui est dans le delta du Nil là où les Hyksôs (dont faisaient partie les Hébreux) ont établi la capitale de l'Égypte à Avaris à l'époque où ils en étaient devenus eux-mêmes les pharaons des XV^{ème} et XVI^{ème} dynasties.

Le livre de l'Exode commence par l'élévation d'un nouveau roi égyptien qui fait un constat : « *le peuple des fils d'Israël est maintenant plus nombreux et plus puissant que nous* » (Ex 1, 8-9). Il ne s'agissait pas nécessairement des seuls descendants biologiques de Jacob, mais plus probablement de tout le peuple que Joseph avait organisé en douze tribus dans le pays de Goshen, avec l'aide de ses frères.

Cela correspond à la situation dans le delta du Nil au début du règne de Thoutmôsis III de la XVIII^{ème} dynastie. Après la destruction d'Avaris qui était la capitale des pharaons Hyksôs, les nouveaux pharaons étaient établis à 500 km au sud, à Thèbes.

Mais, l'on sait que Thoutmôsis III est revenu s'installer à Avaris, dans le pays de Goshen, où il a reconstruit le palais détruit. Ce n'est que là, et non à Thèbes, qu'il peut constater le nombre dominant des Hyksôs organisés en douze tribus par les Israélites.

Le livre de l'Exode donne un détail qui confirme la période historique en cause en indiquant que ce pharaon a bâti « *les villes d'entrepôts de Pithome et de Ramsès* » (Ex 1, 11). Le mot hébreu qui est traduit par « *ville* » est le mot « *lyr* » qui s'applique certes principalement aux agglomérations d'habitats mais dont l'étymologie signifie seulement de manière imprécise un lieu gardé. Le récit

précise ici qu'il ne s'agissait encore que de la construction d'entrepôts. La « *ville entrepôts* » ne correspond pas, de manière certaine, à davantage qu'un site d'entrepôts.

Rien ne permet d'affirmer qu'il s'agisse déjà de la ville qui sera construite plus tard par Ramsès II ce que certains invoqueront pour contester la chronologie biblique.

En fait, Ramsès est un site situé à seulement environ 2,5 km d'Avaris où Thoutmôsis III a reconstruit un Palais. C'est à Ramsès que, deux siècles plus tard, le pharaon Sethi construira un autre palais puis que son fils Ramsès II développera une grande ville, mais en ne citant ni un palais, ni des habitations, le récit biblique situe clairement le pharaon du temps de Moïse à une date plus ancienne.

Les noms donnés aux deux sites d'entrepôts ne font pas référence à des pharaons mais à la divinité Râ des Égyptiens en ce que Pithoum portait le nom du soleil à son couchant ("*Athoum*") et Ramsès le nom du soleil à son zénith ("*Râ*"). Les deux appellations sont sur pied d'égalité par rapport à la principale divinité égyptienne et paraissent indépendantes des futurs pharaons qui régneront plus tard en Égypte.

Le récit de l'Exode nous témoigne simultanément du pouvoir que Thoutmôsis III avait commencé à exercer en réalisant les sites d'entrepôts de Pithoum et de Ramsès et en luttant contre la puissance israélite ressentie comme excessive, mais aussi de la faiblesse de ce même pouvoir du fait de la puissance que conservait sa belle-mère Hatchepsout.

En effet, le pharaon qui est présenté par le livre de l'Exode paraît fort faible. Il ordonne aux sages-femmes des Hébreux de faire mourir les nouveaux-nés hébreux, mais il n'est pas entendu.

Pire, les sages-femmes se moquent de lui en alléguant qu'elles n'ont pas le temps de tuer les bébé parce que les femmes des Hébreux sont plus vigoureuses que les Égyptiennes (et toc...) de sorte qu'elles accouchent avant la venue des sages-femmes qui arrivent trop tard pour faire croire à des mort-nés en les tuant à l'accouchement (Ex. 1, 15-19).

Thoutmôsis III ordonne alors qu'on les jette dans le Nil et son ordre sera ridiculisé par Hatchepsout. Oui, Moïse est jeté dans le fleuve et l'ordre du pharaon est respecté, mais il n'avait pas interdit de le jeter dans un panier flottant ! Hatchepsout fille du pharaon Thoutmôsis Ier, adopte elle-même comme son propre fils un garçon hébreu qui était voué à la mort.

Coup 5 x gagnant pour la reine-pharaon :

1. elle est légalement irréprochable (l'ordre de jeter les nouveaux-nés masculins hébreux a été respecté),
2. en outre, elle se donne un possible héritier mâle (car elle n'avait, de son frère et mari Thoutmôsis II, qu'une fille Néfêrourê décédée jeune),
3. en outre encore, elle s'attire la sympathie du puissant peuple hébreu « *plus nombreux* » que les Égyptiens ce qui peut l'aider dans sa rivalité avec Thoutmôsis III,
4. elle le ridiculise en contournant son ordre, et
5. elle montre ainsi sa puissance et son intelligence.

Le récit biblique colle parfaitement à cette réalité historique.

Tout se passe au bord du Nil, là où Thoutmôsis III a construit un palais sur le site antique d'Avaris à proximité du site d'entrepôts de Ramsès d'où le peuple hébreu partira pour quitter l'Égypte (Ex 12, 37).

Invité écrit : « *Il est quand même très curieux que vous parveniez à faire coller le texte biblique à des réalités historiques quand aucun historien sérieux n'y arrive. Sont-ils moins compétents que vous ou n'imaginez-vous pas plutôt une histoire qui ne correspond pas à celle qui fut ?* »

C'est qui les « *historiens sérieux* » que vous invoquez ?

Nous vivons à une époque sans précédent pour les connaissances car l'Internet a soudainement ouvert un accès universel aux connaissances disponibles dans une mesure inimaginable il y a encore 20 ans.

Ma propre (courte) carrière scientifique universitaire consistait jadis à fouiller dans les fiches des bibliothèques puis à chercher dans des livres et des publications imprimées, avec au mieux des tables de matières et quelques concordances écrites.

Aujourd'hui, toute personne travaillant avec rigueur dans l'océan de la documentation disponible sur Internet peut progresser à une vitesse inouïe par rapport aux meilleurs spécialistes d'il y a 20 ans. Cela vaut aussi pour les recherches bibliques.

Rares sont les historiens qui étudient les textes bibliques comme une source possible tant beaucoup s'accrochent à ce qu'ils considèrent comme une évidence que les premiers livres de la Bible auraient été inventés à l'époque de l'exil à Babylone. À tort.

Il n'y a pas, en sciences, d'évidence qui ne doive être vérifiée.

Il ne faut pas s'étonner des immenses découvertes nouvelles possibles dans tous les domaines du fait de l'immensité des nouvelles sources disponibles.

Et, contrairement à ce que vous pensez, ces sources nouvelles et nombreuses confirment largement l'authenticité des livres du Pentateuque. Ouvrez vos yeux !

Si vous trouvez que mes explications sont critiquables, je serais très heureux de lire vos éventuelles objections qui ne pourront qu'enrichir une réflexion objective, mais, si vous devez admettre que les éléments que j'ai trouvés sur Internet sont pertinents et convaincants, alors ne vous raccrochez pas vainement à l'opinion d'historiens lorsqu'elle n'est pas fondée sur les éléments en cause actuellement connus.

Si vous pensez que mon histoire « *ne correspond pas à celle qui fut* », il me semble que vous devriez m'indiquer avec précision en quoi ou pour quel détail. Vérifiez par vous-même et je pense que vous constaterez qu'il n'y a pas de contradiction. Si vous pensez en trouver, je vous lirai avec un grand intérêt, mais ne vous limitez pas à des a priori fondés sur une vague référence imprécise à des « *historiens sérieux* » si ceux auxquels vous pensez n'ont pas étudié spécialement les détails évoqués ici.

L'Église enseigne que les livres du Pentateuque (dont la Genèse et l'Exode) ont été écrits par Moïse. Cela reste solide en présence des connaissances les plus récentes.

Imaginer qu'une Tradition religieuse s'invente sans sources dans le passé comme des scribes juifs l'auraient fait à l'époque de l'exil me semble manquer de nuances et d'objectivité.

Le livre de l'Exode est d'une grande précision historique et son original hébreu porte toutes les marques normales d'un texte transmis durant près de mille ans.

Personne ne prétend connaître le texte primitif écrit par Moïse lui-même dans une langue et une écriture qui restent à déterminer. Même les tables de pierre et l'arche de l'alliance qui les contenait ont totalement disparu. Le papyrus biologique sur lequel Moïse a dû écrire à son époque est un matériau dégradable qui semble avoir été définitivement perdu.

Vous savez certainement que le texte hébreu actuel de l'Exode compile au moins trois sources écrites différentes ce qui écarte déjà l'hypothèse d'un écrivain inventeur unique à l'époque de l'exil.

Le style et l'écriture en hébreu carré sont de l'époque de l'exil.

Et alors ?

Ce n'est que normal et conforme à une transmission d'un texte pendant des siècles au cours desquels il a été copié, traduit, interprété et reconstruit à de multiples reprises.

Pour la foi catholique, cette transmission n'a rien d'étonnant. Jamais nous ne séparons l'Écriture de sa Tradition.

Le livre de l'Exode n'est pas tombé du Ciel et c'est une œuvre 100 % humaine en même temps qu'une œuvre 100% divine, divinement inspirée. Mais, l'Esprit Saint qui a inspiré une Écriture Sainte a aussi la capacité de veiller aussi à sa transmission authentique à travers les vicissitudes de cette transmission qui, elle aussi, est 100 % humaine.

Il n'y a pas que l'écriture matérielle primitive qui fut 100 % parole divine inspirée et 100 % parole humaine, mais aussi sa transmission qui fut, elle aussi, 100 % divine autant que 100 % humaine.

Non, Dieu n'a pas veillé à une conservation miraculeuse des textes primitifs. Ni de ceux de l'Ancien Testament, ni même d'aucun de ceux du Nouveau Testament. Il aurait pu le faire, mais il ne l'a pas fait. Par contre, et notamment par la grâce de l'Église, l'Esprit Saint garantit dans l'Église, qui est le corps du Christ, sa transmission et son interprétation authentiques.

Même si l'on peut se perdre dans des controverses de détails divers, l'essentiel de la transmission de la Parole de Dieu est assuré sans cesse tout au long de l'histoire concrète des humains et malgré toutes ses vicissitudes.

La porte est grande ouverte aux découvertes des historiens et de tous les scientifiques qui ne peuvent qu'enrichir notre compréhension. Nous aider, dans le contexte historique, à mieux saisir ce qui est imagé, symbolique, approximatif, poétique.

Tout fondamentalisme ignorant les nuances du contexte historique, tant de l'auteur primitif d'un texte que de ceux qui l'ont transmis au cours de multiples générations différentes, ne serait qu'une tentative artificielle erronée qui prétendrait figer une compréhension dans une perception de type mathématique de nos textes modernes dont les mots précis peuvent avoir un sens précis bien éloigné de ce qu'un auteur primitif a pu vouloir exprimer.

La réalité historique normale du texte primitif de l'Exode écrit par Moïse, ce sont d'abord de probables copies qui ont progressivement été rendues de plus en plus difficiles à lire et à comprendre dans les langues diverses pratiquées en Canaan. Ce furent ensuite, compte tenu de la dispersion du peuple sorti d'Égypte dans divers territoires où ils se sont largement assimilés aux populations locales, de multiples traductions qui ont dû retravailler sans cesse le sens des mots et des expressions pour faire comprendre le texte dans une langue particulière différente et en concordance avec l'évolution des pensées théologiques.

Ce furent certainement des disputes diverses d'interprétation et diverses influences de traditions orales. Si, par impossible, on retrouvait aujourd'hui miraculeusement un fac-similé du texte primitif écrit par Moïse, on pourrait le traduire conformément à la foi de l'Église, mais de multiples autres traductions, objectivement défendables, seraient probablement possibles et on ne manquerait d'y observer l'absence des inévitables ajouts qui, au fil de l'histoire, en ont orienté le sens et la portée.

Les sources multiples que les exégètes repèrent dans le texte actuel confirment son ancienneté historique.

D'un point de vue historique et objectif, il est vain de prétendre trouver « *la bonne interprétation* » indépendante de la foi de l'Église.

Nous pouvons seulement confronter le récit aux éléments historiques disponibles et proposer « une » ou « des » hypothèse(s) de compréhension. C'est ce que j'essaie de faire. Si vous vous intéressez un peu à l'histoire, n'hésitez pas à proposer des objections. C'est ainsi qu'on peut avancer vers plus de vérité.

Mais évitez de trop rapides a priori ou des arguments d'autorité qui évitent la confrontation à des faits ou des raisonnements précis.

Personnellement, je ne vois pas actuellement de contradiction prouvée entre le récit biblique de l'Exode et les connaissances historiques objectives, mais il reste, bien sûr, beaucoup d'imprécisions et d'incertitudes. Restons ouverts. Sachons dialoguer sur la base des faits.

Comment comprendre le récit de l'Exode, en état actuel des connaissances historiques ?

En continuant mes recherches et mes analyses dans le récit biblique et dans les données historiques disponibles sur internet, je découvre qu'il est possible de dégager aujourd'hui des rapprochements plus précis qui éclairent l'histoire de Dieu avec les hommes que nous raconte le livre de l'Exode qui reste une source profonde d'inspiration pour notre marche avec le Seigneur dans le présent et pour l'avenir.

C'est une synthèse renouvelée de ces rapprochements que je souhaite partager en espérant ouvrir la réflexion et les échanges qu'ils peuvent susciter.

Dans l'ensemble du Pentateuque, le récit biblique me semble devoir se comprendre selon un calendrier semestriel de la ville d'Ur qui permet de considérer que de l'arrivée de Jacob en Égypte à l'entrée en Canaan après la mort de Moïse, tout semble se passer en seulement 125 ans.

Il me semble que la clé de la compréhension se situe ici, de manière inévitable, dans l'observation de la durée des années dans le récit biblique pour lesquelles tout concorde à indiquer qu'il s'agit d'années sumériennes d'une durée moyenne de seulement 182 jours qui recommencent à chaque équinoxe du printemps et de l'automne, ce qui implique une division par deux des âges attribués aux patriarches ou aux durées dans le Pentateuque, par rapport à notre calendrier fait d'années de 365 jours.

Il me semble qu'on ne peut le comprendre que si l'on accepte de considérer que tout se raconte d'une manière sumérienne rejetant le calcul solaire du temps appliqué par les Égyptiens selon leur divinité Râ, pour faire prévaloir un calendrier qui rejette tout prévalence du soleil et qui se base sur l'équinoxe, ce moment où le jour présidé par le plus grand luminaire (le soleil) est d'une durée égale à la nuit présidée par le plus petit luminaire (la lune), niant toute supériorité d'un astre sur l'autre.

Dès le récit de la création dans le livre de la Genèse, la divinisation du soleil et de la lune est rejetée. Ces astres sont là pour séparer les jours et les nuits et pour marquer les époques. L'un pour présider au jour et l'autre pour présider à la nuit. Ils ne sont que des lampadaires. (Gn 1, 14-18).

À Ur, cité du dieu-lune d'où est issu Abraham, le temps annuel n'était pas soumis au seul soleil. Comme dans la Genèse, ils sont sur un pied d'égalité : le grand pour le jour et le petit pour la nuit.

Ce qui marquait le temps, ce n'est pas le rythme du soleil, mais l'équinoxe, ce moment de l'année où la durée du jour est égale à la durée de la nuit, ce qui se produit environ tous les six mois, vers le 21 mars et le 21 septembre.

En présence des Égyptiens qui divinisaient le soleil, les Hébreux ont pu préférer le calcul du temps sumérien entre équinoxes et refuser d'adopter le calendrier solaire des Égyptiens.

Durant six mois, le jour présidé par le soleil est plus long que la nuit (environ du 20 mars au 22 septembre) et durant six autres mois d'une durée quasi égale, la nuit présidée par la lune est plus longue que le jour (du 22 septembre au 20 mars).

Contrairement au point de vue égyptien idolâtrant le soleil et rejetant le calcul du temps sur cette base païenne, Moïse me semble avoir tout raconté avec le calendrier d'Ur fixant la nouvelle année à chaque équinoxe, vers les 20 mars et 22 septembre de notre calendrier, ce qui fixe la durée moyenne de chaque année à 182 jours.

Cette question a été longuement développée dans le sujet intitulé « 64. Adam a-t-il vécu 930 ans ? » (cf. supra).

Cette référence aux années sumériennes d'environ 182 jours atteste de l'ancienneté du texte primitif de l'Exode et de son contexte égyptien dans lequel les Hébreux rejetaient la référence à la divinité majeure des Égyptiens qu'était le dieu-soleil Râ.

Toutes les durées du Pentateuque exprimées en années ne semblent pas se référer au soleil, la divinité des Égyptiens, mais aux équinoxes qui séparent le temps en périodes d'environ six mois.

Ce n'est que lorsque le peuple hébreu s'est installé en Canaan, que l'opposition à la religion égyptienne du soleil est devenue sans objet et que l'assimilation aux populations locales a probablement fait cesser le calcul sumérien du temps. Le cycle des saisons est devenu la référence universelle indépendamment de toute référence solaire.

Après le livre de Josué (qui paraît continuer à s'exprimer en années semestrielles), le calcul du temps ne paraît plus considérer que des années de 365 jours.

Si l'on remonte 480 ans avant la construction du temple de Salomon généralement datée en 967 ACN, l'exode aurait eu lieu vers 1447 ACN ce qui peut être situé durant le règne d'Amenhotep II dont le début peut être situé vers 1454-1450 ACN. Rappelons cependant que les 480 ans bibliques peuvent être approximatifs et symboliques et que les datations tant de la construction du temple de Salomon que des règnes des pharaons d'Égypte ne sont à ce jour que des approximations incertaines.

Le pharaon Amenhotep II succède au long règne de Thoutmôsis III d'une durée de 53 ans, même si, pendant 22 ans, son pouvoir est contesté par la reine-pharaon Hatchepsout, sa régente et belle-mère.

On peut observer que, conformément à la mort des premiers-nés égyptiens annoncée par Moïse, le fils aîné du pharaon Amenhotep II, nommé Oubensénou, est mort jeune selon le vase funéraire qui en a été retrouvé.

En considérant l'hypothèse historique solide que Moïse a été adopté par la reine-pharaon Hatchepsout, il faut constater que son décès prématuré à l'âge de 50 ans a privé Moïse de sa protection et en faisait un possible rival du pharaon Thoutmôsis III.

Dans le contexte d'un peuple israélite nombreux, ce pharaon pouvait craindre que Moïse, fils d'Hatchepsout, devienne un rival dangereux de sorte qu'il voulait le tuer, comme le raconte le récit biblique, ce qui a mis Moïse en fuite.

Comme Thoutmôsis a encore régné 30 ans après la mort d'Hatchepsout, c'est donc « *longtemps après* » (Ex 2, 23), que Amenhotep II (aussi nommé Amenophis II) lui a succédé et que Moïse est rentré en Égypte.

Et, parmi les faits historiques, on trouve un indice particulièrement intéressant sur une stèle érigée en l'honneur du pharaon Amenhotep II qui rapporte qu'en l'an 9 de son règne, il effectua une véritable razzia en Canaan pour en ramener 89.600 personnes « *avec leurs biens innombrables, tout le bétail*

leur appartenant représentant des troupeaux sans fin » et qu'il entreprit cette campagne « *le 25e jour du 3e mois de la saison akhet* » (mi-septembre) et sans doute d'urgence, car, à cette date, elle se déroule « *à un moment où la présence des hommes était nécessaire pour les travaux des champs* » (cf. Claire Lalouette, Thèbes ou la naissance d'un empire, p. 391-392).

Dans de telles conditions, on peut penser à un double problème alimentaire urgent : pas assez de monde pour récolter la nourriture dans les champs et pas assez de nourriture du fait de ce manque d'ouvriers dans les champs. Amenhotep II a pu chercher à ramener d'urgence des ouvriers pour achever les récoltes dans les champs et du bétail tant pour contribuer à ces travaux de récolte que pour assurer un surplus de production de lait et de viande.

L'ampleur des personnes et de leurs élevages qui sont ramenés constitue un indice particulièrement probant d'un exode récent et important de travailleurs qui correspond à l'exode de 600.000 hommes raconté par le récit biblique qui n'a pu que désorganiser de manière importante les travaux réalisés par les migrants et priver l'Égypte des nombreux travailleurs en cause.

Mais, dans l'ensemble des données qui précèdent, on ne peut cependant que présenter une hypothèse sous toutes réserves après déjà beaucoup d'autres, depuis la plus ancienne présentée par Manéthon trois siècles avant Jésus-Christ mais qui, aujourd'hui encore, me semble la plus convaincante pour les trois repères principaux du récit que sont les pharaons Apophis, Thoutmôsis III et Amenhotep II.

1. Joseph arrive en Égypte au temps du dernier pharaon Hyksôs nommé Apophis (ou Apopi ou Epaphos) dont le règne de 40 ans est situé dans une période qui s'étend, selon les multiples avis différents des égyptologues, de 1600 à 1519 avant Jésus-Christ.

Un document de Manéthon, connu indirectement par l'historien byzantin Georges le Syncelle, contient les mots suivants : « *Certains disent que ce roi (Apopi) était au début appelé Pharaon, et que dans la quatrième année de son règne Joseph arriva en esclave en Égypte. Il nomma Joseph seigneur d'Égypte et de tout son royaume, dans la dix-septième année de son gouvernement, ayant appris de lui l'interprétation des rêves et ayant ainsi prouvé sa sagesse divine* ».

Les mots « *certaines disent* » indiquent une incertitude par rapport à des commentateurs qui ont repris l'écart du récit biblique qui rapporte que Joseph arrive en Égypte à l'âge de 17 ans et devient le gouverneur du pharaon à 30 ans. Cet écart de 13 ans en années de 182 jours doit cependant être réduit de moitié en années de 365 jours. Rien n'éclaire le rattachement particulier incertain à la 4ème et à la 17ème année du règne du pharaon Apophis qui semble seulement reprendre l'écart de 13 ans du récit biblique.

2. Moïse naît et est persécuté sous le règne du pharaon Thoutmôsis III dont le règne de 53 ans est situé dans une période incertaine entre 1504 et 1419 avant Jésus-Christ, en ce compris dans sa jeunesse un règne de 22 ans de la reine-pharaon Hatchepsout, sa belle-mère et régente.

Selon le fragment 51 des écrits de Manéthon, hérité de Théophile d'Antioche, Moïse a été expulsé par le pharaon Tethmôsis (Τέθμωσις), le premier représentant de la XVIIIe dynastie, mais rien ne paraît exclure qu'il s'agisse de son petit-fils Thoutmôsis III portant le même nom ce qui, au contraire, semble s'imposer du fait qu'il est le prédécesseur d'un pharaon Amenophis (ou Amenhotep) impliqué dans le récit de la sortie d'Égypte selon le même Manéthon.

3. Moïse revient en Égypte et l'exode se produit sous le règne du pharaon Amenhotep II dont le règne de 27 ans est situé dans une période qui s'étend de 1454 à 1388 avant Jésus-Christ.

Selon les indications de Wikipedia (Pharaon de l'Exode), chez Manéthon (fragment 54), Moïse-Osarseph est présenté comme le chef d'une bande de 80 000 lépreux et impurs regroupés à Avaris (aussi nommée Héliopolis) par le pharaon Aménophis et en révolte contre lui : « *ils prirent pour chef un des prêtres d'Héliopolis nommé Osarseph et lui jurèrent d'obéir à tous ses ordres. Il leur prescrivit pour première loi de ne point adorer de dieux, de ne s'abstenir de la chair d'aucun des animaux que la loi divine rend le plus sacrés en Égypte, de les immoler tous, de les consommer et de ne s'unir qu'à des hommes liés par le même serment* ». Selon Hécatee d'Abdère, philosophe et historien grec des IVe –

III^e siècle av. J.-C., cité par Diodore de Sicile (Bibliothèque historique - Livre XL, 3), « *Il se déclara anciennement en Égypte une maladie pestilentielle ; le peuple fit remonter à la divinité l'origine de ce fléau ; comme le pays était habité par de nombreux étrangers, ayant des mœurs et des cérémonies religieuses très différentes, il en résulta que le culte héréditaire était négligé. Les indigènes crurent donc que, pour apaiser le fléau, il fallait chasser les étrangers. C'est ce qu'on fit sur-le-champ* ». Selon Hécatee d'Abdère, la grande masse de la plèbe s'est installée en Judée en suivant le sage et courageux Moïse.

Dans le calendrier du récit biblique, les événements peuvent, dès lors, se situer comme suit (les références *en italiques* au calendrier historique sont indicatives). La précision des dates en italiques n'est que celle d'une peinture approximative de la réalité historique précise qui demeure largement inconnue. Mais cette image incertaine montre une cohérence entre la réalité biblique et la réalité historique qui peut être méditée pour conforter la solidité historique de l'action de Dieu dans l'histoire que nous raconte le livre de l'Exode, même si d'autres cohérences peuvent être observées et que d'autres interprétations peuvent et pourront être présentées au fil de l'avancement des travaux futurs des exégètes et des historiens.

Voici un tableau qui peut en être présenté sous toutes réserves :

An 0 du calendrier biblique en années de 182 jours (en **gras**) : naissance d'Abraham. *Vers l'an 1697 ACN (cf. ci-après la date du départ en Canaan (1660 + 37))*

An 70 (35 années du calendrier historique en années de 365 jours) : promesse faite à Abraham 430 ans avant la sortie d'Égypte. *Vers l'an 1662 ACN (967 + 480 + 215) (sortie de l'Égypte 480 ans après la construction du temple de Salomon en 967 avant Jésus-Christ = 1447 ACN et 430 années de 182 jours, soit 215 ans dans notre calendrier, de la promesse faite à Abraham à la sortie d'Égypte)*

An 75 (37,5 ans) : départ vers Canaan lorsqu'Abraham a 75 ans (dans notre calendrier : 37,5) (Gn 12, 4) *An 1660 ACN (1697 – 37)*

An 100 (50 ans) : naissance d'Isaac lorsque Abraham a 100 ans (dans notre calendrier : 50 ans) (Gn 21, 5) et Sarah 90 ans (dans notre calendrier : 40 ans) (Gn 17, 17) *An 1647 ACN (1697 – 50)*

An 137 (68,5 ans) : mort de Sarah à l'âge de 127 ans (dans notre calendrier : 63 ans) (Gn 23, 1). Abraham, qui a 10 ans de plus que Sarah (Gn 17, 17) devient donc veuf à l'âge de 137 ans (dans notre calendrier : 68,5 ans), mais se remarie avec Ketoura et aura encore 6 enfants avec elle (Gn 25, 1-2) *An 1629 ACN (1697 – 68)*

An 160 (80 ans) : naissance de Jacob qu'Isaac engendre à l'âge de 60 ans (dans notre calendrier : 30 ans) (Gn 25, 26) *An 1617 ACN (1647 – 30)*

An 175 (87 ans) : mort d'Abraham à l'âge de 175 ans (dans notre calendrier : 87 ans) (Gn 25, 7) *An 1610 ACN (1697 – 87)*

[An 216 (108 ans)] début du règne de 40 ans du pharaon Hyksôs Apophis à Avaris dans le delta du Nil (1591-1551 ACN) en l'an 1591 ACN (estimation calculée)

[An 252 (126 ans)] : naissance de Joseph, en l'an 1573 ACN (cf. ci-après : 1565 + 8)

[An 268 (134 ans)] : Joseph arrive en Égypte à l'âge de 17 ans (dans notre calendrier : 8,5 ans) (Gn 37, 2). Ce n'est pas un adolescent, car c'est encore un enfant (Gn 37, 30). En 1565 ACN (1573 – 8)

[An 276 (138 ans)] : Joseph est âgé de 28 ans (dans notre calendrier : 14 ans) lorsqu'il devient le gérant de Potiphar (Gn. 39, 4) avant d'être mis en prison pendant deux ans (dans notre calendrier : un an) (Gn 41,1). En l'an 1559 ACN (1573 - 14).

[An 278 (139 ans)] : Joseph est âgé de 30 ans (dans notre calendrier : 15 ans) lorsqu'il est engagé au service de Pharaon (Gn 41, 46) et devient gouverneur de l'Égypte (Gn 41, 40-43). En l'An 1558 ACN (1573 – 15).

[An 278 à 284 (139 à 142)] : 7 années d'abondance (dans notre calendrier : 3,5 ans) (Gn 41, 47) De 1558 à 1555 ACN

An 280 (140 ans) : mort d'Isaac à l'âge de 180 ans (dans notre calendrier : 90 ans) (Gn 35, 28) An 1557 ACN (1647 – 90)

An 290 (145 ans) : exil de Jacob en Égypte à l'âge de 130 ans (dans notre calendrier : 65 ans) lorsque la famine se déclare après 7 années d'abondance (dans notre calendrier : 3,5 ans), soit environ 6 ans après l'engagement de Joseph par Pharaon. En l'An 1552 ACN (1617 - 65)

[An 298 (149 ans)] : mort du pharaon Apophis en 1551 ACN et début du règne d'Achmôsis Ier, pharaon de Thèbes à partir de 1565 ACN et qui règne à Avaris à partir de 1551 ACN pendant 15 ans

An 307 (153 ans) : mort de Jacob à l'âge de 147 ans (dans notre calendrier : 73 ans) (Gn 47, 28) En l'an 1544 ACN (1617 – 73). Joseph, préfigure du Christ livré par ses frères mais qui renaît en Égypte, confie à ses frères la mission de « préserver la vie à un peuple nombreux » car « Vous aviez voulu me faire du mal, mais Dieu a voulu le changer en bien » (Gn 50, 20). Les frères de Joseph et ses deux fils vont former un peuple « plus nombreux et plus puissant » que le peuple du pharaon (Ex 1, 8) parce que les fils d'Israël vont unir à eux « une multitude disparate » (Ex 12, 38 : « *vulgus promiscuum innumerabile* » selon la Vulgate), une foule de gens de toute espèce qui évoque la foule immense qui rejoint les 144.000 enfants d'Israël dans l'Apocalypse. Sous l'autorité de Joseph, comme les 12 apôtres du Christ, ses deux fils et dix de ses frères forment 12 tribus avec des gens de toutes nations pour sauver une multitude de toutes nations à cette époque où on trouve dans le delta du Nil de nombreux Hyksôs provenant de tout le Moyen Orient, de nombreux Lybiens et beaucoup d'autres encore dans une société très multiculturelle, 12 tribus qui seront dénombrées à la sortie d'Égypte : 603.550 hommes, tous les gens d'Israël « âgés de 20 ans et plus (dans notre calendrier : 10 ans), tous ceux qui pourraient aller au combat » (Nb 1, 45-46). La tribu de Lévi (celle de Moïse) ne fut pas dénombrée car elle était affectée au culte et à la garde du tabernacle (Nb 1, 53).

[An 326 (163 ans)] An 1536 ACN : mort du pharaon Achmôsis Ier et début du règne de 20 ans du pharaon Amenhotep Ier (1536-1516). Selon les avis différents des égyptologues, le règne d'Achmôsis Ier prend fin à une date située entre 1546 et 1504 ACN. Joseph reste gouverneur sous l'autorité de ces deux pharaons jusqu'à sa mort en 1518 (cf. ci-après).

[An 336 (168 ans)] : An 1531 ACN : naissance de la reine pharaon Hatchepsout (cf. ci-après : 1581 - 50)

An 362 (181 ans) : mort de Joseph à l'âge de 110 ans (dans notre calendrier : 55 ans) (Gn 50, 22) En l'an 1518 ACN (1573 - 55)

[An 366 (183 ans)] : An 1516 ACN : mort d'Amenhotep Ier et début du règne de Thoutmôsis Ier (qui, a connu Joseph avant le début de son règne, de même que son fils Thoutmôsis II) de 1516 à 1507 ACN

[An 370 (185 ans)] : An 1514 ACN : naissance de Thoutmôsis III (1501 + 11)

[An 384 (192 ans)] An 1507 ACN : mort du Pharaon Thoutmôsis Ier et début du règne de Thoutmôsis II de 1507 à 1503 ACN

[An 392 (196 ans)] An 1503 ACN : mort du pharaon Thoutmôsis II et début du règne de 22 ans de la reine-pharaon Hatchepsout (ci-après : 1481 + 22) et du règne de Thoutmôsis III à l'âge de 11 ans sous la régence d'Hatchepsout

De l'An 1554 à l'an 1503 ACN : période de 51 ans durant laquelle meurent tous les frères de Joseph et cette génération-là venus avec Jacob (Ex 1, 5-6) avant qu'un nouveau roi (Thoutmôsis III) s'élève sur l'Égypte « qui n'avait pas connu Joseph » (Ex 1, 8)

An 425 (212 ans) : naissance de Moïse (cf. An 545 – 120) 80 ans (dans notre calendrier : 40 ans) avant la sortie d'Égypte. En l'an 1487 ACN (1447 + 40)

[An 436 (218 ans)] : An 1481 ACN : mort de Hatchepsout à l'âge de 50 ans

Vers l'an 1470 ACN : Moïse, devenu adolescent voire adulte, fuit hors d'Égypte (Ex 2, 15). Selon Manéthon, Thoutmôsis l'expulsa.

[An 490 (245 ans)] : Début du règne d'Amenhotep II (Selon Donald Redford (1986) de 1454 à 1419 ACN) d'abord en corégence avec le pharaon Thoutmôsis III, en l'an 1454 ACN

De l'an 1454-1450 ACN : corégence de Thoutmôsis III et d'Amenhotep II

[An 498 (249 ans)] : mort du pharaon Thoutmôsis III en 1450 ACN et Moïse revient en Égypte après un exil d'environ 20 ans « longtemps après » (Ex 2, 23)

An 505 (252 ans) : sortie d'Égypte 430 ans (dans notre calendrier : 215 ans) après la promesse en l'An 75, sous la conduite de Moïse lorsqu'il a 80 ans, en l'an 1447 ACN (967 ACN + 480 ans), 480 ans avant la construction du temple de Salomon en 967 avant Jésus-Christ

[An 506 (253ans)] : En l'an 1446 ACN, en l'an 9 du règne d'Amenhotep II, campagne militaire pour ramener 89.600 personnes l'année suivant l'exode de 600.000 hommes ayant réduit le nombre de personnes à nourrir mais aussi le nombre des travailleurs disponibles pour les travaux des champs.

An 545 (272 ans après la naissance d'Abraham) : après 40 ans dans le désert (dans notre calendrier : 20 ans), mort de Moïse à l'âge de 120 ans (dans notre calendrier : 60 ans) et entrée en Canaan, en l'an 1427 ACN (1699 – 272)

Invité écrit : « Comment pouvez-vous une nouvelle fois passer sous silence les conclusions des nombreuses fouilles archéologiques : la sortie d'Égypte n'a pas eu lieu »

Pouvez-vous m'indiquer la moindre fouille archéologique qui vous permet de penser et même d'affirmer que la sortie d'Égypte n'aurait pas eu lieu ?

Il n'existe aucune fouille qui contredise la sortie d'Égypte au XVème siècle avant Jésus-Christ. Aucune. Pourquoi lancer des affirmations gratuites ?

Si vous pensez à une trace quelconque, je vous remercie de la partager. Vous ne pouvez reprocher de passer sous silence des faits que vous n'indiquez pas.

Vous savez qu'il y a eu d'importants mouvements migratoires dans l'antiquité comme d'ailleurs aujourd'hui. La guerre en Syrie vient de déplacer des millions de personnes.

La Bible nous raconte une migration (la sortie d'Égypte), dans un texte religieux avec ses caractéristiques théologiques et culturelles. Ne confondez pas les interprétations reproduites au cinéma avec la réalité concrète qui nous échappe en grande partie. Même dans la version en hébreu qui nous est parvenue, les mots sont souvent beaucoup moins précis que nos interprétations.

Invité écrit : « *la sortie d'Égypte n'a pas eu lieu, ni même la conquête de Canaan. Les Hébreux sont un peuple natif de cette terre.* »

Ici encore, vous exprimez votre opinion et votre contestation du récit biblique, mais sans donner aucune indication précise des indices archéologiques auxquels vous faites allusion.

Je vous ai donné de nombreuses précisions historiques que vous n'examinez pas. En fait, il me semble que c'est vous qui « *passiez sous silence* » les éléments précis présentés en me reprochant de le faire par rapport à des éléments que vous n'indiquez pas.

La notion de « *peuple natif* » que vous utilisez est très vague. Les migrations et les mélanges de population sont un fait, à toute époque.

Prétendre retrouver une racine unique d'un peuple dans une région est vain.

La notion de « *conquête* » ne doit pas davantage être caricaturée par une interprétation hollywoodienne du récit de quelques batailles. Il n'y a pas eu « *que* » des batailles. La Bible elle-même raconte que les Israélites, qui ont migré de l'Égypte vers la Palestine sous la conduite de Moïse, se sont intégrés dans les populations locales.

En ce qui concerne les Hébreux, vous ne pouvez isoler les populations qui vivaient en Canaan vers l'an mille avant Jésus-Christ ou à l'époque de l'exil à Babylone, de leur histoire antérieure, comme si elle n'existait pas et qu'il aurait été possible de l'« *inventer* » au temps de l'exil.

Les Hébreux ne viennent pas de nulle part et ils n'ont pas poussé en Canaan comme des arbres.

Ils ont une histoire que nous raconte la Bible, avec ses finalités et son langage, qu'aucune découverte archéologique ne contredit, mais dont de multiples indices viennent au contraire confirmer l'ancrage historique réel.

Si vous voulez faire progresser notre échange sur ce point, il faut accepter de vous confronter aux indices précis que je vous ai présentés sans les rejeter de manière générale et imprécise.

Invité écrit : « *Vous élaborez des thèses en raisonnant uniquement à partir du texte biblique et en occultant la réalité du terrain. Le résultat en est forcément biaisé.* »

Je raisonne, en effet, « *à partir du texte biblique* » et, plus précisément encore, à partir du texte biblique tel qu'il est compris et interprété par l'Église, en cohérence avec l'ensemble de l'enseignement de l'Église.

En ce sens, oui, vous pouvez penser que c'est « *biaisé* ». Ce n'est pas du libre examen. Ce sont des recherches qui se veulent fondées sur la foi de l'Église qui est le corps du Christ.

Mais pas « *uniquement* ».

L'Église n'exclut en rien la raison et les connaissances scientifiques. Vous êtes le bienvenu pour présenter tous les faits archéologiques, historiques ou scientifiques qui vous semblent pertinents.

Mais où sont-ils dans votre réponse ?

Il me semble que vous venez ici avec des a priori et votre refus de croire que l'Ancien Testament est Parole de Dieu. C'est votre position actuelle, mais, à défaut de pouvoir partager la même foi, elle ne devrait pas vous empêcher de discuter, au moins et de manière objective, des faits, ce qui demande rigueur et précision.

À cet égard, pour toute discussion scientifique ou rationnelle, le croyant partage les mêmes bases objectives que n'importe quel athée ou agnostique. Il est seulement vrai que le croyant ne s'arrête pas là où la science ne sait pas.

Invité écrit : « *Pour votre théorie sur le comptage du temps selon le mode de calcul sumérien, là encore il n'est pas possible d'être convaincu. Croyez-vous qu'Adam ait donc vécu 465 ans et Noé 475 ans ? Décidément, l'espérance de vie s'est effondrée malgré tous les progrès de la médecine.* »

Si vous n'êtes pas convaincu pour le comptage en années sumériennes d'environ 182 jours, expliquez, au moins, pourquoi. Il est certain qu'il ne s'agit à ce stade que d'une hypothèse de recherche en cours de réflexion.

Personnellement, il ne me semble pas que les âges des généalogies de la Genèse, comme les 930 ans d'Adam ou les 950 ans de Noé (qui me semblent, en effet, se référer à des années sumériennes entre équinoxes qui correspondent à 465 ou 475 ans dans notre calendrier), concernent des individus. Donc, je ne pense pas que l'espérance de vie individuelle s'est effondrée. Comme vous le suggérez, les progrès de la médecine me semblent plutôt l'avoir augmentée.

Comme vous le savez, beaucoup des noms de ces généalogies sont des noms de lieux ou se réfèrent à des populations, des collectivités. Un patriarche survit à travers sa descendance. Les âges que vous indiquez me semblent donc concerner des collectivités.

En outre, les nombres paraissent approximatifs et largement symboliques.

Vous trouverez des développements sur cette question dans le sujet intitulé « *64. Adam a-t-il vécu 930 ans ?* » (cf. supra).

Je ne vais pas reprendre tout le détail de l'article du Wikipedia intitulé « *Données archéologiques sur l'Exode et Moïse* » que vous citez, car on ne peut qu'être d'accord sur la plupart de ses indications.

Si vous souhaitez examiner l'un ou l'autre détail particulier, il faut le considérer de manière précise si vous voulez en discuter.

En citant globalement un article, vous continuez, hélas, à éviter de répondre aux faits précis qui vous ont été présentés ici.

Wikipedia est un outil utile, mais il ne peut présenter que sommairement quelques données et les conclusions de quelques uns.

Cela ne suffit pas pour écarter l'hypothèse précise que je vous ai présentée, ni pour démontrer l'absence de réalité historique de l'Exode biblique. Cela peut seulement aider à écarter certaines interprétations, mais non à imposer des conclusions absolues.

De manière générale, il me semble que la première observation à faire c'est de reprocher à cet article des généralisations excessives à partir des traces archéologiques retrouvées. Absence de traces retrouvées ne signifie pas nécessairement absence de réalité historique lorsqu'il n'est pas démontré que de telles traces auraient dû être retrouvées.

Un mouvement migratoire à travers un désert suivi d'une intégration dans une population relativement similaire, comme le fut l'exode biblique, a pu se produire il y a 3.500 ans sans laisser de traces particulières.

Une deuxième observation que suscite l'article de Wikipedia, c'est le fait qu'il ne considère l'exode et l'entrée en Canaan qu'avec une ampleur que le texte biblique n'impose pas nécessairement.

Au total, 31 rois furent défaits et des villes vaincues. Mais, qu'appelle-t-on un « *roi* » ? qu'appelle-t-on une « *ville* » ?

Il est prouvé que toute la région était sous domination égyptienne, mais cela n'exclut en rien des conflits locaux dont ne connaissons pas l'ampleur réelle. Comme vous le savez pour Jérusalem, les « *royaumes* » et les « *villes* » pouvaient être beaucoup plus modestes que ce que notre imagination nous fait croire. Rien ne permet d'affirmer que les victoires israélites exaltées par le récit biblique aient soustrait le pays de Canaan de la domination égyptienne.

La « *conquête* » du pays de Canaan fut très relative et probablement plus limitée d'un point de vue objectif que ce que nous imaginons spontanément.

À cet égard, le récit biblique raconte une migration de masse comme il y en a eu beaucoup à toutes les époques et quelques batailles dont il est difficile de se représenter précisément les détails sur la seule base des indications littérales du texte pour en déduire une campagne militaire de grande ampleur qui aurait dû laisser des traces.

Le livre de Josué indique que, loin de dominer les populations locales, la plupart de ces migrants israélites ont été assimilés dans ces populations locales.

Les Hébreux (au sens religieux) pouvaient encore être très minoritaires lors de l'entrée en Canaan et le récit biblique indique lui-même que les migrants de l'exode se sont majoritairement assimilés sans conserver une identité israélite ce qui peut contribuer à expliquer l'absence de traces spécifiques.

À cet égard, en ce qui concerne l'ampleur des événements, les 600.000 hommes de l'exode calculés avec précision dans le livre des Nombres présentent une difficulté similaire d'interprétation que les 6.000 ans que l'on peut déduire des durées de vie des généalogies de la Genèse.

Ces nombres sont mystérieux et se heurtent aux raisonnements mathématiques qu'ils peuvent susciter dans une application historique littérale.

Je n'ai pas de réponse satisfaisante sur ce point. Je comprends les objections que suscite la recherche dans l'histoire d'une migration de 600.000 hommes aptes à combattre auxquels il faut ajouter les femmes, les enfants et les personnes âgées ou handicapées.

On ne peut pas exclure des interprétations symboliques qui transcendent la réalité historique du moment précis. Il est possible que le dénombrement ordonné à Moïse ait inclus des « *cent* » et des « *mille* » des générations futures. Je n'en sais rien.

Nous pouvons cependant penser à la multitude sauvée par les frères de Joseph (Gn 50, 20), la multitude innombrable de gens de toutes espèces qui accompagnaient les fils d'Israël (Ex 12, 38), et la foule innombrable qui accompagne les 144.000 des tribus d'Israël dans l'Apocalypse (Ap. 7, 9).

Mais, ce qui me semble actuellement le plus probable, c'est que la population de près d'un million et demi de personnes (femmes, enfants, handicapés et vieillards compris) qu'implique près de 600.000 hommes en état de combattre détaillés dans le récit biblique, paraît correspondre, à l'époque, à l'ensemble de la population du pays de Goshen administré par Joseph en douze tribus, indépendamment du nombre particulier qui se trouvait concrètement autour de Moïse lors de la traversée de la Mer Rouge ou lors de l'entrée en Canaan. Comme le désert où Moïse et les siens ont séjourné restait une région administrée par les Égyptiens et proche du pays de Goshen, rien n'exclut des mouvements multiples dans les deux sens tout au long des « 40 » ans dans le désert (en fait, 20 ans) et une prise en compte, dans les dénombrements, de toute la population administrée par les douze chefs d'Israël selon l'organisation mise en place par Joseph, indépendamment de la présence concrète des gens en cause dans le pays de Goshen ou dans le désert près de Moïse.

Combien se sont réellement déplacés d'Égypte en Canaan ? La question reste ouverte.

La troisième observation que suscite l'article Wikipedia c'est le fait qu'il présente des conclusions radicales en dehors d'une version alternative complète. Pour pouvoir contredire le récit biblique par rapport à une réalité historique qui serait contraire, il faut d'abord prouver cette prétendue réalité historique.

Lorsque Wikipedia affirme que les « *premiers israélites* » sont « *apparus* » à partir de 1200 av. J.-C., vous ne pouvez que constater avec moi que les termes manquent de nuances. Les Israélites de cette époque avaient des ancêtres et une origine historique.

Il me semble qu'en fait, il y a trop de simplification dans les mots.

On confond Hébreux, Israélites, Sémites et gens de toutes espèces.

Il n'y a aucune trace archéologique de « *premiers* » israélites. Cela demanderait, au préalable une identification raciale, religieuse ou culturelle que rien ne précise. Personne ne prétend que Canaan serait vide de tout habitant entre 1400 et 1200 avant Jésus-Christ. Personne ne peut définir ce qu'est un « *israélite* » qui surgirait soudainement.

Où est la définition de référence ? On ne peut dire qu'une population déterminée est absente qui si cette population est d'abord définie de manière identifiable dans la réalité concrète.

Sans aucune définition ni lien contextuel avec les générations précédentes, rien ne précise qui seraient ces « *premiers* », ni en quoi il y aurait une contradiction par rapport à un mouvement migratoire antérieur venant d'Égypte.

Rien ne permet davantage d'exclure l'existence d'élites lettrées dans des villes de Canaan aux alentours de l'an mille avant Jésus-Christ alors que ce pays est sur la route commerciale où l'écriture alphabétique s'est développée à cette époque.

Il y a toujours une continuité historique dans les populations selon les particularités locales et les mouvements migratoires.

Il y a toujours continuité « *et* » influences étrangères. Les connaissances précises des mouvements et influences migratoires en Canaan sont manquantes et, dans ces conditions, les traces découvertes n'excluent pas les faits bibliques mais seulement des interprétations qui leur donnent une ampleur ou des précisions que le texte n'impose pas. Or, ce texte doit être reçu en tenant compte de ses finalités théologiques et patriotiques sans y chercher des précisions qui n'y sont pas de manière certaine.

Personne ne conteste les nombreux mouvements migratoires qui ont existé dans le delta du Nil. Les Israélites ne sont, objectivement, que des Hyksôs ou des Sémites parmi d'autres.

La présence de ces Hyksôs ou Sémites me semble prouvée sans discussion.

Le livre de la Genèse précise lui-même que les Hébreux existent avant Jacob nommé Israël. Les fils biologiques de Jacob (les fils d'Israël) étaient probablement des Hébreux, mais, parmi les autres populations sémites du delta du Nil à l'époque tant de Joseph que de Moïse, il y avait de nombreuses autres personnes d'origine étrangère ou non qui ont été fédérées par Joseph, mais qui, à l'arrivée des pharaons du sud et de populations égyptiennes du Sud, ont été vouées à un état de servitude.

Tous n'étaient pas israélites au sens biologique. Rien ne prouve même qu'il y ait eu une unification religieuse qui est plutôt contredite par le récit du veau d'or. Rien ne prouve qu'ils étaient tous, ni même majoritairement hébreux au sens religieux.

Les victoires au temps de Josué ne sont pas des victoires attribuables exclusivement à des Hébreux (au sens religieux) ou des Israélites (au sens de descendants physiques de Jacob), mais des victoires de « *ben* » des diverses tribus de Jacob. Le mot « *ben* » souvent traduit par « *fils de* » signifie aussi « *peuple de* » ou « *gens de* ».

Il me semble que c'est en ce sens qu'il convient de le comprendre dans le dénombrement du peuple de l'exode.

À cet égard, la seule réalité objective rapportée par le récit biblique c'est l'organisation de tout ce peuple migrant en douze tribus sous l'autorité de Moïse et, probablement dès l'époque de Joseph, comme l'allègue le rôle qu'il confie à ses frères.

L'absence de preuve matérielle plus précise concernant les « *fils d'Israël* » en Égypte ne prouve pas leur inexistence. De manière générale, il n'y a quasi aucune trace de l'organisation sociale ou de la religion des divers sémites qui vivaient dans le delta du Nil. Donc, rien ne peut être contredit à cet égard.

Le peuple fédéré par Joseph puis par Moïse, sur la base d'une division en douze tribus, ne comprenait pas que des Hébreux ou des Israélites de naissance. Bien au contraire, ils n'étaient certainement qu'une infime minorité du temps de Joseph et on ignore leur nombre une centaine d'années plus tard lors de l'exode.

Il est d'ailleurs possible que lorsque Pharaon a autorisé Moïse à quitter l'Égypte, il ne pensait qu'aux Hébreux ou aux fils d'Israël au sens biologique qui n'étaient peut-être encore que quelques milliers, sans imaginer et prévoir que c'est un peuple « *innombrable* » de « *600.000* » hommes qu'ils allaient emmener avec eux, ce qui a provoqué la surprise et la colère du pharaon puis sa décision de les poursuivre pour les ramener.

12) Divers

69. St Thomas d'Aquin et la théologie de l'humour

L'humour et la poésie sont de précieux amis pour aider nos réflexions à s'échapper de leurs limites terrestres dans lesquelles nos raisonnements logiques peuvent si facilement s'enliser. Le repos et l'aération qu'ils apportent peuvent nous rapprocher de Dieu qui est tout proche, mais toujours un peu plus loin et au-delà de nos pensées.

St Thomas d'Aquin écrit : « *de même que la fatigue corporelle se relâche par le repos du corps, de même la fatigue de l'âme se relâche par le repos de l'âme.*

Or le repos de l'âme, c'est le plaisir ... C'est pourquoi il faut remédier à la fatigue de l'âme en s'accordant quelque plaisir, qui interrompe l'effort de la raison...

ces paroles ou actions où on ne recherche que le plaisir de l'âme, s'appellent divertissements et récréations. Il est donc nécessaire d'en user de temps en temps, comme moyen de donner à l'âme un certain repos...

Tout ce qui, dans les actions humaines va contre la droite raison est vicieux. Or il est contraire à la raison d'être un poids pour les autres : lorsque par exemple on n'offre rien de plaisant, et qu'on empêche aussi les autres de se réjouir. C'est pourquoi Sénèque dit : « Conduis-toi sagement de façon que personne ne te tienne pour désagréable, ni ne te méprise comme vulgaire. » Or, ceux qui refusent le jeu « ne disent jamais de drôlerie et rebutent ceux qui en disent », parce qu'ils n'acceptent pas les

jeux modérés des autres. C'est pourquoi ceux-là sont vicieux, et on les appelle « pénibles et mal élevés » (Somme théologique, T. III, Q. 168).

70. Henry David Thoreau : une sensibilité à découvrir

Bien qu'il ait parfois été sévère avec la religion, certaines des réflexions de Henry David Thoreau (1817-1862) manifestent une sensibilité profonde à la beauté de la création.

Pour améliorer la lecture des extraits proposés de H.D. Thoreau, j'ai recomposé la présentation de quelques citations, de sources diverses, dans un ensemble qui me paraît plus abordable pour découvrir cet inspirateur de Gandhi et de Martin Luther King.

Henry David Thoreau écrit :

« Nous étant fixés sur la terre, nous avons oublié le ciel.

Ces mouvements partout dans la Nature sont certainement la pulsation divine. La voile qui s'enfle, le ruisseau qui court, l'arbre qui ondule, le vent qui erre..., d'où leur viendraient autrement cette excellence et cette liberté infinies ?

Je crois que le Créateur du monde épuise tout son art dans chaque flocon et chaque goutte de rosée qu'il envoie sur la terre. Nous croyons que l'un prend forme mécaniquement, que l'autre tombe et coule : ce sont en réalité des produits de l'enthousiasme, des enfants de l'extase, achevés avec un art consommé.

Le poème de la création ne s'arrête jamais, mais rares sont les oreilles capables de le capter.

Je ne vois rien de meilleur ni de plus sacré que des ébats sans fin dans le jardin que Dieu a créé pour nous. Cette pensée exclut le soupçon du péché. Oh ! si les hommes sentaient cela, ils ne construiraient jamais de temple, même de marbre ou de diamant, de crainte de commettre un sacrilège, mais ils se récréeraient toujours dans ce Paradis.

Cette terre qui s'étend autour de moi comme une carte n'est que la doublure de ce qu'il y a de plus profond en mon âme.

La même terre est bonne pour les hommes et pour les arbres.

La nature à chaque instant s'occupe de votre bien-être. Elle n'a pas d'autre fin. Ne lui résistez pas.

Le sens de la nature c'est le sens de ce qui est, à la fois, autre et proche. Autre par un dynamisme non converti à une exclusive logique d'usage, proche parce que ce dehors existe dialectiquement avec le dedans. Dehors et dedans ne sont pas séparés mais leur alliance constitue le monde à la fois extérieur et intérieur, humain et non-humain, dans sa richesse, sa diversité et son unité.

Je ne fais aucun cas des philosophies de l'univers dans lesquelles l'homme et les institutions occupent trop de place et absorbent l'attention. L'homme n'est que le point où je suis placé et, de là, la vue est infinie. Ce n'est pas une salle des miroirs où je me reflète...

Vivez pleinement chaque saison, respirez là, buvez là, goûtez en les fruits et acceptez l'influence que chacune peut avoir sur nous.

Nous ne vivons pas notre vie pleinement et entièrement; nous ne remplissons pas tous nos pores de notre sang; notre respiration n'est ni assez complète ni assez profonde pour que, chaque fois que nous inspirons et expirons, la vague aille briser sa crinière sur notre rivage le plus extrême, courant jusqu'à ce qu'elle rencontre le sable qui nous borde en nous renvoyant le bruit du ressac. [...]

Nous ne vivons qu'une partie de notre vie. Ne laisserons-nous pas le flot pénétrer, n'ouvrirons-nous pas les portes, ne mettrons-nous pas en mouvement tous les rouages ? Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende.

Je ne veux pas faire naufrage sur une vaine réalité. Je veux vivre de telle sorte que je tire ma joie et mon inspiration des événements les plus ordinaires et des faits de chaque jour.

Les nécessités de la vie pour l'homme en ce climat peuvent, assez exactement, se répartir sous les différentes rubriques de Vivre, Couvert, Vêtement et Combustible ; car il faut attendre que nous nous les soyons assurés pour aborder les vrais problèmes de la vie avec liberté et espoir de succès.

Une fois qu'il s'est procuré les choses nécessaires à l'existence, s'offre une autre alternative que de se procurer les superfluités ; et c'est de se laisser aller maintenant à l'aventure sur le vaisseau de la vie, ses vacances loin d'un travail plus humble ayant commencé.

L'art de la vie, de la vie du poète, c'est d'être occupé sans avoir rien à faire.

Ce qu'il y a devant nous et ce que nous laissons derrière, ceci est peu de chose comparativement à ce qui est en nous. Et lorsque nous amenons dans le monde ce qui dormait en nous, des miracles se produisent.

Travaillerons-nous toujours à nous procurer davantage, et non parfois à nous contenter de moins ?

Simplifiez, simplifiez, simplifiez. À quoi sert l'immense gaspillage d'énergie que déploient les hommes pour conquérir le confort. En sont-ils plus heureux ? Ne mènent-ils pas plutôt une vie de morne désespoir ? Je gagnai les bois parce que je voulais vivre à bon escient, n'affronter que les données essentielles de la vie et voir si je pouvais apprendre ce qu'elle avait à enseigner et non pas découvrir à l'heure de la mort que je n'avais pas vécu.

Comme je faisais particulièrement cas de ma liberté, comme je pouvais vivre à la dure tout en m'en trouvant fort bien, je n'avais nul désir pour le moment de passer mon temps à gagner de riches tapis ou de beaux meubles, à m'assurer une cuisine délicate, à acquérir une maison de style grec ou gothique.

Tandis que sans hésiter mes amis entraient dans le commerce ou embrassaient des professions, je considérai cette occupation comme valant au moins autant que la leur : courir les montagnes tout l'été pour cueillir les baies qui se trouvaient sur ma route, en disposer ensuite, sans souci ; de la sorte, garder les troupeaux d'Amète.

Mais j'ai depuis appris que le commerce est la malédiction de tout ce à quoi il touche ; et que, commerceriez-vous de messages du ciel, l'entière malédiction du commerce s'attacherait à l'affaire.

En général, les hommes, même en ce pays relativement libre, sont tout simplement, par suite d'ignorance et d'erreur, si bien pris par les soucis factices et les travaux inutilement rudes de la vie, que ses fruits les plus beaux ne savent être cueillis par eux.

Certains se montrent « industriels », et paraissent aimer le labeur pour lui-même, ou peut-être parce qu'il les préserve de faire pis ; à ceux-là je n'ai présentement rien à dire. À ceux qui ne sauraient que faire de plus de loisir qu'ils n'en ont actuellement, je conseillerais de travailler deux fois plus dur qu'ils ne font.

Pour moi, je trouvais que la profession de journalier était la plus indépendante de toutes, en ceci principalement qu'elle ne réclamait que trente ou quarante jours de l'année pour vous faire vivre. La journée du journalier prend fin avec le coucher du soleil, et il est alors libre de se consacrer à telle

occupation de son choix, indépendante de son labeur; tandis que son employeur, qui spéculé d'un mois sur l'autre, ne connaît pas de répit d'un bout à l'autre de l'an.

Mais tout cela est fort égoïste, ai-je entendu dire à quelques-uns de mes concitoyens. Je confesse que je me suis jusqu'ici fort peu adonné aux entreprises philanthropiques. J'ai fait quelques sacrifices à certain sentiment de devoir, et j'ai sacrifié ce plaisir-là aussi. Il est des gens pour employer tout leur art à me persuader de me faire le soutien de quelque famille pauvre de la ville; et si je n'avais rien à faire, - car le Diable trouve de l'ouvrage pour les paresseux, - je pourrais m'essayer la main à quelque passe-temps de ce genre.

Cependant, lorsque j'ai songé à m'accorder ce luxe, et à soumettre leur Ciel à une obligation en entretenant certaines personnes pauvres sur un pied de confort égal en tous points à celui sur lequel je m'entretiens moi-même, lorsque je suis allé jusqu'à risquer de leur en faire l'offre, elles ont toutes sans exception préféré d'emblée rester pauvres. Alors que mes concitoyens et concitoyennes se dévouent de tant de manières au bien de leurs semblables, j'estime qu'on peut laisser au moins quelqu'un à d'autres et moins compatissantes recherches.

La charité comme toute autre chose réclame des dispositions particulières. Pour ce qui est de faire le bien, c'est une vraie profession. En outre, j'en ai honnêtement fait l'essai, et, si étrange que cela puisse paraître, je suis satisfait qu'elle ne convienne pas à mon tempérament. Le bien que je fais, au sens ordinaire du mot, doit être en dehors de mon sentier principal, et la plupart du temps tout inintentionnel.

Il n'est d'odeur aussi nauséabonde que celle qui émane de la bonté corrompue. C'est humaine, c'est divine charogne. Si je tenais pour certain qu'un homme soit venu chez moi dans le dessein conscient de me faire du bien, je chercherais mon salut dans la fuite comme s'il s'agissait de ce vent sec et brûlant des déserts africains appelé le simoun, lequel vous remplit la bouche, le nez, les oreilles et les yeux de sable jusqu'à l'asphyxie; et cela de peur de me voir gratifié d'une parcelle de son bien - de voir une parcelle de son virus mêlée à mon sang. Non...

Il n'y a qu'un remède à l'amour : aimer davantage.

Ce que je veux, c'est la fleur et le fruit de l'homme; qu'un parfum passe de lui à moi, et qu'un arôme de maturité soit notre commerce. Sa bonté doit être non pas un acte partiel plus qu'éphémère, mais un constant superflu, qui ne lui coûte rien et dont il reste inconscient. Cette charité qui nous occupe couvre une multitude de péchés.

Je voudrais désormais vivre en compagnie d'une âme bienveillante, vivre une vie telle qu'on peut la concevoir – double par sa diversité, simple par son harmonie. Vivre seuls tous les deux, afin de contempler notre unité et ne devenir qu'un parce qu'indivisibles. Une telle communauté est un gage de vie sacrée. Comment pourrions-nous tolérer quelque chose d'indigne dans notre entourage ? Ecouter d'une même oreille chaque son de l'été, contempler d'un même œil chaque paysage estival – nos regards se croisant et se mêlant à l'objet pour ne plus faire qu'un, courbe et dédoublé. Se laisser de deux langues, la pensée jaillissant sans cesse d'une double fontaine. »